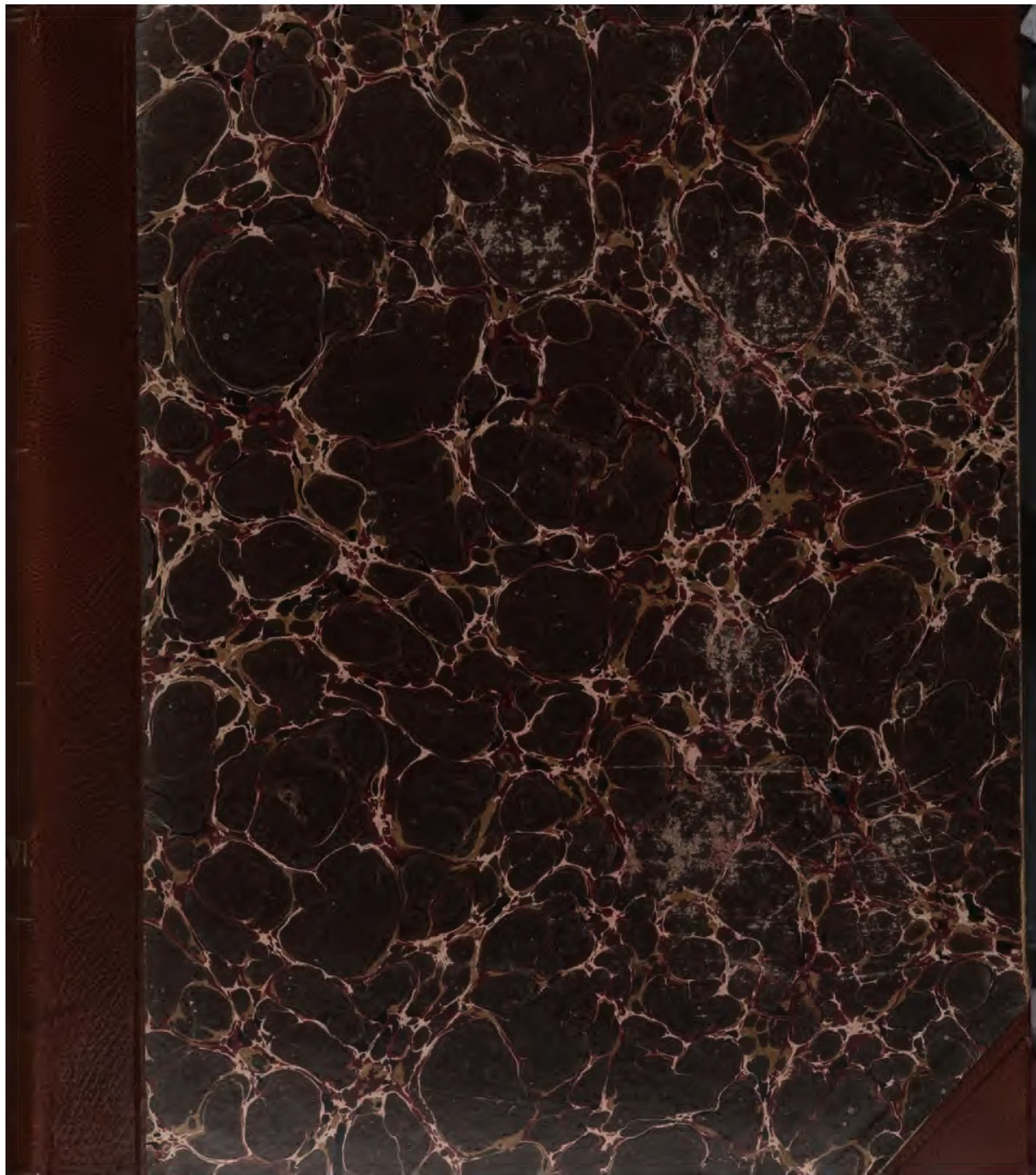




CORPUS REFORMATORUM.

VOLUMEN LXIII.

IOANNIS CALVINI

OPERA QUAE SUPERSUNT OMNIA.

EDIDERUNT

GUILIELMUS BAUM EDUARDUS CUNITZ EDUARDUS REUSS

THEOLOGI ARGENTORATENSES.

VOLUMEN XXXV.

BRUNSVIGAE,

APUD C. A. SCHWETSCHKE ET FILIUM

(E. APPELHANS).

1887.

IOANNIS CALVINI

OPERA QUAE SUPERSUNT OMNIA.

AD FIDEM

EDITIONUM PRINCIPUM ET AUTHENTICARUM

EX PARTE ETIAM

CODICUM MANU SCRIPTORUM

ADDITIS PROLEGOMENIS LITERARIIS
ANNOTATIONIBUS CRITICIS, ANNALIBUS CALVINIANIS
INDICIBUSQUE NOVIS ET COPIOSISSIMIS

EDIDERUNT

GUILIELMUS BAUM EDUARDUS CUNITZ EDUARDUS REUSS
THEOLOGI ARGENTORATENSES.

VOLUMEN XXXV.

BRUNSVIGAE,
APUD C. A. SCHWETSCHKE ET FILIUM
(E. APPELHANS).
1887.



IOANNIS CALVINI

OPERA EXEGETICA ET HOMILETICA

AD FIDEM

EDITIONUM AUTHENTICARUM

CUM PROLEGOMENIS LITERARIIS

ANNOTATIONIBUS CRITICIS ET INDICIBUS

EDIDIT

EDUARDUS REUSS
THEOLOGUS ARGENTORATENSIS

VOL. XIII.

CORPUS REFORMATORUM.

VOLUMEN LXIII.

IOANNIS CALVINI

OPERA QUAE SUPERSUNT OMNIA.

EDIDERUNT

GUILIELMUS BAUM EDUARDUS CUNITZ EDUARDUS REUSS

THEOLOGI ARGENTORATENSES.

VOLUMEN XXXV.

BRUNSVIGAE,

APUD C. A. SCHWETSCHKE ET FILIUM

(E. APPELHANS).

1887.

LE CENT ET DIXNEUFIEME SERMON,

QUI EST LE I. SUR LE XXXII. CHAPITRE.

1. *Ces trois hommes se deportent de parler à Iob, pource qu'il s'estimoit estre iuste en soi.* 2. *Et Eliu fils de Barachel Buzite, de la famille de Ram, fut courroucé, et fort indigné contre Iob, d'autant qu'il se disoit iuste par dessus Dieu.* 3. *Il fut aussi courroucé contre les trois amis d'icelui, d'autant qu'ils n'ont point eu de response, et toutes fois ont condamné Iob.*

Pour faire nostre profit de ce qui est ici recité, de ce que nous verrons doresenavant, il nous doit souvenir de ce que desia nous avons veu: c'est assavoir, que Iob ayant à demener une bonne cause, s'y est mal conduit: et ceux qui estoyent venus pour le consoler, ayans une mauvaise cause, ont eu de bons argumens et raisons apparentes, dont on pouvoit recueillir doctrine utile. Et pourtant il y a eu faute en eux, d'autant qu'ils n'ont point basti sur un bon fondement: il y a eu faute en Iob, pource qu'il a mal edifié, ayant un fondement qui estoit bon de soi. Et voila pourquoi maintenant il est dit, qu'*Eliu Buzite a esté fasché, et a esté enflammé en courroux, pource que ceux ici n'avoyent point redargué Iob, et cependant toutes fois qu'ils l'avoyent condamné: qu'il s'est aussi fasché contre Iob, pource qu'il s'est voulu iustifier par dessus Dieu.* Ainsi nous voyons que ce courroux d'Eliu n'a pas esté sans cause tant contre Iob, que comme contre ses trois amis, qui estoyent venus pour le consoler. Car Iob s'estoit par trop desbordé, combien qu'il eust une querelle iuste et raisonnable: les autres avoyent resisté à Dieu, combien qu'ils eussent usé de bonnes raisons: car c'estoit mal à propos.

Or cependant il est dit, *Que les trois amis de Iob se sont deportez de plus disputer contre lui, d'autant qu'il cuidoit estre iuste en soi.* Nous avons veu que Iob n'estimoit pas tellement sa iustice, qu'il ne pensast qu'il y avoit beaucoup à redire en lui: au contraire il a protesté qu'il estoit un povre pecheur: mais tant y a qu'il ne vouloit point se condamner à l'appetit de ceux qui iugeoyent mal de son affliction. L'opinion et phantasie des trois amis de Iob estoit, Voici un homme reprouvé de Dieu, d'autant qu'il est si durement traitté. Or il est dit que nous devons iuger prudemment de celui que Dieu corrige: car il ne faut pas conclure qu'un chacun soit puni selon ses offenses. Quelquesfois Dieu espargne les meschans, et dissimule à leurs iniquitez: et c'est pour leur condamnation plus griefve, la bonté de Dieu leur sera bien cher vendue, quand il les aura attendus en patience. Si donc quelquesfois Dieu ne fait point semblant de punir ceux qui l'ont merité, ne pensons point pour cela qu'ils en ayent meilleur marché, et ne les iustifions point d'autant que Dieu les espargne. A l'opposite quand nous verrons un homme estre batu des verges de Dieu, n'estimons point pour cela qu'il soit plus meschant que tout le reste du monde: car possible que Dieu veut esprouver sa patience, encores qu'il ne le chastie pas pour ses pechez. Or Iob ne s'est point voulu accorder à la folle doctrine de ses amis: voila pourquoi il leur a semblé qu'il se faisoit iuste, combien que sa pensee ne fust point telle. Et ainsi gardons-nous (comme il a esté remonstré ci dessus) de prendre une mauvaise querelle (car nous serons aveuglez et nous semblera que si un homme ne s'accorde avec nous, il est tellement condamné qu'il ne faut plus tenir propos avec lui) mais devant qu'entrer en dispute, que nous soyons bien asseurez de la verité. Il n'y a rien pire que de nous haster: nous savons que le proverbe se pratique tousiours, Que la hastiveté nous transporte, et qu'il ne sortira d'un iuge hastif, qu'une sentence folle et à l'estourdie. Puis qu'ainsi est, apprenons de nous tenir comme en suspens, iusques à ce que la verité nous soit bien cognue. Et cependant notons qu'il adviendra souvent que

devant les hommes nous serons condamnez à tort: voire combien que ceux qui detractent contre nous, ayent la bouche close, et n'ayent point raison pour nous convaincre, ils ne laisseront pas pourtant d'estre menez d'un tel orgueil qu'ils nous diffameront, et ietteront des meschans propos à l'encontre de nous. Par cela nous sommes admonnestez, que si les hommes sont ainsi malins à nous condamner, n'ayans nul argument, nous ne devons point estre par trop faschez: car cela n'est pas nouveau, puis qu'il est advenu à Iob, un serviteur de Dieu si excellent: comme auiourd'hui nous voyons que les Papistes se contentent d'avoir determiné que leurs erreurs, superstitions, et fausses doctrines sont bonnes. Car ils y procedent avec un style magistral, Que c'est assez d'avoir pensé: il n'est point question d'entrer en dispute, ne de s'enquerir par raison comme il en va: car il leur semble qu'ils ont toute authorité, là dessus ils foudroyent contre nous. Or cependant si savons-nous que la verité est de nostre costé, et nous en sommes assez resolus. Resistons donc à une telle tentation, et qu'elle ne nous estonne point, veu que de tout temps il en a esté ainsi, que ceux qui n'avoyent nulle raison pour eux, n'ont pas laissé toutes fois de condamner hardiment et sans scrupule une bonne cause. Voyans donc que le diable les aveugle ainsi, que nous allions tousiours nostre train, et adherions constamment à la verité qui nous est cognue. Et de nostre costé aussi que nous soyons advertis, de cheminer en plus grande modestie, quand nous aurons esté un peu trop hastifs: comme quelques fois il adviendra que les enfans de Dieu auront des bouillons, qu'ils ne se contiennent point assez. Alors donc que nous ne poursuivions point, et que l'obstination ne soit point conioincte avec la temerité. Il est vrai que c'est une chose difficile (car celui qui s'est ietté aux champs sera opiniastre le plus souvent) mais si faut-il que quand nous aurons failli, nous ne continuions point au mal, mais plustost que nous apprenions de nous retenir: I'ai ici excedé mesure, ie cognoi bien que ie ne me suis pas retenu en telle moderation que ie devoye. Qu'est-il de faire? O il ne faut pas que ie soye endurci, mais que ie tourne bride, voyant que i'ai prins un mauvais chemin. Voila donc comme à l'exemple des amis de Iob l'Esprit de Dieu nous advertit en premier lieu d'estre modestes, afin de ne prendre point querelle contre Dieu à la volee: et puis s'il nous est advenu de faillir, pour le moins que nous ne soyons point obstinez, que nous ne perseverions point au mal: mais qu'en cognoissant nostre faute nous taschions plustost de la corriger.

Touchant *d'Eliu* dont il est ici fait mention, ce n'est point sans cause que l'Escriture nous monstre de quelle race il est descendu: comme il est nommé *Buzite, de la maison de Ram.* Car ici nous voyons l'ancienneté en premier lieu, de laquelle ci dessus nous avons touché: et c'est le principal aussi que Dieu nous a voulu declarer, qu'il y estoit demeuré quelque bonne semence de religion entre ceux qui estoyent enveloppez en beaucoup de vaines phantasies. Or c'est un article bien notable: car nous savons comme le monde s'est tantost revolté, et que tous s'estoyent destournez à corruptions et mensonges. Ie di apres le deluge, combien qu'il y eust une vengeance de Dieu si horrible, et digne de memoire, et que les enfans de Noé qui estoyent eschappez, ayans vescu long temps apres, pouvoyent instruire leurs enfans et successeurs, comme Dieu s'estoit vengé de la malice du monde. Tant y a donc que cela n'a point empesché que tous ne se soyent revoltez, et n'ayent laissé la droite religion pour se destourner à mensonges, à idolatries, et à tous desbordemens. Et en cela voyons-nous que les hommes sont si fragiles que rien plus, et qu'il n'est rien plus difficile que de les retenir en la crainte de Dieu, et en la bonne religion. Il est vrai que quant au mal nous ne sommes que par trop constans, on ne nous peut faire fleschir: et quand on voudra corriger le mal en nous, on ne sait par quel bout commencer, on n'en peut venir à bout, d'autant qu'il y a une telle durté que c'est pitié: voire, mais du bien nous le perdons tantost, il ne faut rien pour nous en desbaucher. Nous avons un beau miroir de cela, qui nous est monstré en ce que tantost apres le deluge les hommes se sont ainsi esgarez, et ont laissé la pure cognoissance de Dieu, combien qu'elle leur fust monstree.

Or cependant nous voyons en cest exemple de la personne d'Eliu, que Dieu toutes fois a laissé quelque bonne semence au milieu des tenebres, et qu'il y a eu quelque doctrine bonne et saincte. Et pourquoi? Afin que les incredules fussent rendus inexcusables, tellement qu'il ne faut point alleguer l'ignorance qui regnoit par tout. Car à qui a-il tenu que Dieu n'ait esté purement servi et adoré, sinon que les hommes lui ont tourné le dos? Et ne l'ont point fait par une simplicité, à laquelle ils puissent donner couleur honneste: ç'a esté plustost une malice certaine. Les hommes ne veulent point qu'on les trompe, ni n'en font le semblant: mais quand il est question de servir à Dieu, ils ferment les yeux, ils esteignent toute clarté qui luisoit, ils ne demandent sinon de s'addonner à toutes tromperies. Cela donc nous est ici declaré. Or nous devons bien peser ce qui a esté traitté par ci devant, qu'encores que ceux-ci n'eussent esté Prophetes de Dieu, si est-ce que la doctrine qui est sortie d'eux avoit une telle maiesté qu'elle estoit bien digne de la personne des Prophetes. Vrai est

(comme nous avons dit) qu'ils l'ont mal appropriee: mais cependant si est-ce qu'il y a eu un esprit excellent en eux. Et de fait (comme nous avons declaré) ce qui a esté deduit ci dessus ne doit pas estre autrement receu que de l'escole du sainct Esprit. Or combien que ces personnages ici fussent si excellens, si est-ce qu'ils n'avoyent point esté instruits en la Loi de Moyse, ils estoyent separez de l'Eglise de Dieu: car si la Loi estoit publiee de ce temps-là (ce qui est incertain) si est-ce qu'ils estoyent bien destournez de ce pays de Iudee, et n'avoyent là nulle communication, pour estre participans de la doctrine que Dieu avoit simplement destinee à son peuple. Nous voyons donc des gens qui n'avoyent eu nulle Escriture, qui n'avoyent eu sinon la doctrine que Noé ou ses enfans avoyent publiee apres le deluge: nous voyons ceux-là estre Prophetes de Dieu, avoir un esprit excellent: et combien qu'ils habitassent en divers pays, toutes fois si voyons nous comme Dieu leur avoit donné une cognoissance qui pouvoit estre pour edifier tout le commun peuple. Voila donc comme le monde n'a peu estre excusé en son ignorance: car combien que l'idolatrie ait regné du temps de Tharé et de Nachor, et qu'eux-mesmes ayent esté idolatres (comme il est dit au dernier chapitre du livre de Iosue) et que ceux qui en estoyent descendus les ensuivissent: si est ce que cest Eliu qui estoit de la famille de Ram, et ces trois autres ont esté exempts des corruptions communes de ce temps-là: tellement que nous voyons que la pure religion n'a point esté abolie entre eux: mais qu'il y a eu une doctrine suffisante pour les mener à Dieu, et pour convaincre le monde de son obstination, et de l'ignorance en laquelle il a esté. Voila ce que nous avons à noter en premier lieu.

Et ainsi quand nous oyons qu'il est dit, que Dieu a laissé cheminer les hommes en perdition, notons bien que c'est d'autant qu'il n'a point fait ceste grace à tous de leur donner la doctrine especiale qu'il avoit reservee à son peuple et à son Eglise: mais ce n'est pas pour les excuser. Dieu donc a laissé courir les hommes à l'esgaree, et se sont tous abysmez en perdition: mais tant y a qu'il est demeuré quelque semence en leurs coeurs, et qu'ils ont esté convaincus, tellement qu'ils ne pouvoyent pas dire, Nous ne savons que c'est de Dieu, nous n'avons eu nulle religion: d'autant que nul ne s'en pouvoit exempter: car cela est demeuré engravé en la conscience, que le monde ne s'estoit point formé de soi, qu'il y avoit quelque maiesté celeste à laquelle il se faut assuiettir. Vrai est que sainct Paul (Rom. 1, 20) parle notamment du tesmoignage que Dieu a imprimé aux creatures, d'autant que l'ordre du monde est comme un livre qui nous enseigne, et nous doit mener à Dieu: mais cependant si nous faut-il revenir à ce qui est traitté au second chapitre des Romains (v. 14. 15) que Dieu a enregistré en nos consciences une certitude telle, que nous ne pouvons point effacer la cognoissance que nous avons du bien et du mal. Chacun n'aura pas ce que nous oyons aux trois amis de Iob: mais tant y a que nous ne trouverons iamais homme si rude ne si barbare, qui n'ait encores quelque remors en soi, qui ne sache qu'il y a quelque Dieu, et qui n'ait quelque discretion pour condamner le mal, et approuver le bien. Ce sont donc des traces que Dieu a laissé au coeur des plus ignorans, à fin que les hommes ne se puissent couvrir d'aucune excuse, mais qu'ils soyent condamnez par le procez qu'ils auront là dedans caché. Et cependant notons que c'est folie que les hommes ayent combatu contre Dieu pour soustenir la doctrine laquelle avoit regné entre eux. Car comment est-il possible, veu que la cognoissance de Dieu reluisoit si claire au monde (comme nous avons veu par cy devant) que tous en pouvoyent estre esclairez, qu'ils se soyent adonnez à une brutalité si lourde d'adorer les bois et les pierres, d'adorer le soleil et la lune, qu'ils en ayent fait des marmosets, et n'ayent plus cognu que c'estoit du Dieu vivant? Comment cela a-il peu advenir? Car c'est autant comme si un homme en plein midi s'alloit heurter à son escient, et qu'un yvrongne se fourvoyast, combien que devant ses yeux il vist le droit chemin. Nous voyons donc que les hommes ne se sont point desbauchez par simplicité, mais qu'ils ont despité Dieu par certaine malice: pourtant notons-le bien, à fin que nous ne recourions plus à ces subterfuges accoustumez, pour dire, O voila, si les hommes sont tellement esblouis qu'ils ne cognoissent point que c'est de Dieu, cela ne leur doit-il point servir d'excuse? Au contraire quand aucuns allegueront cecy, prenons pour response ce qui est dit en sainct Iean (1, 5), Que la clarté a tousiours luit en tenebres, et nous le voyons par l'exemple present: car il eust esté impossible que les hommes se fussent ainsi esgarez en des superstitions si lourdes et enormes, s'ils ne s'y fussent iettez de leur bon gré. Il y a eu donc de la malice et de la rebellion avec l'ignorance, quand les hommes ont delaissé le droit chemin de salut, et se sont adonnez à leurs idoles. Voila ce que nous avons à retenir.

Et c'est à fin que nous soyons tant plus attentifs à cheminer, cependant que la clarté nous dure. I'ay desia dit, que si Dieu nous fait la grace de nous monstrer le chemin, il nous faut haster, et n'est point question de dormir, et tant moins de fermer les yeux à nostre escient. Auiourd'huy nous voyons comme une obscurité grande qui domine sur la plus part du monde: les povres Pa-

pistes s'en vont à l'esgaree, et ne savent que c'est qu'ils font. Et pourquoy? Car Dieu les a abandonnez, comme ils en sont dignes, il faut que sa vengeance soit comme un deluge qui les couvre, et qui les mette en perdition, puis qu'ils ont mis en oubli la verité. Or de nostre part nous avons Iesus Christ qui est le soleil de iustice lequel luit sur nous: il ne faut point donc que nous ayons icy les yeux clos, mais cheminons pendant que le iour nous dure, suivons l'exhortation qui nous est faite, et que nous ne soyons point coulpables d'avoir effacé à nostre escient la cognoissance qui nous est auiourd'huy donnee. Voila donc ce que nous avons à retenir en premier lieu de ce passage.

Or quant *au courroux d'Eliu*, notons qu'il n'est pas icy blasmé comme d'une passion exorbitante: mais c'est une indignation bonne et louable, d'autant qu'elle procede d'un zele qu'Eliu avoit envers la verité de Dieu, *voyant Iob qui* se veut iustifier en sorte qu'il *s'estime iuste par dessus Dieu*. Les amis de Iob n'avoyent point ceste cognoissance-la: car ils debatoyent contre luy, qu'il estoit un meschant: Iob declare que non, et la verité est telle, mais (comme nous avons dit) il excede de mesure, et combien que sa cause soit bonne, il la gouverne mal, et a pris une mauvaise procedure. Eliu donc regarde à ce que Iob s'estoit par trop desbordé, et qu'il a quelquefois murmuré par impatience: et en cela il s'est voulu faire iuste par dessus Dieu. Et puis il se fasche contre ceux qui entrepenent une mauvaise cause à la volee et n'en peuvent venir à bout, et demeurent là confondus quand ce vient au besoin. Voicy donc Eliu qui est enflammé d'ire, mais ce n'est pas sans cause. D'autant donc que son zele est bon, voyla pourquoy le S. Esprit approuve l'ire et le courroux qui a esté en luy.

Or cependant il nous faut noter ce mot que *Iob s'est voulu iustifier par dessus Dieu*. Vray est que son intention n'a pas esté telle, et il eust mieux aimé cent fois que la terre l'eust englouti, ou n'avoir iamais esté nay au monde, que d'avoir pensé un tel blaspheme. Et defait, nous avons dit, toutes fois et quantes qu'il s'est desbordé, que ce n'a pas esté pour faire une conclusion, mais il a ietté ses bouillons: comme il est difficile aux hommes de se retenir, qu'il ne leur eschappe beaucoup de passions souventesfois. Voila comme Iob en a esté: et aussi en la fin tousiours il s'est condamné: et s'il y avoit de la faute, il ne l'a point voulu excuser. Comment donc est-il dit, qu'il s'est voulu iustifier par dessus Dieu? Or ce mot contient une bonne doctrine et bien utile: car nous sommes icy enseignez, qu'en n'y pensant point nous pourrions souvent blasphemer Dieu. Et en quelle sorte? Contestans contre luy. Si nous ne trouvons bon tout ce que Dieu fait, voire sur tout quand il nous afflige, il est certain que nous voulons estre iustes par dessus luy. Il est vray que nous ne le dirons pas, et aussi nous n'en aurons pas une telle persuasion en nous: mais la chose le monstre: cela suffit pour nostre condamnation quand nous ne donnons point gloire à la iustice de Dieu, pour le iustifier. Cecy sera mieux entendu par l'exemple. Voicy Iob qui cognoist que Dieu est iuste, voire il le cognoist sans feintise: quant à luy il se confese un povre pecheur, et qu'il y a beaucoup à redire en luy, et mesmes s'il veut quereller contre Dieu, qu'il sera convaincu mille fois devant qu'il ait respondu à un seul article. Iob donc ne se veut pas directement iustifier par dessus Dieu, ny mesmes faire egal. Or cependant que dit-il? Ie m'esbahi pourquoy Dieu m'afflige ainsi, et qu'y a-il à redire en moy? Et puis, Ie suis une povre creature, pleine d'infirmité: et faut-il que Dieu desploye son bras robuste contre moy? Que ne me fait-il mourir du premier coup? Quand Iob s'abandonne ainsi à tant de murmures et despitemens, il n'y a nulle doute qu'il ne se face iuste par dessus Dieu. Et pourquoy? Il luy semble que Dieu n'a point de raison de l'affliger ainsi: et pource qu'il ne cognoist point pourquoy cela se fait, il ne demande sinon que Dieu vienne là comme sa partie adverse. Et puis il se despite en second lieu, de ce que Dieu ne le consume pas du premier coup, et qu'il ne l'envoye aux abysmes. Quand donc Iob a des passions si vehementes, il n'y a nulle doute qu'en ce faisant il ne se face iuste par dessus Dieu. Et c'est ce que i'ay desia dit, que nous blasphemerons souvent en nos passions sans y penser: et cela nous doit rendre tant plus avisez de ne point lascher la bride à nos passions à fin de n'estre point si miserables que de blasphemer Dieu sans que nous y pensions. Ceste doctrine donc nous est bien utile. Quand le sainct Esprit prononce que tous ceux qui se despitent et murmurent en leurs afflictions, tous ceux qui ne se peuvent assuiettir à la main forte de Dieu pour confesser que tout ce qu'il fait est iuste et raisonnable, que tous ceux-la se font iustes par dessus Dieu: et encores qu'ils ne le disent pas, mais qu'ils protestent cent fois qu'ils ne le voudroyent iamais penser, la chose est telle neantmoins. Et voicy un iuge competent qui en a donné l'arrest, il n'est point question de regimber à l'encontre: car nous n'y gaignerons rien. Ainsi donc que reste-il, sinon que nous apprenions de nous condamner devant toutes choses, et quand nous venons devant Dieu, que tousiours nous apportions nostre procez fait pour dire que nous sommes povres pecheurs? et au reste quand les iugemens de Dieu qu'il exercera sur nous, nous sembleront trop aigres, que nous les portions patiemment, sans faire plus grandes enquestes. Si nous trouvons estrange que Dieu

nous traitte en trop grande rigueur, et que nous ne voyons point la raison pourquoy il le fait, s'il nous semble que le mal dure trop, et que Dieu n'espargne point nostre fragilité, qu'il n'ait point pitié de nous comme il doit: que nous ne laschions point la bride à telles phantasies pour y consentir, mais que tousiours cecy nous vienne en memoire, Dieu est iuste, quoy qu'il en soit. Il est vray que nous n'appercevrons point la raison de ce qu'il fait, mais d'où procede cela, que de nostre infirmité et rudesse? Faut-il que nous mesurions la iustice de Dieu par nostre sens? Où seroit-ce aller? Quel propos y auroit-il? Ainsi donc que nous apprenions de glorifier Dieu en tout ce qu'il fait: et combien que sa main nous soit rude, que nous ne laissions pas tousiours de confesser, Helas! Seigneur si i'entre en procez avec toy, ie say bien que ma cause est perdue. Voila comme y procede Ieremie (12, 1), et nous monstre le chemin de ce que nous avons à faire: car combien que les confusions fussent si grandes, qu'il pouvoit estre effarouché avec le reste du peuple pour murmurer, toutes fois il use de ceste preface, Seigneur, ie say que tu es iuste: il est vray que ie voudroye entrer en dispute contre toy, ie suis solicité de mon appetit charnel: et quand ie voy les choses estre si confuses, ie voudroye bien m'enquerir pourquoy c'est que tu besongnes en telle sorte. Ie suis donc tenté de cela: mais Seigneur devant que me donner ceste licence de m'enquerir pourquoy tu le fais ainsi, desia ie proteste que tu es iuste, que tu es equitable, et que rien ne peut sortir de toy qui ne soit digne de louange.

Voila donc la procedure que nous devons tenir, toutes fois et quantes que les iugemens de Dieu incomprehensibles nous vienent au devant: c'est à savoir que nous cognoissions que nostre esprit n'est point capable de monter si haut, et que ce sont des abysmes trop profonds pour nous. Et sur tout pratiquons cela en nos personnes: car pource que les hommes sont pleins d'hypocrisie, ils cuident tousiours estre purs devant Dieu et innocens: et s'ils ne se font à croire cela du tout, si est-ce neantmoins qu'il leur semblera bien que Dieu n'a point occasion de les poursuivre en si grande rigueur: chacun se flatte pour amoindrir ses pechez, encores qu'il en soit convaincu. Et bien, il est vray que ie suis pecheur, dira-on, mais si ne suis-ie point des pires du monde. Et pourquoy ne cognoissons-nous point la grandeur de nos pechez? C'est pource que nous mettons des bandeaux devant nos yeux. D'autant donc que nous sommes enflez d'orgueil, il faut que nous pratiquions ceste leçon, sur tout quand Dieu nous afflige, de ne point entrer en querelle contre luy, encores qu'il nous semble que ses chastimens soyent rudes par trop: mais cognoissons qu'il y a mesure en tout ce qu'il fait, et qu'il n'est point excessif: à fin que cela nous apprenne de nous renger paisiblement à sa volonté. Et mesmes quand Dieu ne nous punira point pour le regard de nos pechez, sachons que c'est autant de grace qu'il nous fait, que c'est un privilege especial qu'il nous donne: car il auroit tousiours iuste raison de nous punir encores que nous fussions les plus iustes du monde. Or est-il ainsi que nous sommes bien loin d'une telle perfection. Qu'est-ce donc que Dieu nous pourroit faire? Cependant s'il nous visite pour esprouver nostre patience, qu'il nous face mesme ceste grace de souffrir pour son nom, encores qu'il nous peust chastier pour nos pechez: cognoissons qu'il nous fait un trop grand honneur, et là dessus humilions nous: et qu'un chacun en son endroit ait ceste modestie-la de dire, Et bien, ie voudroye que Dieu me traittast d'une autre façon, et me semble bien qu'il passe mesure en m'affligeant: mais si est-ce que ie cognoy qu'il ne le fait point sans cause, et si ce n'est pour mes pechez qu'il m'afflige, c'est autant de grace qu'il me fait: car i'en ay merité d'avantage: et pourtant il faut que ie baisse la teste me submettant du tout à sa bonne volonté.

Voila donc comme Dieu sera glorifié par nous, et que nous luy attribuerons la iustice qui est sienne: c'est à savoir quand nous aurons la bouche close, comme aussi sainct Paul en traitte au troisieme des Romains (v. 19): A fin, dit-il, que toute bouche soit close, et que tout le monde se cognoisse redevable à Dieu, et que luy seul soit iustifié. Comment est-ce que Dieu sera iustifié par nous selon sainct Paul? A savoir quand nous demeurerons tous condamnez, et que nous n'aurons point ceste hardiesse de nous rebecquer contre luy: mais que nous confesserons librement que nous luy sommes tous redevables. Si donc nous en venons là, alors Dieu sera iustifié, c'est à dire sa iustice sera approuvee de nous avec telle louange qu'elle merite. Mais au contraire, si les hommes s'eslevent et qu'ils ne cognoissent point qu'ils sont redevables pour se condamner, et qu'ils ne confessent la dette de laquelle ils sont obligez devant Dieu: combien qu'ils protestent de vouloir iustifier Dieu, c'est à dire de le confesser iuste, si est-ce neantmoins qu'ils le condamnent. Au reste, quand il est dit, qu'Eliu a esté ainsi enflammé, notons qu'il y a grande difference entre un courroux qui procedera d'un zele de Dieu, et celuy que chacun de nous aura, ou pour ses biens, ou pour son honneur, ou pour le regard de soy. Car celuy qui se courrouce et se despite d'une passion privee, n'a nulle excuse: et encores qu'il allegue que sa cause est bonne: tant y a qu'il offense Dieu en se courrouçant: car nous sommes trop aveugles en nos passions. Voila

donc pour un Item, qu'il nous faut tenir la bride courte à tous courroux: voire quand nous sommes incitez à nous fascher contre nos prochains au regard de nos personnes. Mais il y a un courroux qui est bon, c'est à savoir qui procede du sentiment que nous avons quand Dieu est offensé. Quand donc nous sommes enflammez d'un bon zele, et que nous maintenons la querelle de Dieu, si nous sommes courroucez, ô nous ne sommes pas coulpables en cela: mais notons que ce courroux ici est sans acception de personnes. Si quelqu'un est courroucé d'une passion charnelle, ô celui-la a regard à soy, et se veut maintenir: et puis il veut monstrer qu'il porte faveur à ses amis, et qu'il fait plus pour eux que pour les autres, il y a donc acception de personnes, d'autant que nous avons regard à nous. Plustost il faut que nous nous courroucions contre nous, si nous voulons que Dieu approuve nostre ire et nostre courroux. Et c'est ce que sainct Paul dit (Eph. 4, 26): car il allegue notamment ce qui est dit au Pseaume (4, 5), de nous courroucer, voire sans offenser. Et comment cela se fait-il? C'est quand l'homme entre en soy, et qu'il s'espluche à bon escient, et qu'il n'a point tant regard aux autres qu'à soy pour se condamner, et pour batailler contre toutes ses passions. Voila donc comme il nous faut courroucer, et par quel bout il nous faut commencer nostre courroux, si nous voulons qu'il soit approuvé de Dieu: c'est à savoir qu'un chacun regarde à soy, et qu'il se despite contre ses pechez et contre ses vices: et que nous iettions là nostre colere, voyans que nous avons provoqué l'ire de Dieu contre nous, voyans que nous sommes pleins de tant de povretez. Que donc nous soyons faschez et despitez de cela, que nous commencions par un tel bout: et puis que nous condamnions le mal par tout où il sera trouvé, et en nous et en nos amis: et que nous ne soyons point menez de quelque haine particuliere: que nous ne iettions point nostre rage sur quelqu'un, d'autant que desia nous sommes preoccupez de quelque affection mauvaise contre luy. Voila comme nostre courroux sera louable, et monstrerons qu'il procede d'un vray zele de Dieu. Vray est que nous ne pourrons point encores tenir mesure: car combien que le zele de Dieu domine en nous, si est-ce qu'encores pourrions nous faillir excedans mesure, n'estoit que Dieu nous retint. Il faut donc que nous ayons et prudence et moderation en ce zele. Mais tant y a (comme i'ay desia dit) que ce courroux de soy sera louable, quand il viendra de ceste source, c'est à savoir que nous haissions le mal par tout où il sera trouvé, et fust-ce en nos personnes.

Or maintenant donc qu'est-ce que nous avons à noter de ce passage? En premier lieu c'est que nous ne devons point condamner tout courroux: quand nous voyons qu'un homme s'eschauffe et se colere, il ne faut point que nous attribuons tousiours cela à vice: comme nous voyons des mocqueurs de Dieu qui diront, O se faut-il ainsi tempester? Se faut-il courroucer? Ne sauroit-on user d'une façon paisible? Ils blasphemeront Dieu meschamment, ils le despiteront: comme on en voit beaucoup qui voudroyent renverser toute bonne doctrine, ne demandans sinon de mettre telles corruptions par tout, qu'on ne cognust plus que c'est de Dieu, et que sa verité fust ensevelie. Or ayans fait cela, ils voudroyent qu'on dissimulast, ou bien qu'on approuvast tout ce qu'ils font, et qu'en chaire on ne fist que conter des fables, qu'il n'y eust nulles reprehensions. C'est bien à propos, (diront ils) ne sauroit-on prescher sans se courroucer? Et comment? Est-il possible que nous voyons qu'une creature mortelle et caduque s'esleve ainsi contre la maiesté de Dieu, pour fouler au pié toute bonne doctrine: et cependant que nous portions cela patiemment? Nous monstrerions bien par cela que nous n'avons nul zele de Dieu: car il est dit au Pseaume (69, 10), Que le zele de la maison de Dieu nous doit manger. Car si nous avions un ver qui nous rongeast le cocur, nous ne devrions point estre tant esmeus, que quand il y a quelque opprobre qui est fait à Dieu, que nous voyons que sa verité est convertie en mensonge. Ainsi donc apprenons de ne point ainsi dissimuler aux vices: mais discernons entre le zele de Dieu, et entre le courroux charnel dont les hommes sont esmeus et enflammez pour leurs querelles propres: comme ici il est dit, qu'Eliu a esté enflammé d'indignation, qu'il s'est courroucé ardemment, et cela toutes fois luy est reputé à vertu: car c'est le sainct Esprit qui parle. Cognoissons, di-ie, par cela qu'il ne nous faut point du premier coup reietter tout courroux, mais que nous devons discerner la cause pourquoy un homme sera enflammé: car quand il luy fait mal qu'on offense Dieu, et que la verité est renversee, considerons que cela procede d'une bonne fontaine. Et au reste apprenons (suivant ce que i'ay desia dit) de desployer nostre colere, quand nous voyons que l'honneur de Dieu est blessé, et qu'on tasche d'obscurcir sa verité, ou de la desguiser, que nous soyons esmeus de cela, que nous soyons enflammez, pour monstrer que nous sommes enfans de Dieu: car nous n'en pouvons pas donner meilleure approbation. Et cependant toutes fois, que nous tenions mesure, tellement que nous ne meslions point nos passions excessives parmi le zele de Dieu, que nous ayons ceste prudence de discerner: et apres, combien que nous hayssions les vices et les detestions, que toutes fois nous taschions d'amener les personnes à salut. Or il est vray que

la pratique de ceci est difficile: mais Dieu nous y guidera moyennant que nous souffrions d'estre conduits par son sainct Esprit, et que nous luy donnions toute autorité sur nous. Cependant nous devons bien noter ceste doctrine, d'autant qu'auiourd'huy nous voyons des occasions infinies pour nous courroucer si nous sommes enfans de Dieu. D'un costé voila les Papistes qui ne demandent que d'aneantir toute religion. Il est vray qu'ils feront bien semblant de maintenir la Chrestienté: mais quoy qu'il en soit, si ne demandent-ils sinon d'opprimer la maiesté de Dieu. Nous voyons comme sa verité est descirce par pieces, on voit les blasphemes execrables qui sont desgorgez par eux. Ie vous prie, quand ces choses ici ne nous toucheront point au vif, que nous n'en serons point navrez, comme si on nous donnoit des coups de dague: ne monstrons-nous point par cela que nous ne savons que c'est de Dieu, et que nous ne sommes pas dignes d'estre avouez pour ses enfans? Nous sommes si delicats quand nostre honneur est blessé, que nous ne le pouvons pas endurer: et cependant l'honneur de Dieu sera exposé à tout opprobre et ignominie, et nous ne ferons semblant de rien? Et ne faut-il pas que Dieu nous reiette, et qu'il nous monstre que nous n'avons nulle affection à son honneur pour le maintenir? Voila pour un Item.

Or il ne faut point encores aller si loin qu'aux Papistes, mais entre nous quand nous voyons ces chiens et porceaux qui ne demandent qu'à tout infecter, qui viendront ietter leur groin sur la parole de Dieu, et qui ne taschent que de renverser tout, que nous voyons ces mocqueurs de Dieu, que nous voyons ces vilains prophanes qui viendront convertir tout en risee et en mocquerie, que nous voyons les meschans ainsi desguiser les choses, et qu'ils corrompent et pervertissent tout par leurs fausses calomnies, que nous voyons des heretiques semer leur poison pour tout perdre: voyans toutes ces choses-la, ie vous prie, n'en devons-nous point estre touchez? Il est dit que quand on se dresse ainsi contre Dieu, c'est autant comme si on le navroit mortellement. Ils sentiront, dit-il (Zach. 12, 10), celuy qu'ils ont percé: Dieu declare qu'on luy vient donner des coups de dague: et cependant il ne nous en chaudra? Dieu declare que son Esprit est contristé, et comme languissant: et nous n'en ferons que rire? Apres, nous orrons ces blasphemes execrables, que le nom de nostre Seigneur Iesus sera descire par pieces: il n'est question que de mespris auiourd'huy, et le nom de Dieu sera en opprobre, tellement que si on estoit entre les Turcs on en auroit honte: nous voyons les vilenies qui se commettent, d'un costé les paillardises, les dissolutions, d'autre costé les outrages, les violences. Bref, on voit tout estre desbordé iusques au bout: et quand nous n'en faisons autre conte, declarons-nous que nous soyons enfans de Dieu et Chrestiens? Quelle approbation donnons-nous de nostre Chrestienté? D'autant plus donc nous faut-il adviser d'avoir un autre zele, que nous n'avons pas eu par cy devant: et quand chacun de nous sera fasché, que ce soit à cause de nos pechez, et sur tout quand nous voyons que Dieu est griefvement offensé. Voila comme nous aurons un courroux que Dieu approuvera, comme celuy duquel il est icy parlé, et que le S. Esprit loue. Et cependant toutes fois d'autant qu'il nous est facile de decliner, que nous ne laschions point la bride à nos passions: mais que nous prions Dieu qu'il nous gouverne tellement par son sainct Esprit, que nostre zele soit du tout pur, à fin qu'il soit approuvé de luy.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT ET VINGTIEME SERMON,

QUI EST LE II. SUR LE XXXII. CHAPITRE.

4. *Eliu attendit que Iob eust mis fin à ses propos, d'autant que tous estoyent plus anciens que luy* 5. *Et Eliu voyant ces trois hommes n'avoir nulle raison, fut esmeu de courroux.* 6. *Eliu donc fils de Barachel Buzite respondant dit, Ie suis moindre que vous en aage, vous estes anciens: pourtant i'ay craint et redouté de mettre en avant mon advis.* 7. *Car i'ay pensé, Les ans parleront, et la longueur du temps produira sagesse:* 8. *Mais c'est l'Esprit de Dieu qui est aux hommes, et l'inspiration du Tout-puissant donne intelligence.* 9. *Les grans ne seront point sages pourtant, et les anciens n'auront point iugement.* 10. *Et pourtant ie di, Escoute moy, et ie monstreray aussi ma doctrine.*

Nous traittasmes hier du zele d'Eliu, lequel nous est ici loué par le sainct Esprit, et monstrasmes à quoy cest exemple nous doit servir: c'est à savoir, que quand nous voyons la verité de Dieu estre obscurcie et son nom blasphemé, cela nous doit navrer le coeur. Aussi nous monstrasmes, que si nous avons quelque affection à Dieu et à son honneur, alors entant qu'en nous est, nous devons maintenir sa verité. Il est vray qu'un chacun n'aura point doctrine pour ce faire: mais tant y a que selon nostre portee et mesure il nous faut monstrer que nostre intention est de resister au mal, et n'y point consentir. Or cependant il fut touché que ce zele doit estre moderé avec raison: qu'il ne faut pas que nous soyons esmeus d'impetuosité trop grande, mais qu'il y ait quelque bon regard meslé parmi. Et c'est ce que maintenant nous avons leu, Qu'Eliu ne s'est point hasté par trop, mais a presté l'aureille à tous les propos qui estoyent mis en avant: et en cela il a monstré sa modestie. Notons bien donc que si un homme s'avance à la volee, ne sachant s'il est besoin qu'il parle ou non, cela ne luy sera point reputé à zele. Pour exemple, nous en verrons beaucoup qui ne demandent que d'avoir lieu pour parler: toutes fois possible qu'il y en a qui pourroyent deduire beaucoup mieux les propos qu'eux: mais il leur semble que iamais ils n'y viendront à temps. Ceste hastiveté-la ne peut estre iamais approuvee. Et qu'ainsi soit, celuy qui parle pour instruire les autres, que fait-il s'il y en a qui le puissent faire beaucoup mieux? Il auroit besoin d'estre enseigné, et il s'ingere d'estre maistre. Or il y a encores une faute seconde: car si un homme ignorant, ou qui ne sera pas trop bien fondé, babille, il ferme la bouche à ceux qui avoyent plus de grace, et le moyen de mieux edifier. Notons bien donc que où il n'y a point de modestie, le zele sera volage, et n'est point gouverné par l'Esprit de Dieu. Car l'Esprit de Dieu nous despartira bien de ses graces, mais il n'est iamais contraire à soy. Puis qu'ainsi est donc qu'il est nommé Esprit de prudence, il faut que nous discernions quand il sera besoin de parler, ou de nous taire. Il est vray qu'un homme pourra bien avancer quelque bon propos, combien qu'il ne soit point des plus habiles, et qu'il y en aura qui le passent: mais cependant si faut-il que ce soit en crainte, et qu'il monstre qu'il est venu prest et appareillé de profiter, et qu'il aime mieux estre disciple que maistre. Quand un homme y procedera ainsi, combien qu'il parle devant tous, il ne laissera pas d'estre modeste et humble: mais si un homme file ses propos, et qu'il n'y ait point de fin, et qu'il determine de toutes choses: en cela monstre-il qu'il y a quelque ambition vaine en luy, et au reste qu'il ne donne point lieu à la grace de Dieu comme il devroit.

Voila donc ce qui nous est monstré en l'exemple d'Eliu quand il dit, Qu'il a attendu les propos iusques à ce qu'il y eust fin: car il ne savoit pas encores où la chose devoit venir. Et cependant il adiouste, Qu'il a porté l'honneur à l'aage: car il voyoit et Iob et ceux qui parloyent avec luy estre gens anciens: et pource que l'aage apporte avec soy experience et gravité, Eliu ne s'ingere point, sachant que Dieu ayant laissé vivre long temps en ce monde un homme, luy donne grace de pouvoir profiter à ceux qui sont plus ieunes: car il a plus veu, et cependant aussi il doit estre plus posé, et avoir acquis quelque prudence. Voila donc ce que nous avons à observer en second lieu: c'est à savoir qu'Eliu cognoissoit que ceux qui parloyent devant luy, estoyent plus sages. Or ici les ieunes gens ont une bonne leçon et utile, moyennant qu'ils la puissent bien pratiquer. Car (comme desia nous avons dit) si un homme a vescu longuement, il doit avoir retenu ce que Dieu luy a monstré par usage: et cela luy doit servir non seulement pour soy, mais aussi pour donner bons advertissemens aux autres qui ne sont pas tant experimentez. Il y a aussi la gravité quant et quant: car les ieunes gens doivent penser, Encores que Dieu nous ait donné quelque esprit, tant y a que nous n'avons

point beaucoup veu, et que c'est un grand deffaut. Si un homme n'a l'usage, il est certain que tous les coups il se iettera à la volee: car il ne regarde point l'issue des choses, il ne sait par où il faut commencer: et outre plus ceste colere qui est aux ieunes gens, est du tout contraire à raison et bonne intelligence. Quand un ieune homme sera bien reglé, et qu'il aura savoir quant et quant, si est-ce toutes fois que la ieunesse precipite les gens, et il y a en leur nature des bouillons tels qu'ils ne se peuvent pas retenir. Nous voyons que sainct Paul exhorte Timothee de n'estre point suiet aux appetits de ieunesse (2. Tim. 2, 22). Or il n'entend point par les appetits de ieunesse, d'estre desbauché ou en ieux, ou en paillardises, ou en yvrongnerie, et autres dissolutions. Timothee estoit un miroir et patron de toute sainctetë en soy, il faut mesmes que sainct Paul l'exhorte à boire du vin (1. Tim. 5, 23): or toutes fois il luy parle d'appetis de ieunesse. Et pourquoy? Car d'autant qu'il estoit ieune d'aage, il pouvoit encores estre trop hastif en d'aucunes choses. Ainsi donc s'il a fallu que Timothee receust ceste admonition ici, luy qui surmontoit les anciens en prudence et en gravité: que sera-ce du commun peuple? Et ainsi que les ieunes gens regardent à eux: car s'ils n'ont ceste honesteté d'escouter ceux qui sont plus sagez, et d'apprendre d'eux, et de suivre leur conseil: il est certain que quand ils auroyent toutes les vertus du monde, ce seul vice sera pour les contaminer, et souiller toutes. Or si est-ce un vice fort commun que ceste presomption: car les ieunes gens, d'autant qu'ils n'ont point senti les difficultez qui sont en beaucoup de choses, marchent hardiment: car rien ne leur couste, rien ne leur est impossible. La ieunesse donc emporte tousiours presomption avec soy, et c'est un mal ordinaire et par trop: tant y a que si n'est-il point à supporter. Car (comme nous avons dit) si un ieune homme a beaucoup de vertus au reste, et qu'il se fie en soy, et mesprise les gens sagez, et qu'il luy semble qu'il est assez habile pour mener le reste: Dieu le confondra en tout son orgueil, et toutes les graces qui estoyent en luy seront abolies. Et d'autant plus ceux qui sont ieunes, et qui n'ont pas encores beaucoup veu, se doivent tenir en bride. Et mesmes quand nous voyons qu'auiourd'huy le monde est si desbordé, que les ieunes gens ont cueilli une audace diabolique, qu'il n'est point question de recevoir ny doctrine ny rien qui soit: ceux qui ont quelque crainte de Dieu doivent tant plus batailler contre eux-mesmes, à fin qu'ils ne soyent point transportez à la façon commune. Nous verrons ces ieunes rustres, si tost qu'ils ne sont plus suiets aux verges, ils feront des hommes: et toutes fois ils ne sont pas dignes encores d'estre appelez enfans. Ce sont comme ieunes poussins esclous de trois iours, et si est-ce qu'ils veulent estre grans. Et bien, on devroit encores les tenir sous la verge dix ans: mais les voila hommes formez, ce leur semble. Et en quoy? En audace: il y a une impudence de putain, ils ne veulent plus estre suiets à nulle discipline ne correction: on voit cela. Or ceux à qui Dieu a fait quelque grace, doivent bien penser à eux, quand un vice est si commun, et que c'est comme une maladie contagieuse, et prendre garde de n'y estre point enveloppez: car il faudroit qu'ils en fussent transportez comme les autres, si Dieu ne leur tenoit la main forte.

Ainsi donc que les enfans de Dieu soyent sur leurs gardes, et qu'ils sachent quand ils seront modestes, que ce sera beaucoup, encores qu'il n'y ait point de si belle monstre: et combien que ceux qui se veulent avancer les mesprisent pour cela, d'autant qu'ils ne vont point le front levé, qu'ils sachent qu'ils sont beaucoup plus approuvez de Dieu, et qu'il benira ceste honesteté qui est en eux, et fera qu'ils profiteront plus en deux ans, que ceux qui seront par trop hastifs en quatre. Nous voyons ce qui advient aux fruicts: quand un fruict sera bien tost meur, et qu'il aura tantost cueilli sa couleur, il passe aussi incontinent: mais un fruict qui sera plus tardif, est de longue duree. Ainsi en est-il de ceux qui se veulent avancer outre le temps: il est vray qu'ils auront belle monstre, et y prendra-on quelque goust: mais cela n'a point de fermeté en soy. Au contraire ceux qui auront quelque vergongne et honesteté, qui n'auront nulle presomption pour s'avancer hastivement, il est vray que ceux-la seront tardifs: mais cependant nostre Seigneur leur donne vertu qui dure plus long temps. Voila donc un bon poinct à retenir de ce passage. Il est vray que la modestie est une vertu convenable à tous: mais tant y a que les ieunes gens doivent observer ce qui est icy dit, qu'ils portent honneur aux anciens, cognoissans que de leur costé ils pourroyent avoir des bouillons trop excessifs, et qu'il est besoin que d'autres les retienent: car ils ne sont point assez posez de leur nature, et puis ils n'ont point l'usage pour estre prudens comme il seroit requis. Or au reste quand un ieune homme s'est porté ainsi modestement, si faut-il qu'en temps opportun il desploye ce qui lui est donné de Dieu: voire et fust-ce entre les vieilles gens: car l'ordre de nature n'empesche pas quand les anciens ne s'acquitteront point de leur devoir, que les ieunes ne suppleent en cest endroit-la: et mesmes iusques à faire honte à ceux qui ont long temps vescu, et lesquels auront mal employé le temps que Dieu leur avoit donné, et l'auront du tout perdu. Voila donc le moyen que nous avons à tenir: c'est que la reverence

que les ieunes gens portent aux plus aagez ne doit pas empescher que tousiours la verité ne soit maintenue, que Dieu ne soit honoré, et que les vices ne soyent reprimez. Car il pourra advenir que les plus aagez seront destituez de l'Esprit de Dieu, ou gens malins qui n'auront en eux que fraude et desloyauté: ou bien ce seront gens opiniastres ou escervelez. Alors faut-il que les ieunes gens soyent tellement retenus sous le ioug, que par l'autorité des anciens ils soyent destournez de Dieu, et de sa parole, et de ce qui est bon et sainct? Nenny.

Ainsi donc notons que ceste modestie n'emporte pas que les ieunes gens s'abbrutissent, pour ne rien iuger ne savoir: mais il suffit qu'ils ne presument point d'eux-mesmes, pour s'escarmoucher et ietter leurs escumes devant le temps. Qu'ils escoutent, qu'ils soyent dociles, qu'ils soyent tousiours prests de faire silence, quand quelque bon propos sera mis en avant: et mesmes qu'ils se gardent d'occuper la place d'autruy. Ont-ils fait cela? S'ils voyent que les anciens ne monstrent pas bon exemple, mesmes qu'ils pervertissent le bien le tournans en mal: alors il faut (comme i'ay desia dit) que l'Esprit de Dieu se monstre où il sera. Comme de nostre temps, ceux qui avoyent esté nourris aux superstitions de la Papauté, d'autant plus qu'ils avoyent vescu au monde, tant moins avoyent-ils de doctrine. Or d'attendre que Dieu se fust voulu servir d'eux, il n'estoit pas besoin: ie di du commun. Voila donc les gens aagez qui avoyent eu longue experience. Mais quoy? Ils ont esté plongez en tenebres, il n'y a eu nulle cognoissance de Dieu, nulle pureté de religion. Qu'est-ce donc que l'aage pouvoit apporter à telles gens, sinon une opiniastreté plus grande? Car ils ont esté confits en erreurs, ils y ont esté adonnez tellement qu'il sembloit qu'il n'y eust moyen de les reduire. Or si Dieu a voulu appeler des ieunes gens, qui fussent pour mettre en avant sa parole, il ne falloit pas que le sainct Esprit fust ainsi bridé, et que les ieunes gens ne parlassent, et que les anciens ne fussent prests de les ouir. Il est vray que Dieu encores s'est voulu servir des anciens, comme il en a appellé de toutes sortes: mais tant y a qu'il a declaré que sa verité n'estoit point attachee à l'aage. Ainsi donc nous voyons maintenant quelle modestie doit estre en tous hommes generalement, et aux ieunes sur tout: c'est à savoir qu'ils se rendent paisibles pour apprendre tant que l'occasion leur sera donnee, et qu'ils n'appetent point de se faire valoir, qu'ils n'ayent point une folle cupidité de monstre: mais qu'en silence ils reçoivent ce qui sera mis en avant par les autres, et qu'ils ne se prisent pas tellement qu'ils ne cognoissent qu'ils ont besoin d'estre conduits et gouvernez par ceux qui ont plus d'experience. Cela est-il fait? O il ne faut point que sous ombre d'ancienneté nous soyons retenus pour ne plus iuger, et que nous allions comme povres bestes, et quand les gens aagez nous auront dit, Il faut ainsi faire, nous tenions comme un oracle tout ce qui sera sorti de leur bouche. Car la discretion doit estre coniointe avec le zele: comme nous avons desia declaré, que l'Esprit de Dieu contient en soy tous les deux. Ainsi donc s'il y a modestie aux hommes, il faut qu'il y ait et zele et discretion: et non seulement il ne faut pas que nous soyons bridez à l'authorité de ceux qui ont long temps vescu: mais mesmes quand il est question de nous amener tout le monde, l'ancienneté ne doit apporter nul preiudice à ce qui est droit et utile. Comme quoy? I'ay desia dit, que si toutes les vieilles gens de la Papauté avoyent conspiré contre l'Evangile, et qu'ils voulussent qu'on se tint à leur façon accoustumee, ô il n'est pas dit que cela ferme la porte à Dieu et à sa parole: que les ieunes gens soyent empeschez de maintenir la verité, si les anciens sont contre, et quand ils auront nourri long temps le mal, qu'ils vueillent qu'on s'y tienne: car ceux à qui Dieu aura fait meilleure grace se doivent opposer à cela. Mais il faut maintenant passer plus outre, à savoir que si on nous dit, Comment? Il y a cent ans que nos peres et nos ancestres ont ainsi vescu, il y a cinq cens ans, voire mille que cela a esté observé, qu'on l'a tenu pour une loy et une regle infallible: quand, di-ie, on nous alleguera ceste ancienneté du temps, voire qu'on nous ameneroit iusques en la creation du monde, si ne faut-il point que la verité de Dieu soit opprimee sous ceste ombre-la. Ainsi donc nous voyons maintenant qu'il n'est point question d'estre povres aveugles pour estre modestes: mais que nous devons tenir moyen et mesure.

Et c'est ce qu'Eliu adiouste. *I'ay dit, L'aage parlera, et la multitude des ans annoncera science: mais c'est l'Esprit de Dieu qui habite aux hommes, et l'inspiration du Tout-puissant donne intelligence.* Voila donc l'ordre de nature qui va devant, c'est à savoir que nous devons escouter les anciens. Car quand on a à choisir des gouverneurs en une ville ou en un pays, de prendre des ieunes fols, volages, et escervelez, qui ne savent que c'est de gouverner leurs personnes, qui soyent là pour estre iuges et conducteurs: c'est pervertir l'ordre de nature, c'est une honte, et il semble qu'on vueille despiter Dieu toutes fois et quantes que cela se fait. Quand donc on pourroit choisir gens posez, gens de bonne gravité, et meure, et on laisse ceux-la croupir en leurs maisons, et cependant on prend des esventez, des petis escargots qui sont d'une nuict, et les va-on colloquer au siege de iustice, et ils ne savent

que c'est de tout cela, c'est comme si on marioit des petis enfans. Ils seront bien aises d'estre aux nopces: on leur dira, Vous mangerez du rost, du pasté, ô ils s'accorderont bien à cela: mais est-ce un mariage pourtant? Ainsi, di-ie, en est-il de ceux qui sont au siege de iustice, quand il n'y a en eux ne prudence ne raison moins qu'en des petis enfans, d'autant qu'on n'a point d'esgard de choisir ceux qui ont plus de gravité et d'experience. Ainsi donc il faut que l'ordre de nature soit observé en premier lieu: c'est quand nous avons gens aagez ausquels Dieu a fait grace, que ceux-la ayent l'office de conduire les autres, et que les ieunes gens s'humilient sous eux. Car c'est une honte quand les ieunes gens voudront ici faire des grands, et qu'ils ne daigneront pas recevoir doctrine de ceux qui ont plus longuement vescu. Ceste fierté-la ne s'adresse point aux hommes mortels, mais c'est resister à Dieu qui a constitué cest ordre de nature, et veut qu'on l'observe. Autant en est-il de nous, et de l'estat de porter et annoncer la parole de Dieu: que s'il y a un homme bien experimenté, et qui ait quelque prudence en soy, qui ait esté esprouvé: si on ne daigne s'en servir, et qu'on prenne un homme à la volee, et que sera-ce? Il faut donc que nous ayons en recommandation cest ordre ici. Mais ce n'est pas pour en faire une regle certaine: car il adviendra quelquefois que Dieu aura donné plus de grace beaucoup aux ieunes gens qu'à ceux qui ont vescu au double. Or donc il ne faut point que cest ordre que nous avons dit, empesche que l'Esprit de Dieu ne soit receu là où il se monstre, et que les graces selon qu'il les distribue ne soyent appliquees en usage. Et voila pourquoy sainct Paul a choisi Timothee, combien qu'il y eust des anciens beaucoup alors. Car quand il a veu cest homme excellent (comme il avoit tesmoignage non seulement des hommes, mais aussi du sainct Esprit) il l'a preferé à ceux qui estoyent plus aagez. Ainsi maintenant en use Eliu, lequel apres avoir escouté, dit, qu'il cognoist que *c'est l'Esprit de Dieu qui est aux hommes:* comme s'il disoit, Il est vray que nous ne devons pas (sans avoir cognu comme il en va) iuger que les vieilles gens soyent radotez, ou qu'il ne leur faille donner ne lieu ne place: mais nous devons porter cest honneur-la à l'aage pour dire, Et bien, l'homme qui a beaucoup veu nous pourra enseigner: mais si nous cognoissons qu'il ne s'acquitte point de son devoir, ou qu'il ait perdu son temps auquel il a vescu au monde, alors si l'Esprit de Dieu est en un ieune homme, il faut qu'il s'avance. Retenons bien donc que quand l'ordre de nature sera observé, ce n'est point à ceste condition, que tousiours les ieunes gens quand Dieu les aura douez des quelques graces ne servent à son Eglise, et qu'ils n'enseignent non seulement leurs pareils et compagnons, mais les plus vieux. Et par consequent il faut que les vieux ne s'arrestent point à leur aage pour estre impatiens, et reietter toutes admonitions, pour dire, Et comment? I'ay si long temps vescu, et qu'un ieune homme me monstre ma leçon? Mais qu'ils cognoissent, Non, ie devroye avoir profité en sorte que ie fusse le conducteur des autres: mais ie voy maintenant que i'ay besoin d'estre conduit, que ie suis un ieune enfant au prix de ceux qui devoyent estre enseignez par moy. Et puis qu'ainsi est que Dieu m'a destitué de la grace qui est requise à un conducteur, il faut que ie soye disciple, et non pas maistre. Voila donc comme les vieilles gens se doivent renger, quand ils voyent que Dieu a eslargi plus amplement de ses graces à ceux qui devroyent les ensuivre, et non point cheminer devant.

Maintenant de ce que nous avons deduit cy dessus nous avons une bonne doctrine à pratiquer, c'est à sçavoir que l'Esprit de Dieu domine par dessus l'ordre de nature. Or pour mieux encores comprendre ce qui est ici contenu, notons qu'Eliu disant, Que c'est l'Esprit de Dieu qui habite aux hommes, veut ici exprimer que c'est un don especial que Dieu fait comme par privilege, quand il luy plaist qu'un homme soit mieux entendu que les autres. Il est vray qu'en general Dieu nous a fait creatures raisonnables, et c'est en cela que nous differons d'avec les bestes brutes. Dieu donc a bien donné à tous hommes sans exception quelque ingement et esprit: mais cependant nous voyons que l'un est tardif et lourd, l'autre sera agile, l'un sera esventé, l'autre aura bonne gravité en soy. D'où procede cela? Cognoissons que Dieu tient ses graces en sa main, et les distribue à sa volonté à qui bon luy semble. Voila ce qu'Eliu a voulu ici signifier, à fin que les hommes ne pensent point avoir un heritage de nature qu'ils ayent apporté du ventre de leur mere, qu'ils ne pensent point avoir une chose qui leur soit deuë et acquise. Voici Eliu qui prononce, Dieu nous a tous creez, il est vray que nous aurons quelque raison, voire mais ce sera par mesure: cependant si un homme a savoir, s'il a prudence, il faut qu'il cognoisse que Dieu luy a tendu la main par especial, et qu'il se cognoisse estre tant plus tenu et obligé à Dieu. Or quand cela nous est dit, c'est à fin que nous ne soyons point eslevez en arrogance, et que nous ne pensions pas mieux valoir quand nous aurons intelligence et esprit: cognoissans que s'il a pleu à Dieu nous faire ceste grace, il nous faut cheminer en tant plus grande crainte: car nous luy sommes tant plus redevables: et cependant s'il nous a voulu eslargir de ses biens, c'est aussi afin que nous en communiquions à nos prochains. Si donc nous n'en

savons user pour glorifier nostre Dieu, et pour edifier ceux qui en ont besoin, il est certain que nous sommes tant plus coulpables. Voila ce que nous avons ici à noter pour un Item.

Or cependant il nous faut aussi faire ici comparaison de deux degrez, c'est à savoir, Que si c'est Dieu qui donne intelligence especiale aux hommes pour discerner des choses qui appartienent à ceste vie caduque: que sera-ce de la doctrine de l'Evangile, de la vraye religion et pure? Aurons-nous cela de nature? Le pourrons nous acquerir par nostre industrie? Helas! il s'en faut beaucoup. S'il est question qu'un homme soit bon maistre d'escole pour enseigner les enfans, qu'il soit bon advocat ou medecin, qu'il soit bon marchant de ville, ou bon laboureur des champs, encores faut-il que l'Esprit de Dieu besongne en tout cela. Un homme aura besoin d'estre aigu en une chose, comme les arts mecaniques requerront aucunesfois plus grand esprit, que ne fera pas la marchandise. Or donc en toutes ces choses-la qui semblent estre vulgaires de soy et de peu de prix, si faut-il que Dieu distribue de son esprit aux hommes. Maintenant si nous venons à la doctrine de l'Evangile, voila une sagesse qui surmonte tout sens humain, mesmes qui est admirable aux Anges: voila les secrets du ciel qui sont contenus en l'Evangile: car il est question de cognoistre Dieu en la personne de son Fils: et combien que nostre Seigneur Iesus soit descendu ici bas, si est-ce qu'il nous faut comprendre sa maiesté divine, ou nous ne pouvons pas nous fonder, et reposer nostre foy en luy. Il est question, di-ie, que nous cognoissions ce qui est incomprehensible à la nature humaine. Or donc s'il faut que Dieu quant aux arts mecaniques, quant aux sciences humaines qui concernent la vie transitoire, nous distribue de son sainct Esprit, par plus forte raison ne pensons point par nos subtilitez de cognoistre que c'est de Dieu et des secrets de son royaume: mais il faut qu'il nous instruise: et cependant il faut que nous devenions du tout fols quant à nous, comme dit sainct Paul (1. Cor. 3, 18), pour estre participans d'une telle sagesse. Car voila la sentence qu'il en donne (1. Cor. 2, 14), Que l'homme sensuel ne comprend iamais la doctrine de Dieu: c'est à dire cependant que les hommes demeurent en leur naturel, ils ne savent que c'est de Dieu, et ne peuvent iamais gouster sa parole: qui pis est elle leur est folie, dit sainct Paul (1. Cor. 1, 18): car il semble que ce soit une doctrine sans raison, et pourtant il n'y a que le seul Esprit de Dieu qui nous donne la foi, et qui nous illumine. Et ceci doit bien estre noté, car nous sommes souvent esblouys quand nous voyons qu'il y en a tant peu qui cognoissent que c'est de Dieu, et mesmes que beaucoup de gens qui sont en aage, et qui ont long temps vescu au monde, sont enragez en leurs superstitions, et qu'ils combatent fierement contre la doctrine de l'Evangile: nous sommes estonnez de cela.

Voire, mais voici un passage qui nous doit armer contre un tel scandale: C'est *l'Esprit de Dieu qui habite aux hommes, c'est l'inspiration du Tout-puissant qui donne intelligence.* Voyons-nous les hommes estre povres aveugles, et tellement plongez en ignorance, qu'ils ne puissent approcher de l'Evangile? ne nous esbahissons point de cela. Et pourquoi? Car c'est le naturel de l'homme, de ne rien iuger des secrets de Dieu iusques à ce qu'il soit illuminé. Mais au contraire quand nous voyons un homme qui cognoist que c'est de Dieu, soit ieune ou vieil, quand nous voyons quelqu'un ancien qui aura esté long temps comme abbruvé de ces sottises papales, qui vient à la droite religion: cognoissons que Dieu a fait là un miracle. Si nous voyons aussi les ieunes gens, cognoissons qu'il faut que Dieu les attire à soi d'une façon merveilleuse, pource qu'ils ne reçoivent pas aisement le ioug, d'autant qu'ils sont pleins de presomption, comme nous avons dit. Si donc Dieu les dompte, et qu'il les rende dociles, c'est sa main vertueuse qui a passé par là. Ainsi, nous voyons que ce passage nous doit servir en deux choses. La premiere est, que voyans que de nostre esprit nous ne saurions iamais parvenir si haut que de cognoistre Dieu ne sa verité, nous soyons vuides de tout nostre sens, et y renoncions. Et c'est ce que sainct Paul appelle Estre fait fol. Il faut donc que nous soyons faits fols, si nous voulons que nostre Seigneur nous remplisse de sa sagesse: c'est à dire, Il ne faut point que nous apportions rien du nostre, que nous cuidions avoir ne ceci ne cela: car ce seroit fermer la porte à Dieu. Ainsi donc si nous voulons que Dieu continue la grace de son sainct Esprit, quand il nous en aura distribué quelque portion, il faut que nous apprenions de l'exalter et magnifier comme il en est digne, et cognoistre qu'il n'y a point en nous une seule goutte de bonne intelligence, iusques à ce que Dieu l'y ait mise. Et puis, que cela soit pour nous tousiours faire persister en son obeissance, et cheminer en plus grande crainte et solicitude: voyans que si Dieu esteint la clarté qu'il a mise en nous, nous serons en tenebres, voire et en des tenebres si horribles, que nous n'en pourrons iamais sortir. Voila le premier usage de ce lieu ici. Le second est que si nous voyons la plus grande multitude du monde se desbaucher, et que personne à grand' peine se vueille ranger à Dieu: nous ne trouvions point estrange que les hommes soyent ainsi desbordez, et qu'ils facent des bestes sauvages. Et pourquoi? *Car c'est l'Esprit de Dieu qui donne intelligence.* Que cela donc nous soit

comme un argument pour magnifier tant mieux la grace que nous aurons receuë: et cependant que nous ne soyons point transportez voyans telles rebellions. Et quoi? Les hommes suivent leur naturel, ils suivent leur teste: et cependant ils resistent à Dieu, mais c'est d'autant que la doctrine de l'Evangile surmonte tout sens humain, et qu'il faut que Dieu besongne par son sainct Esprit, qu'il ouvre les yeux, ou les hommes demeureront tousiours en leur bestise.

Au reste Eliu là dessus conclud que *les grands donc ne sont pas tousiours sages, et que les gens agez n'ont quelquesfois ni intelligence*, ni savoir, ni prudence plus que les autres. Il est vrai qu'Eliu ne veut pas ici pervertir l'ordre de nature (car il proteste ci dessus, qu'il a voulu escouter les anciens, et qu'il estoit tout prest de s'assuiettir à leur doctrine) mais il signifie ce que desia nous avons touché, que Dieu n'est point lié à l'aage ni aux estats ni aux qualitez des hommes. Quand il plaira à Dieu d'eslever un homme en dignité, bien, s'il s'en veut servir pour le salut de son peuple, il lui fera grace de se pouvoir acquitter de son office: mais autrement il le destituera, et d'autant qu'un homme sera en degré eminent, on le cognoistra double beste. Exemple. S'il y a un homme qu'on eslise pour annoncer la parole de Dieu, et bien, si Dieu veut faire grace à son Eglise, il douëra cest homme-là de son Esprit, il lui donnera intelligence de sa parole, et dexterité pour la savoir appliquer à l'usage du peuple, et en recueillir bonne doctrine, il lui donnera zele, et les autres choses qui sont requises: et Dieu se monstre là si manifestement, que nous pouvons dire qu'il a le soin de nous, quand il distribue ainsi de ses graces aux hommes en ce qui est requis pour nostre profit. Autant en est-il de ceux qui sont en la iustice: selon qu'ils ont besoin que l'Esprit de Dieu soit double en eux, aussi quand Dieu s'en veut servir il leur donne une vertu puissante pour s'acquitter de leur devoir. Au contraire, si Dieu est courroucé contre nous, ceux qui seront pour annoncer sa parole seront des bestes qui n'entendront rien, ou les mesprisera d'autant qu'ils desguiseront les choses, que la bonne doctrine sera denigree et profanee sous eux: bref à grand' peine pourront-ils estre disciples, tant s'en faut qu'ils soyent bons maistres.

Voila donc ce qu'Eliu a ici voulu monstrer, en disant, *que les grands ne seront point sages, et que les anciens ne seront pas mieux entendus:* comme s'il disoit, il ne faut pas faire ici une mesure esgale pour dire, Cest homme est eslevé en estat et dignité, il s'ensuit donc qu'il est savant: il ne faut point tirer une telle consequence de cela. Et pourquoi? Car Dieu peut bien destituer les plus grands, tellement que ce seront des grosses bestes, et d'autant plus qu'ils auront vescu long temps, ils auront despendu beaucoup de pain, estans nourris aux despens de Dieu: tellement qu'il vaudroit mieux par maniere de dire, qu'un boeuf eust esté nourri: cela seroit plus supportable. Ainsi donc apprenons, d'autant que Dieu distribue de son Esprit à ceux qu'il veut appliquer à son service, que d'autant mieux s'y doivent-ils employer soigneusement et en crainte de Dieu. Que s'ils en font autrement, ceux qu'on estimera les plus sages, on verra qu'ils seront du tout aveuglez, quand ils ne cognoistront point Dieu, comme notamment il en fait la menace par son Prophete Isaie, disant (29, 14), Que les anciens ne verront plus goutte, que les sages s'abbrutiront, et seront du tout eslourdis. Nous voyons donc comme Dieu declare une vengeance plus horrible sur les grans et sur les anciens, et sur les gouverneurs, que sur le commun peuple. Par cela nous sommes admonnestez qu'il ne nous leur faut point attribuer une autorité infallible, comme si iamais ils ne pouvoyent errer, et mal conduire les autres. Or si Dieu aveugle ainsi les anciens et les grans, et ceux qui sont en autorité (ie vous prie) quand il ne leur donne point de son sainct Esprit, que seront-ils plus? Et notons bien la cause pourquoy Dieu fait une telle menace. C'est pour l'hypocrisie des hommes d'autant qu'ils l'ont servi par contenance, et que leur coeur estoit loin de luy: que de bouche ils ont protesté de le vouloir servir, et cependant ils se sont addonnez aux traditions des hommes: c'est à dire que Dieu n'a point dominé luy seul par sa parole, mais que les hommes ont la vogue. Or Dieu ne peut souffrir que son autorité soit ainsi amoindrie. Voila pourquoy il dit, qu'il aveuglera les sages, qu'il ostera l'Esprit et la raison aux anciens. Apprenons donc si nous voulons que Dieu nous gouverne, et qu'il regne au milieu de nous, et iouir des graces qui nous sont necessaires à salut, qu'il luy faut laisser la domination et maistrise sur nous tous, et que grans et petis se rengent à son obeissance. Et au reste que nous ayons sa parole pour nostre regle, et que nous souffrions d'estre gouvernez par icelle: sachans qu'autrement nous ne pouvons pas attendre que le sainct Esprit besongne en nous. Et pourtant que nous cerchions tous les moyens qu'il est possible d'estre enseignez. Dieu a voulu qu'il y eust des Pasteurs en son Eglise qui annonçassent sa parole, et que nous receussions correction et admonition d'eux. Cela ne se fait-il point en telle vertu qu'il faut? Prions à Dieu qu'il luy plaise suppleer à un tel deffaut. Que donc nous cheminions en telle humilité, que nous ne demandions sinon que Dieu seul ait toute preeminence sur nous: et sachons que nous ne pouvons avoir ne raison ni intelligence, sinon en-

tant que nous serons illuminez par son S. Esprit. Voila comme iamais il ne souffrira que nous soyons desbauchez: mais s'il a commencé à nous conduire et enseigner, il fera que de plus en plus nous serons confermez en toute sagesse: comme S. Paul dit au premier chapitre de la premiere aux Corinthiens, Que puis que Dieu a une fois commencé en nous, il ne permettra point que rien nous defaille iusques au dernier iour, où nous aurons pleine revelation des choses que nous cognoissons maintenant en partie.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT VINGT ET UNIEME SERMON,

QUI EST LE III. SUR LE XXXII. CHAPITRE.

11. *Voici i'ai attendu vos paroles, prestant l'aureille cependant que vous-vous prepariez, et que vous cerchiez propos.* 12. *Alors ie vous consideroye: mais il n'y a eu nul d'entre vous qui ait reprins Iob, et qui ait respondu à ses propos.* 13. *Or à fin que vous ne disiez, nous avons trouvé la sagesse: Dieu l'a ietté, et non point l'homme.* 14. *Il n'a point adressé paroles à moi: et si ne lui respondrai pas selon vos propos.* 15. *Ils ont craint, et n'ont rien respondu, ils ont cessé de parler.* 16. *Or i'ai attendu, ils ne parloyent point: ils s'arrestoyent, et ne respondoyent point.* 17. *Ie respondrai aussi à mon tour, et monstrerai aussi mon advis.* 18. *Car ie suis plein de paroles, et l'esprit de mon ventre me contraint.* 19. *Voici mon ventre comme le vin qui n'a point d'essort, et est comme les nouveaux barils qui se rompent.* 20. *Ie parlerai donc, et aurai respiration: i'ouvrirai mes levres, et si respondrai.* 21. *Ie n'accepterai pas maintenant la personne de l'homme: et ne donnerai point de titres à l'homme.* 22. *Car ie ne sai si ie flattoye, si mon Facteur me perdroit point incontinent.*

Comme il fut hier declaré que nul ne se doit advancer trop hastivement, mais que plustost nous devons cercher d'apprendre que d'enseigner les autres, sinon que la necessité nous y contraigne: aussi maintenant il nous est ici monstré que nous ne devons point nous fourrer en quelque propos incognu devant qu'avoir bien entendu le merite de la cause, comme on parle. Et de fait nous voyons comme ceux qui veulent disputer d'une chose qui ne leur est pas assez cognue s'esgarent, et parlent à la traverse: et en cela nous cognoissons nostre povreté. Nous avons donc à observer encores ce qui nous est ici monstré en l'exemple d'Eliu: c'est que nous n'avancions point quelque propos à la volee, et que nous ne soyons point trop hastifs pour donner sentence d'une chose qui nous est cachee, et de laquelle nous ne sommes pas deuement informez. Il est vrai que ceste leçon appartient sur tout à ceux qui sont constituez en estat de iustice. Ils doivent bien s'enquerir d'un fait, devant qu'en iuger: mais si est-ce que chacun en son endroit doit observer ceste regle. Voila donc le premier que nous avons ici à noter, suivant ce qui fut hier declaré: et tousiours nous voyons ce qui fut dit, c'est assavoir que l'Esprit de Dieu quand il gouverne un homme, tout ainsi qu'il lui donne zele, et l'esmeut quant à la religion, aussi il lui donne prudence et discretion: tellement que l'un ne va iamais sans l'autre, et si un homme n'a un zele reglé, il ne peut pas s'attribuer nulle vertu: et si l'Esprit de Dieu domine en lui, il cognoistra que ces choses sont inseparables. Et d'autant plus avons nous à prier Dieu, que s'il nous fait grace de maintenir sa verité: il nous monstre aussi quand il sera temps de parler, ou de nous taire, et qu'il nous donne intelligence et raison, afin que nous n'allions point à la volee par inconsideration: car l'excuse est trop maigre quand nous dirons, Ie cuidoye bien faire, i'avoye entendu la chose estre telle. Il est vrai qu'il n'y a celui qui ne faille: mais d'autant plus devons-nous estre sur nos gardes: et voyans l'infirmité de nostre esprit, que nous cerchions d'estre gouvernez de Dieu et par sa main, tellement qu'en ayant bon zele nous ayons aussi la raison pour le bien moderer et regir.

Venons maintenant à ce que dit Eliu. Il monstre que sa dispute ne sera pas telle que celle des autres, *Ne dites point, Nous avons trouvé sagesse: car Dieu a renversé Iob, et non point les hommes.* Ici Eliu signifie qu'il aura un autre moyen pour disputer contre Iob, que n'ont pas eu les autres. Car quel moyen ont-ils tenu? Tu es affligé de la main de Dieu, et non point sans cause: il

faut donc conclure que tu es un meschant. Ton affliction est si grande et si exorbitante, qu'on ne voit point au monde un homme si pressé que toi: il s'ensuit donc que tu surmontes tous hommes en iniquité. Voila quel a esté le fondement qu'ont prins les amis de Iob en le voulant redarguer. Or Eliu proteste qu'il n'en sera point ainsi. Et de fait on voit, que s'il eust continué le propos, c'estoit tousiours empirer le mal. Car nous avons declaré que Iob pouvoit maintenir son integrité, d'autant qu'il avoit cheminé en la crainte de Dieu, et qu'il n'a failli sinon en ce qu'il n'a peu arrester du tout son esprit en l'obeissance de Dieu, et qu'il a trouvé son affliction estrange: mais tant y a que quant au principal sa cause estoit bonne et iuste. Vrai est qu'aucuns entendent ce passage, comme si Eliu disoit, Ne dites point qu'en vous taisant vous soyez sages, et que Dieu le confondra assez sans que les hommes mortels s'en meslent. Mais si on regarde de pres, on trouvera que le sens naturel est celui que i'ai dit, c'est assavoir qu'Eliu se mocque des amis de Iob: car notamment il leur reproche qu'ils ont cuidé avoir trouvé la sagesse: comme nous disons en proverbe, qu'un homme pense avoit trouvé la feve au gasteau, quand il aura quelque subtilité, et qu'il pourra se fourrer en quelque compagnie pour mettre en avant son opinion et ce qu'il aura inventé, qu'il lui semblera qu'il ait une raison invincible, combien qu'elle soit frivole. Ainsi maintenant parle Eliu: Il vous semble que ce soit le noeud de la matiere. Que quand Dieu a ainsi pressé Iob, qu'il l'a affligé si durement, il lui est ennemi: vous estimez, di-ie, que voila un fondement si bon et si ferme que rien plus. Or ce n'est rien qui vaille, dit-il: comme desia nous avons declaré qu'il ne s'ensuit pas qu'un homme soit meschant, si Dieu le visite. Car combien que Dieu ait menacé les transgresseurs de sa Loi, de les punir et en leurs personnes et en leurs biens, et en leurs enfans: si est-ce que Iob n'estoit point ainsi persecuté, il y a eu un autre raison. Or si Dieu menace les transgresseurs, ce n'est pas à dire qu'il ne se reserve ceste liberté de pouvoir, quand il voudra, exercer la patience des fideles: et encores qu'il n'ait point esgard à leurs offenses qu'ils ont commises, si est-ce qu'il se monstrera rude envers eux. Et pourquoi? Pour les humilier. Quand il n'y auroit que ceste raison-là, elle doit bien suffire. Et puis Dieu veut que ses serviteurs soyent en exemple aux autres. Il y a d'avantage qu'il est besoin de mortifier leurs affections charnelles: car quelquesfois nous avons des vices secrets en nous, ausquels Dieu remedie devant le coup: quand il nous envoye des afflictions, quelquefois nous ne savons point pourquoi, mais il voit plus clair que nous. Ainsi donc cela nous doit estre resolu, que Dieu affligera les bons, et que ceux qui n'ont pas provoqué son ire, il ne laissera pas neantmoins de se monstrer aspre envers eux, et d'exercer une grande rigueur, tellement qu'il semblera qu'il les vueille du tout abysmer. Est-ce à dire qu'on les doive tenir pour meschans? Nenni. Voila donc un argument frivole, combien que les amis de Iob s'y soyent fondez, et ayent cuidé avoir trouvé la sagesse en ce poinct: si est-ce, di-ie, que ç'a esté une chose puerile.

Ainsi donc retenons de ce passage ce que nous avons touché ci dessus, c'est d'estre prudens quand Dieu afflige les hommes, et que nous ne iugions point à la volee, que celui qui sera batu des verges de Dieu soit à condamner, et qu'on doive mesurer les pechez par les afflictions: car de faire une regle generale de cela, ce seroit proceder temerairement et à l'estourdie. Quoi donc? Cognoissons que Dieu a diverses raisons, d'affliger les hommes. Il est vrai que c'est son iugement ordinaire, que de punir les pechez: mais cependant si est-ce que quelquesfois qu'il voudra esprouver l'obeissance des bons, et de ceux qui l'ont servi, et ont appliqué leur estude à suivre ses commandemens, ceux-là seront traittez en plus grande rigueur, que non pas les plus meschans. Et pourquoi? Car Dieu les veut enseigner que c'est d'humilité et d'obeissance. Puis que ceste raison-là y est, il nous faut tenir en suspens, quand quelqu'un sera affligé: car Dieu veut preserver aussi les siens de quelque tentation qui leur envoyera. Vrai est que s'ils l'ont provoqué en quelque maniere que ce soit, il remedie à un tel mal en les affligeant. Mais iugerons-nous là dessus, que ceux qui sont les plus mal traittez sont les plus meschans? Que seroit-ce? Ne voit-on pas que nous procederions tout au rebours de Dieu, et tout à l'opposite de son intention et conseil? Au reste, que nous appliquions ceci tant à nos prochains qu'à nous-mesmes. Si donc nous voyons des gens qui soyent tourmentez de beaucoup de maux, regardons à leur vie en premier lieu, et ne nous hastons pas de prononcer sentence sur eux, mais regardons comme ils ont vescu. Si un contempteur de Dieu, un homme desbauche, un homme addonné à des vices enormes est affligé grandement, que nous cognoissions, Voila Dieu qui nous monstre comme en peinture que c'est de sa vengeance: là nous avons iuste occasion de iuger. Et pourquoi? La chose parle. Quand un homme aura mesprisé Dieu, et qu'il aura esté desbordé en toute sa vie, et que nous verrons que Dieu l'afflige, ô là il n'y a nulle doute, les choses ne sont pas obscures ne difficiles. Ainsi donc nostre iugement ne sera pas trop hastif, quand nous y procederons ainsi. Mais au contraire, si apres nous estre enquis, nous ne voyons point la raison pourquoi Dieu afflige les hommes (comme

si quelqu'un a cheminé droitement) là il nous faut tenir bridez. Et pourquoi? Car nous ne saurons que c'est de ce conseil de Dieu, iusques à ce qu'il nous l'ait revelé. Voila comme il nous faut iuger quant aux autres.

Et cependant si nous voyons les meschans estre corrigez comme ils l'ont merité, ne les condamnons pas seulement, mais appliquons cela à nostre usage, comme S. Paul aussi nous le monstre (1. Cor. 10): c'est que nous cheminions en crainte de Dieu estans instruits aux despens d'autrui. Voila Dieu qui punist les paillards, les larrons, les rebelles: or c'est afin que nous apprenions de cheminer en son obeissance, et que nous ne provoquions point son ire, comme ceux qui nous voyons estre si durement traittez. C'est donc ce que nous avons à faire, quand Dieu nous donne à contempler sa vengeance en ceux qui lui ont esté du tout rebelles. Si nous voyons les bons estre ainsi visitez, il nous faut penser, Helas! si le bois verd est ainsi ietté au feu, et que sera-ce du sec? Quand nous ferions comparaison de nous avec ceux qui sont comme à demi trespassez, nous verrons de plus grandes vertus en eux: et toutes fois ils sont traittez plus grievement beaucoup que nous. Il faut donc dire que Dieu nous supporte: car s'il n'avoit pitié de nous, que seroit-ce? Et quand nous sommes resveillez par ce moyen, cognoissons que c'est afin de ne nous plus donner liberté de mal faire, mais que nous soyons retenus et comme liez, afin de nous assuiettir pleinement à nostre Dieu. Avons-nous ainsi consideré les verges et les corrections que Dieu envoye sur nos prochains? Que de nostre costé, quand nous aurons nostre tour, et que Dieu nous punira, voire pour nos pechez, nous cognoissions, O il ne faut pas d'autres tesmoins que nostre conscience propre, c'est un iuge assez suffisant pour nous condamner. Mais si puis apres, Dieu quelquesfois nous est rigoureux, et que nous ne voyons point la raison pourquoi, et bien, ne perdons point courage, ne disputons point avec Dieu pour nous troubler, s'il ne fait à nostre appetit: mais que nous apprenions plustost à nous consoler: et combien qu'il semble que Dieu nous soit ennemi mortel, et qu'il foudroye contre nous, esperons toutes fois en lui, comme nous avons veu ci dessus que Iob parloit. Voila donc comme il nous faut estre prudens à iuger des chastimens que Dieu nous envoye, aussi bien que nous devons estre moderez envers nos prochains. C'est ce que nous avons à retenir sur ce passage d'Eliu, quand il dit, Que c'est folie, si les hommes se veulent amuser aux afflictions presentes pour dire, Voila Dieu qui a renversé une creature, quand sa main sera si cruelle sur lui, qu'elle sera si dure et si aspre. Il ne faut pas dire, que nous suivions ceste regle generale. Et pourquoi? Car nous y serons trompez tous les coups, ainsi que nous avons desia monstré.

Or là dessus Eliu reproche aux amis de Iob qu'ils ont esté confus. *I'ai attendu*, dit-il, *et ils n'ont plus parlé, ils ont quitté leurs propos.* En ceci il signifie, que d'autant qu'ils avoyent esté mal fondez, ils sont demeurez confus: car nous savons que la verité sera tousiours invincible. Vrai est que celui qui aura bonne cause, ne sera pas tousiours ouy, comme nous voyons qu'une bonne cause sera opprimee par des gens escervelez et enragez quand ils auront la vogue (car ils clorront la bouche à ceux qui auroyent iuste occasion de parler) mais tant y a que si les choses sont conduites par bon ordre, quand un homme aura bonne cause, Dieu lui donnera aussi dequoi la maintenir: car la verité (comme nous avons dit) sera victorieuse. Ainsi donc ce n'est pas sans cause qu'Eliu se mocque des amis de Iob, lesquels sont demeurez confus au milieu du chemin. Pourtant sachons quand nous aurons bien cognu une chose estre vraye, que Dieu nous donnera aussi argumens et raisons pour tenir bon, afin que nous ne soyons point vaincus par ceux qui taschent de mettre bas la verité, et la convertir en mensonge. Dieu, di-ie, nous fortifiera en telle sorte, que nous ne serons iamais destituez de raison. Et c'est une doctrine qui est bien à noter: car qui est cause souvent que nous n'osons pas prendre une bonne querelle, sinon d'autant que nous n'avons pas le moyen ni l'adresse pour savoir resister constamment, comme il seroit requis? Or afin qu'une telle timidité n'empesche, que nous ne soyons zelateurs pour maintenir la verité, comme il appartient: notons que Dieu ne delaisse pas ceux qui ont courage de maintenir les bonnes causes: mais leur donne en la fin la victoire. Ouy, combien qu'ils soyent opprimez par cautele, et par astuces (ainsi qu'il adviendra, comme nous avons dit) si est-ce que iamais ne seront confus, quoi qu'il en soit. Confions nous donc en ceste promesse, et remettons-nous à Dieu, et nous trouverons que ceci n'est point dit en vain. Vrai est que devant toutes choses il nous faut bien discerner si la cause que nous sousteuons est bonne. Car Dieu punit la legereté de ceux qui entreprennent une querelle sans savoir ni pourquoi ni comment: il les laisse la bouche ouverte: et faut qu'ils demeurent ridicules, qu'ils soyent mocquez de chacun. Voila un iuste payement de ceux qui s'avancent par trop. Mais quand la bonté d'une cause nous sera cognuë, appuyons-nous sur ce qui nous est ici dit, c'est assavoir que Dieu nous fortifiera tellement que nous ne serons point vaincus. Et au reste, quand nous verrons le plus souvent que ceux qui devroyent maintenir une bonne cause, font les canes, et que quand ils pourroyent avancer quelque propos, ils

demeurent là comme morts et confus, notons que Dieu punit ceste deffiance, et qu'ils n'ont point une telle magnanimité qu'ils devroyent, pource qu'ils ne l'ont point invoqué, et ne se sont point attendus à lui, pource qu'ils n'ont point estimé que le sainct Esprit seroit assez suffisant pour leur donner vertu. Ainsi donc l'incredulité se monstre auiourd'hui d'autant que s'il y a une bonne cause, elle sera mise sous le pied. On voit les meschans qui ont du courage tant et plus pour faire valoir leurs mensonges, et que la verité ne pourra venir en avant. Et pourquoi? Car les meschans ne faillent point à s'appliquer tant qu'il leur est possible pour renverser tout, pour mettre les choses en confusion, et cependant il n'y a personne qui s'y oppose, au moins en telle vertu qu'il seroit requis. Et pourquoi? Car ceux qui desirent le bien, et y ont quelque affection, ne laissent pas d'estre povres incredules: et de fait s'ils se fioyent en Dieu, il est certain qu'ils ne souffriroyent point que tout fust ainsi confus comme il est. Voila donc ce que nous avons à retenir quand Eliu se mocque des amis de Iob qui sont demeurez confus: c'est autant comme s'il disoit, que par cela on voit qu'ils ont eu mauvaise cause, et qu'ils l'ont mal combattue à l'encontre de Iob.

Or il adiouste, *Qu'il parlera aussi à son tour.* Ce mot, *Aussi*, doit estre pesé, pource qu'Eliu signifie que c'est en temps opportun qu'il met en avant ses propos. Pourquoi? Nous avons desia dit, qu'estant ieune il devoit porter reverence aux gens aagez: car c'eust esté pervertir l'ordre de nature. Il a donc fallu que ceste modestie precedast, et qu'Eliu laissast parler ceux qui estoyent plus d'aage que lui, et qu'il les escoutast. Cela est-il fait? Puis que Dieu lui donne grace de mieux distinguer la cause que ceux là n'ont fait, il parle à son tour. Nous voyons donc qu'il ne se precipite point, c'est à dire, il ne s'ingere point à la volee: mais apres avoir attendu que le temps opportun soit, alors il parle. Et c'est un poinct que nous devons encore bien noter: car nous savons que le tout doit estre traitté en l'Eglise de Dieu par bon ordre et decentement, comme dit sainct Paul (1. Cor. 14, 40). Il y a donc deux choses requises en la façon d'enseigner: c'est que l'ordre soit observé en premier lieu: et puis avec l'ordre qu'il y ait une honnesteté, que les choses soyent decentes et convenables. Puis qu'ainsi est retenons l'exemple d'Eliu, et tenons-nous à la doctrine que sainct Paul nous donne en ce passage que i'ai allegué: c'est qu'il n'y ait point de confusion entre nous, comme aussi sainct Paul dit en l'autre endroit du passage allegué (v. 27 ss.), qu'encores que Dieu ait suscité beaucoup de Prophetes en son Eglise, qu'il y ait beaucoup de gens qui sachent que c'est de parler, et qui ayent mesmes de quoi pour enseigner, il n'est point question que tous mettent en avant ce qui leur est donné: car il y faut ordre, il y faut mesure, et puis il y a quelque honnesteté qui doit estre gardee. Voila donc ce qui nous est ici monstré à l'exemple d'Eliu, quand il dit qu'il parlera, voire, mais c'est quand il voit que les choses ont esté mal conduites, que les amis de Iob ont desguisé la verité, et qu'ils ont soustenu un principe qui estoit mauvais et faux. Car combien qu'ils ayent eu de belles raisons et apparentes pour le colorer: si est-ce neantmoins que le fondement sur lequel ils ont basti, n'estoit pas bon: et Iob de son costé combien qu'il eust iuste cause, toutes fois il l'a mal demenee, et a usé de propos exorbitans.

Eliu donc apres avoir paisiblement escouté, maintenant qu'il voit que Dieu lui donne entree et accez, il en use. Et outre cela il y est contraint aussi: comme il le monstre quand il adiouste, que son esprit est angoissé, *et qu'il est semblable à un baril plein de moust.* Quand on mettra du vin nouveau en un baril, et qu'il sera enserré, et n'aura point d'issue, le baril se rompra quand le vin boust: ainsi Eliu dit, que son esprit est enserré, comme si un baril estoit plein de vin nouveau, et qu'il n'en peust plus, et qu'il fallust que tout esclatast. Par cela il signifie, que la necessité le contraint d'avancer son propos, afin que la cause qui a esté mal debatue soit deduite maintenant par raison. Or pource qu'Eliu parle ici avec une grande vehemence, aucuns ne cognoissans pas la cause ont cuidé que ce fust un homme d'un esprit hautain, et plein de vanterie. Mais en premier lieu nous voyons que Dieu ne l'a point condamné: il condamne Iob, il condamne ses amis, et monstre que tous ont erré ou en une sorte, ou en une autre. Eliu cependant est iustifié. Puis que Dieu ne le condamne point, qui sera l'homme mortel qui voudra ici usurper ceste authorité de iuger par dessus Dieu? C'est donc une folie par trop grande. Et au reste ceci ne doit point estre trouvé si nouveau: car nous devons retenir ce qui a esté declaré par ci devant, c'est assavoir qu'Eliu n'estoit pas comme les Prophetes qui ont esté en l'Eglise de Dieu. Apres que Dieu a publié sa Loi par la main de Moyse, il a aussi donné la promesse, que iamais le peuple d'Israel ne seroit destitué qu'il n'eust des Prophetes. Car il est escrit au dixhuictieme du Deuteronome, Tu n'iras point aux sorciers ni aux devins: tu n'auras point de revelations telles que les Payens cerchent: tu ne courras point apres beaucoup de sciences, tu ne cercheras point aussi de t'informer des morts. Car ton Dieu te suscitera tousiours un Prophete du milieu de toi, comme s'il disoit, que les Payens enquierent, et cerchent beaucoup de

moyens d'estre enseignez. Et pourquoi? Car ils ne savent où ils en sont, ils n'ont point de Prophete, ils n'ont point de doctrine certaine pour estre conduits et guidez. Mais il n'est point ainsi de vous, disoit Dieu aux enfans d'Israel. Ie vous donnerai tousiours quelque Prophete tellement que i'habiterai privement au milieu de vous, et ma verité vous sera cognuë. Voila donc les Prophetes qui ont esté en l'Eglise de Dieu, suivant sa promesse, et ç'a esté une chose toute commune. Mais Eliu habitoit au milieu de ceux qui n'avoyent point la Loi ne les promesses de Dieu, et nostre Seigneur ne s'estoit point allié avec ces gens-là: car ou ils estoyent devant la Loi, ou ils estoyent au milieu des idolatres: comme nous avons dit, que Tharé et Nachor qui estoyent les grands peres ou ancestres d'Eliu estoyent idolatres.

Ainsi donc quand Eliu a esté institué de Dieu pour savoir parler, comme nous voyons, ç'a esté une chose extraordinaire: pourtant il ne faut point trouver nouveau s'il y a grand changement en lui, et que Dieu monstre ici une vertu qui n'est point accoustumee, et qu'Eliu se sente comme changé: car mesmes afin que les propheties eussent plus d'autorité, nous voyons que Dieu y a mis par fois quelques marques patentes. Comme de Saul quand Dieu l'a voulu appeller au royaume, il l'a changé et renouvellé, tellement qu'on voit un homme tout autre et tout divers qu'il n'avoit esté auparavant. Et Saul est-il aussi bien entre les Prophetes? comme le texte le porte. Si donc Dieu a ainsi touché au vif les Prophetes qui estoyent appellez en cest estat, combien qu'ils y fussent selon sa promesse, et que ce fust comme un ordre accoustumé, s'il les a, di-ie, ainsi changez tellement qu'on voyoit qu'ils estoyent des hommes ravis: par plus forte raison quand il a besongné en quelque Payen qui estoit hors de son Eglise, il a bien fallu qu'il y eust une marque notable, et qu'on cognust que la main de Dieu estoit là dessus. Or comme le diable a esté tousiours un singe de Dieu, et a contrefait ses oeuvres, les faux prophetes des incredules qui ont apporté revelations au nom des idoles, ont eu le semblable: car ils ont esté transportez. Si on venoit s'enquerir de quelque chose secrette aux idoles qui avoyent le bruit et renom de deviner les choses à venir, et bien, ils avoyent là leurs prophetes ou hommes ou femmes, qui estoyent comme à demi morts, quand il estoit question de respondre à ceux qui s'estoyent enquis: ils se trainoyent comme ceux qui sont tombez du haut mal: il y avoit les escumes, les yeux tournoyent en la teste. Et notamment cela s'est fait, pource que le diable a voulu esblouir les yeux des povres ignorans, et les a abbrutis en telle façon qu'ils estoyent esmeus de reverence maugré qu'ils en eussent. Comment? Il faut bien qu'il y ait ici une vertu celeste quand on voit les hommes et les femmes ainsi changer. Mais tout cela (comme i'ay dit) s'est fait selon l'artifice de Satan, lequel par une feintise a contrefait les oeuvres de Dieu, et s'est transfiguré ainsi afin qu'on ne discernast point, mais qu'on cuidast que ce qui est d'enfer, estoit procedé du ciel. Tant y a que nous voyons bien qu'il ne faut plus trouver estrange qu'Eliu ait eu une telle vehemence en son esprit: d'autant que Dieu l'avoit institué, voire, et l'avoit institué afin qu'il entreprint un combat contre Iob et contre ses amis. Et mesmes il falloit que Dieu besongnast d'une façon nouvelle envers cest homme. Et pourquoy? La ieunesse de soy ne sera point escoutee entre les anciens: comme les vieilles gens se prisent en leur aage, et leur semble qu'ils ont peu acquerir vertu, qu'ils sont sages: et cela les rend plus arrogans, et ils sont là preoccupez d'une folle opinion, tellement qu'ils ne se peuvent rendre dociles qu'avec une grande difficulté, et comme par force. Ainsi donc il falloit bien que Dieu touchast Eliu au vif, et qu'il y eust un grand changement d'esprit en luy, afin que sa doctrine fust mieux receuë entre les anciens, et qu'elle eust quelque entree. En somme Dieu a voulu ici rendre Eliu authentique, quand il luy a donné une telle vehemence d'esprit. Mais il y a aussi la raison que nous avons touchee, c'est qu'il voyoit la verité estre opprimee: veu que Iob a mal maintenu sa querelle, combien qu'elle fust bonne: que les autres aussi ont desguisé les choses, et qu'ils faisoyent un mauvais fondement, et ont prophané la parole qui estoit de Dieu, d'autant qu'ils ont amené des raisons bonnes et sainctes pour approuver un mauvais fondement qu'ils avoyent prins. Voyant cela donc, il a esté esmeu d'un zele qu'il a conceu en soy: son esprit a esté comme bouillant: et cela l'eust fait fendre, sinon qu'il se fust deschargé. Or cecy nous doit servir à double usage. Car en premier lieu, puis que nous voyons que Dieu a imprimé une telle marque en la doctrine d'Eliu, et que l'Esprit celeste est apparu en sa bouche, tant plus devons nous estre incitez à recevoir ce qu'il dit. Car pourquoy est-ce que Dieu l'a ainsi marquee, sinon afin qu'elle ait plus de reverence envers nous?

Ainsi donc ce qu'Eliu deduira ci apres recevons-le, non point comme d'un homme mortel, veu que Dieu y a adiousté son seau, et qu'il a voulu que la doctrine nous fust rendue plus certaine. Que donc nous apprenions par cela de nous y assuiettir, sachans que nostre foy ne sera point fondee sur la doctrine d'une creature, d'autant que c'est Dieu qui parle par la bouche d'un homme, et s'en sert comme d'un instrument. Voila ce que nous avons à observer. Mais il nous faut passer plus outre.

Que si ceste marque qui a esté obscure en Eliu, nous doit servir, afin que sa doctrine soit receuë en pleine obeissance: et que sera-ce des approbations si grandes et magnifiques, comme Dieu les a donnees à sa Loy, et à toutes ses Propheties? Il est vray qu'Eliu porte la pure parole de Dieu, et que ce qui est procedé de sa bouche il faut que nous le tenions comme venu du sainct Esprit. Et pourquoy? Pource que Dieu l'a ainsi incité à une telle vehemence. Mais si nous regardons comme Dieu a magnifié et approuvé sa Loy: et la doctrine des Prophetes, nous verrons là une façon bien plus magnifique. Car quand la Loy fut publiee, l'air en a retenti, le ciel est esmeu en tonnerres et esclairs, la trompette a sonné aux nues, la terre en a tremblé, les montagnes se sont remuees comme brebis à la voix de Dieu: bref, il n'y a eu element qui n'ait donné tesmoignage à ceste doctrine, monstrant qu'elle estoit du tout celeste: les miracles ont suivi aussi quand les Prophetes ont parlé: ç'a esté tousiours avec si grande approbation, que la vertu celeste qui est là apparuë, nous devroit crever les yeux par maniere de dire, si nous ne la contemplons. Et pourtant apres que nous aurons cognu, que Dieu par une seule marque qu'il a donnee à Eliu, a voulu que sa doctrine fust receuë comme authentique: cognoissons quand il est question de la Loy et des Prophetes, que là nous devons bien estre plus esmeus et incitez: comme ceci qui est dit d'Eliu, n'est qu'un accessoire. Voila donc ce que nous avons à retenir en premier lieu.

Or pour le second il nous faut aussi noter, que tout ainsi qu'Eliu a esté esmeu de zele voyant qu'on desguisoit la verité de Dieu, et qu'on falsifioit sa parole, il faut que nous ayons une semblable affection pour le moins. Quand donc les faux prophetes se viendront eslever pour obscurcir la bonne doctrine, que les meschans desguiseront leurs blasphemes pour induire le monde au mespris de Dieu et de sa parole, qu'une mauvaise cause sera maintenuë, qu'on voudra renverser le droit: que nous ne soyons point muets ni nonchalans, mais que nous ayons ceste vehemence en nous, telle qu'elle nous est ici monstree. Car si nous n'avons ce zele de Dieu à sa verité, nous monstrons que nous ne sommes point ses enfans. Et ainsi retenons bien l'exemple qui nous est ici proposé en la personne d'Eliu. Et mesmes faisons comparaison de nous avec luy: car si un homme qui n'avoit point esté nourri en l'escole de Dieu, qui estoit là enveloppé parmi les incredules, a esté ainsi esmeu de zele, quand Dieu l'a touché, qu'il a esté là angoissé, comme s'il devoit estre fendu, iusques à ce qu'il ait deschargé sa conscience: et ie vous prie, que sera-ce de nous, quand Dieu nous enseigne si privément en sa parole? Pourrons-nous estre excusez, quand nous ne luy rendrons point tesmoignage devant les hommes, lors que nous verrons le bien estre obscurci, voire renversé du tout, et que nous ne nous y opposerons pas? Quand donc nostre Seigneur nous appelle à cela, qu'il nous impose une telle charge, si nous sommes muets, et que nous ne tenions conte de maintenir le bien, ou plustost que par nostre silence nous aidions aux meschans: ne sommes nous pas traistres à Dieu et à sa verité? Il est bien certain. Ainsi donc d'autant plus nous en faut-il estre esmeus, quand nous voyons qu'un homme qui n'avoit point esté enseigné en la Loy de Dieu, et qui n'estoit point du corps de son Eglise, toutes fois a voulu ainsi maintenir la verité et a esté comme forcé. Il est vray que ceste force ici est volontaire: car Dieu ne transportera point les hommes quand il se veut servir d'eux pour les faire aller par contrainte. Ie di de ses Prophetes et vrais serviteurs: car il se servira bien des meschans maugré qu'ils en ayent: mais ie parle maintenant de ceux ausquels il donne l'Esprit de prophetie, ô il ne les fait point servir, qu'il ne leur donne bonne affection. Il a bien parlé par la bouche de Balaam, et cependant nous voyons qu'il n'a pas laissé d'estre un seducteur, et le sainct Esprit le met en opprobre et infamie: mais quant à Eliu, Dieu l'a suscité comme son Prophete qui l'a servi de son bon gré, c'est à dire, qu'il a surmonté tous les empeschemens qu'il avoit, qui le pouvoyent destourner de maintenir la verité. Et ainsi donc auiourd'hui quand nous verrons que la verité sera opprimee, que les uns se mocqueront de nous, que les autres tascheront à nous mordre, voire à nous devorer à cause que nous maintenons la verité: que nous bataillions contre telles tentations: car voila la contrainte qui doit estre en nous. Quelquefois nous aurons honte de maintenir une bonne querelle, d'autant que nous voyons qu'on ne s'en fait que mocquer, que ces gaudisseurs qui se mocquent de Dieu, pourront bien aussi avoir l'audace de nous tirer la langue, et convertir en risee tout ce que nous mettrons en avant. Or il ne faut point que la verité de Dieu nous soit contemptible, combien que le monde la reiette. Que ces tentations donc ne nous empeschent point, que nous ne bataillions vertueusement à l'encontre: si nous voyons que les haines nous soyent tout apprestees, qu'on machine contre nous quelque mal pour avoir maintenu une bonne querelle: ne la laissons point pourtant: il est vray que cela sera pour nous tirer tout au rebours, et pour nous clorre la bouche: mais il nous faut batailler à l'encontre d'une telle tentation à l'exemple d'Eliu. Voila donc comme les serviteurs de Dieu se doivent resoudre, pour n'estre

point esbranlez de rendre confession à la verité, quand la necessité le requiert ainsi.

Or finalement Eliu dit, *Qu'il n'aura point acception de personnes, et qu'il n'usera point de flateries, pource que s'il vouloit iustifier les hommes, il ne sait si son Createur le perdroit.* Eliu veut dire en somme, qu'il ne sera point bridé par l'autorité humaine, qu'il ne parle franchement quand il sera question de maintenir la verite de Dieu. Mais cecy ne pourroit pas estre deduit tout au long à present, il suffira donc que nous ayons en somme l'intention d'Eliu. Il est vray que ce n'est pas une chose mauvaise, ne du tout à condamner, d'appeler un homme par un titre honorable: mais pource que cela le plus souvent nous empesche, et que nous sommes comme abbatus devant le coup, et n'avons point telle liberté qu'il seroit requis, pour faire nostre devoir, pour parler à pleine bouche quand il en est question: voila pourquoi Eliu dit, *qu'il n'attribuera point de titre aux hommes*, c'est à dire, qu'il n'exaltera point les hommes tellement que la verité ne soit par dessus. Ainsi donc retenons, combien qu'il soit licite de porter honneur aux hommes, et que mesmes il le faille, et que non seulement nous devons honorer ceux qui sont egaux à nous, ou qui sont superieurs, mais ceux qui sont moindres (comme l'Escriture nous le commande) toutes fois soit envers nos pareils, soit envers nos inferieurs, soit envers ceux qui nous surmontent en dignité, qu'il faut tousiours que la verité soit preferee aux hommes. Et combien qu'en particulier nous attribuons à chacun l'honneur qui luy appartient, et qu'il merite: que nous ne laissions pas de tousiours franchement parler sans acception de personnes: comme nous savons que Dieu veut quand nous parlons en son nom, que ce soit sans feintise. Si donc nous voulons faire à Dieu l'honneur qu'il requiert, et duquel il est digne, il faut que nous tranchions franchement le propos quand nous parlons aux hommes: et (comme i'ay dit) cela n'empeschera point que l'honneur ne soit rendu à un chacun. Mais tant y a, que si ne faut-il point, que nous ayons la bouche close, mais que nous suivions tousiours chacun sa vocation, et que quand il sera question de parler, nous parlions en verité. Voila donc ce que nous avons à retenir en somme de ceste derniere sentence d'Eliu: afin que ceux qui sont en charge publique, regardent bien de parler franchement comme ils doyvent: et aussi que chacun (combien que tous n'ayent point l'office d'enseigner, ne de prononcer sentence en public) neantmoins quand nous serons requis de dire la verité, que nous la confessions franchement: sachans que Dieu accepte cela, comme un sacrifice d'honneur qui luy est rendu. Et que si nous faisons cela, que ce ne soit point seulement pour observer la regle qu'il nous a donnee, mais que ce soit pour l'adorer et l'eslever par dessus toutes creatures.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT ET VINGTDEUXIEME SERMON,

QUI EST LE I. SUR LE XXXIII. CHAPITRE.

Ce sermon est encores sur les trois derniers versets du chapitre precedant, et puis sur le texte ici adiousté.

1. *Pourtant Iob oy mes propos, et enten toutes mes paroles.* 2. *Voici i'ay ouvert ma bouche, ma langue parlera en mon palais.* 3. *Mes paroles sont la droiture de mon cueur, et mes levres prononceront doctrine pure.* 4. *L'Esprit de Dieu m'a creé, et le souffle du Tout-puissant m'a vivifié.* 5. *Si tu peux, respon moy, et t'adresses ici contre moy, et que tu debates vaillamment ta cause.* 6. *Voici, ie suis envers Dieu comme toy (ou selon ta bouche) ie suis formé aussi bien de bouë.* 7. *Il n'y a point crainte de moy pour te troubler, et encores que ie te presse, ce ne te sera point un fardeau pesant.*

Nous avons commencé à deduire ceste protestation que faisoit Eliu, de parler droitement sans avoir esgard à l'homme mortel: et (comme il a esté declaré) il faut bien qu'un homme qui voudra parler droitement selon Dieu, ait les yeux fermez pour n'accepter point les personnes: car si nous sommes menez ou de haine ou de faveur, il n'y aura rien de bien reglé en nous, il n'y aura plus que trouble. Sur tout quand il est question d'enseigner au nom de Dieu, il faut bien adviser que nous soyons destournez de toute affection charnelle. Et notamment Eliu disoit, Que Dieu le pourroit exterminer, s'il

avoit ainsi regard à la grandeur des hommes. Or de prime face ceci pourroit estre trouvé dur, que Dieu oste un homme pour avoir seulement magnifié la grandeur de quelqu'un. Mais notons en premier lieu, quand Dieu nous fait ceste grace de parler en son nom, qu'il faut bien que nous donnions autorité à sa parole, et que nous la facions valoir. Que si nous sommes tellement divertis par le regard des creatures, que nous ne parlions point franchement comme nous devrons, n'est-ce pas faire deshonneur à Dieu? Si un homme est envoyé de quelque prince terrien, et qu'il souffre qu'on le mesprise, et qu'il face de la cane, et n'ose point porter le message qui luy est commis: voila une lascheté qu'on ne pardonnera point. Or Dieu nous reçoit à son service, nous qui ne sommes rien que poudre devant luy, qui sommes du tout inutiles: il nous met en ceste commission tant honorable de porter sa parole, et il veut qu'elle soit portee avec toute autorité et reverence: voila un homme qui nous fera trembler, tellement que nous deguiserons la verité de Dieu pour la convertir en mensonge, ou bien nous la farderons en sorte qu'elle n'aura plus son droit naturel. Ie vous prie ne voila point un opprobre trop grand qu'on fait à Dieu? Et ainsi donc si la parole de Dieu ne se porte (comme i'ay dit) en telle rondeur et liberté, que les hommes luy facent hommage, il ne se faut point esbahir si la punition est apprestee, comme Eliu en parle. Et ainsi nous avons à recueillir double instruction de ce passage. L'une c'est pour ceux qui annoncent la parole de Dieu, qui sont en cest office pour enseigner comme Pasteurs: que ceux-la se doivent resoudre en telle constance, qu'ils ne fleschissent pour rien qui soit: comme il est dit à Ieremie, qu'il faut qu'il prenne un front d'airain pour batailler: d'autant que le monde ne sera iamais sans grande rebellion, et que ceux qui sont eslevez en quelque dignité ou estat honorable, ne se peuvent captiver sous l'obeissance de Dieu, mais dressent tousiours les cornes. Et quand les hommes se mescognoissent tellement, qu'ils ne peuvent s'assuietir à celuy qui les a creez et formez, il faut que nous ayons une constance invincible, et que nous facions nostre conte d'avoir des inimitiez et des picques quand nous ferons nostre devoir: cependant neantmoins que nous poursuivions sans fleschir.

Voila ce que nous avons à retenir de nostre costé, nous, di-ie, qui sommes constituez Pasteurs pour annoncer la parole de Dieu. Or il faut aussi que tout le peuple reçoive une instruction generale. Quand donc nous venons pour ouir le sermon, n'apportons point ici une telle hautesse pour nous rebecquer contre Dieu, quand nous serons redarguez en nos vices. N'apportons nulle amertume pour estre faschez quand on grattera nos rongnes: et ne soyons pas si fols et outrecuidez de penser que Dieu se doive taire pour nous: et ne demandons point d'estre espargnez sous ombre qu'il y a quelque qualité en nous. Quand nous serions et Rois et Princes, si faut-il baisser le col pour recevoir le ioug de Dieu: car il faut que toute hautesse soit abbatue, comme dit sainct Paul en la seconde des Corinthiens (10, 5). Car voila pourquoy l'Evangile est presché: c'est afin que grans et petis se rengent à Dieu, et se laissent gouverner par luy. Ce qui ne se peut faire, que nous n'abaissions (comme sainct Paul traitte en ce lieu-la) toute hautesse qui s'esleve contre la maiesté de nostre Seigneur Iesus Christ. Or il ne faut point que nous attendions qu'on nous force, et contraigne d'obeir à Dieu: mais qu'un chacun le face de son bon gré. Ceux donc qui sont en quelque estat cognoissent, que s'ils estoyent plus que Rois, encores faut-il que leurs personnes s'humilient quand on presche la verité de Dieu. Et pourquoy? Car il faut qu'ils sachent, Celuy qui parle, de quel maistre est-il envoyé? de celuy qui a l'empire souverain sur tout le genre humain, et auquel chacun doit suiettion. Quand donc nous serons d'estat moyen (ie vous prie) n'est-ce pas une folie par trop enragee de vouloir qu'on nous supporte, et qu'on dissimule, et que nos vices soyent convertis, et mesmes que la verité de Dieu soit falsifiee en faveur de nous? Dieu se peut-il transfigurer? Or est-il ainsi, qu'il veut que sa parole soit son image vive. Quand donc nous demandons qu'on nous flatte, c'est autant comme si nous requerions que Dieu changeast de nature, et qu'il se renonçast, à fin de nous complaire. Ne voila point une temerité par trop diabolique? Apprenons donc de venir avec toute humilité et modestie pour ouir la parole de Dieu, sachans qu'il faut que nostre obeissance soit esprouvee en cest endroit, que nul ne soit espargné, mais que les fautes soyent remonstrees en droite liberté comme il appartient.

Venons maintenant à ce qu'Eliu adiouste. *Iob*, dit-il, *escoute moy. Or il est vray que ie parle de la langue, et que ie prononce mes paroles de mon palais: mais cependant mes propos sont la droiture de mon coeur, et tu n'orras de ma bouche que chose veritable et droite.* Voicy une protestation que fait Eliu pour estre escouté, c'est assavoir qu'il parlera non point en feintise et comme un homme double, mais selon qu'il a cognu les choses, et qu'elles luy ont esté revelees, qu'il les mettra purement en avant. Voila pour le premier. Pour le second il adiouste, *Me voici quant à Dieu comme toi:* ou bien selon ta bouche. Le mot dont il use signifie proprement Bouche, mais aucunesfois il se prend pour Mesure. Or nous avons veu par cy devant, que

Iob demandoit que Dieu vint à luy sans luy apporter une frayeur telle comme il la sentoit. Si Dieu estoit comme mon pareil (disoit Iob) ie luy pourroye respondre: et combien qu'il ait toute autorité sur moy, si est-ce que ie pourroye maintenir ma cause. Voila comme Iob parloit. Ainsi ce passage se pourroit exposer, *Me voici selon ta bouche*, c'est à dire selon ce que tu as demandé: ou bien, *Me voici selon ta mesure*, c'est à dire, Ie suis semblable à toy quant à Dieu. Toutes fois la sentence demeurera tousiours une: et ainsi il ne nous faut pas trop insister sur ce mot. Regardons tousiours là où Eliu veut revenir, c'est assavoir qu'il n'est pas Dieu qu'il puisse effrayer Iob, mais qu'il est creé de boue comme Iob: c'est à dire qu'il est une creature mortelle et caduque, et qui n'a en soy nulle vertu. Car *c'est* dit-il, *l'Esprit de Dieu qui m'a formé, et le souffle du Tout-puissant qui m'a donné vie.* En somme nous voyons qu'Eliu declare ici à Iob qu'il parlera contre luy en telle raison que Iob en sera vaincu. Tu ne pourras plus alleguer, dit-il, que c'est Dieu qui t'espouvante, qu'il a sa gloire qui t'est espouvantable, et que tu ne peux avoir droit de luy: tu ne pourras dire cela. Qui suis-ie? Me voici une povre masse de terre et de fange. Il est vray que i'ay esprit et vie, mais ie le tien de Dieu: tant y a que me voici plein de fragilité comme toy. Ainsi donc il n'y aura que la raison qui domine entre nous deux, et faudra que tu demeures confus. Nous voyons en somme les deux poincts qui sont ici contenus. Le premier c'est, qu'Eliu declare *que ses paroles sont la droiture de son coeur*, et qu'il ne dira rien que ce qu'il a pensé et conceu en soy. Ceci est bien digne d'estre noté: car nous en pouvons recueillir, comme celuy qui porte la parole de Dieu doit estre disposé: c'est assavoir qu'il n'ait point un babil au bout de la langue, et qu'il ne iette point des propos à la volee: et mesmes ioué une farce: mais que selon qu'il est enseigné de Dieu, il communique à ceux qui lui sont commis en charge, ce qui est imprimé là dedans. Ainsi donc voulons-nous purement servir à Dieu en nostre office? Il nous faut devant toutes choses retenir nostre langue, qu'elle ne parle sinon ce que nous aurons imprimé dedans le coeur. Et de fait, nous oyons ce qui est dit par David, et que S. Paul allegue (Pse. 116, 10; 2. Cor. 4, 13), l'appliquant à tous ministres de la parole de Dieu, I'ay creu, et pourtant ie parleray. Vray est que cela est commun à tous Chrestiens et enfans de Dieu: mais sur tout il doit estre observé de ceux que Dieu a establis comme organes de son sainct Esprit. Quand nous parlerons, voila Dieu qui veut estre escouté en nos personnes. Puis qu'ainsi est donc qu'il nous a fait un si grand honneur, c'est pour le moins que nous ayons sa doctrine imprimee en nous, et qu'elle ait prins sa racine là dedans, et puis que la bouche rende tesmoignage de ce que nous saurons: bref, il faut que nous ayons esté enseignez de Dieu, devant que nous puissions estre maistres ne docteurs: et mesmes quand nous preschons, que ce ne soit pas seulement pour les autres, mais que nous soyons comprins au nombre et en la compagnie. Voila, di-ie, ce que nous avons à observer.

Et defait, un homme qui parlera sans avoir senti la vertu de la parole de Dieu en soi, que fait-il sinon qu'il ioué une farce? Et quel sacrilege est cela? Quelle pollution de la parole de Dieu? Ainsi donc pensons diligemment à nous: et toutes fois et quantes que nous montons en chaire, que nous ayons bien premedité ceste leçon qui nous est ici donnee, c'est assavoir, Que la droiture de nostre coeur se monstre en la langue. Et cependant aussi, quand nous verrons une doctrine estre droite, et que l'homme qui parle, tasche à nous edifier: sachons que nous sommes ingrats à Dieu, et du tout rebelles, si nous n'oyons en toute humilité ce qu'il nous propose. Or quand Eliu use d'une telle preface, il ne parle point humainement: mais il monstre comme Dieu nous veut retenir à soy. Et par quel moyen? *Me voici*, dit-il, *escoute moi: car il n'y a que droiture en mes propos.* C'est autant comme s'il mettoit une regle au nom de Dieu, Que si une doctrine qui est mise en avant, est saincte, et que nous en soyons convaincus: si nous ne sommes humiliez en toute crainte pour nous y renger, nous ne serons point coulpables d'avoir resisté à l'homme qui parloit à nous: mais c'est autant comme si nous despitions le Dieu vivant. Et ainsi donc, que chacun soit attentif quand la parole de Dieu se presche: et que puis qu'il nous fait la grace de nous susciter des hommes, par lesquels il nous declare privément sa volonté: que nous ne luy soyons point sauvages, mais rendons nous dociles à ce que nous cognoissons estre procedé de luy. Et d'autant que la Loy, et les Prophetes, et l'Evangile nous ont esté apportez par ceux dont la droiture nous est assez cognuë et testifiee, notons que quiconque ne s'assuiettira à ceste doctrine, il ne luy faut point d'autre procez pour sa condamnation. En somme notons que nostre Seigneur a autorisé ses Prophetes et Apostres, à fin que la doctrine qu'ils nous ont donnee ne soit plus en doute, mais que nous la tenions comme un arrest irrevocable. Voila donc pour un Item. Or cependant nous sommes advertis, qu'il ne faut pas que les fideles s'abbrutissent à leur escient pour recevoir tout ce qu'on leur dira: mais qu'ils doivent examiner la doctrine, si elle est de Dieu ou non. Et voila pourquoy il est dit, qu'on esprouve les esprits. Et ceci est bien à noter: car nous voyons

comme les povres Papistes se laissent mener sans aucune discretion, et la foy qu'ils ont n'est sinon une pure bestise, qu'il faut boucher les yeux, qu'il ne faut avoir nulle raison en soy. Au contraire, Dieu veut que nous ayons esprit et prudence, pour n'estre point abusez ni seduits par les fausses doctrines que les hommes nous apporteront. Comment cela se fera-il? Il est vray qu'il ne faut point que nous presumions de iuger de la verité de Dieu selon nostre sens et phantasie: car plustost il nous faut captiver toute nostre raison et intelligence, comme l'Escriture nous monstre: cependant neantmoins nous avons à prier Dieu, qu'il nous donne prudence, pour iuger si ce qu'on nous propose est bon et droit. Et au reste qu'avec toute humilité nous ne demandions, sinon d'estre gouvernez par luy, et sous sa main, estans certains que par ce moyen nous pourrons savoir s'il y a droiture aux propos qu'on nous mettra en avant.

Et c'est aussi ce que nostre Seigneur Iesus amene, quand il veut qu'on reçoive ce qu'il dit. Ie ne cerche point ma gloire, dit-il (Iean 8, 50), mais la gloire de celuy qui m'a envoyé. Il faut donc que nous enquerions tousiours, où c'est que l'homme qui parle à nous, tend. Car si nous voyons que son but auquel il aspire, soit qu'on glorifie Dieu, et qu'il domine sur tous, ô il ne faut plus disputer d'avantage, il se faut arrester là pleinement. Mais au contraire si une doctrine est pour obscurcir la gloire de Dieu, si elle est pour nous destourner de son service, si elle ne peut valoir qu'à ambition et vanité, qu'elle ne nous edifie point pour estre vrais temples de Dieu, si en icelle nous ne sommes point fondez pour nous remettre du tout à Dieu et l'invoquer purement, pour nous fier et reposer en sa grace, et en sa bonté paternelle: alors nous voyons bien qu'il n'y a nulle droiture. Vray est que nous serions ici bien empeschez, sinon que Dieu nous eust monstré en premier lieu quelle est ceste droiture: mais quand nous avons les principes qu'il nous a donnez, iamais nous ne pouvons faillir, s'il ne tient à nous. Voila Dieu qui nous declare, qu'il veut estre exalté, et qu'on recognoisse que tout bien vient de luy: apres, il veut aussi avoir toute maistrise pour dominer sur nostre vie, et y tenir une telle bride que nous soyons gouvernez par luy, et selon sa bonne volonté: il veut que les hommes soyent du tout abbatus et vuides de fiance de leur iustice, et sagesse, et vertu: il veut que nous venions puiser en nostre Seigneur Iesus Christ, comme en la fontaine de tout bien: il veut estre invoqué purement de nous: il veut que les Sacremens qu'il a ordonnez soyent receus comme tesmoignages de sa grace, et comme des moyens et aides pour nous soliciter à le servir d'un coeur tant plus franc et plus ardent. Voila des choses où il ne faut point de glose, et n'y a rien d'obscur ni difficile. Et ainsi donc, que nous ayons tousiours ceste adresse-là, quand il est question d'esprouver une doctrine: et nous saurons si elle est droite, ou tortue: si elle est vraye ou fausse: si elle est pure ou s'il y a de la corruption et du meslinge, selon que Dieu nous a monstré quelle est la vraye droiture. Il ne faut plus, di-ie, que nous soyons ici enveloppez de doutes: seulement ouvrons les yeux, et au reste prions Dieu qu'il nous guide par son S. Esprit: d'autant que sans cela nous vaguerons tousiours, et ne serons point suffisans pour discerner, moins que de petis enfans: comme aussi S. Paul en parle (Eph. 1, 18), qu'il faut bien que l'Esprit de Dieu soit comme une lampe qui nous esclaire, ou iamais nous ne comprendrons que c'est des secrets de Dieu: ils sont spirituels, et de nostre nature nous ne sommes que chair et terre, nous tendons tousiours en bas. Mais si Dieu nous illumine par son S. Esprit, nous iugeons de la doctrine, alors nous discernons tellement que nous ne sommes point trompez par toutes les tentations de Satan: et combien qu'il nous envoye des seducteurs, qu'il suscite beaucoup de brouillons qui taschent à tout pervertir, cela ne pourra rien gaigner contre nous, moyennant que l'Esprit de Dieu soit nostre clarté comme nous avons desia dit. Et au reste, combien que quelquefois Dieu parle par la bouche des meschans: comme il est dit, que le royaume de nostre Seigneur Iesus Christ sera avancé quelquefois par occasion, que les hypocrites ou gens qui n'ont nulle crainte de Dieu, qui seront menez de vaine gloire et d'autres vanitez, pourront servir pour un temps, et Dieu fera valoir leur doctrine au salut de ses eleus, combien que ce soit à leur plus grande condamnation, combien donc que cela puisse advenir quelquefois, si est-ce que l'ordinaire n'est pas tel. Car si Dieu veut que nous soyons edifiez en luy, quant et quant il nous suscitera gens qui parlent de coeur et de zele: et mesmes il donnera une telle marque à la parole qui sort de leur bouche, qu'on y cognoistra la vertu du S. Esprit: comme aussi S. Paul en parle. Et voila pourquoy ceux qui sont en office d'annoncer la parole de Dieu, doivent tant mieux pratiquer ce que i'ay desia dit, c'est à savoir d'estre enseignez devant que rien mettre en avant, tellement que le coeur parle devant la bouche. Pour ce faire, qu'ils prient Dieu qu'il les touche au vif, tellement qu'ils ayent sa parole bien enracinee en leurs ames, à ce qu'ils puissent servir à leurs prochains, et cognoissent qu'ils ne se iettent point à la volee, mais qu'ils sont poussez du S. Esprit. Voila donc ce que nous avons à retenir de ce passage.

Or en second lieu Eliu proteste, Qu'il est

homme caduque et fragile, tellement *qu'il ne pourra point espouvanter Iob:* mais qu'il ne le veut gaigner que par raison et verité. Devant que venir au principal, nous avons à noter en passant ceste façon de parler dont il use: c'est *Que l'Esprit de Dieu l'a creé, et que le souffle du Tout-puissant l'a vivifié: au reste qu'il n'est que boue* et fange. Or ceci est bien à noter à tous hommes: car si nous avions bien retenu ce qui est ici monstré, il est certain que tout orgueil seroit comme enseveli en nous. Car qui est cause, que les hommes se glorifient tant, et qu'ils sont ainsi outrecuidez, sinon qu'ils ne peuvent cognoistre leur origine en premier lieu, et puis ils ne savent apprehender à bon escient, que ce qu'ils ont ils le tienent de Dieu, et que ce n'est pas un heritage, mais d'autant qu'il plaist à Dieu de les conserver, qu'ils ont et vie, et tous les accessoires d'icelle? Si donc les hommes pouvoyent en premier lieu avoir souvenance d'où ils sont sortis: et secondement que tout le bien qui est en eux, ils le tienent de la pure grace de Dieu: il est certain qu'ils seroyent vrayement humiliez. Il est donc dit, que nous sommes formez de fange et de bouë: allons nous maintenant glorifier, faisons-nous valoir tant que nous voudrons: mais si est-ce que nous ne pouvons pas changer nostre naturel. Il faut donc quand un homme se trouvera tenté d'arrogance, et qu'il se voudra par trop eslever, qu'il entre en soy, et qu'il regarde, Et d'où est-ce que ie suis sorti? D'où est-ce que Dieu m'a prins? Quand nous avons seulement nos piez fangeux, il nous semble que nous en valons moins: que si la fange nous touche, il nous semble que nous sommes souillez, voire seulement de nos souliers. Or tant y a que nous sommes formez de bouë. Il ne faut pas donc que nous mettions tellement en oubli nostre issue dont nous sommes procedez, que tousiours ceci ne nous vienne au devant, Tu n'es que terre et poudre. Il est vray que le mot est assez vulgaire, et qu'un chacun le confesse: mais cependant personne ne le cognoist. Or il ne faudroit qu'une telle apprehension pour nous purger de tout orgueil: Qu'est-ce que la presomption et l'outrecuidance qui est aux hommes, sinon un vent, d'autant qu'ils sont enflez d'ignorance, qu'ils oublient quels ils sont? D'autant plus donc nous faut bien peser ce mot où il est dit, Que nous sommes creez de fange et *de bouë.* Il est vray qu'il y auroit de la dignité et excellence en nostre nature qui seroit à priser, voire si nous estions entiers: mais encores ne nous seroit-il pas permis de nous enorgueillir. Estans corrompus en Adam (comme nous sommes) il est certain que nous devons estre doublement confus. Et pourquoy? Nous avons esté creez à l'image de Dieu: et ceste image-la quelle est elle? Elle est desfiguree: nous sommes tellement pervertis, que la marque que Dieu avoit mise en nous pour y estre glorifié, est tournee en son opprobre: et toutes les graces qui nous estoyent conferees, nous sont autant de tesmoignages pour nous rendre coulpables devant Dieu: d'autant que nous les polluons, et que l'homme demeurant en son naturel ne fera qu'abuser des biens qu'il a receus, et les appliquera à tout mal. Et ainsi voila tousiours nostre confusion qui s'augmente par tous les dons que Dieu nous aura communiquez. Mais encores prenons le cas, que nous fussions en ceste integrité où nostre pere Adam a esté premierement: faudroit-il que nous presumissions de nous, sous ombre que Dieu nous auroit ainsi annoblis? Or nous tenons tout de luy. Qui est-ce qui nous separe d'avec les bestes brutes, et qui nous rend plus excellens? Avons-nous cela de nostre industrie? L'avons-nous acquis par nostre vertu? L'avons-nous d'heritage de nos ancestres? Nenny: mais nous l'avons d'autant que Dieu nous l'a donné par sa bonté gratuite. Ainsi donc qu'est-il question de faire, sinon de nous humilier?

Voila ce que nous avons à retenir en general de ce passage, où Eliu confesse qu'il a esté creé de fange, et que l'esprit et la vie qu'il a, il les doit à Dieu, pource qu'ils luy sont communiquez de sa pure bonté. Or cependant ceux desquels Dieu se voudra servir en estat honorable, doivent tant mieux recorder ceste leçon. Car ce n'est point à fin que les hommes s'eslevent, quand Dieu leur tend la main, et qu'il les met en quelque degré d'honneur: mais plustost à ce qu'ils cognoissent combien ils sont tenus à luy, qu'ils soyent tant mieux incitez à l'honorer, et qu'ils s'aguisent, et appliquent tous leurs sens et toutes leurs affections à faire tellement, que Dieu soit honoré par eux: comme il est dit qu'une chandelle ne doit point estre cachée, mais on la mettra sur un buffet, afin qu'elle luise par toute la maison. Ceux donc ausquels Dieu fait ceste grace de les eslever en quelque vocation plus digne et plus haute, doivent estre tant plus enflammez pour esclairer leurs prochains, et leur donner tel exemple que la grace qu'ils ont receuë ne soit point comme estouffee. C'est ce que nous avons ici à observer en second lieu. Or cependant notons en general, que les hommes ne peuvent point attribuer à Dieu la gloire qui luy est deuë, sinon en se desnuant du tout. Or tant que nous pretendrons de reserver à nous quelque peu que ce soit, la gloire de Dieu sera d'autant amoindrie. Que faut-il donc? Quand nous aurons bien espluché le bien qui est en nous, que nous facions autant d'Items en nos contes de ce que nous aurons receu, et qu'il n'y ait rien qui nous soit propre. Voila comme les hommes ne despouilleront Dieu de sa louange: c'est quand ils s'estudieront

à se cognoistre, qu'il ne leur peut demeurer une seule goutte de bien, mais qu'il faut que tout soit enregistré, comme aussi ils en sont contables envers Dieu. Et au reste, quand nous serons ainsi aneantis en nous-mesmes, nous n'y aurons nul dommage: car nous ne laisserons pas d'estre revestus: voire nous serons plus riches beaucoup, que ceux qui sont ainsi outrecuidez, pensans avoir ie ne say quoy à eux comme en heritage, si nous sommes vrayement conioints à Dieu, et que nous luy attribuons la louange qui luy est deuë. Ainsi donc ne craignons point d'estre diminuez, quand nous serons ainsi vuides de toute gloire: car nostre Seigneur ne veut point que nous soyons desprouveus d'aucun bien: mais tant y a qu'il faut que nous soyons ainsi confus comme i'ay dit. Et cependant apres que nous aurons cognu que nous ne pouvons rien sinon ce qui nous est donné d'enhaut, que nous advisions d'appliquer tout ce que Dieu aura mis en nous, à tel usage comme il nous le commande. Car nostre Seigneur ne nous a point douëz des vertus de son S. Esprit, qu'il ne vueille que cela soit appliqué à bon usage: il ne faut pas que cela soit inutile. Advisons donc que ce que nous avons receu soit presenté et offert à Dieu comme en sacrifice: et puis qu'il veut que le salut de nos prochains en soit avancé, que sur tout nous ayons esgard de nous edifier les uns les autres. Voila ce que nous avons ici à retenir.

Or venons maintenant aux propos que tient ici Eliu, et à la substance. Il avoit dit, *l'Esprit de Dieu m'a creé, son souffle m'a donné vie. Ainsi donc* (adiouste-il) *il n'y aura point de frayeur en moy pour t'espouvanter*, mais la seule raison dominera. Ici Eliu monstre quel est l'office d'un bon docteur, c'est qu'il se regarde bien, et qu'il se mire et contemple, devant qu'ouvrir la bouche. Et pourquoy? Car ceux qui n'ont pas bien cognu leur fragilité, n'auront point de compassion de leurs prochains: et quand ils voudront redarguer ceux qui ont failli, ils y iront avec une violence telle, que ce sera pour esgarer plustost que de reduire au droit chemin les povres errans. Et quand il sera question de consoler, ils n'auront nul moyen de ce faire: quand il sera question d'enseigner, ils le feront avec un desdain. Il faut donc si nous voulons enseigner la parole de Dieu comme il appartient, que nous commencions par ce bout de cognoistre nos infirmitez: et les ayans cognues, que cela nous mene à une modestie et mansuetude, que nous ayons un esprit debonnaire pour annoncer la parole de Dieu. Il est vray que d'autant qu'il y en a beaucoup qui sont pleins de fierté et de rebellion, il faut que la parole de Dieu à ceux-la soit comme un marteau qui brise et rompe ceste durté: mais cependant en premier lieu nous devons enseigner ceux qui se rendront dociles. Et comment le pourrons-nous faire, sinon ayans cognu le besoin que nous avons de les supporter? Or cela ne se pourra faire que nous ne sentions combien nous sommes fragiles: car celuy qui ne cognoist point ses povretez, n'a point de compassion pour se conformer à la tristesse d'autruy, et pour y respondre. Ainsi donc voulons-nous fidelement enseigner les ignorans? Il faut que nous cognoissions qu'il n'y a qu'ignorance en nous, et que ce seroit pis que de tout le reste, si Dieu ne nous avoit donné ce que nous avons receu de luy. Apres, voulons-nous consoler les povres affligez? Que nous sachions que c'est de l'estre, que nous ayons passé par là, et que nous soyons touchez d'affliction et de tristesse pour nous consoler avec ceux qui sont tristes, et pour les savoir supporter. Si mesmes nous voulons redarguer ceux qui ont failli, que nous ne le facions point avec trop grande violence, plustost que nous ayons pitié de leur perdition. Il est vray qu'il faudra bien par fois que la vehemence soit aussi conjointe quant et quant: quand nous verrons les povres ames perir, il n'est point question d'amadouër là: si les hommes sont obstinez en leur rebellion, ô il n'est point question de les picquer tant seulement, mais il les faut navrer au vif. Voire: mais cependant si faut-il que nous ayons cela devant, à savoir, que nous ayons cognu nos infirmitez, et qu'il nous face mal quand nous viendrons en esprit de rigueur: comme un pere, combien qu'il frappe sur ses enfans, combien qu'il use de paroles beaucoup plus aspres qu'il ne seroit point envers les estrangers: toutes fois si est-ce qu'il a son coeur sanglant, quand il faut qu'il se transfigure ainsi. Notons donc que iamais un homme ne sera propre à enseigner, sinon qu'il ait vestu une affection paternelle, et qu'il ait en premier lieu cognu ses infirmitez, à fin de se renger à une telle compassion, qu'il ait pitié de tous ceux ausquels il a affaire. Voila ce qui nous est ici monstré par Eliu.

Et au reste que tous ceux qui sont constituez en autorité, regardent bien qu'il ne faut point qu'ils abusent de leur puissance en tyrannie, pour opprimer ceux qui sont inferieurs à eux: car ils auront double conte à rendre devant Dieu si sous ombre de leur autorité ils veulent qu'on les craigne et redoute, et ne cerchent pas principalement l'honneur de Dieu avec le salut de ceux qui leur sont commis. Et voila comme Ezechiel (34, 4) parle des mauvais pasteurs qui ont foulé le peuple de Dieu par tyrannie: il dit, qu'ils ont dominé en puissance, et avec toute autorité. Voire: mais au contraire il nous est ici monstré que tous ceux qui voudront s'acquiter loyaument envers Dieu, et envers leurs prochains, quand ils seront constituez en degré superieur, il ne faut point que pour cela

ils s'eslevent, mais qu'ils cognoissent plustost que s'ils veulent apporter un effroy pour espouvanter les povres gens, ô il faudra que Dieu leur monstre, que son intention n'a pas esté de mettre ici des bestes sauvages qui effarouchent le troupeau, d'y mettre des boucs qui heurtent des cornes, qui troublent l'eau, comme il en parle en ce passage d'Ezechiel (v. 18). Dieu donc monstrera, que ceux ausquels il a donné le glaive au siege de iustice, et ceux qu'il a mis en chaire pour annoncer sa parole, il ne les a pas là constituez pour estre des boucs, pour fouler et opprimer les povres brebis. Voila ce que nous avons à noter en ce passage. Or cependant Eliu monstre, comment c'est que nous devons recevoir la doctrine: c'est que si nous cognoissons qu'elle soit vraie et droite, combien que nous ne soyons point forcez, ny contraints, neantmoins il est question de passer par là sans contredit.

Voila donc ce que nous avons à retenir quant à la circonstance du lieu et du propos: c'est assavoir que quand on nous propose une doctrine, et bien, voila un homme mortel qui parle. Or voyons-nous qu'il y ait raison et verité? Sachons qu'en repliquant nous bataillons non seulement contre Dieu, mais contre nostre conscience qui est un iuge suffisant pour nous condamner. Et de ceci nous avons bien à recueillir une admonition fort utile: c'est que toutes fois et quantes que nous venons pour estre enseignez au nom de Dieu, quand nous voyons que la doctrine qu'on nous presente est droite, il ne faut plus repliquer. Car nous ne gaignerons rien en plaidant: s'il y a raison, il s'y faut assuiettir. Au reste cela ne doit point empescher que la maiesté de Dieu ne nous vienne devant les yeux: car il ne faut point que nous iugions de la doctrine qu'on nous propose, selon nostre sens et phantasie. Il faut donc qu'il y ait ici deux choses meslées: l'une c'est, Que nous ayons tout conclud, que nous sommes prests d'obeir à Dieu, que nous ayons prins ceste conclusion en nous, O il faut que nostre Createur ait toute maistrise, et que nous luy soyons suiets. Voila le preparatif qui doit estre. Et puis, que nous entrions en iugement, c'est à dire que nous examinions la doctrine, voire non point avec une fierté, non point en cuidant estre assez sages, mais prians Dieu qu'il nous y gouverne par son sainct Esprit, pour suivre la doctrine qu'il nous aura monstree. Voila donc deux choses qui doivent estre coniointes: et ce meslinge n'apporte nulle confusion: car celuy qui sera preparé d'obeir à Dieu, ne laissera point pourtant d'ouvrir les yeux, et cognoistre comme il doit discerner le mensonge d'avec la verité. Mais cependant apprenons de n'estre point tellement effarouchez, que nous ne regardions à l'homme qui parle, et recognoissons que Dieu nous fait une grande grace, quand il luy plaist d'user de ses creatures, qu'il s'abaisse ainsi à nous, à fin que nous ayons plus de loisir de considerer sa parole. Car nous serions perdus, s'il venoit à nous en sa maiesté: mais quand il se presente par les hommes, il s'accommode à nostre infirmité, à fin que plus commodement nous puissions cognoistre sa verité qu'il nous propose. Voila donc en somme ce que nous avons à retenir de ce passage, en reservant le reste pour ci apres.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT VINGTTROISIEME SERMON,

QUI EST LE II. SUR LE XXXIII. CHAPITRE.

8. *Si est-ce que tu as dit à mes aureilles, et i'ai ouy ceste voix de tes propos,* 9. *Ie suis pur et sans peché: ie suis net, et n'y a point d'iniquité en moi.* 10. *Il a trouvé occasion contre moi, et m'a tenu pour ennemi.* 11. *Il a mis mes pieds aux ceps, il a prins garde à toutes mes voyes.* 12. *En cela tu ne seras point iustifié: ie te respondrai que Dieu est plus grand que toi.* 13. *Pourquoi debas-tu contre lui? car il ne respondra point à toutes paroles.* 14. *Dieu parle un coup et deux sans qu'on s'en avise.*

Il nous doit souvenir de ce qui fut hier traitté: c'est assavoir, que Dieu nous fait un grand bien, quand il lui plaist de condescendre à nostre infirmité iusques là, qu'il parle à nous privément par la bouche d'un homme mortel qui est nostre semblable. Car c'est afin que n'estans point effrayez de sa maiesté, nous ayons meilleur loisir de mediter ce qu'il nous propose, que nous ayons l'esprit paisible et de repos pour bien comprendre la doctrine que nous oyons, et en faire nostre profit.

Vrai est que si Dieu parloit à nous du ciel, cela seroit pour nous esmouvoir tant plus, et par consequent la doctrine seroit plus d'authorité: mais cependant nous serions comme esperdus, et ainsi nous n'aurions pas nostre esprit à delivre pour penser à ce qu'il diroit. Mais quand un homme parle, nous pouvons mieux à nostre aise gouster et digerer ce qui est dit. Voila donc en quoi Dieu nous supporte. De fait nous voyons que le peuple d'Israel, quand la Loi deust estre publiee, disoit, Que le Seigneur ne parle point à nous: car nous sommes perdus s'il faut que nous l'oyons. Et pourquoi? Depuis que Dieu eust commencé à monstrer sa maiesté, voila un espouvantement tel qui saisit leurs coeurs, que ces povres gens ne savent que devenir: tellement qu'ils concluent que Dieu les abysmera en parlant. Quand Moyse vient, encores faut-il qu'il mette un voile devant ses yeux, pource que Dieu lui avoit donné une marque de la gloire, et que les Iuifs ne le peuvent porter. Ainsi donc nous voyons quand Dieu nous suscite des hommes par lesquels nous soyons enseignez, qu'en cela il a esgard à nostre foiblesse: et qu'il ne desploye point sa vertu envers nous, afin que nous n'en soyons par trop abbatus, mais que nous ayons nostre esprit à delivre pour estre edifiez en la doctrine, et qu'elle nous soit plus familiere, et que nous ayons tant plus grand loisir d'y bien penser, et appliquer nostre estude. Or par cela nous sommes admonnestez de ne point mespriser la parole de Dieu, quand un homme parlera à nous: car ce seroit une ingratitude trop vilaine, Que Dieu se face comme petit, et qu'il se demette de sa grandeur, afin de s'accommoder à nostre portee: et que nous prenions occasion de cela de ne tenir contre de ce qui nous est dit. Et pourtant combien que ce thresor de salut, c'est à dire la parole de Dieu nous soit proposee en des vaisseaux fragiles, c'est à dire par des hommes mortels, qui n'ont en eux sinon toute infirmité: si est-ce qu'il nous le faut tousiours priser comme il le merite, cognoissans que les hommes ne parlent point en leur nom, mais que c'est Dieu qui nous les envoye, et qui veut estre escouté en leur bouche.

Venons maintenant aux reproches que fait ici Eliu à Iob. *Si est-ce que tu as dit (moi oyant) et i'ai ouy ceste voix de tes propos, Que tu es iuste, que tu es sans peché, et que tu n'es point coulpable d'aucune iniquité. En cela donc tu ne te pourras point iustifier*, c'est à dire, tu ne pourras maintenir ta querelle que tu n'ayes mal fait. Et qu'ainsi soit, *Comment respondras-tu à Dieu, veu qu'il est plus grand que toi?* Tu l'accuses de ce qu'il a prins occasion de t'affliger, et qu'il a mis tes pieds aux ceps, tellement que tu n'as plus liberté de maintenir ta cause. Or ne cuides point eschapper par cela: car il faudra que tu sois condamné, et que Dieu te face sentir que c'est à bon droit qu'il t'a ainsi affligé. Ici nous avons à examiner en premier lieu, si Eliu accuse Iob à tort ou à droit, de ce qu'il s'est voulu iustifier: car il semble bien de prime face qu'il ait mal prins le propos que Iob avoit tenu, et qu'il le destourne par calomnie en un sens divers. Et qu'ainsi soit Iob n'a iamais voulu s'attribuer une telle perfection, qu'il n'y ait point de peché en lui, nous avons veu le contraire: il semble donc qu'ici Eliu falsifie les propos qu'il a ouy, et qu'il les applique tout au rebours. Mais d'autant qu'il n'est point redargué de Dieu (ainsi que nous verrons) et mesmes que nous avons desia ouy qu'il protestoit de ne point assaillir Iob à la façon des autres: notons qu'ici il prend ce que Iob avoit dit comme il l'a entendu, c'est assavoir que Iob regardoit à l'affliction presente, comme s'il disoit, Il est vrai que ie suis un povre pecheur, ie ne puis pas nier que ie n'aye commis beaucoup de fautes devant Dieu, mais en ceci ie me trouve iuste, et Dieu use de sa puissance absoluë envers moi, quand ie ne voi point de raison pourquoi il me tourmente ainsi: car l'affliction est par trop grieve. Combien donc que Iob ne s'est point voulu iustifier en general: si est-ce qu'en la cause de son affliction il a voulu estre iuste. Or il semble encores qu'Eliu en cela lui face tort: car nous avons dit qu'à la verité Dieu n'avoit point voulu punir Iob pour ses pechez, combien qu'il le peust iustement faire: que c'estoit assez qu'il vouloit esprouver sa patience. Et quand Iob a cognu cela, n'a-il pas eu raison? Car il se conformoit au conseil et à la volonté de Dieu. Mais la response est, qu'en recevant les afflictions que Dieu nous envoye comme des espreuves de nostre obeissance, et apres avoir cognu que Dieu ne nous punit point pource que nous l'ayons offensé, pource qu'il soit courroucé, contre nous, mais seulement qu'il nous veut humilier, et veut savoir si nous lui serons suiets en tout et par tout, qu'il veut aussi mortifier nos concupiscences. Quand nous avons ceste adresse-la, il faut quant et quant avoir une autre consideration: c'est que neantmoins quand il plairoit à Dieu, il trouveroit bien dequoy nous punir. Combien donc que Dieu nous espargne, et qu'il ne vueille point user de sa rigueur contre nous à cause de nos pechez: si est-ce qu'il le pourroit faire, et il y a tousiours iuste raison. Pourquoy donc ne le fait-il pas? C'est à cause de sa bonté: et cependant il nous afflige pour un autre regard. Voila pour un Item.

Or le second est, Que si Dieu ne nous declare point pourquoy il nous afflige, il nous faut tenir la teste baissee iusques à ce qu'il nous approche de soy, et qu'il nous face sentir pourquoy il nous a

ainsi traittez. Nous devons donc demeurer en suspens, et ne point murmurer, ne lascher la bride à nos passions. Iob a failli en ces deux choses-la. Car combien qu'il se cognust pecheur: si est-ce toutes fois qu'il n'a point donné à Dieu telle gloire qu'il luy est deu. La raison? C'est qu'il n'a point assez medité cest article-la, Que Dieu le pouvoit affliger plus rigoreusement beaucoup (s'il eust voulu) voire à cause de ses pechez mesmes. Et puis nous avons veu qu'il s'est ietté comme aux champs, qu'il s'est despité en soy, Et que veut dire Dieu? et ie suis ici une povre creature, et faut-il qu'il desploye son bras contre moy? et y a-il nul propos? Il sembloit donc qu'il voulust accuser Dieu de quelque tyrannie: non pas qu'il fist ceste conclusion-la, mais il en a esté tenté neantmoins.

Voila en quoy Iob a failli: et pourtant ce n'est point sans cause qu'Eliu lui dit, Comment? Tu t'es voulu iustifier, comme si tu estois sans iniquité, si tu estois pur et net. En cela (dit-il) tu ne seras iamais absous, et ne gaigneras point ta cause. Or donc pour faire nostre profit de ceste doctrine, retenons que si Dieu nous punit à cause de nos pechez, il faut en premier lieu passer condamnation. Et c'est le plus expedient que cela: car si nous voulons estre iustifiez devant Dieu, que faut-il faire, sinon de regarder à nostre vie, et cognoistre quand nous avons offensé nostre Dieu en tant de sortes, que nous sommes bien dignes d'estre batus de ses verges? Toutes fois si Dieu a quelque autre regard pour nous affliger, et qu'il nous traite plus rudement qu'il ne fait pas ceux qui sont du tout desbordez à mal, ceux qui se mocquent pleinement de sa maiesté: notons que ce n'est point à cause de nos pechez qu'il le fait. Pourquoy donc? Il veut nous esprouver, il veut savoir si nous sommes du tout siens: car cependant que les choses vont à nostre appetit, que savons-nous si nous sommes prests de servir à Dieu, ou non? Mais quand il nous faut renoncer à nostre volonté, qu'il faut captiver tout nostre sens naturel, bref, qu'il faut batailler contre nos affections, voila quel est le vray examen si nous servons à Dieu.

Or donc quand cela y sera, cognoissons, Il est vray que mon Dieu me pourroit abysmer cent mille fois: car combien qu'il m'ait fait la grace de cheminer en sa crainte, et que i'aye tasché de le servir: tant y a que cela ne seroit rien, ie ne pourroye pas consister une minute de temps, n'estoit qu'il nous supportast par sa bonté infinie. Or il me veut supporter, mais cependant si est-ce qu'il m'assuiettist sous sa main, et me monstre que ie doy estre du tout à luy. Et bien, il le fait pour bonne cause: il faut en cela que nous ayons la bouche close. Et puis il nous faut tenir cois: tellement, qu'apres avoir enquis, Et pourquoy est-ce que Dieu me tormente si durement? Pourquoy est-ce qu'il me persecute iusques au bout? Ie ne say: si nous n'entendons point la raison, si faut-il conclurre, O mon Dieu, tes conseils sont incomprehensibles, i'attendray patiemment que tu me faces cognoistre pourquoy, quand ie ne puis pour le present cognoistre d'avantage pour ma rudesse, et l'infirmité de mon Esprit. Ainsi, Seigneur, apres que i'auray demeuré ici comme un povre aveugle, tu m'ouvriras les yeux, tu me feras sentir où ces choses tendent, quelle en doit estre l'issue, et i'y profiterai mieux qu'à present. Voila donc la prudence qui doit estre en tous fideles, c'est d'avoir ceste modestie en eux de tousiours confesser que Dieu est iuste, encores qu'ils n'apperçoivent point la raison de ses oeuvres. Et cependant aussi ils doivent avec toute humilité se confesser povres pecheurs: voire, et que Dieu trouveroit assez de raison pour les exterminer du tout, n'estoit qu'il les voulust supporter par sa pure grace. Voila en somme ce que nous avons à retenir de ce passage.

Or venons à ce qui est adiousté. *Dieu a prins occasion contre moi* (ou querelles) *et cependant a mis mes pieds aux ceps, et me tormente, et prend garde à tous mes sentiers:* il m'espie, il a l'oeil sur moi, tellement que ie ne puis pas remuer un doigt qu'incontinent ie n'aye commis une faute. Il est vrai que Iob n'entendoit pas d'accuser Dieu d'iniustice, et que sans propos il l'affligeoit. Mais cependant notons bien qu'il a esté transporté en ses passions, en sorte qu'il lui est sorti par bouffees des rebellions lesquelles ne sont point à excuser, et nous avons noté tout cela quand l'opportunité l'a requis, c'est à dire en son lieu, car nous avons monstré que Iob s'escarmouchoit par trop à l'encontre de Dieu: et encores qu'il fust patient, et qu'il eust tousiours ce but de le glorifier, si est-ce qu'il estoit troublé par fois, et qu'il a esté si bas qu'il ne savoit où recourir. Or ceci est bien à noter, et en pouvons aussi recueillir une bonne doctrine: c'est, Que combien que nous ne soyons point tellement transportez que de vouloir blasphemer Dieu: toutes fois si nous avons quelque peu de liberté, ô incontinent nous sommes hors des gonds (comme on dit) et il n'y a point de mesure en nous. C'est pitié que de l'homme: car il est tellement farci de mal, que si tost qu'il se donne quelque peu de licence, le voila renversé d'un costé ou d'autre, et il ne tiendra point le droit chemin: le voila esgaré, voire sans qu'il y pense. Il est certain quand on eust demandé à Iob, Dieu cerche-il occasion contre toy pour te traitter cruellement? Non, il est iuste. Il eust ainsi respondu, voire sans hypocrisie. Toutes fois il lui est ici reproché, et non sans cause, qu'il a contesté contre Dieu, comme s'il eust cerché des causes frivoles. Comment cela se fait-il? et pour-

quoy? C'est d'autant que Iob a esté agité en sa tristesse, et que par fois il n'a point esté retenu comme il devoit.

Ainsi donc notons que quand un homme seroit avancé en la crainte de Dieu, et qu'il aimeroit mieux mourir que d'avoir prononcé un blaspheme: si est-ce toutes fois que nous ne pouvons pas lascher la bride à nos passions, qu'incontinent il ne nous eschappe quelque mot mauvais, et à condamner: sur tout quand nous sommes pressez de maux, la tristesse est une passion si vehemente qu'il n'y a point d'attrempance: voila un homme qui s'escarmouche tellement qu'il hurte à l'encontre de Dieu, et ce n'est qu'à sa ruine finalement. Quand nous voyons cela, en premier lieu cognoissons que nostre nature est plus que vicieuse et perverse. Voila donc un poinct que nous avons à noter, c'est assavoir qu'il faut bien que nous soyons corrompus, que nous ne pouvons rien penser de Dieu sans lui faire tort et iniure. Et au reste nous sommes aussi admonnestez que nous entrions en une autre consideration, c'est assavoir de nous tenir là suiets toutes fois et quantes que Dieu nous affligera, que nous cognoissions, Helas! il est vrai que te voici disposé à recevoir l'affliction. Quand Dieu nous a fait la grace de venir là, sachons que nous avons bien profité quand nous serons prests d'obeir à cela, de recevoir patiemment les coups de verges: mais si Dieu nous a amenez iusques à ceste raison-là, encores ne faut-il point que nous soyons desbauchez, mais plustost nous devons dire, Et bien, tu es desia obligé à ton Dieu de ce qu'il t'a ainsi bien preparé à recevoir les chastimens qu'il t'envoye, mais cependant encores il y a tant d'infirmitez en toi, qu'il ne faudra que tourner la main que tu seras incontinent impatient, et feras du rebelle à l'encontre de lui, et sans y penser tu l'auras incontinent blasphemé.

Ainsi donc apprenons de nous tenir suspects en telle sorte que nous soyons sur nos gardes pour prevenir les tentations. Et avons-nous fait cela? Cognoissons encores, que nonobstant le bon vouloir que nous ayons eu de nous ranger à Dieu, et porter patiemment les afflictions qui nous viennent de lui, si est-ce que nostre patience n'est point parfaite, qu'il y aura eu à redire: car combien nous viendra-il de phantasies mauvaises au cerveau? et encores que nous n'y adherions point, ou mesmes que nous les detestions, et que nous ayons tousiours ce but pour dire, Voici mon Dieu me gouvernera, il sera maistre sur moi, et il faut que i'aye ceste modestie de m'humilier sous lui, voire quand il me voudroit fouler au pied, mesmes quand il me voudroit mettre au plus profond des abysmes, si faut-il que ie me range à lui. Quand nous aurons cela, encores nous viendra-il beaucoup de mauvaises phantasies: et puis si nous parlons, il y aura tousiours ie ne sai quoi, et nous n'aurons iamais nos propos tellement brides court, qu'il n'y ait tousiours des choses de nostre chair, et de nostre sens naturel entortillees parmi. Apprenons donc de nous condamner encores que nous ayons esté patiens, et puis que Iob en ce passage est si grievement redargué par Eliu, cognoissons que nous serons trouvez beaucoup plus coulpables, voire quand nous n'aurons tasché d'obeir à nostre Dieu, et que nous ne lui aurons point rendu l'honneur qui lui appartient. Voila ce que nous avons à noter sur ce passage.

Or cependant si Iob est ici condamné d'avoir blasphemé contre Dieu, et que sera-ce quand nous serons tellement transportez, qu'il n'y aura plus de patience en nous, comme on le voit le plus souvent? Alors comment pourrons-nous porter ceste condamnation, comme si nous avions contesté contre Dieu, comme s'il cerchoit des couvertures vaines et frivoles pour exercer sa rigueur contre nous? Or il est certain que tous ceux qui ne confessent point librement et d'un franc vouloir que Dieu est iuste en ses afflictions et qui n'ont point cela tout conclud et arresté, que c'est autant comme s'ils disoyent, Et voire, voici Dieu qui est un tyran, ils ne prononceront point ce mot, mesmes il leur seroit execrable, mais tant y a qu'ils y tendent: car il n'y a point ici de moyen quand nous ne glorifierons point Dieu en sa iustice, cognoissans que tout ce qu'il fait est fondé en raison, equité et droiture, c'est autant comme si nous lui reprochions qu'il exerce tyrannie contre nous. Il est vrai que les blasphemes ne seront point tousiours esgaux, et aussi il n'y aura point un consentement tousiours. Iob n'estoit point venu iusques là de dire, Il n'y a point de raison pourquoi Dieu m'afflige, mais d'autant qu'il a eu ses bouillons qui l'ont transporté (comme nous avons veu par ci devant) voila comme il faut que l'Esprit de Dieu le condamne en ce passage. Advisons donc que nostre condamnation sera beaucoup plus grande quand nous ne serons point du tout paisibles en nos afflictions, mais qu'il nous adviendra de murmurer, encores que la bouche ne sonne mot, quand nous aurons là dedans des angoisses, que nous serons comme si une mule rongeoit son frain. Quand donc nous aurons ainsi ces amertumes à l'encontre de Dieu, c'est autant comme si nous l'accusions d'avoir cerché des couvertures frivoles sans qu'il nous affligeast iustement.

Touchant ce qui est ici dit, *Dieu a mis mes pieds aux ceps*, Eliu recite les propos de Iob comme il avoit entendu. Car Dieu ne lui donnoit plus nulle liberté: comme quand on tiendra un criminel aux ceps, voila une espece de torture pour lui faire

confesser maugré qu'il en ait, ce qu'il ne voudroit pas. Iob donc avoit usé de ceste comparaison, disant que Dieu ne lui donnoit plus nul moyen de maintenir sa querelle, combien qu'elle fust bonne. Or il est vrai que Iob cependant avoit cela en soi que Dieu savoit bien la raison pourquoi il l'affligeoit: mais tant y a, qu'il n'a pas laissé de s'esbahir, et se despiter en son mal, comme si Dieu le pressoit par trop. Si on lui eust demandé, L'entens-tu ainsi? Il eust respondu, Non, il se fust retracté incontinent: mais tant y a qu'il a eu ses passions vehementes, lesquelles l'ont picqué en sorte, qu'il lui est eschappé ce mot sans y avoir pensé. Or si Dieu a redargué si asprement un propos que Iob avoit tenu à la volee et par inadvertance: que sera-ce quand nous serons obstinez et endurcis, et que nous n'aurons point dit seulement un mot sans y penser, mais que nous l'aurons premedité de longue main, et que nous serons opiniastres? voire là où Dieu nous admonneste mesmes, et nous monstre que nous avons failli: si nous ne voulons point recevoir les advertissemens qu'il nous donne, mais suivons tousiours nos sens et phantasies naturelles (ie vous prie) ceste rebellion-là ne sera-elle point pour nous condamner cent fois autant, comme a esté ceste inadvertance qui estoit en Iob? Et ceci est bien digne d'estre noté, Que quand nous pensons à la puissance de Dieu, il ne faut pas que nous lui attribuons une puissance tyrannique pour dire, O voila, Dieu fera de nous tout ce qu'il voudra, nous sommes ses creatures: il voit bien qu'il n'y a que fragilité en nous, et cependant il ne laisse pas de nous tormenter sans propos. Quand nous parlons ainsi, il n'y a point seulement de l'excez, mais ce sont des blasphemes execrables. Et pourtant conioignons la iustice de Dieu avec sa vertu et puissance. Il est vrai que la vertu de Dieu m'est espouvantable, m'en voila tout troublé: mais si est-ce que mon Dieu ne laisse point d'estre iuste: c'est avec iustice qu'il fait toutes choses. Voila donc ce que nous avons à retenir de ce passage. Que quand nous serons estonnez, que nous sentirons des tormens si horribles que nous n'en pourrons plus: si ne faut-il pas pourtant que nous disions que Dieu soit excessif en nous affligeant, ne qu'il vueille monstrer ce qu'il peut faire: gardons-nous de cela: car que seroit-ce? Cognoissons mesmes aux plus grandes extremitez que nous puissions sentir, que Dieu nous supporte, et qu'il adoucist sa vertu tellement que nous n'en soyons point consumez du premier coup. Et cependant cognoissons, combien que les afflictions soyent dures de nostre costé, et qu'elles nous soyent si pesantes que nous n'en puissions plus, que neantmoins Dieu ne laisse point d'estre iuste. Voila encores ce que nous avons à retenir de ce passage. Et si Dieu guette nos pas, cognoissons qu'il ne le fait point sans cause.

Or venons maintenat à l'argument dont use Eliu pour reprendre Iob: *Tu ne seras point absous en cela*, dit-il. Pourquoy? *Car Dieu est plus grand que toy.* Il semble que ceste raison ici soit bien froide pour convaincre Iob, et pour decider la cause presente. En premier lieu qui est-ce qui ne sait que Dieu est plus grand que les hommes? Et qui est celuy si enragé qui ne confesse sa grandeur, et qui ne la cognoisse en luy? Nous verrons des gens phantastiques qui despiteront Dieu: mais tant y a qu'ils ne laissent point toutes fois d'estre convaincus que Dieu est plus grand. Eliu donc ne dit rien de nouveau: et encores que ce propos ne fust point si vulgaire: toutes fois qu'est cela? Dieu est plus grand que nous, il s'ensuit donc que nous ne gaignerons rien à maintenir nostre cause. Il semble plustost qu'Eliu reviene à ce que Iob avoit dit, c'est assavoir, O Dieu exerce une telle rigueur contre moy, mais c'est pource qu'il le peut faire: il est grand, et ie ne puis venir à bout de luy: il est mon Createur, et ie ne suis qu'un povre pot de terre, il n'y a qu'infirmité en moy. Il semble donc plustost qu'ici Iob vueille attribuer une puissance absolue à Dieu pour dire, O Dieu usera de son droit contre les hommes sans avoir ne raison ni equité. Or notons qu'il nous faut prendre ceste sentence autrement que les mots ne chantent: car quand il est parlé de la grandeur de Dieu, c'est en conioignant tout ce qui est en lui. Et defait, il ne nous faut point separer les vertus qui sont en Dieu, pource qu'elles sont son essence propre. Les hommes auront bien quelques vertus en eux, lesquelles leur pourront estre ostees: mais ce n'est pas ainsi de Dieu. Quand nous parlons de sa puissance, ou iustice, ou sagesse, ou bonté, nous parlons de lui-mesme: ce sont choses inseparables, et qui ne se peuvent point discerner de son essence, c'est à dire pour en estre ostees. Car elles sont tellement conioinctes, que l'une ne peut estre sans l'autre. Dieu-est-il puissant? Aussi il est bon. Sa puissance ne desrogue point à sa bonté, ni à sa iustice. Quand donc Eliu dit ici, que Dieu est plus grand que l'homme, il n'entend pas qu'il soit grand seulement pour pouvoir: mais il entend qu'avec ceste grandeur et vertu il a aussi une iustice infinie, une sagesse infinie, que tout est infini en lui. Et qui sommes-nous en comparaison? Voila donc le sens naturel de ce passage.

Maintenant nous voyons que l'argument est bon pour imposer silence à tous hommes, et les faire renger en humilité, afin qu'ils ne contestent plus contre Dieu. Et pourquoy? Car qui est cause que nous murmurons en nos afflictions? que nous ne pouvons souffrir que Dieu nous traitte à sa

volonté? qu'il nous semble que c'est assez ou trop? que nous enquerons curieusement, pourquoi c'est que Dieu use d'une telle rigueur contre nous? Qui est cause de tout cela? Pource que nous ne pensons point à sa grandeur: car il est certain que si l'homme pensoit que c'est de Dieu, il seroit là retenu du premier coup et enserré: ô il ne prendroit plus licence de murmurer, ne de repliquer en façon que ce fust. Notons bien donc que toutes nos affections trop grandes et excessives, tous nos murmures, toutes choses semblables procedent de ce que nous ne cognoissons point que c'est de Dieu, et que nous le despouillons de sa maiesté entant qu'en nous est. Voila une chose execrable, il n'y a celui qui n'en ait horreur: mais sans y penser il nous adviendra, et l'experience le monstre. Car si tost que les choses ne viennent point à nostre souhait, ne sommes nous point escarmouchez pour entrer en dispute contre Dieu? Voila, nous voudrions que tout allast bien. Ie pren le cas que nostre zele soit bon: mais si est-ce qu'encores nous voudrions ranger Dieu à disposer les choses selon que bon nous semble: et s'il advient tout au rebours, nous voila incontinent effarouchez. Et pourquoi est-ce que ceci advient? que nous ne demanderions sinon que Dieu nous donnast congé de parler privément à lui, il nous semble que nous lui pourrions remonstrer que les choses devroyent aller autrement, et si nous n'avons cela, si est-ce que sa volonté ne nous peut contenter. En somme, il nous faut là retenir, Toutes choses se gouvernent par la providence de Dieu, or il nous semble que tout devroit aller à l'opposite. Voila donc entrer en procez et en querelle contre Dieu, c'est comme si nous le despouillions de sa grandeur entant qu'en nous est, et lui ravissions son droit.

Ainsi ce n'est point sans cause qu'Eliu use de ce principe à l'encontre de Iob, *Dieu est plus grand que toi*, et comment entens-tu de plaider ainsi contre lui? Or par cela nous sommes advertis en premier lieu, Que toutes fois et quantes que nous serons par trop faschez en nos afflictions, et que nous voudrions que les choses allassent autrement, et ne pouvons souffrir que Dieu nous gouverne selon son plaisir, c'est autant comme si nous le voulions faire nostre pareil et compagnon, apres l'avoir despouillé de son droit, que nous voulussions qu'il n'eust plus de maistrise ne de superiorité par dessus nous. Nostre intention ne sera pas telle, mais tant y a que nous en sommes coulpables. Et ainsi d'autant plus devons-nous gemir en nous recueillant, voyans qu'il y a une telle hautesse en nous, que nous ne pouvons estre bien mattez pour glorifier Dieu en tout ce qu'il nous envoye: et que nous voudrions bien que les choses allassent tout au rebours, et serions contens de sommer Dieu à faire ce que nous desirons: car c'est autant comme si nous lui voulions oster sa grandeur. Voila pour un Item. Au reste notons que ce n'est point assez d'avoir conceu en general que Dieu est grand: mais il faut considerer ceste grandeur. Autrement nous confesserons assez que Dieu est tout-puissant, que comme il a creé le monde, aussi il a toutes choses en sa main et en sa conduite: cela ne nous coustera gueres: mais ce sont des confessions volages, et pendantes en l'air: nous n'en ferons point nostre profit, si nous ne passons outre. Que faut-il donc? Il faut que nous appliquions ces miracles de Dieu à nostre usage: que cela nous vienne en memoire, Comment est-ce que Dieu doit estre grand? A ce que nous soyons du tout addonnez à lui obeir: quoi qu'il face, que nous le trouvions bon: comme qu'il dispose de nous, que nous nous y accordions, confessans qu'il est iuste: combien qu'il nous transporte et çà et là, que nous demeurions tousiours fermes en ceste resolution, Qu'il ne nous envoye rien qui ne soit equitable. Voila donc ceste grandeur de Dieu comme elle doit estre recognuë, c'est qu'il ait toute authorité de faire de nous ce que bon lui semblera: et non seulement de nos personnes: mais en general de toutes ses creatures. Maintenant donc nous savons que c'est de confesser, que Dieu est tout-puissant, voire à bon escient et sans feintise. Mais encores iamais les hommes ne se pourront ranger à l'obeissance de Dieu, et iamais ne lui donneront la gloire qu'il merite, sinon en cognoissant que c'est d'eux, et que c'est de Dieu. Quand nous aurons fait ceste comparaison, que nous ne sommes rien du tout, et que Dieu surmonte tout ce que nous pouvons penser, et qu'il a en soi une gloire infinie: quand, di-ie, nous aurons cognu cela, alors nous n'aurons plus ceste vaine confiance pour nous avancer, nous ne ferons plus des chevaux eschappez, comme nous avons de coustume: mais nous apprendrons d'attribuer à Dieu une grandeur infinie, et de cognoistre cependant que nous ne sommes rien qui soit.

Or pour mieux exprimer cela, Eliu adiouste, *Que Dieu ne respond point à toutes paroles*. Ceci emporte une grande substance: car Eliu nous veut monstrer que nous ne pouvons pas maintenant comprendre toutes choses, d'autant que Dieu ne nous les veut point reveler. Voila en somme ce qu'il a entendu. Or il nous faut observer, que Dieu se manifestant à nous en partie, ne veut point faire que nous ne soyons enseignez de ce qui nous est bon et propre: mais si est-ce qu'il cognoist nostre capacité: Dieu donc nous revele sa volonté selon nostre portee: cependant il se reserve à soi ce que nous ne comprendrions pas, pource qu'il surmonte nostre entendement. Quand nous aurons retenu ceste leçon, nous aurons beaucoup profité

pour un iour. Voici Dieu qui a prins la charge et l'office de nous enseigner: et bien, il ne faut pas là dessus que nous soyons lasches à l'escouter: puis qu'il nous fait la grace d'estre nostre maistre, c'est pour le moins que nous lui soyons escoliers, et que nous soyons attentifs à ce qu'il nous dira. Mais cependant notons quand il fait office de maistre envers nous, que ce n'est pas pour nous reveler toutes choses dont nous pourrions douter, et dont nous pourrions nous enquerir. Quoi donc? Ce qu'il cognoist estre en edification, c'est à dire, ce qu'il cognoist nous estre utile.

Et ainsi il nous faut observer trois choses. L'une c'est, que nous devons avoir les aureilles dressees pour recevoir la doctrine que Dieu nous enseigne: qu'il ne faut pas que nous soyons comme bestes quand il lui plaist nous faire cest honneur que de nous enseigner, mais que nous appliquions nostre estude à profiter sous lui. Voila donc le premier Item. Il ne faut pas que nous facions comme les povres Papistes, qui ne veulent rien savoir: O voila c'est une chose dangereuse de s'enquerir des secrets de Dieu. Il est vrai qu'il y faut venir en humilité et reverence: mais cependant faut-il que nous ayons les oreilles bouchees ou sourdes, quand Dieu parle à nous? Ainsi donc apprenons de tousiours estre prests et appareillez de recevoir ce qui nous est dit et proposé au nom de Dieu. Voila quant au premier.

Pour le second notons, Que Dieu ne veut point maintenant nous declarer toutes choses, mais qu'il nous faut pratiquer ce que dit sainct Paul en la premiere des Corinthiens, c'est assavoir, Que maintenant nous cognoissons en partie, que nous voyons comme par un miroir, et en obscurité, nous ne sommes pas encores venus au iour de pleine revelation. Car combien que l'Evangile soit appellé une clarté de plein midi: toutes fois cela se rapporte à nostre mesure. Dieu nous esclaire là suffisamment, nous voyons sa face en nostre Seigneur Iesus Christ, et la contemplons pour estre transfigurez en icelle: mais quoi qu'il en soit, nous ne voyons pas auiourd'hui ce qui nous est apresté au dernier iour: il faut que nous croissions tousiours en foi. Or la foi presuppose que les choses nous sont encores cachees, comme nous avons mesure de foi, ainsi que l'Escriture en parle. Si nous en avons mesure, ce n'est point donc perfection. Voila ce que nous avons à retenir, que les fideles durant ceste vie presente se doivent contenter d'avoir goust de la volonté de Dieu, et d'en cognoistre quelque portion, et non point le tout: car si nous avons ceste folle cupidité pour dire, Ie veux tout savoir, et ne rien ignorer, ô voila une sagesse enragee, il vaudroit beaucoup mieux que nous fussions ignorans du tout. Ainsi donc notons qu'il faut que les fideles se contentent de ce qui leur est revelé, et que voila une sagesse plus grande et meilleure beaucoup, que s'ils vouloyent s'enquerir du tout indifferemment. Voila pour le second.

Or le troisieme est que Dieu nous tient ainsi, non pas qu'il soit chiche de nous declarer plus outre sa volonté, mais il cognoist ce qui nous est propre. Et ainsi donc notons bien que Dieu nous enseigne pour nostre edification. Qu'est-ce donc que de la mesure de foi? Qu'est-ce de la doctrine de l'Escriture saincte? C'est une regle que Dieu cognoist nous estre bonne à salut: et il ne faudra point que les hommes se plaignent quand ils auront cognu ce qui est contenu en l'Escriture saincte, et que tous les iours on nous declare aux sermons. Quand les hommes auront cognu cela, ô il ne faut pas qu'ils se plaignent, comme s'ils n'avoyent point assez entendu: car tout ce qui nous a esté bon et propre nostre Seigneur nous l'a declaré. Ainsi donc quand nous voyons que Dieu a commandé sa parole nous estre portee, et qu'il ne nous a rien voulu cacher de ce qui estoit pour nostre salut: nous avons tant plus à lui rendre graces de ce qu'il s'est revelé privément à nous, nous avons dequoi nous contenter, et non point estre curieux: comme nous en voyons beaucoup qui se veulent enquerir outre mesure: et les Papistes ont eu cela, que d'un costé ils disent, O il ne se faut point enquerir des secrets de Dieu: et ils ont reietté l'Escriture saincte sous ceste ombre là: et d'autre costé ils ont eu ceste folle curiosité de s'enquerir des choses qui ne leur appartiennent pas: ils ont eu ces folles resveries, pour dire, Et qu'est-ce de telle chose? Comment cela se fait-il? Bref, ils ne se sont contentez de rien, mesmes toute l'Escriture saincte ne leur a esté sinon un A, B, C. Car ils n'ont point eu honte de desgorger ce blaspheme diabolique, Que quand nous avons ce qui est en l'Escriture saincte, ce n'est point encores assez, mais qu'il y a eu des mysteres que Dieu a reservez à son Eglise. Et où ont-ils forgé tout cela? Tout ainsi que Mahumet a dit que son Alcoran estoit la grande perfection: aussi le Pape dit qu'il y a des secrets qui luy ont esté reservez par dessus l'Escriture saincte. Quelle honte? Or cependant nous sommes ici advertis pourquoy c'est que nostre Seigneur a compassé la doctrine qu'il nous donnoit, à nostre portee et mesure, qu'il nous en faut contenter, qu'il ne faut point que nous apportions ici nos appetits volages, pour dire, Et comment ceci va-il? Car qui sommes-nous? Et ainsi escoutons Dieu parler, ouvrons les yeux, et recevons ce qu'il nous monstre, et ce qu'il nous dit par sa parole. Et puis sommes-nous venus au bout de cela? Tenons-nous cois: car il nous monstre comme il nous faut mettre

nostre fiance en luy, comme il nous faut vivre, et comme il faut que nous l'invoquions. Nous a-il monstré cela? Et bien, arrestons-nous y du tout, et nous contentons de ce qu'il nous revele en l'Escriture saincte: car il cognoit ce que nostre entendement porte: et aussi ce qu'il nous a declaré n'est point trop obscur, moyennant que luy facions cest honneur de le recevoir en toute humilité, et que nous ne soyons point si enragez ou outrecuidez de vouloir entendre ce qu'il nous veut cacher, et de ne point accorder qu'il soit iuste sinon qu'il nous monstre pourquoy. Comme nous voyons qu'il y en a qui diront, O ie n'en croy rien, car cela surmonte ma portee. Vilain crapaut, que tu oses ainsi blasphemer à l'encontre de Dieu, d'autant qu'il ne te vient point rendre conte de tout ce qu'il fait? et que tu ne daignes recevoir ce qui t'est caché, et que tu ne peux comprendre pour ta bestise? Ainsi donc que nous ne soyons point enflez d'un tel orgueil qui seroit pour nous faire heurter à l'encontre de Dieu, mais contentons-nous de ce qu'il nous declare, attendans en patience ce grand iour, où les choses que nous cognoissons maintenant en partie, que nous ne faisons que gouster, et que nous contemplons comme en un miroir, nous soyent revelees face à face, et en toute perfection.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT ET VINGTQUATRIEME SERMON,

QUI EST LE III. SUR LE XXXIII. CHAPITRE.

14. *Dieu parlera une fois et deux, sans qu'on l'entende:* 15. *En songe, en vision de nuict, quand le sommeil saisist les hommes, et qu'ils reposent au lict:* 16. *Alors il ouvre l'aureille aux hommes, et seelle son chastiment sur eux:* 17. *Afin qu'il retire l'homme de son ouvrage, et cache l'orgueil des hommes.*

Icy Eliu poursuit le propos que desia il avoit tenu au sermon prochain: c'est assavoir, que Dieu ne rendra point conte aux hommes mortels de tout ce qu'il fait ou qu'il dit. Or nous avons à noter ce que desia i'ay declaré, c'est assavoir qu'icy Eliu ne traitte point de la doctrine de Dieu laquelle nous doit estre claire et facile. Car Dieu (comme il le proteste par son Prophete Isaie [45, 19]) ne parle point à nous en cachette: ce n'est point en vain qu'il dit, Cerchez moy: et quand sa parole nous est obscure, ce n'est point qu'elle soit telle de soy, cela ne procede sinon de nostre aveuglement que nous avons nos esprits eslourdis: car la doctrine que Dieu nous propose et qui est contenue en l'Escriture saincte, est vrayement nommé Clarté. Ici donc Eliu parle des statuts que Dieu fait en son conseil estroit. Car il est certain que quand Dieu nous met sa parole au devant comme il a esté dit, il regarde à nostre portee qui est bien petite: et cependant il se reserve en son conseil ce que nous ne pouvons encores comprendre, pource qu'il ne seroit pas utile pour nostre salut: non pas que Dieu prene plaisir à nostre ignorance, mais il cognoist ce qui nous est bon, et il nous faut contenter de la mesure qu'il nous donne, attendans que ce iour soit venu de pleine revelation lors que nous cognoistrons ce qui nous est caché. Pourtant, que maintenant nous profitions selon qu'il plaira à Dieu nous le donner, iusques à ce que nous contemplions face à face ce qui nous est auiourd'huy obscur. Voila donc en somme ce que nous avons à retenir de ce passage: c'est assavoir qu'il n'est point icy traitté de la parole de Dieu que nous oyons tous les iours, et qu'il veut qu'on nous enseigne: mais de ses secrets lesquels ils retient vers soy, et ne veut point encores manifester aux hommes, pource qu'ils n'en sont point capables. Il avoit dit ci dessus, Que Dieu ne respondra pas de toutes les paroles: c'est à dire il ne faut pas que les hommes qui ne sont rien, presument que Dieu leur doive rendre conte de ses oeuvres, et qu'il faille qu'ils sachent pourquoi il besongne ainsi ou ainsi.

Maintenant il adiouste *Que Dieu parlera une fois et deux, et on ne l'entendra point* c'est à dire qu'il y a beaucoup de sentences de Dieu, qu'il monstre par effect, desquelles toutes fois la raison est incognuë, et mesmes encores que Dieu parle comme de sa bouche, quelquesfois il n'est point entendu: assavoir quand il est question de ce que les hommes ne comprennent point encores, et de ce qui leur est comme enseveli iusques au dernier iour.

Il est vrai que ce passage ici est exposé diversement. Aucuns entendent que Dieu parlera une fois, c'est à dire qu'il dira le mot, et qu'il se faut là arrester: et que deux viendront à l'opposite, et qu'il ne les daignera pas regarder. Et ainsi qu'il ne faut point que les hommes pensent retracter le conseil de Dieu: car il demourera tousiours en son entier. Cela est vrai: mais quant au propos d'Eliu, i'ai desia dit qu'il nous faut continuer ce que nous avons veu au sermon prochain, Que Dieu ne rendra point conte de toutes ses paroles. Ainsi il lui attribue une liberté, qu'il parle et dise ce qu'il voudra, voire tellement que les hommes n'y pourront mordre.

Il y en a aussi qui rapportent ceci à ce qu'Eliu adiouste, *Que Dieu parle aux hommes en visions de nuict, quand le sommeil les trouble: et qu'il parle aussi par chastimens.* Il leur semble que voila deux façons de parler dont Dieu use envers nous: quelquefois qu'il se revele par inspirations, quelquefois aussi qu'il nous touche de sa main. Mais cela est mal à propos, et est un sens contraint. Au reste il ne faut point nous amuser beaucoup à cercher diversité d'expositions, quand le sens naturel nous est manifesté. Suivons donc ce que desia nous avons declaré: c'est, Que Dieu parlera une fois et deux, voire sans qu'il soit entendu. Desia nous savons qu'Eliu veut dire: il reste d'appliquer ceci à nostre instruction. Et comment? Qu'en premier lieu nous cognoissions nostre petitesse. Car qui est cause que les hommes ont ceste folle outrecuidance en eux, de vouloir cercher et esplucher tellement que rien ne leur eschappe, sinon qu'il leur semble qu'ils sont bien suffisans de s'enquerir de ceci et de cela? Mais quand l'homme aura esté bien matté, en sorte qu'il ne s'attribue rien, il n'y aura plus ceste fierté et hautesse, pour cercher par trop les secrets de Dieu et outre sa mesure. Ainsi donc pour bien faire nostre profit de ce passage, en premier lieu humilions nous, voire sachans que nostre esprit est bien petit et bien rude. Voila pour un Item.

Or de l'autre costé cognoissons aussi, que c'est un terrible abysme que des secrets iugemens de Dieu, que ses voyes sont incomprehensibles, qu'il n'est point licite aux hommes de les sonder par trop, mais qu'il nous faut contenter de ce qu'il nous en declare. Voila donc pour le second ce que nous avons à observer: c'est quand nous pensons à la hautesse de Dieu, que nous soyons ravis pour l'adorer, et que nous concluyons, qu'il ne faut pas presumer, que nous puissions cognoistre et comprendre tout ce qui est en lui. Où seroit-ce aller? Nous rampons ici sur la terre, et nous savons de combien il surmonte les cieux. Puis qu'ainsi est donc, que nous adorions ses secrets iugemens, voire sachans que tousiours il aura ceste autorité, maugré tous contredisans, de parler et prononcer ce qu'il voudra: voire, et quand il parlera et une fois et deux, c'est à dire, qu'il monstrera son plaisir, sa volonté, qu'on n'y cognoistra rien, que les hommes sont trop rudes pour entendre en un mot ce que Dieu a en son conseil: mais que tous les iours ils verront une mesme chose, et toutes fois ils y seront tout nouveaux: et au bout d'un an, au bout de dix, qu'encores seront-ils là esblouis: que combien que souvent ils ayent veu une chose, si est-ce que la raison leur en sera cachee. Ceci nous est assez confermé par experience, n'estoit la fierté qui est en nous, que iamais nous ne venons à raison que par force, que tousiours nous voulons estre sages: voire combien que nostre ignorance se monstre tant et plus. Or si est-ce que nous ne sommes point advertis sans cause en ce passage, que Dieu aura ses iugemens comme ensevelis et cachez. Nous voyons l'effect tous les iours, et cependant nous ne savons que dire, sinon que c'est une chose admirable, et qu'il nous faut là tenir court, en attendant que nostre Seigneur nous le revele en plus grande perfection: ce qui ne sera pas, iusques à ce que nous soyons despouillez de ceste chair mortelle. Voila donc ce que nous avons ici à retenir.

Or suivant l'article que i'ai desia touché, notons aussi qu'il n'est parlé que des iugemens que Dieu nous veut cacher, d'autant qu'il n'est point utile que nous en ayons auiourd'huy pleine cognoissance. Il est dit au Pseaume soixantedeuxieme (12), que Dieu parle une fois, et que David proteste qu'il l'escoutera deux fois, c'est qu'il y a puissance en Dieu et misericorde. Là il n'est point traitté comme ici, des iugemens admirables de Dieu. Quoy donc? Plustost de ce que nous apprenons par sa parole, de ce qui nous est reduit en memoire et proposé continuellement: car Dieu nous veut faire sentir sa puissance, afin que nous le craignions, et cheminions selon sa volonté: d'autre part, il nous donne sa misericorde, afin que nous soyons consolez et resiouis en icelle. Qu'apprenons-nous iournellement en la parole de Dieu? sinon qu'il est le maistre auquel il nous faut estre suiets, et qu'il ne faut point que nous vivions à nostre appetit, mais que Dieu domine par dessus nous, et que sa Loy soit une bride, que nous soyons instruits sous icelle. Voila le premier, c'est de servir à Dieu, et de savoir ce qu'il demande et approuve. Le second est, que nous le cognoissions estre nostre pere et nostre Sauveur, afin de mettre nostre confiance pleinement en luy. Et comment le cognoistrons-nous? Nous fondans sur sa pure misericorde, cognoissans qu'il n'y a que peché en nous et perdition, cognoissans qu'il nous a retirez de la mort

par sa pure bonté, au nom de nostre Seigneur Iesus Christ. Voila quant à ce second poinct deux choses où il nous faut estre confermez, c'est, Qu'il nous faut avoir nostre refuge à luy: et puis, Que quand tous les iours on nous propose sa misericorde, nous ne doutions point que nous serons receus par luy. Ainsi donc ce passage-la de David ne parle point de ce qui nous est incognu et caché, mais de ce que Dieu nous veut declarer et apprendre. Il dit donc, Dieu a parlé une fois: c'est à dire, Dieu en parlant nous a tellement manifesté sa volonté, qu'il ne faut plus qu'on doute, qu'on replique à l'encontre de ce qu'il a dit. Ie l'ay ouy deux fois, dit-il. En cela il signifie, que ce n'est point assez d'avoir escouté Dieu en passant, mais qu'il nous faut mediter sans cesse ce qu'il aura dit: et combien qu'il ne parlast qu'un coup, si ne faut-il point que nous laissions couler sa doctrine, mais qu'elle nous vienne en memoire: et que nous apprenions de l'imprimer en nos coeurs: et pource que nous avons courte memoire, que nous y pensions et de soir et de matin.

Ainsi donc nous voyons maintenant quel est l'office des fideles, c'est assavoir de s'employer du tout à bien escouter ce que Dieu leur monstre par sa parole, et que là ils appliquent toute leur estude, estans certains que Dieu leur donnera à cognoistre ce qu'il leur dit, et promet pour leur salut. Voila pour un Item. Mais cependant gardons nous de nous enquerir d'avantage, n'appetons point d'estre plus sages que Dieu ne veut. Et comment cela? C'est que nous apprenions en son escole: et s'il se reserve des iugemens secrets à soy, que nous ignorions ce qu'il nous veut estre incognu, iusques à ce qu'il nous ait retirez de ce monde. Exemple. Il nous sera dit que Dieu gouverne tout par sa providence: et c'est à ce propos qu'Eliu parle. Voila donc Dieu qui dispose de toutes ses creatures il tient tout en sa main, et rien n'adviendra en ce monde de cas d'aventure, mais c'est selon sa volonté. Voila une doctrine qui nous est donnee en l'Escriture saincte, et il nous la faut recevoir sans contredit. Or si nous enquerons maintenant, Et comment? Et pourquoy? et que nous vueillions qu'à chacun coup que Dieu besognera, il nous rende raison de ce qu'il fait, et que nous entrions en dispute pour nous rebecquer contre luy: nous passons nos limites. Comme nous voyons ces crapaux qui sont pleins de venin, qui viendront desgorger leurs blasphemes contre la providence de Dieu: Et si Dieu dispose de tout, et il est donc auteur de peché, le mal donc luy doit estre imputé. Voila une chose detestable: car il nous falloit tenir en ceste mesure que l'Escriture saincte nous donne: et d'autant que nous n'appercevons point la raison pourquoy Dieu fait toutes choses, et que nous les trouvons estranges, il nous faut là retenir. Comme aussi quand il est dit en l'Escriture, que Dieu a eleu devant la creation du monde ceux qu'il luy a pleu, les autres sont reprouvez: c'est bien raison qu'on reçoive cela en toute reverence, et que nous cognoissions que nostre salut procede de la bonté gratuite de nostre Dieu, puis qu'il nous a choisis de ceste masse perdue et damnee. Au reste, si nous allons sur ce poinct voltiger en des speculations trop hautes, nous y serons confus, et à bon droit. Et pourquoy? Car là nous voulons plus savoir que Dieu ne nous donne: et c'est comme batailler à l'encontre de lui. Et pensons-nous qu'une telle rage demeure impunie? Voila donc comme nous avons à pratiquer ce passage, quand il est dit, *que Dieu parlera et une fois et deux, sans qu'on l'oye:* c'est à dire sans qu'il soit entendu, pource que l'esprit des hommes est par trop infirme.

Or maintenant venons à ce qu'Eliu adiouste. Il dit, *Quand le sommeil abbat les hommes, et qu'ils reposent et dorment au lict: Dieu parle, et ouvre leurs aureilles,* ouy, *pour les retirer* (dit-il) *de leur ouvrage, et pour* donter, ou *cacher l'orgueil qui est aux hommes:* c'est à dire pour le mettre bas et l'ensevelir: ou bien *pour seeller* (dit-il) *sa discipline,* son instruction *en chastiant les hommes.* S'il les voit durs, et qu'ils ne reçoivent point la simple doctrine ou instructrion qu'il leur a donnee, il faut qu'alors il frappe, et qu'avec les verges il les donte, et dispose à estre enseignez en sa verité. Voila en somme ce qui est ici traitté. Or Eliu parle selon son temps: car nous avons desia dit qu'il n'estoit pas de ce peuple que Dieu avoit eleu pour luy communiquer sa Loy. Car si luy, et ceux dont nous avons ouy parler, et Iob mesmes ont esté depuis Moyse (ce qui est incertain) si est-ce qu'ils estoyent eslongnez de l'Eglise de Dieu, et ce qu'ils avoyent de cognoissance elle leur estoit donnee d'une façon extraordinaire, entant qu'il plaisoit à Dieu de les inspirer. Voila pourquoy il dit, que Dieu inspire les hommes, voire par songes: quand ils sont assoupis, que Dieu leur vient comme tirer l'aureille, et les advertir afin qu'ils pensent à luy. Vray est que Dieu nous inspire bien: et encores que nous oyons sa parole pour estre instruits, que nous ayons l'Escriture saincte laquelle nous pouvons lire, Dieu ne laisse pas de nous admonnester et nous donner beaucoup de remords: et ce sont autant d'adiournemens par lesquels il nous rappelle à soy, quand nous sommes comme esgarez. Car nous voyons que les hommes ensevelissent ceste cognoissance, ils ne demandent que de mettre Dieu en oubli: or Dieu nous vient sonder là dedans. Quand donc nous avons des pointes et des pensees qui nous solicitent: cognoissons que c'est Dieu qui

se ramentoit à nous, d'autant que nous sommes enclins à le mettre en oubli, et à devenir comme brutaux. Principalement de nuict quand nous sommes comme retirez, et que nos esprits sont recueillis, que nous ne vaguons point ne çà ne là: si alors il nous vient des pensees plus profondes, et qui nous pesent, voire iusques à nous faire suer, à nous faire trembler, ou bien que nous soyons là en destresse comme si nous estions en une torture: c'est Dieu qui besongne là, et nous adiourne, d'autant qu'il voit que nous sommes comme fugitifs, ainsi qu'un enfant qui s'en ira ietter la plume au vent, qui delaisse la maison de son pere. Dieu donc voyant que nous sommes ainsi esgarez, nous rappelle à ces visions de nuict. Vray est qu'elles ne seront pas telles comme ont eu Eliu, Iob, Eliphas, et les autres. Et pourquoy? Nous avons une aide de laquelle ils estoyent destituez, c'est assavoir, la parole de Dieu qui est preschee, et que nous oyons. Voila Dieu qui se revele à nous, d'autant que nous avons sa Loy, ses Prophetes, et son Evangile en main, d'autant que nous avons les aureilles incessamment batues de la doctrine qu'il veut qu'on nous presche: pourtant il ne faut point que nous soyons enseignez à la façon de ceux qui n'ont eu ni Escriture ni predication, mais encores si voit-on par fois neantmoins, que Dieu y besongne aucunement en ceste sorte-là.

Or en somme nous avons ici à observer, si Dieu ne nous envoye des visions telles qu'ont eu les peres anciens, qu'il ne faut pas que nous soyons mal-contens de cela pour en murmurer: car ce seroit une ingratitude trop grande, puis qu'ainsi est que Dieu s'est voulu communiquer à nous par un autre moyen lequel nous est plus propre. Il y en a des curieux qui demandent, Et pourquoy n'apparoist-il du ciel, comme il a fait le temps passé? Pourquoy est-ce que ce qu'il dit par Moyse n'est accompli, qu'il parlera aux Prophetes en visions, et figures, et en songes? Et c'est d'autant qu'auiourd'huy nous avons pleine revelation de sa volonté. Ne seroit-ce pas chose superflue, que Dieu nous apparust comme il a fait iadis, veu qu'il nous a donné autre moyen, et que quand nous ne mespriserons point la parole que nous avons entre mains, là nous serons instruits à suffisance et en perfection? Ainsi donc apprenons de nous contenter de ceste façon que Dieu a ordonnee pour nous instruire. Et au reste notons quand il est apparu du ciel par visions aux peres anciens, que c'estoit d'autant qu'ils n'avoyent pas encores la Loy escrite: ou bien quand il est apparu aux Prophetes, que c'est pource qu'il estoit besoin d'avoir declaration plus ample de ce qui estoit encores obscur. Maintenant puis que la verité de Dieu nous est assez claire et patente, il faut que nous prenions les visions du temps passé pour confermer nostre foy, sachans qu'elles sont venues de ceste source-la: et cependant que nous cheminions en la simplicité en laquelle Dieu nous veut tenir. Voila pour un Item. Or pour le second, cognoissons la bonté de Dieu, d'autant qu'apres nous avoir donné sa parole par escrit, et suscité gens qui nous l'exposent, encores il nous touche, il nous solicite là dedans par son sainct Esprit, il nous donne des remords et des inspirations. Cognoissons donc le soin qu'il a de nostre salut, quand en toutes sortes il nous attire si doucement à soy. Voila ce que nous avons en somme à recueillir de ce passage.

Or quand Eliu adiouste, *Que Dieu seelle son instruction aux hommes en les chastiant de sa main*, c'est un article bien memorable: car il nous est ici monstré qu'il faut que Dieu parle à nous avec coups de poing, comme on dit. Et pourquoy? Il nous fait ceste grace de nous convier doucement par sa parole: apres, voyant que ceste douceur ne profite pas, il use de plus grande vehemence pour nous donter: car il nous redargue de nos pechez, il fait là un effroy, il nous adiourne à son iugement, afin que nous advisions de nous retenir, afin que nous soyons comme abbatus sous luy, pour confesser nos povretez, pour luy en demander pardon, pour gemir, afin qu'il nous purge de nos fautes. Or Dieu a-il usé de ces moyens-la, assavoir a-il tasché de nous amener à luy par douceur et par rudesse de paroles? nous demeurons tousiours tels que nous estions, nous sommes comme obstinez en nostre dureté. Il faut donc qu'il leve sa main forte, et qu'il rue sur nous, qu'il frappe comme d'un marteau sur une enclume, voyant que nous sommes ainsi endurcis, et que sa parole n'entre point en nos oreilles. Voila ce qu'Eliu a voulu dire.

Vray est qu'il a dit cy dessus, *que Dieu ouvre l'aureille des hommes* (voire, car nous savons bien que Dieu besongne d'une vertu secrete en nous, quand il nous envoye ces inspirations desquelles il a esté parlé) mais il adiouste ceci maintenant pource que nous voudrions bien estre tellement eslourdis, qu'il ne fust question que de nous donner du bon temps. Nous voyons comme les hommes fuyent, entant qu'en eux est, la presence de Dieu, qu'ils ne demandent sinon s'esgarer en toutes vanitez. Or Dieu donc ouvre nos oreilles, quand il nous touche tellement, que nous sommes contraints de penser à nous. Un brigand mesmes qui sera endurci en son mal, et qui voudroit que toute memoire de iustice fust abolie, ne laissera pas cependant d'avoir des pointes et des remords qui l'aiguillonneront. Et d'où vient cela? C'est que Dieu luy a ouvert les aureilles. Mais notons qu'il y a double ouverture d'aureilles que Dieu fait en nous:

car il nous ouvre aucunefois les aureilles, afin que nous soyons contraints de sentir que c'est luy qui parle: mais cependant nous ne laissons pas d'estre obstinez, de repousser la doctrine et les corrections qu'il nous fait, et de ne recevoir nul chastiment de luy pour nous amender. Il y a une autre ouverture d'aureilles qui est meilleure: c'est quand Dieu amollist nos coeurs, et que nous recevons volontairement ce qu'il nous dit, et que nous sommes attentifs à nous addonner du tout à sa doctrine. Quand il est ici dit, *que Dieu ouvre les aureilles*, ce n'est pas à dire que tous indifferemment se rendent dociles à luy, et que tous soyent disposez à luy obeir. Nenny: mais il est parlé tant des reprouvez comme des enfans de Dieu. Car les reprouvez auront bien quelque ouverture d'aureilles: voire en despit de leurs dens il faut qu'il sentent que Dieu parle à eux: mais pource qu'ils repoussent ceste pensee-la, et la mettent sous le pié, ils demeurent tousiours comme sourds. Cependant les bons en font leur profit, ils cognoissent qu'il n'est point question de se rebecquer à l'encontre de Dieu. Or quand Eliu adiouste, *Que Dieu seelle son instruction*, il parle de ceux qui sont si durs à l'esperon, et si revesches que Dieu ne les peut donter par sa parole. Ceux-la donc qui repoussent ainsi toute doctrine, il faut qu'ils oyent Dieu parler d'une autre guise: c'est assavoir qu'ils soyent batus, et qu'à grand coups Dieu les instruise: et leur monstre qu'il est maistre par dessus eux. Voila donc comme ce passage doit estre entendu.

Cependant notons bien ceste façon de parler dont use Eliu: c'est que *Dieu signe ou seelle son instruction par chastimens.* Car par cela il monstre que les chastimens sont pour rendre l'instruction authentique, quand les hommes la reiettent, ou qu'ils n'en tienent conte: et cela ne pourroit estre sinon que l'instruction de parole fust conioínte avec les chastimens de Dieu. Car si Dieu frappoit tant seulement, et qu'il n'envoyast nulle cognoissance de sa volonté, que seroit-ce? Il faut donc qu'en frappant il nous instruise. Et pourquoy? Si un pere bat son enfant, et qu'il le tire par les cheveux, et qu'il le foule au pié, et qu'il ne luy sonne mot: l'enfant sera là tout esperdu, il ne sait à qui le pere en veut, et pourquoy ceste colere luy est venue: cela donc ne servira de rien à l'enfant. Mais si le pere luy dit, Meschant garçon, regarde que tu as fait, et sur cela qu'il frappe dessus: l'enfant cognoist que l'instruction du pere luy est à profit, et d'autant qu'il n'a point obei comme il devoit, il cognoist sa faute: Voila mon pere qui seelle l'instruction qu'il m'avoit donnee, pource que ie ne l'ay point receuë de simple parole. Ainsi Dieu en fait-il envers les hommes: non pas qu'il face ceste grace à tous, que sa verité leur soit preschee, qu'ils lisent l'Escriture saincte: mais il leur donne ces remords que nous avons dit: car il n'y a celuy qui ne porte tesmoignage en sa conscience, comme sainct Paul le monstre au 2. chap. des Rom. et nous l'experimentons assez de nature. Ainsi donc Dieu revele sa volonté aux hommes, entant qu'il est besoin pour les rendre inexcusables: et cependant pource qu'il voit que les hommes ne souffrent point d'estre enseignez de luy, et qu'ils bouchent leurs aureilles, ou bien qu'ils tiennent sa doctrine comme frivole, que des advertissemens qu'on leur fait ils n'en font que se mocquer: d'autant donc que les hommes s'oublient ainsi, il faut que Dieu seelle sa doctrine, et la rende authentique: tellement que quand les hommes sont affligez, ils cognoissent, Et bien, voici Dieu lequel me monstre sa vertu: et pource que ie ne l'ay point adoré, et que sa maiesté ne m'a pas esté en telle reverence comme il appartenoit, maintenant il faut que par force ie le cognoisse, et que ie pense mieux aux instructions qu'il m'avoit donnees. Car qui est cause que i'ay esté affligé, et que le mal m'est venu assaillir sans que i'y pensasse? Pource que ie me faisoye à croire, que ie pourroye eschapper de la main de Dieu. Or maintenant il me tient enserré: voila donc comme sa doctrine m'est autorisee, c'est à dire qu'elle m'est rendue telle, qu'il faut en despit de mes dens que i'y pense, et que ie l'honnore mieux que ie n'ay pas fait. Et ainsi apprenons toutes fois et quantes que Dieu nous afflige, qu'il nous envoye quelques chastimens: cognoissons, di-ie, que ce sont des seaux qu'il imprime aux admonitions qu'il nous avoit donnees auparavant. Si une lettre n'est pas seellee, on en fera doute: si on la produit, elle n'aura point de foy, pource qu'elle n'est point authentique. Mais si le seau y est apposé, la lettre est indubitable, voila un instrument solennel, il le faut recevoir. Notons donc que Dieu en besongne ainsi en nous affligeant, il seelle la doctrine. Car si l'Evangile n'estoit point presché entre nous, que nous n'eussions mesmes ne loy, ne rien qui soit, qu'il n'y eust que nostre conscience, ainsi qu'ont les Payens et les Turcs: si est-ce que desia nous serions assez advertis de la volonté de Dieu, et en aurions assez de cognoissance, sinon que nous la vinssions estouffer par nostre malice.

Or puis qu'ainsi est qu'il parle à nous si privément et en sa Loy et en ses Prophetes, et sur tout qu'il a parlé par la bouche de Iesus Christ: si on voit que de nostre costé nous soyons si durs et si revesches, que nous ne vueillions rien comprendre: faut-il s'esbahir si nostre Seigneur frappe à grans coups, et qu'il nous solicite de venir à luy? Et ainsi maintenant que nous ne soyons point par trop troublez des afflictions: comme il y

en a beaucoup qui s'escarmouchent, quand Dieu les afflige plus que s'ils n'avoyent iamais cognu la parole de Dieu. Or il faut que ceste cognoissance que nous avons nous soit tant plus cher venduc, d'autant que Dieu a ainsi parlé, et qu'il nous a solicitez de sa bouche sacree de venir à luy, et que nous en reculons, et ne daignons marcher un pas: mesmes quand il n'est question que de regimber, ne faut-il pas que nous soyons affligez au double? Ainsi donc apprenons de recevoir d'un coeur paisible des chastimens que Dieu nous envoye: cognoissons que ce n'est pas en vain qu'il nous afflige. Et pourquoy? Regardons si sa doctrine nous est authentique comme elle merite, c'est à dire si nous sommes dociles et debonnaires pour suivre nostre Pasteur comme brebis et agneaux. Si tost que Dieu parle, nous devrions avoir sa parole imprimee en nos coeurs pour y adherer: or nous ne demandons que l'effacer, ou nous faisons des aureilles sourdes, ou bien ce qui est passé par une aureille s'escoule par l'autre. Voyans donc que les uns n'ont gueres de reverence à la parole de Dieu, les autres se rebecquent ouvertement à l'encontre, les autres s'en mocquent, il faut bien que Dieu la seelle quand elle est ainsi mal receuë par nous. Et comment? par afflictions. Voila donc les seaux de Dieu, que toutes les adversitez qu'il nous envoye.

Mais afin que ces chastimens qui de nature nous sont durs et fascheux, nous soyent rendus amiables, notons bien ce qu'Eliu dit, c'est assavoir, *Que Dieu veut retirer les hommes de leur ouvrage, et cacher l'orgueil.* En ceci il exprime que Dieu seellant sa doctrine par afflictions, ne regarde pas seulement à magnifier sa parole, afin qu'elle ait sa maiesté, mais qu'il procure quant et quant le salut des hommes. La fin donc à laquelle Dieu pretend quand il nous afflige, doit estre comme un succre, qui est pour adoucir l'amertume qui autrement se monstre aux afflictions. Voila des afflictions de Dieu qui sont fascheuses à porter: voire, car nous fuyons tout ce qui est contre nostre appetit. Et puis il y a d'avantage, que ce nous est une chose espouvantable que l'ire de Dieu: or toutes fois et quantes que Dieu nous punit, c'est un signe qu'il nous donne d'estre courroucé contre nous: et ainsi il ne se peut faire que nous ne soyons effrayez, et tormentez et angoissez. Mais Dieu adoucit tout cela, quand il nous monstre la fin où il pretend, c'est qu'il nous veut renger à soy, qu'il ne demande sinon que nous le suivions pour luy obeir.

Voila donc ce qu'Eliu adiouste, en disant, *Que Dieu veut retirer l'homme de son oeuvre.* Or quand il parle ici *d'oeuvre*, ce n'est pas generalement de tout ce que les hommes entreprenent, mais de ce qu'ils veulent faire par temerité et par arrogance. Car nous savons que Dieu nous a creez pour travailler: il ne veut point que nous soyons oisifs, ou fay-neants: mais qu'un chacun s'applique à ce qu'il pourra: que nous regardions en quoy nous pourrons servir et à Dieu et à nos prochains, et que chacun s'y employe selon la faculté qu'il aura receuë. Dieu ne nous veut pas donc retirer de nos oeuvres, quand il nous afflige, c'est à dire nous rendre inutiles du tout. Il est vray que quand nous serons abbatus par maladies, nous avons et bras et iambes comme rompues, il faut qu'on nous serve, que le monde soit empesché de nous et que nous ne puissions faire nul service: mais ce n'est pas que Dieu nous retire de toute oeuvre: car la patience est une oeuvre que Dieu prise sur toutes choses. Ainsi donc en somme Dieu ne nous veut pas retirer de toutes oeuvres en nous affligeant: mais il est question ici des folles entreprinses que les hommes font. Car si Dieu nous laisse là, et qu'il nous mette la bride sur le col, combien sommes-nous hardis pour machiner ceci et cela? Rien ne nous couste, tellement que nous voudrions remuer le ciel et la terre: Il faut que ie face ceci, il faut que i'aille là. Nous verrons auiourd'huy les princes faire de telles entreprinses, que s'ils ont les choses en main, ils voudroyent quasi creer dixhuict mondes tout nouveaux: mais l'orgueil qui se monstre ainsi aux grans, ne laissera pas d'estre aux plus petis: ce seront des scorpions qui remueront leurs queuës pour ietter leur venin. Il n'y a celuy de nous tant petit qu'il soit, qui ne face des entreprinses à l'esgaree. Il est donc besoin que Dieu nous ramene ainsi, c'est à dire qu'il nous retire de nos entreprinses volages par les afflictions qu'il nous envoye. Ainsi nous avons (comme i'ay dit) bonne occasion de nous consoler quand Dieu nous afflige. Car puis que nostre nature est si revesche, que nous ne venons iamais à luy d'une franche volonté, que seroit-ce sinon que nous fussions retenus par force? Ainsi donc attendu que les hommes de leur naturel vont tout au rebours de la volonté de Dieu, et qu'ils se iettent là à l'esgaree comme bestes sauvages: cognoissons qu'il est besoin que Dieu nous reprime: et cognoissans cela, que nous luy donnions gloire de ce qu'il ne permet point que nous soyons comme chevaux eschappez, mais que tousiours il nous tient en bride sous son obeissance, voire et quand il voit qu'il y a de l'impetuosité trop grande en nous, qu'il la donte par afflictions. Voila ce que nous avons à retenir de ce passage.

Mais notons bien ce qu'Eliu adiouste pour la fin, *Que Dieu veut cacher l'orgueil des hommes:* car il monstre ici la source de toutes nos entreprinses, c'est assavoir l'orgueil qui est en nous. Qui est cause donc que les hommes sautent ainsi, et qu'ils se iettent en l'air, et font de telles ruades? Ceste presomption folle qui les aveugle. Car les hommes

en se cognoissant seroyent assez tost dontez: mais il leur semble que c'est merveilles d'eux, qu'ils peuvent tout: ils ne cognoissent point qu'ils sont nais et creez à ceste condition d'obeir à Dieu. Iusques à tant donc que l'orgueil soit rompu en nous, il est certain que nous serons par trop hardis pour nous esgarer. Et ainsi quand Dieu nous veut retirer de nos entreprinses, il faut qu'il remedie premierement à ceste maladie d'orgueil laquelle domine par trop en nous. Et notamment il est parlé de *Cacher l'orgueil*: non point qu'il suffise de l'ensevelir, afin qu'il ne se monstre point: mais ici Eliu a usé de ceste similitude de laquelle nous userons souventesfois envers les hommes pour leur faire honte: comme si on disoit, Va-t'en cacher vilain, quand un homme voudra ici faire du brave, et qu'on luy viendra mettre telles reproches en avant, qu'il ne s'ose plus monstrer, et qu'il faut qu'il s'en aille comme ensevelir en sa maison. Voila comme son orgueil est comme rembarré. Or Dieu en besongne ainsi envers nous. Car combien que nous vueillions faire des sages, si est-ce que nostre folie se descouvre: et Dieu aussi ne permet pas que nostre orgueil soit tousiours celé qu'il ne se monstre. Et bien, quand cela est cognu, qu'est-ce que Dieu fait? Il nous afflige pour nous humilier: mais il le fait en telle sorte que nous sommes confus, c'est à dire, il nous vient souffleter, et alors il nous fait tel opprobre que nous appercevons nostre turpitude, et faut que nous allions nous cacher comme des vilains qui se sont voulu eslever par trop et sans raison.

Voila donc ce qu'Eliu a entendu. Ce n'est pas pourtant que Dieu couvre l'orgueil des hommes: mais il monstre qu'il l'abbat et le met sous le pié, voire en telle sorte que les hommes sont confus, au lieu qu'ils estoyent par trop hardis, pensans faire merveilles. Ainsi donc maintenant notons, que si Dieu parle à nous, il nous fait une grace singuliere, veu que nous serions comme povres bestes brutes, si nous n'estions enseignez par luy. Et puis quand il nous envoye des remords, qui nous picquent au vif, et que si cela ne profite, nous sommes puis apres affligez de sa main: cognoissons que c'est que nous sommes par trop durs et obstinez, et qu'il faut que nous soyons dontez comme bestes sauvages. Cependant toutes fois sachons, que tout cela sont les seaux de Dieu, par lesquelles il seelle et ratifie les admonitions qu'il nous avoit faites par sa parole. Et pourtant, que nous les magnifions, que nous les recevions patiemment: veu que par ce moyen il procure nostre profit et salut. Et ainsi que nous ne demandions en toute nostre vie, sinon de nous monstrer vrais enfans envers luy, et nous adonner du tout à son obeissance et service.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT VINGTCINQUIEME SERMON,

QUI EST LE IV. SUR LE XXXIII. CHAPITRE.

Ce sermon est encores sur les versets 16 et 17 et puis sur le texte ici adiousté.

18. *Il retire son ame du sepulchre, et sa vie afin qu'elle ne viene point au glaive.* 19. *Il chastie l'homme par tormens sur son lict, et brise ses os avec chastimens:* 20. *Tellement que son ame reiette le pain, et sa vie la viande desirable.* 21. *Sa chair est consumee qu'on ne la voit plus: et ses os aussi qu'on ne voit point, esclissent.* 22. *Son ame approche du sepulchre, et sa vie de ceux qui suivent à la mort.* 23. *S'il y a messagier eloquent (un d'entre mille) qui declare à l'homme sa droiture:* 24. *Que Dieu ait pitié de luy, et dise, Delivre-le, afin qu'il ne descende en la fosse: i'ay trouvé reconciliation:* 25. *Sa chair deviendra fresche plus que celle de l'enfant: et retournera aux iours de sa ieunesse.*

Nous visme hier comme il faut que Dieu nous retire par force de nos folles entreprinses, d'autant que de nature nous sommes si outrecuidez, qu'il n'y a rien que nous ne vueillions faire. Si Dieu seulement nous admonnestoit d'estre modestes, et de ne point nous ingerer par trop, cela ne seroit point assez: car il y a une audace enragee aux hommes, laquelle ne peut estre retenue en obeissance, sinon avec grande violence, comme si on enchainoit une beste sauvage. Il faut donc que Dieu en use ainsi comme il nous est monstré en ce texte, que iamais l'homme ne sera destourné de ses entreprinses, sinon que Dieu le donte à grans coups. Et qui est cause de cela? L'orgueil, comme

il en a esté parlé. Iusques à tant donc que l'orgueil soit abbatu et mis sous le pié, lequel est en la nature des hommes, il faudra qu'ils s'esgayent tousiours, et voltigent de costé et d'autre, et mesmes soyent transportez comme bestes brutes. Et ainsi notons bien que le principal que nous avons à faire en nos afflictions, c'est d'apprendre à nous humilier, et à n'estre plus si fols ne si hardis d'entreprendre plus que Dieu ne nous permet: mais que nous cheminions sous sa conduite, interrogans tousiours sa bouche pour nous tenir à ce qu'il nous commande, et n'attribuans rien à toutes nos forces et vertus. Voila donc la leçon qu'il nous faut recorder et soir et matin, quand Dieu nous afflige. Or Eliu exprime d'avantage ce que nous avons touché: c'est à savoir, que Dieu par ce moyen procure nostre salut, quand il nous humilie. Et comment cela? Pource que c'est la ruine et perdition des hommes, que d'estre ainsi enflez, et s'avancer plus qu'il ne leur est licite. Il n'y a donc autre remede pour nous retirer de la fosse, et empescher que nous ne tresbuchions d'une cheute mortelle, sinon que Dieu par afflictions nous retiene. Voila qui est cause *que nous ne tombons point au sepulchre*, c'est assavoir, que Dieu nous afflige.

Or cependant Eliu monstre combien ceste medecine est rude, quand il dit, que c'est *iusques à consumer nostre chair: que nous n'avons plus quasi figure d'homme, mais que nous sommes semblables à des morts qu'on aura retirez de terre: que les os esclissent par dehors*, que nous ne pouvons plus respiter, *que nous sommes en tormens continuels:* que nous n'avons nulle relasche, mais que Dieu nous persecute si vivement, que nous n'en pouvons plus. Il monstre donc que Dieu ne peut pas gaigner du premier coup sur les hommes ce qui seroit à desirer, c'est assavoir qu'ils se cognoissent miserables, pleins d'infirmité pour baisser la teste: mais il faut que de longue main, et par tormens continuels ils soyent convaincus, ou iamais ils ne se pourront assuiettir ny renger. Voila deux poincts que nous avons à noter. Or quant au premier, apprenons de porter patiemment les afflictions, veu que nous voyons qu'elles nous servent de medecine. Est-ce peu de chose que nous soyons retirez du sepulchre? Il n'est pas ici question seulement de la mort corporelle qui passe, mais par similitude la damnation eternelle est ici nommee Fosse. Nous sommes donc prests à tomber, non point pour nous casser ou bras ou iambes, non point seulement pour nous rompre le col, mais pour perir à iamais, pour estre raclez du livre de vie, pour estre retranchez du royaume des cieux. Voila en quel estat nous mene nostre arrogance: car cependant que nous voltigeons ainsi en l'air, et que nous cuidons avoir quelque vertu, et que sur cela nous bastissons par phantasie: cependant donc que nous sommes ainsi occupez de folle presomption, nous sommes prests à tresbucher, et perir à tousiours. Or Dieu ayant pitié de nous, envoye des remedes qu'il sait estre convenables: il nous afflige, nous sommes batus de ses verges. Si nous murmurons, et que nous ne puissions estre patiens quand Dieu nous chastie ainsi: n'est-ce pas une ingratitude trop grande, de ne pouvoir souffrir que Dieu remedie à nostre perdition, et nous en retire? Ainsi donc notons bien qu'ici le sainct Esprit nous a voulu rendre les chastimens de Dieu doux et amiables, afin que nous soyons paisibles pour les porter quand il nous seront envoyez. Voila pour un Item.

Il est vrai que ceci sera trouvé fort estrange du sens charnel. Car Dieu ne pourroit-il mieux prouvoir à nostre salut qu'en nous tormentant ainsi? Faut-il qu'il nous mene à la mort pour nous appeller à la vie? Voila une maniere de proceder qui est incroyable, quand l'homme disputera selon la raison: il pensera que ce n'est que folie, que Dieu nous tue en nous pardonnant. Car que sont-ce que les afflictions? Signes de son ire: comme nous savons que toutes maladies sont messages de mort: nous savons que toutes les tristesses que nous concevons sont pour nous abismer. Or nostre Seigneur nous amene à tristesses, à maladies, à tourmens, il nous tient là comme en torture, que nous n'en pouvons plus, que nous languissons en sorte que nostre vie approche du sepulchre: comme il en est ici parlé. Car il n'est point question de ces petites afflictions ausquelles nous sommes accoustumez, mais que Dieu nous amene iusques à une extremité si grande, qu'il n'y a plus esperance qui soit en nous. Et comment cela? Faut-il que Dieu nous iette iusques au plus profond de la mort, afin de nous en retirer? Or il en besongne ainsi, et ne faut point que nous plaidions contre luy: car nous perdrons tousiours nostre cause. Et de fait voila pourquoi l'Escriture sainte lui attribue cest office de mortifier devant qu'il vivifie, et de mener au sepulchre devant qu'il en retire. Cognoissons donc que Dieu veut ici exercer nostre obeissance, quand il nous examine iusques à l'extremité, et que nous n'en pouvons plus, non pas mesmes ravoir nostre halaine, qu'il s'emble que nous soyons suffoquez du tout. Quand donc nostre Seigneur nous amene du tout iusques là, c'est afin de savoir si nous sommes du tout siens, et si nous pourrons souffrir d'estre gouvernez par sa main. Quoy qu'il en soit, quand nous serons tentez en nos troubles et fascheries, que ceste sentence nous viene au devant pour nous resiouir, Voila il est dit, que Dieu menant les hommes au sepulchre, les en veut retirer: qu'en minant leur chair, il les veut re-

staurer: qu'en les tormentant iusques au bout, il les veut resiouir, et les amener à repos. Puis qu'ainsi est, apprehendons ceste consolation, et qu'elle nous suffise pour adoucir toutes nos tristesses: que nous ne perdions point courage, encores qu'il semble que nous soyons du tout perdus: qu'en vertu de ceste doctrine nous passions tousiours plus outre: que nous apprenions de nous relever, quand nous serions abbatus voire iusqu'eux abysmes. Voila donc ce que nous avons à retenir.

Or il y a puis apres quand Eliu fait une si longue description des chastimens de Dieu, que c'est pour nous monstrer combien son ire est espouvantable. Et ce nous est encores une admonition bien utile: car qui est celui de nous qui pense à la grandeur de l'ire de Dieu, selon qu'il en est parlé en l'Escriture saincte? Il est dit au Pseaume nonantieme au Cantique de Moyse (v. 11), Qui est-ce qui saura la grandeur de ton ire? Et de fait combien que l'ire de Dieu soit un feu qui est pour nous consumer du tout: si est-ce que nous n'y pensons point, mais nous passons outre. Il nous en sera traitté en sermons, nous en lirons de si beaux passages: mais nous n'en sommes point touchez, et nul ne s'y arreste. D'autant donc que nous n'estimons point les iugemens de Dieu, et qu'il nous semble que ce n'est quasi qu'un ieu: nous devons bien noter les advertissemens que nous donne le sainct Esprit: comme en ce passage il est dit, *Que Dieu mine les os*, voire qu'il use d'une violence si grande, qu'il n'y a force aux hommes qui ne soit du tout consumee, que leur chair se mange, qu'elle s'esvanouyst, qu'on ne voit qu'image de mort, qu'il y a des tormens continuels, que l'homme est là comme trespassé. Ce n'est point sans cause que tout ceci nous est mis au devant: mais c'est afin de nous resveiller, et que nous pensions mieux quand Dieu en son ire desploye ses iugemens contre nous, afin de nous faire sentir nos pechez, que ce sont des tormens plus espouvantables qu'on ne les pourroit exprimer: comme nous voyons aussi que l'Escriture saincte use de tant de comparaisons. Pourquoi est-ce qu'elle fait Dieu semblable à un lion qui rompt et casse avec les dents, qui dissipe avec les ongles? Ce n'est point pour attribuer à Dieu une cruauté, laquelle ne lui convient pas: mais c'est pour nous humilier, d'autant que nous sommes stupides, et ne savons que c'est de craindre Dieu, pour avoir horreur des punitions qu'il envoye sur ceux qui se sont eslevez contre lui. Afin donc que nous ne soyons plus preoccupez d'une telle stupidité, l'Escriture sainte nous propose Dieu, comme un lion qui vient là avec les dents et les ongles: pour nous faire entendre que quand il est question qu'il se veut monstrer contraire aux hommes, il n'y a frayeur si grande que ceste-ci ne surmonte.

Voila donc à quel usage nous devons appliquer ce qui est ici dit, et comme une telle admonition nous doit servir avant la main: aussi quelquesfois si nous sommes en tormens, et que Dieu se rue ainsi contre nous, il faut que nous pratiquions ce qui est ici dit: sachans que nous ne sommes pas des premiers. Et mesmes voici un lieu memorable, quand il est dit, que *Dieu consume toute la chair*, Dieu brise et casse, Dieu engloutit, Dieu occit l'homme. Et pourquoi? Pour le vivifier. Et ainsi combien que son ire nous soit terrible, quand il nous visite en rigueur, et qu'il faille que nous experimentions les choses qui sont ici contenues: si est-ce qu'encores nous esclaire-il de ceste esperance de salut qui est le seul moyen pour nous mener à vie. Ainsi donc souffrons d'estre comme engloutis en tristesse, et d'estre là aux abysmes: puis qu'ainsi est que nostre Dieu nous laisse bonne esperance, et que nous voyons qu'il ne commence point auiourd'hui par nous, mais qu'il a ainsi traitté les siens de tout temps. Et de fait nous voyons qu'Eliu n'en parle point sans cause, suivant ce qui nous est monstré en ce Cantique de Moyse que i'ai desia allegué. Voila donc comme en double sorte ce passage nous doit servir: c'est quand nous sommes à repos, que nous prenions loisir de mediter combien l'ire de Dieu est espouvantable, afin de cheminer en crainte et solicitude, et nous ranger sous sa main. Pour le second, que nous ne soyons point trop effrayez quand Dieu nous visitera ainsi rudement, cognoissans qu'il en a ainsi usé envers ceux desquels il a procuré le salut. Il ne faut point donc trouver nouveau ce qu'il fait en nous: mais apprenons de nous conformer à ceux qui ont attendu que Dieu les resiouyst pleinement apres les avoir contristez, voire apres les avoir engloutis d'angoisse. Or cependant notons aussi la longueur, de laquelle parle ici Eliu, que Dieu met en nos afflictions: car il ne dit pas qu'en un moment Dieu affligera seulement un homme tellement qu'il semble qu'il soit perdu, et que tantost apres il le releve. Non: mais au contraire quand Dieu aura mis sa main sur ceux qu'il veut affliger, il l'appesantist de plus en plus: tellement que si auiourd'hui une pauvre creature est bien tormentee, demain ce sera au double, et puis en augmentant: en sorte qu'il n'y aura ne fin ne mesure (ce semble) et cela est de si longue duree qu'un homme passera par une centaine de morts, devant qu'il semble que Dieu le vueille alleger. Tant s'en faut donc que nous soyons delivrez de nos afflictions si tost que nous les aurons senties, qu'il faut qu'elles s'augmentent de plus en plus: car le bon plaisir de Dieu est tel

iusques à ce que nous ayons bataillé contre beaucoup de morts.

Or il est vrai que ceci nous semble fort dur: mais notons, qu'à rude asne, rude asnier (comme on dit) et d'autant que nous sommes un bois dur, il nous faut des chevilles bien dures, il nous faut de grands coups de marteau. Il est vrai que nous ne pensons point estre rebelles à Dieu: mais si nous pensions à ce qui en est, sans nous flatter, nous trouverions que ce n'est point une chose petite ne commune que d'avoir nourri la malice en nous. Les uns rongent leur frain à l'encontre de Dieu, tellement qu'encores que les afflictions croissent, ils ne laissent pas de tousiours grincer les dents, et d'estre là comme des bestes sauvages: les autres auront bien quelque signe d'humilité: mais quoi? Ils sont volages, que du iour au lendemain il ne leur en souviendra point. Cependant qu'un homme sera tenu enserré, ô il est vrai qu'il dira, I'ai offensé mon Dieu, il faut que ie change: et non seulement il fera semblant devant les hommes par hypocrisie de se vouloir amender, mais il cuidera lui-mesme estre tout changé, et qu'il n'y a plus en lui nulle affection mauvaise. Mais quoi? Si Dieu le delivroit le lendemain, il seroit pire qu'il n'a esté, ou il seroit tout un. Voila comme nous en sommes. Et ainsi ne trouvons point estrange que Dieu rabbatte ainsi les coups: s'il voit que nous ne pouvons estre gaignez à lui, mais qu'il y ait une telle fierté qu'il faille qu'il nous corrige de longue main: il faut qu'il y besongne plus rudement. Comme quand une maladie sera enracinee, et bien, il est vrai que le malade pensera estre quitte, ayant prins quelque breuvage, quelque pilule, ayant eu quelque saignee: il lui semble, di-ie, qu'il est sain du tout: mais la racine de la maladie n'est pas encores du tout arrachee: et pourtant il faudra qu'il prenne des medecines bien rudes et bien ameres, qu'il face la diette, et qu'il soit sous la main du medecin un mois et deux, voire un an entier. Voila comme il faut que Dieu nous purge par divers remedes, et par une longue cure: d'autant que ce vice d'orgueil est trop enraciné en nous, et qu'il a percé iusques à la moëlle des os, que tout en est infecté, tellement qu'il n'y a rien de sain en nous, mais tout est corrompu, sinon que Dieu le renouvelle. Voila donc pourquoy il est ici parlé de ceste longueur qui nous dure en nos afflictions, tellement que nous n'en pouvons plus: et mesmes qu'il faut que Dieu use de remedes divers: qu'il ne nous afflige point d'une seule façon, mais qu'il envoye maintenant une espece, maintenant l'autre, et que nous sachions qu'il ne le fait point en vain: car il ne prend point plaisir à tormenter ses povres creatures. Nous savons que son naturel est de nous faire sentir sa bonté: mais cependant puis qu'il voit que nous n'en sommes point capables, c'est raison qu'il change, et qu'il se transfigure par maniere de dire, afin de se conformer à ce qu'il voit nous estre propre.

Et voila pourquoy il est dit, *Il chastie l'homme de tormens sur son lict.* Quand Eliu parle ainsi, c'est pour monstrer que si Dieu nous persecute à bon escient, il n'y aura nulle relasche, il n'y aura nulle trefve qui soit. Car il entend que quand nous cercherons repos nous ne le trouverons pas si Dieu nous est ennemi, c'est à dire si nous apprehendons son ire. Car quand l'Escriture dit, que Dieu nous est ennemi, et qu'il est corroucé contre nous, elle n'entend pas qu'il le soit à la verité: mais il se monstre tel, à cause qu'il est besoin que nous soyons estonnez, pour nous faire desplaire en nos pechez. Ainsi donc notons bien, que quand un homme sera ainsi tormenté, il faut qu'il ait la guerre sans fin, et s'il pense avoir quelque allegement il ne le trouvera pas. Et pourquoy? Car la main de Dieu est trop longue: nous n'en pourrons point eschapper, iusques à ce que nous soyons reconciliez avec luy. Voila ce qui doit estre entendu en ce passage. Or si Dieu nous donne quelque relasche, cognoissons qu'il supporte d'autant nostre infirmité. Et mesmes ceci nous doit bien servir d'une consolation singuliere: car combien que Dieu nous examine rudement et que nous soyons au bord du sepulchre: si est-ce qu'il nous donne encores quelque goust de sa bonté parmi, et que nous respirons. Il est ici dit, qu'il n'a point fait ceste grace à tous, mais qu'il en a persecuté d'aucuns en sorte qu'ils n'ont eu nul repos. Et que veut dire cela? Il ne parle point seulement des reprouvez, mais de ceux que Dieu avoit choisis, et desquels il avoit procuré et avancé le salut par ce moyen-là. Ainsi donc cognoissons que Dieu a regard à nostre foiblesse, quand il ne permet point que nous soyons trop durement affligez, mais qu'il nous donne seulement quelques petis coups, pource qu'il voit que nous sommes par trop debiles.

Au reste quand il dit, *Que l'homme reiette la viande, voire qu'il ne prend point goust à la viande appetissante*, et qu'il voudroit estre sorti de ce monde: c'est pour nous monstrer que quand nous sommes touchez du sentiment de l'ire de Dieu, et que nous l'apprehendons au vif, nous ne pouvons prendre goust à rien qui soit. Qu'est-ce donc qui nous donne saveur à tous les benefices que nous recevons en ce monde de la main de Dieu? C'est sa grace. Il est vray que les gens prophanes, comme tous contempteurs de Dieu, ceux qui sont confits en leurs pechez, et qui y sont abbrutis du tout, et qui n'ont plus de doleance, ceux-là prendront assez goust à toutes leurs delices, voire leurs delices

brutales: car ils n'apprehenderont point l'ire de Dieu: mais ceux qui sentent que Dieu leur est contraire, il faut qu'ils soyent desgoutez de tout ce qui est desirable de sa nature, et qu'ils en soyent faschez. Et pourquoy? Ils ne peuvent pas prendre mesmes plaisir à leur vie. Combien que ceste vie soit pleine de beaucoup de povretez, et qu'elle soit comme une mer de toutes miseres: si est-ce que nous la devons estimer precieuse d'autant que Dieu nous y a mis et nous y conserve, afin que nous l'y cognoissions nostre Createur et nostre Pere: comme defait nous sommes creez à ceste fin-la, et sommes maintenus en ceste vie caduque, afin que nous cognoissions que c'est Dieu qui nous y entretient, et sentions sa bonté paternelle quand il luy plaist d'avoir le soin de nous, et de nous gouverner. Ainsi donc nostre vie nous doit estre precieuse pour ce regard-la: mais quand Dieu se monstrera courroucé, il faut que nostre vie nous soit amere: car il est impossible qu'un homme sentant cela, ne desire d'estre abismé: comme il est dit, qu'ils diront aux montagnes, Couvrez nous. Voila où nous en sommes. Et pourtant apprenons de prendre goust en premier lieu à la bonté de nostre Dieu, afin que le reste des biens qu'il nous fait nous soit desirable, et que nous y prenions saveur. Or ie di Prendre goust en la bonté de Dieu: c'est que nous ne soyons point adonnez tellement aux choses de ce monde, que nous n'ayons le principal but pour dire, Or ça que nous cerchions d'obeir à nostre Dieu, et de nous ranger paisiblement sous sa main. Voila donc ce qu'il nous faut desirer. Avons-nous cela? Quand nous iouyrons des biens qu'il nous eslargist, soit en beuvant ou mangeant, et en tout le reste de nostre vie: que nous demandions de nous resiouir tellement que nous rapportions nostre ioye à cest usage de cognoistre la bonté paternelle de nostre Dieu: pour dire, Voici Dieu qui nous declare bien le soin qu'il a de nostre salut, puis qu'il veut mesmes pançer nos povres corps. Voici des charongnes, et Dieu encores en veut estre le nourricier. Voila donc comme il nous faut boire et manger en telle sorte, que nous pensions tousiours à la bonté de nostre Dieu.

Et au reste, quand nous serons degoustez de tout, et tellement saisis d'angoisse, que nostre vie mesme nous sera en haine: que nous cognoissions d'où cela procede. Et c'est que Dieu a caché son visage, et que nous ne sentons plus sa faveur paternelle, laquelle est pour donner goust et saveur à tous ses benefices. Et ainsi donc quand nous gemissons, et que nous sommes en perplexité et angoisse: que nous prions Dieu qu'il lui plaise nous faire sentir sa bonté qui nous est maintenant incognue. Et quand nous l'aurons sentie, que cela soit pour nous faire non seulement respirer, et nous mettre en repos: mais pour nous restaurer en sorte que nous ayons cueilli vigueur nouvelle, et que nous soyons comme en fleur d'aage (selon qu'il est ici dit consequemment) au lieu que nous estions du tout abbatus au paravant. Voila donc ce que nous avons à retenir.

En somme il est dit, Que la chair de l'homme s'esvanouira, qu'on ne dira plus qu'il est vivant. Or si ceci est, qu'il nous faille estre comme aneantis, et que Dieu nous deffigure: regardons de nous armer de patience, et que nous n'entrions point en dispute, encores que nous venions à ceste extremité-là. Et pourquoy? Car il est dit, que Dieu traitte ainsi ses esleus. Il n'est point question de ceux qu'il veut perdre et ruiner: mais de ceux qu'il a ordonnez à salut et qui sont en sa main, et lesquels il conduit: il veut toutes fois rendre ceux-là difformes, tellement qu'on les iugera estre du tout perdus. Puis qu'ainsi est, prions-le que si nous sommes semblables à trespassez, il tienne toutes fois nostre vie cachee en sa main. Or il en est bon besoin: car combien que tous ne soyent pas si durement affligez, comme il en est ici parlé par Eliu, et que Dieu use d'une telle rigueur là où il lui plaist: tant y a qu'en general si faut-il que nostre vie soit une espece et figure de mort, comme S. Paul en parle au troisieme des Colossiens (v. 3): et comme nous voyons que les arbres en hyver n'ont ne fleurs ne fueilles, ne vigueur aucune: mais que la vie en est retiree au dedans: aussi faut-il que nostre vie soit cachee en la main de Dieu. Et quand nous lui aurons fait cest honneur de la lui remettre, il nous fera sentir en la fin qu'il a esté bon gardien et fidele. Et pourtant s'il lui plaist de nous rendre tellement confus pour un peu de temps, que nous n'apperceviona nul signe de sa grace, qu'il semble que nous soyons du tout eslongnez de lui: et bien, que nous attendions encores, et que nous gemissions iusques à ce qu'il nous rende ceste vigueur de laquelle il est ici parlé. Or apres qu'Eliu a ainsi disputé des afflictions que Dieu envoye à ses fideles, et a monstré qu'il faut qu'ils soyent comme ruines devant que Dieu les restaure: il adiouste, Que quand Dieu leur veut faire sentir sa bonté et sa grace, il use de sa parole envers eux.

Voici donc le moyen par lequel Dieu vivifie ceux qui sont comme eslongnez: c'est qu'il leur envoye *un messager qui à grand' peine se trouvera entre mille:* et celui-là apporte *message de droiture:* il apporte le message, que Dieu iustifie le pecheur, et qu'il le reçoit et recueille en sa grace. Voila donc comme nous sommes restaurez, apres que nous estions comme trespassez. Or voici un beau passage et excellent, pour nous monstrer, que si Dieu nous

envoye message de sa bonté, que ses promesses nous soyent declarees, c'est autant comme s'il nous tendoit la main pour nous retirer du sepulchre. Que voulons-nous plus? Ainsi donc notons bien ce qui est ici dit, Que l'homme cueillira vertu nouvelle, quand il aura tesmoignage de la bonté de Dieu. Et comment? Car (comme desia nous avons dit) nostre Seigneur a donné ceste proprieté à son Evangile, qu'en oyant les promesses qui y sont contenues, nous nous esiouyssions en lui, estans asseurez qu'il nous y convie. Il est vrai que ceci est difficile aux hommes: car si nous avons à batailler contre toutes les tentations de nostre chair, le plus grand combat est contre l'infidelité: et sur tout quand nous sentons quelque chastiment de Dieu, alors nous sommes comme en tenebres, tellement que les tristesses nous esblouyssent les yeux. Et combien que les promesses de Dieu nous soyent mises au devant: si est-ce que nous ne les pouvons appliquer à nostre usage: il nous semble qu'il y a tousiours quelque entredeux, et que ce n'est point à nous que cela appartient. Voila où nous en sommes, et chacun le doit sentir par son experience propre. Et de fait Satan se vient là entrelacer. Il est vrai que nous ne nierons pas les promesses de Dieu: mais nous serons là comme en suspens, Et i'oi ceste promesse qui est si belle, elle doit ressusciter un monde. Mais quoi? Ie demeure tousiours languissant, pource que ie n'enten pas que cela doive estre approprié à moi. Ainsi donc d'autant mieux nous faut-il noter ce qui est ici dit, assavoir, que si Dieu nous envoye un homme qui nous certifie de sa bonté, c'est autant comme s'il nous tendoit la main, et qu'il nous dist, Me voici: iusques à maintenant ie vous ai tormenté, toutes fois si ç'a esté en grande rigueur, ie ne l'ai pas fait comme un iuge qui voulust punir vos mesfaits selon que vous l'avez merité: mais i'ai esté un medecin. Il est vrai que vous ne l'avez pas senti du premier coup, il a fallu que i'aye usé de bruslures, de cauteres, que i'aye sondé les os, que i'aye usé de remedes bien violents: mais tant y a que i'ai cependant procuré vostre salut: cognoissez donc en cela ma bonté.

Voila comme toutes fois et quantes que Dieu nous donnera le livre de l'Escriture saincte en main, et que nous trouverons là quelque promesse de sa misericorde, et qu'il nous envoyera un homme lequel nous soit tesmoin qu'il nous veut pardonner nos fautes: il nous faut resoudre, Quoi qu'il en soit, mon Dieu aura pitié de moi: et il le monstre de fait quand il m'envoye ce tesmoignage ici: et sur tout quand nous avons ce bien que l'Evangile nous est presché. Car nous savons quel est l'usage de la predication, c'est que nous soyons desliez en terre, afin d'estre desliez au ciel. C'est la principale fin pourquoi Dieu veut que sa parole nous soit administree: assavoir, Que puis que nous sommes tous captifs, detenus sous la damnation eternelle, ceux qui nous sont ordonnez Ministres de la parole de Dieu nous deslient, qu'ils nous remettent nos pechez c'est à dire qu'ils en soyent tesmoins pour nous certifier. Nous savons que c'est le propre office de Dieu de nous pardonner nos fautes: cela n'appartient point aux hommes: mais nostre Seigneur Iesus a voulu exprimer la vertu et efficace qui est en ceste predication, disant que là nos pechez nous sont pardonnez, voire par les hommes mortels. Et voila pourquoi notamment sainct Paul dit (2. Cor. 5, 18), que c'est l'ambassade de reconciliation qui nous est commise. Quand donc nous sommes en une Eglise Chrestienne, et que l'Evangile y est purement annoncé: cognoissons que Dieu a mis en garde les clefs du royaume des cieux, aux hommes qui portent ainsi sa parole. Et pourquoi? Afin que la porte de salut nous soit ouverte. Cognoissons qu'il leur a donné authorithé de rompre nos liens: comme il avoit esté predit au Prophete Isaie (61, 11), que Iesus Christ seroit envoyé pour annoncer delivrance aux povres captifs. Il n'a point fait cela seulement en sa personne ayant accompli ceste promesse: mais il le fait encores tous les iours par ses Ministres. Il est vrai que Iesus Christ nous a desliez de la servitude de peché, et de la damnation eternelle en laquelle nous estions de nature: mais si est-ce qu'il a commis ceste charge à tous Pasteurs d'Eglise. Voila donc ce que nous avons à retenir, quand ici Eliu nous monstre le moyen par lequel Dieu restaure ceux qu'il avoit mis iusques aux enfers, et qui estoyent comme abysmez: c'est qu'il leur donne un messager qui sera pour leur declarer la droiture.

Or notamment il parle *de droiture*, non pas que ceux qui nous doivent consoler, usent de flatteries, pour nous faire à croire que nous sommes iustes, et nous preschent nos vertus et nos merites. Nenni: mais la droiture dont il est ici parlé, c'est que Dieu se reconcilie avec nous. Et comment? D'autant qu'il ne nous impute plus nos pechez. Nous sommes donc droits, non pas en nous-mesmes, non pas de nos vertus: mais d'autant qu'il plaist à Dieu de nous pardonner. Et c'est un poinct que nous devons bien noter. Car quand le monde cerche ceste droiture, c'est pour apporter à Dieu des merites, et il imagine qu'encores qu'il ait failli, il lui pourra apporter quelque satisfaction. Voila l'usage commun, ou plustost l'abus auquel les hommes se trompent. Car s'ils sont tormentez de quelque angoisse, et qu'ils sentent la vengeance de Dieu: ils regardent, Et comment? Et n'ai-ie

point bien vescu? N'ai-ie pas servi à Dieu comme ie devoye? Et si i'ai commis quelque faute, n'y a-il pas encores quelque chose pour la recompenser? Et i'ai fait ceci et cela. Voila, di-ie, comme les hommes voudront tousiours mettre quelque barre à Dieu, afin qu'il n'ait point d'advantage sur eux. Ils cercheront donc leur droiture en leurs merites. Or Dieu use bien d'un style tout contraire, quand il nous veut donner une droiture par laquelle nous subsistions devant lui: c'est que cachant nos pechez il nous recognoist comme iustes, et nous advoue pour tels. Où est-ce donc que nostre droiture sera appuyee? C'est en la misericorde gratuite de nostre Dieu: d'autant qu'il efface nos pechez, et qu'il ne nous impute point nos offenses, apres qu'il a nettoyé nos macules par le sang de son Fils, apres qu'il nous a delivrez de damnation de mort par le payement que nostre Seigneur Iesus a fait en la croix. Voila la droiture qui nous est là annoncee par les messagers de Dieu, c'est quand nous sommes iustifiez. Et ce n'est point sans cause que l'Escriture saincte aussi use tousiours de ce mot de Iustifier. Il pourroit bien estre dit, que nous trouvons grace quand Dieu nous pardonne (comme aussi il en est souvent parlé) mais le sainct Esprit ne se contente point d'user de tels mots. Et pourquoi? Car cependant que nous sommes pecheurs, il faut que Dieu nous haysse: nous savons qu'il est la fontaine de iustice: et il n'y a point de convenance entre lui et l'iniquité. Nous sommes donc detestables à Dieu, et faut que nous soyons reiettez de lui, cependant que nous sommes pecheurs: bref, nous n'avons point accez à Dieu iusques à ce que nous soyons iustes et droits. Or maintenant comment le somme-nous? C'est d'autant que Dieu ne veut point avoir esgard à nos pechez, d'autant qu'il les ensevelist, d'autant qu'il les cache, et qu'il nous en purge. Voila donc nos pechez qui sont effacez en la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ, tellement que nous sommes reputez iustes, que Dieu ne trouve plus d'iniquité en nous, quand il nous accepte ainsi au nom de son Fils. C'est ceste droiture de laquelle il est parlé en ce passage.

Au reste, quand notamment il est dit, que ce messager qui nous resiouyt ainsi, est *un d'entre mille:* c'est pour nous faire priser d'avantage ce bien dont nous ne tenons gueres de conte, c'est assavoir le moyen de nostre reconciliation. Il est donc declaré, que ce n'est point chose vulgaire que ceci. On ne pourra pas tousiours rencontrer, que nous ayons un homme que Dieu nous envoye pour tesmoin de nostre salut, qui soit pour moyenner nostre reconciliation avec lui: pourtant ce n'est point une chose que nous devions ietter au pied. Et voila aussi pourquoi le Prophete Isaie dit (52, 7), Combien les pieds de ceux qui nous annoncent la paix sont desirables! Or par les Pieds le Prophete entend la venue et la presence: comme s'il disoit, Si le monde savoit quel bien c'est quand Dieu lui declare sa misericorde, il aimeroit et priseroit ceux qui lui annoncent l'Evangile: et cognoistroit que Dieu leur a commis un thresor qui surmonte tous les biens que nous pourrions souhaitter. S. Paul aussi alleguant ce passage (Rom. 10, 15), l'applique pour monstrer que c'est un don singulier de Dieu, quand l'Evangile nous est presché. Ne pensons pas donc que cela vienne des hommes: mais soyons tout asseurez et resolus que Dieu nous cerche, quand l'Evangile nous est presché. Il faut que Dieu bastisse cela, il faut qu'un tel bien procede de lui: pourtant si nous l'attribuons aux hommes, c'est une ingratitude trop grande.

Apprenons donc de ne point obscurcir la bonté de Dieu: et quand nous avons cest ordre d'Eglise, que nous avons les predications et tout le reste: sachons que c'est autant comme si Dieu nous venoit cercher pour nous amener à salut: et cognoissons cependant qu'il ne fait pas ceste grace et ce privilege à tous. Et defait voila les pays que nous prisons, et qui aussi selon le monde sont à priser plus que nous, lesquels toutes fois n'ont pas ce message de salut. Qu'on aille circuir par tout le monde, qu'on cerche toutes les nations les plus excellentes qui ayent esté le temps passé, qu'on aille cercher la Grece, où toutes les sciences du monde estoyent encloses, ce sembloit: qu'on aille en Italie, en France qui est maintenant en quelque estime, qu'on aille en Hespagne: et qu'y trouvera-on sinon toute desolation? Car là non seulement ceux qui devroyent estre messagers de salut sont du tout muets: mais qui pis est, on oit des chiens mastins abbayer pour blasphemer contre Dieu, on voit que les povres ames y sont menees à perdition, et que le diable chasse-là. Car de fait autant de prescheurs qui montent en chaire, ce sont autant de chiens pour courir, et pour accueillir, afin d'amener tout aux filets de Satan, et que les povres ames s'en aillent toutes à perdition. Or ici nous avons les promesses de Dieu qui nous sont annoncees, afin qu'elles nous conduisent à salut. Nous voyons donc que ce n'est point sans cause qu'il est dit, Qu'un messager fidele de la grace de Dieu est un d'entre mille, que c'est un benefice si rare que nous le devons bien priser. Car cela n'est point dit afin de nous faire priser les personnes: mais c'est pour mieux nous faire recevoir et avec plus grande reverence le bien qui nous est administré par eux: c'est assavoir la grace de Dieu, quand il lui plaist de nous retirer à soi, et nous testifier

son amour paternelle: nous monstrant que combien que nous soyons povres et miserables, qu'il n'y ait que mort et damnation en nous: toutes fois il ne nous y veut pas laisser, mais qu'il nous en veut delivrer par le moyen de nostre Seigneur Iesus Christ.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT VINGTSIXIEME SERMON,

QUI EST LE V. SUR LE XXXIII. CHAPITRE.

Ce sermon est encores sur les versets 23, 24, 25 et sur ce qui est ici adiousté.

26. *Il priera Dieu, et l'appaisera, et regardera sa face en triomphe, et sa iustice sera rendue à l'homme.*

Nous vismes hier, quand Dieu nous afflige, que par ce moyen il procure nostre salut, combien qu'il ne le semble pas. Vrai est que les meschans seront aussi bien affligez: mais ils ne se font qu'endurcir et despiter contre Dieu: et tant s'en faut que les afflictions leur profitent, que c'est pour descouvrir tant plus leur iniquité, et l'amener au comble. Mais quand Dieu visite ses esleus, il les matte et mortifie en telle sorte qu'ils tremblent devant sa maiesté, et sont confus, et sont là comme à demi trespassez, tellement qu'il n'y a plus d'espoir de vie quant à eux et quant au monde: il ne leur reste sinon que Dieu les regarde en pitié. Or Eliu expose le moyen par lequel Dieu fait profiter ses chastimens aux fideles, c'est assavoir quand il les console par sa bonté, et leur declare qu'il est prest de leur pardonner leurs pechez: car combien que les afflictions nous soyent profitables, et nous servent de medecines (comme il en fut hier traitté) cela neantmoins n'apparoist point que par l'issue. Or l'issue nous est ici demonstree, c'est que Dieu nous tend la main en nous certifiant qu'il nous veut estre propice, quoi qu'il en soit, encores qu'il nous ait durement traittez. Notons bien donc que la vie de nos ames consiste en la parole de Dieu, quand il lui plaist de nous rendre tesmoignage de sa misericorde et de sa bonté envers nous. Et afin que nous prisions ce bien-là comme il le merite, il est dit, Que celui qui nous est tesmoin de la remission de nos pechez, est *comme un entre mille*, qu'on ne trouvera point cela à l'aventure, c'est un thresor que Dieu reserve à ceux que bon lui semble. Cependant nous avons declaré que Dieu en promettant aux hommes qu'il leur pardonne leurs pechez: baille charge et commission aux Ministres de la parole de Dieu de les retirer de la mort: comme il est dit notamment, Que les clefs du royaume des cieux sont donnees à ceux qui preschent l'Evangile. Pourquoi? Pour pardonner les pechez: non point en leur authorité, mais afin que les povres pecheurs soyent tant mieux asseurez de leur salut, et qu'ils ne doutent point que Dieu ne les reçoive à merci: et desia en son nom on leur prononce qu'ils sont absous devant son siege iudicial.

Voila pourquoi notamment il est dit, *Que Dieu aura merci de l'homme*, quand il lui envoyera un bon docteur et fidele, et qu'il baillera ceste charge et office à ceux qu'il ordonne, de racheter et *delivrer* la povre creature qui estoit en perdition. Mais afin que tout soit mieux entendu, il y a ici trois poincts à observer. L'un c'est qu'Eliu nous monstre la cause et le fondement de la remission de nos pechez, c'est assavoir d'autant que Dieu nous est pitoyable, et que par sa bonté infinie il ne veut point que nous perissions. Voila un Item. Le second c'est, que l'office de ceux qui preschent l'Evangile est de retirer les povres ames de la mort, et de les delivrer. Le troisieme c'est, que cela ne se fait pas que Dieu n'en donne commission expresse: comme aussi il n'appartient pas à un homme mortel d'usurper une chose si haute, et qui est par dessus nostre faculté. Quant au premier donc, nous voyons que le sainct Esprit nous ramene ici à ceste source de la grace que nous obtenons de Dieu. Quand il nous pardonne nos pechez, pourquoi est-ce? Non pas que nous en soyons dignes, non pas que nous le puissions prevenir, que nous lui apportions rien pourquoi il doive estre esmeu envers nous: mais pource qu'il nous regarde en pitié. En somme le sainct Esprit attribue ici la remission de nos pechez à la pure bonté de Dieu et gratuite, d'autant que nous sommes miserables, qu'il n'y a en nous que perdition. Voila Dieu qui nous veut subvenir, et le fait non point pour rien qu'il trouve en nous sinon des miseres infinies, mais

sa bonté l'induit à cela. C'est donc un Item que nous devons bien noter, afin que quand nous venons à Dieu pour obtenir pardon, nous ne cuidions point l'appaiser par nos merites, ni estre en partie cause de la remission de nos pechez, mais regardions ce qui nous est ici dit, c'est assavoir, Quand Dieu aura pitié de nous, qu'alors il nous recevra à merci quant et quant. Et ainsi Eliu nous veut ici advertir, que Dieu ne nous fait pas tousiours sentir ceste bonté-là: voire combien qu'il nous porte amour, et qu'il vueille prouvoir à ce qu'il cognoist nous estre utile, si est-ce que nous n'en aurons point tousiours l'apprehension, mais tout cela nous est caché. Comme quand Dieu nous afflige, il est dit, qu'il nous tourne le dos, ou bien qu'il ne nous daigne pas regarder, ou bien que son visage nous est obscur, et que nous ne le pouvons pas contempler. Notons bien donc que les fideles par fois seront esperdus, et qu'ils cercheront Dieu sans le pouvoir trouver: non pas qu'il les ait mis en oubli, non pas qu'il les ait reiettez, mais d'autant qu'il ne veut pas pour lors leur faire sentir son amour.

Voila pourquoi notamment Eliu dit, Que Dieu nous est pitoyable quand il nous envoye tesmoignage par sa parole de la remission de nos pechez: non pas qu'il ne l'ait esté auparavant, mais d'autant que nous en avons alors certaine experience, et entrons comme en possession de sa bonté qui nous estoit pour un temps incognuë. Or il y a pour le second, que l'office de ceux qui preschent l'Evangile est de pardonner les pechez. Et c'est un article memorable, d'autant que sans cela nous sommes perdus et desesperez: il n'y a autre moyen pour nous donner esperance de salut, sinon que nos pechez nous soyent pardonnez devant Dieu, et que nous soyons absous: car c'est aussi (comme il a esté dit) la droiture par laquelle nous lui sommes aggreables. Cependant que nos pechez nous sont imputez, il faut que Dieu nous haysse. Et qu'est-ce que l'ire de Dieu sur nous, sinon un abysme de toute malediction? Au reste quand nous sommes reconciliez avec lui, la porte de paradis nous est ouverte, il nous recognoist pour ses enfans, l'heritage celeste nous est tout apresté. Et comment cela se peut il obtenir? C'est que nous ayons des bons docteurs et fideles qui nous annoncent l'Evangile: car voila à quoy Dieu pretend, assavoir de s'appointer envers nous comme S. Paul le declare, quand il exprime quel est le propre de l'Evangile, assavoir d'estre une ambassade d'appointement de Dieu avec les hommes: c'est que Iesus Christ qui ne savoit que c'est de peché, qui estoit l'agneau sans macule, s'est assuietti à la malediction de nos pechez, afin que nous soyons trouvez iustice de Dieu en luy: c'est à dire qu'apres nous estre plongez en son sang, et venus mettre sous ce sacrifice qu'il a offert, nous sommes tenus et reputez pour iustes, à cause que ce sacrifice-là a eu ceste vertu pour abolir toutes nos fautes et offenses. Voila ce qu'il nous faut ici observer.

Toutes fois et quantes donc que nous lisons en l'Escriture saincte ou bien que nous venons au sermon, quand quelque promesse de la bonté de Dieu nous est mise au devant: que nous sachions, Voici Dieu qui nous rend tesmoignage de son amour, afin que nous soyons delivrez de la mort en laquelle nous estions plongez. Et combien que nous n'oyons qu'un homme mortel qui parle, et que sa voix ne soit qu'un son qui s'espard et s'esvanouist en l'air: si faut-il que nous concluyons que Dieu besongnera par sa vertu en telle sorte, que ceste doctrine sera suffisante pour nous delivrer de la damnation en laquelle nous sommes, et de la servitude de peché: que nous sortirons des liens de Satan, que nous serons absous devant nostre Dieu, que ceste parole ne nous peut faillir, Tout ce que vous aurez deslié en terre, sera aussi bien deslié aux cieux. Et ainsi nous voyons de quelle importance est ce mot, quand il est dit, *Delivre le pecheur:* car c'est autant comme si la voix de Dieu resonnoit du ciel quand il donne charge expresse à ceux qui parlent à nous, qu'ils nous retirent des abysmes de mort pour entrer en paradis. Et defait saint Iaques parlant à des personnes privees dit (5, 20), Que celuy qui admoneste son frere, sauvera une ame qui estoit perduë. Si cela est en tous ceux qui reduisent au bon chemin les desbauchez: que sera-ce quand nous aurons ceste signature especiale, que nostre Seigneur Iesus a donné à sa parole, lors qu'elle nous est preschee par les Pasteurs de l'Eglise? c'est assavoir que leur office est de remettre et pardonner les pechez, comme desia nous avons allegué de S. Iean: et de lier et deslier, comme nous avons allegué de S. Matthieu. En somme nous voyons quelle est la vertu de l'Evangile, quand nous recevons par foy les promesses qui y sont contenues: que c'est autant comme si Dieu nous tendoit la main du ciel pour nous faire sortir des abysmes de mort.

Or notons cependant pour le troisieme article, que ceci ne se fait sinon d'autant que Dieu l'a ordonné. Et c'est pour distinguer l'Evangile d'avec les blasphemes du Pape: car le Pape dira bien que luy et sa Prestraille ont les clefs du royaume des cieux, qu'ils ont l'office de pardonner. Mais quelle commission ont-ils de tout cela? Car ils attachent la remission des pechez à leur confesse. Et où est-ce que iamais Dieu a declaré, qu'il se faille confesser de tous ses secrets en l'aureille d'un homme pour obtenir merci? Dieu declare que quand le pecheur gemira, il le regardera en pitié. Or voila un homme mortel qui presume d'imposer une loy, et de clorre la porte de paradis, sinon qu'on l'ob-

serve. Ne voila point usurper notoirement la puissance de Dieu? Apres, le Pape aura ses bulles, ses indulgences et pardons et choses semblables pour fonder la remission des pechez, il meslera aussi le sang des martyrs, comme s'il vouloit expressement deroguer à la vertu de la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ. Cependant il n'a nulle promesse de l'Evangile, il n'y a que des badinages, des ceremonies de sorciers, force croix sur le dos, et ceci et cela: bref, ce ne sont que singeries de Satan. Or au contraire il est dit, Que la remission des pechez ne peut estre sans message de Dieu, c'est à dire sans predication et doctrine. Le Pape quand il pardonne les pechez est muet, il n'apporte point un seul mot de la parole de Dieu, il n'a que ses charmes et sorcelleries comme il a esté dit. D'avantage il impose loix tyranniques pour pervertir le moyen que nostre Seigneur a ordonné: apres il oste mesmes la liberté à Dieu, et ne tient pas à luy qu'il ne l'empesche de recevoir les pecheurs à merci. Voila donc l'Eglise Papale, ceste synagogue diabolique qui est destituee de la remission des pechez, et par consequent elle est damnee, cependant qu'elle se tient aux traditions de cest Antechrist: car il est impossible qu'elle puisse estre reconciliee à Dieu. Mais au contraire nous disons que les pechez sont pardonnez aux hommes, d'autant qu'ils reçoivent le message de l'Evangile, et qu'il n'est point question ici de ceremonies que les hommes ont controuvé, et de loix qu'on aura inventé à plaisir: mais seulement que nous suivions l'ordre et la regle que nostre Seigneur Iesus a establi, luy qui a la remission de nos pechez en main. Il nous a donné le moyen comme il veut qu'elle soit faite, c'est que l'Evangile soit publié, qu'on le reçoive en certitude de foy. Quand donc nous aurons ceste simplicité-là, nous pourrons estre asseurez que ceste commission vient d'enhaut, et que les hommes n'entreprenent et n'usurpent rien ici de leur phantasie propre.

Voila ce que nous avons à observer sur ce mot, quand il est dit, *Dieu aura pitié de luy, et le delivrera.* Il faut donc que tout cela viene d'enhaut, et qu'il n'y ait que Dieu seul qui besongne ici en sa bonté gratuite: comme aussi il le proteste par son Prophete Isaie (43, 25), Ce suis-ie, ce suis-ie moy qui efface tes iniquitez Israel. Il faut donc qu'un tel benefice procede de luy: comme ce n'est point à la creature de nous le donner. Nous voyons maintenant quelle substance il y a en ce passage moyennant qu'il soit bien entendu.

Or il est dit quant et quant *Afin que son ame n'entre point en la fosse.* Desia nous avons veu ci dessus que les povres pecheurs sont prochains du sepulchre, les voilat respassez et comme aneantis du tout, cependant que Dieu les poursuit en sa rigueur: mais maintenant Eliu adiouste, Que Dieu nous envoyant ce message de la remission de nos pechez, previent ce mal-la que nous ne tombions au sepulchre, c'est à dire, que nous ne perissions: car il n'est point question ici seulement d'une mort temporelle, mais de la perditon où nous serions abysmez, n'estoit que Dieu anticipast, et nous en preservast par sa bonté infinie. Notons donc que cependant que nous sommes affligez, nous sommes couverts des tenebres de mort, et semble bien qu'il n'y a nulle issue: mais toutes fois durant ce temps-la Dieu nous soustient comme en cachette: et combien que nous n'appercevions pas que nous soyons appuyez sur luy si est-ce toutes fois qu'il nous fait ceste grace. Car sans que nous le cognoissions, il faut bien que Dieu y besongne, sans que nous le puissions apprehender. Et defait quand nous commençons par foy d'apprehender sa bonté, ce n'est pas qu'il nous faille là mettre le premier poinct de nostre salut: mais il faut monter plus haut, assavoir que devant que nous fussions nais il nous a choisis à soy, et que suivant cela il continue tousiours sa bonté envers nous. Ainsi donc notons que Dieu nous choisit par sa bonté, d'une façon secrete, et qui est incomprehensible à nostre sens naturel. Et puis, quand il luy plaist de nous manifester sa bonté, ce qu'il fait quand son Evangile nous est presché, alors il nous monstre qu'il veut que nous soyons delivrez du sepulchre. Nous appercevons donc nostre delivrance, et nostre salut, quand nous goustons les promesses de son Evangile, non pas que cela se face tout à un coup en perfection, mais Dieu nous en donne quelque petit goust, et de plus en plus il nous y conferme, iusques à ce que nous voyons la porte de paradis qui nous soit ouverte pleinement, et que nous soyons delivrez du sepulchre. Voila ce que nous avons à retenir sur ce mot.

Au reste quand Eliu dit, *Que Dieu a trouvé reconciliation:* notons qu'ici il nous veut encores mieux exprimer ce qu'il a touché n'agueres: c'est assavoir qu'il nous faut attribuer à la bonté gratuite de nostre Dieu l'appointement qu'il fait avec nous: et que c'est luy qui besongne, voire devant que nous puissions avoir une pensee ni affection d'approcher de luy. Car il faut qu'il nous cerche cependant que nous sommes esgarez, et que nous l'avons mis en oubli: selon ce qui est dit au Prophete Isaie (65, 1). Vray est qu'il nous est assez commandé que nous cerchions Dieu, et quand nous l'avons offensé, que nous retournions à luy. Mais quoy? Cela ne se peut faire sinon qu'il nous instruise là dedans, et qu'il nous touche au vif, en sorte que nous soyons contraints de nous desplaire en nos pechez. Et puis, qui est-ce qui nous donne

quelque esperance, et qui fait que nous recourons à Dieu pour y avoir nostre refuge? N'est-ce pas luy qui nous illumine en la foy? Ainsi donc ce n'est point sans cause qu'Eliu adiouste, Que Dieu a trouvé reconciliation. Et pourquoy? Quand il nous afflige, desia il nous prepare pour recevoir la grace qu'il nous veut faire: car cependant que nous sommes enflez d'orgueil, la bonté de Dieu n'a point d'entree en nous: cependant que nous sommes endurcis en nos pechez, nous repoussons ceste grace-là bien loin: cependant que nous sommes confits en nos ordures, il est certain que nous ne pouvons gouster que c'est de ceste reconciliation qui a esté faite par nostre Seigneur Iesus Christ. Il faut donc que Dieu besongne ici, et que l'ouvrage soit sien. Et comment est-ce qu'il y besongne? En premier lieu quand il nous amene à la cognoissance de nos pechez par tant de remords qu'il nous donne: comme il a esté dit cy dessus, qu'il nous envoye des effrois là dedans, comme s'il sonnoit une trompette pour nous adiourner devant son iugement.

Voila donc comme Dieu par inspirations secretes nous appelle à soy quand il voit que nous en sommes esgarez et distraits. Et puis, il nous ordonne gens qui nous admonnestent, qui nous redarguent. Et voila encores un grand bien, quand nous avons de bons docteurs et fideles, qui nous remonstrent nos pechez au vif, qui nous menacent de la perdition eternelle. Au reste, si cela ne suffit (comme nous voyons que nous sommes tant durs à l'esperon, qu'il faut que Dieu nous picque et nous poigne plus asprement) il adiouste des corrections de sa main, et il nous afflige. Et voila comme il nous faut faire profiter les corrections, afin que nous ne soyons point comme des enclumes pour repousser les coups. Mais encores c'est luy qui pour ce faire nous donne des coeurs de chair, et nous amollist ceste dureté qui est en nostre maudite nature. Et bien, Dieu a-il fait valoir ses corrections? Alors c'est le temps oportun de nous manifester sa misericorde, et nous la faire gouster. Ainsi donc nous voyons bien que c'est luy qui trouve reconciliation, que nous ne pouvons pas anticiper de nostre costé, et mesmes nous ne faisons que reculer de luy. Quand Dieu nous instruit, où en sommes-nous? Et s'il nous laisse là, ne sommes-nous pas comme enyvrez en nos cupiditez sans iamais penser à luy? Mais encores qu'il nous envoye des bonnes remonstrances, et que nous soyons convaincus de nostre mal: si est-ce que nous taschons d'ensevelir le tout, afin qu'on n'en voye rien. Les autres grinceront les dents et se despiteront quand on leur remonstre leurs iniquitez, tellement que tant s'en faut qu'ils puissent souffrir cela, qu'il n'est question que de mordre et de regimber. Les autres seront comme insensibles: il y aura une telle stupidité, que pour tout ce qu'on leur dira il n'y a point d'amendement. Il faut donc que nostre Seigneur besongne en cest endroit ici; et puis, quand il nous aura affligez iusques au bout, si est-ce qu'il n'y aura point encores une droite obeissance en nous: et mesmes quand nous serons confus, encores pourrons nous estre comme povres phrenetiques: ainsi que nous voyons qu'il en est advenu et à Cain et à Iudas. Voila quelle seroit nostre condition, si Dieu n'y besongnoit. Et pourtant si nous n'avions ce message de salut, que deviendrions-nous? Encores que nous fussions bien dontez, et que nous ne fissions que souspirer et gemir: si est-ce qu'il n'y auroit que desespoir en nous.

Ainsi donc il faut que ce temps agreable vienne, comme il en est parlé au Prophete Isaie en un autre lieu, Voici le temps agreable, voici les iours de salut. Et pourquoy appelle-il le temps de salut, agreable? Pource que Dieu l'a choisi par sa pure bonté. Et voila pourquoy aussi il est dit en l'autre passage d'Isaie, Consolez, consolez mon peuple, dira le Seigneur. Si est-ce que c'est à luy à faire, de nous consoler en nos afflictions: ou autrement nous serons engloutis en tristesse. Et pourtant il adiouste qu'il se repent tant et plus d'avoir affligé les siens, et que le temps est venu de les resiouir. En quoy nous voyons une declaration plus certaine de ce qui est ici touché en bref, c'est assavoir que c'est le propre office de Dieu de trouver reconciliation. Mais tant y a que Dieu le veut faire par ses Ministres. Et ainsi toutes fois et quantes que les promesses de l'Evangile nous sont offertes, où Dieu nous appelle à soy, et nous monstre qu'il nous est propice au nom de nostre Seigneur Iesus Christ, et qu'il nous fait ceste grace que nous goustons une telle bonté, et que nous sommes certains qu'il est prest de nous recevoir à merci: cognoissons que voila le temps oportun qu'il a ordonné de nostre salut. Humilions-nous donc, sachans que nous ne l'avons point prevenu, mais que c'est luy qui nous a cerché. Et cependant ne defaillons point à une telle occasion: comme aussi S. Paul alleguant ce passage que i'ay touché d'Isaie, nous monstre que nous devons estre prests à venir quand nostre Seigneur nous exhorte: et qu'il ne faut point que nous attendions du iour au lendemain quand la reconciliation est trouvee et se presente à nous.

Or sur cela Eliu conclud, Que *l'homme* estant ainsi consolé par le message que Dieu lui envoye *raieunist, qu'il est restauré, que sa chair devient plus fresche que d'un enfant.* En quoi il monstre le vrai moyen de nous resiouir, c'est assavoir non pas d'oublier Dieu, et de cercher des vanitez frivoles

pour nous enyvrer, mais que nous soyons certifiez de la bonté de Dieu. Et c'est encores un article que nous devons bien noter. Nous voyons comme les hommes taschent de se resiouir, c'est assavoir en oubliant Dieu: car il leur semble que c'est melancholie que d'y penser. Et defait, combien y en a-il qui se diront assez Chrestiens, et toutes fois quand ils se veulent resiouir il faut qu'ils chassent toute pensee de Dieu, et de la vie eternelle: et non seulement cela, mais qu'ils despitent Dieu comme de propos deliberé. Et pourquoi? Ils ne se peuvent resiouir qu'en mal-faisant. Voyans donc le naturel des hommes estre tel, et que nous serions entachez de la mesme maladie, regardons à nous: et pensons bien que nostre ioye ne sera point benite d'enhaut, sinon que nous soyons certifiez de la remission de nos pechez. Si donc nous avons Dieu propice afin de le pouvoir invoquer (comme Eliu adioustera tantost) voila où consiste nostre vraye ioye, et que Dieu approuve, et qui est permanente, et nous conduira à salut. Mais cependant que nous ne savons comment c'est que nous en sommes avec Dieu, et que nous ne cerchons point d'estre reconciliez avec luy, et que nous demeurons là croupissans en nos ordures: d'autant plus que nous desirons à nous esiouir, c'est pour enflammer la vengeance de Dieu contre nous: c'est pour augmenter tousiours le feu de son ire: c'est pour nous plonger d'autant plus profond aux abysmes. Voici donc une chose plus qu'utile, quand il nous est monstré que pour estre restaurez, il faut que nous ayons certitude que Dieu nous est propice. Et voila pourquoy aussi l'Escriture saincte nous ramene tousiours là, quand il est question de nous donner ioye et de nous esiouir, qu'elle nous propose la grace de Dieu, Voici vostre Dieu qui vous est propice, esiouissez-vous: voici vostre Redempteur qui vous cerche pour vous conioindre et unir à Dieu son Pere, resiouissez-vous, soyez paisibles, ayez repos en vos consciences. Par cela nous sommes admonestez, qu'il faut que nous soyons en trouble et inquietude, cependant que nous ne savons où nous en sommes avec Dieu. Il est vray que les meschans cercheront assez de s'esiouir, et defait ils s'esgayent (comme on voit) en despitant Dieu: mais quoi qu'il en soit, si est-ce que Dieu leur envoye des pointures qui les tormentent tellement, qu'ils sont là enserrez, et s'ils sautent, c'est à la façon qui est dite en Moyse, que neantmoins tousiours le peché est à la porte, qu'il tient là bon comme un chien qui attend son homme. Voila donc les meschans qui se pourront esgarer: mais tant y a qu'ils ne peuvent sortir qu'ils ne soyent rongez en leur conscience, et faut que Dieu les tiene là enserrez. D'autant plus donc devons nous penser à ceste doctrine, c'est assavoir de ne tourner point le dos à Dieu, de n'ensevelir point nos pechez, quand il est question d'avoir paix: mais que nous ayons tousiours quelque promesse de Dieu qui nous console. Et quand nous voyons que Dieu nous convie à salut, ô esiouissons nous sur cela: car lors nos ioyes seront benites, et moyennant que nous ayons ce goust-la que Dieu nous est Pere, c'est pour sanctifier toutes nos ioyes: mais aussi sans cela il faut que nous deffaillions du tout, il n'y a nul moyen pour nous resiouir. Voila pour un Item.

Or pour le second, nous avons aussi à observer que la seule grace de Dieu nous doit bien suffire, encores que nous ayons beaucoup de tristesses meslees, comme Dieu nous voudra exercer. Car il ne nous envoyera point une pleine ioye, tellement que nous puissions rire à pleine bouche, comme on dit. Tant y a qu'il nous faut contenter de ceste certitude que nous avons qu'il nous est Pere, et que nous trouverons merci envers luy. Quand donc nous avons ce privilege de pouvoir invoquer nostre Dieu, estans asseurez que la porte nous est ouverte, et que nous y aurons bon accez au nom de nostre Seigneur Iesus Christ: quand, di-ie, nous avons ceste hardiesse-la, non point de nostre temerité, mais pource qu'il a bien daigné ouvrir sa bouche sacree pour nous rendre tesmoignage de son amour (ce qu'il fait quand son Evangile est publié) cognoissons que c'est où il nous faut arrester du tout, encores que nous ayons des tristesses, des fascheries. Il nous faut passer outre, et surmonter tout cela, pour nous glorifier en nos miseres et tribulations, puis que cest amour de Dieu est imprimé en nos coeurs par son sainct Esprit: c'est assavoir que Dieu nous veut estre Pere et Sauveur, et qu'il nous l'a monstré non seulement de parole, mais aussi par effect en la personne de son Fils unique: lequel il n'a point espargné, mais l'a exposé à la mort pour nous. Voila donc ce que nous avons à noter quand il est ici dit, Que l'homme cueillera vigueur nouvelle, qu'il sera restauré, que sa chair viendra fresche comme en son enfance. Car c'est pour declarer, que combien que nous sentions tous les maux du monde (comme il est certain qu'en passant par ceste vie caduque, il faut que nous ayons beaucoup de povretez) toutes fois si ne laisserons nous pas d'avoir une ioye qui surmonte, et est victorieuse par dessus tout, quand nostre Seigneur nous console en sa bonté. Et c'est ce que dit S. Paul (Philip. 4, 7), Que la paix de Dieu qui surmonte tout sens humain obtiene la victoire en vos coeurs. Quand il parle de ceste paix de Dieu, il entend la resiouissance qui nous est donnee par la remission de nos pechez. Et au reste il dit, que ceste paix-la surmonte tout sens humain: et puis il adiouste, qu'il faut qu'elle obtiene

la victoire et la palme en nos coeurs. Or il signifie que vivans en ce monde nous aurons beaucoup de troubles et de fascheries, que mesmes nous serons environnez de la mort à chacun coup: mais si faut-il que ceste paix de Dieu viene au dessus, et qu'en combatant nous soyons victorieux. Et de fait quand nous voyons que nostre Seigneur nous esclaire, cela nous doit suffire: comme il en est parlé au Pseaume quatrieme (v. 7), que toute l'abondance du monde ne resiouira point tant ceux qui sont charnels, et qui desirent les choses d'icy bas, lesquels s'esgayent s'ils ont bonne annee, et qu'ils ayent à boire et à manger à force. Vray est que les voila bien esiouis: mais si Dieu fait luire sa face sur nous, il faut que nostre ioye surmonte tout ce que les mondains ont accoustumé de desirer.

Or quand Eliu a ainsi parlé, il adiouste quant et quant, *L'homme priera Dieu, et l'appaisera*, ou le trouvera favorable. Voici encores un article qui emporte beaucoup: pource que sans ceste invocation du nom de Dieu, nous ne cognoissons point droitement le fruict de ceste ioye de laquelle il est ici parlé. Car en quoy est-ce que consiste tout nostre bien? C'est quand nous pouvons venir hardiment à Dieu, et avec ceste liberté que nous pouvons nous reposer comme en son giron quand nous sommes affligez, que nous savons qu'il nous veut estre propice selon qu'il nous l'a promis. Voila, di-ie, le souverain bien des hommes cependant qu'ils vivent ici bas: car defait l'oraison est pour nous approcher de Dieu. Il nous faut cheminer ici par foy, et Dieu nous est absent quant à la veuë: et combien qu'il habite en nous par sa vertu, et qu'il nous face sentir sa grace: tant y a que maintenant nous sommes eslongnez de luy quant à l'apparence. Mais en le priant nous montons au ciel, nous venons nous presenter devant sa maiesté, bref nous sommes conioints à luy. Voila donc un lien de privauté qui est entre Dieu et les hommes, en ceste liberté qu'il nous donne de l'invoquer. Or tant y a que nous ne le pouvons prier comme il appartient, sinon que nous ayons cognu sa bonté: comme il est dit au Pseaume cinquieme (v. 8), I'adoreray en ton temple, Seigneur, en la multitude de ta bonté. Iusques à tant donc que nostre Dieu nous ait certifiez qu'il nous est Pere, il n'est point possible que nous osions venir à luy: nostre bouche sera close, nostre coeur sera enserré: bref, nous serons du tout privez et exclus de ce privilege de l'invoquer. Et voila pourquoy il est dit, Que nous avons le sainct Esprit qui nous signe nostre adoption, afin que nous puissions crier Abba, Pere, estans certains qu'il nous veut exaucer. Et en un autre lieu sainct Paul dit, que par Iesus Christ nous avons la foy en Dieu, et que ceste foy engendre confiance, afin qu'en toute hardiesse nous venions devant le throne de Dieu pour le prier.

Voila donc ce qui nous est ici monstré, que quand l'homme aura esté ainsi resioui par les promesses de l'Evangile, quant et quant il invoquera Dieu, et le trouvera propice. Et ainsi notons en premier lieu, que toutes les prieres que les hommes font sans avoir gousté la bonté de Dieu, ce n'est que pure feintise, et mesmes cela n'est qu'abomination. Vray est que nous ne pouvons pas estre asseurez comme il seroit requis, et combien que nous prions Dieu nous n'avons point une foy parfaite: mais ie di que si nous n'avons ceste resolution en nous, d'aller à Dieu comme à nostre Pere, d'autant qu'il nous y convie, d'autant que nous sommes fondez sur ses promesses: en le priant nous ne faisons que polluer son nom, et toutes nos oraisons nous seront converties en peché. Et par cela voit-on combien la condition des Papistes est maudite et miserable. Et nous y devons bien penser, afin de gemir voyans leur perdition, et de magnifier tant plus la bonté de Dieu, de ce qu'il nous a retirez d'un tel abysme. Les Papistes cuideront prier Dieu assez devotement: voire, mais cependant ils auront ceste maxime qu'il faut estre incertain de la grace de Dieu: et mesmes il n'est point question de gouster ses promesses, mais ils y vont tout à l'aventure. Et voila pourquoy ils font tant de circuits, pourquoy ils cerchent tant de patrons et d'advocats, pourquoy ils inventent tant de moyens d'aller à Dieu: car ils ne luy font pas cest honneur de se ranger à sa parole, et d'y adiouster pleine foy. Ainsi donc voila les Papistes qui sont tousiours en doute, et mesmes ils veulent douter. Et ainsi tant s'en faut qu'ils ayent ce privilege d'invoquer Dieu pour estre exaucez, que plustost ils seront tousiours reboutez: car comme dit S. Iaques (1, 7), quand un homme viendra en doute pour requerir Dieu, il ne faut pas qu'il pense iamais rien obtenir. Et pourquoy? Car il faut que nos oraisons soyent fondees en la parole de Dieu. Et pourtant nous voyons que ce n'est point sans cause qu'Eliu dit ici, que l'homme estant ainsi resioui priera Dieu.

Or maintenant notons, que nous ne pourrons iamais estre disposez à prier, iusques à ce que nous ayons cognu que Dieu nous appelle. Il y a une raison generale qu'il nous faut tenir, suivant ce qui est dit au Prophete (Osee 2, 23), Ie diray, vous estes mon peuple, et vous me respondrez, Tu es nostre Dieu. Il faut donc que Dieu commence et qu'il entonne: si nous voulons estre asseurez de nostre salut, il n'y aura point une bonne melodie, sinon que Dieu ait entonné, c'est à dire que par sa promesse il nous ait donné la hardiesse de le

pouvoir reclamer comme nostre Dieu. Et ainsi toutes fois et quantes que nous avons à prier, que nous commencions par les promesses qui sont contenues en l'Escriture saincte: cognoissons que Dieu nous appelle à soy, qu'il nous promet de nous exaucer, que nous pouvons hardiment aller à luy. Voire, mais que nous ne laissions pas cependant de cheminer en crainte, cognoissans que nous avons à nous presenter devant la maiesté de nostre Dieu. Que cela, di-ie, nous induise à humilité et reverence, comme il est dit en ce passage que ie vien d'alleguer du Pseaume cinquieme, I'entreray en ton temple Seigneur, et t'adoreray là en crainte. Ainsi donc cognoissans la maiesté de nostre Dieu, que nous craignions, abaissons-nous, et nous submettons à luy en toute humilité. Et toutes fois que nous ne laissions pas tousiours de prendre courage et nous enhardir. Et pourquoy? D'autant qu'il a pleu à ce bon Dieu de nous appeller à soy, et nous promettre que ce ne sera point en vain quand nous viendrons à luy. Voila donc ce que nous avons à noter, Que combien que nous ayons conceu une certitude de la bonté de Dieu, et que nous soyons tout asseurez qu'il nous recevra: toutes fois nous ne laissions pas de nous abaisser en toute humilité devant luy, sachans que nous le trouverons tousiours Pere pitoyable et propice envers nous, quand nous le cercherons tenans le droit chemin tel qu'il nous le monstre.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT ET VINGTSEPTIEME SERMON,

QUI EST LE VI. SUR LE XXXIII. CHAPITRE.

26. *Il priera Dieu, lequel luy sera propice: il verra sa face en ioye: il rendra à l'homme (ou retournera) sa iustice.* 27. *Il regardera les hommes, et dira, I'ay peché, ie me suis destourné du bien, et ne m'a point profité.* 28. *Il a racheté mon ame, afin qu'elle ne descendist au sepulchre, et ma vie afin qu'elle vist clarté.*

Suivant ce qui fut dit hier, ici Eliu nous monstre que quand les hommes sont reconciliez avec Dieu, ils le peuvent invoquer d'une conscience paisible et du tout asseuree. Et c'est le vray fruict de la foy, d'avoir un tel repos que nous sachions que Dieu nous aime, et que nous puissions avoir nostre refuge à luy: car sans cela aussi nostre condition est du tout maudite. Et defait encores que nous ayons tous les biens du monde, nous ne serons point asseurez d'en iouir une minute de temps, sinon que Dieu nous maintiene en la possession d'iceux. D'avantage prenons le cas qu'un homme deust estre à son aise et à son plaisir tout le temps de sa vie: si est-ce que toutes les graces de Dieu luy seront converties en damnation et ruine, sinon qu'il en use purement, et soit asseuré de ceste amour paternelle de Dieu. Nous voyons donc, que si nous ne pouvons invoquer Dieu avec telle certitude que nous serons exaucez de luy, et que nos prieres luy seront agreables, c'est pitié de nostre vie. D'autant plus donc nous faut-il bien observer l'ordre qui est ici monstré par le sainct Esprit: c'est que quand Dieu nous aura certifiez de sa bonté envers nous, ayans cognu qu'en cela il nous est propice, qu'il nous veut pardonner nos pechez, alors nous le pouvons requerir, et nous presenter hardiment devant sa face.

Et voila pourquoy il est adiousté au texte, *Que Dieu luy monstrera sa face, et que sa iustice retournera vers luy* par ce moyen: ou bien que *l'homme verra la face de Dieu.* Et il ne nous faut point beaucoup arrester au mot, veu que le sens est tout clair. C'est donc autant comme s'il estoit dit, que les hommes, cependant qu'ils sont redarguez en leur conscience, ne peuvent penser à Dieu qu'avec toute frayeur, et qu'ils voudroyent bien iamais ne sentir rien que soit de luy, et qu'on ne leur en parlast plus, qu'on ne leur en fist aucune mention. Et nous voyons defait que les pecheurs, cependant qu'ils sont endormis en leur mal, ne demandent qu'à mettre Dieu en oubli, et quand on en fait memoire, ce leur est un torment insupportable, comme si un malfaicteur estoit amené devant son iuge. Voila donc comme les povres creatures, cependant qu'elles sont ensevelies en leurs pechez, ne peuvent regarder Dieu qu'avec angoisse. Mais quand nous avons tesmoignage de la remission de nos pechez, alors nous venons hardiment à Dieu, nous pensons à luy, nous en oyons volontiers parler, et mesmes nous contemplons sa face

avec ioye. Et c'est ce que sainct Paul dit, que nous trouvons paix envers Dieu quand nous sommes iustifiez par foy. Or par ce mot il signifie, que les meschans ne reposent point, sinon quand ils sont assoupis, ou plustost eslourdis en sorte qu'ils ne regardent point à Dieu. Voila comme les gens prophanes, et ceux qui ne demandent qu'à se nourrir en leurs vices taschent d'oublier Dieu, et là dessus ils se reposent: mais quand Dieu se ramentoit, ils sont esveillez, voire pour estre tormentez. Au contraire si nous sommes certifiez que Dieu nous reçoit à merci (comme la foy nous en est un bon tesmoignage et seur) nous allons hardiment à Dieu, et avons paix avec luy: et d'autant plus que nous approchons de sa maiesté, d'autant plus avons-nous de confiance de nostre salut, voyans qu'il ne demande sinon de nous estre Pere, comme il l'a monstré defait.

Or le propos qui fut hier tenu nous est encores confermé derechef, quand il est dit, *que la iustice sera rendue à l'homme.* Eliu avoit dit ci devant, Que si une povre creature est en affliction, qu'elle sente l'ire de Dieu et sa vengeance, il n'y a moyen de la resiouir, et mesmes de luy restituer la vie, sinon que l'Evangile soit presché, que Dieu envoye gens qui annoncent purement sa parole, par laquelle le povre pecheur quand il seroit abysmé, cognoisse que la porte de paradis luy est ouverte. Eliu en traittant cela disoit, que celuy qui annonce l'Evangile declarera à celuy qui est ainsi traitté, sa droiture. Et quelle est ceste droiture? Nous avons declaré que ce n'est pas que les hommes en eux-mesmes soyent droits, ne qu'ils puissent consister devant Dieu: mais ceste droiture est quand Dieu ensevelist leurs fautes, et ne les leur impute point, d'autant qu'il les en nettoye par sa bonté gratuite: car le sang de Iesus Christ est le lavement spirituel de nos ames, voire quand elles sont arrousees par le sainct Esprit ainsi que sainct Pierre le monstre (1. Pier. 1, 2). Voila aussi comme ce passage ici doit estre entendu, que la iustice est rendue à l'homme, ou qu'elle reviendra vers luy. Car cependant que Dieu nous poursuit comme iuge, et nous adiourne pour rendre conte, nous sommes accablez de nos offenses: il ne faut point d'autre procez, ne tesmoins contre nous. Mais quand Dieu nous rappelle à soy, et nous monstre qu'il y a un bon remede pour estre delivrez de l'obligation de mort en laquelle nous sommes, c'est de mettre toute nostre fiance en la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ, et recevoir et embrasser les promesses de salut qui nous sont donnees: voila comme nostre iustice retourne vers nous, laquelle auparavant en estoit eslongnee, et de laquelle nous estions du tout desnuez. Ainsi donc, apprenons de ne plus nourrir nos pechez en nostre sein: car nous ne gaignerons rien voulans mettre des emplastres pour couvrir nos vices: la puantise s'augmentera tant plus: il faudra que nous en crevions en la fin, et que nous soyons du tout infectez. Il n'est point donc question de nous flatter, et cercher de vains subterfuges, mais venons droit à Dieu, souffrons d'estre redarguez par luy. Et quand nous aurons quelques remords de conscience, que nous recevions cela pour nous humilier, pour nous desplaire en nos iniquitez: si nous avons mal profité aux admonitions que Dieu nous aura envoyé, pour le moins ne soyons point incorrigibles quand il nous chastiera: et quand nous serons batus de ses verges, que nous en soyons tellement abbatus en nous, qu'il ne nous reste sinon de cercher sa pure misericorde, voyans que nous sommes du tout abysmez, s'il ne nous subvient. Voila donc comme il nous en faut faire. Et par ce moyen ne doutons point que la iustice ne nous soit rendue: comme il est dit par le Prophete Isaie (1, 18), que quand nous serions tout sanglans en nos pechez, que mesmes la teinture seroit confite en nous, Dieu nous blanchira comme neige, moyennant que nous retournions à luy en pureté de coeur. Et là dessus ne pensons point que Dieu nous pardonne nos pechez pour nous laisser comme endormis: mais c'est afin que nous le requerions, et que nous facions valoir ce privilege qu'il nous donne, c'est d'avoir la hardiesse de l'invoquer comme nostre Pere, et d'estre asseurez qu'il nous exaucera.

Or Eliu ayant ainsi parlé adiouste, *Il regardera aux hommes, et dira, I'ay peché, ie me suis destourné du bien, et il ne m'a rien profité: il a delivré mon ame de la fosse.* Ce passage est exposé par aucuns, comme si Eliu parloit de Dieu, disant qu'il regarde ainsi les hommes: et si quelqu'un dit, I'ay failli, qu'alors Dieu delivre son ame de la fosse, et luy rend la clarté de vie, au lieu qu'il estoit aux tenebres de mort. Mais pource qu'il y a de mot à mot, *Il regardera les hommes, et dira, I'ay failli, ie me suis destourné du bien, et ne m'a rien servi,* ou cela ne m'a pas esté equitable ou convenable: on voit et peut-on facilement recueillir qu'Eliu continue son propos, monstrant que ceux qui auront esté ainsi humiliez iusques à sentir leurs fautes, iusques à estre au bord du sepulchre: quand Dieu leur fait ceste grace de les rappeller, et qu'il leur donne esperance de vie, et mesmes qu'il resiouist leurs coeurs afin qu'ils le puissent invoquer en vraye certitude de foy, puis apres se convertissent aux hommes, et leur declarent leurs povretez, afin de magnifier la bonté infinie de Dieu, laquelle ils ont sentie. Et c'est le second fruict de la remission des pechez, Que quand le povre pecheur cognoist que Dieu ne l'a point du tout reietté, mais

qu'encores il luy donne ouverture et accez pour venir à luy: tout ainsi qu'il s'appuye là dessus pour invoquer Dieu, et qu'alors il fait valoir le fruict de la foy, aussi il faut qu'il confesse ceste bonté de Dieu envers les hommes, et qu'il n'ait point honte aussi de monstrer la povreté en laquelle il estoit, iusques à ce que Dieu l'en ait delivré par sa misericorde. Bref, tout ainsi qu'apres que Dieu nous a envoyé les promesses de son Evangile, nous avons à le recognoistre et requerir: aussi faut-il que nous gemissions devant les hommes. Car ce n'est point assez qu'un chacun en son privé prie Dieu: mais il faut que sa gloire soit magnifiee par nous, et qu'un chacun s'employe à inciter ses prochains, et que nous soyons ainsi edifiez les uns par les autres: et que celuy qui aura experimenté combien Dieu est bon et pitoyable, le monstre aux autres, et qu'on y prene exemple: et quand nous aurons un tel accord entre nous, qu'aussi nous preschions les louanges de Dieu par ensemble: comme chacun est tenu et obligé à luy, et n'y a homme mortel qui ne puisse bien confesser à bon droit, que Dieu l'a retiré cent fois du sepulchre, et l'a vivifié. Voila donc en somme l'intention d'Eliu. Or pour mieux faire nostre profit de ce passage, notons qu'il nous faut tousiours entrer en nous-mesmes, et puis aller à Dieu, et puis venir à nos prochains. Voila donc trois choses qui sont à observer, et c'est un ordre que nous devons bien tenir.

Le premier c'est, que les hommes examinent bien leurs consciences, et qu'ils regardent à toute leur vie. Et pourquoy? Pour estre confus en toutes leurs iniquitez: car iusques à tant que nous ayons bien apperceu que nous sommes plus que miserables, comment aurons-nous nostre recours à Dieu? Nous ne serons point esmeus pour le requerir et luy demander pardon. Ainsi donc il est besoin de commencer par ce bout que i'ay dit, c'est assavoir de sentir nos fautes combien elles sont grieves, de sentir aussi et apprehender l'ire de Dieu, afin que nous soyons comme esperdus, que nous voyons les enfers comme ouverts pour nous engloutir, que nous soyons tout estonnez pour demander, Helas! qu'est-il de faire? Que nous n'ayons nul repos en nous-mesmes, mais que languissans pour nos miseres nous venions d'un zele ardant cercher le Seigneur. Voila donc le premier degré par où il nous faut monter.

Or le second est, que nous venions à Dieu, et que voyans qu'il n'attend pas que nous le cerchions, mais que par sa bonté infinie il nous previent: voire d'autant qu'il nous inspire, afin que nous le requerions, et que nous ayons nostre refuge à sa misericorde, que nous venions là: quand donc nous avons quelque promesse de sa bonté qui nous est mise au devant, voyans qu'il cerche les pecheurs pour les ramener de mort à vie, que nous prenions ces promesses-la, et que nous les appliquions à nostre usage: Et bien, mon Dieu, tu declares que tu veux recevoir les povres pecheurs à merci: m'en voici l'un, et mesmes ie suis tant esperdu que ie ne say plus que faire. Ie ne doute point donc Seigneur, que tu ne me faces sentir ta grace et bonté. Ainsi Seigneur, ie m'arresteray là: et combien qu'il y ait beaucoup de troubles et de fascheries qui m'environnent, et qui seroyent pour me destourner de toy: si est-ce Seigneur que ie m'arresteray à tes promesses, et là dessus ie t'invoqueray, sachant que tu me fortifieras contre toutes les tentations de Satan. Voila donc comme il nous en faut faire.

Il y a pour le troisieme, la conclusion dont Eliu parle ici: c'est que nous declarions à nos prochains la bonté de Dieu, entant que besoin est pour les edifier: et qu'il soit aussi loué d'un commun accord, et que tous confessent qu'il n'y a salut qu'en sa misericorde, et que nous sommes tous damnez, sinon que nous ayons ce seul remede de la bonté de nostre Dieu. Voila, di-ie, les trois degrez qu'il nous faut tenir. Or i'ay dit qu'il nous faut commencer par nous-mesmes. Et pourquoy? Nous en verrons beaucoup qui prescheront à pleine bouche les louanges de Dieu: mais ils ne les ont pas bien meditees en leur coeur. Il y en a qui pensent s'estre acquittez, quand ils se feront bien ouir, O mon Dieu aye pitié de moy, ô i'estoye ceci, i'avoye fait cela. Il est vray qu'encores telles gens auront quelque sentiment en eux, et ne parlent point du tout par hypocrisie: mais si est-ce qu'il y a du vent beaucoup, et qu'ils auront la bouche plus large que le coeur. Car à grand' peine auront-ils gousté la misericorde de Dieu: et ils voudront qu'on pense qu'ils l'ont sentie iusques au bout, et qu'ils en sont tout pleins et rassasiez. Or il y a de la vanité et de l'ambition en telles gens, quand ils eslargissent ainsi leur bouche pour bien parler, et que cependant ils n'ont point medité comme il appartient la grace de Dieu pour la sentir, afin qu'elle fust bien imprimee en leur conscience, et qu'ils en fussent vrayement nourris. Voila pourquoi i'ai dit, que devant que parler il faut que nous ayons bien apprehendé ce que nous avons veu par ci devant: c'est assavoir que nous ayons bien enquis sur nos pechez, que nous ayons esté diligens à cognoistre combien nous sommes miserables, et que nous soyons venus iusques là d'estre comme engloutis aux abismes d'enfer. Et puis apres, qu'estans ainsi confus, nous embrassions les promesses de Dieu pour en avoir un tel sentiment et si vif, que nous le puissions invoquer en pleine confiance. Il est vray que cela ne sera

point en perfection: mais tant y a qu'il nous y faut venir, il nous faut avancer là, il nous y faut efforcer. Et bien, avons-nous fait de tels efforts? O le temps est d'ouvrir la bouche, et magnifier la bonté de Dieu: afin qu'à noste exemple chacun soit attiré à luy, et que tous cognoissent, qu'il n'y a autre attente de salut, qu'en sa bonté infinie, quand il luy plaist faire valoir la mort et passion de son Fils pour abolir nos offenses, afin que nous soyons reputez iustes devant luy, que nous soyons lavez de nos macules et pollutions. Or ici il n'est point question d'une confession des Papistes: mais c'est la confession Chrestienne, laquelle devroit estre mieux pratiquee entre nous qu'elle n'est pas.

Nous avons declaré cy dessus, que c'est un blaspheme execrable en la Papauté d'attacher la remission des pechez à une confession qui se fait en l'aureille d'un homme: car Dieu n'a iamais requis cela. Et defait il est impossible que les hommes puissent cognoistre la centieme partie de leurs fautes, ie di des plus lourdes. Et que sera-ce donc, s'ils veulent nombrer les offenses qu'ils commettent sans y penser? C'a donc esté comme un gouffre d'enfer que la confession qui est entre les Papistes. Mais il y a une confession Chrestienne laquelle est approuvee par la parole de Dieu: c'est assavoir qu'en general nous confessions nos pechez, et que quand nous aurons commis quelque scandale, un chacun recognoisse ses fautes pour reparer le mal. Voila, di-ie, ce que nous avons à faire, quand Dieu nous aura affligez, et que puis apres il aura remedié à nos maux: il n'est point question d'aller souffler en l'aureille d'un homme, pour dire là tous nos pechez: ny aussi de monter sur un eschaffaud pour raconter par le menu les fautes que nous aurons commises, et quelles elles sont. Nenni: mais il faut seulement que nous confessions en general nos povretez: et puis, que nous facions ceste conclusion, Que nostre Seigneur nous a obligez à soy tant et plus, de ce qu'il a donné une issue desirable et heureuse à nos afflictions, qui estoyent pour nous accabler, sinon qu'il nous eust tendu la main, et qu'il nous eust redressé. Or il y a aussi quand nous avons offensé nos prochains, que nous avons donné mauvais exemple: que nous cognoissions nos fautes, et que nous n'ayons point de honte de les confesser estans confus en nous. I'ai dit que ceste confession ici estoit bien mal pratiquee entre nous: car nous voyons l'orgueil qui est en la plus part. Vray est qu'ils n'osent pas dire, Nous sommes iustes: mais il n'y a qu'un manteau d'hypocrisie, quand ils se confessent pecheurs: ils disent, Tous hommes le sont: et chacun devroit sentir son mal, au lieu que nous venons nous couvrir du manteau des autres. Et c'est se mocquer de Dieu que cela. Ainsi donc quand nous voulons confesser en verité comme nous sommes tenus à Dieu, et nous humilier devant luy: que nous parlions, selon que nous l'avons senti en nos consciences et la povreté où nous estions plongez, et de quelle mort Dieu nous a fait sortir. Voila pour un Item.

Il y en aura aussi d'autres: que quand ils auront commis quelque scandale, Dieu aura esté blasphemé, une paillardise aura infecté une rue: si on les reprend, ils diront qu'on les veut ramener en la Papauté, pource qu'on leur remonstre leurs fautes. Voire, comme si Dieu vouloit que les scandales fussent nourris, et que celuy qui aura mis trouble en l'Eglise, le gaignast par sa durté et obstination. Ainsi donc notons, quand Dieu descouvre nos pechez, que c'est afin que si nous avons fait un trouble ou scandale, nous taschions de le reparer, et que nous n'ayons point honte d'ouvrir la bouche pour cognoistre l'offense que nous avons commise. Et c'est ce qui nous est maintenant monstré, Que le pecheur quand il requerra Dieu pour obtenir pardon et puis qu'il ira à luy privément, le tenant pour son Pere, se confiant en sa misericorde: il s'adressera aussi aux hommes: et ne priera point seulement en cachette, il ne parlera point seulement en son coeur pour dire, I'ay peché, et pour demander pardon, et se retourner à Dieu: mais il se tournera aussi envers ses prochains. Et qu'au lieu qu'auparavant il eust voulu tromper Dieu, il eust voulu endormir sa conscience, il concevra en soy une desplaisance et une confusion telle que Dieu en sera glorifié, que ceux qui estoyent comme endormis se resveilleront, que ceux qui estoyent degoustez prendront quelque goust en la grace de Dieu, ceux qui estoyent engloutis en angoisse cognoistront, Voici Dieu qui nous ouvre la porte pour venir à luy: bref, que ceux qui estoyent comme desesperez, recouvreront esperance de vie et de salut. Voila donc ce que le S. Esprit en somme nous a voulu declarer en ce passage, Que quand nous prierons Dieu chacun en son privé et en secret, il faut pareillement que nous luy facions un sacrifice general devant les hommes, en cognoissant combien nous sommes tenus à sa bonté, et en nous humiliant en nos pechez, sentans que nous estions creatures damnees, si Dieu n'eust eu pitié de nous. Il est donc dit, *Il regardera aux hommes.*

Or il nous faut noter cest ordre duquel i'ay desia fait mention. Car Eliu n'a point commencé par ce bout: mais il a dit d'entree, le pecheur sera resveillé, voire quand Dieu luy envoyera des remords de conscience. Et s'il ne reçoit point cela, et ne fait point son profit des admonitions qu'il aura receuës, qu'il ne craigne point le iugement de Dieu pour les menaces qu'on luy aura faites: il sentira sa main si dure et si pesante, qu'il sera contraint de sentir sa confusion pour gemir, qu'il sera là

comme trespassé. Et puis quand il sera question de le vivifier, Dieu fera que l'Evangile lui sera presché, que les promesses de salut lui seront offertes: et il les recevra et en fera son profit. Sur cela il invoquera son Dieu, et concevra une telle confiance, que sans aucune doute il viendra à Dieu comme à son Pere, pour dire, Puis que Dieu m'a adopté au nombre de ses enfans, ie puis bien avoir ceste liberté de venir à lui: et quand il me convie aussi doucement ie ne doi pas douter qu'il ne me vueille recevoir. Cela est-il fait? Il est temps de regarder aux hommes. Si nous regardions aux hommes en premier lieu, et que nous fissions de belles confessions devant qu'avoir gemi et estre bien touchez là dedans, ce seroit pervertir l'ordre de nature: mais apres avoir bien senti les troubles du iugement de Dieu, et que puis apres nous pouvons recevoir les promesses de l'Evangile, et invoquer nostre Dieu, nous fier en lui, et nous appuyer sur sa misericorde et bonté paternelle, quand nous avons senti qu'il nous veut estre propice, et qu'il est prest de nous recevoir à merci: apres que nous avons fait tout cela, il est temps de regarder les hommes, c'est à dire d'edifier nos prochains en second lieu. Ceci donc est inferieur à ce qui a esté declaré par ci devant.

Or en regardant les hommes qu'est-il de faire? Dire, *I'ai peché, Ie me suis destourné du bien*, i'ai esté un homme miserable. Ici donc il nous est monstré comment Dieu doit estre glorifié de nous: c'est assavoir que nous ne recognoissions que lui seul estre iuste, et qu'il n'y a en nous qu'iniquité, comme sainct Paul en parle au troisieme des Romains (v. 4). Car quand il dit là, Que Dieu est iustifié, il entend qu'il faut que nous soyons condamnez en premier lieu. Si Dieu estoit reputé iuste, et nous avec lui: que seroit-ce? Il auroit une iustice commune et meslee parmi les hommes. Mais quand nous sommes tous convaincus, et que nul n'ose s'exempter, mais qu'au contraire nous passons condamnation volontaire, et que nous avons nostre recours à la seule bonté de Dieu, cognoissans que c'est à lui qu'il appartient de nous iustifier, d'autant qu'il est la fontaine de toute iustice: voila comme il est recognu iuste. Ainsi donc apprenons de faire ce qui nous est ici monstré: car c'est une regle generale pour tous fideles, qui n'est point donnee d'un homme mortel, mais du sainct Esprit. Voulons-nous donc publier la bonté de Dieu, laquelle il nous a monstree en nous pardonnant nos pechez? Il faut faire ceste confession de bouche à salut: comme aussi S. Paul en parle au dixieme des Romains (v. 10), Que nous croyons de coeur à iustice, et faisons confession de bouche à salut. Et S. Paul est un bon expositeur et fidele de ce passage ici: car (comme desia nous avons declaré) si nous commençons par la bouche, il n'y aura que vent et fumee: mais il faut que nous croyons de coeur, c'est à dire que chacun se recueille à Dieu, et qu'il entre en soi, et puis qu'il medite les promesses, afin d'avoir son refuge à Dieu et en sa pure misericorde. Avons nous fait cela? Il faut que la bouche suive en second lieu. Nous ferons donc alors confession de bouche à salut, quand nous aurons ainsi creu de coeur à iustice. Tant y a que si faut-il, que ces deux choses soyent conioîntes, comme nous voyons qu'elles sont inseparables.

Or quand il est dit, *I'ay peché et me suis destourné du bien, et ne m'a rien profité:* le sainct Esprit nous monstre qu'il nous faut faire une confession pure en franche, qu'il ne faut point que nous parlions à demi, comme ces hypocrites qui diront, O il est vrai que tout le monde est pecheur, et tous sont coulpables: les voila bien acquitez, ce leur semble. Or il n'est point question de se iouer ainsi avec Dieu: mais il faut que nous aggravions nos pechez, c'est à dire, que nous sentions que ce nous est un fardeau insupportable: comme nous voyons aussi que Daniel en fait (9, 5), Seigneur, nous avons peché. Est-ce tout? Nenni: mais il adiouste, Nous avons fait meschamment, nous avons transgressé desloyaument ta Loi, nous avons esté malins et pervers. Pourquoi est-ce que Daniel adiouste tant de mots, et qu'il fait là un tel amas? C'est pour nous monstrer, que ceux qui se veulent ainsi acquitter envers Dieu à la legere, disans un petit mot de leurs fautes, ne sont qu'hypocrites, et que iamais ils n'ont senti que c'est de leurs offenses. Ainsi donc notons bien qu'il n'y a rien de superflu en ce passage, quand Eliu apres avoir monstré que le pecheur qui aura esté absous de Dieu, confessera sa faute, ne dit point seulement, *I'ay peché*, mais il dit, *Ie me suis destourné du bien*. En quoi il signifie que l'homme ne doit point craindre de confesser la dette entierement, pour dire, I'ay esté du tout pervers et malin, ie m'estoye desbauché, ie m'estoye alienè du chemin de salut, ie m'estoye dressé contre Dieu, ie m'estoye addonné à Satan entant qu'en moi a esté. Voila donc comme il nous en faut faire: et non point par contenance, mais que le coeur parle devant Dieu: et puis que nous ayons un accord aussi de la bouche, pour confesser devant les hommes ce que nous avons senti en nous. Voila donc en somme ce qui nous est ici monstré.

Or maintenant appliquons ceci à nous, et regardons quel accez nous donnons à Dieu de desployer les thresors de sa bonté envers nous. Car on ne verra par tout qu'une durté et impudence. Auiourd'hui combien y en a-il qui s'humilient? Au contraire tous sont bestes sauvages, et les plus coulpables seront les plus effrontez à maintenir leur

iniquité, et pour venir heurter des cornes toutes fois et quantes qu'on les veut corriger: et ceux là neantmoins ne laissent point de se vanter de l'Evangile. O la reformation ne leur cousto gueres: mais qu'est-ce que l'A B C des Chrestiens, et quelle est la premiere leçon qu'il nous faut recorder, sinon ceste-ci? Que nous soyons esclairez pour cognoistre l'ire de Dieu, et sentir nos pechez combien ils sont enormes, pour nous y desplaire, et y estre du tout confus: pour embrasser la misericorde de Dieu, et l'apprehender, afin d'estre reconciliez avec lui au nom de nostre Seigneur Iesus Christ, et par le moyen de sa mort et passion: et puis finalement de confesser devant les hommes nos povretez, afin que la louange de tout soit rendue à Dieu, comme elle lui appartient. Voila, di-ie, en quoi nous devrions estre tout accoustumez. Mais quoi? comme i'ai desia touché, si un homme a failli, et non point legerement, mais l'un sera un yvrongne, l'autre un paillard, l'autre un blasphemateur, l'autre sera plein de malice et de cruauté, l'autre aura batu un qui ne lui demande rien: or si on leur remonstre leurs fautes, qu'est-ce qu'on verra là? Des bestes sauvages qu'on ne peut nullement dompter, qui mesmes ne font que se mocquer de toutes les admonitions qu'on leur fera: car à grand' peine de dix l'un y en aura-il, qui ait quelque humilité et modestie en soi, pour confesser la dette quand il aura failli. Et puis qu'ainsi est, ne fermons-nous point la porte à nostre Dieu? Ne reiettons-nous point la grace qui nous est offerte par l'Evangile? Bref, nous ne pouvons souffrir que Dieu nous pardonne nos fautes. Et ainsi voyons-nous, qu'il faut que l'Evangile se presche à beaucoup de gens pour leur oster toute excuse, et les abysmer au profond d'enfer, d'autant qu'ils n'en peuvent faire leur profit. Tant y a que le sainct Esprit nous solicite à recevoir l'exhortation qui nous est ici faite. Ainsi donc combatons contre l'orgueil, et l'hypocrisie qui est en nous: car ce sont deux choses qui nous empeschent de nous humilier devant Dieu, et de confesser la dette devant les hommes. L'hypocrisie fait que nous taschons tousiours de couvrir nos pechez, et faisons semblant de nous addonner au bien, cependant que nostre coeur en est eslongné, et que nous allons tout au contraire. Et puis il y a l'orgueil, que nous voulons tousiours estre en bonne reputation, helas! nous cercherons d'estre estimez des hommes, ou bien pour le moins estre exemptez de reproche: encores que nous cognoissions nos pechez, si ne voulons-nous pas qu'on nous les remonstre: et cependant voila nostre condamnation qui s'augmente et redouble devant Dieu et devant ses Anges. Et ainsi apprenons de donter cest orgueil iusques à ce qu'il soit pleinement abbatu, tellement qu'en toute humilité nous venions à nostre Dieu: et non seulement que devant lui nous confessions nos miseres, mais que nous taschions d'edifier nos prochains. Si on demande, Et pourquoi est-ce qu'il nous faut parler ainsi devant les hommes? Il y a deux raisons. L'une c'est, que Dieu soit cognu lui seul iuste, comme i'ai dit, et que sa grace apparoisse et reluise. Combien que Dieu se puisse passer de nostre confession, si est-ce neantmoins qu'il veut que cela soit tout patent et notoire, Que nous lui sommes redevables: et nous voyons qu'il est impossible que sa bonté soit cognuë envers nous, sinon que nous soyons pleinement abbatus et comme desesperez.

Voila donc la premiere raison, pourquoy nous devons confesser envers nos prochains la bonté que nous avons sentie en Dieu, quand il nous a retirez de la mort, et de la perdition où nous estions plongez. Et puis il y a la raison seconde: c'est que les autres soyent edifiez par nostre exemple. I'ay esté exercé en affliction, et Dieu m'en aura retiré, il m'a fait ceste grace: il est bon que les autres en soyent advertis, et quand Dieu les affligera à leur tour, qu'ils sentent, Voici la main de Dieu sur moy, il m'adiourne. Et pourquoy? Car i'estoye comme enyvré en mes pechez, i'estoye comme une beste esgaree. Or ie voy maintenant qu'il me veut retirer à soy, il me veut remettre au chemin de salut. Il est donc bon que les autres soyent advertis de l'oeuvre de Dieu que nous aurons sentie en nous: comme de fait nous voyons que les confessions qu'ont fait les fideles du temps passé, nous servent auiourd'huy de doctrine. Si nous n'avions l'exemple de David en tant d'afflictions qu'il a senties, et desquelles il est venu à bout: si tost que nous sentirions quelque petit mal, nous serions comme au desespoir. Mais quand nous voyons que l'issue a esté bonne et profitable à David, et qu'il confesse que ce luy a esté une chose necessaire d'estre ainsi affligé et chastié de la main de Dieu: et bien, nous esperons en Dieu, et recourons à luy, sachans que son office est de retirer du sepulchre, apres qu'il y aura plongé les hommes. Ainsi donc quand nous confessons nos pechez, et que nous recitons comme Dieu nous a visitez pour un temps en rigueur, et puis qu'il nous a vivifiez: c'est pour instruire nos prochains afin qu'ils ne soyent nouveaux, et ne trouvent estrange quand Dieu les visitera en leur rang, et que (comme i'ay dit) ils se cognoissent povres pecheurs, et se cognoissans tels ils cerchent le remede, c'est assavoir de mettre leur fiance en la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ, et que de plus en plus ils soyent incitez à le servir et adorer, quand ils auront experimenté sa bonté et misericorde, de ce qu'il les aura ainsi receus à merci. Voila donc comme ce qui est ici monstré n'est point inutile: car

par l'exemple d'un homme il y en a cent d'edifiez et instruits. Et pourtant apprenons de n'estre point nonchalans, quand nostre Seigneur nous aura fait grace, que nous ne magnifions ceste bonté-la devant les hommes, et qu'elle ne soit preschee d'un commun accord.

Or il est dit puis apres pour conclusion: *Il a delivré mon ame de la fosse, et ma vie qu'elle n'entrast point au sepulchre.* Il est vray que ceci ne se pourroit pas du tout depescher maintenant: mais il suffira que nous en ayons un petit sommaire, selon qu'il est mestier de conioindre ceste partie à ce que desia nous avons declaré. Il a esté parlé de la confession des pechez, que les hommes ne doivent point avoir honte de se condamner. Or cela est-il? Il faut adiouster quant et quant la louange de Dieu en ce que nous avons cognu sa bonté. Il est donc dit, *I'ay peché, ie me suis destourné du bien:* voire, et *cela ne m'a rien profité: mais mon Dieu m'a retiré de la fosse.* Comme donc le sainct Esprit nous a enseignez à recognoistre nos miseres pour y estre confus: il veut quant et quant que nous preschions la misericorde de Dieu, selon que nous l'avons sentie, et qu'il n'a point permis que nous perissions, comme il en fust advenu, sinon qu'il y eust remedié. Or notons bien qu'il est ici dit aux pecheurs, qu'ils ne profitent rien cependant qu'ils resistent à leur Createur. Que gaignerons-nous donc, cependant que nos pechez seront couverts et que nous n'y penserons point, et que mesmes nous les nourrirons par vaines flateries? Helas! helas! c'est tousiours à nostre plus grande perdition. Mais quand Dieu descouvre nos iniquitez, qu'il nous les fait sentir, voila comme il procure nostre profit: car par cela il nous incite de recourir à luy. Voila donc en premier lieu ce que nous avons à noter en ce passage. Et au reste notons aussi que quand nous sommes reiettez de Dieu, que le mal nous est imputé, il n'y a plus de remede que nous ne soyons perdus, iusques à tant que nostre Seigneur nous ait receus à merci, et qu'il nous soit pitoyable. Et ainsi toutes fois et quantes que Dieu nous pardonne nos pechez, c'est autant comme s'il nous avoit ressuscitez: tellement qu'il faut conclure que quand nous sommes ainsi reconciliez avec Dieu, voila une resurrection qu'il a faite de nous. Nous estions morts, il n'y avoit nulle esperance de vie quant à nous: et il nous a tendu la main pour nous remettre en vigueur, et nous faire approcher de luy. Ainsi donc apprenons de magnifier la grace de la remission de nos pechez, cognoissans que Dieu nous vivifie toutes fois et quantes qu'il luy plaist nous recevoir à merci: et selon que nous voyons que Satan ne cesse de nous destourner d'un tel bien, que nous soyons tant plus enflammez et incitez de l'exalter haut, comme il le merite.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT VINGTHUICTIEME SERMON,

QUI EST LE VII. SUR LE XXXIII. CHAPITRE.

29. *Voici, Dieu fait par trois fois toutes ces choses à l'homme.* 30. *Pour retirer son ame du sepulchre, pour estre illuminé en la clarté de vie.* 31. *Enten Iob, escoute moi: tai-toi, et ie parlerai.* 32. *Et si tu as propos, respons moi, parle: car ie desire de te iustifier.* 33. *Sinon, escoute moi, tai toi, et ie t'enseignerai sagesse.*

CHAPITRE XXXIV.

1. *Et Eliu parlant derechef dit,* 2. *Vous sages oyez mes propos, et vous gens entendus escoutez moi.* 3. *Car l'aureille esprouve les paroles, et le palais iugera des viandes.*

Nous avons veu par ci devant comme Dieu prouvoit à nostre salut. Car d'autant que nous sommes creatures miserables, il faut bien que de son costé il remedie à nos vices, ou autrement il n'y a nulle esperance. Nous voila donc tous perdus et ruinez, sinon que Dieu ait pitié de nous. Or le moyen nous a esté declaré: c'est qu'il nous apprend à recevoir sa grace, maintenant par chastimens qu'il nous donne, maintenant par afflictions, et avec grands coups de verges: et s'il voit que nous soyons durs et tardifs, il renforce les coups, tellement que nous sommes contraints de venir à lui, comme estans du tout defaillis, et que nous n'en puissions plus. Sur cela, il nous console en

telle sorte, que nous pouvons venir à lui, nous le pouvons invoquer, et sentons qu'il nous est propice: et ayans senti une telle grace, nous la cognoissons envers les hommes, et y sommes tant plus confermez, et y confermons aussi nos prochains. Or Eliu ayant traitté tout cela, adiouste, Que ce n'est pas pour un coup que Dieu nous iustifie ainsi, mais qu'il reitere ceste instruction. Et pourquoi? Et d'autant que nous ne sommes pas si bons escoliers, que nous profitions assez du premier iour, il faut donc que Dieu continue à mortifier les passions qui sont en nous pour nous attirer à soi, pour nous humilier, et puis pour nous consoler. Or si cela se fait pour un coup, nous l'avons tantost oublié, et retournons à nostre nature, ou bien il n'y aura pas une telle vertu, que nous cheminions comme il appartient. Nous avons maintenant l'intention d'Eliu, ou plustost du sainct Esprit. Et ce nous est une doctrine bien necessaire: car outre ce qu'en la Papauté on a comme enseveli la iustice gratuite, par laquelle Dieu nous sauve, quand il y a eu des gens plus moderez: encores ont-ils obscurci et enveloppé ceste doctrine en telle sorte, que ce leur a esté assez de dire que Dieu nous iustifie par sa bonté: mais que cela est seulement pour un coup, et que quand nous sommes ainsi reconciliez avec lui, c'est à nous de meriter, et de nous tenir en possession de la grace que nous avons receuë. Or par cela l'homme est du tout desesperé: car si nostre Seigneur nous tend la main pour un iour seulement, et qu'il ne face que nous mettre au bon chemin (ie vous prie) comment poursuivrons-nous iusques au bout, attendu la fragilité qui est en nostre chair, et de laquelle nous ne sommes que par trop convaincus? Et aussi la grace de Dieu nous seroit inutile, sinon qu'il la continuast iusques en la fin, et que ce fust tousiours à recommencer, comme il en est besoin.

Au reste, nous voyons que nostre chair s'esgaye par trop: encores que pour un temps nous ayons esté domptez, et qu'il semble que nous soyons tout disposez à porter le ioug, ne cerchans sinon d'obeir à Dieu: nous sommes tout esbahis qu'en un rien nous sommes changez, qu'il y a des rebellions qui nous sont cachees qui s'eslevent, et Satan qui sait les moyens comme nous serons desbauchez, vient à nous seduire par astuces. Que seroit-ce donc, si Dieu nous corrigeoit seulement pour une fois, et qu'il nous laissast là pour tels que nous sommes? que seroit-ce s'il nous consoloit un iour, et puis de nous-mesmes nous fissions valoir la consolation que nous aurions receuë? Il est certain que tout s'escouleroit, voire et bien tost. Et ainsi il est plus que necessaire que Dieu recommence à chacun coup, veu que nous retournons à nos desbauchemens, veu que ses verges ne sont pas si bien imprimees en nous, que nous en ayons telle memoire comme il seroit requis, veu que nous ne sommes pas ardens à l'invoquer, mais que nous voltigeons plustost, et extravagons en nos vanitez: au lieu de cercher en lui nostre salut, nous sommes transportez çà et là: que nos esprits sont si volages, qu'ils ne se peuvent arrester où ils devroyent, il faut donc qu'ils vaguent continuellement et sans cesse. Et quand Eliu met ici *trois fois* il entend plusieurs fois à la façon commune de l'Escriture saincte: non point pour determiner un certain nombre, mais pour monstrer que nostre profit est que Dieu nous ait ainsi affligez: car nous sommes par trop muables et inconstans, il faut donc qu'il retourne derechef à nous, ou ce qu'il aura fait ne servira rien. Or il conferme le propos qu'il avoit tenu quand il a retiré nos ames du sepulchre, et nous a vivifiez en la clarté de vie, c'est encores pour nous adoucir la rigueur des chastimens que nous sentons de la main de Dieu: car il est impossible que nous ne les fuyons entant qu'en nous est, pource qu'ils sont contraires à nostre nature. Nous voudrions bien que Dieu nous traittast selon nostre appetit, et que iamais il ne nous fust rude, que iamais nous ne fussions troublez en nos esprits, que nous eussions tousiours nos aises, et qu'il nous entretint en ioye et en repos. Ouy bien, mais suivant ce que nous avons dit, il n'est pas bon que Dieu nous traitte à nostre phantasie, mais qu'il ait son iugement par dessus, et qu'il nous envoye ce qu'il sait nous estre expedient. Ainsi donc regardons la fin et l'issue de nos afflictions pour nous y consoler: c'est qu'elles nous servent de medecines. Voila pour un Item.

Ainsi donc combien qu'elles nous soyent ameres de primeface, si faut-il que nous les recevions de la main de Dieu sachans que ce sont tesmoignages de son amour, qu'il a le soin de nous, et qu'il veut procurer nostre salut. Voila, di-ie, qui doit appaiser tous murmures en nous, que nous ne soyons point impatiens quand Dieu nous chastie. La raison? Car il nous est utile qu'ainsi soit. Or ce n'est point assez d'avoir cognu que les afflictions nous servent de medecines: mais il faut regarder en quelle maladie c'est: car nous les priserons tant plus. Si un homme est gueri d'une petite maladie et legere et commune, il est vrai qu'encores prisera-il le remede qui lui est donné, mais s'il est abandonné du tout, et qu'on le tienne pour mort, et toutes fois qu'il reschappe, le remede qu'il a eu lui sera tant plus prisé. Ainsi en est-il de ce qui est maintenant monstré par Eliu: car il ne dit pas seulement que Dieu remedie à nos vices en nous affligeant: mais qu'il nous retire du sepulchre, et nous vivifie. Par cela il monstre que c'est fait de

nous, et que nous sommes abysmez en perdition, sinon que Dieu nous reduise à soi, et qu'il use mesmes de violence: pource qu'il n'en viendroit point à bout autrement, attendu nostre durté, ou bien que nous sommes tant addonnez à nos pechez, qu'il n'est pas facile de nous en desvelopper. Puis qu'ainsi est donc que Dieu nous ressuscite (comme aussi il en fut hier traitté plus amplement) cognoissons que nous ne pouvons assez estimer la bonté qu'il monstre envers nous, quand il lui plaist de nous chastier. Voila donc le second poinct que nous avons à observer.

Le troisieme est qu'il faut passer par là: car ce qu'il dit *afin qu'il retire*, il monstre une necessité urgente. Il est vrai que Dieu pourroit bien sans ce moyen nous sauver: et il n'est pas ici question aussi de disputer de sa puissance, mais Eliu a eu esgard à nostre condition. Et c'est là aussi où il nous faut arrester. Et ainsi apprenons que si Dieu nous traittoit plus doucement, et qu'il nous laissast en paix, et que nous fussions endormis en nos pechez sans estre resveillez: cela seroit cause de nostre perdition. Il est donc besoin, que nous soyons traittez en telle rigueur comme il le fait souvent: et mesmes s'il ne supportoit nostre fragilité et foiblesse, il est certain qu'il faudroit bien qu'il usast d'une plus grande rudesse envers nous. Tant y a que selon que chacun est affligé, il doit porter tout cela patiemment, cognoissant que Dieu ne le fait point sans cause, voire sans cause necessaire. Et cependant aussi nous avons à observer la comparaison qui est mise entre le sepulchre, et la clarté de vie. Quest-ce quand Dieu nous retire de la mort, et pourquoi est-ce qu'il nous met en la clarté de vie? Voila un mal extreme, voila aussi un bien souverain de l'autre costé. Et ainsi apprenons que si Dieu nous laisse suivre nos appetits, nous ne tendons qu'au sepulchre: c'est à dire, nous ne faisons que nous plonger du tout en perdition, de laquelle iamais nous ne pourrions sortir. Voila donc que fera l'homme quand Dieu lui lasche la bride.

Or par cela nous aurons bien occasion de nous desplaire, voyans la perversité qui est en nous. Il est vrai qu'un chacun dira qu'il desire d'aller à Dieu, et de parvenir à salut: mais cependant que faisons-nous? Qu'on regarde nostre vie, toutes nos pensees, tous nos actes: il semble que nous soyons comme forcenez pour cercher nostre ruine: car nous ne cessons de provoquer l'ire de Dieu, et nous semble que iamais nous ne viendrons assez tost au profond de nostre mal. Puis qu'ainsi est donc, que de nature nous sommes addonnez à tout mal, comme si nous voulions perir à nostre escient: qu'un chacun de nous se cognoisse, et se desplaise s'estant cognu: et là que nous souffrions d'estre gouvernez de Dieu, voyans qu'il y a une si povre conduite et si malheureuse en nous: et oublions toutes ces folles presomptions dont le monde est abbreuvé, qu'un chacun cuide estre assez sage pour avoir son franc-arbitre. Voila comme les hommes s'abusent, se faisans à croire qu'ils ont et de la prudence et de la vertu beaucoup. Or au contraire nous voyons qu'il faut que Dieu corrige par force ceste maudite affection qui est en nous, de savoir plus qu'il ne nous appartient. Cependant de l'autre costé cognoissons où c'est que Dieu nous appelle, quand il nous retire du sepulchre à la clarté de vie: il ne nous met pas en un estat moyen pour dire, Vous ne serez pas du tout morts, vous ne ferez que languir: mais il nous appelle à la clarté de vie, c'est assavoir à ceste nouveauté par laquelle nous sommes regenerez en une vie incorruptible et celeste. Il n'est donc point question que Dieu nous delivre seulement de la mort, mais il nous conduit en son royaume eternel. Et combien que nous cheminions ici bas parmi beaucoup de corruptions, et que nous en soyons environnez, mesmes qu'elles habitent en nous, et qu'elles soyent en nos os et en nos moëlles: si est-ce que Dieu nous veut conduire et gouverner, iusques à ce que nous parvenions en son royaume. Voila donc une comparaison qui est pour confermer beaucoup mieux ceste grace infinie de nostre Dieu, afin que nous soyons tant plus incitez à le cercher: et quand il nous aura introduits au droit chemin, que nous mettions peine de nous avancer tous les iours: et quand il nous aura retirez, que nous souffrions d'estre enseignez, demandans à Dieu qu'il continue.

Et cependant notons aussi, qu'il ne nous faut point descourager, si par plusieurs fois nous retombons, et qu'il semble que nous soyons comme escrevisses: et quand Dieu nous aura mis en bon train, et que nous serons comme domptez, s'il advient par fois que les vices de nostre chair dominent tellement en nous, que nous serons bien tost eslongnez de lui, que l'infirmité recommence avec l'infidelité, et que nous soyons couverts de tenebres, ne perdons point courage pourtant. La raison? Car il est dit, *Que Dieu besongnera en l'homme plusieurs fois, afin de l'amener à la clarté de vie.* Quand donc nous serons approchez de Dieu, que nous aurons eu certaine esperance de salut: si quelquesfois nous sommes en trouble et en angoisse, qu'il semble qu'il y ait un orage qui nous opprime: ne laissons pas pourtant de nous fier en Dieu. Et pourquoi? Car il est dit qu'il recommencera encores son oeuvre en nous, non point qu'il nous faille lascher la bride, gardons-nous de cela: mais cependant si faut-il que nous pratiquions ce qui est dit au Prophete Isaie (35, 3), c'est d'affermir les iambes qui tremblent, et de fortifier les courages

debiles. Si un homme est robuste pour despiter Dieu, pour ne tenir conte de sa grace, ô il est besoin qu'il sente le iugement de Dieu, et qu'il en soit frappé au vif et navré. Mais quand nous sommes debiles et tremblans, que nos genoux crouslent, et que nous n'avons plus de force: c'est le propre et le naturel de l'Evangile de nous r'enforcer: comme il est dit par le Prophete Isaie, quand il est commandé à tous ceux qui ont la charge d'enseigner en l'Eglise, qu'ils renforcent les iambes debiles, qu'ils affermissent les courages, et fortifient les genoux tremblans. Puis qu'ainsi est donc, il faut que nous suivions cest ordre-là, comme aussi l'Apostre l'applique à chacun fidele. Le Prophete Isaie avoit parlé de ceux qui ont la charge publique d'enseigner: mais l'Apostre en l'Epistre aux Hebrieux (12, 12) monstre, que chacun doit estre son docteur en cest endroit. Ainsi donc regardons à nous, et quand nous serons estonnez du iugement de Dieu, que cela ne soit point pour nous mettre en des phantasies mauvaises, et faire tomber comme en desespoir: mais si nous sentons nos genoux trembler, que nous ayons les bras et les iambes comme cassees et rompues, que nous soyons tellement affligez que nous ne sachions plus que faire: ne laissons pas pourtant de nous fortifier de iour en iour.

Or Eliu ayant ainsi parlé adiouste, *Iob escoute moi, sois attentif, ouy bien sinon que tu ayes propos pour m'alleguer à l'encontre, car ie ne te ferme point la bouche: parle, si tu as dequoi te iustifier: sinon tai toi, et escoute moi que ie parle, et que ie t'enseigne en sagesse, car ie desire de te iustifier.* Comme s'il disoit, Ie ne demande sinon que tu sois absous: si tu as de bonnes defenses et valables produi les: sinon que tu ayes la bouche close. Or ici nous sommes exhortez derechef en la personne de Iob, de faire silence quand on nous propose la verité de Dieu, et que nous n'ayons point de repliques à l'encontre. Et c'est une admonition bien utile, attendu la durté des hommes, et la fierté qui est en eux: car il est plus que difficile de nous assuiettir à Dieu. Nous voyons qu'il y a tousiours des contradictions, que nos esprits ne se rangent point en telle humilité que nous devrions. Car si on nous met en avant une chose qui soit bonne et saincte, nous ne sommes pas si modestes que de la recevoir: mais nous avons une fierté, que nous voudrions bien n'estre point assuiettis à rien qui soit, qu'à nostre volonté propre. Voila donc le naturel des hommes: c'est de s'eslever contre Dieu, et de tousiours regimber contre sa parole. Veu que nous sommes suiets à un tel vice si meschant et detestable, notons bien l'admonition qui nous est ici donnee, c'est assavoir d'estre dociles quand Dieu fait qu'on nous propose sa verité. Et c'est ce que sainct Iaques dit (1, 21), qu'il nous faut recevoir la parole de Dieu avec un esprit debonnaire. Ce n'est point sans cause qu'il a exprimé ce moyen-là. Voulons-nous donc declarer comme nous profitons en la parole de Dieu? Il faut sur tout que nous ayons un esprit debonnaire et paisible: car si nous avons un esprit de pointe, il est certain que nous convertirons tout à mal, que iamais nous ne prendrons goust à la parole de Dieu: mais nous renverserons le bien, et la clarté nous sera convertie en tenebres. Que faut-il donc? Que nous facions silence quand Dieu parle. Or n'attendons pas qu'il se monstre visiblement du ciel: mais toutes fois et quantes que la parole de Dieu nous est annoncee, que ce qu'on nous propose nous le tenions vrai et bon, sachans qu'il est procedé de Dieu. Que si nous repliquons à l'encontre, ce n'est point faire la guerre à une creature mortelle: mais c'est nous eslever d'une presomption diabolique contre le Dieu vivant. Il se faut donc taire afin d'estre enseigné. En somme, toute la vraye sagesse des hommes est de se rendre dociles à Dieu, et de s'assuiettir pleinement à ce qui leur est proposé en son nom et en son autorité. Voila en premier lieu ce que nous avons à observer en l'exhortation que fait ici Eliu à Iob: car il parle tellement à un homme, que sous sa personne nous sommes tous admonnestez de nostre office, comme i'ai desia dit. Or sur tout notons, qu'il nous faut faire silence quand on nous parle de la iustice de Dieu, et que nous sommes redarguez de nos iniquitez.

Voici donc une circonstance que nous avons encores à observer, outre ce qui a esté dit. Qu'est-ce qu'Eliu traittoit iusques à maintenant? il monstroit à Iob que Dieu est iuste, voire en telle sorte qu'il faut que les hommes soyent du tout gouvernez par luy, que c'est à luy de les retirer du sepulchre, que c'est à luy de les guider à la vie, voire leur tenant tousiours la main forte iusques à ce qu'il les ait amenez à leur perfection. Or c'est en ceci principalement que les hommes s'abusent. Pourquoy? Ils ne peuvent glorifier Dieu demeurans du tout confus en eux: les hommes se veulent tousiours attribuer ie ne say quoy: encores qu'ils deussent cognoistre leur turpitude, et en avoir honte, tant y a qu'ils sont tousiours enflez de quelque presomption, ils s'esblouissent de quelque vaine phantasie, Et n'ay-ie point ceci? n'ay-ie point cela? Et encores que ie ne soye point du tout iuste, si est-ce que ie ne suis pas destitué de tout bien. Voila donc comme les hommes se voulans reserver quelque chose, ne peuvent attribuer tout à Dieu. Et cela est cause que nous ne pouvons pas recevoir pleinement la doctrine de la iustice gratuite, pour monstrer

que nous sommes receus de Dieu par sa pure misericorde, et qu'il nous reçoit, non pas qu'il ait regard à nos oeuvres qui sont du tout vicieuses, mais d'autant qu'il luy plaist de nous laver et nettoyer au sang de son Fils unique, qu'il nous tient et avoue pour ses enfans, combien que de nature il n'y ait que povrete et malediction en nous. Pour ceste cause Eliu ayant ici monstré comme nous sommes obligez à Dieu de tout ce que nous avons, tellement que l'honneur luy en doit estre attribué, comme c'est luy qui commence et qui parfait tout: adiouste, qu'on escoute cela, et que tous hommes ferment la bouche, comme sainct Paul aussi en parle au troisieme des Romains (v. 19) que nous avons allegué ces iours passez. Or quand Eliu dit, qu'il desire que Iob soit absous, par cela il monstre qu'il n'y va point d'un esprit d'aigreur ne par contention, et ainsi qu'on a accoustumé de s'adresser à une partie adverse, ne qu'il vueille despiter l'homme. Nenny: mais il voudroit que Iob peust maintenir sa iustice: au reste quand il n'a dequoy, il veut qu'il s'humilie devant Dieu.

Or notons qu'Eliu parle ici comme organe de l'Esprit de Dieu: et par cela soyons advertis que Dieu toutes fois et quantes qu'il foudroye contre nous en l'Escriture saincte, n'appete pas nostre confusion, pour nous oster ce qui nous appartient, comme s'il nous portoit envie, et que nous eussions quelque chose digne de louange. Nenny: car qu'est-ce que cela luy apporte de dommage? Dieu seroit-il diminué quand nous aurions quelque chose de nostre costé à la verité? Non: mais pource qu'il est necessaire que nous soyons pleinement abbatus, d'autant que nous ne pouvons recevoir le bien qu'il nous offre, si nous ne sommes vuides de toute presomption et vanité: voila pourquoy il nous despouille en premier lieu de toute vaine gloire, et nous monstre que nous n'avons que vergongne, et toute vilenie, que nous sommes comme infectez et pourris en nos ordures. Il faut, di-ie, que Dieu nous amene iusques là: non point qu'il soit fasché de nostre iustice (car on sait bien qu'il n'en a point de faute) mais c'est pour nostre profit. Ainsi donc que reste-il sinon de nous humilier, et de recevoir les promesses qui nous sont donnees de nostre salut? Et d'autant que le diable nous solicite à nous esgarer hors de l'obeissance de nostre Dieu, et que nous ne l'escoutions paisiblement: tenons nos esprits bridez, et en bride courte pour dire, Si est-ce qu'il faut que ton Dieu domine, et qu'il soit ton maistre, et que tu luy soit disciple, recevant de luy tout ce qui t'est proposé en son nom. Voila en somme ce que nous avons à retenir de l'exhortation que fait ici Eliu à Iob. Et de là aussi nous pouvons recueillir ce que i'ay desia touché, Que iamais nous ne profiterons iusques à ce que nous ayons apprins de nous taire. Et qu'est-ce de ce silence dont parle Eliu? C'est que nous ne soyons plus sages en nostre cerveau, que nous ne soyons point subtils pour repliquer à l'encontre de Dieu, et pour dire, Comment ceci, comment cela? Car il nous faut contenter de ce que Dieu nous monstre, d'autant que l'obeissance luy plaist sur tout. Et voila le principal de la foy: c'est qu'elle soit paisible avec Dieu. Car cependant que les hommes sont si arrogans de vouloir par leur propre raison conclure de ce qu'ils doivent tenir, il est certain que Dieu les aveuglera, et qu'il faudra qu'il punisse un tel orgueil. Qu'est-il donc de faire? Il nous est commandé de nous preparer à silence: c'est que toute ceste fierté qui est en nostre nature soit abbatue, que nous ne cuidions point avoir nulle prudence de nous, mais que nous la demandions à Dieu, et que nous souffrions d'estre enseignez de luy, et d'y profiter.

Venons maintenant à ce qu'Eliu adiouste en general. Il dit, *Vous sages escoutez moy, vous entendus oyez moy: car le palais iugera des viandes si elles ont saveur ou non, et l'aureille est pour esprouver les propos.* Ici Eliu premierement monstre et advertist que ceste doctrine n'est pas seulement pour les rudes et les idiots, mais qu'elle pourra servir à tous: et pourtant qu'il ne faut point que nul s'en exempte, comme si desia il estoit assez instruit: car les plus sages pourront ici encores estre confermez, et sentiront qu'il n'auront point perdu leur temps en oyant ce qui est dit ici et contenu. Et de fait si nous cognoissions ce qui est en nous, nous serions plus attentifs à escouter la doctrine qui nous est iournellement preschee. Et en premier lieu n'est-ce point repousser Dieu, si nous ne daignons estre enseignez, comme s'il avoit institué une chose inutile? Voila Dieu qui veut que l'Evangile se presche, et qu'on l'oye, et qu'on l'escoute. Or a-il dit que cela se doit faire seulement à ceux qui sont encores ignorans, et qui sont comme à l'A B C? Nenny. C'est à tout le corps de son Eglise, tellement qu'il veut que et grans et petits suivent ceste regle. Et sainct Paul monstre (Ephes. 4, 13) qu'il faut que nous continuions en cest ordre, iusques à ce que nous soyons venus en aage parfait, et en l'aage de nostre Seigneur Iesus Christ. Or cest homme parfait où se trouvera-il? Il ne se trouvera pas en ceste vie mortelle: il faut que nous soyons despouillez de ce corps, et que Dieu nous ait retirez à soy, devant que nous venions a ceste perfection. Ainsi donc puis que Dieu a voulu que tout le corps de son Eglise fust enseigné, voire les plus parfaits, et excellens: ne sera-ce point une outrecuidance trop vilaine, quand il nous semblera que la doctrine nous soit superflue, et que nous

n'en aurons plus de besoin? Mesmes regardons à l'exemple de sainct Paul, lequel a esté un miroir d'une saincteté Angelique, et toutes fois il dit qu'il s'efforce encore tous les iours. Estant prochain de la mort, ayant combatu vaillamment pour l'honneur de Dieu: si est-ce qu'il oublie tout ce qu'il avoit fait: combien qu'il eust servi loyaument à Dieu, qu'il eust souffert beaucoup de choses pour son nom: si est-ce qu'il regarde à ce qui luy reste pour dire, Il ne faut point que ie regarde que i'aye fait ceci ou cela, pour m'endormir cependant et que ie ne doive plus passer outre: mais il faut que ie m'avance, et m'efforce de parvenir à ce qui reste. En cela, di-ie, sainct Paul nous monstre bien ce que nous avons à faire. Ainsi donc notons que nous ne devons point estre trop delicats pour reietter la doctrine qu'on nous propose, comme si elle ne nous servoit plus de rien, comme si nous y estions desia assez enseignez: car notamment ici l'Esprit de Dieu exhorte les sages et les plus entendus à escouter et recevoir ce qui est dit. Ainsi nous voyons que la sagesse de Dieu est si infinie, que iamais elle ne se comprendra du tout: cependant que les hommes vivent en ce monde, c'est assez qu'ils en ayent quelque goust, et y profitent iournellement. D'autre costé notons bien que quand nous aurons apprins une chose, nous la retenons mal, et nous l'aurions tantost oubliee. Il faut donc qu'elle nous soit ramenteuë: et Dieu nous fait ceste grace de nous proposer sa misericorde afin que nous ne demeurions point vuides, et comme desesperez pour n'avoir point d'esperance en luy. Car ce n'est point le tout que nous ayons entendu une chose en nostre cerveau: mais il faut qu'elle nous soit imprimee au coeur. Ceste doctrine n'est point speculative (comme on dit) comme sont les sciences humaines: car là c'est assez d'avoir conceu ce qui en est, mais de ceste-ci, il faut qu'elle soit enracinee en nos coeurs. Or regardons maintenant, si nous avons une telle persuasion de la volonté de Dieu, que nous n'ayons besoin que tous les iours on ne nous la recorde et monstre? Et ainsi il faut conclure, que les sages et gens entendus sont ici admonnestez d'escouter et de prester l'aureille: et par cela (comme i'ay dit) il faut que toute arrogance soit mise bas, et que nous tendions à estre enseignez de Dieu. Et d'autant plus nous faut-il suivre la regle qui nous est ici donnee, que nous voyons le monde estre degousté de la parole de Dieu. Les ignorans, pource qu'ils ne savent que c'est, se ferment la porte, et ne veulent iamais approcher de la bonne doctrine: les volages quand ils en ont ouy quelque mot en passant, cuident estre si grans docteurs que ce leur est assez, et là dessus ils passent outre: comme nous en voyons auiourd'huy trop d'experience. Combien y en a-il qui ont les aureilles bouchees, et combien que la parole de Dieu resonne, et qu'ils pensent estre participans de la doctrine de vie et de salut, toutes fois n'en tiennent conte? Et pourquoy? Car ils n'y ont nul goust. On voit ceux qui ont entendu ie ne say quoy de l'Evangile, qui se font à croire d'estre si grans clercs, qu'ils n'ont plus besoin de rien ouir. Combien y en a-il de ces phantastiques, de ces Chrestiens volages qui diront? O moy i'enten la verité, il y a tant d'ans que ie say que c'est de l'Evangile. Et qu'est-ce qu'ils en savent? Qu'on peut bien manger chair en vendredi, qu'on n'est point tenu de se confesser: là dessus ils en babillent et meslent des blasphemes execrables parmi ce qu'ils ont entendu ie ne say comment. Et pourquoy? Car ils n'ont pas daigné apprendre en l'escole de Dieu. Quand donc nous voyons que Dieu punist ainsi la nonchalance des hommes: tant plus devons-nous estre attentifs à ceste doctrine, notans bien ce qui est dit par Salomon (Prov. 1, 5), Que le sage en oyant sera tousiours conformé en sagesse. Et si Dieu punist ainsi la nonchalance des hommes, leur legereté: que sera-ce de cest orgueil quand à leur escient ils se ferment la porte à toute bonne doctrine, et qu'ayans conceu un desdain, estans enflez comme crapaux ils ne veulent nullement estre enseignez?

Or Eliu apres avoir exhorté les sages et gens entendus à l'ouir, adiouste la raison: *Car le palais*, dit-il, *est pour gouster les viandes, et l'aureille pour esprouver les propos, et pour en iuger.* Par ceci il signifie, que ceux qui ne daignent prester l'aureille à Dieu et à sa verité pour estre enseignez, et quand ils ont desia esté instruits, ne cerchent d'estre confermez de plus en plus, pervertissent l'ordre de nature, mesmes qu'ils sont comme monstres et pires que les bestes brutes. Et pourquoy? Car une beste suivra son naturel. Or voila un homme qui se dira sage, ayant raison et discretion, qu'il a esté creé à l'image de Dieu pour estre illuminé en toute verité: cependant il aura bien cest advis de boire et de manger tous les iours: mais de profiter, non. Il a cela de commun avec les bestes brutes (car elles se nourrissent par la viande) et ne passent point plus outre. Voila un homme qui voudra estre plus excellent que les Anges de paradis: et toutes fois il ne laissera pas de boire et de manger comme une beste, et cependant il ne daigne point user de l'aureille qu'il a receuë à une chose plus noble et plus precieuse que le boire et le manger: car cela est pour nous maintenir en ceste vie caduque, mais l'autre est pour nous donner esperance de vie et de salut. Si donc l'homme ne veut user d'un tel don de Dieu, ne faut-il pas qu'il soit estimé comme un monstre contre nature (comme nous avons dit) ou une double beste? Nous voy-

ons maintenant quelle est l'intention d'Eliu: car il nous dit, Mes amis si quelqu'un refuse d'estre enseigné, regardez qu'il fait. Car quand Dieu nous a creez, il nous a donné le palais pour savourer les viandes, afin que nous recevions pasture iournellement de sa main. Or voila un bien que nous devons priser quand nostre Seigneur nous nourrist, mais ce n'est pas le principal bien: car il nous a donné aussi l'aureille. Et pourquoy? Pour estre instruits. Ce n'est pas pour communiquer ensemble seulement pour acheter des chausses, des souliers, des bonnets, du pain, du vin: l'usage de la langue et des aureilles est bien plus noble: c'est assavoir que nous soyons conduits par le moyen de la parole en la verité: que nous sachions que nous sommes creez incorruptibles: que quand nous serons passez par ce monde, il y a un heritage qui nous est apresté là haut: que bref nous venions iusques à Dieu. La foy vient de l'ouye, comme dit sainct Paul (Rom. 10, 17). Puis qu'ainsi est donc que Dieu a destiné nos aureilles à un usage si excellent, c'est qu'elles nous eslevent iusques au ciel pour nous faire contempler nostre Dieu, et le contempler comme Pere, et que nous ayons tesmoignage qu'il nous reçoit comme ses enfans, que nous voyons qu'au milieu des corruptions qui sont en nous, il y a mis la semence de vie incorruptible: quand donc nous pouvons obtenir un tel bien par l'aureille, et faut-il que nous facions des sourds, ou que nous ayons les aureilles bouchees quand on parle à nous, et qu'on nous propose la verité, laquelle nous cognoissons estre à nostre salut? Et n'y a-il point une trop grande brutalité en nous, quand cela se fait?

Ainsi donc il ne faut plus qu'un homme se glorifie d'estre parfait, d'estre sage et entendu, quand il ne peut souffrir qu'on l'enseigne. Au contraire il est pire que toutes les bestes du monde, comme nous avons monstré. Or combien que ceste sentence de soy n'ait point besoin de longue exposition: si est-ce que nous avons mestier d'estre picques et incitez à la cognoistre. Car nous voyons comme nous en sommes: chacun sera assez occupé à ce qui concerne la vie presente: mais de nostre salut et de la gloire de Dieu on ne nous peut amener à y penser. Nous aurons un soin de boire et de manger, non pas pour l'apprester trois ou quatre heures devant seulement, mais nous ferons provision de longue main, voire pour quatre vies: car les hommes auront une solicitude si grande de se pourvoir des biens caduques, à ce que iamais ils n'en ayent faute, que tousiours ils seront apres: et quand ils en auront assez pour se nourrir leur vie durant, encores leur semble-il qu'ils en auront faute, mesmes apres leur mort. Voila donc comme nous sommes addonnez aux choses caduques de ce monde, sans regarder que Dieu ne nous a pas creez comme bestes brutes, mais qu'il y a une chose plus excellente en nous que le corps, c'est assavoir l'esperance de la vie eternelle que nous attendons. Voyans donc que de nature nous sommes si brutaux, d'autant plus nous faut-il observer ce qui nous est ici monstré: c'est assavoir, Que puis que Dieu nous a creez et formez et qu'il n'y a nulle partie ni en nostre corps ni en nostre ame qui soit oisifve, mais que tout se doit appliquer en usage, que nous sachions faire profiter tout ce que Dieu nous donne. Voyans aussi que nous sommes tant occupez à nos solicitudes terriennes, que les uns se corrompent à boire et à manger, et qu'ils sont apres leurs gourmandises et intemperances, que les autres sont apres leurs avarice et chicheté, qu'ils ne demandent que d'amasser de plus en plus, que les autres sont apres leurs paillardises, les autres apres leur ambition pour se faire valoir et estre en credit en ce monde: que nous pensions mieux à nous.

Voyans donc que nous sommes ainsi retenus ici bas, que faut-il faire? Que nous advisions à nous destourner de toutes ces distractions ici: et que nous regardions, Pourquoy nos yeux sont-ils creez? Est-ce seulement pour contempler les choses qui nous peuvent servir pour ceste vie, et que nous appetons comme elles nous sont desirables selon nostre chair? Nenny: mais le principal est, que nous contemplions les oeuvres de Dieu, par lesquelles il nous appelle à soy. Et nos aureilles quoy? Est-ce seulement pour traffiquer ensemble de nos affaires et negoces terriennes? Nenny: mais c'est afin d'estre enseignez pour venir à nostre Dieu, pour adherer pleinement à luy, et parvenir à sa gloire celeste. Or puis que nostre Seigneur au milieu des corruptions de nostre corps a mis des moyens qui sont pour nous conduire à ce bien incorruptible, assavoir quand il nous a donné l'ouye: ne faut-il pas que nous en usions ainsi? Et quand nous n'en ferons en telle sorte, il est certain que nous n'aurons plus d'excuse. Et ne faut point que nous alleguions ce que beaucoup mettent en avant, O ie ne say que c'est de la parole de Dieu: car elle est trop haute et trop obscure pour moy: ie n'y puis mordre. Voire, mais cependant nous defions-nous, que Dieu ne nous donne iugement et discretion pour recevoir ce qui nous est utile à salut? Car nous avons la promesse qu'il instruira les humbles. Et ainsi defions-nous de tous nos sens, confessons que nous sommes povres bestes: et il nous illuminera par son sainct Esprit: confions-nous en ceste promesse qu'il a donnee, Qu'il sera maistre des humbles et des petits pour les instruire à salut, que quand nous souffrirons d'estre gouvernez par luy il nous mettra au droit chemin.

et quand il nous y aura une fois introduits, qu'il nous avancera de plus en plus: et encores que quelquefois nous soyons escartez, il nous dressera: encores que nous tombions il nous relevera de sa main. Voila donc encores ce que nous avons à retenir de ce passage: car il n'est pas dit seulement que l'aureille orra, c'est à dire qu'elle est creée à cest usage d'ouir: mais il est dit qu'elle iugera des propos: comme si Eliu disoit, que nostre Seigneur ne nous a point donné ouverture aux aureilles pour recevoir la doctrine qui nous est mise en avant, comme une poison: mais il nous a donné l'aureille, afin que la doctrine nous serve de nourriture spirituelle pour nos ames: tout ainsi que quand nous prenons le pain et le vin, nous ne craignons pas de boire et de manger pour dire, O que say-ie s'il y a du poison? Il est vray qu'il nous faut garder de poison, et devons prier Dieu qu'il nous en preserve: mais les hommes seront-ils si fols de s'afamer, et de ne vouloir ne boire ne manger, de peur qu'on empoisonne la viande? Nenny: car ils discerneront de la viande, pour savoir si elle est empoisonnee ou non. Ainsi donc cognoissons, que nostre Seigneur ne nous a point donné l'usage des aureilles afin que nous craignions de recevoir la doctrine, pour autant que nous l'estimons trop haute et trop obscure pour nous: mais il faut que nous prions Dieu, qu'il nous donne esprit de discretion et de prudence, afin que nous puissions appliquer à nostre profit ce qui nous sera proposé de sa parole: et que cependant il nous gouverne tellement par son sainct Esprit que nous soyons prudens pour discerner ce qui nous est bon et utile.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT ET VINGTNEUFIEME SERMON,

QUI EST LE I. SUR LE XXXIV. CHAPITRE.

4. *Elisons un iugement, et regardons entre nous ce qui est le meilleur.* 5. *Car Iob a dit, Ie suis iuste, et Dieu a renversé mon droit.* 6. *Ie suis aussi menteur en mon equité: ma flesche est grieve sans aucun peché.* 7. *Qui est l'homme semblable à Iob? il boit la mocquerie comme eau.* 8. *Il chemine avec ceux qui font iniquité, il chemine avec les meschans.* 9. *Car il dit, L'homme ne plaira point à Dieu en cheminant avec luy.* 10. *Et pourtant gens de coeur oyez moy, Ià n'advienne qu'il y ait iniquité en Dieu et quelque malice au Tout-puissant.*

Quand il est question de rendre conte de nostre vie, il ne faut point que nous pretendions avoir autre Iuge que Dieu, lequel sans appel prononcera de nous ce qu'il aura cognu: et sur cela nous aurons beau repliquer: car nous n'y gaignerons rien. Mais cependant pource que les hommes sont rebelles, et qu'ils ne peuvent confesser que Dieu soit iuste sinon par force, Dieu use d'une façon de parler en l'Escriture saincte, Qu'il est content d'entrer en arbitrage avec nous, et qu'il y ait comme un iuge moyen estabii: non pas que cela se puisse faire, mais c'est afin que nous soyons tant plus redarguez et convaincus, qu'encores que nous peussions plaider contre luy, cela ne profiteroit rien. Et il en parle ainsi en son Prophete Isaie (1, 18), Choisissons gens, dit-il, qui iugent entre vous et moy. Il est vray (comme nous avons dit) que ce n'est pas raison que Dieu s'abaisse iusques là: mais seulement il veut monstrer qu'encores que nous eussions la liberté de l'adiourner pour plaider nostre cause contre luy, si demeurerons-nous tousiours vaincus.

Autant en est-il en ce passage quand Eliu dit, *Choisissons iugement:* comme desia ci dessus il avoit protesté qu'il ne parleroit point en frayeur. Pource donc que Iob s'estoit plaint, que Dieu l'espouvantoit de sa maiesté, et qu'il n'avoit point audience, Eliu sur cela dit: Et bien, Ie ne veux point t'effrayer tellement que tu allegues ceste couleur, qu'il n'y a nulle raison pour toy: mais ie viendray paisiblement à toy, et il te sera licite de parler comme tu voudras: si tu as rien pour te defendre, que tu l'allegues, que tu le mettes en avant, que tout soit debatu. Maintenant puis que nous avons le sens naturel de ce passage, advisons de l'appliquer à nostre doctrine. Nous avons donc à recueillir en premier lieu, combien que Dieu ait toute puissance sur nous, neantmoins qu'il nous iuge en telle equité, qu'il n'y a que redire: et quand nous aurions lieu de plaider nostre cause,

si faudra-il que nous demeurions confus. Et c'est ce qui desia a esté traitté plusieurs fois, que Dieu ne desploye point sa vertu contre nous à la façon d'un tyran qui ne discerne point entre le bien et le mal, mais qui veut esprouver ce qu'il peut. Dieu donc n'a pas une puissance absolue, comme on dit, mais sa puissance est tellement infinie qu'il est tousiours equitable et iuste en ce qu'il fait. Vray est que nous n'appercevrons pas tousiours la raison de ses oeuvres, et aussi il ne faut pas que sa iustice soit enclose en si petite mesure qu'est nostre sens: mais tant y a que nous devons tousiours avoir cest article resolu, c'est que Dieu est tellement puissant qu'il dispose tout en iustice et equité. Au reste, que nous ne presumions point de l'appeller en cause, sachans qu'il nous faut passer condamnation devant toutes choses. Mais cependant notons aussi, quand nous aurions la liberté de plaider, que ce ne seroit point à nostre profit: que tousiours il faudra que nous soyons trouvez coulpables: et encores qu'il ne fust point nostre Iuge, si est-ce que nostre conscience propre nous condamnera. Et ainsi apprenons de nous humilier devant Dieu, sachans que tellement il a toute puissance sur nous, qu'il nous peut confondre et abysmer iustement, et en telle equité que nous n'aurons nulle replique en la bouche, laquelle il ne reprouve quand il voudra. Or venons maintenant à ce que traitte ici Eliu principalement. Il accuse Iob de ce qu'il se plaint que sa playe estoit grieve, et que ç'a esté sans peché, et que Dieu avoit tellement perverti son droit, qu'il falloit qu'il fust trouvé menteur, combien qu'à la verité il avoit dequoi se iustifier. Voila en somme ce qui est ici reproché à Iob par Eliu.

Or advisons si l'intention de Iob a esté telle. Nous avons declaré ci dessus, que Iob n'a point voulu blasphemer directement contre Dieu: mais tant y a qu'il a excedé mesure en ses passions. Voici donc en quoy Iob a failli: il se cognoist pecheur, il s'est confessé tel, il n'a point dit que Dieu n'eust nulle cause de l'affliger: mais cependant si est-ce qu'il faisoit comparaison de soy avec les autres, et luy semble que Dieu le traitte trop rudement. Voila sur tout en quoy Iob a failli, c'est qu'il apprehende une telle rigueur de Dieu, qu'il lui semble que c'est par trop, et que Dieu ne le devroit point tant presser, attendu qu'il estoit une povre creature fragile, que sa vie et sa vertu n'estoit que fumee. Or en cela nous ne le pouvons pas excuser: car aussi nous avons dit, qu'en demenant une bonne cause il n'a pas suivi un bon ordre: comme ses parties adverses ont demené une mauvaise cause, et ont usé de bons argumens et de raisons qui estoyent bonnes. Quant à luy donc, combien qu'il eust iuste cause, il l'a mal conduite. Et pourquoy? Car combien qu'il fust patient, qu'il se deliberast de s'assuiettir à Dieu: toutes fois si est-ce qu'il n'a point retenu ses passions qu'il n'y ait eu de l'excez: comme quand l'homme Chrestien travaille à se donter et à se tenir captif en l'obeissance de Dieu, il ne peut faire cela en telle perfection, que cependant il ne cognoisse ce qui est dit (Gal. 5, 17; Rom. 7, 19), Que la chair resiste à l'esprit et, que nous ne faisons pas le bien que nous voudrions: comme sainct Paul ne parle point là de ceux qui sont charnels, et qui se laschent la bride à tout mal: mais de ceux qui ont le meilleur zele de servir et complaire à Dieu: comme defait il se propose pour exemple, disant que combien qu'il s'efforçast, tant qu'il estoit possible à un homme mortel, d'estre du tout conforme à la volonté de Dieu: si est-ce qu'encores n'en pouvoit-il venir à bout. Car quand les tentations sont grandes et violentes, comme elles ont esté en Iob, il est impossible que nous soyons si constans, que nous ne soyons esbranlez, et qu'en ces combats que nous avons contre nostre chair nous ne fretillions, et qu'il n'y ait de l'infirmité beaucoup. Nous voyons comme il en est advenu à Iacob: il a lutté avec l'Ange, et en est appellé Israel, c'est à dire victorieux avec Dieu: toutes fois si est-ce qu'il en cloche, et faut que sa hanche soit hors de son lieu tant qu'il vit, afin qu'il sente qu'il n'a point eu ceste victoire, tellement qu'il n'y ait eu de la foiblesse en luy. Et ce nous est un exemple et patron, Que combien que Dieu nous fortifie par sa vertu, tellement que nous venions au dessus de nos tentations, cela ne se fait point point qu'il n'y ait des marques de nostre infirmité. Ainsi donc en est-il advenu à Iob, et c'est à bon droit qu'Eliu le redargue ici.

Or cependant Eliu n'entend pas que Iob ait voulu accuser Dieu d'iniustice et de cruauté simplement: mais il luy monstre qu'il n'a point attribué à Dieu la gloire de iustice telle qu'il devoit. Vray est qu'il parle asprement, et semble qu'il destourne les propos de Iob, et qu'il les face pires qu'ils n'ont esté: mais notons que c'est bien raison que le sainct Esprit descouvre les vices qui sont en nous, encores qu'ils ne nous semblent pas grans. Exemple, Voila Iob qui en general a confessé que Dieu estoit iuste, et l'a recognu tel, mesmes en sa personne: mais cependant si est-ce qu'il a esté agité si rudement de ses passions, qu'il luy eschappe de dire, Et pourquoy est-ce que Dieu m'afflige ainsi? Il n'y a point de propos, et quand i'auroye à plaider, ie monstreroye que ie n'ay point merité qu'il fust si violent contre moy. Il eschappe à Iob de parler ainsi, sans qu'il sache qu'il dise. Or si on examine son intention, elle n'a pas esté des plus mauvaises: il y a eu seulement ces bouillons-là qui l'ont transporté,

comme il estoit impossible qu'il ne fust tellement agité de ses passions qu'il s'escarmouchast ainsi à l'encontre de Dieu. Pourquoy donc est-ce qu'Eliu maintenant le redargue avec telle severité? Et c'est pource que la moindre doute que nous puissions avoir de la iustice de Dieu, la moindre dispute que nous ferons avec luy, est un blaspheme, encores qu'il ne nous le semble pas. Notons bien donc qu'ici le S. Esprit descouvre le mal qui estoit comme caché, afin que nous entendions, que quand il nous vient des phantasies en la teste, qui sont pour obscurcir la iustice de Dieu, ou pour detracter de sa gloire en façon que ce soit, combien que nous n'y pensions pas: si est-ce que ce sont des fautes horribles, et que nous ne pouvons assez condamner: que ce ne sont point des pechez venicls comme les Papistes en font. Car ils disent, quand un homme doutera si Dieu est iuste, et mesmes quand il luy viendra beaucoup d'imaginations execrables, que moyennant qu'il ne s'y accorde point cela n'est pas peché mortel. Or c'est une doctrine par trop brutale: si est-ce qu'entre les Papistes on la tient pour toute conclue. Au contraire, notons bien qu'ici le sainct Esprit foudroye contre les apprehensions qui nous vienent au cerveau, encores que nous ne cognoissions pas qu'elles soyent si contraires à la gloire de Dieu: et puis, qu'encores que nous n'ayons point ceste intention directe d'accuser Dieu, toutes fois si ne pouvons nous estre excusez, quand nous sommes ainsi entortillez en des mauvaises pensees, es que nos passions nous auront agité ça et là, que nous ne sommes point paisibles pour glorifier Dieu, pour luy estre obeissans en tout et par tout: que nous meritons d'estre redarguez, comme si nous avions voulu estre iustes, et que Dieu fust coulpable au pris de nous, comme si nous luy avions attribué iniquité, nous voulans maintenir comme s'il n'y avoit nulle faute en nous. Et ceci nous doit admonnester, quand nous avons affaire à Dieu, de passer tousiours condamnation sans aucune dispute: car combien que nos subterfuges puissent estre approuvez des hommes, et que nous ayons aussi ceste coustume de nous y endormir: tant y a qu'en la fin nous sentirons en despit de nos dents, que Dieu en un mot saura renverser toutes nos longues repliques, et toutes les belles couleurs que nous pretendrons. Et ainsi quand il nous vient quelque mauvaise pensee qui est pour amoindrir la gloire de Dieu, et pour nous faire douter de sa iustice: que nous cognoissions que nous sommes desia en train de blasphemer, et que nous sommes à condamner tant et plus, voire combien que cela nous passe tantost, et que nous n'y pensions point. Et puis, quand nous aurons quelque pensee qui ne sera point à nostre advis pour accuser Dieu: tant y a que si nous voulons nous iustifier contre luy, c'est un blaspheme. Que faut-il donc? Apprenons de confesser Dieu estre iuste en nous condamnant nous-mesmes: car ce sont deux choses incompatibles quand les hommes se veulent absoudre, qu'ils puissent cependant glorifier Dieu comme il appartient, et qu'il en est digne. Iamais donc Dieu n'a son droit entier, sinon que nous demeurions confus, et que cela soit tout raclé, que nous n'avons nulle defense contre luy, mais qu'il ne reste sinon que nous baissions la teste. Voila ce que nous avons à retenir en premier lieu de ce passage.

Mais encores afin que ceci nous soit tant mieux imprimé au coeur, notons ce que dit Eliu, *Que Iob a cheminé avec les meschans.* Et comment? Eliu accuse-il Iob d'avoir esté un contempteur de Dieu, et d'une vie desbordee, veu que ci dessus il a protesté d'avoir cheminé en telle perfection, qu'on ne sauroit trouver à grand' peine un homme semblable à luy? Car nous avons veu qu'il a esté l'oeil des aveugles, qu'il a servi de iambes aux boiteux, qu'il a esté le pere des orphelins, que sa main n'a esté close aux povres, qu'il n'a point souffert que les costez de ceux qui avoyent froid le maudissent, que sa maison a tousiours esté ouverte à ceux qui avoyent necessité, qu'il a bien fait aux estrangers: qu'encores qu'il eust credit, iamais il n'en a abusé: combien qu'il eust esté supporté en iustice, toutes fois qu'il a cheminé si simplement, qu'il n'a foulé personne. Comment est-ce donc que maintenant Eliu l'accuse d'avoir cheminé avec les meschans? Or c'est suivant le propos qu'il a tenu, Que l'homme en repliquant à l'encontre du iugement de Dieu ne chemine point avec luy. Ainsi notons bien que quand un homme n'aura point esté ne paillard, ne larron, n'yvrongne, ny meurtrier, ny bateur: toutes fois qu'il ne laisse pas d'estre complice de la plus grande meschanceté qui soit, quand il n'aura point glorifié Dieu, mais qu'il aura eu quelque orgueil en lui pour ne se pouvoir assuiettir à la iustice de Dieu et à sa droiture et bonté. Quand donc nous ne rendons point à Dieu l'honneur qui luy est deu, nous sommes meschans en cela, quand nostre vie au reste seroit Angelique. Et c'est un poinct que nous devons bien noter: car il nous semble qu'un homme soit iuste, moyennant qu'on ne luy puisse rien reprocher selon le monde, et qu'il ait mené une vie vertueuse. Or cependant pensons-nous qu'il n'y ait point de peché, quand un homme ne sert point à Dieu en telle humilité qu'il doit? Quand nous aurons rendu à nos prochains ce que nous leur devons, et que Dieu aura esté frustré et despouillé de ce qui luy appartient, faudra-il que nous soyons iustes pourtant? Nenni: car si i'ay desrobbé quelqu'un, ie suis coulpable: et si i'ay merité la mort eternelle pour cinq soulz: quand

i'auray ravi à Dieu son honneur, que i'auray tasché d'aneantir sa maiesté, en cela n'y a-il point un crime beaucoup plus enorme, que ne sont point tous les larrecins du monde, ou toutes les paillardises, tous les meurtres, tous les empoisonnemens, tous les pariures, et toutes ces choses-la? Ainsi donc notons bien, quand Eliu reproche ici à Iob, qu'il a cheminé avec les meschans, que ce n'est pas pour des vices qui fussent apparens quant au monde, ce n'est pas qu'il ait esté meurtrier, ny paillard, ny larron: mais pource qu'il n'a point glorifié Dieu, cognoissant qu'il estoit iuste: ains à l'opposite il l'a voulu condamner: voire, non pas qu'il le fist droitement: mais pource qu'il estoit tormenté de son mal, il a murmuré repliquant contre Dieu: et ceste impatience-la, encores qu'elle fust meslee avec patience, si est-ce qu'elle est à reietter comme un blaspheme, et Iob en est condamné comme meschant. Or par cela nous sommes admonnestez de vivre tellement sans nuire, et sans faire ne fraude, ne dommage, ne tort aucun à nos prochains: que cependant nous ayons nostre principal regard à Dieu, et que nous cheminions devant luy en telle humilité, que tousiours sa louange resonne et en nos coeurs et en nos bouches: que de coeur, di-ie, nous le glorifions et de bouche pareillement: et quand il nous viendra des fascheries, des troubles, qu'incontinent nous passions condamnation, n'attendans pas que nous soyons condamnez d'ailleurs, que Dieu nous envoye des iuges qui prononcent une sentence solennelle et patente contre nous. N'attendons point aussi qu'il foudroye du ciel: mais qu'un chacun cognoisse le mal qui est en luy, et que nous en detestions les moindres pensees, et les plus volages qui nous pourroyent entrer en phantasie: que nous sachions, di-ie, que ce sont des crimes enormes et mortels. Cependant notons bien, que Dieu ne laissera pas de nous recevoir à merci, moyennant que nous soyons aussi prompts et volontaires à nous condamner: mais ceux qui font des revesches, et qui veulent disputer et se rebecquer, en la fin sentiront que leur opiniastreté ne sera que pour les rendre confus au double. Et ainsi nous voyons, que ce n'est point sans cause que Dieu a distingué sa Loy en deux tables, pour nous monstrer que son service et l'honneur que nous luy devons, va devant: et puis, qu'il y a le devoir que nous avons envers nos freres. Il faut donc que le service de Dieu soit comme le fondement de toute nostre vie: que nous le glorifions, sachans que c'est à cela qu'il nous a crees, et nous entretient et nourrist: et puis, que selon que nous sommes obligez les uns aux autres, nous taschions d'aider et servir à nos prochains sans aucune nuisance. Voila donc ce que nous avons à retenir en ce passage.

Or maintenant regardons aussi les façons de parler qui sont ici contenues. Quand Eliu reproche à Iob qu'il a dit, *Ie suis iuste, et Dieu a renversé mon iugement:* ce n'est pas (comme desia nous avons dit) que Iob voulust ainsi plat et court accuser Dieu qu'il eust renversé son droit: mais notons quand un homme mortel maintient ainsi precisément son droit, que cela ne se peut faire qu'il ne detracte de Dieu, et qu'il ne s'esleve contre sa iustice: et pourtant c'est un article qui doit bien estre observé: car il sera trouvé qu'il n'y a celuy de nous qui par fois ne prene ceste audace de dire, que Dieu a renversé son droit. Or cependant notons bien, que nous voulons estre iustes, quand nous entrons en ceste extremité-la: comme aussi sainct Paul quand il parle de glorifier Dieu, et confesser qu'il est iuste, il veut que toute bouche soit close. Cependant donc que les hommes se rebecquent, et qu'ils aguisent leurs langues pour maintenir leur iustice, il faut qu'ils ayent Dieu pour partie adverse. Or est-il ainsi qu'ils s'eslevent contre Dieu toutes fois et quantes qu'il les afflige, et qu'ils ne peuvent s'humilier pour confesser qu'il est iuste en ce faisant. Voila donc ce que nous avons à faire, sinon que nous vueillions que Dieu s'oppose contre nous, et qu'il nous condamne comme estans coulpables de nous estre eslevez contre luy, et l'avoir accusé d'iniustice. Nous aurons beau protester que nous ne l'aurons point voulu faire: mais la chose est telle: que gaignerons-nous de tergiverser ici, quand le sainct Esprit en a prononcé son arrest? Voila donc quant à ce premier mot qui est ici contenu.

Or quand il dit, *Ie suis trouvé menteur en mon droit.* Par cela il signifie, qu'il n'est pas admis en ses defenses, et que c'est comme quand des iuges seront desraisonnables et cruels, et voudront opprimer par leur autorité quelque bon droit. Voila comme Eliu maintenant reproche à Iob qu'il a accusé Dieu: O voila il faut que ie soye tenu comme coulpable. Et pourquoy? C'est à l'appetit de Dieu: car il ne me veut point ouir en mes defenses. Il me presse, i'ay la bouche close: que si i'amene raison, elle n'aura ne lieu n'accez. Or Iob n'avoit point voulu se ietter hors des gonds iusques là: mais cependant retenons ce qui a esté dit, c'est assavoir que si simplement nous ne confessons la dette, c'est comme si nous voulions dire que Dieu a une puissance tyrannique sur nous, et qu'il n'y procede point par raison ne par equité: mais d'autant que nous sommes à luy qu'il en dispose à tors et à travers. Combien donc que nostre bouche ne prononce point ces mots, que mesmes nous ayons horreur de les avoir pensé: tant y a que si nous n'avons ce poinct conclud, que nous n'avons nulle defense, et que nous sommes coulpables, tousiours nous entrons en

procez avec Dieu, et faudra que nous soyons condamnez comme ayans detracté de sa iustice.

Touchant de ce qui est dit quant et quant, *Que Iob boit la mocquerie comme eau:* il s'entend qu'il est eslourdi tellement, qu'il n'apperçoit pas que les propos dont il a usé sont vilains et dignes d'estre reiettez, et qu'on s'en mocque, comme s'il estoit un homme insensé. Or cependant si avons nous veu que Iob a tenu des propos excellens, voire et qu'il a esté organe du S. Esprit, tellement que nous pouvons recueillir une grande instruction de ce qu'il a dit. Puis qu'ainsi est donc, pourquoy est-ce qu'il luy est reproché qu'il hume la mocquerie comme eau? C'est pource qu'il ne se peut faire, qu'un homme ne soit tellement transporté, quand il est enflammé en ses passions, qu'il ne sait qu'il dit. Or si cela est advenu à Iob (ie vous prie) que sera-ce de nous! Sa patience nous est mise au devant pour regle, et nous avons dit que l'issue qu'il a euë, monstre qu'il n'y a rien meilleur que de s'attendre au bon plaisir de Dieu, en tous les chastimens en general qu'il nous envoye. Et toutesfois, si est-ce qu'il est ici accusé comme un homme effronté, qui ne sait plus que c'est de honte, qui boit toute vilenie comme un poisson boira l'eau. Si cela luy est reproché, et à bon droit: et ie vous prie quand nous appercevrons que nous sommes impatiens cent fois plus que luy, et qu'il ne faut rien pour nous escarmoucher, et nous faire despiter à l'encontre de Dieu, et que sera-ce? Ne devons-nous pas bien penser que nous sommes plus qu'eslourdis? Ainsi en la personne de Iob nous voyons, que le sainct Esprit nous a ici voulu monstrer que c'est que de nous quand les maux nous tormentent par trop, et que nostre fragilité et foiblesse est meslee parmi, tellement que nous ne savons que devenir, que nous grinçons les dens, nous rongeons nostre frain, et sommes estonnez en sorte que nous ne tenons plus ne chemin ne sentier. C'est donc ce que nous avons à noter de ce passage. Or venons maintenant à ceste sentence qu'Eliu adiouste. Il accuse Iob d'avoir dit, *Qu'il ne profitera rien à l'homme d'avoir cheminé avec Dieu.* Ce mot ici *Cheminer avec* Dieu emporte que l'homme s'addonne tellement au service de Dieu, qu'il pense tousiours à rendre conte, qu'il cognoisse, Celui qui m'a creé et formé, me conduit et gouverne, ie ne puis pas fuir sa main, ni eschapper de son iugement: et ainsi il faut que ie lui soye present devant ses yeux, il faut qu'il cognoisse non seulement toutes mes oeuvres, mais aussi mes pensees.

Voila que c'est de cheminer avec Dieu. Et notamment l'Escriture saincte use de ceste forme de parler, pource que les hommes sont comme sacs à charbonnier (ainsi qu'on dit) que les uns noircissent les autres. Et l'experience le monstre, que quand nous cheminons sans regarder à Dieu, il n'y a celuy qui ne prene licence de mal-faire sous ombre que les autres ne sont point meilleurs que luy: et cependant il donne aussi à d'autres de ses prochains occasion de mal faire: tellement qu'il n'y a auiourd'huy celuy qui ne soit en mauvais exemple en quelque sorte, comme nous avons tous nos vices propres. Et ainsi quand nous cheminons avec les hommes, nous cheminons en confusion horrible: il n'y a qu'un meslinge, et un abisme si profond en nostre vie, qu'on n'y cognoist plus rien. Voila, di-ie, que c'est de cheminer avec les hommes. Or que faut-il? Puis qu'en cheminant selon le monde nous sommes corrompus, et chacun attire à mal ses prochains, et il les suit quant et quant: n'est-ce point là pervertir tout ordre? Il ne reste donc, sinon de nous recueillir à Dieu, et nous conformer du tout à luy. Il est dit, qu'Henoch a cheminé avec Dieu. Et pourquoy? D'autant qu'il n'a point esté perverti, et combien qu'en ce temps-la tout le monde fust si corrompu que rien plus, si est-ce qu'Henoch s'est conservé en integrité. La raison? C'est qu'il a recueilli ses esprits pour ne point se lascher la bride, et desborder: et combien que l'iniquité fust comme un deluge sur la terre, il a cognu, O si est-ce qu'il me faut cheminer comme devant mon Dieu. Au reste ceci emporte aussi bien, que nous ne regardions pas à avoir quelques belles apparences: comme beaucoup se contentent d'estre prisez des hommes, et de s'estre abstenus de mal devant le monde: quand ils ont leurs mains pures en apparence, ce leur est assez. Or ce n'est rien, si nous n'avons nostre coeur pur devant Dieu. Et ainsi donc notons bien, quand l'Escriture nous parle de Cheminer avec Dieu, qu'elle signifie que ce n'est rien d'avoir ordonné nostre vie exterieure en telle sorte que nos vices n'apparoissent point: mais qu'il faut aussi que nostre conscience responde, et que nous soyons exempts de toutes meschantes affections et perverses. Pour le troisieme nous avons à cheminer avec Dieu pour nous conformer du tout à sa Loy: car si nostre vie est approuvee des hommes, et qu'aussi nous-nous flattions en nos bonnes intentions, et que sera-ce? Rien: comme nous voyons qu'en la Papauté ceux qui sont devots selon leurs imaginations, ô ils cuident que Dieu leur soit plus que redevable: mais cependant pource qu'ils mesprisent l'Escriture saincte, et qu'ils ont leurs inventions propres qu'ils ont basties à la volee, tout cela n'est que fatras et ordure. Et ainsi notons, que pour bien vivre, et avoir une regle droite et certaine, il nous faut cheminer avec Dieu, c'est à dire de droit fil: il nous faut conformer et nos pensees, et nos oeuvres à ce qu'il commande, et non pas à ce qui aura esté controuvé par les

hommes, et qui nous semblera bon. Voila donc quant à ce mot.

Venons au principal. Comment est-ce que Iob a entendu, qu'il ne servira rien à l'homme d'avoir cheminé avec Dieu? C'est pource qu'il s'est trouvé comme eslourdi en son torment, et qu'il n'a point cognu que Dieu luy assistoit d'autant qu'il l'avoit servi, et qu'il avoit conformé et reglé sa vie à toute droiture. Il est vray que Iob en general a bien cognu que Dieu estoit iuste, et qu'il ne faut point que nous estimions ou mesurions sa iustice selon l'estat present du monde, et les choses qui se voyent auiourd'huy à l'oeil. Car voila aussi le debat qu'il y a eu contre ses parties adverses, que les bons sont affligez et tormentez en ce monde, et que les meschans prosperent: et ainsi, que Dieu a un iugement plus haut qu'il s'est reservé: et que pourtant nous ne restraignions point nos esprits à ce qui se voit auiourd'huy, et que nous ne pensions point qu'en ce monde Dieu rende à chacun ce qui luy est apresté: car c'est une chose trop brutale d'avoir une telle pensee. Iob donc a debatu ceste querelle. Mais quoy? Cependant il n'a pas laissé d'estre comme esbloui, quand il est venu à penser à ses afflictions: il estoit tellement transporté, qu'il demande, Où en suis-ie? qu'est-ce que i'ay gaigné de m'adonner ainsi à l'obeissance de Dieu? D'autant donc que Iob s'est ainsi trouvé esperdu et esgaré, il luy est reproché à bon droit, qu'il a prononcé ce blaspheme, Qu'il ne profitera rien à l'homme d'avoir cheminé avec Dieu. Or par cela nous sommes admonnestez, de nous tenir en bride courte, quand nous contemplons les choses qui se font au monde, et que nous entrons en pensee pour dire, Et comment Dieu dissimule-il? Pourquoy est-ce qu'il permet que son Eglise soit ainsi tormentee? Et comment les violences sont-elles si grandes? Tenons nous, di-ie, court en bride. Et pourquoy? Car si seulement nous imaginons, que toutes ces choses soyent estranges, c'est autant que si nous allions blasphemer contre Dieu. Il est vray que nostre Seigneur ne nous impute point ce blaspheme-la, mais c'est par sa bonté: tant y a que nous en sommes coulpables. Et ici en la personne de Iob nous sommes redarguez par le S. Esprit, afin qu'un tel blaspheme nous desplaise, et que nous l'ayons en horreur: et que si tost qu'il nous viendra en pensee quelque mauvaise phantasie, nous la reiettions, sachans quelle seroit pour nous mener à un blaspheme plus grand, si Dieu ne nous retenoit. Et au reste notons, que tant plus devons nous estre sur nos gardes en cest endroit, quand nous voyons que les serviteurs de Dieu ont esté ainsi agitez d'une telle tempeste. Il est vray que Ieremie (12, 1), quand il s'enquiert pourquoy les meschans prosperent, et pourquoy Dieu leur favorise selon qu'il semble, proteste bien que Dieu est iuste, et que ses iugemens sont droits, et use de ceste preface-la, comme pour se brider, Ie say, dit-il, Seigneur, que tu es iuste: mais si est-ce qu'encores ne laisse-il point d'estre esbranlé. Nous voyons ce qu'en dit Habacuc aussi bien. Habacuc (1, 3) fait le semblable, et en cela monstre-il qu'il est retenu de la crainte et reverence de Dieu: mais tant y a qu'il est troublé en son esprit. David confesse (Ps. 73, 13) qu'il luy est advenu beaucoup d'avantage: car nous voyons qu'il disoit, C'est donc en vain que i'ai lavé mes mains, que ie me suis addonné à toute droiture, que i'ai mis peine de servir à Dieu: i'ai bien perdu mon temps. Quand David est venu iusques-là, que sera-ce de nous, ie vous prie? Et ainsi il est vrai qu'il se redargue, mais il confesse aussi que son pied a esté sur la glace, et qu'il estoit tout prest à tresbucher. Et puis il adiouste, Seigneur ie suis une beste, ie ne suis plus homme, ne digne d'estre reputé une creature, raisonnable: mais me voici du tout abbruti, comme les asnes et les chevaux. Et ainsi Seigneur, il faut que tu me tiennes la main forte, ou autrement ie suis perdu. Quand David confesse qu'il n'a point esté exempté d'une telle tentation (ie vous prie) que sera-ce de nous, comme i'ai dit? Et voila aussi pourquoi Isaie prononce ce mot (3, 10), non point comme vulgaire, mais comme exquis, Dites, il y a fruict pour le iuste. Il exhorte les fideles de conclure et se resoudre qu'il y a fruict pour les iustes: c'est à dire, qu'ils ne perdront point leur peine en servant à Dieu. Il semble que cela soit assez commun, et toutes fois le Prophete Isaie en fait une sentence exquise. Et la raison? pource qu'on voit les choses confuses au monde (comme elles seront entre nous tous les coups) et pourtant que les povres fideles seront esperdus en leurs sens, pour dire, Et pourquoi est-ce que Dieu nous afflige d'une telle rigueur? O nous serions prests à murmurer incontinent: mesmes il nous adviendroit de blasphemer contre Dieu, n'estoit que nous fussions retenus, et que Dieu nous declarast que ce qu'il fait n'est point pour favoriser aux incredules. Ainsi donc encores qu'il semble qu'il nous ait mis en oubli, si est-ce qu'il faut s'asseurer qu'il aura pitié de nous, et qu'au milieu de sa rigueur il adoucira ses verges, et que mesmes nous serons absous de sa main: comme aussi nous pourrions estre abysmez cent mille fois, et perir à chacune minute, n'estoit qu'il nous preservast par sa bonté infinie. Voila quant à ce poinct, là où Iob est condamné d'avoir dit, Que l'homme ne profitera rien cheminant avec Dieu. Ce n'est pas que du tout il ait esté persuadé de cela: mais pource qu'en ses angoisses il a esté confus, et n'a point cognu la conduite de Dieu, comme il devoit, et son conseil. Il

est vrai qu'il a tousiours cognu en partie, mais encores est-il condamné pource qu'il ne s'est point tenu si paisible, ne si coi comme il devoit. Nous serons donc à condamner cent mille fois plus que lui, si nous n'apprenons d'estre nos iuges afin que nous soyons absous devant Dieu.

Or pour conclusion il est dit, *Que ia n'advienne qu'il y ait iniquité en Dieu, ni iniustice au Tout-puissant.* Ici nous avons à noter quelle est la somme des propos d'Eliu, pour faire nostre profit de tout le discours que nous verrons en ce chapitre: c'est qu'il faut que nous glorifions Dieu comme iuste. Voila donc le sommaire de tout ce chapitre. Or il semble que ceci est par trop commun, et qu'il ne soit ia besoin d'en parler, pource que de primeface nul n'osera nier que Dieu ne soit iuste: mais tant y a qu'à grand' peine de cent l'un en trouvera-on qui recognoisse la iustice de Dieu comme il appartient: et ceux-là mesmes encores y faillent. Ie di des plus iustes, que souventesfois ils seront solicitez de ces doutes que nous avons dit. Que sera-ce donc des gens prophanes et brutaux, qui ne sont point exercez à magnifier Dieu, et qui n'ont point addonné leur estude à cela? Et pourtant sachons, que celui qui aura retenu ceste doctrine de confesser que Dieu est iuste, et en sera bien persuadé, aura beaucoup profité: et non pas seulement pour un iour, mais pour cent ans, pour mille, quand il vivroit autant en ce monde. Mais il nous faut observer, comment c'est que nous confesserons Dieu estre iuste. Vrai est que ceste matiere ne se pourroit pas maintenant traitter au long: mais si en faut-il dire un mot pour donner ouverture à ce qui suivra. Comment donc est-ce que nous confessons Dieu estre iuste? C'est quand sa seule volonté et simple nous suffira pour toute raison, et que nous aurons cela bien persuadé en nous, que tout ce que Dieu fait, est bon et equitable, encores que nous ne cognoissions point la raison pourquoi. Car si l'homme veut confesser Dieu estre iuste selon qu'il le comprend en son cerveau, et non autrement, que sera-ce? Ne sera-il point assuietti à nous? Mais il faut que nous ayons cela tout conclu, pour dire, Dieu est iuste. Et pourquoi? Sa volonté est la regle de toute droiture, tellement que tout ce qui procede de lui il nous le faut adorer, encores que nous le trouvions estrange à nostre phantasie: et combien qu'il nous semble qu'il ne devroit pas estre ainsi: toutes fois que nous soyons retenus de ceste crainte, pour confesser que d'autant que Dieu est la fontaine de toute iustice, tout ce qu'il fait il nous le faut trouver bon. Voila donc en premier ce que nous avons à noter. Et puis, que nous cognoissions ceste iustice en toutes choses qui nous viennent à la phantasie, tellement que tousiours cela nous vienne au devant, Dieu est iuste. Comme quoi? Nous voyons les meschans dominer et avoir la vogue: cela nous despite. Or Dieu cependant est là au ciel comme endormi, ce nous semble: quand il n'y remedie pas du premier coup, il nous semble qu'il ne fait pas son office. Tant y a qu'en tout cela il faut que nous confessions Dieu estre iuste. Apres quand nous serons tormentez et affligez, maintenant en nos biens, maintenant en nos personnes, que nous verrons toute l'Eglise en general qui sera foulee au pied, suiette à la tyrannie des meschans. Et qu'est-ce que ceci veut dire? Or si faut-il que nous cognoissions et confessions Dieu estre iuste: et puis qu'ainsi est, attendons qu'il nous declare pourquoi les choses vont si mal à nostre semblant, et sachons que ce n'est point sans cause qu'il en dispose ainsi. Et pourtant, que nous fermions les yeux quand les choses iront tout au rebours de nostre appetit: que seulement nous soyons resolus en cela, pour dire, Seigneur tu es iuste, et ie me contenterai de ceste iustice iusques à ce que tu me faces entrer en ton sanctuaire, et que i'apperçoive pourquoi c'est que tu disposes ainsi l'estat du genre humain. Vrai est que si maintenant ie suivoye ma phantasie, ie murmureroye, voire et me despiteroye contre toi, de voir ici les choses ainsi confuses: mais puis que nous savons que tu gouvernes tout le monde en ta sagesse et iustice infinie, il faut que tu sois approuvé, et que nous confessions que c'est à bon droit que tu disposes ainsi le tout, encores que nous n'appercevions point la raison. Voila donc comme nous devons pratiquer en somme ceste doctrine.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT TRENTIEME SERMON,

QUI EST LE II. SUR LE XXXIV. CHAPITRE.

10. *Ia n'advienne qu'il y ait iniustice en Dieu, ou iniquité au Tout-puissant.* 11. *Car il rendra à l'homme selon son oeuvre, il fait trouver à chacun selon ses voyes.* 12. *Dieu ne condamnera point en vain, et le Tout-puissant ne renversera point le droit.* 13. *Qui est-ce qui a visité la terre outre lui? ou qui est-ce qui l'a mis sur le monde? ou qui l'a bastie?* 14. *S'il tourne vers lui son coeur, et retire son esprit et son souffle:* 15. *Alors toute chair defaudra ensemble, et l'homme retournera en poudre.*

Nous avons à deduire ceste sentence qui semble estre assez commune, c'est assavoir *Qu'il n'y a point d'iniustice en Dieu*, chacun le confesse: mais il y en a bien peu qui le cognoissent pour en estre bien persuadez. Si nous sommes à repos, et que Dieu ne face sinon ce que nous desirons, il nous sera facile d'accorder qu'il est iuste: mais si tost que nous sommes faschez, qu'il y a quelque mal ou adversité qui nous trouble, nous entrons en murmure, et ne cognoissons plus la iustice de Dieu, laquelle auparavant nous avions confessee. Ce n'est point donc assez, qu'en un mot nous protestions que Dieu est iuste: mais le principal est quand ce vient à la pratique, que nous trouvions bon tout ce qu'il fait, que nous soyons volontiers suiets à sa puissance: que s'il nous afflige nous n'entrions point en procez contre lui, que nous ne soyons point despitez de ce qu'il gourverne autrement que nostre desir ne porte, Voila donc ce que nous devons retenir de ce passage, quand il nous est monstré qu'il n'y a point d'iniustice en Dieu. Bref, iusques à ce que nous soyons venus à ceste raison, d'estre paisibles et obeissans à Dieu en tout ce qu'il fait, encores que les choses ne viennent point à nostre phantasie et propos, ou iugement, nous l'accuserons obliquement d'iniustice. Et pourquoi? Il gouverne tout le monde, rien n'adviendra qui ne soit disposé de son conseil et de sa main: si nous trouvons à redire aux choses qui adviendront, n'est-ce pas nous dresser à l'encontre de celui qui a tout en sa puissance? Et ainsi donc apprenons de nous assuiettir à la providence de Dieu, confessans que tout ce qu'il fait est bon: et alors nous le tiendrons pour iuste, et lui rendrons la louange qui lui est deuë. Si nous repliquons contre lui, nous tormentans de ce qu'il fait, et y trouvans à redire, c'est autant comme si nous blasphemions contre lui l'appellans iniuste. Vrai est qu'en nos afflictions il ne se peut faire que nous n'ayons quelque regret, mais tant y a qu'il nous faut dompter nos passions, et les tenir captives, et prendre ceste conclusion en nous, Que Dieu, puis qu'il est tout bon et sage, ne fait rien que par raison et droiture. Voila donc comme il nous faut batailler contre nos passions quand elles s'eslevent en nous, et qu'elles nous incitent à nous eslever contre Dieu.

Maintenant regardons comment Eliu prouve qu'il n'y peut avoir iniustice en Dieu. Il dit, *Qu'il rendra aux hommes selon leurs oeuvres, et qu'il fera trouver à chacun selon ses voyes.* Ceci doit bien estre noté: car ce n'est pas le tout de cognoistre que Dieu est iuste en soi, comme aussi sa iustice n'est pas enclose en son essence, tellement qu'elle nous soit incognue, mais elle s'estend par tout, et faut qu'elle soit cognue principalement en nous. Voulons nous donc cognoistre comme Dieu est iuste? Regardons çà et là, et nous pourrons bien contempler sa iustice, cognoissans que ce monde est gouverné par lui en telle equité qu'il n'y a que redire. Et de fait chacun quand il sera appellé en son rang, n'aura nulle occasion de se plaindre, mais il faudra que tous confessent que Dieu les a supportez par sa bonté infinie, et les a punis d'une iuste rigueur. Voila ce que nous avons maintenant à retenir de ceste raison qu'Eliu allegue. Et c'est un article bien notable, comme i'ai desia touché: car quand il nous parle de la iustice de Dieu, n'imaginons point qu'il soit seulement iuste en soi: mais apprehendons sa iustice comme il appartient, et l'estendons comme il faut, c'est assavoir de tout le gouvernement du monde. Comment est-ce donc que Dieu est iuste? Pource que tout est conduit par lui en equité: que tout ce que nous voyons il nous le faut approuver comme iuste d'autant qu'il procede de lui. Ie n'enten pas les pechez qui se commettent des hommes, mais i'enten que Dieu en son conseil souverain dispose tellement toutes choses, que ce qui procede de lui il nous le faut trouver bon. Et pourtant quand chacun de nous viendra à s'examiner, qu'il cognoisse qu'il n'a nulle couverture pour plaider contre Dieu, qu'on ne peut l'accuser de cruauté, et que nul ne peut dire qu'il l'ait mal traitté: mais que nous approuvions sa iustice en ce qu'il nous gouverne et manie. Au reste si nous voulons comprendre ce propos, et en estre bien persuadez, il faut en premier lieu qu'un chacun se sonde, et qu'il pense de pres quel il

est. Car qui est cause que nous sommes ainsi despits, et quoi que Dieu nous face, qu'il ne nous peut contenter, que nous avons tousiours ceste audace de nous eslever contre lui, sinon que par vaines flatteries nous sommes aveuglez, et qu'un chacun cuide estre iuste ne pensant point à ses pechez? Et ainsi quand nous aurons ceste prudence en nous de bien cognoistre nos fautes, il est certain que toutes les repliques contre Dieu cesseront et seront soluës, qu'en humilité chacun viendra dire, Seigneur, tu m'as traitté en telle sorte qu'il faut bien que ie cognoisse ta iustice, et que ie te glorifie. Mais quoi? Nous ne pouvons pas nous tenir de nous tromper: et encores que nous cognoissions que nous n'avons nulle replique: si est-ce que nous voulons tousiours amoindrir les vices, voire et les couvrir, encores qu'ils soyent plus que notoires. Or sommes-nous ainsi endormis en nos fautes par nostre hypocrisie? Alors il nous est aisé de nous eslever contre Dieu. Et ainsi c'est le vrai remede, quand les hommes voudront recognoistre Dieu estre iuste, afin de lui attribuer la louange qu'il merite, qu'en premier lieu ils se facent leurs procez, qu'ils s'accusent eux-mesmes, et se condamnent. Alors il ne leur coustera rien de recognoistre que Dieu est iuste: car ils sont convaincus assez en eux qu'il ne les a pas mal traittez, et qu'il ne leur a fait nul tort: d'autant que s'il les a chastiez, ç'a esté pour leurs offenses, et encores qu'il ait exercé quelque rigueur sur eux, tant y a que tousiours il les a supportez par sa bonté et misericorde. Voila donc en somme ce que nous avons à retenir.

Or cependant notons quand il est dit, *Que Dieu rendra à l'homme selon ses oeuvres, et qu'il fera trouver à chacun selon ses voyes*, que cela n'est pas entendu en telle sorte, comme si Dieu du premier coup punissoit les transgresseurs de sa Loi, et qu'il maintint les bons: mais c'est pour monstrer que Dieu ne fait tort à nul. Il se pourra donc bien faire (comme il advient tous les iours) que Dieu pour un temps supportera les meschans: on voit qu'il dissimule, quand les hommes se sont desbordez à mal, et qu'il ne semble pas que Dieu y pense, ne qu'il les voye. Et voila aussi qui est cause d'endurcir les meschans, et de leur donner plus de hardiesse: car sous ombre que Dieu ne les punist point tantost, il leur semble qu'ils sont eschappez et quittes. Et ainsi donc Dieu ne punist pas incontinent les malefices, et aussi Eliu ne l'entend pas ainsi: mais tant y a qu'en la fin Dieu, apres avoir differé long temps, et avoir prolongé le terme aux meschans, leur monstrera que s'il les a attendus à repentance, il n'a pas oublié leurs forfaits, que tout a esté enregistré devant lui, et mesmes qu'ils se sont amassé un plus grand thresor de son ire. Le terme donc leur sera bien cher vendu, quand ils auront ainsi abusé de la patience de Dieu, qui n'a pas voulu du premier coup les punir, afin qu'ils eussent loisir de cognoistre leurs fautes, et de se corriger d'eux-mesmes. Voila pour un Item: c'est que Dieu n'execute pas ses iugemens du premier iour en telle sorte, que nous puissions appercevoir à l'oeil qu'il rende à chacun selon ses oeuvres. Et de fait que seroit-ce quand il puniroit egalement les pechez? Nous n'attendrions plus d'autre iournee: car tout seroit accompli en ce monde. Et où seroit l'article de nostre foi qu'il nous faut resusciter et venir devant le siege iudicial de nostre Seigneur Iesus Christ? Bref, il n'y auroit plus ne de loyer pour les bons, ni de crainte pour les meschans et rebelles. Et voila pourquoi aussi notamment en l'Escriture il est dit, Que Dieu rendra. Sainct Paul parlant de la iustice de Dieu ne dit pas qu'il rend tous les iours à chacun selon qu'il a desservi, mais il dit, Il rendra (Ro. 2, 6). Et quand? Au dernier iour. Eliu ne contredit point à ceste sentence: mais quand il dit, *Que Dieu rend*, il presuppose ce qui est vrai, qu'il nous faut tenir nos esprits en suspens iusques à ce que Dieu nous monstre ce qui nous est caché pour un temps. Il faut, di-ie, que nostre foi soit exercee en attendant patiemment ce que nous n'appercevons point encores: il suffit que Dieu nous donne quelques signes de sa iustice, qu'il nous en monstre des exemples notables, tellement que nous soyons contraints de sentir qu'il regarde les hommes pour les chastier en leurs offenses. Si Dieu nous donne quelques tesmoignages de cela, contentons nous: et cependant que nous soyons patiens, iusques à ce que nous cognoissions ce que maintenant il se reserve à soi. Voila donc comme il nous faut prendre ceste sentence, pour la bien appliquer à nostre usage.

Il y a un second poinct: c'est qu'Eliu n'entend pas que Dieu rende tellement à chacun selon ses oeuvres, qu'il ne supporte ceux qu'il punit, et qu'il ne monstre quelque bonté envers eux, combien que d'un costé il leur soit severe, et qu'il leur face sentir qu'il est leur Iuge. Mais c'est pour signifier que quant au monde Dieu ne regarde point de punir nos pechez en mesure egale: car que seroit-ce? Il ne nous envoyeroit point de maladies, des povretez et choses semblables: mais nous serions abysmez et foudroyez du premier coup, tellement qu'il ne seroit point question seulement de sentir quelque punition horrible, mais il faudroit qu'il s'armast en sa maiesté puissante pour nous confondre et abysmer. Car quels sont nos pechez? Ainsi donc notons que Dieu ne punit point les pecheurs, et qu'il ne leur fait point sentir sa vengeance en mesure egale, si tost qu'ils l'ont desservi: mais il les supporte, tellement que tous les

chastimens que nous recevons en ce monde, ne sont qu'advertissemens que Dieu nous fait, nous donnant encores lieu de repentance. Non pas que cela profite à tous: car les meschans sont desia condamnez, d'autant qu'ils sont incorrigibles: et non seulement Dieu leur fait leur procez, mais il escrit leur condamnation, qui est toute preste à executer quand il voudra. Quoi qu'il en soit, si nous considerons bien tous les chastimens que Dieu nous monstre en ce monde, ils ne sont pas à beaucoup pres à egaler nos pechez, mais il nous attend afin que nous y pensions. Voila donc encores un autre article que nous avons à noter en ce passage.

Or il y a pour le troisieme, Que Dieu ne rend pas tellement aux hommes selon leurs voyes, qu'il ne se reserve de pardonner à ceux que bon lui semble, quand il les veut reduire à soi. Dieu ne punist point ses esleus. Et pourquoi? Car il lui plaist de les recevoir à merci, et de se reconcilier par sa bonté gratuite avec eux: et en faisant cela il ensevelist leurs fautes, tellement qu'il n'entre pas (comme il est dit au Pseaume [143, 2]) en iugement avec eux. Dieu donc a bien ceste liberté d'abolir nos offenses sans les punir: et cependant cela ne derogue en rien à sa iustice. Et pourquoi? Car quand Dieu nous veut pardonner nos fautes, comment en use-il? Ce n'est pas pour nourrir le mal qui est en nous: mais il nous en touche, et nous le remonstre, il nous fait sentir combien nous l'avons offensé, et puis il nous donne ceste affection de nous desplaire en nos pechez, et d'y gemir. Quand nous sommes touchez ainsi de repentance, nous sommes iuges de nos fautes, et les condamnons: et par ce moyen voila Dieu qui a exercé son office. Car c'est beaucoup plus quand l'homme se condamne que s'il estoit condamné de Dieu, et qu'il grinçast les dens, et qu'il demeurast incorrigible et obstiné en son mal. Dieu donc quand il nous retire à soy à repentance, n'oublie point son office: car il ne nous pardonne point nos pechez pour nous y flatter. Au contraire c'est afin qu'il y ait double punition, que d'un costé nous sentions les maux que nous avons commis, de l'autre costé que la misericorde de Dieu reluise pour descouvrir les povretez où nous estions, iusques à ce qu'il nous en ait affranchis. Et ainsi donc notons bien, que Dieu en pardonnant les fautes à ses eleus ne derogue en rien à sa iustice, que ceste sentence en soit tousiours vraye, Qu'il rend aux hommes selon leurs oeuvres et leur fait trouver selon leurs voyes. Maintenant nous voyons ce que i'avoye touché: c'est que pour glorifier Dieu en sa iustice, il nous faut tousiours estre persuadez en nos afflictions, que nous ne souffrons rien à tort, et que Dieu a raison de nous chastier, que si nous entrons en procez, nostre cause est perdue pour nous. Et au reste que nous cognoissions, que Dieu nous supporte tellement par sa bonté, que nous avons tousiours occasion de sentir que nous sommes obligez tant et plus à luy, de ce qu'il n'exerce pas une rigueur extreme contre nous, ainsi qu'il luy seroit licite. En somme cognoissons qu'il nous espargne, encores qu'il nous face sentir sa vengeance: et encores qu'il se monstre rude et aspre, que toutes fois il y a de sa bonté meslee parmi: et cependant, que tousiours il est iuste, tellement que les hommes ne gaigneront rien, quand ils penseront s'absoudre d'eux-mesmes, mais que le meilleur est quand nous voyons que Dieu nous appelle et nous solicite de venir à luy, que devant coup nous ayons senti nos fautes, voire pour nous y desplaire, pour en gemir, tellement que Dieu soit enclin à nous les pardonner. Voila en somme ce que nous avons à retenir de ceste sentence.

Or suivant cela Eliu pour confirmation plus grande dit, *Que Dieu ne condamnera point en vain, et qu'il ne subvertira point le droit.* Il ne dit ici rien de nouveau, mais il ratifie son propos, voire respondant à ce qui avoit esté allegué par Iob. Il dit donc en premier lieu, *Que Dieu ne condamnera iamais en vain:* c'est à dire que les hommes ne pourront alleguer qu'il leur face tort, et qu'il leur face à croire qu'ils ont failli: comme souvent aux iustices terrestres un povre innocent sera opprimé, on luy mettra en avant une chose de neant où il n'y aura nulle faute: mais cependant si faudra-il qu'il passe par là, il y aura des faux tesmoins qui seront pour accabler un homme le plus iuste du monde. Là donc on punira souvent à tort et sans cause: mais ce n'est pas ainsi de la iustice de Dieu, il ne faut point qu'il monstre dequoy, qu'il ait de grans registres pour preuves, et pour s'excuser quand il seroit calomnié par les hommes: chacun porte son procez escrit et bien seellé en soy. Il ne faut point, di-ie, que nous ayons autre iuge que nostre conscience propre: et si maintenant chacun ne le cognoist, tant y a que Dieu en despit de nos dens nous resveillera bien, et quand nous aurons esté long temps à nous flatter, si faudra-il que nous retournions là d'estre convaincus, qu'il avoit iuste cause de nous punir.

Et voila pourquoy aussi Eliu adiouste, *Que Dieu ne renversera point le droit:* car quand nous ne pouvons mieux, nous venons à ce subterfuge, que Dieu est tout-puissant, et qu'il fait ce que bon luy semble, et pource que nous ne pouvons pas luy resister, qu'il y va à tors et à travers. Et si nous ne parlons ainsi: si est-ce que nous aurons telles pensees obliques, Que nous voudrions sous ombre que Dieu est tout-puissant, et que nous sommes povres creatures et fragiles, luy faire à

croire qu'il nous tormente par trop. Mais au contraire il est dit *que Dieu ne pervertist point le droit*, c'est à dire qu'il ne punist point les hommes, que tousiours il ne regarde à les supporter, comme il cognoistra estre expedient: et s'il y avoit dequoy les espargner encores plus, il est certain qu'il le feroit, d'autant qu'il cognoist ce qui leur est propre. Ainsi donc pratiquons ceste doctrine, de nous humilier devant Dieu toutes fois et quantes que nous sommes chastiez de luy: ayons la bouche close, pour ne point repliquer à l'encontre: et cependant soyons humbles, et que l'hypocrisie ne nous aveugle pas, pour nous flatter en nos transgressions. Voila donc en somme, comme il faut que nous apprenions à nous condamner, et là dessus que nous cognoissions que Dieu en nous punissant est iuste, et qu'il ne renverse point nulle equité qui soit en nous: que si nous avions bonne cause, elle seroit maintenue de luy, il ne faudroit ni procureur ni advocat, car luy-mesme nous seroit garant: il ne demande sinon de nous absoudre. Ainsi donc, si nous sommes condamnez par luy, il faut passer par là, cognoissans que nous l'avons bien desservi et merité. Il est vray que ceci se dira bien en general: mais tant y a qu'un chacun en son privé et au regard de sa personne, il faut qu'il ait ceste doctrine imprimee en sa memoire: et sur tout quand nous sommes batus des verges de Dieu, et que l'un sera affligé de povreté, l'autre de maladie, l'autre aura quelque tort qu'on luy fera. De quelque costé que le mal nous viene, que nous cognoissions, Voyci la main de Dieu qui nous visite. Et pourquoy? Il y a bien iuste raison: car nous sommes povres pecheurs, nous luy sommes rebelles tant et plus: et ne faut point que nous pretendions d'amoindrir nos fautes pour dire que les punitions de Dieu sont excessives, comme s'il n'avoit dequoy nous punir: mais au contraire quand il exerceroit une plus grande rigueur beaucoup, voire iusques à nous accabler du tout, confessons que ce ne seroit point trop, attendu que nos pechez sont venus iusques au comble. Voila donc comme nous devons entendre ceste sentence.

Or il met puis apres, *Qui est-ce que Dieu a ordonné pour mettre sur le monde outre luy?* combien que le mot dont use ici Eliu signifie quelquefois visiter: mais pource que la sentence est tousiours une, il ne nous faut pas arrester beaucoup au mot: en somme Eliu veut dire, qu'il n'y a que Dieu qui gouverne le monde, et qu'il n'a point de compagnon, et qu'il n'est point Createur pour avoir seulement basti une fois le ciel et la terre: mais qu'il a tout en sa main, et qu'il conduit et gouverne auiourd'huy ses creatures, tellement que rien ne se fait sans sa volonté. Voila en somme ce qu'a voulu ici dire Eliu. Or il semble bien que ceste raison ne soit point propre pour maintenir la iustice de Dieu: car il n'est pas question ici de sa puissance: et encores (comme desia nous avons touché) les hommes quelquefois sous ombre que Dieu est tout-puissant le voudront accuser de tyrannie, et qu'il n'a point d'esgard à nostre infirmité et foiblesse. Voila donc comme les hommes prendront occasion de s'eslever contre Dieu en confessant sa puissance pour dire, O il est vray qu'il est maistre, mais cependant ce n'est point à dire qu'il se retienne et se modere comme il doit. Car combien qu'on fasche et qu'on tormente les siens, il semble qu'il ne s'en soucie, et qu'il n'y ait point d'esgard. Or au contraire Eliu pretend de monstrer, que Dieu est iuste. Et comment le monstre-il? Car lui seul, dit-il, gouverne le monde. Il semble que cela ne soit point à propos: mais quand tout sera bien consideré, c'est une raison peremptoire (comme on dit) et assez suffisante pour nous clorre la bouche.

Et c'est aussi ce qu'il adiouste tantost apres, *Celui qui est iniuste gouvernera-il?* Il est vrai quant au monde, que les meschans quelquesfois pourront gouverner. Et pourquoi? Car voila les rois qui sont faicts dés le ventre de la mere, ils parviennent à la couronne par heritage: autant en est-il des princes. Apres ils donneront les offices à leurs maquereaux, à gens de nulle valeur, comme on sait quels sont les courtisans: ou bien il les vendront, et ainsi toute la iustice sera ruinee. Là où on ordonnera par election et voix du peuple les gouverneurs, comment y procede-on? Ce n'est pas en crainte de Dieu, ni en reverence, pour dire, qu'on ordonne gens qui dominent en iustice: mais aux tavernes on briguera, on fera des entreprinses les plus vilaines du monde. Quand donc les rois et les princes, et leurs officiers, et les Magistrats, qui seront esleus parviennent par tel moyen diabolique à leur degré: il faut bien que les meschans dominent.

Mais ce n'est pas ainsi de Dieu. Et pourquoi? D'autant que de nature il a l'empire souverain du monde, et cela lui est deu: il n'a pas esté esleu par des canailles qui voudront que toute confusion regne, et qui esliront ceux qui les supporteront en mal, qui ne demandent qu'à renverser tout ordre et bonne police. Dieu donc n'a point esté esleu en des tavernes par brigues et par pratiques meschantes: il n'a point esté appellé en son office par faveur: il n'y a point succedé par heritage, comme si les estats lui eussent accordé qu'il succedast à un pere mortel: il n'y a rien de tout cela en lui. Quoi donc? De nature il a le gouvernement du monde, tellement que ce sont deux choses inseparables que l'essence immortelle de Dieu, et l'authorité qu'il a de gouverner. Et c'est ce qui est dit au

dixhuictieme chapitre de Genese par Abraham: car il argue que c'est une chose impossible que Dieu exerce quelque cruauté ou excez. Celui (dit Abraham) qui iuge le monde, pourra-il abysmer le meschant avec le bon? Or quand Abraham dit cela, il n'entend pas d'admonnester Dieu qu'il advise à soi: comme nous pourrions admonnester un homme mortel: ainsi que Moyse parle aux Iuges, et Iosaphat aussi, Advisez à vous: car vous ne tenez point ce siege de creature, mais c'est le Dieu vivant qui vous a appellez en son throne, et quiconques y sera assis ne dominera point comme homme, mais comme lieutenant de Dieu. Ainsi donc nous pourrons admonnester les iuges terriens de leur office. Et pourquoy? Car ils peuvent errer: et mesmes nous voyons comme les hommes declinent plustost au mal qu'ils ne se tienent au bien: pource qu'ils y sont du tout adonnez, et puis, pource qu'il n'y a point une telle vertu et constance à beaucoup pres comme elle devroit: et quand il y a bon desir, si est-ce qu'il n'y a point de zele tel qu'il seroit requis. Voila donc les iuges terriens qui ont besoin d'estre exhortez de leur office. Et pourquoy? Ils ne s'en acquittent pas comme ils doyvent. Mais quand Abraham allegue à Dieu, Assavoir si celuy qui iuge le monde condamnera le bon avec le meschant? il dit cela à autre propos: c'est assavoir pour monstrer que Dieu ne se peut autrement transfigurer, qu'il ne soit tousiours iuste comme il est Dieu. Il n'y a donc rien plus propre à Dieu, que l'equité: et quand nous voudrons l'accuser d'iniustice, c'est autant comme si nous voulions aneantir son essence. Et pourquoy? Il n'est point Dieu pour estre une idole, pour estre chose morte et oisive: mais il est Dieu pour gouverner le monde: il a tellement sa maiesté souveraine en soy, qu'il faut qu'il soit Iuge: et estant Iuge, il faut qu'il soit tellement equitable qu'il n'y ait que redire en luy. Suivant cela il est dit maintenant par Eliu, Qu'il faut bien que tout ce qu'il gouverne soit iuste, et qu'il n'y peut avoir iniustice en luy. Et pourquoy? d'autant qu'il a creé le monde, et d'autant qu'il le maintient sous sa protection et conduite. Nous avons donc maintenant la vraye intelligence de ce passage: il reste de recueillir la doctrine qui nous est propre pour nostre instruction. Et en premier lieu notons bien, que Dieu n'a point creé le monde pour laisser les choses en confus, et tellement que tout se gouverne par fortune comme on dit, mais il veut continuer à maintenir ses creatures, comme il le fait. Quand donc nous appellons Dieu Createur du ciel et de la terre, ne restraignons point cela à un moment: mais cognoissons que Dieu ayant basti le monde, auiourd'huy a tout en sa puissance, et qu'il dispose des choses d'ici bas, tellement qu'il a le soin de nous, et que les cheveux de nostre teste sont contez, qu'il guide nos pas, que rien n'advient qui ne soit decreté par son conseil. Voila ce que nous avons à retenir en premier lieu.

Or notamment il est dit, *qu'outre luy nul n'est ordonné sur le monde, nul n'est mis sur la terre:* c'est pour signifier que ce sont deux choses coniointes que la creation et le gouvernement du monde. Si donc nous imaginons que Dieu ne gouverne point tout, mais qu'il advienne quelque chose par fortune: il s'ensuit que ceste fortune est une deesse qui aura creé une partie du monde, et que la louange n'en est pas deuë à lui seul. Et voila un blaspheme execrable si nous pensons que le diable puisse rien sans le congé de Dieu, c'est autant comme si nous le faisions createur du monde en partie. Ainsi apprenons, qu'il y a un lien inseparable de ces deux choses, c'est assavoir, Que Dieu a tout fait, et qu'il gouverne tout. Et voila pourquoi notamment il est dit, *Dieu a basti le monde.* Et pensons-nous donc qu'il appelle maintenant un compagnon pour lui aider à disposer de ses creatures? Vrai est que Dieu usera bien de moyens inferieurs pour gouverner le monde: mais si est-ce que ce n'est point pour amoindrir son autorité, ce n'est pas pour avoir quelque compagnon: car il domine tousiours par dessus. Que sont les plus grands rois, sinon les mains de Dieu? Et il s'en sert comme bon lui semble, ainsi qu'il le reproche par son Prophete Isaie à cest orgueilleux Sennacherib, qui cuidoit avoir tout fait par son industrie: Voire, et qui es-tu sinon une coignee en la main de celui qui frappe? Si un homme tient une scie, ou qu'il tienne un cousteau, qu'il en couppe, et qu'il s'en serve selon sa volonté: et l'instrument se peut-il dresser sur l'homme? Nenni: mais c'est pour monstrer que l'homme non seulement se peut aider de ses mains, et de ses bras: mais qu'il a aussi les choses qui sont hors de soy à son commandement. Y a-il nulle vertu aux creatures mortelles, que du Dieu vivant? ne tienent-ils point tout de luy? Nous ne sommes donc rien estans separez de Dieu, c'est en luy que nous vivons, que nous avons estre et mouvement. Cognoissons donc quand Dieu use des moyens de ce monde, et qu'il se veut servir des hommes comme d'instrumens, que cela n'est pas pour amoindrir sa puissance, ne pour la limiter: mais au contraire il monstre plustost qu'il en a la conduite, et qu'il ne faut sinon qu'il commande, et qu'il sible, comme il en parle, et il faut que les hommes marchent pour executer son vouloir: mesmes que les diables d'enfer sont contraints à cela: et combien qu'ils ne le vueillent pas, et que ce soit tout au rebours de leur intention, si est-ce que Dieu toutes fois les induit avec une puissance violente pour executer ce qu'il a

ordonné en son conseil. Et ainsi maintenant nous voyons comme il nous faut considerer la providence de Dieu, c'est qu'il a le soin de ce monde, qu'il veille sur toutes ses creatures, non seulement pour prevoir ce qui adviendra: comme aucuns phantastiques pensent que Dieu regarde comme de loin les choses d'ici bas, et puis qu'il y prouvoit apres coup: non, mais il y a bien plus, c'est que rien ne peut estre fait que ce qu'il a determiné, tellement que sa volonté est la regle de toutes choses. Voila donc ce qui nous est monstré en ce passage.

Et pourtant il nous faut mediter la providence de Dieu, que quand il nous advient quelque affliction, nous venions tousiours à ceste cause premiere. Il est vray que quelquefois les hommes nous feront tort, ainsi que nous avons veu de Iob, qu'on luy avoit pillé sa substance. Les hommes donc ou par fraude ou par violence nous pourront despouiller de nos biens, on pourra par calomnies et meschancetez nous opprimer: mesmes on tuera quelqu'un, voire et iniquement. En cela il nous faut cognoistre la providence de Dieu, comme Iob a fait. Il ne s'est point adressé aux brigands qui l'avoyent pillé, mais il a dit, Le Seigneur l'avoit donné, et le Seigneur l'avoit osté. Toutes fois Satan en avoit esté l'auteur: mais il cognoist que Dieu qui a basti le monde veille tousiours pour le gouverner, et l'a en sa conduite, comme il est ici monstré. Et ainsi quand nous serons affligez, combien que cela procede du costé des hommes, qu'ils nous facent tort, et violence, sachons que Dieu par dessus tient la bride, et qu'il nous veut ainsi affliger, et qu'il faut recevoir cela de sa main comme de nostre iuge, pour entrer en cognoissance de nos pechez, et passer condamnation, ainsi qu'il en a esté parlé n'agueres. Voila donc ce que nous avons à noter en ce passage.

Et mesmes quand nous voyons les meschans dominer ici bas, cognoissons que c'est une portion de la iustice de Dieu. Pourquoy est-ce que les choses sont ainsi troublees, et que les uns parvienent aux offices par meschantes brigues et corruptions, les autres les achetent afin puis apres de se revenger sur le povre peuple, d'esgratigner l'un, de devorer l'autre? Et c'est pource que Dieu voit que nous ne sommes pas dignes d'estre gouvernez par luy, il lasche la bride à Satan. Voila donc comme toutes les iniustices qui regnent sont autant de fleaux de Dieu, à cause de nos pechez, comme desia nous avons veu par ci devant. Puis qu'ainsi est, il nous faut mesmes cognoistre que si les princes et les iuges terriens sont meschans, Dieu nous veut donner plus grand lustre à sa iustice, et qu'elle soit cognuë de nous, pource qu'il nous afflige, et par ce moyen chastie les offenses que nous avons commises, et nous monstre que nous ne sommes pas dignes qu'il approche de nous: mais plustost qu'il faut qu'il s'eslongne, et nous face sentir que nous estans desbordez, ayans reietté son ioug, estans devenus comme bestes sauvages, nous avons merité que le diable regne sur nous, et les meschans qui sont ses supposts, et lesquels il aura suscitez. Ainsi donc nous voyons, qu'en tout et par tout Dieu merite d'estre glorifié, quelques troubles que nous voyons en ce monde: et qu'il nous faut tousiours revenir là. Puis qu'il est tout-puissant, il est impossible qu'il face rien d'inique: il n'est point prince du monde par le vouloir d'autruy, il n'a point esté eleu par pratiques meschantes, et par fraude: mais il l'est de nature, et comme il est Dieu, il faut aussi qu'il soit equitable: car sa iustice ne peut estre separee de sa puissance, comme desia nous avons dit.

Or cependant Eliu monstre, *que si Dieu tourne son coeur vers nous, afin de retirer son esprit et son souffle, toute chair defaudra, et que nous serons incontinent du tout changez en poudre.* Ici Eliu conioint la puissance de Dieu avec sa bonté. Il monstre donc quand nous sommes gouvernez par la main de Dieu, qu'il nous faut bien sentir qu'il est bon et pitoyable envers nous, d'autant que nous ne perissons pas à chacune minute de temps. Et pourquoy? Car que nous faut-il pour nous mettre en cendre, pour nous aneantir du tout, sinon un seul regard de Dieu? Il est dit, Que Dieu souffle sur les hommes, et voila leur verdeur qui se changera bien tost, elle sera flestrie, elle dessechera. Le Prophete Isaie (40, 7) parle ainsi de la vertu des hommes, quand il les accompare à l'herbe ou à une fleur: il dit que si Dieu souffle, il nous sera comme un vent qui desseche les herbages: ainsi serons-nous dessechez. Et c'est ce qui est dit au Cantique de Moyse. Vray est qu'il y a bien une autre comparaison: mais elle tend à une mesme fin, c'est que si Dieu retire à soy son esprit et son souffle, nous perissons: comme aussi il en est parlé au Pseaume cent quatrieme (v. 30). Et c'est aussi suivant ce que i'ay allegué du sermon de sainct Paul au dixseptieme chapitres des Actes (17, 27): C'est en Dieu que nous vivons, et avons nostre mouvement. Puis que nous ne sommes sinon d'autant qu'il plaist à Dieu de tenir son esprit espandu sur nous, s'il retire ceste vertu-la, il faut bien que nous perissions tantost. Nous voyons donc, que les creatures ne demeurent point en leur estre, sinon d'autant qu'il plaist à Dieu de les soustenir: si tost qu'il aura recueilli ceste vertu, voila tout qui est reduit à neant. Pour conclusion ce que nous avons touché demeure: c'est que la puissance de Dieu est ici tellement conioincte avec sa bonté, qu'il nous faut cognoistre que iamais il ne desployé une telle

rigueur sur nous, que cependant encores nous ne soyons espargnez, d'autant que nous peririons à chacune minute de temps, s'il luy plaisoit retirer son esprit de nous. Car qu'y a-il en nous, quand nous viendrons à considerer nos vertus? Avons-nous quelque moyen de nous garder? Qui est-ce qui induit Dieu à nous maintenir? Mesmes, sommes-nous dignes de iouir des biens qu'il nous fait? Il n'y a rien de tout cela. Apres, quelle obligation est-ce qu'il a envers nous, ie vous prie? Et puis quelle est nostre puissance? Quels sont nos moyens? Il faut donc conclurre que Dieu n'a point cause de conserver le monde, sinon pource que luy est bon, et la fontaine de toute bonté, qu'il n'est point induit par aucune raison d'ailleurs de nous eslargir tant de biens que nous recevons iournellement de sa main, sinon qu'il luy plaist de nous faire sentir par experience sa misericorde et sa grace. Voila donc comme la seule vie que nous avons, nous est un tesmoignage suffisant combien Dieu est benin et pitoyable envers nous: et encores que nous soyons traittez le plus rudement qu'il est possible, que nous ne facions que languir, que nous soyons troublez de maux et de miseres, toutes fois seulement en respirant nous sommes convaincus que Dieu nous fait sentir sa bonté. Et pourquoy? Car nous ne vivons qu'en luy et par luy: s'il retiroit son esprit, nous peririons incontinent, et irions en poudre. Or la vie est une chose precieuse, quoy qu'il en soit. Voila donc comme les hommes sont tousiours redevables à Dieu, comment qu'ils les traite et manie. Vray est que ceci merite d'estre deduit plus au long: mais pource que le temps ne le porte pas, il suffira que ce que nous avons touché chacun le medite, et que nous regardions de pres à nous: et que cognoissans que nous ne sommes rien du tout, nous estimions tellement la puissance de Dieu qu'il declare envers nous, que nous y conioignions sa bonté: et que sur cela nous soyons esmeus à le confesser tel qu'il est, c'est assavoir de nous assuiettir pleinement à luy: et que nous sachions qu'il gouverne tellement le monde, qu'il ne fait rien que par poids et par mesure: qu'il est iuste et equitable en toutes ses oeuvres, et qu'il nous le faut confesser tel encores que cela nous semble estrange quant à nostre sens charnel.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT TRENTE ET UNIEME SERMON,

QUI EST LE III. SUR LE XXXIV. CHAPITRE.

Ce sermon est encores sur les versets 14 et 15 et puis sur le texte ici adiousté.

16. *Si tu as entendement, escoute ce que ie di, preste l'aureille à mon propos.* 17. *Celui qui hait iugement gouvernera-il, et le meschant condamnera-il celui qui est iuste?* 18. *Dira-on au roy, Tu es desloyal: et aux princes, Vous estes meschans?* 19. *Il n'accepte point la personne des grans, et ne regarde point au haut, n'au petit: car tous sont l'ouvrage de ses mains.* 20. *Tous mourront soudain, et à minuict les peuples seront ravis, ils periront, et ostera-on le fort, voire sans main.*

Nous avons declaré cy dessus, qu'icy les hommes sont advertis de leur fragilité, afin qu'ils cognoissent que Dieu les espargne, et qu'en demeurant sur la terre une minute de temps, nous devons attribuer cela à sa grace. Et pourquoy? Si nous avons quelque vie et souffle en nous, nous tenons tout cela de Dieu: et ainsi nous voyons qu'il nous maintient par sa pure bonté. Puis qu'ainsi est que nous ne l'accusions point de trop grande rigueur: car n'auroit-il point iuste occasion de nous exterminer tant que nous sommes? Qui est celuy qui puisse alleguer telle iustice, que Dieu n'ait dequoy pour le punir? Or cependant nous voyons qu'il conserve le monde, et chacun de nous est comprins en ce reng-la: ainsi nous sommes tous detteurs à sa misericorde. Et tant s'en faut qu'il use de trop grande rigueur sur nous, que plustost nous devons estre esbahis de sa patience, comme il peut souffrir qu'il y ait de telles iniquitez, et que du premier coup il ne foudroye sa vengeance, et qu'il ne racle tout. Puis qu'ainsi est, faut-il que nul murmure contre luy? Or si nous trouvons estrange que Dieu supporte les autres, il nous pourra bien repliquer à l'opposite qu'il nous supporte aussi bien de nostre costé. Par cela donc apprenons de tousiours glorifier Dieu en sa misericorde, non pas moins qu'en sa vertu: car combien qu'il soit tout-puissant, si est-ce

qu'il se modere d'autant qu'il nous aime. Or nous avons aussi à recueillir une autre exhortation bien utile de ce passage: c'est qu'en cognoissant nostre fragilité nous apprenions de remettre nos ames en la main de Dieu, que nous ne pensions pas vivre de nostre vertu, ni continuer nostre estat, mais que Dieu nous gouverne tant qu'il luy plaira, et que s'il luy plaist nous retirer de ce monde, nous soyons tousiours prests d'en partir.

Au reste, quel est le moyen de bien vivre? C'est que nous cognoissions, d'autant que Dieu nous possede, et qu'il nous vivifie par son S. Esprit, que c'est bien raison que nous tenions tout de luy, afin qu'en vivant et en mourant nous soyons du tout adonnez à son service. Et si ceste doctrine estoit bien imprimee en nos coeurs, il n'y auroit pas une telle stupidité comme on l'y voit. Car la plus part quand ils se levent du matin, leur souvient-il de se remettre entre les mains de Dieu? Et s'ils le font par ceremonie, est-ce qu'ils en soyent touchez au vif, cognoissans que leur vie n'est qu'un petit vent qui se peut esvanouir en une minute? Cognoissent-ils cela? Nenny. D'autant plus donc nous faut-il recorder ceste leçon qui nous est ici monstree, c'est que nostre vie n'est qu'un ombrage, qu'il n'y a que vanité. Et ainsi nous avons à nous remettre entre les mains de celuy qui nous maintiendra selon son bon plaisir, et nous ostera aussi du monde quand le temps oportun sera venu. Mais comme nous sommes ici advertis de nous humilier, et de ne rien attribuer à nostre vertu: aussi à l'opposite nous avons en quoy nous reposer, sachans que nostre vie n'est pas en la main de chacun, mais de Dieu qui en est le protecteur. Et notamment l'Escriture dit, Que s'il retire son esprit et son souffle, nous mourrons tous. Cependant donc que Dieu nous voudra conserver, despitons hardiment et le diable et tous nos ennemis. Vray est quand nous regardons la violence des hommes, qu'il semble bien que ce soyent des loups ravissans, et nous des brebis: ils ont la gueule ouverte pour nous engloutir, mais tant y a qu'ils ne peuvent rien sur nous, sinon ce que Dieu leur permet. Or ce n'est point sans cause qu'il s'attribue et se reserve cest office, de retirer à soy le souffle qu'il nous a donné. Et ainsi donc contentons nous, sachans que Dieu tient nostre vie en sa garde et protection, iusques à ce qu'il nous vueille retirer du monde, et nous ait fait achever nostre course. Or si on demandoit ici, assavoir si nos ames sont comme un vent, veu qu'il est dit que nous perirons quand Dieu retirera son souffle: notons combien que les hommes soyent immortels, toutes fois qu'ils n'ont pas cela de leur propre, mais de la bonté gratuite de Dieu. Au reste, qu'est-ce de la mort, sinon un departement de l'ame avec le corps? Dieu donc retire son souffle à soy, quand il nous envoye en poudre et en pourriture: et neantmoins il ne laissera pas de recueillir nos ames, et les garder iusques au dernier iour. En somme Eliu a ici voulu monstrer, que non seulement nous sommes infirmes et caduques, mais ce n'est rien de toute nostre force, sinon d'autant qu'elle est soustenue de la pure bonté de Dieu: et quand il nous dissipe quant à l'apparence, c'est à dire, par effect, il fait ce qu'il avoit decreté comme bon luy semble. Voila pourquoy nous devons tousiours retourner à luy, comme desia nous avons touché, et nous contenter en ce qu'il a le soin paternel de nous. Ainsi donc, que nous ne soyons pas comme ces gens volages, qui se confient en leur propre vertu, et pensent faire merveilles: que plustost avec humilité et solicitude nous venions nous cacher sous les ailes de nostre Dieu, le prians qu'il nous guide en sorte que nous vivions selon sa volonté.

Or Eliu ayant parlé ainsi, adiouste une exhortation, *Si tu as entendement, escoute moy, et preste l'aureille à mes propos.* Icy derechef il nous monstre quel est le commencement de la vraye sagesse, c'est de se rendre docile. Or au contraire, ceux qui sont enflez de telle outrecuidance qu'ils ne peuvent recevoir nulle doctrine, qui sont tellement soulez qu'il leur semble qu'on ne leur pourra monstrer rien qui soit: ceux-là sont desesperez du tout. Et ainsi ce n'est point sans cause que nous disons que la premiere entree et le fondement de nostre sagesse, c'est de souffrir d'estre enseignez. Et pourquoy? Car regardons ce qui est en nous, assavoir si nostre raison est suffisante pour cognoistre et discerner tout ce dont nous avons besoin? Mais au contraire, Dieu prononce que nous sommes brutaux, et que tout ce qui semble estre apparent aux hommes n'est que vanité, et que leur sagesse n'est que toute folie. Puis qu'ainsi est, cognoissons que nous avons besoin d'estre enseignez d'ailleurs, que Dieu, di-ie, supplee à nostre deffaut: et pourtant ceux qui voudront avoir une sagesse bien fondee, qu'ils apprenent d'escouter la doctrine qu'on leur presentera au nom de Dieu, et qu'ils se rendent dociles et humbles pour la recevoir. Car si nous sommes preoccupez d'orgueil, nous aurons beau nous vanter devant les hommes, et mesmes nous pourrons avoir grande reputation d'estre sages, mais voici Dieu qui declare que tout n'est que vanité et mensonge. Voila pourquoy notamment Eliu dit, *Si tu es entendu, escoute:* car il monstre que si un homme a sens et raison, tousiours il souffrira d'estre enseigné, pour profiter tout le temps de sa vie. Au contraire donc il nous faut noter, que si un homme poursuit à l'estourdie ce qu'il a conceu, et qu'il ne donne point loisir qu'on luy remonstre, qu'il n'escoute rien qui soit, il n'est qu'un

fol, voire pleinement enragé: car c'est bien une espece de rage, quand on ferme la porte à toute bonne doctrine, et qu'on pense estre si sage, qu'on n'ait plus besoin d'instruction, mesmes que nous repoussons tout, que nous mettons là une barre pour dire, Dieu n'approchera point de nous. Ainsi donc nous avons à noter une bonne doctrine de ce passage, c'est assavoir, que si nous voulons estre bien entendus, il nous faut monstrer dequoy, recevans paisiblement ce qui nous est dit et remonstré. Au contraire sachons, que Dieu nous condamne comme fols et insensez et desnuez de toute raison, si nous sommes farouches pour ne savoir prester l'aureille à ce qu'on nous dira, si nous reiettons loin les bonnes admonitions: nous voila, di-ie, comme bestes brutes, quelque apparence de sagesse qu'il y ait en nous. Or nous avons à pratiquer ceste doctrine en toute nostre vie, d'autant que nous cognoissons que nous sommes rudes: et mesmes ce que nous pouvons cognoistre n'est qu'en partie, nous avons seulement un petit goust d'intelligence, mais ce n'est pas perfection, helas, il s'en faut beaucoup. Voyans donc cela, que nous soyons tant plus esmeus à profiter: et d'autant que Dieu nous fait ceste grace de parler tous les iours à nous, et de continuer la doctrine qui est propre pour regler nostre vie, que nous continuions aussi à recevoir ce qui nous est proposé en son nom, et nous y exercer tousiours, afin que nous soyons instruits en sa volonté de plus en plus. Voila, di-ie, comme il nous faut pratiquer ceste doctrine.

Or là dessus Eliu pour continuer son propos, fait une comparaison du plus petit au plus grand. Car il dit à Iob, *Comment oserois-tu dire au roi, Tu es desloyal, et aux princes, Vous estes meschans?* Si tu as un seigneur qui domine sur toy, tu le craindras en telle sorte que tu ne l'oseras point iniurier: or regardons maintenant si ce n'est point une rage diabolique aux hommes, de s'adresser à Dieu pour murmurer contre luy? Car quelle similitude y a-il? Un roy, quelque maiesté qu'il ait, pourra estre meschant, et quand les princes et les gouverneurs seront meschans ils s'acquitteront tresmal de leur devoir: tant y a neantmoins qu'à cause de la dignité qu'ils ont, on les espargne. Voila Dieu qui n'accepte nulle personne, il brise tous ces grans lesquels sont honorez selon le monde, il les racle comme les plus petis, et monstre bien que ce ne luy est rien de toute la hautesse des creatures. Sur cela qui est-ce qui osera ouvrir la bouche contre luy? Nous voyons donc maintenant quelle est l'intention d'Eliu. Or pour mieux comprendre ce passage, notons qu'encores que les princes et les gouverneurs ne soyent pas tels qu'ils devroyent, Dieu veut neantmoins qu'ils soyent honorez: et s'ils en sont indignes en leurs personnes, si est-ce que Dieu y a imprimé sa marque, et veut qu'on luy face cest honneur-la pour dire, Et bien Seigneur, ceux-ci dominent en ton nom: il faut donc que nous leur soyons suiets. Et c'est une espreuve qui n'est pas vaine, que ceste-ci: car si tous ceux qui ont autorité dominoyent comme bons peres, et que nous cognussions à l'oeil qu'ils n'ont autre soin sinon de nous bien gouverner, et que seroit-ce de leur obeir? Nous ferions cela au regard de nous: ce ne seroit pas pour obeir à Dieu, mais pour nostre profit tant seulement. Au contraire quand il y aura des malins et pervers qui auront autorité sur nous, et que nous y verrons des fautes notables: si neantmoins nous sommes modestes pour nous tenir sous leur bride et leur ioug: c'est signe que nous portons reverence à Dieu telle qu'il merite. Puis qu'ainsi est, à cause de lui nous sommes tenus d'obeir à ceux qu'il nous envoye, et lesquels il ordonne superieurs sur nous, combien qu'ils en soyent indignes. Et voila pourquoy il est dit en la Loy, Tu ne mesdiras point du prince de ton peuple (Exo. 22, 28). Dieu declare bien qu'il y aura des tyrans, et defait il menace son peuple d'une telle punition, quand notamment il dit, qu'il le chastiera envoyant des gouverneurs qui seront meschans, qui ne demanderont qu'à piller et opprimer, et qui domineront en tout excez: tant y a neantmoins qu'il commande qu'on les honore. Pourquoy? Car si les hommes ne meritent point qu'on les cognoisse pour superieurs, Dieu ne veut-il pas qu'en son nom on reçoive ceux qui toutes fois ne valent rien? Voila donc comme il nous faut assuiettir à ceux qui ont puissance et autorité publique, sachans que Dieu nous veut humilier en ceste sorte. Et nous voyons mesmes, qu'il a fallu que les enfans de Dieu se rengeassent sous la servitude des incredules, quand Dieu les a amenez iusques là. Et defait nous voyons aussi l'exemple que Daniel nous monstre (9, 7. 13) car il cognoit quand les meschans dominent que c'est à cause de nos pechez, et qu'il faut que nous prenions cela comme une verge de Dieu: et si nous ne pouvons souffrir une telle confusion, que c'est nous rebecquer non point contre les hommes mortels, mais contre le Iuge celeste.

Ainsi en somme nous voyons, que nous devons honorer ceux qui ont quelque autorité publique. Et pourquoy? D'autant qu'ils ne sont pas eslevez à l'aventure, mais que c'est Dieu qui les ordonne: selon qu'il est escrit, qu'il n'y a puissance laquelle ne procede de luy: et si nous y voyons de la confusion, il nous la faut imputer à nos pechez: et cependant puis que Dieu a establi cest ordre, qu'il soit gardé et observé entre nous, c'est assavoir que les princes et superieurs soyent obeis et qu'on

s'assuiettisse à eux. Or toutes fois quand il est dit en la Loy, Qu'on ne mesdise point du prince de son peuple, ce n'est pas que Dieu vueille qu'on approuve le mal, ou qu'il soit: car la dignité d'un homme qui n'est qu'un ver de terre, doit-elle renverser la iustice de Dieu? Ceste sentence plustost ne doit-elle point avoir son cours, Malheur sur ceux qui diront le mal estre le bien? Mais quand Dieu a commandé aux personnes privees, de ne point mesdire de ceux qui dominent, c'est afin que nous vivions en paix et sans trouble, et que le siege de iustice ait quelque reverence: car si cela n'estoit, non seulement il n'y auroit plus nulle police entre nous, mais nous serions pires que bestes sauvages. Voila donc à quoy Dieu a regardé. Cependant nous savons quand il a envoyé ses Prophetes, que ce n'a pas esté pour donner puissance aux rois et aux princes de mal faire sans qu'on leur remonstrast leurs pechez: mais plustost il est dit, Tu reprendras les montagnes, c'est à dire les plus hauts. Et notamment ie t'ay constitué sur les royaumes et sur les principautez (dit Dieu à son Prophete [Iere. 1, 10]) afin que toute gloire soit abbatue: pour monstrer que la parole de Dieu ne se peut prescher comme elle doit, sinon qu'on redargue les fautes de ceux qui polluent et prophanent le sainct siege de Dieu, qui abusent du glaive qui leur est mis en main. Quand donc il y a des mauvais gouverneurs et iniques, il faut qu'ils soyent reprins aigrement selon qu'ils ont merité. Et cela n'a pas esté seulement pour les Prophetes, mais S. Paul declare (2. Cor. 10, 5) que nous devons observer le semblable en preschant l'Evangile, c'est assavoir d'abaisser toute hautesse qui se voudra eslever, dit-il, contre nostre Seigneur Iesus Christ. Ceux donc qui sous ombre de quelque autorité voudront qu'on les espargne, et qu'on ne touche point à leurs vices, qu'ils s'en aillent forger un Evangile nouveau. Comme nous voyons auiourd'huy les rois qui demandent d'estre sacrez, et qu'on ne gratte point leurs rongnes en façon que ce soit: mais qu'ils ayent licence de pervertir tout, sans qu'on ose sonner mot. Et ne faut point aller iusques aux rois, et aux grans princes: mais ceux qui ne sont rien par maniere de dire, s'ils ont quelque petit estat, il leur semble qu'ils soyent comme des idoles, et s'adorent, combien que cela soit ridicule mesmes selon le monde: combien qu'on voye qu'il n'y a dequoy (comme ce sont povres malotrus) tant y a encores qu'ils voudront fouler au pié toutes bonnes remonstrances, sous ombre qu'ils sont quelque peu eslevez. Or il faudroit donc qu'ils regardassent ceste leçon qui leur est donnee à l'opposite, c'est Que d'autant que ceste hautesse-la s'esleve contre Dieu, laquelle ne fait point hommage à ce grand Roi nostre Seigneur Iesus Christ, il est question ici d'user de ceste liberté que Dieu nous donne.

Voila donc le moyen d'observer ceste doctrine, c'est assavoir, de ne mesdire point des rois et des princes: qu'il nous faut, entant qu'on nous sera, reverer ce siege de iustice, d'autant qu'il est pour procurer la paix et repos des hommes, et eviter troubles et seditions: mais cependant si faut-il que ceux qui faillent soyent redarguez, nonobstant leur estat et dignité. Car si Dieu les a eslevez, ce n'est point pour mal faire ne pour confondre toute honnesteté: mais plustost pour tenir la bride, afin qu'ils empeschent toutes confusions. Or maintenant, puis qu'ainsi est qu'il nous faut porter ceste reverence à Dieu, qu'à cause de luy et à son regard nous soyons suiets à ceux qui seroyent egaux en condition avec nous, sinon qu'il les eust establis en son siege: que sera-ce quand nous viendrons à sa maiesté souveraine? Car les hommes quoy qu'ils dominent, soyent rois ou princes, ou gouverneurs, ne laissent pas d'estre meschans si Dieu ne les retient par son Esprit. Or de Dieu c'est une autre chose: car de tout temps il a eu l'empire souverain sur tout le monde, il n'a point esté ordonné par meschantes pratiques, ce ne sont point de supposts de taverne qui l'ont colloqué au ciel, ce n'a point esté par brigues ie ne say quelles, ce n'a point esté par faveur ni corruption des personnes: et puis les meschans aussi ne l'ont pas eleu pour dire, Il nous supportera, nous aurons liberté de faire tout ce que nous voudrons. O, Dieu n'est point entré en son royaume par ce moyen-la, il n'y est point entré par heritage et succession humaine, ni à l'aventure: mais puis qu'il est Dieu eternel, il est aussi Roy et Iuge du monde. Puis qu'ainsi est maintenant qui osera ouvrir la bouche pour se rebecquer contre luy? Nous craindrons un roy: et bien, il est à craindre: nous craindrons des gouverneurs, et c'est aussi raison puis que Dieu les a honorez: mais qu'est-ce de tout le monde au pris de celuy qui tient tout en sa main? Et non pas qu'il faille qu'il ouvre la main pour tenir le monde: mais encores qu'il l'ait close, ainsi qu'il en est parlé au Prophete Isaie, il tiendra et les rois et les gouverneurs avec toute la multitude des hommes comme un petit grain de poudre. Et puis qu'ainsi est, oserons-nous maintenant nous eslever contre luy? Quelle audace? Et pourtant il ne faut point d'autre condamnation sur ceux qui se despitent et se dressent à l'encontre de Dieu, sinon ceste reverence qu'ils portent aux hommes. Ceux qui desgorgent ainsi leurs iniures, quand Dieu ne les manie point à leur appetit, qui murmurent, pour dire, Ie ne say comme Dieu l'entend, et faut-il qu'il m'afflige en telle sorte? pourquoy permet-il que les meschans facent du pis qu'ils peuvent, et

que les bons soyent tormentez, et cependant qu'il n'y remedie? Que ceux, di-ie, desquels on orra telles disputes, et qui osent ainsi blasphemer, qu'on leur demande s'ils oseroyent aller à ceux qui ont le glaive au poing, les iniurier, leur cracher au visage, pour dire, Vous estes meschans: O ie n'oseroye, diront-ils. Et pourquoy? Tu craindras un homme mortel à cause que Dieu luy a donné une petite estincelle de sa gloire: et tu viendras t'eslever à l'encontre de celuy qui t'a creé et formé? Tu ne tiendras conte de la puissance de celuy devant lequel tout le monde n'est rien: tu te viendras rebecquer contre luy comme un hommé enragé, et penses-tu avoir la victoire? Quand tu auras esté ainsi transporté, ce sera à ta confusion.

Voila donc comme il nous faut ramener ceux qui s'eslevent contre Dieu, à ceste similitude qui est ici couchee: et pareillement il faut qu'un chacun de nous s'y ramene de son bon gré, quand nous sommes tentez à nous fascher: comme ces tentations ici vienent à chacun, et toutes fois et quantes que nostre Seigneur ne fait pas ce que bon nous semble, nous sommes tentez de plaider contre luy. Quand donc nous sommes solicitez à cela, pensons, Et quoy? Tu n'oserois point parler contre un roy, ni un prince qui sera ton superieur, et celuy qui domine. La raison? Car tu es retenu de ceste crainte, d'autant que Dieu a là imprimé quelque marque de sa maiesté. Et comment donc oses-tu lever le bec contre le ciel? Qui es-tu povre creature? Il est dit en Daniel, que Dieu monstre bien sa providence en cela quand les rois et les princes sont obeis: car nous savons qu'il n'y a rien plus contraire à l'homme de son naturel, que de s'assuiettir. Ainsi donc n'estoit que Dieu donne autorité à ceux qu'il constitue en estat public, iamais on n'obeiroit à un homme. Et voila pourquoy notamment il est dit, Que Dieu met sa crainte en tous oiseaux du ciel, et ès bestes de la terre: tellement que quand les hommes mesmes seroyent abbrutis, si faut-il qu'ils retienent encores ce sentiment-la, qu'il faut obeir à ceux qui sont eslevez au siege de iustice. Or toutes fois cela n'est qu'une bien petite portion de la gloire de Dieu. Irons-nous donc faire guerre ouverte à sa maiesté? N'est-ce pas pour nous rompre le col? Quand nous aurons sauté trois degrez, c'est pour nous rompre: si nous sautons d'une fenestre, qu'il n'y ait qu'un estage entre deux nous voila morts: et nous voudrons sauter par dessus le ciel, et aller faire là des gambades, et regimber contre Dieu: et en viendrons-nous à bout?

Ainsi donc nous devons bien contempler quelle est la gloire infinie de nostre Dieu, afin de nous humilier sous luy mieux que nous ne faisons pas. Et notamment il est dit, *Qu'il n'accepte point la personne des grans: mais que sans considerer les riches ne les povres il met la main sur tous, et qu'il les extermine en une nuict: et que les plus forts mesmes seront ravis sans main.* Quand nous oyons cela cognoissons en premier lieu, que ceux qui sont grans ne se doivent point confier en leurs richesses, ny à leur credit, ny en leur savoir, ny en rien qui soit. Vray est que selon les hommes ils seront honorez, et semblera bien qu'ils se puissent maintenir, pource qu'ils sont riches, pource qu'ils ont bien dequoy, pource qu'ils sont favorisez: mais quant à Dieu, cela ne sera rien. Et ainsi donc que nul ne s'enorgueillisse en sa grandeur: car ceux qui se mirent ainsi comme des paons en leurs queuës, ils ne font que se precipiter à leur confusion. Car selon qu'ils se flattent, ils se donnent tousiours plus d'audace de mal-faire: et ce n'est qu'allumer d'avantage le feu de l'ire de Dieu contre eux. Voila donc comme les grans se doivent exercer en ceste doctrine, de cognoistre que Dieu n'accepte point les personnes: et par ce moyen aussi ils doivent penser à eux de ne point fouler les petis, et ceux qui sont sous leur puissance. Or voila à quoy ceste doctrine est appliquee, et à quel usage il est remonstré que Dieu n'accepte point les personnes. Et pourquoy? Afin que celuy qui aura des serviteurs ne les opprime point, mais qu'il use d'equité comme sainct Paul le declare: qu'un qui est en autorité publique regarde de gouverner ses suiets, tellement qu'il les cognoisse comme ses freres, d'autant que tous sont enfans de Dieu, et qu'il nous a honorez iusques là, de nous faire membres de nostre Seigneur Iesus Christ son Fils unique. Et ainsi donc que les grans de ce monde apprenent de ne point gourmander les petis, et d'user d'outrages sur eux: apprenons de ne nous point eslever par fierté contre ceux qui sont moindres. Et pourquoy? Car il n'y a point acception de personnes envers Dieu, et cependant que les hommes se contient ainsi en l'ombre de leurs richesses, et en leur credit, sachons que Dieu les iugera sans avoir esgard quels ils sont auiourd'huy: et mesmes qu'il a leur condamnation preste et appareillee, et qu'il faudra qu'ils sentent qu'ils sont une partie de la figure de ce monde qui s'esvanouist tantost, comme sainct Paul en parle (1. Cor. 7, 31). Or cependant notons bien ce qui est dit, Que et grans et petis seront ravis en moins de rien: et que Dieu à la minuict, du temps qu'on se repose, et qu'il semble qu'un chacun ait relasche, fera que tout sera rasé: voire, et que les plus forts seront ravis sans main, c'est à dire sans grand appareil. Il ne faudra point que Dieu arme force gens, qu'il se prepare beaucoup pour renverser les plus grans et les plus robustes: il ne faudra sinon qu'il souffle sur eux, ou bien qu'il tourne son coeur, afin de retirer son

esprit, et tout defaudra, comme il en a esté traitté cy dessus. Par cela nous pouvons estre enseignez chacun en son endroit.

Ainsi donc que les grans cognoissent, que si Dieu les a eslevez, ce n'est point afin qu'ils mesprisent les autres, qu'ils se facent valoir en opprimant les petis: mais plustost qu'ils cognoissent qu'ils sont d'autant plus tenus à Dieu. Car qu'ont-ils de leur propre? Et si tout leur a esté donné, ne faut-il point qu'ils recognoissent d'où il vient? Et sur tout qu'ils retienent ce que dit sainct Iaques (1, 9): Que le frere, dit-il, qui est eslevé quant au monde, se glorifie en son humilité. Et pourquoy? Car si les riches et ceux qui sont honorez, ou les savans, ou ceux qui ont credit, si ceux-la se glorifient en leur hautesse, ils s'oublient quant et quant, et sont ingrats à Dieu, ils se precipitent en ruine. Il faut donc qu'ils regardent de plus pres à eux pour cognoistre qu'ils n'ont rien sinon de la pure bonté de Dieu: et qu'en tenant tout de là, il faut qu'ils se dedient pleinement à luy, et qu'ils ne prenent point occasion de fouler leurs inferieurs: mais qu'en s'abaissant ils s'accommodent à leur petitesse plustost: ainsi que sainct Paul nous exhorte de ce faire (Rom. 12, 16). Quant aux petis, vray est qu'ils ont bien à se glorifier en leur grandeur, puis que Dieu les a adoptez pour ses enfans: mais si ne faut-il pas pourtant qu'ils ferment les yeux à leur condition: et veu mesmes que selon le monde ils ne sont rien, qu'ils sont tant contemptibles, qu'ils recognoissent que devant Dieu ils sont moins que rien, sinon en ce qu'il luy plaist de les conserver par sa grace. Voila donc comme nous avons une leçon commune qui nous est ici apprinse à tous: et par ainsi que chacun en son endroit aprene de se remettre du tout à Dieu, et tenir de luy et sa vie et tous les accessoires d'icelle.

Au reste, quand il est dit, *Que Dieu rasera sans main les plus robustes*, c'est afin que nous apprenions à discerner entre Dieu et les hommes. Car les plus grans princes se voulans venger de leurs ennemis ont besoin d'armer gens, de cercher des moyens pour venir à bout de leur entreprinse: mais Dieu ne se trouvera point empesché, quand il voudra abbatre tout le monde et le ruiner: il ne faudra point qu'il emprunte force d'ailleurs, qu'il prene gens à gage, qu'il soit occupé à fondre artilleries, et à se garnir d'autres munitions. Rien de tout cela: mais il pourra sans main d'homme, sans aide humain, sans effort, il pourra, di-ie, tout ruiner. Car il n'est question sinon qu'il souffle sur nous, qu'il ouvre les yeux, et nous voila accablez. Et de fait, s'il fait decouler par son regard les montagnes et les rochers, faudra-il qu'il foudroye sur nous pour nous abysmer? Pourrons-nous soustenir ce regard de Dieu, quand il le iettera sur nous? Pourrons-nous soustenir son souffle, quand il viendra à donner contre nous? Ne faudra-il pas que nous defaillions pleinement? Au reste, ceci est notamment exprimé, pour nous oster toutes ces vaines phantasies et presomptions, que nous avons quand nous sommes bien munis selon le monde. Car combien que les hommes n'osent pas dire qu'ils sont armez pour rembarrer Dieu, pour repousser les coups de sa main: si est-ce toutes fois qu'ils le pensent. Et qu'ainsi soit, quand on menacera un riche de povreté, il regardera, Et comment? I'ay ceci, i'ay cela. Il ne despitera point Dieu à pleine bouche: mais quoy qu'il en soit, il se confie en ses biens, et ne peut-on gaigner cela sur luy, de luy monstrer que ses biens ne le pourront pas garentir. Un homme qui sera robuste, qui sera en vigueur, et en fleur d'aage, ne pense point qu'il doive iamais venir en vieillesse: ceux qui sont honorez ne savent que c'est d'opprobre. Voila donc comme les hommes presument d'eux-mesmes: et on le voit sur tout en ce que les grans de ce monde se rebecquent ainsi contre Dieu, et ne peuvent estre dontez. Si donc les hommes ont quelque faveur, quelque credit, il leur semblera qu'ils ont barre à l'encontre de Dieu, et feront rempart de ces moyens humains. Et non seulement cela: mais si on leur vient remonstrer leurs fautes, les corrections de Dieu ne pourront avoir ny lieu ny accez envers eux, il ne sera point question qu'ils les escoutent: bref, iamais les hommes ne seront humbles que par force. Et pourquoy? A cause de ceste vaine confiance en laquelle ils s'enyvrent, quand ils cuident estre bien munis, et avoir des moyens pour se garder.

Or notamment donc il est dit, *Que Dieu sans main destruira les robustes:* afin que nous ne cuidions point eschapper, quand nous aurons fait nos munitions, que nous aurons prouveu de longue main à toutes nos affaires, tellement qu'il nous semble que Dieu ne pourra point approcher de nous. N'imaginons point donc toutes ces vaines phantasies: car Dieu nous saura bien attrapper par un moyen que nous ne pouvons pas concevoir: ce sera sans main, et sans moyen inferieur, que nous serons abysmez. Voila comme nous devons mediter ces sentences, quand il est question de craindre Dieu et son ire. Or cependant nous avons à nous consoler à l'opposite, quand il est dit, Que Dieu sauvera son peuple sans arc, sans lance, et sans espee, et sans main d'homme. Tout ainsi donc que nous sommes ici apprins à nous humilier, et cognoistre que tous les moyens du monde ne nous profiteront rien, quand Dieu nous sera ennemi, et un chacun à se despouiller de ce vain orgueil duquel nous sommes enflez de nature: tout ainsi donc que nous sommes exhortez à ceste modestie, afin de nous presenter à Dieu, et de sentir que s'il est destourné

de nous, à chacune minute de temps il nous peut changer et reduire à neant, et abbatre les plus haut montez: aussi à l'opposite, quand nous sommes foulez ici bas et opprimez, que nous voyons de grandes mutations, que les tyrans sont comme des loups pour devorer les povres brebis, et le troupeau de Dieu: venons à ceste promesse, que Dieu ayant promis de sauver son Eglise sans main d'homme, praticquera cela iusques en la fin. Combien donc que nous soyons destituez de tous moyens humains, qu'il semble que nous soyons comme exposez en proye, et que nos ennemis soyent equippez de tout ce qu'il leur faut pour nous abysmer cent mille fois: et bien, confions nous en la puissance de Dieu laquelle est invisible quant au monde. Nous n'appercevons pas comme Dieu nous veut maintenir: et mesmes c'est une chose estrange comme il nous maintient auiourd'huy: mais c'est afin que nous soyons tousiours plus confermez en ceste doctrine-la. Que nous serons sauvez sans main d'homme: c'est à dire, que Dieu desployera une vertu qui nous est cachee, et que nous ne concevons point, quand il luy plaira de nous retirer de la gueule des loups, et nous maintenir. Or s'il faut que Dieu besongne d'une telle façon pour nous conserver en ceste vie temporelle: ie vous prie, que sera-ce de nostre salut, qui est une chose bien plus haute et precieuse? Dieu s'aidera-il de main d'homme quand il est question de nous retirer du gouffre d'enfer, de nous affranchir de la tyrannie du diable, et du peché, de nous eslever en son royaume celeste, de nous garentir contre tant de tentations? Nenny: mais cognoissons qu'il le fait de sa propre vertu, et par sa pure bonté. Voila donc comme d'un costé il nous faut estre instruits à crainte et humilité, pour ne point estre enflez d'une vaine presomption pour despiter Dieu: mais plustost que nous tremblions sous luy, voyans que nous n'avons rien pour luy resister, et qu'il n'y a autre remede sinon de nous presenter devant luy, le prians qu'il nous regarde en pitié. Et puis, nous sommes-nous ainsi abysmez et abbatus? Que nous venions au second que i'ay dit, de nous resiouir, d'autant que Dieu a promis de nous sauver, voire sans main d'homme: et encores que nous n'appercevions pas que cela se puisse faire quant au monde, que nous ne doutions point pourtant qu'il ne puisse parfaire nostre salut. Car pource qu'il n'a point besoin d'aide, il ne sera point empesché d'accomplir ce qu'il nous a promis, et nous rendra sa promesse authentique, tellement que nous sentirons que ce n'est point en vain que nous avons esperé en luy.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT TRENTEDEUXIEME SERMON,

QUI EST LE III. SUR LE XXXIV. CHAPITRE.

21. *L'oeil de Dieu est sur les voyes de chacun, il regarde tous les pas de l'homme.* 22. *Il n'y a ne tenebres, n'obscurité si espesse, là où se puissent cacher ceux qui font iniquité.* 23. *Dieu ne met point d'avantage sur l'homme, tellement qu'il chemine avec Dieu en iugement.* 24. *Il brise les forts sans inquisition, et en met d'autres en leur lieu:* 25. *Car il amene en clarté leurs oeuvres, il tourne la nuict pour les briser.* 26. *Il les frappe comme meschans au lieu des voyans.*

Nous vismes hier comment Dieu voulant punir les hommes n'a nul besoin de faire grand appareil, ne d'armer gens, ne d'emprunter force d'ailleurs: car de son seul regard il peut tout abysmer. Il ne faut point donc qu'il se serve de main d'homme, comme par necessité. Il est vray qu'il le fera souvent: mais c'est pour monstrer que tout luy est suiet, et qu'il n'y a creature qui ne s'employe à son service, et mesmes pour executer les punitions qu'il veut faire. Mais tant y a qu'il ne faut point qu'il se prepare de longue main pour nous chastier. Et par cela nous sommes admonnestez de nous humilier sous sa main forte, sachans que nous n'avons nul moyen en ce monde pour estre munis, quand il nous est contraire: mais qu'il pourra executer tout ce qu'il aura determiné sur nous en son conseil. Et ainsi les hommes ont beau s'eslever en fierté, si est-ce qu'en la fin ils sentiront qu'il n'est pas en eux de resister à Dieu.

Or suivant le propos que nous avons desia touché, Eliu adiouste que Dieu fait cela non point d'une puissance absolue, mais d'autant *qu'il cognoist les voyes des hommes, qu'il considere tous leurs pas.*

Ainsi donc quand ces grans chastimens adviennent, qu'un peuple bien robuste sera abbatu, un royaume sera desconfit, cognoissons que Dieu ne desploye point une telle vertu sans propos, mais qu'il fait cela par sa iustice. Et si nous n'appercevons point les raisons pourquoy il exerce une telle rigueur, remettons luy la cognoissance de tout, comme elle luy appartient: contentons nous de savoir ce qui nous est ici monstré, *Que les voyes des hommes luy sont cognues.* Pourquoy est-ce que souvent nous entrons en dispute quant aux iugemens de Dieu, et qu'ils nous semblent estranges? Et c'est à cause que nous ne voyons pas si clair que luy. Mais puis que c'est son office de iuger des voyes des hommes, accordons nous avec luy, et encores que nous ne voyons pourquoy c'est, sachons que sa cause se trouvera tousiours bonne et iuste, puis qu'il doit ainsi chastier non seulement les personnes, mais tous les peuples et les pays. Ce mot est prins en l'Escriture en deux sortes, *Que Dieu cognoist les pas des hommes:* car cela quelquefois se rapporte à sa providence, d'autant qu'il a le soin de nous gouverner: mais en ce passage (comme aussi en beaucoup d'autres) il est dit, *Que Dieu regarde nos pas,* d'autant que rien ne luy est incognu, mais il faut que toute nostre vie viene en conte devant luy.

Et ainsi apprenons de cheminer comme devant ses yeux: car nous aurons beau nous cacher, comme aussi Eliu adiouste, *Qu'il n'y a tenebres n'obscurité si espesse, que là se puissent cacher les meschans.* Or ce n'est point sans cause que ceci est adiousté. Nous voyons, encores que chacun confesse que Dieu apperçoit toutes nos oeuvres, et qu'il faut qu'il en soit Iuge: neantmoins que les hommes sur cela s'esblouyssent, et ne pensent point que Dieu les apperçoive. Et de fait ce n'est point en vain qu'il est dit au Pseaume (10, 11), Que les meschans se font à croire que Dieu ne verra goutte à leurs fraudes et malices, et aussi il leur est reproché par le Prophete Isaie, Qu'ils se fouyssent des trous par dessous terre, afin qu'ils se puissent cacher devant Dieu. Attendu donc que l'hypocrisie aveugle tant les hommes, il est besoin de noter ceste sentence, *Qu'il n'y a tenebres si obscures, qui puissent cacher les meschans devant Dieu.* Et pour mieux comprendre cela, il nous faut en premier lieu retenir ce que nous avons touché: c'est que les hommes, combien qu'ils soyent convaincus, qu'il faille une fois se trouver devant le siege iudicial de Dieu: neantmoins ne laissent pas de cercher des subterfuges, et là dessus s'endormir par trop en leurs cachettes, comme s'ils pouvoyent tromper Dieu. Voila quelle est nostre hypocrisie. Or cependant notons, que les hommes s'abusent en ce qu'ils s'eslongnent ainsi de Dieu: et quand ils en ont perdu la memoire, qu'il leur semble qu'aussi il a le dos tourné, et qu'il ne pense point à leurs malefices. Ne nous seduisons point donc par telles imaginations: car combien que pour un temps il dissimule, en la fin si monstrera-il qu'il n'a point oublié son office, qui est d'estre Iuge de tout le monde: et non point pour amener seulement les oeuvres d'un chacun en clarté, mais toutes les pensees les plus profondes: comme son propre est de sonder les coeurs, et ce n'est point en vain qu'il s'attribue ce titre-là.

Voila donc les deux articles que nous avons à retenir de ce passage. L'un est qu'il nous souvienne de ce vice qui est tant enraciné en nous, c'est assavoir que nous cuidons eschapper de la main de Dieu par nos subterfuges: et selon que nous sommes enyvrez en nos pechez, il nous semble aussi que Dieu aura les yeux clos ou bandés, ou qu'il y aura un voile devant lui, qu'il ne pourra point appercevoir ce que nous cachons. Mais cependant d'autre part (et pour le second) notons ce qui est dit, Que toutes nos tenebres seront descouvertes devant lui quand il lui plaira: et là dessus qu'aussi nous soyons advertis, de ne point estimer que nous ayons meilleur marché quand les hommes n'auront point cognu nos iniquitez: car voila qui est cause d'en mener beaucoup à perdition, quand ils pourront estre reputez gens de bien, ou pour le moins qu'ils clorront la bouche à ceux qui cognoissent leur vilenie: car lors ils feront leurs triomphes, et oseront despiter Dieu. Or sachons, que nous n'aurons rien gaigné quand le monde aura esté seduit par nous: car quelque belle apparence qu'il y ait eu, en la fin si faudra-il venir devant le Iuge celeste, lequel ouvrira les livres qui estoyent clos auparavant, lequel amenera son grand iour pour faire esclarcir toutes les tenebres qui rendent maintenant les choses confuses. Et voila pourquoi l'Escriture saincte en parle tant souvent. Ce n'est point en un lieu ni pour un coup, qu'il est dit, Qu'il n'y a nulles tenebres devant Dieu. Or pourquoi est-ce que ceste sentence est tant reiteree? C'est pource qu'on ne la nous peut persuader. Car quand nous aurons evité les reproches devant les hommes, il nous semble que Dieu ne doive point remuer toutes nos ordures, qu'il ne les doive point descouvrir: mais sachons qu'il en fera venir la cognoissance iusques au ciel. Puis donc que nous ne pouvons estre persuadez de cela, ce n'est point une chose superflue, que le sainct Esprit prononce tant de fois, que Dieu iugera d'une autre façon que ne font point auiourd'hui les hommes mortels. Et voila pourquoi notamment il est ici dit, Que là les pecheurs ne seront point cachez: comme si Eliu disoit, qu'il advient tous les iours que les hommes sont esblouys, et que les vices leur

sont pour vertus: mesmes qu'ils sont si malins, qu'ils sont bien aises de s'entreflatter: comme nous voyons quand le mal a la vogue, qu'il n'est plus question de condamner les vices, mais chacun s'y applaudist. Ainsi donc il pourra advenir, comme on le voit par experience, que les vices regneront, et qu'il y aura un tel deluge que tout sera confus entre les hommes, il ne sera plus question de iuger, et discerner: mais tant y a qu'il faudra devant Dieu que la chance soit tournee. Ainsi donc apprenons d'eslever nos yeux plus haut qu'au monde, et de contempler par foi le iugement de Dieu, lequel nous est auiourd'hui caché: sachons que là il faut que tout soit descouvert: comme il est dit en Daniel, que les livres seront manifestez, c'est à dire les registres seront alors mis en avant. Et quels? Non point de papier ou par chemin: mais il faudra que la conscience responde, qu'un chacun porte son procez, non pas escrit, mais engravé si profond, qu'il ne sera plus question de rien desguiser. Et puis Dieu sera là en la personne de son Fils avec une telle clarté, que toutes choses seront cognues, celles mesmes qui sont maintenant comme sous les grands abysmes: il faudra donc que tout cela soit en veuë et des Anges de paradis, et de toutes creatures. Qu'il nous souvienne de cela, afin de cheminer en autre crainte que nous ne faisons point, afin de nous despouiller de toute hypocrisie, d'autant que nous ne pouvons point advancer nostre marché en nous flattant, comme il a esté dit. En somme apprenons de ne point compter sans nostre hoste: mais toutes fois et quantes qu'il est question d'examiner nostre vie, qu'un chacun s'adiourne devant la face de Dieu: et cependant que nous cognoissions ce qui est ici dit, Que puis que c'est son office de sonder les coeurs et les pensees les plus profondes, si auiourd'huy nous sommes absous du monde, ce n'est rien fait, d'autant que par cela nous ne serons point eschappez de sa main.

Apprenons donc de nous examiner en telle sorte: et au reste souffrons que nos tenebres soyent esclarcies par la parole de Dieu, veu que cest office luy est aussi bien attribué. Il est dit en ce passage, *qu'il n'y a tenebres de mort, ny obscurité si espesse, qui puissent cacher ceux qui font iniquité.* Ainsi voila l'Apostre aux Hebrieux qui testifie, que comme Dieu cognoist les coeurs, il veut que sa parole soit comme un glaive tranchant, pour discerner nos pensees et affections, voire pour entrer iusques aux moelles, pour descouvrir ce qui est caché en nous. Et c'est ce que dit sainct Paul, Que quand la parole de Dieu se presche, il faut que nous soyons redarguez, comme si on nous avoit escrit tous nos Items, et qu'on eust mis toute nostre vie en avant: que nous soyons convaincus et abbatus du tout, afin de glorifier Dieu, cognoissans combien nous sommes coulpables devant lui. Et ainsi non seulement adiournons-nous devant le siege de Dieu, afin de corriger toute feintise: mais toutes fois et quantes que sa parole nous gratte les rongnes, et qu'elle nous reprend, souffrons cela en patience, et ne presumons point d'estre revesches. Car qu'y gaignerons-nous? Nous en verrons beaucoup auiourd'hui, qui se despitent et s'envenimont quand leurs vices leur sont touchez: car ils voudroyent qu'on les espargnast. Et c'est autant, comme s'ils vouloyent que Dieu n'eust plus nulle authorité sur eux, et qu'il ne fust plus leur iuge. Or s'ils regardoyent bien à ce qui est ici dit, ils ne seroyent pas tant stupides comme on les voit, quand ils demandent tousiours, Qu'est-ce? Si on remonstre ce qui n'est que par trop cognu, ils viendront là si effrontez que rien plus. Et pourquoi? D'autant que iamais ils n'ont senti que valoit ceste doctrine, que là (c'est à dire devant le regard de Dieu) il n'y a nulles tenebres: mais ils se prophanent, ils ont le groin ietté en terre comme des porceaux, et s'assoupissent tellement, qu'il leur semble que ce n'est rien que de toutes leurs iniquitez, encores qu'il y ait un tel nombre, qu'il semble qu'ils soyent là comme confits. Mais leurs ordures ne leur puent point d'autant qu'ils s'y sont empunaisis. Il faudroit donc qu'ils pensassent un peu à ceste doctrine: et alors ils seroyent plus paisibles qu'ils ne sont, quand on leur monstre leurs vices. Et c'est merveilles, veu que l'iniquité de beaucoup de gens est notoire à tous, et que les petits enfans en peuvent estre iuges, qu'encores ils s'eslevent contre Dieu, et le mesprisent, et ne peuvent porter qu'on les redargue. Et quelle impudence est-ce là? On ne parle point de choses incognues, il n'est point question ici d'examiner les pensees, et cercher sous terre ce qui est incognu des hommes: mais on voit le mal qui se desborde tant que c'est pitié. L'air en put: et cependant encores ces bons Catholiques, qui voudront estre reputez bons Chrestiens, et qui auront l'Evangile iusques aux dents, voire pour le mordre (comme ce sont des chiens mastins et enragez) si voudront-ils encores qu'on dissimule: et leur semble qu'on leur fait grand tort, quand on descouvre leur turpitude: laquelle, pour en bien dire, n'est point descouverte par nous, mais seulement on en parle pource que chacun la cognoist. Or tant y a neantmoins (comme nous avons dit) que ceux qui auiourd'hui ne peuvent porter que Dieu leur manifeste leur turpitude, afin qu'ils en ayent honte pour s'en repentir, sentiront en la fin que si faut-il venir devant son siege iudicial, où il n'y aura plus de tenebres ne d'obscurité.

Ainsi donc cognoissons que ce nous est un grand profit, quand auiourd'hui Dieu nous envoye sa parole, qu'il nous esclaire afin que nous pensions

bien à nos pechez: voire. Et si pour un temps ils nous ont esté incognus, qu'ils nous viennent en memoire: et que nous pratiquions ce que nous avons allegué de sainct Paul, c'est de nous prosterner en bas et estre confus devant Dieu, et nous condamner, sentans la malice qui est par trop enracinee en nous. Voila, di-ie, comme Dieu procure nostre salut, c'est quand nous sentons une telle vertu et efficace en sa parole, que nous mettions peine de bien examiner toute nostre vie, afin de nous desplaire. Mais ceux qui veulent faire des revesches, et qui despitent Dieu, et viennent comme transportez heurter contre lui, et ne peuvent souffrir nulle admonition, il les faut remettre comme gens desesperez à ce iour dont parle ici Eliu, où il n'y aura nulles tenebres, où il n'y aura nulle cachette si obscure que tout ne soit manifesté, voire devant toutes creatures. Ils ne peuvent porter qu'auiourd'hui Dieu leur face quelque honte, afin d'ensevelir leurs pechez à iamais: mais en despit de leurs dents si faudra-il que et Anges, et hommes, et diables cognoissent leur turpitude, et qu'elle soit diffamee par tout, voire en vertu de ceste clarté qui descouvrira toutes cachettes. Voila donc comme nous devons appliquer ce passage à nostre instruction: car de fait nostre Seigneur ne menace point les hommes de ce grand iour, sinon afin qu'ils le previennent: et ainsi le remede nous est tout apresté. Comme i'ai desia dit, Dieu n'attend pas que nous comparoissions devant lui pour faire nostre procez: mais iournellement il exerce sa iurisdiction par l'Evangile: comme aussi nostre Seigneur Iesus en parle (Iean 16, 8), Que l'Esprit quand il viendra iugera le monde. Quand donc l'Evangile est presché, voila une iurisdiction souveraine que Dieu exerce, non point sur le corps proprement (ainsi qu'ils sont auiourd'hui) mais sur les ames, et veut que nous soyons là condamnez pour nostre salut. Et ainsi donc (comme i'ai desia touché) quand Dieu nous admonneste tant et si souvent qu'il nous faudra venir à ceste grande clarté en la fin, qu'auiourd'hui nous ne nous bandions point les yeux à nostre escient, que nous ne soyons point aveugles volontaires, quand il nous envoye sa parole qui est pour descouvrir nos ordures, et pour nous faire sentir que nous ne pouvons nous cacher de sa face. Et ainsi faisons nostre profit de ce moyen qui nous est auiourd'hui donné. Mais si nous voulons faire des bestes sauvages, et que nous cerchions tousiours nos subterfuges: si est-ce que maugré nous en la fin nous sentirons que ce n'est point en vain qu'il est dit, Qu'il n'y a nulles tenebres devant Dieu. Il nous fera donc contempler en sa face et en sa maiesté glorieuse, ce que nous n'avons pas voulu auiourd'hui regarder au miroir de sa parole.

Or Eliu adiouste quant et quant, *Qu'il ne mettra point d'avantage sur les hommes, tellement qu'ils viennent en iugement avec lui.* Ce passage est diversement exposé: car aucuns le prennent comme si Dieu n'imposoit point à l'homme plus de charge qu'il ne doit, et aussi que l'homme ne peut porter: mais quand le fil continuel du texte sera bien regardé, nous trouverons que pource qu'il est ici question des iugemens de Dieu, Eliu maintient que Dieu ne nous afflige point en telle sorte, que nous ayons occasion de contester contre lui. Il faut tousiours regarder quel propos se demene: quand on veut savoir qu'emporte une sentence, qu'on regarde, il est question d'une telle chose, voila le suiet qu'on traitte, voila où tout se rapporte. Voici donc en ce passage le theme general, quand tout sera regardé: c'est assavoir, Que les hommes pourront bien murmurer contre Dieu, mais en la fin si se trouveront-ils confus. Et pourquoi? Car si auiourd'hui il semble que Dieu nous traitte en trop grande rigueur: quand les choses seront bien cognues, nous aurons la bouche close, et Dieu sera iustifié, comme il en est parlé au Pseaume cinquante unieme. Notons bien donc, qu'ici il nous est monstré, que nous pourrons beaucoup plaider contre Dieu, mais que nostre cause sera perdue en la fin. Et pourquoi? Car il se trouvera que Dieu ne nous a point traittez iniquement, qu'il n'a point mis trop de charge sur nous: c'est à dire, qu'il ne nous a point affligez outre mesure. Car combien qu'il frappe quelquesfois sur les hommes plus qu'ils ne peuvent porter, ce n'est pas toutes fois plus que la raison, et qu'ils n'ont merité. Or par cela nous sommes admonnestez de l'orgueil qui est en nous, voire ou plustost la rage qui nous pousse de murmurer à l'encontre de Dieu. Car comment plaidons-nous avec lui? Il semble que nous ayons un iuge ou un arbitre, duquel il soit iugé. Si Dieu avoit à rendre conte, serions nous plus hardis à le despiter quand il ne nous traitte pas à nostre gré, et que les choses ne viennent point à nostre appetit?

Apprenons donc, que les hommes sont ici condamnez de ceste audace diabolique, qui les incite à plaider contre Dieu: mais cependant si faut-il bien penser, que Dieu ne s'abbaissera point iusques là, de nous respondre quand nous l'appellerons en iustice: il ne sera point là comme nostre partie. Vrai est que nous avons exposé par ci devant qu'il vient bien iusques là: mais pourquoi est-ce? C'est pour nous exprimer ce qui nous nous est ici dit, c'est assavoir qu'encores que nous eussions la puissance d'adiourner Dieu, et qu'il fust responsable, qu'il fust tenu de s'excuser de tout ce qu'il fait, que nous eussions la bouche ouverte pour lui pouvoir contredire: toutes fois cela ne servira rien: car en la fin tout conté et rabatu il se trouvera que Dieu ne nous charge

point par trop, et outre forme de raison. Et pourquoi? D'autant que nos pechez lui sont cognus, et cognus tels qu'il sait la mesure du chastiment que nous meritons: mais voila d'où nous vient ceste fierté, assavoir, d'autant que nous voulons estre nos iuges pour nous iustifier. Et qui est-ce qui nous a donné ceste authorité si grande? Voila le iugement qui est donné à nostre Seigneur Iesus Christ: c'est à nous donc de venir devant lui avec toute humilité et reverence escouter et recevoir ce qu'il prononce de nous sans contradiction aucune. Or chacun veut estre creu en sa cause propre: nous n'attribuons point donc tant au Dieu vivant, qu'à des hommes mortels. Car il ne faudra point en une iustice terrienne, que celui qui est assis au siege soit iuge et partie: et toutes fois il iugera iniquement souventesfois, comme les hommes sont corruptibles: mais tant y a qu'encores ne change-on point là quant à l'exterieur cest ordre que Dieu a establi. Et que sera-ce donc, quand nous viendrons devant sa maiesté glorieuse? Ainsi donc nous voyons comme les hommes sont transportez de toute raison, quand ils murmurent ainsi à l'encontre de Dieu: et nous voyons aussi la cause dont le mal procede, c'est celle que i'ai touchee, Que nous estimons nos oeuvres selon nostre fantasie. Mais cependant voici Dieu qui se reserve le iugement: il dit, C'est à moi de considerer vos pas, ie vous marque et vous sonde iusqu'au dedans: il ne faut point que vous veniez ici vous mesler: car quiconques s'ingerera de vouloir iuger, celui-là usurpe ce qui ne lui est pas deu. Que faut-il donc? Quand nostre Seigneur nous afflige, que nous lui remettions nostre cause, sachans qu'il note en nous beaucoup de vices lesquels nous sont cachez. Voila, Seigneur, il est vrai que ie n'apperçoi point la centieme partie de mes fautes: mais pourquoi est-ce? C'est d'autant que i'y suis aveugle, d'autant mesmes que ie suis confit en mal, et le diable m'a comme ensorcelé. Ainsi Seigneur, que ie puisse en premier lieu mieux sentir les iniquitez que i'ai commises devant toi, pour me rendre coulpaple: et puis, encores que ie ne soye point iuge competant pour cognoistre de mes fautes, si est-ce Seigneur puis que tu me fais cest honneur de te constituer pour mon iuste Iuge, ie remets ma cause entre tes mains, sachant que tu vois ce qui m'est incognu. Voila pourquoi notamment il est dit en ce passage, Que quand nous irons en procez avec Dieu, si est-ce qu'il ne se trouvera point redevable. Gardons nous donc de presumer d'intenter procez contre lui: car quelque belle apparence et couleur que nous ayons devant les hommes, quand ce viendra devant Dieu, nous demeurerons confus en tout ce que nous pretendrons. Voila donc en somme ce qu'Eliu a voulu dire en ce passage.

Or cependant il adiouste, *Que Dieu brisera les puissans*, voire *sans inquisition, et en mettra d'autres en leur lieu.* Et pourquoi? *Car il mettra leurs oeuvres en clarté, et tournera la nuict afin de les casser.* Quand il dit, *Que Dieu brisera les puissans sans inquisition*, c'est afin de nous mieux faire sentir ceste authorité que nous mesprisons si hardiment, pource que nous sommes par trop stupides. Il est vrai qu'aucuns exposent ce mot *d'inquisition*, pour *Nombre:* comme s'il estoit dit, quand les puissans seroyent en nombre infini, toutes fois Dieu ne laissera point de les briser: mais de mot à mot il y a ainsi, *il brisera les puissances*, ou *beaucoup de gens:* car le mot emporte tous les deux: et puis, *Il n'y aura point d'inquisition.* Puis que ce mot-là y est, et qu'il signifie proprement Cercher et faire enqueste, il n'y a nulle doute, qu'Eliu n'ait voulu dire, que Dieu n'a ia besoin de faire des enquestes, comme les iuges terriens feront. Pource qu'ils sont creatures, il y a de l'ignorance: il faut donc qu'ils s'aident de ces moyens: car ils ne peuvent pas deviner. Or d'autant que toutes choses sont patentes à Dieu, il iugera les hommes sans tenir une telle procedure, comme nous la voyons en la police d'ici bas. Mais encores il y a plus: c'est qu'Eliu a voulu signifier, que Dieu ne nous fera pas tousiours cognoistre pourquoi c'est qu'il exerce ses iugemens, nous y serons aveugles. Ceste inquisition donc de laquelle il parle, se rapporte proprement à Dieu en chastiant les hommes: comme s'il estoit dit, Quand les iuges feront un procez, on en parlera, et la façon et le style sera observé, tellement qu'on cognoistra les choses: et puis le dicton sera publié, on sait les crimes du malfaicteur, et comme il a esté convaincu. Mais il ne nous faut point mesurer la puissance de Dieu ne son authorité à ces loix humaines. Et pourquoi? *Car il brisera sans inquisition*, c'est à dire sans nous monstrer pourquoi. Il ne prononcera pas tousiours sentence, les crimes ne seront pas là recitez pour deschiffrer pourquoi c'est qu'il nous punist: cela donc nous sera caché: mais cependant il ne laissera pas toutes fois de mettre à execution sa iustice. Nous voyons maintenant le sens naturel du passage.

Mais tant y a qu'il adiouste, que cela ne se fera point iniustement: *Car Dieu*, dit-il, *mettra en avant leurs oeuvres.* Combien donc que Dieu punisse sans inquisition, c'est à dire sans garder une telle formalité comme elle est requise en la police humaine: toutes fois si fait-il tout en raison et droiture. Et si cela n'est cognu du premier iour, attendons iusques à tant que tout soit descouvert, et qu'il esclarcisse ce qui est maintenant embrouillé et confus. Or ici nous avons à nous exhorter, de ne plus nous flatter comme nous avons accoustumé de faire: car voila qui est cause de tousiours tirer

nos cordeaux, quand il nous semble que Dieu nous espargue: et nous pensons avoir licence de malfaire, quand nous demeurons impunis. Cela est d'autant que nous n'appercevons point quand Dieu commence à nous chastier d'une façon commune, mais nous sommes preoccupez d'une stupidité, et asseurance charnelle. Mais puis apres quand il y vient en grand' rudesse, nous sommes tellement effrayez, que nous ne savons où nous en sommes si tost qu'il foudroye soudain. Ce qu'il fait quand bon lui semble: car apres avoir dissimulé long temps, il ne faut sinon lever la main, et en une minute il faut que les hommes perissent, comme il en est ici parlé. Retenons donc ce passage, afin que chacun se solicite et soir et matin, quand il est dit, Que Dieu ne tiendra point une longue procedure pour nous punir, il n'est point aussi obligé a nulles loix. Cognoissons, di-ie, qu'il nous faut estre tousiours prests et appareillez: et n'attendons pas qu'il frappe sur nous, mais plustost que par solicitude nous prevenions son iugement: comme il est dit, Que bien heureux est l'homme qui solicite son coeur. Et au reste, qu'il nous souvienne aussi de ceste menace horrible, Que quand les meschans diront, Paix, et que tout va bien, la ruine tombera sur leur teste. Et ainsi donc, que les fideles cognoissent, que quand il plaira à Dieu de les punir, il ne faudra point qu'il commence par un bout, pour suivre son oeuvre, et puis la dilayer, comme les hommes mortels font selon les empeschemens qu'ils ont. Et pourquoy? Il condamnera et executera sa sentence du premier coup: et ne faudra point qu'il s'employe pour nous faire long proces: nous n'aurons pas loisir de respirer, et ne ferons que languir en destresse, iusques à ce que nous soyons du tout ruinez de sa main: nous serons là confus: comme si le ciel estoit tombé sur nos testes. Si donc nous ne voulons point estre accablez de l'horrible vengeance de Dieu, sentons nos fautes: et au reste en les sentant, que nous sachions que nous avons aussi dequoy nous consoler en luy: voire moyennant qu'elles nous desplaisent, et que nous ne cerchions point de couvrir le mal, mais qu'il soit descouvert, et que nous gemissions pour nous condamner devant nostre Dieu, afin d'estre receus à merci. Car il est dit, qu'il absout ceux qui se condamnent, qu'il ensevelit les pechez de ceux qui les ont devant leurs yeux, et qui ne demandent sinon de les confesser. Quand donc Dieu verra que librement nous confessons nos fautes, ne doutons point qu'il ne les efface du tout. Voire: mais si faut-il que nous passions par là, c'est de retenir ceste sentence, Que Dieu punist sans inquisition, afin qu'un chacun de nous face cest office d'entrer en soy pour bien examiner sa vie, pour estre confus en nous, et pour nous humilier.

Or maintenant il est dit, *Que Dieu ayant ainsi brisé les grans et robustes, en met d'autres en leur lieu:* et puis il est dit-d'autre part, *qu'il les punist a veue d'oeil, voire et les punist comme meschans.* I'ay desia dit, que quand il est parlé que Dieu descouvre leurs oeuvres, et qu'il les punist en telle qualité, c'est afin que nous craignions tousiours la iustice de Dieu, et ne venions point imaginer qu'il use de tyrannie ne de cruauté. Gardons-nous donc de penser une telle puissance en Dieu, laquelle il desploye outre raison. Il est vray que la raison qu'il tient nous sera incognue, et nous faut contenter de sa seule volonté et simple (comme aussi elle est la reigle de toute droiture) mais quoy qu'il en soit, n'ayons point ceste phantasie mauvaise que Dieu y aille à tors et à travers, et qu'il ne iuge point en raison: ains au contraire que nous ayons cela tout conclu, que combien que ses iugemens nous semblent estranges, toutes fois ils sont moderez selon ceste regle qui est la meilleure, c'est assavoir selon sa volonté qui surmonte toute iustice, c'est ce qu'Eliu nous declare en ce passage. Et cela nous doit servir principalement à nous. Quand donc chacun sera affligé en sa personne, il doit tousiours considerer que Dieu est iuste, afin de se repentir de ses fautes: car iamais nous n'aurons une vraye repentance, que nous ne cognoissions que Dieu nous afflige droitement: et aussi nous ne pouvons glorifier Dieu confessans qu'il soit iuste, sinon nous estans condamnez en premier lieu, comme il a esté dit. Voila donc comme il nous faut appliquer à nos personnes ceste doctrine, Que Dieu descouvre les oeuvres, et qu'il les met en avant quand il les punist. Voire, combien que nous n'examinions pas de mot à mot les pechez et offenses que nous avons commises: tant y a que les chastimens que Dieu nous envoye, nous doivent profiter à ceste condition.

Et voila pourquoy il est dit, *que Dieu les punist au lieu des meschans,* c'est à dire en telle qualité, pour signifier qu'ils ne pourront rien gaigner par leurs repliques, ils ne pourront pas mettre en avant qu'ils soyent iustes, quand mesmes ils n'apparoissent point tels devant les hommes. Voila pour un Item. Or l'autre est, quand il est dit, *Qu'il en met d'autres en leur lieu:* et c'est afin que nous cognoissions la cause des changemens qui adviennent souventesfois au monde: comme aussi il en est parlé au Pseaume centseptiesme, lequel nous sera droite exposition de ceste sentence. Nous sommes comme ravis en estonnement, quand nous voyons qu'il adviendra une peste pour depeupler un pays, qu'il y adviendra des famines, que la terre qui avoit esté bien fertile, deviendra sterile, comme si on y avoit semé le sel, ou bien que les guerres feront de tels troubles, que voila un pays desert,

que les principautez seront changees. Quand nous voyons tout cela, nous sommes estonnez. Et pourquoy? Car nous ne cognoissons point la providence de Dieu qui regne par dessus tous ces moyens humains: et aussi nous ne pensons pas aux hommes: car si nous cognoissions comme les hommes se gouvernent nous ne trouverions point estrange que Dieu les changeast ainsi, et qu'il fist de telles revolutions.

Voila donc pourquoy notamment il est dit, *Que Dieu en met d'autres en leurs places,* afin que si nous voyons que les choses changent au monde, nous ne trouvions point cela nouveau. Et pourquoy? C'est Dieu qui se monstre Iuge. Ne l'attribuons point à fortune: mais sachons que nostre Seigneur desploye ici son bras, d'autant que les hommes ne se peuvent maintenir en possession des biens qu'il leur faisoit. Et là dessus cognoissons quelle est nostre ingratitude afin de la corriger: car si tost que nostre Seigneur nous aura engraissez, qu'il nous aura fait du bien, nous-nous dressons comme les chevaux qui sont trop bien traittez, pour regimber à l'encontre de lui. Et se faut-il esbahir, quand il y a un tel orgueil et une telle ingratitude, si Dieu met la main dessus? Qu'on regarde maintenant quelle est la modestie des hommes. Quand Dieu leur fait du bien, se gouvernent-ils en sorte, qu'ils en puissent demeurer en longue possession? Mais au contraire ils veulent despiter Dieu afin qu'il les en despouille tantost. Quand donc nous voyons l'orgueil et ingratitude estre si vilaine que i'ai dit, il ne faut point que nous murmurions si les choses changent, et s'il se fait beaucoup de revolutions. Et pourquoi? Car nous provoquons Dieu à cela. Mais ce n'est point assez de cognoistre que Dieu ravist un peuple, qu'il en met un autre en sa place, qu'il met de nouveaux habitans en un pays, qu'il remue ainsi mesnage. Ce n'est point assez, di-ie, de cognoistre cela, voire et qu'il le fait iustement: mais cependant que nous sommes en nostre estat, prions-le qu'il nous face la grace de iouyr de ses biens en telle sorte, que nous en demeurions tousiours possesseurs, et que nous soyons conduits par les benefices qu'il nous fait en ce monde, à tendre à cest heritage eternel qu'il nous a apresté au ciel. Voila donc comme nous avons à prattiquer ce passage, reservans le reste à demain.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT TRENTETROISIEME SERMON,

QUI EST LE V. SUR LE XXXIV. CHAPITRE.

26. *Il les frappe comme meschans au lieu des voyans:* 27. *D'autant qu'ils se sont destournez de lui, et n'ont point consideré toutes ses voyes:* 28. *Pour faire venir le cri du povre iusqu'à lui: et faire ouyr la clameur de l'affligé:* 29. *Et quand il mettra repos, qui est-ce qui troublera? quand il cachera sa face, qui est-ce qui le verra, tant sur le peuple, que sur l'homme?*

Nous vismes hier comment c'est que Dieu punist sans enqueste ceux qui ont failli, et toutes fois il a iuste raison de ce faire tellement qu'on n'aura point dequoi l'accuser. Or notamment Eliu adiouste, *Qu'il fait cela au lieu des voyans.* En quoi il nous est monstré, que les iugemens de Dieu, nous doivent estre cognus et notoires, ouy pour nostre instruction. Car quand Dieu punist les pecheurs, ce n'est pas seulement afin que chacun cognoisse les offenses qu'il a commises, mais il faut que tous y prennent exemple: comme il est dit, que la iustice viendra sur la terre, quand Dieu aura ainsi exercé des punitions pour corriger tant ceux qui ont failli, que les autres. Ainsi donc ce n'est pas en vain que ce mot est adiousté, c'est assavoir *que Dieu chastie ceux qui ont transgressé aux yeux des hommes,* ou *au lieu des voyans.* Or de là nous sommes admonnestez, d'estre plus attentifs que nous ne sommes pas, à bien noter et marquer les iugemens de Dieu. C'est une grand' grace qu'il nous fait nous voulant instruire aux despens d'autrui. Or si nous fermons les yeux, ou que nous soyons stupides, quelle excuse? Et ainsi, toutes fois et quantes que Dieu punira les pechez, qu'un chacun y pense en son endroit, et que nous recevions une instruction commune, afin que ses verges ne soyent point perdues entre nous. Et de fait voila pourquoi, quand l'un a esté chastié, il faut que chacun ait comme son tour. Car si nous

pouvions faire nostre profit de ce que Dieu nous monstre, un seul pourroit servir pour l'instruction de cinq cens, voire de mille: mais d'autant que nous laissons passer tous les advertissemens que Dieu nous donne, et que nous n'en tenons conte: voila qui est cause qu'un chacun est appellé en son rang, et qu'il faut que nous respondions tous en personne pour estre chastiez à cause de nos transgressions. Et ainsi nous voyons quelle est nostre ingratitude, quand il est dit que Dieu punist les meschans, et les brise au regard de tous. Car nous saurons bien parler de ce qui se dira, encores que nous ne le voyons point. Quand on traittera de quelque ville prinse, ou saccagee, de quelque deffaite, et d'autres choses: et bien, les nouvelles s'en porteront, on en dispute. Par plus forte raison, de ce que nous voyons devant nos yeux nous en saurons bien assez causer. Et cependant de quoi cela nous sert-il? Apprenons-nous de bien penser à nos fautes, et de nous humilier devant Dieu? Nenni: mais nous suivons tousiours nostre train: et combien que nous ne soyons point meilleurs que ceux que Dieu visite ainsi, et qu'il corrige si durement, il nous semble que les coups ne viendront iamais iusques à nous. Ne voila point donc une ingratitude trop grande et insupportable? D'autant plus nous faut-il bien noter ce qui nous est ici declaré, Que Dieu ne punist point en cachette ceux qui ont failli, tellement que nul ne le puisse appercevoir pour sa correction: mais il ne tient qu'à nous que tous n'en facions nostre profit. Et pourquoi? Car si Dieu dressoit des eschaffaux pour faire ses chastimens, nous ne pourrions pas les appercevoir plus clairement: et ainsi, ce que nous y sommes aveugles, cela vient de nostre malice propre, et de nostre ingratitude, comme i'ai desia dit. Voila pour un Item.

Or la raison est aussi mise, *Pource qu'ils se sont destournez de luy, et n'ont point consideré toutes ses voyes.* Ici outre ce que nous avons desia veu, que Dieu ne frappe point sur les hommes à tort, mais que c'est pour punir leurs pechez, il nous est monstré quelle est la source de tous maux: c'est assavoir, de nous eslongner de celuy qui est la fontaine de toute iustice. Car voila aussi comme nostre vie doit estre reglee, c'est d'obeir à Dieu, de le cercher et cheminer comme devant sa face: et ainsi quand on est retiré de luy, on ne peut aller qu'en toute confusion: et voila qui est cause de ruiner les hommes. Et ainsi nous avons une doctrine bien utile en ce passage, pour nous monstrer comme nous n'irons point à perdition: c'est nous tenans comme serrez sous les ailes de Dieu, estans conioints à luy, afin d'obeir à sa volonté. Quand nous aurons ceste prudence-la en nous, voila en quoy gist nostre salut: mais au contraire oublions-nous Dieu? eschappons-nous de sa main? nostre vie s'esgare-elle ou çà ou là? Nous sommes perdus, nous voila en damnation: car il est dit, que Dieu punira à veuë d'oeil, et d'une façon horrible tous ceux qui se destournent de luy. Or notons bien qu'Eliu ne parle pas de ceux qui avoyent esté enseignez en la Loy, qui avoyent des Prophetes, et ausquels la doctrine de Dieu fust privément enseignee: mais il parle des Payens, qui n'avoyent sinon quelque petit goust de clarté. Or tant y a, d'autant qu'ils s'adonnent à mal, qu'il est dit, qu'ils s'escartent de Dieu. Et pourquoy? Combien que Dieu ne leur fust pas si prochain qu'à ceux ausquels il avoit donné sa Loy: si est-ce qu'il nous faut tenir ceste regle generale, quand Dieu nous met au monde puis que nous sommes creez à son image, que selon l'ordre de nature nous devons tendre à luy, et avoir là nostre droit but. Quand donc nous venons à nous esgarer, et que nos cupiditez regnent, et que nous leur laschons la bride, c'est comme nous destourner de Dieu: voire, auquel nous devrions estre unis. Et ainsi c'est en ceste sorte qu'Eliu accuse les Payens de s'estre eslongnez de Dieu: car combien qu'ils n'eussent point la doctrine de la Loy, ils avoyent en eux ceste instruction de laquelle i'ay parlé: comme aussi sainct Paul en traitte au second des Rom. (v. 14) qu'il ne falloit point de papier escrit pour leur monstrer qu'il y avoit un Dieu, qu'il y avoit quelque discretion du bien et du mal: car chacun a cela engravé en son coeur. Mais si les Payens sont condamnez de s'estre eslongnez de Dieu, et retirez de son obeissance: que sera-ce de nous, ausquels Dieu est plus familier sans comparaison? Dieu ne se contente point de nous avoir creez à son image, et nous avoir imprimé là dedans quelque cognoissance du bien et du mal: mais nous avons aussi sa parole, il veut que tous les iours elle nous soit publiee. Là il nous monstre privément sa volonté: c'est le chemin (comme protestoit Moyse), nous ne pouvons pas errer, nous n'avons plus nulle excuse d'ignorance, mais voila nostre repos, comme il en est parlé au Prophete Isaie. Pourtant quand le chemin nous est tout fait, que nous savons où il nous faut tirer: si cependant chacun se desborde, et se donne congé de mal-faire, de vaguer en ses passions, et cupiditez: ne sommes-nous point beaucoup plus coulpables, que ceux qui n'ont iamais ouy un seul mot de bonne instruction? Si donc les Payens sont ici nommez apostats s'estans destournez de Dieu: et que sera-ce de nous, veu que nostre Dieu s'est tant approché qu'il fait office de maistre et docteur au milieu de nous, et nous tient en son escole, afin que nous apprenions de luy en la personne de ceux qu'il ordonne pour prescher sa parole en son nom? Ainsi quand nous ne tiendrons conte

de la doctrine qui nous est donnee, ne faudra-il point que nous soyons condamnez comme doubles apostats? Il est bien certain. Que donc un chacun regarde à soy de pres, et cognoisse que vaut ceste grace de Dieu, et qu'elle emporte, quand nostre Seigneur a comme la bouche ouverte pour nous rendre tesmoignage de ce qui nous est bon, et propre pour nostre salut. Quand nous avons cela, encores que ce ne fust qu'à leiche doigt (comme on dit) cognoissons que nous ne pouvons pas mespriser une telle benediction que Dieu nous donne, que ce ne soit nous eslongner de luy. Par plus forte raison, quand nous avons tous les iours sa parole qui nous est exposee, nous en pouvons aussi avoir lecture d'autre costé: si cela ne nous tient en bride courte, et que nous n'adherions pleinement à nostre Dieu, que nous ne taschions à le servir, il faudra bien que sa main se desploye beaucoup plus rude, et plus horrible sur nous, que sur ceux qui n'ont eu que l'ordre de nature pour estre bien conduits. Voila quant à ce poinct.

Or il est dit quant et quant, *Qu'ils n'ont point consideré toutes ses voyes.* En quoy il nous est signifié, que les hommes ne sont iamais si ignorans ne si rudes, qu'il n'y ait de la malice pour les rendre coulpables, et leur oster tout subterfuge devant Dieu. Ici (comme desia il a esté traitté) Eliu parle en general de tout le monde, car il n'estoit pas Iuif pour avoir la Loy, et parler de ses semblables. Or tant y a qu'il dit, que ceux qui n'avoyent sinon le sens que Dieu leur donnoit, comme à tous hommes, n'ont point consideré ses voyes. Il ne dit pas qu'ils ont failli et erré, pource qu'ils ne pouvoyent pas mieux, pource qu'ils n'avoyent nulle clarté de doctrine: il est vray que cela se pouvoit dire: mais ici l'Esprit de Dieu veut presser les hommes, afin qu'ils cognoissent que leur condamnation est iuste, et qu'ils ne peuvent pas alleguer ceste couverture, qu'ils ayent failli en ignorance, pource qu'ils n'avoyent point eu qui les gouvernast, combien qu'ils eussent l'affection bonne et droite. Car si les hommes avoyent un desir pur et entier de venir à Dieu, il est certain qu'il ne leur defaudroit point de son costé. Et defait ceste promesse-la ne sera point frustratoire, Heurtez, et la porte vous sera ouverte: cerchez, et vous trouverez. Quand donc nous voyons les hommes vaguer ainsi à travers champs, et comme à l'esgaree, notons qu'ils n'ont point un desir pur et droit d'aller à Dieu. Il est vray qu'ils auront bien quelque apparence de devotion: comme nous voyons qu'entre les Papistes, beaucoup semblent estre les mieux affectionnez du monde, ils sont tout ravis (ce semble) en une devotion d'aller à Dieu, mais si on regarde de pres à ce qu'ils font, on trouvera qu'il n'y a qu'hypocrisie, et que Dieu ne leur lasche point ainsi la bride, qu'il n'y ait iuste cause.

Voila donc ce que nous avons à noter en ce passage, c'est combien que les povres Payens soyent en tenebres, et qu'on les puisse accomparer à des aveugles qui tastonnent et ne voyent point le chemin, et qu'il y ait de l'ignorance bien lourde, toutes fois ils ne sont point à excuser, qu'ils n'ayent esté malins et rebelles, et qu'ils ne se soyent destournez du bien à mal de leur bon gré, et d'un propos deliberé, car il est escrit, *qu'ils n'ont point consideré les voyes de Dieu.* Cela n'est point attribué aux bestes brutes, ni aux pierres qui n'ont nul sentiment: il faut donc conclure, que ceux qui sont les plus rudes et les plus barbares, ceux-la, di-ie, ont refusé d'aller droit, et que s'ils eussent eu un bon desir, ils n'eussent pas esté destituez de la grace de Dieu. Ce n'est pas à dire pourtant, que nous puissions bien faire: et qu'il y ait une telle faculté en nous, que nous puissions cercher Dieu: nous ne disputons point de cela: et les Papistes, quand ils font une telle conclusion, ils monstrent qu'ils sont pures bestes: car quand on dit que les hommes ne faillent point par ignorance, mais par certaine malice, les Papistes concluent, O puis qu'ainsi est, nous avons donc une raison suffisante pour nous bien gouverner, nous pouvons voir clair, bref nous avons liberté d'aller au bien ou au mal. Or c'est une bestise trop grande, d'arguer ainsi. Et pourquoy? Ce ne sont pas choses incompatibles, Que les hommes ayent comme les yeux crevez, et qu'ils ne puissent ne rien voir ne rien iuger, et cependant toutes fois qu'ils soyent du tout meschans. Tant y a qu'ils sont convaincus de n'avoir point consideré les voyes de Dieu, et d'autant que l'orgueil les a transportez ils n'ont point esté guidez au droict chemin.

Voila donc comme il nous faut accorder l'un avec l'autre: c'est qu'à cause du peché nous sommes tous despouillez de raison, et d'intelligence: voila l'heritage que nous avons de nostre pere Adam, c'est que nous sommes troublez et confus, et que nous ne pouvons cognoistre ce qui nous est propre pour nostre salut, mais nous tirons tout au rebours: comme il est dit, que nostre clarté mesmes est convertie en tenebres, iusques à tant que Dieu nous illumine par son sainct Esprit. Et neantmoins nostre ignorance n'est pas telle, que nous ne soyons corrompus en nos affections, et que nous n'effacions le bien que Dieu pourroit mettre en nous: pource que nostre nature est perverse, nous sommes ennemis de Dieu, toutes nos pensees, et phantasies sont autant d'inimitiez contre sa iustice, ainsi que sainct Paul en parle au huictieme des Romains (v. 7). Nous sommes donc ignorans, et cependant nous ne laissons pas d'estre pervers:

nous ne savons où il nous faut aller, et cependant nous errons volontiers. Et pourquoy? Car nous ne pensons point de venir à Dieu, voire, et faut que nous soyons forcez pour y tendre, ou bien qu'il nous inspire par sa grace, et qu'il nous illumine nos coeurs qui sont pleins de rebellion. Iusques à tant donc que Dieu nous ait ainsi reformez, il est certain que nous fermerons tousiours les yeux pour ne point considerer ses voyes. Or si ceci est dit de ceux qui n'ont point eu les moyens que Dieu nous donne, que sera-ce de nous? Car il faut derechef venir à ce poinct que i'ay touché. I'ay dit n'agueres, si les Payens se sont destournez de Dieu, qu'ils ne sont point excusables. Par plus forte raison nous sommes doubles apostats, nous, di-ie, que Dieu avoit attiré à soy.

Maintenant s'il est dit que les Payens n'ont point regardé au bien, et qu'ils n'ont point conversé et cheminé selon Dieu, ie vous prie, nous qui avons la cognoissance bien autre qu'elle ne leur a esté donnee où en serons-nous? Car nostre Seigneur nous monstre au doigt par où nous devons aller. Et ce passage que nous avons touché de Moyse est de grande importance, Voici la voye, cheminez en icelle (Deut. 30, 19). Ie proteste, dit-il, devant le ciel et la terre, qu'ils me soyent tesmoins que ie vous ay monstré auiourd'huy la vie et la mort, et si vous allez mal, que vous serez inexcusables devant Dieu: car on voit que vous ne demandez qu'à perir. Et pourquoy? Quand vostre Dieu vous enseigne, qu'il vous fait ce privilege-la de vous declarer sa volonté, c'est autant comme s'il vous mettoit la vie entre les mains: et vous la reiettez, et ne demandez que la mort. Et quand les hommes font un tel chois, ne faut-il pas qu'ils soyent du tout endiablez? Ainsi donc ceste protestation de Moyse nous doit percer le coeur, afin que nous pensions mieux à nous. Et quand nous voyons que nostre Seigneur comme en un miroir, et en une peinture vive nous propose la doctrine qui nous est utile, que nous ne facions point des aveugles, ou des borgnes, que nous ne mettions point un voile devant nous, afin d'ignorer ce qui nous doit estre cognu, comme defait il nous est assez patent. Et cependant notons quand Dieu parle à nous, que ce n'est point pour nous laisser en doute, tellement que nous ne sachions ce qu'il veut dire: mais au contraire c'est afin que nous recevions bonne doctrine et instruction de sa parole. Et c'est encores un poinct digne d'estre observé. Car beaucoup pretendent que la parole de Dieu est si profonde, qu'on ne sait ce qu'on doit tenir ne suivre. Or c'est accuser Dieu, comme s'il se mocquoit de nous, en nous donnant un espoir lequel nous frustrast. Notons bien donc que quand Dieu parle, c'est à ceste fin que nous recevions bonne doctrine, que nous soyons entendus et prudens pour suivre ce qui nous est bon: comme il est dit, Que la parole de Dieu donne sagesse aux ignorans, c'est quand ils cognoissent leur petitesse pour se renger à luy. Nous trouverons donc tousiours cest usage-la pour nostre profit en la parole de Dieu, quand nous aurons ceste prudence de vouloir nous guider et tenir au droit chemin de salut: et quand un homme se destourne pource qu'il n'a point consideré les voyes de Dieu, on ne peut pas dire qu'il ait erré pource qu'il ne pouvoit pas mieux: mais au contraire il est cause de tout le mal, et il luy doit estre imputé.

Il y a encores un mot à noter, c'est quand il est parlé de *toutes les voyes de Dieu*. En quoy nous sommes advertis, que ce n'est point assez de contenter Dieu en partie, et d'obeir à sa parole à demi: mais qu'il nous faut en tout et par tout conformer nostre vie à sa volonté: car il vaut bien aussi qu'on l'escoute en tout ce qu'il dira, et que sans exception on s'assuiettisse à luy, et defait ce sont choses inseparables que ses commandemens. Comme Dieu ne peut estre divisé, aussi notons que sa iustice ne se peut pas diviser par pieces. Quelle est la iustice de Dieu? Il l'a comprinse en toute sa Loy. Il n'a pas dit seulement qu'on s'abstint de paillarder, il n'a pas defendu seulement le larcin, il n'a pas seulement condamné le meurtre: mais il a conioint dix preceptes, et a voulu qu'on se tint là. Maintenant si l'un obeist à Dieu estant chaste, l'autre s'abstenant de piller son prochain, l'autre se gardant de toute iniure et violence et qu'on se donne liberté de malfaire en une autre partie: ne voila point descirer la iustice de Dieu? Car nous avons dit que tous ces commandemens sont inseparables, et qu'il y a là un lien sacré qui doit estre tenu. Et ainsi notons bien que pour estre benis de Dieu, il ne faut point seulement estre attentifs à une partie de ses voyes, mais à toutes. Voila donc ce qu'Eliu a voulu ici noter. Or par cela voyons nous comme chacun doit estre diligent à penser à soy. Quand donc nous voudrons bien examiner nostre vie, prenons toute la Loy de Dieu, afin de compasser là et nos oeuvres et nos pensees: et quand nous n'aurons point cognu de peché exterieur et actuel en nous, que nous venions plus loin, assavoir si nous n'avons point eu de mauvaises affections: et sur cela apprenons de nous condamner, et prions Dieu qu'il nous purge du mal que nous sentons ainsi en nous. Voila comme nous avons à pratiquer ce passage. Or cependant il nous est aussi bien monstré, que quand les hommes ont commencé de se desbaucher, ils s'esgarent apres de plus en plus, et se depravent iusques à ce qu'ils ayent pleinement renoncé à Dieu, et qu'ils l'ayent quitté du tout. Nous ne serons pas si malins, que

du premier iour nous soyons adonnez à tous vices, encores serons-nous retenus de la crainte de Dieu: mais si nous prenons licence de nous ietter à travers champs: et bien, Dieu dissimule-il à nos pechez et iniquitez? Satan prend possession et de nos ames et de nos corps, et sur cela il nous transporte tellement que nous sommes du tout incorrigibles. Voila donc comme les hommes apres ne s'estre point pleinement rengez à Dieu, et d'une vraye rondeur et simplicité, se corrompent tellement qu'il n'y a plus nulle consideration en eux: qu'ils despitent Dieu, non point en un seul peché, mais en tout en par tout: qu'ils reiettent pleinement toutes ses voyes. Or au reste nous voyons ici mieux encores qu'auparavant, combien la iustice de Dieu est equitable, quand il nous chastie. Et pourquoy? Ceux qui avoyent failli, encores sont-ils rebelles à Dieu: ils se sont retirez de luy, ils n'ont point voulu estre enseignez au bien, mais se sont adonnez au mal, voire de leur bon gré: n'est-il pas donc temps ou iamais que Dieu y mette la main pour les corriger? Puis qu'ainsi est, ayons tousiours cela resolu, Que iamais Dieu ne nous punist, qu'il ne soit courroucé tant et plus, et que nous n'ayons esté dignes long temps auparavant d'estre foudroyez de sa main. Tant y a donc qu'apres avoir dissimulé, en la fin il nous faut venir à ce qui est ici contenu, c'est Qu'il brisera à veuë d'oeil et d'une façon notable tous ceux qui se sont ainsi destournez de luy. Voila ce que nous avons à retenir de ce passage.

Or il est dit quant et quant: *Pour faire venir à luy le cri des povres, et pour faire ouir la clameur de l'affligé.* Ici Eliu note une espece de pechez que Dieu punist aux hommes. Il est vray que nous l'offensons en beaucoup de sortes: mais pource que les hommes ne peuvent estre amenez à cognoistre leurs fautes, sinon qu'ils en soyent plus que convaincus: ici Eliu a mis une espece, qui est la plus patente, et la plus aisee à voir. Car quand il se commet des violences et extorsions, qu'on pille la substance d'autruy, et que ceux qui sont affligez n'ont nul secours qui soit: ils crient à Dieu, on oit les complaintes: et chacun en a pitié et horreur. Voila donc une espece d'iniquité qui nous sera assez cognue et à grans et à petis, quand nous verrons, Comment? il n'y a point de iustice, et le plus fort l'emporte, nous sommes comme en un brigandage: car celuy qui voudra piller, il ne luy chaut quand il aura fait toute meschanceté, il n'y a point de remede, il n'y a point d'ordre. Si cela donc est, chacun en sait à parler. Pour ceste cause ici le sainct Esprit a choisi le peché qui est le plus notable, afin que nous soyons tant mieux convaincus. Cependant notons que sous une espece, le tout est comprins. Car en quelque sorte que nous offensions Dieu, il a tousiours iuste raison de nous punir: et (comme desia nous avons declaré) sa Loy ne peut pas estre divisee, il faut qu'elle demeure en son union, et que ses commandemens soyent tellement liez ensemble, qu'il y ait une iustice entiere. Mais d'autant que nous sommes tant hypocrites, et qu'un chacun s'entortille comme un serpent afin de cacher ses fautes: Dieu nous veut ici attirer comme par force, afin que nous soyons contraints de confesser la dette. Car si nous avons fait quelque tort et excez à un povre homme, il en demandera vengeance, les complaintes en seront cognues: tellement que l'air en retentira. Or puis qu'ainsi est, pensons-nous que cela puisse estre caché devant Dieu? Pensons-nous qu'il puisse estre mis en oubli? Que faut-il donc? En premier lieu (comme i'ay desia touché) notons qu'encores que nul ne se plaigne de nous en ce monde, si est-ce que nos pechez crieront: et voila un son qui sera pour aller iusques au ciel, assavoir nos offenses. Si on remue quelque chose, nous voyons qu'il se fera grand bruit: et quand nous violons la iustice de Dieu, n'est ce pas plus que si nous renversions une maison? Estimons-nous chose plus precieuse, que cest ordre que Dieu a establi pour nous faire cheminer selon sa volonté? Nous venons destruire tout cela. Et n'est-ce pas plus (comme i'ay dit) que si nous renversions quelque edifice? Et pensons-nous, que le bruit n'en vienne point iusques aux aureilles de Dieu? Notons bien donc toutes fois et quantes que nous transgressons sa Loy, que le cri en monte iusques au ciel, et que nos pechez demandent vengeance: car encores que les hommes soyent muets, et qu'ils ayent la bouche close, qu'ils n'en disent rien, ils ne laissent pas pourtant d'estre enregistrez devant Dieu. Voila en premier lieu ce que nous avons à noter.

Mais quand les hommes mesmes crient contre nous, et que nous sommes diffamez pour nos iniquitez, et que nous oyons les plaintes et les murmures: et pensons-nous par plus forte raison que Dieu n'oye point tous ces cris-la? Ainsi en toutes sortes notons, que ce n'est point sans cause qu'il est dit, le cri de Sodome est venu iusques à moy: ie suis donc descendu pour voir s'il estoit ainsi: et sachons que nostre Seigneur n'a point les aureilles sourdes, que tousiours nos offenses ne viennent en cognoissance devant luy. Mais quand ce cri y est, et qu'il y a une telle confusion, il faut bien encore plus qu'il note tout cela. Car à la verité (comme i'ai desia touché) ce n'est point une chose de petite importance, que nous venions ainsi à destruire ce que nostre Seigneur avoit establi. Et de fait qu'est ce que la regle de bien vivre? N'est-ce point comme une image de Dieu, laquelle reluist entre les hommes? Et quand nous venons à pervertir

cela, ie vous prie, quelle confusion est-ce? Et cependant toutes fois notons que Dieu ne laissera point impunis ceux qui auront affligé et molesté iniustement les povres. Il est vray que les gros prennent audace de mal-faire, quand ils voyent que les povres gens sont desnuez de support, qu'ils ne sont point secourus, qu'ils n'ont point de parens ne d'amis: là dessus, di-ie, il leur semble que tout leur est licite: et voila pourquoy ils se desbordent. Mais notons bien qu'il est dit, que Dieu en a le soin: et ainsi selon que les povres seront exposez à toutes iniures, et que nul ne leur subviendra, Dieu declare qu'il s'en soucie tant plus pour en faire la vengeance. Si cela estoit bien consideré, nous serions retenus mieux que nous ne sommes, de ne point molester nos prochains, et sur tout ceux qui ne se peuvent revenger: car c'est comme violer la sauve-garde que Dieu a mise sur leurs personnes et faudra que nous sentions en la fin qu'il est nostre partie adverse. Voyons-nous donc un povre homme? Que nous soyons là comme attachez, pour n'attenter nulle nuisance, ne violence, ni excez contre luy. Et pourquoy? Car Dieu se mettra au devant, et encores que le povre homme endure patiemment l'iniure qui luy sera faite, le cri ne laissera point de venir au ciel, et d'estre exaucé de Dieu. Or comme ceste doctrine nous doit servir d'admonition, afin qu'un chacun se tienne en bride, s'abstenant de mal faire: aussi les povres doivent bien estre consolez, quand ils voyent que Dieu les a en sa protection: et que si les meschans les molestent et tourmentent, Dieu tient la bride à leur rage, et veille sur les povres, et monstrera en la fin que iamais il ne les a mis en oubli. Puis qu'ainsi est donc que Dieu prend ainsi nostre querelle, remettons-nous à luy: et que cela soit pour moderer nostre tristesse et fascherie, quand nous sommes affligez iniquement, que les hommes nous gourmandent, et qu'il n'y a point de remede, qu'il semble que nous soyons comme brebis en la gueule des loups. Et bien, nostre Seigneur a promis que le cri de toutes les extorsions qu'on nous fera viendra devant luy. Ayans cest appuy contentons-nous, et attendons qu'il declare par effect qu'il nous est prochain, et qu'il a le soin de nostre salut. Voila comme nous avons à pratiquer ce passage.

Il s'ensuit, *Quand Dieu donne repos, qui est-ce qui troublera? Et quand il musse sa face, qui est-ce qui pourra regarder tant sur l'homme que sur tout un peuple?* Ici Eliu veut reprimer en la personne de Iob toutes les querelles que nous intentons contre Dieu: car nous voudrions le contreroller en tout ce qu'il fait: et mesmes voudrions accorder avec luy, afin qu'il nous gouvernast à nostre phantasie. Il est vray que nous ne le dirons pas: mais cependant si voit-on que cest orgueil est en nous. Qui est celuy qui ne fust content d'abaisser la maiesté de Dieu, afin que les choses vinssent à son appetit? Si tost que nous sommes faschez, quand Dieu fait autrement que nous ne desirons, c'est autant comme si nous mettions des barres pour dire, O ie n'enten pas que la chose se doive faire ainsi.

Voila donc pourquoy maintenant il est dit, *Quand Dieu donne repos, qui est-ce qui pourra troubler? et quand il cachera son visage, qui est-ce qui le pourra regarder?* Or ce repos de Dieu qu'il donne, est en plusieurs sortes. Car les fideles ont ce repos dont l'Escriture saincte parle, c'est qu'ils s'appuyent en Dieu, et mettent leur fiance en sa bonté, et ne doutent point qu'il ne les gouverne. Sur cela ils peuvent dormir à leur aise: comme le Prophete en parle (Michee 4, 4), disant qu'un chacun dormira sous son figuier, et sous sa vigne, quand il sera ainsi en la garde de Dieu, et que nous le cognoistrons. Et ceste paix-la est le vray fruict de la foy, comme l'Escriture en parle. Voila donc le principal repos que les hommes ayent, et dont ils puissent iouir: c'est de se remettre en la providence de Dieu, et que voyans le soin paternel qu'il a d'eux ils puissent dire, Mon Dieu ie te recommande ma vie: comme elle est en ta main tu en disposeras: cependant i'iray mon train. Voila pour un Item. Or cependant il y a aussi d'autres repos. Car Dieu espargnera les meschans, encores qu'il les bate au dedans, qu'ils soyent rongez tousiours en leurs consciences, selon qu'il en est parlé au Prophete Isaie (57, 20). Car combien qu'il soit là dit, Que leurs pensees sont comme des vagues qui se batent l'une l'autre (et voila un bourbier infect là dedans, pource qu'il faut que l'infidelité apporte tousiours inquietude) tant y a que Dieu les laisse assoupis, d'autant qu'il ne les punist point maintenant.

Ainsi donc il est dit, *Que si Dieu donne repos, qui est-ce qui pourra troubler?* Par cela il nous est monstré, que cependant que Dieu differe et prolonge les punitions des meschans il ne faut pas que nous soyons trop hastifs: car nous ne gaignerons rien, si nous venons plaider contre Dieu, pour dire, Et pourquoy est-ce que du premier coup il ne punist ceux qui l'ont merité? Ce seroit vouloir troubler ceux que Dieu veut estre en repos. Et ainsi apprenons de nous assuiettir patiemment à la volonté de Dieu, et gardons-nous de nous precipiter ainsi. Car il est dit que ce n'est point à creature mortelle, de troubler quand Dieu veut donner repos. Et cependant cognoissons, que ce n'est rien que de prosperer selon le corps, sinon que nous ayons Dieu propice, et qu'en sentant cela nous soyons paisibles en nos coeurs. Au reste si nous n'avons ce repos-la, cognoissons que c'est à Dieu de le donner. Car si la paix et les guerres

sont en sa main, s'il peut troubler et appaiser (quand bon luy semblera) selon l'estat caduque de ce monde: il a le repos spirituel qui est bien plus grand, et plus excellent. Cognoissons donc qu'il n'est pas en nous de nous appaiser quand nous sommes en trouble, mais qu'il faut recourir à Dieu: car c'est un thresor singulier et inestimable qui procede de luy, de nous tenir ainsi en paix, tellement qu'au milieu des confusions de ce monde nous demeurions tousiours sur nos pieds, qu'estans agitez comme en des grosses tempestes et orages, toutes fois nous ayons nostre ancre fichee en luy pour tenir bon. Voila, di-ie, comme un privilege singulier que Dieu fait à ses enfans. Et ainsi sommes nous troublez? Avons-nous des angoisses, des troubles, et des perplexitez? Qu'est-il de faire? Prenons ceste moderation, cognoissans qu'il reside entre nous. Il est vray qu'il nous faut tousiours cercher les moyens que Dieu nous presente, nous y tenir, et nous y efforcer: mais quoy qu'il en soit que nous ayons cela tout resolu que c'est l'office de Dieu de nous appaiser afin que nous soyons delivrez de toute inquietude. C'est donc ce que nous avons à noter. Or cependant combien que les fideles ayent ceste paix, comme il a esté dit, et qu'ils se reposent au milieu de toutes leurs afflictions, et de toutes les miseres de ce monde, et mesmes qu'estans tentez de desfiance ils se remettent tousiours à Dieu: toutes fois cela n'est pas que leur vie ne soit suiette à beaucoup d'inquietudes. Et ainsi ne nous tempestons point quand il plaist à Dieu de nous agiter: car il n'est pas dit qu'il nous doive tellement traitter en ce monde qu'il ne nous faille vagueur et çà et là. Mais cependant si faut-il que nous tenions ferme, tellement que nous ne soyons point du tout esbranlez par nos tentations. Voila ce que nous avons à retenir de ce passage.

Or à l'opposite il est dit, *Si Dieu cache son visage, qui est-ce qui pourra regarder?* En quoy nous sommes advertis, que ce n'est point à nous de sonder trop avant ce que Dieu fait: mais contentons nous de savoir ce qu'il nous monstre. Qu'est-ce que le visage de Dieu? Ce n'est point une figure semblable au visage de l'homme, qui ait un nez, des yeux, et une bouche: mais la face de Dieu est le tesmoignage qu'il nous rend, quand nous cognoissons sa volonté. Or donc Dieu nous monstre sa face quand il nous declare pourquoy il fait ceci ou cela: c'est autant comme si nous le voyons devant nos yeux. A l'opposite il nous cache sa face, quand il nous afflige, quand les choses nous semblant estranges, et que nous ne savons point de raison pourquoy il besongne ainsi. Quand donc Dieu nous tient ainsi en ignorance, c'est autant comme s'il avoit le visage caché. Or notons bien ce qu'il dit, Que nous aurons beau nous efforcer à le regarder, nous n'y parviendrons iamais. C'est donc une presomption diabolique aux hommes, quand ils entrent ainsi en dispute des oeuvres de Dieu, et qu'ils se tempestent et se faschent si Dieu fait les choses autrement que bon leur semble, qu'ils voudroyent le renger à leur poste: voire, comme s'ils vouloyent regarder Dieu, en despit qu'il en ait, quand il se cache: s'ils vouloyent l'attirer à eux. Et en viendront-ils à bout? Que faut-il donc, pour faire nostre profit de ce passage? Il est vray que ceste doctrine merite d'estre deduite plus au long: mais pour le present (afin que le propos ne demeure point interrompu) notons que si tost qu'il plaist à Dieu de se manifester à nous il faut que nous le cognoissions, et que nous pensions à ses oeuvres selon qu'il nous les monstre, et que nous soyons attentifs de noter la raison pourquoy il fait ainsi. Mais quand il besongne d'une façon estrange, et qui nous est incognue, adorons tels secrets, et cognoissons neantmoins qu'il est tousiours iuste, quoy qu'il en soit: et que nous demeurions tousiours en ceste conclusion-la nous tenans tout coys, et attendans en patience iusques à ce qu'il nous revele plus à plein ce qui nous est auiourd'huy caché: sachans que durant ceste vie, il faut que nous cognoissions en partie tant seulement.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT TRENTEQUATRIEME SERMON,

QUI EST LE VI. SUR LE XXXIV. CHAPITRE.

29. *Et quand il aura mussé sa face, qui est celuy qui le pourra voir? il est sur les gens, et ensemble dessus les hommes:* 30. *De ce que l'homme hypocrite regne, et qu'il y a scandale au peuple.* 31. *C'est à Dieu de dire, I'ay pardonné, ie ne destruiray point.* 32. *Mais ce que ie n'ay apperceu, toy enseigne-le moy: si i'ay meschamment fait, ie ne le feray plus.*

Il fut hier exposé en partie comment c'est que Dieu cache son visage de nous, pour n'estre point regardé: c'est quand les hommes sont confus en ce monde, et que nous ne voyons ne raison n'issue en ce qui s'y fait: comme à l'opposite si Dieu nous fait la grace de contempler qu'il gouverne tout, et que nous voyons un bel ordre et bien disposé, alors c'est comme si sa face luisoit sur nous comme un soleil. Voyons nous donc l'estat du monde estre tant troublé, que nous ne sachions qu'en dire? c'est autant comme si Dieu avoit caché son visage. Or là que faut-il faire, sinon nous humilier? Comme il est dit au Prophete, qu'au temps d'adversité le sage mettra sa bouche en terre, qu'il se tiendra là tout coy. Voire, cognoissans que nous ne gagnerons rien à nous rebecquer, quand Dieu nous voudra traitter ainsi à l'extremité. Voila donc à quoy tend ceste sentence: c'est de nous exhorter à modestie et sobrieté: voyans que nostre esprit est par trop rude et grossier pour comprendre les secrets de Dieu: et d'avantage d'autant que notamment Dieu pretend à nous humilier, quand il se retire d'avec nous. Et cela se fait, dit Eliu, *tant sur un peuple, que sur un homme.* En general et en particulier, Dieu pourra ainsi mesler les choses que nous n'y cognoistrons plus de raison: et si nous en voulons parler, nous ne savons par quel bout commencer.

Or pour mieux exprimer son intention, il adiouste, *De ce que l'homme hypocrite regne.* Vray est que ce passage ici se pourroit exposer diversement: mais le fil du texte monstre assez quelle est le sens, quand il y a, *De ce que le meschant*, ou detestable *regne, et qu'il y a scandale au peuple*, ou des filets tendus: car le mot emporte tous les deux. Voila qui est cause de nous troubler, quand nous voyons regner les meschans, qu'il n'y a que tyrannie, qu'il n'y a plus d'equité ne de droiture: nous sommes lors comme esperdus: Dieu n'apparoist point. S'il y a des enormitez qui se commettent, qu'on bate, qu'on ravisse de tous costez, ou bien que les filets soyent tendus, et que les povres gens ne puissent par où eschapper: voila Dieu qui est comme retiré. Vray est qu'il ne laisse point de nous estre prochain, et avoir le soin de nous: mais nous ne le voyons pas. D'autre costé, quand nous ne pouvons pas considerer ce qui se fait, il nous semble que Dieu n'a plus d'esgard à nous, nous ne voyons que tenebres, la clarté qui nous doit guider ne luit plus. Or que faut-il sinon baisser la teste, avoir la bouche close, attendans en patience que Dieu remedie aux maux qui nous troublent? et aussi que nous ayons tousiours cela, de ne point nous enquerir plus outre, qu'il ne nous est licite. Il nous faut bien penser que Dieu ne fait point sans raison telles choses, mesmes il nous faut entrer en cognoissance de nos pechez: mais au reste quand nous voudrons curieusement disputer des secrets de Dieu, et de ses conseils incomprehensibles, c'est une arrogance qui ne fera que nous precipiter. Et ainsi apprenons (comme desia nous avons dit) de ne point estre trop sages, cognoissans que Dieu nous veut aucunefois conduire comme povres aveugles. Touchant de ceste sentence où il est dit, *Que le meschant regne*, notons combien que ce soit une tentation dure, quand nous voyons regner des gens desbordez, contempteurs de Dieu, adonnez à tout mal, si nous voyons qu'il n'y ait plus de loix, qu'on ne sache où aller pour avoir son refuge: si donc tout cela est, il est vray que c'est une tentation grande et difficile à surmonter: mais notamment le S. Esprit nous l'a ici voulu mettre au devant, afin que nous soyons armez à l'encontre. Et ainsi l'iniustice a elle la vogue? Les meschans ont-ils une telle hardiesse qu'ils confondent tout, et que les choses soyent demenees en telle corruption qu'il n'y ait plus de remede? Nous avons l'advertissement qui nous est donné par le sainct Esprit, Que Dieu veut ainsi cacher son visage pour esprouver nostre obeissance. Pourtant attendons qu'il nous esclaire, et alors nous cognoistrons que ce n'est pas sans cause qu'il a mis de tels troubles entre nous. Voila en somme comme nous avons à pratiquer ce passage.

Or Eliu adiouste que c'est à Dieu de dire, *I'ay pardonné, ie ne destruiray plus.* Comme s'il disoit, que Dieu tient les cordeaux en sa main pour conduire les hommes à son plaisir: et s'il luy

sont en sa main, s'il peut troubler et appaiser (quand bon luy semblera) selon l'estat caduque de ce monde: il a le repos spirituel qui est bien plus grand, et plus excellent. Cognoissons donc qu'il n'est pas en nous de nous appaiser quand nous sommes en trouble, mais qu'il faut recourir à Dieu: car c'est un thresor singulier et inestimable qui procede de luy, de nous tenir ainsi en paix, tellement qu'au milieu des confusions de ce monde nous demeurions tousiours sur nos pieds, qu'estans agitez comme en des grosses tempestes et orages, toutes fois nous ayons nostre ancre fichee en luy pour tenir bon. Voila, di-ie, comme un privilege singulier que Dieu fait à ses enfans. Et ainsi sommes nous troublez? Avons-nous des angoisses, des troubles, et des perplexitez? Qu'est-il de faire? Prenons ceste moderation, cognoissans qu'il reside entre nous. Il est vray qu'il nous faut tousiours cercher les moyens que Dieu nous presente, nous y tenir, et nous y efforcer: mais quoy qu'il en soit que nous ayons cela tout resolu que c'est l'office de Dieu de nous appaiser afin que nous soyons delivrez de toute inquietude. C'est donc ce que nous avons à noter. Or cependant combien que les fideles ayent ceste paix, comme il a esté dit, et qu'ils se reposent au milieu de toutes leurs afflictions, et de toutes les miseres de ce monde, et mesmes qu'estans tentez de desfiance ils se remettent tousiours à Dieu: toutes fois cela n'est pas que leur vie ne soit suiette à beaucoup d'inquietudes. Et ainsi ne nous tempestons point quand il plaist à Dieu de nous agiter: car il n'est pas dit qu'il nous doive tellement traitter en ce monde qu'il ne nous faille vagueur et çà et là. Mais cependant si faut-il que nous tenions ferme, tellement que nous ne soyons point du tout esbranlez par nos tentations. Voila ce que nous avons à retenir de ce passage.

Or à l'opposite il est dit, *Si Dieu cache son visage, qui est-ce qui pourra regarder?* En quoy nous sommes advertis, que ce n'est point à nous de sonder trop avant ce que Dieu fait: mais contentons nous de savoir ce qu'il nous monstre. Qu'est-ce que le visage de Dieu? Ce n'est point une figure semblable au visage de l'homme, qui ait un nez, des yeux, et une bouche: mais la face de Dieu est le tesmoignage qu'il nous rend, quand nous cognoissons sa volonté. Or donc Dieu nous monstre sa face quand il nous declare pourquoy il fait ceci ou cela: c'est autant comme si nous le voyons devant nos yeux. A l'opposite il nous cache sa face, quand il nous afflige, quand les choses nous semblant estranges, et que nous ne savons point de raison pourquoy il besongne ainsi. Quand donc Dieu nous tient ainsi en ignorance, c'est autant comme s'il avoit le visage caché. Or notons bien ce qu'il dit, Que nous aurons beau nous efforcer à le regarder, nous n'y parviendrons iamais. C'est donc une presomption diabolique aux hommes, quand ils entrent ainsi en dispute des oeuvres de Dieu, et qu'ils se tempestent et se faschent si Dieu fait les choses autrement que bon leur semble, qu'ils voudroyent le renger à leur poste: voire, comme s'ils vouloyent regarder Dieu, en despit qu'il en ait, quand il se cache: s'ils vouloyent l'attirer à eux. Et en viendront-ils à bout? Que faut-il donc, pour faire nostre profit de ce passage? Il est vray que ceste doctrine merite d'estre deduite plus au long: mais pour le present (afin que le propos ne demeure point interrompu) notons que si tost qu'il plaist à Dieu de se manifester à nous il faut que nous le cognoissions, et que nous pensions à ses oeuvres selon qu'il nous les monstre, et que nous soyons attentifs de noter la raison pourquoy il fait ainsi. Mais quand il besongne d'une façon estrange, et qui nous est incognue, adorons tels secrets, et cognoissons neantmoins qu'il est tousiours iuste, quoy qu'il en soit: et que nous demeurions tousiours en ceste conclusion-la nous tenans tout coys, et attendans en patience iusques à ce qu'il nous revele plus à plein ce qui nous est auiourd'huy caché: sachans que durant ceste vie, il faut que nous cognoissions en partie tant seulement.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT TRENTEQUATRIEME SERMON,

QUI EST LE VI. SUR LE XXXIV. CHAPITRE.

29. *Et quand il aura mussé sa face, qui est celuy qui le pourra voir? il est sur les gens, et ensemble dessus les hommes:* 30. *De ce que l'homme hypocrite regne, et qu'il y a scandale au peuple.* 31. *C'est à Dieu de dire, I'ay pardonné, ie ne destruiray point.* 32. *Mais ce que ie n'ay apperceu, toy enseigne-le moy: si i'ay meschamment fait, ie ne le feray plus.*

Il fut hier exposé en partie comment c'est que Dieu cache son visage de nous, pour n'estre point regardé: c'est quand les hommes sont confus en ce monde, et que nous ne voyons ne raison n'issue en ce qui s'y fait: comme à l'opposite si Dieu nous fait la grace de contempler qu'il gouverne tout, et que nous voyons un bel ordre et bien disposé, alors c'est comme si sa face luisoit sur nous comme un soleil. Voyons nous donc l'estat du monde estre tant troublé, que nous ne sachions qu'en dire? c'est autant comme si Dieu avoit caché son visage. Or là que faut-il faire, sinon nous humilier? Comme il est dit au Prophete, qu'au temps d'adversité le sage mettra sa bouche en terre, qu'il se tiendra là tout coy. Voire, cognoissans que nous ne gagnerons rien à nous rebecquer, quand Dieu nous voudra traitter ainsi à l'extremité. Voila donc à quoy tend ceste sentence: c'est de nous exhorter à modestie et sobrieté: voyans que nostre esprit est par trop rude et grossier pour comprendre les secrets de Dieu: et d'avantage d'autant que notamment Dieu pretend à nous humilier, quand il se retire d'avec nous. Et cela se fait, dit Eliu, *tant sur un peuple, que sur un homme.* En general et en particulier, Dieu pourra ainsi mesler les choses que nous n'y cognoistrons plus de raison: et si nous en voulons parler, nous ne savons par quel bout commencer.

Or pour mieux exprimer son intention, il adiouste, *De ce que l'homme hypocrite regne.* Vray est que ce passage ici se pourroit exposer diversement: mais le fil du texte monstre assez quelle est le sens, quand il y a, *De ce que le meschant,* ou detestable *regne, et qu'il y a scandale au peuple,* ou des filets tendus: car le mot emporte tous les deux. Voila qui est cause de nous troubler, quand nous voyons regner les meschans, qu'il n'y a que tyrannie, qu'il n'y a plus d'equité ne de droiture: nous sommes lors comme esperdus: Dieu n'apparoist point. S'il y a des enormitez qui se commettent, qu'on bate, qu'on ravisse de tous costez, ou bien que les filets soyent tendus, et que les povres gens ne puissent par où eschapper: voila Dieu qui est comme retiré. Vray est qu'il ne laisse point de nous estre prochain, et avoir le soin de nous: mais nous ne le voyons pas. D'autre costé, quand nous ne pouvons pas considerer ce qui se fait, il nous semble que Dieu n'a plus d'esgard à nous, nous ne voyons que tenebres, la clarté qui nous doit guider ne luit plus. Or que faut-il sinon baisser la teste, avoir la bouche close, attendans en patience que Dieu remedie aux maux qui nous troublent? et aussi que nous ayons tousiours cela, de ne point nous enquerir plus outre, qu'il ne nous est licite. Il nous faut bien penser que Dieu ne fait point sans raison telles choses, mesmes il nous faut entrer en cognoissance de nos pechez: mais au reste quand nous voudrons curieusement disputer des secrets de Dieu, et de ses conseils incomprehensibles, c'est une arrogance qui ne fera que nous precipiter. Et ainsi apprenons (comme desia nous avons dit) de ne point estre trop sages, cognoissans que Dieu nous veut aucunefois conduire comme povres aveugles. Touchant de ceste sentence où il est dit, *Que le meschant regne,* notons combien que ce soit une tentation dure, quand nous voyons regner des gens desbordez, contempteurs de Dieu, adonnez à tout mal, si nous voyons qu'il n'y ait plus de loix, qu'on ne sache où aller pour avoir son refuge: si donc tout cela est, il est vray que c'est une tentation grande et difficile à surmonter: mais notamment le S. Esprit nous l'a ici voulu mettre au devant, afin que nous soyons armez à l'encontre. Et ainsi l'iniustice a elle la vogue? Les meschans ont-ils une telle hardiesse qu'ils confondent tout, et que les choses soyent demenees en telle corruption qu'il n'y ait plus de remede? Nous avons l'advertissement qui nous est donné par le sainct Esprit, Que Dieu veut ainsi cacher son visage pour esprouver nostre obeissance. Pourtant attendons qu'il nous esclaire, et alors nous cognoistrons que ce n'est pas sans cause qu'il a mis de tels troubles entre nous. Voila en somme comme nous avons à pratiquer ce passage.

Or Eliu adiouste que c'est à Dieu de dire, *I'ay pardonné, ie ne destruiray plus.* Comme s'il disoit, que Dieu tient les cordeaux en sa main pour conduire les hommes à son plaisir: et s'il luy

plaist de nous punir pour nos pechez, nous n'avons nulle replique qu'il ne faille passer condamnation: s'il nous supporte, mesmes qu'il nous vueille du tout espargner, qui est-ce qui y resistera? qui est-ce qui le pourra empescher de nous faire grace? Il est vray que ceci est estrange de primeface au sens humain: car nous demandons: Veu que Dieu n'accepte point les personnes, pourquoy pardonne-il plustost à l'un qu'à l'autre? Pourquoy supporte-il un meschant, quand on le voit estre desbordé du tout? Nous pouvons bien donc estre solicitez en nos esprits, de nous enquerir pourquoy c'est que Dieu y procede ainsi: mais quelle conclusion faut-il faire, sinon que tout luy soit remis en son conseil, sachans que ce n'est pas à nous de le regler, et mesmes que nous ne sommes pas suffisans pour comprendre les choses par trop hautes? Or est-il ainsi, que quand Dieu nous veut humilier, il a des façons de faire qui ne conviennent nullement à nostre raison naturelle. Voila en somme ce qui nous est ici dit. Maintenant quand il nous est parlé des iugemens de Dieu, par lesquels il chastie nos pechez, retenons ce qui a esté dit, c'est assavoir, Que le plus iuste se trouvera coulpable au double, voire cent fois plus qu'il ne souffre: et ainsi que nous n'avons dequoy nous plaindre. Au reste s'il plaist à Dieu de pardonner, cognoissons qu'il le fait non point pour nos merites, ne pour rien qu'il trouve en nous, mais par sa bonté gratuite. Et ceci doit bien estre noté, pource que ce que i'ay desia touché qui vient naturellement en phantasie aux hommes, a esté cause qu'on a introduit des fausses doctrines et meschantes en la Chrestienté. Et les Papistes auiourd'huy sont abbreuvez de cest erreur, Que Dieu pardonne les pechez à ceux qui se convertissent, voire quand il voit quelque bon mouvement en eux. Quand les Papistes parlent de la remission des pechez, tousiours ils imaginent qu'il faut que l'homme de son costé se dispose, et qu'il acquiere une telle grace devant Dieu: et combien que ce ne soit point en dignité egale, toutes fois il y a, disent-ils, quelque concurrence, c'est à dire que cela est raisonnable, que Dieu voyant l'homme en quelque bonne disposition, luy aide ayant regard à cela. Et qui a esté cause de mettre telles resveries en avant? C'est pource que l'homme ne comprend pas, que Dieu ait une telle liberté comme elle luy est ici donnee: c'est assavoir que c'est à luy qu'il appartient de dire qui il absoudra. Pource qu'on n'a point comprins cela, voila les Papistes qui ont forgé ceste imagination diabolique, Que Dieu pardonne à ceux qui sont aucunement disposez d'un bon motif, et qui se proposent de se repentir: et combien qu'ils n'ayent pas tant de merites qu'ils soyent dignes d'estre acceptez, toutes fois que Dieu les reçoit à merci à cause de la bonne disposition qu'il trouve en eux.

Or au contraire retenons ceste doctrine qui est ici contenue, c'est assavoir, Combien que les hommes soyent tous esgaux, et que la perdition soit commune à tous et qu'ils y soyent enveloppez, que Dieu pardonnera à l'un, et laissera l'autre en sa ruine en laquelle il estoit desia. Pourquoy le fait-il? Ce n'est pas à nous d'en disputer: retenons cela pour nous humilier, n'allons point forger en nos cerveaux des moyens desquels l'Escriture saincte ne parle point. Et defait qui est-ce qui donne un tel mouvement à l'homme de se desplaire en son vice, sinon que Dieu l'ait desia touché par son sainct Esprit? Car de nature nous aimons le mal, et l'ayans commis desia nous y sommes encores disposez plus outre, et l'hypocrisie nous aveuglera pour nous y flatter. Quand donc un pecheur se desplait en son vice, c'est signe que desia Dieu l'a touché. Vray est que Cain et Iudas ont bien esté tormentez sentans leur offense: mais ce n'estoit pas pour s'y desplaire, plustost ils ont grincé les dents contre Dieu, et se sont endurcis au mal. Pourtant il faut conclure, quand un pecheur a quelque contrition en soy, et est touché pour s'humilier devant Dieu, que c'est desia une marque du sainct Esprit. Or c'est donc signe que Dieu nous a fait merci quand il nous donne une affection ployable, et que nous approchons de luy nous desplaisans en nous-mesmes. Et defait ne voila point un bon gage de sa misericorde? Dirons-nous donc que l'homme ait merité, que Dieu luy pardonne son peché, à cause qu'il estoit disposé à cela? Nous voyons donc que les Papistes ont ici falsifié la doctrine de Dieu, et l'ont desguisee, attribuans à l'homme ce qui ne luy appartient point. Et d'autant plus nous faut-il bien noter ce passage, et le reduire souvent en memoire, Que si les hommes se iettent en ruine, et qu'ils soyent detenus en la servitude de peché, que Satan les possede, Dieu aura ceste autorité de dire, Ie pardonne. Et à qui? O il ne faut point que nous attachions sa grace ne ci ne là, mais que nous luy laissions user de son conseil, et qu'il dispose de tout selon sa bonté gratuite. Quand donc il pardonne à l'un, il pourra laisser l'autre en sa perdition: comme il est dit aussi en Moyse (Exo. 33, 19), et sainct Paul (Rom. 9, 15) allegue ce tesmoignage-là comme d'importance entre les autres, Ie pardonneray à qui ie pardonneray, et feray misericorde à qui ie la feray. Dieu en parlant ainsi monstre qu'il ne nous faut point enquerir pourquoy il le fait, et nous coupe la broche à toutes telles questions. A qui est-ce donc que Dieu pardonne? A qui il luy plaira. Ce n'est point un homme mortel qui use d'un tel propos: c'est le Dieu vivant qui prononce, que quand il fait misericorde, il ne faut

point demander pourquoy il la fait, ny à qui, et si celuy-la estoit mieux disposé que l'autre, s'il y a point eu quelque merite, quelque bon mouvement, ou quelque autre moyen. Non: car Dieu veut qu'on se contente simplement de ce qu'il fait. Pourtant s'il exerce sa misericorde envers les uns, et non pas envers tous, il faut que nous magnifions sa bonté: et s'il donne aussi quelque lustre à sa iustice, sachons qu'il n'est point tenu ny obligé à nous. Et defait ceste diversité nous monstre tant mieux, que s'il nous retire de la mort mesme, il ne le fait pas sinon gratuitement, et que de nostre costé nous estions perdus et damnez, si nous n'eussions esté secourus par luy. Voila donc comme nous pouvons estre plus incitez à glorifier Dieu, et cognoistre sa pure grace sur nous, et que nostre salut n'est fondé sinon en ce qu'il luy plaist nous recevoir à merci: assavoir quand au contraire il delaisse ceux que bon luy semble, et ne fait point une misericorde pareille à tous, mais qu'il en laisse aucuns derriere, tellement qu'ils ne sont point avancez à salut. Voila ce que nous avons à retenir de ce passage.

Or il adiouste, *Qu'il ne destruira plus, quand il aura ainsi pardonné.* Et en cela nous avons encores une bonne doctrine: c'est, que si Dieu espargne les pecheurs, il declare qu'il s'est reconcilié avec eux, qu'il les a appointez avec luy. Il est vray que quelquefois Dieu ne punist point les meschans: encores que leurs pechez leur soyent remonstrez, et bien ramentus, si est-ce qu'il semblera qu'ils soyent eschappez de sa main pour quelque temps. Or alors ce mot n'est point accompli, *Que Dieu ne destruira pas.* Et pourquoy? Car là il ne pardonne pas, mais il nourrist les meschans, comme on engraisse les boeufs et les porceaux, afin de les tuer. Nous voyons qu'un boeuf, quand il n'aura iamais esté engraissé sa vie durant, si on le veut assommer on le traittera beaucoup mieux: autant en fera-on d'un porceau pour le mettre en lard. Or le Prophete (Ier. 12, 3, et 51, 40) use de ceste similitude-la, quand il veut signifier que la condition des contempteurs de Dieu et des reprouvez n'est pas meilleure, si du premier coup ils ne sont punis: comme nous l'avons veu tant en Ieremie qu'en Ezechiel, que ceux qui sont reservez à long temps, n'ont pas meilleur marché: mais que selon qu'ils sont pires devant Dieu, et qu'ils ont fait un plus grand amas de malediction sur leurs testes, il faudra aussi que Dieu desploye une plus grande rigueur sur eux. Et ainsi quand nostre Seigneur ne punist point les meschans du premier iour, ô il ne laisse pas toutes fois de les tenir là sous son ire et sa vengeance: et pourtant ce passage ne leur appartient point. Mais quand nostre Seigneur absout du tout les hommes, et qu'il ne les veut plus punir, pourquoy est-ce? Et c'est à cause qu'il leur a pardonné leurs pechez. I'ay dit que ceste doctrine estoit fort utile. Et pourquoy? Car nous sommes en premier lieu tant charnels, qu'il ne nous chaut moyennant que Dieu ne nous face point sentir sa rigueur: combien qu'il soit courroucé contre nous, et qu'il nous reiette, et que nous soyons comme bannis de sa maison, cela ne nous touche point: comme si un malade estoit comme pourri là dedans en son corps, et toutes fois moyennant qu'il ne sente point de mal ce luy est tout un. Quand un homme aura la fiebvre, s'il ne sent point d'alteration, ou de douleur de teste et de reins, et bien, il passe: et toutes fois le mal couvera au dedans, tellement que c'est un mal mortel. Au contraire si la soif le presse, il seroit bon de l'endurer quelque temps, pour remedier a la fiebvre qui est le mal principal: mais l'homme est tellement sensible qu'il ne luy chaut moyennant que le mal qui est en cest accident luy soit osté, et la passion qui le tormente. Ainsi en est-il de nous: car si Dieu est offensé il nous semble que ce n'est rien, nous n'appercevons point cela à cause de nostre stupidité. Et ainsi nous adioustons peché sur peché, et demeurons tousiours endurcis. D'autant plus donc nous faut-il noter ce qui est dit en ce passage, c'est assavoir que nous n'eschapperons point de la main de Dieu sinon qu'il nous ait pardonné nos pechez: il nous faut venir à la racine. Ne demandons point seulement à Dieu qu'il nous delivre de maladies, de povretez, de ceci et de cela, mais sur tout prions-le qu'il nous soit propice: et quand nous aurons cela, nous serons delivrez de tous nos maux. Et encores pour mieux comprendre ceste doctrine, notons que combien que nous soyons en prosperité, si cependant Dieu nous est ennemi, le mal nous demeurera tousiours, et le bien nous sera converti en mal. Usons nous donc des graces de Dieu en l'offensant? Il faudra que tout le bien qu'il nous aura eslargi nous tourne en plus grande condamnation: comme au contraire, quand nous serons reconciliez avec Dieu, et qu'il nous aura fait pardon de nos offenses, encores qu'il nous chastie, cela nous servira de medecine, toutes nos afflictions seront benites devant luy, tellement quelles nous tourneront à salut, comme S. Paul en parle au huictiéme des Romains (v. 27). Voici donc un article bien necessaire, de cognoistre que nous serons tousiours enclos sous la malediction de Dieu, iusques à tant qu'il nous ait pardonné nos pechez.

Or sur cela apprenons de ne point craindre seulement les maux et les adversitez: mais sur tout craignons ceste ire de Dieu, que nous ne cessons de provoquer: et quand nous aurons failli que nous ne commencions point par les afflictions externes

pour dire, Il faut retourner à Dieu afin qu'il ne nous afflige plus: mais prions-le qu'il nous face la grace de nous purger et nettoyer de nos fautes, afin qu'il n'y ait plus rien en nous qui l'enflamme contre nous et qui l'offense. Vrai est que les chastimens et corrections que Dieu nous envoye, nous sont comme des coups d'esperon pour nous picquer: quand il voit que nous sommes trop tardifs, il nous attire par ce moyen-là à repentance: mais tant y a qu'il ne nous faut point demeurer si bas que de dire, Et bien, ie me contente moyennant que Dieu retire sa main de moi. Non: car nous aurons gaigné bien peu, quand il n'y aura que cela. Quoi donc? que nous allions iusques à nostre Dieu, que nous le prions qu'il lui plaise nous reconcilier avec lui, et de faire tant que quand nous aurons esté ainsi chastiez doucement, nous cognoissions sa bonté envers nous. Et de fait voila qui est cause que Dieu redouble les coups, et qu'il frappe sur nous beaucoup plus rudement. Et pourquoi? Si un homme est chastié, et bien, il sentira que Dieu le visite, i'enten tout au mieux aller. Voila donc un homme qui s'humilie quand il aura offensé Dieu: et bien, il desire d'estre delivré, et que Dieu oste le mal du premier coup: mais cependant la povre creature n'a point l'esprit d'entrer en soi, et sonder ses fautes, et venir iusques à ceste raison pour dire, Helas! il faut que ie cerche de rentrer en grace avec mon Dieu. Il lui semble que c'est assez de n'estre plus pressé, et comme un chien qui a eschappé un coup de baston, il ne fait que secourre l'aureille. Cestui-là ne vient pas iusques où il faut venir: il s'arreste à l'exterieur. Pourtant Dieu poursuit à frapper encores. Ainsi donc voyons nous combien les hommes s'acquittent legerement quand Dieu les veut chastier pour les faire venir à repentance: car ils auront bien quelque apprehension, mais cela passe tantost. Or quand Dieu voit que l'ordure croupist au dedans, combien qu'un homme ne cognoisse pas son mal: il faut que Dieu le presse, afin qu'il cognoisse que le mal ne feroit qu'augmenter, sinon qu'il le purgeast vivement. Cognoissons donc que nous ne ferons qu'empirer, iusques à ce que Dieu nous ait fait merci. Et ainsi il ne faut pas que nous lui demandions seulement qu'il nous donne santé, qu'il nous donne guarison, qu'il nous donne tout ce que nostre chair desire: mais que nous lui demandions qu'ayant effacé nos fautes il nous gouverne par son S. Esprit, tellement qu'il n'ait plus dequoi se fascher contre nous. Et voila pourquoi David et les autres saincts Prophetes, quand ils se sont senti batus de la main de Dieu, et tormentez, ils n'ont pas dit seulement, Et Seigneur delivre moi de ceste affliction. Il est vrai qu'ils ont bien demandé cela, mais en premier lieu ils ont requis à Dieu, Et Seigneur pardonne moi mes pechez, ne te courrouce plus contre moi. Et pourquoi est-ce qu'ils ont ainsi parlé? Ils voyoyent bien d'où les afflictions procedoyent, que ce ne sont que fruicts et tesmoignages de l'ire de Dieu, et ils sont venus à l'origine du mal. Ainsi nous en faut-il faire.

Et voila dequoi nous sommes admonnestez en ce passage, quand il est dit, *Que Dieu ne punira point apres avoir pardonné.* Vrai est qu'il ne s'ensuit pas que Dieu ne nous pardonne, encores qu'il dissimule, et qu'il ait comme les yeux fermez à nos pechez, et mesmes que nous prosperions comme s'il nous aimoit, et qu'il nous fust favorable. C'est plustost alors que nostre perdition nous est prochaine: comme nous voyons que ceux de Sodome ont esté accablez alors qu'ils estoyent venus iusques au comble de leurs delices et voluptez, iusques à despiter Dieu et le monde: ils ont esté enyvrez qu'ils n'y voyoyent plus goutte: et defait ils se donnoyent plus grande liberté, sous cest ombre que Dieu ne les avoit point visité de long temps: ils estoyent là comme sur leur lie, ainsi que les Prophetes en parlent. Et nous avons veu en Ieremie et en Ezechiel, que les meschans, quand Dieu les supporte, sont là comme couvans sur leur lie, et sont confits de plus en plus en leurs vices: et quand ils y sont tant abbreuvez que rien plus, il n'y a plus de remede, il n'y a plus de doleance, comme l'Escriture en parle. Pour ceste cause notons que si nous amassons le bois de l'ire de Dieu, encores que le feu ne soit point allumé du premier coup, il le faut attendre, et ne point penser que nous ayons rien gaigné, sinon nous estans reconciliez avec Dieu.

Or quand Eliu a ainsi parlé, il adiouste, *Si ie n'ai apperceu, toi enseigne-le moi: si i'ai iniquement fait, ie ne le ferai plus.* Ces choses ici sont adioustees comme par mocquerie: car Eliu introduit Dieu parlant à Iob, et s'offrant d'estre redargué et corrigé quand il aura failli. Vrai est pource que ces mots sont assez coupez, qu'on les a prins en un sens divers: mais voici l'exposition naturelle. Nous avons veu par ci devant qu'Eliu a exalté Dieu en telle liberté, et en un tel empire, qu'il faut que les hommes mortels baissent la teste sous lui, et que nul ne gronde: et qu'il ait privilege de faire comme bon lui semblera, et cependant que nous cognoissions que tout ce qu'il fait est iuste et raisonnable: non pas qu'il en monstre la raison: car il se veut reserver authorité par dessus nous. Eliu donc a monstré cela. Or maintenant il se mocque de l'outrecuidance de Iob pource qu'il avoit disputé contre Dieu, et qu'il avoit mal entendu pourquoi il estoit ainsi affligé. Non pas que Iob en somme n'ait recognu qu'il y avoit une iustice cachee en Dieu, laquelle ne se doit point mesurer

à la phantasie des hommes. Iob a recognu cela: mais cependant nous avons veu qu'il estoit agité par ses passions pour se fascher contre Dieu, et qu'il y avoit quelquesfois des bouillons qui sont sortis, et qu'il parloit à l'esgaree: nous avons veu cela. Or maintenant Eliu le reprend: voire, mais c'est par mocquerie. Ie voi qu'il faudra que Dieu vienne à conte, et qu'il te die, Et bien, si i'ai failli, tu me pourras apprendre, et une autre fois ie ferai mieux, ie n'y retournerai plus. Voire, comme si Dieu estoit un petit enfant.

Au reste notons que ceci n'est pas tant dit à Iob, qu'à tout le monde, et nous avons besoin d'une telle admonition. Car nous savons quelle stupidité il y a en nos esprits: si Dieu parle à nous à bon escient et en gravité, nous n'en sommes pas gueres esmeus comme nous voyons que les hommes sont acharnez à leur opinion, et quand ils ont conceu ie ne sai quoi, il n'est pas aisé de les en destourner: et si on parle simplement de la maiesté de Dieu, qu'on nous monstre combien nous sommes fragiles, nous aurons tousiours nos repliques. Puis donc que les hommes ne sont point capables que Dieu leur declare leurs fautes posément et en gravité, et d'un style tel qu'ils soyent simplement amenez à raison: il faut quand Dieu les voit ainsi opiniastres qu'il se mocque d'eux, et qu'il les laisse là confus, comme gens qui ne sont pas dignes qu'on parle droitement à eux. Si ie voi un fol, et que i'aye tasché à le gaigner par bons moyens, et que ie m'y soye efforcé, et qu'en la fin il soit pleinement desesperé, et que mesmes il se desborde, et qu'il blaspheme contre Dieu, que ferai-ie? parlerai-ie à lui comme s'il y avoit quelque bonne discretion? Nenni, mais ie me mocquerai de sa bestise: ou bien si ie voi qu'il s'esleve en trop grande fierté, il faudra que i'use de menaces. C'est ainsi donc maintenant que le sainct Esprit y procede. Il dit, Or çà, il faudra donc que Dieu vienne à vous, pour dire que s'il a failli il s'amendera, si vous le reprenez. Et de fait que nous peut-on dire, quand tous les iours nous arguons Dieu, ainsi que chacun cognoist qu'il aura beaucoup de plaintes en soi, il sera fasché quand les choses ne vont point à son desir, et quand en somme nous voudrions que Dieu tournast bride, et qu'il fist tout autrement qu'il ne fait. Quand donc nous sommes si audacieux (ie vous prie) en quelle sorte nous peut-on manier, sinon que nous soyons mocquez et mis en opprobre avec une telle arrogance? Or ne faut-il pas que l'homme soit bien enragé quand il s'esleve ainsi contre son Createur? Et qui est-ce qui en fait doute ne scrupule?

Voila donc ce que nous avons à retenir de ce passage: car quand le propos est ainsi couché en mocquerie, il est certain qu'alors nous sommes mieux convaincus que si on parloit par un style de doctrine ordinaire. Et pourquoi? Quand ce mot est prononcé: Et bien Dieu viendra, et dira, Si i'ai failli, reprenez-moi, monstrez-moi ma leçon, quand cela nous est dit, n'avons nous point honte? Il est certain. Quoi? que Dieu vienne ici bas pour confesser sa faute, et qu'il se submette à nostre correction? Or nous voyons que voila un monstre detestable, et qu'il n'y a celui de nous à qui les cheveux ne dressent en la teste quand cela est dit, et toutes fois nous y tendons. Quand les hommes se despitent (comme i'ai desia touché) et qu'ils font leurs revolutions, et qu'ils voudroyent assuiettir Dieu à ce qu'ils ont imaginé, c'est comme s'ils vouloyent lui ravir son empire, et le submettre à ce qu'il leur plaira lui imposer loi, comme s'il estoit un petit enfant. Les hommes donc feront obliquement ce qu'ils ne peuvent ouyr, et ce qu'ils ont en horreur. Et ainsi nous voyons que le sainct Esprit a tenu un bon moyen pour despiter l'audace diabolique qui est en nous, quand nous murmurons ainsi contre Dieu, en disant; Or çà voici donc Dieu qui viendra, et vous demandera pardon, et se contentera d'estre enseigné de vous, et quand vous lui remonstrerez qu'il ne doit pas faire ainsi il n'y retournera plus. Quand donc le sainct Esprit parle en telle sorte, c'est pour monstrer aux hommes qu'ils sont bien endiablez d'oser ainsi lever le bec contre Dieu, et de murmurer quand il ne fait point à nostre appetit. Parquoi d'autant plus nous faut-il bien peser les mots qui sont ici contenus: et toutes fois et quantes que nous sommes chatouillez en nos entendemens de nous enquerir par trop de ce que Dieu fait, ou de lui vouloir imposer loi, cognoissons où c'est que nous entrons, en quel labyrinthe: c'est autant comme si nous despouillions Dieu de sa maiesté, et que nous le voulussions abbaisser en ce monde ici, et l'assuiettir à ce que bon nous semblera. Helas! n'est-ce point le mespriser par trop? Où allons-nous? Et pourtant quand ceci nous doit venir au devant, si nous n'y pensons comme il appartient, que nous reduisions en memoire ceste sentence, Or tant y a que si tu murmures ainsi, tu te dresses contre ton Dieu. Voila le sainct Esprit qui en a desia prononcé, et te monstre en quelle confusion tu te mets: c'est autant comme si tu voulois estre le createur de ton Dieu: et quand il n'y auroit que ceste audace-là, n'es-tu pas digne d'estre abysmé au profond d'enfer? Car y-a il un orgueil plus grand que de vouloir obscurcir, voire aneantir la maiesté de Dieu? Povre ver de terre, malheureuse creature, povre charongne, tu es un abysme d'infection: faut-il que tu te viennes ainsi rebecquer contre ton Createur? Quand donc nous aurons ces choses en nous, que nous advisions de les oster, voire ensevelir du tout:

et que nous fermions la porte, voire à toutes ces phantasies: que nous n'ayons rien meilleur, sinon de dire, Et Seigneur que tu sois glorifié en nostre ignorance: et que nous n'ayons que ce mot, Seigneur tu es iuste en tout ce que tu fais, encores que nous n'y voyons goutte pour le present, mais nous serons une fois illuminez par toi. Maintenant c'est une grande sagesse à nous, d'acquiescer simplement à sa volonté quand il nous veut tenir en ignorance pour un temps. Voila donc comme nous avons à pratiquer ce passage.

Et au reste quand il est dit que nous enseignons à Dieu ce qu'il n'a point apperceu, il nous faut ici faire comparaison de Dieu avec nous: car il a esté de toute eternité, et nous sommes comme des escargots naiz en un iour, nous levons incontinent les cornes. Et quoi? Ce n'est qu'eau: comment est-ce que les limaçons se forment, et d'où procedent-ils? Nous voila donc comme des limaçons, et nous sommes incontinent changez, et y a-il propos que nous devions lever les cornes contre Dieu? Et quelle est nostre vertu et nostre vigueur? De quel temps sommes-nous? Nous sommes seulement soixante ou quatre vingts ans en ce monde, ie parle des plus vieux: et quelle donc peut estre nostre intelligence? Au contraire, regardons dés quand est là sagesse et intelligence de Dieu? De toute eternité, devant que le monde fust creé toutes choses lui ont esté presentes: il n'a point augmenté en sagesse, il n'est point aussi diminué de rien, mais il a tout cognu, voire devant que le monde fust creé. Ainsi donc ne faut-il point que les hommes soyent plus qu'enragez quand ils laschent ainsi la bride à leur sens pour dire, Il faudroit que la chose fust ainsi. Et comment? Dieu n'a-il point advisé comme ceste chose se devoit faire? N'est-il point assez sage de soi? N'est-ce pas tout renverser et corrompre? Car il n'est pas comme les hommes mortels: car s'ils n'ont pas deliberé d'une chose, et sans nul conseil, ils ne peuvent point faire ce qui est bon et utile. Mais faut-il que Dieu consulte? Faut-il qu'il face beaucoup de discours? Et comment? Car (comme i'ai dit) toutes choses lui ont esté presentes de tout temps. Que reste-il donc? Que nous souffrions d'estre enseignez de lui, sachans qu'il n'y a nulle intelligence en nous, et que nous ne faisons que tracasser par ce monde, que nostre vie s'esvanouyst comme un songe. Nous sommes povres aveugles: et combien qu'il y ait quelque raison et intelligence en nous: ce n'est pas pour nous savoir conduire, et tant moins pour savoir donner advertissement à Dieu de ce qu'il doit faire: mais c'est pour nous rendre inexcusables. Ainsi donc ce que nous avons de raison, ne suffit sinon pour nous rendre convaincus et condamnez: et cependant l'Escriture saincte nous monstre que nous sommes povres aveugles, et mesmes nous en sommes assez advertis par experience. Et pourtant si nous pretendons d'enseigner Dieu, où est-ce aller? Et voila pourquoy i'ay dit, qu'il nous faut en premier lieu savoir quelle est nostre ignorance: et puis cognoistre que c'est à Dieu de disposer de toutes choses: ayans donc cognu le defaut qui est en nous, que nous sachions que c'est à luy qu'il appartient d'y remedier. Avons-nous donc faute d'intelligence? Demandons la (dit sainct Iaques [1, 5]) à celuy qui en est la source, et à celuy qui donne sans reproche: car Dieu n'use point de chicheté envers nous: comme quand un homme voit son bien diminuer, il se chagrigne s'il est importuné par trop. Or Dieu n'est pas ainsi: car il ne se lasse iamais de nous bien faire. Apprenons donc de nous presenter à luy, quand nous serons vuides de sagesse, et ne doutons point qu'il ne nous en eslargisse tant qu'il nous sera bon. Or ceste doctrine que nous avons touchee est plus que necessaire: car qui a esté cause de mettre tant de corruptions en la Chrestienté, en sorte que la bonne doctrine a esté pervertie et abastardie, sinon que les hommes ont voulu estre par trop sages, comme si Dieu ne se fust point advisé du bien? Quand les hommes presument de mettre en avant ce qu'ils ont inventé pour dire, Et ceci sera bon, il faut encores faire cela, il faut remedier à telle chose. Et en quelle sorte? A leur phantasie. Et Dieu n'avoit-il point preveu cela? comment est-ce qu'il n'est allé au devant? Nous voyons ce que Dieu prononce, et nous faut tenir là. Il veut que nous recevions les choses qu'il nous dit comme bonnes et sainctes, et voici les hommes qui se mettent entre deux, et veulent moyenner et nager entre deux eaux. Et pourquoy? Ils veulent faire ceste iniure à Dieu, de dire qu'il n'a point esté asses advisé, et qu'ils sont plus sages que luy. Et mesmes nous cognoistrons tant mieux cela, quand nous ne prendrons qu'un exemple d'une chose grossiere, et aisee à entendre. C'est quand le Pape a voulu diviser ce que Dieu a conioint, c'est assavoir quand il a privé le peuple du calice en la Cene, et a dit qu'il se falloit contenter seulement d'une espece, assavoir de l'oblie, et que le calice fust seulement pour le prestre qui chante messe. Qu'a-il allegué? O il y auroit beaucoup d'inconveniens. Il est vray que tous ces inconveniens-la sont fondez sur des superstitions brutales, de faire à croire que le vin n'est plus vin, mais qu'il est converti au sang de Iesus Christ. Voila donc que le Pape allegue. O il y pourroit avoir des inconveniens beaucoup, si le calice estoit presenté à tout le peuple: il suffira que le prestre boive au nom de toute la compagnie. En somme, c'est autant comme s'il disoit, Nous sommes plus sages que Dieu, nous voyons les choses qu'il n'a

point veuës, et pourtant il y faut prouvoir. Et en quelle sorte? En voulant abolir l'ordonnance de Iesus Christ. Voila nostre Seigneur Iesus qui dit, Vous boirez tous de ce calice. Notamment il dit, Vous boirez tous: et voici le Pape qui viendra retrancher ce mot. O il est vray que cela est de l'ordonnance de Iesus Christ, mais ce n'est pas sans bonne raison que nous l'avons fait, c'est pour prouvoir aux inconveniens, ie l'ay ainsi preveu. Et le Fils de Dieu qui est la sagesse infinie, qui est la clarté du monde, n'a-il veu goutte en faisant ceste institution? Nous voyons donc comme les hommes se desbordent ne tenans plus nul moyen, sinon qu'ils cognoissent que tout ce que Dieu fait est composé à une iustice et sagesse infinie. Tenons nous donc là, et suivons le chemin qu'il nous monstre, ne craignans point d'errer, quand il nous aura une fois manifesté sa volonté, et que nous souffrirons d'estre gouvernez paisiblement par icelle.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT TRENTECINQUIEME SERMON,

QUI EST LE VII. SUR LE XXXIV. CHAPITRE.

33. *Dieu parfera-il la chose de par toy? Car tu l'as reprouvé. Or choisiras-tu et non pas moy? Que sais-tu?* Di. 34. *Hommes de coeur parlez, et que les sages m'escoutent:* 35. *Iob n'a point parlé en sagesse, et ses paroles ne sont point en intelligence.* 36. *Ie desire que Iob soit esprouvé iusques en la fin, afin qu'on voye les responses aux hommes d'iniquité.* 37. *Il multipliera ses pechez par iniquité, il s'esgayera entre nous, et multipliera ses paroles envers Dieu.*

Nous avons veu ci dessus, comme Dieu pour se mocquer de la folie des hommes se presentoit à ouir conseil, disant, que s'il n'a pas entendu les choses qu'on luy remonstre, et s'il a failli qu'il n'y retournera plus: et là dessus nous avons touché que ce n'est point sans cause que Dieu se mocque ainsi de ceste arrogance: car nous voyons comme les hommes s'eslevent contre luy, et le veulent contreroller à chacun coup: il est donc besoin que Dieu les rudoye en telle sorte.

Or maintenant Eliu vient à declarer la maiesté de Dieu, disant, *Parfera-il la chose de par toy?* Tout ainsi donc que ci dessus il s'estoit comme ioué afin qu'on cognust mieux combien l'arrogance des hommes est ridicule, aussi à l'opposite il monstre qu'il n'est plus question de se iouer à un si grand maistre, comme Dieu: car quand nous aurons bien repliqué, qui sommes-nous? Faudra-il qu'il soit suiet à nos appetis? Faudra-il qu'il vienne demander conseil pour savoir ce qu'il a à faire? Ne seroit-ce point pour renverser tout ordre de nature? Ainsi donc nous voyons comme le sainct Esprit apres avoir declaré que les hommes ne sont pas dignes qu'on parle à eux en raison et en gravité, les touche maintenant vivement, voire leur mettant devant les yeux quelle est la maiesté de Dieu, et que ce n'est pas à nous de luy imposer loy ne regle aucune. Voila qu'emporte ce mot, *Parfera-il la chose de par toy?* Car combien que les hommes travaillent, si ne gaigneront-ils pas cela que Dieu se submette à eux, et qu'il s'assuiettisse à leur plaisir: Il faudra donc en despit de leurs dens, qu'ils passent par ce que Dieu aura ordonné, comme il disposera les choses ainsi que bon luy semble, et non pas comme nous luy aurons dit: car ce n'est pas aussi à nous. Vray est qu'ici on pourroit alleguer qu'Eliu ne defend pas assez la iustice de Dieu quand il allegue sa Puissance: mais il nous faut retenir ce qui a esté desia declaré, quand Dieu est exalté en son siege que là il ne se glorifie point d'une puissance absoluë, mais qu'il est quant et quant Iuge du monde, et qu'il n'y a rien qui luy soit plus propre que l'equité et droiture, tellement qu'il n'en peut estre despouillé non plus que de son essence. D'autre part il n'est point question ici de monstrer ce que Dieu veut, mais Dieu fait sentir aux hommes leur fragilité. Il y a donc ici une comparaison de choses contraires: car d'un costé Dieu monstre que toute puissance luy appartient sans contredit, et de l'autre il nous admonneste que nous cognoissions bien que c'est de nous, et quelle est nostre iniquité, comment c'est que l'homme mortel, un ver de terre, s'attribuera une telle audace qu'il s'ose rebecquer contre son Dieu, et qu'il vueille usurper maistrise par dessus luy. Or nous ne le cognoissons toutes fois et quantes que nous murmurons contre Dieu, et que nous ne pouvons

trouver bon ce qui est procedé de luy. Et ainsi donc notons bien que le S. Esprit ramene ici les hommes à leur condition: car iamais n'oseroyent pas s'enhardir iusques là de murmurer contre Dieu, sinon qu'ils eussent oublié quels ils sont. Voulons-nous donc estre humbles et modestes pour glorifier Dieu comme il appartient? Entrons en nous, examinons bien quelle est nostre nature, et cela nous tiendra en bride courte pour ne presumer rien qui soit, quand premierement nous saurons que nous sommes hommes. Voila donc ce que nous avons à retenir de ce passage.

Or cependant il est dit, *Tu as reprouvé, tu choisiras, et non point moi.* Dieu derechef est introduit en ce passage se complaignant de la fierté des hommes quand ils plaident ainsi à l'encontre de lui: car defait ceux qui ne se peuvent contenter de la bonne volonté de Dieu reprouvent ce qu'il fait, et par ce moyen ils pretendent d'avoir le chois et l'election comme s'il estoit en leur liberté de dire, Cela n'est pas bien fait, il faut que Dieu s'en deporte. Il est vray que nous aurons tels blasphemes en horreur: si on nous demande qui est celuy de nous qui pretendra d'empescher Dieu qu'il n'execute ce qu'il a determiné, chacun respondra, Ià Dieu ne plaise que i'attente de m'eslever ainsi: car c'est un orgueil diabolique, c'est un blaspheme trop vilain: mais cependant nous aurons le bec affilé pour trouver à redire en tout ce que Dieu fera si les choses ne nous viennent à gré: on nous voit grincer les dens, et nous faisons nos complaintes, et ne faut point que nous ayons esté à l'escole, pour estre grans rethoriciens, pour murmurer contre Dieu: et n'est-ce pas reprouver ce qu'il fait que cela? Car si les hommes n'acquiescent paisiblement à la bonne volonté de Dieu, où est-ce qu'ils en sont? Ne veulent-ils point avoir l'election de tout, pour dire, Il faut que Dieu face ainsi? Il sera donc nostre valet. Et ainsi voila un vice tant enorme qui regne par tout, et cependant on ne met point peine de l'abolir, ou bien le corriger. D'autant plus donc nous faut-il bien noter ce passage, que Dieu vient maintenant en querelle contre nous, et dit, Et povres creatures que pretendez-vous? Car on n'oit que murmures iournellement. Voici le principal que vous aviez à faire d'obeir à ce que i'ordonne, et le trouver bon, et quand ie vous afflige d'avoir la bouche close et de vous humilier: tant s'en faut que vous le faciez, qu'il n'y a celuy qui ne s'esleve contre moy. Et faut-il donc que ie vous soye suiet? Quel droit allegueerez-vous que ie soye tenu à cela? Quand Dieu est ainsi introduit, il est certain qu'il faut que nous soyons plus que stupides si cela ne nous touche et ne nous esmeut: quand nous aurions les coeurs enflez comme crapaux, si faut-il que toute ceste ordure creve: quand ils seroyent durs comme des rochers, si faut-il qu'ils se fendent. Mais quand Dieu adiouste, Quoy, vous reprouvez? Et que reprouvons-nous quand nous venons ainsi l'accuser? N'est-ce pas nous dresser contre sa iustice? Où est la fontaine de toute droiture? n'est-ce pas en Dieu? Et nous voudrons reietter ce qu'il aura fait? Et où est-ce aller? Et puis cela emporte quant et quant que nous voudrions avoir l'empire souverain par dessus luy, et qu'il ne fust plus en liberté, mais qu'il fist ce que nous aurions trouvé bon. Voila pourquoy il dit, *Tu choisiras donc, et non pas moi.*

Et pource que les hommes ne se peuvent condamner que par force, Dieu adiouste ici pour conclusion, *Que sais-tu? Di-le.* Comme s'il nous redarguoit de nostre ignorance: nous aurons la langue tant habile que rien plus, mais elle s'avance de parler devant que nous ayons conceu la chose. Or Dieu nous monstre que si nous avions une seule goutte de raison, que nous serions comme muets. Et pourquoy? Si un homme parle sans savoir qu'il dit, n'est-ce pas un certain tesmoignage de sa folie? Et toutes fois nous parlerons, voire et il ne faut sinon que nostre Seigneur nous envoye ce qui ne nous plaira point pour nous aguiser à murmurer contre luy. Or maintenant qu'on sache si nous savons bien pourquoy nous parlons. Quand on aura bien examiné tout ce qui est en nous, on ne trouvera qu'ignorance: tant de propos, et nul savoir: nostre langue sera habile tant et plus, et cependant nous aurons le sens tout eslourdi. Et quelle temerité est cela? Nous voyons donc combien ceste conclusion que Dieu fait est pesante, *Et que sais-tu? Di-le:* comme s'il disoit, Ie vous donne congé de parler, voire, moyennant que vous monstriez par effect que vous estes sages et entendus. Or est-il ainsi que vous estes fols, et qu'il n'y a qu'ignorance en vous, et vous faut-il donc maintenant usurper une telle licence de parler veu que vous n'avez de quoi? Or quand nous pourrons faire nostre profit de ce passage, il contient une bonne doctrine: car en premier lieu nous voyons quelle est la regle de nostre vie, c'est de permettre à Dieu l'authorité qui lui est deuë, et qu'il dispose de nous, c'est à dire qu'il face la chose, et non point de par nous. Nous ne sommes point donc pour imposer loi à Dieu, et pour lui monstrer sa leçon, mais accordons nous à tout ce qu'il fera. Voila pour un Item.

Vrai est que nous lui pouvons bien demander les choses que nous pensons estre bonnes pour sa gloire, et pour le salut de son Eglise, ou pour nostre bien privé. Car il use de ceste privauté-là envers nous de nous dire: Deschargez vos courages, et vos solicitudes, comme aussi S. Paul dit (Phil. 4, 6), Que nos desirs lui soyent manifestes. Quand donc

nous serons en quelque inquietude remettons nous à Dieu, et prions-le qu'il face ce que nous estimons estre bon, voire nous reglant tousiours selon sa parole: mais encores quand il ne lui plaira point de nous accorder nos desirs, si faut-il que nous usions d'action de graces comme il est dit en ce lieu de sainct Paul, que nos desirs ne soyent point si impetueux, que nous vueillions astraindre Dieu à faire ce que nous lui demandons: mais tout au rebours, encores qu'il nous reiette, et qu'il vueille en cela exercer nostre patience, benissons tousiours son nom, et glorifions-le, confessans que tout ce qu'il fait est en iustice, en droiture et sagesse inestimable, et que nous n'avons point cognu ce qui est bon, que nous sommes povres aveugles, qu'il faut qu'il voye pour nous. Voila donc le premier que nous avons ici à noter pour bien pratiquer ce passage, qu'il ne faut point que Dieu face les choses de par nous. Or cela s'estend plus loing, c'est assavoir quand nous trouverons quelque chose en l'Escriture qui sera estrange à nostre sens, que nous concluions qu'il ne faut point tellement nous ranger à nostre raison que Dieu face ce que nous iugeons devoir estre fait. Et comment donc? que sa volonté domine, et que les hommes ayent la teste baissee, car ce n'est point à nous qu'il doit demander conseil. Il faut donc et que les Anges de paradis, et les hommes de la terre s'humilient, et que Dieu seul domine par dessus, voire en telle liberté que tout ce qu'il fera on confesse qu'il lui appartient de le faire. Or d'autre part nous sommes admonnestez que nous ne saurions pis faire que de nous despiter contre Dieu, et de nous fascher quand les choses ne viennent point à nostre souhait. Et pourquoi? C'est reprouver la seule regle de iustice. Et qu'est-ce que cela? Si un homme s'adonne à mal, et bien, il faudra par fragilité, et cela n'est point excusable pourtant: mais quand un homme vient iusques à un tel comble de peché, qu'il ne se contente point d'offenser Dieu, de violer sa Loi, de rompre et abolir tout ordre, mais il veut mesmes que la iustice de Dieu soit esteinte, il veut que la clarté se convertisse en tenebres, qu'il n'y ait plus discretion entre le bien et le mal. Et où est-ce aller? Or est-il ainsi que toutes fois et quantes que les hommes se despitent contre Dieu, et qu'ils ne peuvent porter patiemment ce qu'il fait, et le glorifier, qu'en cela ils le reprouvent comme s'ils vouloyent usurper l'authorité sur lui de le iuger, et non seulement cela, mais de condamner sa iustice, qui est une chose par trop enorme et brutale.

Quand donc nous serons solicitez de nous fascher et d'estre impatiens, que ce passage nous vienne en memoire, Que fais-tu povre creature, en quel labyrinthe est-ce que tu entres? Il n'est point question ici d'une simple tentation, mais tu leves les cornes contre Dieu. Penses-tu effacer sa droiture? A qui te prens-tu? Quand donc nostre chair sera si chatouilleuse que de nous faire dresser contre Dieu, que ceci soit comme une barre pour nous retenir. Or si cela ne suffit, encores adioustons ce mot, que c'est une trop grande audace à nous de vouloir choisir, voire ostant le chois à Dieu. Il y a deux choses incompatibles, que les hommes ayent liberte de dire, Cela se doit faire et que Dieu ait la maistrise pour gouverner comme bon lui semble. Et pourquoi? Nous sommes accordans avec Dieu, comme le feu avec l'eau. Nous le voyons bien: car nostre sens ne s'estend pas un demi doigt, que nous sommes mesmes esblouys en voulant ouvrir les yeux, et le plus souvent ce qui est bon nous le iugeons estre mauvais, nos appetits sont corrompus, et toutes nos affections et pensees. Ainsi donc comment accorderons-nous avec Dieu, lui qui est la sagesse infinie et qui nous est incomprehensible, lui qui a son equité à laquelle il nous faut estre suiets? Puis qu'il y a une telle contrarieté entre Dieu et les hommes, si nous avons le chois, il faut que Dieu se deporte, et qu'il soit là comme attaché, et que nos appetits lui soyent comme des chaines ou des cordes pour dire, Tu ne bougeras. Et où est-ce aller? Ainsi donc quand nous serons incitez à nous despiter en nos afflictions, ou en autre chose, quand l'estat du monde sera confus, que les choses ne viendront pas à nostre desir, que nous cognoissions, Voila il est vrai que ie souhaitteroye cela, et ton Dieu te permet bien de lui demander, moyennant que ce soit en humilité et subiettion. Mais as-tu fait ceste requeste? Il faut que tu te tiennes coi, quand les choses ne viennent point à ton gré: quand mesmes il semblera que ton Dieu te vueille despiter par force, si faut-il que tu te ranges-là, et que tu ne faces point ici de la beste. Puis qu'ainsi est donc notons bien ceste sentence quand nostre Seigneur dit, *Quoi?* Et où est-ce aller? *Vous aurez le chois, et ie n'aurai plus rien.* C'est autant comme si nous voulions despouiller Dieu de son essence, et l'abbaisser en sorte que nous fussions maistres par dessus lui. Or nature mesme nous enseigne le contraire de cela: et toutes fois et quantes que nous murmurons ainsi, et tempestons si tost que les choses ne viennent point à nostre souhait, c'est autant comme si nous voulions mettre Dieu sous nos pieds. Vrai est que nous n'y pensons pas, mais si ne faut-il point ainsi aller à l'estourdie. Pesons donc les choses, et entrons en ceste consideration, afin de n'estre plus ainsi rebelles comme nous sommes.

Or pour la fin notons bien aussi ce mot où il est dit, *Que sais tu? Di-le:* car (comme desia nous avons touché) si on veut reprocher à un homme qu'il soit fol, on dira, Tu ne sais que tu dis. Si

nous ne savons pas que nous disons il s'ensuit que nous ne savons rien. Et de fait quand on aura bien espluché tout nostre savoir, et qu'on aura enquis et haut et profond quels nous sommes, on trouvera que nous n'avons que des resveries qui nous esgarent. Cependant toutes fois nous voudrons tousiours caqueter, quoy qu'il en soit: ie parle de ceux qui suivent leur propre sens, car il est bien dit, I'ay creu, et pourtant ie parleray. Et voila comme nous pourrons parler sagement, c'est assavoir, proferans ce que nous aurons apprins en l'escole de Dieu et de sa parole. Voila donc un bon parler et que Dieu approuve, et mesmes ce luy est un sacrifice de bonne odeur, assavoir la confession que nous faisons, que tout ce qu'il nous a monstré est bon, et que nous acquiesçons pleinement à son dire, Voila donc comme nous avons à parler. Mais quand l'homme s'avance et ingere, pour dire ce qu'il a imaginé en son cerveau: il se rebecque par ce moyen contre Dieu. Et que sais-tu? Qu'on espluche bien toutes tes forces et toute l'intelligence de ton esprit: et on trouvera que ce n'est que pure folie. Ainsi donc toutes fois et quantes que nous avons la langue trop agile pour parler, retenons ce qui est ici dit, *Et que sais-tu?* Or il est certain que nostre Seigneur a voulu ici condamner tout le sens humain, comme aux autres lieux de l'Escriture saincte où il est dit, Que Dieu cognoist les pensees des hommes combien elles sont frivoles, et qu'il sonde tous leurs secrets, qu'il surprend les sages en leur astuce, et que les hommes ont beau se faire à croire qu'ils sont bien aigus et subtils: mais qu'il n'y a rien que fumee, et que tout s'esvanouist.

Ainsi donc en ce passage nostre Seigneur nous dit, Or çà si vous avez quelque sagesse, monstrez-le: mais si ainsi est que vous ne savez rien, pourquoy donc parlez-vous? Ici nous avons une doctrine generale, c'est que nous ne devons attribuer à nostre esprit rien qui soit pour nous y fier. Toutes fois et quantes donc que nostre esprit s'esgaye, et que nous presumons de iuger des choses et d'en parler: sachons que le sainct Esprit s'oppose à cela comme nostre partie adverse, et nous monstre qu'il n'y a qu'une folle temerité en nous. Et pourquoy? Car nous ne savons rien. Il est vray que Dieu nous a donné raison et intelligence: mais c'est seulement pour imprimer en nous que la clarté de Dieu luit en nos tenebres, voire pour nous rendre inexcusables: tant y a que nous n'avons nulle science, sinon que Dieu ait parlé, et que sa parole nous esclaire. Et voila comme nous pouvons estre gens entendus: ainsi qu'il est dit au Pseaume (119, 98, ss.), que nostre sagesse est de profiter sous luy. Et ainsi notons qu'il nous faut defier de toute nostre raison, et savoir que iusques à tant que nostre Seigneur nous ait esclairez par sa parole, nous sommes vuides de toute discretion, et n'y a nulle modestie ni honnesteté en nous. Voila ce que nous avons à retenir.

Cependant, quand nous parlons, que ce soit avec ceste asseurance que nostre Seigneur nous a enseignez, et que nous tenons de luy ce que nous proferons, et que nous ne l'avons point imaginé à nostre phantasie. Si tout cela estoit bien pratiqué, nous verrions au monde un autre ordre, qu'on ne fait pas: car il y a deux choses qui pervertissent toute droiture: l'une c'est quand nous voulons estre sages en nous-mesmes: l'autre c'est, quand nous laschons la bride à nos passions et cupiditez. Or si nous avions bien cognu ce qui est ici dit, c'est assavoir que nous ne savons rien, et quand nous voudrons parler, que ce sera pour estre convaincus de folie: si nous estions bien persuadez de cela, il est certain que Dieu seroit exalté, et qu'un chacun se tiendroit à sa parole, qu'il y auroit un accord commun, et n'y auroit point tant de disputes et de ceci et de cela. Et qu'ainsi soit, pourquoy est-ce que les Papistes debatent tant de tous les articles, desquels nous sommes en differant? Ce n'est pas seulement pource qu'ils ne se peuvent assuiettir à Dieu: mais pource qu'ils ont ceste audace, de s'ingerer tousiours pour faire leurs conclusions magistrales, et determiner, et obliger les consciences à ce qu'ils auront resolu. Si donc les Papistes se pouvoyent tenir à la pure simplicité de la parole de Dieu, il est certain que nous aurions en une minute de temps accordé tout ce qui est auiourd'huy en doute. Et puis, quant à ces phantastiques qui se trouvent entre nous pour polluer la pure doctrine (ie vous prie) d'où cela procede-il, sinon de cest orgueil diabolique, qu'ils ne peuvent recevoir paisiblement ce qui est dit en l'Escriture saincte? Qu'on demande à ces enragez qui auiourd'huy voudroyent aneantir et l'election gratuite de Dieu, et sa providence, et choses semblables, quelle raison ils ont. Ie trouve cela estrange, diront-ils. Et bestes, quand un homme seroit le plus aigu, et le plus savant, que ce seroit un patron de toute subtilité, et de toute doctrine: encores n'est-il qu'un povre ver de terre, pour trouver à redire en ce que Dieu fait. Or voici des pures bestes, qui n'ont que leur arrogance dont ils crevent, ils n'ont que leur venin puant: et toutes fois ils presument de renverser toute l'Escriture saincte sous ombre de ce mot qu'ils ne comprenent point cela. Et où en sommes-nous?

Ainsi donc (comme i'ay dit) que cest article soit observé, Que les hommes ne sachans rien se doivent taire, et faire silence, afin que Dieu seul soit exalté. Quand ceste doctrine seroit pratiquee, ô il est certain qu'on verroit une obeissance pai-

sible, et qu'il y auroit un Amen commun à tous, toutes fois et quantes que la pure verité de Dieu nous seroit mise en avant. Or il y a le second mal, c'est que nos passions sont exorbitantes, et nous leur donnons congé de s'esgayer. Quand donc Dieu nous affligera, ou que les choses ne viendront point à nostre appetit, nous nous tempestons, et chacun se transporte: et qui pis est, encores n'est-ce point assez de nous donner licence de parler contre Dieu: mais il semble que nous cerchions les occasions de mesdire de sa iustice, sinon qu'elle soit equitable à nostre phantasie. Nous voyons cela tous les coups: d'autant plus donc nous faut-il bien noter ce que i'ay dit, c'est assavoir que si ce passage estoit bien pratiqué, on verroit un ordre Angelique en ce monde. Qu'est-il donc de faire? que nous ne suivions point nostre raison, que nous n'attentions point des choses à nostre phantasie: mais contentons nous d'estre enseignez de Dieu. Et puis quand au contraire nos affections nous transporteront en amertume, que nous serons faschez et tormentez: que tout cela soit reietté, pource que c'est bien raison que Dieu domine, et qu'il ait toute superiorité sur nous, que nous luy soyons obeissans pour confesser que tout ce qu'il fait est bon et iuste. Car voila comme il sera glorifié de nous, c'est quand non seulement nous cognoistrons qu'il nous doit gouverner, mais qu'il le fait iustement. Voila donc ce que nous avons à noter.

Au reste toutes fois et quantes que nous trouvons des hommes qui s'eslevent ainsi contre Dieu: que nous cognoissions qu'ils sont comme desesperez et incorrigibles, puis qu'ils ne se peuvent renger à la bonne volonté de Dieu, pour la cognoistre bonne et iuste. Et ainsi apprenons de nous humilier à leur exemple pour dire, Helas! ce seroit autant de toy, sinon que ton Dieu te conservast: car d'où vient la modestie sinon de son sainct Esprit? Et tu vois ici quel est le naturel d'un chacun de nous. Puis qu'ainsi est donc, quand nous voyons ces esprits volages, qui s'esleveut ainsi, qui se desbordent à l'encontre de Dieu: que chacun pense, Autant m'en prendroit-il, sinon que ie fusse retenu par l'Esprit de mon Dieu, qu'il me gouvernast afin que ie fusse debonnaire, pour le glorifier, et recevoir de luy tout ce qu'il m'envoye. Voila en somme tout ce que nous avons a retenir de ce passage.

Or il est dit consequemment, *Que les hommes de coeur parlent*, c'est à dire, les hommes entendus, *et que les hommes sages escoutent*. Ici il semble de primeface qu'Eliu dise des choses contraires: car Parler et Escouter ne s'accordent point. Mais tant y a que ce n'est point sans cause qu'il demande que les hommes sages parlent, et que les gens entendus escoutent. Car iamais un homme ne parlera bien, qu'il ne soit prest d'escouter: iamais un homme ne sera propre pour enseigner, qu'il ne reçoive aussi volontiers bonne doctrine. Nous voyons donc qu'Eliu conioint ici deux choses qui ne se doivent iamais separer: et c'est ce que nous avons dit, Que nous pouvons parler, voire estans enseignez auparavant. I'ay creu, et pourtant ie parleray, dit le Pseaume (116, 10). Il faut donc que nous gardions ceste leçon-la: car comment croyons-nous, sinon que nous ayons escouté, et souffert d'estre enseignez? Car il nous faut estre dociles quand on nous propose ce qui est bon: comme aussi il est dit, Le sage en escoutant profitera tousiours plus. Voila une sentence de Salomon (Prov. 1, 5), qui nous monstre bien que le parler n'empeschera pas que nous n'escoutions: comme aussi en escoutant nous ne serons pas empeschez de parler. Car pourquoy est-ce que nostre Seigneur est maistre, sinon afin que nous l'oyons, et qu'un chacun instruise ses prochains, et que nous facions valoir ce que nous avons receu? Si Dieu m'a fait quelque grace, ie suis tenu de remonstrer à mes prochains quand ie les voy faillir.

Ainsi donc ces deux choses s'accordent tresbien, et qui plus est elles sont inseparables, de Parler et d'Ouir: voire moyennant que le tout soit bien disposé et consideré en bon ordre. Il est vray que le parler est ici mis devant: mais quand il dit, *les gens sages*, en cela Eliu presuppose que desia ceux qui parlent ayent apprins, et qu'ils sachent ce qu'ils doivent dire. Et au reste, quand il met en second lieu, *qu'ils escoutent*, c'est pour signifier que nous ne devons pas tellement parler, que toutes fois nous n'escoutions quand un autre le pourra faire, et que Dieu luy aura revelé plus qu'à nous: comme aussi sainct Paul met cest ordre-la en la prophetie (1. Corin. 14, 29). Que celuy, dit-il, qui est Prophete parle, et qu'il y en ait deux ou trois seulement, afin d'eviter confusion. Or quand il les nomme Prophetes, il monstre qu'il faut bien qu'ils ayent dequoy, et que nul ne s'avance qu'il ne soit appellé: comme il le dit au douzieme chapitre de la premiere des Corinthiens (v. 7), Que nous avons receu de Dieu ce que nous avons communiqué à nos prochains. Il ne faut pas donc que nul s'attribue office en l'Eglise, qu'il n'y soit appellé, et qu'il n'ait dequoy pour y fournir: car voila le tesmoignage que Dieu se veut servir de nous, quand par son sainct Esprit il nous distribue de ses graces. S. Paul donc remonstre et presuppose, que ceux qui parlent desia ayent dequoy: mais si adiouste-il, Quand Dieu aura plus revelé à un autre, que le premier se taise, et qu'il donne lieu à l'Esprit de Dieu. Voila pourquoy maintenant il est dit, qu'encores que les sages parlent, et que Dieu les advoue,

et qu'ils ayent aussi dequoy: neantmoins si faut-il qu'ils escoutent, et soyent patiens quand on leur remonstrera mieux. Car les Prophetes se rendront tousiours suiets au sainct Esprit, qui est la fontaine de toute intelligence. Aussi combien qu'un homme ait receu des graces bien amples, si est-ce que Dieu n'en distribue à personne qu'en mesure, afin que nous n'ayons point occasion de nous eslever par trop, comme si chacun se pouvoit contenter de sa personne. C'est donc le lien de charité que Dieu met entre nous, que nous ayons faute les uns des autres, et il nous faut entretenir par communication fraternelle. Pour ceste cause il faut bien (si nous ne voulons estre rebelles à l'Esprit de Dieu) que nous soyons prests de recevoir des autres bonne doctrine, encores que Dieu nous ait illuminez par sa parole. Or il est certain cependant qu'Eliu veut ici redarguer Iob: comme s'il disoit qu'il a monstré qu'il estoit mal enseigné. Et defait combien que Iob eust grande doctrine: toutes fois si est-ce qu'il estoit tellement transporté par ses passions, qu'il estoit comme eslourdi, et que ses propos estoyent esgarez. C'est ce qu'Eliu veut dire.

Or de ce passage nous avons à recueillir une bonne admonition. En premier lieu c'est, que si Iob est ici condamné comme un homme desprouveu de sens, luy neantmoins à qui Dieu avoit fait tant de graces: que toutes fois il soit dit, qu'il a esté excessif en ses passions: voire, que combien qu'il s'efforçast de les reprimer, toutes fois il s'est donné trop de liberté, et on voit qu'il s'est esgaré en ses propos comme une beste: puis qu'ainsi est, di-ie, que sera-ce de nous? Advisons donc de prevenir ceste condamnation: et toutes fois et quantes que nostre esprit se trouvera par trop esbranlé, et que nous aurons esté despitez contre Dieu, et aurons voulu entrer en dispute et en procez contre luy, souffrons en la fin d'estre redarguez du sainct Esprit. Et pourquoy? Car si Iob n'a point esté espargné, luy qui estoit un Ange au pris de nous, et que sera-ce? voire, attendu que nous sommes si impetueux et si exorbitans qu'en une chose que nous sommes contraints de cognoistre qu'elle procede de la main de Dieu, nous ne voulons point condescendre, mais nos esprits sont si hautains que nous voulons regler et le ciel et la terre, et par maniere de dire reformer les estats de Paradis. Puis qu'ainsi est donc que nous sommes si hardis, que sera-ce de nous? Ne serons-nous point redarguez cent fois plus que n'a esté Iob? Voila qui nous doit bien faire gemir, quand nous voyons que nos passions sont par trop excessives. Au reste en general nous avons aussi à noter, que iamais un homme ne sera propre d'enseigner, qu'il ne souffre en toute humilité qu'on luy remonstre quand il aura failli. Voila comme Dieu nous veut tenir en bride par ce passage.

Et pourtant qu'un chacun l'applique à son instruction: car s'il est dit, Que les hommes entendus apres avoir parlé doivent escouter, que sera-ce de ceux qui n'entendent rien? Or toutes fois nous voyons auiourd'huy, qu'il n'est point question ne que les sages parlent, ne qu'ayans parlé ils escoutent. Qui sont ceux qui auront la vogue de parler, et qui auront le babil, et feront taire les autres? Gens insensez, ausquels il n'y a ne prudence, ne discretion, ne iugement. Un yvrongne, qui aura esté eslourdi de sa gourmandise, tellement qu'en se levant du matin il n'a pas encores cuvé le vin du soir: et puis c'est à rentrer quant et quant en une taverne, tellement qu'il sera abbruti tout le iour, et la nuict double beste. Un tel homme aura auiourd'huy la vogue: et faudra faire silence devant luy, et qu'il soit escouté. Et comment cela? Impudemment. On voit que les plus effrontez le gaignent: et de ceux qui sont entendus, ô il faut qu'ils ayent la bouche close, il n'est point question de les introduire. Gens volages et desbauchez auront la vogue: et puis (qui est le comble de tout mal) ce sont contempteurs de Dieu. Vray est qu'encores qu'ils eussent le meilleur esprit du monde, qu'il y eust un esprit posé et rassis en eux, qu'il y eust mesmes de la prudence beaucoup: sinon qu'il y ait ceste crainte de Dieu, il est certain qu'un homme sera tousiours abbruti. Mais voici des contempteurs de Dieu, voici des pures bestes, voici des yvrongnes et gourmans, voici des gens desbauchez qui n'ont nulle honnesteté ne vergongne, et auiourd'huy ceux-la (comme i'ay dit) feront des braves, ils parleront à leur appetit, et ne sera point question qu'on ose repliquer à l'encontre. Voila où nous en sommes.

Et puis d'estre escouté, comment auiourd'huy osera-on plus remonstrer aux hommes leurs fautes? Car si les pechez estoyent maintenant comme de grosses montagnes, encores n'y verroit-on goutte. Quand on viendra dire, Et comment? telles choses devroyent-elles estre souffertes? Et quoy? Qu'est-ce? Nous ne le voyons pas. Et povres bestes, si vous n'aviez des yeux, vous ne seriez point tant à condamner: mais vous en estes assez convaincus: et n'y a celuy qui n'ait ce remords de conscience. Bref encores qu'il ne fust point question ni de predication, ni d'advertissement, ni de rien qui soit: si est-ce que quand il n'y auroit que ce remords qui vous ronge là dedans, vous pouvez bien voir qu'il n'y a que tout mal. Et cependant vous demandez, Et quoy? et où est-ce? Ainsi donc c'est bien loin de pratiquer ceste doctrine où il est dit, *Que les sages parlent, et que gens entendus escoutent.* Quand il n'y a que les fols, les insensez, les en-

ragez, qui ont la vogue de parler, et d'imposer loy aux autres, on leur donne toute l'autorité: et cependant ils n'ont point d'oreilles pour ouir, ne pour recevoir correction: quand on remonstrera les vices, ils sont tels qu'ils ne peuvent souffrir aucune remonstrance. Or tant y a, que si nous allons contre ce que Dieu a establi, nous aurons beau faire si nous le voulons destruire. C'est une muraille trop dure pour nous: et ainsi ceux qui y heurtent, qu'ils sachent que c'est à leur confusion et ruine. Voila ce que nous avons à retenir. Et pourtant quand nous cognoissons comme les choses sont auiourd'huy confuses, que nous apprenions de retourner là où Dieu nous appelle: c'est que la doctrine ait lieu entre nous, qu'elle soit ouye, que nous soyons tous attentifs à la recevoir, et que celuy qui cognoist qu'il a failli, demande d'estre corrigé: et que par ce moyen nous facions tous hommages à celuy qui doit avoir la maistrise par dessus nous: et que nous cognoissions, que si Iob a esté condamné pour s'estre trop lasché la bride, d'autant qu'il n'a point amorti ses passions, et qu'il ne les a pas tenu assez captives: Helas! que sera-ce de nous? Que donc nous pensions à cela, et que nous soyons confus, voyans les povretez qui ont regné par trop entre nous. Car (ie vous prie) quel propos y a-il que nous parlions de reformation d'Evangile, et cependant qu'on se rebecque ainsi à l'encontre de Dieu? Quand auiourd'huy le mal a pleinement la vogue, tant s'en faut qu'on le reprime, qu'il sera soustenu à cor et à cri. Que si on entreprend de parler pour remonstrer les vices, ô voila l'agneau aura tousiours troublé l'eau. Il faudra que ces boucs infects qui se vienent mesler parmi l'Eglise de Dieu, troublent et polluent toute la saincteté que Dieu avoit mise entre nous par sa parole: et cependant on en viendra accuser les agneaux, comme s'ils estoyent cause du mal. Quand nous voyons cela, apprenons de nous fortifier et prendre courage: que si nous cognoissons le mal aux autres, prenons garde s'il est point aussi bien en nous. Et au reste, quand nous sentons que nostre Seigneur nous a fait la grace de nous renger à lui en toute modestie, que nous souffrions d'estre enseignez: et quand nous voyons que le mal domine, que non seulement nous n'y consentions pas, mais que nous y resistions vaillamment entant qu'il nous sera possible. Car celuy qui dissimule, ou qui met comme un voile devant ses yeux, quand le mal a la vogue, et que le diable transporte ainsi ses supposts, celuy-la est coulpable au iugement de Dieu comme s'il avoit soustenu le mal. Voila comme il nous faut pratiquer ceste doctrine, si nous voulons faire à Dieu l'hommage qui lui appartient, et cognoistre qu'il domine et qu'il a l'empire souverain par dessus toutes les monarchies et principautez de ce monde.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT TRENTESIXIEME SERMON,

QUI EST LE I. SUR LE XXXV. CHAPITRE.

1. *Eliu poursuivit, disant,* 2. *As-tu pensé cecy droitement, quand tu as dit, Ma iustice est par dessus Dieu?* 3. *Car tu as dit, Que me profitera-il, et quel fruict auray-ie de n'avoir point peché?* 4. *Ie respondray à toy et à tes amis semblablement.* 5. *Regarde les cieux et les contemple, regarde haut en l'air qui est par dessus toi.* 6. *Si tu peches, que feras-tu contre luy? et quand tes offenses se multiplieront, que luy nuiras-tu?* 7. *Si tu es iuste que luy donneras-tu? et que recevra-il de ta main?*

Eliu persiste ici tousiours d'accuser Iob, de ce qu'il a blasphemé contre la iustice de Dieu: et le prend sur cest article, que Iob a voulu que *sa iustice surmontast Dieu:* non point qu'il ait prononcé ces mots, ni aussi qu'il ait pretendu à cela: mais d'autant qu'il a tellement maintenu sa iustice, qu'il falloit que Dieu le tormentast sans cause et à tort. Or de là il s'ensuit que Dieu donc ne luy faisoit point raison, mais qu'il l'affligeoit outre mesure. Mais pour mieux comprendre ceci, il nous faut reduire en memoire ce qui a desia esté exposé ci dessus. Quand Iob a parlé de sa iustice, c'estoit seulement à ceste fin, qu'il n'estoit point puni selon ses offenses, et qu'il ne falloit pas le iuger meschant pource que Dieu l'affligeoit si grievement, et plus que tout le reste: car nous avons declaré, que Dieu en affligeant les hommes, n'a pas tousiours ce re-

gard de punir leurs pechez: mais il veut esprouver leur patience, comme il en est advenu à Iob, quand Dieu a lasché la bride à Satan: car ce n'a pas esté que Iob se fust desbauché, et qu'il eust provoqué l'ire de Dieu par de grans crimes. Nenny, mais combien que Satan ne trouvast que redire en luy, si est-ce qu'il obtient le congé de le tormenter. Ainsi donc la raison que Dieu a eu d'affliger ainsi Iob, n'a pas esté qu'il fust courroucé contre luy, mais il vouloit esprouver son obeissance, afin qu'il nous servist de miroir. Iob donc a tresbien combatu, disant qu'il n'estoit pas puni pour ses offenses, et qu'il y avoit un autre regard. Et en cela il ne merite point d'estre condamné, mais la faute a esté, qu'estant troublé de la vehemence de ses passions, il a en premier lieu pensé qu'il n'y avoit point de mesure, et que c'estoit par trop, et qu'une povre creature ne devoit pas estre ainsi chastiee: il y a eu donc là des murmures. Vray est que Iob ne s'est point flatté en ceste infirmité-la: mais cependant il ne s'est pas retenu comme il devoit. Et puis le grand mal a esté, qu'il ne pensoit à rien qu'à ses angoisses, en sorte que par fois la foy estoit comme estouffee en luy, il ne regardoit plus à la vie celeste, ni au loyer qui est promis à tous fideles quand ils auront ainsi bataillé constamment: il ne pouvoit parvenir iusques là, d'autant qu'il estoit preoccupé de son mal, et comme troublé et accablé du tout.

Voila donc Iob, qui confesse bien en general, que Dieu a preparé aux siens un heritage eternel qui ne leur peut faillir: et que les meschans aussi n'eschapperont point de sa main: s'ils s'esgayent en ce monde, et qu'ils y prenent tout leur plaisir, que cela leur sera bien cher vendu. Voila Iob qui a cognu ces choses en general: mais quand il veut appliquer la doctrine à soy, il n'en peut venir à bout, pource que son coeur est enserré et se tempeste par trop: estant ainsi affligé, il regarde çà et là, et ne voit point trois pieds loin qu'il ne s'esblouisse, ses sens sont comme esvanouis. Voila qui est cause qu'il ne se peut consoler en l'attente du repos qui luy estoit promis. Car il eust adouci par ce moyen-la toutes ses angoisses, s'il se fust remis à Dieu pour dire, Et bien Seigneur, si est-ce que i'ay tousiours esperé que tu me feras sentir, qu'en la fin ceux qui auront ici souffert patiemment leurs afflictions seront bien-heureux: Seigneur tu me donnes cognoissance, que ceux qui s'attendent à toy ne seront iamais frustrez de leur esperance: et mesmes encores prouvoiras-tu à tous leurs maux, tu y donneras bonne issue: et encores que ton secours n'apparoisse point si tost, si est-ce que tu ne leur pourras iamais faillir. Iob donc devoit penser à ces choses. Il ne l'a point fait: car ses passions l'ont tenu comme enserré, et sa foy (comme i'ay desia dit) a esté quasi estouffee. Comme s'il fait un temps fort trouble et obscur, il est vray que nous aurons bien quelque clarté: mais si estce que nous ne verrons gueres loin: car les nuees espesses nous vienent quasi crever les yeux, que nous n'appercevons rien. Ainsi donc en est-il, quand nous sommes affligez: comme l'experience le monstre, que quand un homme sera tormenté en sa conscience, il ne voit plus ne soleil ne lune, tout luy est obscur. Il est vray qu'il retiendra ces principes que doivent avoir tous fideles, qu'il cognoistra Dieu et sa bonté: mais cependant il ne se pourra consoler pour se resiouir au milieu des tristesses. Car il ne peut faire ceste conclusion, Et bien, si passeray-ie plus outre: car mon Dieu me tiendra la main, et ie sortiray de ces difficultez si perplexes où ie me trouve. Un homme donc qui sera ainsi pressé d'angoisse quand Dieu le persecute, qu'il luy fait sentir ses pechez, il est espouvanté, il ne peut venir iusques là pour cognoistre, Et bien, Dieu a declaré qu'il retirera les siens du sepulchre: encores donc que ie semble estre du tout abysmé, ô la puissance de Dieu n'est pas amoindrie envers moy. Voila comme Iob en a esté.

Ainsi donc combien qu'il cognoisse que la vie celeste nous soit apprestee, et que ce soit nostre vray heritage, et que là nous aurons une ioye permanente: toutes fois il ne s'y peut consoler en ses afflictions. Et pourquoy? Car il est saisi par trop de son affliction, qui luy fait sentir la main de Dieu luy estre contraire: il a les yeux comme baudez, il a ses esprits tellement captifs qu'il ne peut s'esiouir et se consoler, pour comprendre les promesses de Dieu, et y avoir un tel goust, que cela luy adoucisse tous ses maux. Et c'est une doctrine qui est bien à noter: car nous voyons tous les coups, que quand il y aura des tormens qui nous affligent, nous serons tellement accablez, que ce sera comme si on nous avoit donné d'un coup de massue sur la teste. Mesmes que nous pouvons bien avoir quelque apprehension de cela en nos passions corporelles. En hyver s'il fait une grande gelee qui soit comme à pierres fendant, nous voudrions que tout brulast. Et pourquoy? Car nous n'avons que ceste passion presente devant les yeux, nous ne savons plus que c'est de chaleur. En esté tout le contraire, nous voudrions que tout fust plein de glace quand nous avons trop chaud. Or si nous venons à nos ames, d'autant que les passions sont encores plus excessives, il n'y a nulle doute qu'elles ne soyent pour nous oppresser tant plus. Voila aussi nous avons à venir droit à Dieu, afin de nous resiouir en luy, et d'embrasser ses promesses qui nous eslevent par dessus tout le monde, qui nous facent contempler la gloire qui nous est mainte-

nant invisible: mais souvent nous ne pouvons pas parvenir à ce but du premier coup. Ainsi donc ceste doctrine nous est bien necessaire: car où est-ce que nous pouvons tomber quand nous n'apprehendons point le repos qui nous est apresté au ciel? Estans comme en desespoir, nous blasphemons contre Dieu.

Or il n'y a rien qui nous puisse amener à luy donner gloire, et confesser qu'il nous afflige iustement et en droiture, sinon que nous sentions que les afflictions presentes nous sont bonnes pour nostre salut, et que Dieu les modere en sorte qu'elles nous servent de medecine. Si nous n'avons cela, comment pourrons-nous glorifier Dieu? Comment pourrons-nous plier sous sa main forte, pour nous y renger en obeissance, comme sainct Pierre nous exhorte? (1. Pierre 5, 6.) Il est impossible: mais il n'est question à l'opposite, que de nous despiter, et grincer les dents. Si cela est advenu à Iob, que sera-ce de nous? Il est vray que Iob n'y a point pensé, et nous ne le voudrions pas faire non plus: mais cependant si sommes nous coulpables, comme si nous voulions plaider à l'encontre de Dieu, et nous faire plus iustes que luy. Et ainsi donc nous avons bien occasion de prier Dieu, que iamais il ne permette, quand il nous affligera, que nous perdions le goust et saveur de ses promesses, que tousiours nous n'ayons ceste esperance en nous qu'il mettra fin à nos maux: et telle fin que nous aurons dequoy luy rendre louange, comme à un bon pere qui aura procuré nostre salut. Et au reste quand nous sentirons nostre infirmité estre telle, que nous serons comme esblouis en nos afflictions, et que nous ne pourrons point monter là haut pour venir à ce repos qui nous attend: cognoissons que nous sommes en train de blasphemer Dieu, sinon qu'il y remedie: et quand mesmes nous ne le voudrons pas faire, sachons qu'en nos despitemens, en nos murmures, nous tendons tousiours à ce but, c'est assavoir que nous voulons estre plus iustes que luy: et c'est un blaspheme execrable. Il nous faut donc condamner toutes nos passions, quand nous sommes ainsi faschez et angoissez, que nous ne savons de quel costé nous tourner: cognoissons, die-ie, qu'il y a lors des bouffees plus que vehementes en nous, et pourtant elles sont condamnees par le S. Esprit. Iob eust bien peu repliquer à ceci, Ie n'ay iamais eu ceste intention de blasphemer contre Dieu, ne de vouloir magnifier ma iustice par dessus luy. Voire, mais cependant il l'a fait. Car comment est-ce que Dieu est iuste par dessus nous, sinon d'autant qu'il nous faut avoir la bouche close afin de nous condamner: que nous n'apportions nulles excuses devant luy: que nous ne prenions point licence de murmurer quand il luy plaira nous affliger en quelque sorte que ce soit. Si donc nous ne sommes ainsi abbatus, et que nous ne confessions que Dieu fait tout iustement, il est certain que nous voudrons eslever nostre iustice par dessus lui. Et c'est comme si nous voulions donner un coup de pied au soleil. Or puis que nous sommes instruits de cela, apprenons (comme i'ay dit) de prevenir un tel mal: et toutes fois et quantes que nous sommes affligez, que nous ayons ceste conclusion toute faite et resolue en nous, c'est que Dieu sait pourquoy il le fait, encores que nous n'en voyons point la raison. Et au reste, qu'il ne faut point que nous soyons tant troublez du mal qui nous presse, que tousiours nous n'ayons ceste esperance, que Dieu nous delivrera, puis qu'il a promis de iamais ne faillir aux siens. Que donc nous surmontions tous les troubles que nous avons devant les yeux, et qui nous empeschent de regarder plus loin: que ceci soit pour nous consoler, pour dire, Si est-ce qu'en la fin Dieu aura pitié de nous: passons donc plus outre, et achevons nostre course hardiment. Voila ce que nous avons à noter de ce passage.

Or que le sens soit tel, il appert par la deduction que fait Eliu: car il s'expose, disant, *Tu as dit, De quoy me servira-il de n'avoir point peché, et que me profitera-il?* Voila donc en quoy Eliu reproche à Iob, qu'il s'est voulu faire plus iuste que Dieu: c'est d'autant qu'il a pensé que c'estoit une chose inutile d'avoir cheminé en la crainte de Dieu, et s'estre abstenu de peché. Car si nous presumons cela, où sera la iustice de Dieu? Elle sera comme aneantie: car la iustice de Dieu n'est pas seulement qu'il ne fait tort à personne: mais c'est qu'il gouverne le monde en equité, et qu'il dispose tellement de ses creatures, que si nous esperons en luy, nous ne serons point frustrez: si nous le servons en bonne conscience, nostre loyer nous est certain. Si donc Dieu abandonne ceux qui le craignent, et qu'il ne tienne conte de les remunerer au ciel, il ne sera plus iuste: comme aussi l'Apostre le declare en l'epistre aux Hebrieux (6, 10): Dieu n'est point iniuste qu'il ne luy souvienne, dit-il, de vos afflictions pour vous donner relasche: car il est fidele. Quand il dit, Dieu n'est point iniuste, il monstre que c'est une chose inseparable de l'essence de Dieu, que sa iustice. Combien donc qu'il puisse ici bas exercer les hommes par beaucoup d'afflictions quand ils se seront portez constamment en leur vocation: si faut-il qu'il les resiouisse comme il l'a promis. Et c'est un article bien à noter: car nous en verrons beaucoup qui imaginent Dieu comme endormi au ciel. Or sa deité n'est pas une phantasie vaine: mais elle emporte ce que i'ay touché du gouvernement et de l'empire du monde, Que Dieu, comme il a tout cree, aussi tout est en sa main et protection, et hommes et bestes, qu'il faut que pour les siens

tout soit amené à bonne fin. Et combien qu'ici bas les choses soyent ainsi confuses, que cependant envers luy il n'y a iamais rien de desbordé: et s'il permet que les choses soyent autrement disposees que nous ne voudrions pas, qu'il ordonne mesmes qu'il y ait beaucoup de confusions, il saura bien remettre le tout en son entier. Voila donc ce qui appartient à Dieu, et qui est propre à son essence. Et ainsi notons, que pour glorifier Dieu et luy rendre la louange de iustice qu'il merite, il faut que nous contemplions sa main et sa vertu en toutes choses, et que nous ne doutions point qu'il n'ait iuste raison de faire ce qu'il fait, encores que nous ne sachions point pourquoy. Voila donc ce que nous avons à retenir en somme. Au reste les plus parfaits pourront bien quelquefois estre tentez de ceci, Quel profit te vient-il de n'avoir point peché? comme hier nous alleguasmes de David qu'il estoit entré en ce doute ici (Pse. 73, 13): I'ay donc bien perdu mon temps quand i'ay purifié mes mains, ie me suis gardé de me souiller en toute pollution, et ç'a esté un labeur inutile. David est tenté de cela, et il n'y a celuy des fideles qui ne soit agité aucunefois de telles phantasies: voire selon que les maux nous pressent comme nous sommes fragiles, et le diable viendra pour assaillir nostre foy voyant nostre incredulité, tellement qu'il est impossible que nous n'ayons beaucoup d'effrois, et entrions en ces doutes ici. Et bien, cependant que faut-il faire? Il faut repousser cela et le condamner: et non seulement le condamner, mais l'avoir en detestation: Povre creature, il faut bien que tu sois pleine de vanité, quand tu oses ainsi lever les cornes contre ton Dieu. Et où est-ce aller?

Voila donc comme il nous faut reietter loin toutes ces phantasies mauvaises, dont le diable tasche à nous pervertir. Mais quelquefois ce malla est si grand, que nous ne sommes point assez confermez pour repousser les combats: ainsi qu'il en est advenu à Iob. Car il a bien prins loisir de despiter, Et qu'est-ce que ceci? Ie voudroye estre au lieu où on ne pense plus à rien. Comment estce que Iob parle? Voila un homme prophane, voila un homme brutal, quand il dit, Ie voudroye estre au sepulchre. Et pourquoy? Car ie ne sentiroye ne bien ne mal. Et où est donc l'esperance des fideles? Où sont les menaces que Dieu fait aux meschans, qu'il faudra en la fin qu'ils sentent sa main horrible? Iob ne comprend rien de tout cela, voire tant il est abbruti. Ainsi donc nous devons bien avoir nos passions suspectes, pour voir, Comment? Un homme si parfait, voire semblable à un Ange du ciel, qui a eu tesmoignage de la propre bouche de Dieu, tel que nous avons veu ci devant, neantmoins il est ainsi saisi d'angoisse: il ne peut penser qu'en venant au sepulchre nous ne sommes point là meslez en confusion, mais que Dieu separe les siens d'avec les reprouvez, et que leurs ames sont en sa garde, et qu'il en est bon protecteur. S'il faut que Iob n'ait point pensé à cela, que serace de nous? Or il est vray que Iob n'a pas esté un infidele pour nier la resurrection, pour reietter toute doctrine de la vie immortelle. Non: mais il n'en a pas eu une pensee presente, pour dire, que cela luy vint en memoire toutes fois et quantes qu'il estoit besoin, il n'a pas tousiours eu les armes prestes. C'est comme aucunesfois on sera surprins, et un homme sera si effrayé, qu'il ne pourra pas desguiner son espee: il recule, il chancelle, il recevra mesmes quelque coup devant qu'il se puisse defendre. Ainsi est-ce donc que Iob en a esté. Il est vray qu'il avoit l'espee et le bouclier: mais il est surprins en sorte que le diable a quelque avantage sur luy, et qu'il est là comme esvanoui, et ainsi que nous avons monstré par ci devant, il ne peut eslever son esprit iusques au ciel, pour contempler l'esperance que Dieu donne à ses fideles. Puis qu'ainsi est, apprenons de nous tenir pour suspects, et de cognoistre qu'il y a une telle fragilité en nous, que nous serions abbatus en sorte, que iamais nous ne pourrions nous relever, n'estoit que nostre Seigneur eust pitié de nous, et qu'il nous tint la main forte, afin de le pouvoir invoquer, et de nous remettre du tout à luy. Voila donc ce que nous avons à noter en somme de ce passage.

Or Eliu dit quant et quant, *Ie te respondray et à toy et à tes compagnons.* Parlant ainsi il monstre que les hommes, quand ils se rebecquent ainsi à l'encontre de Dieu, encores qu'ils ayent une grande bande et suite, ne gagnent iamais rien: car Dieu est assez suffisant pour les rembarrer en un mot, tellement qu'il faudra qu'ils demeurent confus. Iob n'avoit point de compagnons, il parle luy seul pour maintenir sa querelle: mais Eliu entend, Encores que tu eusses une grosse armee avec toy, et que d'une bouche vous eussiez conspiré ensemble d'accuser Dieu et blasphemer contre luy: si est-ce que i'auray response suffisante pour vous tous. Ici donc nous voyons combien la verité de Dieu est forte, et que c'est en vain que nous bataillons à l'encontre: et combien que nous soyons munis, et ayons beaucoup d'adherans, toutes fois si faudra-il que Dieu ait tousiours la victoire, que sa iustice demeure en son entier: quand nous aurons abbayé à l'encontre, nous n'y pourrons mordre, ainsi qu'il sera declaré tantost. Voila, di-ie, ce que nous avons à retenir en ce passage. Et pourtant en premier lieu apprenons, de ne lascher point la bride à nos langues, quand Dieu nous afflige, que les choses ne vienent point à nostre appetit: que pour cela nous ne soyons point impatiens en nos afflictions, mais humilions-nous tousiours sous luy, cognoissans qu'il

est iuste, quoy qu'il en soit. Car si nous avons l'audace de nous rebecquer, ce sera à nostre grande confusion et honte. Voila donc comme tous se doivent retenir d'eux-mesmes, et comme se captiver afin de ne iamais prononcer murmure à l'encontre de Dieu, ne le blasphemer aussi. Et au reste quand nous aurons beaucoup d'adherans, nous ne profiterons rien en cela: car Dieu ne se laissera point vaincre par grande multitude d'hommes. Nous aurons beau assembler gens qui s'accordent avec nous: car nous serons tous rembarrez ensemble: quand tout le monde auroit fait complot pour despiter Dieu, il ne s'en souciera point, il ne s'en fera que mocquer: comme il est dit au Pseaume second, Que les rois de la terre facent leurs machinations, que les peuples se tempestent tant qu'ils voudront: celui qui est là haut ne s'en fera que rire.

Voila donc ce que nous avons à noter en second lieu, Qu'il ne faut point que nous pensions avoir cause meilleure, quand nous aurons beaucoup d'adherans et complices: car Dieu nous condamnera tous en un monceau. Et au reste, nous voyons aussi d'autre costé, que quand nous avons la verité de Dieu pour nous, il ne faut point que nous doutions de la maintenir. Et pourquoy? Il nous donnera bouche et sagesse, il nous donnera aussi vertu pour rembarrer tous nos ennemis. Comme auiourd'huy il est bien besoin que nous soyons armez d'une telle confiance. Car nous voyons en quelle furie se dressent les ennemis de l'Evangile: il leur semble, pource que nous ne sommes qu'une poignee de gens, et qu'ils sont grande multitude, et que c'est quasi tout le monde qui s'accorde avec eux à machiner nostre mort, O voila tout gaigné pour eux, il n'est question que de faire leurs triomphes sans combat. Que seroit-ce donc si nous ne cognoissions ce qui nous est ici monstré? c'est assavoir, que d'autant que nous avons la verité pour nous, nous pourrons tousiours batailler un contre cent mille: et qu'il ne faut point craindre, quand les Papistes s'eslevent sur leurs ergos, pource qu'ils sont grand' bande, et que nous ne sommes rien au pris. Non, non: que cela ne nous espouvante point. Et pourquoy? Car ce n'est point seulement pour la personne d'Eliu qu'il est escrit, *Ie te respondray à toy et à tes compagnons:* mais le sainct Esprit nous donne ceste promesse-la, afin que nous ne doutions point d'entrer en combat et d'estre fermes iusques au bout, puis que nous savons que nostre cause est bonne, et que Dieu bataille pour nous, d'autant que nous maintenons sa querelle. Quand donc nous avons une telle certitude, combatons hardiment contre nos ennemis: car il faudra en la fin qu'ils demeurent confus.

Voila donc ce que nous avons à retenir, et comme aussi nous avons à pratiquer ce passage pour l'appliquer à nostre instruction: sur tout pour le temps present, quand nous voyons que le monde est ainsi bandé contre Dieu, et que la multitude des ennemis est si grande, quelle nous pourroit du tout faire perdre courage, si nostre Seigneur ne nous consoloit en disant, que nous avons dequoy respondre pour luy, combien qu'ils soyent beaucoup de contredisans, qui ayent ainsi complotté.

Venons maintenant à la response que fait Eliu. *Contemple les cieux,* dit-il, *regarde en haut iusques aux cieux* les plus grans: ils te surmontent, et ne pourrois atteindre iusques là. Or il semble que ceste response ici soit bien maigre: car n'avoit-il point d'autre raison pour monstrer la iustice de Dieu? Voire: mais pour applicquer ce propos comme il faut, nous verrons que c'est assez pour clorre la bouche à tous ceux qui voudront blasphemer contre Dieu. Car du regard des cieux il nous amene à un autre consideration: c'est, Que si nous faisons bien, pour cela nous ne pouvons rien profiter à nostre Dieu, et quand nous ferons mal nous ne luy pouvons nuire: car quel dommage en aura-il? Puis qu'ainsi est donc, ô il n'est point question de le mesurer selon les hommes: car il n'est point vindicatif, pour dire qu'il soit fasché quand on luy aura fait quelque tort: ne qu'il soit mené d'affection, comme un homme qui veut qu'on luy complaise, et quand on luy aura fait quelque service qu'il le recognoisse. Or Dieu n'est point tel. Ainsi donc il ne faut point que nous le mesurions à nostre aune, et que nous pensions rien de charnel de luy: car les cieux mesmes qui sont sous ses pieds, nous monstrent bien qu'il n'est pas nostre semblable, et qu'il n'est point meslé ici parmi nous, pour avoir rien de nostre nature. Nous voyons donc comme ceste raison est suffisante pour rembarrer tous ceux qui osent s'eslever contre Dieu, quand il est dit, *Contemple les cieux, regarde ici haut* par dessus ta teste. Or maintenant il est besoin que ce qui s'ensuit soit deduit par le menu, afin d'estre mieux entendu de nous.

Quand Eliu dit, *Si tu fais bien, quel profit est ce que Dieu en reçoit?* Il monstre par cela que Dieu n'est point tenu à nous. Voila pour le premier. Le second, qu'il ne sera point affectionné à la façon des hommes mortels. Quand on leur aura fait quelque plaisir, et bien les voila esmeus pource qu'ils sont passibles: mais Dieu n'est point tel: nous ne luy faisons ny aide ny faveur: ainsi donc il n'est pas semblable à nous. Or quant au premier, que Dieu ne soit nullement obligé à nous, quelque chose que nous puissions faire, c'est une chose bien vraye. Toutes fois nous voyons comme les hommes s'enorgueillissent, voire sans propos ny matiere: et font à croire à Dieu qu'il sera tenu à eux, combien qu'ils ne luy puissent rien apporter.

Or cela quant et quant attire une mauvaise queuë de superstition. Pourquoy est-ce qu'auiourd'huy les Papistes travaillent tant apres leurs ceremonies et badinages? C'est qu'il leur semble que Dieu en reçoit quelque profit, quand ils feront beaucoup d'agios, qu'ils auront barbotté, qu'ils auront trotté d'un lieu à l'autre: il leur semble qu'ils ont fait un bel ouvrage, quand leur mesnage est bien dressé, quand ils auront bien pigné et lavé leurs marmozets: comme si on avoit bien balié une maison, qu'on eust apresté un beau banquet, qu'il y eust de la ionchee, et d'autres choses. Les Papistes, di-ie, imaginent que Dieu se baigne en ces petis fatras, et qu'il y prene plaisir comme eux. Il ne faut point donc imaginer que nous puissions rien apporter à Dieu. Et voila pourquoy il dit au Pseaume seizieme (v. 2), Seigneur tous mes biens ne pourront parvenir iusques à toy. Et comment donc? Mais tes saincts qui sont en terre me seront honorables. D'autant que Dieu ne peut rien recevoir de nos biens, il nous recommande nos prochains: et quand nous ferons du bien à ceux qui sont en necessité, que nous vivrons ici avec les hommes en equité et droiture, que nous tascherons de nous employer fidelement envers ceux à qui nous pourrons aider et secourir: voila Dieu qui accepte telles choses comme sacrifices.

Ainsi donc retenons ceste doctrine, quand il est dit, que nous ne pouvons rien apporter à Dieu. Car c'est afin que toute presomption soit abbatue en nous, et que nous ne pensions point que Dieu nous soit attenu en rien. Et cependant aussi que nous ne soyons point menez de ces folles superstitions, pour tracasser et faire beaucoup de choses de nulle valeur, comme si Dieu prenoit là plaisir. Et pourquoy? Nous ne luy apportons rien qui soit. Mais il nous faut aussi appliquer ceste doctrine à l'intention presente d'Eliu, c'est que Dieu n'est point semblable aux hommes mortels qui sont touchez et esmeus, et pourquoy? Pource qu'ils ont besoin qu'on leur aide: ils ne se peuvent passer des forces d'autruy. Voila donc pourquoy c'est que nous sommes esmeus, et transportez çà et là. Mais il ne faut point que telles resveries entrent en nostre teste quant à Dieu, il ne se gouverne point à nostre guise, comme aussi nous ne luy pouvons rien apporter. Au contraire il est dit aussi, que si nous pechons, nous ne luy apportons nul dommage. Il est vray, que quand nous offensons Dieu, entant qu'en nous est nous violons sa iustice: et par ce moyen il est grandement outragé. Nous sommes donc coulpables quand nous pechons, autant que si nous avions aneanti la maiesté de Dieu. Nous savons quelle est la reigle de droiture qu'il nous commande: et quand nous allons au rebours, c'est autant comme si nous le voulions empescher qu'il ne regnast, comme si nous l'arrachions de son siege, comme si nous le foulions quasi au pié. Les hommes donc sont coulpables de tout cela. Mais tant y a que Dieu en soy ne peut estre augmenté ny amoindri. Ainsi donc notons bien, que nous ne luy apportons nul dommage quand nous aurons peché: et mesmes ceux qui blasphement contre Dieu, il est vray que quand ils desgorgent leur venin, ils obscurcissent sa gloire d'autant: comme il est dit que le nom de Dieu est exposé en opprobre, que sa gloire est amoindrie quand il n'est point cognu de nous et bon, et iuste, et sage, que nous ne le confessons point tel devant les hommes. Voila donc le royaume de Dieu qui est amoindri voire quant à nous, et non pas quant à luy. Mais cependant que faisons nous en pechant? Apres que nous aurons beaucoup fait, il est certain que nous ne pourrons luy apporter aucune nuisance. Que le plus habile archier du monde tire, assavoir s'il atteindra iusques au ciel? Et quand nous machinerons tout ce qui sera possible, pourrons-nous parvenir iusques à Dieu? Le toucherons-nous en façon que ce soit? Il est bien certain que non: et qui plus est tout ce que nous aurons ietté en haut, il faudra qu'il retombe sur nos testes. Si ie tire contre quelqu'un, et que ie le puisse assener: et bien, ie le blesse: mais ie ne pourray point parvenir iusques à Dieu comme i'ay desia dit. Nous aurons beau ruer de grans coups de pierres, nous aurons beau tirer et d'arc et de hacquebutes: mais tant y a que Dieu sera tousiours bien eslongné de nos coups. Il est vray (comme aussi i'ay desia dit) que nous pourrons bien abbayer: mais non pas mordre toutes fois. Quand les hommes auront rué leurs coups en haut, où est-ce qu'ils retombent? Iront-ils par dessus les cieux? Nenni: mais ils retomberont sur leurs testes. Et ainsi les hommes ne se peuvent eslever contre Dieu qu'à leur confusion.

Ainsi donc voici un passage bien digne d'estre noté, là où Eliu monstre que si nous offensons, nous ne pouvons apporter aucun dommage à Dieu. Or de là nous avons à recueillir double instruction. L'une c'est, que Dieu declare une souveraine bonté et infinie envers nous, quand il luy plaist d'accepter nos services que nous luy faisons, encores qu'il n'en reçoive nul profit, et que cela ne luy touche rien. Voila pour un Item. Or ceci devroit estre entendu en un mot: mais pource qu'il y en a qui sont rudes, il est besoin de le declarer plus à plein. Voila donc Dieu qui nous peut reietter sans tenir aucun conte de nous. Et pourquoy? car (comme i'ay dit) que tout le monde s'efforce tant qu'il pourra: si est-ce que nous ne pouvons profiter rien qui soit à nostre Dieu. Or cependant il nous dit, que si nous travaillons pour bien faire, et pour

cheminer en ses commandemens, ce luy sont sacrifices agreables. Ne voila point une singuliere consolation qu'il nous donne? de dire, I'accepte ce que vous faites: combien qu'il ne soit pas digne d'estre prisé de moy, toutes fois ie le reçoy, et m'oblige à vous, comme si i'y estoye tenu. Ne voila point une bonté souveraine, quand Dieu fait cela de son bon gré? Apprenons donc de magnifier la misericorde de nostre Dieu, de ce qu'il a ainsi nos oeuvres agreables sans qu'elles le meritent, et que de son costé il y soit nullement tenu, Que cela aussi soit pour nous donner courage de bien faire, quand nous voyons que Dieu reçoit de nos mains ce qui ne le vaut pas, et qu'il met comme en ses registres tous les Items de nos oeuvres, quand elles luy sont agreables par sa bonté. Et defait, ne voila point une bonté incestimable de nostre Dieu, et qui est pour nous ravir en estonnement quand nous y pensons? Nous voyons donc combien il se declare propice envers nous.

Or il y a d'autre costé l'autre consideration qui nous est ici mise au devant. Quoy? *Faisons mal: nous ne pouvons nuire à nostre Dieu.* Que nous sachions donc, que Dieu ne nous veut point punir de nos pechez pour envie qu'il ait contre nous, et qu'il n'a point une vengeance humaine pour faire comme un homme qui sera offensé. Car un homme quand on lui aura fait tort, qu'il sera outragé en sa personne, ou qu'on lui aura ravi son bien, il cerchera de s'en venger. Dieu, di-ie, n'est point esmeu de telles considerations. Pourquoi donc est-ce qu'il nous menace? D'autant qu'il ne veut point que nous perissions, il nous monstre le soin qu'il a de nostre salut: et cependant s'il nous punist de fait, en cela il declare sa iustice. Car il n'est point question ici d'entrer en cause contre lui, comme s'il avoit quelque querelle privee: mais il nous punist comme iuste Iuge, ainsi que son office et sa nature le porte. Puis qu'ainsi est donc que nostre Dieu y procede en telle sorte, qu'avons-nous à faire, sinon à sentir mesmes son amour paternelle quand il nous veut chastier? Car par ce moyen il nous retire du train de perdition auquel nous sommes. Ainsi donc quand nous sentons sa main, quelque rude qu'elle soit, que nous ayons tousiours ce regard, que Dieu se monstre iuste. Que faut-il donc sinon esperer en lui, et nous y consoler, et en ceste consolation lui demander qu'il ait pitié de nous, et combien que nous l'ayons offensé, qu'il ne laisse pas toutes fois de nous recevoir à merci? Sur cela que nous soyons tout persuadez et resolus, que Dieu ne tiendra point son coeur envers nous, comme un homme fier et arrogant: mais comme il est la fontaine de toute bonté et misericorde, quand nous viendrons à lui, il nous fera sentir combien il se veut monstrer pitoyable envers nous: et combien qu'il nous chastie quelquesfois, voire et plus rudement que nous ne voudrions, si est-ce qu'il nous fera cognoistre qu'il le fait pour nostre bien, afin que nous ne perissions: et que quand il nous tient en bride courte, c'est pour nous humilier, et nous faire plier sous sa main et sous ses chastimens.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT TRENTESEPTIEME SERMON,

QUI EST LE II. SUR LE XXXV. CHAPITRE.

8. *C'est à l'homme tel que toi que ton forfait s'adresse, et ta iustice au fils de l'homme.* 9. *Pour la multitude des oppresseurs on crie à cause de la puissance des maistres.* 10. *Et nul ne dit, Où est le Dieu qui m'a formé, qui donne les chansons de nuict?* 11. *Et qui nous enseigne par dessus les bestes, et nous instruit par dessus les oiseaux du ciel?*

Nous avons, pour la conclusion de ce qui fut hier declaré, à retenir ce qu'Eliu prononce ici en bref: c'est, *que nos forfaits s'addressent aux hommes et non pas à Dieu, et pareillement nostre iustice*, afin que nous n'imaginions point que Dieu soit colere pour se venger quand nous l'aurons offensé: ou bien à l'opposite qu'il soit tenu à nous, comme si nos services lui profitoyent de rien. Ne pensons point donc que Dieu soit semblable à nous, et ne le mesurons point à nostre sens. Vrai est qu'il s'abbaisse de son bon gré: car comment est-ce qu'il parle à nous, sinon à la façon des hommes? Mais cela ne doit point desroguer à sa hautesse. Quand il plaist à Dieu par sa bonté infinie de condescendre à la rudesse des hommes, faut-il qu'il soit mesprisé pourtant? Au contraire tant plus il merite que

nous le magnifions. C'est donc lui faire grand tort et iniure, quand il se conforme à nostre petitesse, de le transfigurer pourtant: et penser qu'il se courrouce, d'autant qu'on l'a fasché: ou bien qu'il doit recompenser les hommes comme s'il y estoit tenu. C'est, di-ie, comme aneantir sa maiesté: car il n'est point de nostre rang: attribuons cela aux hommes comme il leur appartient: mais de lui il nous le faut adorer en sa hautesse incomprehensible. Voila donc ce que nous avons à retenir en ce premier verset.

Or maintenant il reste de voir comme Dieu est iuste, et comme il gouverne le monde en equité: et toutes fois les choses sont confuses cependant. Car les meschans ont la vogue, ils oppriment, ils pillent, ils saccagent: et Dieu dissimule: et ne fait point semblant d'y prouvoir. Comment ceci s'entend-il, Que Dieu ait la conduite du monde, et que tout soit iustement disposé par lui: et toutes fois qu'on voye des troubles si grands, des iniquitez si enormes, sans qu'il y remedie? Eliu donc comprend tout cela, et monstre qu'il ne se faut point esbahir si Dieu estant ainsi patient laisse les choses aller mal, et qu'il n'y prouvoit point si tost que nous l'invoquons: car aussi n'est-ce point de coeur. Si donc Dieu permet que les hommes soyent affligez, c'est pour iuste cause, d'autant qu'ils ne retournent point à lui avec prieres et actions de graces comme ils doivent. Tant y a qu'il nous le faut attendre: et combien que son iugement tarde, et qu'il nous semble qu'il ne vienne point si tost comme il devoit, si faut-il que nous l'attendions en patience, et que nous lui facions cest honneur d'esperer en lui, encores qu'il nous soit comme caché. Voila, di-ie, le premier de ce qui est ici mis.

Or en premier lieu ici Eliu declare, que les hommes ne sont point dignes que Dieu les secoure au besoin. Pourquoi? S'ils sont opprimez, qu'on leur face quelque tort ou violence, il est vrai qu'ils crient, ils se tempestent, ils savent bien se lamenter: mais ce n'est pas pour avoir leur refuge à Dieu. On orra donc les cris et les hurlemens de ceux qui endurent du mal: mais cependant Dieu ne les exauce point, encores que ce soit son office de subvenir à ceux qui sont iniustement oppressez: d'autant qu'il ne regardent point à lui et ne s'y addressent point, mais en confus ils se lamentent. Ne faut-il pas donc que Dieu les laisse là comme obstinez? Or quel est le remede, sinon qu'en cognoissant que Dieu ne s'est point attribué ce titre en vain, Qu'il subviendra aux oppressez, nous tendions droit à lui? Nous ne le faisons pas: nous avons donc beau crier, nous meritons que Dieu retire sa main, qu'il ferme les yeux, et qu'il ne tienne conte de nous aider. Et pourquoi? Nous ne le cerchons pas. Il est escrit, Cerchez, et vous trouverez: et nous allons tout au rebours.

Voila donc un article qui est bien digne d'estre noté: car ce nous est un scandale qui nous trouble fort, voyans que Dieu laisse ainsi languir les hommes, et quand leurs miseres sont venues iusques à l'extremité, il ne semble point qu'il en ait nulle pitié. Alors nous concluons, qu'il ne lui chaut de toutes nos iniures, qu'il est tellement eslongné de nous, qu'il n'a nul soin de prouvoir à nos necessitez. Or cependant nous ne regardons pas, que nous meritons bien d'estre destituez de son aide, puis que nous n'allons pas droit à lui. Comme maintenant il est vrai que les confusions sont si grandes et si horribles au monde, que nous n'y pouvons penser sans horreur. Voila les guerres qui sont en beaucoup de lieux, on verra un pays tout ruiné, les povres gens ne savent que faire, on verra les maisons bruslees, et tout le bien pillé. Voila donc des peuples qui sont tellement angoissez, qu'il vaudroit mieux que du premier coup on leur eust couppé la gorge, que de les faire ainsi languir. Or tant y a qu'ils ne regardent point à Dieu. Si on va en un pays estrange, là on orra beaucoup de complaintes: et ne faut point encores aller si loing, mais par tout où sont les tailles et imposts, là où les gensd'armes passent comme des raveines, il n'y aura celui qui ne crie, qu'on est rongé iusques aux os. Or cependant le monde se reforme-il? Vient-il avec vraye humilité cercher Dieu, pour dire, Helas! Seigneur, c'est pour nos pechez que tu nous as traittez ainsi rudement: et il falloit que nous pensissions à cela. Or il n'y a en nous qu'orgueil, mespris, et rebellion contre toi: et bien Seigneur, tu nous as monstré que tu es le maistre, fai nous maintenant la grace que nous te sentions Pere, et qu'en la fin tu nous secoures. Le monde use-il d'un tel langage? Helas! il s'en faut beaucoup: mais ils rongent leur frain, et cependant ne peuvent nullement penser à Dieu. Si donc il laisse les choses en telle confusion, s'en faut-il esbahir? Cela n'est-il pas plustost un tesmoignage, qu'il ne peut souffrir un tel mespris de sa grace? Car comme il approuve sa verité quand il aide à ceux qui le cerchent, et qui le supplient, comme il monstre qu'il n'a point promis d'estre pitoyable à ceux qui le requerront, pour les frustrer de leur foi et de leur attente: tout ainsi donc que Dieu ratifie sa verité, et se monstre fidele et loyal quand il aide à ceux qui l'invoquent: aussi à l'opposite s'il laisse tremper ceux qui ne l'ont point cerché et qu'ils soyent minez et consumez de longue main, et qu'on n'apperçoive pas qu'il les regarde, ne qu'il se soucie de leur necessité: en cela il monstre qu'il est iuste. Car il punit la nonchalance, ou plustost l'orgueil qui est en eux, d'autant qu'ils mesprisent

sa grace qu'il leur avoit offerte si liberalement. Or il est vrai que Dieu par fois n'aidera pas du premier coup ceux qui le requierent en verité: mais cela n'advient pas tousiours. Et au reste, quand il advient, c'est encores iustement: car il ne faut point que nous le vueillions astreindre à nostre appetit. Ainsi donc combien que Dieu differe de secourir les siens quand mesmes ils l'invoquent de coeur: si est-ce qu'il ne les abandonne iamais. Mais ce que traitte ici Eliu, est le plus commun, comme souvent l'Escriture parle: car quand elle prend une doctrine, c'est pour monstrer ce qu'on peut voir le plus souvent. Voila donc ce que nous pourrons conclurre, quand nous aurons bien consideré que c'est du monde. Nous trouverons que ceux qui sont battus et tormentez sauront bien se lamenter de leurs maux: mais leur cri ne s'addresse point à Dieu, c'est comme un hurlement brutal: ils iettent leurs voix en l'air, mais tant y a qu'ils n'espandent point leur coeur devant Dieu, ils ne reiettent point en lui leurs solicitudes et angoisses, comme il nous est commandé: et voila pourquoi Dieu ne se declare point propice envers eux. Il ne faut point que nous l'accusions de cruauté ne d'iniustice, il ne faut point que nous imaginions qu'il leur face tort: car nous voyons que les hommes sont dignes d'estre ainsi punis, et qu'ils reçoivent le salaire de leur incredulité d'autant qu'ils ne se sont point appuyez sur les promesses qui leur sont donnees, et n'ont point esté incitez en eux-mesmes de recourir à Dieu comme ils devoyent.

Or si on dit que les hommes invoquent Dieu (comme il se fera bien quelques prieres) Eliu monstre que tout cela n'est rien. La raison? *Car ils ne disent point, Où est le Dieu qui m'a formé, lequel donne chansons de nuict, lequel nous instruit plus que les bestes, et nous enseigne par dessus les oiseaux du ciel?* Ceci (comme i'ai touché n'agueres) est pour respondre à ce qu'on pourroit alleguer, que les povres gens quand ils sont tormentez invoquent Dieu. Voire, mais ce n'est que par feintise, respond Eliu: cela donc est en vain. Et pourtant il ne faut point qu'ils soyent exaucez de Dieu, pource que les prieres qui se font de la plus part du monde ne sont qu'en hypocrisie. C'est la raison qu'en donne Eliu: car ils ne vont point à Dieu comme à leur facteur, et à celui qui les a formez, à celui qui resiouyst les hommes: à celui qui leur a eslargi tant de biens, qu'ils doivent magnifier sa misericorde, quelqes maux qu'ils endurent. Quand donc nous ne cognoissons point Dieu tel qu'il se monstre envers nous, et que nous ne prisons point les graces que nous avons receues de sa main, quand nous ne venons point à lui en ceste qualité là, il n'y a que feintise en nous et mensonge. Et pourtant il ne se faut point esbahir si la porte nous est fermee, et que Dieu ne face point semblant d'ouyr nos requestes. Voici un passage qui est bien digne d'estre noté. Car on verra auiourd'hui les Papistes qui feront des processions quand Dieu les presse: s'il y a quelque peste, s'il y a famine, ou autres calamitez, il est vrai qu'ils retourneront à Dieu: les Payens en ont autant fait. Mais quoi? Est-ce qu'ils l'invoquent en verité et en droiture de coeur? Helas! il s'en faut beaucoup: il n'y aura que ceremonie. Et qu'ainsi soit, notons bien que les hommes ne peuvent droitement cercher Dieu, sinon quand ils le cognoissent tel qu'ils le doivent avoir senti par experience. En premier lieu quand nous invoquons Dieu, il nous doit venir en memoire qu'il est nostre Createur, et que nous sommes en sa main. Or maintenant qu'on examine ceux qui font semblant de prier: si on sonde leur coeur, trouvera-on qu'ils ayent ceste cognoissance-la? pour dire, Ie suis en la main de mon Dieu, puis qu'il m'a formé, c'est à lui de me regler en ma vie, et il faut qu'il prouvoye à toutes mes necessitez: ie tien tout de lui, il faut donc que ie me laisse gouverner par sa main et selon son plaisir. En trouvera-on de cent l'un qui ayent une telle pensee, et qui parlent d'une affection droite pour faire hommage à Dieu comme à leur Createur? Ils confesseront bien de bouche, Ouy, nous sommes formez de lui, et il nous a donné vie: mais cependant qu'en le confessant ils en soyent bien resolus, c'est tout le contraire. Ainsi donc il n'y a point de prieres qui meritent d'estre appellees telles, puis que les hommes sont tellement abbrutis qu'ils ne cognoissent point Dieu tel qu'il s'est monstré envers eux.

Or il n'est point question seulement de cognoistre Dieu nostre Createur: mais il faut quant et quant que nous estimions les graces qu'il est prest de nous eslargir, comme il est dit notamment en ce passage, *Qu'il donne les chansons de nuict.* Ceci est exposé par aucuns, Que les oiseaux chantans nous recreent, et que cela doit estre attribué à la bonté de Dieu, et que les hommes n'en cognoissans rien monstrent leur ingratitude en cela. Les autres prennent, Que Dieu faisant luire les estoilles nous resiouyt, et nous donne occasion de prescher sa bonté: car combien que le soleil soit couché, et qu'on voye les tenebres, si est-ce encores que Dieu nous allume là comme des chandelles pour dire que sa maiesté n'est point esteinte et qu'elle n'est point cachee du tout. Mais telles expositions sont trop contraintes. Il nous faut donc prendre ceci simplement, Que Dieu au temps mesmes que les hommes sont assoupis donne des chansons. Car il semble que la nuict soit comme pour amortir tout: quand le soleil est couché, et qu'il y a silence, il semble qu'il y ait comme une espece de mort, et que Dieu nous tienne là comme

enserrez au sepulchre. Si Eliu eust parlé des chansons de iour, cela n'eust pas esté pour magnifier si bien la grace de Dieu: car de iour les hommes s'appliquent à leur ouvrage, alors se monstre leur vigueur, alors les esprits sont esveillez. Cela donc n'eust pas esté si excellent, quand il eust dit, Que Dieu donne les chansons de iour, comme quand il les assigne à la nuict. Mais voila une bonté singuliere de Dieu, quand nous sommes comme amortis, qu'il semble que nos esprits soyent abbatus, et qu'il n'y ait plus nulle vivacité: toutes fois qu'encores nostre Seigneur nous donne des chansons. Car si les hommes s'esveillent de nuict, ils ont dequoi sentir comme Dieu les a en sa protection: ils doivent cognoistre leur fragilité, qu'ils ne peuvent subsister sans dormir, et que cependant toutes fois Dieu veille pour eux. Ils se doivent donc resiouyr en cela pour dire, Helas Seigneur, ie ne te puis invoquer cependant que ie dors: me voici comme une souche et un tronc de bois, et cependant tu me gardes, et cependant encores ie respire par ta bonté: et mesmes ce dormir ici me repaist tellement, que ie cueille force nouvelle sans le sentir. Quand donc les hommes pensent à cela, n'ont-ils point dequoi se resiouyr pour dire, Helas mon Dieu tu te monstres Pere envers moi cependant que ie ne te cerche point, et mesmes quand ie n'ai plus nul sens, que ie suis semblable à une creature morte? Puis qu'ainsi est donc, quand ie me remettrai à toi, que ie t'invoquerai, ne seras-tu point plus prochain de moi par plus forte raison? Quoi qu'il en soit, que ie dorme ou que ie veille, ie serai tousiours en ta main et en ta conduite. Quand les hommes ont ceste consideration-là, n'est-ce pas pour chanter à Dieu?

Ainsi donc nous voyons à quoi pretend Eliu, c'est que souvent ceux qui sont affligez, quand ils feront semblant de prier Dieu n'ont nulle verité en eux. Et pourquoi? Car il nous falloit faire un recueil de ses benefices, reduire en memoire les biens que Dieu nous fait sans fin et sans cesse, afin que cela nous donnast courage. Or nous sommes si lasches que c'est pitié, et mesmes nous disputons comme nous pourrons venir à Dieu, quel moyen il y a d'en approcher, s'il nous regardera ou non. Voila donc que nous avions à faire, c'est assavoir de nous refreschir la memoire de tant de biens qu'il nous a eslargis, et qu'il ne cesse encores de nous distribuer tous les iours. Car cela en premier lieu est pour nous confermer en sorte que nous ne devons point douter de venir à lui estans asseurez qu'il nous exaucera: cela fait aussi que nous venions à lui avec action de graces, au lieu que ceux qui n'ont point gousté sa bonté, et les biens qu'ils ont receu de sa main, murmurent et se despitent. Quand donc nous aurons bien pesé ce qui nous est ici declaré, il n'y a nulle doute que nous ne soyons enflammez du tout à le requerir pour dire, Voici, mon Dieu tu me donnes tant de biens, que c'est assez pour estre ravi quand i'y pense: et puis que tu t'es monstré si liberal envers moi, si tu m'affliges, ne faut-il que pas que ie soye patient, et que ie benie ton nom? Or les hommes ne font rien de tout cela, ils oublient et mettent soubs le pied les graces de Dieu: voila comme ils ne l'invoquent point en verité ni à bon escient. C'est donc ce que nous avons à noter sur ce mot, quand Eliu parle des chansons de nuict. Que Dieu ne cesse iamais de nous bien faire: qu'au temps qui semble le plus mort, et qu'on diroit que mesmes Dieu soit caché, qu'il semble qu'il ne vueille point continuer ses graces envers nous, toutes fois si ne laisse-il point encores de nous donner occasion de magnifier sa bonté. Puis qu'ainsi est, nous devrions bien estre touchez d'une autre façon que nous ne sommes pas pour venir à lui. Apres cela Eliu adiouste la grace universelle que Dieu a faite à tous hommes. Il est vrai que chacun en son endroit doit bien mediter les benefices de Dieu: comme il n'y a celui de nous qui en particulier ne soit obligé tant et plus, pour beaucoup de graces qui lui ont esté faites à sa personne. Quand ie voudroye cognoistre que Dieu est bon et liberal, il ne faut point seulement que ie regarde à ce qu'il fait à tous hommes indifferemment: mais il faut que i'entre en moi, et que ie pense à tout le cours de ma vie, et que ie note les biens que i'ai senti de la main de Dieu. Alors il faudra que ie soye comme transporté par dessus le monde pour dire, Et Seigneur si ie veux comprendre ta bonté, c'est un abysme si profond, que ie n'en puis venir à bout. Car quand ie pren une petite portion des signes et tesmoignages que tu m'en as donné, me voila confus: comment donc Seigneur parviendroie-ie iusques au bout? Voila comme il faut que chacun en son endroit note bien les graces qu'il a receues de Dieu en privé. Mais tant y a encores que si nous ne pensons seulement qu'à ce qui est commun et general à tout le genre humain, cela nous doit bien suffire pour magnifier Dieu: voire en telle sorte, que quand nous venons à lui pour le supplier qu'il nous delivre de nos afflictions, nous devons quant et quant nous resiouyr, nous lui devons rendre louange de ce qu'il s'est monstré si bon Pere envers nous. Mais quoi? Nous ne le faisons pas. Nous voyons donc en cela nostre ingratitude et nostre malice, et quand nous ne le sentirons, on voit qu'il n'y a qu'hypocrisie. C'est en somme ce qu'Eliu a voulu dire en ce passage.

Or il dit, *C'est Dieu qui nous enseigne par dessus les bestes, et qui nous donne intelligence plus qu'aux oiseaux du ciel.* Il fait ici comparaison entre

les hommes et les bestes: car si la terre et le ciel savoyent parler, il est certain qu'il faudroit qu'ils louassent Dieu, encores qu'ils n'ayent pas intelligence, et ne soyent point eslevez en telle dignité comme nous. Et pourquoi? C'est desia un grand honneur que Dieu leur a fait, qu'ils soyent l'ouvrage de ses mains, qu'ils soyent ses creatures. Or si Dieu a honoré le ciel et la terre et toutes creatures insensibles, d'autant qu'il lui a pleu de les former: s'il a honoré les bestes, combien qu'il les ait destituees de raison: que sera-ce de l'homme auquel il a donné une telle intelligence? Voila pourquoi Eliu fait ici comparaison de nous avec les bestes. Car à quoi a-il tenu que Dieu ne nous ait fait comme des asnes ou des chevaux? Car l'homme le plus noble de la terre et le plus excellent ne pourra pas dire, Ie me suis formé, ou bien, i'estoye disposé à estre fait tel: car Dieu le pouvoit bien faire ou un chien ou un pourceau, quand il l'a fait homme. Il ne faut pas donc que nous cerchions la matiere en nous de ce que Dieu nous a fait creatures raisonnables: mais nous devons priser sa bonté envers nous voire quand il nous a tant honorez, que non seulement il nous a fait du rang de ses creatures, mais qu'il nous a eslevez par dessus les bestes brutes, nous donnant sens et raison, ce qu'il n'a pas fait à tous autres animaux. Et c'est ce qui nous est remonstré en S. Iean au premier chap. Que toutes choses tiennent leur vie de Dieu, et que ceste vie-là a esté de tout temps enclose en sa Parole eternelle: mais il y a une vie qui est en clarté, laquelle est pour les hommes. Quand il est dit que là est la vie des hommes, assavoir en ceste clarté, sainct Iean monstre que nous n'avons pas un mouvement brutal pour boire et pour manger: mais que nous avons discretion en nous, que Dieu nous a donné intelligence pour cognoistre le bien et le mal, pour aspirer mesmes à la vie eternelle, pour sentir qu'il y a un Dieu que nous devons honorer comme nostre Pere. Puis donc que Dieu esclaire ainsi les hommes, nous voyons qu'il y a une obligation beaucoup plus grande et plus estroite, que si simplement il nous avoit fait ses creatures. Car s'il n'y avoit que cela, Dieu nous a formez de sa main, et bien desia si faudroit-il lui en rendre graces: mais quand il lui a pleu nous discerner d'avec les bestes brutes, et nous donner une vie noble et excellente comme nous la voyons, ne pouvons-nous pas bien dire, Et Seigneur, qui estions-nous? Et toutes fois il t'a pleu nous mettre ici au nombre de tes enfans, nous donner ta marque. Et d'où est-ce que cela nous vient? Pourrons-nous trouver rien qui soit en nous, pour dire que nous t'ayons incité à cela, ou que tu ayes esté induit par nostre dignité? Nenni: mais le tout procede de ta bonté gratuite. Nous voyons donc maintenant ce qui est contenu en ce passage: c'est que nous avons assez d'occasion de louër Dieu, quand il n'y auroit sinon ce benefice general qui s'estend à tout le genre humain, c'est assavoir qu'il nous a donné sens et raison pour estre par dessus les bestes brutes.

Or il est vrai que ceste raison que Dieu a donné au premier homme est maintenant bien corrompue: car si nous demeurons en nostre nature nous sommes tellement pervertis que nous ne pouvons rien iuger de Dieu, nous sommes povres aveugles, il n'y a que vanité en nous: et quant et quant nos cupiditez nous transportent tellement, qu'il n'y aura ni attrempance ni modestie en nous. Qui pis est, quand on fera comparaison de nous avec une beste brute, on trouvera plus d'integrité en un cheval ou en un boeuf, qu'on ne fera point en l'homme: car un cheval n'ayant point de raison, toutes fois retient ce qui lui est donné: mais voila l'homme qui s'est eslourdi du tout, tellement que la raison qu'il avoit, est convertie en malice, et au lieu de faire hommage à Dieu des biens qu'il a receus, il s'enorgueillist, et est du tout rebelle. Et puis cependant nous voyons que tout ce que nous cuidons avoir de sens, n'est que toute bestise: car quand il est question de penser à Dieu, ne voyons-nous pas comme les hommes sont entortillez en leurs superstitions? Qu'est-ce que les hommes peuvent comprendre de Dieu, sinon toute vanité, comme l'Escriture le monstre? Si donc les hommes s'esblouyssent ainsi quand ils pensent à Dieu: s'ils forgent un amas de superstitions quand ils le veulent servir: où est ceste raison et intelligence, laquelle Eliu magnifie ici tant? Or il est vrai que (comme i'ai dit) toute la clarté que nous avons de nature est convertie en tenebres, à cause du peché et de la corruption que nous tirons de nostre pere Adam: mais ce qui est de mal et de vicieux il nous le faut imputer à nostre faute: comme aussi cela n'est point de la nature que nous avons de Dieu. Nous ne pouvons point dire que cela vienne de la premiere creation quand nous sommes tant enclins à errer, que nostre esprit est enserré en toute ignorance, que nous ne pouvons aller qu'en confusion quand nous croyons nostre esprit: il ne faut point, di-ie, que nous imputions cela à Dieu: car il nous avoit creez à son image, et ceste image là a esté corrompue par le peché d'Adam. Et ainsi il faut que les hommes cognoissent leurs fautes, et qu'ils se rendent coulpables devant Dieu de ce que nous sommes ainsi deffigurez, et que toute sa clarté est convertie en tenebres.

Or cependant il y a encores un autre poinct à noter, c'est qu'au milieu de toute nostre ignorance et de tous nos erreurs, et de toutes nos superstitions, encores nostre Seigneur nous tient con-

vaincus, que nous avons une obligation inestimable envers lui de ce qu'il nous esleve par dessus les bestes brutes, quand il nous laisse quelque discretion de bien et de mal imprimee en nos coeurs. Et c'est ce que sainct Iean adiouste en ce passage que nous avons allegué. Que la lumiere luit parmi les tenebres: comme s'il disoit, Que nonobstant que le peché ait ainsi perverti le sens des hommes, et comme aneanti leur nature, toutes fois encores Dieu continue à les esclairer tellement qu'on apperçoit quelque trace de la creation premiere. Combien donc que nous n'ayons pas ce qui avoit esté donné du commencement à nostre pere Adam, et à grand' peine en retenons-nous une petite portion: si est-ce que nous devons bien sentir que Dieu nous a fait un bien inestimable, quand il lui a pleu nous creer hommes, et qu'il nous a ainsi separez des bestes brutes. Or voila comme depuis le plus grand iusques au plus petit nul ne pourra point avoir occasion de murmurer contre lui: car il nous faut revenir à cela, Qu'est ce de nous? Qu'avons nous donné à Dieu? Qu'est-ce que nous lui pouvons alleguer pourquoi il soit tenu à nous? Mais au contraire il faut passer condamnation, que d'autant qu'il nous a creez à son image, qu'il nous a fait creatures humaines, en cela nous lui sommes obligez tant et plus. Et cependant notons, que maintenant si Dieu discerne entre les hommes, nous n'avons point occasion de gronder contre lui: comme nous voyons ces phantastiques quand on leur parle de l'election de Dieu, et qu'il choisist à salut ceux que bon lui semble, ils regimbent et se rebecquent contre cela. Et comment? Que Dieu laisse ainsi ses creatures, et y auroit-il propos? Cela se feroit-il en equité? Voire? comme si Dieu avoit attaché aux hommes, et qu'il n'eust plus nulle authorité sur eux. Si Dieu a eu la liberté de nous pouvoir faire bestes brutes, et qu'il nous ait imprimé son image, voire et qu'il nous ait donné une dignité beaucoup plus haute: pourquoi est-ce que maintenant on viendra murmurer contre lui, s'il discerne entre un homme et un homme, et qu'il se face en son conseil estroit sans que nous sachions la raison, mais pour monstrer sa bonté? Car puis que desia il n'a point fait un homme beste: quand il l'eust peu faire: s'il le laisse en son naturel, avons nous dequoi murmurer à l'encontre de lui? Nous voyons donc que ceux qui blasphement ainsi contre l'election de Dieu, sont enragez, veu qu'il falloit retourner à ce propos qui nous est ici declaré: comme mesmes iusques aux Payens cela à esté cognu. Car on voit qu'entre les Payens aucuns ont usé de ceste forme de louange envers Dieu. Il faut donc envoyer tels esprits phantastiques à l'escole des incredules: car ils ne sont point encores dignes qu'on leur remonstre par l'Escriture saincte leur malice, voire conioincte avec un tel orgueil contre Dieu.

Mais cependant si la consideration des biens que Dieu a fait en general à tout le genre humain, nous doit inciter à le magnifier: quand il nous aura donné beaucoup plus, c'est qu'il aura reformé son image en nous, qu'il nous aura presenté sa parole, qu'il se sera monstré à nous beaucoup plus privément: n'aurons-nous point une occasion beaucoup plus grande de le magnifier, et en l'invoquant luy rendre actions de graces des biens que nous avons receus de luy? Il nous faut donc ici proceder par degrez: c'est de cognoistre en premier lieu, puis que Dieu nous a honnorez en nous faisant ses creatures, que desia nous sommes tenus à luy et n'y eust-il autre raison. Mais quand il nous a preferez aux bestes brutes, voire sans trouver dequoy en nous, qu'il l'a fait par sa pure bonté: voila encores en quoy il s'est monstré plus amiable. Et quand nous le venons cercher, il faut qu'une telle cognoissance nous face le chemin et nous ouvre la porte. Voici ie vien à mon Dieu, et en quelle qualité est-ce que ie le cerche? Non point seulement comme celuy qui m'a formé, mais comme celuy qui a desployé une grace paternelle envers moy: car ie suis creé à son image et semblance. Pourquoy est-ce qu'il m'a eslevé par dessus les bestes brutes? Ne voila point donc desia une matiere et occasion de fiance qu'il me donne de venir à lui? Et au reste si ie suis affligé de sa main, la raison que nous avons veuë ci dessus, n'est-elle pas pour adoucir nos maux quelques griefs qu'ils nous semblent estre? Assavoir que si nous avons receu des biens de la main de Dieu, ne faut-il pas que nous souffrions d'estre chastiez de luy, quand il voudra user de rudesse envers nous? Voila donc du succre, par maniere de dire, qui est pour adoucir nos maux, quand nous reduisons en memoire les benefices de Dieu, cependant qu'il nous afflige: quand nous cognoissons, Et bien, ie suis creature humaine, et Dieu m'a discerné d'avec les bestes brutes. Mais outre tout cela, i'ay esté baptisé au nom ne nostre Seigneur Iesus Christ: et voici une seconde marque qu'il m'a imprimee, pour me monstrer qu'il me vouloit tenir de son troupeau. Mais entant qu'en moy est, i'avoye aneanti mon Baptesme, i'estoye un povre incredule: et voici Dieu qui m'a encores retiré à soy, il m'a illuminé au milieu de ces tenebres tant obscures qu'elles estoyent: mesmes i'estoye plongé iusques au profond d'enfer, et mon Dieu m'a tendu la main, et voici Iesus Christ le soleil de iustice qui m'esclaire tellement qu'en contemplant sa face en la doctrine de l'Evangile, ie voy que la porte de Paradis m'est ouverte. Quand donc nostre Seigneur nous resiouist en telle sorte, n'avons-nous point

bien dequoy le magnifier, et n'avons-nous point aussi iuste occasion de nous humilier devant luy?

Or maintenant regardons combien on en trouve qui en usent ainsi? Il est vray, comme desia nous avons declaré, que ceux qui sont preoccupez de maux et de calamitez crieront à Dieu: mais comment est-ce? Ont-il premedité combien ils sont tenus à luy? Ont-ils fait un chemin par la cognoissance des graces qu'ils avoyent receuës? Nenny: mais tout au rebours. Et ainsi donc, d'autant que les hommes ne cognoissent point Dieu comme leur facteur, et qu'ils ne reduisent point en memoire les biens qu'ils reçoivent de luy incessamment, et que sur tout ils ne cognoissent pas qu'il les a creez à son image: puis qu'ainsi est, ô il ne faut plus trouver estrange, si Dieu nous laisse ainsi languir pour pourrir en nos miseres: et que nous n'appercevions point que nous soyons assistez de luy: car nous n'en sommes pas dignes. Voila donc ce que nous avons à noter en ce passage. Or maintenant que nous faut-il faire à l'opposite? Puis qu'icy le sainct Esprit par la bouche d'Eliu redargue les hommes de leur perversité, et leur monstre, que s'ils ne sont soulagez de Dieu, et qu'il ne les delivre point de leurs maux, c'est d'autant qu'ils ne le cerchent point en verité: advisons quand nous sommes pressez de maux, de tousiours faire bouclier des biens que Dieu nous aura faits à l'opposite. Il est vray que ceste affliction ici est tant amere, que si tu ne regardes que là, ce seroit pour te faire tomber en desespoir: mais ton Dieu ne s'est-il point monstré Pere envers toi, voire en tant de façons que tu dois bien sentir sa faveur et sa bonté? Il faut bien donc que tu ayes tous tes sens enclos là dedans, et que tes affections ne se debatent point par trop. Voila, di-ie, où il nous en faut venir. Et au reste, quand nous aurons bien pensé aux graces de Dieu, qu'elles nous servent à double usage. Le premier doit estre, de nous certifier que nous ne serons point frustrez en nos oraisons. Puis que Dieu devant que ie fusse nay s'est desia monstré si liberal envers moy, et qu'il a continué tout le temps de ma vie, et que c'est une chose infinie que de sa bonté: faut-il que ie doute, quand ie le viendray invoquer, qu'il ne m'exauce? Voila donc comme nous prendrons les graces de Dieu, pour nous faire conclure que ce ne sera point temps perdu de le requerir. Et puis pour le second il nous faut aussi armer à patience: pourtant quand nous pensons ainsi aux benefices de Dieu, que cela nous serve de consolation du temps qu'il nous afflige: que nous ne soyons point si malins de nous despiter contre luy, mais plustost que nous cognoissions, Et bien puis que mon Dieu m'a formé, n'est-ce pas raison qu'il ait tout droit par dessus moy, et qu'il me gouverne à son plaisir? Quand donc nous viendrons nous remettre ainsi à sa bonne volonté: encores qu'il nous afflige, nous ne laisserons point pourtant de nous assuiettir à luy. Et pourquoy? Nous avons receu tant de biens de sa main: et ainsi il ne faut pas que maintenant nous presumions de nous exempter de son ioug. Voila donc les deux choses, où il nous faut appliquer la cognoissance des graces de Dieu, quand nous le voudrons invoquer en verité.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT TRENTEHUICTIEME SERMON,

QUI EST LE III. SUR LE XXXV. CHAPITRE.

12. *Là ils crieront, et Dieu ne les exaucera point à cause de l'orgueil des meschans.* 13. *Toutes fois c'est vanité, Dieu n'oit point, et le Tout-puissant n'y prend point garde.* 14. *Tu as dit, Il ne te voit point, il y a iugement devant luy, atten-le.* 15. *Or maintenant ce qu'il visite, n'est pas en fureur et ne chastie point en ire grandement.* 16. *Mais Iob a ouvert en vain sa bouche, et a multiplié paroles sans intelligence.*

Pource que la premiere sentence que nous avons maintenant recitee se doit conioindre au propos qui fut hier tenu, il nous faut avoir memoire de ce que nous avons desia declaré. C'est que Dieu quand il n'exauce point ceux qui sont affligez, nous monstre qu'il leur faut imputer cela, pource qu'ils ne viennent point à luy d'un coeur droit et pur: comme Eliu a deduit qu'il nous faut cognoistre les biens et graces que nous avons receuës de la main de Dieu, quand vous venons le cercher: car autrement nous ne pouvons pas esperer en luy. Quel est le fondement de nostre foy? Ce sont les promesses gratuites que Dieu nous donne. Mais cepen-

dant l'experience que nous avons de sa bonté, est pour confermer ce que nous savons desia de sa parole. Et ainsi ceux qui n'ont point comprins ne gousté les graces de Dieu, ne peuvent point venir à luy qu'en hypocrisie. D'avantage, quand nous ne cognoissons pas combien nous sommes tenus à Dieu, il est impossible que nous soyons patiens pour luy obeir, et qu'aussi nous demeurions coys sans murmurer contre sa volonté.

Ainsi donc maintenant Eliu adiouste, *Que là ils crieront*: comme s'il disoit, Et bien, il est vray que les hommes crieront à Dieu, quand le mal les tourmente: mais en quel estat sont-ils? Viennent-ils devant sa face disposez comme ils doivent? Il s'en faut beaucoup: car ils ne pensent aucunement aux biens qu'ils ont receus de sa main, ils n'en font point leur profit pour y appuyer leur confiance. Ainsi donc les hommes crieront pour l'outrage: mais ils n'ont point d'approche à Dieu, il n'y a point d'ouverture en leur coeur: et pourtant si Dieu ne les exauce pas, nous devons imputer cela à leurs vices, et non point dire que Dieu ait oublié le monde, et qu'il ne face point son office, ou qu'il soit comme endormi. Quand donc les hommes cercheront Dieu en verité, il leur sera prochain: et sa main se monstrera assez tost pour les secourir: mais cependant qu'ils hurlent comme des bestes sauvages, et ne regardent point droit au but où ils se doivent adresser, leur cri sera inutile. Et pourtant notons bien qu'auiourd'huy nous ne serons point exaucez de Dieu, voire pour sentir son aide, quand nous ne serons point asseurez et que nous crierons en nous tempestant: mais le principal est de le cognoistre tel qu'il se monstre, Pere et Sauveur, nous appuyer sur sa bonté, voire reduisant en memoire les tesmoignages que nous en avons desia senti, afin que cela nous donne courage de le cercher commme il faut. Et alors ne doutons point que nous ne l'ayons bien tost trouvé: mesmes il n'attendra point que nous facions longs circuits: car il viendra au devant de nous. Et ainsi voyons nous que la priere ne consiste pas en ceremonie, mais il faut que le coeur soit droit à Dieu: ouy, et que non seulement nous sentions nos maux, pour desirer qu'il y remedie, mais qu'avec foy nous luy demandions qu'il se monstre Pere et Sauveur: et que ceste foy-là estant fondee sur ses promesses, se conferme aussi en tant de signes qu'il nous donne: et quand nous aurons experimenté combien il nous est bon et pitoyable, que nous puissions appliquer cela à nostre instruction pour estre droitement munis. Et au reste, qu'en requerant Dieu qu'il nous face merci, nous luy apportions sacrifice de louange, pour les biens desquels nous lui sommes desia obligez.

Or apres qu'Eliu a ainsi parlé, il adiouste, Que ceux qui n'apprehendent point la providence de Dieu ont dit, O tout *cela n'est que vanité, Dieu n'oit point, et le Tout-puissant n'y prend point garde.* Ceste obiection ici est faite en la personne des incredules: car combien qu'on leur remonstre que Dieu non sans cause laisse croupir les hommes en leurs miseres, pource qu'ils ne viennent point à luy en foy et en obeissance: tant y a qu'ils ne peuvent concevoir ceste raison, et imaginent à l'estourdie que Dieu n'oit point, et qu'il semble bien qu'il laisse aller le monde en confus, que les choses se manient ici bas par fortune. Voila donc comme les incredules apprehendent d'un sens brutal, et soudain ce qui se monstre à leurs yeux, sans discerner: comme si nous ne voulions point noter une raison qui nous sera toute presente, et que nous cognoistrons defait: O, ie voy que cestuy-ci a fait telle chose. Ouy, mais il faut savoir plus, et entendre la raison: O, ie ne m'en veux point enquerir. N'est-ce pas nous priver de sens et raison? N'est-ce pas clorre les yeux à la clarté? Autant donc en font les incredules. Ils voyent que Dieu n'exauce point ceux qui crient: or là dessus c'est à se tempester, voire et à accuser Dieu. Et pourtant il ne se faut point esbahir, si Dieu ne fait point sentir son secours et sa grace à ceux qui ne font que le despiter en leurs miseres, et qui ne luy rendent nulle obeissance, et ne le requierent point en telle qualité comme ils doivent. Ainsi donc Dieu a iuste raison de laisser ainsi les hommes perir. Et pourquoy? D'autant qu'il les appelle à soy, et ils n'y viennent point par le chemin qu'ils doivent. Si on remonstre cela aux incredules, ils ferment les yeux, ils n'y pensent point. N'est-ce pas donc autant comme s'ils disoyent qu'il n'y a point de providence de Dieu, et qu'il ne regarde point à nous? n'est-ce pas l'ensevelir que cela? Et neantmoins voila où nostre raison charnelle nous transporte, sinon que nous soyons retenus en ceste bride d'humilité et de modestie, pour iuger des oeuvres et des iugemens de Dieu selon que sa parole nous monstre. Cecy donc est maintenant recité par Eliu en la personne des incredules. Or ce n'est point sans cause que le sainct Esprit a mis en avant un tel blaspheme: car c'est afin qu'un chacun de nous pense à soy. Nous avons la semence d'une telle perversité en nostre nature, qu'à tous coups nous serons transportez en ceste furie de nous fascher contre Dieu, et conclure qu'il ne fait point son office. D'autant donc que nostre esprit est plein d'une telle arrogance, et que nous sommes desbordez iusques là de pervertir toute raison: ceci nous est mis au devant, afin que nous apprenions de nous humilier quand il est question de iuger des choses que Dieu fait et ordonne. Pourtant que nous ne laschions point la bride à nostre nature, mais es-

coutons Dieu parler, et pesons bien les raisons qu'il nous amene.

Et sur tout notons bien ce qu'Eliu conioint ici: car apres qu'il a fait ceste obiection il adiouste, *Combien que tu dises, Dieu ne voit point, il y a iugement devant sa face: atten-le.* Ici Eliu remedie à ceste perversité qui a esté descouverte, afin que nous pensions au mal qui est en nous, pour n'y point adherer. Il est vray que ces propos pour leur brieveté sont comme rompus: mesmes pource qu'il y a *Voici tu dis*, ou bien, *combien que tu dises, Il ne le verra point*, ce mot se peut prendre aussi pour la personne de Iob: comme si Eliu luy reprochoit qu'il a pensé, Tu ne verras point Dieu, tu ne cognoistras point que c'est de luy. Mais quand tout sera bien regardé, la sentence doit estre liee, et quant et quant aussi de l'autre costé distinguee. *Combien que tu dises donc, Il ne le verra point*, par cela Eliu signifie que les hommes s'avancent par trop, et qu'ils doivent cognoistre leur rudesse et leur petite mesure: car ce n'est point à eux de regarder Dieu, c'est à dire, de le sonder iusques au bout. Vray est qu'il nous faut regarder à Dieu tousiours: mais en premier lieu nous luy devons demander qu'il nous donne les yeux. Et cependant aussi nous le devons contempler au miroir qu'il nous presente, c'est assavoir en sa parole, et puis en ses oeuvres, et cheminer en telle sobrieté que nous ne vueillions point nous enquerir plus qu'il ne nous est licite, et qu'il ne nous le permet. Il y a donc une façon de regarder Dieu qui est bonne et saincte, c'est que nous le contemplions d'autant qu'il luy plaist se manifester à nous, et nous defians de nostre intelligence, que nous luy demandions d'estre illuminez par son sainct Esprit, et que nous n'ayons point une curiosité trop grande ni presomption de savoir plus qu'il ne nous permet. Mais quand nous voulons regarder Dieu en face, que nous ne voulons point que rien nous soit caché, que nous voulons entrer en ses conseils incomprehensibles iusques au plus profond des abysmes: voila une arrogance insupportable, et les hommes alors se confondent du tout. Apprenons donc quel moyen nous avons à tenir pour voir Dieu: que ce n'est pas d'y aller avec une hastiveté trop grande: mais qu'il nous faut estre sobres cognoissans la petite mesure de nostre esprit, et la hautesse infinie de la maiesté de Dieu. Et au reste puis que luy s'est declaré à nous, selon qu'il savoit nous estre propre et utile pour nostre salut: tenons nous à ceste cognoissance qu'il nous en donne, et n'allons point nous esgarer ne çà ne là. Voila donc ce que maintenant Eliu dit à Iob: *Combien que tu dises, Ie ne le verray point:* comme s'il disoit, Il est vray que tu parles, mais c'est trop hardiment: tu t'ingeres plus que tu ne dois: car regarde qui tu es: regarde quel est Dieu, et baisse les yeux, et oublie cest orgueil qui est en toy.

Et puis il adiouste, *Il y a iugement devant sa face*, ou *iuge toi:* car le mot se peut exposer en deux sortes. Si nous le prenons pour *iuge toi:* c'est une exhortation à humilité et repentance: comme si Eliu disoit, Povre homme ie te voy ici eslevé contre Dieu: et qui en est cause, sinon que tu ne te iuges point? Ainsi entre en toy, regarde à tes povretez: et alors il faudra que tout orgueil soit abbatu. Voila donc le remede qui nous est ici donné par le sainct Esprit, pour nous redarguer, quand nous sommes esgarez, et que nous avons conceu par nostre infidelité contre Dieu des phantasies mauvaises et soudaines: car si nous voulons estre ramenez au bon chemin, il nous faut descendre en nous-mesmes, faire un examen de nostre ignorance et de nos pechez: et alors nous demeurerons confus, et oublierons toutes ces phantasies extravagantes desquelles nous estions transportez çà et là. Voila quel seroit le sens, et quelle doctrine il nous faudroit recueillir, si nous prenions ce mot pour *iuge toi.* Mais le sens naturel du passage c'est *qu'il y a iugement devant la face de Dieu*, dit Eliu, et pourtant il conclud, *qu'on l'attende.* Or ici il y a un regard opposite entre la face de Dieu et nostre regard: comme si Eliu disoit que Dieu ne laisse pas d'estre iuste, encores que cela ne nous soit point apparent. Quand donc nous demandons si Dieu gouverne le monde, s'il dispose toutes choses en equité, il ne faut pas que nous le mesurions selon que nous le pouvons appercevoir. Et pourquoy? Car le iugement de Dieu est trop haut, nous n'y pourrons point parvenir du premier coup. Notons bien donc que Dieu voit ce qui est bon et iuste, et nous y sommes aveugles souventesfois. Qu'est-il donc question de faire? Il ne faut sinon l'attendre: comme il faut que l'esperance nourrisse l'homme fidele, pour le rendre paisible et obeissant à Dieu: et nous savons qu'il nous faut esperer quand les choses ne nous sont point visibles.

Maintenant donc nous avons le sens naturel du passage, il reste de l'appliquer à nostre instruction. *Combien que tu dises, tu ne le verras point:* Ceci nous monstre qu'il ne nous faut point avoir la langue si habile, de decliquer incontinent ce que nous pensons de Dieu: mais nous faut brider nos langues, et tenir nos pensees captives, sachans que Dieu nous veut tenir en humilité, quand il ne nous monstre point la raison de toutes ses oeuvres. Ceux donc qui ne voudront point estre condamnez par l'Esprit de Dieu, qu'ils regardent à ne se point ingerer pas trop. Voila pour un Item. Et pourquoy? Ceci doit bien estre pesé, Que nous ne pouvons par regarder Dieu. Or il est vray (comme desia nous avons dit) qu'il nous fait ceste grace et

privilege, de se monstrer à nous: mais c'est comme il cognoist nous estre expedient. Dieu donc estant invisible en soy, se declare au miroir qui nous est propre: c'est en sa parole, et puis en ses oeuvres: mais cependant si est-ce qu'il ne nous faut point enquerir de luy par trop. Et voila pourquoy aussi il nous renvoye tousiours à ce moyen qu'il a tenu pour nous soliciter à le cognoistre. Car il sait l'audace, il sait aussi la legereté qui est en nos esprits, et que nous sommes si volages que c'est pitié. Or ce sont deux grans vices, quand les hommes sont ainsi hardis, et qu'ils ont un appetit desbordé. Il y a d'autre costé l'ignorance, ou plustost la bestise: il y a d'avantage la perversité. Et ainsi nous avons besoin d'estre retenus en ce moyen que Dieu nous donne: c'est de nous contenter de ce qui est contenu en l'Escriture saincte: sachans que lors nous ne serons plus en danger d'errer, quand nous tirerons ce chemin-la sans extravaguer, et que nous comprendrons les oeuvres de Dieu, non point pour en iuger selon nostre cerveau et ce que bon nous semble, mais moyennant que nous oyons ce qu'il nous dit par sa parole, et que nous souffrions d'estre enseignez de sa bouche, que nous ne vueillions avoir autre subtilité en nous que cela. Et au reste, puis qu'il est dit que nostre Seigneur Iesus est l'image vive en laquelle nous contemplons tout ce qui nous est bon et propre de cognoistre: arrestons nous là: comme aussi en l'autre passage il est dit, Que tous les thresors de sagesse et d'intelligence sont cachez en luy. Notons bien donc que nous sommes povres aveugles, et que si nous voulons nous enquerir de Dieu de nostre sens propre, il nous sera caché, et que iamais nous n'en approcherons: tant s'en faut que nous y puissions parvenir. Il faut donc que nous apprenions à nous condamner du tout, confessans qu'il n'y a en nous que pure bestise. Avons-nous cognu cela? Que nous prions Dieu, qu'il nous illumine par son sainct Esprit: que nous ne soyons pas pleins de fierté et d'orgueil pour dire, Ie suis suffisant pour m'enquerir. Gardons-nous de ceste presomption diabolique: mais humilions nous devant Dieu, le prians qu'il nous esclaire. Et cependant aussi, puis qu'il a ordonné ce moyen de se declarer à nous par sa parole, que nous demeurions là comme attachez, et que nous n'attentions point de passer plus outre. Voila donc quant au premier article qui nous est ici monstré.

Or venons maintenant à ce qui est dit, *Qu'il y a iugement devant sa face, et que nous le devons attendre.* Nous avons desia touché qu'il ne nous faut point estimer les iugemens de Dieu par nostre veuë, car elle est trop courte, et mesmes elle est tant obscure que c'est pitié. Quoy donc? Sachons que Dieu habitant en une clarté inaccessible (comme l'Escriture en parle [1. Tim. 6, 16]) se reserve la cognoissance des choses qui nous sont trop profondes. Concluons donc que Dieu est iuste, encores que nous ne le voyons point: et toutes fois et quantes que nous trouvons estrange ce qu'il fait, pour en estre scandalisez: pensons, Et povre creature, il est vray que tu as des yeux: mais ils sont trop esblouis, mesmes ils sont aveugles du tout: et si ton Dieu t'illumine, voire en quelque portion, cependant il te veut retenir, afin que tu luy faces cest honneur de le confesser estre iuste. Puis qu'ainsi est donc que tu as le sens et l'esprit si debile: quand tu voudras comprendre la sagesse infinie de Dieu, où sera-ce aller? Ainsi donc remets à ton Dieu les choses où tu es confus: car tu ne vois point ici de raison: cependant que tu retiennes ceste leçon-la, et qu'elle te soit bien resoluë en ton coeur, c'est *Qu'il y a iugement devant la face de Dieu.* Voila, di-ie, comme il nous faut chastier ceste hardiesse qui est en nous: afin de confesser, encores qu'il nous semble que nous eussions occasion d'entrer en dispute contre Dieu, toutes fois qu'il voit ce qui nous est caché. Et c'est la comparaison des choses opposites dont i'ay parlé n'agueres. Quand donc il est dit, *Qu'il y a iugement devant la face de Dieu,* il nous est aussi declaré que ce n'est point devant nostre face: comme si Eliu disoit, Dieu voit et non pas l'homme: Dieu cognoist, et l'homme est ignorant.

Ainsi donc voulons-nous reserver à Dieu l'honneur qu'il merite? Il nous faut despouiller de ceste vaine presomption de laquelle nous sommes tous enflez de nature: car nous voulons estre par trop sages: nous sommes tousiours chatouillez de cest appetit diabolique de nous vouloir enquerir de ce qui ne nous appartient pas. Ainsi donc contentons-nous de glorifier Dieu, luy attribuans ce qui luy est propre, assavoir une sagesse qui surmonte tous nos sens et nostre mesure. Mais il est impossible que cela se face sans l'esperance: car c'est celle qui nous retient, afin que nous obeissions à nostre Dieu: c'est celle qui nourrist nostre modestie et humilité. Et defait si nous n'esperions que les choses deussent aller mieux, et que Dieu y donnera une issue que maintenant nous ne pouvons appercevoir: il est certain que iamais nos esprits ne seroyent à repos. Notons bien donc que pour donner à Dieu la gloire qui luy appartient, confessans qu'il est iuste, il nous faut esperer. Et si maintenant les choses vont mal, que tout soit troublé, qu'il semble que le ciel et la terre doivent estre meslez ensemble: toutes fois il nous faut appuyer sur ces promesses que Dieu nous donne: c'est que s'il convertist les tenebres en clarté (comme il l'a monstré en la creation du monde) s'il sait tirer le bien du mal: les choses qui semblent estre du tout

perverses, il les appliquera à tel usage, qu'on cognoistra en la fin qu'il a une sagesse admirable: mais ce n'est pas du premier coup. Il y a donc ici une bonne doctrine et admonition: c'est que nous devons iuger non point selon nostre premier regard (car ce iugement-la seroit trop hastif et temeraire) mais qu'il faut que l'esperance marche et qu'elle soit comme une lampe pour nous monstrer le chemin. Et quel est l'huile de ceste lampe ici? c'est à dire, comment est-ce que nous en sommes esclairez? Nous tenans aux promesses de Dieu.

Quand donc nous attendrons patiemment que Dieu besongne selon qu'il le prononce de sa bouche, et que sa main se desploye en temps opportun: alors nous apprendrons d'estre modestes, et de le glorifier, confessans qu'il est iuste en tout ce qu'il fait: combien que nous soyons ici troublez, et qu'il semble que nous soyons au milieu de beaucoup d'abysmes. Et c'est la vraye estude des Chrestiens que ceste-ci. Et au reste voila pourquoy auiourd'huy nous sommes tant aisement transportez, voire du tout desbauchez: à cause que nous n'avons nul repos, mais sommes agitez d'inquietude: voire d'une inquietude bouillante, que nous voudrions que Dieu se hastast selon nostre phantasie. S'il ne fait les choses comme nous l'avons pensé en nostre esprit, il nous semble que tout est perdu et desesperé, d'autant que nous ne l'avons point attendu: car cependant que nous pensons à nous seulement, voila qui est cause de nous faire ainsi despiter, et qu'on ne trouve nulle obeissance au monde. Et ainsi d'autant plus nous faut-il pratiquer ceste doctrine. Quand donc nous voyons les choses estre en grand trouble qu'il semble que Dieu ait les yeux fermez, qu'il nous ait tourné le dos, cognoissons que c'est à cause de nos pechez. Et cependant toutes fois que cela conferme nostre foy, et que nous soyons paisibles: sachans que c'est l'office de Dieu de nous imposer silence iusques à ce que le temps opportun soit venu, voire et qu'il le cognoisse. Car ce n'est point à nous de luy imposer certaine loy, pour dire, Il faut que cela soit en telle sorte, il faut que cela aille ainsi: mais que nous apprenions de nous reposer en Dieu, et alors tout orgueil sera abbatu, pour trouver bon, droit, et iuste tout ce que Dieu fera, encores qu'il nous semble estrange de primeface. Voila donc ce que nous avons à noter de ce passage.

Or Eliu adiouste, *Que ce que Dieu maintenant visite*, ou qu'il punist, *n'est rien en son ire: et qu'il ne cognoist point en multitude grandement.* Il est vray que ce passage ici est un peu obscur: mais le sens naturel en somme est tel, Que maintenant combien que Dieu se monstre rude et aspre: toutes fois si nous cognoissions que c'est de son ire, combien elle est espouvantable, nous dirions, Ce n'est rien de ce que nous voyons auiourd'huy. Et pourquoy? *Car il ne veut point cognoistre les choses iusques au bout,* il ne les sonde pas trop profond: mais il passe par dessus tant seulement, et à la legere, comme on dit. Par ceci Eliu nous a voulu monstrer que quand nous sommes affligez iusques au bout, qu'il semblera que Dieu foudroye tellement sur nous, que c'est pour nous accabler: il nous faut contempler que c'est de son ire, et que s'il la vouloit du tout desployer, ce ne seroit point seulement pour ruiner un seul homme, mais cent mille mondes, et pour les consumer du tout et mettre à neant. Voila donc où nous sommes ramenez par le sainct Esprit. Et c'est encores une admonition bien utile, pour nous faire adoucir les afflictions que Dieu nous envoye. Car qui est cause de nous faire penser que nous sommes tormentez sans mesure? Et c'est qu'il nous semble que Dieu ne pourroit pis faire: et nous ne le saurions plus despiter de nostre part, que quand nous concevons telle estime.

Ainsi donc apprenons suivant ce qui nous est ici monstré, de iuger que c'est de l'ire de Dieu, c'est à dire, combien elle est espouvantable: et combien qu'il se monstre fort rude envers nous, toutes fois sachons que ce n'est point la centieme partie de ce que nous sentirions, quand il voudroit executer une telle rigueur que nous l'avons merité. Quand donc nous pourrons cognoistre que l'ire de Dieu est telle, qu'elle pourroit abysmer en une minute de temps cent mille mondes, et qu'il n'y auroit ny hommes en la terre, ny Anges au ciel, qui la peussent soustenir, qu'il n'y auroit ne ciel, ne terre, ne rien qui soit, que tout ne fust comme fondu en neige, voire qu'il ne fust du tout aneanti: nous devrons bien nous humilier encores que Dieu nous traitte asprement, et qu'il nous envoye des chastimens qui nous soyent fort rudes. Car tant y a qu'encores devons nous estre patiens, veu que Dieu nous espargne et nous supporte. Et defait n'avons-nous point occasion de lui rendre graces en premier lieu, voyans qu'il ne desploye point sa fureur contre nous selon que nous en sommes dignes? Ne voila point matiere de prendre courage, et de nous esiouir pleinement au milieu de nos afflictions? quand nous regardons, Il est vray que ie suis ici comme accablé de maux, et semble bien que Dieu me vueille faire du tout perir: mais tant y a qu'il s'en faut beaucoup que sa rigueur soit telle sur moy, comme ie la pourroye sentir sinon qu'il eust regard à ma foiblesse. Puis donc que mon Dieu me supporte, i'espereray en luy, ie ne cesseray point de le cercher: car encores il me donne un signe que ie puis avoir acces pour approcher de luy. Voila, di-ie, comme en cognoissant

que Dieu nous supporte, nous avons occasion plustost de le benir en nos afflictions: et cependant nous sommes aussi instruits à esperer en luy, veu qu'il nous ouvre la porte, afin que nous puissions encores luy demander pardon de nos pechez, et le requerir qu'il ait merci de nous.

Et pourtant pesons bien ces mots d'Eliu, quand il est dit: *Que ce n'est rien ce que Dieu visite maintenant voire quant à son ire:* qu'il ne nous faut point regarder, Quoy? Le mal est grand, ie n'en puis plus. Il est certain que si l'homme fait comparaison de ce qu'il peut endurer ici bas, et qu'il dresse les yeux sur l'ire de Dieu, il verra que ce n'est rien à la verité de tout ce que nous pouvons endurer. Or voyans que ce n'est rien, et que Dieu ne nous cerche pas iusques au bout, et qu'il passe seulement par dessus et à la legere (comme on dit) qu'il fait comme semblant de cognoistre de nous, mais qu'il ne nous veut point examiner si estroitement, pource que nous ne le pourrions pas porter: voyans cela, di-ie, que nous apprenions de retenir tous nos murmures: et si nostre chair nous solicite à impatience (comme nous y sommes par trop adonnez) que ce remede ici soit pour corriger un tel vice. Comment? Povre creature où t'adresses-tu? Veux-tu ainsi despiter ton Dieu? Et tu vois qu'encores il te supporte: tu l'as tant provoqué que tu meriterois bien d'estre exterminé cent fois du monde, et il ne veut point desployer son ire sur toy: tu serois digne d'estre abysmé au plus profond d'enfer, et tu vois qu'il fait luire son soleil sur toy, il te nourrist de son pain et à ses despens, il te maintient en la vie presente: et tu n'es pas digne d'estre au nombre des oeuvres qu'il a creées, et cependant encores il te donne loisir de retourner à luy. Quand nous pensons à cela, il y a dequoy nous consoler, pour n'estre point agitez par trop d'impatience. Voila donc en somme la doctrine que nous avons à retenir de ce passage.

Or cependant notons, que si auiourd'huy nostre Seigneur ne nous visite point selon son ire, et qu'il ne cognoisse point les choses iusques au bout, il ne nous faut point endormir là dessus: car le grand iour viendra, auquel rien ne sera oublié. Maintenant Dieu dissimule, et ne punist point les meschans: eux se donnent licence comme s'ils estoyent desia eschappez de la main du iuge, et qu'il ne fallust point rendre conte: mais le temps leur sera cher vendu, quand ils abusent ainsi de la patience de celuy qui les vouloit soliciter à bien, pour voir s'ils s'amenderoyent. Quand donc les meschans se mocquent ainsi de Dieu, il faudra qu'une horrible vengeance tombe en la fin sur leur teste: mais cela sera au grand iour. Au reste si Dieu nous espargne, ne laissons point d'estre vigilans: et quand il nous chastiera, que nous serons batus de ses verges, regardons tousiours à son ire combien elle est espouvantable: et sur cela concluons qu'il nous adiourne tant seulement. Et pourquoy? Afin que nous prevenions son iugement dernier. Pensons donc tousiours à ce grand iour: et n'attendons pas d'estre preoccupez de la venue de Iesus Christ, mais que chacun se condamne quand Dieu nous incite à cela. Et au reste, que nous ayons tousiours ceci imprimé en nostre memoire, Que Dieu se souvient de sa misericorde au milieu de son ire: et que cela est cause qu'il ne cognoist point en multitude grandement. Car quelle est la multitude de nos pechez? Ie vous prie, quand chacun se voudra examiner comme il doit: ne trouvera-il point un nombre infini d'offenses, voire si enormes qu'il sera là du tout effrayé? Or ce que nous ne cognoissons point la grandeur de nos maux, c'est nostre hypocrisie qui nous empesche, et nous tient les yeux bandez. Mais quand l'homme voudra faire un bon examen, il est certain qu'il se trouvera cent mille fois confus, devant que d'estre venu à my chemin. Car Dieu voit plus clair que nous beaucoup: quand nous aurons cognu une faute, Dieu en cognoist cent mille. Or en cognoissons nous cent mille et millions: que sera-ce donc de ce Iuge celeste?

Ainsi donc notons que Dieu se retient par sa misericorde, afin de ne nous point cognoistre en multitude, c'est à dire, de ne point s'enquerir iusques au bout. Et notamment ici Eliu dit, *En multitude beaucoup*, pour signifier qu'il seroit impossible que toutes creatures subsistassent, sinon que Dieu les espargnast par sa bonté, et qu'il diminuast tousiours la rigueur des punitions que nous avons merité par nos pechez. Or là dessus (comme i'ay desia dit) il nous faut bien sentir qu'il y a un iugement tout autre qu'on ne le peut appercevoir en ce monde: mais nous ne le cognoissons point auiourd'huy, et Dieu nous supporte. Et quand nous sommes venus à ceste humilité de nous condamner, et requerir pardon de luy, ne doutons point quand au dernier iour nous comparoistrons devant son siege, que là tous nos pechez ne soyent effacez: et sachons que ce que maintenant il cognoist en partie sur nous, c'est afin de ne cognoistre rien du tout à ce dernier iour-la: et que la memoire de nos offenses sera tellement abolie qu'elles ne viendront point en conte devant luy, que nous serons là receus comme iustes: comme s'il n'y avoit eu en nous que toute innocence et integrité. Voila donc comme il nous faut approprier ceste doctrine à cest usage, que nous apprenions de cheminer tellement en esperance, que nous tendions tousiours à la venue de nostre Seigneur Iesus Christ: et au reste, que nous en facions aussi bien nostre profit, quand nous voyons que nostre Sei-

gneur monstre signes de son ire et de sa vengeance, Comme aujourd'huy, helas quelles sont les calamitez qui se voyent par tout le monde? Et nous pourrions dire que Dieu est du tout alienè de nous, n'estoit que nous eussions ceste doctrine pour nous munir. Et defait quand nous aurons bien pensé aux iniquitez si enormes, comme elles regnent par tout: on voit bien que Dieu supporte le monde, et qu'il n'y va pas en telle rigueur comme les hommes l'ont merité. Sur cela donc apprenons de retourner à luy de tant meilleur courage, ne doutans point qu'il ne nous reçoive. Et au reste que nous tenions captives et bridees nos pensees et affections: et puis qu'Eliu a ici condamné les mauvaises pensees et tous propos volages, et toutes imaginations fausses: que nous requerions à Dieu, que premierement il purge nos coeurs de toutes mauvaises phantasies, ausquelles nous sommes par trop enveloppez: et puis, qu'il gouverne nos langues, et que nous ne prononcions rien qui ne soit à son honneur, suivant la requeste que fait David, Seigneur ouvre mes levres, afin que ma bouche annonce ta louange. Ainsi donc nous avons bien occasion de prier Dieu qu'il gouverne tellement et nos esprits et nos langues, que tout ce que nous penserons et dirons soit à son honneur. Car s'il a fallu que David ait demandé cela à Dieu, luy qui estoit si sainct Prophete: que sera-ce de nous, qui sommes si mal apprins? Puis qu'ainsi est donc, avisons que tout ce que nous penserons de Dieu, soit pour l'estimer bon, sage, et iuste en tout et par tout: et que ce que nous prononcerons de bouche, soit pour l'invoquer et luy rendre action de graces, de sa bonté qu'il nous fait aujourd'huy sentir, attendans que nous en soyons pleinement rassasiez.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT TRENTENEUFIEME SERMON,

QUI EST LE I. SUR LE XXXVI. CHAPITRE.

1. *Eliu derechef parla, et dit,* 2. *Enten moy, et ie deviseray avec toy: car il y a encores propos de Dieu.* 3. *I'estendray ma science au long, et prouveray celuy qui m'a fait estre iuste.* 4. *Mes propos sont sans mensonge, et envers toy sera le parfait de science.* 5. *Dieu estant puissant ne reiette point, voire puissant de force de coeur.* 6. *Il ne vivifie point le meschant, et donne iugement aux affliges.* 7. *Il ne destournera point ses yeux du iuste.*

Ceux qui par ci devant ont debatu que Dieu ne laisse en ce monde nul peché impuni, se sont trompez: comme il a esté declaré plus à plein. Et defait nous voyons que Dieu se reserve beaucoup de fautes à punir, afin de nous faire regarder plus loing: car si maintenant il exerçoit un iugement entier, et où il n'y eust que redire, nous n'aurions point occasion d'esperer la venue de nostre Seigneur Iesus Christ: il n'auroit plus que faire de iuger le monde: car desia tout seroit fait. Ainsi donc Dieu punist tellement ici bas les pechez, que cela ne se fait pas tousiours, ny egalement: c'est assez qu'il donne quelque signes et marques qu'il est Iuge du monde. Le semblable aussi s'apperçoit quant à maintenir les bons. Il est dit que Dieu gouverne les siens, et qu'il est le Sauveur de ceux qui se remettent à luy, qu'il les delivre de tous leurs maux: voire, mais cela ne se fait pas en sorte qu'il ne permette quelquesfois que les bons soyent affligez: et mesmes il ne semble pas qu'il les vueille secourir, encores qu'ils l'invoquent. Il faut donc que nous cognoissions tellement la providence de Dieu, que nous sachions qu'il se reserve beaucoup de choses iusques au dernier iour. Et c'est l'argument que doit traitter ici Eliu. Ce chapitre donc ne porte autre chose, sinon que quand nous ouvrirons les yeux, nous pourrons aisement contempler que Dieu tient la bride dessus toutes choses humaines, et qu'il se monstre avoir le soin de nous. Il est vray que nous ne verrons pas un estat parfait et tel qu'il seroit à desirer: il s'en faut beaucoup: mais la raison y est toute patente, c'est assavoir que Dieu nous veut ici exercer en beaucoup de combats: et puis, qu'il nous veut attirer plus loin, assavoir que nous cognoissions qu'il y aura une iournee où tout sera restabli: que si maintenant les choses vont mal, c'est afin que nous soyons tant mieux solicitez à demander que le Fils de Dieu apparoisse, et qu'il repare tout: comme c'est son office, et il a promis de le faire.

Or Eliu devant que traitter ce que nous avons dit, c'est assavoir, Que Dieu gouverne le monde, qu'il dispose les choses en sorte que sa iustice s'y monstre par experience, use ici d'une preface. *Escoute moy*, dit-il, *car i'ay encores à dire propos de Dieu.* Et quels? *I'estendray ma science loin*, dit-il, *afin de prouver que celuy qui m'a fait est iuste.* Eliu disant qu'il y a encores propos de Dieu, monstre que l'homme fidele ne se doit point lasser, quand il est question de maintenir la querelle de Dieu, afin de clorre la bouche à ceux qui murmurent contre luy, ou qui blasphement. Et defait si nous avions quelque petite portion du zele qui nous est commandé en l'Escriture saincte, nous serions plus ardens beaucoup à soustenir l'honneur de Dieu que nous ne sommes pas. Il est dit au Pseaume (69, 10), Que les opprobres qui sont faits à Dieu doivent tomber sur nos testes: que nous les devons sentir, voire iusques à en estre touchez: que cela nous fasche et nous tormente plus que si on nous faisoit tous les outrages qu'il est possible de penser: car aussi qui sommes-nous? Quand on nous aura cent fois outragé, faut-il que nostre honneur nous soit autant recommandé, que celuy de Dieu? Or on verra au contraire, que si quelqu'un de nous est blessé, ô incontinent il se voudra venger: pour le moins il en demandera iustice, et iamais ne se contente, iusques à ce que l'honneur soit reparé: voire l'honneur qui est nul: car qu'est-ce de nous? Mais voila le nom de Dieu qui sera desciré par pieces: les uns s'en mocqueront vilainement, les autres desgorgeront des blasphemes execrables, les autres le despiteront. Cela passe et coule entre nous: il n'y a quasi nul qui s'en esmeuve: si nous en avons dit un mot, il nous semble que c'est plus qu'assez. Quand donc nous souffrons que la doctrine de Dieu soit blasmee, qu'on mesdise de sa maiesté, que son nom trotte avec contumelie: en cela monstrons-nous qu'il n'y a point une seule goutte de bon zele en nos coeurs: et ceste lascheté-la est digne que Dieu nous desavouë pour ses enfans. Car si nous le tenions pour nostre Pere, pourrions-nous endurer qu'on s'eslevast ainsi contre luy? Un enfant qui sera de bonne nature voudra couvrir le deshonneur de son pere charnel, encores qu'il n'ait rien valu. Or que sera-ce, quand il est question de celuy qui est la fontaine de toute iustice, qui est le Roy de gloire, et lequel merite toute louange? comme l'Escriture en parle, et comme il le monstre aussi par effect. Que celuy-la donc soit reclamé de nous comme Pere: et cependant, que nous ayons la bouche close, quand on taschera de pervertir sa verité, que son nom sera tiré en opprobre, que nous verrons bref qu'il sera du tout exposé en mocquerie: et que nous ne soyons point touchez de cela ne contristez? meritons-nous qu'il nous recognoisse pour ses enfans?

Ainsi donc nous devons bien mieux noter ce passage, quand il est dit, *Qu'il y a encores propos de Dieu.* Ce mot *Encores*, emporte que quand l'homme fidele s'est opposé aux meschans qui contrevienent à l'honneur de Dieu, il ne s'est pas acquitté, pour avoir seulement declaré qu'il n'y consentoit point: mais tant qu'il nous est possible nous devons repousser iusques au bout, et resister à ceux qui font iniure à Dieu, et qui attentent de diminuer ou obscurcir sa gloire en façon que ce soit. Nous leur devons, di-ie, estre ennemis iusques à la fin, et iamais ne nous lasser en un tel combat, et en une querelle si saincte et si iuste. Or cependant nous voyons que les meschans sont tousiours prests pour soustenir des mauvaises causes: qu'auiourd'huy le plus meschant du monde trouvera assez de procureurs et d'advocats: tellement qu'on peut conclurre, que pour avoir faveur et estre bien supporté, il se faut adonner à tout mal: et puis pour un banquet, ou pour une autre corruption, ô chacun vendra sa conscience, et sa langue. Ces choses donc sont toutes patentes: et cependant ceux qui se diront avoir quelque zele à Dieu sont muets, qu'ils n'osent gronder. Quand les vilenies sont telles et si enormes (ie vous prie) faudra-il autre tesmoignage pour condamner ceux qui n'ont nul courage ne fermeté pour maintenir l'honneur de Dieu, que ce vouloir qu'on apperçoit aux meschans quand ils se bandent ainsi à tout mal? Au bien donc on ne trouve personne qui s'y employe. Les meschans despiteront Dieu, pour soustenir une mauvaise cause, sous ombre d'un present qu'on leur fera: et cependant il n'y a nul qui vueille maintenir le bien. Apprenons donc d'estre zelateurs de la gloire de Dieu, mieux que nous n'avons esté: et en premier lieu, quand nous voyons qu'on tasche de pervertir la bonne doctrine et pure: que nous monstrions quelle foy il y a en nous, et que nous en facions confession pour resister aux mensonges de Satan, et de ceux qui ne demandent qu'à mettre trouble et scandale en l'Eglise de Dieu. Voila pour un Item.

Apres, voyons-nous que Dieu est mocqué et qu'on s'en iouë, qu'on tient des propos de l'Escriture saincte pour mettre toute religion en gaudisserie? Que nous soyons enflammez d'une saincte colere: car pour ceste cause faut-il que nous soyons touchez et esmeus, quand nous voyons qu'on blesse l'honneur de Dieu, et que la religion est offensee. Ainsi donc monstrons qu'il y a propos de Dieu. Tiercement, quand nous voyons que les blasphemes trottent par les rues, et par les marchez, ou par les tavernes, qu'en cela encores nous taschions de resister tant qu'il nous sera possible, pour oster et

purger du milieu de nous une telle abomination. Que donc nous ne souffrions point, entant qu'en nous sera, que le nom de Dieu soit vilipendé. Et pour conclusion, toutes fois et quantes que nous verrons le mal regner, que nous mettions barre au devant, que nous taschions de le corriger: voire, et alors Dieu nous fera cest honneur, de nous avouer pour ses procureurs et advocats. Mais si nous faisons autrement, nous donnons la cause gaignee à Satan: et sommes coulpables d'avoir trahi le nom de Dieu, et de n'avoir tenu conte de ce qui estoit le principal, et le devoit estre.

Voila ce que nous avons à observer sur ce mot, là où Eliu dit, *Qu'encores y a-il propos de Dieu*. Il continue puis apres ceste sentence: comme aussi c'est une cause qui est bien digne que les fideles s'y employent iusques au bout, et s'esvertuent par dessus toutes leurs forces. Car quand il dit, *Qu'il estendra sa science au loin*, par cela il monstre qu'en parlant de Dieu, nous devons eslever nos esprits plus haut que nostre sens naturel ne monte. Et de fait quand l'homme voudra iuger selon sa phantasie et raison charnelle, parviendra-il iusques à Dieu? Mais plustost nous ne ferons qu'obscurcir sa gloire. Ainsi donc apprenons pour glorifier Dieu, d'estendre nostre science au long et au large: comme l'exemple nous en est ici donné. Et comment? Car l'homme iamais n'estendra sa science comme il doit, pour parler de Dieu, sinon qu'il cognoisse que sa maiesté est plus haute que toutes nos apprehensions: et ainsi qu'il faut qu'il descende à nous, et qu'il nous esleve à soi. Voila donc comme en toute reverence il nous faut humilier, afin que Dieu nous esleve à soi, et qu'il se declare à nous, et nous face participans de sa doctrine, laquelle autrement nous seroit incomprehensible. Voila donc comme il nous faut estendre nostre science au long, quand il est question de Dieu.

Or si cela estoit bien observé, nous profiterions d'une autre sorte que nous ne faisons pas, tant aux sermons qu'en la lecture, Mais quoi? Ceux qui viennent au sermon, comment sont-ils disposez pour recevoir la doctrine qu'on met en avant? Ce leur est assez d'estre venus au temple, et de s'estre ici monstrez. Or donc ils s'en retournent tels qu'ils sont venus, voire pires: car c'est bien raison aussi que Dieu punisse d'aveuglement ceux qui mesprisent ainsi ce thresor inestimable de l'Evangile. Quand les gens viennent ici à l'estourdie sans y penser, et qu'ils iettent là leur museau, et ne cognoissent point que c'est Dieu qui parle à eux, pour lui faire hommage, et recevoir ce qui est sorti de sa bouche: ne sont-ils pas sacrileges, d'avoir porté si peu d'honneur à la doctrine de salut? Voila donc pourquoi Dieu les aveugle. Quand nous lirons l'Escriture saincte, ou il y aura de l'orgueil, que nous venons là fueilleter en nous confiant de nostre subtilité (comme si nous estions iuges suffisans pour savoir prononcer de tout) ou bien nous meslerons la parole de Dieu parmi nos affections mondaines. Et au reste, tant s'en faut que nous estendions nostre science au long: que nous sommes comme preoccupes en nos phantasies vaines et frivoles, et en nos cupiditez mauvaises qui nous tiennent comme enserrez et courbez en bas: tellement que nous ne pouvons pas lever la teste au ciel. Voila pourquoi nous voyons un profit si maigre, et que ceux qui se renomment fideles ne savent que c'est de Dieu, et ne desirent point de le savoir. Apprenons donc (à l'exemple d'Eliu) d'eslever nostre science, et de l'estendre au long, quand il est question de parler de Dieu: et apprenons aussi de lui faire cest honneur que nous ayons une reverence qui nous dispose à le regarder. Car voila aussi comme est accomplie ceste sentence de l'Escriture saincte, Que Dieu approche des humbles, qu'il se monstre à ceux qui desfient d'eux-mesmes sans s'attribuer une seule goutte de bien à eux. Et en somme toutes fois et quantes que nous parlons de Dieu, ne laschons point la bride à nostre cerveau: mais que nous apprenions d'estendre nostre science plus loin.

Eliu adiouste, *Qu'il prouvera celui qui l'a formé estre iuste*. Or ici nous voyons à quoi doivent tendre tous nos propos, quand nous parlons de Dieu: c'est que sa gloire soit maintenue: et toute doctrine qui se rapportera à ce but, il la faut tenir pour bonne et saincte: comme quand les hommes disputent pour diminuer l'honneur de Dieu, il est certain qu'il n'y a en eux que perversité, quelque belle couleur qu'ils pretendent. Ainsi donc toutes fois et quantes que nous parlons de Dieu, que ceci nous vienne en memoire de le prouver iuste: c'est à dire de lui attribuer ce qui lui appartient, en sorte qu'il soit magnifié de nous, que nous le cognoissions tel qu'il veut estre cognu, que toute bouche soit close pour n'avoir nulle occasion de se mescontenter de lui. Voila donc les propos que nous devons tenir de nostre Dieu, c'est que son nom soit sanctifié: comme aussi nous en faisons la requeste en la priere dont nous usons tous les iours.

Or Eliu adiouste quant et quant, *Que ses propos seront sans mensonge, et qu'il monstrera à Iob qu'il est parfait en science*. Il proteste ici de ne rien mesler parmi la bonne doctrine, et qu'il ne travaillera point à la desguiser. Et defait c'est encores un poinct que nous devons bien observer, que quand nous ouvrons la bouche pour traitter de Dieu, et de ses oeuvres, et de sa parole, il ne faut point qu'il y ait aucun meslinge: mais que la pureté soit gardee, que tout ce que nous disons

soit entier. Car celui qui enveloppe des bons propos parmi des meschans, que fait il, sinon de bailler une bonne viande et bien friande, qui seroit toutes fois empoisonnee? Ainsi en est-il de tous ceux qui ont quelque belle apparence, et defait amenent des sentences bonnes et vrayes, mais cependant les enveloppent parmi des mensonges et des erreurs. Notons bien donc que celui qui fait office de docteur ne doit pas seulement regarder d'avoir quelque bonne sentence: mais il doit sur tout estudier à ceste simplicité, qu'il n'adiouste ne diminue rien à la pure doctrine de Dieu. Et ainsi quand nous voudrons avoir une foi bien reglee, nous devons tendre là, et estre attentifs à ce qu'en enseignant nous n'ayons sinon la pure volonté de Dieu pour nous guider: et que tous nos propos se rapportent là, et qu'ils y soyent conformez. Mais si les choses sont traittees autrement, et qu'il n'y ait point une telle rondeur et droiture comme Dieu la demande: ainsi que nous voyons qu'il veut que sa parole se presche en simplicité: si donc nous avons de tels appetits, nous sentirons en la fin, que nous avons esté desbauchez. Ici donc nous sommes enseignez, de recevoir une doctrine pure et saincte comme il appartient, et faire qu'elle ne soit point meslee. Car de mesler poison parmi le bon bruvage, ou de bonne viande, qu'est-ce? Voila ce que nous avons à retenir au propos d'Eliu.

Or quand il dit, *Qu'il sera parfait en science envers Iob*, ceci est rapporté à Dieu par aucuns: comme si Eliu disoit, Qu'en la fin Iob sentira qu'il ne faut point monstrer la leçon à Dieu: comme par ci devant nous avons veu qu'il y tendoit: non pas de propos deliberé, mais en murmurant il sembloit bien qu'il deust regler Dieu à sa guise, et qu'en ne se contentant point de luy, il le voulust accuser et renverser son conseil. Pour ceste cause Eliu, comme il semble à d'aucuns, dit ici, que Dieu se trouvera parfait en science. Mais plustost ce mot doit estre prins de celui qui parle: comme s'il disoit, Tu sentiras que ie suis un docteur fidele. Il entend donc, que puis qu'il parlera au nom de Dieu, Iob doit bien recevoir tous ses propos: d'autant qu'il n'y meslera rien du sien ni adioustera, mais qu'il traittera la vraye doctrine en perfection, voire selon qu'il l'a receuë de Dieu. Quand donc celuy que Dieu enseigne, magnifie la doctrine, il ne faut pas prendre cela comme s'il s'eslevoit par trop: car il faut que la verité de Dieu soit maintenue de nous par dessus toute hautesse, et que rien ne l'obscurcisse. Voila donc en quelle sorte parle ici Eliu. Ce n'est pas pour le venter en sa personne, mais c'est afin que la doctrine qu'il porte, comme elle est de Dieu, soit receuë, et que chacun s'humilie sous icelle. Et defait quand on vient à se rebecquer à l'encontre, c'est un monstre. Sachons donc qu'il y a là une perfection telle, qu'il faut que tout le monde ferme la bouche, et qu'il cognoisse que Dieu doit estre adoré quand il parle à nous, tellement que chacun luy obeisse.

Or venons maintenant au propos general qui est ici contenu. Eliu iusques ici a usé de preface: or maintenant il entre à plaider la cause de Dieu, et dit, *Que Dieu estant fort ne mesprise personne: voire*, dit-il, *de vertu de courage*. Il prend ici un principe pour separer Dieu d'avec les hommes, et l'oster de leur reng, afin qu'on n'estime pas de luy comme de nous. Car voila qui est cause que nous iugeons ainsi mal, d'autant que nous voulons tousiours conformer Dieu à nostre petitesse: voire, comme s'il n'y avoit point une puissance infinie entre luy et nous. Quand donc nous voulons faire ressembler Dieu à un homme mortel, c'est comme aneantir sa maiesté: et toutes fois cela est plus qu'ordinaire: mesmes en toutes sortes nous l'experimentons. Si Dieu use de rigueur, nous allons imaginer tantost ceci ou cela, et prenons occasion de nous despiter contre luy: s'il nous menace, nous n'en sommes point esmeus: car il nous semble que sa colere se passera. Et qui est cause d'une presomption si brutale? C'est pource que nous ne discernons point Dieu d'avec ses creatures. Aussi à l'opposite, quand Dieu nous promet de nous recevoir à merci, nous ne pouvons estre persuadez qu'ainsi soit: car nous sommes empeschez et retenus par nos phantasies, Et quoy? Ie l'ay tant offensé. Nous le faisons tousiours semblable à un homme mortel, et voila pourquoy il dit au Pseaume, Aussi loin que sont les cieux de la terre mes pensees sont lointaines des vostres. Et par son Prophete Isaie il conferme ceste sentence-la. Comment? dit-il, pensez-vous que ie soye irrité à vostre façon? C'est pour nous monstrer, que combien que nous l'ayons provoqué iusques au bout, neantmoins il nous sera pitoyable: combien que nous en soyons plus qu'indignes, qu'il ne laissera pas d'estendre son salut iusques à nous. Ainsi donc nous voyons que ceste doctrine d'Eliu n'est pas superflue, mais qu'elle nous est plus qu'utile: d'autant qu'il y en a bien peu qui se puissent tenir de mesler Dieu parmi les hommes, tellement qu'on ne cognoist nulle difference entre luy et les creatures: et il nous est declaré toutes fois, que Dieu differe plus d'avec nous, que les cieux ne sont eslongnez de la terre. Il ne faut point donc que nous mesurions ses pensees par les nostres, et que nous prononcions rien de luy à nostre phantasie: car ce seroit tout pervertir. Retenons donc quelle est l'intention d'Eliu: cest qu'on somme Dieu doit estre exalté par dessus toutes creatures: tellement que les hommes ne presument pas de iuger de luy selon leur

naturel, et selon qu'ils voyent ici bas qu'on se gouverne: mais qu'ils cognoissent que c'est tout autre chose, et qu'il y a une telle diversité, que le iour n'est pas si differant d'avec la nuict.

Or pour ce faire il dit, *Que Dieu estant fort ne reiette personne.* Car qui est cause qu'un homme mortel tasche de nuire à son prochain, et de luy donner du coude pour le renverser, ou de le faire trebucher en quelque sorte que ce soit? L'envie et la ialousie que les hommes ont les uns des autres, et puis aussi la crainte qu'ils ont, pour dire, Celuy-la me pourra nuire: quand un tel sera avancé, ie suis reculé d'autant. Ainsi donc pource qu'il y a tant d'infirmitez aux hommes mortels, ils craignent tousiours que leurs prochains ne s'eslevent par trop. Voila pourquoy ils sont pleins de contentions et picques: voila pourquoy ils voudroyent tousiours avoir diminué ceux qui ont trop grande autorité et credit. Ceste infirmité donc est cause que les hommes taschent d'abaisser ainsi leurs prochains. Regardons maintenant si nous trouverons une telle condition en Dieu? Nenny, non; car il est trop grand pour nous porter envie: il ne lui chaudra que les hommes disent. Car pourronsnous porter dommage, ni diminuer l'honneur de Dieu, quand nous serons bien grans? Il n'y a ne roy ne prince, qui puisse eslever son throne par dessus les nues: or voici Dieu qui est par dessus tous les cieux, et par dessus les Anges. Et les hommes quoy? Le Prophete Isaie (40, 22) parlant de cest orgueil des hommes, quand ils se veulent ainsi eslever, dit que ce sont des sauterelles. On voit que quand les sauterelles se iettent, pource qu'elles ont de grandes iambes, elles feront bien quelque saut, mais il faut qu'elles retombent incontinent à terre. Ou bien, ce sont comme des grenouilles. Voila donc la comparaison que met le Prophete Isaie, pour se mocquer de l'ambition des hommes. Car que nous volions par dessus les nues, que nous soyons compagnons des Anges: si est-ce que nous voyons qu'ils adorent la maiesté souveraine de Dieu, qu'il faut qu'ils cachent leurs yeux de leurs ailes, comme il en est parlé au passage d'Isaie. Ainsi donc Dieu ne se doute point que nous lui puissions nuire: il ne nous veut point aussi porter envie, comme si nous lui pouvions faire quelque dommage: sa maiesté demeurera tousiours en son entier en despit de nos dents. Puis qu'ainsi est, il faut conclure qu'il n'y a plus nulle proportion entre lui et nous: qu'il ne faut point que nous imaginions, O quand Dieu est offensé des hommes il se courrouce à bon droit: car on lui veut arracher ce qui lui appartient. Il est vrai que les hommes seront coulpables de cela: mais tant y a que de lui il n'y sent nul preiudice.

Ainsi donc il ne portera point envie aux creatures par infirmité qui soit en lui: il est grand, et d'avantage il adiouste, *Qu'il est grand de force de coeur:* ou, *qu'il est fort de vertu de coeur.* En quoi Eliu touche un second vice qui est aux hommes: car mesmes ceux qui sont puissans, et qui ne devroyent point porter envie à ceux qui sont inferieurs, si est-ce qu'il les craindront, quand il y aura ainsi un courage effeminé: comme nous voyons mesmes les rois et les princes qui ont une nature maligne, que quand ils verront quelque homme vertueux, ils en seront faschez. Et pourquoi? Il n'y a point une vraye noblesse en eux pour dire, Dieu m'a ici constitué afin que i'esleve les gens de vertu, que ie les prise et honore: mais tout au rebours ils voudroyent quand ils sont vilains, que tout le monde leur ressemblast: ils ont honte mesmes de voir un homme de bien. Voila un prince qui se voudra souiller en toute ordure, il voudra tenir un bordeau en son palais: il lui fasche que sa turpitude soit descouverte. Quand la paillardise regnera par tout, c'est ce qu'ils demandent, afin qu'ils prennent plus de licence de s'adonner à toute vilenie. D'autant donc qu'on voit un courage si vilain aux hommes, Eliu dit, qu'il ne nous faut point imaginer Dieu en ceste façon. Et pourquoi? Car outre ce qu'il est puissant, et que les hommes ne peuvent pas atteindre iusques à lui, il est puissant en vertu de coeur: il a la vertu en recommandation, la iustice lui plaist, et il approuve le bien: et ne demande sinon de monstrer que tant plus qu'il y aura de vertu aux hommes, tant mieux sera-il servi et honoré. Car voila en quoi consiste la gloire de Dieu: c'est que les hommes soyent vertueux. Si un roi voit aucuns de ses suiets estre plus digne de louange que lui, il se fasche et se despite. Et pourquoi? Car ce qui est aux autres, il ne l'a pas. Mais ce n'est pas ainsi de Dieu. Et pourquoi? Les hommes ont-ils le bien de leur nature? Non: mais il faut que nous le recevions de lui, qu'il nous vienne de ceste source-là. Puis qu'ainsi est donc, il ne faut pas craindre que l'honneur de Dieu soit obscurci par la vertu des hommes. Mais voici que nous avons à considerer: Dieu ne sera point cognu en soi iuste et puissant comme il le merite, si nous le voulons contempler selon nostre sens naturel. Et pourquoi? Car nos esprits sont trop rudes et trop pesans, pour monter si haut. Mais quand nous contemplons les vertus et graces qu'il distribue aux hommes, voila des beaux miroirs, et des peintures vives là où il se monstre: et d'autant plus que les hommes cheminent droitement, c'est tousiours pour magnifier Dieu, comme il est servi et honoré en cela. Ainsi donc nous voyons maintenant qu'il ne faut plus mettre Dieu au rang des hommes, et qu'il ne faut point iuger de lui à nostre guise et façon: mais qu'il doit estre du tout separé: comme

defait le ciel n'est pas si eslongné de la terre, comme il y a longue distance lui et nous, suivant ce que nous avons desia allegué du Pseaume (103, 11) et du Prophete Isaie (55, 9). Or maintenant apres qu'Eliu a parlé ainsi, il adiouste ce que nous avons desia touché: c'est assavoir, qu'on peut noter les marques de la providence de Dieu, combien que beaucoup de choses soyent confuses au monde. Et defait iaçoit que Dieu maintenant ne tienne point un ordre egal: tant y a que si voit-on bien qu'il est par dessus toutes les choses de ce monde, et que s'il ne tenoit la bride, il y auroit en tout et par tout une confusion horrible ici bas. Qu'il nous suffise donc d'avoir ici quelques marques de la providence de Dieu, afin de lui donner la gloire qui lui est deuë: pour dire, Seigneur, tu es Iuge du monde, quoi qu'il en soit: et combien que tu laisses beaucoup de pechez impunis, combien que les iustes et innocens souffrent beaucoup d'afflictions: si est-ce neantmoins que nous appercevons que tout est conduit par ta main, et que tu as l'empire souverain sur toutes choses. Voila donc ce qui est ici traitté par Eliu.

Or en premier lieu il dit, *Que Dieu ne vivifie point les meschans, et qu'il donne iugement aux affligez, et qu'il ne destourne point ses yeux des iustes.* Ces sentences que prend ici Eliu sont generales: et aussi il nous faut conclure en general que Dieu est iuste, quand nous appercevons quelque signe de sa iustice: et nous faut retenir ce qui a esté declaré par ci devant: c'est assavoir, que quand nous voyons que les choses ne sont point encores remises en tel ordre et si entier comme nous desirerions: cela nous soit un advertissement que Dieu iugera une fois le monde en la personne de son Fils, suivant aussi l'article de nostre foi, Que Iesus Christ doit venir pour iuger les vivans et les morts. Et de fait (comme nous avons dit) si tout estoit disposé à souhait, que seroit-ce? Nous n'aurions plus de foi quant à la resurrection derniere. Voyons-nous donc que Dieu n'execute point tous ses iugemens, mais qu'il en reserve? Que cela nous conferme en l'esperance du dernier iour, et de la venue de nostre Seigneur Iesus Christ, auquel toute puissance est donnee de Dieu son Pere, afin qu'il apparoisse en sa maiesté pour regler les choses qui sont maintenant confuses, et les restablir. Mais quand nous voyons que Dieu punist quelques offenses, qu'il delivre les siens, soit nous ou les autres: que cela nous suffise pour approuver sa providence. Ie voi que Dieu a puni une telle transgression: il faut donc que ie conclue, qu'il m'a monstré comme en un miroir sa iustice, et que les meschans viendront en conte devant lui. Pourquoi? Car il n'a point d'acception de personnes: ce n'est pas comme un iuge terrien, qui fera bonne iustice par bouffee: quand il y aura quelque crime commis, il sera puni avec grande rigueur, et cependant il en laissera passer beaucoup d'autres, sous ombre de quelque corruption ou faveur: et voila le iuge qui sera du tout changé. Cela se voit, tellement que toutes les iustices de ce monde, voire les meilleures qu'on puisse voir, ne sont que brigandages, d'autant qu'elles n'y procedent pas d'une bonne affection et ronde, et qui continue. Mais en Dieu il n'y a rien de semblable: il n'est point esmeu de faveur, il n'est point corrompu par presens. Quoi donc? Il iuge selon la verité. Puis qu'ainsi est, il faut conclure que quand Dieu aura puni un malefice, en cela il nous monstre que rien ne lui eschappe, qu'il faudra que toutes nos oeuvres viennent en conte devant lui: et que quand auiourd'hui elles seront cachees, qu'elles ne seront point apperceuës du premier coup, nous ne laisserons pas neantmoins d'estre coulpables, quand il faudra là venir.

Ainsi donc apprenons de pratiquer ceste doctrine selon qu'elle nous est ici monstree, c'est assavoir, *Que Dieu ne destourne point ses yeux des iustes, et qu'il ne vivifie point les meschans.* Et comment cognoistrons-nous cela? Non point tousiours, ni esgalement (comme nous avons dit) mais si est-ce que Dieu nous donne assez d'experiences pour conclure qu'il veille sur les bons afin de les maintenir: qu'il les a en sa garde, qu'il a pitié d'eux, et les delivre de tous dangers. Nous voyons, di-ie, de tels exemples de cela, qu'il nous faut avoir ce propos ici tout arresté et conclu en nous. Au reste nous voyons aussi que Dieu leve sa main forte pour reprimer les iniquitez des hommes. Non pas tousiours: car il en laisse beaucoup d'impunis, il dissimule, il semblera mesmes qu'il favorise aux meschans en beaucoup d'endroits: mais nous avons desia monstré que cela nous doit confermer nostre foi, et devons estre munis contre un tel scandale, sachans que Dieu se reserve au dernier iour ce qu'il n'accomplist point maintenant. Mais quoi qu'il en soit, nous voyons quand Dieu punist tels malefices qu'il hait le peché, et le deteste. Par cela donc il nous faut iuger *qu'il ne vivifie point le meschant.* Or comme ceste doctrine est ici mise afin que nous apprenions de glorifier Dieu en tout et par tout: aussi notons qu'elle doit edifier nostre foi, et nous instruire à crainte. Voyons-nous donc que Dieu ne destourne point ses yeux des bons, mais qu'il ait pitié d'eux pour les aider? Que nous soyons confermez en la fiance de sa bonté, afin de recourir à lui toutes fois et quantes que nous sommes affligez. Avons-nous veu que Dieu en ait delivré quelqu'un, ou que nous-mesmes il nous delivre? Que cela soit pour nous faire retourner à lui, et dire, comment? Mon Dieu m'a fait sentir par experience qu'il est prest d'assister à tous ceux

qui se confient en lui: et l'Escriture nous dit, Venez à moi vous tous qui estes chargez et qui travaillez, et ie vous soulagerai. Voila donc comme tous les tesmoignages que Dieu nous donne, qu'il n'a point destourné ses yeux des bons, nous doivent confermer en ses promesses qu'il nous donne de sa bonté. Ainsi à l'opposite, quand il est dit, *Que Dieu ne vivifie point les meschans*, apprenons à le pratiquer. Voyons-nous quelque crime qui se punist? Que nous soyons solicitez à cheminer en crainte, pour dire, Il ne se faut pas iouer ici avec Dieu. Pourquoi? Il chastie celui-là, afin que nous soyons instruits à ses despens: car c'est une grande grace qu'il nous fait, quand il nous donne de tels exemples de sa rigueur et de son ire, que sans qu'il nous touche, neantmoins nous sommes admonnestez d'eviter sa vengeance, qui estoit apprestee à tous, et laquelle il nous pouvoit faire sentir. Voila donc comme tous les exemples que nous contemplons des chastimens et corrections que Dieu fait en ce monde, nous doivent servir de doctrine.

Or il est vrai que nous dirons bien, Dieu est iuste, et celui-là a son salaire: nous saurons bien condamner ceux qui ont failli, et approuver les corrections que Dieu leur envoye: mais cependant nous n'appliquons point cela à nostre usage: et ce seroit le principal. Quand ie voi que Dieu chastie un homme, il faut que i'entre en moi, et que ie regarde si ie ne suis point entaché du mesme vice: ou bien si ie ne suis point coulpable en d'autres endroits: et que sur cela ie m'humilie, et que ie chemine en plus grande solicitude que ie n'ai point fait. Et au reste, encores avons nous un autre fruict des corrections que Dieu envoye: car en cela aussi nous cognoissons qu'il a le soin de ses enfans. Si Deu abbat ceux qui ont travaillé l'un, outragé l'autre: pourquoi le fait-il, sinon qu'il prend nostre querelle en main? Ainsi donc nous devons estre mieux affectionnez à servir à Dieu, quand nous voyons qu'il s'esleve contre nos ennemis, et qu'apres qu'il leur a laissé avoir la vogue pour un temps, il foudroye sur eux. Et pourtant (comme i'ai desia declaré) nous devons estre confermez pour nous appuyer en la foi de ses promesses, pour ne douter qu'il ne se monstre Pere envers nous. Et cependant nous devons estre retenus en sa crainte et en son obeissance, pour prevenir toutes ses vengeances que nous voyons estre sur les meschans et les contempteurs de sa maiesté.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT QUARANTIEME SERMON,

QUI EST LE II. SUR LE XXXVI. CHAPITRE.

6. *Il ne vivifie point le meschant, et donne iugement aux affligez.* 7. *Il ne detournera point ses yeux du iuste: il assera les rois au siege, et seront exaltez à iamais.* 8. *S'ils estoyent és ceps, et liez avec cordes en affliction:* 9. *Il leur monstrera leurs fautes, et leur fait sentir leurs pechez, ils en seront touchez.* 10. *Il leur descouvrira l'aureille afin de les amender: il parlera à eux, et les fera sortir de l'iniquité.* 11. *S'ils oyent, et qu'ils obeissent, ils passeront leurs iours en bien, et leurs ans en gloire.* 12. *S'ils n'oyent point, ils passeront par le glaive, et seront consumez sans science.* 13. *Les hypocrites de coeur adioustent l'ire, ils ne crient, voire estans liez.* 14. *Leur ame donc mourra en vigueur, et leur vie entre les paillards.*

Apres qu'Eliu a dit en general, que Dieu ne destourne point ses yeux du iuste, qu'il n'ait le soin de luy, et qu'à l'opposite il ne vivifie point le meschant, il adiouste en particulier pour mieux approuver la providence de Dieu, *Qu'il donne iugement aux affligez.* Car il faut bien que ceci procede de luy, quand un povre homme destitué de tout secours, reietté de tout le monde, sera neantmoins delivré quand on l'afflige, et qu'on le persecute. Il faut bien, di-ie, que cela soit attribué à Dieu: car si nous n'avons nul support du monde, et que cependant nous ayons des ennemis robustes et puissans, que dira-on sinon que nous sommes perdus, et qu'il n'y a plus despoir en nostre vie? Si donc nous sommes restaurez, là on cognoist que Dieu a besongné. Ainsi ce n'est point sans cause, qu'Eliu met ce propos notamment, pour approuver que Dieu gouverne les choses d'ici bas.

Il met un second exemple aussi de la providence de Dieu: c'est la police, quand il y a *princes*

et gens de iustice qui gouvernent: en cela nous appercevons que Dieu est iuste, et qu'il ne veut point que les choses soyent sans ordre, voire combien qu'il n'y ait pas une equalité permanente, ainsi qu'il fut hier traitté: mais tant y a que quand nous voyons qu'il y a quelque ordre au monde, là nous pouvons contempler comme en un miroir, que Dieu n'a point tellement lasché la bride à toute confusion, qu'encores il ne nous donne quelque signe et marque de sa iustice. Et defait si on considere d'une part quelle est la nature des hommes, et de l'autre part comme ceux qui gouvernent et ont l'autorité et le glaive de iustice en main s'en acquittent: on verra, et sera facile de iuger que c'est un miracle de Dieu, voire qu'il nous faut cognoistre et sentir quand il y a quelque police entre nous. Ie di que la nature des hommes est telle, qu'un chacun voudroit dominer et estre maistre par dessus ses prochains: et de s'assuiettir, il n'y a personne qui le vueille faire de son bon gré. Quand donc nostre Seigneur ne permet point que le plus fort l'emporte, et qu'il y a quelque crainte pour obeir à ceux qui sont en preeminence: en cela voit-on que Dieu tient la nature des hommes non seulement bridee, mais comme enchainee, afin que cest orgueil ne s'esleve point tellement que la police ne soit par dessus. Et puis nous voyons que tous sont adonnez à mal, et que les cupiditez sont si bouillantes, que chacun voudroit avoir toute licence, et qu'il n'y eust nulle correction. Il faut donc conclure que l'ordre de iustice vient de Dieu, et qu'en cela il nous monstre qu'il a creé les hommes afin qu'ils se gouvernent en quelque honnesteté, et sous quelque modestie. Or pour le second nous voyons les rois et les princes, et ceux qui sont encores de moindre estat, quand Dieu les a armez du glaive de iustice, comme ils s'en acquittent, et qu'ils pervertissent tout, tellement qu'il semble qu'ils vueillent despiter Dieu, et aneantir ce qu'il avoit ordonné. Or si ceux-là qui devroyent paisiblement maintenir l'ordre constitué de Dieu, s'efforcent à le renverser, et bataillent comme de propos deliberé pour mettre quelque confusion: et neantmoins que la police demeure au monde, et que tout n'est pas tellement confus qu'il n'y demeure quelque traces de ce que Dieu a estabii: en cela ne voit-on point, que Dieu est doublement iuste?

Et ainsi ce n'est point sans cause qu'Eliu apres avoir parlé de soulager les affligez adiouste quant et quant une autre espece, *Que Dieu establist les rois*, et non point seulement pour un iour, mais afin que cest ordre soit continuel au monde. Il est vray que les changemens se feront d'un et d'autre costé, et qu'il y aura de grandes revolutions sur les principautez et seigneuries: mais en cela Dieu monstre aussi que c'est son office d'abaisser les orgueilleux. Cependant si est-ce qu'en despit des hommes et de toute leur rage, si faut-il qu'il y ait encores quelque ordre ici bas: ie di mesmes quant aux tyrans. Si un roy domine iniquement, qu'il soit un contempteur de Dieu, qu'il soit plein de cruauté, et violence, qu'il ait une avarice insatiable: si faut-il neantmoins qu'il garde encores quelque ombre et figure de iustice, et ne s'en peut passer. D'où vient cela, sinon que là Dieu se declare? Et ainsi apprenons de faire tellement nostre profit de ce qui nous est monstré en ce monde, que Dieu en soit glorifié comme il le merite: et que sur tout quand nous voyons qu'il delivre les povres oppressez qui n'en peuvent plus, et n'ont et n'attendent nul secours du costé des hommes, là nous appercevions sa vertu et sa bonté, et que nous soyons disposez de luy rendre la louange qui luy est deuë. Voila, di-ie, ce que nous avons à noter. Mais cependant pour approuver que nous sommes enfans de Dieu, avisons aussi de prester la main à ceux qu'on persecute iniustement, selon le moyen que Dieu nous donnera pour secourir ceux qu'on foule ainsi au pié, et qui n'ont dequoy se revenger, qui n'ont nul support. Nous devons, di-ie, nous employer là, et nous y esvertuer à bon escient. Pour le second, quand nous voyons les hommes qui gouvernent, estre ainsi pervers et malins, et que Dieu toutes fois ne leur souffre point de se desborder du tout: là soyons humiliez pour adorer sa providence, et que nous cognoissions que s'il n'empeschoit leur iniquité, nous serions en un deluge plus que horrible, et que tout seroit incontinent englouti et abysmé. Il faut donc que Dieu soit magnifié, quand nous voyons qu'il y demeure quelque residu de iustice et de bon ordre: combien que ceux qui dominent, et ont le glaive au poin, soyent du tout meschans et adonnez à mal. Ainsi que nous cognoissions cela, et qu'entant qu'en nous est, nous maintenions aussi l'ordre de iustice, voyans que c'est un bien souverain que Dieu fait au genre humain, et que là aussi il veut que sa providence soit cognue. Et quand nous voyons que les Princes et magistrats, et toutes gens de iustice sont ainsi pervers: gemissons, voyans que cest ordre que Dieu avoit dedié pour le salut des hommes, est ainsi prophané: et non seulement ayons en detestations ceux qui sont ennemis de Dieu, et resistent à la police qu'il avoit mise au dessus: mais que nous cognoissions que ce sont les fruicts de nos pechez, pour nous en imputer la coulpe et la cause de tout le mal. Voila ce que nous avons à retenir en ce passage.

Or maintenant venons à ce qu'Eliu adiouste. Il dit, Que si les bons sont quelquesfois *mis aux ceps*, ou bien les grans dont il avoit parlé, ceux

que Dieu avoit eslevé en haut estat, et en dignité par dessus tout le reste du monde: si ceux-la donc quelquesfois sont abaissez, voire iusques en ignominie, qu'on les emprisonne, qu'ils soyent aux ceps, qu'ils soyent attachez en confusion *avec cordages:* Dieu toutes fois ne les abandonne point en telle necessité, mais il leur fait sentir leurs pechez, il leur annonce leurs fautes qu'ils ont commises, afin que les ayans cognues ils s'amendent, et retournent au droit chemin: il leur ouvre l'aureille afin qu'ils pensent mieux à eux, et qu'ils se cognoissent. Eliu donc monstre ici, que quand il nous semblera que Dieu ferme les yeux, et qu'il ne luy chaut plus de gouverner les hommes, en cela mesmes il a iuste raison: et combien que nous le trouvions estrange, il faut que nous cognoissions qu'il est iuste et equitable en tout ce qu'il fait, et nous avons occasion de le glorifier. Il est vray que tousiours ce que nous avons traitté par ci devant se doit noter: c'est assavoir que les choses ne se gouvernent point en ce monde d'une façon egale, et que Dieu aussi se reserve au dernier iour une grande partie des iugemens qu'il veut faire, afin que nous soyons tousiours comme en suspens, attendans la venue de nostre Seigneur Iesus Christ. Mais si est-ce qu'il nous doit bien suffire d'avoir quelques signes pour appercevoir ce qui nous est ici declaré. Or donc l'intention d'Eliu est, de prevenir le scandale qu'on peut concevoir, quand les bons et les iustes sont foulez, et que Dieu les expose à la tyrannie des meschans, et qu'on les tormente sans cause: que n'ayans fait tort à personne, neantmoins on ne laisse pas de les molester. Car quand nous voyons cela, il nous semble que Dieu ne pense point à ce monde, que la veuë ne s'estend point iusques à nous, et qu'il laisse dominer fortune. Voila comme aux choses qui sont troublees nous avons incontinent le regard confus, et il n'y a rien plus aisé que de nous scandaliser. Pour ceste cause Eliu monstre ici, combien que les bons soyent persecutez, ou bien ceux qui estoyent eslevez en puissance soyent abbatus comme si Dieu mesloit le ciel et la terre: que pour cela si ne faut-il point que nous soyons par trop effrayez en nos esprits. Et pourquoy? Car Dieu a iuste raison, laquelle nous ne pouvons pas voir du premier coup: mais attendons en patience, et nous cognoistrons que Dieu fera profiter telles afflictions, et qu'elles tendent à bonne fin. Et pourquoy?

Car alors, dit-il, *Il annonce a ceux qui sont ainsi tormentez, leurs pechez,* et leur fait sentir quels ils sont: et c'est afin de les amener à bonne correction. Or ici en premier lieu nous voyons qu'il ne nous faut point estimer les choses selon l'apparence: mais qu'il nous faut sonder plus loin, et cercher la cause qui esmeut Dieu à faire ce que nous trouvons estrange du premier coup. Cela semble bien contraire à toute raison, qu'un homme de bien soit ainsi persecuté, et que chacun luy coure sus: mais Dieu sait pourquoy il le fait. Il faut donc que nous regardions à la fin, et non pas de precipiter du premier coup nostre sentence, comme ceux qui iugent à l'estourdie. Or la fin de nos afflictions quelle est-elle? C'est de nous faire sentir nos pechez. Et c'est un poinct bien notable, dont nous pouvons recueillir une doctrine fort utile. Il est vray que souvent nous en oyons parler: mais tant y a que nous n'en pouvons trop ouir: car nous savons que les afflictions nous sont si fascheuses, que chacun se despite si tost qu'il sent quelque coup de verge de la main de Dieu, et ne pouvons nous consoler, et retenir en patience. D'autant plus donc nous faut-il bien noter ceste doctrine, c'est que quand Dieu permet que nous soyons tormentez, voire iniquement quant aux hommes: si est-ce que cependant il procure nostre salut, d'autant qu'il nous veut faire sentir nos pechez, il nous veut monstrer quels nous sommes: car du temps de prosperité nous sommes aveugles: et defait nous ne cognoistrons pas droitement ce qui est ici contenu, sinon que Dieu nous y amene par ses chastimens. Sommes-nous à nostre aise et en delices? Chacun s'endort et se flatte en ses pechez, tellement que la prosperité est autant d'yvrongnerie pour assoupir nos ames. Et qui pis est, quand Dieu nous laisse en paix, encores que nous l'ayons offensé en mille sortes, si est-ce que nous ne laissons pas de nous applaudir, et nous semble que Dieu nous soit propice, et qu'il nous aime puis qu'il ne nous persecute point. Voila donc comme les hommes ne peuvent sentir leurs pechez, s'ils ne sont attirez par force pour se cognoistre. Et pourtant puis que la prosperité nous enyvre ainsi, et que quand nous sommes en repos, chacun se flatte en ses pechez, il nous faut souffrir patiemment que Dieu nous afflige: car l'affliction est la vraye maistresse pour amener les hommes à repentance, afin qu'ils se condamnent devant Dieu, et s'estans condamnez apprenent à hayr leurs fautes, ausquelles auparavant ils se baignoyent. Quand donc nous aurons cognu le fruict des chastimens que Dieu nous envoye, nous les porterons en plus grande douceur et d'un courage plus paisible que nous ne faisons pas. Mais nous sommes nonchalans que c'est pitié, à cause que nous ne cognoissons pas que Dieu procure nostre salut, quand il nous afflige ainsi. Au reste notons bien qu'il ne nous faut point regarder la main de Dieu à l'oeil pour sentir nos fautes. Car il adviendra bien que Dieu laschera la bride aux hommes, que nous serons persecutez par eux, voire iniustement, nous ne leur aurons fait aucun tort. Or

en cela mesmes si faut-il que nous apprenions que Dieu nous appelle en son escole: car c'est pour nous mieux donter et humilier quand il ne daigne pas nous batre de sa main, mais qu'il nous met entre les mains des meschans: il nous fait plus grand vergongne alors. Si donc les meschans ont la vogue, et qu'ils ayent le moyen de nous tormenter, et s'y employent du pis qu'ils peuvent, c'est autant comme si Dieu nous declaroit que nous ne sommes pas dignes d'estre batus de sa main, et qu'il nous veut faire là honte.

Or d'autant plus devons nous estre incitez à penser à nos fautes, et en gemir, et cependant noter ce qu'Eliu adiouste, *Qu'alors Dieu nous descouvre l'aureille.* Ce mot signifie deux choses en l'Escriture: car quelquefois il signifie. Toucher le coeur, tellement que nous oyons ce qui nous est dit. Dieu donc nous ouvre l'aureille, quand il nous envoye sa parole, et fait qu'elle nous est proposee: et puis il nous ouvre l'aureille, ou la descouvre (car le mot emporte proprement cela) quand il ne permet point que nous soyons sourds à sa doctrine, mais qu'il luy donne entree afin qu'elle soit receuë par nous, et que nous en soyons esmeus, et que la vertu s'en demonstre. Voila, di-ie, deux sortes d'ouvrir les aureilles, dont nous sentons iournellement que Dieu use envers nous. Il ouvre aussi les aureilles à ceux qu'il afflige, d'autant qu'il leur donne quelque signe de son ire, afin qu'ils soyent enseignez de penser mieux à eux qu'ils n'ont fait. Si on demande, Et comment donc? Dieu ne parle-il point à nous, quand nous sommes en prosperité? Si fait bien: mais sa voix ne peut venir iusques à nous: car nous sommes desia preoccupez de nos delices et de nos affections mondaines. Et defait nous voyons que les hommes s'esgayent quand ils ont leur soul à manger, et qu'ils se peuvent donner du bon temps, et qu'ils sont en santé et en paix. Il n'est question alors que de s'esiouir en telle sorte que Dieu n'a plus d'audience. Mais les afflictions sont autant de messages qu'il nous envoye de son ire: et alors nous sommes touchez de l'avoir offensé, pour retourner à nous. Et ainsi les afflictions en general doivent servir de doctrine à ceux qui les reçoivent, tellement qu'ils approchent de Dieu, encores qu'ils en ayent esté eslongnez auparavant. Voila pour un Item. Mais cependant si est-ce que les hommes ne se laissent pas gouverner à Dieu, iusques à ce qu'il ait amolli leurs coeurs par son sainct Esprit, et donné ouverture à ces advertissemens qu'il leur fait, et qu'il leur ait percé l'aureille pour les dedier à son service et à son obeissance, ainsi qu'il en est parlé au Pseaume (40, 7). Voila ce que nous avons à noter. Et ainsi quand nous sommes affligez, en premier lieu que ceci nous vienne en memoire, que c'est autant comme si Dieu s'adressoit à nous, et qu'il nous remonstrast nos pechez, et qu'il nous fist nostre procez, afin de nous attirer à repentance. Mais d'autant que nous sommes durs à l'esperon, qui plus est, que nous sommes du tout rebelles, que nous sommes sourds à toutes les admonitions qu'il nous fait: il le faut prier qu'il nous perce l'aureille, et qu'il nous donne telle ouverture à ses instructions, qu'elles nous profitent: qu'il ne permette point que l'air seulement en soit batu, sans que le coeur en soit touché: mais que nous soyons esmeus de venir et retourner à luy. Autrement sachons que nous ne ferons que le despiter, et reietterons ses corrections: ainsi que l'experience monstre en la plus grande multitude, que ceux qui sont batus des verges de Dieu ne s'amendent point pour cela: mais empirent plustost. Voyans donc de tels exemples, apprenons que ce n'est rien fait iusques à ce que Dieu nous ouvre l'aureille, c'est à dire que par son sainct Esprit il face que nous l'entendions parler à nous, et l'ayans ainsi entendu, que nous luy obeissons. Voila ce que nous avons à noter de ce passage.

Or il adiouste quant et quant, *Que s'ils oyent, et obeissent, ils accompliront leurs iours en bien, et leurs annees en gloire: mais s'ils n'escoutent, ils passeront par le glaive, et mourront sans science.* Ici Eliu nous declare encores mieux le profit que nous avons d'estre en affliction. C'est desia un grand bien, et qui ne se peut assez priser, quand nous sommes attirez à repentance, et au lieu que nous estions au train de perdition, que nostre Seigneur nous ramene à soy. Voila, di-ie, qui nous doit adoucir toutes nos tristesses en nos afflictions: mais il y a beaucoup plus: c'est que nostre Seigneur monstre par effect combien cela nous est utile, assavoir, afin que nous soyons delivrez de nos maux, que nous soyons secourus par luy, et qu'il se monstre par ce moyen nous estre favorable. Quand donc tout cela se cognoist par experience, n'avons-nous point dequoy nous esiouir quand Dieu nous a ainsi delivrez? Car s'il souffre que les voluptez du monde nous enyvrent, en la fin nous deviendrons incorrigibles: il faut donc qu'il y remedie de bonne heure. Et s'il le fait par le moyen que nous soyons affligez, et que là dessus il nous delivre, afin que nous appercevions sa main: ne voila point une approbation singuliere de sa grace et de nostre foy? Si Dieu nous laissoit croupir en nos ordures, et en nostre lie (comme les Prophetes en parlent) nous y pourririons, comme i'ay dit: et au reste, nous ne priserions point sa grace envers nous, telle qu'elle se monstre quand il nous a retirez de l'affliction en laquelle nous estions tombez. Voila donc double bien qui revient aux hommes, quand Dieu les a ainsi corrigez: car en premier

lieu ils sont ramenez à luy: et secondement ils apperçoivent sa bonté paternelle, quand par sa grace ils sont delivrez. Voila donc ce que nous avons à noter en ce passage. Or on pourroit demander, Et voire? et que sait-on si Dieu nous veut attirer à repentance, quand il nous afflige, ou qu'il permet que nous soyons tormentez par les hommes? et que sait-on si son conseil ou sa volonté est telle? Or ici nous avons la response. Quand nous voyons que les afflictions sont temporelles, et que Dieu nous en delivre: par cela cognoissons nous qu'il ne nous veut point faire perir du tout, qu'il se contente que nous soyons abbatus et humiliez sous sa main. Mais quand nous voulons avoir un col d'airain, pour luy resister, et que nous ne fleschissons point pour corrections qu'il nous envoye, nous ne faisons tousiours que redoubler les coups. Au contraire donc si nous sentons nos pechez pour luy en demander pardon, et qu'il cognoisse que nous en sommes vrayement touchez: alors il fait que les afflictions nous sont converties en une bonne medecine: et sur cela il nous en delivre. Nous voyons, di-ie, tout cela à l'oeil.

Ainsi donc que nous ne murmurions plus quand nous voyons que Dieu envoye de tels troubles au monde, et que nous n'en soyons point scandalisez comme s'il avoit les yeux fermes: car il sait bien ce qu'il fait, il a une sagesse infinie, laquelle ne nous apparoist point du premier coup: mais en la fin nous voyons bien qu'il a disposé les choses en bon ordre et en bonne mesure. Et cependant apprenons aussi de ne point nous despiter par trop quand nous sommes ainsi affligez, sachans que Dieu avance par ce moyen nostre salut. Et au reste voulons-nous estre gueris quand nous sommes ainsi en tormens et en fascheries? Voulons-nous avoir bonne issue et desirable? Suivons le chemin qui nous est ici monstré, c'est assavoir d'ouir et d'obeir. Comment ouir? C'est que nous soyons enseignez quand Dieu nous tient comme en son escole, et que les afflictions nous soyent autant d'advertissemens pour approcher de luy. Oyons donc cela: et puis que ce qui sera entré par une aureille n'eschappe point par l'autre: mais que nous obeissions, c'est à dire, que nous rendions telle obeissance à Dieu que nous luy devons: que nous ne demandions que de nous renger à luy. Voila comme nous serons delivrez de nos maux. Mais quoy? Il ne se faut point esbahir si les hommes languissent, voire et qu'ils soyent plongez tousiours plus profond en leurs miseres: car qui sont ceux qui escoutent Dieu parler? On voit combien il y en a qui sont affligez et tormentez, on voit que les verges de Dieu sont auiourd'huy espandues par tout. Mais combien y en a il qui y pensent? On verra tout un peuple qui sera pressé de guerres tant qu'il n'en pourra plus: mais entre cent mille hommes à grand' peine en trouvera-on une douzaine qui escoutent Dieu parler. Voila les coups de fleaux qui resonnent et retentissent en l'air, les pleurs et les gemissemens seront horribles par tout, les hommes crieront assez helas: mais cependant ils ne regardent point à la main qui frappe: comme le Prophete (Isaie 9, 12) reproche aux obstinez, qu'en sentant les coups ils ne cognoissent point la main de Dieu. Nous voyons le semblable en peste et en famine. Ainsi donc se faut-il esbahir si Dieu envoye des playes incurables, et qu'il ne pratique ce qui est dit au Prophete Isaie (1, 6), Que depuis la plante des pieds iusques au sommet de la teste il n'y a point une goutte de santé en ce peuple, qu'il y a comme une ladrerie, qu'ils sont tous pourris et infects, que leurs playes sont incurables? Se faut-il donc esbahir de cela, veu qu'auiourd'hui les hommes sont si ingrats à Dieu, qu'ils luy ferment la porte, et ne le veulent point escouter pour luy rendre obeissance?

Ainsi donc apprenons quand nous sommes batus de la main de Dieu, de venir soudain à luy, et d'escouter les remonstrances qu'il nous fait, pour sentir nos pechez et nous y desplaire. Ayans fait cela, que nous soyons touchez au vif, afin qu'il luy plaise d'avoir pitié de nous. Quand nous y procederons ainsi, Dieu n'oubliera point son office, qu'il ne nous envoye instruction, et qu'il ne nous delivre de tous nos maux. Mais voulons-nous faire des chevaux restifs? Il nous rembarrera bien, comme il est dit ici: c'est, *que nous passerons par l'espee, et serons consumez sans science*, c'est à dire, en nostre folie. Quand il dit, *que nous passerons par l'espee*, c'est à dire, que les playes seront mortelles du tout, qu'il ne faudra plus esperer nulle guerison, il n'y aura plus de remede pour nous. Si nous ne sommes obstinez quand Dieu nous admonneste de nos fautes, il se monstrera bon medecin envers nous pour nous en purger, voire si nous ne sommes point incorrigibles. Mais quand il n'y aura nulle raison ne nul amendement en nous, et que nous rongerons nostre frain sans sentir nos pechez pour nous y desplaire, sachons que toutes les afflictions de ce monde nous seront mortelles: sinon, di-ie, que nous apprenions de retourner à Dieu quand il nous convie, et nous donne lieu de repentance, c'est à dire, que nous venions en temps oportun, et que nous entrions quand la porte nous est ouverte. Si nous n'en faisons ainsi, il faudra que tous les chastimens qui nous estoyent donnez pour nostre profit, nous tournent en plus grande condamnation, et que ce soyent autant d'adiournemens que Dieu aura fait: mesmes il faudra que le comble de tout malheur s'accomplisse. Et d'autant plus devons nous penser à nous, que nous ne provoquions point une

telle vengeance de Dieu à nostre escient. Car est-ce peu de chose de ce qui est dit, qu'il faut que les obstinez soyent navrez de la main de Dieu: voire d'autant que les hommes tant qu'il leur est possible se despitent et ne se veulent point renger, quand Dieu leur fait ceste grace de les advertir, et qu'il leur donne entree à soy? Et defait quand les hommes se rebecquent ainsi, n'est-ce point despiter manifestement Dieu? Nest-ce point fouler sa grace au pié? Or Dieu ne peut porter une telle malice: car il iure par sa maiesté (en son Prophete Isaie [22, 13]) que ce peché-là ne sera iamais effacé, quand les hommes s'esgayent et qu'ils disent, Beuvons et mangeons, lors qu'il les convie à repentance. Voila, di-ie, Dieu qui en est tellement irrité, qu'il iure que ce peché-la sera enregistré iusques au bout devant luy. D'autant plus donc nous faut-il soliciter à nous humilier, quand Dieu nous donne quelque advertissement, sachans qu'il procure nostre salut en cest endroit: afin que nous ne reiettions point son ioug quand il le veut mettre sur nous, et que nous ne repoussions point les coups des verges qu'il nous donne, comme s'il frappoit sur une enclume.

Et notamment il est dit, *Que ceux qui n'ont point escouté Dieu, mourront sans science*, c'est à dire, que leur folie les consumera. Or c'est afin que les hommes soyent rendus inexcusables. Il est vray que nous prendrons bien un bouclier d'ignorance, quand nous voudrons amoindrir nos fautes, ou bien les abolir du tout: nous dirons, Ie n'y pensoye point, ie ne m'en suis point avisé: mais apprenons que quand il est parlé de l'ignorance des hommes, c'est pour les condamner tant plus, pource qu'ils se sont abbrutis, et qu'il n'y a eu nulle raison en eux. Et c'est ainsi que le Prophete Isaie (5, 14) en parle: Voila pourquoy l'enfer est ouvert, que le sepulchre a tout englouti, que tout le peuple a esté consumé (dit le Seigneur) d'autant qu'il n'a point eu de science. Dieu se plaint là de ce que les pecheurs se sont iettez en perdition à leur escient: et cependant il dit, que cela est venu, d'autant qu'ils n'ont point eu de science: voire, mais il reproche quant et quant à ce peuple des Iuifs, qu'il s'estoit abbruti. Car le Seigneur de son costé nous advertist assez, qu'il ne tient qu'à nous que nous ne soyons bien enseignez. Mais quoy? Dieu est bon maistre, et nous sommes mauvais escoliers: Dieu parle, et nous sommes sourds, ou bien nous estoupons nos aureilles pour ne le point ouir. Ainsi donc ceste ignorance de laquelle Eliu parle ici est volontaire, pource que les hommes ne peuvent souffrir que Dieu leur monstre leur leçon, et leur apprene de venir à luy: mais ils aiment mieux tousiours aller leur train commun, ils ferment les yeux, ils bouchent les aureilles. Voila donc une ignorance qui est pleine de malice et de rebellion. Or il est vray que pour un temps les meschans se plaisent quand ils ne sentent point la main de Dieu: mais tant pis pour eux, comme nous en voyons tous les iours les exemples. Si on parle à ces desbauchez qui sont du tout adonnez à mal, et qu'on les menace de la vengeance de Dieu, ils ne font que hocher la teste et s'en mocquer, et leur semble que ce n'est que ieu. Et au reste ils prendront les sermons en mocquerie, et tourneront toute l'Escriture saincte en risee, afin qu'elle n'ait plus nulle reverence ni autorité. Nous voyons cela à l'oeil. Or ils empirent tousiours leur condition, d'autant que ceste sentence ne sera point frustratoire, c'est, Que quiconques ne veut point escouter Dieu en affliction: il faudra qu'il perisse sans science: c'est à dire, que l'ignorance en laquelle il est abbruti, soit cause d'une plus grande ruine, et qu'elle le plonge tant plus en la malediction de Dieu. Or voyans cela apprenons d'estre dociles, et si tost que Dieu parle que nous dressions les aureilles, et que nous soyons prests de nous assuiettir à sa parole, et qu'il n'y ait rien qui nous empesche de retourner à luy. Voila donc de quoy nous sommes instruits en ce passage. Et defait autrement il est certain que nostre nature nous induira tousiours à nous rebecquer, comme il en est parlé ici. Au reste on voit la sottise des hommes en ce que combien qu'ils ne vueillent point estre reputez fols ne mal-avisez, si est-ce qu'ils mettent toute peine de prendre ceste excuse de folie et ignorance, quand il est question de rendre conte devant Dieu. Mais tout cela ne profitera de rien. Et d'autant plus nous faut-il efforcer de nous humilier de bonne heure, et venir à ceste consolation que Dieu nous donne, quand il dit qu'il nous instruit en double sorte: car d'un costé il fait que sa parole nous soit preschee: et d'autre costé entant que nous sommes batus de ses verges, un chacun de nous en son endroit est induit à retourner au bon chemin. Que nous ayons donc les aureilles ouvertes, pour recevoir la doctrine qu'on nous propose au nom de Dieu: afin qu'il ne parle point à des sourds, et comme à des troncs de bois. Et cependant aussi que nous soyons patiens, pour endurer les afflictions qu'il nous envoyera: et quand il y aura quelque chose qui ne nous viendra point à gré, que nous ne laissions pas pourtant de tousiours magnifier Dieu et sa grace, sachans que par ce moyen il nous fait sentir nos pechez, afin que nous n'y soyons point tellement confits que nous y perissions. Voila donc comme si nous ne voulons despiter Dieu à nostre escient apres avoir ouy sa parole, il nous faut aussi entendre à quoy il pretend quand il nous chastie, et qu'il nous envoye quelques afflictions de quelque costé qu'elles nous

viennent: car iamais il ne nous adviendra rien que de sa main.

Eliu quant et quant adiouste, *Que les hypocrites de coeur adioustent ire, et qu'ils ne crient point quand ils sont liez: que leur ame mourra en ieunesse, et qu'ils periront avec les paillards.* Il dit les hypocrites de coeur. Pourquoy les nomme-il ainsi? Il entend ceux qui sont confits en malice, et qui ont une arriere boutique pour s'eslongner de Dieu, et qui ne peuvent estre attirez à quelque rondeur. Car nous verrons que beaucoup de povres gens pechent par une folie, qu'ils sont volages, qu'on les desbauche aisement, qu'il n'y a point encores une malice obstinee et enracinee en eux. Or il y en a d'autres qui sont hypocrites de coeur: c'est à dire qui ont une racine de mespris et de toute rebellion, tellement qu'ils se mocquent de Dieu: ils n'ont nulle reverence à sa parole, le diable les a tellement ensorcelez qu'ils condamnent le bien, ils suivent le mal, pour le moins ils l'approuvent, et s'y veulent plaire et nourrir. Notons bien donc quand Eliu parle ici des des hypocrites de coeur, qu'il entend ceux qui sont du tout abandonnez à Satan, en sorte que non seulement ils pechent par legereté, mais qu'ils sont tellement formez au mal, qu'ils ont prins leur pli (comme on dit) de mal faire, et de se mocquer de Dieu: et de ceux-la on en voit par trop d'exemples. Car si on fait comparaison de ceux qui sont volages et offensent par infirmité, avec les meschans et les contempteurs de Dieu, le nombre des meschans sera beaucoup plus grand. Et ainsi notons que ce n'est point sans cause qu'Eliu les appelle ici hypocrites de coeur, ou pervers de coeur, c'est à dire. qui sont adonnez à malice iusques au bout: tellement qu'en leurs afflictions ils ne veulent nullement s'assuiettir à Dieu, mais plustost ils adioustent ire. Or notons bien ce mot *d'adiouster ire:* car c'est comme allumer tousiours le feu d'avantage, et amasser du bois pour l'augmenter. Et defait que font les pervers, quand ils se rebecquent et despitent ainsi contre Dieu? Amendent-ils leur cause et leur condition? Helas! ils ne font qu'amasser tousiours plus de bois, et faut que l'ire de Dieu s'enflamme tant plus. Ainsi donc notons bien que si nous resistons aux chastimens de Dieu, pensans les repousser par nostre malice et obstination: nous ne ferons qu'adiouster ire, et la malediction de Dieu s'augmentera de plus en plus, iusques à ce que nous en soyons du tout consumez. Or quand nous oyons ceci, que devons-nous faire, sinon de prier Dieu qu'en premier lieu il nous purge tellement, que nous n'ayons point ceste rebellion enracinee en nous, et ceste malice cachee: mais encores que nous ayons falli par infirmité, que tousiours il y ait quelque racine de crainte de Dieu, et que nous ne soyons point du tout incorrigibles. Avisons aussi à nous duire tousiours à ceste sobrieté et simplicité de coeur, afin que nous ne soyons point enveloppez iusques là en nos pechez, de nous y complaire et nourrir. Et au reste notons bien que si nous voulons faire des fins et rusez contre Dieu, ce ne sera point pour amender nostre marché: mais plustost nous augmenterons son ire contre nous.

Voila donc comme les hommes se doivent bien corriger de leurs mauvais actes, voyans la malediction de Dieu s'augmenter ainsi sur eux. Et notamment il est parlé de l'accroist de l'ire de Dieu, pource que les hommes cuident estre eschappez quand Dieu les a delivrez d'un mal: il leur semble que c'est fait. Or nous ne pensons point à ces moyens qui nous sont cachez, que Dieu puis apres desployera des nouvelles verges, qu'il aura des glaives desgaignez, et que soudain il viendra foudroyer sur nous quand nous ne l'attendrons pas. D'autant donc que nous ne craignons point assez l'ire de Dieu, voila pourquoy il est dit notamment, qu'elle croist, et que nous l'amassons de plus en plus sur nous: tellement qu'il faudra qu'il y ait cent mille morts qui nous attendent, quand nous aurons mesprisé le message que Dieu nous envoyoit pour nous reduire et nous amener à vie. Quand donc nous aurons ainsi mesprisé les advertissemens de Dieu, il faudra que nous sentions sa vengeance horrible sur nous, au lieu qu'il proteste d'estre tousiours prest de resiouir ceux qui se submettent volontairement à sa bonne volonté.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

---

veu qu'il nous a fait desia experimenter, que ceux qui se remettent ainsi à luy le trouvent un bon Pere et pitoyable. Voila donc ce que le S. Esprit nous a ici voulu enseigner par la bouche d'Eliu.

Or venons à ce verset, où il est dit, *Que Iob a accompli le iugement du meschant.* Il est vray qu'on pourroit prendre aussi ces mots, comme s'il estoit dit qu'il a rempli de iugemens d'iniquité, la iustice et le iugement. Mais le sens naturel est tel, que Iob s'est desbordé, voire pour s'accoupler avec les meschans. Cependant il n'est point ici parlé de sa vie, comme s'il avoit esté un larron, un paillard, ou un meurtrier, s'il avoit esté un blasphemateur, un homme dissolu: Eliu ne parle point de tout cela: mais il declare que Iob n'a point glorifié Dieu en ses angoisses, mais qu'il s'est trop chagrigné contre luy: et mesmes qu'il s'est voulu exalter, comme si Dieu luy faisoit tort, et qu'il usast de cruauté envers luy. Voila donc en quoy Iob est ici condamné: non point d'avoir mené une vie mauvaise, mais de ce qu'il n'a point porté assez patiemment son affliction. Or cela est appelé *Accomplir le iugement des meschans*, c'est à dire s'accorder à leur façon et à leurs enormitez: car aussi nous avons à noter, que Dieu n'a rien plus precieux que la gloire de son nom. Il est vray quand les uns se iettent à paillardises, les autres à violences, que les autres se mettent à gourmander, la iustice de Dieu est violee en cela, l'ordre qu'il a establi entre nous est perverti et corrompu: et entant qu'en nous est, nos pechez obscurcissent tousiours la maiesté de Dieu. Mais cependant celuy qui blaspheme manifestement contre Dieu, et qui ne s'humilie point sous sa main, il n'y a nulle doute qu'il n'excede tous autres pechez, et qu'il ne soit plus grievement à condamner. Nous devons bien donc noter ce passage, quand il est reproché à Iob, qu'il a accompli le iugement du meschant. Or pour bien faire nostre profit de ceste sentence, il nous faut noter en premier lieu que si tost qu'un homme se fourvoye, desia il commence à s'envelopper parmi les meschans, et qu'entant qu'en lui est, il se prive de la grace de Dieu. Mais du premier coup nous ne trebuchons pas si lourdement: car il semblera que les fautes soyent moyennes: tant y a qu'en la fin nous venons iusques au comble de mespriser Dieu, et de le mespriser en telle sorte, que mesmes le diable nous incitera contre lui, et nous serons enflammez comme d'une phrenesie ou d'une rage pour le despiter: et cela ne peut estre qu'à nostre perdition. Voila ce qui advient aux hommes.

Or de Iob, il n'en a pas esté ainsi: car il avoit vescu si sainctement, qu'il estoit comme un miroir de perfection angelique. Nous avons veu ce qu'il a protesté par ci devant, d'avoir esté tuteur des orphelins, protecteur des vefves, les yeux des aveugles, les iambes des boiteux, que sa table avoit esté ouverte à tous povres, qu'il avoit revestu ceux qui avoyent froid, de la laine de son bestail, que iamais il n'avoit abusé de son credit pour opprimer personne, combien qu'il eust la vogue par tout, et qu'il peust faire beaucoup d'extorsions. Or cependant nous voyons qu'il s'est toutes fois desbordé, quand la main de Dieu l'a pressé d'une telle vehemence: que sera-ce donc quand de nostre gré, et comme à nostre escient nous despiterons Dieu? comme i'ai desia dit, que les hommes quand ils se fourvoyent, entant qu'en eux est, se separent d'avec Dieu, et se vont ietter aux filets de Satan. Advisons donc bien à nous: et quand nous aurions vescu le plus iustement du monde, cognoissons que si nous ne sommes retenus de la grace de Dieu et par son sainct Esprit, nous pourrons bien lui eschapper: voire en une minute de temps, nous serons comme destituez. Et s'il y a une telle fragilité en nous que nous puissions si tost tomber à mal: que sera-ce quand de longue main nous aurons poursuivi et continué à provoquer l'ire de Dieu contre nous, et quand nous aurons esteint la clarté de son sainct Esprit entant qu'en nous sera? Avisons bien donc de cheminer en telle solicitude, que cognoissans la foiblesse qui est en nous, nous n'ayons nulle presomption que nous aveugle: mais plustost que nous prions Dieu qu'il nous guide et nous tienne la main forte, et ne permette pas que nous tombions en façon que ce soit. Et s'il advient qu'il nous laisse decliner, que toutes fois il nous retienne, en sorte que nous ne venions point iusques au comble d'iniquité: mais que si tost que nous aurons failli, nous gemissions pour recourir à sa misericorde. Voila donc ce que nous avons à noter de ce passage.

Or pour mieux estre retenus en la crainte de Dieu, notons bien ce qu'Eliu adiouste, c'est *Que le iugement et la iustice tiendront.* Comme s'il disoit, que les hommes auront beau faire des enragez, Dieu toutes fois demeurera en son entier, et faudra qu'en la fin il soit leur Iuge. Si les hommes s'eslevent, ô si est-ce qu'ils ne viendront point à la maiesté de Dieu pour cela: nous aurons beau tirer contre le soleil, nous ne parviendrons point si haut: et quand nous pourrions arracher le soleil, si est-ce que nous ne pourrons point toucher à Dieu. Apprenons donc qu'ici les hommes sont advertis, de ne se point escarmoucher comme ils font, comme s'ils pouvoyent gaigner la cause contre Dieu, et avoir victoire de lui: nous savons (comme il est ici declaré) que la iustice et le iugement tiendront. Puis que nous voyons l'intention d'Eliu, appliquons ce qu'il met ici à nostre usage. I'ai desia dit que les hommes ne font nulle difficulté de contester contre Dieu. Et pourquoi? Car ils le mesurent à

ment matter que d'un coeur humble ils retournent à luy.

Ainsi donc en ce passage il n'est fait mention que de ceux que Dieu ne veut point laisser perir: et pour ceste cause il les chastie. Or s'il est besoin que Dieu besongne ainsi sur ses eleus, que sera-ce en general de la nature des hommes? Il est ici parlé de ceux que Dieu cognoist et avoue pour ses enfans, et desquels il veut procurer le salut pour les gouverner par son S. Esprit: et toutes fois si est-ce qu'encores ils auroyent les aureilles bouschees, et s'enyvreroyent en leurs delices, n'estoit que Dieu par afflictions les retirast à soy. Cognoissons donc ici qu'il y a une horrible perversité en nostre nature. Et au reste encores que nostre Seigneur nous ait touchez, que nous ayons quelque bon desir et affection de venir à luy, sachons que si avons nous tousiours mestier de ceste aide, Que nostre Seigneur nous picque et nous donne des coups d'esperon, et qu'il nous donte à soy en tout et par tout: et faut que nous facions servir toutes les fascheries et miseres qu'ils nous envoye pour les appliquer à c'est usage-la, cognoissans qu'il y auroit tousiours de la rebellion en nostre chair, sinon qu'elle fust ainsi mattee. Voila donc ce que nous avons à retenir. Et au reste apprenons de n'estre point obstinez contre Dieu quand il nous afflige: mais puis que nous avons ceste cognoissance qu'il nous veut ouvrir l'aureille, prions-le que les afflictions nous servent et profitent en sorte que nous venions à luy: et si desia nous avons esté introduits au bon chemin, qu'il nous y avance. Et pour ce faire, apprenons de n'estre point esgarez en nos concupiscences: comme nous voyons que la plus part sont transportez, et quand Dieu les appelle à soy, qu'ils en sont tant eslongnez, qu'ils ne peuvent trouver nul chemin pour y venir. Avisons donc de nous separer, c'est à dire, d'estre comme recueillis à Dieu, et que nous ne soyons point ainsi enyvrez en nos vanitez et affections mauvaises, comme nous voyons que nous y sommes adonnez par trop. Voila donc en somme ce que nous avons à retenir de ceste sentence.

Or il adiouste quant et quant: *Qu'il retirera l'homme du bord* (il y a proprement *de la bouche*) *d'angoisse et d'affliction, et le mettra en lieu large: et que la il ne sera plus en destresse, et que le repos de sa table sera plein de graisse.* Ce mot de *repos*, se peut prendre pour ce qui repose, aussi bien que de dire que sa table sera paisible, et qu'elle sera remplie de tous biens. Or ceci notamment s'adresse a Iob pource qu'il avoit senti la bonté de Dieu: et delait Eliu luy reproche son ingratitude. Vien ça, dit-il, n'as tu point cognu par ci devant, que Dieu t'avoit fait prosperer? D'où te sont venues tant de richesses que tu as possedé, sinon que Dieu se monstroit liberal envers toy? Et au reste encores se monstreroit-il tel: assavoir si tu estois capable d'estre ainsi doucement traitté de la main de Dieu. Il est certain donc que comme il avoit commencé il parferoit: *Mais tu as accompli le iugement du meschant.* Tu vois bien donc que tu ne peux souffrir que Dieu te face du bien. Or il est vray que Iob est ici accusé à tort en partie: mais tant y a que ce n'est point du tout sans cause qu'Eliu le condamne d'avoir murmuré à l'encontre de Dieu, et luy denonce que nonobstant tous ces murmures, *le iugement et la iustice tiendront.* Cependant de ce verset nous pouvons recueillir une bonne doctrine, c'est que quand Dieu nous afflige, il nous doit souvenir des biens qu'il nous a faits, afin que nous ne soyons point troublez, mais que nous sentions que les chastimens de sa main ne se font point sans cause. Et voila aussi où David nous ramene: car apres que Dieu l'avoit exalté au siege royal, et qu'il luy avoit donné tant de victoires sur ses ennemis, quand ce vient à l'affliger iusques à l'extremité, qu'il semble qu'il doive estre abysmé du tout, il cognoist que d'autant que nous sommes creatures de Dieu il faut bien que nous soyons du tout en sa main, et qu'il dispose de nous, et que nous portions patiemment les chastimens qu'il envoye. Apprenons donc d'appliquer ceste sentence à nostre instruction, en telle sorte que quand nous serons batus des verges de Dieu, il nous souvienne des biens qu'il nous a eslargis: voire, afin de nous remettre du tout à sa volonté, et cognoistre que c'est bien raison qu'il nous retourne et ça et là quand il luy plaist. Et cependant ceste memoire aussi nous servira pour adoucir nos tristesses: car si nous n'avions iamais senti en Dieu que rigueur, nous serions tellement despitez en nos afflictions que nous n'aurions nul courage d'invoquer Dieu, ne de recourir à luy. Mais quand nous savons qu'il s'est declaré Pere envers nous, et qu'il nous a attirez à soy par douceur: alors il nous fait sentir que ceux qui se fient en luy, et qui se laissent gouverner par sa main, sont bien-heureux. Voila donc qui nous donne courage et nous resiouist, mesmes au milieu de nos angoisses. Et ainsi notons bien, que si nous sommes pressez de maux et d'afflictions, il ne faut pas que ce que nous sentons à present saisisse nos esprits en telle sorte, que nous soyons preoccupez pour ne point penser à la bonté de Dieu, pour ne point penser aux consolations qu'il nous donne: car c'est comme un gouffre d'enfer, de ne penser seulement qu'aux chastimens. Quoy donc? Meslons la bonté de Dieu parmi sa rigueur. Avons-nous des biens que nous avons receu de la main de Dieu? Quand il nous afflige, que nous ne laissions pas de recourir à luy, esperans qu'il donnera bonne issue à nos afflictions,

benignement, il y a incontinent quelque morsure, que nous regimbons contre lui. Il faut donc que nous sentions nostre perversité toutes fois et quantes que Dieu use de rudesse contre nous. Cependant si faut-il aussi que nous soyons consolez en nos afflictions, voyans que Dieu n'oublie iamais sa misericorde, et mesmes que quand il semble qu'il vueille foudroyer contre nous, s'il nous frappe d'une main, c'est pour nous redresser de l'autre: s'il nous met au sepulchre, c'est pour nous eslever par dessus les cieux. Voyans donc que Dieu encores au milieu de son ire nous monstre sa bonté, et nous en rend tesmoignage, n'avons-nous pas de quoi nous consoler en lui? Et ceste consolation quant et quant doit engendrer une conscience paisible. Si nous sommes effrayez de ceste rigueur de Dieu, et qu'il nous semble qu'il nous vueille perdre, il est impossible que nous soyons alors patiens. Mais aussi à l'opposite quand Dieu nous declare qu'il ne nous veut point du tout exterminer, mais qu'il nous est Pere quand nous avons nostre refuge à lui, et que nous y venons en humilité: cela doit purger nos coeurs de toute rebellion, de toute amertume, afin de nous faire ranger à son obeissance pour dire, Seigneur, puis que tu es si bon envers moi, ne permets point que ie me rebecque contre ta main, voire puis qu'elle este paternelle. Voila donc comme afin d'estre consolez en nos afflictions, il nous faut ranger à la suiettion de Dieu, pour nous laisser gouverner par lui, et pour trouver sa iustice bonne, afin que par nostre rebellion nous n'allumions point le feu d'avantage, comme il en a esté parlé ci dessus.

Or notamment il est dit: *Afin que Dieu ne le ruine et ne le consume point avec sa suffisance.* Ceci est pour abbatre l'orgueil qui est aux hommes, d'autant que tousiours ils se veulent munir contre la main de Dieu. Et pour ceste cause Eliu adiouste, *Qu'il n'y aura nulle rançon:* que nous aurons beau apporter, *de grands presens*, qu'il n'y aura ni or ni argent qui nous puisse delivrer de la main de Dieu: mesmes ce sera l'occasion de nous ruiner. Or ici nous devons cognoistre que Dieu a voulu abbatre ce que les hommes eslevent contre lui. Car si l'un est riche, que l'autre ait du credit, que l'autre soit prisé et honoré: nous voulons faire rempar contre Dieu de toutes ces choses, et nous semble que nous sommes munis pour empescher sa main: ou si nous n'avons ceste folle apprehension, tant y a qu'il y aura tousiours quelque stupidité en nous. Car iusques a ce que les hommes soyent aneantis, cognoissans qu'il n'y a vertu ni rien qui soit en eux, ils cuident estre suffisans pour resister à Dieu. Que faut-il donc? Que nous apprenions que toute nostre suffisance est moins que rien, voire quand nous avons affaire à nostre Dieu: car il ne fera que souffler dessus. Nous aurons beau amasser toutes les forces du monde: non seulement celles qui pourront estre en un homme, voire fust-il le plus robuste qui auroit iamais esté: mais quand on aura amassé et haut et bas toutes les forces qui sont aux creatures, cela n'est rien quand nous aurons la main de Dieu qui nous est contraire. Et ainsi donc notons bien, que pour nous humilier devant Dieu il nous faut deporter de toutes vaines presomptions, il ne faut point que nous cuidions avoir rien de residu. Voire, combien que nous pensions pour un temps avoir quelque force et vigueur en nous: il faut que nous cognoissions que tout cela n'est que fumee, quand il plaira à Dieu de nous consumer. Et là dessus que nous retournions tellement à lui, que nous le prions qu'il nous rende suffisans en sa vertu: c'est que nous soyons du tout appuyez sur lui, cognoissans que nous tenons et nostre vie et toutes les dependences d'icelle de sa pure bonté et gratuite. Voila donc ce que nous avons à noter en ce passage, quand il est dit, *Que Dieu ruinera les hommes avec leur suffisance, et qu'ils seront consumez nonobstant toutes leurs forces.*

Or quand il est dit, *Qu'il n'y aura point de rançon*, c'est pour mieux exprimer ce que nous venons de dire. Car combien qu'un chacun confessera, que l'or ne l'argent ne sont point pour nous racheter de la main de Dieu: toutes fois si voit-on que les hommes s'endorment en leurs richesses, en leur credit, et choses semblables: et quand ils ont dit, Ie ne puis resister à Dieu, si est-ce qu'ils font des rempars de cela, comme s'ils pouvoyent repousser le mal, et bataillent contre Dieu. Comment? D'où vient une telle presomption? Voila un ver de terre, qui n'est que charongne et pourriture, qui viendra s'eslever contre son Createur: ne faut-il pas qu'il y ait une horrible stupidité, et plus que brutale? Il est bien certain. Mesmes quand l'homme est riche, qu'il pense avoir ie ne sai quoi pour estre prisé, ou qu'il se voudra faire valoir, voire iusques à s'eslever contre Dieu, encore qu'il ne dise mot: le voila eslourdi en sorte qu'il luy semble que son or et son argent le peuvent delivrer. Il ne faut point donc que nous regardions a ce que les hommes confessent de bouche: mais il nous faut contempler leurs faits, qui donnent une vraye approbation de ceste arrogance diabolique: assavoir de ce qu'ils se confient en leur or et en leur argent, qu'au lieu de l'appliquer en bon usage, ils cueillent à ceste occasion un tel orgueil, qu'ils viennent heurter à l'encontre de Dieu. Puis qu'ainsi est donc, il nous faut bien penser à cela: car le sainct Esprit n'use point ici d'un langage superflu. Il est vray que de prime face il nous sembleroit que ceci n'auroit point

grand mestier d'estre declaré, Que Dieu mesprise l'or et l'argent. Et qui est-ce qui ne le sait? Et les petis enfans en pourroyent autant dire. Voire, mais cependant les plus sages, c'est à dire qui se reputent tels, et qui auront une telle opinion devant les hommes, ceux-la tous les coups s'aveugleront tellement, qu'il leur semble qu'ils pourront estre rachetez par or et par argent. Car sous ombre qu'ils auront quelque chose, et qu'on les craint, qu'on les honnore, les voila tellement enyvrez. qu'il ne leur semble plus qu'ils soyent hommes mortels: ils ne pensent plus qu'en un moment Dieu les pourra ruiner. Car s'ils y pensoyent, iamais n'auroyent ceste audace diabolique dont i'ay parle. de s'eslever ainsi à l'encontre de Dieu. Or puis qu'ainsi est, apprenons de mieux faire nostre profit des verges de Dieu, que nous n'avons pas fait. Et au reste, encores qu'il ne frappe point sur nous, que nous sachions faire nostre profit des corrections qu'il nous monstre à l'oeil. Car Dieu use d'une telle bonté qu'il nous instruit au despens d'autruy, et nous propose des chastimens qui nous doivent servir d'instruction. Avisons donc à cela, et ne nous eslevons point contre luy. Et au reste, voyans que nous ne pouvons rien apporter qui nous rachette de sa main, recourons à ceste rançon qu'il nous a donnee en la personne de son Fils: comme aussi sainct Pierre le monstre (1. Pier. 1, 18). Que nous ne sommes point rachetez ni par or ni par argent, mais par le sang precieux de l'Agneau sans macule.

Voila donc où il nous faut venir pour conclusion de ce passage: c'est qu'apres avoir cognu que nous sommes destituez de tous moyens pour eschapper de la main de Dieu: mais qu'il faudroit que nous fussions consumez pleinement, n'estoit qu'il usast envers nous de pitié: nous cognoissions qu'il nous a donné un bon remede quand il luy a pleu d'exposer son Fils unique en sacrifice pour nous: qu'alors nous avons esté rachetez, que c'est un pris suffisant pour abolir toutes nos fautes, que le diable n'aura plus nul droit sur nous. Car quand nous serions accablez d'une multitude infinie de pechez: toutes fois si le sang de Iesus Christ respond, c'est pour satisfaire de toutes nos offenses, c'est pour appaiser l'ire de Dieu. Voila donc où doit estre nostre refuge. Mais nous ne pouvons venir au sang de Iesus Christ, iusques à tant que nous ayons esté despouillez de toute presomption: voire et pour le passé et pour l'advenir. Pour le passé, afin que nous sentions que nous serions du tout perdus en nos pechez, et abysmez, n'estoit que Dieu nous donnast ce moyen d'en estre purgez par le sang de son Fils: et pour l'advenir, afin que nous ne soyons plus ainsi transportez d'une telle furie, pour nous eslever à l'encontre de nostre Dieu, comme si nous pouvions eschapper de sa main: mais que chacun se tienne comme bridé voire d'un lien volontaire: que nous n'attendions pas que Dieu nous encheine comme des bestes sauvages: mais que chacun se bride de son bon gré. Que nous ayons ceste modestie en nous de ne rien attenter contre luy: mais quand il luy plaira de nous chastier, qu'un chacun regarde à soy, Or ça Dieu me chastie d'un tel peché, et en telle maniere: il faut que i'en face mon profit. Que donc nous ne facions point la sourde aureille, quand Dieu nous advertist ainsi: mais que nous regardions de pres à nous, que nous soyons vigilans aux exemples qu'il nous donne, afin que nous ne soyons point incorrigibles, et qu'il ne nous advienne ce qui a esté dit par cy devant, c'est que nous amassions tousiours une plus grande ire, et une plus horrible vengeance de Dieu sur nous.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT QUARANTEDEUXIEME SERMON,

QUI EST LE IV. SUR LE XXXVI. CHAPITRE.

20. *Ne consume point la nuict pour exterminer les peuples sous eux.* 21. *Garde toy de te tourner à l'iniquité, car tu l'as esleuë plustost que l'affliction.* 22. *Voici Dieu exalte en sa vertu: qui est semblable à luy pour enseigner?* 23. *Qui est-ce qu'il a ordonné sur luy en ses voyes, qui est-ce qui luy dira, Tu as fait iniquité?* 24. *Souvienne toy de magnifier son oeuvre, laquelle les hommes contemplent.*

Nous savons que c'est une bonne chose et utile de penser aux oeuvres de Dieu. Voila aussi dont il nous faut prendre toute nostre instruction et sagesse pour toute nostre vie. Or plustost en la nuict, quand nous sommes retirez, nous avons le loisir d'estre occupez à nous appliquer à ceste estude-la: car nous passons les choses que nous avons veu de iour: mais de nuict, nous y pensons

avec plus grand loisir et repos, et les comprenons mieux, toutes fois il nous faut tenir mesure, quand nous pensons aux oeuvres de Dieu: c'est assavoir, que si elles sont trop hautes pour nous, et qu'elles surmontent nostre esprit, il nous faut arrester là, et le glorifier, mesmes quand il lui plaist de nous cacher la raison de ce qu'il fait. Et voila pourquoi en ce passage il est dit, *Qu'il ne nous faut point consumer la nuict pour ruminer par trop, comme les peuples sont exterminez sous eux.* Il est bon de nous enquerir comme Dieu extermine les peuples voire afin de nous instruire à humilité. Car il nous faut faire cest argument, que s'il ne couste rien à Dieu de raser tout un pays, et les habitans: et que sera-ce d'une povre personne? Faut-il qu'un seul homme s'enorgueillisse, et qu'il cuide avoir un estat permanant, quand il voit devant ses yeux, que Dieu racle en une minute de temps une grande multitude de gens? Voila donc une comparaison utile. Comment? Si Dieu n'espargne point un pays, quand on l'a offensé: il cognoist des pechez en moi tant et plus: que sera-ce donc? Car ie ne suis qu'une miserable creature. Au reste, quand nous aurons pensé à cela, si quelquesfois nous avons nos esprits troublez et confus, et qu'il nous vienne des questions en nostre teste, dont nous ne puissions pas nous resoudre: que faut-il faire, sinon de nous tenir en ceste sobrieté, d'adorer les iugemens de Dieu, encores que nous ne les comprenions pas? Il nous faut donc estre attentifs aux oeuvres de Dieu: mais si faut-il nous garder d'estre excessifs pour en faire trop longue inquisition, et profonde. Et voila pourquoi il nous est defendu en ce passage, *de consumer la nuict*, ou *l'engloutir*. Voila donc pour un Item.

Et au reste notons, quand il est dit, *Que les peuples sont exterminez sous eux*, que c'est pour magnifier d'avantage la puissance de Dieu, en ce qu'il fera fondre les hommes comme en un abysme au lieu qu'il leur aura donné pour y habiter. Si un peuple estoit chassé à veuë d'oeil, et transporté en quelque region lointaine, et qu'il demeurast tousiours tel qu'il estoit, cela ne seroit point pour nous en faire tant esmerveiller: mais aux changemens qui adviennent au monde, il semblera que Dieu face fondre les hommes comme neige. Et defait nous voyons quelquesfois un pays avoir esté bien peuplé, et estre maintenant desert. Que sont devenus les habitans? Il est vrai qu'ils sont espandus çà et là: mais si est-ce que la memoire en est comme rasee, quand on ne les peut noter, pour savoir qu'ils sont devenus. Voila qu'emporte ce mot, où il est dit, que les *peuples seront exterminez en leur lieu, et comme sous leur pied:* comme si la terre s'ouvroit, qu'ils fussent là engloutis, et qu'on ne peust cognoistre mesmes la trace de leur chemin. Quand Dieu besongne en une telle façon, voila une chose plus admirable, que si les peuples estoyent remuez çà et là, et qu'il s'apperceust comme Dieu les desloge d'yn pays, pour leur donner habitation nouvelle. Or par ceci nous sommes admonnestez qu'en considerant les iugemens de Dieu, il nous les faut comprendre plus haut que nostre esprit ne monte: car voila qui est cause que nous ne craignons point Dieu tant que nous devons. Tant y a que nous aneantissons sa vertu, en ne craignant la hautesse qui est en lui, laquelle nous doit effrayer. Apprenons donc, toutes fois et quantes que nous appliquons nos esprits à mediter les iugemens de Dieu qu'il exerce en ce monde, d'avoir ceste consideration en nous, Que c'est une chose trop haute, et quand nous y aurons bien pensé qu'il nous faut demeurer court, et que nos esprits ne s'estendent pas si au long, ne si au large. Et cependant il y a aussi une autre admonition bien bonne, Qu'il ne faut point que Dieu use de moyens inferieurs et visibles, quand il nous voudra consumer: car si nous sommes debout il ne laissera pas de nous faire fondre. La terre qui nous soustient auiourd'huy nous defaudra, encores que nous n'ayons point d'ennemi qui nous assaille, encores que Dieu n'envoye point de grosses armees: mesmes il ne faudra sinon qu'il nous regarde en son courroux, et nous serons consumez, voire sans qu'on y mette la main. Il ne faudra point que Dieu nous remue bien loin, qu'il nous iette pour nous rompre le col: car quand nous serons sur nos pieds, et qu'il semblera que nous pourrions bien nous maintenir debout: tant y a que nous perirons si Dieu nous est contraire, et n'y aura rien qui nous puisse affranchir. Quand cela nous est monstré, apprenons de nous humilier et de n'avoir autre fondement que la vertu d'enhaut. Puis que Dieu promet qu'il nous tiendra la main, confions-nous en cela, remettons-nous à luy: et cependant cognoissons nostre vanité et insuffisance, afin de n'estre point eslevez d'aucune presomption qui nous enyvre. Voile en somme ce que nous avons à retenir de ce verset.

Or il est dit quant et quant, *Garde toy de te tourner à iniquité: car tu l'as esleuë plus que l'affliction*, ou bien *a cause de l'affliction:* car le mot et la façon de parler en Hebrieu emporter tous les deux. En premier lieu Iob est ici admonnesté de ne point se tourner à mal. Or sous ce mot n'entendons point ou larcin, ou meurtre, ou envie, et choses semblables: mais entendons les despitemens contre Dieu, et les murmures, et rebellions qui procedent d'impatience. Voila donc pourquoy il est dit que Iob se doit garder de se convertir à mal: d'autant qu'il ne s'estoit point monstré assez patient, pour s'assuiettir à Dieu et confesser sa iustice, cependant qu'il estoit affligé.

Or notamment il luy est dit, *qu'il soit sur ses gardes:* car c'est une chose difficile, que nous n'y tombions quand l'affliction nous presse. Au reste, ce qui est dit à Iob nous doit servir à tous. Et ainsi prenons ceste sentence, comme si le sainct Esprit en commun nous exhortoit, qu'alors que nous sommes affligez il nous faut estre vigilans, pour ne point decliner à mal. Et la raison? Si tost que la main de Dieu nous touche, nous sommes si despiteux que rien plus, et ne faut gueres pour nous fascher: mesmes si l'affliction est grande, et violente, nous voila abbatus, quelque force qu'il y ait eu auparavant: et combien qu'on pensast que nous deussions estre invincibles, nous sommes descouragez, et ne savons que devenir. Puis donc qu'il y a telle fragilité en nous, il faut bien que nous soions sur nos gardes, et que nous prenions peine à tenir bon. Voire: car combien qu'on s'y efforce, si est-ce qu'il sera encores bien difficile de persister, que nous ne tresbuchions en quelque sorte. Or cependant nous avons à prendre courage, quand nous voyons que l'Esprit de Dieu cognoist combien nos combats sont difficiles. Car nous travaillons pour nous garder du mal, ne doutons point que Dieu ne nous supporte, s'il voit que nous y serions consumez: moiennant que nous tendions là, et que chacun de nous s'y esvertue, encores qu'il y ait de la foiblesse, et que nous ne facions pas pleinement nostre devoir, Dieu acceptera la peine que nous prenons, et la trouvera bonne. Voila qui nous doit donner courage. Mais tant y a qu'il nous faut estre diligens en cest endroit suivant ce qui nous est ici monstré. Ne nous flattons point donc mais insistons là dessus, pour ne point nous convertir à mal, c'est à dire pour ne point nous fascher par trop si nous sommes batus des verges de Dieu. Travaillons, di-ie, pour ne point nous rebecquer contre lui, pour ne point murmurer contre sa iustice: car comme nous avons veu ci dessus, c'est le comble d'iniquité, quand les hommes s'eslevent ainsi contre Dieu, et qu'ils lui sont rebelles, quand ils ne peuvent trouver bon ce qu'il fait pour le glorifier. Et combien que ce mal n'apparoisse tel au iugement des hommes, si est-ce que Dieu l'estime un crime plus qu'enorme: et non sans cause. Et ainsi soyons sur nos gardes, toutes fois et quantes que nous sentirons quelque affliction, pour nous tenir cois, et nous assuiettir pleinement à Dieu.

Et c'est ce qu'Eliu monstre plus clairement, quand il adiouste, *Que Iob a esleu le mal plustost que l'affliction*, ou, *à cause de l'affliction.* Toutes les deux expositions tendent à un mesme but: c'est que Iob n'a point porté sa condition paisiblement pour s'humilier: mais qu'estant affligé, il s'est eslevé contre Dieu, et n'a point cognu qu'il falloit qu'il se rangeast sous la main de celui qui le tenoit en sa puissance. Si on demande, Comment Iob est-il condamné d'une telle rebellion, veu qu'il nous est proposé comme un miroir de patience? nous avons desia solu ceste question, c'est que Dieu l'a bien tenu pour patient. Et defait ceste vertu est prisee en lui, et en a tesmoignage non seulement des hommes mortels, mais du S. Esprit. Toutes fois cela n'empesche point, qu'il n'y ait eu de l'imperfection, et qu'il n'ait failli en quelque endroit. Or si Iob s'estant efforcé à estre paisible pour glorifier Dieu, pour cognoistre sa vertu, et la publier, est neantmoins condamné: que sera-ce de nous, ie vous prie? Si nous faisons comparaison de la patience qui a esté en lui, avec nos despitemens ou murmures: et nous sommes si delicats, que si tost que Dieu leve un petit doigt, nous sommez enflammez en colere, il n'est question que de murmurer, et de nous fascher. Si donc nous sommes bien loin de la vertu de Iob, ne meritons-nous pas d'estre condamnez cent fois plus que lui? Et pourtant en premier lieu cognoissons que l'affliction, combien qu'elle nous soit envoyee pour nous dompter, nous incite à rebellion contre Dieu, non point de sa nature, mais à cause de nostre vice. Quand Dieu nous chastie, c'est afin de mieux chevir de nous: comme il nous declare nos pechez, afin qu'en les condamnant nous ayons nostre refuge à lui, que l'ayans cognu nostre Iuge nous lui demandions pardon et grace, que nous apprenions de ne plus nous complaire ni applaudir en nos fautes. Voila donc pourquoi Dieu nous chastie. Mais nous tournons les afflictions tout au rebours: car au lieu de nous abbaisser sous la main de Dieu, nous ne faisons que nous rebecquer, et grinçons les dens, et nous tempestons. Bref, nous ne pouvons estre ne povres ne malades, ni souffrir autres miseres en ce monde: que nous voudrions bien que Dieu nous laissast en paix, voire et qu'il nous gouvernast à nostre phantasie, et non point qu'il fist rien contre nostre volonté. Ainsi de l'affliction nous declinons au mal. Voyons donc une telle perversité en nous, que les moyens que Dieu ordonne pour nous tenir en bride et sous son obeissance, nous les tournons à l'opposite, et tout au contraire, c'est de faire des bestes sauvages, et nous despiter contre lui, et regimber contre l'esperon: voyans, di-ie, qu'un tel vice est en nous, apprenons de resister à l'encontre, tant qu'il nous est possible. Et si Iob neantmoins est ici accusé, qu'en l'affliction il a esleu l'iniquité: pensons que cela nous adviendra beaucoup plus, si nous ne sommes sur nos gardes.

Au reste quand il est dit, *Plustost que l'affliction* (car c'est l'exposition plus propre, et plus naturelle: combien que toutes les deux, comme i'ai

dit, reviennent à un) la façon de parler a quelque grace, dont nous pouvons tirer doctrine. Il est donc dit, *Que Iob a esleu l'iniquité plustost que l'affliction.* Et comment? Quand un homme se despite contre Dieu, eschappe-il de sa main pourtant? Non: mais il ne se tient point en son rang: car l'affliction doit emporter cela que nous soyons abbatus. Or nous combattons contre la main de Dieu. Il est vrai que c'est en vain, nous serons frustrez de toutes nos attentes, et ne gaignerons rien: mais tant y a que nous voudrions (s'il estoit possible) n'estre plus suiets à Dieu, toutes fois et quantes que nous grinçons ainsi les dens par impatience contre lui. Et pour ceste cause i'ai dit que ce mot emporte bonne doctrine. Car si nous sentions vivement, que tous ceux qui ne se peuvent assuiettir aux afflictions, sont faschez de s'assuiettir à Dieu, et qu'ils voudroyent repousser toute sa vertu: nous aurions l'impatience en plus grande horreur que nous n'avons pas, mesmes nous sentirions que c'est un blaspheme insupportable. Quand donc nous ne faisons nul scrupule de nous despiter et tourmenter quand la main de Dieu est sur nous, c'est signe que nous n'avons point cognu ce qui est dit en ce passage, c'est assavoir, que tous ceux qui sont impatiens ne veulent plus estre suiets à Dieu, mais lui voudroyent avoir aneanti l'empire et l'authorité qu'il a sur eux. Voila qui nous doit admonnester, d'estre patiens plus que nous n'avons de coustume, toutes fois et quantes que nostre Dieu nous veut ranger à humilité.

Or apres cela Eliu adiouste, *Que Dieu exalte en sa vertu, et qui est-ce qui est semblable à lui pour enseigner?* ou, *qui est-ce qui est un tel legislateur:* les autres exposent, *qui est celui qui rue, ou iette comme lui?* Car le mot aussi emporte Ietter: mais tant y a que la procedure du texte monstre, puis qu'ici il est question de la sagesse de Dieu, qu'il vaut mieux prendre le mot pour enseigner, ou pour imposer loi et doctrine, comme le mot le signifie le plus souvent. Or donc maintenant il nous faut prendre ceste sentence en premier lieu, c'est *Que Dieu n'a point de semblable à lui pour enseigner.* Ceci ne se rapporte pas simplement à la parole de Dieu: mais aussi à la vertu interieure que Dieu desploye, quand il lui plaist nous toucher vivement et percer nos coeurs en sorte que nous venons à lui. Il est vrai que quand la parole de Dieu se presche, qu'on lit l'Escriture saincte, Dieu est alors nostre docteur, et c'est lui qui nous tient en son escole: et cela se peut bien dire qu'il n'y a doctrine semblable à la sienne. Car quand nous aurons esté enseignez des hommes toute nostre vie, il n'y aura que vanité en nous, iusques à tant que nous soyons fondez en la sagesse de Dieu: pource qu'il n'y a fermeté que là, tout le reste s'esvanouyst. Et de fait les sages de ce monde, quand ils ont esté bien lettrez, et bien subtils: si est-ce qu'ils ont tousiours eu des nuees, qui leur ont obscurci les entendemens, en sorte qu'il n'y a rien eu de certain, et tousiours ils sont demeurez confus. Et autant en prendra-il à tous ceux qui sont enseignez des hommes. C'est donc une sentence bien vraye, qu'il n'y a point de docteur semblable à Dieu: d'autant que nous ne serons iamais instruits en perfection, iusques à ce que nous ayons cognu la parole de Dieu. Mais Eliu tend ici plus loin encores: c'est assavoir, Que nous sommes enseignez de Dieu, quand il luy plaist nous toucher là dedans par son sainct Esprit, et qu'il besongne en sorte que nous cognoissons sa maiesté pour nous y renger. Or on ne trouvera point creature qui puisse faire cela: c'est l'office propre de Dieu, et de son sainct Esprit: et aussi il se reserve par tout, et l'experience monstre qu'il est digne de ceste louange. Car quand nous lirons sans fin et sans cesse l'Escriture saincte, quelle nous sera exposee, et que nous aurons gens exquis en savoir, et de grande dexterité: si est-ce que tout leur labeur sera inutile, et ne nous profiteront rien, iusques à ce que Dieu par son sainct Esprit nous illumine, et touche nos coeurs, et les amollisse, qu'il nous perce l'aureille (comme il a esté veu ici devant) qu'il nous ouvre les yeux, que nos coeurs qui sont durs comme pierre soyent convertis en chair, que nous plions sous son obeissance. Iusques à ce que Dieu face cela, on aura beau parler à nous: car toute doctrine nous eschappera et ne fera que s'escouler, elle ne pourra iamais prendre racine en nos ames. Ainsi ce n'est point sans cause qu'il nous est ici remonstré, qu'il n'y a docteur semblable à Dieu. Au reste ce n'est point seulement afin que nous venions à luy pour estre deuëment enseignez: mais que nous apprenions, de ne point estre sages en nos discours et imaginations que nous pourrons concevoir. Et pourquoy? Ce seroit nous fermer la porte, pour ne point venir à l'escole de Dieu. Que faut-il donc? Que nous apprenions d'estre du tout ignorans, iusques à ce que nostre Seigneur nous ait monstré sa volonté. Et au reste contentons-nous de savoir ce que nous tenons de luy: et tout ce qui nous viendra en phantasie, mettons-le sous le pié, sachans que ce n'est que toute mensonge et abus. Voila donc ce qu'Eliu a entendu en ce passage.

Et c'est aussi pourquoy il est dit, *Voici Dieu qui exalte en vertu,* ou *esleve.* Par cela il monstre, que si Dieu besongne, il ne faut point que nous pretendions de savoir tout ce qu'il fait iusques au bout: comme nous pourrons examiner l'ouvrage des hommes, quand nous l'aurons devant nos yeux, nous le contemplons et le regardons et çà et là. Car

aussi nous le pouvons manier des mains, nous le pouvons remuer à nostre plaisir. Ce n'est pas ainsi des oeuvres de Dieu. Et pourquoy? Car *il esleve en sa vertu,* c'est à dire, il est admirable en ce qu'il fait. Il ne faut point donc que les hommes attentent et s'ingerent iusques là, de s'enquerir iusques au bout de ce qu'il fait: et quand ils ne comprendront point le tout, qu'ils en iugent à la volee, et laschent la bride à leur temerité. Et pourquoy? Voyans que les oeuvres de Dieu sont si hautes, selon qu'elles procedent de sa vertu infinie, aussi il faut qu'elles nous retiennent là. Car nous sommes ici couchez, il y a longue distance, et ne pouvons pas voler si haut: et pourtant contentons-nous de ce que Dieu nous envoye, et souffrons d'estre moderez par son sainct Esprit, et que nous ne vueillions ni appetions rien cognoistre, sinon ce qu'il nous aura monstré. Soyons (en somme) ses escoliers, et cognoissons que la gist toute nostre sagesse, de retenir nos phantasies, afin qu'elles n'extravaguent point. Maintenant nous voyons quelle est l'intention d'Eliu. Et ainsi suivons ceste admonition, pour mieux confermer le propos que nous avons tenu par ci devant. Il a esté dit, que c'est une chose bonne d'appliquer nostre estude à considerer les oeuvres de Dieu, moyennant que nous y soyons sobres, cognoissans la petitesse de nos esprits. Quand donc il est dit, que *Dieu exalte en vertu,* cognoissons qu'il ne nous veut pas laisser vaguer à nostre appetit: et pourtant que nous ne concevions point ceste fierté, pour dire que ses ouvrages soyent estimez semblables à ceux des hommes: mais sachons qu'il veut qu'on les magnifie, et qu'on les adore. Au reste, pource que l'Esprit nous defaut, et que cependant nostre chair nous solicite, et nous chatouille pour vouloir plus enquerir qu'il ne nous est licite: retenons qu'il n'y a semblable à Dieu pour enseigner: qu'il nous faut donc venir à luy, afin qu'il nous illumine, et que nos esprits soyent gouvernez sous sa main et conduite. Quand nous aurons esté instruits en ceste escole-la, nous profiterons assez aux oeuvres de Dieu, et cependant nous aurons dequoy pour rembarer toutes nos curiositez. Et de fait il nous faut tousiours estre vigilans pour nous retenir: car combien que les fideles soyent modestes, et qu'ils se soyent formez à cela de longue main, d'estre instruits de Dieu: toutes fois il y a tousiours des curiositez qui voltigent en leur cerveau, et ils sont distraits, il y a beaucoup d'imaginations qui leur viennent au devant, Et pourquoy ceci? Et pourquoy cela? Mais revenons tousiours à ceste conclusion, Pource que nous ne sommes point capables de comprendre les oeuvres de Dieu, et nulle creature mesme n'y sera suffisante, il faut que nous venions à luy: et que non seulement il nous instruise par sa parole, et que nous apprenions ce qui est là contenu: mais que nous soyons illuminez, qu'il dispose nos coeurs, et qu'il nous renge à soy pour nous tenir pleinement en bride. Voila en somme ce qu'il nous faut retenir de ce passage.

Or il est dit puis apres, *Qui est-ce qui visite sur luy en sa voye? et qui est-ce qui luy dira, Tu as fait iniquité?* ou bien, *Qui est-ce qu'il a constitué sur luy en sa voye?* car le mot signifie aucune fois constituer en preeminence et seigneurie, aucunesfois Visiter: Tant y a que l'intention d'Eliu est claire, c'est assavoir, qu'il n'est point aux creatures mortelles: de contrerolller Dieu, et de s'enquerir pour trouver à redire en ce qu'il fait, et pour le redarguer: comme s'il estoit mauvais, et s'il n'avoit pas bien eu cognoissance de disposer les choses comme il faut. Voila la somme de ce qui est ici contenu. Or pour tirer doctrine plus familiere de ceste sentence, prenons ceci en un mot, Que les hommes doivent estre iugez de Dieu, et qu'ils n'ont point d'autorité de iuger sur luy. C'est ce qui nous est remonstré par ces mots dont use ici Eliu. Voulons-nous donc iuger de Dieu? C'est un sacrilege: car nous usurpons ce qui est sien. Il est escrit, que tout genouil se ployera devant luy. Et pourquoy? Pour venir devant son siege iudicial, comme S. Paul l'expose au quatorzieme des Rom. Puis qu'ainsi est donc que Dieu se reserve cela à luy seul, de nous iuger: que nous reste-il, sinon de nous abstenir de ceste audace diabolique, de vouloir ainsi le contreroller, et nous rebecquer contre luy: comme s'il y avoit à redire en ce qu'il fait, et qu'il fust reprehensible, et que nous eussions quelque meilleure raison et prudence? Or si ceci estoit bien pratiqué, nous verrions une autre modestie aux hommes à louer Dieu: et au lieu que les blasphemes trottent par les bouches, on orroit les louanges de Dieu resonner par tout, tellement qu'il y auroit une melodie consonante pour magnifier sa iustice et sagesse, et vertu, et bonté inestimable. Mais quoy? Combien que chacun de primeface confessera, que c'est bien raison que Dieu besongne en sorte que nul ne s'esleve contre luy: tant y a que tous le font, et y en a bien peu qui se puissent tenir d'un tel orgueil, quand ils s'y voyent estre enclins de nature. D'autant plus nous faut-il retenir ceste doctrine, qui nous est ici donnee par Eliu, ou plustost par le sainct Esprit: c'est qu'il nous souvienne de magnifier les oeuvres de Dieu, voire lesquelles les hommes cognoissent. Apres donc qu'Eliu a dit, que nul ne pourra redarguer Dieu en toutes ses oeuvres, il nous monstre, *qu'il nous doit souvenir de les magnifier.* Et pourquoy? Car en la fin nous trouverons, que par experience les hommes sont convaincus, que Dieu ne fait rien

qu'en toute droiture et equité. Cognoissans donc cela, que nos esprits soyent retenus, afin de ne nous point esgarer, et ietter à travers champs.

Or il faut conioindre ces deux sentences, comme elles sont ici mises. La premiere c'est, *Qui est-ce qui pourra dire à Dieu, Tu as fait iniustement?* L'autre, *Qu'il nous doit souvenir de le magnifier.* Il est vray que la plus grand part sauront bien s'eslever iusques là: et defait on n'orra que murmures contre Dieu: et combien qu'il soit equitable en tout et par tout, tant y a que les hommes ne laissent point de l'accuser. Mais cependant si est-ce qu'ils ne peuvent point parvenir iusques à luy. Et voila pourquoy Eliu se mocque de ceste outrecuidance, quand il dit, Que nul ne pourra dire à Dieu qu'il a fait iniquité. Les hommes pourront bien desgorger leurs blasphemes: mais tant y a qu'ils s'esvanouiront et s'escouleront comme eau: et cependant Dieu demeurera en son entier, et se moquera de ceste presomption, quand les hommes se voudront ainsi ietter contre luy. Notons bien donc que ceux qui ne se tiennent point en telle modestie comme nous avons monstré qu'on le doit faire, ne profiteront rien quand ils auront beaucoup repliqué à l'encontre de Dieu. Et pourquoy? *Car il n'a constitué personne sur luy.* En cela il nous est monstré, que les hommes sont bien fols et desprouveus de raison, quand ils disputent ainsi contre Dieu. Pourquoy? Qui est-ce qui les a constituez en cest office? Si quelqu'un vouloit iuger ceux sur lesquels il n'a nulle puissance, et qu'il imposast des tailles et tributs, qu'il donnast des sentences, estimeroit-on une telle presomption? Ne tiendroit on point un tel homme pour un fol? Or nous sommes plus ridicules beaucoup, en nous eslevant à l'encontre de Dieu. Si un povre belistre donnoit les duchez, et les seigneuries, et qu'il constituast des iuges, et lieutenans par un pays chacun s'en mocquera. Or nous faisons bien plus, quand nous pretendons de gouverner Dieu, et de lui monstrer sa leçon. Et où est-ce aller? Si nous voulions assuiettir tous les princes à nostre appetit, il n'y auroit point une telle arrogance que celle-la, ne si furieuse. Or donc Eliu monstre ici, que si nous sommes tentez de iuger des oeuvres de Dieu trop hastivement, et que nostre raison soit trop hardie et superbe, il nous faut venir là. Quoy? Quand on aura bien tout pensé, est-ce à nous de regarder à Dieu pour le contreroller: et pour speculer, quand il aura fait quelque chose: pour y trouver à redire, quand sa main y aura passé? Avons-nous la superintendence sur luy? Faut-il que nous enquerions de ses voyes? Quand donc nous aurons ce poinct tout resolu, ce sera assez pour rembarrer toutes questions curieuses, et pour nous retenir en bride. Car (en somme) il nous faudra conclure que Dieu en monstrant ses oeuvres, veut que les regardions, comme nous estans au dessous.

Il est dit ici, *Qui est-ce qui visitera sur luy?* Ce mot emporte beaucoup: car il y a deux façons de regarder les oeuvres de Dieu. L'une c'est quand nous sentons nostre petitesse, et recognoissans que nous rampons ici bas, nous eslevons nos esprrits en haut par foy, sachans que nous ne sommes point capables de comprendre des secrets si haut, et si profonds: bref, quand ceste humilité-la est conioint avec la foy, pour adorer ce qui nous est incognu. Voila donc une bonne façon de contempler les oeuvres de Dieu: car c'est sous luy. Quand donc nous sommes ainsi bas et petits, et qu'ayans cognu nostre mesure nous levons la teste en haut, nous dressons les yeux, et qu'en toute reverence nous desirons de cognoistre ce qu'il plaist à Dieu de nous monstrer, et non plus: voila comme dessous Dieu nous regardons ses oeuvres.

Or à l'opposite il est dit en ce passage, *Et qui est-ce qui visitera sur lui en sa voye?* Voila l'autre façon contraire quand les hommes s'eslevent, et montent sur leurs ergos et qu'ils veulent contempler les oeuvres de Dieu, comme si elles estoyent inferieures à eux. Or montans ainsi il faut qu'ils se rompent le col. Car quelles sont nos eschelles? Et puis travaillons tant qu'il nous sera possible en nos folles imaginations: il est certain que nous n'aurons nul fondement pour nous soustenir. Ainsi donc voila une façon perverse et maudite de contempler les oeuvres de Dieu: c'est assavoir, quand les hommes viennent à luy, comme pour mettre sous leurs pieds tout ce qu'il fait, et pour l'amener en conte, et asseoir iugement comme s'ils avoyent la superintendence par dessus luy. Gardons-nous de cest orgueil diabolique: car c'est une ruine certaine, voire et mortelle quant et quant. Voila donc ce que nous avons à retenir, quant à ceste sentence.

Et au reste retenons puis apres l'admonition qui depend de là: car c'est comme un accessoire, quand il est dit, *Qu'il nous souvienne de magnifier les oeuvres de Dieu.* Et c'est la seconde sentence que i'avoye dit qu'il falloit conioindre avec la precedente. Or pourquoy est-ce qu'il est dit, *qu'il nous en souviene?* Car il semble qu'Eliu pouvoit dire en un mot, Magnifie les oeuvres de Dieu: mais il dit, *Qu'il te souvienne.* Pourquoy? C'est d'autant que nous sommes volontiers preoccupez de nos phantasies mauvaises, qui nous empeschent de rendre à Dieu la gloire qu'il merite, et qu'il luy est deue aussi. Il faut donc que nous remettions nostre esprit en memoire, veu qu'il y a un tel oubli de Dieu. Exemple. Si tost que nous devons penser à Dieu, le premier qui nous viendra en phantasie ce sera quelque illusion de Satan, pour nous faire despiter, ou pour nous mettre en desespoir, ou

pour nous envelopper en quelque defiance, ou pour nous faire tomber en ruine du tout. Voila donc comme nos esprits sont embrouillez d'une telle ignorance, que nous ne pensons point à Dieu, et que cependant Satan est assez subtil pour nous mettre quelque mauvais propos en la phantasie, pour nous destourner de Dieu, s'il luy estoit possible. Il est vray que beaucoup de gens ne savent que cela veut dire (car ils sont du tout stupides) mais ceux qui le cognoissent sont admonnestez de sentir la maladie qui est enracinee en tous hommes. Or d'autant que nous pouvons estre tentez de ces mauvaises phantasies, voila pourquoy il est dit, qu'il nous faut revenir à nostre sens, et qu'il ne faut pas que Dieu soit comme enseveli, ains reduire en memoire ce que Dieu mesmes a imprimé en tous hommes, assavoir, Qu'il ne faut point que la creature s'esleve contre le Createur: et que cela nous serve d'une bride, pour tenir toutes nos affections captives, et les mettre sous le pié pour dire, Povre creature, où estois-tu? Tu viens ici entrer en dispute contre ton Dieu, et l'assuiettir, et y a-il raison en cela? Que tu le viennes ainsi contreroller, et qu'il passe comme sous ta main? et quelle audace est-cela? Quand donc les hommes entreront en un tel examen, ce sera pour les faire repousser toutes les mauvaises phantasies qui leur viennent en l'esprit, et qui les peuvent empescher de magnifier les oeuvres de Dieu comme il appartient. Et pourtant gardons-nous que le diable ne nous mette des mauvaises phantasies en la teste: mais que nous luy facions bouclier de loin, quand les oeuvres de Dieu seront magnifiees de nous comme elles en sont dignes. Et comment magnifiees? Ce ne sera pas quand nous en iugerons selon nostre cognoissance: nenny, mais que nous les adorions, encores qu'elles nous surmontent, et que nous n'entendions point la raison pourquoy elles sont faites: que nous ne laissions pas donc de dire, Seigneur tu es iuste, tu es droit, tu es equitable. Voila à quoy il nous faut exercer tout le temps de nostre vie, c'est de cognoistre la grandeur et excellence des oeuvres de Dieu estre telle, que nous ne pouvons pas leur rendre la louange telle qu'elles meritent, sinon en les eslevant par dessus nous. Et notamment aussi Eliu dit, *Que les hommes les cognoissent*, pour signifier que quand les hommes auront bien combatu à l'encontre de Dieu (comme nous voyons que ceste fierté est tousiours en nous) en la fin si faudra-il que nous demeurions vaincus. Car Dieu souffrira bien que nous enquerions de luy à l'estourdie: mais quand nous aurons ainsi lasché la bride à nos fols appetits, et que Satan nous aura transportez en nos affections charnelles, en la fin nous sentirons (mais ce sera trop tard) que Dieu est iuste, et demeurera tel en despit de nos dents. Et ainsi donc puis que l'experience monstre, que les oeuvres de Dieu meritent toute gloire, que faut-il faire? Presumeronsnous de nous enquerir iusques au bout de tout ce qu'il fait? Gardons-nous de cela: mais plustost que nous apprenions en toute humilité de l'adorer: et en l'adorant, aussi de luy attribuer la iustice qu'il merite: et de confesser que sa sagesse, et sa iustice, sa bonté, et sa vertu apparoissent tellement en toutes ses oeuvres, qu'il faut qu'il soit cognu tel qu'il est, assavoir, Pere tresbenin envers les siens, et iuste iuge envers ceux qu'il a reprouvez.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT QUARANTETROISIEME SERMON,

QUI EST LE V. SUR LE XXXVI. CHAPITRE.

25. *Les hommes le contemplent, chacun le voit de loin.* 26. *Voici, Dieu est grand, on ne cognoist point le nombre de ses ans, il n'y a point de conte.* 27. *Car il retient les gouttes d'eau, puis il fait couler la pluye de sa vapeur.* 28. *Il la fait venir du ciel, et elle decoule sur la multitude des hommes.* 29. *Qui est-ce qui pourra cognoistre la diversité de ses nuees, et quel est l'amas de son tabernacle?* 30. *Il estend sa clarté, et couvre les racines de la mer.* 31. *Par icelles il exerce iugement sur les peuples, et donne vivre en abondance.* 32. *Il revest aux nuees ses exhalations seches, et commande d'aller à la rencontre.* 33. *Son compagnon luy annonce debat, et y a ire en montant.*

Nous avons à retenir le propos qui fut hier entamé, c'est assavoir qu'ici il nous est declaré qu'encores que les hommes veulent fermer les yeux, si ne peuvent-ils faire que Dieu ne se presente à eux, et que ses oeuvres ne leur soyent cognues. De là nous sommes admonnestez, que si quelqu'un

ne cognoist point Dieu, ce n'est point de simple ignorance, mais plustost de malice: d'autant qu'il s'en destourne: car (comme desia nous avons dit) les oeuvres de Dieu nous sont par trop patentes: elles se monstrent par tout: nous ne les pouvons donc ignorer, sinon de nostre bon gré. Et pourtant il est dit, *Qu'on le contemple de loin.* Car ceste similitude emporte qu'elles sont si excellentes, et qu'il y a une telle grandeur et maiesté, qu'encores qu'il y ait longue distance, nous les pouvons voir. Nous savons que si un homme est loin de nous, nostre veuë ne s'estend pas iusques là, elle s'esvanouist: ou bien s'il y a quelque grand chasteau, il nous semblera que ce soit une petite loge, quand nous le verrons de loin: une ville semblera comme deux ou trois maisons. La longue distance donc diminue l'apparence des choses qui sont grandes, quand nous les voyons de pres. Nous en avons assez l'experience au soleil: car il semble qu'à grand peine auroit-il deux pieds de grandeur: et toutes fois quand on cognoistra la raison, et ce que monstrent les Philosophes et ceux qui cognoissent les secrets de nature, voila le soleil qui est plus grand que la terre.

Or ici il est dit notamment, *Que les hommes contemplent de loin les oeuvres de Dieu.* Quelle distance y a-il? si longue, que nostre veuë en devroit estre du tout obscurcie. Mais tant y a que de loin nous appercevons comme Dieu besongne: il s'ensuit donc qu'il y a une telle maiesté en ses oeuvres, que nous la devons bien adorer. Maintenant donc notons, que ceux qui ne glorifient point Dieu comme il appartient, ne peuvent pas alleguer ignorance: car c'est une couverture vaine, d'autant que ses oeuvres nous doivent estre notoires. Que si nous alleguons que nostre veuë est par trop debile, et que Dieu a une façon de besongner trop haute pour nous, la replique est: Combien que les oeuvres de Dieu ne nous soyent point prochaines, nous ne laissons pas de les appercevoir, entant qu'il est besoin pour les magnifier: combien que nostre veuë soit debile, si est-ce qu'il y a une telle grandeur et excellence et dignité aux oeuvres de Dieu, que nous en avons quelque goust. Apprenons donc d'appliquer nostre estude à cognoistre ce que Dieu nous monstre. Et au reste, notons aussi, qu'il nous faut cognoistre Dieu et ses oeuvres selon nostre mesure: s'il se monstre à nous de loing, contentons nous de cela. Il est vray que nous pouvons bien desirer qu'il approche de nous: et de nostre part aussi il nous faut efforcer de iour en iour pour avoir cognoissance plus familiere et pleine de luy et de ses oeuvres: mais tant y a qu'il nous faut cheminer en humilité, et si Dieu ne veut point estre cognu en perfection, mais seulement en partie, tenons-nous à ce qu'il luy plaist. Cependant (comme i'ay dit) que nous ne facions point des borgnes ou des aveugles à nostre escient: mais souffrons que Dieu se declare à nous: et quand il se declare, apres l'avoir cognu que nous l'adorions, que nous luy rendions la gloire quil merite.

Or cependant Eliu dit, *Que d'autant que Dieu est grand, nous ne le cognoissons point, et qu'il n'y a point de nombre,* ou de conte *en ses ans.* Il semble bien que ceste sentence repugne à ce que nous avons desia dit: car Cognoistre et Ne point cognoistre, ce sont choses contraires du tout. Nous avons veu au prochain verset combien que Dieu soit fort eslongné de nous, neantmoins que nous contemplons ses oeuvres tant soyent grandes: et maintenant il est dit, *Que Dieu ne se peut cognoistre.* Mais quand il est ici parlé de Cognoistre, cela s'entend que nous ne comprenons pas Dieu tel qu'il est en sa maiesté: il s'en faut beaucoup: il suffit bien que nous en ayons quelque petit goust: nous ne sommes point capables de comprendre ceste clarté infinie qui est en luy, il suffit bien que nous en ayons quelques petites estincelles. Voila donc comme Dieu n'est point cognu. Voire d'autant que nostre mesure est trop petite pour le comprendre et l'enclorre: mais tant y a qu'il ne veut point estre caché aux hommes: car il se monstre assez pour estre adoré d'eux. Ceste cognoissance donc que nous avons de Dieu, n'est pas que nous puissions determiner que c'est de luy, et que nous en puissions dire tout ce qui en est: mais tant y a que nous sommes inexcusables, si nous ne l'adorons, apres qu'il s'est declaré à nous en telle portion comme il cognoist que nous le pouvons porter, et ainsi qu'il nous est utile. Nous voyons maintenant comme nous contemplons Dieu, et comme il peut estre cognu de nous: c'est en le contemplant comme en un miroir, quand il se revest de ceste maiesté visible qui est au ciel et en la terre. Voila comme il doit estre regardé. Et pour ceste cause il est dit que les creatures sont comme son siege, voila ses ornemens: comme un prince s'accoustera en maiesté afin d'avoir plus de reverence: ainsi Dieu a ses ornemens au ciel et en la terre, et c'est là où il le faut contempler. Car de son essence, elle est invisible, elle nous est cachee: mais il desploye ses vertus en telle sorte qu'encores que nous fussions aveugles, si est-ce que nous y pouvons tastonner, comme aussi sainct Paul use de ceste similitude au dixseptieme des Actes (v. 27).

Puis qu'ainsi est donc apprenons, que nous contemplons Dieu quand nous cognoissons ses oeuvres: car sa vertu apparoist là, et nous monstre qu'il merite bien d'estre glorifié de nous: mais cependant ne presumons point de le cognoistre en perfection pour savoir definir que c'est de sa gloire:

car il surmonte toute nostre capacité, il nous faut baisser les yeux, et confesser qu'il habite une clarté inaccessible. Nous cognoissons donc Dieu en partie: mais cependant si faut-il confesser, qu'il y a une telle ignorance en nous, et que nous sommes si debiles, que c'est bien assez d'avoir quelque goust de la maiesté de Dieu, et qu'il nous faut retenir ici, quand nous voyons que nos sens defaillent, et que nous sommes comme esperdus. Lors, di-ie, il nous faut tenir en nostre petitesse, prians Dieu qu'il nous despouille de ceste chair mortelle, afin que nous le voyons tel qu'il est, quand nous serons semblables à luy, comme il en est parlé en sainct Ican. Et au reste en attendant ce iour-la, qu'il nous reforme auiourd'huy à son image, afin que nous le puissions mieux contempler. Car selon que Dieu nous purge de toutes nos vanitez charnelles, et de toute ceste pesanteur que nous sentons en nous, il nous rend tant plus idoines à le contempler. Et ainsi nous avons (en cognoissant la debilité de nos esprits) à prier Dieu qu'il nous reforme de plus en plus, afin que nous profitions et croissions aussi en sa cognoissance. Quand il est parlé *du nombre des ans*, et est dit *qu'ils ne se peuvent conter*, il est vray que de primeface on pourroit trouver ceci rude: car puis que Dieu n'a point eu de commencement, ceste eternité-là n'a ia besoin qu'on die, qu'on ne sauroit conter ses ans: ceci donc sembleroit superflu. Mais si nous entendons à quoy a regardé Eliu, nous trouverons que ceste sentence nous est bien utile. Et pourquoy? Comme nous avons dit par ci devant, les hommes sont si transportez d'orgueil, qu'ils cuident trouver à redire en ce que Dieu fait, et veulent estre ses contrerolleurs. Et d'où vient une telle audace, sinon qu'ils cuident estre plus sages que Dieu en somme?

Or ici pour abbatre une telle outrecuidance il est dit, *Qu'on ne conte point le nombre des ans de Dieu*. Et ainsi quand nous voudrons iuger par dessus luy, et que nous serons tentez de ceste presomption et de ce desir de monter plus haut qu'il ne nous appartient et ne nous est licite: cognoissons, Et povre creature, tu es comme un escargot, il n'y a point trois iours que tu es sur terre. Ie parle de ceux qui ont vescu et quatre vingts et cent ans. Or cependant tu entreprens de iuger de ton Dieu: et où en es-tu? Car quand tu viendras iusques à la creation du monde, ce n'est rien au pris de ceste eternité qui est en luy. Ainsi donc tu vois maintenant ta folie, et comme tu es du tout hors du sens, quand tu entres en un tel labyrinthe de vouloir iuger par dessus luy. Apprenons donc qu'ici il n'est point seulement prononcé que l'aage de Dieu est infini: mais il faut faire comparaison, comme nous en sommes admonnestez, de la brefveté qui est en nostre vie: car nous savons que nous sommes caduques, et nous escoulons comme une ombre. Il nous faut donc faire ceste comparaison de ceste breveté-là, avec le temps eternel de Dieu, et ceste eternité qui n'a point de temps ne de mesure: et cela sera bien pour nous empescher de nous eslever en telle presomption que nous avons accoustumé. Nous voyons donc en somme ce qui nous est ici monstré par Eliu.

Or il reste de venir à la declaration qu'il adiouste des oeuvres de Dieu. Car il met en avant *les pluyes*, et les tonnerres, *et les vapeurs*, et autres choses semblables, gresles et tempestes, et tourbillons. Quand donc nous voyons cela, Dieu nous donne de tels signes de sa maiesté, que c'est pour l'adorer, ou nous sommes par trop ingrats et stupides. Il est vray qu'il y a des oeuvres en Dieu plus hautes et difficiles à comprendre que ceci: mais l'intention du sainct Esprit a esté de nous instruire grossierement, comme nous sommes rudes et pesans: et aussi Eliu nous propose ici l'exemple des oeuvres de nature, que nous disons estre communes. Il ne faut point avoir esté à l'escole, ni estre grand clerc, pour savoir de la pluye, et des gresles, et du beau temps, et des changemens que nous voyons en l'air. Il est vray que les raisons ne seront point communes au vulgaire. Car si on demande à un povre idiot, comme la pluye s'engendre, il ne pourra pas determiner cela: d'autant que nous ne voyons point que l'eau monte en haut: et puis nous ne voyons point aussi que l'eau se puisse procreer en l'air, et cela sembleroit contraire à raison. Ainsi les simples gens ne pourront pas deduire ce qui sera cognu par la philosophie, comme la pluye s'engendre, et qu'il faut que l'attraction se face des vapeurs, que quand le soleil donne en terre, d'autant que la terre est pleine de petis pertuis, et qu'elle n'est pas si serree qu'elle n'ait des petites veines, il attire en haut: et que petit à petit les vapeurs deviennent espesses, et que quand elles sont au milieu de l'air, elles se procreent en pluye. Car voila comme les attractions se font petit à petit, iusques à ce que tout cela se meurist pour nous donner de la pluye. Et puis ils n'entendront pas aussi comment c'est qu'il ne fait point si chaud en ceste region moyenne de l'air, combien qu'elle soit plus prochaine du soleil. Car c'est pource que la chaleur s'encave ici en terre comme en un fourneau: mais en l'air elle s'espanche tellement qu'elle ne s'y peut arrester. Et voila pourquoy en esté nous voyons des gresles qui s'engendrent. Cela est estrange, tellement que nous ne le croirions point qu'à grand' peine, sinon qu'il nous fust tout commun, de dire que la gresle se congrege en l'air et combien que le soleil soit plus prochain, que neantmoins nous voyons qu'il faut bien qu'il face là une grande froidure. Les ignorans donc n'auront point

cognoissance de cela, et n'y trouveront point de raison, mais demeurent là estonnez. Taut y a combien que nous ne cognoissions point les raisons, neantmoins la chose de soy est assez cognue, tellement qu'on voit que c'est une vertu de Dieu admirable, quand il attire ainsi les vapeurs de la terre, et puis que la pluye s'engendre, et encores que la pluye soit là toute formee en l'air, qu'elle est retenue: comme il est dit que les nuees sont des barils. Et defait s'il y avoit des barils au ciel qui fussent là pour retenir l'eau, il n'i auroit point un miracle plus notable, que quand nous voyons les nuees par dessus nous. A quoy tient-il qu'elles ne tombent pour nous accabler, et que la terre ne perist? Ne faut-il pas qu'il y ait une vertu si excellente, que nostre esprit y soit confus? Voila pourquoy i'ay dit, que sans aller à l'escole et sans estre fort subtil ne grand clerc, il y a une cognoissance des oeuvres de Dieu en l'ordre de nature qui est pour nous rendre inexcusables, d'autant que cela nous est tout commun. Comme pour exemple, quand nous regardons aux pluyes, aux gresles et aux tonnerres, et autres choses semblables, cela nous monstre une maiesté de Dieu pour nous effrayer, tellement qu'en despit de nos dens il faut que nous soyons esmeus: comme aussi nostre Seigneur nous fait cognoistre par force la maiesté qui est en luy par ce moyen-la, combien que par nostre ingratitude nous taschions de l'esteindre taut que nous pouvons. Nous voyons donc maintenant pourquoy il nous est ici parlé de la pluye, et des choses semblables: non point que Dieu n'ait d'autres oeuvres plus admirables et exquises, mais c'est afin que nous ne pretendions point ignorance: car le sainct Esprit nous propose ce qui se voit, et qui est cognu de tout le monde. Puis qu'ainsi est donc, que reste-il sinon que nous adorions Dieu, luy faisans l'hommage tel qu'il merite, et que tout orgueil soit abbatu en nous, et que nous apprenions de nous assuiettir à son conseil, et de trouver bon tout ce qu'il fait et dispose?

Or il sera bon d'exposer les mots devant que recueillir la doctrine generale. Il est donc dit, que *Dieu retient les gouttes d'eau*: et c'est pour mieux exprimer sa vertu excellente, et qui seroit incroyable sinon qu'on la vist à l'oeil. Si on nous disoit que les gouttes d'eau se retiennent: c'est à dire, que l'eau qui est une chose tant agile que nous la voyons decouler, qu'elle se fond, qu'il n'y a point de fermeté: neantmoins les gouttes en fussent retenues en l'air en telle multitude et quantité: nous le trouverions estrange sans l'experience. Si l'eau estoit une chose ferme et amassee, et bien il y pourroit avoir une montagne d'eau que Dieu retiendroit: mais quand en voila cent millions de gouttes en une petite nuee, et il n'y a goutte qui ne soit de sa nature pour tomber, et pour quitter là tout le reste du corps (comme c'est une chose si coulante que l'eau, qu'autant qu'il y a de petites portions bien menues, ce sont autant de divisions) et neantmoins tout cela se retient: si nous ne le cognoissions, et que nous ne l'eussions point apperceu, il nous seroit incroyable. Ne faut-il pas donc que nous cognoissions une vertu infinie en Dieu, quand nous voyons ce qui ne se pourroit croire? Et ainsi Eliu a voulu exprimer mieux la puissance que Dieu nous monstre en retenant la pluye en l'air, quand il nous dit qu'il retient les gouttes d'eau.

Et puis il dit, *Que de sa vapeur il fait pleuvoir.* Si on demande d'où la pluye se procree. De rien. La vapeur de soy ne s'esleveroit point de la terre, qui a ses fumees dedans ses pertuis (car c'est son naturel) mais c'est quand le soleil attire cela, qu'il l'esleve, qu'il hume ceste humidité-là pour l'attirer en haut. Et autrement quels cordages faudroit-il? Si nous ne le voyons seroit-il possible de le croire? Or il se voit à l'oeil. Voila donc les vapeurs qui n'estoyent rien, c'est à dire qui n'ont point eu d'apparence devant nous, qui s'eslevent contre leur nature. Sont-elles eslevees? La pluye s'en fait et s'en forme: et puis la terre en est arrousee, elle fructifie, et on en tire substance. Voila nostre Seigneur qui desseche la terre, quand il en tire ainsi les vapeurs: c'est comme si on tiroit l'humidité et le ius de quelque chose, qu'il n'y eust plus de vertu dedans. La voila donc seche. Or Dieu trouve moyen à l'opposite, quand il a ainsi seche la terre, et qu'il en a tiré comme la substance et le sang, qu'elle en est arrousee: comme nous voyons que la pluye donne abondance de fruicts, selon qu'il est ici monstré. Quand donc nous appercevons cela, ne faut-il point que nous soyons convaincus de la maiesté de Dieu, laquelle nous ne voulions point regarder au paravant? Encores donc que nous fermions les yeux, en despit de nos dens Dieu se presente à nous, et sa maiesté nous est visible en toutes sortes. Il est quant et quant declaré, que *Dieu a comme ses pavillons:* comme nous savons qu'il en a esté traitté par ci devant, que les nuees, et mesme toute ceste estendue du ciel sont nommez les Pavillons de Dieu: et quelque fois il est dit, que les nuees sont ses chariots, voire d'autant qu'il les gouverne, et qu'il les fait marcher, ou bien comme s'il cheminoit par dessus, pour faire ses triomphes. Voila donc Dieu qui nous est presenté comme un prince, quand il a le ciel comme son palais, et que sa maiesté s'y monstre. Au reste les nuees sont comme les piliers de son pavillon, afin que nous soyons tant plus esmeus de cognoistre l'ouvrage magnifique d'iceluy. Puis qu'ainsi est donc, apprenons d'attribuer à

Dieu ce qui luy est propre, et que par nostre ingratitude sa gloire ne soit point effacee. Et au reste ce n'est point sans cause que desia ci dessus ceste similitude a esté mise, et qu'encores Eliu la reitere: car nous savons la folle curiosité qui est aux hommes. Ils veulent tousiours contempler Dieu en son essence. Or ils ne peuvent. D'autant plus donc nous faut-il estre attentifs à ces façons de parler qui sont convenables à nostre infirmité. Voici Dieu qui nous est visible: mais en quelle sorte? Il habite en son palais. Voulons-nous donc approcher de luy? Le voulons-nous cognoistre selon que nostre capacité le porte? Venons à ce palais: et n'y entrons pas d'une audace furieuse pour comprendre tous les secrets de Dieu: car s'il habite en un palais, il faut bien qu'il ait autant de puissance pour le moins, qu'auroit un roy du monde, qui n'est qu'une creature caduque. Ainsi donc contentons nous de voir ce palais de Dieu si excellent, pour adorer sa maiesté: et s'il luy plaist d'approcher de nous, il faut bien que nous venions au devant de luy avec toute reverence, et que nous ne passions point nostre mesure. Voila, di-ie, ce que nous avons à retenir de ceste façon de parler, quand les nuees sont appellees *les piliers du palais de Dieu*, et est dit qu'elles soustienent son pavillon, ou qu'elles sont là coniointes comme une partie. Car c'est afin qu'il nous suffise de gouster que c'est de la maiesté de Dieu entant qu'il nous la declare par ses oeuvres.

Or Eliu parle aussi bien des effects de la pluye. Il dit, *Dieu exerce ses iugemens sur les hommes, et donne vivre en abondance.* En quoy il signifie, que Dieu fera servir la pluye, quand il voudra, à sa bonté: que s'il se veut monstrer Pere nourrissier envers les hommes, les nuees apporteront les munitions de luy. Car comme si un prince veut secourir à un pays où il y aura famine, il ordonnera que par eau et par terre on apporte vivres de loin: ainsi les nuees nous apportent les provisions de Dieu, voire quand il nous declare sa bonté infinie. A l'opposite quand il nous veut monstrer sa rigueur, les nuees executent sa vengeance sur nous, et il desploye là son ire. Et pourquoy? Car les pluyes quand elles se desbordent font de grans dommages, elles font de raveines, que et prez et champs sont rasez: il y aura puis apres d'autres degasts qui se feront: comme on voit que la mer abysmera quelquefois un grand pays. Voila donc comme Dieu par les pluyes executera ses iugemens: et puis il nous fait aussi sentir sa bonté à l'opposite. Et voila aussi pourquoy il est dit, *Qu'il couvre les racines de la mer.* Car quand nous contemplons la pluye et les nuees, cela de primeface nous touche, et sommes effrayez, et faut aussi que nous apprehendions quelque crainte. Mais cela est pour nous faire mieux sentir la providence de Dieu, quand il retient les eaux, qu'elles ne retombent point sur le monde, et que nous ne sommes point ici engouffrez du premier coup. Nous voyons donc maintenant quelle est l'intention d'Eliu.

Or finalement il dit, *Que Dieu meslera les tenebres parmi la clarté.* Car quand le soleil luit, on est esbahi par fois que voila un tourbillon soudain: comme en esté il y aura temps serein, et si beau que rien plus: à tourner la main, voila un orage, qu'il semble que le monde doive perir. Et qui fait cela? ne faut-il point qu'il y ait un maistre excellent qui commande? Ne faut-il point que ceste excellence de Dieu soit admirable? Au reste il est ici dit, que *Dieu commande à la nuee de monter:* et puis il commande au feu qui est en l'air, c'est à dire, *aux exhalations* qui sont de nature de feu, qui sont chaudes et seches. Il leur commande donc de venir iouster contre la nuee qui tasche de monter: et *là il se fait un combat*, comme si deux armees estoyent dressees, et qu'il y eust un courroux. Ainsi en est-il donc en ceste rencontre qui se fait des nuees, et de ces chaleurs seches qui sont en haut. Il y a donc courroux, quand ces creatures s'assemblent, et elles sont comme en cholere. Et qui fait cela? Il faut bien que Dieu commande par dessus. Car si nous disions que cela se fait de cas d'aventure, nous serions par trop brutaux: et les petis enfans mesmes se pourroyent mocquer de nous: car il n'y a celuy qui ne cognoisse que Dieu besongne ici, et gouverne par dessus. Voila donc en somme ce que nous avons à retenir des mots.

Or le principal est de recueillir la doctrine qui est ici contenue. Il est vray que les mots sont bien dignes d'estre pesez, afin de les rapporter à la fin que i'ay touchee: mais cependant en general nous avons ici à retenir, Qu'il ne faut point que nous ayons grande subtilité, pour estre convaincus qu'il y a un Dieu qui regne et qui conduit le monde, et dispose tout l'ordre de nature selon sa volonté. Pourquoy? Quand nous aurons vescu quelque peu de temps au monde, que nous aurons veu pleuvoir trois ou quatre fois: voila Dieu qui nous a rendu tesmoignage suffisant de sa maiesté, tellement que nous n'aurons plus d'excuse fermans les yeux: car nous entendrons (en despit de nos dens) qu'il y a un Dieu qui domine sur ce que nous pouvons voir ici bas. Voila donc ce que nous avons à retenir. Et en cela voyons nous comme ceux qui se mocquent de toute religion, et ne sont point esmeus de la maiesté de Dieu, sont comme ensorcelez de Satan: car (comme nous avons dit) il ne faut point avoir esté à l'escole pour avoir ceste instruction. Or cependant il y aura des gens

savans mesmes, qui ne cuideront point estre assez habiles sinon en mesprisant Dieu. Et comment se peut-il faire, qu'ils se soyent ainsi abbrutis? c'est (comme i'ay dit) que Dieu les a du tout reprouvez, et qu'ils sont tellement hebetez que Satan domine en eux, voire avec telles tenebres, qu'ils ne sont pas dignes d'estre recognus au reng des hommes. Et cependant toutes fois notons, qu'ils ont tousiours un remords: et combien qu'ils taschent d'effacer toute cognoissance de Dieu: si est-ce qu'ils ont une brusleure en la conscience, qu'il faut en despit de leurs dens qu'ils sentent ceste maiesté, laquelle ils voudroyent aneantir: ils ne peuvent pas venir à bout que Dieu ne les poursuive, et qu'il ne se declare à eux. Concluons donc que ce qui est ici contenu se voit par experience: c'est que quand les hommes ouvriront les yeux, il faut qu'ils contemplent une maiesté en tout l'ordre de nature: et quand ils auront les yeux fermez, encores Dieu se fait sentir à eux. Voila en premier lieu ce que nous avons à noter.

Vray est que ceste doctrine merite plus ample deduction: mais pource que nous en avons parlé ci dessus, il suffist de reduire en memoire ce que nous avons declaré, sans nous y arrester par trop. Or cependant notons, que le sainct Esprit nous propose ici les oeuvres de Dieu qui nous sont cognues à tous, à grans et à petis, afin que chacun prene courage pour adorer Dieu l'ayant cognu. Pourquoy? Si la façon d'enseigner estoit subtile et haute en l'Escriture saincte, qu'il n'y eust que les gens lettrez qui y peussent mordre, nous serions reculez, et la plus part prendroit occasion de dire, Helas! et que puis-ie faire? Ie n'ay point esté à l'escole, et Dieu ne daigne pas se declarer sinon à gens de lettres. Mais quand nous voyons que Dieu nous masche les morceaux, et nous appatelle comme des petis enfans, et se conforme à nostre rudesse, et qu'il nous baille les choses en telle façon, que les plus petis, et les plus ignorans mesmes en peuvent avoir leur part et leur droit (comme on dit) ie vous prie, ne devons-nous point prendre tant plus de courage pour sentir et comprendre que c'est de Dieu, et nous consoler en ceste bonté si grande qu'il monstre envers nous? Car s'il n'avoit un soin inestimable de nostre salut, il ne daigneroit pas descendre si bas: mais quand il veut s'abaisser en ses creatures, et que voyant ce qui nous est propre il se monstre à nous, tel que nous le pouvons concevoir: en cela n'appercevons-nous pas combien il nous aime, et comme il procure nostre salut? Voila donc ce que nous avons à retenir.

Et ainsi quand il nous est parlé *de la pluye, et des nuees*, et des tourbillons, et des gresles, n'estimons pas que Dieu ne peust disputer plus subtilement quand il luy plairoit. Car aussi qui est-ce qui a donné l'esprit à ces Philosophes prophanes, de savoir si bien traitter les secrets de nature? Dieu leur a donné ceste science. Or cependant il nous enseigne d'une autre façon. Et pourquoy? Car il veut que la doctrine de salut se presche, et qu'on nous la propose, pour nous conduire en son royaume: et qu'elle ne soit point pour nous faire seulement rois ne princes, mais qu'elle soit pour nous eslever par dessus tout le monde, pour nous faire compagnons des Anges, et monter par dessus les cieux. D'autant donc que Dieu nous veut eslever haut, il descend bas à nous, afin que tous soyent participans de ce bien qui est contenu en la parole de Dieu. Ainsi apprenons de ne point mespriser l'Escriture saincte, comme une chose trop vulgaire: mais cognoissons que Dieu se veut ainsi conformer à nostre infirmité. Voila donc ce que nous avons à noter. Cependant apprenons aussi de ne point mespriser les oeuvres de Dieu quand elles nous sont communes. Qui est cause que nous n'estimons point que ce que Dieu fait, soit miracle, sinon que nous y sommes endurcis par usage? Ie verray pleuvoir: et bien, ie ne m'en esmeus point, pource que cela m'est tout accoustumé. Or c'est une ingratitude vilaine, que si Dieu fait tous les iours miracle, par cela nous soyons comme hebetez, et que nous n'y pensions plus. Ainsi donc combien que ce soyent choses ordinaires de pleuvoir, de gresler, et que les tempestes s'esmeuvent selon l'ordre de nature: que nous ne laissions pas de bien noter toutes ces choses, et de regarder par le menu comme nostre Seigneur desploye les thresors infinis de sa vertu et de sa maiesté, afin qu'il soit adoré de nous. Voila donc ce que nous avons à retenir.

Or devant que passer outre, on pourroit ici demander, comment Eliu allegue ces choses veu qu'il a une dispute toute diverse, c'est de monstrer que Dieu est incomprehensible en ce qu'il fait: et qu'il ne faut point que les hommes mortels presument de se rebecquer contre luy, ne de maintenir leurs querelles, comme s'ils estoyent iustes, et que Dieu fust cruel en les affligeant. Il semble que ceci ne soit point à propos. Mais nous avons desia solu ceste question: seulement i'en diray un mot en passant, pour refraischir la memoire de ce qui a esté dit par ci devant tout au long. C'est qu'ici en general nous sont proposees des choses inferieures, pour nous faire monter plus haut aux iugemens secrets de Dieu et incomprehensibles. Quand nous voyons la pluye, les nuees, les tourbillons, les gresles: et bien, ce sont choses naturelles (comme on dit) et cela est pour la vie transitoire, cela concerne le monde, et ce qui est d'ici bas. Et toutes fois si est-ce que nous y sommes confus,

tellement qu'il nous faut adorer la maiesté de Dieu. Car quand nous aurons enquis comment il est possible que cela se face, nos sens defaillent, et ne nous reste sinon de nous humilier devant Dieu. Or si nous sommes contraints en ces choses petites et basses d'adorer Dieu, et que nostre infirmité se cognoisse en cela: que sera-ce quand nous viendrons par dessus les nuees, voire par dessus tous les cieux. Que nous viendrons en ce conseil eternel que Dieu retient là comme caché en soi? Quand donc il est question de cela, et ie vous prie, que deviendront les esprits humains? Ils auront beau voltiger, il faudra qu'un homme se rompe cent mille fois le col, et cependant si est-ce qu'il ne parviendra point iusques à Dieu.

Voila donc quel est le moyen d'enseigner qu'a tenu ici Eliu: car par ces choses qui semblent estre petites, d'autant que l'usage nous les a rendu communes, il nous monstre que Dieu en sa hautesse doit bien estre adoré de nous: car iamais nous ne comprendrons que c'est de lui. Et pourquoi? Nous ne comprenons point les nuees que nos sens ne defaillent. Car nous voyons qu'il n'est point question ici de repliquer contre ce que Dieu fait. Irai-ie mettre ordre aux nuees, pour dire, qu'il ne faut point qu'ainsi soit, et qu'il n'y a point de propos que la pluye s'engendre des vapeurs de la terre, que le soleil attire ainsi ce qui est ici bas par les rayons de sa chaleur? Irons-nous, di-ie, empescher Dieu, qu'il ne dispose tout selon qu'il l'a institué en l'ordre de nature? Helas! ce seroit une rage trop à condamner: chacun confessera cela. Or puis que nostre infirmité se monstre aux choses les plus petites, et qui sont toutes communes, que Dieu nous presente devant les yeux (car neantmoins nous cognoissons, qu'il nous faut là prosterner devant lui pour l'adorer, et pour confesser que ce n'est rien de nostre entendement, quand mesmes il ne peut comprendre ce que nous voyons tous les iours) par plus forte raison quand ce vient à ses conseils et iugemens secrets qu'il execute tous les iours, lesquels ne nous sont point communs ni en tel usage: là il nous faut bien tenir nos esprits en bride courte. Et pourquoi? Car c'est une presomption diabolique quand l'homme monte si haut: pourtant il faut qu'il tombe en une ruine si extreme, qu'il ne s'en puisse iamais relever. Gardons-nous donc de ceste arrogance, de nous vouloir eslever contre Dieu, voire en ses conseils estroits qui surmontent tout l'ordre de nature, et toutes les choses que nous pouvons apprehender par nos sens. Voila en somme qu'a regardé Eliu, et à quoi il a pretendu.

Or cependant notons pour la fin et conclusion, quand il est dit, *Que Dieu exerce ses iugemens, et qu'il donne vivre en abondance aux hommes:* que c'est afin que nous cognoissions que tout l'ordre de nature est en la main de Dieu, et que l'air ne se gouverne point de soi, aussi que les pluyes ne viennent point à l'appetit du soleil. Comment donc? Car nous voyons des effects contraires. Voila l'eau qui esteint les hommes et les aneantist: et puis elle les entretient. Voila deux effects qui sont contraires: Nourriture d'un costé, et de l'autre, Que Dieu gaste, que Dieu perde, et qu'il abysme tout. Or tant y a que nous appercevons tous les deux. Et qui en est cause, sinon que Dieu domine par dessus? Ainsi donc apprenons de magnifier Dieu en cela, quand nous voyons qu'il applique ses creatures à tel usage que bon lui semble. Et au reste, quand d'un costé nous voyons sa rigueur, alors qu'il veut punir nos pechez, nous devons sentir qu'il se monstre Iuge en cela: afin de nous condamner devant lui, et d'avoir nostre refuge à sa misericorde, à ce qu'il desploye les thresors de sa bonté, et qu'il se monstre liberal. Ce qu'il fait, quand il nous declare qu'il a le soin de nous, en nous envoyant provision par les nuees, quand il fait fructifier la terre, afin qu'elle nous donne substance. Quand nous voyons cela de l'autre costé, que nous soyons rassasiez de la bonté de nostre Dieu, afin d'y mettre du tout nostre fiance, afin de nous y appuyer, et de conclurre, Puis qu'il se monstre Pere en la nourriture de nos corps, qui ne sont que charongnes caduques, par plus forte raison quand il nous a reformez à sa gloire, il ne faut point que nous doutions qu'il n'ait nostre salut pour recommandé, et se monstre Pere en cela plus qu'en tout le reste. Voila donc ce que nous avons à noter de ce passage, quand nous voyons que Dieu maintenant applique ses creatures à son plaisir: qu'il en use comme de verges pour executer ses iugemens, et de l'autre costé qu'il les fait servir à nostre usage, et mesmes qu'il les employe pour subvenir aux necessitez de la vie presente. Que donc nous cognoissions toutes ces choses-là, afin d'estre enseignez en sa crainte, et de nous resiouyr et reposer en sa bonté, et que nostre fiance soit là arrestee du tout.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT QUARANTEQUATRIEME SERMON,

QUI EST LE I. SUR LE XXXVII. CHAPITRE.

1. *Aussi mon coeur en tremble de peur, il tressaillist de son lieu.* 2. *Escoutez le bruit de sa voix, et le son de sa bouche.* 3. *Il l'adresse sous tous les cieux, sa clarté est sur les ailes de la terre.* 4. *Apres il bruit avec grand son, il tonne de sa voix magnifique, et ne tarde point si tost que sa voix est ouye.* 5. *Dieu tonne terriblement par sa voix, il fait choses merveilleuses, et qu'on ne peut comprendre.* 6. *Car il commande à la neige de descendre sur terre: et aux pluyes douces, et aux pluyes de grande force.*

C'est pour le moins, qu'estans en ce monde nous ayons les yeux ouverts pour considerer les oeuvres de Dieu qui sont et prochaines de nous, et faciles à voir, encores que nous ne soyons point gens lettrez ni subtils: car les plus idiots apperçoivent l'ordre de nature estre tel, que là ils voyent la maiesté de Dieu comme en un miroir. Or il est vrai que nous devrions nous eslever plus haut pour bien considerer ce que Dieu nous monstre: mais (comme i'ai dit) c'est pour le moins, que les choses qui nous sont presentes nous les regardions. Cependant ce n'est point assez d'avoir comprins que Dieu ayant creé le monde le gouvernera: il faut aussi que nous sachions à quelle fin les choses se doivent rapporter. Si nous savions seulement cela, Dieu envoye la pluye et le beau temps, c'est lui qui tonne, c'est lui qui fait courir et aller les esclairs parmi l'air: ce seroit desia lui attribuer une vertu souveraine, en cela il seroit cognu Tout-puissant. Mais il y a d'avantage: car quand Dieu envoye la pluye, ce n'est point seulement pour monstrer ce qu'il peut faire: mais quelquesfois il voudra chastier les hommes à cause de leurs pechez, quelquesfois il voudra desployer les thresors de sa bonté et de ses largesses. Ainsi donc il ne suffit point d'avoir cognu que Dieu est Tout-puissant, et que toutes creatures sont en sa main et conduite: mais il nous faut aussi noter comment il use, et en quelle sorte: c'est assavoir pour iuger le monde, quand il a assez enduré de nos pechez: et puis pour nous faire sentir sa grace, et pour le cognoistre Pere et Sauveur de nous, et celui qui nous entretient et nourrist. Nous voyons donc, qu'avec la puissance de Dieu il faut que sa iustice, sa bonté, et sagesse soyent comprinses. Et pourquoi? A ce que nous soyons instruicts à le craindre, à cheminer en son obeissance: et d'autre costé que nous puissions nous reposer en lui, ayans de si beaux tesmoignages de son amour: que nous le puissions invoquer, estans asseurez qu'il nous regarde, et qu'il a pitié de nous, et que nous sommes sous sa protection, que recourans à lui quand nous sommes destituez de conseil il nous instruit par son sainct Esprit. Nous voyons donc maintenant, que l'ordre de nature estant bien consideré n'est pas seulement pour magnifier une vertu souveraine en Dieu, afin qu'on l'adore, et qu'on cognoisse qu'il est seul Tout-puissant: mais il faut quant et quant que nous apprehendions sa grace et sa bonté, pour nous y appuyer, et y avoir tout nostre refuge. Il faut aussi que nous cognoissions, que les hommes ne demeureront point impunis, d'autant que desia il leur monstre, qu'il faut que tout vienne à conte devant lui. Et c'est ce qu'Eliu a traitté, et comme hier il fut exposé, que Dieu par les pluyes et par les gresles et tempestes iuge quelquefois le monde, quelquefois aussi il donne vivre en abondance.

Or maintenant il adiouste, *Que son coeur en a tressailli de son lieu, et qu'il a esté espouvanté voyant telles choses:* comme s'il disoit, que ce que nous cognoissons de Dieu n'est point pour speculer en l'air ce que bon nous semblera, et cependant que nous concevions seulement quelques pensees mortes, mais qu'il nous en faut estre touchez. Et ceci est general à tous: mais les incredules tant qu'ils peuvent amortissent ceste frayeur de laquelle ils devroyent estre touchez: les fideles en font leur profit, et de leur bon gré se solicitent pour estre espouvantez, afin de faire hommage en toute reverence à la maiesté de Dieu. Notons donc quand Dieu se manifeste aux hommes, que ce n'est point seulement pour leur donner quelque apprehension volage, pour dire, Il y a un Dieu, et pour en savoir disputer: mais quant et quant il leur donne une instruction vive là dedans, tellement qu'il faut qu'ils soyent enseignez. Cela, di-ie, se trouvera en tous hommes: mais cependant nous voyons que les incredules repoussent, entant qu'en eux est, ceste frayeur qu'ils ont sentie, et taschent de pouvoir se iouër avec Dieu, et d'avoir licence de ne le point craindre. Voila donc où en sont les incredules, qu'ils combattent contre leur sens naturel, et s'efforcent de s'abrutir, en sorte qu'il n'y ait plus rien en eux qui les tormente. Et pourquoi le font-ils? Car Dieu leur est contraire, entant qu'ils sont adonnez du tout à mal. Or ils voyent que Dieu ne les peut souffrir: pourtant ils le fuyent et taschent de l'aneantir:

tout ainsi qu'un brigand ou un larron voudroit qu'il n'y eust nulle police au monde, afin que les pechez demeurassent impunis. Autant en est-il donc de toutes gens prophanes: voyans qu'ils ne peuvent empescher la main de Dieu, cependant qu'il est assis en sa maiesté pour iuger, ils voudroyent bien exempter de son empire: et voila pourquoi ils s'efforcent (comme i'ai desia dit) d'esteindre la clarté de raison qui leur estoit donnee. Or ils n'en peuvent venir à bout: et pourtant ils sont là comme mules qui rongent leur frain, et ils se despitent contre Dieu, et quoy qu'il en soit s'endurcissent, et cueillent tousiours une stupidité, iusques à ce que Dieu les delaisse, et qu'ils n'ayent plus de doleance, comme sainct Paul en parle (Eph. 4, 19). Et c'est l'extremité de tout mal, et le comble de leur ruine, quand ils n'ont plus de solicitude, c'est à dire, qu'ils n'ont plus de scrupule, mais qu'en pechant ils se pardonnent, et vont tousiours leur train commun: comme aussi Salomon en parle (Prov. 18, 3), Que le meschant vient en cest abysme et en ce comble d'iniquité, quand il n'a plus de sentiment pour se retourner à Dieu, et pour s'humilier, et se desplaire en ses fautes. Et à l'opposite les fideles estans ainsi touchez de la maiesté de Dieu, allument le feu d'avantage: comme si un homme ayant desia quelques charbons, et quelque tison de feu, l'allumoit. Ainsi en font tous ceux qui desirent de cheminer droitement: car apres que Dieu les a touchez, et qu'en contemplant l'ordre de nature ils ont senti qu'il y a une maiesté souveraine qui conduit et gouverne tout: ils appliquent cest estonnement à leur instruction, tellement qu'ils se picquent et solicitent en leurs coeurs, pour avoir leur recours à Dieu, ils se le reduisent en memoire. Et quand il est question de lever les yeux en haut, ou de regarder en bas, ils se preparent à cognoistre Dieu: tellement qu'ils ne iettent point la veuë à la volee, mais ils ont cela tout premedité, qu'ils faut qu'ils regardent à Dieu qui a tout cree. Nous voyons donc, qu'au lieu que les meschans et gens prophanes taschent de s'aveugler, et puis de s'endurcir contre Dieu, et finalement estre comme bestes brutes sans apprehention ni iugement: les fideles font leur profit de la cognoissance que Dieu leur donne par le moyen des creatures, et consequemment que ceste clarté s'augmente, et se fortifie en eux, et ils se solicitent à cela de tout leur pouvoir. Et c'est ce que dit ici Eliu, *Que son coeur en a tremblé, et est tressailli de son lieu.* Il est vray que les meschans seront effrayez par le tonnerre et par les esclairs: en despit de leurs dens il faut que la maiesté de Dieu les touche pour leur faire là quelque alarme secrete: mais cependant si est-ce qu'ils repoussent une telle pensee, et la mettent sous le pié. Au contraire, ceux qui desirent de cognoistre Dieu, ayans un tel commencement, s'adonnent et appliquent toute leur estude à faire leur profit de cest effroy et espouventement que Dieu leur a envoyé en leur coeur.

Au reste Eliu use ici de belles similitudes en descrivant les tonnerres et les esclairs, et les pluyes et les gelees, et les orages. Il dit qu'on peut *ouir la voix de Dieu:* voire *une voix*, dit-il, *de grand bruit, et le son qui procede de sa bouche.* Ici Eliu ne parle point de la parole qui nous est iournellement preschee afin que nous soyons enseignez par icelle, et où Dieu nous declare privement sa bonté: mais il appelle la voix de Dieu bruyante, et le son procedant de sa bouche, les tonnerres qui se font en l'air: et en cela parle par similitude, comme nostre Seigneur a une façon de parler qui est pour faire trembler toutes creatures. Et ce n'est point seulement en ce passage, mais au Pseaume vingt et neufieme, La voix de Dieu tonne, la voix de Dieu fait retentir la montagne du Liban, la voix de Dieu fait fendre les grans arbres, la voix de Dieu fait avorter les chievres, la voix de Dieu est ouye par les montagnes, la voix de Dieu fait trembler toute la terre. Ceste voix-la n'est autre chose, sinon celle qui se monstre par les tonnerres: mais c'est afin de redarguer les hommes de leur ingratitude, d'autant qu'ils n'escoutent point Dieu tonner: comme aussi le proverbe en est, quand les hommes font des enragez, Qu'on n'orroit point Dieu tonner entre eux. Voila donc l'Escriture qui nous reproche une telle stupidité, et nous oste quant et quant toute excuse. Car si on dit, O nous n'avons point eu de doctrine, l'Escriture ne nous a pas esté exposee: et quoy? n'a-il iamais tonné durant nostre vie? Dieu ne parloit-il point? N'avons nous point conceu une telle maiesté en luy, que nous devons bien estre humiliez, pour l'adorer, et nous renger sous son obeissance? Et nous n'en faisons rien, nous sommes comme bestes sauvages, il y a comme une furie en nous conioincte avec l'orgueil, quand nous ne pouvons pas cognoistre qu'il a toute superiorité par dessus nous. Voila donc les hommes qui sont assez convaincus quand il a tonné: car ils devoyent comprendre la voix de Dieu, ce grand bruit et si resonant qu'il fait retentir l'air. Et puis si les hommes disent qu'ils sont ignorans, et comme en tenebres: et quoy? les esclairs sont comme pour faire fendre le ciel: nous voyons qu'il y a là une telle clarté, que Dieu se monstre suffisamment: voire pour nous oster toute couverture, afin que nul ne se flatte en son hypocrisie, et que nous ne pretendions point d'estre iustifiez comme si nous n'avions rien cognu de Dieu. Car les esclairs suffisent bien pour nous monstrer la gloire qui est en luy. Voila donc pourquoy Eliu parle ici de ce bruit et du son qui pro-

cede de la bouche de Dieu. Or il amplifie cela, pource que les hommes sont assez nonchalans, et si on leur dit en un mot ce que nous venons d'exposer, il ne leur en chaut pas beaucoup, cela s'escoule. Ici donc Eliu insiste et poursuit son propos plus au long, d'autant que nous devons bien considerer l'ordre qui est aux tonneres et aux esclairs, et puis en la pluye et en la gelee, et en tous orages que nous appercevons. Et notamment il parle *de pluye douce*, et gracieuse, il parle aussi de l'impetuosité et violence qu'on y voit souventesfois, suivant ce qu'il avoit desia touché, que Dieu iuge le monde quelquefois quand il envoye la pluye du ciel, quelquefois il donne du pain en abondance. Car s'il y a une pluye douce qui viene en bon temps, elle sera pour faire fructifier la terre: mais il y aura des pluyes qui corrompront et gasteront tous les biens dont nous attendions nourriture. Nous appercevrons donc tous les deux en Dieu, et cela merite bien d'estre consideré.

Et voila pourquoy il est dit, *Que Dieu fait choses merveilleuses et que nous ne comprenons point*, par les foudres qu'il envoye. Comme defait apres qu'il a ainsi eluisé, que les esclairs ont volé par tout, qu'on a ouy les tonnerres, la tempeste viendra quant et quant: et puis Dieu ne fait point aussi tarder les pluyes et les orages, et les gresles: mais quand la tempeste survient il y a des choses incroyables. Car on verra un homme consumé en cendre: il retiendra la figure, et ne trouvera-on point à grand' peine un pertuis aussi grand qu'un pois, et toutes fois voila l'homme qui sera consumé: le fer mesmes sera bien mangé, et la gaine qui plie sera entiere: les arbres seront quelquefois arrachez, quelquefois decoupez, quelquefois tout consumez, tellement qu'on n'en apperceura rien. Autant des maisons: bref, si on regarde tous les effects de la tempeste, ce sont choses qu'on ne pourroit croire sinon qu'on les eust cognues par experience. Et ainsi il faut bien que les hommes s'humilient ici, voyans l'infirmité de leurs sens, et voyans combien les ouvrages de Dieu sont magnifiques. Si nous ne sommes plus que stupides, il faut que nous apprenions par cela de nous ranger à lui, et de l'honorer, et de lui attribuer toute gloire et tout empire. Voila en somme ce qui nous est ici monstré par Eliu.

Or en premier lieu retenons ce que nous avons touché, c'est assavoir, qu'il ne suffit point que nous comprenions Dieu comme Createur du monde, pour lui attribuer toute vertu: mais que nous le cognoissions aussi comme Pere, d'autant qu'il nous attire d'un soin tant benin et tant amiable, comme si nous estions ses propres enfans. Qui est le pere terrien, qui en face autant pour ceux qui sont descendus de lui? Pour bien donc cognoistre que c'est de Dieu, il faut que nous goustions sa bonté laquelle il nous declare et nous fait sentir, et de laquelle nous recevons les fruicts, et en iouyssons mesmes en ceste vie mortelle. Or avons-nous ainsi gousté la bonté de Dieu? C'est pour nous mener plus outre, c'est assavoir que nous esperions en lui, qu'il ne nous a point mis en ce monde pour nous faire perir comme les bestes brutes: mais que c'est pour nous mener à l'heritage eternel qu'il nous a promis. Nous pouvons donc fonder une droite fiance en Dieu par les biens que nous recevons de lui: et pouvons conclure que nos ames lui sont plus precieuses que nos corps: et s'il daigne bien nous envoyer ce qui est propre pour nous maintenir en ce monde, qu'il ne laissera point le principal. Nous voyons donc, que si nous avions les yeux ouverts pour contempler la providence de Dieu, et l'ordre naturel qui nous est proposé, cela nous devroit servir d'instruction pour mettre pleinement nostre fiance en lui. Or quand nous esperons ainsi en Dieu, nous le pouvons aussi invoquer. sachans puis qu'il veille sur nous, que nos prieres ne lui seront point incognues, et qu'il les acceptera. Voila ce que nous avons à pratiquer.

Et ce seroit nostre vraye sagesse, si nous pouvions mediter ces choses, et y avoir nos sens arrestez: nous profiterions assez pour toute nostre vie. Mais quoi? Nous ne faisons que vaguer en folles speculations: et ainsi nous ne rapportons autre salaire, que nostre vanité. Nous voyons comme les hommes sont enveloppez en ces choses terrestres: et si on leur parle du Royaume des cieux, ils n'y entendent point: car aussi n'en sont-ils pas dignes. D'autant plus donc nous faut-il estre attentifs à ce qui est ici contenu, c'est que nous cognoissions la bonté de nostre Dieu, en ce qu'il nous nourrist, et que nous avons la hardiesse de l'invoquer comme nostre Pere, et d'avoir nostre refuge à lui, puis qu'il se monstre nostre Pere, et que nous en avons si bon gage: veu qu'il le nous declare non seulement par sa bouche, mais aussi ayant la main ouverte pour nous faire sentir de quoi. A l'opposite apprenons de craindre, quand nous voyons qu'il exerce ses iugemens, voire par des moyens qui quelquefois nous sont profitables. Ainsi donc cognoissons là que Dieu nous veut assuiettir à soi, et que nous apprenions de le servir, et que nous ne provoquions point son ire à nostre escient: mais plustost ayans cognu qu'il est armé de puissance pour se venger contre les contempteurs de sa maiesté, que nous venions à lui avec toute reverence, afin qu'il ne desploye point une vertu telle et si espouvantable sur nous. Et voila aussi pourquoi sainct Pierre nous ramene à ceste consideration, que Dieu a une fois ruiné le monde, et a rasé tous les habitans de la terre par l'eau, qui

toutes fois en est le commencement (2. Pier. 2, 5). Si on demande, de quoi et de quelle matiere le monde a esté creé, nous voyons en l'Escriture saincte que ç'a esté une matiere confuse que Dieu avoit mis au commencement, et c'estoyent eaux où il n'y avoit qu'abysme et confusion. Et bien, voila le monde qui est prins d'une telle origine: et quand Dieu a voulu ruiner tout le genre humain? dequoi s'est-il armé? Il a envoyé le deluge. Voila donc les eaux desquelles nous tirons vie, et qui ont esté comme la substance de tout le monde, qui toutes fois ont esté pour le ruiner. Quand nous voyons cela, cognoissons que nous ne subsistons point ici bas sans la main de Dieu: et que si nous sommes esclairez du soleil, si nous tirons esprit de l'air, si nous sommes nourris, et substantez du pain, que ce ne sont pas ces creatures-là qui nous vivifient. Et pourquoi? Car Dieu convertira le tout en mort, quand il lui plaira: les instrumens de sa bonté nous seront glaives mortels pour nous faire perir. Ainsi donc retenons quand Dieu nous envoye ou des gresles, ou de pluyes mauvaises, ou des gelees: qu'en cela il se monstre terrible, afin que nous cognoissions nos pechez, qu'estans entrez en nous, nous lui demandions pardon de l'avoir offensé, et qu'à l'advenir nous apprenions à le craindre, et lui obeir mieux que nous n'avons point fait. Et au reste quand nous aurons senti un coup de sa main, que ce ne soit pas seulement pour un iour, mais que cela nous serve afin qu'il nous en souvienne. Dieu aura-il envoyé quelque secheresse, aura il envoyé quelque pluye? il nous en doit souvenir: il ne faut pas que nous attendions que ce soit à recommencer, mais que nous sachions, Or ça i'ai vescu au monde: i'ai veu quelquefois que la pluye a corrompu toute la semence qui estoit en terre, au lieu du bled on a eu de l'yvroye ou rien du tout: et puis Dieu a desseché la terre par chaleur, tellement que tout a esté mangé: ou il y a eu un vent qui a tiré et rongé toute la nourriture des hommes et des bestes. I'ai veu cela: i'ai veu apres, que par un tel moyen Dieu a envoyé la famine. Or il ne faut point que i'attende que Dieu redouble les coups, mais que ie soye instruit pour tout le temps de ma vie. Voila donc comme nous avons à pratiquer ceste doctrine.

Et au reste toutes fois et quantes que nous oyons tonner, que nous sachions que c'est un son procedant de la bouche de Dieu. Car il ne faut point que nos sens sautent et s'esvanouyssent en l'air, comme si le tonnerre estoit là procreé sans qu'il y eust un souverain maistre qui commandast. Venons donc iusques à Dieu, et sachons que par la vertu de sa bouche il faut que les tonnerres se procreent: et quand l'air est ainsi troublé, et que tout retentist, cognoissons que cela n'est point une chose morte, mais que c'est l'ordre que Dieu a establi, par lequel sa vertu nous est manifestee. Voila donc ce que nous avons à retenir. Mais quand nous aurons cognu que Dieu esmeut le coeur des hommes par les esclairs, par pluyes, et tempestes: si nous sommes plus privément enseignez, non point d'une voix confuse, mais de sa parole, qu'il nous presente une doctrine certaine en laquelle nous soyons edifiez: sachons que nous voila doublement coulpables devant lui. Et de fait nous sommes dignes d'estre beaucoup plus grievement condamnez, si nous n'en faisons nostre profit, oyans ceste voix par laquelle il ne nous estonne pas seulement, mais il nous esiouyst. Il est vrai que quand la parole de Dieu se presche, il tend à ceste fin de nous faire sentir nos povretez. Car ce n'est point sans cause que la parole de Dieu est nommee un Glaive tranchant de deux costez, pour examiner les hommes, pour sonder toutes leurs pensees et affections. Et pour ceste cause il est dit aussi, que nous devons estre sacrifiez à Dieu par le moyen de l'Evangile. Il faut donc qu'il y ait une espece de mort, ou iamais la parole de Dieu ne profitera en nous. Il faut que nous renoncions à nous-mesmes, et que ce qui est de nostre nature soit abbatu. Voila donc comme nostre Seigneur tonne et foudroye par sa parole.

Mais de l'autre costé aussi par la mesme parole il nous vivifie, il nous console, bref il nous donne une pleine ioye: d'autant qu'il nous appelle à soi, et nous presente son Fils pour nous y conduire, et nous monstre qu'en lui nous sommes asseurez de nostre salut. Ainsi donc quand Dieu parle si privément à nous, si nous ne l'escoutons pour le glorifier, ne voila point une plus grieve et plus horrible condamnation sur nous, qu'en ceux qui n'ont eu iamais instruction, mais ont seulement contemplé l'ordre de nature, et ont ouy les tonnerres, et ont esté esmeus là dedans? Vrai est que ceste apprehension suffira assez pour nous condamner (comme i'ai desia dit) et encores que les hommes n'ayent iamais eu ne Loi, ni Escriture, tant y a qu'ayans vescu en ce monde ils n'ont plus d'excuse: car Dieu s'est assez declaré à eux, pour les arguer d'une malice et d'une rebellion certaine. Et de fait nous voyons que Dieu a comme gehenné et mis à la torture par les tonnerres les plus grands contempteurs de sa maiesté qui iamais furent. Qu'on lise les histoires des Payens, et on verra que les plus grands mocqueurs de Dieu qui ont iamais esté, ont esté tellement estonnez et effrayez, que maugré qu'ils en ayent eu, ils ont monstré oyans tonner, qu'ils confessoyent qu'il y avoit un Dieu par dessus les foudres et tempestes, lequel ils estoyent contraints de craindre. Dieu les a tellement serrez, qu'ils estoyent comme sur un eschaffaut: ils estoyent

là mis, comme si on faisoit faire amende honorable à quelqu'un qui auroit violé la maiesté d'un prince. Mesmes les plus grands princes du monde ont eu ce tesmoignage par les tempestes, et les tonnerres qu'il y avoit un Dieu au ciel qui gouverne tout. Et cela est une approbation, que le tonnerre doit suffire pour faire fleschir les courages les plus endurcis qui soyent, quand il y a ainsi une telle marque de la maiesté de Dieu. Il ne faut donc que les tempestes, et les esclairs qu'on voit en l'air, pour condamner ces chiens et porceaux qui se mocquent de toute religion. Encores qu'il n'y eust ne loi ne doctrine par escrit: si est ce que le seul tonnerre les tient convaincus, tellement qu'en despit de leurs dents il faut qu'ils cognoissent qu'il y a un Dieu au ciel. Ainsi donc ceste voix dont il est ici fait mention, suffira pour condamner tous les hommes du monde, encores que iamais n'ayent ouy un seul mot de doctrine, ni leu.

Mais il faut tousiours venir à ceste comparaison que i'ai touchee, Que si Dieu tonnant en l'air d'un son confus, parle assez pour condamner les povres incredules, et si quand il fait voler les esclairs, voila une lumiere qui suffira pour condamner les aveugles: et que sera-ce quand il parle doucement, et qu'il a une façon tant amiable pour nous enseigner, et que mesmes il beguaye avec nous, afin d'estre mieux entendu? Quand non seulement il nous estonne, mais qu'il nous induit par douceur et humanité de venir à lui, et si nous lui sommes revesches que sera-ce? Quelle excuse y aura-il pour nous? Et voila pourquoi au Pseaume (29, 9) que nous avons allegué il est dit, Qu'au temple de Dieu chacun lui donnera gloire. Car le Prophete apres avoir parlé de ceste voix de Dieu magnifique, qui fait remuer les montagnes, qui fait decouler les rochers, qui fait trembler la terre, qui fait tomber les arbres du Liban, qui fait avorter les chievres par les forests, qui esmeut et esbranle tout le monde: il adiouste, qu'alors Dieu sera glorifié en son temple. Et comment donc? Quand les esclairs volent *par les ailes de la terre*, c'est à dire, par toutes les extremitez, que *les tonnerres* sont ouys depuis un bout du monde iusques à l'autre: ne faut-il pas que Dieu soit cognu en toutes ces choses, et que grands et petits lui facent hommage? Ouy bien. Et le Prophete donc pourquoi parle-il par especial du temple de Dieu? Or c'est suivant la comparaison que i'ai touchee, Que Dieu effarouche bien les Payens, et les resveille quand il tonne: mais ce n'est pas pour les amener à salut, ce n'est sinon pour les convaincre du tout, afin qu'ils ne pretendent point une couverture frivole, Qu'ils n'ont seu que c'est de Dieu ne de sa maiesté. Ils l'ont cognu suffisamment pour estre condamnez du tout: mais cependant Dieu nous veut attirer à salut quand il parle à nous. Car là il ne tonne point seulement pour faire retentir l'air, il n'a point un son confus comme nous avons dit: mais il a une parole douce et privee, il nous desploye son coeur, et nous monstre quel est le chemin de vie, et nous esclaire par la clarté de sa parole qui luist sur nous. Voila donc pourquoi Dieu merite d'estre glorifié en son temple. Car combien qu'il se soit manifesté à tout le monde, et que toutes creatures soyent convicES à le louër, et mesmes qu'elles y soyent contraintes et forcees, si est-ce qu'il y a bien une autre vertu et plus magnifique en la doctrine qui nous est preschee. Car c'est là où Dieu se monstre, et se declare en telle sorte, qu'il faut bien que nous soyons plus que stupides et brutaux, si nous ne pensons à lui pour nous assuiettir à tout ce qui nous est annoncé en son nom et authorité. Voila donc ce que nous avons à retenir.

Et cependant cognoissons quelle est la malice esté du monde, quand la parole de Dieu apres avoir preschee et cognue, est si mal receuë de la plus part, et qu'il y a si peu de reverence, mesmes qu'il semble qu'on vueille despiter Dieu en reiettant toute doctrine qu'on cognoist estre de lui, et de laquelle on est convaincu. Ne voit-on pas auiourd'hui quelle est la rebellion des Papistes? Mais n'allons pas si loin: venons entre nous. On fera profession qu'on veut tenir l'Evangile: mais qu'on parle au nom de Dieu, que les choses soyent dechiffrees, qu'on les masche en sorte que les plus diables mesmes seront convaincus, que ce qui est presché est tiré de l'Escriture saincte: si est-ce qu'ils demeureront là obstinez pour ne faire nul scrupule de se rebecquer contre Dieu. Avec la malice il y a l'impudence, qu'on est là venu, qu'il ne faut point sortir hors de Geneve pour voir une rebellion toute manifeste pour despiter Dieu, pour voir une conspiration diabolique, pour dire, Et bien, Dieu ne dominera point par dessus nous: qu'on parle et qu'on die tout ce qu'on voudra, si est-ce que nous ne flechirons point. Voila les rebellions qu'on voit, qu'on tient autant de conte de tout ce qu'on dira aux sermons, comme de fables. Cela est trop notoire, les exemples sont trop patents, et pleust à Dieu qu'ils ne fussent point tels à nostre grande confusion. Mais si faudra-il en la fin que ceux qui se iouent ainsi à un si grand Maistre, cognoissent celuy qu'ils ont navré et picqué, comme il est dit au Prophete Zacarie (12, 10): Ainsi donc il nous faut bien noter ce passage, et le noter à ce que nous apprenions d'estre plus dociles à Dieu, que ces bestes farouches qui s'aigrissent ainsi contre luy pour reietter tout ce qui est de sa doctrine et de sa pure parole. Car les Papistes encores auront quelque honte: quand ils combatent contre l'Escriture saincte pour leurs idolatries et abominations,

ils cerchent des fausses gloses et des subterfuges: bref, encores qu'ils ne se couvrent que d'un sac mouillé, si est-ce toutes fois qu'ils confessent que leur intention n'est pas de resister à Dieu. Mais quand on y va avec telle impieté, qu'on ne peut recevoir un seul mot de ce qu'on cognoist estre de la verité de Dieu, qu'on se fasche et se despite à l'encontre, qu'il n'y a mesmes nulle honnesteté pour recevoir ce qu'on cognoist estre bon, mais qu'on fait tout au contraire: ne voit-on pas en cela que nous sommes pires sans comparaison que les povres Papistes? Et pourtant (comme i'ay desia dit) que pour le moins ceci nous serve d'admonition, afin que nous ne soyons point condamnez au double. Et mesmes sur tout quand il s'est ainsi approché de nous, et qu'il parle, et qu'il nous assemble en son nom, afin d'estre escouté, et de presider tellement au milieu de nous, que grands et petis se remettent à luy: que nous avisions de le glorifier. Et non point seulement de bouche, pour faire confession en un mot, Que nous soyons siens: mais que nous donnions approbation par effect que nous voulons estre son heritage: et puis qu'il nous fait ce bien, ceste grace, et cest honneur incomprehensible, de se donner à nous, et d'estre nostre vie: qu'aussi il y ait une donation mutuelle, que de nostre costé nous soyons pleinement en sa main, et qu'il nous possede, et qu'il iouisse de nous.

Et au reste s'il est dit que *Dieu fait des choses grandes et magnifiques en tonnant*, envoyant les foudres et tempestes, *et que nous ne comprenons point cela:* que nous sachions qu'en parlant et par sa Loy et par son Evangile, il veut nous eslever par dessus tous nos sens: comme à la verité iamais nous ne profiterons en la doctrine de Dieu, ni en sa parole qu'on nous propose, si nous n'avons ce principe, c'est assavoir, de cognoistre que Dieu nous exerce en des secrets qui surmontent toute nostre capacité: comme il est dit, Que Dieu a preparé à ceux qui l'aiment, ce que iamais oeil d'homme ne vit, et ce qui n'a point esté ouy d'aureilles humaines, et qui iamais n'est entré en coeur de creature. Si donc nous n'avons cela, iamais nous ne gousterons ce que tous les iours on nous presche. Or pour le bien gouster qu'est-il de faire? Que nous sachions que nostre Seigneur nous convie en son royaume celeste, et nous veut retirer de ce monde. Ainsi donc voulons-nous estre bons escoliers pour profiter en la doctrine de nostre Seigneur Iesus Christ? Que voyans que nous sommes comme plongez au monde, et en ces choses corruptibles, nous mettions peine de nous en retirer: et que de iour en iour nous combations contre nos affections pour approcher de Dieu, et estre unis à nostre Seigneur Iesus: comme sainct Paul le nous monstre au troisieme des Colossiens, qu'il faut que nous mortifions ce qui est de la terre, si nous voulons avoir part au ciel, et si nous voulons adherer à Iesus Christ qui est monté là haut, afin de nous unir à soy. Et au reste, que nous cognoissions, que nous avons des sens trop rudes et debiles pour apprehender que c'est de Dieu en toute perfection: mesmes nous n'en aurons iamais quelque petit goust, sinon qu'il nous conduise par son sainct Esprit: comme aussi sainct Paul fait ceste conclusion au passage que nous avons touché, quand il allegue la sentence du Prophete Isaie. Apres donc avoir dit, que l'homme sensuel ne comprend pas les secrets de Dieu, il dit que nous sommes renouvellez par son sainct Esprit, afin d'en avoir cognoissance. Il est vray que nous n'avons point esté conseilliers de Dieu, comme aussi il le declare là puis apres derechef: mais tant y a qu'il nous reçoit en son conseil, entant qu'il nous est expedient. Pourtant ayans cognu nostre infirmité, prions-le qu'il nous illumine par son sainct Esprit, pour cognoistre les choses qui seroyent trop hautes et trop profondes pour nous.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT QUARANTECINQUIEME SERMON,

QUI EST LE II. SUR LE XXXVII. CHAPITRE.

7. *Il seelle les mains de tout homme, afin de cognoistre les hommes de son oeuvre.* 8. *Les bestes se retirent en leurs tanieres, et demeurent en leur repaire.* 9. *Il fait sortir le tourbillon d'un amas, et le froid vien du vent escartant.* 10. *Par le souffle de Dieu est donnee la gelee, et derechef du lieu estroit eaux abondantes.* 11. *Il fait travailler la nuée pour arrouser, et envoye la pluye, et fait espandre la nuée par sa clarté.* 12. *Il fait tourner les cercles par son gouvernement, afin de faire ce qu'il a commandé sur tout le monde.* 13. *Soit pour verge, soit pour sa terre, soit pour grace qu'il ottroye.*

Nous vismes hier que l'espouvantement que les hommes ont du tonnerre, est comme une approbation de la maiesté de Dieu, et de sa vertu. Suivant cela, il est dit ici, que Dieu faisant tonner, *met comme un cachet sur les mains des hommes,* pour les tenir cachees: voire, *afin de cognoistre les hommes de sa facture. Il fait aussi retirer les bestes en leurs cavernes.* Comme s'il estoit dit, que Dieu retire à part les hommes, comme si quelqu'un faisoit assembler toutes ses gens, un homme sa famille: un prince ses suiets: un capitaine tous ses gens-d'armes, afin d'en faire les monstres. Voila donc l'intention principale de ce passage. Et cela s'estend iusques aux bestes sauvages, pour monstrer qu'elles sont aussi bien en la main de Dieu: et qu'il donne approbation qu'elles sont à luy, quand il luy plaist: et ne fust que par le tonnerre: qu'elles sont alors contraintes d'estre comme enserrees et recluses. Il est vray que ce passage est communement exposé, que Dieu met comme un signet en la main des hommes, afin qu'ils cognoissent leur ouvrage: comme s'il estoit dit que toute l'adresse que les hommes ont, pour s'appliquer à ceci ou à cela, c'est que Dieu leur a imprimé une marque, et qu'ils n'ont point cela sinon de l'instruction qui leur est donnee du ciel.

Mais le texte ne peut souffrir que cela soit ainsi entendu. Il y a de mot à mot, *Afin de cognoistre les hommes de sa facture.* Il s'ensuit donc que Dieu cognoist les hommes, quand il les tient ainsi comme enserrez, et enclos en leurs maisons. Afin que cela soit mieux entendu, quand les hommes ont liberté d'aller et de courir, il semble qu'ils soyent comme exemptez de puissance. S'il fait beau temps, l'un va aux champs, l'autre par les rues, et ainsi il ne semble point que les hommes soyent plus tenus en bride, mais quand le temps est mauvais, qu'il tonne, qu'il fait quelque tourbillon, il faut qu'on se tiene caché. C'est donc autant comme si un homme assembloit sa maison pour dire, Ie veux savoir comme on se gouverne, et que chacun fait, et que tous me rendent conte. Voila comme Dieu assigne le temps aux hommes pour estre recueillis, afin qu'il en face les monstres, et qu'il declare que tous sont en sa suiettion. Et cela (comme i'ay dit) s'estend iusques aux bestes sauvages: car les bestes en vaguant, ne semblent point estre en la suiettion de Dieu: mais quand il fait quelque tempeste, et qu'elles sont cachees en leurs repaires, il faut alors qu'on cognoisse que Dieu a une bride secrette pour les tenir quand il luy plaist. Nous voyons donc ici ce qui fut hier traitté, estre encores declaré plus expressement: c'est assavoir, que non seulement les tonnerres sont messages de la maiesté de Dieu, en ce qu'ils estonnent les hommes: mais qu'il les contraint de se tenir cachez par leurs maisons: qu'alors c'est autant comme si Dieu monstroit qu'il tient les hommes en sa main: et que ceux qui vont et vienent, est d'autant qu'il leur donne le congé: mais qu'il les tiendra aussi enserrez à son plaisir. Quand nous voyons cela, apprenons de faire hommage à Dieu en tout temps: car si nous ne cognoissons la suiettion que nous devons à Dieu qu'en temps de tonnerre, nous aurons profité bien maigrement en la doctrine: mais cela nous est comme un memorial, afin que nous cognoissions que c'est luy qui gouverne tous nos pas: que nous ne pouvons remuer un doigt sans sa conduite. Cognoissons donc cela, et apprenons de luy estre suiets en tout temps, et de nous laisser gouverner par luy. Voila ce que nous avons à retenir en ce passage. Et si nous n'avons cest advis et prudence, voila les bestes qui nous pourront enseigner. Car comment les lions, et les ours, et les loups, et tout le reste, se retirent-ils en leurs cavernes et tanieres, sinon d'autant que Dieu se declare estre superieur par dessus? Si donc nous voulons nous esgarer, et ne point souffrir que Dieu nous retiene comme enclos sous sa main, que nous vueillions reietter ce cachet et signature, dont il est ici parlé: les bestes nous condamneront par leur exemple.

Voila encores ce que nous avons à retenir, pour mieux faire nostre profit de toute ceste sentence. Le mot dont use ici Eliu signifie propre-

ment *Cacheter*, comme quand on signe une lettre afin qu'elle ne soit veuë. On pourra aussi cacheter un coffre, un buffet: on mettra un seau dessus, quand on ne veut point qu'on regarde dedans. Dieu donc use d'un terrible cachet, quand il envoye les tonnerres et tempestes. Il n'a point ici de cire, avec un anneau, ou quelque seau materiel: mais il contraint les hommes à se tenir là comme enclos, tellement qu'ils sont là captifs en leur maison. Ce n'est point de leur bon gré: qu'ils cognoissent donc qu'il y a un maistre par dessus eux, et que tout le cours de leur vie n'est pas en leur main. Voila pourquoy ceste similitude est ici mise, afin que nous facions comparaison de la maiesté incomprehensible de Dieu, avec tout ce que nous pouvons voir aux creatures humaines.

Or il dit quant et quant, *Que Dieu fait venir la tempeste de l'amas des nuees*, et puis qu'il *y a du vent escartant qui fait venir le froid*, ou *du vent de la bize*. Ces changemens ici monstrent mieux la puissance de Dieu, afin qu'il en soit glorifié. Vray est que s'il y avoit un train egal, que iamais ne fist ne grand chaud, ne grand froid, que iamais ne fist pluye ne vent: mais que l'air fust tousiours temperé, et qu'il y eust une telle mesure, que les hommes se vissent tousiours en une disposition: cela seroit plus à souhait. Si on nous traittoit à desir nous voudrions avoir comme un printemps continuel, moyennant que le tout nous profitast. Comme donc la chaleur nous est fascheuse, le froid aussi nous est ennuyeux, et nous serions contens d'estre exemptez de tous les deux, et avoir l'air tellement temperé, qu'il n'y eust que redire, qu'il n'y eust rien qui contrevint à nostre desir. Mais cependant on apperçoit mieux la gloire de Dieu en tous les changemens qui se font: comme quand il fait venir la pluye sur la terre: apres quand il escarte les nuees, et qu'il les esmeut, qu'il suscite des tourbillons, et qu'il fait venir le froid apres le chaud: cela demonstre mieux sa maieste, et nous resveille, afin que nous y pensions. Car aussi voyons nous combien les esprits des hommes sont hebetez: et il est donc besoin que nous soyons touchez plus vivement. Vray est que si nous avions ceste prudence en nous de contempler Dieu avec une veuë claire et pure: il suffiroit qu'il nous donnast vie et nourriture en ce monde. Mais d'autant que nous sommes si rudes, et avec cela que nous sommes malins, et que iamais nous ne venons à luy, qu'il ne nous y pousse: il est utile que nous soyons touchez par les changemens qui se font. Car (comme i'ay desia dit) quand nous voyons le beau temps, et soudain voila l'air qui se trouble, les nuées s'amassent apres qu'il aura fait chaud: quand une pluye sera venue, elle refraichist l'air, et la gelee suivra: et quand il y aura eu secheresse telle qu'il sembloit que la terre deust estre bruslee du tout, voila Dieu qui envoyera *les nuées, et les fera travailler* pour nous supporter quand il nous voudra envoyer le bon temps: quand donc nous voyons telles revolutions, alors il faut bien qu'on soit plus que stupide, si on ne pense à Dieu. Et defait (comme nous avons dit) il se ramentoit, et se monstre d'une façon plus visible et patente, que si les choses alloyent tousiours leur train.

Voila pourquoy Eliu insiste tant sur ce passage, pour nous deduire et exprimer les changemens qui se font en l'air, par le beau temps, et par *la pluye, par le froid*, et le chaud, par *les nuées*, et par le temps serain, par *les tourbillons* et par *la gelee* et les autres choses diverses. Et pour ceste cause aussi il est dit, *Que Dieu par son gouvernement fait tourner les cercles:* car i'expose ceci comme s'il estoit dit que le monde est renouvellé quand tels changemens advienent. S'il y avoit une mesme saison en tout temps, on ne verroit qu'une seule face et simple: mais quand le soleil luira un iour, et puis soudain le voila couvert et caché: voila comme deux mondes divers, et une telle varieté nous solicite à penser mieux qu'il y a un Dieu qui gouverne. Car comment est-il possible que les choses se remuent ainsi, et qu'il se face une telle revolution, que Dieu ne besongne par dessus? Nous voyons maintenant que la terre est serree de froid, et l'air en est saisi: nous voyons au contraire que tout se relasche par un beau temps et gracieux, voila encores des nouveaux mondes. Et ainsi ce n'est point sans cause, qu'Eliu pour la conclusion adiouste, *que Dieu fait tourner des cercles*, c'est à dire des mondes: qu'il les fait tourner maintenant d'une façon, maintenant de l'autre. Et pourquoy? Afin que si nous ne sommes suffisamment enseignez par un moyen, nous eslevions la veuë au ciel, et que nous regardions de tous costez: que pour le moins quand nous voyons des revolutions qui se font soudain, cela nous incite d'avantage à cognoistre Dieu pour estre glorifié: comme aussi nous en avons plus d'occasion. Voila ce qu'il nous faut retenir en ce passage.

Or maintenant nous voyons, que d'autant plus que Dieu nous donne des moyens pour venir à luy, afin d'estre enseignez à le craindre, et honorer: tant moins aurons nous d'excuse de nostre ingratitude, et serons tant plus à condamner si nous n'en pouvons faire nostre profit. Il n'y aura donc ne beau temps, ne pluye, ne chaud, ne froid, ne gresle, ne tempeste, qui ne se dresse contre nous au iugement de Dieu. Voila nos tesmoins, pour monstrer et descouvrir la malice qui aura esté en nous: d'autant que nous n'aurons point adoré celuy qui s'est monstré en tant de sortes, qui de tous costez

nous a induits à regarder sa maiesté. Et pourtant, toutes fois et quantes que le temps se changera, combien que les changemens nous soyent fascheux de primeface, cognoissons que c'est pour nostre profit: car Dieu par ce moyen nous esveille, comme desia nous avons dit. Si nous avons eu le beau temps, c'estoit pour nous enyvrer, sinon qu'il y eust eu changement: mais la pluye vient-elle? alors on pense, Or ça, il ne faut que tourner la main, et Dieu pourra faire un nouveau monde, voire sans que la substance perisse: mais la forme sera tellement obscurcie, qu'il semble que le monde soit revolu. Quand donc nous pensons à cela, nous cognoissons que c'est pour nostre utilité et salut que Dieu use d'une telle varieté que nous la voyons. Et au reste, notons bien les façons de parler qui sont ici mises. Car quand il y aura eu grande secheresse, il semble que le ciel soit comme de fer ou d'airain: et voila aussi comme l'Escriture en parle. Quand Dieu menace les hommes de les punir, leur ostant la pluye: il dit, Ie vous donneray une terre de fer, un ciel d'airain: la terre sera serree, qu'elle n'ouvrira point ses mammelles pour vous allaitter: et le ciel aussi ne vous donnera point de pluye, il sera endurci. Or si apres grande secheresse la pluye vient, cela nous est tant plus admirable: car on n'eust point attendu un tel changement, sinon quand on voit l'ouvrage. On s'esbahit donc: mais l'accoustumance nous obscurcist la veuë, et cela fait que nous ne prisons pas les miracles de Dieu comme nous devons. Mais tant y a, que la chose en soy nous monstre une vertu singuliere de Dieu, quand le ciel sera si tost tourné et changé, et qu'il s'obscurcist soudain.

Il y a aussi qu'il est dit, *Que Dieu fait travailler les nuées pour arrouser la terre:* voire, comme si elles estoyent fendues et qu'elles fussent vuidees, afin que la terre en reçoive la substance. Voila donc un travail auquel Dieu employe les nuées pour nostre service, quand il en tire la pluye, et qu'apres qu'elles ont humé l'eau d'ici bas, elles rendent leur substance, et se flaistrissent, et s'aneantissent en la fin. Quand donc nous oyons que Dieu conduit ainsi ses creatures, pour les appliquer à nostre usage, et que c'est comme s'il nous bailloit des serviteurs et chambrieres à louage: cognoissons en cela sa bonté infinie. Et ce n'est point seulement des nuées qu'il est ainsi parlé: mais il est dit du soleil et de la lune, qui sont creatures si nobles, que Dieu neantmoins daigne bien les appliquer à nostre usage. Quand donc il est ainsi parlé du soleil et de la lune, que Dieu les employe à nostre service: en cela voyons nous l'amour qu'il nous porte, et combien nous luy sommes excellens, et nostre vie luy est precieuse. Il est vray que cela ne vient point de nostre dignité: car qui sommes-nous? Cependant toutes fois voila Dieu qui assuiettist le ciel à nostre usage. Et d'autant plus les hommes ont-ils esté abbrutis, quand ils ont adoré le soleil et la lune: comme c'est à ceste fin que Dieu leur reproche qu'il les avoit mis à leur service. Et ainsi retenons quand Dieu fait en ceste sorte travailler les nuées, qu'il fait travailler la terre, que haut et bas il nous monstre un amour plus que paternelle, il nous fait sentir sa bonté: afin que nous cognoissions combien nous lui sommes chers et aimez, voire nonobstant la povreté qui est en nous. Car nous ne sommes pas dignes d'estre contez avec le reste des creatures. Si on compare les hommes avec la terre, avec l'air, avec les bestes mesmes: il est certain que les hommes sont indignes d'estre ici soustenus. Et pourquoy? Pource que nous sommes corrompus et depravez. Et ainsi nous avons à magnifier tant plus la bonté de Dieu envers nous.

Et au reste, quand il est dit, *Qu'il chasse les nuées par sa clarté*, c'est encores un autre changement qui est admirable, et qui nous doit faire sentir la main de Dieu. Car voici le temps couvert: or il nous semble que nous soyons privez de la veuë du soleil: et si nous n'avions accoustumé ces changemens, il nous sembleroit que les eaux nous menacent maintenant de nous ensevelir. Et defait qu'est-ce des nuées, quand elles ont ainsi occupé tout l'air, et que la terre est ainsi mouillee, comme on la voit? N'est-ce pas comme un sepulchre? Et Dieu en une minute de temps fera esvanouir les nuées: à qui peut-on attribuer cela? Il est vray que nous dirons, Ordre de nature: nous dirons, Coustume. Mais quoy qu'il en soit, si appercevons nous la main de Dieu, si nous ne sommes par trop stupides. Et ainsi retenons, que ce n'est point un langage superflu, quand Eliu use de ces propos divers, pour monstrer la maiesté que Dieu nous propose en ce monde en ceste varieté de temps, afin de nous attirer à luy.

Et notamment il dit, *Qu'il envoye et les nuées, et les tourbillons: et le tout, pour faire ce qu'il a ordonné par tout le monde:* comme s'il disoit, que tousiours il nous faut considerer la puissance de Dieu et son empire dessus tout ce que nous voyons: afin que nous apprenions de sentir nos pechez quand il nous punira (comme il adioustera tantost derechef) et afin aussi que nous goustions sa bonté, tellement que nous en soyons du tout rassasiez, quand il luy plaist nous traitter humainement. Afin donc que nous cognoissions ces choses, sachons que les creatures ne se gouvernent point d'elles-mesmes, mais que Dieu en dispose comme bon luy semble: c'est donc pour faire tout ce qu'il a commandé dessus la terre. Or de ceci nous pouvons recueillir une bonne doctrine. Car pourquoy est-ce que nous

craignons tant et le tonnerre, et les autres choses, sinon pource que nous ne craignons point Dieu? Et c'est une iuste punition de nostre incredulité. Les hommes ne veulent point craindre Dieu: et où est-ce qu'il les envoye? Aux creatures insensibles: et cela est pour leur faire plus grand' honte. Voila un contempteur de Dieu qui mettra toute religion sous le pié: il y a une rage diabolique qui le transporte: il reiette toute discretion de bien et de mal. Or cependant il faudra qu'il s'espouvante du tonnerre, et qu'il en soit du tout confus, et comme transi. Voila le salaire que meritent tous ceux qui ne veulent point faire hommage à Dieu: ils font hommage à une creature insensible. Ainsi donc apprenons d'attribuer à nostre Dieu la puissance qui luy appartient, afin que nous soyons exemptez de ceste crainte qu'ont les ignorans, et incredules, et tous malins et contempteurs de toute religion. Car si nous savons que Dieu conduit et gouverne les tempestes: alors nous sentirons, qu'estans en sa main, nous serons exemptez de tout danger quand il luy plaira. Le tonnerre ne peut rien: et combien que nous le voyons voler, et qu'il aura atteint du ciel sur la terre, quasi en un moment: si est-ce qu'il est en la main de Dieu. Et pourtant comme une espee quand elle sera là à terre, ne pourra navrer, ou quand elle sera en son fourreau: ainsi en est-il des foudres, elles ne peuvent rien simplement d'elles-mesmes: mais Dieu les iette là où il veut. Quand nous saurons cela, nous ne craindrons pas le tonnerre. Il est vray que nous en serons estonnez, et quant et quant cela nous servira d'un aiguillon pour nous picquer, afin que nous soyons confermez en la crainte de Dieu, et que nous y profitions de plus en plus: mais quoy qu'il en soit, nous ne pouvons estre effarouchez du tonnerre, sachans que Dieu le dispose, et puis que nous sommes en sa garde, que le tonnerre ne peut rien contre nous, sinon ce qu'il luy plaira. Voila comme nous ne craindrons point les gresles, mais celuy qui les envoye: nous ne craindrons point la tempeste pour en estre effarouchez par trop, mais nous tremblerons devant la maiesté de nostre Dieu: et apres y avoir tremblé, nous serons mortifiez en toutes nos affections charnelles, et prendrons ceste resiouissance qu'il nous donne à l'opposite en se declarant Pere envers nous. Voila, di-ie, comme nous avons à pratiquer ce passage.

Mais il y a aussi l'exemple des creatures, qui nous doit servir. Car quand nous voyons que les pluyes, les vents, les tourbillons, tout cela execute ce qui leur est commandé de Dieu, que devons-nous faire? La pluye a elle des aureilles pour ouir ce que Dieu ordonne? ne le soleil, ne la terre, ne les nuees, ne l'air? Il n'y a point là de raison ne sentiment: et toutes fois si voit-on que toutes ces creatures servent à Dieu, et luy obeissent. Il ne tombera point une goutte d'eau en terre, sans sa volonté: le soleil ne se leve, et ne se couche point, sinon d'autant que Dieu luy a limité ses pas, qu'il luy a assigné son cours, tellement qu'il ne faudra point d'une seule minute: autant en est-il de toutes les autres creatures. Et nous cependant, qui retenons les paroles, qui avons les aureilles pour ouir, qui avons sens et raison: si nous n'appliquons tout cela pour obeir à nostre Dieu, n'avons-nous point ici un tesmoignage suffisant pour nous condamner, quand tout l'ordre de nature n'est sinon une approbation de l'obeissance que haut et bas toutes creatures tendent à Dieu? Nous sommes (comme desia il a esté dit) hommes de sa facture: car (comme aussi il est dit au Pseaume [100, 3]) ce n'est pas l'homme qui se soit fait, c'est Dieu. Quand donc nous tenons tout de luy: et faut-il que la force qu'il nous a donnee, soit comme une furie pour se ietter contre luy, et luy resister, et empescher que sa volonté n'ait son cours? Et toutes fois voila où tendent toutes nos estudes. Car si on regarde en quoy les hommes profitent, on trouvera qu'ils ne cessent de resister à Dieu, et de batailler contre luy, qu'ils ne demandent sinon d'aneantir sa verité: en cela voit-on une malice tant plus grande. Cognoissons donc que et les pluyes, et les vents, et les tourbillons et les tempestes, et choses semblables, donneront lustre à ceste rebellion diabolique qui est en nous: quand nous ne cesserons de provoquer l'ire de Dieu, et d'empescher qu'il soit obei, et qu'on se renge à sa volonté pour nous gouverner paisiblement.

Voila ce que nous avons à observer en second lieu de ce passage, quand il est dit, *Que par le monde universel les creatures font ce que Dieu leur a ordonné.* Or en somme nous voyons ici la providence de Dieu qui est en l'ordre de nature. Mais il nous faut encores revenir à ce qui fut hier traitté, comme Eliu nous y ramene. Il dit, *Soit pour sa verge, soit pour sa terre, soit pour grace.* Parlant ainsi il monstre (comme il en toucha desia hier) que ce n'est point assez de savoir que tout est sous la main de Dieu, et que rien ne se fait que par sa volonté, et disposition: mais il nous faut aussi observer la fin de son conseil, il nous faut noter les causes pourquoy Dieu besongne ainsi. Or desia nous avons le sens debile, tellement qu'encores que Dieu nous masche la viande, si est-ce que nous ne la pouvons pas digerer en nos esprits. La doctrine se propose par le menu, et Dieu nous la rend tant familiere qu'il est possible: tant y a que nous sommes si hebetez que nous ne la cognoissons pas comme il seroit requis. Que seroit-ce donc si en general seulement nous cognoissions que Dieu gouverne le monde: et que nous n'eussions point un

meilleur advis, et plus particulier de cognoistre sa bonté, et iustice, et sagesse, afin d'estre attirez à sa crainte, et estre fondez en la fiance de sa misericorde?

Voila pourquoy derechef il est dit ici, *Soit pour verge, soit pour sa terre, soit pour sa grace.* Quand il est dit, *Soit pour verge,* en cela Eliu monstre que Dieu chastiera le monde par la pluye, par le chaud, et par le froid, par les tempestes et orages. Ce sont donc autant de fleaux de Dieu, desquels il frappe sur nous à cause de nos pechez. Or cependant ce n'est point pour nous seulement qu'il a creé le monde: veu que disant la terre estre sienne, il en a pitié. Et aussi les hommes ne sont pas dignes qu'il use de misericorde envers eux: toutes fois il veut encores maintenir la terre qui est sa facture, laquelle puis apres leur sert. Il pourra donc regarder quelquefois à soy-mesme, et à ce qu'il a creé, tellement qu'il reprime sa rigueur, et qu'il ne l'exerce point du tout, mais la modere, combien que nous l'ayons irrité. Ainsi en cela sur tout il nous faut considerer sa grace: car sinon qu'il nous pardonnast nos pechez, ou bien qu'il les supportast pour un temps, il est certain que la terre periroit sur nous, et faudroit que tout le monde fust consumé, voire à nostre ruine. Ainsi donc Dieu nous rend un grand tesmoignage de sa misericorde, quand il luy plaist de nous espargner en ceste sorte. Or ceste conclusion nous doit servir à double usage. L'un est, pour mieux confermer ce qui a desia esté exposé ci dessus. L'autre (comme il fut hier traitté) pour nous faire craindre Dieu, et pour le servir, et mettre nostre fiance du tout en luy. Ie di que ce propos touchant le gouvernement de Dieu quant à ce monde, est mieux ratifié, quand nous voyons les façons diverses, avec la varieté des changemens. Exemple: Voila Dieu, qui pour nous chastier, envoyera quelque famine. Or la famine a ses causes precedentes: il viendra une gelee, il y aura secheresse, il y aura pluyes nuisantes, il y aura orages: et bien, voila l'air qui nous punist. Or l'air est une chose insensible. Et est-ce la pluye, qui s'avise de corriger nos fautes? On nous pourra alleguer des raisons naturelles, pour dire que la pluye se procrée par un tel moyen, les vents aussi, et les orages. Les Philosophes pourront bien amener des raisons, pour dire que cela a quelque principe, et que cela se dispose par quelques causes inferieures. Mais cependant les chastimens que Dieu envoye, ne sont-ils pas de luy? Sauroit-on attribuer cela à quelques causes inferieures? Voila un pays qui s'estoit mal gouverné, et il a fallu que la main de Dieu passast par dessus: voila un fleau rude qui leur est advenu: dira-on que c'est nature qui besongne? Ne faut-il pas cognoistre que c'est le iuge du ciel qui chastie les pays, et nous monstre quand nous avons failli que nous ne pouvons pas eschapper de sa main? Ainsi donc que nous sachions que Dieu desploye sa grace et sa bonté, quand il nous envoye les saisons propres et desirables: et à l'opposite qu'il chastie nos pechez et transgressions, s'il envoye un temps divers et mauvais. Si nous cognoissons cela, ceste doctrine sera tant mieux ratifiee: c'est assavoir, que la pluye ne s'esmeut pas de son mouvement naturel: les tourbillons aussi ne se procreent pas, sinon d'autant que Dieu les envoye, d'autant qu'il les ordonne à ce que bon luy semble. Voila donc comme ceste conclusion especiale nous amene tant mieux à Dieu.

Mais il y a aussi le second poinct: c'est, Que puis que les pluyes, les tourbillons, les gresles sont fleaux de Dieu, nous apprenions de nous matter quand il nous corrige: qu'il ne frappe point sur nous en vain, mais que nous soyons ployables sous luy, afin de nous humilier en sorte qu'il domine paisiblement sur nous. Il est vray que puis qu'il nous convie si doucement, c'est une grand' honte à nous qu'il faille qu'il nous attire par force à son service, et à grans coups de baston. Et est-ce une nature d'enfans, de se faire ainsi matter, et qu'on ne vueille point venir à son pere sinon par violence? Or tant y a qu'il faut que Dieu besongne ainsi en nous, voyant nostre rebellion, et que nous sommes tant difficiles à manier: il faut qu'il use de rudesse. C'est donc pour le moins, qu'alors nous plions sous luy, quand nous sentons les coups si rudes, et qu'il frappe et de gresle, et de pluye, et de tonnerre, et de vent, et de gelee, et de tourbillon, et de secheresse. Pourtant quand nous sentons les coups ainsi aspres, et que la main de Dieu nous fait trembler, et que ce tremblement-la n'est pas seulement pour nous effaroucher, mais que c'est pour nous renger à luy, afin de luy demander pardon de nos pechez: apprenons que nous sommes dignes d'estre ainsi batus: et au reste sachons que nous ne cesserions de provoquer sa vengeance de plus en plus, sinon qu'il nous donnast les coeurs par son sainct Esprit. Ainsi donc, voila comme les fleaux de Dieu nous doivent soliciter à venir à luy, afin de le craindre, et de l'honorer.

Cependant notons quand il est dit, *Pour sa terre,* que Dieu a regard à soy quand il ne nous destruit point du tout. Voyons-nous donc que Dieu nous laisse vivre? Encores que ce soit parmi beaucoup de calamitez, tant y a que si voyons nous une grace, et une patience en luy: car il faudroit que nous fussions raclez du premier coup s'il nous traittoit selon que nous l'avons merité. Pourtant notons qu'il est dit, *que Dieu fait cela pour sa terre.* Voire: car nous ne sommes pas dignes qu'il ait regard à nous: ainsi il ferme les yeux, et ne daigne

pas penser de creatures si vilaines que nous sommes. Voila donc un desdain qui nous est ici exprimé: assavoir, Que si Dieu n'avoit consideration que de nous, il pourroit exterminer et ciel et terre, afin de nous faire perir. Et cela est pour nous despouiller de tout orgueil, et pour nous faire tant plus grand' honte, afin que nous apprenions de ne nous plus flatter: car on voit que les hommes voudroyent couvrir leurs ordures. Quoy qu'il y ait, ils ne laissent point de se plaire, et d'avoir tousiours ie ne say quelle vaine phantasie qu'ils valent beaucoup. Or il est ici dit, que Dieu estime, et prise plus la terre, que nous ne meritons d'estre prisez. Toutesfois afin que nous ne demeurions point confus, il est adiousté notamment, que parmi cela, Dieu declare sa misericorde. Nous a-il donc ainsi rendu confus, de dire qu'il ne daigne pas avoir esgard à nous? Il retourne, et dit, Encores useray-ie de pitié, et vous feray sentir ma misericorde: ie vous espargneray. Voire non pas que nous en soyons dignes (car il faut avoir cela tout conclud, que quoy que Dieu face, il ne regarde point ce qui est en nous) mais quand nous sommes venus iusques là que nous sommes humiliez, et que nous cognoissons que nous meritons que Dieu nous abysme, il nous monstre puis apres, que par sa bonté il surmonte nostre malice.

Voila pourquoy il est adiousté finalement, Que Dieu fait ceci voire pour sa bonté, et misericorde. Or de là nous avons à recueillir, que si la pluye nous est propre, si le beau temps aussi vient à souhait: nous n'avons point desservi que Dieu nous traitte si humainement: il ne faut pas que nous imaginions ici quelque salaire qu'il nous rende, comme s'il y estoit tenu, et si de nostre costé nous estions tels, qu'il nous deust tenir pour ses enfans si delicatement. Quoy donc? C'est sa pure misericorde: car nous meriterions bien d'estre affamez. Il n'a donc raison de nous envoyer nourriture, sinon d'autant qu'il est bon et pitoyable. Nous meritons qu'il nous racle du monde, et il estend sa main pour nous appateler comme un pere ses enfans. En cela donc voyons nous sa bonté gratuite. Voila comme il nous faut magnifier Dieu en tous les benefices qu'il nous distribue, n'estimans pas (comme nous avons dit) que ce soit quelque salaire qu'il nous rende, et que nous ayons merité envers luy: mais pource qu'il est benin et liberal envers nous. Or là dessus nous avons à conclure, que puis qu'il nous supporte, et qu'apres que nous l'avons offensé, et que nous devrions estre abysmez de sa main, il ne laisse pas de faire office de pere, voire sur les corps qui ne sont que charongnes, qui ne sont que fumee, et comme rien. Puis donc que nostre Seigneur besongne ainsi benignement envers nos corps, nous devons estre confermez en une droite fiance, qu'il nous recevra à merci, et sera prest de nous pardonner nos fautes quand nous luy en demanderons pardon. Ainsi donc nous voyons comme tous les iours nostre Seigneur nous appelle à salut: car nous ne pouvons manger un morceau de pain, ny user de tous les biens temporels qu'il nous fait, qu'il ne nous ouvre quant et quant le ciel pour dire, Venez à moy, et ie vous seray Pere, et ie vous feray merci de vos fautes: vous me trouverez tousiours prest à vous recevoir, moyennant que vous demandiez d'estre soustenus par ma pure misericorde.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT QUARANTESIXIEME SERMON,

QUI EST LE III. SUR LE XXXVII. CHAPITRE.

14. *Escoute ces choses Iob, arreste toy, considere les merveilles de Dieu.* 15. *Sais-tu comme Dieu leur a imposé loy, et comme il fait luire la clarté de sa nuee?* 16. *Entens-tu les escartemens des nuees, et les miracles du parfait en science?* 17. *Comment tes vestemens sont chauds quand il fait souffler le vent de Midi?* 18. *Estois-tu avec luy pour estendre le ciel, lequel est ferme comme un miroir de fonte?* 19. *Monstre nous que nous luy dirons: car on ne peut ordonner propos à cause des tenebres.* 20. *Si tu parles, qui est ce qui luy racontera: et si quelqu'un luy dit, ne sera-il pas englouti?* 21. *On ne voit point sa clarté quand le soleil est caché: et puis le vent souffle, et ramene le serein.* 22. *Le beau temps revient du costé de la Bize: et ainsi, Dieu doit estre exalté en louange.* 23. *Il est puissant en sa bonté: il est fort en vertu, en iugement, en iustice, et n'afflige point.* 24. *Pourtant les hommes le craindront, et il ne regardera point tous les sages de coeur.*

Si nous cognoissions ce qui est ici dit des oeuvres de Dieu, c'est assavoir, qu'elles sont admirables, il n'y a celuy de nous qui ne print plus grand' peine à les considerer, attendu mesme la petitesse, et la fragilité qui est en nos esprits. Mais quoy? Nous cuidons estre si habiles, qu'en un petit iet d'oeil nous avons tantost apprins tout ce qui est à cognoistre: et cependant les oeuvres de Dieu ne sont point estimees de nous selon leur dignité, ce nous sont comme choses vulgaires à cause de la coustume, et y passons legerement. Ainsi il nous faut bien noter ce qui est contenu en ce verset: quand d'un costé Eliu proteste, que *les oeuvres de Dieu sont autant de miracles:* et puis dit qu'il s'y faut *arrester*, voire d'autant que nostre esprit est par trop debile pour en avoir si tost une vraye cognoissance. Il est donc besoin que nous y appliquions toute nostre estude. Au reste, notamment il nous est commandé *d'escouter:* car sans que Dieu ait parlé de nous, nous aurons beau appliquer tous nos sens pour considerer ses oeuvres, iamais nous ne viendrons au principal. Voila donc trois poincts que nous avons à retenir. L'un est de l'excellence et maiesté qui se peut voir en toutes les oeuvres de Dieu, tellement qu'elles ne sont à mespriser. Et puis le second c'est, d'autant que les hommes sont rudes et pesans, qu'il ne faut point qu'ils iettent seulement la veuë, pour regarder comme en passant ce que Dieu propose: mais qu'ils insistent là dessus, et y appliquent bien leur estude, et qu'ils y soyent diligens iusques au bout. Le troisieme c'est, qu'ils ne se fient pas en leur raison, et ne pensent point avoir assez d'industrie pour bien iuger: mais qu'ils sachent que c'est à Dieu de nous monstrer par sa parole ce que nous devons comprendre, et que c'est aussi par ce bout-la qu'il nous faut commencer: et que iusques à tant que nous ayons esté à l'escole de Dieu nous aurons les yeux esblouis: que les oeuvres de Dieu nous passeront par devant, mais nous n'en aurons point un tel sentiment qu'il est requis: bref, nous n'aurons nulle discretion iusques à ce que Dieu nous ait rendus sages. Or ces choses n'ont pas si grand mestier d'estre exposees au long, comme d'estre bien pensees d'un chacun de nous. Et ainsi toutes fois et quantes que nous avons à cognoistre les oeuvres de Dieu, eslevons nos sens en haut pour les adorer: c'est à dire pour adorer la sagesse infinie, et la vertu, et la iustice de Dieu qui y apparoist. Voila pour un Item.

Bref, quiconques pense des oeuvres de Dieu sans les reverer, c'est à dire sans leur porter honneur, et les cognoistre pleines de sagesse, et vertu, et bonté, celuy-la est ingrat et sacrilege. Et ainsi apportons ceste reverence toutes fois et quantes qu'on nous parle des oeuvres de Dieu, que nous n'y pensions sinon comme à des miracles qui surmontent tous nos esprits, et là où Dieu desploye sa maiesté, en sorte que nous avons bien dequoy l'adorer. Au reste (comme nous avons touché) il nous faut d'autre part considerer ce qui est en nous, afin que nous ne cuidions point estre tant habiles de savoir tout en un moment. Contentons nous donc de considerer ce que nous ne comprenons pas du premier coup, et ne nous lassons point en ceste estude. Si nous avons vescu quelque temps au monde, et que nous soyons encores apprentifs, et n'ayons point ceste perfection d'intelligence qui seroit à souhaitter, ne perdons point courage: mais poursuivons cest estude: car nous aurons beaucoup fait, quand en toute nostre vie nous aurons apprins de sentir les merveilles qui sont contenues aux oeuvres de Dieu. Or il est vray qu'il nous faut tousiours marcher outre: et aussi quand il est parlé en ce lieu *de nous arrester*, ce n'est pas qu'il nous faille estre oisifs en nos speculations: car quand nous pensons à Dieu, cela ne nous doit point empescher de le servir, nous employans à ce qu'il nous ordonne. C'est tout le contraire, c'est assavoir que d'autant plus qu'un chacun considere les oeuvres de Dieu, il doit estre incité à faire ce qui est de son office, il doit estre agité et poussé d'avantage. Mesmes ceux qui s'arrestent à penser aux oeuvres de Dieu, reculent (comme on dit en proverbe) pour mieux sauter: car c'est afin que nous ne soyons vagabons: comme on voit que les hommes courent, et trottent, et se remuent, et mesmes ils voudroyent remuer le monde avec eux, quand ils sont ainsi empeschez en leurs entreprinses. Mais quoy? Ils se pourroyent rompre et bras et iambes, et n'avanceront gueres, quand ils ne tienent point le droit chemin. Que faut-il donc? Que nous ayons une bonne consideration qui nous conduise. Et ainsi arrestons nous tellement aux oeuvres de Dieu, que nous soyons retenus en bride, pour ne nous esgayer ainsi, et n'estre point vagabons. Mais cependant employons nous aussi à ce que Dieu nous commande, et que nous ayons là nostre but.

Au reste sachons, que de nostre nature nous n'aurons ne prudence ne raison pour escouter Dieu: car c'est son office de nous monstrer ce que nous devons considerer en ses oeuvres pour en faire nostre profit. Il est vray que les Payens ont subtilement disputé des secrets de nature, et rien quasi ne leur a esté caché: voire, mais ça esté pour s'amuser en ce monde, et ne parvenir point à Dieu. Et qu'est-ce d'une telle sagesse, sinon un abysme confus? Car quelle ingratitude est-ce là, que les hommes espluchent si soigneusement toutes les oeuvres de Dieu, et qu'ils ne pensent point au Createur, et ne leur chaille de luy? Ainsi maudite

soit une telle sagesse qui s'amuse à subtilement s'enquerir de ces choses inferieures, et cependant mesprise le Createur. Au reste encores il est certain que Dieu a donné l'esprit à ceux qui ont si subtilement traitté de l'ordre de nature: mais d'autant qu'ils n'ont point ouy Dieu parler, qu'ils n'ont point eu sa parole pour estre guidez droitement, ils sont defaillis au chemin. Car le principal estoit de s'assuiettir à Dieu, et de contempler sa gloire qui nous apparoist en toutes ses oeuvres: ils ne l'ont point fait. Ainsi donc notons bien quand nous lirons ces grans Philosophes, ou que nous en orrons parler, et que nous verrons qu'ils ont cognu les choses qui nous semblent estre incomprehensibles: que ce nous sont autant de miroirs de l'aveuglement qui est en tous hommes, iusques à tant que Dieu les ait enseignez en son escole. Sommes-nous plus subtils que n'ont esté ceux-là? Il s'en faut beaucoup: et toutes fois nous voyons qu'ils n'ont rien gousté de Dieu. Et ainsi quand nous voudrons comprendre les oeuvres de Dieu, ne nous fions point en nostre agilité, et ne presumons point de nostre vertu naturelle: mais prestons l'aureille à ce que Dieu nous dira: et quand nous serons enseignez par sa parole, marchons en sa conduite, et alors les oeuvres de Dieu nous seront cognues, pour les appliquer à nostre usage et instruction. Voila quant à ce premier verset.

Or Eliu poursuit quant et quant son propos. Il demande, *si Iob sait comme Dieu a commandé à toutes ses creatures*, comme il a ordonné *les nuees*, et puis comme il met la clarté parmi, et s'il a cognu l'ordre et la disposition des nuees, et les *merveilles de celui qui est parfait en science*. Quand il dit, *As tu cognu comme Dieu a imposé loi à ses creatures?* il y a ici deux choses à noter: l'une c'est, que Dieu n'a point creé seulement ses oeuvres pour un coup: mais qu'il les gouverne et les applique à tel usage que bon lui semble: comme desia nous en avons traitté ces iours passez: mais d'autant que ce mot est ici mis derechef, pesons-le, comme aussi il emporte une bonne doctrine. Car que seroit-ce, si on nous disoit seulement, que Dieu a creé le monde, et que maintenant les choses vont comme elles peuvent? Cela seroit bien maigre et bien froid. Voila comme en ont fait les Payens quasi tous. I'enten ceux qui ont eu quelque bonne semence de religion: car ie laisse ces bestes enragees qui ont cuidé que le monde fust eternel, comme le plus sage qui fut iamais, l'a cuidé, assavoir Aristote. Il n'a iamais eu son pareil, et toutes fois il s'est là arresté, et le diable l'a transporté en sorte qu'il ne cognoissoit point de Createur du monde: et combien qu'il cognust qu'il y eust un Dieu, si est-ce qu'il ne cognoissoit point la creation du monde qui est comme la face de Dieu, et en laquelle il veut estre contemplé. Mais de tous ceux qui ont eu quelque semence de religion, combien qu'ils ayent seu cela, que Dieu avoit creé le monde: toutes fois ils n'ont point entendu sa providence: en laquelle tout est contenu, d'autant que maintenant les choses qui ont esté creées par sa vertu, subsistent par sa bonté, et sagesse, et iustice. Cela donc n'a point esté cognu des Payens. Pour ceste cause retenons bien ceste doctrine qui est ici couchee, laquelle est conforme à ce que dit nostre Seigneur Iesus Christ (Iean 5, 17), Que le Pere besongne tousiours, et lui avec, qui est ceste Sagesse de laquelle parle Salomon au huictieme chapitre.

Ainsi donc voulons-nous bien cognoistre que Dieu est Createur du ciel et de la terre, comme nous le confessons? Que quant et quant ceci nous vienne en memoire, qu'il conduit tout, et qu'il n'a point mis en oubli ses creatures, mais qu'il les dispose selon sa volonté. Et par ainsi nous pouvons conclure que les nuees ne s'amassent point en l'air à l'aventure, que mesmes elles ne s'y procreent point selon que la terre voudra: mais que c'est Dieu qui conduit tout, et qui impose loi au beau temps et aux pluyes (cela donc vient de cest empire souverain) et qu'il ne tombera iamais une goutte de pluye, iamais il ne fera beau temps, iamais un petit vent ne soufflera, que nostre Seigneur n'ait commandé, et que ces creatures (combien qu'elles soyent insensibles) n'ayent un mouvement secret de celui qui gouverne tout, et qui est par dessus tout. Voila donc quant au premier. Mais en second lieu il nous est monstré, que nous n'entendons point ceci, nous ne serons point assez aigus pour le cognoistre: il faut donc que nous nous rangions sous la parole de Dieu, et que la foi soit toute nostre intelligence. Voila donc d'un costé la providence de Dieu qui nous est ratifiee, afin que nous ne doutions point que tout se gouverne par sa volonté: et cependant il nous faut estre advertis de la rudesse qui est en nous: afin que si nous ne pouvons iuger de toutes choses, et qu'elles surpassent nostre mesure, nous ne cuidions point pourtant que ce n'est rien, mais recourions à ce qui est dit, d'escouter. Si donc nos esprits sont trop petits et trop debiles, recourons à nostre Dieu, lequel nous monstrera ce qui nous est caché et incognu, comme ce n'est point à nous d'en iuger à nostre phantasie: car c'est une horrible confusion, que de l'entendement humain, quand il ne se peut assuiettir à Dieu et à sa parole. Or si ainsi est que de ces choses visibles, et de ce qui concerne le monde nous n'en puissions iuger, sinon d'autant que Dieu nous esclaire par son sainct Esprit, et nous guide par sa parole: que sera-ce de ce royaume eternel de Dieu, qui est plus haut sans comparaison que

tout ce dont il est ici parlé? Nous ne sommes point suffisans pour iuger de ce qui est du monde, de ce qui est visible, corruptible, et caduque: et comment donc nostre iugement parviendra-il iusques au royaume de Dieu spirituel? Ne faut-il point que nous defaillons là? Et ainsi apprenons en toutes sortes de nous humilier, et d'estre modestes. Et quand ce viendra à cognoistre les choses qui sont propres pour nostre salut, et si nous y voulons bien profiter, en premier lieu cognoissons que nous ne sommes point capables de rien savoir sinon ce que Dieu nous aura enseignez: et ainsi remettons-nous à lui, et souffrons d'estre conduits par sa parole. Et quand nous ne verrons point ce que nous appetons de savoir, que nous sachions que nostre Seigneur nous veut humilier: et ne faisons point ici des escervelez pour iuger à nostre phantasie: mais contentons-nous de recorder ceste leçon qui nous est monstree en la parole de Dieu. Voila donc comme nous avons à pratiquer ce passage.

Or cependant Eliu parle ici de ce qu'on peut voir, et neantmoins dont la raison est incomprehensible. Vrai est qu'on en pourra dire quelque chose, mais en la fin si faut-il que ceste conclusion se face, Que les miracles de Dieu sont trop hauts pour nous. Il dit donc, *Vien ça, pourras-tu disputer comme tes vestemens sont chauds, quand Dieu donne repos à la terre par le vent de Midi?* c'est à dire, en esté qu'il fait grand chaud, et que le soleil domine, s'il ne tire point de Bize, mais que le vent de Midi regne: toutes fois ce n'est pas un vent qu'on apperçoive. Comme quand le temps est coi en esté, il est vrai que l'Aure vient bien du costé de Midi: mais ce n'est pas un vent qui se puisse appercevoir: car le temps sera tellement coi, qu'on n'apperçoit point que nul vent souffle. Or alors on estouffe de chaud, pource aussi que ce sont les plus grandes chaleurs. Et voila pourquoi il est dit, que *Dieu fait reposer la terre par le vent de Midi.* Alors pourras-tu seulement iuger, pourquoi tu vois la sueur sortir de ton corps? Tu en verras tes vestemens mouillez. Et puis apres ils brusleront, quand le soleil aura donné dessus iusques à les percer, tellement qu'ils ne se pourront defendre contre sa chaleur. Pourras tu dire la raison pourquoi? Et puis, *As-tu esté avec Dieu,* dit-il, *quand il a estendu le ciel?* On voit cest ouvrage, *comme un miroir de fonte.* Voila une merveilleuse fonte que de ceste estendue du ciel. Pourras-tu comprendre ceste vertu inestimable de Dieu, qui se monstre en toutes ces choses? Or nous avons à recueillir en somme de ces sentences, combien qu'il y ait quelques causes naturelles et du chaud et du froid, toutes fois que ce n'est pas à dire que nous comprenions ce qui en est. Sur tout quand en esté ce vent de Midi domine, que sans avoir grand souffle ne grande violence, on brusle de chaleur, nous pourrons bien appercevoir quelque raison inferieure de cela: mais quand nous aurons tout cognu, si est-ce qu'il faut venir à ceste vertu qui est cachee en Dieu: et tellement cachee, que tous nos sens y defaillent, et faut qu'ils s'esblouyssent. En cela donc voyons-nous quel orgueil c'est aux hommes, de se ietter aux champs, et de vouloir disputer contre Dieu, et lui monstrer sa leçon, et d'avoir des repliques contre lui, et de murmurer en ce qu'il fait, et de monstrer quelque signe de mescontentement. Voila un orgueil diabolique. Et pourquoi? Car nous ne pouvons point mesmes appercevoir la cause de la sueur, et de la chaleur du soleil. On dira bien, le soleil est chaud: voire, mais comment la sueur se procree-elle? C'est pource qu'alors le corps se resould: et ceste resolution fait que l'humidité n'est point enclose là dedans. Et puis il y a d'avantage que les sens estans serres, l'humidité se retire pour nourrir la vie de l'homme en temps de froid: et le contraire se fait en chaleur. Apres, la chaleur engendre une debilité, et ceste debilité fait que les vapeurs se fondent. Voila donc les causes de la sueur. On en disputera bien ainsi: mais quand tout est dit, ne faut-il pas cognoistre qu'il y a de merveilleux secrets au corps humain, et que Dieu y a disposé un tel artifice, que nous sommes au bout de nostre sens quand nous y aurons bien pensé? Si nous n'avons cela, nous sommes par trop vilains, et nostre ingratitude est par trop brutale. Apres, nous deviserons bien comment le ciel est fait en telle rondeur, et quelle proportion il peut avoir avec la terre, et puis de quelle matiere il est, c'est assavoir d'une matiere de feu, et comme il est maintenu en son estat, et en telle disposition, et puis comment ses circuits se font: mais quand tout cela sera dit, nous avons à cognoistre, Si faut-il que Dieu besongne ici avec grande raison. Et combien grande? Infinie, là où il faut que tous les sens humains s'abbaissent, pour dire, O il y a un ouvrier admirable: il y a un Dieu qui besongne en telle sorte, qu'il faut que nous adorions ses secrets, et que nous lui facions hommage en toutes ses oeuvres, confessans que ce n'est point à nous de parvenir à une telle hautesse. Voila donc où nous veut amener le sainct Esprit en ce passage.

Et pourtant toutes fois et quantes que nous verrons quelque raison en ce qui se fait par nature, que nous verrons par quel moyen Dieu besongne, et que nous apprehenderons sa iustice, sa vertu, et sagesse: apprenons de faire tousiours ceste conclusion, Que tant y a que nous ne pouvons pas tout comprendre, non pas la centieme partie: c'est beaucoup que nous en ayons quelque petit goust pour lecher comme au bout de la langue: et encores ce

goust-là nous ne pouvons l'avoir, qu'il ne nous soit donne d'en haut. Mais cependant notons bien, que toute la cognoissance que nous pouvons avoir, est pour nous faire sentir la rudesse de nos entendemens, afin de nous humilier devant Dieu: et ayans cognu nostre insuffisance, que nous appetions d'estre enseignez, et de profiter de plus en plus. Et au reste que nous ne soyons iamais lassez d'appliquer nostre estude à la consideration des oeuvres de Dieu: veu que nous pourrons acquerir un thresor inestimable, quand nous en aurons apprins quelque portion, voire pour entrer en goust comme nous avons dit: car quand nous y aurons adonné toute nostre vie, ce sera beaucoup fait quand nous serons venus à my chemin, iusques à tant que nostre Seigneur nous recueille pleinement à soi. Voila donc quant *à la chaleur* dont il est ici parlé, et quant à cest artifice que nous voyons au ciel, qui est *comme un miroir de fonte*, et toutes fois l'estendue en est infinie: il faut bien donc que l'ouvrier soit admirable. Voila comme nous avons à pratiquer ceste doctrine.

Or il est dit quant et quant, *Monstre nous que nous lui dirons: car nous ne pouvons point disposer propos à cause des tenebres.* Ici Eliu se mocque de Iob: et cependant ceste doctrine s'adresse à nous tous, Que celui qui presumera d'interpeller Dieu, et de repliquer contre lui, il faut qu'il nous monstre comme nous parlerons à Dieu, et que c'est que nous lui pourrons apporter, afin de lui monstrer qu'il y a quelque chose à redire en lui, et en ses oeuvres. C'est donc autant comme si le sainct Esprit disoit, Or ça, il n'y a celui de vous qui ne soit si outrecuidé de vouloir corriger aux oeuvres de Dieu. Et de fait quand nous regarderons à l'audace qui est en tous hommes, nous verrons que Dieu ne nous peut contenter, et que s'il estoit en nous, chacun voudroit adiouster sa piece et son morceau. Et pourquoi telle chose ne se fait elle? Et ceci seroit bon. En somme il y auroit un terrible meslinge si Dieu escoutoit nos souhaits, et qu'il y voulust obtemperer. Et d'où vient cela? C'est de cest orgueil diabolique, que nous voulons estre si sages, que nous pourrions trouver à redire en ce que Dieu fait. Or maintenant voici le sainct Esprit qui se mocque d'une telle arrogance, et dit, Puis que chacun de vous pretend d'estre si grand maistre, monstrez nous comment on parlera à Dieu: si vous venez à lui, et que vous lui disiez, Voila ie voudroye que telle chose se fist, il faut avoir la raison. Or quelle raison pourrez-vous amener à Dieu? Notamment ceci nous est remonstré, d'autant que les hommes s'enveloppent en leurs phantasies, quand ils se mescontentent de Dieu et de ses oeuvres. Et defait qu'est-ce qui nous donne une telle licence de nous despiter contre Dieu, et de repliquer ceci et cela, sinon d'autant que nous ne regardons point à sa maieste? Car si nous avions quelque regard à icelle, il est certain que nous tremblerions. Ainsi donc ce n'est point sans cause que le sainct Esprit nous ramene à parler à Dieu: comme s'il disoit, Or sus monstrez qu'on lui dira: car vous allez iargonner comme en derriere. C'est ainsi que feroit quelque povre malostru, quand il verra un homme d'esprit, et d'authorité, et ne se contente point de ce qu'il fait. Il y trouvera donc à redire: toutes fois il n'ose pas lui repliquer: mais il s'en ira chagrigner en soi pour se despiter, et pour songer beaucoup de calomnies: et puis quand il sera avec ses semblables, il desgorgera ce qu'il avoit conceu auparavant, O voila un tel qui cuide estre bien sage, il pense estre bien savant: mais tant y a qu'il ne me plaist point, et ie m'esbahi comme on souffre qu'il parle ainsi. Autant donc en faisons-nous envers Dieu: car de lever le bec contre lui nous ne sommes point si hardis (et defait nature nous enseigne que nous devons avoir horreur de nous eslever ainsi contre celui qui nous a creez et formez) mais cependant nous ne laissons pas d'estre si vilains et si marauds d'aller iargonner en cachette, et murmurer contre lui, et de repliquer à ceci et à cela. Apprenons donc, toutes fois et quantes que nous sommes tentez de trouver à redire aux oeuvres de Dieu, de venir devant luy, et penser à ce qui est ici contenu, Et comment parlerons-nous à luy? par quel bout faudra-il commencer? Et alors nous aurons occasion de nous reprimer, il faudra que ceste folie qui estoit en nous au paravant, soit dontee, et quelle tombe bas du tout. Voila donc comme nous devons prendre ce mot quand il est dit, *Monstre nous que c'est que nous pouvons dire a Dieu.*

Or quand il est dit, *Nous ne pouvons point disposer propos à cause des tenebres:* ici l'ignorance des hommes nous est encores mieux exprimee: car nous sommes ici comme entortillez en des tenebres, que nous ne voyons goutte. Et comment donc pourrons-nous ordonner nos propos? Voila Dieu qui habite une clarté, tellement qu'il ne voit pas comme un homme mortel, seulement quand le soleil luist. Or est-il ainsi encores, qu'un homme quand il marche en plein midi, voit son chemin: et quand il s'applique à faire quelque chose, il a sa conduite et son adresse: et puis s'il veut regarder ses champs et possessions, il estend sa veuë. Dieu donc n'a point seulement cela: mais il habite une clarté si grande et si infinie, que rien ne luy est caché, toutes choses luy sont patentes: il n'y a ne temps passé, ne temps à venir en luy, il va iusques aux abysmes, comme nous avons veu par ci devant. Comment donc luy pourrons nous monstrer sa leçon,

veu que nous habitons en tenebres? C'est autant comme si un homme estoit enserré, et qu'il ne vist nulle goutte de clarté, et qu'il dist à un autre, Tu ne sais que tu fais. Un povre aveugle remonstrera-il à un autre, Tu ne sais pas ton chemin, tu ne regardes pas ce que tu fais? Or si nous faisons comparaison de nous avec Dieu, il est certain que nous sommes plus qu'aveugles: et de luy, il ne voit pas à la façon des hommes, mais il a bien un autre regard. Ne faut-il pas donc, que nous soyons plus qu'enragés, quand nous presumons de luy contredire, et de trouver occasion de disputer contre luy? Voila pourquoy il nous est ici parlé des tenebres.

Cognoissons donc nostre condition, cognoissons celle de Dieu: et il faudra que nous fermions la bouche, et ne presumions plus de plaider avec telle licence comme nous faisons: mais il y aura une humilité pour approuver tout ce que Dieu fait, et confesser qu'il n'y a que droiture, sagesse, bonté, equité, et iustice: en sorte qu'il ne nous reste sinon de le glorifier en tout et par tout. Quand mesmes nous ne cognoistrons pas qu'une petite portion de ce qu'il fait: sachons qu'il nous faut condamner en nostre infirmité, de ce que nous ne pouvons pas glorifier Dieu comme il appartient, à cause de nostre ignorance. Or cependant notons bien qu'icy les hommes sont redarguez de leur temerité, en ce qu'ils se hastent de parler sans avoir rien cognu. Nous voyons comme nos langues sont volages, et sur tout s'il est question de parler de Dieu et de ses merveilles. Nous en devisons. Et comment? A la volee: et toutes fois nous sommes comme en tenebres. Apprenons donc de regler nos propos selon nostre petitesse. Mais cependant de l'autre costé cognoissons la bonté infinie de nostre Dieu, en ce qu'il nous esclaire au milieu des tenebres par sa parole: et que combien que nous ne comprenions pas en tout et par tout comment il a creé le monde, que nous n'appercevions pas les moyens par lesquels il besongne maintenant, il ne laisse pas de nous faire participans de son conseil entant qu'il nous est mestier. Et voila pourquoy il est dit, que la sagesse de Dieu luy a tenu compagnie quand il a basti le monde, qu'il a eslevé les montagnes, qu'il a abaissé les valees, qu'il a constitué cest ordre que nous voyons. Mais il est dit aussi que ceste sagesse crie par les rues, Venez, et ie me donne à vous: ie suis preste de communiquer privément avec les hommes, et mesmes ce sont mes delices: voila tout mon plaisir d'habiter avec les habitans de la terre. Quand donc la sagesse de Dieu (qui de soy nous est incomprehensible) proteste que ses delices et son plaisir est d'habiter avec nous, et de nous estre familiere: ie vous prie, n'avons-nous point occasion d'estre consolez en nous, et d'estre vigilans pour profiter en ce que Dieu nous monstre, voire avec une telle sobrieté et modestie, que nous n'appetions de savoir sinon ce qu'il nous enseigne, et de le glorifier pour luy rendre la louange qu'il merite? Voila donc ce que nous avons à noter de ce verset.

Or il est dit consequemment, *Si ie parle, qui est-ce qui luy racontera? Celuy qui osera sonner mot, ne sera-il pas englouti?* Ici Eliu exprime mieux ce que nous avons desia touché: c'est assavoir, que tous les propos temeraires que nous tenons de Dieu, toutes les phantasies extravagantes que nous concevons en nos cerveaux, sont comme des murmures qui se font en cachette. Et c'est ceste similitude que i'ay amenee, de quelque vilain qui ne sauroit remuer un doigt, et cependant encores ira-il iargonner contre ceux à qui Dieu a donné plus de prudence, et voudra estre sage en detractant des autres. Ainsi donc en faisons-nous quant à Dieu: car il n'y a celuy qui n'ait trop d'audace pour savoir repliquer à ce que Dieu fait: mais cependant nous ne faisons que iargonner, et luy il ne daigne pas ouir nos propos. Ainsi donc Eliu monstre ici que les hommes ne gaigneront rien, quand ils se dresseront en ceste sorte contre Dieu. Et pourquoy? *Qui est-ce qui luy racontera?* C'est comme si quelque belistre parloit d'un grand roy, et qu'il dit, O il faudroit que le roy fust mieux avisé, qu'il fust ceci, et cela. Car on luy pourroit dire, Et mon ami, il faut donc que tu trouves quelque messager, qui l'aille advertir de ce que tu dis. Car puis que le roy n'a point assez de conseil ne de prudence, sinon que tu le conseilles: il faut que tu luy ailles declarer ton advis, ou bien que tu trouves quelque messager, pour luy faire savoir ton conseil. Si quelque povre belistre parloit ainsi, chacun s'en mocqueroit: mais il y a plus d'occasion de se mocquer de nostre folie, quand nous attentons de parler ainsi à la volee, de Dieu, et de ses oeuvres. Notons bien donc ceste façon de parler qui est ici couchee, *Qui est-ce qui luy racontera?* Nous devisons ici bas: mais nous sommes comme des grenouilles cependant. Les grenouilles pourront bien gazouiller beaucoup en leurs marescages, et bourbiers: mais on passe outre, on ne s'arreste point à tout ce gazouillement-la. Ainsi en est-il de tous les propos que les hommes tiennent: car il n'y a nulle raison. Ils ne font que babiller, et cependant il leur semble que Dieu s'en taira, et qu'il fera tout à leur appetit. Or c'est tout le contraire. Apprenons donc, toutes fois et quantes que nous leverons le bec à l'encontre de Dieu, que nous n'y gaignerons rien, que nos paroles s'escouleront en l'air, et s'en iront en fumee. Toutes fois notons cependant que nos propos ne tomberont point à terre, qu'il faudra qu'ils soyent enregistres

à nostre grande confusion et horrible. Quand donc nostre arrogance sera telle, d'oser murmurer contre Dieu: il faudra que tels blasphemes viennent en conte, et ils ne demeureront point impunis. Ne pensons point donc rien gaigner à l'encontre de Dieu: mais quand nous serons tentez de repliquer contre lui, que ceste sentence nous vienne en memoire, *Qui est-ce qui lui racontera?* Il est vrai que Dieu oit, et rien ne lui eschappe: mais cependant il ne daigne pas s'assuiettir à nostre babil, comme si nous estions ses semblables: voila des grenouilles, ainsi que i'ai desia dit. Bref, ceci est pour nous monstrer, qu'en plaidant nous ne gaignerons iamais nostre cause à l'encontre de Dieu: qui plus est, il ne faudra point qu'il s'abbaisse pour respondre. Et la raison? Car cela ne lui touche point, nous ne pouvons approcher de lui par nostre caquet: combien que nous affilions nostre langue, et qu'elle coupe, et qu'elle tranche l'air: tant y a que Dieu demeurera tousiours en son entier, et ne faudra point qu'il prenne peine pour repliquer contre nous, et pour cercher quelque excuse: cela seroit superflu.

Ainsi donc apprenons de parler en telle reverence, que les propos que nous tiendrons soyent formez de louanges, et que Dieu les accepte. Et comment ferons-nous cela? Quand il aura purgé nos langues, c'est à dire que nous ne prononcerons sinon ce qui sera sorti de sa parole, ce que nous aurons apprins en son escole. Et notons pour conclusion ce qu'Eliu adiouste, *Si quelqu'un parle,* dit-il, *ne sera-il pas englouti?* Il nous monstre ici, quelle confusion est apprestee à tous ceux qui s'osent ainsi dresser contre Dieu, et qui veulent trouver à redire en ses oeuvres. Que gaigneront ils donc en la fin? Ils seront tous engloutis. On voit que toutes creatures doivent trembler sous ceste maiesté. Et que sera-ce donc quand il y aura une rebellion manifeste? Dieu d'un seul regard fera fondre les montagnes et rochers, il esmouvera la mer, il fera abysmer tout le monde, si bon lui semble. Or maintenant il n'y a point de rebellion ni en la terre, ni aux eaux, ni en toutes telles creatures. Mais voila l'homme, qui n'est rien qu'une poigne de cendre: et il voudra batailler contre son Createur: et ie vous prie, pourra-il subsister? Tout le monde perira, encores qu'il soit sous la main de Dieu: et voila une vermine, une povre charongne qui voudra imposer silence à Dieu. Et non seulement cela, mais encores il veut ravir à Dieu son honneur: il ne veut point qu'il soit reputé sage et iuste, comme il en est digne. Helas! ne faut-il pas que nous soyons plus qu'aveuglez, quand nous viendrons ainsi contre lui avec une telle audace? Notons bien donc (suivant aussi ce que i'ai touché) quand nous eslevons ainsi nostre caquet à l'encontre de Dieu, que nous cerchons nostre ruine, nous cerchons d'estre engloutis du tout. Voulons-nous donc estre maintenus sous la main et sous la garde de nostre Dieu? Apprenons d'estre humbles sous lui, et de le prier qu'il se manifeste à nous: et selon qu'il lui aura pleu de se manifester, qu'il nous face aussi la grace de cheminer tousiours en modestie, et de regarder tousiours à ce but-là c'est qu'il merite d'estre honoré de nous: et que cognoissans que nous lui devons un tel hommage, nous apprenions de nous assuiettir pleinement à lui. Voila donc comme nous pourrons approcher de nostre Dieu sans craindre le feu horrible de son ire: mais plustost sachons qu'il nous sera comme un refraischissement pour estre maintenus par sa grace: voire, quand nous viendrons à lui en toute humilité, sans nous vouloir avancer par trop, pour nous enquerir de lui et de ses oeuvres. Ainsi il nous faut contenter de ce qu'il nous en monstre par sa parole, sachans que c'est à lui de nous tendre la main, et à nous d'aller selon qu'il nous conduira.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT QUARANTESEPTIEME SERMON,

QUI EST LE I. SUR LE XXXVIII. CHAPITRE.

1. *Le Seigneur respondant d'un tourbillon à Iob, dit,* 2. *Qui est cestui-ci qui obscurcit le conseil en paroles sans science?* 3. *Trousse tes reins comme un vaillant homme, et me monstre ce que ie t'interrogerai.* 4. *Où estois-tu quand ie fondoye la terre? declare-le, si tu as entendement.*

Nous avons veu par ci devant, qu'Eliu voulant redarguer Iob, protestoit qu'il estoit homme mortel comme lui, afin qu'il ne se plaignist point d'estre traitté d'une puissance trop haute. Il monstroit donc que Dieu le vouloit gaigner par raison, et avec douceur: comme il en use aussi envers nous: car il nous espargne, faisant que sa parole nous soit preschee par des hommes semblables à nous, tellement que nous pouvons venir avec plus grande privauté pour escouter ce qu'il nous propose: la doctrine nous est maschee. Nous voyons donc que Dieu a pitié de nous, quand il ordonne des hommes qui sont ministres de sa parole, et qui nous enseignent en son nom et en son authorité: car il sait nostre portee, et que d'autant que nous sommes foibles, nous serions tantost engloutis de sa maiesté, nous serions abysmez de sa gloire. Et voila pourquoi il condescend à nostre petitesse, quand il nous instruit par le moyen des hommes. Mais cependant il est besoin aussi que nous soyons touchez, afin de lui porter la reverence qu'il merite: car sans cela nous abuserions de sa bonté, et quand il s'approche de nous, finalement nous voudrions faire comme des compagnons avec lui. Et c'est ce que maintenant il nous est recité, Que Dieu voyant que Iob n'estoit point assez dompté des propos et raisons qu'avoit amené Eliu, il lui fait sentir sa grandeur *d'un tourbillon:* afin qu'estant ainsi espouvanté il se range pour cognoistre sa faute, et qu'il obeisse du tout à ce qui lui est mis en avant. Et ainsi nous voyons comme Dieu en toutes sortes s'accommode à nous, afin de nous gaigner. Car d'un costé il s'abbaisse. Et pourquoi? Voyant que nous sommes trop rudes et grossiers pour monter à lui. Mais cependant pource qu'il y a de la fierté trop grande en nos cerveaux, il nous le faut sentir tel qu'il est: afin que nous apprenions de le craindre, et d'ouyr sa parole en toute humilité et solicitude. Et c'est un poinct que nous avons bien à observer: car en cela voyons-nous l'amour qu'il nous porte, et le soin qu'il a de nostre salut. Car il faut bien qu'il se soucie de nous, quand il se transfigure ainsi par façon de dire, qu'il ne se contente pas de parler egalement: mais quand il voit qu'il nous est bon et propre, il beguaye avec nous: et puis voyant que ceste bonté nous pourroit tourner en mespris, il s'esleve, et se magnifie comme il lui appartient: afin que nous cognoissions nostre condition pour nous assuiettir du tout à lui. Et tant plus devons-nous desirer d'estre enseignez par sa parole, veu qu'elle nous est conformee à nostre mesure, et que Dieu n'a rien oublié de ce qui estoit requis et utile pour nostre salut. Voyans donc que nostre bon Dieu s'est ainsi voulu abaisser à nous: et que cependant il s'esleve pour nous ranger à son obeissance: que nous prenions tant plus de courage à l'escouter quand il parle. Et ne prenons plus ceste excuse frivole, que la parole de Dieu est trop haute et obscure pour nous: ou bien qu'elle est espouvantable: ou bien qu'elle est trop simple. Car quand nous aurons bien conté et rabbatu le tout, il est certain que nostre Seigneur nous propose une maiesté en sa parole, qui est pour faire trembler toutes creatures: il y a aussi une simplicité, afin de la faire recevoir aux plus ignorans et idiots: il y a une clarté si grande que nous y pouvons mordre sans avoir esté à l'escole, voire si nous sommes dociles: car ce n'est pas sans cause que notamment il s'appelle maistre des humbles et des petits.

Voila ce que nous avons à noter en premier lieu de ce passage: c'est assavoir, que quand Dieu parle à nous par la bouche des hommes, c'est afin que nous approchions de lui plus librement, que nous recevions ce qu'il nous propose de sa part avec plus grand loisir, et que nous ne soyons point estonnez outre mesure: mais d'autant que nous sommes durs à l'esperon, et que nous ne luy portons pas l'honneur qu'il merite, qu'il se fait sentir à nous tel qu'il est, et s'esleve en sa maiesté, afin que cela nous induise à luy faire hommage.

Or notamment il est dit, *Que le Seigneur a parlé à Iob d'un tourbillon:* que ce n'a point esté assez qu'il luy ait donné quelque signe de sa presence, mais il y a eu comme un orage. Nous trouverons bien quelquefois en l'Escriture, que Dieu a ainsi esmeu des tonnerres, quand il a voulu parler à ses fideles: mais notamment ici nous avons à peser la circonstance du lieu, que d'autant que Iob n'estoit point assez matté, qu'il a fallu que Dieu

luy monstrast une force terrible. Pour ceste cause donc il a tonné, et a esmeu ce tourbillon, afin que Iob cognust à quel maistre il avoit affaire. En general il est bien dit, que Dieu habite comme en une nuee obscure, ou bien qu'il est environné de clarté: et toutes fois que nous ne pouvons pas y parvenir, que si nous voulons contempler Dieu nos sens s'esblouissent, qu'il y a une obscurité trop espesse. Il est donc bien ainsi parlé de la gloire de Dieu en general, afin que nous ne presumions point de nous enquerir par trop de ses conseils incomprehensibles: mais que nous en goustions ce qu'il luy plaist nous en reveler, et cependant que nous cognoissions que tous nos sens defaillent, sinon d'autant qu'il luy plaist de s'approcher de nous, ou bien de nous eslever à soy: mais encores pour un autre regard, assavoir, à cause de nostre rebellion il faut que Dieu se monstre terrible. Il est vrai qu'il ne demanderoit sinon de nous attirer à soi en douceur: et nous voyons qu'il use de ceste façon amiable, quand les hommes sont bien disposez pour se submettre à lui, qu'il les convie tant humainement que rien plus: mais quand il apperçoit quelque durté, il faut qu'il nous abbaisse en premier lieu: car autrement que gaignera il parlant à nous? Sa parole nous sera en mespris, ou bien elle ne nous entrera point au coeur. Et voila pourquoi en publiant sa Loi il esmeut les tonnerres, que les trompettes sonnent en l'air, que tout tremble, en sorte que le peuple en est effrayé, iusques à dire, Que le Seigneur ne parle point à nous, ou nous sommes tous morts, nous voila abysmez. Pourquoi est-ce que Dieu a ainsi esmeu toute la terre, et que sa voix a retenti avec un tel effroi? Vouloit-il dechasser le peuple bien loin pour n'estre point escouté? Or à l'opposite il est dit, Qu'il n'a point donné sa Loi en vain: mais qu'il a voulu donner une instruction certaine au peuple, à ce qu'il cognust la voye de vie.

Ainsi donc ce n'est point pour l'effaroucher, quand il esmeut les tourbillons et les tempestes en l'air: ce n'a pas esté, di-ie, son intention: mais cela a servi de preparatif afin de matter ceste hautesse du peuple: qui iamais n'eust obei à Dieu ni à sa parole, iamais n'eust cognu mesmes l'authorité de celui qui parloit, sans ces marques là qui y ont esté adioustees. Et ainsi notons bien que ce n'est point chose superflue, que Dieu ait ainsi parlé à Iob d'un tourbillon. Et si un tel homme sainct, et qui avoit appliqué toute son estude à honorer Dieu, a eu besoin d'estre ainsi dompté: que sera-ce de nous? Faisons comparaison de nous avec Iob: voila un miroir d'une saincteté angelique, nous avons veu les protestations qu'il a fait ici dessus: et combien qu'il fust affligé iusques au bout, et qu'il murmurast, et qu'il lui eschappast des propos extravagans: si est-ce qu'il a tousiours retenu ce principe d'adorer Dieu, et de s'humilier sous sa maiesté: il y a eu cela en general, combien qu'il ait decliné en partie. Or nous sommes tant charnels que rien plus, et nos vanitez nous transportent tellement que nous sommes comme enyvrez: à grand' peine iugeons nous qu'il y ait un Dieu au ciel: et quand on nous propose sa parole nous y sommes tardifs, mesmes nous y sommes plus rudes que des asnes. N'est-il pas donc besoin que nostre Seigneur nous face sentir sa maiesté, et que nous en soyons touchez à bon escient? Or il est vrai que Dieu n'esmouvera point des orages et tourbillons, afin que nous cognoissions que c'est lui qui parle: mais il faut que par autre moyen il nous dispose pour venir à lui: comme nous voyons aussi qu'il le fait. Quand donc l'un aura des scrupules, et des troubles en sa conscience, que l'autre sera affligé par maladies, que l'autre aura des autres adversitez, que nous cognoissions que c'est Dieu qui nous appelle à soi, veu que nous n'y venons point de nostre gré, veu que nous n'approchons point pour ouyr sa parole: il matte une telle dureté, comme il est requis, afin que nos esprits soyent abbatus en droite obeissance. Dieu donc voit-il une telle rebellion en nous? Il faut qu'il use de ces façons que i'ai desia dites, et moyens pour nous attirer et gaigner à soi: afin que nous l'escoutions, il faut qu'il parle à nous comme d'un tourbillon, non pas que cela soit en tous: car nous en voyons qui regimbent contre l'esperon, et font des chevaux restifs: et combien que Dieu les solicite, il n'y gaigne rien. Combien en voit-on de ces malostrus que Dieu aura chastiez en tant de sortes, qu'il aura frappé sur leurs testes à grands coups de marteau, tellement que quelques dures qu'elles soyent si les devoit-il avoir amollies? toutes fois si ne laissent-ils point de grincer tousiours les dents. On voit qu'ils ne se peuvent remuer, si monstrent-ils qu'ils sont pleins de fierté et de rebellion contre Dieu, et le despitent tant qu'il est possible.

Ainsi donc il s'en faut beaucoup que tous ceux que Dieu chastie, soyent disposez de venir à lui: mais tant y a que son intention est telle. Et ainsi avisons de ne point frustrer nostre Dieu: toutes fois et quantes qu'il nous envoye quelque adversité, que nous apprenions de recourir à lui, comme s'il parloit avec tonnerre, et qu'il foudroyast sur nous afin de se faire ouyr. Cognoissons cela, et le cognoissons en telle sorte que nos esprits soyent vrayement mattez sous lui, et que nous ne cerchions sinon de nous humilier pleinement en son obeissance. Voila ce que nous avons à retenir en ce passage. Et au reste notons combien qu'auiourd'hui Dieu ne tonne point du ciel: toutes fois que tous les signes qui ont esté donnez anciennement pour

approbation de sa parole, nous doivent auiourd'hui servir. Quand on nous presche la Loi de Dieu, il faut que nous conioignions quant et quant ce qui est recité au dixneufieme d'Exode, c'est que la Loi a esté ratifiee deuëment, et que nostre Seigneur lui a donné pleine authorité, quand il a envoyé les tonnerres et esclairs du ciel, qu'il a fait retentir l'air du son des trompettes: que tout cela a esté afin que sa Loi fust receuë iusques en la fin du monde en toute reverence. Autant en est-il de ce passage. Car quand il est dit, *Que Dieu est apparu d'un tourbillon*, il faut que nous cognoissions qu'il a voulu ratifier ce qui est contenu en ce livre: et non seulement cela: mais il nous faut estendre ceste authorité par toute sa parole. Il y a encores ceste consideration, que si Dieu a commencé par une façon amiable pour nous appeller à soi, et qu'il se monstre rude et aspre en la fin: il ne faut point que nous trouvions cela estrange: mais plustost examinons bien nostre vie pour savoir si nous lui avons obei: et en cela cognoissons sa bonté toute patente d'une part: et puis cognoissons qu'il faut bien qu'il use de ce moyen second pour nous gaigner, quand il voit qu'il n'a rien profité par sa grace laquelle il nous avoit monstree. Exemple. Dieu nous amielle quelquefois quand il nous veut avoir pour siens et de son troupeau: sans nous envoyer nulle affliction, il nous proposera sa parole. Et bien, nous voyons que c'est sa volonté, nous y acquiesçons. Mais cependant nous n'en faisons pas nostre profit, pour estre confermez comme il appartient, en sa bonté, pour renoncer à nos meschantes cupiditez, pour oublier le monde, et pour nous addonner du tout à lui. Il nous supporte pour un temps: mais en la fin quand il voit que nous sommes ainsi nonchalans, il commence à frapper. En cela nous devons bien sentir, que non sans cause il parle comme d'un tourbillon pource que nous ne l'avons pas ouy quand il nous vouloit enseigner gracieusement, et d'une façon humaine et paternelle. Il est donc besoin que Dieu parle à nous avec une telle vehemence, puis qu'il voit que iamais nous n'approcherions de lui, iusques à ce qu'il nous eust ainsi preparez. Vrai est qu'il y en aura qu'il gaigne de simple parole: mais quand il voit que les autres sont revesches, il leur envoye quelque trouble, quelque affliction. Et defait il y en a beaucoup qui iamais ne fussent venus à l'Evangile, iamais n'eussent esté touchez droitement en leur coeur pour obeir à Dieu, sinon qu'il leur eust baillé quelque signe qu'il les vouloit chastier. Sur cela quand ils ont senti par afflictions qu'il n'y a que miseres en ce monde, ils ont esté contraints de se desplaire, et de retrancher leurs delices, ausquelles ils estoyent plongez auparavant.

Voila donc comme Dieu en diverses sortes attirera les hommes à soi. Mais faisons tousiours nostre profit de tous les moyens dont il use envers nous: et au reste quand il ne parle point en tourbillon, que nous lui soyons familiers de nostre costé, et souffrons d'estre gouvernez par lui comme des brebis et des agneaux: car s'il voit quelque dureté en nous, il faudra qu'il nous matte maugré que nous en ayons: et si pour un temps il nous laisse faire des chevaux eschappez: si est-ce qu'en la fin nous sentirons sa maiesté terrible pour en estre effrayez: voire s'il lui plaist de nous faire grace: car c'est un bien singulier que Dieu nous fait, quand il nous resveille ainsi, et qu'il tonne de sa voix, afin qu'elle entre iusques en nos coeurs, et que nous en soyons navrez. Voila, di-ie, un privilege qu'il ne fait pas à tous. Et au reste, quand il foudroye sur les incredules, c'est trop tard: car il n'y a plus d'esperance qu'ils retournent à lui: il les adiourne pour ouyr la condamnation. D'autant plus donc devons nous recevoir paisiblement ceste aide que Dieu nous donne, quand pour matter toutes les rebellions de nostre chair il esmeut quelque tourbillon, c'est à dire qu'il nous fait sentir sa maiesté. Voila en somme ce que nous avons à retenir de ce passage.

Or venons maintenant à ce qui est dit, *Qui est cestui-ci qui obscurcit le conseil en paroles sans science? Trousse tes reins comme un vaillant homme, et responds-moi à toutes mes demandes.* Dieu en premier lieu se mocque ici de Iob, d'autant qu'il s'estoit rebecqué, et qu'il luy sembloit que par disputes il pourroit gaigner sa cause. Voila pourquoy il dit, *Et qui es-tu?* Or quand l'Escriture nous remonstre qui nous sommes, c'est pour nous aneantir du tout. Il est vray que les hommes se priseront tant et plus, se faisans à croire qu'il y a quelque grande dignité en eux. Or ils se peuvent bien priser: car cependant Dieu ne cognoist en eux que toute ordure et puantise, il les reiette, voire iusques à les avoir detestables. Et ainsi combien que nous ayons ceste folie, et que nous soyons si outrecuidez de nous glorifier en ce que nous imaginons estre de vertu et de sagesse en nous: si est-ce que Dieu pour nous aneantir et rendre confus use seulement de ce mot, Et qui estes-vous? Toy homme. Quand cela est prononcé, c'est comme pour nous despouiller pleinement de toute occasion de gloire. Car nous cognoissons qu'il n'y a pas une seule goutte de bien en nous: et alors nous n'avons plus d'occasion de nous faire valoir en façon que ce soit.

Et voila pourquoy aussi Dieu adiouste, *Trousse tes reins comme un vaillant homme:* c'est à dire, Que tu sois si habile que tu voudras, fay toy à croire que tu sois comme un geant, que tu sois bien

equippé, que tu sois armé de pié en cap: et bien, qu'y gaigneras-tu en la fin? Quand ie m'opposeray à toy povre creature, penseras-tu subsister? Qu'est-ce que tu as? Ici donc nous voyons quelle est l'intention de Dieu. Car (comme i'ay desia dit) ceste folie est tant enracinee en nous de nous priser, et de cuider que nous valons quelque chose, qu'il est bien difficile de nous amener à une droite cognoissance de nos povretez, tellement que nous soyons vuides de tout orgueil et presomption. D'autant plus donc nous faut-il bien noter les passages de l'Escriture, où elle nous monstre qu'il n'y a en nous nulle valeur qui soit. Et pesons bien cela: car il n'est point parlé d'une partie du monde tant seulement: mais en general du genre humain. Que grans et petis donc apprenent d'avoir honte d'eux-mesmes: puis qu'ainsi est que Dieu les comprend tous comme en un faisseau, quand il dit, que la sagesse des hommes n'est que folie et vanité, que pour vertu il n'y a que foiblesse, que pour iustice il n'y a qu'immondicité et ordure. Car quand Dieu parle en ces termes, ce n'est point pour deux ou pour trois, mais pour tous en general. Apprenons donc depuis le plus grand iusques au plus petit, de nous humilier, cognoissans que toutes nos gloires ne sont que confusion et ignominie devant Dieu. Et ainsi que nous pensions à ce mot, *Qui est cestui-cy?* Ne le prenons point seulement de la personne de Iob, mais prenons-le de toutes creatures mortelles: comme si nostre Seigneur disoit, Comment? y a-il donc une telle audace en un homme qui n'est qu'un pot de terre fragile, en un homme qui n'est qu'un vaisseau plein de toutes ordures et vilenies, et en un homme qui est moins que rien? qu'il y ait ceste audace de disputer contre moy, et se vouloir enquerir si avant? et où est-ce aller? Qui es-tu homme? Comme nous voyons aussi que sainct Paul nous rembarre de ce mot (Rom. 9, 20), Et homme qui es-tu qui respondras à Dieu, et qui plaides contre luy? Quand il a mis en avant les obiections où les hommes cuident avoir belle couleur de disputer contre Dieu pour dire, Et pourquoy est-ce que Dieu perdra ceux qu'il a creez? Et sans avoir raison, qu'il viene discerner l'un d'avec l'autre: que l'un soit appellé à salut, et qu'il reiette l'autre: pourquoy cela se fait-il? Quand donc sainct Paul a dit cela, combien que les hommes se plaisent en telles obiections, il dit, O homme: qui es-tu, que tu t'adresses ainsi à Dieu? C'est ce que nous avons à noter sur ce mot, *Qui est cestui-cy?* Qu'un chacun donc toutes fois et quantes qu'il sera tenté d'orgueil, pense à soy, Helas! qui es-tu? Il n'est point ici question d'entrer en combat contre nos semblables, et contre ceux qui sont pareils à nous: mais si nous voulons estre si hardis de nous enquerir des secrets de Dieu: si nous laschons la bride à nos phantasies et à nos langues pour imaginer choses inutiles, ou pour parler contre Dieu et son honneur: il faut que nous pensions, Helas! et qui suis-ie? Quand chacun sera entré en soy, qu'il aura regardé à sa foiblesse, qu'il aura cognu en somme qu'il n'est rien du tout: nous serons assez rembarrez, tous ces caquets seront rabbatus, que nous avions conceu auparavant: toutes nos phantasies mesmes seront bridees et tenues captives, comme il sera encores ci apres plus à plein declaré.

Or notamment il est dit, *Trousse tes reins comme un vaillant homme:* Pour signifier que quand tout le monde aura bien amassé ses forces, et les aura desployees, ce n'est rien du tout. Voila donc pourquoy ici Dieu despite Iob, ou le defie en disant, qu'il s'equippe, et qu'il viene armé, et muni comme un geant, ou comme un homme le plus habile qu'on pourra trouver. Par cela il exprime encores mieux ce que nous avons dit: c'est assavoir, que si les hommes sont condamnez en l'Escriture, cela n'est pas entendu simplement du vulgaire, de ceux qui sont contemptibles, qui n'ont ne credit ne dignité: mais il s'estend iusques aux plus grans, iusques à ceux qui cuident toucher iusques aux nuees. Et ainsi donc combien que les hommes pensent avoir en eux quelque apparence pour estre honorez: qu'ils cognoissent que cela n'est rien quant à Dieu: Comme pour exemple: ceux qui sont excellens quand ils font comparaison d'eux avec leurs prochains, il est vray qu'ils concevront quelque opinion de leurs personnes, et se contenteront d'eux-mesmes: quand un homme sera reputé savant, de bon esprit, de bonne grace, et bien, il se prisera au regard de ceux qui n'ont pas les mesmes qualitez: un homme sera riche, un homme sera doué de grandes vertus et louables quant aux hommes. Cela donc nous pourra bien mettre le coeur au ventre (comme on dit) pour nous faire valoir, quand nous aurons ainsi des vertus especiales: mais quand nous approcherons de Dieu, il faut que tout soit aneanti. Il n'y a donc si galand ne si robuste, qui ait une seule goutte de force: il n'y a plus ici de sainceteté, il n'y a plus de sagesse, il n'y a rien qui soit. Ainsi qu'en somme tout le monde cognoisse, que son equippage ne profitera rien devant Dieu: mais qu'il faut que nous soyons pleinement aneantis, que Dieu nous vuide, qu'il ne laisse point une seule goutte de vertu en nous, sinon celle que nous prendrons de luy, comme par emprunt cognoissans que le tout procede de sa pure bonté. Nous voyons donc maintenant qu'emporte ce mot de *Vaillant homme:* c'est pour signifier que quelques vertus especiales que nous ayons, cela ne nous doit point donner occasion de nous enorgueillir devant Dieu.

Et au reste il est dit aussi *que Iob enveloppe le conseil* (*ou l'obscurcit*) *en propos sans science.* Par cela Dieu declare qu'ayans à traitter de ses secrets, nous devons bien penser à nous, a fin d'y proceder sobrement et en toute crainte: car sous ce mot de *Conseil* Dieu a voulu signifier les choses hautes dont Iob avoit parlé. Nous pourrons bien disputer de beaucoup de menus fatras, et en disputer à la volee: et bien, nos propos seront vains et frivoles: mais tant y a qu'il n'y aura point de blasphemes, et le nom de Dieu n'y sera point prophané. Mais quand nous entrons en la doctrine de salut, que nous entrons aux oeuvres de Dieu, et que nous disputons de sa providence, et de sa volonté: alors il n'est pas question d'y aller ainsi à l'estourdie: car nous enveloppons, ou entortillons le conseil en des propos sans science. Nous voyons donc en quoy c'est que Dieu redargue Iob: c'est assavoir, d'autant qu'il avoit trop hastivement parlé de ce qui excedoit sa mesure: car combien qu'il eust des graces excellentes: si est-ce qu'il devoit tousiours s'humilier, cognoissant son infirmité: et se devoit aussi tenir en bride quand il estoit comme au bout de son sens, qu'il ne savoit que penser des iugemens de Dieu: et se sentant ainsi confus, il devoit regarder à la foiblesse de son esprit: et se cognoissant homme mortel il devoit dire, Helas! il n'y a qu'ignorance et sottise en moy. Cependant il devoit aussi regarder à la maiesté inestimable de Dieu, et à son conseil incomprehensible: cela le devoit rendre humble. Il n'a fait ne l'un ne l'autre: ainsi donc encores qu'il ne fust point esgaré du droit chemin, mais qu'il aspirast tousiours au vray but, si est-ce que nous voyons qu'il est ici redargué par la bouche de Dieu.

Or ce passage nous doit advertir de la reverence que Dieu veut qu'on porte à ses hauts mysteres, et à ce qui concerne son royaume celeste. Si nous disputons de nos affaires, Et bien, il ne faut point qu'on y aille avec une solicitude si exquise: car ce sont choses terrestres qui passent: mais toutes fois et quantes qu'il est question de parler de Dieu, de ses oeuvres, de sa verité, de ce qui est contenu en sa parole: que nous y venions avec crainte et solicitude, que nous n'ayons pas la bouche ouverte, pour degouler tout ce qui nous viendra en phantasie: que mesmes nous n'ayons point les esprits trop ouverts de nous enquerir de ce qui ne nous appartient pas, et ne nous est pas licite: mais retenons nos esprits, bridons nos langues. Et pourquoy? Car c'est le conseil de Dieu, c'est à dire, ce sont choses par trop obscures pour nous, et par trop hautes: il ne faut point donc que nous y cuidions parvenir: sinon d'autant que Dieu nous y voudra instruire par sa pure bonté. Et pleust à Dieu que ceci fust bien pratiqué: nous n'aurions pas auiourd'huy les combats qui sont par tout le monde. Mais quoy? On voit que bien peu soyent touchez de la maiesté de Dieu: quand on traitte de sa parole, et de la doctrine de nostre salut, et de toute l'Escriture saincte, un chacun ira à la volee: si on en devise à l'ombre d'un pot, chacun en dira sa rastelee. Voila des choses qui outrepassent tout entendement humain: et toutes fois on voit que nous serons plus hardis à traitter des mysteres de Dieu si hauts, et qui nous devroyent ravir en estonnement, et lesquels nous devrions adorer avec toute solicitude: nous serons, di-ie, plus hardis à en babiller, que si on traittoit d'un proces de cinq sols vaillant, ou ie ne say quoy. Et qui est cause de cela, sinon que les hommes n'ont point regardé que Dieu nous cache et obscurcit son conseil et qu'en l'Escriture il nous a desployé sa volonté à laquelle il nous falloit assuiettir? Nous voyons d'un costé les Papistes qui blasphement contre Dieu, et qui renversent, falsifient, depravent, et corrompent toute l'Escriture saincte, tellement qu'il ne leur couste rien de se mocquer de Dieu, et de toute sa parole. Et pourquoy? Car iamais n'ont gousté que veut dire ce mot de *Conseil.* On verra des yvrongnes entre nous, qui aussi bien voudront assuiettir Dieu à leur phantasie. Quand ils seroyent les plus habiles du monde, exercez tant et plus en l'Escriture saincte: encores faudroit-il venir là, Que le conseil de Dieu est par dessus nous. Mais ils sont stupides et brutaux du tout, il n'y a ne savoir ne raison, le vin y domine comme sur des porceaux: et ils voudront neantmoins faire des Theologiens, et contreroller en telle sorte, qu'auiourd'huy si on les croyoit, il faudroit bastir et forger un Evangile tout nouveau. Et pourtant retenons ce qui nous est ici monstré. Que quand nous parlons de Dieu, il ne faut point que nous ayons une licence de causer et babiller ce que bon nous semblera: mais cognoissons qu'il nous a revelé son conseil en l'Escriture saincte, que et grans et petits se submettent à l'adorer. Et voila pourquoy il est parlé *des propos sans science.* Or donc ici Dieu monstre, que toutes fois et quantes que nous parlons de luy, et de ses oeuvres, c'est une doctrine de conseil, une doctrine haute. Et au contraire que ce que nous pourrons mettre en avant, et que nous aurons peu concevoir en nos esprits, qu'est-ce? Propos sans science. Que les hommes se mettent en la balance, et ils seront trouvez plus legers que la vanité, comme il est dit au Pseaume. D'autant plus donc nous faut-il bien noter ceste doctrine, qu'il n'y aura en nous nul savoir, il n'y aura nulle grace pour savoir traitter des oeuvres de Dieu, sinon d'autant qu'il nous aura instruits. Voila comme nous serons sages, estans gouvernez par l'Esprit de Dieu et par

sa parole. Mais cependant quand nous ne trouverons point en la parole de Dieu ce que nous voudrions savoir: cognoissons qu'il nous faut demeurer ignorans: et puis sur cela, qu'il faut que nous ayons la bouche close: car si tost que nous voudrions dire un mot, il n'y aura point de science, il n'y aura que mensonge en nous. C'est donc l'accusation que met icy Dieu contre Iob.

Or là dessus il dit, *Responds moy à toutes mes demandes: voire si tu as entendement, que tu me faces aussi entendre ce que ie voudray savoir de toy.* Icy Dieu persiste à se mocquer de la folle outrecuidance des hommes, quand ils pensent avoir tant de subtilité en eux, qu'ils peuvent disputer contre luy, et plaider. Il dit donc, Or bien, il est vray que vous estes fort habiles, ce vous semble, quand vous parlez, et que ie vous laisse le reng: mais il faut que i'aye mon tour, et que ie parle un peu à vous, et repliquez moy, et vous verrez bien vostre defaut. Qui est cause donc que les hommes sont si temeraires, de s'avancer ainsi follement à l'encontre de Dieu? C'est pource qu'ils se donnent licence de parler, et occupent la place, et leur semble que Dieu n'a point de replique. Or voici le remede que Dieu nous donne pour abbatre ceste folle temerité qui est en nous: c'est, que nous pensions à ce qu'il nous pourra demander. Si Dieu commence à nous interroguer, que respondrons-nous? Si cela nous venoit en memoire, ô il est certain que nous serions retenus du tout: et combien que nous ayons les esprits bien fretillans, et qu'il nous semble que nous pouvons remuer tout le monde, nous serions comme mis en nostre estat pour suivre en simplicité ce que nostre Seigneur nous monstre: moyennant, di-ie, que nous peussions penser, Helas! et si nous venons devant Dieu, n'a-il point la bouche ouverte, et n'a-il point l'authorité et maistrise de nous interroguer? Et qu'est-ce que nous luy respondrons? Voila donc où il nous faut venir. Et c'est ce que nous avons à retenir de ce passage, pour en avoir une droite instruction. Puis donc que nous sommes trop hastifs à parler, c'est à dire que nous avons ce vice de nature de nous ingerer plus qu'il ne nous appartient: apprenons de retenir nostre bouche. Car qui est cause, que nous l'avons incontinent ouverte, pour desgorger ce qui nous est incognu? C'est d'autant que nous ne pensons pas que c'est plustost nostre office de respondre à Dieu, que de nous avancer de parler. Car n'est-ce point pervertir l'ordre de nature, que l'homme mortel qui n'est rien anticipe sur son Createur, et se face donner audience, et que Dieu cependant se taise? Où est-ce aller? Et c'est neantmoins ce que nous faisons, toutes fois et quantes que nous murmurons contre Dieu quand nous descirons sa parole par pieces, que nous iettons des propos à la volee pour dire, Voila ce qui m'en semble. Qui est cause de cela, sinon que nous voulons que Dieu nous face silence, et que nous soyons ouis par dessus luy. Ne voila point une pure rage? Ainsi donc que pour corriger ceste arrogance qui est en nous, nous apprenions de ne presumer point de respondre à nostre Dieu: sachans que quand nous viendrons devant luy, il aura ceste autorité de nous examiner: voire selon sa volonté, et non point à nostre appetit: et à nostre poste: et que quand il nous aura clos la bouche, et qu'il aura commencé à parler, nous serons plus que confus. Et pourquoy? Dequoy est-ce que Dieu nous peut interrogner? De choses qui nous sont plus que cachees, et où tous nos esprits defaillent. Voila où Dieu nous menera, pour nous monstrer nostre bestise et presomption enragee. Puis qu'ainsi est que Dieu a de tels interrogatoires par dessus nous, et qu'il nous peut mettre en avant des choses où nous serons plus que confus: apprenons de nous humilier, tellement que ce soit pour estre enseignez de luy: et quand nous aurons esté enseignez, qu'il nous face contempler sa clarté au milieu des tenebres de ce monde. Et cependant que nous apprenions aussi à le servir et l'adorer en tout et par tout. Car voila aussi comme nous aurons bien profité en l'escole de Dieu: ce sera quand nous aurons apprins de le magnifier, et luy attribuer une telle gloire que nous trouvions bon tout ce qui procede de luy. Et cependant que nous avisions aussi de nous desplaire en nous-mesmes, afin de recourir à luy pour y trouver le bien qui nous defaut. Et que là dessus il luy plaise nous gouverner tellement par son sainct Esprit, qu'estans remplis de sa gloire nous ayons dequoy nous glorifier, non pas en nous, mais en luy seul.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT QUARANTEHUITIEME SERMON,

QUI EST LE II. SUR LE XXXVIII. CHAPITRE.

4. *Où estois-tu quand ie fondoye la terre? Monstre le moy, si tu as entendement.* 5. *Qui a mis les mesures d'icelle, si tu le cognois? ou qui a mis le compas sur icelle?* 6. *Sur quoy sont appuyez ses fondemens, ou qui est-ce qui a ietté la pierre de l'anglet d'icelle.* 7. *Quand les estoilles du matin s'esiouissoyent ensemble, et que tous les enfans de Dieu chantoyent en triomphe?* 8. *Qui est-ce qui a serré la mer entre des huis, laquelle en cuidant sort comme de la matrice?* 9. *Quand ie mettoye la nuee comme son vestement, et l'obscurité comme ses bandelettes?* 10. *I'ay decreté sur icelle mon ordonnance, ie l'ay enclos en des barreaux et des huis.* 11. *Puis ie di, Tu viendras iusques icy, et ne passeras point plus outre, et mettras icy l'eslevation de tes ondes.*

Nous confessons assez tout ce qui est ici recité des oeuvres de Dieu, comme nous les voyons au ciel et en la terre: mais si nous y pensions à bon escient, on n'auroit que faire de nous en sonner mot. Tant y a que si nous savions faire nostre profit des choses qui sont contenues en ceste doctrine, elle seroit assez suffisante pour nous instruire à humilité, en sorte que nous n'aurions plus la bouche ouverte pour murmurer contre Dieu, ne pour plaider contre luy, quand il ne fait point les choses à nostre appetit: tout cela seroit mis bas. Car ceste grandeur et hautesse incomprehensible de nostre Dieu, sa vertu, et puissance admirable, sa bonté, et sagesse infinie qui se demonstre en ses oeuvres, suffiroit pour nous humilier, et nous rendre estonnez: il ne nous resteroit sinon de l'adorer, et luy faire hommage en toute crainte et reverence. Nous avons donc ici deux choses à retenir. L'une est, Que quand Dieu parle de sa vertu, et que la dessus il nous la monstre à l'oeil, et en ce qui nous est visible, cela n'est point superflu: car nous y pensons mal, combien que la chose nous soit toute manifeste. Et puis il nous faut venir à la fin, et à l'intention de Dieu: car ce n'est point assez que nous confessions que Dieu a basti la terre, et qu'il l'a assise au milieu de la mer. Vray est que c'est une chose admirable, quand Dieu a ainsi enserré la mer, comme si elle estoit enclose en de grandes murailles: et faut bien que nous confessions que l'ouvrier est excellent. Mais il nous faut passer plus outre: c'est assavoir, que nous appliquions toute nostre estude à glorifier Dieu, en telle sorte que nous confessions que tout ce qu'il fait est iuste, et plein d'equité et droiture: et que par ce moyen nous soyons retenus en bride courte, quand nous sommes solicitez à nous fascher, et despiter contre luy, et à trouver à redire en ses oeuvres. Que donc ce qui est ici contenu soit pour nous captiver, et nous tenir en telle humilité et modestie, qu'il ne nous reste sinon de l'adorer. Et si la raison de ses oeuvres nous est incognue, que nous ne laissions pas pourtant de recevoir le tout pour bon et iuste, et y acquiescer pleinement sans aucun contredit.

Or venons maintenant aux propos qui sont ici contenus. Dieu demande en premier lieu *où estoit Iob, quand il a fondé la terre?* comme s'il disoit, Povre creature, à qui t'adresses-tu? Il faudroit que tu fusses mon pareil: il faudroit que tu approchasses de mon intelligence. Et de combien en es-tu eslongné? Puis il dit, *Vien-ça, monstre le moy si tu as entendement. Qui a mis les mesures de la terre? di le moy, si tu le cognois:* ou, qui a mis les compas sur icelle, tellement quelle soit si bien proportionnee? *Qui a assis la terre sur son anglet, et sur quoy est elle appuyee?* Iob, di moy toutes ces choses: dit Dieu. Il est vray que quand nous contemplons la grandeur, et pesanteur de la terre, nous sommes là confus: une telle masse esblouit nos sens: nous ne pouvons comprendre cela. Nous voyons bien, et sommes contraints de confesser quelle est faite en si grande raison que rien plus: mais nous defaillons, tellement que Dieu en cela nous monstre nostre fragilité et foiblesse. Or puis qu'ainsi est, qu'en ce qui nous apparoist devant les yeux, nous n'avons pas iugement suffisant pour le comprendre: que sera-ce (ie vous prie) des conseils de Dieu estroits, et cachez, quand il ordonne et determine au ciel ce qui luy plaist? Et si nous ne voyons point la raison de cela, que dirons-nous? Faut-il que nous soyons si outrecuidez, d'en vouloir iuger à nostre phantasie, veu qu'il surmonte nostre esprit? Et ce que les Anges mesmes ne peuvent comprendre, le comprendrons-nous? N'est-ce pas une folie, voire une rage par trop grande aux hommes, quand ils voulent attenter iusques là? Avisons bien donc à quel propos ceci est dit. Et pour mieux le comprendre, faisons ceste comparaison. Qu'on prene tous les massons et les charpentiers qui sont au monde, voire et les plus expers qu'on pourra choisir, il n'y a masson ou charpentier tant excellent en son art qui soit, qu'il ne luy faille

pour bastir, et ligne, et compas, et mesures, et plomb, et toutes choses semblables: autrement l'edifice sera tortu, on ne le fera point monter deux toises de haut qu'il n'y ait à redire. Or s'il faut que les artisans, quelques expers et excellens qu'ils soyent en leur art, s'aidans de lignes, de compas, de mesures: et que cependant les plus grans palais et chasteaux qui seront ainsi bastis n'ayent point cent toises de haut: qu'est-ce au pris d'avoir basti la terre et la mer? On sera bien empesché quand on veut faire un chasteau de pierre de taille. Car (en premier lieu) s'il n'a bons fondemens, et s'il n'est bien appuyé, ce sera bastir en vain de tout ce qu'on mettra dessus. Et puis s'il n'est bien compassé et ordonné, l'ouvrage ne se portera pas bien. Et que sera-ce (ie vous prie) de tous les palais et chasteaux amassez ensemble, quand on en fera comparaison avec la mer, et la terre? Quelle proportion y aura-il de l'un à l'autre? Puis donc que les hommes, quelques expers qu'ils soyent, ont besoin d'aides, et regardent çà et là pour estre aidez et secourus: voire aux choses qui ne sont rien, au pris de cest ouvrage si excellent et si magnifique, qui apparoist seulement en la terre, quand Dieu l'a ainsi assise sur les eaux, comme nous la voyons, et qu'il y a un si bel ordre: ne faut-il pas que nous soyons plus qu'insensez, si nous presumons de contreroller Dieu en ce qu'il fait, qui nous est beaucoup plus caché sans comparaison, que ce que nous pouvons voir en l'ordre de nature? Quand donc ceci nous vient en memoire, que ce soit pour nous ravir en estonnement, et pour nous inciter à glorifier celuy qui a basti un tel edifice à son simple vouloir, et non point par longue succession de temps. Nous voyons que les hommes ne pourront pas du premier iour bastir et parfaire ce qu'ils auront entreprins, et qu'il faut qu'ils y employent beaucoup de peine, et de temps. Mais il n'est pas ainsi de Dieu: car nous voyons comme il a bien tost accompli tout ce bel ouvrage qui se voit au ciel et en la terre.

En somme nous voyons ici que Dieu se mocque de l'arrogance des hommes, quand ils presument de le vouloir contreroller en ses oeuvres. Si ie parle seulement de quelque edifice moyen à ceux qui seront expers en l'art de massonnerie, et de charpenterie, et que ie leur die, Il vaudroit mieux faire ainsi: voire, combien que la chose me soit incognue, que neantmoins ie face là du maistre masson: les maistres massons et charpentiers n'auront-ils pas iuste occasion de se mocquer de moy, et dire, Et comment? Cestui-ci ne sauroit faire une fenestre de demi pié: et cependant il nous vient ici contreroller. Ceux donc qui seront entendus en quelque art, ne se mocqueront-ils point si quelqu'un vient ainsi follement censurer leurs ouvrages? Ne renvoyeront-ils pas un tel outrecuidé à son A B C? Il est bien certain. Or si nous faisons cest honneur aux maistres massons et charpentiers, que nous n'osons parler de leurs ouvrages, sinon avec modestie et avec protestation que nous ne sommes point suffisans d'en iuger: que sera-ce quand nous viendrons à Dieu? Ne faut-il pas que nous soyons là beaucoup plus humbles et modestes? Nous savons comme on parle d'un ouvrage mecanique, quand on n'y sera pas ouvrier. Il est vray, dira-on, que ie ne suis pas entendu en cecy, ce n'est pas mon mestier: mais voila mon advis: toutes fois que ie remets tousiours le tout à ceux qui savent que c'est. Si donc nous usons d'une telle modestie, quand il est question de iuger d'un edifice, ou d'un ouvrage moyen qu'aura fait un homme mecanique: ie vous prie, quel honneur devons nous attribuer à Dieu, quand il est question de ses oeuvres? En quelle estime les devons-nous avoir? Nous voyons donc maintenant à quoy Dieu a pretendu en ce passage, parlant de la ligne, *et du compas:* comme s'il disoit, Comment? Si i'estoye une creature mortelle, et corruptible, encores me feroit-on cest honneur en contemplant mes oeuvres, de dire, Voici un maistre qui est fort excellent et bien entendu, il est fort expert, son ouvrage parle: mesmes, si un homme mecanique (comme nous avons dit) a fait quelque ouvrage moyen, on n'osera pas y trouver à redire: pour le moins ceux qui ne seront point entendus en telle besongne. Et moy, qui ay fait un ouvrage si excellent, qui ay creé le ciel, et la terre, et la mer, voire de rien, et les ay compassez en si bel ordre et telle disposition comme on les voit: et cependant encores me viendra-on contreroller. Et où est-ce aller? Qu'est-ce de tous les ouvrages des hommes, si on les compare à mes oeuvres? en approcheront-ils? I'ay besongné avec une vertu et sagesse incomprehensible: et ie ne seray point exempt du iugement des hommes? chacun osera dire, Pourquoy ceci? pourquoy cela? Il vaudroit mieux faire ainsi. Et quelle arrogance est-ce la? On viendra preferer les creatures mortelles à moy qui suis le Dieu vivant, à moy qui suis tout-puissant et tout sage? ne voila point une ingratitude insupportable? Si un homme mortel a fait quelque ouvrage, on luy fera bien cest honneur qu'on n'osera pas iuger de luy sinon en grande modestie: quand i'ay basti le monde n'ay-ie pas merité qu'on m'honore cent fois plus?

Apprenons donc de mieux contempler les oeuvres de Dieu, que nous ne faisons pas: tellement que si nous iettons la veuë sur la terre, nous avisions, Voici une terrible masse: ce n'est point seulement comme un gros chasteau bien masuré, où il n'y a nulle approche: mais nous voyons quelle pesanteur il y a, qu'il semble bien qu'il est impossible

de trouver fondement suffisant pour la soustenir. Et sur quoy est-elle appuyee? Sur l'eau. Il faut que la terre soit pendante en l'air (comme elle est à la verité) elle a l'eau à l'environ d'elle. Il est vray que les Philosophes qui n'ont point regardé que c'estoit Dieu qui l'a creée, ont bien trouvé raison, comment les eaux environnent la terre, et que le tout est pendu en l'air: ils ont bien disputé subtilement de cela, et en ont amené quelque raison: mais cependant si ont-ils esté contraints en despit de leurs dens de confesser que ceci estoit par dessus nature, de dire que les eaux se soyent ainsi retirees, afin que les hommes eussent lieu pour y habiter. Cela ne peut estre de soy, il faut qu'il y ait quelque providence divine qui besongne ici: voila qu'ils ont dit. Et combien qu'ils se soyent aveuglez par leur ingratitude: tant y a neantmoins qu'ils ont esté convaincus de cela. Mais (comme nous avons dit) ce n'est point encores assez de cognoistre que Dieu a creé la terre: il faut là contempler une sagesse admirable, et cognoistre que c'est un miracle tel que tous nos sens y defaillent. Quand il est dit, que Dieu a creé tout de rien, et puis qu'il a appuyé la terre sur des eaux: ne voila point pour nous ravir en estonnement? Si nous regardons à l'entour de nous, voila des eaux qui environnent toute la terre: et neantmoins nous voyons qu'elle demeure ferme: quel miracle est-ce la? Il est vray que quelquesfois on verra un tremblement de terre, et semble bien que tout doive abysmer: ce qu'aussi il pourroit avenir, sinon que Dieu y prouveust. Mais quoy qu'il y ait, nous voyons que le corps de la terre universelle subsiste tousiours. Et cela n'est-il pas pour nous estonner? Quelle excuse pourrons-nous pretendre, si nous ne prenons loisir de penser à un tel ouvrage de Dieu? Ne nous desploye-il pas là sa puissance et sa vertu en tant de sortes, que nous en devons estre assez convaincus? Mais en voyant nous ne voyons goutte pour magnifier Dieu en ses oeuvres. Et ce mal est inexcusable: car quand les hommes sont ici assoupis, et ne prennent point la peine de mediter les oeuvres de Dieu, ne sont-ils pas plus qu'ingrats et vilains? Ainsi quelque ignorance qu'il y ait, nous n'avons nulle excuse: mais nous serons tousiours coulpables, quand nous n'aurons point glorifié Dieu en ses oeuvres qui sont si patentes et manifestes. Voila donc ce que nous avons à retenir en ce passage.

Or cependant quand il est ici parlé *des compas, et des mesures de la terre:* nous voyons bien qu'il a fallu une puissance admirable, et une sagesse incomprehensible pour disposer de toutes ces choses. Car la terre ne seroit iamais en sa fermeté, et ne subsisteroit point, comme elle fait, si elle n'estoit au milieu du ciel, en telle symmetrie et proportion, en telle convenance et temperature, qu'il n'y eust que redire. D'avantage quand nous avons contemplé une si longue distance qu'il y a non seulement depuis la terre iusques aux nuees, mais aussi iusques au ciel, où sont les estoilles, et les planettes: ne devons-nous pas estre plus qu'esbahis? Or maintenant quand nous regardons ceste hauteur que nous voyons au ciel par dessus la terre: qu'est-ce de la terre? Quelque grosse masse qu'il y ait, quelque pesanteur, et grosseur qu'on y voye: si nous la comparons avec ceste grandeur du ciel: ne faut-il pas que nous confessions avec les Philosophes que ce n'est qu'une petite boulle? Quelle proportion y a il de l'un à l'autre? Tant y a neantmoins, que si nous contemplons seulement les montagnes qui sont sur la terre, nous trouverons là encores dequoy nous esmerveiller et adorer l'ouvrier qui a tout fait. Et puis quand nous contemplons d'autre part la fermeté de la terre, ne nous doit-elle pas ravir en estonnement? Combien que nous y voyons une grande varieté: si est-ce qu'elle demeure tousiours en son lieu, et n'en est point esbranlee. Voila donc les hautes montagnes qui rendent la terre bossue, voila des lieux inegaux, et semble bien que ce soit pour la faire esbranler, voire trebuscher du tout. Or Dieu y a mis une telle proportion et mesure, que la terre se tiendra tousiours en son lieu: et combien qu'il semble que les montagnes la doivent renverser, si est-ce que l'une respond tellement à l'autre, que le contrepoids demeure tousiours. Bref, quoy qu'il en soit, la terre subsistera, et sera conservee tousiours iusques à la fin, par la porportion et temperature qui y est: et quoy qu'il advienne ce ne sera pas pour l'esbranler en rien. Cependant toutes fois quand nous voyons qu'elle est environnee d'eaux, et que les grandes montagnes s'eslevent comme pour la precipiter en la mer, et neantmoins qu'elle demeure ferme: ne faut-il pas bien dire que Dieu y a besongné d'une façon plus qu'admirable? Il est bien certain. Que nous reste-il donc, sinon d'adorer nostre Dieu, confessans que nous defaillons du tout sous une telle grandeur, et sous une telle sagesse, et si incomprehensible? Car à la verité, c'est bien raison que nous cheminions en humilité et crainte, quand il est question de contempler les oeuvres admirables de Dieu, comme elles se demonstrent en tout l'ordre de nature.

Ainsi nous voyons beaucoup plus clairement ce qui est ici contenu. Cependant il nous faut revenir à ce poinct, c'est assavoir, Pourquoy c'est que Dieu nous propose la terre comme un miroir? C'est afin que nous y puissions contempler sa gloire, sa sagesse, sa vertu, et puissance infinie: c'est pour nous conduire, et mener comme par la main, à la consideration de ses oeuvres qui sont

beaucoup plus grandes, et plus excellentes, afin d'en estre ravis en admiration, voire pour nous humilier sous sa grandeur incomprehensible, et pour l'adorer. Nous voyons que Dieu s'orne si excellemment, et qu'il n'est plus question de repliquer à l'encontre de lui, ny d'entrer en telle audace, de le vouloir corriger, comme s'il avoit failli. Qui est-ce qui comprendra sa hautesse infinie? Ouvrons les yeux, et nous serons là confus. Car si nous regardons d'autre part à la terre, elle est comme une mere nourrice, qui nous nourrist et substante: et cependant, si est-ce que nous ne cognoissons point comment. Nous voyons bien comme elle est labouree, nous en savons bien parler: mais tant y a, qu'il nous faut estre ravis en estonnement en cest endroit. Et c'est la conclusion du texte. Puis donc qu'ainsi est, qu'en la terre mesme, laquelle nous foulons au pié, nous avons un miroir de la vertu, et sagesse incomprehensible de Dieu: que sera-ce quand nous aurons contemplé le ciel, qui nous surmonte de beaucoup, et là où nous ne pouvons pas atteindre? Faudra-il que là nous venions repliquer à l'encontre de Dieu, Pourquoy est-ce qu'il fait ainsi? Pourquoy est-ce qu'il a permis telle chose? Helas! qui sommes-nous? Et ainsi donc notons bien, que quand la terre sera bien regardee de nous, elle nous doit servir pour nous tenir comme bridez en nos esprits: afin que nous n'attentions point de nous eslever par dessus les cieux: mais que nous donnions gloire à nostre Dieu en tout ce qu'il luy plaist faire: sachans qu'il est le Dieu souverain, qu'il a une gloire parfaite et entiere, et que sa vertu et puissance admirable est coniointe à sa iustice, et sagesse infinie: tellement qu'il n'y a que redire en luy. Quand nous aurons compris cela, ce sera beaucoup profité pour un iour.

Cependant venons à ce qui est dit, *Que les estoilles chantoyent louanges*, *et que les enfans de Dieu s'esgayoyent en triomphe*, en la creation du monde. Par ces mots Dieu signifie, que si tost que les estoilles ont esté faites, ç'a esté comme un chant ordonné, et une melodie pour le glorifier. Non pas que les estoilles chantent, non pas aussi qu'elles soyent creatures sensibles: mais pource que Dieu y a manifesté sa grandeur, sa bonté, sa vertu, et sagesse, c'est autant comme s'il parloit haut et clair. Dressons-nous donc les yeux au ciel? Nous devons ouir la melodie des estoilles, comme elles ont commencé de chanter dés leur creation: et il est certain qu'une telle melodie nous devroit bien resveiller pour nous soliciter à chanter les louanges du Seigneur, et à le glorifier. Ouy, si nous n'estions plus que sourds, il nous faudroit bien recevoir, et prester l'aureille de nostre coeur à tels chants, et si melodieux: car voila mesmes les Anges de paradis qui sont incitez à ce faire. Mais nous sommes par trop stupides en cest endroit, tellement qu'en levant les yeux au ciel pour contempler les estoilles, nous ne regardons point dequoy elles nous doivent servir. Si faut-il toutes fois que nous appliquions ce passage à nostre instruction, afin d'en faire nostre profit.

Or il est dit en premier lieu, *que les estoilles*, dés leur creation, *ont commencé à chanter*. En quelle sorte? Comme desia nous avons touché, ce n'est point de la langue: et aussi ce sont creatures insensibles, et muettes: mais tant y a que la bonté de Dieu, et sa vertu, et sagesse qui reluist aux estoilles nous doivent servir d'autant de cantiques. Quand l'air retentiroit de voix hautes et claires, nous ne devrions pas estre plus incitez à glorifier nostre Dieu, que de voir cest ordre si admirable que Dieu nous a proposé devant les yeux. Or pour nous induire encores mieux à le glorifier, il est dit, *que les Anges se sont esgayez*, quand ils ont veu un tel spectacle, et ouy ceste melodie des creatures muettes: que ç'a esté pour les faire esiouir en triomphe. Par cela nous devons estre esmeus à glorifier nostre Dieu: et ce sera une droite, et vraye ioye que ceste-la: elle sera bien autre que celle de ces enragez mondains, et de ces desbordez qui ne se peuvent esbatre sinon en offensant Dieu. Nous voyons ici une ioye bien autre qui nous est proposee: c'est que les Anges de paradis ont comme sauté en s'esgayant, quand ils ont veu ce cours et ordre si excellent, et admirable qui est au ciel, quand ils ont contemplé ce que Dieu a là mis. Ils ont donc esté incitez à une telle ioye comme il en est ici fait mention. Puis qu'ainsi est que les Anges nous conduisent à glorifier nostre Dieu, et luy chanter louanges: quand nous contemplons ce bel ordre qui est au ciel, ne devrions-nous pas nous esiouir en cela? n'est-ce pas là où il nous faudroit venir, toutes fois et quantes que nous eslevons les yeux en haut? Mais quoy: il s'en faut beaucoup que nous pratiquions cela comme nous y sommes exhortez: car mesmes, quand nous oyons quelque passage de ceste doctrine, cela nous passe. Combien que nous soyons admonnestez tant et plus, qu'en regardant au ciel, en iouissant de la clarté du soleil nous devons glorifier Dieu: combien que nous soyons assez advertis de ce faire, cela nous escoule: mais tant y a que le tout nous sera bien cher vendu quand ce viendra à rendre conte: attendu que le principal service que Dieu requiert des hommes, c'est d'estre loué d'eux: et nous n'en tenons conte: qui pis est, nous luy ravissons son honneur, nous le frustrons de ce qui est sien, quand il n'est point glorifié par nous comme il le merite. Il est vray que nostre Seigneur sait bien qu'il ne peut rien tirer de nous, dequoy il puisse estre ma-

gnifié comme il en est digne: mais tant y a qu'il se contente qu'on l'exalte, et qu'on le glorifie en ses oeuvres, qu'en les contemplant nous soyons esmeus à le louër. Que si nous n'en faisons ainsi, ne sommes-nous pas plus que sacrileges? Il est bien certain.

Ainsi donc apprenons de profiter en la doctrine qui est ici contenue. Cependant notons que les Anges sont ici appellez *Enfans de Dieu*, afin que nous soyons tant plus induits d'accourir à ce triomphe duquel il est ici parlé: et que nous soyons unis avec eux pour triompher aux louanges de Dieu, et pour le glorifier d'un commun accord, quand nous oyons ceste melodie et haut et bas, entant que Dieu a par tout espandu sa gloire. Il est vray que ce titre est attribué aux Anges, par un privilege especial, qu'ils sont appellez Enfans de Dieu, d'autant qu'ils approchent plus de luy, et ont en eux telle noblesse, qu'ils sont par dessus toutes autres creatures. Ils sont non seulement les messagers de Dieu, mais ils sont aussi appelles ses Vertus et Puissances, d'autant qu'il execute par eux, comme par ses mains, ce que bon luy semble. Voila comme les Anges sont bien enfans de Dieu: mais tant y a que nous avons ce titre commun avec eux. Pourquoy? D'autant que Dieu nous a creez à son image et semblance: et combien que ceste image ait esté effacee par le peché d'Adam, si est-ce qu'elle a esté reparee aux eleus, quand nostre Seigneur Iesus a esté envoyé, qui est l'image vive de Dieu, et avons esté exaltez par son Esprit, en telle sorte que nous voila restablis en nostre premier degré: et Iesus Christ nous a fait cest honneur de descendre de la race d'Abraham, c'est à dire de se vestir de nostre nature, afin de nous reconcilier à Dieu son Pere. Puis qu'ainsi est donc, notons, que Dieu en ce passage nous monstre comme nous pouvons estre asseurez d'estre ses enfans, et par consequent de posseder l'heritage celeste, que nous avons commun avec les Anges de paradis: car combien que nous rempions ici sur terre, combien que nous soyons si miserables creatures, et remplies de tant d'infirmitez, que nous devons avoir honte de nostre povreté et misere: tant y a que Dieu trouvera le moyen de nous accoupler avec les Anges de paradis. Cependant cognoissons que les Anges tremblent quand ils contemplent le ciel, et la terre: combien qu'ils soyent creatures excellentes, si est-ce qu'ils sont contraints d'estre estonnez de voir un tel spectacle qui est au ciel et en la terre. Or puis que les Anges qui sont excellens par dessus les hommes, demeurent toutes fois esblouis sous une telle grandeur de Dieu: ne faut-il pas que nous soyons plus que ravis en admiration, quand nous avons les yeux ouverts, et que nous contemplons les oeuvres si admirables de Dieu, et quand nous oyons ceste belle melodie qui est en toutes ses oeuvres? Helas! faut-il que nous soyons si ingrats de fermer les yeux pour n'en rien voir? Faut-il que nous facions des sourds pour n'en rien ouir? Ainsi donc suivons les Anges, lesquels nous sont ici proposez pour conducteurs à ce que Dieu soit glorifié de nous. Que si nous le glorifions en ses oeuvres, il nous tiendra et avouëra pour ses enfans, et se monstrera tousiours Pere envers nous. Voila donc ce que nous avons à retenir sur ce mot, quand il est dit, *Que tous les enfans de Dieu se sont esgayez en triomphe, quand ils ont veu les estoilles du matin s'esiouir ensemble.* Et notamment il est dit *Tous*, afin que nous sachions, que ceux qui ne s'employent point à ceste estude, pour magnifier Dieu en sa vertu qu'il a desployee en ses oeuvres, seront retrenchez de sa maison: et qu'ils ne sont pas dignes d'estre au reng de ses enfans.

Passons maintenant outre. Nostre Seigneur vient à la mer: *Qui a mis*, dit-il, *des barres a la mer? qui l'a enclose entre des barreaux, et des huis? Tu ne passeras point outre: tu viendras seulement iusqu'ici.* Quand la mer s'esleve, il semble bien qu'elle doive engloutir et engouffrer tout: et cependant toutes fois, nous voyons qu'elle est comme en prison: mesmes que Dieu la tient, comme une nourrice tiendra un petit enfant. Il a mis les nuees, et brouees à l'entour de la mer, comme des petites bandelettes, et une robbe pour la couvrir. Il semble donc que la mer soit comme un petit enfant, que Dieu la manie comme il veut. Et en cela il continue aussi à magnifier ses oeuvres, pour nous monstrer que nous devons bien nous contenter d'une telle excellence, pour cheminer en toute humilité, et ne plus attenter d'oser lever le bec contre luy: comme aussi il en parle par son Prophete Ieremie (5, 22), Ne me craindrez-vous point, dit-il, moy qui ay mis les bornes sur la mer? Il dit cela, pource que la mer est par dessus nous. Il est vray que les simples et idiots ne comprenent pas que la mer nous surmonte, et quelle soit plus haute que la terre: mais ils cuident que les eaux soyent dessous la terre, et quelles soyent beaucoup plus basses. Or c'est tout l'opposite: et nous le voyons mesmes à veuë d'oeil, quand nous sommes au pres de la mer, nous cognoissons quelle est plus haute que la terre. Or puis que l'eau est ainsi par dessus nous, à quoy tient-il que nous ne sommes ici engouffrez à chacune minute de temps, veu que les eaux sont eslevees par dessus nos testes de beaucoup? Et mesmes quand il est parlé du deluge qui a une fois couvert toute la terre: il est dit que Dieu a ouvert les gouffres, et toutes les ventailles du ciel: qu'il a aussi ouvert les abysmes: que les eaux n'ont plus esté retenues, mais qu'il les a

laschees. Or par ce iugement horrible du deluge, Dieu nous a monstré comme en un miroir, ce qui seroit perpetuel sur toute la terre s'il ne retenoit miraculeusement les eaux. Nous voyons donc comme la mer devroit engloutir tout. Et qui l'empesche? Ne voila pas un miracle tout manifeste? Ne sommes-nous pas plus que convaincus d'ingratitude, si Dieu par cela n'est adoré de nous, s'il n'est craint selon sa vertu, afin d'avoir tout empire par dessus nous, et que nous soyons du tout abbatus? Et si les hommes presument de lever ainsi le bec à l'encontre de Dieu: qu'ils plaident seulement contre la mer, pour voir s'ils auront audience par dessus elle? Et qu'est-ce que de la mer avec toutes ses grosses vagues, et ondes impetueuses, sinon des signes de la vertu de son Createur? Or si les vagues de la mer nous estonnent: Helas! combien plus la maiesté de nostre Dieu nous doit-elle estre terrible? Quand la mer iette ses bouillons avec une telle impetuosité comme on le voit, nous tremblons: et nous ne craindrons point le Createur, mais plustost luy tirerons la langue? Et où est-ce aller? Ne faut-il pas dire que les hommes sont enragez du tout? Et voila pourquoy Dieu reproche aux hommes par son Prophete Ieremie (comme nous avons desia allegué ce passage) Ne me craindrez-vous point, moy qui ay mis le sablon pour les bornes de la mer en ordonnance perpetuelle?

Or revenons maintenant aux mots qui sont ici couchez. Dieu dit *qu'il a mis des bornes à la mer.* Et quelles sont ces bornes? Tout ainsi que n'agueres il faisoit mention des compas de la terre: aussi maintenant il parle des bornes de la mer. Voire, et quelles sont-elles? Pour mieux exprimer ce qu'il nous avoit dit, il adiouste, Que la mer est en sa main comme un petit enfant au ventre de sa mere, tellement qu'un petit enfant ne se tiendra point plus coi *en la matrice* de sa mere, que fera la mer entre ses bornes. Il est vrai qu'elle fera grand bruit: et sur tout quand elle est agitee de vents et de tempestes, et qu'elle s'esleve, il semble bien que tout le monde en doive estre abysmé. Mais tant y a qu'elle ne peut passer outre ses limites. Qui la retient? Tout ainsi que nous voyons un miracle, quand un enfant se tient enclos en la matrice de sa mere, comme en un sepulchre: et combien qu'il se demene, tant y a qu'il n'en sort iusques à ce que le iour et le terme soit accompli selon l'ordre commun de nature: et ainsi en-il de la mer.

Au reste, Dieu adiouste encores une autre similitude: c'est que *les brouees* sont pour tenir la mer, à ce qu'elle ne sorte hors de ses bornes et limites: *comme les bandelettes* sont pour tenir un petit enfant. Il est vrai qu'il voudroit bien tirer bras et iambes dehors, afin de s'esgayer: mais il est tellement enclos dedans ses bandelettes, qu'il faut qu'il demeure là comme captif. Ainsi en est il de la mer. Elle s'esleve tellement, qu'il semble que non seulement elle doive faire des gambades d'un lieu en l'autre: mais plustost (comme nous avons dit) qu'elle doive tout engouffrer, et mettre confusion au monde universel. Nous voyons donc cela en la mer. Et y a il aucune chaine, pour empescher une telle impetuosité que nous y voyons? Combien qu'il faudroit de grands empeschemens, pour retenir une telle creature, et si furieuse: si est-ce que Dieu n'use pas de remede violent pour l'arrester: mais seulement il a ordonné les brouees pour la retenir: et par cela nous voyons qu'il la traitte comme un petit enfant, ainsi qu'il en parle. Et qu'ainsi soit, nous verrons des brouces qui ne sont rien, qui se procreent des vapeurs en l'air: on est tout esbahi que cela gaigne par dessus la mer, qu'incontinent qu'une brouee se levera, on verra la mer coye. Et d'où vient cela? De rien. Que dira-on là donc, sinon que la mer est comme un petit enfant, qui est là serré en ses bandelettes? Or combien que ces similitudes semblent bien estranges de primeface: si est-ce qu'il est impossible de trouver des façons de parler plus propres pour nous faire sentir ceste maiesté incomprehensible de nostre Dieu. Il n'est point question que nous montions à sa maiesté pour le cognoistre tel qu'il est: mais il faut que nous soyons convaincus de sa grandeur et hautesse par ses oeuvres plus qu'admirables, qu'il met tous les iours devant nos yeux. Et c'est une grand' honte à nous, si nous ne cognoissons la vertu de Dieu incomprehensible, en ce qui est ici dit, que la mer soit retenue par des brouees, comme un petit enfant de bandelettes. Car qu'est-ce de la mer ainsi impetueuse comme on la voit? Or si est-ce qu'elle est retenue entre ses bornes: elle a beau sauter et s'eslover: elle ne peut passer outre.

Et ainsi apprenons de glorifier nostre Dieu en ses merveilles, mieux que nous ne faisons pas: et ayons honte d'avoir esté si vilains et si ingrats envers lui, de ne point recognoistre sa bonté, vertu, et sagesse pour lui en rendre la louange qui lui appartient. Et là dessus, retournons à l'intention principale de Dieu: assavoir qu'il ne faut pas que nous-nous arrestions à la mer pour considerer la chose simplement. Il est vrai que ce sera desia quelque bonne instruction, quand les hommes contempleront comme Dieu retient la mer, à ce qu'elle ne nous engloutisse. Quand nous avons cognu cela: chacun n'est-il pas plus que convaincu, que la vie que Dieu nous donne est miraculeuse? Mais cela ne seroit encores gueres si nous ne passions plus outre. Voici Dieu qui nous monstre ses merveilles, et nous les fait sentir en ces choses visibles:

lesquels toutes fois sont si hautes, que nous y sommes esblouys. Or puis qu'ainsi est que nous sommes contraints de l'adorer, confessans que nos sens sont par trop debiles, pour comprendre sa hautesse ès choses mesmes qui nous apparoissent devant les yeux: que sera-ce de ses secrets incomprehensibles, de ses conseils estroits et cachez: quand il besongne, tant en general, qu'en particulier, d'une façon qui nous semble estrange, et qui surmonte toute nostre capacité? Faut-il que là nous presumions de iuger à la volee, et d'en donner nostre arrest, comme si nous pouvions comprendre ce qu'il fait ainsi outre nostre sens, et apprehension? Il nous envoyera beaucoup d'adversitez, et beaucoup de maux: l'un perdra ses biens, l'autre sera affligé par maladie, l'autre sera en ignominie et opprobre, l'autre sera outragé, et batu. On pourroit estimer que Dieu est excessif, en traittant les hommes si rudement. Mais quoi? Si faut-il qu'en tout cela nous apprenions de confesser que Dieu est tousiours iuste, et qu'il sait la raison pourquoi il nous traitte ainsi: et qu'elle est bonne et iuste: combien qu'elle nous soit incognue. Que si nous ne cognoissons cela, si est ce, d'autant que nous sommes en sa main, que nous ne gaignerons rien pour tous nos murmures. Voyons-nous les meschans et iniques avoir la vogue en ce monde? Voyons nous les contempteurs de Dieu estre à leur aise? Les voyons-nous en credit et authorité, et estre comme maistres et seigneurs du monde? Voyons-nous qu'ils despitent Dieu iournellement, et toutes fois qu'ils ne soyent point punis du premier coup? Voyons-nous au contraire, qu'il nous faille endurer maintenant opprobre, maintenant fascherie, maintenant qu'on nous prenne par trahison: et que Dieu ne nous secoure point si tost que nous voudrions? Que nous attendions patiemment que Dieu nous delivre, comme il sait qu'il nous sera expedient. Et que cependant nous cognoissions, que si nous avons en admiration ce qu'il fait ici bas mesmes à nos personnes, et en ce que nous pouvons regarder comme à nos pieds: que par plus forte raison il faut bien que nous admirions, voire adorions ce conseil qui surmonte mesme la capacité des Anges. Et ainsi apprenons à estre addressez par ces choses basses, à magnifier et glorifier nostre Dieu: et cependant que nous serons en ce monde, que nous souffrions d'estre conduits et gouvernez par son sainct Esprit, afin qu'il dispose de nous à son bon plaisir.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT QUARANTENEUFIEME SERMON,

QUI EST LE III. SUR LE XXXVIII. CHAPITRE.

Ce sermon est encores sur les versets 8, 9, 10, 11 et puis sur le texte ici adiousté.

12. *As-tu depuis tes iours commandé à l'aube du iour? Et as-tu assigné à la clarté son lieu:* 13. *Afin d'occuper les extremitez de la terre, et que les meschans soyent escoux d'icelle?* 14. *Elle est transformee comme l'argille à laquelle le signe est imprimé: et se tiennent comme un vestement.* 15. *Et la clarté sera cachee aux meschans, et le bras eslevé sera rompu.* 16. *Es-tu venu iusques aux eaux profondes de la mer, as-tu sondé le fond des abysmes?* 17. *Les portes de la mort te sont-elles cognues? as-tu veu les portes d'ombre de mort?*

Ce qui fait iuger les hommes follement des oeuvres de Dieu, c'est qu'ils se hastent par trop, n'attendans point l'issue pour savoir comme Dieu a prouveu à toutes choses. Et ainsi nous pratiquons tous le proverbe, De fol iuge breve sentence. Et voila pourquoy il est besoin de nous retenir, afin de ne precipiter pas iugement devant le coup. Et ce qui est dit en un mot de la mer nous en doit bien instruire. Car si nous contemplons les vagues qui s'eslevent, il semble qu'elles doivent tout abysmer, que le monde doive estre englouti: nous pourrons dire, que Dieu devroit bien avoir remedié à cela. Mais quand derechef les vagues se retienent, et se rompent en elles-mesmes, et ne peuvent passer leurs bornes: alors nous cognoissons mieux la sagesse admirable de Dieu, et sa vertu quant et quant: voyans que combien que la mer soit esmeuë d'une telle impetuosité, toutes fois il la tient comme si on manioit un petit enfant: ainsi que hier il en fut traitté. Quand donc nous pourrons comprendre les oeuvres de Dieu en leur perfection, nous aurons dequoy le glorifier en tout et par tout: mais si

nous faisons à nostre coustume de precipiter iugement, il faudra que nostre temerité se monstre, et que nous demeurions confus en nostre audace.

Retenons bien donc ce qui est ici dit, *Que Dieu a mis l'ordonnance à la mer*, pour dire, *Tu iras iusques là.* Si la mer estoit tousiours calme (comme on dit) et qu'il n'y eust ne tourbillon ne tempeste: on n'apperceevroit point si bien la providence de Dieu, et le soin paternel qu'il a des hommes, pour les maintenir où il les a logez. Mais quand il y a une licence donnee à la mer, de s'eslever si haut et si puissamment: et toutes fois qu'elle ne se peut desborder, mais qu'elle est empeschee par ceste ordonnance de Dieu: voila où nous pouvons appercevoir comme Dieu a disposé tout en bonne mesure et raison. Or ceci se peut estendre plus loin. Car quand nous voyons les guerres esmeuës, il semble que tout doive estre meslé haut et bas, nous viendrions incontinent condamner Dieu, s'il estoit en nous, ou bien iargonner contre luy de ce qu'il permet toutes ces choses. Mais si nous attendons l'issue en patience, nous cognoistrons d'un costé que Dieu chastie les hommes à bon droit, quand il suscite les guerres entre eux: et puis, par cela il veut monstrer sa vertu: car quand le feu sera ainsi allumé, il sera puis apres esteint en une minute de temps. Et Dieu alors exerce son office, duquel il est traitté au Pseaume 46 (v. 10) que c'est à luy de rompre les lances, de briser les espees, de renverser les chariots, et d'appaiser ce qui estoit auparavant ainsi esmeu. Il faut donc que nous ayons tousiours devant les yeux et en memoire l'ordonnance de Dieu, selon laquelle il conduit et gouverne les troubles qui semblent tendre à une fin mauvaise: d'autant qu'il convertist tout cela en bien. Car ce n'est point assez que Dieu donne guerison au mal: mais il en use à bonne fin, en sorte que nous sommes contraints de confesser, qu'il vaut beaucoup mieux que ces troubles adviennent, que si nous estions tousiours en paix et en repos. Et pourtant quand nous penserons bien aux causes qui esmeuvent Dieu à envoyer tels troubles au monde, nous ne murmurerons plus contre luy: et si nous ne les comprenons pas, ne laissons point pourtant d'adorer en toute reverence ce conseil que Dieu retient par devers soy: mais attendons en patience, cognoissans nostre petite portee et rudesse.

Et alors nous suivrons la regle qui nous est ici donnee, comme encores il est dit, *As-tu depuis tes iours commandé à la clarté du matin? lui as-tu fait cognoistre son lieu d'où elle doit se tirer?* Ici nostre Seigneur persiste à se mocquer de l'audace des hommes, quand ils presument de iuger par dessus lui, Et depuis quand estes vous nez? N'y a-il point eu de iour ne de clarté devant vous? Et puis que vous estes tant sages de me redarguer, il faut dire que devant que vous fussiez nez, il n'y avoit point d'ordre au monde: la clarté du matin ne savoit où elle devoit tirer, et en quelle part elle devoit aller: sans vous il n'y avoit nulle disposition, rien n'eust esté fait sans vous. Puis qu'ainsi est que vous cuidez estre si sages et que vous voulez estre mes contrerolleurs: ie vous demande seulement, Avez-vous commandé à la clarté où elle doit tirer? Cependant vous trouvez tousiours à redire à ce que ie fai. Et de moi, i'ai dés le commencement du monde discerné entre la clarté et les tenebres: i'ai assigné le temps de la nuict pour les tenebres: et puis i'ai fait sortir l'aube du iour quand bon m'a semblé: i'ai constitué un ordre perpetuel qui doit estre admirable: et si vous n'estiez par trop vilains, vous seriez contraints de confesser que ces choses sont tant excellentes que rien plus. Or tout cela estoit fait devant que vous fussiez nez, ne vous ne toute vostre race: devant mesmes qu'il y eust homme creé. Et que voulez-vous dire, que maintenant vous veniez à me redarguer? Que vous leviez le bec contre moi? Et contez un peu les ans que le monde a duré: i'ai gouverné iusques ici voire et gouverné en telle sorte, qu'il faut que toutes creatures confessent qu'elles sont estonnees en contemplant ce que ie leur monstre. Or cependant il vous semble que ie n'aye rien fait devant vous. Et savez-vous comme il falloit disposer la clarté, et la tirer des tenebres: puis que vous cuidez estre si sages?

Ici donc en premier lieu nostre Seigneur nous ramene à nostre naissance: comme s'il disoit, Contez vos ans: depuis quand estes-vous au monde? Voici les hommes qui sont comme les escargots, si tost qu'ils sont nez la mort les menace. Et bien si Dieu leur donne de vivre quelque temps, ils se pourmenent ici, comme il est dit au Pseaume 90 (v. 3) mais incontinent il les fait revirer, quand ils ont fait trois tours, et qu'ils ont sauté un peu comme des grenouilles, Dieu les retire à soi. Or cependant en telle brefveté de vie qui passe comme un vent, et qui s'escoule incontinent, les hommes qui ne sont que pourriture, veulent contester et plaider contre leur Createur. Et où est-ce aller? Et qu'on regarde un peu à son eternité. Ainsi toutes fois et quantes que nous serons tentez de nous mesler si avant de Dieu et de ses oeuvres, regardons qu'il n'y rien que nous sommes nez: que ce que nous avons vescu n'a pas esté à grand' peine pour lever les yeux au ciel, afin de considerer un bon coup que c'est de ceste eternité qui est en Dieu, et au contraire que c'est de la brefveté de nostre vie. Que si une fois nous avons pensé à cela, il faudra que nous fermions la bouche, et que tous nos sens soyent reclus, et que nous n'attentions

plus de murmurer à l'encontre de Dieu en façon que ce soit. Or faisons comparaison de nostre vie avec la langue duree qui a esté au monde: et puis il nous faut passer plus outre, assavoir, Que Dieu s'est contenté de soi et de sa maiesté, devant que le monde fust creé. Puis qu'ainsi est, apprenons de nous remettre du tout à lui, cognoissans que c'est une chose insupportable, que nous passions ainsi nos limites, et que nous vueillions nous esgarer pour iuger de ce qui nous est incognu.

Voila un Item que nous avons à noter sur ce mot, *Depuis tes iours as-tu commandé à l'aube?* Car devant que nous fussions creez, Dieu avoit desia constitué toutes choses, voire et si bien, qu'il n'y aura que mordre. Or puis qu'ainsi est, humilions-nous voyans que Dieu a eu un soin paternel de nous devant qu'il nous eust mis au monde, qu'il a prouveu à tout ce qui nous estoit necessaire. Et au reste quand il est ici fait mention de la clarté du matin, cognoissons en icelle la sagesse de Dieu infinie, et sa vertu quant et quant. Si nous n'avions accoustumé de voir l'aube du iour, ne serions-nous pas plus qu'effrayez quand nous avons veu les tenebres: qui nous ont assommé et eslourdi: et puis qu'en moins de rien, comme à tourner la main, voila tout le monde qui est ainsi esclairé comme il est? N'estoit donc l'usage ne dirions-nous pas, Cela est impossible? Mais nous n'estimons point la vertu de Dieu, quand elle nous est cognue: et l'usage qu'il nous en donne nous induit à ceste ingratitude-là: non point de soi, mais par nostre malice. Tant y a que ce n'est point sans cause que Dieu dit ici, Que si on regarde la clarté du matin, il faudra qu'on soit esbahi, si on regarde d'où elle sort. Car combien que l'Orient soit tousiours en quelque region certaine: si est-ce neantmoins qu'on voit le soleil selon la saison de l'annee se lever maintenant plus bas, maintenant plus haut. En temps d'hyver le soleil d'autant qu'il est plus eslongné de nous, se leve d'une region plus lointaine: et puis en l'esté selon qu'il approche de nous, et qu'il s'esleve haut, on voit qu'il est là comme sur nous. Bref, selon qu'est l'Orient, aussi est la clarté du matin. Or quand il y a un tel ordre, et que les compas y sont mis: que le soleil ne decline point d'une minute, sinon d'autant que Dieu lui a fait son circuit tel qu'il reviendra tousiours à son poinct: n'est-ce pas bien pour nous faire esbahir? Nous voyons que le soleil ne sort iamais de son chemin, tellement que quand tout cela sera bien marqué, on trouvera qu'en tous les iours de l'annee il y a diversité: et toutes fois quand on fera comparaison de l'un à l'autre, ouy pour prendre toute l'annee au long, on trouvera que tout va d'un train continuel: que le soleil sortira maintenant d'un poinct, demain de l'autre: et quand il se couche, le semblable: et quand ce vient au bout de l'an, il retourne encores pour poursuivre le train qu'il a continué depuis la creation du monde: et retient tellement son ordre, qu'on ne sauroit compasser un horologe à beaucoup pres si iustement, comme est le circuit du soleil. Et quelle masse est-ce là? Une chose qui est beaucoup plus grande que toute la terre. Et puis quand il auroit à faire tout au long de l'annee un tel circuit comme il fait en un iour, ce seroit beaucoup: et neantmoins quand l'ordre est ainsi gardé, et n'est-ce point une chose qui nous doit ravir en estonnement, pour nous faire adorer la maiesté incomprehensible de nostre Dieu? Ouy, si nous n'estions pires que bestes brutes. Nous avons les yeux, et nous n'en voyons goutte: Dieu fait resonner ses creatures muettes, d'autant que sa gloire est là imprimee: mais nous n'oyons rien de ceste melodie-là. Ainsi donc il ne tient qu'à nostre malice, quand nous n'apprehendons pas la gloire de Dieu qui nous est visible, et qui se presente en toutes ses creatures, et en l'ordre qu'il a establi au monde, et qu'il garde tant ferme que rien plus.

Il est dit quant et quant, *Que l'aube s'espand, et occupe toutes les ailes* (c'est à dire les extremitez) *de la terre:* car ce mot, *d'Aile*, en Hebrieu signifie les bouts. Voila donc la clarté qui se iette, et a son estendue par tout le monde, si tost qu'elle y est. Quand nous voyons les tenebres de la nuict, nous dirions qu'il faut un grand combat pour les chasser. Comment? Qui est-ce qui pourroit purger la terre des tenebres, tellement qu'on voye par tout, là où auparavant on estoit comme enserré en une cave? Qui est-ce qui penseroit que la clarté peust ainsi gaigner, sans un merveilleux combat et terrible? Or tant y a que l'aube estant levee a incontinent saisi toutes les extremitez de la terre: et puis apres le soleil vient prendre possession de son empire, comme Dieu lui a donné la principauté sur le iour, afin d'exercer son office auquel Dieu l'a commis. Nous voyons qu'il entre si viste en possession, qu'à grand' peine y avons-nous pensé: si tost que nous ouvrons les yeux, le soleil iette ses rayons: et voila les tenebres qui sont chassees. Et attribuerons-nous cela au soleil, qui est une creature morte? Il est impossible. Il faut donc venir à l'ouvrier, et cognoistre ceste maiesté si excellente, que tous hommes se doivent humilier et estre abbatus: qu'il faut qu'ils facent ioug pour adorer ceste grandeur et excellence qui se monstre en toutes les oeuvres de Dieu, et pour ne plus gronder à l'encontre de lui, quoi qu'il face. Car s'il faut que nous soyons confus, et que nos esprits defaillent en ce qui nous est visible et patent: quand il est question de ses conseils incomprehensibles, il faut bien que nous soyons humbles

en cest endroit, attendans la revelation pleniere au dernier iour. Ainsi donc que maintenant il nous suffise de comprendre par foi que ce nous ne pouvons pas voir iusques à ce que nous ayons appris d'avantage: qui sera quand ce bon Dieu nous aura despouillez de nostre chair mortelle, qu'il nous aura attirez à soi, et que nous serons conformez à sa gloire.

Il est dit quant et quant, *Que les meschans seront escoux de la terre.* Or ceci est exposé par aucuns, Que le soleil engendre beaucoup de maladies: et par ainsi quand l'aube du iour se leve, c'est comme pour purger le monde des meschans, entant que quelque maladie les emporte. Mais cela ne convient nullement au propos: car pour le premier l'aube du iour releve plustost les hommes, veu que lors nous aurons nos corps plus agiles, et mieux disposez. Et mesmes les povres malades, quand ils auront esté batus toute la nuict, prennent une vigueur quand ce vient le matin, tellement que les voila allegez d'autant. Et voila pourquoi aussi le Prophete Malachie (3, 20) quand il parle de nostre Seigneur Iesus Christ, l'appellant le Soleil de iustice, prend la similitude du soleil materiel, et de ce que nous experimentons: c'est assavoir qu'il nous apporte santé en ses ailes, c'est à dire en ses rayons: que cela est pour nettoyer la terre, et pour alleger nos corps qui estoyent assommez d'humeurs: comme nous savons que la nuict apporte cela. Et mesmes quand l'aube du iour seroit pour engendrer des maladies, les bons y seroyent suiets aussi bien que les meschans. Et pourtant le sens le plus propre est, Que les meschans seront escoux de la terre: c'est à dire qu'on les discernera. Car s'il y avoit tousiours tenebres, on ne pourroit iuger du noir avec le blanc: mais quand Dieu a ainsi espandu la clarté au monde, alors on cognoist comme chacun se gouverne. Or il est vrai que les meschans ne laisseront pas de se desborder tout au long du iour: car ils n'ont nulle crainte de Dieu: et combien qu'ils ayent honte des hommes, si est-ce qu'ils prendront toute licence, tellement qu'en plein midi ils ne laisseront point de faire leurs dissolutions: mais tant y a qu'encores nous appercevons quelques traces de ce qui est ici dit. Au monde les choses sont confuses: et toutes fois l'ordre de Dieu y apparoist, et s'y voit parmi: tellement que nous pouvons dire, Il est vrai que Dieu lasche la bride à Satan, et qu'il ne retient pas les meschans comme il pourroit, mais leur donne liberté de s'egayer au mal: et bien, voila les choses confuses d'un costé: mais si est-ce que Dieu pour conserver le genre humain, en envoyant la clarté veut reprimer les meschans. Car que seroit-ce si les meschans n'estoyent retenus par la providence secrette de Dieu? Il est certain que nous peririons du premier coup. Et mesmes Satan qui les pousse, en quelle rage les precipiteroit-il, n'estoit que Dieu y besongnast? Nous savons que Satan est ennemi mortel de tous, et ne demanderoit que d'abolir toutes creatures, d'effacer la memoire de Dieu au monde: et ainsi il faut bien qu'il y ait un ordre de Dieu: mais les troubles et les confusions viennent du costé des hommes. Et ainsi encores que les meschans ne laissent pas d'habiter sur la terre en plein iour, et d'y exercer leurs confusions: toutes fois Dieu encores les descouvre, et par ce moyen les retient, et la terre est comme purgee, quand le soleil se leve: ie ne di pas des vapeurs qui avoyent regné de nuict, et des autres infections qui croupissent quand l'air est ainsi espessi: mais Dieu purge aussi bien la terre des meschans, pource qu'ils n'ont pas alors telle liberté qu'ils voudroyent, et on monstrera au doigt ceux qui sont desbauchez: et encores ont-ils quelque honte. Ie di les impudens, ceux qui ont quasi les yeux bandez: encores y a-il quelque remords là dedans, qu'ils ne se permettent pas de venir iusques au bout de leurs iniquitez. Voila donc comme l'aube du iour est pour purger la terre aucunement, et non pas du tout: car Dieu fait des purges quotidiennes.

Or il adiouste un autre effect de la clarté du soleil, c'est assavoir *Que la terre prend comme forme nouvelle: et que les choses qu'elle contient, lui servent d'une robbe, quand le soleil esclaire ainsi.* Car de nuict la terre n'a nulle forme, on ni voit rien: c'est donc comme si on voyoit un grand bourbier là où il n'y eust rien discerné. Or quand le soleil commence à luire, c'est autant comme si on avoit prins d'une masse de terre des pots, qu'on les eust faits, qu'on les eust bien parez. Voila une terre façonnee, qui auparavant n'avoit nulle figure. Et ainsi donc quand Dieu envoye la clarté du iour, c'est autant comme s'il formoit toute la terre pour lui donner beauté, afin qu'elle soit regardee de nous en admiration: ainsi il la revest, au lieu qu'elle estoit nue auparavant, qu'elle estoit serree et sterile, voire quand à nos yeux: car il est question ici du regard des hommes: la terre est comme deserte de nuict, elle est vuide, il n'y a rien qui apparoisse: de iour la voila revestue, veu que de quelque costé que nous tournions les yeux, nous voyons des beaux ornemens que Dieu y a mis: comme il est dit (Ps. 65, 12), qu'il couronne l'annee de benediction: que quand il remplist la terre de ses fruicts, c'est comme s'il lui donnoit de belles robbes, de couronnes, et des chapeaux, et autres ornemens. Quand nous voyons que Dieu besongne ainsi, n'avons nous point de quoy nous estonner: voire confessans que la grandeur de ses oeuvres surmonte tous nos sens, et que nous y de-

faillons? Car encores que nous puissions gouster en partie sa bonté, et vertu, et sagesse, et iustice: si est-ce toutes fois qu'en la fin pour conclusion il nous faut escrier avec David, Seigneur, combien tes oeuvres sont admirables et profondes! c'est un abysme, et qui est-ce qui les racontera? Il est vray que David prend peine de raconter les oeuvres de Dieu: et non pas qu'il en babille sans en avoir rien cognu. Dieu donc luy avoit monstré ce qu'il dit: et aussi en partie nous pourrons bien iuger de ce que Dieu nous demonstre en toute la creation du monde, et en l'ordre qu'il y a establi. Là nous verrons quelques traces de sa iustice, bonté, et vertu, et sagesse (comme i'ay desia touché) mais que nous comprenions tout ce que nous appercevons iusques au dernier bout, il s'en faut beaucoup. Il reste donc de nous escrier par estonnement, Seigneur, combien tes oeuvres sont admirables!

Voila ce que nous avons à noter en somme de ce passage, quand il est dit, *Que la terre prend forme* nouvelle, et que les choses que Dieu y a mises sont *comme des vestemens*, desquels elle est ornee. Et quand cela se fait tous les iours, si l'usage n'estoit pas si commun, il est certain que nous dirions, Voila des choses admirables. Et ainsi apprenons de ne point mesurer la dignité des oeuvres de Dieu selon que nous en iouissons iournellement: mais que nous soyons tant plus incitez de dire, que c'est un ouvrier auquel il ne faut point toucher pour cuider rien mordre sur luy: plustost qu'il faut que nous nous submettions à luy en toute humilité.

Or Dieu adiouste quant et quant, *Que les meschans ne iouiront point de la clarté, et que le bras eslevé sera rompu.* Ceci est pour venir au devant d'une question qu'on pouvoit obiecter. Et comment? Dieu ayant ordonné le soleil pour esclairer le monde, ayant constitué un ordre si beau, pourquoy souffre-il que les meschans iouissent de ce bien-la? Car il le devoit avoir separé pour ses enfans qui le servent et honorent. Il semble donc qu'il y ait ici à redire, que la clarté du soleil soit commune aux bons et aux mauvais. Or il est vray qu'en cela nous devons tant mieux sentir la bonté de Dieu, comme aussi nostre Seigneur Iesus nous le monstre: Ensuivez, dit-il, vostre Pere celeste, lequel fait luire son soleil sur ceux qui en sont indignes: faites donc bien à vos ennemis, et à ceux qui vous ont fait du mal. Iesus Christ n'eust point ainsi parlé, si nous n'avions iuste occasion de glorifier Dieu quand il esclaire ainsi tout le monde, combien que la plus part ne vaillent rien, et soyent meschans. Mais en ce passage il y a encores une autre remonstrance: c'est assavoir que Dieu nous rappelle comme à son iugement: comme s'il disoit Il est vray que pour quelque temps le soleil esclaire les meschans comme les bons, il y a une vie commune à tous: mais attendez, dit-il: car les meschans ne sont pas heritiers du monde: et combien qu'auiourd'huy ils reçoivent ce qui ne leur appartient point, et ayent les yeux ouverts pour avoir la clarté du soleil: toutes fois en la fin ils en seront privez du tout. Il dit donc, *Leur clarté leur sera ravie.* Quand il dit, *leur clarté*, il nous monstre, que pour le temps present il est vray que nous n'aurons non plus d'avantage (ce semble) qu'auront les contempteurs de Dieu, les gens prophanes: car ils hument l'air comme nous, ils sont esclairez comme nous, ils mangent, ils boivent. Voila donc comme il nous faut porter patiemment un tel meslinge maintenant.

Cependant ce n'est point sans cause que Dieu baille ici la clarté aux meschans: car c'est pour les rendre tant plus inexcusables: voire, et defait c'est une clarté qui ne leur sera point perpetuelle. Mais de nostre part si nous faisons hommage à Dieu tant de nostre vie, que de tous les accessoires d'icelle: ce sera afin d'estre heritiers du monde comme ses enfans: et sainct Paul non sans cause au quatrieme des Romains (v. 13) attribue cela à Abraham, et à tous fideles. Apprenons donc quand le soleil luist, que c'est une partie de nostre heritage: et puis que Dieu nous a adoptez pour ses enfans, le soleil nous est detteur: nous pouvons cela mettre en nos biens. Autant en est-il quand nous beuvons et mangeons, que nous iouissons de tout ce que la terre produit. Cela ne nous est pas deu de Dieu, il nous vient de sa pure liberalité: mais depuis qu'il nous a choisis pour estre ses enfans, et que nous le reclamons en pureté de coeur comme nostre Pere: la terre nous doit nourriture, toutes creatures nous sont en main, c'est à dire que nous en pouvons librement user. Et cest usage-la sera perpetuel pour nous: non point que nous ayons necessité de boire et de manger quand nous serons sortis de ce monde: mais i'appelle que l'usage nous en sera perpetuel, pource qu'il sera benit: et ce que maintenant nous usons des creatures de Dieu, nous sont autant d'aides pour avancer nostre salut (car Dieu nous fait sentir sa bonté et son amour par ce moyen-la) et quand nous serons participans de sa gloire celeste, le monde sera mieux nostre que iamais, encores que nous n'ayons besoin de boire ne de manger, ne d'estre vestus: car tant y a que nous aurons une possession meilleure et plus parfaite, que celle que nous avons auiourd'huy.

Ainsi donc ce n'est point sans cause que Dieu adiouste ici *que la clarté qu'ont les meschans*, et qu'ils s'attribuent, *leur sera ravie.* Et voila qui nous peut servir de declaration de ce qui avoit esté touché, Que *les meschans seront escoux à l'aube du iour:* qu'ils se desguiseront, que nostre Seigneur

alors les restraint: et que combien qu'il y ait quelque confusion, si voit-on un ordre meslé pour attremper les grans troubles qui sont pour abysmer le monde sans cela. Ainsi maintenant si on voit que les meschans se peuvent glorifier d'avoir la clarté avec nous, qui plus est si on voit qu'ils ont la vogue, et que les povres enfans de Dieu sont foulez au pié, qu'ils sont molestez, et exposez en opprobre, et qu'à grand peine ont-ils à manger bien maigrement: si, di-ie, on voit cela, il le faut porter en patience. Et pourquoy? car la clarté sera ravie en la fin aux meschans. Il est dit aussi, *Que le bras eslevé sera rompu.* Par le bras eslevé, Dieu signifie la puissance et le credit qu'auront les meschans en ce monde, d'autant qu'il leur permet la vogue, et fait cela pour exercer les siens: car il nous est besoin d'estre mattez. Si nous avions les choses à nostre appetit, nous ne saurions plus que c'est de porter le ioug de Dieu. Il faut donc que nous passions parmi ces troubles et confusions qu'on voit. Et puis c'est pour esprouver nostre foy. Car si maintenant nous avions un paradis au monde, où seroit nostre esperance? Nous ne pourrions pas estre incitez à cercher la vie spirituelle: voire, combien que nous soyons si miserables que rien plus, encores ne pouvons nous sentir qu'il y a une meilleure condition à desirer: et que seroit ce au pris, si nous avions ici tout à souhait? Ainsi donc il est besoin que Dieu nous solicite pour cercher son royaume: et voila pourquoy il permet ainsi la vogue aux meschans, et qu'ils ont le bras eslevé. Il est vray que ceste tentation est bien dure et fascheuse, quand nous voyons les meschans estre ainsi comme seigneurs et maistres du monde: et d'où vient cela sinon que Dieu leur a tendu la main, et qu'il les a ainsi voulu magnifier? Voila donc comme les povres infirmes seroyent troublez: mais contentons nous de ce qui est ici dit, que les bras robustes seront cassez et rompus en la fin. Et ainsi donc toutes fois et quantes que nous voyons les meschans dominer en orgueil et cruauté, que nous voyons qu'ils s'eslevent en leur credit: recourons à ceste doctrine qui est pour nous consoler: c'est assavoir que si aniourd'huy ils ont le bras sur nous, et qu'il semble qu'ils nous doivent rompre les testes, Dieu les saura bien briser et desrompre. Et pourtant attendons patiemment que Dieu accomplisse ce qu'il a prononcé: et nous n'en serons point frustrez, moyennant que nous ayons nos esprits paisibles pour donner lieu à sa providence: car il cognoist les temps oportuns de besongner, et ce n'est point à nous de luy rien determiner.

Au reste, les meschans doivent bien ici penser à eux. Il est vray que ceste doctrine doit principalement servir aux fideles pour leur consolation: afin qu'ils soyent soustenus au milieu de leurs adversitez et oppresses, quand on les moleste, qu'on les outrage. Qu'ils reduisent donc lors en memoire, qu'il faut que les bras des meschans soyent eslevez pour un temps, iusques à ce que Dieu les rompe. Mais si est-ce que le sainct Esprit a voulu aussi bien menacer les meschans, d'autant qu'on les voit ainsi enragez, et qu'il leur semble qu'ils pourront faire monts et merveilles. Dieu nous dit en un mot, Attendez que les bras qui sont maintenant eslevez soyent rompus: et il faudra que cela adviene. Ne voulons-nous point donc avoir Dieu pour nostre ennemi et pour partie adverse? N'eslevons point nos bras: c'est à dire, ne les estendons point (comme l'Escriture parle) à faire outrages: ne taschons point de malfaire, ou nuire à nos prochains: mais qu'en toute modestie chacun regarde ce qui luy est permis: retenons nos bras tellement qu'ils soyent reglez par la parole de Dieu, que nul n'attente outre sa vocation. Quand nous y procederons ainsi, Dieu nous donnera tousiours force nouvelle: et encores que nous ayons les bras lasches, nous serons fortifiez de luy en la fin: comme aussi il est dit, Que la doctrine de l'Evangile doit servir à cela, c'est de nous fortifier quand nous serons debiles: mais quiconques haussera le bras, c'est à dire, qui voudra entreprendre outre sa mesure, il faudra en la fin que Dieu le rompe: car il est ennemi de tous ces grans entrepreneurs qui s'eslevent ainsi en fierté, et qui n'ont nulle modestie en eux. Voila donc quant à ce poinct.

Or il est dit puis apres, *Es-tu parvenu iusques aux gouttes de la mer?* Le mot dont use ici Dieu, emporte *larmes:* car il vient de Pleurer. Si on translate, Iusques aux grandes profonditez de la mer, le mot y convient aussi bien. Mais cependant il nous faut noter ceste similitude: c'est assavoir, que Dieu entend que les sources qui sont aux abysmes, soyent comme les larmes. D'où est-ce que vient ceste abondance infinie d'eau en la mer, sinon qu'il y a les gouttes qui sont là, et de là descoulent les eaux? Or ceste abondance-là est comme les larmes. Et defait les fontaines sont appellees comme yeux de la terre: car tout ainsi que les yeux pleurent à un homme, aussi la terre distille l'humidité. Dieu donc en ce passage use de ceste similitude, et dit, Vien-çà es tu entré iusques au profond de la mer pour esplucher les gouttes qu'elle iette? C'est à dire, Es-tu parvenu iusques aux abysmes pour voir les eaux qu'elle distille? et pour savoir d'où vient ceste abondance qui se voit, et en laquelle tu es confus?

Or pour mieux confermer cela il adiouste, *As-tu veu les portes de la mort, et as-tu contemplé les portes d'ombre mortelle?* Ici, et en ce qu'il adioustera apres, de ceste grande estendue ou largeur de la terre, en somme il veut signifier, qu'aux

choses les plus patentes et prochaines de nous, encores nos sens sont trop petis et trop foibles pour comprendre ce qui y est: et qu'il nous faut confesser, en despit de nos dens, que Dieu nous monstre des miracles qui sont pour nous ravir par dessus toute nostre apprehension. Si donc nous sommes contraints de confesser qu'il y a une telle sagesse en Dieu, voire quant à ses oeuvres qui nous sont patentes, et qu'il nous monstre quasi au doigt: que sera-ce de ce qui nous est caché, et qu'il se reserve iusques au dernier iour? comme quand il permet, ou ordonne beaucoup de choses en ce monde qui nous semblent estranges et cachees, et où nous ne voyons point de raison: car cela est de ses conseils spirituels. Que voulons-nous dire? Si nous ne pouvons comprendre les choses qui sont ici comme à nos pieds, et sur lesquelles nous marchons: s'il est ainsi, di-ie, que nous n'y puissions mordre, que sera-ce de ce qui est par dessus les cieux, et qui surmonte toutes creatures, et l'ordre commun de ce monde? Voila donc en somme quelle est l'intention de Dieu. Or apprenons maintenant quand nos esprits sont trop fretillans pour iuger par dessus ce qui ne nous est point licite: apprenons, di-ie, de penser à la mer, et aux lieux profonds des eaux, pour dire, Or ça povre creature, que veux-tu faire? Il est dit (Pseau. 36, 7), que les conseils de Dieu sont des abysmes si profonds, que l'homme n'y peut parvenir: et ces abysmes-là surmontent de beaucoup ceux de la mer. Pourrois-tu seulement espuiser une riviere, pour voir d'où les eaux sourdent? Mesme tu ne pourrois pas comprendre que c'est de la source d'une petite fontaine, de laquelle toutes fois sortira une grande riviere. Quand tu auras bien consideré, tu ne saurois pas espuiser une riviere ou une fontaine: comment donc pourrois-tu entrer iusques aux gouffres de la mer, pour savoir deduire par le menu d'où procede ceste abondance d'eau, qui est là amassee? Or maintenant quand tu ne comprens point une chose materielle: comment oses-tu venir plaider contre ton Dieu, et avoir une temerité et presomption si grande de repliquer contre ton Iuge, et le vouloir assuiettir à toy? Voila ce que nous avons à noter sur ce passage. Il est vray que ceste doctrine nous semble vulgaire: il n'y a celuy qui ne l'entende. Mais quoy? En faisons-nous nostre profit? Or voyons-nous comme chacun se donne congé et licence de iuger follement des oeuvres de Dieu. Et pourquoy? Pource que nous n'avons point cognu nostre petitesse: et que nous n'avons point d'autre costé iamais apprins que Dieu nous veut tenir en humilité, afin que nous ne presumions rien de nous, quand il nous en donne de tels enseignemens ici bas. Il n'est point question de monter par dessus les nuees pour cognoistre la maiesté incomprehensible de nostre Dieu: baissons seulement les yeux, regardons à nos pieds (comme i'ay desia dit) et nous voila confus. Comment sera-ce donc, que nous pourrons entrer au conseil estroit de Dieu pour savoir tout, et que rien ne nous eschappe? Or nostre nature sera plustost de descendre en bas, que de monster. Qui est-ce donc qui nous a donné les ailes pour voler si haut? Mais nous sommes si pesans que nous tombons tousiours sur terre: et toutes fois si nous regardons mesmes ici bas, voila les abysmes qui nous engloutissent. Et comment donc monterons-nous au ciel, afin de nous enquerir de ce que Dieu a là enclos? Et ne faut-il point qu'il y ait une merveilleuse outrecuidance, voire qui viene d'un oubli? Car si nous avions une seule goutte de sens rassis, il est certain que nous apprendrions plustost d'estre modestes.

Voila donc comme ceste doctrine n'est point superflue: voire, si elle estoit bien pratiquee des hommes. Mais pour conclusion apprenons que Dieu nous a fait une grace singuliere, quand en l'infirmité de nos entendemens, et en nostre rudesse il nous à donné beaucoup mieux que la veuë des abysmes. Pourquoy? car il nous a fait contempler au miroir de son Evangile les secrets du ciel, tant qu'il nous estoit expedient. Or ie di entant qu'il nous estoit necessaire: car il n'est pas question de suivre nos appetits fols et desbordez: mais contentons nous de la revelation que Dieu nous donne (et ne soyons point curieux pour nous enquerir outre sa parole) contentons nous qu'il nous illumine par son sainct Esprit, afin que nous puissions iuger de ses oeuvres comme il appartient. Et quand nous en ferons ainsi, alors sera accompli ce que disoit Moyse, Ne dites plus, Qui est-ce qui descendra iusques aux abysmes? Qui est-ce qui montera par dessus les nuees? Qui est-ce qui passera la mer? Voici la parole est en ta bouche, et en ton coeur: contente toy. Ainsi donc quand Dieu nous fait ce privilege, de nous instruire en son escole de toutes choses qu'il cognoist nous estre profitables: c'est autant comme s'il nous faisoit passer outre mer, comme s'il nous faisoit entrer aux abysmes, comme s'il nous eslevoit par dessus les nuées, bref, qu'il nous fist entrer iusques en son giron. Que demandons-nous plus? Contentons nous donc de la cognoissance qu'il lui plaist nous donner maintenant par sa parole, et par la doctrine de son Evangile: attendans qu'il nous en donne plus ample revelation: qui sera quand il nous fera voir face à face ce que nous voyons maintenant en partie.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT CINQUANTIEME SERMON,

QUI EST LE IV. SUR LE XXXVIII. CHAPITRE.

18. *As-tu consideré les lieux spacieux de la terre? declare si tu cognois tout cela.* 19. *Quelle est la voye, où habite la lumiere, et où est le lieu des tenebres,* 20. *Afin que tu la reçoives en ses bornes, et que tu entendes les sentiers de son domicile?* 21. *As-tu cognu devant que tu fusses nay, combien tes iours seroyent en grand nombre?* 22. *Es-tu entré és thresors de la neige? As-tu veu aussi les thresors de la gresle,* 23. *Que ie retien pour le temps de l'adversité, et pour le iour du choc et de la bataille?* 24. *Par quelle voye est divisee la lumiere, et est le vent d'Orient espars sur la terre?* 25. *Qui est celuy qui a divisé le cours de la pluye, et la voye pour l'esclair des tonnerres,* 26. *Pour faire pleuvoir sur la terre en laquelle n'y a personne, et sur le desert auquel n'y a nul homme,* 27. *Pour remplir le lieu sauvage et hideux, et pour faire produire le ietton de herbe?* 28. *Qui est le pere de la pluye? ou qui a engendré les gouttes de la rosee?* 29. *Du ventre duquel est sortie la glace? et qui est celuy qui a engendré la bruine du ciel?* 30. *Les eaux se cachent comme la pierre, et la face de l'abysme se retient.* 31. *Pourrois-tu restraindre les delices des Pleiades, et deslier les empeschemens d'Orion?* 32. *Pourrois-tu faire sortir les Mazaroth en leur temps? conduirois-tu aussi Arcturus avec ses fils?*

Combien qu'il semble que les propos qui sont ici recitez ne soyent que trop cognus: quand nous aurons regardé à tout, un chacun iugera qu'il est besoin que nostre outrecuidance soit reprimee, non point d'un seul mot, mais par longues remonstrances, telles que Dieu les fait ici. Car combien que nous ayons confessé que nos esprits sont par trop debiles pour comprendre les oeuvres de Dieu: tant y a qu'il ne faudra que tourner la main pour nous induire à quelque folle curiosité et presomption: et ceste hardiesse-la est comme une rage qui nous precipite. Et ainsi ne trouvons point nouveau, qu'icy nostre Seigneur use de si longs propos, afin de nous faire sentir que ce n'est point à nous de iuger de ses oeuvres: qu'il suffit bien que nous les cognoissions en partie selon nostre rudesse, et qu'il nous en donne quelque goust. Et voila comme nous retiendrons à nostre profit ce qui en sera touché.

Or maintenant regardons ce qui est ici dit. Il est parlé *de la terre*, et Dieu demande, si l'homme la pourra mesurer. Or il y a double mesure de la terre. L'une c'est, de savoir quelle estendue a le monde qui est habité: et cela se peut aucunement comprendre par coniecture. Il y a aussi toute la terre en soy-mesme, en comprenant la partie mesme qui est couverte de la mer, tellement qu'elle n'apparoist point: et il est impossible de iuger de ceste grandeur. Et mesmes encores le cas posé qu'on peust determiner du tout: si est-ce que les hommes apres avoir cognu un tel miracle se devroyent esbahir, et glorifier l'ouvrier. Ainsi donc ce n'est point sans cause que Dieu demande si nous avons mesuré la terre, et si nous le pouvons faire. Or tant y a, qu'il est impossible: car du monde habitable, comme i'ay desia dit, encores en a-on quelques argumens: pour savoir et quelle longueur il y a, et quelle largeur: mais si on parle de toute ceste masse et de tout le corps, il est impossible d'en venir à bout, pour dire qu'on cognoisse l'estendue. Il n'y a donc esprit humain qui parviene iusques là. Et que sera-ce donc de vouloir enclorre la maiesté de Dieu et son conseil en nos esprits? Il est dit, que Dieu tient la terre, comme si i'avoye trois ou quatre grains de poudre en la main: il ne faudra point que i'ouvre la main pour cela: ie clorray le poing, et ie tiendray ceste poudre là dedans. Dieu use de ceste similitude-la par son Prophete Isaie (40, 12), monstrant que quand nous parlons de luy, ou que nous y pensons, il ne faut pas le mesurer selon ce qui nous apparoist: car la terre nous sera infinie: et cependant si est-ce qu'il la tiendra enclose en son poing, c'est à dire, il n'y a nulle proportion entre ceste essence incomprehensible, ceste gloire inestimable qui est en luy, et tout ce gros amas de la terre: ce n'est rien au pris.

Voila donc maintenant ce que nous avons à observer en ce passage: c'est quand nous pensons que la terre a si grand' estendue que nos esprits y defaillent: qu'il faut bien que nous cognoissions que celuy qui la tient, ou la pourroit tenir en son poing, ait une autre grandeur en soy: qu'il ne nous reste donc sinon que nous confessions nostre foiblesse, et que nous sommes par trop rudes et grossiers. Sur cela, que nous l'adorions, et que nous confessions, que tout ce qu'il fait, est en telle perfection qu'il n'y a que redire: et que ce n'est point à nous de repliquer à l'encontre, d'autant que nous sommes par trop ignorans. Voila donc ce que nous avons à retenir en somme de ce qui est ici dit.

Il est parlé quant et quant, du *chemin de la clarté*, et puis *des tonnerres*, *des esclairs*, comme desia il en avoit esté fait mention. Mais ce n'est point sans cause que ce propos est reiteré: car (comme hier nous vismes) si tost que l'aube du iour sera sortie, voila tout le monde esclairé par tout: et les ailes de la terre, c'est à dire, les extremitez sont descouvertes, tellement que la terre prend forme nouvelle: et cela se fait en une minute. Quand donc un tel miracle nous apparoist devant les yeux, n'est-ce pas raison que Dieu en soit glorifié? Et si nous voulons ici faire des habiles gens: ne meritons-nous pas que nostre outrecuidance soit punie, et que Dieu se mocque de ce fol appetit que nous avons de comprendre ce qui nous surpasse? Par quel chemin est-ce que doit marcher la clarté? Est-ce à nous de luy determiner? Si nous luy baillons son chemin et de long et de large, comment sera-il possible que nous venions outre toute ceste masse de terre, et parvenions iusques au bout du monde? Quelle audace furieuse sera-ce, quand nous presumerons de vouloir iuger par dessus les oeuvres admirables de Dieu: veu que nous ne pouvons pas comprendre comme cela se fait, que la clarté soit si tost espandue, quand elle a prins possession au nom du soleil pour dominer sur le iour? Ainsi donc apprenons en toutes creatures, de tellement exalter Dieu en sa grandeur et hautesse de ses oeuvres, que de nostre part nous soyons comme bridez, cognoissans nostre petitesse, afin de nous rendre humbles devant luy. Car voila comme les hommes attribueront à Dieu l'honneur qui luy appartient: c'est quand ils ne se veulent nullement glorifier, ne rien entreprendre par dessus luy. Car i'auray beau magnifier Dieu: et cependant si ie veux estre comme son compagnon, où sera-ce aller? Nous ne pouvons faire plus grande iniure à Dieu, que de nous accomparer à luy, ou bien le vouloir attirer à nous, pour dire qu'il soit nostre esgal et pareil. Iamais donc Dieu ne sera deuëment honoré par nous, sinon que nous soyons comme aneantis, et que nous confessions qu'il n'y a en nous que toute povreté. Voila ce que nous avons encores à retenir, quand il est ici fait mention de la voye qui retient la clarté, ou quand elle se couche, ou bien quand elle se descouvre au monde.

Il est dit puis apres, *Que nul ne cognoistra les thresors de la neige, et de la gresle.* Or ce n'est point seulement ici que Dieu use de telles similitudes de thresor: car quand il parle de tous les chastimens qu'il envoye aux hommes, il dit qu'il en a de terribles especes cachees en ses thresors, et qui nous sont incognues. Et ceste similitude emporte deux choses: elle emporte un grand amas (car on ne dira point qu'un thresor soit d'une douzaine d'escus: il faut qu'il y en ait grande quantité) et puis un thresor est caché. Dieu donc signifie quand il parle *des thresors de la neige, et de la gresle*, qu'il y a des amas qui surmontent l'esprit humain, tellement qu'il nous en faut estre estonnez quand nous y pensons: et puis il denote aussi, que la cause nous est cachee. Nous verrons bien les neiges et les gresles: mais cependant quand Dieu fait la neige et la gresle, y appercevons-nous rien? Savons nous comment cela se fait? Il est vray que les Philosophes en pourront disputer, on y verra quelques causes: mais ce n'est que quelque petite apprehension de l'ordre admirable que Dieu a mis en nature: cependant il a son conseil qui est retiré et plus eslongné, tellement que nous defaillons là. Nous entendons maintenant pourquoy Dieu parle ici des thresors de la neige et de la gresle. Or il reste de pratiquer ceste doctrine. Qui est celuy de nous qui pourroit faire une poignee de neige par artifice? Qui est celuy qui convertira l'eau ou les vapeurs, en gresle ou en gelee? Que les hommes imaginent tout ce qui leur sera possible: en pourront-ils venir à bout? Nous ne pouvons point faire un cheveu de nostre teste blanc ou noir. Or puis qu'ainsi est, n'avons-nous point à magnifier la puissance inestimable de Dieu quand il couvrira du tout la terre de neige? Où est-ce qu'il prend une telle quantité d'eau? Il est vray qu'on dira, que cela se procree en ceste region moyenne de l'air qui est froide: et que quand il y a quantité de vapeurs, en la fin cela se gele, et s'assemble, et la neige s'en produit: et si telle quantité est plus serree, alors la gresle se fait pource que la chose est plus solide. On dira bien cela, et est vray: mais cependant n'est-ce pas une chose estrange, qu'en si peu de temps voila un tel thresor qui se descouvre qui avoit esté caché? En hyver quelquefois il fera beau temps et serein, au bout de trois iours voila de la neige qui tombe pour en avoir un pié ou deux de haut sur la terre. Et ie vous prie, un tel changement ne nous doit-il pas faire dresser les cheveux en la teste (voire si nous ne sommes stupides) afin de nous induire à quelque crainte de Dieu? Et au reste si nous avons une affection droite, ne devons-nous pas estre incitez à porter une telle reverence à nostre Dieu, de cognoistre que sa vertu est si haute sur nous, mesmes en ces choses visibles et terrestres, qu'il nous donne occasion de le glorifier en confessant nostre ignorance? Voila donc ce que nous avons à retenir sur ce mot de *thresor*, pour le bien appliquer à nostre usage.

Et au reste qu'il nous souvienne de ce qui est dit au Cantique de Moyse (Deut. 32, 34), Que Dieu a ses chastimens cachez en ses thresors que nous ne comprenons point: afin que nous ne soyons

point esgarez: comme nous voyons que les hommes despitent Dieu souventesfois, se faisans à croire qu'ils sont eschappez de sa main: car quand il les aura delivrez de quelque mal, il leur semble que c'est fait, et ne font que secourre l'aureille, comme on dit. Qu'il nous souvienne de ceste remonstrance que Dieu fait, Cognoissez-vous les verges qui sont cachees en mes thresors? comme s'il disoit, Quand ie vous auray batu d'une sorte, et que i'auray apres eu pitié de vous: ne pensez point estre quittes pour cela: car i'ay d'autres moyens qui vous sont incomprehensibles. Quand vous aurez esté chastiez, il y a une douzaine de fleaux ausquels vous n'avez point pensé. Craignez moy donc, et prevenez mon ire, et ne me tentez point doresenavant, afin que ie ne desploye d'avantage de mes verges sur vous. Et voila pourquoy il est dit ici, *Que Dieu reserve ces thresors-la au temps de l'adversité, au iour du choc, et de la bataille.* Comme s'il estoit dit, que ce sont ses artilleries, ses lances, ses espees, quand il veut combatre contre ses ennemis. Dieu usant de ceste comparaison de choc et de bataille, il n'y a nulle doute qu'il ne vueille signifier, que quand nous avons la guerre à luy, il est equippé en telle sorte qu'il faudra que nous perissions: car nous n'avons point force ne vertu pour resister à sa main. Nous aurons beau prendre les armes, et amasser toutes les aides du monde: qui est-ce qui pourra sortir de la main de Dieu quand il aura ainsi mis en combat toutes creatures, et qu'il leur aura commandé de venir contre nous? Et ainsi apprenons en premier lieu, que Dieu n'a point de besoin d'emprunter aide, quand il se voudra venger de ses ennemis: c'est assez qu'il l'ait decreté en son seul conseil, qu'il dise le mot, qu'il monstre sa volonté: voila le ciel et la terre qui luy apporteront des armees infinies. Car tout ainsi qu'il couvrira la terre de neige iusques à un pié ou deux: et ne pourroit-il pas nous en accabler quand bon luy sembleroit? Pensons-nous que sa puissance soit amoindrie, qu'il ne peust envoyer la neige trente toises sur nos testes? Et puis nous verrons quelquefois la terre gelee, le vent l'a tellement serree qu'elle est comme de fer: et à quoy tient-il que Dieu ne la laisse tousiours ainsi?

Notons donc qu'il ne faut point que Dieu face de grans appareils pour combatre ses ennemis, et les mettre en desconfiture: seulement qu'il dise le mot, et voila tout le monde enflammé, il n'y aura creature qui ne soit pour abysmer les hommes. Quand nous oyons cela, apprenons de nous renger sous la main de nostre Dieu: ne faisons point la guerre à un maistre qui est si puissant: car qu'y gaignerons-nous? Apprenons donc de luy obeir: car il faut que nous soyons soustenus de sa main, ou bien qu'elle nous soit contraire: il n'y a point de moyen. Il est vray que pour un temps Dieu nous supportera: comme il dit qu'il attend les hommes, estant quasi comme caché: mais si faut-il que nous soyons sous sa protection, ou bien qu'il nous soit ennmi, et que cela apparoisse en la fin. Avisons donc de nous renger à luy afin qu'il nous conserve, et que nous soyons sous sa conduite: et quand il sera gardien de nostre salut, que nous soyons asseurez et contre la gresle, et contre les tempestes. Et pourquoy? Car la gresle ne se produit point de soy, la neige ne tombe pas sans qu'il luy soit commandé: ce sont les thresors de Dieu. Quand il plaira à un homme, il desployera les choses qu'il tient enserrees: ainsi en est-il de toutes creatures, que Dieu les met en avant selon sa volonté. Nous n'avons point donc à craindre la gresle ne les tempestes, quand Dieu nous aura en sa garde: mais à l'opposite il faut que nous soyons en inquietude et en torment continuel, si Dieu nous est contraire.

Et cependant notons ce qu'il dit, *Qu'il reserve au iour du combat, au iour de l'adversité.* Comme s'il disoit, qu'il ne faut point que les hommes s'eslevent, comme ils ont accoustumé, quand Dieu ne les afflige point: car la prosperité nous endort tellement, que nous ne pensons point à nos fautes, nous n'entrons point en conte pour savoir comme nous en sommes avec Dieu: voire cependant que nous avons quelques trefves, nous sommes comme un mauvais payeur, et un homme qui dissipe tout. Car s'il n'est adiourné, et si son iour n'est venu, il ne luy en chaut qu'il doive cent escus: cependant qu'il y en aura un en la bourse, grand' chere. Ainsi en sommes nous avec Dieu: s'il nous donne quelque delay, il n'est question que de nous esgayer, nous ne pensons plus à luy. Suivant donc ce qui nous est ici remonstré, quand Dieu n'envoyera point les gresles et tonnerres, et qu'il ne foudroyera point du ciel en une façon ou en l'autre: il ne faut point s'esgarer là dessus, il ne nous y faut point endormir. Et pourquoy? Car il cognoist les temps oportuns de nous chastier. Prevenons donc: n'attendons point que ce iour de combat soit venu: car c'est bien tard quand les trompettes auront sonné à l'arme, et qu'on chocque, de dire alors, Appointons, avisons s'il y aura moyen: non, le temps n'est plus. Cependant donc que Dieu nous supporte, qu'il nous donne loisir de penser à nous, que nous avons comme trefves pour regarder à nous, pour entrer en iugement: que nous anticipions sa rigueur: soyons nos iuges, afin de n'estre point iugez de luy: condamnons nous, afin d'estre absous par sa grace et bonté infinie. Voila ce que nous avons à noter en ce passage, quand il nous est parlé de la reserve que Dieu fait au iour de la bataille: c'est pour nous monstrer, que nous avons guerre contre

luy devant qu'il chocque: comme quand il y aura guerre declaree entre deux princes qui seront ennemis, il y aura bien des rancontres, comme on pille et saccage: mais la grand' iournee determine de tout, on sait alors qui l'a perdu ou gaigné. Ainsi en est-il donc, quand nous offensons nostre Dieu, et que nous nous alienons de sa main, que nous luy sommes rebelles: voila lors une guerre toute declaree de nostre costé. Nous ne despitons point Dieu de bouche, nous ne luy envoyons point de heraut pour le defier: mais cependant d'autant que nos pechez procedent d'une rage furieuse, c'est luy denoncer la guerre. Or puis qu'il est nostre ennemi, qu'attendons-nous? Cependant il est vray que la bataille ne se donne point du premier iour, Dieu nous laisse-là, que nous demeurons sur nos pieds pour un temps: mais attendons qu'il faudra en la fin chocquer: et en l'attendant ne l'attendons point, c'est à dire premeditons cela de longue main, afin de ne croupir en nos pechez et iniquitez, et n'adiouster au feu de son ire du bois d'avantage pour nous faire consumer. Or savons-nous cela? Que nous avisions de bonne heure à nous, afin de luy demander pardon. Voila donc ce que nous avons encores à observer.

Vray est que Dieu punira bien les iustes comme les meschans, et par les gresles, et par les tempestes (car les afflictions sont communes à tous: ainsi qu'à l'opposite il fait luire son soleil sur les bons et sur les mauvais) mais tant y a qu'il nous faut tousiours estre persuadez (comme l'Escriture le porte) que ce sont verges de Dieu par lesquelles il veut corriger nos pechez quand il envoye et gresles, et tempestes, et choses semblables. Or les iustes cependant ont dequoy se consoler: car ils savent que Dieu les chastie d'une douceur paternelle afin qu'ils ne perissent point, comme sainct Paul en parle. Les chastimens temporels nous doivent bien advertir de nos pechez (comme ils sont tesmoignages de l'ire de Dieu) mais tant y a que si nous cheminons en sa crainte, et que nous ayons nostre fiance en luy, il aura tousiours pitié de nous, et nous traittera en misericorde, et non point en rigueur: et combien qu'il nous corrige, ce sera neantmoins pour nostre profit et salut. Dieu donc monstre bien par signe exterieur qu'il fait la guerre à ceux qui le servent et cheminent en sa crainte: mais quoy qu'il en soit, le tout revient à leur salut, d'autant qu'il modere sa rigueur envers eux, et fait que les chastimens temporels leurs servent de medecine: combien qu'en general ce soyent corrections qui nous admonnestent de nos pechez, et nous monstrent quant et quant que nous avons fait la guerre à Dieu, et que nous meritons bien aussi qu'il bataille contre nous, et qu'il arme toutes creatures afin de nous ruiner. Voila en somme comme nous devons pratiquer ce passage.

Or il est dit consequemment, *Que Dieu pleuvra sur les deserts où il n'y a nul habitant, et que la terre sera tellement arrousee qu'elle germera.* En quoy tousiours ce propos est poursuivi, c'est assavoir que Dieu besongne mesmes en l'ordre commun de nature, tellement que nous y sommes confus, et que nos sens y sont esblouis. Il est vray que nous verrons bien ce qui se fait, et mesmes nous en cognoistrons quelque raison: mais tant y a qu'apres avoir bien conté et rabbatu, si faut-il que nous concluons tousiours que la sagesse de Dieu nous est cachee (ie di en toutes ces choses patentes) et qu'il y a quelque cause qui est par dessus nous, et là où nous ne pouvons parvenir. Il nous faut donc tousiours revenir à ce poinct-la pour bien comprendre ce qui est ici contenu. Nous verrons la pluye venir: or en somme nous cognoistrons que la pluye se procree par vapeurs: mais quand nous voyons que la pluye fait germer la terre, et que les deserts mesmes où il n'y avoit point d'habitans verdoyent ainsi, nous avons bien dequoy nous esbahir. Un homme sera bien empesché en un iardin pour l'arrouser: et quelque chose qu'il y travaille, et mette peine, si n'en pourra-il venir à bout, si ce n'est que Dieu donne influance du ciel. Tous les arrousemens du monde ne seront rien sinon que la pluye tombe du ciel, ou la rosee: cela aura plus de vertu, que toutes les eaux qu'on pourroit amener par artifice. Quand donc nous voyons les deserts verdoyer, en cela Dieu nous veut monstrer par quelques certaines marques, que c'est de la pluye qu'il envoye. Car en un petit iardin un homme ne cesse d'arrouser, il aura puis apres la pluye et la rosee, tellement que les choses y croistront à veuë d'oeil: mais voila un desert qui auiourd'huy est bruslé, il n'y a personne qui l'arrouse, la terre est seche de soy: cependant Dieu par la pluye fera là venir abondance d'herbes et de foin. Quand nous voyons une telle chose, d'autant plus que Dieu se declare privement à nous, nous avons iuste raison de le glorifier: et ne le faisans pas, nous ne saurions excuser nostre ingratitude en façon que ce soit. N'est-ce pas grand' chose que nous voyons à l'oeil les miracles de Dieu (il nous les monstre au doigt: c'est une chose qui ne se voit point seulement une fois en la vie, mais tous les iours il recommence) et cependant nous n'y pensons point droitement? Nous foulons l'herbe au pié: et nous ne daignons pas ietter l'oeil iusques là pour dire, Benit soit Dieu qui fait ainsi fructifier la terre. Au reste que nous avisions quant et quant à nostre rudesse et stupidité. Ie ne puis point dire comme un brin d'herbe se procree: ie voy cela à l'oeil, mais la cause m'est tellement cachee que i'y suis

confus: ie voy qu'un grain de blé estant pourri, germe, et qu'il apporte quantité de grains pour la nourriture des hommes. Ie voy toutes ces choses: et ne sont-ce point autant de miracles de Dieu? mais cependant ie n'y pense point comme ie devroye. Il est vray qu'on penseroit de primeface que ceste doctrine est superflue, et qu'il n'est ia besoin de traitter comme le blé croist, et l'herbe. Car chacun ne voit-il pas cela? Et n'en sommes-nous pas assez avisez? Ouy bien: mais qui est celuy cependant, qui rende à Dieu l'honneur qui luy est deu? Entant qu'en nous est, n'obscurcissons-nous point sa gloire et sa maiesté? Et ainsi ceste cognoissance que nous cuidons avoir, nous rendra tant plus coulpables, d'autant que nostre ingratitude se monstre en cela.

Or quoy qu'il en soit, retenons tousiours, qu'aux choses les plus basses il y a une sagesse de Dieu incomprehensible. Nous aurons beau dire que cela est cognu de grans et de petis: mais si on vient iusques à la cause souveraine, on trouvera que les plus sages y sont confus: et d'autant plus qu'ils voudront monstrer leur subtilité, Dieu se vengera de leur arrogance, comme c'est bien raison aussi, qu'il nous face sentir combien ses oeuvres sont merveilleuses, et quand nous en avons quelque cognoissance, que cela n'est qu'en partie, selon qu'il luy plaist nous en distribuer: et qu'il se reserve tousiours (comme il a esté dit) quelque partie à soy: voire tellement qu'il a les causes occultes et cachees en son conseil, ausquelles il ne nous faut point maintenant presumer d'entrer. Et c'est une belle doctrine de savoir ainsi discerner entre ce que Dieu nous revele, et ce qu'il retient vers soy, comme aussi Moyse en parle. Nostre Dieu, dit-il (Deut. 29, 29), a ses secrets pour soy: les revelations sont à nous, et à nos enfans, selon qu'il est contenu en la Loy. Il est vray que Moyse parle là de la Loy qui avoit esté publiee, comme s'il disoit, Pensons à nous: car Dieu nous a fait un bien singulier, quand il luy a pleu nous declarer sa volonté, et nous donner instruction propre pour cheminer selon qu'il nous le commande. Recevons donc ce tesmoignage ici, souffrons que Dieu face office de maistre entre nous, et que nous luy soyons bons disciples: et cependant laissons-luy ses secrets, dit-il, c'est à dire, contentons-nous de la doctrine qu'il nous a proposee: que ce soit là nostre mesure, et ne passons point plus outre. Pourquoy? Car nostre Seigneur a ses secrets: et les revelations, dit-il, sont seulement à nous. Nous pouvons cependant appliquer ce passage à ce qui est ici deduit. Pourquoy? Car en l'ordre de nature nous voyons ce que Dieu nous declare. Or cela n'est qu'une portion: car il nous veut tousiours tenir en bride, monstrant que nous sommes trop rudes et trop petis, pour monter si haut que de cognoistre tous ses secrets. Ainsi donc prenons ceste instruction que Dieu nous donne, et faisons en nostre profit: et au reste n'allons point plus outre. Voila une admonition bien propre, attendu d'un costé la nonchalance qui est aux hommes, et de l'autre costé leur folle presomption: car si Dieu nous veut cacher ses secrets, il semble qu'en despit de luy nous appetions de les savoir. Ne voit-on pas quelle convoitise il y a aux hommes de cognoistre ce qui ne leur est point revelé? O ie voudroye savoir ceci et cela, et ils font tous leurs efforts d'entrer en dispute. Et de quoy? de ce qui leur est caché en l'Escriture saincte. Voila en quoy les hommes ont tousiours le plus travaillé, de savoir ce que Dieu ne leur a point voulu enseigner, cognoissant qu'il n'estoit pas bon. Nous voyons donc ceste presomption enragee aux hommes, de vouloir concevoir en leurs cerveaux ce qui ne leur est point permis, et entrer aux secrets de Dieu maugré qu'il en ait.

Or d'autre costé il y a ceste nonchalance à apprendre ce qu'il nous enseigne. Dieu nous declare sa volonté, entant qu'il nous est bon: il nous masche la viande, afin que nous la puissions avaller, pour ce qu'il cognoist que nous sommes debiles: il nous enseigne privément selon nostre nature. Voila l'Escriture saincte qui est une revelation si claire, que rien plus: la bonne volonté de Dieu quant et quant y apparoist: quand nous y appliquerons nostre estude nous y trouverons tout ce qui est requis pour nostre salut: car Dieu s'accommode là à nostre rudesse, il parle familierement avec nous: mesmes il beguaye (par maniere de dire) comme feroit une nourrisse avec ses petis enfans. Mais nous ne sommes point soigneux de profiter et suivre. Et ainsi voyans que nous sommes si lasches et si nonchalans de profiter en l'Escriture saincte: et que cependant nous avons ceste curiosité, ou plustost ceste folie enragee, de vouloir savoir plus qu'il ne nous appartient: retenons ce qui nous est declaré par Moyse: le Seigneur nostre Dieu a ses secrets: que nous n'enquerions point de ce que Dieu ne nous a point voulu reveler: contentons nous d'estre ici enseignez par le moyen qu'il a ordonné: et cependant laissons à Dieu ses secrets, n'attentons rien par dessus: glorifions-le, sachans que nous ne sommes point encores parvenus à ceste perfection-la de le contempler face à face: mais qu'il faut que nous soyons transfigurez premierement en son image, ce qui ne sera point en perfection, iusques à ce qu'il nous ait despouillez de toutes nos imperfections charnelles.

Ainsi donc retenons en somme, que quand nous aurons gousté la sagesse de Dieu, et sa iustice, et sa bonté en toutes ses creatures, il faut conclure

que nous ne parvenons point iusques au degré souverain, que nous defaillons au milieu du chemin: et que par cela nous soyons advertis, de l'adorer, et nous assuiettir du tout à luy. Or apres qu'il a esté fait mention de la terre, des abysmes, et des eaux, des neiges, et des choses qui se procreent en l'air, des pluyes qui arrousent: il est parlé quant et quant du ciel et des estoiles. Ici nostre Seigneur derechef met ce que nous avons veu par ci devant, c'est assavoir qu'en l'ordre du ciel on cognoistra plusieurs tesmoignages de sa bonté et de son amour envers les hommes: on cognoistra aussi les signes de son ire, quand il luy plaist de nous visiter pour nos pechez, et nous faire sentir qu'il est nostre Iuge.

Voila pourquoi il dit notamment. *Vien-ça, estois-tu né quand i'ai creé les planettes, et les autres estoilles, et tous les signes du ciel? Estois-tu là? Et maintenant leur peux-tu commander qu'elles aillent et qu'elles viennent, peux-tu restraindre les delices des Pleiades, et peux-tu soudre* (*ou deslier*) *les empeschemens d'Orion?* Il y a ici quelques signes du ciel nommez, dont mesmes les Hebrieux ne s'accordent point: mais tant y a qu'on peut voir que le premier mot qui est ici mis signifie quelques estoilles qui apparoissent au printemps, et amenent une pluye gracieuse, qui est pour ouvrir la terre, et la faire fructifier. Pour ceste cause il est dit, *Pourrois-tu lier ou empescher les delices des Pleiades qui sont cause que la terre commence à verdoyer?* Pourrois-tu resister, que Dieu n'envoye le temps delectable aux hommes pour les resiouyr? Apres il y a *Orion*, qui est un signe tout contraire, qui amene grandes impetuositez et orages. Les autres l'interpretent Arcture, qui est nommé un gardien des choses qui se peuvent resserrer, des vapeurs qui s'eslevent en l'air. Mais il n'est ia besoin de s'arrester là dessus par trop, il suffit que nous sachions que s'est un signe qui emporte grandes tempestes et orages. Il est donc dit, Pourrois-tu deslier ces empeschemens-là? comme s'il estoit dit, que nous n'avons nul gouvernement au ciel: et mesmes qu'il nous faut estre ravis en estonnement quand nous y pensons. Or en premier lieu notons de ce passage, que les hommes sont admonnestez de la brefveté de leur vie: et c'est pour les reprimer quand ils se veulent esgayer par trop. Car qui pensons-nous estre? A grand' peine sommes nous nez: et cependant nous voudrions condamner Dieu en ce qu'il a fait. Voire? Et lui apprendrons-nous sa leçon, comme s'il ne savoit que c'est de gouverner le monde? Qui estions-nous, quand toutes choses ont esté creées? quand un tel ordre et si admirable se maintient: avons nous esté en son conseil pour lui aider? Il n'y a rien en nous, tellement qu'à grand' peine sommes nous sortis du ventre de la mere: et toutes fois nous voulons estre ses iuges. Il feroit beau voir qu'un petit enfant qui à grand peine sauroit parler, voulust gouverner tout le monde, et que lui seul s'attribuast conseil et prudence. Et qu'est-ce de nous en comparaison de Dieu? Encores que nous soyons venus à quatre vingts ou cent ans, et qu'est-ce d'un tel terme au prix de ceste sagesse eternelle de Dieu, qui est devant que le monde fust creé? Et puis, qu'est-ce de ce gouvernement qui a duré si long temps? Et ainsi toutes fois et quantes que nous pensons à la brefveté de nostre vie, sachons que par ce moyen Dieu nous rabbat nostre orgueil: afin que nous ne pensions point estre si sages de vouloir disputer contre lui. Et c'est la premiere et la principale leçon que nous avons à apprendre en l'escole de Dieu. Et bien, il est vrai quand nous y aurons profité, que nous avons bien dequoi nous glorifier: mais encores n'avons nous rien qui nous appartienne: et pourtant contentons nous cependant que nous conversons en ce monde d'escouter Dieu parler, et retenir ce qu'il nous declare pour y profiter de plus en plus. Mais au reste n'attentons point de nous eslever contre lui: car quand il n'y auroit que ce mot que nostre vie n'est rien, n'est-ce point assez pour nous tenir en humilité et modestie? Voila ce que nous avons à retenir d'un costé. Mais cependant nous avons aussi à recueillir une bonne consolation: c'est quand nous voyons que Dieu a conservé le monde en son estat si long temps, devant que nous fussions nez, que nous ne doutions point qu'il ne prouvoye pour l'advenir. Pourtant aussi quand nous aurons une trop grande solicitude qui nous tormente, et nous solicite de ceci ou de cela, remettons nous en la main de Dieu: car il sait que c'est de gouverner, il n'est pas nouveau mesnager. Ainsi donc quand nous contemplerons cest ordre qui a duré depuis la creation du monde, et que quelques changemens qui soyent advenus, on cognoist que tout a esté si bien disposé, que le monde s'est conservé en son estat: quand, di-ie, nous aviserons bien à cela, nous aurons matiere de glorifier Dieu, d'autant que sa iustice, bonté, sagesse, et vertu y sont apparues. Contentons nous de cela, et sachons qu'il continuera aussi bien iusques en la fin, comme il a commencé. Voila ce que nous avons à observer.

Et derechef quand il est parlé de commander aux signes du ciel, notons tousiours qu'il est impossible que cest ordre comme nous le voyons, vienne ni des estoiles, ni d'un autre mouvement, sinon que la main de Dieu gouvernast par dessus. Et ainsi combien que les estoiles ayent leurs saisons pour s'eslever par dessus nous, et puis qu'elles se cachent: sachons toutes fois que cela ne vient point d'aventure, que c'est Dieu qui commande,

que combien qu'il leur donne leurs influences celestes, cependant neantmoins il a le maniement par dessus. Et qu'ainsi soit, les planettes se mouvent tous les ans: et si est-ce qu'on y voit une grande inegualité. Qui est cause qu'au printemps la terre germe? C'est pource que les Pleiades regnent: non pas toutes fois que Dieu ne domine par dessus: car combien qu'il ait donné aux signes du ciel leur influence, si est-ce qu'ils ne font rien de leur propre mouvement. Car autrement que seroit-ce? Nous verrions les printemps en mesure esgale: c'est à dire, il ne feroit iamais ne plus froid ne plus chaud, il ne tomberoit iamais une goutte de pluye plus en une annee qu'en l'autre, il n'y auroit iamais d'autres revolutions. Mais quand il y a une telle diversite, que nous voyons que les annees sont diverses, alors nous cognoissons que les pluyes ne les neiges ne se procreent point d'elles-mesmes: mais que c'est Dieu, combien qu'il ait donné quelque propriete aux estoilles, qui se reserve tousiours la bride par dessus, et qui nous declare que c'est lui qui en a le gouvernement souverain, et dispose le tout comme il cognoist qu'il est expedient. D'autant plus donc nous faut-il noter ces passages, là où Dieu nous declare que les estoilles, combien qu'elles ayent leur cours naturel, et leur proprieté, toutes fois ne vont point d'elles mesmes, et ne sont point poussees de leur propre vertu, et ne donnent point influence au monde, sinon d'autant que Dieu leur commande, et qu'elles obeissent à cest empire souverain qu'il a par dessus toutes creatures. Apprenons donc de ne nous point amuser aux estoilles du ciel, comme si elles avoyent vertus d'elles-mesmes de nous faire du bien ou du mal: mais prions ce bon Dieu, quand il lui a pleu de faire servir ses creatures à nostre usage, qu'il nous face la grace d'en faire tellement nostre profit, que lui seul y soit glorifie. Et au reste quand nous verrons des tonnerres et esclairs, des tempestes et orages: que nous sachions puis que c'est lui qui commande, et s'en sert à son plaisir, que nous serons asseurez, moyennant que nous soyons en sa protection, ce qui sera, quand nous aurons tesmoignage qu'il nous a receus à merci, et qu'il nous tient pour ses enfans. Et au reste quand nous penserons aux oeuvres de Dieu, que ce soit avec une telle sobrieté et modestie, que nous apprenions de ne point nous enquerir par trop de la maiesté de Dieu: mais suffise nous d'estre enseignez selon nostre mesure et capacite. Et cependant quand il nous donne les revelations communes qui sont contenues en sa parole, ayons les yeux ouverts pour les considerer comme il faut, que nous dressions les aureilles pour escouter ce qu'il nous dit, que nous ne soyons point nonchalans en cest endroit. Mais quant à ce qui est trop haut et trop profond pour nous, que nous le laissions là, et que nous attendions le iour de la revelation pleniere à laquelle ce bon Dieu nous appelle, qui sera quand nous serons transfigurez en sa gloire.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT CINQUANTE ET UNIEME SERMON,

QUI EST LE V. SUR LE XXXVIII. ET XXXIX. CHAPITRE.

33. *Cognois-tu la voye du ciel, et mettras-tu seigneurie sur la terre?* 34. *Crieras-tu à la nuee à haute voix, à ce que l'abondance d'eau te couvre?* 35. *Envoyeras-tu les foudres? les feras-tu marcher, et te diront-elles, Nous voici?* 36. *Qui est-ce qui a mis la sagesse au coeur, et qui lui a donné l'intelligence?* 37. *Qui est-ce qui ordonnera en sa sagesse ce que le ciel doit faire? et qui est ce qui arrestera les barrils du ciel?* 38. *Quand la poudre s'amasse, et que la terre s'endurcist?*

CHAPITRE XXXIX.

1. *Chasseras-tu au lion la proye, et donneras-tu au lionceau pour se rassasier:* 2. *Quand ils sont en leurs repaires, et qu'ils sont couchez en leurs cavernes, pour aguetter?* 3. *Qui est-ce qui appareille la viande aux corbeaux, quand les petits crient à Dieu, et errent sans manger?* 4. *Sais-tu le temps que les chamois enfantent, as-tu cognu l'enfantement des biches?* 5. *Pourras-tu savoir le temps de leur portee, et quand elles doivent enfanter?* 6. *Elles se courbent, et font departir leurs petis, et iettent hors leurs douleurs.* 7. *Leurs faons s'engraissent, ils croissent par le froment: ils sortent hors, et ne retournent point vers elles.*

Ici le mesme propos qui a esté traitté ces iours passez est encores poursuivi: c'est que les

hommes ne comprennent point tout l'ordre de nature, mais plustost sont convaincus de leur rudesse: et par cela ils doivent estre admonnestez de s'humilier devant Dieu, et recevoir pour bon et bien fait tout ce qui procede de lui. Il est donc dit *que les hommes ne cognoissent point les voyes du ciel:* c'est à dire, qu'ils ne savent pas quel ordre s'y doit tenir: et cependant s'ils contemplent ce que Dieu a fait, ils doivent estre estonnez d'une sagesse si grande comme elle se demonstre là. Si c'estoit à nous de bastir un ciel, par quel costé pourrions-nous commencer? S'il n'estoit question seulement que du corps d'une estoille ou d'une planette, en viendrions-nous à bout? Or il y a une si grande multitude d'estoiles, et puis la varieté quant et quant, et puis les distinctions et distances: il y a mesmes les planettes qui sont situees par ordre: tellement que la lune est plus prochaine de nous, le soleil beaucoup plus haut, et encores d'autres par dessus le soleil: et puis les estoiles du firmament qui tiennent le lieu souverain. Voila donc une telle varieté au ciel. Et qui seroit celui de nous qui pourroit deviser de cela, pour deduire par le menu tous les cours et ordres tels que nous les voyons? Et pourtant ce n'est point sans cause que l'Escriture dit, Que les estoilles sont comme armees celestes: car Dieu a là un equippage qui nous doit bien estonner. Puis qu'ainsi est, apprenons d'adorer Dieu, quand il nous monstre une sagesse infinie en ce que nous appercevons au ciel: cognoissons qu'il a besongné par dessus nostre portee, voire tellement que c'est une grande sagesse à nous de gouster en partie ce qui nous apparoist devant les yeux, c'est à dire d'en savoir la raison, et rapporter cela à une droite fin. Or il s'en faut beaucoup quand nous prisons une chose, que nous la puissions faire. Si nous contemplons un chef d'oeuvre, nous serons contraints de magnifier celuy qu'il l'a fait (ie di entre les hommes mortels) ce n'est pas à dire pourtant que nous soyons habiles comme luy: mais au contraire ceste confession-la est un tesmoignage que nous n'y entendons rien au pris. Or venons maintenant à Dieu. Est-ce assez de le priser comme celuy qui aura fait un ouvrage excellent? Mais nous devons estre confus. Puis qu'ainsi est donc revenons à ce poinct, c'est de nous assuiettir pleinement à luy, et de n'attenter point par dessus nostre mesure, que nous ne soyons point iuges temeraires, comme nous avons accoustumé.

Il est dit quant et quant, *Qui est-ce qui retiendra,* ou arrestera, *les barrils du ciel?* Les nuees sont ainsi appellees, et non seulement en ce passage, mais au Pseaume, pour nous faire sentir la vertu admirable de Dieu qui retient les eaux quasi contre leur nature. Car nous savons que les eaux s'escoulent, et d'autant qu'elles sont d'une nature pesante, elles tombent bas. Or voila les eaux pendantes en l'air, et cependant elles s'arrestent. Et d'où vient cest arrest, sinon que Dieu les tient encloses comme dedans des barrils, ou des tonneaux, ou des bouteilles? Car ce mot qui est ici mis signifie proprement une bouteille, ou une cruche d'eau. Voila donc les nuees qui sont comme les vaisseaux de Dieu: voire non point de bois ne de terre: sans qu'il y ait matiere aucune, il suffit que Dieu ait commandé aux eaux de se tenir là, et elles y sont arrestees. Or cependant il est monstré aussi, qu'il est bien besoin que Dieu serre ainsi le ciel, à ce qu'il ne pleuve pas tousiours. Car que seroit-ce? *La terre seroit tousiours en un amas,* on ne pourroit semer: tout ainsi au contraire, que s'il n'y avoit point de pluye *la terre s'endurciroit,* elle ne pourroit point fructifier, elle seroit là quasi de fer, qu'on n'en pourroit rien tirer. Or donc il est besoin que Dieu face pleuvoir en temps opportun, et qu'il reserve aussi quelque saison pour le beau temps. Nous voyons cela, nous sentons que c'est une chose digne d'admiration: cependant ne faut-il pas que nous soyons par trop pervers, de ne point glorifier nostre Dieu pour confesser que c'est à luy d'ordonner toutes choses, et d'en faire selon sa volonté, et que c'est à nous de recevoir pour bon et equitable tout ce qu'il aura fait, voire cognoissans la foiblesse de nos esprits? Car quiconques entreprend de murmurer contre Dieu, il se fait sage à l'opposite de luy. Si nous attribuons à Dieu la louange qu'il merite, confessans nostre ignorance, nous-nous garderons bien de iuger par dessus ses oeuvres. Et ainsi nous voyons à quoy tendent tous ces propos qui sont ici amenez.

Il est dit aussi notamment que ce n'est point à nous d'envoyer *les foudres,* ou les planettes, et autant des orages, pour en disposer tellement *qu'ils nous disent, Nous voicy.* Nous aurons beau commander au soleil et à la lune: pourrons-nous les haster? pourrons-nous retarder leur cours d'une seule minute, ou l'avancer? Nenny. Quand donc nous voyons que Dieu par un seul mot qu'il a dit à la creation du monde, Ie veux que le soleil domine sur le iour, et la lune sur la nuict, et qu'il y ait saisons diverses, du printemps, de l'esté, de l'hyver, et du reste: quand donc par ce seul mot le ciel maintenant se conduit, et conserve cest ordre si bien reglé que rien plus: ne devons-nous point confesser, que c'est à Dieu qu'il appartient de gouverner tout, et que si nous ne trouvions bon ce qu'il aura fait, il y a un orgueil diabolique en nous, qui ne demeurera point impuni? Pesons bien donc ce mot quand il est dit, *que nous ne pouvons pas envoyer* les planettes, et les esclairs, et *les foudres.* Il est vray que Iosué a bien retardé le cours

du soleil, Soleil que tu demeures en ton lieu, et que tu ne t'avances point: mais a-ce esté en sa vertu? Dieu plustost a monstré en la bouche d'un homme mortel combien vaut sa parole, et quelle vertu elle-a. Ce n'estoit qu'un son qui se pouvoit esvanouir en l'air que ce que Iosué a dit: mais pource qu'il le fait en l'autorité de Dieu, et qu'il n'attente rien de soy, il faut que le soleil obeisse. Si donc le soleil a obei à la voix d'un homme mortel pource que c'estoit le commandement de Dieu: quand Dieu en sa maiesté, en sa gloire, et en son essence eternelle a parlé, et qu'il a ordonné le cours du soleil et de la lune, et tout l'ordre du ciel: n'est-ce pas une chose plus magnifique? Ainsi donc quand nous noterons bien ces mots pour en faire nostre profit ce sera afin d'exalter nostre Dieu comme il en est digne, et de nous assuiettir sous luy, et de luy estre pleinement suiets, et de tenir toutes nos pensees captives, afin que nous n'entreprenions point outre ce qui nous est licite, Et de-fait nous aurons beau nous ietter hors des gons contre luy, il est dit ici, Les planettes, *et les foudres ne diront pas, Nous voicy*. Est-ce à nous que cela doit respondre? Quand les hommes auront voulu attenter plus qu'il ne leur appartient, qu'ils auront voulu se despiter contre Dieu, qu'ils se seront mesmes desbordez iusques à blasphemer: pourront-ils rien changer en l'ordre de nature? Pourront-ils faire craindre le soleil, ou l'air, ou quelque partie du monde? Y aura-il creature qui s'en esmeuve? Dieu donc s'est mocqué de nostre folie et arrogance, quand il a parlé ainsi. Au contraire nous voyons que et le soleil et la lune, et toutes les estoilles luy disent, Nous voicy: car sans parler elles font ce que Dieu leur a ordonné. Elles n'ont ni esprit ni intelligence: toutes fois il y a une inclination secrette qui les conduit pour executer ce que Dieu veut, et ce qu'il a prononcé en la creation du monde. Quand nous voyons cela, ne faut-il pas que nous ayons en admiration ceste maiesté à la quelle obeissent mesmes les creatures insensibles? Voila donc ce que nous avons à retenir sous ce mot.

Or il s'ensuit consequemment, *Que ce n'est point à nous de chasser la proye aux lions, et de repaistre les lionceaux iusques à les rassasier: de donner lieu aux corbeaux pour pasture: et de nourrir leurs petits, quand ils crient à Dieu.* Nous savons quelle mangerie il faut aux lions, et aux autres bestes sauvages: il ne leur faut point seulement trois morceaux pour les remplir, mais il leur faut nourriture grande, comme ce sont bestes qui devorent et engloutissent. Or maintenant qui est-ce qui leur donnera provision? Il est vray qu'un prince nourrira bien des lions pour plaisir, ou quelques autres bestes sauvages: mais qui est le prince qui pourra fournir de vivres et de nourriture à tous les lions du monde? Or quand il n'y auroit que cela, que nous voyons que les bestes sauvages ont dequoy se nourrir, et principalement d'autant que Dieu les prouvoit: ne voila point un miracle suffisant pour nous inciter à recognoistre la bonté de Dieu? Mais nous contemplerons encores mieux l'intention de Dieu en ce passage, quand nous aurons regardé à nous. Qui empesche que les lions et autres bestes sauvages ne devorent tout ce qu'il y a d'hommes au monde? comment ne leur sommes-nous en proye? Si Dieu laschoit la bride aux lions, aux ours, aux elephans, et à toutes les autres bestes qui sont en nombre si grand et si divers: ie vous prie, ne serions-nous point bien tost exterminez? Qui est donc cause que les lions se rassasient, combien qu'ils ayent besoin d'une si grande nourriture, et que cependant le monde est conservé et demeure en son estat, sinon d'autant que Dieu y prouvoit et remedie? Comme aussi il est dit, que la clarté du soleil chasse du monde les bestes, et les fait retirer en leurs cavernes: et les hommes ont lors liberté d'aller et de venir. Car si Dieu ne reserroit ainsi les bestes sauvages, et qu'il ne donnast la terre aux hommes pour traffiquer, et exercer leur labeur, et que seroit-ce? Aurions-nous un seul anglet pour nous loger?

Voila donc ce qui entendu en ce passage: c'est assavoir que si Dieu ne donnoit pasture aux lions, toute la terre seroit tantost vuide d'hommes et que tout seroit perdu et ruiné, et qu'il faut bien qu'il y besongne ainsi, en sorte que nous soyons contraints de benir sa grace, d'autant qu'il a pitié de nous, et qu'il nous tient sous sa protection, que nous ne perissons point: comme il en adviendroit sinon qu'il eust un soin paternel de nous preserver. Vrai est quelquefois que les lions pourront bien devorer les hommes: et cela adviendra sur tout aux pays deserts, et en ces pays chauds où il y a plus de bestes sauvages: mais quand il advient, Dieu nous advertist que ce mal seroit universel, sinon qu'il y prouveust. Car nous avons là de beaux miroirs, quand nous voyons que les bestes sauvages mangent ainsi les hommes. A quoi tient-il qu'elles ne poursuivent, et qu'elles ne se iettent iusques dedans les maisons, et que tout n'est consumé? Ne faut-il point qu'il y ait une barre mise de la main de Dieu? Ce n'est point l'industrie des hommes qui provient ceci. Ainsi donc magnifions nostre Dieu de ce qu'il lui plaist donner tellement pasture aux bestes sauvages, que nous vivons en ce monde, et que nous iouyssons des biens qu'il nous fait: mais au reste, ayans leu ce passage, retenons aussi ce qui est dit au Pseaume trentequatrieme (v. 11), Que les lions ont faim, combien que nous voyons qu'il y ait une telle force et violence pour

cercher proye, et qu'on ne les peut remplir, combien donc qu'ils soyent ainsi affamez, toutes fois que Dieu nourrira tousiours les siens. Et ceste comparaison est bien notable: car si Dieu repaist les lions qui sont des bestes farouches et terribles, et mesmes qui nous sont detestables: comment ne nourrira-il les hommes qui sont formez à son image, et lesquels il appelle ses enfans? Sur tout quand ils l'invoqueront comme leur Pere en vraye foi, et que son sainct Esprit regnera en leur coeur: faut-il douter qu'il ne les nourrisse? Quand donc nous aurons nostre refuge à Dieu, s'il repaist les bestes sauvages, s'il donne à manger aux corbeaux (comme il en sera parlé tantost) cuidons-nous qu'il nous delaisse? Ainsi donc nous voyons que ceci nous sert à double usage. Le premier c'est que nous devons apprehender la bonté admirable de Dieu en ce qu'il prouvoit aux lions et aux bestes, et leur donne nourriture, tellement que nous sommes conservez au milieu. Voila le premier. Le second c'est, que si Dieu est nourricier des lions et des bestes sauvages, par plus forte raison il aura le soin de nous donner pasture, d'autant que nous sommes ses enfans, qu'il nous a commandé de venir à lui, et le requerir, qu'il nous distribue nostre pain ordinaire, qu'il nous appastelle, d'autant que nous n'avons rien, sinon ce qui nous est donné de lui. Voila en somme ce que nous avons à noter en ce passage.

Or il est parlé quant et quant des corbeaux: il est dit. *Que Dieu les nourrist et eux et leurs petits, quand ils crient à lui.* Vrai est que les petits oiseaux n'ont point l'entendement de crier à Dieu: ils n'ont point de voix mesme pour parler: tant s'en faut qu'ils soyent là menez par une vraye foi: mais cependant pource qu'ils sont destituez de pasture, et n'ont moyen aucun de se nourrir en ce monde: voila pourquoi il est dit, *Qu'ils crient à Dieu:* comme aussi il en est parlé au Pseaume: car là il y a une mesme façon de dire. Or ce mot doit bien estre pesé: et c'est une grande confirmation de ce que desia nous avons dit, c'est assavoir que si Dieu nourrist les bestes sauvages qui hurlent, et crient, et bruyent sans savoir qu'il y ait un Createur qui les doive nourrir: que sera-ce de ceux qui sont asseurez que Dieu qui les a mis en ce monde s'est reservé l'office de les y maintenir, et leur y donner tout ce qu'il leur faut? Pensons-nous qu'il leur defaille? Au reste en premier lieu notons que veut dire ce mot de *Crier: les petits corbeaux crient à Dieu.* Et pourquoi? Non point qu'ils crient en foi, ni intelligence, ne qu'ils facent oraison, comme les hommes sont enseignez de faire: mais ils crient d'autant qu'ils sont destituez de tout moyen. Voila donc les petits corbeaux qui demeureront affamez: leurs peres volent pour cercher proye, et ils n'en trouvent point quelquefois: voila les petits qui sont à demi morts: il n'y a personne qui les prouvoye, il faut bien que Dieu remedie là, soit qu'il leur donne à becqueter des vers, ou qu'il y ait quelque autre moyen secret. Voila donc comme les petits corbeaux crient à Dieu. Et autant en peut-on dire de tous animaux: que si les moyens defaillent leur recours est à Dieu, non pas qu'ils le facent d'un sentiment qu'ils ayent: mais la chose est telle, qu'ils auront beau vaguer en ce monde, les voila destituez de tout secours: il ne reste donc sinon que Dieu estende sa main, et qu'il leur eslargisse par sa bonté ce qui leur est necessaire. Or maintenant retournons à ceste comparaison de nous avec les bestes brutes: car s'il est dit que Dieu se declare quand les bestes n'ont plus aucun moyen naturel, et que c'est autant comme si elles venoyent à lui, que devons-nous faire? Car encores que nous ayons abondance, et que les biens nous regorgent: tant y a que nous devons tousiours savoir que Dieu nous eslargist de sa main ce que nous avons: or s'il advient que nous ayons indigence et faute, tant plus sommes-nous incitez de venir à lui. Il ne faut point donc que les hommes soyent retardez, ou qu'ils rongent leur frain, quand ils se trouveront desnuez de moyen. Que faut-il qu'ils facent? Qu'ils cognoissent, Voici Dieu qui nous appelle à soi. Et de fait il declare et proteste qu'il veut comme inciter les bestes à se retirer vers lui, et s'en monstrer aussi le gouverneur: car autrement il ne laisseroit rien au monde, tout demeureroit vuide. Combien plus faut-il que ie recoure à lui? Or donc notons bien toutes fois et quantes que nous n'avons point de provision, que nous ne savons que devenir, ne de quel costé nous tourner, que c'est autant comme si Dieu declaroit que son office est de nous donner ce qui nous est propre: et que par ce moyen il veut que toute nostre fiance repose en lui. Et si nous avons une telle foi et apprehension, il faut quant et quant que les prieres et requestes soyent adioustees. Car celui qui se vantera d'attendre de Dieu sa viande et sa pasture, et cependant ne daignera point l'invoquer, ne monstre-il point qu'il n'y a qu'hypocrisie et mensonge en lui? Il faut donc que la foi nous incite et pousse à invoquer Dieu, afin de confesser qu'il est nostre Pere nourricier, afin de recevoir la pasture comme de sa main: et quand nous l'avons receuë, de confesser que nous sommes nourris par sa pure bonté. Voila donc comme nous avons à pratiquer ce passage.

Au reste, il nous faut quant et quant venir à une comparaison plus haute: c'est quand nous aurons entendu que Dieu nourrist ainsi nos corps, que par plus forte raison il faut cercher aussi de lui et de sa main la nourriture de nos ames. Quand nous

aurions à boire et à manger en ce monde, et qu'il ne faudroit sinon baisser la teste pour nous remplir: si est-ce que la pasture de nos ames est trop precieuse pour la trouver ici bas. Or est-il ainsi que la viande corruptible nous est donnee de la main de Dieu: et notamment il declare, que c'est lui seul auquel il appartient de repaistre nos corps en ceste vie presente et caduque. Ainsi donc il faut qu'on s'adresse à lui, sur tout quand on voudra estre nourri spirituellement. Que si nous n'avons ceste consideration-là et prudence: il faudra que les petits corbeaux, les oiseaux du ciel, toutes les bestes du monde soyent nos tesmoins et nos iuges pour nous condamner: car Dieu nous monstre comme à l'oeil qu'il les appelle à soi quand elles sont destituees de moyens. Et si les bestes brutes sont appellees à Dieu, et qu'il face aussi son office en leur endroit: ne devons-nous pas bien avoir une droite affection et une vraye foi en lui, et avoir cela tout persuadé, que nous ne serons point frustrez en lui demandant tout ce qu'il nous faut? C'est en somme ce que nous avons à retenir de ce passage.

Or il est dit puis apres, *Cognois-tu le temps que les chamois*, ou leurs femelles *enfantent? Cognois-tu le terme des biches, et comme elles se courbent quand il est question de faire leurs faons?* Il est vrai que l'exemple que nous avons en nous-mesmes de tout le genre humain, doit bien suffire pour redarguer les hommes de leur folie, quand ils sont si outrecuidez de vouloir disputer contre Dieu. Car si on leur demande, Comment est-ce que tu as esté creé? Quand tu as esté engendré au ventre de ta mere, que tu as prins forme: comment est-ce que tu as là esté porté et nourri par l'espace de neuf mois? Comment en la fin es-tu sorti? Pourrois-tu determiner de toutes ces choses? ils demeureront confus. Ainsi donc, sans que l'homme sorte de soi il sera convaincu tant et plus que Dieu besongne en sa creation miraculeusement. Qu'est-ce qu'une petite creature soit engendree, voire de corruption et ordure: et cependant qu'elle prenne forme, comme nous voyons que nostre corps est figuré? Et puis qu'est-ce qu'un enfant soit là nourri en infection et puantise au ventre de la mere parmi tous les excremens: et qu'il tire substance toutes fois: et qu'il soit si bien grossi qu'il ait le moyen de venir au monde? Qu'est-ce de toutes ces choses-là? Ne sont-ce point des miracles de Dieu si excellens que nous y devons estre ravis? Et pourtant (comme i'ai desia dit) il ne faudroit pas que nous fussions renvoyes aux bestes sauvages, ni aux biches, ni aux femelles des chamois: il suffiroit bien qu'un chacun contemplast comme il a esté porté et nourri au ventre de la mere, comme il est sorti de la matrice pour venir au monde. Mais toutes fois Dieu non sans cause nous renvoye aux bestes sauvages. Et pourquoi? Car les femmes encores auront quelques aides, quand ce vient à leur enfantement: elles ont qui les servent, et se peuvent secourir les unes les autres: et puis il y a l'usage aussi et l'experience qui les advertit, et elles se gardent des dangers, elles regardent ce qui leur est propre, et font leurs preparatifs. Voila donc comme ce miracle doit estre estimé plus grand aux bestes brutes, que non pas aux femmes: car une povre beste quand elle aura le ventre plein, elle ne sait pas que c'est qu'elle porte: elle sent seulement son fardeau qui l'empesche, elle se pourroit despiter, elle pourroit heurter son ventre pour se faire avorter: et quand les petits se heurtent là dedans, elles se pourroyent ietter comme en desespoir. Or Dieu les tient en telle sorte qu'elles gardent leur fruict: et combien que ce leur soit une chose pesante et fascheuse, toutes fois si est-il conservé, comme par miracle. Car on voit que les cerfs et les biches ne peuvent pas endurer leur graisse: que s'ils sont trop gras, ils s'en iront ieusner: ils auront bien cela, de ne pouvoir porter quelque chose qui les empesche. Et cependant toutes fois voila les biches qui porteront leurs petits, voire en grand' peine: car mesmes on dit, qu'elles ont grande difficulté d'enfanter, et que ce leur est une merveilleuse douleur: comme aussi il en est parlé en ce passage, *qu'elles se courbent* comme si elles se devoyent couper, qu'il y a de grandes violences. Il est vrai qu'il faut bien que les femmes facent aussi des efforts: mais cela est plus aux biches: tellement que ceux qui ont cognu ces secrets de nature, disent, qu'elles usent de medecine: qu'il y a une herbe certaine qu'elles prennent pour s'aider: autrement elles demeureroyent là, sinon qu'elles prinssent quelque aide pour vuidange. Nous voyons donc ici, que ce n'est point sans cause, que Dieu renvoye les hommes aux biches, et aux femelles des chamois (car l'espece n'est pas du tout certaine: mais cela n'est pas de consequence). Et pourquoi? Car c'est une chose estrange que les bestes ne sachans ce qu'elles portent, ayent toutes fois ceste discretion d'endurer ce fardeau là, et se contregarder, comme si Dieu les avoit advertis, et qu'il leur eust dit, Il vous faut reserver vostre genre et vostre race. Quand donc les bestes ont une telle inclination, n'est-ce point Dieu qui besongne d'enhaut? Car s'il ne gouvernoit, et que seroit-ce? Apres quand les bestes viennent à enfanter: en ceste brutalité qui y est, il n'est point question de leur monstrer qu'elles se tiennent là coyes, et qu'il faudra qu'elles ayent des petits, et qu'elles s'en esiouyront: comme il est dit aux femmes, qu'elles auront dequoi s'esiouyr quand elles verront une creature humaine venue au monde. Cela ne peut pas estre aux bestes: car elles ne savent pas ce qui doit sortir de leur ventre: elles

ne savent si ce qu'elles portent est pour leur faire crever le ventre, et faire sortir les entrailles. Et toutes fois, si est-ce qu'elles le reservent: et puis quand elles ont enfanté, elles savent remedier à leurs necessitez sans avoir aucun secours: elles nettoyent leurs petits: et quelque douleur qu'il y ait eu, encores travaillent elles apres leurs petits, tellement qu'ils ne defaillent point par leur faute. Quand donc nous voyons tout cela, n'avons-nous point de quoy magnifier nostre Dieu? Et sur tout: quand nous pensons à la diversité des bestes, et que cependant on voit qu'elles se multiplient ainsi: ie vous prie, ne devons-nous point estre convaincus, que Dieu estend là son bras, et qu'il besongne d'une façon miraculeuse? Faut-il que nous allions à l'escole, pour comprendre cela? Faut-il que nous soyons fort subtils, et qu'on dispute par grandes raisons et bien profondes? Il n'y a si petit, ne si ignorant, qui ne cognoisse qu'il y a un miracle de Dieu tant en la generation de l'homme, comme en celle des bestes: et qu'il faut bien que la main de Dieu soit cognue là: comme aussi elle y domine. Et en la cognoissant, ne devons-nous pas aussi avoir en admiration la bonté de nostre Dieu, qui s'estend iusques aux bestes brutes? Quand nous voyons qu'il se monstre là encores pitoyable ne devons-nous pas le glorifier en cest endroit? Quand nous voyons sa vertu et sagesse, ne devons-nous pas pour le moins luy rendre sacrifice de louange? Voila comme les plus ignorans sont convaincus d'ingratitude, quand ils n'appliquent point leur estude à cognoistre la sagesse, iustice, vertu, et bonté de Dieu, qui se demonstre par tout, voire et se manifeste iusques aux bestes brutes.

Or combien qu'icy notamment il soit parlé des *biches, et des femelles des chamois*, ou des autres chievres sauvages: toutes fois nous avons à recueillir une doctrine generale en somme pour toutes bestes, Qu'il faut bien que Dieu ait sa main estendue pour guider cest ordre-là, quand il veut multiplier les animaux: et que c'est par ce moyen qu'ils ont race et lignee, qu'il faut qu'il conduise tout, et que sans sa conduite il y auroit une horrible confusion. Mais principalement quand nous savons ces secrets-là: comme il y a des difficultez especiales, ainsi que i'ay desia touché, aux biches plus qu'il n'y a point aux autres bestes: et pourtant que Dieu leur donne ceste industrie d'aller cercher de l'herbe: faisons nostre profit de ceste cognoissance. Et qui a esté le medecin des biches? En quelle escole ont-elles apprins cest artifice-là, d'aller cercher une herbe, et de cognoistre qu'elle leur est propre pour leur vuidange, et pour ietter hors leurs petits? Qui est-ce qui leur a monstré cela? Qui en a esté le docteur? Ne faut-il pas que Dieu soit icy cognu, et qu'il soit glorifié? Et ainsi donc nous devons bien noter ces especes icy, qui nous sont mises devant les yeux, là où la gloire de Dieu se monstre plus vivement: mais tant y a qu'il nous faut recueillir ceste doctrine generale que i'ay dit: c'est assavoir, Que Dieu besongne par tout: comme il sera parlé consequemment des oeufs qu'ont les oiseaux, et dont les petits sortent: qu'il faut bien là aussi cognoistre la providence de Dieu. Mais quand nous aurons ainsi appliqué toute nostre estude à penser de ce que Dieu fait aux bestes sauvages, il faut revenir à nous: car c'est le principal, que les hommes cognoissent la bonté et vertu, et sagesse, et iustice, de Dieu, selon qu'elle se demonstre en eux, et qu'ils la sentent, et en sont participans.

Quand donc il est dit ici *que le terme des biches n'est point cognu aux hommes*, c'est à dire, que ce n'est point à eux d'en ordonner: cognoissons qu'il ne faut point que nous attentions contre Dieu de nous vouloir exempter de sa suiettion. Et pourquoy? Devant que nous fussions nais, Dieu a monstré que nostre vie n'est point en nostre main, mais qu'il en a la conduite. Il est vray qu'on saura combien les biches doivent porter: comme on peut iuger cela par coniecture certaine: non point qu'on y prenne garde de si pres: mais si on regarde le temps que les masles et femelles s'assemblent, on trouvera qu'elles portent huict mois. Et bien, le terme donc sera cognu. Mais il est dit ici, *Cognois-tu le terme que les biches doivent enfanter?* voire: car ce n'est point de l'effect que Dieu parle: mais assavoir qu'il l'a disposé ainsi. Ce n'est point à nous de savoir combien les biches doivent porter: c'est à dire, Leur avons nous assigné les mois ni les iours? Nous sommes habiles gens. Or donc d'autant que Dieu a voulu que les biches portent un tel temps, et puis le terme escheu il les delivre, il leur donne les moyens, et la chose est conduite selon qu'il l'a disposé: par cela il nous faut conclure, qu'il s'est reservé donc la seigneurie de toutes bestes: et que d'autant qu'il les a nourries aux ventres des meres: quand elles sont venues au monde, il les tient en bride, tellement qu'il les conduit comme il veut. Or quand nous aurons ainsi pensé des bestes, venons à nous. Ie voudray m'esgayer pour faire du subtil, pour repliquer à l'encontre de Dieu, Et pourquoy est-ce que Dieu me traitte ainsi? Pourquoy est-ce qu'il ne m'envoye ce que ie desire? Pourquoy est-ce que ie suis affligé en telle sorte? Mais quand nous entrons en tels murmures, pour nous eslever ainsi à l'encontre de Dieu: revenons à nostre naissance pour considerer, Helas! comment est-ce que tu es sorti du ventre de la mere? Qui est-ce qui t'en a retiré? Il est vray qu'il y a eu des aides: mais tant y a qu'il nous faut revenir à ce qui est dit au Pseaume vingt et deuxieme, Que c'est la main de Dieu, qui nous a

retirez de la matrice. Toutes les femmes du monde se pourroyent rompre la teste, qu'elles ne pourront rien en cest endroit, sinon que Dieu y besongne, voire d'une vertu miraculeuse.

Ainsi donc quand nous penserons seulement à nostre naissance, il nous faudra faire ioug pour dire, Et Seigneur, devant que ie soye venu au monde, tu as bien monstré que i'estoye en ta conduite. Car où est-ce que i'estoye, quand tu m'as tiré de la matrice, et mesmes cependant que tu m'as entretenu au ventre de la mere? Cela ne seroit-il pas plus qu'estrange si nous ne l'avions accoustumé qu'un enfant soit là enclos? Nous vivons de l'air: et quand nous ne pouvons respirer nous voila incontinent estouffez: voila où consiste la vie de l'homme qu'en l'halaine: il ne faut sinon qu'on nous estouffe, et c'est fait de nous. Or il est vray que les petits enfans au ventre de la mere auront bien quelque respiration: mais par où? par le nombril. Mais cependant dequoy est-ce que l'enfant est entretenu? De toute corruption: il est là en tous les excremens et en toutes les povretez: tellement que quand on pense comme il est là porté par l'espace de huict mois: et comme il est entretenu: on peut là voir une main puissante de Dieu: voire et si excellente, qu'il faut bien que nous en soyons estonnez quand nous y pensons et que nous cognoissions que c'est Dieu qui gouverne le tout, et qui dispose de nous. Que si nous ne sommes esmeus de telles oeuvres et si magnifiques, et que nous demeurions là assoupis (ie vous prie) ne faut-il pas bien que nous soyons plus qu'endurcis? Et si nous ne voulons estre touchez par nostre tesmoignage propre: il faudra que les bestes brutes nous condamnent, et soyent tesmoins contre nous au dernier iour. Ainsi donc apprenons de faire nostre profit de ceste doctrine: sur tout pour confesser que Dieu est admirable en toutes ses oeuvres: et que l'ordre de nature est un spectacle tel, qu'il faut que nous soyons ravis en estonnement, quand nous cognoissons ce qui nous apparoist là. Mais que nous venions tousiours à ceste conclusion, de nous tenir bridez: sachans que ce n'est point à nous, et que nous n'avons point un esprit capable de iuger de ce que Dieu fait: qu'il ne faut pas que nous venions le contreroller pour dire, Et pourquoy cecy, et pourquoy cela? Nenny: mais que nous cognoissions quand nous voudrons trouver à redire en ce qu'il fait, que nous y serons confus: et mesmes qu'il faudra que nous sentions nostre ignorance et debilité: voire à nostre ruine, quand nous aurons voulu nous eslever outre nostre mesure. Puis qu'ainsi est donc, apprenons de nous contenter de ce qu'il plaist à Dieu nous reveler: et gardons-nous de ceste outrecuidance diabolique que nous voyons estre en d'aucuns: et sur tout quand il est question de ce qui surpasse nostre capacité. Comme quand il sera dit, que Dieu dispose tellement toutes choses, qu'il ne faut pas que nous trouvions à redire en tout ce qu'il fait, combien que tout se face et se conduise par sa providence. Sur cela il y en a qui repliquent, O de moy, ie ne me puis persuader cela: car ie ne l'enten pas: et pourtant ie conclu que cela est mauvais. Et comment mal-heureux, veux-tu icy enclorre Dieu en une si petite mesure comme est ton fol cerveau? C'est autant comme si tu disois, Ie ne croy point qu'il soit de Dieu, sinon qu'il soit là devant mes yeux, et comme entre mes iambes. Et où est-ce aller? Or ce n'est pas ainsi qu'il nous en faut faire. Il ne faut point presumer d'attirer ici à nous la maiesté de Dieu: mais il nous faut monter en haut, et eslever là nos esprits pour adorer ceste grandeur incomprehensible qui est en luy. Voire, et nous y faut monter avec humilité, ne presumans rien de nous: mais cognoissans tousiours que nous ne faisons que ramper ici bas. Voila donc comme il nous faut pratiquer ceste doctrine: comme aussi c'est à ceste intention qu'elle nous est proposee.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT CINQUANTEDEUXIEME SERMON,

QUI EST LE II. SUR LE XXXIX. CHAPITRE.

8. *Qui a lasché l'asne sauvage en liberté, et qui a deslié les liens de l'asne farouche?* 9. *Ce suis ie qui ay mis sa maison au desert, et ses domiciles és salines.* 10. *Il se rit de la multitude de la cité, il n'oit point le cri de l'exacteur.* 11. *Il a consideration és montagnes pour sa pasture, et cerche apres toute verdure.* 12. *La licorne te voudra-elle servir, ou demeurera-elle aupres de ta creche?* 13. *Pourras-tu lier la dite licorne de son lien (pour labourer) és rayes? ou rompra-elle les mottes de la terre des vallees apres toy?* 14. *Te fieras-tu en elle, pourtant que sa force est grande, et luy abandonneras-tu ton travail?* 15. *Croiras-tu à elle qu'elle rende ta semence, et qu'elle assemble en ta grange?* 16. *As-tu donné les plaisantes ailes aux paons? ou les plumages à la cicongne et à l'austruche?* 17. *Qui delaisse ses oeufs sur la terre, et les fait eschauffer sur la poudre:* 18. *Et oublie que le pié marchera dessus, ou que la beste du champ les foulera.* 19. *Elle se monstre cruelle envers ses petis, comme s'ils n'estoyent pas siens, et comme si son travail estoit vain, sans en avoir crainte:* 20. *Car Dieu l'a privee de sapience, et ne luy a pas departi intelligence.* 21. *Quand il est temps, elle se leve en haut, et se mocque du cheval et de son chevaucheur.*

Si nous n'avions qu'un regard en tout le monde, si nous devroit-il bien suffire pour donner gloire à Dieu: car il n'y a rien où il ne se declare tel envers nous, que nous devons estre contraints de l'honnorer. Mais Dieu encores voyant que les hommes sont trop lasches et tardifs à le cognoistre, les a voulu inciter par une telle varieté, qu'ils n'ont plus d'excuse, quand ils ne le cognoistront, apres avoir contemplé les choses infinies qui s'offrent à nos yeux et haut et bas. Ie di, que si seulement l'homme pensoit à soy sans passer plus outre, il a bien dequoy magnifier Dieu: ou bien s'il regarde une seule espece des creatures, nous en pouvons dire le semblable. Mais quand nous faisons nos circuits et discours, qu'apres avoir contemplé la gloire de Dieu en une partie du monde, nous tournons la veuë d'un autre costé, et faisons comme un denombrement de toutes creatures: il est certain qu'alors nous devons estre esmeus, pour confesser qu'il y a une perfection telle en ses oeuvres, que nous ne pouvons assez le magnifier. Voila pourquoy icy Dieu nous propose plusieurs especes: non point encores qu'il y ait une histoire parfaite et denomarement entier des proprietez des animaux: mais tant y a qu'aux exemples qui sont icy couchez desia nous avons ce qui nous doit bien suffire.

Comme maintenant quand il est parlé *des asnes sauvages et farouches:* Dieu dit que ce n'est point à nous de leur donner liberté. C'est comme s'il estoit dit, Que quand nous contemplons les asnes sauvages, nous devons penser que quand tout le monde seroit assemblé, il ne pourroit point leur donner telle nature qu'ils ont. Confessons donc que Dieu a disposé toutes choses par dessus nostre faculté et vertu, et que si nous y trouvons à redire, cela vient d'une temerité trop folle: et qu'il ne reste sinon de lever les yeux en haut pour adorer celuy qui nous demonstre une telle puissance et si infinie.

Apres avoir parlé des asnes sauvages, il parle *des licornes,* ou bien quelque autre espece de bestes: mais tant y a que communément on s'accorde qu'il est ici parlé des licornes. Il est dit, que *les licornes ne seront point à nostre suiettion: que nous n'en pourrons point iouir* comme des boeufs, et des chevaux, et des asnes: qu'on ne les pourra iamais apprivoiser: *qu'elles ne laboureront point la terre: qu'elles ne traineront point le grain en la grange,* ou en l'aire. Puis qu'ainsi est, cognoissons que ce n'est point à nous de disposer des oeuvres de Dieu: nous aurons beau nous y efforcer, nous n'y ferons rien. Car si nous ne pouvons donter un asne sauvage ou quelque autre beste farouche: comment gouvernerons-nous tout le monde? Et si nous ne le pouvons faire, comment osons-nous lever le bec contre nostre Createur, qui a disposé tout en telle sagesse qu'il n'y a que redire?

En la fin il parle *des paons, et des austruches:* ou bien (comme il y en a qui entendent ceci) des cicongnes. Mais combien qu'il soit parlé des cicongnes en second lieu: si est-ce que ce qui est adiousté finalement ne peut convenir qu'aux austruches, c'est assavoir *qu'elles despitent le cheval et le chevaucheur* par leur vitesse: et puis *qu'elles oublient leurs oeufs, et qu'elles sont si sottes, qu'elles les iettent au sable,* et n'y pensent plus. Il y a donc une grande sottise en ces bestes laquelle convient aux austruches plustost qu'aux cicongnes. Ainsi donc la somme est, que si les hommes ne se contentent d'un seul miroir de la gloire de Dieu: pour le moins qu'en une telle varieté qui se mon-

stre par tout, nous devrions bien estre incitez et esmeus à cercher Dieu: et l'ayans trouvé, à nous renger à lui: et nous y renger en telle obeissance, qu'encores que nous n'appercevions point la raison de ses oeuvres, nous ne laissions pas de nous tenir comme captivez, pour ne point murmurer contre luy en façon que ce soit.

Venons maintenant à chacune partie. Quand il est parlé *des asnes sauvages*, il est dit, que *Dieu les deslie et les met en liberté, et qu'ils vont cercher pasture par les montagnes: qu'ils habitent aux deserts et aux salines:* et que cependant *ils se mocquent de ceux qui sont aux villes, qui sont suiets à tailles* et à imposts, et à telles charges: les asnes sauvages ne savent que c'est de tout cela: car ils ont une condition libre. Or quand Dieu parle ainsi, c'est pour redarguer les hommes, d'autant qu'ils se prisent, et ne pensent point à leur condition: car la pluspart des hommes seront suiets, et toutes fois nous voyons comme ils se glorifient, qu'il leur semble que la terre n'est pas digne de les porter. Et d'où vient une telle outrecuidance? Car s'ils font comparaison d'eux avec les asnes sauvages, ils trouveront que les asnes ont une chose plus desirable beaucoup, c'est assavoir la liberté. Chacun confesse que c'est le principal bien dont nous puissions iouir. Or est-il ainsi que nous sommes en servitude, et les asnes sauvages sont libres. Cependant allons nous vanter, cependant faisons-nous à croire que nous avons une dignité si excellente que nous devrions estre portez des nuees, et que Dieu nous devroit tendre la main pour nous tenir sur ses espaules. Nous voyons donc la folie des hommes en cela. Et ainsi notons bien que Dieu nous a ici voulu humilier, et corriger cest orgueil qui est en nous, d'autant que nous ne pouvons nous tenir de nous priser outre mesure. Pourquoy cela? Car nous ne pensons ni à lui ni à ses oeuvres. Or il ne faut point que nous montions si haut qu'à sa maiesté pour nous humilier: mais les bestes nous peuvent enseigner, et elles seront nos maistresses: car nous ne sommes pas dignes d'avoir d'autres docteurs que ceux-là. Or cependant on pourroit demander, si les asnes sauvages sont à preferer aux hommes, en ce qu'ils vaguent par tout, qu'ils ne sont tenus ni en bride ni en estable, et qu'on ne les peut apprivoiser. La response est, que si les hommes estoyent demeurez en leur integrité, ils seroyent suiets à raison, non point par une forme de servitude, mais chacun domineroit tellement sur soy, que Dieu regneroit par tout: il ne faudroit point alors ne de loix, ne de iustice, ne de glaive pour l'executer quand les hommes s'adonnent à mal: il ne faudroit rien de tout cela: car chacun seroit pour soy et loy, et raison, chacun auroit la volonté de Dieu imprimee en son coeur. Et une telle suiettion ainsi volontaire, seroit plus noble et plus excellente, que tous les empires du monde. Mais d'autant que nous sommes corrompus, il faut que nous soyons tenus en servitude: car en cela Dieu nous monstre que nous ne sommes pas capables de nous gouverner, quand il veut que nous soyons rengez d'ailleurs. Et non seulement il y aura les loix et la police qui tiendront les hommes sous le ioug: mais Dieu permet qu'il y ait des charges dures et fascheuses: comme nous voyons quand les tyrans quelquefois domineront au monde, que tant s'en faut qu'ils soyent peres de leurs suiets, qu'ils les tormentent, pillent, et rongent tant qu'ils peuvent. En cela donc nostre condition est comme pour nous faire vergongne: et Dieu nous instruit et nous monstre que les bestes en quelque endroit ont meilleur temps que nous. Or cependant ce n'est pas à dire, qu'en tout et par tout Dieu ait tellement reietté les hommes que les bestes soyent à preferer: car nous voyons que quand il accompare par son Prophete Osee (8, 9) le peuple d'Israel à un asnon sauvage, c'est pour luy monstrer qu'il n'a nulle raison en soy, ny humanité. Tu veux estre à part, dit-il, c'est à dire, ie ne te peux apprivoiser. Car nostre Seigneur nous veut tenir en son troupeau: et quand nous avons sa parole, il veut faire office de docteur envers nous. Si là dessus nous ne pouvons souffrir d'estre gouvernez par sa main, c'est contre nature, et monstrons que nous avons une nature incorrigible. Et puis il est certain, qu'en ceste suiettion que Dieu a mise sur les hommes, encores voyons nous une trace de sa bonté, qu'il vaut beaucoup mieux aux hommes d'estre suiets (voire combien qu'on les traitte mal et rigoureusement) qu'aux asnons sauvages d'estre ainsi farouches, et s'esgayer par les montagnes. Car cependant les hommes sont admonnestez de leurs pechez, quand Dieu les chastie par rudesse à force de coups: et c'est pour les attirer à repentance. Et puis quoy qu'il en soit, il leur monstre qu'il y a discretion entre le bien et le mal: et les asnons sont là en leur brutalité. Apprenons donc que Dieu, quelque suiettion qu'il ait mis sur les hommes, n'a point laissé d'user tousiours de bonté et grace envers eux: mais ceste admonition qui est faite en ce passage tend là. Que si les hommes se veulent enorgueillir, et qu'ils se prisent par trop en leur dignité et noblesse, ils meritent bien d'estre renvoyez aux asnons sauvages, et que Dieu se mocque d'eux en disant, Or ça qui estes vous povres gens? Car il vous semble que ie ne doy plus dominer sur vous, que vous devez estre mes compagnons: mais cependant vous serez suiets à beaucoup de charges, vous ne pourrez pas vivre ensemble qu'il n'y ait beaucoup de fascheries, et des plaintes, et des cris, et que chacun ne soit

tousiours en doute: comme nous voyons que les hommes ne peuvent habiter les uns avec les autres, qu'il n'y ait des souspçons, des scrupules, et que les uns ne facent tort par fraudes, que les autres ne machinent ceci et cela, et taschent de vaincre leurs ennemis par trahisons et malices, que les autres ne soyent pleins de venin, et qu'ils ne grincent les dens quand ils voyent qu'ils ne peuvent remedier à leurs maux. Voila quelle est la condition des hommes: et cependant les asnons sauvages s'esgayent par les montagnes, ils vont cercher pasture, ils se mocquent de toutes les polices où les hommes travaillent tant. Puis qu'ainsi est donc, apprenez de ne vous priser plus tant: car il faudra que les asnes sauvages qui vaguent par les montagnes vous apprennent vostre leçon, et qu'ils vous facent sentir que vous n'estes pas tels que vous cuidez estre pour vous magnifier ainsi. Nous voyons donc maintenant, comme il nous faut appliquer ce passage à nostre instruction. D'un costé que nous sachions, que Dieu par l'exemple des bestes nous veut humilier, afin de matter tout orgueil en nous: et d'autre costé que nous sachons combien qu'en quelques endroits nostre condition soit pire que celle des bestes brutes, toutes fois Dieu ne laisse pas de tousiours poursuivre sa grace sur nous, et de convertir le mal en bien. Que si nous n'avons une vie libre, et desliee en ce monde: que par ce moyen nous sommes enseignez de venir à luy tellement que la suiettion des hommes est meilleure que la liberté des bestes: que si nous sommes tenus en servitude, que cela nous est plus profitable qu'il n'est aux bestes de s'esgayer sans avoir ni maistre ni estable, ne sans savoir que c'est ne de loy ne de rien qui soit. Voila comme d'un costé nous avons à sentir la grace de Dieu: et de l'autre à baisser la teste, afin de n'estre point eslevez en nostre dignité, mais que nous sachions que nostre Seigneur nous renge à soy.

Or quand il a esté ainsi parlé des asnes sauvages, il est parlé quant et quant *des licornes*, qui est une chose prochaine. Dieu dit, *que la licorne ne se pourra point donter:* que nous n'en pourrons point iouir: *combien qu'elle soit assez puissante et legere, qu'elle ne cultivera point la terre* à nostre appetit, qu'elle ne trainera point la charrue, *qu'elle ne menera point aussi le chariot pour porter le blé en la grange:* bref, qu'elle ne sera point pour l'usage des hommes, mais qu'elle est à soy. Or en ceci nous avons à noter en premier lieu, que quand les bestes nous servent, c'est d'autant que Dieu les matte, et qu'il nous les livre en la main, afin que nous en puissions iouir. Et qu'ainsi soit, pourquoy est-ce qu'un cheval se laissera gouverner par un homme, qui trainera la charrue ou les voictures, qu'il portera un chevaucheur, et autres charges? Pourquoy est-ce qu'on chevist des mulets, des asnes, et des boeufs? Car un cheval est assez habile pour resister à un homme: nous voyons que c'est une beste courageuse et allegre. Comment donc est-ce qu'on en peut venir à bout? Et un boeuf, quand nous voyons ses cornes, si on n'estoit accoustumé à les donter, il est certain que voila une beste terrible: il ne luy faut sinon remuer la teste pour espouvanter un homme: ses gros yeux, et ce gros col: et puis s'il dresse les cornes, voila pour percer un homme qui en approchera. On voit aussi ceste grosse masse du corps. Et comment est-ce qu'on en peut iouir, sinon d'autant que Dieu nous en a voulu donner quelque seigneurie? Car les licornes se pourroyent aussi bien apprivoiser, que les chevaux et les boeufs, n'estoit que Dieu leur a donné un tel naturel. Ainsi donc contemplons ici la bonté de nostre Dieu, quand il a appliqué à nostre service des bestes, qui autrement nous pourroyent estonner par leur seul regard, que nous n'en oserions point approcher. Un petit enfant les gouvernera tellement que quand les boeufs seront accoustumez au ioug, on les tiendra là avec un petit baston: on leur fera plier ce gros col, on leur fera baisser les cornes: bref, on les maniera en sorte, que là où ils pourroyent tout foudroyer, il n'y aura nulle resistence. Quand nous voyons cela, que nous cognoissions que Dieu s'est declaré liberal envers nous, quand il nous a ainsi assuietti des bestes qui pourroyent nous faire peur (comme i'ay desia dit) et quand il veut neantmoins qu'elles s'appliquent à nostre service, et qu'on les puisse apprivoiser. Voila mesme un elephant qui se donte, qui est une beste plus que terrible: car le seul regard surmonte tous les autres animaux. Voila donc comme une montagne, et semble que ce soit pour nous foudroyer: et neantmoins quand un elephant est donté, il s'apprivoise aucunement: non point qu'il ne retienne tousiours de son naturel: mais cependant esbahissons-nous de ce qu'on en peut chevir aucunement: et qu'on s'en sert. A l'opposite voila une petite beste que la licorne, qui aura seulement quelque agilité en soy, retiendra tousiours sa rebellion, tellement que tous les hommes par leur industrie et par leur force ne la pourront point assuiettir. Quand nous voyons cela, que nous soyons convaincus pour le moins par une telle comparaison. Or avons-nous esté enseignez de cognoistre la bonté de Dieu en ce qu'il a appliqué à nostre usage et à nostre profit les bestes qui nous servent? D'autre costé aussi notons qu'il ne seroit pas en nous de gouverner un limaçon (par maniere de dire) n'estoit que nostre Seigneur le mist en nostre puissance. Il est vray qu'en la creation du monde toutes bestes ont esté donnees à Adam, afin qu'il en fust maistre et seigneur: mais nous avons perdu ceste possession-la,

nous estans alienez de Dieu: comme quand un vassal aura fait quelque lascheté ou trahison à son prince, son bien est confisqué, il sera debouté du tout. Ainsi en est-il donc des hommes: car nous eussions paisiblement dominé toutes sortes de bestes, sinon que nous eussions esté ingrats à nostre Dieu, en ne faisant point l'hommage qui luy estoit deu. Voila donc comme nous avons esté privez de la seigneurie et principauté qui nous estoit donnee sur toutes bestes. Or puis qu'ainsi est que les bestes se leveroyent contre nous, et que nous n'en pourrions pas iouir, n'estoit que Dieu nous en reservast l'usage, et mesmes qu'il les assuiettist d'aucunes comme il nous est besoin: par cela nous sommes admonnestez, que c'est une trop grande rage à nous, de nous eslever contre nostre Createur: et les bestes nous pourroyent bien matter, quand besoin en seroit: et ne faut point que Dieu arme ou les lions, ou les licornes: mais par les poux et les puces il nous pourra faire la guerre, quand bon luy semblera, pour se mocquer de nostre orgueil. Et ainsi voyans quelquesfois que nous ne pouvons chevir nullement des bestes, cognoissons d'où cela procede: c'est assavoir du peché d'Adam, et de nostre malice, et de ce que nous sommes rebelles à celuy qui nous avoit constituez princes en ce monde, et qui nous avoit mis en main toutes creatures. Cognoissons cela, et gemissons à cause de nos pechez toutes fois et quantes que les bestes sauvages nous font du mal: cognoissons, Voici Dieu qui nous monstre nos povretez: et là dessus prions-le qu'il nous face la grace de luy obeir tellement que nous portions sa marque, afin que les bestes cognoissent la puissance qu'il nous a donnee comme à ses enfans: et toutes fois durant ceste vie mortelle, sachons qu'il nous veut tousiours tenir en bride. Voila ce que nous avons à noter en second lieu. Or maintenant on pourroit faire une question, Pourquoy c'est que Dieu conserve telles especes de bestes puis qu'elles ne servent plus à l'homme: car il semble que la raison cesse, pourquoy Dieu les devroit nourrir. Mais notons, qu'elles ne laissent point d'estre ornemens en ce monde icy, afin qu'on y puisse contempler la maiesté de Dieu. Et voila desia une raison assez suffisante. Et puis (comme i'ay desia dit) elles nous servent d'instruction: nous avons là divers spectacles que Dieu nous monstre: afin de nous instruire par ceste varieté-là, pour sentir mieux que c'est de sa vertu et de sa bonté quant et quant, et de sa iustice. D'autre part c'est une instruction bonne: pource que quand nous ne pouvons pas iouir des bestes, il ne faut point que nous presumions de nous eslever par trop haut. Et mesmes voila les chevaux et les boeufs, qui seroyent pour heurter contre nous et pour ruer: car combien que Dieu nous les ait submis, et qu'il veut que nous en soyons servis, si est-ce qu'il ne faudra quelquefois qu'un coup d'un cheval pour tuer un homme. Quand nous voyons cela, n'avons-nous point tousiours une bonne instruction, pour baisser la teste, afin que nous ne facions point trop des braves? Voila donc ce que nous avons ici à retenir.

Au reste quand il est parlé *de rompre les mottes, et de labourer la terre, et de mener le blé en la grange:* c'est afin que les hommes soyent mieux admonnestez, qu'il leur est necessaire que Dieu les pourvoye de beaucoup d'aides. Nous ne pourrions pas demeurer au monde, si nous n'avions à boire et à manger: nous ne pourrions pas vivre deux iours, si nous ne sommes substantez. Et qui est-ce qui nous donne du pain? Les hommes sont-ils si habiles d'eux-mesmes, qu'ils puissent cultiver la terre? Non: ils auront beau appliquer toute la force de leur bras, ils auront beau fouir: helas! ce n'est pas pour faire croistre le blé pour leur nourriture. Et cependant qu'ils voudront cultiver la terre, qui est-ce qui les vestira? Où prendront-ils ne robbe, ne chausses, ne souliers? qui est-ce qui les fournira à tant de necessitez? Car il n'est point question de boire ou de manger seulement: nous voyons que nous sommes suiets à tant de choses. Combien nous faut-il de secours, pour nous maintenir en ceste povre vie? Cognoissans donc, qu'il est besoin que Dieu nous donne des aides innumerables: que là dessus nous pensions à tant de biens qu'il nous a eslargis: comme quand il a ordonné les chevaux et les boeufs pour cultiver la terre, qu'il les a ordonnez pour amener le grain en l'aire: et puis qu'il a donné les autres industries, tellement que quand les hommes auront faute, ils ayent quant et quant le remede en main: que nous ne soyons point ingrats puis que Dieu nous fait ainsi contempler à veuë d'oeil sa bonté: que nous sachions aussi combien nous sommes tenus et redevables à luy pour le servir, voire en humilité. Car voila le principal qui nous est monstré en ce livre: c'est que iamais les hommes ne feront à Dieu l'honneur qui luy appartient, sinon en baissant la teste, et ne presumant point de murmurer contre luy, ne d'attenter de luy monstrer sa leçon. Et defait ce n'est point à nostre escole qu'il faut qu'il vienne: il a une telle sagesse en soy, que nous sommes contraints, comme il a esté monstré par cy devant, et ce propos mesmes est encores poursuivi: nous sommes contraints, di-ie, de nous estonner en voyant ce que Dieu fait: et comme nous y sommes confus, il faut bien que nous apprenions de le glorifier: car voila tout ce qui nous reste.

Venons maintenant à ce qui est adiousté des paons et des austruches. *Qui est-ce qui a donné les ailes plaisantes aux paons?* dit Dieu. Or en un mot il nous monstre, qu'une seule plume nous doit

conuaincre, que c'est une folie par trop excessive à nous de ne nous pouvoir contenter de ce que Dieu a fait. Iettons la veuë sur une plume de paon: n'y a-il pas là un artifice si admirable, que nous ne savons que dire, sinon de glorifier Dieu? Ie di mesmes les incredules y sont contraints. Puis qu'ainsi est, quand il sera question du gouvernement du monde, et de choses beaucoup plus hautes sans comparaison (ie vous prie) nos sens pourront-ils parvenir iusques là? Ne faut-il point qu'ils defaillent? Si une seule plume de paon nous ravist à soy, et nous tient-là comme estonnez: et que sera-ce de tout l'artifice qui apparoist en ce monde? que sera-ce du gouvernement du genre humain par especial? Et toutes fois c'est là, où les hommes desployent leurs blasphemes: c'est là, où ils se despitent contre Dieu, et se tempestent, et voudroyent qu'il se gouvernast par leur conseil et phantasie. Et cela est, d'autant qu'ils n'ont point leurs appetis, et que Dieu ne les traitte point à leur souhait. Or tant y a, que nous devons estre plus que convaincus de nostre devoir, si nous pouvons considerer ce qu'il nous monstre. Voila donc l'intention de Dieu en ce passage.

Il fait puis apres comparaison *des ailes d'austruches:* mais c'est plustost pour s'arrester à ce qu'il adiouste de la sottise et de la legereté qui y est, et de la force. Il y a aussi bien *des cicongnes* qu'il parle: mais ce seroit plustost, pour nous ramener à la raison qui y est: car on y trouve plus d'humanité qu'on ne fait point souvent aux hommes. Car les petis cicongneaux quand ils sont devenus grans, recognoissent leurs peres et meres, et les nourrissent en vieillesse, pour leur rendre ce qui leur ont fait en ieunesse. Et quand cela sera bien consideré, il ne faut autre doctrine pour condamner l'ingratitude des enfans qui sont rebelles à peres et à meres, et qui voudroyent qu'ils fussent au fond de la mer: tant s'en faut qu'ils s'employent pour eux, et qu'ils retirent la viande de leur bouche pour leur donner. Ainsi donc voila un beau miroir que nous avons en ce bestial. Mais sur tout ne sommes-nous point plus que coulpables, ne cognoissans point le Pere souverain qui nous a tous creez, qui nous nourrist, en la main duquel nous sommes, et qui ne vieillist point pour avoir faute de nous? Il nous eslargist tant de biens: et que nous ne sachions pour le moins luy rendre la louange qui luy est deuë. Quand nous serons si vilains et si pervers, faut-il d'autres tesmoins pour nous condamner que les cicongnes? Mais pource qu'ici Dieu s'arreste beaucoup plus sur l'austruche, venons à ce qui en est dit, Voila, dit-il, *l'austruche qui despite et le cheval et le chevaucheur.* C'est pour monstrer l'agilité qui est en ceste grosse beste: car c'est un demi oiseau, et demie beste terrestre: et y a une telle pesanteur au corps de l'austruche qu'elle ne se peut eslever pour voler bien haut: mais voltige tellement qu'on ne la peut poursuivre. On aura beau courir la poste apres, on ne la peut rattoindre: car à demi sautant sur ses pattes, à demi volant, elle surmonte toute la vistesse qui peut estre aux chevaux et aux autres bestes. Voila pour un Item. Or il y a quant et quant une industrie, que par le chemin ces bestes la peuvent gripper des pierres, et les iettent contre ceux qui les poursuivent. Voila donc deux choses en ce bestial: la folie d'un costé, et puis c'est advis qu'elles ont d'amasser des pierres tout en courant, lesquelles elles ruent par derriere contre ceux qui les poursuivent. Voila, di-ie, une chose admirable qui apparoist aux austruches. Or il y a d'autre costé une telle sottise, que quand elles ont caché la teste, il leur semble que tout le corps soit caché, et cependant voila une grosse masse qui apparoist. Et puis de leurs oeufs, elles ne les couvent point: mais d'autant qu'elles habitent en pays chaud, elles les cachent dedans le sable, et le soleil donnant dessus les eschauffe: voila comme leurs oeufs sont escloux. Quand on aura regardé d'un costé la providence qui est en ces bestes: et d'autre costé la sottise de cacher ainsi leurs oeufs: ne verrons-nous point des oeuvres de Dieu admirables en ce qu'il conduit ainsi le tout? Au reste quand il est parlé de la force et vistesse qui est aux austruches, cognoissons qu'en cela elles nous surmontent: nous aurons beau nous glorifier, mais les austruches vaudront mieux que nous en ceste condition. Voila pour un Item, que les hommes ne se doivent pas tant priser qu'ils ont de coustume: car Dieu les renvoyera tous les coups à ces exemples qui sont pour se mocquer de leur folle vanterie. D'autre costé, quand nous voyons que ces bestes-la qui ont force et agilité, et mesmes industrie en d'autres choses, sont si sottes en un poinct, qu'il n'y a nul advis ny sentiment, ne devons-nous pas glorifier la bonté de Dieu envers nous? Car qui est-ce qui nous a donné plus de sens qu'aux austruches? Les hommes l'ont-ils acquis par leur vertu? Ont-ils ny or ny argent pour acheter une telle marchandise? Qu'un chacun donc cognoisse combien il est tenu à Dieu, quand il nous a donné telle discretion: et sachons qu'il faut bien que nous luy rendions la louange qui luy en est deuë. Voila donc quelle est l'intention de Dieu en ce passage.

Ainsi quand il est dit, *Que Dieu a desprouveu de sagesse l'austruche:* cognoissons que c'est pour nous advertir quand nous avons raison et iugement, que tant plus sommes nous tenus à Dieu, lequel nous a donné un bien et un privilege inestimable. Car qu'est-ce que de iuger entre le bien et le mal, et de cognoistre quel est nostre office, non seule-

ment pour cheminer en ce monde, mais pour aspirer à la vie celeste? Qu'est-ce que nous cognoissions que Dieu nous a formez à son image, et qu'il nous a preparé nostre heritage là haut? Quand donc nous avons ce iugement-la que nous pouvons discerner entre honnesteté et vilenie, entre vice et vertu, et au reste que Dieu nous illumine par son sainct Esprit, tellement que les cieux nous sont comme ouverts, et que nous passons par dessus le monde pour parvenir à la compagnie des Anges, à la gloire immortelle qui nous a esté acquise par nostre Seigneur Iesus Christ: quand, di-ie, nous avons cela, combien devons-nous magnifier un tel thresor? Et cependant qui est-ce qui nous le donne? Car (comme i'ay dit) nous serions semblables à ces sottes bestes dont il est ici parlé, nous n'aurions pas plus de sens qu'une austruche, sinon que Dieu y eust prouveu. Voila donc comme les hommes doivent estre tenus en bride, comme ils doivent appliquer tout leur sens et raison à honorer Dieu, et ne plus s'eslever contre luy. Mais le principal est, qu'ils luy obeissent, et cognoissent qu'il y a encores de l'infirmité en eux: et au reste que c'est bien assez quand ils peuvent iuger en petite portion, que c'est de ceste grandeur et hautesse des oeuvres de Dieu: et que rampans sur terre ils tendent tousiours en haut avec toute humilité et modestie, sachans bien qu'ils ne peuvent parvenir encores à ces grans abysmes des secrets de Dieu. Et c'est-ce que i'ay touché du commencement, pour encores mieux confermer ce passage: c'est assavoir que Dieu d'une part nous veut faire sentir sa bonté, afin que nous n'ayons point occasion de nous fascher, comme s'il avoit donné une condition meilleure aux bestes sauvages qu'à nous: et que neantmoins pour nous humilier, nous voyons en ceste condition que nous avons depuis la corruption du peché, que les bestes nous passent selon quelque regard et poinct particulier. Il est certain que nous serons tousiours preferez aux bestes, et que nous serons en un degré superieur. Et mesmes si nous n'avons la force et agilité si grande qu'ont les bestes, cela est pour nostre profit: assavoir pour nous humilier: car encores ne nous peut-on apprivoiser. Nous voyons (combien qu'il nous advertisse de nostre foiblesse par beaucoup de choses que nous voyons) que toutes fois il est contraint de se plaindre de nous, que nous sommes comme des bestes sauvages, ainsi qu'il a esté dit. Et qui pis est, un boeuf cognoistra la creche où il est nourri: un asne ou un cheval cognoistra l'estable de son maistre: et nous ne le cognoissons point, luy qui est nostre Createur: bref, il ne nous peut apprivoiser en façon que ce soit. Ainsi il nous est bon de n'avoir point telle force, de n'estre si robustes que ces bestes sauvages. Car que seroit-ce? comment est-ce qu'on pourroit chevir de nous? Et au reste cependant retenons tousiours, qu'il nous faut recourir à tant de benefices que Dieu nous donne par especial, desquels il a privé les bestes: comme il est ici parlé de la raison et intelligence. Mais ne considerons pas simplement ceste raison commune qui est en tous: venons aussi à ce qu'il plaist à Dieu de nous esclairer de ceste sagesse qui est contenue en son Evangile, et que par son sainct Esprit il nous ouvre les yeux, en sorte que nous pouvons voir ses secrets, qui autrement nous seroyent cachez et incomprehensibles: apprenons de le magnifier en cela. Ce sont les deux choses que nous avons à retenir.

Or cependant notons quand il est ici parlé *des oeufs de l'austruche*, que si Dieu estend sa providence pour faire esclorre ses oeufs (voire quand ils sont laissez et abandonnez) par plus forte raison il ne nous mettra iamais en oubli: nous, di-ie, qui sommes creatures plus excellentes. Et defait nous voyons qu'il a beaucoup mieux prouveu au genre humain, qu'à ce bestial. Car voila des meres qui sont si sottes qu'elles oublient leurs oeufs et leurs petits qui en doivent sortir: or nostre Seigneur a imprimé une affection aux femmes, qu'elles cognoissent leurs petis, et qu'elles les nourrissent de leur sang et de leur substance. Quand donc nostre Seigneur a mis un tel ordre au genre humain: en cela cognoissons qu'il nous declare le soin paternel qu'il a de nous. Mais il ne nous faut point encores mesurer sa bonté par là seulement: venons à ce qu'il dit par son Prophete (Isa. 49, 15): la mere pourra-elle oublier son enfant? Or quand toutes les meres du monde auroyent mis leurs enfans en oubli, si ne vous delaisseray-ie point, dit le Seigneur. Dieu donc d'un costé monstre qu'il nous est Pere, quand il tient là les meres en cest office qu'elles s'adonnent volontairement à nourrir leurs enfans. Vray est que nous ne voyons point cela en toutes meres: car il y en a beaucoup de ces tendres et delicates, qui ne voudront point prendre la peine apres leurs enfans, tellement qu'une nourrice aura plus grande affection aux enfans qui ne seront pas siens, que leurs meres propres. Mais tant y a que ceste inclination-là apparoist au commun. Et d'où procede cela? C'est Dieu qui veut conserver le genre humain par ce moyen. Au reste, quand nous aurons cognu sa bonté paternelle qui se demonstre aux creatures: et bien, il est vray que desia Dieu nous fait sentir sa grace, et la solicitude qu'il a de nous: mais cognoissons qu'il surmonte en soy tout ce que nous pouvons appercevoir en ce monde: et que quand nous viendrons à luy en humilité, il se monstrera tousiours tel qu'il est, assavoir la fontaine de toute misericorde, et qu'il sera pitoyable en nos maux pour nous secourir. Que donc nous ayons ceste

confiance-là: et combien que nous soyons povres creatures, que nous ne laissions pas pourtant de nous confier en luy pour le glorifier: sachans que quand nous-nous rendrons dociles à luy comme son peuple obeissant, de son costé il monstrera que ce n'est point en vain que nous l'avons recognu pour nostre Dieu.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT CINQUANTETROISIEME SERMON,

QUI EST LE III. SUR LE XXXIX. CHAPITRE.

22. *As-tu donné force au cheval? et as-tu environné son col de bruit?* 23. *Espouvanteras-tu le cheval, comme la sauterelle? ou locuste? le hennissement de ses narines est effrayant.* 24. *Il fouyt la terre du pied, il s'esiouyst, il va avec audace au devant de l'homme armé.* 25. *Il ne lui chaut de frayeur, et ne craint point, il ne fuit point le glaive.* 26. *Que le carquois sonne, le fer de lance et du bouclier:* 27. *Il engloutist la terre comme en fureur et fremissement, il ne lui chaut du son de la trompette.* 28. *Quand il ouyt la trompette, il dit, Ha ha: il flaire de loin la guerre, les cris des capitaines, et les bruits de l'armee.* 29. *L'esprevier prendra-il des plumes par ta sagesse, ou estendra-il ses ailes vers de Midi?* 30. *L'aigle s'eslevera-elle à ton commandement, et mettra-elle son nid és hauts lieux?* 31. *Elle habite sur les rochers, et demeure sur les hautes montagnes comme en des forteresses.* 32. *Et de là elle contemple la proye, ses yeux regardent loin.* 33. *Ses petis engloutissent le sang, et se trouve là où sont les corps morts.* 34. *Et le Seigneur respondit et dit à Iob,* 35. *Est-ce doctrine de combattre avec le Tout-puissant? celui qui argue Dieu qu'il responde à ceci.*

Si nous estions disposez pour estre enseignez de Dieu, il nous traitteroit aussi de son costé en sorte que toute sa doctrine seroit pour nous eslever du premier coup à soi: voire, et d'une façon privee, comme un pere parle à ses enfans. Mais quand nous sommes difficiles à gouverner, et qu'au lieu de nous rendre dociles, nous voulons estre par trop sages: il faut alors que Dieu nous renvoye à l'escole des bestes: comme nous avons desia veu par ci devant, et ici encores il continue à ce faire. Car en parlant *des chevaux* et de leur naturel, il monstre que les hommes ne cognoissent point ses oeuvres, quand ils se veulent ainsi eslever contre lui. Et cependant il monstre, que s'il lui plaist, il ne daignera nous respondre à toutes nos repliques: mais il suffira que nous soyons convaincus par les bestes brutes: et ne fust-ce que par les chevaux qui nous sont domestiques: qu'il ne faudra pas aller loin pour nous rembarrer: car Dieu aura par toutes les rues, par les champs, par les maisons des advocats qui plaideront assez bien sa cause: et ne suscitera point de grands rhetoriciens d'entre les hommes, mais (comme i'ai dit) il se contentera d'avoir les bestes. Au reste, il n'est point question ici de subtilement disputer de la nature des chevaux: car aussi Dieu n'a point voulu ici suivre un tel style: mais il met simplement en avant ce qui est cognu des plus idiots. Il ne faut point qu'on soit exercé beaucoup, pour comprendre ce qui est ici dit: car les petits enfans le cognoissent: ainsi que quand il a parlé des astres et des estoilles, ce n'a pas esté à la façon des grands docteurs et philosophes. Pourquoi? Pource que peu de gens y eussent profité: tous ne sont point capables de cela: mais il a parlé grossierement du soleil et de la lune, et de ce qui apparoist. Quiconques a des yeux, encores qu'il n'ait ne savoir ne rien qui soit, et qu'il ne soit point grand clerc, il comprendra ces choses qui ont esté dites par ci devant du soleil et des estoiles: il ne faut point là d'astrologie: autant en est-il quand il parle ici des bestes. Maintenant donc il poursuit ceste mesme façon: et c'est afin que nul ne prenne excuse, comme nous sommes enclins à cela. Vrai est que les hommes ne confessent point volontiers leur ignorance: mais quand il est question de s'excuser devant Dieu, si est-ce qu'ils en font un bouclier. O cela surmonte mon esprit, cela est trop subtil pour moi, ie n'y puis mordre. D'autant que la plus part prennent un tel subterfuge, Dieu declare que les plus rudes seront convaincus de lui avoir esté ingrats et malins, et n'avoir point cognu ce qui leur estoit tout notoire.

Voila pourquoi donc ici quand il est parlé des chevaux, les choses sont recitees simplement telles

qu'elles sont cognues de tout le monde et de grands et de petits. Voire, dit Dieu, est-il en l'homme de *donner une telle force comme on la voit aux chevaux?* Et mesmes une telle nature et si rigoureuse? Car outre ce que les chevaux sont robustes, nous voyons *qu'ils sont nez à la guerre* en partie: on voit qu'ils se iettent au milieu du danger: il y a une furie qui les enflamme, tellement qu'on diroit qu'ils ont un accord *avec la trompette, et avec les grands bruits* et mesmes ils enhardissent les hommes. Quand nous voyons cela, et que *mesmes en leurs narines il y a frayeur*, que c'est une beste espouvantable de soi: et que puis apres on y cognoist seulement une petite portion des oeuvres de Dieu, il n'a point là desployé sa vertu en perfection, mais il a donné quelque petit signe et marque de ce qu'il peut faire: quand donc cela sera bien regardé, faut-il que les hommes se rebecquent plus? Oseront-ils maintenant s'addresser au Dieu vivant? Ils n'oseroyent pas respondre à un cheval, il ne s'oseroyent là frotter, mais ils en sont espouvantez: et ils ne craindront point ceste vertu infinie de laquelle ils n'apperçoivent qu'une seule goutte en tous les chevaux du monde. Voila donc ce que nous avons à retenir en somme de ce passage.

Et en cela mesme nous voyons, que Dieu n'a point usé de langage superflu, en parlant ici *de la hardiesse des chevaux, et de leur force, et qu'on ne les pourra pas effaroucher comme des locustes: mais qu'ils se iettent contre les lances et contre les flesches.* Il estoit besoin qu'il parlast ainsi. Et pourquoi? Car nous sommes hardis, voire pour nous despiter contre Dieu, quand sa gloire ne nous est point cognue. Et c'est nostre stupidité, qui nous donne une telle audace, car d'autant que nous mettons un voile devant nos yeux, qui nous empesche de contempler la gloire de Dieu, chacun s'abbrutist ainsi. Voila pourquoi nous sommes orgueilleux: car si nous apprehendions que c'est de Dieu, il est certain que nous serions tous abbatus, qu'on ne verroit plus ni orgueil ni outrecuidance aux hommes. Ainsi donc pource que nous faisons des aigus, que nous voulons tout comprendre à nostre phantasie, pour savoir que c'est de la vertu infinie de Dieu: voila pourquoi il est ici traitté des chevaux, et Dieu nous propose la vertu qui est en eux. Et pourquoi? Afin que nous soyons ravis en admiration de sa conduite. Car il faut tousiours revenir à cela, Que Dieu n'a point du tout desployé sa main és chevaux, il n'a pas là donné à cognoistre tout ce qu'il pouvoit faire: mais il y a mis seulement comme une goutte de sa providence. Et toutes fois quand nous aurons bien cognu ce qui est ici dit, si ce n'estoit que nous sommes accoustumez à voir des chevaux, et à les manier: chacun s'en fuiroit devant, ce seroit une beste espouvantable: et sur tout quand nous voyons la hardiesse qui se monstre ainsi à la bataille. Voila donc comme il nous faut appliquer ceci à nostre instruction, tout ce qui est ici recite par le menu quant aux chevaux. Et mesmes nous devons d'autre part noter la bonte de Dieu, de ce qu'il dompte ainsi les chevaux, afin de les assuiettir aux hommes, et de les appliquer à leur service. Pensons-nous qu'un cheval qui n'est point dompté de sa nature, et mesme qui est comme né à la bataille, se laissast ainsi gouverner et manier, sinon que Dieu lui eust osté ce grand courage à ce que les hommes s'en puissent servir? Oserions-nous cela de nous? Concluons donc que Dieu nous declare sa vertu, quand il a donné une telle hardiesse aux chevaux, qu'il les a ainsi rendus farouches: et qu'il nous a aussi donné un singulier tesmoignage de sa bonté et de son amour: quand nous qui ne sommes rien, pouvons ainsi dompter les chevaux pour en user, et qu'ils souffrent que nous les travaillons, qu'on les applique en chariots, à labourer la terre, que les hommes montent dessus. Quand donc les chevaux se laissent ainsi gouverner, il n'y a nulle doute que là nostre Seigneur ne nous monstre combien il est liberal envers nous, et nous le face cognoistre. Voila donc touchant ce poinct. Mais le principal est de ceste doctrine que i'ai touchee: assavoir que ceci nous doit servir pour reprimer ceste audace. Quand donc nous sommes solicitez à murmurer contre Dieu, ou que nous voulons lui contre dire en quelque chose, il nous faut ietter la veuë sur les bestes brutes: car elles nous pourront enseigner: et nous sommes dignes aussi d'une telle escole, quand nous ne voulons point escouter paisiblement nostre Dieu pour obeir à sa simple voix.

Il adiouste puis apres *des espreviers et des aigles*, *As-tu donné*, dit-il, *les ailes à l'esprevier? volera-il à ton commandement, quand il se leve vers le Midi?* qu'il semble qu'il doive aller iouster contre le soleil? *Les aigles*, dit-il, *sont elles formees de toi? leur donnes-tu leur nids aux rochers, et aux tours des montagnes?* c'est à dire aux lieux hauts et eminens. Pourras-tu disposer un tel ordre de nature. *Et quand les petis desia hument le sang*, et qu'ils sont nez à cela: les as-tu accoustumez à estre ainsi appastelez et substantez d'un tel laictage? *Les aigles se trouvent où sont les corps morts, elles flairent cela de loing:* et mesmes elles ont la veuë si aigue *qu'elles peuvent contempler* et çà et là: comme il est certain que c'est l'oiseau qui a la veuë la plus vive et la plus aiguë qui soit point. Est-ce toi donc qui as donné une telle nature aux aigles? dit Dieu. Nous voyons comme haut et bas nostre Seigneur nous presente des miroirs ou des images vives, là où nous devons sentir sa puissance pour nous

humilier: et cependant devons cognoistre qu'il aura bien dequoi nous rembarrer, quand nous serons si fols et enragez de venir heurter contre lui. Et ne faudra point qu'il plaide sa cause, ou qu'il ouvre sa bouche pour sonner mot: car autant de creatures qu'il y a haut et bas, ce sont autant de tesmoins pour nous rendre cent mille fois confus. Il est vrai que nous aurons bien ceste audace, de nous eslever contre Dieu, comme si nous le voulions arracher de son siege par nos blasphemes et nous semble que nous le pourrons gaigner par nostre audace. Mais il aura assez de barres mises au devant: car il n'y aura ni beste en la terre, ni oiseau en l'air qui ne testifie contre nous. Nous voyons donc comme la cause de Dieu sera plaidoyee par les creatures, sans qu'il s'en mesle: et cependant il faudra que tout ce que nous aurons machiné contre lui, retourne sur nos testes. Or combien que ceste doctrine soit assez facile, si est-elle tres-mal meditee des hommes. Et qu'ainsi soit, nous voyons les oiseaux voler en l'air, nous voyons les bestes marcher ici bas: combien y en a-il qui s'esveillent, pour penser à Dieu? Tous les iours nous aurons des tentations, que le diable nous viendra souffler aux esprits des murmures et despitemens contre Dieu: si nous ne sommes traittez à nos souhaits, incontinent c'est à contester: et qui est celui qui s'advise là dessus de ceste remonstrance qui est ici faite? Nous confessons assez qu'elle est toute notoire: et cependant nous la mettons en oubli, et elle ne nous vient point au devant. D'autant plus donc que ceste doctrine est facile et vulgaire: tant moins y aura-il d'excuse pour nous, et d'autant plus serons nous tenus coulpables devant Dieu de n'avoir point pensé aux choses qui nous devroyent estre cognues sans qu'on en dise mot, ne que nul parle. Et ceci ne doit-il pas estre entendu de chacun? Et si nous n'y pensons, quand le diable nous vient ainsi picquer contre Dieu: et qui nous empesche de ce faire, sinon nostre malice et ingratitude? Voyans donc que nous sommes ainsi tardifs, et que les choses qui nous devroyent tousiours estre patentes, ne nous vienent point en memoire: tant plus devons-nous observer ce qui est ici touché, qu'un chacun se doit instruire en telles admonitions.

Voila donc *les espreviers qui volent en l'air.* Or c'est une chose estrange, seulement de voir qu'une beste se puisse ainsi ietter, et qu'elle se leve d'une telle roideur, qu'il semble qu'elle doive percer les nuees: si cela n'estoit accoustumé, il est certain que nous en serions plus qu'esbahis. Car pensons nous que cela se face par cas fortuit? Si Dieu ne leur avoit donné une telle nature, seroit-il possible que les oiseaux se levassent ainsi? Or quand nous voyons la main de Dieu toute patente en un oiseau: qui sera celuy de nous maintenant qui luy voudra monstrer sa leçon? Car nous sommes confus en une chose bien petite: et quand nous ferons comparaison de Dieu avec les creatures, quelle proportion y a-il? quel voisinage? Et au reste quand nous ferons encores comparaison d'un esprevier avec tout le reste du monde, ce n'est rien. Voila une portion tant petite des creatures de Dieu, qui nous doit ravir en estonnement: que sera-ce donc de toutes ses oeuvres quand nous en ferons un denombrement entier, que nous ferons un discours de toutes les choses que nous voyons et haut et bas? Et puis quand nous pensons que la maiesté de Dieu est encores eslevee par dessus tous les cieux, d'une si longue distance que nous n'y pouvons point parvenir: et ne faut-il pas que nous baissions tous la teste pour l'adorer, et pour luy faire hommage, et estre reprimez sans passer plus outre: toutes fois et quantes que le diable taschera à nous faire picquer contre luy, ou bien à nous faire murmurer en façon que ce soit?

Touchant de ce qui est ici dit de la nature des aigles: on pourroit le prendre que *les petis hument desia le sang*, pource qu'une partie des aigles iettent leurs petis, tellement qu'ils sont contraints de se prouvoir eux-mesmes: et on dit qu'il n'y a que les aigles noires qui les nourrissent. Combien qu'encores ceux qui en ont escrit, varient en cela: car aucuns disent que les aigles reiettent comme bastards leurs petis, quand ils ne peuvent porter le soleil, et n'ont point la veuë assez forte. Mais nous n'avons que faire de toutes ces subtilitez qui s'apprenent des philosophes: ce nous est assez que Dieu nous monstre ici la nature des aigles telle qu'elle est cognue: et use de ceste façon grossiere (comme i'ay dit) afin que nous n'ayons aucune couverture ou excuse d'ignorance. Voila donc les aigles qui sont nees à la proye? voire des leur naissance, elles ont desia cela qu'elles hument le sang. Et c'est une chose estrange, qu'un oiseau se repaisse ainsi et se nourrisse de sang: voila une cruauté qui y est mise: il faut donc que ce naturel-la vienne d'ailleurs. D'où vient une telle diversité entre les oiseaux de proye, et les autres? Ne faut-il pas que Dieu y ait distingué, et qu'il nous ait monstré des signes de sa providence? tellement que nous soyons contraints de confesser que c'est luy qui gouverne et dispose toutes choses: et que les oiseaux comme ils ne se sont point creez quant à leur substance, aussi ils ne se sont point donné une inclination telle qu'ils ont: que cela leur vient d'ailleurs, et que Dieu se declare en sorte qu'il faut bien que nous adorions sa maiesté? Voila principalement ce que nous avons à retenir en ce passage. Et pourtant il ne faut point qu'on aille à l'escole: seulement qu'on ouvre les yeux. Ie di

les plus idiots: car ce qui est ici monstré sera cognu de tout le monde, et faudra passer condamnation, quand nous aurons esté si stupides et brutaux, de ne point cognoistre ce qui nous est tout visible: mesmes quand nous aurons adiousté, que là où *les aigles sentent les corps morts elles s'y trouvent:* qu'elles flairent les charongnes de loin, et *regardent là leur proye,* pour se ietter de ce costé-la. Car quand nous voyons une telle chose, cognoissons que nostre Seigneur y a mis un mouvement secret: car il seroit impossible que les aigles d'elles-mesmes eussent cela, que Dieu ne les y eust duites, et qu'il n'y eust imprimé ie ne say quoy où il se monstre admirable. Ainsi donc, quand nous aurons regardé ça et là, et que nous aurons veu une telle diversité d'ouvrages: nous sommes contraints en despit de nos dens de cognoistre, O il y a ici un Createur qui domine, car si toutes bestes estoyent d'une nature et inclination, la providence de Dieu seroit plus obscure qu'elle n'est. Il y auroit lors (ce semble) apparence de dire, C'est nature qui domine comme nous voyons mesmes que les philosophes, quand ils ont bien regardé et espluché par tout: au lieu d'adorer Dieu et le magnifier en ses oeuvres, ont appliqué tous leurs sens et esprits à forger une nature qui fust pour aneantir et Dieu et sa gloire: et le diable les a gouvernez en cela à leur grande condamnation et horrible. Mais quand nous voyons une telle varieté, qu'un oiseau sera d'un naturel, l'autre d'un autre, que les bestes seront aussi diverses: on ne peut pas dire, Voila une nature: comme on feroit, si tous animaux alloyent leur plain chemin, et qu'on vist une correspondance egale en toutes bestes. Si les choses estoyent ainsi, incontinent Nature, diroit-on, Nature: on ne penseroit point à Dieu: mais quand nous verrons qu'un oiseau aura crainte: et l'autre non: voila l'ouvrage de Dieu qui apparoist mieux. Les colombs (comme on voit) sont des bestes si craintifves que rien plus: et on voit les espreviers et les autres oiseaux de proye d'autre costé: on voit aussi à l'opposite, des autres oiseaux bien grans, qui ne s'addonneront point à la proye. Pour exemple, qu'on regarde des cygnes: et iront-ils ainsi manger les charongnes? sont-ils oiseaux de proye comme les aigles? Quand donc une telle varieté nous vient devant les yeux: Dieu alors nous demonstre sa providence plus notoirement, et en sommes tant plus convaincus. Et c'est une chose bien à noter que celle-la: car sans aller plus loin, si tous hommes avoyent une mesme face, et toutes femmes, et qu'il y eust une mesme stature, une mesme couleur, une mesme proportion de corps, une mesme contenance, un esprit semblable: nous ne cognoistrions point si bien qu'il y eust un Createur qui nous eust formez: nous ne cognoistrions point qu'il distribue les graces et les dons de son Esprit en telle mesure qu'il luy plaist: il sembleroit que ce fust le ventre de la mere qui nous formast, que ce fust la semence du pere qui nous donnast et substance, et forme, et tout ce que nous avons: bref, les hommes ne tiendroyent rien de Dieu pour luy en faire hommage. Mais quand nous voyons qu'il y a tant de diversitez, que l'un sera grand, l'autre petit: que les façons de faire sont aussi tant differentes, que l'un aura un esprit aigu, l'autre pesant: que l'un aura grande faconde pour bien parler, que l'autre sera à demi muet: quand donc nous voyons toutes ces choses, ne faut-il pas, si nous ne sommes plus que malins et pervers, confesser que Dieu nous distribue, comme il luy plaist, les dons de son sainct Esprit, que c'est luy qui nous forme? ainsi que nous l'avons veu au paravant, Que comme une femme, quand elle aura tiré son laict de la vache, donne forme au formage comme il luy plaist: Dieu aussi nous dispose en telle sorte que nous ne savons que dire, sinon que sa main y besongne, voire d'une façon miraculeuse. Et pourtant apprenons de n'estre point aveugles en une telle diversité que Dieu nous propose: toutes fois et quantes que nous ouvrons les yeux, et que tant de choses nous viennent au devant, que l'une a une telle figure, l'autre toute diverse: cognoissons que Dieu nous attire à soi: et voyant que nous sommes tardifs à y venir, qu'il nous solicite, et nous donne de tels aiguillons, qu'il faut comme par force que nous marchions avant, si nous ne lui voulons resister d'une certaine malice, et le despiter, pour dire, En voyant ie ne verrai point.

Il y a encores un poinct à noter, quand il est dit, *Que les aigles s'assemblent là où sont les charongnes:* assavoir que si les oiseaux de proye ont ceste industrie d'aller cercher pasture: et mesmes que les aigles flairent de loin, là où il y a dequoi manger: par plus forte raison il nous faut assembler là où Dieu nous monstre qu'est nostre vie. Et pourtant quelle excuse avons-nous, quand les oiseaux pour la viande corruptible s'assemblent, et mesmes qu'ils y courent, et y prennent tant de peine: si de nostre costé nous reiettons la pasture, quand elle nous est offerte, et que nous n'ayons point l'esprit de nous assembler là où est nostre vie? Faudra-il d'autres tesmoins contre nous que les aigles? comme aussi nostre Seigneur Iesus propose ceste similitude là: car apres avoir parlé des troubles, qui devoyent estre si grands au monde, il dit, Là où sera une charongne, les aigles s'assemblent: comme nous pourrions en ces pays dire le semblable des corbeaux. Voila donc ces povres bestes qui ont bien ceste inclination de nature, de cercher viande et proye: et de nostre costé où est-ce que nous trouverons nostre vie? Faut-il que nous

soyons si desprouveus de sens, quand Iesus Christ nous appelle et convie à soi, qu'il nous declare qu'estans là venus nous trouverons tout ce qu'il nous faut, et que nous serons enrichis de tous biens, que nous serons pleinement repeus de sa substance et vertu, pour estre contentez? Pensons-y donc: car quand nous avons une telle promesse, si nous sommes lasches, ne faudra-il point que les aigles rendent tesmoignage au grand iour contre nous?

Mais revenons au principal que nous avons touché du commencement: comme aussi Dieu fait ceste conclusion, *Est-ce doctrine de contester contre le Tout-puissant? Et celui qui corrige Dieu, qu'il responde à ceci.* C'est donc pour nous monstrer à quelle intention tant de choses ont esté deduites: car on pourroit trouver estrange que Dieu voulant maintenir sa iustice, et clorre la bouche aux hommes à ce qu'ils ne mesdisent point de lui: parle des estoiles, et du labeur de la terre, qu'il parle de la façon de naviger, qu'il deduise la nature des bestes. A quel propos? Il sembleroit donc que Dieu cerchast ici des argumens extravagans. Voire: mais quand nous aurons regardé au poinct que i'ai touché, nous trouverons qu'il valoit beaucoup mieux qu'il maintint ainsi sa iustice, que s'il en eust disputé sans nous mettre les creatures en avant. Et pourquoi? car il nous faut revenir à ceste conclusion, Que s'il lui plaist il nous laissera babiller, et cependant nous n'y gaignerons rien: car nous ne pourrons pas crier si haut qu'il en ait les aureilles battues, il nous mettra au devant beaucoup de rempars: autant qu'il y a de creatures au ciel, et en la terre, et en la mer, se leveront, et se dresseront à l'encontre de nous, tellement que nous ne pourrons point approcher de Dieu. Nous voyons maintenant que ceste façon que Dieu a tenue pour rembarrer Iob, et en sa personne tous ceux qui sont impatiens, ou qui se veulent eslever par trop, est tant plus propre, et qu'il ne pouvoit tenir un meilleur moyen d'enseigner que celui qu'il a declaré par ci dessus.

Voila pourquoi i'ai dit qu'il nous faut bien noter ceste conclusion. *Celui donc qui debat avec le Tout-puissant se monstre-il sage?* Il est vrai, que d'autant que le mot qui est ici couché signifie tant Enseigner que Corriger (car il y a de mot à mot, Debattre avec le Tout-puissant, est-ce enseigner, ou corriger?) ceci se pourroit prendre comme s'il estoit dit, L'homme qui intente ainsi procez et querelle contre Dieu, se prepare-il pour se chastier? mais tout au contraire il s'endurcist. Or est-il ainsi que nostre vraye sagesse est, de nous savoir chastier, et cognoistre nos povretez, pour en estre confus et en avoir honte telle, qu'il ne nous reste sinon de prier Dieu qu'il nous reçoive à merci, et ait pitié de nous. Voila quelle est la vraye sagesse des hommes. Il faut donc conclure à l'opposite que ceux qui s'eslevent ainsi contre Dieu sont insensez du tout. Or tousiours la sentence reviendra là, il n'y aura point diversité de propos, et la doctrine aura tousiours un but: c'est assavoir Que les hommes non seulement sont mal advisez, mais du tout desprouveus de sens et de raison, quand ils veulent ainsi plaider à l'encontre de leur Createur.

Et pour mieux comprendre cela, tenons ces deux degrez que i'ai dit. Pour le premier, que nostre vraye sagesse c'est de nous dompter. Cependant que l'homme se prise, ou qu'il attente outre sa mesure, ou qu'il s'esgaye: il ne fait sinon se precipiter en ruine, et l'issue ne peut estre que mortelle. Il n'y a donc rien meilleur pour nous, que de nous corriger: c'est à dire de nous abbattre tellement que Dieu chevisse de nous, et que nous cognoissions que nous ne sommes rien: qu'il y a tant de povretez en nous, qu'il faut bien qu'il nous gouverne, et que nous tenions tout bien de lui. Et puis pour le second, voyans comme nous sommes indigens et desprouveus et vuides, que nous recourions à lui qui est la fontaine de toute vertu, de toute sagesse, de toute iustice: bref, que nous sachions que c'est lui duquel nous tenons toute nostre vie avec ses dependences. Voila donc la façon d'estre bien endoctrinez: c'est qu'ayans honte de nous, nous recourions à nostre Dieu: et puis qu'en condamnant toutes nos meschantes cupiditez, et tous nos vices, nous cognoissions qu'en nostre nature il n'y a que perversité et corruption. Quand nous aurons appris à nous hayr ainsi, il est certain que nous aurons beaucoup profité.

Or maintenant l'homme se pourra-il corriger, quand il veut plaider contre son Dieu? Il est certain que voila comme un breuvage pour nous rendre frenetiques, si le diable gaigne ce poinct-là sur nous, de nous envenimer contre Dieu, ou que nous soyons mal contens de luy, ou que nous l'accusions d'iniustice, ou que nous soyons faschez de ce qu'il ne nous traitte point à nostre guise: voila le diable qui nous met une furie en la teste, que nous devenons comme enragez. C'est donc bien arriere de nous chastier quand nous sommes ainsi despitez, et que nous rongeons nostre frein: et combien que Dieu nous afflige, que toutes fois au lieu de nous humilier, nous ne cessons de nous enflammer contre luy. Et ainsi ce n'est pas nous enseigner, c'est à dire, ce n'est point cercher la vraye et bonne doctrine: ce n'est point une droite sagesse, quand nous plaidons ainsi contre nostre Dieu. Voici un poinct qui comprend beaucoup quand nous le saurons pratiquer comme il faut. Mais d'autant que nous sommes tant adonnez à nos

phantasies, et tant opiniastres: Dieu adiouste, que si nous le voulons corriger, il nous faut respondre à ceci, c'est assavoir à ce qu'il nous a mis au devant. Il est vray qu'on restraint ce mot à ce verset, Qu'il nous faudra respondre, si l'homme qui plaide contre Dieu se corrige: et d'autant qu'on voit le contraire, et qu'il est tout notoire, qu'il faut donc conclure que nous n'avons point occasion de plaider. Mais quand tout sera bien regardé, il est certain que Dieu a voulu faire ici une conclusion generale des propos qu'il avoit deduits ci dessus. Ainsi donc notons, que quand nous ne voudrons de nostre bon gré nous corriger, voire nous abstenans de tous murmures, ayans la bouche close, et n'attentans point d'arguer Dieu en façon que ce soit: si faut-il par force que nous venions là, quand nous aurons bien plaidé, Dieu a assez dequoy pour se venger de ce que nous aurons ainsi follement attenté. Et pourquoy? Car il armera toutes ses creatures: il aura autant d'advocats et de procureurs contre nous comme il y a d'oiseaux au ciel ou en l'air, autant qu'il y a de poissons en la mer, et autant qu'il y a de bestes sur la terre: bref, il ne faudra point que l'homme sorte hors de soy pour estre convaincu: car ne voyons-nous pas un artifice admirable de nostre Dieu en chacun bout de nos doigts? Y a-il ongle qui ne rende tesmoignage que Dieu est un ouvrier si excellent, que nous devons estre confus toutes fois et quantes que nous pensons à une chose bien petite qu'il nous monstre?

Maintenant donc nous avons le vray sens et naturel de ce mot quand il est dit, *Que celuy qui argue le Tout-puissant, responde à cecy.* Mais il nous faut noter combien ceste doctrine nous est utile. Il est vray que de prime face nous dirons tous, que c'est une chose trop vilaine et enorme de vouloir arguer Dieu: mais cependant qui est celuy qui s'en deporte? Nous ferons bien semblant d'avoir une telle modestie: mais si est-ce que quand la main de Dieu nous est trop rude, ou que les choses ne vienent point à nostre appetit, il n'y a celuy qui ne se fasche. Et ces fascheries-la à qui s'adressent elles? Si nous pensions que les afflictions nous vienent de la main de Dieu, et que les troubles qu'on voit au monde sont autant de iugemens qui procedent de luy: et quand mesmes les bons sont persecutez, et que les meschans dominent, qu'il veut par ce moyen-la exercer nostre patience, qu'il nous veut purger de toutes nos vanitez, qu'il nous veut bref mortifier quant au monde: si cela estoit cognu, ceux qui se despitent quand ils voyent que l'Eglise n'est point en paix ni à repos, que les bons sont foulez et molestez, que l'un est pressé de maladie, l'autre de povreté, et que cependant les meschans ont la vogue, s'en deporteroyent: cognoissans, di-ie, cela alors nous serions enseignez à humilité. Mais quand à l'opposite nous sommes envenimez tellement que nous ne pouvons pas nous tenir de murmurer contre Dieu, et ne fust qu'entre nos dens: ie vous prie, n'accusons-nous point Dieu comme s'il estoit cruel, et comme s'il n'avoit point iuste raison de nous traitter en telle sorte? Nous ne dirons point à pleine bouche que Dieu soit cruel et iniuste, il est vray que nous ne parlerons pas ainsi: mais si est-ce que nous tendons à ceste fin. Ainsi donc nous voyons que c'est une doctrine qui appartient à tous que ceste-ci: c'est assavoir, Qu'il faut que nous respondions à toutes les oeuvres de Dieu, si nous le voulons arguer. Or maintenant employons tous nos sens, qu'un chacun face tout ce qui luy sera possible: ie vous prie, quand nous aurons fait nos discours des choses qui ont esté recitées ci dessus: sera-il possible que nous respondions, et repliquions à l'encontre de Dieu en ce qu'il a fait et disposé en nature et en la creation des choses? Il est vray que nous trouverons bien encores assez de folie en nous: comme nous voyons que les hommes se desbordent, et que le diable aussi les aveugle tellement qu'ils ne font nul scrupule de despiter leur Createur. Mais il nous faut venir au poinct: Pourrons-nous, di-ie, contredire à l'ordre de nature tel qu'il est constitué? Pourrons-nous nier la providence de Dieu? Pourrons-nous abolir sa vertu selon qu'elle se monstre? Pourrons-nous dire qu'il n'a point fait et ordonné tout en sagesse? Et puis, pourrons-nous non plus aneantir sa iustice, laquelle nous apparoist avec sa bonté et sagesse? Pourrons-nous donc venir à bout de tout cela? Il est impossible. Et ainsi maintenant ne faut-il pas que les hommes soyent bien stupides, quand ils s'eslevent ainsi contre leur Createur? Or que reste-il? Pour bien faire nostre profit de ceste doctrine, il nous faut commencer par ce bout, de sentir combien nous sommes povres pour respondre à ce que Dieu nous pourra mettre au devant. Voyans donc que nous ne pouvons point fournir à cela, que nous apprenions de nous humilier. Et en quelle sorte? Recourons à ceste sagesse dont desia il a esté parlé: c'est de nous corriger. Quand donc les hommes auront bien regardé à eux, et senti leurs povretez, il ne sera plus question de se plaire ne s'applaudir, ils ne se feront plus à croire qu'ils valent ceci ou cela: mais il faudra qu'il se despitent, qu'ils ayent vergongne de leurs ordures: il faudra qu'ils se hayssent mesmes et se detestent, quand ils seront ainsi mortifiez: il faudra qu'ils presentent à Dieu le sacrifice dont il est parlé au Pseaume (51, 19), assavoir le sacrifice d'un coeur contrit. Quand nous serons là venus, c'est une vraye sagesse. Que les contempteurs de Dieu s'esgayent, et qu'ils se iettent comme à l'abandon tant qu'ils

voudront: car ils ne feront que se ruiner, et faudra en la fin qu'ils tombent bas apres s'estre bien eslevez. Mais en nous humiliant cognoissons que nous aurons un bon fondement et appuy, et que nous serons soustenus de la grace de nostre Dieu. Voila donc la sagesse et vertu de nostre Dieu, laquelle il nous faut magnifier au regard de ses creatures, quand en ce monde il nous fait iouir de tant de biens. Voila aussi nostre sagesse. Que regardans haut et bas pour y contempler la diversité de ses creatures qu'il nous monstre, nous recourions tousiours à lui pour estre certifiez de sa providence. Et puis qu'il nous a fait la grace de nous appeller une fois à soi: que nous apprenions de nous tenir tout coyement sous sa main, et de nous laisser gouverner comme il lui plaira. Et cependant, s'il nous traitte d'une façon qui nous semble dure et fascheuse: que nous prenions le tout en patience, et que nous le prions qu'il nous console, et nous conferme tellement en son amour, que quoi qu'il en soit, nous n'attentions iamais de murmurer à l'encontre de lui.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT CINQUANTEQUATRIEME SERMON,

QUI EST LE I. SUR LE XL. CHAPITRE.

36. *Iob respondant au Seigneur, dit,* 37. *Ie suis de basse condition: et que te respondrai-ie? Ie mettrai ma main sur ma bouche.* 38. *I'ai parlé une fois, et ne respondrai plus: voire deux, et n'y retournerai plus.*

CHAPITRE XL.

1. *Et le Seigneur parlant du tourbillon dit à Iob,* 2. *Ceins tes reins comme un vaillant homme: interrogue moi, et ie le te ferai entendre.* 3. *Abbatras-tu mon iugement? me condamneras-tu pour te iustifier?* 4. *As-tu un bras comme Dieu, ou si tu tonnes d'une telle voix?* 5. *Vests toi de gloire et de magnificence, sois excellent, pren tes robbes precieuses.* 6. *Espan la fureur de ton ire: regarde à tous les orgueilleux, pour les abbattre.*

Nous avons veu par ci devant que Dieu pour instruire Iob à une droite humilité, parloit du tourbillon: car combien que sa voix seule nous doive assez estonner, toutes fois par cela encores monstre-il mieux combien nous sommes durs: quand il faut qu'il prenne quelque moyen pour abbatre cest orgueil, ou il n'en pourra venir à bout. Vrai est que l'humilité procede de l'Esprit de Dieu: et que ceux qui sont obstinez à mal, iamais ne s'assuiettissent sous lui de leur bon gré, combien qu'il leur baille les advertissemens et experiences qui sont pour les y amener et comme contraindre: mais tant y a que Dieu en usant de ces moyens violens envers ceux mesmes lesquels il gouverne par son Esprit, nous veut en cela monstrer la malice et perversité qui est en nostre nature: veu qu'il faut qu'il tonne, qu'il bruye, ou nous demeurerons tousiours stupides, tellement que nous ne sentons point sa maiesté ni vertu pour nous assuiettir à lui.

Maintenant le fruict nous est declaré de ce que Dieu a fait, car quand il est dit, *que Iob a respondu qu'il estoit de basse condition,* et qu'il falloit qu'il se teust, *et qu'il avoit la bouche close:* en cela voit-on que Dieu ne s'est point ainsi magnifié en vain, et que quand il a ainsi parlé d'un tourbillon, ce n'a point esté sans effect. Et pourquoi? Car voici Iob dompté comme un petit agneau, il n'est plus question de replique. Il s'estoit rebecqué par ci devant, il avoit voulu contester contre Dieu, maintenant sa cause: or tout cela est abbatu, et dit qu'il n'osera plus parler, et encores qu'il ait avancé beaucoup de propos, il se desiste et deporte du tout. Apprenons donc, que quand Dieu aura tonné en vehemence, c'est pour nostre profit, combien que nous trouvions cela rude de primeface. Il faut, di-ie, que Dieu nous espouvante: car de nostre costé nous sommes durs à l'esperon, nous ne sommes pas aisément assuiettis: et ainsi il faut qu'il y ait une violence grande pour abbatre l'orgueil qui est en nous de nature. Mais notons cependant aussi que quand Dieu aura ainsi parlé comme d'un tourbillon, il n'y a point d'excuse si nous ne suivons l'exemple de Iob, cognoissans la povreté qui est en nous, afin de nous rendre tous cois. Et c'est un poinct digne d'estre noté. Car on verra tous les iours, combien Dieu est aspre et rude, afin de matter les hommes, et de les reduire à soi: cependant ils n'y profitent rien. Si Dieu envoye à l'un une

maladie, qu'il chastie l'autre de povreté: n'est-ce pas comme s'il parloit d'un tourbillon? Et mesmes ne frappe-il point alors sur nos testes à grands coups? Or tant y a que bien peu s'amendent: on verra que les uns grondent contre luy, les autres ont une furie impetueuse pour se rebecquer, les autres sont opiniastres et endurcis, et tout ce que Dieu fera ne les esmeut point. L'exemple de Iob condamnera une telle stupidité et obstination. Et pourquoy? Combien que Iob eust esté impatient pour un temps, et qu'il y eust eu en luy quelques esmotions qui le transportoyent: si est-ce en la fin qu'il a ouy ceste voix de Dieu bruyante, que ce tourbillon luy a causé en luy quelque frayeur, tellement qu'il s'est corrigé, s'imposant silence. Et ainsi nous en faut-il faire: pourtant, que nous avisions de nous renger: car apres que Dieu nous aura esté vehement, et qu'il nous aura effarouchez, si nous sommes tousiours bestes sauvages, il est certain que cela nous coustera bien cher. Ainsi donc encores que nous ayons esté mal avisez, ne persistons pas. Ne pouvons-nous pas nous renger du premier coup à Dieu? pour le moins gardons nous d'estre opiniastres, quand nous voyons qu'il nous presse, et nous contraint quasi par force à luy estre obeissans. Si donc Dieu use des moyens qu'il a ordonnez, que nous n'y resistions pas. Car qu'y pensons-nous gaigner? En la fin si faudra-il que nous soyons abysmez sous sa main. Voila donc ce que nous avons à noter en premier lieu.

Mais cependant apprenons de porter patiemment les coups que Dieu nous donne, sachans que par ce moyen il nous veut preparer pour estre suiets à luy: et d'autant que cela nous est bon, que de bestes sauvages il nous face devenir comme brebis et agneaux: que nous ne portions point aigrement tels preparatifs: mais qu'à l'exemple de Iob nous disions, Seigneur, *me voici de basse condition*. Or il est vray qu'il semble que ce mot n'emporte point beaucoup: mais si nous cognoissons bien la folle outrecuidance qui est aux hommes, nous verrons que Iob a beaucoup profité en disant, qu'il estoit de basse condition. Si on nous demande d'où nous sommes venus, Et nous sommes povres creatures, nostre origine est de terre, nous sommes si fragiles que c'est pitié, il y a en nous tant d'infirmitez: nous confesserons cela de bouche: mais cependant nous ne laissons pas de nous priser: et oublions d'où nous sommes sortis, et où il nous faut retourner, et quelle est nostre condition presente: cela ne nous vient point en memoire. Les hommes donc sont comme enyvrez, se faisans à croire qu'ils valent beaucoup, et s'attribuent une dignité par imagination et phantasie. Et ainsi quand quelqu'un en verité et sans feintise se cognoist pour se mespriser, et qu'il n'a rien en soy pourquoy il se doive faire valoir: c'est beaucoup, voila une grande sagesse. Et notons bien, que iamais nous ne viendrons à une telle raison, iusques à ce que nous soyons touchez de la maiesté et gloire de Dieu. Car cependant que les hommes se regarderont l'un l'autre, ils prendront occasion de s'estimer. Et ne vaus-ie pas autant comme cestui-ci et cestui-la? Ceste comparaison donc que font les hommes entr'eux, est cause de les aveugler, et que tousiours ils cuident estre ie ne say quoy: mais quand nous venons à Dieu, et qu'il se declare tel qu'il est, il faut que toute ceste outrecuidance que nous aurons conceuë s'esvanouisse, qu'elle s'escarte, et soit reduite à neant. Et ainsi nous avons à desirer, que Dieu nous face sentir sa gloire, afin que nous entrions en cest examen de nostre povreté, et que nous puissions nous aneantir tellement, que nul ne se trompe plus en quelque folle phantasie. Et voila pourquoy aussi Abraham quand Dieu luy est apparu, dit, Helas! ie ne suis que terre et cendre. Nous parlerons bien ainsi quasi tous, encores que Dieu soit comme eslongné, et que nous ne pensions gueres à luy: mais il n'y aura qu'hypocrisie et fiction: cela ne se fera iamais de coeur et à bon escient, iusques à ce que nous ayons senti que c'est de Dieu. Et ainsi notons bien l'ordre qui est ici couché: c'est assavoir que Iob apres que Dieu a parlé à luy du tourbillon, confesse qu'il n'est rien, et qu'il ne doit point avoir l'audace de parler en façon que ce soit. Mais aussi avisons bien quand Dieu nous aura fait la grace de s'estre apparu à nous, que nous ne soyons plus si fols de rien estimer de nous, ne de nos vertus. Il ne se faut point esbahir, si les povres Papistes imaginent un franc arbitre, et s'ils establissent des merites pour conquester paradis, et cuident faire Dieu leur detteur. Et pourquoy? Car iamais n'ont eu la clarté de l'Evangile, qui descouvre les povretez des hommes, entant que Dieu desploye là sa iustice. Ces povres gens donc n'ayans iamais senti quelle est la vertu de Dieu, s'abusent en telles tromperies. Mais de nostre costé puis que Dieu nous declare combien sa iustice est parfaite, et que cependant il descouvre nos ordures, et nous monstre qu'il n'y a que toute abomination en nous. Il ne faut plus que nous soyons attachez à telles resveries: mais que nous soyons du tout aneantis, que tout orgueil soit mis bas en nous, afin de glorifier nostre Dieu. Ceux donc qui auront esté purement enseignez en l'Evangile, doivent estre sages iusqu'à ce poinct de s'aneantir. Et voila pourquoy nous disons, que la foy apporte l'humilité aux hommes: car selon que Dieu nous revele sa bonté, il faut que nous sachions que c'est d'autant qu'il n'y a en nous que toute malediction, et que nous serions perdus et abysmez, n'estoit qu'il luy pleust de nous subvenir par sa

misericorde. Et ainsi la doctrine de l'Evangile nous amene à ceste modestie-la, de nous deprimer et de nous monstrer que nous ne sommes du tout rien qui vaille.

Or cependant Iob dit, *Qu'il mettra la main sur sa bouche: que s'il a parlé une fois il n'y retournera plus: voire s'il a parlé deux fois, il n'y adioustera rien.* Quand il dit, *qu'il mettra la main sur sa bouche*, c'est pour signe et protestation qu'il se deporte de plus s'avancer: comme ceste façon de parler est souvent en l'Escriture. Et c'est pour noter, qu'il nous faut reprimer nos fols appetits, quand nostre chair nous chatouille à parler: qu'il faut que nous y resistions, comme si nous mettions là une museliere ou une bride pour nous retenir. Si l'homme de soi estoit tant sage, qu'il ne fust point tenté de mal parler, il n'auroit que faire de mettre la main sur sa bouche: il se contraindroit de son bon gré, et ne luy faudroit point d'empeschement ne barre: ainsi à l'opposite quand il est dit, que nous devons mettre la main sur la bouche, c'est pour nous signifier, que nous avons à batailler contre nos folles cupiditez et concupiscences, qui sont tousiours pour nous faire estre trop hastifs à parler, tellement que nostre langue sera tousiours aguisee, pour ietter ie ne say quoy qui ne vaudra rien à l'encontre de Dieu. Nous sommes donc ici advertis d'un vice qui est grand, et bien mauvais et pernicieux: c'est que nous voulons estre trop subtils pour plaider contre Dieu, et nous venons vanter afin de couvrir nos povretez par vaines excuses. Voila donc où c'est que les hommes tendent, et sont du tout enclins: c'est assavoir qu'ils se couvriront par hypocrisie: que plustost ils condamneront Dieu, qu'ils ne souffriront d'estre amenez à raison: qu'ils auront tousiours quelque mensonge, et useront de subterfuges, mesmes en la fin ils viendront à desgorger des blasphemes. Car quand nous avons une langue ainsi venimeuse, et laquelle est du tout confite en mensonge et en fausseté, en la fin elle se desborde à l'encontre de Dieu. Quand nous cognoissons cela, n'avons-nous pas bien à nous desplaire? Et ainsi quand nous oyons ceste façon de parler, qu'il a fallu que les saincts personnages ayent mis la main devant leur bouche: cognoissons la promptitude qui est en nous à mal parler. Et mesmes quand nous ferons comparaison de nous avec Iob: si celuy-la ne s'est peu taire sans s'efforcer, helas! et que sera-ce de nous? Car il s'en faut beaucoup, que nous ayons tant profité que luy.

Voila donc quant au premier, Que les hommes se doivent tousiours tenir pour suspects quand ils ont à parler: sachans bien que tousiours leur nature les pousse à cela de mal parler: et que leur langue n'est sinon une boutique de mensonge et d'hypocrisie: et qu'en la fin on cognoist qu'il n'y a que venin: comme il est dit au Pseaume (140, 4), Que le venin d'aspic est aux langues de ceux qui ne sont point reformez. Iusques à ce que Dieu ait purifié nos bouches, il n'en sauroit sortir que malediction et amertume. Et ainsi que de là nous aprenions à nous reprimer, voire hayssans le mal qui est trop accoustumé en nous: et que nous aprenions de nous renger à ceste modestie et obeissance qui nous est ici declaree par le sainct Esprit. Car d'autant que nous sommes si faciles à mal parler, il faut que nous mettions peine de corriger un tel vice. Et defait ce n'est point assez de l'avoir cognu, et d'en avoir passé condamnation: mais il faut venir au remede. Iob donc a-il mis la main devant sa bouche? Les autres saincts Prophetes en ont-il fait autant? Suivons-les en cela: c'est assavoir quand nous serons solicitez à murmurer contre Dieu, combien que nous ayons des inventions assez subtiles pour desguiser la verité, et la convertir en mensonge resistons à une telle malice, bataillons contre ce mal, voyans qu'il est pervers et que Dieu le condamne. Et comment cela? Mettons la main devant nostre bouche, c'est à dire que nous nous mettions barre: car il nous faut brider comme des mauvaises bestes. Et ainsi, qu'un chacun regarde à soy de pres: et s'il advient que nous soyons affligez, ou qu'il y ait quelque autre obiect pour faire que l'un s'aigrisse, que l'autre se fasche, que l'autre soit envenimé, tellement que nous soyons solicitez à mal parler: reprimons nous. Et voire, mais ie sens que cela m'est difficile, et ie tens tousiours de l'autre costé. Ouy: mais il suffira que nous y resistions. Non point que nous ne soyons à condamner, encores que nous surmontions toutes tentations: car si est-ce que desia ceste seule phantasie que nous aurons conceuë, est mauvaise et vicieuse devant Dieu: mais il nous accepte par sa bonté infinie, quand il voit que le mal ne nous plaist point, mais que nous taschons de le reprimer. Dieu donc voyant que nous avons ceste inclination en nous, ne laisse pas de nous accepter. Voyans donc qu'il se monstre ainsi liberal envers nous, tant plus grand courage devons nous avoir de rembarrer les mauvaises paroles, les blasphemes et les murmures qui se pourroyent lever à l'encontre de Dieu.

Il est dit, *que Iob ayant parlé une fois, se desiste: voire ayant parlé deux, il n'y retourne plus.* En quoy il est signifié pour le premier, que si nous avons trop continué à mal parler, il ne faut point pour cela nous endurcir: comme nous en voyons beaucoup, que quand ils se sont une fois iettez à travers champs, et esgarez bien loin, on ne les peut reduire: car ils iouent au quitte et au double, comme on dit. Ce n'est pas ainsi qu'il

nous en faut faire: car combien que le mal ait continué, et que nous l'ayons poursuivi par trop: si est-ce qu'il nous faut tourner bride si tost que Dieu nous admonneste. Qu'un homme donc ne face point de l'acariastre quand il aura long temps failli, et redoublé le mal, et qu'apres avoir ietté un fol propos à l'esgaree, il en aura adiousté et deux et trois: que pour cela il ne s'envenime point contre Dieu: mais qu'il se condamne et trois et quatre fois, et puis qu'il retourne au bon chemin. Voila donc ce que nous avons à noter en ce passage. Que si nous avons poursuivi à offenser Dieu long temps, tousiours la saison est opportune de nous reduire. Il y a pour le second, Quand nous aurions beaucoup d'occasions, qu'il ne faut point pourtant nous flatter. Comme voici Iob qui a eu de belles couleurs: il n'a point seulement allegué une raison pour maintenir sa cause: il en a eu beaucoup, et a doublé ses propos en diverses sortes, tellement qu'il sembloit qu'il avoit argument suffisant. On eust dit qu'il s'estoit bien persuadé cela, et qu'il estoit deliberé d'en sortir avec victoire: que s'il avoit mis en avant un article, il pouvoit venir à l'autre. Maintenant il renonce à toutes ces repliques, et à toute ceste belle apparence qu'il avoit pour plaider à l'encontre de Dieu. *Si i'ay parlé*, dit-il, *une fois et deux*, ie renonce à tout, *ie n'y retourneray plus*. Par cela nous sommes enseignez (comme i'ay dit) qu'encores que nous eussions de belles couvertures, et que nous pensissions avoir des raisons bien bonnes et bien fondees pour maintenir nostre cause: ce n'est rien, il faut que tout aille bas. Et ainsi ne nous flattons plus en nos vanitez: car en la fin il nous faudra venir à ce qui a esté traitté par ci devant, Que Dieu aura mille articles pour un. Gardons nous donc d'entrer en contestation avec luy: et aussi resistons constamment à toutes les phantasies que le diable nous mettra au cerveau. S'il nous veut faire despiter contre Dieu, s'il nous solicite, et nous enflamme à murmures et à rebellions: que tout cela soit mis bas, combien que nous eussions une centaine de repliques qui nous semblassent belles et bonnes.

Or cela fait, il est dit que Dieu a encores recommencé à parler du tourbillon en disant à Iob, *Ceins tes reins comme un vaillant homme:* ce que nous avons veu desia ci dessus. Or on pourroit trouver estrange, comme Dieu parle encores d'une façon espouvantable à Iob, et comme il le defie, et se mocque de son arrogance: veu qu'il a esté abbatu en soy. Mais par cela voit-on, que quand nous sommes humiliez, il y a encores quelque residu d'orgueil caché en nous, qui n'apparoist point sinon devant Dieu, et qu'il faut qu'il nous en purge. Il est bien certain que Iob en confessant qu'il estoit une povre creature, un homme de neant, n'a point usé de feintise: qu'il a parlé comme son coeur le portoit. Le voila donc pleinement donté, le voila d'un esprit debonnaire et humble, qui ne demande sinon de se renger à Dieu: et toutes fois il a besoin d'estre encores chastié, et d'estre mieux instruit afin qu'il se recognoisse tel qu'il est, afin qu'il glorifie Dieu et luy attribue toute louange. Et comment cela? Pource qu'il y a tousiours (comme i'ay dit) quelque arriere boutique: combien que les hommes soyent amenez à Dieu, et qu'ils demandent de se renger à luy: si est-ce qu'ils ne sont point totalement purgez d'orgueil du premier coup: et Dieu y cognoist encores quelque maladie secrete laquelle il faut qu'il corrige. Voici un passage bien notable: car nous sommes esbahis quand Dieu nous aura affligez, et que nous aurons confessé en un mot que c'est à bon droit, et recognu nos pechez, si encores il poursuit à nous traitter asprement. Ce sera à dire, Et quoy? Et faut-il que Dieu me soit ainsi rigoureux? Car il sait que ie me suis humilié: et si i'ay failli ie recognoy ma faute, voire mes fautes, et ie les confesse, ie m'en accuse. Et ne luy suffist-il point? Et que demande-il plus? Il nous semble donc que Dieu nous face quasi tort, quand il nous frappe, moyennant que nous ayons confessé en un mot que nous sommes pecheurs. Voire? mais regardons à Iob: non seulement il avoit confessé qu'il estoit un homme de neant: mais il le sentoit ainsi, et s'estoit efforcé à ne plus avoir de replique, il avoit esté espouvanté de la gloire de Dieu qui luy estoit apparuë: et cependant encores il a besoin que Dieu tonne, et qu'il se monstre en tourbillon, qu'il espouvante. Si Iob apres avoir esté ainsi abbatu a encores mestier d'estre estonné, afin qu'il se recognoisse mieux, afin qu'il sente ses miseres, et qu'il oublie toute rebellion: helas! que sera-ce de nous? Et neantmoins on en verra beaucoup qui n'ont qu'hypocrisie, voire et impudence, qui torcheront leur bouche, pour dire, Et il est vray que i'ay failli. Moyennant qu'ils ayent dit ce mot-la en faisant le nicquet, voire comme par façon de moquerie: si du premier coup on ne les accepte comme iustes, et qu'on ne les traitte bien delicatement, il leur semble qu'il n'y a nul propos. Or comme i'ay desia dit, encores que nous eussions senti nos pechez, voire à bon escient, et que sans feintise nous les eussions confessé, et que nous ne demandions sinon que Dieu nous gouverne, et qu'il ait toute domination sur nous: ce n'est point à dire qu'il n'y ait encores du mal caché, combien qu'il soit incognu. Vray est qu'il nous semble qu'il n'y ait plus d'orgueil, d'autant que nous ne le verrons point auiourd'huy: mais demain il se verroit si Dieu n'y mettoit remede. Et ainsi ne trouvons point estrange, que Dieu parle à nous comme en

tourbillon, comme en tonnerre, lors qu'il nous aura affligez, et que nous n'en pourrons plus. Ne soyons point esbahis si Dieu continue à parler ainsi à nous: car il sait pourquoy il le fait. Que si nous n'appercevons pas les fautes qui sont en nous, ne laissons pas de nous condamner. Et mesmes encores qu'elles n'y fussent point, Dieu cognoist que nous y pourrions tomber du iour au lendemain, voire et à chacune minute: et Dieu en nous chastiant use de medecine preservative. Et ainsi portons patiemment les afflictions que Dieu nous envoye, sachans que par ce moyen il avance nostre salut, et le procure.

Or venons maintenant aux propos que Dieu traitte ici. En premier lieu il defie Iob en disant, *Trousse tes reins comme un habile homme, et bien vaillant.* Il est vray qu'il n'y a qu'un mot en Hebrieu: mais il emporte un homme vertueux, un vaillant homme. Il dit donc, Monstre toutes tes vaillances. Et en cela nous voyons que Dieu ne parle point seulement pour la personne de Iob: mais c'est à tout le genre humain sans exception: comme s'il disoit, Que les hommes apportent toutes leurs forces, qu'ils se disposent tant qu'ils voudront, qu'ils viennent avec tout leur equippage: que gaigneront-ils contre moy? Voila donc une defiance que Dieu fait à grans et à petis, pour monstrer qu'ils ne pourront apporter nulle vertu qui soit pareille à la sienne: c'est le premier. Or il semble bien que cela soit par trop vulgaire: car il n'y a celuy qui n'eust horreur de se vouloir faire du tout esgal à Dieu. Quand on demandera aux hommes, si leur intention est de monter si haut, que Dieu n'ait plus de superiorité sur eux: ils diront, Comment? Ne seroy-ie pas bien enragé? Mais cependant en nous picquant contre luy, nous le faisons. Si nous voulons nous iustifier, et excuser nos fautes: n'est-ce pas despiter Dieu? N'est-ce pas luy faire la guerre? Quand donc nous entrons ainsi en combat avec luy, il nous semble que nous pourrons faire partie contre luy. Comme defait si l'homme ne s'esbahit point de la maiesté de Dieu, il presumera de venir à bout de ce qu'il entreprend, il ne pourra iamais estre retenu. Si donc nostre temerité nous transporte iusques là de batailler à l'encontre de Dieu: c'est signe que nous imaginons qu'il y a une vertu en nous pareille à la sienne. Et ainsi ce n'est point sans cause que Dieu nous defie ici tant que nous sommes, et grans et petis, monstrant que c'est une furie à nous de venir ainsi combatre contre luy: car iamais nous n'en viendrons à bout.

Et notons bien, quand Dieu dit, *Trousse tes reins comme un vaillant homme:* qu'ici il declare que c'est en vain que nous presumons de toutes nos forces. Qui est cause de nous faire ainsi hardis, quand nous pretendons d'estre iustes, que nous voulons estre sages: sinon que nous cuidons ce qui n'est point? Si nous n'estions preoccupez de ceste folle opinion qu'il y a quelque vertu en nous, iamais nul n'oseroit s'attacher ainsi à Dieu: Notamment donc il nous est ici parlé des forces humaines, afin de monstrer que ce n'est que fumee de ce que les hommes en pensent: et qu'ils auront beau se faire à croire qu'ils sont robustes: mais que Dieu les cognoist tels qu'ils sont. Cependant il monstre qu'il ne veut point avoir une humilité contrefaite: comme nous voyons que beaucoup en voulant s'humilier devant Dieu, mentiront: c'est à dire, de bouche ils confesseront ce que le coeur ne porte pas. Entre les Papistes on preschera bien ceste vertu d'humilité: mais quand ils disent, Helas! ie suis un povre pecheur, ils ne laissent pas d'avoir un propos tout repugnant: c'est qu'ils meritent devant Dieu, et combien qu'ils soyent pecheurs, ils ont leurs satisfactions pour se racheter. Voila donc les Papistes qui seront enflez d'orgueil comme crapaux: et cependant ils feront semblant de passer tousiours condamnation devant Dieu. Et entre nous combien y en a il qui sont ainsi farcis d'arrogance? Bref, les hommes ne peuvent monstrer signe d'humilité que par mocquerie, d'autant qu'ils sont persuadez de beaucoup valoir. Pour ceste cause Dieu declare ici, que quand nous aurons examiné toutes nos forces, que nous aurons bien pensé à ce qui est en nous: nous trouverons en la fin que le tout n'est rien, et qu'il n'est plus question de nous armer, ne de nous mettre en appareil, pour nous dresser contre luy. Voila donc ce que nous avons à noter en somme: c'est, que nostre Seigneur ne nous despouille point de ce que nous avons, afin d'avoir quelque avantage sur nous. Car quand nous l'aurons contemplé, que nous cognoissions seulement quels nous sommes: et alors nous verrons bien, qu'il n'y a plus ne force ne vertu pour nous dresser contre luy. Quand il est parlé *de trousser les reins,* c'est à la façon de ce temps-la, et du pays aussi: pource qu'on portoit de longues robbes, et quand ils alloyent en combat ou en voyage, ils troussoyent leurs reins pour estre plus agiles. Dieu donc monstre ici, que quand les hommes auront tout fait, en la fin ils se trouveront confus. Et ainsi n'attentons point de nous faire valoir: car ce sera tousiours pour nous redarguer tant plus de nostre folle arrogance: mais gaignons nostre cause en nous condamnant: comme c'est le seul moyen pour obtenir grace devant Dieu: ainsi qu'il est dit, que nous serons absous de luy, quand nous aurons apprins de nous condamner: mais que si nous y allons par orgueil pour heurter contre sa main, laquelle est trop forte pour nous, il faudra que nous soyons

cassez et brisez sous icelle, et sentirons que c'est un fardeau trop pesant.

Or cependant il est dit, *Pourras-tu renverser mes iugemens, & me condamner en te iustifiant? Si tu pretens de ce faire, regarde si tu pourras abbatre tous les orgueilleux du monde?* Ici Dieu prend la cause qu'il a à plaider contre Iob, c'est assavoir qui sera le plus iuste. Non pas que l'intention de Iob fust telle de blasphemer contre Dieu si vilainement (comme nous avons dit ci dessus) il eust mieux aimé estre mort cent mille fois, que d'avoir pensé un propos si execrable de vouloir condamner Dieu: mais tant y a qu'ainsi est, que quand l'homme se veut iustifier, et qu'il a ceste phantasie en la teste, il faut qu'il condamne Dieu: quand il veut maintenir sa cause, il faut qu'il renverse le iugement de Dieu. Cela a esté deduit par ci devant: mais il faut le reduire en memoire, et ce n'est point une repetition superflue que met ici le sainct Esprit. Notons bien donc que si tost qu'un homme entreprend de maintenir sa cause comme s'il estoit iuste, il veut condamner Dieu, voire obliquement: combien qu'il n'ait point conceu cela de propos deliberé, si est-ce qu'il le fait. Et pourquoy? Car Dieu ne peut estre iuste, et ne peut estre Iuge aussi, iusques à ce que nous soyons tous damnables. Cependant que les hommes auront quelque iustice en eux, comment est-ce que Dieu sera leur Iuge? Or il nous condamne tous une fois: et s'il y a iustice en nous, il nous fait tort: il faut donc que toute nostre iustice soit abbatue, c'est à dire, que nous cognoissions qu'en nous il n'y a qu'iniquité, et que nous n'avons pas un seul grain de vertu qui soit louable: mais que ce n'est sinon puantise, ordure et infection. Iusques à ce que nous en soyons là venus, Dieu ne peut estre Iuge du monde. Et ainsi quiconques veut maintenir sa cause, et veut faire à croire et à luy et aux autres, qu'il est pur et innocent: celuy-la renverse les iugemens de Dieu entant qu'en luy est: et puis on le condamne cruel. Il est dit, Qu'afin que Dieu soit iuste, il faut que toute bouche soit fermee, et que tout le monde se confesse redevable à Dieu. Voila les mots de S. Paul au troisieme des Romains (v. 19). Puis qu'ainsi est, au contraire il n'y aura plus de iustice en Dieu, mais elle sera abbatue, si de nostre costé nous avons la bouche ouverte, que nous venions repliquer à l'encontre de luy pour plaider nostre cause.

Nous voyons donc que ce n'est point en vain qu'il est ici dit à Iob, qu'il a voulu renverser le iugement de Dieu, et qu'il l'a voulu condamner en se iustifiant. Or si cela est advenu à Iob lequel avoit une sainctete angelique, lequel au milieu de ses tentations a tousiours proteste qu'il vouloit donner gloire à Dieu, et l'a faict aussi sans fiction: helas! que sera-ce de nous qui sommes tant fragiles? Avons-nous este de longue main enseignez en la crainte de Dieu comme luy? En avons-nous eu une telle pratique? Nous y sommes-nous adonnez? En avons-nous eu une telle cognoissance comme elle luy a este donnee? Avons-nous eu une telle humilite? Helas! il s'en faut beaucoup. Et toutes fois nous voyons qu'il a failli, voire iusques à ceste extremite, de se vouloir excuser en condamnant Dieu. Regardons maintenant quels sont nos murmures, quand Dieu nous afflige en quelque sorte. Comment y procedons-nous? comme bestes enragees, nos passions sont si exorbitantes que c'est pitié. Il nous sera donc reproché à bon droit, que nous taschons de renverser la iustice de Dieu, afin qu'il ne soit plus Iuge du monde: que nous le condamnons en voulant maintenir nostre iustice. Voila qui nous doit bien apprendre, de nous tenir serrez toutes fois et quantes que nous voulons plaider contre Dieu, et que nous pensons avoir bonne cause: Helas! et qui suis-ie? que ie me vienne ainsi eslever contre celuy qui m'a creé et formé? que ie le vueille despouiller de sa iustice? Il est impossible que Dieu n'ait toute perfection de iustice en soy. Et pourtant quand ie me seray ainsi desborde pour me dresser contre Dieu: ne faudra-il point qu'il me confonde, et que ce soit à ma grande confusion? Voila ce qui nous doit retenir. Que nous cognoissions donc ceci toutes fois et quantes qu'il nous advient de nous despiter contre Dieu, et que nous ne pouvons recevoir les afflictions de sa main: que nous entrions en ceste consideration, que c'est autant comme si nous voulions despouiller Dieu de sa iustice, et faire qu'il ne fust plus Iuge du monde. Or puis qu'ainsi est, gardons nous de tels blasphemes, et que nous ayons horreur de venir iusques là: sachans que si nous y sommes une fois entrez, voila comme un abysme profond, duquel il sera difficile de nous retirer. Avisons donc de ne nous plus eslever à l'encontre de Dieu: mais plustost de nous humilier en tout et par tout sous luy. Voila comme il nous en faut faire. Le reste sera reservé à demain.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT CINQUANTECINQUIEME SERMON,

QUI EST LE II. SUR LE XL. CHAPITRE.

Ce sermon est encores sur les versets quatrième, cinquième, sixième, et sur le texte ici adiousté.

7. *Iette la veuë sur les hautains pour les accabler, abysme tous les meschans, et les racle de leur lieu.* 8. *Cache les en la poudre, lie leur face en tenebres,* 9. *Et alors ie diray que ta dextre te peut sauver.* 10. *Voici Behemoth que i'ay fait avec toy, il mangera le foin comme le boeuf.* 11. *Sa force est en ses reins, sa vertu est au nombril de son ventre.* 12. *Il dresse sa queuë comme un cedre, les nerfs de ses genitoires sont entrelassez.* 13. *Ses os sont comme d'airain, et ses petis os sont comme barres de fer.* 14. *C'est le commencement des voyes de Dieu, celuy qui l'a fait iette son glaive contre luy.* 15. *Les montagnes luy portent herbes, et toutes les bestes des champs se iouent.* 16. *Il demeure entre les roseaux et aux lieux humides.* 17. *Les ombres le couvriront, et les saules des torrens le cachent.* 18. *Voici il humera les fleuves, et ne s'en estonnera point: il se fie que le Iordain passera par son gosier.* 19. *On le prendra à un hameçon par ses narines, et le percera-on.*

Nous vismes hier que quand les hommes se despitent en leurs adversitez, ils intentent procez contre Dieu, se voulans iustifier en le condamnant: car combien qu'ils ne parlent pas ainsi de bouche, neantmoins la chose est telle, que si l'homme se veut excuser, il condamne Dieu. Or maintenant qui gaignera la cause? Et voila pourquoy il est dit, qu'ayant apporté toutes nos forces, ce ne sera rien: qu'il s'en faudra beaucoup que nous soyons pareils à celuy qui nous a creez, et qui tient tout en sa main. Et maintenant il nous est remonstré que c'est de nous au regard de Dieu, afin de nous faire rabaisser nostre caquet. Et defait c'est ce qui doit amener les hommes à humilité, que de regarder à leur condition: et cependant cognoistre aussi quelle est la gloire et la maiesté de Dieu. Car si les hommes se regardent simplement, encores ne laisseront-ils pas de presumer et de s'eslever tousiours en quelque vaine fiance: mais quand ils levent les yeux en haut, et qu'ils contemplent Dieu, et puis qu'ils descendent à eux, les voila du tout abbatus. Il est donc dit, *Ton bras est-il semblable à celuy de Dieu, et bruiras-tu d'une voix semblable à luy?* Or si l'homme regarde son bras, voire toutes les forces du monde, qu'y trouvera-il en comparaison de ceste puissance infinie qui domine sur tout? Il est vray (comme i'ay desia dit) que l'homme sera assez fol, pour cuider que sa force est grande, quand il ne iettera point sa veuë plus loin: mais si tost que Dieu se monstre, il faut que tout le reste soit comme aneanti.

Et afin que ceci nous touche mieux, il est dit à Iob, *Qu'il se veste de gloire, de magnificence, et de maiesté.* Voila comme l'Escriture parle de Dieu: et aussi (comme la chose le monstre) qu'est-ce que le ciel, sinon un manteau imperial ou royal que Dieu a: tellement que nous sommes contraints d'estre esmeus à reverence quand nous contemplons les creatures: car il n'y a rien qui ne serve pour orner la maiesté de Dieu, afin qu'elle soit adoree de nous comme il appartient, et comme elle le merite. Or maintenant allons cercher des accoustremens semblables: quel sera ou le cousturier, ou le brodeur? Où est-ce que nous trouverons telle matiere, pour nous revestir d'une gloire semblable à celle qui apparoist en Dieu? Il faut donc que les hommes soyent bien insensez, quand ils s'aveuglent, et qu'ils s'oublient iusques là, de murmurer contre Dieu, d'estre ses parties adverses, et de le provoquer contr'eux. Ne meritent-ils point une horrible condamnation? Voila donc ce que nous avons ici à noter en somme: c'est que quand il a esté parlé du bras de Dieu, nous en avons ici une exposition. Et comment? Le bras de Dieu en soy est invisible: non point qu'il ait des bras, ne des mains, mais nous parlons de toute son essence. Voila donc Dieu qui nous est incognu en soy: mais il s'est manifesté par ses oeuvres, tellement que le ciel (comme i'ay dit) est sa robbe. Quelquefois il est bien appellé son siege: mais il est dit quant et quant, que c'est comme une figure visible de sa maiesté. Autant en est-il de la terre: bref, haut et bas Dieu se monstre à nous: non point comme i'ay dit en son essence: mais en ce que nous pouvons comprendre, tellement que ce nous soit un tesmoignage qu'il y a une maiesté infinie en Dieu. Et pourtant apprenons, combien que nous ne puissions venir ne monter si haut que de cognoistre Dieu: toutes fois d'autant qu'il ne se laisse point sans tesmoignage, mais qu'il se declare à nous entant qu'il est utile: apprenons, di-ie, de le contempler, voire en ses creatures: et d'appliquer le tout à cest usage, que nous appercevions qu'il y a un Dieu qui a tout fait, et qui gouverne tout.

Au reste quant à ce qui est dit de ceste *voix bruyante:* il est vray que les hommes crieront par trop haut: comme on voit qu'ils aguisent leurs langues pour blasphemer contre Dieu, et le despiter. Il est dit au Pseaume (73, 9), que les meschans ne se contentent point d'estre orgueilleux entre les hommes, d'accuser l'un faussement, de defier l'autre, de faire des trahisons et pratiques meschantes: mais qu'ils dressent leur groin contre le ciel, et s'attachent à Dieu: que leur orgueil est tel, qu'ils osent bien attenter contre la maiesté de Dieu. Or voila donc les hommes qui bruyent: mais cependant Dieu les fera bien taire quand il luy plaira. Et en quelle sorte? Nous avons veu par ci devant, que les tonnerres (comme aussi il est dit au Pseaume [29]) sont les voix de Dieu. Quand donc un tonnerre fait retentir les montagnes, que l'air en est comme fendu, que la terre en tremble, que les arbres en sont esmeus, que les rochers en sont estonnez: quand nous oyons tout cela, qui est celuy de nous qui presumera plus de parler contre Dieu? Car il a une voix qui nous imposera bien silence: crions haut à plein gosier: tant y a que Dieu sera ouy en despit de nos dens, il faudra que tous nos murmures soyent mis bas. Au reste encores que Dieu ne tonne point d'une telle façon: si est-ce qu'en nous declarant sa volonté, il faudra qu'il nous ferme la bouche, et que toutes nos clameurs soyent bien estaintes par luy. Il ne faudra point qu'il descende du ciel pour ce faire, ne qu'il se monstre ici en forme visible: mais comme il a creé toutes choses par sa parole, et sont aussi soustenues en vertu d'icelle: il fera par icelle que nous defaudrons non seulement quant à nos langues, mais quant à nos esprits, et à toutes nos vertus. Dieu donc a diverses manieres de parler, par lesquelles il impose tellement silence aux hommes, que quand ils voudront se rebecquer contre luy, ils n'auront nulle audience: et pourtant apprenons à nous taire de nostre bon gré, et pratiquer la leçon d'hier, c'est de mettre la main sur la bouche: combien que nous ayons de nature ceste audace, de nous eslever contre Dieu, resistons à cest orgueil diabolique: apprenons de donner gloire à nostre Dieu simplement, confessans qu'il n'y a que toute povreté en nous. Quand nous serons ainsi confus de nostre bon gré, non seulement ceste voix de Dieu ne nous sera plus espouvantable: mais elle sera pour nous vivifier: et Dieu aussi nous ouvrira la bouche, que nous pourrons parler en liberté. D'où vient cela, que les fideles se puissent glorifier contre le diable, qu'ils puissent despiter la mort? d'où vient ceste hardiesse que nous pouvons invoquer Dieu comme nostre Pere, et nous reclamer d'estre ses enfans? C'est pource que nous avons eu la bouche close quand nous nous sommes condamnez, que nous avons apprins que ce n'est rien de nous, et qu'il n'y a que toute vanité. Quand donc nous avons eu ainsi la bouche close, pour ne nous point attribuer chose qui soit, pour ne point maintenir nostre querelle, mais passer condamnation volontaire: Dieu par sa bonté infinie fait que nous ayons liberté de parler, non seulement entre les hommes, mais devant lui: que nous venions là franchement pour l'invoquer, ne doutans point que nostre voix ne soit portee des Anges devant son throne, qu'elle ne soit là receuë et ouye. Voila que gaignent ceux qui se taisent simplement pour confesser que toute gloire appartient à Dieu, pour s'aneantir en eux-mesmes: c'est qu'ils ont la bouche ouverte, selon qu'il a esté declaré. Mais à l'opposite tous ceux qui voudront lever le caquet, tous ceux qui voudront avec leur arrogance s'enfler pour maintenir leur iustice: il faudra qu'ils sentent combien la voix de Dieu est espouvantable: et puis, qu'ils crient tant qu'ils voudront, si est-ce que Dieu en despit de leurs dens les cassera, et lors tous leurs cris seront cessez et esvanouis. Et comment le fera-il? Car il a une voix par trop terrible.

Or apres que cela est dit, il y a aussi une autre raison qui est mise en avant pour humilier les hommes: c'est que Dieu les defie, assavoir *s'ils pourront, en regardant les orgueilleux, les consumer: s'ils pourront racler tous les meschans.* S'ils le font, ô ils monstreront qu'ils on en eux dequoy s'eslever: mais si cela n'y est, comment oseront-ils attenter nulle querelle contre Dieu? Or ici il y a tousiours ceste comparaison que i'ay touchee: c'est que quand nous aurons cognu que c'est de Dieu, quelle est sa nature, quel est son office: nous venions à nous regarder à l'opposite, afin que cela donne tant plus grand lustre, et à la gloire de Dieu incomprehensible, et à tant de povretez qui sont en nous. En somme il nous est signifié en ce passage, que l'office de Dieu est d'abysmer tous orgueilleux de son seul regard, et d'exterminer les meschans: que quand il semblera qu'ils ayent la vogue, qu'ils feront leurs triomphes, tant-y a qu'ils seront raclez de la terre. Dieu s'attribue cela. Or maintenant les hommes peuvent-ils faire le semblable? Avons-nous un regard qui soit pour abolir nos ennemis, et sur tout pour aneantir les meschans? Au reste notons ici que Dieu ne parle pas d'une puissance absoluë (comme nous avons dit) mais il parle d'une puissance coniointe avec sa iustice.

Et voila pourquoi notamment il parle *des orgueilleux et des meschans.* Notons bien donc ces deux choses: qu'ici Dieu se magnifie, d'autant que par son regard il peut destruire et ruiner les meschans: et cependant qu'il espargne ses creatures, et ne desploye ceste vertu-là sinon sur les orgueilleux et sur les meschans. Dieu donc est tout

puissant: mais quoi qu'il en soit, il veut que sa iustice soit cognue parmi, et qu'on confesse (comme aussi la chose le monstre) que cela est pour dompter les appetits de tous ceux qui se submettent à sa maiesté, et qui s'y assuiettissent: au contraire, qu'il foudroye sur ceux qui presument par trop d'eux, et qui s'enorgueillissent, et qui usent de repliques et de contradictions pour faire que Dieu leur soit ennemi mortel. Or comme il a esté parlé de la voix ci dessus, ainsi maintenant nous faut-il traitter de *la veuë* et du regard. Les fideles demandent à Dieu qu'il leur monstre sa face: car voila aussi où gist tout nostre ioye, et felicité et salut: comme il en est parlé au Pseaume (80, 4), Seigneur monstre nous ta face. Et nous serons garentis. Voila tout nostre bien, voila tout nostre contentement, et tous nos souhaits. Qu'est ce donc qui nous est le plus desirable? C'est le regard de Dieu: comme à l'opposite quand il nous tourne le dos, quand il se cache de nous, il faut que nous soyons comme perdus et desesperez: car il n'y a rien où l'homme puisse se reposer, sinon quand il cognoist que Dieu a le soin de lui. Cependant donc que Dieu daigne avoir l'oeil sur nous, il y a de quoi nous esiouyr, nous sommes asseurez qu'il nous maintiendra, et qu'il ne nous faut rien craindre: mais si Dieu nous met en oubli, nous sommes estonnez, et non sans cause: car nous sommes comme exposez en proye à Satan, cent mille morts nous environnent, et n'y a point de remede.

Nous voyons donc que le regard de Dieu est à souhaitter, voire quand nous venons à lui en toute humilité, et avec un courage et vraye affection d'adherer à lui. Mais si nous eslevons nos sourcils, comme il en est parlé en l'autre passage, et que nous ayons un front d'airain, que nous soyons enflez pour nous faire valoir quant à Dieu comme par despit de lui: ô il faudra qu'il nous regarde d'un autre oeil: ce ne sera plus pour nous esiouyr, mais ce sera pour nous abysmer du tout. Il ne faudra donc qu'un seul regard de Dieu, pour racler les hommes de ce monde, quand ils voudront avoir un regard de fierté contre lui. Et ainsi apprenons ce qui est ici dit: c'est assavoir, que quand Dieu regarde les orgueilleux, c'est pour les abysmer du tout. Et pourquoi? D'autant qu'ils ont eu un mauvais regard. Sur cela baissons la teste, tendons à Dieu, faisons lui hommage: et cependant prions-le qu'il nous illumine les yeux, afin que nous le cerchions comme nostre Pere, et que nous soyons regardez de lui en telle sorte, que nous ayons là toute perfection de ioye, que nous y ayons un vrai contentement pour nous reposer. Or cependant il nous est monstré en ce passage, que l'office de Dieu (comme souvent l'Escriture en parle) est de renverser ceux qui se veulent eslever: selon qu'il est dit, Quiconques s'exaltera sera abbatu. Notons bien donc, que Dieu a une guerre mortelle et irreconciliable contre tous ceux qui ne se tiennent point en leur mesure, qui ne cognoissent point leur petitesse pour s'humilier, mais qui se veulent faire grands: qu'il faut que Dieu les rencontre, et qu'ils heurtent ensemble. Si ceci estoit bien cognu, il ne faudroit plus tant de sermons pour nous amener à humilité. Car n'est-ce pas une chose horrible, que les vers de terre viennent de propos deliberé batailler contre Dieu? Or est-il ainsi, que tous ceux qui presument d'eux-mesmes, qui cuident valoir quelque chose, qui se font à croire d'estre ou sages, ou vertueux, ou iustes, tous ceux-là, di-ie, font la guerre à Dieu. S'ils ne le disent de bouche, c'est tout un: car la chose est telle: et voila Dieu qui nous declare que l'homme ne peut se iustifier en soi, que quant et quant il ne vienne heurter au ciel. Ainsi donc quand nous serions bien persuadez de ceste doctrine, Que tous orgueilleux sont ennemis de Dieu, et provoquent son ire contre eux: nous cheminerions en autre modestie et simplicité que nous ne faisons pas. Mais quoi? Il nous semble que Dieu se doive retirer pour nous faire place. Et voila comme les hommes s'enyvrent.

Or tant y a que si auiourd'hui nous n'escoutons ceste doctrine pour nous y ranger: en la fin nous sentirons par experience que ce n'est pas en vain qu'il est dit, *Que le regard de Dieu est sur les hautains, pour les racler de ce monde*, et qu'il n'y a plus que les debonnaires qui ayent heritage perpetuel. Mais pour mieux faire nostre profit de ceste doctrine, notons bien quels sont les orgueilleux. Car l'orgueil ne sera pas tousiours cognu des hommes pour le condamner: mais quiconques se fie en sa vertu, quiconques presume de sa iustice ou sagesse, quiconques s'enyvre en sa grandeur et en son credit, quiconques (bref) passe sa mesure, celui-là est orgueilleux devant Dieu. Et comment est-ce que les hommes passent leur mesure? Quand ils cuident avoir une seule goutte de bien: et iusques à tant que nous soyons comme aneantis, il n'y a point de modestie ne d'humilité en nous. Et au reste, quand Dieu nous aura fait quelques graces, qu'il nous aura revestus des dons de son sainct Esprit: que cela ne nous face point lever les cornes contre lui pour le despiter. Quand nous aurons un bon esprit et bien aigu, ce n'est point de nostre sens propre: et pourtant il ne faut point que nous prenions occasion de nous eslever à cause de cela: car nous en sommes tant plus tenus à Dieu. Et au reste que celui qui est le plus grand, tasche de servir aux petits, et qu'il ne mesprise point ceux que Dieu a honorez pour les mettre d'un rang avec lui. Quand donc nous ciderons estre quelque chose en nous, ou bien que sous ombre des graces

de Dieu nous serons enflez de presomption pour mespriser nos prochains: voila l'orgueil qui despite Dieu, et qui provoque sa vengeance contre nous. Que faut-il donc? Si nous ne voulons avoir Dieu pour contraire, apprenons de nous defier de ce qui est en nous, de ne concevoir nulle presomption qui nous eslève: mais, en somme et en bref, disons que nous ne sommes rien. Et puis quand Dieu nous aura eslevez par dessus les autres en honneur, ou qu'il nous aura distribué quelques vertus: que nous sachions que cela procede de lui. Et au reste que nous soyons amiables, nous abstenans de faire tort à nos prochains, ou de mespriser ceux qui sont enfans de Dieu comme nous, pour le moins qui sont creez à une mesme semblance et nature.

Voila donc quant à ce qui est dit, *Que l'office de Dieu est de reprimer toute la fierté des hommes par son regard*. Or il adiouste quant et quant, *les meschans*, afin de monstrer qu'en general il est ennemi des meschans: mais pource qu'à grand' peine se peut-il faire, quand les meschans se desbordent à mal, que l'orgueil et fierté ne domine en eux (comme ils sont contempteurs de Dieu), voila pourquoi il est expressément et plus au long parlé *de ces hautains*, qui s'oublient, et qui se font à croire merveilles de leur vertu. Car si les hommes n'avoyent en eux ceste arrogance de mespriser Dieu: il est certain qu'ils se tiendroyent cois, ils ne lascheroyent point ainsi la bride à leurs cupiditez. Il faut donc que l'orgueil nous transporte, quand nous usons d'outrage et de violence à l'encontre de nos prochains, que nous pillons l'un, que nous ravissons la substance de l'autre, que nous usons de toute malice: c'est signe qu'il n'y a nulle crainte de Dieu en nous, que nous ne cognoissons pas mesmes que nous sommes mortels. Car celui qui cognoistra qu'il a seulement à passer par ce monde, et que sa vie est fragile et caduque: il est certain qu'il sera retenu de ceste seule consideration. Et ainsi il faut bien que les hommes soyent ensorcelez, et qu'ils ne cognoissent plus quels ils sont, ne quelle est leur condition, quand ils se desbordent. Et de fait voila pourquoi le Prophete Habacuc (2, 4) quand il dit, Que le iuste vivra de foi, à l'opposite prononce, que toute hautesse sera abbatue. Et qu'entend-il par toute hautesse? Il entend toute rebellion contre Dieu, et malice contre les hommes: mais il use de ce mot de *hautesse*, pource que l'homme se mescognoist, et est comme forcené, quand il se desborde ainsi pour despiter son Dieu. Or maintenant on pourra demander si Dieu extermine de ce monde tous orgueilleux: car on voit plustost qu'il les espargne, et leur met la bride sur le col, qu'ils font leurs triomphes à plaisir. Mais notons que ce n'est point à nous d'assigner le terme, pour dire que Dieu à heure presente confonde et destruise tous orgueilleux: il le fera, ouy en temps opportun. Et ainsi combien que les orgueilleux dominent, et qu'il semble que Dieu leur laisse faire à leur teste, et que mesmes ils se rient comme s'il n'avoit point la puissance de les reprimer: si est-ce que tousiours il a cest office qui lui appartient, pour racler de ce monde les orgueilleux et les meschans par son seul regard. Ouy: mais, comme il est dit en l'Escriture, quelquesfois il se cache des fideles: non pas que iamais il les mette en oubli, et qu'il n'ait point le soin d'eux: mais il ne le monstre point par effect: afin d'esprouver nostre foi et patience. Il nous semble bien, que Dieu nous ait oubliez, quand nous sommes en quelque danger, et mesmes que nous sentons les coups, bref, que nous voyons la mort presente: et que cependant nous ne voyons point que Dieu nous vueille tendre la main: nous crions alors, Helas! Seigneur, où et-tu? comment m'as-tu oublié? Voila les complaintes que nous ferons selon nostre apprehension charnelle. Ainsi il semble, que Dieu ne regarde point les orgueilleux, quand il les laisse ainsi ietter leur venin, et qu'il leur souffre tant de violences et d'enormitez qu'ils commettent. Voire: mais pource que leur saison n'est pas encores venue, attendons que Dieu ouvre ses yeux sur eux, et alors ils seront abysmez. Si donc pour un temps ils sont supportez, et que Dieu dissimule: sachons que le temps n'est pas encores venu, qu'il les regarde en son ire pour les exterminer, comme nous avons dit. Or ceste doctrine doit servir à double usage: car les fideles se doivent consoler: et combien que Dieu du premier coup ne les delivre point de la tyrannie des meschans, toutes fois ils ont occasion de se reposer en lui. Pourquoi? ce n'est pas qu'il ait quitté son office, voire encores qu'ils s'eslevent contre lui, mais la saison n'est pas encores venue: il les engraisse, comme on fera un boeuf: mais comme on sait bien quand on le doit tuer: aussi Dieu sait bien le iour de la ruine des orgueilleux et de tous meschans. Voila donc comme en premier lieu les fideles doivent estre patiens, quand ils voyent que Dieu dilaye à exterminer les arrogans, et les meschans: qu'il faut qu'ils se tiennent cois, iusques à ce que la chose se face. Cependant, que les orgueilleux pensent à eux: et craignons de nous flatter, quand Dieu nous espargne: ne pensons point estre eschappez de sa main: et sous ombre qu'il nous supporte et qu'il dissimule, ne cueillons point plus grand' audace pour attenter ne ceci ne cela. Et pourquoi? Car en la fin nous serons regardez de lui: et alors nos fautes seront descouvertes à nostre plus grande confusion. Et ainsi donc notons bien, qu'encores qu'on n'apperçoive point les iugemens de Dieu à l'oeil chacun iour,

pour cela on ne doit point laisser de cheminer en crainte et solicitude: et qu'il nous faut estre retenus par la parole de Dieu. Car voila aussi en quoi nostre foi se demonstre: c'est qu'au milieu de nos miseres nous puissions contempler les graces que Dieu nous a promises. Et au contraire, quand il nous semble que la condition des meschans est meilleure que celle des bons: que nous ne laissions pas d'avoir tousiours esperance de la vie eternelle, combien qu'elle ne nous apparoisse pas. Pourquoi? D'autant que Dieu nous l'a promise, car ce qui est procedé de sa bouche n'est point frustratoire. Voila donc comme il nous faut pratiquer ceste doctrine. Or maintenant regardons si nous pourrons faire le semblable, à ce qui est ici dit de Dieu. D'un seul regard pourrons-nous abysmer les meschans? Pourrons-nous purger la terre de tous orgueilleux, comme Dieu pourroit faire quand bon lui sembleroit? Helas! qui sommes-nous? Ainsi donc apprenons de donner gloire à celui qui se monstre Iuge du monde, qui a toute puissance en sa main, et en use en tout ordre, et en telle equité qu'il n'y a que redire. Et combien que les choses nous semblent troublees et confuses souventesfois, ne laissons pas toutes fois de contempler tousiours la puissance de Dieu qui se demonstre parmi, et sa bonté: et si nous avons les yeux purs, il est certain que iamais nous ne faudrons à cognoistre et discerner que Dieu gouverne iustement le monde. Voila donc comme nous avons à pratiquer ceste doctrine: quand nous aurons cognu Dieu en soi tel qu'il est, et qu'il se declare par effect et experience: que nous descendions à nous, que nous facions examen de nos foiblesses, afin de nous humilier: et que nous n'attentions pas de quereller à l'encontre de celui qui a toute perfection de iustice et de vertu en soi. Voila en somme ce que nous avons à retenir.

Et mesmes pesons bien le mot qui est adiousté pour conclusion: c'est assavoir, *Que l'homme se pourra sauver de sa main, quand il aura cela:* comme s'il estoit dit, que Dieu confesse qu'on se peut lors passer de lui. Quand donc chacun de nous aura ceste vertu dont il est parlé, ô il ne faut plus que nous recourions au ciel, que nous invoquions nostre Dieu pour sauveur: car chacun se sauvera. Quand cela est dit, c'est pour ramener les hommes à ceste cognoissance, qu'ils ont besoin d'estre sauvez d'ailleurs, et qu'ils n'ont point leur vie en leur main, et qu'ils ne se peuvent nullement garentir. Cognoissons donc que nous ne vivons point de nous-mesmes, et que nous n'avons aussi nul moyen de nous maintenir: et mesmes encores que tout le monde nous favorisast, qu'il semble bien que nous eussions toutes choses à souhait: tant y a que nous ne sommes rien: mais il faut que nous dependions du tout de nostre Dieu, et que nous soyons sauvez par sa main. Voila pour un Item. Or de primeface il semble que cela soit assez vulgaire, comme les hommes de nature sont enseignez de recourir à Dieu: mais cependant ne voit-on pas ceste yvrongnerie, ou plustost ceste rage, qui nous transporte, qu'un chacun se cuide sauver, qu'un chacun se cuide garentir? Et qui nous l'a dit, sinon que nous sommes preoccupez de ceste fausse resverie que Satan nous a mis au cerveau, qu'il y a quelque vertu, quelque iustice, quelque sagesse en nous? Ainsi donc notons que ce n'est point une doctrine vulgaire, quand Dieu nous reproche que nul de nous ne se peut sauver de sa main: car c'est pour nous monstrer qu'il nous faut defier de nous et de toutes nos vertus, qu'il nous faut estre aneantis tellement, que nous n'ayons ni repos ni appui, ni contentement qu'en luy seul. Qu'est-ce donc qui nous sauve? C'est la main de Dieu. Et pourquoy? C'est sa pure bonté et gratuite: car si l'homme avoit quelque chose de soy, Dieu ne luy en porteroit point d'envie: il diroit, Et bien, partissons, voila qui est à moy, voila qui t'est deu. Car Dieu a-il besoin d'emprunter de nous? Faut-il, pour se faire valoir qu'il vienne ravir ce qui nous est deu, et ce que nous tenons de droit? Nenny, non. N'imaginons point une telle phantasie, et confessons qu'il n'y a une seule goutte de salut en nous: mais qu'il faut que nous recourions simplement à nostre Dieu. Voila ce que nous avons à noter en ce passage.

Or il est vray que quelque fois les meschans seront destruits et ruinez par le moyen des hommes: car la iustice est ordonnee à ceste fin-la: mais ceux qui sont au siege de iustice et qui ont le glaive en la main, peuvent-ils rien d'eux-mesmes? N'est-ce pas d'autant que Dieu les a là constituez, et qu'il luy plaist de se servir d'eux comme d'instrumens? Ainsi donc il ne faut point que les moyens que Dieu a ordonnez en ce monde pour declarer sa maiesté, sa puissance, sa iustice, que cela l'obscurcisse, et que sa gloire n'en soit pas si bien cognue: mais c'est afin que le lustre en soit tant plus grand. Et au reste, sans que les hommes y mettent la main, nous voyons comme il besongne quand il luy plaist. Pour conclusion il nous est ici remonstré que Dieu a creé les bestes, voire en la mer et en la terre, et des bestes espouvantables qui nous doivent bien faire trembler, afin que nous ne soyons plus si fretillans de nous venir adresser contre luy.

Et notamment il est parlé de *Behemoth*, Or le nom de *Behema*, emporte simplement beste, et les boeufs, et les autres bestes y sont comprinses. Ici en nombre pluriel il est dit, *Voicy Behemoth, que i'ay creé avec toy:* et est parlé comme d'une seule

beste, combien que le nombre soit pluriel: mais pource que Dieu a voulu ici designer une espece, voila pourquoy il met en nombre pluriel *Behemoth*. Cependant on ne peut pas deviner quelle espece il touche, sinon que ce soit un elephant à cause de la grosse masse de corps qui est en ceste beste-la. Or qu'il ne parle point icy ni des boeufs ni des chevaux, ni des choses semblables, il appert: car il est dit, *Que voicy Behemoth qui mange le foin comme un boeuf*. Dieu donc distingue notamment entre l'espece des bestes dont il parle et les boeufs. Et ainsi sans travailler beaucoup, notons que Dieu a choisi en ce passage une espece de beste dont nous devons estre esbahis sur tout. Voila un elephant qui a un corps si robuste, qu'il est dit, *Que ses os sont comme d'airain, et ses petits os*, ou ses cartilages, qu'on appelle, *sont comme des barres de fer:* car c'est une chose incroyable à nous qui n'y sommes point accoustumez: mais ceux qui voyent ces bestes-la doivent estre effrayez d'un seul regard: il semble que ce soit une chose faite par artifice, veu que la grandeur est telle. Or si nous estions bien sages, il ne faudroit point sortir hors de nous pour contempler la maiesté de Dieu: mais il faut que les hommes soyent renvoyez aux bestes à cause de leur ingratitude, quand ils ne cognoissent point Dieu selon qu'il se declare en eux. Il faut donc à cause de nostre stupidité et ingratitude que nous ayons de tels miroirs comme ils nous sont icy proposez quant aux elephans, et quant aux bestes semblables. Voyons-nous donc que Dieu a creé ces bestes-la en telle grandeur et en telle forme? Encores que nous n'eussions nulle autre enseigne de sa vertu: si est-ce que nous avons bien occasion de baisser la teste, et d'adorer ceste haute maiesté qui se declare en ces bestes sauvages-la.

Et notamment il est dit, *Que ces elephans sont creés avec nous:* afin de nous monstrer comme Dieu a discerné selon qu'il a voulu, et a constitué un ordre admirable au monde, qu'il faut bien que les hommes soyent ravis en estonnement quand ils y pensent: voire, s'ils ont ceste discretion en eux de regarder ce qui leur est tout patent. Voila un homme qui aura un petit corps: et toutes fois il est constitué seigneur et maistre en ce monde. Pourquoy toutes choses sont elles creées, sinon pour nostre usage? Et nous voyons un elephant qui est plus robuste beaucoup, nous voyons qu'il ne faut sinon un coup de iambe pour renverser une compagnie d'hommes. Quand donc nous voyons ces choses, et qu'il y a un tel ordre au monde, c'est bien pour nous monstrer que Dieu nous creant ainsi petits que nous sommes, nous a fait une grace excellente, et cependant qu'il s'est aussi monstré aux bestes brutes. Que s'il ne nous suffist de cognoistre ce qu'il a mis en nous: si nous contemplons les bestes brutes, nous trouverons là qu'il y a dequoy nous estonner. Et cependant aussi notons bien, que s'il estoit question de dominer par grandeur, les elephans l'emporteroyent bien par dessus nous. Mais quoy? Nous voyons qu'ils se laissent donter par les hommes comme petits poulains à l'estable. Nous voyons aussi d'autre costé, que Dieu les a destituez de beaucoup de choses. Voila une grande masse: et toutes fois ils ne peuvent plier les iambes, et faut qu'ils demeurent debout: car quand un elephant est de plat, il ne se sauroit relever. Quand nous voyons une telle vertu d'un costé, et que nous voyons un tel defaut de l'autre, assavoir que les iambes ne leur plient point, et qu'il faut que ces bestes demeurent debout pour prendre leur repos: que si un elephant est là couché plat, et qu'il soit question de le relever, c'est comme si on vouloit dresser une maison: quand nous voyons cela: n'avons nous point de quoi glorifier la bonté de Dieu? Car à quoi tient-il que les elephans ne nous devorent tous? Ils mangent le foin comme les boeufs. Quand donc ces bestes qui pourroyent exercer une telle cruauté, de raser tout le genre humain de ce monde, quand di-ie, elles se paissent d'herbages par les montagnes, qu'elles s'en vont cacher sous les ombres des arbres, et que cependant elles ne se iettent point en telle furie comme elles pourroyent selon leur grandeur: d'où vient cela, sinon que Dieu a voulu dompter ces bestes, afin de nous donner lieu pour habiter ici bas? Et puis, quand nous sommes environnez de tant d'especes d'autres bestes sauvages, pourrions-nous subsister un iour en ce monde sans estre devorez: sinon que Dieu eust une bride secrette pour retenir la furie de ces bestes sauvages? Et ainsi apprenons de tellement contempler les oeuvres de Dieu, que ce soit pour magnifier sa vertu, sa bonté, sa sagesse, et sa iustice, comme il appartient, en nous humiliant, voire estans aneantis du tout comme nous ne sommes rien.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT CINQUANTESIXIEME SERMON,

QUI EST LE III. SUR LE XL. ET XLI. CHAPITRE.

Ce sermon est encores sur les dix versets precedens, et puis sur le texte ici adiousté.

20. *Tireras-tu Leviathan à l'haim, et lieras-tu aussi sa langue d'une corde?* 21. *Mettras-tu l'haim en ses narines? ou perceras-tu ses baiouës d'une espine?* 22. *Multipliera-il vers toi ses prieres? ou parlera-il à toi doucement?* 23. *Fera-il alliance avec toi, et le prendras-tu pour serviteur à tousioursmais?* 24. *T'esbattras-tu avec lui comme avec l'oiselet? ou le lieras-tu pour tes iuvencelles?* 25. *Les compagnons banquetteront-ils de lui? les marchans le diviseront-ils entr'eux?* 26. *Rempliras-tu de sa peau les engins, et de sa teste la nasse des poissonniers?* 27. *Mets ta main sur lui, qu'il te souvienne de la bataille, et plus ne procederas.* 28. *Voici, l'esperance d'icelui est frustree: et ne tombera-il pas à son regard?*

CHAPITRE XLI.

1. *Il n'y a nul si cruel qui l'ose resveiller: qui est donc celui qui subsistera en ma presence?* 2. *Qui est celui qui me previendra, et ie lui satisferai? tout ce qui est sous le ciel est mien.* 3. *Ie ne me tairai de ses membres, ne de sa puissance, ne de la grace de sa disposition.* 4. *Qui descouvrira le devant de son vestement, et qui viendra à lui avec sa double bride?* 5. *Qui ouvrira les portes de sa face, et le tour de ses dents tant terribles?* 6. *Ses escailles sont comme forts escussons fermez de seau empreint.* 7. *L'une est applique à l'autre, tellement que le vent n'entre point parmi.* 8. *Elles sont conioinctes l'une à l'autre, elles s'entretiennent, et ne se separent point.* 9. *Son esternuement est comme splendeur de lumiere, et ses yeux sont comme la lueur du matin.* 10. *De sa bouche procedent lampes, et tressaillent estincelles de feu.* 11. *Et fumee sort de ses narines comme d'un pot bouillant, ou chaudiere.* 12. *Son haleine fait ardoir les charbons, et flamme sort de sa bouche.* 13. *Force demeure en son col, et devant sa face est reietté le labeur.* 14. *Les parties de sa chair sont conioinctes, une chacune est massive en lui sans qu'il se bouge.* 15. *Son coeur est massif comme la pierre, et dur comme la meule de dessous.* 16. *Les forts tremblent quand il s'esleve, et se troublent des ondes.* 17. *Quand le glaive le touchera, il n'arrestera point, ne la lance, ne le trait, ne l'haubergeon.* 18. *Car il repute le fer comme paille, et l'airain comme le bois pourri.* 19. *L'archier ne le pourra chasser, les pierres de la fonde lui sont tournees en chaume.* 20. *Les dards lui sont autant estimez comme le chaume: et se mocque du branle de la picque.* 21. *Sous lui sont tests aigus, et s'estend ce qui est pointu sur la bouë.* 22. *Il fait bouillir le profond, comme une chaudiere, et met la mer comme un mortier.* 23. *Il fait reluire le sentier apres soi, et repute l'abysme comme chose vieille.* 24. *Sa seigneurie n'est point sur la terre, et est fait pour ne rien craindre.* 25. *Il voit toute haute chose: c'est le roi sur tous les fils d'orgueil.*

Nous monstrasmes hier que Dieu apres avoir produit plusieurs animaux de la terre pour tesmoignage de sa vertu et de sa gloire, amene ici les elephans d'un costé, et les baleines de l'autre. Et c'est pour la conclusion du propos, Que si les hommes ne contemplent point l'essence de Dieu, si est-ce qu'ils doivent sentir quelle est sa maiesté seulement en regardant les bestes qu'il a creées, et sur tout celles qui sont pour nous effrayer de leur regard, afin que Dieu soit tant plus glorifié par nous. Or hier nous vismes ce qui estoit traitté touchant l'elephant, qui est une masse terrible, et qui nous doit bien espouvanter. Mais si nous tremblons devant une beste: faut-il que nous facions des hardis contre Dieu, pour plaider s'il nous chastie, pour nous despiter quand il nous voudra humilier? Faut-il que nous soyons si fols de murmurer contre sa iustice, et lui vouloir contredire en rien, et vouloir abbaisser ou diminuer son empire? Ainsi donc que les hommes cognoissent leur rage quand ils s'attachent à Dieu, veu que les bestes les font trembler. Or devant que passer outre, nous avons à noter sur ce qu'il y a une si longue deduction de ceste espece de bestes terrestres que nous dismes hier estre elephans (combien qu'il le nomme ici du mot general *Behemoth*) et aussi une deduction plus longue de *Leviathan:* qu'on a cuidé qu'ici par allegorie il soit parlé du diable, plustost que d'elephans ou de baleines: et a on voulu approuver ceste phantasie par ce qui est dit en la fin, que *c'est le roi des enfans d'orgueil* que ceste baleine. Or en parlant de ceste espece de bestes que nous touchasmes hier, il estoit dit que *Dieu les fait manger le foin et l'herbe comme aux boeufs.* Nous voyons donc que c'est pour nous declarer la puissance de Dieu en choses visibles: et non point pour nous descrire le diable. Quant à ce mot de *Leviathan*, par toute l'Escriture il signifie balesne: et nous voyons cela

au Pseaume cent quatrieme (v. 26), que là où il y a ce mot de baleine translaté, l'Hebrieu met Leviathan: et cognoist-on assez qu'il est parlé des miracles de Dieu selon qu'on les voit en la mer, voire plus qu'en la terre. Il y a une raison peremptoire pour nous monstrer qu'il faut prendre ce texte en sa simplicité, et non pas si subtilement: car nous avons veu par ci devant que Dieu veut enseigner les hommes d'une façon grossiere et rude selon leur petitesse, et qu'il a fait cela afin qu'ils fussent tant mieux convaincus de sa puissance. Et au reste il leur a aussi voulu reprocher leur folie quand ils s'osent dresser contre lui: d'autant que les bestes les peuvent redarguer.

Notons bien donc qu'ici Dieu donne une leçon aux hommes, pour se mocquer de leur arrogance quand il les renvoye aux bestes: et cela n'auroit point de lieu, s'il estoit parlé du diable. Et quand il a voulu que *la baleine soit comme le roi des fils d'orgueil*, ce n'est point que telle soit l'affection de la beste: mais cela est plustost dit pour comparer les hommes à la baleine: comme si nostre Seigneur disoit, Il est vrai que les hommes feront des hautes levees de bouclier, il est vrai qu'ils ietteront des gambades par dessus les nues: mais quand ils auront bien amassé toutes leurs forces, qu'ils auront bien presumé: que sera-ce au prix d'une baleine? Qu'un homme se face tant valoir qu'il est possible: et qu'il vienne rencontrer une baleine: cela n'a-il pas en soi mieux dequoi se glorifier? car si on l'accompare à une maison ou à une tour, si on l'accompare à une artillerie, si on l'accompare à une montagne: on trouvera toutes ces qualitez en elle: on trouvera une force si terrible, que les navires en pourront estre renversees. Et où est l'homme qui pourra approcher d'une telle vertu? Nous voyons donc, que notamment Dieu a monstré, que nous serons tousiours surmontez par les baleines, et pourtant que nostre orgueil est par trop ridicule: et sur tout quand nous prenons ceste hardiesse de nous eslever contre lui, et de lui vouloir ravir ce qui lui appartient, le vouloir despouiller de sa iustice: qu'en cela il faut que nous demeurions confus, voire sans que Dieu descende du ciel, sans qu'il se monstre en sa maiesté: il suffira qu'il ait les bestes pour maintenir son honneur. Or il est vray que par deduction de l'un à l'autre on pourroit bien prendre ceste similitude des balaines, et des elephans, pour nous faire sentir combien la vertu du diable nous doit effrayer, veu qu'il est appellé le prince de l'air et du monde. Voila un titre que Dieu luy attribue non sans cause: c'est afin que nous cheminions en crainte, voyans que nous avons un ennemi si fort et si robuste pour nous, qui sommes tant debiles. On pourroit bien donc de l'un à l'autre ici prendre un advertissement, que si nous ne voulons estre suiets à Dieu il faudra que nous soyons captivez par Satan: et que celuy-la chevira bien de nous: et que nous n'aurons point force pour luy resister. Comme pour exemple, quand il nous est parlé de la creation du monde, Moyse ne traitte point des Anges: car il a voulu estre docteur des petits et des idiots: et ainsi il nous propose seulement ce que nous voyons à nos yeux: mais tant y a que ceste clarté presente, et laquelle s'apperçoit, nous doit bien conduire plus loin, c'est que par foy nous cognoissions la clarté du royaume des cieux, combien qu'elle nous soit auiourd'huy cachee: et quand nous voyons que la maiesté de Dieu reluist par tout, que nous entendions qu'en plus grande plenitude et perfection il y a une clarté aux Anges, et en tout ce qui concerne la vie celeste. Voila donc une deduction qui est bonne, quand nous allons ainsi par degrez du plus petit au plus grand, et du plus bas au plus haut. Mais quoy qu'il en soit, si nous faut-il retenir ceste simplicité du texte: car de se iouër de l'Escriture saincte la transformant en allegorie, c'est une chose mauvaise: et les allegories ne doivent estre tirees sinon du sens naturel: comme nous voyons que sainct Paul en fait en l'Espistre aux Galatiens et en d'autres passages. Revenons donc à ce propos qui a esté entamé. Dieu fait ici ses triomphes et par mer et par terre, afin que les hommes cognoissent, qu'ils seront tousiours confus en leur orgueil s'adressans à luy.

Or apres qu'il a parlé de beaucoup d'especes de bestes, il nous met ici au devant les elephans, qui sont si terribles, qu'il faut que nous en soyons estonnez: car là en ceste masse de leurs corps nous contemplons des miracles tant et plus. Nous voyons d'un costé comme il nous surmontent: nous voyons aussi que Dieu ne leur a pas donné ce qu'il luy a pleu de nous donner, voire par sa bonté gratuite. Et ainsi nous apprenons, qu'en nous eslevant nous ne gaignerons rien: car nous serons tousiours surmontez par les bestes brutes, quoy qu'il en soit: et cependant nostre ingratitude se declare d'autant que nous rendons un povre salaire et bien maigre à Dieu des graces qu'il nous a eslargies. Car à quoy tient-il, que nous ne sommes bestes brutes? Comme il fust dit hier, *l'elephant n'a-il pas esté creé avec nous?* Sommes-nous tirez d'une matiere plus precieuse? Y a-il quelque qualité en nous, que nous devions estre plus excellens? Nenny: il n'y a que Dieu qui nous a discernez. Or nous voyons les elephans qui ont une force si terrible, qui neantmoins n'ont point la hardiesse de se ietter contre nous: ils s'en vont cacher aux lieux humides, et ne peuvent avoir retraitte qui leur soit commode. Puis qu'ainsi est, nous voyons d'un costé combien nous sommes plus tenus à Dieu: et cependant nous

devons bien confesser nostre foiblesse, quand il est parlé des bestes brutes desquelles nous n'oserions pas approcher pour les regarder seulement: que seroit-ce donc si Dieu ne les retenoit? Or apres cela Dieu nous conduit à la mer: et nous monstre que là nous avons aussi de quoy nous humilier: non seulement en ceste multitude des poissons et en ceste varieté qu'on y voit: tellement que les escrivains prophanes et incredules ont esté contraints de dire, que si on voit beaucoup de miracles sur la terre, la vraye boutique des miracles de nature est en la mer: mais mesmes quand on considerera quelque certaine espece, prenons seulement la balaine, n'est-ce pas une chose incroyable, de voir là une telle masse vivante en l'eau? Qui est-ce qui pourroit former la matiere d'une beste si grosse et si massive, et si robuste comme on la voit? Car il semble qu'elle se doive ellever pour venir ravir proye en terre, et qu'il n'y ait point pasture en l'eau qui luy suffise. Et aussi nous voyons ce qui est en ses os, ou en ses arestes qui sont plus qu'os, on verra là fer et acier: si on regarde aussi à sa charnure: on sera esbahi. Pour entretenir donc un tel corps, il faut bien qu'il y ait de grandes richesses. Et qui est-ce qui luy en fournist, sinon Dieu? Car il n'a point ordonné le monde sinon pour l'entretenir: il a donc prouveu à toutes choses. Et ainsi quand nous voyons cela, apprenons de nous renger à luy: ou il ne faudra point d'autres iuges pour nous condamner, que les bestes brutes: il ne faudra point d'autre procez pour nous convaincre, que les creatures qui sont esparses par tout le monde, tant sur la terre que dedans les eaux. Si nous avons retenu ceste simplicité-là, elle nous vaudra mieux que toutes les expositions subtiles qu'on pourra amener: comme quand ceux qui ont ici basti des allegories, ont espluché les os et les arestes des balaines, et ont aussi traitté de la peau, de cecy et de cela: bref, il n'y a rien où il n'y ait fallu trouver ie ne say quels menus fatras. Or c'est comme faire de l'Escriture saincte un nez de cire, la transfigurant hors de son sens naturel. Mais quand nous aurons retenu ce seul article que i'ay touché, c'est assavoir qu'il ne faudra point d'autre tesmoignage pour nous tenir convaincus devant Dieu, que celuy qui se monstre aux bestes brutes: n'aurons-nous pas beaucoup profité?

Or devant que d'estre ainsi condamnes en la presence de Dieu, nous avons à recevoir maintenant l'instruction qui nous est donnee. Et en premier lieu, afin que nous n'ayons point de vergongne d'estre enseignez par les balaines et par les elephans: cognoissons que Dieu nous renvoye là, voire pour nostre perversité: pource que nous sommes malins, nous sommes pervers, et d'une nature meschante et tortue, tellement qu'on ne nous peut amener à raison. Il faut donc que Dieu nous face honte, nous renvoyant aux bestes. Et puis, il y a l'obstination aussi bien, que quoy qu'on nous propose, combien que nos povretez nous soyent descouvertes, si cerchons-nous tousiours quelques subterfuges, et fuyons tant qu'il nous est possible, le iugement de Dieu. Il faut donc que Dieu rompe ceste durté-la comme par force, et qu'il nous face plier sous luy, Et ainsi quand nous serions foulez des elephans, quand ils marcheroyent sur nos ventres: nous en sommes dignes, puis que nous ne voulons point glorifier celuy qui les a formez avec nous, et ne luy voulons pas faire l'hommage qui luy est deu. Mais contentons-nous de ce que Dieu nous renvoye à leur escole, afin que nous soyons enseignez à nous humilier. Et puis, nous serions dignes d'estre engloutis par les balaines, voire que la mer dominast sur toute la terre (comme il a esté declaré cy dessus qu'elle feroit, n'estoit que Dieu par sa grace nous y veut loger, et nous supporter d'une bonté infinie, combien que nous meritions d'estre abysmez à chacune minute de temps) mais contentons-nous que Dieu nous donne instruction et sur la terre et en la mer, et qu'il faut que tout revienne à nostre salut: comme aussi il fera, sinon que nous en soyons destournez par nostre lascheté, ignorance, et malice. Voila donc le principal que nous avons à recueillir de ce passage.

Or devant que deschiffrer ceste description par le menu, notons ce qui est icy dit, car Dieu declare à quelle intention il parle ainsi de la balaine. Il dit, *Qui est-ce qui consistera en ma presence?* Puis qu'ainsi est que les hommes n'oseroyent resveiller la balaine, qu'ils n'en oseroyent approcher: qui est celuy, dit-il, qui se pourra maintenir devant moy? C'est la comparaison que nous avons desia touchee: c'est assavoir que si les creatures qui ne sont rien qu'une bien petite portion de la vertu de Dieu nous estonnent, que sera-ce de sa maiesté infinie? Qu'est-ce que tout le monde au regard de Dieu? Il est dit qu'il tient et ciel et terre, et qu'il ne faut point qu'il estende ses bras pour embrasser ce grand circuit, mais tout est enclos en sa main. Or une balaine n'est qu'une bien petite portion, quelque grosse masse de chair qu'il y ait, voire et combien qu'il y en ait beaucoup en la mer. Ainsi donc outre ceste infinité d'autres poissons et grans et menus qui sont en la mer, lesquels Dieu a faits et gouverne, voila les balaines qui y sont comprinses. Puis qu'ainsi est donc que Dieu en sa gloire comprend tout, et le comprend comme une chose de rien: ne devons-nous pas bien estre estonnez devant luy, quand une simple beste nous effarouche, comme il nous est icy monstré?

Et pour confirmation de cela il est dit, *Que*

toutes choses sont siennes. Car si on alleguoit, qu'il est vray qu'une balaine est terrible, mais Dieu n'est pas tel: Voire? respond-il: Et qu'est-ce qu'une balaine sinon comme un dard que ie ietteray, ou une pierre de fonde? Il faut donc que nous cognoissions cecy, que Dieu a imprimé et aux balaines et aux autres grosses bestes quelque marque de sa vertu, afin qu'on sache que cela procede de sa main, et qu'il s'en sert pour les appliquer à tel usage qu'il veut: tellement qu'une balaine quant à nostre regard doit estre consideree comme si Dieu iettoit là une pierre de fonde, et qu'il fist retentir l'air, et que nous en fussions estonnez. Puis qu'ainsi est donc que toutes choses sont ainsi en sa main, nous avons bien occasion de trembler devant luy. Or il est vray que nostre Seigneur ne nous veut point chasser loin de luy: mais tant y a qu'il nous faut estre esperdus du premier coup afin de luy porter la reverence qu'il merite. Ainsi donc il nous appelle et nous convie à soy, afin que là nous trouvions toute resiouissance: mais nous n'en pouvons approcher iusques à ce que nous ayons esté pleinement abbatus. Il faut donc qu'il y ait une frayeur qui procede, laquelle nous estonne tellement que nous ne puissions subsister, que nous cognoissions que c'est fait de nous, que nous sommes perdus et ruinez, si Dieu desploye sa vertu envers nous. Il faut que nous cognoissions cela: et puis toutes ces frayeurs seront appaisees, assavoir quand nous le tiendrons pour nostre Pere. Mais cependant si est-ce que nous ne luy porterons iamais la reverence qu'il merite, s'il ne nous matte, et qu'il nous donte tellement que nous ne sachions que devenir. C'est-ce que nous avons à retenir en ce passage.

Et ainsi suivons ceste doctrine generale, que *de subsister devant Dieu* il n'est point possible à creature mortelle. Et comment subsister? Car il faut premierement qu'il nous couche tout plats, et puis qu'il nous releve: mais si nous voulons nous tenir en nostre estat, que nous venions là faire des grans et des habiles, nous n'en viendrons point à bout: plustost cela sera cause de nostre ruine. Le mot donc de *subsister* emporte que l'homme ne pourra iamais avoir bonne cause en se maintenant iuste et sage: mais qu'il faut qu'il soit en premier lieu du tout aneanti, et qu'il cognoisse que Dieu a toute puissance, vertu, et iustice, et que nous ne pouvons estre sinon abysmez en nostre nature. Il est vray que Dieu non seulement veut que nous subsistions, mais il nous esleve par dessus les cieux (non pas quant au corps pour ceste heure) mais il fait cela apres nous avoir abbatus. Notons bien donc qu'il y a grande diversité, quand les hommes veulent estre quelque chose en eux, s'attribuans sagesse et iustice: ou bien qu'estans vuides de tout bien ils recourent à Dieu, et le prient qu'il les restaure: puis qu'ainsi est, qu'ils sont despouillez de toute gloire, et qu'ils n'ont en eux que confusion. Quand nous aurons apprins ceste doctrine, que nul ne peut subsister devant Dieu: que nous recognoistrons qu'il n'y a en nous que toute puantise et ordure: que ce que nous cuidons avoir d'apparence, n'est rien que vanité: et que toute ceste opinion que nous aurons conceuë, nous trompe: quand donc cela nous sera bien persuadé, alors Dieu nous eslevera: et nous tiendrons tout de luy et de sa pure grace, pour le glorifier comme Pere, et comme celuy qui nous l'a donné, voire sans y estre tenu, sans qu'il trouvast en nous aucun merite. Et c'est le principe general de nostre foy, qu'il faut que toute chair se taise devant luy: et que nous cognoissions que s'il y a quelque verdure en nous, nous serons tantost flestris: il ne faut sinon qu'il souffle sur nous, et nous voila escoulez sans vigueur ne vertu: toute nostre iustice n'est que malediction. Voila, di-ie, le principe general de nostre foy, afin que ceste grace qui nous est manifestee en nostre Seigneur Iesus Christ soit cognue, et que nous y ayons nostre refuge, et que nous n'attendions ni commencement ni perfection de nostre salut, sinon en ce qu'il plaist à Dieu, de besongner gratuitement: c'est à dire sans que nous l'y obligions de nostre costé, ou que nous luy apportions rien qui soit du nostre.

Et voila pourquoy il adiouste notamment, *Qui est-ce qui me previendra, et ie luy satisferay?* Comme s'il disoit, que si nous voulons plaider contre luy, il faut qu'il nous doive, qu'il soit obligé envers nous, que nous ayons quelque droit et quelque titre. Et où se trouvera l'homme qui apportera son titre contre Dieu, pour dire qu'il luy soit tenu? Mais nous voyons au contraire, que nous tenons tout de luy, et qu'il ne nous doit rien de son costé: cependant encores sommes nous si obstinez de vouloir contester contre luy. Or que ceci s'estende en general, pour nous apprendre qu'il nous faut humilier sous la main de Dieu voire le confessans et sage, et iuste, et puissant quoy qu'il face: sainct Paul le monstre en l'onziéme des Romains (11, 35). Car combien qu'il n'allegue point ce passage comme tiré de l'Escriture saincte: si est-ce qu'il recite ceste doctrine. Et à quel propos? Là il traitte de l'election gratuite de Dieu: il monstre que Dieu choisist ceux que bon luy semble pour estre heritiers de la vie eternelle: qu'il reprouve aussi ceux qu'il veut. Si on luy demande la raison pourquoy, ce n'est pas à nous de la savoir, et ne nous est point licite de nous enquerir plus outre, sinon que sa volonté nous doit estre pour toute raison: non pas qu'il face rien iniustement: mais tant y a que les secrets de son conseil nous sont cachez et in-

comprehensibles, ses voyes ne nous sont point cognues. Or pource qu'il est difficile aux hommes de se tenir coys, quand ils oyent ceste doctrine: comme nous voyons ces chiens qui abbayent auiourd'huy à l'encontre: ces glorieux belistres, quand ils veulent faire des docteurs, ils diront, O ie ne compren point cela. Et qui es-tu povre chien? Tu ne le compren pas? Et va-ten sur ton fumier, et cognois qui tu es. D'autant donc qu'il y a un tel orgueil aux hommes, qu'ils ne se peuvent assuiettir à ceste doctrine: sainct Paul leur allegue, Et qui est-ce qui a donné à Dieu? Vous venez ici avec une telle audace, vous alleguez vostre vertu, et vostre puissance: il faudra donc que vous ayez monstré à Dieu ce qu'il devoit faire, et qu'il n'eust rien fait sinon que vous l'eussiez enseigné, et ainsi qu'il est bien tenu à vous. Or si vous pretendez un tel titre contre luy: venez, et qu'on cognoisse qui c'est qui luy a donné? Et si vous cognoissez qu'il ne tienne rien de vous, comment oserez-vous murmurer contre luy? Or puis que sainct Paul en traitte en telle sorte, et que nous cognoissons son intention quant à l'election eternelle de Dieu: de là nous avons à retenir, que c'est un des principes de nostre foy de cognoistre que Dieu ne tient rien de nous: et que nous ne pouvons pas mettre en avant qu'il ait rien receu de nostre costé: afin que toute la gloire luy soit donnee, et que nous ne pensions point qu'il nous soit inferieur, ne qu'il ait nulle obligation envers nous. Or c'est le tout de savoir bien pratiquer ceste doctrine: sur tout quand nostre chair nous solicite à presomption et orgueil, que nous ayons ceste bride ici pour nous retenir, de cognoistre, Comment? A qui te prens-tu? Car il faut que tu ayes de quoy pour respondre à ton Dieu si tu le veux tirer en plaid et en procez. Et qu'est ce que tu monstreras? Puis que tu n'as sinon toute povreté et malediction en toy: ne faut-il point que tu te submettes à luy en toute obeissance et humilité? Et au reste notons aussi, que par ces mots toute la iustice des hommes est abbatue, et nous est monstré que ce que nous pouvons imaginer des merites est une yvrongnerie de Satan, lequel a ainsi ensorcelé les esprits des hommes qui ont cuidé meriter envers Dieu, tellement que le royaume de paradis fust comme un salaire. En la papauté il n'y a rien plus commun, que de dire que les hommes peuvent acquerir paradis. Et comment? par leurs oeuvres meritoires. Et combien que les Papistes soyent contraints de confesser, que nous ne pouvons rien sans la grace de Dieu, et que nous avons tousiours des imperfections en nous: toutes fois si est-ce qu'ils meslent les oeuvres avec la grace de Dieu. Que l'homme se prepare, disent-ils, pour recevoir grace: non point de dignité (ils sont contraints de confesser nostre indignité) mais convenablement, disent-ils, pource qu'il est convenable et decent, que l'homme se presente et dispose pour recevoir la grace de Dieu. Or n'est-ce pas notamment dementir le sainct Esprit? Voici une sentence assez claire, il n'y faut point de glose. *Qui est-ce qui m'a prevenu?* dit le Seigneur. Notons bien donc qu'ici Dieu despouille tout le genre humain de ceste fausse opinion et diabolique dont les hommes sont tant enyvrez: en disant qu'il n'est point tenu à nous, et que nous tenons tout de luy: que nous ne luy pouvons rien apporter, qu'il ne reçoit nulle recompense de nos services que nous luy ayons faits: comme aussi il n'a nul besoin de nous.

Maintenant en somme nous voyons, qu'ici toute sagesse et toute iustice du genre humain est abbatue et aneantie. Car il y a deux choses qui nous font eslever contre Dieu: c'est d'un costé quand nous cuidons estre sages par trop: et puis, quand nous voulons aussi avoir quelque iustice en nous, et quelque dignité. Or d'une part Dieu nous monstre, que nous aurons beau cacqueter et gazouiller: qu'en la fin il nous fera bien taire. Pourquoy? Quel titre avons nous contre luy? Apprenons donc de n'estre point sages, mais plustost sobres, et nous humilier: que nous cognoissions les oeuvres de Dieu entant qu'il nous les manifeste, et puis que nous ayons ceste bride de nous retenir, et ne passer point outre ce qui nous est monstré en l'Escriture saincte. Quand nous en serons ainsi, nous serons tousiours guidez par le sainct Esprit. Ainsi donc gardons de dire, O ie veux savoir pourquoy cela se fait: ne faisons point des sages, pour nous enquerir de ce que bon nous semble, quand il nous doit estre incognu: mais contentons nous de ce qui nous est manifesté en l'Escriture: et sur tout de ce qui nous peut edifier en foy et en la crainte de Dieu. Et quand nous verrons quelque chose qui nous semblera estrange: si nous cognoissons, Dieu l'a ainsi prononcé, il le faut recevoir sans contredit. Mais au reste, quand Dieu nous laissera là, ne nous disant point la chose, il nous faut retenir tout court, et ne passer point outre: et ne faut point que nous vueillions estre subtils à nostre phantasie.

Voila donc pour un Item, Qu'il faut que nostre bouche soit bridee, pour souffrir d'estre escoliers de nostre Dieu, puis qu'il nous fait cest honneur de nous enseigner tant de sa bouche, que de son sainct Esprit. Or il y a pour le second la iustice: qu'estans convaincus que nous n'avons aucune dignité qui soit, mais quand nous aurons beaucoup travaillé, que nous ne pouvons rien apporter à nostre Dieu: nous passions condamnation. Mais il y a bien pis, c'est que tant s'en faut que les hommes s'appliquent à bien faire: qu'ils employeront

toutes leurs forces et vertus à mal, iusques à ce que Dieu les ait reformez. Ainsi donc en toutes manieres nous serons abbatus, quand nous saurons et pratiquerons, qu'il ne faut point que nous pretendions d'avoir quelque dignité, ne quelques merites, mais que nous facions cest honneur à Dieu de dire qu'il peut tout. Voila en somme ce que nous avons à retenir de ce passage. Or pour conclusion, combien qu'il n'est ia besoin, et mesmes qu'il ne seroit pas expedient de nous arrester à chacun mot de ceste longue deduction qui est faite de la balaine: que toutes fois nous sachions que cecy n'est point superflu. Nous regardons comme en passant et à la legere les tesmoignages que Dieu nous donne de sa maiesté. Or si nous avions nos esprits bien posez pour noter ce que Dieu nous monstre, afin de nous esmouvoir à l'honnorer comme il appartient: il ne nous faudroit point sortir hors de nous: car nous trouverions assez d'advertissemens de ce que Dieu peut et de ce qu'il veut aussi: nous verrions et sa bonté et sa vertu en nous, sans aller plus outre. Et c'est ce que sainct Paul dit (Actes 17, 28), Que d'autant que nous vivons en luy, et y avons nostre mouvement et essence, nous sommes assez convaincus. N'ouvrons point les yeux: si est-ce que Dieu nous contraint de taster qu'il habite en nous: et s'y demonstre en telle sorte, qu'il faut bien que nous luy facions hommage. Mais quoy? Cependant nous allons à l'estourdie: et il ne faudroit qu'une ongle du petit doigt, par maniere de dire, pour nous retenir en l'obeissance de Dieu, si nous estions bien avisez, et que nous eussions bonne discretion. Mais pource que nous passons outre, et que nous ne faisons point grand cas des oeuvres de Dieu: voila pourquoy il y a icy une longue deduction faite et mesmes qu'il n'est question que de bestes. Quand donc Dieu fait icy une longue anatomie, il est certain que cela nous semble long, mais il n'est pas superflu. Et pourquoy? Pource que nous sommes si volages, que nous mesprisons les miracles de Dieu quelques grans et magnifiques qu'ils soyent. Voila donc ce que nous avons à retenir en premier lieu.

Or cependant quand il est dit, *Le tiendras-tu a ton service? ou luy mettras des boucles aux narines? t'esbatras-tu de luy comme d'un petit chien, ou d'un oiseau?* c'est pour nous signifier que tant moins sommes-nous à excuser, si nous ne recognoissons nostre Createur, veu que nous-nous trouvons confus, faisans comparaison d'une balaine avec nous. Et cependant toutes fois quand les hommes disputent des oeuvres de Dieu en leur cerveau, et qu'ils le contrerollent, et que s'il ne fait pas à leur appetit, ils ne s'en contentent point, c'est autant comme s'ils le vouloyent abysmer. Et sera-il possible? Voila une beste brute, laquelle on ne sauroit donter. Or il est vray que la comparaison n'est pas propre en tout et par tout: comme aussi il ne faut pas que les similitudes respondent en chacune partie: mais c'est pour nous monstrer, que si une povre beste qui n'a ne raison n'intelligence a une telle vertu en soy, qu'elle nous face craindre, et fuir, et que sera-ce de celuy qui a tout creé et formé? Et au reste, *si on n'ose point resveiller une balaine:* comment osera-on s'adresser au Dieu vivant pour luy faire la guerre: comme font tous ceux qui le viennent picquer et despiter entant qu'en eux est? Voila nostre Seigneur qui demande de se monstrer doux et amiable envers nous: et defait nous voyons comme il tend à supporter nostre infirmité: mais nous voulons faire des enragez, et des bestes sauvages, et le venons picquer manifestement comme si nous le defions. Et pourrons-nous porter sa presence? Ne nous sera-elle point plus espouvantable beaucoup que celle d'une balaine?

Apres notons quand il est dit, que les balaines *font bouillir le profond comme une chaudiere, et mettent la mer comme un mortier:* comme il estoit aussi parlé de l'elephant, *qu'il fera passer la riviere du Iordain par son gosier:* car quand nous voyons qu'une beste demeure là et engloutist les abysmes: ie vous prie, comment devons-nous estre plus espouvantez de la maiesté de Dieu? Voila la balaine qui devroit estre estouffee au milieu des eaux: et toutesfois ceste beste est si grande et si grosse qu'elle fend la mer au milieu: elle la fait bouillir comme un pot de son esternuement (comme il en est icy parlé) elle renverse les navires, et semble qu'elle doive engloutir tout ce qui est à l'entour d'elle: et nostre Seigneur aura-il seulement un esternuement des balaines? Mais il a ce souffle duquel il est parlé au Prophete Isaie (40, 24), et aussi au Pseau. 104 (29) que si Deu iette son Esprit, c'est à dire son souffle sur nous, il faut que nous soyons abysmez du premier coup. Quand donc nous voyons qu'il y a un tel effroy *aux narines d'une beste:* que sera-ce de cest Esprit de Dieu qui est la fontaine de toute vertu, ou pour nous restaurer et vivifier, ou bien pour nous abysmer, et nous faire perir? Nous voyons donc maintenant comme ces parties ne seront point icy mises et touchees sans cause, et que ces especes de bestes ne sont point distinguees que pour bonne instruction: voire moyennant que nous ayons ceste discretion d'appliquer toutes ces choses à Dieu, et de faire les comparaisons telles que i'ay dites.

Quand il est parlé *de la dureté de sa chair, et de ses os,* il nous faut là venir, Comment? Quand Dieu levera sa main sur nous, que sera-ce? Voila une balaine qui renverse les grosses navires, et les

tout bien de sa main. Voila donc comme nous avons à cognoistre que Dieu est tout-puissant. Or au second membre Iob definist quelle est la puissance de Dieu, et comme il nous la faut apprehender. Car il parle *des pensees de Dieu.* Nous en voyons beaucoup de phantastiques, que quand ils parlent de la puissance de Dieu, ils speculent ceci et cela. O si Dieu est tout puissant, pourquoy ne fait-il telle chose? si Dieu est tout-puissant, cela est possible. Voire, mais il ne nous faut pas ainsi extravaguer en nos imaginations: la puissance de Dieu ne s'adresse point à nos resveries, et n'y a rien de commun. Quoy donc? Ce sont choses inseparables, que la puissance de Dieu et sa volonté. Dieu est tout-puissant: est-ce pour faire ce que l'homme aura basti en son cerveau? fy: mais c'est pour accomplir ce qu'il a ordonné en son conseil.

Ainsi donc apprenons d'unir ces deux choses, assavoir le conseil de Dieu et sa vertu. Voila pourquoy Iob dit, que *nulle pensee ne sera retiree de lui* qu'il ne execute: non pas ce que les hommes cognoissent et ce qu'ils determinent (car ce n'est pas à eux) mais ce que Dieu aura ordonnné, et ce qu'il aura cognu estre bon. Nous voyons donc maintenant comment c'est que la puissance de Dieu doit estre cognue de nous: c'est afin que nous ne doutions point qu'il ne face tout ce qu'il aura conclud: non point empruntant conseil de nous: mais pource qu'il est la fontaine de toute sagesse, c'est à luy d'assigner ce qui est bon de faire: car tout cela est tellement en sa main, que rien ne le peut empescher qu'il n'accomplisse tout ce qu'il a ainsi avisé. Ceci sera mieux entendu par la pratique. Ceux qui causent de la puissance de Dieu sans propos ne raison, viendront cercher des choses extravagantes. Et pourquoy Dieu ne fait-il ceci veu qu'il est tout-puissant? Voire? mais est-ce à nous de luy faire iouër des tours ça et là? C'est à luy d'ordonner, et puis c'est à luy de faire. Cependant ceux-la mesmes ne prenent point garde d'attribuer à Dieu toute vertu, quand il est question d'esperer en luy. Et c'estoit là où il nous falloit appliquer la puissance de Dieu: c'est qu'il ne faudra point à nous tenir promesse: et que si nostre salut est en sa main, nous sommes asseurez que nul mal ne nous peut advenir: s'il nous a en sa protection, nous sommes aussi tout persuadez que nous serons invincibles contre nos ennemis. Voila, di-ie, où il nous falloit mediter la puissance de Dieu: comme il nous est monstré quand il est dit, que nul ne nous ravira de la main de Iesus Christ, lequel nous a prins en sa garde. Et pourquoy? Car le Pere qui nous a commis à luy est plus fort que tous. Pourquoy est-ce et à quel propos que Iesus Christ nous propose la puissance invincible de Dieu son Pere? C'est afin que nous soyons paisibles, ne doutans point qu'il nous sauvera: voire quelques efforts que Satan face et machine contre nous. Car Dieu est tout-puissant. En cela voyons nous qu'il nous faut conioindre la puissance de Dieu avec sa bonne volonté: voire telle qu'il nous la declare par sa parole. Quand nous aurons cela, nous ne lascherons point la bride à beaucoup de speculations extravagantes: et aurons aussi de quoy repousser les mocqueries de ceux qui se voudroyent iouër de la vertu de Dieu comme d'une pelotte. Comme pour exemple, Voila les Papistes qui veulent que le pain se change au corps de Iesus Christ, et que ce qui estoit pain auparavant devienne Dieu, et pour prouver leur dire ils alleguent, Comment? Dieu n'est-il pas tout-puissant? Voire? mais est-ce à ceste fin-là? di luy donc qu'il face que le soleil soit obscur: qu'il face que la lune deviene eau: qu'il face que la terre soit au ciel, et le ciel en la terre. N'est-ce point se mocquer de Dieu que cela, quand nous viendrons ainsi traitter de la puissance de Dieu? n'est pas renverser tout ordre, et le pervertir? et qu'il n'y ait plus de discretion entre le blanc et le noir? Et ne voila point descirer meschamment la puissance de Dieu, et l'exposer en opprobre? Et d'où vient cela? C'est que les Papistes n'ont pas encores apprins ceste leçon qui nous est ici monstree: c'est assavoir que Dieu est puissant pour accomplir ce qu'il a avisé. Or où est-ce conseil de Dieu en cest endroit? Il nous faut regarder, Dieu le veut-il? Quand donc nous avons la volonté de Dieu, alors il nous faut estendre sa puissance pour accomplir tout ce qu'il a ordonné en son conseil. Mais ne pensons-pas que nostre Seigneur vueille que les hommes facent voltiger sa puissance où bon leur semblera. Retenons donc ceste instruction qui nous est ici donnee: car puis que Dieu nous a declaré sa volonté quant à nostre salut, qu'il a dit qu'il nous maintiendra iusques à la fin, qu'il subviendra à toutes nos necessitez, qu'il nous relevera quand nous serons abbatus, qu'il nous fortifiera en nos foiblesses. Puis que nous avons la volonté de Dieu notoire en ces choses, ne doutons point qu'il n'ait sa main estendu pour faire ce qu'il nous a dit. Voila donc comme la main et la bouche de Dieu se doivent accorder. La bouche va devant, c'est à dire, son conseil: et puis sa main execute tout ce qu'il a determiné.

Or maintenant nous avons ces deux choses: assavoir qu'il nous faut assuiettir pleinement à ce que Dieu dispose en ce monde. Et pourquoy? Car son conseil est bon. Et puis nous savons aussi que cest office luy appartient de gouverner: et que c'est bien raison que toutes creatures se laissent conduire par luy: et qu'elles ne prenent point ceste liberté de se conduire d'elles-mesmes: mais qu'elles s'assu-

redire, et que nous soyons venus iusques au droit poinct, il n'y aura sinon quelque petite preparation, Il faut donc que Dieu poursuive à nous enseigner, afin que la doctrine que nous avons ouye soit mieux enracinee en nos coeurs et qu'elle nous esmeuve, et que nous y soyons arrestez du tout. En somme nous voyons que la penitence ne se parfait point du premier coup, mais qu'il faut que Dieu apres nous avoir rabottez nous polisse: comme quand on voudra faire une piece d'ouvrage sur un bois ou sur une pierre, il faudra marteler beaucoup. Ainsi donc faut-il que nostre Seigneur poursuive: ou autrement nous aurons quelque petite entree à penitence: mais cela s'esvanouira tantost, ou ce sera une chose imparfaite et rude. Et voila pourquoy il nous faut souffrir patiemment si Dieu apres nous avoir corrigé de nos fautes ne se contente pas d'un coup de verge, mais qu'il redouble: car cela nous est utile. Et au reste quand nous aurons ouy quelque bonne instruction pour nostre salut: si nous l'avons receuë, sachons que ce n'est qu'un goust: que nous ne sommes point encores droitement repeus, et qu'il nous y faut retourner. Ne nous lassons point donc de la doctrine que nous aurons entendue: mais aimons à profiter tousiours en mieux: sachans que tout le temps de nostre vie il nous faut approcher de Dieu, il nous faut estre confermez en sa crainte et en son amour: ou sans cela nous sommes volages, et retournons à nostre naturel: quand il nous semblera que nous soyons du tout reduits, ce ne sera rien qu'une fumee, cela s'escoulera incontinent. Voila donc ce que nous avons à retenir. Aussi suivans l'exemple de Iob, quand nous aurons cognu nos fautes un iour, le lendemain efforçons nous de les cognoistre tant mieux et d'en estre encores plus navrez: car si nous cuidons avoir satisfait à nostre devoir, quand nous aurons dit un mot, et que nous aurons eu quelque bonne pensee, c'est un abus. Ainsi donc la penitence doit estre tousiours victorieuse, tellement que quand elle aura esté sans feintise, il faut qu'elle redouble.

Or venons maintenant à ce qui est dit, *Ie say que tu peux tout, et que nulle pensee ne sera retiree de toi, ou empeschée.* On expose ceci, comme si Iob attribuoit à Dieu toute puissance: et puis secondement un conseil infini pour prouvoir à toutes choses, et pour les conduire: comme s'il disoit, Seigneur, ie say que tu as tout en ta main, et que rien ne t'est caché: et tu sais et cognois tout. Mais ceste façon de parler est plus commune en Hebrieu de dire, Nulle pensee ne sera empeschee de toy, c'est à dire, Tout ce que tu auras ordonné et commandé, mesmes ce que tu auras pensé, tout cela aura son execution preste: tellement qu'il ne faudra point que tu y travailles, comme si tu estois empesché, et que quelque chose te peust defaillir. Notons donc qu'ici simplement il est parlé de la puissance infinie de Dieu: et les deux mots se rapportent à un. Dieu donc peut toutes choses. Et comment? Car ce qu'il arreste en son conseil il le peut executer tantost, sans que nul l'empesche. Or il semble bien que Iob ne confesse point ici tout ce qu'il doit: car auparavant il avoit bien protesté que Dieu gouverne le monde: mais il ne laissoit pas de murmurer contre luy. Il semble donc qu'il n'ait gueres profité, et qu'il retourne tousiours à cest article-la, Que Dieu combien qu'il puisse tout, ne laisse pas d'user de trop grande rigueur quelquefois, tellement que les povres creatures souffrent par trop, et sont tormentees excessivement. Mais il nous faut noter, qu'ici Iob cognoist la puissance de Dieu d'une autre façon qu'il n'avoit point fait: c'est assavoir pour s'humilier sous sa main forte, cognoissant que ce n'est point aux hommes mortels de luy resister, ne de se rebecquer contre luy. Quelquefois nous pourrons dire que Dieu a tout en sa main et conduite: mais cependant nous ne laisserons pas d'estre faschez et chagrignez s'il ne fait les choses à nostre appetit. Et d'où vient cela? C'est d'autant que nous n'avons point comprins sa haute vertu, pour nous y assuiettir: que nous n'avons point cognu que luy ayant toute puissance conduit toutes choses en iustice et droiture: que c'est bien raison qu'il nous traitte et manie comme il luy plaist, qu'il dispose de nous à sa volonté, que nous ayons la bouche close, que nous n'attentions point de repliquer contre ce qu'il fera. Quand donc nous aurons cognu la puissance de Dieu, pour nous aneantir sous luy, et confesser que c'est bien raison qu'il domine sur nous, et qu'il y ait toute autorité, et que nous luy obeissions, voire non point par force, mais d'un esprit debonnaire et paisible: voila une vraye confession que Dieu est tout-puissant. Mais cependant que nous voulons usurper sur luy, que nous le voulons traitter à nostre appetit, que nous voulons qu'il nous obtempere, et qu'il face ce que nous aurons conceu et imaginé: helas, c'est mal recognu qu'il est tout-puissant: car nous voudrions estre ses compagnons, nous voudrions mesmes estre par dessus luy en ce degré. Notons bien donc que Iob traitte ici de la puissance de Dieu en autre sens qu'il n'a fait par ci devant. Car il adore Dieu en son empire souverain: et cognoist qu'il faut que toutes choses soyent conduites par luy: que c'est son office de gouverver les hommes, et que nous n'avons point à murmurer, si Dieu nous afflige: et encores que les choses nous soyent dures et fascheuses, qu'il nous faut revenir là, Puis qu'il est iuste, il ne peut faillir: et c'est à nous de luy complaire, et nous captiver, à ce que nous soyons traittez et conduits comme il luy plaist: et au reste que nous tenions

duites par le conseil estroit de Dieu qui tient la bride dessus, et tourne les choses à telle issue que bon lui semble: nous ne savons où nous en sommes. Or là dessus que faut-il? Qu'en crainte nous cognoissions, que nous ne pouvons pas monter à un tel secret: et pourtant, que nous adorions Dieu en ce qui nous est incognu, iusques à tant qu'il nous revele ce qui auiourd'hui nous est caché. Si ceci estoit bien cognu, ces chiens qui abbayent tant contre la providence de Dieu, et qui blasphement contre la doctrine qui en est contenue en l'Escriture saincte rabbaisseroyent bien leur caquet. Il y aura auiourd'hui des yvrongnes ou des escervelez, qui diront que si Dieu gouverne toutes choses, il s'ensuivra que les hommes ne pechent plus, ou que les pechez lui doivent estre imputez. On oit ces blasphemes. Et pourquoi? Pource que tels belistres ne se peuvent ranger à ce poinct, Que la providence de Dieu et la façon de gouverner le monde est une doctrine admirable par dessus eux. Ils ne laissent rien à Dieu: mais ils veulent determiner de tout selon leur sens. Et où est-ce aller? Notons bien donc, que Iob ici pour un principe general nous declare, Que quand il est question des oeuvres de Dieu, et de savoir comme toutes choses se font ici bas, il nous faut tousiours estre preoccupez de ceste reverence, Comment? C'est ici un abysme qui est par trop profond pour nous: il ne faut point donc que nous attentions d'en parler selon nostre mesure: mais que nous adorions Dieu en simplicité, que nous soyons sobres sans nous enquerir par trop. Mais faisons cependant ceste conclusion, Que si est-ce que Dieu conduit tout, et que les choses ne viennent pas d'aventure, mais selon qu'il en a esté determiné: comme desia ceste doctrine a esté traittee plusieurs fois. Voila pour un Item.

Or pour le second, apprenons que tout ce qui concerne le royaume spirituel de Dieu, doit estre reputé choses admirables par dessus nous: comme aussi S. Paul en parle (1. Cor. 2, 9). L'homme sensuel, dit-il, ne comprend point les secrets de Dieu: comme il est dit, que les biens que Dieu a apresté là haut aux esleus sont si excellens qu'il n'y a oeil qui les puisse voir, qu'il n'y a esprit qui les puisse comprendre. Puis qu'ainsi est donc, apprenons de prier Dieu qu'il nous illumine par son sainct Esprit, et qu'il nous face monter iusques par dessus les cieux, voire en vertu de la foi (car nostre sens naturel n'y pourra iamais parvenir) et quand nous aurons cela, nous pourrons avoir ceste modestie dont nous avons parlé pour ne point passer outre la mesure de nostre foi, ainsi que Iob en traitte consequemment. Voila donc ce que nous avons à retenir pour le premier en ce passage: c'est que les oeuvres de Dieu, et sur tout les promesses du salut eternel qui sont contenues en l'Evangile, sont choses admirables par dessus nous: qu'il ne faut point donc que nous y venions à la volee avec audace ni presomption: mais qu'en toute crainte nous prions Dieu qu'il nous face gouster ses secrets entant qu'il nous est utile: et qu'il nous clarifie de iour en iour ce qui nous est obscur: et qu'il ne permette point que nous passions nos bornes: mais que ce qu'il nous aura revelé nous profite, en attendant qu'il nous augmente la foi. Et par ainsi que nous ne parlions iamais, et ne pensions de ses secrets qu'avec toute reverence et humilité. Au reste quand Iob confesse qu'il a parlé et n'entendoit point, puis qu'il s'accuse de temerité, apprenons aussi à son exemple de condamner tous les propos que nous aurons tenus devant qu'avoir bien esté enseignez de la bouche de Dieu. Et n'ayons point de honte de confesser nostre folie, quand sans fondement nous aurons monstré nostre bestise. Ne faisons point comme ceux qui babillent quand ils sont redarguez: car ils ne font que s'envenimer, et leur semble que c'est assez de tousiours poursuivre, O voila ie n'en dirai autre chose, ie n'ai point d'autre advis. Que nous n'ayons point ceste dureté là en nous: mais quand nous aurons eu ceste audace de parler trop avant, et qu'il nous sera eschappé quelque propos volage, devant que nous fussions bien fondez en la verité de Dieu: que nous recognoissions nostre folie, renonçans avec Iob à l'arrogance que nous avons eu trop excessive, *I'ai parlé, et n'entendoye point.* Or cependant il nous faut aussi estre advisez pour l'advenir: et que nous pratiquions ce qui a esté allegué par ci devant, de croire avant que parler. Or ne savons-nous croire sinon ce qui nous a esté monstré de nostre Dieu: il faut donc là venir, que nostre foi soit fondee sur la parole de Dieu, et que l'Escriture saincte soit toute nostre sagesse. Quand nous aurons ainsi cognu, nous pourrons parler: voire parler des choses qui surmontent nostre entendement: mais Dieu nous les aura declarees par foi, ainsi que desia nous avons dit.

Or ce n'est point assez que nous recognoissions nos fautes: mais il faut venir au remede quant et quant: comme aussi Iob nous en donne l'exemple. Car apres avoir dit qu'il s'est avancé sans avoir bien entendu, il adiouste, *Escoute moi, et ie parlerai: ie t'interroguerai afin que tu m'enseignes.* Ici donc Iob pretend de se reprimer, pource qu'il voit qu'il avoit fait comme du cheval eschappé, quand il ne s'estoit point contenu en ses limites. Il ne fait point donc confession de sa faute, comme beaucoup de gens qui pensent estre quittes disans en un mot, I'ai mal fait: et puis ils y retournent incontinent: et c'est tousiours à recommencer. Il n'en fait pas ainsi: mais il dit, Seigneur, puis qu'ainsi est qu'il

iettissent à luy en tout et par tout. Quand nous aurons cela bien resolu, nous aurons beaucoup profité en nostre vie.

Or il s'ensuit quant et quant. *Qui est celui qui cache le conseil sans science?* Dieu avoit auparavant reproché ceci à Iob. Et semble bien que Iob vueille confesser qu'ainsi est: c'est assavoir qu'il a enveloppé la sagesse de Dieu en ses fols propos: car si nous disputons des oeuvres de Dieu selon nostre portee, et que nous en vueillions estre iuges: c'est cacher le conseil, c'est le barbouiller (comme on dit) voire sans science: car nous voulons estre trop sages, parlans ainsi sans avoir esté enseignez. Voila donc comme nous pourrions prendre ce passage pour une confession de ce qui avoit esté reproché à Iob: comme s'il disoit, Helas Seigneur, c'est à bon droit que tu m'as par ci devant condamné, de ce que ie vouloye envelopper ton conseil sans savoir où tendoyent mes propos et disputes. Ie say maintenant que i'y ay follement procedé: car c'estoit à moy d'accepter simplement ce qu'il te plairoit m'ordonner, et le recevoir: et i'ay voulu ici estre maistre sans aller à l'escole. Ainsi donc, Seigneur ie recognoy que c'est à bon droit que tu m'as declaré ma folie. Or quand nous le prendrons ainsi, cependant Iob fait une confession telle qu'il attribue à Dieu un conseil avec toute science: car ici il y a comme une contrarieté entre Dieu et les hommes. Dieu aura son conseil caché: mais il sait pourquoy, la raison luy est tousiours toute preste: de nostre costé quand nous voudrons descouvrir le conseil de Dieu plus qu'il ne nous est licite, nous ne faisons que l'entortiller d'avantage: et tout cela se fait sans science, tellement que nous monstrons nostre bestise d'autant plus que nous voulons estre savans. Ainsi d'un costé apprenons que c'est à Dieu de se reserver son conseil sans nous le declarer: voire, s'il voit que cela surmonte nostre petitesse. Dieu nous revele ce qui nous est bon et propre, comme il a esté declaré par ci devant: mais il faut qu'il se reserve beaucoup de choses obscures. Pourquoy? Car nous sommes encores trop debiles pour monter si haut. Voila donc Dieu qui cachera le conseil, mais c'est avec science: car de luy il n'est ignorant de rien, et ce n'est pas qu'il ne nous peust monstrer pourquoy il fait ceci et cela: voire, si nous estions assez habiles pour comprendre ce qui nous est maintenant incomprehensible. Or de nostre part quand nous voudrons plus savoir qu'il ne nous est permis, il est vray que nous aurons bien quelque subtilité pour causer et deviser beaucoup: mais en la fin nous demeurerons confus en nos propos: et d'autant que l'homme mortel s'efforcera d'estre sage ne suivant point la parole de Dieu il monstrera tousiours sa vanité, combien son esprit est volage, et qu'il n'y a que mensonge. Voulons-nous donc avoir une intelligence pure et claire, afin de savoir parler des oeuvres de Dieu? que nous venions à son escole: que nous l'escoutions parler: que nous retenions ce qu'il nous dira: et que nous ayons ceste sobrieté sur tout de n'appeter point de plus savoir que ce qu'il nous monstre. Quand nous aurons cela, nous parlerons droitement, et parlerons pour l'edification de nos prochains, tellement qu'ils en seront tousiours confermez de plus en plus: mais si nous passons les bornes que Dieu nous a mis, et que nous vueillions nous esgarer plus outre qu'il ne nous permet: il n'y aura plus que vanité et mensonge. Voila donc ce que nous avons à retenir sur ce verset.

Et pourtant Iob adiouste, *I'ay parlé et n'entendoye point: ces choses ont esté merveilleuses sur moi, et ne les ay point cognues.* C'est pour confermer ce que nous avons maintenant dit. Iob confesse *qu'il a parlé sans science.* Et comment? *Pource que ie ne l'entendoye point:* dit-il. C'est autant comme s'il disoit, Ie me suis avancé trop legerement. Et pourquoy? *Ces choses ont esté merveilleuses sur moi, et ne les ay point cognues.* Or ici nous avons à noter pourquoy Iob dit qu'il a esté ignorant: c'est pour la hautesse des secrets dont il vouloit parler. Dieu luy faisoit sentir sa main: mais il ne comprenoit point chose pourquoy il deust estre ainsi affligé: et sur cela il entre en des tentations profondes, Qu'est-ceci que ie soye pressé iusques au bout? et Dieu ne se contente il point de me faire perir? Ie voudroye qu'il m'eust abysmé: il me fait ici languir. Il cognoist qu'il n'y a que fragilité en moy, que ie suis si povre creature: pourquoy donc permet-il que ie soye si long temps en telle extremité? Quand ie seroye le plus meschant du monde, il ne me sauroit faire pis: et toutes fois il cognoist que ie l'ay servi en integrité, et que ie ne suis pas tel, que ie deusse estre ainsi reprouvé des hommes. Voila donc les disputes de Iob, où il est entré. Et pourquoy? Car il s'est fourré trop avant aux conseils de Dieu. Maintenant pour se corriger il dit, que ces choses ont esté admirables par dessus luy.

Notons bien donc quand nous venons à Dieu, et qu'il est question de parler de ses oeuvres, que nous devons sentir que ce sont des secrets trop hauts pour la debilité de nostre esprit. Or ie di qu'il nous faut avoir ceste persuasion-là tant de la providence de Dieu en general, que de ce qui appartient à son royaume spirituel. Quand donc on nous dit que Dieu dispose toutes choses, et que rien ne se fait en ce monde sans sa volonté: voila un secret qu'il nous faut bien noter. Car encores qu'un chacun confesse, que Dieu est maistre pour gouverner: toutes fois quand nous venons iusques là, que les choses estant confuses et troublees comme on les voit, ne laissent point d'estre con-

duites par le conseil estroit de Dieu qui tient la bride dessus, et tourne les choses à telle issue que bon lui semble: nous ne savons où nous en sommes. Or là dessus que faut-il? Qu'en crainte nous cognoissions, que nous ne pouvons pas monter à un tel secret: et pourtant, que nous adorions Dieu en ce qui nous est incognu, iusques à tant qu'il nous revele ce qui auiourd'hui nous est caché. Si ceci estoit bien cognu, ces chiens qui abbayent tant contre la providence de Dieu, et qui blasphement contre la doctrine qui en est contenue en l'Escriture saincte rabbaisseroyent bien leur caquet. Il y aura auiourd'hui des yvrongnes ou des escervelez, qui diront que si Dieu gouverne toutes choses, il s'ensuivra que les hommes ne pechent plus, ou que les pechez lui doivent estre imputez. On oit ces blasphemes. Et pourquoi? Pource que tels belistres ne se peuvent ranger à ce poinct, Que la providence de Dieu et la façon de gouverner le monde est une doctrine admirable par dessus eux. Ils ne laissent rien à Dieu: mais ils veulent determiner de tout selon leur sens. Et où est-ce aller? Notons bien donc, que Iob ici pour un principe general nous declare, Que quand il est question des oeuvres de Dieu, et de savoir comme toutes choses se font ici bas, il nous faut tousiours estre preoccupez de ceste reverence, Comment? C'est ici un abysme qui est par trop profond pour nous: il ne faut point donc que nous attentions d'en parler selon nostre mesure: mais que nous adorions Dieu en simplicité, que nous soyons sobres sans nous enquerir par trop. Mais faisons cependant ceste conclusion, Que si est-ce que Dieu conduit tout, et que les choses ne viennent pas d'aventure, mais selon qu'il en a esté determiné: comme desia ceste doctrine a esté traittee plusieurs fois. Voila pour un Item.

Or pour le second, apprenons que tout ce qui concerne le royaume spirituel de Dieu, doit estre reputé choses admirables par dessus nous: comme aussi S. Paul en parle (1. Cor. 2, 9). L'homme sensuel, dit-il, ne comprend point les secrets de Dieu: comme il est dit, que les biens que Dieu a apresté là haut aux esleus sont si excellens qu'il n'y a oeil qui les puisse voir, qu'il n'y a esprit qui les puisse comprendre. Puis qu'ainsi est donc, apprenons de prier Dieu qu'il nous illumine par son sainct Esprit, et qu'il nous face monter iusques par dessus les cieux, voire en vertu de la foi (car nostre sens naturel n'y pourra iamais parvenir) et quand nous aurons cela, nous pourrons avoir ceste modestie dont nous avons parlé pour ne point passer outre la mesure de nostre foi, ainsi que Iob en traitte consequemment. Voila donc ce que nous avons à retenir pour le premier en ce passage: c'est que les oeuvres de Dieu, et sur tout les promesses du salut eternel qui sont contenues en l'Evangile, sont choses admirables par dessus nous: qu'il ne faut point donc que nous y venions à la volee avec audace ni presomption: mais qu'en toute crainte nous prions Dieu qu'il nous face gouster ses secrets entant qu'il nous est utile: et qu'il nous clarifie de iour en iour ce qui nous est obscur: et qu'il ne permette point que nous passions nos bornes: mais que ce qu'il nous aura revelé nous profite, en attendant qu'il nous augmente la foi. Et par ainsi que nous ne parlions iamais, et ne pensions de ses secrets qu'avec toute reverence et humilité. Au reste quand Iob confesse qu'il a parlé et n'entendoit point, puis qu'il s'accuse de temerité, apprenons aussi à son exemple de condamner tous les propos que nous aurons tenus devant qu'avoir bien esté enseignez de la bouche de Dieu. Et n'ayons point de honte de confesser nostre folie, quand sans fondement nous aurons monstré nostre bestise. Ne faisons point comme ceux qui babillent quand ils sont redarguez: car ils ne font que s'envenimer, et leur semble que c'est assez de tousiours poursuivre, O voila ie n'en dirai autre chose, ie n'ai point d'autre advis. Que nous n'ayons point ceste dureté là en nous: mais quand nous aurons eu ceste audace de parler trop avant, et qu'il nous sera eschappé quelque propos volage, devant que nous fussions bien fondez en la verité de Dieu: que nous recognoissions nostre folie, renonçans avec Iob à l'arrogance que nous avons eu trop excessive, *I'ai parlé, et n'entendoye point*. Or cependant il nous faut aussi estre advisez pour l'advenir: et que nous pratiquions ce qui a esté allegué par ci devant, de croire avant que parler. Or ne savons-nous croire sinon ce qui nous a esté monstré de nostre Dieu: il faut donc là venir, que nostre foi soit fondee sur la parole de Dieu, et que l'Escriture saincte soit toute nostre sagesse. Quand nous aurons ainsi cognu, nous pourrons parler: voire parler des choses qui surmontent nostre entendement: mais Dieu nous les aura declarees par foi, ainsi que desia nous avons dit.

Or ce n'est point assez que nous recognoissions nos fautes: mais il faut venir au remede quant et quant: comme aussi Iob nous en donne l'exemple. Car apres avoir dit qu'il s'est avancé sans avoir bien entendu, il adiouste, *Escoute moi, et ie parlerai: ie t'interroguerai afin que tu m'enseignes.* Ici donc Iob pretend de se reprimer, pource qu'il voit qu'il avoit fait comme du cheval eschappé, quand il ne s'estoit point contenu en ses limites. Il ne fait point donc confession de sa faute, comme beaucoup de gens qui pensent estre quittes disans en un mot, I'ai mal fait: et puis ils y retournent incontinent: et c'est tousiours à recommencer. Il n'en fait pas ainsi: mais il dit, Seigneur, puis qu'ainsi est qu'il

y a une telle folle temerité en moi, et que ie me suis desbordé et par trop esgaré: maintenant que tu m'interrogues: et quand ie serai enseigné en ton escole, que ie parle comme tu voudras m'enseigner simplement: et qu'il ne m'advienne plus de mettre en avant les choses dont ie serai ignorant. Voila en somme ce qui est contenu en ce verset.

Or quand Iob dit, *Escoute moi, ie parlerai:* il n'entend pas d'avoir ici audivi, de dire ce que bon lui semble (car il en avoit desia fait par trop) mais il s'excuse, disant quant et quant qu'il interroguera Dieu pour estre enseigné. Notons donc qu'il y a deux façons de parler à Dieu. L'une c'est quand les hommes plaident contre lui, et qu'ils amenent leurs interrogations, et font leurs obiections, et s'estiment bien estre sages. Voila une façon mauvaise, quand nous attentons d'entrer ainsi en dispute contre Dieu, ou de repliquer contre ce qu'il fera. Gardons-nous de ce langage: car il vaudroit mieux que nos langues fussent arrachees. Combien que ce soit un vice par trop commun, si est-ce que c'est un vice detestable et qui ne se doit nullement supporter. Apprenons donc d'avoir la bouche close (comme il a esté dit ci dessus) que nous ne parlions point de nostre cerveau: quand nos imaginations nous viennent au devant, que tout cela soit abbatu. Car quand ie di qu'il n'est licite de parler, i'enten qu'il faut que nous soyons reprimez non seulement en nos langues, mais en toutes nos affections: non pas que nous puissions tant faire, que nous ne sentions tousiours quelque cupidité fretillante de nous enquerir par trop, et de disputer contre Dieu: mais il faut batailler, et que cela soit mis bas. Et c'est la sobrieté à laquelle il faut que tous fideles se reduisent par l'Evangile, pour donner gloire simplement à Dieu, confessans qu'ils ne savent rien. Il faut donc que ceci soit pratiqué de tous enfans de Dieu: c'est qu'ils n'attentent point de parler ainsi à la volee de ce que bon leur semblera.

Mais il y a l'autre façon de parler qui est bonne et saincte, qu'il faut qu'ils suivent: c'est assavoir qu'ils demandent à Dieu qu'il les instruise. Car nous en voyons beaucoup, qui se nourrissent en leur bestise: et quand on taschera de les amener à la verité, ils n'en veulent point approcher: ils s'abbrutissent pour ne savoir rien, et sont là du tout hebetez. Il faut donc que nous parlions: voire interrogans Dieu, c'est à dire lui demandans qu'il nous instruise, apres avoir confessé que nous ne savons rien, que nous sommes vuides de toute clarté, de toute intelligence et raison, qu'en nostre esprit il n'y a que tenebres et mensonges. Apres donc avoir confessé cela, que nous venions interroguer Dieu, Et Seigneur qu'il te plaise de nous declarer ce qui nous est bon de cognoistre. Vrai est qu'encores en cest endroit il nous faut avoir une bride pour nous retenir: car nous pourrions interroguer Dieu plus qu'il ne sera de besoin: ainsi que beaucoup veulent que tout passe par leur cerveau. Ils viendront bien à Dieu, ils l'interrogueront. Mais quoi? C'est avec une curiosité exorbitante, tellement qu'il n'y a iamais fin en leur cas. Or quand nous interroguons Dieu, nous devons tousiours avoir ceste exception, Seigneur, que tu nous declares ce que tu cognois nous estre expedient pour nostre salut: que ce que nous aurons cognu nous edifie et en la fiance de ta bonté, et en la crainte de ton nom. Et puis tu cognois nostre petitesse Seigneur: et ainsi tu nous declareras ta volonté selon nostre portee. Car quand nous mangerons du miel, il est vrai qu'il nous sera doux au goust: cependant nous voyons qu'un homme en sera enflé, et ceste douceur sera pour le faire crever. Ainsi en est il donc, que si nous cerchons trop haute science, cela en la fin nous sera converti en amertume. Nous serons abusez du commencement, pource que la chose nous semblera belle, et telle que nous pourrons parvenir à la cognoissance. Voire, mais regardons ce qui est advenu à nostre pere Adam. Il a voulu discerner entre le bien et le mal plus que Dieu ne lui avoit donné: là dessus il se precipite en un abysme auquel nous sommes encores auiourd'hui. Puis qu'ainsi est, que nous n'appetions point une gloire excessive: car en la fin elle ne nous sera point gloire, comme il est dit par Salomon (Proverb. 25, 27). Car comme le miel perd sa douceur, et mesmes est converti en amertume quand on en mangera par trop: ainsi en est il si nous voulons nous enquerir de la volonté de Dieu et de ses oeuvres, plus qu'il ne permet. Pourtant que nous n'appetions point d'en savoir sinon selon nostre portee, si nous n'en voulons estre accablez.

Or notamment il est dit, *Escoute, et ie parlerai: ie t'interroguerai afin d'estre enseigné.* Si nous venons à Dieu pour estre enseignez, il nous faut rendre dociles à lui. Et la premiere docilité quelle est elle? C'est qu'il soit maistre, et qu'il soit obei pleinement en ce qu'il voudra nous enseigner. Car quand un enfant viendra à l'escole, et qu'il voudra choisir les livres à son appetit, pour dire, Ie veux savoir une telle science, ie veux estre enseigné en ceci et en cela, devant qu'il soit à l'A B C, s'il veut estre grand docteur devant qu'il soit venu au lieu et à l'endroit où il doit estre enseigné: ie vous prie, est-ce une modestie d'escolier, que cela? Or si un escolier quand il prend un homme pour l'instruire, se doit du tout assuiettir à lui: que devons-nous à Dieu? Quelle comparaison y a il? Ainsi donc notons bien, que si sans feintise nous

interroguons Dieu pour estre enseignez, nous ne voudrons pas le ranger à nos appetits, pour dire qu'il nous monstre tout ce que nous aurons conceu: mais il nous suffira de savoir ce qu'il cognoist nous estre utile: et c'est à lui de discerner.

Et pour ceste cause Iob conclud, *Qu'il avoit ouy parler auparavant de Dieu: mais maintenant qu'il l'a veu à l'oeil.* Comme s'il disoit, Seigneur, il est vrai que par ci devant i'avoye bien ouy parler de ta maiesté: mais maintenant ie la cognoi d'autre sorte: et c'est afin de m'assuiettir du tout à toi. Iob fait ici comparaison entre la cognoissance qu'il avoit euë auparavant, et la revelation où Dieu s'estoit manifesté à lui en telle sorte qu'il estoit demeuré confus, qu'il estoit touché d'une telle crainte qu'il ne lui restoit sinon de glorifier Dieu: comme nous voyons qu'il le fait. Or il est vrai qu'il nous doit bien suffire d'avoir ouy parler de Dieu: car c'est aussi d'où procede la cognoissance. La foi est de l'ouye, dit S. Paul. Or la foi nous apporte une sagesse parfaite, comme il est dit en un autre lieu. Et que demandons-nous plus, que de savoir que nous sommes enfans de Dieu? Et cela se cognoist par foi comme dit sainct Iean en sa Canonique. Et puis sainct Paul dit en la premiere aux Corinthiens, que par foi nous entrons aux secrets de Dieu, voire les plus profonds: car son Esprit habite en nous, pour nous estre tesmoin de ce qui n'entre point au sens charnel. La foi donc procedant de l'ouye nous amene à une vraye perfection de sagesse: et ainsi il nous doit bien suffire d'avoir ouy parler de Dieu: mais ici Iob veut signifier, que ceste cognoissance qu'il a euë, estoit comme quand nous oyons parler d'une chose que nous n'avons point veuë: mais quand nous la voyons, la certitude en est plus grande. Notons bien donc l'intention de Iob. Ce n'est point de reietter la doctrine de laquelle nous sommes instruits, quand la parole de Dieu nous est preschee: mais c'est pour signifier, que la doctrine, quand nous en avons seulement les aureilles batues, est une chose morte: iusques à ce que Dieu se soit revelé tellement que nous le cognoissions quasi à veuë d'oeil. Et comment cela se fait-il? Iournellement quand l'Evangile se presche. Car il faut que là Dieu parle à nous en deux sortes. Il parle à nous par le moyen d'un homme, celui qui est constitué ministre pour nous enseigner: et puis il parle à nous par la vertu de son Esprit, quand nous sommes touchez là dedans que la doctrine nous profite, que nous avons les coeurs percez. Car sans cela aussi la voix s'escoule, ce n'est qu'un son inutile. Il y en a beaucoup qui iournellement orront parler de l'Evangile: il leur sera presché, et ils en seront tant plus endurcis. Et c'est ce qui est dit au Prophete Isaie (6, 9. 10), Va à ce peuple, et parle à eux: ils verront des yeux, et orront des aureilles: mais ils n'entendront point. Et pourquoi? Pource qu'ils ont un coeur endurci, qui ne peut estre amoli, quoi qu'il en soit. Nous voyons donc, que si Dieu ne besongne par sa grace, les hommes demeureront tousiours obstinez. Et ainsi il faut que Dieu en parlant à nous, se revele et qu'il se declare, et que nous le voyons. Et comment? Non point d'une veuë corporelle: mais que nous sentions sa maiesté en sorte que nous soyons instruits à lui porter reverence, et nous remettre du tout entre ses mains, afin qu'il ait toute authorité et empire par dessus nous.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT CINQUANTEHUICTIEME SERMON,

QUI EST LE II. SUR LE XLII. CHAPITRE.

6. *Pourtant i'en ai horreur, et me repen sur la poudre et la cendre.* 7. *Apres que le Seigneur eut dit ces paroles à Iob, il dit Eliphas Themanite, Ma fureur s'est enflammee contre toi, et sur tes deux compagnons: pource que vous n'aves point parlé droitement devant moi comme mon serviteur Iob.* 8. *Prenez donc sept boeufs, et sept moutons, et alles à mon serviteur Iob, et offres sacrifice pour vous: et Iob mon serviteur priera pour vous: et i'accepterai sa face, afin que la folie ne vous soit point imputee: car vous n'aves point parlé droitement envers moi, comme mon serviteur Iob.*

Nous vismes hier que c'est que sentir la presence de Dieu, et d'estre touché de sa gloire: d'autant que sans cela il est impossible que les hommes se rangent, quelque chose qu'on leur dise. Car ils feront l'aureille sourde: ou bien n'ayans point assez de reverence, ils couleront tout ce qu'on leur dira: ainsi que l'experience le monstre, et par trop. Il

est donc besoin que Dieu parlant à nous se monstre, et nous donne quelque apprehension vive de sa maieste, à ce que nous le craignions. Et voila pourquoi Iob proteste qu'il se mal contente de soi, qu'il reprouve tout ce qu'il a dit: car iamais les hommes ne detesteront et leurs oeuvres et leurs propos, s'ils ne sentent Dieu pour leur Iuge. Nous savons comme chacun est addonné à se plaire par vaines flatteries: nous savons que quand nous avons les yeux esblouys, nul ne voit sa turpitude: et encores qu'il la voye, il ne la regarde pas volontiers. Il faut donc que Dieu se soit monstre, devant que nous puissions venir à ceste raison de nous desplaire, et d'apprehender tout ce qui nous sera fait, et dit. Mais aussi à l'opposite quand nous avons une droite penitence, il n'est plus question de colorer nos vices, ne de cercher des excuses: plustost si nous sommes vrais penitens, nous confesserons que nous avons failli, voire avec detestation. Car un pecheur s'il se convertit droitement à Dieu, non seulement recognoistra son offense, et passera condamnation: mais il se condamnera, d'autant qu'il s'est eslevé contre son Createur. Notons bien donc que la vraye penitence emporte la haine du peché, voire iusques au bout: tellement que l'homme se reprouve, et se haysse d'autant qu'il ne se trouve pas tel qu'il devroit: et qu'aimant la iustice de Dieu il condamne tout ce qui est en lui, et ne cerche sinon d'estre despouillé de ceste vieille peau dont il est enveloppé. Voila comme nous approuverons nostre penitence. Et en cela voyons nous quelle impudence il y a en ceux qui se disent penitens, et on ne peut arracher un seul mot de leur gorge qui monstre signe d'humilité: tant s'en faut que de tout leur coeur ils tendent à se ranger à Dieu, et tascher de reparer les scandales qu'ils ont faits, qu'ils veulent encores se maintenir en leur iniquité. Or prenons le cas qu'un homme cognoisse sa faute: et ce n'est rien que cela sinon que du tout il se reprouve et haysse, comme nous avons dit. Quand donc l'un et l'autre n'y sont point, nous voyons quelle mocquerie c'est de dire penitence, et qu'on soit ainsi endurci et impudent à l'encontre de Dieu et des hommes. Tant y a que si Iob estoit comme esgaré, d'autant que iamais n'avoit esté de l'Eglise de Dieu, de ce corps qui estoit choisi de la lignee d'Abraham, a parlé ainsi, et qu'il ait cognu quelle est la vraye repentance: quelle condamnation y aura-il sur nous, quand aiourd'hui nous serons si brutaux et si rudes, que nous ne pourrons point distinguer entre les principes de la foy? Voila que nous avons profité en l'Evangile. Ceux qui ont esté devant les Prophetes, mesmes qui n'estoyent pas du corps des Iuifs, de ce peuple que Dieu avoit eleu pour son Eglise: ont bien seu declarer qu'il n'y avoit point de penitence sinon que les hommes se condamnassent du tout, et s'aneantissent en leurs vices. Auiourd'huy ceux qui voudront estre reputes Chrestiens useront de ce mot de Penitence, le prophanans par leur bouche salle et pollue: et voudront qu'on tiene pour repentance une pure mocquerie de Dieu. D'autant plus donc nous faut-il noter ce qui est ici contenu: c'est assavoir que pour monstrer que vrayement nous sommes convertis à Dieu, il nous faut regarder nostre turpitude: et la regarder en sorte que tout ce qui est en nous soit condamné, et que nous apprenions d'estre nos iuges, afin d'estre absous devant celuy qui ne demande que de faire pardon à ceux qui recourent à luy en toute humilité.

Or notamment Iob adiouste, *Qu'il fera penitence en cendre et en poudre:* comme s'il disoit qu'il est prest et appareillé de se rendre à Dieu comme un povre malfaicteur: car la penitence pourra bien estre sans qu'un homme iette un sac sur son dos, et sans qu'il prenne de la poudre sur sa teste: mais les anciens ont usé de telles ceremonies, quand ils ont voulu faire protestation solennelle, qu'ils estoyent du tout condamnez devant Dieu, et qu'il n'y avoit nul remede sinon que Dieu leur fist grace comme à des povres malfaicteurs. Notons bien donc que Iob ne parle point ici d'une penitence commune: mais il cognoist que son offence est si grieve et si enorme, qu'il merite bien de venir comme la corde au col, et monstrer par signes qu'il n'y a que malediction en luy, iusques à ce que Dieu le reçoive, et recueille à soy. Il est vray que cest argument se pourroit deduire plus au long: mais il nous suffira en somme, que ce qui est ici dit touchant la cendre et la poudre n'est pas le principal de penitence, mais c'en est un signe exterieur. D'avantage que ce signe n'est pas tousiours requis, mais que c'estoit pour faire une protestation publique d'un crime exorbitant. Il faut que tous fideles tout le temps de leur vie avisent à se repentir et desplaire: car nous ne passons iamais un iour qu'il n'y ait beaucoup de povretez en nous: sans que nous y pensions, nous ferons des fautes infinies: voire mesmes cuidans bien faire: que si nous nous examinons iusques au bout, nous trouverons qu'il y a tousiours à redire en nous. Ainsi nous avons occasion de gemir: et toutes fois nous ne ferons point de protestation manifeste devant les hommes. La penitence donc pourra bien estre sans avoir les signes exterieurs conioints: mais quand les fautes sont lourdes, et que l'ire de Dieu se demonstre envers nous: alors nous avons non seulement à gemir et à nous desplaire, mais nous devons aussi (cognoissans ce qui peut edifier nos prochains) adiouster quelques signes, comme si un homme a commis un scandale, et qu'il voye que le

nom de Dieu en soit blasphemé: et que Dieu descoure sa honte non seulement pour se desplaire et se hayr en soy, mais aussi devant les hommes: l'humilité doit estre conioınte avec, comme un tesmoignage et un seau pour ratifier la penitence. Et cela non seulement doit estre en chacun particulier, mais en tout un peuple: comme nous voyons que l'Eglise l'a tousiours pratiqué.

Au reste notons bien que ce ne sera point assez que nous ayons les signes exterieurs: mais il faut sur tout que le coeur soit navré, qu'ayans horreur d'avoir provoqué l'ire de nostre Dieu contre nous, nous concevions une angoisse pour nous condamner, et que nous soyons du tout confus en nous-mesmes. Et c'est la tristesse dont parle sainct Paul (2. Cor. 7, 10), laquelle il dit qu'il ne faut point fuir, d'autant qu'elle est à salut. Et voila pourquoy il est dit au Prophete Ioel (Ioel 2, 13), Rompez vos coeurs, et non point vos robbes. Il est vray que le Prophete commande bien à ceux qui ont grievement offensé, et qui voudront estre exaucez de Dieu, de retourner avec sac, avec cendre et poudre: et qu'ils se confessent malfaicteurs, et demandent pardon, qu'ils declarent avec protestation solennelle, qu'ils sont dignes de mort, sinon qu'il use de pitié envers eux. Mais cependant pource que les hommes sont tant enclins à hypocrisie, et qu'ils veulent tousiours contenter Dieu de belles mines, et qu'ils oublient ce qui doit estre le premier et le principal: le Prophete notamment dit, qu'il faut que les coeurs soyent fendus, que ceste dureté-la soit abbatue. Ainsi nous voyons en somme ce que Iob a voulu dire: c'est qu'en ayant repentence d'avoir parlé à la volee, il adiouste, que son peché n'est point leger ne petit: mais si enorme, qu'il est prest de se constituer un povre malfaicteur, qui a commis crime mortel, et qui a toute son attente et refuge à la pure misericorde de Dieu: et mesmes que devant les hommes il fera volontiers une telle protestation, afin que ceux qui ont esté offensez en luy, soyent derechef edifiez, et que tous cognoissent qu'il ne demande sinon de s'humilier sous la main de Dieu. Or puis qu'ainsi est, apprenons de nostre costé quand nous aurons commis quelque faute, de ne la point amoindrir, et de ne la cacher point: mais de la cognoistre, voire pour en estre dutout abbatus. Et au reste quand nous aurons commencé de reprouver nos fautes en nostre coeur, et les detester pour nous y desplaire afin que Dieu n'entre point en conte avec nous: que devant les hommes aussi nous ayons ceste modestie la d'user des protestations que Dieu approuve: c'est qu'en tout et par tout nous confessions que nous avons merité la mort, sinon que Dieu nous reçoive à merci: et que la honte ne nous empesche point de reparer les scandales que nous aurons commis par nos offenses.

Là dessus il est dit que *Dieu apres avoir parlé à Iob s'est tourné vers Eliphas Themanite, et luy a dit, Ma fureur s'est enflammee contre toy et tes compagnons: car vous n'avez point parlé droitement devant moy comme mon serviteur Iob.* Nous avons veu ci dessus comme Dieu a redargué Iob: maintenant en second lieu il redargue ses compagnons, voire plus rudement beaucoup. Car maintenant il l'approuve, et il condamne du tout les autres. Devant que venir à ceste comparaison qui est ici faite entre Iob et ses amis, nous avons à noter l'ordre: c'est qu'il est dit, *que Dieu ayant prononcé ces paroles à Iob, a adressé* son propos à ceux qui l'avoyent iniustement condamné. Par cela nous sommes advertis, combien que Dieu chastie les siens en douceur paternelle: que toutes fois il exerce son iugement à l'endroit d'eux: comme il est dit, que ses punitions et chastimens commencent par sa maison et par son Eglise. Voila donc Dieu qui redargue Iob, et cependant laisse là les autres qui ont failli plus lourdement que lui. On eust peu demander, Et voire? Pourquoi Dieu s'adresse il seulement à Iob, et à celui qui a le moins failli? car combien qu'il y ait des fautes: toutes fois elles sont plus à pardonner que celles de ses compagnons: et il semble que Dieu desploye toute sa rigueur à l'encontre de lui seul. Voila qu'on eust peu dire. Mais lui est redargué le premier, pource qu'il faut que ce que nous avons allegué du Prophete soit accompli: c'est assavoir que Dieu commence à chastier les domestiques de sa maison. Quand il exerce son iugement, il ne commencera point par les incredules: il les laisse là, il les espargne comme s'il avoit mis en oubli leurs fautes: non pas qu'elles ne soyent bien enregistrees, et qu'elles ne viennent en conte: mais il laisse meurir et pourrir l'iniquité de ceux qu'il n'aime pas. Voire: et au reste il chastie ceux qu'il a adoptez, ceux qu'il advouë pour ses enfans: il leur monstre signe de rudesse, cependant que ceux qui lui sont estranges se reposent et se tiennent à leurs aises et en delices.

Voila donc ce qui nous est monstré en ce passage: qui nous est une doctrine bien utile: car nous voyons tous les iours que la condition des fideles est plus miserable que celle des contempteurs de Dieu. Il semble qu'ils soyent du tout reprouvez de lui, ils trainent leurs ailes, ils ne font que languir en ce monde: et cependant les meschans levent les crestes, les voila gais, ils font grand' chere iusques à se mocquer de Dieu. Or quand on voit ces choses, on y seroit troublé, sinon que nous eussions ceste doctrine, c'est assavoir que le iugement commence par la maison de Dieu: comme aussi il est dit au Prophete Isaie (10, 12), Quand Dieu aura

accompli tout son ouvrage sur la montagne de Sion, alors il n'espargnera point les meschans. Or notamment le Prophete Isaie dit, qu'il faut que Dieu accomplisse toutes ses corrections en son Eglise: comme ce sont ceux qui lui sont plus recommandez que les siens. Il faut donc qu'il les visite en premier lieu, qu'il les purge de leurs fautes, qu'il les reforme pour les reduire à lui: et qu'il ne face point cela seulement pour un iour, mais qu'il accomplisse toute son oeuvre. Et puis, il y a une vengeance horrible apprestee sur ceux qui ont abusé de sa patience, et qui se sont endurcis, cependant qu'il les supportoit: comme sainct Pierre aussi nous admonneste (1. Pier. 4, 12). Helas mes amis, ne portons point d'envie, dit-il, aux enfans de ce monde, quand Dieu les laisse en paix, et que cependant nous sommes chastiez de sa main, que nostre condition est dure et fascheuse: portons cela, dit-il, tout doucement: car que sera-ce de ceux que Dieu a reprouvé du tout, puis qu'il nous faut passer par l'estamine, qu'il faut que nous soyons ainsi examinez? Ainsi recognoissons la bonté de nostre Dieu: comme aussi il est dit au Prophete (Ier. 24) que ceux que Dieu aura longuement attendu, sont accomparez à des fruicts qui pour la fin sont reservez, et seront comme pourris: et ceux qu'on aura cueilli plustost qu'ils seront neantmoins mangez, et leur fera-on cest honneur combien qu'on les cueille. Et ainsi apprenons, que Dieu procure nostre salut et l'advance, quand il lui plaist de nous chastier en premier lieu, cependant que les incredules se donnent du bon temps. Or il est vrai que nous ne pouvons pas dire qu'Eliphas et ses compagnons fussent reprouvez du tout (car au contraire Dieu les a acceptez) mais cependant ils sont alienez de lui pour un temps: et faut que Iob intercede pour eux ou ils ne trouveront nul moyen de grace ne de pardon. Quand donc Iob sera accomparé avec eux, nous dirons qu'il est domestique de l'Eglise, et les autres en sont comme bannis pour un temps, iusques à ce que Dieu les ait reconciliez à lui. Or voila Iob qui est redargué: et cependant Dieu ne sonne mot aux autres. Cognoissons donc ce que i'ai dit, c'est que d'autant plus que Dieu nous aime, il se haste aussi de nous visiter: et quand il voit que nous avons decliné, que nous sommes desbauchez du chemin de salut, il veille sur nous afin de nous reduire hastivement à lui.

Venons maintenant à ceste comparaison qui est ici mise, entre Iob et ses amis. Il est dit, que *Iob a parlé droitement devant Dieu.* Comment cela? Toutes fois Dieu l'a condamné comme un ignorant, comme un outrecuidé, comme un homme impatient. Et où est ceste droiture? Nous avons declaré ci dessus que Iob a demené une bonne cause, combien qu'il y ait mal procedé: Iob donc a failli en la procedure qu'il tenoit, mais cependant sa cause estoit bonne. Au contraire les amis de Iob ont eu de belles raisons, et dont nous avons recueilli doctrine saincte: mais tant y a que leur fondement estoit mauvais. Ils prenoyent un argument general hors de propos: c'est que Iob estoit puni à cause de ses malefices, et qu'il le falloit tenir comme meschant et execrable, puis que Dieu usoit d'une telle rigueur contre lui. Et au reste ils avoyent aussi une doctrine fausse et perverse, disans que Dieu traitte les hommes en ce monde selon qu'ils l'ont deservi. Or c'estoit oster l'esperance de la vie eternelle, et enclorre toute la grace de Dieu en ceste vie caduque et fragile: c'estoit donc pour tout pervertir. Et ainsi il nous faut reduire en memoire ces deux poincts-là, pour cognoistre la droiture dont il est ici parlé. Et somme il nous faut noter ce que nous avons allegué par ci devant du Pseaume (41, 2), Bienheureux est celui qui iuge sagement du povre en son torment: où le Prophete nous monstre que quand nous voyons quelque homme estre affligé, Dieu veut que nous ayons ceste prudence-là de ne le point condamner du premier coup: mais que nous regardions plus haut: assavoir que les afflictions viennent aucunesfois aux hommes pour les chastier de leurs pechez: aucunesfois pour esprouver leur patience: aucunesfois que Dieu veut prevenir quelques fautes ausquelles ils pourroyent tomber: que Dieu aussi les constitue comme miroirs, afin que voyans leur obeyssance nous en soyons edifiez, aucunesfois il y a des causes secrettes, qui nous sont incognues. Gardons-nous donc de temerité, quand nous voyons que Dieu tormente rudement quelqu'un: que nous n'ayons point un iugement volage, pour prononcer contre lui qu'il est digne d'estre ainsi manié, et pour priser ceux qui sont à leur aise, comme s'ils estoyent mieux aimes de Dieu, car c'est iuger par trop à l'estourdie, que cela. Quand donc nous aurons ceste humanité en nous, de regarder les causes qui nous sont notees en l'Escriture, nous trouverons souvent que ceux qui sont les plus excellens serviteurs de Dieu sont traittez en plus grande rigueur, et nous semblera que Dieu leur soit contraire, mais nous n'en iugerons point à nostre phantasie. Quand nous aurons ceste modestie-là, Dieu nous soulagera tousiours quand nous serons affligez, mais si nous sommes cruels et follement excessifs pour prononcer sentence, il faudra aussi qu'il nous soit rendu en pareille mesure.

Et au reste pour mieux comprendre ce qui est ici dit, *que Iob a parlé droitement, et que ses amis non:* il nous faut prendre ceste regle generale, que quand un homme sera en train de suivre Dieu et le craindre: cela sera accepté, encores qu'il commette de lourdes fautes: si un autre n'a point une vraye racine de crainte de Dieu en soi: combien

qu'il ait des vertus apparentes qui seront fort prisees des hommes, tout ne vaut rien, ce n'est que puantise. Voila, di-ie, un homme qui craindra Dieu, et aura une affection et droite et pure de s'addonner à bien faire. Or cependant il y aura beaucoup d'infirmitez, il cloche, il fleschist, il decline, il tombe quelquefois. Voire mais les fautes qu'il commet lui sont pardonnees, et Dieu lui tend tousiours la main pour le relever: et mesme le tout est à son profit, d'autant que c'est son but qui lui est proposé d'aller à Dieu, et que son affection le mene là. Au contraire il pourra advenir (comme i'ai dit) qu'un homme soit bien prisé qu'il ait des vertus belles, qu'il face des actes dignes d'estre honorez: mais cependant il n'y a point de vraye racine en lui, ou il sera un contempteur de Dieu, ou il sera plein de cruauté envers ses prochains. Quand donc un homme sera tel, rien ne pourra plaire à Dieu de ce que les hommes honorent. Par ceci nous pouvons entendre comme il en a esté de Iob. Iob (comme nous avons dit) en toute sa vie avoit esté addonné à bien faire: c'estoit un homme craignant Dieu, un homme droit: voire, et notamment ceste simplicité de coeur lui a esté attribuee ci devant: pour monstrer que iamais nostre vie ne sera bien reglee, iusques à ce que nous soyons purgez de toute fiction, et que nous cheminions comme devant Dieu, et non point comme devant les hommes: que nous ne soyons point doubles, mais qu'il ait ceste rondeur-là de nous addonner pleinement à Dieu. Cela a esté dit notamment de Iob. Quant à la cause presente, il endure patiemment l'affliction: mais en la fin quand il est tourmenté iusques au bout, il se despite, il se fasche: sur tout quand les hommes le viennent ainsi aiguillonner, il s'oublie, et se desborde, et semble bien qu'il vueille resister à Dieu, pource qu'il lui eschappe des propos inconsiderez. Voila les fautes de Iob, quand sa patience n'est pas retenue comme elle devroit, qu'il est fol en son parler, voire en d'aucuns mots particuliers: mais tant y a que tousiours il tend à ce but, que nous avons dit au commencement: et quoi qu'il en decline il ne s'en destourne pas du tout: mais il tend là, encores qu'il n'y aille point du tout droitement, comme quand un archier tirera, encores qu'il ne frappe point du tout au blanc: si est-ce qu'on voit qu'il y tend, s'il en approche. Ainsi en est-il de Iob. Et voila pourquoi Dieu lui attribue droiture.

Ainsi donc apprenons que quand nous avons une affection pure et saincte, et que nous cercherons de bien faire: combien que nous soyons infirmes, combien que nous soyons enveloppez de beaucoup de vices, et qu'il nous advienne de fleschir, de tomber, et combien que nous meritions en somme d'estre reprouvez de Dieu: toutes fois il nous supporte et n'a point d'esgard à nos infirmitez et nos vices, pour les condamner sans remission. Et voila pourquoi il est dit en l'Escriture, que ceux qui se sont employez à servir à Dieu et garder sa Loi, sont iustes: comme Zacharie et Elizabeth ont esté iustes devant Dieu. Comment iustes? Où est l'homme qui se trouvera tel? comme il est dit au Pseaume. Ne faut-il pas que nous soyons tous condamnez comme povres pecheurs, et que nous ayons tous la bouche close? Ouy bien. Mais outre ce que Dieu avoit receu Zacharie et Elizabeth pour les gouverner par son S. Esprit: il accepte aussi ce qu'ils desirent de bien faire, comme s'il n'y avoit que perfection en nos desirs qui sont imparfaits. L'obeissance n'est pas telle comme il seroit requis: mais tant y a que Dieu la reçoit, d'autant qu'il n'impute point à ceux qui desirent de le servir, toutes les imperfections qui sont en eux. Et voila pourquoi il les accepte comme iustes. Or donc combien qu'il y aura des fautes en nous, Dieu les mettra en oubli, elles seront ensevelies par sa misericorde: tellement qu'il ne laissera pas de nous accepter comme iustes et droits, moyennant que nostre coeur tende là (comme nous avons dit) de l'honorer, et de nous addonner à son obeissance. Et ceci nous doit servir à deux choses. Car nous voyons en premier lieu, comme les Papistes sont enragez, quand ils prennent ces tesmoignages pour fonder leurs merites. O voila (diront-ils) il est parlé de droiture: nous meritons donc envers Dieu, et avons les coeurs purs et droits pour venir à Dieu. Helas! et d'où vient ceste droiture? Meritons-nous une telle louange de la bouche de nostre Dieu? Et il nous pourroit condamner cent mille fois sans user de grace envers nous: mais d'autant qu'il efface et oublie nos fautes, et qu'il ne veut point y avoir esgard, voila pourquoi il nous accepte comme iustes. Et ainsi cognoissons ici seulement sa misericorde et sa pure bonté: et faisons lui hommage. Et au reste nous devons prendre courage de bien faire, quand il est dit que nostre Seigneur se contente de nous, et qu'il advoue comme bon et louable, ce qui toutes fois est pollu: et que combien qu'il y ait à redire, et qu'il y ait des fautes et imperfections grandes en nos oeuvres, et que nous serions dignes que Dieu nous detestast, d'autant que tout ce que nous lui pouvons apporter est là comme puantise: si est-ce qu'il l'accepte comme sacrifice de bonne odeur, et reçoit les oeuvres qui sont ainsi entachees de vices. Puis qu'ainsi est, ne devons-nous point estre tant plus enflammez à le servir et honorer? Voila donc ce que nous avons à noter en ce passage.

Or cependant notons aussi, que nous aurons beau faire des actes heroiques (comme on appelle)

et qui soyent les plus vertueux du monde et plus qu'humains: que les hommes nous pourront lever par dessus leurs espaules: ce ne sera rien, sinon que nous ayons une racine vive en nos coeurs, et que nous desirions de servir à Dieu, que nous ayons prins un tel but. Il vaudroit beaucoup mieux aller le droit chemin en clochant: que de faire de grands sauts, et cependant n'avancer rien: ou mesmes que de faire de grandes parades, et cependant avoir les coeurs enveloppez de toutes meschantes affections. Advisons donc de n'appeter point que les hommes nous prisent beaucoup: mais que nous venions tousiours là que nostre Dieu nous gouverne, qu'il tienne la bride sur nous, et que nous advisions de nous addonner à lui en obeissance. Or cependant nous avons ici un tesmoignage certain et infallible de ce qui a esté traitté par ci devant: c'est assavoir que Iob combien qu'il ait failli en quelque mot: toutes fois n'a pas laissé d'avoir bonne cause, puis que Dieu, qui en est lui seul Iuge competant, le prononce ainsi. Au contraire, combien que ses amis ayent eu de belles couleurs et des argumens qui estoyent trop favorables (ce sembloit) neantmoins ils sont ici reprouvez. Et pourquoy? Nous avons desia monstré les deux raisons. L'une qu'ils ont condamné Iob pource qu'il estoit batu de la main de Dieu.

Ainsi donc si nous voulons que nostre iugement ne soit point renversé là haut, apprenons de ne point iuger à la volee quand Dieu chastiera les hommes: et meditons bien les causes qui sont contenues en l'Escriture saincte: et que nous facions cela non seulement envers nos prochains, mais envers nous. Dieu donc nous afflige-il? Soyons sages: comme aussi quand S. Iaques parle de la patience, notamment il l'appelle sagesse (1, 4. 5). Et c'est la plus grande sagesse que nous puissions avoir, apres que nous avons cognu Dieu nostre Pere, et receu la grace qu'il nous offre en nostre Seigneur Iesus Christ: que nous puissions prendre ce qu'il nous envoye d'affliction tout doucement, que plians les espaules nous venions à nous consoler en nos miseres, et nous resiouir en nos tristesses. Voila comme nous serons droitement instruits en l'escole de nostre Dieu. Ainsi donc quand Dieu nous afflige, que nous ne concevions point un chagrin, ni amertume contre luy: car nous n'y gaignerons rien, mais plustost meditons ce que l'Escriture saincte nous monstre. Qu'il est besoin que nous soyons mortifiez: car nous sommes par trop adonnez au monde, nous ne penserions point à la vie celeste. Si nous avions tous nos souhaits: où en serions-nous? Or il y a d'avantage: que Dieu cognoist qu'il y a beaucoup de rebellions secretes en nostre chair: il faut donc que nous soyons mattez comme par force. Et puis nous ne saurions que c'est de luy obeir, s'il nous traittoit à nostre gré et à nostre aise. Et ainsi il faut qu'il nous chastie et rudoye: mais en cela il procure nostre salut, quand il nous examine, et qu'il nous envoye les choses qui nous sont rudes et fascheuses: car si alors nous ne murmurons point contre luy, voila nostre obeissance bien approuvee. Et c'est ce que nous avons ici à noter, que si nous iugeons sobrement des afflictions que Dieu nous envoye, et pareillement à nos prochains: nous aurons ceste droiture de laquelle Dieu rend ici tesmoignage de sa propre bouche.

Or pour la fin il est dit, *Que Dieu renvoye Eliphas et ses compagnons à Iob, et leur commande d'offrir sacrifices, et dit que Iob trouvera grace, afin que leurs pechez leurs soient pardonnez.* Ici en premier lieu nous avons à noter qu'encores Dieu redargue Eliphas et ses compagnons en telle sorte: toutes fois il ne les a pas voulu dechasser du tout: et combien que la condamnation leur fust denoncee, toutes fois que ce n'a point esté pour la souffrir, tellement qu'ils demeurassent là du tout accablez sans remission. Il y a donc deux especes de condamnations que Dieu prononce sur les hommes: mais il y a la premiere espece qui se peut encores diviser en deux. En general Dieu nous condamne: voire afin de nous absoudre quand il nous trouvera humiliez: ou bien pour nous abysmer du tout, comme il en use envers les incredules. Mais encores il y a deux sortes de condamnations qui nous sont salutaires. La premiere c'est des fideles, quand nous sommes tous les iours punis. Car encores que Dieu nous tiene de sa maison, encores que nous soyons reconciliez avec luy: toutes fois nous avons besoin d'estre condamnez: et qu'il nous solicite là dedans tousiours de plus en plus, pour avoir honte de nous, afin de souspirer et de hayr nos vices, de cercher le remede, afin de magnifier tant plus la misericorde qu'il nous y a desployée quand nous obtenons pardon de luy. Voila donc la condamnation que Dieu fait sur ses esleus, encores qu'ils soyent reconciliez à luy, et qu'ils soyent de son troupeau. Or il y a une autre condamnation qui est salutaire: mais c'est de ceux qui sont comme eslongnez de l'Eglise de Dieu, et qui n'ont point d'accointance avec luy: comme nous voyons qu'il a condamné S. Paul du temps qu'il estoit persecuteur. Et en la personne de S. Paul mesme nous pouvons mieux comprendre ce que ie vien de dire: car si on allegue deux personnes la chose ne sera point si facile à cognoistre. Voila S. Paul, qui est si meschant qu'on eust dit qu'il estoit du tout desesperé: si est-ce qu'il estoit des esleus de Dieu. Desia il estoit marqué des le ventre de la mere pour estre Apostre: mais cependant si est-ce qu'il ne semble pas qu'il soit de l'Eglise de Dieu, plustost

il en est ennemi mortel. Or Dieu le condamne quand il l'abbat, et quand il le despouille de cest orgueil dont il estoit enflé auparavant: et qu'il est là comme un povre esclave. Ce fardeau-la luy est bien dur, ce luy est une condamnation: voire, mais c'est pour son salut. Il falloit que cest orgueil la fust matté, qu'il fust abbatu par violence. Voila donc une condamnation salutaire: mais elle est d'un homme qui estoit du tout eslongné de Dieu, et qui sembloit estre du tout desesperé. Or S. Paul a-il esté ainsi condamné une fois? Apres que Dieu l'a rengé à son troupeau, qu'il a esté une brebis, voire et un pasteur quant et quant, qu'il n'a point seulement esté des agneaux de Iesus Christ, mais il a esté pasteur du troupeau: si faut-il qu'il soit encores condamné. Et comment? Dieu le soufflette: car il dit (2. Cor. 12, 7) qu'il permet à Satan de luy donner des soufflets comme par opprobre, afin que pour la hautesse des revelations qu'il avoit euës il ne s'eslevast point: et qu'il luy falloit ceste contrepoison pour le garder qu'il ne s'enorgueillist. Nous voyons donc en la personne de S. Paul, qu'il y a deux façons de condamner qui sont à nostre salut.

Nous voyons le semblable en ce lieu present, où les amis de Iob ont esté condamnez pour leur salut. Car Dieu leur ouvre la porte, et leur monstre qu'ils se doivent confier d'obtenir pardon, quand ils viendront à luy avec vraye repentence: mais tant y a qu'encores il les recule, tellement qu'il n'approche point privément d'eux comme de Iob: et ne leur donne point accez et entree à luy sinon par le moyen qui leur est ici exprimé, assavoir que *Iob intercedast pour eux.* Nous voyons donc ici deux exemples divers de la misericorde de Dieu: et combien qu'il traitte ainsi les hommes en diverses façons, si devons nous tousiours cognoistre, qu'il procure le salut de ceux qu'il n'a point reprouvez du tout. Or par là nous sommes instruits de prendre patiemment toutes les corrections que Dieu nous envoye: et encores qu'il semble qu'il ne nous traitte point comme ses enfans: mais que nous soyons comme estranges de luy, que nous ne laissions point d'esperer qu'en la fin il aura pitié de nous, et qu'il convertira en bien et à salut la condamnation que nous aurons soustenue pour un temps. Or combien que nous ne puissions pas deduire tout ce qui est ici dit *touchant les sacrifices:* si faut-il en un mot noter, que de tout temps Dieu n'a point receu les hommes à misericorde qu'avec sacrifices: pour signifier que quand nous voudrons obtenir pardon de nos pechez, il faut avoir ceste adresse du sacrifice qui a esté une fois offert pour nostre redemption. Car cependant que Iesus Christ ne sera point au milieu de Dieu et de nous, il faut que nous demeurions maudits, perdus, et desesperez. Voila Dieu qui se declare ennemi du peché: comme il est la fontaine de toute iustice. Or le peché habite en nous: il faut donc que Dieu nous declare une guerre ouverte, et que sa vengeance repose sur nous, qu'elle y ait sa demeure perpetuelle: et n'y a autre moyen d'en eschapper, sinon que nous ayons recours à ce sacrifice par lequel nous avons esté une fois reconciliez à luy. Et ainsi notons que tant moins sommes nous auiourd'huy excusables, apres que Iesus Christ a souffert mort et passion, si nous cuidons estre absous devant Dieu par autre moyen, que par ceste purgation qui a esté faite, et d'autant qu'il a satisfait pour nous, afin de nous acquitter de la condamnation de mort en laquelle nous estions. Si donc nous cerchons d'obtenir misericorde (comme nous en avons besoin, et c'est le seul moyen d'approcher de Dieu) il faut que nous ayons tousiours en memoire la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ, qui est le sacrifice de nostre redemption et appointement. Quand nous y procederons ainsi, ne doutons point que nostre Seigneur, puis qu'il s'est declaré pitoyable envers ceux qui l'ont offensé du temps des figures de la Loy, voire et qu'il a estendu sa misericorde à ceux qui n'estoyent point du corps de son peuple: ne nous reçoive auiourd'huy, puis que l'Evangile est publié par tout le monde, qu'il a fait une alliance commune avec les Payens et les Iuifs, qu'il n'y a plus de paroy pour discerner entre les uns et les autres: ne doutons point, di-ie, qu'ayans nostre recours à Dieu par le moyen de ce sacrifice, il ne vienne au devant de nous, afin qu'ayans obtenu grace de lui nous soyons asseurez de nostre salut.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LE CENT CINQUANTENEUFIEME SERMON,

QUI EST LE III. SUR LE XLII. CHAPITRE.

Ce sermon est encores sur le verset 8 et sur le texte ici adiousté.

9. *Eliphas donc Themanite, et Baldad Suhite, et Sophar Naamathite vindrent, et firent selon que Dieu avoit commandé: et le Seigneur receut la face de Iob.* 10. *Et le Seigneur convertit la captivité de Iob quand il prioit pour ses amis, et benit l'estat dernier de Iob plus que le premier.* 11. *Et tous ses freres, et toutes ses soeurs vindrent vers lui, et tous ceux qui l'avoyent cognu auparavant: et mangerent avec luy en sa maison, et eurent compassion de luy, et le consolerent de tout le mal que le Seigneur avoit fait venir sur luy: et receut d'un chacun d'eux une piece d'argent, et d'un chacun un ornement d'or.* 12. *Et le Seigneur benit l'estat dernier de Iob plus que le premier, tellement qu'il eut quatorze mille bestes blanches, et six mille chameaux, et mille couples de boeufs, et mille asnesses.* 13. *Il eut aussi sept fils, et trois filles.* 14. *Et appella le nom de l'une Iemima: et le nom de l'autre Kezia, et le nom de la troisieme Keren-hapuc.* 15. *Et ne s'est point trouvé de plus belles femmes en tout le pays, que les filles de Iob: et leur pere leur donna heritage entre leurs freres.* 16. *Et Iob apres ces choses vesquit cent et quarante ans, et vit ses fils, et les fils de ses enfans iusques en la quatre generation.* 17. *Et mourut aagé, et rassasié de iours.*

Nous avons veu comme Dieu en redarguant les amis de Iob, ne les vouloit pas mettre en desespoir, mais les appelloit à repentance, protestant de les exaucer, et d'avoir pitié d'eux. Et voila les corrections qui nous sont profitables, quand Dieu ne nous ferme point la porte, mais nous monstre qu'il est prest de nous recevoir à merci. Car autrement que gaignerons-nous d'estre convaincus de nos pechez? Il faudra que nous soyons abysmez en desespoir si nous n'apprehendons la misericorde de Dieu: et ainsi iamais nous ne serions touchez d'une vraye affection pour nous repentir du mal: mais plustost serions endurcis pour ronger nostre frain, et n'y auroit nulle correction en nous. Notons bien donc que Dieu fait une grace singuliere aux hommes quand apres leur avoir fait sentir leur mal, toutes fois il leur monstre qu'ils obtiendront grace quand ils la cercheront.

Or cependant nous avons veu aussi, que Dieu commandoit à ces gens-la *d'amener leurs sacrifices à Iob afin qu'il priast pour eux:* et c'estoit pour les humilier. Car combien que Dieu se monstre benin et volontaire envers nous: toutes fois nous avons besoin qu'en partie il se monstre difficile. Voire, mais c'est pour nous induire à une meilleure desplaisance de nos pechez: car il nous semble souvent qu'il suffist d'avoir eu un bon souspir, comme on parle en commun langage, et nous iouons quasi avec Dieu. La repentance nous doit rendre du tout confus, elle nous doit saisir de frayeur quand nous cognoissons l'ire de Dieu qui est pour nous accabler du tout: nous ne pensons gueres à cela, mais passons par dessus la braise, comme on dit. Pour ceste cause il nous est bon et utile que nostre Seigneur nous tiene comme en bride courte, et qu'il nous monstre qu'il y a encores du mal qui est caché en nous, lequel nous devons mieux sentir. Dieu donc ne fait point aux hommes si bon marché de sa misericorde, afin qu'ils soyent tousiours plus humiliez, et qu'il leur souviene des fautes qu'ils ont commises.

C'est donc la raison pourquoy en ce passage il est dit, *que Iob priera pour ceux qui avoyent offensé.* Or cependant il n'y a nulle doute, que Dieu tant par les sacrifices, qu'aussi en la personne de Iob, n'ait voulu monstrer que les hommes ont besoin d'avoir quelque Moyenneur qui leur donne acces à luy, et qu'il leur face trouver grace: comme nous voyons en la Loy, que Dieu avoit ordonné le Sacrificateur qui entrast luy seul au sanctuaire au nom de tout le peuple, et que les autres se tinssent loin, cognoissans qu'ils n'estoyent pas dignes d'approcher de la presence de Dieu. Car cela estoit pour figurer, que sans un Moyenneur qui entre à Dieu en nostre nom, iamais il ne nous seroit licite de prier: et nous serions aussi reboutez et exclus à bon droit. Or Iob a ici tenu la place et office de Sacrificateur quand il a intercedé pour ses amis: car il n'a point usurpé cela de soy: c'eust esté un orgueil trop grand à luy. Il falloit qu'il suppliast Dieu, pour obtenir pardon, et luy-mesme ne pouvoit pas venir sans un Moyenneur et advocat: comment donc eust-il acquis grace pour tous les autres, sinon que Dieu luy eust donné ceste charge? Et ainsi Iob quant à cest acte est constitué de Dieu Sacrificateur, et il le falloit ainsi: car, comme dit l'Apostre (Heb. 5, 4), nul ne doit usurper l'honneur, mais celuy qui aura esté establi de Dieu, il est vray Sacrificateur et legitime. Comme Iesus Christ mesme, encores qu'il soit maistre en l'Eglise,

Chef des hommes et des Anges, qu'il soit en la gloire de Dieu son Pere: tant y a qu'encores ne s'est-il pas ingeré de soy, mais il a esté appellé avec serment solennel de celuy qui a dit, I'ay iuré, et ne m'en repentiray point, Tu es Sacrificateur eternellement selon l'ordre de Melchisedec (Pseau. 110, 4. 5). Notons bien donc quand Iob a esté mis ici en avant pour Sacrificateur, que c'est à ce que nous recueillons, quand nous avons à demander pardon de nos pechez, qu'il ne faut point qu'un chacun s'avance sans avoir un meilleur moyen, mais que Iesus Christ a cest office de nous donner accez et de nous faire ouvrir la porte, et nous presenter à Dieu son Pere: afin que nous soyons là exaucez, et que ce throne de maiesté ne nous soit plus terrible, mais amiable.

Or si cela a esté fait du temps de la Loy, s'il a esté fait mesmes entre ceux ausquels Dieu ne s'estoit point communiqué si privement: que serace auiourd'huy quand nous avons pleine declaration que Iesus Christ est le seul Advocat qui intercede pour nous, afin que nos requestes soyent bien receuës? Et en cela voit-on l'ingratitude du monde: car qui est cause qu'on a cerché tant d'advocats et de patrons, et que chacun a eu sa devotion à part pour s'introduire à Dieu: sinon d'autant qu'on n'a point cognu l'office de nostre Seigneur Iesus Christ? Et ainsi donc notons bien toutes fois et quantes que nous aurons offensé, qu'un chacun ne doit point venir à la volee devant le throne celeste, mais que nous y devons venir par le moyen de celuy qui nous est ordonné. Et alors nous sommes certains que Dieu ne nous reiettera point: car nous avons sa promesse qui ne nous peut faillir: mais si nous y venons à l'esgaree, nous ne profiterons rien. Autant en est-il *des sacrifices* dont il est ici parlé: car iamais les oraisons n'ont esté exaucees sans sacrifice. Et pourquoy? Car Dieu a voulu monstrer qu'à bon droit les hommes ne sont pas dignes de venir devant luy: d'autant que tous sont coulpables de mort, et quand ils y viendront, ce sera à leur ruine. Tous ceux donc qui ont iamais voulu obtenir grace, ont apporté quelques sacrifices pour confesser qu'ils estoyent redevables au iugement de Dieu, et qu'ils ne s'en pouvoyent autrement delivrer sinon par sacrifice. Les payens ont bien ensuivi cela: mais ils n'ont pas entendu la fin pourquoy: ç'a esté seulement un tesmoignage contr'eux. Tant y a neantmoins que Dieu a voulu laisser un tesmoignage par tout le monde, que les hommes cognussent qu'il n'y avoit que condamnation en eux, et qu'ils ne pouvoyent estre absous, sinon que leurs pechez fussent effacez par quelque recompense. Or maintenant nous avons la verité de cela, qui nous est revelee en l'Evangile: c'est que toutes fois et quantes que nous devons prier Dieu, nous ayons nostre recours à la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ: car nous ne pouvons autrement estre reconciliez avec luy, et il faut que nos prieres soyent arrousees du sang qu'il a espandu pour laver nos macules. Voila donc comme nous serons acceptables à Dieu, encores qu'à bon droit il nous soit ennemi mortel, et que comme nous luy avons fait la guerre, aussi sa vengeance et malediction soit sur nous: c'est que neantmoins il ne laissera point de nous recevoir à grace, quand nous y viendrons avec ce sacrifice qui a esté offert de nostre Seigneur Iesus Christ, l'appliquans à nostre usage, afin que et nous et nos prieres soyent benites de Dieu, et qu'il accepte le tout.

Or il y a ici à noter, quand Dieu dit, *Afin que ie ne face folie envers vous* (car voila de mot à mot ce qu'il y a au texte) que ceste façon de parler seroit un peu dure: mais si nous regardons ce qui est contenu au Pseaume 18 (v. 27) nous pourrons avoir une declaration claire et facile de ce mot. Il est dit que Dieu traitte les hommes selon qu'il les trouve: le feray pervers avec les pervers. Cela semblera bien estrange: mais ce n'est pas à dire que Dieu change de propos, ne qu'il soit semblable à nous: mais seulement cela emporte que nous trouverons Dieu comme on dit, à rude asne, rude asnier: car si nous sommes revesches, et que nous ayons le col dur, qu'il ne puisse plier, Dieu viendra à grans coups de marteau. Or il nous semble alors que Dieu soit terrible et farouche. Selon donc que nous trouverons Dieu, et l'apprehendons à nostre phantasie, quand il frappe sur nous, il est dit qu'il est tel, combien que nul changement ne convient à sa maiesté.

Autant en est-il en ce passage. Il est dit, *Afin que ie ne face folie avec vous:* comme si nostre Seigneur disoit, afin que ie ne vous traitte selon vostre folie et perversité: car le mot aussi emporte cela. Afin donc que ie n'exerce ma vengeance sur vous, c'est à dire, que ie ne vous traitte d'une façon telle que vous l'avez merité: que vous veniez à mon serviteur Iob. C'est suivant ce que nous avons desia dit, que pource que les amis de Iob ayans cognu leurs offenses n'estoyent point encores assez mattez, il faut que Dieu descouvre leur vergongne tant plus: et qu'ils cognoissent que s'il les traittoit selon qu'ils en sont dignes, il y auroit un terrible mesnage: mais quand Iob avec ses prieres viendra entre deux, alors il sera appaisé. Or leur obeissance nous est quant et quant declaree, *qu'ils ont fait tout ainsi que Dieu leur avoit ordonné.* Et en ceci voyons-nous, comme les hommes changent quand Dieu a parlé vivement à eux, voire non pas seulement pour leur faire ouir sa voix des aureilles, mais afin qu'ils la reçoivent de coeur. Car aupara-

vant les amis de Iob le tenoyent comme un homme reprouvé, ils faisoyent les iuges sans recevoir excuse aucune, ils parloyent bravement contre Iob comme si c'eust esté un povre ver de terre, et encores une chose plus contemptible. Or maintenant ils vienent à luy, voire le supplians. Et pourquoy? Dieu les a despouillez de cest orgueil qui les aveugloit auparavant. Voila donc d'où viendra le changement, assavoir quand nous serons humiliez devant Dieu, et qu'il aura parlé à nos coeurs, en sorte que nous cognoissions qui nous sommes: car il n'y a rien qui nous empesche de cheminer en crainte, et d'estre du tout abbatus, sinon que nous sommes enyvrez d'une folle presomption, que nous cuidons estre ce que nous ne sommes pas. Ainsi il faut que Dieu nous enseigne: car tous les hommes du monde ne nous sauroyent corriger de ceste folle arrogance de laquelle nous sommes enflez, iusques à ce que Dieu y ait mis la main.

Mais outre ce que les amis de Iob ont oublié cest orgueil qui les transportoit auparavant, ils ont aussi declaré leur repentance en obeissant à Dieu: comme c'est le vray fruict qui monstre la bonne racine, laquelle autrement seroit cachee au coeur, quand nous demandons de nous renger à ce que Dieu ordonne. Et voila pourquoy aussi il est dit aux Actes (2, 37), Que ferons-nous hommes freres? Quand S. Pierre a comme foudroyé contre ceux qui auparavant estoyent contempteurs de nostre Seigneur Iesus Christ: il est dit, qu'ayans esté navrez en leurs coeurs, ayans senti ceste pointe-la, alors ils ont dit, Que ferons nous? Ils se sont offerts à Dieu pour suivre tout ce qu'il leur seroit commandé. Nous voyons donc un tel fruict de repentance en ce passage: c'est que les amis de Iob apres s'estre cognus, apres avoir osté ceste folle outrecuidance de laquelle auparavant ils estoyent tentez, vienent et font tout ce que Dieu a prononcé. Et ainsi quand nous aurons esté humiliez devant Dieu pour nous desplaire, nous aurons aussi vouloir et affection de nous assuiettir à la parole de Dieu: car c'est une partie aussi de nostre arrogance de faire ce que nous avons imaginé en nostre cerveau. En voulant estre trop sages, nous ne pouvons obeir à Dieu: mais quand nous sommes despouillez de tout orgueil, nous cognoissons que Dieu doit avoir autorité pour nous dire ce qui est bon de faire, et qu'il ne nous reste sinon de nous renger là sans aucun contredit.

Or il est quant et quant adiousté, *Que Dieu a receu la face de Iob, et qu'il a converti sa captivité*, ou qu'il s'est retourné à sa repentance, *quand il a prié pour ses amis.* Puis qu'ainsi est que Dieu a exaucé la face de Iob, qu'il a eu son oraison agreable pource qu'il l'avoit establi Sacrificateur: ie vous prie, n'avons-nous pas une certitude beaucoup meilleure quand nostre advocat perpetuel qui est entré au Sanctuaire des cieux, assavoir Iesus Christ, iamais ne sera refusé, ni nous aussi quand nous viendrons à Dieu son Pere par ce moyen-la, tenans tousiours la voye et l'adresse qu'il nous a donnee? Voila Iob un povre homme, et n'agueres il a esté en train de blasphemer contre Dieu: combien qu'il se soit tousiours retenu en patience quant à la conclusion: si est-ce qu'il a eu des bouillons qui l'ont fait ietter aux champs: tant y a qu'il a offensé Dieu grievement ainsi que nous avons declaré. Toutes fois si est-ce que quand Dieu luy commet cest office de prier, il est exaucé: non point pour luy tant seulement, mais pour les estranges, et pour ceux qui luy avoyent esté ennemis auparavant, et qui estoyent comme separez d'avec Dieu. Car ils avoyent perverti toute sa parole, ils avoyent destruit et ruiné l'esperance de la vie à venir comme nous avons declaré: Iob toutes fois leur obtient grace. Or s'il est dit que Dieu a fait valoir cela, qui n'estoit qu'une petite ombre et obscure: que sera-ce maintenant puis qu'il nous a ordonné son Fils unique pour Sacrificateur: et qu'il ne luy a point commandé d'offrir des boucs ou des veaux, ou des moutons, mais de s'offrir et corps et ame en sacrifice? Puis qu'ainsi est donc que le Fils de Dieu en sa personne s'est offert pour nostre redemption et pour abolir toutes nos fautes, et que maintenant il ne cesse d'interceder pour nous: faut-il craindre que nous n'obtenions pardon en son nom, et que nous ne soyons tousiours receus de Dieu en toute humanité et grace? Mais comme i'ay desia touché, la malice du monde se declare en ceci, quand on ne se peut contenter d'avoir un seul mediateur. Les Papistes iront cercher leurs saincts et leurs sainctes pour patrons et advocats. Et qui en est cause? Pource qu'ils n'attribuent point à Iesus Christ ceste dignité, qu'ils se cognoissent estre rachetez par sa mort et passion. Ils diront bien, Fils de Dieu et Redempteur: mais ils ne le cognoissent point pour leur Advocat, et n'y ont point leur refuge, ils ne savent que c'est de le prier, et n'en est point nouvelles. Et de nostre costé en faisons-nous nostre devoir, comme il appartient? Ie di ceux qui sont deuëment enseignez. Car toutes fois et quantes que nous devons prier Dieu, il faut que ce sacrifice eternel par lequel redemption nous a esté acquise, nous viene devant les yeux et en memoire. Or nous n'y pensons sinon par acquit: et il y en a beaucoup si lourds et si bestes, combien qu'ils devroyent avoir les aureilles assez batues que Iesus Christ est nostre advocat, qui ne peuvent point discerner entre Dieu et nostre Seigneur Iesus Christ, tellement que quand ils doivent invoquer le Pere au nom de Iesus Christ, ils ne savent s'il y a un Advocat qui intercede

autre chose, sinon que nous sommes confermez en la bonté de nostre Dieu, que nous avons approbation de son aide plus grande, que nostre foi est exercee tousiours quand nous sommes affligez: ne voila pas beaucoup? Un homme qui n'auroit point assez cognu que c'est que vaut la grace de Dieu pour nous secourir en la necessité: quand il sera affligé, il voit que Dieu le fortifie par son S. Esprit tellement qu'il porte l'affliction doucement: et quand il est delivré, il cognoist que Dieu alors y a mis la main: là dessus il cognoist que si Dieu lui a assisté pour un coup, iamais ne lui defaudra. Quand nous n'aurions autre chose sinon que d'un costé nous voyons l'aide que Dieu nous fait: et puis que nous voyons qu'il besongne en nous par son sainct Esprit, afin que nous ne defaillions point: et finalement que Dieu par telle experience nous declare qu'il est tousiours prest à nous aider: quand, di-ie, nous n'aurions que cela, n'est-ce point un profit inestimable?

Mais il y a encores plus, c'est que Dieu nous fait sentir nos infirmitez qui nous estoyent incognues: et par cela nous sommes plus incitez à l'invoquer, comme s'il nous y avoit aguisez. Et d'autre part, là où nous avions prins les corrections à la volee, nous sommes enseignez de les recevoir comme de sa main, d'en faire nostre profit. Et puis, quand nous sommes ainsi abbatus, nous sommes mieux disposez pour aspirer à la vie celeste: car ceux qui s'esgayent quant au monde, ils se destournent de Dieu. Au contraire quand nous sommes mattez, et que Dieu nous a mis iusques au bas, et que nous sommes tellement humiliez et affoiblis que nous ne savons que devenir: c'est afin de nous faire approcher de soi, afin de nous faire tant mieux gouster le salut spirituel qui nous est apresté. Quand donc nous n'aurions que ces choses, ne devons-nous pas cognoistre que ce qui est escrit de Iob est accompli en nous, et que nous en avons un vrai exemple? Ainsi permettons à Dieu de nous traitter, et de nous eslargir de ses graces comme il verra estre bon. Mais quoi qu'il en soit, cognoissons que l'issue de nos afflictions sera tousiours heureuse. Et de fait quand mesmes il n'y auroit que cela, que c'est pour nous amener à la gloire de nostre Seigneur Iesus Christ, quand nous serons retirez de ce monde, que nous serons en la compagnie du Fils de Dieu et de ses Anges: ne devons nous pas honorer les afflictions? Et encores que selon la chair elles nous soyent aspres et dures: toutes fois n'avons-nous point dequoi nous resiouyr tousiours, et rendre graces à nostre Dieu, principalement quand il nous delivre des miseres où nous sommes de present?

Or pource que tout ne se pourroit vuider au long, et que c'est assez d'avoir un petit sommaire de ce qui est ici dit: ie laisse pour le present à parler *de la beauté des filles de Iob:* car en somme l'Escriture a voulu signifier, que selon le monde Dieu l'a fait prosperer, tellement que nous voyons à l'oeil qu'il estoit favorisé de Dieu, voire outre l'ordre commun. Et ne trouvons point estrange, que pour ce temps-là Dieu ait voulu par ceste prosperité terrienne et caduque declarer son amour envers les fideles: car il n'y avoit point alors telle revelation de la vie celeste comme elle est auiourd'hui en l'Evangile: Iesus Christ n'estoit point manifesté, lequel est descendu ici bas pour nous attirer là haut: lequel a vestu nostre chair, afin de nous monstrer que Dieu habite en nous, et qu'il nous a conioints à sa gloire et à son immortalité. Ces choses-là n'estoyent point encores: il a donc fallu que les fideles fussent traittez en partie comme des petits enfans. Et voila pourquoi quand il est parlé des Peres anciens en l'Escriture: notamment il est dit, que Dieu les a benis en lignee, en bestial, en possessions, et choses semblables, et mesmes en longue vie. Et pourquoi? Il falloit qu'ils fussent aidez par ces moyens-là, en attendant que la vie celeste nous fust revelee: comme nostre Seigneur Iesus nous a ouvert la porte de paradis à sa venuë, afin de nous faire monter là haut avec lui. Si donc maintenant Dieu ne nous fait point tant prosperer selon le monde, nous ne devons point estre faschez pour cela: car nostre condition n'est pas pire que celle des Peres anciens: nous avons une recompense beaucoup meilleure qui nous doit consoler. Pour exemple prenons seulement ce qui est dit de la longue vie. Dieu a beaucoup estimé en sa Loi ceste longue vie qu'il donnoit à ses fideles. Or cependant il y a eu des incredules et reprouvez du tout qui ont vescu longuement. Il ne nous faut point donc là arrester en premier lieu puis que c'est un bien qui peut estre commun tant aux ennemis de Dieu qu'à tous fideles: ce n'est pas le souverain bien, la vraye felicité et parfaite: il s'en faut beaucoup. Mais il nous faut aussi adiouster le second article: c'est que les Peres anciens ne savoyent pas encores en telle perfection que nous, que Dieu leur avoit preparé leur heritage au ciel. Il est vrai qu'ils en avoyent bien quelque goust, et la foi nous est commune avec eux: mais tant y a encores qu'ils n'en ont point eu une telle declaration comme elle nous est manifestee en nostre Seigneur Iesus Christ. Il a donc fallu que Dieu les laissast longuement vivre, et qu'il les fist profiter par longs exercices en ce monde. Voila pourquoi Iob a eu longue vie. Auiourd'hui nostre vie est plus courte: voire d'autant que Iesus Christ nous est apparu, et nous a monstré que nous sommes estrangers en ce monde, pour courir à cest heritage qui nous a esté acquis par son sang. Ce

qui estoit donc en ombrage il a fallu qu'il fust confermé par les graces visibles: mais maintenant nous avons la substance: les ombres et figures ne sont plus, nous en avons le corps en nostre Seigneur Iesus Christ: il nous faut donc contenter de ce que Dieu nous donne, et nous remettre tousiours à sa conduite.

Et au reste, cognoissons qu'il nous faut estre rassasiez de vivre, quand il plaira à Dieu de nous retirer de ce monde. Il est vrai quand l'Escriture parle ainsi de Iob et d'Abraham, qu'il sont morts aagez et rassasiez de iours, que c'est pour exprimer ceste benediction temporelle que i'ai dite. Mais quoi qu'il en soit, iamais ni Iob, ni Abraham, ni leurs semblables n'eussent esté rassasiez de vivre au monde, sinon qu'ils eussent tendu à une meilleure fin et plus excellente. Voila donc comme il estoit mestier que Dieu leur prolongeast la vie, afin de leur donner plus longue experience de sa bonté: ce qui maintenant n'est pas tant requis pour nous qui avons une plus ample declaration de l'amour paternelle de Dieu. Il faut donc que nous soyons soulez de vivre et disposez à mourir, quand la bonne volonté de Dieu sera: ainsi, que nous y allions d'un courage ioyeux, et non point en grinçant les dens: comme font les incredules. Car s'ils avoyent vescu cent mille ans, tant y a qu'ils voudroyent tousiours demeurer ici bas: car ils n'ont point d'autre esperance que la vie presente, il leur semble que tout defaut en la mort. Voila pourquoi ils ne sont iamais appareillez de sortir du monde. Au contraire les Peres anciens ont tenu ce moyen-là de confermer leur foi quand Dieu leur a prolongé leur vie: et cependant ils se sont disposez de partir quand Dieu les voudroit retirer à soi.

Auiourd'hui de nostre costé que devons-nous faire? Nous avons desia declaré, que maintenant il ne nous faut plus longuement vivre pour sentir la bonté paternelle de nostre Dieu: que quand nous ne vivrions que trois iours en ce monde, il suffit pour gouster la bonté et misericorde de Dieu, et pour confermer nostre foi. Car puis que nostre Seigneur Iesus Christ est mort et ressuscité, il ne faut point que nous soyons long temps au monde pour cognoistre que Dieu nous est Pere, et que nous devons estre asseurez de nostre salut. Pourtant si tost qu'il nous donne cognoissance de la verité de son Evangile, que nous soyons tousiours prests à mourir, sachans qu'il nous a adoptez pour ses enfans et qu'il se monstrera nostre Pere et en la vie et en la mort. Voila donc comme nous serons tousiours rassasiez de vivre, quand en nostre Seigneur Iesus Christ Dieu nous a donné un si bon gage de son amour, qu'il ne faut point que nous demandions qu'il nous prolonge ici nostre vie pour en avoir plus ample confirmation. Pourtant, prions-le tousiours, que nous ayant conduits en ce monde par son sainct Esprit, il nous attire à soi: et que nous y venions rassasiez, d'autant qu'il nous aura ici nourris et entretenus, et qu'il nous monstrera que nostre vraye vie et felicité permanente nous est apprestee là haut.

Or nous-nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu, etc.

LOVE SOIT DIEU.

SERMONS

SUR LE CANTIQUE DU ROI EZECHIAS.

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

Nous savons par Colladon (Vie de Calvin e 4. Tome XXI p. 81) que Calvin *pour les sermons ordinaires de sa sepmaine* prit le prophète Esaïe, *lequel quelques annees auparavant il avoit presché en l'Eglise* (nous supposons, aux congrégations du Vendredi) *et depuis leu en l'escole.* Ces sermons avaient été recueillis par des sténographes, et il en existoit 6 volumes à la bibliothèque de Genève, dont nous n'y avons retrouvé que le second (Ch. 13 à 29) contenant 66 sermons, prêchés du 22 février au 31 juillet 1557 (628 feuilles), et le quatrième (ch. 42 à 51) de 503 feuilles contenant 56 sermons, prêchés du 31 Déc. 1557 au 4 juin 1558. Le troisième volume s'est retrouvé à la bibliothèque Tronchin à Bressinge, comprenant 67 sermons sur les ch. 30 à 42 prêchés du 4 août au 30 Déc. 1557. La série avait compris en outre: Tome I. 66 sermons commencés le 16 juillet 1557, Tome V. 44 sermons commencés le 14 juin 1558, et Tome VI. 43 sermons commencés le 22 Septembre de la même année, en tout 343 sermons.

De tous ces sermons il n'a été imprimé que quatre, sur les versets 9 à 22 du trente-huitième chapitre, et sept sur le Ch. 53. Nous parlons ici des premiers seulement. De la brochure qui les contient il n'existe plus que deux exemplaires, tous les deux à Paris, l'un à la bibliothèque nationale, l'autre à la Mazarine, ce dernier relié avec d'autres plaquettes sous le N. 23607, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler à propos des sermons sur les Psaumes 115 et 124.

C'est un petit in 8° de 98 pages chiffrées; les cahiers sont signés a -g; les cinq premiers et le dernier sont régulièrement de 8 feuillets, mais le sixieme (f) n'est que de deux feuillets sans qu'il manque rien du texte. Le tout dernier feuillet est en blanc. Voici le titre:

Sermons | de Iehan Calvin | Sur le Cantique que feit le bon Roy | Ezechias apres qu'il eut este malade | et affligé de la main de Dieu, selon | qu'il est contenu en Isaie, chapitre | XXXVIII. | (*L'olivier des Estienne*). A Geneve, | Par François Estienne, Pour Emeran le Melais. M. D. LXII.

Le texte est précédé de l'avertissement suivant:

Iaques Roux au fidele lecteur, Salut.

Combien qu'en toutes les afflictions par lesquelles Dieu exerce ses fideles, Satan prenc occasion et matiere de les esbranler et destourner de la foy, comme si elles estoyent tesmoignages tresclairs et evidens de leur reprobation, si est-ce toutesfois que sa rage se monstre beaucoup plus enflammee, quand Dieu examinant et adiournant de pres la conscience des siens, se presente comme leur partie adverse et iuge rigoreux pour un temps, et leur fait sentir à bon escient l'horreur de ses iugemens. Or telles tentations sont fort dangereuses: car il semble bien mesmes à ceux qui ont moyennement profité en la parolle de Dieu, qu'il n'est nullement

convenable que les fideles soyent suiets à tel examen, veu que par leur chef nostre Seigneur Iesus Christ, l'ire de Dieu a este une fois appaisee pour tousiours, et que par luy ils sont affranchis et delivrez de la tyrannie du prince de ce monde. Parquoy suyvant le conseil du sainct Esprit il nous faut diligemment recueillir des sainctes Escritures les exemples de ceux qui ayans bon tesmoignage d'avoir este agreables à Dieu, neantmoins ont passé par telle fornaise afin que de là estans fortifiez à patience, puissions resister à tous tels assauts violens de Satan, et emporter la victoire à l'encontre de ses efforts pernicieux. Or entre ceux desquels l'Escriture fait mention, l'exemple du bon Roy Ezechias est excellent, comme il le declare suffisamment et en peu de paroles en son Cantique, selon que le Prophet Isaie l'a redigé par escrit. Lequel, ami Lecteur, afin que tu en faces tant mieux ton proufit, ie te presente avec sa vraye exposition, fidelement recueillie des sermons de Iehan Calvin loyal ministre de Iesus Christ, selon qu'il l'a preschee publiquement, sans qu'on y ait depuis rien adiousté ne diminué. Cependant toutesfois il faut que ie confesse que ie n'ay obtenu de luy sans grande difficulté qu'elle fust mise en lumiere, comme aussi se persuaderont facilement tous ceux qui le cognoissent priveement, d'autant qu'ils scavent bien qu'il a seulement voulu servir au troupeau que Dieu luy a commis, en l'enseignant familierement, et non faire des Homilies à son loisir pour estre mises devant les yeux de tout le monde. Mais ie pense que ce seroit chose superflue de m'arrester à te faire entendre de quelle dexterité et vehemence il a monstré le vray sens et nayf de ce Cantique, ni aussi combien te sera proufitable la lecture de ses sermons, estant asseuré que l'experience et certitude que tu en auras en les lisant, t'en apprendra plus que ie ne t'en scaurois dire. De ma part ie scay comme i'ay este ravi oyant la vive voix de ce bon serviteur de Dieu, conduite et guidee par le sainct Esprit, sans fraude ni appareil d'eloquence humaine, ains pure et simple, mais cependant vive et penetrante, comme Dieu par sa grace me l'a fait sentir à bon escient avec une consolation indicible, selon le bon besoin que i'en avoye, estant pour lors en pareil combat d'esprit, et agité de l'aiguillon de semblable tentation, autant que Dieu voyoit m'estre expedient. Or iasoit que Dieu examine si vivement les siens, ce n'est pas pourtant à dire que le benefice inestimable de nostre Seigneur Iesus Christ en soit aucunement amoindri ni obscurci, ou qu'il leur faille venir en doute de leur adoption gratuite et amour paternelle de Dieu: car au contraire par là son excellence et vertu se declare tant mieux, veu que par iceluy toutes les afflictions qu'ils endurent ne sont qu'autant de degrez pour les conduire à l'heritage des cieux, lequel il leur a acquis si cherement. Voyla, amy lecteur, dequoy il m'a semblé bon t'advertir, apres t'avoir procuré un si grand bien que d'avoir la iouissance de ces beaux sermons, qui autrement fussent demeurez dedans l'enclost de la bergerie où ils ont este prononcez, te priant de prendre ceste miene bonne affection en gré, et prier avec moy nostre bon Dieu et Pere qu'il vueille bien tost confondre Satan, et avancer de plus en plus et maintenir le regne de nostre Seigneur Iesus Christ, qui auiourd'huy est si outrageusement poursuyvi par les fils de ce siecle, ennemis de verité. Ainsi soit-il.

Nous n'avons pas pu nous décider à copier les 164 sermons qui existent encore en manuscrit. Comme les commentaires de Calvin sont plutôt pratiques que scientifiques, la publication des sermons à côté de l'autre ouvrage aurait fait double emploi, sans compter que nous savons assez par la double rédaction du commentaire sur Esaïe combien peu ces rédactions sténographiques sont exactes. Nous nous bornons donc ici comme partout ailleurs à rééditer ce qui déjà autrefois a été publié, et cela généralement sous les yeux mêmes de l'auteur.

SERMONS SUR LE CANTIQUE D'EZECHIAS.

PREMIER SERMON.

9. *L'Escrit d'Ezechias Roy de Iuda quand il eut este malade et fut guari de sa maladie.* 10. *I'ay dit en la coupure de mes iours, I'iray aux portes du sepulchre: i'ay cerché le residu de mes ans:* 11. *Et ay dit, Ie ne verray plus le Seigneur en la terre des vivans, Ie ne verray plus l'homme, ne les habitans du siecle.* 12. *Ma vie s'est retiree, et a este changee comme une loge de pasteur.*

Comme le nom de Dieu est immortel, aussi vous faut-il mettre peine que ceux qui viendront apres nous le reclament, et qu'il soit adoré et glorifié en tout temps. Ainsi ce n'est point assez que durant nostre vie nous taschions d'honorer Dieu: mais (comme i'ay desia dit) nostre solicitude se doit estendre pour l'avenir. à ce que nous ayons quelque semence de religion, tellement que la verite de Dieu ne soit iamais abolie: et sur tout ceux que Dieu a ordonnez en quelque estat pour conduire les autres, doyvent s'employer tant plus à cela. Comme aussi nous voyons que sainct Pierre declarant que la fin est prochaine, et qu'il faut qu'il desloge du monde, adiouste qu'en tant qu'il luy sera possible il fera que la doctrine qu'il a preschee soit tousiours en sa vigueur et en memoire, et qu'on y profite apres son trespas. Voyla pourquoy Ezechias ne s'est point contenté de faire de bouche ceste protestation que nous lisons yci: mais il l'a voulu escrire, afin que iusques en la fin du monde on cognust combien il avait este angoissé en son affliction, et que cela servist de doctrine à tout le monde: comme auiourd'huy nous en pouvons bien faire nostre profit. Notamment il est dit que ceste escriture a este faite apres qu'il est retourné en convalescence. Car souvent quand nous sommes pressez ou de maladie, ou de quelque autre verge de Dieu, nous ferons assez de protestations: mais nous ne faisons que secourre l'aureille (comme on dit) quand nous sommes eschappez et mettons tantost en oubli tout ce que nous faisons semblant d'avoir cognu. Mais il nous est yci monstré que le Roy Ezechias estant retourné en guarison n'a pas oublié le chastiment qu'il avait receu de la main de Dieu, ni les angoisses ausquelles il s'estoit trouvé: ains a voulu faire un memorial de tout, afin que ceux qui viendroyent apres luy en fussent enseignez.

Or il semblerait de prime face que cest escrit ne servist point d'instruction à ceux qui le lisent, mais plustost de scandale: car nous voyons des passions excessives d'un homme quasi transsi qui ha la mort en telle horreur, qu'il luy semble que tout est perdu, quand Dieu le retire du monde. Et en cela nous ne voyons que signes d'infidelite: il se tormente et se despite (ce semble) avec une rebellion qui n'est pas digne d'un serviteur de Dieu. Brief il semble que nous ne puissions recueillir de ce Cantique, sinon que tout ce qu'il y a eu de foy en Ezechias n'a este qu'en sa prosperite et en son repos: et puis qu'il s'est par trop lasché la bride en sa tristesse iusques à se complaindre de Dieu, comme nous verrons qu'il l'accompare à un lion. Mais quand tout sera bien regardé, nous verrons qu'il n'y a instruction meilleure ne plus utile pour nous que ceste ci car quand nous aurons bien examiné tout ce qui est en nous, alors nous cognoistrons que ceci nous est propre. Mais en premier lieu notons que le bon Roy Ezechias n'a pas yci presché ses vertus afin d'estre prisé au monde: car il eust peu mettre sous le pied ce qu'il declare de ses fascheries, et cependant il eust parlé de la requeste qu'il a faite à Dieu, et de la constance de sa foy. Ainsi donc il ne dit point qu'il ait este magnanime, qu'il ait surmonté toutes tentations sans aucun empeschement ne combat: il ne

dit pas qu'il ait eu une foy si ferme qu'il ne luy ait rien cousté d'estre chastié de la main de Dieu. Rien de tout cela. Quoy donc? Nous voyons un povre homme tormenté iusques au bout, et tellement abbatu qu'il ne sçait que devenir. Nous voyons un homme espouvanté de l'ire de Dieu, et qui ne regarde sinon son affliction. Quand donc Ezechias se descouvre, et qu'il ne fait nulle difficulté de confesser ses vices, en cela nous appercevons qu'il n'a point este mené d'ambition, ne d'une gloire mondaine pour estre prisé des hommes ou pour acquerir reputation: mais qu'il a voulu quasi estre accablé de honte, afin que Dieu fust glorifié. Quelle est donc son intention? C'est d'un costé que nous cognoissions comme il a este affligé cependant qu'il estimoit que Dieu luy fust contraire: et puis, qu'en cela on cognoisse tant mieux quelle a este la bonté de Dieu, quand il l'a receu à merci et qu'il na pas voulu l'abandonner au besoin. Nous avons donc à contempler yci, comme en un miroir, nos infirmitez, afin qu'un chacun s'appreste quand sa foy sera esprouvee comme celle d'Ezechias, et que Dieu nous donnera quelque signe de son ire: que si alors nous sommes comme esperdus, nous ne laissons pas pourtant d'esperer que Dieu nous donnera issue en nos angoisses comme il a fait à ce bon Roy. Et puis que nous apprenions d'attribuer toute la louange de nostre salut à la misericorde de Dieu, cognoissans que si tost que nous en serons destituez, c'est fait de nous, et sommes plus que miserables.

Or cependant nous voyons comment et pourquoy le Roy Ezechias a este ainsi tormenté: c'est d'autant qu'il voyoit la mort luy estre prochaine. Il semble bien de prime face que cela ne convienne point à un homme fidele. Il est vray que de nature la mort nous sera espouvantable à tous: car il n'y a celuy qui n'appette d'estre (comme on dit) et il semble qu'en la mort nous perissions, et soyons comme aneantis. Voyla donc comme de nature nous la fuirons et l'aurons en horreur. Et voyla pourquoy aussi sainct Paul dit au 5. chapitre de sa seconde aux Corinthiens, v. 4, que nous n'appettons point d'estre despouillez de ce corps: car il est impossible que l'homme desire de changer son estat: ie di quant à ceste vie. Et aussi ceux qui se desfont n'ont point d'affection naturelle, mais le diable les transporte tellement qu'ils sont du tout aveuglez: et faut reputer ceux-la comme des monstres, là où tout l'ordre de nature est changé. Brief, il est certain que la mort nous sera tousiours terrible: et non seulement pource que nous sommes enclins à desirer de vivre, mais aussi d'autant que Dieu a laissé quelque marque, en sorte que les Payens mesmes et incredules sont contrains de sentir que la mort est une malediction de Dieu, laquelle a este prononcee sur Adam, et sur tout son lignage. D'autant donc que la mort est venue au monde par le peché, et que c'est un tesmoignage de l'ire de Dieu, que par icelle nous sommes comme reiettez de luy, eslongnez de son Royaume, qui est le royaume de vie, il faut encores que nous n'ayons nulle clarté de foy, ne iamais ouy un seul mot de doctrine, que cela soit imprimé en nos esprits, que la mort nous est contraire. Ainsi voyla comment nous sommes induits à refuir la mort, et à nous en reculer tant qu'il nous sera possible: c'est en premier lieu d'autant que nous appettons d'estre: en second lieu pource que nous apprehendons quelque signe de l'ire de Dieu: ie di encores que nous n'ayons pas instruction certaine, toutes fois Dieu nous donne quelque impression cachee dedans nos coeurs.

Or cependant si est-ce que les fideles surmontent ces deux frayeurs-la, et s'apprestent à mourir quand il plaira à Dieu: voire non pas comme nous avons allegué de sainct Paul, que simplement et sans autre consideration ils appettent la mort, car ce seroit à faire à gens desesperez, mais ils s'y apprestent d'autant qu'ils sçavent qu'ils seront revestus apres estre despouillez: que ce corps-ci est une loge caduque qui n'est rien que pourriture, et qu'ils seront restaurez au Royaume de Dieu, D'autant donc que nous contemplons ceste esperance qui nous est donnee, voyla comme nous surmontons les frayeurs de la mort. Et puis aussi d'autre costé nous savons que nostre Seigneur Iesus Christ a reparé ceste desolation et ruine qui estoit sur nous par le peché de nostre pere Adam. Ainsi pource que nous apprehendons la vie au milieu de la mort, cela fait que nous ne sommes plus estonnez pour nous retirer quand Dieu nous appelle à soy, car nous sçavons que la mort n'est sinon un passage à la vie. D'autre costé nous sçavons quel est nostre vray estre: ce n'est pas habiter en ce monde, car ce n'est qu'un passage, et nous faut tousiours souvenir de ce qui est dit, que Dieu met yci les hommes pour les manier et leur faire quelques virevoustes (comme on dit) et sur cela retourner. Quand donc nous sommes enseignez que nostre vie n'est sinon une course et que le monde n'est qu'une figure qui passe et s'esvanouit, alors nous sçavons que nostre vray estre et nostre estat permanent est au ciel, et non point yci bas. Voyla comme nous ne fuirons plus la mort: qui plus est, nous aurons occasion de la souhaitter, pource que d'un costé nous sommes caduques, et estans detenus sous la servitude de peché: nous voyons tant de corruptions en nous que c'est pitié: et mesmes quand nous desirons de servir à Dieu, nous trainons les iambes: et puis quand nous levons un pied, et que nous pensons avancer un pas, nous

reculons, ou bien il nous adviendra de chopper ou de trebuscher.

Voyla donc comme nous avons bien à regretter nostre vie: non point par un desespoir, mais d'autant que nous devons hayr le peché et l'avoir en detestation. Il faut aussi que nous desirions que Dieu nous retire de ceste captivité si miserable en laquelle nous sommes: comme sainct Paul nous en montre l'exemple. Il se confesse estre malheureux, d'autant qu'il habite en son corps comme en une prison: il demande comment il en sera delivré. Et puis d'autre part nous sçavons que la mort nous est plus desirable, d'autant que nous approchons de nostre Dieu. Car (comme il est dit en ce passage que nous avons allegué) cependant que nous vivons par foy: nous sommes comme absens de Dieu. Or ou est nostre felicité et nostre ioye parfaite, sinon que nous adherions à nostre Dieu en perfection? D'autant donc que nous approchons de luy par la mort, ce nous est une chose heureuse, et qui nous doit esiouir. Et voyla pourquoy il dit au premier chapitre des Philippiens, v. 23, que quant à luy, il luy seroit plus grand gain de mourir que de vivre, et combien que sa vie fust prouffitable à l'Eglise, toutes fois s'il n'avoit esgard qu'à sa personne, qu'il voudroit bien estre retiré d'yci bas, voyla donc quelle doit estre l'affection des fideles. Or venons au Roy Ezechias. Il semble qu'il ait perdu tout goust de la bonté de Dieu qu'il ne sache que c'est de la resurrection, qu'il ne cognoisse point qu'il sera restauré par le moyen du Redempteur: il n'apprehende sinon l'ire et la malediction de Dieu. Où est sa foy? ou est son obeissance? ou est ceste consolation du sainct Esprit, et ceste ioye inestimable que nous devons recevoir quand Dieu nous certifie de l'amour qu'il nous porte? Mesme s'il avoit ceste persuasion-la bien enracinee, qu'il est des enfans de Dieu, l'adoption n'emporte-elle point l'heritage? Pourquoy Dieu nous a-il choisis pour ses enfans, sinon afin que nous soyons participans de la vie celeste à laquelle il nous convie?

Or nous ne voyons rien de tout cela en Ezechias. Il semble donc qu'il soit du tout alienė de sens et de raison, qu'il ait mis Dieu en oubli, que tout ce qu'il a ouy auparavant de bonne doctrine soit effacé et qu'il n'y pense plus. Ces choses de primeface seroyent bien estranges. Il est vray que de ce temps-la il n'y avoit point une telle revelation celeste, comme nous l'avons auiourd'huy par l'Evangile: mais si est-ce qu'Ezechias et tous les autres saincts Roys et Prophetes, et tout le reste des fideles ont bien apprehendé que Dieu ne les avoit pas choisis en vain: car combien que ceste sentence ne fust point prononcee de nostre Seigneur Iesus Christ, si est-ce qu'elle estoit engravee au coeur de tous fideles, que Dieu n'est pas le Dieu des morts. Tous ceux donc qui sont comprins au rang de son peuple, ont été asseurez d'avoir une vie permanente et qui durera à iamais. Et d'autre costé il est dit que Dieu s'appelle le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Iacob, longtemps apres leur trespas. Il falloit donc qu'ils vescussent. Ainsi donc les fideles ont bien eu ceste asseurance là, que Dieu ne les nourrissoit point en ce monde comme des bestes brutes: mais qu'il leur donnoit quelque goust de sa bonté, iusques à ce qu'ils en eussent plene iouissance apres la mort. Mesmes voyla Balaam qui n'a iamais rien cognu de la Loy, et toutes fois il ne laisse pas de dire, Que mon ame meure de la mort des iustes, et que mon issue soit telle qu'elle sera à ceux là! Il desire de s'accoupler à la race d'Abraham: et toutes fois c'estoit un meschant et reprouvé. Et qui le fait parler ainsi? C'est qu'il est là comme à la torture et Dieu arrache de luy ceste confession-la. Or si Balaam qui estoit possedé du diable pour avoir la langue à loage afin de maudire le peuple de Dieu, a este contraint de parler ainsi, que penserons nous de ceux qui vrayement avoyent profité en la Loy de Dieu? Mais quoy qu'il en soit, si est-ce que les Peres anciens n'ont pas eu une cognoissance si claire et patente de la vie celeste comme nous l'avons auiourd'huy en l'Evangile. Cela aussi a este reservé iusques à la venue de nostre Seigneur Iesus Christ. Et c'estoit bien raison: car mesmes nous avons un bon gage de nostre vie en nostre Seigneur Iesus Christ en ce qu'il est ressuscité: et que ce n'est pas pour luy seul, mais pour tout son corps. Voyla donc une plene certitude que Dieu donne en la personne de nostre Seigneur Iesus Christ, que nous passons par ce monde à fin de parvenir à la vie perdurable. Les Peres anciens ne sont pas venus à un tel degré, ils n'ont pas este si avancez: mais quoy qu'il en soit si est-ce que le goust qu'ils ont eu de la vie celeste leur a suffit, et qu'ils se sont rendus paisiblement à Dieu. Et defaict, nous ne lisons pas qu'ils se soyent beaucoup tormentez en la mort. Comme quand Abraham trespasse, il ne fait pas des lamentations, des regrets et complaintes comme le Roy Ezechias: mais il est soulé de vivre et rassasié, dit l'Escriture. Autant en est-il d'Isaac et de Iacob: I'espereray en ton salut mon Dieu, dit-il en rendant le dernier souspir. Combien que Iesus Christ n'estoit point encores apparu au monde, si est-ce qu'il ha en luy une esperance ferme et indubitable, et qu'il s'asseure de son salut comme s'il le tenoit en sa main. Ainsi donc nous voyons que les saincts Peres n'ont pas este en doute, ni en suspens, tellement que tousiours ils n'ayent aspiré à la vie celeste, et que ce n'ait este leur desir souverain d'y parvenir.

Or venons maintenant au Roy Ezechias. Il faut conclure qu'il y a quelque raison speciale en luy, pourquoy il s'est ainsi plaint de la mort: ce que nous verrons mieux en la personne de David. David est là quelquesfois en telles angoisses, qu'il crie, Helas mon Dieu, qui est-ce qui te confessera en la mort? Et quand ie seray une povre charongne pourrie, quel profit y auras-tu? Quand tu m'auras reduit en cendre, qu'est-ce que tu y auras gaigné? Il fait là ses complaintes: neantmoins tant y a qu'en la fin il meurt paisiblement: car on ne voit pas qu'il ait este ainsi passionné en son trespas, mais tout quoyement il se remet entre les mains de Dieu. Comment donc vient-il à s'escrier ainsi? C'est qu'il apprehende l'ire de Dieu, soit en maladie, ou en quelque autre affliction: c'est autant comme si les enfers se presentoyent devant luy. Voyla donc l'affection qu'il conçoit, non point de la mort simple, mais de ce que Dieu luy donne quelque signe qu'il le punit à cause de ses pechez. Or puis que nous voyons ceste dispute-là en la personne de David, il nous sera bien facile de conclurre quant au Roy Ezechias, qu'il a bien este aussi angoissé en la mort, mais ce n'est pas qu'il luy faschast de sortir de ce monde, ne qu'il y fust attaché comme sont les povres incredules, qui n'aspirent point à une vie meilleure, qui sont mesmes comme plongez en leurs delices, et s'endorment tellement que la vie celeste ne leur est rien. Nous voyons qu'Ezechias n'a pas este ainsi abbatu: mais alors il a cognu que Dieu luy estoit contraire comme nous le verrons encore plus à plein. Et defaict, ce n'est point sans cause que le Prophete Isaie luy a este envoyé: car il estoit comme un heraut d'armes pour le desfier, et luy declarer: Voyci Dieu qui est ton ennemi, il faut que tu soustienes sa rigueur extreme, car tu l'as offensé. Quand Ezechias oit cela il ne regarde pas à la simple mort, par laquelle il faut qu'il passe: mais il ha un autre but, qu'il est retranché de ce monde comme une creature maudite, qu'il n'est pas digne que la terre le soustiene. Et quand Dieu le persecute, cela rend tesmoignage que la terre sera desolee: car il cognoist quelle sera la condition de ce peuple, il voit que tout sera dissipé apres sa mort, sinon que Dieu y remedie par miracle: et il pense ainsi: Ma mort ne sera point seulement pour m'envoyer au gouffre d'enfer, mais ce sera pour mettre un deluge par tout, et qu'en toute la terre il n'y aura plus que desolation: faut-il donc que le service de Dieu soit abbatu, et que tout cela retourne sur moy; d'autant que i'ay offensé mon Dieu? Helas! et que sera-ce? Ne trouvons point maintenant estrange si Ezechias parle ainsi comme nous oyons, mais retenons tousiours que ce n'est point la mort simple qui l'a ainsi effarouché. Quoy donc? L'ire de Dieu quand il regarde à ses pechez, et que Dieu luy oste toute saveur de sa bonté, et mesmes qu'il luy tourne le dos, comme s'il le voyoit estre armé à l'encontre de luy, et qu'il eust desployé son bras, comme s'il le vouloit aneantir. Quand Ezechias voit cela, il est tellement confus, qu'il en ha la bouche close: et non sans cause.

Or ceci est bien digne d'estre noté: car il y en a beaucoup de stupides, et la pluspart, qui craindront la mort, mais ce n'est pas à cause qu'ils sentent que la malediction de Dieu y apparoist. Il est vray (comme desia nous avons dit) que Dieu laisse tousiours ceste pointe-là en la conscience des hommes: mais si est-ce qu'ils n'ont point une pareille consideration. Pourquoy donc est-ce que la mort leur est en crainte: pource qu'un chacun dira, l'appete d'estre. Certes quand ils parlent ainsi, c'est d'autant comme s'ils disoyent: Ie voudroye estre un veau, ou un asne, ou un chien: car l'estre des bestes brutes est en ce monde. Et l'estre des hommes où est-il, sinon qu'ils soyent conioints à leur Dieu? Or nous sommes maintenant comme en prison: car au lieu que ce monde nous deveroit estre comme un paradis terrestre, si nous eussions perseveré en l'obeissance de Dieu, nous sommes comme en un pays estrange, auquel nous sommes comme reclus et bannis. Il est vray que nous y verrons bien encores quelques traces de la bonté de Dieu et beaucoup, mais quoy qu'il en soit, si est-ce que nous languissons yci: or il en a bien peu qui cognoissent cela. D'autant plus donc nous faut-il bien noter ceste doctrine que i'ay desia touchee, c'est ascavoir que et en la mort et en toutes autres afflictions nous soyons plus faschez et angoissez de l'ire de Dieu, que du mal que nous pourrons sentir. Si l'un est affligé de povreté, qu'il ait faim et soif: l'autre soit abbatu de maladie, et souffre mesmes de grans tormens: l'autre soit persecuté des hommes, qu'il n'ait nulle relasche: et puis en la fin que la mort se presente devant nos yeux, que nous cognoissions qu'il n'y a rien tant à craindre que l'ire et la vengeance de Dieu, or on en fait tout à l'opposite.

Et voyla pourquoy i'ay dit qu'il nous faut tant mieux noter ceste doctrine. Car on verra que les povres malades, et ceux qui sont affligez en quelque façon que ce soit crieront, hélas: l'un criera le bras, l'autre les iambes, l'autre ceci, l'autre cela: et cependant ils ne vienent iamais à la vraye source du mal. Et cela procede de l'hypocrisie qui est en nous: car nous sommes comme hebetez en nos sens, tellement que nous ne pouvons parvenir à cognoistre le iugement de Dieu. D'autant plus nous faut-il apprendre quand nous serons batus de telles verges (comme i'ay dit) de regarder la cause dont le mal procede: c'est ascavoir que Dieu nous veut

faire sentir nos pechez, qu'il nous adiourne afin que nous venions là comme devant nostre Iuge: et que nous n'y venions point avec cachetes ni subterfuges, mais avec une confession libre et franche: et que ce ne soit point seulement de bouche ne par acquit, mais que nous soyons navrez iusques au profond du coeur, sentans que c'est d'avoir contrevenu à la volonté de nostre Dieu, de l'avoir provoqué à l'encontre de nous et d'avoir bataillé contre sa iustice. Voyla donc ce que nous avons à retenir quand nous voyons que le Roy Ezechias a este en angoisse si extreme, à cause que Dieu l'affligeoit pour ses pechez; voire et nous fait bien retenir, combien qu'auparavant il ait protesté qu'il avoit cheminé en integrité et rondeur, qu'il s'estoit estudié en toute sa vie d'obeir et complaire à Dieu, neantmoins il ne s'amuse point à ses vertus ni à ses merites, il n'entre point en contestation contre Dieu: car il voit bien que tout cela ne luy pouvoit de rien profiter, ne luy porter allegement. Il ne met donc pas en avant quelle a este sa vie, mais il cognoit qu'à bon droict il est affligé. Ainsi donc apprenons, quand il plaira à Dieu de nous chastier de ses verges, de ne point entrer en murmures, comme s'il nous faisoit tort, comme s'il n'avoit point esgard à nos merites, ou qu'il usast de plus grande rudesse que nous ne l'avons desservi. Que tous ces blasphemes là soyent abbatus, et que nous confessions qu'il ha iuste raison de nous punir, voire non seulement iusques à nous exterminer de ce monde, mais à nous plonger iusques aux gouffres d'enfer.

Voyla donc comme nous meritons d'estre traittez, quand nous aurons regardé toute nostre vie. Et cependant aussi ne trouvons point estrange que Dieu nous envoye des afflictions qui nous semblent fascheuses et bien aspres, puis que nous voyons Ezechias qui marche devant pour nous monstrer le chemin. Beaucoup sont esbahis quand ils auront eu quelque bonne affection et desir de servir à Dieu, s'il les punit plus que beaucoup de meschans, et leur semble qu'ils ont perdu leur peine. Et ceste tentation là est par trop commune: comme nous voyons aussi que David en a este tormenté, quand il dit Qu'est-ce ci? Car ie voy les contempteurs de Dieu prosperer et s'esgayer et faire leurs triomphes, et cependant ie ne fais que humer le bruvage d'angoisse depuis le soir iusques au matin, ie n'ay nul repos. Il semble donc que ce soit temps perdu de servir à Dieu. Voyla (di-ie) comme à l'extremité il a este abbatu, sinon que Dieu l'eust soustenu par sa vertu admirable. Et pource que le semblable nous peut advenir, que nous facions bouclier de l'exemple qui nous est yci proposé du Roy Ezechias. Car nous avons veu par ci devant comme il avoit conformé toute sa vie à la Loy de Dieu: il avoit eu un zele qui ne se trouvera en gueres de gens pour purger tout son pays de toutes superstitions et idolatries. On suscitoit beaucoup d'alarmes à l'encontre de luy, et mesmes qu'il y pouvoit avoir quelque revolte: mais cela ne le destourne point qu'il ne remette au dessus la vraye religion et pure, et en sa vie privee il n'a cherché autre chose sinon que Dieu fust glorifié en tout et par tout. Et toutesfois voyci Dieu qui le vient assaillir, voire et d'une façon estrange: car il est comme un lion qui luy brise les os. Ainsi quand nous voyons qu'Ezechias est ainsi traitté, ne faut-il pas que nous apprenions de porter patiemment les corrections que Dieu nous envoyera? voyla donc ce que nous avons à retenir à ce passage.

Or au reste quelques passions qu'Ezechias endure, et combien qu'il sorte yci hors des gons, si est-ce toutes fois que parmi cela il declare l'amour qu'il avoit envers Dieu et qu'il n'appetoit point la vie presente à la façon de ceux qui y sont abbrutis, et qui ne cherchent qu'à boire et à manger et ne sçavent pourquoy ils sont creez, sinon pour plaisanter yci quelque temps. Ezechias donc monstre bien qu'il a este mené d'un autre esprit. Il dit donc, *I'ay dit en la coupure de mes iours*, *Ie descendray aux portes du sepulchre, ie ne verray plus le Seigneur, voire le Seigneur.* Il parle bien yci de sa vie, quelle sera coupee au milieu de son cours: mais cependant il monstre qu'il n'appete point de vivre pour estre yci à son aise. Il estoit Roy, et pouroit tenir bonne table, il pouvoit avoir beaucoup de voluptez et plaisirs en ce monde: il pouvoit brief s'enyvrer en toutes delices. Il ne regrette point tout cela: mais il dit qu'il ne verra plus le Seigneur: et ne se contente pas d'avoir prononcé ce mot un coup, mais il le reitere pour plus grande vehemence. Le Seigneur, voire le Seigneur, dit-il. Par cela il monstre que sa vie ne luy est point tant desirable, sinon d'autant qu'il s'exerçoit yci bas à cognoistre que Dieu estoit son Pere, et se confermer de plus en plus en ceste foy-la. Notons bien donc à quoy se rapporte nostre vie: c'est que nous appercevions que Dieu desia en partie se monstre Pere envers nous. Il est vray (comme i'ay desia dit) que nous sommes absens de luy: car nostre salut gist en foy et en esperance. Il est donc caché, et nous ne le voyons point de nostre sens naturel, mais cependant si est-ce que Dieu ne laisse pas d'envoyer quelques rayons yci bas pour nous esclairer, tellement que nous sommes conduits à l'esperance de la vie eternelle, et appercevons que Dieu n'est pas si eslongné de nous, que cependant sa main ne s'estende yci bas pour avoir le soin de nous, et pour nous, monstrer par experience qu'il nous ha en sa garde. Car quand le soleil se lève le matin, ne voyons-nous pas le soin paternel que Dieu ha de nous? Apres, quand il se couche le soir, ne voyons-nous

pas que Dieu ha regard à nostre infirmité, afin que nous ayons repos, et que nous soyons aucunement soulagez? Dieu donc en cachant ainsi son soleil la nuit, ne se monstre-il pas nostre Pere? Apres quand nous voyons que la terre produit ses fruits pour nostre nourriture, quand nous voyons les pluyes et tous les changemens et mutations qui sont en nature, en tout cela n'appercevons nous point comme Dieu ha sa main estendue pour nous attirer tousiours à soy, et comme il se nostre desia Pere liberal envers nous, et que nous iouissons des benefices temporels qu'il nous fait, afin que par ce moyen nous soyons attirez plus haut, c'est asçavoir a cognoistre qu'il nous a adoptez, afin que nous parvenions à la plenitude de ioye et de toute felicité, quand nous serons conioints plenement à luy?

Voyla donc à quoy il nous faut rapporter toute nostre vie, si nous ne voulons qu'elle soit maudite, et qu'autant d'ans et de mois et de iours et d'heures et de minutes que nous aurons vescu yci bas, que cela viene en conte pour tousiours augmenter et enflammer la vengeance de Dieu sur nous. Et pourtant sçachons qu'il nous faut yci contempler les oeuvres de Dieu, car voyla aussi pourquoy nous sommes mis en ce monde. Et voyla pourquoy au 5. chapitre quand le Prophete a voulu redarguer les Iuifs d'une brutalité vileine, Ils n'ont point, dit-il, contemplé les oeuvres de Dieu. Il parle de leurs yvrongneries, de leurs gourmandises et dissolutions, mais le comble du mal c'est qu'ils n'ont point contemplé les oeuvres de Dieu. Ainsi maintenant le bon Roy Ezechias nous monstre qu'il vaudroit mieux que nous fussions tous avortez, et que la terre s'ouvrist quand nous sortons du ventre de la mere, pour nous engloutir, que de vivre yci bas, sinon d'autant que nous y voyons desia nostre Dieu, non pas que nous en ayons une veue parfaite, mais en premier lieu il se monstre à nous par sa Parole: (c'est le vray miroir) et puis nous avons et haut et bas tant de signes de sa presence et du soin paternel qu'il ha de nous, que si nous ne sommes par trop stupides et du tout desprouveus d'intelligence et de raison, il faut bien que nous le voyons. Car tout le monde est comme une image vive en laquelle Dieu desploye sa vertu et sa hautesse, et puis, ce que nous sommes gouvernez sous sa main, cela nous est encores un tesmoignage plus familier de sa iustice, de sa grace et de sa misericorde. Apprenons donc de vivre à ceste condition là, c'est de nous exercer à ce que nous adorions Dieu comme celuy qui nous a creez et formez: et puis que nous luy portions honneur et reverence comme à nostre Pere, et qu'en goustant les biens qu'il nous eslargit maintenant, nous soyons confermez en la foy de la vie celeste. Et puis qu'il daigne bien estendre sa providence iusques yci bas, afin de nous gouverner en ceste vie transitoire et caduque, que nous ne doutions point quand nous parviendrons iusques à luy, qu'alors nous contemplerons face à face ce que nous voyons maintenant obscurement et en petite portion. Et ainsi le Roy Ezechias remet le tout à Dieu: comme s'il disoit, Helas il est vray que ie suis yci comme pour contempler clairement les graces de Dieu, mais cependant ie voy que tout cela m'est comme ravi, car il semble que Dieu m'ait voulu despouiller de ce qu'il m'avoit donné auparavant, et qu'il ne me reste sinon tout desespoir, d'autant qu'il m'a quitté et renoncé. Il m'a envoyé son Prophete avec ce message, que c'est fait de moy. Helas et quand ie n'appercoy plus de signe de la bonté de mon Dieu, ne qu'il desploye sa puissance pour me soulager en mes afflictions, quand mesmes ie suis és angoisses de la mort? Voyla pas donc grand' pitié que nostre Seigneur m'a abandonné là et que ie soye retranché de luy?

Or de là nous avons à recueillir que soit en la vie, soit en la mort, il faut tousiours que ceste grace seule nous suffise, c'est assavoir que Dieu nous donne sentiment de sa bonté: et quand il nous monstre qu'il nous est propice, marchons hardiment, et s'il nous faut languir en ceste vie, et bien portons cela patiemment. Vray est que nous pourrons bien gemir et souspirer d'estre captifs en ceste prison de peché. Et puis nous pourrons bien d'autre costé gemir, voyant les afflictions que Dieu nous y envoye: mais tant y a que nous ne laisserons point de tousiours benir le nom de Dieu, et nous resiouir en luy au milieu de toutes nos fascheries, quand nous sentirons qu'il nous sera Pere, et qu'il nous avouera aussi pour ses enfans. En la mort nous contemplerons la vie eternelle qui nous fera oublier tous regrets: tellement que nous ne dirons plus, Helas, que feray-ie? comment me gouverneray-ie? où iray-ie? Nous coupperons broche à toutes ces choses là. Nous ne dirons plus aussi, Ne bevray-ie plus, ne mangeray-ie plus? c'est à faire à bestes brutes, mais maintenant ie vois que mon Dieu approche de moy, ie m'en vay doncques prosterner devant luy, ie m'en vay rendre entre ses mains, et me ranger à luy comme à mon pere. Quand, di-ie, nous serons ainsi disposez, nous pourrons dire avec David, Seigneur ie te recommande mon esprit. David a dit cela durant sa vie, mais nostre Seigneur Iesus Christ nous monstre qu'il nous le faut dire aussi quand Dieu nous retire de ce monde. Et au reste quand nous pensons à tous les benefices de Dieu, que nous apprenions aussi de le glorifier: comme ce sont choses inseparables. Selon donc que Dieu nous fait participans de ses graces, et que desia en partie il nous

monstre que toute nostre felicite est que nous soyons de la compagnie de ses enfans, aussi faut-il qu'un chacun de nous s'employe à l'honnorer comme son Pere. Voyla pourquoy Ionas aussi estant retiré du gouffre, dit, Ie beniray mon Dieu: il ne dit pas, Ie vivray pour boire et pour manger: mais Ie viendray au Temple, au Sanctuaire de mon Dieu, et là, ie luy rendray la louange de ceste redemption, assavoir qu'il m'a retiré de la mort. Voyla donc ce que nous avons à faire.

Or touchant ce qu'Ezechias parle de la couppure de ses iours, il regarde au cours naturel de la vie humaine duquel il est fait mention au Cantique de Moyse, car il commença de regner en l'aage de vingt-cinq ans. En l'annee quatorzieme la ville de Ierusalem fut assiegee et alors aussi il tombe en ceste maladie, comme nous le voyons. Le voyla donc à l'aage de trenteneuf ans. Or il dit que sa vie est couppee, d'autant qu'il n'est point parvenu à la vieillesse. Il est vray que là Moyse parle de la fragilité des hommes et dit, Qu'est-ce que des hommes? Apres que Dieu les a yci pourmenez trois iours, alors ils retournent. Et de faict quand l'homme vient iusques à soixante ans, il est desia abbatu, et s'il en adiouste dix, il n'y a plus que fascherie et chagrin, il est en charge et quasi inutile et mesmes sa vie luy est ennuyeuse. Il nous monstre donc là que ceste vie estant ainsi briefve et caduque ne nous doit pas retenir. Mais quoy qu'il en soit, si est-ce que le Roy Ezechias estoit comme en fleur d'aage: il n'estoit point parvenu iusques à l'aage de quarante ans. Selon ce regard il dit que Dieu luy coupe ses iours: non pas que nous ayons temps determiné: car les enfans ne meurent ils pas bien quelquesfois devant que venir en ce monde? et apres qu'ils y sont venus, la mort ne les a-elle point assiegez desia? Mais tant y a qu'il n'estoit point parvenu à ceste vieillesse qui est selon le cours ordinaire de ceste vie humaine. Ezechias donc contemple cela: et surtout il a tousiours les yeux fichez sur ce message du Prophete Isaie, c'est asçavoir que Dieu l'afflige à cause de ses pechez. C'est donc autant comme s'il disoit parlant à soy-mesmes, Ie voy bien que Dieu ne te veut point laisser en ce monde d'autant qu'il y a yci une routte violente. Et d'ou procede elle? de tes fautes et pechez: comme nous verrons qu'il adioustera tantost. Il est vray qu'il attribue le tout à Dieu comme à son iuge, mais il reçoit la faute sur sa personne et se confesse luy seul estre coulpable. Voyla donc comme il entend que ses iours ont este coupez. Quand il dit, *Qu'il viendra aux portes du sepulchre, qu'il ne verra plus les vivans:* c'est à cause qu'il ne converseroit plus avec les hommes pour s'exercer au service de Dieu. Or maintenant ce n'est point sans cause qu'en cela mesmes il apprehende encores l'ire de Dieu, combien qu'il estoit suiet d'habiter là pesle-mesle avec beaucoup de racailles, comme il y avoit beaucoup d'hypocrites en Iudee, il y en avoit des meschans et dissolus, des mocqueurs de Dieu et de sa Loy: et puis entre les Payens il n'y avoit qu'impiete et rebellion.

Or cependant qu'Ezechias voit cela, Ie cognoy maintenant, dit-il, que ie ne suis pas digne d'habiter sur la terre, car ceux-ci demeurent encores au monde et Dieu m'en retranche, voire d'une main forte, comme s'il venoit armé pour me faire la guerre ouverte comme mon ennemi. Quand donc Ezechias ha de telles apprehensions, il ne se faut point esbahir s'il fait ces complaintes: mais quoy qu'il en soit, le tout se rapporte à ce qu'il voit que Dieu le persecute. Cela luy est un fardeau si pesant qu'il en est comme accablé dessous. Tant mieux donc nous faut-il noter ceste doctrine, afin que si Dieu quelquesfois nous afflige plus durement que nous ne voudrions, nous ne laissions pas neantmoins de cognoistre qu'il nous aime, et que ceste persuasion que nous aurons de sa bonté, soit pour nous faire surmonter toutes tentations, lesquelles autrement seroyent pour nous accabler. Et au reste, s'il nous redargue, et qu'il nous face sentir nos pechez que nous recourions à luy pour passer condamnation: car nous ne gaignerions rien en tous nos subterfuges, si nous voulons plaider, si faudra il qu'il ait tousiours cause gaignee. Quand donc nous voyons que Dieu est iuste en nous punissant pour nos pechez, que nous venions la teste baissee, afin d'estre allegez par sa misericorde, et que nous n'ayons autre fiance ni espoir de salut, sinon qu'il luy plaise au nom de nostre Seigneur Iesus Christ nous recevoir à merci, d'autant qu'il n'y a en nous que toute malediction.

Or nous nous prosternerons devant la maiesté de nostre bon Dieu, en cognoissance de nos fautes, le prians que de plus en plus il nous les face sentir, et qu'il nous purge tellement de toutes nos pollutions, que nous soyons esveillez à bon escient de nostre stupidité, afin de gemir et souspirer, non pas seulement pour les miseres que nous voyons au monde par nos pechez mais d'autant que nous ne cessions de les augmenter entant qu'en nous est de plus en plus. Et cependant toutesfois que nous recourions à nostre Dieu, et encores qu'il semble qu'il nous persecute, et que sa main nous soit fort rude et espouvantable, que nous ne laissions pas d'approcher de luy, et magnifier sa bonté, estans asseurez qu'elle surmontera toutes nos fautes et offenses. Et encore que nous sentions quelque rudesse en luy que neantmoins nous recognoissions qu'il nous vaut beaucoup mieux nous retirer en

sa maison, et sous sa conduite que de nous en eslongner, comme povres gens desesperez. Que non seulement il nous face ceste grace, mais à tous peuples etc.

SECOND SERMON.

12. *Ma vie est retiree, elle est changee comme la loge d'un berger. I'ay coupé mes iours comme un tisserand: il m'a opprimé par maladie. Du matin à la nuict tu me consumeras.* 13. *Ie contoye d'aller iusqu'au matin, il a brisé mes os comme un lion. Tu me destruiras du matin à la nuict, et me desferas.* 14. *Ie gazouilloye comme la grue et l'arondelle: gemissant comme une colombe: mes yeux estoyent dressez en haut et defailloyent. Le mal me force, Seigneur allege-moy.* 15. *Que diray-ie? Luy qui l'a dit, il l'a aussi fait.*

Ezechias continuant le propos qui fut hier traitté, dit yci que sa vie a este changee comme une loge de berger. Par ceste similitude il monstre qu'il n'y a nul arrest en la vie des hommes, et qu'il l'a experimenté en soy, d'autant qu'il estoit comme en repos, et en un moment Dieu l'a retiré de ce monde. Quand nous ferons comparaison de nos corps avec les maisons où nous sommes logez, il semble bien qu'au corps de l'homme, qui est plus que la maison, il y doit avoir quelque arrest: car la maison qu'est-ce sinon un accessoire du corps? Or on bastist pour l'usage des hommes: celuy donc qui habite en quelque edifice doit estre preferé à la maison, comme aussi bien le corps à la robbe, et à tous accoustremens. Or yci Ezechias dit qu'il a este logé en ce monde comme un berger qui aura sa petite loge laquelle il traine et porte çà et là. Il parle selon la coustume du pays, pource que là on parque, et un berger trainera sa loge aussi aisement comme on porteroit yci une chose bien legere. Il monstre donc en somme que sa vie n'a este qu'un tracassement, et que Dieu l'a incontinent changee. Or il parle de l'opinion qu'il avoit conceuë: car il estoit comme sur le bord de sa fosse. Et defaict il faloit bien qu'il se disposast à mourir, puis que Dieu luy avoit envoyé un tel message, comme nous avons dit. Brief il parle comme si desia la chose estoit advenue. Or là dessus il revient à la cause de son mal, et confesse qu'il en est coulpable. Il dit donc que luy-mesme a coupé ses iours: comme si un tisserand, ayant une toile sur son mestier, coupoit tout. Il ne faut point donc (dit Ezechias) que i'accuse personne: car ce mal doit estre imputé à moy seul, car i'ay provoqué l'ire de Dieu, ie me suis privé de sa benediction: il faut donc maintenant que ie m'attribue le tout. Or combien qu'il soit yci parlé d'un seul homme, tant y a que nous avons une bonne admonition de la brieveté de nostre vie. Vray est que c'est une chose assez cognue, mais nous y pensons tresmal: car apres avoir confessé que ce n'est qu'un ombrage que la vie presente, nous y sommes tant enveloppez, que chacun ne pense sinon comment il se pourvoira iusques à cent ans. Brief, il semble que nous ne devions iamais partir d'yci, tant nous sommes occupez en ce qui appartient au monde. D'autant plus donc nous faut-il reduire en memoire ce que l'Escriture nous monstre de la fragilité de nostre vie: comme S. Paul aussi dit que maintenant nous sommes logez sous une cahuette. Le corps de l'homme n'est pas une maison qui merite d'estre appelee ne bastiment ni edifice: car il n'y a rien que caduque. Ainsi donc gemissons, attendans que nous soyons pleinement restaurez: et ne soyons pas tellement retenus en ce monde que tousiours nous ne marchions en avant. Car les incredules, quoy qu'il en soit, viendront à leur fin: mais cependant ils n'approchent nullement de Dieu, plustost ils sont arrestez en ce monde, et au lieu de marcher ils se plongent tousiours plus profond. Apprenons donc de marcher, c'est à dire d'estre tellement disposez à suyvre quand Dieu nous appelle, que iamais la mort ne viene devant son temps.

Quant à ce qu'Ezechias dit qu'il a este cause de son mal, prattiquons aussi bien ceste doctrine, toutes fois et quantes qu'il plaira à Dieu de nous affliger. Nous voyons que nous sommes addonnez à murmures: et encore que nous soyons conveincus de nos fautes, nous ne laissons pas de nous fascher, comme si Dieu passoit mesure. Ainsi pour confesser avec une vraye humilité que Dieu nous punit iustement en toutes les afflictions qu'il nous envoye, que nous parlions à la façon d'Ezechias: Ce suis-ie qui ay causé tout ce mal-ci. Il est vray que tantost il attribue cela à Dieu, mais les deux s'accordent tresbien, c'est assavoir que l'homme soit autheur de toutes les miseres qu'il endure, et que cependant Dieu besogne comme Iuge. Car quand un malfaiteur sera puni, il ne faut point qu'il se plaigne de son iuge: mais d'autant qu'il veoit que luy-mesme a offensé contre les loix, il se condamne. Et puis il cognoist que Dieu aussi par l'authorité de iustice l'ameine à iuste chastiment. Ainsi nous en faut-il faire, c'est assavoir qu'en premier nous cognoissons que si Dieu nous afflige, ce n'est pas qu'il prene plaisir à nous tormenter, mais qu'il faut qu'il nous paye selon que nous l'avons desservi, combien qu'encores il n'ait point du tout esgard à nos offenses: car que seroit-ce? nous serions cent mille fois abismez, s'il vouloit user de rigueur en-

vers nous: mais selon qu'il cognoist qu'il nous est bon, il nous chastie. Cependant que nous ayons tousiours la bouche close, que nul murmure ne nous eschappe. Et au reste, quand nous cognoistrons que nous avons provoqué son ire, que nous scachions qu'il ne faut point sortir de nous-mesmes pour dire qui en a este cause, mais accusons-nous simplement. Voyla donc en somme ce que nous avons à retenir de ce passage.

Or il s'ensuit, *du matin à la nuit tu me desferas.* En quoy Ezechias monstre combien la fureur de Dieu est horrible: car il signifie qu'il ne faut point que Dieu machine ceci ou cela, quand il voudra se venger des hommes: mais s'il dit le mot la chose sera incontinent faite. Brief, il monstre yci quelle est la puissance de Dieu, et quelle est la fragilité des hommes de l'autre costé. Et c'est pour nous oster toutes ces foles imaginations que nous concevons, en nous faisans à croire que nous pourrons eschapper. Et nous voyons comme les hommes recullent tousiours: et encore que Dieu les presse, il leur semble qu'ils trouveront quelque moyen pour fuir. Brief, nous poussons le temps à l'espaule (comme on dit) et nous donnons des allonges: et encore que le cordeau soit estraint, si est-ce que tousiours nous concevons quelque vaine esperance. Et qui est cause de cela? nous ne regardons point à nostre fragilité: car il n'y a minute de temps où la mort ne nous menace: et si nous sommes maintenant debout, il ne faut que tourner la main, que nous voyla decheus. D'autrepart nous ne cognoissons pas la puissance infinie de Dieu: car s'il met une fois la main sur nous, il ne faut pas qu'il redouble les coups, il suffira qu'il souffle tant seulement et nous voyla du tout aneantis. Ce n'est point donc sans cause qu'Ezechias dit yci que du matin iusques à la nuit il sera desfait. Car nous oyons aussi que nous ne sommes soustenus sinon d'autant que Dieu nous donne vigueur: mais s'il retire son esprit, il faudra qu'estans troublez nous defaillions incontinent. Que s'il se monstre contraire à nous, et qu'il nous persecute, encore faut-il que nous soyons plus abbatus, Suyvant donc l'admonition d'Ezechias, que souvent nous regardions combien nous sommes foibles, que nous cognoissions que c'est de nous, ascavoir que de minute en minute Dieu nous soustient: mais que cependant aussi la mort nous assiege et qu'il ne faut pas grand assaut pour nous ruiner: il ne faut qu'un souffle tant seulement, et nous voyla flestris comme une herbe: ainsi que nous verrons au quarantieme chapitre. Et puis scachons que c'est de l'ire de Dieu, quand elle est armee à l'encontre de nous. Car Dieu n'est point semblable aux creatures, en sorte qu'il ait besoin de se munir, et de faire grans apprests, si tost qu'il dira le mot, nous serons incontinent abolis par sa seule Parole. Puis qu'ainsi est donc, apprenons de cheminer en solicitude, remettons nos vies entre ses mains, cognoissons que nous ne sommes rien du tout, sinon d'autant que nous subsistons en luy: et autant de relasche qu'il luy plaist de nous donner, attribuons-le tout à sa grace, quand il nous allonge ainsi nostre vie: car nous serions là comme defaillans, s'il vouloit seulement desployer une seule goutte de sa vertu à l'encontre de nous. Voyla donc ce que nous avons à observer sur ce passage, où il est parlé du matin iusques à la nuit.

Or il adiouste qu'il *a gazouillé comme une grue* ou *comme une arondelle, et qu'il a gemi comme une colombe.* En quoy il signifie que l'angoisse le tenoit tellement enserré qu'il n'avoit pas mesme sa parole libre pour exprimer ses passions. Si un homme crie et se lamente, et qu'il face ses queremonies, et qu'il declare son mal, desia il faut dire qu'il est fort pressé: mais quand l'homme est tellement abbatu, qu'il ne peut pas declarer ce qu'il luy faut, qu'il barbotte en soy, qu'il ne peut arracher un seul mot pour monstrer combien sa passion est vehemente, qu'il souspire, qu'il dira un mot à demi, et le reste sera retenu comme si on luy avoit serré le gosier, c'est bien une grande extremité. Ezechias donc dit qu'il en a este ainsi. Or il n'y a nulle doute qu'il ne regarde Dieu principalement: comme s'il disoit que les hommes se sont assez apperceus de la tristesse en laquelle il estoit detenu, mais que quand il a voulu former quelque requeste à Dieu, il a este comme muet, sinon que d'un costé le mal le pressoit, et cependant il ne pouvoit monstrer droitement ce qu'il luy faloit, en sorte qu'il estoit là en deux extremitez: l'une, qu'il estoit tellement serré au dedans, qu'à grand' peine pouvoit on de luy arracher quelque complainte: et d'autre costé, qu'il estoit pressé de passions si vehementes, qu'il ne scavoit par quel bout commencer pour faire sa priere.

Or on pourroit trouver estrange qu'Ezechias, qui avoit eu en soy au paravant si grande vertu, soit maintenant ainsi defailli, voire quasi aneanti du tout: mais c'est d'autant qu'il avoit un combat spirituel, sentant ses pechez, et cognoissant que Dieu estoit son Iuge. Car (comme nous touchasmes hier) ce mal ci surmonte tous les autres. Il est vray semblable qu'Ezechias a eu une douleur fort excessive, de laquelle il estoit bien abbatu: et mesmes on peut coniecturer que c'estoit comme une peste ardente. Voyla donc son mal qui est grand en soy: mais cela ne luy est rien au pris de ceste apprehension de l'ire de Dieu, quand il regarde à ses fautes, et qu'il cognoist que Dieu est armé pour estre sa partie adverse, et que c'est luy qui le persecute, et c'est aussi ce qui l'effraye en telle

sorte. Et de faict, il faut bien, quand on en vient là, que tout courage et toute magnanimité defaillent: car qu'est-ce de la constance d'un homme pour resister à l'ire de Dieu? Il faut bien que ce soit plus que frenesie et rage, quand un homme le penseroit faire. Vray est qu'un homme pourra estre constant à porter les afflictions quand Dieu luy en envoyera, mais comment? d'autant qu'il sera fortifié de Dieu. Et puis, si les hommes le faschent, et qu'ils le molestent, il considerera qu'il ha affaire à des creatures s'il endure quelque mal, et bien, il ronge son frein: mais quand Dieu nous adiourne, et qu'il nous fait sentir que nous sommes coulpables devant luy, et que c'est maintenant qu'il faut rendre conte, que nos pechez nous menacent, et que cependant nous appercevons la mort eternelle qui nous est apprestee: là (comme i'ay dit) pourrons-nous avoir nulle vertu pour tenir bon? il faudroit que nous fussions plus qu'enragez. Nous trouvons point donc estrange si Ezechias est ainsi abbatu: car il n'est pas question de resister à la douleur, ne repousser les iniures qui luy sont faites du costé des hommes, ne de baisser les espaules pour soustenir quelque affliction, mais il ha à batailler contre Dieu. Et comment y pourroit-il fournir? Il faut donc que du tout il soit comme descoulant en eau. Et voyla qui est cause qu'il n'a peu former nulle complainte pour exprimer son mal, et toutes fois il ne se pouvoit taire. Voyla aussi pourquoy David dit que quelques fois il s'est teu, et tantost apres qu'il s'est mis à crier et à braire, et n'a senti nul allegement. Nous voyons que les passions de David ont este pareilles à celles du bon Roy Ezechias, comme de faict aussi il adiouste que ses pechez le troubloyent, et qu'il estoit effrayé de l'ire de Dieu. Il ne tenoit donc regle ne mesure, mais quelque fois il iettoit ses bouffees, il s'eslevoit, et puis apres il estoit abbatu tellement qu'il ne pouvoit ravoir son haleine, et tousiours le mal continuoit. Et en l'autre passage il dit qu'il s'estoit teu comme s'il se fust bridé, et qu'il avoit conclu en soy-mesme de ne plus sonner mot. Non (dit-il) ie seray là comme une creature muete, ie ne parleray point, ie ne prefereray point une sillabe: mais cependant (dit-il) i'ay senti la douleur qui s'augmentoit, mesmes qui s'allumoit: comme un feu quand il seroit bien emprins, s'il est enclos, alors il s'esvertue, et monstre plus grand' force, et s'esclatte: ainsi David proteste qu'en son angoisse, lors qu'il a conclu de se tenir coy, et de ne sonner mot, ç'a este alors qu'il a falu qu'il ait monstré ce qui estoit caché en son coeur, combien que ce n'ait este par paroles bien disposees. Brief, ceux qui scavent à bon escient que c'est de l'ire de Dieu, parleront et crieront assez, cependant ne scavent par quel bout commencer: et puis quand ils se taisent, ils ne scavent pourquoy: mais tant y a qu'ils sont tousiours en angoisse. Et nous voyons un exemple notable de toutes ces choses au bon Roy Ezechias. Il est vray que Dieu ne nous amenera pas tous egalement à un tel examen: car s'il nous exerce, ce sera selon nostre debilité: il regarde que nous ne serions pas suffisans pour endurer de tels heurts et assaux, il nous espargne donc: mais quand il luy plaira de nous esprouver en telle sorte (comme nous lisons yci l'exemple du Roy Ezechias) si faut-il que nous soyons desia munis de ceste doctrine. Voyla donc en somme ce que nous avons à retenir.

Et au reste que nous apprenions que c'est de toute la constance des hommes. Ils pourront bien monstrer quelque signe de vertu, voire quand Dieu ne desployera sa force contr'eux: mais si tost qu'il nous appellera à conte, il faut que tout ce que nous cuidons avoir de vigueur en nous s'escoule et s'esvanouisse. C'est ce que nous avons à prattiquer pour nostre instruction à une vraye humilité: car nous scavons que les hommes demeurent tousiours en leur presomption et se confient en eux-mesmes. Et qui est cause de cela, sinon qu'un chacun regarde à son compaignon? Et voyla comme nous cuidons estre bien habiles: mais il nous faloit eslever nos sens à Dieu, car nous trouverons là que si tost qu'il s'adressera à nous, nous ne serons plus rien. Cognoissons donc que c'est pour nous abysmer en une seule minute, si tost que Dieu nous fera sentir son ire: cognoissons aussi que iusques à ce que nous soyons despouillez de toute confiance de nous-mesmes, nous ne pourrons estre rangez à droite humilité. Car cependant que les hommes ont quelque opinion d'eux-mesmes, et qu'ils cuident pouvoir ceci ou cela, il est certain qu'ils desrobbent à Dieu ce qui luy appartient. Et puis, quand ils s'eslevent ainsi sans fondement aucun, c'est pour leur rompre le col.

C'est donc ce que nous avons à retenir, ascavoir que tout le cuider des hommes, quand ils se confient en leurs propres vertus, n'est qu'un songe, d'autant qu'ils ne regardent point à Dieu, et qu'ils ne s'arrestent point là, afin d'estre despouillez de toute vaine outrecuidance. Et au reste, quand nous oyons yci parler d'un tel gazouillement, et qu'Ezechias confesse qu'il n'a peu exprimer un mot, mais qu'il barbottoit, ne scachant quasi ce qu'il devoit dire, cognoissons que quand nostre Seigneur nous pressera en telle sorte que nous ne pourrons pas former une requeste, ou avoir une oraison bien reglee, la porte toutes fois ne nous sera point fermee que nous ne venions à luy. Ce que ie di, pource que ceste tentation-ci est dangereuse. Il est vray que si nous n'appercevons en nous un zele de prier Dieu, et puis une disposition pour

mediter les promesses qu'il nous donne, et pour prendre hardiesse d'approcher de luy, cela nous doit desplaire, nous devons sentir que nous sommes bien eslongnez de nostre costé: mais cependant encores nous faut-il surmonter ceste tentation-la. Quand donc un homme se sentira en tel trouble, qu'il ne pourra point arracher un seul mot en priant Dieu, qu'il sera là accapi, et qu'il ne scaura par quel bout commencer, si faut-il encores prier quoy qu'il en soit. Et en quelle sorte? Que nous gazouillions pour le moins, c'est à dire, que nous iettions des souspirs et gemissemens qui monstrent quelque passion excessive, comme si nous estions là à la torture. Et Dieu exauce ces gemissemens-la: comme mesmes nous voyons que S. Paul dit, que le sainct Esprit nous incite à des gemissemens inenarrables, c'est à dire, qui ne se peuvent reciter.

Si donc l'on vouloit faire un art de rhetorique des oraisons des fideles, c'est un abus: car nostre Seigneur nous humilie en cest endroit, afin que nous ne cuidions rien obtenir de luy par quelque belle parade: il veut plustost que nous soyons tant confus que nous n'ayons pas un seul mot adroit en nos oraisons, mais que nous iettions là des bouillons et des bouffees, et puis que nous demeurions là tout cois: helas, mon Dieu! helas, que feray-ie? et quand nous gemirons ainsi, que nous soyons là entortillez, tellement qu'il n'y ait ne commencement ne issue. Quand donc nous en serons là, nostre Seigneur cognoist ce langage, encores qu'il ne soit point entendu de nous, et que nos perplexitez nous empeschent que nous ne puissions pas deduire un propos entier, que les hommes aussi ne scachent ce que nous voulons dire, toutesfois Dieu (comme desia nous avons dit) nous exaucera bien. Voyla donc ce que nous avons à retenir en ce passage. Que si les angoisses nous pressent, combien que Satan par ce moyen là tasche de nous exclure tellement que nous ne prions point Dieu, mais que nous soyons comme esgarez de luy, que nous ne laissions pas de presenter à Dieu ces gemissemens-la, encore qu'ils soyent confus.

Or Ezechias là dessus dit *Qu'il contoit iusques au soir, et que Dieu luy a brisé tous ses os, comme s'il estoit en la gueule et entre les pattes d'un lion.* En disant qu'il a conté, et bien, ie verray ce qui adviendra iusques à la nuit: mais (dit-il) le mal a surmonté, car ie n'avois pas encores assez cognu la puissance terrible et espovantable de Dieu, quand il se dresse contre une povre creature. Or yci nous avons à retenir encore que par la parole de Dieu nous ayons este enseignez quelle est sa force, et que nous l'ayons aussi senti par experience, si est-ce que nous n'en concevons qu'une portion tant seulement. Car Dieu se levera en telle façon que nous verrons que tout ce que nous avions pensé de luy n'estoit sinon quelque petit ombrage. Ainsi donc apprenons de considerer quelle est la puissance de Dieu, et d'appliquer là tous nos sens et nos estudes, et que nous en soyons touchez pour cheminer en sa crainte, et redouter sa maiesté, cognoissans qu'encores ne nous fait-il sentir que quelque petit goust de sa vertu: car s'il nous vouloit presser à bon escient, nous trouverions que ce que nous avions auparavant pensé n'estoit que de loin, et quasi comme en songeant. Voyla donc ce que le bon Roy Ezechias a voulu exprimer, afin que par son exemple, nous apprenions de ne point conter sans nostre hoste: mais que nous scachions que c'est une chose merveilleuse des ingemens de Dieu, et des corrections qu'il envoye pour punir les pechez des hommes. Que donc nous ne pensions pas avoir tout compris, car nostre capacité est trop petite, mais que tousiours nous soyons conduits plus loin: c'est ascavoir que si ainsi est, que quand Dieu nous redresse et chastie, desia nous sommes saisis de frayeur: et encore que nous soyons stupides, il nous fait toutesfois sentir quelle est sa maiesté, et combien puissante: que nous comprenions qu'elle l'est encore cent mille fois plus que nos esprits ne concoyvent, et que là dessous tousiours nous soyons tant plus incitez à le craindre. Or quant à ceste similitude d'un lion, il est vray qu'il semble qu'Ezechias face yci tort à Dieu: car ce n'est point parler de luy en telle reverence comme il merite, de l'accomparer à une beste cruelle qui devore, qui brise, qui casse, qui deschire et qui rompt tout.

Or nous scavons que l'Escriture nous presche de Dieu tout le contraire de ce mot, c'est assavoir qu'il est benin, pitoyable, patient, plein de misericorde, plein d'equité et douceur: brief, qu'il porte une telle amour aux hommes, qu'il ne demande sinon de les tenir delicatement comme ses propres enfans. Puis qu'ainsi est donc que Dieu se declare estre tel, il semble bien qu'Ezechias blaspheme en l'accomparant à un lion: mais yci le bon Roy n'a point voulu contester contre Dieu, il a seulement declaré ses passions, et ne l'a point fait pour prescher ses louanges (comme nous avons veu par ci devant) mais il a mieux aimé recevoir ceste honte iusques en la fin du monde, qu'on cognust quelle estoit sa fragilité, et que nous en eussions instruction qui nous profitast. Voyla donc comme Ezechias ne s'est point espargné, mais s'est proposé à nous pour exemple, afin que nous voyons comme il a este saisi de frayeur, et que par cela nous soyons appris de craindre Dieu, et nous armer aussi de ses promesses, quand nous viendrons en tels troubles, afin que nous persistions à l'invoquer. Et encores que nous defaillions du tout, et soyons

confus, que nous retenions neantmoins cela de nous offrir à Dieu, et luy addresser nos souspirs et gemissemens. Voyla donc ce que nous avons à retenir.

Or ce n'est point sans cause qu'Ezechias accompare Dieu à un lion: car (comme nous avons veu par ci devant) toutes les douleurs que nous sentirons en nos corps, et tous les ennuis que nous pourrons concevoir, ne sont rien au pris de ceste apprehension de l'ire de Dieu. Et voyla pourquoy nous disons que les combats spirituels sont beaucoup plus difficiles que toutes les tentations que nous aurons. Nous appelons combats spirituels quand Dieu nous contraint de regarder à nos pechez: et que d'autre costé il nous esveille en telle sorte qu'il nous fait penser quelle est son ire, et que nous le concevons là comme nostre Iuge, que nous sommes adiournez devant luy pour rendre conte. Voyla donc un combat que nous nommons spirituel, qui est beaucoup plus pesant et plus redoutable que toutes les fascheries, angoisses, craintes, tormens, doutes et perplexitez que nous pourrions avoir quant au monde. Or quand nous en serons là venus, il ne se faut point esbahir si Dieu nous est comme un lion, voire selon que nous le pouvons sentir: car il n'est point yci question de ce mot quant à la nature de Dieu. Et quand il a ainsi tormenté le Roy Ezechias, ce n'est pas qu'il eust oublié sa bonté et misericorde, laquelle il luy monstre d'autrepart: mais si faloit-il qu'Ezechias se cognust estre entre les mains de Dieu, comme entre les pattes et en la gueule d'un lion. Et faut aussi que nous en venions là, comme i'ay desia dit, car autrement Dieu ne nous peut gaigner. Il y a une telle arrogance en nous, que tousiours nous pensons estre forts et robustes, et ne pouvons iamais estre abbatus que par un grand tonnerre, voire par foudre. Et puis nous ne pouvons magnifier comme il appartient la puissance de Dieu: nous en parlerons assez, nous en penserons aussi quelque chose, mais ce n'est pas que nous luy attribuyons une grandeur infinie, que nous soyons comme ravis quand nous y pensons, et que cela occupe tous nos sens comme il doit. Il faut donc que nostre Seigneur (par maniere de dire) se transfigure, c'est à dire, qu'il se rende espovantable plus que tous les lions du monde, et qu'il se declare à nous avec une telle puissance, que nous soyons effrayez iusques au bout, comme si nous voyons une centaine de morts. Car l'ire de Dieu n'est point seulement pour nous faire mourir, mais nous voyons les gouffres d'enfer ouverts, quand Dieu se monstre nostre Iuge. Ce n'est donc point merveilles si alors nous sommes saisis d'un tel estonnement, comme si un lion nous deschiroit entre ses pattes, et qu'il nous brisast les os avec les dents, et si nous concevons une telle horreur, quand Dieu nous est contraire. Et voyla aussi dont procedent toutes ces complaintes que nous voyons aux Pseaumes. Ceux qui ne sont point exercez en ces combats, en ces troubles et perplexitez, pensent que David ait voulu faire son mal beaucoup plus grand qu'il n'estoit, ou bien il leur semble qu'il ait este trop delicat. Mais quand nous venons à l'espreuve, nous sentons qu'il n'y a point un mot superflu: car les effroits que sentent les fideles, quand Dieu les sonde à bon escient, et au vif, surmontent tout ce qu'on peut exprimer de bouche. Ne pensons point donc que ceste similitude qui est yci mise par le Roy Ezechias soit superflue: car nous trouverons la maiesté de Dieu plus espovantable beaucoup que tous les maux, qui sont yci contenus, n'expriment, quand il luy plaira de nous appeler à conte, et nous faire sentir qu'il est nostre Iuge. Car si les montagnes tremblent devant luy et s'escoulent, et nous, qui ne sommes rien, comment pourrons-nous subsister?

Ainsi donc, notons bien, quand quelques fois Dieu nous ostera le goust de sa bonté, et que nous cuiderons estre retranchez de son Royaume, que nous n'apperceverons que nos pechez, que ce sont comme des gros amas de bois pour allumer le feu de son ire: que nous regardions d'autant qu'il est tout-puissant, qu'il faut aussi qu'il foudroye et qu'il nous abysme. Quand nous sentons ces choses, il faut bien que nous soyons du tout opprimez, iusques à ce qu'il nous releve. Et de faict, en une minute de temps nous serions plongez iusqu'au plus profond d'enfer, n'estoit qu'il nous tient la main forte, et que d'une façon secrete nous fussions retenus de luy, encores que nous ne voyons pas comment. Voyci donc une doctrine qui nous doit servir d'un costé à nous humilier, que nous oublions tout ce que les hommes cuident avoir de vertu en eux, et puis que nous acquiescions à la maiesté de Dieu, et que nous soyons du tout abbatus sous icelle: et que cependant nous cognoissions le besoin et la necessité que nous avons qu'il nous retiene, voire d'une façon qui nous est incomprehensible, et quand nous penserons estre du tout delaissez de luy, et qu'il nous ait mis en oubli, soyons certain qu'encores nous tiendra-il la main: nous ne l'apperceverons pas, mais si le fera-il pourtant: et aussi iamais nous ne pourrions sortir d'un tel labirinthe, sinon que par sa misericorde infinie il nous en retirast: comme il est certain que iamais Ezechias n'eust este relevé, sinon que Dieu par son sainct Esprit l'eust soustenu au dedans, et qu'il luy eust esclairé, cependant qu'il estoit en ces grans troubles.

Or apres qu'il a parlé ainsi il adiouste, *Seigneur, le mal me force, soulage moy. Mais que diray-ie? C'est luy qui l'a fait comme il l'a dit.*

Or yci Ezechias confesse en somme qu'il est vaincu quant à soy, et qu'il n'y a plus nul remede sinon que Dieu interviene, et qu'il se mette là comme plege. Le mot dont il use signifie aucunefois respondre, ce qu'on appelle yci Fiancer. On pourroit donc exprimer, Seigneur, que tu sois mon plege en ceste extremité: car ie n'en puis plus. Tu vois qu'il n'y a plus nulle faculté en moy, il faut donc que tu respondes en mon lieu. Et ce mot-ci est aussi bien entre les complaintes de Iob: mais il signifie aussi Alleger, et le tout reviendra à un, c'est assavoir (comme desia nous avons touché) qu'Ezechias cognoit qu'il n'ha nulle vertu, et qu'il faut qu'il defaille quant à soy, comme si un homme declaroit qu'il n'ha rien pour satisfaire à ce qu'il doit, il vient donc au recours à Dieu. Or yci nous avons encores une bonne admonition, c'est que nous ne pouvons pas invoquer Dieu comme il appartient, sinon quand nous sommes amenez à ceste raison de nous aneantir du tout. Car cependant que les hommes gardent ie ne scay quoy de residu, il est certain qu'ils n'invoqueront Dieu qu'à demi. Il faut donc que nous soyons tellement dontez, qu'estans du tout desnuez nostre disette nous contraigne de chercher en Dieu ce qui defaut en nous. Voyla pour un item.

Or cependant nous sommes advertis de ne point perdre courage, quand Dieu nous aura ainsi despouillez, et que nous serons vuides de toute vertu: car si est-ce que nous pourrons encore luy addresser nostre propos, suyvans le chemin d'Ezechias: Seigneur, ie n'en puis plus, ainsi ie te prie que tu m'alleges. Voyla donc ce que nous avons à retenir de ce passage. Or il est vray que nous ne sommes pas tousiours pressez à la façon d'Ezechias: mais quoy qu'il en soit, encore que la contrainte ne soit pas si violente, si faut-il que nous soyons devestus et vuides de toute fausse persuasion de nos forces, afin que Dieu soit glorifié comme il le merite. Et cependant (comme i'ay dit) que nous poursuyvions nos prieres et oraisons: et apres estre convaincus de n'avoir plus rien de force en nous, que toutes fois nous recourions à nostre Dieu, et il nous donnera ce qui nous defaut, d'autant qu'en luy gist toute plenitude de biens.

Or là dessus encores il adiouste, *Et que diray-ie? Car luy qui a parlé, aussi il l'a fait.* Yci aucuns ont estimé qu'Ezechias se vouloit desia esiouir, sentant la delivrance que Dieu luy avoit envoyee, et qu'il rompt toutes ses queremonies dont il a usé, et qu'il ha maintenant la bouche ouverte pour confesser la bonté de Dieu. Mais le fil du texte ne porte point cela: plustost Ezechias rompt son propos pour monstrer les angoisses qui l'empeschent de continuer comme il eust bien voulu. Et nous voyons beaucoup de tels exemples en tous les Pseaumes, là où il y a quelque declaration des chastimens que Dieu envoyoit ou à David ou à ses autres serviteurs. Quand donc Dieu a durement affligé son peuple, il y a eu de telles requestes que cependant les fideles entrelacent tousiours ie ne scay quoy comme s'ils estoyent esperdus. Ainsi en fait maintenant Ezechias. Et il y a un exemple du tout pareil au Pseaume 39, que nous avons desia allegué, car là David cognoist aussi bien qu'il ha affaire à Dieu. C'estoit desia beaucoup de cognoistre que les hommes le persecutoyent, mais quand il voit que la main de Dieu luy est contraire, Il ne faut point (dit-il) que ie viene yci plaider, ni intenter proces: il n'y a rien meilleur que de me taire du tout, et passer condamnation. Et en Iob nous voyons beaucoup de telles querimonies aussi bien. Or venons doncques à l'intention d'Ezechias. Que diray-ie? c'est luy qui l'a dit, et il l'a aussi bien fait. Par ci devant il se lamentoit, voire non pas comme ceux qui ne trouvent nulle esperance: car telles gens crieront assez helas, mais tous leurs souspirs s'esvanouissent en l'air. A l'opposite Ezechias nous monstre yci que si nous voulons que Dieu nous exauce, il nous faut desployer toutes nos passions et nos tristesses devant luy, afin que nous en soyons deschargez, comme il est dit au Pseaume. Or Ezechias iusques yci a suyvi cest ordre-la: c'est qu'il a desployé les perplexitez et solicitudes qu'il enduroit, comme s'il les mettoit au giron de Dieu. Maintenant il se reprend. Helas (dit-il) que doy-ie faire? car c'est Dieu mesme qui l'a dit et qui l'a fait. Il m'a envoyé ce message par son Prophete, qu'il n'y avoit plus d'esperance de vie: c'est donc en vain que ie le prie. Que profiteray-ie en toutes mes oraisons? Que feray-ie? et ie ne scay s'il aura pitié de moy. Nous voyons maintenant comme Ezechias se despite contre soy-mesme.

Or il est vray qu'une telle dispute procede d'infidelité, mais il faut aussi qu'il y ait de l'infidelité en nous afin que nostre foy soit tout mieux esprouvee. Et encores n'est-ce pas à dire (pour parler proprement) que nous soyons infideles, quand nous sommes ainsi agitez d'inquietude, mais que nous avons la foy, debile, et que nostre Seigneur nous exerce tellement que nous cognoissons cependant qui nous sommes, et que sans luy nous serions cent mille fois vaincus à chaque heure. Voyla en somme ce qu'Ezechias a voulu yci declarer. Que diray-ie? car ie ne sens point que l'oraison et la priere que ie pourray faire soit profitable. Et pourquoy? Dieu me force, et ie ne sens aucun allegement, ie crains de me presenter à luy: cependant toutes fois i'espere que ma requeste ne sera point reiettee de luy: combien que ie cognoy à la verité, que quand il a parlé par la bouche de

son Prophete, il a desployé quant et quant sa main: et i'experimente que ce message-ci n'est pas comme une menace de petis enfans, mais que Dieu m'a declaré et denoncé la guerre, laquelle se fait comme à feu et à sang, et semble qu'il n'y ait plus de remede. Or nous avons encores yci un bon passage pour nous monstrer qu'il nous faut despiter Satan et toute incredulité, quand il est question de prier Dieu: tellement que quand nous aurions cent mille disputes, nous ne laissions pas de conclure: Si est-ce que ie surmonteray tous obstacles en la vertu de mon Dieu: encore le chercheray-ie combien qu'il me repousse, et qu'il semble qu'il y ait une centaine d'armees pour me reietter bien loin, si est-ce qu'encore ie viendray à luy. Voyla (di-ie) comme il nous faudra estre armez, quand il est question de prier Dieu: car comme nous avons besoin en toutes extremitez de recourir à nostre Dieu, aussi faut-il que nous cognoissions que Satan fait tous ses efforts pour empescher que nous n'ayons nostre addresse à Dieu, et n'y a celuy des fideles qui ne le sente plus qu'il ne seroit à souhaitter: mais cependant cognoissans la maladie, que nous prenions le remede tel qu'il nous est yci donné de Dieu. Quand donc le diable nous mettra en avant, Que ferois-tu à prier Dieu? Et pensestu qu'en tant de povretez, que tu sens en toy, il te voulust aider? Et que penses-tu miserable creature? A qui t'addresses-tu? N'est-ce pas Dieu mesme qui te persecute? passons outre neantmoins, et efforçons nous de rompre tous empeschemens, en mettant comme sous le pied tous tels discours extravagans.

Au reste, il adviendra qu'estans encore en quelque repos, si nous eslevons nos sens à Dieu, cela incontinent nous vient en fantasie, Helas, qui sommes-nous? Oserions-nous maintenant nous addresser à Dieu? Combien de fois l'avons-nous offensé? Sur cela nous concluons quelque fois de nous tenir là. Cependant neantmoins telles disputes sont bien mauvaises: car ce sont autant de blasphemes, si Dieu nous les vouloit imputer: comme quand nous entrons en question ou en doute si nous serons exaucez ou non, il est certain que c'est une offense mortelle, et si Dieu ne nous supportoit en nos foiblesses, nous en pourrions estre abysmez. Mais quoy qu'il en soit, apres nous estre condamnez, apres avoir senti que nostre esprit est enveloppé en beaucoup de desfiances, brief, que c'est un labyrinthe, que là dessus: toutes fois nous prenions courage, et qu'apres avoir dit Helas, que doy-ie faire? nous rompions le coup pour dire, Si faut-il encore prier et cercher mon Dieu: et pourquoy? Car il a dit qu'il exaucera ceux qui le requerront, et fust-ce du profond des abysmes. Or m'y voyci: c'est donc le temps opportun qu'il me faut addresser à luy. Voyla donc ce que nous avons à retenir de ceste doctrine d'Ezechias: quand nous voyons ces propos rompus, qu'il y a ces gazouillemens, que nous voyons ses passions estre si exhorbitantes qu'elles le troublent, que nous cognoissons que Dieu a voulu yci monstrer un miroir, auquel nous contemplions nos foiblesses, et les tentations ausquelles nous sommes suiets, afin de batailler à l'encontre, et de tousiours poursuyvre iusques à ce que nous sentions l'allegement qu'il nous promet: comme nous le sentirons de faict, moyennant qu'il y ait une vraye perseverance, et que nous ne defaillions point par nostre lascheté et paresse au milieu du chemin.

Or nous nous prosternerons devant la maiesté de nostre bon Dieu en cognoissance de nos fautes, le prians que de plus en plus il nous les face sentir, iusques à ce que nous en soyons vrayement despouillez. Et combien qu'il y ait tousiours beaucoup à redire en nous, que toutes fois nous ne laissions pas d'esperer en sa misericorde: et qu'il nous la face tellement gouster, au nom de nostre Seigneur Iesus Christ, que ce soit pour nous donner vraye patience en toutes nos afflictions: et que nous soyons tellement retenus en son obeissance, que nous ne demandions sinon de nous offrir à luy, et nous y sanctifier du tout. Que non seulement il nous face ceste grace, mais à tous peuples et nations etc.

TROISIEME SERMON.

15. *Que diray-ie? Luy qui l'a dit, il l'a aussi fait. I'en marcheray bellement tous les iours de ma vie en l'amertume de mon ame.* 16. *Seigneur, à tous ceux qui vivront plus outre, la vie de mon esprit sera notoire en iceux, en ce que tu m'as assopi, et m'as vivifié.* 17. *Voyci, en ma prosperité l'amertume m'a este amere: et tu as aimé mon ame pour la retirer du sepulchre, d'autant que tu as ietté mes pechez derriere le dos.*

Nous avons desia par ci devant exposé que le bon Roy Ezechias, se plaignant que c'est Dieu qui le persecute, est plus confus à cause de cela, que s'il avoit tous les hommes de ce monde ennemis, et qu'ils eussent conspiré à le tormenter: comme aussi c'est une chose beaucoup plus dure, et qui nous doit estonner plus sans comparaison, si Dieu s'esleve contre nous, que si toutes les creatures nous faisoyent la guerre. Voyla donc pourquoy Ezechias demeure confus et en trouble, d'autant qu'il sent bien que ce que Dieu luy a declaré par son Prophete Isaie est maintenant accompli en luy.

Car voyla aussi qui nous touche plus vivement, quand nous faisons comparaison entre la parole de Dieu et ce que nous sentons de ses iugemens. Si Dieu frappoit simplement sur nous, nous pourrions estre estourdis, mais quand il adiouste sa Parole pour nous redarguer, afin que nous cognoissions que c'est luy qui nous chastie, voire à cause de nos pechez, voyla qui est cause d'une plus grande confusion.

Notamment donc Ezechias dit Que *selon qu'il a parlé il l'a aussi fait*. Et pourtant là dessus il conclud qu'il n'a point de replique. Car nous pourrions bien, ayans à faire aux hommes mortels, faire nos plaintes: mais quand il est question d'accuser Dieu, il gaignera tousiours sa cause. Nous pourrons plaider pour un temps, mais si est-ce qu'il sera tousiours iustifié apres nous avoir condamnez. C'est donc temps perdu que de cuider amender nostre mal, quand nous ne passerons point condamnation devant Dieu, mais que nous tascherons à nous rebecquer, et userons de murmures et de querimonies. Tout cela ne fera sinon qu'aggraver nostre mal, iusques à ce que nous soyons abysmez du tout. Et pourtant ayons la bouche close, comme il est dit en Iob. Car c'est ce que le bon Roy Ezechias a entendu en ce passage. Or là dessus il adiouste: Que tout le temps de sa vie il aura une alleure tremblante, et marchera doucement comme un homme abbatu, et qui traine ses iambes, voire en l'amertume de son ame. Yci Ezechias declare que Dieu luy a tellement engravé le sentiment de ceste correction, et l'a tellement imprimé en son coeur, que iamais la memoire n'en sera effacee. Il pourra advenir souvent (et nous l'experimentons plus qu'il ne seroit mestier) que quand Dieu nous presse, nous sommes tant estonnez que rien plus, nous gemissons. D'avantage, s'il est question de confesser nos fautes avec humilité, c'est merveilles que de nous ouir. Brief nous ne sommes point chiches en parolles, soit pour monstrer la grandeur de nostre mal, soit pour declarer nos fautes, soit pour benir le nom de Dieu. Mais nous ne faisons que secourre l'aureille tantost apres, et du iour au lendemain que Dieu nous a donné quelque relasche ou repos, nous n'y pensons plus.

Voyla donc comme les hommes en sont, c'est qu'ils cherchent Dieu (comme il est dit au Prophete) cependant qu'il les attire comme par force: alors ils l'invoquent, et confessent la dette, comme nous avons dit: mais si tost que Dieu les espargne, les voyla comme devant, ils levent la teste comme des cerfs, ils ne font que se iouer, là où auparavant ils estoyent tant abbatus que rien plus, et avoyent un visage si effrayé: brief il n'y avoit qu'angoisse, et incontinent apres c'est à faire grand' chere: ils retournent à leurs delices, et qui plus est, il semble qu'ils veuillent despiter Dieu manifestement. Nous voyons donc ceste inconstance, et ce changement et legereté quasi en tous hommes. A l'opposite Ezechias dit yci, que ce n'est pas seulement pour le temps present qu'il cognoit que Dieu le chastie, mais que tant qu'il vivra au monde tousiours il luy souviendra du chastiment qu'il a receu, et ira comme d'une alleure tremblante. Car le mot dont il use signifie quelque fois Aller doucement, et quelquefois il signifie Se remuer. Or en somme, il veut dire que iamais il n'aura une alleure ferme, mais il sera tant debilité, qu'il sera comme si on avoit retiré un homme de la fosse: comme celuy qui aura esté malade par longue espace de temps, à grand' peine peut il trainer les ailes: et encores qu'il se monstre par les rues, si est-ce qu'on voit bien qu'il n'en peut plus: et puis s'il est debout, il aura quasi tousiours une façon de chanceler.

Nous voyons maintenant en somme qu'a voulu dire le Roy Ezechias. Par cela nous sommes admonestez de ne trouver point estrange si Dieu quelque fois nous afflige beaucoup plus rudement que nous ne voudrions: car nous n'avons point assez profité en ses verges, iusques à ce que nous soyons vrayement humiliez pour tout le temps de nostre vie. Qui est-ce qui trouvera cela en soy? Qu'un chacun maintenant regarde si un mois apres que Dieu luy aura fait misericorde, il a recognu ses fautes, et s'il en tremble: mais au contraire (comme i'ay desia dit) nous ne demandons sinon d'en effacer toute memoire: car il nous semble que c'est matiere de melancholie. Puis qu'ainsi est donc que nous mettons si facilement les verges de Dieu en oubli, il ne se faut point esbahir si apres nous avoir chastiez une fois il y retourne pour la seconde, et se monstre si rude que nous ne scachions que devenir. Parquoy voyci que nous avons à faire, c'est que durant les corrections, et quand nous sommes en angoisses, nous portions patiemment la rigueur de Dieu, scachons que ce n'est point sans cause qu'il use envers nous de rudesse si excessive, et que c'est d'autant qu'il cognoist que nous en avons besoin. Voyla pour un item.

Et puis pour le second, que nous taschions à nous esveiller à cause de la paresse qui est en nous, et que nous sommes si lasches et si froids que c'est pitié. Que donc nous pensions bien durant l'affliction à toutes nos offenses, pour en avoir un sentiment et une apprehension engravee iusques au profond de nos coeurs. Et quand Dieu nous a delivrez, que nous pensions encores à cela, et que le sentiment du mal ne soit point seulement pour un iour, ou pour une petite espace, mais comme nous desirons que Dieu nous supporte, et qu'il nous donne quelque loisir de benir son Nom, et de nous esiouir en luy, que nous facions tellement

qu'il ne soit point contraint de tousiours frapper comme sur des asnes, voyant nostre nonchallance, et la tardiveté qui est en nous. Prevenons donc les verges de Dieu, sinon que nous veuillions qu'elles soyent tousiours attachees sur nostre dos. Cependant notons qu'Ezechias a tellement tremblé, qu'il n'a pas laissé d'estre soustenu de la main de Dieu, et de chercher soulagement en Dieu, scachant bien qu'il luy estoit propice: mais ces deux choses s'accordent bien, que d'un costé les fideles soyent tousiours en souci, craignans de trebuscher pour la seconde et troisieme fois quand desia il y a eu une cheute mortelle: et puis, que neantmoins ils prenent courage, et qu'ils se confient en Dieu pour marcher franchement, d'autant qu'ils scavent qu'il ne leur defaudra iamais.

Voyla donc ce que nous avons à prattiquer, c'est que d'un costé nous pensions à nos pechez et offenses, et que nous soyons esmeus d'horreur, voyans que nous avons merité que Dieu se dresse contre nous, et que cela nous face courber, qu'il nous cause une alleure tremblante, et que nous ne puissions quasi marcher. Voyla comme nous devons estre abbatus et humiliez sous la main de Dieu. Car il n'est pas question yci d'estre trop revesches, mais plustost il nous faut cognoistre que la principale vertu des fideles, quand Dieu les affige et les punit, c'est d'estre comme aneantis, et cependant toutesfois qu'en trainant les ailes nous allions tousiours nostre train, puis qu'il plaist à Dieu nous faire misericorde, et que nous cognoissions qu'encores que nous l'ayons offensé, il veut toutesfois continuer sa bonté envers nous, il nous veut donner courage: et que pourtant nous soyons alaigres d'un autre costé. Voyla en somme ce que nous avons à retenir yci d'Ezechias.

Apres il adiouste, *Que l'amertume luy est venue amere en sa prosperité.* Yci il aggrave le mal, qu'il a senti, d'autant qu'il en avoit este saisi soudain, et qu'il pensoit estre à repos, et exempt d'affliction: comme au contraire nous scavons que ce qui est preveu de loin sera enduré plus patiemment. Car qui est cause de nous descourager si nous sommes en affliction, sinon qu'un chacun durant la prosperité se fait à croire que tout ira bien? Si un homme pensoit à la mort de son pere, ou de sa femme, ou de ses enfans, s'il pensoit toute sa vie estre subiet à tant de calamitez, il est certain qu'il seroit muni contre toutes tentations, tellement qu'il ne s'en trouveroit pas si espouvanté quand elles advienent: mais pource que chacun se deçoit en vaine esperance, voyla qui nous trouble outre mesure, quand nostre Seigneur nous envoye quelque adversité. Or Ezechias confesse qu'il luy en est ainsi advenu, et voyla pourquoy il dit que son amertume a este tant plus amere, d'autant qu'elle luy est advenue en sa prosperité. Car nous avons veu par ci devant comme Dieu l'avoit affligé iusques au bout, ascavoir quand il fut despouillé de son royaume, et que tout le pays fut pillé par ses ennemis. Il estoit assiegé en la ville de Ierusalem, il estoit là mastiné, on se mocquoit de luy, on luy faisoit toutes les contumelies et opprobres qu'il estoit possible, mesme le nom de Dieu estoit blasphemé vileinement. Voyla donc Ezechias qui est du tout confus. Sur cela Dieu le delivre miraculeusement, comme s'il descendoit du ciel à son secours. Luy voyant ceste desconfiture si grande, qui avoit este faite par la main de l'Ange, s'esiouit: et non sans raison. Car Dieu luy en donnoit matiere, ayant declaré un tel signe de faveur envers luy, comme s'il eust reformé tout le monde à son aveu. Mais il y a une faute, quoy qu'il en soit: c'est qu'il ne pense plus à son affliction passee, et se repose par trop, c'est à dire qu'il s'anonchalit. Et voyla pourquoy maintenant il dit que son amertume luy est survenue en sa paix et en sa prosperité.

Or yci nous avons une admonition bien utile, ascavoir que quand nous cognoissons les graces de Dieu, il nous faut tellement esiouir, que cependant nous n'oublions point le temps passé, et qu'à l'advenir nous ayons tousiours nostre condition devant les yeux, c'est qu'il ne faudra que tourner la main, que nostre vie se convertira en mort, et nostre clarté en tenebres: comme nous voyons les changemens divers en ceste vie caduque. Brief, magnifions tellement la bonté de Dieu, quand il nous asseure qu'il nous maintiendra en paix et à nostre aise que cependant nous regardions tousiours quelle est nostre fragilité, et que nous ne soyons point esblouis quand Dieu nous benira, et qu'il nous envoyera tout à souhait: que cela, di-ie, ne nous face point trop endormir, mais qu'un chacun s'appreste quand il luy plaira nous envoyer quelque changement, pour recevoir tousiours en crainte, en humilité, et en toute patience, ce qu'il nous voudra envoyer. Si nous en faisons ainsi, nous ne trouverons point la main de Dieu si griefve ne si pesante comme nous avons accoustumé de faire. Mais quand nous sommes par trop endormis, encores que nous cognoissions la grace de Dieu de laquelle nous iouissons presentement, il faudra qu'il nous esveille, voire et qu'il nous tire bien rudement l'aureille, mesme qu'il frappe à grans coups sur nous. Et nous en avons yci l'exemple au Roy Ezechias, comme aussi en David. Car au Pseaume trentieme, il confesse qu'il s'estoit tellement enyvré que la felicité luy avoit fait oublier sa condition: I'ay dit en mon abondance, ie ne seray plus iamais esbranlé. Et comment? David avoit eu tant d'aiguillons pour estre picqué, il avoit este exercé en

tant de sortes pour tousiours penser que c'est de la vie humaine, et en avoit tresbien fait son profit. Car il avoit este longue espace de temps comme en l'ombre de mort, il avoit esté persecuté de tout le peuple, estant captif entre ses ennemis, et n'ayant point quasi une minute de repos. Or quand Dieu l'a mis au siege Royal, il conclud qu'il ne bougera iamais, et qu'il y demeurera paisible. Si David, ayant l'esprit de Dieu en telle excellence comme nous scavons, ayant eu tant d'espreuves pour estre du tout ravi à Dieu, neantmoins s'est ainsi oublié, que sera-ce de nous? Là dessus il adiouste, C'estoit sur ta bonté gratuite que i'estoye appuyé, Seigneur, tu m'avois establi comme en une montagne, mais tu as destourné ta face, et me voyla troublé. Ainsi il monstre son ingratitude en cela. Car combien qu'il n'eust pas du tout oublié les benedictions qu'il avoit receuës de la main de Dieu, si est-ce toutesfois qu'il ne pense point, Dieu m'a delivré un coup, afin que i'aye tousiours mon recours à luy, cognoissant que ma vie est pendante comme d'un filet, sinon que son fondement soit là en sa bonté, et que de minute en minute il besongne, et confessant qu'incontinent ce seroit fait de moy, s'il ne continuoit à m'aider. David ne pense point à cela: aussi il cognoist qu'il a failli, et là dessus il adiouste, Seigneur tu as caché ta face, et me voyla troublé. Ainsi en est-il d'Ezechias. Il est en paix, et soudain voyci Dieu qui le navre, tellement que la playe est mortelle, et il ne peut concevoir sinon un tel estonnement, comme si Dieu foudroyoit du ciel. Il faut donc qu'il reçoive une terrible amertume. Or appliquons ceste doctrine à nostre profit, et n'attendons pas que Dieu nous face recognoistre nostre infirmité à force de coups: mais encore qu'il nous espargne et qu'il ait pitié de nostre foiblesse, que nous ne laissions pas de penser à luy: et que nous le craignions, nous tenans cachez comme sous ses ailes, cognoissans que nous ne pourrions subsister une seule minute, sinon par son aide. Au reste, si quelque fois nous sommes surprins, cognoissons que c'est d'autant que nous estions par trop endormis.

Il adiouste puis apres *Que Dieu a delivré son ame.* Mais il use d'une façon de parler qui emporte plus. Il dit, *Tu as aimé mon ame*, ou tu y as prins ton bon plaisir, *Afin de la retirer du sepulchre.* Par ceste circonstance il magnifie la bonté de Dieu tant plus, pource qu'il est venu chercher iusques au sepulchre. Car si Dieu nous entretient il est vray que nous cognoissons que nous sommes tenus à luy, mais c'est bien froidement: mais s'il nous delivre de la mort, alors nous appercevons mieux combien il est bon, de ce qu'en telle extremité il est descendu comme iusques à nous. Car il nous semble quasi qu'il n'y a pas grande obligation, si Dieu nous conserve en ceste vie, pource que nous prenons cela comme un ordre naturel. Il est vray que nous deverions tantplus qu'il nous espargne, sentir sa bonté paternelle: mais nous ne le faisons pas, et ainsi à cause de nostre stupidité il faut que Dieu besongne d'une façon diverse. Or donc (comme i'ay desia dit) si Dieu nous retire comme du sepulchre, que nous ayons este comme pour un temps delaissez, et qu'il semblast que nous fussions retranchez de toute esperance, que mesmes les hommes ne daignassent nous regarder comme si nous estions de povres charongnes pourries: si là dessus Dieu a pitié de nous, en cela il donne tant plus grand lustre à sa misericorde, et avons occasion de recognoistre tant plus quelle bonté et iustice infinie c'est, de ce que Dieu nous a ainsi retirez de la mort. Voyla qu'a voulu dire Ezechias. Seigneur (dit-il) tu as aimé mon ame. Et comment? y avoit-il quelque chose qui peust inciter Dieu à l'aimer? helas non, car ce n'estoit rien qu'une ombre, une chose morte. I'estoye, dit-il, au sepulchre, et alors tu as declaré ton amour envers moy. Quand donc nous serons desfigurez du tout, et que Dieu neantmoins daignera bien ietter sa veuë sur nous, et en avoir le soin, en cela nous devons beaucoup plus estre enflammez à benir son nom, et luy rendre telle louange que fait yci le bon Roy Ezechias. Voyla donc en somme ce que nous avons à retenir de ce passage: c'est d'autant que Dieu voit que nous ne sommes point assez touchez des biens qu'il nous fait, et de ses graces, qu'il faut que nous soyons tellement abbatus, et en telle extremité, qu'il n'y ait plus esperance de vie: et mesmes que quand nous serons comme reiettez de luy et des hommes, que sur cela il nous reçoyve à merci. Voyla donc comme nous sommes touchez à bon escient pour luy rendre graces, cognoissans qu'il n'a rien cognu en nous que nos miseres, quand il a desployé sa misericorde.

Or cependant il dit aussi d'autre costé, *Seigneur ceux qui vivront outre, cognoistront que la vie de mon esprit a este prolongee.* Il est vray que ce passage, à cause qu'il y a grande briefveté, est obscur: car ce n'est point une sentence couchee tout au long, mais ce sont quasi mots rompus. Il dit en somme, *Seigneur, ils vivront entr'eux, et en eux tous la vie de mon esprit: tu m'as assopi, et tu m'as vivifié.* Pource qu'il ne parle point yci des annees au commencement du verset, et aussi qu'il n'exprime point ceux qui vivront, voyla qui cause la briefveté: mais quand nous aurons regardé tout de pres, il est certain qu'Ezechias a voulu dire que le miracle qui avoit este fait en sa personne seroit cognu non seulement pour un iour, mais encores apres son trespas. Il est vray qu'aucuns exposent que Dieu prolongera aussi bien la vie à d'autres:

mais cela ne viendroit nullement à propos. Car Ezechias n'a pas voulu dire que ce fust un benefice commun ne vulgaire: plustost il a senti que Dieu avoit besongné envers luy d'une façon extraordinaire. Voyla donc où tend son propos: c'est que ce miracle de Dieu ne sera iamais mis sous le pied: mais encores qu'il soit decedé, qu'on en parlera. Par ci devant il avoit dit, Il me souviendra tout le temps de ma vie de ce que i'ay este chastié, et sentiray les coups, car i'iray comme tremblant. Maintenant il estend plus au long et au large ce qu'il avoit dit, c'est ascavoir que non seulement il sera humilié devant Dieu, mais que tout le monde aura occasion de dire, Voyci un acte digne de memoire perpetuelle que Dieu a fait à un homme: car nous devons aussi desirer que tous les biens que Dieu nous eslargit, soyent cognus des autres, afin qu'ils y prennent exemple, et qu'ils s'en servent à edification. Et nous voyons que quand Dieu veut estre exaucé en ses requestes, il adiouste quasi tousiours ceste raison: c'est que chacun y pensera, que les bons en seront edifiez, et les meschans confus. Seigneur, dit-il, quand on verra que tu assistes ainsi aux tiens, tous ceux qui t'invoquent s'esiouiront, et seront tant plus confermez en attendant le semblable: et puis les meschans seront confus: et encores qu'ils se mocquent maintenant de la fiance que i'ay eu toy, en voyant que tu m'as affligé, s'ils cognoissent que ie n'ay point este frustré quand i'ay ainsi eu mon recours à toy, ils en seront estonnez. Autant donc en dit maintenant Ezechias, c'est ascavoir que non seulement ce miracle de Dieu luy profitera, mais à tous autres: comme ç'a este une chose cognue et notoire par tout. Et puis il amplifie que cela ne sera point pour un petit de temps, mais qu'encores apres son trespas, d'autant que sa vie luy a este ainsi prolongee, il en sera aussi parlé à iamais, car (dit-il) tu m'as assopi. Ce mot d'assopir emporte qu'il estoit comme au sepulchre, et puis qu'il a este vivifié, comme de faict encores ce miracle est auiourd'huy celebré en l'Eglise de Dieu, et sera iusques à la fin du monde.

Ainsi donc nous voyons comme il n'a pas seulement proufité à une seule personne, mais que ç'a este une confirmation en general à tous fideles, à ce qu'ils attendent que Dieu aura pitié d'eux en la necessité pour les secourir, et combien qu'il ne leur prolonge point la vie en telle façon, que neantmoins il les gardera iusques en la fin, et que s'il les voit abbatus, il les relevera: il leur donnera quelque signe de sa pitié, tellement qu'en la vie et en la mort ils le sentiront tousiours leur Sauveur, et cognoistront qu'ils n'ont point este delaissez, ni abandonnez de luy. Voyla aussi à quoy a proufité ce Cantique et à quelle intention il a este composé. Or nous devons bien avoir une affection pareille qu'Ezechias, c'est que nous taschions, entant qu'en nous sera, que les graces de Dieu soyent cognues de tout le monde, encores qu'elles nous appartiennent. Car quand Dieu fait du bien à un chacun de nous, il ne faut pas que seulement en secret nous le remercions, nous sentans obligez à luy, mais que nous taschions de publier cela, afin que les autres soyent confermez, et qu'ils esperent en Dieu, voyans une telle approbation de sa bonté envers ceux qui l'invoquent: et aussi que la louange luy en soit rendue en commun: comme S. Paul dit que quand les fideles par tout loueront Dieu de ce qu'il a este delivré, et que ceste action de graces retentira, que cela sera cause que tousiours Dieu le delivrera tant plus, afin que louanges aussi luy soyent rendues par plusieurs. Il est vray que souvent nous prescherons les graces de Dieu telles que nous les avons senties, mais beaucoup le feront tant par ambition que par hypocrisie: car faisans semblant de magnifier le nom de Dieu, ils attirent une partie de la louange à eux. Craignons cela, et que nous ayons une affection droite et pure, tellement que chacun apprene de regarder à Dieu, et d'y avoir son esperance du tout arrestee: et puis, que nous ayons ce zele et cest ardeur, que toutes creatures nous tienent compagnie, quand il est question de benir le nom de Dieu. Et au reste, quand Dieu nous aura comme amortis, et qu'il nous aura derechef vivifié par sa grace, que cela nous esmeuve tant plus à le louer. Il est vray qu'il n'y a si petit bien qui ne merite action de graces: et quand nous appliquerons tous nos sens à remercier Dieu seulement de ce qu'il nous nourrit, encores ne pourrons nous pas nous acquitter de la centieme partie de nostre devoir: mais si Dieu use d'une façon plus excellente pour declarer sa faveur envers nous, et que les biens qu'il nous fait soyent quasi admirables et incomprehensibles aux hommes, l'obligation croist d'autant plus, et y a tant moins d'excuse, sinon qu'alors nous soyons enflammez de le louer à plene bouche, et de prescher par tout sa bonté qu'il nous a fait sentir.

Apres cela Ezechias adiouste, *Que Dieu a ietté derriere le dos ses peches.* Yci il nous ramene à ce que nous avons veu ci devant, c'est ascavoir que ce qu'il a enduré, c'estoit le payement qui luy appartenoit pour ses fautes: et que maintenant ce que Dieu luy est propice, ç'a este d'autant qu'il a caché et enseveli ses offenses, lesquelles luy avoyent apporté tout le mal. Or ceste sentence merite bien d'estre notee: car (comme nous avons declaré par ci devant) encores que nous scachions bien que les adversitez ne nous advienent pas de cas d'aventure, mais que c'est la main de Dieu qui

frappe sur nous, si est-ce que nous ne pouvons pas venir à la cause comme nous deverions: et cela est en partie d'autant que chacun se flatte en ses vices, et en partie aussi pource que nous n'entrons point en iugement ou en examen de nostre vie, pour scavoir si elle est bien reglee: car il nous fasche d'estre tormentez de nostre bon gré, et si faut-il neantmoins venir là: car c'est le vray signe de repentance, quand les hommes d'eux-mesmes sondent leurs pechez, et qu'ils n'attendent pas que Dieu les y force: mais qu'ils se presentent à luy, et qu'ils s'adiournent, qu'il ne leur faut point ne sergent ni officier, mais qu'ils s'examinent pour dire, Helas! comment est-ce que i'ay vescu? comment en suis ie avec Dieu? Quand donc les hommes de leur bon gré entrent en telle cognoissance, en cela ils declarent que Dieu les a touchez par son sainct Esprit: mais c'est une chose bien rare, comme i'ay dit: car d'un costé l'hypocrisie nous empesche que nous n'examinions point nos vices, et qu'on ne les descouvre: nous voulons tousiours fuir ceste honte-là, et mesmes nous cachons le mal, voire nous disons le mal estre bien, et nous faisons à croire que nous n'avons point offensé Dieu, ou bien nous amoindrissons nos fautes comme si ce n'estoit rien, et s'il ne faloit sinon torcher nostre bouche. Voyla donc comme nous sommes transportez par l'orgueil et l'ambition qui est enracinee en nostre nature, quand nous ne venons point droitement à Dieu en cognoissant quels nous sommes. Et puis d'autre costé, il y a que nous voudrions fuir toute tristesse, comme naturellement c'est une chose fascheuse. Or il n'y a tristesse si grande, que quand nous pensons que Dieu est nostre Iuge, et que nous sommes malfaiteurs devant luy, car là nous sentons ce qui a este dit par ci devant, qu'il brise nos os comme un lion: c'est une chose si terrible que l'ire de Dieu qu'il ne se faut point esbahir si nous la fuyons. Et c'est un vice toutesfois, car il ne nous faut pas ressembler à ceux qui sont tellement estourdis, qu'ils ne veulent nullement penser à ce qu'ils ont merité envers Dieu, c'est ascavoir aux chastimens dont ils sont dignes. Pour ceste cause tant plus nous faut-il noter ceste doctrine, là où Ezechias nous rameine par son exemple à cognoistre nos pechez, toutes fois et quantes nostre Seigneur nous traitte rudement, que non seulement nous scachions que c'est sa main qui nous afflige, mais qu'aussi il nous fait alors nostre proces, et qu'il nous redargue des offenses que nous avons commises, et d'autant que nous n'avons pas voulu venir de nostre bon gré passer condamnation devant luy, et luy demander pardon, qu'il faut qu'il nous y attire par force. Voyla le premier que nous avons à retenir de ce passage.

Or le second est que quand Dieu retire sa main qu'il avoit appesantie sur nous, voyla un signe pour monstrer qu'il nous est propice, et qu'il ne nous veut plus imputer nos pechez. Vray est que quelque fois Dieu, apres avoir affligé les meschans et reprouvez, les laissera là, et ils s'esgayeront plus que devant comme desia nous avons dit: mais yci Ezechias monstre comme nous devons sentir la bonté de Dieu quand il nous donne quelque relasche, quand il nous releve de quelque maladie, qu'il nous delivre de quelque danger, qu'il nous soulage en povreté, et quand nous avons eu quelque trouble ou moleste, il nous en retire. Si donc nous sommes faschez et contristez, ce n'est pas assez de sentir le mal, mais il nous faut regarder le principal et venir comme à la source. Un petit enfant quand il criera, si tost qu'on luy baillera la mamelle, le voylà appaisé. Et pourquoy? Il succe: le voyla content: car il n'a point d'apprehension pour aller plus outre qu'à la faim, il ne scait mesme dont procede la viande, il n'en scait nul gré à celle qui luy donne sa substance: car il n'ha ne sens ni raison. Mais un homme qui sera desia en aage de discretion, quand il verra son pere courroucé contre luy, lequel luy dira, va vilein, sors de ma maison: il est certain que ce regret le presse plus au vif d'estre ainsi reietté de son pere, que d'endurer la faim et la soif, et toutes les povretez qu'il est possible de penser. Or si le pere puis apres luy pardonne à la requeste de quelques amis, ou bien qu'il soit induit à cela voyant son fils estre desplaisant de l'avoir offensé, et qu'il luy dise, Retourne, disne: si l'enfant ha quelque raison, il ne se souciera pas tant de disner, que d'estre retourné en la grace et en l'amour de son pere, tellement qu'il aimeroit mieux iusner, et endurer faim et soif, que de donner iamais occasion à son pere de le reietter ainsi: et est plus aise beaucoup de ce que son pere luy a ainsi pardonné, que de boire et de manger son soul.

Applicquons maintenant ceci à nostre usage. La plus part sont comme petis enfans: si Dieu est tantost appaisé envers eux, et qu'il retire sa main, tellement qu'ils n'ayent plus occasion de se contrister au dehors, alors ils s'esiouiront, et loué soit Dieu, diront-ils, qui m'a retiré de ceste maladie: mais en disant, loué soit Dieu, ils ne pensent nullement à luy, ils n'entrent point en cognoissance de leurs pechez, et ne regardent pas la cause pourquoy Dieu les avoit affligez: ils ne cognoissent pas aussi quand ils sont soulagez, que c'est d'autant qu'il les aime et leur est favorable. Et neantmoins voyla où se devoit addresser toute leur ioye, et non pas de dire, Me voyci dehait. Celuy qui aura este en quelque danger, s'il s'en voit delivré, le voyla à son aise de n'estre plus en ce torment où il estoit:

mais cependant regarde-il que le principal bien et la souveraine felicité des hommes c'est qu'ils soyent reconciliez à Dieu? Non: cela ne vient point en memoire. Tant plus donc nous faut-il retenir ceste doctrine, là où Ezechias ne dit point seulement, Ie suis maintenant debout, et Dieu m'a voulu relever, ma vie est prolongee, comme il a dit par ci devant: mais il s'arreste là du tout, c'est ascavoir, Dieu m'a pardonné mes fautes, il m'a receu à merci, il ne m'impute point les offenses que i'ay commises: il m'a fait une telle remission que maintenant ie luy suis agreable. Il ne veut plus entrer en conte avec moy comme mon Iuge: car il a oublié tous mes pechez, et les a iettez derriere son dos. Voyla donc où Ezechias nous amene par son exemple. Et ainsi, toutes fois et quantes que nous serons affligez de la main de Dieu, apprenons d'entrer tousiours en examen de nos pechez: et quand nous demandons à Dieu qu'il nous delivre, que nous ne mettions point la charrue devant les boeufs, mais que nous le prions qu'il nous reçoyve à merci. Et combien que nous ayons desservi mille fois plus d'afflictions qu'il ne nous en fait endurer, que toutesfois il ne laisse point de nous estre propice: et quand il nous aura remis au dessus, que nous luy rendions louanges, non seulement du bien qu'il nous fait selon le corps, mais de ce qui est beaucoup plus à priser, c'est ascavoir qu'il a oublié toutes nos offenses, et qu'il est tellement r'entré en grace avec nous, qu'il nous accepte comme ses propres enfans, pource qu'il destourne sa face de nos pechez. Car cependant que Dieu regarde nos pechez, il ne peut nous regarder qu'avec desdain et n'y a que toute horreur. Il faut donc que Dieu, pour nous regarder d'une face propice et favorable, ait premierement oublié nos pechez, et qu'il n'y pense plus. Il est vray que quand nous parlons ainsi de Dieu, c'est à la façon des hommes: car nous scavons que tout est present devant Dieu. Mais quand nous disons qu'il faut qu'il oublie nos pechez, qu'il n'y regarde plus, c'est pour exprimer qu'il ne nous en veut point appeler en conte, mais qu'il nous aime comme si iamais nous ne l'avions offensé.

Au reste, par ceste façon de parler dont use Ezechias, nous voyons quelle est la remission de nos pechez, c'est ascavoir que Dieu les iette derriere le dos, et les y iette en telle sorte qu'il ne nous en punit plus, et n'en demande nulle vengeance: et ceci est bien à noter. Car le diable s'est tousiours efforcé d'obscurcir ceste doctrine, pource que c'est le principal poinct de nostre salut: et (comme il nous est monstré en l'Escriture saincte) il n'y a autre iustice ne saincteté que ceste remission gratuite des pechez. Bien heureux est l'homme (dit David) duquel les pechez sont pardonnez. S. Paul dit que par cela nous voyons quelle est nostre iustice, et que David en a fait un brief sommaire. Pour ceste cause donc le diable a tousiours tasché par subtils moyens de divertir les hommes de cela, afin qu'ils ne cognussent pas quel besoin ils ont de ceste remission des pechez. Comme en la Papauté nous voyons d'un costé qu'ils disent que quand Dieu nous pardonne nos pechez, ce n'est sinon qu'avec repentance et confession, et puis outre cela, qu'il faut encore que nous apportions quelque recompense, et si Dieu nous pardonne la coulpe, qu'il se reserve la punition comme Iuge: et que ce seroit deroguer à sa maiesté si nous disions qu'il pardonnast à pur et à plein, et qu'il faut que tousiours il monstre quelque rigueur avec sa misericorde, et qu'autrement ce seroit le despouiller de sa nature. Voyla comme les Papistes ont disputé de la remission des pechez, tellement que si on leur dit que Dieu nous pardonne nos fautes par sa pure bonté, cela leur est comme un blaspheme. Car il faut (disent-ils) que nous apportions nos satisfactions. Et quelles sont-elles? des oeuvres outre mesure que nous facions plus que Dieu ne nous commande en sa Loy. Il est vray que ce sont propos execrables: mais quoy qu'il en soit, le povre monde a esté ainsi enyvré en telles sorcelleries. D'autant plus donc nous faut-il bien noter les passages où il est dit que Dieu, en nous recevant à merci, ne veut plus entrer en conte avec nous, comme Ezechias dit yci. Tu as mis mes pechez derriere le dos. Il est vray que Dieu n'ha point de dos ne d'estomach, car nous scavons que son essence est infinie et spirituelle, mais il use de ceste similitude pour signifier qu'il nous pardonne nos pechez: comme aussi quand il est dit qu'il les iette au profond de la mer: c'est comme s'il n'en vouloit plus avoir memoire, ne qu'il en fust parlé, ne fait mention aucune.

Nous voyons donc en somme quand Dieu nous reçoit, tellement qu'il est reconcilié avec nous, que ce n'est pas seulement pour nous pardonner la coulpe (comme les Papistes ont imaginé, et qu'ils iargonnent sans propos) mais c'est afin de nous faire sentir sa faveur en toutes sortes, et de ne plus nous poursuyvre: et au lieu que nous estions affligez de sa main, et qu'il nous donnoit par cela tesmoignage de son ire, qu'à l'opposite il nous fait cognoistre qu'il nous tient comme ses enfans, et qu'il nous veut traitter tendrement, monstrant l'amour qu'il nous porte. Voyla en somme ce qu'Ezechias a voulu dire, usant de ceste façon de parler, que Dieu avoit mis tous ses pechez derriere le dos.

Or il est vray que souvent, encores que Dieu nous ait pardonné nos fautes, il ne laissera pas de

nous chastier, comme il en est advenu à David: mais ce n'est sinon pour nostre bien et profit qu'il le fait, afin que nous cheminions tant plus songneusement à l'advenir. I'ay desia dit que Dieu envoye ses punitions en telle sorte qu'il en demeure tousiours quelque marque pour nous en faire souvenir. Dieu donc nous affligera bien encore qu'il nous soit propice: mais toutes ces deux choses ne sont pas incompatibles, c'est ascavoir qu'il mette nos pechez derriere le dos, qu'il nous reçoyve quant et quant à merci, et nous face prosperer par sa benediction, et que cependant il ne nous vueille pas neantmoins nourrir en nostre paresse, mais nous resveiller, et faire sentir quelque signe de son ire, afin de la prevenir: cependant toutesfois s'il nous veut declarer plenement la remission de nos pechez, il nous en donnera bien quelques fois les signes exterieurs, c'est à dire, il nous donnera un tel goust de sa bonté, que nous apperceverons que vrayement il nous a fait merci, et qu'il est impossible qu'il usast envers nous d'une telle grace et humanité, sinon d'autant qu'il ne veut plus nous examiner en nos fautes, qu'il nous quitte à pur et à plein, et qu'il ne demande sinon que nous cheminions avec luy comme estans d'accord, et vrayement reconciliez à sa maiesté.

Voyla donc comme Dieu nous declare la remission de nos pechez, non seulement par sa parole, et au dedans par son sainct Esprit, mais aussi par les fruits, c'est à dire, quand par sa benediction il nous fait prosperer, et qu'il nous traitte si doucement que nous sommes convaincus qu'il use d'une bonté paternelle envers nous. Quand donc nous aurons ces signes-la, concluons hardiment que Dieu nous a pardonné nos pechez, et qu'il les a mis derriere le dos pour ne les plus examiner, et pour ne s'en souvenir iamais. Ainsi donc, toutes fois et quantes que nous serons affligez de la main de Dieu, qu'il nous souviene que non seulement il s'est monstré bon envers ceux qu'il a retirez de ce monde, et qui ont autres fois eu des afflictions rudes et fascheuses, mais qu'il leur a pardonné leurs pechez, et scachons qu'il usera de la mesme bonté envers nous: et en ce faisant nous apprendrons de nous humilier pour l'advenir, et puis la grace de Dieu aura tant plus grand lustre, d'autant que non seulement il nous aura traittez en toute douceur quant au corps, mais aussi qu'il n'aura point regardé à nos fautes, et nous aura monstré que combien que nous eussions provoqué son ire, et luy eussions donné occasion de nous laisser tousiours en nos miseres, toutesfois il ne nous veut point traitter à la rigueur, mais qu'il nous veut attirer à soy par sa bonté et misericorde infinie.

Or nous-nous prosternerons devant la maiesté de nostre bon Dieu, en cognoissance de nos fautes, le prians que de plus en plus il nous les face sentir: et que ce soit pour nous humilier en telle sorte que venans à luy nous n'apportions sinon une pure et simple confession de nos pechez: et que cependant il nous donne un tel goust de sa bonté que nous ne laissions pas de recourir à luy, encore que nos consciences nous redarguent et nous condamnent, que nous embrassions sa grace qu'il nous a promise au nom de nostre Seigneur Iesus Christ: et toutes fois et quantes qu'il nous la fait sentir par experience, que nous en scachions faire nostre profit, et que nous soyons tellement munis contre toutes tentations, que iamais nous ne defaillions sous le fardeau, quelque fascheux et pesant qu'il soit. Que non seulement il nous face ceste grace, mais à tous peuples etc.

QUATRIEME SERMON.

18. *Car le sepulchre ne te chantera point, et les morts ne te loueront point, et ceux qu'on devalle en la fosse ne s'attendront point à ta verité.* 19. *Le vivant, le vivant chantera de toy, comme moy auiourd'huy: le pere fera scavoir ta verité à ses enfans.* 20. *Le Seigneur est pour me sauver: et nous chanterons tous les iours de nostre vie un cantique au Temple du Seigneur.* 21. *Isaie dit, Qu'on prene une masse de figues: qu'on en face un emplastre sur la playe et il sera guari.* 22. *Or Ezechias avoit dit, Quel signe auray-ie que ie doyve monter en la maison du Seigneur?*

Il est bien certain que si nostre vie estoit reglee comme elle doit, nous aurions tousiours ce but principal, cependant que nous sommes au monde, d'honorer Dieu. Et aussi c'est bien raison d'applicquer là toute nostre estude, puis que sans fin et sans cesse nous experimentons tant de graces qu'il nous fait. Pour ceste cause maintenant Ezechias, apres avoir cognu que Dieu luy avoit prolongé sa vie, et luy avoit donné tesmoignagne d'une amour singuliere envers luy, dit que de tant meilleur courage il magnifiera le nom de Dieu, pour luy faire recognoissance d'un tel benefice. Et notamment il adiouste que ce ne sera point seulement cependant qu'il sera au monde qu'il taschera que Dieu soit benit, mais que pour ses successeurs il s'efforcera que tousiours on cognoisse comme Dieu a besongné envers luy. Et finalement pour conclusion il dit qu'il n'y a que Dieu pour Sauveur, et que si on se repose en luy, le salut sera certain et infallible. Mais cependant on pourroit trouver estrange qu'il dit que la mort ne sera point pour louer Dieu, ne le sepulchre: car il semble qu'il ne

prise et ne cognoisse autre bonté de Dieu, sinon quand il entretient les hommes en ceste vie caduque.

Or si nous ne regardons qu'yci bas, nostre foy sera bien debile, et nous scavons que nous ne vivons à autre condition sinon pour gouster en partie la bonté de Dieu, afin d'estre attirez plus haut, et mesmes d'estre du tout ravis à la vie celeste. Il semble donc qu'Ezechias soit trop addonné au monde, et que mesmes il n'ait nulle apprehension du Royaume spirituel de Dieu. Car en disant que le sepulchre ne peut louer Dieu, ne ceux qui sont trespassez, il semble qu'il n'ait autre regard qu'à ceste vie presente. Et nous scavons qu'il est dit en premier lieu, que Dieu veut estre glorifié en nostre mort aussi bien qu'en nostre vie. Et S. Paul pour ceste cause dit qu'il ne luy chaut soit de vivre, ou de mourir, moyennant que la gloire de Dieu en soit tousiours avancee. Il semble bien qu'il y ait grande diversité entre S. Paul et Ezechias: car l'un fuit la mort, et l'ha en horreur, alleguant que les trespassez ne loueront point Dieu: l'autre dit, ce m'est tout un que ie vive ou que ie meure: car Dieu sera tousiours glorifié en moy. Et si nous regardons à l'estat des trespassez, selon qu'ils sont retirez du monde, et que Dieu les a approchez de soy, il semble bien qu'ils soyent plus disposez et plus alaigres à benir son Nom. Car cependant que nous sommes yci appesantis en ceste prison de nostre corps, nous ne pouvons pas ouvrir la bouche à demi (par maniere de dire) pour louer Dieu: nous n'y allons pas d'un si franc courage ne d'une ardeur si vehemente comme il seroit requis. Or les morts ne sont pas ainsi empeschez, ils ne sont pas comme nous absens de Dieu (ainsi que S. Paul en parle en la seconde des Corinthiens) ils peuvent donc tant mieux s'accorder avec les Anges de paradis en ceste melodie. Et nous scavons ce qui est dit des Anges (comme aussi nous l'avons veu au sixieme chapitre) qu'incessamment ils crient, Benit soit le Seigneur des armees, le Sainct, le Sainct, le Sainct. Selon donc que nous pouvons iuger, ceux que Dieu a retirez de ceste vie caduque doyvent mieux estre appareillez à louer son Nom. Mais notons en premier lieu qu'Ezechias a yci regardé pourquoy Dieu nous a mis au monde, et pourquoy il nous y entretient. Il ne demande aucune recompense de nous: il n'est pas comme un homme qui mettra des serviteurs en sa maison: car c'est pour faire valoir ses terres, et en avoir le profit. Ce n'est pas aussi comme un grand prince lequel demandera d'avoir beaucoup de subiets, car il en sera maintenu, et au besoin il en aura secours. Mais Dieu ne pretend nul avantage de nous, comme aussi il n'en ha nul besoin, seulement il veut que nous luy facions hommage de tant de benefices qu'il nous eslargit. Car toute nostre vie se doit rapporter (comme desia nous avons touché à ce but la, que nous benissions Dieu, et que nous rendions tesmoignage que ses benefices n'ont point este perdus envers nous, comme ils seroyent si nous estions comme muets.

Voyla donc ce que nous avons à observer, que Ezechias, en disant que les vivans loueront Dieu, a voulu noter que les hommmes pervertissent l'ordre de nature, quand ils ne s'applicquent point à louer Dieu, et que leur ingratitude n'est nullement excusable, quand ils ensevelissent les graces de Dieu, et les mettent en oubli. Puis qu'ainsi est donc que nostre Seigneur ne cherche de nous sinon que son Nom soit glorifié en ce monde, il ne se faut point esbahir si Ezechias dit, Le vivant, le vivant louera Dieu. Et mesmes il nous faut aussi noter quelle difference il y a entre la condition des vivans et des morts. Encores que les morts louent Dieu, si est-ce que nous ne pouvons pas iuger n'imaginer qu'ils soyent assemblez à nostre façon, afin de monstrer un accord de leur foy. Chacun d'eux pourra bien louer Dieu en son endroit, et cependant ce n'est pas qu'ils soyent recueillis en un corps, comme nous sommes maintenant, car l'Escriture ne dit rien de cela. Et il ne faut point que nous forgions à nostre teste des fantasies comme bon nous semblera. Car nous scavons que Dieu reserve au dernier iour ceste perfection, que nous soyons tous unis, et que nous soyons tellement conioints à nostre Dieu, que sa gloire reluise plenement en nous. D'autant donc que les trespassez n'ont pas une telle façon de s'exercer à louer Dieu comme nous: voyla pourquoy il est dit que c'est une chose qui appartient proprement à nous vivans. Mais il y a encores d'avantage, car Ezechias ne parle pas yci simplement de la mort, selon que nous en avons touché desia, mais il qualifie sa mort, comme s'il eust esté retranché de l'Eglise de Dieu, et de toute esperance de salut, quand ce iugement fust venu à estre executé, ou bien comme s'il eust este devant son Iuge. Ezechias donc ne s'apprestoit pas à mourir, comme de nature nous ne pouvons fuir ceste necessité, mais il avoit ce tesmoignage de l'ire de Dieu, duquel il estoit autant effrayé comme si tout eust este perdu pour luy. Or nous scavons que nul ne peut chanter les louanges de Dieu, sinon qu'il en ait occasion et matiere, car quand nostre Seigneur nous monstre une face terrible, nous avons la bouche close, nous sommes saisis de telle angoisse qu'il est impossible que nous le benissions: plustost au contraire il n'y aura que grincement de dents quand l'ire de Dieu nous aura ainsi estonnez. Voila comme en estoit Ezechias.

A l'opposite, quand Dieu se monstre propice envers nous, et qu'il nous monstre quelque signe

de sa faveur, il nous ouvre la bouche, comme il est dit au Pseaume cinquante et unieme: Seigneur tu m'as ouvert ma bouche, et pourtant ie chanteray tes cantiques: et en d'autres passages, Seigneur, tu as mis un cantique nouveau en ma bouche. Par cela les Prophetes signifient, quand Dieu les a esiouis en les delivrant de quelque mal, que par ce moyen il les a exhortez à chanter ses louanges et benir son Nom, et avoir souvenance de ses graces. Ainsi donc quand nous n'apprehendons que toute frayeur en Dieu, nous sommes comme eslourdis: et voyla la porte fermee, tellement que nous ne pouvons point louer Dieu. Ainsi Ezechias en ce passage, disant que les morts ne loueront point Dieu, n'entend pas en general tous ceux qui decedent de ceste vie transitoire, mais ceux qui sont comme retranchez de Dieu, et qui sont accablez de son ire, et qui ne goustent plus aucunement sa bonté, et sont desnuez et alienez de toute esperance de salut. Il est donc impossible que ceux-là louent Dieu. Il y a encores un autre poinct à noter. Car quand les fideles sont detenuz et opprimez de quelque destresse, ils ne voyent quasi goutte sinon en leur mal, et chacun l'experimente par trop en soy. Quand un mal nous a du tout abbatus, nous ne pouvons pas applicquer nos sens à autre chose, car nous sommes là retenus comme en une prison estroite. Ainsi donc en a este Ezechias. Comme aussi quand il est dit au Pseaume octantehuitieme, C'est une terre d'oubli que l'estat des trespassez, on ne scait là que c'est de Dieu: il semble bien que ce soit un blaspheme. Mais ces façons de parler procedent de la rudesse et infirmité des hommes, ascavoir d'autant qu'ils ne peuvent pas se recueillir, pour iuger d'un sens rassis, et avoir une cognoissance bien distincte et bien digeree: mais le mal les presse et les transporte tellement, qu'ils parlent comme à la volee et en confus. Voyla Iob qui dit que les hommes estans retirez de ce monde n'ont plus nulle solicitude, que chacun est en repos comme s'il y avoit un meslinge confus, que le valet et le maistre sont tout un, et que les tyrans alors ne donneront plus d'effroy. Il parle de l'estat des trepassez, comme si la mort estoit pour abolir tout. Toutesfois ce n'est pas qu'il eust ce iugement-là: mais c'est que sa tristesse ne luy permettoit point de parler comme un homme qui est en repos: car il avoit este agité d'inquietude telle, que ses propos estoyent esgarez.

Ainsi en pouvons-nous estimer d'Ezechias. Il ne parle point de l'estat et condition des trespassez, comme l'Escriture nous enseigne. Et pourquoy? Sa tristesse et l'horreur qu'il conçoit dominoyent tellement en luy qu'il ne scait où il en est. Il est vray que cela n'est point à excuser: et voyla aussi pourquoy nostre Seigneur nous donne des miroirs de nostre fragilité, quand nous voyons que les plus saincts et les plus parfaits parlent ainsi, mais cependant Dieu a supporté Ezechias, pour ce que le principal luy demeuroit: comme desia nous avons veu que son but tendoit là, de glorifier le nom de Dieu: car il eust mieux aimé mourir cent fois, que d'estre une minute en ce monde, en profanant par ingratitude les biens que Dieu luy faisoit. Voyla donc Ezechias qui retient ceste regle, que les hommes ne doyvent point appeter un seul iour de vie, sinon afin que Dieu en soit glorifié. Mais cependant ce qu'il est agité de si grans troubles qu'il ne peut pas distinctement parler comme il deveroit, cela procede de son infirmité, laquelle Dieu excuse et supporte: car ce n'est pas une desobeissance, d'autant qu'il y a en nos oraisons beaucoup de choses extravagantes. Il est vray qu'il nous faut tousiours conformer à ceste regle qui nous est donnee, afin que chacun ne prie point Dieu à l'aventure et selon son appetit. Mais quoy qu'il en soit, si est-ce que nous aurons des regrets et complaintes en nous qui excederont mesure: et il faut que Dieu ait pitié de nous en cest endroit.

Voyla donc en somme ce que nous avons à retenir: c'est que sur tout en vivant nous tendions tousiours à ceste fin que Dieu soit honoré. Car c'est aussi pourquoy il nous a mis en ce monde, c'est pourquoy il nous a choisis pour estre de son troupeau, c'est ascavoir afin que nous soyons assemblez pour chanter ses louanges d'un accord. Et nous voyons cela encores mieux au Pseaume cent quinzieme, là ou il y a une pareille sentence. Et mesmes ce n'est pas seulement un homme qui parle, mais tout le corps de l'Eglise des fideles, lesquels disent qu'on ne louera point Dieu en la mort: mais nous vivans, disent-ils, iusques en la fin nous confesserons que Dieu nous a conservez. Là il nous est signifié que Dieu iusques en la fin du monde gardera tousiours son Eglise, et qu'il y aura quelque peuple de residu. Pourquoy? D'autant qu'il veut estre cognu pere et sauveur entre les hommes: et combien que ce ne soit pas de la plus grande multitude, si veut-il encores avoir quelque compagnie qui le benisse. Ainsi donc apprenons de nous exercer à benir le nom de Dieu, cependant qu'il nous tient yci bas, et que nous sommes nourris par sa liberalité, et (qui plus est) qu'il nous a appellez à soy pour tendre tousiours à l'esperance de l'heritage eternel. Puis qu'ainsi est donc, applicquons toute nostre estude à cela, voire tout le temps de nostre vie. Que si nous en faisons autrement, il vaudroit mieux que nos meres nous eussent avortez, ou que la terre s'ouvrist pour nous engloutir, que d'estre yci gourmandans comme bestes brutes, et demeurer ingrats de tant de bene-

fices que Dieu nous eslargit, et que sa louange soit ensevelie par nous. Voyla pour un item.

Et au reste, que nous soyons tousiours prests, suyvans l'exemple de S. Paul, à glorifier Dieu, soit par vie, soit par mort. Si quelque fois nous sommes en trouble comme a este le bon Roy Ezechias, cognoissons que tous nos regrets, nos complaintes et gemissemens nous doyvent estre suspects, pource que nous n'y pouvons tenir mesure, à cause de la fragilité qui est en nous. Ainsi, que ce qui est yci dit, Les morts ne loueront point Dieu, ne soit point par nous tiré en consequence, afin de plaider, quand il luy plaira de nous appeler à soy: que nous ne facions point ceste excuse sous le titre d'Ezechias ou de David qui a ainsi parlé au Pseaume sixieme, ou de tout le peuple, comme nous venons d'alleguer. Car il y a eu de l'exces: pource que tant David qu'Ezechias, et en general toute l'Eglise, alors qu'il y avoit une dissipation horrible, ont este tentez, comme si Dieu les vouloit reietter, et qu'il les desavouast, et qu'ils n'eussent plus d'accointance avec luy. Selon donc qu'ils s'estoyent ainsi retirez de Dieu, ils sont confus, et ne s'en faut point esbahir. Et pourtant ne tirons point une regle de là, comme si nous pouvions faire le semblable, mais que ce soit pour nous faire cognoistre nostre infirmité. Et au reste, combien que Dieu nous supporte, ne nous plaisons point en un tel vice. Voyla donc ce que nous avons à retenir.

Or cependant si sommes nous admonnestez, d'autant que Dieu nous fait sentir ses graces, que nous avons par cela les coeurs eslargis, et les bouches ouvertes pour benir son Nom. Et au contraire que nous ne pourrons pas prononcer un seul mot à sa louange, qui procede de bonne affection et liberale, sinon que nous ayons cela persuadé, que Dieu nous est propice: et que nous facions nostre profit des biens que nous recevons de sa main. Quant au premier poinct, qu'un chacun apprene à s'inciter, selon qu'il fera un recueil des graces de Dieu, car le nombre en est infini. Il n'y a celuy de nous, quand il pensera deuëment à soy, qui ne doyve estre ravi: comme il est dit au Pseaume quarantieme, que si nous voulons nombrer les tesmoignages que Dieu nous donne du soin paternel qu'il ha de nous, et de sa misericorde, qu'il y en a plus que de cheveux en nostre teste, et que nous sommes là comme esbahis. Mais toutes fois selon que Dieu desploye les richesses de sa bonté envers chacun de nous, que nous soyons tant plus esmeus à benir son Nom, et que chacun s'exerce et solicite à cela. Voyla en somme ce que nous avons à observer sur ce passage.

Or d'autre costé cognoissons que nostre vie est maudite, si nous gourmandons les biens que Dieu nous donne, et cependant qu'en cela nous ne contemplions point sa bonté. Car nous profanons tout ce qui estoit dedié à nostre usage et à nostre salut, sinon que nous soyons amenez à ceste fin, c'est ascavoir de conclure que Dieu vrayement se monstre pere envers nous, et qu'il nous attire par toute douceur à luy, afin que nous ne doutions pas qu'il ne nous tiene pour ses enfans. Et en cela aussi voyons-nous combien la condition des Papistes est miserable: car ils ne veulent pas mesmes s'asseurer de la bonté de Dieu, mais disent que tousiours il nous faut estre en doute. Et ainsi tout ce qu'ils prient, et ce qu'ils rendent d'action de graces à Dieu, n'est qu'autant d'hypocrisie et de fiction. Car nous ne pouvons invoquer Dieu qu'en fiance, nous ne pouvons aussi louer son Nom, sinon en le cognoissant estre favorable envers nous. Or ceux-la en sont du tout exclus. Apprenons donc que iamais nous ne pourrons offrir à Dieu un sacrifice de louange qu'il estime et prise, ou que iamais aussi nous ne pourrons tendre au droit but de nostre vie, sinon que nous soyons persuadez de sa bonté. Et ainsi, toutes fois et quantes que nous pensons à toutes les graces et benefices de Dieu, que ceci nous viene en memoire, que Dieu nous conferme et ratifie son adoption, afin que nous ne doutions point qu'il ne nous tiene comme ses enfans, et que nous ne puissions librement l'invoquer comme nostre pere. Voyla en somme ce que nous avons à retenir de ce passage.

Or maintenant il nous faut aussi noter ce que dit Ezechias: *Le vivant, le vivant te confessera, voire le pere declarera à ses enfans ta verité.* Il avoit dit ci dessus que les morts n'attendront plus à la verité de Dieu, c'est à dire, ils n'y auront nulle esperance. Et en cela voyons-nous ce que i'ay touché, qu'Ezechias ne parle pas indifferemment de tous ceux que Dieu a retirez de ce monde: car il est certain que les fideles s'attendent à la verité de Dieu. Quand Iacob disoit en rendant l'esprit, Ie m'attendray au salut du Seigneur, il ne disoit pas cela pour une minute: mais il declaroit et protestoit qu'il avoit ceste certitude imprimee en son coeur, laquelle ne seroit iamais esteinte, tellement que pour passer par une centaine de morts, tousiours ce thresor-la luy seroit reservé. Or donc les saincts et fideles, encores que Dieu les ait appelez hors du monde, ne laissent pas tousiours de nourrir l'esperance de la resurrection, et de ceste felicité qui leur est promise. Mais Ezechias parle des trespassez qui sont comme bannis et alienez du tout du Royaume de Dieu, et lesquels il renonce. Or il estoit en cest estat-la selon son apprehension, iusques à ce que Dieu l'ait consolé par son Prophete. Car le message qui luy fut envoyé estoit pour monstrer que Dieu luy estoit contraire, et qu'il venoit comme sa partie adverse à main armee à l'encontre de luy. Il faloit donc

qu'Ezechias demourast là confus. Ainsi ce n'est point sans cause qu'il dit que les trespassez n'attendent point la verité de Dieu: c'est à dire qu'ils sont du tout forclos de ses promesses, tellement qu'ils ne sont plus du nombre de ses enfans. Mais maintenant il dit que les vivans qui goustent la bonté de Dieu, feront sentir à leurs enfans sa verité. Or yci nous voyons derechef comment Dieu sera deuëment loué et prisé entre nous, c'est ascavoir quand on cognoistra qu'il est fidele à tous les siens, que iamais il ne les delaisse, mais que son secours leur est appareillé en la necessité, et qu'ils ne seront iamais frustrez s'appuyans sur luy. Voila donc la vraye matiere des louanges de Dieu.

Ainsi en somme nous voyons qu'il n'y a que fausseté et mensonge quand les hommes prieront Dieu, ou qu'ils feront semblant de luy faire action de graces, et cependant ne seront point enseignez de l'amour qu'il leur porte, ne seront point certifiez de leur salut, et ne cognoistront nulle promesse. Quand donc cela n'y sera point, il est certain que ce n'est que vent et fumee de toutes les louanges de Dieu qui pourront resonner en la bouche des hommes. Voulons-nous donc louer Dieu comme il appartient, en sorte qu'il approuve les Sacrifices que nous luy offrirons des louanges et d'actions de graces? Que nous profitions en sa Parole, que nous scachions que c'est de se fier en luy: ce que nous ne pouvons pas, iusques à ce qu'il nous ait declaré sa bonne volonté, qu'il nous ait certifiez qu'il nous reçoit, que nous avons acces à luy, et que iamais nous ne serons abandonnez, moyennant que nous y ayons nostre recours. Si nous n'avons une telle instruction, nous ne pourrons iamais prononcer un seul mot des louanges de Dieu comme il est requis. Voila à quoy se doit rapporter ce que dit yci Ezechias, Que le pere notifiera à ses enfans la verité de Dieu. Et au reste, comme il a dit que les trespassez ne s'y peuvent attendre, n'y avoir leur appuy, cognoissons que d'autant que Dieu se declare propice et liberal envers nous, que c'est pour tousiours mieux confermer nostre esperance, afin que nous prenions tant meilleur courage de recourir à luy, et ne douter point que tousiours il n'ait la main preste pour nous aider au besoin. Comment donc est-ce que nous userons des graces de Dieu selon qu'il appartient? C'est quand nous serons tousiours confermez de plus en plus en la foy, quand nous pourrons despiter toutes tentations, quand nous pourrons nous resoudre qu'en invoquant Dieu nous ne devons nullement craindre de perdre nostre peine, pource que iamais nostre esperance ne sera confuse. Quand donc nous serons bien resolus en cela, tellement que nous puissions batailler contre Satan pour repousser toutes tentations, voyla comme nous scaurons prudemment appliquer les benefices de Dieu à nostre usage, et comment nous les pourrons faire profiter. Voyla en somme ce que nous avons yci à retenir.

Au reste, quand il est parlé comment les peres se doyvent porter envers leurs enfans, nous avons à recueillir en general (selon qu'il en a este traitté ci dessus) que ce n'est point assez si nous procurons que Dieu soit glorifié durant nostre vie, mais nous devons desirer, comme son nom est immortel, aussi que d'aage en aage il soit celebré, et que ceux qui viendront apres nous gardent la pure religion, et que iamais le service de Dieu n'aille en decadence, qu'il poursuyve et s'avance tousiours, et que la bonté de Dieu soit magnifiee par tout. Ceux qui ont des enfans, qu'ils cognoissent que Dieu les leur a commis en charge, et qu'il faudra qu'ils en rendent conte, sinon qu'ils mettant toute peine à les enseigner à servir Dieu. Car quand il est dit que le pere annoncera à ses enfans la verite de Dieu, il nous faut tousiours venir à ceste fin-la. Pourquoy? C'est afin que les enfans se fient en luy, qu'ils l'invoquent, qu'ils luy attribuent la louange de tous biens, qu'ils se dedient et consacrent totalement à luy et à son obeissance. Si donc les peres se veulent acquitter de leur devoir, qu'ils cognoissent que c'est le principal heritage qu'ils doyvent laisser à leurs enfans: que s'ils leur amassent des biens, et que cependant ils leur laschent la bride quand ils les verront dissolus, meschans, profanes, contempteurs de Dieu: malheur sur ce qu'ils auront mis de peine pour les avancer selon le monde: car ils les eslevent bien haut pour leur faire rompre le col: et leur cheute sera plus mortelle quand ils auront force biens, et que cependant ils mespriseront Dieu en sa doctrine, la confusion en sera tant plus horrible, pource que leur ingratitude sera moins excusable. Que donc les peres pensent yci mieux qu'ils n'ont pas accoustumé de faire: c'est ascavoir que quand Dieu leur donne des enfans, il les oblige à ceste charge qu'ils s'efforcent d'autant plus à ce qu'ils soyent instruits en sa verité pour tout le temps de leur vie: comme nous voyons aussi que l'exemple nous en est donné en Abraham qui est le pere des fideles. Car quand Dieu veut monstrer qu'il gouvernera sa maison comme il appartient, Celeray-ie à mon serviteur Abraham (dit-il) ce que i'ay à faire? non. Voyla Dieu qui se rend familier à luy. Car (dit-il) il enseignera ses enfans en mes statuts, en mes loix et en mes ordonnances. Voyla la marque dont les fideles sont discernez d'avec les contempteurs de Dieu. Si donc nous voulons estre nombrez en l'Eglise, que nous ensuyvions ce zele, et ceste affection d'Abraham: c'est ascavoir que selon qu'un chacun ha famille, il mette peine que Dieu y soit honoré, et que sa verité y soit tousiours cognue iusques en la fin.

Or pour conclusion Ezechias dit *Le Seigneur est pour me sauver.* Ce mot emporte qu'il despite et reiette tout autre salut, comme s'il disoit, il n'y a que Dieu. Il pouvoit dire, Le Seigneur m'a sauvé: il pouvoit dire, Ie tien ma vie de luy et de sa pure grace, mais il procede plus outre, comme s'il vouloit yci maintenir l'honneur de Dieu, et abbatre toutes les fiances que les hommes conçoyvent en leur fantasie: car nous avons accoustumé de faire nos discours, quand nous-nous voulons maintenir, et que nous cherchons d'estre asseurez, nous prendrons ce moyen-ci, ce moyen-là. Or Ezechias renonce à tout, et declare qu'il n'y a que Dieu, et que c'est là qu'il nous faut venir. Il est vray que Dieu nous permettra bien d'user de tous les moyens qu'il nous offre, et qu'il a ordonnez à tel usage: mais cependant si ne veut-il pas que sa gloire nous soit obscurcie, comme aussi ce n'est pas raison. Tout y a neantmoins que les hommes sont si malins et si pervers, que tousiours ils prendront occasion d'amoindrir la gloire de Dieu, sous ombre qu'il les aide par ses creatures. Si Dieu ne se contente de nous faire sentir sa vertu, mais qu'il applique toutes ses creatures à nostre usage, nous deverions estre tant plus incitez à le louer. Mais tout au rebours nous le despouillons de son droict, nous le delaissons, et attachons nostre fiance çà et là, et nous semble que nostre salut procede d'un costé et d'autre. Voyla comme Dieu est fraudé de son droict.

D'autant plus donc nous faut-il bien observer ce qui est yci dit par Ezechias: *Le Seigneur est pour nous sauver:* c'est que combien que Dieu nous tende la main, et nous donne de quoy pour nous maintenir, nous confessions toutesfois que c'est luy qui est la fontaine, et que le ruisseau qui descoule iusques à nous n'empesche point que nous ne scachions d'où l'eau vient. Que nous tendions donc tousiours à ceste source-la, c'est que Dieu soit glorifié, et qu'il demeure en son entier: et puis quand nous sommes desnuez de tous moyens, que nous disions, Le Seigneur luy seul y suffira. Et voyla aussi pourquoy David dit, La misericorde de Dieu vaut mieux que toutes vies. Non pas que la vie des hommes ne soit de la misericorde de Dieu, mais il monstre que les hommes ne doyvent point estre attachez yci bas, et qu'ils sont abbrutis quand ils se cuident preserver ou maintenir et garentir par ce moyen-ci, par ce moyen-là: et qu'il faut qu'ils preferent à tout la seule bonté de Dieu, et qu'ils acquiescent en icelle. Ainsi donc voyci un mot de grande doctrine, moyennant que nous en scachions faire nostre profit. Que donc nous ensuyvions l'exemple d'Ezechias: et quand Dieu nous aura secourus au besoin, que nous luy attribuyons la louange de nostre vie, confessans qu'il n'y a que luy seul pour sauver.

Là dessus il adiouste derechef, *Et nous chanterons nos cantiques tous les iours de nostre vie en la maison du Seigneur.* Yci il reitere le propos qu'il avoit tenu auparavant: c'est ascavoir qu'il employeroit ce que Dieu luy avoit donné de residu de vie, à luy en faire recognoissance, tellement qu'il ne seroit pas ingrat: car (comme i'ay desia dit) il vaudroit mieux que iamais nous ne fussions nais, que de iouir des biens que Dieu nous fait, et cependant avoir la bouche close, et ne penser point à luy. Notons bien donc que ceste repetition n'est point superflue, quand Ezechias dit tant de fois que puis que sa vie luy est prolongee, il sera tant plus incité à louer Dieu. Voyla pour un item. Or il monstre d'avantage, que ce ne sera point pour une bouffee: comme beaucoup pourront louer Dieu d'une affection assez vehemente, quand ils auront experimenté sa bonté: mais cela s'escoule tantost, et la memoire en est perdue, et leur semble que c'est assez que pour un coup ils ayent testifié qu'ils tienent de Dieu le bien qu'ils ont. Mais Ezechias nous monstre qu'il nous faut continuer d'une droite perseverance en cela: car nous ne tenons point de Dieu un iour de nostre vie plus qu'un autre. Il faut donc qu'elle luy soit plenement vouee et dediee. Ainsi voyans la paresse et la froidure qui est en nous, apprenons de nous inciter quand nous sentirons que nostre zele se refroidit, de peur qu'il ne s'esteigne du tout. Esveillons-nous: Comment? Si i'ay recognu une fois ou deux la grace de Dieu, et qu'est-ce? maintenant la faut-il mettre en oubli? et si un mois durant i'ay beni le nom de Dieu, et puis un an, et deux, et trois, et que maintenant ie n'y pense plus: et de quoy m'aura servi tout cela, sinon de me tenir tant plus convaincu d'hypocrisie, et de monstrer qu'il n'y a eu sinon un feu d'estouppes, qu'il n'y a eu nulle constance ne fermeté? Si donc nous regardons bien à l'exemple de ce bon Roy, chacun de nous sera mieux picqué pour ne plus se nourrir en ceste paresse, qui est de nature en nous, et à laquelle nous sommes par trop enclins.

Quand il dit, *En la maison du Seigneur*, ce n'est pas que les louanges de Dieu fussent encloses au Temple (car chacun pourra louer Dieu en sa maison, et le doit faire aussi) mais Ezechias monstre que ce n'est point assez qu'en secret il loue Dieu, mais qu'il incitera les autres afin d'avoir force compagnons. Il parle donc yci d'un sacrifice solennel de louange qu'il rendra à Dieu en grande assemblee. Et voyla pourquoy aussi nostre Seigneur a voulu que les siens s'assemblent: car il pouvoit bien nous instruire en particulier, s'il eust

voulu, et dire, que chacun me loue en sa chambre: mais il veut qu'il y ait ceste police, que nous soyons unis comme en un corps, et que nous l'invoquions d'une bouche, que nous facions confession de nostre foy par accord. Et pourquoy? Il est vray qu'en premier lieu nous voyons qu'il faut que tous nos sens s'applicquent à le glorifier: mais il y a aussi bien une seconde raison, c'est que l'un incite l'autre, comme nous en avons besoin: car il n'y a celuy de nous qui se sente si disposé à louer Dieu, qu'il n'ait encore quelque aiguillon quand il verra la compagnie des fideles, et qu'on luy monstrera exemple. D'autant donc que cela nous incite, Dieu veut qu'en public et en commun nous chantions ses louanges. Et voyla pourquoy notamment Ezechias dit yci qu'il viendra au temple du Seigneur, pour louer et benir son Nom. Comme nous voyons aussi que Ionas dit le semblable. Il parle de la maison du Seigneur. Et pourquoy? non pas (comme i'ay dit) que les louanges de Dieu fussent là encloses et cachees: mais pource que le peuple s'y assembloit, et qu'il scavoit que cela apporteroit plus de profit, d'autant qu'il y en avoit qui seroyent incitez par son exemple. Voyla donc en somme le cantique d'Ezechias.

Or finalement il est yci recité que le Prophete Isaie commande qu'on *luy face un emplastre de figues sur sa playe.* En quoy il est vray-semblable que c'estoit une peste qu'il avoit. Et puis il est adiousté quant et quant qu'Ezechias aussi demande signe qui luy est ottroyé, comme nous avons veu quand le soleil fut reculié de l'ordre de l'horloge d'Achas. On pourroit yci esmouvoir une question, si cest emplastre a este une medecine, ou si ç'a este quelque signe que le Prophete luy donnast. Et semble bien que si c'eust este une medecine, c'estoit pour diminuer de la gloire de Dieu, pource qu'il faloit que la vie d'Ezechias fust miraculeuse. Pourquoy donc Dieu ne le guarissoit-il sans aucun moyen? Mais quand tout sera bien consideré, le signe ou miracle qui fut donné à Ezechias, quand le soleil arresta son cours, et que l'ombre de l'horloge fut reculee d'autant de degrez, suffit bien, et oste toute doute. Au reste, encores qu'Ezechias ait usé de cest emplastre, ce n'est pas pourtant à dire que la guarison fust naturelle. Car puis que Dieu avoit changé l'ordre du ciel, et avoit monstré un tesmoignage si evident que cela procedoit de sa main, et que c'estoit un benefice extraordinaire, nous-nous devons contenter de cela: et nous voyons quelques fois que Dieu s'est ainsi servi de ses creatures: et cependant il a assez declaré qu'il n'y avoit que sa seule vertu. Ceux qui estiment qu'Ezechias ait plustost eu cest emplastre comme un sacrement pour se confermer, pensent que les figues eussent plus nuy à la playe, qu'elles n'y eussent profité: mais on en peut faire composition qui sera propre pour meurir une playe, et cela est tout notoire. Il est vray que Dieu donnera bien quelque fois des signes qui semblent contraires du tout: et c'est pour nous mieux attirer à luy, afin que nous renoncions à toutes nos fantasies, et qu'il nous suffise qu'il ait parlé. Comme quoy? Dieu promet que iamais la terre ne perira par deluge. Et bien: quel signe en donne-il? C'est un signe qui nous menace naturellement de la pluye. Quand on voit l'arc du ciel, quel signe est-ce? C'est une attraction telle qu'il semble que nous devions estre accablez, et que la terre perira. Et comment? Ce signe-la nous est donné de Dieu afin que nous scachions que la terre ne perira iamais par le deluge: voire mais c'est afin que nous apprenions de nous arrester à sa verité, et que nous fermions les yeux à tout le reste, et à tout ce que nous concevons en nous mesmes, et que la verité de Dieu nous soit si authentique, que nous la recevions sans contredit. Dieu donc besongnera bien en telle sorte: mais quant à ce passage, plustost nous pouvons iuger que le Prophete, pour addoucir le mal d'Ezechias, a voulu encores donner ce remede: car c'est une playe aussi douloureuse qu'il en soit point que la peste: c'est comme un feu qui brusle l'homme. Et ainsi quand Dieu avoit prolongé la vie à ce bon Roy, il a voulu encore de superabondant adiouster ceste bonté-ci, que la douleur fust appaisee. Le Prophete donc luy donne cela comme de surcroist, que non seulement Dieu luy allonge sa vie, mais encore il ne veut point qu'il endure tant, et qu'il souffre les tormens lesquels il a sentis auparavant.

Ainsi voyla comme en tout et par tout Dieu s'est declaré pitoyable envers ce bon Roy, et qu'il s'est voulu monstrer appaisé en toutes sortes apres avoir usé de telle rudesse contre luy, et avoit desployé son bras, comme s'il l'eust voulu abysmer du tout. Cependant ce n'est pas à dire que Dieu en face du tout de mesme envers chacun des siens, afin que nous ne demandions pas qu'en une minute de temps Dieu, apres nous avoir retirez du sepulchre, nous esiouisse, et qu'il nous donne en tout et par tout de quoy nous contenter: mais s'il luy plaist petit à petit nous donner allegement à nos maux, cependant contentons-nous de cela. Et de faict, nous pouvons recueillir que Dieu encore a besongné par degrez en Ezechias: car desia ce miracle avoit este fait, que l'ombre du soleil s'estoit retiree, et le message de prolonguement de vie luy estoit donné par le Prophete. Il semble donc qu'Ezechias soit du tout delivré: et neantmoins cest emplastre est encores requis. Ainsi donc quand nostre Seigneur, apres nous avoir donné quelque allegement en un mal, laissera encore quelque re-

sidu, que cela ne nous trouble point, et que nous ne soyons point faschez de porter ses corrections, iusques à ce qu'il nous ait du tout garentis. Cependant nous avons declaré pourquoy Ezechias avoit demandé un signe: car combien que cela soit d'infirmité, si est-ce que Dieu encore l'a exaucé en telle requeste. Et en cela voyons-nous combien Dieu nous est humain, quand non seulement il nous ottroye les demandes que nous luy faisons d'une pure affection et droite, mais s'il y a quelque foiblesse meslee parmi, et que nous apportions des passions qui sont un peu exorbitantes, encores Dieu ha pitié de nous en cest endroit. Il est certain qu'Ezechias, quand il eust eu une foy parfaite, se fust contenté d'avoir ouy le mot de la bouche du Prophete. Quand donc il dit, Helas, n'auray-ie point quelque signe? en cela il monstre qu'il n'adiouste point plene foy et entiere à la parolle de Dieu. Mais voyla, il confesse sa faute, et en la confessant il demande le remede. Et à qui? A Dieu mesmes. Quand donc nous serons ainsi empeschez, qu'en premier lieu nous cognoissions nostre povreté, et que ne venions point excuser le mal qui est en nous, mais que nous passions condamnation volontaire. Si là dessus nous demandons à Dieu qu'il y remedie par sa bonté, il nous supportera et exaucera nos requestes. Vray est que ce n'est point à nous de requerir signe ou miracle quand bon nous semblera: car (comme il a esté declaré à l'endroit où le Prophete a desia fait mention de ce signe) Ezechias a eu un mouvement special à cela, comme aussi Gedeon. Mais remettons-nous à la bonne volonté de Dieu, quand nous cognoissons nostre fragilité, et le prions qu'il nous supporte: et puis qu'il nous conferme, afin que nous soyons bien resolus en sa Parole.

Voyla donc en quelle sorte il nous y faut proceder: et en ce faisant nous sentirons que ceci n'a point esté seulement escrit pour la personne du Roy Ezechias, mais que Dieu a voulu donner une instruction commune à toute son Eglise, afin qu'en nos troubles, quand nous serons venus iusques à l'extremité, voire iusques au profond d'enfer, nous scachions neantmoins que nous devons avoir nostre refuge à celuy qui nous appelle et convie tant doucement, esperans qu'il fera valoir sa vertu, combien que pour un temps elle soit eslongnee de nous, et que nous n'en voyons nul signe: et qu'ainsi il nous donnera de quoy le glorifier. Et aussi nous sommes instruits d'appliquer toute nostre vie à benir le nom de Dieu, et à chanter ses louanges, selon ce que nous avons experimenté sa bonté envers nous.

Or nous-nous prosternerons devant la Maiesté de nostre bon Dieu en cognoissance de nos fautes, le prians que de plus en plus il nous les face sentir, et que ce soit pour estre du tout abbatus et humiliez devant luy: et que nous bataillions contre les vices, lesquels nous font la guerre, scachons que nostre Seigneur nous a ordonnez à ce combat-ci, iusques à ce que nous soyons plenement renouvelez et revestus de sa Iustice, et qu'il n'y ait nulle contradiction qui nous empesche d'obeir à sa bonne volonté. Que non seulement il nous face ceste grace, mais à tous peuples et nations, etc.

SERMONS

SUR LA PROPHETIE D'ESAÏE

CHAP. LIII.

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

Outre les quatre sermons sur une partie du trente-huitième Chapitre d'Esaïe, que l'on vient de lire, il en existe sept autres sur le Ch. cinquante-trois du même prophète. Nous ignorons s'ils ont jamais été publiés à part; cependant nous supposons qu'ils l'ont été pour la première fois dans le volume que nous allons décrire, et dans lequel ils se trouvent à la suite de beaucoup d'autres sur divers textes du Nouveau Testament. Ce qui nous engage à faire cette supposition c'est la date même de ce volume qui est précisément celle des prédications de Calvin sur le livre du prophète Esaïe, sur lesquelles nous avons consigné les renseignements nécessaires dans l'avant propos du précédent article.

Nous ne connaissons que quatre exemplaires du volume en question. Nous avons pris copie de celui de la bibliothèque de l'Arsenal et collationné celui de Wolfenbüttel. En voici le titre

PLVSIEVRS SER | MONS DE IEHAN CAL- | *uin touchant la Diuinite, humanite et na-* | *tiuite de nostre Seigneur Iesus Christ: Item touchant sa passion, mort, resurrection, ascen-* | *sion, et dernier aduenement: Puis touchant la* | *descente du S. Esprit sur les Apostres, et la pre* | *miere predication de S. Pierre:* | DESQVELS VOVS TROV- | *uerez l'ordre en la page suyvante.* | (Emblème) | M. D. LVIII. | De l'imprimerie de Conrad Badius. | AVEC PRIVILEGE.

L'emblème représente le Temps (avec ailes, faux, longue barbe et pieds de boeuf) faisant sortir la Vérité toute nue d'une caverne, avec cet adage à gauche et à droite: *Des creux manoirs et pleins d'obscurité* | *Dieu par le temps retire Verite.* C'est un petit in-8°. Le verso du titre présente: *L'ordre et nombre des sermons contenus en ce volume.* Suit une préface de Badius que nous transcrivons plus bas, 4 feuillets. Puis viennent 19 feuillets non chiffrés, contenant une *Congregation ou proposition faite par Iehan Calvin sur le commencement de l'Evangile selon S. Iehan, en laquelle la Diuinite du Seigneur Iesus Christ est excellemment prouvee.* Toutes ces pièces, formant ensemble trois cahiers, sont signées * ** ***. Le corps du volume comprend ensuite 43 cahiers (a—z; A—V) et 685 pages chiffrées. Le dernier feuillet est en blanc. Sur le verso de la page 685 on lit en petites capitales: *Acheve d'imprimer a Geneve par Conrad Badius* l'an M. D. LVIII, le *XIIII de Ivillet.*

Nous avons copié le volume entier. Il contient outre la *congregation* déjà mentionné, 1° Un sermon de la Nativité de J. C. p. 1—27; 2° Neuf sermons de la Passion, dont le dernier porte le titre spécial De la résurrection, p. 28—291; 3° Quatre sermons de l'Ascension, p. 292—372; 4° Quatre sermons de la Descente du S. Esprit, p. 373—459; 5° Un sermon du Dernier advènement de J. C. p. 459—484; enfin 6° Sept sermons de la Prophetie de J. C. par Isaie p. 485—685; ensemble 27 sermons dont les vingt premiers sur des textes du Nouveau Testament, sur lesquels nous reviendrons, s'il plait à Dieu, à une occasion ultérieure. Provisoirement nous n'avons à nous occuper que de ceux qui

se rapportent au fameux texte d'Esaïe 52, 13—53, 12. Ils portent tous, l'un comme l'autre, le titre complet que voici: *Premier* (second etc.) *sermon de la prophetie de Christ, touchant sa mort et passion: prins d'Isaie.*

Voici maintenant la préface tres-intéressante de Badius:

Aux fideles espars en plusieurs contrees, Conrad Badius desire grace et benediction par Iesus Christ nostre Sauveur.

Nous scavons quel a este l'orgueil de la secte des Pharisiens, lesquels ia soit qu'ils fussent remplis de tenebres et d'ignorance se vantoyent toutesfois d'estre grans expositeurs de la Loy, iusques à prendre leur nom de là, comme s'ils eussent eu en leur sein la mouëlle et le sens secret de l'Escriture. Cependant au lieu de repaistre le simple peuple de vraye et saine doctrine, l'instruisoyent à ie ne scay quels badinages et vaines ceremonies qu'ils invertoyent outre la parolle de Dieu. Autant en font de nostre temps nos grans docteurs Sorbonistes, et tous ces criars de Moines, desquels les uns, combien qu'ils s'estiment estre les piliers de l'Eglise, compaignons des Apostres, et la boutique du S. Esprit, où il faut prendre toute interpretation des Escritures, et resolutions de tous les points de la religion, neantmoins ne font que conter des fables vaines et sottes, ou s'amusent a des questions curieuses et plenes de sophisterie, et a mille subtilitez qui ne servent d'aucune edification. Les autres preschent, au lieu de la parolle de Dieu, les constitutions et ordonnances qu'eux mesmes ont faites pour establir la tyrannie du Pape, vray Antechrist et ennemi de la verite: les autres aussi escument en chaire, et desgorgent propos arrogans contre les enfans de Dieu, et ceux ausquels Iesus Christ s'est revelé en ces derniers temps, les appelans Lutheriens, seditieux, et controuvans mille mensonges a l'encontre d'eux, au lieu de nourrir de vraye pasture de la parolle de Dieu leurs povres brebis affamees, qui hument telles poisons en guise de la nourriture spirituelle de leurs ames.

Parquoy mes freres et bien-aimez en Iesus Christ, quand Dieu nous envoye quelque bon et fidele docteur, qui expose purement a ses auditeurs la parolle de Dieu, nous en devons tenir un merveilleux conte: car il s'en trouve bien peu qui s'acquittent fidelement de leur charge: et entre autres nous devons avoir en singuliere recommandation ceux que Dieu a douez de graces speciales et don d'interpretation: comme auiourd'huy nostre fidele Pasteur et bon serviteur de Dieu, Iehan Calvin fait grandement profiter le talent precieux qu'il a receu du Seigneur, selon que ses predications en rendent bon tesmoignage, lesquelles (ainsi que toutes personnes equitables en peuvent iuger) ne sont point faites par acquit, ni a la douzaine, ains sont deuement premeditees et bien rapportees à la capacité de ses brebis, ayant tousiours devant les yeux le benefice du Seigneur Iesus pour l'engraver vivement en leurs coeurs. Ce ne sont point lieux communs tout maschez, ne sermons qu'il ait en sa manche pour les faire servir à tous passages de l'Escriture, comme une forme à tous pieds: ains expositions vrayes, pures, nues, et propres pour le texte qu'il ha a deduire: il ne les farcit point d'exhortations hors propos: il ne les remplit point d'invectives procedantes d'ambition. Car encores que nous ayons grand besoin que les superstitions de la Papaute soyent iournellement impugnees par la parolle de Dieu pour les effacer de nos coeurs, comme une odeur forte de laquelle nous avons este abbreuvez dés nostre enfance, si est-ce que si le passage n'est formellement contre tels abus, qu'il ne sortira pas de son interpretation pour crier apres: comme les Papistes à tous coups et sans propos abbayent comme chiens mastins contre l'Evangile renouvelé ces derniers iours au monde: mais sa coustume est de suyvre un fil et une teneur qui tend a edification, n'omettant rien de tout ce qui fait a l'honneur de Dieu et instruction de ses auditeurs.

Que pleust a Dieu qu'il y en eust beaucoup de semblables: la povre Eglise de Iesus Christ en seroit grandement soulagee: mais ie ne doute point que nostre ingratitude n'empesche que Dieu n'envoye plus de Pasteurs fideles qu'il n'y a pour le present: car s'il s'en trouve aucuns qui se veulent deuement acquitter de leur office, et trancher la parolle de Dieu franchement (comme S. Paul commande) en reprenant les vices et s'opposans au mal, pour maintenir l'honneur de celuy par qui ils sont envoyez, incontinent on leur met la rage sus, et ne cesse-on d'abbayer apres eux et les calomnier. Comme certes celuy dont ie parle, pour sa syncerite et grande fidelite dont il use en l'execution de sa charge, a tant acquis d'ennemis, que ceux mesmes qui ne le veirent ni l'ouyrent iamais, et ne leurent oncques deux mots de ses oeuvres, luy veulent mal de mort. Mais graces a Dieu sa bonne conscience, et le tesmoignage qu'il ha devant Dieu et ses Anges, et des fideles qui l'oyent iournellement, que c'est a tort qu'il est ainsi mal voulu des hommes, luy donnent courage de poursuyvre constamment l'oeuvre du Seigneur. Il voit comme son Maistre a este traitté, et apres luy les Apostres: ainsi il ne luy fait point mal de marcher apres eux, scachant que Dieu est puissant de garder son depost, et que ceux seront reputez dignes du Royaume des cieux qui souffrent pour iceluy.

Or d'autant que tous ne peuvent pas avoir habitation en ceste Eglise pour participer a la pasture celeste que ce bon berger depuis vingt ans en ca ne cesse d'administrer: et qu'il est expedient que ceux qui vienent nouvellement a ceste charge voyent sa maniere d'enseigner pour l'ensuyvre: semblablement aussi que ceux qui pensent qu'il ne fait que mesdire et crier en chaire contre le Pape et les siens, et foudroyer contre leurs traditions, sans autrement exposer l'Escriture, ou bien qu'il ne cesse d'induire les personnes a une liberte charnelle, et a secouer le ioug des Rois et Princes, et toute suietion, lisent ses predications a ce qu'ils puissent veoir que c'est a grand tort qu'on luy met tels blasmes sus, et oster la mauvaise opinion qu'ils ont conceue de luy, plusieurs bons personnages ont este d'avis d'en faire imprimer quelque quantite, et singulierement Laurent de Normandie, duquel le zele et saincte conversation est assez notoire de par deca, qui depuis dix ans en ca n'a cesse d'employer toute son estude et son bien a faire imprimer livres pour l'edification de l'Eglise.

Vray est (comme i'ay desia donné a entendre en la preface des sermons sur le Decalogue) que ce n'est ne du gre ne du consentement de l'autheur: non qu'il veuille empescher le bien et le fruit qu'en peut recevoir l'Eglise, mais il desireroit que ses predications ne s'estendissent pas plus loin que sa bergerie: tant pource qu'elles sont faites specialement pour ses brebis, a la capacite desquelles il s'accommode le plus qu'il peut: pource qu'il luy semble qu'un autre ordre et disposition y seroit bien requise pour estre ainsi mises a la veue de tout le monde: mais de les reveoir pour les polir, outre ce qu'il n'a pas le loisir, il ne s'y voudroit iamais occuper. Car quand il voudroit en mettre en avant, il scauroit bien faire des homilies toutes nouvelles et mieux labourees, sans remanier une chose par luy ia prononcee sur le champ. Neantmoins voyans le grand fruit qui peut revenir de telles predications ainsi publiees, nous n'avons pas craint de luy desplaire et desobeir aucunement en cest endroit, afin de vous faire participans des excellentes richesses desquelles nous iouissons en ce petit anglet hay et detesté du monde comme pernicieux et maudit, mais cependant precieux devant Dieu. Vray est que ce qui nous a donné ceste hardiesse, c'est la liberalité de nos magnifiques et treshonorez Seigneurs, qui desirant l'avancement de l'Eglise de Dieu, nous ont donné permission et privilege de les imprimer.

Or voyons qu'en une si grande quantite qu'il y en a de recueillis, nous avions a choisir, nous avons pensé qu'il seroit bon d'en mettre quelque petit nombre en avant, afin que selon qu'ils seront bien receus de vous, on poursuyve a en produire d'avantage. Voyci donc l'ordre que nous y avons tenu. En premier lieu nous avons mis une Congregation sur le commencement de l'Evangile selon

S. Iehan, où il est amplement traitté de la Divinite de nostre Seigneur Iesus Christ. Or par ce mot de Congregation, i'enten une certaine assemblee de l'Eglise qui se fait un des iours de la sepmaine, où un chacun des Ministres en son ordre expose quelque passage de l'Escriture, plus par forme de lecon que de predication: et cela fait, s'il y a quelqu'un des autres a qui l'Esprit de Dieu ait revelé quelque chose faisant à l'intelligence et esclaircissement de ce qui a este proposé, il luy est libre de parler. En apres nous avons fait suyvre un sermon du iour de Noel concernant la Nativité de Iesus Christ. Puis nous avons adiousté les predications de la passion et mort d'iceluy, de sa resurrection et ascension, de la descente du S. Esprit sur les Apostres et de la premiere harangue de S. Pierre apres avoir receu le S. Esprit. Finalement nous avons adiousté un sermon ou il est traitté du dernier advenement de Iesus Christ. Apres lequel pensans imposer fin a ce livre, il a pleu a Dieu nous faire ouyr les plus excellentes predications qu'il est possible d'ouir ne reciter, sur la fin du 52[e] chapitre du Prophete Isaie, et sur tout le 53[e], où le mystere de la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ et les causes d'icelle sont tellement descristes et depeintes au vif, qu'il semble que le S. Esprit nous ait voulu presenter devant nos yeux Iesus Christ condamné en nostre nom et attaché a la croix pour nos pechez, afin qu'en souffrant la punition qui nous estoit deue, et soustenant pour nous l'ire et le iugement de Dieu, il nous delivrast de la mort eternelle. Lesquelles predications nous ont semblé si convenantes aux precedentes que nous avons yci mises qu'il ne s'est peu faire que nous ne les adioignissions a ceux-ci afin de ne vous frustrer d'un si grand bien.

Au reste, nous avons regardé de choisir le plus que nous avons peu les predications qui se font tous les iours esquels se celebre la saincte Cene du Seigneur en ceste Eglise, tant pource qu'elles ont volontiers quelque plus grande vehemence, que pource que le poinct de ce Sacrement y est tousiours esclarci, pour lequel auiourd'huy il y a plus de contentions et controversies au monde que pour autre qui soit. Et a ceste mesme raison nous avons deliberé de vous presenter consequemment les Sermons que ce bon Docteur a faits sur le dix et onzieme chapitre de la premiere Epistre de S. Paul aux Corinthiens, où la vraye institution de la Cene est clairement monstree, et la corruption et abus qui depuis sont survenus vivement refutez. En outre, pource que les deux Epistres de S. Paul à Timothée et celle a Tite sont comme les oeconomiques de l'Eglise, c'est a dire contenant l'estat et gouvernement d'icelle, et comme chacun en particulier doit se porter en son office, maintenant que le Seigneur par sa misericorde estend les rayons de sa lumiere Evangelique en meints endroits, nous esperons publier les predications qui ont este faites sur ces trois Epistres-la. Et pource aussi que la grace par Iesus Christ et l'aneantissent du merite des oeuvres humaines sont excellemment traittez en l'Epistre aux Galatiens, nous esperons vous presenter les sermons faits sur icelle: chose autant necessaire en ce temps que nulle autre. Que si nous appercevons que tels presens vous soyent agreables, nous n'espargnerons tous les moyens que Dieu nous donnera pour vous faire participans de plusieurs autres.

Cependant, mes freres bien-aimez, poursuyvez heureusement vostre course, et ne vous espouvantez pour les menaces et cruautez des tyrans, qui pensent auiourd'huy faire service à Dieu de persecuter Iesus Christ en ses membres: proposez-vous ceste couronne incorruptible et ioye perdurable qui vous est preparee si vous perseverez constamment et iusques a la fin en vostre saincte vocation, scachans que les souffrances du temps present ne sont point dignes de la gloire a venir: a laquelle nous puissions parvenir par Iesus Christ nostre Sauveur. Ainsi soit-il.

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

Il existe de ce même recueil une autre édition un peu plus récente. Mais nous n'en avons rencontré aucun exemplaire dans les nombreuses bibliothèques publiques dont nous avons examiné les catalogues ou sur lesquelles il nous a été fourni des renseignements. Nous en possédons un nous-mêmes, peut-être le seul qui existe encore, du moins le seul dont nous ayons connaissance. En voici le titre.

PLVSIEVRS | SERMONS DE | *IEAN CALVIN, TOVCHANT* | LA DIVINITE, HVMANITE, ET NATI- | uité de nostre Seigneur Iesus Christ: Item touchant | sa passion, mort, resurrection, ascension, et der- | nier advenement. Puis touchant la descente du | sainct Esprit sur les Apostres, et la premiere predi | cation de Sainct Pierre: | *Desquels vous trouuerez l'ordre en la page suyuante.* | (Emblème) *A GENEVE,* | De l'imprimerie de Michel Blanchier. | M. D. LXIII.

L'emblème représente une tête de mort placée sur un scorpion. Du crâne il sort une feuille de palmier. La légende, écrite à gauche, au dessus et à droite, porte: *La mort engloutie en | victoire, Par Christ | nous est salut et gloire.*

Le format est in-8°, sensiblement plus grand que dans l'autre édition. Les caractères sont aussi notablement plus grands surtout dans la préface. Le contenu est le même que dans le recueil de 1558. Mais les sermons ne se suivent pas dans le même ordres, en ce que les sept sermons sur le texte d'Esaïe sont placés immédiatement après ceux sur la passion, et précèdent ainsi ceux sur l'Ascension et la Pentecôte. Le volume comprend quarante feuilles ou cahiers et demi (a—z. A—S). Cela devroit faire 647 pages, le verso du dernier feuillet étant en blanc; mais les chiffres n'en indiquent que 625, par suite de quelques erreurs de composition assez singulières. Les pages 201—220, et les pages 235 et 236 sont comptées deux fois de suite. Le titre et la préface sont compris dans cette pagination.

SERMONS DE LA PROPHETIE DE CHRIST,

TOUCHANT SA MORT ET PASSION: PRINS D'ISAIE.

PREMIER SERMON

Isa. Chap. LII.

13. *Voyci, mon serviteur prosperera, il sera exalté, il s'eslevera, il sera haussé grandement.* 14. *Car plusieurs ont esté estonnez de toy, pource que ton visage estoit desfiguré plus que nul homme, et deformé plus que nul des mortels.* 15. *Aussi il arrousera plusieurs peuples: les Rois fermeront leur bouche sur luy; car ceux ausquels il n'a point este conté, l'orront, et ceux qui ne l'avoyent point ouy, entendront.*

Chap. LIII.

1. *Qui croira a nostre predication et a qui sera revelé le bras du Seigneur?*

Le Prophete ayant parlé en general de tout le peuple des Iuifs, vient maintenant au chef duquel dependoit tout ce qu'il a dit ci dessus. Car leur redemption n'estoit fondée sinon en nostre Seigneur Iesus Christ: comme aussi c'est en luy que toutes les promesses de Dieu sont accomplies. Or desia de long-temps le Redempteur avoit este promis: mais quand il semble que la lignee de David soit du tout esteinte, l'esperance des fideles pouvoit aussi estre abolie. Il estoit dit que Dieu establiroit tousiours un Roy, et l'asserroit sur le siege de David, et que cependant qu'il y auroit soleil et lune au ciel, ce Royaume là seroit maintenu et conservé: et quand tout le monde deveroit perir, qu'il y auroit là une fermete si grande, qu'on verroit bien que c'estoit un Royaume plenement dedié à Dieu. La dessus neantmoins il se diminue: voire tantost apres, et petit a petit il s'en va en decadence, iusques a ce que le Roy penultieme est enmené captif, et toute la lignee Royale transportee et quasi retranchee. Le dernier qui est creé a la poste d'un homme incredule, et ennemi de toute religion, encores finalement s'estant rebellé contre luy, est prins, on luy creue les yeux, on luy fait son proces, on meurtrit ses enfans, et il est condamné avec tout vitupere: le Temple et toutes les maisons sont bruslees. Que pouvoit-on estimer là dessus? Il faloit bien donc que les Iuifs fussent asseurez par le Prophete que Dieu en la fin auroit pitie d'eux, et qu'il les rameneroit de leur captivite: il faloit bien qu'il leur monstrast que ce qui avoit este dit anciennement a Abraham n'estoit pas vain, qu'en sa semence toutes nations de la terre seroyent benites: mais qu'il y auroit un Roy assis de la lignee de David, duquel l'Empire n'auroit nulle fin, mais seroit eternel. Voyla donc pourquoy Isaie maintenant restreint son propos a la personne de nostre Seigneur Iesus Christ: afin (di-ie) que ce qu'il a declaré ci dessus de la redemption et du retour du peuple, soit tenu pour certain et infalible.

Or nous avons veu ci dessus que nostre Seigneur estoit appelé *Serviteur de Dieu*, entant qu'il s'est soumis en toute obeissance a cause de nostre salut: voire luy qui estoit le Seigneur de gloire, le chef des Anges, et devant lequel tout genouil se doit ployer. Quand donc ce nom de Serviteur luy est attribué, cognoissons que c'est d'autant qu'il a vestu nostre nature, et qu'en icelle il s'est voulu non seulement humilier, mais aneantir du tout. Car il faloit bien que nos transgressions et iniquitez fussent reparees par son obeissance. Et comme il dit aussi a Iehan baptiste, il faloit qu'il accomplist toute iustice. Ainsi voyla comme nostre Seigneur Iesus Christ, combien que toute maiesté luy appartiene et qu'il soit Dieu eternel, ne laisse pas en temps qu'il a vestu nostre chair, et qu'il s'est conformé a nous, d'estre en degré inferieur: et en cela il n'y a nulle contradiction. Car combien qu'en sa nature Divine il n'y ait rien changé: si est-ce que si nous le considerons comme moyenneur entre

Dieu et nous, il faut qu'il s'abaisse, comme il est dit aussi qu'il a este fait sous la Loy, combien qu'il n'en fust point detteur, et qu'il fust luy mesme celuy qui doit gouverner: et auquel toute suietion doit estre rendue: mais il s'est mis en ce rang-la pour nous affranchir du ioug qui nous estoit insupportable. Car la Loy nous estoit un fardeau pour nous abysmer, sinon d'autant que nostre Seigneur Iesus l'a porté et nous en a affranchis par ce moyen. Et ne devons point trouver estrange s'il est appelé Serviteur de Dieu, veu qu'il n'a point refusé d'estre le nostre quant et quant, qui est bien plus. Car si nous regardons nostre condition, il n'y a que vanité, nous sommes povres vers de terre, mesme le diable et le peche dominent sur nous: et neantmoins voyla le Fils unique de Dieu qui s'abbaisse iusques là de s'employer a nostre service, comme S. Paul en parle. Il est ministre (dit-il) de la Circoncision. Au reste, notamment le Prophete a usé de ce mot afin que nous seachions que tout ce qui est yci raconté de luy, est pour le bien et pour le salut commun de toute l'Eglise. Or il faut regarder a quoy Iesus Christ a este appelé: c'est ascavoir pour estre le Redempteur de tous fideles et de tous esleus de Dieu. Puis qu'ainsi est donc que la charge luy a este commise, et que sa vocation est telle, ne doutons pas que tout ce qui est declaré de sa personne, ne nous soit commun et que le profit ne nous en reviene de ce que nous verrons ci apres. Voyla donc quant a l'intention du Prophete.

Or il dit que Iesus Christ estant appelé a cest office de sauver tous les siens, *prosperera, qu'il sera exalté et magnifie a merveilles.* Ceci est pour armer les fideles contre la tentation qu'ils pouvoyent avoir devant que Iesus Christ apparust en sa gloire et en sa maieste: c'est a dire devant que luy, qui est le Dieu eternel plein de gloire, fust manifesté en chair. Car quand les Iuifs sont transportez en Babylone (comme desia nous avons dit) il n'y a plus de dignite en la lignee de David, tout cela est raclé. Vray est que quand quelque portion retourne, il y a Zerobabel qui est tenu pour capitaine et chef: mais il n'y a nul diademe Royal, il n'y a sinon quelque reputation d'honneur: d'autant que le peuple retient tousiours quelque reverence envers ceste maison de David. Voyla, di-ie, Zerobabel qui est obey: voire, mais ce n'est pas qu'il y ait nulle apparence d'Empire. Il faloit donc que les fideles fussent munis contre une telle tentation, et que Dieu les asseurast que le Redempteur sortirait, et que quand la terre se deveroit ouvrir, et tous les abysmes pour luy donner issue, et pour s'eslever en haut, neantmoins si faloit-il que la chose adveinst. Ainsi il n'y a doute que le Prophete ne face yci comparaison entre deux choses oppositea: c'est que Iesus Christ devoit estre longtemps comme caché voire comme plongé au profond des abysmes, et mesmes quand il viendroit, qu'il n'auroit pas grand' pompe pour estre prisé des hommes, mais tout au rebours, qu'il seroit reietté, ou qu'il seroit si contemptible, qu'on penseroit que iamais le salut du peuple ne deust estre accompli par son moyen, mais que si est-ce qu'il sera exalté.

Et cela est encores mieux exprimé quand le Prophete dit *qu'il a este desfiguré par dessus tous hommes, et qu'on n'y a cognu nulle forme:* comme s'il n'estoit pas digne d'estre mis au rang des creatures, mais qu'on le deust tenir pour detestable, et avoir horreur seulement de son regard. Voyla donc a quoy le Prophete pretend, quand il dit que Iesus Christ est eslevé. Ce sont deux choses qui sembleroyent de prime face estre contraires, et les tiendroit-on pour incompatibles: ascavoir que Iesus Christ ne soit point cognu: qu'on le cherche, et qu'on ne le trouve point: et que quand on le verra, il soit reietté: qu'on ne trouve rien en luy digne de quelque reputation, toutes fois que Dieu l'esleve, qu'il le magnifie et l'exalte, tellement qu'il surmonte tout ce que nous pouvons concevoir de sa maieste en ce monde. On ne diroit pas que ces deux choses-la se peussent accorder non plus que le feu et l'eau: or tant il y a que le Prophete dit qu'il faut esperer que Dieu y besongnera en sorte que les petis commencemens n'empescheront pas que la perfection ne viene a son but. Et voyla pourquoy aussi il dit qu'il sera eslevé, qu'il sera exalté et avancé en haut a merveilles: car ceste tentation estoit difficile a vaincre. Et ce n'est pas assez que Dieu nous declare aussi en un mot ce qu'il veut faire, mais quand nous appercevons des resistances, et qu'il semble que ce que Dieu a prononcé soit impossible, il faut que nous soyons confermez, que nous ayons de quoy pour surmonter tout ce qu'on peut obiecter au devant, et tout ce qui nous pourroit empescher d'adiouster foy a la promesse de Dieu. Ainsi donc, c'est autant comme si le Prophete disoit, Mes amis attendez que Dieu esleve le Redempteur, car il le fera. Et si nous repliquons, Voire, mais comment? car les moyens sont par trop estranges. N'en doutez point: car il y a une vertu en Dieu qui vous est cachee: mais (quoy qu'il en soit) si vous en doutez, si vous estes en bransle, si vous entrez en dispute, quand ce seul mot ne vous suffira, resistez a toutes ces imaginations, confermez-vous, despitez toute vostre incredulité: et prenez ceste resolution, que quoy qu'il en soit, Dieu besongnera outre vostre attente, outre vostre opinion et vos sens.

Voyla donc a quoy le Prophete a pretendu usant de ces trois mots, voire quatre, qui signifient,

une mesme chose. Et il le monstre bien, en disant *qu'il a este desfiguré*, et qu'on n'a pas daigné le regarder, pour ce qu'il n'y avoit ne beauté, ne forme en luy, mais qu'il estoit comme retranché de toute compaguie des hommes, et qu'il n'estoit pas digne d'estre mis entre les creatures mortelles. Or ceci sera encores plus a plein declaré avec le temps: car ceste mesme sentence sera reiteree pour declaration plus ample. Mais quoy qu'il en soit, desia le Prophete monstre que les Iuifs en attendant leur Redempteur, devoyent fermer les yeux a tout ce qu'on a accoustumé de chercher, et donner lieu a la foy, pour se tenir certain de la bonté de Dieu, combien que tout repugnast a leur opinion. Et ceci n'est pas seulement dit de la personne de nostre Seigneur Iesus Christ, mais de tout le cours de son Evangile, et de tout l'ordre qu'il tient a maintenir et gouverner ses fideles. Si donc nous voulons estre asseurez de nostre salut en Iesus Christ, il faut en premier lieu que nous n'ayons point honte de ce qu'il a este ainsi desfiguré selon les hommes, et qu'estant envoyé au monde, il a esté tenu comme execrable et maudit: et puis apres, que son Evangile a este aussi exposé en tout opprobre: comme encore auiourd'huy nous voyons le semblable. Car si nous avons honte de recevoir nostre Seigneur Iesus Christ crucifié, il est certain que nous sommes exclus de toute esperance de salut. Car comment est-ce que nous sommes sauvez par luy? comment est-ce que l'heritage des cieux nous appartient sinon d'autant qu'il a este fait malediction pour nous, et qu'il n'a pas este seulement maudit devant les hommes, mais de la bouche de Dieu son Pere? Voyla comme Iesus Christ, qui est la fontaine de toute benediction, a neantmoins porté nos pechez, et a este semblable aux sacrifices anciens qui estoyent appelez Pechez, pource qu'il faloit que l'ire de Dieu fust là declaree, et que les hommes en fussent affranchis et absous. Et comment est-ce que Iesus Christ est nostre vie, sinon d'autant qu'il a englouti la mort en mourant? Et comment est-ce que nous sommes eslevez par luy, sinon d'autant qu'il est entré iusques aux abysmes d'enfer, c'est à dire qu'il a soustenu les horreurs qui estoyent sur nous, a cause de nostre peche, et desquelles nous eussions este accablez? Car il faloit que nous eussions tousiours Dieu pour nostre iuge: et c'est une chose si espouvantable que rien plus, que Dieu nous soit contraire. Il a falu que Iesus Christ soit là entré comme nostre plege, et celuy qui devoit payer pour nous, et soustenir nostre condamnation pour nous en absoudre. Ainsi donc, ne trouvons point estrange, quand nous voyons qu'il a este ainsi desfiguré: et si cela est folie a nostre sens, que nous cognoissions (comme dit sainct Paul) que la folie de Dieu surmonte toute la sagesse du monde. Il appelle folie de Dieu ce que nostre Seigneur Iesus a este ainsi abbatu: car si les hommes veulent yci asseoir iugement, il est certain qu'ils diront que c'est une chose absurde. Et comment? Que celuy qui doit estre adoré au ciel et en la terre, soit exposé a tel opprobre? Et a quel propos? Voyla donc comme les hommes, selon leur arrogance et presomption, condamneront tousiours avec une temerite et audace si grande que rien plus. tout ce que Dieu fait pour leur redemption: mais tant y a que Dieu en son conseil monstrera qu'il ha plus de sagesse que tous les hommes ne pourroyent concevoir. Et pourtant, qu'en premier lieu nous tenions cela tout resolu, que si nostre Seigneur Iesus a este contemptible, et que non seulement il se soit abbaissé pour nous, mais qu'il se soit aneanti du tout (comme sainct Paul en parle), que nous ne laissions pas de luy attribuer l'honneur qui luy appartient: car sa gloire n'a pas este amoindrie pour cela, combien qu'elle n'a pas este cognue de tous: mais sa bonte a eu tant plus grand lustre. Et aussi nous devons estre ravis en estonnement, voyans que le Fils de Dieu n'a pas refusé d'estre comme desfiguré, luy qui est comme l'image de Dieu son Pere: et le tout afin que ceste image fust reparee en nous. Car il est certain que nous sommes si remplis de macules, qu'en comparaissant devant Dieu, il faut que nous soyons reiettez, iusques a ce que nostre Seigneur Iesus nous imprime sa marque, en laquelle nous puissions venir pour estre agreables a Dieu et pour trouver faveur devant luy. Ainsi quand il nous est dit qu'il a este desfiguré, regardons a nous, et cognoissons qu'il faloit bien qu'il receust toutes nos taches et macules, afin que nous en fussions purgez et nettoyez, et que maintenant nous n'apportions au iugement de Dieu, sinon iustice et sainctete, laquelle nous n'aurions point si Dieu ne nous la communiquoit en Iesus Christ.

Or là dessus il adiouste, *que les Rois mesmes clorront leur bouche quand il aura este ainsi exalté*, et quand ils verront un tel changement, lequel iamais les hommes n'eussent pensé. Il monstre donc yci qu'il ne faut pas iuger a la volee, quand nous voyons que nostre Seigneur Iesus s'est ainsi humilié et mesmes aneanti, mais qu'il faut regarder la fin, et a quoy Dieu le Pere l'a amené: c'est qu'un Nom luy a este donné souverain par dessus tous, tellement qu'il faut que tout genouil soit ployé devant luy: comme sainct Paul parle au second chapitre des Philippiens. Car quand il nous a exhortez a modestie, et monstré que nous ne devons pas nous priser, il nous propose le miroir et patron de nostre Seigneur Iesus Christ. Celuy, dit-il, qui est vray Dieu, et auquel ce n'eust pas este rapine quand il fust apparu en sa gloire celeste, s'est aneanti, et a pris l'estat et condition d'un serviteur: et mesmes

il a voulu estre crucifié, et n'a point refusé ceste mort tant ignominieuse et maudite, voire devant Dieu et devant les hommes: et le tout afin de porter sur soy tout ce qui nous estoit deu. Or maintenant pour ceste cause, dit-il, le Pere l'a exalté et luy a donné un Nom tel, qu'il faut que toutes creatures luy facent hommage et haut et bas. et que tous confessent que vrayement il est en la gloire de Dieu son Pere: et que si nous voulons contempler quelle est la maieste de Dieu, pour le glorifier selon qu'il en est digne, il nous faut venir à nostre Seigneur Iesus Christ.

Voyla en somme ce que le Prophete a voulu dire, qu'il ne faut point que ce qu'il a este abbaissé pour un temps, nous ferme la porte que nous ne croyons en Iesus Christ, et que nous ne mettions tout nostre coeur en luy: mais qu'il faut que nous regardions quelle en a este la fin: et quand nous parlons de sa mort, que nous venions incontinent a sa resurrection, et conioingnions le tout: comme ce sont deux choses inseparables, que Iesus Christ a voulu souffrir en l'infirmite qu'il avoit prinse de nous, et qu'il est ressuscité en la vertu de son sainct Esprit: et qu'en cela il s'est declaré le vray Fils de Dieu, comme sainct Paul en parle tant en la premiere a Timothee, qu'en la seconde aux Corinthiens, et puis au premier chapitre des Romains. Et voyla a quoy aussi le Prophete a pretendu en ce passage. Or nous avons dit qu'on ne voit point seulement cela en la personne de nostre Seigneur Iesus Christ, mais aussi en son Evangile. Car comment est-ce que Iesus Christ a este cognu, et quelle obeissance le monde luy a il rendu, quand l'Evangile s'est preschė? Nous voyons que ceux ausquels il avoit donné toute authorite, non seulement ont este mocquez et condamnez des hommes, mais qu'on les a batus et fouettez, et finalement fait mourir ignominieusement. Puis qu'ainsi est donc, que nous surmontions tels scandales, et qu'estans armez de ce qui est yci dit par le Prophete, nous regardions la fin a laquelle nostre Seigneur Iesus est parvenu, pour clorre la bouche, c'est a dire pour estre estonnez et n'avoir aucune replique: comme nous voyons que les incredules iargonnent. Or si est-ce qu'il y a cela, et iamais ne peuvent venir a nostre Seigneur Iesus Christ pour luy faire hommage, d'autant qu'ils ont quelque raison, ce leur semble, pour disputer a l'encontre. Mais il nous est yci dit que quand nous regarderons bien a quoy nostre Seigneur Iesus est parvenu, et quelle a este la fin et le fruit de sa mort et passion, laquelle il a enduree, pour nostre salut, qu'alors nostre bouche sera close. Car quand l'Escriture parle ainsi, elle signifie une consideration des oeuvres de Dieu toute rassise et posee. Car cependant que les hommes ont la bouche ouverte (comme i'ay desia touché) ils veulent entrer en cause, ils veulent s'araisonner, tellement que Dieu soit là laissé, et que tout ce qu'il a fait soit comme reietté. Mais quand il est dit que toute bouche se taise pour faire silence devant Dieu, c'est pour monstrer que nous devons avoir tous nos sens dontez et captifs, voire mesmes tenir nos langues bridees pour confesser paisiblement que Dieu merite d'estre glorifié en la personne de son Fils unique. Et si cela est dit des Rois, que sera-ce du commun populaire? Il nous faut bien donc retenir l'ordre que met yci le Prophete: car il advertit qu'il faloit que nostre Seigneur Iesus fust comme desfiguré, et que le monde le reiettast. Puis que nous sommes avisez de cela par le sainct Esprit, que nous ne le trouvions point estrange, et que nous ne laissions pas de l'embrasser avec une vraye foy: et combien que de prime face sa croix (qui est un gibet detestable selon les hommes) nous peust destourner, et que ce fust pour nous aliener du tout de luy, neantmoins que nous ne laissions pas de chercher là toute nostre gloire, c'est ascavoir en Iesus Christ crucifié. Et au reste que nous ne soyons point arrestez a ce qu'il a souffert, pour concevoir seulement en luy ceste ignominie a laquelle il s'est volontairement assuieti pour nous: mais que nous conioingnions la resurrection avec la mort, et cognoissions qu'estant crucifié il est neantmoins assis comme Lieutenant de Dieu son Pere, pour exercer l'Empire souverain, et pour avoir toute vertu tant au ciel qu'en la terre. Et voyla pourquoy il est dit qu'il sera exalté. Il est vray que ce qu'il a este eslevé au gibbet, c'estoit un opprobre selon les hommes: mais si est-ce qu'il se mocque du diable, et qu'il despite tout le monde, en disant qu'il sera exalté vrayement, et que quand il aura este exposé a telle ignominie, que chacun luy aura tiré la langue, et desgorgé contre luy ses blasphemes et vilenies, toutesfois si est-il assis en son siege, comme nous ayons desia allegué du passage de sainct Paul. Et en l'autre lieu notamment il dit, que la croix, combien qu'auparavant ce fust un gibbet plein de vergongne, a este comme un chariot triomphant: et que Iesus Christ non seulement a vaincu là le diable, mais qu'il a monstré que nous pouvons maintenant nous glorifier, entant que nous sommes maintenant absous de toute condamnation: que le peché n'ha plus nulle puissance sur nous et que tous les diables d'enfer sont deboutez de tout ce qu'ils pourroyent pretendre a l'encontre de nous.

Voyla donc en somme comme nous devons monter par foy a la gloire de nostre Seigneur Iesus Christ, afin que nous n'ayons point honte de chercher nostre salut en sa croix, nostre benediction en sa malediction, nostre vie en sa mort, et puis

nostre gloire en ce qu'il a este exposé en telle ignominie, et nostre ioye en ce qu'il a eu tant d'angoisses, qu'il en a sué sang et eau. Voyla en somme ce que nous avons a retenir de ce passage. Or notamment le Prophete dit *qu'il arrousera*. Il est vray que par similitude ce mot yci signifie aussi bien Faire parler: mais quand tout sera bien regardé on trouvera que le sens naturel du Prophete est que Iesus Christ arrousera toutes nations: c'est a dire combien qu'il soit un tronc de bois sec et sterile, si est-ce que tout le monde sera arrousé de sa vertu. Brief il monstre que Dieu besongnera d'une façon incomprehensible, et qu'il ne faloit pas que les Iuifs s'attendissent a quelques moyens humains, mais qu'ils esperassent que Dieu surmonteroit tout ce que les hommes peuvent penser. Car quand on nous parle de miracles, il faut que nos sens defaillent: et quand on nous parle de mysteres, c'est a dire secrets, il faut que nous cognoissions que nous ne sommes pas iuges competans ni arbitres, pour dire, Il faut qu'ainsi soit: mais que nous avons a adorer ce qui ne peut entrer en nostre teste, dont la raison nous est incognue. Voyla donc en somme ce que nous avons encores a retenir. Or maintenant ceste admonition nous appartient: que, comme i'ay desia dit, nous souffrions d'estre arrousez de nostre Seigneur Iesus Christ: et combien qu'il soit apparu comme sterile, et qu'on ne trouvast en luy rien digne de reputation, toutes fois quand il se presentera a nous, et qu'il en voudra approcher, que nous ne le repoussions point par nostre incredulite: mais que nous luy donnions plustost acces par foy. Voyla en somme ce que nous avons à retenir de ceste doctrine du Prophete.

Et au reste, il adiouste comme tout le monde sera arrousé de nostre Seigneur Iesus Christ, c'est ascavoir par la predication de l'Evangile: *Car ceux* (dit-il) *ausquels il n'avoit point este raconté, l'orront, et ceux qui n'avoyent entendu, entendront.* Yci le Prophete amplifie son propos, monstrant que nostre Seigneur Iesus seroit envoyé de Dieu son Pere, non pas seulement pour les Iuifs (combien qu'il leur ait este promis par expres) mais qu'il sera Sauveur de tout le monde. Or que le sens du Prophete soit tel, sainct Paul le declare au quinzieme chapitre des Romains applicquant ces mots a ce qu'il estoit envoyé par les pays estranges, et qu'il avoit couru çà et là remplissant toutes regions de l'Evangile, là où iamais on n'avoit parlé de Dieu: et que non seulement il preschoit entre les Iuifs, mais aussi entre les Payens. Nous voyons donc a quoy le Prophete a tendu: et ce passage nous doit estre comme une clef pour nous donner ouverture au Royaume de Dieu. Car si Iesus Christ n'avoit este promis qu'a la lignee d'Abraham, de quoy nous profiteroit-il? Encores qu'il fust Sauveur et Redempteur, cela nous seroit inutile, nous n'y aurions ni part ni portion. Mais d'autant qu'il a este predit si long temps devant qu'il fust envoyé, qu'il arrouseroit tous peuples: voire, pource que ceux qui auparavant n'avoyent point entendu, entendront: et ceux ausquels il n'avoit point este raconté, l'orront: cognoissons que nostre Seigneur nous a adoptez, quand Iesus Christ est venu au monde, et qu'il a accompli ce qui estoit requis et necessaire a nostre salut: tellement que la doctrine de l'Evangile est maintenant comme une pluye pour nous donner vigueur celeste, en lieu que nous sommes du tout steriles: et pour ce que nous sommes affamez et vuides de la grace de Dieu, qu'il faut que nous recevions substance par la doctrine de l'Evangile, et que nous sentions ce que vaut et de quoy nous profite la mort qu'a souffert nostre Redempteur, et que sa vie est la perfection de nostre ioye. Or il est certain que le Prophete n'a point voulu yci parler des Iuifs, qui dés leur enfance estoyent nourris et accoustumez en la Loy: mais a compris les nations estranges qui auparavant n'avoyent sinon toutes superstitions et idolatries. Car le Dieu d'Israel estoit debouté de tout le monde, on le mesprisoit, et les Payens avoyent la vraye religion en mocquerie. Or il est dit que ceux là orront, et ayant ouy, qu'ils entendront. Par ces mots le Prophete monstre dont vient la foy, ascavoir de l'ouye de la parolle de Dieu: mais cependant il signifie aussi que ce n'est pas le tout que nous ayons les aureilles batues de la predication de l'Evangile, sinon que l'intelligence y soit coniointe.

Or cela n'est pas donné a tous: il faut donc restreindre ceste sentence aux eleus de Dieu, et a ceux qui sont renouvelez par le S. Esprit: comme aussi il le declare plus expressément en ce qu'il adiouste: *Qui croira a nostre doctrine? Et sur qui le bras du Seigneur sera-il revelé?* ou desployé? Yci le Prophete s'arreste au milieu de son propos et comme en s'estonnant et estant esmerveillé, s'escrie. Et c'est un passage qui est bien digne d'estre noté. Nous avons veu qu'il exhortoit les fideles a magnanimité et constance, comme disant, Mes amis, ne soyez esbahis si en vostre Redempteur il n'y a nulle dignité, et qu'il ne soit point prisé du monde: mais plustost que chacun luy crache au visage, et qu'on le despite, et qu'on l'ait mesmes en execration: que pour tout cela vous ne soyez point desgoustez de luy. Car Dieu l'avoit ainsi ordonné: et cependant vous voyez la fin: c'est, qu'estant retiré des abysmes de mort, il a este exalté en haut, voire pour avoir authorité sur toutes creatures. Ainsi donc que vous ne laissiez pas d'adorer ce Redempteur qui s'est ainsi humilié pour vostre bien. Et de faict il l'accompare a la

pluye, et dit que Dieu arrousera ceux qui iamais n'avoyent rien entendu de verite, qui avoyent este comme povres bestes brutes. Ceux là, dit-il, seront enseignez, et seront faits participans du salut qui a este acquis, et l'Eglise de Dieu sera espandue par tout le monde, tellement que ceux qui auront blasphemé contre la pure doctrine, auront la bouche close, sinon pour confesser avec toute reverance et sobriete qu'il n'y a que le Dieu d'Israel qui doyve estre honore, et que son Fils unique, auquel est l'Image expresse de sa gloire, et de sa maiesté, doit estre receu pour luy faire hommage. Les Rois mesmes, combien qu'ils soyent aveuglez en leur orgueil, seront contraints de s'humilier, et faudra qu'ils se rangent en toute obeissance. Voyla des propos bien magnifiques que le Prophete a tenu.

Or maintenant il prevoit que quand l'Evangile sera presché par tout le monde, les uns s'en mocqueront, les autres seront a l'encontre, les autres n'y prendront nul goust, les autres demeureront stupides, les autres par hypocrisie mentiront a Dieu, et auront quelque apparence d'obeissance a la doctrine, mais ce ne sera qu'un faux semblant. Le Prophete donc voyant le monde ainsi malin, et prevoyant que Dieu ne sera point escouté, que sa Parolle ne sera point receuë en telle reverance qu'elle merite, se trouve esmerveillé, et s'escrie, *Qui est-ce qui croira a nostre doctrine?* Comme s'il disoit, Helas, ie presche yci le salut du monde, et tout est desesperé et perdu sinon que ce remede-ci soit donné: c'est ascavoir que Dieu envoye son Fils unique, lequel bataillant contre le diable et la mort, nous acquiere par ce moyen iustice et vie: car ceste doctrine doit arrouser tout le monde, autrement nous sommes steriles. Il n'y a que toute secheresse et povreté en nous: cependant Dieu n'attend pas que nous demandions qu'il nous arrouse, mais il vient au devant, et s'offre liberalement, et nous presente là son Fils unique avec sa doctrine: et en cela il se monstre tellement amiable, qu'il doit bien estre receu sans aucun contredit: mesmes chacun ne deveroit-il pas estre enflammé d'un tel zele, qu'il meprisast tout le reste pour embrasser ce Redempteur qui est apparu? Or tant s'en faut que cela se face, qu'a grand peine y en a-il la dixieme partie de ceux qui oyent, qui soyent touchez a bon escient. Et de faict l'experience monstre que les uns se mocquent, comme ce sont contempteurs de Dieu qui n'ont ne foy ne religion non plus que des chiens, et tienent comme fable tout ce qui leur est presché de la vie eternelle. Les autres ne se contentent pas d'avoir la Parolle de Dieu en tel mespris, s'ils ne passent outre: car ils sont enflammez en une rage et furie a l'encontre. D'autre part il y en a les uns qui blasphement a plene gorge, les autres ne demandent qu'a se tenir a ce qu'ils ont conceu en leur cerveau. Apres on en verra beaucoup de stupides, qui ne sont esmeus nullement, et ne peuvent estre touchez non plus que des pierres: les autres encores qu'ils ayent quelque belle couverture de pieté, sont menteurs et pariures, il n'y a que fallace en eux et hypocrisie. Nous voyons cela: et quand le Prophete ne l'auroit pas dit, ouvrons les yeux et nous le trouverons estre accompli. Et n'est-ce pas une chose espouvantable, et un monstre contre nature? Il est bien certain. Or yci nous pourrions estre fort scandalisez, et mesmes ce nous seroit comme une barre pour nous empescher de venir a l'Evangile, quand nous regarderions a ce que fait le monde, et dirions, Et comment? la parolle de Dieu doit estre le souverain bien et la felicité des hommes, comment est-ce qu'elle est ainsi reiettee? Et puis comment Dieu souffre il qu'on se mocque ainsi de luy et qu'on luy resiste, et qu'il ne se face point ouir, qu'il ne se face point donner le credit qui luy appartient? Voyla comme nous sommes tentez de ne point croire a l'Evangile. Voire: comme si l'infidelite des hommes deroguoit a la verite de Dieu, et qu'elle amoindrist l'honneur qui luy appartient. Ainsi non sans cause le Prophete Isaie a entrelacé ceste sentence. Car s'il eust simplement dit ce que nous avons veu par ci devant, c'est que tout le monde devoit estre arrousé de nostre Seigneur Iesus Christ, et que la doctrine de l'Evangile devoit avoir son estendue par tout, et que les Rois se devoyent assuiettir a luy: maintenant nous dirions, Ho, ce n'est pas pour nostre temps que le Prophete Isaie a parlé: car nous voyons tout l'opposite, au lieu que la terre seroit arrousee pour obtenir salut, nous voyons qu'il y a un deluge de toute iniquite: nous voyons que les hommes sont comme abbrutis avec une rebellion infernale pour reietter tout ce qui est de Dieu. On voit brief que l'Evangile est si mal receu que c'est une horreur. Puis qu'ainsi est, ce que le Prophete a dit ne doit pas estre encore verifié. Or cela (comme i'ay dit) seroit pour renverser nostre foy, mais quand il conioint ceste sentence avec ce que nous avons veu ci dessus: c'est que cependant que Dieu envoye la pluye pour vivifier les hommes, il ne fait pas ceste grace speciale de son sainct Esprit a tous de recevoir ce qu'il dit: mais qu'il y en aura la plus part d'incredules, qui auront les aureilles bouschees, ou bien s'endurciront, et seront tant plus envenimez a mal: que les autres ne tiendront conte du bien inestimable qui leur est communiqué. Quand donc le Prophete a declaré toutes ces choses, et que nous le voyons, il ne faut plus que nous en soyons estonnez: mais que plustost nostre foy en soit confermee.

Voyla donc (en somme) ce que nous avons a retenir. Et ainsi faisons nostre conte, que iamais le monde ne sera tellement converti a Dieu, qu'il n'y ait la plus part qui seront possedez de Satan, et qui demeureront là stupides, et qui aimeront mieux perir, que de recevoir le bien qui nous est presenté. Et il y en a diverses especes, comme nous avons dit: les uns seront stupides, les autres auront une fierte pour se mocquer de Dieu, et une folle outrecuidance pour condamner tout ce qui est contenu en l'Evangile: les autres seront enveloppez és solicitudes de ce monde. Ils seront preoccupez de leurs finesses et tromperies, tellement qu'ils ne gousteront rien de ce qui est du ciel: les autres seront abbrutis, tellement qu'on ne peut pas entrer iusques en leur esprit, pour leur monstrer nulle doctrine. Quand donc nous voyons tout cela, que nous facions nostre conte, combien que l'Evangile se presche, et que la voix de Dieu resonne et retentisse partout, neantmoins que beaucoup de gens demeureront tels qu'ils estoyent, et ne changeront point, et toute doctrine leur sera comme morte. Voyla pour un item. Et ainsi voyons nous le nombre des croyans estre petit. Il reste que pour cela nous ne soyons point desbauchez, mais que plustost nous cognoissions que Dieu accomplit ce qu'il a prononcé de sa bouche. Et cependant nous devons estre tant plus solicitez a nous recueillir comme sous les ailes de Dieu, quand auiourd'huy tout le monde est plein de malice et de rebellion. Il est vray que nous devons craindre, et nous faut cheminer en plus grande solicitude. Car si tous estoyent bien disposez a servir Dieu, nous aurions de tous les costez des exemples, qui seroyent assez pour nous inciter a vaillement nous y employer de nostre costé: mais quand il est dit que la plus part de ceux ausquels l'Evangile se preschera, seront comme des diables, et qu'on ne trouvera par tout que desbauchemens, tellement qu'il semblera que le monde ait conspiré de nous aliener plenement de Dieu, alors nous avons bien occasion de cheminer en crainte. Car si nous n'estions miraculeusement preservez de Dieu, que seroit-ce? Ainsi donc, quiconques voudra adherer a l'Evangile, qu'il s'appreste de resister a tous scandales, et que quand il ne verra pas que les autres facent leur devoir, que pour cela il ne soit destourné: mais quand nous verrons tout le monde fouller au pied la Parolle de Dieu, que nous y soyons adonnez: et non seulement cela, mais que d'autant plus nous mettions peine de nous ranger a nostre Dieu, quand nous verrons que les scandales et les mauvais exemples nous pourroyent destourner de luy: et que nous demourions en l'integrite ou Dieu nous appelle.

Voyla donc ce que nous avons a retenir sur ce que le Prophete s'escrie yci en disant, Qui est-ce qui croira a nostre ouye? Car il presuppose que le nombre en sera clair semé: et que quand l'Evangile sera publié partout, si on regarde combien il a profité, en entrouvera bien peu qui ayent une racine vive, et qui se soyent reduits et reformez, qui changent de vie, qui renoncent a eux mesmes pour se dedier plenement à Dieu: on verra di-ie, que le nombre de ceux-là sera petit. Mais cependant il adiouste la cause que nous ne pouvons pas maintenant exposer, c'est ascavoir qu'en cela il nous faut aussi noter que la foy est un don special de Dieu, et que ce n'est pas le tout d'avoir la doctrine, et que nous en ayons les aureilles batues: mais qu'il faut que Dieu nous touche, et qu'il besongne en nous d'une vertu secrete, tellement que nous soyons attirez a luy, et que nous soyons edifiez par la predication que nous avons ouye. Mais cela ne se pourroit point despescher pour maintenant, pourtant nous le reserverons a un autre iour.

Or nous-nous prosternerons devant la maieste de nostre bon Dieu en cognoissance de nos fautes, le prians etc.

SECOND SERMON

Isaie Chap. LIII.

1. *Qui croira a nostre predication, et le bras du Seigneur a qui sera-il revelé?* 2. *Si montera-il comme un surgeon devant luy, et comme une racine de terre deserte. Il n'ha ne forme ne beaute, et avons veu qu'il n'y avoit nulle excellence pour estre desiré.* 3. *Il a este mesprisé et reietté entre les hommes, homme de douleur, scachant que c'est d'infirmité, tellement qu'on cachera sa face de luy avec mespris, et ne l'estimera-on rien.* 4. *Vrayement il a porté nos langueurs, etc.*

Nous avons commencé a traitter combien que l'Evangile deust estre publié par tout le monde, que toutesfois il seroit tres mal receu de la plus part: et que le Prophete l'a ainsi declaré, afin que les enfans de Dieu ne s'estonnassent point, voyans l'incredulite de ceux qui avoyent les aureilles batues de la doctrine de salut, et neantmoins ne la vouloyent nullement accepter. Car c'est une chose estrange que Dieu appelle a soy les hommes, et tasche de les gaigner d'une façon si humaine et gracieuse que rien plus, et que neantmoins les hommes se destournent de luy et qu'a leur escient ils refusent de venir au salut qui leur estoit ainsi presenté. Il semble que cela soit impossible: or

nous le voyons toutesfois par experience. Voyla pourquoy le Prophete s'escrie, quand Dieu comme a son de trompe voudra publier son Evangile, que neantmoins il n'y aura qu'un petit nombre de croyans. Il adiouste la raison, qu'il faut bien que *Dieu revele sa vertu*, pour donner la foy a ceux qui de leur sens naturel seroyent tousiours incredules. Qui est cause que nous voyons beaucoup de gens reietter l'Evangile, qu'il y en a tant qui sont desgoutez, et qui conçoyvent un tel scandale, qu'ils aiment mieux ressembler a ceux qui despitent ainsi Dieu, que d'approcher paisiblement de luy? qui est cause, di-ie, de cela, sinon que nous imaginons que la foy est en la puissance d'un chacun? Mais le Prophete nous monstre que combien que Dieu commande que sa Parolle soit publiee a tous, c'est a dire aux bons et aux mauvais, neantmoins il besongne d'une façon secrete en ses eleus, comme s'il leur faisoit sentir son bras et sa vertu. Notons bien donc quand l'Evangile se presche, que ce sera comme un son inutile, iusques a ce que nostre Seigneur monstre que c'est luy qui parle: car il ne fait pas ce bien là a tous. Voyla donc la vertu de Dieu qui est cachee aux reprouvez: et ainsi, c'est un privilege que Dieu fait a peu de gens, et a ceux qu'il a eleus et adoptez pour parvenir a la vie eternelle, quand il leur declare que l'Evangile est la doctrine de salut, que c'est une verité certaine, a laquelle il se faut tenir.

Voyla en somme ce que le Prophete Isaie a voulu toucher en ce passage. Or la dessus nous avons a estre munis et armez contre cet obiect que le diable nous met devant les yeux, quand nous voyons tant de gens resister a l'Evangile, voire les plus grans, et ceux qui ont quelque reputation au monde: car lors il nous semble quasi que ce n'est point la parolle de Dieu. Et pourquoy? Nous dependons par trop des hommes: voyla comme nostre foy s'esbransle. Ainsi surmontons tout ce qui est du monde, et cognoissons que quand Dieu parle, il nous faut assuietir a luy: et encores que nul ne nous y tiene compagnie, mais que tous nous fussent enemis, que nous ne laissions pas pourtant d'accepter en pureté de foy ce que Dieu prononce. Et au reste, afin de n'estre point trop esbahis que les hommes soyent si pervers de batailler contre leur Dieu, contre celuy qui les a creez, celuy mesme qui s'est declaré leur Redempteur, que nous seachions qu'il n'est pas donne a tous, et que la foy est un don singulier que Dieu reserve comme un thresor a ceux qu'il a eleus, et cognoissons que nostre devoir est d'adherer a luy, que nous seachions neantmoins que chacun de nous ne s'est point donné la foy de son propre mouvement, mais que Dieu nous a illuminez, et nous a donné les yeux par son S. Esprit, et en ce faisant nous a declaré sa vertu, c'est a dire, il nous en a donné un sentiment vif en nos coeurs, tellement que nous seavons que ce n'est point des hommes que l'Evangile procede, mais de luy. Voyla en somme que nous avons a retenir de ce passage. Brief, despitons hardiment l'incredulite et obstination de tous ceux qui sont rebelles a Dieu, et marchons là ou il nous appelle, et acceptons le bien qu'il nous offre, afin que nous ne soyons point coulpables de ceste ingratitude que le Prophete accuse et condamne yci en tous ceux qui n'obeiront point a la doctrine de l'Evangile. Or là dessus il monstre que les hommes ne daignent pas croire a Iesus Christ, a cause qu'ils le voyent comme desfiguré. Nous seavons que nostre Seigneur Iesus est appelé pierre de scandale et d'achoppement, pource que les hommes se vienent heurter contre luy. Cependant il nous a esté donné de Dieu son Pere a un autre usage: c'est que nous soyons fondez sur sa grace, et qu'il soit comme une pierre pour nous soustenir tous: car il n'y a autre appuy et fermeté que luy. Nous sommes donc tous en bransle, et mesmes l'enfer est ouvert pour nous engloutir. Ainsi voyla nostre salut qui n'ha nul fondement en ce monde, mais il faut que nous soyons appuyez en nostre Seigneur Iesus Christ. Et voyla pourquoy au huitieme chapitre quand il est dit qu'il seroit mis comme une pierre precieuse, et que le Temple de Dieu y seroit edifié, une pierre ferme qui seroit pour soustenir tout l'edifice, le Prophete adioustoit aussi qu'au royaume de Iuda, et a la maison d'Israel, il seroit une pierre de scandale.

Suyvant cela maintenant, il est dit que nostre Seigneur Iesus sera comme *un petit surgeon, comme une racine venant en terre deserte* et sterile, qu'il sera mesprisé: on le voit, on ne daignera pas le regarder: que chacun destournera son visage, et qu'on l'aura en detestation. Voyla donc comme peu de gens croirons a l'Evangile: car nous cherchons tousiours d'avoir quelque belle apparence devant nos yeux, nous voudrions que tout reluisist. Or Dieu a procedé d'une autre façon, quand il nous a voulu racheter: car (comme dit sainct Paul) d'autant que le monde n'a peu faire son profit de la sagesse de Dieu, quand il s'est declaré Createur, tellement que par regarder le ciel et la terre on pouvoit venir a luy, il a changé de mode, et a usé comme d'une espece de folie pour nous enseigner. Car (comme i'ay dit) nous devions bien estre enseignez par ceste sagesse admirable de Dieu, qui apparoist haut et bas a tout le monde, mais nous y avons este estourdis. Dieu donc a usé comme d'une folie, quand il a envoyé son Fils unique, qu'il l'a assuieti a toutes nos infirmitez, qu'il a este reietté du monde, estant nay en une estable, quand toute sa vie il a este comme un

povre mechanique: et en la fin nous voyons que tous se dressent contre luy: et y a eu une rage telle, qu'il a este en detestation, et a este ennemi de chacun, et en la fin on l'a crucifié. Or ceste mort là estoit maudite de Dieu: et il n'estoit pas seulement desfiguré par les soufflets, les crachats et la couronne d'espines mais il a este malediction, quand il a este pendu entre deux brigans, comme s'il estoit le plus detestable qui iamais eust este et fust cognu. Or ceste espece de mort-la estoit effrayante, pource qu'elle estoit maudite en la Loy. Voyla comme il a este desfiguré: car ce moyen ci a tourné en scandale aux hommes. Et pourtant le Prophete notamment dit qu'on ne croira point a l'Evangile, pource que les hommes ne peuvent concevoir que cela soit raisonnable, et ne peuvent approuver nullement que le Fils unique de Dieu, qui est le Seigneur de gloire, soit exposé a tel opprobre et ignominie: ils ne se peuvent accorder a ce conseil eternel de Dieu, et qui a este de toute eternite. Nous voyons maintenant l'intention du Prophete.

Or là dessus il dit que neantmoins *si sera il eslevé.* Si du commencement il n'ha nulle apparence, Dieu le fera croistre: et on le verra a l'oeil, dit-il, qu'estant en terre deserte, estant un petit surgeon, si ne laissera-il pas d'estre augmenté, et de florir en toute gloire: car Dieu y mettra la main. Et puis il nous ramene a nos pechez, pour oster le scandale que nous concevons par la perversité de nostre esprit. Afin donc que nous ne refusions pas de venir a nostre Seigneur Iesus Christ, le voyans ainsi desfiguré, le Prophete monstre la cause pourquoy. Car a la verite, si nous avons une fois cognu nos pechez, et que nous ayons apprehendé l'ire de Dieu quant et quant, alors nous viendrons a nostre Seigneur Iesus Christ, et le desir que nous aurons d'estre secourus de luy, fera que nous serons tant plus enflammez a recevoir sa mort et passion: car nous cognoistrons que c'est un remede necessaire pour le mal qui est en nous: voyla donc en somme la procedure que tient yci le Prophete. Or quand il accompare nostre Seigneur Iesus Christ a un surgeon, et a une racine qui est en terre deserte et sterile, c'est pour monstrer que les commencemens seront petis, et qu'on n'en tiendra conte: mesmes que tout le monde aura cela en mocquerie et en risee. Desia en l'onzieme chapitre il avoit accomparé nostre Seigneur Iesus Christ a un surgeon, disant qu'il sortiroit du tronc d'Isai, qui est le pere de David. Pour ce donc que la maison Royale estoit alors abbatue, et n'y avoit plus nulle dignite, il disoit que ce seroit comme du temps iadis, qu'Isai estoit un homme champestre, il avoit ses enfans bouviers et pasteurs des champs. Ceste maison là estoit donc obscure, sans aucune reputation: et puis elle estoit comme un tronc d'arbre qui aura este coupé, on marchera dessus et n'y aura nulle apparence. Iesus Christ donc a este comme un petit surgeon: mais il est dit puis apres, qu'il croistra en telle sorte, qu'il fera ombrage a tout le monde. Yci aussi le Prophete monstre qu'il faloit que nostre Seigneur Iesus fust ainsi mesprisé du commencement. Car si cela n'eust este notamment declaré, on pouvoit estre scandalizé a bon droict voyant la venue de nostre Seigneur Iesus Christ estre ainsi contemptible selon le monde. Car il estoit dit, qu'il y en auroit tousiours quelques uns assis sur le siege de David, et que cest empire-la floriroit cependant qu'il y auroit soleil et lune. Or voyla ceste maison Royale qui est comme rasee et aneantie: et qui estimera que la promesse s'accomplisse en la personne de nostre Seigneur Iesus Christ: car il n'y avoit plus apparence qu'elle deust estre remise en estat. Mais quand il est dit que ceste maison-la sera comme toute defaillie, et qu'il n'y aura plus aucune preeminence ne sceptre, ne couronne: et mesme qu'on aura quasi honte de veoir une telle ruine et confusion: quand donc tout cela est declaré par les Prophetes, alors nous avons bonne entree, ascavoir Iesus Christ. Et ne faut pas que nous soyons estonnez, comme d'une chose nouvelle et incognue, si Iesus Christ apparoist d'une façon si petite. Et de faict, ce n'est point seulement en ce lieu que le S. Esprit a ainsi parlé. Nous voyons ce qui est dit par Amos, que Dieu redressera ce siege qui avoit este ruiné auparavant, comme aussi ce passage est allegué au 15 chapitre des Actes, pour monstrer que nostre Seigneur Iesus commencera a regner, quand il plaira a Dieu de reparer les choses qui estoyent confuses. Et notamment il avoit este dit que ce Royaume-la seroit comme foullé au pied avec la couronne Royale, et qu'il n'y auroit point de chef pour la porter, iusques a ce que le Redempteur veinst au monde. Toutes ces choses-la donc nous doyvent confermer, afin que nous ne trouvions point estrange que les commencemens de nostre Seigneur Iesus Christ ayent este ainsi petis.

Au reste, par ce mot de *terre deserte*, le Prophete entend qu'il ne semblera pas que nostre Seigneur Iesus doyve croistre, non plus qu'un arbre en un desert, ou il n'y a ni humidite, ni rien qui soit. Le voyla donc comme un arbre desfiguré, par faute d'estre nourri, et de tirer substance et humeur de la terre. Or il est dit que Iesus Christ sera ainsi du commencement, pour exprimer qu'il n'y aura point de moyens yci bas pour l'augmenter: mais qu'il prendra son accroissement d'enhaut et de la vertu secrete de Dieu son Pere: qu'il ne sera point aidé du costé du monde: car il n'y a que sterilite: et cela n'a pas este seulement de sa nais-

sance, mais il se doit rapporter a tout le cours de l'Evangile. Vray est que desia ç'a este un signe, que Iesus Christ estoit un petit surgeon, quand il ne trouve point lieu pour se loger entre les hommes, mais qu'il est là comme reclus et banni de toute compagnie, et c'est nourri en telle povrete, qu'on ne scait pas s'il est homme. Cela a bien este desia pour preparer les fideles a ce qu'ils cogneussent que Iesus Christ seroit reietté et contemptible selon le monde: mais le principal a este quand il est apparu pour prescher l'Evangile, et pour executer la charge qui luy estoit commise de Dieu son Pere. Alors ils ont commencé a dire, Et n'est ce pas yci le Fils d'un charpentier? et ne cognoist-on pas comment il a este nourri? Et en quelle eschole a-il apprins d'estre si grand docteur? Et ses parens mesmes voyans qu'il est ainsi hay, luy veulent faire acroire qu'il est hors du sens, et qu'il faut qu'on le lie et qu'on l'empesche, afin qu'on ne les lapide tous: car ils voyent bien que ceste haine-la seroit contre toute la maison. Finalement voyla Iesus Christ qui est crucifié. Il semble que l'Evangile soit enseveli avec luy, et que la memoire en doyve estre du tout esteinte. Qui eust dit que les Apostres pouvoyent ainsi avancer la doctrine de salut? Voyla des povres idiots, qui iamais n'ont cognu que c'estoit de letres, ils n'ont pas este exercez en l'Escriture saincte, ils n'ont faconde ne dexterite aucune: et puis ce sont gens reculez, et on ne daignera pas leur prester l'aureille, quand bien ils parleroyent comme des Anges. En cela que voit-on, sinon terre deserte? où sont les grandes pompes et les preparatifs pour faire que les Rois et les princes s'assuietissent à l'Evangile? Mais a l'opposite voyla glaives desgainez, les feux allumez pour empescher que ceste doctrine n'ait son cours.

Ainsi donc on voit bien que c'est comme si en une terre deserte il y avoit un petit baston planté. Et qui dira qu'il y doyve avoir un arbre qui couvre tout le monde, et que chacun ait la son refuge? Qui est-ce qui pourroit imaginer cela, voyant les commencements estre tels? Ainsi donc non sans cause le Prophete Isaie declare que le monde qui est addonné par trop a pompes et a hautesse, ne daignera pas regarder a Iesus Christ: mais qu'on le tiendra comme mesprise, d'autant que c'est un surgeon, une petite verge, estant sortie d'une terre sterile, là où il n'y a ni eau, ni humidite, ni aucune substance en vigueur. Or ceci notamment nous est remontré, afin que nous ne soyons point destournez ni desbauchez par un tel scandale, que nous ne venions promptement a nostre Seigneur Iesus Christ. Quand donc il nous a este declaré comment l'Evangile devoit estre presché au monde, et que nous voyons encores auiourd'huy le semblable, a scavoir que l'Eglise sera seulement comme une petite poingnee de gens qu'on estimera racaille, et que mesmes nous serons en abomination a ceux qui auiourd'huy ont toute la vogue au monde, que pour cela nous ne perdions point courage. Car nous voyons comme nostre Seigneur Iesus Christ est apparu du commencement: et si encores il veut que son Royaume soit auiourd'huy conservé en telle façon, que cela n'empesche pas que nous ne venions nous ranger a luy. Et cognoissans que la folie de Dieu (comme sainct Paul en parle) a surmonté toute la sagesse des hommes, que nous ne soyons point si outrecuidez de nous opposer a cela: mais cognoissons, que comme Dieu a voulu aneantir son Fils aussi l'a-il voulu exalter par dessus les cieux: et trouvons bon ce qu'il en a ordonné en son conseil: et y acquiesçons.

Au reste notons bien ce mot *qu'il montera devant luy* quoy qu'il en soit. Si par nostre orgueil et nos despitemens nous cuidons fouller Iesus Christ au pied, et le tenir sous terre, c'est un abus: il croistra en despit de toute l'incredulite, malice, ingratitude et rebellion des hommes: voire, mais ce sera *devant Dieu*. Or il est vray qu'il croist aussi bien devant les fideles: car ils l'adorent en toute obeissance, et cognoissent que le nom souverain que Dieu luy a donné, merite bien que tous plient le genouil devant luy. Mais notamment le Prophete a dit qu'il croistra devant Dieu, faisant yci comme une balance entre les hommes qui taschent de renverser la gloire de nostre Seigneur Iesus Christ, et de la tenir comme supprimee: et Dieu son Pere, qui luy prestera la main, et fera que rien ne puisse empescher qu'il ne parviene au fruit de sa gloire et de sa maieste, a laquelle il a este appelé. Voyci donc le sens naturel de ces mots, que nostre Seigneur Iesus est comme un surgeon: voire si on regarde a l'apparence exterieure: et est en un desert, pource qu'il n'y a nuls moyens de ce monde pour le faire croistre, mais quoy qu'il en soit, il croistra. Et comment? Devant Dieu. Ainsi donc, ne nous esbahissons plus quand les hommes se mocqueront de la doctrine de l'Evangile, et qu'elle sera comme en opprobre a cause de l'orgueil qui est en tous incredules: mais quand nous verrons les ennemis de verite estre si arrogans, et lever les cornes contre nostre Seigneur Iesus Christ, et mesmes batailler contre luy avec toute furie, destournons nostre veue de là: que nous ne soyons pas si fols de mespriser le Fils de Dieu, d'autant que la louange qu'il merite ne luy est point rendue par les aveugles, et ceux qui sont possedez de Satan, et qui sont ensorcelez du tout: plustost regardons a Dieu, et alors nous serons bien edifiez en nostre foy. Car puis que Iesus Christ s'augmente ainsi en la presence de Dieu son Pere, c'est bien

raison que de nostre costé nous le magnifions, et luy rendions ce qui luy appartient: brief, que nous apprenions de nous arrester pleinement a Dieu, et lors nous pourrons despiter franchement le monde. Et combien qu'il ne tiene conte de la Parolle de Dieu, si ne laisserons-nous pas de rendre plene obeissance a icelle, comme nous la luy devons. Et pourquoy? D'autant que Dieu nous sera plus qu'une multitude infinie de contredisans, qui nous pourroyent desbaucher de venir a nostre Seigneur Iesus Christ. Et cela nous est bien necessaire auiourd'huy: car (comme nous avons touché) nous voyons les plus grans de ce monde et ceux qui sont reputez des plus sages, batailler toutesfois contre l'Evangile: et ceux qui se vantent d'estre les plus grans supposts de l'Evangile, ceux mesmes qui ne se contentent pas de s'appeler Chrestiens, mais qui veulent surmonter, comme en degre superlatif, tous les autres: que ceux-la di-ie, sont neantmoins comme supposts de Satan pour abolir la verite de Dieu et se dresser contre nostre Seigneur Iesus Christ et sa Parolle. Si cela, di-ie, nous estonne, notons bien ce qui est yci dit, que si nous voyons les hommes estre si obstinez et endurcis de ne point recevoir le Fils de Dieu, quand il se presente a eux, il nous les faut despiter, voire les plus grans de ce monde: car ce n'est qu'ordure s'ils sont accomparez a Dieu. Il est vray que selon l'estat present, ils auront une telle maieste qu'il semblera que tout doyve trembler sous eux: mais si nous pouvons eslever nos sens a Dieu, et ietter là nostre veue, il est certain que toutes ces fanfares du monde ne nous seront rien, non plus qu'un festu. Voyla donc comme nostre foy se doit eslever, afin que rien que nous verrons yci bas, n'empesche que Iesus Christ n'ait son authorite envers nous.

Voyla donc ce que nous avons a retenir de ce passage. Et mesme d'autant que Dieu besongne par façons estranges et incomprehensibles, cela nous doit tant plus confermer. Si l'Evangile estoit presché par gens de grande estime, que les Rois et les princes s'y assuietissent, qu'on teinst les estats par tout, et qu'il fust conclud, Voyla où il nous faut tenir, voyci une verite celeste, et s'y faut accorder, et que chacun de son costé y favorisast, et y applicquast toutes ses forces et facultez, ce seroit comme si une terre grasse estoit bien cultivee, et que là on plantast des arbres, et des vignes, qu'on y semast du bled, que tout le monde y aidast, qu'on n'y espargnast rien. Quand donc une terre seroit ainsi cultivee, qu'elle auroit la pluye en saison, et qu'on seroit tousiours apres: brief, que nulle peine ne seroit espargnee: et bien, cela seroit naturel: on n'appercevroit point que Dieu y eust mis la main. Mais quand auiourd'huy, nous voyons les contradictions et repugnances qui sont pour opprimer l'Evangile, quand nous voyons qu'il y a tant de langues a loange: (car auiourd'huy non seulement ces caphars qui sont en toute la Papauté, se loent comme des putains pour blasphemer contre Dieu, et contre sa Parolle, mais nous en verrons mesmes au milieu de nous de telles canailles:) apres nous verrons aussi comme la cruaute s'exerce contre les povres enfans de Dieu, et qu'on tient tous les iours complots nouveaux, pour forger des edits les uns sur les autres, afin d'aneantir du tout ceste doctrine. Nous verrons les mocqueries qui sont en toutes gens profanes, qui tirent auiourd'huy la langue, et qui voudroyent abolir toute religion. Quand donc nous voyons toutes ces choses, il faut bien conclure que Dieu surmonte, et que la doctrine est victorieuse, et qu'elle procede de luy. Ainsi donc cela nous doit servir de confirmation, quand nous voyons qu'il n'y a rien en ce monde qui soit pour avancer le regne de nostre Seigneur Iesus Christ, et la doctrine de son Evangile, mais plustost que tous la retardent: et que neantmoins elle ne laisse pas de trouver entree et avoir son cours. Cependant nous sommes convaincus d'ingratitude, si nous tournons cela en scandale, veu que Dieu nous appelle a soy, et nous monstre que c'est luy qui besongne: par quoy nous devons conclure, que c'est un miracle quand l'Evangile prospere ainsi. Voyla en somme comme nous devons auiourd'huy prattiquer ceste doctrine.

Or il y a encores plus: c'est que Iesus Christ devoit *estre desfiguré*. Le Prophete a desia dit qu'il seroit comme un petit surgeon: mais ceci est plus, qu'il sera mesprisé, reietté, qu'on ne daignera pas le regarder, qu'il n'y aura rien en luy qui soit desirable. Ceci est pour monstrer que nostre Seigneur Iesus en sa personne, comme desia nous avons monstré, devoit estre vilipendé du monde, et souffrir toute ignominie, comme s'il eust este reietté, non seulement des hommes, mais aussi de Dieu. Or de chercher nostre salut, une chose si desirable, en celuy qui n'ha nulle monstre en soy, il semble que ce soit un abus. Si faut-il neantmoins, que nous surmontions ceste tentation, pour venir a Iesus Christ. Et ceci estoit bien necessaire, premierement a cause des Iuifs qui tousiours ont attendu un Royaume terrien: car ç'a este une nation plene d'avarice et d'orgueil, tellement qu'ils ont pensé que Dieu ne se pouvoit monstrer pitoyable envers eux, sinon en leur amassant toutes les richesses du monde, et faisant qu'ils vesquissent en delices et en pompes. Voyla quel redempteur ils ont esperé. Tant y a que Dieu les avoit bien advertis que le Redempteur seroit comme un petit surgeon, qu'il seroit reietté du monde. Et ceste admonition ne leur a pas este seulement necessaire, mais auiourd'huy aussi bien a nous: car ce scan-

dale est demeuré apres la resurrection de nostre Seigneur Iesus Christ, comme S. Luc en parle, que les Payens ont eu Iesus Christ comme en mocquerie: et les Iuifs se sont armez en venin et en malice contre luy, et se sont heurtez comme a la pierre de scandale. Et auiourd'huy encores nous voyons tels exemples de nostre temps. D'autant plus nous faut-il retenir ceste doctrine, c'est qu'il a falu que le Fils de Dieu ait este ainsi sans forme et sans beaute, qu'il n'ait eu rien en luy pourquoy on le deust priser: ie di quant a l'opinion des hommes: car il nous faut tousiours noter ce qui est dit au premier chapitre de S. Iehan, que la gloire du Fils unique de Dieu est apparue en luy: mais il y a eu beaucoup d'aveugles qui n'ont point cognu cela. Ainsi quand le Prophete Isaie declare que Iesus Christ sera comme tout desfiguré, qu'il n'y aura que deformite en luy: par cela il signifie que les hommes ne pourront pas en leur sens naturel cognoistre qu'il a este envoyé pour leur salut, et qu'il ait toute puissance et de vie et de mort, et que toute plenitude de iustice, de sagesse, et de sainctete soyent en luy. Les hommes, di-ie, ne pourront concevoir cela en leur cerveau. Voyla comme il nous faut prendre ce passage: car combien que nostre Seigneur Iesus ait fait des miracles qui ont testifié de sa vertu Divine, si est-ce que tousiours il n'a pas laissé d'estre desfiguré, et les incredules n'y ont veu goutte. Tousiours donc ce passage du Prophete a este accompli, que Iesus Christ n'a point eu de beaute qui attirast les hommes: car il n'est point yci parlé seulement du visage: mais le Prophete en son Nom parle de toute la condition de nostre Seigneur Iesus Christ.

Il est bien dit au Pseaume 45, qu'il devoit estre eslevé en beaute, voire par dessus tout le genre humain: mais ceste beaute-là est spirituelle, suyvant ce que desia nous avons dit, que la gloire du Fils de Dieu est apparue en luy: voire, pour ceux qui ont eu les yeux, et qui l'ont peu contempler. Voyla donc nostre Seigneur Iesus Christ qui a surmonté en beaute tous les hommes: car Dieu luy a donné des marques infaillibles, par lesquelles on a cognu que vrayement il estoit l'image vive de Dieu son Pere. Il y a donc assez de raison pour magnifier nostre Seigneur Iesus Christ, mais cela a este caché au monde. Ainsi il nous faut tousiours revenir a ce que dit le Prophete, que chacun luy a tourné le dos, que chacun luy a fermé les yeux, comme a une chose detestable. Comment? d'aller chercher ma vie en la mort, d'aller chercher mon esperance en celuy qui ne s'est peu secourir? de chercher ma vertu en celuy qui a este si debile? et qui seroit-ce? Brief, nous scavons, et chacun l'experimente en soy par trop, que selon que nostre Seigneur Iesus Christ a este abbaissé en sa mort, aussi nostre foy trebuschera, sinon qu'elle soit soustenue d'ailleurs. Quand donc il est question de nous arrester a nostre Seigneur Iesus Christ, y avoir plenement nostre refuge, et avoir là nostre fiance comme attachee, nous regardons, Et comment? le voyla tellement aneanti en sa mort, qu'il nous semble que c'en est fait.

Or il nous faut venir a ce que le Prophete nous propose yci: c'est, qu'ayant este abbatu en la mort, Dieu l'a exalté par dessus toutes creatures. Et voyla aussi qui doit eslever nostre foy iusques au ciel. Quoy qu'il en soit, apprenons de n'estre point scandalizez, voyans que le Fils de Dieu a este crucifié, et qu'en sa personne il a souffert tout opprobre, et qu'encores auiourd'huy on le desdaigne en ses membres, on luy fait toutes les contumelies du monde; que cela, di-ie, ne nous desbauche point, que tousiours nous ne demeurions fermes en la Foy de son Evangile. Or d'autant que ce combat est difficile, voyla pourquoy le Prophete nous ramene a la cause pourquoy nostre Seigneur Iesus a souffert, car a la verite iamais nous ne pourrions nous arrester au Fils de Dieu, iusques a ce que nous ayons cognu le fruit qui nous revient de sa mort et passion. Et pourquoy? De prime face (comme i'ay dit) cela sera condamné comme follie, que celuy qui est l'autheur de vie soit homme mortel, qu'il meure, voire et non pas d'une simple mort, mais d'une mort ignominieuse et maudite de Dieu: qu'il soit là pendu au gibbet, comme un brigand. Quand donc nous verrons tout cela, il est certain que nous serons preoccupez d'un desdain, et iamais nous ne pourrons venir a Iesus Christ. Mais voyci le vray remede, que nous cognoissions pourquoy il est mort, comment sa mort a profité en nous, et le bien que nous en recevons: alors tous les scandales seront abolis. Exemple: Si ie suis là troublé de fascherie, quand ie regarde que le Fils unique de Dieu a este comme foullé au pied, et detestable devant les hommes, il faut que i'entre en moy: car si ie ne regarde qu'a Iesus Christ, ie m'en destourneray, et n'en tiendray conte: mais si ie regarde a moy en premier lieu, et que ie viene puis apres a luy, voyla comme ce qu'il a souffert me sera de bonne saveur. Comment? Si ie regarde que ie suis un povre pecheur, et que i'ay provoqué l'ire de Dieu contre moy, tellement qu'il faut qu'il soit ma partie adverse, et mon iuge. Si donc ie pense a mes pechez, et que là dessus ie viene a concevoir combien c'est une chose horrible et espouvantable, que l'ire de Dieu, et qu'il soit mon Iuge pour m'abysmer, alors ie viendray a dire, Or ça quel moyen as-tu pour appointer avec Dieu? luy pourras-tu apporter quelque chose qui puisse satisfaire, voire seulement pour la moindre offense que tu as commise? Helas non. Quand i'auray circuy et terre et mer,

trouveray-ie quelque recompense? les Anges de paradis m'y pourront-ils aider? Il faut donc que Iesus Christ comparoisse en mon nom, et qu'il se constitue mon plege, et mon garent.

Voyla comme la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ ne nous sera plus tournee en folie: mais nous conceverons, que puis que nous estions ainsi maudits, et qu'il n'y avoit nul remede pour trouver grace devant Dieu, puis que nous l'avions ainsi provoqué, et qu'il nous estoit contraire et ennemi, il a falu que nous fussions quant et quant suiets a Satan, et a sa tyrannie, iusques a tant que Iesus Christ nous en ait delivré. Voyla (di-ie) comme nous commencerons de magnifier la bonte infinie de nostre Dieu, et d'avoir nos pechez en detestation, et d'estre là si confus que rien plus. Voyla aussi comme le scandale que nous imaginons, et que chacun se forge en la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ, sera bientost effacé, ascavoir quand nous entrerons en nous mesmes, et que nous ferons un bon examen de nos pechez, et cognoistrons que nous sommes si detestables a Dieu, qu'il faut que luy mesme viene en la personne de son Fils pour en faire satisfaction, et pour reparer nos iniquitez, afin que par ce moyen nous luy soyons reconciliez.

Voyla donc l'ordre que le Prophete tient yci. Il dit d'un costé que Iesus Christ n'aura ne forme ne figure, et qu'on ne pourra pas rien trouver en luy qui soit desirable. Qui plus est, qu'en le regardant de loin, on en sera estonné. Mais ayant dit toutes ces choses, il adiouste, *or si est-ce qu'il a este affligé pour nos pechez*, comme s'il disoit, Povres aveugles, vous ne tenez conte du Fils de Dieu, et mesme chacun par son ingratitude se ferme la porte, tellement que vous ne pouvez approcher de luy, pour obtenir le salut qu'il vous apporte. Qui est cause de cela? c'est que vous n'avez point cognu vos pechez, pour vous humilier, que chacun est endormi, voire stupide, et se nourrit en ses vaines flatteries: mais mirez vous en vos povretez et ordures, et alors vous aurez honte de vostre condition, et cognoistrez qu'il n'y a autre moyen, sinon que Iesus Christ viene la moyenner, et qu'il prene sur sa personne ce qui estoit pour vous rendre ennemis de Dieu, et qu'il soit là vostre plege, qu'il se constitue comme un povre pecheur, qu'il prene tous vos fardeaux et les porte sur soy. Quand donc vous penserez a toutes ces choses, alors vous prendrez bon goust pour vous ranger au Fils de Dieu, et ne vous arresterez plus a vos vaines fantasies: vous ne serez plus scandalisez de ce que Iesus Christ s'est ainsi aneanti, quand vous cognoistrez quelle condamnation vous aviez meritee, et quelle recompense et satisfaction y estoit requise.

Au reste le Prophete notamment dit, *nous l'avons veu, et l'avons desdaigné*, pour monstrer que nostre Seigneur Iesus sera mesprisé et reietté non seulement de quelque nombre de gens, mais de la plus grande multitude: voire de ce peuple qui luy estoit comme peculier. Car le Prophete en se mettant du rang de ceux qui ont reietté nostre Seigneur Iesus Christ, regarde a son peuple, c'est a dire aux Iuifs desquels il est nay: et outre cela aussi il veut monstrer que ç'a este l'opinion commune, et que quasi partout Iesus Christ a este reietté. Ainsi nous sommes encores tant plus munis, pour ne nous point attacher a la fantasie des hommes, quand non seulement nous en verrons une centaine d'infideles, mais qu'ils viendront en grosses foulles et avec grosses armees, qu'ils viendront par millions, et qu'entre cent a grand peine en trouvera-on trois ou quatre qui se rangent paisiblement a nostre Seigneur Iesus Christ: quand nous verrons cela, que nous ne laissions pas toutes fois d'adherer a luy; voyla en somme ce que nous avons a retenir de ce passage. Car auiourd'huy nous voudrions conter les voix: et beaucoup de gens infirmes regardent, Et quoy? il n'y a qu'une petite poingnee de gens qui croyent a l'Evangile: et si on surmontoit en nombre, encores ie m'y rangeroye volontiers: mais que ie m'aille mettre avec une si petite portion, et que ie laisse la plus grande multitude, que seroit-ce? Or afin de coupper broche a telles obiections, le Prophete dit qu'il n'y en aura pas seulement quatre ou dix, mais que quasi tous en general refuseront d'obeir a nostre Seigneur Iesus Christ. Et mesmes il n'y a nulle doute qu'il ne veuille taxer les Iuifs en particulier: car desia nous avons allegué du 8. chapitre, qu'il devoit estre en scandale a toutes ces deux maisons-la, c'est ascavoir a la lignee d'Abraham. Voyla donc le peuple qui estoit de Dieu par dessus tout les autres, et semble bien qu'il deust cognoistre son Redempteur. Car a qui est-ce que Iesus Christ a este promis? Aux Iuifs: comme il est dit qu'il est ministre de la Circoncision, afin d'accomplir les promesses que les Peres avoyent receuës. Les Iuifs donc devoyent estre tout accoustumez a Iesus Christ devant qu'il apparust au monde, et le recevoir sans difficulte aucune: or il est dit qu'ils l'ont reietté, voire les edifians mesmes, c'est a dire les principaux qui avoyent la charge du peuple. Et ceci se trouvera encores auiourd'huy: car ce ne sont pas seulement les Turcs et les Payens qui reiettent Iesus Christ, mais ceux qui usurpent le nom de Chrestiente, et le falsifient, et mesmes ceux qui font profession de l'Evangile seront souvent gens profanes, mocqueurs de Dieu, et vileins, qui voudroyent que toute doctrine de salut fust abolie, et ce qu'ils la retiennent encores, c'est seulement

par honte des hommes. Quoy qu'il en soit, si est-ce que Iesus Christ sera mesprisé et reietté: et s'il n'avoit este predit, nous pourrions estre esbranslez en nostre foy. Mais ceste sentence d'Isaie nous doit estre comme un baston pour nous soustenir, voire comme un rocher ferme, quand nous voyons que tout le monde se vient heurter contre nostre Seigneur Iesus Christ: que les uns le despitent, et se viennent dresser en toute furie contre luy et sa doctrine: les autres sont mocqueurs, et tirent la langue pour avoir en mespris toute religion. Que donc lors nous persistions neantmoins constamment en nostre foy.

Il est vray qu'il seroit bien a desirer que Iesus Christ fust contemplé de loin, et que chacun s'assuiettist a luy, comme c'est le vray miroir et patron de toute saintete: mais tant y a que d'autant plus que nous voyons que le monde le reiette, il faut que nostre foy soit tant mieux confermee. Car comment pourrons nous discerner que Iesus Christ est le Redempteur du monde? Regardons ce qui est dit de luy par tous les Prophetes. Et de faict, voyla le vray miroir où il nous faut contempler la gloire du Fils unique de Dieu: voyla les vrais tesmoins que Dieu a envoyez du ciel pour nous marquer quel devoit estre nostre Redempteur, ascavoir qu'il seroit reietté de tout le monde, et que chacun s'esleveroit contre luy. Puis qu'ainsi est, acceptons-le avec telle condition: et ne doutons pas que quand il semblera que nous devions estre accablez du tout, et foullez au pied par l'audace et orgueil des meschans, neantmoins Dieu magnifiera nostre Seigneur Iesus Christ, et fortifiera nostre foy par son S. Esprit, tellement qu'elle sera victorieuse iusques en la fin: et que comme nostre Seigneur Iesus a vaincu le diable, comme il faudra en la fin que luy et tous ses supposts soyent mis comme son marchepied: aussi il nous fera triompher avec luy pour marcher sur tous ceux qui nous persecutent, et qui auiourd'huy s'eslevent en telle furie contre nous, et qui mesmes le mesprisent et le despitent.

Or nous nous prosternerons devant la maieste de nostre bon Dieu, en cognoissance de nos fautes le prians, etc.

TROISIEME SERMON

Isa. Chap. LIII.

4. *Pour vray il a porté nos langueurs, et a chargé nos douleurs: toutes fois nous l'avons estimé estre navré de Dieu, et affligé.* 5. *Or il a este navré pour nos iniquitez, affligé pour nos pechez: la correction de nostre paix a este sur luy, et en ses playes nous avons guarison.* 6. *Nous avons tous erré comme brebis, chacun a suivi sa voye: et le Seigneur a fait venir sur luy toutes nos iniquitez.*

Quand nous contemplons les oeuvres de Dieu en tout le monde, il nous est dit qu'il doit estre loué selon sa hautesse et grandeur: mais quand nous venons a la personne de nostre Seigneur Iesus Christ, il faut que nous apprenions de glorifier Dieu selon qu'il s'est abbaissé. Voyci donc double façon de louer Dieu: l'une c'est que pource qu'il nous monstre sa bonte, iustice et vertu infinie en tout ce qu'il a creé et fait, et en ce qu'il ordonne et dispose tout, il faut aussi qu'il soit exalté de nous: non pas que nous luy puissions donner quelque grandeur: mais l'Escriture parle ainsi, afin que les hommes apprenent de lever leurs esprits en haut, et par dessus tout le monde, quand ils veulent glorifier Dieu selon qu'il le merite. La seconde façon est, que d'autant que nostre Seigneur Iesus Christ, auquel habite toute plenitude de Divinite, non seulement s'est fait petit pour nostre salut, mais a voulu du tout estre aneanti, mesmes n'a pas refusé de souffrir les angoisses de la mort, comme s'il entroit en enfers: en cela Dieu merite d'estre glorifié plus qu'en ceste grandeur qui apparoist par tout le monde. Et de cela il en fut hier desia touché: mais d'autant que le Prophete continue son propos, il nous faut tousiours avoir ce but, qu'au lieu que les incredules sont estonnez, voyans que Iesus Christ a este ainsi affligé de la main de Dieu son Pere, et prennent occasion de scandale pour s'eslongner de luy, nous devons tant plus estre incitez a le chercher, et cela nous doit du tout ravir en son amour, puis qu'il ne s'est point espargné, mais a voulu soustenir toutes nos charges, afin que nous en fussions soulagez. Quand donc nous voyons que nostre Seigneur Iesus Christ a fait un tel eschange pour nous, et a voulu faire un payement entier de toutes nos dettes, afin que nous en fussions acquittez, qu'il a voulu estre condamné en nostre nom, et comme en nostre personne, afin que nous en fussions absous, voyla qui nous doit attirer a luy, voire enflammer du tout, a ce que nous y ayons nostre repos.

Or notamment il est dit *qu'il a este affligé de la main de Dieu*, mais ç'a este pour nos iniquitez. Car si nous n'avons esgard au iugement de Dieu, la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ sera comme inutile, et nous n'en pourrons recevoir aucun fruit. Car le principal est que nous soyons appointez avec nostre Dieu, lequel est nostre ennemi iusques a ce que nos fautes soyent ensevelies, d'autant qu'il ne peut aimer l'iniquite, luy qui est la fontaine de iustice. Ainsi il faut qu'il soit nostre iuge cependant qu'il nous impute nos pechez, et

regarde quels nous sommes: mais quand Iesus Christ est entre deux, et se propose là en nostre nom, voyla comme nous sommes agreables a Dieu, d'autant que la satisfaction de toutes nos iniquitez est accomplie. Il ne faut point que la condamnation que nostre Seigneur Iesus Christ a soufferte, soit vaine. Or est-il ainsi qu'il n'avoit commis nulle faute, et qu'il n'estoit coulpable en rien. Ainsi il a este condamné pour nostre absolution: et voyla pourquoy il est appelé l'Agneau sans macule. Il est appelé Agneau, d'autant qu'il a este offert en sacrifice: il a este sans macule, pour monstrer qu'il a porté toutes nos charges. Et c'est aussi pourquoy il est dit que son sang est nostre lavement: car nous sommes souillez et pleins d'abomination, iusques a ce que le sang de nostre Seigneur Iesus Christ nous nettoye. Ce n'est point donc sans cause que le Prophete nous ramene au iugement de Dieu, disant que Iesus Christ a este affligé a cause qu'il faloit qu'il portast nostre condamnation. Brief, toutesfois et quantes que nous pensons de quoy la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ nous a profité, qu'un chacun de nous s'adiourne devant le siege iudicial de Dieu: là nous trouverons que nous sommes tous criminels: Or quelle est la rigueur du iugement de Dieu? Combien sa vengeance est elle horrible? c'est pour nous engloutir et abysmer tout. Mais d'autant que nostre Seigneur Iesus Christ n'a este epargné, mais que Dieu a exercé la rigueur de son iugement sur luy, qu'il a este là en nostre nom comme plege pour nous, nous pouvons estre asseurez que maintenant Dieu ne nous poursuyvra plus, et n'entrera point en conte avec nous, qu'il ne nous punira point selon nos demerites et offenses. Et pourquoy? D'autant que nostre Seigneur Iesus nous en a acquittez. Or il est vray que iamais Dieu n'a eu autre affection envers son Fils unique que celle qu'il avoit prononcee, Voyci mon Fils bien-aimé auquel ie me repose, et qu'on l'escoute. Dieu donc avoit protesté auparavant que Iesus Christ le contentoit du tout, et qu'il y prenoit son bon plaisir. Et de faict (comme sainct Paul le monstre au permier chapitre des Ephesiens) nous ne pourrions pas estre agreables a Dieu au nom de son Fils unique, n'estoit qu'en premier lieu et en degre souverain il fust le bien aimé. Toutesfois cela n'a pas empesché que nous n'ayons este acquittez, d'autant que Dieu a desployé sa rigueur sur nostre Seigneur Iesus Christ: car il l'a aimé, et cependant si l'a-il voulu affliger pour nos fautes. Car il n'a pas regardé sa iustice, son integrite, et la perfection qui estoit en luy: mais plustost Iesus Christ a este prins comme estant là en la personne de tous pecheurs. Voyla donc Iesus Christ qui estoit chargé de toutes nos fautes et iniquitez: non pas qu'il en fust coulpable, mais il a voulu que le tout luy fust imputé, et qu'il en rendist conte, et fist le payement.

Voyla donc comme il nous faut prendre les mots du Prophete, quand il dit que Iesus Christ n'a pas este crucifié seulement par la main des hommes, mais qu'alors il a comparu devant le siege iudicial de Dieu, que là il a respondu en nostre nom, que là il s'est soumis a porter la charge que nous avions meritee. Et voyla aussi pourquoy notamment il adiouste *qu'il a porte nos fautes et transgressions:* comme aussi sainct Pierre en parle, et exprime ce mot de croix ou de bois, pour monstrer que ceste espece de mort que le Fils de Dieu a soufferte, a este un tesmoignage visible et patent que nos iniquitez estoyent mises sur luy: car il estoit dit en la Loy, Maudit sera celuy qui pendra au bois. Iesus Christ y a este pendu, afin que nous cognoissions qu'il a este comme maudit en nostre personne: ainsi que sainct Paul en parle aux Galates. Car il nous propose qu'il faut bien qu'en cela nous considerions une bonte admirable de Dieu et un amour infini de nostre Seigneur Iesus Christ, qu'il nous a porté, quand non seulement il a voulu mourir pour nous, mais a souffert aussi une mort maudite, afin que nous puissions estre benis de Dieu. Et combien que nos iniquitez nous espovantent (combien aussi il ne se peut faire que nous ne soyons espovantez du iugement de Dieu, oyons les choses qui sont yci contenues, c'est ascavoir que nous sommes abominables quand nous offensons ainsi nostre Dieu, et que nostre conscience nous remord) que toutesfois nous ne laissions pas d'estre asseurez qu'il nous pardonnera nos pechez et nous acceptera pour ses enfants bien-aimez: voire comme iustes et irreprehensibles, d'autant que nostre malediction a este abolie sur ce bois, auquel nostre Seigneur Iesus Christ a este pendu. Voyla donc ce que le Prophete a voulu encores adiouster pour plus grande expression.

Or il met quant et quant, qu'il *a este affligé, d'autant que la correction* ou *le chastiment de nostre paix a este sur luy.* Il n'adiouste rien de nouveau, mais il se declare plus priveement, pour monstrer comment cela doit estre entendu: c'est que nostre Seigneur Iesus a este batu et frappé de la main de Dieu, afin que nous fussions deschargez. Il a donc porté la correction qui nous estoit deuë: voire une correction de paix. Il est vray qu'aucuns entendent qu'il a falu que nostre Seigneur Iesus Christ fust ainsi puni en nostre nom, pource que nous estions estourdis, et que nul ne pensoit a s'humilier devant Dieu, et que nous estions aveuglez en nos fautes. Mais nous voyons le sens naturel du Prophete estre tel, que pour avoir paix avec Dieu, il faloit que nous fussions reconciliez par un autre moyen. I'ay desia declaré que Dieu

estant le Iuge du monde, a bon droict nous hait et nous tient tous detestables: car (comme il sera encores declaré tantost) qu'apportons nous du ventre de la mere, et quel thresor amassons nous tous le temps de nostre vie? Nous ne cessons de provoquer l'ire de Dieu, comme si nous avions complotó avec Satan de tousiours allumer le feu de plus en plus. Voyla donc comment nous meritons d'estre hays et reiettez de Dieu. Voyla pourquoy il est armé en son ire contre nous: car il est impossible qu'il ne nous soit contraire, d'autant que nous bataillons a l'encontre de luy, que nous faisons ainsi la guerre a tout bien, et violons toute iustice. Il faut que (di-ie) Dieu pour ce regard se leve contre nous en iugement: car nous scavons que c'est son office propre de maintenir l'equité et droiture. Et puis qu'ainsi est qu'il nous voit pleins d'iniquite et de corruption, et rebelles du tout, il faut bien qu'il desploye son bras, et monstre que d'autant que nous luy sommes ennemis, il nous rendra la pareille. Il n'y a donc point de paix, et nos consciences nous argueront tousiours: et combien que nous taschions de nous endormir en nos flatteries, Dieu ne laissera point de nous donner des pointes, et des aiguillons, tellement que nous sentirons en despit de nos dents, qu'il n'y a que malice et ingratitude en nous. Ainsi donc il est impossible que Dieu nous soit pitoyable, et que nous soyons asseurez de trouver grace devant luy, iusques a ce que la correction soit faite. Non pas que Dieu appete vengeance a la guise et façon des hommes. Celuy qui sera esmeu en cholere, voudra qu'on repare la faute, et qu'il y ait quelque amende et quelque punition, tellement qu'il en soit vengé: Dieu n'ha point de passions semblables. Mais quoy qu'il en soit, afin que nous ayons tant plus horreur de nos pechez, et que nous apprenions de les detester, il veut que sa iustice nous soit cognue, et la rigueur de son iugement. Si Dieu nous pardonnoit sans que Iesus Christ eust intercedé pour nous, et se fust constitué plege en nostre nom, nous n'en tiendrions conte: chacun torcheroit sa bouche: et aussi nous prendrions de là occasion de nous donner tant plus grande licence. Mais quand nous voyons que Dieu n'a point espargné son Fils unique, et qu'il l'a traitté en telle rigueur, et si extrême, qu'il a souffert en son corps tout ce qu'il estoit possible de souffrir de douleurs, et qu'en son ame mesme il a este affligé iusques au bout, iusques a s'ecrier, Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as-tu laissé? Quand nous oyons toutes ces choses, il est impossible (ou nous sommes plus endurcis que pierres) que nous ne fremissions et concevions une telle crainte et estonnement en nous, que ce soit pour nous rendre du tout confus: et que nos offenses et iniquitez ne nous soyent detestables, veu qu'elles provoquent ainsi l'ire de Dieu contre nous.

Voyla donc pourquoy il a este requis que toute la correction de nostre paix fust sur Iesus Christ, laquelle fust pour nous faire trouver grace devant Dieu son Pere: c'est a dire pour nous faire trouver appointement devant luy: en sorte qu'auiourd'huy nous avons hardiesse et liberte d'invoquer Dieu comme nostre Pere, combien qu'a bon droict, il nous soit ennemi, et nous ait en detestation selon nostre nature. Nous voyons donc maintenant quelle est l'intention du Prophete quand il dit que nostre Seigneur Iesus Christ a este affligé de la main de Dieu, qu'il a este desfiguré, qu'un chacun s'est destourné de luy, qu'on n'a point daigné le regarder, pource qu'il estoit ainsi deformé. Il adiouste, Voire, mais c'est d'autant que Dieu est enflammé en son ire contre nous, et qu'il est armé pour nous confondre et abysmer, iusques a ce que l'appointement soit faict. Et quel en est le moyen? Dieu veut bien nous remettre nos fautes par sa bonte gratuite, mais tant y a que le pris de nostre redemption a este en la personne de son Fils unique. Or ycì nous avons a noter, que d'autant que nostre Seigneur Iesus a souffert condamnation, nous sommes delivrez et absous, et que nos fautes sont ensevelies pour ne point venir en conte devant Dieu. Quand nous parlons de la remission des pechez, ce n'est pas que Dieu nous quitte, comme s'il estoit payé et contenté de nous: mais il use de sa pure liberalite. Et combien que nous soyons coulpables devant luy, il oublie tout cela, et nous reçoit a merci, d'autant qu'il iette nos pechez comme au profond de la mer, ainsi que dit le Prophete. Or cependant nous avons aussi a noter que ceste remission n'a pas este gratuite quant a la personne de nostre Seigneur Iesus Christ, car elle lui a cousté bien cher. Si nous estimons que ç'a este de ceste mort tant dure, tant cruelle, et ignominieuse qu'il a soufferte, et puis de tant d'angoisses qu'il a endurees en son ame, quand il a este appelé devant le siege Iudicial de Dieu son Pere pour soustenir nostre condamnation: si nous pensons bien a tout cela, nous trouverons que nostre Seigneur Iesus Christ a fait un payement admirable pour nous acquitter de nos fautes.

Et voyla comme auiourd'huy nous en sommes delivrez. Et c'est une chose que nous devons bien noter: car le diable a tousiours taschó d'obscurcir ceste doctrine, d'autant que c'est le principal article de nostre salut. Dieu des le commencement du monde a voulu qu'on luy offrist sacrifices en demandant pardon des pechez. Et pourquoy cela? C'est pour declarer que les hommes ne le pouvoyent pas esperer de luy, sinon par le moyen du sacrifice et effusion de sang. Tous donc ont protesté en

leurs sacrifices qu'ils ne pouvoyent pas approcher de Dieu, sinon d'autant qu'ils estoyent rachetez, et que la purgation de leurs fautes et iniquitez estoit faite ou devoit estre par nostre Seigneur Iesus Christ. Or cependant si est-ce que et les Iuifs et les Payens n'ont pas laissé de tousiours se fier en leurs merites, et d'imaginer qu'ils pouvoyent satisfaire devant Dieu. Voyla comme le diable dés lors a destourné les povres pecheurs de nostre Seigneur Iesus Christ, et du payement qu'il a fait en sa mort et passion. Et maintenant encores, voyla ou en sont les Papistes: car ils confesseront que nous avons pleniere remission de nos pechez par la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ: voire, mais c'est devant le baptesme seulement, selon leur opinion. Les petis enfans (disent ils) ont receu ceste grace de Dieu, qu'il leur pardonne le peche originel au baptesme, en vertu de la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ: mais quand nous sommes baptizez, ils disent que si nous pechons alors, Iesus Christ seul n'est pas suffisant pour faire que nous soyons agreables a Dieu, et que la memoire de nos pechez soit effacee: mais qu'il nous y faut aussi apporter nos recompenses. Et voyla pourquoy ils ont imaginé leurs oeuvres de supererogation: comme de trotter en pelerinage, faire chanter force messes, et autres diableries. Et si on demande aux Papistes, pourquoy ils trottent ainsi pour aller veoir la mouë de quelque marmouset, pourquoy ils iusnent un tel iour, pourquoy ils font bastir un temple, pourquoy ils font chanter une messe: c'est pour nous racheter devant Dieu, diront-ils. Et il faut bien qu'ayant cognu nos pechez, nous taschions d'en faire satisfaction, afin d'estre quittes et absous devant Dieu. Or voyla comment la vertu de la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ est abolie. Et ainsi les Papistes ne scaurayent marcher un pas pour faire leurs devotions, qu'ils ne blasphement contre Dieu, renoncent ouvertement a la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ, et se precipitent au gouffre d'enfer. Voyla où leurs devotions diaboliques (qu'ils appellent bonnes) les menent. Ainsi donc il nous faut bien noter ces mots du Prophete, quand il dit que la correction de nostre paix a este sur nostre Seigneur Iesus Christ: d'autant que par son moyen Dieu est appointé et appaisé: car il a porté sur soy tous les vices et toutes les iniquitez du monde. Et ainsi notons que quand nous regarderons quels nous sommes, il nous faudra tousiours estre en effroy, d'autant que Dieu est nostre partie adverse, et nostre Iuge. Et puis en second lieu il nous faut conclure qu'il n'y a moyen ni au ciel ni en la terre pour nous appointer avec Dieu, sinon par ce prix que nostre Seigneur Iesus a payé, et auquel il a satisfait: cest a scavoir par sa mort et passion. Avons-nous cela? Qu'hardiement nous venions la teste levee devant Dieu: non pas qu'il ne nous faille tousiours humilier, et avoir honte de nos povretez: mais cela n'empeschera pas que franchement nous n'invoquions Dieu pour nostre Pere, et que nous ne puissions nous glorifier, que nous seront reputez iustes de luy, et que le payement a este fait de toutes nos dettes, d'autant que nous sommes absous en la vertu de la condamnation que Iesus Christ a soufferte.

Voyla donc comment nous devons prattiquer ce passage. Et voyla aussi pourquoy il adiouste, *qu'en ses playes nous avons guarison*. Il est vray que nous n'appercevrons pas nos vices à l'oeil, pource que l'hypocrisie nous bande les yeux, et qu'il y a aussi tousiours de l'orgueil qui domine. Les hommes donc se decoyvent eux-mesmes et se font acroire que Dieu leur est encore redevable: ou bien ils sont estourdis en telle sorte qu'ils ne pensent point iamais venir a conte. Or tant y a que le Prophete monstre que sans les playes de nostre Seigneur Iesus Christ, il n'y a en nous que mort, et qu'il faut bien que nous cherchions en luy nostre guarison. Quand donc nous voudrons bien sentir le fruit que nous apporte la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ, notons qu'autant de vices qui sont enracinez en nostre nature, ce sont autant de playes et de maladies mortelles, encores qu'elles n'apparoissent point. Ie vous prie, quand une apostume sera dedant le corps d'un homme, aupres de l'estomach, ou dedans les entrailles, ne sera-elle pas beaucoup pire que si on la voyait et qu'on y peust mettre la lancete? Si un homme cuide estre sain pourtant qu'il ne verra pas son mal, il faut bien qu'il soit hors de sens et de raison. Il faut bien que nos maladies soyent tant plus mortelles, quand elles sont secretes. Et outre les vices que nous portons (dont les racines sont cachees en nous) il y a les fautes que nous commettons chaque iour, qui monstrent assez que nostre nature est perverse et maudite, et que nous sommes tous pervertis. Puis qu'ainsi est donc, qu'il n'y a en nous que toute infection et ladrerie spirituelle, et que nous sommes pourris en nos iniquitez, que ferons-nous yci? quel remede? Irons nous chercher les Anges de Paradis? Helas ils n'y peuvent rien. Mais il nous faut venir a nostre Seigneur Iesus Christ, d'autant qu'il a voulu estre desfiguré depuis le sommet de la teste iusques a la plante des pieds, qu'il a este tout en playes, qu'il a este fouetté coup sur coup, qu'il a eu la couronne d'espines, qu'il a este cloué et attaché a la croix, qu'il a eu le costé percé. Voyla comme nous sommes garentis, voyla quelle est nostre vraye medecine, de laquelle il nous faut contenter, et a laquelle aussi il nous faut applicquer toute nostre affection, scachans que iamais

autrement nous ne pourrons avoir repos en nous, mais qu'il faudra que nous soyons tormentez et gehennez iusques au bout, sinon d'autant que Iesus Christ nous console et appaise l'ire de Dieu envers nous. Quand nous sommes certains de cela, alors il nous donne occasion de chanter sa louange: Au lieu qu'auparavant nous ne pouvions sinon gemir et estre du tout confus. Voyla en somme ce que nous avons a retenir des mots du Prophete.

Or sainct Matthieu au huitieme chapitre allegue ce passage, quand il recite que nostre Seigneur Iesus a guari toutes maladies, comme il a illuminé les aveugles, il a fait cheminer les boiteux, il a rendu l'ouye aux sourds, redressé ceux qui estoyent a demi morts et paralitiques, dechassé les diables des corps. Cela (dit-il) monstre que le Prophete Isaie non sans cause dit qu'il a porté nos infirmitez et a soustenu nos langueurs. Il est certain que le Prophete ne parle point yci des maladies du corps. Il semble donc que l'Evangeliste ait mal appliqué ce tesmoignage. Mais c'est qu'il declare que nostre Seigneur Iesus en guarissant les maladies apparentes, nous a voulu mener plus haut, d'autant qu'il nous a voulu faire là contempler comme en figure, pourquoy il estoit venu au monde. Quand donc nous oyons que nostre Seigneur Iesus Christ a donné vertu aux paralitiques, qu'il a mesmement ressuscité les morts, qu'il a aussi donné guarison a toutes les maladies, que nous scachions qu'a veuë d'oeil, selon nostre rudesse et infirmité, il nous a declaré qu'il est nostre Medecin spirituel: et que nous apprenions (comme i'ay desia dit) que tous les vices ausquels nous sommes enclins, sont autant de corruptions en nos ames. Et tout ainsi qu'au corps il y a des mauvaises humeurs, il y a d'autres choses semblables: Brief, il y a des maladies secretes, de mesmes en est-il de nos ames: et d'autant qu'elles sont plenes de vices devant Dieu, elles ont besoin aussi de medecin. Et qui sera-il? Nous ne le trouverons ni au ciel ni en la terre, sinon celui qui nous a este donné du Pere celeste: c'est ascavoir nostre Seigneur Iesus Christ. Ainsi donc si nous ne cognoissons comme nostre Seigneur Iesus nous a apporté guarison quant a nos ames, venons a ceste figure qui nous est monstree, quand il a illuminé les aveugles: car il est certain qu'en nos ames il n'y a qu'aveuglement et bestise. Apres, Iesus Christ a fait parler les muets. Or a quoy applicquons-nous nostre langue, sinon a mal, iusques a ce que Iesus Christ luy ait rendu son vray usage? Nous sommes plus que sourds, d'autant que la parolle de Dieu n'ha nulle entree en nous: il faut donc que l'ouye nous soit rendue aussi bien par nostre Seigneur Iesus Christ. Brief, quand nous conioindrons ce qui est là proposé en sainct Matthieu, avec ce que le Prophete Isaie a voulu declarer, c'est ascavoir que de nostre costé nous sommes pleins de corruption, de vilenie, et qu'il n'y a point une seule goutte de santé en nous, que nos ames sont plenes du tout de vices mortels: mais que nostre Seigneur Iesus nous en a delivrez du tout, et que quand nous viendrons a luy, nous trouverons guarison: Quand di-ie nous conioindrons ainsi l'un avec l'autre, alors nous cognoistrons que sinon que nous ayons nostre refuge a ce Redempteur, il faudra que nous croupissions tousiours en nos vices et miseres, et que nous y pourrissions plenement.

La dessus il adiouste aussi bien *que nous avons tous decliné, et que chacun s'est esgaré en sa voye.* Yci le Prophete nous a voulu mieux toucher et plus au vif (comme il fut hier traitté) que nous ne pouvons pas sentir a bon escient la necessite que nous avons d'estre guaris par nostre Seigneur Iesus Christ, iusques a ce que chacun ait bien examiné son estat et cognu ce qu'il est en soy. Qui est cause donc que nous sommes si froids, et si lasches, quand on nous parle de venir a nostre Seigneur Iesus Christ. Pource que nous n'avons point d'apprehension, mais sommes comme stupides. Nous verrons de ces yvrongnes qui sont tout confit en leur intemperance, et ne font nulle fin, iusques a ce qu'ils grincent les dents, et qu'ils n'en puissent plus. Si on leur parle de medecins, il n'y aura que gaudisserie: ils hocheront la teste, mesmes ils mespriseront tous remedes. Or il n'y a point pire yvrongnerie que ceste stupidite en laquelle sont tous povres pecheurs, iusques a ce qu'ils ayent senti que c'est d'avoir Dieu contraire. Ainsi chacun se donnera toute licence a mal, et la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ cependant sera en mespris, et on n'en tiendra conte. Ainsi non sans cause, le Prophete pour nous esveiller, et pour nous rendre le bien qui nous est apporté par Iesus Christ, plus desirable, monstre que nous avons tous erré. Or outre ce que i'ay dit, que les hommes estans profanes mesprisent le iugement de Dieu, il y en a aussi qui sont enflez d'une folle presomption. Il y a donc deux especes de gens qui ne peuvent faire leur profit de ceste grace infinie qui nous a este acquise par le Fils de Dieu: car les uns cuident estre iustes, et avoir des oeuvres et merites pour respondre devant Dieu. Comme nous voyons mesmes qu'en la Papaute ces caphars non seulement se pensent bien acquitter devant Dieu, mais ils vendent aussi bien une portion de leurs merites, comme s'ils en avoyent de superabondant: Et est on bien aise quand on peut participer a leur perfection et sainctete, pource qu'ils sont en estat Angelique. Or ceux là ne pensent point avoir besoin de la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ: ils confesseront bien, comme a demi bouche, que si ont: Mais on

voit tout l'opposite: car ils tienent foire et marché de leurs merites, et en ont a revendre, afin que les autres se fondent et mettent leur fiance en telle profanation. Apres, autant qu'il y a de bigots et de bigotes en la Papaute, ce sont autant de cornes dressees contre Dieu: car ils sont tousiours enflez de cest orgueil pour dire, Et comment? Et si ie ne meritoye, de quoy me serviroit-il d'avoir eu tant de bonnes devotions, d'avoir fait chanter tant de messes, d'avoir tant barboté, d'avoir couru d'autel en autel, d'avoir eu ma devotion a un tel Sainct, d'avoir fait une telle feste? Brief, ils ont tousiours ceste maudite opinion et infernale de vouloir obliger Dieu envers eux. Voyla comme Satan les deçoit par telles illusions, en sorte qu'ils ne peuvent gouster de quoy leur sert la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ. Les autres ne se confient pas en leurs merites: comme des yvrongnes, des paillars et gens dissolus, ne diront pas, Nous sommes comme des petis Anges, nous avons bien vescu, nous avons este fervens en nos devotions: mais ils se gaudissent (comme i'ay desia dit) et pensent qu'ils pourront eschapper de la main de Dieu par leurs mespris et mocqueries.

Pour ceste cause le Prophete nous appelle yci tous, et dit, Regardez povres gens que c'est de vous, iusques a ce que Dieu vous ait declaré sa pitie en nostre Seigneur Iesus Christ son Fils: car nous avons tous erré, vous estes tous bestes perdues. Voyla son intention: et dit, *Nous tous*, pource qu'il se met du nombre. Voire, car desia nous avons veu qu'il faloit que les Iuifs fussent enclos en ceste condamnation generale des hommes, pource qu'il leur sembloit qu'ils en devoyent estre exemptez. Car ils avoyent tousiours ceste fole outrecuidance, que puis que Dieu les avoit adoptez et choisis, ils pensoyent bien valoir plus que le reste. Or le Prophete les enveloppe yci en la mort eternelle, iusques a ce qu'ils ayent cherché le remede de leur delivrance en Iesus Christ. Nous sommes donc tous enclos en ceste condamnation: et il met aussi ce mot de *tous*, afin d'exclure toute exception: comme s'il disoit, Il ne faut point que nul se vante, non pas iusques a la queuë d'un, d'estre iuste devant Dieu, pour se pouvoir passer du remede lequel maintenant i'ay declaré: Car le plus parfait, et celuy qui aura le plus de sainctete a l'opinion des hommes, se trouvera coulpable devant Dieu.

Nous voyons donc maintenant l'intention du Prophete, mais encores ne se contente-il point de cela, il dit, *chacun a decliné en sa voye*. Et pourquoy reitere-il le propos, venant de tous, a Chacun? D'autant que quand on nous condamne en general, encores ne sommes nous point tant esmeus, et avec telle vivacite comme il seroit requis. Il est vray qu'il faudra passer condamnation, quand on dit qu'entre les hommes il n'y en n'a pas un seul iuste: comme en l'autre passage du Pseaume il est dit que Dieu a regardé, et qu'il n'a point trouvé un seul homme qui ne fust pourri en ses vices. Il est là parlé aussi bien des vertueux, et de ceux qui ont este en grande et singuliere reputation, que des plus desbauchez. Il est dit qu'ils ont tous decliné et que iusques a un il ne s'en est point trouvé qui ne fust du tout corrompu devant Dieu: et l'Escriture saincte est plene de ceste doctrine: et sainct Paul le monstre assez au troisieme chapitre des Romains, quand il amene tous les passages et des Pseaumes et des Prophetes, là ou il est parlé que les hommes sont depravez, et qu'il n'y a en eux que malice et trahison, qu'ils sont pleins de cruaute, qu'il n'y a que venin et toute violence, que fraudes et rapines, et que leur gosier est un sepulchre. Quand donc toutes ces choses là sont dites, sainct Paul adiouste que tous hommes y sont comprins sans exception aucune, iusques a ce que Dieu les ait changez et renouvelez par son sainct Esprit. Or maintenant que ceste doctrine se presche, il faut bien que nous baissions tous la teste: car nous aurons honte et horreur de replicquer a l'encontre de Dieu. Et de faict, que gaignerons-nous en toutes nos disputes? Car il faudra maugre nos dents que nous sentions que ce n'est point en vain que nous sommes condamnez, puis que Dieu est nostre iuge. Mais cependant chacun s'en retournera en sa maison sans en estre esmeu: et ce qui a este dit ne nous touchera gueres: Nous dirons bien que nous sommes tous pecheurs, et qu'il n'y a nul qui ne soit coulpable devant Dieu: mais cependant sentons-nous nos vices afin de nous y desplaire, et puis afin d'estre incitez a chercher la grace de nostre Seigneur Iesus Christ, renonçans a nous-mesmes? Nenni: ce nous est assez d'avoir dit par acquis que nous sommes tous pecheurs: Qui pis est, nous verrons souventesfois que les hommes prendront couverture et hardiesse, quand on les accuse de leurs fautes, et qu'ils se verront convaincus: Ho, il est vray, diront-ils, tous sont pecheurs. Un meschant qui aura blasphemé le nom de Dieu, ou qui aura fait quelque acte execrable et enorme, si on luy remonstre, il le niera du premier coup: iamais il ne voudra entrer en confession que par contrainte. Et bien, se voit-il estre convaincu? Et il est vray, dira-il, que nous sommes tous pecheurs: Et c'est a dire que tu es un meschant hypocrite, qui te mocques de Dieu.

Ainsi nous voyons que sous ceste generalite il y en a beaucoup qui chercheront quelque excuse, afin que leur turpitude ne soit point cognue comme elle doit. Pour ceste cause, le Prophete apres avoir dit, Tous ont erré, adiouste, *chacun*, *chacun:*

comme s'il disoit, Ne regardez point en general quel est le genre humain, mais que chacun se retire a part soy et que là vous pensiez et sondiez bien quels vous estes. Car c'est alors que nous sommes touchez du iugement de Dieu, et que nous sommes induits a une vraye humilite, quand nous sentons nostre mal pour estre amenez a repentance, et quand chacun aura ainsi parlé a soy comme en secret. Nous voyons donc maintenant quelle est l'intention du Prophete.

Au reste, en disant que chacun a decliné en son chemin, il monstre en premier lieu que c'est des hommes quand ils se gouvernent a leur appetit, et selon leur raison et prudence. Et c'est encores un article que nous devons bien noter, d'autant que nous verrons les uns estre si fols, que iamais on ne leur persuadera qu'ils se iettent en perdition, quand ils font ce que bon leur semble: les autres sont tellement abbrutis en leurs cupiditez, qu'ils ne cognoissent point qu'a leur escient ils se plongent au profond d'enfer, sinon que Dieu les en retire. Nous voyons auiourd'huy les Papistes, quand on les redargue par la parolle de Dieu, et qu'ils se voyent convaincus: Et bien, diront-ils, laissez moy faire, i'iray tousiours mon train quoy qu'il en soit. Et tu t'en vas donc au diable: car voyla où tu iras suyvant ton train. Ho voire, mais ma devotion est telle: et puis qu'elle est bonne, est-il possible que Dieu la reiette? Voire, mais le Prophete Isaie parle yci aussi bien de la devotion que chacun prend: et le sainct Esprit qui a parlé par sa bouche de ce temps là, ne sçavoit-il pas bien que tu serois un bigot, ou une bigote, plein d'orgueil et de venin: que tu te voudrois gouverner à ta fantasie, que tu te voudrois forger un service de Dieu a ta poste: que tu adorerois les idoles, et penserois bien faire: que tu aurois là ta devotion. Le sainct Esprit n'a-il pas bien cognu toutes les vilenies? Regarde ce qu'il en prononce, *chacun a cheminé en sa voye:* c'est a dire, chacun s'en est allé en enfer, chacun s'est ietté en perdition, quand il a suyvi son train.

Voyla donc quelles sont les voyes des hommes. Et ainsi nous sommes enseignez par ce passage, de nous despouiller de toute fole arrogance et cognoistre qu'en faisant tout ce que bon nous semble, et ce que nous iugeons estre bien raisonnable, c'est comme si nous avions complоté avec Satan de nous ietter en ses filets. Ceste doctrine donc nous doit bien faire corriger toute presomption, afin que nous souffrions d'estre gouvernez seulement par l'Esprit de Dieu, et par sa Parolle: et pareillement aussi notons que par ces mots le Prophete Isaie a declaré qu'encores que nous cognoissions le bien, nous ne laisserons pas d'estre addonnez a mal. Et pourquoy? pource que toutes nos affections sont rebelles a Dieu: encores que nous voyons qu'il faut que le mal soit osté, nous ne laisserons point d'y estre transportez, non point par force, mais d'une malice volontaire, qui est tellement cachee en nous, qu'il faut que les fruits monstrent quelle est la racine. Ainsi donc cognoissons en premier lieu qu'il n'y a nulle intelligence en nous pour cheminer droit, mais qu'il y a une seule voye que Dieu approuve, et laquelle nous amenera a salut: c'est ascavoir quand nostre Seigneur Iesus Christ nous prendra en sa charge et que nous serons brebis de son troupeau, et que nous le suyvrons comme nostre pasteur. Cognoissons aussi d'avantage que toutes nos affections sont corrompues, et que nous chercherons le mal au lieu du bien, iusques a ce que nostre Seigneur Iesus Christ nous ait corrigez et reformez, et qu'il ait mis en nous une affection droite de luy obeir. Voyla donc ce que le Prophete a voulu declarer.

Or maintenant nous avons a conclure que tous ceux qui circuissent çà et là, se destournent de nostre Seigneur Iesus Christ: car le Prophete declare qu'il n'y a ne Patriarches, ne Prophetes, ne pas un de tous les saincts Peres et Martyrs, que tous n'ayent eu besoin d'estre reconciliez a Dieu par la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ. Si Abraham pere des fideles, si David miroir de toute iustice, si leurs autres semblables, comme Iob et Daniel, qui sont nommez comme miroirs de toute sainctete et perfection: si ceux la di-ie, estoyent povres brebis esgarees et perdues, iusqu'a ce qu'ils ayent este recueilli par nostre Seigneur Iesus Christ, helas, que sera-ce de nous? Ainsi donc, quand nous les irons chercher pour nos mediateurs, et que nous cuiderons par leur moyen eschapper de la perdition en laquelle nous sommes, ne monstrons-nous pas que nous sommes par trop ingrats a nostre Seigneur Iesus Christ? Et que cependant nous sommes par trop desprouvus de sens, quand nous allons mendier envers ceux qui ont besoin aussi de recourir a la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ. Car si la necessite nous contraint de chercher remede, il faut que nous allions a celuy auquel les fideles de tout temps ont eu leur refuge: car il n'y a ne sainct Pierre, ne sainct Paul, ne la Vierge Marie, ne rien qui soit, qui en soyent exemptez. Ainsi donc, que nous apprenions de venir a la source et fontaine, et de puiser là ce qui nous defaut. Car nostre Seigneur Iesus ha dequoy pour nous rassasier tous: et ne faut pas craindre iamais que la plenitude de grace qu'il ha en soy, tarisse: il en donnera a chacun sa part et portion quand on l'y viendra chercher.

Que donc nous venions hardiment a nostre Seigneur Iesus Christ, et il suffira bien par tous: mais quiconque en decline çà et là, un tel ne se

peut pas aider du remede que Dieu luy presente, mais le reiette entant qu'en luy est: son ingratitude empesche qu'il ne iouisse de la grace qui luy est offerte. Et d'autant plus serons-nous inexcusables, veu que ceci nous est iournellement presché. Car Dieu ne s'est point contenté d'avoir envoyé son Fils pour un coup, et l'avoir exposé a la mort, de l'avoir frappé en son ire, combien qu'il l'aimast comme son Fils unique (car combien qu'il l'ait voulu abysmer en apparence, et qu'il ait usé de toute rigueur contre luy, si est-ce qu'il a tousiours este le Fils bien aimé comme nous avons dit: mais le tout a este afin que nous fussions absous) il ne s'est point, di-ie, contenté de cela: Mais iournellement il nous propose ce thresor, afin que nous en iouissions: il nous declare que Iesus Christ qui a eu son costé percé, a auiourd'huy son coeur comme ouvert, afin que nous ayons certitude de l'amour qu'il nous porte: Et que comme il a eu les bras attachez en la croix, maintenant il les a estendus pour nous attirer a soy: Et qu'il veut que toutes ces choses-la nous profitent: que comme il a espandu son sang, il veut qu'auiourd'huy nous soyons plongez là dedans. Quand donc Dieu nous convye si doucement, et que Iesus Christ nous propose aussi le fruit de sa mort et passion, qu'il nous monstre que son sang est tousiours frais (comme l'Apostre en parle en l'Epistre aux Hebrieux) que ce n'est point un sang qui desseche, ne qui defaille: mais d'autant qu'il s'est sanctifié par sa vertu celeste qu'il ha tousiours ce sang frais: comme aussi l'Apostre a usé de ce mot là: que nous scachions que sa vertu n'est pas amoindrie, et qu'elle ha tousiours son efficace plene et entiere, et telle qu'elle avoit du commencement, afin que nous venions tous nous ranger a nostre Seigneur Iesus Christ. Et apres avoir confessé nos povretez et y estre confus, que nous ne doutions pas toutesfois qu'il ne soit suffisant pour y donner tel remede, que nous pourrons conclure que nous sommes receus et avouëz de Dieu, comme ses propres enfans, et qu'il nous tient pour iustes et parfaits, au lieu que nous estions abominables devant luy. Voyla ce que nous avons a retenir de cette doctrine. Auiourd'huy voyans que les uns se gaudissent et se mocquent, les autres s'eslevent en orgueil et presomption, et cuident par leur iustice satisfaire a Dieu: que nous renoncions a tels blasphemes, et qu'en vraye foy et repentance nous cherchions nostre Seigneur Iesus Christ, et que toute nostre affection soit de nous venir ranger a luy, quand nous sentirons que nous sommes ainsi chargez de ce fardeau insupportable.

Or nous-nous prosternerons devant la maieste de nostre bon Dieu, en cognoissance de nos fautes, le prians, etc.

QUATRIEME SERMON

Isa. Chap. LIII.

7. *Il a este chastié et affligé, et n'a point ouvert sa bouche: il a este mené a la mort comme un mouton: et comme un agneau devant celuy qui le tond: il a este muet, et n'a point ouvert sa bouche.* 8. *Il a este eslevé d'angoisse et de iugement: et qui racontera son aage? Il a este retranché de la terre des vivans et a souffert les playes qui estoyent deuës a mon peuple.*

Le Prophete nous ayant declaré que nous devons regarder chacun a soy et a ses fautes, pour prendre goust a la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ, adiouste maintenant que ce qu'il a souffert, ce n'est point par force, mais de son bon gre: Comme aussi sans cela nous ne serions pas iustifiez et l'appointement ne seroit point fait entre Dieu et nous: ascavoir si Iesus Christ n'eust reparé nos transgressions par son obeissance: Si donc la mort du Fils de Dieu eust este forcee, et qu'il ne s'y fust point assuietti volontairement, ce n'eust pas este un sacrifice pour effacer nos fautes: comme S. Paul aussi nous rameine là, en disant que nos rebellions ont este abolies par l'obeissance d'un homme. Qui a este cause de nous rendre Dieu ennemi, et l'est encores maintenant, sinon d'autant que nous ne cessons de l'offenser? Il nous a creé pour iouir paisiblement de nous: mais quand nous refusons de porter son ioug, il faut qu'il nous deteste, et desavouë pour ses creatures et a bon droict.

Or donc voyla pourquoy il est dit que non seulement nostre Seigneur Iesus a este chastié pour nos fautes et iniquitez, mais *qu'il n'a point ouvert sa bouche*, et n'y a point eu de contredit en luy: mais cognoissant qu'il estoit ordonné a cela, et que tel estoit le conseil eternel de Dieu son Pere, il s'est monstré obeissant iusques a la mort. Ainsi quand nous voudrons encores mieux sentir la vertu de la mort et passion du Fils de Dieu, qu'un chacun pense en combien de sortes il a contrevenu a la volonte de Dieu et a sa iustice. Or nous trouverons que nous ne cessons de luy faire la guerre, comme si nous le voulions despiter a nostre escient. Il ne se faut donc point esbahir si nous avions besoin d'un tel remede; c'est ascavoir que le Fils de Dieu pour ensevelir la memoire de toutes nos rebellions, se rendist obeissant en nostre lieu. Il est vray que nostre Seigneur Iesus a parlé devant Pilate son iuge: mais ce n'a pas este pour eschapper la mort: plustost il s'y est offert: Et mesmes il n'a voulu accepter nulle

occasion d'estre absous, pource qu'il faloit bien qu'il fust condamné en nostre nom.

Ce n'est point donc sans cause que le Prophete dit, *qu'il a este comme un muet:* et l'accompare *a un mouton, ou a un agneau*, regardant a la figure des sacrifices anciens, car quand on nous parle de la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ, il nous la faut prendre comme un sacrifice par lequel Dieu a este appaisé, d'autant que les pechez (comme nous avons monstré par ci devant) ne se peuvent abolir devant Dieu que par tel moyen. Et de faict, quand sous la Loy les hommes ont voulu demander pardon de leurs fautes, il a falu tousiours que le sacrifice fust adiousté. Ils ne pouvoyent apporter aucune recompense: mais Dieu leur a declaré que c'estoit assez qu'ils se fondassent sur la promesse qui leur estoit donnee du Redempteur. Ainsi donc afin que les Iuifs cognussent que Iesus Christ devoit accomplir tout ce qui estoit pour lors figuré en la Loy, notamment ce nom d'Agneau luy est attribué, et sous une espece le Prophete a comprins le tout: comme s'il disoit que Iesus Christ en sa mort et passion, premierement aboliroit toutes nos iniquitez, d'autant qu'il s'assuietiroit a la volonte de Dieu son Pere: et puis en second lieu qu'il seroit sacrifié comme un agneau, afin que par l'effusion de son sang, toutes nos macules fussent lavees et nettoyees. Or maintenant quand nous serons redarguez de tant de fautes que nous commettons, et qu'il nous faudra sentir l'ire de Dieu, que nous ayons nostre recours a ce qui nous est yci proposé: c'est ascavoir que nostre Seigneur Iesus Christ non sans cause n'a point voulu replicquer, combien que les afflictions qu'il enduroit fussent extrêmes, et combien que Dieu desployast sur luy toute rigueur, neantmoins paisiblement il a souffert le tout, afin qu'en ceste obeissance la nous fussions reconciliez.

Cependant nous sommes aussi exhortez a nous conformer a son exemple: non pas que nous puissions en toute perfection nous humilier devant Dieu, mais si est-ce qu'il nous y faut efforcer. Ie dis quand il plaira a Dieu de nous chastier, et que nous sentirons grande rudesse en sa main, qu'il nous semblera que nous serons par trop pressez, qu'il faut neantmoins que nous facions silence, et que nous confessions que Dieu est iuste et equitable, et qu'on n'oye nul murmure en nostre bouche: mais plustost que nous glorifions Dieu en nous taisant: voire comme povres pecheurs qui sont convaincus de leurs forfaits et qui n'ont nulle replicque. Voyla donc comme S. Pierre applicque ce passage: c'est que quand nous serons affligez de la main de Dieu, voire mesme persecutez de la main des hommes, nous ne laissions pas de porter patiemment des iniures qu'on nous fait: cognaissant que Dieu nous veut esprouver, ou bien qu'il nous veut punir de nos fautes. Et regardons de ne point alleguer excuses frivoles, comme font beaucoup, qui mettent en avant leur infirmite, et qu'ils sont par trop debiles, et ne se peuvent tenir quois, cependant que Dieu les presse de grandes angoisses. Si faut-il que nous soyons conformez au Fils de Dieu: car c'est nostre miroir et patron, non pas (comme i'ay dit) qu'il y puisse avoir une vertu egale, mais encore que nous n'approchions point de luy, si faut-il que nous y tendions. Et d'avantage nous voyons que David estant homme fragile, comme nous sommes, n'a pas laissé pourtant de prattiquer ceste doctrine: comme il dit d'un costé, Seigneur scachant que c'est ta main qui est ainsi appesantie sur moy, ie me suis teu. Et en l'autre passage, Et bien, puis que la bride estoit laschee a mes ennemis, i'ay souffert paisiblement les iniures et outrages qu'ils m'ont faits.

Voyla donc ce que nous avons a retenir de ce passage: C'est ascavoir que comme le Fils de Dieu a este muet pour donner gloire à Dieu, et n'a contredit ne repliqué en toutes ses afflictions, aussi nous souffrirons que Dieu nous chastie quand bon luy semblera: ou bien qu'il esprouve nostre obeissance, laschant la bride aux meschants, afin qu'ils nous persecutent. Or il est impossible de tendre la, iusques a ce que nous ayons ceste doctrine bien resolue, que quand nostre Seigneur Iesus s'est teu devant Dieu son Pere et devant les hommes, il a par ce moyen reparé toutes nos fautes et rebellions. Au reste, quand il nous est dit qu'en se taisant, il nous a acquis iustice, nous voyons qu'un tel silence apporte quant et quant ce bien, que ç'a este pour maintenir nostre cause, et qu'il est maintenant nostre advocat devant Dieu, ayant tousiours la bouche ouverte: c'est a dire ayant son intercession preste pour remedier a toutes les offenses que nous avons commises. Car entant qu'il a enduré qu'on le persecutast iusques au bout sans rien respondre, il s'est acquis cest office-la que si nous sommes convaincus en nos consciences devant Dieu, et qu'il nous falle passer condamnation, et que nous n'ayons nulle replique pour nous excuser, neantmoins nous serons defendus par luy, et que Dieu nous iugera comme innocens d'autant que nos fautes ont este ainsi reparees. Voyla donc par quel bout il nous faut commencer, et alors nous aurons meilleur courage, et serons mieux disposez beaucoup, pour nous taire lorsque nous serons ainsi affligez de la main de Dieu.

Or la dessus le Prophete adiouste encores, *qu'il a este esleve d'angoisse ou de prison* (car ce mot comporte cela) *et de iugement.* Aucuns exposent ceci, comme si Iesus Christ eust este ravi a la mort par une violence soudaine: mais plustost il

nous est dit qu'il n'a pas este vaincu en la mort, mais qu'en la vertu de Dieu son Pere il a este ressuscité. C'est desia beaucoup que nous cognoissions que nostre Seigneur Iesus a souffert pour nostre salut, et qu'ayans examiné nostre vie, nous sentions que sans un tel remede nous estions damnez et perdus: mais encore s'il n'estoit parlé que de la mort et passion du Fils de Dieu nous serions tousiours en doute et en scrupule. Car comment pourrions-nous esperer qu'il nous donnast la vie, veu qu'il seroit abysmé en la mort? Nous n'apperceverions point une vertu Divine ne celeste, sans laquelle nous ne pouvons concevoir une ferme fiance en luy: nous ne verrions là qu'infirmite qui nous estonneroit.

Tout ainsi donc que le Prophete a parlé par ci devant du fruit que nous apporte la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ, maintenant il adiouste que c'est d'autant qu'il sera eslevé en la vertu de Dieu son Pere. *Il a donc este eslevé* (dit-il) *d'angoisse et de iugement.* Et combien qu'il ait este condamné, ce n'a pas este que Dieu l'ait delaissé au besoin, mais il a este exalté pour avoir Empire souverain, et pour dominer sur toutes creatures. Et c'est ce que S. Paul aussi nous remonstre au premier chapitre des Romains, en disant qu'il a este declaré Fils de Dieu en sa resurrection. Car si nous ne regardons Iesus Christ qu'en sa vie, selon qu'il a conversé yci bas au milieu des hommes, et puis en sa mort, nous ne trouverons pas en luy ce qui est requis a nostre salut. Il est vray que les miracles qu'il a faits, la doctrine qu'il a preschee, les autres signes qu'il a montrez, estoyent bien pour le declarer Fils de Dieu: voire si nous n'estions pas trop debiles de foy. Mais encores nous demeurerions tousiours confus en perplexite, quand Iesus Christ se presenteroit comme un homme commun, et mesmes mesprisé: et puis que nous le verrions en la fin estre assuieti a ceste mort maudite, et tant ignominieuse. Mais quand de la mort nous passons a la resurrection, voyla comme nous scavons que nostre Seigneur Iesus nous a acquis victoire. Et c'est ce que dit Sainct Paul en l'autre passage de la seconde aux Corinthiens, que s'il est mort en l'infirmite de sa chair, en la vertu de Dieu son Pere il est ressuscité. Ainsi l'ordre que tient yci le Prophete tend a ce but, que nous ne doutions point que nostre Seigneur Iesus n'ait la vie en sa main, et qu'il n'en soit seigneur et maistre, d'autant que cela a este declaré en sa personne. Cognoissons donc que le Fils de Dieu a este aneanti pour nous: scachans quant et quant il n'a point este desnué de sa vertu: Et que s'il l'a tenue cachee pour un petit de temps, nous en aurons eu certain tesmoignage en sa resurrection, tellement qu'il n'y a nulle excuse que nous n'arrestions pleinement nostre fiance en luy, et que nous ne despitions hardiment le diable et le peche: veu que Iesus Christ a triomphé par dessus, et que la main de Dieu l'a soustenu pour l'exempter des angoisses: et que de la mesmes il a este exalté pour estre lieutenant de Dieu son Pere: et (comme i'ay desia dit) pour avoir empire souverain au monde. C'est donc en somme ce que nous avons a retenir, quand il est dit qu'il a este eslevé de la prison et de iugement.

Or il a bien falu que nostre Seigneur Iesus descendist iusques aux abysmes devant qu'estre exalté en la gloire des cieux: car s'il fust seulement apparu en sa maieste, comment auiourd'huy pourrions-nous estre asseurez que nos pechez nous sont remis? Nous verrions le Fils de Dieu qui est la fontaine de vie, mais il seroit comme separé de nous, et nous n'aurions rien de commun avec luy, nous n'en pourrions approcher. D'avantage nous aurions tousiours matiere de nous desesperer, d'autant que nous sommes coulpables de fautes infinies. Si donc nostre Seigneur Iesus fust descendu aux abysmes sans estre eslevé aux cieux, que seroit-ce? Nous demeurerions tousiours comme povres gens transsis, et serions en inquietude sans fin et sans cesse: nous serions en un torment horrible, voyans que l'ire de Dieu seroit tousiours sur nous. Mais quand il est dit en premier lieu qu'il a este condamné et qu'il a souffert de terribles angoisses, afin que nous en fussions affranchis, et qu'ayans paix envers Dieu (comme il en fut hier traitté) nous scachions maintenant qu'il nous aime, nous est favorable, et nous reçoit a merci. Quand donc nous scavons que Iesus Christ a este eslevé de là, nous pouvons aussi bien conclure, que çà este pour nous tirer a luy, afin que nous soyons participans de la gloire qui luy a este donnee de Dieu son Pere.

Au reste il nous faut aussi noter ce que le Prophete adiouste, *qui est-ce qui racontera son aage?* Car par ceci il veut monstrer que la resurrection de nostre Seigneur Iesus Christ ha son effet et sa vertu a perpetuite: et que ce n'est pas une chose temporelle, qui s'escoule et qui s'esvanouisse tantost. Et ceci est encores bien necessaire: car aucuns ont prins cest aage pour la generation eternelle de nostre Seigneur Iesus Christ, d'autant qu'il a este engendré de Dieu son Pere de toute eternite. Les autres ont tiré et çà et là ces mots du Prophete: mais quand tout sera regardé de pres il n'y a nulle doute qu'il n'ait voulu monstrer que la hautesse qui a este donnee a Iesus Christ n'a pas este pour luy et pour sa personne: d'autre costé que ce n'a pas este pour un iour seulement, mais qu'il nous a acquis vie permanente comme S. Paul dit qu'il est mort une fois a peché mais que maintenant il vit a Dieu et ne mourra iamais. Par

cela il nous declare que le sacrifice que nostre Seigneur Iesus a offert nous doit bien contenter, d'autant qu'il nous a sanctifiez par ce moyen-la en toute perfection. Il n'estoit pas donc besoin que le Fils de Dieu souffrist plusieurs fois: Mais puis qu'il a eu ceste vertu en soy, d'effacer une fois toutes nos iniquitez, ayons hardiment nostre refuge a sa mort et passion, et ne doutons pas que tousiours elle n'ait ceste vigueur pour nous reconcilier a Dieu. Maintenant la vie en laquelle nostre Seigneur Iesus est entré, est vrayement celeste: car il ha une condition parfaite, a laquelle il n'y a que redire: Et quand S. Paul dit qu'il vit a Dieu, c'est d'autant qu'il est maintenant exempté de toutes nos miseres, et de la condition qu'il avoit prinse auparavant d'estre homme mortel. Iesus Christ donc a despouillé tout cela, et maintenant il est separé de toutes fragilitez humaines, voire afin que nous esperions le semblable en nous, qui sommes ses membres. Ainsi notons en premier lieu que le Prophete a yci declaré que nostre Seigneur Iesus n'est pas ressuscité pour estre iamais suiet a mourir, mais qu'il a acquis une vie permanente. Et en second lieu, que cela n'a pas este seulement pour sa personne, mais pour toute son Eglise: Comme quand il est dit au Pseaume, que Dieu est monté en haut, et a prins les despouilles de ses ennemis: c'est pour monstrer que quand nostre Seigneur Iesus a este exalté apres sa mort, le tout est revenu au profit et au salut commun de l'Eglise. Ce qu'il a donc vaincu Satan et le peché, ç'a este afin que nous en soyons delivrez, et que nous iouissions du fruit d'une telle victoire, et en facions nos triomphes.

Voyla en somme ce que nous avons a retenir de ce passage. Or le tout est, que nous le scachions bien applicquer a nostre usage. Quand donc il est dit que le Fils de Dieu a este *eslevé d'angoisse et de condamnation*, apprenons quand nous serons solicitez a quelque desespoir de mettre Iesus Christ devant nos yeux, scachans qu'il a passé par là: et que Dieu son Pere luy a tendu la main, afin qu'il ne fust point opprimé, et que çà este en nostre nom. Ainsi donc nous avons le moyen de sortir de nos angoisses ayans Iesus Christ pour capitaine et suyvans ses pas, d'autant que tout ce qui a este accompli en luy, comme en nostre chef, nous appartient, et que l'effet s'en monstrera en chacun fidele. Et quand il est parlé *de son aage*, c'est afin que nous cognoissions qu'il aura la vertu de maintenir son Eglise iusques en la fin: car il ne veut point estre separé de son corps. Il est vray que sa condition est bien diverse de la nostre, iusqu'a ce que nous soyons retirez de ce monde: Mais tant y a qu'il est tousiours le premier nay des morts, il est les premices de ceux qui doyvent ressusciter. Cognoissons donc, d'autant que le Fils de Dieu non seulement en son essence et en sa maieste Divine est immortel, mais aussi en sa chair et en sa nature humaine, que c'est afin que l'Eglise soit tousiours gardee en ce monde, et qu'elle ne perisse iamais. Il nous faut donc estre asseurez de l'estat permanent de l'Eglise, quand nous serons fondez sur ce passage. Il est vray que nous verrons de grans troubles, et semblera souvent que l'Eglise de Dieu doyve perir: car il ne faut qu'un orage se lever, et les vagues seront si grandes et si horribles, qu'on dira, C'en est fait, tout est perdu. Et nous le voyons par experience. Quelle apparence y a-il que l'Eglise de Dieu soit maintenue, quand elle est ainsi assaillie de tous cotez? Quand il y a tant d'assaux, ne semble-il pas qu'elle doyve estre abysmee du tout? Mais tant y a qu'il nous faut venir au chef. Et puis que l'aage de nostre Seigneur Iesus Christ ne finit point, et qu'il n'y a nul changement qui empesche qu'il n'ait tousiours esgard a bien garder son Eglise, encores qu'il y ait des tentations beaucoup plus grandes et plus violentes qu'elles ne sont, asseurons-nous toutesfois. Et ne faut pas applicquer cela seulement a toute la communaute des fideles, mais aussi a chacun de nous. Que donc nous scachions et soyons bien persuadez, encores que nostre vie ne soit qu'un souffle, et que nous soyons prests a chacune minute d'estre esvanouis, que toutesfois nous avons une vie permanente, d'autant que nous sommes membres de nostre Seigneur Iesus Christ. Et au reste apprenons quant et quant de passer par ce monde, puis qu'ainsi est que ce n'est pas nostre vie que celle dont nous iouissons a present, mais un passage par lequel il nous faut courir viste, iusques a ce que nous soyons parvenus au repos de nostre heritage. Voyla donc comme en esperant la vie eternelle, il nous faut quitter tout ceci, qui n'est rien qu'un ombrage: et faut que nos sens ne soyent point enveloppez en tout ce qui nous est apparent, et qui pourroit nous faire demeurer en ce monde: car tous ceux qui s'y arrestent, il est certain qu'ils se separent par ce moyen du Fils de Dieu, et se rendent indignes d'avoir nulle part ne portion en son eternite. Ainsi donc retirons nous de ce monde, si nous voulons estre conioints au Fils de Dieu.

Au reste, afin que ceste doctrine eust plus de vigueur et de vehemence envers nous, le Prophete s'escrie: il ne prononce pas seulement que l'aage de nostre Seigneur Iesus Christ sera eternel, mais il se iette là comme un homme tout esbahi, *qui racontera son aage?* Ainsi donc nous sommes admonestez de batailler contre toutes tentations, et si nous sommes quelquesfois empeschez çà et là, si nous sommes outre l'agitation quasi abbatus,

que toutesfois nous resistions et mettions peine de nous efforcer, iusques a ce que nous soyons parvenus a ce qui nous est yci monstré, c'est ascavoir que l'aage de nostre Seigneur Iesus Christ ne se peut cognoistre de sens humain, et ne se peut aussi exprimer de bouche. Et pour ce faire, nous devons estre aussi bien advertis de passer par dessus toutes nos pensees quand il est question de nous fier en nostre Seigneur Iesus Christ, et le suyvre pour estre participans de l'heritage celeste qu'il nous a acquis. Il n'est pas question de nous arrester a nostre opinion et fantasie, pour bien traitter ceste doctrine, comme si elle pouvoit estre debatue par langage. Cognoissans que nostre foy, combien qu'elle depende de l'ouye, ne sera pas iamais asseuree, sinon qu'elle recoyve tesmoignage de Dieu et de son sainct Esprit: voire un tesmoignage qui surmonte tout ce qui se pourra exprimer par langue d'homme. Pour ceste cause il ne faut point que nous soyons retenus en nos apprehensions, pour iuger comme bon nous semblera, mais que nous scachions que c'est un secret admirable et incomprehensible que le Fils unique de Dieu se soit fait homme mortel, et qu'il se soit assuieti a la mort, a ce que nous en soyons exemptez: et que maintenant au milieu de nos fragilitez, nous ne laissions pas toutesfois d'avoir une vie permanente, laquelle nous possedons par foy, iusques a ce qu'elle nous soit manifestee au dernier iour, et a sa venue: voyla en somme ce que nous avons a retenir de ce passage.

Or derechef le Prophete adiouste *qu'il a este retranché de la terre des vivans, et a soustenu les playes qui estoyent deues a son peuple.* C'est une confirmation de ce que nous avons dit n'agueres: c'est ascavoir que l'aage de nostre Seigneur Iesus Christ ne seroit pas seulement pour sa personne, mais pour tout le corps de l'Eglise, auquel il s'est uni, et avec lequel il ha comme un lieu inseparable. Car le Prophete nous monstre que sans cela il faudroit dire que la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ seroit inutile. Or c'est un blaspheme insupportable, de penser que le Fils de Dieu soit descendu au monde et qu'il ait enduré une mort si cruelle, et que le iugement de Dieu soit ainsi tombé sur sa teste, qu'il ait porté la punition de nos pechez, qu'il ait este reputé comme le plus grand malfaiteur du monde, et que cependant cela n'apporte nul profit a ses fideles: on diroit que ç'auroit este comme un ieu. Or donc le Prophete nous ramene là que nous considerions bien a quelle fin et intention nostre Seigneur Iesus a este ainsi batu et frappé. Cela n'est point advenu par cas fortuit, comme il a este declaré dessus. Et ne faut pas aussi seulement regarder la main des hommes, et de ceux qui l'ont iniustement occis, mais il nous faut eslever les yeux de nostre foy, a ce conseil de Dieu par lequel il avoit ordonné que Iesus Christ fust sacrifié, afin de nous acquerir remission de nos pechez. Puis qu'ainsi est donc, nous avons tousiours a conclure que Iesus Christ n'a point souffert pour soy, mais qu'il a enduré et souffert les playes qui nous estoyent deues. Or yci en premier lieu nous sommes exhortez d'entrer en cognoissance et examen de nos pechez, quand la mort et passion de nostre Seigneur Iesus nous est mise devant. Il est vray que là Dieu desploye les thresors infinis de sa bonte: comme de faict, quand Sainct Paul a traitté que nous avons este iustifiez par nostre Seigneur Iesus Christ, et qu'estans appuyez sur sa mort et passion, maintenant nous pouvons hardiment nous presenter devant Dieu et nous glorifier qu'il nous aura tousiours agreables: Sainct Paul, di-ie, apres avoir traitté ceste doctrine, qu'estans povres pecheurs, si est-ce que iamais nous ne serons deboutez de Dieu, mais qu'il nous supportera pource qu'il nous reçoit au nom de son Fils unique, il adiouste, Ie vous prie mes freres, par les entrailles de la bonte et de la misericorde de Dieu. En quoy il monstre qu'en ce que Iesus Christ a souffert, nous avons un tesmoignage de l'amour infinie de Dieu: comme s'il nous descouvrait son coeur: et qu'il nous meist en avant ses entrailles pour nous testifier combien nous luy sommes chers, et combien nos ames luy sont precieuses.

Mais cela pourtant ne nous doit pas endormir, en sorte que chacun se plaise en ses pechez: car d'autant plus que Dieu s'est monstré liberal en la personne de nostre Seigneur Iesus Christ, nous devons sentir d'autre costé quelle enormite il y a en ce que nous luy sommes ennemis, et que nous bataillons contre sa iustice que nous le despitons a l'encontre de nous: car la grace que Dieu nous monstre en nostre Seigneur Iesus Christ, nous doit tousiours attirer a repentance. Auiourd'huy les Papistes taschent de calomnier faussement la doctrine que nous preschons, qu'il nous faut estre sauvez par la bonte gratuite de Dieu, et qu'il nous faut avoir nostre refuge a Iesus Christ, scachans que c'est là ou nous avons toute perfection de iustice. Voire, disent-ils, et il faudra donc que chacun vive a son appetit, et qu'on ne face plus nul scrupule d'offenser Dieu. Or il est vray que ces chiens-la peuvent abbayer en telle sorte, d'autant que iamais ils n'ont gousté que c'est de la remission des pechez. Car ces caphars se mocquent plenement de Dieu, et de toute religion, et iamais n'ont apprehendé que c'est d'avoir transgressé la Loy de Dieu. Et nous voyons aussi comme ils pensent s'acquitter. S'ils ont chanté messe, s'ils ont barboté, s'ils ont fait des petis badinages et

menus fatras, voyla Dieu qui doit bien estre appaisé, comme un enfant d'une petite hochete. Voyla donc comme ces mocqueurs de Dieu pourront bien blasphemer contre la doctrine de l'Evangile. Mais quand nous aurons cognu nos pechez, et a quelle fin la grace de Dieu inestimable nous est preschee, il est certain que nous serons touchez de repentance, et que nous serons navrez mortellement d'horreur et d'angoisse, voyans que Dieu nous est contraire, d'autant que nous avons provoqué son ire. Et c'est ce que le Prophete a voulu dire yci, que Iesus Christ a soustenu les playes qui nous estoyent deues. En quoy il monstre que iamais nous ne pourrons bien sentir au vif de quoy a profité la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ que nous ne soyons bien touchez là dedans, d'avoir offensé nostre Dieu, et de l'avoir constitué comme nostre iuge et ennemi, iusques a ce que nous soyons reconciliez a luy par sa pure bonte. Or ceci nous est assez souvent monstré en l'Escriture saincte: mais le tout est que nous y applicquions nostre sens et nostre estude.

Quoy qu'il en soit, nous voyons que nostre Seigneur Iesus Christ n'appelle sinon ceux qui sont chargez et travaillez. Par cela il exclud tous ceux qui sont endormis en leurs iniquitez, qui s'y flattent, ou bien se iettent a l'abandon sans aucune crainte de Dieu. Ceux donc qui sont ainsi desbordez a tout mal, ne peuvent approcher de nostre Seigneur Iesus Christ: c'est une chose certaine. Car qui nous donnera entree a luy, sinon la voix par laquelle il nous convie? Autant en est-il de ceux qui s'aveuglent en leur orgueil et presomption, qui se font a croire qu'ils sont iustes en eux mesmes: il est certain qu'a ceux-la aussi la porte est close, et qu'ils ne peuvent pas esperer que nostre Seigneur Iesus Christ leur apporte aucun soulagement. Et pourquoy? Venez a moy, dit-il. Et comment? Tout le monde. Il est vray qu'il appelle bien tout le monde, mais il distingue, Vous qui estes chargez et travaillez. Apres avoir appelé tous ceux qui ont besoin de son secours, il monstre que nul n'en peut estre participant sinon qu'il soit chargé et travaillé. Quand donc nous sentirons nostre fardeau, et gemirons dessous, cognoissans que nous n'en pouvons plus, voyla comme le chemin nous sera fait et ouvert pour venir a nostre Seigneur Iesus Christ: car il a les bras estendus pour nous recevoir. Comme aussi nous verrons ci apres qu'il a este envoyé pour prescher à ceux qui sont abbatus en leur coeur. Il faut donc que nous soyons sacrifiez en ceste maniere, pour estre conformez a nostre Seigneur Iesus Christ. Il est vray que le sacrifice qu'il a offert est nostre plene esperance: c'est a dire qu'il ne faut point que nous presumions de rien adiouster du nostre. Iesus Christ nous a acquis plenement salut en ce qu'il a este sacrifié a Dieu son Pere: mais cependant il faut que nous soyons menacez du iugement de Dieu, que nous cognoissions combien c'est une chose enorme que nous povres vers de terre venions a nous eslever contre la maieste de celuy qui nous a creez, que nous violions sa iustice, attendu mesmes que nous sommes en ce monde pour le servir et honorer. Que donc nous sentions vivement cela en nous, afin de venir a nostre Seigneur Iesus Christ.

Or il sembleroit bien de prime face que le Prophete eust adiousté yci une raison estrange, en disant, Pource *qu'il a este retranché de la terre des vivans.* Car a ce que Iesus Christ fust exalté, et que maintenant il domine au ciel et en la terre, il ne semble pas que le moyen fust propre, que premierement il n'eust a estre comme retranché: car il a eu devant la creation du monde tousiours ceste gloire en laquelle il est maintenant, selon qu'il l'a protesté au dixseptieme chapitre de S. Iehan. Iesus Christ donc ne s'est rien acquis de nouveau quant a son essence Divine. Or d'estre comme abysmé en la mort, ce n'est pas le passage pour parvenir a la gloire celeste: d'estre condamné par un homme mortel, ce n'est pas pour estre constitué Iuge du monde. Mais tant y a que Dieu a ainsi voulu besongner outre le sens humain: et ne faut pas que nous apportions yci nostre avis, comme si nous pouvions trouver a redire en ce conseil, que nous scavons estre la cause et la source de nostre salut: Mais en toute humilité glorifier Dieu, de ce qu'il a voulu que son Fils fust ainsi retranché de la terre des vivans. Or notamment le Prophete parle ainsi comme si Iesus Christ eust este aboli du tout: et n'a pas voulu exprimer seulement une mort commune, mais qui estoit pour l'exterminer: en sorte que c'estoit comme si la memoire de luy eust este plenement abolie et effacee. Car combien qu'il falle que tous hommes meurent, et que par ce moyen ils soyent retranchez de la terre des vivans, si est-ce qu'on a veu ceci de special en nostre Seigneur Iesus Christ, que sa mort a este pour le forclorre du rang des hommes. Car il y a eu de l'ignominie (comme nous avons dit) il y a eu la malediction de Dieu: et puis il y a quant et quant les gouffres d'enfer: non pas que Iesus Christ y ait este englouti: mais tant y a qu'il a combatu contre les angoisses de mort.

Ainsi donc ce n'est point sans cause que le Prophete le propose yci comme ayant este aboli d'entre les hommes. Mais quoy qu'il en soit, par ce moyen il a acquis une maieste en ceste nature qu'il avoit prinse de nous, tellement qu'auiourd'huy estant nostre frere, il ne laisse pas aussi d'estre nostre Iuge. Et voyla comme sainct Paul en parle,

qu'il s'est rendu obeissant iusques a la mort, voire iusques a la mort qui estoit maudite. Disant qu'il s'est rendu obeissant, il note ce que nous avons desia declaré du Prophete: c'est ascavoir que ce que nostre Seigneur Iesus Christ a enduré, estoit volontaire. Et pource que nous sommes coulpables devant Dieu et luy sommes ennemis, il est dit que Iesus Christ s'est assuieti: luy qui avoit toute maitrise et authorite, il a prins la forme d'un serf, il a prins la condition de ceux qui estoyent sous le ioug, comme dit sainct Paul. Voyla donc comme en toute sa vie il s'est rendu obeissant, et a voulu estre sous la Loy. Et non seulement cela, mais combien qu'il eust des horribles apprehensions de la mort, iusques a suer sang et eau, iusques a dire, Mon Pere, s'il est possible, que ce bruvage tant amer soit eslongné de moy: neantmoins il se restraint: Ta volonte soit faite (dit-il) et non pas la miene. Or là dessus sainct Paul adiouste, que pour ceste cause Dieu son Pere l'a eslevé, et luy a donné un nom qui est par dessus tous, tellement que tout genouil se ploye auiourd'huy devant luy. Ainsi donc cognoissons que Iesus Christ mesme en nostre nature ha une maieste souveraine, afin que nous venions en plene confiance a luy: car a quelle condition est-il Iuge de tout le monde? C'est pource que non seulement il s'est fait nostre frere, mais aussi s'est offert pour estre nostre plege, et a soustenu toutes nos iniquitez: il a este batu et frappé de la main de Dieu, afin que nous fussions garentis des playes que nous avions meritees. Pour ceste cause il est maintenant exalté, afin que nous approchions hardiment de luy. Or il est vray qu'il faudra que les meschans et les diables en despit de leurs dents sentent comme le Fils de Dieu est par dessus eux: car il faut que tous ses ennemis soyent foullez sous ses pieds. Mais de nostre costé nous avons a luy rendre un hommage volontaire, et nous ranger paisiblement a luy, et cognoistre la maieste qui luy a este donnee en sa nature humaine, afin que nous ayons de quoy nous glorifier contre le peché.

Or que ceci soit entendu de la personne de Iesus Christ, il appert asses par ce que sainct Luc recite, que l'Eunuque estant venu adorer au Temple de Ierusalem, lisoit ce passage, et qu'il luy a este exposé par Philippes, qui a este envoyé de Dieu et ravi par l'Ange tout expres, afin de venir a cest homme qui cherchoit Dieu, mais comme un povre aveugle qui n'avoit point encore de cognoissance. Mais ce passage luy a este exposé en sorte, qu'a une seule predication il a este converti a nostre Seigneur Iesus Christ, et a demandé et requis d'estre baptizé en son nom. Cela nous doit bien toucher, car en premier lieu nous sommes admonestez qu'encores que du premier coup nous ne puissions pas avoir l'intelligence pure de la doctrine de nostre Seigneur Iesus Christ, et quel est le fruit que nous devons recueillir de ce qui nous est presché iournellement, qu'il ne nous faut point desesperer pourtant: mais chercher en l'Escriture ce qui nous est incognu: et Dieu nous tendra la main, et ayant pitié de nous, il nous addressera au vray but. Et puis qu'ainsi est que ce povre homme-la qui s'exerçoit en la lecture de la Bible, et ne scavoit pas ce qu'elle vouloit dire, a este converti a nostre Seigneur Iesus Christ, gardons bien de nous endormir: mais plustost suyvons ce qui est dit au Pseaume, Auiourd'huy si vous oyez sa voix, n'endurcissez point vos coeurs. Ainsi donc que nous goustions tellement la doctrine qui nous est yci preschee, que nous soyons amenez a nostre Seigneur Iesus Christ, et que nous l'acceptions tellement, que nous y adherions en vraye constance de foy: que nous y profitions, et soyons confermez iusques au bout: et qu'apres nous estre vrayement humiliez, nous venions nous presenter a nostre Dieu pour luy demander pardon: et nonobstant nostre indignite, que nous ne laissions pas de lever la teste en haut, et de concevoir une vraye certitude, qu'au nom de ce grand Redempteur nous serons acceptez de Dieu. Et combien qu'il ait este abysmé pour un petit de temps, revenons a ce poinct, que neantmoins il a este eslevé par dessus les cieux pour nous attirer a soy: comme luy mesme dit en sainct Iehan, au douzieme chapitre, Quand ie seray exalté de ce monde, ie tireray toutes choses a moy.

Or nous-nous prosternerons devant la maiesté de nostre bon Dieu en cognoissance de nos fautes, luy prians, etc.

CINQUIEME SERMON

Isa. Chap. LIII.

9. *Il a exposé son sepulchre aux meschans, et sa mort aux riches: combien qu'il n'eust commis nul forfait, et qu'il ne se fust point trouvé de fraude en sa bouche.* 10. *Le Seigneur toutes fois l'a voulu affliger d'infirmite: et quand il aura mis son ame pour satisfaction du peche il verra semence de long aage, et le plaisir de Dieu prosperer en sa main.*

Le Prophete continue yci la doctrine que nous avons desia veuë: c'est ascavoir qu'il y avoit telle inimitie entre Dieu et nous, qu'il n'y a eu moyen d'appaiser son ire, sinon que Iesus Christ eust respondu iusques au bout. Car d'autant plus que le Fils de Dieu a souffert, de là nous pouvons

recueillir combien nos fautes sont enormes, et en quelle detestation Dieu les ha: veu que (comme nous avons dit, et sera encores tantost recité) il n'y a rien de superflu ou inutile en la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ. Et ainsi d'autant qu'il a este affligé griefvement, il nous a testifié d'un costé sa bonte infinie, et l'amour qu'il nous portoit: mais aussi il nous faut contempler ce que meritoyent nos iniquitez devant Dieu. Or il est yci dit que outre ce qui avoit desia este recité, nostre Seigneur Iesus Christ a este exposé a toutes mocqueries et opprobres des meschans, et qu'ils en ont fait leur triomphe: car par ce mot de *sepulchre* il n'y a nul doute que le Prophete n'ait voulu exprimer que Iesus Christ a este assuieti a toutes contumelies, et que Dieu l'a voulu comme abandonner pour un temps a ce que les hommes eussent toute licence de le vilipender: ainsi qu'il nous est monstré en l'histoire de l'Evangile. Car non seulement Iesus Christ a este crucifié, mais tous ont tiré la langue contre luy, et ont ietté leurs brocars, et mesmes l'ont solicité a desespoir tant qu'il estoit possible. Et cela desia avoit este aussi bien dit au Pseaume 22, que les plus vileins et les plus maraux devoyent tirer la langue contre luy. Et nous oyons aussi leurs propos, Il a sauvé les autres: qu'il se sauve soy-mesme s'il peut. Et que n'invoque-il son Dieu? On verra s'il l'aime tant. Voyla donc comme nostre Seigneur Iesus a este navré des meschans, et les hommes se sont desbordez contre luy en toute furie. Et c'est afin que devant Dieu nous puissions obtenir telle grace que tous nos vituperes soyent cachez: et encores que Satan nous accuse, et ayt de quoy, que neantmoins tout ce qui pourroit nous faire honte, soit enseveli. Puis qu'ainsi est donc que nostre Seigneur Iesus a voulu endurer tous blasmes et opprobres des hommes, c'est afin que devant Dieu toutes nos turpitudes soyent cachees et qu'elles ne soyent point en memoire.

Quand le Prophete parle yci *des riches*, c'est comme s'il nommoit les plus violens, et ceux qui se laschent la bride a tout outre. Car nous scavons que quand les hommes sont en credit, et qu'ils ont beaucoup de quoy, ils se font craindre et redouter, et abusent tousiours de leur puissance. On en trouvera bien peu qui se tienent en sobriete et en mesure, et qui soyent humains, quand ils ont le moyen de mal faire. Quant aux povres, combien qu'ils ayent beaucoup de fierté en eux si est-ce qu'ils sont retenus par force: et ainsi on n'apercevera pas le mal qui est caché. Mais les riches et ceux qui ont dequoy, se iettent hors des gonds, et leur semble que tout leur sera licite. Brief le Prophete a voulu dire que nostre Seigneur Iesus a este comme mis en la main des hommes, afin qu'il fust traitté si vilenement qu'on ne daignast pas le tenir du rang des plus contemptibles: mais qu'il fust comme un ver de terre, et que toutes mocqueries s'addressassent a luy. Voyla en somme ce qui est traitté en ce premier membre.

Or il adiouste quant et quant, *que neantmoins il n'avoit commis nul forfait:* pour monstrer que le Fils de Dieu estant innocent en sa personne a voulu recevoir toutes nos charges, desquelles nous eussions este accablez: car il ne se trouvera creature mortelle qui puisse soustenir ce qui a este porté et souffert par nostre Seigneur Iesus Christ. Et ainsi derechef le Prophete nous declare que ce n'a point este pour ses demerites, ne qu'il fust coulpable en rien, quand les hommes luy ont este ainsi ennemis et cruels, et ont exercé toute tyrannie sur luy: mais ç'a este a cause de nous. Et de faict, si nous contemplons la vie de nostre Seigneur Iesus, on ne trouvera pas que nul ait occasion de rien attenter contre luy. Vray est que les Sacrificateurs disent a Pilate que s'il n'eust este malfaiteur ils ne l'eussent pas amené devant luy. Tant y a que si on s'enquiert des malefices de Iesus Christ, c'est qu'il a bien fait a tout le monde: car il a illuminé les aveugles, il a fait cheminer les boiteux, il a guari les malades, il a ressuscité les morts, il a repeu le peuple affamé: brief on ne voit sinon que toutes les richesses de la bonte et misericorde de Dieu estre desployees en luy.

Et comment donc a-il este ainsi cruellement persecuté des hommes? Il faut bien que cela procede d'ailleurs. Voyla donc pourquoy le Prophete nous ramene a nos fautes et offenses, quand il parle de l'integrite de nostre Seigneur Iesus Christ. Car il ne nous faut pas estimer qu'yci le Prophete ait voulu simplement iustifier le Fils de Dieu. Ce seroit une chose trop maigre de dire, Voyla, il n'a point este coulpable de rien, mais il s'est porté en telle sorte qu'il doit estre aimé et honoré de tout le monde. Cela est bien vray, mais ceste doctrine seroit par trop froide, que nostre Seigneur Iesus eust besoin d'estre excusé, et estre exempté de tout blasme. Or le Prophete a bien regardé plus haut: c'est de conioindre ces deux articles qu'il met yci: c'est ascavoir que Dieu a ainsi exposé son Fils unique a tout vitupere, et opprobre et neantmoins qu'il a esté innocent. Si les hommes se fussent eslevez contre luy et que cela ne fust point advenu par la providence de Dieu et de son conseil, on diroit qu'ils ont este poussez d'une rage, et cependant nous ne trouverions point la cause: mais il est dit, C'est la main de Dieu. Car combien que les Sacrificateurs et tous les Iuifs en general et les gendarmes ayent este incitez du diable a desgorger tels blasphemes que nous lisons en l'Evangile contre nostre Seigneur Iesus, toutesfois si est-ce qu'ils

n'ont point fait cela, que Dieu ne l'ait ordonné, dit Isaie. Il ne faut pas que nous ayons nostre veuë seulement attachee aux hommes, pour dire, Ils ont fait ceci ou cela: mais c'est un iugement de Dieu, comme s'il estoit là assis en son siege iudicial, qu'il remist son Fils unique entre les mains des tyrans et des meschans, et qu'il voulust qu'il fust là abbatu en tout opprobre, et qu'il n'y eust nul blasme qui ne tombast sur luy. Quand donc non seulement il est dit que les hommes n'ont point espargné nostre Seigneur Iesus Christ, mais que c'est Dieu son Pere: (comme aussi il en est parlé en sainct Iehan, que Dieu a tant aimé le monde, qu'il a voulu declarer cela en la personne de son Fils, d'autant qu'il l'a exposé a une mort tant amere pour nous) si nous eslevons ainsi nos yeux a cognoistre que rien ne s'est fait en la personne de nostre Seigneur Iesus Christ, qui ne fust determiné de Dieu, il faut conclure que si Iesus Christ estoit innocent (comme c'est la verité) là nos pechez ont este monstrez a veuë d'oeil, et que tous les blasmes et opprobres qui luy ont este faits, devoyent venir sur nous. Cognoissons donc que nous sommes dignes que toutes creatures s'arment pour demander vengeance contre nous: et mesmes combien qu'elles n'ayent ne bouche ne langue, que neantmoins elles ne soyent là comme pour descouvrir toutes nos hontes et tous nos vices; tellement que nous soyons confus, et devant le ciel et devant le terre.

Voyla ce que nous avons a observer en premier lieu: car ou Dieu auroit ainsi tormenté son Fils unique a la volee, ou bien il faut qu'il nous monstre quelle est l'enormite de nos pechez, et ce que nous avons deservi: c'est ascavoir que nous soyons blasmez de toutes pars. Il est vray que nous ne pouvons souffrir rien qui soit: et nous sommes tant delicats, que si on touche nostre honneur, nous voudrions incontinent foudroyer: mais cela est a cause que nous ne regardons point quels nous sommes, et ne iugeons point si c'est a tort ou a droict qu'on nous blasme. Or notons que combien que les opprobres que nous avions meritez ayent este abolis en la personne de nostre Seigneur Iesus Christ, toutesfois nous avons besoin que Dieu nous solicite a repentance: et que quand nous ne voudrons point de nostre bon gré entrer en examen, pour avoir honte de nous, il suscite des hommes qui vienent nous esveiller: et d'autant plus que nous tascherons de nous couvrir de vaines excuses, qu'il mette en avant nos opprobres, afin qu'ils soyent cognus. S. Paul entre les fruits de repentance met cestuy-ci, que pensans a nostre vie passee, nous baissions les yeux, gemissions devant Dieu et ayons honte de nous-mesmes. Et qui est-ce qui le fait, voire en telle perfection qu'on doit? Plustost nous cherchons par hypocrisie d'oublier nos fautes: et Dieu nous les veut ramener en memoire et en conte, voyant que nous les voulons ainsi cacher par subterfuges. Mais cependant, notons que nous pouvons maintenant venir nous presenter devant Dieu et ses Anges, estans asseurez que nos fautes ne viendront point en avant, et que nos turpitudes ne seront point descouvertes, d'autant que nostre Seigneur Iesus a este ainsi blasmé: et ce n'est point cas d'aventure, ne que les hommes ayent rien usurpé sur luy sans la volonté de Dieu: mais c'est d'autant que Dieu l'avoit ainsi establi, et ç'a este un iugement celeste. Or puis que nostre Seigneur Iesus est iuste, il faut bien qu'il porte nos charges sur luy, quand il est ainsi affligé. Et ainsi cognoissons en premier lieu que nous sommes dignes de tout opprobre: et puis neantmoins que nous en sommes absous, d'autant qu'il nous en a acquittez, et que la satisfaction en a este faite en sa personne. Voyla donc pourquoy et a quel propos il est yci parlé de l'innocence et de l'integrite du Fils de Dieu. Ce n'est point pour amener quelque excuse quant a luy, mais c'est afin de nous faire sentir quels nous sommes, et là où il falloit que nous veinssions sinon que nous en eussions este retirez et rachetez.

Au reste, le Prophete voulant exprimer une perfection plene, et a laquelle il n'y a que redire, dit *qu'il ne s'est point trouvé de fraude en sa bouche.* Or comme dit S. Iaques, il faut bien qu'un homme soit parfait, quand mesme il ne luy eschappera point une parolle vicieuse, pource que la langue est si fragile que rien plus. Et combien que nous soyons par trop enclins a tout mal, si est-ce que celuy qui pourra retenir ses mains et ses pieds, et qui pourra se regler en toute sa vie, tellement qu'on n'y voye que crainte de Dieu et toute vertu, encores ne pourra il pas tenir si bien sa langue, qu'on y apperçoyve queque legerete, et quelque inconsideration, mensonge ou feintise. Brief il est dit qu'en nostre Seigneur Iesus Christ il ne s'est trouvé aucune fraude, pour monstrer qu'en tous ses faits et en tous ses dits il a este un miroir de sainctete. Or il est certain que toutes les miseres que nous endurons sont les fruits de nos pechez. Car si nous fussions demeurez en l'integrite en laquelle Dieu avoit mis nostre Pere Adam, tous blasmes cesseroyent au monde et seroyent abolis: c'est donc le fruit de nos pechez, quand nous sommes blasmez. Ainsi il faut conclure, d'autant qu'il ne s'est trouvé aucune tache, non pas la moindre du monde en nostre Seigneur Iesus Christ, qu'il a porté la punition que nous avions meritee et deservie.

Et voyla aussi pourquoy le Prophete adiouste, que *Dieu l'a voulu affliger d'infirmite.* Ce mot *d'infirmite* s'estend bien loin en l'Escriture: car il emporte toutes les choses qui rendent les hommes

contemptibles: comme nous le voyons par plusieurs passages. S'il y a povreté, maladie, langueur ou mespris, s'il y a qu'un homme n'ait nulle grace ou a bien parler, ou a bien faire, qu'il n'ait point de maintien, qu'il n'ait nulle dexterite, cela se nomme infirmite en l'Escriture. Brief c'est pour revenir a ce que le Prophete avoit touché c'est ascavoir que nostre Seigneur Iesus a este comme desfiguré, et qu'on n'a trouvé nulle apparence en luy pourquoy il peust estre en reputation aucune entre les hommes. Non pas que tousiours il n'ait eu certaines marques pour estre honoré comme le Fils unique de Dieu, mais cela a este obscurci en telle sorte par ce qu'il a enduré, qu'on l'a veu infirme tellement, qu'il n'y avoit nulle vertu, et ne sembloit pas qu'il fust doué d'aucune grace pourquoy on le deust priser. Et mesmes il nous faut recueillir ce qui a este recité, c'est ascavoir qu'il a este frappé et batu de la main de Dieu, qu'il a souffert les horribles angoisses de son iugement, il a en son corps porté des tormens si espovantables que rien plus: et outre cela, il a este vilipendé des hommes, comme s'il n'eust pas este digne d'estre au rang des plus maraux. Voyla donc comme le Fils de Dieu a este affligé. Puis qu'ainsi est, cognoissons d'autant que Dieu ne l'a point espargné, qu'il nous a espargnez de nostre costé: et cependant toutesfois il nous a donné occasion de nous humilier, afin que nous n'ayons plus la teste levee, et que nous ne pretendions pas de nous iustifier, ou bien que nous ne iettions point nos pechez derriere le dos, mais que iournellement nous y pensions, et que nous soyons confus, voyans la recompense qui en a este faite. Car est-ce peu de chose? S'il y avoit un povre malfaiteur qui eust commis tous larrecins et brigandages, et qu'apres qu'il auroit cognu ses malefices, il y eust le Fils d'un Roy qui fust amené en iugement pour porter la punition, et que le malfaiteur fust absous et du tout quitte, faudroit-il qu'il se gaudist, et qu'il se mocquast, voyant que le Fils du Roy deust mourir, et porter la peine pour luy? Or maintenant nous sommes espargnez: voyla Iesus Christ, le Fils unique de Dieu, qui est emprisonné, et nous sommes delivrez: il est condamné, et nous sommes absous: il est exposé a toutes vergongnes, et nous sommes establis en honneur: il est descendu aux abysmes d'enfer, et l'ouverture nous est faite au Royaume des cieux. Quand donc nous oyons toutes ces choses, est-il question de nous tenir endormis, nous plaire et nous flatter en nos vices? Ainsi donc notons bien l'intention du sainct Esprit, et tousiours poisons ce mot, que c'est Dieu qui l'a voulu affliger: comme s'il disoit que nous devons pas estimer que nostre Seigneur Iesus se soit là mis comme a l'abandon, tellement que les meschans le peussent ainsi tormenter a leur appetit: car ils ne pouvoyent rien sans le conseil de Dieu: comme aussi sainct Pierre en traitte aux Actes: Dieu, dit-il, a executé ce que sa main et son conseil avoyent determiné. Ainsi donc, non sans cause le Prophete nous ramene tousiours là, qu'il nous faut eslever nos sens a Dieu, et cognoistre qu'estant Iuge du monde, il a voulu prendre satisfaction de nos pechez et offenses en la personne de son Fils unique, afin que nous en fussions acquittez: et que non sans cause Iesus Christ a este ainsi batu rudement, a ce que nous puissions cheminer la teste levee: et que nous scachions que Dieu ne veut point avoir souvenance de toutes nos turpitudes, qui nous rendoyent comme detestables devant luy. Et quand nous aurons cognu cela, nous aurons beaucoup profité, non seulement pour un iour, mais pour tout le temps de nostre vie. Car à la verité c'est une doctrine a laquelle il nous faut tellement vacquer, qu'encores qu'il nous semble que nous l'ayons bien cognue, nous ne laissions pas de mettre peine de nous y conformer de plus en plus.

Et voyla aussi pourquoy le Prophete adiouste pour plus grande expression, *qu'il mettra son ame pour* satisfaction du peché: c'est a dire que Iesus Christ oubliera sa vie pour la redemption des hommes et pour le pris de leurs fautes et iniquitez. Or yci derechef le Prophete nous propose l'obeissance volontaire du Fils de Dieu: car comme il a dit que le Pere l'a voulu affliger, aussi maintenant il dit que de son costé il s'est rendu volontaire a cela, et qu'il n'y a pas este forcé, mais est venu au devant pour estre un vray sacrifice. Car ç'a este tousiours la coustume que les sacrifices fussent presentez a Dieu par les hommes, voire d'une franche volonte et devotion, comme on dit: Il a donc falu de mesmes que nostre Seigneur Iesus se soit offert et abandonné a la mort qu'il a enduree. Et (comme il fust hier declaré) sans cela nos rebellions ne seroyent pas reparees devant Dieu: mais quand il a mis son ame, c'est a dire qu'il s'est rendu prest et appareillé a souffrir la condamnation qui nous estoit deuë, voyla comme en sa mort nous pouvons avoir plene confiance de salut. Et luy mesme l'a ainsi prononcé en sainct Iehan, Nul ne m'ostera ma vie, dit-il, mais ie la quitteray de mon gre. Il est vray que sa vie luy a este ostee quand il a este crucifié: et nous voyons de quelle inhumanite et rage ont este poussez ceux qui le crucifioyent: mais tant y a qu'ils ne pouvoyent rien attenter contre luy, encores qu'ils l'eussent voulu, et qu'ils s'y fussent efforcez, sinon d'autant que tout cela a este fait selon l'ordonnance et le decret de Dieu le Pere, comme desia nous avons declaré, allegant ce passage des Actes, Ils n'ont fait sinon ce que ta main et ton conseil avoyent establi. Mais outre

cela nostre Seigneur Iesus quant et quant a consenti et acquiescé a la sentence qui estoit donnee de luy en nostre nom: et voyla comme il a exposé son ame.

Or le Prophete adiouste notamment, *pour le peché*. Ce mot est attribué a tous sacrifices, pource que celuy qui avoit commis quelque offense, en venant demander pardon apportoit son sacrifice, et se deschargeoit là dessus: comme s'il eust protesté, Helas mon Dieu, me voyci coulpable de mort devant toy, ie suis criminel: de porter la punition qui m'est deuë, il me seroit impossible, ce seroit plustost un fardeau pour m'abysmer du tout: mais voyci le remede, c'est que ie te demande pardon par le moyen du sacrifice qui t'est yci offert. Voyla pourquoy on les appeloit Pechez, a ascavoir d'autant que la malediction que les hommes avoyent meritee et sous laquelle ils eussent este abysmez du tout, estoit comme deschargee et remise sur un veau ou sur un mouton, ou sur ce qui estoit offert. Or tout cela a este fait en figure sous la Loy. Ainsi donc nostre Seigneur Iesus Christ est appelé Peche, d'autant qu'il a souffert nostre malediction, afin que nous fussions benits de Dieu son Pere. Et ne pensons pas que ceci derogue a sa maieste, ainsi plustost il merite d'estre tant plus magnifié par nous: comme aussi sainct Paul en parle en sa seconde Epistre aux Corinthiens, disant que celuy qui ne scavoit que c'estoit de peche, a este fait de peche pour nous, afin que nous fussions iustice de Dieu en luy. Il n'y a nul doute que là sainct Paul n'ait voulu declarer le fruit de la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ: comme il nous est yci monstré par le Prophete. Voyla donc Iesus Christ qui est innocent, sans tache ne macule. Puis qu'ainsi est, il faut bien qu'il ait porté la charge d'autruy. Or il l'a portée en telle sorte qu'il a este fait peche: c'est a dire il a soustenu nostre malediction: Et comment? Afin que maintenant nous ayons iustice qui responde devant Dieu. Car l'obeissance de nostre Seigneur Iesus Christ est comme un manteau qui couvre toutes nos iniquitez: Et puis son sang nous est purgation, quand nous sommes plongez la dedans, et que nous en sommes arrousez par le sainct Esprit, ainsi que sainct Pierre en parle.

Nous voyons donc maintenant ce qui est yci contenu. Et voyla comme encores derechef pour detester nos vices, et avoir horreur de nous-mesmes, il faut que nous pensions a ce que le Fils de Dieu a enduré: car c'est une chose si estrange, que nous en devons estre ravis: que celuy qui est la fontaine de toute iustice, ait este fait peché: celuy qui est benit, et qui sanctifie toutes choses, voire iusques aux Anges de paradis, ait este fait malediction. Quand on parle ainsi, nous trouvons que ceste chose est dure et estrange, et cependant nous n'avons pas l'avis et la prudence d'applicquer cela a nostre instruction. Car puis que le Fils de Dieu est venu iusques là, pouvions-nous ailleurs trouver quelque remede? Il est certain que non: et pouvons facilement iuger qu'il n'y avoit nul homme, ni Anges, ne rien qui soit, qui nous peust secourir, mais qu'il nous faloit avoir nostre refuge au Fils de Dieu. Et d'autant plus a este execrable ce diable (qui a este yci execute), Servet: car il a falsifié et pollué la Bible, quand il a dit que tout ceci a este prophetizé de Cyrus, un Payen, un idolatre: et a despouillé notre Seigneur Iesus Christ de ce qui luy est si propre, que quand Isaie eust attaché ceci comme en un tableau, lorsque Iesus Christ a este crucifié, les choses ne pouvoyent estre plus claires, ne plus patentes. Et ce diable là est venu en telle enormite, qu'il a despouillé nostre Seigneur Iesus Christ de toute sa dignite et de son office, et a dit que c'estoit un Payen qui a souffert pour le peuple: voire, quand par son ambition il a combatu, et pour son avarice, et que pour cela il a eu son salaire. Mais c'est une terrible falsification de cette belle Prophetie: et defaict, ce sens-la que ce malheureux a inventé, iamais ne fut pensé de creature vivante: Car combien qu'il y ait eu beaucoup d'heretiques qui se sont desbordez a pervertir la doctrine de l'Escriture saincte, si est-ce que iamais ils ne sont venus iusques là. Mais il faloit que tous signes de reprobation fussent en ceste malheureuse creature là. Ainsi donc, d'autant plus nous faut-il bien noter, quand le Prophete nous ramene a nostre Seigneur Iesus Christ que c'est afin (en premier lieu) que nous soyons confus en nous-mesmes, et puis que nous magnifions la bonte inestimable de nostre Dieu d'autant qu'il a voulu que son Fils unique fust ordonné comme peche pour nous: et que nostre Seigneur Iesus Christ n'a point refusé cela, mais comme s'estant oublié, il a eu un tel soin de nostre salut, qu'il a voulu descendre iusques aux abysmes d'horreur, pour soustenir toute nostre malediction.

Or de cela nous avons aussi a retenir qu'il n'y a point d'autre moyen de nous acquitter devant Dieu, sinon que la satisfaction du sacrifice, lequel a este offert une fois pour nous, viene en avant. Vray est que le monde veut tousiours inventer ie ne scay quoy pour payer Dieu (comme nous avons desia dit par ci devant) et nous le voyons assez aux Papistes, qui ont beaucoup de menus fatras pour appaiser l'ire de Dieu. Et defaict, ils disent que nous ne pouvons pas estre absous sans satisfaction: car encores que Dieu par sa bonte gratuite nous remette la coulpe, si est-ce que la punition est tousiours retenue et reservee, iusques a ce qu'un chacun se soit acquitté. Et voyla sur quoy est

fondé le purgatoire, car d'autant que nous ne pouvons pas satisfaire en nostre vie, et qu'il y demeure tousiours quelque reliqua ou arrierage, il faut disent-ils, que nous portions la peine hors de ce monde et qu'elle soit pour payer Dieu. Voyla des mensonges et resveries de Satan, dont le povre monde a este seduit. Or d'autant plus nous faut-il bien observer ceste doctrine: c'est ascavoir que tout ainsi qu'en la Loy Dieu n'avoit point dit, Vous me servirez en telle sorte et en telle comme bon vous semblera: mais avoit mis les sacrifices, et ordonné les ceremonies contenues en la Loy, et là il se faloit arrester sans inventer quelque service nouveau, et quelque moyen pour acquerir grace: aussi aniourd'huy il nous faut contenter de la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ, scachans que c'est le moyen unique par lequel Dieu nous sera propice et favorable, et par lequel aussi nous serons receus et adoptez de luy. Voyla notamment ce que le Prophete a voulu exprimer.

Or il dit *qu'il prolongera ses iours, et qu'il verra un aage permanent: et que la volonte* (ou le plaisir) *de Dieu prosperera en sa main.* Il nous ramene encores a la gloire de nostre Seigneur Iesus Christ, afin que nous soyons tant plus asseurez que nous pouvons venir a luy: car s'il fust demeuré en la mort comme vaincus, nous ne pourrions pas estre iustifiez et vivifiez par sa grace. Comment la mort de soy apporteroit-elle iustice, si elle estoit seule? et comment aussi apporteroit-elle vie? mais d'autant qu'avec le sacrifice de sa mort, il y a la resurrection, lors nous avons plene confiance. Nous voyons comme la victoire nous est acquise sur le peche, afin que nous soyons reputez iustes: et la mort est comme abolie en nous, afin que la vie y domine. Il est vray que ceci se rapporte en premier lieu a la personne du Fils de Dieu, comme desia nous avons declaré qu'il est mort selon l'infirmite de sa chair, mais la vertu celeste de son S. Esprit s'est monstree en sa resurrection, comme aussi il donne ce tesmoignage-la, Destruisez ce temple, et ie le reedifieray au troisieme iour. Ainsi voyla comment le Fils de Dieu quant a sa personne a veu grand aage: car il ne s'est pas ressuscité pour se monstrer au monde quelque peu de temps, et mourir derechef: mais apres s'estre manifesté a ses disciples, apres les avoir ordonnez tesmoins de sa resurrection, il est monté au ciel, et s'est exempté de la fragilite de la condition humaine. C'est donc comme nous pouvons fonder nostre fiance en luy, voyans qu'il ha toute seigneurie par dessus la mort, et que mesmes il a vaincu le diable, et a triomphé sur luy, voire tellement qu'apres s'estre offert en sacrifice, il a este receu et exalté en ceste puissance et empire, dont nous avons fait mention ci dessus.

Or cependant il nous faut aussi noter, que tout ceci appartient a tout le corps de l'Eglise: car Iesus Christ n'en veut point estre separé. Et de faict, il est dit *qu'il aura semence.* Il est vray que nous sommes appelez freres de Iesus Christ, car aussi nous ne pouvons estre enfans de Dieu a autre titre. Il faut que celuy qui est aimé et unique, nous reçoyve, et qu'il nous conioingne tellement a soy, que par adoption nous ayons ce qu'il ha seul de nature: mais cela n'empesche pas que cependant nous ne luy soyons comme enfans engendrez de sa semence. Car quelle est la vraye semence de l'Eglise? Il est vray que c'est la Parolle de l'Evangile, comme S. Pierre le monstre. Et de faict, c'est là où est verifié ce que nous avons desia veu au 40. chapitre, que la Parolle de Dieu demeure eternellement, pource que par icelle nous sommes faits incorruptibles, quand la Parolle de Dieu profite en nous, selon qu'il nous est donné par le sainct Esprit. Voyla donc la semence par laquelle nous sommes regenerez en vie celeste. Mais si faut-il venir a nostre Seigneur Iesus Christ. Car comment l'Evangile a-il cest office et propriete de nous engendrer pour estre enfans de Dieu? C'est pource que le sang de nostre Seigneur Iesus Christ a este une vraye semence pour nous vivifier.

Ainsi non sans cause il est dit yci qu'il verra *une semence de longue duree.* Et ainsi nous avons derechef a conclure, que le bien que nostre Seigneur a obtenu en sa resurrection, n'a pas este pour luy en privé: mais que ç'a este pour nous en faire portion, et pour nous appeler a sa compagnie, d'autant que nous sommes membres de son corps. Or cependant nous sommes admonestez de ne point chercher une seule goutte de vie en nous, mais de la prendre du tout en nostre Seigneur Iesus Christ. Comment donc sera-ce que Dieu nous recognoistra pour ses enfans? Comment aurons-nous lieu en l'Eglise? comment serons nous reputez de son troupeau? Il faut revenir là, d'autant que nous communiquons a nostre Seigneur Iesus, voyla comme Dieu nous accepte a soy, voyla nostre naissance, voyla nostre premiere origine. Que les hommes s'aillent maintenant vanter de leur franc arbitre, par lequel ils cuident estre preparez a recevoir la grace de Dieu. Car celuy qui n'est pas encores engendré au ventre de sa mere, quelle industrie peut-il avoir pour se faire valoir? Ainsi donc cognoissons, puis que nostre principe, et nostre premiere creation est que nous soyons engendrez en Iesus Christ, que nous ne pouvons rien, et que rien ne procede de nostre vertu, mais que nous avons tout de la bonte gratuite qui nous est communiquee en luy. Voyla en somme ce que nous avons a retenir.

Et cependant aussi afin que nous prenions tant meilleur goust en sa mort et passion, il est dit, *pour ce qu'il a mis son ame pour peché*, (c'est a dire pour satisfaction ou pour sacrifice) *qu'il verra sa semence.* Car nous monstrons bien que nous voulons effacer toute esperance de salut, si nous ne magnifions la bonte de Dieu en la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ. Et de faict, ceux qui par orgueil desdaignent de s'arrester a Iesus Christ, d'autant qu'il a este crucifié, monstrent bien qu'ils ne cognoissent point la fin: car sans cela que serions nous? Il n'y auroit point d'Eglise au monde, il n'y auroit point de salut, brief, il n'y auroit nulle esperance de bien: nous serions tous confus, nous serions tous perdus et damnez sans aucun remede, sinon d'autant que Iesus Christ a mis son ame et nous a acquis par ce moyen-la. Et c'est aussi pourquoy tant souvent l'Escriture nous monstre que nous avons este acquis par un pris bien cher. Voyla donc ce que nous avons a retenir.

Or il dit (pour la fin) *que le plaisir de Dieu prosperera en sa main.* Le mot dont use le Prophete signifie une volonte humaine et une faveur gratuite: car ce ne seroit point assez que nostre Seigneur Iesus executast la volonte de Dieu: mais il faut que ce soit une volonte d'amour en tesmoignage de son affection paternelle. Moyse a bien executé la volonté de Dieu en publiant la Loy: et cependant voyla les tonnerres et les esclairs qui estonnent chacun: il n'y a que menaces de mort. Et pourquoy? car la Loy ne pouvoit apporter qu'ire. Il faloit que les hommes sentissent là une condamnation horrible, et qu'ils fussent espouvantez. Mais il y a une autre volonte de Dieu qui s'est declaree en Iesus Christ, c'est qu'il nous a voulu recevoir a soy, par sa pitie, et a voulu abolir nos pechez, et nous acquitter de la damnation en laquelle nous estions. Voyla donc quant a la propriete de ce mot dont use yci le Prophete, quand il dit que le plaisir de Dieu prosperera.

Or il y a puis apres *la main*, qui signifie que Iesus Christ doit estre ministre et dispensateur de la grace de Dieu pour nostre salut. Il est vray que Dieu par un autre moyen nous pouvoit bien retirer de la mort: mais il ne l'a pas voulu, et n'estoit pas bon aussi. Parquoy il a establi nostre Seigneur Iesus Christ, afin que par luy nous fussions rachetez et reconciliez: brief que par luy nous obteinssions ce qui est requis a nostre salut.

Venons maintenant a recueillir la somme de ceste sentence. Il est dit que *le bon plaisir et la faveur gratuite de Dieu prosperera en la main de Iesus Christ.* Et pourquoy est-ce que le Prophete parle ainsi? D'autant que nous sommes enclins a deffiance, et aussi que nous avons beaucoup d'obiects pour nous faire perdre courage, le S. Esprit vient au devant, et nous declare, quoy qu'il en soit, que la grace de Dieu viendra a son effet, et sera accomplie. Combien donc que le diable machine d'empescher que la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ ne nous profite, et qu'elle ne produise son fruit en nous: combien que de nostre costé nous soyons si malins et pervers que de nous en destourner, tellement qu'il semble que nous la veuillions faire inutile: tant y a que Dieu surmontera par sa bonte infinie. En somme le Prophete a voulu dire en ce passage que non seulement la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ a este suffisante pour le salut du monde, mais que Dieu la fera valoir, et que nous en verrons le fruit, et le sentirons mesmes et experimenterons. De là nous avons a recueillir qu'il y a tousiours Eglise au monde, et que le diable pourra bien brasser, et faire tous ses efforts pour renverser l'edifice de Dieu, mais quoy qu'il en soit, si faut-il que Iesus Christ viene au dessus, et que la grace de laquelle il a este ministre et dispensateur, profite et soit accomplie entre les hommes. Et c'est ce qui est dit au Pseaume 2, Pourquoy les Rois de la terre se sont-ils eslevez? Et pourquoy ont-ils fait complots avec les peuples? Si faut-il que Dieu en la fin execute son conseil. Il est vray qu'ils machineront beaucoup, mais celuy qui habite au ciel se mocquera d'eux iusques a ce qu'il desploye son bras en son ire. Ainsi donc notons bien qu'yci le sainct Esprit nous a voulu certifier que la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ aura tousiours son efficace, afin que l'Eglise de Dieu demeure, et qu'elle ne soit iamais ruinee par les assauts, orages et tourbillons que les ennemis luy pourrons susciter avec leur chef Satan. Et mesme ce mot de *prosperite* est mis pour monstrer que Dieu fera florir la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ, afin qu'elle fructifie de plus en plus: et quand il semblera qu'elle soit aneantie du tout, que Dieu la relevera, et surmontera tout ce qui la pourroit empescher de parvenir a son but.

Et au reste nous devons aussi bien applicquer ceci a un chacun de nous et ne point douter que combien que nous trainions les ailes, et soyons encores tenus captifs sous le peché, Dieu toutesfois nous delivrera de la captivite en laquelle nous sommes, parfera ce qu'il a commencé en nous, et corrigera ce qui y defaut encores. Et comment? Il nous faut venir a nostre Seigneur Iesus Christ: car c'est luy qui y met la main, comme la charge luy en est commise, et il a receu cest office-la de Dieu son Pere. Contentons-nous donc que puis qu'il est ordonné ministre de nostre salut, il n'y aura nulle faute qu'il ne soit accompli par son moyen, d'autant qu'il est ainsi determiné. Or ce-

pendant appliquons a ce que S. Paul adiouste au passage que nous avons allegué, ce qui est yci monstré, afin que nous soyons participans du fruit de la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ: c'est d'escouter le message qui nous est iournellement apporté. Car il ne suffiroit pas que Iesus Christ eust enduré en sa personne, et qu'il nous fust constitué sacrifice: mais il faut que nous en soyons certifiez par l'Evangile: que nous recevions ce tesmoignage-la, et que nous ne doutions point d'avoir iustice en luy, scachans qu'il a fait satisfaction de nos offenses. Et que là dessus nous attendions que Dieu continue son oeuvre par ce Redempteur, et la continue tellement que ce soit pour l'augmenter de plus en plus, iusques a ce qu'il l'ait amenee a la fin et a son issue.

Or nous nous prosternerons devant la maieste de nostre bon Dieu, en cognoissance de nos fautes, le prians etc.

SIXIEME SERMON

Isaie Chap. LIII.

11. *Il verra le travail de son ame, et en sera rassasié, et mon Serviteur iuste en iustifiera plusieurs par sa cognoissance, desquels il portera l'iniquite.*

Combien que le Prophete ait adiousté ceste sentence pour confermer ce que desia il avoit dit: c'est ascavoir que la mort du Fils de Dieu ne seroit pas inutile, mais qu'elle produroit un fruit excellent pour le salut du monde: toutesfois il exprime plus qu'il n'avoit auparavant: car en premier lieu il nous monstre l'amour que Iesus Christ nous a portee, disant qu'il *sera rassasié* a cause qu'il nous aura acquis la vie eternelle par sa mort, et puis en second lieu il monstre que non seulement il souffrira en son corps, mais aussi en son ame. Nous scavons que ce mot de Rassasier ou Contenter emporte grand desir. Car plusieurs choses advien-dront qui ne nous toucheront point, et cela se passe: encores qu'elles soyent a nostre profit, ce n'est pas a dire que nous-nous y reposions du tout. Un homme pourra avoir beaucoup de choses, et neantmoins il ne se tiendra pas content: car il n'a pas possible le principal, ou bien il n'aura pas le tout. Mais le Prophete monstre que le Fils de Dieu sera du tout content, n'ayant point esgard a soy, quand il verra que son Eglise luy sera acquise, et que les povres pecheurs seront retirez de la malediction en laquelle ils estoyent, pour estre reconciliez a Dieu et pour obtenir l'heritage des cieux. Brief, nous voyons yci comme nostre Seigneur Iesus n'a point eu esgard a sa personne, mais a este ravi de l'amour qu'il nous portoit, pour chercher là tout son contentement, comme s'il n'avoit autre desir, affection ou solicitude.

Or yci derechef nous avons a noter, que moyennant que par foy nous cherchions le bien qui nous a este acquis en nostre Seigneur Iesus Christ, et qui iournellement nous est offert par l'Evangile nous ne serons point frustrez de nostre esperance. Car le Prophete dit *qu'il verra*, pour exprimer que non seulement Dieu nous a voulu declarer sa misericorde en la personne de son Fils, quand il l'a exposé a la mort pour nous: mais qu'il fera par son sainct Esprit que ceste mort là ne sera point sans fruit, et que plusieurs verront que ce n'a point este sans cause ni en vain qu'il a tant enduré, et le cognoistront par experience. Parquoy donnons entree a nostre Seigneur Iesus Christ afin qu'il nous face participans du fruit de sa mort et passion, approchans de luy par foy: et ne doutons pas que quand nous elargirons ainsi nos coeurs, Dieu n'adiouste encores ce bien avec le reste, que tout ainsi qu'il a voulu que son Fils nous fust Redempteur, aussi vrayement nous iouirons du bien qu'il nous a apporté: et cognoistrons que ce n'est pas une chose vaine, qu'il ait tant enduré pour nous. Voyla donc ce que nous avons a retenir de ce passage.

Quant au second poinct que nous avons proposé, il est yci monstré que non seulement Iesus Christ devoit estre batu, frappé et affligé de la main de son Pere, pour soustenir le chastiment que nous avions merité, mais aussi qu'il devoit estre angoissé en son ame. Il n'est pas yci dit seulement qu'il verra le fruit de ses batures, de son affliction et de sa mort, comme auparavant le Prophete avoit parlé: mais *du travail, et de la fascherie de son ame.* Car le mot dont il use emporte cela. Il veut donc exprimer que Iesus Christ non seulement a este crucifié, apres avoir enduré grans tormens en son corps, mais qu'il devoit passer plus outre: c'est ascavoir qu'il seroit en tristesse pour nous, et qu'il soustiendroit les douleurs de la mort et seroit assuieti iusques là pour nous iustifier. Et de faict, que seroit-ce si nostre Seigneur Iesus n'avoit enduré qu'en apparence, et que devant les hommes? Car s'il n'avoit enduré qu'en son corps, il seroit Redempteur des corps tant seulement. Mais d'autant que le principal que nous devons esperer de luy, est que nous sentions et soyons persuadez que la mort ne nous est plus mortelle, et que nous sommes affranchis de la malediction de Dieu, il a falu que nostre Seigneur Iesus sentist ces pointes-la en soy: et que venant devant Dieu, il fust là comme un povre malfaiteur devant son iuge. Nous scavons que le

peché de l'homme n'emporte pas seulement une mort temporelle qui est separation du corps d'avec l'ame, mais emporte de sentir que Dieu nous est contraire, d'avoir horreur de son iugement. Et qu'est-ce de cela? une chose si insupportable et horrible que rien plus. Il a donc falu que nostre Seigneur Iesus veinst iusques-là pour nous delivrer: et c'est ce que maintenant le Prophete declare. Et yci nous voyons encores tant plus combien Dieu nous a aimez, et quels sont les thresors de sa grace et bonte infinie, qu'il a desployez envers nous. Et nous pourrons bien aussi cognoistre quelle solicitude et quel zele a eu nostre Seigneur Iesus Christ a nostre salut, quand il ne s'est point espargné, et que non seulement il a voulu que son corps respondist pour faire satisfaction de nos pechez, mais estre mesme effrayé, comme celuy qui devoit sentir le iugement de Dieu, et qui apprehendoit que c'est que merite ceste malediction que Dieu prononce de sa bouche: c'est ascavoir que c'est pour nous engloutir en enfer, que c'est un gouffre pour nous abysmer du tout. Il faloit donc que Iesus Christ sentist cela. Et de faict, quand nous voyons qu'il en a sué sang et eau, qu'il a falu que les Anges soyent descendus pour le consoler, il faloit bien dire que ceste tristesse fust extreme: veu que iamais, n'y a eu un exemple pareil au monde.

Voyla donc ce qui est signifié par ce mot de *travail ou fascherie* de l'ame de nostre Seigneur Iesus Christ: Or il est vray (comme dit S. Pierre) qu'il n'a peu estre detenu par les douleurs d'enfer, mais si a-il falu qu'il bataillast a l'encontre: il en a eu la victoire, mais ce n'a pas este sans grand combat et bien difficile. Au reste, maintenant nous avons a recueillir de ce passage, que combien qu'il nous falle mourir, ce n'est pas pourtant a dire que la mort de nostre Seigneur Iesus Christ n'ait son effet, et qu'elle ne nous profite autant qu'il nous est expedient: car la mort a laquelle nous sommes maintenant suiets, n'est qu'un advertissement de la malediction de Dieu. Si nous estions du tout exemptez de mourir, nous ne cognoistrions pas la grace qui nous a este acquise par nostre Seigneur Iesus Christ. Et nous scavons quel besoin nous avons d'estre humiliez, et que Dieu nous face tousiours sentir son ire: car encores qu'il nous en veuille exempter, si faut-il que nous y pensions, afin de gemir a cause de nos pechez et pourtant plus magnifier sa misericorde. Ainsi donc la mort qui est maintenant commune a tous hommes, n'est pas mortelle a parler proprement, quant a ceux qui ont foy en Iesus Christ, car ils passent seulement de ce monde pour vivre a Dieu. Cognoissons donc qu'en mourant nous avons de quoy nous consoler, scachans que Dieu nous sera propice, et convertira ce mal en bien et fera servir la mort (qui emportoit auparavant une playe mortelle) comme de medecine. Et comment? D'autant que nous n'apprehendons pas que Dieu veuille estre nostre iuge en toute rigueur, et qu'il veuille desployer sa vengeance contre nous quand nous avons Iesus Christ au milieu qui monstre qu'il a satisfait pour nous. Il n'y a point donc ceste apprehension horrible en la mort, qui estoit pour nous rendre confus, mesmes pour nous mettre en desespoir: mais nous venons franchement nous remettre entre les mains de Dieu. Car comme il est dit que Iesus Christ recommandoit son Esprit a Dieu son Pere, scachons que ç'a este pour se constituer gardien de nos ames: et pourtant nous les pouvons remettre seurement en sa main: car il a protesté que rien ne periroit de tout ce qui luy a este donné. Voyla donc de quoy nous sert que nostre Seigneur Iesus a este ainsi angoissé: et qu'outre ce qu'il a enduré la mort, et les autres tormens, il a eu aussi cest effroi de sentir Dieu son iuge, comme s'il devoit endurer les douleurs d'enfer.

Or tant s'en faut que cela derogue a la maieste du Fils de Dieu, que c'est pour nous faire tant mieux cognoistre combien il a prisé nostre salut, et combien nous luy avons este chers et nos ames luy ont este precieuses. Combien donc qu'il ait este aneanti (comme nous avons veu ci-dessus), qu'il n'ait eu ne forme ne figure pour estre desiré entre les hommes, tant y a que cest aneantissement-la a este pour l'exalter tant plus. Et de faict, combien que Dieu ait monstré sa hautesse et sa maieste infinie en la creation du monde, si est-ce qu'en la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ, nous avons plus ample argument de glorifier Dieu, d'autant que pour nous et nostre salut Iesus Christ s'est abbaissé et demis: et encores qu'il ne se soit point despouillé de sa maieste Divine, si est-ce qu'elle a este cachee pour un temps, et on ne l'a point apperceuë entre les hommes. C'est en somme ce que le Prophete traitte yci, touchant que nostre Seigneur Iesus a este angoissé. Or en cela voyons nous qu'il s'est comme oublié, et n'a eu nul esgard a soy. Et la raison, c'est qu'il estoit du tout addonné a nostre salut: et ainsi il a respondu pour nous et en corps et en ame et a este du tout nostre plege. Et en cela voyons-nous que des canailles, qui auiourd'huy voudroyent abolir ceste doctrine, sont sans religion et sans foy, comme des chiens mastins qui abbayent, et ne scavent pourquoy. Les caphars de la Papaute, combien qu'ils n'entendent pas ceci, sinon en partie, sont contraints de confesser, quoy qu'il en soit, que Iesus Christ a senti de terribles horreurs. Il est vray qu'ils ne peuvent pas definir tout ce qui en est: mais quoy qu'il en soit, si est-ce qu'ils en iargon-

nent. Mais il y a yci des vileins qui sont plus moines que ceux qui sont au fond de ces cavernes et de ces bordeaux dont ils sont sortis, lesquels ont apporté leur puantise et leur infection en l'Eglise de Dieu. Il est donc certain que ces canailles-la, qui auiourd'huy portent le nom de ministres, et occupent aussi la place, et cependant font de l'Eglise de Dieu une estable a pourceaux, sont des chiens qui n'ont nulle religion et qui ne taschent sinon d'esteindre et effacer de la memoire des hommes toute la grace de Dieu, et ce que nostre Seigneur Iesus a fait pour nous.

Or quand nous voyons que Satan les pousse ainsi, et qu'ils sont effrontez comme des putains, tant plus nous faut-il bien retenir cest article de foy, c'est que non seulement Iesus Christ a este condamné de Pilate, un iuge terrien, afin que nous fussions absous devant Dieu son Pere: que non seulement il a este crucifié, afin que nous fussions delivrez de malediction: que non seulement il a enduré la mort, afin que nous en fussions affranchis, mais aussi afin qu'auiourd'huy nous ayons paix en nos consciences, et puissions nous resiouir sentant l'amour paternelle de nostre Dieu et l'invoquer a plene bouche, estans asseurez qu'il nous recevra, et que nous luy serons agreables. Il a falu que Iesus Christ ait este plongé en ces horreurs qu'il a senties, qu'il ait este comme un povre malfaiteur, luy qui estoit l'Agneau de Dieu sans macule, qui estoit le miroir et patron de toute sainctete et perfection, qu'il ait respondu et ait este nostre plege iusques là, comme s'il devoit estre condamné aux abysmes d'enfer. Au reste, (comme desia nous avons dit) il a vaincu et surmonté ces douleurs-la, mais il a combatu auparavant. Voyla donc ce qu'Isaie a entendu, disant qu'il faudra que Iesus Christ ait des fascheries en son ame: mais nous voyons qu'il s'est contenté neantmoins, et a este rassasié pourveu que nous fussions rachetez par ce moyen. Et auiourd'huy tant plus devons nous prendre courage, scachans que si nous avons une vraye obeissance de foy, pour recevoir le bien inestimable qui nous a este acquis par nostre Seigneur Iesus Christ, nous sentirons que ce n'est point en vain qu'il a tant souffert pour nous. Et tant moins excusable sera nostre ingratitude, quand nous ne viendrons point avec un zele ardent a luy, pour iouir de ce bien inestimable où il est entré, et duquel il a pris possession en nostre nom, quand il nous declare qu'il nous a reconciliez a Dieu son Pere, et qu'il est prest de nous recevoir comme ses enfans: voyla en somme ce que nous avons a retenir de ce passage.

Or le Prophete adiouste qu'il en *iustifiera* plusieurs par sa cognoissance: voire mon Serviteur iuste, dit-il. Quant au mot de Serviteur, nous avons veu ci-dessus que cela ne derogue point a la maieste de nostre Seigneur Iesus Christ: car combien qu'il fust maistre de toutes creatures, si est-ce qu'il a acquis encore un empire nouveau en la personne de Mediateur, et en nostre nature: selon que S. Paul en traitte au 2. chapitre des Philippiens, et nous l'avons desia veu en partie: tant y a qu'il s'est voulu faire serviteur et s'humilier sous ceste condition-la. Ainsi ce n'est pas en vain qu'il est appelé serviteur de Dieu. Et ne devons pas trouver cela estrange: car il est bien plus estrange que Iesus Christ soit serviteur des hommes, le Fils de Dieu, celuy qui a eu une gloire pareille avec son Pere (comme il en est parlé au 17. chapitre de S. Iehan) que celuy-la s'abbaisse iusques a ceste condition de nous vouloir servir: neantmoins il en est ainsi. Et voyla aussi pourquoy il dit, Ie suis et converse entre vous comme celuy qui sert, et non pas qui ha maistrise. Or puis qu'ainsi est que Iesus est descendu iusques là de se faire serviteur des hommes, ce n'est point sans cause, qu'il est yci appelé serviteur de Dieu. Et de faict, il ne pouvoit autrement nous racheter, ie di selon le decret de Dieu son Pere: comme nous avons desia declaré ci dessus. Car sans nul moyen Dieu nous pouvoit bien sauver, mais nous avons tousiours a presupposer qu'il faloit que la vie nous fust acquise par Iesus Christ. Or pour ce faire, il faloit quant et quant qu'il fust serviteur: car il ne pouvoit pas autrement rendre obeissance a Dieu son Pere: et sans ceste obeissance-la, il ne pouvoit reparer nos transgressions et iniquitez. Voyla donc pourquoy notamment il est appelé Serviteur, voire et iuste. Brief, le Prophete signifie, d'autant que nous avons este rebelles a Dieu, et le sommes encores, iusques a ce qu'il nous ait reformez par son S. Esprit: et encores apres qu'il nous a touchez d'une bonne affection, nous sommes serviteurs inutiles, et fourchons a chaque pas: et quand il aura semblé que le service que nous luy rendons devra bien estre accepté de luy, il y aura tousiours a redire, mesmes il merite d'estre reietté: il a fallu pour effacer nos defauts que le service et l'obeissance de nostre Seigneur Iesus Christ fust plaisante a Dieu: comme aussi elle emporte droite satisfaction, voyla en somme ce qu'il a voulu dire. Et de là nous avons a recueillir que Iesus Christ nous a iustifiez, non pas seulement entant qu'il estoit Dieu, mais en la vertu de son obeissance, en ce qu'il a pris nostre nature, et en icelle a voulu accomplir la Loy qui nous estoit impossible et estoit un fardeau pour nous accabler tous, et nous rompre le col. D'autant donc que nostre Seigneur Iesus Christ s'est demis pour nostre salut, et a este obeissant a Dieu son Pere, voyla comme nous sommes iustifiez par luy.

Or notamment il parle aussi de *la cognoissance* pour exprimer que ce n'est point assez que nostre Seigneur Iesus ait accompli en sa personne tout ce qui estoit necessaire a nostre salut, mais qu'il faut que nous apprehendions cela par foy. Il y a donc la cognoissance requise. Car combien voyons-nous d'incredules perir, ausquels la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ ne sert sinon de plus griefve condamnation, pource qu'ils foullent au pied son sang sacré et reiettent sa grace qui leur estoit offerte? Ainsi, combien que nostre Seigneur Iesus Christ soit comme le serpent qui fut eslevé en haut au desert, afin de donner guarison a tous malades, si est-ce que de nostre costé nous ne pouvons avoir aucun profit de luy, sinon par sa cognoissance. Car comme il faloit aussi que le serpent d'airin fust regardé au desert, et sans ce regard la morsure des serpens estoit tousiours mortelle: ainsi auiourd'huy l'Evangile nous est comme un eschaffaut pour eslever nostre Seigneur Iesus Christ: ou bien c'est comme une baniere pour nous le representer a veuë d'oeil, et nous le faire regarder de loin. Brief, il n'y a point d'obscurite (comme sainct Paul dit) quand l'Evangile se presche: là on contemple la grace de Dieu qui apparoist en nostre Seigneur Iesus Christ ou autrement il faut qu'on ait les yeux bandez par Satan. Quoy qu'il en soit, il nous faut bien noter ce qui est yci dit, que Iesus Christ ne iustifie que par sa cognoissance. Il est bien vray qu'il faut que la substance de nostre salut precede: car quand il est dit que nous sommes iustes par foy, ce n'est pas pour exclure Iesus Christ, ce n'est pas pour exclure la misericorde de Dieu, mais plustost c'est pour nous amener et acconduire.

Mais encores pour avoir plus facile intelligence de tout ceci, il nous faut noter en premier lieu que nous ne sommes point iustes en nous-mesmes, puis qu'il nous faut emprunter nostre iustice d'ailleurs, car si nous pouvions tellement regler nostre vie, qu'en tout et partout elle fust correspondante a la Loy et a la volonte de Dieu, alors nous meriterions d'estre acceptez de luy. Et pourquoy? Il faut bien qu'il avoue le bien, quand il en est la fontaine: autrement il se renonceroit soy-mesme. Si donc nous pouvions conformer nostre vie a la Loy de Dieu, et avoir une perfection telle qu'il demande, il est certain que nous serions iustes par nos oeuvres, et alors Iesus Christ nous seroit inutile: comme S. Paul aussi en dispute. Ainsi a l'opposite, quand nous sommes contraints d'emprunter nostre iustice de nostre Seigneur Iesus Christ, et de la chercher là, c'est a dire que nous en sommes desnuez. Ainsi concluons que tout le monde est condamné de peché, et que Dieu nous monstre qu'il n'y a en nous que malediction, quand il est dit qu'il nous faut venir a Iesus Christ: voyla pour un item. Or maintenant il est vray que les Philosophes anciens ont assez parlé de vertu: ç'a este aussi une opinion commune, qu'il faloit estre agreable a Dieu en bien vivant: mais de quoy a profité tout cela? Car les meilleurs d'entre les hommes, et ceux qu'on a cuidé estre irreprehensibles du tout, n'ont eu qu'hypocrisie: et les autres ont este addonnez a tout mal: et ceux qu'on a pensé estre les plus habiles gens, et qui estoyent renommez par dessus les autres, ont eu neantmoins des vices enormes. Ainsi que les hommes presument tant qu'ils voudront, et qu'ils pensent comment il faut vivre vertueusement: quand ils auront fait tout ce qu'ils auront peu, et quand on aura mis beaucoup de loix et de regles pour les conduire, si est-ce que iamais par ce moyen ils ne seront iustes devant Dieu. Et pourquoy? Pource que le peché est enraciné en nous, et ne se peut pas purger par remedes humains. Brief nous ne serons point iustifiez par aller a l'eschole des hommes, combien qu'ils enseignent que c'est de vertu. Qui plus est, voyla Dieu qui publie sa Loy, en laquelle la vraye et parfaite iustice est contenue: comme Moyse proteste, Voyci ie t'annonce auiourd'huy le bien et le mal: ie te monstre le chemin et de vie et de mort. Mais cependant nous peut-elle iustifier? nous peut-elle tellement regler, que Dieu accepte nostre vie comme bonne et saincte? C'est au rebours: car la Loy n'engendre que mort, elle redouble nostre condamnation, elle enflambe l'ire de Dieu. Voyla les titres qui luy sont attribuez en l'Escriture saincte.

Puis qu'ainsi est donc que la Loy de soy ne nous peut iustifier, comment est-ce que les hommes pourront par leur doctrine, et par leurs statuts et regles nous amener a une vraye iustice? Or si on demande comment la Loy de Dieu ne peut iustifier, et pourquoy: la raison est celle que i'ay desia touchee. Il est vray que Dieu nous monstre bien en sa Loy comment nous devons et pouvons parvenir a la vie, si nous estions tels que nous n'eussions nul empeschement de nostre costé. La Loy de Dieu donc parle, mais elle ne reforme point nos coeurs. Quand Dieu nous monstre, Voyla ce que ie demande de vous: cependant si tous nos appetis, nos affections et nos pensées sont contraires a ce qu'il commande, non seulement nous sommes condamnez, mais la Loy comme i'ay dit nous rend tant plus coulpables devant Dieu. Car auparavant nous eussions peché par ignorance: mais maintenant a nostre escient, nous resistons a Dieu, tellement qu'il semble que nous le veuillions despiter. Car nous sçavons que le serviteur qui cognoist la volonte de son maistre, et ne la fait point, sera chastié au double. Voyla pourquoy il est dit que

la Loy n'engendre qu'ire: c'est a dire qu'elle enflamme l'ire de Dieu tant plus a l'encontre de nous, quand nous avons este enseignez par icelle, elle nous apporte la mort, et comment? Pource que là nous contemplons, que nous sommes du tout damnez et perdus. Et est-ce qu'elle n'annonce point la vie? Non: mais nous n'y pouvons parvenir cependant. Il faut donc avoir une autre façon d'estre iustifiez: et c'est en l'Evangile. Car en l'Evangile Dieu ne dit pas, Voyci vous ferez ceci et cela, mais, Croyez que mon Fils unique est vostre Redempteur: embrassez sa mort et passion pour remede de toutes vos maladies: plongez vous en son sang, et il sera vostre purgation, vous en serez nettoyez: appuyez vous sur le sacrifice qu'il m'a offert, et voyla comme vous serez iustes.

D'autant donc que l'Evangile nous ramene a nostre Seigneur Iesus Christ, et nous commande de chercher en luy toute iustice, pource que par la misericorde gratuite de Dieu il a satisfait pour nous: voyla comme nous serons iustifiez *par sa cognoissance.* Et c'est ce que sainct Paul traitte au dixieme chapitre des Romains: car il fait là comparaison de deux iustices, l'une de la Loy, l'autre de la foy. Il dit que la Loy ha bien iustice, voire quand elle dit, Qui fera ces choses, il vivra en icelles. Car il est vray que si nous pouvions accomplir tous les commandemens de Dieu, et que nostre vie fust si bien reglee, qu'il n'y eust ne vice ne tache, Dieu nous a promis qu'il nous accepteroit pour iustes, que le loyer seroit tout asseuré, et que nous ne serions point frustrez. Voyla donc une chose certaine quant a la Loy: mais cependant qui est-ce qui fait ce que la Loy commande? Nous allons tout au rebours, et semble (comme i'ay desia dit) que nous veuillons despiter Dieu. Voyla donc la porte qui nous est fermee, quant a la iustice de la Loy, et ne nous reste sinon malediction de Dieu. Mais en l'Evangile il est dit, Voyci, la Parolle est en ton coeur et en la bouche. Et comment? S. Paul en parlant ainsi, nous monstre que pour avoir la Parolle en nostre coeur et en nostre bouche, il nous faut venir a Iesus Christ: car c'est celuy qui escrit par son S. Esprit et engrave la doctrine de salut: de laquelle nous eussions eu seulement les aureilles batues en vain, et sans aucun profit. Puis qu'ainsi est donc que nostre Seigneur Iesus Christ met sa parolle au coeur, prions-le qu'il nous face la grace que nous ayons une affection pure et franche, afin de chercher en luy tout ce qui nous defaut. Voyla comme nous serons iustifiez par sa cognoissance: car il n'est point question d'apporter quelque satisfaction qui contente Dieu: il n'est pas question de venir a conte, pour dire, Seigneur, nous avons deservi que tu nous reçoyves: mais, Nous confessons que nous sommes povres pecheurs, que nous sommes obligez a ton iugement, qu'il est impossible d'y satisfaire de nostre costé, et qu'il n'y a que Iesus Christ qui doyve este recognu suffisant pour y satisfaire. Nous confesserons donc cela avec toute humilite: nous protesterons que nous sommes creatures perdues et damnees iusques a ce que nostre Seigneur Iesus nous tende la main pour nous retirer des abysmes et gouffres d'enfer: Or, avons-nous confessé cela? Nous cognoissons aussi que nostre Seigneur Iesus supplee a tous nos defauts. Si nous sommes souillez et pleins d'ordures, son sang est nostre lavement, dont nous serons nettoyez: si nous sommes plongez en dettes, non seulement a Dieu mais a Satan, comme a nostre adversaire, le payement a este fait en la mort et passion du Fils de Dieu. Si nous sommes pollus et detestables, le sacrifice que nostre Seigneur Iesus a offert est de bonne odeur, tellement que tout le mal qui est en nous, est effacé. Voyla donc comme nous sommes iustifiez par la *cognoissance* de nostre Seigneur Iesus Christ.

Or suyvant ceste doctrine, en premier lieu nous voyons qu'il ne nous faut point chercher loin nostre iustice, d'autant que nous la trouverons en la personne de nostre Seigneur Iesus Christ, selon qu'il a vestu nostre nature, et s'est fait nostre frere. Et ceci est de grande importance: pource que si nous estions iustifiez par l'essence Divine de nostre Seigneur Iesus Christ, il faudroit que nous fussions eslongnez de sa iustice, nous n'y pourrions iamais parvenir. Mais quand il est dit que la iustice qu'il nous donne a este accomplie en sa nature humaine, voyla comme nous pouvons plus priveement venir a luy. Et voyla aussi pourquoy Satan a voulu brouiller ceste doctrine, et y a eu des fantastiques qui ont resvé que nostre Seigneur Iesus iustifie ses fideles, entant qu'il est Dieu. Mais il faudroit (comme i'ay desia dit) chercher nostre iustice bien loin: et ce seroit pour nous faire perdre courage et pour nous faire esvanouir devant que nous fussions parvenus a luy. Mais au contraire il nous appelle a soy, entant qu'il s'est fait homme mortel, et s'est constitué Mediateur, a ce que là nous cherchions nostre iustice.

Ainsi voyla un poinct que nous avons a observer: et au reste venons tousiours a ceste cognoissance. Et d'autant que les incredules se ferment la porte, et se privent du bien qu'ils doyvent recevoir par nostre Seigneur Iesus Christ, que nous ayons les aureilles attentives pour recevoir le tesmoignage qui nous est donné en l'Evangile. Et c'est ce que dit sainct Paul au passage que nous allegasmes hier, que Iesus Christ qui ne scavoit que c'estoit de peche a este fait peché pour nous: et qu'auiourd'huy cela s'accomplit en l'Evangile. Nous portons l'ambassade au nom de Iesus Christ

(dit S. Paul) vous prians que vous soyez reconciliez a Dieu. S. Paul met là double reconciliation. L'une est, celle qui a este faite en la personne de nostre Seigneur Iesus Christ, quand il a este sacrifié pour nous. L'autre est celle que nous obtenons chaque iour par foy, quand Dieu nous declare que si nous l'avons irrité, il est tousiours prest d'oublier toutes nos fautes, et les mettre sous le pied, moyennant que nous acceptions le bien qu'il nous offre. Ainsi donc apprenons de priser la cognoissance de l'Evangile mieux que nous ne faisons pas: et cognoissons que c'est pour nous faire participans de la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ. Car nous sommes entez en son corps, nous sommes faits ses membres, et tout ce qu'il ha nous est fait commun et nous est approprié par l'Evangile: et voyla aussi pourquoy S. Paul dit que l'Evangile est la puissance de Dieu en salut a tous croyans: monstrant par cela, que si nous refusons d'estre sauvez par l'Evangile, c'est autant comme si nous reiettions le salut que Dieu nous a voulu acquerir en la personne de son Fils, et auquel iournellement il nous convie et nous exhorte. Voyla en somme ce que nous avons a observer.

Or d'autant plus devons-nous priser l'Evangile, quand nous voyons qu'en la Papaute ceci a este obscurci, voire du tout effacé, tellement que les povres ames demeurent tousiours affamees, Car combien qu'on presche tellement quellement, si est-ce qu'on laisse tousiours les povres gens en doute, et en scrupule: iamais on n'est certifié que Dieu soit propice. Et mesmes les Papistes disent que ce seroit presomption si nous estions asseurez de l'amour de Dieu, et qu'il nous en faut avoir seulement quelque coniecture. Mais c'est aneantir le fruit de la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ. Apprenons donc de tellement profiter en l'Evangile, que nous soyons certifiez que Dieu nous aime, et qu'il nous accepte pour ses propres enfans. Et pourtant (comme i'ay desia dit), prisons et magnifions tant plus ceste grace-la, quand nous voyons que la pluspart du monde en est ainsi eslongnee.

Or il reste aussi ce que le Prophete adiouste, *qu'il a mis son ame pour plusieurs.* En quoy il signifie que nous ne sommes pas iustifiez par foy, en ayant quelque imagination vaine pour croire seulement qu'il y a un Dieu, et scavoir en confus et d'une apprehension generale que Iesus Christ a souffert mort et passion: mais que c'est d'autant que par foy nous sommes faits participans du sacrifice qui a este offert afin que Dieu nous fust favorable, et ne nous imputast plus nos fautes et iniquitez. Les Papistes sont si lourds et abbrutis que quand ils veulent monstrer que nous ne sommes pas iustifiez par la seule foy, ils arguent, Nous sommes iustifiez par la misericorde de Dieu: ce n'est pas donc par la seule foy: apres, Nous sommes iustifiez par la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ, ce n'est donc plus par la seule foy, comme qui diroit, Nous sommes eschauffez par la chaleur, ce n'est point donc par le soleil: nous sommes esclairez par la clarte, ce n'est point donc par le soleil. Or notons que quand il est parlé de la foy, c'est pour nous ramener a l'Evangile: car (comme i'ay dit) il y a yci deux especes de iustice. Par la Loy il est dit que nous serons iustes, quand nous aurons accompli tout ce que Dieu nous y commande. Or il est impossible d'en venir a bout: nous voyla donc desnuez de ceste iustice, nous en sommes retranchez du tout. Il y a l'autre iustice, cest ascavoir celle que nous trouvons en Iesus Christ, quand apres nous estre bien examinez, nous sommes convaincus de nostre malice, et n'avons qu'effroy pource que nous sentons que Dieu est armé en vengeance contre nous, tellement qu'il ne reste sinon qu'il foudroye pour nous abysmer. Quand donc nous sommes venus iusques là, et en ceste extremite si grande, voyla Iesus Christ qui nous donne le remede pour addoucir toutes nos tristesses: c'est qu'il nous certifie qu'il suffira luy seul pour faire que nous parvenions au salut qu'il nous a acquis. Voyla comme nous sommes iustifiez par la foy.

Nous voyons donc que le Prophete parle tout ainsi que S. Paul a parlé depuis luy. C'est qu'en premier lieu il nous faut venir a la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ, et le contempler estant là crucifié pour nous: et puis que par l'Evangile nous soyons asseurez que ce que Iesus Christ a fait et souffert, auiourd'huy nous appartient, et nous est applicqué, d'autant que le Pere ne veut point que ceste mort-la ait este inutile: mais que ce soit un sacrifice de plene vertu et effect, qui fructifie iournellement en nous. Voyla en somme ce que nous avons a retenir de ce passage.

Cependant notons que ceste cognoissance de nostre Seigneur Iesus Christ n'est pas une chose vaine: comme plusieurs, quand on leur parle de la cognoissance de l'Evangile, entendent que c'est assez qu'on conçoyve de quelque pensee volage ce qui est enseigné: mais c'est que nous tenions nostre Seigneur Iesus pour la seule cause de nostre salut. Ce qui ne se peut faire que nous ne sentions au vif que nous sommes perdus en nous-mesmes: et puis, que Dieu, selon qu'il nous a voulu recevoir une fois a merci, auiourd'huy fait valoir cela en nous. Et de faict, il est impossible que nous parvenions a ceste cognoissance, que nous ne soyons illuminez par le sainct Esprit: ce que quand nous avons, c'est desia un signe infaillible que Dieu veut besongner en nous, afin de nous mettre en posses-

sion de sa iustice, de laquelle auparavant nous estions bien loin. Voyla donc Dieu qui fera bien qu'on presche l'Evangile: mais ce n'est point assez: nous n'y cognoistrons que le haut allemand (comme on dit) iusques a ce que nous soyons touchez au dedans par son sainct Esprit: (voyla dont procede la foy) et alors nous sommes bons et vrais disciples de Iesus Christ, pour sentir le fruit de ceste doctrine. C'est ce qui nous est yci monstré par le Prophete.

Or il parle encores derechef de ce que Iesus Christ a porté les pechez, pour monstrer que la satisfaction est en luy, et que nos pechez seroyent une charge pour nous abysmer iusques au profond d'enfer, n'estoit que nous en fussions soulagez par nostre Seigneur Iesus Christ. Car qu'emporte le peché, sinon l'ire de Dieu? Si seulement Dieu leve le doigt, c'est pour destruire et ruiner tout le monde: comme il est dit qu'a son seul souffle les rochers descoulent, les montagnes sont fondues, et qu'elles s'escoulent comme cire. Si donc Dieu donne le moindre signe de sa fureur et de son ire, il n'y a rien si ferme au monde qui ne s'escoule: et que sera-ce de nous, qui sommes creatures tant fragiles, quand Dieu nous monstrera une face rigoureuse de Iuge, et qu'il nous appellera a conte? Il ne faudra point que nous oyons la voix de sa bouche, mais seulement le signe qu'il donnera pour nous adiourner, sera un abysme pour nous engloutir. Ainsi donc il faut bien que nos pechez nous soyent un fardeau insupportable. Or il y en a une infinite en nous, et nous n'avons pas les espaules pour les soustenir, et pour subsister au dessous. Mais quant a Iesus Christ, combien qu'il ait souffert en l'infirmite de sa chair, il a tousiours este soustenu de la vertu de l'Esprit qui luy a este donné. Et voyla comme il a fait ses triomphes mesmes sur la croix, comme sainct Paul en parle aux Colossiens. Ainsi donc il nous faut tousiours revenir a ce que dit le Prophete: comme aussi sainct Pierre en est bon expositeur en sa premiere Canonique, disant que sur le bois il a porté nos pechez. Il est vray que ce n'a pas este la vertu du bois qui a aidé nostre Seigneur Iesus Christ a porter nos pechez: mais il dit qu'il les a porté au bois, d'autant qu'estant crucifié il a este comme maudit de Dieu, et a receu toute la malediction en laquelle nous eussions este plongez. Il a donc receu tout cela afin de nous en faire sentir le fruit, et nous faire iouir de la victoire, de laquelle auiourd'huy il nous a fait participans. Ainsi donc si nous sommes chargez en nous, venons a Iesus Christ, afin d'estre allegez: et recognoissons le moyen, ascavoir que c'est d'autant que nous sommes acquittez par luy de toutes nos dettes, tellement qu'il ne faut plus imaginer que nous puissions apporter aucune satisfaction ou payement, venans a conte devant Dieu. Il nous faut donc tousiours commencer par ce bout, d'estre du tout confus: et au reste que nous ne doutions point que nous ne soyons maintenant deschargez, puis que nostre Seigneur Iesus a porté nostre fardeau: et que nous pouvons lever la teste, cognoissans que nous sommes affranchis du iugement de Dieu.

C'est donc en somme ce que nous avons a retenir yci, Que d'autant qu'une fois nous avons este sanctifiez par le sacrifice que Iesus Christ a offert, quand il s'est dedié au service de Dieu, comme alors il a protesté: auiourd'huy il faut que nous deschargions nos pechez sur luy, cherchans en luy plene iustice: et pour ce faire, que nous prestions l'aureille a l'Evangile, cognoissans que là Dieu nous convie a soy d'une voix amiable, et ne requiert pas de nous ce qui nous seroit impossible, et qui ne pourroit sinon nous mettre en desespoir: comme il estoit dit par la Loy, Maudit sera celuy qui n'accomplira toutes ces choses (ce qui estoit pour nous forclorre du tout de salut) mais qu'yci il nous est declaré que si nous sommes povres pecheurs, Dieu nous applicque le remede convenable: c'est que nous soyons iustifiez en nostre Seigneur Iesus Christ, venans là comme povres mendians, afin d'estre secourus en telle disette que nous sommes. Et au reste, que nous scachions, quand nostre Seigneur est nommé *iuste*, que c'est pour monstrer qu'il nous iustifie, en tant qu'il a prins nostre nature, afin que nous ayons acces privé a Dieu pour iouir d'un tel bien: et que nous ne disions pas, Qui est-ce qui montera par dessus les nues? Comme sainct Paul allegant ce passage de Moyse monstre que quand l'Evangile nous est presché, il ne faut plus faire longs discours, pour scavoir si Dieu nous est prochain. Car cela seroit arracher Iesus Christ de son siege celeste. Semblablement que nous n'alleguions plus, Qui descendra aux abysmes? Car Iesus Christ y est descendu, afin que nous soyons asseurez qu'il nous en a retirez, et que maintenant il fait encores office de Mediateur: et qu'il nous veut faire tellement participans de sa iustice, qu'il veut que nous en soyons revestus, que nous la possedions, qu'elle habite en nous, et que par icelle nous soyons eslevez en plene fiance iusques a Dieu son Pere, tellement que nous le puissions invoquer sans aucun doute.

Or nous nous prosternerons devant la maieste de nostre bon Dieu, en cognoissance de nos fautes, luy prians etc.

SEPTIEME SERMON

Isa. Chap. LIII.

12. *Pourtant ie lui donneray despouille entre les grans: il partira le butin avec les robustes, d'autant qu'il a espandu son ame a la mort, et qu'il a este mis au rang des malfaiteurs: et a porté le peché de plusieurs, et a prié pour les iniques.*

Le Prophete declare yci en somme que nostre Seigneur Iesus non seulement a vaincu la mort en mourant, mais aussi a eu le droict de ravir la substance a ses ennemis et d'avoir leur despouille: comme quand on a acquis une victoire, cela aussi s'ensuit. Vray est que nostre Seigneur Iesus ne s'est point enrichi des biens de ce monde: mais tant y a que c'estoit a ceste fin que nous avons dite qu'il a combatu la mort. Nous scavons qu'il faloit que Satan, qui est le prince du monde, fust debouté de son empire: car sans cela nostre condition estoit plus que miserable. Il faloit aussi que le peché n'eust plus la vogue. Voyla comme nostre Seigneur Iesus a despouillé ses ennemis, ascavoir d'autant que nous ne sommes plus sous la tyrannie de Satan, ne sous la servitude de peché mais sommes mis en liberte. Et de faict, sainct Paul allegant ce qui est dit au Pseaume, monstre comme ce passage a este accompli, quand il dit que Dieu est monté en haut, et a mené captive la captivite, qu'il a tenu ses ennemis liez et garrotez, sans qu'ils eussent aucune puissance de luy resister: et qu'il a receu hommage entre les hommes avec tributs. Il est vray que David parle là par similitude: car quand il dit que Dieu est monté en haut, c'est pource qu'il avoit dissimulé quelque temps, et sembloit qu'il fust comme endormi, quand les choses estoyent si confuses, que les fideles gemissoyent sans aucun secours, les meschans s'esgayoyent en toute licence. Quand donc il y a tels troubles en ce monde, et qu'en invoquant Dieu, il ne semble pas que nous profitons rien, il est comme abbatu et caché.

Pour ceste cause a l'opposite, quand Dieu a maintenu la cause de son Eglise, en destruisant les ennemis d'icelle, David dit qu'il s'est eslevé. Mais S. Paul monstre que cela a este accompli en la personne de nostre Seigneur Iesus Christ, d'autant que pour un temps sa maieste avoit este obscurcie, et sans aucune reputation entre les hommes. Il a donc falu, dit-il, qu'il descendist iusques au profond de la terre, et qu'il fust mesprisé des hommes, pour en la fin estre exalté tellement, que non seulement il eust des hommes un simple hommage, mais aussi qu'il distribuast les despouilles et tributs. Car au lieu qu'il est dit au Pseaume qu'il a pris les tributs qui luy appartenoyent comme a celuy qui s'estoit assuieti ses adversaires, sainct Paul dit qu'il a eslargi ses dons entre les hommes. Il semble bien de prime face que ce soyent choses contraires, mais elles s'accordent tres bien, d'autant que nostre Seigneur Iesus n'a point este enrichi en particulier pour soy, comme il n'ha besoin de rien, mais ç'a este afin de nous distribuer les despouilles: comme aussi il est dit au Pseaume, que non seulement ceux qui auront combatu auront leur portion au butin, mais aussi les femmes qui ne seront bougees de la maison. Car de faict, nous sentons comme Dieu, par la mort et passion de son Fils unique, nous a remplis de ses biens: non pas qu'il y ait eu nulle vertu ni industrie en nous: car nous sommes moins que des femmes qui fileront leurs quenouilles cependant qu'on sera au combat. Quand donc il est dit en ce passage que Dieu donnera a Iesus Christ les butins de ses ennemis qu'il aura vaincus, voire quelques robustes et puissans qu'ils soyent, cela n'est point seulement pour sa personne, mais c'est afin que nous scachions que le diable maintenant n'ha nul droict ni appartenance sur nous, quand nous sommes faits participans de la mort et passion du Fils de Dieu: ce que nous obtenons par le moyen de l'Evangile. Ainsi donc, que nous soyons suiets a nostre Seigneur Iesus Christ, que nous l'avouyons pour nostre Roy, et que cela se face sans feintise: il n'y a nul doute que nous n'obtenions de luy liberte en premier lieu: et puis les biens qui nous sont necessaires, et desquels nous sommes indigens, sinon que nous les recevions de sa main. Or regardons maintenant si Satan n'estoit despouillé, combien nous serions miserables: car il nous possede, il iouit paisiblement de nous: comme aussi nostre Seigneur Iesus le prononce: brief nous sommes comme sa propre possession et domaine.

Ainsi nous avons besoin que la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ produise son fruit en nous, et que nos ennemis estans vaincus, soyent quant et quant deschassez: que Iesus Christ leur tiene comme le pied sur la gorge, et qu'ils ne puissent rien, quoy qu'ils machinent de nous faire toute nuisance. Notamment il est yci parlé des *robustes* et excellens, afin que nous ne soyons point estonnez de la force, des munitions et de tout l'equipage de nos ennemis: car c'est bien pour nous effrayer, quand nous regardons a nostre debilite d'une part, et cognoissons que le diable est comme un lion rugissant, que le peché ha toute domination sur nous: cela, di-ie, seroit bien pour nous estonner, sinon que nous eussions ce tesmoignage, qu'il n'y a puissance, ne forteresse, ne rien qui soit qui empesche que nostre Seigneur Iesus n'ait la despouille de tous ses ennemis, qu'il ne les dechasse et les

prive tellement de ce qu'ils avoyent, que mesmes ce qui estoit a nostre dommage, sera converti a nostre profit. Et cela est entendu non seulement de Satan, le chef des meschans, mais aussi bien de tous nos adversaires; comme nous voyons qu'autant qu'il y a d'incredules, ce nous sont autant d'ennemis qui sont comme enragez contre nous: brief nous voyons tout le monde qui nous est contraire. Que seroit-ce si Iesus Christ ne pouvoit surmonter par dessus tous les puissans et robustes?

Ainsi donc, en premier lieu ce que nous avons a retenir de ce passage, que Iesus Christ estant monté, non seulement a tenu nos ennemis liez comme captifs, mais aussi a eu toute leur despouille: et nous avons receu les dons qui luy ont este faits en hommage, voire afin que nous soyons enrichis de sa liberalite, d'autant qu'il n'y a en nous que povrete et indigence. Or notamment il est dit, *pource qu'il a espandu son ame a la mort.* En quoy derechef Isaie exprime que nostre Seigneur Iesus de sa franche volonte s'est offert: car ce mot d'Espandre, signifie qu'il ne s'est point espargné, qu'il n'y a point este a regret. Car celuy qui donne sa force, encores qu'en la fin il lasche la main, ce n'est pas qu'il monstre tousiours quelque chichete: mais celuy qui espand, monstre qu'il y va d'un franc courage. Ainsi donc il nous est monstré que nostre Seigneur Iesus a este enflammé d'une telle affection de l'amour qu'il nous portoit, que sa vie s'est escoulee comme de l'eau: qu'il a fait un sacrifice volontaire, pour monstrer qu'il ne demandoit sinon de nous reconcilier a Dieu son Pere. Et c'est tousiours pour nous confermer tant mieux, afin que venans a luy, nous ne doutions point d'estre receus avec toute humanite. Car comment seroit-il possible qu'il nous reiettast tellement que nous fussions comme retranchez de luy, veu qu'il s'est ainsi ietté comme a l'abandon pour nous, et qu'il a espandu sa vie? Oyans donc cela, nous avons occasion de venir plus franchement a luy et estre asseurez qu'auiourd'huy il fera valoir ce sacrifice lequel il a offert si franchement a Dieu son Pere, a cause de l'amour infinie qu'il nous portoit.

Au reste, d'autant que le fruit de la mort et passion de nostre Seigneur Iesus est perpetuel, cognoissons qu'auiourd'huy nous sommes enrichis autant que besoin est, comme aussi nous l'experimentons: car il faut bien que Iesus Christ nous secoure en tant de necessitez qui nous environnent. Car que ferions-nous autrement, s'il n'avoit tousiours la main pour nous soustenir? Il seroit certes impossible de subsister: Mais il nous donne de quoy pour remedier a toutes nos indigences. Et defaict, toutes les graces du sainct Esprit sont une partie de la despouille de nostre Seigneur Iesus Christ: car Dieu son Pere l'en a enrichi, pource que nous en estions comme privez, et le diable empeschoit que la vertu du sainct Esprit n'eust son cours entre les hommes: maintenant nous en sommes enrichis, d'autant que tous empeschemens sont ostez: et mesmes (comme i'ay desia dit) ce qui est contraire en ce monde, nous est converti a profit et a salut, d'autant que nostre Seigneur Iesus a despouillé tous nos ennemis.

Or il est dit notamment *pour ce qu'il a este reputé entre les pecheurs,* et qu'il a porté l'iniquite de plusieurs, et a prié pour les iniques. Nous avons desia veu comme nostre Seigneur Iesus a porté les transgressions de plusieurs: c'est d'autant qu'il a soustenu la peine qui nous estoit du tout insupportable. Et aussi nous estions par trop fragiles pour subsister devant Dieu, si nous eussions este chargez de nos pechez: car le moyen de nous en acquitter ne se pouvoit trouver en tout le monde. Il a donc falu que nostre Seigneur Iesus pour nous donner allegement se presentast en nostre lieu, et qu'il fust chargé de toutes nos offenses, voire a ce qu'elles luy fussent imputees devant Dieu son Pere, et qu'il fust tenu et obligé d'en faire le payement. Quand un homme seulement devera ce qu'il ne peut payer, il est comme courbé, il ne scait que faire, il ha comme un fardeau qu'il rompt et le casse, et lui fait plier les espaules: et que sera-ce quand nous serons detteurs, non point a une creature mortelle, mais au Dieu vivant? et que ce ne sera pas ne d'or, ne d'argent, mais de nos offenses qui meritent son ire espouvantable, comme l'Escriture le monstre. Voyla donc le iugement de mort eternelle, qui nous est apresté a tous, iusques a ce que nostre Seigneur Iesus nous en ait deschargez. Et de faict, comment suffironsnous a cela, sinon que celuy qui ha une puissance victorieuse par dessus toutes choses, se viene mettre en nostre lieu et supplee a nos defauts?

Voyla donc comme nostre Seigneur Iesus a porté les pechez et iniquitez de plusieurs. Il est vray que ce mot de Plusieurs vaut souvent autant que Tous. Et de faict, nostre Seigneur Iesus a este presenté a tout le monde: car il n'est point parlé de trois ou quatre, quand il est dit, Dieu a tant aimé le monde, qu'il n'a point espargné son Fils unique. Mais cependant il nous faut noter ce que l'Evangile adiouste en ce passage-la, Afin que quiconques croira en luy, ne perisse point, mais obtiene la vie eternelle. Voyla donc comme nostre Seigneur Iesus a souffert pour nous tous, et qu'il n'y a ne grand ne petit qui ne soit auiourd'huy inexcusable, puis que nous pouvons obtenir salut en luy. Les incredules qui s'en destournent et qui s'en privent par leur malice, sont coulpables auiourd'huy au double. Car quelle couleur pretendront-ils pour excuser leur ingratitude de ce qu'ils

ne reçoyvent pas le bien duquel ils pouvoyent estre participans par foy? Ainsi donc apprenons que si nous venons en grande troupe a nostre Seigneur Iesus Christ, l'un n'empeschera point l'autre qu'il ne suffise a chacun de nous. S'il estoit question de trouver allegement en un homme mortel, quand l'un aura dit, Ie vous prie de porter un tel fardeau: si le second vient, ou si cent se trouvent ensemble, encores qu'il ait grand desir de soulager l'un et l'autre, si est-ce qu'il faudra qu'il plie les espaules: car il n'ha pas la vertu de porter tout ce qu'on pourroit luy mettre sus. Mesmes s'il est question aussi d'emprunter quand nous aurons faim et soif, si nous venons demander a quelqu'un qu'il nous donne a boire et a manger, peut estre qu'il le pourra bien faire a une douzaine: mais s'il y en vient une si grosse bande que toutes les victuailles defaillent, voyla comme il se trouvera court. Ainsi donc entre les hommes nous avons besoin de recevoir de plusieurs aide et soulagement, quand nous viendrons ainsi en grande multitude: mais quand nous venons a Iesus Christ, il ne faut point craindre que sa vertu defaille: et que quand chacun en aura sa portion, rien soit diminué en luy, tellement que tousiours d'autres n'y en trouvent assez. Car tant plus que nous serons de gens qui y viendrons, tant plus le trouverons-nous riche pour secourir a nostre indigence. Ainsi nous avons a noter que non sans cause le Prophete dit qu'il a porté le peché de *plusieurs*, ascavoir afin que nous ne portions point d'envie a nos prochains, comme si nous estions frustrez pour n'estre point secourus, a cause qu'il y en a trop d'autres. Voyla en somme ce que nous avons a retenir de ce passage.

Au reste il est dit que *c'est d'autant que Iesus Christ a este reputé entre les iniques*. Yci nous avons a noter en premier lieu, qu'il a falu qu'il fust pendu entre deux brigans, pour souffrir toute la condamnation que nous avions meritee: et afin que nous eussions un gage tant plus certain et infaillible, qu'auiourd'huy nous sommes absous devant Dieu le Pere de tous nos pechez et offenses. Et voyla pourquoy sainct Marc allegue ce tesmoignage du Prophete, quand il dit que deux brigans ont este pendus avec nostre Seigneur Iesus Christ: pour monstrer qu'il faloit qu'il fust tenu comme detestable: et afin qu'on veist comme a l'oeil, qu'il a este mis a ce rang-la avec toute ignominie, a ce qu'auiourd'huy nous soyons exemptez de l'ire de Dieu, et de la punition des malefices que nous meritions: et qu'au lieu que nous estions plongez iusques aux enfers, maintenant nous soyons accouplez avec les Anges de paradis, qui sont du tout addonnez au service de Dieu, et qui accomplissent toute iustice. Nous avons donc tout ce bien-la, d'autant que nostre Seigneur Iesus Christ a bien voulu prendre nostre place, et s'est venu rendre entre les malfaiteurs, afin d'avoir toute reputation d'ignominie entre les hommes.

Voyla comme l'opprobre de nostre Seigneur Iesus Christ nous esleve en haut, afin que nous soyons exemptez de toute condamnation, et que le peché ne nous soit plus imputé. En quoy gist nostre salut, sinon que nos pechez soyent couvers et abolis? Or nous ne pouvons pas obtenir cela par autre moyen, sinon d'autant que le Fils de Dieu est nostre redemption, comme sainct Paul en parle, c'est a dire qu'il a este le pris et le payement de ce que nous devions, a ce que maintenant nous soyons quittes et absous. Ainsi donc ce n'est point sans cause que le Prophete conioint ces deux choses: et tousiours nous monstre, comme par ci devant que nous avons de quoy glorifier nostre Seigneur Iesus Christ, en ce qu'il s'est exposé a tout opprobre, voyans le fruit que nous en recevons. Car si nostre Seigneur Iesus Christ eust fait seulement cela pour monstrer signe d'humilite, ce seroit une chose trop maigre, mais c'est a ce que nous trouvions en luy ce qui nous defaut, et que ce soit le remede de ce qui nous pourroit grever. Quand donc nous sommes ainsi reconciliez a Dieu, et que nous obtenons iustice, et que la remission des pechez nous est toute certaine, voyla comme nous n'avons plus d'horreur de venir a nostre Seigneur Iesus Christ, combien que ce qu'il a este crucifié emporte quelque honte selon le monde de prime face: mais nous voyons qu'il n'a pas laissé de faire ses triomphes de Satan et de peché, voire tellement qu'il nous a acquis iustice, et a effacé l'obligation qui estoit contre nous, en sorte que maintenant nous pouvons venir a Dieu avec certain tesmoignage que nous sommes iustes, nous pouvons a plene bouche nous glorifier de cela, au lieu qu'auparavant il nous faloit passer condamnation avec toute horreur. Voyla en somme ce que le Prophete nous a voulu dire derechef.

Apres toutes ces choses il adiouste, qu'il *a prié pour les iniques*. Notamment ceci est adiousté, pour monstrer que Iesus Christ en sa mort et passion a eu l'office de Sacrificateur: et sans cela aussi nous n'aurions pas tout ce qui est requis pour l'asseurance de nostre salut. Il est vray que d'autant que la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ est le sacrifice par lequel nos pechez sont effacez, que son sang est nostre lavement, que son obeissance est pour abolir toutes nos rebellions, et nous acquerir iustice: en cela nous avons de quoy nous esiouir. Mais ce n'est pas le tout: car il est dit, qu'en invoquant le nom de Dieu nous serons sauvez. Mais comment pourrions nous avoir acces a Dieu? Quelle hardiesse sera-ce, que nous le venions prier? voire que nous le crions a plene bouche

nostre Pere? ne seroit-ce pas trop grande presomption a nous de venir ainsi priveement a Dieu, et de nous vanter d'estre ses enfans, sinon que nous eussions qui portast la parolle? Et ou est-ce que nous trouverons advocat ni procureur qui puisse tant faire pour nous, iusques a ce que nous venions a Iesus Christ? Voyla donc ce que le Prophete a voulu adiouster pour la conclusion de ce qu'il traitte: Ascavoir que Iesus Christ a *prié pour les iniques*.

Or il est vray qu'en la croix il a bien demandé pardon et grace a Dieu son Pere pour ceux mesmes qui l'avoyent persecuté. Pere, pardonne leur (dit-il) car ils ne scavent qu'ils font. Voyla une priere que nostre Seigneur Iesus a faite pour les iniques, et pour ceux qui estoyent ses ennemis, qui l'avoyent traitté si cruellement, et par la main desquels il estoit crucifié: mais le Prophete n'a point seulement parlé de ceste priere speciale, plustost il a voulu declarer la Sacrificature de nostre Seigneur Iesus Christ. Cependant notons bien que ce n'est point sans cause qu'il parle yci des iniques. Ci dessus il a este dit qu'il avoit porté le peché du peuple de Dieu, et souffert pour les iniquitez de plusieurs: mais maintenant le Prophete attribue un autre titre a ceux pour lesquels Iesus Christ a prié, et les nomme *transgresseurs*. Quand il a parlé du peuple de Dieu, c'estoit pour monstrer que ceux qu'on estimera les plus iustes et les plus excellens, ont besoin de la remission de leurs pechez: et qu'ils ne la peuvent trouver sinon d'autant que Iesus Christ a espandu son sang pour les nettoyer et laver. Voyla donc pour un item: que si nous voulons estre de l'Eglise, et estre avouez du troupeau de Dieu, il faut que nous scachions que c'est d'autant que Iesus Christ est nostre Redempteur; et ne craignons pas d'y venir en grand nombre, mais plustost que chacun y attire ses prochains, d'autant qu'il est suffisant pour nous sauver tous.

Au reste il est yci dit que nous sommes transgresseurs, afin que nous pensions bien a nos pechez: car nous scavons l'audace et la temerite qui est és hommes, tellement que bien souvent nous aurons plus de honte et de modestie, quand nous requerrons quelque homme mortel, que nous n'en monstrerons pas devant Dieu. Or le Prophete rabbat yci tout cest orgueil et hautesse, quand il nous nomme iniques: comme s'il disoit, Malheureux, qui estes vous qui presumez d'invoquer Dieu, et de l'appeler vostre Pere? dont vous vient ceste dignite-la? Qui osera entreprendre de venir en la presence de la maieste de Dieu, pour dire, Ie suis de tes enfans? Allez (dit-il) cachez vous car vous estes tous malfaiteurs, et venans devant Dieu, vous venez comme devant vostre Iuge, et faut que vous trembliez et soyez du tout confus. Mais il y a un seul remede qui vous peut mettre en seureté, c'est qu'en invoquant le nom de Dieu vous ayez une forteresse invincible en la vertu et intercession du Mediateur. Et sans cela il n'y a nulle esperance de salut, vous estes tous perdus en vos pechez. Cognoissez donc la necessite que vous avez que le Fils de Dieu soit au milieu, et qu'il intercede pour vous, et face office de Sacrificateur. Voyla pourquoy notamment le Prophete nous a appelez yci tous iniques et transgresseurs, ascavoir afin que nous cognoissions que la porte nous est fermee, et que nous ne sommes pas dignes d'approcher de Dieu: mais que nous sommes tous accablez et confus, sinon que nous ayons là du tout nostre refuge: car sans ce remede il faut que nous perissions et pourrissions en nos povretez et miseres. Or quand nous sommes ainsi humiliez, alors nous pouvons venir a nostre Seigneur Iesus Christ, cognoissans que c'est luy qui porte la Parolle en nostre nom, et que c'est par luy aussi que nous pouvons franchement nous appeler enfans de Dieu. Quand donc nous venons prier et dire, Nostre Pere qui es és cieux, il faut que nous recognoissions que nous avons les bouches polluees quant a nous, et que ne sommes pas dignes d'appeler seulement Dieu nostre Createur, tant s'en faut que nous devions avoir ceste presomption de nous tenir pour ses enfans. Mais tant y a que nostre Seigneur Iesus Christ porte la parolle pour nous, et que nos prieres et oraisons sont sanctifiees par luy: comme il est dit en l'Epistre aux Hebrieux, au dernier chapitre, que c'est par luy que nous rendons a Dieu les sacrifices de louange et toutes oraisons, et qu'il est nostre Mediateur, et qu'auiourd'huy en son Nom, nous invoquons Dieu nostre Pere. Pourtant nous pouvons franchement nous glorifier qu'il nous tiendra pour ses enfans. Voyla comme nous avons a pratticquer ce passage.

Or nous voyons comme nostre Seigneur Iesus a verifié cela, priant pour les siens, comme il est recité au 17. chapitre de sainct Iehan, Pere sainct, voyci ceux que tu m'as donnez: maintenant ie depars du monde. Ie les ay gardez, et nul n'est peri d'entr'eux, sinon le fils de perdition, mais ceux que tu m'as commis en charge, ie les ay preservez. Maintenant ie prie pour eux, et non seulement pour eux, mais pour tous ceux qui croiront en moy par leur parolle. Ie ne prie point pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnez, que tu les benisses et les sanctifies, afin qu'ils soyent un avec nous. Quand nous voyons que le Fils de Dieu prie: voire que luy, qui est Dieu eternel, s'abbaisse iusques là d'estre comme suppliant, et de presenter requeste devant Dieu son Pere en nostre nom, ne devons-nous pas yci recognoistre une bonte infinie? Et en premier lieu tousiours il nous faut retenir ce qui a este dit: c'est a scavoir que nous ne ferions que profaner le nom de Dieu en l'in-

voquant, sinon que ce soit au nom de Iesus Christ. Et pourquoy? Nous avons les bouches pollues et infectes: voire nous sommes pleins de corruption: il n'y a que vermine en nous, mais d'autant que nostre Seigneur Iesus s'est abbaissé iusques a ceste condition de supplier, et d'estre là en nostre personne requerant Dieu son Pere: nous devons estre fondez et appuyez, quand il est question de fonder nos prieres auiourd'huy. Il est vray que tout ainsi qu'Isaie dit que Iesus Christ a prié pour les iniques, aussi luy mesme proteste qu'il ne prie point pour tout le monde, pour ceux qui se plaisent en leurs iniquitez, et qui y demeurent avec obstination: car ceux-la sont retranchez de ce bien et privilege, qui est reservé seulement pour les enfans de Dieu. Si donc nous demeurons au monde, et que nous soyons separez de nostre Seigneur Iesus Christ, il est certain que ce qu'il a prié Dieu son Pere, ne nous appartient pas, et ne nous peut rien profiter: mais escoutons ce qu'il dit, Voyci, ie leur ay annoncé ta Parolle, et ils ont creu. Ie prie pour eux, et non seulement pour eux (c'est a dire pour les disciples) mais pour ceux qui croiront en leur doctrine.

Ainsi donc auiourd'huy cognoissons que nous sommes associez aux disciples et Apostres de nostre Seigneur Iesus Christ, et que ceste priere qu'il a faite un coup, auiourd'huy nous servira, et qu'elle nous donnera ouverture a toutes nos oraisons, moyennant que nous recevions la doctrine de l'Evangile en obeissance de foy. Ainsi il ne faut point que maintenant nous soyons en doute comment nous deverons former nos requestes: car puis que nous scavons que Iesus Christ a prié, il ne faut plus que nous disions, Et comment serons-nous asseurez que la vertu de ceste oraison la parviene iusques a nous? Croyons a l'Evangile, et nous suyvrons les Apostres et disciples, et serons conioints avec eux. Voulons nous dementir le Fils de Dieu qui est la verite eternelle et immuable? Or il a prononcé de sa bouche que tous ceux qui receveront la doctrine de l'Evangile sont conioints a ceste priere et qu'il les y a comprins. Puis qu'ainsi est donc, combien que d'un costé nous soyons povres malfaiteurs, et pourtant indignes d'approcher de Dieu, toutesfois par le moyen de l'Evangile, quand nous embrasserons en foy les promesses qui y sont contenues, alors nous serons presentez a Dieu, a ce que non seulement nous luy soyons agreables, d'autant que son Fils unique a intercedé pour nous, mais aussi qu'auiourd'huy nous le puissions aussi bien invoquer, et que nous soyons compagnons de Iesus Christ en cela: comme il dit, Me voyci, moi et les serviteurs que tu m'as donnez. Il se presente là en premier lieu (comme il a este declaré au 8. chapitre) et puis il amene toute sa troupe, Et ceux que tu m'as donnez, dit-il. Or il dit qu'il est là appareillé au service de Dieu son Pere avec tous ceux qui luy ont este donnez. Ainsi il n'y a point de doute que nous ne soyons conioints en ceste priere, et en toutes les louanges de Dieu, et que Iesus n'entonne, par maniere de dire, et soit comme le premier chantre, qui nous conduise quand nous prions, et que par son moyen il n'y ait une voix tellement coniointe, que la melodie soit bien accordante. Quand nous accorderions avec les Anges de paradis en priant Dieu, se seroit desia un privilege trop excellent: mais quand le Fils de Dieu daigne bien avoir une telle privauté avec nous, de dire, Venez, ie vous conduiray, ie porteray la parolle pour vous: ne devons-nous pas estre du tout ravis en cela?

Au reste, ceci a este figuré en la Loy, quand le grand Sacrificateur non seulement a offert a Dieu les sacrifices, mais a conioint aussi les prieres. Sous les ombres donc anciennes il y avoit le Sacrificateur qui ne pouvoit pas interceder devant Dieu et estre receu pour agreable sans effusion de sang: mais avec le sang il conioignoit aussi les prieres a ce que les pechez fussent pardonnez au peuple, et que Dieu receust a merci ceux qui estoyent dignes d'estre reiettez. Voyci Iesus Christ qui a mis fin a toutes les figures de la Loy, lequel a voulu accomplir ceci en sa personne. C'est qu'il a presenté le sang pour le lavement de nos pechez: non point du sang de veaux ne d'aigneaux comme en la Loy, mais son sang sacré, voire qui a este dedié par le sainct Esprit, afin que nous ayons plene sainctete en iceluy. Mais avec l'effusion de sang, il a conioint aussi les prieres. Et voyla pourquoy auiourd'huy il est appelé nostre Mediateur, et est dit qu'il intercede pour nous. Et quand S. Paul parle des prieres, il adiouste qu'il y a un Dieu, et un Mediateur, qui est homme, a scavoir le Seigneur Iesus. Il pouvoit bien dire, Il y a un Dieu, il y a Iesus Christ qui est la Parolle eternelle de Dieu, qui est d'une mesme essence, d'une mesme gloire et maieste. Or il ne parle point ce langage, mais il dit, Il y a un Dieu; et puis Il y a un Mediateur entre Dieu et les hommes, Iesus Christ homme: comme s'il disoit, Voyla le Fils de Dieu, qui apres avoir vestu nostre nature, apres s'estre fait homme semblable a nous, excepté peché, maintenant intercede pour nous.

Or les Sacrificateurs anciens avoyent besoin de prier pour eux (et l'ont fait aussi) et puis pour les pechez de tout le peuple, et ils estoyent comprins au nombre. Mais nostre Seigneur Iesus est exempt de ceste necessite-la, quant a soy: il ne faut point qu'il demande pardon de son coste des offenses qu'il a commises, mais il intercede pour nous. Et pourtant au 8. chapitre des Romains, quand sainct Paul nous veut donner hardiesse de

venir a Dieu, il dit notamment, Et qui est-ce qui sera contre nous? combien que nous ayons beaucoup d'ennemis, si est-ce que nous ne devons point nous estonner: car a qui est-ce que nous avons a rendre conte de nostre vie? Qui est nostre iuge? Iesus Christ, et celuy-la mesme est nostre advocat, qui intercede pour nous, et qui est là pour appointer entre Dieu et nous. C'est luy qui nous fera trouver grace. Ainsi nous pouvons lever la teste hardiment, et nous trouver devant Dieu: voire venir en toute hardiesse devant son siege iudicial, puis que nous avons Iesus Christ qui est là au milieu. Voyla donc ce que nous avons a retenir en somme, quand il est yci parlé de l'intercession. Brief, toutes fois et quantes qu'on nous presche de la mort de nostre Seigneur Iesus Christ, conioignons quant et quant la priere qu'il a faite, et qu'il a faite un coup, afin qu'elle demeurast a iamais, et produisist la vertu: car il ne faut point qu'auiourd'huy nostre Seigneur Iesus se mette a genoux devant Dieu son Pere pour supplier: il est dit qu'il sera tousiours nostre Intercesseur: mais comment? En vertu de sa mort et passion, en vertu de la priere qu'il a faite auiourd'huy. Ainsi en vertu de cela nous sommes exaucez comme s'il parloit encores auiourd'huy pour nous: aussi (comme iay dit) toutes nos oraisons sont dediees en luy, car sans cela, elles seroyent profanes.

Et de faict aussi toutes fois et quantes que les fideles se preparent pour prier Dieu, ils doyvent (au lieu que les Papistes prendront un asperges d'eau benite, et feront aussi leurs charmes et sorceleries ou bien leurs badinages) sentir que leurs prieres sont arrousees du sang de nostre Seigneur Iesus Christ, afin d'estre pures et nettes, et d'estre receuës de Dieu comme un sacrifice de bonne odeur. Et sur cela que nous cognoissions que nostre Seigneur Iesus Christ n'a pas seulement este Sacrificateur pour un iour, mais qu'il retient encores auiourd'huy cest office, et l'aura a iamais, et que nous en sentirons tousiours le fruit. Or si ceci eust este bien cognu, on ne se fust pas desbordé (comme il en est advenu) en tant de superstitions et de vilenies. Comme nous voyons que les Papistes sont auiourd'huy comme povres bestes errantes, qu'ils ne scavent quel chemin ou sentier ils doyvent tenir en priant Dieu. Ils ont un nombre infini de patrons et advocats, et chacun se bastist le sien. Il est vray qu'ils en auront beaucoup de communs, mais encores apres toutes leurs kyrieles (comme ils disent) chacun aura sa devotion a quelque sainct qu'il aura forgé. Voyla comme Iesus Christ est despouillé de son honneur. Et il n'y a point de doute que quand ils ne se sont pas contentez de Iesus Christ, c'est le diable qui les a possedez, et les a mis en telle rage comme par despit de Dieu, et de ce que Dieu avoit prononcé de Iesus Christ luy en donnant l'office, ils ont donné a cestuy-ci et a cestuy-la le droict. Comme auiourd'huy la vierge Marie sera nommee advocate des Papistes. Au diable soyent toutes leurs prieres: car c'est autant comme s'ils renonçoyent a Dieu, et a nostre Seigneur Iesus Christ. Et aussi il faudra mesme que la vierge Marie crie vengeance a l'encontre d'eux, pour ce qu'ils ont fait une idole detestable, et ont ravi a Iesus Christ la dignite de ceste sacrificature, voire laquelle a este ratifiee par serment solennel de Dieu: et ont voulu falsifier toute l'Escriture saincte. Les Papistes cuident bien que la vierge Marie leur aidera, mais il faudra qu'elle demande (comme i'ay dit) vengeance a l'encontre d'eux de l'iniure qu'ils luy ont faite: car s'ils luy crachoyent au visage, et qu'ils dissent tous blasmes contr'elle, il est certain qu'ils ne luy scauroyent faire un plus grand opprobre que quand ils l'appellent Advocate. Et pourquoy? car il est dit que Iesus Christ est etabli Sacrificateur, de Dieu son Pere. Et comment? Avec serment solennel. I'ay iuré (dit-il) et ne m'en repentiray point.

Voyla donc sur quoy nous devons estre fondez, ascavoir sur l'intercession de nostre Seigneur Iesus Christ, d'autant que (comme dit sainct Paul au 3. chapitre des Ephesiens) nous pouvons approcher de Dieu, et nous presenter a luy, quand nous y sommes conduits par nostre Seigneur Iesus Christ, qui est (comme nous avons dit) pour nous y faire trouver grace. Or que veulent faire les Papistes? Ils veulent aneantir la Sacrificature de nostre Seigneur Iesus Christ, ils veulent qu'elle soit nulle. Et quand ils vienent avec une telle audace diabolique pour renverser le decret immuable de Dieu, comment peuvent-ils esperer d'estre exaucez? Ainsi donc concluons qu'en la Papaute toute ceste doctrine a este ensevelie. Et pourquoy? Ie say bien qu'ils allegueront que nous ne sommes pas dignes de venir devant Dieu. Il est vray: et qui en doute? mais cependant regardons où il nous faut chercher nostre dignite. N'est-ce pas en Iesus Christ seul? Et ils auront leur recours a la vierge Marie, et a S. Michel, aux Apostres: et puis ils auront leurs saincts qu'ils ont forgez, qui ne furent iamais au monde, ou qui ont èste canonizez a l'appetit du Pape, voire pour estre au profond d'enfer: voyla leurs patrons et advocats. Mais encores, quand nous accorderons cela aux Papistes, que leurs Saincts qui iamais ne furent, ou qui ont este des demi-diables, et des phantosmes, ayent este Apostres et Martyrs, et ayent vescu autant sainctement qu'il est possible, n'ont-ils pas eu toutesfois aussi bien besoin d'advocat que les autres? Il est certain que la vierge Marie ne pouvoit pas

trouver grace devant Dieu sans le Chef: elle a eu besoin que Iesus Christ fust son Redempteur, aussi bien qu'il a este le nostre. Les Apostres et Martyrs, les Patriarches et Prophetes ont eu aussi la mesme necessite de recourir a ce Redempteur qui est commun a tous. Et que sera-ce quand nous les viendrons chercher?

Ainsi d'autant que les Apostres nous ont renvoyez a Iesus Christ, et nous ont declaré que c'estoit là qu'il nous faloit avoir nostre addresse, que luy aussi nous convie tant doucement, disant, Venez a moy: ne reculons point, et n'allons point extravaguer, mais approchons franchement. Car ce n'est point seulement pour les Prophetes qu'il parle ainsi, ou pour les Apostres et Martyrs, ou pour la vierge Marie, mais il nous veut retenir tous a soy, comme aussi il nous est tres necessaire. Apprenons, di-ie, de ne point vaguer çà et là quand nous prions Dieu, et cognoissons le bien qu'il nous a fait quand il luy a pleu nous retirer de cest abysme et confusion de la Papaute, et nous monstrer comme nous aurons la porte ouverte pour venir a luy, ascavoir d'autant que Iesus Christ est nostre Intercesseur. Demourons là sans vaguer ne d'un costé ne d'autre. Car il est certain que si nos prieres ne sont reglees selon la parolle de Dieu, elles sont frivoles, et Dieu les reiette: et aussi elles ne peuvent estre faites en foy sinon que la certitude procede de là: c'est ascavoir de la verite de Dieu. Or maintenant si nous voulons que nos oraisons soyent fondees en foy, il faut qu'elles soyent conformes a la volonte de Dieu, et que nous ensuyvions ce qu'il nous commande: c'est ascavoir que nous tenions Iesus Christ pour nostre Intercesseur, Advocat et Mediateur.

Voyla donc l'addresse qu'il nous donne, et le fondement sur lequel nous devons estre appuyez, afin que nous ne flottions point comme roseaux a tous vents. Et voyla pourquoy il dit tant souvent, Ce que vous demanderez a mon Pere en mon nom, vous sera donné. Et nous voyons mesmes comme les fideles sous la Loy, combien qu'ils n'eussent pas telle clarte comme celle que nous avons auiourd'huy en l'Evangile, n'ont pas laissé toutesfois de mettre Iesus Christ en avant: voire sous la figure qui leur estoit donnee. Seigneur, disoyent-ils, regarde en la face de ton Christ, et pour l'amour de ton Oingt que tu nous exauces. O nostre Dieu Eternel, exauce nous a cause du Seigneur, dit Daniel: et tant souvent aux Pseaumes cela est reiteré. Il est vray qu'il est parlé de David: mais c'est a cause qu'il estoit figure de nostre Seigneur Iesus Christ. Et puis quand Daniel parle ainsi, A cause du Seigneur, il monstre bien que c'est le Redempteur qui avoit este promis, et duquel la venue estoit alors prochaine: Mais Iesus Christ parle plus apertement: et dit, Iusques yci vous n'avez rien demandé a mon Pere en mon nom: demandez maintenant, et il vous sera ottroyé. Comme s'il disoit, Iusques yci vous n'avez point cognu que mon office est d'estre Mediateur envers Dieu mon Pere pour vous: et de faict il n'estoit point encores monté au ciel, il n'avoit point mesmes rompu le voile du Temple, pour nous y donner acces. Mais maintenant nous y avons acces privé, d'autant que le voile du Temple est rompu, et que Iesus Christ est entré, non point en un sanctuaire materiel (comme les Sanctificateurs du temps de la Loy) mais iusques au ciel en la maieste de Dieu de son Pere pour nous y faire trouver grace: tellement que le throne de Dieu n'est plus un throne de maieste pour nous espovanter, mais il nous convie doucement et d'une bonte paternelle, d'autant que nous y venons au nom et par le moyen de ce Sacrificateur qu'il nous a ordonné.

Voyla donc comme l'intercession de nostre Seigneur Iesus Christ nous est tousiours profitable: et nous est une forteresse invincible: si bien que quand nous viendrons a luy nous serons tellement exaucez que nous sentirons par experience que quiconque invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé. Et combien que ceste sentence du Prophete Ioel ait este dicte devant que Iesus Christ fust apparu, si est-ce que les fideles du temps de la Loy l'ont tellement pratticquee, que nous devons bien mesmes par leur exemple estre confermez et asseurez maintenant (nous, di-ie, qui avons la perfection et l'accomplissement de tout ce qui a este figuré sous la Loy), que quand nous viendrons prier et invoquer nostre Dieu au nom de celuy qu'il nous a establi pour Advocat, nous sentirons en verite qu'il intercede tousiours pour nous, afin que nous soyons exaucez en toutes nos requestes.

Or nous nous prosternerons devant la maieste de nostre bon Dieu, en cognoissance de nos fautes, le priant etc.

Imprimerie Eugen Appelhans, Brunsvic.

CORPUS REFORMATORUM.

VOLUMEN LXIV.

IOANNIS CALVINI

OPERA QUAE SUPERSUNT OMNIA.

EDIDERUNT

GUILIELMUS BAUM EDUARDUS CUNITZ EDUARDUS REUSS

THEOLOGI ARGENTORATENSES.

VOLUMEN XXXVI.

BRUNSVIGAE,

APUD C. A. SCHWETSCHKE ET FILIUM

(E. APPELHANS).

1888.

IOANNIS CALVINI

OPERA QUAE SUPERSUNT OMNIA.

AD FIDEM

EDITIONUM PRINCIPUM ET AUTHENTICARUM

EX PARTE ETIAM

CODICUM MANU SCRIPTORUM

ADDITIS PROLEGOMENIS LITERARIIS

ANNOTATIONIBUS CRITICIS, ANNALIBUS CALVINIANIS

INDICIBUSQUE NOVIS ET COPIOSISSIMIS

EDIDERUNT

GUILIELMUS BAUM EDUARDUS CUNITZ EDUARDUS REUSS

THEOLOGI ARGENTORATENSES.

VOLUMEN XXXVI.

BRUNSVIGAE,

APUD C. A. SCHWETSCHKE ET FILIUM

(E. APPELHANS).

1888.

IOANNIS CALVINI
OPERA EXEGETICA ET HOMILETICA

AD FIDEM

EDITIONUM AUTHENTICARUM

CUM PROLEGOMENIS LITERARIIS

ANNOTATIONIBUS CRITICIS ET INDICIBUS

EDIDERUNT

EDUARDUS REUSS ALFREDUS ERICHSON GUILIELMUS BALDENSPERGER
THEOLOGI ARGENTORATENSES

VOL. XIV.

CONTINETUR HOC VOLUMINE:

IOANNIS CALVINI COMMENTARIORUM IN ISAIAM PROPHETAM PARS PRIOR CAP. I AD XXXIX.

IOANNIS CALVINI

COMMENTARII

IN ISAIAM PROPHETAM.

PROLEGOMENA.

Calvini commentarii in Prophetas hoc tantum nomine ipsius sunt opus quatenus ex ore eius in scholis publicis eos explanantis ab auditoribus excepti fuere. Attamen horum schediasmata, antequam prelo committerentur, ab ipso lecta, recognita, approbata fuisse non est quod dubitemus. Vide potius quae N. Gallasius in praefatione ad Iesaiam, quam infra leges, de suo labore deque Calvini in eodem partibus diserte profert. De caeteris prophetis suo cuiusque loco dicemus; pro tempore de solis in hunc primum praelectionibus, quas facile inter omnes huius generis praestantissimas dixeris, agemus, maxime quum duplici forma ad nos pervenerint, et manum autoris magis senserint quam quae simili modo praeparatae aetatem tulerunt.

Constat Calvinum anno 1549 Iesaiam in schola interpretatum esse, teste Colladono in Vita (d 2. Opp. XXI. 72). Addimus quae ex Thesauro epistolico nostro afferri possunt testimonia. Hic primum occurrit Epistola Calvini ad Dryandrum d. d. Non. Mart. 1550 (N. 1351. Opp. T. XIII. p. 536) in qua inter alia: *Meae*, inquit, *in Iesaiam meditationes, quas exspectari dicis, brevi exibunt, sed a Gallasio conscriptae. Nam mihi ad scribendum non ita multum temporis conceditur. Sed ille excipit me legente, postea domi suae digerit. Ego relego et sicubi mentem non est assequutus in melius restituo.* Idem ad Farellum mense Iulio (N. 1388. ibid. p. 606: *Hac hebdomade Genesin sum exorsus* (in scholis puta). *Interea Iesaias ad prelum vocatur.* Paulo post Utenhovius instat ut Eduardo regi suum commentarium inscribat, *quem te iam audio parturire primitias tuas in Vetere Testamento.* (N. 1399. d. d. 23 Augusti ibid. p. 626 et iterum d. 11 Nov. N. 1416. p. 658.)

Ipsa haec dedicatio scripta fuit a. d. VIII. Cal. Ian. 1551, et exstat apud nos sub N. 1422. Tom. XIII. p. 669. De qua autor ad Bucerum a. d. VII. Cal. Mart. 1551 (N. 4157. Opp. T. XX. 402) haec habet: *Quorundam piorum rogatu vel flagitatione potius meum in canonicas epistolas commentarium et alterum in Iesaiam a Gallasio exceptum Regi dicavi. Praefationes si forte in manus tuas inciderint, legere non gravaberis. Privatis tamen literis aliquanto liberius et acrius cohortatus sum, ac praesertim ut scholis mederi studeat.* Iam olim te monuimus hanc epistolam in Angliam pervenisse quum Bucerus iam e vivis excessisset.

Denique mense Iunio eiusdem anni Viretus Farello nunciat rediisse ex Anglia Calvini famulum qui regi obtulerat libros quos ei ille dicaverat, et attulisse autori centum coronatos. (Ep. 1499. Opp. T. XIV. 131.)

Divenditis primae editionis exemplaribus, quum iam de secunda procuranda typographus cogitaret, Calvinus hanc non in ea forma recudendam esse ratus qualem ei Gallasii industria dederat, ipse totum

opus propria manu retractare suscepit et sic plane novum facere. Quod non solum textus commentarii a prima facie inspicienti ostendit, sed conceptis verbis historici affirmant. Sic Colladonus (f. 4. Tom. XXI. 88) ad annum 1558: *De ce temps la il revit et racoustra son Commentaire sur Isaïe qui avoit desia esté imprimé l'an 1551.* Et Beza (C. 5. ibid. p. 156): *Commentarii in Iesaiam ab eo non tam emendati, quales illos Gallasius ex ore praelegentis exceptos ediderat, quam novi prorsus emissi.* Et quum interea rex Eduardus praematura morte exstinctus fuisset, et nuperrime Elisabetha, maximae spei regina, sorori successisset, priori dedicationi alteram subiunxit et huic retractatum opus inscripsit, decimo quinto Ianuarii 1559. Epistolam nuncupatoriam exhibet nostra editio sub N. 3000. Opp. Tom. XVII p. 413 ubi nostrae conferendae sunt annotationes.

Iam vix est quod te moneamus, benevole lector, hanc novam editionem textum huius Commentarii tibi exhibituram esse qualis ultimis autoris curis emendatus et amplificatus prodiit. Diversitas utriusque recensionis tanta est ut si omnia posterioris additamenta typis distinguere aliasque variantes lectiones margini inscribere voluissemus, vel fastidium creassemus tibi, vel in nimium ambitum volumen excrevisset, et tamen minime fecissemus operae pretium. Sane multis, imo plurimis locis Gallasii phrasis simpliciter servata est, fortassis authenticam ipsius Calvini expositionem referens, sed multo saepius non solum accuratiore et prolixiore explanatione locupletatam deprehendimus, verum etiam in ipsa syntaxi, atque adeo in delectu verborum passim mutatam. Exceptionem tamen faciemus in praefatione, in qua literis cursivis exhibebimus additamenta, aliis variantibus in margine indicatis, quia scilicet uterque textus Calvini est.

De apparatu nostro haec accipe. Commentarii in Iesaiam editiones tam latinae quam gallicae omnes exstant in bibliotheca nostra. Sunt vero hae:

I. Ioannis Calvini | Commentarii in Isaiam | prophetam. | Ad Edvardvm VI Angliae regem. Additus est sententiarum et locorum index. | 1 Pet. II. | Qvi qvondam | non popvlvs, | nvnc popvlvs Dei. | Genevae | Ex officina Ioannis Crispini | M. D. LI. (fol.)

Sex folia liminaria cum dedicatione autoris et Gallasii praefatione. Quinquaginta sex terniones A—Z; Aa—Zz; AA—KK. Paginae numeratae 637 et 18 folia cum indicibus.

In fine repetito adagio: Genevae | excvdebat Ioannes Crispinvs | Tertio Idvs Ianvarii | M. D. LI. Subiicitur etiam folium singulare in quo legitur: Isaiae XL. | דבר אלהנו יקום לעולם

II. Commentaires | sur le Prophete Isaïe. | Par M. Iean Caluin. | Au Roy d'Angleterre Edouard, sixiesme de ce nom. | Auec la table, tant des passages que des sentences. *(Emblème)* a Geneve | Par Adam et Iean Riveriz | freres. | 1552 (4°).

Douze feuillets liminaires avec la dédicace, et les préfaces de Des Gallars et de Calvin. Le texte est contenu dans cinquante cinq cahiers de seize pages (a—z; A—Z; Aa—Ii) ensemble 873 pages numérotées, le dernier cahier n'ayant que six feuillets dont trois pages en blanc. Suivent cinq cahiers (AA—EE) avec les tables.

L'emblème représente trois arbres, à l'un desquels est appliquée une hache; le tout dans un petit cercle entouré d'arabesques, et portant la légende: Parquoy l'arbre qui ne porte cera cope la coignee est mise à la racine des arbres. Des deux côtés et au-dessus on lit: La coignée est mise à la racine des arbres. Parquoy tout arbre qui ne porte pas bon fruit sera coppé, et ietté au feu. Matthieu 3.

III. Ioannis | Calvini | Commentarii | in Isaiam | prophetam. | Nunc demum ab ipso Authore recogniti, locupletati, magno- | que labore et cura expoliti. | Additi sunt duo Indices: prior rerum et sententiarum, posterior vero locorum | vtriusque Testamenti, quos in his Commentariis ipse Author inter-

pre- | tatur, aut apposite ad sensum suum accommodat. *(Anchora cum serpente sine adagio.)* Genevae, | Apvd Io. Crispinum, | M. D. LIX (fol.)

Octo folia liminaria continent duas dedicationes ad Elisabetham reginam et regem Eduardum, item Gallasii praefationem. Sequuntur: Loci aliquot selectiores summa rerum capita vel potius generales doctrinas complectentes. Fol. 8 verso legitur: Hoc opus, ut nunc magna diligentia et labore limatum prodit, Praeclari Regis Eduardi sexti memoriae dicatum maneat.

Terniones sunt quadraginta sex (a—z; A—Z), paginae numeratae 560. Sequuntur Indices (AA—DD).

IV. Ioannis | Calvini | Commentarii | in Isaiam | prophetam. | Primum collecti opera et diligentia N. Gallasii: deinde lo- | cupletati et expoliti magno labore et cura ipsius Authoris: | nunc tertio recogniti et aucti ampla accessione locorum | Scripturae qui passim in toto opere citantur. | Additi sunt in fine tres indices locupletissimi. | Editio tertia. | *(Emblema)* Genevae | apud Io. Crispinum. | M. D. LXX. (fol.)

Emblema exhibet anchoram cum serpente et adagio: Anchora sacra mari iactatos unica Christus fundat, et est omni tempore sola salus. Sex folia liminaria quorum ultimum novam editoris vel typographi praefationem exhibet quam hic describimus. Sequuntur terniones quadraginta sex (a—z; A—Z) paginae numeratae 560. Ad calcem adiecti sunt indices (AA—CC).

Lectori S. Quum Angliae recens a gravi iugo liberatae gratulari vellet author, et Reginae Elizabethae, cuius auspiciis Ecclesia Christiana respirabat a diris persequutionibus quas Maria regnante passa fuerat, hoc opus aliena prius opera editum, quod Eduardo regi inscripserat, a se recognitum et locupletatum piae illius sorori, ut regni ita virtutis et muneris haeredi, rursus inscribendum putavit. Ac ne ullam prioris propositi ab ipso mutationem esse factam, aut levitate quadam aut ambitione, a quibus semper alienissimus fuit, hoc fieri quisquam existimaret, hanc testationem in ipso operis initio praefigi voluit, quam ut pareamus eius decreto hic tibi denuo subiicimus.

Et revera subiiciuntur verba illa quae iam in praecedenti editione fol. 8 v. legisti.

V. Commentai- | res sur le Prophete Isaie. | Par Iean Calvin. | Reveuz, corrigez et augmentez avec grand labeur et diligence, par | l'Autheur mesmes avant sa mort. | Avec deux Indices: le premier des sentences et choses notables: | Le second des passages du Vieil et Nouueau testament, que l'Au- | theur expose en ces Commentaires, ou accommode proprement | à son exposition. | *Emblème* | A Geneve, | De l'Imprimerie de François Perrin | 1572. (fol.)

Huit feuillets liminaires avec les deux dédicaces et la Préface de Des Gallars. Soixante douze cahiers de six feuillets (a—z; A—Z; Aa—Zz; Aa—Cc); contenant 403 feuillets numérotés, avec les errata, le reste pour les tables. L'embleme est celui des deux portes avec les légendes tirées de Matth. 7 et de Iean 10.

Au verso du frontispice on lit: *Le translateur aux lecteurs S. Il y a vingt ans et davantage, amis Lecteurs, que les leçons de M. I. Caluin sur le Prophete Isaie ayans esté recueillies par M. N. des Gallars, furent mises en lumiere sous le titre de Commentaire, et dediees à ce tresillustre Prince d'heureuse memoire Edouard VI. Roy d'Angleterre. Long temps apres, l'Autheur mesmes revoyant ce recueil imprimé en Latin et en François, ne s'est pas seulement contenté de le revoir pour esclaircir ce qui pouvoit estre obscur pour la briefvete, et agencer mieux ce qui estoit en confus, mais y a travaillé si heureusement et avec telle diligence qu'il l'a augmenté en Latin de plus d'un tiers, de matieres excellentes et necessaires pour l'intelligence du texte, remettant toutes choses tellement en leur ordre, que si quelqu'un veut prendre la peine de conferer le premier Commentaire ou recueil de Leçons, avec ce second cy, il trouvera que ce que nous avons*

dit est veritable. Qui plus est ce n'a point este en l'eschole que ce Commentaire a este recueilli pour la seconde fois, mais a este escrit en la maison et de mot à mot sous l'Autheur, qui a si dextrement disposé et digeré le tout, qu'en le lisant, vous appercevrez qu'en ce livre, comme es autres qui sont ia procedez de luy, il a grandement servi à l'Eglise de Dieu, et fidelement monstré le chemin à ceux qui desirent profiter en l'estude de Theologie, specialement par ces Commentaires ci, qui estans attentivement leus ne serviront pas moins à esclaircir plusieurs passages des autres livres de l'Escriture saincte, qu'ils sont tresutiles pour donner à entendre le vray sens du Prophete Isaie. Cela m'a esmeu de les traduire tout de nouveau en François, à fin que ceux d'entre vous qui n'entendent pas la langue Latine ne fussent frustrez d'un tel bien. Lisez et profitez en la crainte du Seigneur.

VI. Ioannis | Calvini | Commentarii | in Isaiam | prophetam. | Primum collecti opera et diligentia N. Gallasii: deinde locupletati et | expoliti magno labore et cura ipsius Authoris: tertio recogniti et aucti | ampla accessione locorum Scripturae qui passim in toto opere citantur: | nunc postremo aliquot locis ex autographo ipsius Authoris restituti. | Additi sunt in fine tres Indices locupletissimi. | (*Emblema*). Excudebat | Eustathius Vignon | M. D. LXXXIII. (fol.)

Sex folia liminaria; terniones quadraginta octo (a—z; A—Z; Aa—Bb); 530 paginae numeratae et 19 folia cum indicibus. Emblema et Praefatio ad lectorem ut in N. IV.

VII. Ioannis Calvini operum omnium Tomus quartus. Genevae apud Ioannem Vignon, Petrum et Iacobum Chouet. M. DC. XVII. (fol.)

Emblema anchorae sine adagio. Sex folia liminaria, ut in praecedenti. Terniones quadraginta et tres (A—Z; AA—VV), paginae numeratae 481. Textus binis columnis inscriptus. Caetera omnia ut in pracedenti.

VIII. Editio Amstelodamensis.

Non abs re erit recensitis editionibus subiungere utramque Gallasii praefationem. Prior haec est:

Nicolaus Gallasius pio Lectori S.

Tametsi me Commentarios istos colligentem primum labor et difficultas, deinde varia hominum iudicia terrebant: dum tamen utilitati vestrae consulerem, Christiani lectores, nec recusandos mihi labores, nec quidquam reformidandum esse existimavi. Difficultates facile tollebat perspicua interpretandi ratio, qua autor ipse, ut in scribendo, sic in dicendo multo magis uti solet. Quod si obscurioribus in locis, quae in hoc propheta multa sunt, haerebam, nec iudicium eius ad explicanda planius et polienda omnia, nec consilium defuerunt. Nam ex familiari communicatione, quae mihi cum ipso quotidiana erat, nodi mihi solvebantur, qui me alioqui diutius remorari, aut implicitum tenere potuissent. Praeterea succisivis quibusdam horis, quum scilicet a gravioribus negotiis, quibus paene obruitur, aliquid erat vacui temporis, quidquid a me descriptum erat ei recitabam: ut si non exacte omnia examinare, saltem addere quae necessaria erant, expungere, ac monere ipsi liceret. Quod fecit diligenter, tametsi vix interdum duos aut tres versiculos legeram, quin alio statim vel ab interturbatoribus vel ab amicis vocaretur. Interea qua fide et diligentia poteram haec recensens, nactus otium et occasionem, iterum ac saepius ipsum rogabam. Laborem vero meum sublevabant annotationes quas iam antea ex ipsius Calvini concionantis

ore exceperam. Nam ante quatuor annos in publicis concionibus maximo cum fructu hunc prophetam exposuerat, priusquam nobis eum in schola enarraret. Tunc ego non solum pias exhortationes animadvertens, quae ad corrigenda populi vitia, ad statum huius temporis, ad restituendam doctrinae et ecclesiae puritatem pertinebant, sed puras interpretationes quibus potissimum insistebat, ex iis solidam doctrinam deducens, ut eam in usum populi accommodaret: has e concione domum reversus, quantum memoria assequi poteram, et quantum otii mei ratio ferebat, latinis literis scribebam: quae mihi deinde in colligendis hisce commentariis magno usui fuerunt. Non quod omnia huc transferrem, aut eodem ordine et modo quo prius a me scripta erant: sed quum iam animo comprehensas haberem sententias, atque huic stylo et interpretandi rationi exercitatione aliqua assuefactus essem: minus mihi negotii fuit, quam si novus omnino et imparatus ad hoc scribendi genus venissem. Quod attinet ad iudicia hominum, qui varie de hoc meo labore censuri erant, iam animo praevidebam fore multos quibus opera mea minus grata foret, quod haec ab ipso autore scripta, quam a me excepta et collecta habere maluissent. Quibus equidem ipse assentior: politius enim ac perfectius omnia praestitisset. Sed quum alia nobis opera pararet, quorum fructus sic re ipsa constat, ut eum a me verbis praedicari necesse non sit: quumque multis negotiis distractus vix interdum enarrandi otium haberet, nedum profecto manum huic operi adhibuisset. Quamobrem ego qui iam pridem huius prophetae fueram studiosus, et qui planiores multorum locorum expositiones desiderabam, quum nunc iis fruerer, operae pretium me facturum putavi, si mihi consulens aliorum quoque rationem haberem, quorum non minus forsitan desiderium erat. Quod si non esset: tamen huius Commentarii lectione eorum mentes excitari, iisque maius intelligentiae lumen afferri posset. Ut ergo mecum huius prophetiae explicatione fruereris, pie lector, quam primum hunc laborem suscipiendum duxi, ne si diutius hos commentarios exspectaremus, eos miseris hisce temporibus aut iniuria aut calamitas aliqua nobis eriperet. Quas enim insidias emergenti ecclesiae et piis doctoribus Sathan eiusque ministri struant, quotidie cernimus. Perfidiam multorum experimur, a quibus meliora sperassemus. Deprehenditur in aliis inconstantia et levitas: alios excaecat splendor huius saeculi: pauci admodum vero pietatis affectu tyrannicis Antichristi legibus pro statu regni Christi sese opponunt. Quos igitur nobis reliquos facit immensa Dei misericordia, eos toto animo, vel potius dona quae in ipsos contulit, amplectamur: ut in posterum ecclesiae Dei, quantum in nobis erit, consulamus. Quamdiu nobis eorum doctrina frui licet, eam avide, velut arma repellendis hostibus nostris idonea, arripiamus. Verendum enim est, ne Dominus improbitatem hominum iis poenis quibus digni sunt ulciscatur: nosque insignibus iis donis spoliet quibus hactenus abunde ecclesiam suam ornavit. Vigent in multis praeclara linguarum, interpretationum, aliaque dona, quorum profecto vehementer studiosi esse debemus: sed praestantissimum hoc prophetiae donum, cui nos potissimum incumbere deceret, passim negligitur. Hinc accidit ut vanae ostentationi potius quam ecclesiae saluti plerique studeant: et se populo venditare, quam ecclesiam Christi aedificare malint. Quod periculum Paulus iam suo tempore imminere sentiens, ait: Ζηλοῦτε δὲ τὰ πνευματικά, μᾶλλον δὲ ἵνα προφητεύητε. Hoc enim praecipuum est in ecclesia, ac prae caeteris optandum, ut reconditi scripturae sensus, et divina mysteria nobis cum fructu explicentur. Hoc si concidat, caetera deinde paulatim collabi necesse est: quemadmodum superioribus saeculis magno ecclesiae incommodo experti sumus. Itaque necessarium prae aliis hoc donum colendum est, ne depravatis scripturae locis abutamur, aut etiam ipsi in alienum sensum torqueamus. Ac potissimum doctrinae propheticae incumbendum: in qua qui pie exercentur, facilem sibi ad maiora viam sternunt, firmumque et solidum salutis fundamentum tenent. Haec autem exercitatio nobis, si unquam alias, vel maxime his temporibus necessaria est, quibus non solum cum papistis aut Iudaeis bellum gerendum, sed cum horrificis quibusdam monstris, quae sub hominum specie tecta omnem humanitatis et religionis vim evertere

conantur. Porro inter alios prophetas merito praecipuum hic locum tenet, quum apertissima de Christo testimonia afferat, statumque et conditionem regni ipsius, hoc est ecclesiae, ob oculos proponat: sicuti lectio ipsa abunde docet, ut multis hic mihi praefandum non sit. Qui hunc rite intellexerit, magnum ad reliquos aditum habiturus est. Quam vero accommoda sit temporibus nostris eius doctrina, melius ex commentariis ipsis intelliges: quibus si diligenter attendas, non vereor ne inanis meus hic labor tibi videatur. Si tamen haec cum iis concionibus, quas in hunc prophetam autor ipse habuit, conferres, merito exclamare posses, ut Aeschines de Demosthene aiebat, Quid si dicentem ipsum audiissetis? Ita aptabat sententias, ita permovebat animos, ita perspicuis exemplis omnia monstrabat, atque populariter tractabat, ut quasi in rem praesentem duceret. Sic autem saepenumero tractandi loci alicuius occasio sponte offerebatur, ut ne ex industria quidem pro temporis statu, pro loci et personarum conditione, aptiorem deligere ex tota scriptura potuisset: ita ut mirarentur omnes, ac plane intelligerent rem ipsam non prudentia hominis, sed divina virtute regi. Et fructus qui deinde sequutus est id etiam plenius comprobavit. Si aliquando eae conciones prodeant in lucem (quod equidem maxime optarim), melius omnia perspicies: tametsi id nemini adeo perspicuum esse possit ut iis qui oculis suis inspexerunt. Interea summam hic omnium et concionum et lectionum habes: qua si ut debes fruaris, magnum me fructum percepisse arbitrabor. Hoc enim studium meum, hic finis mihi propositus fuit, non ut qualemcunque gratiam inirem ab hominibus, sed ut piorum utilitati consulerem. Quod testimonium quum mihi reddat conscientia, cur hominum iudicia reformidem ego sane non video. Mihi, sat scio, non iniqui erunt indices, qui diligenter omnia expendent: ac si quid a me erratum aut praetermissum est, facile cum fructu quem perceperint compensabunt. Vale. Genevae, 6 Cal. Ianuarii M. D. LI.

Haec praefatio Gallasii legitur latine in editionibus supra laudatis annorum 1551. 1559. gallice 1552. 1572. Altera, quae sequitur, latine 1570. 1583. 1617.

N. Gallasius Ioanni Crispino veteri amico et hospiti. S.

Quoties recordor, mi Crispine, insignis illius et pii Ecclesiae pastoris Ioannis Calvini, id quod me saepius facere necesse est, toties moerore gravi ac simul laetitia afficior. Nam quum in animum revoco candorem et integritatem hominis, benignumque eius erga me affectum, suavemque et familiarem consuetudinem qua cum eo per annos sedecim usus sum, fieri non potest quin me tali amico aut potius parente privatum esse admodum aegre feram. Nec vero meam ipse vicem solum doleo, sed universae potius Ecclesiae, quae tanto viro orbata haud leve ex illius obitu damnum accepit. Quos enim labores, quas vigilias et curas subibat, quam acute et solerter praevidebat pericula, quanta diligentia iis occurrebat, quanta fidelitate et prudentia consulebat omnibus, quanta facilitate et comitate excipiebat eos qui ipsum adibant, quam prompte et aperte respondebat iis a quibus etiam de rebus maximis rogabatur, quam docte, et privatim, et publice difficultates ac nodos si qui proponerentur, solvebat, qua lenitate consolabatur afflictos: moerentesque et fractos erigebat: qua constantia obsistebat adversariis, et qua vehementia elatos ac praefractos solebat retundere: quo animi robore ferebat res adversas, qua moderatione utebatur in prosperis, denique quam dextre et alacriter omnia veri et fidelis Dei servi munia obibat, ego certe nullis verbis exprimere possim. Ac ne quis me amoris vehementia ad haec dicenda impelli putet, res ipsas consideret, quae sane et sermonem et cogitationem exsuperant. Nam praeter scripta et monumenta quibus illustre de virtutibus illius testimonium datur, permulta alia et fecit et dixit quae non ita possunt omnibus innotescere, ut iis qui una cum ipso quum illa ederet adfuerunt. Ad illa quum refero animum, sublevor moerore, et fructu tantarum rerum, quem mecum tot pii homines percipiunt, me ipsum consolor. Haec mea laetitia est, eaque tam firma et solida, ut omnem tristitiam ac luctum, quantumvis magnum,

absorbeat. Atque hoc nomine tibi etiam gratulor, mi Crispine, qui cum in illius viri, quem unice amasti, libris et monumentis summa cum voluptate verseris, das etiam operam ut aliis ea communices. Sic enim augentur isti sapientiae thesauri, et magno cum foenore ad eos redeunt a quibus sunt profecti. Sic efficis ut leniatur desiderium tanti viri, ac doloris sensus quem tristis et praematurus eius obitus peperit minuatur. Iam tertium revocatus sub incudem tuam ac limatus prodit hic liber, quem vere thesaurum appellare possum: propterea quod immensas gratiae coelestis opes contineat, atque aditum ad maiores patefaciat. Quisquis in eo libenter ac studiose versabitur, certo sciat se non inanem rediturum. Ea enim colliget quae non solum huic Prophetae, sed aliis omnibus et toti Scripturae usui erunt: nec dubitet, si regulas teneat quae sparsim inseruntur, quin maximum habeat lumen ad ea contemplanda et fruenda quae multis occulta et abscondita fuerunt. Quod igitur saepius huic operi manus adhibes, non mihi tantum, qui magno et diuturno labore illud primum emisi, rem gratam facis, sed iis omnibus qui in eo sunt versati, aut etiam aliquem eius gustum habuerunt. Id quod iam antea tot distractis exemplaribus satis percipere ac re ipsa experiri potuisti. Nec me profecto tunc spes fefellit, quum toto quadriennio, indefesso labore, primum ex concionibus, deinde ex praelectionibus meo tamen iudicio et stylo, domum reversus haec literis mandabam. Ac quoties illius temporis recordor quo simul haec Ecclesia quae prius exigua et tenuis erat, mira incrementa accepit, non possum maximo gaudio non percelli. Tu vero satis meminisse potes qualis esset illius status quum patria extorris huc primum appulisti, deinde quanto iam aucta esset numero quum recepta familia tua, huc commigrasti prorsus eo animo ut arte industriaque tua piorum studia adiuvares. Haec ego libenter refero ut eorum quae ipse expertus es commemoratione acuam studium tuum: teque ad ea quae suscepisti, et quorum poenitere nunquam poterit, praestanda excitem, et quamvis sponte currenti stimulum adhibeam. Perge igitur, mi Crispine, hac tua diligentia iuvare eorum studia qui sacris literis dediti sunt: nec tantum huic operi, sed aliis quoque edendis incumbe. Vides enim multa quamvis utilissima praetermitti ac prope negligi ab iis qui prompto potius quaestui quam publicae utilitati student. Opuscula eiusdem authoris semel me authore ante quindecim annos excusa sunt. Ab eo tempore tametsi multa alia addidit, nemo tamen eidem operi manum admovit, ut vel eadem vel alia quae postea accesserunt simili exemplo (de Latinis loquor) una excuderet. Ut ergo illorum atque etiam aliorum quae tibi satis nota sunt curam suscipias, neque tanti viri scriptum ullum perire sinas: denique et ea quae pii et studiosi a te postulant praestes, et quam excitasti iamdudum de te expectationem magis ac magis sustineas, ego te vehementer etiam atque etiam rogo. Deus faveat institutis, tuaque fausta et felicia esse iubeat. Genevae, Calend. Ian. 1570.

IOANNIS CALVINI IN ISAIAM PROPHETAM PRAEFATIO.

De officio prophetarum permulta dici quidem et tractari solent: sed nullum mihi compendium[1] magis probatur, quam si Prophetas ad legem referamus, unde doctrinam suam veluti rivos e fonte duxerunt. Eam enim velut regulam sibi proposuerunt[2], ut merito eius interpretes dici ac censeri possint: *quibus nihil est ab ea separatum.* Lex autem tria potissimum continet. Primum doctrinam vitae: deinde minas et promissiones: tertio foedus gratiae, quod in Christo fundatum *omnes in se speciales promissiones complectitur.* Nam quod ad caeremonias attinet, exercitia erant, quibus retinebatur populus in cultu Dei et pietate: *ideoque* prioris tabulae *appendices erant*[3]. Doctrinam igitur latius explicant prophetae: et quae duae tabulae paucis comprehendunt, plenius interpretantur: et quid potissimum requirat Dominus ostendunt. Minas vero et promissiones quas in genere Moses *promulgaverat*[4], ipsi accommodant suo tempori, easque in specie designant. Postremo, quae obscurius apud Mosem de Christo et gratia eius habentur, declarant apertius, plenioraque *gratuiti foederis* et uberiora testimonia afferunt.

Ut autem res *ista*[5] melius pateat, altius paulo repetenda est: nempe a lege ipsa, quam Dominus ceu perpetuam regulam ecclesiae constituit, ut semper versaretur in manibus hominum, *et quam*[6] posteritas omnis sequeretur. Quum[7] videret Deus *periculum esse* ne rudi et *indomito* populo non sufficeret *tradita a Mose* doctrina: *imo populum ipsum videret,* nisi *arctiore* fraeno iniecto *vix* retineri posse: *dum vetat* ne magos aut ariolos coniectores aut aruspices consulant, solaque eius doctrina sint contenti: *hoc quoque simul addit, sibi fore curae ne unquam desit propheta in Israel: idque consulto facit,* obiectioni volens occurrere[1] quae a populo afferri poterat: conditionem videlicet suam deteriorem fore quam impiorum omnium, quibus sui erant flamines, pontifices, aruspices, coniectores, astronomi, chaldaei, et eiusmodi, quos ipsis adire et consulere liceret, neminem vero hominem ipsis futurum, qui dubiis et ancipitibus in causis ipsos consilio iuvaret. Ut ergo praetextum ipsis omnem adimat, nec se exsecrandis gentium ritibus polluant, promittit se prophetas suscitaturum, per quos mentem suam aperiet, quique fideliter nunciabunt quidquid mandaverit: ne quid sibi in posterum deesse conquerantur. Est enim illic ἑτέρωσις numeri, quum prophetam nominat. Nam etsi locus ille proprie ac potissimum ad Christum *spectat*[2] quemadmodum aperte interpretatur Petrus, quoniam prophetarum caput est, ab eoque pendent omnes cum sua doctrina, atque in eum uno consensu intendunt: tamen ad reliquos etiam prophetas pertinet: eosque collectivo nomine comprehendit.

Prophetas igitur quum promisit Dominus, per quos mentem et consilium suum aperiret, in eorum interpretationibus et doctrina populum acquiescere iussit. Nec vero *propositum illis fuit*[3] legi quidquam addere: sed eam fideliter interpretari, eiusque autoritatem *stabilire.* Unde etiam Malachias dum hortatur populum[4] *ad sincerae fidei constantiam, ac perseverare in religionis* doctrina *iubet,* Mementote, inquit, legis Mosis servi mei, quam ei in Horeb, ad

---

[1] nulla mihi ratio. [2] *om.* et imitati sunt prophetae. [3] quae priore tabula continentur. [4] significaverat. [5] ipsa. [6] eamque. [7] Quum autem rudi et pervicaci populo non sufficeret ea doctrina, atque praevideret Dominus futurum ut nunquam nisi aliquo fraeno iniecto retineri posset, hoc etiam addidit ne *etc.*

[1] Atque ut occurreret obiectioni. [2] pertineat. [3] id agunt prophetae ut . . . . addant . . . . conservent. [4] ut perstet in doctrina.

omnem Israelem mandavi. Revocat eos ad unicam Dei legem, eaque contentos esse iubet. Vultne igitur Malachias prophetias contemni? Minime vero: sed quum prophetiae sint legis appendices, lex autem summatim omnia comprehendat, sufficiebat ista exhortatio. Nam qui summam ipsam doctrinae, et capita praecipua tenebunt eorumque studiosi erunt, prophetias certe neglecturi non sunt. Nimis enim ridiculum esset [1]) iactare studium legis, si divinas eius interpretationes negligas: quemadmodum hodie impudentes plerique homines studium verbi iactant, quum tamen admonitiones pias et reprehensiones quae ex verbi doctrina fiunt [2]) *nullo modo* [3]) sustineant. Proinde quum de moribus disserunt prophetae nihil novi afferunt: sed ea *tantum* explicant quae perperam in lege intelligebantur: verbi gratia, Populus se perbelle functum officio existimabat, quum immolabat victimas, externosque ritus observabat: mundus enim metitur Deum suo ingenio, eique carnales cultus affingit. Prophetae id graviter reprehendunt, atque ostendunt nihil esse omnes caeremonias quum abest sinceritas animi: coli Deum fide et vera invocatione. Id quidem lege satis testatum erat: sed diligentius inculcandum, et saepius commemorandum fuit: detegenda *quoque* hypocrisis, qua se tegunt homines caeremoniarum praetextu. Quod attinet ad secundam tabulam, prophetae ex ea exhortationes suas hauriunt, ut ostendant ab omni iniuria, vi et fraude abstinendum. Itaque nihil aliud agunt, quam ut populum in obedientia legis contineant.

In minis vero et promissionibus speciale quiddam habent prophetae. Quae enim in genere Moses *proposuerat,*[4]) *specialiter quasi digito notant.* Habent praeterea visiones sibi proprias, quibus futura revelabat Dominus, ut promissa et minas ad populi usum applicarent, *propiusque*[5]) de voluntate Dei testarentur. Minatur Moses: Bello te persequetur Deus, foris hostes, domi te intestina dissidia vexabunt. Vita tua tanquam filo suspensa erit: ad strepitum folii horrebis, et eiusmodi. Prophetae vero: En, inquiunt, Deus adversus te [6]) *Assyrios armabit, Aegyptios sibilo accerset, Chaldaeos suscitabit, in exsilium rapietur Israel, regnum eius abolebitur, Ierosolymam vastabit hostis, templum exuret.* Idem etiam de promissis dicendum est. Ait Moses: Si observaveris mandata, benedicet tibi Dominus. Beneficia deinde refert in genere. Prophetae vero nominatim denuntiant. Hoc te beneficio Deus ornabit. Item Dominus per Mosem promittit in hunc modum: Etiamsi in extremas orbis terrae partes disiectus ac dispersus fueris, tamen te colligam. Per Prophetas vero: Quamvis te in Babylonem disiecerim, tamen post septuaginta annos inde te eruam.

Quod autem ad gratuitum foedus attinet *olim* [1]) *cum patriarchis a Deo percussum*, prophetae sunt multo clariores, atque in eo populum magis confirmant. Semper enim *illuc pios revocant,*[2]) dum volunt *eos*[3]) consolari, *et*[4]) Christi adventum proponunt, *qui et* foederis *erat* fundamentum et vinculum *mutuae inter Deum et populum coniunctionis: quapropter* omnis summa promissionum *ad eum* referenda. Qui hoc tenebit, facile intelliget quid quaerendum sit in prophetis, et quem in finem eorum scripta intendant. Et haec quidem velut digito nunc commonstrasse sufficiet.

Hinc colligere licet quomodo tractanda sit doctrina verbi: atque imitandos esse prophetas, qui sic legis doctrinam administrarunt, ut ex ea monitiones, reprehensiones, minas, consolationes peterent, *quas* [5]) populo accommodarent *pro status praesentis ratione.* Tametsi enim non reveletur nobis quotidie *quod pro vaticinio proferamus* [6]) tamen mores nostrorum hominum conferre [7]) *operae pretium est* cum prisci illius populi moribus: atque ex historiis et exemplis patefacienda iudicia Dei. *Ideo* quae olim ultus est, *non minus* hodie etiam esse ulturum, *quia sit* [8]) perpetuo similis sibi. Hanc igitur prudentiam adhibeant pii doctores, si cum aliquo fructu prophetarum doctrinam tractare velint.

Haec de prophetis in genere. Ut autem ad Isaiam nostrum veniamus, inscriptio satis ostendit quis fuerit, et quo tempore prophetias istas publicarit, nominatur enim hic eius pater Amoz qui frater *fuisse creditur* [9]) Azariae regis Iuda. Unde apparet Isaiam fuisse stirpis regiae, atque in eo veteres omnes consentiunt: nec tamen aut genus aut propinqua regis affinitas (socerum enim Manassis fuisse, Iudaei tradunt) impedire potuit, quominus interimeretur odio verbi: nec *maior* [10]) habita est ratio ipsius quam plebeii cuiuspiam [11]), *vel obscuri et contempti hominis.* Tempus quo prophetavit indicant regum expressa hic nomina. Sunt qui existimant ipsum coepisse demum sub finem regni Usiae. Coniecturam autem ducunt ex visione quae refertur capite sexto, qua se confirmatum testatur Isaias. Verum illa coniectura nimis infirma est, quemadmodum dicetur suo loco. Aperte vero ex hac inscriptione constat ipsum sub Usia prophetasse.

---

[1]) aliquem . . . . qui . . . . negligeret. [2]) fiunt 1583. [3]) aequo animo sustinere non possint. [4]) proponebat, ii in specie designant. [5]) certiusque. [6]) gladium Chaldaeorum suscitat, item Aegyptiorum. Istos iam ad bellum armavit Deus. Haec urbs evertetur eo tempore.

[1]) quod Deus per Christum init cum hominibus. [2]) ipsum proponunt. [3]) pios. [4]) semperque ad spem adv. Chr. ipsos revocant, veluti ad f. et v. foederis quo . . . . referenda est. [5]) et. [6]) quid facto opus sit. [7]) debemus. [8]) esse enim . . . . similem. [9]) fuit. [10]) magis. [11]) e vulgo hominum.

Neque id mihi dubium esse potest. Utcunque sit, constat ipsum plusquam LXIIII annos *ut minimum* prophetasse. Iotham enim sexdecim annos regnavit: Achaz totidem: Ezechias novem et viginti. Iam fiunt unus et sexaginta. Adde eos quibus sub Usia fuit: deinde sub Manasse, a quo interfectus est: sexaginta quatuor ad minimum anni erunt, quibus Isaias assidue prophetae officio fungi non destitit: *quanquam* [1]) *probabilis coniectura est, imo fere certa ratio, supra illud temporis spatium decem annis prophetasse:* verum *quia* haud satis *liquide* ex historia constat [2]), *non ultra contendo. Id quidem* [3]) ministris Dei omnibus diligenter notandum est, ut considerent quam patienter sibi ferenda sit sua conditio, utcunque alioqui dura et difficilis sit: nec indignum esse putent, si multa et gravia ipsis perferenda sint, *dum* [4]) *tolerantiae* eiusmodi exempla *ante oculos versantur.* Haec autem gravissima est tentatio, quum vident se nihil tot laboribus promovere: *et centies* [5]) deserendum potius existimant *suum munus,* quam ut operam tamdiu ludant. Quamobrem haec exempla saepius proponenda et commemoranda sunt. *Nempe* quum Isaias parum profecerit tot tantisque laboribus, Ieremias quoque magnis clamoribus per quinquaginta annos populo instare non destiterit, qui tamen eo pervicacior reddebatur, nec ullis difficultatibus a suo cursu averti potuerint: nobis quoque recta in officio pergendum, et omne molestiarum genus aequo animo sustinendum *esse* [6]). Notanda etiam circumstantia ex mutatione regum qui hic numerantur. Nec enim potuit idem esse rerum status in tanta varietate, *ut scimus quoties aliqua fit in publico statu conversio, magnam partem quasi novos mores induere: unde* multas perturbationes interea exoriri necesse fuit. *Quod* perstitit tamen invicta constantia, nec unquam animo fractus est, *ad imitationem stimulare debet omnes Dei servos, ne ulla inclinatione unquam flectantur.*

Quaeri poterit, an Isaias ipse titulum hunc inscripserit suae prophetiae, an alius quispiam. Huic quaestioni nullus interpretum cuius quidem scripta legerim hactenus, respondet. Ego vero etsi omnino satisfacere vix possum, dicam tamen quod sentio. Posteaquam prophetae concionem habuerant ad populum, brevem eius summam colligebant, quam valvis templi affigerent, ut omnibus pateret ac melius innotesceret prophetia. Quae quum per aliquot dies satis patuisset, auferebatur a ministris templi, atque reponebatur in thesaurum, ut perpetuum eius rei monumentum exstaret. Hinc confectos esse libros prophetarum verisimile est: idque colligi potest ex secundo capite Abacuc, si quis ipsum rite expendat: atque etiam ex capite octavo huius prophetae. *Imo qui diligenter et cum iudicio versati sunt in prophetis, mihi concedent, non semper fuisse quo decebat ordine digestas eorum conciones: sed ut ferebat opportunitas, inde conflatum fuisse volumen.* Singulari autem Dei providentia effectum est, ut sacerdotum opera, quorum officium erat prophetias ad posteros mandare, (quanquam et ipsi saepe infestissimi essent prophetis) haec ad nos usque pervenerint.

---

[1]) Potuit etiam plures annos prophetasse. [2]) constare potest. [3]) quod certe. [4]) quum habeant. [5]) et deserenda [illegible] omnia. [6]) est.

LIBER PROPHETIARUM ISAIAE.

CAPUT PRIMUM.

1. Visio Isaiae filii Amos, quam vidit super Iudam et Ierusalem in diebus Usiae, Iotham, Achas, Ezechiae, regum Iuda. 2. Audite coeli, et ausculta terra: quia sic Dominus loquitur, Filios educavi et sustuli, ipsi tamen scelerate egerunt in me.[1]) 3. Cognovit bos possessorem suum, et asinus praesepe dominorum suorum: Israel non cognovit, populus meus non intellexit. 4. O gens scelesta, populus onustus iniquitate, semen malignorum, filii degeneres! dereliquerunt Iehovam, spreverunt[2]) sanctum Israelis, alienati sunt retrorsum. 5. Quorsum adhuc vos percuterem? Adiicietis praevaricationem. Totum caput languori, et totum cor dolori. 6. A planta pedis usque ad caput nulla in eo sanitas. Vulnus, tumor, et saniosa plaga. Nec sunt emplastro curatae, nec circumligatae, nec oleo delinitae. 7. Terra vestra in vastitatem:[3]) Urbes vestrae igni succensae: Terram vestram alieni devorant in conspectu vestro, redacta est in solitudinem, iuxta subversionem exterorum. 8. Et residua manebit filia Sion, sicut tugurium in vinea, sicut diversorium in cucumerario, sicut civitas vastata. 9. Nisi Dominus exercituum residuas nobis fecisset reliquias vel tantillas, quasi Sodoma fuissemus, et similes Gomorrhae. 10. Audite verbum Domini, principes Sodomae: Auscultate legem Dei nostri, populus Gomorrhae. 11. Quorsum mihi multitudo sacrificiorum vestrorum? dicit Dominus. Plenus sum holocaustis arietum, et adipe saginatorum animalium: nec sanguinem boum, aut ovium, aut hircorum desidero. 12. Quando venitis ut appareatis coram facie mea, quis hoc e manu vestra requisivit? nempe conterere atria mea. 13. Ne pergatis adducere oblationem vanitatis. Incensum abominatio est mihi. Neomeniam, et sabbathum, et solennes indictiones non potero: vana res est: nec conventum. 14. Neomenias vestras et solennia vestra odio habet anima mea: superfuerunt mihi loco oneris, fatigatus sum ferendo. 15. Quum expanderitis manus vestras, abscondam oculos meos a vobis. Etiamsi multiplicaveritis orationem, ego non exaudiam. Manus vestrae sanguine plenae sunt. 16. Lavate, mundemini, auferte malitiam studiorum vestrorum a conspectu oculorum meorum, desinite mala facere. 17. Discite benefacere: quaerite iudicium: restituite[1]) oppressum: ius dicite pupillo: tuemini viduam. 18. Venite, agedum, et disceptemus, dixit Dominus. Si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur. Si rubicunda fuerint instar purpurae, quasi lana erunt. 19. Si volueritis, et audieritis, bonum terrae comedetis. 20. Quod si nolueritis, et rebelles fueritis, gladio consumemini. Quoniam os Domini loquutum est. 21. Quomodo facta est meretrix civitas fidelis? plena iudicio fuit: et aequitas pernoctavit[2]) in ea: nunc autem homicidae. 22. Argentum tuum versum est in scoriam, et vinum tuum est aqua mixtum. 23. Principes tui perversi, et socii furum, unusquisque diligit munus, et inhiat mercedibus. Causam pupilli non iudicant, nec causa viduae pervenit ad eos. 24. Propterea dicit Dominus,[3]) Iehovah exercituum, fortis Israel. Heu! consolationem capiam super hostibus meis: vindicabor de inimicis meis. 25. Convertam manum meam super te: purgabo ad liquidum scoriam tuam, et auferam omne stannum tuum. 26. Et restituam iudices tuos sicut a principio, et consiliarios tuos ut ab initio. Tum dicetur de te, Civitas iustitiae, urbs fidelis. 27. Sion in iudicio redimetur: et qui reducentur ad eam, in iustitia.

---

[1]) vel rebellarunt contra me. 1551: spreverunt me. [2]) vel provocarunt ad iram. 1551: irritaverunt. [3]) in squalorem redigetur 1551 *et sic omnia verba in futuro.*

[1]) dirigite. [2]) habitavit. [3]) Vel dominator. *Pro* Iehova 1551 *hic et ubique:* Dominus.

28. *Contritio autem praevaricatorum et sceleratorum simul fiet, et qui a Domino defecerunt consumentur.* 29. *Nempe pudefient*[1]) *ab arboribus quas concupivistis, et ignominia afficiemini a lucis quos elegistis.* 30. *Eritis certe sicut arbor cuius folium marcescit, et sicut lucus non habens aquas.* 31. *Eritque fortis*[2]) *vester sicut stuppa: et fictor eius quasi scintilla: et comburentur ambo, nec erit qui exstinguat.*

IN CAPUT PRIMUM.

Vox Hebraea *Hazon*, etsi a videndo deducitur proprieque est visio, tamen fere prophetiam significat. Nam ubi speciales visiones commemorat scriptura, quae symboli loco prophetis fuerunt obiectae, quum Deus aliquid insigne testari vellet, tunc ponitur nomen *Moreah*. Ne plura testimonia congeram, primi Samuelis 3. cap. v. 1 ubi de prophetia in genere habetur sermo, dicit autor libri, sermonem Dei fuisse pretiosum, quia rarus erat *Hazon*. Paulo post (v. 15) visio per quam se Deus Samueli patefacit, vocatur *Moreah*. Et cap. Numerorum 12 (v. 6) ubi distinguit Moses duos ordinarios revelationis modos, *Moreah*, tanquam speciem, coniungit somnio. Constat tamen ex cap. 9 (v. 9) eiusdem libri, prophetis olim nomen fuisse impositum, *Haroim*: sed per excellentiam, quod Deus familiariter suum illis consilium patefaceret. Quod ad praesentem locum spectat, haud dubie hac voce notatur doctrinae certitudo: ac si dictum esset, nihil hoc libro esse proditum quod non divinitus manifestatum fuerit Isaiae. Itaque notanda etymologia est, qua docemur, prophetas haud sponte loquutos nec deprompsisse imaginationes suas, sed illuminatos a Deo, demum aperuisse oculos, ut cernerent ea quae alioqui ex se ipsis perspicere nequivissent. Commendat igitur nobis inscriptio doctrinam Isaiae, utpote quae non humanas ratiocinationes sed oracula Dei contineat, ut persuasi simus nihil hic contineri quam quod est spiritu Dei revelatum.

(*Super Iudam.*) Si *ad* Iudam vertas, parum interest. Nam et particula *Al* utrumque significat, et sensus eodem redibit. Nempe quidquid liber hic continet, proprie ad Iudam et Ierosolymam pertinere. Tametsi enim permixta sunt multa, quae ad Babylonem, Aegyptum, Tyrum, aliasque civitates et regiones spectant, tamen sigillatim in titulo recenseri non oportuit, quia satis fuit summam praecipuam nobis proponi, ac declarari quibus potissimum Isaias destinatus erat: nempe Ierosolymae et Iudaeis. Nam quidquid praeterea continent eius vaticinia, extraneum quodammodo et accidentale fuit. Nec tamen erat alienum ab eius officio, aliis etiam suas clades nunciare: quemadmodum nec Amos vocationis suae fines egrediebatur, quum neque parcebat Iudaeis, licet ad eos missus non esset. Exemplum familiarius erit de Petri et Pauli vocatione, quorum alter Iudaeis, alter gentibus destinatus erat. Nec tamen Petrus ultra metas officii sui perrupit gentibus praedicando, veluti dum ad Cornelium profectus est: nec Paulus, Iudaeis suam operam offerens, ad quos recta pergebat, simulatque urbem aliquam ingrediebatur. Idem de Isaia censendum est: nec enim dum attentus est ad docendos Iudaeos, et in hunc scopum ex professo studium suum dirigit, fines suos transgreditur, obiter aliarum etiam nationum mentionem faciens. *Iudam* hic pro tota natione accipit: Ierosolymam, pro sede regni praecipua. Nec enim secernit ipsam a Iudaeis, sed κατ' ἐξοχὴν veluti caput nominat, ac si quis hodie propheta regnum Galliae et Lutetiam, quae caput est gentis, compellaret. Idque operae pretium fuit, ne Ierosolymitani sese eximerent, quasi vacuos omni culpa, aut propter dignitatis eminentiam legibus solutos, atque ita ad rusticos et plebeculam prophetas amandarent. Falluntur autem qui seorsum Ierosolymam nominari volunt, quod in tribu Beniamin sita esset: quum dimidia tribus, quae posteris Davidis parebat, sub Iudae nomine comprehendatur.

2. (*Audite coeli.*) Isaias hic Mosem imitatus est (Deut. 32. 2), sicuti mos est omnibus prophetis. Nec dubium quin alluserit ad celebre canticum illud Mosis, ubi coelum et terram statim ab exordio adversus populum contestatur: quae contestatio certe gravissima est. Nam perinde valet, ac si ad muta elementa et sensu carentia uterque se converteret, quia iam nullae hominibus sint aures, vel obstupefacti sint omnes sensus. Sic ergo loquitur Isaias, ut de re prodigiosa et stupenda, quae brutis etiam elementis horrorem incutere debeat. Quid enim magis horrendum quam Israelitas deficere a Deo, a quo tot beneficiis ornati erant? Qui per Coelum angelos, per Terram homines intelligunt, vim istorum verborum nimium extenuant, ideoque quidquid est vehementiae et gravitatis enervant. Porro omnes fere interpretes statuunt hic clausulam: Quoniam Dominus loquutus est, perinde ac si innueret propheta, simulatque sacrosanctum os Dominus aperit, omnia debere intenta esse ad excipiendam eius vocem. Et certe uberior in speciem videtur haec sententia: verum circumstantia loci alium contextum requirit: ut scilicet illud *Audite* referatur non ad quemlibet sermonem generaliter, sed tantum ad expostulationem quae proxime sequitur. Quare sensus est: Audite querimoniam quam Dominus profert in medium: Filios educavi, etc. Refert enim portentum, ad cuius conspectum perhorrescit, ut cogatur mortuas creaturas praeter

[1]) 1551. confundentur. [2]) Alias Deus.

naturam testes citare. Et ne cuiquam mirum sit, quod res mutas et inanimes alloquitur, experientia non obscure ostendit, vocem Dei a mutis etiam creaturis exaudiri, nec aliud esse naturae ordinem, quam obsequium quod ei a singulis mundi partibus redditur, ut summum eius imperium ubique refulgeat: quia pro eius nutu praescriptam legem servant elementa, et officio suo coelum et terra funguntur. Terra fruges producit: mare extra praescriptos fines non evagatur: sol, luna, stellae circuitus suos peragunt: coeli etiam ad certa momenta volvuntur, in omnibus mirabilis distinctio, tametsi ratione et intelligentia careant. Homo vero ratione et intelligentia praeditus, cuius in auribus et mente saepius insonat vox Domini, velut stupidus non commovetur, nec cervicem flectere potest, quo sese ei submittat. Mutae ergo et inanimes creaturae adversus homines praefractos et contumaces testimonium ferent, ut non inanem fuisse hanc contestationem aliquando ipsi sentiant.

(*Educavi.*) Ad verbum est: Feci magnos. Sed quia de liberis loquitur, melius verti non potest quam Educavi vel Sustuli. Nam et Tollere liberos, pro Enutrire, Latini dicunt. Mox tamen addit alia beneficia, quibus ipsos magnifice ornaverat: ac si diceret, non modo se implevisse boni patris munus in alimentis et ordinario victu, sed curae sibi fuisse ut in sublime eos eveheret. Nullum enim genus benignitatis non exercuerat in ipsos se quasi totum effundens: quemadmodum alibi exprobrat: Quid potuit fieri vineae meae, et non feci (Infra 5, 4)? Potest quidem Dominus idem universis gentibus obiicere, quatenus omnes alit et variis beneficiis afficit ac accumulat: sed Israelitas potissimum delegerat, et sibi adoptaverat prae aliis, quos velut filios carissimos tractaret, quos in sinu peculiariter foveret, quos denique ornaret omni beneficiorum genere.

Ut haec ad tempora nostra accommodemus, considerandum num eadem sit nostra conditio, aut etiam melior, quam olim Iudaeorum fuit. Adoptatio Dei obstrictos tenebat, ut eum pure colerent: duplex nostra obligatio est. Nempe quia non solum redempti sumus Christi sanguine, sed quia nos suo evangelio dignatur, qui nos semel redemit: atque hoc modo praefert omnibus, quos adhuc ignorantia obcaecatos manere sinit. Haec si non agnoscimus, quanto graviore poena digni erimus? Quo enim plenius et uberius effusa est in nos gratia Dei, eo maioris ingratitudinis nos convincet.

(*Defecerunt.*) Hieronymus vertit *Spreverunt.* Satis vero patet ex multis locis, *Pasha* plus aliquid exprimere, Defectionem scilicet. Significat ergo Deus, nullis beneficiis potuisse ipsos in obsequio retineri. Aversos esse prorsus atque abalienatos, ac si filius domum paternam deserens nullam spem correctioni relinquat. Quod certe instar portenti est, filios patri non esse morigeros: atque adeo benefico patri et assiduam de suis curam gerenti. Lycurgus adversus ingratos legem ferre noluit, quod prodigiosa res esset, beneficium non agnoscere. Duplex ergo portentum est, ingrati filii erga patrem: triplex vero, erga liberalem et beneficum patrem. Nam filios nominat, non honoris causa, sed ut defectionem illam magis exaggeret, atque invisam reddat.

3. (*Cognovit bos.*) Haec comparatio magis amplificat crimen defectionis. Poterat enim Dominus populum suum conferre cum gentibus: sed magis urget, quum ipsum mutis bestiis comparat, iisque stupidiorem esse ostendit. Illae enim quamvis mente et ratione careant, sunt tamen dociles: ea saltem parte, quod agnoscunt eos a quibus pascuntur. Ergo quum hunc populum Deus non tantum pavisset ad praesepe, sed liberaliter aluisset, non secus ac pater filios solet, nec tantum saginasset ventres, sed spirituale alimentum quotidie porrigeret: postquam tantam socordiam expertus est, merito dignum censet qui in beluarum non hominum schola doceatur: itaque ad boves et asinos ipsum amandat, ut ab iis discat quid sit officii sui. Nec profecto mirum: saepe enim bestiae naturae ordinem melius sequuntur, et plus humanitatis prae se ferunt quam homines ipsi. Et ne multa exempla referam, sufficiet quod hic proposuit Isaias, stupidissimas scilicet et tardissimas bestias tamen dominis et rectoribus suis sese submittere. Quod si etiam alia considerare libeat, quam multa reperientur? Quid enim, quod nullum animal in genus suum saevire solet, et agnoscit in altero similitudinem suam? quid etiam, quod omnia animantia tantum diligentiae adhibere soleant in educando foetu, quum saepe mulieres naturae et humanitatis omnis oblitae liberos abiiciant? quid porro, quod id tantum cibi et potus sumere soleant, quod ad tuendam vitam et sustinendas vires sufficiat, quum homines ingurgitent sese ac prorsus obruant? quid denique, quod nulla in re transgrediuntur leges sibi a natura praestitutas? Papistae, ut solent genuinum scripturarum sensum evertere et suis nugis inficere omnia Dei mysteria, insulsam hic fabulam commenti sunt. Finxerunt enim boves et asinos in praesepi Christum, quum nasceretur, adorasse. In quo egregios se esse asinos ostendunt. (Atque utinam ipsi asinum quem fingunt imitarentur: hoc est, saltem asini essent Christum adorantes, ac non calcitrantes adversus eius maiestatem.) Nec enim de miraculo hic agit propheta, sed de ordine naturae: quem qui pervertunt velut monstra esse docet. Non sunt autem confingenda nova miracula ad autoritatem Christo conciliandam. Sic enim falsa veris permiscendo periculum est ne utrisque fides derogetur. Nec vero dubium est quin,

si editum esset tale miraculum, evangelistae scriptis prodidissent. Est autem emphasis in nomine *Israelis*, quem bestiis istis opponit. Scimus quam fuerit honorificum posteris Abrahae hoc nomine censeri, quod sancto Patriarchae divinitus inditum fuerat, quia victor fuerat angeli in lucta. Quo magis indignum fuit inter filios degeneres ac perversos falso iactari. Primum quidem tacita subest exprobratio, non solum quia perperam usurpant sancti viri nomen, cui sunt prorsus dissimiles, sed quia in Deum, a quo summis beneficiis affecti fuerant, sunt ingrati: deinde obliqua etiam comparatio subaudienda. Nam quo maior fuerat dignitas, longe supra omnes alios populos eminere, nunc maioris ignominiae causa, sub honorifico titulo Israelis, ab aliis gentibus segregantur. Graeci interpretes addiderunt *me*, sed malo repetere quod dixerat: nempe, Israel non cognovit possessorem suum, id est Deum, nec praesepe suum, id est Ecclesiam in qua educatus est, ad quam colligi debet: quum tamen bestiae illae agnoscant dominum a quo aluntur, et in locum ubi pastae fuerint sponte redeant.

4. (*O gens scelesta.*) Quanquam satis vehementer crimen arguerat, amplificandi tamen causa exclamationem subiungit, qua tam foedam ingratitudinem et impietatem magis detestetur. Nonnulli particulam *hoi* dolentis esse volunt. Hieronymus interpretatus est Vae. Mihi vero sufficit esse vocem exclamantis, partim ex admiratione, partim ex tristitia natam. Nam erumpimus in clamorem, ubi res ipsa sua indignitate simpliciter exprimi non potest, vel ubi desunt verba quae doloris magnitudini respondeant. Ubi posuimus Gentem scelestam, Graeci verterunt, ἁμαρτωλὸν, id est peccatricem, ut etiam habet vulgaris translatio. Sed hebraicum nomen sceleribus deditos significat: nec vero dubium est quin perditam eorum malitiam accuset propheta.

(*Onustus.*) Notanda est vis metaphorae. Praeterquam enim quod in sua iniquitate quasi in profundo coeno demersos esse intelligit, simul etiam exprobrat, non errore vel incogitantia, ut solent flexibiles homines, peccare, sed fixo animi proposito contumaciam suam persequi: ac si diceret iniustitiae esse mancipatos, vel ad male agendum venditos. Quod addit, *Semen malignorum*, tantundem valet ac malignum. Subtilius alii, indignos pronunciari, qui locum teneant inter filios Abrahae, quia spurii sint vel alieni: quemadmodum alibi dicuntur Semen Chanaan, et praeputium illis obiicitur, ac si ex profanis et alienigenis geniti essent. Sed Hebraeis usitatum est Filios bonorum pro bonis accipere: quod et Graeci imitati sunt.

(*Filii degeneres.*) Ad verbum est, Corrumpentes ideoque supplent interpretes Se ipsos vel studia sua. Sed puto melius convenire, Degeneres. Sic enim depravatos esse intelligit, ut prorsus sint alieni a suis patribus. Porro quatuor, quos videmus, titulis ornat gentem suam, parum honorificis et valde remotis ab ea opinione quam de se conceperat. Sic enim expergefaciendi sunt hypocritae: et quo magis sibi indulgent, nec reguntur timore Dei, fulminibus verborum quatiendi sunt. Frigeret enim erga tales homines simplicior doctrina: nec eos vulgaris exhortatio commoveret. Detrahenda etiam falsa persuasio sanctitatis, iustitiae, prudentiae, qua se plerumque tegunt et inaniter gloriantur.

(*Quia dereliquerunt.*) Subiicit rationem cur tam severe eos graviterque reprehenderit, ne scilicet suo more querantur nimis aspere et duriter secum agi. Ac primum quidem illis defectionem a Deo exprobrat, quod est malorum omnium caput. Quemadmodum enim summa iustitiae perfectio est, Deo adhaerere, quo etiam pertinet illud Mosis: Nunc Israel quid petit abs te Deus tuus, nisi ut sibi adhaereas: ita ubi ab eo descivimus actum est de nobis. Consilium autem prophetae est, non unius criminis in specie reos facere Iudaeos, sed ostendere prorsus esse apostatas. Quod sequitur, ad amplificationem haud dubie facit: sive Irritare legas, sive Spernere, quod posterius magis amplector. Foeda enim indignitas fuit pro nihilo ducere eius gratiam, qui eos solos ex omnibus populis adoptaverat. Et hac ratione vocat Sanctum Israelis: quia se illis addicens sua sanctitate simul eos ornaverat. Siquidem ab effectu nomen hoc ei passim tribuitur. In tanti vero honoris contemptu, quam barbara superbia fuit? Si quis verbum Irritandi magis probet, sensus erit, Deum repudiasse, ac si data opera iram eius provocare vellent: unde apparet quam detestabilis sit eorum apostasia.

(*Abalienati sunt retrorsum.*) Sensus quidem est, quum Dominus ipsis certam vivendi viam et rationem proponeret, cupiditatibus suis abreptos fuisse: proximam tamen sententiam confirmat, nempe adeo effraenem fuisse eorum petulantiam, ut se ipsos a Deo prorsus abdicaverint: ac data opera a scopo, in quem dirigenda vita erat, retro cursum flexisse.

5. (*Quorsum percutiemini.*) Aliqui vertunt Super quo, vel in qua parte: atque ita accipiunt ac si Dominus sibi nullum amplius flagellum esse diceret: quia tam variis modis eos in viam reducere conatus sit, ut nulla amplius supersit ratio castigandi. Ego vero malo interpretari Quorsum: ut etiam voci hebraeae congruit, et convenientior mihi sensus esse videtur. Idem enim est quod vulgo dicimus *A quel propos*, *Pour quelle fin*. Nam significat Iudaeos eo impietatis et scelerum progressos esse, ut ne plagis quidem meliores fore credibile sit. Nam desperatos homines postquam obduruerint, scimus frangi potius quam corrigi: et conqueritur de tanta eorum pervicacia, ac si medicus tentatis omnibus remediis artem iam cessare diceret. Interim

extremam eorum malitiam accusat: quia ubi sceleratos non saltem humiliant poenae, ad malorum cumulum ventum est. Ac si diceret Dominus: Video me facturum sine profectu, si vos castigem. Nam quum plagae et aerumnae sint remedia, quibus vitia nostra sanare vult Dominus: ubi nihil erga nos proficiunt, desperandum est. Etsi autem non desinit propterea Deus nos punire: quin potius magis ac magis in nos irascitur, quandoquidem tali pervicacia intolerabilius nihil ei est: merito tamen se operam perdere dicit, ubi resipiscentiam a nobis non extorquet, ac frustra tentari apud insanabiles remedia. Ita plagas et aerumnas ingeminare et extrema omnia tentare non cessat, imo etiam cogitur, donec omnino profligat atque perdat. Sed interea non facit officium medici: atque id est quod deplorat, non fore populo salutares suas castigationes.

(*Adhuc addetis praevaricationem.*) Confirmatio est superioris sententiae, ideoque hoc membrum a superiore disiungo, quum tamen alii coniungant. Ac si diceret: Non desinetis adhuc praevaricari, imo adaugebitis flagitia vestra: nam conspiratis animis, et quasi devotis, ad peccandum vos rapi video, ut moderatio nulla speranda sit. Consilium enim Dei est intractabile eorum ingenium traducere, ne quid amplius excusent.

6. (*Totum caput.*) Alii vertunt Omne, atque primores populi et magnates his nominibus designari putant. Ego magis accedo eorum sententiae, qui Totum vertunt. Videtur enim mihi simplex esse similitudo ab humano corpore desumpta: quum scilicet corpus tam graviter afflictum est ut nulla sit spes sanitatis. Duas autem potissimum partes nominat, ex quibus pendet salus corporis: eoque magnitudinem morbi declarat, quo miserum populum usque ad tabem confectum esse docet: non membrum scilicet aliquod, aut extremas corporis partes dolere, sed cor ipsum vulneratum esse, et caput graviter afflictum: denique vitales, ut vocant, partes magis vitiatas esse et putrefactas, quam ut ullo modo sanari queant. Caeterum hic etiam variant interpretes: quoniam alii ad peccata corruptionem hanc, alii ad poenas referunt. Ad peccata hoc modo: Vos iam corpori putrido et foetido similes estis, in quo nihil sinceri aut integri superest. Vigent scelera et flagitia inter vos, quorum contagione nihil non foedatum et corruptum est. Ego vero malo de poenis accipere: quia dubium non est, quin adhuc pergat Deus in illa querimonia: populum esse adeo pervicacem, ut nullis plagis emendari possit: quia fere usque ad interitum percussus, saltem vibicibus deformis et horrendum in modum laceratus nondum tamen resipuerit. Quo etiam pertinet versiculus sequens, ubi in eadem pergit similitudine et eandem continuat sententiam. Nam certe qui de peccatis exponunt priorem partem, non satis attendunt ad reliquum contextum. Demus conferri morbido corpori populum vitiis corruptum: quid sibi haec volunt quae mox sequuntur? plagas non esse ligatas vel fomentis delinitas? Clarum est de afflictionibus prophetam loqui, in quibus fere populus contabuerat: atque hunc diuturnum languorem proferre, quasi extremae impoenitentiae signum. Plagam saniosam vocat, ex qua fluit continua tabes, ac si arcana quaedam scaturigo novum assidue virus emitteret: qua similitudine morbum insanabilem designat, cuius materia sisti nequit. Exaggeratio autem non parva est, quod negat fuisse adhibita remedia. Tres enim metaphorae, quas simul coniungit, eodem tendunt, sine ulla spe levationis, sine solatio, sine remedio ita calamitosum fuisse populum, ut summus Dei rigor palam in talibus poenis apparuerit.

7. (*Terra vestra in vastitatem.*) Ad verbum est Desolatio. Atque ita fusius prosequitur Isaias et clarius, quod figurate prius dixerat de plagis. Nempe terram horrenda vastitate afflictam esse. Nam omnes istas sententias in tempus praeteritum malo resolvere: quia potius narrat propheta quantae iam clades acciderint, quam Dei vindictam denunciet. Exprobrat enim vecordiam et stuporem, quod ad sua mala iaceant attoniti.

(*Iuxta destructionem alienorum.*) Hoc amplificandi causa additum est. Nam quod *Zarim* quidem loco *Zaeraem* pro inundatione positum esse volunt, coactum est. Posset quidem ad hostes quoque transferri nomen hoc: sed praestat in propria significatione pro alienigenis accipere. Plus enim indignitatis habet calamitas, quum homines ignoti et e longinqua regione profecti eam inferunt, qui longe inclementius et atrocius saeviunt quam vicini. Diruunt enim civitates, domos, aedificia et vicos incendunt, et late vastant omnia. Denique irruunt barbarica feritate, caediumque et incendiorum avidi, damno potius inferendo quam lucro captando student. Vicini vero, quia subactam regionem praesidiis relictis conservare possunt et statim subsidia mittere si qua defectio tentetur vel oriantur tumultus: ideo non ita saeviunt, neque regionem vastant, ex qua fructus commode percepturi sunt. Non vulgarem igitur cladem, sed omnium atrocissimam describit.

Hinc observandum est, ubi nos punire coepit Deus, nisi resipiscamus haud statim quiescere, sed multiplices inferendo plagas et subinde revocando in exsequendis suis partibus pergere. Fugienda igitur talis pervicacia, nisi easdem accersere poenas velimus: ac ne tandem nobis merito exprobretur quod Iudaeis: nos haud leviter fuisse commonitos, manum Domini sensisse: corrigi tamen et emendari nequivisse. Praeterea mirum videri non debet, quod tantis ac tam variis interdum aerumnis premimur, quarum finis aut exitus nullus apparet:

nostra enim pervicacia contendimus cum Deo et flagellis ipsius. Idem igitur accidere necesse est quod refractariis et calcitrosis equis, quibus gravius tundi caput et latera fodi solent, quo magis reniti et refragari conantur. Hodie multi Deum propemodum accusant crudelitatis, quasi durius saeviat, quum nos clementius castigare deberet: interim quam horrenda sint scelera nostra non animadvertunt. Quod si ea expenderent, certe in summa illa severitate agnoscerent insignem clementiam Dei. Et ne hic severior fuisse Dominus videatur, vitia quae postea enumerat consideranda sunt. Obiicietur quaestio. Cur populum tam varie afflictum praedicet Isaias, quum antea ipsum prophetizandi initium fecisse sub Usia diximus: cuius tempore incolumis fuit rerum status in regno Iuda. Nam etsi sub finem vitae ipsius regnum Israel cladem aliquam passum est, hoc tamen nihil ad regnum Iuda pertinebat. Ideo Iudaei haec ad regnum Iotham non Usiae pertinere putant: quorum opinio etsi primo intuitu parum videtur consentanea, omnibus tamen excussis probabili ratione non caret. Scimus enim non semper in colligendis prophetiis servatam fuisse temporum seriem: et fieri potest ut concio haec Isaiae primum locum obtinuerit non alia de causa, nisi quod summam doctrinae, quae postea refertur, continet. Alii facile se elabi putant, quum hoc totum de vitiis non de poenis interpretantur: verum id quod dicitur de incensis urbibus et vastatione terrae non potest ita facile eludi. Si quis existimet prophetam non loqui de praesenti eius regni statu sed de futuro, atque in persona Dei nunciare imminentes plagas, utcunque eas oculis non cernerent, non magnopere reclamo, quanquam de rebus cognitis eum disserere verisimile est. Certa narratio est, non vaticinium, quanquam proximo versu dicere eum fateor quis eventus immineat.

8. (*Et residua.*) Alludit, more apud nos usitato, ad tugurium quod vinearum custodes, quum uvae maturescunt, erigere solent: alteram similitudinem, quae affinis est, ex consuetudine gentis adducit, ubi etiam servandis cucumeribus excubabant custodes: deinde explicat ipse quid per utramque significare voluerit. Hoc autem bifariam exponi potest, nempe, vel totam regionem vastatum iri, nisi sola civitas maneat salva instar tugurii, vel civitatem ipsam diruendam esse. Priorem interpretationem sequuntur Iudaei, atque hunc locum intelligunt de obsidione Sennacherib, sed ego latius patere arbitror, hoc est, ad alias etiam clades quae postea sequutae sunt. Potest quidem hoc ad viciniam referri, qua afflicta et vastata, fieri non potest quin civitas multum incommodi sentiat, sed hanc prophetae mentem esse puto, quod mala de quibus disserit, ad civitatem usque ipsam pertingent, ut imminuta et attrita ignobilis tugurii speciem referat. Iam filiam Sion nominat Ierusalem vulgari scripturae more, quae populum quemlibet Filiae nomine appellat, quemadmodum Filiam Babylon et Tyri, pro Tyriis et Babyloniis. Sion autem potius quam Ierosolyma ponitur propter templi dignitatem: atque haec synecdoche passim trita est.

9. (*Nisi Dominus.*) Hic concludit quod antea pronunciaverat de flagellis Dei. Tantam scilicet fore vastitatem, vel iam adesse et conspici, ut conferri possit cum interitu Sodomae: nisi Dominus tenues quasdam reliquias velut ex incendio eriperet. Atque hic versus confirmat quod nuper dixi: ubi de cladibus iam illatis disseruit propheta, eventum qui brevi instabat attexere: ac si diceret, Ne vos decipiant blanditiae, eadem vos maneret conditio quae Sodomae et Gomorrhae accidit, nisi Deus misertus vestri exciperet quasdam reliquias. Cui consentaneum est illud Ieremiae: Misericordiae Dei, quod non sumus consumpti.

Ex his duo notanda sunt. Primum, denunciari hic extremam consumptionem, quia tamen Deo negotium erat cum sua ecclesia et electo populo, peculiari gratia temperari iudicium illud, ut a communi totius gentis interitu eripiat suos Deus, quos tenuibus reliquiis merito comparat. Quod si tam horrendis plagis Iudaeorum scelera ultus est, cogitemus idem nobis accidere posse, si eorum protervian sequamur. Consecraverat enim sibi Dominus populum illum, et a communi aliorum sorte exemerat. Cur nobis magis parceret, si contumaces in nostra impietate et perfidia erimus? Imo quis exitus sperandus est in hac vitiorum faece ac colluvie, in qua sibi passim homines per totum orbem indulgent? Certe idem qui fuit Sodomae et Gomorrhae: nempe ut in nihilum redigamur, nisi eius vindictam cohiberet gratuiti foederis respectus, quo pollicitus est ecclesiam aeternam fore. Atque haec comminatio, quae certe formidabilis est ac stupenda, pertinet ad obstinatos et insanabiles homines, quorum vitia nullis plagis corriguntur.

Rursum notandum est quod iam antea perstrinxi ex Ieremia, acceptum ferendum esse misericordiae Dei quod non omnes prorsus delemur. Nam si contemplemur quanta passim grassetur apud omnes impietas, mirabimur vel unum tantum hominem superstitem esse, nec omnes penitus e vivis esse sublatos. Atque in hunc modum Deus manum suam suspendit, ut ecclesia aliqua in mundo conservetur. Atque hanc causam indicat Paulus, qui optimus est interpres istius loci: dum eius obiecto retundit insolentiam Iudaeorum, ne solo titulo glorientur, quasi originem a patribus duxisse sufficiat. Deum enim agere cum illis posse admonet, ut olim cum patribus: reliquias tamen aliquas eius misericordia salvas fore: et quem in finem? Ne scilicet omnino pereat ecclesia. Eius enim gratia

fit, ut quamvis Dominus ob nostram pervicaciam extrema iudicia experiri cogatur, exiguum tamen aliquod semen reliquum faciat. Quae sententia in extremis calamitatibus, quibus actum esse putamus de ecclesia, nos vehementer consolari debet, ut quamvis ruant omnia, et fractus, ut ille ait, orbis illabatur, invicto tamen animo perstemus, ac certi simus Dominum semper ecclesiae suae rationem habiturum.

(*Et quidem admodum tenues.*) Haec particula tam ad praecedentia quam sequentia referri potest: ideoque vertunt quidam: Fuissemus propemodum instar Sodomae: malo tamen superioribus coniungere, ut definiat paucitatem eius numeri, quem Deus ex clade reliquum fecerat. Iam vero כ Caph affirmative positum esse quibusdam placet, ut sit maior expressio: quod non displicet: quamvis liceat in genuino et proprio sensu accipere, ac si dixisset: idque ad numerum exiguum. Est autem diligenter notanda sententia: quia nisi longe lateque se extendat ecclesia, contemptibilis esse solet. Hinc fit ut suis copiis turgeant hypocritae, infirmi vero earumdem splendore territi vacillent. Atqui hinc apparet non esse metiendam magno numero: nisi paleas tritico praeferre libeat, quia multitudine superant. Nobis vero sufficere debet, quamlibet exiguus piorum sit numerus, a Deo tamen pro electo populo agnosci, ac simul in mentem venire illa consolatio: Ne metuas pusille grex, quia complacuit patri in te.

10. (*Audite verbum.*) Confirmat quod prius dixerat, ultionem Domini crudelem non esse: quia supplicium meriti erant longe atrocius. Quamvis enim discrimen esset inter ipsos et Sodomitas quoad poenam, idem tamen esse crimen, ut iure par de ipsis vindicta sumi potuerit, nisi Dominus pepercisset. Haec summa est, non actum cum ipsis mitius quod Sodomitis levius peccarint, sed misericordiae Domini esse tribuendum. Quod principibus nomen urbis Sodomae, populo nomen Gomorrhae distincte adscribit, eo non notatur diversitas: sed potius similis conditio. Sed quum idem bis repetat, plus gratiae habet varietas nominum: ac si diceret, nihilo inter se magis differre quam Sodomam a Gomorrha. Allusio quidem est ad diversos hominum gradus, dum illis duas urbes quasi separatim attribuit: sed quia tantundem valet Sodoma ac Gomorrha, videmus quasi in unum fasciculum coniici. Itaque summa est: Si quis iudicet de populo ac principibus, reperiet optime inter ipsos convenire, non secus ac inter Sodomam et Gomorrham: hoc est inter ovum et ovum, quia nihilo in una parte quam in altera maior sinceritas. Incipit autem propheta Iudaeis suas larvas eripere, et merito. Nam quum hypocritis omnibus commune sit, mira integumenta obtendere ne in lucem prodeant, populus ille hoc maxime vitio laboravit. Nec alia de re prophetis acrius vel molestius fuit certamen. Iam una cum fictae sanctimoniae iactantia fastus quoque regnabat: nec minus gentis suae nobilitate et praestantia, quam caeremoniis et externo cultu gloriabantur. Quo plus offensae tanta Isaiae asperitas commovit. Sed quia necesse fuit eorum turpitudinem e latebris suis extrahere, quo superbius se efferebant, eo vehementius in eos fulminat. Quae ratio similiter erga omnes hypocritas tenenda est.

(*Verbum Domini.*) Verbum et legem pro eodem accipit propheta. Nec tamen dubito quin legis nomen consulto posuerit, ut crassam eorum opinionem perstringeret, quia putantes sacrificiis absque fide et poenitentia oblatis placari Deum, praeposteri erant legis interpretes. Quibus verbis admonet, Mosen se illis proferre, nihil afferre novi, legi nihil addere, tantum ut audiant quae sit voluntas Dei: de ea se fideliter edocturum. Ne falsa iustitiae persuasione fucum se Deo facere posse putent, legem hac in parte illis non patrocinari.

11. (*Quorsum mihi.*) Nunc Deum loquentem inducit Isaias, qui suum consilium exponat: quia legislatoris est non tantum praecipere, sed legibus etiam addere sanam interpretationem, ne in abusum trahantur. Neque vero dubium, quin superior obiurgatio valde acerba et molesta fuerit. Quid enim adversus ipsos atrocius aut indignius dici potuisset? Gloriabantur nomine Abrahae, cuius se filios esse iactabant, seque efferebant insolenter. Haec ratio est, cur propheta sese adversus ipsos armet autoritate Dei, ac si diceret: Scitote, vobis haud mecum sed cum Deo negotium esse. Postea Dei mentem et consilium exponit in exigendis sacrificiis: nempe id facere, non quod ea miretur, sed ut sint pietatis adminicula: ideoque longe falli Iudaeos qui totam in illis sanctitatem locabant. Putabant enim se perbelle functos officio, quum victimas immolarent: et quum ultra insisterent prophetae, se immerito traduci querebantur. Dominus autem se eas reiicere et abominari dicit, nimis quidem id praecise, ut videtur, quia ab eo institutae erant. Sed notandum est in praeceptis Dei alia per se spectanda esse, alia tendere in diversum finem. Verbi gratia: lex iubet ut colamus Deum ac veneremur, deinde ut benefaciamus proximis. Haec per se grata sunt Deo, et per se requiruntur. In caeremoniis alia est ratio: sunt enim exercitia quae non requiruntur per se, sed propter aliud. Idem de ieiunio: nam regnum Dei in esca et potu non consistit. Est ergo alius finis ieiunii.

Proinde caeremonias non ita instituit Deus, quasi hac satisfactione placandus esset: sed ut in iis populus sese ad pietatem exerceret, magisque ac magis in fide et puro Dei cultu proficeret. Hypo-

critae vero, quasi in hoc cardine versetur summa religionis, ipsas diligentissime observant: seque omnium sanctissimos putant, quum se in earum observatione diu multumque fatigarunt. Atque etiam ut videantur sanctiores, addunt aliquid de suo, et nova in dies additamenta comminiscuntur: piis autem Dei institutis perversissime abutuntur, quum in verum finem minime intendunt. Omnes igitur caeremoniae nihil illis sunt quam corruptelae divini cultus. Nam ubi in externa et nuda tantum actione insistunt, quid eorum sacrificia differunt a sacrificiis gentilium, quae sacrilegia esse scimus, quod in legitimum finem minime spectent? Haec ratio est cur Dominus reiiciat istas caeremonias, quae tamen ab ipso institutae erant, quod non animadverteret populus quo consilio et quem in usum traditae essent. Fuit autem perpetuum hoc certamen prophetis cum populo, ut larvas istas excuterent, atque ostenderent Dominum externo cultu non esse contentum, nec caeremoniis placari posse. Idque etiamnum ubique experiuntur pii ministri. Homines enim Deum semper ex se metiuntur, eique externa pompa satisfieri putant: aegerrime vero adducuntur ut integrum cor suum ipsi offerant. Ieremias facile omnem huius loci difficultatem tollet. Ait enim (c. 7, 21. 22): Quum patres vestros ex Aegypto redemi, non iussi ut mihi sacrificarent: tantum praecepi ut me audirent et servarent mandata mea. Nam demonstrat omnem observationem caeremoniarum pendere a verbo: vanasque prorsus et inutiles esse si ab eo separentur, haud minus quam si anima dividatur a corpore. Huc etiam pertinet argumentum Psal. 50 (v. 13). Numquid comedam carnem taurorum, aut sanguinem hircorum bibam? Sacrifica Deo laudem, et redde Altissimo vota tua. Atque alibi (v. 4) idem Ieremias: Nolite confidere in verbis mendacii, dicentes, Templum Domini, templum Domini, templum Domini. Quin magis benefaciendo benefacite, etc. Item Michaeas (6, 7): Numquid complacitum est Domino in millibus arietum, aut decem millibus vallium pinguium? Paulo post subiicit: Indicabo tibi, o homo, quid sit bonum, et quid exigat Dominus a te: nempe facere iudicium, diligere pietatem, et verecunde ambulare cum Deo tuo. Ex quibus perspicuum est caeremonias ideo improbari, quod a verbo, quasi ab anima sua, seiungantur. Unde apparet quanta sit hominum caecitas, quibus persuaderi non potest inutile esse, quidquid ad Deum colendum insumunt operae, nisi praecedat cordis integritas. Nec vero id vulgi vitium est, sed omnium fere hominum, et sua opinione praestantium. Unde illud figmentum de opere operato, quod papistici doctores commenti sunt: nec hodie ex animis multorum revelli potest. Hic vero non homo, sed Deus ipse loquitur, et decreto immutabili statuit, frustra sibi obtrudi, vanumque et infructuosum esse quidquid agunt homines, nisi vera fide ipsum invocent.

12. (*Quis hoc ex manu.*) Optima fallacium cultuum refutatio, ubi Deus coram se in rationem venturos negat: ac generaliter pronunciat, frustra sibi impensum ferri quidquid non exigit: quia non aliter coli velit quam ex praescripto. Unde enim fit ut homines sibi adeo placeant in talibus figmentis, nisi quod non expendunt se nihil praestare utile aut gratum Deo? Alioqui statim veniret ipsis in mentem, nihil praeter obedientiam restare, neque tam proterve opera sua extollerent, quae ludibrio habet Dominus: non solum quia nihil inde emolumenti percipiat, sed quia sibi non vult imputari quod suo iniussu temere suscipitur, nec hominum arbitrium pro lege valere patitur, quanquam maioris contumeliae causa mox addit: In obsequium perperam afferri quod loco iacturae ducat, nempe quod templum frequentando nihil quam atria sua conterant: ac si de fictis precibus diceret: Multum scilicet me obligant, dum aures meas obtundunt.

13. (*Ne pergatis.*) Utilis admonitio ad cohibendam eorum libidinem, qui vanos et fictos cultus obstinate sequi non desinunt, ut saltem moniti a Deo resipiscant, siquidem ullum consilium admitterent. Sed hinc apparet: postquam semel obduruerunt hypocritae, quam stupida sit eorum securitas, quod ne Deum quidem audire sustinent clare denunciantem, ne operam suam ludere, atque adeo insanire pergant.

(*Incensum.*) Ut vehementius urgeat, ultra progreditur, non tantum inutilem esse eiusmodi cultum, sed etiam illum se detestari atque abominari: neque immerito, quia sacrilegio non vacat profanatio cultus Dei, in qua eius nomen falso obtenditur. Sicut enim Deo nihil pretiosius sua gloria, ita nihil minus tolerabile, quam eam corruptelis quibuslibet violari: quod fit dum in locum veri cultus nescio quid nugatorium substituitur. Locus hic quosdam fefellit, qui existimarunt prophetam de abrogatione legis disserere. Nec enim id agit: sed revocat populum sui temporis ad veram observationem caeremoniarum: atque ostendit quo consilio et quem in finem institutae fuerint. Nam cultus Dei ab initio mundi, spiritualis fuit: quod autem alia fuerunt exercitia sub veteri Testamento, et diversa a nostris, hoc hominum, non Dei respectu effectum est. In Deo enim nulla est mutatio, sed ad imbecillitatem hominum sese accommodat. Itaque ea gubernatio Iudaeis, ut pueris sua paedagogia, conveniebat. Quorsum igitur ea instituta esset, et quae sit vera caeremoniarum observatio, nunc demonstrat.

14. (*Neomenias.*) Nihil novi superiori doctrinae addit propheta, sed de omnibus caeremoniis, ubi non subest spiritualis veritas, sed fallax tantum color refulget, in genere pronunciat res esse non solum

inutiles, sed impias. Hinc observandum est, frustra nos laborare, nisi Deum rite, ut decet atque ipse praescribit, colamus. Nam quum in omnibus rebus Deo placet veritas, tum vero potissimum in cultu sui numinis. Deinde non tantum luditur in iis opera, sed cultus Dei (ut nuper dictum est) pervertitur: quo nihil magis impium esse potest. Omnes autem superstitiones sunt totidem corruptelae divini cultus: sequitur ergo ipsas impias et nefandas esse. Superstitio vel ex re ipsa, vel ex animi affectu aestimanda est. Ex re, quum homines comminisci audent quod Deus non praecepit: qualia sunt ea quae parit ἐθελοθρησκεία, quam vulgo devotionem vocant. Eriget hic simulacrum, alius sacellum exstruet, alius anniversaria sacra constituet, et infinita eius modi. Ubi hoc licentiae sumunt homines, ut novos cultus confingant, illic superstitio est. Ex affectu vero, quum legitimos quidem ritus et probatos a Deo imitantur homines, sed externae speciei fixi inhaerent, nec in finem aut veritatem intenti sunt. Quemadmodum Iudaei caeremonias a Mose praescriptas mordicus tenentes, omittebant quod praecipuum erat. Nullam enim rationem habebant purae conscientiae, fidei et poenitentiae nulla mentio, nulla reatus sui notitia: quin etiam tollebant ab iis Christum, nec ita ullum locum veritati relinquebant. Unde liquido constat quod supra docui, degenerem et adulterinam fuisse larvam: ut nihil differrent eorum sacrificia a sacrificiis gentium. Minime igitur mirum est quod Dominus ea abominationem vocet. Non immorabor in loquutionibus quibus hic usus est, quae variae sunt: nec tamen leviter praeteriri debent. Videt enim Dominus quanta sit lascivia hominum in comminiscendis cultibus: ideo exaggeratione utitur, quo magis eam cohibeat, atque iterum pronunciat ea sibi odio esse. Deinde quia sibi blandiuntur, et quidquid temere excogitaverint, stulte sibi persuadent fore apud Deum aliquo in loco: contra, se abhorrere et detestari dicit.

15. (*Quum expanderitis.*) Quod expansio manuum adhiberi precibus olim solita est, non factum est superstitione: nec ritus ille, ut alii plerique, stulta et frivola cupiditate obrepsit: sed quia natura quoque ipsa homines eo impellit, ut etiam signis externis testentur se ad Deum confugere. Ergo quum ad ipsum evolare non possint, hoc symbolo sese attollunt. Nihil certe de eo praescriptum habuerunt patres: eo tamen usi sunt divinitus inspirati. Atque hoc ipso symbolo convincuntur crassae caecitatis omnes idololatrae: qui dum externo gestu testantur se confugere ad Deum, re ipsa ad idola confugiunt. Et quo magis convincerentur, Dominus hanc consuetudinem apud ipsos in perpetuo usu manere passus est. Non damnat ergo propheta extensionem manuum, sed hypocrisin: quod speciem quidem invocantium prae se ferrent: animo autem essent valde alieni, ut alibi plenius exprimit. Prope enim se esse ait Dominus, sed iis qui ipsum invocant in veritate. Ubi est hypocrisis, ibi vera invocatio esse non potest. Nec vero adversatur huic loco quod alibi habetur: Quum extulerint manus suas, exaudiam. Nam illic concionatur Dominus, de invocatione quae manat ex fiducia. Fides enim mater est invocationis: ea si absit, nihil superest praeter inanem ludum. Hoc idem exaggerat, denuncians surdum se fore illorum clamoribus, quantumvis preces multiplicent: ac si diceret, Etiam si in precibus sitis assidui, nihil proderit ista sedulitas. Nam hoc etiam habent vitii hypocritae, ut quo verbosiores sunt in precibus, eo se sanctiores existiment, et facilius quod optant impetraturos. Ita futilis eorum loquacitas oblique perstringitur.

(*Manus vestrae.*) Hic iam apertius concionari incipit, cur tam preces eorum quam sacrificia repudiet, imo fastidiose reiiciat: quod scilicet crudeles et sanguinarii, omnique scelerum genere referti, cum ficta pompa prodeant in suum conspectum. Etsi autem alias species mox subiiciet, quia tamen fecerat mentionem expansionis manuum, ideo de manibus loquitur: atque in his testimonium ipsos gerere ac proferre scelerum suorum dicit, ut mirum non sit tam duriter a se repelli. Nam fuit alioqui ex adverso usitata haec loquutio, Tollere puras manus, non tantum prophetis et apostolis, sed etiam profanis autoribus, quos ipse naturae sensus ad coarguendam hominum crassitiem impulit: nisi forte confessionem hanc ab illis extorsit Deus, ne aliquo saltem praeconio usquam vera religio destitueretur. Neque tamen intelligit propheta ipsos latrones aut sicarios fuisse: sed perstringit fraudes et rapinas, quibus in aliena invadebant. Deus enim aliter iudicat quam homines, in quorum iudicium non veniunt fraudes occultae et perversae artes, quibus astuti homines simpliciores fallere et circumvenire solent. Deinde si veniant, extenuantur tamen, nec examinantur suo pondere. Atqui Deus etiam splendidos homines, qui honestis titulis rapinas suas fucare soliti erant, in lucem trahens palam homicidas esse pronunciat. Quocunque enim modo quempiam interimas, homicida es: sive eum iugules, sive alimenta et necessaria subtrahas. Non loquitur ergo de hominibus palam sceleratis, et qui suis flagitiis palam essent infames, sed de iis qui volebant probi videri, et existimationem aliquam retinebant. Quae circumstantia diligenter observanda est, quia et eadem causa hodie agenda est cum improbis, qui dum inopes et tenues per vim et fraudem aut quamlibet iniuriam opprimunt, honestis tamen integumentis suam turpitudinem vestiunt. Porro ut ut clamitent impudenter, se non esse furibus similes aut sicariis, hac tamen severitate qua suos aequales

corripuit propheta, arguendi sunt. Nam quum sustinemus personam Dei, ex hominum sensu et opinione iudicandum non est: sed quid Dominus indicet, libere proferendum.

16. (*Lavate.*) Hortatur Iudaeos ad poenitentiam ac veram eius rationem ostendit, si modo obsequia sua cupiant probare Deo: unde colligimus nihil Deo placere posse, nisi profectum sit a pura conscientia. Nec enim Deus instar hominis est, ut opera nostra ab externa specie aestimet. Nam saepe apud homines plausum reportat speciale aliquod opus, etiam ab homine nequissimo editum: coram Deo autem, qui cor intuetur, polluta conscientia virtutes omnes contaminat. Atque hoc est quod docet Aggaeus (2, 14. 15), veterum caeremoniarum exemplum proponens, Quidquid tetigerit immundus, pollui: unde infert nihil ab impiis purum manare. Iam asseruit propheta noster frustra offerri sacrificia Deo, frustra vota fieri, frustra invocari eius nomen, nisi animi integritas externum cultum sanctificet. Quare ne frustra se amplius fatigent Iudaei, munditiem illam exigit: et quidem a generali reformatione orditur, ne parte una defuncti, obiectum Deo velum putent. Ac sic omnino cum hominibus a Deo alienatis agendum est. Non unum aut alterum vitium morbidi corporis attingendum est: sed si cura habetur verae et integrae sanationis, ad renovationem vocandi sunt, et bene purganda contagio, ut placere Deo incipiant, qui prius odiosi fuerunt ac foetidi. Ac lavandi quidem metaphora non dubium quin ad eluendas internas sordes hortetur: paulo post vero operum quoque fructus adiunget. Lavare praecipit, non quod ex proprio liberi arbitrii motu resipiscant homines, sed remedium non aliud esse ostendit, quam si puri coram Deo appareant. Scimus autem transferri ad homines, quod spiritus Dei in illis operatur: quem ideo Ezechiel (36, 25) aquam mundam appellat, quia proprium eius opus est poenitentia.

(*Auferte malitiam studiorum.*) Iam ad fructus poenitentiae descendit propheta. Neque enim solum absque figura explicat quid sit lavare et mundari, sed in tota vita et singulis actionibus testimonium novitatis proferre iubet. Confirmat tamen superiorem sententiam, quod ante Dei oculos versetur populi foeditas, quae omnia opera inquinans ac deformans, gratiam illis adimit. Et nominatim conspectus Dei fit mentio, ne si opposito velo, se ipsos a cernendo impediant, Deum fingant hebetudinis suae esse socium.

(*Desinite.*) Pergit in corrigenda eorum vita. Vulgo ita exponitur hic locus, quasi propheta per Male facere intelligeret Male vivere: sed proprie de maleficiis intelligi debet, quibus proximus offenditur: ut etiam proximo versu *discite* benefacere, subaudiendum sit, Proximo. Loquitur enim de iniuriis et beneficiis quibus afficimus proximos. Quum autem poenitentia sedem habeat in corde hominis, ideo per has species eam designat, quibus quodammodo in conspectum hominum prodit. Nemo enim vir bonus haberi non vult. Sed qualis quisque sit opera ipsa declarant. Eos igitur ad externa opera revocat quibus poenitentiam testentur. Poenitentiae autem fructus duobus membris complectitur: nocendi abstinentia, deinde beneficentia. Primum enim ab omni iniuria abstinendum est. Neque enim vel prodigi imitandi nobis sunt qui liberales videri volunt, qui rapiunt quod alii largiantur: neque ignavi rursum, qui satis esse putant si se innoxios servarint, et abstinuerint ab alienis, nullam tamen operam dant beneficentiae. Utrumque ergo complecti voluit: his enim duobus, secundae tabulae observatio continetur.

17. (*Discite benefacere.*) Sicuti nuper, quum iubebat desinere a maleficiis, assiduam exercitationem perstrinxit: ac si dixisset, tota vita fuisse assuefactos ad peccandum: ita nunc humanitatis expertes esse docet, ad quam discendam quasi rudes tirunculos invitat. Ac primo quidem iubet quaerere iudicium. Alii vertunt Scisciatamini: quod non placet. Verbo enim Quaerendi plus intellexit propheta, nempe studium, ut vocant, actuale: *Iudicii* vero nomine quidquid bonum rectumque est: ac si diceret, Studete rectitudini.

(*Restituite oppressum.*) Propheta more usitato generi species subiungit, vel quum iam specialiter ad beneficentiam et aequitatem hortatus sit, nunc pressius urgere volens magis enucleate certas species enumerat, quae pleniorem rei declarationem afferant. Semper enim homines recti et iusti alias videri volunt: vixque generali doctrina percelli possent. Sed ubi ad species ventum est, quasi in rem praesentem adducti cedere coguntur, vel saltem mitescunt: idque in dies experimur.

(*Ius dicite pupillo.*) Duas hic species eligit propheta, e quibus hominum improbitas magis detegitur. Raro enim suscipiuntur causae pupillorum et viduarum: propterea quod nulla ab iis praemia sperantur. Eo fit ut omnium iniuriae pateant, quod nullus eorum vindex prodeat: quia gratis nemo iustitiam colit, prompti vero ad diripiendos inopes et tenues quamplurimi. Idque argumento est, nemini curae esse iudicium. Nam potentibus esse amicos a quibus iuventur, minime mirum est, dum spes praemii invitat et allicit. Dominus autem declarat sibi curae esse pupillos et viduas, seque vindicem fore, si qua fuerint iniuria affecti. Idem ad alios omnes extenditur, qui potentiorum vi et tyrannica libidine oppressi gemunt. Quod summam consolationem afferre debet omnibus Dei filiis, quorum conditio est possidere animas suas in patientia. Utcunque enim se insolenter iactent hostes, nihil

impediet quominus in angustiis suis triumphent, quorum animis hoc insidebit: Vindex erit Dominus. Tametsi nos homines negligant, ipsi curae sumus. Destitutis opem feret et eorum causam tuebitur.

18. (*Venite agedum.*) Solent vertere Quaeso, vel igitur. Sed mihi videtur significare fiduciam bonae causae ut נָא sit hortantis, Agedum. Declarat enim Dominus Iudaeos nihil habituros quod respondeant: atque etiam si detur ipsis purgandi locus, mutos fore omnino. Et certe ita cum hypocritis agi necesse est. Deum enim audacter in disceptationem vocant, nec ullum faciunt tergiversandi finem. Propterea dicit, si disceptare velint, se ex opposito paratum fore. Quaeret forte iterum aliquis, cur propheta de secunda legis tabula potissimum concionetur, ac non potius de cultu Dei. Scimus enim primam tabulam haud frustra priore loco constitutam esse a Deo quum legem partitus est. Nec dubium quin prior ut ordine, ita pondere antecedat. Respondeo, prophetas quum hominum hypocrisin reprehenderunt, varie loquutos esse. Interdum enim de violato sabbatho queruntur: interdum aiunt Deum invocatum non fuisse: praecipue vero idololatriam reprehendunt, et in superstitiones invehuntur. Hic vero conqueritur Isaias de officiis erga proximos neglectis: sed unus et idem finis est omnium: nempe vana esse apud Deum opera nostra, quum a recta conscientia non proficiscuntur, et timoris Dei vacui sumus. Timorem autem nunc ab invocatione nominis ipsius, nunc ab observatione sabbathi, nunc ab aliis operibus designant: sed quia inter verum cultum et hypocrisin certius et magis conspicuum discrimen apparet in officiis caritatis, non temere ab Isaia proferuntur. Nam hypocritae diligentes sunt in externo cultu et caeremoniis: intus vero scatent invidia, crepant superbia et contemptu fratrum, ardent avaritia et ambitione: nec facile, dum sub illis involucris latent, detegi possunt. Sunt igitur ad istam regulam, velut ad lydium lapidem examinandi. Hinc iudicium faciendum est, an Deum timeant. Nos quidem possemus falli, si ex secunda solum tabula de hominis pietate iudicaremus: verum si quis satisfaciat in officiis primae tabulae quae sunt pietatis et cultus Dei testimonia, tunc ad examen illud veniendum, an versetur cum aliis innocenter, et abstineat ab omni iniuria, fidem colat, humaniter se gerat cum fratribus. Haec ratio est cur Christus dicat, misericordiam, iudicium et fidem praecipua legis esse: exprobrans Pharisaeis quod decimas et oblationes urgendo tantum minutias persequerentur, veram iustitiam omitterent. Per fidem intelligit fidelitatem, quam vulgo dicimus *Loyauté*. Per iudicium, omnem rectitudinem, quum reddimus cuique suum, nec alios violari patimur, opemque ipsis ferimus quantum in nobis est. Atqui si haec praecipua sunt legis, quo ordine collocanda erunt prioris tabulae praecepta? Respondeo, suum quidem pondus et ordinem retinere: sed ex his quae tam severe exigit Christus, et quibus insistit, hypocrisin apertius deprehendi, et melius iudicari an quis Deum vere timeat. Eodem sensu accipi debet: Misericordiam volo et non sacrificium (Hose. 6, 7, et Mat. 9, 13, et 12, 7). Nam misericordia est specimen et probatio verae pietatis. Deinde quia seria est caritatis demonstratio, per se placet Deo: sacrificia vero propter aliud. Nunc satis patere arbitror cur Isaias beneficentiae potius meminit quam fidei vel invocationis: et cur tam varie loquantur prophetae, quum ad verum Dei cultum hypocritas revocant, eumque a fructibus ostendi volunt.

(*Si fuerint.*) Perinde est ac si diceret, se non accusare innocentes, neque etiam litigandi se ita esse cupidum, ut sine magna necessitate eos accuset, vel causam prosequatur. Nam cum Deo expostulare solent hypocritae, ac si nimis esset rigidus, deinde implacabilis. Imo excusationem hanc inveniunt suae obstinationi, quod frustra nitantur cum Deo redire in gratiam. Quod si omnia ipsos deficiant, tamen ad diverticulum hoc confugiunt, non esse tam praecise cum ipsis agendum: aliquid perfectissimis etiam quibusque condonandum esse. Ideo propheta antevertit, Deum ita loquentem inducens: Ego, si opus sit, disceptationem non recuso, ubi constabit vestra pervicacia fieri, ne ulla sit inter nos reconciliatio: tantum afferte munditiem cordis, omnisque inter nos controversia cessabit. Nolim amplius litigare, si cor mihi integrum praestetis. Hinc colligimus eximiam consolationem, quod Deus non sic contendat nobiscum, quasi ad extremum delicta nostra persequi velit. Nam si serio ad ipsum convertamur, statim redibit in gratiam, omnemque peccatorum nostrorum memoriam delebit, nec rationem reposcet. Nec enim similis est hominibus qui vel in levi offensiuncula inexorabiles esse solent. Imo nos ipse mundare, et nitidos reddere paratus est. Tantum abest, ut iure de nimia eius severitate queramur. Nam contentus munditia cordis quidquid offensae erit ultro condonat, eos absolvens a quibus provocatus fuit.

19. (*Si volueritis.*) Dei causam adversus populum persequitur Isaias. Atque in summa pronunciat, non modo calamitates quascunque populus sustinebat, ipsius culpae imputandas esse: sed per eum stare quominus prosperam et optabilem fortunam mox recuperet: quia ultro ad ignoscendum propensus sit Deus, modo non cor obdurent. Quia vero felicitas videtur hic poni in manu et arbitrio hominum, fortiter contendunt papistae, homines proprio motu liberos esse ad eligendum vel bonum vel malum. Quasi vero Deus, ubi hominum pervicaciam accusat, disserat quanta sit vel qualis eorum

facultas. Sed frustra diceret, si volueritis, nisi penes ipsos esset velle. Respondeo: quamvis non sit libera electio qualiter ipsi fingunt, iure tamen obiici peccatoribus eos sibi voluntarios esse malorum autores, quia sponte non coacti Dei iram in se provocant. Verum igitur est, speciale Dei esse donum, ut quis ad bonum adspiret: simul tamen aeque verum est, suam reprobis pravitatem obstare, ne illuc adiiciant animum: ideoque totam obstinationis culpam in ipsis residere. Hinc pendet ista exprobratio, felicem et beatam vitam acturum fuisse populum, si Deo se morigerum et obsequentem praebuisset. Nam quum natura beneficus sit Deus, nihil praeter ingratitudinem et malitiam nostram obstat, quominus ad nos quoque perveniat illa omnibus exposita liberalitas. Ex opposito gravem et severam denunciationem addit, in manu esse ultionem, ut sentiant non impune Deum contemni. Observandum porro est regulam unicam bene vivendi esse quam Deo et verbo eius obedientiam praestamus. Nam velle et audire nihil aliud est quam acquiescere ad morem gerendum Deo. Atque in his verbis est hypallage, quia sic resolvi debet oratio: Si vobis promptus ad obsequendum animus et voluntas parata esset, vel quod idem valet: Si obedientem mihi et verbo meo aurem praebueritis. Quum igitur Deus felicitatem hominis constituat in obedientia, sequitur recte institui vitam nostram, ubi Deum loquentem audimus, ipsique per omnia obtemperamus. Nunc quanta est hominum pravitas, quum assidue loquenti Deo aures accommodare renuentes oblatam et paratam felicitatem respuunt? Domandi sane erant perversi affectus, ne sibi miseri homines iram Dei accersendo quasi furiosae beluae in aciem gladii sponte se proiicerent. Et notandum est, quod ultimam tandem vindictam minatur, ubi contumaciter recusaverint Deo se subiicere.

(*Os Domini.*) Quoniam dum homines excaecat sua libido, parum minis tanguntur: ut talem illis socordiam excutiat propheta, non ab homine mortali proferri hanc sententiam admonet, sed profectam esse ab ore Dei, qui flexibilis non est instar hominum, sed propositum constanter tenet. Ergo os Domini ad terrorem opponitur, ut serio advertant ad eius minas qui in suis vitiis quasi sopiti iacent.

(*Bonum terrae.*) Intelligit fructus quos terra suppeditat ad usus vitae necessarios. Nam terra quodammodo maligna videtur, quum fructus suos non profert, et veluti in sinu retinet. Quanquam non dubito quin ad legis promissiones alludat, ubi Deus terrae benedictionem cultoribus suis paratam fore asserit, quo large suppetat bonorum omnium affluentia. Neque tamen commoda vitae terrenae offert, quod velit nos praesenti felicitate detineri, quam solam hypocritae considerant, et in qua toti occupantur: sed ut contemplatione ipsius in coelestem assurgamus, et tantae bonitatis gustu ad aeternam quoque felicitatem delibandam nos assuefaciat. Hoc autem magis usitatum fuit populo veteri, ut bonorum praesentium gustu, velut imagine, ad haereditatem coelestem vocarentur. Quod discrimen diligenter notandum est, ut pro gradu ad quem nos Deus evexit, doctrinam hanc ad nos accommodemus. Docere autem voluit propheta veram felicitatem cum suis appendicibus consistere in obedientia Dei: impios contumaciter agendo sibi omne malorum genus accersere, ideoque adversa omnia peccatis et sceleribus nostris imputanda esse.

20. (*Si nolueritis.*) Impii graviorem culpa poenam semper esse putant, etiam si leniter eos Dominus castiget: et quanquam non prorsus absolvere se audent, eum tamen, ut prius diximus, non desinunt accusare nimiae severitatis. Propheta autem nullum finem malorum fore denunciat donec assumpti sint: ac ne se defunctos esse putarent mediocribus poenis, quas eatenus erant perpessi, adhuc multo graviora ipsis impendere Dei iudicia. Papistae hunc locum ad statuendum liberum arbitrium detorquent atque ita colligunt: Si beati futuri sunt homines quum Deo parere volunt, sequitur hoc in nostra potestate situm esse. Argumento certe admodum puerili. Nec enim per prophetam disserit Dominus quaenam vel quanta sit nostra ad bonum vel malum facultas: sed monet nos in culpa esse, quominus bonis fruamur, deinde aerumnas quibus premimur inobedientiae nostrae poenas esse. Est autem longe diversum, an homo ex mala voluntate bonam efficere possit, quaerere: an vero mala voluntate, quae ipsi ingenita est, contrahat sibi quidquid sustinet malorum. Perperam igitur et falso hinc dogma suum de libera electione boni et mali colligunt subtiles et acuti illi doctores.

21. (*Quomodo facta est meretrix.*) Quo plus vehementiae habeat obiurgatio, et magis detestabile sit flagitium, quod ita a Deo et omni integritate populus desciverit, quasi ad rem prodigiosam exclamat. Et sane mutatio illa fuit horribilis, quod a summa pietate in omnem scelerum colluviem exciderit populus Deo sacer et in regale sacerdotium electus. Praesertim vero de urbe Ierosolyma loquitur, quae Dei sacrarium et regia sedes erat. Eam nunc spoliarium esse latronum conqueritur, quae prius fidelis fuerat iustitiae custos, ex sancta et pura versam in scortum. Ergo ut magis pudefaciat degeneres Iudaeos, qui a sanctis patribus longe alieni erant, mirantis personam induit, ac secum disputat quomodo fieri hoc potuerit. Atque in nomine Fidelis, meo iudicio, alludit ad fidem coniugalem, quam uxor marito servare debet. Significatio quidem latius patet: sed dum loci circum-

stantiam perpendo, Fidelem pro casta non dubito accipere: quoniam diversum membrum paulo post opponit, meretricem vocans. Quum enim prius esset veluti uxor, honeste coniugii fidem colens, nunc in scortum versa est, quod nihil pudeat ipsam suae turpitudinis. Hoc autem frequens est scripturis, ecclesiam vocari Dei uxorem: quem honoris gradum tenuit Ierosolyma, quamdiu spiritualem pudicitiam coluit ac perstitit in legitimo et puro Dei cultu: simulac descivit, facta est meretrix. Hanc prophetae admirationem cum maximo dolore coniunctam fuisse dubium non est: hoc enim nobis instar portenti esse debet, quum homines deficiunt a Deo, et promissam fidem abnegant. Nec fieri potest, quin viri cordati, dum talem defectionem considerant, extremo doloris sensu afficiantur. Legimus angelos conversione peccatoris unius in coelis exsultare: ergo fieri non potest, quin uniuscuiusque interitum lugeant. Quanto igitur magis totius civitatis et ecclesiae ruinam et exitium lugebunt? Porro ista admiratio simul expostulationem continet: ac si Ierosolymae diceret propheta: E quam florenti statu decidisti? in quas te coniecisti miserias? quanto te ipsam dedecore et ignominia affecisti? Commemoratio enim pristini status in quo floruerat, et fuerat honorifice tractata, magis eam permovere debebat. Nam quae aliquando honesta matrona fuit, longe magis de honore et fama sollicita est, quam quae in flagitiis et libidinibus omnem vitam transegit.

(*Plena fuit iudicio.*) Ostendit quales illius quondam fidei fructus exstiterint. Iudicium pro rectitudine simpliciter accipere possumus. Aut si quis malit Iustitiam accipere, quum redditur cuique suum: Iudicium vero, quum innocentium causa suscipitur, tenuesque et inopes vindicantur ab iniuria. Talis enim est scripturae usus, quum una coniunguntur. Sed quia hic perfecta coniunctio non est, pro rectitudine simpliciter accipio: ut idem bis dicatur explicationis causa.

(*Nunc autem homicidae.*) Declarat quomodo Ierosolyma facta sit meretrix: quod quum antea iustitiam et aequitatem coleret, nunc homicidiis plena sit. Intelligit autem non sicarios aut latrones, ut iam antea dictum est, sed qui fraudibus et rapinis sub iuris praetextu ad se attrahebant aliorum bona, qui denique non versabantur ex aequo et bono cum proximis, qualescunque tunc habiti fuerint. Ut interdum, et quidem ut plurimum, qui nequissimi sunt summo in pretio habentur. Ex hoc statu Ierosolymae considerandum est quam saepe Satan in ecclesiam Dei velut laxato fraeno tyrannidem exerceat. Nam si usquam fuit ecclesia, ea tunc Ierosolymae fuit. Eam tamen speluncam fuisse latronum testatur Isaias, aut spoliarium in quo homines iugulabantur. Quod si ita potuit in ea grassari Satan, ne miremur idem quoque nobis accidere: sed demus operam, ne tam malis exemplis corrumpi nos sinamus.

22. (*Argentum.*) Metaphorice loquitur Isaias: ac duabus quidem hic similitudinibus ostendit quamvis non palam inversa sit rerum facies, mutatum tamen et corruptum esse statum, ut longe sit a priore dissimilis. Dicit enim pro argento nunc scoriam nitere: colorem etiam vini manere insipidum. Licet adhuc evanidam speciem ostentes, nihil tamen, inquit propheta, purum in te comperietur. Vinum illud quod in te purum esse solebat, corruptum est, ac quamvis adspectu fallat gustu cognoscitur depravatio. Haec autem non alio pertinent, quam ut Iudaei absterso fuco mala sua agnoscere incipiant, nec sibi placeant amplius, ut hypocritae solent. Cui rei aptissimae sunt hae similitudines. Scoria enim simile nonnihil habet cum argento: similiter et aqua vino commixta colore merum refert. Permultum tamen absunt a puritate, cuius speciem prae se ferunt. Ita et hypocritae fuco tanquam fallaci argenti colore se venditant: quum nihilo pluris faciendi sint quam scoria: imo eo detestabiliores, quod quum sint nequissimi, perfide tamen non minus quam improbe inanem fucum, quo malitiam suam tegant, Deo et hominibus opponunt.

23. (*Principes tui perversi.*) Est hic elegans allusio vel paranomasia: ac si diceret: Primi pravi. Non ita loquitur de principibus, quasi plebs sancta esset, et careret omni reprehensione, sed originem mali ostendit. Quemadmodum enim nullus est morbus nocentior, quam qui ex capite in totum corpus diffluit, ita nullum perniciosius malum in republica pravo et corrupto principe: qui suas corruptelas tam exemplo quam licentia in universum corpus transfundit. Unde etiam proverbium: ὁποῖα ἡ δέσποινα τοῖαι καὶ θεραπαινίδες. Perinde ergo est ac si diceret propheta, non aliquod particulare vitium residere in plebe, sed grassari scelerum licentiam in ipsis proceribus, atque ita totum corpus labe infectum esse. Subest enim amplificatio in nomine principum. Nam valde deploranda res est, quum inde malum oritur, unde eius remedium peti oporteret: speciem subiungit, quod sint socii furum: quibus verbis significat, coercendis furtis et rapinis adeo non impendere operam, ut potius inde quaestum faciant: socios vere furum merito nominat, qui accepta parte praedae licentiam furandi inducunt. Neque vero aliter fieri potest, ubi iudex pretio corrumpitur, quin grassentur impune scelera, ac si ipse cum autoribus colluderet.

(*Unusquisque diligit munus.*) Simul fontem designat, cur se furibus sociaverint principes, et se impia conspiratione alligaverint ad fovenda scelera,

avaritiam scilicet. Nam ubi nummerarii [1]) sunt iudices, actum est de aequitate, quia si personae acceptio, corruptio est iudicii, ut nullus sit aequitati locus: quisquis occupatus est avaritia, certe personam potius quam causam intuebitur. Itaque aequum et bonum perspicere non poterit: sed accidet, quemadmodum ait ille, ut figat iura atque refigat. Hinc monemur quanta virtus sit in magistratu, contemptus pecuniae: quia nisi mentem, manus, oculos abstinentes habeat, nunquam rite poterit iudicare. Ridiculum est enim quod aiunt nonnulli, se animum purum et incorruptum retinere, etiam si munera accipiant. Quando illud Domini verum esse necesse est, Munere excaecari oculos sapientum, et perverti verba iustorum. Nemo igitur tam rectus, nemo tam oculatus et perspicax esse potest, cuius et mentem non fascinent munera, et oculos non perstringant. Unde merito tales iudices furum socios esse pronunciat, quia caeco pecuniae amore correpti simul et divina et humana iura evertunt: nec ullus apud eos est aequitati locus, vel pudori.

Notandum est etiam prophetam ut convincat hypocritas, opera et manifesta et vulgo nota in medium proferre: quoniam aliter nunquam cederent. Nec tamen dubium, quin tunc multi reclamaverint, dum ita fures ipsos vocaret: ut hodie etiam plerique impudenter et praefracte clamitant se propterea non esse fures, quod oblata praemia et munera accipiant, neque enim se impediri quo minus recte iudicent. Caeterum quia frivolae sunt eiusmodi responsiones, propheta ubi probra eorum detexit, sua reprehensione contentus prolixius non litigat. Et certe natura dictat rectum iudicium ferri non posse, ubi iudices pretii et mercedis adeo sunt cupidi: quia fieri non potest quin et fidem et famam nundinationi protinus addicant.

(*Causam pupilli.*) Quemadmodum pupillos et viduas Dominus peculiariter commendat, quod hominum praesidio destituti sint: ita non mirum si aegre fert eos deseri a iudicibus, qui ipsorum tutores et patroni esse debebant. Nam ubi nemo ad opem ferendam occurrit, quum ipsi nec consilio, nec industria nec viribus polleant, ut omnium iniuriis et praedae impune pateant necesse est. Iam vero ubi nulla habetur eorum ratio, sequitur avaritiam et rapinas, non aequitatem praevalere.

24. (*Propterea dicit.*) Priore loco ponitur vox האדון, quae proprie Dominum significat, et relationem habet cum servo. Deinde additur nomen יהוה quo exprimitur aeterna Dei essentia et maiestas. Postquam ergo Isaias species quasdam scelerum recensuit, unde palam fieret, omnia in populo illo corrupta esse, nunc minari volens ac proponere Dei iudicium non modo iudicis potestate et officio Deum ipsum ornat: sed simul admonet, filios Abrahae peculiarem esse eius populum. Quo etiam sensu paulo post adiungit Fortem Israel. Quamquam subesse potest species ironiae, qua Iudaeos pungat, ac si diceret, stulte eos gloriari Dei nomine, quum ipsi sint servi nequam ac scelerati: frustra eius fortitudine confidere, quae contra ipsos se mox convertet. Ita praefatus subiicit: Heu consolationem capiam, etc. Quibus verbis significat Deum non ante pacatum iri quam se poenis satiaverit. Consolationis enim nomen usurpat humano more. Quemadmodum enim ira nihil aliud est, quam ulciscendi appetitus: ita ultio satisfactio est: et ubi quis se ultus est, sibi gratulatur et contentus est. Hoc quasi compensationis genere ita se Dominus sumenda de hostibus poena sibi satisfacturum dicit. Varie quidem exponitur hic locus, nec sumam hoc oneris, ut discutiam omnes interpretationes atque refellam, quae minus placebunt: satis est modo genuinum sensum teneamus. Non loquitur hic de Chaldaeis aut Assyriis, ut nonnulli putant, sed de Iudaeis quibus bellum Dei nomine velut caduceator indicit: quae denunciatio eorum auribus valde aspera fuit: quando hac lege Deo se foederatos putabant, ut hostibus ipsorum esset hostis. Ipse autem contra se hostem profitetur, quando toties eorum sceleribus provocatus fuerat. Atque hoc modo socordiam hypocritis excuti necesse est, qui assidue cum Deo bellum gerentes, non dubitant tamen eius tutelam obtendere. Quare nihil mirum, si odiose vocet Dei hostes propheta, qui rupto foedere tam hostiliter se cum ipso gesserant. Et tamen ut ostendat Deus se quodammodo invitum cogi ad poenas de populo suo exigendas, cum gemitu quodam minatur. Quia enim nihil ei magis proprium est quam benefacere: quoties nobis irascitur, ac severius nos tractat, certum est pravitate nostra huc adigi, quia eius beneficentiae liberum cursum non permittimus: praesertim vero propensus est ad suos humaniter tractandos, et dum videt indulgentiae suae non esse amplius locum, quasi tristis ad puniendum accingitur. Nisi forte particulam, הוי, secus exponere libeat, quasi Deus iracundia accensus exclamet. Mihi tamen magis probatur hoc loco dolentis esse vocem: quia Deus foederis sui memor libenter electo populo parceret, nisi omnem veniam excluderet obstinatio. In secundo membro est ἀναδίπλωσις Hebraeis usitata, qui rem unam saepe eodem versu repetunt. Unde etiam colligimus huc tendere sententiam, non aliter posse Deum quiescere, donec vindicatus sit de scelesto et perfido populo.

25. (*Convertam manum.*) Moderatio proximae comminationis. Etsi enim adhuc prosequitur quod dicere coepit de rigore, simul tamen admonet superstitem his cladibus, quae infligendae erant, fore

[1]) *sic! legendum sane:* nummarii.

ecclesiam. Praecipue tamen fideles consolari propositum fuit, ne putent actum prorsus de ecclesia esse, quamvis eam asperius visitet Deus. Semper enim apud prophetas cavet spiritus, ne filii Dei, qui semper ad eius verbum contremiscunt, minis ac terroribus fracti animos despondeant. Nam quo audacius lasciviunt impii, omnesque rident minas, magis trepidant qui serio Dei timore tanguntur. Caeterum conversio manus Dei generaliter signum praesentiae eius significat: ac si diceret: Exseram manum meam. Quod bifariam facere solet, vel dum impios castigat, vel dum succurrit fidelium miseriis. Quum ergo ex circumstantia loci facile appareat, Deum poenae acerbitatem velle interposito solatio lenire: manus conversio hic ad ecclesiae instaurationem referri debet. Quamvis enim in genere pronunciaverit omnes sibi hostes esse, sermonem illum nunc temperat ac restringit, Ierusalem vel Sion nomine compellans. Quum addit: Purgabo scoriam, tametsi correctionis fructum designat, ne ultra modum gravis sit ac molesta fidelibus: colligimus tamen inde, purgationem ecclesiae proprium esse Dei opus. Semper in hunc finem manum exserit ad punienda peccata, ut errantes in viam revocet: sed nihil prodessent ferulae nisi utiles eas redderet, intus corda tangendo. Et certe quia hic specialem gratiam commendat, qua suos electos dignatur, hinc sequitur poenitentiam verum ac proprium esse spiritus sancti donum: quia alioqui sub flagellis magis ac magis obduresceret peccator, quam vel tantulum proficeret. Caeterum purgatio ad liquidum ut nulla scoria maneat, non ita debet intelligi, quasi Deus ecclesiam suam in hoc mundo penitus unquam abstergat ab omni labe: quia potius hoc ad humanum modum referre convenit. Ac si diceret talem fore statum ecclesiae, ut instar mundi argenti reluceat eius sanctitas. Vera igitur puritas his verbis notatur, quum ante Iudaei sibi in faecibus suis nimium placuissent. Est autem aptissima similitudo, qua significat propheta sic Dei ecclesiam tunc fuisse refertam multis inquinamentis, ut tamen residuum aliquid maneret, quod consumptis sordibus fulgorem suum recuperaret. Hoc etiam modo aptat singula membra inter se, quia prius de sceleribus loquens dixerat argentum versum esse in scoriam.

26. (*Restituam iudices.*) Iam sine figura loquitur. Et quia fontem et initium malorum dixerat esse in principibus, ita ordinem illum divinitus purgatum iri docet, quum Dominus volet veram ecclesiae sanitatem reddere. Et sane hinc publici ordinis integritas, si praesint pii et sancti gubernatores, quia impiis dominantibus omnia pessum eunt. Per iudices et consiliarios satis notum est quosvis magistratus intelligi: eos fore promittens quales fuerant ab initio, revocat in memoriam singulare Dei beneficium quo privati fuerant. Erexerat Deus suis auspiciis Davidis solium, et in illo regimine volebat imaginem paterni sui amoris lucere. Quum autem illud in pessimam tyrannidem degenerasset, manebat tamen interim inanis tituli iactantia, quia non secus gloriabantur de regno Davidis, atque hodie superbiunt papistae sub fallaci ecclesiae praetextu. Quare merito monetur populus ex qua felicitate exciderit sua culpa, ne aegre ferat se diminui hominum numero, ut divinum ordinem recuperet.

(*Tunc dicetur de te.*) Fructum eius reformationis, de qua loquutus est, ad totum corpus extendit. Nam quia Ierosolymam dixerat propheta antequam a Deo descisceret, urbem fuisse fidelem, plenam iudicii: nunc ubi correcta fuerit, easdem in ea virtutes dicit fore conspicuas. Hic etiam notatur verae resipiscentiae summa. Nam per iustitiam intelligitur integritas, dum quisque suum obtinet, et alii cum aliis innocenter vivunt. Fidelitatis nomen latius patet: quia fidelis vocatur civitas non solum ubi viget inter homines mutua aequitas et rectitudo, sed ubi Deus sincere colitur. Ita mentis castitas et mundities comprehenditur sub hoc nomine. Notandum tamen est ab hac fide manare iustitiam, quia ubi veraciter agimus inter nos, facile regnum obtinet iustitia. Et certe dum omnia propius expendo, videtur nunc propheta fidem restrictius accipere quam paulo ante, et has duas virtutes ita connectere, quasi in eundem finem tendant, ac veritas quidem praecedat ordine, tanquam causa, iustitia vero sit eius effectus. Nec solum promittit Isaias iustam ac fidelem fore, sed his quoque elogiis fore insignem: quo significat talem fore iustitiam, cuius notitia, vel fama passim spargatur. Scimus hypocritas etiam ornari honorificis titulis: sed quia Deum loquentem inducit Isaias, pro confesso sumit, re ipsa iustam fore urbem, qualis praedicabitur. Interea, sicut dixi, fructum verae conversionis demonstrat: ac si diceret: Ubi ad sinceram pietatem reducta fuerit Ierosolyma, renovationem eius testatam fore apud homines.

27. (*Sion in iudicio redimetur.*) Confirmat eandem doctrinam. Et quia difficilis creditu erat ecclesiae restitutio, eam non ab hominum arbitrio pendere, sed in Dei iustitia et iudicio esse fundatam, ac si diceret, Deum minime passurum, ut in totum deleatur ecclesia, quia iustus est. Consilium ergo prophetae est, abstrahere piorum sensus a cogitationibus terrenis, ut in speranda ecclesiae salute toti ad Deum intendant, neque desinant bene sperare, quamvis ubique pro adiumentis cernant obstacula. Falluntur enim longe qui iustitiam et iudicium referunt ad homines, ac si de statu urbis bene composito verba faceret Isaias: quia simplex sensus est quem posui: Quamvis nihil subsidii conferant homines, Dei tamen iustitiam abunde ad ecclesiae redemptionem sufficere. Et sane quamdiu nos ipsos

spectamus, quid spei concipere licebit? quam multa vero statim ad fidem nostram debilitandam occurrent? tantum in Dei iustitia reperietur perpetua fiduciae soliditas. Secundo membro exprimitur redemptionis modus, quod scilicet exsules, qui procul dispersi erant, iterum colligentur.

28. (*Contritio autem praevaricatorum.*) Ne hypocritae ullum ad se fructum ex his promissionibus pertinere putent, et inaniter glorientur, denunciat ipsos perituros, utcunque ecclesiam redimat. Semper enim hypocritae ecclesiae permixti sunt: imo se constituunt in intimo eius sinu: sed eam ab externa larva aestimant. Quidquid vero promittit Deus, ad se mox confidenter trahunt. Propheta excutit ipsis hanc fiduciam: si tamen fiducia vocari debet, quae ex superbia et turgidi animi elatione oritur. Hic animadvertendum quanta prudentia opus habeant pii doctores, ut terrendo impios iudicio Dei bonos interim sublevent, eorumque animos sustentent aliqua consolatione, ne frangantur ac concidant. Ex adverso vero, quum fideles eriguntur promissione Dei, eamque impii praepostere ad se rapiunt, animosque attollunt inani fiducia, haec ratio et via tenenda est, ut neque superbiendi occasio detur impiis, nec piorum animi deiiciantur vel labascant: sicuti hoc loco facit Isaias. Nam loquutus de redemptione ecclesiae interea tamen peccatoribus, id est sceleratis, exitium minatur: ut intelligant haec Dei beneficia ad se nihil pertinere.

Quanquam impios exitio addicens, hac comparatione Dei gratiam amplificat erga fideles, quae longe clarius conspicitur, ubi Deus pereuntibus reprobis suos tuetur incolumes: sicuti dicitur Psalmo 91, 7. Iterum etiam moerorem temperat, quo excruciare poterat pias mentes ecclesiae diminutio, quia admonet non posse totum corpus aliter esse salvum, nisi corruptione inde ablata.

29. (*Nempe pudefient.*) Hebraice ponitur causalis particula כי, sed quae saepe etiam exegetica est. Quia autem nihil hic novum dicit propheta, sed tantum explicat causam interitus qui impios manebat, bene congruere visa est dictio כלה, Nempe. Ac si dixisset propheta, nullum illis infestius malum fore sua superstitione: Idola, inquit, quae vobis accersitis in praesidium salutis, potius exitium afferent. Quod olim quidam vertunt אלים Deos, refellitur ipso contextu: quia continuo post additur nomen lucorum. Caeterum, tam sub arboribus quam lucis per synecdochen fictitios omnes cultus perstringit. Et si enim multiplex fuit apud Iudaeos idololatria, haec tamen species inter alias maxime fuit vulgaris, lucos et sylvas sibi deligere ad offerenda sacrificia. Sive autem lucos sive hortos secundo membro legere placeat, non dubium est altaria et facella notari, ubi perversos suos cultus erexerant. Etsi enim non erat animus a vero Deo palam deficere, comminiscebantur tamen novos cultus: et quasi locus unus aliis Deo magis placeret, eum consecrabant, sicuti factum videmus in papatu. Statim vero sequitur personae mutatio: quia ut gravior sit obiurgatio, impios ipsos compellat, de quibus loquutus erat in tertia persona. Porro concupiscendi verbo, vesanum studium taxat, quo flagrare solent impii in suis superstitionibus. Toto animo decebat ardenter ad unum Deum ferri: at qui caeco impetu ad fictitios cultus prosiliunt, non secus ac si beluina eos impelleret libido. Imo hic morbus humanis fere ingeniis insitus est, ut relicto vero Deo sectandis idolis insaniant: unde scriptura furorem hunc saepe comparat meretriciis amoribus, qui non modo rationem omnem, sed pudorem quoque excutiunt, quanquam non solam intemperiem notari, sed vitiandi cultus Dei audaciam, apparet ex secundo membro ubi dicit elegisse hortos: quod verbum legis praescripto opponitur. Quibuscunque enim coloribus fucare suas superstitiones conentur increduli, fixum tamen illud manet, obedientiam praestare omnibus victimis. Ideoque Paulus (Col. 2, 23) sub nomine ἐθελοθρησκείας complectitur perversos omnes cultus, quos sibi absque Dei mandato fabricant homines. Conqueritur ergo Deus, contempto suo verbo Iudaeos propriis figmentis fuisse addictos: quasi diceret, vestrum erat mihi obedire, vobis autem cordi fuit libera electio, vel potius effraenis licentia. Atque hoc unum ad damnanda hominum inventa satis est, quod Dei colendi modum eligere fas non sit, quia penes ipsum est ius mandandi: Deus tunc non nisi Ierosolymae iusserat sacrificia sibi offerri. Aliis locis eum oblectari Iudaei putabant: quod falsum etiam delirium profanas gentes decepit. Atque utinam non longius progressum esset: sed videmus ut papistas idem error occupet. Denique experientia ostendit communem hunc saeculis omnibus esse morbum. Si quis excipiat non tantum fuisse momenti in loco, ut Deus cultus sibi passim exhibitos tantopere abominari debuerit: primum tenenda est ratio, cur sibi tunc voluerit unum esse altare duntaxat, nempe ut hoc vinculum esset sacrae unitatis, rudi populo, atque eadem maneret inviolabilis religio. Caeterum, ut cesset haec specialis causa, tenendum est principium illud de minimis quibusque rebus data fuisse praecepta, ut Iudaei ad obedientiam melius assuefierent. Nam quia devotionis colore tegitur superstitio, fieri vix potest, quin sibi indulgeant homines in suis commentis. Atqui quum mater verae religionis sit obedientia, sequitur electionem hominum esse superstitionum omnium fontem. Addendum hoc quoque est, sicuti ante Isaias reprehendit quae adversus caritatem, ac secundam legis tabulam regnabant in populo scelera: ita nunc de violatione prioris tabulae conqueri. Nam quum tota iustitiae perfectio in

legis observatione sita sit, ubi hominum peccata coarguere volunt prophetae, nunc de priore, nunc de secunda legis tabula concionantur. Semper autem observanda est synecdochica loquendi forma, dum sub una specie genus totum comprehendunt.

30. (*Eritis certe.*) כי Affirmative accipi potest, sicuti verti: et videtur alludere propheta ad lucos illos, quibus Dei cultum perperam alligaverant. Nam quia hortorum meminerat, fiduciam quam in illis locabant exprobrans ariditatem minatur. Placetis, inquit, vobis in hortis et arboribus vestris: at qui eritis ut arbores siccae et deciduae. Deridet ergo Dominus vanam idololatrarum iactantiam, qui mire sibi blandiuntur in figmentis suis: et coelum sibi patere putant, quum in caeremoniis suis versantur. Ut hodie papistae quum lampades suas accenderunt, et ornarunt templa sua, quum splendent auro et gemmis, quum organa et cymbala pulsarunt, bene beateque sibi esse putant, ac si centies placato Deo nihil iam metuendum esset incommodi.

31. (*Eritque Deus vester.*) חסן significat fortem. Hic vero transfertur ad Deum: ac nihilominus significationem suam retinet, perinde ac si diceret: Deus qui vestra fortitudo erat, in stuppam convertetur.

(*Fictor eius.*) Effectorem intelligit: sed quoniam mentio sit idoli, secundum subiacentem materiam transferri debet. Aliqui hic resipiscentiam subindicari existimant: quod scilicet idololatrae agnoscent stultitiam suam, et pudefacti comburent idola sua. Sed alius mihi videtur esse sensus. Nam quemadmodum ignis ex arida materia conficitur, cuiusmodi stuppa est: ita, inquit propheta, colligit Deus et vos et idola vestra in unum acervum, veluti quum pyra exstruitur, ut una consumamini. Ut idola sint veluti stuppa, homines vero instar ignis: idemque omnes una incendium absumat.

(*Nec erit qui exstinguat.*) Observandum est prophetas, quum mentionem faciunt irae Dei, eam externis symbolis repraesentare, eo quod percipi oculis, aut ullo alio sensu non possit. Ira ergo Domini, qua delentur impii, comparatur igni quo omnia absumuntur. Nunc satis perspicuum est quid velit propheta: nempe, impios omnes, qualicunque fiducia praediti sint, perituros. Imo maius exitium ipsorum fore, quod in res falsas ac inanes fiduciam suam locarint, omninoque interitum ipsis adfore unde salutem falso speraverant. Simulacra enim et idola fomenta sunt irae Dei, quibus inexstinguibile incendium conflatur.

CAPUT II.

1. *Verbum quod vidit Isaias filius Amos super Iuda et Ierusalem.* 2. *Et accidet in novissimo dierum, ut statuatur* [1]) *mons domus Iehovae in verticem montium, et erigatur supra omnes colles: et fluent ad eum omnes gentes.* 3. *Et venient populi multi ac dicent, Venite et ascendemus in montem Iehovae, in domum Dei Iacob. Et instituet nos in viis suis, et ambulabimus in semitis eius. Quoniam e Sion exibit lex, et verbum Domini e Ierusalem.* 4. *Et iudicabit inter gentes arguetque populos multos: et concident gladios suos in ligones, et lanceas suas in falces: nec levabit gens in gentem gladium, nec consuescent ultra praelio.* 5. *Domus Iacob venite et ambulabimus in lumine Domini.* 6. *Certe deseruisti populum tuum, domum Iacob, eo quod impleti sint Oriente* [2]) *et auguribus, ut Philistaei: atque in filiis alienis acquieverint.* 7. *Impleta est terra eius argento, et auro: nec finis thesauris eius. Equis quoque repleta est terra eius, nec quadrigis eius finis.* 8. *Impleta est etiam terra eius idolis: et coram opere manuum suarum se incurvarunt, coram eo quod finxerunt digiti ipsorum.* 9. *Et inclinatus est homo, et humiliatus est vir: ideo ne remittas.* [3]) 10. *Ingredere in petram: abscondere in pulvere a conspectu pavoris Domini, et gloria magnificentiae eius.* 11. *Sublimitas oculorum hominis humiliabitur, et incurvabitur altitudo hominum, et exaltabitur Iehova solus in die illa.* 12. *Quoniam dies Iehovae exercituum super omnem superbum et excelsum, et super omne elevatum et humile erit.* 13. *Super omnes, inquam, cedros Libani sublimes et elevatas, super omnes quercus Basan.* 14. *Et super omnes montes excelsos et super omnes colles elevatos.* 15. *Et super omnem turrim excelsam et super omnem murum munitum.* 16. *Super omnes naves Tharsis et super exquisitas picturas.* 17. *Et incurvabitur celsitudo hominis, et humiliabitur altitudo hominum, et exaltabitur Iehova solus in die illa.* 18. *Idola autem in universum abolebit.* 19. *Et ingredientur in cavernas petrarum, et in voragines terrae, a praesentia terroris Iehovae et gloria maiestatis eius: quum surrexerit ut concutiat terram.* 20. *In die illa proiiciet homo idola sua argentea, et idola sua aurea, quae fecerunt ei ad adorandum, in cavernam talparum et vespertilionum.* 21. *Et ingredientur in scissuras petrarum et cacumina saxorum, a facie pavoris Iehovae et gloria maiestatis eius: quum surrexerit ut concutiat terram.* 22. *Cessate igitur ab homine cuius in nare spiritus. Qua enim in re* [4]) *ipse reputatur?*

---

[1]) 1551: collocatus sit. [2]) Vel, antiquitate. [3]) Vel, non remittes. [4]) Vel ad quid, vel quanti?

IN CAPUT II.

(*Verbum quod vidit.*) Haec prophetia confirmatio est eius doctrinae quam paulo ante habuimus de restituenda ecclesia. Nam quum difficile sit, dum ardet ira Dei, et longe lateque omnia consumit, vel eius minae terrorem incutiunt, quasi in medio exitio spem salutis concipere, tunc nudae promissiones ad nos sustinendos et sedandum pavorem vix sufficiunt. Ideo ad consolationem quae iam lata fuerat, specialem hanc visionem accedere voluit Dominus vice confirmationis ut certius firmiusque testatum nobis relinqueret, ecclesiam suam nullis cladibus perituram esse. Itaque non dubito quin haec visio cum versu 26 et 27 superioris capitis conveniat. Hinc agnoscimus quis fuerit usus ac finis visionum. Quod enim doctrina interdum per se non satis apud nos valeat, ideo visiones addit Deus, quibus doctrinam apud nos suam obsignet. Quum ergo connexa sit haec visio cum superiore promissione, utilem doctrinam inde colligimus: nempe visiones quascunque suis prophetis olim Deus obtulit adiungendas esse promissionibus, ut sint earum sigilla. Atque hinc miram Dei bonitatem magis magisque agnoscimus: quod non contentus simplici verbo, rerum quoque imagines quasi oculis subiiciat. Confirmationem autem adiunxit, quod ecclesiae restitutio res magni sit admodum momenti et cognitu necessaria. Ubi enim veritas Domini, ubi fides, si nulla sit ecclesia? Nam si nulla sit, sequitur Deum mendacem esse et falsa quaecunque in verbo exstant omnia. At vero sicuti Deus saepe, quod incognitis rationibus absque hominum ope eam conservet, memorandis documentis ostendit: ita hoc nunc idem se facturum nobili vaticinio testatur. Eius autem duplex fuit usus. Nam quum Isaias et post eum quoque alii, nullum territandi finem in obstinata populi malitia facturi essent, donec templo exusto et excisa urbe in exsilium Iudaei traherentur: tanta asperitas apud fideles aliquo spei solatio temperanda fuit. Deinde quum in captivitate languerent, ac post reditum etiam variae subinde clades animos concuterent, ac tandem horrenda vastitas et confusio desperatione propemodum obrueret, centies deficere poterant, nisi fuissent sublevati. Instauratio autem promissa iam collapsos erexit et constantia stabilivit, ut saltem Dei invocatio, quae unicum et indubium extremis malis est remedium, apud eos vigeret. דבר, alii Rem vertunt, ut generalis est vocis huius significatio: sed melius est pro decreto accipere. Id sibi Isaias speciali visione patefactum esse dicit.

2. (*Et accidet in novissimo.*) Quum finem vel extremitatem dierum nominat, meminerimus eum de regno Christi loqui: atque simul tenenda ratio cur ita regnum Christi vocet. Nam usque ad illud tempus omnia veluti suspensa erant, ne populus oculos defigeret in praesentem rerum statum, qui umbra tantum fuit: sed in redemptorem, per quem exhibenda erat veritas. Postquam ergo advenit Christus, si tempus illud conferatur cum nostro, finis aetatum vere in nos incidit. Qui vero tunc vixerunt patres, eos oportuit velut protensis brachiis ad Christum contendere. Et quum rerum omnium instauratio ab eius adventu penderet, non immerito huc usque iubentur spem suam differre. Semper quidem illis utile fuit cognoscere perfectiorem sub Christo fore ecclesiae statum: praesertim quia sub figuris detinebantur, et interea variis inclinationibus obnoxii erant: quia Dominus consulto ut suspensos teneret, variis modis expergefacere eos voluit. Sed huius vaticinii peculiaris fuit circumstantia: quia per annos quadringentos, vel circiter, millies exanimari poterant, nisi in mentem venisset dierum plenitudo, in qua ecclesiae restituenda erat integritas. Ergo prout variis tempestatibus fere subversa fuit ecclesia, quisque fidelium in suo naufragio vocem hanc instar tabulae arripuit, qua usque in portum enataret. Notandum interea est, perfectionem dierum ita coepisse a Christi adventu, ut continua tamen serie fluat usque dum rursus appareat in salutem nostram.

(*Ut statuatur.*) Haec visio in speciem ridicula videri potuit: non modo quia Sion colliculus fuit haud alte eminens, ac si quis pauxillum pulveris cum ingentibus montibus contulisset: sed quia paulo ante de eius ruina concionatus fuerat. Quomodo igitur credibile erat montem Sion, omni dignitate amissa, rursus fore tanto splendore nobilem, ut gentium omnium oculos in se converteret? Perinde tamen extollitur, ac si foret Olympo celsior. Iactent, ut voluerint, gentes suos praecelsos montes: nihil enim futuri sint prae isto colle, quamvis abiecto et humili, inquit Isaias. Hoc certe secundum naturam verisimile non erat. Quid? an Sion suspendetur in nubibus? ideoque ab impiis hoc derisum fuisse dubium non est: quando semper parata est impietas ad lasciviendum adversus Deum. Iam circumstantia quam attigi, fidem abrogabat vaticinio. Qui enim, postquam exciso templo cum summo dedecore conciderat, tam repente surgere potuit? Non est tamen frustra vaticinatus Isaias. Hic enim collis tandem supra omnes montes vere evectus est: quoniam inde audita est vox Domini, ac per totum orbem detonuit, quae nos in coelum usque erigeret: hinc refulsit coelestis Dei maiestas: denique quum esset Dei sacrarium, praestantiae altitudine totum mundum superavit. Est autem notandus prophetiae usus: quod scilicet consolationem afferre voluit Isaias, quae in captivitate populi animos fulciret: ut quamvis nullum exstaret templum, nulla sacrificia fierent,

diruta iacerent omnia, vigeret tamen spes ista in animis piorum: atque in tanta vastitate, tamque deformibus ruinis haec animo conciperent: Mons quidem Domini desertus est, sed adhuc in ea sedem habebit: maiorque erit huius montis gloria, quam caeterorum omnium. Ne ergo id futurum dubitarent, propheta ipsis velut tabulam hic depinxit, in qua Dei gloriam intuerentur. Nam etsi mons exstabat, fuit tamen foeda solitudine fere detestabilis, postquam a Deo desertus decorem suum perdiderat. Pios autem non ruinas illas, sed visionem hanc spectare oportebat. Porro cur tam magnifice loquatur de exaltatione montis Sion, satis apparet ex sequentibus: quoniam illinc manavit evangelium, in quo refulget imago Dei. Montes enim alii poterant altitudine superare: sed quia gloria Dei praeminet, montem etiam in quo patefit eminere necesse est. Montem ergo Sion per se non praedicat, sed cum suo ornatu: quo etiam universus orbis illustrandus erat.

3. (*Et venient populi.*) Proximo versu breviter attigerat, unde tanta monti Sion nobilitas, quod scilicet futurus esset ad eum concursus omnium gentium, ac si fluvii magna aquarum copia decurrerent: nunc idem plenius declarat fine addito. Quaeri enim poterat, quorsum turmatim ex terris longinquis illuc confluerent diversi populi: dicit ergo studium Dei colendi illis in causa fore. Subest autem in voce רבים antithesis: quia significat non unam tantum fore gentem ut olim, quae vero Deo colendo se addicat, sed qui prorsus alieni fuerant venturos in eundem religionis consensum. Ac si diceret: undiquaque colligendam esse ecclesiam, quae prius velut in angulo conclusa fuerat. Itaque Multos, pro Diversis posuit: quia haud dubie extenuare noluit quod nuper dixerat de cunctis gentibus. Caeterum, quamvis nunquam hoc impletum fuerit, ut totius orbis populi relicta quisque patria in Iudaeam concederent: quia tamen evangelii doctrina, qua sibi Deus ecclesiam collegit promiscue ex toto mundo, prodiit ex monte Sion, merito illuc venturos esse dicit, qui uno fidei consensu foedus aeternae salutis amplexi coaluerunt in unam ecclesiam. Tenenda est etiam analogia inter legales figuras, et spiritualem cultum, qualis esse coepit a Christi adventu.

(*Et dicent, Venite.*) His verbis primum exprimit tanto studii ardore praeditos fore pios ad propagandam pietatis doctrinam, ut sua quisque vocatione et privata notitia non contentus alios secum trahere appetat. Et certe nihil a fidei natura magis remotum hoc torpore, si quisque posthabita fratrum cura lumen scientiae intus suffocatum premat. Et ut quisque prior aliis vocatus est, ita sedulo incumbere debet, ut aliis praeluceat. Atque haec ordinaria est colligendae ecclesiae ratio, nempe per externam hominum vocem. Etsi enim singulos posset Deus arcano afflatu adducere, homines tamen adhibet ministros, ut eos in sollicitudino mutuae salutis exerceat. Hoc etiam modo conciliat eos melius inter se, et experimentum docilitatis capit, dum alii ab aliis regi sustinent. Deinde ostendit Isaias, quicumque docendi et exhortandi partes sibi sumunt, non debere sedendo aliis praecipere, quin se adiungant simul comites, ut unamines ambulent: sicuti videmus quosdam severissimos esse magistros, et strenuos impulsores, qui tamen interea pedem non movent. Atqui hic non imperant fideles fratribus, Ascendite: quin potius viam praemonstrant suo exemplo. Quare haec vera utiliter docendi ratio est, dum re ipsa praestando quod exigimus palam facimus nos serio et sincere loqui.

(*Instituet nos in viis suis.*) Primo ostendit non rite coli Deum nisi praeluceat doctrina: deinde ecclesiae unicum doctorem esse Deum, a cuius ore pendere nos decet. Unde sequitur, nihil minus Deo placere, quam stultas et vagas devotiones, ut loquuntur. Deinde quamvis utatur hominum opera in docendo, hoc tamen sibi retinere proprium, ne quid praeter verbum suum proferant. Hanc regulam si sequuti essent quicunque se vocabant ecclesiae doctores, non tam foede immensa et confusa superstitionum varietate corrupta fuisset religio. Nec vero aliter fieri potest dum circumagimur hominum placitis, quin distrahamur per varios errores. Merito itaque Isaias ius et officium docendae ecclesiae uni Deo vendicans ora obstruit cunctis mortalibus. Docendi vero munus non in alium finem pastoribus mandari, nisi ut solus Deus audiatur. Qua sententia se cogi in ordinem patiantur quicunque se probare volunt Dei ministros, ne quid eius magisterio derogent. Ad verbum est, Docebit nos de viis suis: quod tantundem valet, Docebit nos qualesnam sint viae suae, aut vias suas perfectae doctrinae loco proponet. Postea adiungit obedientiam, dicens, Ambulabimus in semitis eius: quo finem simul et fructum denotat. Neque enim speculativa doctrina nobis traditur ex ore Dei, sed quae vitae nostrae cursum dirigat, ac nos formet in eius obsequium. Sed iterum notandum est, vias et semitas vocari Dei praecepta, ut sciamus misere aberrare qui vel minimum ab illis deflectunt. Ita coercetur omnis licentia, et cunctis a minimo usque ad maximum praescribitur docilitatis regula, ut se contineant sub Dei verbo.

(*Quoniam e Sion exibit lex.*) Explicatio est superioris versiculi, quo dicebat montem Sion supra omnes montes collocandum esse: tunc scilicet in summum honoris fastigium evectum iri, quum erit fons salutaris doctrinae, quae in totum mundum exundet. Legem nominat: sed alibi diximus de

etymologia huius nominis. תורה enim doctrinam significat, quam omnium perfectissimam lex continet. Itaque prophetico more loquitur: nam quum a lege petenda esset pietatis regula, per synecdochen eius nomine totam doctrinam Dei comprehendere solebant: quemadmodum etiam sub altaris nomine cultum Dei. Porro vaticinium hoc quum sciamus impletum fuisse, quum illinc initium coepit praedicatio evangelii, (Christus enim primum Ierosolymae docuit: ac deinde per universum orbem manavit eius doctrina) legis nomen restricte accipere non convenit, quae potius abrogata tunc fuit, quoad figuras et servile iugum. Unde colligimus indefinite transferri ad Dei sermonem. Et prophetae ubi dicunt orituras aquas ex templo quae irrigent totum orbem, metaphorice ea demonstrant quae hic simpliciter docet Isaias: nempe, originem doctrinae salutaris ex eo loco fore. Inde enim apostoli et reliqui doctores evangelium in totum orbem sparserunt. Est autem observanda ratio cur haec dixerit propheta: nempe, ut pios confirmaret adversus mutationes varias, quae animos eorum centies alioqui frangere potuissent. Ideoque offendiculis occurrere, et piorum animos munire operae pretium fuit. Qualiscunque sit rerum vestrarum status, et undique vos aerumnae opprimant, hoc tamen certissima spe exspectate: legem egressuram e Sion, et verbum Domini e Ierosolyma: hoc enim inviolabile Domini decretum est, quod nulla varietate temporum aut mutatione irritum erit. Quam necessaria fuerit piis haec consolatio facile colligitur ex temporum ratione, quae deinde sequuta est. Deserta enim Iudaea, diruto templo, everso cultu Dei et deleta prorsus ecclesiae forma, invalescente gravi tyrannide, debilitari animos omnemque spem abiici facile erat. Rursum quum reductis e Babylone Iudaeis horrendae paulatim superstitiones invaluissent, et sacerdotes legitimae administrationis loco impiam tyrannidem usurpassent, quid piis in mentem venire poterat, nisi concidisse religionem, actum esse de cultu Dei, nisi ipsos haec promissio sublevasset? Nec enim dubium, hanc quae ex intestinis vitiis accidit tentationem, exsilio babylonico fuisse graviorem. Quamdiu exsulabant, saltem erant eis prophetae, quorum doctrina erigebantur: in ea vero corruptela ademptus erat doctrinae fructus, nec ulla pietatis aut religionis ratio habebatur. Sed sola huius vaticinii fultura opportune sustinuit eos Dominus. Quid enim lex? propria sua sede quam illi consecrasse Deus videbatur, deiecta et foede profanata erat. Quis ergo putasset non ibi modo illi fore locum, sed etiam ubique in locis externis et longissime dissitis regnaturam? Propheta ex adverso non modo staturam suo loco legem pronunciat: sed longius exituram: quo significat non amplius circumscriptum iri pristinis cancellis: quia gentibus promiscue sit publicanda. Et certe plurimum apud apostolos autoritatis et ponderis hoc habuit, quum se ad ea quae hic promittuntur praestanda ordinatos esse intelligerent. Alioqui nunquam subire provinciam ausi fuissent, nunquam ad pergendum fuissent satis animati, nunquam denique pares fuissent oneri sustinendo, quum praesertim totus orbis furiose ipsis resisteret. Sed intelligebant eum a quo hoc promissum, et mandata huius nuntii perferendi provincia fuerat, omnes difficultates facile superaturum. Observandum quoque magnam hinc fidei nostrae confirmationem accedere: quum audimus doctrinam evangelii e Sion prodiisse: quia inde colligimus non esse novam aut nuper ortam: sed aeternam esse Dei veritatem, de qua saeculis omnibus testimonium exstitit priusquam in lucem prodiret. Colligimus etiam oportuisse abrogari veteres omnes caeremonias, et novam docendi formam exoriri, quamvis eadem doctrinae substantia remaneat. Nam lex olim e monte Sina prodiit: nunc e Sion. Ergo novam formam induit. Duo igitur animadvertenda sunt: primum, doctrinam Dei eandem esse, et sui perpetuo similem: ne quis Deum variationis arguat, quasi parum sibi constet. Caeterum quamvis sit nunc lex Domini eadem quae fuit: tamen cum nova veste prodiit e Sion. Deinde abrogatis caeremoniis et umbris patefactus est Christus, in quo earum veritas deprehenditur.

4. (*Et iudicabit inter populos.*) Doctrinam significat instar regis sceptri fore, ut Deus inter omnes populos emineat. Nam verbum Iudicandi Hebraeis per synecdochen pro gubernare vel regere accipitur. Quia ergo Deus populum unum duntaxat suo imperio regendum susceperat, propheta hic docet ampliandos esse regni fines, ut diversis gentibus praesit. Discrimen etiam tacite notat inter umbratile Davidis regnum, et hoc alterum quod longe excellentius futurum erat. Tunc ergo praefuit Deus electo populo per manum Davidis: Christi vero adventu per se ipsum regnare coepit, nempe in persona unigeniti filii, qui vere Deus est manifestatus in carne. Exprimunt quidem interdum prophetae Davidis nomen ubi de regno Christi agitur, et merito, naturae scilicet humanae respectu: quia redemptor ex illa familia promissus erat: sed hic divina eius maiestas extollitur. Unde patet quanto praestantior sit novae ecclesiae conditio, quam veteris: ex quo Deus rex apparuit in filio suo. Atque iterum gentium vocationem confirmat, quia non solis Iudaeis destinatur Christus, ut inter eos regnet, sed ut iurisdictionem suam obtineat in toto mundo.

(*Arguetque populos.*) Verbum יכח aliquando expostulare significat, aliquando corrigere, item praeparare: sed huic loco recepta interpretatio optime convenit, ubi de ecclesiae reformatione loquitur propheta. Correctione enim opus est, ut Deo nos

subiicere discamus. Nam pro ingenita nobis contumacia, nunquam proficiemus in verbo Dei, nisi violenter subacti. Ideo et Christus hinc facit initium praedicandi evangelii, ut arguatur mundus de peccato. Ergo ne profectu careat doctrina, docet Isaias frangendam esse carnis nostrae contumaciam: ideoque partes iudicis arguentis assignat Deo, ut vitam nostram examinet, vitiaque nostra damnando mores nostros reformet in melius. Et sane videmus, ut frigeat evangelium, nisi ubi viget illa spiritus iurisdictio, quae homines ad poenitentiam adducat.

(*Et concident gladios.*) Subiicit fructum qui inde sequetur, quum Christus gentes et populos sub imperium suum redegerit. Pace nihil optabilius: sed dum omnes se fingunt appetere, insanis cupiditatibus eam quisque perturbat Superbia enim, et avaritia, et ambitio faciunt, ut crudeliter alii in alios insurgant. Ergo quia naturaliter ad tumultuandum suis libidinibus feruntur homines, huius mali correctio hic ab Isaia promittitur: quia sicut evangelium doctrina est reconciliationis, quae dissidium tollat inter nos et Deum, ita homines inter se pacificat et tranquillat. Summa est, populum Christi mansuetum fore, et deposita ferocia pacis studio addictum. Inepte quidam hoc restringere voluerunt ad tempus quo Christus natus est: quia tunc post Actiacam pugnam clausum fuerit templum Iani: ut patet ex historiis. Libenter quidem recipio pacem illam quae nascente Christo universalis fuit in Romano imperio, symbolum fuisse pacis aeternae, cuius in Christo potimur: sed aliud voluit propheta: nempe Christum ita reconciliare homines Deo, ut etiam inter ipsos pacatis exitialibus turbis pax salutaris constet. Nam si tollatur Christus, non tantum abalienati sumus a Deo, sed apertum assidue bellum cum eo gerimus, quod iuste in capita nostra retorquet: unde fit, ut turbulenta sint omnia in mundo. Porro dissidiis pacandis optimum fore remedium promittit Isaias, ubi evangelium promulgabitur: neque id modo, sed ut abolitis odiis ad mutuam opem ferendam propensi sint. Non enim simpliciter dicit, Conterentur gladii, sed, Vertentur in ligones: quo demonstrat talem mutationem futuram, ut quum antea alii alios vexarent variisque iniuriis afficerent, deinceps pacem et amicitiam colant operasque suas conferant in communem omnium utilitatem. Ligones enim et falces instrumenta sunt apta agriculturae, quae hominum vitae utilis ac necessaria est. Ostendit igitur ubi regnabit Christus, illic etiam ultro citroque benevolentiae officiis certaturos quos prius nocendi cupiditas huc illuc raptabat.

(*Neque assuescent ultra praelio.*) למד significat vel Consuescere, vel discere. Sensus vero prophetae satis perspicuus est, quod non exercebunt se artibus noxiis: nec maleficiis et iniuriis inter se certabunt, quemadmodum antea solebant. Hinc colligimus parum profecisse in evangelio quorum animi ad mansuetudinem revocati non sunt, atque inter quos nondum ita praevalet caritas, ut sese mutuis officiis prosequantur. Hoc autem fieri non potest, priusquam pacatae fuerint coram Deo conscientiae. Nam illinc initium faciendum, ut pace etiam cum hominibus fruamur. Insani quidam hunc locum detorquent ad ἀναρχίαν, ac si ius gladii omnino adimeret ecclesiae. Inde etiam multo gravius damnant bella omnia: veluti si quis princeps populum sibi commissum defendat et tueatur ab iniuria. Nefas, inquiunt, est Christianis uti gladio. Sed facilis admodum responsio est: nam propheta metaphorice loquutus est de regno Christi, ipsum pacificum esse ostendens: ut mutua benevolentia homines inter se conciliet. Metaphora enim frequens est scripturis, qua res per signum designatur: quemadmodum in illo loco (Luc. 22, 36). Qui non habet gladium, emat. Christus certe nolebat suos ad arma excitare, sed belli tempus instare significabat. Ita rursum cessare dicuntur gladii, vel conflari in diversum usum, quum cessent odia, pugnae, et inter se conciliantur qui inimici prius erant. Excipiet quispiam in concordia et pace nullum quoque fore gladii usum. Respondeo, eatenus vigere inter nos pacem, quatenus floret Christi regnum, et esse his duobus mutuam inter se proportionem. Utinam quidem solide in nobis regnaret Christus: tunc quoque pax vim suam in solidum obtineret. Sed quum longe adhuc absimus a perfectione pacifici istius regni, de profectu semper cogitandum est. Ac nimis inepti sunt, qui non cogitant regnum Christi hic tantummodo inchoari. Praeterea non colligit Deus ecclesiam, id est, coetum piorum, ut separatus sit ab aliis: sed boni malis semper admixti sunt. Quin etiam boni nondum ad metam pertigerunt, longeque absunt ab ea perfectione quae in iis desideratur. Non est igitur in terris quaerendum complementum huius prophetiae. Satis est si initia gustemus, et conciliati Deo per Christum mutuam amicitiam colamus et abstineamus ab omni noxa.

5. (*Domus Iacob.*) Acriter Iudaeos perstringit proposito gentium exemplo. Nam quum propagato suo regno Deus cunctis gentibus iura dicturus esset e monte Sion, ut eas insereret in corpus electi populi, nihil absurdius erat quam domum Iacob ab eo deficere, et accedentibus exteris domesticos ipsos recedere quos praeire decebat. Haec igitur non modo plena vehementiae exhortatio est, sed gravis etiam et mordax querimonia. Ideo compellat eos honorifico nomine. Domus Iacob, inquit, Venite: ut magis ingratitudinem amplificet, quod quum essent in ecclesia Dei primogeniti, se tamen prorsus abdicabant communi haereditatis iure. Subest itaque tacita comparatio, ac si dixisset: En gentes con-

fluunt ad montem Sion, et quisque proximum suum hortatur et incitat: subiici se doctrinae Dei patiuntur et ab ipso argui: quid vos Israelitae, vos haereditas Dei quid cessatis? An gentes se subiicient Deo, vos eius imperium detrectabitis? Tanta lux per omnes orbis partes accensa est, nec ea illustrabimini: tot aquae defluent, vos non bibetis? Quae est ista vecordia, dum ita properant gentes, vos otiose desidere? et quum addit Ambulabimus, significat lucem ipsis ante pedes propositam esse, quam clausis oculis praetereunt, imo exstinguunt quantum in se est: cuius tamen fulgor longinquas gentes ad se trahit.

6. (*Certe deseruisti populum.*) Hic iam aperte perversam populi naturam accusat: neque id simpliciter, sed quasi in admirationem raptus orationem suam praecidit, seque ad Deum convertens exclamat, Quid ego verba faciam apud deploratum populum? quem tu, Domine, iuste repulisti, quia se idololatriis addicens, perfide a verbo tuo descivit. Potest etiam esse vaticinium futurae poenae quam spiritu praevidebat: ac si diceret, Nihil mirum esse si ruina et vastitas immineat monti Sion ob tanta populi scelera, ne tam lugubre spectaculum interea desperationis causa esset: et quicunque erant sanabiles poenitentia tacti ante eventum huius cladis ad Deum se converterent. Sic enim prophetae divini iudicii praecones esse, atque impiis ultionem denunciare solent, ut simul studeant quoscunque possunt, ad resipiscentiam aliquam adducere. Nec enim hunc affectum unquam exuere debent servi Dei, ut studeant etiam reprobis prodesse, si quo modo fieri possit. Eximiam consolationem piis doctoribus afferre debet hic locus. Quum enim videmur apud surdos verba facere, labascimus, atque ad defectionem sollicitamur. Quid ago? aerem verbero. Atqui propheta non desinit eos hortari in quibus nihil bonae spei animadvertebat. Sicque obstupescit in hoc populi exitio, ut quem ruere videt nihilominus alloquatur. Simul observandum est, quamlibet obstinati sint impii, illis declarandam esse ultionem, et quantumvis refugiant fraenumque arrodant, ut inexcusabiles reddantur, semper ad Dei tribunal citandos esse. כִּי, pro certe hic accipio. Haec enim significatio melius quadrat, quoniam coeptam exhortationem abrumpit et Deum alloquitur. Et quando rursus vocat *domum Iacob*, hoc ad maiorem vehementiam additum est, ut in oratione pathetica fieri solet: ac si diceret, Haec gens sancta quam Dominus elegerat nunc derelicta est.

(*Quoniam impleti sunt.*) Quoniam vox קֶדֶם Hebraeis nunc est Oriens, nunc Antiquitas, posset stare haec interpretatio, impletos esse priscis moribus, quod superstitiones, quibus olim infecta fuerat terra Chanaan, in usum revocassent. Scimus enim prophetas saepe exprobrare populo Israel quod magis similes essent Chananaeis, quam Abrahae et reliquis sanctis patribus. Et certe quia eiectis veteribus incolis adducti in eius terrae possessionem fuerant, ut purgata suis inquinamentis sanctitati postea addicta esset, non mutare perversos mores duplex fuit ingratitudo. Quia tamen alter sensus receptior est, eum retinere placuit. Quanquam hic quoque variant interpretes (quia alii comparative accipiunt literam מ, prae Orientalibus, vel plus quam Orientales), simplicius alii, et meo iudicio rectius, vertunt repletos esse Oriente, hoc est, vitiis quae inde contraxerant: sicuti mira est contagio pravae imitationis, nec quidquam proclivius quam ut corruptelae ab uno loco longius serpant. Et quod proxime sequitur, Auguribus ut Philistaei, clarius idem explicat. Nam sub auguriis per synecdochen complectitur Satanae fallacias, quibus deditae erant profanae gentes. Intelligit ergo propheta nihil eos iam a Philistinis differre, a quibus tamen Deus adoptionis suae privilegio ipsos segregaverat. Atque hoc ad gravissimam condemnationem satis fuit, quod suae vocationis obliti, corruptis et impiis gentium moribus sese polluerint. Unde apparet quam nihil iuvet ad levandam culpam alieno exemplo peccare. Postrema etiam pars versus varie exponitur: quia filios alienos quidam metaphorice trahunt ad leges et instituta: alii ad coniugia referunt, quod alienigenas uxores promiscue ducendo, promiscuerant semen, ut multi essent adulterini filii. Durior Hieronymi expositio, quod se foedarint contra naturam nefandis libidinibus. Ego vero non dubito filios alienos accipi pro exteris gentibus: non autem figurate pro legibus ipsis. Crimen itaque in eo statuitur a propheta, quod gentium gratiam captantes earum se vitiis implicuerint: atque ita non modo mortales, sed impios Deo praetulerint. Dicit autem acquievisse, eo quod scelestae imitationis cupiditas, vel delectatio deleverit ex eorum cordibus amorem Dei et sanae doctrinae.

7. (*Et impleta fuit.*) Animadvertendus est ordo quem tenet hic propheta. Causas enim nunc recenset, ob quas Dominus populum suum reiecit: incepit proximo versu ab auguriis et moribus alienigenarum, iam descendit ad aurum et argentum: postea loquetur de equis et quadrigis. Non dubium est quin damnata prius idololatria, secundo loco avaritiam, tertio pravam confidentiam reprehendat, ubi homines sibi extra Deum vana praesidia constituunt. Per se enim damnandum non est, quod auro et argento abundaret: sed quoniam insatiabili avaritia ardebat, equisque et quadrigis confidebat, merito ipsum reprehendit. ו hic pro adversativa particula quidam accipiunt: ut sit sensus: Et tamen abundat argento, etc. Ut maiorem populi ingratitudinem esse ostendat: quod quum bonis omnibus afflueret, confugeret tamen quasi rebus desperatis ad artes

magicas et idola: quod multo minus excusari potest, quam si rebus adversis ad ea confugisset, vel saginatus bonorum copia Dei tamen iugum excuteret. Hoc modo amplificaret scelus populi gratis et sponte ad idola confugientis, vel lascivientis in sua pinguedine. Ego tamen interpretationem non admitto, quod videatur nimis coacta. Potius uno contextu enumerat vitia, quibus populus laborabat: avaritiam, perversam fiduciam et idololatriam. Ergo quamvis vera sit illorum sententia qui adversative exponunt, huic loco non convenit. Et paulo post clarius iterum confirmat Isaias: etsi enim per se vitiosum aut reprehendendum non est, si quis aurum aut argentum possideat: modo eo recte utatur: merito contra pravum illum affectum, et insanam cupiditatem coacervandae pecuniae invehitur, sicut detestanda est: finem non esse dicit, quia inexplebilis est eorum cupiditas, qui naturae modum excedunt. Idem de equis et quadrigis censendum est, falsa enim fiducia hic reprehenditur. Huic malo ut occurreret Dominus, vetuerat ne reges magnam equorum aut quadrigarum multitudinem sibi compararent: ne iis confisi populum reducerent in Aegyptum (Deut. 17, 16). Quum ergo difficile sit homines huiusmodi adiumentis abundare quin simul efferantur superbia, Dominus volebat populum suum iis destitui, vel saltem mediocritate contentum esse.

8. (*Impleta est etiam terra eius idolis.*) Repetit quod nuper attigerat de idololatria, sed explicatius: ac materiam priore quidem loco ponit: deinde usum, qui fere semper consequi solet. Raro enim contingit erigi idola inter nos, quin simul iis abutamur. Nam perinde est ac si congesto ligno subiiciatur flamma, quam protinus ardere necesse est. Neque enim minus quam lignum ad concipiendum ardorem nos quoque ad superstitionem sumus proni. Idolis etiam nomen apud Hebraeos recte impositum est אלילים, quo hic utitur propheta: quia res sint inanes ac nihili. Nec dubium est, quin spiritus sanctus hac voce coarguere voluerit hominum vesaniam, qui se putabant talibus figmentis adiutos propius ad Deum accedere: sicuti hodie papistae, ut sua idola ab utilitate commendent, iactant libros esse idiotarum. Sed elogio spiritus sancti magis credendum est. Et res etiam ipsa clare docet quid fructus inde percipiant idiotae. Crassis enim imaginationibus delusi fingunt sibi terrenos deos et carnales. Unde merito Ieremias non modo pronunciat vana esse simulacra, sed decipulas falsitatis ac mendacii (Iere. 10, 14). Ac observanda est descriptio, ubi commemorat prophetа, populum se incurvasse coram operibus manuum suarum. Cuius enim stuporis est, homines non tantum venerari lignum et lapidem Dei loco, sed figmenta sua deitate ornare, quam sibi ipsis dare nequeunt? Horribile sane prodigium est, simul ac trunco qui contemptus iacebat manum apposuit mortalis homo, repente adorari, ac si factus esset Deus. Etsi autem populum veterem alloquitur propheta, eadem tamen ratio in papistas competit, apud quos nulla est Dei maiestas, nisi in operibus manuum ipsorum. Repetitio emphatica est, ubi manibus adiungit digitos: quo magis patefiat tam crassum flagitium. Notanda quoque loquutio est, qua exprimitur adoratio ab externo gestu: non quod inter homines nefas sit genu flectere vel caput politici honoris causa: sed quia divinum cultum profitetur quisquis se coram idolo inclinavit. Itaque quod de adoratione δουλείας papistae balbutiunt puerile effugium est, quando quodlibet reverentiae signum, ubi de religioso cultu agitur, in genere damnat propheta.

9. (*Et inclinatus est homo.*) Pars interpretum uno contextu hoc legit, ac si pluribus verbis crimen aggravaret propheta: quem sensum si amplectimur, per Hominem et Virum cunctos Israelitas intelligere conveniet: quasi diceret neminem esse immunem et purum ab hac labe. Alii vero non male existimant repeti aliis verbis quod de poena dixerat, atque hoc modo exprimi qualis populum a Deo derelictum maneat exitus. Atque ita optime quadrabit orationis tenor, ruinam omnibus instare, tam parvis quam magnis, quae totum populum prosternat: quia in tanta impietate, nulla vindictae Dei speranda sit remissio. Porro in duobus istis verbis concinna allusio est ad incurvationem cuius paulo ante meminit: quasi diceret, Humiliarunt se coram idolis: Deus ergo sub ingenti cladium mole eos humiliabit. Interea mihi dubium non est, quin simul eorum arrogantiam refutet, quia difficile creditu fuit, populum tantis opibus probe munitum, malis paulo post obrutum iri. Posterius membrum bifariam exponitur, quanquam ad summam rei non multum interest utrumvis eligas sensum. Nam prophetae consilium est docere, erga tam obstinatos homines implacabilem fore Deum. Si in futuro legas, Non remittes eis, facilior erit sententia. Imprecatio tamen eodem recidet, Ne remittas: quia scimus prophetas, quoties zelo Dei accensi imprecationes proferunt, quasi dictante spiritu, denunciare impiis iustam poenam. Nec mirum est prophetam tot et tam abominandis criminibus offensum sic incalescere, ut gentiles suos devoveat exitio, quando nihil ei sacro Dei honore fuit pretiosius. Sed tenendum simul est, reliquias tacite excipi, quia non de singulis hic habetur sermo, sed de ipso corpore populi, quod in suis vitiis fere contabuerat, ut sanitatis nulla spes esset: alioqui absurdum esset, incurabiles et prorsus obstinatos hortari ad poenitentiam, spe veniae proposita. Summa igitur est, non ante sperandam instaurationem novae ecclesiae, quam Deus exciso templo iudicium suum exequutus sit.

10. (*Ingredere in petram.*) Quia nimis secure contra Dei minas sibi ut plurimum indulgent impii, solenne est prophetis, dum minantur peccatoribus, incutiendi terroris causa vivas descriptiones addere, ac si in rem praesentem homines ipsos adducerent. Haec ratio est cur nunc propheta Dei contemptores iubeat rupes et speluncas ingredi, ut sub terra lateant. Ac primo quidem significat prae centum mortibus formidabile esse Dei iudicium, cuius fugiendi causa optabilis sit descensus in sepulcrum. Sed homines ipsos compellans gravitatem vindictae Dei magis emphatice illustrat. Etsi autem per Dei pavorem flagella intelligit, quibus sceleratum populum ulturus erat Deus, non tamen frustra mox adiungit gloriam eius magnificam: ac si diceret, Deum pro mensura gloriae suae metuendum esse impiis: in quibus perdendis immensam suam potentiam exseret. Caeterum quamvis nulla poena flectantur vel corrigantur impii, ad praesentem irae Dei sensum expavescere coguntur. Electos alio modo ad Dei metum erudiunt poenae: quia ferulis domiti ad ferendum iugum assuescunt. Gloriam ergo Dei illustrem fore pronunciat Isaias, ubi iustus iudex apparuerit: quia ubi dissimulat, in obscuro latet, nullusque propemodum videtur esse. Atque hinc discant pastores quomodo agendum sit cum sopitis conscientiis, nempe ut Dei iudicio expergefactae serio metuant Dei iudicium. Etsi enim saepe canitur surdis, penetrat tamen vel in ferreos animos terror, ut sint inexcusabiles: saepe etiam aliquos sanari contingit: et fideles auditis quae impios et reprobos manent atrocibus poenarum exemplis similiter proficiunt.

11. (*Sublimitas oculorum.*) Quoniam impii praesenti opulentia, quiete, prospera fortuna confisi ex alto despiciunt prophetarum minas, atque hoc modo animos obstinant contra Deum, imo proterve efferuntur: hic instituit Isaias, ut iam dictum est, eorum retundere arrogantiam: ac si diceret, Veniet tempus quum facesset haec vestra superbia, qua frustra imo furiose adversus Deum contenditis. Impii enim quamvis religionem aliquam simulent, sua tamen audacia in Deum ipsum ferociunt, ut eo videantur altiores. Ergo ipse vicissim in eos fulminando fastum eorum prosternit, ut solus emineat. Atque illud ipsum est quod iam diximus, scelerum impunitatem veluti nebulam quandam esse oculis nostris obiectam, qua Dei gloriam cernere prohibemur. Quum vero ulciscitur facinora hominum, gloria eius conspicua elucet. Atque haec ipsa causa est, cur Solomon impios adversus Deum insolescere dicat: quod videat aeque feliciter impiis ac piis in hoc saeculo evenire (Eccles. 8. 11). Crescit enim omnium audacia, magisque ac magis excaecantur. Hic autem significat coactis in ordinem superbis, nihil impedimento fore Deo quominus talis agnoscatur qualis ipse est. Decebat quidem populum sponte altitudinem Dei suspicere sub cuius umbra protegebatur: atque in hunc finem tot beneficiis tam praeclare ornatum erat genus Abrahae, ut speculum esset gloriae Dei, eiusque sanctificatio. Nunc quia se contra eum extulerint Iudaei, denunciat Isaias, novum Deo fore modum extollendae suae gloriae, nempe in eorum ruina. Oculos sublimes et altitudinem nominans, a gestu externo interiorem animi fastum designat: quia fere prava confidentia ipso intuitu Dei et hominum contemptum prodit. Eodem sensu a Davide etiam notantur alta supercilia (Psal. 101, 5). Proximo versu idem melius confirmat. Atque ex hac vehementia et verborum congerie colligere facile est quanta contumacia tunc grassata fuerit.

Caeterum non mirabimur tantopere insistere in subigenda hominum arrogantia, si consideremus quam difficile sit eorum duritiem inflectere qui freti suis opibus nihil metuunt: et qui hunc putant finem esse suae dignitatis si omnia impune liceant. Nam hodie quoque experimur, quam delicati sint et irritabiles quicunque sibi plus iusto arrogant, quam deinde praefracte omnes admonitiones reiiciant. Atque haec etiam ratio est cur stylum proprie in eos stringat propheta, potius quam in genere ultionem denunciet toti populo. Quanquam non in solos principes invehitur, qui prae aliis ampla dignitate pollebant, quia non soli ipsi, sed et infimi quique saepe turgent superbia. Omnesque (ut vulgari proverbio dicitur) regis animum intra se gerunt. Siquti vilissimos quosque experimur ad minimas punctiones intolerabilis arrogantiae virus evomere. Quare quum vulgo regnaret vitium hoc, omnes tam summos quam infimos complectitur Isaias, significans eo gravius instare iudicium quo liberalius tractati a Deo fuerant: quia ex abundantia, eorum animi intumuerant ad ferociam. Porro quamvis litera ל, quae nota est dativi casus, interdum supervacua sit, hoc tamen loco vim suam retinet: quia videtur Isaias veluti certum diem condicere, ut in iudiciis fieri solet. Itaque interpretor Deo ipsi praefixum esse diem, quo sisti oporteat superbos ad ipsum Dei tribunal subeundae damnationis causa.

Colligere praeterea ex iis verbis licet, Deum se profiteri omnium superborum hostem esse: haec itaque condictio perinde valet ac si negaret Deus se posse ferre pravam elationem in hominibus, ideoque fieri non posse quin manu sua conterat, quicunque ultra modum se extollunt. Quod si animis nostris vere persuasum esset, quis non horreret superbiam, qua ira Dei in nos provocatur? Si cui Superbum et elatum in neutro genere legere placeat, ad propugnacula, vallos et munitiones referre conveniet: sed non patitur grammaticae ratio aliter quam de personis accipi.

18. (*Idola.*) Quemadmodum prius in obiurgatione, luxui et avaritiae aliisque vitiis idololatriam coniunxerat, ita nunc in poenae denunciatione eam coniungit.

19. (*Et ingredientur in cavernas.*) Prius aliis verbis usus erat, eos scilicet compellans in secunda persona: Ingredimini in cavernam: quo durius animos eorum percelleret. Nunc vero pronunciat quid sint facturi, ac dicit necesse ipsis fore ingredi. Atque hinc apparet sententiam illam non exhortationem, sed gravem irae Dei denunciationem fuisse, ad terrendos impios et obstinatos, qui et monitiones et minas omnes contemnunt.

Quod subiicitur de terrore Dei, cum intellige qui per Chaldaeos et Assyrios iniectus est· quorum manum iam prius (ut etiam hic) gloriam Dei vocavit: quoniam usus est eorum opera ad castigandum populum suum. Tametsi igitur impii et perfidi erant, tamen gloriae Dei servierunt. Nam et diabolus ipse gloriae Dei aliquo modo servit, etiam invitus. Ita loquitur de Assyriis et Chaldaeis, quod in poenis, quas eorum manu exiget Dominus de Iudaeis, liceat gloriam eius contemplari. Idem et Surgendi verbo confirmat: quod tantundem valet, ac Tribunal conscendere. In particula quae mox sequitur *ut concutiat terram*, pulchra est allusio vel paronomasia: quae vix alia lingua exprimi potest. Quasi diceret, Ad terram terrendam, לערץ הארץ. Dominum vero surgere dicit, quod dormire videatur quantisper differt iudicia sua. Surgit autem, quum iudicis instar eminet ut poenas irroget sceleratis: ita ut palam sit hominibus, nihil eius cognitionem effugere, vel oculos latere, qui nullum scelus inultum sinit.

20. (*Abiiciet idola.*) Mire sibi placent idololatrae in superstitionibus suis et impio cultu. Quamvis enim sceleribus et flagitiis scateant, tamen ad hoc asylum confugiunt, quod suo cultu Deum placari putant. Ut si hodie papistis flagitia et libidines omnis generis quibus laborant obiiciantur, infitiari certe non poterunt: sed blandientur sibi hoc praetextu, quod speciosum cultum habent, eoque velo omnia scelera sua tegi existimabunt. Ideo propheta idololatris integumentum hoc detrahit, ac denunciat nihil fore amplius quo tegant suas foeditates. Dominus enim ipsos idola sua abiicere coget, ut agnoscant se frustra in iis spem et fiduciam locasse. Denique pudebit ipsos suae vanitatis. Prosperis enim rebus Deum sibi propitium esse putant, quasi eorum cultus sibi esse gratos ostenderet: nec prius aliter sibi persuadere possunt, quam Deus re ipsa demonstret quantopere eos detestetur. Rebus igitur demum adversis turpitudinem suam agnoscere incipiunt, quemadmodum praeclare docet Oseas (c. 2, 5), dum eos meretricibus comparat, quae turpitudinem suam non agnoscunt, quamdiu quaestum faciunt et in delitiis versantur. Iis vero quum privantur, et destituuntur ab amatoribus, secum ipsae de miseria et infamia sua cogitare incipiunt, et poenitentiae viam ingrediuntur, de qua nunquam in delitiis suis cogitassent. Idem omnino accidere solet idololatris, quos non prius pudet suae turpitudinis, ut idola abiiciant, quam extrema calamitate affecti, quodammodo se periisse videant.

(*Quae fecerunt.*) Id est, quae sibi fieri curavit artificum opera. Nec frustra id addidit: significat enim deos, qui ficti sunt, perperam adorari. Quales enim esse possunt dii ab hominibus creati, quum Deus a se ipso sit, nec initium habeat? Est igitur valde praeposterum, et alienum a ratione, homines opus a se effictum adorare. Itaque hoc verbo crimen auget, quod quum idola auro aut argento aut alia corruptibili materia constent, sintque ab hominibus composita, Dei tamen loco adorentur: et simul causam exprimit cur displiceant Deo: quod scilicet colantur. Quo nunc colore papistae impietatem suam excusabunt? nec enim negare possunt simulacra ab ipsis adorari. Ubicunque vero talis cultus, ibi impietas manifesta est ac convicta. Iam per *cavernas talparum*, sordida quaelibet loca intelligit, in quibus probrose lateant.

21. (*Et ingredientur.*) Haec repetitio supervacua non est, quamvis eadem verba iteret Isaias, quibus nuper usus fuerat. Quid enim tam difficile, quam homines serio timore Dei percellere? Idque non tantum in hypocritis animadvertimus, sed in nobis ipsis, si sedulo attendamus. Quam enim multa nobis proponuntur, quibus mentes nostrae abripi deberent, vix tamen commovemur? Praesertim hoc Dei iudicium necesse fuit hypocritis inculcari, qui sibi in scelere placebant. Iam vero atrocitas Dei vindictae notatur, quod profundissimis quibusque abyssis malint absorberi impii quam subire Dei conspectum. Unde etiam videtur mutuatus esse Christus quod Iudaeis denunciat, Dicent in illa die montibus, tegite nos, et collibus, operite nos.

22. (*Cessate igitur ab homine.*) Haec superioribus cohaerent, et perperam a nonnullis divisa sunt. Postquam enim Isaias minaciter concionatus est de iudicio Dei, hortatur impios ut se ipsos fallere desinant inani fiducia: ac si diceret, Ego vos spe falsa excaecatos atque inebriatos esse video, ut nulla apud vos ratio valere possit. Hoc ideo fit, quia vobis nimium arrogatis. Atqui homo nihil est: vobis autem negotium est cum Deo, qui universum mundum vel solo nutu in nihilum redigere potest. Vario quidem exponitur hic locus. Nonnulli enim de Christo interpretantur, et spiritum accipiunt pro impetu, quemadmodum etiam alibi scriptura hac similitudine uti solet: Narem vero pro ira, quod irae signum appareat in naribus. Atque hunc

eliciunt sensum: Cavete, ne iram Christi in vos excitetis. Verum si quis propius expendat, expositio illa a textu aliena est. Alii quamvis exponunt de hominibus in genere, tamen referunt ad illam sententiam, Nolite timere eos qui occidunt corpus. Sed neque quadrat eiusmodi interpretatio. Nam extra tempus et rem id foret dictum, quum nulla causa fuerit cur eos a timore hominum revocaret. Verum, ut iam dixi, contextus ipse facile omnem dubitationem tollet. Sequentis enim capitis initium haec aperte exponit et confirmat. Et qui ea partitus est, perperam divulsit quae inter se fuerant coniungenda. Subiunget enim: Dominus adimet ea quae animos vestros tantopere attollunt, et sublimes istos spiritus in vobis pariunt. Stulta et inanis est vestra fiducia. Hinc pendet quod nunc dicit, Desinite ergo, etc. Sed primum videndum est quid significet *spiritus in nare*. Denotat autem humanam fragilitatem: nempe vitam hominis instar flatus esse, qui statim evanescit. Et quemadmodum ait David, Si spiritum eripiat Dominus, homo in pulverem revertitur (Psalm. 104, 29). Item, Exibit spiritus eius, et revertetur in terram suam (146, 4). Item, Caro sunt, spiritus transiens neque revertens (78, 39.) Ergo quum vita nostra imbecillius nihil sit neque fragilius, quid sibi vult ista fiducia, ac si altae essent firmitatis nostrae radices? Cessandum igitur ab homine, id est supersedendum ab inani fiducia: quoniam homo spiritum in nare habet. Nam anima efflata statim instar aquae diffluit. Loquimur autem hic de spiritu vitali, quo nihil fragilius. Porro dum vetamur fiduciam locare in homine, initium faciamus a nobis ipsis, ne scilicet prudentiae aut industriae nostrae ullo modo confidamus: deinde, ne pendeamus ab humano auxilio ulliusve creaturis: sed fiduciam totam in Dominum coniiciamus. Maledictus, inquit Ieremias (17, 5), qui confidit in homine, viresque suas et opem in carne, id est in externis adiumentis constituit.

(*Qua enim in re.*) Haec refutandae superbiae una est ratio, nihil residuum fieri hominibus in quo sibi placere debeant. Perinde enim hoc valet, ac si dixisset propheta, nullius esse pretii totam carnis gloriam. Notandum vero est, comparative hoc dici: ut discamus nihil nobis esse proprium, sed precario tenere si quid in nobis praestantiae est. Scimus genus humanum a Deo ornatum esse non contemnendis dotibus. Scimus etiam alios aliis praecellere. Sed quia maior pars posthabito Deo sibi absque modo placet, imo profani homines se plusquam Deos esse arbitrantur, prudenter Isaias (ut passim etiam spiritus in scriptura) homines a Deo separat: quia dum in se ipsis considerantur, melius apparet quam fragilis, caduca et fluxa sit eorum conditio. Simul ergo ac sibi homines vel minimum quidpiam tribuere incipiunt, detegenda est illis sua vanitas, ut agnoscant se esse nihil. Hoc uno verbo concidunt magnifica liberi arbitrii et meritorum encomia, quibus papistae se ipsos contra Dei gratiam attollunt. Profanis etiam hominibus excutitur ebrius sui amor. Denique ad Deum bonorum omnium autorem revocamur, ne imaginemur extra ipsum quidquam esse excellentiae: quia non aliter sua laus ei manet integra, donec omni sapientia, fortitudine, iustitia, omni denique laude exinanitus fuerit mundus.

CAPUT III.

1. *Quoniam ecce dominator Iehova exercituum, Ierosolymae et Iudae vigorem et vim adimet: omnem vigorem panis, omnem vigorem aquae:* 2. *Fortem et virum bellicosum, iudicem et prophetam, et divinum et senem:* 3. *Ducem quinquagenarium, et conspicuum, senatorem, eximium quemque inter artifices et disertum.*[1]) 4. *Et constituam pueros illis principes, et parvuli dominabuntur eis.* 5. *Violenter aget populus, quisque in alium; vir in proximum suum: insolescet adolescens contra senem, contemptus adversus honoratum.* 6. *Quum apprehenderit quisque fratrem suum e familia patris sui, Vestimentum, dicens, est tibi: princeps noster eris: ruina haec in manu tua.* 7. *Is iurabit in illa die dicens, Non ero curator: nam domi meae neque panis est, neque vestimentum. Itaque ne me principem populi constituatis.* 8. *Certe corruit Ierusalem et Iuda cecidit: quoniam lingua eorum, et studia contra Iehovam ad exacerbandos oculos gloriae eius.* 9. *Probatio vultus eorum respondet in ipsis.*[2]) *Peccatum suum, sicut Sodoma praedicaverunt, neque dissimularunt. Vae animae ipsorum, quia accersiverunt sibi malum.* 10. *Dicite, iusto bene erit, quia fructus manuum suarum comedent.* 11. *Vae impio, male erit: quoniam secundum opera manuum suarum rependetur ei.* 12. *Populi mei exactores sunt parvuli, et mulieres illi dominantur. Popule mi, qui te gubernant, seducunt et viam semitarum tuarum depravant.* 13. *Stat ad disceptandum Iehova, et praesto est ad iudicandos populos.* 14. *Iehova in iudicium veniet cum senibus populi sui, et cum principibus eius. Et vos perdidistis vineam, estque rapina pauperis in domibus vestris.* 15. *Quid vobis, quod contunditis populum meum: et facies pauperum commolitis? dicit Dominus Iehova exercituum.* 16. *Dicit quoque Iehova, Quoniam superbiunt filiae Sion, et porrecto collo incedunt, oculisque vagantibus, et ambulando plaudendoque ambulant, tinnitumque pedibus suis excitant:* 17. *Ideo decalvabit Dominus verticem*

[1]) Vel intelligentem arcani sermonis. 1551: architectos et disertos. [2]) Vel adversus ipsos.

filiarum Sion, et Dominus pudenda earum nudabit. 18. *In die illa, auferet Dominus ornamentum crepitaculorum, et reticula, et lunulas,* 19. *Olfactoria, armillas et mitras,* 20. *Tiaras, crurum ornatus, vittas, bullas et inaures,* 21. *Annulos et monilia narium,* 22. *Mutatorias vestes, palliola, pepla et acus,* 23. *Specula et sindones, calyptras et theristra.* 24. *Et erit pro suavi aromate putredo, et pro cinctura laceratio, et pro cincinnis calvitium, pro balteo cinctura sacci, adustio pro venustate.* 25. *Viri tui in gladio cadent et robur tuum in bello.* 26. *Moerebunt ac lugebunt portae eius: et ipsa desolata, humi iacebit.*

IN CAPUT III.

1. (*Quoniam ecce.*) Diximus paulo ante eundem contexi sermonem a propheta, quem in fine proximi capitis exorsus erat. Nam admonet Iudaeos quibuslibet opibus polleant, nihil tamen suppetere quod opponant irae Dei: quin ubi exarserit, consumat totas eorum munitiones. Unde sequitur nimium desipere, dum ad terrores procul abigendos suas copias, potentiam et bellicum robur, consilia, vires, uberem frugum proventum aliaque ingerunt. Et particula demonstrativa הנה, non modo certitudinis causa hic ponitur, sed ad breve tempus notandum: ac si impios in rem praesentem adduceret Isaias. Accidit enim plerumque ut, qui aperte non audent ridere iudicia Dei, ea tamen quasi nihil ad se pertinentia vel longe adhuc remota eludant: Quid haec ad nos? inquiunt. Vel si quando forte eveniant, cur ante tempus erimus miseri? An non ubi ingruent calamitates, tunc satis mature de illis cogitabimus? Quoniam ergo ad spernenda Dei iudicia, tales crassae et supinae securitatis latebras sibi effodiunt impii, ideo propius ac instantius eos urget propheta, ne Dei manum procul abesse existiment, frustraque sibi promittant inducias. Eodem pertinet quod Deum nominat dominatorem et Iehovam exercituum, ut eius maiestas sopitos ac hebetes animos metu percellat. Neque enim ullis ornamentis opus est Deo, sed ruditatem nostram ac etiam torporem, gloriae eius sensu expergefieri necesse est. Primo autem denunciat propheta spoliatum iri Iudaeos omni copia annonae, ut penuria deficiant. Idem postea subiiciet de praesidiis militaribus, totoque ordine politico. Hinc vero colligere licet, sic gloriatos fuisse Iudaeos praesenti rerum statu, ut se ab omni incommodo fore immunes stulte confiderent. Atqui denunciat Isaias non modo totam regionem obnoxiam fore Dei flagellis, sed Ierosolymam ipsam, quae invictum erat gentis propugnaculum: quasi diceret, Non modo grassabitur ira Dei per ipsum corpus, sed ad cor ipsum penetrabit. Quantum ad verba spectat, quia משען ומשענה, hoc est masculinum genus et femininum: minime dubito, quin hac mutatione certius exprimere voluerit fulturas omne genus frangendas esse. Ideo reddidi vigorem et vim. Nam quod interpretes quidam ad personas hominum referunt, mihi non probatur: quia melius convenit quaslibet fulturas diverso genere notari. Dubium tamen est, restringatne hoc ad victum propheta, an vero ad alias species extendat quas paulo post subiicit. Sed consentaneum est per משען ומשענה generaliter comprehendi quaecunque ad fulciendum urbis vel populi statum necessaria sunt. Deinde explicationis causa enumerari quasdam species. Prius ergo membrum huc tendit, Deus pessumdabit praesidia omnia et opes, quibus vos stare creditis, ne quid amplius restet ad vos sustinendos. Deinde adiungit qualis futura sit inopia et nuditas. Et initium quidem, ut diximus, facit a victu et alimentis, quae primum locum obtinent ad tuendam hominum vitam. Duobus autem modis vigorem panis et aquae aufert Deus: vel quum cibariis nos privat, vel quum illis eripit vim educandi. Nisi enim virtutem occultam cibis inspiret Deus, qualiscunque suppetat eorum copia, nihil nobis proderunt. Unde alibi dicitur Frangere baculum panis (Levit. 25, 26) dum pistores reddunt panem in pondere, dum comeditur, nec tamen saturitatem affert. Atque haec similitudo diligenter notanda est, ut sciamus etiam ventre bene referto nos semper fore famelicos: quia non nisi arcana Dei benedictio nos pascit ac sustentat. Etsi autem hoc loco esuries quam minatur propheta potest de sterilitate accipi, quod Deus Iudaeos cibariis omnibus privabit, quia tamen ut plurimum solent prophetae ex lege mutuari loquendi formas, optime conveniet haec interpretatio. Poterat enim simpliciter dicere, Auferam panem et vinum: sed quiddam magis reconditum exprimit, nominans fulcimentum panis et aquae: quasi diceret, quamvis non redigatur ad inediam populus, Deum tamen facturum ut ingluviem replendo fame nihilominus tabescat: quia sublata Dei benedictione omnis utilitas evanescet. Summa tamen est, nulla fore populo alimenta quibus se sustentet: vel quia carebit pane et aqua, vel si suppetant nullum inde usum percipiet.

2. (*Fortem et bellicosum.*) Subsidia alia commemorat, quibus retinetur incolumis status vel gentium vel urbium. His denunciat Iudaeos penitus orbandos, ut nec domi consilio aut virtute, nec foris armis valeant. Porro non observat curiose ordinem: sed contentus brevi compendio alia aliis miscet. Incipit a viris bellicosis, in quorum manu erat patriae defensio. Tales interdum morte aufert Deus, interdum molles et effeminatos reddendo. Hoc posterius magis commune, ut posteritas a maiorum virtute degeneret: et qui prius erant formidolosi,

temporis successu timidi fiant ac imbelles. Illud tamen etiam alterum contingere videmus, ut cordatissimi repente deficiant. Adiungit iudicem et prophetam. Scimus Hebraeis iudices accipi pro gubernatoribus quibuslibet. Iam per prophetas quoslibet doctores intelligi certum est. Itaque abolito civili regimine exstinctaque doctrina Iudaeis interitum minatur. Et certe eundem in republica locum obtinent magistratus ac doctores, quem in corpore humano duo oculi. Ad eundem ordinem senes quoque refero qui ad gubernandum magis sunt idonei: quia aetas prudentiam, consilium et gravitatem conciliet. Quantum ad nomen Divini, tametsi male sonat in scripturis, videtur tamen hic accipi in meliorem partem, quum recenseat Isaias quae ad conservandum urbis et regni statum faciunt. Posset igitur hoc nomine vocari Coniector, qui non auguriis vel arte superstitiosa, sed raro acumine et solertia res obscuras divinat. Caeterum quia Deus magos, ariolos, et divinos consuli vetuit, et Balaam ipse pronunciat non esse divinationem in Israel, si de magicis divinationibus accipere quis malit, non repugno: nec quidquam absurdi erit numerari inter poenas, quod populus vitiosis quoque damnatisque subsidiis privandus sit. Sicuti apud Oseam cum altari et sacrificiis ponuntur Theraphim (Ose 3, 4). *Ducem quinquagenarium* nominat, ex more tunc recepto. Erant enim ut centuriones Romanis, ita Iudaeis Quinquagenarii, quos Graeci πεντηκοντάρχους nominant. Latinis vero quia haec ratio non fuit in usu, etiam nomen fuit ignotum. Vultu reverendos intelligit, quibus virtutis fama autoritatem dabat in populo. Vox יועץ, pro qua senatorem verti, potest extendi ad privatos homines qui prudentia excellunt. Sed quia proprie tribuitur consiliariis qui publicum munus exercent, nolui a communi sententia recedere. Caeterum quia artes mechanicae non minus ad tuendum populi statum, et tolerandam communem vitam utiles sunt, dicit etiam Isaias earum defectu Iudaeis instare exitium. Quod postremo loco ponitur, varie exponunt interpretes. Ad verbum est, Intelligens mussitationis vel sermonis submissi. Iam quia pythonici spiritus murmuribus et susurris edunt sua responsa, quibusdam videtur notari incantatio. Rectius alii per לחש intelligunt arcana consilia: sed quia arcana etiam et gravis oratio hac voce non improprie designari potest, non dubitavi disertos vertere. Si quis tamen intelligere malit prudentes homines et cautos, qui ad concionandum minus apti secreto admonent quid factu sit utile, non repugno. Caeterum notanda est compendiaria haec descriptio status rite ordinati. Primo enim annonam, aliaque ad victum necessaria posuit Isaias: deinde militare robur: tertio scientiam regendi populi, et alias partes politici regiminis: quartum munus propheticum: quintum artes mechanicas. His amiculis[1]) ornat populos Deus quos praestare vult salvos et incolumes, et rursus spoliat quos vult pessumdare. Itaque ex mera Dei gratia fluere sciamus quaecunque utilia esse experimur ad vitae cultum. Unde et alterum sequitur, cavendum scilicet esse ne ingratitudine nostra praeclaris istis Dei muneribus nos privemus.

4. (*Et constituam pueros.*) Quo magis conspicua sit Dei vindicta, iam describit quam misera sit ac tristis futura mutatio, quum sublatis e medio fidis et idoneis gubernatoribus ignavos et nihili homines Deus in illorum locum substituet. *Pueros* intellige non aetate solum, sed ingenio et moribus: ut sunt molles et effeminati homines, qui nulla pollent virtute, nec gladium sibi commissum regere possunt. Membra hic singula singulis minime opposuit: satis enim fuit definire modum quo facile corruit respublica. Nempe, si praesint stolidi vel inertes, quasi pueri, in quibus nihil sit gravitatis aut prudentiae. Hoc autem est constituendum, neminem ad regendam rempublicam idoneum esse, nisi qui divinitus destinatus et non vulgari virtute praeditus sit: quod etiam recte animadvertit Plato. Nam tametsi, ut profanus, nihil habuerit certi, tamen hoc facile coniectabat, neminem administrationi publicae aptum et parem esse, nisi qui supra vulgarem modum divinitus formatus esset. Sicuti enim ab uno Deo est administratio publica, sic omni ex parte ab eodem sustineri necesse est. Porro quoscunque non regit Dominus, nihil eis superest, nisi ut pueris similes sint, vel etiam bis pueri, vacui scilicet omni et consilio et prudentia.

Hanc porro vindictam duobus modis exercet Deus: quia saepe dum videmur nobis habere viros graves et peritos rerum, quum ad rem ventum est, velut caeci impingunt, et nihilo plus ipsis quam pueris est prudentiae. Dominus enim privat ipsos insigni illa qua prius ornaverat virtute, atque ita dementat, ac si fulmine aliquo perculisset. Interdum vero lentius progreditur Deus, et paulatim heroici ingenii viros eripit, qui idonei erant administrationi: et gubernacula rerum in eos transfert, qui ne puerum quidem unum aut familiam regere possent. Haec quum accidunt, haud longe exitium abesse certissimum est. Praeterea observandum est quod nuper attigi, statum reipublicae bene constitutum insigne esse donum Dei: quum singuli ordines, et iudicum et senatorum, militum, ducum, artificum et doctorum, mutua communicatione sese iuvant, et in communem totius populi salutem conspirant. Nam quum minetur propheta, et loco gravissimae poenae denunciet haec sublatum iri, satis indicat eximia et rara Dei dona populorum conservationi necessaria esse. Commendatur ergo hic officium magistratus

[1]) *legendum videtur*: adminiculis.

et ducum, et militum, atque etiam doctorum ordo. Quod notandum est adversus fanaticos homines, qui ius gladii omnemque politiam et ordinem e mundo exterminare conantur. Atqui propheta monet haec non tolli aut adimi nisi ab irato Deo. Sequitur ergo impios esse et hostes publicae salutis qui adversus eiusmodi beneficia pugnant, eaque quantum in se est reiiciunt vel exstinguunt. Commendatur etiam hic doctrina, sine qua status reipublicae stare non potest. Quemadmodum enim ait Solomon, Ubi deficit prophetia populum dissipari necesse est (Proverb. 29, 18). Commendantur praeterea artes mechanicae, agricultura, opificia omne genus, architectura, et quidquid simile est, quo carere non possumus. Omnes enim cuiuscunque generis artifices, qui hominum usibus serviunt, ministri Dei sunt, eundemque sibi cum aliis finem propositum habent, nempe conservationem generis humani. Idem de militia dicendum est. Tametsi enim legitimum bellum nihil aliud esse debet quam pax quaesita, interdum tamen manus conserendae sunt: ut qui ius gladii habent eo utantur, seque et suos armis defendant. Bellum igitur per se damnandum non est: subsidium enim est conservandae reipublicae. Sed neque negligenda est facundia: ea enim et publice et privatim saepe opus est, ut plane dilucideque aliquid demonstrari et verum patefieri possit. Nam et hoc inter dona Dei et praecipuas benedictiones numeratur, quum civitas viris prudentibus ac disertis abundat, qui cum adversariis in porta disceptare possint. Huius autem loci summa est: quum haec dona adimit Dominus et statum populi immutat, quoquo modo id accidat, aut mutata administrationis forma, aut principibus sublatis, furor Domini agnosci debet. Aufert enim reges in ira sua, ut inquit Oseas (13, 11), aliosque in indignatione sua constituit. Ne igitur has mutationes fortunae aliisve causis tribuamus.

5. (*Violenter aget.*) Summam perturbationem describit, quae collapso vel dissipato ordine Iudaeis instabat: sicuti populis omnibus impendet, simul ac sublatum est vel concidit regimen. Scimus quanta sit humani ingenii petulantia, quo unumquemque rapiat ambitio, denique ut furiosae sint libidines, ubi nullo fraeno cohibentur. Itaque nihil mirum si prostratis iudiciis, insolescat quisque contra alium, grassetur crudelitas, sine modo ullo ferveat scelerum licentia. Quod si prudenter expenderemus, pluris a nobis fieret Dei beneficium, dum nos tolerabili aliquo in statu continet, nec sinit iam misere dissipari. Unde constat publicos humani generis hostes esse, imo nihil differre a feris bestiis, qui ad labefactandum politicum regimen, studia sua conferunt vel applicant. Haec vero foedissima confusio a propheta ponitur, quod puer contra senem protervict, despecti et vulgi quisquiliae insurgent contra proceres et magnae aestimationis viros. Nihil enim magis praeposterum quam sublato pudore iam contumeliose tractari qui reverentia digni erant. Hoc tamen tam deforme pudendumque exemplum necessario accidit convulso politico ordine. Quod ergo verbum נגש active interpretatus sum Violenter agere, necessitate coactus feci, quia alioqui mutila esset oratio.

(*Quum apprehenderit.*) Quia versus hic cum proximo cohaeret, pendetque sententia usque ad verbum Iurabit, particulam כי pro adverbio temporis accipi certum est. Isaias enim extremam populi miseriam exprimere volens neminem fore dicit qui gubernandi curam quamvis rogatus suscipiat. Tantum certe apud homines valet ambitio, ut certatim multi semper appetant principatum: imo cum periculo capitis ad eum adspirent, imo totum orbem omnibus saeculis concussit regnandi cupiditas. Nec ullus est tam ignobilis pagus, qui non reperiat voluntarios aliquos praefectos: adeo cupidum honoris animal est homo. Hinc sequitur deplorata esse omnia, ubi non modo spernitur dignitas, sed pertinaciter etiam respuitur. Extremus enim funestae cladis est cumulus, ubi refugiunt omnes quod naturaliter summo ardore expetitur. Alias circumstantias augendi causa recenset Isaias, quod potius omnem humanitatis et misericordiae sensum exuent Iudaei, quam ut gubernandi munus obeant. Si quis exteris gentibus recuset dominari, non ita forte mirum videbitur. Sed ubi de fratrum salute agitur, honorificam provinciam reiicere nimis inhumanum est. Ergo ubi onus principis a se depellit, cuius consanguinei fidem implorant et cuius se patrocinio commendant, signum est extremae desperationis. Iam quia solent eligi principes a censu, vel saltem non solet deferri imperium nisi quibus suppetit mediocris facultas, ne eos paupertas exponat contemptui et ludibrio, vel ad sordidos quaestus impellat, haec etiam circumstantia additur, quamvis ad sustinenda onera sufficiant, non tamen onus impositum recepturos. Ac si diceret, Non plebeii modo, sed optimates quoque ac splendidi gubernationem fugient. Verbum quoque apprehendere emphaticum est: quia tantundem valet ac manum iniicere. Quasi dixisset Isaias, non modo blanditiis et precibus acturos qui principem quaerent, sed tumultuarium fore concursum, ut unum aliquem arreptum cogere ad regnandum studeant. Non minus ponderis subest in extrema circumstantia: Ruina haec sub manu tua sit, hoc est, saltem si qua est misericordia et humanitas, extremae nostrae miseriae succurrere ne graveris. Nam ubi turba hominum tanquam grex dispersus flebiliter suam dissipationem lugens pastoris fidem implorat, non porrigere auxiliarem manum ferrea durities est. Quidam, ac si esset in verbis hypallage, sic con-

vertunt, Manus tua sit sub ruina hac, nempe fulciendi causa.

7. (*Iurabit in die illa.*) Iurandi verbo exprimitur praecisa et vehemens repulsa. Saepe enim qui initio excusavit vel abnuit se facturum, precibus tandem cedit: qui vero interposito iureiurando aliquid negat spei viam praecludit, quasi re prorsus deliberata et fixa. Forte etiam particula, In die illa, tantundem valet atque Mox, nulla adhibita mora et absque longa consultatione. Sed quia potest etiam accipi δεικτικῶς ad tempus calamitatis rursus notandum, non insisto. De summa convenit, nullum dissipationi remedium fore.

Vocem חבש, tametsi varie exponant interpretes, tamen eorum sententiam libentius amplector, qui metaphoram hic a chirurgis sumptam esse putant. Nihil est enim quod melius quadrare possit: perinde enim est ac si quis ad sanandum aegrotum accersitus neget se medicinae peritum esse, vel difficiliorem esse morbum quam ut ipsum curare possit. Proxima copula ו, est loco causalis: ac si diceret, Et certe non sunt mihi pares facultates. Significat ergo tam deploratum fore statum, ut nemo sit qui vel extremis in rebus consulere necessitati audeat.

8. (*Certe corruit.*) Ne videatur nimium crudelis Deus, quod tam severe in populum suum animadvertit: breviter hic exponitur cladis ratio, ac si diceret propheta, merito perire impium illum populum, qui tot modis ad Deum exacerbandum obstinatus fuerit. Atque ita praeciditur expostulandi ansa, quia scimus quam audacter obstrepat mundus, quoties asperius castigatur. Dicit autem tam verbis quam exsequutione, ad quodvis scelerum genus fuisse promptos. De excidio autem urbis loquitur, ac si res ipsa esset in conspectu: quamvis praeteritum loco futuri, ut saepe alias, accipi potest.

(*Ad exacerbandum.*) Locutio haec crimen amplificat, quod velut data opera Deum lacessere ipsis propositum fuerit. Nam quae sub oculis nostris fiunt, si displicent, plus afferunt offensionis. Illudunt quidem Deo impii, ac si possent eum fallere. Sed quia nihil quantumvis occultum eius conspectum fugit, exprobrat Isaias quod palam et sine pudore coram ipso proruperint ad scelera patranda. Notandum etiam est epithetum Gloriae: quia prodigiosi furoris signum est, ubi se offert Dei maiestas, nulla reverentia tangi. Deus tam magnifice extulerat gloriam suam populo Israel, ut merito humiliare eos deberet, si quid reliquum fuisset pudoris vel modestiae. Ergo utcunque obmurmurent Deo impii, eumque saevitiae insimulent, calamitatum omnium quas sustinent causa in manibus eorum reperietur.

6. (*Probatio vultus ipsorum respondet.*) Quoniam prophetae negotium erat cum impudentibus et perfrictae frontis hypocritis, qui impudenter se bonos viros iactabant: ideo dicit, vultum ipsorum testimonium reddere quales sint: neque procul advocandos esse testes, ut ipsos convincant nequitiae suae. *Respondere* enim accipit pro testimonium ferre vel fateri. Quamvis ergo vultum et frontem simulent, ita ut saepe fallant alios: Deus tamen ipsos sese quales sunt prodere et demonstrare cogit: ut etiam inviti fraudum et simulationum suarum notam velut in fronte gestent.

Alii exponunt eorum scelera adeo conspicua esse, ut non secus atque in speculo possint, quam occultare cupiunt turpitudinem, agnoscere. Sed priorem sensum confirmat quod proxime sequitur, praedicasse scelus suum non secus ac Sodomitas. Quibus verbis significat eos ita se prostituisse ad nequitiam, ut sua flagitia nullo pudore iactarent. Ac si gloriosum ac laudabile apud eos foret, calcato omni discrimine turpis et honesti quidvis sibi licentiae permittere. Ideo comparat eos Sodomitis, quos ita excaecaverant suae libidines, ut bruto stupore ad quodvis nefas ruerent. Haec igitur responsio vultus est cuius nuper meminit, quod manifesta impietatis signa prae se ferant, quae abunde sufficiant ad reos peragendos.

(*Vae animae ipsorum.*) Hic exprimit quod iam antea dictum est, omnem malorum causam in ipsis residere: quia sceleribus et flagitiis Dominum provocarunt. Itaque nullam esse causam cur tergiversentur, frustra vanos colores excogitari, quum malum ipsum in eorum ossibus resideat: ac si diceret, Deus insimulari non potest quasi vos immerito persequatur. Agnoscite vos ipsos esse autores: date gloriam iusto iudici, vobisque omnem culpam adscribite.

10. (*Dicite, iusto bene erit.*) Antequam recitem aliorum sententias, genuinum sensum perstringam. Quoniam ultiones adeo graves tentationem admodum acerbam piis iniicere solent, ac praesertim quod nullae fere accidunt publicae calamitates, quae non bonos una cum malis involvant, ideo propheta meo quidem iudicio revocat ipsos ad providentiam Dei, quae nihil temere miscet, sed rebus in speciem confusis, tamen inter bonos ac malos discernere non desinit. Porro varie exponitur hic locus. Alii enim vertunt, Dicite iusto, quia bonus est: ideo fructus manuum suarum comedent: et talis ex eorum sententia elicitur sensus: Volo ac iubeo pios bono animo esse: quamvis enim severe animadvertam in populi flagitia, pii tamen bene habebunt. Sed hic sensus est aptior: *Dicite*, id est habete hoc constitutum. Dicere enim pro cogitare et persuasum habere, saepius in scripturis accipitur: ut David, Dixi, custodiam vias meas (Psal. 39, 2), et sexcenta eiusmodi. Non iubet ergo dici iusto, sed unumquemque persuasum habere apud se, felicem iusti fore statum, utcunque nunc infelix videatur.

Praeterea טוב, pro felici et prospero statu accipio: quemadmodum superiore versu רעה, cui nunc טוב, opponitur. Atque ita non pro malefico, sed pro adversa conditione accipiendum censeo. Quia autem ad verbum est, dicite iusto כי טוב, aut particula כי affirmat, ut saepe alias: aut videtur esse superflua: quanquam probabile est, ad confirmationem valere. Certe iusto bene erit, quo scilicet omnis dubitationis causa tollatur, utque persuasum habeamus, optimam et felicissimam iusti conditionem fore: quod persuasu difficile est. Ideoque additur, Fructum operum suorum comedet: hoc est, non fraudabitur aequitatis suae mercede. Quod alii Dicere pro hortari accipiunt, et duas voces כי טוב, vertunt, Quod bene agat, tanquam coactum repudio.

11. (*Vae impio male erit.*) Contrarium superiori membrum opponit: ex quo facile est colligere quale sit consilium prophetae: nempe, consolationem afferre piis, et impios terrere iudicio Dei. Nam quum incidit gravior calamitas, qua promiscue omnes plectuntur, haesitamus an mundus providentia Dei, an potius temeritate fortunae gubernetur. Itaque pii sibi timent ac verentur, ne eodem exitio simul perdantur cum impiis. Alii cogitant nihil referre, bonus sis an malus, quod peste, bello et fame, caeterisque aerumnis hos atque illos premi videant. Atque obrepit impia illa cogitatio, nihil esse discriminis inter praemia bonorum et malorum. Atque inter has nebulas plerosque carnis suae sensus ad desperationem sollicitat. Ideo propheta ostendit iudicium Dei rectum esse, ut Deum timere pergant, atque intelligant, non impune evasuros, quicunque spe impunitatis Deum irritant; atque hortatur ad tribuendam Deo laudem iustitiae: ac si diceret, Ne existimetis caecam in mundo fortunam versari: aut Deum caeco impetu ruere, nulla adhibita aequitate: sed habete penitus in cordibus constitutum, iusto bene fore. Dominus enim rependet illi quod pollicitus est, nec eum sua spe frustrabitur. Contra, Statuite infelicissimam fore impii conditionem, ipse enim sibi malum accersit, quod in eius caput recidere tandem necesse erit. Interea his verbis propheta stuporem populi reprehendit, quod iudicium Dei non sentiret. Sustinebat enim poenas scelerum suorum, et tamen in iis obdurescebat, ac si omnino esset attonitus. Nihil autem peius accidere potest, quam quum ad plagas occalluimus, nec sentimus nos a Deo castigari. Ubi talis est stupor, fere desperati sumus.

12. (*Exactores.*) Hic quoque coarguitur vecordia et hebetudo populi, quia in rebus apertis caecutiret. Nihil est quod magis aegre ferant homines, quam sibi iugum imponi: nec ulli se libenter potentiorum dominationi subiiciunt. Fractos igitur et emarcidos eorum animos esse oportet, qui mollibus et effeminatis hominibus parent, seque ab iis opprimi patiuntur. Nec vero ignaviae spiritu divinitus percussos esse dubium est, qui non secus atque asini sponte humeros clitellis offerunt. Ferenda quidem est vis tyrannica, etiam ingenuis naturis: sed exprobrat Iudaeis Isaias, quum pervicaciter excutiant Dei iugum, serviliter ad obsequia quantumvis pudenda et sordida paratos esse. Nec enim causari poterant Iudaei se cogi per vim, quum iis parerent sponte quos tamen libenter refugissent. Unde apparet ipsos manu Dei perculsos esse, et formidine agitatos, ut nihil animi aut virium haberent. Atque haec ultio est quam Deus per Mosen minatus olim fuerat. Nam ad generalem illam Mosis doctrinam, ut iam antea dictum est, semper prophetae alludunt. Qui enim fieret, ut homines quibus est resistendi facultas, sponte servitutem subirent, quam tamen fugerent perlubenter, nisi mentem ipsis et consilium Deus adimeret, ut sic eorum scelera ulcisceretur? Quoties igitur nobis idem eveniet, ne id fortuitum esse existimemus. Imo quoties homines nihili et pueris inutiliores imperabunt, iram Domini sentiamus, nisi summi stuporis argui velimus a propheta.

(*Qui te gubernant.*) Prosequitur eandem doctrinam, Deum Iudaeis graviter esse iratum qui habenas laxet impiis ad omnia turbanda: quando ab eo propitio sanctissimum et beatissimum regimen sperandum erat. Simul probabile est, vulgus hominum suis proceribus stulte fuisse deditum, ut tam praescripta eorum quam mores pro oraculis veneraretur. Atque illinc quidquid passim regnabat corruptionis profectum erat. Ergo quum populi incogitantia serperet latius contagio, clamat Isaias cavendum esse ab ipsis gubernatoribus, qui exitialiter populum depravant. Alii exponunt, Qui te beatificant. Sed quoniam participium quo utitur potest deduci a ישר quod significat Regere, illum potius interpretationem sequar, ut aptior est contextui. Fateor quidem falsos prophetas populo fuisse adulatos: sed quorsum hic mentio fiat de eorum blanditiis non video. Hoc vero in duces et capita optime competit, exitii causam esse. Nam ut salutis causa creantur principes, ita nulla est magis exitiosa pestis, si mali fuerint et pro libidine sua dominentur. Eos igitur qui praesunt, malorum autores esse, et omnia depravare dicit, quum et alios corrigere et suo exemplo viam monstrare debuissent.

13. (*Stat ad disceptandum.*) Quamdiu sine fraeno grassatur impietas, nullumque ex alto remedium adhibet Dominus, putamus ipsum otiari, officiique sui oblitum esse. Praesertim ubi parcitur ipsis magnatibus, videtur illis concedi peccandi libertas, quia fas non sit quasi sacrosanctos attingere. Ideo postquam de principibus conquestus est, subiungit Dominum functurum officio suo, nec impune passurum tanta flagitia. Nullum enim fere gravius est

scandalum, aut quod mentes nostras magis conturbet, quam quum magistratus nullo contra mussitante, imo cunctis fere plaudentibus, pessima quaeque exempla in publicum spargunt. Tunc quaerimus ubinam sit Deus, cuius gloria in ordine illo refulgere debuerat, maior vero pars autoritate abripitur. Huic dubitationi nunc occurrit Isaias: Tametsi sceleratus sit populus, quia tamen ipsi principes corruptissimi sint, imo suis vitiis contaminent totum populum, Deum sedere in coelo iudicem, qui rationem tandem reposcet, et cuique rependet mercedem suam. Quamvis turbam crimine non liberet, ne tamen incogniti sint malorum fontes, peculiariter aggreditur gubernatores, ac minatur quam meriti sunt poenam. Prius erexerat Deo solium, ex quo disceptaret: nunc rursus dicit venturum. Quo modo? cum senibus. Etsi autem allusio concinna esse posset ad legitimos coetus, ubi Deo assident seniores tanquam eius vicarii: subscribo tamen receptiori sententiae, Deum litem suscipere contra senes populi sui. Itaque respondet hic locus sententiae Davidis, Deus stabit in coetu deorum: id est, quamvis nunc principes omnia impune agere videantur, nec quisquam eorum libidinem et intemperiem cohibeat: aliquando tamen Deum sibi praeesse sentient, eique gestorum omnium rationem reddituri sunt. Has reprehensiones non satis aequo animo tulisse iudices illius temporis dubium non est. Nec enim tam graviter aut severe secum agi volunt, nec licere existimant: volunt enim penes se esse omnia, arbitrium suum haberi instar legis, licere sibi quidquid libet, omnes ipsis blandiri et applaudere debere, et in rebus pessime gestis assentari, neminem suarum actionum iudicem ferunt, imo nec se Deo ipsi subiici patiuntur. Quando igitur adeo sibi fraena laxant, ut neque monitiones, neque minas ullas ferre possint, propheta ipsos citat ad tribunal Dei.

Principes autem electi populi honorifice vocantur per concessionem, quod etiam notandum est, quia dignitate sua putabant se veluti privilegio quodam exemptos et legibus solutos: et quamvis profani reges et principes redderent rationem, se tamen esse sacrosanctos. Putabant ergo se omni reprehensione superiores, nec minis secum et terroribus, quasi cum profanis hominibus agendum esse. Propterea nominatim exprimit Isaias, Dominum non cum principibus quibuslibet solum acturum, sed etiam cum fastuosis hypocritis, quibus populum suum commiserat.

(*Et vos perdidistis vineam.*) Satis trita est Vineae metaphora, ubi de populo, praesertim Israelitico, agitur. Et hac voce nunc crimen duplicat propheta, quod populo, quem Deus singulari amore amplexus fuerat, non magis pepercerint, quam si in gente profana dominati essent. Est etiam emphaticum pronomen, Vos. Alloquitur enim ipsos vinitores, qui quum excolendae vineae praefecti essent, eam tanquam ferae bestiae depastae sunt. Proinde in eo crudelitatem ipsorum non parum amplificat. Quantae enim perfidiae fuit, perdere quod conservare et tueri debebant? Ostendit autem Dominus hac similitudine, quantam suorum curam gerat, et quam unice ipsos amet. Non modo quia eius vinea et haereditas vocatur Ecclesia: sed dum eorum perfidiam et scelus se laturum negat, qui tyrannide dominati fuerint. Speciem unam subiicit, ex qua reliquae vitae eorum partes agnosci poterant, Praedas et spolia pauperum apud ipsos esse. Atqui principum aedes instar sacrarii cuiuspiam esse deceret. Occupant enim sedem Dei, quae omnibus sacrosancta esse debet. Summum igitur sacrilegium est, e sacrario spoliarium efficere. Auget crimen, quum addit, *pauperis.* Est enim omnium sceleratissimum saevitiae genus rapere ab egeno et paupere, qui se ipsum tueri nequit, quem etiam iuvare oporteret.

15. (*Quid vobis.*) Species quoque alias enumerat, ex quibus appareat, superbe, crudeliter, contumeliose fuisse dominatos. Nec enim oportuit prophetam omnia sigillatim recensere, quaecunque in principibus reprehensione digna erant: quia ex his paucis constat, quam iniusta, immanis et tyrannica esset ipsorum dominatio. Quo vero pauperes confugient, nisi ad magistratum, qui pater patriae esse et miseris opitulari debet? Propterea utitur vehementia interrogationis, *quid?* ac si diceret: Quae est ista audacia? quanta ferocia ac barbaries, sic pauperum tenuitate abuti, ut nulla in parte ipsis parcatis? Duabus enim metaphoris notatur saeva oppressio cum fastu coniuncta.

(*Dictum Iehovae.*) Ne minus quam par erat haberet autoritatis obiurgatio, Dei personam in medium producit. Subest enim tacita antithesis: non esse haec velut ex hominis ore accipienda: sed Deum ipsum accusationis esse autorem, et persequi istas iniurias, ideoque tandem ipsas ulturum. Nam qui in aliquo honoris gradu constituti sunt, tam impotenter sese efferunt, ut omnium monita et dicta negligant. Eorum igitur supercilio maiestatem Dei opponit: ne audeant serias et graves eius minas contemnere. Interim meminerimus, non sic accipi debere hunc locum, quasi propheta tantum de misericordia Dei concionetur. Postquam enim universalem omnibus ultionem denunciavit, nominatim petit ipsa capita: ut neminem Dei manum evadere posse ostendat. Atque hic est argumentum, quod vocant a maiore ad minus: Quomodo parceret Dominus vulgo ignobili, quum etiam de principibus ipsis poenas sumpturus sit, quod vineam corruperint?

16. (*Superbiunt Filiae Sion.*) Sequitur alia comminatio adversus mulierum ambitionem, luxum

et superbiam. In his autem propheta certum ordinem sequutus non est: sed ut res postulare videbatur, nunc haec, nunc alia vitia reprehendebat: deinde habita concione, summam eius paucis comprehendebat, quemadmodum capite primo dictum est. Invehitur ergo in vestes sumptuosas et supervacuum ornatum: quae certa erant signa vanae ostentationis. Et semper, ubi excessus est in cultu et nitore, ambitio perspicitur: ac plura vitia fere inter se coniuncta sunt. Unde enim luxus in viris et mulieribus, nisi e superbia? Primum igitur superbiam merito taxat, ut fontem mali, eamque a signo indicat: ab incessu scilicet: quod mulieres erecto collo ingrediantur. Quemadmodum enim modestiae signum est, demittere vultum (ut etiam profani scriptores testati sunt) ita nimium attollere arrogantiae est. Neque erecta cervix in muliere quidquam praeter superbiam efflare potest. Et sane prudenter a fonte ipso orditur propheta. Nam si a signis initium fecisset, veluti a vestibus, incessu et eiusmodi, obiicere promptum erat, animum nihilominus rectum et purum esse: nec vero si elegantius et ornatius paulo vestiantur, esse tamen causam idoneam, cur tam acerbis vocibus ipsas incesseret et citaret ad tribunal Dei. Ergo ut vanis accusationibus obviam eat: interius vitium detegit, quod se in toto externo habitu profert. Quod addit de *Oculis vagantibus*, affectum impudicum notat, cuius in oculis indicium ut plurimum esse solet. Oculi enim impudici, nuncii sunt impudici cordis: honestae vero matronae, oculos in se collectos, non vagos aut instabiles habent.

(*Plaudendo.*) Hoc pertinet ad indecoram gesticulationem quae lasciviam prodit. Est autem incertum, an in crepidis suis mulieres crepitacula gestarint, quae in ipso incessu resonarent, an vero ingressu ad numeros aptato imitatae sunt saltatriculas, quoniam ab illis saeculis indumentorum forma valde immutata est: libenter tamen recipio illam interpretationem, quod sonitum ambulando ediderint: hoc enim vox ipsa satis innuit.

17. (*Ideo decalvabit.*) Est hic copula loco particulae causalis, denunciat enim, quod nec blandis monitionibus, nec verbis ullis corrigi possint, Dominum longe aliter cum ipsis acturum esse, ne tantum sermone asper sit ac severus, sed manu armata ad ultionem formidabilis prodeat. Itaque quemadmodum protervіam suam a capite ad pedes ostentaverant: ita significat Dominum in omnibus partibus corporis signa ultionis suae demonstraturum. A capite ergo incipit, ubi praecipuus est decor: et reliquas partes deinde persequitur. Est autem observandum, haud frustra prophetam adversus mulierum luxuriem tanta vehementia et contentione invectum esse: quum enim laborant multis vitiis, tum isto maxime quod insana ardent cupiditate sese ornandi. Nam quum avarae sint natura, sumptui tamen nulli parcunt, quo se ornent: deducunt etiam de cibo, geniumque fraudant, quo elegantius et pretiosius induantur. Tanta est eius vitii corruptela, ut alia omnia exsuperet. Testantur historiae quantas Romae turbas mulieres excitarint ob legem Oppiam, quam alii sancitam, alii abrogatam volebant: atque in eo negotio nihil ob earum turbas aut graviter aut moderate actum est. Nec vero exempla longe petenda sunt, quum infinita apud omnes fere nationes exstent, sitque vitium omnibus saeculis pervulgare. Quoniam vero acuti et solertes sumus comminiscendis excusationibus, quibus luxum et intemperiem nostram tegamus: ideo propheta totius mali fontem quasi digito indicavit, nempe insanam istam ambitionem, ut iam dictum est, qua abrepti homines sese ostentare atque inter alios eminere volunt. Nam quo sint magis conspicui, vestium ornatu splendere cupiunt, quo oculos aliorum in se convertant. Postquam vero propheta manum ad mali fontem direxit, species multas enumerat, ut quasi in medium proferat mulierum ineptias. Earumque longum catalogum recenset, quod in illis coacervandis nihil sit muliere curiosius. Infinita enim figmenta gignit nec immerito iis mundi nomen veteres imposuere. Sunt enim fere tam infinita, quam singulae mundi partes, si in unum congerantur. Itaque videtur hic propheta excutere arculas muliebres, et proferre in medium quas in iis reconditas habent pomparum nugas, in quibus quo vehementius delectari et gloriari solent, curiosa earum stultitia unicuique magis perspicua esse possit. Non est igitur supervacanea haec enumeratio, quantumvis verbosa, qua inexplebilis cupiditas traducitur. Quod ad species attinet, ego illis explicandis non immorabor, quum etiam peritissimi Hebraeorum in quibusdam dubitent, neque certo formas istas ornamentorum possint distinguere. Satis est si summam rei et prophetae scopum teneamus: nempe congestas in acervum, et numeratas esse has nugas, ut ex ipsarum multiplici varietate sic pateat luxus et ambitio, quibus excusatio nulla afferri queat. Nimiae enim impudentiae esset, dicere ad tegendum corpus necessaria esse, quae praeter naturam excogitat frivola mulierum vanitas. Quot vero hic refert, quae neque requirit natura, neque necessitas, neque honestas? quorsum enim monilia, bullae, inaures, et reliqua eiusmodi? Unde satis perspicuum est, supervacuam congeriem nullo praetextu tegi posse: luxum esse immoderatum, quem cohiberi aut fraenari operae pretium est: saepe etiam lenociniа esse effeminandis animis, atque ad libidinem incitandis. Itaque nihil mirum est quod propheta in hoc vitium tantopere invehitur gravesque poenas denunciat.

24. (*Pro suavi aromate, putredo.*) Constat regionem illam aromatum copia abundare: nec dubium esse debet, quin odorum illecebris, quemadmodum caeteris in rebus, luxu diffluxerint. Videmus enim apud eas nationes quae ab oriente longissime absunt, neque locorum intervalla, neque sumptum impedimento esse, quo minus in iis luxurientur. Quid fiet in redundanti copia? qua et libidinem irritari, et luxum augeri certissimum est. Unguentis igitur et odoribus varie abusos esse significat. Ingeniosa enim est hominum cupiditas, nec unquam satiari potest.

(*Pro cinctura, laceratio.*) Alii Defluxum verterunt, quod Dominus discinget. Vult autem res vehementer contrarias inter se opponere: quod quum antea curiose praecinctae et ornatae incederent, postea lacerae et nudae futurae sint. Opponit etiam calvitium cincinnis: quod non ad modestiam sed ad luxum capillos componerent. Item balteo saccum, sive fuerit balteus, sive aliud cinguli genus, certum est Prophetam significasse zonam, quae singulari in pretio erat. Item adustionem venustati: quoniam elegantiores mulieres vix in solem prodire audent, ne adurantur: hoc ipsis eventurum significat. Denique hic tam viri quam mulieres monentur quam sobrie donis Dei, tam in victu quam in vestitu, totoque vitae cultu utendum sit. Dominus enim luxum ferre non potest, ac necesse est omnino ut graviore poena ipsum ulciscatur: quando quidem leviore castigatione modus imponi nequit.

25. (*Viri tui in gladio.*) Sermonem convertit ad Ierosolymam totumque regnum Iuda. Postquam enim ostendit totum corpus tabe infectum esse, nec ullum membrum a contagione esse purum, ac ne mulieribus quidem pepercit, revertitur ad generalem doctrinam. Neque enim quadraret singulis feminis dari plures viros. Deinde quod proxime sequitur, non nisi in gentem ipsam competit. Speciem vero poenae designat, quod Deus bellis affiget totum populi robur. Hinc portarum luctus, quem acceptis cladibus fore denunciat. Significat enim, ubi maxima erat frequentia et celebritas, non nisi horrendam solitudinem fore. Scimus tunc in portis habitos fuisse conventus. Sicuti ergo portas quodammodo exhilarat civium multitudo: sic etiam tristes dicuntur deformi sua vastitate. Neque tamen infitior quin Ierosolymam compares moestae mulieri et lugenti suam viduitatem: nam iacere in terra mos fuit lugentium, sicuti populus ille caeremoniis et signis exterioribus magis addictus fuit, quam mores nostri ferant. Summa tamen est, urbem fore incolis desertam.

CAPUT IV.

1. *Apprehendent itaque in die illa septenae mulieres viros singulos dicentes, Pane nostro vescemur, vestimentis nostris induemur, tantum invocetur*[1] *nomen tuum super nos, tollasque probrum nostrum.* 2. *In die illa erit germen Iehovae in pulchritudinem et gloriam: et fructus terrae in praestantiam et decorem: nempe in liberatis Israelis.* 3. *Et eveniet ut qui reliquus fuerit in Sion et residuus manserit in Ierusalem, sanctus vocetur, omnesque Ierosolymis inter vivos*[2] *adscripti erunt.* 4. *Quum scilicet Dominus eluerit sordes filiarum Sion, et sanguines Ierusalem expiaverit e medio eius, et in spiritu iudicii et in spiritu incendii.*[3] 5. *Et creabit Iehova super totam habitationem montis Sion, et super omnem coetum eius, nubem et obscuritatem interdiu: noctu vero splendorem ignis flammantis: quia super omnem gloriam erit protectio.* 6. *Eritque obumbratio per diem in umbram ab aestu, in refugium et latibulum a nimbo et imbre.*

IN CAPUT IV.

1. (*Apprehendent.*) Prosequitur eundem sermonem. Nec dubium est quin uno tenore habita fuerit haec concio. Certe hic versus a superioribus minime separari debuit. Hac enim circumstantia melius exprimit qualis futura sit vastatio et clades quam nuper denunciaverat Iudaeis. Nam hypocritae nisi geminetur terror, vel ad minas surdi sunt, vel eas extenuant, ut nunquam satis eos afficiat Dei severitas. Ergo hic ab effectu ostenditur cladis propinquae atrocitas, ne sibi facile exitum promittant. Ac si diceret, Ne putetis mediocrem fore quae vos aliqua ex parte tantum diminuat. Nam extrema internecio vos manet, ut vix septem mulieribus vir unus reperiatur. Atque huc pertinet verbum Apprehendere. Est quidem a sexus verecundia alienum, ut mulier ultro se viro offerat. Atqui propheta non hoc modo facturas dicit, sed quasi iniecta manu septem retenturas virum unum, tanta erit raritas. Cladem etiam amplificat quod proxime sequitur, Pane nostro vescemur, etc. Nam quum proprium viri sit munus uxorem cum familia alere, iniquis conditionibus virum sibi quaerunt mulieres dum eum exonerant omni cura suppeditandi victus. Summam igitur virorum paucitatem esse oportet, ubi plures feminae non solum deposito pudore virum unum ambire coguntur, sed ne hanc quidem pactionem refugiunt, ut sibi victum procurent ipsae, nec aliud postulant quam a viro in fidem coniugii admitti.

---

[1] Vel, censeamur tuo nomine. [2] Vel, ad vitam. [3] Vel, ardoris.

(*Invocetur nomen tuum.*) Latine reddi potest, Censeamur tuo nomine. Mulier enim quum transit in familiam viri, eius nomine censetur, et proprium perdit: quandoquidem vir ipsius caput est. Unde ei velum subiectionis signum est, et Sarae dicebat Abimelech, Abraham vir tuus operimentum erit capiti tuo. Quod si innupta maneat, latet sub nomine familiae suae. Hanc autem istius loquutionis veram significationem esse satis constat ex 48. cap. Geneseos: ubi Iacob nepotibus suis benedicens ait, Nomen meum et patrum meorum, Abraham et Isaac, in ipsis invocetur, id est censeantur in nostra progenie, sintque participes foederis, nec unquam abalienentur, quemadmodum Esau et Ismaeli contigit. Sic et profani scriptores loquuntur. Apud Lucanum libro secundo Martia redire ad Catonem volens:

> . . . . Da tantum nomen inane
> Connubii: liceat tumulo scripsisse, Catonis
> Martia.[1])

Dicunt autem *Colliges probrum nostrum*: quoniam mulieres quodammodo probrosae videntur, quum viros non reperiunt: non solum quia despici videntur quasi indignae, sed quia in populo veteri praecipua Dei benedictio erat soboles, ideoque sollicitas fore dicit propheta de eluendo hoc probro, omnique ad eam rem persuasione usuras. Denique significat tantam fore cladem, quae omnes propemodum viros absumat.

2. (*In die illa erit germen.*) Opportune subiicitur haec consolatio, quia dirae illius cladis nuncio absterreri poterant pii ac secum ambigere quomodo in ruina populi stabile futurum esset Dei foedus. Haec enim longe inter se dissident, populum fore instar arenae maris, et tamen horrenda strage sic periturum, ut in reliquiis nulla esset superstes dignitas, nullus splendor, ac nullum fere nomen. Suo igitur et communi prophetarum more mature occurrit Isaias, et addita consolatione mitigat immodicum terrorem, ut fideles ecclesiam nihilominus salvam fore confidant, ac bona spe sustentent suos animos. Sicut ergo de instauratione montis Sion disseruit secundo capite, ita nunc promittit exorituram novam ecclesiam: sicuti germen in agro prius inculto nascitur. Locus hic quidem vulgo de Christo exponi solet: et quum per se plausibilis sit opinio, plus coloris accedit ex dicto Zachariae: Ecce vir cuius nomen erit Germen (Zach. 6, 17). Hoc idem etiam confirmat, quod propheta non simpliciter, sed cum adiectione honorifica loquatur de hoc germine. Ac si Christi divinitatem commendare propositum esset. Postea quum addit Fructus terrae, hoc ad humanam naturam referunt. Sed omnibus propius expensis, non dubito germen Dei et fructum terrae accipere pro copioso et insolito gratiae proventu, qui famelicos recreabit. Perinde enim loquitur, ac si terra post vastationem sterilis et squalore obsita nullum germen in futurum promitteret: quo magis in subita foecunditate optabilem reddat Dei gratiam: ac si agri ieiuni et steriles inexspectatam herbam producerent. Atque haec metaphora satis est scripturae familiaris, Dei dona in mundo germinare. Psal. 85, 12, Veritas e terra germinabit, et iustitia e coelo prospiciet. Ita infra 45, 8, Aperiat se terra et germinet salutem: quibus uberem tam spiritualis quam terrenae benedictionis copiam notari certum est. Et hunc esse praesentis loci sensum, ex contextu liquet. Sub iicitenim continuo post Isaias, fore in decus et splendorem liberationi Israel, hoc est, numero residuo, quem Dominus ab interitu eripiet. Nam nomen פליטה quod verti solet Evasio, hic sicut aliis pluribus locis est collectivum. (Porro [1]) beatae foecunditatis quam promisit, fruitionem addicit electis: ideoque pronunciat sanctos fore, qui erunt superstites.) Huc quidem spectat prophetae consilium, gloriam Dei fore illustrem, quum exorietur nova ecclesia: ac si ex nihilo crearet sibi populum (ac bonis omne genus locupletaret). Qui restringunt ad Christi personam, ridiculos se faciunt Iudaeis, ac si prae inopia scripturae locos in suum commodum torquerent. Sunt autem alii scripturae loci ex quibus plenius evincere licet Christum esse verum Deum et verum hominem, ut nihil hic opus sit philosophari. Interea de regno Christi hic agi fateor, in quo fundata fuit ecclesiae restitutio. Notandum vero est, consolationem non promiscue ad omnes dirigi, sed tantum ad reliquias, quae mirabiliter e faucibus mortis ereptae fuerint. Caeterum quia frigida videri poterat consolatio, si tantum dixisset exiguum numerum fore salvum, de magnifica gloria et decoro splendore concionatur, ut sperent fideles, nihil damni fore in diminutione illa: quia non in multitudine posita est ecclesiae dignitas: sed in puritate, dum electos suos Deus spiritus donis magnifice et gloriose exornat. Unde utilissima doctrina colligenda est: quamvis scilicet rari sint admodum fideles, quando velut ab incendio erepti fuerint, gloriosum tamen inter ipsos Deum fore, nec minus illustre magnificentiae suae specimen inter ipsos, quam inter multos, exhibiturum.

3. (*Et eveniet.*) Prosequitur eandem sententiam, ubi populi colluvies profligata fuerit, quod restabit

---

[1]) Luc. II, 342.

[1]) *Quae hic uncis includimus additamenta posthuma sunt ex autoris schedis desumpta. Anno 1559 legebatur:* Sed adhuc potest esse duplex sensus, Vel quod ipsi liberati erunt fructus gloriae et germen decoris, vel quod inter ipsos germinabunt Dei gratiae. Mihi prior expositio magis probatur: quia videtur proximo versu explicationem addere propheta, ubi dicit, Sanctos fore qui erunt superstites.

purum et sanctum fore. Quod ita resolvunt quidam, vocandos esse sanctos qui inventi fuerint scripti in libro vitae, nimis restrictum mihi videtur. Potius seorsum legenda sunt haec duo membra, omnes qui residui erunt in Sion fore sanctos, et qui superstites erunt in Ierusalem scribendos esse in libro vitae. Et repetitio haec Hebraeis satis frequens est atque usitata, ubi idem beneficium Dei variis elogiis praedicant prophetae. Sicuti quum dicitur, In Ierusalem erit salus, et in Sion remissio peccatorum (Ioel. 2, 32), eodem utrumque referri debet. Magis tamen extollitur Dei gratia, quum salutis causa in gratuita venia ponitur. Similis est huius loci ratio. Mundam enim ecclesiam fore dicit sordibus abstersis, et quicunque in ea locum habebunt, vere electos Dei fore. Iam hoc in externam ecclesiam non omnino competere certum est, ubi plerique admixti sunt titulo tenus fideles qui nihil dignum sua professione habent, imo qui tanquam paleae in area exiguam copiam bonorum numero superant. Et quanquam Deus exsilio Babylonico velut cribro multas paleas excusserat, scimus tamen longe adhuc a legitima puritate abfuisse ecclesiam. Sed quia tunc aliqua ex parte apparuit imago eius puritatis, quae vere et solide conspicua erit postquam segregati fuerint agni ab hoedis, Isaias suo more de primordiis illis loquens, complectitur continuum tempus usque ad finem, dum praestabit Deus in solidum quod tunc incepit. Idem et quotidie fieri videmus. Quamvis enim castigationibus et poenis non omnibus maculis in totum purgetur ecclesia, sublatis tamen inquinamentis, partem sui nitoris recuperat. Ita nullum ex flagellis damnum patitur: quia sic minuitur, ut multos hypocritas evomendo tantundem levetur: quemadmodum aegro corpori non nisi purulenta vel foetida materia eiecta restitui potest sanitas. Hinc redit ad nos utilissima consolatio: quoniam semper multitudinem appetere, atque ex ea ecclesiae conditionem aestimare solemus. Atqui hoc potius optandum esset, ut pauciores essemus, atque in nobis omnibus reluceret gloria Dei. Sed quia alio nos ducit nostra gloria, eo fit ut numerum potius hominum, quam paucorum virtutem spectemus. Colligendum est etiam quae vera sit ecclesiae gloria: vere enim floret, cum sancti in ea locum habent: tametsi pauci et despicabiles mundo, florentem tamen et optabilem eius statum reddunt. Sed quia nunquam futurum est in hoc mundo, ut sancti in ecclesia soli locum occupent, patienter ferenda est permixtio. Interim pro beneficio non vulgari habendum, quoties ad legitimam munditiem propius accedit. Per scriptos in libro vitae iam diximus intelligi Dei electos, ac si diceret, resecandam esse profanam turbam, quae tantum in terra nomen habet. Alludit autem propheta ad communem scripturarum usum: sicuti quum Moses Exodi 32 (v. 32) optat potius deleri ex libro vitae, quam totus populus pereat. Christus autem apostolis dicit: Gaudete quod nomina vestra scripta sunt in coelo. Item Ezech.: In catalogo populi mei scribentur. Etsi autem non alius Deo liber est, quam aeternum suum consilium, quo nos pro filiis adoptans praedestinavit ad salutem: similitudo tamen haec nostrae ruditati optime convenit: quia non aliter mens nostra conciperet gregem suum Deo notum esse, ne quis ex electis a vita unquam excidat. Quum ergo suos habeat Deus quodammodo descriptos, decretum adoptionis, quo aeterna illis beatitudo fixa manet, liber vitae dicitur. Reprobi vero etsi ad tempus filiis Dei videntur pares esse, ab hoc tamen catalogo alieni sunt: sicuti videmus eos excuti, dum suos colligit et segregat. Ac huius quidem rei complementum non ante diem ultimum exstabit: quia tamen filiis Dei, dum constanter deficientibus reprobis perseverant, sancitur sua electio, non leve in malis solatium est, quum tentationibus agitati non excidunt a gradu.

4. (*Quum eluerit.*) Eandem adhuc sententiam prosequitur. Nam quum vulgo existiment ecclesiam ex cladibus quibus imminuitur multum detrimenti accipere: propheta in contrariam sententiam magis ac magis insistit. Et nunc ad refellendum illum errorem ratiocinatur a contrario, quod scilicet potius hoc modo eluat Deus ecclesiae suae sordes et corruptelas removeat. Per *Sanguines* intelligo non homicidia tantum vel atrocia scelera, sed immunditias et inquinamenta omnis generis. Est enim ἀναδίπλωσις in hac metaphora, qua rem eandem bis inculcat. Nam quod prius dixit sordes in genere, nunc in specie sanguines, quasi menstrua, aut aliud simile appellat. In summa, ostendit fructus qui sequuntur ex flagellis Dei. Iis enim maculae nostrae eluuntur. Nam ubi impune grassatur impietas, simul cum aliis corrumpimur. Quamobrem necesse est ut nos serio admoneat Dominus, et instar medici, purget, secet, atque etiam interdum urat.

(*In spiritu.*) Iudicium pro rectitudine accipit, ab ipso effectu: ubi scilicet res collapsae in pristinum statum restituuntur. Addit spiritum ardoris quo sordes exuri ac consumi debent. In quo duo notanda sunt: primum expiationem ecclesiae fieri per spiritum: deinde spiritum ipsum ab effectibus habere nomen nunc iudicii, nunc ardoris. Perinde ac si diceret, Iudicium spiritus, Incendium spiritus. Quoties ergo eiusmodi loquutiones in scripturis occurrunt, Dominus haec faciet in spiritu veritatis, potentiae, iustitiae: possumus hoc modo sermonem vertere, potentia, veritate, iustitia spiritus. Sic enim in nobis spiritus Dei operatur, a quo nostrae salutis initium et finis est. Ex his igitur epithetis

qui sint praecipui effectus ipsius observandum. Dominus spiritu suo affectus nostros concoquit, ut nos reformet rectosque efficiat. Nomine *iudicii*, declarat quid in restitutione ecclesiae praecipuum sit: quum scilicet in legitimum ordinem restituuntur vel confusae res vel collapsae. Ardor autem, modum et rationem designat, qua Dominus eam suo nitori restituit.

5. (*Super omnem habitationem.*) Ac si diceret nullum fore angulum montis Sion, in quo Dei gratia non reluceat. Habitationem et conventum pro eodem accipio. Nec enim conventum pro congregatione posuit, sed pro loco in quo homines conveniunt. Porro notare volens plenam benedictionem, alludit ad id quod refert Moses, quum Dominus a servitute Aegyptiaca populum liberavit, et misit columnas nubis interdiu, noctu vero columnas ignis. Hoc enim prophetis usitatum est, quum insigne aliquod beneficium proponunt, redemptionem illam ex Aegypto, velut insigne Dei opus, in memoriam revocare. Tunc enim maxime explicuit Deus immensos gratiae suae thesauros in constituenda ecclesia, nec ullum beneficentiae documentum omisit, quo testata fieret eius populi felicitas. Hoc vero imprimis fuit memorabile, nubis tegumento arceri interdiu nimium calorem, noctu praeire columnam ignis, ne in devia loca aberrarent. Summa huc redit, quum ecclesiam Deus ab exsilio Babylonico colliget, non minus splendidum et nobile fore redemptionis genus, quam dum olim populus egressus erat ex Aegypto: non quod medio itinere inter Babylonem et Iudaeam, sicut in deserto, nubes et columna ignis comitatae reduces fuerint: sed quia aliis modis non minus insignibus gratiae suae et favoris testimonium patefecit: perinde ac si quis hodie diceret, Illuminabit nos Deus spiritu suo igneo, dabit linguas dissectas, quibus evangelium per totum orbem spargatur. Neque enim hoc praecise accipere deceret, quasi mittendus esset e coelo spiritus sub visibili illo signo: sed miraculum revocaretur in memoriam, ut eandem Dei potentiam in restituenda ecclesia hodie sperare discerent fideles, quam olim experti sunt apostoli. Adde quod propheta hoc loquendi modo continuum benedictionis tenorem commendat, ac si diceret, Non modo ad vos liberandos Deus semel momento manum suam extendet, sed quemadmodum patribus vestris semper adfuit in deserto, sic vos etiam redemptos usque ad finem tuebitur. Quod statim addit, *Super omnem gloriam*, pendet ex superiore dicto, Germen quod rursus oriturum erat fore in gloriam. Perinde est igitur ac si diceret, Super eos qui notam et insignia liberationis suae gestabunt. Forte etiam alludit ad locum Exodi (12, 23) ubi refertur signatas domos ab angelo ultore fuisse absque noxa praeteritas. Sicut enim tunc aspersio sanguinis in salutem fuit protectio: ita promittit Isaias fideles sub Dei signo tutos fore. Idque diligenter notandum est, quia monemur non aliter gratiae Dei nos fore participes, quam si eius imaginem gestemus, ac in nobis reluceat eius gloria.

6. (*Eritque obumbratio.*) Quamvis confirmet propheta quod iam attigimus, nempe Deum fore perpetuum suis ducem usque dum ad metam nos perduxerit: monemur tamen fideles variis aerumnis semper esse obnoxios. Aestus enim et algores et frigora, et duriora etiam mala ipsos vehementer premunt: quum e periculo aliquo liberantur, in aliud incidunt. Verum haec optima consolatio, quod adversus omnia incommoda sola Domini umbra sufficiet. Eos enim sic conteget, ut nihil ipsis nocere aut quidquam incommodi afferre possit. Tametsi igitur nos undique variae clades et aerumnae circumdant, Dominus tamen promittit se adfuturum: sicut in Psalmo (121, 6) dicitur, Per diem sol non uret te, neque luna per noctem: quia Dominus custodit, etc. Superest tantum ut sequamur vocationem nostram, et fideliter officio fungamur. Communis probis et improbis haec conditio est, ut varia incommoda sustineant: sed improbis nulla sunt refugia, nulla latibula quibus se contegant, eosque penitus obrui necesse est. Piorum vero beata est conditio, quia tametsi algeant et frigeant, tutum tamen eis in Deo perfugium est. Sed gloriam illam in nobis relucere oportet, de qua prius dictum est: alioqui haec nullo modo ad nos pertinebunt. Quod si gestemus Dei notam, quoties tempestas ingruet, nobis ipsum praesidio fore confidamus.

CAPUT V.

1. *Cantabo agedum pro dilecto meo canticum dilecti mei ad vineam suam. Vinea fuit dilecto meo in cornu filio olei.* 2. *Eam sepiverat et elapidaverat et plantaverat, ut vineam electam: turrim aedificaverat in medio eius et torcular in ea construxerat. Itaque speravit ut produceret uvas, et produxit labruscas.* 3. *Nunc igitur, habitator Ierusalem et vir Iuda, iudicate inter me et vineam meam.* 4. *Quid faciendum fuit amplius vineae meae quod non fecerim ei? quomodo exspectavi ut proferret uvas, et tamen produxit labruscas?* 5. *Et nunc ostendam, agedum, vobis quid ego facturus sim vineae meae: auferam sepem eius ut sit in depastionem, interrumpam maceriam eius ut sit in conculcationem.* 6. *Faciam ut sit deserta: non putabitur neque fodietur, et ascendet sentis et spina. Quin etiam nubibus praecipiam, ne super eam pluant.* 7. *Sane vinea Iehovae exercituum domus*

Israel est, et vir Iuda palmes eius delectabilis. Inde exspectavit iudicium, et ecce oppressio: iustitiam, et ecce clamor. 8. *Vae qui coniungunt domum ad domum, agrum ad agrum copulant, donec non sit locus: ut collocemini scilicet vos soli in medio terrae.* 9. *Hoc in auribus Iehovae exercituum. Si non domus multae in solitudinem redigantur, magnae et pulchrae absque habitatore.* 10. *Quin etiam decem iugera vineae facient batum unum, et semen cori reddet ephi.* 11. *Vae qui mane surgunt ad sectandam ebrietatem, et qui tempus ad noctem extrahunt, dum vinum accendit eos.* 12. *Et est cithara, lyra, tympanum, tibia et vinum in conviviis eorum: opus autem Iehovae non respiciunt, nec opus manuum eius considerant.* 13. *Propterea in captivitatem abiit populus meus, quia non fuit praeditus scientia: et gloria eius, viri famis, et multitudo eius aruit siti.* 14. *Propterea dilatavit infernus animam suam, et os suum distendit absque modo, descenditque gloria eius, et multitudo eius, et opulentia eius et qui laetatus est in ea.* 15. *Et incurvabitur homo, et humiliabitur vir: oculi inquam sublimium humiliabuntur.* 16. *Exaltabitur autem Iehova exercituum in iudicio, et Deus, qui sanctus est, sanctificabitur in iustitia.* 17. *Et pascentur agni secundum rationem suam: et desolata pinguium advenae comedent.* 18. *Vae trahentibus iniquitatem in funibus vanitatis, et tanquam vinculis plaustri peccatum.* 19. *Qui dicunt, Acceleret, festinet opus eius, ut videamus: appropinquet ac veniat consilium Sancti Israel, ut sciamus.* 20. *Vae qui dicunt malo bonum, et bono malum: qui faciunt lucem ex tenebris et tenebras ex luce: qui vertunt amarum in dulce, et dulce in amarum.* 21. *Vae sapientibus in oculis suis, et qui coram se ipsis sunt prudentes.* 22. *Vae qui fortes sunt ad bibendum vinum, et viris fortibus ad miscendam potionem.* 23. *Qui iustificant impium propter munus, iustitiam autem iusti tollunt ab eo.* 24. *Propterea sicut devorat stipulam lingua ignis et palea a flamma dissolvitur, sic radix eorum quasi putredo erit, et germen eorum quasi pulvis vanescet. Quoniam abiecerunt legem Iehovae exercituum, et eloquium Sancti Israel aversati sunt.* 25. *Idcirco exarsit furor Iehovae in populum suum, et extendens super eum manum suam percussit eum: et contremuerunt montes, fuitque cadaver eorum mutilum, proiectum in medio viarum: et in omnibus istis non est aversus furor eius, sed adhuc manus eius est extenta.* 26. *Et levabit signum ad gentes e longinquo: sibilabit genti ab extremo terrae: et ecce velox et levis veniet.* 27. *Non erit lassus, neque impingens inter ipsos: nullus dormitabit neque dormiet: non solvetur ulli cingulum lumborum, neque rumpetur corrigia calciamentorum eius.* 28. *Sagittae ipsorum acutae erunt, et omnes arcus extenti. Ungulae equorum quasi silex: et rotae ipsorum quasi turbo reputabuntur.* 29. *Rugitus eius sicut leonis, fremet instar leunculorum. Frendet atque apprehendet praedam, spolia corradet, et nemo eripiet.* 30. *Fremet super eum in die illo, quasi fremitus maris: tum adspiciet ad terram, et ecce tenebrae tribulationis, et lux obtenebrata erit in coelis.*

IN CAPUT V.

1. (*Cantabo, agedum.*) Diversum est argumentum huius capitis a superiore. Propheta enim statum populi Israelitici, qualiscunque erat, describere voluit: ut omnes vitia sua agnoscerent, atque ita pudor et displicentia sui eos serio resipiscentiae studio afficeret. Hic enim velut in speculo populus conditionis suae miseriam potuit contemplari. Placebat autem alioqui sibi nimium in vitiis, neque monitiones ullas aequo animo sustinebat. Quamobrem suam illi foeditatem palam et velut in tabula monstrari oportuit. Et quo plus haberet autoritatis, hac praefatione usus est: quoniam res insignes et praeclarae carmine describi solebant, ut omnium ore circumferrentur, et perpetuum exstaret earum monumentum. Quemadmodum a Mose descriptum esse canticum videmus, et alia pleraque, ut et privatim et publice omnia his vocibus personarent. Sic enim celebrior fit doctrina, quam si simplicius traderetur. Hac igitur ratione Isaias canticum hoc composuit, ut populo foeditatem suam magis conspicuam faceret. Nec vero dubium, quin ista magnifice et magis sonora voce tractarit, sicuti etiam magis exquisito artificio carmina componi solent.

(*Dilecto meo.*) Non dubium est quin Deum intelligat, ac si diceret, Carmen se in Dei gratiam compositurum, quo expostulet de populi ingratitudine. Plus enim energiae habuit, inducere Deum loquentem. Sed quaeritur cur ipsum Isaias amicum vocet. Respondent nonnulli, quod consanguineus Christi esset et certe a Davide originem duxisse fateor. Sed hoc coactum videtur. Simplicius erit et convenientius, si ex Ioannis sententia (3, 19) dicamus, amicis sponsi committi ecclesiam: iisque prophetas annumeremus. Nec enim dubium quin hic quoque titulus ipsis conveniat, quando veteris populi mandata fuit cura, ut sub capite suo contineretur. Eos igitur zelotypos fuisse mirum non est, atque indigne tulisse, quum populus alio animi sui affectum conferebat. Prodit igitur Isaias in persona sponsi: et ut anxie sollicitus de sponsa, quae ipsi commissa est, conqueritur quod ea fidem coniugalem abruperit: eiusque perfidiam et ingratitudinem deplorat. Hinc agnoscimus non tantum Paulum sponsae Dei zelotypum fuisse, sed etiam prophetas omnes ac doctores, quotquot fideliter Domino servierunt. Atque hic titulus omnes Dei servos vehementer pungere ac expergefacere debet.

Quid enim magis pretiosum homini quam uxor? vir profecto recti animi omnes ei thesauros posthabebit: et facilius alicui facultates suas quam uxorem committet. Fidelissimum censeat eum necesse est, apud quem coniugem unice sibi caram deponet. Dominus autem pastoribus et ministris ecclesiam suam velut caram coniugem committit. Quantae erit nequitiae, eam ignavia et negligentia nostra prodere? Quisquis eius conservandae studio non ardet, nullo praetextu excusari potest. Quod secundo loco addit דודי, tametsi primam syllabam mutat, eadem tamen significatio est cum priore. Utcunque alii patruelem, alii cognatum vertant, ego potius iis assentior, qui allusionem esse putant: debet enim poëtis plus quam aliis scriptoribus concedi licentiae. Sic igitur composuit istas voces, et ad eas allusit, ut earum sono et rythmo memoriae consuli posset, iisque animi allicerentur.

(*Vinea fuit dilecto meo.*) Similitudo vineae satis frequens est prophetis: nec certe ista comparatione alia aptior reperiri potest. Ea enim ostendit duobus modis quanti Dominus ecclesiam suam aestimet. Nam neque ulla possessio vinea pretiosior est, et nulla etiam plus operae et assidui laboris flagitat. Non tantum igitur pretiosam sibi nos haereditatem esse docet, sed simul curam et sollicitudinem erga nos suam commendat Dominus. Initio cantici propheta commemorat beneficia quae Dominus in populum iudaicum contulerat: deinde explicat quanta fuerit populi ingratitudo: tertio poenam quam sequi oportuit: quarto vitia populi enumerat: quia nunquam homines vitia sua agnoscunt nisi coacti.

(*In cornu.*) Initium hoc praedicat, quod Deus populum in beata statione locaverat, perinde ac si quis in colle amoeno et fertili vineam plantet. Nam per vocem Cornu locum editum, et qui supra planitiem eminet, intelligo: vulgo dicimus *un coustau*. Quod nonnulli ad situm Ierosolymae referunt, mihi frigidum videtur ac coactum. Potius ergo allegoriam suam contexit propheta. Et quod Deus populum hunc dignatus est in suam curam et custodiam suspicere, gratiam hanc plantationi vineae comparat. Melius enim in collibus, et altioribus locis, quam in planitie vites conseruntur. Et quemadmodum ait ille,

. . . . apertos
Bacchus amat colles, aquilonem et frigora sylvae.[1])

Allusit igitur ad naturalem serendae vineae rationem: deinde similitudinem persequitur, non vulgarem fuisse positum huius loci. Nam filium olei vocans vel pinguedinis, uberem et maxime feracem intelligit: quod interpretes quidam ad Iudaeae foecunditatem restringunt, mihi non probatur: quia felicem populi statum metaphorice describere voluit propheta.

2. (*Eam sepiverat.*) Assiduitatem et vigilantiam Dei praedicat in excolenda vinea, ac si diceret: Nihil fuisse ab eo praetermissum, quod requiri possit ab optimo patrefamilias et maxime provido. Neque tamen hic singula argute persequi libet, quemadmodum nonnulli faciunt, obseptam fuisse ecclesiam spiritus sancti praesidio, ut tuta esset contra diaboli incursus: torcular esse doctrinam: per lapides notari omnia errorum impedimenta. Simplicius fuit prophetae consilium, sicut attigi, Deum optimi agricolae partibus sedulo et liberaliter fuisse defunctum. Interim Iudaeos secum expendere oportuit, quot et quam variis Dei beneficiis exculti essent. Et hodie proposita vineae et ecclesiae similitudine debemus has figuras transferre ad Dei beneficia, quibus et amorem erga nos suum, et salutis nostrae curam testatur. In verbo Plantandi videtur inversus esse ordo, quia a plantatione initium potius fieri debuit quam a sepimento. Sed ita resolvo, postquam plantaverat, necessaria quoque omnia addidisse. Merito igitur ingratitudinem et perfidiam exprobrat, quod dignos tam laboriosa cultura fructus non protulerit. Quod ne etiam nobis exprobret Dominus, verendum est. Quo enim maioribus beneficiis ornati fuerimus a Deo, eo foedior ingratitudo nostra futura est, si iis abutamur. Non abs re suos ornat Dominus, vel ut speciem quandam inanem prae se ferant: sed ut uvas, id est, fructum optimum producant. Quod si frustrentur eum sua exspectatione, sequetur poena quae hic a propheta praedicitur. Proinde commemoratio beneficiorum nos vehementer commovere, et ad gratitudinem stimulare debet. Praeterea nomen *Vineae*, praesertim adeo cultae, tacitam antithesin continet. Nam eo pluris facienda sunt beneficia Dei, quo minus vulgaria sunt, sed peculiaris benevolentiae pignora. Haec promiscua sunt, quod malos aeque ac bonos sole suo illustrat, iisque suppeditat quae ad victum et cultum necessaria sunt: sed foedus illud gratiae quod nobiscum iniit, quo nos evangelii luce illuminat, quanti fieri debet, cum eo potissimum suos dignetur? Cura ergo et diligentia, quam assidue excolendis animis nostris adhibet Dominus, potissimum consideranda est.

(*Itaque speravit.*) Hic conqueritur, populum qui tanta praestantia donatus fuerat indigne ac turpiter degenerasse, eumque accusat quod Dei beneficentiae non responderit. Nam pro suavibus uvis dicit tantum vitiosos et amaros fructus tulisse. Certum quidem est Deum, sub cuius oculis sunt omnia, spe sua non falli instar mortalis hominis: imo in Cantico Mosis (Deut. 32, 15) palam declarat qualis futura esset populi pravitas, sibi ab initio non fuisse incognitum: Dilectus meus, inquit, ubi

[1]) Virgil. Georg II. 112.

bene et pinguiter fuerit saginatus, recalcitrabit. Non ergo magis in Deum cadit dubia spes, quam poenitentia. Nec vero hic subtiliter disputat Isaias, quid apud se Deus exspectaverit, sed qualiter se gerere debuerit populus, ne tam praeclara dona in nihilum redigeret. Sic evangelium iubet Deus promulgari in obedientiam fidei, non quod exspectet ab omnibus obsequium, sed quia solo auditu increduli redduntur inexcusabiles. Caeterum nihil est quod ad studium pie ac sancte vivendi magis nos animare debeat, quam dum spiritus sanctus, quae Deo praestamus officia, optimi saporis fructibus comparat.

3. (*Nunc habitator.*) Eos ipsos quibuscum litigat iudices constituit suae causae, quemadmodum fieri solet in rebus apertis et magis convictis, quam ut adversarius tergiversari queat. Summae igitur fiduciae signum est, quod iubet reos ipsos pronunciare, an non ita res habeat. Nam paulo post clarius exprimet, in ipsos dirigi accusationem, quibus nunc iudicium defert. Quaerit autem primo quid desiderari possit ab optimo agricola aut patrefamilias, quod non ipse praestiterit vineae suae. Hinc colligit nihil esse excusationis, quod indigne fraudatus sit suo labore. Quanquam secundo membro videtur secum ipse expostulare, quod fructum aliquem gratum vel optabilem a tam scelerato populo exspectaverit, ut quum exspectationi nostrae eventus non respondet, conquerimur ipsi nobiscum, atque indignamur nos male operam locasse apud ingratos, quorum pravitas nos cohibere debuerat: et fatemur nos merito delusos, quia nimis fuerimus creduli et faciles: simplicior tamen hic erit sensus, quum omnibus officii partibus defunctus fuerim, ac superaverim omnium vota in vineae meae cultu, qui fit ut tam iniquam mihi mercedem rependat? et pro fructu sperato, meram proferat amaritudinem? Si quis obiiciat, remedium fuisse in manu Dei, si corda populi flexisset, frivola est quoad ipsos homines tergiversatio: quia eos constringit sua conscientia, ne culpam transferendo elabi queant. Et si enim efficaciter non penetret Deus spiritus sui virtute in corda hominum, ut eos sibi morigeros reddat, frustra tamen obstrepent hoc sibi defuisse, quando omnem ignorantiae praetextum satis superque tollit externa vocatio. Neque etiam hic de potentia sua loquitur Deus, sed negat se plus debuisse quam praestiterit.

5. (*Et nunc ostendam.*) Quia Iudaeos quasi proprio ipsorum ore damnatos tenet, simul adiungit, se fore ultorem contemptae suae gratiae, ut impune non effugiant. Neque enim satis ad ipsos movendos valida fuisset exprobratio, nisi poenam simul minatus esset. Denunciat ergo nunc, non fore inultum tantum scelus, quod improbe ab ipsis delusus fuerit. Haec autem vindictae summa est, donis quibus abusi fuerant privatum iri, ubi Deus non modo subtraxerit suam curam, sed hostibus spoliandos exposuerit. Interim ostendit quam misera futura sit eorum conditio, ubi sua liberalitate eos fovere desierit. Unde sequitur, quod hactenus salva et integra stetit, singulari Dei beneficentiae debere acceptum ferri. Imo admonet quam variis adminiculis fuerit servata, et quam multa media ad eam pessumdandam intus et foris Deo suppetant. Nam et ablato eius praesidio praedam obviis quibusque, tam bestiis quam hominibus, fieri necesse est. Diruta, inquit, maceria calcabunt eam ac depascent pecora, vastabunt ac diripient praedones, sic deserta reddetur. Deinde quia fodiendo et putando operam Deus non dabit, sterilis etiam culturae inopia reddetur: surgent sentes et spinae quae palmites eius suffocent: imo Deus pluviam arcendo radices eius arefaciet. Hinc iam perspicitur quam multiplicibus armis instructus sit Deus ad ulciscendam nostram ingratitudinem, ubi suam beneficentiam contemptui nobis esse viderit. Pergit quidem in sua metaphora Isaias, et quo plus sibi attentionis conciliet, figuris orationem suam exornat: simpliciter tamen colligendum est, sicut innumeris beneficiis assidue nos Deus prosequitur, ita sollicite cavendum esse, ne eorum contemptum, nunc hoc nunc illud subtrahendo, ulciscatur. Quantum vero ad ecclesiae regimen spectat, quo pluribus indiget subsidiis, eo etiam pluribus poenis obnoxia est, si perperam corrumpat quae divinitus ordinata sunt in eius salutem. Nec vero mirum est, si tot hodie incommoda vastitatem et solitudinem minentur. Quidquid enim mali nobis accidat, seu deficiat doctrina, seu praevaleant improbi, sive obrepant vulpes et lupi in ecclesiam, hoc totum tribuere convenit ingratitudini nostrae: quia fructum non reddidimus qualem decebat, fuimusque desides et otiosi. Agnoscamus ergo iram Domini, quoties merito tantis beneficiis, quae sponte offerebat, privamur.

7. (*Porro vinea Domini.*) Hactenus figurate loquutus est: nunc ostendit quorsum illud canticum pertineat. Prius detulerat iudicium Iudaeis: nunc demonstrat ipsos non tantum reos esse, sed etiam convictos teneri. Nec enim ignorare poterant beneficia quae acceperant a Deo: Vitem, inquit Psalmographus (Psal. 80, 9), transtulisti de Aegypto, eamque expulsis gentibus plantasti. Aperta autem et conspicua erat ingratitudo. Non persequitur Isaias omnes similitudinis partes, nec erat necesse. Satis enim fuit demonstrare finem in quem similitudo illa spectabat. Totus populus, vinea fuit: viri singuli, palmites. Ita universum populi corpus, ac deinde unumquemque privatim accusat: ut nemo posset se ab universali condemnatione eximere, quasi secum minime expostulatum esset. Cur *Vinea* vocetur populus, satis perspicuum est: quoniam

Dominus eum elegit, et dignatus est foedere gratiae et aeternae salutis, innumerisque beneficiis prosequutus est. Initium est plantatio: sequitur deinde cultura. Adoptatus est ille populus, omnibusque rationibus excultus a Deo. Nec enim sufficiebat adoptio, nisi Dominus eum assidue excoluisset beneficiisque suis ornasset.

Eadem apud nos doctrina hodie valere debet. Testatur Christus se vitem esse, in quam insiti excolimur a patre, quum munus agricolae erga nos obire dignetur Deus, ac sedulo praestare quae se in populum veterem contulisse exprobrat, non mirum est graviter excandescere, si frustra et inutiliter operam consumat. Hinc illa comminatio, Omnem palmitem in me non ferentem fructum avellet, ac in ignem proiiciet (Ioann. 15, 2).

(*Exspectavit iudicium.*) Incipit absque figura narrare, quam impie degeneraverint Iudaei, apud quos, spreta aequitate et iustitia, grassatum est omne iniustitiae et violentiae genus. In vocibus eleganti paronomasia utitur. Nam quum idem fere sonant, tamen contraria est significatio. משפט enim Iudicium significat: משפח, Conspirationem sive oppressionem: צדקה, Iustitiam: צעקה, Clamorem et querimoniam eorum qui per vim et iniuriam opprimuntur: quae audiri non solent, ubi redditur cuique quod suum est. Caeterum duo commemorat quae praecipue requirit Dominus a populo suo, ut sunt veri fructus timoris Dei. Etsi enim praecedit ordine pietas: eam tamen ab officiis secundae tabulae describi absurdum non est. Inde ergo Dei contemptus merito coarguitur, quod in homines crudeliter saevierint: quia ubi regnat inhumanitas, extincta est religio. Nunc idem nobis dici intelligamus: ut enim plantatus fuit ille populus, ita et nos. Et revocandum in memoriam quod ait Paulus, Nos fuisse velut oleastros, quum ipsi essent vera et naturalis oliva (Rom. 11, 17). Nos ergo quum essemus alieni, insiti sumus in veram olivam, nos assidua cura excoluit et ornavit Dominus. Quales vero fructus proferimus? Certe non tantum inutiles, sed etiam acerbos. Maioris ergo ingratitudinis damnandi sumus: quum longe amplioribus beneficiis simus ornati ac cumulati. Et merito in nos competit ista expostulatio, quum vis et iniuria passim grassetur. Quum autem generalis doctrina non ita vehementer animos perstringeret, has duas species potissimum enumeravit propheta: ut quasi digito monstraret, quantum abesset ille populus a fructu quem bona vinea proferre debuerat.

8. (*Vae qui coniungunt.*) Nunc avaritiam et inexplebilem aviditatem reprehendit: unde fraudes, iniuriae et violentiae oriri solent. Nec enim per se damnari potest, si quis agrum agro, et domum domui coniungat: sed animum respexit, qui satiari nullo modo potest, ubi semel habendi cupiditate accenditur. Describit ergo affectum eorum quibus nunquam satis est, nec ullae opes satisfaciunt. Tantus enim ardor inest avaris, ut omnia soli possidere cupiant, et quicquid obtinent alii, id sibi decedere et ereptum esse arbitrantur. Unde eleganter alicubi ait Chrysostomus, Avaros solem pauperibus, si possent, libenter erepturos esse. Nam communia etiam elementa invident fratribus, eaque libenter ingurgitarent: non quo fruerentur, sed quia sic eos dementat sua cupiditas. Nec interea considerant se aliorum opera indigere, hominem per se nihil efficere posse: hoc tantum curant, ut quamplurima haurire possint: itaque devorant cupiditate omnia. Exprobrat ergo avaris et ambitiosis tantam insaniam, quod alios e terra sublatos vellent, ut eam soli possiderent, idioque nullum modum statuunt suae cupiditati. Quanta enim dementia est, eos expulsos velle quos Deus nobiscum in terra locavit, et quibus haec communis sedes constituta est? Quod si voti potirentur, certe nihil perniciosius iis accidere posset. Nec enim soli arare, metere, aliaque ad victum necessaria efficere, sibique omnia subministrare possent. Sic enim Deus homines inter se coniunxit, ut alii aliorum opera et industria egeant: nec quisquam nisi insanus alios homines quasi sibi noxios aut inutiles reiiciat. Ambitiosi vero sua gloria frui non possunt, nisi in multitudine. Quam ergo caeci sunt quum alios volunt abigere et summovere, quo soli regnent?

De amplitudine aedium idem dicendum est quod prius de agris diximus. Ambitio enim eorum notatur, qui in spatiosis et magnificis aedibus habitare cupiunt. Nec enim reprehendi potest, si is cui magna est familia, ampla etiam domo utatur: sed quum homines ambitione elati, accessionem supervacaneam aedibus faciunt, tantum quo laxius habitent, unusque domicilium et habitationem solus occupat quae pluribus sufficere posset, vana profecto ambitio est, et merito reprehendenda. Perinde enim agunt ac si eiectis caeteris soli domicilio et habitatione frui deberent: aliis vero aut habitandum sub divo, aut alia sedes quaerenda foret.

9. (*In auribus.*) Hic aliquid subaudiendum est. Intelligit enim Dominum interim sedere iudicem et cognitorem istarum rerum. Quia dum avari rapiunt, opesque suas coacervant, sua cupiditate excaecantur, nec intelligunt se aliquando rationem reddituros. Nunquam certe adeo obstupefacti sunt homines, quin iudicium aliquod Deo tribuant: sed ita sibi blandiuntur, ut putent Deum non attendere. Itaque in genere agnoscunt iudicium Dei: ubi ad speciem ventum est, sibi indulgent, nec eo sibi veniendum esse arbitrantur. Ubi autem admonuit, nihil horum fugere Dei oculos: ne otiosa putetur cognitio, mox addit, vindictam prope instare, et quidem interposito iureiurando. Nam in particula,

Si non forma est iurandi scripturis usitata. Quo enim terrorem maiorem incutiat, sententiam suspendit aposiopesi. Poterat quidem plena oratione hanc comminationem exprimere: verum imperfecta magis dubium et ancipitem auditorem tenet: ideoque formidabilior est. Praeterea hoc reticentiae exemplo Dominus nos ad modestiam assuefacere voluit: ne simus licentiosi in exsecrationibus. Quid autem denunciat? *Domus multas redigendas in solitudinem.* Haec iusta poena est, qua Dominus avaritiam et ambitionem hominum castigat: qui quantuli ipsi essent non considerarunt, ut possent mediocritate esse contenti. Quemadmodum ille ridens insanam cupiditatem Alexandri gementis, quod ex philosophia Anacharsis plures mundos esse intelligeret, quum tot exhaustis laboribus nondum esset unius dominium adeptus:

> Unus Pelleo iuveni non sufficit orbis.
> Aestuat infelix angusto limite mundi,
> Ut Gyarae clausus scopulis parvaque Seripho.
> Quum tamen a figulis munitam intraverit urbem,
> Sarcophago contentus erit: mors sola fatetur
> Quantula sint hominum corpuscula.[1])

Exempla harum rerum quotidiana exstant: nec ea animadvertimus. Dominus enim velut in speculo ostendit, quam ridicula sit hominum vanitas, qui innumeram pecuniam profundunt in exstruendis palatiis, quae postea noctuarum, vespertilionum aliarumque bestiarum cavernae fiant. Haec oculis nostris patent, nec tamen animum ad ea consideranda adiicimus. Tam variae et subitae mutationes accidunt, tot desertae domus, tot eversae urbes ac dirutae, tot denique alia iudicii Dei clara documenta exstant: nec tamen homines ab hac insana cupiditate revocari possunt. Minatus est Dominus per prophetam Amos: Aedificastis domos ex caesis lapidibus: sed non habitabitis in eis. Item, Percutiet domum magnam in fracturas, et domum parvam in scissuras (Amos 5, 11; 6, 11). Haec in dies accidunt, nec tamen hominum libido minuitur.

10. (*Decem vinearum iugera.*) Idem in agris et vineis eventurum praedicat: futurum scilicet ut avari optatis reditibus non fruantur, quorum inexplebilis est libido: imo non secus atque animalia quaedam suo anhelitu surculos exurunt atque arefaciunt segetes, istos rapacitate sua terrae fruges corrumpere: agros adeo steriles fore, ut vix decimam sementis partem reddant: vineas autem minimum vini reddituras. *Batus* mensura est liquidorum, quemadmodum testatur Iosephus. Continet autem sextarios septuaginta duos: quae mensura certe in decem iugeribus admodum exigua est, praecipue in solo ferace. *Corus* mensura est aridorum: continet eodem autore medimnos unum et triginta: *Ephi* eius decima pars est. Unde apparet paulo plus quam tres medimnos continere. Atqui ubi foecunda est terra, non solum in decuplum, sed etiam in tricecuplum aut eo plus sementem auget multoque uberiorem reddit quam acceperit. Ubi aliter accidit, certa est maledictio Dei rapacitatem hominum ulciscentis. Interea homines malignitatem terrae accusant, quasi ipsa in causa sit, sed frustra. Neque enim deessent nobis proventus, nisi Dominus terrae ob avaritiam hominum malediceret. Dum enim tam studiose coarcervant ac cumulant, quid aliud agunt quam ut Dei beneficentiam aviditate sua devorent? Quod si non perspicitur in omnibus hoc vitium, quia facultas deest, affectus tamen non deest. Nunquam ita exarsit mundus hac cupiditate: nec mirum si hoc Dei supplicium experiatur.

11. (*Vae qui mane.*) Non hoc agit propheta, ut vitia omnia enumeret quae tum vigebant: sed species tantum aliquas designat, quibus magis erant obnoxii. Postquam enim generalis doctrina tractata est, ad species veniendum: earumque magis necessariae enumerandae sunt. Nullus enim esset finis omnes sigillatim persequi. Quum igitur avaritiam reprehendisset, nunc in crapulam invehitur: quod vitium vulgare etiam fuisse dubium non est. Eligit enim vitiorum species quae non in uno aut altero, sed passim grassabantur. Et sane sunt eiusmodi vitia quae contagione sua totum corpus inficiunt. *Mane* surgere, idem est, quod studiose aliquid factitare, ut apud Solomonem (Eccl. 10, 16), Vae populo cuius principes mane comedunt: id est, potissimum curant, ut pascant ventrem ac delitientur, id autem est naturae ordinem invertere. Homo enim, ut ait David (Psal. 104, 23), surgit quo egrediatur ad opus suum, et negotiis intentus sit usque ad vesperam. Quod si, laboribus valere iussis, surgat ad captandas delitias et sectandam ebrietatem, hoc prodigiosum est. Sequitur continuatio: quod *tempus extrahant.* Perinde ac si diceret, a diluculo ad crepusculum usque persequi suas compotationes, nec unquam potando fatigari. Haec autem coniuncta sunt, nempe abundantia et luxuries. Ubi enim affluit rerum copia, tunc luxuriantur homines et intemperanter ea abutuntur.

12. (*Estque cithara.*) Addit instrumenta voluptatum, quibus suam ingluviem irritant homines crapulae dediti. Haec poterant diversa esse a nostris: ad musicam tamen pertinebant. Musicam certe non improbat Isaias: est enim scientia minime contemnenda: sed depingit populum omni genere luxuriae diffluentem, sibique nimis indulgentem in captandis voluptatibus. Idque satis constat ex eo quod sequitur.

(*Et opera Domini.*) Ac si diceret, eos ita versari in delitiis et illecebris esse affixos quasi ad eas nati et educati essent: nec cogitare quorsum Do-

---
[1]) *Juven. X.* 168 *ss.*

minus ipsis necessaria suppeditet. Nec enim nati sunt homines ut edant ac bibant, seque volutent in lautitiis, sed ut obsequantur Deo, eumque reverenter colant, agnoscant beneficentiam ipsius, seque ei gratos praestare studeant. Ubi vero diffluunt luxuria, saltant, cantillant, nec aliud habent propositum quam ut iucundissime vitam transigant, deteriores sunt bestiis. Quem enim in finem conditi sint a Deo non animadvertunt: quomodo Deus orbem hunc providentia sua administret, et quo dirigendae sint omnes vitae nostrae actiones. Hunc sensum, qui mihi simplicior videtur, retulisse sufficiat. Nam argutas interpretationes recipere non possum, qualis est eorum qui *opus*, legem exponunt. Nec etiam singulas aliorum opiniones referre mihi propositum est. Et satis est tenere, flagitium hoc omnibus ad saginam intentis obiici a propheta quod sponte obbrutescant, ubi sensus suos ad Deum vitae autorem non dirigunt.

13. (*Propterea captivos.*) Non placet quod quidam interpretes exponunt, quia in officio cessarint doctores, populum inscitia et errore in multa vitia fuisse prolapsum, quae tandem interitus causa fuerint. Quin potius invehitur in crassam et voluntariam ignorantiam: ac si diceret ultro sibi sua dementia exitium accersere. Sensus igitur est, Populum doctrinae contemptu perire, quum posset esse salvus, si sanis consiliis obtemperasset. Ideoque diserte exprimit, Populus meus: nempe qui singulari privilegio a reliquis gentibus segregatus erat, ut duce et magistro Deo fretus certam vivendi regulam teneret, sicut Deut. 4. cap. 7 dicitur: Quae tam nobilis et inclyta natio est, quae deos habeat appropinquantes sibi, sicut Deus tuus hodie ad te accedit? Haec igitur erit vestra scientia et intelligentia prae omnibus populis, Audire Deum vestrum. Haec indignitas crimen exaggerat, quod in tanta luce caecutiat populus. Itaque haec gravissima fuit accusatio, quod populus, quem Deus regendum susceperat, nulla praeditus fuerit scientia. Lex enim ad totum vitae regimen abunde sufficere poterat: lucerna erat praelucens in communibus mundi tenebris, ideoque instar prodigii fuit quod populus ad viam sibi monstratam animum advertere noluit, quin potius clausis oculis proiecit se in perniciem. Hoc nunc exprobrat propheta, quidquid calamitatum sustinet eius culpae esse imputandum: quia Deo fideliter docere volenti aures accommodare noluerit. Quod nomen Captivitatis metaphorice exponunt quidam, nimis coactum est. Poenas enim, quas partim iam inflixerat Deus, partim infligere statuerat, propheta hic recenset: ut palam faciat populum propria culpa miserum esse, ac si Dei maledictiones appeteret. Quum haec concio habita fuit, iam abductae erant aliquot tribus Israel in exsilium: instabat autem clades utriusque regni. Itaque perinde loquitur propheta, ac si iam omnes in captivitatem tracti essent. Subiicit deinde alteram poenam, nempe quod fame et inedia tabescant, nec plebei homines modo, sed praestantissimi quique, in quibus melius perspicitur Dei ultio. Nam divites et primarios homines, penes quos residebat totius gentis dignitas, famelicos vagari horribile spectaculum est. Neque tamen modum excessit vindictae Dei atrocitas: quia semper notanda est ignorantiae causa, quod scilicet praefracti fuerint Iudaei, ac lucem coelestis doctrinae contumaciter respuerint, imo clauserint aures Deo, quum magistri vices ad eos docendos obire paratus foret. Hinc colligimus utilem doctrinam: fontem scilicet omnium malorum esse, quod nos verbo Dei doceri non patimur, idque propheta potissimum spectari voluit.

Quaeri potest an ignorantia omnium malorum causa sit. Videntur enim permulti non tam ignorantia quam contumacia peccare. Nam quum animadvertunt quod rectum est, id tamen sequi nolunt. Unde consequens, eos sponte non inconsulto tantum peccare. Respondeo, ignorantiam aliquando propinquam, aliquando remotam esse, id est aliam immediatam esse, ut vulgo dicitur, aliam mediatam. Propinqua, quoties homines sese fallunt aliquo praetextu, mentemque suam sponte excaecant. Alia est remotior, quum homines principia ipsa respuunt, ex quibus vitae suae normam constituere debebant. Eos enim Deum intueri et ad voluntatem eius attendere oportebat. Eum quum negligunt, praefracti quidem sunt et contumaces: ignorant tamen, quia discere nolunt, atque in ipso principio impingunt. Nec tamen eos excusat ignorantia, quam sibi sponte accersunt, dum talem doctorem reiiciunt. Stat ergo haec sententia, ideo populum tam varie affligi, quod Dominum ignoret nec se ab eo doceri patiatur.

14. (*Propterea dilatavit.*) Hoc versiculo terrorem augere voluit propheta securis hominibus, qui propositis minis nondum satis commóvebantur. Quamvis enim res horrenda esset captivitas atque etiam fames, maior tamen fuit durities ac stupor populi, quam ut serio ad haec irae Dei signa attenderet. Ideo propheta aliquid magis formidabile denunciat, quod infernus ventrem suum aperuerit ad omnes absorbendos. Dixi nuper debere ex parte referri ad futurum tempus, quae hic in praeterito dicuntur. Nec temere tanquam de rebus compertis et manifestis disserit propheta. Voluit enim populum quasi in rem praesentem adducere, ut oculis cerneret quod persuaderi non poterat. Caeterum infernum vel sepulcrum comparans insatiabili bestiae animam pro ventriculo accipit in quem cibus ingeritur. Summa est, sepulcrum instar esse patuli et immensi gurgitis, qui Dei mandato

inhiet ad devorandos homines morti addictos. Magis autem emphatica est haec prosopopoeia, quam si dixisset omnes ad sepulcrum damnatos esse.

(*Multitudo descendit.*) Coniungit nobiles plebeiis, ne quis spe effugii sibi blandiatur: ac si diceret, Mors absumet vos, vestraque omnia, delitias, opes, voluptates et quaevis alia in quibus fiduciam vestram locatis. Hic igitur confirmatio est superioris sententiae. Et notanda semper particula illativa לכן. Populus enim vel assignabat calamitates suas Fortunae, vel quovis modo ad ferulas Domini obstupescebat. Propterea significat Isaias haec non fortuito accidere. Ad haec solent homines expostulare cum Deo, adeoque procaces atque arrogantes sunt, ut eum in ius vocare non dubitent. Ut ergo coerceat istam superbiam, ostendit iustas esse poenas quibus plectuntur, eorumque stultitiae omnino assignandum esse quod modis omnibus sunt miseri.

15. (*Et incurvabitur homo.*) Haec est veluti clausula, quae finem et exitum talium plagarum demonstrat, ut deiiciantur omnes, Dominus vero solus emineat. Similem prius sententiam legimus: atque illic declaravimus quidnam propheta sibi vellet: nempe ostendit finem plagarum quibus nos Deus castigat. Res enim adversae adeo nobis odiosae sunt, ut nihil in iis boni concipere possimus. Quum fit mentio poenarum, detestamur ipsas atque exhorremus, quia Dei iustitiam non intuemur. Atqui prophetae nos ad aliam considerationem revocant, quamdiu lasciviunt homines in suis peccatis, suffocare quodammodo Dei iustitiam, nec aliter conspicuam fulgere, nisi quum peccata nostra ulciscitur. Maximus profecto hic fructus est, omniumque hominum saluti praeferendus. Omnia enim posthabenda sunt gloriae Dei, quae in iustitia ipsius elucescit. Non est igitur cur plagas quibus nos castigat Deus tantopere exhorreamus: sed reverenter amplecti debemus quod de iis prophetae pronunciant. Quanquam hoc modo propheta acriter pupugit protervos hypocritas, quibus impunitas maioris insolentiae causa erat: quasi diceret, Putatisne ubi vos diu toleraverit Deus fieri ad extremum posse ut sub pedibus vestris iaceat? Exsurget certe, et in vestra ruina exaltabitur. Quoniam hic propheta priore loco posuit אדם, deinde איש, putant significari tam nobiles quam ignobiles: ac si diceret, Non tantum peribit vulgus, sed etiam ii qui opibus, honore et dignitate antecellunt. Quem sensum libenter recipio, quoniam איש a fortitudine, אדם vero a terra dictum est. Si quis vero simplicius exponere velit, iudicium ei suum relinquo. Quidquid sit, propheta universos mortales comprehendit, et summos et infimos.

16. (*Exaltabitur in iudicio.*) Modum eminentiae de qua loquutus est exprimit, vel causam formalem, ut vulgo loquuntur: ac si diceret, Deum exercituum, quem pedibus ferociter calcant impii, sublimem fore, ubi se probabit mundi iudicem. Hoc modo stultam confidentiam qua turgebant impii deridet: quia si iudicium et iustitiam tandem emergere necesse est, sequetur eorum deiectio: quando non aliter se attollunt quam everso naturae ordine. Atque hoc diligenter notandum est, non magis fieri posse ut prospero in statu maneant impii, quam ut Deus gloriam suam aboleri sinat. Etsi autem nihil differt iudicium a iustitia, non tamen supervacua est repetitio. Crescit etiam vehementia quum addit secundo membro, Deus sanctus sanctificabitur, ne perpetuam felicitatem falsa imaginatione perperam sibi promittant impii, quod nisi abolita Dei sanctitate fieri non potest. Atqui quum sanctus sit Deus natura, eum sanctificari necesse est. Unde sequitur impendere reprobis interitum, quo dometur eorum obstinatio et pervicacia, quia se ipsum abnegare non potest Deus.

17. (*Et pascentur agni.*) Alii Pro modo, vel Iuxta demensum suum vertunt. Intelligit autem, Secundum rationem usitatam. Hic versiculus varie exponitur. Verum id in primis notandum est, prophetam afferre consolationem piis voluisse, qui horrendis iudiciis Dei auditis expavescebant. Quo enim quisque maiore religione praeditus est, eo magis praesentem Dei manum sentit, et iudicii eius sensu afficitur. Denique timor et reverentia Dei efficiunt, ut nos serio percellat quidquid eius nomine proponitur. Proinde auditis tam gravibus minis sese sustinere non possent, nisi instar condimenti accederet consolatio, in qua gustum haberent misericordiae Dei. Idque usitatum est prophetis, ut semper habeant rationem piorum, eorumque animos sustentent. Quamvis ergo, inquit Isaias, Deus populum universum deleturus videatur, fidum tamen se pastorem praebebit agnis suis, eosque pascet usitato suo more. Hoc unum est. Simul autem prophetae consilium fuit arrogantiam retundere in proceribus, qui iniusta tyrannide pios et humiles opprimendo se Dei ecclesiam esse gloriabantur. Frivolam igitur ac mendacem eorum iactantiam esse admonet, dum se insigniunt gregis Dei titulo: quia hirci sint, non agni. Iam vero illis exterminatis, non modo in promptu rationem fore Deo pascendi gregis sui, sed agnis nunquam aliter bene fore quam si ab hircis liberati fuerint.

(*Deserta.*) Hic magis variant interpretes: sed puto verum esse sensum, quod filii Dei ad tempus aliquod expulsi et quasi extranei postliminio revocabuntur, et tunc recipient quae deserta erunt, vel in vastitatem redacta a pinguibus, id est, a superbis et crudelibus qui rapuerant eorum fortunas. Nam advenas vocat filios Dei, qui ad tempus profugi futuri erant: *Deserta*, possessiones ab ipsis

derelictas, quae ab aliis occupatae fuerant. Respicit enim morem satis notum et vulgo usitatum: nempe si quis agros et praedia possideat, manum veluti extensam in ea habet, ut nemo vel glebam audeat attingere: quod si ea destituat, occupantur. Populus ergo sic destituerat possessiones a quibus fuerat expulsus, ut desperaret se eas recuperare posse: ut merito deserta, eorum respectu, ab ipsis nominari possent. Deserta vero pinguium, quia validis et potentibus in possessionem cesserant, quanquam simpliciter accipere licet pro desertis pinguibus, probabilius tamen est, pingues vocari tyrannos.

18. (*Vae trahentibus iniquitatem.*) Postquam inseruit brevem consolationem qua apud pios temperaret acerbitatem poenarum, ad comminationes redit, et fulmina illa verborum contorquere pergit, quae metum aliquem extorqueant. Per *Funes* nihil aliud intelligit quam illecebras quibus homines sese decipiunt, et in flagitiis animum suum obstinant. Aut enim rident iudicium Dei, aut vanas excusationes comminiscuntur, et praetextum necessitatis adducunt. Quodcunque igitur velum opponant, id Funes vocat. Nam quoties ad peccandum sollicitat homines carnis suae libido, initio haerent apud se, et remoram aliquam sibi iniici sentiunt: qua certe retinentur, nisi contrario impetu ruerent, omnemque synteresin abrumperent: interrogatur tacito instinctu uniuscuiusque conscientia, dum incitatur ad malum: Quid agis? nec unquam peccatum sic ultro fluit, quin eam remoram patiatur. Sic enim Deus humano generi consultum voluit, ne in effraenem peccandi licentiam omnes erumperent. Qui ergo fit, ut homines in malis adeo obstinati sint? Certe illecebris se falli sinunt, animosque suos obstupefaciunt, ut spreto iudicio Dei licentiam peccandi arripiant. Blandiuntur sibi fingendo peccatum non esse quod peccatum est, vel excusatione aliqua et vano praetextu extenuant. Hi ergo sunt funes, pravae colligationes quibus peccatum attrahunt. Unde apparet Dominum haud frustra iis minari: nec enim sponte tantum peccant, sed pervicaciter et obstinate: se denique peccato alligant, ut sint inexcusabiles.

19. (*Qui dicunt, acceleret.*) Designat unam speciem, qua demonstret ipsos peccata veluti funibus attrahere. Nihil enim deterius, quam non modo reiicere omnem cogitationem divini iudicii, sed spernere quidquid de eo dicitur, et habere pro fabulis. Nam extremum contemptum exprimere voluit, dum homines proposito Dei iudicio illud se laetis animis exspectaturos aiunt: idque velut inanem terrorem ludibrio habent: sicuti indicant haec verba plena contemptus et perversae confidentiae: Veniat, acceleret. *Opus* hic pro iudicio κατ'ἐξοχὴν accipitur. Nam videtur otiosus esse Dominus, quum impiorum delicta non ulciscitur: quum vero surgit ad iudicium ferendum et poenas sumit, tunc apparet opus ipsius, et manifestum est, ut vulgo dicunt, actu: quia ex re ipsa deprehendimus eius imperio et manu gubernari mundum. Opus ergo specialiter pro iudicio sumitur: quoniam eo nobis constat Dominum minime otiosum esse, sed fungi officio suo. De eo autem per ludibrium et contemptum loquuntur impii: atque istam improbitatem et pervicaciam hodie plus satis experimur: idemque bellum quod prophetas olim exercuit nobis etiam sustinendum est. Existimant impii Deum otiosum esse, nec curare res humanas: quemadmodum Epicurus summam Dei felicitatem statuebat, quod omni negotio vacaret. Quamvis enim imaginentur aliquem Deum, iudicium tamen eius minime agnoscunt. Interea bono et laeto animo se esse iubent, nec volunt se macerare istis cogitationibus. Clament hi prophetae et ministri, atque vociferentur, terroresque et minas proponant, nos secure quod nuntiant exspectabimus, atque interim gaudio nostro perfruemur. Hunc in modum refert propheta impiorum sermones, quibus ludibrium et contemptum verbi prodebant. Nec tantum dicent, Veniat opus, sed festinet, acceleret: quia ex tarditate colligunt vanum esse quidquid non statim exsequitur Deus, postquam loquutus est. Sic Petrus in 2. Epist. (3, 4) impios loquentes inducit, Ex quo creatus est mundus, continuum naturae cursum fluxisse: ideoque post tam multa saecula exspectari diem iudicii. Interim quasi data opera provocant Deum, ut si quid habet potentiae statim exserat. Et operi adiungitur consilium, ac si dicerent, Quousque tandem deliberat, vel quid facturus sit pronunciat Deus? ostendat potius ratum esse quod decrevit. Atque hoc culpam non parum amplificat, quod doctrinam sibi familiariter notam proterve eludere audebant: in eo sceleratiores profanis gentibus, quod doctrinam spernebant, qua sibi eos in populum peculiarem adoptaverat.

(*Ut videamus.*) Haec sunt indicia infidelitatis: quia impii Deum agnoscere nolunt, nisi praesenti experimento sentiant: nec fidem verbis eius habere sustinent. Quod si hac nota spiritus sanctus impios reddit detestabiles, fidem ac pietatem contrario signo testari nos decet, ut scilicet in Dei verbo acquiescamus, quamvis non protinus appareat effectus, quando proprium fidei est, nos ab ore Dei tenere suspensos. Accedit quidem nobis confirmatio ab operibus: sed initium minime inde faciendum est. Hoc enim est discriminis inter electos et reprobos, quod electi simpliciter acquiescunt in verbo, interim opera non negligunt: impii vero posthabito et contempto verbo, etiam si centies loquatur Deus, opera subinde importune flagitant. Et quum proponitur iudicium Dei: ubi est? inquiunt. Non possunt ferre eius mentionem, nisi statim re ipsa patent.

Ubi est talis immoderatio, sequitur nullam inesse fidem: sed potius obstinatam pervicaciam: quae magis ac magis hominem a Deo subducat, atque alienet.

20. (*Vae qui dicunt.*) Tametsi nonnulli hanc sententiam restringunt ad iudices, tamen si quis propius expendat, facile colliget ex toto contextu eam generalem esse. Quia enim nuper in eos invectus fuerat qui nullas monitiones sustinere queunt: nunc pergit in eadem obiurgatione. Constat autem eiusmodi homines habere semper aliquid quod praetexant, et quo sibi faciant fucum: nullum itaque obloquendi finem faciunt, quum in medium proferuntur eorum scelera. Nominatim vero hic eorum petulantiam coarguit, qui omne boni et mali discrimen ex professo conantur pervertere. Et litera ל praeposita dictionibus, Bonum et Malum, tantundem valet atque De. Sensus est igitur, Qui de malo bonum dicunt, et e diverso: id est, qui inani fuco res malas tegunt, excusant, transformant, quasi naturam cuiusque rei mutaturi suis cavillis: contra vero, bonas res suis calumniis deformant. Haec autem fere semper coniuncta sunt. Quisquis enim timore Dei praeditus est, retinetur et conscientia et pudore, quominus excusare peccata sua, aut quod rectum iustumque est damnare audeat. Qui vero timoris huius vacui sunt, pari impudentia et vitia laudare et virtutes damnare non dubitant: quod signum est deploratae nequitiae. Potest autem haec sententia ad varias species accommodari: nam si hic privatis etiam maledicitur, quum malum bonum esse dicunt, et e diverso: quanto magis iis qui in aliquem dignitatis gradum evecti sunt, et publico munere funguntur, quorum et recta et honesta tueri officium est? Sed in genere omnes obiurgat, qui sibi in malo blandiuntur, et odio virtutis damnant quidquid recte actum est: imo qui apud alios tergiversando, quo sua probra tegant, se ipsos quoque obstupefaciunt. Tales propheta dicit perinde facere, ac si lucem verterent in tenebras, et dulce in amarum: quo significat prodigiosam esse eorum amentiam, utpote quae misceat ac confundat omnia naturae principia.

21. (*Vae sapientibus.*) Hic pergit obiurgare eos qui nulla doctrina reduci possunt, omnemque aditum sanis consiliis et piis monitionibus praecludunt: denique maledicit praefractis contemptoribus, qui doctrinae Dei et monitionibus, aut affectus carnis suae, aut perversam sapientiae confidentiam opponunt. Nec vero solum obiurgat eos qui falsa persuasione sapientiae inflati sunt, ut quos pudet ab aliis discere: sed etiam omnes in genere damnat, qui praeoccupati suo sensu Deum loquentem audire et sanctis eius monitionibus obtemperare abnuunt. Hoc vitium fuit omnibus saeculis nimis vulgare, idque in permultis hodie cernitur: quibus etsi religio esset palam respuere pietatis doctrinam, a vero tamen obsequio et docilitate tam procul absunt ut ferociter repudient quidquid non adlubescit. Concedunt opus sibi esse aliquo fraeno: sed altera ex parte ita eos excaecat arrogantia, ut Deo viam monstranti subinde obstrepant: neque id modo, sed virulenta indignatione fremant sua consilia reprehendi. Imo quotusquisque est, qui se proprio sensu abdicans, tantum ex Dei ore sapere paratus sit? Atqui nulla deterior pestis est, quam hoc fallax sapientiae spectrum, quando initium pietatis est docilitas, ubi proprio sensu exinaniti sequimur quocunque vocat Deus. Nec vero hoc tantum nomine falsa haec persuasio damnatur, quod immorigeros reddat homines Deo, atque ita causa sit interitus, sed etiam quod per se est intolerabilis Deo: stultescere nos oportet, si cupimus Dei esse discipuli. Sed hoc quoque certum est, furiosam proterviam regnare ubicunque non viget haec modestia et humilitas, qua sponte se ipsum cogat homo in ordinem. In oculis suis, idem valet atque quod dicimus lingua gallica, *à leur semblant.*

22. (*Vae qui fortes sunt.*) Nunc aliud vitium reprehendit Isaias: nempe ebrietatem et intemperantiam in victu, de qua iam prius loquutus erat. Ut probabile sit hoc caput ex diversis concionibus collectum esse, et summas duntaxat breviter attingi. Quum enim propheta nullam resipiscentiam cerneret, eadem repetere et saepius inculcare coactus est. Redit igitur ad easdem obiurgationes quas prius attigerat. Nam de ebrietate, luxu, avaritia, aliisque corruptelis iterum concionatur. Unde colligendum est, ubi monitiones nihil proficiunt, maiore vehementia erga praefractos et indociles utendum esse: nec vero esse timendum, ne molesta sit importunitas, sed iterandae saepius reprehensiones donec flectantur, vel insanabilem malitiam prodant. Fortes vel robustos ad bibendum vocando facete eos perstringit, quod vires suas in Bacchi militia consumant. Est autem haec foeda et belluina ambitio, quod firma valetudine praeditus vigorem suum large potando ostentat. Iam quia frequens apud prophetas synecdoche, ut etiam in tota scriptura, speciem pro genere accipit: ac si diceret, Vae crapulae, vae intemperantiae: consulto autem quod maxime probrosum erat posuit, ut vitium ipsum in genere exosum et abominabile redderet. Nihil enim vel turpius, vel miserius ut diximus, quam experiri vires suas in vorando cibo vinoque sorbendo: et secum ita luctari, ut tantum ingeratur quantum venter capere potest. Tales homines nullam vitae rationem tenent, nec norunt quorsum a Deo educantur. Edimus enim et bibimus ad sustentandum corpus, non obruendum. Vivimus ut cultum et obsequium praestemus Deo, operamque nostram proximis impendamus. Quum

id agunt homines, ut vires suas obruant potius quam sustentent, experiendo quantum cibi et vini ferre possint, deteriores bestiis esse certissimum est.

23. (*Qui iustificant.*) Reprehendit corruptelam, quae tunc vigebat in iudiciis: et causam indicat, cur illic nullus sit aequitati locus, quod scilicet munera praevaleant. Nam avaritia excaecat oculos sapientum, omnemque boni et aequi usum pervertit, etiam apud eos qui alioqui ad colendum recti studium propensi forent. Posset quispiam obiicere: aliis etiam modis, nec muneribus tantum iudicia perverti: quandoquidem gratia, odium, amicitia, aliique pravi affectus mentem saepius excaecant. Id quidem verum est: sed propheta id spectavit quod accidit ἐπὶ τὸ πολύ: nec tamen iis vitiis parcere voluit, quae nominatim non expressit. Quo exemplo pii doctores prudentes et circumspecti esse debent in animadvertendis et corrigendis vitiis, quaeque maxime in populo grassantur: ac potissimum urgere quod prava consuetudine usitatum vident. Haec autem corruptela, cuius fit mentio, in iudiciis omnium frequentissima est. Ideoque diligentissime cavenda est iudicibus qui volent rectum iudicium ferre. Nec audiendi sunt plerique, qui in eum finem munera sibi offerri negant: aut quum acceperint affirmant se nihilominus integrum iudicium retinere. Nam ubi muneribus locus est, recti et aequi studium corrumpi necesse est. Nec vero fieri potest, quin proclivior sit animus tuus in eum a quo acceperis. Denique audiendus Dominus, qui sapientissimi cuiusque mentem corrumpi, et aequissimi animum perverti docet: ne Deo ipso nobis prudentiores esse videamur.

24. (*Propterea.*) Ne frustra toties exclamasse videatur, rursum ostendit quam gravis et horrenda ultio populo immineat: ac contumacibus denunciat extremum exitium, quod in viam se reduci non paterentur, sed pervicaciter doctrinae obsisterent. Utitur autem metaphoris ad rem exprimendam aptissimis, et quae etiam efficacius animos tangunt, quam si simplicius et absque figura loquutus esset. Incipit quidem a similitudine, sed mox desinit in metaphoram, radicem et germen populo tanquam arbori tribuens. Duabus autem his vocibus complectitur, quidquid in populo est virium, aut occultarum, aut patentium: idque in universum periturum dicit. Quemadmodum enim putrescente radice, quae sola arbori vim praebet eamque sustinet, de ea prorsus actum est: ita de populo actum esse omnesque eius vires exhaustas et consumptas esse denunciat. Iam vero non enumerat sicut antea species scelerum quibus iram Dei provocaverant, sed generalem causam subiungit: nempe contemptum legis divinae. Est enim fons malorum omnium, ut satis notum est. Et hoc crimen non parum exaggerat, quod quum in lege patefacta illis esset Dei voluntas, non ignorantia vel errore, sed destinata malitia, excusso Dei iugo prolapsi sunt in omnem licentiam: quod nihil aliud fuit, quam reiecto adeo benefico patre se diabolo addicere in mancipia. Adde quod plenae defectionis eos accusat: ac si diceret non una tantum aliqua in parte fuisse rebelles, sed quasi perfidos apostatas, prorsus valedixisse Deo. Ad haec, verbum Dei non modo sprevisse ipsos, sed quod longe atrocius est, vel abominatos esse, vel scelerato fastidio repulisse conqueritur. Quod si legis Dei contemptus fons, caput et cumulus est malorum omnium, nihil magis cavendum est, quam ne eius reverentiam nobis Satan excutiat: et si quibus vitiis simus obnoxii, saltem dandus est medicinae locus, nisi eam maligne respuendo volumus aeternum exitium nobis accersere.

25. (*Propterea exarsit.*) Hoc versu propheta priores ultiones quas iam experti erant Iudaei commemorat, et nondum adesse finem ostendit: imo impendere multo graviora, nisi in viam redierint. Fateor quidem praeteritum tempus in futurum non raro mutari, sed hic quem dico contextus melius congruet. Duo enim ob pervicacem populi duritiem proponit, eaque distincta: primum, quomodo iam Deus animadverterit in illius scelera: deinde, quum nulla resipiscentia appareat, adhuc alia flagella esse in eius manu, quibus populum castiget. Tertio designat quaenam ea sint: et venturos Assyrios praemonet ad nutum Domini, simulatque vel sibilo tantum indicabit. Talis est contextus prophetae. Ex quo notandum est, vulgus hominum ubi primum calamitatem aliquam evasit, castigationum oblivisci, nec amplius considerare iudicia Dei: et quum experientia stultorum quoque magistra sit, obdurescere tamen ad flagella. Hanc socordiam pungit Isaias: ac si diceret, Tam citone calamitatum obliti estis, in quibus gemuistis nuper? unde enim cadaverum proiectio ex clade, nisi quia manum suam contra vos Deus extulerat? quod si iudicis officio functus est Deus, cur non ad eius metum sollicitant tam recentes plagae? ne alias atque alias accersant nova peccata. Ideo causalem particulam repetit, עַל כֵּן: ac si diceret non esse fortuita incommoda, sed aperta signa vindictae Dei. Et ideo nominatim dicit populo suo iratum fuisse: quia nisi excidissent Iudaei a suo gradu, felicior quam gentium omnium futura erat eorum conditio. Ergo quum tam severe et duriter electum populum tractat Deus, minime dubium est provocatum fuisse maximis sceleribus: simul falsam gloriationem refutat, qua se efferre et iactari solebant Iudaei: ac si propterea immunes a plagis esse deberent, eo quod peculiaris essent Dei populus. Iam montes contremuisse dicens hac comparatione poenarum ad quas occalluerant gravitatem exprimit, ut populi stuporem magis coarguat. Stupidiores esse rebus inanimis, nisi furorem Dei sen-

serint et horrendam ultionem, qua regnum Israel afflictum erat.

(*Adhuc.*) Denunciat graviores plagas in futurum, ut iam dictum est. Quamvis enim impii homines agnoscant se a Domino correptos esse, tamen una vel altera plaga se defunctos putant. Itaque perinde ac si nihil accidere posset deterius, iamque exhaustae essent Dei vires, crassa securitate se involvunt. Ideo exclamat, nondum pacatam esse iram Dei: et tametsi multiplices clades ab ea passi sint, adhuc tamen multis telis armatam esse, a quibus metuenda sint innumera vulnera. Copula ו, potest resolvi in adversativam, ut significet, Quin potius manus eius adhuc extenta est. Respicit autem ad id quod prius dixerat, Manum Dei erectam esse: nondum clausam esse ait, posse adhuc ipsos persequi, et easdem plagas, imo graviores infligere. Diligenter meditandae sunt hae sententiae ad excutiendum torporem, quo maior pars hominum etiam acceptis plagis saepius laborat.

26. (*Et levabit.*) Hic et proximis versibus exprimit qualitatem poenae, quam Dominus sumpturus est de populo suo: nempe, eandem ab Assyriis cladem eos manere, quam paulo ante passi fuerant Israelitae eorum fratres: aut etiam graviorem. Prius quidem et ipsi multa incommoda passi erant ab Assyriis, tametsi nondum vastatum erat regnum Iuda. Deinde clades regni Israel erat veluti speculum, in quo poterant iram Dei et iustam castigationem intueri. Non dubium tamen quin vaticinium hoc, quamvis claris experimentis non careret, incredibile visum sit: quia tunc tranquillus erat rerum status, et minimis quibusque induciis facile indormiebant. Ideo a gentibus longinquis talem cladem eventuram dicit, a quibus nihil eiusmodi exspectabatur. Atque ita classicum canit, ac si coram hostes ipsi adessent. Neque enim levandi timoris causa voces istas e longinquo et ab extremitate terrae ponit: quin potius data opera sic loquitur, ut sciant iram Dei ab iis quae apparent minime aestimandam esse. Solemus enim pericula ex specie rerum aestimare. Quod si non adeo propinqui sunt hostes, aut ab aliis impediuntur, ne tam cito nobis molestiam facessant, securi sumus. Ita populus in utramque aurem dormiebat, ac si nullum periculum verendum esset. Hoc autem impedimento non fore dicit Isaias quominus vexillum erigens Dominus momento Assyrios ad stragem edendam emittat. Est autem metaphorica loquutio, quoniam sublato signo milites ad nutum ducis manus conserere et in proelium ruere solent.

(*Sibilabit ad eam.*) Quamvis numeri mutatio satis usitata sit in scripturis, non temere, meo iudicio, propheta numerum mutando ex pluribus gentibus quasi unam facit. Significat enim ubi Deo placuerit colligere varios populos et conflare in unum corpus, non fore multitudinem confusam, sed instar corporis, cui caput certum praesit ac dominetur. Sibilandi autem verbo potius quam graviore uti maluit, velut clangendi, aut simili: quo ostendat, Deo clangore opus non esse ut hostes convocet: nec quidquam difficultatis esse in exigendis suppliciis, ubi maturum adest ulciscendi tempus. Potest enim solo nutu omnia peragere.

(*Ecce subito.*) Hinc magis confirmatur, quod iam annotavi: iram Domini ex praesenti rerum aspectu aestimandam non esse. Quamvis enim polliceri pacem omnia videantur, subito tamen erumpet bellum unde non putamus. Etiam si undiquaque amicis muniti videamur, Deus tamen ab extremis terrae angulis hostes excitabit, qui perruptis obstaculis quasi plana et aequabili via ad nos facile penetrent. Quod diligenter animadvertendum est, ne vana securitate, et praefidentia inani excaecari nos sinamus. Observandum etiam, bella non temere vel arbitrio hominum conflari, sed Dei iussu, ac si tuba milites convocaret. Sive igitur bello, sive fame, sive peste affligamur, id totum e manu Dei profectum intelligamus. Omnia enim ipsi parent ac morem gerunt. Neque tamen eo erant animo Chaldaei, ut parerent Deo: abripiebantur enim sua cupiditate et libidine dominandi, dum aliud quidvis potius spectant. Deus tamen ad exsequenda sua iudicia eorum opera utitur. Unde insigne Dei potentiae specimen refulget, quae hominum voluntati alligata non est, neque ex eorum arbitrio pendet, quominus invitos, aut nescientes ad obsequium trahat. Neque tamen excusabiles ideo sunt impii, quando praeter animi sententiam trahuntur, non autem sponte Deo serviunt. Hoc enim solum ipsis est propositum ut rapiant, saeviant, violent: Deus autem scelera et flagitia populi sui eorum saevitia ulciscitur.

27. (*Non est lassus neque impingens.*) Significat omnia sic instructa fore et parata, ut expeditionem eorum nihil impediat aut retardet: ac si princeps aliquis conscriptos habens milites suos statim vias sterni, cibaria curari caeteraque necessaria suppeditari iubeat: ergo alacres atque expeditos fore istos demonstrat, nec quidquam eorum celeritati fore remorae. Strenuitatem etiam praedicat negans fore somnolentos. Ac in his quidem verbis, Non dormitabit neque dormiet, inversus est ordo: quia potius dicendum erat, Non dormiet neque dormitabit. Minus enim est dormitare quam dormire. Sed ita resolvi debet ista loquutio: Non dormitabit nedum dormiet: id est, tantum aberit ut dormiat, quum ne dormitabit quidem. Cuius exemplum habes Psalmo 121 (v. 4), Ecce non dormitabit neque dormiet qui custodit Israel. Hebraica au-

tem phrasis est, cui neque latina neque graeca congruit.

28. (*Sagittae eorum.*) Intelligit eos armis necessariis instructos fore. Respicit autem usitatum Assyriis, et aliis orientalibus populis morem, quibus frequens in bello arcuum et sagittarum usus erat, quemadmodum pharetrati in bellum hodie Angli prodeunt. Sub hac autem specie omne armorum genus comprehendit. Quoniam vero longum erat iter, et profectio difficilis, Iudaei existimare poterant permulta fore impedimenta quae hostium expeditionem frangerent. Ideo dicit ungulas equorum silici fore similes, quo intelligit nullam passuros offensionem ac perventuros tandem in Iudaeam sine lassitudine. Eodem pertinet quod rotas turbini comparat. Solebant autem veteres praelium inire etiam cum curribus. Ideo mentionem facit non tantum equorum, sed etiam rotarum. Quae omnia ad festinationem illam et celeritatem referri debent: quod scilicet Dominus nulla itineris longinquitate impedietur, quo minus ad perdendos Iudaeos hostes sine cunctatione traducat.

29. (*Leonis rugitui.*) Haec ad saevitiam et truculentiam pertinent. Chaldaeos enim comparat leonibus, quos et horribiles aspectu et natura immanes esse scimus: ac si diceret non fore homines qui ullo misericordiae aut humanitatis sensu tangantur, sed immanes potius belluas. Addit etiam robore superiores fore, ne quis ad eripiendam praedam accedere audeat. Significat autem ad prohibendos eorum impetus nihil fore Iudaeis subsidii: quia truculentiae suae metu omnes procul abigent. Nam quia locabant operam suam Deo ad puniendos Iudaeos, oportuit etiam formidabili potentia instrui, ut tandem agnosceret vecors ille populus negotium sibi non fore cum hominibus sed cum Deo, in cuius manus incidere horribile est.

(*Fremet super eum.*) Hoc addit propheta ut intelligerent Iudaei Chaldaeos non temere irruere: sed destinatos esse a Deo cuius etiam manu diriguntur. Per Fremitum maris intelligit tantum impetum ut diluvium esse videatur, quo universa Iudaea naufragium factura sit. Spes etiam omnes abscindit, nullam mitigationem poenis nullumque exitum fore praedicens. Iudaei, inquit, ut fieri solet in rebus perplexis, sursum et deorsum revolvent sensus suos ad effugia captanda: sed quaquaversum respiciant, sive in coelum, sive in terram, nihil usquam reperient solatii. Undiquaque enim miseriae et calamitates ipsos obruent. Haec autem loquendi forma etiam vulgi consuetudine usitata est, quum omnibus ex partibus clades et ruinae sese ostendunt, nec ullum effugium aut solatium patet. Atque hoc accidere necesse est, quum nos persequitur Dominus, ut sublata eius manus ubique oculis nostris occurrat: et quamcunque in partem vertamur, instent adversum nos armatae creaturae ad exequendum iudicium ipsius. Manus enim hominum interdum effugere possumus, Dei vero qui possumus?

CAPUT VI.

1. *Anno mortis regis Usiae, vidi Dominum sedentem super solium excelsum et elevatum, cuius extrema replebant templum.* 2. *Et Seraphim stabant super ipsum: erant singulis sex alae: duabus operiebant faciem suam, duabus tegebant pedes suos et duabus volabant.* 3. *Et clamabant alter alteri dicentes, Sanctus, sanctus, sanctus, Iehova exercituum: plena est omnis terra gloria eius.* 4. *Et commota sunt superliminaria postium a voce clamantis et domus impleta est fumo.* 5. *Tunc dixi: Vae mihi, quia excisus sum*[1]*, quum homo sim pollutus labiis, et in medio populi habitem polluta labia habentis: et tamen regem Iehovam exercituum viderunt oculi mei.* 6. *Volavit autem ad me unus ex Seraphim, habens in manu sua carbonem ardentem, forcipe correptum ab altari.* 7. *Et applicans super os meum dixit, Ecce tetigit hoc labia tua, et expiabitur peccatum tuum.* 8. *Postea audivi vocem Domini dicentis, Quem mittam? et quis ibit nobis? Tum dixi, Ecce ego, mitte me.* 9. *Tum dixit, Vade et dic populo isti: audiendo audite, et ne intelligatis: videndo videte, et ne sciatis.* 10. *Obstina cor populi huius et aures eius aggrava et oculos eius obline: ne forte videat oculis suis, et auribus suis audiat, et cor eius intelligat, et ubi conversus fuerit, sit illi sanatio.* 11. *Et dixi, Usquequo Domine? et ait, Dum fuerint vastatae civitates absque habitatore, et domus vacuatae fuerint hominibus, et terra redacta fuerit in solitudinem:* 12. *Donec procul amoverit Deus homines, sitque multa vastitas in medio terrae:* 13. *Donec in ea decima, et revertetur: et erit in excidium sicut tilia et quercus quibus in proiectione est subsistentia: ita in hac erit subsistentia, semen sanctum.*

IN CAPUT VI.

(*Anno quo mortuus est.*) Hinc fieri solet initium sexti capitis. Nonnulli autem libri ipsius initium esse, et prophetias Isaiae perperam collectas fuisse putant. Rationem afferunt, quod hic propheta detrectet munus docendi: quod non erat recusaturus, si iam ante eo functus esset. Novum tironem videri, cui adhuc vocatio sua ignota sit. Praeterea

[1]) Vel in silentium redactus.

hic profiteri se Dominum vidisse, non prius. Verum eas rationes nimis infirmas, ut prius attigi, nec vero consentaneas esse arbitror: ac respondeo, novum videri non debere quod insolita hac visione ita sit consternatus, ut prophetam se esse oblivisceretur. Nullus enim fuit in eo sensus qui non obstupesceret praesentia Dei, ut quasi lymphatus libenter se in tenebras abdidisset: imo iam desperans de vita sponte mortem advocasset. Atque ita necesse est affici pios, quum Dominus praebet signa praesentiae suae, ut deiiciantur e statu et extra se rapiantur. Adde quod in servi sui persona, rebellem populum formidine percellere voluit Deus. Quare nihil mirum, si pavore attonitus sese excusat: simul etiam quia prius gravitatem muneris non ita senserat, ut nunc postquam conspicue oblata est ei maiestas Dei. Sed cur haec visio ei initio minime oblata est? Respondeo, necessariam fuisse pro ratione temporis, ut magis ac magis in functione muneris confirmaretur. Cuius rei exemplum in apostolis ipsis perspicere possumus. Initio enim missi sunt cum mandato ne Iudaeae fines transirent. Postquam vero resurrexit Christus, eos ex integro constituit novo et solemni ritu, efflavit in ipsos, iubens ut spiritum sanctum acciperent: neque id modo, sed spiritum e coelo mittens sub linguis igneis insolita virtute eos induit. Ita propter varias temporum et regum mutationes Isaiam confirmari, et rursum nova visione approbari necesse fuit: tam ut animaretur ipse ad constantiam, maiorique alacritate pergeret deinceps in suo cursu, quam ut coelesti autoritate sanciretur eius ministerium apud Iudaeos. Haec ratio mihi satis idonea videtur, cur non statim ab initio ipsi haec visio oblata sit, sed postquam aliquo tempore functus fuerat munere docendi. Hic autem non fuisse initium prophetiae satis constat ex eo quod praefatio, quam prius vidimus, primordiis multo melius conveniat aptiorque sit, quam quae hoc capite continentur: et quum ferrea populi obstinatione praeclusi essent omnes aditus, vehementia illa perrumpere ipsum oportuit. Adde quod probabile est, diutius obiisse docendi partes sub rege Usia, quem mortuum fuisse existimo ante editum hoc vaticinium. Denique his verbis significat propheta quum iam stadium ingressus esset, Deum sibi apparuisse. Quidam hic *mortem* intelligunt lepram: quae certe mors civilis erat: quum rex se ab hominum consortio subducere coactus est, et abdicare se principatu. Sed malo mortem propria significatione accipere. Sic itaque existimo, Isaiam superiora nunciasse sub Usia, quum etiam lepra percussus esset: quum autem obiisset, et successurus esset ei Iothan, oblatam esse hanc visionem Isaiae. Scimus enim quam varios motus afferat regum mutatio: ut mirum non sit suam Isaiae vocationem de integro fuisse obsignatam. Ipsa etiam prophetia, quae sequetur, satis ostendet ipsum aliquamdiu concionatum esse priusquam Dominum videret. Hic enim agitur de excaecatione populi, cuius magnam pervicaciam expertus, ab incepto desistere poterat Isaias, quod videret se nihil omnino promovere. Eum igitur hac visione confirmat Dominus, ut nihilominus officio intrepide fungatur, ac persequatur quod iussu Domini instituit.

(*Vidi dominum.*) Quaeritur quomodo videre Deum potuerit Isaias, qui, ut spiritus est, corporeis oculis non cernitur. Imo quum ad immensam eius altitudinem conscendere nequeant humanae mentes, quomodo sub visibili forma comprehendetur? Sed tenendum est, quoties se patribus spectandum praebuit Deus, nunquam apparuisse qualis est, sed qualis hominum sensu capi poterat. Neque enim absurdum est, quia humi reptant quodammodo homines, vel saltem longe infra coelos subsidunt, Deum ad ipsos descendere, ut in speculo quodam gloriae suae radios emittat. Talis igitur forma Isaiae proposita fuit, qua inaestimabilem Dei maiestatem pro suo captu gustaret. Quare etiam solium, vestem et corporalem aspectum Deo affingit. Unde elicitur utilis doctrina, quoties profert Deus signum aliquod suae praesentiae eum certo nobis adesse, quia non ludit inanibus figuris, sicuti homines eum suis figmentis impie deformant. Quia ergo species ista minime fallax Dei praesentis symbolum fuit, eum se vidisse merito affirmat Isaias. Ut quum dicitur Ioannes spiritum sanctum vidisse in forma columbae, spiritus nomen ad symbolum transfertur: quia in repraesentatione nulla erat fallacia. Neque tamen vidit spiritus essentiam, sed testimonium habuit certum et luculentum, ne ambigeret spiritum Dei in Christo residere. Quaeritur secundo loco, quisnam fuerit iste Dominus. Ioannes 12. cap. (v. 41) Christum fuisse docet, ac merito: quia nunquam Deus se patribus, nisi in aeterno suo sermone et filio unigenito patefecit. Perperam tamen, meo iudicio, hoc quidam ad Christi personam restringunt: quum potius indefinite propheta Deum nominet. Nec illis suffragatur nomen אדני, quod videtur in Christum magis competere: quia Deo simpliciter, et sine relatione saepe tribuitur. Hic ergo indefinita fit Dei mentio: et tamen proprie dicitur Isaias vidisse Christi gloriam, quia iam tunc fuit imago Dei invisibilis.

(*Sedentem in solio.*) Non potuit pro circumstantia loci Deum melius describere, quam sub iudicis persona, quo melius Iudaeos expergefaceret eius maiestas: nam postea videbimus gravissimum iudicium, quod Dominus protulit e suo tribunali. Sed ne existimemus prophetam excogitasse quomodo Deum pingeret: sciendum est fideliter referre ipsam formam, qua ipsi exhibitus ac monstratus est. Po-

test autem dubitari an propheta ductus sit in templum, an dormienti haec ipsi visa obiecta sint. Etsi autem multa afferri solent in utramque partem, quae hoc relinquant in suspenso, coniectura tamen probabilior est etiam si extra templum esset, potuisse vel domi, vel in agro, quemadmodum et aliis prophetis, hanc visionem offerri.

(*Extrema eius replebant*) Intelligunt fere omnes fimbrias vestis: quamquam referri potest ad oras tribunalis, ut intelligat tantam fuisse eius amplitudinem, quae sese in omnes partes templi extenderet. Vult autem augustam speciem et omni humana forma superiorem tribuere Deo. Hoc etiam plus habet ponderis, quod apparuit e templo, quia promiserat se illinc populo adfuturum, et populus inde responsa exspectabat: quemadmodum in dedicatione sua Solomon diserte expresserat. Ut ergo populus intelligeret ista a Deo proficisci, quem quotidie invocabant, cuius inani confidentia efferebantur, haec visio in templo fuit exhibita prophetae. Nec parum ad certitudinem valuit, palam illis testatum fieri, non sibi proponi ab homine aliquo mortali sermonem, sed coeleste oraculum, et prolatum a Deo illo cuius nomen superciliose obtendere solebant, quoties volebant aliquid maius sibi arrogare. Nam et alioqui durum erat et odiosum hoc vaticinium, et magna confirmatione indigebat. Neque hoc rarum est prophetis ut dicant Dominum e templo suo, e sanctuario suo loquutum esse.

2. (*Seraphim.*) Postquam Deum plenum maiestate et gloria sibi apparuisse testatus est, subiungit angelos ei adstitisse, quos ab ardore Seraphim nominat. Etsi autem etymologia huius vocabuli satis nota est, variae tamen rationes afferuntur. Alii Seraphim vocari aiunt, quod ardeant amore Dei: alii quod instar ignis sint celeres, alii quod resplendeant. Utcunque sit, hac descriptione nobis immensae Dei maiestatis splendor velut in radiis commonstratur, ut in iis admirabilem et stupendam gloriam suspicere et revereri discamus. Multi existimant fuisse duos Seraphim, quemadmodum duo Cherubim arcam testimonii circumdabant. Quam sententiam libenter amplector: nihil tamen asserere audeo, ubi scriptura nihil affirmat. Quia usitatum est scripturae descriptiones quas de Deo ponit symbolis accommodare, quorum ordinarius erat usus et familiaris notitia inter pios: fieri potest ut eiusmodi speciem propheta viderit. Atque ego hanc ut probabilem coniecturam ita sequor, ut tamen diversa interpretatio, si quis eam magis probet, suo loco maneat. Nam Daniel non duos modo angelos sed myriadas vidit.

(*Sex alas.*) Haec figura ratione non caret: istae enim alae sic compositae, aliquod mysterium continebant, quod Dominus noluit prorsus ignotum esse. Binae hic alae quibus angeli volabant, nihil aliud significant quam celeritatem et promptitudinem ipsorum ad iussa Dei exsequenda. Cuius rei, quum analogia certa sit ac dilucida, homines non contentiosi facile assentientur. Duae aliae quibus faciem tegebant satis indicant ne angelos quidem fulgorem illum Dei sustinere posse, sicque ipsos perstringi Dei conspectu, ut quum solem splendentem intueri volumus. Quod si angeli maiestatem Dei ferre nequeunt, quanta erit hominum temeritas si conentur eo usque perrumpere? Discamus igitur haud plus inquirendum esse de Deo quam par sit atque expediat, ut cognitio nostra sobrie et modeste delibet quod procul a sensu nostro remotum est. Neque tamen ita tegebant angeli faciem suam quin aliquo fruerentur Dei conspectu: quia volatu erroneo minime ferebantur. Ita et nos Deum quidem intueri debemus, sed quantum feret ingenii nostri facultas. In reliquis duabus alis inferioribus paulo plus est difficultatis. Alii enim putant tectos fuisse angelorum pedes, ne terram contingerent, atque ex ea contraherent aliquid sordium: quemadmodum nos homines solemus. Ut enim situm et pulverem contrahimus ambulando, ita dum versamur in terra semper aliqua veluti contagione inficimur. Quo admonentur fideles, nihil sibi fore cum angelis commercii donec se sursum attollant, nec sint amplius in terra defixi. Haec quorundam expositio est: sed aliis potius assentior, qui alas istas contrarium superioribus usum habuisse putant. Quemadmodum enim alis superioribus tegunt faciem suam ne splendore Dei obruantur: ita etiam inferiores alas habent quibus a conspectu nostro contecti sint. Quod si ita est, tenues divini splendoris radiolos qui in angelis emicant a nobis perspici non posse quin protinus obruamur, quomodo splendidissimam atque illustrissimam maiestatem quae sensus omnes absorbet intueri possemus? Discant ergo homines se longissime abesse a perfecta notitia Dei, quum ne ad angelos quidem usque pertingant. Haec mihi verior expositio videtur: superiorem tamen non improbo.

3. (*Clamabant.*) Haec omnia in visione offerri prophetae necesse fuit, ut populus magis commoveretur, atque adeo ipse Isaias. Nec enim ipsi minus quam toti populo necessaria fuit: quum dura et difficilia ipsum certamina manerent. Nec vero intrepide potuisset ista nunciare nisi prius esset confirmatus. Populus autem hac visione commonitus quanta et quam formidabilis esset Dei maiestas, a quo haec condemnatio proferebatur, merito expavescere debuit. Is scilicet Deus prodibat in medium, ad cuius conspectum formidant ipsi angeli, cuius laudes pleno ore assidue praedicant, cui denique morigeri sunt et obsequentes: homines vero, quos sibi in filios adoptare dignatus fuerat, proterve et contumaciter resistebant. Caeterum quum audi-

mus angelos exerceri in praedicanda Dei gloria, eorum exemplum sciamus ad imitationem nobis proponi. Est enim sanctissimum omnium officium quod ei praestare possumus, ut in celebrando eius nomine occupemur: et quod angelis nos consociat, ut in terra peregrinantes coelorum tamen incolis coniuncti ac similes simus. Caeterum ut vera suis omnibus numeris symphonia constet inter nos et angelos, danda opera est ut non modo in linguis nostris personent laudes Dei, sed omnes quoque vitae nostrae actiones respondeant: quod tunc demum fiet, si in his Dei gloriam potissimum spectemus.

Veteres hoc testimonio usi sunt, quum vellent adversus Arianos tres personas in una Dei essentia probare. Quorum ego sententiam non reiicio: quanquam si mihi res cum haereticis esset, mallem firmioribus testimoniis uti. Nam redduntur pervicaciores, et secum ipsi plaudunt, quum minus apertis testimoniis oppugnantur: ut hoc loco facile ipsis ac promptum esset accipere, ternario numero perfectionem notari, ut in aliis scripturae locis. Quamvis ergo non dubitem Deum unum in tribus personis hic designari ab angelis (nec certe laudari potest Deus, quin simul et patris et filii et spiritus laudes celebrentur) tamen apertioribus locis potius utendum existimo, ne probando fidei nostrae capite haereticis ridiculi simus. Et certe hac repetitione potius indefessa assiduitas notatur, ac si dixisset propheta nullum angelicae melodiae finem esse in canendis Dei laudibus: sicuti inexhaustam earum materiam nobis suppeditat eius sanctitas.

(*Plena est omnis terra.*) Ad verbum, plenitudo omnis terrae: quod tam ad fructus quam animalia et multiplices copias, quibus Deus terram locupletavit, referri posset hoc sensu, in ornatu terrae et tam varia suppellectile fulgere Dei gloriam, quia totidem sunt paterni eius amoris testimonia. Simplicior tamen magisque genuina interpretatio est, quod gloria Dei totum orbem impleat, vel diffusa sit per omnes terrae plagas: ac subest, meo iudicio, tacita antithesis, qua stultam Iudaeorum gloriationem refellit: qui putabant nusquam exstare gloriam Dei nisi apud ipsos, eamque templo suo concludi volebant. Ostendit autem Isaias, adeo non comprehendi tam angustis finibus ut universam terram repleat. Atque convenit hoc prophetiae quae postea sequetur de excaecatione Iudaeorum. Ea enim praebuit aditum gentibus in ecclesiam Dei, quandoquidem vacuum et derelictum a Iudaeis locum occuparunt.

4. (*Et commota sunt superliminaria.*) Hic fragor indicio fuit non fuisse vocem humanam quam propheta audierat. Nec enim ullus mortalium tam sonoram vocem habet, ut possit superliminaria et postes concutere. Dominus autem non solum apud prophetam vocis suae autoritatem acquirere voluit, sed apud posteros saeculis omnibus sancire, ne unquam intercideret. Itaque hoc fragore sciamus nobis hodie confirmari vocem hanc Dei: ut quoties loquitur trepidemus. Nam si commoventur inanimes et mutae creaturae, quid nobis faciendum, qui in hoc tantum sentimus, odoramus, gustamus, intelligimus, ut sancte et reverenter ipsius verbo obsequamur?

(*Domus impleta est fumo.*) Hoc vulgare et ordinarium symbolum fuit, quo Dominus erga populum veterem usus est. Nam quoties Moses tabernaculum ingrediebatur, legimus fumum spargi solitum fuisse, ut populus neque Mosem neque tabernaculum intueri posset. Fumus ergo quem describit Isaias, non fuit res incognita, sed pro more testari voluit Deus se potentiam suam ad ferendum de populo iudicium exserere. Quaeritur autem cur potius hoc symbolo Dominus praesentiam suam quam alio quovis indicarit. Huius quaestionis ratio duplex reddi potest. Primum, quod Dominus semper audaciam hominum comprimere voluerit, ne plus quam par est de ipsius maiestate inquirant: ut sunt fere omnes in hac re plus nimio audaces et temerarii. Supra nubes conscendere volunt et penetrare in adyta Dei, quum interim id quod ante pedes est non videant. Hinc errorum labyrinthus, quo ubi implicita fuerunt hominum ingenia, vani et fictitii cultus sequuti sunt: quia ut sibi quidvis de ipso Deo comminisci permittunt homines, ita nihil non contra ipsum tentare audent. Non abs re igitur fumum opposuit, ut admoneret homines suae imbecillitatis. Nec tamen ipsos caecutire aut stupidos esse voluit, eo scilicet stupore atque errore quem papistae simplicitatis nomine praetexunt: sed plus inquirere aut scrutari vetat, quam nobis verbo suo patefecit. Docta enim est, ut ait Augustinus, talis ignorantia. Quoties ergo huiusmodi fumi mentio incidit, sciamus nobis fraenum iniici, ne in investigando Dei consilio curiosi simus. Praeterea fumus hic horrorem incutere debuit: quemadmodum David iratum et terribilem describens Deum, nubes, inquit, et caligo in circuitu eius (Psal. 97, 2). Quod etiam huic loco optime convenit. Horrendum enim iudicium pronunciat: nempe excaecationem Iudaeorum. Alii praeludium incendii esse volunt, quo templum conflagravit: sed quod attuli probabilius est.

5. (*Vae mihi quia.*) Nunc refert propheta quam efficaciter tactus fuerit illa visione: adeo scilicet perterritum fuisse Dei aspectu ut exitium sibi instare existimaret. Rationem addit cur actum de se putet: Quoniam, inquit, pollutus sum labiis. Miror cur Hieronymus vertit, Quia tacui, quum nulla sit in verbo ambiguitas. דמה quidem significat tacere, sed hic certa verbi passivi nota addi-

tur. Potest etiam verti hic locus: *vae* mihi, quia in silentium redactus sum. Nam silentium saepe pro morte in scripturis capitur: et dicuntur in silentium redacti qui sepulti sunt. Sed quoniam sensus idem est, de conversione non multum contendo. Significat ergo se ita fuisse expavefactum ut similis fuerit mortuo. Neque id certe mirum est. Totum enim hominem, quod attinet ad carnem, in nihilum redigi oportet, ut renovetur secundum Deum. Unde enim fit ut homines vivant, id est putent sese vivere, et inflati sint vana prudentiae aut potentiae fiducia, nisi quod Deum ignorant? Itaque priusquam sese nobis patefaciat, non cogitamus nos esse homines, imo nos putamus esse deos: ubi autem apparuit Dominus, tunc incipimus sentire et experiri quales simus. Inde vera humilitas: quae in eo consistit ut homo nihil amplius sibi arroget, totusque a Deo pendeat. Proinde hic locus et similes diligenter in hoc argumentum observandi sunt. Fuit autem usitatum piis patribus, quoties viderent Deum, in istas voces prosilire: Perii, actum est de me. Vita igitur nostra, priusquam serio accedant ad Deum mentes nostrae, inane figmentum est: versamur in tenebris, in quibus verum a falso secernere difficile est. Ubi autem prodimus in lucem, facile est discrimen adhibere. Ita quum Deus ad nos accedit, secum lucem affert: ut inanitatem nostram cernamus, quam prius falsa opinione imbuti non poteramus perspicere.

(*Viderunt oculi mei.*) An vero Dei visio mortem infert hominibus? videtur enim absurdum ut Dei intuitus vel propinquitas vitam auferat, cuius ipse fons et autor est. Respondeo id fieri per accidens: quando id ex nostro vitio, non ex Dei natura accidit. Mors enim est in nobis: eam non perspicimus, nisi cum vita Dei conferatur: idque haud dubie intelligit propheta. Nec enim simpliciter se mortuum dicit: sed rationem addit, Quia pollutus est labiis. Cur vero pollutionem restringit ad labia? An mente, an aliis partibus corporis purus erat? Respondeo, prophetam id notare quod omnium pretiosissimum in ipso erat: linguam scilicet consecratam Deo. Erat enim propheta a Deo constitutus. Etiam si alias peccator esset, tamen ob sanctam muneris functionem hac parte sacer erat. Quia tamen divinae sanctitati non respondeat, fatetur se etiam ea parte quae in ipso sanctior est, esse pollutum. Atque hic mihi videtur verus et simplex huius loci sensus, quem interpretes non sunt hactenus assequuti.

(*In medio.*) Hoc exegetice additum est. Unum enim e vulgi numero se facit, qui communem totius corporis pollutionem resipiat: atque obliviscitur puritatis quam a Deo acceperat, eo quod subsistere coram ipso non possit. Hinc constat eos errare qui existimant prophetam superstitiose loquutum: quemadmodum vulgus varia sibi de Deo figmenta comminisci solet. Nam, ut dixi, praesentia Dei et propinquitas interitus est carnis nostrae: ea enim ostendit nos ex nobis ipsis nihil esse. Nam qui suae miseriae conscius Deum videt, quid aliud sentire potest quam exitium? Deus enim iudex est, cui nihil occultum aut ignotum esse sentimus: in cuius conspectu puritas nostra impura est. Quod si hoc prophetae accidit, quid de nobis sentiendum est? quid enim prae illo sumus? Etiam si purgare nos coepit Dominus, debemus tamen immunditiem nostram, cuius reliquiae semper in carne subsidunt, agnoscere. Hinc etiam universalis sententia colligenda est, omnium scilicet hominum ora impura et polluta esse, nisi a Domino repurgentur. Unde sequitur omnes humanas doctrinas suam immunditiem redolere, nec quidquam esse purum nisi quod a Deo profectum est.

6. (*Volavit autem ad me unus.*) Ostendit propheta quale remedium ipsi allatum sit postquam expavefactus fuerat ut se mortuum arbitraretur: atque id confirmat quod iam dictum est, a solo Deo labiorum puritatem esse. Nihil enim ex se homines nisi sordidum et foetoris plenum proferre possunt. Si quis obiiciat, absurdum esse quod Dominus ipsum nunc demum purget, quasi prius impura et profana fuerit lingua ipsius, quae tamen organum erat spiritus sancti, huic obiectioni prius abunde satisfactum est. Iam antea quidem ipsum purgaverat Dominus, sed pro sua mensura. Purgatio quae nunc accedit maior est: habet enim suos gradus et accessiones, quas nemo protinus obtinere potest. Non est igitur colligendum impura Isaiae labia prius fuisse, quod nunc purgentur: sed quorsum id fiat spectandum est: quia scilicet gratiam suam in ipso augere et cumulare volebat Dominus, atque in maiorem dignitatis gradum evehere, quo plus autoritatis apud populum obtineret. Idque temporum ratio et status mutatio exigebat. Et ignis ex altari sumitur, quasi divinus vel coelestis. Vetabat enim lex alienum ignem illuc inferri, quia omnis humana mixtura in sacris mera profanatio est. Quare hac figura edoctus fuit Isaias puritatem omnem a solo Deo fluere.

7. (*Et applicans super os meum.*) Videmus ut se ad ruditatem humani sensus Deus accommodet, forcipem tradat in manum Seraph, quo sublatum ab altari carbonem prophetae ori admoveat. Gestum est hoc quidem in visione, externi tamen symboli adminiculo prophetae mentem erexit Deus. Porro non est quod vim ullam carboni inditam fuisse putemus: quemadmodum superstitiosi in magicis artibus occultas vires imaginantur. Hic nihil tale est, solus enim Deus immunditiem nostram, quacunque in parte fuerit, purgare potest. Angelus hic minister fuit purgationis: autor tamen non fuit:

ne quod Dei solius est alio transferamus. Quod etiam diserto exprimit ipse angelus, nihil sibi vendicans, sed in medium proferens sacrum pignus quod a Deo acceperat velut sacramentum ori prophetae apposuit. Non quod sine carbone mundari non posset: sed quod visibile signum ad eius rei confirmationem et testimonium utile fuerit. Atque hic est sacramentorum usus, ut nos pro ruditate nostra confirment. Neque enim sumus angeli, qui mysteria Dei sine ullis adminiculis contemplemur: ideoque paulatim quasi vehiculis nos ad se attollit.

(*Ecce tetigit.*) Ostendit confirmationem quae signo allata est inanem non fuisse, sed rem quae significabatur simul praestitam, ut se minime delusum esse sentiret Isaias. Unde colligere possumus, in sacramentis rem nobis cum signo exhiberi. Nec enim Dominus sacramentum porrigens pascit oculos nuda et inani figura, sed veritatem ipsam coniungit, ut efficaciter in nobis per ea se agere testetur. Idque eo diligentius animadvertendum est, quod pauci hodie verum sacramentorum usum teneant, et de iis passim inter plerosque pios et doctos viros certamina moveantur. Hoc autem in primis tenendum est, veritatem a signis separandam non esse, tametsi distingui debeat. Signum enim conspicimus et sentimus, veluti panem qui nobis a ministro porrigitur in coena: iam quia Christus in coelo quaerendus est, eo quoque mens nostra attolli debet. Corpus tamen suum porrigit ministri manu, ut vere eo fruantur pii, qui fide sursum ad eius societatem adspirant. Ipsum igitur praestat piis qui fide ad ipsum mentes erigunt: nec enim fallax esse potest. Caeterum infideles signum quidem percipiunt: sed quia manent in mundo, neque ad regnum coeleste Christi pertingunt, expertes sunt veritatis. Cui enim deest fides, is mentem attollere ad Deum nequit, ideoque nec Christi particeps esse potest. Sola fides nobis ianuam aperit ad regnum Dei. Proinde quisquis carne Christi vesci vult, necesse est ut per fidem in coelum supra humanam cogitationem evehatur. Denique solus Dei spiritus nos eius communionis participes reddere potest. Nec tamen ideo consequens est, hominum infidelitate veritatem sacramenti imminui, quando res spiritualis semper offertur a Deo: sed impii eam a se reiiciunt. Quemadmodum etiam evangelio offertur gratia Dei, sed non omnes eam admittunt, tametsi auribus aliquid percipiant, veritatique ipsi assensum praebere cogantur.

Praeterea ex hoc loco discimus, sacramenta nunquam a verbo seiuncta esse. Nec enim hic angelus mutam personam agit: sed postquam signum adhibuit, simul adiungit doctrinam qua finem eius demonstret. Nullum enim fuisset sacramentum, nisi adiecta esset doctrina, ex qua intelligeret Isaias quorsum ori ipsius carbo admotus erat. Proinde sciamus praecipuam partem sacramentorum in verbo consistere, absque eo meram esse corruptelam: qualem in papatu hodie passim cernimus, ubi sacramenta in actionem histrionicam vertuntur. Summa autem est nihil iam fore obstaculo, quo minus Isaias perfecta munditie praeditus omnique purus inquinamento Dei personam sustineat.

8. (*Postea.*) Iam incipit propheta tractare de fine eius visionis, quorsum Deus apparuerit cum maiestate tam gloriosa, ut ipsum denuo prophetam ordinaret: nempe quia incredibilis legatio perferenda erat de excaecandis Iudaeis. Ergo in re odiosa certior de sua vocatione redditur, ut subacto metu obtemperet Dei mandato. Nihil est enim quod maiorem fiduciam piis animis afferat, quam quum se ei parere intelligunt. Habebat et aliud testimonium, quod a Domino purgatus erat: quo sufficeret ad obeundum difficillimum quodque munus.

(*Quem mittam?*) Propheta inducit Dominum loquentem, quasi hominem huic nuncio idoneum reperire non possit. Quidam hic putant perstringi sacerdotum et prophetarum ignaviam: quia quum multi essent numero nemo tamen ad docendum aptus erat. Quae ratio, tametsi habet colorem suum, hoc tamen ad certitudinem vocationis Isaiae referre malo: quod scilicet Dominus ipsum haud temere, sed cum delectu assumpsisset. Est igitur hic gravis consultatio, quemnam mittere velit Dominus. Non quod ipse dubitet: sed hae loquutiones ad nos relationem habent, quemadmodum et illae: Descendam et videbo. Deus enim cui omnia patent nulla inquisitione opus habet: sed ne homines ipsum praecipitanter agere putent, ideo se communi hominum formae attemperat. Similiter quum interrogat quem missurus sit, significat sibi non vulgari, sed eximio doctore opus esse in maximi operis negotio. Hinc collige sancitam fuisse autoritatem Isaiae, ut non propheta, sed praecipuus inter prophetas haberetur.

(*Quis ibit nobis?*) Non displicet hic indicari in Deo tres personas, quemadmodum et alibi, Creemus hominem ad imaginem nostram. Deus enim secum loquitur, idque in plurali numero. Nec dubium quin hic consultationem habeat cum aeterna sua sapientia et virtute, id est, cum filio et spiritu sancto.

(*Ecce ego.*) Tam prompta responsio demonstrat quanta ex fide nascatur alacritas. Nam qui paulo ante exanimis iacebat nullam difficultatem metuit. Unde perspicimus consternationem illam animi, de qua prius egimus, a contumacia profectam non esse, quod Deum fugere vellet, aut munus sibi iniunctum recusaret: sed quod opus haberet nova gratia, ut agnosceret se oneri sustinendo parem

fore. Ex quo notandum est, nihil a nobis rite suscipi posse sine certo testimonio nostrae vocationis. Alioqui ad unumquemque gressum haerebimus ac vacillabimus. Deinde magnum est adiumentum nostrae fiduciae, quum sentimus nos necessariis dotibus non esse destitutos, sed instructos a Deo, quo facilius munus nostrum exequi possimus. Caeterum hoc insigni obedientiae exemplo nos instrui oportet ut, quoties nos vocat Dominus, prompti et parati simus ad munus obeundum quod nobis iniungere volet: et quantumcunque difficile nobis videatur, ne tamen recusemus. Quum ait propheta se adesse, perinde est ac si diceret, se praesto esse ad iussa ipsius exsequenda. Hac enim loquendi forma frequenter in scripturis obsequium notatur.

9. (*Et dixit, vade et dic.*) Hinc rursus clarius patet quam necessaria fuerit visio, ne statim in suo cursu deficeret Isaias. Nec enim parvum offendiculum erat quod talem contumaciam et rebellionem eum in populo Dei experiri oportebat: idque non in unum aut alterum annum, sed plus quam sexaginta. Ipsum ergo muniri necesse fuit, ut murus veluti aheneus foret adversus tantam duritiem. Itaque Dominus Isaiae simpliciter denunciat fore illi negotium cum praefractis hominibus, apud quos parum proficiet: ne tamen rei novitate offensus animo frangatur, vel cedat hominum contumaciae, sed pergat invicto animo atque eiusmodi tentationem superet: mature enim de eventu eum praemonet Deus: perinde ac si diceret: Tu quidem sine profectu docebis, sed te docere ne pigeat, quia id tibi mando: nec ideo supersedeas, quod nullus fructus exstabit: tantum mihi morem geras omnemque meo arbitrio laboris tui successum relinquas. Haec ego tibi in tempore nuncio, ne te res quasi nova et inopinata deterreat. Adde quod iubetur palam caecam eorum obstinationem traducere, ac si data opera illis insultet: nullum quidem exstabit operae meae pretium, sed nihil mea refert, satis est probari Deo quod ago, cui mea praedicatio suavis erit odor, quamvis mortem vobis afferat.

10. (*Obstina.*) Hic maior superioris sententiae expressio est. Nec enim solum praedicit Isaiae Deus, irritum fore eius laborem in docendo, sed etiam populum sua doctrina excaecaturum, ut maioris stuporis et pervicaciae occasionem afferat, et tandem exitium creet. Pronunciat enim fore ut populus ratione et intelligentia destitutus pereat, nec ullus sit amplius remedio locus: et tamen simul admonet, operam prophetae, quamvis exitialis sit ac mortifera Iudaeis, sibi gratum fore sacrificium. Insignis profecto sententia: non tantum quod hic praedixit Isaias quae postea sub Christo impleta sunt, sed etiam quia utilissimam doctrinam continet, cuius usus in ecclesia Dei perpetuus est. Omnes enim qui fideliter versabuntur in ministerio verbi idem experiri cogentur. Idemque nos re ipsa plus quam optandum esset didicimus: sed hoc commune fuit omnibus Christi servis. Quamobrem aequiore animo ferendum est, tametsi gravissimum scandalum sit iis, qui pura conscientia Deo serviunt, et praeterquam quod res ipsa non parum offendit, Satan impellit suos ad invidiam doctrinae conflandam hoc praetextu, non tantum quod sit infructuosa, sed etiam noxia: quod homines contumaciores reddat eisque exitium paret. Nam et hodie qui nihil aliud habent quod obstrepant doctrinae evangelii aiunt eius praedicatione nihil aliud profectum esse quam quod mundus est deterior redditus. Quidquid autem accidat, testatur tamen Deus sibi ministerium nostrum placere: quoniam mandato eius obsequimur: ac utcunque videatur inanis labor, hominesque in suum exitium ruant et contumaciores reddantur, pergendum est. Nihil enim agimus nostro arbitrio: hac Dei approbatione contenti simus. Nos quidem ingemiscere debemus quum successus non respondet labori: et rogandus Deus, ut efficaciam verbo suo tribuat: pars etiam culpae nobis adscribenda est, quum tam exigui fructus exstant: non tamen deserendum munus, nec hasta abiicienda est. Resonare assidue debet in ore nostro veritas, etiamsi nullae pateant aures, nec quidquam cernat mundus aut sentiat: quia et nos gloriae Dei fideliter servire, et studium nostrum ei gratum esse abunde sufficit. Nec vero inanis est vocis nostrae sonitus, qui mundum inexcusabilem reddit. Eximia hinc imo inaestimabilis consolatio redit ad pios doctores sustentandis animis adversus tam gravia offendicula quae in dies ex hominum contumacia occurrunt: ne quid ea morentur, sed invicta constantia in officio perdurent. Ad haec quia generale scandalum est, vivum Dei sermonem, ad cuius auditum contremiscere debebat totus orbis, frustra et sine profectu aures verberare, hac sententia se fulcire discant infirmi: miramur qui fieri possit, ut Deo furiose maior pars obsistat. Hinc etiam obrepit dubitatio, an coelestis sit Dei veritas, quae impune respuitur: quia vix probabile est, Deum ut ludibrio sit homines alloqui. Ne labascat fides nostra, fulturam hanc opponere convenit, hac lege mandatum fuisse docendi munus Isaiae, ut semen vitae spargendo non nisi mortem produceret: neque solum narrari quid semel contigerit, sed vaticinium esse de futuro Christi regno, sicuti paulo post rursum dicetur. Notanda est praeterea circumstantia: nempe Isaiam ad quoslibet missum non esse, sed ad Iudaeos. Est itaque emphasis in particula demonstrativa, הזה, quod populus quem sibi peculiariter delegerat Dominus, prophetam non audiat, et caecutiat in tam clara luce. Proinde ne miremur nos saepe, quum verba facimus apud eos qui Dei nomine gloriantur,

surdis fabulam canere. Est quidem hoc dictu asperum, divinitus prophetam mitti qui aures obturet, oculos oblinat, et cor populi obstinet: quia videntur haec minime competere in Dei naturam: ideoque aliena esse ab eius verbo. Sed absurdum videri non debet, si Deus populi malitiam ultima excaecatione ulciscitur. Interea paulo ante ostendit propheta culpam huius caecitatis subsistere in populo. Nam audire eos iubens, testatur idoneam sibi esse doctrinam populo instituendo, si docilem se praebere vellet, offerri lucem ad ipsum dirigendum, siquidem oculos aperiret. Tota ergo mali causa in populum transfertur, quod insignem Dei beneficentiam respuat. Unde melius liquescit eius nodi quem nunc attigimus solutio. Videtur quidem prima specie absurdum, a prophetis obstinatiores reddi hominum animos. Verbum enim Domini in ore gerunt, quo tanquam lucerna decebat gressus hominum dirigi. Hoc enim elogio scimus insigniri a Davide (Psal. 119, 105; Ibidem 19, 9). Non est igitur prophetarum officium perstringere oculos, sed potius aperire. Deinde vocatur perfecta sapientia: qui ergo homines dementat et stupidos reddit? Eo emolliri animos par est, qui prius aerei vel ferrei erant: qui igitur fieri potest, ut ipso indurentur? ut iam attigi. Talis excaecatio atque induratio non proficiscitur ex natura verbi, sed accidentalis est, solique hominum pravitati tribuenda. Quemadmodum enim lusciosi solem accusare non possunt, quod eorum oculos suo fulgore perstringat: nec cui delicatae sunt aures, sonoram et canoram vocem quam vitio aurium ferre non possit: nec denique imbecilli ingenii vir, rem arduam quam percipere nequeat: sic neque verbum accusari potest ab impiis: quod eo audito deteriores reddantur. Omnis enim in ipsis residet culpa, quod aditum ipsi omnino praecludant. Nec mirum si quod salutare ipsis esse debuerat, exitiale sit. Sic enim perfidiam hominum atque incredulitatem puniri aequum est, ut mortem inde sentiant unde poterant vitam percipere: tenebras, unde lucem: denique totidem exitia, quantus beneficiorum cumulus erat in salutem. Quod diligenter notandum est: quia nihil magis usitatum est hominibus quam donis Dei abuti: ac tunc non modo se fingere innoxios, sed etiam superbire alienis plumis. Bis tamen scelerati sunt, quod non modo in verum usum non accommodant quae Deus apud ipsos deposuerat, sed perperam etiam corrumpunt ac profanant. Locum hunc adducit Ioannes (12, 39), ut pervicaciam Iudaeorum apertius demonstret. Verba quidem ipsa sigillatim non refert: sensum vero satis indicat. Propterea, inquit, credere non poterant, quia dixit Isaias, Excaecavit oculos eorum et induravit cor eorum, etc. Hoc quidem vaticinium incredulitatis eorum causa non fuit, sed ideo praedixit Dominus, quia tales fore praeviderat. Evangelista autem extendit ad evangelium, quod iam usu venerat sub lege: et simul docet ratione et intelligentia privatos fuisse aetatis suae Iudaeos, quia Deo rebelles erant. Quanquam si quis primam causam requirat, ad praedestinationem Dei veniendum erit. Sed quia consilium illud nobis absconditum est, in eo investigando curiosi esse non debemus: nos enim aeterna divini consilii ratio latet, causa vero, quae oculis nostris patet, consideranda est: pervicacia scilicet qua se tot tantisque beneficiis indignos reddiderunt. Paulus etiam ex hoc loco non semel ostendit, totam caecitatis culpam in ipsis residere, Aggravarunt, inquit, aures, et oculos compresserunt (Act. 28, 26). Quod Isaias hic doctrinae tribuit, Paulus ad perversum gentis affectum transscribit, qui propriae causa erat caecitatis. Ideo hoc accidentale doctrinae non naturale esse admonui. Paulus eo loco spiritum loquentem introducit: Ioannes vero Isaiam ita loquutum esse ait de Christo, quum gloriam eius vidisset. Ex quo apparet, quod ante diximus, Deum illum, qui sua maiestate universam terram implebat, fuisse Christum. Iam Christus a suo spiritu seiunctus non est. Optime ergo convenit, quod Paulus hunc locum ad spiritum sanctum transtulit. Quum enim Deus in Christo vivam sui imaginem repraesentaverit prophetae, simul quidquid protulit, id totum virtute spiritus sancti in ipsum effudisse certum est. Nunc utcunque suis conviciis nobis oblatrent impii, doctrinam nostram ideo culpandam esse, quod eius praedicatione mundus peior reddatur, nihil omnino agunt, nec de autoritate doctrinae imminuunt. Simul enim Deum ipsum totamque eius doctrinam damnent necesse est. Atqui non efficient eorum calumniae quo minus emergat eius iustitia seque ipsam et nos simul absolvat.

(*Et ubi conversus.*) Hic aperte pronunciat se non ideo misisse prophetam quod salvum populum, sed potius quod perditum velit. Atqui verbum Dei est salutare, saltem ex eius praedicatione fructum aliquem manare necesse est ut quibusdam prosit, quantumvis multos sua incredulitas utilitate privet. Respondeo, hic sermonem fieri de universo corpore, quod iam excidio addictum erat ac devotum. Fuerunt enim semper aliqui quos a communi exitio Dominus excepit. His salutare fuit verbum, et vere efficaciam suam protulit. Vulgus autem desperata incredulitate et obstinatione correptum interiit. Sic itaque perspicimus nunquam ita exitiale esse verbum Dei, quin pauci quidam sibi salutare esse sentiant, et re ipsa experiantur. Est praeterea notandum ex verborum ordine et contextu, poenitentiam initium esse sanationis. Sed priore loco quid sanationis nomine significet, intelligendum est. Eam enim refert ad plagas, quae populo ob

peccata sua inflictae erant. Omnium vero malorum quae perferimus, causa est nostra in Deum contumacia: ubi resipiscimus, eo propitio, cessant demum ferulae quibus nos castigabat. Haec nostra sanatio est. Atque hic ordo diligenter observari debet: ex quo apparet quorsum spectet Dominus nos ad se invitando, et quis sit coelestis doctrinae scopus, nempe, ut convertamur. Atque haec altera pars est evangelii; Poenitentiam agite. Deinde reconciliationem offerens remedia malis omnibus, non corporis tantum, sed animae promittit. Quod si tam insignis fructus perspicitur ex verbo Dei, nisi Deo reconciliamur simul ac auribus nostris insonat eius verbum, non est quod alio culpam conferamus, quum tota in nobis resideat. Et certe refertur hic a propheta veluti monstrum ac portentum, quod homines doctrina verbi, cuius proprium est sanare et emollire, protervi et obstinati atque omnino insanabiles reddantur. Certum quidem est singulare Dei esse donum, dum intus trahimur: et brachium Dei non omnibus revelari: hac tamen horribili obstinatae malitiae poena docere voluit Isaias, sedulo cavendum esse ne Deum vocantem aspernemur.

11. (*Et Dixi, Quousque.*) Quamvis prophetae ad denunciandam hominibus iram Dei severi sunt, non exuunt tamen affectum humanitatis. Itaque necesse est ut duplicem personam gerant. Debent enim magno et infracto animo proferre iudicium Dei: ita ut perditum et penitus excisum orbem malint, quam aliquid imminui de illius gloria. Nec tamen interea sunt crudeles, ut nulla fratrum misericordia tangantur, quibus interitum praedicere cogit officii necessitas. Atque hi duo affectus, tametsi contrarii videantur, bene conveniunt, quemadmodum ex Ieremiae exemplo patet: qui initio quidem duram illam provinciam detrectat, qua interitum nunciare populo iubetur. Mox vero resumit animum et fortiter in officio pergit (Ier. 1, 6). Sic etiam animo compositus fuit Isaias: Deo enim morem gerere cupiens strenuus erat iudicii eius praeco: aliquem tamen ad populum respectum habebat, praesertim si ipsum excaecari oporteret, ne id esset perpetuum. Nec enim dubium est, quin Deum ita rogando sensu misericordiae tactus sit, atque optarit tantam poenae atrocitatem mitigari, στοργαὶ igitur φυσικαὶ obstare non debent, quo minus id quod officii nostri est praestemus. Verbi gratia: Affectus est naturalis viri erga uxorem, patris erga filium: sic tamen restringendus et cohibendus est ut quid vocationi nostrae conveniat, quid Dominus iubeat, potissimum spectemus. Quod diligenter notandum est: quoniam dum nobis fraena laxare volumus, obtendimus plerumque hunc colorem, quamvis parati sint ac prompti animi ad obeundas quas Deus iniungit partes, vinci nos affectu naturali. Atqui ita moderandi erant affectus, ut vocationem nostram minime impedirent: sicuti prophetae non obstiterunt, quominus in officio pergeret. Tantum enim autoritatis apud nos obtinere debet Dominus, ut quum iubet ac praecipit nos ipsos ac nostra omnia obliviscamur. Caeterum, quamvis hic pia Isaiae sollicitudo pro salute populi notetur, simul tamen exprimitur poenae gravitas, ne quid relaxationis impii suo more sibi promittant. Nec dubium est quin arcano Dei instinctu ad hoc quaerendum impulsus fuerit propheta, ut clare eliceret durum quod statim sequitur, ac terribile responsum: ex quo apparet qualis exitus maneat incredulos: non levem scilicet aut mediocrem ipsis poenam irrogandam, sed excidio extremo delendos esse. Idque adauget quum ait; Usque dum domus sint absque homine, et terra redigatur in solitudinem. Potest enim fieri ut vastentur regiones, supersit tamen urbs aliqua: ut etiam expugnentur atque vastentur civitates, permultae tamen domus supersint: hic vero tantam internecionem fore dicit, ut non tantum urbes, sed etiam domus ipsae deleantur, totamque terram deformet tristis vastitas, quum tamen in maximis cladibus maneant semper quaedam reliquiae. Tametsi hoc semel dictum sit ab Isaia, tamen nobis quoque dici intelligamus. Haec enim poena constituta est adversus omnes qui Deo pervicacem animum opponunt, vel obluctantur dura cervice contra eius iugum. Nam quo violentius ruent, pertinacius etiam instabit Deus, donec funditus eos excindat.

12. (*Donec procul.*) Hic versiculus nihil novi continet, sed tantum superiorem explicat, et aliis verbis futuram Iudaeae cladem describit: nempe quod Deus longe ablegabit incolas. Nam qui superstites erunt ex bello eos a poena immunes fore negat, quoniam in exsilium trahentur. Et mox additur generalis clausula de terrae vastitate: ac si diceret ipsam fore solitariam et nudam incolis, sive alii aufugiant, sive alii pellantur in exsilium, sive alii gladio pereant: haec duris et rebellibus parata est merces qui scelera sceleribus accumulant, donec ingravescat implacabilis Dei furor.

13. (*Donec in ea.*) Est aliqua in verbis obscuritas: sed prius quaeramus sensum, deinde qualis sit verborum significatio facile colligemus. Bifariam exponitur hic locus. Alii עשיריה decimationem, alii decimam partem exponunt: et volunt esse nomen collectivum. Certe עשירית, Hebraeis proprie non עשירית decimam significat: quamquam in eo parum est discriminis. Qui vero decimationem vertunt, putant promitti populo inducias, eo quod a regno Usiae usque ad excidium Ierosolymae, decem reges futuri erant. Et certe totidem reperiuntur ab Usia scilicet usque ad Zedechiam. Atque in eo non levis

approbatio foret doctrinae propheticae, quod reges, qui etiam post mortem ipsius futuri erant, numerare potuit: neque tantum rem ipsam, sed etiam tempus et diem monstravit. Quanquam nescio an alter sensus aptior aliquanto sit futurus. Videtur enim propheta afferre hanc populo consolationem: quod vigoris occulti aliquid retinebit et pullulare poterit, tametsi penitus interiisse videatur ad tempus: quemadmodum exacta hyeme arbores de integro virescunt. Sed quoniam prior expositio satis habet coloris, ideo totum versum explicabo eorum sensu, qui hic decem regum mentionem fieri existimant: ut significet, exactis decem regibus populum in captivitatem abducendum esse, tuncque velut incendio universam terram absumptum iri. Interea teneant lectores, עשיריה, sive decimam, sive decimationem vertamus, aptissime referri posse ad populum: tuncque talis erit sensus: Donec ad decimam usque partem imminutus sit populus. Nam prius loquutus erat de reliquiis et quidem exiguis, atque iterum postea loquetur: exiguus enim admodum numerus superfuit. Sic igitur commode posset accipi: quasi ex mille centum superessent, ex centum decem, ex decem unus.

(*Et revertetur.*) Hoc est, accidet mutatio in melius, dum redibunt ab exsilio Iudaei in patriam: atque novam faciem induet terra. Sed videtur in contextu species esse aliqua repugnantiae: quia continuo post adiicit propheta: Erit in excidium. Quam frigida enim consolatio, populum restitui, ut paulo post iterum perdatur! Quidam ita hunc nodum expediunt, ac si de ultima populi internecione verba faceret Isaias. Atque meo iudicio potius significat non fore plenum excidium, sed quale contingit arboribus quum hyeme quidem folia decidunt, nec quidquam apparet praeter mortuum lignum: ineunte autem vere repullulant, idemque sit populo eventurum. לבער, significat ardere: ideoque tantumdem hic valet ac consumi incendio. Sed coniunctim legendum cum similitudine mox adiuncta. Neque enim simpliciter dicit Isaias fore in consumptionem, sed instar tiliae, hoc est, cum spe propinquae restitutionis. Quod vero Hieronymus ostensionem vertit, nescio unde putaverit deduci, nisi quod libere interpretatus est: sententiam potius spectans, quam etymologiam verbi. Nam quum arbores florent vel folia emittunt, rursus in apertum prodit ac se exserit earum vita. Atque hic sensus optime conveniet. Non videtur autem Isaias frustra duas istas arborum species assumpsisse: aliae enim citius virescunt, atque etiam marcescunt: quod idem accidit tribui Iuda. Prius enim decem tribus cum dimidia parte tribus Beniamin in captivitatem abductae erant. Ita quae citius floruerant citius etiam marcuerunt. Haec postrema omnium emarcuit, non sine summa spe iterum virescendi. Hic enim spes liberationis affertur: nec fuit idem captivitatis genus cum Israelitis. Videtur ergo proprietas quaedam huic arborum similitudini inesse: quod tamen ego nimium urgere nolim. Per vocem *proiectionis* foliorum deiectio intelligenda est, quum arbores foliis tanquam veste sua exuuntur. Nam arbores in hac nuditate siccae et marcidae videntur: quum tamen intus subsistat arcanus vigor, quo tandem vegetantur in aeris temperie.

(*Ita subsistentia.*) Applicatio est similitudinis, quae non parum habet energiae. Nam quum cernimus gratiam Dei spiritualem in ipso naturae ordine, non parum confirmamur. Quemadmodum quum Paulus imaginem resurrectionis proponit in quotidiana granorum satione (1. Cor. 15, 30): ita etiam hoc loco, instaurationem ecclesiae demonstrat Isaias accepta similitudine arborum, quae post autumnum quidem marcescunt, sed protinus virescunt ineunte vere, et nova folia emittunt: quod fieri non posset, nisi in media etiam hyeme vigorem intus aliquem retinerent: tametsi in specie mortuae videantur. Idem omnino huic populo eventurum praedicit, ut quamvis in gravi illa et dura captivitate similis sit arido ligno, nec unquam emergere posse putetur: conservabitur tamen aliquis in eo vigor, quo sustentatus in illis angustiis tandem postea emerget ac virescet. Hanc doctrinam non esse unius saeculi diximus: quamobrem diligenter notanda est. Nec enim raro accidit ecclesiae ut in variis cladibus quas sustinet nullus appareat in ea vigor, actumque prorsus de ea existimetur. Quoties hoc accidit, certo teneamus occultum nihilominus intus vigorem latere: qui tametsi non pateat statim oculis nostris, fructum tamen suum tandem emittet. Latet autem is vigor in verbo Domini, quo solo ecclesia sustentatur.

(*Semen sanctum.*) Ostendit qualis sit ea subsistentia: nempe in exiguo piorum numero, quos vocat semen sanctum. Intelligit enim electos, qui gratuita Dei misericordia servandi erant, atque ita superfuturi ex illa captivitate. Fuit enim eiectio illa velut purgatio ecclesiae, qua Dominus sustulit impios: quibus exterminatis exiguum quidem populum sed sibi vere sacrum collegit. Aliqui hoc ad Christum referunt: sed videtur expositio nimis coacta, et melius omnino quadrabit ad pios omnes extendere: Semen enim sanctum ecclesiae subsistentia est.

CAPUT VII.

1. *Accidit in diebus Achaz filii Iotham, filii Usia regis Iuda, ut ascenderet Rezin rex Syriae, et Pecah filius Romeliae rex Israel, contra Ierusalem, ad oppugnandam eam: sed non potuit expugnare.* 2. *Nunciatum est autem domui David dicendo, Sociata est Syria cum Ephraim: et commotum est cor eius, et cor populi eius, sicuti quum ligna sylvae moventur a vento.* 3. *Tunc dixit Iehova ad Isaiam, Egredere in occursum Achaz, tu et Sear-iasub filius tuus, ad finem aquaeductus piscinae superioris, ad viam agri fullonis.* 4. *Et dices ad eum, Contine et quiesce: non formides, neque mollescat cor tuum propter duas caudas istorum titionum fumigantium, in furore irae Rezin, et Syri, et filii Romeliae.* 5. *Eo quod consilium contra te iniit Syrus malignum cum Ephraim et filio Romeliae dicendo:* 6. *Ascendamus contra Iudam, et excitemus eum, et aperiamus eum nobis, constituamusque in medio eius regem, filium Tabeal.* 7. *Sic dixit Dominus Iehova, Non consistet, et non erit.* 8. *Quoniam caput Syriae, Damascus: et caput Damasci, Rezin. Et quidem adhuc sexaginta quinque anni, et frangetur Ephraim, ut non sit populus.* 9. *Interea caput Ephraim, Samaria: et caput Samariae, filius Romeliae. Si non creditis, profecto neque stabitis.* 10. *Et adiecit Iehova loqui ad Achaz dicendo:* 11. *Pete tibi signum a Iehova Deo tuo, petendo in profundo, vel sursum in excelso.* 12. *Et ait Achaz, Non petam, et non tentabo Iehovam.* 13. *Et dixit, Audite nunc domus David: An parum est vobis, hominibus molestos esse, nisi Deo quoque meo sitis molesti?* 14. *Propterea dabit vobis Dominus ipse signum: Ecce virgo concipiet, et pariet filium: et vocabit nomen eius Immanuel.* 15. *Butyrum et mel comedet, donec sciat reprobare malum, et eligere bonum.* 16. *Et quidem antequam sciat puer reiicere malum et eligere bonum, relinquetur terra quam odisti a duobus regibus suis.* 17. *Adducet Iehova super te et super populum tuum et super domum patris tui dies qui non venerunt a die defectionis Ephraim a Iuda: nempe regem Assur.* 18. *Et erit in die illa, sibilabit Iehova muscae, quae est in extremitate fluminum Aegypti, et api quae est in terra Assur.* 19. *Venientque et quiescent omnes in vallibus desertis, et in cavernis petrarum, et in omnibus spinetis, et in omnibus dumetis.* 20. *In die illa radet Dominus novacula conducta, per hos qui trans fluvium sunt: per regem Assur, caput et pilos pedum, quin et barbam tollet.* 21. *Fietque in die illa ut homo nutriat vaccam armenti et duas oves.* 22. *Et eveniet ut propter copiam lactis quam proferent comedat butyrum: butyrum certe et mel comedet quisquis residuus fuerit in medio terrae.* 23. *Erit etiam in die illa, ut quocunque in loco fuerint mille vites, prostent mille argenteis propter spinas et vepres.* 24. *Cum sagittis et arcu venient illuc: quoniam spinae et vepres erunt per universam terram.* 25. *Porro quod ad omnes montes qui sarculo fodiuntur, non veniet illuc timor spinarum et veprium: sed expositi erunt bobus, et conculcabuntur a pecoribus.*

IN CAPUT VII.

(*Factum est.*) Hic refertur insignis prophetia, de mirifica liberatione Ierosolymae, quum de ea penitus actum esse videretur. Propheta vero exponit omnes circumstantias, ex quibus clarius eluceat miraculum, palamque fiat non humanis aut consiliis aut viribus, sed Dei gratia servatam fuisse urbem. Adeo enim ingratus erat populus ut re peracta non intelligeret se manu Domini ereptum, nisi sigillatim omnia in memoriam revocarentur. Et pauci admodum erant qui imminente periculo sperare auderent quod promisit Isaias: quia de se et publico regni statu iudicium facerent ex intuitu praesenti. Quo igitur insigne Dei beneficium explicet, circumstantias omnes proponit: ut quanto e periculo et cuius manu erepti fuerint ipsi agnoscant: nos autem beneficium hoc in homines ingratos collatum intelligamus, ut conservaretur ecclesia, ac deinde suscitaretur Christus. Notandum est prophetam loqui de secundo bello quod Rezin et Pecah intulerunt. Idque ex sacra historia facilius colligitur. Nam priore bello Achaz victus est, ingensque multitudo in servitutem abducta quae tandem restituta est ab Israelitis, quum Dei nomine propheta id fieri iussisset. Iterum vero collecto exercitu Israelis et Syriae reges Achaz invaserunt: quod superiore bello fractum nec ullam ei resistendi vim esse existimarent. Atque huius secundi belli mentio ad amplificationem miraculi pertinet. Nec enim Achaz integris erat viribus, ut tantae multitudini obsisteret, quando flos totius populi priore bello ereptus erat, et quantuscunque restabat populus tamen imbellis erat, ac recentis cladis memoria adhuc expavefactus. Eo igitur magis Dei bonitas et virtus sese ostendunt, quod misertus tantae calamitatis populo suo opem tulit: et momento eripuit e faucibus mortis, quum omnes de eius salute desperarent.

(*Ascenderet.*) Est hic quasi propositio et summa rei totius. Significat enim de quibus rebus sermonem habiturus sit, ac pro more linguae hebraicae breviter perstringit quae paulo post fusius et magis explicate tradet. Exitum enim statim ab initio proponit, quod duorum regum irrita fuerit expeditio. Postea autem causas reddet cur expugnari non potuerit Ierosolyma: sed antequam illuc veniat bre-

viter attingit quid fuerit animi vel consilii in rege Achaz.

2. (*Nunciatum est.*) Non intelligit tunc demum quum ad urbem appropinquarent duo reges, nuncium allatum fuisse regi de foedere. Neque enim effuso per agros hostili exercitu ipsi Achaz tutum fuisset egredi: sed antequam suas copias armassent, dicitur iam tunc rex Achaz trepidasse. Unde probabile est magis ac magis fuisse consternatum, quum propius cerneret discrimen. Domus David significat palatium et aulam regis: ac si dixisset propheta, Achaz et eius consiliarios fuisse admonitos de conspiratione contra Iudaeam facta. Quod ad verba spectat, verbum נחה varie ab interpretibus transfertur. Quia Hebraeis ducere significat, quidam eliciunt hunc sensum, Syrus milites suos adduxit in auxilium exercitus. Atque ita על cum ע putant positum esse pro אל cum א. Alii deducunt a נוח, quasi deficeret litera ו, et vertunt Quievit. Secundum alios potius est literarum inversio, et נחה ponitur pro חנה quod est castrametari: ideo vertere placuit, Sociata est Syria. Neque enim aliud voluit propheta quam societatem belli initam fuisse inter Israelitas et Syros, ut coniunctis viribus expugnarent Ierosolymam. Nam in nomine Ephraim est synecdoche prophetis satis trita. Totum regnum Israel sub Ephraim comprehenditur: non modo quia tribus illa multitudine et opibus superabat reliquas, sed quia inde oriundus erat primus rex Ieroboam.

(*Commotum est.*) Hic videmus per domum David nihil aliud significari quam palatium regis, unde ad totum populum manavit terror. Nec vero aliter fieri potuit, quin audito regis et principum metu vulgus similiter expavesceret. Simul ergo atque advenit hic nuntius, omnes tanta formidine correpti sunt ut nemo esset compos sui. Similitudine propria tremorem illorum exprimit, qua etiam vulgo uti solemus, *Il tremble comme la feuille en l'arbre.* Atque id pertinet ad commendationem miraculi. Nam inde apparet ipsos non tantum aliis sed sibi quoque, id est, sua opinione fuisse desperatos. Actum itaque prorsus erat, nisi Dominus mature occurrisset. Hic clarissimum nobis speculum proponitur, in quo securitatem impiorum contemplari possumus, ubi manum Dei non sentiunt: contra ubi Dominus periculum aliquod ostentat, quanto pavore subito cohorreant. Prosperis enim rebus securi vix Dei imperio credunt se esse subiectos: certe extra omnem se aleam locatos esse imaginantur. Adversis autem consternati repente concidunt: imo eorum sensus ita occupat formido ut exanimes vel attoniti iaceant. Atque haec est poena qua Dominus profundum eorum veternum excitat. Prius enim fixi et immoti videntur, nec de gradu unquam deiici posse: nunc vel ad levissimum rumorem subito expavescunt. Iste igitur pavor iusta ultio est Dei, quem nunquam reverentur nisi coacti. Discamus autem, si qua est in nobis mica fidei, dum imminet aliquod discrimen, non ita Deo esse diffidendum. Fieri quidem non potest quin instantibus periculis commoveamur ac turbemur: sed non est adeo trepidandum, ut auxii huc atque illuc volvamur, nec portum conspiciamus ubi tuto pedem figere liceat. Hoc enim inter piorum et impiorum metum discrimen esse debet, quod impii sedandis animis nullum inveniant remedium: pii vero statim ad Deum confugiant, in quo tutissimum se portum habere scientes, quamvis inquietudine vexentur tranquilli tamen resident.

3. (*Tunc dixit Dominus.*) Primum videmus ut Deus foederis sui memor prophetae occursu praeveniat impium regem: quia non exspectat eius preces, sed ultro liberatorem se fore promittit. Additur prophetae testis vaticinii filius eius Sear-iasub, cui nomen non temere sed arcano spiritus instinctu vel expresso Dei mandato inditum fuisse probabilis est coniectura: idque ad notandam populi futuram redemptionem. Gestabat igitur in suo nomine quasi insculptum sigillum tam propinqui exsilii quam reditus. Credibile etiam est, hoc symbolum vaticinii vulgo fuisse notum: quia alioqui non datus fuisset patri comes, nisi quaedam in eius persona fuisset autoritas. Locus notatur ad certitudinem historiae. Fieri potest ut rex arcendi hostis causa profectus fuerit ad perlustrandos accessus: quod melius liquet ex sacra historia 2. Reg. 18, 17. Vocatur autem Via agri fullonis, forte quod illic lavari solerent panni, vel quia fuerit monumentum aliquod vetus hoc nomine. Quidquid sit, fuit hoc signum anxietatis et metus, quod miser ille hypocrita huc illuc cursitaret, quum ad pacandum eius animum processit obviam Isaias.

4. (*Et dices.*) שמר, quod Hebraeis custodire significat, hic ponitur in Hiphil: et magna pars interpretum accipit pro Cavere: quanquam hoc perperam trahunt ad coactum sensum et procul remotum, ut sibi a bello gerendo caveat Achaz. Simplicior est sententia, ne fluctuet animo aut dubius vagetur, sed compositus et tranquillus maneat. Ideo verti: Contine te. Sensus ergo est, ut subsidat Achaz, nec tumultuetur, vel inquietudine animum suum vexet, sicuti erraticae et instabiles sunt hominum mentes, ubi formidine sunt perculsae. Hanc interpretationem confirmat verbum quod sequitur, *Quiesce.* Sunt enim haec duo coniuncta, placidam custodiam agere, ne quis distrahatur variis consiliis, hucque et illuc circumspectet: deinde quietem colere, et intus sedato esse animo: atque hos suavissimos fructus profert fides. Quemadmodum enim infideles ad varios impulsus labascunt atque errant incerti, nec sciunt quam in partem sese convertere

debeant: ita fideles continent sese, et quieto animo se ad Deum recipiunt. Impietas nunquam est quieta: ubi vero fides viget illic tranquillus est mentis status, nec trepidatur ultra modum. Haec igitur verba optime fidei vim exprimunt. Postquam remedium ostendit sedandis animi agitationibus, timere etiam vetat: quia fidei, quae salutem nostram in manu Dei locat, nihil magis contrarium est quam timor. At fieri non potest quin timeamus ubi pericula imminent, fateor. Nec enim fides omnino sensu exuit: imo duplici timore Dei quoque filios affici certum est: quorum unus ex ipso humanitatis sensu, etiam si perfecta fide praediti essent, nascitur: alter ex infirmitate fidei. Nemo enim eo usque profecit, ut nullas habeat reliquias diffidentiae, adversus quas nobis assidue pugnandum est. Non est igitur sic accipienda haec prophetae exhortatio, quasi Dominus omnem timorem prohibeat: sed fideles ea constantia armatos esse iubet, ut timorem vincant: ac si diceret, Ne patiaris te frangi: quod si graves et duros impetus sustines, invicto sis animo, ne te pericula opprimant: quin potius vivas Deo et superior sis omnibus malis. Addit in eundem finem continuo post, ne cor eius mollescat, quod tantumdem valet ac diffluere. Neque enim abs re docet Apostolus, fide obdurescere corda nostra. Mollities autem ignaviae est, ubi Dei obliti nostra infidelitate quodammodo liquescimus. Nec enim mollem vel effeminatum eum dices, qui spiritu Dei fretus constanter adversis rebus obsistit. Unde colligimus prophetam nihil aliud voluisse, quam ut Achaz intrepido animo exspectaret eventum qualem ei Dominus promiserat.

(*Propter duas caudas.*) Eleganti metaphora utitur Isaias ad minuendam quam conceperant Iudaei opinionem de duobus illis potentissimis regibus, quae terrore eorum sensus impleverat. Erat enim furor eorum et crudelitas quasi ardentissimus ignis, qui sufficeret ad incendium totius Iudaeae, nec restingui posse videbatur. Contra Isaias vocat ipsos non titiones, nam id magnum adhuc videri posset: sed caudas, id est, fragmenta vel extremitates quasdam titionum: nec eas accensas, sed tantum fumigantes: ac si titio quidam ab igne ereptus elanguerit, et nihil praeter tenuem quendam fumum habeat. Haec metaphora insignem consolationem continet: qua admonemur longe aliter de impiorum violentia existimandum esse, quam res ipsa prae se ferat. Videntur enim tanta potentia praediti, ut totum orbem inflammare ac perdere possint. Dominus autem, ut occurrat terrori nimio, pronunciat fumum inanem esse et brevem, quod incendium idque diuturnum fore existimamus.

5. (*Qui consilium malignum.*) Quamvis praedixerit evanidas fore minas hostium populi Dei, et irritos conatus, non tamen dissimulat quam dira machinentur, nisi Dominus eos compescat. Nam consilium malum intelligit exitiale: quia scilicet inter se conspiraverant duo illi reges ad perdendam Iudaeam. Id quo melius exprimat, et quasi oculis repraesentet, refert eorum verba.

6. (*Ascendamus.*) Hoc est, paremus expeditionem נקיצנה, vertunt nonnulli Taedio afficiamus vel affligamus: quod etiam denotat origo verbi. Verum in hac coniugatione significat potius Excitare et expergefacere. Etsi autem illam interpretationem non refello, hanc tamen sequi malo, quia contextui melius quadrat. Excitare, porro accipio pro Turbare, et novas res moliri: ut vulgo dicimus, *Remuer les affaires*, ne tranquillum illius regni statum esse sinerent. Quod sequitur, נבקיענה, nonnulli exponunt Perrumpamus in eam. Alii perrumpere faciamus eam ad nos. Ego verti, *Aperiamus.* Nam et בקע significat quod solemus dicere *Faire bresche ou ouverture.* Ratio autem patefaciendi aditus ad Iudaeam erat armorum violentia claustra eius perfringere: vel metu solicitare ad defectionem timidos et dubios animos. Nam quamdiu subditi in fide manent, obstructus est aditus: ubi vero factionibus omnia perturbantur, patefit aditus, quo deinde in munitissima quaeque et tutissima loca perrumpere facile sit. Ita sperabant hi duo reges, simul atque in Iudaeam venissent, se statim magnitudine exercitus et potentia omnem populum territuros: ut nulla ei esset resistendi aut facultas aut voluntas. Nec enim verisimile est ipsos, quum adeo ingenti essent instructi hominum multitudine, spem in longa obsidione posuisse. Nam satis munita erat Ierosolyma: sed conterritam et perturbatam illis copiis sibi expositam fore putabant ut statim deditionem faceret. Ego tamen verborum istorum interpretationem unicuique liberam relinquo, quia utrovis modo accipere libeat, sensus prophetae ambiguus non est. Caeterum quis hic fuerit Tabeal, non facile colligi potest ex historiis. Verisimile est Israelitam quendam Davidicae domus hostem fuisse, quem sibi obnoxium reddere reges isti cupiebant.

7. (*Non stabit.*) Quod praecessit, ad commendationem praeclarae raraeque salutis spectabat. Nam quum Dominus vult tentationibus nostris opem ferre, proponit magnitudinem periculi, ne putemus eum minus promittere quam necessitas ipsa postulat. Nec solet extenuare mala quae nos urgent, sed ea potius amplificat: deinde promissionem offert, seque satis potentem esse ostendit ad nos liberandos, tametsi perditi videamur. Hanc rationem sequutus est propheta: poterat enim simpliciter docere quid futurum esset, regemque et populum animare, ne exercitibus illis territi evanescerent. Sed deliberationem et consilium regum illorum aperuit, cui nunc opponit promissionem et decretum Dei, quo magis admirabile auxilium eius eluceat. Nam

haec sacra est anchora quae sola nos inter tentationum fluctus confirmat, sicuti in rebus adversis nusquam licebit consistere, si destituat nos Deus verbo suo. Quamvis ergo iam desperatione prope obrutus rex esset, ostendit Isaias nihil adeo esse terribile quod non contemnere liceat, modo promissione Dei munitus patienter exspectet quod non cernitur, imo videtur esse incredibile. Negat igitur staturum quidquid gigantum more contra Deum attollunt homines. Utitur quidem surgendi verbo, sicut etiam eadem metaphora significant Latini, opus habere suos progressus. Denique sacrilegae audaciae negat fore subsistentiam. Plus etiam vehementiae habet quod subiungit, Non erit, id est, in nihilum redigetur ac si nunquam exstitisset. Notanda est haec loquutio: qua nudum et simplex Domini verbum ingenti exercitui et deliberationi regum opposuit.

8. (*Caput Syriae.*) Ac si diceret, Duo ista regna suos fines habebunt, quales etiamnum habent. Aspirant ad tuum regnum, sed ego metas illis constitui quas non egredientur. Damascus erat metropolis Syriae, ut Lutetia Galliae. Ait ergo, reges illos sua fortuna contentos esse oportere, eandemque in posterum conditionem ipsorum fore, qualis tunc erat. Postquam autem dixit, frustra nunc eniti ad ampliandos terminos, praedicit calamitatem regni israelitici. Frangendi enim verbo significat exinanitum iri regnum Israel, ut non exstet amplius. Nam Israelitae sunt abducti in exsilium, et in alium populum redacti: quemadmodum hodie pars Sabaudiae in nomen Galliae transiit, suoque nomine privata est. Hoc vult propheta, quum dicit מעם ne sit populus. Tunc enim Israel exteris gentibus permixtus est, ac peculiare eius nomen deletum.

(*Intra sexaginta quinque annos.*) Quum Israelitae abducti sint sexto anno regis Ezechiae, et Achaz sexdecim tantum annos regnaverit: certum est hanc supputationem fieri non debere ab eo die quo Isaias ad perferendum hunc nuncium missus est. Nam viginti solum anni effluxerunt usque ad id tempus, quo decem tribus in captivitatem abductae sunt. Amos de hac captivitate vaticinatus erat: nec dubium quin ut haec prophetia Amoz, ita tempus in ea constitutum apud omnes celebre esset annorumque numerum compertum haberent. Si igitur ab eo tempore numeremus quo Amos haec praedicit, sexagintaquinque anni reperientur. Iotham enim sexdecim annos regnavit, Achaz totidem. Accedant sex regis Ezechiae, quo anno abductae sunt decem tribus in exsilium. Adde postea XXVII. quibus post editam prophetiam regnavit Usias, fiunt LXV. Haec coniectura valde probabilis est: nec quidquam dubium esse debet, quin Isaias huc respexerit. Exstat enim vaticinium prophetae Amos, quo Dominus populum admonuit, ne quid insperatum ei accideret, et subito se oppressum esse quereretur. Vaticinium illud confirmat Isaias, idemque tempus proponit, quod iam apud omnes celebre erat. Porro his verbis socordiam israelitici populi acriter pungit, quod de terra et nominis sui interitu admoniti non modo secure Dei iudicium spernebant, sed quasi data opera illuderent oraculo coelesti, vorandae Iudaeae inhiabant: quia iam praeterierat longum tempus, putabant se elapsos esse. Hanc amentiam deridet propheta, quod tam exiguo annorum numero fingant verbum Dei obsolescere. Caeterum quia surdi erant Israelitae, spatium Iudaeis praefigit Isaias, quo exspectent hostium suorum cladem. Docet autem hic locus, prophetas alios aliis fideliter manum dedisse, ut coniunctis studiis Deo servirent.

9. (*Interea caput.*) Quia repetitio est qua confirmat quod prius dixit, medio tempore praescriptas fore metas divinitus regno Israel, copulam ו verti Interea. Alioqui absurdum esset metropolim regni salvam fore postquam excisum esset, sicuti nuper praedixit. Sensus ergo est, Interim, dum implentur LXV. anni, Israel habet quasdam inducias: eius caput erit Samaria. Contentus sit finibus suis, neque aspiret ad maiora. Talis enim erit status ipsius, donec exscindatur omnino, nec iam populus censeatur.

(*Si non credideritis.*) Ponitur כי rationalis particula vel causalis in medio sententiae. Ideo sic quidam vertunt, Si non creditis: ratio est, quia non estis fideles. Ac prius membrum restringunt ad prophetiam Isaiae: posterius vero extendunt ad quemlibet Dei sermonem: ac si dictum esset, Si nulla constat apud vos fides meis dictis, hinc coarguitur in genere vestra infidelitas. Sed hoc modo nihil differret verbum תאמינו a verbo תאמנו, quorum prius est ex coniugatione Hiphil, alterum ex Niphal. Atqui terminationem non abs re mutavit propheta: et passim ex pluribus scripturae testimoniis liquet verbum אמן in coniugatione Niphal apud Hebraeos accipi pro Consistere, vel firmum manere in gradu. Tantundem ergo valere interpretor ac si dixisset, Una haec vobis fida statio est, exspectate placide et sine perturbatione mentis quod promisit Dominus, id est, liberationem. Si non exspectatis, quid aliud superest vobis quam exitium? Particula ergo כי, ut saepe alias, idem valet quod Profecto. Nam affirmat eos stare non posse, nisi promissioni confidant. Imo oblique plus exprimit, Deum nihilominus staturum, quamvis fidem abrogent eius verbo, et quantum in se est conentur eius firmitatem labefactare. Ipsos vero non aliter staturos, quam si recumbant in promissionem sibi oblatam. Unde colligenda est universalis doctrina: Quum scilicet a verbo Domini recessimus, quamvis optime credamus nos esse fundatos, ruinam tamen instare. Salus

enim nostra in verbo Dei inclusa est: quod ubi repudiatur, iniuriam sibi factam merito ulciscitur ipse qui paratus erat sua virtute sustinere homines, nisi sponte praecipites ruerent. Aut igitur acquiescendum in promissis Dei, aut frustra a nobis salus exspectatur.

10. (*Et adiecit.*) Quoniam Dominus sciebat regem Achaz tam esse impium ut promissioni non staret, ideo mandat Isaiae ut ipsum confirmet addito signo. Nam ubi Deus videt promissiones suas nobis non sufficere, adminicula adiungit infirmitati nostrae convenientia: ut non solum loquentem ipsum audiamus, sed etiam manum eius exsertam conspicientes, aperto rei testimonio confirmemur. In quo diligenter notandus est usus signorum, id est, quorsum Dominus miracula edere soleat nempe, ut nos confirment in fide verbi sui. Nam quum eius potentiam cernimus, si ambigimus fidem habere loquenti, dubitationem nostram corrigit ipse rei intuitus. Coniuncta enim verbo miracula sigilla sunt.

11. (*Vel in profundo.*) Ego simpliciter ita accipio, Vel sursum, vel deorsum: permittit ei liberam electionem miraculi, ut vel terrestre, vel coeleste postulet nisi forte in voce Profundi aliquid sit magis emphaticum: ac si dixisset: Tuum est optare, mox tibi ostendet Deus imperium sibi esse altius toto mundo, atque etiam intra omnes abyssos, ut suo arbitrio mortuos excitat e sepulcris. Mira certe erga impium hunc regem et populum Dei indulgentia, quod non modo patienter ad tempus tulit eorum diffidentiam, sed tam liberaliter se demisit, ut qualecunque ipsis visum foret, potentiae suae pignus paratus esset dare. Quanquam non solos incredulos respexit, sed infirmis etiam, in quibus aliquod erat pietatis semen, voluit consulere: quo certius persuasi essent Isaiam non temere prodire, cui promptum erat specimen edere divinae virtutis ad confirmationem dicti sui. Eadem nunc quoque Dei bonitas se profert erga homines quibus ita indulget, quum iis merito posset irasci. Quam enim atrocem iniuriam faciunt Deo, quum de eius veritate dubitant? Quid enim superest Deo, si ea spolietur? Atque utcunque haesitemus, non tantum ignoscit nobis, sed et diffidentiae succurrit: nec tantum verbo, sed additis etiam miraculis: nec fidelibus solum, sed et impiis ea proponit id quod possumus in hoc rege contemplari. Quod si alienis adeo benignus tunc fuit, quid non exspectare debent ab eo domestici?

12. (*Et ait Achaz.*) Specioso praetextu recusat signum quod Dominus offerebat: nempe quod ipsum tentare nolit. Fingit enim se fidem habere verbis prophetae, nec quidquam requirere a Deo praeter verbum. Et certe ut detestabilis est coram Deo impietas, ita dubium non est quin Deus fidem magni aestimet. Ideo si quis acquiescat in solo verbo, et reliqua omnia contemnat, summa laude dignus videri possit. Nec enim maior perfectio esse potest, quam si quis se Deo penitus subiiciat et addicat. Sed quaeritur an tentemus Deum, quum id quod nobis offert suscipimus? minime vero. Mentitur ergo Achaz, quum oblatum signum recusando simulat se Deum tentare nolle. Nihil enim melius aut praestantius quam parere Deo. Summa quidem virtus est, nihil expetere praeter verbum Dei: si tamen Deus aliquid ad verbum addere velit, non est virtutis loco ducendum ubi accessio haec quasi supervacanea reiicitur. Affertur enim non levis Deo iniuria, dum ita contemnitur eius liberalitas, ac si inutiliter nobiscum ageret, nec satis nosset quae nobis maxime necessaria sunt. Scimus hoc nomine potissimum commendari fidem, quod obedientiam in se contineat. Ubi autem nimium sapere volumus, et contemnimus aliquid quod Dei est, haud dubie abominabiles sumus coram Deo, qualemcunque habeamus praetextum coram hominibus. Sic igitur habenda fides verbo Dei, ut subsidia minime contemnamus, quae sublevandae fidei nostrae causa voluit ipse adiungere. Exempli gratia: Dominus offert nobis in evangelio quaecunque ad salutem necessaria sunt. Nam quum in societatem Christi nos adducat, certe in eo bonorum omnium summa continetur. Quorsum igitur baptismus et sacra coena? an supervacua censeri debent? minime. Nam quisquis vere et sine blanditiis suam infirmitatem, cuius omnes a minimo usque ad maximum sibi conscii sunt, reputabit, libenter his adminiculis se fulciet. Dolendum quidem ac gemendum, quod sacrosancta Dei veritas propter carnis nostrae vitium subsidio opus habeat. Sed quando vitium hoc statim exuere non licet, quisquis pro captu suo fidem habebit verbo, simul integrum obsequium Deo praestabit. Discamus ergo amplecti signa cum verbo, quum non sit in potestate hominis ea disiungere. Quod Achaz signum oblatum recusat, eo prodit et contumaciam et ingratitudinem suam: sprevit enim quod Deus pro summa utilitate obtulerat. Hinc etiam apparet quatenus signa expetenda sint, nempe quum nobis a Deo offeruntur. Qui igitur oblata respuet, simul gratiam Dei respuat necesse est. Quemadmodum hodie fanatici homines baptismum et sacram coenam negligunt, et puerilia rudimenta esse putant. Hoc facere non possunt, quin simul totum evangelium reiiciant. Nec enim disiungenda sunt quae Dominus coniuncta esse voluit. Quaeritur tamen an non liceat signa a Domino interdum petere? nam huius rei exemplum habemus in Gedeone, qui vocationem suam voluit signo aliquo confirmari. Eius voto obsequutus est Dominus, nec tale desiderium improbavit. Respondeo, Gedeonem, quamvis signum petere ius-

sus non sit a Deo, tamen impulsu spiritus, non proprio arbitrio id fecisse. Quare non est abutendum eius exemplo quo sibi hanc licentiam quisque nostrum promiscue permittat. Tanta est enim hominum importunitas, ut innumera signa absque ratione a Deo postulare non dubitent. Cohibenda igitur est talis audacia, ut contenti simus iis, quae a Domino offeruntur. Sunt autem duo genera signorum. Quaedam enim extraordinaria, ut portenta dici possint: quale id mox subiiciet propheta, et quod Ezechiae oblatum fuisse postea videbimus. Quaedam vero sunt ordinaria, et quotidiano in usu apud fideles, ut baptismus et sacra coena: quae nullum miraculum continent, quod saltem oculis aliove sensu humano deprehendi possit. Quod enim per ea mirabiliter spiritu suo peragit Dominus occultum est: in extraordinariis vero miraculum ipsum cernitur. Idem autem omnium signorum finis et usus est. Quemadmodum enim admirabili portento confirmatus est Gedeon, ita et nos baptismo et sacra coena confirmamur, tametsi nullum oculis nostris miraculum pateat.

13. (*Domus Davidis.*) Quia minime tolerabilis erat improbitas, sub specie honoris ianuam praecludere Dei virtuti quae fidem promissionis sanciret, liberius excandescit propheta, et asperius obiurgat sceleratos hypocritas. Etsi autem honorificum illis erat censeri ex stirpe Davidis, si modo imitati essent eius pietatem, contumeliae tamen potius causa eos nominat Davidis posteros vel familiam. Et certe hinc non parum crescebat indignitas, quod Dei gratiam repudiabat domus illa, ex qua oriunda erat salus totius mundi. Itaque in gravem ignominiam cedere illis debuit sua origo, a qua tam foede et nequiter degeneraverant. Atque hic ordo diligenter tenendus est. Neque enim a gravi reprehensione initium fieri debet, sed a doctrina, qua placide homines invitentur: ubi doctrina simplex et nuda non sufficit, accedant confirmationes. Quod si hoc etiam modo nihil proficitur, tunc maiore vehementia opus est. Sic enim fulminantem hic Isaiam audimus, postquam regi et doctrinam et signa obtulisset, extremo nunc remedio utitur, graviter et acerbe obstinatum hominem obiurgans: neque ipsum solum, sed totam domum regiam quae simili impietate laborabat.

(*An parum est.*) Utitur comparatione inter Deum et homines: non quod re vera separari possint a Deo prophetae et sancti doctores, de quibus loquitur, qui nihil aliud sunt quam organa Dei, et communem cum ipso causam habent dum officio suo funguntur. De iis enim testatur Dominus, Qui vos spernit, me spernit: qui vos audit, me audit. Propheta igitur sermonem suum ad impietatem Achaz et similium attemperat. Putabant enim sibi negotium esse cum hominibus. Nec dubium istas olim voces auditas esse, quibus etiamnum hodie nobis obstrepunt impii. Nonne sunt homines qui nos alloquuntur? atque ita doctrinam Dei extenuare volunt. Quum idem tunc solenne esset profanis doctrinae contemptoribus, propheta per concessionem homines vocat, qui sacrosancto docendi verbi munere fungebantur: Esto, vos me hominem mortalem esse dicitis: tale apud vos est iudicium de prophetis Dei: sed an parum est nos molestia afficere, nisi etiam Deo molesti sitis? Contemnitis autem Deum, mirabilis potentiae suae signum respuendo quod vobis dare paratus est. Frustra igitur iactatis eum a vobis non sperni: et cum hominibus, non cum Deo, vobis esse negotium. Haec itaque causa est, cur tantopere excanduerit propheta. Unde clarius perspicitur quod nuper attigi, opportunum obiurgationibus tunc locum esse, ubi scilicet omnia tentavimus quae Deus mandavit, nec quidquam praetermisimus quod esset officii nostri. Tunc irrumpendum est maiore vehementia: atque impietas, quae sub illis simulationum involucris latebat, detegenda est.

(*Deo meo.*) Prius dicebat, Pete tibi signum a Domino Deo tuo, quum scilicet nondum palam convicta esset perversitas et contumacia: nunc vero sibi quasi peculiarem vindicat, quoniam Achaz et similes indigni erant qui nomine Dei gloriarentur. Innuit ergo a parte sua stare, non penes illos hypocritas Deum esse: atque hoc modo testatur fiduciam suam. Demonstrat enim qua conscientia regi liberationem promiserit: ac si diceret, se non venisse nisi a Deo missum: nec quidquam dixisse praeter id quod in mandatis habuerat. Eadem fiducia praediti esse debent omnes ministri: non tantum ut ipsam prae se ferant, sed habeant radicitus insitam in animis. Satis enim ipsam quoque iactant pseudoprophetae, sed vana et inanis garrulitas est, aut caeca praefidentia ex temeritate.

14. (*Propterea.*) Repudiaverat iam Achaz signum a Domino oblatum, quum propheta in pervicaciam illius et ingratitudinem invectus est: pronunciat tamen propheta eam impedimento non fore, quominus Deus promissum et destinatum Iudaeis signum praebeat. Quale vero? nempe Virginis partum. Locus hic obscurus est: sed partim in causa sunt Iudaei qui veram expositionem multis cavillis, quantum in se fuit, depravarunt. Urget enim ipsos hic locus, quod praeclarum vaticinium contineat de Messia, qui hic nominatur Immanuel. Atque ideo studuerunt modis omnibus prophetae mentem in alienum sensum torquere. Alii obtendunt hic fieri mentionem regis Ezechiae, alii, filii Isaiae. Qui locum hunc trahunt ad Ezechiam, sunt nimium impudentes, quandoquidem tunc ipsum adolevisse oportuit, quum obsideretur Ierosolyma. Atque in eo se crassissima historiae ignorantia

teneri ostendunt. Verum haec iusta est malitiae merces, quod ita excaecavit ipsos Deus, ut omni iudicio careant. Quod hodie et papistis accidit, qui sese ludibrio saepe exponunt, dum furioso impetu feruntur ad depravandas scripturas. Eorum autem qui filium Isaiae esse putant, coniectura omnino frivola est. Nec enim legimus excitatum liberatorem ex semine Isaiae, qui posset vocari Immanuel. Hic enim titulus longe splendidior est quam ut queat in hominem ullum competere. Alii existimant, aut saltem, quia nolunt nimium pugnare cum Iudaeis, fatentur prophetam loquutum de aliquo puero, qui tunc natus est: quo tamen, velut pictura umbratili, Christus delineabatur. Sed firmas rationes nullas afferunt, nec ostendunt quis fuerit ille puer, nec ullo testimonio comprobant. Certum est autem, ut iam dictum est, hoc nomen Immanuel nudo homini proprie non potuisse aptari. Itaque dubium non est, quin propheta ad Christum respexerit. Sed omnes scriptores, et Graeci et Latini, in tractando hoc loco nimium securi sunt. Nam perinde ac si nihil esset in eo difficultatis, simpliciter aiunt Christum hic promitti ex Maria virgine. Non parva autem est difficultas quam nobis obiiciunt Iudaei, intempestive hic de Christo fieri mentionem. Sic enim agunt nobiscum, et circumstantiam loci expendi volunt: Obsidebatur Ierosolyma, propheta daturus erat signum liberationis: quorsum promisisset Messiam, qui quingentis postea annis futurus erat? Atque hoc argumento se vicisse arbitrantur, quod promissio de Christo nihil pertinebat ad confirmandum Achaz de liberatione Ierosolymae. Et exsultant quasi victores, praesertim quod nemo fere ipsis respondeat. Ideo dixi, interpretes hactenus hac in re nimium securos fuisse. Nec enim parvi momenti est, ostendere quorsum hic de redemptore mentio fiat. Sic autem res habet: Quum rex Achaz signum sibi a Deo oblatum reiiceret, propheta ipsum revocat tandem ad fundamentum foederis, quod ne impii quidem palam reiicere ausi essent. Oportebat nasci Messiam, idque omnes sperabant, a quo pendebat totius populi salus. Postquam igitur propheta adversus regem excanduit, cum ipso iterum agit in hunc modum: Tu quidem promissionem respuendo decretum Dei evertere velles: sed inviolabile manebit: nec obstabit perfidia et ingratitudo tua, quo minus populo suo Deus perpetuus sit liberator. Tandem enim Messiam suum suscitabit. Ut autem haec magis perspicua sint, notanda est consuetudo prophetarum, qui quum speciales promissiones confirmant, hoc fundamentum constituunt: nempe Deum missurum esse redemptorem. Hac generali fultura ubique confirmat Deus quidquid specialiter populo suo promittit. Et certe ut opem et auxilium ab eo quis exspectet, persuasum esse necesse est de paterno eius amore. Quomodo autem propitius esset, nisi per Christum? in quo et electos gratis adoptavit, et venia usque in finem persequitur. Hinc illud Pauli: Omnes Dei promissiones in Christo esse Etiam et Amen (2. Cor. 1, 20). Quoties ergo veteri populo opitulatus est Deus, simul in Christo sibi reconciliavit. Ideoque quoties de fame, peste et bello sermo habetur, ut spem levationis faciat, Messiam statuit ante oculos. Hoc quum minime ambiguum sit, non est cur hic recalcitrent Iudaei, ac si parum tempestive ad rem longe remotam transiret propheta. Unde enim pendebat Ierosolymae liberatio, nisi a Christi manifestatione? Sicuti hoc unico fundamento semper subnixa fuit ecclesiae salus. Hoc igitur apposite dixit Isaias: Tu quidem non recipis promissa Dei: sed ea nihilominus implebit, quia tandem Christum suum missurus est, cuius gratia urbem istam vult salvam esse. Tametsi indignus es, Deus tamen habebit rationem sui. Excluditur ergo rex Achaz ab eo signo quod ante reiecerat, et privatur beneficio quo se indignum reddidit: sed tamen inviolabile Dei promissum adhuc ipsi offertur. Idque satis innuit particula לָכֵן, id est, Quia tu respuis signum illud particulare, quod tibi Deus offerebat, הוּא, id est, Idem ipse Deus, qui tam liberalis erat ut sponte tibi offerret, cui tu molestus es, signum exhibere non desinet. Quod dixi Christi adventum promitti ipsi Achaz, non ita intelligo quasi eum Deus comprehendat in electo populo, cui filium suum salutis autorem destinaverat: sed quia ad totum populi corpus sermo dirigitur. Nam quod לָכֶם nonnulli exponunt filiis vestris, coactum est. Caeterum quod ad affectum spectat, propheta relinquit impium regem, et in populum respicit quatenus a Deo adoptatus erat. Dabit ergo, non tibi impio regi tuisque similibus, sed vobis quos adoptavit. Manet enim firmum et inviolabile foedus quod cum Abrahamo pepigit. Et Dominus semper aliquas habet reliquias ad quos fructus foederis pertinet: utcunque hypocritae populo ipsius praesint ac dominentur. Interea absurdum non est externae ecclesiae hoc proponi.

(*Ecce virgo.*) Emphatice ponitur vox demonstrativa ad magnitudinem rei notandam. Sic enim de rebus magnis et observatu dignis loqui solet spiritus, ut erigat hominum mentes. Propheta igitur attentos esse iubet qui audiunt, ut hoc insolitum Dei opus considerent: ac si diceret, Nolite esse socordes. Sed summam illam Dei gratiam expendite, quae ultro vobis occurrere debebat: sed propter stuporem vestrum vos latet. Quanquam autem vox עַלְמָה ab עָלַם deducitur, quod significat abscondere, eo quod virginum pudor et verecundia non ferat ut in publicum prodeant: quia tamen Iudaei de hoc vocabulo multum litigant, et negant

eo virginem significari, quod Solomon ipsum usurparit pro puella quae adamatur, nihil opus est in ipsa voce insistere. Concedamus sane illis עלמה vocari aut puellam, et ad aetatem referri hoc nomen, ut ipsi volunt, (tamen scriptura saepe eo utitur quum de virgine sermo est) res ipsa omnes eorum calumnias satis per se refellit. Ecquid enim mirum dixisset propheta si de puella loquutus esset, quae ex congressu viri conciperet? Certe ridiculum fuisset id signi, aut miraculi loco proponere. Fingamus mulierem notari quae ex coitu viri gravida esset futura: frigidum atque adeo insipidum fore omnes vident, si propheta apud Iudaeos quasi de re nova et insolita praefatus subiiciat: Adolescentula concipiet. Satis igitur constat ipsum loqui de virgine, quae non erat ordinario naturae ordine, sed ex gratia spiritus sancti conceptura. Atque hoc mysterium est quod magnifice extollit Paulus, Deum scilicet manifestatum esse in carne.

(*Et vocabit.*) Verbum est feminei generis apud Hebraeos. Nam qui in masculino genere legunt, nescio unde acceperint. Certe quae in usu sunt exemplaria non variant. Quod si ad matrem hoc referas, aliquid praeter consuetum morem exprimi certum est. Scimus has partes semper tribui patri, ut nomen filio imponat. Hoc enim signum est iuris et potestatis patrum in filios: nec eadem autoritas ad mulieres pertinet. Hic vero ad matrem transfertur. Sequitur ergo sic a matre concipi, ut patre in terris careat. Alioqui propheta communem scripturae usum perverteret, quae viris tantum hoc officium ascribit. Quanquam notandum est non impositum fuisse Christo nomen matris arbitrio. Neque etiam in eo quidquam fuisset ponderis, sed intelligit propheta in hoc nomine promulgando, virginem fore instar praeconis: quia nullus erit terrenus pater qui munus hoc obeat. Porro minime dubium est quin hoc nomen Christo inditum fuerit ex re ipsa: quoniam unigenitus Dei filius induit carnem nostram, et societate naturae nobis se coniunxit. Vocatur ergo nobiscum Deus, vel nobis coniunctus: quod non potest competere in hominem, qui Deus non sit. Iudaei cavillantur nomen hoc Ezechiae impositum esse: quod Deus ipsius manu populum liberarit: qui, inquiunt, minister est Dei, induit eius personam. Verum nec Moses, nec Iosue, qui populi liberatores fuerunt, sic vocati sunt: ergo et Mosi et Iosuae et caeteris omnibus praefertur hic Immanuel. Hoc enim nomine antecellit omnes, qui unquam antea fuerunt, et qui postea sequentur: estque elogium insignis cuiusdam eminentiae et autoritatis quo prae aliis ornatur. Proinde constat, non tantum designari Dei virtutem, qualiter se per ministros exserere solet, sed coniunctionem personae in qua Christus homo simul et Deus apparuit. Unde rursus patet nihil hic vulgare ab Isaia narrari, sed notari incomparabile illud arcanum in quo obscurando frustra Iudaei laborant.

15. (*Butyrum et mel.*) Hic propheta veram Christi humanitatem confirmat. Hoc enim incredibile prorsus erat, ut qui Deus esset ex puella nasceretur. Tale portentum a communi hominum sensu abhorrebat. Ne ergo existimemus ipsum hic quoddam spectrum imaginari, signa humanitatis declarat, quibus demonstret Christum revera in carne vel natura hominis proditurum: quia scilicet eodem modo educabitur, quo vulgo pueri solent. Fuit autem Iudaeis alia quam nobis ratio educandi: utebantur enim melle, cuius nobis usus non ita communis est. Quem etiam morem hodie retinent, ut nato puero, priusquam lactetur, gustum butyri et mellis praebeant.

(*Ut sciat.*) Id est, donec pervenerit ad eam aetatem, qua bonum a malo discernere queat: ut vulgo dicimus, usque ad annos discretionis. ל enim significat metam et tempus quo usque puerili more educabitur. Idque ad veritatem naturae magis comprobandam facit. Intelligentiam ergo et iudicium significat, qualis contingit transacta pueritia. In quo videmus quo se filius Dei nostra causa demiserit, ut non tantum pasci nostro cibo voluerit: sed etiam ad tempus privari intelligentia, omnesque nostras infirmitates sustinere: idque secundum humanam naturam. Hoc enim ad divinitatem pertinere non potest. De hac Christi ad tempus ignorantia testatur Lucas (2, 52), dum ait: Et proficiebat sapientia et aetate et gratia apud Deum et homines. Si Lucas simpliciter Christum profecisse dixisset, poterat excipi, apud homines: sed nominatim addit, apud Deum. Oportuit ergo ipsum ad tempus similem esse pueris infantibus, ut quoad humanitatem intelligentia destitueretur.

16. (*Et quidem.*) Hinc hallucinandi multis data est occasio, dum sententiam hanc cum proxima contexunt: quasi fieret eiusdem pueri mentio: et putant causae esse redditionem: ac si particula כי esset rationalis. Atqui si attentius expenditur prophetae consilium, facile patebit a generali doctrina, ad quam paulisper digressus fuerat, reverti ad praesentem causam. Postquam enim spem servandae urbis fundavit in mediatore promisso, iam quomodo servanda sit docet. Ego itaque hunc versum non interpretor de Christo, sed de pueris omnibus in genere: in quo ab omnibus dissentio. Quod enim hic sit ה haiedia, putant certum puerum designari. Ego autem accipio הנער collective, ut ה sit quidem notitiae causa additum, tamen ad demonstrandam potius aetatem, quam certum aliquem puerum: ut quum vulgo dicimus, *L'enfant*, et articulum *Le*, maioris notitiae causa addimus, atque id scripturae satis usitatum est. Quod si certum puerum designasset, additurus erat הזה, ut alias

solet. Nec verisimile hanc promissionem de eversione regnorum Syriae et Samariae, quae proxime sequuta est, in quingentos annos, id est, in adventum Christi protensam esse: idque omnino absurdum foret. Talis igitur est sensus: Antequam pueri, qui posthac nascentur, bonum a malo discernere queant, terra, quam odisti, relinquetur. Terram autem intelligo Israelis et Syriae. Tametsi enim duae erant, tamen propter foedus initum inter duos reges eadem censetur. Sunt qui accipiant pro Iudaea: sed illud convenire non potest, ob relativum quod sequitur. Porro haec ita contigisse ut scripta sunt, satis ex historia sacra colligere promptum est. Nam quum Achaz Assyrios in auxilium suum vocasset, Rezin ab illis occisus est. Haud ita multo post obiit Phace rex Israel, duodecimo scilicet anno regis Achaz: et Oseas filius Ela in illius locum suffectus est. Priusquam igitur pueri, qui mox erant nascituri, adolescerent, utraque regio suis regibus privanda erat. Nam et Rezin et Phace ante illud tempus e vivis sublati sunt. Dirigitur autem sermo ad Achaz, et solatii loco promittit Deus se de illius hostibus sumpturum vindictam: sed non in alium finem, nisi ut magis reddatur inexcusabilis. Quod ad verba spectat, exosa esse dicitur Syria et terra Israel regi Achaz, vel detestabilis, quod inde infestis armis premebatur. Promittit ergo futurum ut illi reges brevi pereant. מִפְּנֵי vertunt nonnulli, Propter. Et fateor hanc vocem plerumque hoc sensu usurpari. Sed ergo hic simplicius interpretor: ac si diceret, Desceretur a facie, id est, a praesentia duorum regum, ac destituetur, ut amplius non appareant. Atque his prophetae verbis satis constat, de utroque regno haec intelligenda esse.

17. (*Adducet super te.*) Hic propheta vicissim minatur impio hypocritae, qui quum fingeret se Deum tentare nolle, eos tamen accersebat in auxilium, quos Dominus vetuerat. Ne igitur superiore promissione nimium exsultet atque insolescat, denunciat ei quoque suum exitium: atque affirmat id quod saluti sibi fore confidit, id est, opem Assyriorum, ei prorsus exitialem fore: ac si diceret, Tu quidem omnia tibi promittis a rege Assyriorum, et illum tibi fidelem fore existimas, quod foedus et amicitiam cum ipso, idque Deo vetante, inieris: sed tu brevi intelliges quid tibi profuerit Deum tentasse. Poteras securus domi quiescere, et habere Deum adiutorem: sed Assyrios advocare maluisti. Eos tu graviores senties, quam ipsos hostes. Optime igitur quadrat superioribus ista oratio. Urget enim magis perfidiam et ingratitudinem regis, qui et verbum Dei, et signum reiecerat, seque omni promissione reddiderat indignum. Et quia hypocritis solenne est ubi discrimine aliquo et metu defuncti sunt, statim ad ingenium redire, negat praesidio quidquam fore Iudaeis, quo minus ipsi quoque rapiantur ad iustas poenas. Demum enim Davidis, quae singulari privilegio eximere se poterat, nominatim pronunciat communibus malis fore obnoxiam. Sic enim sua iudicia temperat Deus, ut ecclesiae suae parcens et eius perpetuitati consulens, impios tandem qui bonis permixti sunt impune elabi non sinat.

(*Ab ea die qua recessit Ephraim.*) Hoc modo loquitur scriptura, quum gravem aliquam calamitatem designat. Nec enim Iudaei graviorem plagam accipere poterant, quam quum abductis decem tribubus non modo regnum misere divisum, sed corpus gentis discerptum ac laceratum fuit. Ideoque extremae cladis nota est defectio Ephraim a Iuda. Nam cum dissidio illo gravius afflictae fuerint opes regni Iudaici, quam ullis exteris cladibus affligi posset, ait maiorem ab eo tempore cladem Iudaeis non accidisse. Hinc, sicut modo dixi, perspicimus quomodo Deus animadvertens in hypocritas, simul fidelium memor viam aperiat misericordiae suae. Admirabile hoc consilium suspiciendum est dum inter horrendas mortes superstes tamen manet ecclesia. Quis unquam putasset liberandam esse Ierosolymam ab ingenti duorum regum exercitu? deinde regnum Syriae, quod tunc florentissimum erat, brevi evertendum? Samariae vero haud procul ab exitio abesse? Interea Assyrios, quibus confidebant Iudaei, magis infestos fore, quam fuissent unquam Israelitae ac Syrii? Haec omnia ecclesiae conservandae causa fecit Dominus: sic tamen ut interea nihilominus impietatem regis Achaz ulcisceretur.

18. (*Et erit in die illa.*) Quum Assyrios sibi foedere obstrictos putarent Iudaei, stultitiam hanc deridens propheta praesto fore asserit ad Dei nutum, ut eos illuc impellat prout visum fuerit. Quanquam pro imperio metaphorice ponit sibilum, nempe alludens ad naturam illorum regnorum de quibus tractat. Nam Aegyptus abundat muscis, quod lutosa sit regio et calida. Ubi autem cum tepore aer est humidus, illic magnam muscarum multitudinem nasci necesse est. Assyria vero apibus abundabat. Quanquam autem sibilo se eos adducturum dicit, alludens ad naturam apum et muscarum: tamen intelligit se minimo negotio ipsos excitaturum: ac si diceret, Haud multo labore opus erit: simul atque signum dedero statim accurrent. Atque ita quantum efficaciae sit in arcano suo instinctu vel consilio ostendit, quod sibilo potentissimas quasque gentes ad obsequium cogat.

19. (*Quiescent.*) Pergit in eadem metaphora. Apes enim nidos sibi quaerere solent in cavernis, aut vallibus et dumetis, et eiusmodi: ac si diceret nullum fore angulum, in quo hostes non consideant, domiciliumque suum habeant. Nec multum labo-

randum est cur de dumetis potius et spinetis loquatur quam de aliis rebus: quoniam figurata loquutio est. Nec tamen dubito quin significare voluerit, nullum fore usquam effugium, sive abdant se in cavernas, sive latebras quaerant in vallibus, quia totam regionem hostes occupabunt. Hinc rursus colligimus quod iam antea annotatum est, nihil temere aut fortuito accidere, sed omnia regi manu Dei. Deinde, utcunque impii tumultuentur et ferantur caeco impetu, fraenum tamen ipsis iniici a Deo, ut eius gloriae serviant. Quum ergo omnia ab impiis perturbata cernimus, ne existimemus Deum ipsis fraena laxasse ut irruant quocunque libuerit, sed furiosos eorum impetus moderari certo persuasi simus. Unde miram consolationem accipere debemus in his perturbationibus, in quibus orbis christianus sic involutus et quarum violentia ita quassatus est, ut omnia propemodum confusa videantur. Hoc enim cogitandum est, occultum esse Domini fraenum, quo furiosae belluae cohibentur, ne eo erumpant quo insana ipsa libido impellit: neque transsiliant metas quas ipsis Dominus constituit.

20. (*Radet Dominus novacula conducta.*) Nunc alia metaphora utitur, atque hostes illos, per quos Dominus statuerat affligere suo tempore Iudaeam, comparat novaculae, qua raditur barba, pili, denique alia eiusmodi excrementa purgantur. ב hic superfluum est, et pro more hebraico tantum instrumenti nota est. Ideo simpliciter verti: Radet novacula. Quid vero intelligat, ipse mox exprimit: nempe Assyrios instar novaculae fore in manu Dei, et quidem ab extrema plaga. Ideoque addit: Qui sunt extra fluvium, significans Euphratem non fore obstaculo, quin traiiciant ad exsequenda Dei iussa. Addit praeterea, non fore partem aliquam populi illius sua sponte irruentem in alienos fines aut palantem sine certo duce, sed regem ipsum futurum eis ducem, ut et a populo et a rege simul opprimatur Iudaea, et sub tanta mole succumbat. Nec frustra hanc novaculam conductam dicit: eo enim significat atrocitatem cladis, quae per Assyrios inferenda erat. Si quis uteretur conductitio equo aut gladio, utetur eo liberius: nec ita ei parcet aut temperabit ut suo. Nam quae conducunt homines pro ratione mercedis sibi usui esse volunt. Ita denunciat Dominus, se minime parciturum novaculae, etiamsi eius aciem retundere debeat: missurum Assyrios cum impetu et furore insano. Quod si Dominus tam graviter ultus est Iudaeos, ob eas causas, quas prius recensuit propheta, verendum nobis ne idem experiamur. Imo novacula, qua iam nos radere coepit, pertimescenda est.

(*Caput et pilos pedum.*) Per pilos pedum inferiores partes significat. Quidquid enim est infra alvum tribuitur pedibus: atque synecdochica loquutio est. Unde et aquam pedum urinam vocant: et pedes tegere, pro alvum exonerare. Denique intelligit totum corpus radendum, quin etiam barbam ipsam radendam esse. Iam si sublatis figuris simplicem et nudum sensum habere velimus, significat nullum ordinem salvum fore, ac si diceret, rasuram istam a vertice capitis ad pedes usque perventuram, nec fore immunes reges et principes ab ista clade, quin novaculae quoque aciem ipsi sentiant.

21. (*Et accidet.*) His versibus usque ad finem capitis propheta depingit statum regionis direptae et vastatae. Vult enim graphice et velut in tabula exprimere tantam fore calamitatem, ut quocunque oculos convertas nihil appareat praeter indicia horrendae vastitatis. Nam quod alii poenarum mitigationem hic promitti volunt, paulo post videbimus contextui minime quadrare. Quamvis autem indefinite virum nominet, proprie tamen loquitur de ditissimis: nec enim singulis totidem attribuit: sed qui alias solebant magnam boum et ovium copiam alere, hi paucis contenti erunt. Significat ergo omnes ad summam inopiam redactum iri. Quia hebraice dicit propheta, Vivificabit: quidam hoc tantumdem valere putant atque a morte eripere. Sequutus tamen sum quod et simplicius et magis receptum erat.

22. (*Propter copiam lactis.*) Aliqui ita exponunt: vix expressum iri ab una vacca, quod in cibum familiae sufficiat. Nam qui alunt pecora, non tantum vescuntur lacte, sed etiam conficiunt caseos, et butyrum venale habent. Quum ergo dicit: Ex tota copia nihilo plus effectum iri quam quod necessarium fuerit in usum familiae, secundum illos interpretes inopiam denotat. Alii vero hic fertilitatem promitti putant: utcunque paucas habeant oves et vaccas, tamen abunde habituros unde alantur. Tertia expositio melius convenit. Videtur enim propheta velle indicare, tam paucos fore homines, ut lac exiguum sufficiat omnibus. Hoc autem longe gravius est, regionem scilicet carere incolis, quam armentis et pecore indigere. Proximo igitur versu pronunciavit Isaias ita spoliandam esse Iudaeam ut armenta et pecora paucissima supersint: nunc autem addit homines etiam fore pauciores, quoniam lac exiguum incolis terrae sufficiet. Ego hanc expositionem libentius amplector: quia hic non quadraret promissio. Prior autem sensus coactus est: nec iam loquitur tantum de pecuariis ipsis qui vaccas habebant, sed de omnibus incolis, quia diserte exprimit: Quicunque residuus fuerit. Qua etiam voce paucitatem iterum designat. Huc ergo spectat, tam desertam et misere vastatam regionem fore, ut magna lactis et butyri copia opus non sit: quoniam pauci homines superfuturi sunt accepta clade.

23. (*Eveniet quoque, mille vites.*) Ego opinionem eorum qui putant Isaiam hic fideles consolari sine refutatione praetereo: quia ipso contextu satis refellitur. Atque adeo haec verba clare sonant, Isaiam pergere in denunciando exitio et describenda terrae vastitate. Alii putant hunc esse sensum, Ubi mille erant vites, quae argenteis mille prostabant, illic vepres et dumeta fore. Sed videmus nimis vile esse pretium, si de regione integra sermo fieret: quale enim illud esset, vineam, qua nulla possessio pretiosior est, siclo aestimare? Idem igitur est ac vulgo dici solet, Nummo addicere, *Bailler pour une piece de pain*, quum res aliqua vilissimo pretio veniit. Pluris enim vel incultissimus et sterilissimus ager venire posset, si vigeret culturae ratio, ut fieri solet in hominum frequentia. Subiungit rationem mutati pretii, qua ipsum de vastitate loqui perspicuum est. Prae spinis, inquit, et vepribus. Nulli enim erunt cultores: quod accidere solet ingenti clade accepta. ל autem quod vertunt alii Ad, significat meo indicio Propter. Postquam enim impetu hostium dissipata sunt omnia, desuntque vinitores et agricolae, vepribus et dumis cultissima quaeque obsita et obruta esse necesse est. Itaque significat tam paucos fore incolas, ut vix reperiantur qui pretiosissima praedia vel uno nummo emant.

24. (*Cum sagittis et arcu veniet.*) Verbum est singulare: debet tamen per plurale exponi, sagittarios iter facturos per Iudaeam. De arcubus et sagittis Isaiam loqui nonnulli putant, quod tantus futurus esset metus ab hostibus, ut nulli ad praedia sua accedere nisi armati auderent. Atqui mihi probabilius videtur prophetam significare, illic venationi locum fore ubi prius erat uberrima cultura: quoniam illic ferarum latibula erunt. Haec autem miserrima mutatio est, quum agri prius culti et fertiles in sylvas et dumeta vertuntur. Itaque arcum et sagittam hic pro venatione accipio, hoc sensu: Non accedent illuc agricolae, sed venatores: nec vites fodient aut propagabunt, sed feras persequentur. Nihil denique aliud significat quam horrendam vastationem, qua terrae facies immutata sit.

25. (*Et omnes montes.*) Hic propheta pugnantia loqui videtur. Hactenus enim de vastitate terrae loquutus est: nunc vero novum quendam statum describit, quum ait, ubi vepres erant et spinae, boves illic pascua habituros. Hinc factum est ut haec ad populi consolationem quidam traherent: sed longe aliud est consilium prophetae. Nam significat montes, qui procul aberant ab hominum frequentia, quique non nisi magna cum molestia adiri poterant, fore compascuos, propter hominum illuc se recipientium copiam, nempe quia in desertos montes et prius inaccessos confugient. Non erit ergo illic timendum a vepribus, quoniam incolis abundabunt. Atqui hoc miserrimum est, quum homines non possunt aliter mortem vitare, quam si ad vepres et spinas confugiant. Intelligit enim montes prius solitarios et horridos, in quibus homines sedem et habitationem quaerent, quod nusquam tutus sit in regione locus. Atque ita depingit calamitosum et lugubrem totius regionis statum, et cladem adeo gravem ut alia sit omnino terrae facies, et diversa a priore. Quum haec praediceret regi Achaz, derisum fuisse ipsum minime dubium est. Rex enim impius praesidiis suis et Assyriorum foederi confidens quasi in suis faecibus quievit simul ac soluta fuit urbis obsidio. Oportuit tamen Isaiam constanter fungi officio suo, ut nullam opem nisi a Deo esse ostenderet, et significaret misero hypocritae exitium inde affuturum unde salutem exspectabat.

CAPUT VIII.

1. *Et dixit Iehova ad me: Sume tibi volumen grande, et scribe in eo stylo vulgari:*[1] *Accelera ad diripiendum, festina ad praedam.* 2. *Et adhibui mihi testes fideles, Uriam sacerdotem et Zachariam filium Iebarachiae.* 3. *Et accessi ad prophetissam, quae concepit et peperit filium. Dixitque mihi Iehova: Voca nomen eius, Accelera ad diripiendum, festina ad praedam.* 4. *Sane antequam sciat puer clamare: Pater mi et mater mea, tolletur substantia Damasci, et spolia Samariae, coram rege Assyriae.* 5. *Rursus loquutus est mecum Iehova, iterum dicens:* 6. *Quandoquidem reiecit populus iste aquas Siloe, quae fluunt cum silentio, et gaudium fuit illi ad Rezin et filium Romeliae:* 7. *Ideo ecce Dominus adducit super eos aquas fluvii violentas et magnas: nempe regem Assyriae et omne robur eius, ascendetque super omnes rivos et transibit super omnes ripas eius.* 8. *Et traiiciens*[2] *in Iudam inundabit, et transibit, pertinget usque ad collum. Et implebit extensio alarum eius latitudinem terrae tuae, o Immanuel.* 9. *Consociate vos populi et confringemini: auribus percipite quotquot e longinqua terra estis. Accingite vos et confringemini: accingite, inquam, vos et confringemini.* 10. *Consultate consilium et dissolvetur, decernite decretum et non stabit, quia nobiscum Deus.*[3] 11. *Nam sic dixit mihi Iehova, tanquam apprehensione*[4] *manus: et erudivit me, ne irem per viam populi huius, dicens:* 12. *Ne dicatis, Conspiratio, in quibuscunque populus iste dicit, Conspiratio, neque timorem eorum timueritis, aut formidaveritis.* 13. *Iehovam exercituum ipsum sanctificate, et sit ipse timor*

[1] vel hominis. [2] 1551: perveniens. [3] Hebraice Immanuel. [4] vel roboratione.

vester, et idem sit pavor vester. 14. *Tum ipse erit in sanctuarium, in lapidem offendiculi: et in petram ruinae duabus domibus Israel: in laqueum, et tendiculam incolae Ierusalem.* 15. *Et impingent multi inter eos: ideoque corruent et conterentur, irretientur et capientur.* 16. *Liga contestationem: obsigna legem inter discipulos meos.* 17. *Itaque exspectabo Iehovam, qui abscondit faciem suam a domo Iacob. Et praestolabor eum.* 18. *Ecce ego et pueri, quos dedit mihi Iehova, in signa et prodigia in Israel: a Iehova exercituum, qui habitat in monte Sion.* 19. *Quod si dixerint vobis, Sciscitamini a pythonicis et divinis, qui mussitant et demurmurant: annon populus Deum suum consulet, a vivis ad mortuos?* 20. *Ad legem et testimonium. Si non loquuti fuerint secundum verbum hoc, ideo nempe quod nihil est lucis.* 21. *Tum per hanc terram transibunt oppressi et famelici. Et accidet, ut quum esurierint, irritentur, ac maledicant regi suo, Deo suo, attollentes sursum faciem.* 22. *Et quum spectaverit ad terram, ecce tribulatio et tenebrae, caligo, angustia, et ad obscuritatem impulsus.*[1])

IN CAPUT VIII.

1. (*Et dixit Iehova.*) Haec prophetia nihil novi continet: sed confirmatio est superioris, in qua Isaias de propinqua vastatione regni Israel et Syriae vaticinatus erat. Utramque etiam regionem suo rege spoliatum iri praedixerat, priusquam infantes qui paulo post nasci turi erant, discernerent inter bonum et malum, hoc est, adolescerent. Sed quoniam impii nullis minis terrentur, ideo hoc vaticinium inculcari, et symbolo aliquo confirmari oportuit. Primum, quo melius populum expergefaciat Deus, iubet hanc prophetiam publicari ac proscribi, ut ab omnibus intelligatur. Diximus prius,[2]) hunc prophetis fuisse morem postquam iussi erant aliquid populo nunciare, paucis summas rerum complecti, et valvis templi praefigere: quemadmodum ex Abacuc (2, 2) colligi potest, quicum si conferatur hic locus res satis aperta erit. Sed hic exprimitur aliquid speciale, quia non simpliciter vult scribi prophetiam, sed requirit grande et amplum volumen, ut scilicet procul legatur. Quo enim minutior est scriptura eo obscurior, et minus commode legi potest. Eodem pertinet quod proxime sequitur: Stylo vulgaris hominis. אנש enim pro quolibet homine plebeio sumitur, ne quos scilicet fugiat lectio, vel rudissimos idiotas.

(*Festina.*) Concisa haec brevitas magis emphatica est quam si prolixe concionatus esset. Quatuor enim voces quisque domum referre poterat, et in his agnoscere celeritatem irae Dei: et Dei iudicio vere et penitus affici, quasi digito monstratum esset. Denique verbis agere noluit Deus, quia litigandi tempus non erat, sed rem symbolo repraesentare. Vindictam ergo quam frustra minitati toties fuerant prophetae, in paradigmate conspicuam exhibuit, ut altius penetraret in animos et memoriae haereret. Et quoties commemorantur haec verba למהר שלל חש בז, toties direptionis Israel et Syriae meminissent, et certiores de ea redderentur. Quia de Christi adventu proximo capite vaticinatus est Isaias, multi perperam de eodem hoc quoque exponunt: quod instructus coelesti virtute, ad spoliandum mundi principem venerit ideoque velox sit ad praedam. Et quanquam argutia haec placet, nullo tamen modo potest textui congruere. Nam verus et simplex contextus docet hic nihil afferri novi, sed id quod superius dixerat confirmari.

2. (*Adhibui testes.*) Nomine et verbo ex eadem radice ductis usus est propheta, et lepida est allusio: ac si diceremus: Contestatus sum testes. Quoniam haec res magni momenti erat, ideo testes sibi adiunxit, ut fieri solet in maioribus negotiis. Fideles eos vocat, id est, veraces et idoneos: et tamen unus ex iis impius et nequam fuit apostata, qui quum regi suo assentari vellet altare erexit simile Damasceno, impietatique et nefario cultui aperte assensit. Alios quidem aliter sentire scio: sed si quis circumstantiam temporis expendat, hunc Uriam esse intelliget quem sacra historia testatur ad regis impietatem et libidinem serviliter formatum fuisse. Quod vero alium fuisse putant, quia eum veracem hic dicat Isaias, eiusmodi certe ratio nimium infirma est. Nec enim hominem respexit propheta, sed munus quo ipse fungebatur, ut ferendo testimonio idoneus esse posset. Itaque non probum et frugi fuisse intelligit, sed ob functionem autoritate praeditum, ut nemo eum repudiaret, et omni exceptione, ut aiunt, maius esset ipsius testimonium. Ego autem existimo hanc prophetiam affixam esse valvis templi, adhibitis testibus Uria et Zacharia. Nec enim visionem refert, sed Dei mandatum, quod re ipsa exsequutus est: ut haec verba, veluti proverbium quoddam vulgare, omnium ore circumferrentur.

3. (*Et accessi.*) Quae sequuntur, prophetae per visionem accidisse non dubito, quae superius vaticinium obsignarent. Visus est igitur sibi Isaias congredi cum uxore sua: atque ex eo congressu genuisse infantem, cui eiusmodi nomen imponi oportuit. Nihil quidem esset absurdi, si fateremur prophetam congressum cum uxore, et re vera genuisse puerum, cui hoc nomen inditum esset: nec vellem magnopere cum eo qui ita sentiret contendere. Sed quia verisimile non est, hoc nomen alicui homini impositum, et testimonio caret, liben-

[1]) 1551: obscuritas et impulsus. [2]) In fine praefationis in hunc prophetam.

tius in eam partem inclino ut existimem oblatam esse prophetae hanc visionem qua superius vaticinium confirmaretur. Prophetissam nominat uxorem, non qualiter regum uxores honoris causa vocantur reginae: sed quod in hac visione publicam et ipsa personam sustinebat. Nec dubium est quin animos piorum a libidinoso coitu data opera abducere voluerit Isaias, ut ad sacrum mysterium attenti forent. Et certe quamvis in coniugio liberis dare operam res per se licita sit, natura tamen ipsa docet verecundiam subesse quae latebras quaerat.

4. (*Sane antequam.*) Interpretatio tam aenigmaticae sententiae, quam visionis additae. Etsi enim praecise loqui voluit Deus, tollenda simul fuit obscuritas. Ego הנער, non de filio prophetae, ut prius dixi, interpretor, sed potius de omnibus qui proxime nascituri erant. Antequam adolescant illi, reges duos Israel et Samariae delendos esse pronunciat.

(*Coram facie.*) Id est, arbitrio, vel ad libidinem regis Assyrii, in quo forte allusit ad veterem triumphantium morem, quorum ante currum spolia hostium ferebantur. Ita Samariae et Damasci spolia tollentur coram rege Assyrio. Hinc melius apparet prophetam nihil aliud agere, quam ut vastationem regni Israel et Syriae praedicet: idque ut consoletur pios, atque etiam ut stultam formidinem impii regis derideat, qui sibi a Domino auxilium ferri non patiebatur. Nec enim promissiones solum, sed etiam oblatum signum reiecerat. Quo fit, ut propheta magis ac magis illius, et totius populi impietatem redarguat: Tu quidem minime credis, Dominus tamen suis aderit: et brevi subitas et insperatas mutationes videbis, quibus Dominus populum suum liberabit. Tametsi haec non tam regi, quam piis hominibus dicebantur. Unde colligendum, servos Dei non semper ita loqui, ut fidem apud auditores obtineant. Hic enim Isaias alloquitur impios, apud quos nihil ulla ratione efficit. Quorsum igitur apud ipsos sermonem habet? ut scilicet magis ac magis ipsos convincat suae incredulitatis, eamque ipsis exprobret: deinde, ut magis etiam conspicua sit Dei bonitas. Quis enim viam omni Dei misericordiae tanta impietate praeclusam esse non iudicasset? Dominus tamen et regis et populi pravitatem sua bonitate exsuperat. Hoc igitur agit propheta, ut exprobrando impiis suam protervіam Deum nihilominus semper sui similem esse ostendat.

6. (*Quandoquidem aspernatus est.*) Ne inani solatio indormiat Achaz, sermonem de communi piorum salute statim abrumpit propheta, et denuo poenam incredulis minatur. Putant hic loquutum esse adversus eos, qui cupidi erant rerum novarum: quemadmodum saepius fieri solet ut vulgus hominum praesenti statu contentus non sit, et novum regem sibi dari cupiat. Plerisque enim saepenumero accidit quod aegrotis, qui mutato loco sibi melius fore sperant. Adeo praepostera est hominum voluntas, ut quum res non fluunt ex animi sententia, ad status mutationem spectent, cupide prosiliant, et inde allevationem aliquam quaerant. Sed ego prophetae mentem latius patere arbitror, nec tantum ad eos extendi qui mutationem cupiebant: sed universalem esse concionem, qua omnes ordines complectitur. Iam enim fere apud omnes invaluerat impietas et contemptus Dei. Nec vero de paucis, aut de certa factione, sed de universo populi coetu loquitur. Fateor quidem paucos Dei servos excipi, de quibus postea fiet mentio: sed illud obstare non potest quominus hic Isaias in totum populum invehatur. Quum enim fere omnes corrupti essent, merito omnes reprehendit. Hoc vero crimen est, quod populus suae tenuitati diffisus, maiores opes et maiora praesidia appeteret. Dicit igitur spretas fuisse aquas Siloe, quia sua Iudaeis conditio contemptui et fastidio fuerit Addit gaudium fuisse ad Rezin. Alii vertunt Cum Rezin: sed particula Ad perversam cupiditatem melius exprimit. Significat autem Iudaeos, quum se magnis praesidiis munitos non esse viderent, alio respexisse, et desiderasse opes regni Israel. Nam quum suam paucitatem et tenuitatem intuebantur, trepidabant, nihil in Deo locabant fiduciae, sed in externis tantum praesidiis: et putabant se tutissimos fore, si tam potens ipsis rex contigisset quam Israelitis. Atque ita in alienis divitiis, et earum desiderio exsultabant.

7. (*Propterea ecce.*) Loquitur in praesenti ut propius omnes attendant: En Dominus adducit aquas violentas. Notandae sunt metaphorae, quibus utitur propheta. Nam multo elegantior est ista oratio quam si nuda et simplex foret: veluti si dixisset: Quia populus non est contentus sua sorte, et appetit alienas opes, ego illi ostendam quid sit potentem regem habere. Exempli gratia, si exiguus aliquis populus obscuro et ignobili regi parens vicinos potentes haberet, quibus praeesset rex magni nominis, ac diceret: Quanto generosius est florenti illi regi parere, servire Caesari, aut regi Galliae, quorum potentia invicta est! nonne merito Deus talem cupiditatem ulcisceretur? quo enim potentiores sunt reges, eo gravius populum suum premunt, nihil non audent, omnia pro libidine agunt. Nec enim nota est eis mensura potentiae suae, imo pro viribus crescit licentia. Dominus insanum illud desiderium in Iudaeis reprehendit, quod sua conditione minime contenti in opes regum potentum potius quam in ipsum intenderent. Et multo plus gratiae habet sub istis figuris haec reprehensio, quam si simplicius loquutus esset. Siloe, ut tradit Hieronymus, exiguus fons erat, ex quo

manabat fluviolus leniter decurrens per mediam Ierosolymam. Quum in angusto illo fluvio non esset multum praesidii, ideo sibi diffidebant, et expetebant magnos illos fluvios, quibus et muniri urbes et magnopere ditari solent. Nihil enim est quod regionem magis augeat ac citius locupletet quam magni illi et navigabiles fluvii, quibus omnis generis merces facile importari et exportari possunt. Comparat igitur Euphratem, qui fluvius est celeberrimus totius Orientis, cum Siloe: atque eandem metaphoram sequitur, sub rapidis illius fluvii aquis Assyrios intelligens: qui totam Iudaeam direpturi et diluvii instar vastaturi erant. Ostendam, inquit Dominus, quid sit rapidas et violentas illas aquas appetere.

(*Ascendet.*) Diligenter observandus est hic locus. Est enim nobis omnibus quasi ingenita diffidentia: ut quum videmus nos humanis praesidiis destitutos, animum despondeamus. Quidquid Dominus promittat, nos ipsos nullo modo colligere possumus: sed defixos oculos habemus in nostram nuditatem, atque ita quasi attoniti subsidimus in metu nostro. Ergo remedium nostro huic vitio quaerendum est. Siloe igitur, hoc est, vocatio vel sors nobis divinitus attributa cum promissione, quamvis res ipsa oculis nostris non pateat, sit nobis pro praesidio, eamque summae omnium regum potentiae praeferamus. Nam si recumbimus in humana ope, et robur nostrum in magnis copiis et vi pecuniae constituimus, poena quam hic propheta denunciat exspectanda est. Haec ita impleta esse testatur sacra historia, ut qui eam leget longa expositione huius loci non indigeat. Assyrii enim, quos Iudaei in auxilium suum vocarant, ipsos perdiderunt. Haec iusta diffidentiae poena fuit: in qua illustre specimen habemus improbae hominum cupiditatis, qui Dei promissione et ope contenti esse non possunt. Ex tali ergo Iudaeorum exitu, nobis ipsis consulamus. Est autem haec fere perpetua ecclesiae conditio ut praesidiis humanis destituatur: ne si nimium fuerimus instructi caecutiamus ad nostras opes et copias, Deique nostri obliviscamur. Hac nostra tenuitate oblectari et contentos esse oportet, ut a Domino solo pendeamus: ut pluris nobis sint exiguae et lenes aquae, quam ingentes et rapidi omnium gentium fluvii, nec magnae impiorum potentiae invideamus. Atque huc pertinet quod Psal. 46 (v. 5) scriptum est: Rivi fluminis exhilarabunt civitatem Dei, sacrarium tabernaculorum altissimi, Deus est in medio eius: opem illi feret Deus ante auroram. Tumultuentur gentes, motus concitent regna, et tellus dato fragore defluat: Dominus exercituum a nobis stat, etc. Si quis obiiciat humana praesidia reiicienda non esse, responsio in promptu est: ea hic a propheta non damnari, sed metum illum perversum, quo in diffidentiam coniicimur, atque ita trepidamus, ut nulla Dei promissio nos contineat intra iustas metas. Deo vero hic honos tribuendus erat, ut quamvis omnia deficerent, uno ipso contenti, simul ipsum praesto esse certi simus. Tunc parum refert an adsint vel absint externa praesidia. Nam si adsint, iis uti liberum est: si absint, aequo animo careamus, nobisque Deus sufficiat unus pro omnibus. Per se enim promissa sua exsequi poterit, quando nulla ei externa adminicula necessaria sunt. Tantum nos totos eius manui tutelaeque credamus. Verbum חלף, quod transire interdum significat, hic tantundem valet ac grassari et exscindere. Id est, non tantum alluet Iudaeam, sed ita inundabit ut penitus demergat. Longe enim lateque per omnes partes vagabitur. Addit:

8. (*Usque ad collum*): quae similitudo est ducta ab homine qui fluvium ingressus sese pedetentim mergit, donec aqua ad collum usque pertingat. Ita fluvio illo rapido, id est, Assyrio, inundabitur Iudaea, donec ad collum usque demergatur. Intelligit autem Ierosolymam, quae caput erat regionis, et supremum locum obtinebat, ad quam quum Assyrius pervenit, Iudaea haud longe aberat ab interitu.

(*Latitudinem terrae tuae, o Immanuel.*) Id est, quaquaversum. Continuat enim suam metaphoram propheta in suo vaticinio, et ostendit quam violentus futurus sit Assyrius. Atque vim et impetum ipsius amplificat eadem similitudine: nempe rapidi fluvii, qui ruptis obicibus ripas suas egressus, longe lateque vagetur, ut omnia vi sua diruat atque evertat. Pergit enim adversus Iudaeos concionari, ut duobus proximis versibus coeperat. Nam quum Israelitis et Syriis exitium suum nunciasset, simul et Iudaeis vicissim diffidentiae suae poenas denunciat. Quod ut melius intelligatur, contextus Isaiae pulcherrimus atque aptissimus animadverti debet. Prius sermonem suum alio deflexerat: quod Achaz eo indignus esset, dabit vobis signum Dominus: id quod superiore capite declaratum est. Simul rationem addidit conservandae Ierosolymae per subitas mutationes quae Syriae et Samariae eventurae erant. Hoc initio huius capitis et mandato et visione confirmatum fuit. Nunc ad Iudaeos ipsos descendit, ne se impune evasuros putent, nec se nimium efferant hostium exitio. Significat enim ipsis quoque repositam esse mercedem, et ipsos daturos quoque poenas suae impietatis et perfidiae, quod Dominum contempserint, nec voluerint eius promissis, signis, et beneficiis large munificeque oblatis, acquiescere.

(*Immanuel.*) Quaeritur cur propheta sermonem potius ad Christum converterit, quam simpliciter vocaverit sanctam Dei terram. Nec enim dubium est, quin nomine Immanuel Christum intelligat.

Hoc certe ad indignitatem magis exprimendam dictum videri posset. Nam quum Iudaea non modo esset consecrata Deo, sed in persona mediatoris eum haberet salutis suae praesidem, indignum erat eam ab impio rege vastari. Sed potius existimo hoc nomen additum esse a propheta, ut aliquid spei reliquum faceret bonis, eosque sublevaret in tanta calamitate. Vastata enim et crudeliter direpta regione animos despondere potuissent. Significat igitur, eam vastitatem impedimento non fore, quominus prodeat redemptor, cuius ante meminerat: ac si dixisset: Terra nihilominus erit tua, o Immanuel: in ea habiturus es sedem ac domicilium tuum. Hoc igitur additum est vice consolationis, ut intelligerent terram quamvis direptam et vastatam, Dei magis quam hominum esse. Et apostrophe est emphatica, quia hoc modo implorat redemptionis fidem, ut modum imponat horrendis calamitatibus.

9. (*Consociemini.*) Verbum רעו, sive a רוע sive a רעה ducatur, significat conterere. Sed quia רעה sociare significat, quidam hoc sensu accipere malunt: qui certe argumento et contextui prophetae aptior est. Nam quod alii vertunt Conterite vos, aut regnum Iudae, aut Assyrios, videtur vel coactum esse vel remotum. Consilia autem et conatus describi, quibus se parabant ad exstinguendam Dei ecclesiam, patet ex eo quod statim addit propheta, ac secundo repetit: Accingite vos, item, Inite consilium. Verbum ergo sociandi his optime respondet, nisi forte metaphorice verbum רעו accipere libeat: in quam sententiam libenter inclino, ut tantumdem valeat atque coacervare, sicut vulgo dicimus *Entasser*. Quoniam ea quae conteruntur violenter urgeri et comprimi necesse est. Significat igitur non solum congregationem, sed etiam adglutinationem: ac si diceret: Densate vos, ac si essetis spissa congeries. Atque haec significatio concinne, sicuti visum est, quadrat circumstantiae huius loci. Quod enim subiicit eodem pertinet: Instruite, accingite vos. Consurgit autem propheta in fiduciam, postquam mentionem fecit Immanuelis, id est, Dei, qui suis adfuturus erat: simulque spem novam concipit adversus hostes: quamvis voti compotes esse viderentur postquam regionem depopulati erant, tamen victorem Dominum fore, suosque adversus truculentiam hostium servaturum. Itaque animum ab intuitu illius cladis abducens ad Christum convertit: cuius contemplatione ita sese erigit ut audeat adversariis tanquam victor insultare. Constituendus est propheta velut in specula, unde cladem populi et Assyrios victores atque insolenter exsultantes conspiciat: Christi vero nomine et conspectu recreatus omnium malorum obliviscatur, quasi nihil passus sit: omnique miseria liberatus insurgat in hostes, quos Dominus erat statim perditurus. Idque diligenter observandum est: ut dum hodie adversus easdem tentationes nobis luctandum est in his afflictionibus quas sustinet ecclesia, et quarum mole fere obruitur, in Christum recta intueamur, cuius conspectu poterimus adversus Satanam et omnis generis hostes gloriari.

(*Populi.*) Cur vero populos nominavit, quum solus Assyrius vastaturus esset Iudaeam? Respondeo, exercitum Assyrii ex variis populis conflatum fuisse. Nam et Chaldaeos et multos alios populos subegerat: ideoque variis nationibus ea monarchia constabat. Potuit tamen propheta spectare etiam ad Israelitas, Syrios atque Aegyptios, caeterosque omnes quotquot adversus ecclesiam Dei hostes exstiterunt. Nec enim loquitur de una ecclesiae plaga, sed de perpetuis certaminibus, quae subinde electo populo sustinenda erant. Sed quo res melius intelligatur, coniungendus est proximus versus, ubi additur in fine: Quia Immanuel. Hoc enim est fundamentum nostrae liberationis, quia nobiscum Deus. Conspirent homines, machinentur, consilia ineant, decernant, nihil efficere poterunt: quia nihil est consilii adversus Dominum. Ab hoc igitur fundamento initium faciendum est, si modo consistere velimus. Sed videndum an omnibus liceat eo nomine gloriari. Nam et impii iactant secum esse Deum, eiusque nomine insolescere et superbire non dubitant. Sed vana et inanis est eorum gloriatio. Magnanimitas autem piorum Dei verbo nititur, ac ex vera fide manat: quae si animis insederit, possumus in omnes hostes insultare, idque etiam docet Paulus (Rom. 8, 31), pios homines hac doctrina animans: Si Deus pro nobis, quis contra nos? Prius igitur oportet nobiscum esse Deum, quod fieri non potest nisi amplectamur promissiones fide. Ea si adsit, non frustra gloriamur. Quod vero tam longinquam nationem alloquitur, ad quam ista vox pervenire non poterat, ratio in promptu est, ut scilicet infidelibus nota esset efficacia verbi: ac scirent cohibendos esse Assyrios cum suo apparatu, tametsi longe abessent. Ac si diceret: Vos quidem spernitis Deum, sed vos procul coercere, omnemque furorem vestrum comprimere facile poterit.

(*Accingite vos.*) Non est supervacua repetitio, quia longe difficilius est iterum Dei auxilium sperare ubi semel liberati sumus, quam promissionem de una sola liberatione amplecti. Deinde quamvis nos primi hostium impetus non adeo terreant, ubi tamen obstinatos videmus in sua malitia, durities eorum nos debilitat: idque ipsi in dies experimur. Nam si periculum aliquod immineat, possumus quidem opem a Domino exspectare: sed si iterum periclitemur, labascimus: tantaque est ingratitudo nostra ut vix putemus Deum nobis secundo adfore. Deficimus ergo si saepius periclitandum sit, nec cogitamus Deum benefaciendo et ope assidue ferenda

nunquam fatigari. Huic igitur hominum fragilitati occurrere voluit Iesaias, ut postquam semel atque iterum accincti hostes nos invaserint invicti stemus. Si superati aut fracti redintegrent vires, nosque lacessere non desinant, ne frangamur. Deus enim et cras, et perendie, et quoties conspirarint, ipsos dirimere ac delere poterit. Hinc etiam monemur nostrae conditionis, ut nos semper ad novos conflictus sustinendos paremus: nec putemus nos defunctos, si semel obstitimus. Semper enim in officio suo pergit Satan, nobisque assidue exitium parat: excitat suos, et nova cupiditate inflammat. Sed etsi saepius subeunda sint certamina, de victoria certi sumus. Ergo alacriter nobis pugnandum, et constanter in acie versandum est.

10. (*Consultate consilium.*) Postquam tractavit de hostium viribus, nunc ad consilia eorum descendit: ac si diceret: Tametsi polleant hostes non armis tantum et robore, sed consilio et prudentia, nihil tamen effecturi sunt. Atque haec monitio valde necessaria fuit. Saepe enim accidit ut hostes quamvis potentes et armis instructos contemnamus, quod consilio careant, et caeco potius impetu quam ratione ducantur. Admonet igitur hostium vafritiem omnesque artes, quibus Dei populum circumvenire tentabunt, irritas tandem fore: ideoque nihil effecturos etiamsi nihil ipsis desit, omnibusque et copiis et consiliis et astutiis praepolleant. Addit: Loquimini verbum, quod, ut sensus esset clarior, reddidi

(*Decernite decretum.*) Hoc vero ad audaciam pertinet, vel est clausula consultationis: nam ex deliberatione decretum consequi solet. Haec omnia in fumum abitura esse pronunciat. Itaque satis constat quid voluerit propheta, et quem in usum hic locus accommodari debeat. Est enim veluti clypeus: quo omnes hostium terrores propulsare possumus: seu copiis, opibus, potentia, gratia, autoritate: seu prudentia, consilio, astutia, perspicacia et solertia, tandem audacia quoque praevaleant. Sumus enim instructissimi et fortissimi, si Deus nobiscum est. Proinde quidquid machinentur aut decernant adversarii, protinus evanescet. Rationem quam subiungit כי עמנו אל, prius satis exposuimus. Mihi vero dubium non est quin alludat ad nomen quod prius Christo imposuit. Tametsi enim significat Deum adesse suis, quia tamen nuda Dei maiestas ad nos erigendos non sufficeret, Deum ipsum considerat in persona mediatoris, in quo solo promisit se nobis adfuturum.

11. (*Sic mihi loquutus est.*) Hic propheta pugnat adversus aliud genus tentationis: nempe, adversus infidelitatem populi. Et quo id magis perspicuum fiat, notandum est duas fuisse praecipuas tentationes: alteram externam, alteram intestinam. Externa erat ab hostibus professis, velut ab Assyrio: cuius quum direptiones et truculentiam populus intuebatur de se actum esse existimabat, quod omnia fere obruisset. Altera erat intestina: quoniam sacer ille populus, qui iactabat se a Deo electum esse, in auxilia hominum potius quam Dei animum reclinabat. Erat autem haec periculosissima tentatio. Videbatur enim populus ille sua infidelitate aditum praecludere promissis Dei, quae quotidie offerebantur, et auribus eius assidue insonabant. Qualis vero poterat esse prophetae cogitatio in tanta anxietate, nisi perverso huic populo, qui non cessabat maligne respuere Dei gratiam, instare propinquum interitum? Dominus ergo et prophetam et discipulos eius adversus huiusmodi tentationem armatos esse voluit.

(*Quasi apprehensione manus.*) Elegans est hic metaphora, quam interpretes mihi non videntur assequuti. Alludit autem ad patres aut magistros, qui quum non satis efficiunt verbis, manu filiis aut discipulis iniecta eos sistunt, ut parere cogant. Ita Dominus ministros suos, qui interdum omnia abiicere vellent, quod existiment se operam suam ludere, veluti manu iniecta retinet, ut pergant in officio suo. Idque perquam necessarium esse satis intelligunt et re ipsa experiuntur quicunque fideliter Domino inserviunt. Nulla enim est gravior tentatio, quam quum ii, in quibus fides esse deberet, deficiunt: denique, quum fides a mundo videtur exsulare. Est igitur valde necessaria haec manus apprehensio, quia non modo sumus nimium flexibiles et levitati obnoxii, sed etiam naturaliter plus aequo ad malum propensi, quamvis nemo nos impellat. Quod si accedat impetus consuetudinis, vix compotes nostri sumus. Certe singulis momentis sursum ac deorsum nos versari contingeret, nisi valido Dei imperio retenti constantiae anchoram in solido figeremus. Unusquisque nostrum se diligenter hac cogitatione exerceat. Nam etsi nobis hoc persuasum sit, tamen quum ad rem veniendum est excidimus: hominesque potius quam Deum intuemur. Quo magis sedulo igitur in hanc doctrinam incumbere convenit, rogandusque Deus est, ut non solum verbo sed etiam iniecta manu retineat. Deinde observandum est, quam simus proclives ad pravam aemulationem. Ubi enim mala exempla cernimus, illuc magno impetu ferimur, et statuimus exemplum pro lege: quia dum alii praeeunt nobis idem licere arbitramur: ac praesertim ubi non praecedit unus tantum aut alter, sed consuetudo apud omnes invaluit: quia quod per se vitiosum esse constaret, specioso publici consensus velo obtegitur, imo omnes quasi violento turbine in morem receptum rapiuntur, ac si in arbitrio populi esset suas corruptelas legis instar sancire. Neque hoc fuit unius saeculi vitium, sed hodie peraeque aut magis etiam grassatur. Est enim hoc malum naturae corruptione omnibus in-

situm, ut communis error pro lege habeatur. Hinc omnes omnium saeculorum superstitiones, et quae hodie vigent in papatu: quarum si quis originem requirat, reperiet non aliunde manasse, nisi quod alii alios secum in eundem traxerunt errorem: atque ita temere demum omnes Satanae laqueis fuerunt impliciti, et adhuc communis hominum consensus earum fundamentum praecipuum est. Hoc mucrone se defendunt omnes: Non sumus, inquiunt, soli: infinitam multitudinem sequimur.

12. (*Non dicetis.*) Primum considerandus est status populi illius, qualis tunc fuit: videbant enim se non esse magnis copiis instructos, nec bello adversus hostes adeo potentes sustinendo pares esse. Inhiabant ergo externis auxiliis, eaque summopere expetebant. Putabant enim se funditus interiisse, nisi aliunde opem accerserent. Atque in hunc sensum accipio nomen conspirationis, quod foederatorum auxilio sibi opus esse ducerent. Conspirationis enim nomen quum medium sit, interdum et Hebraeis tantumdem valeat ac ligamen, in bonam partem accipio. Alii vero in malam partem accipiunt: En hostes tui, rex Israel et Syriae inter se conspirarunt. Sed potius aliis assentior qui ad foedus et societatem referunt, quam cum Assyrio inire cupiebant plerique increduli. Admonet ergo Dominus Isaiam, ne ad impiorum consilia respiciat, etiamsi certatim ad ea totus populus animos applicet. Quanquam adhuc duplex potest esse sensus: quia nonnulli divisim legunt, ac si secundo membro damnaret propheta in genere pravos mores populi. Sed potius coniunctim legenda sunt duo haec membra: Ne vos conturbet si quotidie de illicitis foederibus inter se agitant vestri populares, neque assensum praebeatis. Caeterum quanquam unus ex eorum numero fuit propheta, quibus utilis fuit correctio, ne alios temere sequendo a fide descicerent: pluralis tamen numerus, Ne dicatis, ostendit pios omnes in eius persona fuisse edoctos.

(*Et timorem.*) Hinc patet ex quo fonte oriantur erratica consilia quibus secum tumultuantur homines: nempe quia sic eorum sensus occupat formido, ut violenter sine ulla moderatione ferantur. Notatur omnium hic causa, cur Assyrios Iudaei tantopere cuperent adiungere socios, quod scilicet ultra modum perterriti non sperarent se aliter salvos esse posse, nec in opem Domini respicere eos sineret caeca formido. Haec causa fuit foederis tantopere expetendi. Eadem certe timoris causa, et piis et impiis obiecta erat: sed non eodem modo omnes timebant. Pii enim colligebant animos, quod scirent salutem suam curae esse Deo: atque armati promissione Dei animos erigebant, quoties meminerant nominis Immanuel. Impii vero terrore victi nihil aliud cogitabant, quam auxilia Assyriorum: in Deo nihil putabant esse opis, neque ad ipsum sese recipiebant. Dominus certe non prohibet quo minus timeant pii: neque enim id effugere possunt: sed iubet eos vincere terrorem illum nimium a quo impii absorbentur. Ne igitur eorum exemplo huc atque illuc circumspectemus, neve ad illicita auxilia quaerenda praecipites ruamus, danda in primis opera est ne pavor nobis iudicium excutiat. Unum vero huius mali remedium est, si nos cohibemus Dei verbo, unde certa animis tranquillitas. Atque illius populi statum cum nostro conferentes, discamus ad nomen Dei confugere, quod nobis instar arcis invictae futurum est. Caeterum haud prophetae soli loquutum esse Dominum, iterum ex verbis pluralis numeri apparet, ne timueritis etc. Hinc etiam Petrus universalem doctrinam collegit: admonens ne timore impiorum timeamus: sed omnem fiduciam locemus in Deum, oculosque in eum perpetuo defixos habeamus, ut firmi stemus, etiamsi coelum terrae misceri contingat (1. Pet. 3, 14). Si quando illa Petri monitio necessaria fuit, ea nunc vel maxime opus est. Omnia enim sursum ac deorsum volutari et horribili perturbatione confundi cernimus. Ne ergo turbemur, revocat nos Dominus a conspectu hominum, ut in verbum ipsius intenti stabilem gradum figamus. Petrus quidem timorem illic passive accipit, quum Isaias active accipiat. Hortatur enim ad constantiam fideles, ne vacillent ad minas et terrores impiorum: Isaias vero trepidationem damnat, quae stimulabat Iudaeos ad captanda profana foedera. Sed quia non fuit hoc propositum Petro, ut explicaret hunc locum, aut etiam expressis verbis citaret, imo tantum ad istam sententiam alludere voluit, in hac varietate nihil est absurdi.

13. (*Iehovam exercituum.*) Diximus, hanc esse immodicae consternationis causam in periculis, quia in Deum oculos et mentes miseri homines non attollunt. Itaque nunc opportunum remedium adhibet propheta mitigandis pavoribus, ut suum Deo tribuere honorem discant qui sibi a malis impendentibus metuunt. Nam Deum exercituum sanctificare, tantumdem valet, atque in sublime attollere eius virtutem: ut meminerimus eum tenere mundi gubernacula, et tam principia quam exitus bonorum et malorum esse in eius arbitrio. Unde sequitur sua sanctitate quodammodo spoliari Deum, ubi in rebus perplexis ad eum non recta confugimus. Itaque in hac loquendi forma non parum subest ponderis: quia docemur non posse Deum maiore affici contumelia, quam dum succumbimus timori, ac si non emineat ipse supra omnes creaturas, ut rerum eventus moderetur. Rursum ubi eius auxilio freti victrice fidei constantia pericula contemnimus, tunc vere ipsum ornari legitimo imperio. Quia nisi persuasi sumus innumeras rationes nobisque incognitas ad nos liberandos penes ipsum in promptu

esse, fingimus quasi mortuum idolum. Merito etiam addit, Ut sit ipse Deus timor populi ac pavor: ut sciant iustam sibi ac debitam rependi mercedem suorum scelerum et contemptus Dei, dum ita misere et anxie ad pericula trepidant. Etsi enim timori adiungit pavorem, non vult tamen Iudaeos cohorrescere ad Dei nomen, ut fugere ab ipso cupiant: sed quum simpliciter ab ipsis exigat reverentiam Dei, notandae perseverantiae causa duplex ponit nomen. Liberos igitur et solutos animi anxietate fore intelligit, si penitus eorum cordibus insideat serius Dei timor, neque unquam evanescat. Et certe quisquis sponte se Deo addicit, et unum ipsum proponit sibi timendum, ut hoc fraeno se contineat, sentiet nullum eius praesidio tutiorem esse portum. Quia vero proterva licentia eius iram provocare non desinunt impii, assidua inquietudine mentes eorum vexando, supinam illam securitatem optime ulciscitur.

14. (*Et erit in sanctuarium.*) Promittit veris Dei cultoribus tranquillum animi statum, quia Dominus quasi sub alis suis eos protegens omnes eorum trepidationes facile pacabit. Alludit autem ad sanctificandi verbum quo nuper usus fuerat: quia nomen מקדש, quod nunc sacrarium, nunc arcem significat, deducitur ab illa radice. Sensus est igitur, Deum nihil requirere cuius non offerat mutuam compensationem, quia quisquis eum sanctificat ipsum vicissim experietur certum salutis asylum. Etsi autem in hac sanctificatione aliquid inter nos et Deum mutuum est, diversa tamen est ratio: ipsum enim sanctificamus, omnem ei laudem et gloriam tribuendo, dumque ab ipso prorsus pendemus. Ipse vero nos sanctificare dicitur, dum ab omnibus malis tuetur et conservat. Porro quum pauci admodum parerent penderentque a promissis eius, propheta voluit pios adversus eiusmodi tentationem munitos esse. Nam periculum erat, ne tam malis exemplis, quasi tempestate aliqua, abriperentur. Hoc igitur voluit propheta: Dominus erit vobis optimus et fidelissimus custos. Tametsi in eum alii impingant, vos tamen ne terreamini: permanete constanter in vocatione vestra. Atque hic subest tacita antithesis. Nam sanctuarium est veluti arx in excelso loco posita, et propugnaculum defendendis ac tuendis piis: impiis vero obruendis ac perdendis, quoniam in ipsum temere impingunt. Videbimus autem clarius paulo post, quomodo et hoc impletum fuerit partim sub Ezechia, partim exsilii babylonici tempore: et tamen simul adumbratus fuerit Christus, qui non instar arcis sed offendiculi potius Israelitis futurus erat. Huius offendiculi praemonet Isaias, ut pii nihilominus in eo acquiescant.

(*Duabus domibus.*) Inscite ac perperam Iudaei sententiam hanc discerpunt magis quam discindunt, nempe quod Israelitis Deus erit partim in sacrarium, partim in offendiculum: ac si per duas familias pios ab incredulis discerneret. Potius fidelibus praecipit, quamvis tota fere utriusque regni multitudo illis obsistat quo minus Deum sequantur: ne tamen despondeant animos, sed omnibus valere iussis nihilominus perrumpant. Poterat simpliciter dicere propheta, Erit in offensionem Israeli: sed plus exprimere voluit. Totum enim populum comprehendit, eique Deum in ruinam fore significat. Nam divisus erat populus in duo regna, Ephraim scilicet et Iuda: propterea utrumque expressit. Nonnulli quidem excipiebantur: sed hic loquitur de universo corpore. Insignis est hic locus, nec satis potest in memoriam revocari, praesertim hoc tempore, quo videmus statum religionis in toto orbe christiano fere collapsum. Multi iactant se christianos, qui a Deo alienissimi sunt, et quibus Christus est lapis offensionis. Papistae insolenter et superbe eius nomine sese efferunt, quum tamen superstitionibus totum eius cultum profanent, eumque dedecore et probro afficiant. Eorum vero quibus purior Dei cultus restitutus est paucissimi sincero affectu evangelium Dei amplectuntur. Quocunque igitur oculos vertamus, gravissimae tentationes sese omni ex parte offerunt. Ideo semper haec utilissima admonitio succurrat, minime novum esse si plurimi ac fere omnes qui se ecclesiae domesticos esse iactant, impingant tamen in Deum. Constanter interea nobis, quamlibet pauci simus, in ipso permanendum est.

(*Incolis Ierusalem.*) Secunda amplificatio est. Nam posteaquam duorum regnorum mentionem fecit, ipsum caput nominat. Tametsi enim universa regio corrupta erat, videbatur tamen Dominus illic sedem suam retinere. Significat ergo, Deum in laqueum esse, non tantum vulgo quod in agris et oppidulis dispersum erat, sed optimatibus ipsis, et sacerdotibus qui erant Ierosolymae: in sacro, inquam, illo domicilio, ubi potissimum Deus memoriam nominis sui coli voluerat. Idque etiam a Davide testatum est: Architectos ipsos, quos Dominus constituerat, lapidem angularem et praecipuum reiecisse (Psal. 118, 22): quem locum Christus adversus Iudaeos citans ad se pertinere ostendit. Hoc quidem accidit Isaiae tempore, sed Christi etiam magis. Impietas enim et protervia paulatim incrementa cepit, donec ad cumulum ventum est. Itaque et summi et infimi, qui semper Deo contumaciter obstiterant, tunc effraenatius in ipsum proruperunt. Proinde cumulus exitii simul accessit: sunt enim prorsus reiecti a Deo, cuius Filium abnegarant. Atque hinc colligitur aeterna Christi divinitas, quam Paulus (Rom. 9, 33) ostendat eum esse Deum, de quo hic loquitur propheta. Loquitur autem non de novicio Deo, sed de eo a quo coelum et terra

creata sunt, et qui se Mosi patefecerat. Idem ergo Deus, a quo semper ecclesia gubernata est.

15. (*Et impingent multi.*) Pergit impiis comminari, quemadmodum prius coeperat: et non impune evasuros pronunciat, quicunque in Deo acquiescere nollent. Talis autem est comminatio: Quum impegerint, deinde corruent, tandem conterentur. Idque priori metaphorae respondet, qua Deum lapidi comparavit. Ad eam allusit Christus, utrumque membrum comprehendens: Qui ceciderit super hunc lapidem, confringetur: super quem vero ceciderit, conteret eum (Mat. 21, 44). Quod deinde sequitur, Irretientur et capientur, posteriori metaphorae convenit, qua Deum laqueo et tendiculae comparavit. Ne igitur impii se Deo fortiores aut astutiores fore putent: tandem enim ipsum et viribus et prudentia praevalere sentient, idque suo exitio: perdi igitur ipsos necesse erit. Aut enim protinus obterentur: aut ita irretientur, ut nunquam se explicare queant. Respicit etiam pios haec denunciatio, ne dubitent a consortio multitudinis se alienare, et crimen discessionis fortiter contemnant. Non est autem hoc Dei proprium, sed, ut ita dicam, accidentale. Dei enim est homines ad se recipere, et firmum praebere fundamentum salutis. Quod etiam in Christo luculentius perspectum fuit, et adhuc perspicitur. Ideoque Petrus causam non esse admonet, utcunque impingant multi increduli, cur fidei nostrae cursum impediant eorum offendicula: quia interim Christus lapis nobis est electus ac pretiosus (1. Pet. 2, 4).

16. (*Liga contestationem.*) Nunc Dominus sermonem suum ad prophetam convertit, eumque confirmat, dum bellandum est contra apostatas et rebelles, ut intrepide et constanter munus suum exsequatur. Quod valde necessarium fuit: magnam enim contumaciam in populo experiebatur Isaias: ita ut si praesentem statum tantummodo spectasset, nempe infidelitatem populi, vanosque et irritos labores, protinus deficere necesse fuerit. Ideo vocationem ipsius confirmare et obsignare voluit Dominus: non tantum ipsius causa, sed omnium qui doctrinae ipsius parerent. Quod si admodum pauci adhaererent verbis prophetae, tamen Dominus testatur doctrinam apud illos obsignatam esse, nec propterea esse vel illi a docendi officio, vel his a fidei obedientia desistendum. Comparat autem doctrinam verbi literis obsignatis: quae a multis quidem contrectari et teri possunt, sed tamen a paucis leguntur atque intelliguntur: ab iis scilicet, ad quos pertinent et missae sunt. Ita verbum Domini percipitur a paucis, ab electis scilicet, tametsi omnibus communiter proponitur. Iis ergo obsignatum est verbum qui nihil fructus ex eo percipiunt: atque ita obsignatum est, ut Dominus ipsum suis per spiritum resignet atque aperiat. Quidam verbum צור deducunt a נצר, ac vertunt Custodi. Quod etsi ad summam rei non multum refert, rectius tamen esse quod sequutus sum, colligitur ex altero verbo Obsigna. Solebant enim antiquitus filo perforare literas, ut deinde sigillum imprimerent. Utilissimam hanc doctrinam colligimus: nempe doctores et ministros verbi in officio suo constanter pergere oportere, quamvis omnes homines deficere videantur, nec quidquam praeter contumaciam et protervam prae se ferant. Reservabit enim Dominus sibi discipulos aliquos, apud quos legentur cum fructu eius literae, tametsi aliis occludantur. Eadem metaphora utetur propheta, quum dicet (29, 11): Verbum simile esse libro clauso: sed illic impiorum tantum mentionem facit: hic vero discipulorum, apud quos doctrina verbi infructuosa non est. Obiiciet quispiam, An igitur propheta praetermisso populo debuit se subducere et concludere cum discipulis, inter quos aliquis profectus erat? Respondeo, non esse hunc prophetae sensum: voluit enim Dominus Isaiam publice vociferari et patefacere omnibus voluntatem suam. Sed quia surdis loquebatur, ideoque minus animi habere poterat, quod nullum operae pretium exstaret: ideo Dominus ipsum animandum atque incitandum esse censuit, ut rebus etiam deploratissimis pergeret: discipulisque suis, quantumvis paucis, contentus, fortior in dies magis magisque evaderet.

17. (*Itaque exspectabo.*) Particulam ו malui vertere Itaque: quoniam propheta sese colligit, postea quam accepit a Domino quam nuper vidimus consolationem: Quum Dominus velit discipulos habere apud quos obsignata sit eius doctrina, ego ipsum exspectabo: quamvis absconderit faciem suam a Iacob, id est, reiecerit ac reprobarit populum suum. Insignis locus, cuius meditatione assidua nos plurimum animari decet. Tametsi enim universus orbis deficere videatur, tamen forti animo pergendum est. Imo quamvis Deus a populo suo faciem absconderit, et reiecti sint ii qui nomen eius profitebantur: ipse tamen invicta spe exspectandus est. Hoc unicum nobis remedium relinquitur. Exspectandi verbum, non parum habet ponderis: ac si diceret, Ego tamen non deflectam a Deo, perstabo in fide. Auget etiam quum addit, Praestolabor. Nam quum ad scandala quaelibet soleat vacillare ac labascere fides nostra, hoc tamen gravissime concutitur dum videmus nos sociis destitui, et professos esse hostes qui audacter nomen ecclesiae obtendunt. Solent enim scandala nos avertere a Deo, atque ita conturbare ut veritatem Verbi in dubium revocemus. Haec igitur consolatio valde necessaria est, sive calamitatibus prematur ecclesia, sive perfidia multorum dissipetur.

18. (*Ecce ego.*) Hic non modo testatur propheta, se patienter exspectaturum, sed etiam forti-

Admonet igitur ut fortiter resistant, si quis eos ad superstitionem et nefarios ritus sollicitet. Plurali autem numero utitur, ut vulgare omnium ordinum vitium fuisse significet, quodque passim grassabatur. Ac si diceret, Video quid futurum sit: magno in periculo versabimini: quia tentabunt vos populares vestri abducere a vero Deo. Nam ut impii sunt, ita vos sui similes esse optabunt. Interea quam scelestе a Dei lege et foedere desciverint, ostendit, quod sine verecundia pythones et divinos obtrudant, quorum exsecrabile debebat esse nomen.

(*Annon populus.*) Quidam uno contextu legunt in persona impiorum, quasi hoc praetextu abuterentur ad fallendos simplices: quia nulla gens careat oraculis et revelationibus, sed unaquaeque consulat deos suos, vel eorum loco magos et pythonicos spiritus. Rectius tamen, meo iudicio, sentiunt alii, quod responsum suis discipulis suggerat Isaias, si ad impios cultus sollicitari contingat. Nondum tamen de sensu liquet. Vulgo enim sic exponitur hic locus, ac si a minore ad maius fieret in eo comparatio. Quid? quum gentes consulant deos suos, qui tamen falsi sunt, an non pluris erit Deus, quem verum esse scimus, qui se nobis tot testimoniis patefecit? quantus pudor est, pluris a gentibus fieri sua idola, quam a nobis Deum! Verum ego hoc de Iudaeis ipsis interpretor, qui populus κατ' ἐξοχὴν vocantur, quod essent a Deo adoptati. Nec interest quod propheta plurali nomine utitur, אלהיו: nam et אלהים singulari sensu accipitur. Et hic clypeus est quo omnes superstitiones, quae nobis obrepunt, repelli debent. Dum cogitant alii et dubitant, an expediat consulere divos: hoc statim in promptu sit, unum Deum consulendum esse. Allusit autem propheta ad locum illum Deuteronomii (18, 10 ss.): ubi Dominus vetuit ne ad magos et ariolos sese conferrent. Et ne hoc praetextu se excusarent, quod cuique genti erant sui aruspices aut coniectores, subiunxit fore, ut propheta ipsos non deficiat, nec destituantur necessaria doctrina. Eos igitur a verbo suo Dominus omnino pendere, et ex ipso solo discere quidquid cognitu utile foret, ipsique obsequentes esse voluit. Quod autem sequitur, *A vivis ad mortuos*, secus alii reddunt: בעד vulgo interpretantur Pro, et tunc sensus talis est, An pro vivorum negotiis consulentur mortui? Atqui quum sensus ille coactus sit, aptius forte esset ita exponere: Dominus vult nobis magister esse, atque in eum finem constituit prophetas, ut ex ipsis voluntatem eius sciamus: propheta enim os Domini est. Nefas igitur est mortuos adire, qui ad id minime ordinati sunt. Nec enim Dominus voluit ad nos docendos uti opera mortuorum. Sed quum propius omnia expendo, malo accipere בעד pro Ab. Nempe, a vivis ad mortuos. Ac si diceret, Deum nobis unum sufficere pro vivis et mortuis. Si coelum, terram et inferos perlustres, reperies unum Deum nobis sufficere. Atque hic optimus mihi videtur sensus, et sua sponte fluit. Pios igitur instruit propheta adversus machinationes et insidias impiorum, quibus alioqui ad defectionem induci possent, ut Deo unico magistro contenti sint: nec tantum illi iniuriae faciant, ut posthabita eius doctrina alios sibi magistros accersant: sed omnibus valere iussis pendeant a sola ipsius veritate: quod continuo post iterum repetit et confirmat.

20. (*Ad legem et testimonium.*) Varie quidem exponitur hic locus. Nonnulli enim hic iurisiurandi formam esse putant, ac si propheta per legem iuraret ipsos esse apostatas, atque alios ad similem apostasiam incitaturos. Sed ego aliter accipio, nos scilicet ad legem et testimonium revocari. Nam et particula ל hunc sensum aperte indicat. Coniungitur autem testimonium cum lege, non quasi res diversa sit, sed causa explicationis: ad legem, quae continet testimonium, seu testificationem divinae erga nos voluntatis. Denique accipiendum est testimonii nomen epitheti loco, ut sciamus quem usum nobis lex afferat, quod, scilicet, Deus sese nobis in ea patefaciat, et declaret qualis erga nos esse velit: quid a nobis requirat, denique omnia cognitu necessaria praescribat. Praeclarum igitur est legis encomium, quum doctrinam salutis, et bene beateque vivendi normam contineat. Unde et merito vetat nos ab ea vel minimum deflectere: ac si diceret: Relinquite omnes superstitiones in quibus isti insaniunt: nam Deo solo minime contenti accersunt sibi innumera figmenta. Hoc etiam modo loquitur Christus (Luc. 16, 29): Habent Mosem et prophetas, ipsos audiant. Nam etsi introducitur illic Abraham loquens, tamen oraculum perpetuum est, quod ore Dei profertur. Iubemur ergo audire legem et prophetas, ne laboremus nova curiositate, nec quidquam ex mortuis scire cupiamus. Et enim si lex et prophetae non sufficerent, Dominus alia adiumenta non denegaret. Hinc agnoscimus omnia quae verbo adduntur damnanda et reiicienda esse. Dominus enim nos omnino a verbo suo pendere eiusque cancellis inclusam esse intelligentiam nostram voluit. Quare si aliis praebemus aures, cum magna eius iniuria licentiam ab eo negatam arripimus. Quidquid autem ex se ipsis proferent homines, nihil aliud erit quam corruptela verbi. Necesse est igitur, si volumus parere Deo, omnes alios magistros reiicere. Admonet etiam, nos tunc demum adversus impios cultus et superstitiones tutos fore, si in lege Domini acquiescamus. Nam quemadmodum Paulus vocat verbum Dei gladium spiritus (Eph. 6, 17): ita eo Satan omniaque eius commenta profligantur. Ad ipsum igitur confugiendum erit, quoties nos adorientur hostes: ut eo instructi strenue confligere et tandem ipsos profligare possimus.

(*Si non dixerint.*) Non refero omnes huius loci expositiones: quia nimis longum foret. Deinde vera expositio videtur mihi adeo firma, ut per se alias nullo negotio refutet. Vulgo sic exponunt, impios de suis figmentis nugari, et suas fallacias venditare: quia nihil est in iis lucis, id est, carent intelligentia communi. Ego vero hac ratione animari ad constantiam fideles interpretor: quia si dissentiant impii a recta doctrina, nihil aliud quam caecitatem suam et tenebras prodent. Spernenda enim eorum vesania est, ne quid obstaculi nobis afferat. Quemadmodum et Christus admonet, tales secure omittendos esse, ne quid nos moveat eorum caecitas vel obstinatio: Caeci sunt, inquit, et caecorum duces: an vero vos cum ipsis ultro perire vultis? (Matth. 15, 14). Itaque iubet propheta tantum verbo tribui autoritatis, ut audeamus totum mundum, si repugnet, secure contemnere. Nam et angelos ipsos, si idem iis accideret, autoritate verbi condemnare possemus. Si angelus e coelo aliud praedicaverit, inquit Paulus (Gal. 1, 8. 9), anathema sit. Quanto ergo magis homines Deo adversantes intrepide damnabimus? Et emphatica est loquutio, Si non dixerint iuxta verbum hoc: quia caecitatis damnatur quisquis non extemplo et sine controversia sententiam hanc amplectitur, non esse sapiendum nisi ex lege Dei.

21. (*Et transibit.*) Ne se publicis erroribus illaqueari sinant fideles, subiicit quam horribilis poena maneat impios ubi a Deo defecerint, studuerintque alios ad eandem defectionem adducere. Locus est aliquantum obscurus: obscuritas vero ex eo manat, quod verba ipsa non satis expensa fuerunt. Est enim emphasis in verbo עבר. Nam per transitum significat errorem, quo vagantur homines, quibus non datur quiescere, nec fixam usquam sedem habere. Atque subaudiendum est in verbo indefinito nomen, Transibunt Iudaei. Per pronomen *in ea* Iudaeam intelligit, quam Dominus omnibus aliis regionibus praetulerat: ideoque facile subauditur, etiam si propheta non exprimat. Ac si diceret: Promisi quidem regionem illam populi mei haereditatem perpetuam fore: sed vagi et inquieti erunt: quemadmodum accidit iis qui sedibus expulsi fameque et peste et omni calamitatum genere afflicti sedem aliquam ubique et conditionem meliorem quaerunt, nusquam tamen reperiunt. Itaque opponuntur haec dicta insigni beneficio Dei, quod toties a Mose commemoratur: fore scilicet, ut statum sit illis domicilium in Iudaea. Nam hic palantes atque errabundos fore denunciat, non in sua, sed in extera regione: ut quocunque venerint infinitae ipsos aerumnae invadant atque exagitent.

(*Quum esurierint.*) Videtur propheta subindicare Iudaeorum conversionem ac si diceret, Tandem oppressi malis resipiscent. Et certe haec est medicina, qua Dominus plerumque curat morbum obstinationis. Si quis tamen impiorum indignationem et fremitum sine poenitentia describi putet verbo Esuriendi, non tantum famen et sitim, sed alias quoque aerumnas συνεκδοχικῶς comprehendit. Verbo irritandi significat quod vulgo dicimus, *Ils se despiteront.* Incipient sibi displicere, et detestari omnia praesidia, quibus antea confidebant. Atque hoc resipiscentiae initium est. Nobis enim blandimur in felici statu: oppressi vero omnia quae circa nos sunt detestamur. Caeterum si quis referre malit ad reprobos, hoc verbo notatur amarulentia quae adeo ipsos non humiliat, ut potius acuat furorem.

(*Maledicent regi.*) Per regem nonnulli Deum intelligunt. Quo sensu Zophonias (1, 5), *Melchom*, id est, regem eorum accepit. Ego vero hic regem et Deum distincte accipio. Impii enim excaecati primum sunt falsa idolorum fiducia: deinde constituunt sibi praesidium in rebus terrenis. Quum Iudaeis rex esset, eius gloria et potentia superbiebant. Et quum Isaias concionaretur, impii regem adversus ipsum instigabant: totum etiam populum commovebant, ut regem velut antesignanum sequeretur. Quia igitur partim idolis, partim rege malo gloriati fuerant, tot cladibus affligendos esse denunciat, ut cogantur et deos suos et regem detestari. Atque hoc resipiscendi principium est, ut cum detestatione procul abigamus omnia impedimenta quae nos a Deo abducebant.

(*Sursum aspiciet.*) Trepidam mentis agitationem describit, qua vexantur miseri homines donec sursum constanter intendere didicerint. Est quidem hic, ut paulo ante attigi, aliquis profectus, quum aerumnis et castigationibus edocti abiecta socordia quaerendis remediis impendimus operam. Sed ultra progrediendum est, ut scilicet defixi in uno Deo non circumspectemus in varias partes, neque instabiles volutemur. Quidquid sit, extrema quaeque Iudaeis minatur Isaias: quia magis erant praefracti, quam ut levi et moderata ferula Deus eorum pervicaciam subigeret. Posset tamen exponi in bonam partem, quod Iudaei in coelum tandem attollent oculos: sed tunc seorsum legendus esset 22. versus qui sequitur, Quum spectaverit ad terram: ac tunc sensus esset, Iudaeos ad Deum conversum iri, quoniam in terra praesidiis omnibus destituentur: nec quidquam praeter horrendas calamitates, quocunque oculos flexerint, sese ostendet. Sunt autem hic alia translata, alia simplicia. Nam per caliginem et tenebras nihil aliud quam res adversas, more scripturae, significat. Sed addit Impulsum, quo calamitas mirum in modum amplificatur. Nam si is qui in tenebris est impellatur, longe gravius offen-

dit. Ita gravi aerumnae aliam etiam graviorem additum iri significat, quo magis praecipitentur. Nihil aliud enim intelligit, quam iudicia Domini tam horrenda fore, et poenas tam acerbas, ut etiam inviti in coelum cogantur suspicere.

CAPUT IX.

1. *Non tamen obscuratio iuxta angustiam quae ei accidit tempore quo primum leviter attigerunt* [1]) *terram Zebulon et terram Neptali: nec posterius, quum aggravarunt per viam maris ultra Iordanem, in Galilaea gentium.* 2. *Populus ambulans in tenebris vidit lucem magnam. Qui habitabant in terra umbrae mortis, lux affulsit super eos.* 3. *Multiplicando gentem non auxisti laetitiam, laetati sunt coram te secundum laetitiam in messe, quemadmodum exsultant dividendo spolia.* 4. *Quoniam iugum eius onerosum, et virgam humeri eius, sceptrum exactoris eius confregisti, sicut in die Madian.* 5. *Quanquam omne praelium bellantis fit cum strepitu et volutatione vestis in sanguine: erit hoc in combustionem, cibum ignis.* 6. *Quia puer natus est nobis, filius datus est nobis, et constitutus est principatus super humerum eius: et vocabitur nomen eius, Admirabilis, Consiliarius, Deus fortis, Pater saeculi, Princeps pacis.* 7. *Multiplicationi principatus et paci non erit finis: super solium David et super regnum eius, ut disponat et stabiliat ipsum in iudicio et iustitia, ab hoc tempore usque in perpetuum. Zelus Iehovae exercituum hanc rem faciet.* 8. *Verbum misit Dominus in Iacob, et cecidit in Israel.* 9. *Et sciet populus, omnes Ephraim et incola Samariae, qui dicunt in superbia et altitudine cordis:* 10. *Lateres ceciderunt, et politis aedificabimus: sycomori succisae sunt, et cedros sufficiemus.* 11. *Atqui roborabit Iehova hostes Rezin contra ipsum, et inimicos eius coadunabit:* 12. *Syria a fronte, et Philistaei a tergo: devorabuntque Israel* [2]) *toto ore. Nec in hoc toto aversus erit furor eius, sed manus eius adhuc extenta.* 13. *Atqui* [3]) *populus non est reversus ad percussorem suum, nec Iehovam exercituum quaesierunt.* 14. *Abscindet ergo Iehova ab Israele caput et caudam, ramum et arundinem die uno.* 15. *Senex et vultu suspiciendus, hic est caput: propheta autem qui docet mendacium, hic est cauda.* 16. *Nam gubernatores populi huius sunt seductores, et qui reguntur in eo perditi.* 17. *Propterea super adulescentibus eius non gaudebit Dominus: et pupillorum eius et viduarum non miserebitur. Quoniam omnes sunt hypocritae et scelerati, et omne os loquitur nequitiam. In hoc toto non erit aversus furor eius, sed adhuc manus eius extenta.* 18. *Quoniam succensa est velut ignis impietas, vepres et spinas devorabit. Postea exardebit in condensa sylvae, et elevabitur fumus ascendentis.* 19. *Prae ira Iehovae exercituum obscurabitur terra, et fiet populus quasi cibus ignis. Nemo fratri suo parcet.* 20. *Rapiet quisque ad dexteram, et esuriet: comedet ad sinistram, et non saturabitur: quisque carnem brachii sui devorabit:* 21. *Menasse Ephraim, et Ephraim Menasse: pariter ipsi contra Iudam. Nec in hoc toto aversus erit furor eius: sed manus eius adhuc extenta.*

[1]) 1551: Non tamen obscurabitur cui haec angustia continget, iuxta tempus primum quo allevarunt . . . [2]) 1551: Ierusalem. [3]) Vel quoniam.

IN CAPUT IX.

1. (*Non tamen.*) Incipit spe mitigationis solari miseros, ne ingenti malorum congerie absorbeantur. Multi in contrariam prorsus sententiam verba haec trahunt: nempe ut sit comminatio, quae graviorem Iudaeis afflictionem denunciat, quam quum a Teglath Pelezer, aut a Salmanazare afflicti sunt. Prior gravem cladem intulit, posterior longe graviorem, quia decem tribus in captivitatem abduxit, et delevit populi nomen. Gravissimam igitur omnium cladem hic nonnulli praedici putant: quia si cum utraque illarum conferatur ambas superet. Etsi autem hoc reiicere propositum non est, quia probabili colore non caret, tamen in diversam sententiam potius inclino: etsi magis arrideat prior ille sensus. Propheta hypocritis delitias excutere voluit, ne putarent cladem hanc quae exitialis futura erat instar procellae mox transituram sicut priores. Ita particula כי proprie sumetur. Sed meo iudicio optime convenit, consolationem esse, in qua incipit temperare quae de horrendis illis tenebris et impulsu dixerat: ac poenarum illarum acerbitatem mitigans ad sperandam Dei gratiam erigit. Ac si diceret: Et tamen in atroci illa clade, quam subtinebunt Iudaei, non erunt tales tenebrae, quales quum terra Israel primum a Teglath Pelezer, deinde aliquanto durius a Salmanazare afflicta est. Poterant enim alioqui fideles in tantis angustiis deficere, nisi consolatione aliqua eorum animi erecti fuissent. Ad eos igitur sermonem convertit Isaias, ne se periisse existiment. Plagas enim quibus plectentur, prioribus leniores fore significat. Atque haec interpretatio quam genuina sit, paulo post ex contextu facile liquebit. Cur vero propheta hanc cladem quae longe atrocior erat mitiorem et tolerabilem fore dicit? nam evertenda erat Ierosolyma, diruendum templum, abolenda sacrificia, quae superioribus cladibus illaesa permanserant. Haec igitur omnium saevissima: et priores, eius respectu, leves videri possent. Sed notandum est, huic certam promissionem additam esse, quum in prioribus nulla

esset. Hac autem sola et vinci tentationes, et plagae leviores reddi possunt. Hoc solo, inquam, condimento mala nostra leniuntur: qui eo destituti sunt, omnes desperare necesse est. Quod si Dominus nos eo confirmet, auxilii spem afferens, nullum est tam grave malum, quod non leve existimemus. Hoc similitudine facilius reddi potest: Accidet ut quis in rivulo exiguo submergatur, si praeceps in eum deciderit, quum tamen e medio mari tabulam aliquam nactus evadere et in portum deferri posset. Ita etiam levissimae clades nos obruent, in quibus Dei gratia destituemur: quum e summa clade freti Dei verbo eripi et incolumes evadere possemus. Quod ad verba spectat, quidam vocem מועף adiective sumunt, quasi diceret propheta, Non obscurabitur: sed relativum feminini generis quod paulo post sequitur, non patitur ad viros hoc referri. Rectius ergo alii nomen substantivum esse docent: ideo ad verbum reddere placuit: Non erit Iudaeae obscuratio, secundum angustiam temporis, etc. Quod verbum הקל quidam exponunt quasi populo in exsilium abducto exonerata esset terra, penitus alienum est a sensu prophetae, nec quadrat contextui: quia sequitur mox regionem maritimam secunda clade fuisse aggravatam. Porro non dubium est quin verbum hoc הכביד superiori respondeat. Quia ergo Teglath Pelezer non nisi partem exiguam regni afflixerat, clades per eum illata levis dicitur secundae respectu, quam inflixit Salmanazar. Viae maris fit mentio, quia Galilaea litori maris Mediterranei vicina erat: ab altera autem parte cincta tractu Iordanis. Vocatur autem Galilaea gentium, non tantum quod propinqua esset Tyro et Sidoni, sed etiam quod illic permultae gentes Iudaeis commixtae erant: quia ex quo regio illa a Solomone regi Hiram concessa fuerat, nunquam sic potuit pacari, quin partem eius aliquam occuparent gentes.

2. (*Populus ambulans in tenebris.*) De rebus futuris loquitur in tempore praeterito, ut populo quasi in rem praesentem adducto liceat in excidio urbis, in captivitate sua, et quasi rerum omnium interitu, lucem Dei conspicere. Summa igitur est: in ipsis tenebris, imo in morte ipsa, bene nihilominus esse sperandum: Deo enim satis virtutis suppetere, ut populo suo, postquam interiisse videbitur, vitam restituat. Matthaeus hunc locum citans (4, 15. 16), videtur ipsum in alienum sensum torquere. Ait enim impletum esse hoc vaticinium, quum Christus circa oram maritimam concionaretur. Verum si recte expendimus similitudinem, Matthaeus recte et vero sensu hunc locum Christo accommodavit: tametsi vulgo interpretes nostri non satis exacte ipsum enucleare videntur. Nam quum simpliciter ad regnum Christi pertinere dicunt, rationem non exprimunt: nec declarant quomodo huic loco id conveniat. Si igitur genuinum huius loci sensum assequi velimus, repetendum memoria quod iam alibi dictum est, prophetam, quum de educendo e Babylone populo loquitur, non unam solam aetatem spectare, sed et reliquas complecti, usque dum advenit Christus, plenissimamque populo suo libertatem attulit. Nam redemptio babylonica veluti praeludium fuit instaurandae ecclesiae, non ut paucis quibusdam annis exstaret, sed tantisper dum prodiret Messias: qui veram salutem, non corporibus tantum, sed animis quoque ipsis afferret. Quem morem Isaiae usitatum esse comperiemus, quum in eius lectione paulum modo fuerimus progressi. Itaque propheta de captivitate babylonica loquutus, quae calamitatem gravissimam portendebat, eam leviorem fore demonstrat ea clade quam prius sustinuerat Israel: quoniam Dominus huic cladi modum et finem statuerat, videlicet septuaginta annorum: quibus exactis lux Domini ipsis affulsura erat. Hac ergo fiducia liberationis animos metu prostratos erigit, ne ultra modum affligerentur: atque ita Iudaeos distinxit ab Israelitis, quibus tam propinquae instaurationis spes non erat proposita. Etsi enim gustum aliquem misericordiae dederant prophetae electis reliquiis, quia tamen redemptio Israelis erat quasi accessio redemptionis Iuda, et inde pendebat, merito nunc propheta noster novam lucem oblatam esse praedicat, quia Deo statutum est populum suum redimere. Apte etiam et scite Matthaeus huius lucis radios ad Galilaeam et terram Zebulon extendit.

Comparat hic exsilium babylonicum tenebris et morti. Nam qui eo detinebantur, miseri et calamitosi mortuisque omnino similes erant: quemadmodum etiam ab Ezechiele (37, 12) vox eorum refertur: scilicet, Exsurgent mortui e sepulcris. Talis igitur erat eorum conditio, ac si nullus fulgor, nullave lucis scintilla ipsis affulgeret. Id tamen impedimento minime futurum ostendit, quominus etiam luce fruantur, et pristinum libertatis statum recuperent. Libertatem vero illam non ad exiguum aliquod tempus, sed ad Christum usque extendit, ut iam dictum est. Atque ita apostoli prophetarum testimonia usurpare, verumque eorum finem et usum demonstrare solent. Quemadmodum Paulus citat testimonium illud Oseae, Vocabo populum meum, eum qui non erat populus (Rom. 9, 26; Oseae 1, 10; 2, 23): idque gentium vocationi accommodat, tametsi proprie dictum sit Iudaeis: et impleri ostendit, quum Dominus gentes in ecclesiam cooptaret. Ita quum populus in illo exsilio veluti sepultus esset, nihil differebat a gentibus. Quum igitur in eadem utrique essent conditione, non solum ad Iudaeos, sed ad gentes quoque testimonium hoc pertinere consentaneum est. Nec vero ad externam solum miseriam, sed aeternae mortis caliginem, in

qua demersae sunt animae donec ad spiritualem lucem emergunt, referri debet. Nam certe obruti in tenebris iacemus, donec Christus nobis per doctrinam verbi affulgeat. Unde etiam Paulus admonet: Surge qui dormis, et excitare a mortuis: et illuminabit te Christus (Ephe. 5, 14). Itaque si initium liberationis ab exitu e Babylone ad Christi usque adventum, ex quo omnis libertas omnisque beneficiorum largitio pendet, protendamus, verum huius loci sensum erimus assequuti, qui non satis alioqui ab interpretibus explicatus est.

3. (*Multiplicasti.*) Hic locus aliquantum obscurus est, tum per se, tum propter varietatem interpretationum. Videtur enim absurde negari magnificatam esse laetitiam: quum statim deinde subiiciat, Laetati sunt. Propterea Iudaei particulam לא non accipiunt negative, sed perinde ac si esset ו pro א. Nam et aliquando sic accipitur in scripturis, quanquam raro: id autem faciunt, quod haec prophetae dicta non possint arbitrio suo contexere. Nonnulli vero haec referunt ad Sennacherib, quod quum ingens ei esset exercitus, non gaudii materiam, sed moeroris potius ipsi attulit. Alii vero de ecclesia exponunt, et merito: sed in ratione aberrant, quoniam hoc dictum putant a propheta, quod multis et variis aerumnis obnoxii sind fideles, quamdiu vitam degunt. Alii longius trahunt, quod conversio gentium qua augebitur ecclesia, Iudaeis et veteri synagogae non afferet laetitiam. Sed ego nullam earum interpretationum probare possum. Itaque sic interpretor: quemadmodum initio capitis propheta hoc redemptionis beneficium reliquis omnibus maius fore praefatus est, tametsi non adeo magnifaciendum videretur, propter eorum paucitatem, qui redempti sunt: ita nunc eandem comparationem repeti, vel non longe diversam: quod scilicet illustrior futura sit haec Dei gratia, quam dum olim populum suum multiplicaverat. Hoc in speciem minime consentaneum videri poterat. Si quis enim comparet statum regni iudaici ante captivitatem babylonicam cum eo qui reditum sequutus est, tunc certe quum adhuc intacta maneret in sua haereditate magis floruisse videbitur. Tenues enim reliquiae, prae illa multitudine quae abducta fuerat, reversae sunt. Adde, quod neque gratis in suo habitabant, sed veluti precario: et pendendum erat Persis vectigal, neque ullam fore pristinae dignitatis speciem retinebant. Quis igitur splendidum illud regnum, quod in familia Davidis fuerat, huic statui non praetulisset? Attamen propheta posteriorem hunc statum, licet multo inferior, imo miserior videatur, florenti illi et magnifico praeferendum esse censet: et maiorem in eo docet laetitiam fore, quam quum omni opum et facultatum genere abundaret. Quod etiam testatus est Aggaeus (2, 9): maiorem posterioris templi gloriam fore, quam prioris, quamvis in specie longe aliter videri posset. Perinde igitur est ac si diceret Isaias, non fuisse antea maiorem laetitiam, tametsi maior esset populi multitudo: quamvis pauci numero simus et pusilli, tu tamen ea luce qua effulges nos ita exhilarasti, ut nullum prioris status gaudium cum isto comparari queat. Nam ea redemptio veluti praeludium eius erat quae in Christo demum exhibita est solidae perfectaeque salutis.

(*Coram te.*) Verum et solidum gaudium, non leve aut temporarium fore significat. Saepe enim laetantur homines, sed fallaci et evanido gaudio, quod luctus et lacrymae subsequuntur. Huius vero gaudii radices altius fixas fore asserit, quam ut unquam concidat aut labefactetur. Huc quoque spectat particula Coram te, quia nihil aliud pios exhilarat quam dum illis lucet serena Dei facies. Neque enim sicuti profani homines caeca et vaga laetitia huc illuc raptantur, sed haec illis unica est pleni gaudii materia, acquiescere in paterno Dei favore. Et forte alludere voluit propheta ad sententiam illam quae frequenter occurrit apud Mosen: Laetaberis coram Domino Deo tuo. Nam etsi illic tabernaculi fit mentio, apposite tamen ad praesentem causam transfertur loquutio, non fore profanum fidelis populi gaudium, sed quia Deum agnoscat, et fidei oculis intueatur salutis autorem. Alii subtilius exponunt, laetari intus coram [*Deo*] fideles in suis conscientiis, quia in mundo assidui moerores et gemitus eos manent. Hoc etsi verum est, simplicior tamen sensus colligitur ex circumstantia loci, vero scilicet gaudio fruituros qui divinitus redempti erunt fideles: quia claro experimento edocti erunt, eum sibi esse patrem, ut secure gloriari audeant, sub eius manu se perpetuo fore salvos. Notatur ergo, ut nuper dixi, perpetuitas. Similitudines quas subiicit, messis et victoriae, quibus laetitiae magnitudinem exaggerat, satis apertae sunt. Caeterum, hinc apparet quid nobis afferat Christus: nempe solidum et integrum gaudium, quod nobis excuti vel eripi nullo modo potest, etiamsi procellae et tempestates variae insurgant, et omnis generis angustiis premamur. Quamvis pusilli et tenues simus, nihilominus hilari et laeto animo esse decet: quia ratio gaudii nostri non est in numero, aut opibus, aut externo splendore, sed in beatitudine spirituali, quam nos per Christi verbum consequimur, posita est.

4. (*Quia iugum.*) Causam gaudii assignat, quia ex dira et crudeli tyrannide erepti fideles quasi se a morte erutos sentient. Nam illustrandae gratiae Dei causa, quam iniqua et onerosa fuerit servitus qua gravati et afflicti fuerant Iudaei, in memoriam revocat: atque huc spectat verborum congeries: Iugum oneris, virga humeri, virga opprimentis vel exactoris. Nam quamvis ad praesentem malorum

sensum nimium teneri simus ac molles, simul ac sumus elapsi, facile obrepit oblivio. Ergo ne vilescat populo redempto Dei gratia, reputare iubet propheta quam acerba et luctuosa fuerit servitus, quum sub gravi iugo velut curvi gemebant: quum baculus affixus erat eorum humeris, et tyrannico imperio premebantur, hinc laetior et iucundior illis redemptio merito esse debuit. Commendat rursus alia circumstantia gratiae huius praestantiam, quod Deus aperte manum suam exseruerit e coelo. Ideo profert vetus exemplum et memorabile: quia enim Deus iam olim Madianitas sine hominum manu miro et incredibili modo profligaverat, ita nunc simile potentiae specimen fore conspicuum, Deum scilicet sine alio subsidio populum suum a crudeli tyrannide eximere, quo tempore nemo ex miseris Iudaeis digitum tollere audebit. Notandum autem est Deum sic interdum opitulari suis, ut ordinariis mediis utatur, sed dum hoc videt obstare hominibus, ne manum eius quasi velatam conspiciant, interdum per se et apertis miraculis operari, ne quid virtutis suae conspectum impediat vel obscuret. Sic in hac Gedeonis victoria, ubi sine ulla hominum opera deleti sunt hostes, palam apparuit Dei brachium. Quid enim habebat Gedeon praeter strepitum lagenarum, quo vix mures abigi potuissent? et exigua erat hominum manus contra ingentem exercitum, pro armis inane terriculamentum. Itaque huic redemptioni populi futuram comparat, in qua non minus nuda et illustris manus Dei palam refulgebit. Nonnulli hunc locum simpliciter exponunt de lege: quae non abs re iugum onerosum dici posset, ac baculus humeris incumbens: sed non convenit ea interpretatio: quoniam propheta videretur ex abrupto loqui, et violenter hic locus torqueretur. Illa igitur moderatio, quam prius attigi, tenenda est: nempe Deum, ubi populum suum e Babylone eduxit, illud redemptionis beneficium usque ad Christum prosequutum esse. Sensus itaque est, Fregisti illa onera, quibus iniuste et crudeliter populus tuus premebatur. Alii trahunt ad excidium Ierosolymae sub Vespasiano: sed nihil habent rationis. Iudaei fere omnes ad Ezechiam referunt, quum sic Dominus urbem liberavit ab obsidione Sennacherib, eiusque exercitum delevit. Sed expositio illa quadrare non posset: quoniam Ezechias tyrannice Iudaeis non imperabat. Praeterea, tunc Dominus populum e metu ac periculo, non e servitute eripuit. Unde apparet longius hoc vaticinium spectasse, veramque et consentaneam esse huic loco interpretationem quam attulimus.

5. (*Quoniam omne praelium.*) Hic fere conveniunt interpretes, Isaiam voluisse opponere victoriam, quam Deus daturus erat populo, aliis victoriis. Alii enim vincunt edita hostium strage: hic vero Dominus sola sua manu vincet. Nam plenius exprimit quod dixerat, Sicut in die Madian. Dominus ergo, inquit, multorum opera non utetur: sed e coelo sibi victoriam pariet. Ubi vero Dominus per se agit, eum clarius vitae et salutis nostrae autorem esse, sublatis omnibus integumentis, agnoscimus. Quum autem sit antithesis, qua notatur dissimilitudo inter communem bellandi rationem et miraculum redemptionis, copula ו in medio versu debet in adversativam particulam resolvi: ac si diceret, communiter tumultuosa pugna hostes prosterni, sed Deum longe aliter acturum: quia velut igne coelitus demisso, et contortis repente fulminibus hostes ecclesiae delebit. Nisi forte magis placeat eorum sententia, qui uno contextu exponunt, cunctos proeliantes fore in tremore et in combustionem ignis. Sed prior sensus melius quadrat, et verba etiam prophetae suffragantur. Hinc vero constat non solum hic tractari de liberatione quam populus a Cyro consequutus est ut in patriam rediret, sed ad Christi regnum haec extendi oportere.

6. (*Quoniam puer.*) Nunc a fine demonstrat Isaias quomodo haec liberatio debeat reliquis Dei beneficiis anteponi, quia scilicet non modo populum ab exsilio reducet Deus, sed Christum in regia sua sede collocabit, sub quo summa et aeterna constet felicitas. Ita admonet non temporalem fore Dei gratiam, dum complectitur totum medium tempus, quo conservata fuit ecclesia usque ad Christi adventum. Nec mirum est si mox a reditu veteris populi transitum faciat propheta ad plenam ecclesiae instaurationem, quae multis postea saeculis contigit: diximus enim supra cap. 7: Quia non aliter quam per mediatorem nobis propitius est Deus, omnes promissiones in ipso fundatas esse: ideoque morem tritum esse prophetis, quoties bona spe erigere volunt fidelium animos, hoc pignus vel hanc arrham statuere in medio. Huc accedit, quod reditus ab exsilio babylonico initium fuit renovationis ecclesiae, quae Christo demum exhibito impleta est, unde in continua serie nihil est absurdi. Quamobrem recte docet Isaias, non esse haerendum in praesenti beneficio, sed finem spectandum, eoque referenda esse omnia. Haec summa est felicitas, vos e morte ereptos esse, non tantum ut vivatis in terra Canaan, sed perveniatis ad regnum Dei. Hinc monemur non esse devoranda beneficia, quae a Deo percipimus, ut statim pereat eorum memoria: sed mentes ad Christum erigendas esse: alioqui et levis fructus et gaudium inane erit: quia ad gustandam paterni amoris dulcedinem nos non deducent, nisi in mentem nobis veniat gratuita Dei electio, quae in Christo sancitur. Denique non vult propheta populum hunc detineri in gaudio externae et caducae libertatis quam assequutus est, sed intendere in finem: nempe, in conservationem ecclesiae: donec Christus redemptor unicus omnium appareat. Is

enim materia et plenitudo omnis gaudii nostri esse debet.

(*Puer.*) Iudaei torquent impudenter hunc locum: nam de Ezechia interpretantur, qui tamen natus erat antequam vaticinium hoc ederetur. Atqui loquitur ut de re nova et inexspectata: imo promissio est, qua excitantur fideles ad spem rei futurae. Unde non dubie colligitur, puerum qui deinde nasciturus erat proponi. Vocatur idem Dei filius. Nam etsi nomen filii Hebraeis late patere fateor, id tamen valet ubi aliquid additur. Quisque hominum filius est patris sui: vocantur filii centum annorum, qui centenarii sunt: filii iniquitatis, scelerati homines: filii benedictionis, qui sunt benedicti: collem fertilem vocavit supra 5. cap. Isaias filium olei. Sed filius sine adiectione, non potest alius intelligi a Dei filio. Et nunc κατ' ἐξοχὴν Christo tribuitur, ut sciamus hac insigni nota eum discerni a reliquo genere humano. Nec vero dubium est, quin ad solenne illud oraculum respexerit Isaias, quod per ora omnium volitabat, Ero ei in patrem et ipse erit mihi in filium (2. Sam. 7, 14): sicut et Psal. 2 (v. 7) repetitur, Filius meus es tu: ego hodie genui te. Nisi enim res vulgo nota et celebris fuisset, Messiam fore Dei filium, inepte et absque sensu filium simpliciter vocasset Isaias. Quare elogium hoc a superiore vaticinio dependet: ex quo apostolus Heb. 1. (v. 5) Christi praestantiam colligit supra omnes angelos efferri. Caeterum quamvis in habitu pueri contemptibilis fuerit Christus, filii tamen titulo ornatur eius dignitas. Neque tamen infitior, quin Davidis quoque filius potuerit dici: sed ad Deum aptius refertur. Qui vero sequuntur tituli, multo minus Ezechiae quadrant. Nam cavillationes quibus hunc locum eludere tentant Iudaei, mox abunde refellam. Certe calumnientur, res per se satis omnibus aperta est qui pacate et tranquille de ea iudicabunt. Pondere etiam non caret quod addit, populo datum esse hunc filium: ut scirent Iudaei suam et totius ecclesiae salutem in persona Christi inclusam esse. Atque haec donatio unum est ex praecipuis fidei nostrae capitibus: quia parum nobis prodesset natum esse Christum, nisi noster quoque esset. Qualis porro futurus sit hic puer, et quae sit eius conditio, declarat in sequentibus.

(*Principatus super humerum eius.*) Allusio ad crucem Christi, quae nonnullis arridet, plane frivola est. Gestavit crucem humeris Christus, in qua magnificum de mundi principe triumphum egit: sed quum eadem ratione hic dicatur impositus humeris principatus, qua videbimus cap. 22, positam fuisse clavem domus David super humeros Eliakim, non est cur longe petamus argutias. Quanquam mihi probatur obliqua antithesis inter principatum quem humeris sustinebit redemptor, et baculum humeri cuius nuper facta fuit mentio, quo tyranni premebant captivum populum. Nam et bene respondet, neque obnoxia est ullis cavillis. Messiam ergo diversum fore ostendit propheta ab ignavis regibus, qui negotiis et curis valere iussis, otio indulgent: quia par erit ferendo oneri. Ita praedicatur imperii maiestas et excellentia, quia propria virtute reverentiam sibi acquiret Christus, neque supremis tantum digitis, sed pleno robore functionem suam obibit.

(*Et vocabitur nomen.*) Quanquam activum est verbum, quia tamen indefinite capitur, non dubitavi reddere in neutro genere. Tantundem enim valet, ac si plurali numero dixisset, Vocabunt. Et nos Galli phrasin hanc imitamur: *on appellera.* Quod enim ad Deum referunt Iudaei, et legunt uno contextu, Vocabit nomen eius Admirabilis, Consiliarius, Deus fortis, Pater aeternus, Princeps pacis, facile apparet studio vel potius libidine obscurandae Christi gloriae id fieri. Nisi enim nimis cupide eum sua deitate spoliare contenderent, optime flueret contextus sicuti nostri reddunt. Deinde quorsum opus fuit, Deum insigniri istis epithetis, si tantum hoc volebat propheta, nomen ab eo impositum fuisse Messiae? Nam epitheta quibus ornari solet Deus, vel perpetua sunt, vel accommodantur ad causam praesentem: quorum neutrum agnoscere licet. Deinde non erat haec recta series, inter diversa elogia inserere medium Dei nomen: sed continuo post verbum יִקְרָא. debuerat subiici, Vocabit Deus fortis, admirabilis, etc. Iam nomen יוֹעֵץ non video quomodo simpliciter quadrare Deo possit, quia ad consiliarios refertur qui regibus vel aliis adsunt. Si quis rixator pertinacius insistat Rabbinorum commento, nihil aliud quam impudentiam suam prodet. Nos quod planum est ac minime coactum sequamur.

(*Admirabilis.*) Notandum est istos titulos non adventitios esse, sed ad rem praesentem accommodari. Docet enim propheta qualem se Christus ostensurus sit erga fideles. Nec vero de arcana eius essentia disserit: sed commendat eius virtutes, quas fidei experientia sentimus. Quod eo diligentius tenendum est, quia maior pars hominum nuda eius appellatione contenta est, nec vim aut efficaciam considerat: quod tamen potissimum erat spectandum. Primo elogio mentes piorum ad raram attentionem erigit, ut aliquid excellentius a Christo exspectent, quam cernatur in ordinario cursu operum Dei: ac si diceret, in Christo reconditos esse inaestimabiles rerum mirabilium thesauros. Et certe redemptio per eum allata mundi etiam creationem superat. Summa est, gratiam Dei, quae in Christo exhibenda est, praestare omnibus miraculis. Ratio secundi elogii est, quod instructus veniet redemptor omnibus sapientiae numeris. Meminerimus autem quod iam attigi, prophetam non disputare hic de occulta Christi essentia, sed de virtute quam erga

ex historiis atque adeo exemplis quotidianis deprehendimus. Unus hic principatus immutabilis atque aeternus est. Haec autem prorogatio, de qua nunc tractat Isaias, duo membra continet. Refertur enim tam ad tempus, quam ad qualitatem. Etsi enim ea est conditio regni Christi, ut omnibus momentis interiturum videatur: Deus tamen non modo ipsum tuetur et defendit, sed etiam longe lateque ampliat eius fines. Deinde propagat, et continua serie ad aeternitatem extendit. Quod diligenter tenendum est, ne crebrae ecclesiae concussiones fidem nostram labefactent, quando audimus inter vesanos fremitus, imo impetus hostium, inexpugnabili Dei virtute stabile esse Christi regnum, ut toto mundo invito ac repugnante permaneat saeculis omnibus. Neque enim de eius firmitate iudicium facere convenit ex praesenti rerum aspectu, sed ex promissione, quae et de continuatione et de novis incrementis certiores nos reddit. Principatui adiungitur pacis aeternitas: nec enim aliud ab alio seiungi potest. Nam impossibile est Christum esse regem, quin simul suos contineat in secura beataque quiete, et omni benedictione locupletet. Quia vero innumeris quotidie turbis sunt obnoxii, sustinent graves tumultus, inter metus et curas aestuant ac vexantur, pacem illam Christi apprehendere convenit, quae palmam in cordibus obtinet, ut illae si maneant, imo tranquilli consistant inter totius mundi ruinas. Quod in voce לםרבה, praeter usitatum morem scribendi clausum sit ם: nonnulli putant significari servitutem, qua populus Iudaicus premendus erat usque ad Christi adventum. Alii existimant gentem illam perfidiae suae causa excludi hoc signo ab huius regni societate: non insector. Nos quidem asserere vix possumus ita scriptum esse a propheta: sed tamen quum ita sit per manus traditum, et tam diligentes vel minimi cuiusque apicis observatores fuerint Rabbini, haud aliter possumus suspicari, quam hoc non temere factum esse. Quod si recipimus prophetam ita consulto scripsisse, mihi utilis esse admonitio videtur, ne putarent fideles externa opulentia splendidum fore Christi regnum: atque ita mundanos triumphos vana spe haurirent: sed tantum inter varias pressuras sperarent arcanam dilitationem regni, quia promissa erat.

(*Super solium Davidis.*) Quia Davidi promissus fuerat redemptor ex eius semine, et regnum eius nihil aliud fuerat, quam imago vel tenuis umbra perfectioris et plane beati status, quem Deus per manum filii sui erigere statuerat, ideo prophetae, ut populum revocent ad memorabile illud miraculum, Christum vocare solent filium Davidis. Etsi enim tam sancti et integri regis merito carum et venerabile erat nomen, fidelibus tamen maiore in pretio erat promissa renovatio ad plenam salutem, et vulgo etiam apud rudissimos quosque celebris erat illius oraculi memoria, fixa etiam ac indubitabilis fides et autoritas. Non congeram multa testimonia, quibus prophetae afflicto populo restitutionem promittunt in persona Davidis, vel filii eius. Nam interdum praedicant Davidem fore regem qui pridem erat mortuus. Ita hoc loco significat Isaias nihil se novum proferre, sed tantum revocare in memoriam quod Deus ante pollicitus fuerat de regni perpetuitate. Oblique etiam insinuat quod apertius dicit Amos (9, 11), Christo rursus erigendum esse solium, quod aliquamdiu eversum esset. Describitur etiam regni qualitas, sed per similitudinem a terrenis imperiis sumptam. Christum enim regem fore dicit, qui ordinet ac stabiliat regnum suum iudicio et iustitia. His enim auspiciis feliciter surgunt terreni principatus et firmas radices agunt. Quae vero metu et vi solum administrantur, diuturna esse nequeunt. Quia igitur optima regnorum et principatuum custos est iustitia atque etiam ex ea dependet communis populi felicitas, hac particula docet Isaias regnum Christi exemplar fore optimi regiminis. Verum hic iudicium et iustitia, ad externam politiam non pertinent. Est enim tenenda analogia inter regnum Christi et eius qualitates. Nam quum spirituale sit, virtute spiritus sancti stabilitur. Denique haec omnia ad internum hominem referenda sunt: quum scilicet a Deo in veram iustitiam regeneramur. Externa quidem iustitia postea consequitur: sed necesse est, ut illa mentis et animi renovatio antecedat. Non aliter ergo Christi sumus, quam si recti et aequi fuerimus studiosi, atque impressam animis nostris iustitiam geramus, quam spiritu sancto infixerit. Quod addit, Ex hoc tempore, ad iustitiae et doctrinae potius quam regni perpetuitatem referendum videtur: ne similes eius leges putemus regum et principum edictis, quae ad triduum aut exiguum aliquod tempus valent, et subinde renovantur, ut paulo post rursus obsolescant: sed aeternam earum vim esse intelligamus. Sunt enim sancitae, ut in sanctitate et iustitia, quemadmodum ait Zacharias, omnibus diebus vitae nostrae ipsi serviamus. Sicuti enim perpetuum est Christi regnum, quia non moritur: ita consequitur iustitiae et iudicii perpetuitas, quae nullo aevo poterit immutari.

(*Zelus.*) Per zelum studium ardens intelligo, quod Deus patefaciet in conservanda ecclesia, abrumpendo omnes difficultates atque impedimenta, quibus alioqui prohiberi eius redemptio poterat. Sicut enim quum quid arduum aggredimur, affectus vehementia et ardor obstacula superant, quae se ingerunt ad frangendos vel tardandos nostros conatus: ita raro et singulari studio Deum accensum esse docet Isaias ad ecclesiae salutem, ut si fideles ingenio suo metiri nequeant quod nuper promisit,

non tamen desinant bene sperare, quia admirabilis et stupenda sit ratio. Denique significat non levi aut molli brachio Deum venturum esse ad redimendam ecclesiam, quia totus ardebit incomparabili fidelium amore, et salutis eorum cura.

8. (*Verbum misit Dominus.*) Hic novum describitur vaticinium. Etenim concionem hanc a superiore divisam esse arbitror, quod propheta iam disserat rursus de futuro statu regni Israel, quod tunc infestum erat Iudaeis. Eius autem copiis et potentia non abs re territos fuisse Iudaeos scimus, praesertim inita societate cum Syriis, ut qui viderent sibi ad resistendum non satis virium esse. Ut ergo piis consolationem afferat, docet qualis futurus sit regni israelitici status. Iacob et Israel pro eodem accipit. Sed gratia non caret varietas, ut doceat nihil tergiversando proficere impios, dum a se Dei iudicium vel avertere vel deflectere moliuntur. Alludit autem ad eorum sermonem, qui suis dicteriis elabi se posse putant, iocandoque et ludendo derivant alio quidquid denunciant prophetae: quemadmodum si quis flatu oris sui procellam repellere tentaret. Est igitur ironica concessio, ac si diceret, Vestra opinione aliis accidet quod vobis Deus edicit: sed quidquid minarum profert contra Iacob residebit in Israele. Mittere enim pro Destinare accipitur. Particula ב significat in ipso Iacob. Illic considere et quiescere verbum Dei necesse erit, quia non potest sine effectu evanescere. Idem hic docet, quod etiam postea aliis verbis, Verbum meum non redibit ad me inane: quia scilicet efficaciter promulgatur quod semel ab ipso decretum est. Verbo enim cadendi, certum eventum rei et effectum designat: ac si diceret, se haec non imaginari, aut ex se ipso praesagire, sed Deum esse loquutum, qui falli aut mutari nequit. Populi nomine non intelligo Iudaeos, sed potius Israelitas: imo dubitationem tollit propheta, nomen Ephraim diserte exprimens. Addit et Samariam, quae caput illius populi erat, vel decem tribuum. Nam munitae urbes, quod se extra teli iactum positas existimant, multo plus arrogantiae prae se ferunt. Putant enim cum hoste paciscendo sibi remedium semper fore in manu, etiamsi tota regio devastetur. Propterea Isaias ipsam a communi clade minime immunem fore denunciat. Omnes autem sensuros esse dicit, quae ex ore Dei prodierint oracula, nequaquam irrita fore: et Sciendi verbo, quod ad ipsam experientiam refertur, oblique eorum infidelitatem perstringit, ac si diceret, Quandoquidem surdis loquor, et pro nihilo ducitis quidquid nunc praemoneo, res ipsa vos docebit, sed nimis sero.

(*Qui dicunt.*) Hic propheta adversus obstinationem et pervicaciam illius populi invehitur: quia semel atque iterum castigatus Dei virgis, et quidem acriter, tam procul aberat a resipiscentia ut damna sua in lucro deputans magis obduresceret. Certe qui ita proterve Deo illudunt, non aliter rediguntur in obsequium, quam penitus sint attriti. Iam talis insultatio aperte et ex professo iram Dei provocat. Ideo propheta ex altitudine cordis et superbia prodire dicit. Unde sequitur, iuste nodoso ligno parari duriores cuneos.

10. (*Lateres.*) Verba sunt pervicacium hominum, atque sic contemnentium acceptam cladem, ac si ipsis quaestuosa esset: quod data sit occasio splendidius ornandi tam domos suas quam agros. Sumptuosius, inquiunt, aedificabimus. Ergo dirutae sunt domus lateritiae ut habitemus in magnificis palatiis: et caesis arboribus fructuosiores plantabimus. Non fuit autem hoc vitium unius temporis, quando eandem hodie obstinationem in mundo perspicimus. Quot aerumnis hisce triginta et quadraginta annis afflicta est Europa? Quot flagellis ad resipiscentiam sollicitata est? et tamen nullus exstat tot castigationum profectus: imo maior augetur in dies luxus, libidines inflammantur, pergunt homines in sceleribus et flagitiis maiore quam ut unquam protervia. Denique clades ipsae videntur totidem esse irritamenta luxus et pomparum. Quid igitur exspectandum, nisi ut gravioribus plagis conteramur?

11. (*Roborabit.*) Quum Israelitae inflati essent societate regis Syriae, omniaque sibi ex voto successura confiderent: denunciat Isaias novam mutationem, quae omnem illis spem auferet, eorumque consilia prorsus evertet. Nam postea excitati sunt Assyrii, qui bellum Syriis intulerunt. Itaque occiso Rezin status eius regionis funditus mutatus est. Hoc etiam amplificat quum addit *miscebit*. Significat enim Dominum collecturum ac mixturum varios hostes, quos ad perdendum Syrium mittet: sicuti exercitus ille tam amplae monarchiae militans ex variis gentibus conflatus erat.

12. (*Syria a fronte.*) Docet propheta qualis futura sit haec mutatio, et quid eveniet mortuo Rezin, qui adversus Iudam cum Israele coierat: nempe quod Syrii post mortem regis sui ex sociis hostes repente fient, bellumque Israeli inferent, sicuti accidit. Hoc vult quum ait Syriam fore a fronte. Nec enim convenit eorum interpretatio, qui Syriam exponunt de Orientalibus, Philistaeos de Occidentalibus. Simplicior est sensus, omni ex parte hostes illis fore infensos: quia undiquaque surgent in perniciem qui pro fidis amicis habiti fuerant. Et quod dicit a fronte et tergo, vulgari loquendi mori respondet, ut nova interpretatio et aliena quaeri non debeat. Hoc exemplo discendum est quid sit humanae potentiae et societatibus regum confidere: ac praesertim ubi illicitis foederibus implici in securitate nostra torpemus: quia simul ac volet Dominus, qui prius nobiscum erant, minimo momento in nos ipsos et perniciem nostram ver-

tentur, et quae remedia nobis utilia esse putavimus, ea nobis exitio erunt, nosque et a fronte et a tergo prement. Est etiam observandum, Deum non statim primo die flagella omnia depromere: sed quum obstinato animo pergimus, magisque ac magis ipsum provocamus, plagas etiam adauget atque ingeminat: novo etiam poenarum genere afficit, ut tandem pervicaciam et duritiem nostram frangat. *Toto ore*, significat id quod vulgo dicimus, *A pleine bouche:* ac si diceret, exponendum esse Israelem hostium suorum praedae, ut hinc atque illinc pleno ore, tum a Syriis, tum a Philistaeis voretur.

(*Non est aversus furor eius.*) Hoc durissimum omnium est, et prae caeteris impios conterrere debet, quod si multa perpessi sint, nondum tamen defuncti sunt: novas iterum poenas imminere, quoniam in sua contumacia pergendo iram Dei magis in se acuunt. Hanc enim pervicaciae et maioris impietatis occasionem sumunt homines, quod quum poenas aliquas perpessi sunt, nihil sibi amplius ferendum putant, eoque magis indurescunt: neque etiam iudicio Dei esse amplius obnoxios credunt, quia iam virgas omnes consumpserit: et tanquam ab eo prorsus liberati, fraena sibi magis laxant, omneque iugum excutiunt. Hac ratione denunciat Isaias, manum Domini adhuc extentam esse, ne se eam fugisse existiment. Nec vero hic tam docet quam accusat: tametsi huc etiam minae tendant, ut doctrina intelligatur, sed quia negotium ipsi erat cum praefractis hominibus, apud quos nulla castigatio profecerat, ideo nondum finem plagis impositum esse denunciat: ac tametsi eas intermisisset Deus, non remisisse tamen, sed erectam habere manum ad novum vulnus infligendum.

13. (*Atqui populus non est reversus.*) Copulam hic nonnulli accipiunt pro causali: ac si propheta rationem redderet, cur Dominus novis plagis subinde infligendis flagella intendere non desinat: quia scilicet tam durus et pervicax est populus, ut resipiscere nolit. Nam ubi nulla est poenitentia, minime aequum est, Deum quasi victum cedere obstinatis hominibus. Unde fit ut se ad graviores vindictas armet. Quum ergo Israel nullis plagis emendaretur, interire ipsum necesse fuit: ut deplorata erat omnium malitia, quum toties percussi et afflicti non moverentur, nec ullo modo resipiscerent. Est autem gravissima haec obiurgatio: quod quum Dominus non tantum verbis moneat, sed re ipsa impellat, et cogat variis plagis, obdurescimus tamen, neque nos a flagitiis et libidinibus nostris abduci patimur. Hoc deploratae nequitiae signum est: nec gravius quidquam dici aut cogitari posset. Nam et grave iam malum est, quum homines doctrinam, simul atque proposita est, non sequuntur: gravius etiam, quum obiurgationibus non moventur: gravissimum, quum adversus plagas ipsas obdurescunt, quin potius vel recalcitrant, vel sua ferocia magis accendunt indignationem iudicis: nec secum ipsi cogitant quorsum percussi fuerint, et quo Dominus ipsos vocet. Ubi igitur nulla remedia proficiunt, quid censendum, nisi morbum insanabilem et prorsus deploratum esse? Nec vero ad Israelitas tantum, sed ad nos etiam pertinet ista obiurgatio. Iam enim Dominus variis cladibus totum orbem castigavit, ut nulla fere eius pars ab aerumnis et calamitatibus immunis esse potuerit. Omnes tamen obstinato animo videntur in Deum conspirasse, ut quidquid agat sui similes esse et vitia sua prosequi non desinant. Proinde merito nobiscum Dominus eadem expostulatione uti posset: et certe nos ipsos ore Isaiae compellat: nec alius nobis propheta exspectandus est, qui novas plagas denunciet, quum ab Israelis causa nostra diversa non sit, eandemque cum ipsis culpam sustineamus. Et mox additur explicatio, quum dicit Non quaesisse Iehovam: quia in hunc finem percutit Deus, ut ad se revocet fugitivos. Videtur quidem hoc modo a se procul abigere homines: sed quia proprium eius est educere e sepulcro quos visus est plagis conficere, terrendo solum humiliat peccatores ut ad ipsum redeant. Et certe initium conversionis est, Deum quaerere: imo unica est bene vivendi regula. Ab ea si deflectimus, neque coelum tenemus, neque terram. Nunc vero quid sit Deum quaerere, vel quomodo quaerendus sit, videndum. Hypocritis enim semper in ore prompta erit exceptio, precibus, ieiuniis, lacrymis, tristi habitu sedulo ipsos petendae veniae causa supplicare. Sed quaeri vult Deus alio modo, dum peccator vere subactus iugum quod excusserat libenter recipit, et se addicit in eius quem spreverat obsequium.

14. (*Abscindet.*) Significat ultionem Dei universalem fore, et quae omnes ordines involvat. Totus enim populus corruptus erat, et contagio sic pervaserat totam regionem, ut nihil sanum vel integrum restaret. Quum autem ita grassatur impietas, nemo non sibi blanditur: seque perbello velo contectos putant quod multos habeant similes sui: et dum se comparant cum aliis paratam sibi defensionem esse arbitrantur. Haec causa est, cur omnibus in genere ultionem istam denunciet: quia nemo a communi labe purus erat. Per Ramum valentiores et robustiores significat: per Arundinem vel Iuncum debiliores, id est, infimae sortis homines, et nullis fere opibus praeditos. Significat ergo impendere Dei vindictam, quae nec robustis, neque debilibus, nec summis, nec infimis parcat: quia nulla pars a communi labe pura est vel intacta. Caeterum quod allegorice dixerat de capite et cauda, clarius et sine figura exponit: et capita quidem dicit esse magnates et primores, qui praeerant rebus

gerendis, et ad gubernacula reipublicae sedebant: quibus adiungit pseudoprophetas, eosque sub caudae nomine vult intelligi. Atqui priorem versus superioris partem solum declarat, rami et arundinis nullam mentionem facit. Cur id omiserit, ratio in promptu est. Nam eos potissimum urgere voluit, qui gravius peccabant, et peccandi autores erant aliis, quod essent propter gradum honoris conspicui. Prophetas caudae nomine designat, non quod essent abiecti et humiles, ut aliqui existimant: sed voluit exprimere partes extremas totius corporis. In capite, magistratus et iudices, quoniam in summo gradu eminent: pseudoprophetas in cauda, quoniam fallaciis et hypocrisi fallunt et imponunt hominibus: ac si alios leonibus vel ursis, alios vulpeculis conferret. Hoc loco admonemur, non esse propterea indormiendum vitiis nostris, quod impietas et nequitia per omnes ordines grassetur, nec ulla pars hominum pura aut intacta sit. Quo enim magis abundabunt vitia, eo magis ira Dei adversus summos et infimos accendetur. Quod certe nobis etiam hodie in ista malorum omnium lue verendum est, ne scilicet ubi flagrare coeperit ira Dei, sursum et deorsum omnia consumat.

16. (*Nam gubernatores.*) Vertunt alii, Qui te beatum reddunt, vel praedicant: ac si diceret, nihil magis noxium aut pestiferum esse populo, quam adulationes, quae peccandi licentiam fovebant. Ego vero sequar lectionem quam prius probavi, quum idem verbum occurreret. Intelligit autem rectores et praesides, quorum officium erat populum continere in honesta disciplina, fraena ad scelus et nequitiam omnibus laxasse: unde merito seductores et corruptores censendi sunt: ab iis enim in plebem universam manat, et veluti ex capite in membra fluit corruptio. Deliguntur autem magistratus et pastores ut lasciviam populi coerceant, ut quod rectum et honestum est praescribant, atque imprimis honorem Dei tueantur. Si haec negligant, impostores potius quam rectores habendi sunt: quando ab iis misera dissipatio oritur. Iam ubi omnes pro sua libidine agunt, nec ullus est moderationi locus, quis nisi calamitosissimus exitus esse potest? Quod vero plebs punitur ita ob sua vitia, non minor etiam gubernatores ultio manet, quod munus sibi commissum neglexerint, autoresque fuerint tantorum malorum. Quum addit pessum ire qui reguntur, quanquam hac particula significat exitiales esse principes impios, et qui pro libidine dominantur: similiter et doctores, qui potius fallunt atque imponunt, quam salutis viam commonstrent, quia eorum culpa perit populus: simul tamen admonet neminem excusari ne quis praetextum sui erroris quaerat ex malis gubernatoribus, quemadmodum vulgo fieri solet. Nam si caecus caecum ducat, ut inquit Christus, ambo in foveam cadent. Et certum est non alios pessumdari ab improbis et perfidis ducibus, nisi qui sponte falli appetunt.

17. (*Propterea super adol.*) Exprimit apertius Isaias quam horrenda futura sit illa Dei ultio adversus omnes ordines. Tantum enim abesse ut evadant qui prae aliis sunt noxii, ut neque adolescentes, neque impuberes, neque viduae effugiant: quibus tamen in atroci etiam clade parci solet: quod etiam usitatum fuisse gentibus in excidiis urbium ex ipsarum historiis perspicimus. Dominus autem hic denunciat se neque sexus neque aetatis rationem habiturum. Quanquam hic quoque sensus non male conveniet, Quamvis multas mulieres suis maritis privabunt, et pueros orbabunt suis parentibus strages, Deum tamen non fore exorabilem, quin mulieres viduitate, et pueros orbitate puniat. Sed quia ad summam rei parum interest, non insisto. Caeterum, ne insimulent Deum saevitiae, simul demonstrat quam iustis de causis futurus sit ita severus, quia scelerati erunt omnes: ideoque dignos esse quos aequa lege in exitium praecipitet.

(*Hypocritae.*) Nolui in hac voce recedere a communi sententia, quanquam חנף impium, duplicem, vel perfidum ac sceleratum significat. Videtur enim notare malorum omnium fontem, quod nullus apud eos verus Dei timor esset. Neque enim levem aliquam fictionem significat, sed interiorem animi contemptum, quo obstupescunt conscientiae, ut nullis deinde monitionibus tangantur: ac si dixisset, in sua pravitate alte esse demersos. Quia vero improbitas, ubi animum occupavit, trahit secum manus, pedes et reliqua corporis membra: ideo propheta subiicit, esse omnes sceleratos. Tertio addit, eo licentiae progressos esse, ut flagitia sua absque pudore iactent. נבלה, quod nomen stultitiam vertunt, latius saepe patet apud Hebraeos: quia pro foeditate, nequitia et vesania capitur. Nunc propheta, meo iudicio, intelligit sic deditos esse flagitiis, ut non aliunde petendum sit testimonium, quam ex eorum linguis.

(*Non erit aversus.*) Iterum repetit hanc sententiam: sicuti saepius inculcanda est, quia non sufficit semel intellexisse, quam gravia sint iudicia Domini adversus sceleratos: adeo facile et celeriter obrepet eorum oblivio, quae in futurum tempus tam sollicitudinem quam metum excutit. Ad haec nos decipit et excaecat fallacia illa, quia singulis vindictis putamus exhaustam esse potentiam Dei. Quare nihil satius quam tenere hoc principium: quoties nos Deus castigat, minari aliquid atrocius, nisi mature resipiscamus. Et quoniam a propheta iteratur haec admonitio, assidue etiam nobis recurrat, nondum sedatum esse furorem Dei, tametsi iam graviter peccata ultus esse videatur. Quid ergo iudicandum, ubi nos non nisi leviter castigavit? Ut hodie passi quidem sumus aliquid poenarum, sed quid hoc ad

durissimas clades quas populus ille sustinuerat, quum edixit Isaias parari nova adhuc flagella? Quid igitur futurum? Dominus certe perget in officio suo, suique perpetuo similis futurus est. Nisi hic metus nos expergefaciat, plane intolerabilis est stupor noster. Verbum שב per futurum tempus reddidi, ut dilucidior esset sensus: quia etsi quasi de re praeterita loquitur, poenarum tamen continuationem rebellibus denuntiat.

18. (*Quoniam succensa est.*) Urget propheta impios, quibus solenne est se exonerare cum Dei invidia. Vel enim tergiversantur, ut se persuadeant esse innoxios, vel convicti culpam tamen extenuant, ac si Dei severitas modum excederet. Nunquam certe nisi coacti fatentur iustas esse Dei ultiones: imo quamvis aperte se excusare non audeant, fremunt tamen et obmurmurant. Hanc proterviam refellere volens propheta calamitates comparat incendio: sed hominum impietatem lignum et materiam esse docet, qua ira Dei accenditur: ac si diceret, Clamitant omnes et flebiliter queruntur violenter ardere iram Dei, neque interea considerant peccatis suis quasi flabellis eam accendi, eadem peccata materiam suggerere: imo se ipsos intrinseco scelerum suorum igne consumi. Nam quod addit de spinis et vepribus, tantundem valet ac si dixisset, hac flamma correptum iri omnes Iudaeae partes. Utrumque autem exprimit, proficisci a Dei iudicio scelerum poenas: culpam tamen residere in ipsis peccatoribus, ne crudelitatis praetextu cum Deo expostulent. Concinna autem gradatio est: quia hoc usitatum esse perspicimus, ut ignis ab ima alicuius loci parte accensus, colligat paulatim vires, magisque ac magis grassetur, et ad superiora conscendat: talem fore iram Dei ostendit Isaias, ut quae non primo statim die corripit sceleratos, sed paulatim accenditur, donec sese penitus effundat. Initio enim Dominus moderate agit. Quod si levi castigatione nihil proficiat, poenas auget atque ingeminat. Iam si nos praefractos esse videat, ad extremum ardet, ut nos funditus deleat, et veluti condensam sylvam exurat. Denique, ut alibi dicunt prophetae, nos instar paleae et stipulae esse oportet, ubi semel ira Dei accensa est.

19. (*Prae ira Iehovae.*) Postquam omnium malorum causam a nobis proficisci, ideoque nobis imputandam esse ostendit, simul docet Deum iustissimum esse ultorem. Quum enim homines sibi clades et aerumnas accersant, Deus non patitur ipsos manum suam effugere: non quod propensus sit ad saevitiam (est enim benignus et clemens) sed quod iustus sit, nec sceleratos ferre possit. Horrorem autem ultionis Dei similitudine caliginis exprimit, qua nihil moestius esse potest: quia sine figuris iudicium adeo horrendum declarari nequit. Tametsi alludere videatur ad fumum, de quo prius loquutus est. Quum enim praevalet incendium, et grassatur adeo violenter, lucem denso fumo adimi necesse est.

(*Nemo fratri suo parcet.*) Postrema hac particula et sequenti versu describit propheta quibus rationibus aut mediis, ut aiunt, Dominus vindictam suam exsequatur, postquam ita excanduit. Ubi enim nulli apparebunt hostes, a quibus metuamus, nos ipsos in perniciem nostram armabit. Ac si diceret, nihil fore difficultatis Domino in exercenda ultione quam denunciat: quia ut nemo aliunde sit nobis molestus, mutuis et intestinis bellis nos conficiet. Hoc autem dictu horrendum ac prodigiosum est, neminem fratri suo parcere, unumquemque carnem suam vorare. Nemo enim carnem suam unquam odio habuit. Verum ubi excaecati sumus a Domino, quid superest, nisi ut nos ipsos mutuo perdamus? ac tametsi portentosum est, tamen in dies fere accidit. Nulla nos retinet coniunctio aut sanguinis, aut religionis, aut imaginis Dei, quam omnes gerimus: quum tamen ipsae gentes hac communi societate naturae cohibitae interdum fuerint a nocendo, quod agnoscerent belluas ipsas similitudine naturae retineri, ne in genus suum saevirent: lupum a lupo, ursum ab urso non vorari. Homines ergo, a quibus humanitas vocata est, tam atrociter inter se confligere et saevire, ut belluinam rabiem superent, prodigiosum est: nec aliunde hoc malum oriri potest, quam quod a Deo excaecati et in reprobum sensum dati sunt. Merito vero hanc ultionis speciem expressit Isaias. Quum enim pace fruuntur homines, se extra omnem aleam positos arbitrantur, nec quidquam reformidant. Hanc autem securitatem deridet Dominus, atque ostendit se vel sola ipsorum manu, quam in ipsos armabit atque impellet, vindictam suam exsequuturum.

20. (*Rapiet quisque ad dextram.*) Idem est quod vulgo dici solet, *prendre et ravir à toutes mains*. Qua loquutione insatiabilis vel avaritia vel crudelitas notatur: nam rapiendi libido ad immanem saevitiam impellit. Fore autem inexplebiles magis emphatice exprimit, quia caeca truculentia impulsi, imo incredibili rabie non secus haurient fraternum sanguinem, quam si vorarent proprias carnes. Hac circumstantia non parum augetur ultionis acerbitas, quod Abrahae filii, et sancta electi generis posteritas, in tam belluinum furorem erumpat. Itaque meminerimus hoc horribile esse coelestis vindictae documentum, dum implacabili nocendi cupidine fratres alii in alios feruntur.

21. (*Manasse Ephraim.*) Hae tribus peculiariter inter se coniunctae erant. Nam praeterquam quod originem ducebant ab eodem patre Abraham, magis arcta necessitudo erat, quod ab uno patriarcha illius pronepote, nempe Ioseph, oriundi erant. Tametsi vero coniunctissimae essent, Deus tamen eas simul se commissurum denunciat, ut mutuo conflictu se ipsos deleant, ac si vorarent carnem brachii sui:

ideoque opus non fore externis hostibus denunciat. Addit etiam ubi mutuis vulneribus sese confecerint, ambo adversus Iudam coituros, ut eum perdant.

(*Nec in omni hoc aversus.*) Si quis per se reputet eas clades quas denunciavit Isaias, ita obstupescet, ut valde miretur duriora adhuc nunciari. Verum ita agit Dominus cum sceleratis: nec prius affligendi finem facit, donec penitus obruat atque perdat, quum saepius invitati recusent redire cum ipso in gratiam. Itaque mirum non est, quod plagas alias aliis accumulat, quemadmodum etiam per Mosem eas se in septuplum adaucturum nunciavit in eos qui resipiscere nollent (Lev. 26, 18. 21): ne putarent se una aut altera perpessa defunctos esse. Quum autem extentam Dei manum dicit, eo significat parata esse flagella, quibus statim feriat. Nec enim muliebriter irascitur Dominus: sed iram eius ultio statim consequitur.

CAPUT X.

1. *Vae decernentibus decreta iniqua; et qui dictantes dictant iniuriam,* 2. *Ut arceant pauperes a iudicio; et eripiant ius pauperibus populi mei, viduas spolient, et pupillos praedentur.* 3. *Et quid facietis in die visitationis? et quum desolatio venerit e longinquo, ad quem confugietis auxilii causa, et ubi deponetis*[1]) *gloriam vestram?* 4. *Nisi*[2]) *corruet inter vinctos, et inter occisos cadent. In hoc toto non erit aversus furor eius, et adhuc manus eius extenta.* 5. *O Assur virga furoris mei, et baculus ipse in manu eorum ira mea.* 6. *Ad gentem simulatricem mittam eum, et contra populum indignationis meae praecipiam ei, ut praedetur praedam; ut rapiat spolia, et ponat eum in conculcationem, quasi lutum platearum.* 7. *Atqui ipse non sic arbitrabitur, nec cor eius sic cogitabit: quia in corde eius erit ad exstirpandum et succidendum gentes non paucas.* 8. *Dicet enim, Annon principes mei pariter Reges?* 9. *Annon ut Carchemis sic Calno? annon Hamath sicut Arphad? annon Samaria ut Damascus?* 10. *Sicut invenit manus mea regna idolorum, quum simulacra eorum sint prae Ierusalem et Samaria.* 11. *Annon sicuti feci Samariae et idolis eius, ita faciam Ierusalem et idolis eius?* 12. *Sed accidet, Quum perfecerit Dominus totum opus suum in monte Sion et Ierusalem, visitabo super fructum magnificentiae cordis regis Assur, et super gloriam altitudinis oculorum eius.* 13. *Quia dixit: In fortitudine manus meae feci, et in sapientia mea; quia perspicax fui: et ideo abstuli terminos populorum, et recondita eorum diripui, et detraxi tanquam fortis sedentes.* 14. *Et invenit quasi nidum manus mea opes populorum: et ut colliguntur ova derelicta, sic ego universam terram collegi: nec fuit qui abigeret ala, et aperiret os, et sibilaret.* 15. *An gloriabitur securis adversus secantem ipsa? an magnificabitur serra adversus eum qui ipsam agitat? quasi elevatio virgae contra elevantem ipsam: quasi elevationes baculi, non ligni.*[1]) 16. *Propterea mittet Dominator Dominus exercituum in pingues eius maciem, et subtus gloriam eius succendet incendium, quasi incendium ignis.* 17. *Et erit lux Israel in ignem, et Sanctus eius in flammam: comburetque et devorabit vepres eius et spinas die uno.* 18. *Gloriam sylvae eius et frugiferi campi eius ab anima usque ad carnem consumet: et erit quasi dissolutio signiferi.* 19. *Et reliquiae ligni sylvae eius ad numerum erunt, ut puer eas numeret.* 20. *Erit in die illo, non adiicient amplius reliquiae Israel, et superstites e domo Iacob inniti percussori suo: nam innitentur super Iehovam sanctum Israel in veritate.* 21. *Reliquiae revertentur, reliquiae Iacob ad Deum fortem.* 22. *Nam si fuerit populus tuus Israel instar arenae maris, reliquiae eius revertentur. Consumptio decreta inundans iustitiam.*[2]) 23. *Quia consumptionem et finitionem Dominus Iehova exercituum facit in medio totius terrae.* 24. *Propterea sic dicit Dominus Iehova exercituum: Ne timeas, popule mi, incola Sion, ab Assur. In virga percutiet te, et baculum suum levabit contra te in via Aegypti.* 25. *Sed adhuc paululum, et consummabitur*[3]) *furor et indignatio mea, in abolitione eorum.* 26. *Et excitabit Iehova exercituum contra eum flagellum, secundum caedem Madian in rupe Oreb, et virga eius super mare, levabitque eam in via Aegypti.* 27. *Et accidet in die illa ut auferatur onus eius ab humero tuo, et iugum eius a cervice tua: et dissipabitur iugum a facie unctionis.* 28. *Venit in Aiath, transiit in Migron, in Michmas reponet vasa sua.* 29. *Transierunt vadum, in Geba pernoctaverunt hospitio: territa est Rama, Gibea Saulis fugit.* 30. *Hinni voce tua filia Gallim, fac audire Laisam paupercula Anathoth.* 31. *Mota est Madmena; incolae Gebim collegerunt se.* 32. *Adhuc dies: quum in Nob interquiescet, agitabit manum suam versus montem filiae Sion, collem Ierusalem.* 33. *Ecce, Dominus Iehova exercituum amputabit ramum cum terrore,*[4]) *et procerae staturae excidentur, et sublimia humiliabuntur.* 34. *Et resecabit condensa sylvae ferro: et Libanus violenter cadet.*

IN CAPUT X.

1. (*Vae decernentibus.*) Nunc propius urget populum Isaias: sicuti fecit 1. et 2. cap. quo se merito affligi sentiat. Nunquam enim se merito plecti fatentur homines nisi aperte convicti et coacti. Quamvis autem prioribus testimoniis satis convicti

[1]) vel munietis. 1551: relinquetis. [2]) vel sine me.

[1]) 1551: in ligno. [2]) vel iustitia. [3]) vel consumetur. [4]) vel potenter.

essent, tamen ad species rursus veniendum fuit, quibus eorum simulatio detegi posset. Nam adeo perfrictae frontis sunt homines, ut qualibet excusatione se tectos putent, et Deum ultro crimineutur. In tanta igitur protervia, eos satis duriter exagitare aut accusando modum excedere non potuit, ut ipsis etiam invitis ora obstrueret. עמל et און saepe in scripturis coniungi solent: ut Psalmo septimo (v. 15) און significat vanitatem et iniquitatem: sed posterior significatio huic loco melius quadrat. עמל vero molestiam significat, et saepe causam ipsam molestiae, iniuriam scilicet, quam potentiores tenuioribus inferunt, quum autoritate et potentia sua abutuntur. Quemadmodum enim prius originem mali ab ipsis gubernatoribus esse demonstravit: ita ipsos in priore ordine collocat, ut poenam subeant flagitiorum, quorum ipsi in causa fuerunt. Quod diligenter notandum est: quia in summo gradu constituti se a communi aliorum sorte eximi, ne reddenda sit Deo ratio, putant: propterea hanc ipsis praerogativam fore denunciat, ut primi etiam poenas luant. Quod nonnulli hic duos ordines constituunt, et distinguunt decernentes a scribentibus, mihi non probatur. Nam in genere et sine distinctione adversus principes et magistratus invehitur, qui iniustis et tyrannicis edictis populum sic gravabant, ut ad merum latrocinium tenderent: omne ergo magistratuum et gubernatorum genus comprehendit.

2. (*Ut arceant.*) Alii vertunt, Ut faciant declinare. Sed verus sensus est, ut arceant pauperes a iudicio, vel efficiant ut cadant causa. Haec iniquitas et iniuria est cuius superiore versu meminerat: quod inopibus eripitur ius suum, fraudanturque in divitum gratiam, et e iudicio abeunt delusi, dum omnia sunt praedae exposita. Pauperes autem potissimum nominat, quod ope et auxilio ut plurimum destituti sint. Quum igitur eos magistratus et iudices prae caeteris adiuvare deberent, plus sibi adversus ipsos licentiae permittunt, et contumeliosius ipsos opprimunt. Qui enim opibus, aut amicis, aut gratia valent, iniuriae minus obnoxii sunt: quoniam arma ipsis sunt in manu quibus se defendant, atque etiam ulciscantur. Dominus vero sibi peculiariter commendatos esse pauperes ait, qui tamen vulgo contemnuntur: atque ita commendatos, ut iniuriam quae ipsis illata fuerit, inultam non sinat. Neque enim frustra se talium tutorem ac defensorem nominat. Hinc igitur inopes et tenues consolationem petere debent, et aequiore animo miserias et aerumnas pati, quod intelligunt se curae esse Deo, qui inultas eiusmodi eorum iniurias non sinet. Simul admonentur potentes et opulenti, ne impunitas sit eis illecebra ad peccandum. Nam etsi nullus hic vindex appareat, Dominus tamen ulciscetur: et eorum causam suscipiet, quos omni ope destitutos esse putabant.

3. (*Et quid facietis.*) Hic propheta severe minatur principibus, qui secure desidebant in suis malis, ut solent homines prospera fortuna ebrii omne discrimen ex alto despicere. Admonet igitur, tametsi cunctetur Deus, praescriptum tamen esse tempus eius iudicio, brevique iam instare. Et quia vicinis hostibus prostratis et foedere potentissimae gentis muniti metuere desierant, diserte pronunciat cladem e longinquo venturam. Visitatio autem pro iudicio hic capitur: nam alioqui bifariam nos visitat Dominus: nempe in misericordia et in iudicio. Utroque enim modo sese nobis et potentiam suam declarat, et quum nostri misertus nos eripit e periculis, et quum impios et contemptores verbi ulciscitur. Eadem autem est ratio utriusque significationis: quia nobis Dominus, nisi suis operibus, non apparet: eumque abesse putamus, nisi det nobis signum aliquod praesentiae suae. Hanc ergo visitationem ad sensum nostrum refert scriptura: quia dum premimur aerumnis, dum licenter sibi indulgent impii, Deum procul abesse et nostra negligere suspicamur. Proinde hic visitatio pro iudicio accipi debet, quo Deus impiorum audaciae et petulantiae se opponens quasi fugitivos ad se retrahet. Quod si tam horrenda sint in hoc mundo iudicia Dei, quam formidabilis futurus est, quum postremo venerit ad iudicandum orbem? Nam quaecunque nunc metum vel terrorem incutiunt poenarum exempla, non nisi praeludia sunt extremae illius vindictae, qua fulminabit contra reprobos. Multa etiam quae videtur praeterire, consulto in ultimum illum diem reservat ac suspendit. Quod si his castigationibus ferendis pares non sunt impii, quanto minus tolerabilis erit illis gloriosa et inaestimabilis maiestas, quum ad tribunal illud magnificum veniendum erit, coram quo angeli ipsi contremiscent? Quum ait, *e longinquo*, observandum est nos obstupescere non debere in tranquillitate praesenti: quia quicunque secure torpendo in suis vitiis prava hac securitate Deum exarmant, brevi sentient posse momento, quoties volet, coelum et terram ab ortu usque ad occasum concutere.

(*Ad quem confugietis.*) Significat suis praesidiis frustra eos inniti: quia adversus Dei manum irrita erunt, adeoque evanescent. Simul etiam docet hanc mercedem iustissimam fore: quia quum inhumani fuerint ergo alios, merito nihil tunc opis aut in Deo aut in hominibus sentient. Iudicium enim sine misericordia iis qui immisericordes fuerint. Praesertim vero in iudicibus, qui totius populi asylum esse debent: quando ad hoc instituti sunt ut miseros et inopes tueantur: si eos neglexerint ac prodiderint, si etiam spoliarint, quantopere displiceat Deo haec inhumanitas, in sua ipsorum nuditate sentire aequum est. Quod sequitur, *ubi deponetis gloriam*, ita accipiunt interpretes ac si diceret, exturbatum iri e suo

gradu. Ironice enim per ludibrium sciscitari prophetam existimant, Quo abibit splendida illa dignitas, qua non minus crudeliter quam stulte superbiunt proceres, quantisper illis Deus parcit? Sed quia hoc coactum esset, mihi potius videtur Isaias quaerere, ubinam reperturi sint tutas latebras in quibus gloriam suam deponant. Ita Relinquere intelligo custodiae causa: et duae particulae inter se respondent, Ad quem confugietis? Et Ubi reperietis gloriae vestrae asylum, in quo servetur? Nisi forte magis arrideat diversa sententia quam in margine notavi, quia verbum עזב roborare etiam significat. Caeterum, si principes e sublimi detractos Deus ita direptioni exponit, quid infimis futurum est? Non est igitur quod sibi quisquam blandiatur: nam instar stipulae futuri sumus omnes, ubi ira Domini adversus nos accensa erit.

4. (*Nisi corruet.*) Quia ambigua est significatio particulae בלתי, varios sensus eliciunt interpretes. Quidam exclusive accipiunt sicuti pluribus aliis scripturae locis: ac si diceret, Tantum corruet inter vinctos et occisos: quia scilicet omnes aut vinculis aut caedibus addicti devotique erunt. Alii vertunt, *sine me:* quae lectio si placeat, propheta docet hanc illis interitus causam esse, quod defecerint a Deo suo: ut certe haec nobis malorum omnium causa est, fontem vitae et salutis bonorumque omnium relinquere. Et hoc modo acriter perstringit impiorum vecordiam, qui perinde exsultant relicto Deo, ac si nihil optabilius vel laetius esset quam longissime se ab eo subducere: atque ita ironica esset exprobratio: quia non aliunde illis obveniet calamitas, quam ex Dei absentia, qua perperam laetati fuerant. Secundum alios ecliptica est loquutio, Non aliud fore illis refugium, quam si se subter vinctos et occisos prosternant. Posset quoque iurisiurandi esse forma, et optime quadraret hic sensus, Deum cum indignatione iurare, nemini se parsurum, quin alios mancipet carceri, alios hostibus interficiendos tradat. Denique ostendit haec sententia, qualis maneat exitus eos omnes qui verbo Dei admoniti non resipiscunt. Et ex proximo contextu colligimus, grave dirumque exitium denunciari. Repetit enim quod iam saepius dixit, iram Domini adhuc sedatam non esse: reperturum atrociores poenas quibus sese ulciscatur. Quo docemur, nihil omnino praestabilius, quam vero resipiscentiae affectu tangi, et culpam nostram agnoscere, ut veniam a Domino consequamur.

5. (*O Assur.*) Quod nunc sequitur, sic ad poenas denunciandas spectat, ut misceat tamen aliquid solatii ad leniendos piorum dolores: imo maior pars orationis in hac doctrina consumitur. Quidquid malorum proveniet ab Assyriis, temporale esse Dei flagellum: incredulos tamen ubi plus aequo lascivierint, tandem in ordinem cogendos esse. הוי interdum dolentis est, interdum vocantis adverbium, interdum Vae significat: quemadmodum vetus interpres transtulit. Hic vero aliter exponi nequit, quam ut Dominus Assyrios vocet, vel induat personam gementis, quod poenas de populo suo per Assyrios sumere cogatur. Sed quum omnia propius expendo, potius descendo in eam sententiam, hic a Domino vocari Assyrios, ac si suo edicto ad gerendum bellum eos armaret. Prius quidem eos venturos dixerat: sed adeo securi sunt hypocritae, ut nunquam percellantur timore Dei, nisi quum flagella appareant, atque adeo infligantur. Haec ratio est cur ipsos nunc accersat, Adeste: ac si iudex lictorem vocet, atque ipsum iubeat maleficum vincire: aut carnifici mandet, ut ipsum capite puniat. Ita Dominus vocat Assyrios, ut eorum manu vindictam suam exsequatur.

(*Et baculus.*) Hoc ad Assyrium referri potest et sic resolvi ut sit repetitio eiusdem sententiae, verbis paulum mutatis. Ego tamen aliter distinguo, Assyrios vocari baculum furoris Dei: deinde gladios et arma quibus instructi sunt nihil aliud esse quam iram Dei: ac si dixisset propheta, Deum Assyriis pro imperio uti ad exsequutionem irae suae, non secus ac gladiis. Deinde etiamsi gestent gladios, nihil tamen inde esse metuendum, nisi quatenus se ira Dei exseret contra Iudaeos. Summa est, Quidquid erit virium in hostibus proficisci ab ira Dei, et arcano instinctu eius concitari ad perdendum populum, qui alioqui digitum non moverent: baculum vero qui gestatur eorum manu, Deus pronunciat iram suam esse, ut scirent Iudaei caecos hostium impetus regi coelesti providentia. Quod enim nonnulli vertunt In loco, vel in regionem istorum, ego non probo, et nimis coactum est. In summa, Dominus vocat Assyrios, tanquam ministros irae suae, ut eorum manu scelera populi sui ulciscatur: et quidquid in manu eorum est suam esse iram testatur. Atque huic doctrinae duo propositi sunt fines: primum, ut terreantur impii, ac sciant Dominum haud frustra ipsis interitum minari: deinde rationem ostendit qua ipsos puniat. Hoc enim plurimum valebat ad excutiendum torporem impiis, qui omnes prophetae conciones et minas irridebant. Ad haec non parum valuit haec doctrina, quum populus ipse affligi coepit ab Assyriis. Re ipsa enim tunc perspicere licuit non fuisse inane, neque fortuito accidere quod a prophetis praedictum erat. Obiiciet quispiam, cur postea baculum vocet iram suam, quum prius Assyrium virgam furoris sui esse dixerit? sic enim potius loquendum erat, Assyrius est ira mea: et baculus quem gerit est irae meae. Sed non est anxie immorandum verbis, quum prophetae mentem tenemus. Vocat autem homines baculum irae: quia ipsis tan, quam baculo utitur. Iram Dei vocat hominum arma: quod eorum arbitrio non regantur, sed testimonia

sint irae Dei. Apposite ergo loquutus est propheta, ne existimemus impios licentiose, quocunque impellit libido, irruere: sed fraeno constringi et comprimi, ne quid praeter voluntatem Dei efficiant. Hinc colligendum est, Dominum agere etiam impiorum manu: sed hic sobrie sapiendum et loquendum est: prudenter enim et moderate inter opus Dei et opus hominum distinguere convenit. Ac triplex est Deo per homines agendi modus. Primum, quod omnes per ipsum movemur et sumus: unde sequitur omnes actiones ab eius virtute manare. Deinde peculiari modo agit ac flectit quocunque visum est impios: et quamvis nihil minus cogitent, eorum tamen utitur opera, ut se mutuo conficiant ac perdant: vel ut populum suum eorum manu castiget. De hoc modo hic loquitur propheta. Tertio, quum gubernat suo spiritu sanctificationis: quod electis singulare est. Itaque sive tyranni aut latrones, aut alii nobis molesti sint, sive contra nos exsurgant exteri populi, semper inter turbulentos motus et confusos nobis refulgeat manus Dei, nec quidquam fortuito accidere putemus.

6. (*Ad gentem simulatricem.*) Persequitur superiorem sententiam, qua Assyrium virgam furoris Dei vocavit. Quemadmodum enim pater haud frustra ferulam sumit, sed hoc propositum habet ut filium castiget: ita declarat virgam Domini non incertum habere cursum, sed in castigationem ingrati et scelerati destinatam esse. *Simulatricem* porro gentem vocat, aut perversam, quod in ea nihil esset integri aut sinceri. Opponitur enim simulationi integritas: quae omnium virtutum caput est, quemadmodum hypocrisis illa mater est omnium vitiorum. Proinde hic non leviter accusat Israelitas, sed exprobrat quod est omnium maxime exsecrandum, atque ideo continuo post vocat populum indignationis, sicuti alibi Idumaeos populum anathematis sui. Quanquam autem significat se Iudaeis infensum esse, loquutio tamen hebraica multo plus habet energiae. Exprimit enim populum hunc ideo devotum esse exitio, quia nihil in se contineat nisi materiam irae. Deus quidem nisi flagitiis nostris provocatus nunquam irascitur: sed ubi ad summum cumulum pervenit impietas, accenditur implacabilis eius furor. Ita spem reconciliationis praescindit simulatoribus et perfidis, qui non destiterant subinde peccata peccatis addere. Postea se fraena laxasse dicit hostium truculentiae, ut sine modo per rapinas omne genus et contumelias grassentur. Porro hoc non est ita accipiendum quasi Assyrii mandatum haberent a Deo, quo se excusare possent. Bifariam enim praecipit Dominus: nempe, arcano consilio cuius homines conscii non sunt: praecipit etiam lege, qua voluntarium obsequium a nobis postulat: quod nobis praecipue attendendum est, ut respondeamus fanaticis hominibus, qui profane disputant de consilio Dei, quum suam et aliorum impietatem excusare volunt. Prudenter, inquam, distinguere operae pretium est inter has duas praecipiendi rationes. Quum enim Dominus in lege patefaciat voluntatem suam, non debeo ad arcanum eius consilium, quod mihi ignotum esse voluit, conscendere: est enim simpliciter in obsequio permanendum. Quod si quis se parere Deo causetur, quum libidini suae obtemperat, mentitur, Deum frustra scelerum reatu involvens, quo se intus constrictum sentit. Neque enim hic alio vel teste, vel iudice opus est, quam propria cuiusque conscientia. Impii quidem opera utitur Deus, sed alio spectantis. Est igitur hominum respectu accidentale, quod per impios et reprobos agit: quia se Deo servire neque norunt, neque id propositum habent. Itaque si praetextum hunc captent, facile convinci possunt, dum libidini suae morem gerunt, nihil minus quam Dei imperio parere. Habent enim voluntatem Dei in lege expressam, ut frustra alibi eam quaerant. Suo igitur respectu opus Dei non agunt, sed diaboli: quia suis cupiditatibus serviunt. Hoc certe minime spectabant Assyrii, ut operam suam Deo locarent, sed libidine sua, ambitione et avaritia ferebantur. Interim Dominus ipsorum conatus et consilia in alium omnino finem ipsisque ignotum dirigebat. Summa vero huius loci est, rarum et non vulgare fore ultionis Dei exemplum, quum effraeni licentia irruent Assyrii: quia divinitus missi erunt, non ut humaniter et moderate ipsos tractent: sed ut hostili more ipsos praedentur. Addit etiam, in *conculcationem:* quod extremum omnium est, quum scilicet non parcitur victis, sed contumeliosissime, quoad fieri potest, tractantur.

7. (*Atqui ipse non sic.*) Quia impii, dum suam ferociam despumant, conturbant infirmos animos, ac si penes Deum non esset eorum superbiam et furorem compescere: mature occurrit propheta, et fideles hortatur, quantumvis intemperanter se effundat impiorum petulantia, ut tamen sentiant occulto Dei iudicio iuste se castigari. Ostendit quod nuper attigimus, longe aliam fore Assyriis mentem, quam ut Deo impendant operam, sintque eius irae ministri: sed tenendum simul est quo consilio id faciant. Multis enim obiicere promptum fuisset, Quid nobis, quum sis Dei praeco, ab Assyrio minitaris? quasi vero immanis illa bellua ad capessenda Dei iussa docilis sit. Respondet igitur mirum esse Deo artificium, quo vel inscios, vel invitos in obsequium trahat. Tametsi, inquit, alii sint eorum conatus aliaque consilia, nihil tamen impediet, quominus per eos exsequatur atque impleat Deus quidquid decrevit. Poterant etiam multi obstrepere, praeposterum esse ordinem, quod Deus profanis gentibus electum populum subiiceret: nec vero aequum esse, quantumvis peccassent Iudaei,

ut eorum conditio deterior esset quam illorum latronum, qui impietate sua et sceleribus atrocissimam poenam meriti erant. Denunciat igitur propheta suas Assyriis quoque fore vices, ut iustas poenas tempestive luant: interea non esse absurdum ut affligant alios, praedentur, devorent, interficiant, quia reposita est illis sua merces. Ad haec medetur propheta piorum dolori, et anxietatem molestiamque levat, significans impiorum audaciam divinitus fraenari, ne perficiant quidquid ipsis libitum est. Docet igitur, utcunque confuse tumultuentur impii, Deum e coelo temperare sua iudicia, ut ecclesiae suae saluti consulat. Iubet ergo, quamvis Assyrius immanis belluae instar praedae aviditate ardeat, oculos attollere in Deum, cuius consilium a caeco illo impetu longe remotum est.

8. (*Dicet enim.*) Causam assignat cur non putabit Assyrius se virgam esse Dei, nempe quia excaecatus superbia nullum superius imperium agnoscet. Neque enim fieri potest, ut se Dei providentiae subiiciant, qui magnitudine sua confisi hoc et illud arrogant suis viribus. Hoc vere est legitimum imperium tribuere Deo, ubi ne minimum quidem digitum moveri posse credimus absque eius nutu. Contra vero quisquis se minimum quidquam posse imaginatur, sacrilego fastu Dei potentiam ad se transfert: sicuti hic propheta graphice depingit insolentiam profani regis in iactanda rerum omnium licentia. Atque hoc praesertim summis principibus evenit, qui quum opibus, copiis et robore valeant, sic excaecantur ut vix homines se esse norint, quod plus satis experiri licet: nam quotusquisque principum hodie se hominem et communibus miseriis obnoxium putat vel meminit? Sic enim ebrietate quadam mentis alienantur, ut quidquid moliti sunt protinus sese effecturos superatis omnibus obstaculis credant.

9. (*Annon sicut Charchemis.*) Hic aliquot urbes nominat: tametsi alii regiones esse volunt, est tamen probabilius urbes aut munita quaedam loca fuisse. Annon, inquit, idem accidet locis mihi nondum subiectis, quod aliis quae mihi obstiterunt? Comparat igitur Chalno, Arphad et Samariam quas postremo vicit, Charchemi, Hamath et Damasco, quas prius vicerat: nec eas istis fortiores fore dicit. Ita solent impii ex pristinis suis factis gloriari atque insolescere, ut se omnia impedimenta perrumpere, nec quidquam eorum consiliis et conatibus obstare posse existiment: imo putant se omnia invito et inscio Deo peracturos. Quum legimus hanc historiam, discamus non esse superbiendum quod fortes fuerimus, aut nobis successerit ex sententia. Nam in eius manu erit nos deiicere qui extulit. Quod si Assyrio istam arrogantiam exprobrat, quanto magis arguendi sunt ii qui sibi iustitiae et sanctitatis laudem tribuunt, ac si sua ipsorum virtute regenerari possent? Deum enim haud dubie spoliant suo honore, quodque illius proprium est sibi usurpant.

10. (*Sicut.*) Longius iam erumpit intemperies: neque enim tantum hominibus, sed Deo ipsi insultat Assyrius, atque etiam diis ipsis quos colebat. Iactat enim deos, sub quorum tutela erant aliae gentes, sibi obsistere non potuisse, quominus eas domaret: Deum Israel, cui confidebat Ierusalem et Samaria, sibi haud magis obstaturum. Sic enim superbiunt impii, ut victorias quas consequuntur viribus suis tribuentes adversus Deum et omne numen sese erigere non dubitent. Fingunt quidem se numina sua revereri, id est, idola quae sibi commenti sunt, eaque salutant, et sacra faciunt quibus specimen aliquod praebent se victorias suas diis acceptas ferre: sed deinde reti suo, ut inquit Habacuc (1, 16) de Nabuchodonozor, suffitum faciunt, et sagenae suae sacrificant: dum scilicet facinora sua, consilium, prudentiam, industriam iactant. Tunc enim hypocrisin suam detegunt, et arcanas cogitationes patefaciunt, quae sub illis simulationum involucris latebant: dum statim quod numini suo tribuere videbantur ad se transferunt. Haud mirum igitur quod Sennacherib se supra omne numen efferebat: talis enim est fructus impietatis. Duplex autem hic blasphemia est: primum quod sese praefert Deo, seque ipso potentiorem fore existimat: deinde, quod Deum falsis diis permiscet. Satis vero prodebat impietatem suam, quum vel idolis solum sese praeferebat. Nam etsi nihil sunt idola, quum tamen aliquid virtutis et divinitatis ipsis affingant eorum cultores, si iis insultant, se omnis numinis contemptores esse produnt: quando non aliter in idola sunt contumeliosi, ac si cum Deo ipso negotium foret. Bellum igitur cum Deo gerere testis est eorum conscientia, nec ulla ignorantia ipsos excusat: quia Deum simulacris inesse putant. Nam si Apollinem aut Iovem despiciebat hic tyrannus, certe non tanquam idola, sed tanquam Dei numen in ipsis contemnebat. Altera vero tyranni blasphemia fuit, quod Deum vivum cum diis gentium fictitiis in eundem ordinem redegit, eique simul cum aliis insultare ausus est, et Israelis fiduciam ridere, ac si non maior eius potestas, quam idolorum foret.

12. (*Cum perfecerit.*) Hactenus exposuit propheta qualis futura esset superbia Assyrii postquam sibi victoriam adversus Israelem adeptus esset. Nunc vero quid Assyrio ipsi venturum sit, et quale erit consilium Domini adversus ipsum, declarat. Nam impii perinde omnia agunt, ac si Deus in coelo non esset, nec posset eorum conatus abrumpere. Quid enim aliud declarant superbae istae voces *manus mea invenit regna idolorum*, quam quod existimabat se diis omnibus superiorem fore? Atqui

Deus sese opponit eius conatibus: et postquam ipsius opera usus est, in eum quoque animadvertit. Duo sunt huius sententiae membra: impium enim regem a Deo puniendum esse pronunciat: deinde admonet nondum tempus adesse, quo fideles ad patientiam animet. Tempus autem agendi tunc Deo opportunum fore denunciat, ubi ecclesiae suae peccata correxerit: perinde ac si paterfamilias res domi suae turbatas componeret. Huc spectat consilium, ne animum despondeant fideles, ubi impium tyrannum sic exsultantem cernent, neve abiiciant spem salutis, ac si nullo fraeno posset cohiberi. Promittit Deus in summa, se, ubi Assyrio permiserit absque modo superbire, vicissim fore vindicem: quia partes suae sint retundere carnis superbiam quae cum sacrilegio coniuncta est. Ideo particula על pondus habet, quasi diceret altitudine sua minime eximi Assyrium, quo minus poenis subiaceat. Fructum vero hic metaphorice accipit: quoniam impii se beatos et felices esse putant dum turgent superbia: ac si fructum aliquem colligerent. Cor vero priore loco ponit, in quo sedes est superbiae, et quod arrogantia turgidum, ferociam et contumelias efflat. Postea adiungit oculos, in quibus interior cordis affectus se prodit, et qui elatione sua occulti vitii nuncii sunt. Quantumvis ergo supercilia sua attollat Assur, testatur Deus sibi in manu esse rationem, qua gloriam eius in dedecus et probrum repente convertat. Itaque et contemptum, et despicientiam, et fastidium, gestusque vultuosos nimiae confidentiae signa, quae in superbis hominibus conspici solent, comprehendit. Deum porro loquentem introducit: quoniam ἐμφατικώτερον est quod Dominus ore suo pronunciat, quam si prophetae ore loqueretur. Hinc collige universalem doctrinam: Dominum scilicet insolentiam superborum ferre non posse, quin eam retundat. Est enim perpetuum ipsi bellum cum arrogantibus et fastuosis. Sed animadverte ut immodicae festinationi obviam iret propheta, hoc velut restrictionis loco additum: postquam scilicet Dominus totum opus suum perfecerit. Nam simul atque hominem superbum videmus, miramur eum a Domino tolerari. Atqui demonstrat hic Isaias, superbum istum tyrannum, quantumvis proterve se iactet atque efferat, a Deo ferri, quoniam eius opera uti volebat: nec semper adesse opportunum tempus, quo Dominus frangat impios, sed patienter exspectandum esse: ubi castigaverit regnum Iuda, ac si domesticos in ordinem cogeret, in puniendo extero hoste minime fore segnem vel tardum: quemadmodum pater ferulam abiicere aut abrumpere solet, qua filium percussit. *Montem* porro *Sion* συνεκδοχικῶς posuit pro ecclesia: et eodem sensu Ierusalem, ut a templo et regia urbe tanquam a capite totum corpus, vel a parte praecipua totum regnum designaret. *Universum opus* exprimit, quia libenter praepostera nostra celeritate Deum ab opere suo revocaremus, etiamsi tantum modo inchoatum esset. Praesertim contra impios ebulliunt eiusmodi vota, ut difficile sit impatientiam nostram cohibere, nisi protinus in illis puniendis Deus morem gerat nostro desiderio. Hunc fervorem ut temperet propheta, iubet paternis Dei castigationibus liberum et plenum tempus permitti. Totum enim opus accipitur pro iusta mensura. Utilis doctrina et magnae consolationis. Nam videmus impios mire insolescentes et quasi victores insultare Deo, eiusque doctrinam probris et calumniis insectari, ut nullis fere verbis exprimi possit eorum protervia. Quod si nobis obtemperaret Dominus, statim ad eos frangendos et delendos advolaret. Sed vult per eos ecclesiam suam prius humiliare. Nec enim de Syris aut Aegyptiis hic loquitur, sed de Iudaeis, de Sion, de templo et domicilio quod sibi consecratum esse voluerat. Ita hodie varii sunt ecclesiae morbi, quos Dominus curare et purgare vult. Id quidem inchoavit: sed fallimur, si perfectum opus esse existimemus. Non desinet igitur quoad ita nos domuerit, ut vero ipsius timore perculsi qua decet modestia et docilitate iugum subeamus. Itaque mirum non est quod fraena laxat tyrannis, eosque in ecclesiam adhuc saevire sinit. Sed consolatio in promptu est: quod quum eorum opera fuerit usus in castiganda ecclesia, superbiam eorum et arrogantiam visitabit. Nec mirum est si Deus electos suos priore loco feriens peculiarem salutis eorum curam sibi hoc modo esse declaret. Oportet igitur iudicium a domo Dei incipere: deinde ad exteros progredi, qui duriores etiam plagas sustinebunt.

13. (*Quia, dixit, In fortitudine.*) Iterum repetit propheta plenas blasphemiae voces quas crepabat Assyrius. Suae enim potentiae et sapientiae vendicat quidquid victoriarum adeptus est. Per fortitudinem manus intelligit ingentes exercitus ex variis gentibus collectos. Quanquam simul gloriatur se bellicosum esse regem, ut solent Thrasones isti laudem omnium quae eorum auspiciis gesta sunt ad se trahere, tametsi in umbra delitiis vacaverint. Postea circumspectum et prudentem se fuisse iactat, ut vulgo dicimus,* *I'ay esté bien entendu et expert.* Caeterum minime dubium est, quin fraudes et perversas astutias quibus vicinos circumvenerat honorifico titulo vestiat. Nam haec regum ac principum sunt stratagemata, obliquis artibus pacem turbare, excogitare litium praetextus, serere discordiarum semina, denique suis practicis, ut loquuntur, omnia miscere. Quod dicit, *Terminos populorum sustuli*, tantundem valet ac Propagavi fines meae dominationis, aliasque regiones meis finibus adiunxi, ut earum distinctio et terminus tolleretur. Quemadmodum si diceremus regem Galliae fines Britanniae,

Burgundiae, Aquitaniae, Provinciae et aliarum regionum sustulisse, quum eas suo regno coniunxit. Addit etiam nihil adeo absconditum aut abstrusum fuisse, quin ei in praedam pateret, ac si diceret sua sagacitate factum esse ut attraheret in suas nassas vicinos, piscaretur thesauros ipsorum, et ad se alliceret quidquid remotum erat.

14. (*Et invenit.*) Addit nihil sibi fuisse negotii in regibus superandis, et in unum contrahendis eorum opibus: idque similitudine planius reddit: quemadmodum si quis nidum quaerat, et reperiat ab avibus destitutum, sicque ova sine difficultate capiat. Nam si incumbant aves, ut est innatum ipsis conservandi nidi studium, aut involabunt in raptorem, eumque rostro petent, vel sibilo et garritu eum abigere conabuntur. Hic vero tyrannus iactat neminem fuisse qui adversus ipsum vel hiscere tantum auderet, atque ita nullo negotio ad se regna omnia collegisse. Itaque haec omnia sibi arrogat, et sapientiae suae tribuit, nec providentiam Dei ullam agnoscit. Has iactantias consulto propheta quasi ex ore eius retulit, ut ostenderet totidem fuisse flabella quae Dei iudicium accenderent. Nam inter homines tolerabilis non est hic fastus, quomodo eum Deus non comprimeret?

15. (*An gloriabitur.*) Clarius hic deridet vesanam illam Assyrii temeritatem, qua sibi ex nihilo aureos montes fingebat. Perinde enim esse dicit, ac si securis aut malleus manum a qua agitantur despicerent ac superbirent de sua agilitate, quum tamen palam sit carere proprio motu. Sed antequam plura de re, de verbis breviter aliquid attingam. Secundum membrum versus nonnihil obscurum est. Res quidem ipsa patet, sed in forma loquendi quaedam est ambiguitas, qua fit ut magnopere inter se varient interpretes. Caeterum, dum omnia propius expendi, videtur hic sensus quem reddidi aliis melius fluere: Quid hoc est? si baculus se efferat contra manum elevantis, seque lignum obliviscatur, quam monstruosum erit spectaculum? Nam particulam את, quae nota est accusativi, tantundem valere ac contra, novum non est: ו autem copula saepe supervacua est. Ita sensum habebimus minime ambiguum, et a prophetae verbis non remotum. Prius exprobravit Assyrio, quod suis consiliis et armis adscriberet quas sibi acquisierat victorias. Nunc dicit hoc modo contra Deum gloriari, non secus ac si securis pro nihilo ducens secantis manum artificis laudem sibi sumeret: vel baculus perinde ac si mortuum non esset lignum et nullius per se vigoris, contra eum insurgeret a quo attollitur. Unde agnoscimus homines sese efferre adversus Deum, quoties sibi plus quam par est tribuunt: nec iam cum hominibus sed cum Deo ipso belligerare. Facessant ergo superbae et blasphemae istae voces: Haec virtute mea, prudentia, industria effeci, consului, curavi. Est enim Dominus zelotes: nec patitur alio gloriam suam transferri. Porro notandae sunt istae comparationes, quibus homines instrumentis similes facit. Nec vero id ad universalem providentiam, quo omnes creaturae aguntur, referendum est, sicuti nonnulli faciunt, qui omnes a Domino agi fatentur, quia negare non possunt: sed addunt, unumquodque impelli pro sua natura, ut solem, lunam, coelos et eiusmodi. Ita imaginantur hominem proprio consilio et libero arbitrio huc vel illuc agi: quia Deus nihil aliud quam continuet virtutem ab initio semel inditam. Huc vero tendit commentum, universam mundi machinam sustineri Dei manu, sed ad singulos motus regendos non intercedere eius providentiam. Sic pluviam et serenum tempus Deo adscribunt, quatenus naturae conditor est: proprie tamen ut Deus nihil praecipiat: generari pluviam a vaporibus, serenitatem etiam suis causis naturalibus creari. Atqui confusa haec actio quam Deo relinquunt vix millesima pars est eius gubernationis, quam sibi ipse vendicat. Merito ergo Isaias hic ad singulos actus, ut loquuntur, praesidem ipsum statuit, ut homines veluti ferulas destinet quocunque visum est, consilia eorum flectat, conatus ordinet, impetus denique moderetur: ut omnia ab eius providentia, non ab impiorum libidine pendere intelligamus. Obiicitur tamen absurdum esse homines ita secures et gladios dici, ut iis voluntas et iudicium, et quidquid eos ab inanimis secernit, adimatur, ut ex hominibus stipites aut lapides fiant. Sed responsio in promptu est: quamvis enim Deus homines lapidibus comparet, non sequitur tamen ipsos iis similes prorsus esse. Nullum enim simile idem: sed in aliquo conveniunt. Nam sicuti baculus sese huc aut illuc movere non potest, est tamen ad ictus infligendos idoneus: ita impii habent aliquid naturale, nec tamen huc aut illuc converti possunt, nisi providentia Dei et occulto consilio dirigantur. Non impedit ergo haec rerum, ut ita dicam, aptitudo, quominus Dei unius in solidum actio esse debeat. Verum hic intempestive quaestio de hominis voluntate movetur. Nec enim si Deus hominum consilia sibi subiicit, et studia conatusque vertit in quemcunque visum est finem, ideo consilia agitare et hoc vel illud moliri desinunt homines, quando hic violenta coactio fingenda non est, ac si Deus traheret nolentes: sed mira et incomprehensibili ratione omnes hominum motus temperat, ut tamen illis maneat sua voluntas. Praecipue autem hoc loco docet Isaias, omnes hominum conatus irritos esse, nisi Dominus illis successum praebeat. Itaque Assyrium, etiamsi omnia tentasset, nihil effecturum, nisi Deus victorias contulisset: ideo non esse cur sibi laudem arrogot earum rerum, quas nonnisi Deo autore consequutus

erat. Atque hoc ipsum confirmat alia metaphora, quum ait, baculi elevationem a moventis arbitrio non a ligni natura proficisci.

16. (*Propterea mittet.*) Persequitur superiorem doctrinam: significans Dominum ostensurum Assyrio quam immerito sese efferat, atque illius arrogantiam in qua sibi stulte placet deiecturum. Quum enim opibus et copiis suis confideret, Dominum eas adempturum pronunciat: idque sub pinguedinis et maciei metaphora. Pinguedinis enim nomine tam divitias quam potentiam bellicam significat: maciei vero inopiam et penuriam earum rerum quibus nimium fidebat: ac si diceret, quidquid ei pingue et opimum est, id totum Dominus macerabit. Nec enim novum est pinguedini conferri prosperitatem. quia sicuti nimia sagina refractarii fiunt equi, ut sessorem excutiant, vel calcitrent simul ac quispiam accedit: sic in hominibus saturitas gignit ferociam, quae macie subigitur. Valde etiam concinna est quae sequitur similitudo, ignem suppositum iri eius gloriae: quia significat, quo splendidior est eius felicitas, eo fore uberiorem incendii materiam. Quanquam simul indicat penitus redactum iri in nihilum: ac si quis a radice succideret arborem, vel domum a fundamentis everteret. Nam si rami tantum arboris abscindantur, facile repullulat: aut si tectum domus incendatur, reliquae partes integrae manent. Nihil igitur ei reliquum facit, sed extrema internecione delendum affirmat. Particula Tanquam, quae similitudinis est, improprietatem non denotat, sed potius tale incendium fore ut Assyrii gloriam penitus consumat.

17. (*Et erit lux Israel.*) Alludit eleganter ad incendium illud quo se Assyrios consumpturum minatus est. Duo enim sunt in igne: lumen et ardor. Ut dominus ardore suo consumit hostes, ita luce pios illustrat. Satis autem usitatum est, Deum nunc ignem vorantem, nunc diverso respectu lucem vocari, quia eius vis erga pios et impios contraria est. Piis enim affulgens eos fovet ac vegetat: impios vero consumit atque perdit. In summa, sic Assyriis exitium minatur, ut piis simul consolationem afferat: idque bifariam, quoniam videbunt Deum ultorem iniuriarum quas pertulerunt: deinde eius luce exhilarati recipient novam vitam. Qualis sit ea lux, aperte et sine metaphora explicat, quum addit *Sanctum eius*, ut longiore expositione opus non sit. Nempe quia populum illum quem elegit, et sibi quasi peculium segregavit a reliquis gentibus, velit etiam tueri. Tandem ergo Dei gratiam, quae in Israele fulget, instar ignis fore ad hostes vorandos. *Die uno*, id est, subito, repentino incendio flagrabit. Inusitatam enim et stupendam flagrantiam significat, quae impiis repente oboriri solet, quum sibi bene esse et longe periculum abesse putant. Deinde quaecunque obiicient praesidia, instar stupparum fore docet, quae flamma correptae momento evanescent.

18. (*Gloriam sylvae.*) Prosequitur eandem similitudinem incendii: ac declarat futurum ut tam summa quam intima consumat ignis, nec quidquam salvum relinquat. Nam fieri potest ut ignis summas occupet partes: humiles vero et deiectas praetereat. כרמל hic non arbitror esse proprium nomen, sed potius appellativum, pro solo ubere et feraci. Neque enim quadraret sub Assyrii ditione censeri montem Carmel. Ideo sensus est, non modo sylvis eius instare interitum, sed segetes eodem igne correptum iri. Quia non modo grassabitur in superficie, sed in fundos ipsos penetrabit. Aliam similitudinem ab homine ductam subiungit: Quemadmodum enim homo corpore et anima constat, ita cuique eius parti aegritudines seorsim accidunt. Nam saepe valente anima, aegrotat corpus, et e diverso: periculosissima vero est coniuncta utriusque simul aegritudo. Hac ergo similitudine nihil Assyriis integrum aut salvum fore denunciat: sed exitio extremo esse devotos, quia a carne usque ad animam interibunt: non quod mortales sint animae, sed quia vindicta Dei in eas quoque incumbet. Quod certo horrendum est. Nam alioqui castigationum finis est, ut interempta carne spiritus salvus fiat: ubi vero spiritui quoque exitium affertur, quid miserius dici aut cogitari potest? Flamma enim pios lambit tantum, non absumit ut impios, in quibus nihil praeter materiam incendio aptam reperit.

(*Dissolutio vexilliferi.*) Est hic allusio in vocibus, quae latine exprimi nequit. Idem autem significat quod aliis similitudinibus: cladem videlicet extremam: ut quum vexillo capto exercitus omnino profligatur. Captis enim signis, maior caedes consequi solet: ut quum historici magnam internecionem significant, signa capta esse dicunt. Nec vero haec Assyriis minatur ipsorum gratia, ut admoniti proficiant vel resipiscentia tangantur, sed ut piis consolationem afferat: ne existiment laturos impune Assyrios, quum tam atrociter in populum Dei saevirent, nec suspicentur aut oblitum promissi esse Dominum, aut non posse eorum conatus abrumpere. Nisi enim antevertisset propheta, multae huiuscemodi dubitationes eorum animis occurrere potuissent. Quum subiicit reliquias eorum fore in numero, hebraica loquendi forma docet fore exiguas. Atque ita superiorem sententiam tantummodo confirmat: tantam videlicet vastitatem fore post cladem divinitus Assyriis illatam, ut non difficilis sit computatio, imo ultra progreditur, tantam fore paucitatem, ut qui ex iis supererunt, possint vel a puero numerari. Nam alioqui pueri vix ad tres aut quatuor usque numerare possunt. Itaque regnum Assyriorum velut ingens quaedam sylva prius erat:

cuius quum abscissae et deiectae sunt arbores, rarae deinde et sparsim hic atque illic apparent.

20. (*Erit in die illo.*) Nunc ad electum populum revertens describit fructum castigationis quae instabat. Quum enim durum nobis atque acerbum sit aerumnas ac molestias pati, easque refugiamus quantum in nobis est: Dominus fructum earum nobis ostendit, ut animum in earum finem intendere edocti aequiore animo ipsas feramus. Ac si diceret: Velletis quidem Assyrium longe hinc arceri, et vestris commodis pacate frui: sed cogitate hanc castigationem tanquam medicinam curandis vestris morbis necessariam esse, quia non agnoscitis potentiam Dei, atque ab ipso in homines impios fiduciam vestram transfertis. Est autem valde miserum, fiduciam salutis locare in hostibus, atque in iis recumbere qui nihil nobis praeter exitium parant: quemadmodum Israel nunc in Assyriis, nunc in Aegyptiis recumbebat. Quare haec non spernenda compensatio fuit imminuti populi, quod tenuis illa portio quae superstes duravit spem suam didicit in Deum coniicere. Atque hinc melius patet quam necesse fuerit Israelem a Deo castigari. Moderatio vero quam adhibet, ut nihilominus supersint reliquiae, inter quas verus Dei cultus instauretur, insignis est admodum consolationis. Nec supervacua est particula *in veritate.* Nam priusquam affligerentur a Domino, omnes filii Abrahae existimari volebant, fidem omnes profitebantur, Deumque promiscue invocabant: sed mera simulatio erat. Hanc ergo hypocrisin perstringens Isaias, posthac ubi fallaciis fuerint purgati, spem eorum veracem et sinceram fore dicit: quia quum magno supercilio fiduciam in Deum suam iactarent, eam tamen repositam haberent in ope Assyriorum. Quum ergo ipsorum manu castigati erunt, Deo solo confidere discent, animumque suum ab humanis praesidiis revocabunt. Atque hinc collige, non posse in Deum fiduciam locari, nisi penitus animum a creaturis avocemus. Solo enim Deo ita nitendum est, ut caeteris omnibus renunciare molestum non sit. Ubi non est solida haec fiducia, veritati locus non est, in corde scilicet duplici ac bipartito.

21. (*Residuum revertetur.*) Confirmatio est superioris sententiae: tametsi alludere videtur ad locum illum septimi capitis, ubi filius Isaiae שאר ישוב vocabatur. Illic enim diximus ei tale nomen impositum fuisse ab eventu, ut esset quasi pignus futurae liberationis, de qua vaticinatus erat pater. Iudaeos enim variis modis confirmari oportuit: ut persuasum haberent se tandem a Domino reductum iri. Quo etiam pertinet id quod postea subiungit, *ad Deum fortem:* id est, quem reversus populus ex priore apostasia agnoscet praesidem suae salutis. Hoc enim epithetum pro loci circumstantia Deo tribuitur. Nam satis videbatur potentiam expressisse nomine אל, quod fortem quoque significat: sed adiungere etiam voluit גבור, id est, robustum, sive fortem quo magis ad fiduciam populum animaret. Qui enim factum erat, ut populus confugeret ad Assyrios et Aegyptios, nisi quod Deum sibi non sufficere existimaret? Et enim hic fons est omnium malorum, quum apud nos constitutum non est, in Deo esse omnia quaecunque ad salutem nostram desiderari possunt.

22. (*Nam si fuerit.*) Hypocritas deiicit a stulta confidentia: quoniam illis satis erat secundum carnem genus ducere a sancto Abraham: ideoque solo originis praetextu sacrosancti censeri volebant. Hortatur interea pios ad tolerantiam, ut discant placidis animis cladem illam et imminutionem multitudinis suae exspectare: ne ubi acciderit veluti re nova turbentur. Eos ergo consolatur, ne tantam vastitatem aegre ferant: quando ex ea Dominus reliquias saltem aliquas colliget. כלה significat perficere, significat etiam consumere. Hoc posterius melius quadrat. Hanc enim populi diminutionem, consumptionem vocat, eamque absolutam: nam hyperbolice loquitur, quod non longe ab internecione extrema abesset paucis admodum servatis. Nomen Israel hic potest vel in genitivo vel in vocativo accipi, ut hoc modo alloquatur patriarcham Iacob, vel pios omnes eius nomine. Sed in ea re parum est momenti: sensus enim constat, quocunque modo accipias. Potest ergo et in genitivo accipi. Mihi autem magis placet esse nomen proprium, quo veri et non degeneres Israelitae significentur. Emphatica enim est apostrophe ad patriarcham: quia Deus mortuum compellans, vivis denunciat quod olim pollicitus fuerat, fore posteros Abrahae pares arenae maris, docet non extendi ad promiscuam turbam, quae a pietate desciverat: sed quasi interruptionem fore in populo corrupto, donec paulo post renovetur. Additur etiam altera consolatio, quod pauxilla haec manus iustitiam inundabit. Periculum enim est, quum tam duris cladibus ecclesiam premi videmus, ut non longe ab exitio abesse videatur, ne animos despondeamus, et de misericordia Dei dubitemus. Gravissimam vero omnium esse tentationem istam experiuntur, qui vero iudicii Dei sensu affecti sunt. Itaque adversus eam pios animos muniri oportuit: ut fructum qui ex hac clade sequuturus erat, considerantes aegritudinem suam allevarent: quod scilicet iustitia instar fluvii totum orbem inundatura erat. Idque iam attigerat quum diceret, fore ut reliquiae illae Deo vere confiderent. Iustitiae nomen varie exponitur: aliqui referunt ad praedicationem evangelii: quoniam in eo, quemadmodum ait Paulus, iustitia Dei ex fide in fidem revelatur: apostolorum vero opera, qui reliquiae exiguae Iudaeorum erant, in totum orbem manavit. Alii malunt ita accipere, quasi ista consumptio sit specimen et

documentum iustitiae Dei, quod tam graves poenas de populo suo exegerit. Sed malo generalius exponere: nempe, Haec consumptio sufficiet ad implendum universum orbem iustitia. Reliquiae quae ex ea supererunt, tametsi paucae, ad deducendos istos iustitiae rivos sufficient, ut iis totus orbis inundetur.

23. (*Consumptionem.*) Haec repetitio iterum superbis Dei contemptoribus blanditias excutit. Erat enim propemodum incredibile, ut Iudaei, quibus tot promissiones datae, quibuscum aeternum foedus initum erat, veluti momento interirent. Idque etiam a Dei constantia alienum videbatur. Propheta ergo denunciat, Dominum huius consumptionis autorem esse, ut impiorum superbiam retundat, qui praesenti felicitati confisi se extra omne periculum esse putabant: eaque fiducia elati omnes minas atque monitiones irridebant. Deus, inquit, terram vestram in solitudinem rediget, ut in ipso meditullio vasta sit et deserto similis. Medium enim terrae pro corde ipso, hoc est, locis munitioribus et magis reconditis accipit. Nomen נחרצה nonnulli adiectivum esse putant, ego substantive exponere malo: quo etiam modo apud Danielem (9, 24. 27) et aliis in locis accipitur. Paulus hunc locum citat (Rom. 9, 28), sed paulo aliter quam hic apud prophetam legitur: vulgari scilicet interpretatione, quae tunc magis in usu erat. Etsi autem scite et fideliter atque ex genuino prophetae sensu loquutus est Paulus, verba tamen, quae ex graeco interprete recitat, multis occasionem dederunt aberrandi a vero prophetae sensu. Quum enim Graecus λόγον, id est, sermonem transtulerit: plerique illic de evangelio philosophati abrogationem legis denotari dixerunt, quod caeremoniis et figuris finem imponat. Itaque abbreviatum et compendiarium esse sermonem, quo a legis onere, sub quo populus gemebat, liberamur. Sed illud ad prophetae mentem nihil attinet. Hic enim consumptionem imminutionem vocat, qua populus fere perdetur. Neque diversum est Pauli consilium: neque alio tendit Graecorum interpretatio. Idem enim per λόγον intellexerunt, quod Hebraei nomine דבר. Tametsi enim propheta non utatur nomine דבר, tamen rem consumptam, id est, consumptionem significat: ac utriusque eadem significatio est. Denique idem illic Paulus iterat, quod nunc dictum fuerat ab Isaia de futura populi consumptione, ac vaticinium hoc sua aetate docet vel maxime impleri, quum Iudaei ob suam ingratitudinem, demptis paucis reliquiis, a regno Dei excisi essent.

24. (*Propterea sic dicit Dominus.*) Prosequitur eandem consolationem, quae ad pios solum pertinet: qui certe tunc numero pauci erant. Permulti enim Dei nomine gloriabantur, atque in populo censeri volebant: sed pauci re ipsa praestabant quod verbis profitebantur. Non omnes ergo promiscue compellat, sed eos tantum qui consolatione indigebant. Quum enim vastato regno sibi ac rebus suis diffidere, atque ex aliorum sorte suam aestimare possent, ideo consolari ipsos necesse fuit. Atque haec distinctio notanda est: quia alioqui ad eosdem homines tam diversas sententias dirigi absurdum esset. Subiungitur ratio consolationis: nempe cladem istam nihil aliud fore ipsis, quam virgae elevationem, qua corrigantur, non perdantur. כ particula est similitudinis. דרך exemplum significat. Sic igitur interpretor: Secundum exemplum Aegypti. Ac si diceret, quamvis sit crudelis Assyrius, modisque omnibus exitium tuum moliatur: te tamen vulnerabit tantum, non occidet. Exemplum ergo adduxit Aegyptiacae servitutis, quae durissima fuit quidem, non tamen mortifera. Est enim prophetis usitatum, in rebus perplexis vel confusis populum ad redemptionis illius contemplationem revocare, qua Deus mirabiliter ipsos e manibus Pharaonis, crudelissimi videlicet tyranni, eripuit. Sensus ergo est: Ut tunc superior fuit Dominus, et delevit Aegyptios, qui in exitium vestrum conspiraverant, ita nunc Assyrios facile superabit. Alii exponunt, *in via Aegypti*, quod occasione Aegyptiorum Assyrii bellum Iudaeis intulerunt: sed illa expositio quadrare non potest: et si quis propius expendat, nullam ea quam attuli aptiorem esse comperiet: sicuti et doctissimis probatur. Sunt enim hic duo membra, quae inter se opponit, nempe afflictionem quae ab Aegyptiis contigerat, et cladem quae ab Assyriis paulo post infligenda erat. Ut Aegyptiorum afflictio lethalis non fuit: ita neque Assyriorum erit. Expertus es vim et potentiam meam in Pharaonem: ita experieris in Sennacherib. Nec enim quadraret alioqui membrorum inter se compositio, nisi haec ita exponeremus.

25. (*Paululum.*) Non tantum obsidionem Ierosolymae intelligit, quum eam Sennacherib magno exercitu cinxit, sed etiam reliquas clades quibus eversa est Ierosolyma, dirutum templum, captivi abducti. Nam adversus graves illas aerumnas pios his promissionibus armatos esse oportebat. Quod diligenter tenendum est: hoc enim si praetereamus, ut faciunt alii interpretes, haec apte inter se connectere non poterimus. Itaque populi captivitas veluti consumptio fuit. Babylon enim instar sepulcri, exsilium instar mortis erat. Quum vero instaret praesens necessitas, eosque Sennacherib copiis suis instructus urgeret, variisque angustiis in ea obsidione premerentur, eadem consolatio necessaria fuit. Actum enim videbatur de Iudaea, nec ulla in speciem reliqua erat spes salutis. Talis igitur est consolatio: Parcet tibi Dominus: differet quidem ad aliquod tempus, suumque auxilium velut absconditum tenebit, sed tandem eripiet te, atque ulciscetur hostes tuos, quos funditus delere consti-

tuit. Si כַּלֵּה accipere placeat pro consumere, eodem modo dicit consumere iram suam, quo consumere annos et totam aetatem dicimus: hoc est: Indulgebo irae meae, donec omnino perdam Assyrios. Sed aptius est complendi verbum, ac si dixisset, donec totam iram meam exsequutus fuero. Hoc autem est exitium, quod etiam alibi incircumcisis minatur. Dominus enim, spe misericordiae sublata, iudicium suum exercet adversus impios.

26. (*Et excitabit.*) Hic flagelli non virgae nomine utitur Isaias, significans Dominum multo durius et acerbius tractaturum hostes, quam ipsi Iudaeos tractaverant. Internecionem enim ipsis denunciat: idque apertius declarat duobus exemplis: primum Madianitarum, qui horrenda strage deleti sunt in valle Oreb: quae sic ab ipsorum duce vocata est: deinde Aegyptiorum, quos Dominus, quum populum suum persequerentur, in mare rubrum demersit. Priore vero loco historiam commemorat, quae paulo recentior erat: deinde antiquiorem. Unde colligimus Dominum in asserenda ecclesia potentiam suam exseruisse, ut rebus etiam desperatissimis stemus constanter in fide, et eius gratiae innixi bonam spem nihilominus foveamus. Modis enim et rationibus inopinatis ipsam liberare solet, quemadmodum sub Gedeone et Mose contigit. Semper igitur revocanda sunt in memoriam haec beneficia, ut ad fiduciam et constantiam magis ac magis animemur. Hinc etiam colligendum, adversa omnia quae patimur ferulas esse Domini, quibus nos plectit. Interea tamen non sinit Satanam aut eius ministros lethales nobis plagas infligere. Contra, hostes nostros horribile exitium manet: quemadmodum in Madianitis et Aegyptiis cernimus. Est igitur non levis consolatio, quod sortem nostram cum eorum sorte conferentes eos quidem ad tempus aliquod exsultantes cernimus, et proterve insolescentes adversum filios Dei: simul vero audimus, quam horrenda in ipsos lata sit sententia. Nam supplicio exitiali et sempiterno addicuntur.

27. (*Et accidet.*) Incertum an hic loquatur de liberatione quae sub Zorobabel contigit, an de admirabili illa profligatione Sennacherib, quum Ierosolymam immani cum exercitu obsideret. In hanc proximam sententiam omnes fere inclinant, et certe contextus id videtur magis approbare. Subiiciet enim topographiam: loca praecipua recensens, per quae Sennacherib iter facturus erat, donec ad Ierosolymam ipsam perveniret: ut nihil omnino videretur obstare quominus urbis potiretur. Atque huic sententiae aliqua ex parte assentior: nisi quod longius extendo vaticinium. Vult quidem Isaias consolationem afferre piis, quos praesens urgebat necessitas. Inanis enim poterat videri promissio, cui contrariae omnino clades mox successurae essent. Ut si, verbi gratia, Dominus mihi alimenta in proximum annum promittat, iisque interim me prorsus destituat, qualis erit fides promissionis tam longinquae, nisi Dominus me praesenti necessitate liberet? Ita promissio Domini, qua se liberaturum populum e Babylone, eique perpetuo adfuturum dixerat, evanuisse videretur, quum obiiceretur immanis istius belluae faucibus. Huic dubitationi occurrere volens propheta utrumque complectitur, Deum custodem fore populi sui, donec tandem a morte redimat. Restringunt alii ad stragem exercitus Sennacherib. Sed quia promittit Isaias dissolutionem vel rupturam iugi, non dubito quin liberationem ab exsilio denotet. Interim confirmat, Deum non tantum erepturum ipsos e Babylone, sed etiam opem ipsis laturum adversus tyranni obsidionem, quem ultra minas progredi non patietur.

(*Onus ab humero tuo.*) Bifariam exprimit tyrannidem illam, quo magis beneficium redemptionis amplificet. Si ad Sennacherib referre placeat, Iudaeis nondum impositum erat tam grave iugum. Solum vectigal aliquod populus pendebat: quemadmodum ex historia sacra deprehendimus. Cur ergo duabus appellationibus hanc tyrannidem expressit? excusatio afferri potest, quod imminentis periculi rationem habuerit: quia tyrannus ille, tanquam immanis bellua, totam Iudaeam aviditate voraverat: atque ita fere oppresserat, ut iugum eius nunquam depelli posse videretur. Sed iam exposui quid mihi magis placeat, continuum scilicet gratiae Dei tenorem notari usque ad tempus redemptionis. Quod sequitur, A facie unctionis, aliqui pinguedinem exponunt, qua iugum atteritur. Verum illa interpretatio nimis coacta est. Rectius ergo sentiunt alii, שֶׁמֶן usitata significatione tandundem valere ac unctionem, vel oleum. Revocat enim ipsos ad Christum, cuius beneficio fieri ostendit, ut a tyrannide illa liberentur. Unctionem autem vocat regnum illud quod a Domino consecratum erat, ideoque volebat integrum atque illibatum servari. Nam quum prophetae maiestatem regni illius commendare volunt, mentionem faciunt unctionis: qua peculiariter ipsum Dominus insignierat, quod typum Christi prae se ferret. Quamvis enim reliqua quoque regna a Deo instituta sint, tamen profana quodammodo fuerunt: hoc prae illis sacrosanctum erat, quod Dominus Iudaeae potissimum dominaretur, atque sub hac regni imagine Christum repraesentaret. Ob quam etiam causam perpetua regni sedes Solomoni promissa fuit. Quod alii שֶׁמֶן de rege ipso exponunt, et nimis coactum est, et minus plenam doctrinam continet. Itaque ostendit propheta rationem dissolvendae illius tyrannidis: quia verisimile non videbatur, tam facile potentis tyranni iugum abrumpi. Hoc autem a coelesti illius regni consecratione eventurum docet: ut omnes beneficium

hoc a virtute Christi, non ab hominum facultate aut fortuna pendere intelligant.

28. (*Venit in Aiath.*) Quia propinqua erat urbis sanctae obsidio, ut re diu probeque meditata persistant piorum animi, totam expeditionem Sennacherib ponit illis ob oculos. Haec enim hypotyposis valde efficax fuit ad sedandos timores, quum agnoscerent pii Assyrios pedem non movere, nisi ex Dei praescripto: quia per os prophetae totum illud iter graphice definierat. Non est necesse multum in topographiae explicatione immorari. Satis est si eum per haec loca iter fecisse intelligamus, de quibus admoniti Iudaei fuerant. Quod nos vertimus: Deponet vasa vel arma, alii legunt, Recensuit. Nam פקד numerare quoque significat. Quam interpretationem ego quidem non comtemno: sed prior mihi magis placet. Intelligo enim prophetam significare, Assyrium depositurum arma sua, id est, annonam, et reliqua belli munimenta in Michmas. Hic enim est mos bellantium, ut exercitum sine subsidiis non deducant. Et autem in tuto et apto loco deponunt, ut inde exercitui necessaria suppeditari possint. Armorum autem appellatione non tantum tela et gladios, sed omnia belli subsidia et munimenta comprehendit. Significatio enim nominis כלי late patet, atque ad instrumenta omnia extenditur: sicuti et Latini vasa dicunt.

29. (*Transierunt vadum.*) Transitum Iordanis quidam intelligunt: sed nescio an vado transiri potuerit in illa regione. Describit autem quantus futurus sit terror audito Assyrii adventu: totam regionem consternatum iri pavore, ut nullo negotio in Assyrii manum redigatur. Ubi enim animos tanta formido invasit, sponte se dedent ad primos hostium occursus, ut victoribus pro libidine grassari liberum sit. Mutato numero loquitur in plurali, quia nunc de Rege, nunc de toto exercitu verba facit. Ramah prae caeteris nominat, quoniam erat oppidum propinquius. Fugam etiam quorundam describit, ac si rumore solo territi patriam hostibus traderent. Postquam vero de tanta consternatione loquutus est, Hinniendi verbo ululatum etiam et clamores refert, qui alibi audientur. Satis autem tritum est, apud Hebraeos urbes filias nominari. Tantum autem fore eiulatum dicit, ut a vicinis quoque urbibus audiatur. Laisae enim exauditum iri gemitus qui in Anathoth edentur.

31. (*Mota est Madmena.*) Hyperbolice intelligit urbem illam concussam sic fuisse, quasi alio transferenda esset. Refertur autem hoc ad turbulentos motus fugientis populi: ac si dixisset non aliter tumultuari incolas urbis illius, quam si ipsam e sedibus suis avellerent. Quod sequitur, Incolae Gebim colligent se, potest ita exponi quod se prae metu contrahent quasi in globum. Alii intelligunt turmatim simul ruere, quasi iter non satis latum esset.

32. (*Adhuc dies.*) Aliqui exponunt, Assyrium adhuc uno die in Nob mansurum, quod oppidulum Ierosolymae vicinum erat: quemadmodum Hieronymus et alii testantur. Sed ego magis ad eorum sententiam accedo, qui intelligunt adhuc multum fore diem quum illic subsistet, quo se comparet ad Ierosolymam postridie obsidendam. Vult enim celeritatem Assyrii exprimere, et quam propinqua discrimini extremo Ierosolyma futura erat: ac si diceret, parum itineris reliquum ipsi fore, et nondum finito die in illa urbe remansurum. Quod sequitur de agitatione manus ad metum augendum valet: quia iam totius regionis victor ita minabitur Ierosolymae, ac si nutu solo eam expugnare posset. Montis nomine totam urbem συνεκδοχικῶς comprehendit: quod editior esset illa pars, et prae aliis urbis regionibus emineret. Ex hac tyranni confidentia ostendit Ierosolymam haud procul a discrimine extremo abfuisse. Tota enim regio atque urbs ipsa sic pavefacta erat, ut nemo sese ei opponere auderet. His ergo circumstantiis propheta beneficium Dei exaggerare voluit: quod scilicet salva evadet Ierosolyma, id singulari Dei gratiae et benevolentiae, non humanis subsidiis, quae nulla fuerant, tribuendum esse, ac si e faucibus leonis erepta ovis foret.

33. (*Ecce Dominus.*) Omnes fere hunc locum de Assyriis exponunt. Putant enim prophetam ipsis stragem illam minari qua Dominus eos delevit, postquam Ierosolymam obsederant: ac si in hunc modum loqueretur: Assyrius quidem tanta superbia efferetur, ut simul atque Ierosolymam conspexerit, eam sibi in manu esse putet. Quum enim eius adventu omnia adeo consternata fuerint, ut fugiant alii, alii sponte se dedant: iam omnibus superiorem se esse existimabit: sed mox Dominus rerum statum invertet, excelsosque illos ramos amputabit. Atqui ego dum propius omnia expendo, ac praesertim id quod paulo post de Libano subiungit, et consolationem quae statim sequitur: existimo locum hunc ad Iudaeos ipsos referendum esse. Pergit igitur, meo iudicio, Isaias in denunciatione calamitatum quae populo imminebant: ac si diceret, Non tantum perveniet in Nob, sed per totam regionem longe lateque grassabitur: quidquid ergo in ea nobile et excelsum erit, id totum vastabit atque evertet: quemadmodum si quis ramos ab arbore, vel arborem ipsam a radice praecideret. Hanc interpretationem mihi sequens caput confirmat, ubi consolatio adversus istam calamitatem affertur a propheta. Cohaeret enim cum hoc versu, et ad leniendum dolorem tanquam opportunum remedium adiicitur. Nec me movet capitis divisio, quae saepissime praepostera est, et totum prophetae sensum

conturbat. Eam igitur consolationem his versibus connectendam puto, ac si nulla sectio facta esset. Huius porro metaphorae explicatio difficilis non est: quia per celsas arbores ac proceras satis liquet quidquid robustum, nobile vel sublime est notari. Ita praedicitur deiectio et ruina Iudaeae, quam excisioni sylvae comparat: significans nihil illic tam esse praeclarum quod non demoliantur hostes, donec totam terram spoliaverint suis ornamentis. Libani etiam fit mentio, quia montem hunc fructuosis et valde pretiosis arboribus celeberrimum fuisse scimus. Porro si de Assyriis sermo esset, non congrueret Libani excidium. Unde colligitur prophetam hic rursus minari Iudaeis: et optime convenit concionis exordium, dum incipit a voce demonstrativa Ecce.

CAPUT XI.

1. *Sed prodibit virga ex trunco Isai, et surculus de radicibus eius fructus edet.* 2. *Et requiescet super eum spiritus Iehovae, spiritus sapientiae et intelligentiae, spiritus consilii et fortitudinis, spiritus scientiae et timoris Iehovae.* 3. *Et sagacem illum reddet in timore Iehovae: non secundum aspectum oculorum suorum iudicabit, neque ex auditu aurium suarum arguet.* 4. *Nam iudicabit in iustitia pauperes, et in aequitate arguet pro mansuetis terrae: et percutiet terram virga oris sui, et spiritu labiorum suorum interficiet impium.* 5. *Et erit iustitia balteus lumborum eius: et fides balteus renum eius.* 6. *Habitabit lupus cum agno, et pardus cum hoedo accubabit: vitulus, et leo et pecus pingue pariter: et puer parvus reget eos.* 7. *Vacca et ursus pascentur: simul accubabunt foetus eorum. Et leo, quasi bos, comedet paleas.* 8. *Et oblectabitur infans super foramine aspidis: et super speluncam cerastis qui ablactatus est manum suam mittet.* 9. *Non nocebunt, neque iniuriam inferent in toto monte sanctitatis meae: quoniam impleta erit terra scientia Iehovae, tanquam aquis mare operientibus.* 10. *Et erit in die illa, radix Isai, quae stabit in signum populorum, requiretur a gentibus, et erit requies eius gloria.* 11. *Et erit in die illa, adiiciet Dominus rursus manum suam ad possidendas reliquias populi sui, quae residuae erunt ab Assur, et ab Aegypto, a Parthia, ab Arabia, ab Aethiopia, a Perside, a Chaldaea, ab Hamath et ab insulis maris.* 12. *Et levabit signum gentibus, congregabitque eiectos Israel: et dispersiones Iuda congregabit a quatuor plagis terrae.* 13. *Et abscedet aemulatio Ephraim, et hostes Iuda excidentur. Ephraim non aemulabitur Iuda, nec Iuda anget Ephraim.* 14. *Involabunt autem in humeros Philistinorum ad occidentem: diripient pariter filios orientis. Edom et Moab missio manus eorum, et filii Ammon obedientia eorum.* 15. *Et in nihilum rediget Iehova linguam maris Aegypti: et eriget manum suam super fluvium in fortitudine venti sui: et percutiet illum in septem rivis, et faciet calcari eum calceamentis.* 16. *Et erit semita reliquiis populi eius, quae residuae erunt ab Assur, quemadmodum fuit Israeli, in die quo ascendit e terra Aegypti.*

IN CAPUT XI.

1. (*Sed prodibit virga.*) Quum descriptio tantarum calamitatum pios terrore iisque desperationis materiam afferre posset, consolationem adhiberi oportuit. Nam exciso regno, dirutis urbibus, longe lateque vastata regione, nihil praeter luctum et moerorem reliquum esse poterat. Itaque labascere animis et demum concidere vel frangi poterant, nisi Dominus hac consolatione occurrisset. Quid ergo in posterum facturus sit Dominus, et quomodo regnum illud instauraturus sit, denunciat. Metaphoram vero continuat, qua usus fuerat in fine proximi capitis. Iudaeam enim perituram dixerat, ac si uno incendio sylva flagraret. Erat igitur futura eius deformitas, qualis esset terrae prius sylvosae post consumptas arbores, ubi praeter cinerem nihil cernetur. Nunc ut inter se respondeant antitheta, dicit ex trunco proditurum surculum qui excrescat in arborem, ramosque et fructus longe et late diffundat. Itaque גזע truncum aridum, potius quam radicem vertere malui. Quanquam ad rem non multum interest: sed priore illo melius exprimitur consilium prophetae. Nempe, quamvis aridus sit truncus, surculum qui inde nascetur praestantiorem fore omnibus sylvis. Unde colligimus vaticinium hoc non competere nisi in Christi personam: quia ante eius adventum non exortus est talis surculus. Certe Ezechiae vel Iosiae aptari hoc non potest: qui statim ab infantia in spem regni fuerunt educati. Zarubabel vero ne millesima quidem ex parte ad hanc dignitatem accessit quam celebrat propheta. Videmus ergo solatium miseris, et fere perditis Iudaeis proponi in solo Messiah, et spem eorum suspendi usque ad ipsius manifestationem. Nam quum apparuit, nulla tunc spes restabat excitandi et restituendi regni, nisi haec promissio addita fuisset. Videbatur enim soboles Davidis penitus exstincta. Propterea Davidem ipsum non nominat, sed potius Isai: quia adeo imminuta erat illius familiae dignitas, ut rusticana potius et ignobilis quam regia videretur: qualis erat familia Isai, quum David ad regni gubernacula praeter spem vocatus est. Sic igitur accepta clade et amissa pristina gloria familiam Isai nominat, quod supra alias haudquaquam emineret. Proinde hinc consolationem potius quam a fine superioris capitis incipere arbitror. Poterant

autem in vastitate adeo horrenda dubitare quis vindex futurus esset: ideo promittit fore ut ex arido etiam trunco exoriatur. Ac eandem, ut nuper admonui, sylvae metaphoram prosequitur: quoniam id multo plus gratiae habet, quam si simpliciter dixisset Messiam adventurum. Quum enim exscindendam penitus sylvam denunciasset, emersurum nihilominus surculum addit, qui copiam et splendorem exustae sylvae restituat: nempe Christum, qui vindex populi futurus erat. Quam vero humilia fuerint eius exordia, referre nihil attinet. Certe adeo nihil in eo speciosum vel illustre fuit, ut praeter generis originem alia omnia prorsus aliena essent, secundum carnis intuitum, a persona redemptoris. Imo ipsa origo propemodum obruta erat. Quis enim pauperculum fabrum ex stirpe regia genitum putasset? Iam ubi natus est Christus, et qualis fuit eius educatio? Denique quum tota eius vita fuerit despicabilis ac etiam ignominiae exposita, extremum opprobrium in morte subiit, a qua regnum auspicari debuerat. Excrevit nihilominus in immensam magnitudinem, ut ingens arbor ex tenui et exili grano, quemadmodum etiam docet ipse: idque quotidianis exemplis adhuc perspicimus. Nam in continuo regni eius cursu accidere necesse est, quod visum est in eius persona.

2. (*Et quiescet.*) Iam aperte et sine figura de Christo loqui incipit. Satis enim erat consolationem ab illa figura inchoasse, ut tota antithesis inter sylvae incendium et novam propagationem constaret. Duplicem enim populi statum descripsit: quia exposita clade subiecit deinde spem instaurationis, cuius tamen initium erat a tenui surculo: nunc vero qualis futurus sit redemptionis modus, et quae Christi et regni ipsius conditio, plane aperit. Nonnulli ad Ezechiam, qui typum Christi gessit, haec potius referenda putant. Sed quam inconsiderate, iam supra ostendimus. Nam quum natus est adhuc vigebat Davidis fama, et in eius posteris regia nobilitas: deinde ab amplitudine, quae paulo post describitur, longissime abfuit. Caeterum hinc colligimus spirituale Christi regnum iam olim promissum fuisse veteri populo, quia tota eius vis, potentia et maiestas in donis spiritus hic locatur. Tametsi autem Christus huiusmodi donis minime indigebat: quia tamen induit carnem nostram, oportuit ipsum his locupletari, ut deinde participes efficeremur omnium bonorum, quorum alioqui vacui sumus. Nos enim ex eius plenitudine, quemadmodum inquit Ioannes (1, 16), velut ex fonte haurire oportet.

(*Spiritus Iehovae.*) Tenendum est quod nuper attigi, referri hoc ad humanam Christi naturam: quia dono et gratia patris locupletari non potuit, nisi quatenus homo factus est: deinde sicut ad nos descendit, ita e coelo recepit spiritus dona quibus nos ornaret. Atque haec unctio est a qua nomen Christi sumpsit, quod nobis communicat. Unde enim Christiani censemur, nisi quia in societatem suam nos admittit, dum cuique ex sua plenitudine distribuit secundum gratuitae donationis mensuram? Et certe non tam hoc loco docemur qualis in se sit Christus, quam quid acceperit a patre, ut nos sua opulentia ditaret. Tametsi non multum in singulis vocibus laborandum sit: tamen si quis brevem differentiam inter sapientiae et intelligentiae nomina habere velit, ego ita sentio, sapientiae nomen generaliter comprehendere quidquid ad vitam instituendam pertinet: deinde intelligentiam addi vice expositionis: nam si praediti sumus hac sapientia, erimus satis perspicaces. Consilium significat iudicium illud, quo nos possumus in rebus perplexis expedire. Nec enim sufficeret intelligentia, nisi adesset consilium, quo nobis in rebus dubiis cavere possemus. Fortitudinis nomen satis notum est. Scientia parum ab intelligentia differt: nisi quod magis ad cognitionem pertinet, et ita declarat actum. *Timor Iehovae* purum colendi Dei affectum significat. Nec vero hic omnes spiritus sancti dotes enumerat propheta, quemadmodum nonnulli existimarunt. Papistae enim septiformem gratiam suam hinc stulte et imperite hauserunt: et quidam ex veteribus perperam sunt hallucinati. Sex enim tantum species hic refert: septimam de suo addiderunt. Atqui ut error errorem sequi solet, dona spiritus voluerunt ad septenarium numerum restringere: quum alibi tot tantaque epitheta, a variis scilicet effectis, ipsi tribuantur. Deinde satis constat, nos beneficio Christi, aliorum esse bonorum participes quam quae hic nominantur: mansuetudinis, pudicitiae, sobrietatis, veritatis, sanctitatis et eiusmodi: quae non aliunde quam ab ipso Christo proficiscuntur. Non omnia igitur dona quae in Christum collata sunt hic commemorat. Nec enim necesse fuit. Tantum breviter ostendit, *Christum* ad nos instructum donis omnibus, quibus nos ditaret, non vacuum venisse. Quod si haec addita non fuissent, potuissemus carnalem huius regni instaurationem animo concipere, qualem Iudaei solent: aut imaginari Christum bonorum omnium inopem et vacuum esse. Ideo primum in genere, deinde in specie dona spiritus in eo recondita esse ostendit: ut si quid nos defecerit ab eo petamus. Nos enim sapientiae et intelligentiae lumine illustrabit, consilium suppeditabit in rebus perplexis, in certaminibus fortes et magnanimos reddet: vero etiam Dei timore, id est, pietate ornabit: denique omnia subministrabit ad vitam et salutem nostram necessaria. Omnia enim dona hic propheta comprehendit: ut nimium inepti sint qui supprimi voluerunt quae hic minime exprimuntur. Ea autem in Christo residere docet, ut nobis communicentur. Qua etiam

ratione vocamur eius consortes, Psal. 45 (v. 8), quia non secus atque a capite vigor defluit in singula membra: sic Christus coelestis suae unctionis defluxu totum ecclesiae suae corpus irrigat. Unde sequitur, eos qui steriles sunt prorsus et aridi, nihil cum Christo habere commune, falsoque eius nomine gloriari. Itaque quoties aliquod horum donorum nobis deesse sentimus, accusemus infidelitatem nostram. Vera enim fides nos omnium Christi bonorum participes facit. Optandum ergo a Domino, ne carnis affectus in nobis praevaleant, quo nos sibi Christus penitus coniungat. Observandum etiam, bona omnia a solo Christo petenda esse. Fallimur enim si alio modo a patre quidquam obtineri posse existimamus.

3. (*Et sagacem illum reddet.*) Verbum ריח, quod hic ponitur in coniugatione Hiphil, proprie olfacere significat: active tamen etiam exponi potest pro Acutum olfactum dare: quod mihi videtur melius congruere huic loco, ut inter dona spiritus haec quoque perspicacia numeretur. Atque hic effectus peculiariter convenit Christi personae, quod scilicet supra communem piorum captum praeditus fuerit acuto iudicio ad suos regendos. Notanda primo est metaphora in verbo odorandi, quae significat Christum fore magis perspicacem, quam ut vel auditu vel aspectu docendus sit: quia solo olfactu discernet quae alioqui erunt abscondita. Particulam, In timore Dei, sic maior pars interpretum accipit, omnes cordis affectus Christo fore manifestos, ut facile iudicet quinam puri sint Dei cultores. Sed expendant lectores an non melius quadret, Timorem Dei poni pro certa iudicandi regula. Consulto enim coeleste Christi iudicium a terrenis distinguit, ut sciamus externam sanctitatis vel probitatis larvam nullius momenti coram ipso esse. Sensus ergo est, ubi venitur ad Christi tribunal, non tantum de externis operibus examen haberi more politico: sed exigi vitam hominum ad normam sincerae pietatis. Nec enim hominis est in animos ipsos penetrare: et saepe quos optimos esse arbitramur nihil praeter inanem larvam gerunt: Christus autem ab externa specie non iudicat, quia intimas cogitationes penitus et noscit et scrutatur. Aliud est igitur iudicium ipsius quam hominum, qui cum acumine suo et solerti perspicacia turpissime falluntur. Hinc sequitur, veros Dei cultores esse non posse quam qui se Christo approbarunt. Probare vero ipsi sese non possunt, nisi purum et integrum animum praestent: nec enim fallaci et inani larva ipsi imponi potest.

4. (*Iudicabit.*) Hic docet, Christum pauperum tutorem fore: vel significat ad quos gratia Christi proprie pertineat: nempe ad pauperes vel mansuetos: id est, qui sensu inopiae suae deiecti altos illos et sublimes spiritus deposuerunt, quibus homines inflati esse solent, donec mansuescere didicerint subacti verbo Dei. Vindicem ergo et tutorem se fore hic testatur, non quorumlibet, sed eorum qui se inopes omnique bono vacuos esse norunt. Idque etiam discipulis Ioannis testatus est Christus, inquiens (Matt. 11, 5), pauperibus evangelium nunciari. Nec enim huius doctrinae capaces sunt promiscue quilibet, sed qui carnis gloria exinaniti in coeleste illud patrocinium se conferunt. Subest ergo tacita antithesis, Christum scilicet divitibus, id est, inflatis prava sui opinione non praeesse. Tametsi enim omnes ad se vocet, maior tamen pars eius imperium recusat. Soli vero pauperes se ab eo regi patiuntur. Hic locus admonet, si Christi manu protegi cupimus, deposito omni fastu induendum esse mansuetudinis et modestiae spiritum. Haec enim spiritualis est paupertas, quam omnibus Christi membris commendat propheta, nihil altum spirare, sed inopiae et nuditatis nostrae sensu vere humiliari, ut a Christo solo pendeamus. Ad eam ubi redacti erimus, salutem nostram tuendam suscipiet fidelis rex ac custos, et ad extremum contra omnes hostes defendet. Audimus etiam quos ad se invitet: Venite ad me omnes qui laboratis, et onerati estis. Nos igitur laborare, et oneris nostri pondere premi necesse est, si opem ipsius experiri et sentire velimus. Est etiam notandus ordo quem hic tenet propheta. Primo enim loco paupertatem, deinde mansuetudinem locat: quoniam prius pauperes esse oportet quam mansueti reddamur. Quamdiu enim nos aliquos esse existimamus, et efferimur inani nostri ipsorum fiducia, simul animus exsultat insolenter, nec se abiicere aut demittere potest. Conscii vero inopiae nostrae facti, demittimus animos, et domiti adeoque oppressi sub onere gemere incipimus. Itaque hic populi Christi conditionem describit: quemadmodum prius regis ipsius naturam exposuerat. Unde etiam discendum est, insignibus illis donis spiritus, quibus instructum fuisse Christum nuper vidimus, non quoslibet, sed pauperes et mansuetos communicare: quia iudicandi verbo gubernatio notatur, cuius pars non minima est, quod Christus quas a patre accepit dotes nobis inspirat, ut vivat ipse in nobis et nos in ipso.

(*Percutiet terram.*) Efficaciam verbi, quod regium Christi sceptrum est, hic celebrat propheta. Nam virga oris tantundem valet, ac sceptrum verbale. Et secundo membro idem repetit per spiritum labiorum: quasi diceret non opus fore Christo mutuari aliunde subsidia, ut deiiciat hostes suos, et quidquid adversum est suo imperio prosternat: quia sufficiet solus flatus vel sermo. Potest autem generalis esse sententia: Quando fideles quoque mori necesse est, ut renoventur in spiritualem vitam. Quo sensu vocatur evangelium gladius mactandis victimis dicatus. Sed posterior pars

versus diversum sensum flagitat. Quod si quis tamen distinguere velit, percussio terrae reprobis et electis erit promiscua: sicuti evangelium gladius est anceps usque ad reconditos et intimos cordis sensus penetrans, cogitationesque et affectus discernens: nisi quod aliter hos atque illos vulnerat. Vitiosam enim naturam in electis mortificans concupiscentias enecat, ut fiant vivum bonique odoris sacrificium: impios autem ferit prorsus exitialiter, quia in sua morte putrescunt: imo ipsis est odor mortis in mortem, quemadmodum ait Paulus (2. Cor. 2, 16). Nec vero mihi displicet de utroque simul effectu hic disseri, nisi quod obstat usus linguae hebraicae. Repetunt enim Hebraei saepe eandem sententiam diversis verbis. Sequitur autem continuo post, Christum armatum esse spiritu labiorum, quo interficiat impios: nisi forte hoc secundum membrum augendi causa addiderit Isaias. Et certe multo plus est interficere quam percutere. Quum ergo proprium evangelii sit communiter deiicere omnes, hoc est quasi accidentale in reprobis, ut eos mactet exitiali plaga. Ita propheta speciem subiiceret generi, significans impios sub Christi gladio cadere ad aeternum interitum, quia non consecrantur in victimas. Quidquid sit, posterius hoc membrum haud dubie ad impios solos restringi debet. Ideo autem additum est, quoniam ista efficacia non statim apparet in evangelii praedicatione: quin potius multi ludibrio habent, subsannant, et ducunt pro fabula quidquid de Christo et verbo ipsius dicitur. Sed quamvis eius vim non extemplo sentiant, eam tamen fugere non poterunt, et lethali tandem vulnere necabuntur. Quanquam nondum mens prophetae videtur satis explicata. Nec enim hic tantum de interno sensu agit, quo impii etiam inviti afficiuntur: sed de impietate ipsa, quae huius sceptri vi et efficacia profligabitur et tolletur: ut etiam Paulus exponit. Ad hunc enim locum allusisse dubium non est, quum de tollendo Antichristo loquitur (2. Thes. 2, 7. 8): atque in eo prophetae mentem nobis aperit. Ostendit enim, Christo hostes minime defuturos, qui eius regnum evertere, et cursum evangelii vel abrumpere vel tardare conentur (alioqui frustra haec a propheta dicta fuissent) sed Christus quum singulos seorsim ac omnes simul, tum vero ipsorum caput et ducem suae doctrinae sono profligabit. Sic etiam alibi Paulus commendat duplicem usum doctrinae, in pastore desiderans non solum ut sit ad docendum appositus, sed etiam ut eos qui contradicunt revincat (Tit. 1, 9). Pastor enim gregem non solum pascere, sed etiam conservare et adversus omnem noxam tueri debet. Hoc praestat Christus: ideoque necessariis armis instructus est, ut adversus Satanae mendacia et tyrannorum saevitiam et omne genus hostium praevaleat. Hinc apparet non posse aliter profligari impias doctrinas, quam evangelio. Frustra enim magistratus utetur gladio, quod certe facere debet, ut impios doctores et pseudoprophetas coerceat: frustra, inquam, omnia tentabit, nisi hic verbi gladius antecedat. Idque diligenter observandum adversus papistas, qui verbo destituti ad nova arma confugiunt, quorum ope se superiores fore existimant. Imo tam impudentes sunt, ut haereticos verbo revinci non posse iactent: quum et propheta et Paulus nullam aliam rationem statuant. Quum ait propheta, *Spiritu labiorum suorum*, hoc ad Christi personam restringendum non est. Refertur enim ad verbum quod a ministris ipsius praedicatur. Sic enim Christus in illis agit, ut os eorum os suum, labia eorum labia sua censeri velit: quum scilicet ex ore ipsius loquuntur, et fideliter verbum eius annunciant. Nec vero hic nos ad arcanas revelationes ablegat propheta, ut in nobis regnet Christus: sed externam doctrinae praedicationem aperte commendat, et evangelium Christo esse docet instar sceptri, quatenus praedicatur et vocale est, ut ita loquar: alioqui frustra oris et labiorum facta esset mentio. Unde sequitur eos omnes qui externam evangelii doctrinam repudiant, excutere, quantum in se est, vel eripere sceptrum e manu Christi: non quod ab hominum voce pendeat efficacia cuius meminit: sed quatenus per ministros operatur Christus ipse, qui non vult irritam esse eorum operam, quin mactent electos in obsequium, reprobos vero interficiant: sicut alibi iactet Paulus sibi in promptu esse vindictam contra omnes incredulos et rebelles (2. Cor. 10, 4. 6). Iterum hic memoria repetere convenit, qualis sit regni Christi natura. Ut enim ipse aureo diademate ornatus non est, vel instructus terrenis armis: ita non dominatur in mundo armorum potentia, nec sibi autoritatem conciliat pomparum splendore, vel terrore et metu populum suum cogit: sed evangelii doctrina regium eius insigne est, quo sub obsequium suum colligit fideles. Proinde ubicunque annunciatur pure evangelii doctrina, illic Christum regnare certum est: ubi vero reiicitur, simul etiam aboleri eius imperium. Unde apparet quam stulte iactent papistae penes se esse ecclesiam, quum obmutescere ipsum Christum iubeant, nec ferant sonitum vocis eius: ipsi autem plenis buccis edicta sua, leges, decreta et tyrannicas sanctiones crepent.

5. (*Et erit iustitia balteus.*) Alii cingulum vertunt: sed quia propheta nobis proponit Christum velut ornatum insignibus regiis, potius balteum verti, quod etiam regium insigne est, quemadmodum et sceptrum, quod ei paulo ante tribuerat. Iob enim de exautorandis regibus loquens eos balteo suo a Domino discingi dicit (Iob 12, 13). Balteo igitur accingi, nihil aliud est quam praefici regno: ut etiam alio loco postea videbimus. Duplicem

autem hic baltei ornatum describit propheta, iustitiam et veritatem. Nisi forte hypallagen esse magis placeat: ac si diceret, Christum veraci iustitia praecinctum fore. Nec enim additur veritas, quasi aliquid a iustitia diversum, sed ut declaret qualis sit ea iustitia qua Christus accinctus est. Iustitiam hic designari putant nonnulli quam Christus nobis communicat, ut in membris eius resideat, non in ipso tantum. Fidem vero intelligunt, qua salutem ab ipso oblatam amplectimur. Chaldaeus paraphrastes ita exponit, Et erunt circa eum iusti, cultores fidei ad eum accedent. Verum ego simplicius accipio, ac si diceret: Non apparebit instar regum, purpura indutus et diademate, aut praecinctus balteo: sed iustitia et veritas in eo fulgebunt. Fateor quidem iustitiam non esse inclusam in Christo, sed pertinere ad eius membra. Ratio tamen loquendi tenenda est: quod Christus iustitia accinctus prodeat ad suos regendos, quam arcana spiritus communicatione in eos postea diffundit. Si nomen אמונה a iustitia distinguimus, pro fide vel stabilitate positum esse interpretor: ac si diceret, Christum nunquam frustrari suos, quia perpetuo sui similis manet.

6 et 7. (*Lupus cum agno.*) Iterum ad describendos eorum mores revertitur qui se Christo subiecerint. Nam quia inter regem et populum mutua est relatio, nunc a corpore ad caput ascendit, rursus descendit a capite ad corpus: et iam diximus Christum non sibi regnare, sed suis fidelibus. Unde sequitur eum formare ipsis ingenia coelesti suo spiritu. Quanquam longius spectat prophetae oratio. Perinde enim est ac si promitteret beatam mundi reparationem. Ordinem enim describit qualis fuit ab initio, antequam hominis defectione accideret tristis et infelix conversio, sub qua nunc gemimus. Unde enim brutis animalibus truculentia, ut quae robore pollent, horribili etiam impetu ad praedandum, laniandum, vorandum ferantur? Nullum certe inter Dei creaturas dissidium foret, si stetissent in prima et integra sua origine. Quod ergo aliae in alias saeviunt, et quae imbecilles sunt custodia opus habent adversus robustas, signum est ἀταξίας quae ex hominis vitio manavit. Quum ergo venerit Christus, ut abolita maledictione mundum reconciliaret Deo, non abs re ei tribuitur instauratio perfecti status: ac si dicerent prophetae, rediturum illud aureum saeculum, in quo ante hominis lapsum, et quae inde sequuta est orbis concussionem et ruinam, floruit plena felicitas. Sic apud Oseam (2, 18) loquitur Deus, Feriam illis cum bestia agri, cum volucre coeli et cum reptilibus pactum: ac si diceret, Postquam mundo propitius fuerit Deus in Christo, daturum etiam signa paterni favoris: ut cessent omnes corruptelae quae a vitio hominis ortae sunt. Denique sub his figuris docent prophetae idem quod clare asserit Paulus, Christum venisse ut colligeret ex dissipatione quae in coelo sunt et quae in terra. Summa est, venturum esse Christum ut noxas omnes profliget e mundo, et orbem maledictioni obnoxium pristino suo nitori restituat. Hac ratione dicit, pabulum leonis fore paleam, non secus ac bovis: quia nisi contagio peccati mundum inquinasset, nullum animal deditum esset sanguinariis praedis, sed terrae fructus omnibus sufficerent, sicuti divinitus praescripta illis fuit ratio. Quanquam autem dicit Isaias, feris bestiis et cicuribus fore consensum, ut vigeat et palam refulgeat Dei benedictio, praecipue tamen significat quod dixi, nullum in populo Christi affectum nocendi, nullam ferociam aut inhumanitatem fore. Et quum antea fuerint veluti leones ac pardi, instar ovium aut agnorum futuros: quia omnem immanitatem belluinumque affectum deposuerint. His enim formis loquendi nihil aliud intelligit, quam eos qui velut bestiae truculentae prius fuerant mites et tractabiles fore. Violentos enim et rapaces homines, lupis et ursis comparat, qui praeda et rapina vivunt: eosque cicures et mansuetos fore pronunciat, ut communi victu contenti ab omni iniuria et noxa abstineant. Nam hic a minori ad maius ratiocinari convenit: Si bruta animalia Christus inter se pacabit, multo magis inter homines ipsos, qui eodem spiritu mansuetudinis regentur, fraternam concordiam fore. Neque tamen intelligit Isaias, quosdam natura mites et placidos esse antequam reformentur, sed tamen promittit quocunque ingenio praediti sint, abiecta vel subacta ferocia similes fore agnos et ovibus. Quod addit puerum illis fore ducem, tantundem valet atque saevas alioqui et indomitas belluas ad voluntarium obsequium paratas fore, ut ad coercendam eorum feritatem nulla violentia opus sit. Interim tenenda est anagoge quam attigimus, obtemperaturos Christo quotquot ei nomen dederint, quamvis ante atroces essent belluae: atque ita obtemperaturos, ut simul ac digitum sustulerit eum e vestigio sequantur: quemadmodum et Psalmo 110 (v. 3) populum eius spontaneum fore. Neque enim inter oves censeri merentur, qui non sunt hac mansuetudine praediti. Patiamur ergo nos ab ipso regi et subigi: atque iis quos nobis praefecit, etiamsi pueris similes esse videantur, nos libenter summittamus. Quin etiam videntur hic ministri verbi, quod vim nullam exterius adhibeant, neque imperium in se ullum praeferant, pueris comparari. Quaeret quispiam, an aliqui mansueti reperiantur, etiamsi nondum per evangelium cicurati fuerint? Videtur enim hoc innuere propheta, quum alios ovibus, alios lupis et ursis comparat, et certe in hominibus, qui naturae suae motum sequuntur, miram varietatem reperiemus. Alii enim placidi sunt et quieti, alii feroces et turbulenti: sed indo-

mitos omnes esse certum est, donec a Christo per evangelium subigantur: omnes ambitione et superbia tument, priusquam hac medicina repurgentur. Poterunt quidem multi inanem et fallacem modestiae et humilitatis speciem prae se ferre, sed intus turgebunt. Denique, ubi non erit spiritus Christi, nulla erit vera mansuetudo.

8. (*Et oblectabitur.*) Prosequitur eandem sententiam, ubi cum Deo redierint in gratiam homines, et spiritu regenerationis a vitiis suis purgati fuerint, immunes quoque fore ab omnibus nocumentis. Quia non alia de causa sibi a noxio et virulento serpentum morsu metuunt homines, nisi quia indigni sunt sub quorum manu contineat Deus omnes mundi partes. Et certe quod laedendis etiam infantibus concessa est animalibus licentia, hinc apparet totum Adae genus peccati labe ab ipso utero esse infectum. Nunc rursus tenenda est illa quam diximus similitudo: quicunque ex hominibus occulto veneno ad nocendum referti sunt, mutato ingenio fore vel pueris innoxios. Quoniam alii palam sunt truculenti et feroces, alii malitiam suam tanquam venenum intus gerunt atque fovent: sicut etiam a Davide descriptum est (Psalm. 55, 22; 140, 2 sq.). Alii enim promptiores sunt ad prodendam nocendi libidinem, alii tardiores. Porro qualescunque fuerint, significat omnes sua nequitia tam aperta quam occulta esse purgandos, postquam se Christo subiecerint. Significat etiam deinceps securitatem, quae passim futura est, etiam iis qui omni praesidio carent: ut libere audeant sese periculis quamlibet manifestis committere.

9. (*Non nocebunt.*) Iam aperte pronunciat homines ipsos, deposita quae ipsis naturaliter insidet pravitate, ad aequitatem sponte fore propensos. Loquitur autem de fidelibus qui vere in novam vitam regeniti erunt. Nam etsi in ecclesia electis Dei permixti sunt multi hypocritae iniquitate pleni, sunt tamen Ismaelitis similes quos suo tempore Deus eiiciet. Notandum enim est quod docetur Psalm. 15 (v. 1), et 24 (v. 3), solis iustitiae cultoribus fixam esse sedem in templo Dei, ut illic perpetuo habitent. Ergo ad legitimos ecclesiae cives hoc pertinet, ab omni studio nocendi puros esse. Unde etiam colligimus, singulare esse spiritus Christi donum ut a maleficiis abstineant homines: quia naturaliter semper ad iniurias ultro citroque inferendas eos impellet ambitio, superbia, crudelitas, avaritia. Porro non abs re subiicit propheta, incomparabile hoc bonum ex Dei cognitione fluere, quo et humiliatur omnis caro, et docentur homines eius fidei tutelaeque se addicere, et ad fraternum consensum formantur, ubi eundem sibi esse patrem audiunt. Quamvis enim multi qui nondum renovati sunt Christi spiritu humanitatem prae se ferant, tamen in eis φιλαυτίαν dominari certum est. Est enim omnibus innata atque ita ingenita, ut commoda sua non aliorum quaerant: ut se ipsos sibi, non aliis natos existiment, vellentque sibi totum orbem, si possent, subiicere: quod prudenter consideravit Plato. Hinc fraudes, periuria, furta, rapinae et infinita huiusmodi scelera nascuntur. Nullum igitur aliud remedium domandae huic libidini idoneum est, nisi ut Deum cognoscamus. Videmus autem ut rursum propheta Christi imperium in fide et evangelii doctrina statuat, ut certe non aliter nos ad se colligit, quam dum illucet mentibus nostris ad manifestandam coelestem vitam: quae nihil aliud est, ipso teste, quam cognoscere unum verum Deum, et quem ille misit, Iesum Christum. Porro scientiae exuberantia tacite cum illo tenui gustu confertur, quem Deus sub lege dedit veteri populo. Nam quum Iudaei detenti fuerint in elementis puerilibus, perfecta lux sapientiae per evangelium nobis in solidum affulsit: sicut etiam a Ieremia (31, 34) praedictum fuerat: Non docebit quisque proximum suum, et vir fratrem suum, ut cognoscant Deum: quia omnes cognoscent me a minimo usque ad maximum. Haec scientiae plenitudo, si animos nostros occupat, omni malitia exinaniet. Admonet etiam hic locus, qualis sit sub papatu ecclesia, ubi luce doctrinae suffocata, imo propemodum exstincta, summa religio est in bruto stupore torpere. Quod si in nobis statim plena cognitio non est, proficiendum in dies, magisque ac magis progrediendum: atque ita ut fructus ex hac radice emergat. Unde apparet, quam parum in Christi schola maior pars profecerit, quum passim et fraudes et rapinae et iniuriae quaelibet grassentur.

10. (*Et erit in die.*) Iterum redit ad personam Christi: eandemque similitudinem repetit, quam pro initio capitis assumpserat: Radicis scilicet vel surculi ex mutilo trunco prodeuntis, cuius nulla exstabat superficies. Ac futurum praedicat ut gentes, quae prius a Iudaeis abhorrebant, deinceps reverenter ipsorum regem amplectantur. Id autem incredibile omnino videri poterat: nec dubium quin multis saeculis derisa sit promissio, quando talis collectio stante ac florente potius quam exciso regno speranda erat. Verum ita exscindi oportuit, ut postea excitaretur: magisque in eo gloria et potentia Dei, quam in florenti rerum statu reluceret. Quis enim humano sensu apprehenderet tantam surculi altitudinem, ut conspicua esset cunctis gentibus, atque ad se verteret omnium oculos? Atqui illum comparat vexillo in sublime extento: idque scimus fuisse impletum evangelii promulgatione: et quidem splendidius quam si volitasset Christus super nubes. Eodem pertinet quod dicit Ioan. 3 (v. 14): Sicut Moses exaltavit serpentem in deserto, ita exaltari oportet filium hominis. Requiri autem

dicitur Christus, dum ad eum confugitur salutis petendae causa, sicuti Deum quaerere passim in scriptura tantundem valet, ac spes omnes in eum suas conferre. Ideo Graeci verterunt ἐλπιοῦσι, sententiam potius spectantes quam vocem. Quod sequitur continuo post requiem eius esse gloriam, vulgo exponunt de sepulcro Christi, idque per synecdochen: quoniam postea hoc ad mortem quoque transferunt. Et certe Christi sepultura nihil aliud fuit quam accessio mortis: atque hunc sensum esse putant, mortem Christi, quae ignominiosa coram mundo erat, gloriosam et illustrem fore. Sed quum propius omnia expendo, propheta per requiem hoc loco ecclesiam significat: quemadmodum etiam in Psalmis (132, 14): Haec requies mea sempiterna, hic habitabo. Atque ita nomine honorifico piorum coetum exornat, quoniam in iis perpetuum domicilium habere vult. Quum igitur tunc ecclesia probris et ignominiae exposita esset, promittit fore ut in meliorem statum resurgat, et pristinam gloriam recuperet. Hic igitur insigne testimonium habemus, Deum velle perpetuo habitare in ecclesia, tametsi id hominibus non semper conspicuum sit.

11. (*Et erit.*) Quia incredibile erat vaticinium de futura ecclesiae gloria, modum eius restituendae exponit: quod scilicet Deus virtutem manus suae exseret tanquam ad edendum memorabile et rarum facinus. Caeterum ad spem electi populi confirmandam, memoriam praeteritae liberationis revocat in eorum animos, ne dubitent aeque nunc potentem fore Deum ad ipsos redimendos, atque olim experti erant eorum patres in Aegypto. Nam huc spectat particula שֵׁנִית, hoc est, secundo vel iterum: ac si dixisset, Nunc etiam Deus ecclesiae suae redemptor erit. Alia etiam ratione confirmat: quia etsi visus fuerat Deus negligere populum suum, nolit tamen privari haereditate sua. Summa est, Deo salutem ecclesiae suae ideo curae futuram, ne iure suo spolietur. Diserte tamen exprimit Reliquias: quia haec redemptio non nisi ad exiguum semen pertinebat. Denique repetit quod prius dixerat, Quamvis ecclesiam suam dispergat Deus ac dissipet, fieri tamen non posse ut eam prorsus abiiciat: quia ei non minus pretiosa est quam sua cuique haereditas. Porro non solum de Assyriis loquitur, qui captivum populum abduxerant, sed etiam de aliis populis, apud quos dispersi erant Iudaei. Quum enim maior populi pars Babylonem abducta esset, alii in Aegyptum, alii in Aethiopiam, alii in alias regiones fugerunt. Verebantur enim ne sibi eadem servitus, quae aliis, contingeret. Pathros alii Parthiam esse putant, quod magis probabile est: alii Arabiam Petream. Sub nomine Elam comprehendit Medos, Zocdianos, Bactrianos aliosque populos orientales. Sinear ad Chaldaeam pertinet. Per Hamath intelligunt Ciliciam, et alias regiones quae ad Taurum montem vergunt. Insularum nomine Iudaei omnes regiones transmarinas intelligunt. Nam et Graecia, et Italia, et Hispania ipsis insulae sunt, quod intermedio mari dividantur. Hic videmus prophetam non tantum loqui de liberatione quae contigit sub Zorobabel, sed longius spectare. Nec enim tunc Israelitae ex Aegypto, Aethiopia aliisque regionibus reducti sunt. Itaque haec de babylonica redemptione intelligi non possunt, sed ad regnum Christi referri debent: sub quo per evangelii praedicationem haec liberatio facta est. Praeterea observare convenit, hoc proprium opus Dei non hominum esse. Ait enim, Extendet Dominus manum suam: hoc scilicet coelesti eius potentiae assignans quod hominum virtute effici non poterat. Notandum etiam, ex praeteritis beneficiis Dei, spem in melius semper concipi oportere: ut quoties nobis babylonica et aegyptiaca redemptio in mentem veniunt, aeque potentem Dominum esse statuamus: nec minus hodie nobis adfuturum, ut ecclesiam in pristinam gloriam restituat. Quod semel atque iterum praestitit, tertio etiam et quarto ac saepius praestare potest. Quod reliquias vocat eos quos eripit, discamus non appetendam esse ingentem multitudinem, et contenti simus nostra paucitate: neque exiguo nostrorum numero terreamur. Modo enim abundet iustitia Dei, veram et solidam fiduciae causam habemus.

12. (*Et levabit signum.*) Hic versiculus explicationem tantum superioris continet. Est autem metaphorica loquutio, cuius tamen duplex potest esse sensus, vel quod signo dato adversarios terrebit, ne exitus claudere audeant redeunti populo, vel quod signum dabit miseris exsulibus, ne se ad reditum accingere dubitent. Caeterum adhuc hodie inter nos viget huius doctrinae usus. Quemadmodum enim signum in exercitu tollitur, ut milites coeant, suumque ordinem quisque sequatur et teneat: ita vexillum hic nobis proponitur, ad quod omnes coeamus: evangelium scilicet, quod Dominus inter gentes extulit, in quo nobis Christus praedicatur. Unde colligendum est, nos non posse congregari in Domino, nisi ad hoc signum conveniamus et consentiamus fide. Nec enim aliter nos pro ovibus suis agnoscit, quam si ex dissipatione collecti sub hoc signo in eundem coetum coalescamus: quemadmodum dicit (Ioh. 10, 27), Oves meae vocem meam audiunt et sequuntur me. In verbo congregandi repetitio est: ostendit enim quam efficax futura sit Dei vocatio, quia simul ac nutu ostenderit sibi ita placere, populum restituet. Dispersionis nomen collectivum est: intelligit enim Iudaeos huc atque illuc dispersos. Atque alludere videtur, ut saepe alias solet, ad similem locum Mosis, ubi Dominus promittit se populum, etiamsi in extremas orbis terrae partes atque in quatuor cardines dis-

persus fuerit, collecturum (Deut. 30, 3. 4). Hoc autem auspiciis Christi factum est. Eodem etiam duce speranda est hodie miserae et dissipatae ecclesiae instauratio. Nec enim alia spes est colligendarum reliquiarum, quam si electi ad hoc signum respexerint. Sunt igitur saepius commemorandae istae promissiones, ut iis innixi animos nostros magis ac magis obfirmemus.

13. (*Et discedet.*) Hic promittit tantam fore ecclesiae pacem, ut neque intestinis dissidiis se amplius conficiant Israelitae et Iudaei, nec quidquam molestiae ab hostibus suis patiantur: neque odio aut invidiae obnoxii sint, sicuti prius erant. Non quod defuturi sint improbi: sed Dominus illos tandem exscindet atque perdet. Praecipue tamen notandum est quod de sedandis domesticis simultatibus adiungit, ut sibi posthac molesti non sint Abrahae filii, sed in eadem religione et puro Dei metu consentiant. Foedum enim et detestabile spectaculum fuerat, quod tamdiu inter se exercuerant hostiles inimicitias. Nec abs re ostenditur fons discordiarum, aemulatio scilicet: qua factum est ut se ipsos laceraverint posteri Abrahae, dum inter se de gloria contendunt tribus Iuda et Ephraim. Et hac furiali face semper accensa fuerunt in mundo bella, dum singulis grave est cedere. In summa, Dominus hic externam et internam pacem promittit, quod maximum atque imprimis optandum beneficium est. Obiiciet vero quispiam, hoc nunquam fuisse impletum, imo prorsus contraria evenisse. Nam simul atque evangelium exortum est, varia bella, tumultus et persequutiones horrendae sequutae sunt, totusque fere orbis commotus et concussus est. Intus vero quam pacem obtinuit ecclesia? Satan inter ipsos Christianos suis zizaniis horribiles turbas concitavit, ut nulli fuerint infensiores et perniciosiores hostes, quam qui in ipsis ecclesiae intestinis fuerunt educati. Respondeo, prophetam hic universum Christi regnum, non unam aetatem aut saeculum duntaxat aliquod complecti. Hic enim regni Christi primitias tantum gustamus: deinde ita hostibus internis et externis vexatur ecclesia, ut nihilominus eam Dominus tueatur et conservet, omnibusque hostibus praevaleat. Ad haec proprie veris et legitimis Abrahae filiis convenit hoc vaticinium, quos Dominus cruce et exsilio purgatos oblivisci coegit ambitionis et invidiae: sicuti inter omnes qui mansuefacti sunt in Christi schola cessat gloriae cupiditas. Ita iam aliqua ex parte praestitum est, et quotidie praestatur quod hic promittit Isaias. Sed pergendum est in istis exercitiis, et assidue intus et foris pugnandum, donec consequamur aeternam illam pacem qua beati in regno Dei perfruemur.

14. (*Et involabunt.*) Significat Dominum alia etiam ratione adfuturum populo suo: nempe ut praevaleat adversus hostes, eosque in potestatem suam redigat. Quemadmodum enim de securitate ecclesiae loquutus est, ita nunc declarat eam hostibus superiorem fore. Commemorat autem eas gentes quibuscum Iudaei assidue bellum gerebant. Nam hinc Philistaei, illinc Ammonitae et Moabitae, quibuscum necessitudinis et cognationis iure erant coniuncti, ipsos subinde infestis armis adoriebantur. Hinc etiam Idumaei, quos sanguinis coniunctio non fraenabat, quominus acerrimi essent hostes. Originem enim ducebant ab Esau fratre Iacob: cuius recordatione debuerant ab inimicitiis et odio absterreri. Itaque promittit Dominus fore, ut ecclesia, etsi non omnino careat hostibus, eos tamen ferendo vincat tandem, ac superior emergat. Extensio vero manuum imperium significat, quod ecclesia obtinebat adversus hostes. Nam et manus nomine potestatem intelligi vulgare est, et manum extendere Hebraei dicunt pro sibi subiicere hoc vel illud. Ita Psalm. 89 (v. 26). Ponam in mari manum eius, et in fluminibus dexteram eius. Ergo emissio manus est libera dominandi facultas. E diverso quoque obsequium subiungit, quod ei hostes praestabunt. Iudaei, qui terrenum Christi regnum somniant, haec omnia carnali sensu interpretantur, atque ad externam nescio quam potestatem trahunt: quum debeant potius ex regni Christi natura aestimari. Apparuit quidem vaticinii huius effectus aliqua ex parte, dum Iudaeos ab exsilio reversos, Deus omnibus vicinis populis invitis ac repugnantibus in mediocrem fortunam rursus evexit: sed fidelibus speranda fuit augustior victoria, quam adepti demum sunt praedicato evangelio. Etsi enim sub cruce assidue militandum nobis est, tamen vincimus hostes, quum e tyrannide diaboli et impiorum erepti, in libertatem a Christo vindicamur, ut subacta carne et prostratis cupiditatibus ipsi vivamus: atque in patientia possideamus animas nostras, moderate et aequo animo ferentes quidquid accidit. Atque etiam in caput hostium congerimus carbones, sicque victoriam de iis obtinemus, quorum iniuriis et probris videmur obnoxii.

15. (*Et exterminabit.*) Hoc versu nihil aliud significat, quam Dominum mirabili sua potentia viam patefacturum populo suo, quae ante praeclusa videbatur. Loquitur autem figurate: linguam enim vocat sinum maris: quod quum mare in continentem penetrans partem aliquam occupat, linguae sese exserentis formam prae se ferat. Aegyptium ergo mare intelligit, atque adeo ipsam Aegyptum, ut etiam postea apertius declarat. Sed mare et fluvios potissimum nominat, quod iis muniantur regiones et claudantur omnes exitus.

(*Super fluvium.*) Nilum haud dubie intelligit, qui totam Aegyptum irrigans et multis partibus scindens, abrumpere iter populi in patriam rede-

untis poterat. רוח pro vento hic accipi mihi dubium non est: tametsi adiunctum sit Domini: etenim venti omnes Domini sunt, quum eos pro arbitrio moderetur et regat: et peculiariter ita vocatur vehementior turbo miraculo excitatus. Alludit autem ad priorem populi redemptionem, qua ex Aegypto eductus est. Quum enim Dominus ei viam patefacere vellet, ventorum impetu et vi mare siccavit. Non erat quidem necessarium Domino ventorum adiumentum: per se enim hoc efficere poterat. Sed dum externis mediis utitur, primum inde discimus creaturas omnes ad obsequium ei praestandum esse paratas. Quamvis enim naturalem cursum habeant, sunt tamen in manu ipsius, ut quo volet earum vim atque impetum convertat. Verbi gratia, quum exoritur ventus, habet initium a causa naturali: habent et singuli venti suas proprietates. Auster enim humidus est, Aquilo frigidus: atque similes omnino sunt effectus qui ab iis manant. Humida enim corpora redduntur ab Austro, ab Aquilone sicca. Supra has naturales causas Dominus insignibus miraculis ostendit se imperium maius obtinere, ut non dominetur natura, id est, illa rerum series quam profani homines imaginantur, sed ipse solus. Deinde ostendit se, quum libet, naturam rerum et ordinem mutare, ut solus earum Dominus agnoscatur, quia talis conversio magis imperium eius et dominationem declarat. Proinde Isaias non simpliciter ventum, sed Domini dixit: ne fortuito ipsum ferri aut agitari, sed Domini manu dirigi intelligamus.

(*Et percutiet eum in septem rivos.*) Alii torrentes vertunt, atque exponunt, Dividet Nilum in septem partes. Quae expositio, tametsi recepta est ab omnibus, mihi tamen probari non potest. Atque mihi videntur oblivione potius quam ignorantia lapsi hic esse docti alioqui homines, et in lectione veterum scriptorum exercitati. Nam satis notum est ex historiis, septem Nili praecipua esse ostia. Alia enim, quod nominibus careant, minime celebrantur: ideoque ora falsa vocata sunt. Quot igitur ora seu brachia habet, totidem rivos seu fluvios efficere videtur, quae totidem fuissent ad remorandum iter obstacula. Eos autem nominatim addit propheta propter fluvii celebritatem. Praeterea quum profundus esset fluvius, eum se siccaturum dicit, ut calceos detrahere minime opus sit ad ipsum transeundum: quod tamen vel pauca aquula restante necessarium foret. Itaque propheta sub his figuris nihil aliud intelligit, quam nihil impedimento fore Deo, quum suos e captivitate eripere volet. Historiam vero prioris redemptionis attingit, ut intelligant idem futurum, quod antea experti fuerant. Ideoque velut in rem praesentem ipsos adducere voluit: quoniam rationes huius liberationis non patebant. Nec enim haec promissio simpliciter annunciata animos eorum ita penetrare potuisset quam proposito hoc insigni exemplo.

16. (*Et erit semita.*) Hic versiculus nihil continet novi, sed superiorem declarat: populum scilicet eandem Domini potestatem sensurum in redemptione babylonica, quam in aegyptiaca senserat. Viam enim per maria, per invias solitudines, per Iordanem patefecerat: ita inopinata et incredibili ratione rursus exitum suis patefacturum dicit Isaias. Quod igitur semel praestitum est a Domino, etiam in posterum exspectemus: atque in eum usum veteres historias meditemur. Hoc etiam conferri debet in ultimam ecclesiae redemptionem, qua omnes una ex miseriis et aerumnis omnibus eripiemur: ut quamvis incredibilia videantur quae traduntur de resurrectione et immortali vita, neque ratio nobis pateat, facilem tamen Domino viam esse intelligamus.

CAPUT XII.

1. *Et dices in die illo: Cantabo tibi Iehova. Tametsi iratus es mihi, aversus est furor tuus, et consolatus es me.*[1] 2. *Ecce Deus salus mea: confidam, et non pavebo. Quoniam fortitudo mea, et canticum Deus Iehova, factusque est*[2] *mihi in salutem.* 3. *Haurietis aquas cum gaudio, de fontibus salvatoris.*[3] 4. *Et dicetis in die illa: Canite Iehovae, invocate nomen eius, celebrate in populis opera eius: commemorate, quia nomen eius exaltatum est.* 5. *Psallite Iehovae, quoniam magnifica gessit: et hoc vulgatum est per totam terram.* 6. *Iubila et canta habitatrix Sion: quia magnus in medio tui sanctus Israel.*

IN CAPUT XII.

1. (*Dices.*) Nunc pios omnes ad gratiarum actionem hortatur Isaias: tametsi exhortatio huc etiam pertineat, ut plus fidei obtineat promissio. Eam enim ista exhortatione obsignat, ut certam esse statuant, nec se vana spe lactari existiment, quum iam dictetur, et quasi in os ingeratur gratiarum actio: quod non fieret, nisi vera et solida constaret materia. Simul admonet quem in finem Dominus benefaciat ecclesiae suae: nempe ut celebretur nominis eius memoria: non quod indigeat nostra laude, sed hoc nobis ipsis utile est. Et considerandus honor quo nos afficit, dum ad celebrandam et propagandam nominis eius gloriam opera nostra uti dignatur, tametsi inutiles omnino et nihili

---

[1]) 1551: avertetur . . . . consolaberis. [2]) vel erit. [3]) vel salutis.

simus. Universum vero populum quasi hominem unum alloquitur, quoniam ita coniunctos esse oportebat, ut unum essent. Ac nos eodem exemplo simul coniunctos esse oportet, ut sit anima una et os unum, si nostras preces et gratiarum actiones Deo acceptas esse cupimus.

(*Tametsi iratus es.*) Summa cantici, quod Deus, tametsi iure infensus esset populo suo, modica tamen correctione contentus se exorabilem praebuerit. Quia particula כִּי saepius causalis est, quidam vertunt, Celebrabo te Iehova, quia mihi iratus redieris tamen statim in gratiam. Sed quia interdum adversative capitur, sequutus sum quod praesenti loco putavi melius congruere. Reatum igitur primum agnoscunt fideles, deinde adscribunt misericordiae Dei, quod ex miseriis levati fuerint. Quia verba sunt futuri temporis, tolerabilis etiam esset hic sensus, Non obstabit temporalis castigatio, quominus mei tandem miserearis, laetitiaeque et consolationis materiam praebeas. Utrumvis eligas, haec sententia diligenter notanda est. Nam simul ac sensus irae Dei occupat animos nostros ad desperationem nos sollicitat: et nisi mature obviam eatur, facile nos obrueret. Satan quoque nos modis omnibus tentat, omnesque machinas admovet, ut animum despondere cogat. Nos igitur hac doctrina armari oportet: ut quamvis sentiamus iram Domini, brevem fore ipsam sciamus, ac statim adfore consolationem, ubi nos castigaverit. Caeterum malis levati revocemus in memoriam, finem impositum esse poenis: non quia persolverimus Dei iudicio quod eramus meriti, sed quia pro paterno suo amore infirmitati nostrae parcit. Haec autem confessio proprie ad pios et electos pertinet. Quamvis enim eaedem esse videantur piorum et impiorum plagae, tamen longe diversa conditio est. Perpetua est enim ira Domini adversus impios, et plagae quibus feriuntur, praeludia sunt exitii sempiterni: nulla iis allevatio aut consolatio promittitur. Pii vero brevem esse iram Dei sentiunt, animosque suos spe et fiducia sustentant: quia Deum sibi propitium fore sciunt, qui poenas se de eorum peccatis sumere testatus est non alium in finem, nisi ut ad resipiscentiam erudiat, ne una cum mundo pereant.

2. (*Ecce Deus.*) Quanquam in mediis afflictionibus nos fide salutem Dei apprehendere convenit, hic tamen de experimentali notitia loquitur Isaias: quia canticum laetitiae dictat, ubi Deus externis signis se ecclesiae placatum ostendit. Atque huc spectat particula הִנֵּה: quia nunc serena Dei facies, quae ad tempus fuerat abscondita, refulget, ut quasi digito eam monstrare queant. Quoniam ergo horrorem in poenis concipimus, nec fieri potest quin mentes nostras obnubilent peccata, ac si aliena vel remota esset a nobis Dei salus, describitur hic affectus mutatio, ubi nobiscum Deus redit in gratiam. Praecipue vero ad Christi adventum, quo propius exhibita fuit salus Dei, vaticinium hoc extenditur. Subiicit postea, ubi certo statuimus repositam esse nobis in Deo salutem, hoc firmum esse fundamentum plenae fiduciae, et optimum remedium sedandis timoribus. Alioqui enim trepidare nos atque anxio et inquieto animo esse, et misere agitari necesse erit. Hinc colligimus ex fide manare fiduciam, velut effectum a sua causa. Fide enim salutem nobis in Deo repositam esse percipimus: ex ea consequitur tranquillus et pacatus animi status. Ubi vero deest fides, nulla conscientiae tranquillitas esse potest. Sciamus ergo nos tunc demum in fide profecisse, quum hac fiducia, qualem describit propheta, praediti fuerimus. Praeterea haec fiducia sic palmam obtinere debet in cordibus nostris, ut metu et horrore omni superior sit. Non quod motu et agitatione omni exempti simus: sed quod victrix tandem securitas emerget. Tenendum tamen est quod dixi, prophetam hic de alacritate disserere quam Deo propitio recipiunt fideles, qui sub mole tentationum prius fere demersi fuerant.

(*Quoniam fortitudo.*) Clarius et magis specialiter exprimit canendi materiam fore fidelibus, quia experti fuerint se fortes fuisse in Deo suo: ut certe redemptio illustre fuit virtutis Dei specimen. Iam quum non unius diei beneficium praedicet Isaias, sed quod prosequi statuerat Deus usque ad Christi adventum, sequitur non alios vere et ex animo Dei laudes canere, nisi qui suae imbecillitatis conscii, precario fortitudinem ab uno Deo petunt. Nec vero pars aut subsidium virtutis nostrae hic vocatur, sed virtus nostra in solidum: quia tantum valemus, quantum nobis virium administrat. Hac ratione vocatur canticum piorum, quia in hunc finem tam liberaliter tractantur, ut se in officio gratitudinis exerceant. Unde colligimus principium gaudii oriri ex Dei favore: finem vero esse sacrificium laudis. Sic quidem ad patientiam compositos esse decet piorum animos, ut Deum benedicere non desinant: laeto tamen et prospero statu os illis aperitur, ut plenis buccis resonent Dei beneficia. Quia vero impii contempto Deo exsultant, et sopitis conscientiis brutum in morem se ingurgitant ebria laetitia, nec ad Deum laudandum se unquam expergefaciunt, merito eorum gaudium maledicit Christus: Vae qui ridetis, quia lugebitis: gaudium vestrum vertetur in moerorem, et risus in stridorem dentium. In clausula versus, si praeteritum verbi tempus retinere placeat, sensus erit: Hilariter cantare fideles, quia divinitus servati sint. In futuro tamen ipse sensus optime quadrabit, nempe Deum non semel tantum saluti fuisse suis, sed usque in finem fore: quia in praesenti beneficio subsistere non debent fideles, sed spem suam ad continuum gratiae cursum extendere.

3. (*Hauritis.*) Confirmat hoc versu quod iam antea attigimus: nempe, hoc caput esse quasi sigillum ad confirmandam promissionem, quam de populi redemptione dedit. Ac si diceret: Sic vobis exposita est Domini salus, ac si fons perennis decurreret, ex quo abunde aquas haurire possitis. Quae similitudo valde concinna est: nam in hac vita nihil magis aqua necessarium est, ut nullius rei molestior sit penuria minusve tolerabilis quam aquae. Ita per synecdochen exprimit ex mera Dei liberalitate nobis fluere quidquid ad sustinendam vitam pertinet. Ac quoniam omnis boni vacui sumus ac steriles, non abs re fonti misericordiam Dei comparat, qui siticulosos et aridos satiet, aestu confectos refrigeret, lassitudine oppressos recreet.

(*Salvatoris.*) Hoc nomen melius huic loco quadrat, quam Dei. Quia enim plus consolationis affert quum intelligimus nobis esse autorem salutis. Ideoque circumstantiae loci hoc epithetum scite aptavit propheta. Iam si promissio haec complectitur totum Christi regnum, ipsam in usum nostrum perpetuo accommodare debemus. Sciamus ergo propositam nobis esse bonitatem Dei, ut ea satiemur. Debemus enim esse instar terrae aridae et siticulosae, quemadmodum inquit Psaltes, ut aquas Domini appetamus (Psalm. 143, 6). Admiranda vero et incredibilis est ista Dei bonitas, quod nos desiderio frustra ardere non patitur: sed fontem offert unde abunde haurire licet. Porro fons iste Christus est, in quo nobis omnia Dei bona communicantur: nam de plenitudine eius, ut inquit Ioannes (1, 16), haurimus omnes. Superest igitur ut, simul ac nos urget nostra inopia, ad eum recta properemus.

4. (*Et dicetis.*) Non tantum singulos iam hortatur ut laudem canant Deo et gratias agant, sed ut stimulent alios ad idem faciendum. Quemadmodum enim prius dixerat, Ibunt populi multi, et dicent, Venite, ascendamus in montem Domini, mutua scilicet cohortatione sese incitantes ad purum Dei cultum amplectendum: ita postquam singulos Deo gratos esse iussit, nunc etiam praescribit ut ad gratias agendas sese mutuo incitent. Dicendum autem significat non uni, sed omnibus: neque aliquo tempore, sed tota vita. Iam quo modo rite celebretur Dei nomen breviter definit, invocare ipsum iubens, ne alibi gloriemur. Unde etiam scriptura saepe invocationis nomine totum cultum συνεκδοχικῶς designat. Sic enim nos fiduciam nostram in Deo locatam esse ostendimus: quod etiam a nobis potissimum requirit. Hic similiter arbitror, ut totum Dei cultum comprehendat propheta, invocationem cum laudibus coniungi.

(*Nota facite.*) Tam praeclarum huius liberationis opus fore significat, ut non in angulo aliquo latere, sed evulgari per orbem universum debeat. Voluit quidem Iudaeis primum innotescere, sed deinde manare ad cunctos mortales. Atque haec exhortatio qua suam gratitudinem testati sunt Iudaei veluti praeludium fuit evangelicae praedicationis, quae deinde sequuta est suo ordine. Nam sicuti apud Medos et Persas aliasque vicinas gentes celebrarunt Iudaei gratiam sibi praestitam, ita exhibito Christo praecones esse oportuit, qui Dei nomen per omnes mundi plagas buccinarent. Hinc apparet qualis vigere debeat affectus in omnibus piis: nempe ut Dei bonitas omnibus palam fiat, quo omnes ad eundem Dei cultum accedant. Tunc vero potissimum nos hoc studio accendi oportet, postquam e gravi aliquo periculo, maxime vero a tyrannide diaboli et morte aeterna liberati sumus.

5. (*Psallite Iehovae.*) Pergit in sua exhortatione, ostendens ex quo affectu haec gratiarum actio proficisci debeat. Docet enim hoc esse officii nostri, ut ubique gentium bonitatem Dei publicemus. Nec vero hortandi et praemittendi sunt alii, ut interim desideamus otiosi, sed exemplo praeire alios convenit: quia nihil magis praeposterum est, quam ignavos et desides cerni qui ad Deum laudandum reliquos animant. Porro Deum magnifice egisse praedicans, significat amplam esse materiam canendi. Nec enim de nihilo laudes suas celebrari vult Dominus: sed argumentum amplissimum atque uberrimum praebet, quum populum liberat e durissima servitute. Diximus autem hoc canticum non restringi ad breve tempus, sed potius ad totum Christi regnum extendi. Itaque opus hoc vere magnificum est, quod Deus filium suum misit, quo nos sibi reconciliaret, ac destrueret imperium mortis et diaboli. Si igitur opus liberationis nostri reputamus ut decet, amplissimam laudandi Dei materiam habebimus. Ultimo membro, ubi hoc dicit vulgatum esse, attingit vocationem gentium, et confirmat quod iam dictum est, tale opus esse, quod in angulo latere non debeat, sed ubique publicari.

6. (*Iubila.*) Rursus hortatur pios, ut in Domino gaudeant, simul admonens quale sit verum gaudium, et in quo fundatum sit. Nec enim nobis alia est beatitudo, quam habere Deum residentem in medio nostri: nam alioqui misera et infelix est vita nostra, tametsi aliis bonis opibusque omnis generis affluamus. Iam si cor nostrum adhaeret thesauro nostro, sensus omnes nostros ad se rapiet haec felicitas. *Sanctum* vocat, ut sciamus qualem se nobis praestare velit, dum habitat nobiscum: nempe ut non solum maiestas eius reverentiam sibi conciliet, quia simul nos obrueret terrore, sed ut nos peculiari cura dignetur, quanquam a reliquo mundo separatos. Sanctum enim ab effectu vocat: quia nos ad se colligens et salvos praestans sua gratia, quasi in peculium sibi sanctificat. Quare si nobiscum est Deus, perfundet nos inaestimabili gaudio sensus

eius praesentiae. Unde sequitur, eo absente moerori et tristitiae nos manere addictos. Ac iubilandi canendique verbis significat, quum Deus suam potentiam attollit in medio nostri, non vulgaris gaudii offerri nobis causam. Caeterum incolas Sion nominatim compellans, non omnes tanti boni capaces esse admonet: simulque tacite hortatur ad unitatem fidei colendam, ut coniuncti ecclesiae beato hoc gaudio perfruamur.

CAPUT XIII.

1. *Onus Babylonis, quod vidit Isaias, filius Amoz.* 2. *Super montem excelsum levate signum: attollite vocem ad eos: agitate manum, ut ingrediantur portas munificorum.* 3. *Ego praecepi sanctificatis meis: adeoque vocavi fortes meos ad iram meam, laetantes gloria mea.* 4. *Vox multitudinis in montibus instar populi multi. Vox sonitus regnorum, gentium congregatarum: Iehova exercituum recenset exercitum belli.* 5. *Venientes e terra longinqua, ab extremo coelorum, Iehova et vasa furoris eius, ad vastandam universam terram.* 6. *Ululate, quoniam propinquus est dies Iehovae: quasi vastitas a robusto*[1]) *veniet.* 7. *Propterea omnes manus dissolventur et omne cor hominis liquefiet.* 8. *Et terrebuntur: angustiae et dolores apprehendent: instar parturientis dolebunt: quisque ad proximum suum obstupescet: facies flammarum, facies eorum.* 9. *Ecce dies Iehovae veniet saevus, et indignatio, et aestus irae, ut redigat terram in solitudinem, et sceleratos eius deleat ex ea.* 10. *Itaque stellae coelorum et sidera non expandent lumen suum: obtenebratus erit sol in egressu suo, et luna non emittet fulgorem suum.* 11. *Et visitabo super orbem malitiam, et super impios iniquitatem eorum: et cessare faciam arrogantiam superborum, et altitudinem tyrannorum deiiciam.* 12. *Pretiosiorem reddam mortalem*[2]) *auro puro et hominem massa auri ex Ophir.* 13. *Propterea concutiam coelos, et movebitur terra loco suo, in indignatione Iehovae exercituum, et in die aestus irae eius.* 14. *Eritque quasi damula impulsa, et ovis quam nemo colligit: quisque ad populum suum respiciet, et quisque ad terram suam confugiet.* 15. *Quisquis deprehensus fuerit confodietur, et omnis aggregatus cadet in gladio.* 16. *Parvuli eorum allidentur coram ipsis, diripientur domus ipsorum, et uxores eorum violabuntur.* 17. *Ecce, ego contra vos suscito Medos, qui de argento non cogitabunt, nec aurum ipsum appetent.* 18. *Et arcubus pueros allident, fructus ventris non miserebuntur, nec parcet filiis oculus eorum.* 19. *Et erit Babel, decor regnorum et ornamentum splendoris Chaldaeorum, instar subversionis Dei in Sodoma et Gomorrha.* 20. *Nunquam amplius sedebit, neque habitabit in generationem et generationem: neque figet illic tabernaculum Arabs, neque pastores illic accubare facient gregem.* 21. *Sed ibi cubabunt Ziim, et domus eorum implebunt Ohim: illic habitabunt filiae struthionis, et illic Satyri saltabunt.* 22. *Et clamabunt Iim in magnificis aedibus eorum, et dracones in palatiis voluptuosis. Ac tempus quidem eius prope est, neque protrahentur dies eius.*

[1]) vel a vastatore. [2]) 1551: virum.

IN CAPUT XIII.

1. (*Onus Babylonis.*) Hinc usque ad vigesimum quartum caput, propheta vaticinatur quam dirae et horrendae clades gentibus et regionibus imminebant: quae Iudaeis vel propter viciniam, vel propter commercia et foedera notiores erant: idque facit non sine gravibus de causis. Dum enim accidunt variae mutationes, alii Deum ludere in rebus humanis, alii caeco fortunae impetu omnia versari existimant, ut satis testantur profanae historiae: pauci admodum haec Dei consilio statui regique intelligunt. Nihil enim difficilius persuadetur hominibus, quam Dei providentia mundum hunc gubernari. Multi quidem verbis hoc fatentur, sed paucissimi id animo vere infixum habent. Conturbamur vel ad minimam mutationem, atque horrescimus: inquirimus causas, ac si ab hominum arbitrio id penderet. Quid igitur fiet ubi universus concutitur orbis, sicque variis in locis rerum facies invertitur, ut omnia videantur ruitura? Proinde utilissimum fuit, Isaiam et alios prophetas concionari de eiusmodi cladibus, ut omnes non nisi arcano et mirabili Dei consilio eas accidere intelligerent. Nam si nullum de iis vaticinium edidissent, tanta rerum permixtio animos piorum turbare et labefactare poterat: sed quum longe antea scirent id futurum, in ipso eventu speculum divinae providentiae habebant. Capta enim Babylone, quod ex ore prophetae pridem didicerant, non frustra nec temere fuisse praedictum usus ipse et experientia docuit. Sed fuit et alia causa, cur Dominus Babylonis et aliorum excidium praedici iuberet. Nec enim Babyloniis aliisve populis haec vaticinia profuerunt, nec ad eos haec scripta pervenerunt: sed hoc solatio lenire voluit piorum tristitiam, ne deficerent animis, ac si deterior esset sua conditio quam gentium: quod merito in mentem venire poterat si alios vidissent impune effugere Dei manum. Nam si integra stetisset monarchia Babylonis, non modo existimassent Iudaei frustra se Deum coluisse, et inane esse eius foedus quod cum Abraham percusserat, quum exteris et impiis melius esset quam electo populo: sed obrepere poterat

peior suspicio, favere Deum ipsum sceleratis latronibus, qui rapinis et seditionibus dediti ius et fas omne spernebant. Certe statim cogitassent aut Deum negligere suos, aut subvenire illis non posse, aut caeco fortunae impetu omnia versari. Ne ergo deficiant animis ac frangantur, huius vaticinii consolatione occurrit propheta, Babylonios quoque poenas daturos ostendens. Ad haec eos admonuit comparatio, quam gravis ipsos maneret vindicta, quam scientes et volentes sibi accersiverant. Nam si incredulis et profanis gentibus, quae in tenebris erraverant, tam graviter minatur Deus, quanto rigidior futura est eius severitas erga rebellem populum, qui data opera peccavit? Servus enim sciens voluntatem domini sui, et non faciens, merito durius vapulat. Deus ergo caecis denuncians tam atroces poenas, Iudaeis, qui in lege educati fuerant, tanquam in speculo proposuit quid essent meriti. Praecipuus tamen Isaiae scopus erit in his vaticiniis, Iudaeis ostendere quam cara Deo et pretiosa esset eorum salus, quum viderent causam suam ab eo suscipi, et vindicari illatas sibi iniurias. Primo autem loco de futura vastatione et excidio regni iudaici et israelitici loquutus est: quia necesse est iudicium incipere a domo Dei. Peculiarem enim sollicitudinem de suis gerit Dominus, eorumque imprimis rationem habet. Proinde quoties haec vaticinia legimus, discamus ea in usum nostrum accommodare. Dominus quidem hodie non praedicit in specie quaecunque regnis et populis eventura sunt: nec tamen eam, quam suscepit mundi administrationem, resignavit. Quoties ergo urbium excidia, gentium aerumnas, et regnorum conversiones conspicimus, veniant illa nobis in mentem ut humiliemur sub Dei flagellis, discamus alieno malo sapere, tristitiaeque nostrae mitigationem petamus.

(*Onus.*) De vocabulo Oneris, quod frequenter occurrit, sic breviter habendum est: Familiare fuisse Dei prophetis, quoties aliquid adversum denunciare volebant: ut sciret populus nihil accidere adversi, quod non Dominus ipse velut onus hominum humeris imponeret. Quia autem improbitas et pervicacia populi cogebat prophetas assidue de flagellis Dei concionari, hinc factum est, ut vulgari dicterio prophetias omnes notarent oneris appellatione: quemadmodum ex Ieremia constat, cap. 23 (v. 36), ubi Dominus graviter excandescit, quod hoc ludibrio non infame tantum, sed odiosum quoque verbum suum redderent. Porro haec vox piis indicat, clades omnes atque aerumnas iniungi a Domino, ut quisque peccati sui poenam sustineat. Ac diserte exprimit visione coelesti sibi fuisse testatum quod dicturus est, ut haec autoritas praevaleret contra omnes carnis sensus. Erat enim creditu difficile, tam florentem monarchiam tantisque opibus instructam posse ullo modo everti. Ergo quum oculos perstringeret tantae potentiae intuitus, inde eos propheta ad fidem coelestis oraculi revocat, ut Dei iudicium, quod comprehendere non poterant proprio iudicio, fide exspectent.

2. (*Super montem*) In montis nomine est metaphora: quia de Babylone sermo est, quam scimus in planitie fuisse sitam, sed summi imperii respectu, quasi arcem quae emineat supra cunctas gentes, eam in sublimi statuit. Nisi forte magis placeat nomen montis indefinite accipere: ac si diceret, Signo dato fore magnum concursum ex terris procul remotis, quia longe lateque conspectum omnes ad se rapiet. Et certe hic sensus mihi probabilior videtur: sed volui priore loco referre quod communiter receptum erat. Ridiculum tamen videri posset, quod hic creaturis tanquam sibi subiectis imperat propheta, nisi esset instructus a Deo eiusque autoritate munitus. Hic enim homo privatus imperat Medis et Persis, convocat exercitus, vexillum efferri iubet, classico emittit ad proelium. Est igitur hic consideranda Dei maiestas, cuius nomine loquebatur: atque etiam vis et efficacia, quae semper verbo coniuncta est. Atque apud prophetas passim occurrunt istae loquendi formae, ut quasi in re praesenti nobis liqueat, nihil Deum minari per servos suos, quin statim parata sit exsequutio. Poterat certe Isaias simplicius et nudis verbis denunciare: Venient Persae et Medi, et prorumpent in portas Babylonis, quamlibet egregie munita sit. Sed multo plus vehementiae habent exclamationes istae, ubi non modo fecialis personam induens bellum indicit, sed pro summo imperio mandat, ut Medi et Persae non secus ac conductitii milites conveniant. Neque enim tantum docet eos ad Dei nutum praesto adfore, quia arcano eius instinctu moventur: sed quia ad cladem Babylonis testandam divinitus missus est, effectum rei incredibilis voci suae vendicat. Summa est, ubi Deus loquutus est de eventu, non esse ambigendum. Notatu etiam dignum est, quod suppressis nominibus designat Persas ac Medos: quia magis emphatica est ista denunciatio, ubi tanquam digito eos demonstrat: sicuti quum dicimus, Hic et iste. Atque hoc valet ad certitudinem prophetiae, quum res adeo remotas tanquam praesentes ostendit. Quum dicit: Agitate manum, et ingredientur, intelligit simul ac Dei mandato sese accingent Persae et Medi, planam et facilem illis viam fore per omnia obstacula. Quanquam autem Hebraei נדיבים hoc est, liberales et munificos vocant principes, unde etiam illud Christi dictum apud Lucam (22, 25), εὐεργέται καλοῦνται: videtur tamen propheta notare potentiae splendorem qua Babylonii gloriabantur. Erant enim prae aliis instructi copiis et bellico apparatu, ut credibile non esset eos unquam ex-

pugnari posse. At propheta nihil obstaturum denunciat quominus via et aditus hostibus a Deo patefiat.

3. (*Ego praecepi.*) Hic propheta Dominum loquentem iussaque sua declarantem introducit. Sanctificatos vocat Medos et Persas, id est, praeparatos a se. Verbum enim קדש varie sumitur: quia aliquando refertur ad spiritum regenerationis, quod electis Dei peculiare est. Interdum vero optare, seu praeparare significat: atque haec significatio melius huic loco convenit. Quoscunque vero creat Dominus, eos simul ad certum usum destinat. Nec enim temere proiicit homines in terram, ut quocunque libuerit sese conferant: sed omnes arcano consilio suo gubernat: atque reproborum impetus regit ac moderatur: ut quocunque voluerit ipsos impellat, fraenet etiam ac cohibeat, quum et ita visum est. Itaque sanctificatos vocat, sepositos ac paratos ad operam sibi praestandam: tametsi hoc ipsis minime propositum sit. Unde et occulto Dei iudicio adscribere docemur turbulentos omnes motus. Et mira consolatio affertur: quia tametsi omnia moliantur impii, nihil tamen efficient quam quod Dominus decreverit. Quod addit continuo post, se vocasse, plus est quam praecipere, quod primo loco posuerat. Significat enim ipsos non tantum Dei nutu, sed etiam expressa voce excitatum iri: ac si aliquem ad me vocarem, qui statim sequeretur. Babylonem igitur a Medis et Persis destructum iri denunciat: non secus ac si Deo vocanti morem gererent. Nam etsi eos impulit sua ambitio, superbia et crudelitas ad pugnandum, Deus tamen nescientes ad exsequendum suum iudicium direxit.

4. (*Vox multitudinis.*) Subiicit magis vivam hypotyposin, id est, descriptionem, qua rem velut ante oculos proponat. Nec enim satis est prophetis loqui, nisi etiam res ipsas aperte depingant. Verba enim simpliciter ac vulgari more enunciata non ita afficiunt, neque animos percellunt ut istae figurae, quibus viva rerum imago effingitur. Ac si diceret: Nunc quidem loquentem hominem auditis: scitote vero tantam huius vocis efficaciam fore, ut eius sono concitentur gentes, tumultuentur populi, magnaque frequentia perstrepant ac fremant ad exitium Babyloniis inferendum. Hoc igitur praeconium etiam me mortuo ita vigebit, ac si iam id quod vobis nuncio cerneretis. Proinde hac in re quanta sit verbi efficacia perspicimus, cui omnes creaturae et coelestes et terrenae parent. Eoque nos magis in hac doctrina confirmari decet, quod nihil non evenerit eorum quae multis antea saeculis praedicta erant. Ideo in fine versus asserit Dei auspiciis cogi diversas gentes: et quamvis illis nihil minus sit propositum, quam poenas ab eo iniunctas exsequi, nihil tamen nisi ex eius praescripto agere, ac si dux quispiam terrenus copias suas instrueret.

5. (*E terra longinqua.*) Certius quod nuper dixi repetendo confirmat, bellicos motus non temere oriri e terra: quia utcunque despument hominum cupiditates quidquid est turbarum, Deus tamen ex alto praesidet. Unde merito primatum Deo tribuit Isaias. Deinde subiicit armatos homines nihil aliud quam arma furoris eius esse. Dicit autem e terra longinqua venturos qui Babylonis monarchiam evertant: quia non veremur pericula nisi quae propius imminent. Babylon vero sic munita, atque tot regnis ac provinciis quae ipsi parebant circumdata erat, ut nusquam hostibus accessum patere crederet. Denique velut in nubibus locata, nulla pericula verebatur. Quia igitur nihil incommodi circumcirca instabat, denunciat cladem eminus adfuturam. Quamvis enim pacata et tranquilla omnia videantur, neque ullum nobis cum vicinis dissidium sit, Deus ab extremo coeli hostes accersere potest. Proinde non est quod nobis statum firmum et tranquillum polliceamur, quamvis nullum e propinquo periculum immineat. Si vaticinium hoc ad Babylonios perlatum fuisset, minime dubium est quin ipsum veluti fabulam risissent. Nam etsi fingamus eos fidem aliquam prophetae habuisse, tamen in tanta securitate minas istas velut inanes ac frivolas contempsissent. Exemplum in promptu est: Quum hodie de Turca concionamur, quoniam longe adhuc abesse putatur, omnes fabulam esse putant. Videmus tamen quam brevi tempore ad eos qui aberant longius, et potentiores erant, excurrerit. Tantus est hominum torpor, ut excitari non possint, nisi feriantur plagasque ipsas sentiant. Documento igitur sint nobis Babylonii, ut mature timeamus minas quae a prophetis nunciantur: ne idem nobis accidat quod impiis, qui tranquillitati suae confisi ingruente Dei manu ac feriente sic terrentur, ut nusquam possint consistere, sed attoniti ruant. Quod autem pro Babylone universam terram ponit, ad regni amplitudinem respicit: ne putent tot provinciis, quibus undique cincti erant, arceri posse hostium impetus. Simul tamen indicat haud levem fore calamitatem quae locum unum attingat, sed instar diluvii fore, quo obruatur non exigua mundi portio. Caeterum vasa irae alio sensu vocantur Persae et Medi, quam apud Paulum reprobi omnes. Nam Paulus vasa irae et misericordiae inter se opponens, docet in electis fulgere gratuitam Dei bonitatem: reprobos vero severi iudicii esse documenta (Rom. 9, 22). Isaias autem intelligit Medos et Persas instar telorum esse in manu Dei, quibus vindictam suam exerceat.

6. (*Ululate.*) Prosequitur idem argumentum, ac iubet Babylonios ululare: non quod doctrinam ad eos dirigat, ac si profectum aliquem speraret, sed dum ipsam qualis futura est praedicat, emphatice apostrophem hanc interponit. *Diem* Domini

vocat usitato more scripturae, quod quum Dominus differt iudicia sua, ab officio suo cessare videatur: quemadmodum iudices quum tribunal non conscendunt. Haec autem loquutio notanda est: quoniam Deum libenter arbitrio nostro subiiceremus, ut statim adversus impios sententiam ferret. Habet autem statum tempus suum, et opportunitates novit, quibus et punire malos et opitulari bonis conveniat. Postea iudicii severitatem fore denunciat, quae merito extorqueat Babyloniis non modo clamorem, sed ululatum: quia Deus virtutem suam exsereret ad ipsos vastandos et perdendos. שדד enim vastare et praedari significat: unde שדי deducitur, unum ex Dei nominibus, quod omnipotentem vertunt. Concinna igitur allusio est ad etymologiam: quasi diceret, sensuros in sua clade Babylonios quam non abs re Deus vocetur שדי, quasi robustus et validus ad perdendum.

7. (*Propterea omnes manus.*) Ostendit tantam fore Domino potentiam ad Babylonios perdendos, ut nihil habituri sint quod irae ipsius opponant. Quamvis enim pollerent opibus, et instructi essent potentia: animo tamen fracto et manibus remissis fore, ut nullam resistendi aut voluntatem, aut facultatem habeant. Atque ita oblique ridetur ferocia qua turgebant Babylonii: quum in arbitrio Dei sit corda mollire, frangere, luxare, vel enervare manus vel brachia, ut repente concidat omnis magnanimitas, et vires evanescant. Ubi vero fractus est animus, quid munitiones, aut copiae, aut opes, aut propugnacula iuvabunt? quid valet instructa officina sine artifice? Id quotidie experiemur in iis quos magnis alioqui praesidiis Dominus instruxerat. Unde perspicimus, quam inanis sit ea quam in externis praesidiis locamus fiducia: quum ea nobis inutilia sint, si Dominus terrore aliquo animos nostros percellat.

8. (*Angustiae apprehendent.*) Quoniam nominis צירים ambigua significatio est, Graeci interpretes legatos vertunt. Atqui similitudo parturientis, quae continuo post subiicitur, satis declarat pro angustiis sumi. Nam hic velut uno verbo exponit quod prius dixerat, animos liquefactos et manus remissas fore. Quoniam, inquit, pavore consternati erunt. Unde vero ille pavor? nempe a Deo. Hunc terrorem, cuius nulla exstabat causa, veteres Panicum vocabant. Panas enim, larvas et spectra, et eiusmodi visa nominabant, quibus homines etiam nulla extrinsecus obiecta causa expavescebant. Id quidem non sine ratione: sed tamen crassa ignorantia errabant, quod non intelligerent id a Deo proficisci.

(*Instar parturientis.*) Quod ad Babylonios spectat, fuit quidem illis iusta timoris causa, quum se a strenuis et bellicosis gentibus impeti viderent. Sed tamen minatur propheta: Quamvis pares sint ad resistendum, fore tamen quasi exanimes: quia arcano Dei instinctu attoniti iacebunt. Eodem pertinet quod subiicit: Stupebit quisque ad proximum suum, ut quum homines turbati huc atque illuc circumspectant: neque id solum, sed dum nusquam apparet spes salutis, quasi omni sensu privati ignaviae se dedunt. Caeterum terroris vehementia clarius exprimitur proximo membro, ubi tribuit illis facies flammeas. Nam quod pudorem notari quidam putant, ac si dictum esset uno verbo: erubescent, nimis dilutum est: aliquid maius et gravius significare voluit Isaias. Nam quum nos urgent cruciatus, inflammatur facies, et dolore constricti ardemus. Et certe nimium leve esset, in tam gravi calamitate haec de pudore interpretari, quum tam atrocem calamitatem describat, ut prae eius acerbitate flammae e vultu ebulliant: quod fieri solet, quum homines extremo dolore cruciantur. Similitudo parturientis non tantum magnitudinem doloris, sed subitum quoque incursum designat. Sicuti ergo acerba et violenta futura erat clades, ita repentinam fore denunciat Isaias. Neque immerito. Quia nunquam putassent Babylonii tam validis praesidiis muniti, se corripi vel apprehendi posse ulla molestia.

9. (*Ecce dies Domini.*) Repetit quod paulo ante attigerat: Quamvis nunc securi in sua opulentia sedeant Babylonii, diem Domini propinquum esse, qui securos perterreat. Hic tamen posset moveri quaestio, cur dies Domini vocetur saevus, quum nihil optabilius sit quam Deum praesentem habere: sola enim praesentia ipsius nos vere beatos reddit. Respondeo, semper considerandum esse quos propheta compellet. Quia solent prophetae pro varietate auditorum, varie quoque Deum nobis describere: quemadmodum etiam Psalmo decimo octavo (v. 26) testatur David, mansuetum esse erga mansuetos, improbis vero saevum et truculentum. Quid enim scelerati aliud in Deo concipere possunt, quam extremam severitatem? itaque ad primam Dei mentionem terrentur. Pii vero simul ac in medium profertur Dei nomen, summam ex eius auditu suavitatem et laetitiam percipiunt: ut nihil omnino delectabilius afferri possit. Ideo quum prophetae pios conveniunt, ad Dei mentionem, gaudium et laetitiam subiiciunt, quia Deum sibi propitium et misericordem sensuri sint illi. Quod si impios compellant, proposito iudicio Dei, luctus et moerores addunt. Quemadmodum enim pii exhilarantur Dei praesentia, quod fide eius bonitatem apprehendant: ita terrentur impii, quod ipsos conscientiae testimonium redarguat ac convincat venire rigidum iudicem. Quum etiam hypocritae se diem Domini avide exspectare fingant, eumque sibi adfuturum iactent: prophetae hanc larvam ipsis detrahunt, et diem Domini ipsis horrendum et formidabilem fore ostendunt. Usitatam enim descriptionem ad hoc

vaticinium accommodat Isaias, quo melius ostendat quantopere timenda sit ira Domini: quia ut sumus natura tardi, imo potius stupidi, non facile moveremur si Dominus simpliciter de iudiciis suis dissereret. Quoniam igitur simplex oratio nimium frigida esset, novas loquendi rationes excogitavit, quibus torporem nostrum excuteret. Peccatores, non promiscue quoslibet, sed impios et sceleratos intelligit qui Babylonem incolebant.

10. (*Quoniam stellae.*) Solent prophetae, quo graviorem et magis serium iudicii Dei timorem incutiant, hyperbolicas loquutiones minis suis addere, quae iram Dei quasi ante oculos ponant, et penetrent in omnes sensus, ac si iam elementa omnia consurgerent ad exercendam eius vindictam. Neque tamen hic verborum excessus rei atrocitatem superat: quia nulla potest tam formidabilis proponi iudicii Dei imago, quin re ipsa sentiatur magis esse horribile et tremendum. Solis vero, lunae et stellarum ideo fit mentio, quod illustria sint signa paternae erga homines Dei benevolentiae. Unde etiam Christus Dei bonitatem hinc maxime probat, quod solem suum oriri faciat super bonos et malos. Ergo dum sol, et luna, et stellae in coelo fulgent, Deus quasi sereno blandoque aspectu nos exhilarat. Quoniam ergo in coeli splendore laetam et amicam faciem ostendit Deus, ac si quodammodo nobis arrideat: obscuritas quam describit propheta eo tendit, ac si Deus abscondita sua facie homines quibus iratus est coniiceret in tenebrosum moerorem. Eadem Ioelis secundo capite (v. 31 al. 3, 4) descriptio habetur. Et iam diximus formam hanc loquendi prophetis esse familiarem, ut sciamus omnia adverso Deo nobis in exitium cessura. Deus quidem interdum signa dat irae suae in stellis: sed hoc extraordinarium est. Nec vero caligo qualem hic describit propheta, eveniet ante ultimum Christi adventum: sed hoc sufficere nobis debet, creaturas omnes, quae sua nobis officia praestando paternae Dei beneficentiae testimonia sunt et instrumenta, non modo sui usum subducere ubi Deus in iudicium consurgit, sed quodammodo armari in ultionem.

11. (*Et visitabo.*) Hic propheta non loquitur de toto orbe: sed quum Babylon sedes esset potentissimae omnium monarchiae, ideo tribuit ei nomen orbis, idque ἐμφατικῶς. Erat enim Babylon instar orbis, quod videretur totam fere terram occupare. Et interea significat nullam esse tantam amplitudinem in mundo, quam non facile Deus uno digito corripiat. Interim admonet, Deum tunc fore vindicem crudelitatis quam exercuerint Chaldaei. Quanquam simul discendum est, proponi in medium malitiam et scelera Babylonis, ut sciamus Dominum ideo minime crudelem fore, quod tam severe in eam animadvertat, quando meritas poenas eius populi sceleribus et flagitiis rependit. Tollitur ergo omnis calumniandi materia, ne hominum aerumnis Deum oblectari existimemus. Nam quum eos pro meritis suis ita tractat, omnium ora obstrui necesse est, quando malorum acerbitas non proficiscitur a Deo, sed causam invenit in ipsis hominibus. Interea tenendum quod attigi, non leve solatium piis afferri a propheta, quod Deus Babyloniis ad tempus parcendo, tandem poenam de iniusta eorum violentia exiget. Quod clarius statim exprimit, peculiare vitium attingens, nempe superbiam, qua fiebat ut fractis habenis, nihil non suae libidini permitterent ad opprimendos miseros. Ideo simul tyrannidem eorum perstringit. Sed hinc quoque utilis doctrina colligenda est: fieri non posse quin Dominus nos visitet, si inani fiducia elati simus, nobisque ipsi placeamus. Omne enim superbiae genus hic comprehendit propheta: sive homines se aliquid esse putent, sive mirentur opes suas, et prae se despiciant alios: nullam arrogantiam ferre potest Dominus, nec eam inultam sinit. Quum igitur inter alia scelera, quibus Babylon varie abundabat, hoc praecipuum et magis insigne fuerit: eo potissimum ira Dei provocata est. Fuit autem, ut fieri solet, violentiae et crudelitati coniuncta: ideoque magnificentiam tyrannorum subiungit. Nam ex despectu aliorum violentiae, iniuriae et oppressiones sequuntur: nec fieri potest ut abstineatur ab iniuria, nisi omnis opinio et persuasio sui exuatur. Deiiciamus igitur sponte ad veram humilitatem animos nostros, nisi exitio nostro deiici atque humiliari velimus.

12. (*Pretiosiorem reddam*). Peculiariter hic describit quam saevum et immane futurum sit bellum quod contra Babylonem geretur: sicut etiam his vaticiniis edocti fideles spiritu prophetico quod est in saevitia hostili extremum imprecantur, ut parvulos a mammis avulsos allidant Persae et Medi ad lapides. Summa est, Babylonem non tantum diripiendam, sed internecioni ultimae addictam esse. Nam quum ait, vitam hominis auro pretiosiorem fore, dicit, quoniam fundendi sanguinis adeo avidi erunt hostes, ut homines nullo pretio ex eorum manibus redimi possint. Nam interficere, quam pretium accipere malent. Quaeri potest, an clades illa tam atrox fuerit, ut hic refert Isaias: aliud enim testantur historiae: et Daniel ipse, qui huius cladis spectator fuit, refert eam solum captam fuisse. Nam Medi et Persae civibus et incolis pepercerunt. Ratio haec quosdam interpretes coegit allegorice transferre ad omnes reprobos quod hic de Babylone traditur. Sed nimis violenter, quum paulo post Medos et Persas exprimat propheta. Deinde quae suo ordine postea sequentur minae contra Idumaeos, Moabitas, Tyrios, Aegyptios, et reliquas gentes, satis ostendunt sermonem nunc contra Chaldaeos proprie dirigi, quos primo loco recenset propheta: non quod tam propinqua illis

ut aliis instaret clades, sed quia nulli infestiores fuerunt ecclesiae hostes. Ac notandum est, Isaiam haec non pronunciasse, stante adhuc monarchia Nineves: sed quae toto vocationis suae cursu contra profanas gentes praedixit, simul fuerunt collecta. Ita series temporum minime servata est, sed similitudo in causa fuit, ut his omnibus prophetiis locus unus daretur. Qui fit enim ut Ninevem praetereat Isaias, quum postea commemoret solos Assyrios fuisse infestos Iudaeis, quum Babylonii amicitiam colerent, nisi quia historiam aetatis suae non recitat usque ad caput 23, sed vaticinatur de iudiciis Dei, quae demum post eius mortem acciderunt? Porro quum testetur Babylonem funditus delendam esse, certum est non unam duntaxat cladem notari, sed comprehendi excidium, quod longo post tempore sequutum est. Floruit enim adhuc Babylon ex quo subacta est a Persis, nomenque et dignitatem celeberrimae urbis obtinuit. Ac tametsi urbs Ctesiphon eo consilio condita fuit, ut partem splendoris eius et opulentiae ad se traheret: fecit tamen loci commoditas, deinde sumptuosa aedificia et urbis munitiones, ut regia dignitate excepta Persidi non cederet, imo quum Seleucia rursus post mortem Alexandri magni non procul esset exstructa, non potuit tamen antiquae urbis nomen et honorem exstinguere. Hinc colligimus non posse ad unum tempus restringi quae hic dicuntur. Neque tamen abs re propheta tam dira illis minatur, quando imperii conversio praeludium fuit variis calamitatibus quae deinde sequutae sunt. Quamvis enim non fuerit passim caesus populus, quia tamen vi expugnata fuit civitas, et quidem subita et nocturna irruptione capta, quum tota regia adhuc crapulae vacaret: fieri non potuit, quin Medi et Persae obvios quosque caederent. Ideoque minime dubium est, multas fuisse editas strages antequam victores totum populum deditionis lege in fidem reciperent. Iam quis dubitet superbissimam gentem a Barbaris victoribus contumeliose fuisse tractatam, quando aliter in ordinem cogi non poterat? Quum vero paulatim attrita esset Babylon, aliquanto post dominum rursus mutavit, et quum brevi temporis spatio Alexander Macedo eam tenuisset, statim transiit sub imperium Seleuci, qui modis omnibus studuit eam deiicere, donec suis tandem ruinis fuit obruta. Ita quamdiu superstitem manere passus est Deus, quasi deforme pudendumque exemplum exhibuit toti mundo, quo certius et illustrius esset prophetiae complementum. Unde non immerito propheta noster iram Dei non prius sedandam esse asserit, quam illa caverna latronum prorsus deleatur. Quod ad voces spectat, אנוש quidam interpretes accipiunt pro viro bellicoso, aut nobili: אדם pro quolibet gregario. Sed quando neque etymologia respondet, nec puto hoc venisse prophetae in mentem, mihi videtur potius esse eiusdem sententiae geminatio, quam scimus Hebraeis tritam esse. Nomen פז, quod post alios verti purum aurum, alii pro margarita accipiunt: sed ex pluribus scripturae locis colligimus, purissimum et selectissimum aurum esse.

13. (*Propterea coelos.*) Est alia figura, quae similiter ad exaggerationem valet. Deus enim in hac doctrina inculcanda nimius esse non potest: non tantum ad terrendos impios, sed solatium piis afferendum, qui saepe conturbantur quum impiis bene est iisque omnia ex voto succedunt. Quod etiam David sibi accidisse fatetur, dum ait, Frustra lavi manus meas, etc. (Psalm. 73, 13). Merito ergo vivae hae picturae nobis ob oculos ponuntur, quae nobis exitium impiorum aperte exprimant. Itaque perinde est ac si diceret Isaias: Etiamsi movendi sint coeli et terra, quo concutiantur et deleantur impii, hoc nihilominus futurum est. Videntur enim sibi extra omne periculum esse, et tam altas radices egisse, ut evelli nequeant: eos autem vehementer falli demonstrat, quia Dominus et coelum et terram commovebit potius quam non ipsos deiiciat praecipites. Unde sequitur, quamvis mille fulturas sursum et deorsum nobis mundus offerat, nihil tamen stabilitatis fore nisi Deo propitio. Quod si hoc in particularibus iudiciis Dei patefit, quanto magis in universali, quum Christus ad perdendos impios tribunal illud maiestatis suae conscendet?

14. (*Eritque quasi damula.*) Auxilia Babyloniis nihil profutura ostendit: et metum quo percellentur milites his similitudinibus exprimit. Utebatur autem Babylon non tantum suo milite, sed etiam externo et mercenario. Omnes damulis similes fore ait, quae pavidae sunt bestiae: et ovibus dissipatis, ut neque ad signa aut stationem se recipiant, neque ullum ordinem teneant. Et quod addit: Quisque ad terram suam, hinc facile apparet, prophetam non de solis indigenis, vel etiam inquilinis qui illic pridem habitaverant, loqui, sed de exteris, qui ad urbis praesidium acciti erant. Dictum enim alibi fuit, sic esse in manu Dei hominum corda, ut pro eius arbitrio vel novam fortitudinem subito induant quae prius tenera vel pavida fuerant, vel deposita ferocia mollescant quae prius ostentaverant magnam audaciae speciem.

15. (*Quisquis deprehensus fuerit.*) Hic confirmatur quod prius dixerat, neminem a Babylone evasurum, omnesque qui illic fuerint perituros. Et Xenophon quidem edicto Cyri quicunque obvii essent prima nocte trucidatos fuisse refert: postridie vero quicunque arma non attulissent. Sed iam diximus latius extendi vaticinium: quia strages illa aliarum duntaxat praeludium fuit, ad quas consulto servata fuit Babylon, ut saepius periret. Secundum membrum alii secus exponunt quam ego

verterim. Nam quum ספה Hebraeis perdere significet, vel consumere, legunt, Quisquis perditus fuerit, et exponunt de senibus, qui iam aetate confecti diutius vivere alioqui non possent. Ac si dixisset: Ne provectae quidem aetatis hominibus ac decrepitis parcetur, etiamsi semimortui sint, et iam animam ipsam agere videantur. Sed quia frigida est illa interpretatio, et idem verbum addere significat, potius Ionathan et alios sequor, qui putant notari turmas: quemadmodum urbe capta cuneo facto sese agglomerant milites, ut repellant hostium incursus. Nisi forte libeat foederatos et socios intelligere, qui Babyloni adiuncti et veluti in idem corpus aggregati erant, quo magis atrocitatem huius cladis amplificet.

16. (*Et parvuli.*) Extremae truculentiae imaginem depingit. Hoc enim in hostili crudelitate extremum est, quum nulli aetati parcitur, et infantes qui per aetatem se defendere nequeunt trucidantur. Auget etiam atrocitatem quum addit, in conspectu parentum. Eodem quoque pertinent quae sequuntur de domibus diripiendis et violandis uxoribus: quae accidunt ubi hostes omnis humanitatis obliti, atque ad saevitiam accensi, eos quos subegerint, una cum nomine ipsorum prorsus exstinctos vellent.

17. (*Ecce ego suscito Medos.*) Propheta de Babyloniorum excidio vaticinatus autores etiam designat, vel Deum autorem fore exprimit: et simul quomodo, vel per quos. Nam Medos suscitaturum ait. Quod certe humana ratione coniectare non potuit. Nullae enim simultates, nulla dissidia Babyloniis cum Medis intercedebant. Quod si intercessissent, qualis erat tunc Medorum potentia, ut Babyloniis nocere posset? Quum igitur res ita comparatae non essent, ut Medi bellum ipsis inferrent, hoc divinitus inspiratum fuisse certissimum est: ac praesertim quum plus quam centum annis antequam evenirent, haec praedixerit. Quod addit, argenti et auri non fore cupidos, non excusat Medos a rapacitate et avaritia, quasi ita liberales futuri sint ut aurum et argentum contemnant. Sed potius significat bellum adeo saevum et truculentum fore, ut nihil aliud quam internecionem spectent. Exempli gratia, Hispani hodie, quum hoc imprimis in bello propositum habeant ut praedentur, hominum vitae facilius parcunt, neque adeo sanguinarii sunt ut Germani aut Angli, qui de perdendo tantum hoste cogitant. Hoc autem absurdum videri non debet, quod Dominus, tametsi crudelis non sit, ministris tamen adeo crudelibus utatur. Et enim iuste etiam per impios agit Dominus, neque contaminatur ipsorum nequitia. Itaque non est aestimandum opus Dei ab exsequutoribus, qui aut ambitione, aut avaritia, aut immanitate feruntur: sed iusta Dei ultio, quam Babylonii sceleribus suis promeriti erant, consideranda est.

18. (*Arcubus allident.*) Alii Scindent. Putant hoc hyperbolice dictum, ac si sagittarum loco uterentur pueris Babyloniorum, quos in terram deinde allidereut, ut maiore impetu frangerentur: sed malo simplicius accipere, tantam scilicet Medorum crudelitatem fore, ut ne pueris quidem infantibus parcant, a quibus tamen nisi ubi extrema saevitia est abstineri solet. Denique nullam aetati veniam fore, quemadmodum antea dictum est. Atqui Medos tantam crudelitatem exercuisse non legimus, stetitque et floruit diutissime post eam cladem Babylon: et quamvis ab ea translata sit regni sedes, nomen et celebritatem suam retinuit. Nec vero postquam illuxit dies saevitum est praeterquam in armatos. Quamvis autem prophetae consilium esset, alia quoque Dei iudicia complecti quae manebant Babylonios, et primam illam cladem longo post tempore sequuta sunt, non tamen abs re, neque intempestive barbaros gentis mores describit, quo melius intelligant Iudaei iustam Babylonis tyrannidi mercedem paratam esse. Nec dubium est quin postea fideles hac promissione freti precationem illam conceperint, quae Psalmo 137 (v. 9), habetur, Beatus qui allidet parvulos tuos ad petram, etc.

19. (*Et erit Babel.*) Hic summatim concludere voluit Isaias prophetiam suam de Babyloniis excidendis: tametsi amplificationes quasdam adiicit, quibus funditus delendos esse confirmet. Sic enim de impiorum poenis loquuntur prophetae, ut nullum relinquant misericordiae locum, quo se sublevare possint. Pii vero, tametsi durius interdum castigari videantur, sustinentur tamen hac fiducia, quod Dominus ipsorum miserebitur, nec eos penitus excidet. Unde colligendum est, non esse semper ab externo aspectu iudicandum: saepe enim filios Dei perditos esse putaremus, quibus tamen salus vel in mediis mortibus propinqua est.

(*In Sodoma et Gomorrah.*) Hoc exemplum prophetis vulgare est, ut intelligamus, quamvis nunc non aequalis sit poenarum modus, quia tamen aequum est iudicium Dei, specimen illud memorabile quod in Sodoma edidit, spectare ad omnes reprobos: nec minus horribiles poenas eos manere, qui simili pervicacia in vitiis suis obdurantur. In hoc enim distinguunt poenas electi populi ab impiorum poenis, quod semen aliquod Israelitis reliquum Deus faciat, impiis nullum: ut prius cap. primo vidimus: Nisi Dominus reliquisset semen, instar Sodomae fuissemus. Impios autem implacabili vindicta persequitur: unde ipsis idem exitium quod Sodomitis denunciat, id est, extremum interitum sublato omnino spe emergendi. *Dei* subversionem esse ait: ne id fortuito accidere, aut ab hominum voluntate profectum esse arbitremur. Quemadmodum enim fulmen haud temere e coelo in Sodomam decidit, ita nec temere corruit Baby-

lon, sed iusta Dei vindicta: qui quum sui semper similis sit, iustum iudicium in ipsos exsequutus est, idemque similiter in omnes reprobos usque ad finem exsequetur. Quod Babylon decor regnorum vocatur, et magnificus splendor, hoc πρὸς αὔξησιν additum est, ut intelligamus nullam gloriam aut magnificentiam obstare Deo posse, quominus impios in nihilum redigat. Nam ut incredibilis erat illa conversio, illustrius documentum praebuit divinae potentiae.

20. (*Nunquam amplius sedebit.*) Sedendi verbo statum significat, ac si diceret: Nulla est spes instaurandae Babylonis. Omnes enim hae loquutiones in eundem omnino finem tendunt: nempe eiusmodi excidio delendos esse Babylonios, ut eorum ruina aeterna sit. Hoc etiam amplificat, quum addit tantam vastitatem fore, ut ne Arabes quidem illic tentoria, aut pastores septa sua defigant. Oportet autem locum illum mirum in modum desertum et incultum fuisse, quem errones illi neglexerint. Arabum siquidem natio vaga et errabunda fuit, nullamque certam stationem habuit. Derelicta enim patria quod sterilis esset, unde et deserta vocata est, (de ea enim loquimur) gregibus pascendis et venationibus dediti incertis sedibus vagabantur: atque in mediis agris, ac praesertim pascuis, sedes locabant. Unde etiam a Graecis σκηνῆται vocati sunt. Babylonis autem regio admodum ferax ante illam cladem fuerat: quo magis stupenda et quasi prodigiosa fuit haec mutatio, sive loco ablata fuerit prior foecunditas, sive propter continuas strages conspectum eius omnes exhorruerint. Certe propheta significat futurum, ut non tantum diruantur aedificia, sed etiam ut solo ipsi maledicatur.

22. (*Sed ibi cubabunt.*) Prosequitur descriptionem loci deserti, atque alludit ad id quod prius Babylonem ab incolis vacuam fore dixerat. Quomodo ציים verti debeat, haud facile dixero, propter interpretum varietatem: qui in hoc, quemadmodum et in variis animalium et herbarum nominibus, dissentiunt. Nec enim fuit continuus istarum rerum usus, nec Iudaei inertes ipsi et imperiti harum rerum scientiam tenent: tametsi eorum nonnulli medicos se iactent impudenter, quum neque herbarum, neque animalium natura ipsis nota sit. Eorum qui sylvestre animal esse putant, alii quadrupes, alii avem esse volunt. Qua in re parum momenti est. Mihi certe dubium non est, quin propheta aut feras bestias intelligat quae cicurari non possunt, aut aves quae nidificantur in sylvis remotioribus. Nec erit absurdum, si quod sequitur de Satyris aut Panibus exponamus: quos Galli, pro regionum varietate, nunc *Luittons*, nunc *Follets*, nunc *Loups-garous* appellant. Ut enim Satan variis praestigiis hominibus illudit, ita varia in iis nomina sortitur. ציים autem pro daemonibus interdum accipi in scripturis certum est: deducitur enim a ציה, quod siccitatem vel desertum, sicut אים a אים, quod terrere significat. Nam quum per Faunos et Satyros miras praestigias exerceat diabolus, ea ratione eorum nomen ad ipsum translatum est. Scopus prophetae est, ostendere tantam illic solitudinem futuram, ut non tantum locus sit desertus ab hominibus, sed etiam daemones illic praestigiis suis illudant. Captant enim daemones occasionem ex locis qui solitudine sua horrorem incutiunt. Quemadmodum enim hostes et latrones, quum ex occulto et latebroso loco erumpunt, terribiliores se praebent: ita daemones noctem et tenebras, et loca ab hominum conspectu remota captant, quo maiorem terrorem hominibus, alioqui natura meticulosis, inferre possint.

22. (*Clamabunt.*) Idem exprimit quod iam antea dictum est: et demonstrat quam horrenda futura sit illa mutatio, ut a iudicio Dei, non a fortuna proficisci palam fiat. Auget etiam, quum hoc non quibusvis aedibus, sed voluptuosis palatiis eventurum addit. Temporis quae hic praefigitur brevitas, ita referri debet ad propinquam cladem, ut tamen longius spem fidelium suspendi oportuerit. Dixi Babylonem non tam cito eversam fuisse: nec tantam cladem ei illatam esse a Medis, ut posset deserto comparari. Brevi igitur id futurum dixit, cuius paulo post conspecta sunt exordia: quia Iudaeis sufficere debuit, non temere sibi promissam fuisse ultionem. Solet etiam spiritus sanctus respectum habere ad nostrum fervorem et praecipitantiam. Vellemus enim Deum statim exsequi iudicia sua, et sceleratos ulcisci, simul atque id optavimus. Deus autem occasiones temporum novit, quas impetus noster non exspectat. Atqui si in mentem nobis veniret eius aeternitas, facile esset nimiam festinationem patientia fraenare: sed quia vix aliter cohiberi potest nostra importunitas, Deus aliquatenus nobis indulget, se paulo post venturum pronuncians. Caeterum ne ex sensu nostro aestimemus brevitatem temporis: sed diebus vitae huius neglectis animos in coelum attollamus. Praesertim vero acquiescere discamus, quoties vel modico gustu libamus Dei iudicia, tametsi eorum plenitudinem longius differat. Iam secundum membrum ad confirmationem additur, Non extractum iri dies eius: ac si diceret, Dominum praefixisse diem: neminem intercessurum qui inducias proroget.

CAPUT XIV.

1. *Nam miserebitur Iehova Iacob, et eliget adhuc Israelem, et faciet eos quiescere super terram suam: adiungeturque illis advena, sociabuntur, inquam, domui Iacob.* 2. *Et assument eos populi, inducentque eos in locum suum, possidebitque eos domus Israel in terra Iehovae, in servos et ancillas: et capient eos quorum fuerant captivi, imperabuntque oppressoribus suis.* 3. *Et erit in die quo tibi requiem dederit Iehova a labore tuo et a tremore tuo et a servitute dura quae imposita fuerat tibi:* 4. *Tunc sumes dictum hoc super regem Babylonis, et dices: Quomodo cessavit exactor? cessavit cupida auri?* [1]) 5. *Confregit Iehova baculum impiorum, sceptrum dominantium.* 6. *Quod percutiebat populos in ira plaga perpetua: dominabatur in iracundia gentibus: si quis* [2]) *persequutionem patiebatur, non prohibuit.* 7. *Quievit, tranquilla est omnis terra, cecinerunt laudem.* 8. *Etiam abietes laetatae sunt super te, cedri Libani: ex quo quievisti non ascendit succisor contra nos.* 9. *Infernus subtus commotus est propter te, in occursum adventus tui excitavit tibi mortuos, et omnes duces terrae suscitavit de soliis suis, omnes reges gentium.* 10. *Omnes loquentur, et dicent tibi: Tu quoque infirmitate affectus es sicut nos? et similis factus es nobis?* 11. *Deposita est in sepulcrum magnificentia tua, et strepitus musicorum instrumentorum tuorum: subter te stratus est vermis, et operiunt te vermiculi.* 12. *Quomodo cecidisti e coelo Lucifer fili aurorae? Quomodo in terram detractus es, sortem proiiciens super gentes?* [3]) 13. *Atqui tu dicebas in corde tuo, Ascendam in coelum: in supernis iuxta sidera Dei collocabo solium meum, et sedebo in monte testimonii, in lateribus aquilonis.* 14. *Ascendam super excelsa nubium, et ero similis Altissimo.* 15. *Tu vero in sepulcrum detractus es, ad latera foveae.* 16. *Videntes te inclinabunt se, et attente intuebuntur. Anne hic est vir ille tremefaciens terram, concutiens regna?* 17. *Posuit orbem quasi desertum, urbes eius excidit, vinctis suis non aperuit domum.* 18. *Omnes reges gentium, ipsi, inquam, omnes iacent cum gloria, quisque domi suae.* 19. *Tu autem proiectus es e sepulcro tuo, tanquam surculus detestandus, tanquam vestes interfectorum, qui gladio caesi sunt, descendentes in foveam: ut cadaver proculcatum.* 20. *Non coniunges te cum eis in sepultura: quoniam terram tuam vastasti, populum tuum occidisti, non memorabitur perpetuo semen impiorum.* 21. *Praeparate filiis eius mactationem, in iniquitate patrum suorum: ne consurgant et possideant terram, atque impleant superficiem orbis urbibus.* 22. *Nam consurgam super eos, dicit Iehova exercituum, et exterminabo e Babylone nomen et reliquias, filium et nepotem, dicit Iehova.* 23. *Et ponam eam in possessionem erinacii, et in stagna aquarum, et scopabo eam scopa evacuans, dicit Iehova exercituum.* 24. *Iuravit Iehova exercituum, dicendo: Si non quemadmodum cogitavi, sic factum est: et quemadmodum consultavi, ita stabit:* 25. *Ut conteram Assur in terra mea, et in montibus meis conculcem eum: et recedat ab eis iugum illius, et onus illius ab humero eius auferatur.* 26. *Hoc consilium quod consultatum est super totam terram: et haec manus extenta super omnes gentes.* 27. *Quoniam Iehova exercituum decrevit, et quis dissolvet? manus eius extenta, et quis avertet eam?* 28. *Anno quo mortuus est rex Achaz, fuit hoc onus.* 29. *Ne laeteris universa tu Philistaea: quoniam confracta sit virga percutientis te. Nam de radice colubri nascetur regulus: et fructus eius serpens ignitus.* 30. *Et pascentur primogeniti pauperum, et inopes secure accubabunt: et fame interire faciam radicem tuam, et reliquias tuas occidet.* 31. *Ulula porta, clama civitas, liquefacta es Palestina, universa tu. Quoniam ab aquilone venit fumus: nec quisquam solus praefixo eius die.* 32 *Quid autem respondebitur nunciis gentis? nempe quod Iehova fundavit Sion, et in ea fiduciam habebunt pauperes populi eius.*

[1]) 1551: avari. [2]) 1551 *simpliciter:* patiebatur absque misericordia. [3]) Vel debilitans gentes. 1551: infirmior factus gentibus.

IN CAPUT XIV.

1. (*Quoniam miserebitur.*) Quum particula כי varias habeat significationes, possemus adversative sumendo hunc versum cum superiore hoc modo connectere, Atqui Dominus miserebitur Sion: ut significet quam diversa sit ecclesiae conditio ab ea quam prius descripserat. Sed magis probatur, et aptius quadrat hic, ut saepe alias pro causali accipi, ut sit causae redditio: hoc sensu, Propterea Deus Babylonem perdet, quia miserebitur Israelis, quem despicere aut abiicere non potest. Unde perspicimus hactenus leniendo miseri populi dolori prophetam operam dedisse: ut scirent bene sperandum esse in afflictionibus, quarum futurus erat Deus ultor. Hic ergo velut in tabula opponitur Babylon ecclesiae Dei: Babylon, inquam, in summam potentiam evecta, quae sic miseram et afflictam ecclesiam demerserat, ut verisimile non esset eam denuo instaurari posse. At Dominus Babylonem ex altitudine sua detrahens, curam populi sui quamlibet abiecti et contempti se gerere testatur. Hinc eximia ad nos redit consolatio, quod universum orbem in salutem nostram a Deo gubernari intelligimus. Eo enim tendunt omnia, ut quos elegit salvi sint, nec ullis mutationibus, tametsi variae accidant, obruantur. Quaeret aliquis, an nulla ad tempus fuerat misericordia Dei? Fuit certe assidua: sed a populo gravibus aerumnis afflicto non sentiebatur. Nam

praeoccupatus sensu irae Dei, misericordiam, ex re ipsa iudicium faciens, apprehendere non poterat. Dominus interea sui semper similis fuit, nec unquam naturam suam exuit. Ita inter fidei et experientiae notitiam distinguere convenit: quia ubi undique apparent signa irae Dei, quia pro carnis iudicio iratum esse credimus, abscondita est nobis eius gratia: fides tamen supra has tenebras animos nostros erigit, ut cernamus in coelo Deum nobis propitium. Quod mox sequitur aliquanto asperius est, Eliget, inquit, rursus Israelem. Atqui aeterna Dei electio est. Nec enim ita nos eligit, ac si hoc ei prius in mentem non venisset: atque ut electi sumus ante constitutionem mundi, ita nec eum unquam poenitet suae electionis. Verum, quum Dominus castigat suos, hoc speciem reiectionis habet: quemadmodum ex crebris sanctorum querelis colligimus: Domine, cur deseruisti nos? Nam reiectionem Dei aut electionem pro infirmitate nostra apprehendimus, eiusque affectum ex ipso opere aestimamus (loquor de experimentali notitia, quae fidei luce corrigitur). Ideo quum nos vocat Dominus, id est, electionem suam confirmat, nos eligere dicitur: quum vero alienati animi signum praebet, reiicere. Talis igitur sensus est: Tametsi Dominus adeo severe tractarit populum suum, ac si ipsum reiecisset: tamen re ipsa demum ostendet ac comprobabit a se adoptatum fuisse, dum testimonium locuples dabit electionis suae, eiusque in aeternum miserebitur. Nunc facile est colligere quod iam antea diximus: nempe, multum dissimiles esse plagas quas sustinent pii, ab illa mortifera quae vel levi ictu impiis infligitur. Protinus enim piis in mentem redit electio, cuius fiducia animos suos erigunt: impii vero nihil praeter tenebras, abyssos et horrendam undecunque vastitatem cernunt. Quoties ergo castigat nos Dominus, hoc discrimem statim nobis succurrat, ut spe melioris status animos nostros firmemus. Signum gratiae et reconciliationis proponitur in reditu: quia terra Chanaan filiis Abrahae pignus suae adoptionis erat.

(*Adiungeturque illis advena.*) Vaticinatur propheta de vocatione gentium: ac si dixisset, Non tantum Dominus restituet eos in possessionem terrae Chanaan, sed larga accessione ipsos augebit: associabit enim ipsis gentes, ut ex duobus populis unum et idem corpus fiat. Non restringitur ergo hoc beneficium ad exiguum tempus, sed ad totam ecclesiam pertinet, quam Dominus se in tuto locaturum promittit. Nam de ecclesia non modo eius aetatis, sed etiam futura usque ad Christi regnum, et sub regno ipsius, concionatur: quia alioqui non congrueret ista accessio.

2. (*Et assument eos populi.*) Significat exteros populos voluntarios fore comites, et quidem ut serviles operas impendere non detrectent. Exhibitum est specimen huius rei, quum populus e Babylone eductus est: sed tenuis tantum gustus fuit eorum quae per Christum effecta sunt, ad quem haec omnia referri debent. Nam Dominus emolliit quidem gentium animos, quae hostili odio populum illum prosequebantur, ut earum ductu ipsum in patriam reduceret, et pristina libertate donaret. Sed tantum abest, ut post reditum e Babylone multi populi Iudaeis fuerint adiutores, ut certatim vicini omnes conspiraverint ad eos vexandos. Certe non modo eos e terra Chanaan profligare, sed e toto mundo exterminare conati sunt. Haec igitur praestita sunt in regno Christi, cui potestas omnis non solum in terra, sed etiam in coelo concessa est: quique gentes, antea alienas, Iudaeis per evangelium aggregavit, ut non modo eos iuvarent in possessione sua tenenda, sed etiam placide et libenter se submitterent ad ferendum iugum. Huc enim spectat quod dicit de servis et ancillis: quia quum Iudaei sint velut primogeniti in domo Dei, nos qui ipsis adiuncti sumus, videmur quasi sub eorum manum coiisse: quia praeeunt nos, primumque ante omnes gradum obtinent: et certe hodie obtinerent, nisi se sua ingratitudine privarent tanta praerogativa. Nec tamen impedimento esse potuit eorum ingratitudo, quominus haec re ipsa praestaret Dominus. Nam apostoli, quum Iudaei essent, subegerunt verbo Dei exteras nationes: atque adeo ipsas a quibus antea captivi tenebantur, et quibus fuerant tributarii, Assyrios, Chaldaeos, Persas, denique Romanum imperium: ut merito haereditas eorum gentes omnes dici possint: quanquam dominari in ipsos noluerint, sed lucrifacere Deo, ut communem cum ipsis Dominum et principem agnoscerent. Itaque ad dominium et iugum Christi, cui gentes Iudaei subiecerunt, haec referri debent, non ad externum principatum, qualem Iudaei frustra imaginantur.

3. (*Et erit in die quo tibi.*) Confirmationem superiorum promissionum subiungit. Sic enim Dominus imbecillitati nostrae consulit: quoniam difficile est nos verbo eius plene acquiescere, praesertim ubi rerum status adversari videtur. Sed Dominus hoc modo fidem nostram certius probare vult, quum salutem, cuius spes omnis adempta est, nihilominus promittit. Pluribus etiam verbis confirmat, ut omni dubitatione sublata, etiam rebus desperatis, promissis eius inniti non desinamus. Quanquam eadem simul opera ad gratitudinem hortatur Iudaeos, ne unquam oblivione sepeliant tam praeclarum et memorabile Dei opus. Nominatim vero iugum et servitutem exprimere voluit, ut intelligerent Iudaei Dominum haec impedimenta, quoties vellet, sublaturum: nec ei obstare ullo modo posse quominus populum suum extemplo, quum ei videretur, eriperet. Quod etiam nos hodie

in hac misera servitute, et impio Antichristi iugo, quo Christiani tenentur, in usum nostrum accommodare decet. Quamvis enim laqueis et vinculis undiquaque constricti teneantur, Deum liberatorem habent, qui facile omnes difficultates et cuiusvis generis impedimenta superabit. Idque etiam ad omnes labores, miserias et aerumnas extendi debet. Porro nomine dicterii aut parabolae (משל enim graves et insignes notatuque dignas sententias Hebraeis significat) tantam Babylonis ruinam fore ostendit, ut etiam in proverbium vertatur: quod in magnis et stupendis rebus fieri solet. *Quomodo* admirantis interrogatio est ac ridentis. Incredibile enim videbatur Babylonem, tot opibus et copiis munitam, everti atque in hostium potestatem venire. Merito ergo ridetur stulta et inanis eorum fiducia, quod insolenter elati invictos se et extra omnem aleam positos existimarent. Atqui videtur alienum a piorum modestia, aliorum miseriae insultare: potius enim condolendum erat. Verum hoc a commiseratione alienum non est, ubi zelus noster sese ad iudicii Dei aequitatem attemperat: quia tunc humanitatis affectu possumus misereri eorum qui stultitia sua pereunt, simulque arrogantiam ipsorum ac dementiam ridere. Ut enim Dominus ipsis insultat insaniam eorum ridens, sic nos eius gloriae studiosos ipsis insultare iubet: non ut efferamur petulanter, sed ut bonitatem eius et potentiam celebremus. Hoc igitur exemplo Dei hostibus, quum vincuntur aut minuuntur, insultare licet: quemadmodum Antichristo, cuius hodie potentiam imminui et paulatim labi videmus. Nomen מדהבה, quod in fine sententiae ponitur, verti posset Aurata, vel Auraria: sed quia Exactori vel Tyranno adiungitur, probabile est avaritiam et insatiabilem auri cupiditatem notare, qua Babylonii laborabant. Hoc enim accidit magnis imperiis, civitatibus et opulentis populis, ut quo maior est rerum copia, eo maiori habendi cupiditate ardeant.

5 et 6. (*Confregit.*) Respondet proximae interrogationi. Nec enim voluit fideles dubitare quin id accidat: sed potius obstupescere in operibus Dei adeo admirandis. Nam et huc valuit interrogatio, ut animi ad maiorem attentionem expergefierent. Perinde igitur est ac si diceret, hoc non temere aut caeco fortunae impetu accidisse, quod servitute perpetua oppressi non sint: sed providentiae Dei tribuendum esse, qui durum illud servitutis iugum abrupit. Obstupescunt vero et impii in eiusmodi operibus, haerentque attoniti, quod rationem non percipiant: pii autem Deo id tribuendum esse norunt. Discamus ergo admirari opera Dei, atque sic obstupescamus, ut agnoscamus eum autorem: nec quidquam leviter praetereundum arbitremur, quum praesertim pro redimenda ecclesia manum exserit: quum unumquemque nostrum mirabili potentia sua e servitute diaboli, a tyrannide Antichristi, a morte aeterna eripit. Nec enim opus vulgare est, cuius ulla pars sit hominis virtuti ullisue aliis causis tribuenda. Baculo impiorum adiungit sceptrum dominantium: qua repetitione significat nulla imperii potentia stabiliri posse iniustam tyrannidem. Et continuo post clarius exprimit delendam esse Babyloniorum monarchiam, quod iniusta et tyrannica esset, dicens plaga insanabili percussos fuisse populos, et violentiae nullum fuisse modum, quia impune effraenique licentia grassati fuerint. Quo admonemur Deum tyrannis minime tandem parsurum esse, utcunque ad tempus dissimulet. Idem enim ipsos excidium manet, quod Babyloni accidisse audimus: nam iustus Dominus suique perpetuo similis est.

7 et 8. (*Quievit.*) Hic docet quam odiosi sint toti mundo tyranni. Iis enim mortuis aut deletis omnes exsultant gaudio: ac declarant qualiter in ipsos antea fuerint affecti, quod prae metu dissimulabant. Tunc prosiliunt odia et malevolentiae: nec tantum homines gaudium suum patefaciunt, sed et mutae creaturae, quemadmodum propheta maioris amplificationis causa subiungit de abietibus et cedris. Ut enim pervertuntur omnia tyrannide, sic ea profligata in integrum restitui videntur. Et quo efficacior sit sermo, additur prosopopoeia, qua loquentes arbores inducit, sibique gratulantes, quod tyranno mortuo iam laetae et securae stabunt. Huc vero spectat consilium prophetae, non posse tyrannos a coelesti iudice ferri, qui toti mundo sunt detestabiles. Unde colligendum est, tametsi miseri homines sileant imperantibus tyrannis, nec hiscere audeant, Dominum tamen gemitus illorum tacitos exaudire. Ne ergo tam prodigiosos tyrannorum exitus esse miremur: quia Deum, qui testis est iniuriarum quas intulerunt innoxiis, pro sua iustitia adesse necesse est.

9. (*Infernus subtus.*) Quemadmodum prius arboribus laetitiam tribuerat: ita nunc simili figura mortuis sermonem attribuit. Eos enim velut e sepulcris excitat, ut superbiam huius tyranni derideant. Tota enim ista exceptio ironica est, plenaque salsae mordacitatis. Nam quum adventu regum contremiscant populi, obviam prodeant, magnifico etiam apparatu ipsos excipiant: fingit mortuos huic tyranno, ubi mortuus in sepulcrum descendet, obviam processuros, ut eum honore, sed quo dignus est, afficiant, ac si diceret, non solum vivis mortem ipsius sed etiam mortuis iucundam fore: mortuos quoque ipsum honorifice, ut meritus est, excepturos.

10. (*Omnes.*) Haec sunt ludibria, quibus mortui tyrannum sibi aggregatum exagitant: ac si rationem ab eo reposcerent, cur etiam mortuus sit, quemadmodum et alii. Rei enim novitate perculsus

fingit Isaias de re quasi incredibili cum admiratione sciscitari. Tyranni enim sua magnitudine excaecati mortales se esse non cogitant: imo semideos se faciunt, seque ipsos adorant. Ideo communis omnium mortalium conditio, cui obnoxios se non putabant, post mortem detegitur. Et hoc sensu mortui non sine amara subsannatione exprobrant sibi factum esse similem. Et enim mors (ut ille ait) sola fatetur, quantula sint hominum corpuscula. Atque etiam David de principibus et eorum dignitate loquens (Ps. 82, 6, 7): Ego dixi, dii estis: at sicut homines moriemini, et sicut quilibet e vulgo cadetis. Principum enim corpora, ut plebeiorum, corrumpi et corrodi a vermibus tandem necesse est, quamvis etiam iis sumptuosa et magnifica sepulcra exstruantur.

11. (*Magnificentia tua.*) Pompae regiae mentionem facit, quo attentius haec mutatio consideretur, dum posteriora comparantur prioribus: nec eam obstare potuisse ostendit, quominus ad aequalem aliorum sortem redigeretur. Nablorum nomine omnes delitias ac voluptates comprehendit, quibus reges oblectari solent: quia scilicet non tantum cantus suavitate inducitur mortis oblivio, sed insano etiam strepitu discutitur omnis tristitia, et mentes quodammodo obstupefiunt. Secunda parte versus irrisorie dicunt mortui, stratum te dignum adeptus es. Nam tapeti loco aut mollis culcitrae tibi sunt tineae: vermes autem pro magnifica stragula. In summa hic depingitur viva imago stultae hominum confidentiae, qui praesenti fortuna et prospero rerum statu ebrii sibi applaudunt. Quae doctrina diligenter meditanda est: quamvis enim homines suae conditionis sint probe conscii, et mortem in conspectu habeant, tamen obruti ambitione et voluptatibus deliniti, fascinati etiam inani splendore sui ipsorum obliviscuntur.

12. (*Quomodo cecidisti.*) Pergit Isaias in sermone quem prius exorsus erat in mortuorum persona: ac concludit tyrannum nihilo differre ab aliis, quamvis eius consilia eo spectarent, ut Deus aliquis fore videretur. Eleganti similitudine utitur, dum ipsum Lucifero comparat, filium aurorae vocans. Idque propter magnificentiam eius et splendorem, quo prae caeteris refulgebat. Quod de Satana exposuerunt hunc locum, id ignorantia factum est: contextus enim satis docet, haec de rege Babyloniorum intelligenda esse. Sed quum temere arripiuntur scripturae loci, nec attenditur contextus, hos errores passim oboriri mirum non est. Crassior etiam ignorantia fuit, quod Luciferum diabolorum regem, eique hoc nomen a propheta inditum esse finxerunt. Sed quum haec figmenta nihil prorsus habeant coloris, tanquam inanes fabulas omittamus. In secundo membro versus falsi sunt interpretes, qui participium חולש passive verterunt: Infirmior factus es, quum activa sit significatio. Quia tamen verbum ex quo deducitur significat sortem iacere, et hic inseritur particula *super*, optime quadrat hic sensus, Quod quasi regionum omnium dominus et arbitor sorte eas diviserit, vel quasi haereditarias ad se traxerit. Neque tamen alterum sensum repudio, quod gentes debilitaverit.

13. (*Atqui tu dicebas.*) Haec superioribus coniungi debent. Dicere hic accipit pro statuere apud se, more hebraico. Ridet enim Babylonii superbiam, qui magnitudine sua confisus continuos successus promittere sibi audebat, ac si fortunam fingere sibi ipse posset. In quo speculum nobis proponitur insani fastus quo turgent impii, et quem etiam interdum evomunt. Nec enim tyranni unius persona hic solum consideranda est, sed omnium impiorum sacrilegus furor, qui secum ita deliberant, ac si omnia possent arbitrio suo statuere. Quemadmodum etiam praeclare eorum consilia describit Iacobus (4, 13): Ibimus in illam civitatem, negotiabimur, quaestum faciemus, quum interim ignorent quid crastina dies allatura sit. Sub manu Dei se esse non cogitant, seque omnia per se effecturos confidunt. Est quidem absurdior haec iactantia, Ascendam in coelum, et quae sequuntur, quam ut videri possit effluere ex ore hominis mortalis: sed quia prophetae consilium non fuit recitare ad verbum quae dixisset Nabuchadnezer, sufficiat nobis rem ipsam expendere. Nam certe quicunque plus sibi arrogant quam ferat humana conditio, gigantum more coelum ipsum impetunt, ut est in proverbio. Unde sequitur, quidquid moliuntur exitiale ipsis fore: praesertim quisquis vocationis suae fines egreditur, sua temeritate iram Dei in se provocat. Itaque sua quisque sorte contentus altiora non appetere discat: sed potius in statione sua, in qua a Deo locatus est, permanere. Quod si Deus manum porrigat, altiusque evehat, progrediendum: sed nemo id sibi usurpare, nec eo ex se eniti debet. Atque etiam evectos in altiorem dignitatis gradum humiliter et summisse sese gerere oportet: non ficta quadam modestia, sed ita deiectis animis, ut nullo modo efferantur. Caeterum, cur peculiariter babylonicum tyrannum tantae vesaniae accuset propheta, et quid sibi per huiusmodi figuras velit propheta, facile patet ex sequentibus: nempe, quod appeteret sedere in monte testimonii: qua audacia parem se Deo facere tentabat. Etsi enim humano more ratiocinatus est, se victoriam posse consequi de Iudaeis: quia tamen Dei auxilium, quo saepe audierat ipsos protegi, pro nihilo ducebat, perinde hoc fuit ac si coelis ipsis machinatus esset ruinam. Caeterum pro monte Sion, ponit latera aquilonis: qualis etiam descriptio Psalmo 48 (v. 2, 3) habetur: Mons Sion ad latera Aquilonis, civitas regis magni. Prius montem testimonii vocaverat, quod nomen

deducitur a יעד, quod unire, convenire et pacisci significat. Propterea מועד et foedus, et conventum, et statum diem significat: denique ad tempus, locum et personas referri potest. Sed hic malo pro foedere accipere. Nam et Dominus apud Mosem tabernaculum vocans מועד Illic, inquit, vobiscum conveniam. Ne ergo putemus conventum hominum significari, ut quum profani ad nundinas suas aut festos dies conveniunt: sed quod Dominus signum praesentiae suae dare, et foedus suum ratum facere illic voluerit. Quod diligenter notandum est: quia inde convincitur impii regis sacrilegium, quod coelos ipsos potius quam terrenum locum aggressus sit.

14. (*Ascendam super excelsa.*) Mirum certe videri posset, sic Babylonium accusari a propheta, ac si parem se Deo facere vellet: quando, ut diximus, haec cogitatio vix homini in mentem venire potest, quin penitus exhorrescat. Ut enim est ingenitum nobis a natura semen religionis, ita vel inviti cogimur suspicere numen illud quod omnia antecellere persuasi sumus: nec quisquam adeo insanus est, ut velit Deum e sua sede deiicere. Sic enim a natura instituti sumus, Deum colere et revereri oportere. Unde etiam gentes, quamvis ignorarent Deum, cultum idolis suis exhibebant. Quo fit ut verisimile non videatur Babylonium eiecto Deo in coelis regnare voluisse. Nec tamen propheta ipsum falso insimulat. Quamvis enim impii non statuant sibi loco Dei regnandum esse: tamen quum plus quam par est sese efferunt, Deo ipsi tantundem detrahunt, quod ipsius proprium est sibi arrogando: quod idem est, ac si vellent ipsum e solio suo deturbare. Quid vero Satan quum primum parentem fefellit? Eritis sicut dii. Proinde erigunt sese adversus Deum, ac si bellum ipsi indicerent, qui sibi plus sumere audent, quam Deus ipse promittat. Ubi enim est superbia, illic contemptum Dei esse necesse est. Simul tenenda est illa ratio quam nuper attigimus, quod tyrannus ecclesiam, sacrum Dei peculium, invadens quasi ex professo Deum lacesseret. Quum ergo violaret coeleste sacrarium, videri non debet hyperbolica loquutio. Unde etiam elicitur doctrina plena eximiae consolationis. Nam docemur impios sese efferre adversus Deum, quoties in ecclesiam eius insurgunt: nec enim hic accusatur quod se supra angelos extulerit, sed quod ecclesiam Dei opprimere sit conatus. Hodie vero cultus Dei uno in loco inclusus non est, sed tam late patet, quam universus orbis. Ubicunque ergo invocatur nomen Dei, si quis tyrannus ad opprimendos pios insurgat, sciamus eum non homines, sed Deum ipsum invadere, qui tandem sibi insultari non patietur. Simile exemplum nobis postea occurret de Sennacherib, quem Sioni minantem ac conviciantem declarat ipsi Deo minatum ac conviciatum fuisse. Itaque sciamus nos ita esse sub tutela Dei, ut quisquis negotium nobis facessit, is etiam Deum hostem sit habiturus. Qui vos laedit, inquit, pupillam oculi mei laedit. Testatur etiam se in medio ecclesiae habitare, ut nemo eam invadere possit, quin ipse primos insultus excipiat. Ergo vindex iniuriarum futurus est quas ecclesia sustinet, utcunque eam ad tempus affligi patiatur.

15. (*Atqui in sepulcrum.*) Prius exposuit consilium Babylonii, nempe solium suum supra nubes collocandi: nunc ei contrarium eventum opponit, nempe, latera foveae vel lacus, id est, angulum aliquem sepulcri in quem detrahetur. Dixerat enim prius Babylonium evehi velle in montem Sion ad latera aquilonis: quod illinc locus admodum editus et conspicuus esset. Nunc latera in contraria significatione accipit: ac si diceret, locum in abiectiore sepulcri parte habiturum: sicuti ubi quis in obscurum et ignobilem recessum compingitur. In amplo enim et capaci sepulcro honoratiorum hominum cadavera medium locum occupant: hunc vero in recessum vel extremas oras abiectum iri significat. Sic Dominus impiorum superbiam ex alto ridet, ut quum omnia cupiditate devorarint, nubesque et coelos ipsos perfregerint audacia: ipsos tandem omnium ludibrio exponat, postquam eorum consilia vel minimo momento everterit.

16. (*Videntes te.*) Iterum propheta sub mortuorum persona impium illum regem deridet. Posset etiam de vivis intelligi: sed praestat omnino hunc sermonem referre ad mortuos, nisi etiam ad sepulcrum ipsum referre velimus: quod fere idem est. Solemus autem protendere faciem, quum aliquid mirandum aut visu dignum sese offert. Ita quum simile portenti videretur hunc regem et tali potentia instructum periisse, omnium oculos in ipsum conversos ait, ut attente inspicerent, ac si vix propriis oculis fidem haberent. Quaerunt autem primum, an possibile sit tam subito et facile prostratum esse, ad cuius nutum tremebat orbis? Deinde libidinem et impotentiam omnia perdendi commemorat, et tyrannos cum sua truculentia nubibus similes esse ostendit, quae repentinum imbrem aut grandinem eiiciunt, quasi obruturae omnia: sed momento discutiuntur. Qua similitudine etiam usus est pius ille senex Athanasius, quum quidam minaretur ei furorem Iuliani. Hanc vero mutationem e manu Dei proficisci docet, qui vel nutu totum mundum labefactare potest.

17. Sequenti etiam versu crudelitatem et saevitiam exprimit: quod orbi vastitatem intulerit, quod exciderit urbes, quod vinctos non dimiserit. Interdum enim solent victores captivos dimittere, ut eorum animos humanitate alliciant: tyranni vero metui malunt quam amari. Hanc enim solam re-

gnandi viam esse arbitrantur, si implacabili saevitia formidinem omnibus incutiant. Mirum igitur non est miserum adeo et infelicem ipsorum exitum esse: quia fieri non potest quin Dominus vicem ipsis rependat, postquam eorum saevitia ecclesiam suam castigavit, omnique misericordia privet, qua ipsi erga alios caruerunt. Itaque ostendit quam miseri sint tyranni, qui et Deum sibi infensum habent, et odiosi sunt hominibus.

18. (*Omnes reges gentium.*) Opponit Babylonium aliis regibus, ut ostendat ipsum etiam post mortem caeteris omnibus miseriorem esse. Et ita comparando amplificat Dei iudicium, quo ulturus erat illatas ecclesiae suae iniurias. Hic locus in causa est, ut non audeam, quae hic de Babylonio praedicit Isaias, ad Nabuchodonosoris unius personam restringere: quoniam ex historiis ipsum sepultura caruisse minime constat. Tametsi referant Iudaei Evilmerodach iussisse, ut effoderetur e sepulcro, quod primores regni non auderent illi dare nomen, nisi patrem mortuum esse constaret, verum Hieronymus, quamvis alioqui satis credulus, id habet pro fabula. Non unum ergo hominem, sed totum regnum designat: quemadmodum etiam scriptura quum de Antichristo loquitur, totum eius regni statum comprehendit. Proinde quasi in persona unius superbiam ridet omnium istorum tyrannorum: et qualis futurus sit ipsorum exitus denunciat: futurum scilicet ut ne vestigium quidem terrae habeant in quo sepeliantur, quum antea essent inexhausti gurgites, nec ullae iis possessiones sufficerent. Qui vix pedem terrae habent, ius nihilominus retinent in sepulcro, quod omnium vel maxime sacrum veteres censuerunt. Eo enim privari valde ignominiosum fuit. Reges vero Babyloniorum tanta ignominia afficiendos esse ostendit, ut ex haereditario etiam sepulcro eiecti ignominiosum spectaculum praebeant. Quaeri poterit, an tanti sit coram Deo sepeliri cum patribus, ut eius privatio poenae et maledictionis loco irrogetur? Respondeo, non agi hic de sepulcro, quasi de re ad salutem necessaria: sed merito inter probra reputandum, quod hic sepultura caruerit. Ac primum perpendendum est, cur inter omnes gentes tanti facta sit sepultura. Nec enim dubium id profectum esse a patribus, quando cadavera sepeliri voluit Dominus in spem ultimae resurrectionis. Proiiciuntur belluarum cadavera, quod ad putredinem nata sunt: nostra vero terra conduntur, ut illic deposita ultimum diem exspectent, quo resurrectura sunt ut cum anima beatam et immortalem vitam degant. Quod autem obortae sunt variae superstitiones in corporibus humandis, id Satanae astutia factum esse dubium non est, qui omnia per se utilia et pia corrumpere ac pervertere solet: innumera enim figmenta commentus est quibus hominum oculos perstringeret. Iudaeos autem variis in ea caeremoniis abundasse minime mirum est, neque id improbari potest. Nec enim adeo clara resurrectionis ipsis revelatio fuit, quod Christus nondum patefactus esset. Nostri vero temporis ratio longe diversa est: quia resurrectionem aperte conspicimus in Christo, et claras promissiones, quae obscuriores Iudaeis esse solebant, nunc omni sublato velo intuemur. Si quis igitur veteres illos ritus iterum invehere et redintegrare vellet, haud dubie tenebras offunderet luci, magnaque afficeret Christum iniuria, quod eum nobis patefactum velaret. Non est tamen inanis cura sepulturae: quia symbolum est ultimae resurrectionis quam adhuc exspectamus. Absit autem omnis superstitio et exsequiarum pompa, a quibus pii omnes abhorrere debent. Nunc si quis sepultura omnino careat, respicienda causa est. Multi enim ex prophetis, martyribus ac piis viris ea caruerunt. Audimus ecclesiae querimoniam, lugentis quod cadavera servorum Dei feris et avibus proiecta sint, nec quisquam ea sepeliat (Psalm. 79, 2). Et quotidie Christi servos exuri, submergi, patibulis affigi videmus: quorum tamen interitus et gloriosus et benedictus a Deo est. Quemadmodum enim crux Christi benedicta fuit: ita cruces, catenae, vincula, mortes, quas eius membra sustinent, eiusdem benedictionis participes, omnium regum felicitatem, ornatum, pompam et maiestatem exsuperant: ut etiam Pauli exemplo in iis libere audeant gloriari. Caeterum in iis quos Dominus sepultura carere sinit, quum nihil aliud perspicimus quam signum irae ipsius, ad hanc sententiam et similes redeundum est. Quemadmodum Ieremias (22, 19) Ioacimo asini sepulturam minatus est, quod dignior esset consortio bestiarum quam hominum, qui ab iis etiam post mortem humatione segregantur, ita Babylonius quum sese supra omnes extulisset, infra omnes deiici debuit, ut etiam humatione communi privaretur. Praedicit ergo futurum, ut non sepeliatur domi, id est, in paterno et haereditario sepulcro. Nec enim intra aedes sepulcra fuisse existimandum est. Similitudines adiunctae magis exprimunt iustam illius tyranni ignominiam. Quemadmodum enim eradicantur arbores noxiae aut inutiles, ita Babylonium indignum esse ostendit qui ullum inter homines locum obtineat. Similem postea facit vestibus interfectorum. Nam qui in acie cadunt, non humantur communi more, sed proculcantur corpora foetida et sanguinolenta: et ne foetore suo aerem inficiant, cum indumentis suis putridis in fossam abiiciuntur. Et ipsa etiam vestimenta foedata luto et sanguine nemo attingere dignatur, ne quid inde contagionis contrahat. Quis Babyloniorum rex hoc passus sit, asserere non possumus: impletum tamen fuisse dubium non est.

20. (*Quoniam terram tuam.*) Haec ratio est cur indignum sepultura Babylonium dicat. Indignus

enim est quem terra sinu suo excipiat ac contegat is qui eam vastavit. Quemadmodum enim nos terra vivos sustinet, ita mortuos condit, ac custodit in adventum Christi. Est igitur iusta crudelitatis poena, quum sinum suum iis negat qui ipsam violarunt. Additur gravior comminatio, quod Dominus a posteris quoque residuum poenarum exiget. Quanquam ubi dicit: Non nominabitur semen in perpetuum, hoc membrum bifariam exponere possumus: vel quod memoria seminis impiorum diuturna non sit, vel penitus exstinguenda. Varietas interpretationis est in verbo לעולם: aut enim ad praeteritum refertur, aut ad futurum. Ad praeteritum: Quamvis ad tempus celebre sit impiorum semen, tamen evanescet tandem eius memoria. Ad futurum: Sic Deus impiorum semen exstinguet, ut nulla deinceps fiat eius mentio. Est autem vulgare ut Dominus semini impiorum maledicat: quemadmodum e diverso piorum semini benedicit: atque ut memoria iusti aeterna est, iniusti memoriam tolli ac deleri necesse est. Quamvis haec oculis non semper intueamur, exstant tamen ampla et perspicua eius rei testimonia quibus id abunde confirmatur. Sed notanda huius ultionis ratio est. Dominus enim impiorum hominum superbiam ulciscitur, qui nomen suum propagare et perpetuam sui memoriam relinquere volunt. Huc enim tendunt omnium profanorum hominum studia et conatus. Contra, Dominus eorum nomen delet et memoriam, quae perpetuis monumentis insculpta videbatur: atque accidit, ut non tantum sint ludibrio, sed etiam exsecrationi omnibus. Quod tyrannis omnibus evenit, ut quamvis ipsis, dum vivunt, omnes applaudant et assententur, mortuos tamen cum sua posteritate omnes exhorreant. Itaque Deo, angelis et hominibus detestabiles esse apparet.

21. (*Praeparate.*) Hic apertius quam antea adversus Babylonium vaticinatur Isaias. Loquitur enim de tota progenie, ad quam exitium hoc extendi significat. Memoria vero tenendum quod prius diximus, prophetam non esse hactenus loquutum de uno homine, sed de toto regno: nunc etiam eius figurae dubitationem tollit. Quod vetus translatio habet Filios mactationi, non satis convenit. ל enim quod praeponitur satis demonstrat interpretandum esse Filiis. Est autem videndum ad quos hic sermo pertineat. Ministros enim aliquos tanquam lictores aut carnifices subintelligi necesse est, quos Dominus accingi iubet, ut iudicium ipsius exsequantur. Quosnam vero? partim Medos ac Persas, partim alios a quibus Babylon funditus eversa est: nec enim penitus diruta est quum Persae eam subegerunt, ut prius dictum est. Itaque alloquitur eos quos aeterno consilio suo destinarat Dominus ad Babylonem diruendam. Quae loquendi forma multo plus energiae habet quam si simpliciter dixisset, paratam esse mactationem. Ostendit enim se non solum de impiis statuere pro arbitrio suo, sed etiam ministros in promptu habere quibus eorum scelera ulciscatur. Quod continuo post subiicit, hoc modo puniri iniquitatem patrum: primo quidem intuitu nimis durum videtur, filios misceri cum patribus, ubi agitur de poena ipsis infligenda: durius etiam, poenam debitam patribus extendi in filios usque ipsos et nepotes. Hoc absurdum facile effugere licebit, si עון interpretemur miseriam: tam enim peccati poenam, quam peccatum ipsum significat. Sed quum haec sententia passim occurrat in scripturis, Deum scelera parentum in sinum filiorum rependere, tali effugio opus non est. Nec repugnat illud Ezechielis (18, 20): Non sustinebit filius iniquitatem patris. Nemo enim innocens a Deo plectitur. Nec vero ita accipiendus est hic locus, ac si poenam maioribus debitam Deus in filios alioqui nihil tale meritos transferret: nam filiorum etiam culpa coniuncta est. Atque ut omittamus universalem maledictionem generis humani, cui omnes ab utero obnoxii sunt, impii alicuius exemplum sumamus: quum Dominus eum cum sobole sua reiicit, nihil certe est quod cum ipso expostulare possimus. Nam si benedictio ipsius gratuita est, urgere eum fas non est, quod non omnibus eam aequaliter impartiat. Libera enim est eius gratia: et unumquemque secum reputare oportet, quidquid boni habet, id ei minime naturale aut proprium, sed potius adventitium, atque a gratuita Dei liberalitate profectum esse. Si quem ergo reiiciat, nonne etiam ipsius semen maledictum esse necesse est? destitutis enim gratia ipsius, quid praeter nequitiam reliqui est? Quod si aeternae morti obnoxii sunt: multo magis temporalibus poenis: quem enim capitis supplicium manet, is carcere et flagris multo magis dignus est. Idque diligenter notandum. Puerilis enim mihi videtur eorum solutio, qui Dominum temporalibus poenis impiorum filios afficere putant ob scelera parentum, neque indignum Deo censent, etiam innoxiis eiusmodi poenas irrogari: quoniam Deus nunquam punit immerentes: et natura ad misericordiam propensus est. Qui vero parceret malis, si iram suam adversus innoxios exerceret? Hoc igitur statuendum est, omnes qui destituuntur gratia Dei, sub aeternae mortis iudicio inclusos esse. Unde consequens est, reproborum filios, quos Dei maledictio persequitur, eidem iudicio subiici. Proinde non loquitur Isaias de filiis innoxiis, sed perditis et nefariis, qui forsan etiam parentes malitia superarunt: quo fit ut merito adiungantur parentibus, eidemque supplicio summittantur, quum idem vitae genus sint sequuti. Dicet quispiam, eos tunc sui sceleris poenam, non parentum ferre. Fateor quidem ex parte: at iam coeperat in parentibus reiectio, ob quam etiam a Deo destituti sunt

et reprobati. Non separatur autem ipsorum culpa, quasi innoxii sint: sed iisdem vitiis ob reiectionem involuti, iisdem etiam poenis et miseriis implicantur. Scio hac solutione non satisfieri iis qui nullum finem faciunt cum Deo litigandi: sed modo piis et non contentiosis satisfaciam, illos haud multum moror. Hos certe tali solutione, ut vera est, contentos fore spero ac confido. In clausula versus vertunt quidam; Ne impleant hostibus superficiem terrae: ac si propheta significaret, omnes impios hostes esse generis humani, imo universae terrae: propterea Dominum consulere omnium saluti, quum eos tollit e medio. Terra enim quodammodo ab iis, tanquam vepribus et dumetis, suffocaretur. Atqui haec significatio plus quiddam videtur exprimere: quia terra nos recipit in gremium suum si officium facimus: quod si Dei contemptores simus, terra invita tanquam hostes nos alit et sustinet. Verum ego alteram significationem, quae communior est, sequi malo. Videtur enim mihi propheta innuere, impios propagare genus suum, ac sobolem ab ipsis scaturire veluti innumeram, ut alios et numero et specie antecellant: quod etiam fieri quotidie videmus. Unde natum est proverbium, malam herbam cito crescere. Subindicat igitur propheta, futurum ut totam terram non solum hominibus sed etiam oppidis implerent impii, nisi Dominus mature prospiceret atque occurreret huic malo, eorumque numerum minueret. Quod vero ingentem impiorum multitudinem, quibus terra paene obruitur, ubique cernimus, id merito nostro accidit. Sed nunquam Dominus ita dure nobiscum agit, quin aliquid boni seminis reliquum faciat, utcunque rarum sit: atque etiam angulos terrae quosdam relinquat, ubi pii aliquantum respirent. Quod si Dominus non resecaret ex multitudine impiorum, terra certe protinus ab iis obrueretur. Hic confirmatur quod iam antea diximus Babyloniorum liberos non mactari innocentes. Hic enim causa adscribitur: Ne terram impleant urbibus. Consequens est igitur, impios fuisse, et iusto iudicio tolli, ut saluti hominum consulatur: nec posse Dominum crudelitatis aut saevitiae accusari.

22. (*Nam surgam.*) Nunc Dominus pronunciat se acturum quod prius aliis per prophetam mandaverat. Et utrumque observari debet: opus scilicet Dei esse quum pereunt impii, tametsi hominum opera in exsequendis iudiciis suis utatur. Sic enim prius ipsos alloquebatur, *praeparate.* Unde non solum potentia Dei, sed etiam prophetiae vis notanda est: ut prophetae a Deo ordinati mandent populis omnibus ut hoc vel illud faciant: et tunc tantum abesse, ut homines eventum impedire possint, ut etiam obsequium suum praestare Deo cogantur. Quoniam vero in hominibus subsistere solemus, et quidem praeterito Deo penes eos locamus agendi potestatem, tenendum est principium illud, quum per eos agat Deus, proprie operis esse autorem, ipsos vero ministros tantum vel instrumenta. Id quod aperte sequentium locorum coniunctio satis demonstrat. ו in causalem particulam resolvere visum est. Reddit enim causam, cur Medos atque alios interitum Babyloniis parare iubeat, *nam* consurgam adversus ipsos: atque haec loquutio, qua Dominus se surgere dicit, satis trita est. Ea autem se ad captum nostrum accommodat propheta, quoniam altior est maiestas Dei, quam ut possit a nobis apprehendi. Deum enim iacere et otiosum esse putamus, quamdiu dissimulat. Propterea surgere se dicit, quum exserit potentiam suam, eamque aliquo visibili opere testatur. Epitheton quod subiungit, Dominum exercituum vocans, ad confirmandam sententiam facit. Ac si diceret, non temere sibi imperium in populos sumpsisse: Deus enim exercitus omnes manu sua regit. Quum ergo ad pronunciandam Dei sententiam ordinatus sit, ipsius est imperare hominibus, ut obsequium ei suum praestent. Et mox iterum repetit nihil se afferre nisi divinitus mandatum, quo plus autoritatis habeat haec prophetia. Hoc autem excidium non accidisse Babyloni nisi post Alexandri mortem, satis iam antea dictum est. Filiorum et nepotum nomine, non posteritatem solum intelligit, sed memoriam: cuius studiosi sunt impii, ut post mortem suam multis etiam saeculis celebrentur. Hoc etiam Dominus ademit Babyloni, ut nulla eius memoria, nisi cum dedecore et ignominia, exstaret.

23. (*Et ponam eam.*) De futura vastitate eadem quae antea praedixit rursus confirmat: non fore scilicet posthac hominum domicilium, sed quasi antrum deforme, ubi latebunt fera animalia. קפד, alii castorem, alii testudinem, alii erinacium esse volunt. Ex loci vero circumstantia, prophetam de animali aquatili loquutum esse verisimile est: nam postea stagni mentionem facit. Quod proprie ad situm eius loci pertinet: quoniam Babylon non in stagnoso quidem loco, sed humido sita est. Nam hinc Euphrates, illinc Tygris regionem alluit. Unde fit ut ei Dominus diluvium minetur.

24. (*Iuravit Iehova.*) Ad pleniorem confirmationem iureiurando opus fuit. Nihil enim difficilius nobis persuadetur, quam impios statim perituros esse, quum eos florentes, omnibusque praesidiis munitos, et veluti extra discrimen positos, superiores omni metu videamus. Itaque ad eorum conspectum obstupescimus, et perstringimur eorum splendore, ut vix Deo credamus eorum ruinam et interitum nuncianti. Propterea iusiurandum adhibet, ne ullam dubitandi materiam relinquat. Unde intelligimus, quanta sit eius erga nos indulgentia, quum imbecillitatem nostram adhibito hoc remedio sublevet,

quum alioqui satis esset eum simpliciter loqui. Hoc autem in consolationem piorum facit, ut statim videbimus. Ecliptica vero qua utitur iurisiurandi formula, satis nota esse debet: saepius enim occurrit in scripturis. Ea autem Dominus religionem inferre voluit, ne nimium licentiosi essemus in iuramentis, ad quae audacter et temere prorumpimus. Nam reticentia est qua maior iuramenti pars supprimitur: Si non fecero quod decrevi, homines me vanum esse existiment, nec me censeant Deum: aut aliquid eiusmodi horrendum dictum subauditur. Fraenum ergo sibi iniicere debent homines, ne temere in exsecrationes prosiliant, vel horrendis diris devoveant caput suum: sed proterviam suam hinc temperare discant.

25. (*Ut conteram Assur.*) Putant hoc pertinere ad exercitum Sennacherib, qui manu Dei per angelum stratus est, quum Ierosolymam obsideret. Si haec interpretatio placeat, talis erit sensus, Dominum brevi daturum aliquod specimen illius exitii, quod Babyloniis minatus est. Obiici enim poterat ab iis qui haec vaticinia audiebant: Quid nobis proderit Babylonem deleri, postquam ab ea oppressi fuerimus? nonne satius esset nobis integris eam quoque salvam esse? quae ad nos consolatio ex eius interitu redibit, quum ipsi quoque interierimus? Et certe hoc mihi non dubium est, specimen gratiae Dei in hostibus eorum delendis proponi, quod vel iam exhibitum erat, vel paulo post exhibendum. Neque enim asserere ausim quo tempore hoc vaticinatus sit propheta, nisi quod probabilis coniectura est stragem prius fuisse ab angelo editam in exercitu Sennacherib. Hoc modo ab illustri experimento spem faceret propheta futurae redemptionis: ac si dixisset: Vos iam sensistis quam mirifice succurrat suis Deus in ipso articulo. Cur vero exercitum Sennacherib prius fuisse caesum existimem, in promptu ratio est. Oportuit certe aliquem huius doctrinae esse usum. Atqui non ante Babylon quidquam molestiae inferre coepit Iudaeis, quam subactis Assyriis illuc translata est monarchia. Quamdiu ergo nihil erat negotii Iudaeis cum Babylone, quorsum de iudicio Dei concionatus esset propheta, quo futurus esset populi sui ultor? Nec vero absurdum est, rei gestae testimonium cum vaticinio misceri. Neque tamen male conveniet, hic Assyrios pro Chaldaeis poni: quia etsi privati erant imperio, verisimile tamen est, primos semper fuisse in procinctu, quoties oppugnandi erant Iudaei: atque ita militasse sub alienis auspiciis, ut maiorem partem exercitus efficerent. Nam et propiores erant quam Chaldaei, et qui tunc dominabantur sciebant in hoc bello propter inveteratum contra Iudaeos odium sibi fidos et morigeros fore. Adde quod victoribus utile fuit, continuis bellis atterere victos, donec ad iugum ferendum assuefacti essent. Unde non inepte per synecdochen Isaias, tametsi de Babylone verba faciat, totas eius copias sub nomine Assur designat. Ita nulla ratio coget, ut de strage per angelum in exercitu Sennacherib edita locum hunc exponamus. Simpliciter enim, quantum ego iudico, significat propheta, finem Assyriorum tyrannidi impositum iri a Domino, ut non semper ita praevaleant: ac si diceret, Quamvis ad tempus impiis Deus permittat in vos dominari, non semper haec potentia durabit: ipse enim aliquando vindicabit populum suum ab hac servitute qua premitur, quasi fracto iugo. Neque enim, ut dictum est, tametsi cesserant Chaldaeis Assyrii, ideo destiterant hostes esse ecclesiae: sed Babylon, quae successerat in locum Ninives, quasi translatitio iure bellum tunc Iudaeis inferre coepit. Quod autem frangendum dicit Assyrium in Iudaea, non ita debet accipi quasi illic caedendi forent, aut praesentes clade aliqua conterendi: sed quod electus populus liberandus esset ab eorum tyrannide, ac sic tollenda eorum dominatio. Quare fractio non tam ad personas, quam ad imperium refertur. Et quod dicit de *iugo* et *onere*, non proprie competeret in Assyrios solos, qui saltem urbe Ierosolyma nunquam potiti sunt. Ideoque tenenda est illa quam dixi successio: quia non aliud erat ius bellandi Chaldaeis, nisi quod ab Assyriis ad se translatum iactabant. Quare hanc prophetiam merito extendere mihi videor ad eam liberationem, qua Dominus contra Chaldaeos et Assyrios se populi sui ultorem monstravit: quia tunc excussum fuit iugum, quo misere constricti Iudaei tenebantur: imo simul complectitur redemptionem per Christum partam, cuius illa praeludium fuit. Quod sequitur de montibus, aliqui mutationem numeri esse putant pro monte Sion: sed malo secus interpretari. Nam quum Ierosolyma inter montes sita esset, tota regio ob hanc causam contemnebatur. Ideo contemptim loquitur propheta, quasi hostibus concedens regionem quae montuosa erat minoris esse pretii. Sed hic quoque contemptus ad amplificandam Dei virtutem valet: quia tam potentis monarchiae imperium excutiat suis montibus. Huc pertinet quod habetur prioris Regum 20 (v. 23 ss.).

26. (*Hoc consilium.*) Una aut altera confirmatione Dominus contentus non est, vixque sibi satisfacere potest in re magis ac magis testificanda, quod ingenium nostrum suapte natura ad diffidentiam propensum probe norit. Nulla enim confirmatio nobis sufficit, etiamsi large et prolixe, atque etiam sancte promittat. Dominus ergo mederi vult huic malo: eoque pertinet repetitio, ne supervacaneam esse existimemus. Nec enim se bene norunt, qui prophetam aut potius spiritum Dei verbosum esse putant. Itaque primum Dei voluntatem et consilium, deinde virtutem proponit. Unde enim fit ut haesitemus in verbo, nisi quod Deo eam quam

decet potentiam non tribuimus, aut de eius virtute minime persuasi sumus? Hae omnino duae sunt causae incredulitatis, quibus ex adverso haec duo, quae nobis commendat Isaias, opponi debent: nempe consilium et virtus Dei. Hoc enim primum statuendum est, veracem esse Dominum: quia nihil pronunciat quod non fixum sit ac immutabile: deinde potentem, nec quidquam eius manui obstare posse. Caeterum, non est nobis de arcano Dei consilio inquirendum: nos enim in decreto, quod Dei verbo patefactum est, acquiescere iubet hic propheta. Altius ergo consurgendum non est, ut in adyta Dei penetremus: sed contenti esse debemus certis testimoniis, quae prophetarum ore declarat. Itaque amplectamur toto animo omnes Dei promissiones, iisque etiam potentiam ipsius adiungamus: quia nunquam manus ipsius ab ore separari debet. Potentia vero non philosophorum more otiosa, sed ut scripturae docent, efficax et actuosa consideranda est. Verum hic quaeri potest, cur omnis terrae omniumque gentium mentionem fecerit, quum de Babylone tantum loquatur. Sed tenendum est memoria quod prius diximus, Babylonis imperium absorpta Ninive per totum fere Orientem patuisse, variasque nationes ei fuisse subditas. Quo fit ut ipsius clades reliqui etiam orbis excidium esset. Nec enim tantae monarchiae concidere possunt, quin magnam secum ruinam trahant. Itaque quum illius imperii magnitudo hanc prophetiam in dubium revocare posset, docet Isaias, tametsi longe et late pateat, infinitamque gentium multitudinem comprehendat, id obstare Deo non posse quominus decretum suum exsequatur.

27. (*Quoniam Iehova.*) Hic veluti epiphonemate utitur Isaias, ut proximam sententiam magis confirmet. Quum enim Domini consilium esse dixisset, ut inviolabile esse nec irritum fieri posse ostendat, quasi de re impossibili interrogat, Quisnam vel dissolvet eius consilium, vel manum avertet? hac scilicet exclamatione insultans creaturis omnibus. Nam simul atque decrevit Dominus, manum exserit: exserta vero manu certam operis exsequutionem consequi necesse est. Nec vero tantum homines hac exclamatione ab impediendo decreto Dei, sed etiam reliqua omnia excludit: si quid tamen praeter hominem et Satanam voluntati ipsius adversatur. Denique significat nullam poenitentiam aut mutationem in Deum cadere, sed quidquid accidat etiam in summa rerum varietate perpetuo sibi constare: nec posse consilium ipsius ulla occasione abrumpi. Si quis obiiciat, Deum aliquando consilium mutasse: veluti quum Ninivitis, Abimelecho, aut Pharaoni pepercit: responsio facilis est. Nam quum Dominus Ionam ad Ninivitas misit, non patefecit quid in arcano consilio suo decretum esset: sed volebat eorum animos praedicatione Ionae percellere, et revocare ad poenitentiam, ut eorum misereretur. Idem quum Abimelecho et Pharaoni minatus est, quod uxorem Abrahae sibi adiungere vellent. Sic enim Dominus ipsos terrendo revocare volebat, ne poenas luerent suae obstinationis.

28. (*Anno quo mortuus est.*) Hic debuit esse initium capitis decimi quinti: quoniam propheta novum argumentum ingreditur. Unde plane liquet quam praepostera sit capitum distinctio, vel potius laceratio. Loquutus enim de Babyloniis ad Palestinos transit: vel forte antequam de prioribus verbum fecisset, aggressus est Palestinos: qui quum vicini essent Iudaeis, immortale cum ipsis odium exercebant. Erant autem residui ex illis gentibus quibus pepercerant Israelitae, quum tamen Dominus eas e medio tolli iussisset. Cuius rei infidelitas populi in causa fuit, ut hae veluti spinae a Domino reliquae fierent, a quibus ipsorum oculi pungerentur: quemadmodum scriptura docet id iam antea Dominum ipsis minatum esse. Itaque quum odiis capitalibus inter se hi populi certarent, quoties Iudaei cladem aliquam sustinebant, tantundem sibi Palestini accedere lucri arbitrabantur. Perditos enim voluissent Iudaeos, nec quidquam iucundius illis accidere poterat, quam adversa et infausta his omnia evenire. Ideo adversus ipsos, tanquam adversus perpetuos ecclesiae hostes propheta vaticinatur. Est autem notandum tempus quo haec visio prophetae oblata est. Quamdiu enim vixit Achaz, superiores fuerant Palestini. Dedit enim poenas suae perfidiae impius ille hypocrita, qui Deo relicto ad externa hominum subsidia sese proripuerat. Itaque eius tempore receperunt Palestini ea oppida quae Usias ex eorum manu recuperaverat. Ipso vero mortuo, maiores etiam animos collegerunt: quia sperabant se omnium votorum tunc compotes fore, quod haeredem adhuc fere puerum reliquisset: nam Ezechiae novo regi neque prudentia, neque autoritas, neque consilium erat. Hae ergo circumstantiae diligenter notandae sunt. Nec enim Isaias tam Palestinorum rationem habet, quamvis ipsos alloquatur, quam piorum, quos vult hac prophetia consolari et bona spe fulcire, qui de statu Iudaeae actum esse alioqui putassent: quod undiquaque instarent hostes, nec ullum uspiam auxilium appareret. Iis ergo afflictis et destitutis ope, Isaias manum porrigit, eosque bono animo esse iubet, quod Deus ipsis haud dubie sit adfuturus. *Onus* vocat hanc prophetiam, quod gravis et acerba futura esset Palestinis, qui se omnia incommoda effugisse putabant, quod Iudaei misere premerentur, nec spem melioris status haberent. Iis igitur suam quoque cladem instare denunciat.

29. (*Ne laeteris.*) Initio retundit inanem fiduciam, qua temere inflati erant Palestini: et addens

tota tu significat omnes huius cladis partem sensuros esse. Ac si diceret, cum regionem non aliqua tantum in parte vastatum iri, sed nullum eius angulum fore a clade immunem: et quam longe et late patet, universam propediem interitum suum sensuram esse. Quod subiicit de *confracta virga* aliqui referunt ad regem Achaz, sed falso. Quoties enim conflixit cum Palestinis victus est. Ergo ad Usiam referri debet. Sed neque ad ipsum restringi velim, quin simul ad universum iudaici populi corpus referatur. Perinde igitur est ac si diceret Palestinae: Putasne te securam esse Iudaeis fractis, qui te prius affligebant? falleris vehementer: gravius enim affligi te brevi continget. Itaque ad personam aliquam, ut iam dixi, non restringo: sed puto in unius persona universum Iudaeorum corpus designari. Et simul rationem subiungit cur Palestina laetari non debeat: quod scilicet Iudaei plus virium quam antea habituri sint ad nocendum. Si damnum aliquod antea ab iis senserant Palestini, maius etiam et gravius posthac sensuros. Similitudo quam adhibet admodum apta est. Regulus enim colubro nocentior est, prester regulo. His animalibus tam noxiis Dei beneficio in his regionibus caremus. Sed propheta nihil aliud significat quam Palestinos opinione falli, quod Iudaeis ademptam vim nocendi putent. Proinde ab aliis dissentio, qui reguli et presteris nomen ad Ezechiam duntaxat referunt. Quamvis enim multum habeant coloris, quod Ezechias quidquid Palestini habebant usque ad Gazam occuparit: tamen propheta hanc promissionem longius extendere voluit. Sciamus ergo, ut ab Ezechia initium fiat gratiam de qua nunc agitur, ipsam ad Iudaeos, velut ad unum corpus, pertinere. Hinc autem generalis sententia colligenda est: quum adversis rebus premimur, exsultant impii ac si nos perditi, ipsi vero soli felices essent: Dominus autem gaudium ipsorum inane esse pronunciat. Resurget enim semper ecclesia, atque in pristinum et florentem statum restituetur, tametsi omnes eam periisse iudicent. Renascentur filii Dei, qui impiorum oculos configant: non quod id optent ipsi, aut propositum habeant, sed quod decreto Dei ita accidere necesse sit. Nec vero ignominiosa sunt ipsis haec nomina reguli et presteris. Nec enim tales sunt pii natura, sed quod impiis exitiosi sint, quantumvis per se innoxii. Nam vitio et malitia impiorum fit, ut sibi noxium sit, quod utile et salutare esse debuerat. Cuiusmodi etiam et Dei ipsius et evangelii natura est.

30. (*Et pascentur primogeniti.*) Non tam Palestinos respicit propheta, ut iam dictum est, quibus minando nihil profecisset, quam Iudaeos, quos rebus afflictis volebat consolari. Sic enim premebantur, ut non procul abessent a desperatione. Ideo *primogenitos pauperum* vocat, quasi suis miseriis insignes: quod redacti ad extrema primum inter miseros locum obtinerent. Promittit autem futurum, ut Dominus ipsos a talibus miseriis ereptos iterum pascat et enutriat. Ex quo perspicimus Palestinos in salutem populi Dei concisos ac delectos esse. Quemadmodum etiam Abrahae et posteritati eius promiserat Dominus: Benedicam iis qui benedicent tibi, et maledicam iis qui maledicent. Nam qui filiis Dei infensi sunt, Deum quoque sibi infestum sentire necesse est. Deinde propheta comparat populum suum ovibus, quibus nos similes esse oportet, si Deum custodem habere velimus. Hac similitudine nihil fere in scripturis frequentius. Quum ergo Dominus nos castigat, velut oves dissipatae lupisque et praedonibus expositae sumus: quum vero in hostes nostros animadvertit, vult nos iterum colligere, ut in tuto et securo loco habitemus. Hoc enim significat Isaias, ubi dicit, *cum fiducia.* Itaque duo hic promittit Dominus. Primum pascua, id est omnia quae ad victum et cultum necessaria sunt: deinde tutelam et conservationem, ut sarti et tecti simus ab omni iniuria. Quae duo pastoris officio conveniunt: iisque omnia ad salutem necessaria continentur. Paulo post rursus se convertit ad Palestinos, quos arbori comparat tam alte radices agenti, ut nullo modo eradicari posse videatur. Verum si arescat radix, arborem simul, tametsi alte fundata sit, deficere necesse est. Unde colligendum est, impiorum statum nunquam adeo firmum esse, quin eum facile evertat Dominus. Nec enim tantum ramos praescindet, sed etiam radicem latentem sub terra arefaciet atque perdet. Quod sequitur, *reliquias tuas occidet:* hoc ad Ezechiam vulgo referunt: sed malo, ut iam monui, ad universum corpus extendere: de quo velut de uno homine loquitur: eius autem caput rex erat, et Christum ipsum repraesentabat. Possemus etiam referre ad Assyrium, et quosvis alios, quorum opera in delendis Palestinis Dominus usus est. Iudaeis enim tritum est indefinite loqui ubi de ministris agitur, per quos exercet Deus sua iudicia.

31. (*Ulula porta.*) Hic propheta amplificationibus utitur, quibus vaticinia sua in animis piorum obsignet et vehementius inculcet ea, de quibus alioqui dubitare potuissent. *Portas* celebriora loca significare, in quibus fiebant conventus, alibi dictum est. Luctum itaque singulis urbibus denunciat, et quidem non vulgarem, utpote qui per celeberrimos quosque conventus vagetur. Quod addit de *fumo* pro igne accipere possumus, ut ita res ab ipso signo notetur: nam prius apparet fumus, quam ignis splendeat. Per aquilonem vero tam Assyrios quam Iudaeos intelligere licet, quando utrique Palestinae respectu ad aquilonem siti erant. Malo tamen de Iudaeis ipsis interpretari, tametsi expositionem contrariam refutare nollem. Putabant

enim Palestini, ut iam diximus, sibi lucro esse incommoda Iudaeorum, veluti quum iis Assyrii cladem aliquam intulerant. Verum experti sunt tandem eorum cladem sibi quoque communem esse. Quemadmodum haud ita pridem multis nationibus accidit, quibus hostes suos a Turca opprimi iucundissimum erat. Nam eiusmodi victorias sibi perniciosas et luctuosas esse senserunt. Illis enim victis, quos perditos optabant, via simul ad ipsas patefacta est, ac tandem oppressae sunt. Quod addit in fine, Tunc neminem fore solitarium, ad hostes pertinet, quos die praefixo, id est, quando Deus Palestinam perdere statuerit, tali potentia et autoritate instructos fore dicit, ut domi otiosus nemo desideat: sed omnes ad procinctum parati sint: ac si quis imperium alicuius principis commendans omnes eius subditos statim, vel digito sublato, convenire ac praesto esse diceret.

32. (*Quid autem respondebitur.*) Ego simpliciter de quibusvis gentibus, quam de una interpretari malo. Nam advenae, simul ac urbem aliquam sunt ingressi, sciscitari solent quid geratur, ut aliquid novi intelligant. Perinde ergo est ac si dixisset: Quid respondebitur advenis quum interrogabunt? et quis victis Palestinis spargetur rumor? nempe, quod *Dominus fundavit Sion.* Quo significat exitium Palestinae insigne documentum fore misericordiae Dei erga populum suum: ut omnes intelligant, Dominum Iudaeae quam sibi delegerat custodem ac tutorem esse. Fundatio enim nihil aliud est, quam gratuita adoptio Dei, qua promisit Abrahae et posteritati eius se in Deum ipsis fore: deinde quum templum aedificari in Sion voluit, ut illic memoria nominis ipsius coleretur. Nec enim ista fundatio cemento aut lapidibus constat: sed promissionibus gratuitis vitae aeternae: quae gratia piis semper omnibus nota fuit. Itaque propheta docet hoc Palestinae excidium insigne documentum fore, quo remotissimae quaeque gentes intelligent, Deum conservare ac tueri populum suum quem elegit.

(*Et in illa fiduciam.*) Non intelligit fidelium spem in Sion locatum iri, veluti in Deo sperandum esse dicimus: sed incolas Sion tuto in loco et securo habitaturos, quemadmodum saepe alias prophetae salutem in Sion esse docent. Non vult ergo fiduciam piorum locatam esse in ecclesia, sed in ea conservari pios ostendit, quod Dominus eam tueatur. Interea vult Dominus probare fidem nostram: ne nos per omnia beatos esse existimemus. Ideo vocat *Pauperes*, ne nos putemus eximi communibus aerumnis, utcunque sub tutela Dei simus. An vero maior ulla consolatio afferri potest, quam quum audimus ecclesiae Dei incolas, tametsi miseriis infinitis sint obnoxii, extra omne periculum esse? Eam ergo adhibeamus nostris aerumnis, nec prae impatientia deficiamus, quum intelligimus Deo curam esse nostri, nosque in tuto esse certo scimus.

CAPUT XV.

1. *Onus Moab: Quoniam in nocte vastata est Ar-Moab, in silentium redacta est: certe in nocte vastata est Kir-Moab, in silentium redacta.* 2. *Ascendet in domum, et Dibon ad excelsa, ad fletum super Nebo, et super Medba Moab ululabit. Super omne caput eius calvitium, et omnis barba detonsa.* 3. *In compitis eius accincti erunt sacco: super tecta eius et in vicis eius omnis ululabit, descendet ad fletum.* 4. *Vociferabitur Hesbon et Eleale: usque ad Iahaz audietur vox eorum: propterea expediti Moab ululabunt: anima cuiusque ululabit sibi.* 5. *Cor meum propter Moab vociferabitur: fugitivi eius ad Zoar, vitulam triennem per ascensum Luhith cum fletu ascendent: per viam Horonaim clamorem contritionis excitabunt.* 6. *Aquae Nimrim exinanitae sunt: aruit gramen, defecit herba, olus non superfuit.* 7. *Itaque quod residuum quisque fecit, et opes suas deferent ad torrentem salicum.*[1]) 8. *Circuivit clamor terminos Moab, usque in Eglaim ululatus eius, et usque in Beer-Elim ululatus eius.* 9. *Quia aquae Dimon implebuntur sanguine: quoniam ponam super Dimon additiones iis qui evaserint de Moab leones, et reliquiis terrae.*

IN CAPUT XV.

1. (*Onus Moab.*) Hic propheta vaticinatur adversus Moabitas, qui vicini Iudaeis et sanguine coniuncti erant. Scimus enim Moabitas ex Lot Abrahae nepote originem duxisse. In tanta ergo necessitudine saltem postulabat humanitas, ut amicitiam aliquam inter se hi populi colerent. Verum nulla coniunctio Moabitas commovit, quominus hostiliter Iudaeos insectarentur, atque etiam pro opportunitate vexarent. Quod signum est inhumani et truculenti ingenii. Iis igitur, quum adeo saevi essent in populum Dei, quem fraterno amore prosequi debuissent, suum quoque exitium denunciat Isaias. Meminisse autem debemus in quem finem vaticinia haec tendant. Nec enim credibile est ea Moabitis profuisse, etiamsi ex ore prophetae ipsius audissent quod legimus. Atqui neque ipsos alloquutus est, nec scriptum ad eos testimonium misit. Fideles ergo potius quam ipsos respexit propheta, idque duas ob causas: primum ne quum tam varias

[1]) Vel. Arabes.

mutationes viderent, everti civitates, regna interire, alios succedere aliis, existimarent hunc mundum caeco fortunae impetu gubernari, sed providentiam Dei agnoscerent. Etenim si nihil praedictum fuisset, ut vanitate impliciti sunt hominum sensus, et praepostere in Dei operibus caecutiunt, proclive fuisset haec omnia fortunae adscribere. Sed praemoniti a prophetis iudicia Dei quasi ex alta specula intuiti sunt. Sicuti hodie nobis quasi digito ostenderit Isaias quae tunc occulta erant: in eius vaticiniis Deum velut pro tribunali sedentem arbitrioque suo omnia constituentem intuemur: et quamvis pro sua libidine in hos vel alios grassati sint impii, Dominum tamen eorum opera ad exsequenda iudicia sua usum esse. Secundus finis a prophetis spectatus est, ut inter concussiones totius orbis scirent Iudaei curam suae salutis esse Deo, et quum vindictam sumeret de ecclesiae hostibus, a quibus inhumaniter tractata fuerat, testari quam sibi cara esset.

(*Ar-Moab.*) ער Hebraeis civitatem significat, quemadmodum קיר murum. Sed quoniam ער מואב una fuit e praecipuis civitatibus Moabitarum, hic proprium nomen esse putant. Possumus tamen utrumque nomen appellative exponere, ut eversionem urbium munitarum denunciet, quibus Moabitae superbiebant. Sed magis amplector communem interpretationem. Itaque talem hic descriptionem proposuit Isaias, ut in ea Moabitarum eversionem contemplari liceat, dum primariae ipsorum urbes diruuntur. Per *noctem* inopinatum et repentinum casum significat: a quo sibi Moabitae non timebant. Nam quum nox quieti destinata sit, si quid tunc accidat, eo omnes vehementer, ut re subita et inexspectata turbantur. Deinde Moabitarum securitatem perstringere voluit: quod sibi viderentur undiquaque muniti praesidiis, et extra omne periculum constituti. *Redigi ad silentium*, exstingui est: unde etiam silentium pro morte accipitur. Quanquam alii metaphora neglecta vertere maluerunt: Succisa est: quod ego in medio relinquo. Quod autem Isaias de Moabitis pronunciat, idem scriptura de reprobis testatur, nempe illis instare exitium, quo tametsi nihil tale exspectent misere opprimentur.

2. (*Ascendet in domum.*) Quod ad voces attinet, alii hebraicum nomen בית relinquunt. Sed quum significet domum et templum, probabile est vulgari in usu fuisse pro templo, ut etiam saepe alias domus Dei pro templo accipitur. Porro supplices idolis suis Moabitas inducens, simul eorum damnat superstitionem, qui Chamoz idolum suum colebant, quemadmodum ex libro Regum et Ieremia colligere facile est. Confugient, inquit Isaias, Moabitae ad Deum suum in rebus tam desperatis, sed frustra: nullam enim opem in ipso reperient. Et quum mox subiiciat *Excelsa*, hinc clarius apparet de templo loqui. Nec dubium, arcem fuisse Moabitis prae caeteris insignem et famosam, ubi in honorem idoli sui excelsa aedificaverant. Quum enim verus ipsis Deus, ad quem in adversis confugerent, ignotus esset, solito suo more ad idolum confugere mirum non fuit. In quo augebant miseriam suam, cumulumque malorum omnium sibi accersebant. Eo enim magis provocabant iram Dei, quo se eam placare arbitrabantur. Voluit ergo apertius impiorum conditionem exprimere, quibus in adversis nihil est subsidii. Quae enim idonea suis morbis remedia futura putant, iis nihil pestilentius esse potest, quum Domini furorem in se magis ac magis inflamment. Nebo etiam fuit una ex urbibus Moabitarum. Duas iam recensuit propheta: nunc addit tertiam: subiungit et quartam postremo: ac si diceret, cladem illam non solum extrema illius regionis correpturam, sed pervasuram usque ad intima, ut nullus omnino angulus expers esse possit.

(*Super omne caput.*) Unicuique nationi suae sunt caeremoniae ad luctum aut gaudium designandum. Itali et occidentales populi capillum et barbam in luctu alebant. Unde et barbam promittere dictum est. Contra, orientales radebant caput et barbam, quae illis pro ornamento erant. Denique quum mutabant usitatum morem, id insigne luctus erat. Nihil ergo aliud significat, quam totius regni statum adeo luctuosum fore, ut positis indiciis laetitiae omnes moeroris et tristitiae signa induant.

3. (*In compitis eius.*) Persequitur eandem sententiam, luctus signa plenius describens. Iis autem abundant prae caeteris Orientales: ut enim acutiores sunt et vehementiores, ita magis affectus suos externis signis demonstrant aliis, qui ut ingenio, ita sunt motu et gestu tardiores. Quanquam hoc fuit in eis vitiosum, quod tot caeremoniis et gesticulationibus abundarint: sed de iis propheta ut de re nota et vulgari loquutus est, tantum ut exprimeret tristitiam quae eius regionis vastationem sequetur. Nec enim frustra hanc hypotyposin subiecit: quia nunquam percellimur vaticiniis, nisi Dominus velut in rem praesentem nos adducat. Ne ergo haec leviter praetereunda existimarent Iudaei, cladem istam describens simul moerorem, lacrymas, ululatum exprimere voluit: ut ea propemodum oculis ipsis intuerentur, quae tamen incredibilia erant. Tunc enim tranquillus erat Moabitarum status. Quo magis oportuit fideles confirmari, ne hanc prophetiam in dubium revocarent. Eadem etiam opera notatur desperatio, cui in rebus adversis succumbunt increduli, quia mala est fultura in quam recumbant.

4 et 5. (*Vociferabitur Hesbon.*) Hic alias urbes nominat. Nam consilium eius est velut in fasciculum omnes eius regionis urbes colligare, ut in

commune exitium pertrahantur: ac si diceret, nullas omnino fore immunes. Quod paulo post addit: Propterea expediti Moab, quamvis על כן causalis sit particula, quidam tamen hic causam reddi non putant. Sed hoc parum habet momenti. Ostendit propheta, neminem fore qui non ululet: quia strenuis ac cordatis luctum indicit. Deinde unumquemque proprio dolore sic occupatum iri pronunciat, ut non cogitet de propinquis. Suscipit tandem ipse quoque dolentis personam. Sed mirum videtur et alienum ab ipso, quod Moabitarum calamitatem deploret. Nam ecclesiae clades ipsum potius moerore afficere debuit: gaudio vero hostium interitus. Est autem huiusmodi mos prophetis, ut personam eorum induant quibus calamitates praedicunt: atque ita eorum conditionem tanquam in theatro repraesentent. Sic enim magis afficiunt, quam si simplici tantum doctrina uterentur. Tametsi dubium non sit prophetas exhorruisse iudicia Dei, etiam adversus impios: tamen quod dixi, simplicius et convenientius est: atque ex frequenti usu facile colligitur. *Fugitivos* vocat, qui inde effugient. Significat enim eos qui ex Moab effugient perventuros usque in Zoar. Eam autem comparat vitulae trienni, quae integri est vigoris, neque partus labores, aut iugum sensit: sed libere exsultat et lascivit. Nam quum impetus hostilis urget, confugitur ad urbes intactas, et quae procul a periculo videntur remotae. Talis erat Zoar, quae nullam hostium incursionem senserat. Quanquam si quis de tota regione accipere malit, non repugno. Nam generaliter loqui videtur Ieremias, qui tamen complures sententias ex propheta nostro mutuatur (Ierem. 48, 34). Nisi forte etiam illic tam Zoar quam Horonaim ita appellet, vel potius totam regionem intermediam. Si ad totam gentem extendas, sensus erit, Moabitae in summis delitiis et rerum omnium copia versati nihil hactenus incommodi senserunt. Hinc nata est protervia. Ideo ut subigantur, profligari ipsos, et in Zoar usque expelli necesse erit. Zoar autem oppidum a Moabitis remotissimum erat. Itaque saluti suae ipsos consulere non posse significat, nisi procul aufugiant. Hic docentur omnes quos delicate tractat Dominus, ne se efferant, ne provocent Deum sua lascivia: sed modesti sint rebus vel summe prosperis: parati etiam ad omnem vicissitudinem, quum Dominus eorum statum mutare volet. *Per ascensum Luhith.* Describit alias Moabiticae regionis partes, eiusque populi fugam depingit et luctum, qui in universa terra futurus erat. Ubi vertimus Clamorem excitabunt, alii reddunt Conterent se clamore, vel frangent, voluntque esse metathesin literarum: et ע esse duplicatum. Ita radix verbi esset רעה. Sed quia ad summam rei parum intererat, reliqui quod magis erat receptum, ut verbum descendat ab עור. Si quis malit verbum frangendi, sensus erit: In planctu et clamore concussionem fore membrorum, et quasi fragorem, dum brachium brachio alliditur.

6. (*Aquae Nimrim.*) Amplificat hyperbolica loquutione hanc vastitatem. Gramen arescere sit: quod accidit ubi Dominus terram aliquam adminiculis omnibus destituit. Aquas sublatum iri: nam verisimile est ei regioni aridae et siccae fuisse admodum necessarias. Nihil enim sine irrigatione tales producunt. Tametsi vero hyperbolicus sit sermo, nihil tamen nisi verissimum continet. Nec enim modum excedit, sed ista crassius pro ruditate populi exprimi oportuit, ut sciant terram Dei benedictione privatam, fore similem deserto absque ulla specie.

7. (*Propterea residuum quod fecit.*) Idem est quod vulgo dicimus, *Ce qu'il aura espargné.* Opes enim repositas intelligit: atque exprimit quod accidere solet regionibus quae hostiliter invaduntur. Omnes enim opes suas alio transvehere solent, ut in tuto aliquo loco depositas postea rebus pacatis recipiant. Nullum vero iis receptaculum, nullam arcem fore significat ubi tuto eas deponant: ita ut cogantur eas inter salices abscondere. Quae certe miseria extrema est, quum grassantibus hostibus nullum receptaculum deponendis iis quae magno labore comparavimus invenitur. Has autem salices in abdito quodam et semoto ab aliis loco fuisse verisimile est. Alii de hostibus exponunt, quod opes quas diripuerint afferent ad torrentem, ut communem praedam inter se partiantur.

8. (*Clamor circuivit terminos.*) כי ornatus causa additum est. Significat omnes circumcirca fines eius regionis plenos fore clamore et ululatu: quoniam ea clades ab uno termino ad alium pervadet. Clamori adiungitur bis ululatus, ad intemperantiam doloris notandam, sicuti homines desperati totos se in moerorem proiiciunt.

9. (*Quoniam aquae Dimon.*) Hic non tantum moerorem et ululatum, fugam aut trepidationem, aut cupiditatem hostium in diripiendis opibus, sed hominum stragem describit: quam magnam fuisse necesse est, ubi magni et celebres fluvii, qualis Dimon fuit, cruore implentur. Per *Additiones* intelligit Dominum, in cuius persona loquitur, aucturum caedes, ut cumulentur cadavera interempta, nec ullus saevitiae et occisioni sit modus. Tametsi vero crudeles in hac caede fuerunt Assyrii, Dominus tamen crudelis non fuit. Merito enim Moabitarum truculentiam puniebat, quam indignissime erga Iudaeos exercuerant, quorum misereri debuissent. Idem ergo iudicium quod in alios tulerant, ipsos sustinere oportuit.

(*Qui evaserint.*) Haec etiam additamenta illa sunt de quibus loquutus est: vel saltem pars illorum. Est enim hic velut cumulus illius cladis: ut

si qui manus hostium evadere atque e strage sese eripere conabantur, his occurrerent leones et ferae bestiae, a quibus vorarentur. Eripient quidem se e strage, inquit, sed non propterea salvi erunt, neque manum Dei evadent. Atque hic verus est prophetae sensus, si quis propius totum eius contextum expendat. Maiorem enim expressionem miserae cladis illius addere voluit: etiam tenues reliquias e strage ereptas, in leones incursuras esse. Sic enim impios insectatur Domini manus, ut eam nullo modo effugere possint. Nam si periculum unum evaserint, in aliud statim incurrent. Haec autem meminerimus in consolationem piorum dici a propheta, ut aliqua promissione eorum animos adversus crudelitatem hostium sustentaret. Tandem enim perdentur: nec uspiam vel in diis suis, vel arcibus, vel latibulis, vel fuga perfugium habituri sunt.

CAPUT XVI.

1. *Mittite agnum dominatori terrae de petra deserti ad montem filiae Sion.* 2. *Erit autem sicut avis emissa, recedens e nido: ita erunt filiae Moab ad transitus Arnon.* 3. *Cogite consilium, facite iudicium: pone sicut noctem umbram tuam in medio meridiei: absconde expulsos, profugum ne prodas.* 4. *Peregrinentur apud te eiecti mei. Moab, sis illis latibulum a facie vastatoris: quoniam cessavit emunctor, finitus est vastator, consumptus est conculcator e terra.* 5. *Et praeparabitur in misericordia solium, sedebitque super ipsum in firmitate, in tabernaculo David qui iudicet, et quaerat iudicium, et acceleret iustitiam.* 6. *Audivimus superbiam Moab (superbus est valde) superbiam eius, et arrogantiam eius, et insolentiam*[1]) *eius. Sed non rata erunt mendacia eius.* 7. *Propterea ululabit Moab ad Moab, totus ululabit, propter fundamenta Kir-Hareseth: gemetis tantum percussi.* 8. *Quoniam vites Hesbon excisae sunt, vitis Sibma. Domini gentium conculcarunt eximias eius propagines*[2]) *quae usque ad Iazer pervenerant: erraverant usque ad desertum, nobiles eius plantae prostratae sunt, quae transibant mare.* 9. *Propterea flebo in fletu Iazer vitis Sibma: inebriabo te lacrymis meis Hesbon et Eleale: quoniam super collectionem tuam, et super messem tuam irruet*[3]) *canticum.* 10. *Sublatum est gaudium et exsultatio ab agro fertili: in vineis non exsultabitur, nec iubilabitur. Vinum in torcularibus non calcubit calcator, canticum quiescere feci.* 11. *Propterea viscera mea super Moab quasi cithara sonabunt, et interiora mea super Kir-Hareseth.* 12. *Et erit, quum apparuerit fatigatum esse Moab super excelsa, tunc veniet ad sanctuarium suum precandi causa: nec proficiet.* 13. *Hoc est verbum quod protulit Iehova super Moab ab hoc tempore.* 14. *Nunc, inquam, loquutus est Iehova dicens, Tres anni, quasi anni mercenarii: et tunc in ignominiam vertetur gloria Moab, in tota multitudine eius, quamvis multa: et reliquiae eius paucae, exiguae et invalidae.*

[1]) Vel, indignationem (sic 1551). [2]) Vel, palmites. [3]) Vel, cadet.

IN CAPUT XVI.

1. (*Mittite agnum.*) Hic propheta insultat Moabitis, quod Deum in tempore non agnoverint, sed manum eius secure exspectaverint, donec funditus perderentur. Est igitur hic damnatio serae poenitentiae: quum homines nullis monitionibus reduci possunt obstinatoque animo adversus Deum pergunt. Ubi enim insanabilis morbus est, huiusmodi exhortatio locum habet. Atque hoc diligenter observandum est: quoniam Hebraei et Christiani perperam hunc locum interpretantur. Hieronymus eum exponit de Christo, quod originem traxerit a Moabitis, unde Ruth erat oriunda: eamque fere sequuntur omnes Christiani, ac si diceret propheta: Domine, tametsi adeo severum iudicium Moabitas manet, tu tamen eos haud penitus perdes: ut scilicet nobis agnum mittant, dominatorem terrae. Verum illa interpretatio, quia nihil habet coloris, refutatione non eget. Hebraei vero hoc dictum putant, quod Moabitae tributum quod eis pendebant, afflictis Iudaeorum rebus pendere desierint. Postquam autem Isaias de restituendo iudaico regno vaticinatus est, simul exhortationem addi putabant qua eos de agnoscendo suo rege admoneat. Imo volunt hoc esse instar edicti regii, quo eorum defectionem corrigat: Mittite tributum quod debetis. Sed nusquam legimus Moabitas Iudaeis subditos aut tributarios fuisse: nec ulla eius rei coniectura probabilis est. Nec enim convenit quod ex historia regum allegant: quandoquidem illic agitur de rege Israel: et nominatim Achab et Samaria exprimuntur, quibus Iudaeos extremo odio fuisse scimus. Primam ergo quam attigi interpretationem, ut veram et genuinam, sequor. Prophetae enim consilium est damnare Moabitas, quod non resipuerint in tempore: nunc frustra facturos, quod eis facile antea magnoque ipsorum commodo licuerat. Atque ita εἰρωνικῶς accipi debet Mittite: ac si diceret, nullum esse veniae locum, frustra missuros. Impii enim, quum monentur, secure omnem exhortationem negligunt: ubi poenas dant, anxii circumspectant, ubique opem quaerentes, tentant omnia remedia: verum sine fructu, nihil enim promovent. Iis igitur pervicaciam et obstinationem exprobrat Isaias: nec iam resipis-

cendi tempus esse ostendit, quum exitium, quo digni erunt, sustinebunt. Quod Iudaei hic Ezechiam designari putant, ab omni ratione alienum est. Nec enim ה hic certam terram, sed potius universum orbem designat, de quo etiam in genere loquitur. Ad Deum ergo ipsum referri debet. Agnum vocat, qui in sacrificium offerendus est. Nam et gentes profitebantur se Deum colere quum sacrificia faciebant. *Petram* deserti urbem vocat, quam Moabitarum primariam fuisse putant: quanquam fieri potest ut totam regionem complecti voluerit. Atque ita erit synecdoche. Ad montem, id est, ad legitimum Dei templum, ubi ex legis praescripto sacrificia offerebantur. Insignis est hic locus adversus obstinatos, qui doctrinam omnem reiiciunt, et secure contemnunt Deum, donec iudicia ipsius experiantur.

2. (*Et erit.*) Nunc ostendit propheta quid voluerit proxima insultatione: scilicet, non esse tunc Moabitis cogitandum de sacrificiis mittendis: quia sibi non aliter consulere poterunt, quam relicta patria. Avium similitudine pavorem exprimit, quo perculsi vel ad folii crepitum fugient. Denunciat enim trepidam fugam et lassitudinem Moabitis, qui otio suo abusi fuerant.

3. (*Cogite consilium.*) Pergit in eadem sententia. Nam si recte hunc locum intelligere velimus, proponendum est nobis excidium Moabitarum, quo dire afflicti sunt. Revocat autem in memoriam scelera ipsorum: ut quam merito dent poenas, magis perspicuum omnibus esse possit. Quum omnia ipsis essent in manu, proterve delitiati sunt, neque apud ipsos locum habuerunt ullae obiurgationes: nunc destituti ingemiscunt, et quaerunt remedia, quae nusquam apparent. Sic enim cum reprobis agit Dominus, ut quo inexcusabiliores sint, media omnia suppeditet, et veluti in manum praebeat: sed quum iis pro sua libidine abusi sunt, atque omnia in perversum finem converterunt, eos omni ope et subsidio destitutos, in nihilum redigit. Quum prosperis rebus fruerentur Moabitae, haud magnopere ipsis boni et aequi cura fuit: quum iure dominari possent, regnumque ipsis stabile esset, eo ad tyrannidem abusi sunt. Nunc igitur spoliatos omni dominatu, extorres et profugos per ironiam monet Isaias, ut consilia ineant, et statuant iudicia quae olim per fraudem et iniuriam everterant. Illud enim tempus respicit Isaias, quo omne imperium et potestas Moabitis adempta fuerunt. Atque similis exprobratio videtur esse ei qua Dominus Adamum compellat: Ecce, Adam quasi unus ex nobis. Ridetur enim mordaci scommate, quod egregiis dotibus suis non contentus Deum ipsum aemulari voluisset. Ita Moabitae suis ornamentis et opibus haud contenti Israelitas et Iudaeos misere vexabant, et praedabantur, et adversus ipsos prava consilia inibant. Quum ergo praeclaris Dei donis abusi essent, merito hanc exprobrationem audierunt: quae similiter in omnes reprobos competit, qui insolenter prosperis rebus exsultant, iisque inhumaniter ad vexandos pios abutuntur. Nam quum ea quae Dominus in rectum usum consecrarat, foede contaminent, iis merito privati extrema penuria afficiuntur. Cuius rei exempla quotidie cernimus. Unde enim fit ut praecipites ruant, qui in summo dignitatis gradu erant constituti, nisi quod Dominus tyrannicam eorum dominationem et scelera ulciscitur? Deridet etiam Dominus ipsorum probra, ignominiam, eiulatus, atque etiam querelas: ut quum exclamant: O si eadem mihi redeat facultas! Si in pristinum statum restituar! Tunc enim sera poenitentia est.

(*Umbram tuam.*) Poterant, ut iam attigi, Moabitae aliquam levationem afferre miseris Iudaeis, quum eos Assyrii vexarent, saltem profugos recipere debuissent, si quid habuissent humanitatis, sed potius insectabantur, aerumnisque plus satis gravatos infestius urgebant. Quam ergo crudelitatem Moabitae exercuerant erga alios, eos etiam experiri aequissimum fuit: ut quum eiecti essent e suis sedibus profugi, vagi, nullum ipsis refugium, nulla umbra, qua se ab aestu contegerent, usquam occurreret. Cur enim fruerentur solatiis, quae inhumaniter aliis denegaverant? *Meridiem* hic pro gravissimo aestu accipit. Haec enim similitudo frequens est scripturis, Dominum fuisse instar nubis in meridie, et noctu columnae ignis: quod id semel in deserto praestiterit. Hanc loquendi formam, quod usitata esset, retinebant prophetae: tametsi historiam non referrent. Porro quum dicit *absconde expulsos*, Iudaeos intelligit, quos quum persequerentur et vexarent Assyrii, Moabitae etiam inhumaniter tractarunt. Officium enim ipsorum erat profugos, ac praesertim ad se confugientes, excipere et sublevare: quos quum expulerint, ipsos similiter expelli, omnique subsidio et ope privari necesse fuit. Iusta enim Domini sententia est, quae unicuique eadem mensura qua mensus erit reddi iubet. Vult autem propheta Moabitas peccata sua agnoscere, ut se merito poenas suae crudelitatis dare fateantur. Quanquam potius Iudaeos respicit, ut miserias suas non negligi a Deo sciant, quem earum audiunt fore ultorem.

4. (*Peregrinentur apud te.*) Sic Moabitas alloquitur propheta, ac si communi populi nomine suppliciter rogentur: Estis vicini, consanguinei: excipite calamitosos, et iuvate: quod si iuvare non libeat, ne saltem noceatis. Inducit autem Deum loquentem qui partes populi sui suscipere solet, quasi vices subeat deprecantis. Certum est enim, Moabitas nihil tale Iudaeis praestitisse: sed potius coniunxisse suos conatus cum Iudaeorum hostibus, ut ipsis no-

cerent. Sed, quemadmodum nuper dixi, quid dictaret ipsa naturae aequitas ante oculos ponit propheta: quo magis detestabilis sit crudelis eius violatio. Caeterum diligenter observandus est hic locus: quia ostendit Deus quantam sollicitudinem gerat pro suis, quando perinde afficitur eorum iniuriis, ac si illatae sibi essent: sicuti per Zachariam (2, 8) testatus est, pupillam oculi sui tangi, quoties ipsi attinguntur. Exaudit gemitus et lacrymas miserorum hominum qui ipsum invocant: ac utcunque id non semper nobis appareat, in tempore tamen eos se audiisse ostendit. Hic ergo discamus humani et officiosi esse erga profugos et extorres: ac praesertim erga fideles, qui ob confessionem verbi exsulant. Nullum enim officium Deo gratius aut acceptius esse potest. Contra nihil inhumanitate et saevitia gravius aut detestabilius. Quod si in calamitatibus nostris levamen aliquod sentire velimus, simus ipsi humani et misericordes nec opem egenis denegemus. Beatus, inquit ille (Psal. 41, 2), qui de egeno et inope prudenter iudicat: in die mala liberabit eum Dominus. Contra, Iudicium sine misericordia ei qui misericordiae expers fuit (Iac. 2, 13). Nam quod eiectos suos vocat Deus, quamvis hoc ad poenam non inepte referri queat, quasi diceret iusto iudicio expulsos esse e terra Canaan, quemadmodum ipsis toties minatus erat: simul tamen haud dubie intelligit manere sub fide sua et patrocinio, quod eos quamvis patria extorres et eiectos nihilominus agnoscat pro suis. Ea enim calamitas quam ferebant Iudaei, poterat signum videri reiectionis. Atqui Dominus eos, tametsi severe castiget, pro filiis agnoscit. Unde eximia ad nos redit consolatio: nempe, nos filiorum numero censeri, tametsi duras et graves plagas sentiamus.

(*Quoniam cessavit emunctor.*) Nunc sermonem ad Iudaeos convertit, eosque sicut ante pergit consolari: ostendens fore, ut quum hostes sublati erunt e medio, eorum profligatione vel interitu, suis quoque calamitatibus et miseriis subleventur. Tametsi superiora, quamvis nomine Moabitas conveniret propheta, ad ipsos maxime Iudaeos pertinebant. Sed tunc vindictam solum tanquam hostibus minabatur: hic clarius etiam allevationem populo suo promittit. Ac si diceret: Putasti Moab de populo meo actum esse: atqui cohibebo hostes, finemque afflictioni illi afferam: tu igitur peribis: ipse vero tam diris cladibus tandem emerget. Nisi forte placeat temporum esse enallagen: atque ita particula כי valebit *donec*, et uno tenore legenda erit tota sententia. Quia tamen coactum hoc videri posset, retinere malui genuinum sensum.

5. (*Et praeparabitur.*) Quod Hebraei totum hunc versum de Ezechia exponunt, minime consentaneum est. Nam de maiori ecclesiae instauratione disserit propheta: necdum poenas dederant Moabitae quo tempore floruit Ezechiae imperium: et iterum fulgere coepit in Iudaeis Dei benedictio. Perinde igitur est ac si dictum esset: Hostes omnes electi populi machinari ruinam eius regni quod Deus stabile fore, imo aeternum promiserat. Ergo ne pii in misera dissipatione animos despondeant, regni perpetuitas, quae celebri oraculo testata fuerat, in memoriam revocatur. Itaque de nullo alio quam de Christo exponi potest: quanquam fateor Ezechiam gessisse typum Christi, quemadmodum David, et reliqui successores. Verum ipsi ad Christum ducunt, qui solus vindex est et populi ductor: quique reliquias ex dissipatione collegit. Hac igitur ratione pios ad Christum revocat ac si diceret: Scitis quem colatis Deum. Is se praesidem fore salutis vestrae asseruit, ut sub eius patrocinio semper maneatis tuti et incolumes. Quod si quando res in deterius labi contigerit, redemptorem vobis promisit, sub quo nova de integro felicitas resurgat ac vigeat. Utcunque ad tempus deplorati sitis, veniet tamen ille ecclesiae vindex, qui vos in florentem libertatis statum restituet. Itaque vos in exspectatione ipsius toto animo recumbere oportet: etiam quum dissipatum et miserum ecclesiae statum cernetis. Atque hoc diligenter notandum est: quoniam fluxae et evanidae sunt omnes aliae consolationes, nisi ad Christum omnia referamus. Defixi ergo in ipsum sint oculi nostri, si beati et felices esse velimus. Promisit enim nos in media etiam cruce beatos fore: cruciatus et tormenta ad beatam vitam aditum praebitura: quidquid aerumnarum patiemur, nobis in cumulum felicitatis cessurum esse. Ostendit autem Isaias hoc non opera hominis, sed beneficio Dei evenire, qui huius solii architectus est. Quare eius gratuito favori tribuere et acceptum ferre convenit, quod sacra haec sedes inter nos stabilitur. Idque diserte propheta confirmat, non alibi quaerendam esse causam quam in mera Dei misericordia. Nec vero est. Nec enim aut dignitate, aut meritis, quae certe nulla sunt, adduci potuit Deus ut solium, quod populi culpa et sceleribus conciderat, rursus erigeret: sed quum videret perditos quos adoptaverat, specimen edere voluit infinitae suae bonitatis. Iam si opifex est Deus huius solii, a quo everti poterit? an ipso fortiores erunt impii?

(*Sedebit in firmitate.*) Singula hic fere verba suum pondus habent: adeo ut versiculus hic assidua meditatione dignus sit. Quod allusionem hic in tabernaculi nomine esse volunt, mihi non displicet: quod scilicet gregarius homo fuerit, antequam ad regni sedem vocaretur. Nam voluit propheta imaginem ecclesiae depingere, quae nihil simile habet cum thronis regum et principum, nec auro aut gemmis refulget. Etsi autem sub humili despectaque forma proposuit spirituale Christi regnum:

simul tamen admonet in terra atque inter homines manifestum fore. Nam si tantum dixisset, erectum iri solium Christi, quaeri potuisset, an in coelis, vel etiam in terra ei sedes esset. Nunc quum dicit, in tabernaculo Davidis, ostendit eum non inter angelos tantum, sed etiam inter homines regnare: ne ad ipsum quaerendum in coelos penetrandum esse existimemus. Ridiculum vero putant impii quod praedicamus de regno Christi, ac si phantasma quoddam esset, quod ipsi imaginaremur. Volunt enim oculis intueri, quod sensibus ipsorum conveniat. At nos nihil carnale de eo concipere, sed eius manu et virtute contenti esse debemus.

(*In firmitate.*) אמת tam certitudinem quamlibet, quam veritatem significat. Hic vero propheta firmum et stabile Christi regnum fore intelligit: quemadmodum etiam Daniel (2, 44; 7, 14) testatus est. Item Evangelista: Regni eius non erit finis (Luc. 1, 33). In quo a communi regnorum conditione eximitur: quae tametsi magnis et amplis opibus fundata sunt, labefiunt tamen, vel etiam ruunt mole sua, ut eorum soliditas parum differat ab evanidis figuris. Atqui imperium Christi, quamvis subinde labascat, quia Dei manu sustinebitur, perpetuum fore testatur Isaias. Aptanda igitur haec testimonia adversus tentationes quae oboriuntur, quoties impetitur regnum Christi a tot tantisque hostibus, ut statim collapsurum videatur. Quamvis enim omnia machinetur mundus, adeoque inferi ipsi ignes et flammas evomant, huic promissioni standum est.

(*Qui iudicet.*) שפט accipio pro gubernatore: ac si diceret, Erit qui gubernet. Saepe enim magnificum solium videmus quod sessore caret. Et plerumque accidet, reges aut idola esse, aut pecora: ut qui nihil iudicii, prudentiae aut consilii habebunt. Hic autem sessorum dicit, qui fungetur officio probi gubernatoris. Atque hoc additum est, ut Christum vindicem nostrum fore intelligamus. Iudicium enim quod ei tribuitur et iustitia, nihil aliud quam tutela est, sub quam nos recepit, et quam violari non sinet. Nec enim feret ut impune nos impii iniuriis afficiant, dum aequis placidisque animis in eius fidem nos conferimus. Accelerandi autem verbo brevi ac promptissime vicem nostram ulturum docet: quod impatientiae nostrae opponendum est. Nunquam enim satis tempestive nobis opem ferre videtur. Atqui dum abripimur desiderii fervore, meminerimus hoc accidere, quia eius providentiae locum non damus. Utcunque enim pro sensu carnis nostrae tardet, sua tamen iudicia ad opportunitates, quas melius novit, optime attemperat. Itaque eius voluntati acquiescamus.

6. (*Audivimus.*) Propheta addidit hanc sententiam vice occupationis. Incredibile enim videbatur quod promiserat de solio regis instaurando et delendis Moabitis, qui tunc florebant opibus, et validis munitionibus praediti erant: unde etiam praesenti fortuna elati insolescebant. Adde quod protervia, qua insultabant miseris Iudaeis, ad frangendos vel quatiendos animos dura et gravis erat machina. Hanc tentationem ut anticipet propheta, refert satis notas esse eorum iactantias, verum ipsorum superbiam impedimento non fore, quominus a Deo profligentur: quia nullus armorum apparatus, nulla pecuniae vis, nulla multitudo obsistere Deo potest. Loquitur autem Isaias quasi de re passim cognita: Moabitas sic elatos esse animo ut nihil timeant: quemadmodum iis usu venit qui opibus abundant et copiis, ut se supra Deum et homines impotenter attollant. Qualiscunque vero sit eorum arrogantia, Dominus eam facile retundet.

(*Insolentiam.*) עברה Hebraeis ut plurimum vocatur indignatio. Sed circumstantia loci aliquid expressius requirere visa est. Nomen a transgrediendo deducitur, ac si quis latine diceret: Excessum: ideo insolentiam vertere placuit. Apud Ieremiam (48, 29) post voces superbiae et fastus inseritur altitudo cordis. Non dubito quin uterque propheta intelligat populum illum sua morositate, fastidio, lautitiis, ita fuisse crudelem, ut levissimis quibusque de causis excandesceret, ac ferociter insurgeret contra alios. Hoc enim vitium semper cum elatione animi coniunctum est: quia superbiam sequitur despicientia et contemptus aliorum et qui plus aequo sibi tribuunt, facile excandescunt, indignantur vel ad levem offensam: nihil denique possunt ferre: nec modo irritabiles, sed etiam contumeliosi sunt. Omnes enim sibi obnoxios reddere vellent, se vero nemini. Nisi ad nutum eorum obsequantur omnes, sibi iniuriam fieri putant. Hanc animi impotentiam facile produnt superbi: humiles contra humanitatem cum pari modestia coniunctam habent, et facile cuivis ignoscunt.

(*Mendacia.*) בדים vocant Hebraei vel membra hominis, vel ramos. Accipiunt etiam pro vaticinatione. Unde et Graeci μαντείαν vertunt: in qua significatione aliis in locis reperitur. Nonnulli hic metaphorice putant positum esse pro filiis: alii transferunt vel sermones, vel cogitationes, alii interpretantur vires aut nervos. Sed meo iudicio potius accipitur pro inani iactantia: quia et hoc nomen saepe pro mendacio sumitur: et paulo post videbimus quanto aptius praesenti loco respondeat haec significatio. In voce כן similiter variant interpretes. Maior pars vertit: Non recta esse mendacia, vel non rectos sermones: alii, non esse vera mendacia. Et quoad summam rei, horum sententiae fere subscribo. Nec enim dubito hanc prophetae mentem esse, Moab temere efflare vanas suas ostentationes: quia quod concepit non efficiet. Quod autem ad

verba spectat, certius colligitur eorum sensus ex 48. capite Ieremiae (v. 30 sq.). Nam ubi haec eadem prophetae nostri verba retulit, mox iterum repetit quasi expositionis vice, על כן: quasi diceret: Quod fixum est in eorum cordibus effectu carebit. Interea tamen priore membro non existimo particulam similitudinis esse, sed potius firmitudinis, ut ita dicam: negative tamen. Declarat enim nihil in eius consiliis stabile aut firmum fore: divinationes seu mendacia eius non fore rata. Sic enim superbi homines de rebus omnibus statuunt, ac si essent in eorum potestate, nec providentiae Dei subessent. Concidet talis arrogantia, inquit Isaias, et quidquid promittunt sibi de viribus suis evanescet. Hinc monemur, superbiam summopere displicere Deo: et quo magis homines suis opibus inflati sunt, eo propiores exitio esse.

7. (*Propterea ululabit.*) Apertius declarat quod iam dictum est: hanc superbiam et ferociam, quae ex ea nascitur, exitii causam fore. Quum enim superbis resistat Dominus, fieri non poterat, quin fastum hunc, sub quo misere et indigne calcata fuerat ecclesia, prosterneret. Atque eodem exemplo superborum omnium finem tragicum esse necesse est. Quod addit *Moab ad Moab*, significat quasi lugubrem inter eos fore concentum, ubi mutuo conquerentur de suis cladibus, aerumnasque suas inter se lugebunt. Quod alii reddunt, ob Moab, frigidum est: quia continuo post sequitur ululatum fore ubique, vel passim in toto populo.

(*Propter fundamenta.*) Hanc primariam urbem et regiam fuisse satis convenit: sed alii nomen proprium, alii appellativum esse arbitrantur. Non dubium quin etymologia vocabuli inde ducta sit, quod fictili lapide exstructa esset. Potest etiam fieri ut a murorum specie, qui lateribus constructi erant, sic vocata sit. Fuit autem urbs insignis in illa regione. Fundamenta vero potius quam urbem ipsam nominat, quod funditus diruenda esset: ac si diceret, non lugebitis aut direptionem urbis, aut ruinam aedificiorum, sed integram eius eversionem: nihil enim ex ea supererit. נכאים exponunt claudos, ego percussos intelligere malo. Particula אך quae praeponitur nunc tantundem valet ac certe vel utique: aliquando sumitur pro atqui, vel sed tamen. Qui affirmative exponunt, talem sensum esse putant: Gemetis utique percussi: id est, non oportebit vos conducere homines qui vestro nomine luctum fingant, ut fieri solet in funeribus, sed lugebitis serio. Ego vero אך pro tantummodo accipere malo, id est: Quicunque superstites erunt vulnerati erunt. Nemo incolumis futurus est. Hac enim loqutione extremam urbis illius cladem exprimit: ac significat, superstites non aliorum tantum aerumnas, sed etiam suas deploraturos. Erunt enim et ipsi vulnerati. Quod si tam graves poenae sumuntur de superbis, discamus nos summisse et modeste gerere, et sponte humiliari sub potenti Dei manu.

8. (*Quoniam vites.*) Hic propheta allegorice totius regionis vastationem describit. Eam vitibus optimis abundasse credibile est, quemadmodum ex hoc et simili illo Ieremiae loco colligere promptum est. Solent autem prophetae, quum regionibus exitium minantur, quae in iis praecipua sunt recensere. Ut si de Belgia nobis sermo sit, de vitibus certe non loquemur: quemadmodum si de Aurelia aut Burgundia agendum esset. Hac autem urbes quas refert propheta praecipuae in Moabitide fuerunt. Ex earum vinetis palmites quosque praestantissimos dicit evulsos esse a dominis gentium, hoc est, victoribus, qui populis bello subactis longe lateque dominabantur. Quod dicit pervenisse usque ad Iazer, ad amplitudinem notandam valet. Haec enim urbs in finibus terrae Moabitarum sita erat: ac si diceret, non tantum exscindetur pars aliqua vitium, sed tota regio longe lateque vastabitur. Aliqui hoc ad hostes ipsos referunt: sed malo supplere relativum אשר, et referre ad vites, quae scilicet tam late patebant, ut pervenirent usque ad Iazer: ut sit sensus: Tametsi ad Iazer usque pervenerint hae vites, et occupaverint longissimum tractum, illinc ad desertum usque: tamen eas omnes domini gentium calcabunt. Ita contextus optime fluit, quia mox sequitur, vineas usque ad desertum, atque etiam ad mare usque diffusas fuisse: quo significat regionem admodum fertilem, praesertim vero vitiferam. Trans mare vero dicit, eo quod in feraci solo propinquum mare aggeribus repelli solet, ut propagetur cultura, iactisque pilis et molibus impetus aquae arcetur ad solum dilatandum.

9. (*Propterea flebo.*) Alienam hic personam induit propheta, ut alibi annotavimus. Nam Moabitarum nomine dolet atque ingemiscit. Quanquam enim fideles semper exhorrescunt iudicia Dei, nec sensum humanitatis exuere possunt, quin ipsos misereat exitii impiorum: hic tamen privatos suos affectus non describit, sed consilium eius est, addere autoritatem suae doctrinae, ne quisquam de eventu ambigat. Itaque repraesentat in persona Moabitae, velut in theatro, luctum et moestitiam, qua post illam cladem afficientur omnes: quo magis confirmet Iudaeos in hac promissione, quae incredibilis alioqui videri potuisset.

(*Quoniam super aestivos.*) Hanc postremam partem varie exponunt interpretes. נפל cadere significat et irruere. Qui pro Irruere accipiunt, nomen הידד referunt ad ipsos hostes ac si diceret: Clamor hostium super messem tuam irruit: ut sit tacita antithesis inter hunc clamorem et iubilum, de quo postea loquetur. Alii sic exponunt: Futurum ut clamores iaceant: quasi nullus futurus sit cantus, nec amplius laetae et iucundae voces mes-

eorum sint audiendae, quibus se post messem exhilarare solent. Sed malo ad clamorem hostium referre: in quo Ieremiam (48, 32) fidelissimum huius loci interpretem sequor, qui irruere vastatorem dicit: quod hic Isaias, hostilem clamorem vocat. Ac si diceret: Quum te ad colligendam messem et vindemias parabis, irruent hostes, quorum terribilis audietur clamor pro iubilo et laeta cantilena, qui te alio procul expellat.

10. (*Sublatum est gaudium.*) Idem aliis verbis confirmat, totam regionem vastam ac desertam fore, ut nulla amplius in ea aut messis aut vindemia sit. Quod Deum minatur facturum, ut desinant vinitores canere, respicit ad vetustum morem. Solebant enim collectis vindemiis et tripudiare, et canticis testari laetitiam. Unde et illud Vergilii: [1])

Iam canit extremos effoetus vinitor antes.

Sicuti quum ad portum appropinquant nautae, clamant suum κέλευσμα: quia perfuncti laboribus, et erepti periculis, quietem, vel aliquam relaxationem sibi propositam vident. Perinde ergo est ac si diceret propheta: Sublato frugum proventu nihil reliquum fore, nisi ut penuriam suam deplorent.

11. (*Propterea.*) Iterum propheta sub persona Moabitae ingentem luctum describit: nempe ex tam acerbo dolore manantem, ut etiam intestina crepent, vel cum strepitu tumultuentur. Nam a signo rem ipsam notare voluit. Diximus autem quorsum spectent vivae istae descriptiones: ut scilicet quasi in rem praesentem adducti certius speremus quae videntur omnem fidem excedere. Primariam vero urbem iterum nominans per synecdochen designat cladem totius regionis.

12. (*Et erit.*) Iterum redit ad eam sententiam quam prius attigerat: nempe idololatras rebus afflictis ad idola sua confugere, ut ex iis aliquam allevationem quaerant. Quanquam aliquanto plus hic exprimit. Nam quum idololatrae ordinaria sua templa et sacella habeant, si qua maior ingruat calamitas, aliud templum adeunt, quod prae caeteris sacrum, unde etiam sibi numen praesentius fore arbitrantur. Quemadmodum hodie papistae in extremo aliquo discrimine constituti (nam vitium hoc saeculorum omnium fuit) voti se magis potituros putant, si excurrant ad Claudium, aut Mariam Lauretanam, aliudve inter alia celebre idolum, quam si in propinquo templo convenirent. Supplicationes extraordinarias decernunt in templum longinquius, etc. Hac significatione propheta sanctuarium vocat quod apud Moabitas prae aliis celebre fuit, ipsumque adituros significat, sed nullo profectu. Templum vero celebrius Chamoz dicatum fuisse constat ex sacra historia. Particulam לא יוכל, hoc est, non poterunt, sic exponunt nonnulli: Tandem fore ipsis lassitudinem, ut vires non suppetant ad templum adeundum. Sed hic sensus mihi aptior videtur: Nihil proficiet. Excludit enim Moabitas ab omni spe salutis: ne in diis quidem suis praesidium illis fore. Verbum נראה, quum apparuerit, pondus habet. Significat enim idololatras non duci ratione, sed potius praesenti sensu tanquam brutas pecudes. Quia sicut illae tactu, olfactu, aspectu iudicant: ita idololatrae nullum alium magistrum habent quam sensum carnis. Si quis igitur ratione ostendat eos perperam agere, nihil efficiet. Etiamsi aliquoties experti sint se nihil tot laboribus efficere, non supersedebunt: sed novas comminiscentur rationes, novosque introducent cultus, quos etiam Deo probari volent. Si ex sententia ipsis succedat, suis superstitionibus omnia tribuunt, magisque obstinantur. Quod si nulla in re iuvari se sentiant, commenta sua abiiciunt, damnant superstitiosos cultus, diisque suis maledicunt. Pendent denique toti ex eventis, nec quidquam aut ratione aut verbo Dei iudicant. Ideo prout eos ducit experientia, subinde mutant consilium. Videtur tamen propheta plus aliquid velle, Moabitas scilicet, ubi palam detecta et convicta fuerit eorum stultitia, quod hactenus frustra laboraverint, venturos in templum Chamoz, pudore magis quam iudicio.

13. (*Hoc est verbum.*) Clausula haec vaticinii est sanctio. Significat enim decretum ipsius Dei a se pronunciatum esse: nec quidquam se protulisse in medium quod non profectum sit a Domino, atque ita hominis personam exuens, Deum loquentem introducit in hunc modum.

14. (*Tres anni.*) Tempus non modo ad certitudinem praefigitur: sed etiam ne longiore mora languescant fideles. Alludit autem ad pacta hominum, in quibus ex condicto praefigi tempus solet, quod non licet praetergredi. Idque potissimum in operis mercenariorum: quorum similitudinem saepius adducit scriptura, quod ingenti desiderio praescriptum illum diem exspectent, quo mercedem accepturi sunt: gemunt enim quodammodo sub onere, et quotidianos labores moleste ferunt. Hoc modo se Moabitis edicere diem ait Dominus, e qua minime elabentur, quin destruatur omnis eorum potentia. *Multitudinem* nominatim expressit, quoniam magna apud ipsos erat, eiusque nomine gloriabantur, et se invictos putabant. Quod addit: Reliquias fore invalidas, tantam fore mutationem intelligit, ut nihil cum priore statu simile habeant: quia in reliquiis non nisi triste et deforme spectaculum exstabit.

[1]) Georg II. 417.

CAPUT XVII.

1. *Onus Damasci. Ecce Damascus ablata est, ne sit civitas: nam erit acervus ruinae.* 2. *Derelictae sunt urbes Aroer, in caulas vertentur: accubabunt, nec erit qui exterreat.* 3. *Et cessabit praesidium ab Ephraim, et regnum a Damasco. Et reliquiae Syriae, quasi gloria filiorum Israel erunt: dicit Iehova exercituum.* 4. *Et erit, in die illa attenuabitur gloria Iacob, et pinguedo carnis eius macrescet.*[1]) 5. *Et erit, sicut qui colligit messem segetis, qui brachio suo spicas metit: similiter ut quis colligit spicas in valle Rephaim.* 6. *Et relinquetur in ea racematio: sicut excussio oleae, duae illic aut tres baccae restant in cacumine altioris rami, quatuor aut quinque in expansis ramis fructus eius: dicit Iehovae Deus Israel.* 7. *In die illa respiciet homo ad factorem suum, et oculi eius ad sanctum Israelis intuebuntur.* 8. *Nec respiciet ad altaria opus manuum suarum, non aspiciet quae fecerunt digiti eius, nec lucos, nec simulacra.* 9. *In die illa erunt urbes fortitudinis eius, quasi derelictio virgulti et frondis, quemadmodum reliquerunt coram filiis Israel: et erit desolatio.* 10. *Quoniam oblita es Dei salutis tuae, nec memor fuisti Dei fortitudinis tuae; idcirco plantabis plantas amoenas, et palmitem alienum conseres.* 11. *Die plantationis tuae crescere facies eam, et mane germinare facies semen tuum: sed et recedet messis in die fruendi, et erit dolor desperatus.* 12. *Hei multitudo populorum multorum: instar sonitus maris sonabunt: et strepitus nationum, instar strepitus aquarum ingentium tumultuabuntur.* 13. *Strepent populi instar strepitus aquarum ingentium, et increpabit eum, et fugiet procul: fugabitur quasi stipula montium coram vento, et quasi globus coram turbine.* 14. *Tempore vespertino ecce turbatio: antequam sit mane, nusquam erit. Haec est pars conculcantium nos, et sors eorum qui nos diripiunt.*

IN CAPUT XVII.

1. (*Onus Damasci.*) Hic adversus regnum Syriae vaticinatur, atque mentionem facit praecipuae urbis in qua regni sedes erat. Hanc autem cladem, ut alias priores, describi oportuit, ut pii Deum sibi aliquando adfuturum confiderent, nec tandem passurum ut opprimerentur sine fine ab impiis. Syrus enim cum Israele adversus Iudam foedus inierat, ut prius capite septimo vidimus: quibus quum viribus pares non essent Iudaei, aliisque praesidiis destituerentur, poterant etiam de auxilio Dei dubitare, quasi ipsos omnino frustratus esset. Ut ergo eximat ipsis hanc dubitationem, excidium illius regni denunciat. Unde colligere promptum fuit, Deum pro defensione populi sui bellare. Incertum est autem quo tempore vaticinium hoc ediderit Isaias: quia, ut iam admonui, non servat temporis ordinem, singulis gentibus quas meritae erant poenas denunciando. Sed quantum coniectura colligere licet, tunc ista praedixit, quum duo illi reges, nempe Israelis et Syriae, Iudaeam invaserant, et in eius ac universae ecclesiae perniciem conspiraverant. Utrosque enim, tam Israelitas quam Syros coniungens, ad commune iudicium vocat, ut sciatur hoc tantum profecisse illos impia et scelerata societate, ut se eodem simul exitio involverent. Atque ita Isaiae propositum est, pios ex tribu Iuda solari: quia maxime ad eos, ne animis concidant, non ad Syrios, vel etiam Israelitas quibus exitium nunciat, respectum habet. Demonstrativa particula *ecce* fidem prophetiae obsignat. Quod autem Damascum singulariter compellat, hinc non sequitur eximi alias regni partes, sed prophetis satis usitatus est synecdochicus sermo: ut sub primae urbis ruina totius gentis sortem comprehendat. Quid enim expugnata regni arce sperandum est vulgaribus oppidis? Quanquam alia ratio est, cur praecipuis et regiis urbibus gravius minentur prophetae, et sermonem peculiariter contra eas dirigant: quia scilicet illinc scelerum colluvies in totam terram exundat.

2. (*Derelictae.*) Non est verisimile hic Aroer vocari urbem de qua alibi fit mentio: potius est nomen regionis. Formam autem describit regionis vastatae: significat enim eos locos ubi civitates constructae erant compascuos fore: nullum superfore aedificium praeter caulas et pastorum tuguria: quia si qui restarent incolae, abigerent alio pecora.

3. (*Cessabit praesidium.*) Designat causam cur Dominus regnum Syriae exscindere velit. Amos (1, 3) plures recenset: sed haec praecipua fuit, quam propheta commemorat, nempe, quod regnum Israel in partes suas attraxerant, ut inferrent bellum Iudaeis. Nec enim dubium quin Syriorum blanditiis pellecti fuerint Israelitae, ut cum ipsis societatem adversus fratres suos inirent. Praetextus non parum ad fallendum valebat, Syrios ipsis adversus omnes hostes praesidio fore. Unde etiam Israelitae in eorum copiis et potentia fiduciam locabant: ita ut existimarent se quibusvis resistere posse. Israel hic totus, ut saepe alibi, intelligitur sub nomine Ephraim, quae prima eius populi tribus erat. Caeterum dicitur *cessare praesidium* et regnum ab aliquo loco, ubi franguntur vires et concidit dignitas.

(*Reliquiae.*) Id est, ambo in nihilum redigentur, tam Syrii quam Israel. Atque ut plus fidei vaticinio faciat, simul addit ita Deum pronunciare.

[1]) *sic edd.* (1551 macresset) *l.* marcescet.

Porro quum Dominus tam severe in haec duo regna animadvertit, minime dubium est quin hoc modo consuluerit ecclesiae suae, eam ipsorum hostium interitu redimens. Et quidem in utraque gente perdenda Assyriorum opera usus est, quos ipsi advocaverant Iudaei. In quo etsi peccarant gravissime, eorum tamen offensa impedimento esse non potuit, quominus ecclesiae suae consuleret Dominus, eamque hostes ipsos inter se committendo liberaret. Unde agnoscimus quanta sit pro nobis sollicitudo Dei: quum ne maximis quidem regnis parcat ut nos conservet. Observandum etiam, quamvis omnes impii societatem ineant, et manus coniungant ad nos perdendos, Dominum tamen facile nos erepturum ex ipsorum faucibus. Praeterea notandum est, utile nobis esse privari terrenis praesidiis, quibus frustra adversus Deum confidimus. Nobis enim placemus fortuna nostra excaecati, nec Deum loquentem audire possumus. Impedimenta ergo tolli necesse est, ut agnoscamus nuditatem nostram, quemadmodum Israelitis accidit, quum direpta Syria praesidio suo nudati sunt.

4. (*Attenuabitur gloria Iacob.*) Tametsi professus erat se de Syria et Damasco verba facturum, Israelem cum Syriis per occasionem coniungit, quod foedere inter se iuncti essent, et coniuncti in eadem causa. Syrii quidem, quos potissimum compellat Isaias, instar facis fuerant ad inflammandos Israelitas, ut iam dictum est. Sed Israelitae quoque ipsi in eadem culpa erant: ita merito in easdem simul poenas quasi mutua colligatione tracti sunt. Per nomen Iacob incertum est loquaturne de toto populo electo, ut comprehendat etiam tribum Iuda. Sed probabile est tantum referri ad decem tribus, quae sibi arrogabant generis nomen: et gloriosos ipsos fieri per ludibrium, quod elati sua potentia, multitudine et societatibus, Iudaeos fratres suos contemnerent. Quod deinde macilentiam ipsis minatur, pertinet ad taxandam eorum insolentiam, ut saepius prophetae eorum pinguedinem exagitant. Insolescebant enim prospera fortuna et regionis foecunditate: quemadmodum equi pingues et nimium saginati ferocire solent. Unde etiam vaccae pingues alibi vocantur (Amos 4, 1). Utcunque ergo protervi et feroces essent, minatur Deus ipsis pinguedinem, qua inflati erant, se adempturum.

5. (*Et erit.*) Similitudine quanta futura sit vastatio declarat. Quemadmodum, inquit, messores plenis brachiis segetem colligunt, ita haec multitudo, quantuncunque ingens et conferta, ab hostibus demetetur. Iam ne quid residuum faciat, spicas quoque hinc inde peracta messe decerptum iri adiungit: ac si diceret, deleta multitudine terraque instar agri demessi nudata, ne raros quidem et dispersos fore superstites. Porro similitudine messis utitur, quod populus fretus sua multitudine nihil timeret: at quemadmodum messores non terrentur segetum copia: ita negat impedimento fore ingentem numerum, quominus eos Deus in universum perdat. Potest etiam hoc ad Assyrios referri: sed idem erit sensus. Erant enim ministri Dei in hac vindicta exsequenda. In verbo colligendi haud multum immorandum est. Nihil enim aliud significat, quam stragem messi similem fore: qua edita spicilegium etiam sequutum est. Nam abductis decem tribubus, quum reliquos res novas moliri Assyrii intelligerent, ipsos etiam perdiderunt. Vallem Rephaim potissimum nominat, quod nota et familiaris Israelitis esset eius foecunditas.

6. (*Relinquetur in eo racematio.*) Alio spectat haec similitudo quam superior: perinde enim ac si delendum esset penitus gentis nomen, nihil reliquum fore ex strage praecise denunciaverat. Nunc addita consolatione mitigat cladis atrocitatem. Significat enim, quamvis hostibus propositum sit omnia consumere et delere, reliquias quasdam nihilominus fore superstites. Quemadmodum nunquam ita exacta est racematio, quin grana aliqua aut etiam uvae remaneant, quae sub foliis latuerunt: neque ita decutitur oliva, quin aliquae saltem in extremis arborum supersint. Ergo quantumlibet saeviant hostes et exardeat etiam Dei vindicta, sic tamen severum fore iudicem denunciat ut reservet sibi exiguum aliquem numerum, nec sinat hostium impetus penetrare ad suos electos. Unde sequitur, in ultione, tametsi gravissima, misericordiae tamen locum fore. Hic enim sermo habetur de posteris Abrahae, qui tametsi desciverant a Deo, ut reiectione digni essent, eorum tamen pravitatem bonitas Dei superavit. Se quidem indignos reddiderant tanta bonitate: sed foedus Dei firmum et inviolabile esse oportet, eiusque firmitatis specimen ab ipso edi in quibusdam reliquiis, tametsi populus, quantum in se erat, illud totum aboleverit. Quod diligenter notandum est, ut quum nulla apparet nobis ecclesiae facies omnesque pii deleti esse videntur, ne tamen ipsam interiisse existimemus. Stat enim Domini promissio, perpetuam ipsam fore. Manebunt ergo semper aliquae reliquiae: quamvis saepe oculis nostris non pateant.

7. (*In die illa.*) Nunc ostendit fructum huius castigationis: atque haec secunda consolatio est, qua pii sese in adversis erigere debent. Quamvis enim nihil praeter iram Dei sentiant, tamen cogitare debent, Dominum, qui nunquam sui obliviscitur, perpetuo servaturum ecclesiam suam. Praeterea castigationes ipsis salutares fore. Postquam ergo loquutus est de perpetuitate ecclesiae, simul addit futurum ut homines in Deum respiciant: quod omnium optabilissimum est. Restituitur enim mundus antea dissipatus in suum ordinem, quum homines ad Deum se recipiunt. Atqui dum ab ipso alienati

sumus, quia sponte nemo resipiscit, non aliter possumus revocari, quam si nos castigationum stimulis urgeat. Quo monemur, non tam iniquo animo ferendas esse castigationes quae deterrimam apostasiae pestem in nobis corrigunt. Respicere enim ad Deum nihil aliud est, quam quum aversi fuimus cum ipso redire in gratiam, ad eum nos recipere et converti. Qui enim fit ut homines in omne scelus se prostituant, nisi quia Dei obliviscuntur? Nam ubi notio Dei, illic reverentia: ubi oblivio, illic contemptus quoque grassatur. Quanquam proprie hoc ad fidem spectat: ac si diceret, postquam tam duris poenis subacti fuerint Israelitae, sensuros nihil esse auxilii extra Deum: qua ratione *factoris* nomen mox subiicit. Detestabilis certe socordia erat, in solo Deo, qui tot praeclaris dotibus eos dignatus fuerat, non acquiescere. Dicit igitur propheta, postquam malis et afflictionibus domiti fuerint,redituros ad sanam mentem, ut sperare in eo incipiant, qui tot beneficiis eos sibi devinxerat. Et factorem quidem ipsorum vocat Deum, non quatenus totum humanum genus creavit, sed eodem sensu quo et sanctum Israelis. Quamvis ergo ad imaginem Dei formati sint cuncti mortales: proprie tamen Israel opus eius fuit et figmentum: quia peculium eius erat, et sacer electusque populus. Atque haec repetitio ex communi linguae hebraicae usu ad rem unam notandam ponitur. Sanctum ergo vocat non solum in se, sed etiam ab effectu, quod sanctificet, vel sibi filios Abrahae segregaverit. Unde sequitur, creationem cuius meminerat de reformatione spirituali debere intelligi: secundum quam specialiter vocatur factor Israelis.

8. (*Et non respiciet ad aras.*) Hoc antitheton clarius demonstrat illud Respicere, de quo loquutus est proximo versu, proprie de spe et fiducia intelligi. Nam ubi in Deo sperare didicerint homines, pravas omnes fiducias in nihilum abituras dicit. Ut sane non aliter Deum purgatis oculis quisquam intuetur, nisi omnes superstitiones procul a se abiiciat. Ideoque docemur tollenda esse eiusmodi impedimenta, si quis ad Deum accedere velit. Nam falluntur, qui volunt Deum cum idolis coniungere, quemadmodum faciunt papistae et olim fecerunt Iudaei. Neque enim nostri tantum saeculi, sed omnium hoc vitium fuit. Omnibus igitur obstaculis renunciandum, ut in Deum intenti, recta et liquido ipsum intueri, atque in eo acquiescere possimus. Porro detestationis causa fictitios deos opus manuum vocat, ut sua stultitia pudefacti Israelitae tam foedum probrum a se excutiant ac profligent. Interea hoc vitium pluribus notat, quod eo potissimum laborarent, quum tamen nullum coram Deo detestabilius esse possit. Innumerae vero erant apud ipsos superstitiones, innumerisque in locis et idola et altaria erexerant, ut merito haec Isaias pluribus reprehendere et urgere debuerit. Posset obiici, altare Ierosolymitanum ab hominibus etiam constructum fuisse: ideoque relinquendum ut ad Deum veniretur. Respondeo, illud ab aliis longe dissimile fuisse. Nam etsi lapidibus et cementis, auro et argento constabat, hominumque opera, quemadmodum et alia, effectum erat: tamen neque materia, neque operarii, sed autor ipse Deus spectari debet: quia iussu ipsius exstructum erat. Itaque forma, ut ita dicam, essentialis, quam acceperat ex verbo Dei, spectanda est: caetera in rationem non veniant, quum Deus solus sit architectus. Aliae vero arae, tametsi similitudinem quandam cum illa haberent, quia carebant verbi autoritate, detestabiles sunt. Idem de omnibus fictitiis cultibus iudicium facere convenit, qualemcunque sanctimoniae speciem prae se ferant. Nihil enim Deo probari potest, nisi quod est verbo ipsius consecratum.

9. (*In die illa.*) Prosequitur quod dicere coeperat de exterminandis terrae incolis. Et quia munitis urbibus et propugnaculis freti Israelitae putabant se in tuto quiescere, nihilo plus in illis praesidii fore denunciat, quam si hostes per deserta loca iter facerent. Nam quod putant quidam חורש et עזובת propria esse urbium nomina, coactum est. Sed potius vel inculta et inamoena loca intelligo: vel nihilo plus momenti fore ad defensionem in muris et fossis, quam si Israelitae inter dumeta et virgulta habitarent. Particulam אשר notam similitudinis hic valere non dubito. Ideo reddidi quemadmodum, ut uno contextu dicat propheta, non secus trepida fuga dissipandum nunc esse populum, quam olim Deus veteres incolas fugaverat. Qui אשר relativum esse volunt, coguntur aliquid subaudire, et abrumpere sententiae filum. Atqui simpliciter reducitur in memoriam vetus exemplum, ut agnoscant Israelitae quam inanis sit et fallax omnis munitio contra Dei manum. Gravis est exprobratio. Nec enim cogitabant Israelitae terram illam ideo sibi velut haereditario iure a Domino datam esse, ut ipsum colerent: fugatos esse hostes, ut in eius possessionem mitterentur: nunc ingratitudine sua indignos se tanto beneficio reddebant. Quo fit ut eo privati merito contraria prioribus bonis mala sentiant. Atque hic locus ex Mose, quem sequuntur prophetae, fiet apertior. In promissis enim testatur in hunc modum: Unus vestrum fugabit mille. In minis contra, Mille e vobis ab uno fugabuntur (Levi. 26, 8. Deut. 32, 30. Iosue 23, 10). Quemadmodum ergo tantum Cananaeis terrorem incusserat, ut statim e conspectu Israelitarum fugerent: ita populi ingratitudinem ultus est, ut nihil haberet virium ad resistendum. In quo Dominus bifariam, tum in pellendis Cananaeis, tum in ulciscendo populo, potentiae suae specimen edidit. Proinde vetus illud beneficium propheta commemorans simul in-

grato et immemori populo perfidiam exprobrat, ut se merito puniri fateatur: idque a Domino proficisci agnoscant, quod ita ab hostibus profligantur, quibus antea terrori fuerant.

10. (*Quoniam.*) Ostendit causam cur adversus decem tribus ita saeviat Dominus, ne se immerito affligi vel dure nimium tractari querantur. Summa est, mala omnia illis provenire ex impio Dei contemptu. Nimis enim foeda et prorsus inexcusabilis ingratitudo erat, post tot accepta beneficia, perinde ac si nulla unquam in re Dei amorem experti essent, spes suas prostituere tam profanis gentibus quam idolis. Nulli quidem increduli, si in iudicium vocentur, culpam hanc effugient, quod vagando post creaturas Deo iniuriam faciant. Sed populi israelitici specialis fuit ratio, cui se Deus ita patefecerat, ut omnibus mundi fallaciis valere iussis debuerit in sola eius gratia acquiescere. Quare merito ingratitudinis damnatur, quod oblivione sepelierit rectae fidei materiam. Et certe, ubi semel gustandam nobis praebuit Deus bonitatis suae dulcedinem, si cordibus nostris insederit, nunquam alio nos dilabi continget. Unde sequitur ingratitudinis convinci, qui vero Deo non contenti, huc et illuc instabiles feruntur: quia hoc modo inaestimabilem eius gratiam vilipendunt. Ideo nominatim exprimit propheta Deum salutis, et Deum vel rupem fortitudinis. צור enim utrumque significat: quia instar portenti fuit non retineri sub Dei fide, a quo toties servati fuerant, et quidem velut exserta manu. Quod addit: Non fuisse recordatam, amplificatio est: quia oblique exprobrat malignam fuisse hanc socordiam, quod non reputaverint quot modis Deum olim sensissent beneficum.

(*Plantabis.*) Sequitur poena, ne inultam hanc ingratitudinem fore existimarent: nempe quia reliquerint fontem bonorum omnium, quantumvis satagant pro quaerendo victu, inedia tamen et fame confectum iri: quia quaecunque magno labore parta erunt hostis vel rapiet vel perdet. Locus hic sumptus est a Mose (Deut. 28, 30, 39): quia inter alias refertur haec maledictio. Unde apparet quod iam saepius monui, prophetas multa ex Mose mutuari, verosque esse legis interpretes. Vites autem exquisitas, et palmites aliunde advectos notat: quia ex magnitudine iacturae exacerbatur dolor.

11. (*Die plantationis.*) Significat assiduam culturam, quae plantis et seminibus adhibetur. Quanquam possemus intelligere successum: ac si plantata nuper vinea statim vinum produceret. Et hoc consentaneum est proximo membro, ubi pro die ponitur *mane.* Atque ita videtur notari subita maturitas. Nisi forte hoc quoque ad sedulitatem referre placeat, quod statim a prima aurora ad laborem intenti erunt. In verbis aliqua est ambiguitas. Vertunt enim aliqui: Commotio rami in die intirmantis. Sed quum נחלה sit haereditas, hic meo iudicio proprie fruitionem significat, non autem deducitur a חלה. Nec video quomodo conveniat nomen rami. Fateor quidem, quum de vitibus fiat mentio, καταχρηστικῶς sumi nomen messis. Posset etiam verti Collector: et tamen de his duobus nolim pertinacius contendere, quia eodem redibit sensus: modo נחלה sumatur pro ipsa perceptione fructuum. Sic enim non male fluet contextus: Tametsi assiduus sis in cultura et a summo diluculo operi instes, nihil promovebis: quia vel palmitum agitatione fructus sponte defluet, aut vites tuae spoliabuntur. Ita per synecdochen sub verbo plantandi notatur assiduus labor, quem agricolae et vinitores plantis et vineis impendere solent. Gravissima autem haec poena est, atque e certa maledictione Dei proficiscitur. Nam si is cui nulla possessio est pellatur e regione et profligetur, non ita aegre feret ut is cui agri sunt bene culti: ac praesertim si operam iis diu suam impenderit: ita Dominus Israelitas ulcisci voluit, quod abuterentur foecunditate terrae, et in abundantia sua lascivirent. Similis quoque poena impiis in genere nunciatur, quod frustra mane surgunt et indefesso labore sese torquent. Id enim sine profectu facturos. Contra, eos qui in Domino recumbunt certum laboris fructum percepturos, quia benedictio Dei comitabitur eorum labores.

12. (*Hei multitudo.*) Alii exponunt Vae: ut sit particula exsecrantis. Interdum autem est vocantis, ut alibi vidimus. Atqui ego nunc dolentis potius esse arbitror. Nam ingemiscit ob cladem quam praevidet futuram in Israele: sive hoc fraterno affectu faciat, sive ut efficacius penetret vaticinium in animos lenti et socordis populi. Certum enim est prophetas vindictam Dei, cuius praecones erant, prae aliis exhorruisse: et quamvis pro imposita sibi persona severe minitarentur, nunquam tamen exuisse humanitatis affectum, quin condoluerint pereuntibus. Valuit tamen praesertim ratio foederis quod Deus cum semine Abrahae pepigerat. Quem affectum in Paulo etiam fuisse cernimus (Rom. 9, 3): adeo ut anathema pro fratribus fieri desideraret. Dum ergo rem sibi velut praesentem proponit Isaias, non potest non magno affici doloris sensu. Atque hoc interea, ut attigi, ad maiorem certitudinem facit: quod rem velut praesentem oculis subiicit, quasi eam ipse coram intueretur. Nomen multitudinis ideo ponitur quia ex multis et variis nationibus, quibus Assyriorum monarchia constabat, collectus erat exercitus. Similitudines quas subiungit, non alio spectant nisi ad amplificationem. Eos enim mari aut diluvio comparat, quo universa aliqua regio inundatur.

13. (*Strepent.*) Tametsi videatur illam comminationem persequi, qua prius usus est: tamen in-

cipit fideles consolari, repetita eadem sententia. Ac si quis diceret: Necesse est qui Dei fuerunt immemores scelestae suae defectionis poenas dare, et quasi diluvio obrui. Verum Dominus talem hostium truculentiam compescet. Nam quum saevitiam suam exercuerint, inveniet viam qua ipsos eiiciat ac profliget. Atque eximia consolatio est, qua piorum reliquias sustentare voluit. Nec vero tantum loquitur de Iudaeis, ut vulgo existimant. Quum hactenus sermonem direxerit ad decem tribus, adhuc aliquos in Israele superfuisse certum est qui vere Deum timerent, ac desperassent, nisi eos aliqua promissio erexisset. His autem similitudinibus procellas et tempestates horrendas describit. Nam quum spiritus sanctus piis consolationem afferre vult, proponit ea quae terrere et animos deiicere solent: ut intelligamus Deum tempestates omnes, tametsi violentas atque horrendas, facile sedaturum. Ut enim ventis et mari et procellis, ita hostibus et eorum violentiae facile imperat. Itaque continuo post comparat Assyrios stipulae. Etsi enim Israelitarum respectu terribilis erat eorum impetus: coram Deo tamen similes quisquiliis fore admonet: quia nullo negotio dissipabit omnes eorum apparatus. Unde sequitur non esse de eorum viribus et potentia ex sensu nostro iudicandum. Quoties ergo impiis fraena laxari videmus, ut in perniciem nostram irruant, cogitemus nos quidem, quantum in nobis est, esse perditos, sed Deo in promptu esse modum, quo evanescere faciat eorum impetus. גלגל significat rem volubilem quae vento facile exagitatur.

14. (*Tempore vespertino.*) Sensus est: Quemadmodum tempestas vesperi excitata, et paulo post sedata, mane nulla est amplius: ita futurum ut hostibus dispulsis redeat subito praeter spem laeta serenitas. Duo voluit propheta: primum repentinam fore hostium incursionem, deinde cladem quam intulerint haud diuturnam fore. Ut repente exorti sunt Assyrii adversus Israelitas, ita repente conciderunt. Hinc miram consolationem pii omnes percipere debent, quoties omnia tumultuari vident, et imminent horrendae mutationes. Quid enim aliud est, quam subita tempestas, quam Dominus sedabit? Tyranni instar turbinum et procellarum in nos ingruunt. Atqui eorum vim Dominus facile discutiet. Eius ergo auxilium patienter exspectemus. Quamvis enim nos iactari sinat, tamen per medias tempestates ad portum tandem perducet. Quod si propheta exiguas quasdam reliquias, quae nullae propemodum videbantur, consolatus est: non dubium quin haec promissio ad nos quoque pertineat. Nulli quidem fere sumus, et in paucis angulis latet misera ecclesia: sed si statum regni Israel consideremus, quam pauci illic erant Dei servi! Atque hi vix mutire audebant, tantum inerat omnibus odium religionis et pietatis. Quamvis ergo Dominus impiorum multitudinem perdat, exiguum tamen piorum numerum, qui cum aliis velut in eadem navi iactatur, porrecta aliqua tabula e naufragio ereptum in tutum et tranquillum portum deducet.

(*Haec est pars.*) Alloquitur fideles qui latebant in regno Israelis, eosque cum ecclesiae corpore coniungit: tametsi membra hic atque illic dispersa essent, ut saepe filiis Dei contingit. Qualis sit exitus impiorum, qui nos persequuti sunt, hic cernimus. Tametsi eorum furori simus expositi, ut diripiant, praedentur, conculcent, omneque genus contumeliae in nos exerceant: similes erunt procellis, quae suo ipsarum impetu franguntur, et subito evanescunt. Haec nobis exspectanda sunt de tyrannis omnibus qui hodie ecclesiam misere vexant, et inhumaniter tractant filios Dei. Inscripta sit animis nostris haec consolatio, ut idem ipsis eventurum esse sciamus.

CAPUT XVIII.

1. *Heus terra inumbrans alis, quae est trans flumina Aethiopiae.* 2. *Mittens per mare legatos, in vasis iunceis super aquas. Ite nuntii celeres ad gentem distractam et expilatam: ad populum formidabilem, ab eo et deinceps: gentem undique conculcatam, cuius terram flumina diripuerunt.* 3. *Omnes habitatores orbis, et incolae terrae, quum signum sustulerit in montibus, videbitis: quum tuba clanxerit, audietis.* 4. *Porro sic mihi dixit Iehova, Quiescam, et videbo in tabernaculo meo, sicut calor siccans pluviam, et sicut nubes rosida in calore messis.* 5. *Quia dum adfuerit messis, perfectum erit germen, et ex flore fructus erit maturescens: tum amputabit ipsos palmites falcibus, et propagines auferendo exscindet.* 6. *Derelinquentur pariter volatili montium et animalibus terrae. Aestivavit super illud volatile, et omnia animalia terrae hyemabunt.* 7. *Tempore illo adducetur Iehovae exercituum munus, populus laceratus et expilatus, et de populo terribili, ex quo esse coepit et deinceps: gente undique conculcata, cuius terram flumina diripuerunt, ad locum nominis Iehovae exercituum, ad montem Sion.*

IN CAPUT XVIII.

1. (*Heus terra.*) Non satis mihi compertum est, de quo populo loquatur Isaias. Quanquam satis demonstrat eum Aethiopiae vicinum esse. Aliqui ad totam Aegyptum perperam referunt: quandoquidem seorsum proximo capite de ea tractabit. Unde liquet, populum hic intelligi ab Aegyptiis di-

visum. Nonnulli Troglodytas designari putant: quod mihi verisimile non est, quum nihil habuerint commercii cum aliis gentibus. Stridebant enim, ut testantur cosmographi, potius quam loquebantur. Istos vero, quorum fit mentio, societates et foedera cum aliis gentibus agitasse apparet. Incertum tamen est an contra Iudaeos conspiraverint, an vero Aegyptiis se adiunxerint ad profligandos Assyrios. Si fuerint hostes ex professo Iudaeis, vindictam denunciat Isaias. Si vero fallacibus promissis eos lactaverint, ostendit nihil ab ipsis sperandum esse: quia frivolis tantum legationibus tempus extrahent. Quidquid sit, ex vicinis nationibus, quas hoc capite nominabit, colligere aliqua ex parte licet, quo loco siti fuerint: nempe non procul ab Aegypto et Aethiopia. Nisi forte placeat maritimam partem Aethiopiae notari, quia patebit ex cap. 37. Assyriis cum rege Aethiopum bellum fuisse. Caeterum quod terram illam dicit inumbrare alis, hinc colligitur portuosum fuisse eius mare, ut habuerit frequentes navigationes, et opulenta fuerit. Tenues enim et inopes, nec exteras regiones frequentare, nec mercimonia exercere possent. Significat ergo multum apud ipsos fuisse usum navigandi.

2. (*Quae mittis.*) Hoc proprie ad conditionem illorum temporum refertur. Videtur hic populus sollicitasse Aegyptios vel Syros, ut Iudam vexarent: vel Assyrios eorum opera usos esse ad vexandum Iudam: vel socios fuisse Aegyptiis, ut coniuncta manu Assyrios repellerent, ne ultra modum cresceret eorum potentia. Nihil enim praeter coniecturas afferri potest, quod nullae exstent historiae quae de eo testentur. Ubi ergo desunt testimonia, probabilibus coniecturis utendum est. Has navigationes non in proximum quendam locum, sed in longinquum susceptas verisimile est. Quod iunceas naves vocat, non debet videri absurdum: quia Aegyptiis fuisse in communi usu ex veteribus historiis notum est, quod Nilus sit quibusdam in locis admodum praeceps, et periculosus navigantibus, propter cataractas, quas Catadupa nominant: adeo ut naves ligneae eo duci non possint, quin frangantur, et allidantur saxis: ideo naviculis flexilibus uti necesse est. Porro ne aquam reciperent, ac ita mergerentur, intus pice fuisse illitas tradunt scriptores.

(*Ite nuncii celeres.*) Hic locus est obscurus: sequar tamen quod magis probabile mihi videtur. Ostendit propheta finem sui vaticinii, id est, cur illius populi cladem praedixerit, nempe si credimus professos fuisse hostes Iudaeis, ut aliquam consolationem fidelibus afferat, qui misere disiecti et dissipati erant, ut accepto hoc nuncio oblectentur, et gratias agant Deo. Si autem magis placeat implicitos ab hac gente fuisse Iudaeos illicito foedere, ironica erit haec adhortatio, qua electi populi stultitiam coarguere voluit propheta, quod relicto Deo ab inanibus auxiliis penderet. Nam quod nonnulli haec verba Deo tribuunt, quasi maritimos istos populos in exitium Iudaeorum properare iubeat, mihi convenire non videtur. Nihilo etiam magis, quod alii putant sequentibus verbis describi ignotae illius vel obscurae gentis cladem. Expilatam enim gentem intelligit Iudaeos, qui miserabiliter vexandi et dissipandi erant, ita ut nulla in eis pars integra remaneret. Horribilem, quod tantis calamitatibus deformis, horrorem incuteret omnibus qui eam intuerentur. Nec enim probare possum, quod nonnulli exponunt de signis et miraculis, quae Dominus apud ipsos edidit, ut omnibus formidabiles redderentur. Nam allusit potius ad illum Mosis locum (Deut. 28, 28. 37), Dominus constituet te in stuporem et horrorem: quemadmodum alibi: In concussionem capitis et ludibrium (Ier. 18, 16, et 19, 8, et 25, 9. 18). Itaque significat populum cuius tam horrendus sit aspectus, ut omnes obstupefaciat. Quod Iudaeis et praedictum esse, et accidisse scimus. קו קו, id est, undique, ac si quis duceret lineas, iisque inter se coniunctis, nullum locum vacuum relinqueret: vel sulcos duceret in agro, quibus omnes glebas subigeret. Sic enim subactus ille populus et protritus est. Per flumina ingentem hostium, id est, Assyriorum exercitum intelligit. Alludit autem ad id quod prius cap. 8 (vers. 6) dixerat: Populum rivulo suo minime contentum rapidas et violentas aquas expetere. Postquam igitur ipsos accersiverunt, iis tanquam diluvio sunt obruti. Atque haec totius mali causa fuit, quod Dei promissionibus non contenti aliena praesidia quaesierunt. Iam si mandatum hoc ad nuncios celeres in Dei persona accipitur, hinc colligimus non statim ipsum suis succurrere, sed suspendere eousque suum auxilium, donec ad desperationem ventum sit. Neque enim laetum et felicem nuncium mittit ad integros, vel leviter tantum percussos, sed ad gentem prorsus deiectam et calcatam. Properare tamen iubens, intelligit subitum fore et inopinatum iudicium, ut lux repente in tenebris affulgeat.

3. (*Omnes habitatores.*) Tam illustre hoc Dei opus fore ostendit, ut omnibus populis conspicuum sit, nedum Iudaeis. Haec quidem verba, quae futuri sunt temporis, per imperativum, pro more scripturae, quidam vertunt: sed magis convenit in futuro accipere. Perinde ac si diceret, remotissimos quosque populos huius cladis fore testes: quia et vexillum conspicietur ab omnibus, et tubarum clangor in toto orbe personabit: unde palam fiet non ab hominibus motum esse bellum, sed a Deo ipso, qui insignibus notis se autorem esse ostendet. Quum geruntur bella, omnes palam quid agatur cernunt: sed bona hominum pars eorum initia et exitus fortunae tribuit. Contra Isaias haec omnia tri-

buenda Deo esse ostendit, quia novo et insolito modo potentiam suam exseret. Nam sic interdum operatur, ut manus eius lateat, nec opus ipsius ab hominibus censeatur. Interdum vero sic manum exserit, ut omnes eam cogantur agnoscere: idque voluit propheta.

4. (*Porro sic.*) Postquam Aethiopibus, vel eorum viciniis stragem minatus est, et simul ostendit inde venturum esse solatium ad Iudaeos, vel ironice stultam fiduciam perstrinxit, qua decepti fuerant Iudaei: nunc subiicit Deum istos confusos motus sic temperaturum ut electi populi reliquias tandem ad se colligat. Particula כי, quam reddidi per porro, nunc causalis, nunc adversativa est. Hic autem secundus sensus videtur melius quadrare: quia dubitationi occurrit propheta, quae vehementer alioqui turbare poterat infirmos animos: quia et in rebus permixtis Dei providentia quasi opposito velo nobis obtegitur, et talis erat status gentis illius, cui excidium denunciat, ut vaticinium hoc pro fabula haberi et rideri posset. Nec enim, ut colligere licet, ullum periculum ullave mutatio imminebat. Hoc nonnulli ad personam Isaiae referunt, quasi fretus oraculo Dei quiescat, id est, pacato sit animo: quemadmodum nos esse oportet audito verbo Dei, idque certo exspectare quod praedictum est. Quemadmodum etiam Abacuc (2, 1), Super speculam, inquit, meam stabo. Sed dubium non est quin narret quod sibi a Domino praedictum fuerat, et Dominum ipsum eius ore hanc sententiam pronunciare. *Quiescam*, id est, supersedebo quasi otiosus. Nam et Videre hoc significat. Nullae enim spectatoris sunt in agendo partes: aspectu contentus acquiescit. Ad id etiam facit tabernaculi nomen, ac si sub tectum Dominus sese ad quietem reciperet: quemadmodum e diverso se tribunal conscendere dicit, quum impiorum scelera ulciscitur. Sunt enim formae loquendi ad usum nostrum accommodatae. Nisi forte magis placeat, prophetam ad sanctuarium alludere: quia etsi in afflicto populo obscura ad tempus latebit Dei maiestas, efficax tamen fore eius otium. Summa huc redit: quamvis sursum et deorsum omnia volvantur, ut obrepere queat suspicio, nullam Deo amplius curam esse regendi mundi, ipsum tamen consulto quiescere, ac si cubiculo inclusus otio vacaret, fructumque huius quietis suo tempore fore manifestum.

(*Sicut calor siccans.*) Hac eleganti metaphora magis exprimit quod iam dixerat Isaias. Quanquam bifariam accommodari potest ad mentem prophetae: vel quod Deus tanquam ex sua quiete expergefactus proferet serenum vultum qui fideles exhilaret: vel vivifico humore eos irrigabit. Hoc modo notaret propheta diversos successus. Vel subest tacita antithesis, qua admonet, ubi videbitur Deus otiosus iacere et speculari quae aguntur, posse tamen quasi ludendo sua iudicia exsequi. Et certe quia cum hoc versu cohaerent duo sequentes videtur hoc velle Isaias: Quamvis Deus non satagat more hominum, neque fervido impetu festinet, occultos tamen esse modos in eius manu, ut sua iudicia exsequatur, nec interea digitum moveat. Forte etiam docere voluit, Deum in hac gente perdenda, aliter quam plerumque soleat acturum. Sed nobis sufficere debet quod nuper attigi, dum secure homines rebus prosperis indormiunt, ac delitiis ebrii putant nihil iam sibi esse cum Deo, instare subitum interitum: quia Deus speculando superat omnes mundi conatus vel apparatus. Itaque testatur se similem fore lucido ac sereno coelo, et calori pluvias exsiccanti: deinde rosidae nubi in ferventi aestu. Scimus autem hanc pluviam aptissimam esse maturitati frugum: atque etiam calorem qui pluvias consequitur, accelerare fruges ac foecundiores reddere, quum sua vi penetrans humorem intus magis adigat. Hoc autem voluit propheta: Tametsi impendeant reprobis clades et miseriae, tamen ita iis omnia ex voto fluere ut summe beati esse videantur, ac si Dominus ipsos omni honorum genere cumulare vellet. Verum saginari ut boves ad mactationem destinatos. Quum enim ad summam felicitatem pervenisse videntur, subito intereunt. Unde sequitur non esse de iudiciis Dei ex praesenti rerum aspectu iudicandum. Quum enim admodum securi sunt haud longe abest interitus et extrema ruina. Ita citissime solatur fideles, ne reprobis melius esse existiment quantisper cessat Deus: quia etsi fovere in sinu videtur quos tolerat brevi in nihilum rediget. Haec autem accommodanda sunt miseris istis et calamitosis temporibus, quibus tyranni ecclesiam opprimentes soli florent, bonisque omnibus affluunt, sicque machinantur, ac si omnia ipsis in manu essent. Praevalent enim potentia, consiliis, astu. Sed omnia haec consilio Dei fieri intelligamus, qui successus ipsorum accelerat, omniaque prospera concedit, ut tandem eos momento interimat atque perdat. Scio longe in diversum sensum ab aliis trahi prophetae verba. Sed quisquis prudenter totum contextum expendet, facile, ut spero, subscribet meae interpretationi.

5. (*Quia dum adfuerit messis.*) Ad verbum est, a praesentia messis: sed mitiganda fuit asperitas. Ac sensus prophetae minime dubius est: Iam propinqua messe, et uvis maturescentibus totum proventum, cuius spe laetati fuerant impii, repente ipsis abreptum iri. Continuat enim eandem sententiam propheta, et idem quod prius his similitudinibus confirmat: impios non statim excindi, sed florere ad tempus, Dominumque eis parcere: sed quum messis adfuerit, quum vites gemmas protulerint et defloruerint, ita ut appareant omphaces,

palmites ipsos succisum iri. Ita quum impii maturitati proximi erunt, non tantum fructu privabuntur, sed a radice exscindentur cum sua propagine. Talem impiis exitum dabit Dominus, postquam eos prosperis rebus aliquamdiu frui siverit. Sic enim a radice evellentur, ut reviviscere ac restitui nullo modo possint. Eximiam vero hinc consolationem percipimus, quod quum dissimulat Dominus fidem nostram probat, nec sinit omnia caeco fortunae impetu ruere, quemadmodum profani homines putant. Deus enim in coelo est, velut in tabernaculo suo, vel in ecclesia sua, quasi in tugurio ignobili residens: opportune deinde prodibit. Ita ingrediamur conscientias nostras, sicque nobiscum reputemus omnia, ut animos nostros huiusmodi promissione sustentemus: qua sola tentationes vinci ac superari possunt. Hoc etiam perpendamus, quod Dominus se impiorum felicitatem promovere et accelerare dicit: quae ad illustrandam magisque ac magis patefaciendam Dei misericordiam facit. Nam si eos statim quasi pullulantem segetum herbam praecideret ac tolleret, non ita conspicua esset ipsius potentia, nec bonitas eius tam certo agnosceretur: sicuti quum eos in excelsam magnitudinem excrescere, repleri et florere sinit, ut postea sua mole corruant, aut veluti turgidas et pingues aristas putatoriis falcibus praescindat.

6. (*Derelinquentur pariter.*) Sic impios ut res nihili proiectum iri significat: quemadmodum etiam Iohannes Baptista comparat eos paleis, quae abiiciuntur in sterquilinium. Ita Isaias feris et avibus exponendos esse docet, ut aestate apud ipsos nidificent aves, hyeme vero ferae lustra sua habeant. Ac si diceret, non tantum hominibus, sed feris quoque ipsis in probrum fore. Talis igitur est impiorum exitus, qui excelso in loco quasi extra omnem aleam positi omnia prae se despiciunt. Iis aves et ferae bestiae in cubile et pastum abutentur. Deiicientur, inquam, non solum infra omnes homines, sed etiam infra ipsas bestias, omnique dedecori et ignominiae expositi documentum erunt admirabilis Dei providentiae.

7. (*Tempore illo.*) Iterum ostendit propheta quorsum profanae genti excidium minatus sit. Quum enim nationes fere omnes in exitium ecclesiae conspirassent, de ea prorsus actum esse videbatur. Dominus ergo auxilium ei se in tempore laturum significat. Nisi enim obstitisset talibus consiliis, et tempestive repressisset hostium conatus, Iudaei desperassent: ideoque ostendit se ecclesiae curam habere: et quamvis eam castigare velit, occurrere tamen in tempore ne pereat: manumque suam opponere tyrannis et aliis hostibus, ne ipsam evertant, et voti, quod sibi putabant esse in manibus, potiantur. Ergo ut Iudaeos ad patientiam animet, non solum eos discernit a gente Aethiopum, sed etiam admonet in eorum salutem Deum sua iudicia moderari. Alludit autem ad secundum versum huius capitis, ubi iisdem nominibus et titulis iudaicum populum designari vidimus. Et utitur adducendi verbo, quia ante in exsilium trahendi erant, ut nihilo magis liberum ipsis esset in templum ascendere, quam exteris gentibus. Notandum etiam quod ait מעם: denotat enim populum non fore integrum: ac si diceret, Tametsi vos ad paucitatem redigi oportet, ut tenues sitis reliquiae, hi tamen pauci qui supererunt Deo in sacrificium offerentur. Utilissima hinc doctrina, nostrisque temporibus aptissima colligenda est. Nam hodie haud procul a desperatione abest ecclesia: expilata enim, dissipata et undique quassata, imo contrita est. Quid agendum in tot tantisque angustiis? arripiendae sunt hae promissiones, ut Deum nihilominus ecclesiam servaturum esse confidamus. Utcunque corpus sit lacerum, dissectum in frusta et disiectum, membra tamen facile spiritu suo coniunget: nec unquam memoriam nominis sui et invocationem perire sinet. Efficiet Dominus ut ex his frustis quae nunc disiecta et dissipata sunt populus in unum coeat et congregetur. Quos enim longissimo intervallo coniungit unitate spiritus, eosdem facile potest in unum aggregare. Tametsi igitur populum imminui, et membra aliqua rescindi videamus, tamen ex eo munus aliquod Domino offeretur.

(*Ad locum nominis.*) Hic modus loquendi usitatus est prophetis. Quum enim cultus Dei mentionem faciunt, ab externis exercitiis ipsum indicant: veluti ab aris, sacrificiis, ablutionibus et eiusmodi. Et certe quum cultus Dei sit interior, non aliter quam externis signis designari potest, quibus homines testantur se Deum colere et venerari. Hic autem praecipue montem Sion nominat, quod locus ille Deo consecratus esset, atque illic sibi sacrificia offerri vellet. Nam et praecipuo illo honore dignatus est, quum inde doctrinam verbi emiserit, quemadmodum antea vidimus: ut merito sub eius nomine purus atque integer Dei cultus intelligatur. Denique prophetae non describunt cultum Dei, qualis post Christi adventum futurus erat, sed qualis erat suo tempore. Oportebat enim ipsos sese accommodare populo cui serviebant. Hinc colligendum est, nos ad ecclesiam non aliter pertinere, quam si Deo in sacrificium offeramur. Comparet ergo sese ad hanc mactationem quisquis Dei esse volet, nec amplius sibi vivat, sed totus Deo consecretur. Hoc autem gladio verbi scimus fieri (evangelio scilicet) quo etiam Paulus se homines Deo offerre et sacrificare gloriatur. Per locum nominis Domini, non intelligit essentiam Dei illic esse inclusam, de qua nihil crassum aut terrenum cogitare debet, quasi Deus loco affixus sit: sed quia locus erat in quo Dominus testari potentiam suam, coli et invocari

voluit: ubi se beneficiis suis et virtute praesentem esse declarabat: idque ob ruditatem populi, qui aliter eius maiestatem comprehendere non poterat. Interea notandum est, nos non posse aliter gratos esse Deo, quam si in unam et eandem fidem coalescamus: id est, simus ecclesiae membra. Neque enim nobis Ierusalem, vel ad montem Sion excurrendum. Quia tam longe et late patet hodie Sion, quam universus orbis, qui totus consecratus est Deo. Superest igitur ut eadem vigeat inter nos fides, et caritatis vinculo simul iuncti simus. Haec si desint, profana apud nos omnia, nec sacri quidquam aut sancti habemus.

CAPUT XIX.

1. *Onus Aegypti. Ecce Iehova equitat super nubem celerem: et veniet in Aegyptum, et commovebuntur idola Aegypti a facie eius, et cor Aegypti dissolvetur in medio eius.* 2. *Et committam Aegyptios cum Aegyptiis, pugnabit quisque tunc contra fratrem suum: quisque, inquam, contra proximum suum: civitas contra civitatem, et regnum contra regnum.* 3. *Et exinanietur spiritus Aegypti in medio eius: et consilium eius destruam, etiamsi quaerant illud apud idola, apud magos, apud pythones, apud divinos.* 4. *Et tradam Aegyptios in manum domini saevi, et rex fortis dominabitur eis: dicit Dominus Iehova exercituum.* 5. *Tunc deficient aquae a mari: et fluvius exsiccabitur atque arescet.* 6. *Elongabuntur flumina: exhaurientur et siccabuntur rivi munitionis* [1]*, arundo et carectum succidentur.* 7. *Herbae ad rivum et super os rivi, et omnis sementis rivi arescet, et propelletur, ut non sit.* 8. *Et moerebunt piscatores, et lugebunt omnes qui hamum proiiciunt in rivum: qui expandunt rete super faciem aquarum debilitabuntur.* 9. *Qui in lino optimo operantur erubescent, et qui texunt plagas foratas.*[2]) 10. *Erunt enim retia eius dissipata: et omnes architecti retis* [3]) *tristes erunt animo.* 11. *Certe stulti principes Zoan: prudentum consiliariorum Pharaonis consilium infatuatum est. Quomodo dicitis Pharaoni: Filius sapientum ego, et filius regum antiquorum?* 12. *Ubi nunc prudentes tui? ut annuncient tibi, aut etiam sciant quid decreverit Iehova exercituum super Aegyptum.* 13. *Infatuati sunt principes Zoan, decepti sunt principes Noph, seduxerunt Aegyptum angulus tribuum eius.* 14. *Iehova miscuit in medio eius spiritum perversitatis: et seduxerunt Aegyptum in omni opere eius, quemadmodum circumagitur ebrius in vomitu suo.* 15. *Nec erit Aegypto opus quod faciat, caput vel cauda, ramus aut iuncus.* 16. *In die illa erit Aegyptus instar mulierum. Horrebit enim et pavebit a facie agitationis manus Iehovae exercituum, quam agitabit ipse super eam.* 17. *Et erit terra Iuda Aegyptiis in tremorem. Omnis qui recordatus fuerit illius pavebit super ipsam, propter consilium Iehovae exercituum, quod decrevit super eam.* 18. *In die illa erunt quinque civitates in terra Aegypti loquentes labio Canaan, et iurantes per Iehovam exercituum. Civitas desolationis una vocabitur.* 19. *In die illa erit altare Iehovae in medio terrae Agypti, statua item iuxta terminum eius Iehovae.* 20. *Eritque in signum et in testem Iehovae exercituum, in terra Aegypti. Quia clamabunt ad Iehovam propter oppressores: et mittet eis servatorem et principem, ut liberet eos.* 21. *Et cognoscetur Iehova ab Aegyptiis, cognoscent, inquam, Aegyptii Iehovam in illo die: et facient sacrificium et oblationem, vovebuntque vota Iehovae et reddent.* 22. *Itaque percutiet Iehova Aegyptum: percutiens et sanans. Convertentur enim ad Iehovam, et exorabitur ab eis, et sanabit eos.* 23. *In die illa erit via ab Aegypto in Assyriam: commeabunt Assyrii in Aegyptum, et Aegyptii in Assyriam: et colent Aegyptii Assyrios.*[1]) 24. *In die illa erit Israel tertia cum Aegypto, et Assyria benedictio in medio terrae.* 25. *Quia benedicet illi Iehova exercituum, dicens: Benedictus populus meus Aegyptius, et opus manus meae Assyrius, et haereditas mea Israel.*

[1]) rivi Aegypti 1551. [2]) *in margine:* vel pellucidas. [3]) vel mercedis (1551: vivarii).

IN CAPUT XIX.

1. (*Onus Aegypti.*) Hic propheta adversus Aegyptum vaticinatur, quod esset veluti asylum Iudaeis, simulatque tempestas ipsis aliqua ingruebat. Deo enim relicto, ad quem confugere debuissent, nihil amplius opis praeterquam in Aegyptiis reliquum esse existimabant. Ideo regnum etiam illud atteri oportuit, ut nullae restarent eius opes aut copiae, quibus Iudaei fallerentur. Quamdiu enim florebat Aegyptus, quod populosissima et munitissima esset, longe a periculo se abesse confisi, Deum spernebant: vel saltem nihili fere ducebant eius promissiones. Itaque duplex in eo malum erat: primum quod quum in uno Deo recumbere deberent, turgebant inani illa fiducia Aegypti: deinde, quoties in ipsos animadvertebat Dominus, Aegyptiorum potentia sese adversus eius plagas muniebant: ac si potuissent hominum copiis iudicia eius irrita facere, quum se totos ad eum convertere debuissent: qua de re fusius infra disseret Isaias capite 30.

(*Ecce Dominus equitat.*) Haec loquutio habetur etiam in aliis scripturae locis, sed generalis. Eam

[1]) *in margine:* vel, cum Assyriis.

vero propheta huic vaticinio accommodat: quod Aegyptii se undiquaque sic munitos putarent, ut nullus Deo accessus ad ipsos pateret. Hanc ergo inanem fiduciam ridet: et eminentem Dei potentiam ostendit, quum nube celeri vehatur. Unde sibi aditum facile patefaciet: nec munitiones, neque propugnacula ipsi obstabunt. Caeterum, quia praeter terrenas opes, falsa etiam religio dementaverat Iudaeos, hac quoque in parte ridet eorum amentiam propheta quia Deus prosternet quidquid sibi esse putabant auxilii in idolis. Figmentum puerile omitto, quod plerique imaginati sunt de eversis a Christo idolis in Aegypto, quum illuc infans deferretur. Est enim refutatione indignum. Abusi autem sunt hoc loco ad id probandum, ut etiam aliis quam plurimis: quum longe alius sit prophetae sensus. Loquitur enim de calamitate quae Aegyptiis per Assyrios illata est, quam admonet Deo tribuendam esse non fortunae, ut profani homines solent. Hoc ergo iudicium Dei esse ostendit, cuius manu omnia administrantur. Significat autem idola ruitura, id est, nihil profutura Aegyptiis quantumvis eorum auxilio confidant, et sub eorum tutela se esse arbitrentur. Nulla enim gens tam addicta fuit superstitionibus: quandoquidem feles et boves, et crocodylos, atque etiam cepas atque omne genus plantas adorabant: nec ulla res erat, cui non divinitatem aliquam affingerent. Horum igitur omnium, quos sibi Aegyptii adoptaverant patronos, fictitiorum deorum potentiam eversum iri significat. Iam ubi docuit Aegyptios frustra suis superstitionibus niti, simul etiam superbiam deiicit quam conceperant de terrenis suis viribus: ac cordis nomine intelligit magnanimitatem quae robustissimos quosque interdum deficit, ut nihil audeant etiam dum suppetunt vires et copiae. Atque hoc modo bellum illis cum Deo fore exprimit, qui intus corda liquefaciet antequam necesse sit cum hostibus confligere. Neque enim tantum expavefactum iri denunciat, sed simul addit, in medio totius regni, ubi maxime tuta et tranquilla erat habitatio, quum longe abessent ab omni incursu. Hoc considerandum fuit piis omnibus, quum bellum Aegyptiis illatum est: ac idem etiam nos ipsi debemus contemplari in omnibus regnorum mutationibus, quae ex sola Dei manu proficiscuntur. Si cor labascit bellicosis alioqui viris qui magnam fortitudinem ostentaverant, si deficiunt vires, hoc ultioni Dei tribuendum.

2. (*Et committam.*) Hic specialius designat cladem quam Aegypto inferre statuerat. Committendi verbo significat intestina dissidia, quibus sese mutuo proscindunt, qui se ipsos inter se tueri debuerant: quo malo nullum magis exitiosum aut civitati, aut populo accidere potest. Operae pretium vero fuit hoc etiam persuaderi Iudaeis (quia in manu Dei sunt corda hominum) posse arcano eius instinctu ad mutuas discordias accendi Iudaeos quibus se ipsi conficerent, quamvis superiores essent externis hostibus. Hinc docemur, populos nunquam tumultuari, nisi Dominus eos inter se committat: ac si quis gladiatores in arenam produceret. Accendit eorum animos ad pugnam, atque impellit, ut alii alios mutuis vulneribus conficiant. Quemadmodum igitur Deo acceptum ferendum est quum amicitia colitur inter cives: ita ultioni eius tribuendum, quum alii saeviunt in alios, seque ipsos caedunt ac comminuunt. Amplificandi causa subiicit quod etiam magis prodigiosum est: eos qui sanguine inter se coniuncti sunt armandos esse in suam ipsorum perniciem. Nam si belluis deteriores sunt homines, quum naturae communis obliti inter se digladiantur, quanto magis abhorret a natura fratres aut necessitudine coniunctos inter se pugnare? Quo vero id magis portentosum est, eo magis iudicium Dei et dira eius ultio agnoscenda est. Videtur autem gradatim progredi Isaias. Primum enim fratrem nominat, deinde proximum, tertio civitates, quarto regna. Regna autem intelligit provincias, in quas distributa erat Aegyptus, quas Graeci νόμους vocabant: sicuti etiam hic verterunt.

3. (*Et exinanietur.*) Sicuti paulo ante Aegyptiis animum abstulerat Isaias, nunc etiam mentem ipsis adimit. Quae duo ad regnorum defensionem vehementer necessaria sunt: quandoquidem his sublatis, nulla gerendarum rerum ratio esse potest. Populus vero ille persuasione prudentiae se anteponebat aliis: atque ut fastuose despexerit caeteros omnes ut barbaros, ac si in sola Aegypto esset cultus, humanitas, doctrina, solertia, satis notum est. Nam et se inventores literarum esse iactabant: philosophiam et astrologiam a se profectam esse: denique omnium artium liberalium officinam esse Aegyptum. Ideoque nunquam hoc sibi eventurum putassent, ut eos consilium et prudentia deficeret. Nec dubium quin si ad eos pervenisset hoc vaticinium, secure risissent: ac potius defuturas mari aquas, et omnia eversum iri putassent, quam hoc ipsis accideret, quibus ingenitam esse prudentiam ipsam censebant. Verum hoc intrepide pronunciat Isaias: nec enim ex se loquebatur. Caeterum, quia praedixerat audacia qua pollebant esse privandos, contextus postulat ut nunc intelligat caecitate percussum iri: quia utraque animae facultas a sola Dei gratia pendet. Proinde רוח hic mentem et perspicaciam significat: quod diligenter notandum: quia multi in hoc nomine hallucinantur. Et in voce consilii, quae mox additur, maior est expressio prioris sententiae. Ostendit enim unde sit ista inanitas, nempe quia Deus consilium ipsis adimet atque tollet.

(*Etiam si quaerant.*) Hic anticipatio est. Nam occurrit iis quae Aegyptii obiicere potuissent: An-

non sunt nobis dii quos consulamus? annon sunt magi, divini, pythones? haeccine tu pro nihilo ducis? Haec omnia nihil ipsis profutura esse denunciat, utcunque iis vehementer confidant, et turgeant inani nomine sapientiae. In his nominibus haud multum immorabor, in quibus tamen Isaiam gradatim progredi verisimile est. Primum enim deos nominat, deinde magos, postea subiungit divinos et ariolatores. Habebant enim oracula sua quibus imprimis confidebant. Inferiores erant magi: quanquam et hi magnae erant autoritatis. In rebus autem levioris momenti pythones consulebant. Tam inquieti sunt superstitiosi homines, ut nihil eis satisfaciat. Incerti enim et instabiles, nunc ad haec, nunc ad alia remedia decurrunt: et sane ita ipsis imponit Satan, ut initio speciem quietis et tranquillitatis offerat, quam se nactos omnino putent: quo postea vacuos esse ostendat, magisque exagitet ac vexet, novamque certitudinem requirere cogat. Ita nusquam mentes nostrae, praeterquam in solo Deo, acquiescere et pacatae esse possunt. Nec dubium quin istas artes ut alienas a ratione damnet propheta. Deus enim patefecit omnia cognitu necessaria artibus et scientiis, quas in usu esse voluit, ipsique probatae sunt. Si quis aliter sapere volet, eum Satanam pro magistro habere necesse est.

4. (*Et tradam.*) Nunc demonstrat quid futurum sit Aegyptiis, postquam et fracti corde et intelligentia privati fuerint. Nihil enim iis restabit nisi ut in servitutem redigantur. Nam populum iis destitutum concidere sua sponte necesse est, etiam si nullo ab hoste fortius impetatur. Unde etiam his praesidiis spoliat Deus quos ulcisci vult, omnemque tuendae libertatis rationem tollit. Quanquam aliquid atrocius denunciat propheta, non modo scilicet imperium illud in quo sibi fastuose placebant Aegyptii collapsurum, sed ipsos quoque servile iugum subituros. Etsi autem epitheton *Duri* singulari numero ponitur, pluraliter tamen dicit subiiciendos esse dominis: quod indignius est quam si uni tantum parerent.

(*Rex fortis.*) Intelligit tantam tyranni cui eos subiiciet potentiam fore, ut in libertatem facile restitui non possint. Ostendunt historiae varias mutationes multis regionibus accidisse, quas qui subegerant retinere et servare non potuerunt. Saepe enim conservatio rerum partarum difficilior est ipsa victoria. Propheta vero hunc statum haud facile immutatum iri, et diuturnam Aegyptiorum servitutem fore significat: quia robustissimo victori nemo se vindicem opponere audebit. Potest etiam hoc modo intelligi, quod minorum gentium principes humaniores sunt erga populum suum quam potentiores, qui magnitudine sua freti nihil non sibi permittunt. Ut enim potentiae suae nullum esse modum existimant, ita nec licentiae, effraenesque decurrunt quocunque ipsos libido impulerit. Utrumvis placeat, summa huc redibit, Aegyptios, qui se primos et summos omnium hominum putant, venturos in alienam potestatem, duroque premendos esse iugo, potentis scilicet regis, cui nemo se opponere audebit. Hinc videmus quanta sit hominum stultitia, qui potentem regem et multis ditionibus imperantem appetunt: et quam merito poenas dant suae ambitionis, quae tamen quotidianis experimentis, quae passim visuntur in mundo, corrigi non potest. Gloriantur hodie Gallia et Hispania se principibus magnis subesse. Verum quam utile sit quod fallaci honoris praetextu eos fascinat, suo damno sentiunt. Sed de hac re prius alio loco diximus.

5 et 6. (*Et deficient.*) Prosequitur id quod iam coeperat, nihil profuturas Aegyptiis munitiones, quibus se egregie instructos esse existimabant. Nam inexpugnabiles videbantur, quod et mari, et Nilo, et propugnaculis cincti essent. Et difficiles ad eos fuisse accessus perhibent historiae, quod nullum esset Nili ostium, quo non facile naves arcerentur. Itaque praeclaro situ illo et munitione naturae gloriabantur: quemadmodum et hodie Veneti, se tam profunda fossarum cinctura munitos putant, ut discingi non possint: sed praesidia sunt inania, ubi in nos Dominus animadvertere constituit. Eodem pertinet quod de munitionibus subiicit. Alludit autem ad aggeres, qui non modo exundationes Nili arcebant, sed protegebant totam terram. Ac si diceret, nihil opus iis fore, quoniam siccabitur. Certum est autem arefactum non fuisse Nilum, nec tamen a propheta quidquam praedictum est, quod impletum non sit. Repetendum igitur est memoria quod alibi diximus, sic nobis ad vivum clades istas repraesentari ob stuporem nostrum, ut quasi in rem ipsam veniamus. Necesse enim est proponi spectaculum quod mentes nostras afficiat, et ad consideranda iudicia Dei excitet, quae alioqui contemnimus. Observanda est arrogantia Aegyptiorum, qui opibus variis abundabant, nec putabant fieri posse ut tanta clade premerentur. Iuncum et calamum nominat, quod iis abundarent, et plurimum uterentur, nisi forte potius intelligat siccas fore paludes.

7. (*Super os.*) Alii ripas vertunt, sed potius fontem ipsum intelligit, qui raro siccari solet: tametsi torrentes aut fluvii deficiant. Os ergo accipit pro ipsa fluvii origine, quae ita arescet, ut nulla pars regionis irrigari possit. Etsi enim procul aberat Nili ortus, non tamen abs re minatus est propheta flumen illud, ex cuius irrigatione fluebat totius fere terrae foecunditas, aridum fore a suo principio. Rarae enim illic pluviae: sed earum vices quotannis sufficit Nilus, qui si parcius exundet

penuriam et famem minatur. Ideoque propheta eius siccitatem denuncians, sterilem fore totam regionem intelligit. Qua ratione etiam dicit, etiam in ipso ore, unde aquae ebulliunt, fore aquarum defectum, ut illic herbae exarescant.

8. (*Et moerebunt piscatores.*) Semper ad Aegypti statum respicit Isaias. Monuimus antea hypotyposes istas prophetis usitatas esse: ut quum de regione aliqua mentionem faciunt, id praecipue nominent quo regio illa abundat et cuius nomine celebris est. Ut quum de regione vitifera sermo est, vites commemorant: si vero abundet auro, aurum nominant: si argento, argentum. Ita hic de Aegypto loquens, quod irrigua sit et multis fluviis abundet, de piscatu sermonem habet. Quod verbum אמל alii vertunt Exscindi, non reiicio: sed verior interpretatio est Attenuabuntur. Nam hoc respondet luctui et moerori, cuius ante meminerat. Scimus autem illic fuisse piscatorum copiam, et has fuisse non minimas opes Aegypti. Piscatoribus enim sublatis, quorum magna erat apud Aegyptios copia, et quibus eorum opes magna ex parte constabant, eos attenuari necesse fuit. Quemadmodum si panniticium iis populis adimatur qui ex eo victitant, magna penuria consequetur. Insignem ergo mutationem totius regionis designat.

9. (*Et qui operantur in lino.*) Quemadmodum de luctu loquutus est, ita nunc de pudore: quia nullus erit quaestus iis qui antea copiosum victum ex hoc artificio consequebantur. Hae autem artes coniunctae sunt, retia texere et piscari. Quanquam dubium est an de solis retiariis loquatur: quia si שריקות accipimus pro optimis quibusque linis, probabile est hoc ad alias texturas potius referri, quae ex tenui subtilique filo magis exquisitae sunt. Et scimus telas pretiosissimas fuisse confectas in Aegypto. Nec male conveniet plagas albas, quas nos foratas vertimus, etiam de lineis vestibus intelligi: quae maiore erant in pretio quo rarior erat textura. Ita metaphorica erit loquutio, qua oblique indecorum luxum mordet propheta: Quod Aegyptii lineis vestibus non aliter se tegant quam si rete induerent. Si ita intelligere placet, cohaeret etiam proximus versus. Nec sane video quomodo tam subtile texendi artificium ad piscaturam aptetur. Caeterum, si de piscatoribus omnino intelligere placeat, sensus erit: Moerore oppressum iri quicunque hactenus quaestuosas artes et frequentem piscandi usum exercuerant. Quantum ad nomen שרק, nullà necessitas, meo iudicio, cogit rete vertere: quin potius etymologia docet opus esse lucrosum.

10. (*Et omnes qui stagna.*) Ubi magna est piscium copia, ibi etiam servantur in stagnis et vivariis: quoniam piscatores eos minimo pretio dare cogerentur. Praeterea non semper eis succedit in retis iactu. Idem ergo persequitur argumentum: Pisces neque capi poterunt, nec servari. Vivaria nullum usum habebunt.

11. (*Certe stulti principes Zoan.*) Hic prudentiam cum stultitia coniungit: nec immerito. Nam sapientiae persuasio eripi hominibus non potest, quin se invito etiam Deo sapere existiment. Species igitur concessionis est, ubi sapientes vocat, quorum simul amentiam vel socordiam traducit. אך adversativa interdum particula est. Sed quum videatur hic propheta insurgere adversus Aegyptios, malo interpretari Utique, vel sane, vel nunc saltem. Nam insultat consiliariis Pharaonis, quod quum sint stultissimi omnium hominum, sapientissimi censeri velint et sibi videantur. Ita est epiphonema: Ubi est sapientia illa Aegypti? ubi consiliarii qui omnes contemptui habebant? cur regnum suum non tuentur? Nunc saltem apparet qualis fuerit eorum prudentia. Atque hoc ad confirmationem prophetiae et obsignationem valet, ubi constat prophetam non loqui de rebus ignotis: sed quasi versari prae oculis eius Aegypti cladem. Dei ergo autoritate instructus principes omnes illos, quamlibet sapere videantur, stultos pronunciare audeo. Denique docet propheta inanem esse hominum gloriam, qui absque Deo vel micam sapientiae sibi arrogant: eo quod tandem deprehenditur eorum stultitia, et quum ad rem veniendum est, pueros se esse ostendunt. Patitur quidem Dominus ut edant multa exempla, quibus apud homines opinionem sibi comparent: sed tandem ipsos infatuat, ut cum sua perspicacia et magno rerum usu magis ridiculos pueris se praebeant. Discamus ergo petere a Domino spiritum intelligentiae et consilii: quem si nobis concesserit, eo recte et moderate utamur. Deus enim adversatur hominum sapientiae, ubi plus quam par est sibi arrogant: et necesse est poenas dare suae stultitiae qui ambitiosius sese efferunt. Ideo saepe eos pudefacit, ut constet sapientiam eorum nihil praeter inanem fumum esse. Nulla enim est, nisi in timore Dei fundamentum habeat, quem etiam Salomon docet sapientiae caput esse (Prov. 1, 7).

(*Quomodo.*) Pharaonis consiliarios reprehendit, quod ei adularentur, ut etiamnum principibus aulici solent. Nihil enim dicunt nisi quod aures deliniat et favorem captet: quando haec bene gerendae rei ratio est gratiam aucupari. Ita multis simulationibus et mendaciis, nullus apud eos veritati locus est. Quum autem in magnorum principum aulis hoc vulgare sit, tum vero potissimum apud Aegyptios hoc vitium invaluerat. Iactabant enim se omnium populorum antiquissimos, artiumque et omnis liberalis scientiae autores esse. Quod si penes vulgus ipsum eiusmodi persuasio fuit, quanto maior fuit in ipsis regibus? Duplex ergo fuit iactatio: antiquitatis scilicet, et scientiae, et utramque reprehendit Isaias: saltem nullius fore momenti dicit.

Gloriabatur autem Pharao tam de vetustate, quam de sapientia suae gentis. Et hoc quidem vulgare erat toti populo: sed de rege potissimum ut de capite loquitur, in quo haec superbia magis quam in vulgo perspicua erat. Non est autem gloriandum de sapientia maiorum, quasi ad nos haereditario iure pertineat: sed sapientia e coelo ab ipsius autore petenda est. Quod ad vetustatem attinet, stulta etiam et inepta iactatio est. Et tamen ita laborant hoc vitio principes, ut extra mundum genus suum et originem quaerere velint: nec facile ab ea vanitate abduci possunt. Hanc dementiam augent adulatores, a quibus multa de principum quorundam genealogiis conficta videmus. Nulla enim ipsis est lenior cantilena, quam quum a vulgo hominum, tanquam semidei aut heroes segregantur. Verum iis saepe contingit, ut quum abavos et atavos nimis curiose investigant, ridiculos se praebeant: quia a plebeio quopiam originem duxisse reperiuntur. Accepi ab hominibus fide dignis lepidam historiam de Maximiliano Imperatore, cui quum esset generis sui investigandi admodum curiosus, ineptus quidam nugator persuasit se originem eius ex ipsa arca Noe invenisse. Quae res tam vehementer ipsum affecit, ut negotiis omnibus praetermissis huic uni investigationi assidue intentus esset, nec ab ullo se interpellari sineret, ne a legatis quidem, qui de rebus magnis cum ipso tractaturi venerant. Quum hanc vanitatem mirarentur omnes, et tacite reprehenderent, nemo autem posset mederi, vel auderet: tandem cocus ipsius, quem etiam pro morione habebat, et cuius dictis saepe oblectabatur, petita loquendi venia, ut imperatoriae dignitatis studiosus, hoc studium investigandae originis, nec utile, nec honorificum ei fore dixit. Nunc enim tuam maiestatem colo, inquit, et te ut Deum aliquem veneror, quod si ad arcam Noe veniendum est, illic futuri sumus cognati: nam illinc descendimus omnes. Hoc morionis dicto sic commotus est Maximilianus, ut eum puduerit instituti, quum antea neque amici, nec consiliarii, nec negotia eum revocare potuissent. Sensit enim fore, ut nomen suum, quod atavorum investigatione illustrius reddi volebat, omnino vilesceret, si ad primam usque stirpem veniretur: a qua principes et plebeii, nobiles et ignobiles originem duxerunt. Magnam vero dementiam esse oportet, quam moriones ipsi ac stulti deprehendunt. Nec tamen est vitium recens natum, sed omnium fere animis infixum est. Ut hoc effugiamus, discamus a solo Deo pendere, et beneficium adoptionis divitiis omnibus, et generi, et nobilitati praeferamus. Quod ad reges Aegypti spectat, quum essent ex antiquissimis regibus progeniti, qui per multas aetates possessionem retinuerant, perinde inflati erant, ac si domi sibi nata esset prudentia.

12. (*Ubi nunc sapientes.*) Quanquam ad verbum est, *et* annunciabunt tibi et scient, sic tamen debet resolvi oratio, ut annuncient, imo ut sciant tandem: qui modus loquendi satis frequens est Hebraeis. Quum Aegyptii suos haberent divinos, nihil tam arcanum esse existimabant, quod non illis pateret. Nam consulebant eos de rebus et minimis et maximis, eorumque responsa pro oraculis habebant. Eam vanitatem ridens propheta, quomodo nunciabunt, inquit, quod ignorant? Suntne accersiti in consilium Dei? Artem etiam damnari verisimile est, qua in divinando utebantur: quod quum esset illicita, meras etiam praestigias et fallacias contineret. Tres sunt rationes, quibus futura aut praevidere, aut scire possumus. Prima et praecipua ex revelatione spiritus, quae sola nos certos reddere potest: ut per donum prophetiae, quod rarum et singulare est. Altera per astronomiam. Tertia ex comparatione rerum anteactarum, unde colligi solet prudentia. Quod attinet ad peritiam astrorum, interdum ex eorum situ et coniunctione nonnulla deprehendi possunt: ut fames, sterilitates, pestes, largi proventus, et eiusmodi. Sed neque ea certa esse possunt, quandoquidem sola coniectura nituntur. Semper autem in eo considerandum quid proportionis cum his inferioribus locis astra habeant. Nec enim iis reguntur hominum facta, ut vani et fallaces astrologi putant: quorum hodie ingens numerus se principibus et populis venditat, ac si penes ipsos omnium rerum et praesentium et futurarum notio esset. Sunt autem impostores istis similes de quibus loquitur propheta, qui praestigiis suis hominibus illudunt. Principes tamen iis aures multum accommodant, et veluti deos quosdam suspiciunt: et certe digni sunt quibus ita imponatur, et merito curiositatis suae poenas luunt. Iactant et magiam, cuius periti erant Aegyptii isti divinatores. Sed et deteriora multa et detestabiliora adiungunt: exorcismos et invocationes daemonum, quibus magis exitiosum dici quidquam aut cogitari nequit. Talibus coniecturis et divinandi artibus maledicit Dominus, nec alius earum quam infelix infaustusque exitus esse potest. Etsi in Aegyptiis olim damnatae sunt, quanto plus in iis qui Dei nomen obtendunt damnationis merentur? Mirum est autem his imposturis acutos alioqui et perspicaces homines tam pueriliter falli, ut mente et iudicio privati esse videantur. Sed iusta est Domini vindicta ingratitudinem hominum ulciscentis. Quum vero ex rebus anteactis futura colligimus, usuque et experientia rerum iudicamus quid magis expediat: id per se improbari non potest. Sed neque ex iis certo constitui potest quid futurum sit, quando res semper in coniectura posita est. Ex professo tamen in illam perspicaciam invehitur Isaias, quae pro summa virtute passim laudatur: non quod per se vitiosa

sit, sed quia vix quisquam acutus et solers reperitur, qui non confidat se pro sua peritia tenere quidquid cognitu vel dignum est, vel necessarium. Ita quasi nihil ipsos fugeret, occultam Dei providentiam spernunt. Huc etiam accedit alterum vitium, quod vafritiem potius et veteratorias artes quam veram prudentiam appetunt. Sed peculiariter fastum illum castigat Isaias, quod homines magno ingenio praediti metiri proprio sensu volunt rerum eventus, ac si penes Deum non esset mundi gubernatio. Ideoque eorum divinationibus opponit decretum coeleste. Atque hinc collige quam scite pronunciet Isocrates, κράτιστον εἶναι παρὰ μὲν τοῦ θεοῦ εὐτυχίαν, παρὰ δὲ ἡμῶν εὐβουλίαν. Arridet quidem prima specie illud diserti rhetoris apophthegma: sed quum prudentiae spiritum Deo ereptum ad mortales transferat, impia nec minus insulsa partitio est, in hominibus locare sanum consilium, prosperam tantum fortunam Deo relinquere. Iam si quis praetermissis rationibus quibus a Deo docemur ad imposturas Satanae confugiat, ter dignus profecto est qui fallatur cum maximo dedecore: quaerit enim quae nusquam exstant remedia, et quidem neglectis iis quae Deus offerebat.

13. (*Infatuati sunt.*) Zoan una erat ex praecipuis urbibus Aegypti: Noph etiam celeberrima fuit: sed quaenam illae fuerint certo iudicare non possumus, nisi quod Alexandriam quidam esse volunt cuius certe et vetustas et opulentia ex pluribus scripturae locis colligitur: quibus etiam refellitur eorum commentum qui ab Alexandro conditam esse volunt. Quamvis enim saepius diruta ante fuisset, non tamen de integro eam exstruxit, sed solum ornavit. Fuisse autem olim sui iuris, et quidem Aegyptiis foederatam, deinde florentissimam inter alias urbes totius mundi, patet ex 3. cap. Nahum (v. 8). Ruinae vero praeludium merito facit principum socordiam: quia cuiusque reipublicae aut regni vis praecipua in consilio et prudentia consistit, sine quibus nec opes, nec copiae prodesse possunt. *Angulum* hic metaphorice accipio, pro praecipua parte aedificii, qua tota moles sustinetur: maloque in nominativo legere, quam in accusativo. Referendum enim puto ad illos sapientes quibus Aegyptii se ita munitos existimabant, ut nihil ipsis adversi accidere posset. Atqui hanc nimis debilem esse fulturam dicit Isaias, quia suis consiliis decepti Aegyptum perdiderint. Ideoque subsannans fallacem illam sapientiam notat, quae quum timoris Dei vacua est vanitas potius et stultitia quam sapientia nominari debet. Praeterquam enim quod praeclaro dono Dei abutuntur homines, ad vanam ambitionem sese efferunt, calliditas magis illis quam vera prudentia arridet. Accedit etiam diabolicus furor, quod posthabita Dei providentia eventus omnes ad sensus sui captum revocant. Ideo toties in eiusmodi sapientes invehitur scriptura, eosque stultos esse pronunciat. Usurpant enim quod Dei est, sibique tribuunt: quod sacrilegium nefandum et intolerabile est. Nec mirum si horrenda adversus tales sapientes exempla Dominus edat, ut quamvis ingeniosissimi et acutissimi sint, impingant tamen ac ruant minimis rebus: et se praecipitent in gravia pericula, quae rusticus aut plebeius quispiam praevidisset. Haec nobis documento sint, ne animo efferamur, aut sapientiae laudem nobis tribuamus. Si quid est in nobis ingenii, aut prudentiae, id totum Deo acceptum ferre, et ad sobrietatis modestiaeque regulam formare convenit: quia si ei innititur nostra sapientia, vere angulus erit firmissimus, quem nemo labefactabit aut evertet.

14. (*Iehova miscuit.*) Quia res inopinata et incredibilis erat, duces acutae et providae gentis sua fatuitate terram perdituros, ideo Dei iudicio causam adscribit propheta: ne caecutiant Iudaei in tam insigni et memorabili exemplo, quemadmodum Dei iudicia fortunae tribuere profani homines solent, si quid novi aut inopinati contigerit. Est autem metaphorica loquutio: ac si quis vinum in poculo misceret, ita Dominum inebriare sapientes huius mundi spiritu vertiginis, ut mente perturbati et attoniti nec recte sentire nec facere possint. Hinc fit ut decipiant Aegyptum, quod priores decepti sint. Quod etiam se falli sinunt Aegyptii, nec imposturam cavere possunt, iudicium Domini est. Nec tamen Deum sic autorem huius insaniae facit Isaias, ut culpam in eum Aegyptii coniicere possent: verum sic habendum est, homines per se nihil habere mentis aut iudicii. Unde enim sapientia nisi ex spiritu Dei, qui fons est unicus lucis, intelligentiae, veritatis? Iam si nos spiritu suo Dominus destituat, quid est quod cum ipso expostulemus? nulla enim erga nos obligatione constringitur, imo gratuitum est quidquid largitur. Quum vero spiritu vertiginis mentes percellit, id ob iustas semper causas facit, utcunque nobis interdum sint absconditae. Sed ut plurimum in excaecatione poenas de improbis sumit, qui adversus ipsum sese extulerunt. Quemadmodum Aegyptiis istis contigit, qui persuasione sapientiae elati turgebant superbia caeterosque omnes contemnebant. Supervacanea est igitur hoc loco disputatio de praedestinatione, quum Dominus eos ob manifestum vitium puniat. Itaque quum Deus homines excaecat aut reprobat, saevitiae accusari non potest. Iusta enim improbitatis et nequitiae eorum poena est: nec potest autor mali dici, qui scelera puniendo iuste agit. Nunc ad puniendi modum veniamus. Permittit eos Satanae puniendos. Ipse enim est qui proprie miscet spiritum vertiginis et pravitatis. Sed quia nihil agit nisi mandato Dei, propterea Deus ipse id agere dicitur quod Satan agit. Nam quod vulgo dicunt fieri permissu Dei, nimis frivo-

lum est effugium: plus enim expressit propheta: nempe, inflictam a Deo hanc poenam, quod iustus sit iudex. Agit ergo Deus per Satanam, ut iudex per carnificem, iustasque poenas sumit de iis qui ipsum offenderunt, quemadmodum in libris Regum (I. 22, 22) legimus Satanam sese obtulisse Deo, ac petiisse ut ei prophetas Achab fallere liceret: quod quum ei concessum est, tunc Deo est obsequutus: nihil enim ex se efficere potuisset. Non opus est hic varios locos congerere in re satis aperta. Iam ubi addit deceptos fuisse a suis consiliariis, secundum Dei iudicium notat. Posset enim fieri, ut principes et abalienati mente et similes ebriis essent, plebs tamen iudicium aliquod retineret: hic vero ait etiam impostoribus erroris efficaciam concedi, ut populum fallant. Quae duplex Dei vindicta est, tum in seductores, tum in eos qui seducuntur. Per *vomitum* foedam ebrietatem designat. Hoc enim πρὸς αὔξησιν subiungit, ut non vulgariter ebrios, quibus aliquid intelligentiae supersit, sed porcis similes esse significet.

15. (*Nec erit Aegypto.*) Conclusio est superioris sententiae: significat enim tantum fore in omnibus Aegyptiis stuporem, ut quidquid aggrediantur irritum sit. Hoc enim, ubi nihil est consilii, accidere necesse est: et iusta est poena nostrae arrogantiae et temeritatis. Successum ergo et effectum denotare voluit, ut infaustum et infelicem fore demonstret. Et quum hoc tam de capite quam de cauda minatur significat omnes ordines a summo usque ad infimum, omnes, inquam, privatum iri consilio, ne prosperum quidquam iis succedat. Nisi de ipso ordine agendi potius intelligere placeat. Hinc discamus, tam initium quam finem rerum omnium a Domino pendere. Nam et consilium et prudentia et eventus rerum ab eo peti debent: nisi idem nobis quod Aegyptiis accidere velimus.

16. (*Illa die Aegyptus.*) Iterum repetit quod prius dixerat: nihil virile fore in Aegyptiis. Nonnulli existimant prophetam alludere ad morem effeminatum, cuius nomine veteres historici Aegyptios vituperarunt, quod scilicet inverso rerum ordine, mulieres versarentur in foro, et rebus gerendis: viri autem muliebria negotia tractarent. Ac fieri quidem potest ut id respexerit propheta: sed quum propius omnia expendo, haec coniectura stare non potest: quum hic denunciet iudicium Dei, quod homines in admirationem adducat. Si loqueretur de usitato more, hoc ad praesentem causam non pertineret. Nec enim effeminatos Aegyptiorum animos reprehendit: sed potius ita consternatum iri denunciat, ut nihil a mulieribus differant. Nam Aegyptii non tantum sibi ad bellum sustinendum pares esse videbantur: sed ultro inferebant, et auxilia praebebant aliis nationibus. Videmus enim profanos scriptores varia referre de gestis Aegyptiorum, et in eorum laudibus immorari. Quamvis igitur molles et delicati essent Aegyptii prae caeteris gentibus, bellicam tamen laudem et gloriam retinere volebant. Nunc mutatio tam subita illustre est coelestis iudicii exemplum. Ideoque adiungit causam horroris fore agitationem manus Dei. Quibus verbis totum hoc bellum a Domino gerendum esse ostendit, ideoque Aegyptios subsistere non posse, quod eis non sit negotium cum hominibus. Quod autem de Aegypto pronunciat Isaias, ad caeteras quoque gentes extendi debet. Nam quum exoriuntur bella, et motus excitantur, ubi animi deficiunt et terrore consternantur, agnoscendum est iudicium Dei. Videmus enim ut bellicosissimae nationes cedant, molliores que se feminis praebeant, et sine ullo belli apparatu vincantur, quoties Dominus metu eorum animos percutit.

17. (*Terra quoque Iuda.*) Aliqui simpliciter exponunt, terram Iuda admirationi futuram Aegyptiis ut aliis gentibus: et comparant locum hunc cum dicto illo quod prius vidimus: Eritis in stuporem, etc. Sed alium hic prophetae sensum esse puto. Causam enim notare voluit, cur Dominus tale exemplum adversus Aegyptios sit editurus: quia scilicet exitii causam Iudaeis attulerant. Eos enim abduxerant a fiducia quam in Deum locare debuissent: ut solent principes sollicitare vicinos suos, opemque suam iis offerre, ut postea ad sua commoda abutantur. Prohibuerat autem Dominus, ne ad Aegyptios auxilii petendi causa confugerent: at miseri infidelium sese offerentium sollicitationi potius quam Deo paruerunt: quamobrem meritas dederunt poenas. Sed et Aegyptii quoque, quum incredulitatis et diffidentiae causam praebuissent, non impune tulerunt. Nam ita acerbe castigati sunt, ut quoties eis in mentem veniebant Iudaei toto animo cohorrerent. Hinc colligenda est utilis doctrina: nempe, daturos poenas, easque graves, qui ecclesiam abduxerint ab obsequio et fiducia Dei, eique offendiculi causam, aut metu, aut consilio, aut illecebris ullis praebuerint. Tantundem valent prophetae verba, ac si quis diceret, Mulieris quam corruperit intuitum pudori fore, ubi retectum fuerit lenocinii dedecus, et Deus fidei coniugalis vindex apparuerit.

18. (*In die illa.*) Postquam minatus est Aegyptiis, simulque divini iudicii causam exposuit, consolatur ipsos, et misericordiam Dei pollicetur. Denunciat enim futurum ut bona ex parte restituantur, statumque prosperum et florentem recuperent. Nam e sex urbibus quinque salvas fore dicit: unam tantummodo perituram. Prius autem excidium horribile nunciarat toti regno, ut si quis superius vaticinium consideret, nihil praeter deploratissimum statum animo concipiat. Ergo hic singulari Dei beneficio restitutionem promittit: ut sit haec quasi accessio ad redemptionem ecclesiae, vel cumulus gratiae Dei

ubi missus fuerit redemptor. Modus loquendi aliquantum obscurus est: sed si recte expendimus nihil est in sensu difficultatis. Significat enim sextam duntaxat partem urbium perituram, reliquas salvas fore. Difficultas est in voce ההרס. Alii enim legunt החרס, id est Solis. Sed hallucinati sunt in litera ה, quod simile est cum ח. Qui exponunt Solis putant prophetam loquutum de Heliopoli: sed hoc repugnat contextui. Nec vero quinque tantum urbibus restitutionem promittit: quantula enim fuisset illa restitutio? sed in genere e senis quinas salvas fore. Scimus enim plurimas fuisse in Aegypto urbes. Omitto fabulas veterum, et eos qui viginti millia urbium ei tribuerunt. Sed tamen magnum earum numerum in celebri adeo et frequenti regione, in tam florenti et populoso regno, tam clementi et benigno aere, fuisse necesse est. Ponamus ergo mille, aut paulo plures illic urbes fuisse. Sextam tantummodo partem perituram significat: reliquas instaurandas esse, ita ut paucae intereant. Hanc autem restitutionem de cultu Dei intelligendam esse satis constat ex sequentibus. *Labii* nomine linguam intelligit συνεκδοχικῶς. Significat autem consensum cum populo Dei, et fidem qua Dei nomen profitebuntur. Nam per linguam figurate confessionem designat. Quum enim unica tantum lingua esset, quae Deum verum agnosceret ac profiteretur: nempe eius populi qui terram Canaan incolebat: per eiusmodi linguam consensum in religione intelligendum esse manifestum est. Nam et hae loquendi formae satis vulgo usitatae sunt, *Parler un mesme langage ou divers*, quum assensum aut dissensum notare volumus. Atqui simul tenendum est, non sufficere quemlibet consensum: veluti si homines in eum quem ipsi probaverint cultum conspirent: sed si accedant ad veritatem quae patefacta fuit patribus. Nec enim solum dicit Aegyptios loquuturos eadem lingua, sed lingua Canaan. Ipsos enim linguam mutare oportuit, et ea uti quae Deo sanctificata erat. Non quod idioma linguae sanctius esset, sed ea ratione commendatur, quod veritatis doctrinam contineat. Idque diligenter notandum est: ut quae vera sit ratio consentiendi intelligamus. Quaerenda est omnibus modis concordia: sed quibus eam conditionibus obtineamus, videndum est. Nec enim media quaedam ratio quaerenda, ut faciunt eversores religionis, qui tamen pacificatores videri volunt. Valeant eiusmodi linguae leves et flexiloquae: veritas ipsa retineatur, quae non nisi verbo contineri potest. Nobiscum loquatur quisquis ad eam accedere volet. Valeat, et quam volet linguam deligat, quisquis eam adulterabit: nos in ea constanter permaneamus. Itaque non poterunt Aegyptii loqui lingua Canaan, nisi prius suam, id est, superstitiones omnes abnegarint. Quod alii ad tempus Ptolomaei trahunt, frigidum est: et ex sequentibus colligere licet de pietate et puro Dei cultu concionari prophetam. Ac primo quidem synecdochice sanctos fore sermones sub una specie docet: quia iureiurando testatum facient se Deum colere. Potest autem legi, Iurantes Domino, vel, per Dominum: quia saepe ל idem valet quod Per. Si legamus *Domino*, sensus erit, quod Deo obsequium pollicebuntur, idque adhibito solenni iureiurando: quemadmodum quum populus aliquis principi suo fidem promittit: ac si diceret, Venient in potestatem Dei, cuius se dominationi subiicient. Sed quoniam altera lectio magis recepta est, libenter eam amplector. Nam quum iusiurandum species sit cultus Dei, per synecdochen, ut dixi, universus Dei cultus apte intelligitur. Et Iurare per Dominum, saepe accipitur pro Testari ipsum verum Deum esse. In summa, significat perfectum consensum cum ecclesia Dei. Unde observandum est, ad verum Dei cultum externam confessionem requiri. Nam si quis fidem animo inclusam tenere velit, frigidam pro ea opinionem habiturus est. Vera enim fides in confessionem erumpit, nosque ita accendit, ut quod intus gerimus re ipsa profiteamur. Mihi flectetur omne genu, et omnis lingua iurabit, inquit alibi Dominus. Ergo ubi fides, illic externus cultus externaque professio esse debet. Est etiam notandum, ea quae ad cultum Dei pertinent, alio transferri non debere. Corruptela ergo iurisiurandi erit si per alium iuretur. Scriptum est enim: Per nomen meum iurabis. Quare violatur et nudatur suo honore, si nomen aut divorum, aut creaturae ullius iuriiurando adhibeatur. Observandum simul quanta sit adhibenda religio in iuramentis. Nam si iurando profitemur nos Deum colere, non est eo nisi cum timore et reverentia veniendum. Iam ubi in fine versus sextam quamque urbem excidio destinat, significat omnes sine spe restitutionis perire, qui non convertuntur ad Deum ut ipsum colant. Opponit enim urbes Aegypti quae incipient Deum agnoscere, aliis quae exitio devotae sunt. Ubi enim deest cultus Dei, nihil praeter excidium restare potest. הרס enim exsecrationem et maledictionem significat, quam excidium et mors aeterna consequitur.

19. (*In die illa erit altare.*) Prosequitur id quod proximo versu dixerat: et clarius exprimit novam fore Aegypti faciem: quia illic florebit vera religio, erigetur purus Dei cultus, omnesque superstitiones concident. Altaris autem nomine utitur ad designandum, velut a signo, cultum Dei: quod sacrificia et oblationes exercitia essent pietatis. Per medium Aegypti praecipuam totius regni partem intelligit, ac si diceret: In ipsa sede regni: vel in sinu intimo. Per statuas, ne simulacra designari putes, quae figuram hominum aut divorum gerant, sed quae sint μνημόσυνα pietatis. Nam insignia significat iis similia, quibus regnorum fines terminantur:

atque in hunc modum signa erectum iri significat, quibus omnes populo illi Deum imperare sciant. Et certe hoc usu venit, ut populus vere ad Dominum conversus, reiectis idolis et superstitionibus, palam signa tollat verae religionis: ut notum sit omnibus Deum illic pure adorari. Hoc loco refert Iosephus abusum esse Oniam, quum ad Ptolemaeum Philometora profugisset. Ei enim persuasit utile fore, si altare illic erigeretur, in quo Iudaei illius regionis accolae sacrificarent. Atque hunc locum praetexebat: scilicet fieri oportere, quod a propheta praedictum esset. Quod tandem impius et ambitiosus sacrificus regi persuasit, reclamantibus palam Iudaeis. Rex enim commodum suum spectabat, ille autem nebulo gradu suo eiectus novum honorem et dignitatem captabat. Ita nulla intercessione potuit scelestum illud consilium impediri. At Isaias purum Dei cultum simpliciter designat sub figura signorum quae tunc in usu erant. Sui enim temporis rationem habet, et hominum quibuscum ei negotium erat. Perverse igitur Onias hunc locum et maligne torquebat. Sed non minus impudenter hodie papistici doctores locum Malachiae (1, 11) ad tuendum missae sacrificium detorquent. Nam quod ille dicat: Futurum ut ubique Deo oblatio munda offeratur, colligunt aliquod sacrificium ab antiquis illis diversum esse: quod boves et pecudes haud iam amplius mactari oporteat. Esse igitur missam. Lepide scilicet et argute. Constat autem nihil aliud illic quam purum Dei cultum, quemadmodum hic ab Isaia, sub figura legali notari. Et diligenter notandae sunt hae loquendi formulae saepius usitatae prophetis. Hoc nobis facile explicabit Ioelis locus, quem exempli causa adducemus. Prophetabunt, inquit (2, 28. al. 3, 1), filii et filiae vestrae, et iuvenes vestri visiones videbunt, et senes vestri somnia somniabunt. Vaticinium illud Ioelis Petrus impletum esse ostendit (Act. 2, 16) quum apostoli variis linguis spiritus sancti afflatu loquerentur. Nam quum rudes prius homines essent, ad mysteria Dei enarranda instructi esse coeperunt. Nulla illic videmus somnia, ita ut Petrus eum locum perperam citasse videri posset: sed constat Ioelem nihil aliud eo loco quam prophetiam designare: cuius ornandae causa visiones et somnia nominavit, quibus Dominus sese olim prophetis communicabat. Usitatum enim temporis illius morem spectavit: quod aliter Iudaei dona spiritus sibi adhuc incognita vix sensu comprehendissent. Nam sub illa paedagogia educati altius conscendere non poterant, quam quo sacrificia, caeremoniae, ritus et signa eos perducebant. Sic igitur cum iis verba faciebant prophetae ut cum pueris, quibus nihil maius proponi debet, quam consuetudine et usu παχυμερέστερον ediscere possint. Atque haec doctrina varios nobis locos aperiet, quorum alioqui obscuritas magnam remoram iniiceret. Perspicuum est prophetam loqui de regno Christi, nec ante adventum eius haec impleta esse. Umbrae igitur tollendae sunt: spectanda est rerum veritas, ut per altare veram ac sinceram Dei invocationem intelligamus. Sed his quoque signis ostendit propheta, cultum Dei sine externis exercitiis conservari non posse: quae tamen praescribere nostrum non est. Facessant hominum commenta, ut Deus solus hac in re audiatur.

20. (*Et mittet eis Servatorem.*) Non aliter possumus servire Deo, quam si nos gratia sua praeveniat. Nemo enim se illi consecrabit nisi bonitatis eius gustu illectus eum ex animo amplectatur. Prius ergo ad se vocet necesse est, quam ipsum invocemus. Aditus nobis praeclusus est, donec ipse prior nos invitet. Ac prius quidem docuit variis calamitatibus domandos esse ut se Deo subiicerent. Nuncque idem repetit: quia nunquam sibi vanisque erroribus renunciant homines, quoad ferulis ad docilitatem coacti fuerint. Simul tamen adiungitur alia invitationis species, quod Dei beneficentiam experti familiariter ad eum confugient. Clamor enim de quo loquitur ex fide manat: quia nisi allecti dulcedine bonitatis Dei nunquam ad hoc asylum se reciperent. Quod autem Dominus promittit se missurum servatorem cuius manu Aegyptii liberabuntur, hoc non potest de alio quam de Christo intelligi. Nec enim liberata est Aegyptus a suis cladibus, priusquam eo Christi doctrina pervenerit. Legimus varias mutationes, quas per quadringentos annos regio illa passa est: bella externa et intestina, quibus dissipata et propemodum eversa fuit. At quum de ea prorsus actum esse videtur, ecce ad Dominum conversa, e manibus hostium et tyrannorum eripitur. Atque ita Christus, quem coepit agnoscere, ipsam liberavit. Sic autem nos ad cognitionem Dei et cultum comparari necesse est, ut quum varie fuerimus afflicti, in ipso solo repositam esse salutem discamus. Atque utinam hodie hoc discat mundus, tot iam aerumnis afflictatus, ut exitio proximus esse videatur. Quis enim exitus esse poterit, nisi ut intereat, vel resipiscendo agnoscat se merito poenas dedisse tantae impietatis? Et quum addit *qui liberet*, hinc colligenda est utilis doctrina: nempe Deum nobis succurrere per Christum, cuius manu ab initio suis opem tulit. Fuit enim perpetuus mediator, cuius intercessione bona omnia a Deo patre impetrata sunt: nunc ipso revelato sciamus nihil aliter quam per ipsum posse a Deo obtineri.

21. (*Et cognoscetur Dominus.*) Nunc addit Isaias quod praecipuum erat. Neque enim coli aut invocari potest Dominus, nisi prius a nobis agnitus fuerit pater. Quomodo invocabunt, inquit Paulus (Ro. 10, 14), quem non noverunt? Neque vero participes esse possumus donorum Dei in salutem nostram, nisi vera cognitio, quae ex fide est, prae-

cesserit. Merito ergo cognitio Dei subiungitur, ut fundamentum totius religionis, vel clavis qua nobis aperitur coelestis regni ianua. Ea autem absque doctrina esse non potest: unde colligo omnes fictitios cultus a Deo improbari: nihil enim ipsi probatum esse potest, ubi non praelucet cognitio, quae ex auditu verae puraeque doctrinae nascitur. Quidquid ergo comminiscantur ex se homines, nunquam verum Dei cultum obtinebunt. Diligenter observandi sunt hi loci, quibus veram invocationem et cultum docet spiritus Dei, ut figmentis, quibus nimis pertinaciter adhaerent homines, valere iussis doceri nos sinamus ex puro Dei verbo, et eius autoritate freti libere aperteque damnemus quidquid mundus cum applausu magnifacit. Iam quod repetit: Cognoscet, inquam, Aegyptus, non frustra bis hanc notionem inculcat. Nec enim res tanti momenti leviter praetereunda erat. Partes enim praecipuas obtinet, nec ullus sine ea cultus est legitimus.

(*Facient illi sacrificium.*) Non aliter exponendus est hic locus quam superior, ubi altaris mentionem fecit. Quorsum enim sacrificia post Christum manifestatum? Ergo figurate confessionem fidei et invocationem designat, quae evangelii praedicationem sequutae sunt. Comprehendit autem hic omnia quae Deo offerebantur: et pecudes, et panem, et fruges omnis generis: et quidquid ad gratitudinem testandam faciebat. Sed notandum est veteris et novi testamenti discrimen: atque ita sub caeremoniarum umbris intelligendus rationalis ille cultus, de quo Paulus 12. Rom. cap. (v. 1). Quod de votis adiungit, haec etiam pars est cultus Dei. Solebant Iudaei votis gratitudinem suam erga Deum testari: ac praesertim solenni voto agebant gratias, si beneficium aliquod insigne a Deo accepissent. Sponte etiam vota suscipiebantur varias ob causas, ut cuique visum erat. Non erat tamen ea cuique licentia, ut pro arbitrio hoc aut illud voveret: sed praescripta erat regula. Quidquid sit, constat prophetam votorum nomine nihil aliud significare quam Dei cultum, cui se addixerunt Aegyptii, postquam ipsum ex verbo Dei didicerunt: sed nominat exercitia pietatis, quibus Iudaei verum cultum et religionem profitebantur. Hinc argumentum ducunt papistae, ut omnia quae Deo vovemus praestanda esse probent. Sed quum temere nulloque adhibito delectu voveant, nihil ipsos tuendo errori suo hic locus iuvat. Isaias enim praedicit quid facturi sint Aegyptii ubi doctrinam Dei amplexi et sequuti fuerint. Similiter quum David (Psal. 76, 12) populum hortatur ut voveat et vota reddat, id secum facere putant. Sed non ideo hortatur ad vota illicita et temeraria. Manet enim semper votorum regula, quam praetergredi non licet: nempe verbum Dei, quo quid a nobis requirat, quid voveri et praestari velit, intelligimus. Nec enim unquam data est quidvis vovendi libertas, quod nimium licentiosi simus, nobisque omnia permittamus in Deum: atque impudentius cum ipso agamus, quam si cum hominibus negotium esset. Homines igitur fraeno aliquo constringi et cohiberi oportuit, ne tantum sibi in cultu Dei et religione permitterent. Quae quum ita sint, perspicuum est Deum nihil admittere aliud, quam quod legi ipsius consentaneum est: caetera omnia, ut aliena et superstitiosa repudiare. Quod ergo sponte voverit quispiam et sine testimonio verbi, id ratum esse non potest. Idque si praestet, dupliciter offendit: primum quod temere vovit, ac si cum Deo luderet: deinde quod perperam et temere instituta perficit, quum potius supersedere et resipiscere debuisset. Tantum igitur abest ut votorum nomine quis obligetur, ut agnita temeritatis culpa cursum retro flectere oporteat. Nunc si quis de papistarum votis inquirat, facile est ostendere ea nihil habere commune cum verbo Dei. Nam si quae prae aliis commendant et legitima ducunt, impia et nefaria sunt, veluti monastica: quid de reliquis censendum erit? Vovent perpetuum caelibatum, ac si promiscue omnibus concederetur. Atqui scimus continentiae donum non vulgare esse, nec singulis promitti, etiam si magnis alioqui dotibus ornati sint. Abraham singulari fide, constantia, mansuetudine, sanctitate pollebat: hoc tamen carebat dono. Christus ipse non omnibus hoc dari testatur, quum apostoli hunc caelibatus statum vehementer laudarent. Idem docet Paulus. Qui igitur hoc continentiae dono destitutus est, si eam voveat, perperam facit: ac merito temeritatis suae poenas luet. Hinc horrenda impudicitiae exempla, quibus merito Deus sub papatu hanc arrogantiam ultus est. Vovent etiam paupertatem, quasi nihil proprium habituri, quum rerum omnium copia abundent prae aliis. Nonne hoc apertum Dei ludibrium est? Obedientia autem quam vovent praevaricationis plena est. Excutiunt enim iugum Christi, quo se redigant in hominum servitutem. Alii vovent peregrinationes, abstinentiam carnis, observationes dierum, et alia superstitionum plena. Alii naenias et vanissima quaeque Deo promittunt, ac si cum puero ipsis negotium esset. Sic enim agere aut pacisci cum hominibus nos puderet: inter quos nihil prius ratum est, quam mutuo consensu utrinque conveniat. Quo minus in cultu Dei quidquam suscipere fas est, nisi quod verbo ipsius testatum est. Qualis enim cultus erit, si iudicium Dei nihil valeat, et soli hominum voluntati sit locus? an poterit id placere Deo? Nonne erit ἐθελοθρησκεία, quam Paulus (Col. 2, 23) tantopere detestatur? Frustra igitur se Deo servire iactant, qui talia vota suscipiunt. Frustra etiam hinc testimonium quaerunt: quoniam Dominus eiusmodi cultum aversatur.

22. (*Itaque percutiet.*) Concludit propheta, atque infert ex iis quae iam dicta sunt, castigationem cuius meminit utilem Aegyptiis fore: quod praeparatio illis ad conversionem futura esset: ac si diceret, id futurum Aegypti bono quod eam plectet Dominus. Male interpretantur hunc locum qui dicunt: Percutiet plaga sanabili: et de sensu prophetae multum imminuunt: quia intelligit salutares ipsis fore plagas: atque ea ratione Dominum ipsos reducturum. Unde colligendum est, non esse recusandum quominus a Deo castigemur, quum id bono nostro fiat. Nam impunitas maiorem peccandi licentiam gigneret. Sicuti nihil magis proclive quam ut sibi indulgeant homines: quantisper illis parcit Deus. Quamobrem necesse est, ut Dominus huic periculo occurrat. Quod facit castigationibus et flagellis, quibus nos ad poenitentiam hortatur et stimulat. Insigne hic nobis exemplum proponitur in Aegypto. Quae quum superstitionibus et impietate scateret, omnesque nationes idololatria superaret, Dei tamen misericordiam experta est. Sed modus notandus est: nempe conversio ad Deum. Est enim explicatio membri superioris: ac si dixisset: Sanabit Deus Aegyptios, quia convertentur. ו enim copula valet causalem particulam. Hinc collige, conversionem esse quasi resurrectionem ab aeterna morte. De nobis enim actum est, quamdiu a Deo aversi sumus: conversi redimus in gratiam, atque a morte liberamur: non quod promereamur Dei gratiam poenitentia nostra: sed quia Dominus hoc modo veluti a morte in vitam exsuscitat. Poenitentiae additur promissio: ex qua colligimus non frustra nos suppliciter poenam deprecari, ubi ex animo resipiscimus. Caeterum quum exorabilem et propitium Aegyptiis Dominum fore dicit, simul ostendit eos veniam deprecaturos, ex quo fuerint conversi. Vera igitur conversio erit, ex qua sequetur invocatio Dei. Ea autem sine fide esse non potest. Nam agnitio quidem peccati etiam impiis communis est: sed ad misericordiam Dei nemo confugiet, vel de reconciliatione aget, nisi qui vero poenitentiae sensu perculsus fidem simul coniunget.

(*Sanabit eos.*) Non repetit quod dixerat, Deum percutere ut sanet, sed alio significatu promittit sanitatem, quia scilicet a poenis infligendis cessabit Deus. Sanatio illa, cuius paulo ante meminit, interior erat: haec ad flagella et plagas refertur. Denique significat remedium omnibus eorum malis promptum fore. Postquam enim reconciliati sumus Deo, nihil est quod in nobis puniat. Unde enim poenae nisi ob culpam? ea remissa poenarum remissio protinus sequetur. Quod si castigemur, nondum ad poenitentiam satis instructos esse argumento est. In summa, teneamus hunc ordinem qui nobis a propheta ostenditur: primum, flagellis ad poenitentiam homines praeparari: deinde sanari, quod ab exitio aeterno liberentur: tertio, quum adducti sunt ad notionem sui reatus, veniam deprecari: quarto, exorabilem et propitium ipsis esse Deum: quinto, cessare plagas postquam a Deo veniam impetrarunt. Nec quisquam est qui haec in se agnoscere non debeat, quae hic Isaias pronunciat de Aegyptiis, in iis typus toti mundo a Domino exhibetur.

23. (*In die illa.*) Nunc denunciat propheta futurum ut Dominus bonitatem suam per universum orbem diffundat. Ac si diceret, in angulo aliquo minime inclusam, aut seorsim uni populo, ut antea, notam fore. Hic autem de duobus populis ecclesiae infestissimis loquitur, qui videbantur longissime omnium abesse a regno Dei. Nam in remotis nationibus multo plus spei esse potuisset: quum hae ex professo bellum cum Deo gererent, et ecclesiam eius persequerentur. Quod si capitalibus ecclesiae hostibus tam propitius est Dominus, ut data venia eos adoptet in filios, quid fiet aliis nationibus? Ita hoc vaticinio comprehensa fuit vocatio omnium gentium. Iam quod dicit patefacta via mutuum fore accessum ut alii ad alios commeent, fraterna communicatio notatur. Scimus Aegyptios continua fere bella cum Assyriis gessisse, odioque irreconciliabili sese invicem esse prosequutos. Nunc Dominum animos eorum mutaturum, atque invicem conciliaturum denunciat: ut mutua sint inter eos commercia, mutui congressus et commeatus, patefactis viis quae antea praeclusae esse solebant. Hic observandum est quod iam antea capite secundo notavimus: nempe, ubi reconciliati sunt homines Deo, simul aequum esse ut fraternam inter se benevolentiam colant. Dissidia enim, iurgia, contentiones, invidiae, malevolentiae pacato Deo cessare debent. Mirum igitur non est, quod dicit viam Assyriis in Aegyptum patefactam esse: sed hoc ad Christi regnum haud-dubie referendum est. Nec enim Aegyptios concordes fuisse cum Assyriis, nisi post agnitum Christum legimus.

(*Colent.*) Hoc membrum ita verti potest: Colent Deum. Sed quum non exprimatur hic Deus, potest referri ad Assyrios: quod etiam indicat particula את. Sic ergo exponere licebit: Qui prius ardebant studio nocendi, ii mutato animo benefacere cupient. Denique constabit fructus verae poenitentiae: qui enim antea mutuis se bellis affligebant, mutuo se iuvabunt. Atque hic sensus contextui prophetae optime conveniet. Nec tamen reiicio aliam interpretationem, quam omnes fere sequuntur: nempe, Qui varios antea deos coluerunt, posthac unum Deum agnoscent, atque eandem fidei confessionem sequentur: ut liberum cuique sit eam sequi quam magis probaverit. Porro si haec posterior interpretatio arrideat, deducit propheta fraternum amorem ex pietate quasi ex fonte.

24. (*In die illa.*) Concludit Isaias promissionem quam attigerat: Fore, scilicet, ut Aegyptiis et Assyriis benedicatur, quemadmodum et Israeli. Erat enim prius gratia Dei quodammodo conclusa in Israele: quod Dominus cum eo tantum foedus iniisset. Extenderat enim Dominus funiculum suum in Iacob, ut ait Moses (Deut. 32, 9), et David (Psal. 147, 20), Non ita fecit omni nationi, et iudicia sua non patefecit eis. Denique benedictio Dei in Iudaea solummodo residebat: hanc autem communem fore dicit cum Aegyptiis et Assyriis: sub quorum nomine reliquos etiam populos comprehendit. Nec enim honoris causa eos nominat: sed quod quum perpetui hostes Dei fuissent, omnium alienissimi et a spe gratiae remotissimi videbantur. Itaque quum prius filios tantum Abrahae adoptasset, nunc voluit sine delectu dici pater omnium gentium. Quod alii vertunt, Israel erit tertius, mihi non placet. Nam quum nomen sit generis feminini, coniungi debet cum voce ברכה. Et benedictio tantundem valet ac exemplum vel speculum benedictionis.

25. (*Quia benedicet.*) Causae redditio est, ac expositio prioris sententiae: ex gratuita enim beneficentia Dei Assyrios et Aegyptios cum electo populo in societatem venturos docet. Quasi diceret, Quum hi tituli ad Israelem tantum pertinerent, ad alios etiam populos transferentur, quos Dominus in suos adoptarit. Est enim mutua relatio inter Deum et populum ipsius: ut merito Deum suum vicissim nominent quicunque eius ore vocentur sacer populus. Atqui promiscue haec nuncupatio ad Aegyptios et Assyrios extenditur. Quanquam autem exteros Iudaeis, qui domestici fuerant, socios adiungere voluit propheta, aptissimis tamen notis gradus distinguit. Aegyptios populum Dei vocando, intelligit consortes fore honoris quo Deus solos Iudaeos peculiariter dignatus fuerat. Assyrios vocando opus manuum eius eos insignit proprio ecclesiae elogio. Sicuti alibi diximus vocari τό πόίημα Dei, aut figmentum, quia spiritu regenerationis iterum formantur fideles ut imaginem Dei gestent. Itaque opus manuum Dei intelligit, non quatenus homines creati sumus: sed quatenus in novam vitam reformantur, qui segregati a mundo novae creaturae fiunt. Unde agnoscimus nihil nobis in vitae novitate tribuendum esse, quum toti opus Dei simus. Sed quum ad Israelem ventum est, praerogativa sua ornatur: nempe quod sit haereditas Dei, ut inter novos fratres ius et honorem primogeniti retineat. Nomen enim haereditatis nescio quid maius exprimit. Et certe foedus illud Domini, quod primum cum ipsis percussum fuerat, praerogativam iis tribuit, quae ipsorum ingratitudine irrita esse non potest. Nam sine poenitentia sunt dona et vocatio Dei, quemadmodum docet Paulus, qui ipsos in domo Dei primogenitos esse ostendit (Rom. 11, 29; Eph. 2, 12). Quamvis igitur nunc latius pateat Dei gratia, primum tamen gradum, non merito suo, sed promissionum vi retinent.

CAPUT XX.

1. *Anno quo venit Thartan in Asdod, quum misisset eum Sargon rex Assyriae, oppugnassetque Asdod, et cepisset:* 2. *Tempore illo, inquam, loquutus est Iehova in manu Isaiae filii Amoz, dicendo: Vade, et solve saccum de lumbis tuis, et calceamentum tuum extrahe de pede tuo: fecitque sic ambulans nudus et discalceatus.* 3. *Et dixit Iehova: Sicut ambulavit servus meus Isaias nudus et discalceatus tribus annis, signum et portentum super Aegypto et Aethiopia:* 4. *Ita abducet rex Assur captivitatem Aegypti, et transmigrationem Aethiopiae iuvenum et senum, nudam et discalceatam, et discoopertos natibus in ignominiam Aegypti.* 5. *Et timebunt, et pudefient ab Aethiopia respectu suo, et ab Aegypto gloriatione*[1]) *sua.* 6. *Dicetque incola insulae huius in die illa: Ecce, quomodo habeat respectus noster, quo confugimus auxilii causa, ut liberemur a facie regis Assur: et quomodo effugiemus nos?*

IN CAPUT XX.

1. Superiore capite vaticinatus est Isaias de calamitate quae Aegypto instabat, simulque Dei misericordiam ei promisit: nunc idem argumentum repetens, hac Aegyptiorum castigatione Israelem pudefactum iri ostendit, quod in Aegypto fiduciam locaret. Coniungit etiam Aethiopiam. Unde verisimile est Aethiopes cum Aegyptiis vires suas coniunxisse. Sicuti etiam prius attigi, et rursum videbimus capite 37. Primum, notandum est tempus huius prophetiae. Tunc enim vehementer Iudaeos urgebat necessitas, ut ad exterarum gentium auxilia etiam inviti confugerent. Thartan fuisse unum ex ducibus Sennacherib testatur sacra historia (2. Reg. 18, 17). Unde cogimur fateri, hunc Sargon fuisse Sennacherib, cui duo fuisse nomina hinc colligere facile est. Considerandum etiam qualis in Israele rerum status esset. Nam abductae fuerant decem tribus in servitutem. De Iudaea vero penitus actum videbatur. Tota enim fere occupata erat praeter Ierosolymam, quae obsidebatur a Rabsace. Rursum a Thartan obsidebatur Asdodum. Nominantur siquidem illic tres duces: unde verisimile est copias Sennacherib tunc in tres partes divisas fuisse, ut

[1]) *in margine:* vel pulchritudine.

eodem tempore omnes simul terreret, atque ita conturbaret, ut alii aliis auxilium distracti ferre non possent. Tunc nihil restabat Iudaeis, nisi ut exterorum auxilia accerserent. Interim mittitur a Deo Isaias, qui denunciet vanam esse eorum exspectationem, quod ab Aegyptiis pendeant. Instabat enim ipsis manus Domini: tantumque aberat ut aliis opitularentur, quum ne se ipsos quidem tueri possent adversus hostes. Atque hinc agnoscere debebant Iudaei, se merito dare poenas suae infidelitatis, quod relicto Deo ad Aegyptios confugerant. Finis enim hic considerandus est: quia Dei consilium non fuit Aegyptios praemonere, sed corrigere populi infidelitatem, quae subinde ad spes falsas et perversas eum rapiebat. Ergo ut intelligant in solo Deo esse acquiescendum, quid vanis auxiliatoribus impendeat hic denunciat propheta. Fuit autem valde opportuna admonitio, quia iam Aethiopes Assyrios prohibere coeperant, et coegerant retro cursum flectere: quo nihil poterat optabilius contingere Iudaeis. Ergo ne laetis istis principiis lasciviant, auxilium hoc evanidum fore denunciat: quia paulo post cum summo dedecore vincentur tam Aethiopes quam Aegyptii.

2. (*Vade, et solve saccum.*) Ut Dominus aliquo symbolo hanc prophetiam confirmaret, Isaiam nudum ambulare iussit. Si id sua sponte fecisset Isaias, merito irrisus esset: sed quum Domini mandato facit, nihil in eo nisi suspiciendum, adeoque metuendum conspicitur. In hac nuditate et similibus signis aliquid inest serii. Deinde, nihil aut per se aut per ministros agit Dominus quin simul causam doceat. Ideo non simpliciter ambulat nudus, sed finem demonstrat, cur scilicet Dominus hoc eum facere iusserit. Nam alioqui pseudoprophetae veros Dei ministros imitantur, variasque species et stupendas induunt, ut vulgi oculos perstringant, sibique autoritatem concilient. Sed nihili sunt ea symbola, quod Deum autorem non habeant. Quod diligenter notandum est adversus papistas, qui inanes caeremonias pro veris sacramentis obtrudunt. Iis enim haec regula opponenda est: Si proficiscuntur a Deo, ea amplecti debemus, sin minus, intrepide repudiare licet, imo sine Dei contumelia non recipiuntur: quia tunc eius autoritatem sibi usurpant mortales. Praeterea Deus non proponit signa absque verbo. Quid enim esset sacramentum, si nihil praeter signum intueremur? Sola est doctrina quae sacramentum facit. Proinde fucum fieri sciamus, ubi nulla doctrina auditur: atque perperam facere papistas, quum vacui doctrina inanibus caeremoniis nomen sacramenti imponunt. Sic enim Dominus ea coniunxit, ut nemo separare possit, quin violet ordinem ab eo institutum. Porro quod saccum iubet solvere, ex eo colligunt fere omnes lugubri veste Isaiam tunc fuisse indutum, quod defleret calamitatem Israelis. Talis enim habitus lugentis erat: sicuti ex Ioele (1, 13) perspicuum est. Idque factum esse interpretantur, quo veniam a Deo sub reorum habitu deprecaretur: vel quod fieri non posset, ut moesto eius animo vultus et habitus hilaris esset. Non potuit autem non gravissimo affici moerore, dum tantam cladem intuebatur. Quidam putant ordinarium eius habitum fuisse, quod prophetae pallio indui soliti essent, quemadmodum Zacharias (13, 4) testatur. Sed nimis infirma est illa coniectura, nec multum habet coloris. Magis credibile est eum sacco indutum fuisse, ut speciem lugentis prae se ferret. Tanta enim fuit securitas in Iudaea, ut quum misere afflictos et dissipatos fratres suos viderent, non moverentur tamen, nec ad se eorum miseriam pertinere existimarent. Putabant interea se extra teli iactum esse, prophetisque ipsis minantibus exitiumque nunciantibus insultabant. Unde etiam conqueritur Micheas (1, 8), neminem lugere calamitatem Israelis. Quaeritur an hoc vere factum sit: an vero simplex et nuda fuerit visio quam populo nunciaret. Magis receptum est prophetam nunquam se nudasse, sed hoc per visionem ei esse ostensum: idque semel. Rationem afferunt, quod per aestum et frigora aliasque coeli iniurias non licuerit ei nudum toto triennio ambulare. Quid si dicamus, prophetam vestitum fuisse domi, atque etiam in publico, nisi quum ad docendum prodire vellet? atque tunc nuditatis spectaculum populo exhibere solitum fuisse? Nec enim me movet illa ratio, quod aestum et frigora sustinere non potuit. Deo enim, a quo id facere iubebatur, tueri ipsum ac munire difficile non fuit. Sed aliam rationem adducunt: Indecoram fuisse nuditatem prophetae. Respondeo, hanc nuditatem non magis indecoram fuisse circumcisione: cuius spectaculo nihil magis ridiculum iudicare poterant homines profani, quum in ea pudenda nudarentur. Verum existimandum non est prophetam ita se totum nudasse, quin tegeret eas partes quae deformem conspectum habiturae erant. Satis erat populum intelligere quid a Domino gereretur, et re insolita commoveri. Me vero ut ita sentiam movet, quod hic dicitur, *In manu.* Tametsi enim saepe alias haec loquutio occurrat, nunquam tamen invenitur quin simul tacitam habeat emphasin, qua effectus ipse notetur. Et se hic inter Deum et suos gentiles medium interponit, ut non verbis modo, sed etiam visibili symbolo futurae cladis praeco sit. Neque vero supervacuum quod mox additur, sic fecisse. Sic igitur statuo, Isaiam ambulasse nudum quoties prophetae officio fungebatur: eas autem nudasse partes, quae conspici non inhoneste poterant. Quod ad saccum attinet, quanquam in rebus adversis reatum suum hoc modo testari privatis quoque hominibus mos fuit, proba-

bile tamen est Isaiam pro ratione sui officii hoc symbolo ad doctrinam confirmandam fuisse usum, quo magis expergefieret populi tarditas. Si quando nos Dominus aut fratres nostros castiget, vestem mutari non iubet: neque id necessarium est: sed crudeles sumus et ἄστοργοι, si fratrum aerumnis et ruina ecclesiae non moveamur. Si quis in nobis affectus Dei, in moerore et lacrymis esse debemus. Quod si lugendum est, hortandi et alii, exemploque nostro incitandi, ut calamitatem ecclesiae sentiant, et συμπαθείᾳ aliqua tangantur.

3 et 4. (*Tribus annis.*) Cur hoc tempore? quia praefixum erat Aegyptiis et Aethiopibus, quibus interim Dominus inducias ad resipiscendum dabat, et interim probare volebat populi sui obsequium, ut sine cunctatione se abdicarent illicitis subsidiis. Tametsi Aegyptios et Aethiopes stantes viderent, scirent tamen non procul abesse ab illa clade. Voluit quoque Dominus interea detegere rebellionem impiorum. Sicuti revera multi specimen ediderunt suae impietatis, quum nuditatem prophetae contemnerent: pii contra hoc nuditatis spectaculo commoti, quamvis dulcis esset illecebra Aethiopum prosperitas, in verbum tamen defigere sensus suos non dubitarunt. Nec enim simpliciter consideranda fuit nuditas, sed nota quam impresserat Dominus. Quemadmodum in sacramentis visibilibus, nos ea quae invisibilia sunt contemplari decet. *Captivitatem* et *Transmigrationem* collective accipit, pro captivorum et migrantium coetu. Deinde nullum aetatis discrimen fore ostendit: senes aeque ac iuvenes in captivitatem esse abducendos pronuncians.

5. (*Et terrebuntur.*) Nunc ostendit in quorum gratiam haec de Aegyptiis et Aethiopibus praedixerit: nempe, ut Iudaei rebus afflictis in Deum sperare discerent, nec sibi accerserent externa auxilia, quae vetuerat Dominus. *Respectum* vocat, quod Iudaei ad eos sese converterent, simul atque malo aliquo premebantur, spemque in eis locarent. Solemus enim eo convertere oculos, unde opem aliquam exspectamus. Unde et Respicere pro Sperare Hebraei passim accipiunt. Atqui decebat in solum Deum intentos esse. Vaga igitur eorum levitas coarguitur. Et hoc idem nobis, ac merito accidere necesse est, ut quum invitati a Deo tutum asylum quod nobis offert recusamus, praestigiisque Satanae allici nos patimur, nudi et destituti cum ignominia et pudore iaceamus.

6. (*Et dicet incola.*) Insulam vocat non tantum Ierosolymam, sed universam Iudaeam. Sic autem vocari putant, quod alluatur mari mediterraneo. Ego vero aliam puto esse huius metaphorae rationem: alluitur enim exigua maris portione. Sed quemadmodum insula ab aliis terris separata est, ita Dominus ab aliis regionibus Iudaeam discreverat. Erat enim segregata ab universis gentibus, quae Iudaeis capitali odio infestae erant. Nam maceria interposita erat, ut ait Paulus (Eph. 2, 14), quam Christus tandem abrupit. Hic porro vaticinium suum confirmat Isaias: Si nunc mea nuditate non movemini, aliquando re ipsa haec non frustra vobis proposita fuisse intelligetis. Sic enim praefractos et indociles sero cogit Deus ad confessionem delicti, ut attoniti secum disputent quomodo tantopere excaecari potuerint sua pervicacia.

CAPUT XXI.

1. *Onus deserti maris. Sicut tempestates in australi regione, transiturae a deserto, veniet a terra horribili.* 2. *Visio dura indicata est mihi: transgressor transgressori, et vastator vastatori. Ascende Persa: obside Mede, omnem gemitum eius cessare feci.* 3. *Propterea impleti sunt lumbi mei dolore: angustiae corripuerunt me, sicut angustiae parturientis: incurvatus sum audiendo, et videndo obstupui.* 4. *Concussum est cor meum, horror perterruit me: noctem deliciarum mearum posuit mihi in horrorem.* 5. *Adorna mensam, speculare in specula, comede, bibe: surgite principes et ungite clypeum.* 6. *Quoniam sic dixit ad me Dominus: Vade, constitue vigilem, qui annunciet quod viderit.* 7. *Et vidit currum paris equitum: currum asini, et currum cameli: deinde attentius speculatus est: multum, inquam, speculatus est.* 8. *Tum clamavit, Leo. In specula mea, Domine mi, iugiter sto interdiu, et totis noctibus in custodia mea locatus sum.* 9. *Et ecce hic venit currus hominis: par equitum. Et loquutus est, ac dixit, Cecidit, cecidit Babel, et omnia sculptilia deorum eius contrivit ad terram.* 10. *Tritura mea, et filius areae meae. Quae audivi a Iehova exercituum Deo Israel, nunciavi vobis,* 11. *Onus Duma. Clamat ad me ex Seir: Custos, quid de nocte? Custos, quid de nocte?* 12. *Dixit custos: venit mane, postea nox. Si interrogaveritis, interrogate. Revertimini, venite.* 13. *Onus in Arabia. In nemore in Arabia pernoctabitis, in viis Dedanim.* 14. *In occursum ferte aquas sitienti, incolae terrae Tema, pane suo succurrite profugo.* 15. *Quia a facie gladiorum fugiunt, a facie gladii extenti, a facie arcus intenti, a facie gravitatis belli.* 16. *Nam sic dixit mihi Dominus: Adhuc annus secundum annos mercenarii, tum deficiet omnis gloria Cedar:* 17. *Et residuum arcus, quod numerabitur fortium filiorum Cedar, imminuetur: quoniam Iehova Deus Israel loquutus est.*

IN CAPUT XXI.

1. (*Onus deserti maris.*) Postquam docuit propheta non in Aegyptiis, sed in sola Dei misericordia spem locandam esse, venturasque gentibus quarum subsidio fidebant clades nunciavit, consolationem subiungit qua piorum animos sustentet. Significat enim et Chaldaeis, sub quorum manu captivi futuri erant, repositam esse mercedem: unde sequitur, curae esse Deo quas sustinent iniurias. Nam per *desertum* Chaldaeam intelligit: non quod deserta fuerit aut infrequens: sed quod Iudaei ab illa parte desertum sibi propinquum habuerint: ac si nos Alpes pro Italia acciperemus, quod nobis propinquiores sint, iisque nobis iter in Italiam faciendum sit. Ratio autem notanda est: quia non describit naturam regionis, sed admonet Iudaeos proximum esse interitum hostium, de quo vaticinatur: adeoque certum ac si res ipsis esset in conspectu, quemadmodum illud desertum erat. Adde quod interdum perplexe de Babylone loquuti sunt prophetae, ut soli fideles absconditis mysteriis fruerentur: sicut Ieremias inversum ponit regis nomen. *Ab austro* dicit, quoniam ventus ille tempestuosus est, procellasque et turbines excitat. Quod addit *prodire a deserto*, ad amplificationem valet. Si qua enim tempestas oriatur in loco habitabili et frequenti, minus terroris habet quam quae in desertis excitantur. Ut ergo horrorem exprimat huius cladis, comparat eam tempestatibus, quae quum incipiant a deserto, liberius deinde excurrunt, et irruunt maiore impetu. Quanquam videtur alio respicere propheta, nempe, sicuti ab illa parte instar procellae irruperant hostes ad vastandam Iudaeam, ita paulo post contrarium turbinem exorturum qui eos subvertat. Ideo onus hoc venturum dicit a terra horribili: quo epitheto Iudaeam designari interpretor. Neque enim satis fuit verba fieri de Babylonis ruina, nisi intelligerent simul Iudaei a Deo provenire. Quare terram horribilem vocet, diximus capite 18. Nempe quia post tot irae Dei exempla poterat eius deformitas metum omnibus incutere. Neque enim patitur circumstantia temporis, formidabilem vocari respectu admirabilis potentiae Dei qua tegebatur. Quamvis ergo a Persis et Medis capta et spoliata fuerit Babylon, pronunciat Isaias cladem eius a Iudaea venturam: quia hoc modo retaliabit Deus iniurias populo illatas, cuius se fore custodem promiserat.

2. (*Visio dura.*) Quum propositum sit levare populi tristitiam, non videtur consentaneum esse, ut visio dura nominetur quae laetitiae materia erat. Sed hoc ad Chaldaeos refertur, qui inflati sua fortuna nihil adversi metuebant. Nam opulentia superbiam et securitatem gignere solet: ac si diceret, frustra obiici divitias et potentiam Chaldaeorum: durumque malleum duro lapidi repertum esse.

(*Vastator.*) Quia imperium sibi acquisierat Babylon caeteras nationes praedando et vastando, videbatur ab omni iniuria immunis esse. Quamvis ergo formidabiles aliis fuissent, omneque genus saevitiae et crudelitatis exercuissent, ipsos tamen praedae esse, et similes iniurias pati oportuit quibus alios affecerant. Imo ut fidem conciliet suis dictis propheta, hanc vicissitudinem admonet iustam esse, ut violentia violentiae respondeat. *Elam* pars est Persiae: sed pro tota Persia accipitur. Unde etiam Persae Elamitae vocati sunt. Est autem observandum, nullam belli coniecturam fuisse quum haec praediceret Isaias: ipsumque centum annos priusquam ulla huius cladis suspicio esset extremum diem obiisse. Unde satis constat ipsum non aliunde quam a spiritu Dei haec rescire potuisse. Quod non parum ad confirmandam prophetiae certitudinem atque autoritatem valet. Quod autem imperat Medis et Persis, significat hoc non temere aut fortuito, sed certo Dei decreto Babyloniis eventurum. Haec enim Dei, non cuiusquam privati nomine denunciat. Itaque Dei personam sustinens, tanquam imperator aut dux aliquis, potest militibus imperare, ut conveniant ad bellum inferendum. Quomodo autem Dominus praedonum et impiorum opera utatur, prius capite decimo declaratum est.

(*Omnem gemitum.*) Intelligunt nonnulli gemitum active, cui occasionem dederant Babylonii, cessasse postquam a Medis et Persis oppressi sunt. Multis enim gemendi causam praebuerat eorum tyrannis: id quod impiis et scelestis dominia tenentibus evenire necesse est. Alii forte propius ad genuinum prophetae sensum accedunt, dum aiunt gemitum cessasse: quia nullam Babylonii misericordiam senserunt, cuius antea fuerant ipsi expertes. Ego vero simplicius expono: Dominum scilicet ad gemitus ipsorum obsurduisse: ac si diceret, nullum gemitibus et querelis ipsorum fore locum. Nam quum inhumani fuissent et crudeles, aequum erat ipsis eadem mensura retribui, qua aliis mensi fuerant.

3. (*Propterea.*) Hic propheta populum veluti in rem praesentem adducit. Nec enim satis erat simpliciter excidium babylonicum praedixisse, nisi sic ipsum confirmasset, ut pii viderentur sibi rem ipsam oculis intueri. Necessaria igitur fuit ista hypotyposis. Nec vero privatum animi sui affectum hic propheta recitat, ac si Babyloniis condolesceret: potius, ut alibi dictum fuit, Babylonii personam ad tempus suscipit. Certe hoc sufficere nobis debet, occulta Dei iudicia quasi in specula sic nobis proponi, ut adiuvetur fidei nostrae tarditas. Ideo quae superant captum rationis nostrae splendidius pro-

phetae et plenius describunt, et depingunt vivis coloribus. Dolorem ergo suum exprimens propheta, quam severa Dei vindicta Chaldaeos maneat et quam atrociter punienda sit Babylon, fideles docet: ut quum tristi nuncio allato horrore subito corripimur. Maiorem etiam doloris expressionem addit, dum ipsum comparat doloribus parturientis: ut quum quis acerbissime vexatus, sese versat in omnes partes, membraque sua contorquet. Has loquutiones prophetae tarditati nostrae accommodant: quia iudicia Dei non agnoscimus nisi tanquam digito ostensa sensus nostros tangant. Admonemur autem, priusquam eveniant, ut nobis ipsis consulamus.

4. (*Concussum est cor meum.*) Alii non male vertunt, Oberravit: quia nimio pavore mens quasi loco suo movetur. Declarat quam subita et repentina futura sit clades Babylonis. Maior enim trepidatio est in clade repentina, quam in ea quae diu praevisa atque exspectata est. Quod autem hic praedicit Isaias: Daniel factum fuisse ac se vidisse narrat. Balthasar ea nocte paraverat lautum convivium, quum subito Persae irruerunt: nec quidquam minus exspectabat, quam ut occideretur. Delitiae igitur tunc subito in horrorem versae sunt.

5. (*Adorna mensam.*) Haec in participio legi possunt: ac si diceret, Ipsis adornantibus mensam, et custodiam instruentibus, dum comederent ac biberent, exortus est repentinus terror, ad arma conclamatum est, Surgite principes, etc. Vivas autem descriptiones proponit Isaias, ut rem quasi praesentem ob oculos statuat. Certe non tam historice recitat Xenophon urbis expugnationem: unde apparet non praesagiis naturalibus, sed coelesti instinctu edoctum fuisse Isaiam, qui tam graphice res incognitas delineat. Et notandum est tempus quo haec praedicta sunt. Tunc enim florentissimus erat status regni babylonici, atque invictae potentiae videbatur, nec ulla pericula reformidabat. Hanc securitatem deridet Isaias, atque ostendit potentiam illam facile collapsuram esse. Quod speculatorem loquentem inducit, non debet videri absurdum. Etsi enim superbo amentique tyranno ignaviam obsidio non excusserat quominus delitiis et crapulae indulgeret: vigiles tamen ad excubias agendas fuisse dispositos minime dubium est. Mos est quidem principibus, quo se liberius et sine ulla perturbatione in omnes voluptates effundant, custodiis se munire: sed propheta consulto excubitores miscet cum mensae lautitiis, quo melius appareat spiritu vertiginis percussum fuisse impium tyrannum antequam se ad temulentiam proiiceret. Epulabatur ergo rex Babylonis, seque hilariter tractabat cum suis, quum subita et improvisa clade oppressus est. Non quod fuerit extra discrimen, sed quia hostem secure et quasi cum ludibrio spernebat. Ac pridie quam id accideret, fabulosum videri poterat: quia nondum detecta erat coniuratio Gabriae et eius factionis a qua proditus est. Quo vero tempore loquutus est Isaias, nemo putasset tale unquam futurum portentum.

6. (*Quoniam sic dixit.*) Iubetur propheta locare in specula vigilem qui haec eminus prospiciat: quia nondum oculis cerni, nec coniectura percipi possint. Proinde, ut omnes sciant ipsum non temere loquutum esse, ea se nuntiare testatur, quae tametsi hominibus ignota et incredibilia sint, spiritu tamen prophetico clare et dilucide cognovit, quia supra hominis iudicium evehitur. Idque diligenter notandum est: quia non est existimandum prophetas didicisse ab hominibus ea quae nunciarunt, aut solertia sua praevidisse: sed evectos esse supra humanos sensus, ut procul haec quasi ex alta specula intuerentur. Unde etiam merito Videntes vocati sunt. Tametsi enim nos quoque videmus, hebes tamen est aspectus noster, vixque id quod ante pedes est cernimus: imo acutissimi quique interdum caligant. Nihil enim aliud percipiunt quam quod ratione colligere possunt. Prophetae autem spiritu Dei quasi e coelis loquuntur. Summa huc redit, perperam facturos si qui vaticinium hoc proprio iudicio metiri velint, quia a Deo profectum est. Ideoque sensus nostros exsuperat quam maximo intervallo. Hoc etiam plus autoritatis habet, quod vigilem constituit Dei nomine. Si quis ergo obiiciat: Incredibilia narras, ac si re ipsa evenissent: respondet se nihil temere nunciare. Qui enim vigil est a principe constitutus, videt eminus quae aliis ignota sunt. Sic Isaias ea spiritus revelatione cernebat quae alios latebant.

7 et 8. (*Et vidit currum.*) Quae nunc subiicit, vivam expressionem cladis illius continent. Existimant autem haec per nuncium regis significari: quod falsum est. Nam propheta denunciat potius quod a vigile Dei iussu a se constituto habet. Hic enim vigilem illum prospicientem ac renunciantem introducit. Quasi tamen intuitu primo non animadverterit, currum esse ait: deinde propius attendens, in eo par equitum esse dicit. Primum enim et novitate et longa distantia ambiguum et confusum est iudicium: deinde, quum res ipsa propius accessit; melius iudicatur. Nec vero absurdum est ad prophetas transferri aut divinas visiones quod hominibus convenit: quia scimus ut Deus se ruditati nostrae accommodans suscipiat humanos affectus. Tandem leonem animadvertit. Eo Darium significari putant, a quo subacta Babylon atque expilata est: ut habetur Daniel 5. Quod excubitor se dies et noctes in specula assiduum esse dicit, ad confirmationem vaticinii pertinet. Ac si diceret nihil hac visione certius esse: quia somniculosi non sint vel hebetes qui divinitus ad speculandum profecti sunt.

Interea fideles hoc exemplo ad similem attentionem hortatur et excitat, ut praeeunte verbi lucerna procul aspiciant Dei potentiam.

9. (*Cecidit, cecidit.*) Hinc facile apparet non induci vigilem regis Balthasar. Nec enim hic sermo personae conveniret. Propheta ergo id quod venturum erat Dei iussu renunciat. Potest autem hoc tam ad Darium quoque vel ad Deum referri, quam ad custodem: in quo parum est discriminis. Darius enim, quia hac in re minister Dei fuit, non inepte inducitur iudicii eius praeco. Probabilius esset ad Deum ipsum referre: quia Darius nihil tale cogitabat quum idola Babyloniorum everteret. Sed melius quadrat sermo personae custodis: quemadmodum si angelus vaticinio interpretationem addat. Est autem hic tacita antithesis inter Deum vivum et mortua idola. Atque notanda est loquutio, ubi sculptilia deorum vocat. Sciebant enim Babylonii, quod etiam omnes idololatrae iactant, simulacra sua deos non esse. Iis tamen divinam potentiam affingebant: quod quum fit, veritas Dei in mendacium vertitur: imo Deus ipse abnegatur. Sed de hac re postea fusius tractabitur. Hic agnoscimus Babylonem suo interitu poenas idololatriae dedisse. Causam enim notat cur perierit: quia Dominus ferre non potuit ut gloriaretur in suis simulacris.

10. (*Tritura mea.*) Quum tam potentis monarchiae opes fulgore suo omnium oculos perstringerent, fabulosum videri poterat, quidquid Isaias de eius excidio nunciabat. Propterea mentes ad Deum revocat, ut intelligant ipsum has sibi partes sumpsisse, ut Babylonem deleret: nec fieri hominum arbitrio, sed potentia ipsius, ut cadat ista altitudo. *Tritura et filius areae* pro eodem accipitur. Est enim loquutio Hebraeis usitata: apud quos etiam frequens eiusdem sententiae repetitio est. Observandus est diligenter hic locus, ut vitium nobis ingenitum corrigamus, dum potentiam Dei modulo nostro metimur. Praeterquam enim quod infra Dei consilium longe subsidit nostra imbecillitas, pravi quoque et iniqui operum Dei aestimatores sumus: nec de iis aliter persuaderi possumus, quam si eo usque hominum facultas aut consilium sese extendat. At nobis semper in mentem venire debet infinita illius potentia: ac praesertim ubi nos et consilium et ratio deficiunt. Sicuti quum ecclesia a tyrannis ita opprimitur, ut nulla spes restitutionis appareat: sciamus tamen futurum, ut Dominus ipsos in nihilum redigat, et fastum eorum calcando, roburque affligendo, trituram suam esse ostendat. Hoc enim non de plebeio quodam homine, sed de potentissima et florentissima omnium monarchia praedictum est. Quo igitur magis sese extulerint, eo citius perdentur: atque in iis trituram suam Dominus exercebit. Quod enim incredibilis ruinae documentum hic a Domino datum est, ad similes quoque pertinere intelligamus. Et se a Domino exercituum audisse referens, hoc quasi sigillo suam prophetiam obsignat. Testatur enim se non protulisse coniecturas suas, sed a Domino ipso accepisse. In quo notandum est, ministros Dei hac fiducia instructos esse debere, ut Dei nomine loquantur: quemadmodum etiam monet Petrus (1. Pet. 4, 11), Qui loquitur, loquatur tanquam eloquia Dei. Impostores quoque ipsi iactant nomen Dei: sed fidelibus servis respondet conscientia, nihil proferri ab ipsis, nisi quod Deus mandaverit. Observa etiam plus quam necessariam fuisse hanc confirmationem: quia totus orbis ad vires monarchiae tam potentis obstupescebat. Iam vero non abs re duobus epithetis Deum ornat, Dominum exercituum, et Deum Israelis vocans. Quod ad prius attinet, et quidem elogium quod semper Deo convenit: sed hic dubium non est, quin praesentem causam spectarit, ut potentiam Dei opponat omnibus praesidiis Babyloniorum. Nec enim unicus est exercitus Deo, sed infiniti, quibus hostes suos expugnet. Deum autem Israelis vocat: quia perdendo Babylonios praesidem se ac custodem populi sui esse ostendit. Nam eversio illius monarchiae libertatem peperit Iudaeis. Denique haec omnia in gratiam ecclesiae facta sunt, cuius etiam hic propheta rationem habet. Nec enim docet Babylonios, qui haud dubie haec vaticinia risissent: sed fideles, ut tametsi opprimerentur a Babyloniis, disiectique essent et dissipati, Deo tamen se curae esse confiderent.

11. (*Onus Duma.*) Constat ex 25. Geneseos, hanc gentem progenitam esse a filio Ismaelis, cui hoc nomen inditum est. Unde et posteri Dumaei vocati sunt. Causa exitii, quae his nunciatur, certo cognosci non potest. Atque haec prophetia, quod brevis sit, ideo obscura est. Semper tamen memoria tenendum quod prius monui, Iudaeos muniri oportuisse adversus horrenda scandala, quae imminebant. Quum enim accidunt tam variae mutationes, praesertim si orbis circumvolvitur, ac vicissitudines aliae aliis succedunt, turbamur: ac dubitamus num temere ac fortuito omnia accidant, an regantur providentia Dei. Dominus ergo hanc conversionem a se fieri ostendit, statumque orbis innovari, ut nihil hic perpetuum esse intelligamus: atque ad regnum Christi, quod solum aeternum est, toto animo aspiremus. Quum igitur hae mutationes imminerent, Iudaeos praemoneri oportuit: ut eventu deinde sequuto haec repeterent memoria, divinam prudentiam intuerentur, fidemque suam confirmarent. Praeterea dubium non est, quin Iudaei variis cogitationibus distraherentur, quum undiquaque orbem universum concuti viderent, et quaererent aliquas rationes quibus illas tempestates et procellas effugerent: ut semper tuto in loco, atque extra omne periculum esse optamus. Alias igitur sedes quaerere

nonnulli potuissent, quo sibi melius consulerent: sed quum undiquaque ingruerent procellae, nusquam tutius esse domicilium quam in piorum coetu admoniti retinebantur in sua statione. Quo exemplo moneri etiam debent multi qui se periculorum metu ab ecclesia disiungunt, nec cogitant maiora sibi extra ipsam imminere. His itaque cogitationibus sollicitari poterant Iudaei: nam eos inquietis animis fuisse satis ex capite octavo colligimus. Quum ita fluctuarent ancipites, et confugerent ad exteros, facile erat ipsos deficere. Hanc ergo rationem praecipuam esse arbitror, cur Dumaeis sua quoque clades nuncietur: nempe, ut Iudaei toto animo ad Deum confugerent, eique salutem ecclesiae imprimis commendarent. Proinde discamus nos continere in ecclesia, tametsi multis aerumnis affligetur: ac potius aequo animo feramus paternas castigationes, quae filiis infliguntur, quam ad faecem, qua praefocantur impii, bibendam excurrere libeat. Quid enim alienis et reprobis futurum est, si ita filii castigantur? Potest tamen fieri, ut electo populo nonnihil molestiae Dumaei quoque exhibuerint, dum undique a suis vicinis impetebatur.

(*De Seir.*) Mons erat Idumaeorum quemadmodum ex 14. Geneseos colligere licet. Sub montis huius nomine totum regnum comprehendit. Repraesentat autem hoc loco quasi sub pictura, quae vehementiori testificatione opus habebant. Probabile autem est, quum interrogent Idumaei, non procul fuisse dissitos, imo quasi de communi discrimine anxios fuisse. Inducit enim non curiositate, sed ex suo usu a vigile quaerentes, quid nocte animadverterit: ut quum unus sciscitatus fuerit, alius deinde atque alius succedat, qui idem sciscitetur. Huc enim pertinet ista repetitio: non inquiri ab uno tantum, sed a pluribus: ut in rebus dubiis et anxiis fieri solet, dum quisque proprio metu correptus aliis non credit.

12. (*Venit mane.*) Significat sollicitudinem non fore unius diei, aut exigui temporis: ac si responderet custos, Quod hodie vobis renuncio, cras etiam nunciabo: si nunc metuitis, cras etiam metuetis. Est autem miserrima haec conditio, quum homines ita anxii sunt, ut inter vitam et mortem suspensi haereant. Atque extrema haec maledictio est, quam Dominus impiis per Mosem minatur, Quis dabit ut vivam usque ad vesperam? et vesperi, Quis dabit ut diluculum videam? (Deut. 28, 67). Pii quidem multis periculis obsidentur: sed in manu Dei se ac vitam suam depositam esse sciunt: ideoque in ipsis mortis horroribus vitam cernunt, vel saltem turbulentos suos metus spe et patientia temperant. Impii vero semper trepidant, neque tantum horrore torquentur, sed tabescunt in suis doloribus. Quod continuo post sequitur, Revertimini, venite, bifariam potest exponi, vel assiduo recursu operam perdituros, vel in hunc modum: Si qui sint inter vos cautiores, eant in Duma, atque illic magis trepident quam in patria: nusquam enim tuti erunt. Caeterum, quia ecclesia curae Deo semper est, nusquam magis tutum perfugium reperietur: etiam si mare et terras circumeamus.

13. (*Onus in Arabia.*) Nunc ad Arabes transit, et ipsos quoque suo ordine praedicit ad Dei iudicium trahendos: ut nullam ex regionibus omittat quae notae erant Iudaeis. Eos autem tanto metu correptum iri significat, ut relictis domibus in sylvas confugiant. Atque partem exprimit quo se recipient: nempe, Dedanim.

14. (*In occursum.*) Amplificat illam trepidationem, qua sic percellere statuerat Deus Arabes, ut nihil aliud quam de fuga cogitarent: nec spatium sumerent ad ea saltem colligenda, quae itineri necessaria erant. Significat ergo Isaias venturos Arabes in regionem Dedanim vacuos et inanes rerum omnium, nulloque viatico instructos. Quamobrem hortatur incolas, ut cum aqua et pane obviam ipsis prodeant: alioqui defecturos in tanta inopia. Scio aliter hunc locum exponi ab aliis. Putant enim prophetam insultare Arabibus, qui inhumani et crudeles fuerant in Iudaeos: ac si diceret: Quam nunc velletis aquam ferre sitientibus! sed nimis coacta est illa expositio. Neque tamen infitior, mercedem suae crudelitatis esse illis redditam, dum famelici huc illuc cursitarunt. Interea geminus est sensus quem retuli: nempe, tam miseros fore Arabes in fuga sua, ut ne aqua quidem iis suppetat. Itaque defecturos prae siti, nisi iis mature occurratur: inopiam vero tam cibi quam potus fore significat. Vicinos ad opem ferendam inclamat: non ut hortetur ad officium, sed quo rem magis dilucide exprimat: et suum ipsis panem afferri iubet, non qui debeatur, sed quo in extrema penuria indigent. Quia tamen ex communi naturae et humanitatis lege sumptum est, tacite insinuat propheta fraudari suo pane egenos et famelicos, ubi victus denegatur.

15. (*Quoniam a facie gladiorum.*) Significat atrocem fore calamitatem, nec abs re Arabes se in fugam daturos: quia hostes acriter ipsos armis et gladiis persequentur, ut non aliter quam fuga saluti suae consulere possint. Cur hanc cladem praedicat, satis notum est. Admonendi enim erant in tempore Iudaei, quid multo post futurum esset: ut intelligerent mundum Dei providentia, non fortuito gubernari: docendi etiam alienis exemplis: ut quocunque verterent oculos aspicerent Deum gentium omnium iudicem. Ignoratur autem, nec constat historiis, an Arabes fuerint Iudaeis infesti. Quidquid sit, haec in piorum consolationem dici certum est: ut iustitiam Dei erga omnes nationes conspiciant, et qui-

dem agnoscant tribunal eius esse Ierosolymae, ex quo iudicium ferat contra totum orbem.

16. (*Quoniam sic dicit Dominus.*) Addit hanc cladem, de qua vaticinatus est, Arabibus propediem instare. Quod multum valuit ad pios consolandos. Sumus enim praecipites natura, nec libenter suspendi desiderium nostrum sinimus. Huius nostrae infirmitatis rationem habet Dominus, quam se opus suum accelerare dicit. Itaque significat se vaticinari de rebus quae non post multa saecula, sed proxime evenient, quo aequiore animo tolerent Iudaei suas aerumnas, a quibus sciunt intra breve temporis spatium se eximendos. De similitudine anni mercenarii, quam subiungit quo magis rem exprimat, prius diximus. Indicat enim futurum, ut dies minime prorogetur. Eadem similitudine usi sunt profani autores, quum praefixum et optatum diem exprimere volunt. Quemadmodum indicat illud Horatii: Diesque longa videtur opus debentibus. [1])

17. (*Et reliquus numerus.*) Hanc cladem non fore malorum finem denunciat, quia si quid residuum erit in Arabia, paulatim deficiet: ac si diceret, Non tantum in uno proelio Arabum opus affliget Dominus, sed ad extremum usque persequetur, donec penitus sublata omni spe remedii deficiant. Tales enim sunt ultiones quas Dominus exercet adversus impios, quum moderatione aliqua temperet poenas quas piis infligit, ne prorsus deleantur.

(*Fortium.*) Bellicosos homines intelligit, et gestandis armis idoneos: eosque, licet superiorem illam cladem evaserint, ait nihilominus ordine suo perituros. Similes quidem plagas ante minatus est Iudaeis, sed promissione semper addita, quae tristitiam leniret, vel saltem levaret animos a desperatione. Continget enim Dei filios interdum aeque ut reprobos, vel etiam asperius affligi, sed spes gratiae quae interponitur, eos a toto mundo discernit. Porro quum lethales audimus esse vindictas quas Deus exercet contra impios, non est cur ultra modum etiam in gravissimis poenis turbemur, quin potius tenenda est haec consolatio, quod nos levius castiget, nec morti adiudicet.

(*Deus Israelis loquutus est.*) Docet propheta, ut iam aliquoties visum est, non solum agnosci debere haec contigisse divinitus: sed ab illo Deo, quem Israel colit, constituta esse. Omnes enim homines interdum coguntur ad Deum assurgere, etiamsi fortunae opinione imbuti sint: quia subeunt vel invitis hae cogitationes, aliquem in coelo esse Deum, idque et rebus prosperis et adversis. Sed deinde sibi numen pro libidine aut in coelo, aut in terra fingunt. Quum ergo sibi Deum imaginentur suo arbitratu profani homines, quod frigidum est ac nugatorium, revocat Iudaeos propheta ad Deum quem colunt, ut sciant praeclare secum agi quod ab ipso recepti sint in fidem et patrocinium. Nec enim satis est si colamus Deum aliquem gubernatorem mundi, sed verus Deus agnoscendus est qui se revelavit patribus, et se in Christo patefecit. Idque diligenter tenendum adversus profanas cogitationes multorum, qui quum aperte Deum negare non audent, obscurum nescio quod numen comminiscuntur.

[1]) Epist. I. 1, 20.

CAPUT XXII.

1. *Onus vallis visionis. Quid tibi hic?* [1]) *quia tu universa conscendisti super tecta.* 2. *Strepituum plena, urbs turbulenta, civitas exsultans: interfecti tui non interfecti gladio, et non mortui in proelio.* 3. *Cuncti principes tui profugerunt pariter ab arcu: vincti sunt. Omnes, inquam, in te reperti vincti sunt pariter: qui a longinquo fugerant.* 4. *Propterea dixi, Desistite a me: amarus ero in fletu meo, ne contendatis me consolari super vastatione filiae populi mei.* 5. *Quoniam dies perturbationis, et conculcationis, et anxietatis Domino Iehovae exercituum in valle visionis, diruenti urbem, et clamor* [2]) *ad montem.* 6. *Atqui Elam portans pharetram in curru hominis, equitum, inquam: et Ceir nudans clypeum.* 7. *Et fuit* [3]) *ut electio vallium tuarum repleta sit curribus, et equites instruendo instruerent ad portam.* 8. *Et transtulit* [4]) *operimentum Iuda: et respexisti in die illa ad armaturam domus saltus.* 9. *Et interruptiones civitatis David vidistis, quae multae erant: et collegistis aquas piscinae inferioris.* 10. *Et domos Ierusalem numerastis: et domos diruistis ad muniendum murum.* 11. *Fossam quoque fecistis inter muros, aquis piscinae veteris, et non respexistis ad fictorem eius, et opificem eius ab antiquo* [5]) *non vidistis.* 12. *Porro vocavit Dominus Iehova exercituum in die isto ad fletum et lamentum, et calvitium et cincturam sacci.* 13. *Et ecce gaudium et laetitia, occidere bovem, mactare ovem, edere carnes, et bibere vinum, comedere, inquam, et bibere: quia cras moriemur.* 14. *Id revelatum est auribus Iehovae exercituum. Si remittetur vobis haec iniquitas, donec moriamini, dicit Dominus Iehova exercituum.* 15. *Sic dicit Dominus Iehova exercituum, Vade, ingredere ad fautorem istum, ad Sobna* [6]) *praefectum domus.* 16. *Quid tibi hic? et quis tibi hic? quod tibi hic excideris sepulcrum, sicut qui in excelso excidit sepulcrum suum, aut qui in rupe sculpit habi-*

[1]) *in margine*: Vel nunc. [2]) 1551: clamanti. [3]) 1551: fiet. [4]) 1551: transferet . . . . . . tametsi respexerit. [5]) *in margine:* Vel, eminus. [6]) *sic ubique.*

taculum sibi. 17. *Ecce Iehova traducet te traductione insigni, et operiendo operiet te.* 18. *Convolvendo volvet te convolutione, quasi globum in terram longinquam manibus: ibi morieris: et ibi currus gloriae tuae ignominia domus domini tui.* 19. *Et propulsabo te de statione tua, et de sede tua te expellet.* 20. *Et erit in die illa: vocabo servum meum Eliacim, filium Helchiae.* 21. *Et induam eum vestibus tuis, et balteo tuo roborabo eum: et potestatem tuam tradam in manum eius, et erit pater incolae Ierusalem et domui Iuda.* 22. *Et ponam clavem domus David super humerum eius: aperiet, et nemo claudet: claudet, et nemo aperiet.* 23. *Et figam eum veluti clavum in loco fideli: eritque in solium gloriae domui patris sui.* 24. *Et suspendent ab eo omnem gloriam domus patris sui, nepotes et pronepotes, omnia vasa minora, a vasis craterarum, ad cuncta vasa melodiarum.* 25. *In die illa, dicit Iehova exercituum, recedet clavus fixus in loco fideli, frangetur et cadet, et dissipabitur onus quod fuit super ipsum: quia Iehova loquutus est.*

IN CAPUT XXII.

1. (*Onus vallis visionis.*) Iterum vaticinatur Isaias adversus Iudaeam, quam vocat Vallem visionis: hunc enim titulum toti Iudaeae tribuit potius quam Ierosolymae, de qua postea loquetur. Sed nunc in praefatione comprehendit totam Iudaeam. Eam merito Vallem appellat: quod undiquaque cingeretur montibus. Nam metaphora quae nonnullis placet, paulo est asperior, Ierosolymam vallem dici, quod deiicienda esset ex sua altitudine. Cur Visionis vocet, satis notum est: Dominus enim toti Iudaeae illuxerat per verbum suum: assidui erant in ea prophetae, quos etiam propterea Videntes nominabant. Atque in eo subest tacita antithesis: minus enim lucis habent valles quam planities apertae: quod montium altitudine solis lumen arceatur. Hanc autem vallem magis lucidam esse significat, quam eas regiones quae omni ex parte soli expositae sunt. Id quod singulari Dei beneficio accidit. Nec vero solis radiis, sed verbo Dei illustratam esse intelligit. Caeterum minime dubium est, quin propheta voluerit retundere inanem illam fiduciam qua Iudaei turgebant, quum prae aliis essent insignibus Dei donis ornati. Abutebantur enim verbo et prophetiis, ac si iis adversus omnem noxam muniti essent, quum essent Deo immorigeri et rebelles. Significat ergo visiones impedimento non fore, quominus Deus eorum ingratitudinem ulciscatur. Imo hac nota ingratitudinis exaggerat eorum crimen, quod in tanto fulgore coelestis doctrinae instar caecorum impingere non cessabant.

(*Quid tibi est.*) Nunc Ierosolymam compellat: non quod ad eam solam pertineat haec clades, sed quia sub umbra sanctuarii quod illic erat tuto se delitescere putabat tota regio: deinde quum munitae civitati hoc accidat, ut cogitent Iudaei quid futurum sit reliquis, quae omni praesidio destituebantur. Per admirationem vero interrogat, quid hoc sibi velit quod omnes relictis aedibus servandae vitae causa in tecta confugiant. Erat autem alia tectorum forma Iudaeis, quam nobis hodie in usu sit: unde et illud Christi: Quod vobis in aurem dictum est, praedicate super tecta (Matt. 10, 27). Quum igitur in tecta Ierosolymitani confugerent, hoc extremi timoris signum fuit, quod hostibus domos suas in praedam exponerent. Potuit etiam illuc conscendi, ut inde telis et missilibus hostes propulsarentur: sed intelligit potius compulsos esse ab hostibus se in tecta recipere, quod eorum adventu non modo territi, sed attoniti fugiant quidem, et tamen non effugiant periculum.

2. (*Plena strepitus.*) Intelligit populosam et frequentem fuisse. Ibi enim strepitus, ubi magna convenit populi multitudo. Unde minor timoris causa esse debuerat in tanta frequentia. Hoc igitur amplificandi causa subiunxit Isaias, quod quum debuissent pro muris et propugnaculis stare ad tuendam urbem, quum viri non deessent, turpiter cesserint hostibus, et in tecta sua confugerint. Itaque magis urget Iudaeos his verbis, ut iudicium Dei considerent. Nam ubi tanto metu consternati sunt animi, pavorem a Deo immissum esse certum est: ac si diceret, Unde fit ut non sit tibi magis praesens animus ad resistendum? nempe quia Dominus te persequitur et fugat. Atque haec ex Mosis doctrina sumpta sunt, ut saepe diximus prophetas ex eo doctrinam suam mutuari. Sed eo differunt, quod ea quae generaliter dixerat Moses ipsi in usum accommodant. Exprobrat autem Iudaeis suam calamitatem, ac merito: quoniam vehementius urgendi erant, ut discerent peccatis suis et vitiis assignare quidquid malorum et aerumnarum patiebantur. Dominus enim se perpetuo iis adfuturum promiserat. Nunc quum destituantur, indignos se tanto auxilio esse agnoscant, Deumque sua protervia repulisse. Nec enim Dominus fallit, aut frustra promittit: sed miseri vitio suo sese eius ope et gratia privarunt. Idque magis exprimit haec interrogatio, *quid tibi?* Nam perinde est, ac si ex re praesenti ostenderet Ierosolymam suo tutore ac defensore nudatam esse: quia haec loquutio novum aliquid et insolitum denotat. Atque ut clarius Dei vindictam explicet, fortiter in proelio occubuisse negat qui illic sunt occisi, ostendens virilem tantummodo animum illis defuisse. Mollis enim et effeminatus animus certo indicio est, eos omnes a Domino esse destitutos: qui si adfuisset, forti et praesenti animo restitissent. Non ergo simpliciter intelligit cladem fore coniunctam cum dedecore et

ignominia, sed hoc irae Dei adscribit quod nihil illis animi fuerit ad resistendum. Nec dubium est quin hac circumstantia flagitii refutet inanem eorum fastum.

3. (*Omnes duces tui.*) Variae sunt huius versiculi interpretationes. Res quidem ipsa aperta est: sed in verbis nonnihil est difficultatis. Quum מ significet *prae* et *plusquam*, מרחוק exponunt quidam, Fugerunt prae aliis, qui tamen in extremis terrae partibus viciniores erant periculo. Alii: Quum ita procul abiissent a Ierosolyma, fugere tamen non desierunt: ut homines praeoccupati formidine, quod semper hostem instare putent, nullum fugiendi finem faciunt. Caeterum, hic sensus mihi aptior videtur, A longinquo fugerunt: id est, qui Ierosolymam quasi in tutum asylum concesserint deprehensi ab hostibus vincientur. Nam Ierosolyma, veluti commune totius Iudaeae praesidium erat. Ideo undique se illuc incolae exorto bello intulerant. Quum ergo se illic tutam sedem habere existimarent, capti sunt. Aliqui hoc referunt ad obsidionem Sennacherib: sed nullo modo adduci possum ut ita exponam. Loquitur enim de excidio urbis Ierosolymae. Quum autem obsessa fuit a Sennacherib, statim a Domino liberata est. Nulli capti aut vincti sunt, nulla strages hominum edita est. Haec igitur multo post prophetae mortem acciderunt: atque de iis testatur sacra historia, et principes ipsos in excidio illo de fuga consultasse. Nihil autem iis fuga profuit, aut praesidium Ierosolymae: nam ab hostibus deprehensi sunt. Quum nominatim exprimit principes, hoc indignitatem rei auget: quoniam illi priores capita sua pro salute populi opponere debuissent. Iis enim, velut clypeis, plebs contecta et munita esse debet. Porro haec, stante Ierosolyma et florente, incredibilia videri poterant. Urbs enim validissima et munitissima erat: sed praecipue gloriabatur tutela Dei. Nam suo templo Deum quodammodo affixum esse existimabat: atque ita superbiebat, ut confideret se nulla potentia, nullis copiis, etiam si omnes adversus ipsam conspirarent, minui posse. Valde igitur novum videri poterat hoc vaticinium, nihil ipsis fore animi, in fugam se daturos: neque tamen sic elabi posse.

4. (*Idcirco dixi.*) Hic propheta, quo magis afficiat Iudaeos, induit personam lugentis: neque id modo, sed acerbo luctu deplorat calamitatem ecclesiae Dei. Nec enim eodem modo exponendus est hic locus quo superiores, in quibus repraesentabat luctum et moerorem exterarum gentium: sed quia de ecclesiae clade agit, cuius ipse membrum est, serio tristatur, suoque exemplo ad lamentum reliquos invitat. Quod enim ecclesiae accidit, sic afficere nos debet, ac si privatim unicuique nostrum accideret. Nam ubi alioqui futurum est illud? Zelus domus tuae comedit me. Nec vero clam luget, aut sine testibus. Primo quia vult, sicut nunc dixi, alios suo exemplo ad luctum stimulare: nec ad luctum solum, sed ad poenitentiam multo magis, ut horribile iudicium Dei praeveniant, quod ipsis imminebat, desinantque ipsum deinceps provocare: deinde, quia decuit praeconem irae Dei re ipsa ostendere non esse lusorium quod pronunciat. Quod autem ex proprio animi sui sensu loquatur colligere licet ex eo quod mox adiungit, se implacabili dolore affici ob filiam populi sui. Nam quum unus esset ex genere Abrahae, malum hoc sibi commune esse censuit: atque hoc nomine significat se iustam lugendi causam habuisse. *Filiam*, usitato more, congregationem populi vocat. Unde observandum est, quoties affligitur ecclesia, nos prophetae exemplo συμπαθείᾳ affici oportere, nisi plusquam ferrei simus. Nam indigni sumus omnino qui numeremur inter filios Dei, sanctaeque ecclesiae aggregemur, nisi nos nostraque omnia sic ei addicamus, ut nihil nobis ab ea seiunctum sit. Sic quum hodie ecclesia tot tamque variis cladibus affligitur, et innumerae pereunt animae, quas sanguine suo Christus redemit, crudeles nos et immanes esse oportet, si nullo dolore afficimur. Ac praesertim hoc doloris sensu percelli ministros verbi necesse est. Nam ut excubare et prospicere longius, ita ingemiscere debent, quum futurae dissipationis signa animadvertunt. Quod palam flevit, hoc ad emolliendos populi animos, ut diximus, valebat. Erat enim ei negotium cum praefractis hominibus, quod ad luctum provocare difficile erat. Ac similis fere est locus Ieremiae, cladem populi et dissipationem lugentis. Dicit enim animam suam prae moerore deficere: et alibi, Quis det ut caput meum plenum sit aquis et oculus meus vena lacrymarum: ut interfectos populi mei lugeam? (4, 31; 9, 1 etc.) Quum prophetae ad frangendam populi duritiem frustra se eniti viderent, fieri non poterat quin moerore et tristitia penitus obruerentur. Commiseratione ergo sua animos obstinatos emollire tentabant, ut eos flecterent si quo modo fieri posset, atque in viam reducerent.

5. (*Haec enim dies est.*) Significat rursus Dominum autorem esse huius cladis, ac ne Iudaei huc et illuc circumspectent, vel mirentur hostes ipsis praevalere, bellum ipsis cum Deo esse denunciat. Tametsi saepius in scripturis occurrat haec doctrina, minime tamen supervacanea est: neque potest tam assidue inculcari, quin ubi ad rem ventum est eius obrepat oblivio. Ita fit ut neque humiliemur coram nostro iudice, et in homines, atque exteriora remedia potius quam in Deum spectemus, qui solus mederi poterat malis nostris. *Diem* usitato scripturae more nominat tempus praescriptum: quia dum ad scelera hominum dissimulat Deus, videtur quodam-

modo aliquid remittere de iure suo: quod tandem opportune quasi tempore praescripto recuperat. Nec frustra iterum Visionis vallem nominat. Nam Iudaei se ab omni clade immunes fore credebant, quod Deus per verbum ipsis affulgeret. Sed quum ingrati reiicerent doctrinam, frustra eam sibi profuturam esse confidebant. Nec vero extra ecclesiam solummodo hominum infidelitatem punit Dominus, sed in ipsa ecclesia. Imo ab ea castigationis initium facit: nec enim abutendum est donis Dei, nec frustra eius nomine gloriandum est. Quod de clamore ad montem subiicitur, tam ad Deum referri potest quam ad Chaldaeos, vel etiam ad ipsos profugos. Clamorem enim augendi terroris causa attollunt victores. Victi autem vel implorant fideliter misericordiam, vel dolorem suum eiulatu exonerant. Potest etiam singularis numerus accipi pro plurali. Vel intelligitur pars illa urbis in qua templum situm erat. Uterque sensus contextui probe conveniet: nec multum interest sive dicamus hostes clamasse ad montem Sion, ut alii alios animarent: vel quum urbem diruerent ac vastarent clamorem exauditum esse in vicinis montibus: vel cives ipsos suis lamentationibus pertonuisse usque ad montes qui planitiem Iudaeae cingebant.

6. (*Elam ferens pharetram.*) Hic interpretes perpetuum orationis contextum esse putant, atque idem iudicium Iudaeis, quod antea, nunciari. Sed quum propius omnia expendo, cogor ab illis dissentire. Existimo enim prophetam exprobrare Iudaeis contumaciam et pervicaciam suam, quod castigati a Domino, non resipuerint: atque ita historiam anteacti temporis narrare, ut illis in memoriam reducat quam nihil profecerint a Domino castigati. Sic igitur haec a superioribus disiungi debent. Prius ea praedixit, quae ventura erant Iudaeis: nunc vero ostendit, quam merito puniantur, et quam digni essent acerbis illis flagellis quibus in eos Dominus animadvertit. Quia Deus non tantum verbis, sed re ipsa ad poenitentiam pridem eos vocarat: nulla autem sequuta erat emendatio vitae, quamvis attritis opibus, et acciso regno: sed proterve in sua nequitia persistebant. Nihil ergo aliud restabat, quam ut eos Dominus, quum adeo praefracti et obstinati essent, misere perderet. Copulam ו adversative reddidi, sicut plerumque hoc sensu capitur. Qui putant prophetam in futurum tempus minari, proprium sensum retinent: ac si propheta, postquam Dei meminit, subiiceret vindictae eius ministros. Sed iam exposui quid magis placeat, et ex contextu melius deinde liquebit, non absque ratione me ita sentire. Et iam quod Elamitas et Cyrenaeos ponit, Assyriis meo iudicio aptius quadrat quam Babyloniis. Quanquam enim suis auspiciis populi isti nunquam bellum Iudaeis intulerant, probabile tamen est mercede conductos fuisse ab Assyrio, et in eius exercitu fuisse quum Ierosolymam obsideret. Diximus autem alibi sub Elamitis per synecdochen intelligi orientales populos. Per Ceir haud dubie intelligit regionis Cyrenaicae incolas. Hos, quum πελτασταί essent, clypeum nudasse dicit: quia ubi committitur praelium, tegumenta detrahuntur clypeis. Quod alii vertunt, In curru hominum equitum, non reiicio: malui tamen ad verbum reddere quod dicit propheta, quia notari arbitror currum militarem. Tunc enim duplicem curruum usum habebant: aliis enim ad ferenda impedimenta, aliis ad pugnam utebantur. Tales currus significat quibus equites insidebant.

7. (*Et fuit ut electio.*) Si esset comminatio, reddendum esset in futuro tempore: Et accidet. Caeterum quia verba quae paulo post sequuntur sunt praeteriti temporis, et apparet prophetam res ante gestas narrare, non dubitavi hoc initium aptare sequentibus. Electio vallium, pro electissimis vallibus ponitur. Reducit autem in memoriam Iudaeis eas angustias in quas redacti fuerant obsidione Sennacherib, quum hostes portis ipsis instarent. Tunc enim ad opem Dei confugere debuissent: at miseri magis abalienati sunt a Deo, atque suam contumaciam foedius prodiderunt. Quod hominum deplorate perditorum fuit. Ideo hanc ipsis duritiem exprobrat.

8. (*Et sustulit operimentum.*) Ostendit quam anxii fuerint Iudaei, quum ea obsidione premerentur. Aliqui hoc verbum ad Deum referunt, alii ad hostem: ego potius indefinite accipiendum puto. Nam haec loquendi forma hebraicae linguae usitata est. *Sustulit*, id est, sublatum est operimentum Iuda. *Operimenti* nomine, omnes fere templum, vel etiam Deum ipsum intelligunt: cuius nomine Iudaei, sed falso, gloriabantur. Ego vero simplicius accipio, pro armamentario, in quo, velut loco secretiore, belli munitiones repositas habebant. Operimentum enim vocat, quod non in publico paterent, sed sanctiore in loco essent reconditae. In summa, describit id quod in magna trepidatione accidere solet: quia tunc concurritur ad arma capessenda, bellique munitiones antea reconditae in medium proferuntur. Cohaeret posterius membrum, nempe tunc excussa fuisse omnia loca unde in ultima necessitate se armabant: quia bellici apparatus diu in pace fuerant reconditi. Porro testatur sacra historia, aedificatam a Solomone hanc domum saltus, in qua totius regni armamentarium haberet. Mutatio personae non obscurat sententiam, sed potius confirmat quod iam dixi, prophetam referre quam sollicite Iudaei ad urbis defensionem omnia tunc paraverint.

9. (*Et interruptiones.*) Pergit in sua narratione: rebus enim tranquillis et pacatis nulla munitionum

aut apparatus belli cura est. Sola enim necessitas homines excitat et solertes reddit: pace et otio segnes et ignavi reddimur. Quamdiu ergo longe a periculo se abesse existimabant, negligebant interruptiones murorum: excitato autem rumore belli, de iis solliciti esse coeperunt, ac prospicere, ne ullus hosti accessus pateret. *Urbem David* interiorem urbis partem vocat. Urbs enim duplex erat, quemadmodum etiam videmus in multis urbibus. Tota Ierosolyma cincta erat muris et vallo: sed interior illa pars, propugnaculum munitius erat, aque urbs Davidis vocabatur. Postea munitum etiam fuit templum. Ita triplex quodammodo urbs facta est. Significat autem Isaias Iudaeos de salute totius urbis fere desperasse, quum in partem illam intimam et munitiorem se reciperent. Et certe constat ex sacra historia omnia desperatissima fuisse. Hinc etiam colligere licet prophetias ordine collectas non fuisse, nec spectatam esse temporum rationem ab iis qui ipsas in unum volumen congesserunt. Adiungit collectam in usum necessarium aquam fuisse ne deesset obsessis: et ita piscinam pro cisternis fuisse.

10. (*Et domos.*) Intelligit urbem propius inspectam fuisse ex omni parte, ne qua domus aut aedificium nocere eius defensioni posset. Alii intelligunt numeratas domos, ut illinc haberent suos vigiles: sed prior interpretatio magis placet. Eam enim confirmat quod postea subiungit dirutas fuisse domos, unde muri urbis reficerentur. Hoc enim pacis tempore negligi solet: et in ipsis muris saepe privatorum domus exstruuntur. Quamobrem diruendae sunt belli tempore, ut inde pugnari et hostis arceri possit: ne etiam e tam propinquis muro domibus, clandestina cum hostibus colloquia habeantur.

11. (*Fossam quoque.*) Prior pars huius versiculi ad superiora pertinet. Significat enim ipsos in extrema necessitate constitutos fuisse, tantoque imminente periculo, perculsos esse metu, ut omnem rationem comminiscerentur, qua se adversus hostem munirent. Secunda parte obiurgat socordiam: quia occupati in terrenis subsidiis, id est, quod praecipuum erat omiserant. Nam quum imprimis ad Deum confugere debuissent, eo praetermisso ac neglecto, animum ad vallos et fossas et muros et alia belli munimenta adiecerant. Atqui summum praesidium in Deo erat. Nunc magis conspicuum est quod initio dixi, hic non praedici exitium Iudaeis, sed quid experti sint declarari: ut inde ostendat quam merito Dominus iis iratus sit, quod nulla castigatione corrigi aut emendari potuerint. Ipsos enim extrema pericula in quae coniecti erant, monere debuerant suae impietatis et contemptus Dei. His pervicaciores redditi sunt: quum nemo fere sit adeo pervicax, qui non rebus adversis, ac praesertim gravibus periculis sese colligat, ac reputet num merito ipsi contigerint, num offenderit Deum, iramque ipsius in se concitarit. Neminem Iudaeorum fuisse ait, qui in tantis angustiis Dei meminisset: propterea Deum merito ipsorum curam abiecisse. Hinc collige signum extremae et deploratae impietatis esse, ubi ne plagis quidem aut cladibus acceptis, homines emendantur. Primum sponte Deum sequi, eique morem gerere oportebat: secundum erat, ut re ipsa moniti et castigati resipisceremus. Quod si ferulae nihil prosint, quid superest nisi ut plagas augeat atque ingeminet, gravioraque flagella sentiamus, quibus in exitium tandem praecipitemur? Nam desperato et insanabili morbo remedia supervacanea sunt. Haec doctrina nostris temporibus optime convenit, quibus tot plagis et aerumnis ad poenitentiam invitamur. Quum nulla sit resipiscentia, quid superest, nisi ut extrema omnia experiatur Dominus, donec omnes in universum perdat?

(*Ad fictorem eius.*) Oblique fatetur his verbis non improbari Deo sollicitudinem quam gerimus de propulsandis hostibus et cavendis periculis, sed fiduciam inanem quam in externis praesidiis locamus. Initium enim a Deo facere decebat. Quum eo praetermisso ad arma et gladios, ad arces et propugnacula confugimus, merito perfidiae damnatur praepostera sedulitas. Discamus ergo imminentibus periculis confugere ad Deum: nosque toto animo ad tutam nominis eius arcem recipere. Deinde remediis quae in manum praebet uti licebit. Sed omnia nobis exitiosa erunt, nisi inprimis salutem ei nostram commendemus. Deum fictorem Ierosolymae et opificem appellat, quod illic sedem suam haberet, atque invocari vellet. Quum autem Ierosolyma viva fuerit ecclesiae imago, hoc etiam elogium ad nos pertinet. Nam peculiari modo Dominus opifex ecclesiae vocatur. Tametsi enim ad universam mundi creationem hoc pertinere potest, tamen haec secunda creatio, qua nos e morte eripit, regenerat, sanctificat, electis propria est: caeteri cum ea nihil commune habent. Hoc autem elogium non subitum quendam actum, sed continuum designat. Nec enim semel condita est ecclesia, ut postea destituatur: sed ad extremum usque Dominus ipsam tuetur et conservat. Opus manuum tuarum, ut Psaltes ait (Psalm. 138, 8), non despicies. Et Paulus: Qui inchoavit in vobis opus bonum, perficiet usque in diem Christi (Philipp. 1, 6). Porro hoc elogium miram consolationem continet. Nam si Deus est opifex, nihil est quod vereamur, si ab ea eius potentia et bonitate pendeamus. Respicere vero in ipsum non possumus, nisi vera humilitate et fiducia praediti: ut exuti omni gloria, et in nihilum redacti, ei soli gloriam tribuamus. Quod fieri non potest, quin simul confidamus salutem

nostram in eius manu esse: ac certi simus nos minime perituros, etiamsi nos mille mortes circumdent. Crescebat porro indignitas quod urbis illius electio, quae tot documentis probata fuerat, non poterat expergefacere Iudaeos ut in Dei tutelam recumberent. Ac si diceret: Quae ista vesania est, urbem velle salvam tueri neglecto eius opifice?

(*Eminus.*) Vox hebraica tam loci distantiam sonat quam temporis longinquitatem. Si referatur ad locum, sensus erit, Iudaeos bis ingratos esse, quod ne eminus quidem Dominum inspexerunt. In quo observandum, non debere nos solummodo intueri Deum quum prope est, sed etiam quum longissime abesse videtur. Eum autem abesse iudicamus, quum non sentimus auxilium praesens, nec statim succurrit nostrae inopiae. In summa, ostendit quae verae spei natura sit: quia carnalis et crassus Dei aspectus est, ubi eius providentiam non nisi ex manifestis beneficiis agnoscimus, quum supra ipsos coelos conscendere oporteat. Proprie quidem ac vere semper adest Dominus, sed remotus et absens dicitur respectu nostri. Hoc igitur ad sensus nostros, non ad rem ipsam referri debet. Proinde quamvis abesse videatur in his calamitatibus quas patitur ecclesia, erigendae tamen ad ipsum mentes, expergefacienda corda, atque ignavia excutienda est ut ipsum invocemus. Sed alter sensus aeque quadrat, quod Deum non respexerint, qui ecclesiam suam creavit, non heri vel nudiustertius, sed iam olim, et qui pluribus saeculis se eius opificem comprobaverat. Vocatur ergo vetus fictor ecclesiae suae: quoniam si longam aetatum seriem cogitatione sua percurrant Iudaei, agnituri sint perpetuum opificii sui conservatorem. Quo minus excusabilis est eorum ingratitudo.

12. (*Et vocavit.*) Amplificat propheta impiam illam populi obstinationem. Haec enim circumstantia prorsus inexcusabiles eos reddebat, quod in tam gravibus periculis pias exhortationes prophetarum contempserint, et gratiam Dei respuerint, quum eos sanare et redintegrare vellet. Hoc enim summae pravitatis argumentum est, quum homines sic omnem sensum exuerunt, ut secure et doctrinam et flagella contemnant, et praefracte adversus stimulos calcitrent. Ac tunc eos in reprobum sensum coniectos esse perspicuum est. Quod ait Dominum ipsos vocasse, bifariam exponi potest. Nam etsi non loquatur Dominus, satis tamen flagellis ipsis et plagis vocat. Ut enim scripturam nobis omnem, prophetas, doctores ac monitores deesse fingamus, aerumnis tamen et calamitatibus nos erudit: ut breviter definire possimus, quamvis plagam vocationem ad poenitentiam esse. Sed dubium non est, quin propheta plus quiddam exprimere voluerit: quo scilicet pias monitiones contemnendo quasi paternae Dei invitationi insultare veriti non sint. Hoc etiam plus habet ponderis, quod diem afflictionis exprimit, qua periculum ipsos urgebat: simul enim et verbo et plagis monebantur. Perspicua erant signa irae Dei, assiduis clamoribus instabant prophetae: nihilo tamen meliores redditi sunt. Quum saccum et calvitium nominat, poenitentiam designat a signis ipsis. Nec enim poenitentia in sacco aut cilicio aut ulla re externa, sed in animo consistit. Quos vere poenitet, ii displicent sibi, peccatum oderunt, et tam acri doloris sensu punguntur, ut se ipsos et anteactam vitam exhorreant. Sed quum hoc fieri non possit, quin simul in confessionem erumpant coram hominibus, ideo signa exteriora nominat, quibus conversionem nostram testamur. Haec autem eo tempore in usu erant Iudaeis, quum poenitentiam profitebantur. Itaque significat ipsos ad poenitentiam vocatos esse, ut coram Deo sese deiicerent, et poenitentiae signa praeberent hominibus. Signa quidem sola non sufficerent. Nam conversio a corde initium habet: atque in hanc sententiam monet Ioel (2, 13), Scindite corda, et non vestimenta. Non quod signa repudiari velit, sed ea non sufficere, nec Deo per se grata esse ostendebat. Hinc collige quid sit officii nostri, quum irae Dei signa nobis apparent: nempe, protitendam esse poenitentiam nostram, non tantum coram Deo, sed etiam coram hominibus. Ritus quidem indifferentes sunt: nec iubemur saccum induere, aut evellere capillum: sed veritas horum signorum serio atque ex animo capessenda est: displicentia et confessio nostri reatus, deiectio animorum, et vitae emendatio. Nisi enim nos reos et supplicio dignos fateamur, nulla erit cum Deo reditio in gratiam. In summa, ut rei ad flectendos iudicum animos promittunt barbam, et pulla veste induuntur: ita supplices cum testificatione poenitentiae nostrae ad Dei misericordiam confugere debemus. Sed hic quoque externorum poenitentiae signorum usus notandus est: quod iis, velut stimulis, magis ad peccati notionem et detestationem incitamur. Ita quatenus incitamenta sunt causae poenitentiae: quatenus vero testimonia, effectus dici possunt. Nam quae gerimus nostri reatus insignia nos magis commovent: ut nos peccatores et reos agnoscamus. Sunt autem effectus: quia nisi antecederet poenitentia, nunquam ad ea ex animo suscipienda impelleremur.

13. (*Ecce gaudium.*) Non improbatur hic per se gaudium a propheta. Nam et pios ad verum gaudium (quod scilicet in Domnio est) a Paulo incitari videmus (Philipp. 4, 4). Sed hic gaudium reprehendit quod tristitiae opponitur quae ex poenitentia nasci solet: de qua etiam Paulus 2. Cor. 7 (v. 10). Nemo enim poenitentia et vero sensu irae Dei percelli potest, quin simul moerore affectus se ipsum sponte excruciet. Gaudium ergo quod huic moerori opponitur vitiosum est, quia ex bruta se-

curitate manat: ac merito reprehenditur, quum Dominus ipsi maledicat. Hinc satis perspicuum est, cur ipsis exprobret quod boves occiderint, et mactarint oves. Haec enim per se mala non sunt, nec displicent Deo: sed quia ieiunium pars est solennis poenitentiae quam apud homines testamur, ideo pecudes ad epulas mactare quum ieiunandum esset, signum est contemptus Dei et obstinationis. Sic enim homines minas Dei negligunt, sibique in suis vitiis blandiuntur. Hoc in summa voluit Isaias. Ridiculi vero sunt papistae, dum hinc carnium abstinentiam commendari putant. Cur non etiam addiderunt quod de vino subiungitur? tantum enim absunt a vini abstinentia, ut eius potu facile sinant quod cibo deest compensari. Sed istas ineptias omittamus. Nec enim usum carnis aut potum simpliciter damnat Isaias, sed luxum atque etiam proterviam, qua sic indurantur homines, ut animo pervicaci minas Dei reiiciant, et habeant pro fabula quidquid a prophetis nunciatur. Hoc diligenter animadvertendum est. Nec enim semper saccus et cinis induuntur: sed non potest vera in nobis esse poenitentia, quin fructibus, qui necessario prodeunt, ipsam demonstremus, denique quemadmodum a signis poenitentiam descripserat, ita a signis denotat contumaciam. Nam ut inedia et aliis exercitiis poenitentiam testamur, ita epulis et luxu obstinati animi signa praebemus, eoque magis provocamus iram Dei: sicuti de diebus Noe legimus. Postquam ergo in genere propheta intemperantiam et luxum notasset, in speciem cibum et potum nominat: quibus sic indulgebant Iudaei, ac si quodammodo iis pepulsare iram Dei, et oblivionem minarum inducere potuissent.

(*Cras enim moriemur.*) Haec particula satis ostendit quorsum tam vehementer propheta in esum carnium et vini potum invectus sit: nempe quod per iocum et facetias eluderent quaecunque minitabantur prophetae. Hunc locum a Paulo citari putant, quum eadem fere verba refert ad Corinthios (1. Cor. 15, 32): ego vero aliter sentio. Refert enim sententiam Epicureorum hominum, qui in diem viventes, nihil de immortali vita cogitabant: ideoque genio indulgendum, et quamdiu vita suppetit, delitiis fruendum esse censebant. Verum hic Isaias impios homines loquentes introducit, qui contumaciter ridebant minas prophetarum: nec aequo animo ferre poterant sibi plagas, exsilia, caedes, interitum nunciari. Usurpabant enim istas prophetarum voces, easque per ludibrium in epulis et conviviis, iactabant, Cras moriemur. Si interitum proximum nobis hi prophetae indicunt, hoc saltem die hilari et laeto perfruamur. Ita obstinati animi nullo terrore percelli possunt: quin potius Deo et prophetis insultant, effraenatiusque luxuriantur. Prodigiosus sane fuit hic furor, cum indignatione et stomacho ironice referre quae coelum et terram concutere, nedum eorum animos afficere debuerant. Sed utinam non exstarent hodie similia exempla: quia maior pars quoties minatur Deus, vel amarulentiam suam evomit, vel sua dicacitate subsannat quidquid prolatum est ex sacro eius ore.

14. (*Atqui hoc revelatum est.*) Ac si diceret: An existimatis vos impune lascivire, quum Deus ad poenitentiam vocet? Hic quidem videri posset nihil a propheta novi dictum esse: Deo enim patere omnia certum est. Verbum hoc subiungit ad excutiendam impiorum socordiam, qui nunquam tam proterve adversus Deum insurgerent, nisi putarent se Deum fallere posse. Quisquis enim se Deum testem habere novit, eum simul iudicem fateatur necesse est. Unde sequitur impios in sua licentia spoliare Deum sua virtute, ideoque ad eius tribunal non abs re citantur, ut sciant reddendam sibi esse rationem. Subiicitur horrenda comminatio, scelus hoc fore inexpiabile. Conditionalis autem particula apud Hebraeos negationem continet: ac si diceret Dominus, Ne existimetis me veracem esse, ullamve esse divinitatem meam, nisi sim ultor tantae impietatis. Ideo vero suspensa oratione in iuramentis utuntur Hebraei, ut nos ad maiorem religionem assuefaciant. Nam imprecamur nobis Deum iudicem et ultorem, si fallimus. Itaque fraenum nobis iniiciendum est, ne temere ad iusiurandum prosiliamus. Hic autem in summa docet Isaias, nihil tam displicere Deo, quam impoenitentiam, qua thesaurum irae Dei, ut ait Paulus, nobis coacervamus, omnemque veniae spem excludimus (Rom. 2, 5).

15. (*Sic dicit Dominus.*) Hoc vaticinium adversus unum hominem peculiare est. Nam de toto populo loquutus ad Sobnam sese convertit: cuius iterum mentionem faciet capite trigesimo septimo. Huic propheta duos titulos tribuit, nempe scribae seu cancellarii, et praefecti domus. Quum enim hic praefectum vocet, illic scribam nominabit. Ideo existimant nonnulli, eum iuxta hanc prophetiam abdicatum esse praefectura: Eliacim vero in eius locum subrogatum esse. Verum hoc incertum est: quanquam prava quaedam aemulatio, quod ad ipsum Sobnam spectat, elicitur ex prophetae verbis, quod Eliacim e gradu deiicere molitus sit. Nec minus probabile est hoc vaticinium fuisse editum ex quo profligato exercitu Sennacherib divinitus servata fuerat Ierusalem. Medio autem tempore multa accidere potuerunt quae nobis hodie sunt incognita. Imo a verisimilitudine non abhorret, quum summam autoritatem adeptus foret perfidus hic nebulo, inique oppressum fuisse ab eo Eliacim. Apparet enim ex historia libri Regum, Sobnam fuisse scribam, minime quidem vulgarem, sed qua-

lem hodie cancellarium vocamus. Est autem paulo plus difficultatis in nomine סכן. Alii enim putant significari thesaurarium: eo quod סכן significet recondere. Sed quum alibi ipsum cancellarium vocet, mihi verisimile non est quaestorem fuisse. Deinde satis ostendit eum sic gubernasse, ut reliqui prae illo parum autoritatis obtinerent. Non poterat autem haec dignitas quaestori convenire. Itaque existimo aliud indicari a propheta. Quum enim סכן aliquando fovere significet et calefacere, videtur hic סכן pro fautore accipere, quem vulgo dicimus *Entreteneur*. Nam certum est hunc Sobnam consilia iniisse cum hostibus, hominemque vafrum et perfidum fuisse. Fovebat enim occultas amicitias cum Aegyptiis et Assyriis, et proditorie cum iis paciscebatur, ut in omnem eventum sibi caveret, autoritatemque suam tueretur. Alii vero סכן gentile nomen fuisse putant, et Sochnitem vocatum fuisse ab urbe ex qua oriundus erat. Aegyptium enim fuisse tradunt. Nec certe repudio hanc sententiam: sed prior mihi magis arridet. Fovebat enim utrasque partes, suoque astu se conservatum iri existimabat, etiam si omnia everterentur. Particulam הזה, per contemptum addi perspicuum est. Perinde igitur est ac si diceret, Istum hominem vafrum, πανοῦργον, diversas partes foventem, qui utrinque gratiam retinere studet. Hoc sensu accipitur haec dictio סכן, 1. Reg. quum agitur de puella regi seni adducenda, quae ipsum foveret (1. Reg. 1, 2). Quanquam si quis pro noxio et damnoso accipere malit, non repugno: quia verbum etiam pauperiem afferre significat.

16. (*Quid tibi hic?*) Exstruxerat hic Sobna sepulcrum Ierosolymae, quasi illic perpetuo victurus, atque etiam moriturus. Ideo rogat propheta, quorsum in edito et excelso loco magnificum et sumptuosum sepulcrum erexerit, ut ii facere solent qui in mundo memoriam nominis sui perpetuare volunt. Videtur autem hominis exteri et advenae perstringi ambitio, quod extra patriam adeo magnifice sepeliri appeteret: interim vero hostiliter inhiaret perdendae Iudaeae. Quid autem absurdius quam monumentum erigere in ea terra cuius ruinam machinabatur? Ideo subiungit,

17. (*Ecce Dominus traducet te.*) Ac si diceret: Eiicieris ex loco isto in longinquam regionem, ubi ignominiose morieris. גבר transferri in genitivo receptius est: id est, eiectione viri eiicieris: eo quod גבר significat virum non vulgarem, sed strenuum et fortem: atque ita exponunt: Valida eiectione et magna. Alii in vocativo, O vir: ac si per ludibrium Sobnam compellaret, O vir magnifice, qui tantopere superbis tuis fortunis: qui te heroem aliquem esse existimas. Sed melius conveniet prior lectio. Quanquam hic quoque dissentiunt interpretes: nam praeter expositionem quam retuli, altera quoque affertur, quod longius asportentur viri quam mulieres. Caeterum potius ad superbiam Sobnae alludere puto, qui tam eximium sibi sepulcrum exstruxerat, ut eius, tanquam insignis cuiusdam viri, memoria posteris traderetur: Vis esse splendidus post mortem tuam: ego te aliter nobilitabo: migratione insigni te in exteram et longinquam regionem deducam, ubi non vulgari more sepelieris. Primum observandum est in verbo סכן, quantum duplex animus et fallax displiceat Deo. Nihil enim magis nobis commendat quam simplicitatem. Praefectus autem vocatur, quod quum emineret aliis, splendor etiam praesentis fortunae ipsum excaecaret. Quod accidit iis qui prosperis rebus elati atque inflati nihil adversi metuunt: ac si extra omnem aleam constituti essent. Talibus se Dominus iudicem esse denunciat. Est etiam hic considerandum, Isaiam non potuisse hoc vaticinium sine summa invidia proferre: praesertim ad hominem tanta autoritate praeditum, adeoque superbientem. Non debuit tamen hanc provinciam recusare, quin accederet ad hunc hominem, eique minaretur, quemadmodum a Deo iussus erat. Quod attinet ad sepulcrum, scimus curam sepulturae non omnino damnari. Nam etsi facilis est, ut ille ait[1]), iactura sepulcri, studium tamen sepulturae humanum est, nec omnino negligi debet. Non reprehendit igitur quod voluerit sepeliri, sed quod ambitiosum sepulcrum exstruxerit: vanaeque et inanis gloriae studium notatur. Verum aliud etiam in Sobna considerandum est. Nam quum perfide urbem prodere vellet Assyriis, existimabat se perpetuo regnaturum. Ab iis enim se administrationem regni, velut perfidiae suae praemium, accepturum sperabat, si obtinerent: sin repellerentur, perpetuo etiam in dignitate et autoritate sua permansurum. Sed haec melius patefient ex verbis ipsis, *quid tibi?* Erat enim exterus, qui aggregari quidem populo Dei fide poterat: sed quum perfidus et alienigena esset, nihil habebat proprium in ea urbe aut regione, quam peculiariter Dominus populo suo destinarat. Petit igitur Isaias, Cuias es? Quum nullo cognationis aut necessitudinis iure populo Dei coniunctus sis, tu in hac regione non solum vivus regnare, sed et moriens in eo statam sedem figere vis? Tu nos Assyriis prodes, verosque dominos expelles, ut tu alienigena ea terra fruaris, cuius ne vestigium quidem ad te pertinet? Hinc collige ambitionem hanc summopere displicere Deo, quum sibi homines aeternam in mundo memoriam fingunt, non contenti iis honoribus quibus in vita satiantur. Nam extolli etiam post mortem, et quodammodo in ore hominum vivere volunt: et quum omnia deleantur morte, sese in omne aevum permansuros temere confidunt. Sed Dominus eo-

[1]) Virg. Aen. II. 646.

rum arrogantiam et temeritatem ulciscitur. Efficit enim ut quae monumenta gloriae esse voluerunt, ea dedecori et ignominiae cedant. Quia aut exsecrabilis est eorum memoria, ut nihil de iis videre vel audire possint homines, quin protinus detestentur: aut etiam sepulcris suis ipsos condi non sinit, sed ad cruces et corvos amandat: cuiusmodi exempla varia legimus in historiis, et nostris quoque temporibus non pauca vidimus. Quoties vero hunc locum lego, simile exemplum mihi potissimum in mentem redit, quod prae caeteris huic conveniat: nempe Thomae Mori, qui eodem munere fungebatur, quo hic Sobna. Erat enim, ut satis notum est, regis Angliae cancellarius. Is quum acerrimus esset hostis evangelii, atque pios homines ferro et flammis persequeretur, eo etiam nomine famam suam celebrari, suaeque impietatis et saevitiae monumentum exstare volebat. Itaque sepulcro, quod sumptuoso et magnifico opere exstruendum curarat, virtutis suae encomia inscribi iussit. Atque epitaphium suum, quod ipse descripserat, Basileam misit ad Erasmum cum equo gradario, quem illi dono offerebat, ut illud typis excudendum curaret. Adeo scilicet avidus erat gloriae, ut famam et laudes, quas obitum suum sequuturas putabat, vivens delibare vellet. Inter alia encomia hoc erat celeberrimum, quod Lutheranorum, id est, piorum profligator maximus fuisset. Quid accidit? Accusatur proditionis, damnatur, capite plectitur. Ita patibulum ei pro sepulcro fuit. An apertiora Dei iudicia requirimus, quibus superbiam impiorum, et effraenem gloriae cupiditatem, blasphemam etiam iactantiam punit? In hoc certe populi Dei infensissimo hoste, non minus quam in Sobna, summa Dei providentia agnoscenda et exosculanda est. Notanda est etiam circumstantia, quod hic Sobna exterus et alienigena esset. Sic omnes tyranni et hostes filiorum Dei, quamvis alienigenae sint, veros terrae haeredes de medio tollere vellent, ut soli totum mundum occuparent. Verum ipsos tandem pellit Dominus, omnique possessione privat, ut ne sepulcrum quidem retineant. Innumera sunt exempla in historiis. Hoc quidem non semper ita evenit: sed quae nobis exempla proponit Dominus, cogitationem nostram longius ducere debent, ut eius iudicia adversus impios et tyrannos consideremus: qui quum se extollere et celebres esse voluerint, insigni aliquo genere mortis nobilitantur, quo celebris sit eorum infamia. Itaque gloriam sepulcri quod Sobna exstruxerat, tacita antithesi opponit ignominiae quae postea sequuta est.

18. (*Volvendo volvet te.*) Persequitur eundem sermonem Isaias quo superbiam ridebat Sobnae, qui tantos sumptus in aedificando sepulcro profuderat. Nam haec sententia pertinet ad superius membrum proximi versus. Ut enim illic dicebat: Traducet te insigni traductione, ita nunc: Proiiciet te quasi globum in planitiem aequabilem. Hac enim similitudine significat nihil impedimenti fore, quominus eum Dominus in longinquam regionem extrudat, quamvis stabilitam putaret suam potentiam. Et quum tam sollicitus fuisset de sepulcro, sicque de eo statuisset quasi certus de morte sua, denunciat Isaias eum non obiturum Ierosolymae, sed in extera regione in quam fuerit extrusus. Currus vero nomine omnem gloriam et dignitatem Sobnae comprehendit. Ac si diceret, ignominiam eius apud exteros celebrem fore. Sic ridet Dominus insanam ambitionem eorum qui nihil praeter mundum spectant, felicitatemque suam aestimant ex gloria rerum fluxarum et caducarum. Ignominiam quoque domus regiae appellat, vel quod piam aulam quae velut Dei sacrarium erat foedasset, vel quod nimis facilis fuisset Ezechias in eo extollendo. Certe ne honoris larva se obtegeret contra vaticinium, diserte exprimit propheta locum quem occupat augere crimen ut magis reddatur detestabilis. Proinde nisi se ac domos suas probris subiicere velint principes, delectum habere discant in creandis officiariis.

19. (*Et proiiciam.*) Nihil novi affert, sed vaticinium superius concludit: quanquam postremo versu iterum de Sobna mentionem facturus sit. Nunc vero summam comprehendit eorum quae dicta sunt. Sobna enim videbatur sibi statam sedem habere Ierosolymae, ut quidquid accideret, nunquam de ea pelli aut moveri posse videretur. Dominus autem denunciat se deiecturum ipsum, et alio in longinquam regionem expulsurum. Ita cogitationes impiorum evertere solet Dominus, qui astutia et vafritie sua subnixi publicum statum pro libidine sua volvunt. Mutatio personae ostendit prophetam nunc suo, nunc Dei nomine loqui.

20. (*Accidet in die illa.*) Non satis compertum est quo tempore in locum Sobnae Eliacim subrogatus est. Nam Eliacim praefectum fuisse domui regiae quum Sobna cancellarius esset, trigesimo septimo capite videbimus. An interea temporis acciderit aliqua mutatio, haud certo asseri potest. Quanquam magis probabile est, ut nuper attigi, factione improbi hominis Eliacim postea fuisse loco suo pulsum: et quum suos triumphos ageret Sobna, detectis eius fraudibus poenam dedisse: et quum profugus vel expulsus esset e Iudaea, exsulasse apud Assyrios, atque illic perfidiae suae mercedem tulisse, quemadmodum accidere solet proditoribus, qui quum promissa exsolvere non possunt, odiosi et detestabiles sunt iis quos fefellerunt. Nam ut audaces et temerarii sunt in promittendo, ita fallaces et perfidos esse necesse est. Tandem discerptum eum fuisse tradunt Iudaei ob perfidiam suam: sed id nulla historia comprobatur. Ut autem id in me-

dio relinquamus, certum est tamen exsulem aut profugum in extera regione, non Ierosolymae, extremum diem cum ignominia obiisse. Quum autem profugisset, Eliacim in eius locum rursus substitutum fuisse verisimile est.

(*Vocabo.*) Omnes principes et magistratus a Domino vocari certum est, etiam si impii et scelesti sint. Omnis enim potestas a Deo, ut inquit Paulus (Rom. 13, 1). Sed hic agit propheta de peculiari vocatione, qua Dominus bonitatem suam erga populum declarat, quum tales ministros constituit, ut per eos Deum vere sibi praeesse intelligat: ipsique vicissim sibi sint probe conscii, in quem finem a Deo sint constituti, atque fideliter munus sibi iniunctum exsequantur. Vocatus quidem ad tempus erat Sobna: sed ita ut esset flagellum Dei. Nihil enim minus sibi propositum habebat quam ut Deo inserviret. Alius autem fuit Eliacim: quia se ministrum Dei agnovit sanctaeque vocationi paruit. *Vocabo* igitur idem est ac si diceret: Signum dabo servo meo, ut se a me in illo dignitatis gradu collocatum esse intelligat. Est ergo hic singularis relatio inter dominum et servum, quae impiis non competit, quum libidini suae obsequantur et pravis affectibus. Hic vero agnoscebat Dominum, eique ex animo serviebat. Denique hac nota discernitur legitimus Dei minister a perverso et adulterino, qui sibi malis artibus honorem acquisierat.

21. (*Et induam.*) Nunc apertius exponit quod breviter indicaverat superiore versu, non nisi Dei consilio deiectum iri Sobnam, ut succedat Eliacim. Verum quidem est, quidquid mutationum accidit in mundo, Dei providentia dirigi: quia reges quos visum est accingit balteo, vel discingit, ut est in libro Iob (Cap. 12, 18). Olim de Romanis Caesaribus lepide dictum est, reges esse tragicos: quia sicut histriones qui fabulas agunt in theatro, deposita regis persona mox sordidi sunt opifices: ita illi ex sublimi fastigio detracti subinde ad probrosum supplicium rapiebantur. Et tamen certum est, neque fortuito, nec tantum hominum consiliis, nec militari impetu res ita fuisse tunc turbatas, quin Dei consilium praeesset. Sed hoc in Sobna speciale fore asserit propheta, ut eius abdicatio manifesta sit ultio Dei: restitutio vero Eliacim, quasi legitima regni forma. Per vestes et balteum insignia magistratus intellige. Balteus regium erat insigne: nec dubium quin ipsum praecipui magistratus gesserint honoris causa. Et Romae praefecti praetorio hoc insigni ornabantur. Iob etiam balteo discingi a Deo reges ait, quum sua dignitate spoliantur. Haec autem praedicta sunt a propheta, ut omnes in hoc exemplo non solum providentiam Dei perspicue intuerentur, et consilum eius agnoscerent: sed iuste exauctorari impium hominem, qui perperam et illicitis rationibus se extulerat.

(*Erit in patrem.*) Impii quidem magistratus a Deo constituuntur, sed in ira ipsius: quum scilicet eius imperio sumus indigni. Laxat enim fraena tyrannis et impiis, ut ingratitudinem nostram ulciscatur: ac si nobis renunciaret vel abiiceret curam regiminis. Sed dum boni magistratus praesunt, Deum velut nobis propinquum cernimus, et nobis eorum quos constituit manu imperantem. Hoc significat propheta: quia Eliacim praeditus erit Dei spiritu, functurum etiam patris officio. Interea admonet merito piis omnibus optandam esse praefecturam Eliacim, quia tendet in commune ecclesiae bonum. *Patris* vero nomine docet quale sit officium boni magistratus. Idemque profani scriptores docuerunt, bonum scilicet regem esse loco patris. Et quum vellent iis qui oppressa republica tyrannidem exercebant adulari, natura hunc illis honoris titulum dictabat, ut patres patriae vocarent. Philosophi etiam dum familiam imaginem regni esse aiunt, ostendunt regem patris loco esse oportere. Hoc etiam comprobant veteres illi regum tituli: Abimelech, id est, Pater mi rex, et eiusmodi: quibus ostenditur regiam potestatem non posse a paterno affectu separari. Qui igitur pro legitimis principibus haberi volunt, et probare se ministros esse Dei, patres se populo praebeant necesse est.

22. (*Et ponam clavem.*) Haec loquutio metaphorica est: nec est quod multum in eliciendo allegorico sensu (sicuti faciunt nonnulli) laboremus. Nam translatio a communi hominum more sumpta est. Qui enim oeconomi constituuntur, iis traduntur claves, ut omnia claudant pro arbitrio, et recludant. *Domus David* regiam significat: quae loquutio usitata populo erat, quod Davidi de perpetuitate regni data esset promissio. Ideo regnum illud Davidis domum vulgo appellabant. *Clavis*, in singulari ponitur pro clavibus. Etsi autem manibus gestari soleant claves: quia tamen de gravi opere agitur, dicit humeris imponi. Interea nihil aliud est quam custodiam domus totamque administrationem tradi in potestatem, ut omnia arbitrio suo moderetur. Et vulgo traditionem clavium pro signo possessionis esse scimus. Locum hunc ad Christum perperam nonnulli transtulerunt: quando propheta duos inter se homines comparat, nempe Sobnam et Eliacim. Privabitur Sobna: succedet autem Eliacim. Quid haec ad Christum? Nam Eliacim typum Christi non gessit. Neque hic propheta mysterium aliquod reconditum describit: sed ex communi hominum usu similitudinem mutuatur. Ac si quis oeconomo quem constituit claves committeret: sicuti iam dictum est. Atque eadem est ratio cur Christus officium docendi verbi claves regni coelorum vocet (Matt. 16, 19): ut inepti sint et ridiculi qui in arcana ratione investiganda multum laborant, quum aperta sit, nec ulla subtilitate sit opus. Ratio enim est,

quod ministri praedicatione verbi aditum ad coelos patefaciant, et ducant ad Christum, qui solus via est. Itaque hic *claves* pro administratione domus regiae accipit, quod praecipua eius cura ad Eliacim transitura esset suo tempore.

23. (*Et figam eum* [*tanquam*] *clavum*.) Hic subaudienda est nota similitudinis. Ideo inserui Tanquam. *Fidelem* vocat firmum et stabilem: ductum enim est hoc nomen a veritate. Nam ubi est veritas, illic firmitas et certitudo est. Ideo Hebraei veritatem pro re firma et certa accipiunt. Eleganti metaphora utitur Isaias: ex qua pii magistratus, qui pauci sunt, insignem consolationem accipere debent. Sic enim statuere possunt: se non tantum in illum honoris gradum evectos a Deo, sed confirmatos et stabilitos esse, ac si eius manu fixi essent. Et certe ubi timor Domini, illic stabilitas, atque potentia regum, et dominatus, ut ait Solomon (Prov. 16, 12; et 25, 5; et 29, 14), aequitate et iudicio firmantur. Haec autem consolatio non solum in eo prodesse debet principibus, ut forti animo omnia pericula sustineant, sed etiam ut constanter et intrepide pergant in suo munere, nec ulla causa deflectant, ullumve discrimen reformident. Sed pauci sunt admodum qui vere hanc doctrinam gustare possint. Omnes fere sunt similes Ieroboam, sibique religionem subservire putant, et quatenus sibi usui fore existimant, eam sequuntur: imo pro suis commodis inflectunt et transformant. Dei vero et pietatis postrema cura est. Nec mirum si semper diffidant rebus suis, nec unquam fere consistant: quia mentem in eum, a quo omnis est potestas, non intendunt. Hinc perfidia, hinc crudelitas, avaritia, violentia, et omne genus fraudes et iniuriae: in quibus effraenatiores hodie et impudentiores omnibus aliis sunt principes. Sunt tamen nonnulli in quibus perspiciuntur quae hic de Eliacim dicta sunt. Eos tuetur et conservat Dominus, studiumque aequitatis et iustitiae, quo ipsos ornavit, benedictione sua prosequitur. Nam si tyrannos ipsos ad tempus sustinet Dominus, quod speciem aliquam politiae retineant, quid fiet ubi princeps omni studio rectum et aequum, verumque Dei cultum tuebitur? nonne magis eum firmabit ac stabiliet ille qui perpetuus est iustitiae patronus?

24. (*Et suspendent*.) Perinde est ac si diceret, partibus suis obeundis parem fore, et in officio non fore ignavum. Unde colligimus principes non evehi a Deo in honorem ut desideant otiosi, aut sibi indulgeant. Principatus enim valde laboriosum onus est, si quis eo recte fungatur: nec imitetur κωφὰ πρόσωπα eorum qui se in illam dignitatem sublatos putant, ut vivant laute, et omni delitiarum genere suaviter fruantur. Si quis autem princeps munere suo recte fungi velit, necesse est ut multos labores sustineat. Nec est cur existimemus clavi similitudinem principatu indignam esse, quum ea onus negotiorum et molestiarum plenum significetur. Et similitudines autem nunquam per omnia convenire intelligimus: sed finem ad quem aptantur notare convenit. Iam quum dicit, patris sui domum, dubium non est quin Eliacim ex sanguine regio progenitus fuerit. Itaque per posteros intelligo non tantum eos qui proxime illi cognati erant, sed totam familiam Davidis. Sustinebit ergo quidquid erit in domo regia. Et *nepotes* addendo simul docet diuturnum fore hunc principatum: ut non unius tantum hominis aetatem duret, sed ad posteros usque extendatur. Nec enim suae tantummodo aetati prosunt boni principes, sed etiam posteris, quibus optimas leges, recta instituta, et bonae administrationis vestigia relinquunt: adeo ut successores ipsos, etiam si mali sint, pudeat se statim ad profligatam nequitiam abiicere, et boni aliquid prae pudore, etiam inviti, retinere cogantur. Hoc demonstrat futurum in Eliacim, cuius tam recta erit administratio, ut ex ea posteri ipsi fructum sentiant.

(*Vasa minora*.) Metaphorice notat aequabilem fore iustitiam vel ius analogum, ut dicunt: ac si diceret, Non solum magnates sustinebit, sed etiam infimo ordini consulet. Quo autem id in principe rarius est, eo maiore laude dignum, quam si potentibus tantum et opulentis faveret. Ii enim se tueri et defendere possunt: inopes vero et tenues praedae et iniuriae aliorum patent, nec quisquam fere pro iis intercedit. Per *vasa* Hebraei instrumenta intelligunt omnis generis: eaque significatio patet latissime. Et *musica* dicens, prosequitur quod uno verbo dixerat: hoc enim valet ad expositionem illius dictionis קָטָן: ac si diceret, nihil tam exiguum aut minutum vel contemptibile fore, quod ipse non sustineat.

25. (*In die illa*.) Posset hoc contrarium videri superioribus: sed non loquitur amplius de Eliacim. Redit enim ad Sobnam, quem e gradu eiiciendum esse dixerat. Alioqui videbatur praeclusus esse accessus ipsi Eliacim ad eam dignitatem, nisi deiecto Sobna. Is autem sic statuerat res suas, ut nemo eum expelli posse censeret. Quamvis igitur multis praesidiis munitus sit, et longe ab omni periculo abesse videatur, tamen recedet e loco suo, et Eliacim ipsi substituetur. Quod *fidelem* locum vocat, id hominum respectu intelligi debet. Homines enim perpetuum id fore iudicant, quod undiquaque munitum est: Deus autem vel minimo flatu id deiicit. Per concessionem ergo loquutus est, quum eum locum firmum esse dixit. Unde colligendum est, quam stulte glorientur, et magnitudini suae confidant, qui in altum dignitatis gradum evecti sunt, quum momento vel minimo deiici omnique honore privari possint.

(*Dissipabitur onus.*) Quando impii corruunt, omnes qui eorum autoritate nitebantur, simul corruere necesse est. Et certe aequissimum est, eiusdem supplicii participes esse qui eadem scelerum societate una iuncti fuerunt, et quantum in se fuit manum impio praestiterunt. Difficile autem est, eos qui se in clientelam dedunt hominibus impiis, omnesque suas opes ad eos applicant, non esse etiam sceleris ministros. Quod si immunes essent sceleris (quod raro, imo nunquam contigit) tamen vel eo meritas poenas luunt, quod in illis spem velut in firmissimo praesidio locarint, totique pependerint ab eorum nutu et autoritate.

CAPUT XXIII.

1. *Onus Tyri. Ululate naves Tharsis: quia devastatio facta est, ut non sit domus, non sit commeatus e terra Cittim. Revelatum est hoc eis.* 2. *Tacete incolae insularum: negotiator Sidonis, traiicientes mare, qui te replebant.* 3. *In aquis multis semen Nili, messis fluminis fruges eius: et fuit emporium gentium.* 4. *Erubesce Sidon: quia dixit mare, fortitudo maris, dicens, Non parturivi, neque peperi, neque educavi adolescentes, neque extuli virgines.* 5. *Simul atque rumor pervenerit ad Aegyptios, dolebunt secundum rumorem Tyri.* 6. *Transite in Tharsis: ululate habitatores insularum.* 7. *An haec vobis exsultans? a diebus antiquis vetustas eius. Ducent eam pedes eius, ut peregrinetur in terram longinquam.* 8. *Quis consultavit hoc super Tyrum coronantem? cuius negotiatores sunt principes, cuius institores nobiles terrae?* 9. *Iehova exercituum ita decrevit ad profanandam superbiam omnium magnificorum, ut vilipendat omnes gloriosos terrae.* 10. *Transi instar fluminis e terra tua ad filiam Tharsis, quia non amplius cingulum.* 11. *Manum suam posuit super mare, concussit regna. Iehova mandavit super Canaan, ut enervet robur eius.* 12. *Et ait, Non adiicies ultra ut exsultes, ubi oppressa fueris, virgo filia Sidon. Surge, ut transeas in Cittim. Atqui etiam illic non erit tibi requies.* 13. *Ecce terra Chaldaeorum, hic non fuit populus, Assur fundavit eam deserti incolis: erexerunt arces eius: excitarunt palatia eius: redegit eam in vastitatem.* 14. *Ululate naves Tharsis, quia vastata est fortitudo vestra.* 15. *Accidet in die illa, ut sit in oblivione Tyrus septuaginta annis, secundum dies regis unius: a fine septuaginta annorum erit Tyro quasi canticum meretricis.* 16. *Sume citharam, circui urbem meretrix oblivioni tradita, suavem fac melodiam, multiplica carmen, ut in memoriam revoceris.* 17. *Erit ergo a fine septuaginta annorum, ut visitet Iehova Tyrum: et tunc redibit ad mercedem suam, fornicabiturque cum omnibus regnis terrae quae sunt super terram.* 18. *Sed (tandem) erit negotiatio eius et merces eius sancta Iehovae: non reponetur, neque recondetur: sed negotiatio eius (addicta) erit iis qui habitabant coram Iehova, ut comedant ad satietatem, et habeant densum operimentum.*

IN CAPUT XXIII.

1. (*Tyri onus.*) Tyrus opulentissima et celeberrima fuit, quum propter commercia varia omnium gentium, tum etiam ob insignes colonias quae ab ea prodierunt: Carthaginem, quae Romani imperii aemula fuit, Uticam, Leptim, Gadium et alias urbes, quae etiam quotannis munus aliquod Tyrum mittebant, quo se eam ut matrem agnoscere profitebantur. Huic excidium minatur Isaias, quod infesta fuisset populo Dei, quemadmodum ex Ezechiele colligere licet. Causa enim excidii potissimum attendenda est. Quia consilium prophetae fuit, paternum Dei favorem populo testari, quod cunctis eius hostibus se opponeret. Nonnulli ad expugnationem Alexandri haec referenda putant, qui magna difficultate eam cepit. Sed argumento nimis infirmo utuntur: nempe, quod Isaias mentionem faciat Cittim: quo nomine Macedones quidem ab Hebraeis significantur, sed et alias nationes sub hoc vocabulo, veluti Graecos omnes, et transmarinos populos comprehendunt. Usus est autem Nabuchadnezer in ea obsidione non tantum suo milite, sed etiam extero, quem e Graecia aliisque locis accersivit. Caeterum alia ratione, ut paulo post videbimus, fit Graecorum mentio: nempe, quod posthac negotiandi causa Tyrum non appellent suas naves. Sed et argumentum ex fine huius capitis habeo in contrariam sententiam. Nam de instauratione Tyri loquitur Isaias. Nunquam vero instaurata est, ex quo eam Alexander expugnavit. Praeterea dum Ezechielis verba cum istis confero, videor mihi unum idemque vaticinium cernere. Non loquitur autem de Alexandro, sed de Nabuchadnezer: nec mihi dubium esse potest, quin ita exponi debeat. Adde quod Ezechielis et Isaiae temporibus rex dominabatur in ea urbe. Quum autem expugnata fuit ab Alexandro, narrant historici reductam fuisse in formam reipublicae. Quod si finem prophetiae consideremus, satis confirmabimur in hac sententia. Vult enim Iudaeos consolari denunciando Tyrios, a quibus afflicti fuerant, non impune evasuros. Nam valde alienum fuisset a ratione, puniri a Domino alias nationes: hos autem, qui non minus infesti fuerant, evadere impune, aut quingentis post annis poenas dare. Omnes igitur coniecturae nos eo ducunt, ut de Nabuchadnezer hunc locum exponamus.

(*Ululate.*) Variis figuris suo more illustrat Tyri ruinam, quo plus fidei conciliet vaticinio. Simplex enim narratio, pigris alioqui et lentis animis frigida fuisset, vel non satis efficax: ideoque oculis proponit quasi vivam figuram. Durissimam fore hanc cladem significat: quia sentietur etiam in extremis regionibus. Naves ululare iubet, quod deleta Tyro otiosae futurae sint. Cilicum autem naves potissimum nominat, quod quum vicini essent, saepe multumque negotiarentur cum Tyris: Ciliciam Hebraei Tharsis vocant. Fieri autem non potuit quin ea regio maximum incommodum sentiret Tyro deleta: non solum quia ad tempus cessarunt commercia, sed etiam quia et merces direptae sunt, et turbatae mercatoriae rationes, sicuti accidere solet eversis divitum fortunis. Ubi ego verti *ut non* sit commeatus, alii exponunt, Ut non sit domus quo ingrediamini: sed prophetae mentem fideliter reddere mihi visus sum. Neque tamen intelligit praeclusum iri aditum Cilicibus vel Graecis, sed non commeaturos Tyrum sicuti antea solebant. Quia nullum illic, ut antea, emporium futurum est. Clausulam versus, *a terra Cittim* dividunt a superioribus, et ita contexunt, fuisse illis revelatum e terra Cittim, qui putant prophetam loqui de clade ab Alexandro illata. Ego vero potius aliter coniungo, in hunc sensum: A non eundo e terra Cittim: id est, ut non amplius commeent Graeci, sicuti antea solebant. Nam nomine Cittim, et Graecos, et occidentales populos significat, ac si diceret, finem imponendum esse commerciis Graecorum, ut non amplius eo naves suas applicent. In quo etiam Cyprios, Siculos, Italos, aliasque nationes comprehendit. Quod dicit hoc illis fuisse revelatum, tam de Graecis quam de Tyriis commode intelligi potest. Si ad Tyrios referas, sensus erit: Ubi fuerit perlatus rumor vastatae urbis, finem facturos solitae navigationis, quia portum illum non secus ac scopulum fugient: atque hunc sensum libentius amplector. Non tamen alterum reiicio ut propheta suum vaticinium confirmet, sicuti de re certa loqui solemus, Hoc tibi dictum sit.

2. (*Tacete.*) Amplificat cladem Tyri. Est autem hic numeri mutatio in nomine Insulae, quia tametsi singulariter loquitur, tamen intelligit insulas maris mediterranei, et transmarinos populos, praesertim vicinos qui frequenter navigabant Tyrum, et commercia exercebant. Iis silentium et quietem denunciat: quia non sunt amplius eo navigaturi. Silere ut confusos iubet, propter gravem calamitatem quae ipsis acciderit, ut ne hiscere quidem audeant. Nam fieri non poterat, quin diruto tali emporio maximum populi qui illic negotiabantur damnum sentirent. Quemadmodum hodie Venetiis aut Antverpiae clades accidere non posset sine magno incommodo multarum nationum. Specialiter vero commemorat Sidonios, non modo propter viciniam, sed quia communis origo erat. Sidon celeberrima fuit, sed Tyro longe inferior. Sita erat ad littus maris, et ducentis stadiis a Tyro remota. Sic autem et vicinitate et commerciis coniuncta Tyro videbatur, ut frequenter poetae Tyrum pro Sidone, et Sidonem pro Tyro accipiant. Non est igitur dubium quin Sidonii importandis et exportandis, atque etiam distrahendis et commutandis mercibus magnum prae aliis quaestum facerent, propter vicinitatem loci, et assidua commercia. In ipsos enim redundabat Tyri abundantia, sub cuius alis, ut vulgo aiunt, volitabant. Hinc factum est ut magnum prae aliis detrimentum ex eversione Tyri acceperint. Ideoque postea iterum dicet propheta: Erubesce Sidon. Communiter de omnibus adiungit, Qui te replebant, vel quod frequentia et multitudine hominum referta esset, quum illuc ex variis et remotis terris confluerent advenae: vel quod lucri causa illuc navigantes urbem vicissim locupletarent.

3. (*Atqui in aquis.*) Significat divitias Tyri impedimento non fore quominus deleatur. Ideoque opulentiam eius extollit, quo magis perspicuum sit iudicium Dei, omnesque intelligant, haud vulgarem ei cladem accidisse, et quo magis inopinata erat, magis dilucidum esset opus Dei. Porro eleganti loquutione opulentiam Tyri describit. Nam quum ei triticum aliaque ad victum necessaria suppeditaret Nilus, magnamque ex Aegypto frumenti copiam deveheret, agros ipsi et semen in cursu Nili fuisse dicit. Quemadmodum Veneti aiunt in mari annonam sibi esse, quod nihil nascatur domi: sed omnia ad victum necessaria ex mercatura conficiant. De Tyriis in hunc modum loquutus est. Nam incredibile videbatur, ut eos victus deficeret, quem Nilus abunde et copiose suppeditabat. Inanem fore hanc fiduciam ostendit propheta: quoniam ipsos omnia deficient. Atque haec describit Isaias, sicuti iam dictum est, quo melius omnes ultricem Dei manum agnoscant.

4. (*Erubesce Sidon.*) Hic versus amplificationis gratia additus est. Cur de Sidone potissimum loquatur, causam reddidimus. *Mare* vocat Tyrum κατ' ἐξοχὴν, ac si sola in medio mari regnum obtineret. Quod mox sequitur, *non parturivi* μιμητικῶς refertur in Tyri persona. Atque ita salse perstringit Tyrios, qui suis coloniis gloriabantur. Peperit enim alias urbes clarissimas. Olim, inquit Plinius [1]), clara urbibus genitis, Lepti, Utica, et illa Romani imperii aemula, terrarum orbis avida Carthagine, etiam Gadibus extra orbem conditis. Nunc omnis eius nobilitas conchylio atque purpura constat. Tyrum igitur pristinam illam suam gloriam deflentem introducit Isaias, quod mater esse desierit: nec

[1]) Lib. 5. c. 17.

quidquam ei profuerit tot evexisse liberos, civitates etiam produxisse. Nam et olim Carthago munus solenne quotannis Tyrum mittebat, quo ipsam ut matrem coleret. Sic Tyrus omnes alias urbes dignitate superare videbatur, cui ipsa Carthago, quamvis aemula Romani imperii, sese quodammodo summittebat. Sed Dominus eam momento ornamentis omnibus spoliavit, ut defleret orbitatem suam, ac si nullos unquam liberos educasset.

5. (*Ut rumor Aegyptiis.*) Hoc versu significat cladem hanc communem fore Tyriis et Aegyptiis. Quo confirmatur expositio quam sequimur: nempe, haec ad priorem vastationem pertinere. Erant enim coniuncti Aegyptiis, et regius utrisque status erat: non ut Alexandri tempore, quo Tyrus civitas libera fuit, suisque legibus vivebat. Non potuit autem melius exprimere societatem quae erat inter Tyrios et Aegyptios. Atque ideo ad Aegyptios quoque hanc cladem pertinere ostendit, quod Iudaeos ad rebellionem sollicitassent, atque avocassent a fiducia Dei. Illi professi erant hostes: hi sub praetextu amicitiae perniciosas inimicitias fovebant. Merito ergo utrique puniuntur.

6. (*Transite.*) Compellat non Tyrios modo, sed exteros qui commerciis erant illis coniuncti. Iubet autem alio deflectere, et quaerere novos portus. Ac Ciliciam nominat, quae opposita erat Tyro: ac si diceret, littus illud, quod maxime portuosum fuerat, posthac fore desertum, ut naves in contrariam partem tendant. Solent enim mercatores portu uno aut emporio deleto aliud sibi quaerere. Insulam hic pro Insulis ponit, ut iam antea exposuimus. Mutatio enim numeri Hebraeis satis usitata est. Luctum iis denunciat, quia victus eorum omnino pendebat ab illa negotiatione. Deinde ultro citroque implicitae erant rationes.

7. (*An haec.*) Propheta insultat Tyro, et superbiam eius deridet, quod antiquitate nominis sui gloriaretur: confirmat etiam quod incredibile videbatur omnibus. Nec enim dubium quin hoc vaticinium derisum sit, quum invicta esset Tyri potentia, et opulentia instar muri ahenei. Eo confidentius loquitur Isaias, et certam ei cladem denunciat, tametsi antiquitate superet alias urbes, eoque nomine omnes ei applaudant, hoc tamen impedimento non fore quominus deleatur. Repetitur autem in profanis historiis origo Tyri ab ultima fere memoria, adeoque obscura et involuta, ut nihil fere agnosci possit: tametsi ferunt conditam esse a Phoenicibus: ut qui fama vetustatis gloriantur, indigenas se terrae vocant. Huic antiquitati propheta exsilium opponit, significans ubi statuerit Deus poenam de gente illa sumere, nullam fore amplius stabilitatem. Sequi enim quocunque pedes ducunt, nihil aliud est quam vagari per longos errores. Quanquam simul intelligit destitutos suis opibus et rerum omnium egenos fore in suo exsilio, ut ne vehiculum quidem aut iumentum illis supersit. Est autem durissima exsilii conditio, si accedat paupertas. Facilius enim toleratur si quod adsit subsidium vitae: ubi vero in regionibus ignotis in summa penuria versandum, extrema miseria est. Addit etiam cumulum miseriarum, in longinquam regionem ei peregrinandum. Nam quo remotius, eo durius exilium est.

8. (*Coronantem.*) Hoc titulo urbem insignit quae multos ditabat, sicut colligere promptum est ex contextu. Reges enim vocans eius mercatores, satis declarat se per vocem coronae metaphorice intellexisse regum splendorem. Quo refellitur eorum sententia qui hoc transferunt ad alias urbes. Summa est, ita locupletare suos cives, ac si reges et principes crearet. Putant aliqui hunc versum ita additum esse, ac si propheta indueret personam obstupescentis ad cladem Tyri, ut stuporem aliis incutiat. Ac si diceret: Fierine potest ut Tyrus tam cito evertatur: ubi tot opes, copiae, facultates, munitiones, ubi tanta gloria et maiestas? atque ita subito sese cohiberet, ut solet fieri in rebus inopinatis. Sed melius est sequentem versum huic coniungere, quo difficultas omnis tollitur, quando statim huic suae interrogationi propheta ipse respondet, qua volebat auditorum animos ad maiorem attentionem erigere. Nam haec quidem Domini consilio fieri simpliciter dicere potuisset. Verum ut socordes sumus, haec a tardis hominibus contemptim fuissent excepta. Excitat igitur animos ista interrogatione, ut omnes de re non vulgari ipsum concionari intelligant, simulque rationem expendant diligentius. Nam quo longius a communi sensu remota sunt Dei iudicia, eo plus admirationis merentur. In hunc quoque modum de Aegypto ante loquutus est, quum eius cladem docere vellet non posse censeri inter usitatas mutationes. Quia ergo credibile non erat, Tyrum posse humanitus everti, merito colligit propheta, Deum ruinae esse autorem. Ideo regum matrem vel nutricem appellat, ut divini iudicii gloriam magis illustret. Nam si vulgaris aliqua fuisset civitas, eius interitus contemneretur: sed quum dignitate summa ornata esset, quis illum existimet nisi divinitus accidisse? *Institores* vocat principes. Quemadmodum hodie Veneti mercatores putant se dignitate principes exceptis regibus superare: quin et institores prae se nobiles viros despiciunt. Intellexi Antverpiae etiam esse institores, qui sumptus non reformidant, quos nobilium ditissimi non sustinerent. Solemus autem interrogationibus uti, ubi nihil aliud responderi potest quam quod volumus: quod etiam confidentiae signum est.

9. (*Iehova ad profanandam superbiam.*) Vel altitudinem: utrumque enim legi potest: quia alti-

tudo superbiam parit. Et rara mentis humilitas in altitudine est. Rectius tamen legemus superbiam, quae sola Dei vindictam provocat, dum excellentiae suae praetextu sese ultra modum efferunt homines. Profanare et vilipendere pro eodem accipitur. Nam qui pollent dignitate, videntur segregati ab aliis, et nescio quid sublime de se concipiunt, quasi vulgo hominum permisceri non debeant: Deus autem ipsos dignitate spoliatos in ordinem cogens, profanos et viles reddit. Ex hoc loco discamus providentiam Dei sic nobis considerandam esse, ut omni potentiae eius quam meretur iustae moderationis laudem tribuamus. Etsi vero non semper occurrit vel oculis nostris subiicitur rectitudo, qua Deus iudicia sua temperat, nefas tamen est sapientiam et iustitiam a potentia separare. Caeterum quia scripturae ut plurimum adiungunt etiam, et diserte exprimunt finem cur hoc vel illud faciat Deus, ad reputandam operum eius causam attendere nos decet. Nam commentum illud de absoluta potentia Dei, quod Scholastici invexerunt, execranda blasphemia est. Idem enim est ac si Deum tyrannum quendam esse dicerent, pro libidine, non aequitate quidvis statuentem. Talibus blasphemiis refertae sunt eorum scholae: neque absimiles sunt ab Ethnicis, qui Deum in rebus humanis ludere aiebant. Nos vero in schola Christi docemur, iustitiam Dei relucere in operibus ipsius, cuiuscunque modi fuerint: ut obstruantur omnium ora, et gloria ipsi soli tribuatur. Iustas igitur causas tanti excidii refert propheta, ne Deum sine ratione quidquam agere existimemus. Nam Tyrii erant superbi, ambitiosi, avari, libidinosi, dissoluti. Haec vitia, opes et rerum abundantia secum trahunt, iisque plurimum urbes mercatoriae laborant. Itaque Deum his vitiis provocatum fuisse docet: ut hoc exemplo edocti omnes reliqui melius sibi consulant, nec beneficiis Dei ad pompam et luxum abutantur. Talis enim fructus ex his colligi debet, ne nudam historiam nobis proponi existimemus. Sed quaeritur, an Deus magnatum et potentum altitudinem oderit? Nam ipse evehit in altum principes, optimates, nobiles, ordinesque omnes magistratuum et superiorum constituit. Qui igitur eos odisse posset? Respondeo, magnitudinem, qua pollent principes, non esse exosam Deo, nisi ob vitium accidentale, quod in sublime evecti despiciunt alios, nec homines se esse putant. Ita fere semper altitudinis comes est superbia: propterea que Deo invisa est. Ac tandem necesse est, ut eam arrogantiam retundat, cuius se hostem esse profitetur.

מזח, alii cingulum, alii fortitudinem vertunt. Illi Tyrum sic spoliatum iri intelligunt, ut ne cingulum quidem ei restaret: ut ad ingentem illam mercium opulentiam alludat. Nam infimi quique mercatores zonas vendunt: sed puto Isaiam ad situm urbis alludere, quae undiquaque munita, fossisque, aggeribus, vallo, et mari circumvallata erat.

11. (*Manum suam.*) Putant vaticinium quod de Tyri clade edidit propheta exemplis confirmari: nempe, Dominum tot exempla potentiae suae edidisse in maximis regnis evertendis, ut mirum esse non debeat si nunc Tyrum, quamvis florentem et opulentam, evertat. Atque haec quidem docendi ratio familiaris est scripturis: quoniam homines virtutem Dei non agnoscunt, nisi apertis exemplis et re ipsa demonstretur. Repeti ergo hic liberationem ab Aegypto censent, quum Dominus mare divisit: deinde quum expulsis septem regibus populum suum introduxit in terram Canaam. Sed quum propius considero verba prophetae, malo ea exponere de re praesenti: quandoquidem loquitur hic de Tyro urbe maritima, cuius opes totum mare occupabant. Addit etiam de regnis, quia sola perire non poterat, quin multorum simul regnorum ruinam secum traheret. Ita oportuit quandam fieri orbis terrarum conversionem: quemadmodum ex historiis patet. Ac tandem concludit ipse propheta, Dominum hoc emporium everti iussisse. Dictio כנען, movit interpretes, ut de Cananaeis hic prophetam loqui, et documentum vindictae Dei contra eos editum citari existimarent: sed ea ratio admodum infirma est. Nam כנען, saepe accipitur appellative, quemadmodum etiam prius institores eodem nomine כנעניה vocavit. Nam quum divitiae Tyri mercaturis et negotiationibus constarent, eam a parte praecipua nominavit Isaias. Providentiam autem Dei mandandi verbo extollit, ut intelligant Iudaei stare et cadere Dei arbitrio quidquid videtur in mundo esse stabile, nec opus esse ullis machinis ad eversiones munitissimi cuiusque loci, quin simplex nutus sufficiat.

12. (*Et ait.*) Haec omnia ad unum eundemque finem pertinent. Nam quod simplex descriptio non satis futura esset efficax, propheta multis verbis vaticinium suum obsignat. Incredibile enim erat urbem tam praeclaram ac potentem, tam bene instructam ac munitam, sociis et foederatis variis coniunctam, destrui atque everti. Dicendo *non adiicies*, spem restitutionis quam paulo post dabit non vult excludere: quia restringi debet haec comminatio ad tempus cladis: Non lascivies posthac, sicuti prius solebas. *Virginem* metaphorice vocat: quia intactae fuerant opes Tyri ante illud tempus, nec ullam cladem passa erat. Ita non est castitatis elogium, sed false docet delibandos esse thesauros qui sub fideli custodia reconditi fuerant: Tu prius lasciviebas, ut solent iuvenculae in flore aetatis: sed finem facies exsultandi, ubi vim passa fueris: ut si quis hodie Venetiarum urbem virginem in-

tactam vocaret, quod expugnata non fuerit ex quo condita est.

(*Filia Sidon.*) De Tyro semper loquitur: sed eam sic nominat, quod a Sidoniis condita esset: tametsi matrem filia superabat, ut fieri solet in rebus humanis. Commoditate videlicet, ac situ loci effectum est, ut Tyrii praevalerent, eisque Sidon accessionis tantum loco esset. Atque satis ex historia regum apparet monarchiam Tyri fuisse magni nominis: sed hic propheta eius originem spectavit. Iam ubi iubet transire ad Cittim, non tantum eos ablegat in Ciliciam, sed in regiones magis longinquas. Nam hoc nomine et Graeciam et Italiam, aliasque regiones significat: ac si diceret: Quum vertes solum exsilii causa, non habebis hospitium in vicinis regionibus: sed totus orbis tibi peragrandus erit: deduceris in regiones ignotas, ac ne illic quidem quiesces. Denique significat cladem illam adeo luctuosam fore, ut neque apud vicinos, neque transmisso mari apud exteros sit ei quiescendi locus.

13. (*Ecce terra Chaldaeorum.*) Nunc confirmat exemplo quae vaticinatus est de expugnatione Tyri. Vix enim haec fidem obtinere poterant, praesertim apud Tyrios, qui se ab eiusmodi exitio longissime abesse putabant. Scio hunc locum varie exponi: sed refutandis aliorum opinionibus non immorabor. Satis erit si verum prophetae sensum, quantum iudicio consequi possum, simpliciter exponam. *Chaldaeorum populus non fuit*, id est, nullum nomen habuit. Nam si quaeramus originem, eam habuit ab Assyriis: quemadmodum ex decimo capite Geneseos constare potest. Vere itaque dicit non fuisse ab initio populum, qui sub nomine alieno latebat, ut nullum per se corpus efficeret. Ubi nos vertimus incolas deserti, alii naves transferunt: sed illa expositio non videtur consentanea. Prior autem illa quam posui apte convenit: Assyrios scilicet Chaldaeorum statum constituisse, qui prius vagi in desertis errabant sub pellibus. Ab Assyriis vero in urbes congregati, atque ad humaniorem cultum instituti sunt. Idque significat per verbum עוררו. Nempe, suscitasse et erexisse urbes. Nec enim convenire potest, quod alii diruere vertunt. Quid accidit? *Posuit eam in ruinam*, id est, quod vulgo dici solet, filia matrem voravit. Nam monarchia Assyriorum a Chaldaeis eversa est, tametsi omnium potentissima et florentissima esset. Quid haec ad Tyrum? dicet aliquis: nempe quoniam ab Assyriis et Chaldaeis evertenda erat. Quum igitur Chaldaei, qui antea nulli erant, Assyrios subigere et subiicere sibi potuerint: quid mirum si utrique una coniuncti Tyrum subigant? Quum Dominus tale exemplum potentiae suae ediderit in Assyriis, cur Tyrus opulentiae suae confidet? Experietur haud dubie manum Domini, nec quidquam iuvabit eam ipsius potentia.

14. (*Ululate.*) Idem repetit quod antea dixerat. Cilices enim quotidiana commercia cum Tyriis propter viciniam habebant. Eorum naves ululare iubet, quod praecluso illo portu mercatores obstupefacti haerebunt, quia non sunt habituri solitos commeatus. Portum vero illum quem frequentabant, vocat ipsarum robur, non modo quia illic tuta esset statio, sed quia non aliter quaestuosa erat navigatio.

15. (*Accidet.*) Postquam propheta de expugnatione Tyri loquutus est, simul pronunciat quam diuturnum futurum sit tempus calamitatis. Accidit enim dirutas urbes subito instaurari, et pristinum statum recuperare: hanc autem propheta testatur per septuaginta annos vastam et dirutam fore. Per *oblivionem* intelligit vacationem a mercatura: quod non sit habitura cursum ordinarium negotiationis. Quod vero *dies regis unius* nonnulli referunt ad Davidem, nimis frivolum est: nam dies regis posuit pro hominis aetate. Quemadmodum aetatem hominis septuaginta annorum spatio quam plurimum definiri ostendit Psaltes (Psal. 90, 10). Sed cur potius regis quam hominis cuiuslibet mentionem fecit? quia scilicet Tyrus regem habebat, ideo a vita regis annos numeravit. Hoc autem ad prophetiae certitudinem plurimum valuit: nec enim propheta id coniecturis humanis assequi potuisset. Per *canticum* vero *meretricis*, pulchra similitudine mercaturam designat: non quod damnari per se debeat, quum reipublicae utilis et necessaria sit: sed vitia et fraudes notat, quibus ita scatet, ut arti meretriciae merito comparetur.

16. (*Sume citharam.*) Comparat Tyrum meretrici, quae toto adolescentiae tempore in libidinosis voluptatibus consumpto tandem exolevit: ideoque ab omnibus destituta et contempta iacet: nec tamen pristini quaestus et libidinum oblivisci potest, sed reflorescere et amores suos redintegrare cupit. Et quo ad se alliciat homines, urbem circuit, cantibus et sonis aures demulcens. Corripiuntur enim quodammodo furore eiusmodi scorta, quum se ob senectutem negligi vident. Quam ob causam Lydiam ab Horatio derisam fuisse videmus. Sic Tyrum, postquam deleta fuerit, et quasi oblivione sepulta, iterum adhibituram suos conatus, consilia et artes, ut pristinum statum recuperet. Per citharam et suavem cantum intelligit fraudes mercatorias, versutias, illecebras, blanditias quibus homines inescant et veluti in nassas suas impellunt. In summa, ostendit quibus rationibus emergant urbes mercatoriae: nempe fallaciis et illicitis artibus. Ideo propheta futurum ait, ut Tyrus leni melodia aures demulceat: addit etiam ut multiplicet carmina: id

est, fraudes fraudibus, atque illecebras illecebris adiungat: quo tandem omnes ad se alliciat, redeat in memoriam hominum, et pristinam famam recuperet. Denique, ut vetula meretrix rationes excogitat, quibus redeat in hominum gratiam, fuco, ornatu, vestitu, sonis, cantibus eos ad se allicit: ita et Tyrus sese colliget et instaurabit, iisdem scilicet artibus quibus antea valuerat. Neque tamen propterea hortatur Tyrum, ut se hoc modo restituat: sed pergit in vaticinio suo.

17. (*Visitabit Iehova Tyrum.*) Tametsi Dominus sic affligat Tyrum, ut periisse videatur, tamen misericordiae locum fore denunciat: quia ex ruinis tandem suis emergens pristinas vires colliget. Talis autem instauratio Dei gratiae merito adscribitur: quia alioqui idem accidere necesse fuisset, quod de Idumaeis praedicat Malachias (1, 4), ut Dominus everteret ac dirueret quidquid homines aedificarent. Nunquam igitur rediissent ad priorem statum, nisi Dominus eos iuvisset. Hinc observanda est utilis doctrina: tametsi Dominus severus sit iudex adversus impios, tamen misericordiae suae locum relinquere, nec semper ita acerbum esse, quin plagas mitiget, iisque tandem imponat modum. Quod si erga impios talis est, qualis erga eos futurus est quos adoptavit, in quos vult bonitatem suam effundere? Quum itaque instaurantur regna, quum civitates sese colligunt, et populi libertatem suam recuperant, id sola Dei providentia accidit, qui ad infima deiicit quae sublimia sunt, quoties ei visum est, statimque erigit collapsa ac restituit. Quod sequitur continuo post, *Et redibit*, adversative legi debet: quia sensus est, nihilo meliorem fore Tyrum, nec correctum iri tam dura castigatione, quia paulo post rursus ad ingenium redibit. Nam ingratitudinem eius notat. Eadem exempla quotidie cernimus. Nullus enim fere est orbis angulus in quo Dominus iudicii sui documenta non ediderit. Quos castigavit, sinit tandem respirare: sed nihilo meliores redduntur. Hoc Tyro eventurum dicit Isaias, Non resipiscet: quin potius ad pristinas artes suas redibit: scortabitur, ut antea solebat. Non dubium est quin de mercimoniis loquatur: sed pergit in ea similitudine quam usurpaverat. Non quod artem mercatoriam damnare velit, sicuti iam dictum est: sed quod in tantis hominum corruptelis, simillima sit meretriciae. Tot enim fraudibus et occultis dolis, tot decipulis referta est (id quod etiamnum cernimus) ut ad inescandos et fallendos homines excogitata videatur. Quot in dies excogitantur novae et inauditae artes quaestus faciendi, et exercendi foenoris, quae a nemine, nisi in mercatorum schola exercitatissimo, percipi possunt? Non est igitur mirum prophetam hac similitudine usum esse: quae significat nihilo maiorem Tyri in exercenda mercatura, quam prius, integritatem fore.

18. (*Sed* [*tandem*] *erit.*) Haec altera fuit misericordia Dei erga Tyrum. Quum restituta fuisset, tamen ad Deum conversa non est: perrexit in fraudulentis artibus: ut merito perire debuerit. Et certe iterum graves dedit poenas, quum ab Alexandro expugnata est: sed nihilominus erectum est illic regnum Christi, quemadmodum testatur Lucas (Act. 21, 4). Hic ergo versiculus opponi debet superiori: ac si diceret: Et tamen negotiatio Tyri consecrabitur Deo. Unde admirabile specimen habemus divinae bonitatis, quae in foedum illud lupanar, ac veluti ad ipsos inferos penetravit. Quod igitur instaurata est Tyrus, beneficentiae Dei acceptum ferendum est: sed illud beneficium exiguum fuit prae hoc secundo, dum sibi ipsam consecravit. Sed quaeritur, an id quod Tyrii ex rapinis et illicitis artibus collegerant, Deo in sacrificium offerri potuerit? Tales enim victimas abominatur Dominus: quia rectam et puram conscientiam requirit. Ob hanc quaestionem multi in expositione huius loci sese torquent: sed frustra. Nec enim intelligit merces Tyri Deo sacras fore, ubi ita scortari perget: sed designat tempus quod eius mutationem et conversionem sequetur. Tunc igitur non cumulabit sibi opes, non coacervabit illicitis artibus: sed operas suas Deo locabit, et negotiationis suae fructum in sublevanda piorum inopia expendet. Quod autem turpi nomine usus est, praeteritum tempus spectavit: significans fore, ut dedisceret pravas illas artes, atque ingenium mutaret.

(*Non reponetur.*) In summa describit poenitentiam Tyri, quae quum avaritiae prius dedita esset, conversa ad Christum non amplius cumulandis opibus studebit, sed eas in liberalitatem et beneficentiam conferet. Atque hic verus poenitentiae fructus est sicuti monet Paulus (Eph. 4, 28), ut qui furabatur iam non furetur, sed potius laboret, ut egeno et inopi subveniat. Quum ergo prius insatiabili cupiditate Tyrii omnium opes vorarent, posthac ad beneficentiam propensos fore denunciat Isaias, quia cessabit inexplebilis lucri cupiditas. Hoc enim testimonium est caritatis, quum opitulamur proximis, crudelitatis vero, si eos patimur esurire, quum ipsi praesertim abundamus. Addit legitimum beneficentiae modum, quia Dei servos facultatibus suis iuvabunt. Etsi autem pios omnes complectitur, alludit tamen ad Levitas et sacerdotes, quorum alii sacrificabant, alii parabant victimas, alii excubias agebant: denique praesto erant omnes ad obsequium suum praestandum: ideo coram Domino habitare dicti sunt. Idemque merito de omnibus ecclesiae ministris dici potest. Caeterum quia omnes fideles, cuiuscunque sunt ordinis, ad sanctuarium Dei pertinent, et per Christum facti sunt regale sacerdotium, ut se in Dei conspectu sistant: ideo libenter hunc locum refero ad omnes domesticos fidei, quorum praecipue

ratio habenda est. Nam et eos in primis commendat Paulus, iisque primum subveniri iubet. Nam si universa humani generis coniunctio nos commovere debet ne carnem nostram despiciamus, quanto magis coniunctio membrorum Christi, quae multo arctior et sanctior et quibuslibet naturae vinculis? Est autem notanda haec loquutio, qua dicimur habitare coram Deo: quia etsi nulla est hodie arca foederis, propius tamen Christi beneficio ad Deum accedimus quam olim Levitae. Itaque iubemur coram ipso ambulare ac si essemus sub eius oculis, ut pura conscientia sanctitatem et iustitiam colamus. Iubemur enim coram ipso ambulare, ipsumque semper considerare praesentem, ut iusti atque integri simus.

(*Ut comedant ad satietatem.*) Significat nos multo largius et liberalius ministrare fratribus debere, quam ferat vulgaris hominum consuetudo. Homines enim admodum maligni sunt, quum proximis subveniendum est. Pauci alacri animo officium, aut operam, aut beneficium gratis praestant. Sibi enim decedere putant, tantundemque de suo diminui, quantum aliis largiuntur. Alacritas ergo huius vitii corrigendi causa summopere a Deo commendatur. Nam quod diaconis praecipit Paulus ut hilariter distribuant (Rom. 12, 8), ad omnes transferri debet. Et tenenda omnibus sententia illa, quae hilarem datorem a Deo diligi testatur (2. Cor. 9, 7). Notandum est etiam quod propheta Deo consecrari dicit quidquid pauperibus erogatur: sicuti alibi docet spiritus, talibus victimis rite litari Deo (Heb. 13, 16). Nec enim sua causa unquam sacrificia fieri iussit, nec iis profecto indigebat: sed talia pietatis exercitia sub lege instituit: nunc proximis de nostro largiri et impendere iubet: quidquid impendimus, boni odoris sacrificium, sibique gratum et acceptum esse testatur. Idque nos vehementer ad liberalitatem et beneficentiam accendere debet, quum audimus nostras eleemosynas tali elogio commendari, manusque nostras cum suo munere consecrari Deo.

CAPUT XXIV.

1. *Ecce Iehova evacuat terram, denudat eam, evertit faciem eius, et incolas eius dissipat.* 2. *Et erit ut populus, ita sacerdos: ut servus, ita dominus eius: ut ancilla, ita domina eius: ut emptor, ita venditor: ut mutuo dans, ita qui mutuo accipit: ut foenerator, ita qui accipit foenori* [1]. 3. *Evacuando evacuabitur terra, et direptione diripietur: quoniam Iehova pronunciavit hoc verbum.* 4. *Luxit, cecidit terra: elanguit, cecidit orbis: elanguerunt qui erant sublimis populus terrae.* 5. *Et terra fallax*[*] *fuit sub incolis suis: quoniam transgressi sunt leges, mutarunt statutum, dissolverunt foedus saeculi.* 6. *Itaque maledictio consumpsit terram, et desolati sunt incolae eius: ideo combusti sunt, inquam, incolae terrae: et pauci residui sunt facti homines.* 7. *Periit vinum, elanguit vitis, gemuerunt omnes qui laeto erant corde.* 8. *Cessavit gaudium tympanorum, desiit strepitus exsultantium, quievit laetitia citharae.* 9. *Cum cantico non bibent vinum: amara erit sicera bibentibus eam.* 10. *Contrita est civitas vanitatis: clausa est omnis domus, ne quis ingrediatur.* 11. *Clamor est super vino in plateis: obscuratum est omne gaudium: migravit laetitia terrae.* 12. *Residua est in urbe vastitas, et vastatione percussa est porta.* 13. *Quia sic erit in medio terrae, in medio populorum, quasi decussio olivae, et quasi racemi, quum peracta est vindemia.* 14. *Hi levabunt vocem suam: iubilabunt in altitudine Iehovae, vociferabuntur a mari.* 15. *Propterea in vallibus glorificate Iehovam, in insulis maris nomen Iehovae Dei Israel.* 16. *Ab extremo terrae laudes audivimus gloriam* [1]) *iusto. Et dixi, Macies* [2]) *mihi, macies mihi, vae mihi. Praevaricatores praevaricati sunt: praevaricatione, inquam, praevaricatores praevaricati sunt.* 17. *Pavor, et fovea, et laqueus super te, o incola terrae.* 18. *Et accidet ut qui effugerit a voce pavoris, incidat in foveam: et qui ascenderit e medio foveae, capiatur laqueo. Quoniam fenestrae de excelso apertae sunt, et commota sunt fundamenta terrae.* 19. *Contritione contrita est terra: dissolutione dissoluta est terra: commotione commota est terra.* 20. *Agitatione agitata est terra, sicut ebrius: et transferetur sicut tabernaculum: et gravis erit super eam iniquitas eius: et corruet, neque adiiciet ut resurgat.* 21. *Et erit in die illa, visitabit Iehova super exercitum excelsum in excelso, et super reges terrae super terram.* 22. *Et congregabuntur congregatione instar vinctorum in carcere, et claudentur in ergastulo: deinde post multos dies visitabuntur.* 23. *Erubescet luna, et pudefiet sol: quum regnaverit Iehova exercituum in monte Sion, et in Ierusalem: et coram senibus suis gloria.*

IN CAPUT XXIV.

1. (*Ecce Iehova evacuat terram.*) Haec prophetia, quantum iudicare possum, clausula est omnium superiorum quae a capite 13. hactenus descriptae sunt: quibus Isaias non Iudaeis tantum et Israeli, sed Moabitis, Assyriis, Aegyptiis, et aliis exitium nunciavit. Denique, veluti perlustratis omnibus regionibus, quae vicinae et notae Iudaeis erant,

---

[1]) *in margine:* vel ut creditor, ita debitor.

[1]) *in margine:* vel gratulationem. [2]) 1551: intestina mea *bis*.

summam omnium breviter comprehendit. Alii ad Israelem haec referunt: alii ad Iudaeos, iisque excidium nunciari putant: sed quum orbis mentionem faciat, non possum aliter accipere, quam ut omnia quae seorsim, et quidem diverso tempore dixit de singulis, nunc in summa et semel complectatur: nec obstat quod statim sacerdotis mentionem faciat: unde videri possit haec ad solum populum Dei pertinere. Nam etsi de omnibus populis loquitur, quia tamen primum locum semper obtinent Iudaei, eorum potissimum rationem habere debuit Isaias: quoniam iis destinatus erat. Est enim veluti accidentale, quod aliorum mentionem facit. Quamobrem mirum esse non debet, si postquam omnes notavit, uno verbo de populo suo in specie loquatur. Alii de universo orbe intelligunt: sed referunt ad diem extremum: quod mihi nimis coactum videtur. Postquam enim propheta minatus fuerit Iudaeis et aliis gentibus, consolationem subiiciet, quod Dominus aliquando ecclesiam suam excitabit et florentiorem reddet. Quae certe extremo iudicio convenire non possunt. *Terrae* autem appellatione non universum orbem a propheta intelligi puto, sed regiones vulgo notas Iudaeis: ut si hodie de iis quae in orbe accidunt loquamur, haud fere egredimur Europam, nec de iis quae in India aguntur cogitamus. Est enim hic velut noster orbis. Ita Isaias loquitur de terra sibi et reliquis quos alloquebatur cognita: atque de populis qui vicinas regiones incolebant. Denique hic orbis nomen constituere possumus in Aegyptiorum, Assyriorum, Moabitarum, et Tyriorum finibus, et eiusmodi: ac si diceret: Hactenus concionatus sum de variis cladibus, quae plerisque populis tunc imminebant, et adhuc nonnullis ex parte impendent. Verum haec summa sit: Dominum inversurum, omnibusque ornamentis suis nudaturum faciem terrae. Nonnulli exponunt hic בולקה, Aperit terram, ut hostes liberam in eam aditum habeant: sed malo exponere, Nudat terram: quoniam operta dicitur terra, quum magna hominum frequentia colitur, denique quum frugibus et pecoribus abundat: aperta vero, quum privatur suis incolis, suumque ei integumentum detrahitur, ac si quis sua veste et ornamentis exueretur. Hoc autem accidere oportuit non tantum Iudaeis, sed Assyriis, Aegyptiis, aliisque gentibus, quarum mentionem fecerat. Iis igitur omnibus una denunciat exitium suum.

2. (*Et erit.*) His verbis significat summam vastitatem, ubi nulli amplius ordines, nulla reipublicae facies futura sit. Quantisper enim viget tolerabilis Reipublicae status, aliquod inter populum et sacerdotes discrimen manet. Horrendam ergo confusionem notat. Caeterum, hic speciem pro genere posuit συνεκδοχικῶς: ut satis usitatum est scripturis. Quanquam כהנים accipere possemus pro iis qui dignitate quavis pollent: quia hoc nomine interdum Hebraei appellant principes, ac praesertim qui sunt ex sanguine regio: sed non displicet synecdoche. Quum hanc confusionem inter maledictiones Dei numeret Isaias, atque horrendam Dei ultionem esse significet, quum perturbantur ordines: a contrario colligamus, quantum placeat Deo politia, et rerum omnium bene constitutus ordo: quantum etiam beneficium ipsius sit, eum inter nos conservari. Eo enim sublato vita hominum nihil a ferarum et pecudum pastu differet. Quare ut horribilem ultionem Dei agnoscere, ita et peccata nostra accusare debemus, quoties ordinem confundit, doctrinam et iudicia adimit: quibus collapsis ipsa quoque humanitas simul concidit. Animadvertendum etiam est, Dominum, quum iudicia sua exsequitur, nulli ac ne sanctissimo quidem ordini parcere. Qualis enim erat hic sacerdotum ordo, quem Dominus tam magnifice ornarat, et sacrosanctum sibi esse voluerat? in quo etiam populus, quasi inviolabili et aeterno, gloriabatur? Sed Dei iudicio involvitur etiam sacerdotalis dignitas, quia nullus hic personae respectus est, imo quo maiore gratia fuerit aliquos prosequutus, atque in maiorem dignitatis gradum evexerit, eo gravius in eos animadvertet si ingratos se praestent, eiusque beneficiis abutantur. Eodem pertinet quod additur de servis et dominis, emptoribus et venditoribus. Hos enim ordines legitimos esse perspicuum est, neque aliter confundi solere, quam quum Dominus vult dira ultione populum suum castigare, sicuti iam dictum est. Nam in statu rite ordinato, persona servi et domini distingui debent. Sic etiam nullum publicum regimen sine mutuis commerciis stare potest. Ita discrimine inter pauperes et divites sublato confunditur omnis ratio vivendi inter homines. Atque hoc intelligit propheta, pessumdatum iri totum civilem cultum: quoniam in illis cladibus qui ditissimi fuerunt ad extremam inopiam rediguntur. Denique summam vastationem describit, quam sequetur insolita mutatio.

3. (*Evacuando.*) Confirmat id quod iam dictum est: atque admonet istas mutationes non fore fortuitas, sed opus Dei esse. Primo versu diserte expresserat Deum se accingere ad terram evacuandam: nunc asserit hoc futurum ratione addita, quia Deus ita decreverit et edixerit se ita facturum.

4. (*Luxit.*) Pergit Isaias in suo argumento. Nam haec omnia ad exponendam totius orbis vastitatem pertinent, quem scilicet norant Iudaei. Suo autem more iudicium Dei clarius figuris illustrat, quae lentos animos permoveant. Per Sublimes intellige quosque electissimos qui aliis praecellebant. Hoc enim magis mirum est, quam si vulgaris populus concidisset. Si quis tamen id velit peculiariter de Iudaeis exponere, non repugno. Quamvis enim ipsos Assyrii et Aegyptii opibus et potentia

superarent, tamen eo vel maxime praecellebant Iudaei, quod essent adoptati a Deo. Sed altera expositio mihi convenientior videtur, ut significet Dominum non modo sumpturum poenas de vulgaribus, sed iis etiam qui gloria et dignitate prae aliis eminebant.

5. (*Et terra fallax.*) Alii vertunt Polluta, eo quod חנף significat impium esse. Utrumque convenire potest: sed proximus versus exigere videtur ut exponamus Fallacem. Nam statim plenius ostendere atque amplificare videtur, quum ait maledictione consumptam esse terram. תחת, sive quis vertat, Sub suis incolis, sive Propter suos incolas, parum refert. Est autem mutuum quodammodo commercium inter terram et agricolas, ut quae illa acceperit, reddat cum foenore: alioqui fallit suos cultores: sed rationem reddit, culpam ad ipsos transferens, quod sterilem ipsam reddant sua nequitia. Vitio enim nostro accidit, quod nos non alit, nec fruges producit: quemadmodum stato naturae ordine a Deo praefixum est. Eam enim matris loco nobis esse voluit, ut victum nobis proferret. Quod si naturam et ordinem mutet vel degeneret a sua foecunditate, id peccatis nostris acceptum ferre oportet, quandoquidem nos ipsi ordinem a Deo constitutum invertimus: alioqui nunquam nos falleret terra, sed officium suum praestaret. Additur statim ratio cur terra sit infidelis, suosque fallat incolas. Quia merito victu et alimentis fraudentur qui Deum patrem ac nutritium colere abnuunt. Porro defectionem gentis suae peculiariter hic traducit, quia foedior erat et minus excusabilis quam omnia eorum peccata qui nunquam edocti fuerant in schola Dei. Quum תורה doctrinam significet, transfertur ad legem. Sed hic plurali numero significat quidquid doctrinae lex complectitur. Quia vero lex tam praeceptis quam promissionibus constat, explicandi causa subiicit duas partes. חק statutum significat, eoque caeremonias designari quidam putant, alii mores. Possumus vertere instituta: nec tantum de caeremoniis accipio, sed de omnibus quae pertinent ad regulam bene vivendi. Tertio loco ponit ברית, quo foedus et pactum significatur. Hoc enim nomen restringitur ad eas pactiones quibus Dominus populum suum adoptans ei se in Deum fore promiserat. Exprobrat ergo ipsis ingratitudinem suam, quod quum Dominus ipsis modis omnibus sese patefecerit, et amoris sui testimonia dederit, immorigeri fuerint et rebelles, transgressi sint leges, sanctumque foedus violarint. Cur vero se ad Iudaeos convertit? quia sciebat se illis constitutum esse prophetam, ut eos potissimum doceret. Hinc colligi potest quae sit regula bene vivendi. Ea enim continetur lege quam nos sequi decet, si vitam nostram Deo probari velimus: si deflectimus, nos sceleratos et perditos esse necesse est. Observandum etiam, Deum velle in verbo non solum praecepta et leges, sed etiam foedus a nobis considerari. Praecipua enim pars verbi in promissionibus consistit, quibus nos adoptat et recipit pro suis. Praeterea dubium non est, quin propheta amplificatione uti voluerit: ac si diceret, nihil apud ipsos sani aut integri, omnia foedata et corrupta esse. *Pactum* saeculi vocat, quod perpetuum et inviolabile esse, nec ullis aetatibus intercidere debuerat. Erat enim perpetua successione a patribus in filios continuandum: ne unquam ab hominum memoria excideret, sancteque et integre servaretur. Perfidiam ergo et nequitiam exaggerat, quod foedus cum Domino initum ausi sint violare, et convellere quae fixa et stabilia Dominus esse voluerat. Hoc enim instar portenti est. Unde mirum videri non debet, terram hoc scelus ulcisci, et victum hominibus denegare.

6. (*Propterea maledictio.*) Alii vertunt peieratio: sed quum hoc verbum significet etiam maledicere, mihi dubium non est quin maledictionem hic intelligat, atque alludat ad maledictiones illas quas Moses in lege impiis et transgressoribus legis denunciat. Quidquid ergo accidit calamitatum, testatur propheta id ex maledictione Dei evenire. Scimus maledictam fuisse terram ob transgressionem primi parentis, ut spinas et tribulos, frugum loco, produceret. Quod tamen mitigavit Dominus, ut quamvis ingratis atque indignis nihilominus victum proferret. Ubi vero non desinimus peccare, et scelera sceleribus cumulamus, nonne quo certius appareat haec maledictio, sensusque nostros acrius feriat, sterilem et infrugiferam nobis terram reddi aequissimum est? אשם hic potius pro desolare quam delinquere accipiendum puto: et contextus id docet. Propterea verti: Desolati sunt. Nisi forte copulam accipere libeat causalis particulae loco in hunc sensum, Terra a Deo maledicta exaruit, eo quod impie egerint eius habitatores. Verbum חרו metaphorice accipi potest. Et hoc mihi magis probatur, combustos esse quos voravit ira Dei: quoniam clades incendio comparatur. Porro quum addit fore *paucos reliquos*, hinc apparet vaticinium hoc non posse exponi de extremo die iudicii, ac potius vastationes illas praedici et confirmari, quae variis populis imminebant: idque ut timerent pii, erudirentur ad poenitentiam, atque ad omnia perferenda parati essent.

7 et 8. (*Defecit vinum.*) Pergit in eodem argumento, maxime denuncians Iudaeis vastitatem terrae. Utitur autem longa descriptione, quo magis ipsos afficiat ac percellat sensu iudicii Dei. Atque eorum luxum, intemperantiam, et delicias perstringit, quod in tanta rerum abundantia adversus Deum protervirent. Haec autem est ingratitudo, non Iudaeorum tantum aut illius saeculi, sed omnium, ut rerum copia saturi insolescant in Deum, sibique

nimium indulgeant. Hoc igitur nomine eos perstringit propheta: ac si diceret: Hactenus delitiis et voluptatibus fuistis immersi: sed Dominus efficiet ut alia vobis ratio vitae ineunda sit. De re futura, quasi praesenti, loquitur Isaias, ut ipsam magis ob oculos repraesentet.

9. (*Non bibent vinum.*) Bibere vinum per se malum non est, quatenus hominum usui divinitus fuit destinatum: sed hic propheta ebriosorum convivia, lasciviae, cantilenarum, petulantiae plena describit. Deinde quia abusi fuerant sua saturitate, penuriam illis minatur, quam sibi fere accersunt homines dum liberalitatem Dei luxuria sua corrumpunt. Addit praeterea, Si bibant siceram, ipsis amaram fore: quia solet tristitia tam potum quam cibum insipidum reddere. Summa est, quamvis suppetat vinum, privandos tamen esse illius usu: quia moerore constricti saporem nullum percipient. *Amara* erit sicera, id est, non fruemini amplius iis voluptatibus et delitiis quibus hactenus indulsistis.

10. (*Contrita.*) Non displicet hoc ad Ierosolymae vastitatem specialiter referri. Quanquam ex contextu colligere licet ad alias etiam urbes extendi: quia paulo post gentes plurali numero ad idem iudicium citabit. Sed quia suos populares maxime respexit propheta, commode accipere licebit de Ierosolyma, quam appellat Urbem vanitatis: vel quod nihil in ea fuisset solidae virtutis, vel quod exinanita sit. Siquidem nomen תהו vel ad cladem ipsam, vel ad scelera referri potest, quibus Deum in se provocarunt. Si quis ad scelera referre velit, intelliget civitatem confusionis, in qua nihil compositum aut recte constitutum fuit. Qui sensus mihi magis placet: tametsi ad poenam referri possit. Declarat enim, meo iudicio, causam excidii, et urbem addicit ruinae: quoniam aequitas et recta administratio ab ea exsultavit. *Domos* clausas esse ait, quod argumentum est solitudinis. Hoc enim simpliciter additum est, ad vastitatem urbis illius exprimendam.

11. (*Clamor super vinum.*) Significat penuriam vini fore. Ubi enim est inopia aut fames, infinitae querimoniae sequuntur, non solum privatim, sed in plateis et publicis locis. Luctuosas igitur illas voces et querelas indicat: sed interim luxum et intemperantiam notat, quod rebus necessariis non contenti ingurgitarent se vino, seque in omnem voluptatem effunderent. Est enim subaudienda antithesis: Hactenus abundastis vino et cibariorum copia: inde occasionem cepistis insolescendi adversus Deum: quamobrem vobis merito adimentur, et lasciviae vestrae loco, clamores et gemitus in plateis audientur. Notanda est hic metaphora in secundo membro: nam ut affulgere gaudium dicimus quum eius materia oblata est, ita hic obscuratum esse dicit propheta, quod tristitia veluti nubes opposita sit. *Gaudere* per se malum non est, sicuti nec bibere. Nec id per se propheta reprehendit, sed nimis profusam et immoderatam laetitiam. Homines enim sese exhilarando sibi non temperant, propter ἀταξίαν, quae ipsis insita est. Quum igitur insolenter se gessissent et luxuriati essent Iudaei, merito iis ultionem Dei denunciat, quandoquidem optimo iure nobis adimitur gaudium, ubi Domini beneficiis recte uti atque in ipso gaudere nescimus. Sublatis delitiis et voluptatibus, nos gemere et suspirare ut cogat necesse est.

12. (*Residua est in urbe.*) Ierosolymae, vel multarum simul urbium vastitatem pulchra loquutione describit. Ornamentum enim et complementum urbium hominibus constat: ideoque sublatis incolis urbes vocantur derelictae. Atqui propheta ironice dicit residuam fore deformitatem. Quanquam nomen שמה vertitur ab aliis Desolatio: quod eodem pertinet. *Portas* nominat, quod in iis frequentia urbis cerneretur: nam illic conveniebat populus, et iudicia exercebantur. Itaque initio nominat totam urbem: deinde speciem unam designat: sed amplificationis causa. Nam etsi urbes destituantur incolis, tamen in portis nonnulli visuntur. Sed si omnino vacuae sint portae, magnam in tota urbe solitudinem esse necesse est.

13. (*Quoniam sic in medio.*) Quoniam haec sententia inter minas et consolationem media est, videtur propheta electum populum, non autem quaslibet promiscue gentes alloqui: nisi forte dispersionem notari dicamus, qua Iudaei velut in multos populos divisi sunt. Sed quia hoc durum et coactum esset, simpliciter interpretor spem aliquam relinqui perditis gentibus. Et certe vaticinium hoc regno Christi proprie convenit. Unde mirum non est partem aliquam salutis promitti etiam gentibus. Hac similitudine iam alibi usus est propheta: sed solius ecclesiae mentionem faciens. Tunc dicebat residuum fore aliquod Dei semen: ne fideles de ecclesia omnino actum esse putarent. Quemadmodum enim decussis olivis paucae tamen aliquae remanent, et racemi aliqui ex vindemia: ita ex ingenti clade quam passura esset ecclesia exiguum aliquem piorum numerum fore superstitem. Nunc vero eandem promissionem ad alias orbis partes extendit, ut per Christum futurae erant eiusdem gratiae consortes. Quanquam simul permixta est comminatio: ac si diceret, terram spoliandam esse suis incolis non secus atque arbores et vineae suis fructibus nudantur.

14. (*Hi attollent.*) Prosequitur ac auget consolationem quam attigerat. Quemadmodum enim prius cap. 10 dixerat paucas guttulas superfore ex ingenti illa multitudine, quae tamen universum orbem inundarent: ita hic exiguum illum numerum

piorum, qui ex copiosissima vindemia restabit, nihilominus exsultaturum, ingentemque editurum sonum, ut ex remotissimis regionibus audiantur. Id quod evangelii praedicatione factum est. Nam quod ad statum Iudaeae pertinet: de ea prorsus actum videbatur. Sublata enim erat politia, sicque et externis et intestinis bellis attriti fuerunt, ut emergere nunquam potuerint. Reliquus orbis perinde mutus erat in canendis Dei praeconiis, ac surdus ad audiendam eius vocem. Quia tamen Iudaei primitiae fuerunt, libenter admittam primos hic in ordine statui. Hinc egregia ad nos redit consolatio, quod Dominus uno momento ecclesiam suam restituere et florentissimam reddere, imo tanquam de nihilo creare possit. Vitam enim ex ipsa morte producit, quoties visum est. Hoc autem praeter naturam et usitatum morem est, ut tam pauci vocem attollant, et in remotis locis audiantur. Ubi enim paucitas, illic silentium: ubi vero frequentia, illic strepitus esse solet. Est igitur Dei opus, quod ordinem naturae, et hominum facultatem exsuperat. Nam alioqui propheta pugnantia loqui videretur, tota Iudaea vastata, imo orbe exinanito, paucos superfore, ac fere nullos, clamorem tamen eorum ubique exauditum iri: quod incredibile per se, vel potius ridiculum est: sed opus Dei admirabile est, sicuti iam diximus. Praecones enim istos non modo ex Iudaeis progenitos secundum carnem intelligit: sed qui fide ab iis originem duxerunt. Per *clamorem* non solum gratulatorias voces, quae hilaritatis et gaudii significationem praebent, sed fiduciam simul designat: quia libere et intrepide buccinabunt laudes Dei. Interim admonet aequum esse ut fideles in praedicandis Dei, non suis virtutibus se exerceant. Per *mare* longinquas regiones et transmarinas atque ignotas Iudaeis significari satis notum est.

15. (*Propterea in vallibus.*) Beneficia Dei nos ad gratitudinem provocare debent. Eius autem testimonium reddimus in celebrandis laudibus Dei. Quam enim gratiam referemus, ut inquit David, pro omnibus beneficiis quae in nos contulit? nisi sumpto calice gratiarum actionis pro salute accepta invocemus nomen Domini? Hunc igitur ordinem tenet propheta. De restitutione ecclesiae loquutus, nos ad sacrificium laudis offerendum hortatur. Per *valles* significat regiones absconditas, et quasi segregatas ab aliis. Quae enim cinguntur montibus, distinctae natura ac separatae sunt. Unde fit ut vallium incolae minus habeant humanitatis, eo quod rarius cum aliis versentur. Idem ergo est ac si diceret propheta, nullum fore angulum tam abstrusum aut latebrosum, in quo Dei laudes non audiantur. *Nomen Dei* Israel expressit, ut verum Deum significet invocandum ab omnibus populis. Nam ut ingenita est omnibus populis notio Dei, et insitum semen religionis, ita ad superstitionem et impios cultus omnes facile declinant. Hic autem loquitur de vera religione propaganda per universum orbem. Unde iterum patet vaticinari de regno Christi, sub quo demum penetravit ad gentes exteras et profanas vera religio.

16. (*Ab extremitate.*) Hic versus duas sententias continet, quae in speciem pugnare videntur. Initium enim laetum argumentum habet de laudibus Dei: mox deinde ad querimonias et eiulatus transit: quibus perfidiam praevaricatorum deplorat, a quibus pietas et religio evertuntur. Quod ad laudes attinet, diximus Deum nec laudari nec invocari posse, donec se nobis patefaciat, et gustum bonitatis suae praebeat, ut spem vitae et fiduciam concipiamus. Hinc illae sententiae Davidis, Quis in sepulcro laudabit te Domine? quis in morte confitebitur tibi? (Psal. 6, 6.) Ubi enim nihil sentimus praeter iram Dei: ad eius laudes muti sumus. Proinde, quum dicit auditum iri laudes Dei, significat evangelium per totum orbem propagandum esse: ut homines Deum patrem agnoscant, atque ita in eius laudem prosiliant. Notandum est, quod dicit *ab extremo:* quoniam tunc laudes Dei in Iudaea conclusae erant, nec procul audiebantur: postea vero ubique coeperunt personare. Quod adiungit *gloriam* iusto, quidam accipiunt in communi persona fidelium, ac si canticum esset: Glorificatur Deus propter suam iustitiam. Alii uno contextu legunt: Audivimus gloriam dari Deo iusto. Qui vero ipsos laudum Dei praecones putant vocari iustos, optimum quidem sensum eliciunt, sed non attendunt ad vocem gloriae: vel saltem coguntur pro voce צבי reddere Exsultationem. Quod praeteritum verbum posuit loco futuri, Audivimus, non dubito quin aliqua consolatione voluerit piorum animos erigere: Iterum laudes Dei audiemus. Plus enim est quam si dixisset, Audientur. Prima etiam persona utitur, ut comprehendat totum corpus ecclesiae: atque ita excitet piorum attentionem. Iam quod *iusti* epitheto ornatur Deus, scimus frequenter occurrere in scriptura, sed aliter in ipsum competit quam in homines. Homines enim iusti sunt ob communicationem iustitiae: Deus vero, quia fons iustitiae est, ab effectu iustus vocatur. Atque hoc argumentum est huiusce congratulationis et gratiarum actionis: quia nobis ex iustitiae huius communicatione salus et vita est. Ubi igitur est iustitia Dei, laudes et gratiarum actiones sequi debent. Quum haec praediceret propheta, quam incredibilia videri poterant? nam inter Iudaeos tantum notus et celebratus fuerat Dominus. Iis excidium nunciatur: deinde publicatio verbi, et laudum Dei celebratio per totum orbem. Qui vero haec fieri poterant sublato populo Dei? Hinc colligere licet paucos fuisse, qui fidem his vaticiniis haberent.

Nunc quum ista evenerint, nostrae sunt partes tantum Dei miraculum admiratione prosequi: quod non attritis modo, sed exstinctis fere Iudaeis, emicuerit tamen scintilla qua universus mundus illuminatus est: qua omnes accensi in confessionem veritatis eruperunt.

(*Macies mihi.*) Varie exponitur hic locus: nonnulli enim רזי vertunt secretum: alii macilentiam. Qui secretum vertunt, intelligunt prophetam significare arcanum duplex sibi esse revelatum, quod Dominus statuit praemiis afficere bonos, et reprobos ulcisci: quia dum homines in externo rerum aspectu haerent, ac vident impiis ex voto succedere, pios vero aerumnis obrui, obturbantur, ac dubitant an Dei manu res humanae regantur, an fortuito omnia contingant: atque huiusmodi cogitationes impietatis semen esse Solomon ostendit (Eccl. 8, 11). Propterea etiam Psaltes se in sanctuarium Dei ingressum esse ait, ut rem aliter quam humana ratione expendat (Psalm. 73, 17). Si eam interpretationem sequamur, talis erit sensus: Tametsi nulla merces videatur esse iustis, tamen hoc apud me secretum contineo, optime illis fore: tametsi impii evasuros se putent, scio tamen iis non impune fore. Verum quoniam haec argutia videtur procul quaesita, malo simplicius accipere: et mox sequitur dolentis interiectio אוי: quo fit ut non putem Isaiam hic de iustis, aut eorum mercede loqui. Rectius alii exponunt macilentiam: ac si diceret se moerore contabescere et marcescere. Ut enim integer et florens populi status ipsius veluti pinguedo erat, ita miser et calamitosus ipsius macilentia est. Hic enim sustinet personam totius sobolis, quam quum resecet Dominus, merito de eius macie conqueritur. Haec interpretatio, ut dixi, probabilis est: quia propheta diminutionem populi cernens, iure eam lugere potuit. Scimus enim quum largissime se effudit gratia Dei attenuatum fuisse veterem populum: imo Abrahae posteros fere in nihilum redactos esse. Sed videndum an non longius respiciat propheta quam ad gentis suae reiectionem, ut mala intestina deploret quibus praevidet cruciandam esse ecclesiam. Nam רז, quod alii secretum vertunt, apte vocare licebit quidquid interius est. Hoc modo esset exclamatio: Intestina mihi dolent, vel penetralia. Neque enim absurdum est in oratione pathetica verbum subaudiri. Quum Dominus propagavit ecclesiam suam, florere ipsa et ab omni periculo libera esse videtur, at tunc maxime vexatur, quum ipsis videlicet intestinis aut visceribus, hoc est, a domesticis, turbatur. Exoriuntur enim fuci, a quibus longe plus molestiae sustinet, quam ab externis hostibus. Atque huc pertinent illi gemitus אוי. Nec dubito quin id Isaias significare voluerit, ne existiment pii se beatos in hoc mundo fore, sed assiduum ipsis bellum sustinendum, etiam quum nihil putabunt sibi obstare, quominus tranquilla pace et otio fruantur. Vult enim acerbissimi doloris sensum exprimere, quo intus, id est, in ipsis visceribus ecclesia affligetur. Atque eo magis deplorandum hoc malum est, quod nullo modo vitari possit. Nam, ut ait ille, intestinos et domesticos hostes nec fugere potest ecclesia, nec fugare. Quamobrem vix satisfacere sibi potest Isaias in hac miseria exprimenda. Hanc expositionem satis confirmat, quod de praevaricatoribus subiungit. Quanta sit haec calamitas, et quam deploranda, nos ipsi satis experti sumus, et quotidie experimur. Unde emersit papatus, et tota eius corruptela, nisi ab hoc intestino malo? Fuit enim apostema in ipsis ecclesiae visceribus enutritum, quod saniem tandem et putridam faecem evomuit. Unde etiam in renascentis demum ecclesiae primordiis, doctrinam corrumpi et labefieri disciplinam videmus, non tantum a plebeiis, sed etiam ab iis qui suo exemplo aliis praeesse deberent? nisi quod ecclesia semper huic malo obnoxia est.

17 et 18. (*Pavor et fovea.*) Hic propheta adversus peccata populi concionatur. Prius amplam laudis materiam non tantum uni populo, sed quamplurimis atque etiam remotissimis datum iri testatus est: nunc transit ad aliam doctrinam. Haec enim a superiore argumento separanda esse arbitror: quia rursus impiis minatur Isaias, ut intelligant se in summa ecclesiae felicitate miseros fore. Solent enim impii fovendae securitatis causa temere ad se rapere Dei promissiones, tametsi ad ipsos nihil pertineant: ideoque minas admiscere solent prophetae. Potest etiam fieri ut alia occasione separatim hanc concionem habuerit Isaias. Nec enim prophetae ipsi aut docti alii homines capita distinxerunt. Saepe diversas sententias inter se coniunctas vidimus, abruptas etiam quae inter se coniungi debuissent: quod certum est factum fuisse inscitia. Quidquid sit, propheta redit ad impios, iisque grave et horrendum iudicium minatur. Haec autem descriptio pavoris, foveae, laquei, ad commovendos affectus pertinet. Nam si uno verbo dixisset, exitium impiis imminere non admodum perciti fuissent. Sed dubitari potest, an solos Iudaeos compellet. Equidem de hac re nollem multum contendere, probabilius tamen mihi est, has minas ad alias quoque gentes, atque adeo ad universum orbem pertinuisse, de quibus antea vaticinatus erat. Orbem autem intelligimus eas regiones quae notae erant Iudaeis, ut antea exposuimus. Ac talis sensus est: Tam varia te mala prement, ut nullum usquam effugium pateat. Quemadmodum etiam describit Amos: Qui fugerit metu leonis, incidet in ursum: si domum se recipiat, quum innixus fuerit parieti, serpens eum mordebit (Amos. 5, 19). Et prius dixit mittendos esse leones adversus Moa-

bitas qui bellum evaserant. Sunt enim Deo infinita genera poenarum, quibus in scelestos animadvertat. Perinde igitur est ac si diceret: Scitote vos manum Dei effugere non posse: habet enim varias rationes quibus scelera vestra ulciscatur, atque ita per varios circuitus tergiversantes circumveniat. Qui bellum effugiet, vexabitur fame: liberatus fame, aliam noxam sentiet, ac si omni ex parte ad vos illaqueandos intentae plagae essent. Quae sequitur ratio idem confirmat, fieri non posse, quin eos deprehendat vindicta Dei, cui liberum cursum in coelo et in terra a summa coelorum altitudine usque ad terrae abyssos aperuit. Existimant prophetam alludere ad diluvium: sed meo iudicio simplicior sensus est, iram Dei sursum et deorsum revelatum iri: ac si diceret, Dominus armabit coelum et terram, ut ultionem suam adversus homines exsequatur: ut quocunque respiciant, nihil praeter exitium intueri possint.

19 et 20. (*Conterendo contrita est.*) Poenas variis loquendi generibus exaggerat. Paulo post vero ostendet causam istius concussionis, quod scilicet homines suis peccatis talem sibi interitum accersiverant: nunc hoc malum insanabile esse declarat. Diximus antea prophetam rem unam variis modis explicare, idque ut animos alioqui natura tardissimos excitet ac percellat. Nam innata est carni securitas, quae Dei contemptum parit: idque et in aliis ut in nobis ipsis plus satis experimur. Ut ergo securos suisque vitiis indormientes animos excitarent prophetae, orationem suam exornant: non quod eloquentes videri cuperent, sed ut attentiores redderent auditores, intusque in animis ipsos pungerent. Hinc allusiones, quibus hi versus referti sunt: hinc sermonis splendor in figuris: hinc minae ac terrores variis modis nuntiati: nempe, ut homines securi expergefiant. Haec autem doctrina ad impios restringi debet: non quod immunes horum malorum sint pii, qui promiscue affliguntur: sed quod pii dum confugiunt ad Deum, atque in eo penitus recumbunt, non ita quatiuntur, firmique et stabiles adversus omnes iniurias persistunt. Impii vero qui deriserunt iudicia Dei, effraenemque peccandi licentiam arripuerunt, perterriti ac conturbati nusquam conquiescunt. Porro quod addit de transferenda terra, non ita accipere convenit, quasi aliqua terrae mutatio a suo positu fiat: sed ad homines ista referri debent, ut iam diximus: ac si diceret, nullum regnum, nullam politiam fore. Denique mutationes illas exprimere voluit, de quibus capite decimo tractatum est. Caeterum, terram sua iniquitate onerari dicens non immerito hanc causam addidit: ut intelligamus Deum nunquam frustra hominibus irasci. Sumus enim omnium malorum quae patimur ipsi autores. Deus natura ad beneficentiam propensus est, nosque paterno amore prosequitur. Vitio igitur nostro fit, quod severe et acerbe tractamur, nec ulla est causa cur ipsum accusemus. Tandem iterat quod nuper attigit, nullum fore malis istis remedium. Intelligunt hoc dictum de Iudaeis, quorum politiam omnino sustulit, ut disiecti et dissipati vix amplius in numero hominum haberentur. Ego vero latius interpretor: nempe, tam graves fore mundi calamitates, ut restitui in integrum non possit. Homines enim semper contra adversam fortunam nituntur, plenosque animos confidentiae gerunt. Aerumnas perpessi aliquem respirandi locum fore putant, atque inani fiducia animos extollunt. Eam igitur adimit propheta, ne se in posterum vana spe decipiant. Quanquam notandum est, hac generali sententia non tolli quam prius exceptionem posuit.

21. (*Et accidet.*) Hic locus torsit multorum ingenia, et variae a variis interpretationes allatae sunt. Alii de sole et sideribus hoc dictum putant, alii de diabolis, qui una cum impiis poenas daturi sunt. Alii ad Iudaeos referunt, quos singulari privilegio Deus ornarat: sed nullam istarum interpretationum amplecti possum. Simplex igitur et verus mihi sensus esse videtur, nullam fore tam sublimem potentiam quae ab istis Dei flagellis eximatur, etiamsi supra nubes sese extulerint, eo tamen venturam Dei manum, sicut in Psalmo (139, 7) dicitur: Quo ibo a spiritu tuo? et quo a facie tua fugiam? Si ascendero in coelum, tu illic es: si sumpsero pennas diluculi, et habitavero in extremis maris, illuc etiam manus tua prosequetur me. Nam metaphorice exercitum supernum vocat reges et principes, qui in mundo eminent et refulgent instar siderum, quam metaphoram ipse postea apertis verbis exponit, dum addit, *super* reges terrae: nec enim disiungenda puto quasi de diversis loqueretur, sed eiusdem sententiae esse repetitionem, ut posterius membrum sit exegeticum: nisi quis ita exponere malit: Visitabit super regna terrae: imo super ea ipsa quae humanam conditionem superare videntur. Quaedam enim sic prae caeteris eminent, ac si essent a communi conditione aliorum segregata. Visitandi porro verbum ad poenam referendum est, ut satis ex contextu ipso apparet.

22. (*Et colligentur, claudentur.*) Prosequitur initio versus argumentum suum. Est autem metaphorica loquutio. Nec enim omnes fuerunt captivi: sed omnes ita in servitutem redegit Dominus, ac si quis hostes quos subegisset in manu sua haberet. Deum ergo victorem introducit, qui hostes in ergastulum concludat, quemadmodum captivi concludi solent. Scimus enim homines, quamdiu illis parcit Deus, et dat aliquid relaxationis, quasi fugitivos eum contemnere. Et hac ratione etiam turmatim coniiciendos in carcerem denunciat, ne quid solatii captent ex sua multitudine. Iam quod subiicit visi-

tandos esse post tempus, non simplex est promissio, sed comminatio simul implicita est hoc sensu: Quia pridem sua obstinatione habuerant Deum ludibrio, et tempus peccando nimis diu extraxerant, ita Deum lenta poena usurum esse, donec sero tandem cognoscant eorum causam: sicuti saepe terreni iudices maleficos quibus irati sunt, in conspectum suum admittere non dignantur, sed in tenebris et foetore demersos paulatim taedio conficiunt ad frangendam eorum duritiem. Caeterum, quum duobus modis visitet Deus mundum, vel dum impios punit, vel dum electis paternae benevolentiae signa ostendit, hic pro Respicere capitur Visitandi verbum, atque ita propheta minando rigorem temperat. Erant enim animi piorum in hisce miseriis sublevandi, ne deficerent. Atque ideo consolationes in eorum gratiam post varios terrores subiicere solent prophetae. Quum igitur haec ad sustinendos fideles pertinerent, non dubium quin Iudaeis dicerentur, apud quos potissimum fides erat: aut potius nusquam apud alios apparebat. Sed notandum est quod dicit *post* multos dies. Hoc enim ad exercendam piorum fidem dictum est: quia praecipites sumus in nostris desideriis, ac statim vellemus Deum promissa sua exsolvere: conquerimur de eius tarditate, omnisque morae impatientes sumus. Ergo patienter exspectanda est nobis illa misericordia, nec ulla diuturnitate temporis fatigari debemus. Interea notandum est non omnium rationem habitam fuisse: quia, ut paulo ante visum est, non nisi exiguas reliquias servare instituerat Deus: quo magis attentos nos esse decet, ut tardis et diuturnis poenis humiliati, Deo nos visitanti obviam eamus.

23. (*Erubescet luna.*) Plerique existimant prophetam vehementius excandescere in Iudaeos, ita ut incredulitatem illorum et soli et lunae et stellis pudendam esse dicat: nec tantum hominibus, sed et mutis creaturis detestandos esse. Sed hoc a mente et proposito prophetae penitus alienum videtur. Ego non dubito quin persequatur consolationem quam superiore versu attigerat hoc sensu: Quum Dominus visitabit populum suum, et ecclesiam purgabit sordibus, regnum constituet, idque tam illustre, ut splendore suo solem et stellas obscuret. Quae loquutio satis usitata est prophetis, et prius de ea vidimus. Hic vero loquitur Isaias de corpore ecclesiae, non tantum de capite. Quum igitur regnum suum stabilierit Dominus in monte Sion, tanta erit magnificentia ipsius in populo instaurando, ut quae alioqui fulgent coram hominibus tenebrae futurae sint. Quod ut exprimeret, quae splendidissima sunt omnium nominavit. *Regnandi* verbum improprie ad ultionem Dei trahunt. Quamvis enim regnare dicitur Dominus quum iudicis officio fungitur, tamen haec loquutio ita complexa de regno Dei in monte *Sion*, semper habet notationem misericordiae et salutis. Loquitur enim de instauratione ecclesiae: unde sequitur haec non nisi in Christo impleta esse. Disertam senum mentionem faciens utitur synecdoche, quae valde frequens est scripturis. Praecipuam enim partem ecclesiae pro toto eius corpore sumit, non tamen absque certo consilio *senes* vocat tam sacerdotes quam alios gubernatores, qui praesunt disciplinae et moribus, quorum moderatione et prudentia caeteri regi debent. Sub eorum nomine totum populum comprehendit: non solum quia totum corpus repraesentant, et vulgus quodammodo sub eorum umbra latet: sed etiam ut spem concipiant fideles futuri ordinis: quia alioqui parum aut nihil prodesset, dissipatam multitudinem relinqui quasi mutilatum corpus vel confusam massam. Nec abs re addita fuit particula Etiam coram senibus, ut scirent Iudaei potentiam Dei manifestam et illustrem fore, non quod percipi queat sensu carnis, sed fide. Sic enim regnat, ut ipsum nobis adesse sentiamus. Nam si hoc comprehensionem nostram effugeret, nulla ex eo consolatio ad nos rediret. *Pro gloria* alii legunt gloriose, alii gloriosus. Malo simpliciter in substantivo accipere: tametsi nihil intersit quoad sensum. Docet enim quanta futura sit magnificentia Dei et gloria regno Christi erecto, quia omnem splendorem obscurari, solamque Christi gloriam eminere et conspicuam esse oportebit. Unde sequitur, tunc demum suo iure Deum potiri apud nos, iustumque honorem habere, ubi creaturis omnibus in ordinem coactis solus in oculis nostris resplendet.

CAPUT XXV.

1. *Iehova Deus meus es tu: exaltabo te: celebrabo nomen tuum: quia fecisti rem mirificam: consilia iam olim decreta, veritatem firmam.* 2. *Quia posuisti* [1]) *ex urbe acervum, urbem munitam in ruinam: palatium extraneorum, ut non sit civitas, nec unquam aedificetur.* 3. *Propterea glorificabit te populus fortis: civitas gentium robustarum timebit te.* 4. *Nam fuisti fortitudo pauperi: fortitudo, inquam, egeno in afflictione eius: refugium ab inundatione, umbra ab aestu, quia spiritus fortium* [2]) *quasi turbo* [3]) *contra murum.* 5. *Sicut aestum in arido, strepitum alienorum humiliabis, aestum in umbra nubis: clamorem* [4]) *fortium humiliabit.* 6. *Et faciet Iehova exercituum cunctis populis in monte isto convivium pinguium, convivium defaecatorum: pinguium, inquam, medullatorum: defaecatorum liquidorum.* 7. *Et de-*

[1]) 1551: fecisti. [2]) aut, violentorum. [3]) vel, inundatio. [4]) *in margine:* vel, cantum, vel, excisionem. 1551: radicem.

struet in monte isto faciem involucri quo involuti sunt populi omnes, et operimentum quod expansum est super omnes gentes. 8. *Destruxit mortem in aeternum. Et absterget Dominus Iehova lacrymam a cunctis faciebus, et opprobrium populi sui auferet ab universa terra: quia Iehova loquutus est.* 9. *Et dicetur in die illa: Ecce Deus noster iste. Exspectavimus eum, et salvabit nos. Iste Iehova, exspectavimus eum. Exsultabimus, et laetabimur in salute eius.* 10. *Nam quiescet manus Iehovae in monte isto: et triturabitur Moab subter eum, sicut trituratur palea in sterquilinio.* 11. *Et extendet manum suam sub medio eius, sicut extendit natator ad natandum: et humiliabit superbiam eius, cum brachiis manuum suarum.* 12. *Et munitionem sublimitatis murorum tuorum sternet, humiliabit, deiiciet in terram, ad pulverem.*

IN CAPUT XXV.

1. (*Iehova.*) Hactenus vaticinatus est Isaias de iudiciis Dei, quae non tantum uni populo, sed universo fere orbi instabant. Fieri autem non poterat, quin tantarum calamitatum, quas praevidebat, cogitatio magnam ei perturbationem afferret. Nam qui pio sunt animo praediti totum genus humanum salvum esse cuperent: et dum venerantur Deum, quidquid ipsius est amplecti volunt. Denique ut vere quisque Deum timet, ita acerrimo sensu iudiciorum ipsius percellitur. Dum stupent impii ad iudicia Dei, nec ullis terroribus moventur, pii vel ad minimum signum irae ipsius expavescunt. Quod si ita nobis usu venit, quid prophetae accidisse existimamus, cui fere in conspectu erant hae clades quas praedixerat? Nam ut verbi ministris constet certitudo doctrinae, eos magis quam vulgus hominum affici necesse est. Quum igitur Dominus horrendas istas clades velut in pictura Isaiae proposuisset: necesse erat ut tristitiae et curarum vehementia impulsus se ad Dominum reciperet: alioqui confusis perturbationibus animi fuisset ultra modum implicitus. Itaque sese colligit, persuasum habens, Dominum inter has tempestates velle nihilominus ecclesiae suae consulere, et redigere in potestatem suam qui prius fuerant alieni. Firmus ergo et constans in sua statione manet Isaias: nec se a proposito dimoveri patitur, quin semper recumbat in fidem misericordiae, unde in celebrandis laudibus Dei perseverat. Proinde scimus hanc gratiarum actionem a superioribus vaticiniis pendere, nec tantum Isaiam spectare quid, sed etiam quorsum a Domino geratur quidquid praedixit: id est, cur Dominus tot populos variis cladibus affligeret: nempe ut eos subigeret qui prius fuerant indomiti, et furioso affectu ruebant: in quibus nullus timor Dei, nullus religionis aut pietatis sensus erat.

(*Deus meus es tu.*) Velut confusus et conturbatus subito cogitationem ad Deum refert, ut iam diximus. Unde colligenda est utilis doctrina: nempe, quum variis perturbationibus agitantur animi nostri ob varias clades et aerumnas quae quotidie accidunt, in Deo statim recolligendos esse, ut in eius providentia conquiescant. Nam vel minimis calamitatibus obruemur, nisi nos eo recipiamus, animosque nostros hac doctrina sustentemus. Ac quo melius liqueat prophetae consilium, particulam adversativam commode inserere licebit hoc sensu: Quidquid tentationum hinc inde me concutiat, te nihilominus Deum meum agnoscam. Ideo se Deo quam meretur laudem daturum promittit. Quod fieri non potest, nisi in cordibus nostris praevaleat, palmamque obtineat certa gratiae eius fides, ex qua nascitur laetitia, quae nobis amplissimam laudum materiam suppeditat, quum certi de salute nostra persuasum habemus Dominum Deum nostrum esse. Ergo qui nullo ducuntur affectu laudandi Dei, nullam fidem, nullum bonitatis Dei gustum habent. Nam si vere fidimus Deo, necesse est ut ad nomen eius praedicandum alacres feramur.

(*Rem mirificam.*) פֶּלֶא, singulari pro plurali utitur. Propheta cogitationem suam in praesenti rerum aspectu non retinet, sed finem ipsum attendit. Nam et profani alioqui homines in mundi gubernatione mirabiles rerum eventus cernunt, ad quarum intuitum obstupescunt: quod Tyriis, Sidoniis, Babyloniis, Moabitis accidisse certum est. Verum ii tantum in eiusmodi operibus Dei proficere possunt, qui bonitatis et sapientiae ipsius gustum habent. Alioqui enim vilipendunt et despiciunt opera Dei, nec eorum praestantiam comprehendunt, quod finem non teneant: nempe quod Deus mirabiliter ex tenebris lucem eliciens ecclesiam suam vivificet in morte, et res humano iudicio confusas optime temperet, atque applicet in rectissimum usum. Caeterum, quo Dei providentiam melius commendet, adiungit consilia iam olim decreta. Quasi diceret, nihil Deo subitum esse vel repentinum. Et sane quanquam nobis interdum ex inopinato agere videtur, omnia tamen certo apud eum ante creationem orbis constituta. Propheta ergo significat hoc nomine, omnia miracula quae praeter hominum exspectationem eveniunt, fluere ex ordine eius moderationis, quam in orbe regendo tenet Deus, ab initio ad finem usque omnia disponens. Caeterum, quoniam ad arcana illa consilia non pervenimus, nec eo potest conscendere ingenium nostrum, propterea ad manifestationem ipsorum revocandi sumus. Nos enim latent et comprehensionem nostram exsuperant, donec ea Dominus patefaciat verbo suo, quo se ad imbecillitatem nostram attemperat: quia consilium ipsius ἀνεξερεύνητον est. Ideo ab aeternis Dei decretis protinus ad doctrinam et promissiones delabitur:

quas procul dubio designat veritatis nomine. Nam frigeret repetitio, nisi in hac voce relatio subesset: quia ubi consilium suum nobis patefecit Deus, si constat dictis fides, tunc proprie verax apparet. Verbi autem firmitatem et certitudinem commendat, quum veritatem stabilem esse dicit: quidquid scilicet prodit a Deo, quidquid pronunciatur, fixum atque immutabile esse.

2. (*Quia posuisti.*) Aliqui hoc referunt ad Ierosolymam: sed ego mutationem numeri esse puto, ut satis est prophetis usitatum: nec enim de una tantum urbe agit, sed de variis, quas in acervos redigendas esse significat. Quod aliqui intelligunt Ierosolymam factam esse palatium Romanis, nihil ad mentem prophetae. Satis autem constabit sensus, si memoria teneamus quod prius dictum est: nempe, prophetam non includere cogitationem suam in istis cladibus, quibus Dominus varios populos affligit, sed in castigationum finem extendere. Sic enim Dominus edomare et frangere contumaciam hominum voluit, quos nunquam sibi nisi variis aerumnis afflictos subiecisset. Porro non solum docet propheta exteros pulsis indigenis habitaturos esse in urbibus captis, quia non congrueret quod addit continuo post: Ne amplius sit civitas: sed vagos homines qui domicilio carebunt, illic reperturos satis amplum spatium: quia nulli restabunt incolae. Nam quum ארמון splendidas aedes significet, ironice sic dicit, latrunculos habitaturos quasi in palatiis propter amplitudinem loci deserti.

3. (*Propterea.*) Hic est finis cuius memini. Nam si Dominus orbem perderet, nullus fructus sequeretur. Exitium certe nihil praeter horrorem generare posset: nec inde unquam ad laudes eius provocaremur: quin potius nos obstupefieri necesse est, dum nihil praeter iram sentimus. At ex sensu gratiae et bonitatis laudes emanant. Perinde igitur est ac si diceret, Non solum percuties et affliges Domine, sed efficies ut plagae non careant profectu. Iis enim ferociam hominum subiges, ut cervicem tibi submittant qui prius a te fuerant alieni. Ex hoc loco notandum est quam necessariae sint nobis castigationes, quibus ad obsequium Dei erudimur. Nam prosperis rebus ita efferimur, ut omnia nobis licere putemus. Lascivimus etiam atque insolescimus dum humaniter Deus nos tractat. Timorem vero coniungens ostendit hanc laudem in verbis aut externo gestu positam non esse, sed in vero cordis affectu. Unde colligimus de integro Dei cultu verba fieri: sed quia multi se defunctos putant simul ac ore confessionem ediderint, explicandi causa additur: Timebunt te gentes. Caeterum, fortes et robustos vocans his epithetis significat arrogantiam et superbiam, quum inflati essent prospera fortuna. Insurgunt enim adversus Deum, nec deiici aut humiliari possunt, nisi nudentur. Huc ergo referendae sunt nostrae cogitationes in his calamitatibus quas cernimus: hominum ferociam contundi ac comprimi necesse est, ut ad recipiendam doctrinam et verum obsequium praeparentur. Quamdiu excaecati erunt suis opibus et vana fiducia, secure ridebunt iudicia Dei, nec unquam sese ei submittent.

4. (*Quoniam fuisti.*) Hinc apparet fructus conversionis: quod scilicet Dominus nos e morte suscitat, ac veluti e sepulcro educit, porrigens nobis e coelo manum ut eripiat nos ex ipsis inferis. Hic nobis primus ad ipsum aditus est, quia exercendae beneficentiae suae materiam non nisi in nostra egestate reperit. Ideoque nos vicissim in nobis egenos atque inopes esse oportet, ut ab ipso opem sentiamus. Ac necesse est nos omni fiducia et persuasione nostri vacuos esse priusquam vim suam exserat in nobis. Ideoque nos flagris comparat et cruce, quibus nos ita erudit, ut eius opem et gratiam percipere possimus. Nec vero frustra Isaias his similitudinibus hanc descriptionem exornat: quia variae et multiplices occurrunt tentationes, quibus fortiter sustinendis, imbecillas mentes hominum fulciri et muniri necesse est. Propterea Deum praesidium egenis, refugium a nimbis, umbraculum ab aestu fore dicit. Nam cuiuscunque generis pericula et incommoda ingruant, Dominus adversus ea suos tutabitur, omnisque generis arma suppeditabit. Spiritus hic, ut saepe alibi, flatum significat: et accipitur pro violento impetu, quo impii feruntur adversum filios Dei. Nec enim solum minas et terrores spirant, sed ignem ipsum videntur evomere. Eodem pertinet turbo, vel inundatio contra murum: qua figura intelligit tam praecipitanter ruere impios, ubi nocendi licentia conceditur, ut deiiciant quidquid contra occurrit. Plus enim est everti parietes ac dirui, quam si aqua sese per agros tantum effunderet.

5. (*Sicut aestum.*) Nisi Dominus succurreret quum irruunt homines violenti, prorsus de vita nostra actum esset. Quantus enim sit furor impiorum videmus. Quod si evertit parietes, quid adversus eum poterit homuncio? Haec igitur addita sunt ad amplificandam gratiam Dei, ut reputemus quid nobis esset futurum, nisi Dominus opem ferret. Quanquam similitudinem bifariam accommodant interpretes. Quidam enim intelligunt consumptum iri improbos Dei furore, non secus ac vehementia caloris agros per se steriles exurit. Alii in ablativo casu vertunt: Quasi aestu: ut sit sensus, Quamvis impii potentia sua confisi adeo turbulenti sint, Dominus tamen ipsos momento humiliabit, ac si aestu in arido loco deprehensi essent. Verum ego aliam esse puto rationem. Postquam enim ostendit quantus sit impiorum furor adversum fideles, subiicit: eos tu Domine humiliabis. Atque alludens ad similitudinem diluvii, qua prius usus erat, Tu, inquit,

deiicies aestum ipsorum, quo alioqui consumeremur: sicuti pluvia una vel imber e coelo cadens aestum, qui sitientes agros torrebat, deiicit. Atque ita sua sponte contextus fluit: quum alia interpretatio sit coacta, vimque, ut aiunt, literae faciat. Posterior pars versus huc et illuc torquetur. Nomen זמיר quidam semen esse putant: alii radicem: ac si dixisset, non tantum impios evertet Deus, sed radicitus evellet. Quae sententia esset probabilis, nisi obstaret similitudo aestus. Rectius itaque, meo iudicio, alii cantum et clamorem, vel excisionem vertunt. Quanquam ne ipsi quidem pertingunt ad prophetae mentem. Confirmat igitur proximam sententiam, quod violentia improborum, vel clamor, quem superbe et audacter attollent, prostratus statim iacebit: sicuti solis fervor superveniente pluvia: quae notatur per umbram nubis.

6. (*Et faciet.*). Variae etiam interpretationes in hunc locum afferuntur. Nonnulli enim existimant prophetam minari Iudaeis: atque ita minari, ut varias gentes ad convivium vocet: quae etiam loquutio alibi reperitur. Dicitur enim Dominus saginare impios ad diem mactationis. Quasi igitur Iudaeos ob impietatem suam praedae exponeret gentibus, ipsas ad convivium invitari putant. Ac si diceret Dominus: Lautas epulas gentibus apparavi: Iudaeos expilabunt et praedabuntur romanae gentes. Verum hic sensus, meo iudicio, stare non potest. Longa refutatione minime opus erit, postquam veram interpretationem adduxero. Alii vero sic exponunt, ac si Isaias loqueretur de ira Dei in hunc modum, Dominus instruet convivium omnibus populis: iis calicem irae suae propinabit, quo inebrientur. Sed longe aliud voluit propheta. Pergit enim in gratia Dei declaranda, quae patefacienda erat Christi adventu. Atque eadem metaphora utitur, qua etiam David Psal. 22, 27. 39. Quum regnum Christi describit: ac futurum ait, ut pauperes ac divites in hoc epulo accumbant, eoque vescantur et satientur. Quo significat nullum genus hominum huius beneficentiae expers fore. Prius enim Dominus Iudaeos tantum alere videbatur, quod soli adoptati et veluti ad domesticas ipsius epulas invitati erant: nunc gentes etiam admittit, liberalitatemque suam diffundit in omnes nationes. Subest igitur tacita antithesis, quum dicit, *omnibus populis*: quia uni tantum antea notus erat. *Pinguium* convivium intellige ex animalibus bene saginatis. שמרים, alii faeces vertunt: sed perperam. Intelligit enim vetusta vina, quae vulgo appellamus *Vins de garde*. Ea enim praestantiora sunt praesertim in orientali plaga, ubi melius aetatem ferunt. *Liquida* vocat ea in quibus nihil turbidi est est aut faeculenti. Denique satis constat hic non denunciari exitium gentibus aut Iudaeis: sed utrosque una ad lautissimum convivium invitari. Idque melius constat ex ipsis Christi verbis, dum regnum coelorum comparat nuptiis quas rex filio suo apparavit, ad quas omnes promiscue convocat, quum ii qui prius fuerant invitati venire nollent. Nec vero mihi dubium, quin de promulgatione evangelii loquatur. Et quia ex monte Sion prodiit, gentes illuc ad epulandum venturas dicit: quia ubi spiritualem cibum ad pascendas animas toti mundo proposuit Deus, perinde fuit ac si communem mensam parasset. Ac nos hodie invitat Dominus, ut bonis omnibus repleat ac locupletet: excitat fideles ministros quibus nobis parentur istae epulae, verboque suo vim et efficaciam praebet, ut eo satiemur. Iam quod ad nomen montis pertinet, quamvis inde non exeant nunc Dei oeconomi ad nos pascendos, hoc tamen nomine intelligi debet ecclesia, extra quam nemo horum ciborum particeps esse potest. Non proiiciuntur in triviis aut compitis istae epulae, mensa non est ubique disposita, nec omnibus in locis convivium hoc instructum est. Ergo ut epulemur, ad ecclesiam veniendum. Eius vero loci ideo facta fuit mentio, quod Deus illic solum coleretur, indeque oracula prodirent: sicut inde etiam ortum est evangelium. Quod epulum hoc lautum et opiparum fore dicit, hoc facit ad commendationem doctrinae evangelicae. Est enim spiritualis cibus quo animae nostrae satiantur: adeoque lautus ac delicatus, ut alios requirere minime necesse sit.

7. (*Et destruet.*) Hic etiam variant interpretes. Nonnulli enim operimenti nomine intelligunt ignominiam qua fideles sic in hoc mundo conteguntur, ut gloria Dei in ipsis non appareat: ac si diceret: Quamvis multis probris obruantur pii, Dominus tamen ea tollet, eorumque statum gloriosum reddet. Omitto alias interpretationes. Verus autem meo iudicio sensus est, quod Dominus promittit se sublaturum velum, quo in caecitate et ignorantia tenebantur. Luce ergo evangelii discussae sunt hae tenebrae. Hoc autem in monte Sion futurum esse dicit, unde etiam lux verbi toti mundo affulsit, ut antea vidimus. Est igitur ad Christi regnum necessario referendus hic locus. Nec enim lux affulsit omnibus hominibus donec sol iustitiae Christus exortus est, a quo omnia vela, integumenta et involucra sublata sunt. Atque hic alteram evangelii commendationem habemus, quod eo discutiantur tenebrae, atque errorum involucra ab oculis nostris tollantur. Unde sequitur nos ignorantiae tenebris involutos atque excaecatos esse, antequam illuminemur evangelii doctrina, qua sola et luci et vitae reddi atque in integrum restitui possumus. Habemus etiam hic confirmationem vocationis gentium, id est, nostrae. Nec enim soli Iudaei, sed omnes nationes, quae prius omni errorum et superstitionum genere involutae erant, ad hoc convivium invitantur.

8. (*Destruxit.*) Propheta argumentum suum contexit. Nam in summa promittit solidam felicitatem futuram sub Christi regno. Quod ut melius exprimat, utitur variis figuris apte ad rem ipsam accommodatis. Vera est ista felicitas, non temporaria aut caduca: quam nec mors ipsa adimere potest, quia in rebus laetissimis defectus hic non parum laetitiam minuit, si desit immortalitas. Duo igitur coniungit, quae felicitatem perfectam et absolutam reddunt. Primum, quod perpetua sit vita (nam iis qui beati alioqui sunt ad tempus interire miserum est) deinde, vita haec gaudio coniuncta est: nam alioqui moestae et aerumnosae vitae mors videtur praeferenda. Adiungit etiam, omni ignominia sublata, gloriosam hanc vitam fore: quia prophetiae alioqui fidem derogasset tristis populi oppressio. Sed quaeri potest, ad quod tempus referendae sint istae promissiones? Nam in hoc mundo conflictandum nobis cum variis aerumnis, assidueque pugnandum est: nec tantum destinati sumus morti, sed quotidie morimur. Paulus de se et praecipuis ecclesiae columnis queritur, quod spectaculo sint omnibus, probraque omnis generis sustineant, καθάρματα etiam et περιψήματα existimentur (1. Cor. 4, 9. 10). Ubi igitur aut quando haec locum habent? Haud dubie ad universum Christi regnum referenda sunt. Universum dico: quia non tantum initium spectandum est, sed etiam complementum et meta. Atque ita usque ad secundum Christi adventum extendi debet, qui propterea dies redemptionis et instaurationis vocatur: quoniam omnia quae nunc videntur confusa restituentur in integrum, et novam formam induent. Hoc quidem ad redemptionem quoque e Babylone pertinet. Sed quum ea veluti praeludium et tenuis gustus fuerit istius, haud dubie haec promissio usque ad ultimum diem proroganda est. Eo igitur spem omnem atque exspectationem conferamus, nec dubitemus quin haec omnia in nobis Dominus tandem peracto cursu perficiat. Si nunc seminamus cum lacrymis, tunc haud dubie cum gaudio et exsultatione metemus. Ne vereamur hominum probra aut contumelias, quae summam aliquando gloriam nobis parient. Atque hic iam initia huiusce felicitatis et gloriae consequuti, quum adoptati sumus a Deo, quum imaginem Christi gerere coepimus, constanti etiam et forti animo cumulum eius ad extremum usque diem exspectemus. Iam quia post tot tristissimas clades videbatur res prorsus incredibilis, haec non ab homine, sed a Deo profecta esse ostendit. Eversa enim Ierosolyma, sublato Dei cultu, diruto templo, reliquiis populi dura tyrannide oppressis, nemo sibi persuasisset omnia de integro surgere rursus posse. Huic ergo diffidentiae, ad quam homines valde proni sunt, occurri oportuit. Atque ideo propheta has promissiones confirmat, atque obsignat: Scitote Dominum mihi fuisse autorem istarum rerum: quare mentes in eum, non in me defigite: eo nitatur fides vestra, qui mentiri aut fallere nequit.

9. (*Et dicetur.*) Verbum est indefinitum, Dicet: quia tamen non unius aut alterius, sed communis omnium sermo refertur, absolute vertere placuit. Optima autem haec clausula est, qua ostenditur beneficia Dei non haerere alicubi aut suspensa esse, sed re ipsa percipi et sentiri ab hominibus. Convivium ergo, de quo antea loquutus est, Deum non frustra facturum significat: quoniam in eo epulabuntur homines, aeternoque gaudio perfruentur. Nam vox ista gratulationis, quam fore publicam dicit, realis, ut ita dicam, gratiae Dei experimenti index ac testis est. Diligenter autem observandus est hic locus: quia ostendit propheta eam fore revelationem, quae homines contineat in verbo Dei, ut omni dubitatione vacui in eo conquiescant. Quod si haec pertinent ad regnum Christi, ut certe pertinent, fructum ex iis insignem colligimus: Christianos, scilicet, nisi sibi ipsis desint, et respuant gratiam Dei, certam habere veritatem in qua tuto recumbant. Omni enim dubitandi occasione sublata Deus sese ita ipsis patefecit, ut libere praedicare audeant certo se tenere quaenam sit eius voluntas: et verissime dicere quod Christus Samaritanae: Nos adoramus quod scimus. Et certe de gratia in Christo exhibita certiores per evangelium facti non iam incertis opinionibus, ut alii, vagamur: sed Deum, purumque eius cultum amplectimur. Intrepide dicere liceat, facessant alia hominum figmenta. Notanda autem est antithesis inter obscurum et tenuem notitiae modum qua praediti fuerunt patres sub lege, et plenitudinem quae nobis in evangelio refulget. Quamvis enim veterem populum Deus coelestis doctrinae luce dignatus sit, familiarius tamen per Christum innotuit, sicut dicitur Iohannis primo (v. 18). Hanc certitudinem, quam adventu suo attulit unigenitus Dei filius patrem nobis ostendens, nunc propheta commendat. Caeterum, ut veterem populum hac parte excellimus, quia reconciliatio per Christum facta Deum quodammodo nobis reddit propiorem: ita non potest aliter cognosci Deus quam in Christo, qui imago et character substantiae eius est. Qui non novit filium, neque patrem novit. Quamvis ergo Iudaei, Turcae, caeterique infideles iactent se Deum adorare creatorem coeli et terrae, fictitium tamen Deum adorant. Utcunque sint pervicaces, vagas opiniones et incertas sequuntur pro veritate: palpant in tenebris, et imaginationem suam colunt loco Dei. Denique extra Christum et omnis religio fallax est, ac evanida, et detestandi sunt omnes cultus, secureque damnandi. Nec vero abs re tam adverbio quam pronomine demonstrativo utitur propheta, quo certius testetur Dei praesentiam: sicuti iterum paulo post repetitione certi-

tudinis et fiduciae constantiam exprimit, qua praediti erunt qui Deum in Christo colent. Certum est Deum in sua maiestate a nobis non posse comprehendi: quia lucem inaccessam habitat, qua protinus obruemur, si ad eam conscendere volimus. Ergo sese ad imbecillitatem nostram demittit, se nobis per Christum communicat, per quem sapientiae, iustitiae, veritatis aliorumque beneficiorum participes facit. Notatu etiam dignum est, quod ubi Christum vocavit Deum piorum, adscribit nomen Iehovae: unde colligimus in eius persona veram Dei aeternitatem comprehendi. Ad haec, quum nobis ita per evangelium innotuerit Christus, hinc convincitur scelesta eorum ingratitudo, qui tam perfecta manifestatione non contenti vanas suas speculationes assuere ausi sunt, sicuti in papatu factum est.

(*Exspectavimus eum.*) Tolerantiam et perseverantiam eorum exprimit qui Deum in Christo semel sunt amplexi. Nec enim debet esse temporalis notio: sed in ea firmiter in finem usque persistendum. Loquitur autem Isaias in persona veteris ecclesiae, quae inter Iudaeos solos tunc propriam sedem habebat. Ergo tanquam deos omnes qui alibi colebantur despiciens hunc solum esse Deum confidenter pronunciat, qui se Abrahae patefecit, et legem suam promulgavit per manum Mosis. Nec enim fuerat Dominus ab aliis nationibus exspectatus, quae ignorantiae tenebris obvolutae erant, quando haec exspectatio ex fide oritur, cui etiam patientia adiuncta est. Fides autem absque verbo non constat. Admonet igitur fideles salutem eorum in spe et exspectatione positam esse. Nam promissiones Dei usque ad Christi adventum quodammodo suspensae erant. Deinde observandum est qualis fuerit illorum temporum conditio. Nam aut Dei promissio in nihilum redacta videbatur, aut posteritas Abrahae ab eo repudiata. Certe ut longissime aspicerent, nusquam tunc illis Deus apparebat. Quamobrem mira patientia ipsos instructos esse oportuit, qua graves et difficiles tentationes sustinerent. Ideoque ad Christi adventum eos quietos manere iubet: quia tunc sentient in solidum quam propinquus suis cultoribus sit Deus. Hac eadem doctrina hodie quoque placari nos oportet, ut tametsi salus nostra sit abscondita, Dominum tamen firma spe et invicta exspectemus, et de eo procul absente semper dicamus, Ecce. In rebus maxime confusis eum discernere noverimus hac nota, Hic est. Quod ad verba spectat, quamvis tempore praeterito dicat: Exsultavimus et laetati sumus in salute: continuus tamen actus notatur. Et paulo ante dixerat tempore futuro: Servabit nos. Summa est, si patienter invocetur Christus, spem suorum nunquam frustrari.

10. (*Nam quiescet.*) Non dubito quin prophetae consilium sit initio versus pios consolari, qui alioqui putassent se a Deo relictos et abiectos. Nam quod alii exponunt de iudicio quod Dominus in Iudaeos exsequuturus erat, nihil habet coloris: sed idem est ac si diceret Dominum ecclesiae suae perpetuo affuturum. Scio quidem manum Dei etiam super reprobos quiescere, ubi eos urgere non desinit sua vindicta, donec in totum opprimat: sed hic manus pro auxiliis potius quam pro flagellis capitur. Itaque per verbum quiescendi intelligitur perpetuitas tutelae vel custodiae. Hinc autem utilis colligitur doctrina, quod quum Deus infinita per totum orbem beneficia dispergat ut eorum partem impii quoque percipiant: manus tamen eius non quiescit, vel perpetuo adest nisi in monte sacro: id est, in ecclesia, ubi colitur. Observandum etiam, Ierosolymam prius castigatam esse, quam haec beneficia sentiret. Prius enim flagella et poenas denunciaverat, quibus hanc consolationem subiunxit. Secunda parte versus duplicat gratiam Dei, quia de hostibus ecclesiae suae poenas sumendo quam sibi cara sit illius salus ostendet. Nullos fere capitaliores hostes Moabitis habuerunt Iudaei, ut passim videre licet apud prophetas, licet cum ipsis genere coniuncti essent. Sub eorum ergo nomine συνεκδοχικῶς omnes ecclesiae hostes comprehendit: ac praesertim eos quibuscum aliquid coniunctionis habet, quibus nulli sunt nocentiores. Docet autem eos tametsi aliquo tempore superiores sint, et ecclesiam opprimant, tandem poenas daturos. Hic finis est, ne fideles sub malis despondeant animos, ac si infelix esset sua conditio, dum impii alacres et laeti exsultant: quia paulo post sequetur trituratio, cuius hic mentio fit. Quare nos quoque si afflictam et perturbatam hodie ecclesiam videmus ab iis qui necessitudine aliqua nobiscum iuncti sunt, imo qui nomen eius et titulum usurpant, hac promissione animos nostros sustentemus. Ubi nos sterquilinium vertimus hebraicum nomen מדמנה, aliqui putant esse nomen urbis, cuius etiam meminit Ieremias (48, 2). Quid autem si dicamus prophetam alludere ad urbem, quam in solo feraci sitam fuisse verisimile est: atque ita magis perstringere et urgere Moabitas? ac si diceret: Quemadmodum trituratur palea in eorum agro, ita Moabitas Dominus triturabit. Alias interpretationes non improbo: sed mihi non displicet si dicamus eum alludere ad ubertatem soli, in quo urbs illa sita erat. Interim communem sententiam in versione sequi mihi religio non fuit.

11. (*Et extendet.*) Nunc explicat propheta et confirmat superiorem sententiam. Utitur tamen alia similitudine. Significat Dominum extensurum manum usque ad intima regionis moabiticae, non in extremas tantum eius partes. Nonnulli hanc similitudinem sic exponunt: Quemadmodum natando extenduntur brachia, ita Dominus Moabitas hic atque illic castigabit. Alii putant exprimi ingeminationem

poenarum: ac si diceret, Dominus non semel tantum poenas sumet de Moabitis: sed iterum atque iterum ulciscetur crudelitatem quam in filios Dei exercuerunt. Sed possemus etiam aliter rationem huius metaphorae explicare. Qui natant, non irruunt toto impetu, sed leviter sese expandunt, et brachia placide diducunt, aquas tamen proscindunt et superant: ita Dominus saepe haud magnas vires exserit ad proscindendos impios, sed absque ullo negotio, nullis adductis copiis, sine ullo strepitu aut tumultu eos perdit ac profligat, quantumcunque strenui atque instructi videantur. Atque haec ratio metaphorae ideo mihi arridet, quia de priore sensu nihil diminuit, et magis dilucide explanat, saepe in nihilum redigi impios Dei manu, utcunque non palam e coelo fulminet. Admonet etiam nullam fore tam reconditam partem, quo non penetret haec ultio, quum dicit, In medio eius.

12. (*Et munitionem.*) Dirigit nunc sermonem suum ad regionem Moab. Erat autem munitissima, suisque muris et propugnaculis superbiebat: ideoque ullius momenti fore negat arces excelsas, aliaque loca licet fortissima et difficillima expugnatu. Fuit autem veteribus, ut satis notum est, alia quam nobis ratio muniendi. Nec supervacuum est quod tria hic verba coniungit ad maiorem expressionem: Prosternet, humiliabit, deiiciet, quia superbiam illam, qua praediti erant et turgidi Moabitae, retundi oportebat. Erant enim intolerabiles, ut prius cap. 19 vidimus. Eos igitur ridet propheta: Quasi vero Dominus hanc altitudinem qua gloriamini, deiicere non possit. Particula Ad pulverem, tantundem valet ac si dixisset: Non tantum aequabit solo, sed in pulverem rediget, ut ne vestigia quidem exstent veteris ruinae. Hic locus continet optimam valdeque opportunam consolationem. Nam si hodie quoque superbiunt ecclesiae hostes, ut et homines et Deum ipsum ludibrio habeant: adeo inflati et elati sunt potentia sua, ut inexpugnabiles sibi esse videantur. Sed adversus eorum propugnacula et praesidia hanc prophetae sententiam opponere debemus: Dominus ea facile deiiciet ac prosternet. Interea patienter ferendum est, quod robore valent et potentia, donec adveniat maturum ruinae eorum tempus.

CAPUT XXVI.

1. *In die illa cantabitur canticum in terra Iuda: Urbs fortitudinis nobis: salutem posuit muros et vallum.* 2. *Aperite portas, et ingredietur gens iusta, custodiens veritates.* 3. *Cogitatio fixa: custodies pacem, pacem: quoniam in te confisum est.* 4. *Sperate in Iehova in perpetuum: quia in Iah Iehova fortitudo saeculorum.* 5. *Nam incurvabit incolas sublimitatis, civitatem exaltatam humiliabit: humiliabit, inquam, eam ad terram: deducet ad pulverem* [1]). 6. *Calcabit eam pes: pedes pauperis, gressus inopum.* 7. *Semita iusto rectitudines: rectam viam iusti aequabis* [2]). 8. *Etiam in via iudiciorum tuorum, Iehova, speravimus in te, ad nomen tuum, et memoriam tui desiderium animae.* 9. *Anima mea desideravit te per noctem: quin et spiritu meo intra me te mane* [3]) *quaeram. Nam ex quo fuerint iudicia tua in terra, iustitiam discent incolae terrae.* 10. *Impius gratiam obtinebit, nec discet iustitiam: in terra rectorum operum perverse aget, nec videbit magnificentiam Iehovae.* 11. *Iehova, utcunque exaltata fuerit manus tua, non videbunt: Videbunt, et pudefient aemulatione* [4]) *populi: quin et ignis hostium tuorum vorabit eos.* 12. *Iehova ordinabis* [5]) *nobis pacem: nam et omnia opera nostra operatus es nobis.* 13. *Iehova Deus noster, subiugaverunt nos domini praeter te: tantum in te recordabimur nominis tui.* 14. *Mortui non vivent: occisi non resurgent: propterea visitasti, et exterminasti eos: et perdidisti omnem memoriam eorum.* 15. *Addidisti genti Iehova, addidisti genti: glorificatus es: dilatasti omnes fines terrae.* 16. *Iehova, in tribulatione visitaverunt te, effuderunt precationem, dum castigatio tua super eos.* 17. *Sicut praegnans quae ad partum appropinquat dolet, clamat in doloribus suis: sic nos fuimus a facie tua, Iehova.* 18. *Parturivimus, doluimus, ac si peperissemus ventum, salus non est facta terrae, et non ceciderunt incolae orbis.* 19. *Vivent mortui tui, cadaver meum, resurgent. Evigilate, et cantate incolae pulveris. Quoniam ros herbarum, ros tuus: et terra mortuos eiiciet* [6]). 20. *Veni popule mi, intra in cubicula tua: claude ostia tua post te: lateas paululum ad momentum, donec transeat indignatio.* 21. *Nam ecce Iehova egreditur e loco suo, ut visitet iniquitatem habitatoris terrae contra eum. Et discooperiet terra sanguines suos, et non teget amplius super occisis suis.*

IN CAPUT XXVI.

Hic rursus docere incipit propheta, postquam ab exsilio reversus fuerit populus, protectum iri Dei tutela et manu: et Ierosolymam eius conservatione perinde fore tutam, ac si vallo, aggeribus, fossa, duplici muro cincta esset, ne accessus ullus pateat hostibus. Notandum vero est tempus quo canticum hoc editum fuit. Praedixerat propheta calamitatem ecclesiae, quae nondum tam prope in-

---

[1]) 1551: *verba in hoc v. in praeterito.* [2]) *in margine:* Vel, tu, qui rectus es, viam iusti aequabis. [3]) Vel, sedulo. [4]) 1551: confundentur zelo. [5]) *Id.* stabilies. [6]) *in margine:* vel terram Gigantum prosternes: vel terra Gigantes cadere faciet.

stabat, sed aliquanto post mortem eius sequuta est. Quum abductus esset populus in exsilium, desperasset haud dubie, nisi eum huiusmodi promissiones sustentassent. Ut ergo confiderent Iudaei se liberatum iri, atque vitam in ipsa morte cernerent, hoc ipsis canticum composuit propheta priusquam etiam calamitas accideret: ut iam instructi ad eam perferendam, et meliora speranda essent. Nec enim arbitror ideo solum fuisse compositum ut liberati gratias agerent, sed ut in exsilio ipso, tametsi similes essent mortuis, animos suos hac fiducia obfirmarent: filios etiam instituerent in hac spe, atque haec promissa quasi per manum traderent posteris. Quorsum autem haec et alia in carmen redegit Isaias, alibi diximus: nempe, ut passim decantata animis omnium melius inhaererent. Tametsi ergo lugerent in Babylone, et moerore propemodum confecti essent: (unde etiam illae voces: Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena?) (Psal. 137, 4) tamen ipsos sperare oportebat se aliquando, ubi in Iudaeam reversi forent, gratias acturos Domino, eiusque laudes celebraturos. Ideo propheta diem liberationis procul illis ostendit, ut se eius exspectatione fulciant.

(*Urbs fortitudinis.*) Promittitur his verbis plena Ierosolymae et populi restitutio, quia Deus non tantum captivos redimet ac dispersos colliget, sed ubi in patriam reduxerit, etiam servabit incolumes. Atqui non multo post viderunt fideles dirutam Ierosolymam et excisum templum: et quum reversi sunt, nihil occurrere potuit praeter deformes ruinas: idque fore iam ante Isaias vaticinatus est. Ergo ex alta fidei specula eos cernere oportuit hanc Ierosolymae renovationem. Postea definit qualis futura sit urbis fortitudo: quia salus Dei pro muro, turribus, fossis et aggeribus sufficiet. Ac si diceret: Confidant aliae urbes in suis propugnaculis: Deus unus instar omnium munitionum nobis erit. Non reiicio quod quidam admonent legi posse, Posuit murum et antemurale ad salutem. Sed quia uberior continetur doctrina in prophetae verbis si nihil subaudias, coactum sensum longe accersere nihil attinet: praesertim quum verus et genuinus sponte occurrat, protectionem Dei omnibus fossis et moenibus esse potiorem. Sicut etiam dicitur in Psalmo (63, 4): Misericordia tua super vitas. Nam ut illic gloriatur David se tutius et magis secure quiescere sub Dei umbra, quam si omnibus terrenis praesidiis munitus foret: ita hic dicit Isaias iustam securitatis causam fore, ubi custodiendi populi sui partes Deus susceperit. Iam quum haec promissio ad totum redemptionis cursum pateat, tenendum est hodie quoque Deum esse ecclesiae suae custodem: ideoque pluris esse eius virtutem, quam si omnibus copiis instructa foret. Itaque si cupimus in tuto quiescere, manendum nobis in ecclesia est. Tametsi nullae fuerint nobis externae munitiones, tamen Domini praesidio et certissima eius salute, qua propugnacula omnia superantur, contenti esse discamus.

2. (*Aperite portas.*) Non dubium est hoc canticum a multis contemptum fuisse, quum ab Isaia publicaretur. Incolebatur enim Ierusalem ab impiis et sceleratis quamdiu ille superstes fuit in terra: et rarissimus erat numerus bonorum. Quum autem eo mortuo dederunt poenas suae impietatis, hoc non fuisse de nihilo praedictum aliqua ex parte apparuit. Impii enim, dum prosperis rebus fruuntur, nihil metuunt, nec putant se deiici posse. Ita Iudaei nunquam futurum existimabant ut pellerentur e Iudaea, atque in exsilium abducerentur: stabilem illic sedem sibi esse confidebant. Ideo superbiendi et insolescendi materiam ipsis adimi oportuit. Quo tendunt haec prophetae verba, incolas renovatae urbis prioribus fore dissimiles: quia iustitiam et fidem colent. Caeterum tunc quoque lusoria videri potuit haec promissio, quia expulsis et in servitutem abductis nihil solatii restabat. Proinde diruto templo, excisa urbe, omnique rerum statu everso ac perdito obiicere poterant: Ubi sunt illae portae quas aperiri iubet? ubi populus qui ingrediatur? Haec tamen impleta esse cernimus, nec quidquam praedictum fuisse, quod Dominus non praestiterit. Veteres ergo illae historiae nobis proponendae sunt, ut earum exemplo muniamur, et in desperatissimo ecclesiae statu Dominum nihilominus eam erecturum speremus. Gentem vero iustam et veracem nominans, non solum designat propheta, ut nuper attigi, ad quos haec promissio pertineat, sed fructum castigationis ostendit: quia post purgatas sordes ecclesiae, sanctitas et iustitia purior enitescet. Tunc enim multitudo impiorum praevalebat, paucissimi boni erant, et aliorum numero obruebantur. Illam ergo multitudinem tolli oportuit, quae timore Dei et religione carebat, ut Dominus reliquias suas colligeret. Atque haec exstitit ruinae compensatio, ut Ierosolyma, quae civium suorum impietate polluta erat, iterum vere consecraretur Deo. Neque enim satis fuisset recuperare florentem statum, nisi etiam in sanctitate et iustitia fulgeret vitae novitas. Caeterum, sicuti Dei gratiam praedicat propheta: ita etiam redemptum populum ad colendam vitae integritatem hortatur. In summa, denunciat has promissiones nihil profuturas hypocritis, neque iis portas urbis, sed iustis tantum et sanctis apertum iri. Certum est ecclesiam semper areae similem fuisse, in qua paleae tritico permiscentur, imo triticum obruitur a paleis: minime tamen dubium est quin purior fuerit ecclesia, quum Iudaei in patriam reducti sunt. Nam eos qui redibant instinctu bono impelli oportuit, ut per tot molestias, difficultates et pericula, tam longum iter susciperent: quum alii interim multi in exsilio manere

quam redire mallent: tutiorem scilicet, et pacatiorem statum suum commorantibus Babylone, quam in Iudaeam redeuntibus esse ducentes. Ergo in iis semen aliquod pietatis esse oportuit, quo instigabantur ad promissiones, quae patribus datae erant, potiendas. Caeterum, quamvis tunc quoque multis vitiis adhuc infecta fuerit ecclesia, comparative tamen hoc verum fuit: quia et multa colluvies evanuerat, et reliqui nonnihil sub Dei ferulis profecerant. Porro hanc sententiam nonnulli sic distinguunt: Gens iusta coram Deo, et recta coram hominibus. Ego vero simplicius accipio: postquam scilicet gentem iustam nominavit, ostendit in quo consistat ea iustitia: nempe, ubi est integritas cordis, quae nihil fictum aut simulatum habet. Nam iustitiae nihil magis contrarium est quam hypocrisis. Et quamvis nemo unquam sit repertus, qui eousque profecerit, ut posset a perfecta iustitia commendari: tamen filii Dei, qui toto animo ad hanc veritatem aspirant, eius custodes dici possunt. Nisi forte magis placeat ab una parte per synecdochen notari quaenam sit vera iustitia, ubi scilicet dolis omnibus et malis artibus valere iussis sincere et veraciter inter se agunt homines. Quod si aliquis hinc merita hominum astruere vellet, responsio est facilis: nec enim de causa salutis hic tractatur a propheta, nec quales sint natura homines, sed quales gratia sua Deus efficiat, et quales ecclesiae suae cives habere velit. Efficit enim ex lupis oves, ut prius cap. 11 vidimus. Quamdiu autem hic vivimus, longe semper absumus a perfectione, atque in progressu assiduo sumus: sed Dominus nos aestimat ab eo quod in nobis inchoavit: et quum semel nos in viam iustitiae induxit, habet etiam pro iustis. Quum hypocrisin nostram corrigere et emendare coepit, simul veraces nos et integros vocat.

3. (*Cogitatio fixa.*) Quia יצר Hebraeis tam est figmentum vel creatura quam cogitatio, quidam ita vertunt: Figmento innixo custodies pacem: ac si intelligeret propheta homines, ubi Deo suffulti inter mundi agitationes in sua firmitate manent, tutos semper fore. Alii vertunt: Cogitationi fixae custodies pacem: quod eodem fere redit, beatos scilicet ad extremum fore, qui mentes suas defixerint in uno Deo. Neque enim aliter custodem suorum se promittit fore Deus, nisi dum animis compositis recumbunt in eius gratiam, non autem alternant vel fluctuant. Sed quia non apponitur nota dativi casus, sed concise dicit propheta: Cogitatio fixa vel stabilis, expendant lectores annon magis conveniat referre ad Deum: ut sit sensus, aeterno eius consilio et immutabili fundatam esse ecclesiae pacem. Nam magnopere interest, ne inter varias mundi conversiones subinde vacillent pii animi, respicere ad coeleste decretum. Illud quidem verum est, constanter sperandum esse in Deo, ut perpetuam eius fidem experiamur in nobis servandis: semperque requiri a fidelibus, ne ancipiti et dubia haesitatione distrahantur, sed uni Deo firmiter adhaereant: sensus tamen hic facilius elicitur et melius fluit ex prophetae verbis: hoc fixum et inviolabile Dei esse decretum, ut aeterna pace fruantur quicunque in ipso sperant. Nam si fixa cogitatio pro certitudine et constantia piorum accipitur, supervacua esset causae redditio: Quia in te confisum est. Denique utraque loquutio aspera esset, figmento vel cogitationi paratam esse continuam pacem. Hoc autem aptissime convenit, ubi in Deo confidimus, nunquam ipsum frustrari spem nostram: quia aeterna custodia nos prosequi decrevit. Unde sequitur, quia ex mundi statu non pendet salus ecclesiae, non nutare neque agitari pro variis conversionibus quae quotidie accidunt: sed quia in Dei consilio fundata est, solida fidelique stabilitate niti, ut nunquam excidere queat. Ac subest, meo iudicio, tacita antithesis inter fixam cogitationem Dei et erraticas nostras imaginationes: quia singulis fere momentis obrepit aliquid novi quod mentes nostras sursum deorsum impellat: nec ulla est tam levis mutatio, quae non iniiciat aliquid dubitationis. Quare tenendum est illud principium, perperam nos facere, si immutabile Dei consilium volaticis nostris commentis metimur: sicut alibi videbimus: Quantum distant coeli a terra, ita procul absunt cogitationes meae a cogitationibus vestris, domus Israel. Quare hoc inprimis statuere convenit, mutationi non esse obnoxiam salutem nostram, quia non variat Dei sententia. Haec causa est repetitionis: Custodies pacem, pacem: quia notatur continuus tenor ad perpetuitatem usque. Pacis vero nomine intelligô non solam animi tranquillitatem, sed omne felicitatis genus, ac si diceret, in sola Dei gratia satis esse ad beate prospereque vivendum.

4. (*Sperate in Iehova.*) Quod ad verba spectat, legunt quidam in secundo membro: Sperate in Deo Iehova forti saeculorum. Sed quum צור non semper sit epitheton, sed fortitudinem significet: sensum illum ut coactum repudio. Et ad rei summam non multum refert, ut mox liquebit. Parum etiam firma eorum argutia est, qui hinc eliciunt Christi divinitatem, ac si Iehovam in Iah esse propheta diceret. Nam duplex ponitur Dei nomen consulto, amplificandae virtutis eius causa. Hortatur autem nunc populum, ut secure se Deo committat. Postquam igitur praecessit doctrina, nunc exhortationi locus est. Ac frustra haec dicerentur, pacem nostram esse in manu Dei, eumque fidelem nobis eius custodem esse, nisi de hac re edocti atque instituti, simul etiam animaremur exhortationum stimulis. Quanquam non simpliciter ad bene sperandum nos incitat, sed ad perseverantiam. Ac proprie ad fideles, qui iam didicerunt quid sit in

Dominum sperare, pertinet ista oratio: qui quum adhuc infirmi sint, et ut variae diffidentiae occasiones occurrunt, cum quibus luctandum est, saepius possint labascere, confirmatione opus habent. Ideo non modo simpliciter iubet sperare in Domino, sed constanter in spe ac fiducia ad finem usque permanere. Notanda etiam quae additur ratio, nempe quod sicut perpetua est potentia Dei, quae fidei scopus est, ita fides ad eandem perpetuitatem sese extendere debeat. Quum enim propheta de fortitudine et potentia Dei concionatur, non intelligit otiosam potentiam, sed efficacem et actuosam quae se in nos re ipsa exserat, atque ad exitum perducat id quod coeperit. Atque haec doctrina latius patet: ut vere credamus considerandam nobis esse naturam Dei, quia simul ac deflectimus ab hoc intuitu, nihil nisi fluxum apparet, ideoque statim evanescimus. Itaque per continuos progressus mundum superare debet fides quia nec veritas, nec iustitia, nec bonitas Dei temporalis est vel caduca, sed Deus perpetuo sibi constat.

5 et 6. (*Nam incurvabit.*) Nunc melius exprimit de qua virtute Dei sit loquutus: nempe de ea quam ipsi experimur, et quidem in bonum nostrum. Ideo cohaerent inter se haec duo membra, Prosterni Dei virtute superbos, humiles vero et abiectos in illorum gradum substitui. Quia ad plenam consolationem non sufficeret quod docet priore loco superbos humiliandos esse, nisi etiam addidisset, humiles extollendos, ut regnum in superbos obtineant. Agnoscimus ergo propria experientia Deum efficaciter in salutem nostram operari, unde nobis sperandi materia suggeritur. *Celsitudinis* nomine tam omnis generis munitiones et propugnacula comprehendit (quia solebant veteres exstruere urbes in locis editioribus) quam splendorem et opulentiam. Significat ergo nullum praesidium obstare Deo posse, quominus impios deiiciat ac prosternat. Turres certe et propugnacula non displicent Deo: sed quia raro evenit, ut qui robusti sunt et potentes non superbiant, ideo celsitudo saepe pro superbia capitur. Non dubium est autem quin loquatur de impiis, qui quum armis, opibus et pecunia valeant, se adversus Deum ipsum munitos esse arbitrantur. Et consolatur, ut prius dictum est, Iudaeos, quod invicta Babylonis potentia terreri et se in desperationem coniicere potuissent, nisi Dominus hac promissione eos sublevasset. Non est quod magnitudine Babylonis aut viribus terreamini: facile enim concidet, nec potentiae Domini obsistet.

7. (*Semita iusto rectitudines.*) Non laudat piorum iustitiam, ut quidam falso putarunt: sed docet Dei benedictione prosperos et optabiles illis esse successus in toto vitae cursu. Sed quum principio versus breviter tantum dixisset, planas et aequabiles esse ipsorum vias, secunda parte clarius se explicat, Dei gratiae adscribens quod iusti quasi per apertam planitiem in stadio suo ad metam usque pergunt. Nam in verbo librandi metaphora est, quod Deus quasi adhibita lance ad aequalem modum temperet quae per se erant inaequalia. In voce ישר est ambiguitas, quia tam ad Deum quam ad viam referri potest. Ideo vertunt quidam: *tu qui rectus es, viam iusti diriges.* Et Deus alibi sic vocatur. Nec inepta esset allusio, rectitudines de quibus loquutus est a Deo manare, quia solus rectus est. Quanquam altera versio videtur minus coacta. Promittit autem in summa iustos curae Deo fore, ita ut manu eius quasi ducantur. Nam omnia videntur in hoc mundo temere volvi, quum impiis bene est, iusti vero opprimuntur: et quamvis scriptura toties praedicet ac confirmet eos curae esse Deo, vix tamen consistere possumus, et vacillamus, quum infausta iis omnia accidunt. Verumtamen est Dei libra complanari iustorum vias: quantumcunque difficiles ut asperae videantur: quin etiam eorum custodiam mandavit angelis suis, ne forte laedantur aut impingant ad lapidem pedem suum: alioqui concidere ipsos vel labi vel lassitudine deficere facile esset. Nec ullus unquam ipsis ex tot spinis, vepribus, praeruptis viis, perplexis anfractibus asperisque locis pateret exitus, nisi ipsos educeret Dominus ac liberaret. Proinde discamus nos commendare Deo, eumque ducem sequi, ac tuto dirigemur. Quamvis nos insidiae, fraudes, astutiae diaboli et impiorum innumeraque pericula circumdent, evadere semper dabitur. Experiemur quod hic dicit propheta, vias nostras inter profundas quoque voragines aequari, ne ulla obstacula cursum nostrum abrumpant. Et certe experientia docet, nisi regamur Dei ductu, frustra per invia nitendum esse, ut vix pedem unum progredi liceat (quae nostra est imbecillitas) ad minimum quodque offendiculum haeremus. Satan autem et impii non solum multis tricis nos implicant ac morantur, nec leves tantum difficultates nobis obiiciunt, sed nunc crepidines, nunc abyssos, quibus superandis ne totus quidem mundus par esset. Ergo quam necessaria sit nobis coelestis directio agnoscere convenit, et fateri cum Ieremia (10, 23): Scio Domine, quod non est hominis via eius: nec viri ambulantis ut disponat gressum suum. Ne ergo efferamur inani confidentia, ac si in manu rerum successum positum haberemus: ne iactemus, ut monet Iacobus (4, 13), nos hoc vel illud acturos: quemadmodum homines temerarii faciunt, ac si omnia suo arbitratu efficere possent: quum vel linguam dirigere penes nos non sit, ut ait Solomon (Prov. 16, 1), quo apte respondeamus. Frustra ergo homines proponunt, deliberant ac statuunt de viis suis, nisi Deus manum porrigat. Porrigit autem iustis, eorumque peculiarem curam gerit. Nam quum ad omnes extendatur

providentia Dei, qui et corvorum pullis et passerculis, et minimis quibusque animantibus necessaria suppeditat: tum vero paterna sollicitudine erga pios afficitur, ut eos e periculis et difficultatibus eripiat.

8. (*Etiam in via.*) Hic versus continet pulcherrimam doctrinam, sine qua caetera frustra dicta videri possent. Quum enim dixerit Deum nobis fore ducem tota vita, ut nunquam erremus aut impingamus, atque interea tot angustiis coarctemur, ex re ipsa inanes esse istas promissiones iudicaremus. Ergo quum exercet patientiam nostram, luctandum, et nihilominus in ipso sperandum est. Eius rei nos hic admonet propheta: Quamvis amoena planities non semper arrideat oculis nostris, nec facilis sub pedibus nostris sternatur via, sed per multos rigidos occursus anhelandum sit, dandum spei et patientiae esse locum. *Viam iudiciorum* accipit pro rebus adversis, et ita saepe in scripturis accipitur nomen iudicii. Hac autem nota distinguuntur pii ab hypocritis, qui in prospero rerum statu benedicunt Deo, et magnifice de eo loquuntur: in adversis autem obmurmurant, Deoque ipsi maledicunt, ac plane ostendunt se nullam in eo fiduciam habuisse. Itaque ex praesenti tantum fortuna Deum aestimant. Pii vero quum exercentur aerumnis et calamitatibus, magis ac magis ad fiduciam acuuntur. Ideo particula אַף emphatice ponitur, ac si diceret fideles non modo alacriter Deum colere, quantisper ipsis indulget, sed si durius exerceat non deficere tamen, quia spe fulciuntur. Proinde haec vera solidae pietatis probatio est, ubi non solum quum nos beneficentia sua prosequitur Deus, sed quum subducit faciem suam, nosque affligit, omniaque irae et severitatis signa praebet, in ipso spem fiduciamque nostram locamus. Discamus accommodare hanc doctrinam in usum nostrum, quoties nos urgent praesentis vitae calamitates: nec desinamus, etiam desperatissimis in rebus, in eum sperare. Etiamsi me occiderit, inquit Iob (13, 15), in eo sperabo. Et David, Etiamsi ambulandum esset in medio umbrae mortis, confisurum se, nec attonitum fore dicit: quia noverit Deum sibi adesse (Psalm. 23, 4). *Ad nomen tuum.* Ostendere vult propheta unde infatigabilis illa strenuitas, ut gravioribus malis pii non succumbant: nempe quia tam profanis desideriis quam nimiis anxietatibus expliciti fortiter ad Deum suspirant. Nam ut sunt inordinati nostri affectus, et sollicitudines nos quasi terrae affixos tenent, animi nostri aut perperam vagantur, aut per ignaviam subsidunt, quominus ad Deum libere assurgant. Quum autem essentia Dei nobis abscondita sit, eo fit ut tardiores simus ad ipsum quaerendum. Ideoque ab occulta essentia et incomprehensibili ad nomen eius nos revocat propheta: ac si iuberet manifestatione quae in verbo occurrit nos esse contentos: quia illic Deus quoad expedit, iustitiam, sapientiam et bonitatem suam et sese nobis declarat. *Memoriam* quoque non frustra adiecit: significat enim primam apprehensionem aut cogitationem non sufficere, sed assiduam meditationem requiri, quia sine adminiculo statim evanesceret lux omnis doctrinae. Et certe vera et seria cognitio Dei nos inflammat ad ipsum desiderandum: neque id solum, sed etiam ad proficiendi desiderium incitat, quoties subit in mentem nostram eius memoria. Itaque praecedit cognitio Dei: deinde exerceri nos decet frequenti recordatione: quia non sufficit semel eius apprehendisse notitiam, nisi ex continua meditatione amor et desiderium crescat. Atque hinc percipimus, notionem Dei mortuam imaginationem non esse.

9. (*Anima mea.*) Maior est expressio sententiae superioris. Prius enim in persona fidelium omnium loquutus, desiderium animae ad Deum ferri dixerat. Nunc de se addit: Anima mea desideravit: ac si diceret, Ego omnes animae meae facultates in hoc intentas habeo, ut quaeram nomen tuum. נֶפֶשׁ, saepe pro anima vitali capitur: sed quoniam hic propheta duobus vocabulis utitur, ea sic distinguo, ut נפש affectum aut voluntatem significet: רוח, partem intellectivam. Quia scimus has animae humanae praecipuas esse partes, nempe intellectum et voluntatem: quarum utramque merito Deus sibi vindicat. Quo etiam pertinet illud: Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, tota mente tua, omnibusque viribus tuis. Omnes igitur animae suae facultates eo niti ostendit propheta, ut Deum quaerat ipsique adhaereat. Alii spiritum accipiunt pro parte regenita, atque ita per נפש intelligunt animam naturalem: per spiritum, gratiam Dei, quae supernaturalis est. Verum illud stare non potest. Homo enim ψυχικὸς nunquam inquirit Deum: atque experimur quantum nobis repugnet sensus noster quum ad Deum aspiramus, et quanta difficultate eluctemur ex hac repugnantia. Haec igitur interpretatio refutatione non eget, quum aperte pugnet cum scriptura. Et ex multis similibus locis satis liquet tantundem valere spiritum et animam, ac mentem et cor. *Per noctem* scriptura saepe intelligit res adversas, quae tenebris et caligini comparantur. Ego tamen paulo secus interpretor: ac si diceret propheta: Nullum est tempus tam importunum aut intempestivum, quo te non invocem ac requiram. Parum quidem a superiore differt ista interpretatio, sed aliquanto generalior est. Nox enim videtur quieti destinata, tuncque omnia hominum desideria cessant. Denique dormiens parum differt a mortuo. Tunc igitur quum quietis et otii tempus est, se ad Deum quaerendum expergefieri dicit, ita ut nulla occasione deflectatur. Non quod dormientes praesentem aliquam cogitationem habeant: sed quod somnus ipse, si ad Deum tendimus, pars sit cursus

nostri: et quamvis sopiti et silentes spe tamen et fiducia ipsum laudamus. Sed non proprie de somno intelligit propheta. Metaphorice enim loquitur: quod ex proximo membro iterum aperte liquet, ubi nocti opponitur tempus matutinum: sic notatur continuitas. Ac notanda est causae redditio, ubi dicit *incolas* terrae discere iustitiam ex Dei iudiciis: significans homines ferulis erudiri ad timorem Dei. Rebus enim secundis obliviscuntur ipsius, eorumque oculi velut pinguedine excaecantur, exsultant ac lasciviunt, nec se in ordinem redigi sinunt. Ideo Dominus eorum petulantiam coercet, eosque ad obedientiam erudit. Denique fatetur se et alios praeparatos fuisse Dei castigationibus, ut eius imperio se subiicerent, seque committerent eius custodiae, quia nisi exserta manu Deus ius suum sibi vendicet nemo se in obsequium sponte tradit.

10. (*Gratiam obtinebit impius.*) Hanc sententiam superiori opponit Isaias. Dixerat enim pios, etiam quum affliguntur, vel alios affligi vident, nihilominus conquiescere in amore Dei, atque in eum sperare, nunc contra, impios nullo modo adduci posse ut Deum ament, etsi beneficiis omnibus eos allicere sibique adiungere conetur: qualemcunque se Dominus erga illos ostendat, nihilo reddi meliores. Videtur autem primo aspectu hic versus a proximo discrepare, quod illic diceret, tunc agnosci iustitiam Dei in terra, quum iudicia ipse sua exercet, seque iudicem esse ostendit, et hominum scelera ulciscitur. Hic autem dicit, nulla ratione protrahi vel adduci impios ut ipsum colant, tantumque abesse ut emendentur plagis, ut etiam beneficiis deteriores reddantur. Nam certe castigationum fructus non apparet in omnibus, quando in illis nihil impii proficiunt. Quemadmodum perspicimus in Pharaone, qui plagis et flagellis obstinatior est redditus. Sed quamvis de incolis terrae indefinite loquutus sit, solos tamen Dei electos proprie complexus est, nisi quod profectus iste quibusdam etiam hypocritis communis est: quia interdum coacti tanguntur Dei reverentia, et poenarum metu fraenantur. Sed quia sinceram resipiscentiam propheta hic describit, solos Dei filios designat per terrae incolas. Nonnulli interrogative accipiunt: An gratia fiet impio? vel: Cur impius gratiam obtineret? quasi innueret propheta, ipsos esse indignos quibuscum clementer Deus agat. Ego autem sic potius resolvo: Utcunque beneficiis alliciat Deus impios, nunquam recte agere discent. Hic igitur propheta superiorem sententiam restrinxit. Et quum dicit perverse acturos in terra rectitudinum, amplificat indignitatem huius ingratitudinis. Iam satis grave malum erat, eos abuti beneficiis Dei, iisque reddi pervicaciores: sed ad cumulum impietatis accedit, quod perverse agant in terra quam sibi Dominus consecraverat. Loquitur autem de Iudaea, tametsi ad alias quoque regiones extendi possit, in quibus nunc colitur Deus. Sed tunc nullam aliam hoc titulo insignire poterat Isaias, quum nulla alibi esset notio Dei. Ideo Iudaeam vocat *terram rectorum operum*. Sic autem interpretor, quia quum propheta usus sit feminino genere נכחות, ad homines referri non potest. Itaque hoc titulo insignitur, quod illic vigeret lex, et populus ille a Deo peculiariter electus esset. Idque addidit, ut exaggeret populi ingratitudinem, sicuti iam dictum est. Nam quod promiscue quidam ad totum orbem extendunt, quia ubicunque vivamus, hac lege alimur a Deo, ut colamus rectitudinem, videtur nimis remotum. Caeterum quum Dominus ubique regnum suum hodie propagarit, ubicunque nomen ipsius invocatur, illic terra rectorum operum est. Quo fit, ut bis simus damnandi, nisi tot et tantis beneficiis provocati pietatis studio et bonis operibus gratitudinem nostram testemur. Quod addit, reprobos non visuros magnificentiam Dei, minime crimen eorum levat, sed duplicat potius: quia turpis et pudenda socordia est, non animadvertere ad Dei gloriam quae palam ante oculos nostros versatur. Quo minus excusabiles sunt impii, quia utcunque nomen suum variis modis illustret Dominus, caecutiunt tamen in clara luce. Nunquam vero desunt testimonia, quibus Dominus magnitudinem et gloriam suam conspicuam reddat: sed pauci ea considerant, ut prius capite quinto vidimus. Caeterum non solum per ordinaria opera naturae Dominus patefacit gloriam suam, sed etiam per insignia quaedam miracula et documenta, quibus nos de bonitate, sapientia et iustitia sua abunde instruit. Impii ad ea claudunt oculos, neque animadvertunt, tametsi vanis in rebus sint admodum perspicaces. Quam pravitatem nunc coarguit et obiurgat propheta. Alii existimant hic reprobis minari, quasi indigni essent hoc operum Dei conspectu. Quod tametsi verum sit, quia tamen hoc membrum cohaeret cum reliquis, adhuc reprehendit socordiam eorum qui animum in opera Dei non intendunt, sed potius obstupescunt. Quo fit ut hodie minus mirum videri debeat tam paucos resipiscere, tametsi permulta iustitiae Dei documenta pateant. Nam ad consideranda opera Dei semper infidelitas caeca est.

11. (*Iehova, exaltata est manus tua.*) Explicatio est superioris sententiae. Nihil enim novi adfert: sed planius facit quod paucis antea perstrinxerat. Prius enim dixit impium non visurum magnificentiam Domini: nunc quae sit illa magnificentia explicat: ea videlicet, quae in operibus Dei apparet. Nec enim mittit nos ad occultam illam maiestatem, quae nobis abscondita est, sed ad opera adducit, quae μετωνυμικῶς per Manum significat. Hic autem rursus accusat impios, atque ostendit eos non posse ignorantiae praetextu excusari. Quamvis enim

nihil cernant, tamen perspicua est Dei manus: nec quidquam obstat quam caeca eorum ingratitudo, imo voluntaria socordia, quominus eam conspiciant. Possent enim nonnulli ignorantiam causari, sibique haec opera non patere: sed exaltatam manum esse dicit, non solum exsertam: ita ut non paucis quibusdam sit visibilis, sed eminus refulgeat.

(*Videbunt et pudefient.*) Satis ostendit hunc aspectum diversum esse ab eo de quo antea loquutus est, quum diceret impios non videre gloriam Domini. Vident enim: sed non animadvertunt, neque observant. Sed tandem visuri sunt: at nimis sero, magnoque suo malo. Postquam enim diu abusi fuerint patientia Dei, seque pervicaces et obstinatos praebuerint, tandem iudicia Dei agnoscere cogentur. Sic Cain, Esau et similes quos scelerum nimis sero poenituit, quamvis refugerent conspectum Dei, videre tamen coacti sunt ipsum iudicem. Ita suis contemptoribus Deus sensum aliquem saepe extorquet, quo illustret suam potentiam. Sed nihil eos iuvat talis cognitio. Sic igitur propheta minatur impiis, postquam eos caecitatis arguit, ut ostenderet omni ignorantiae praetextu carere: ac denunciat fore tempus quo intelligent cum quo sibi fuerit negotium, tuncque sensuros minime spernendum esse nomen illud coeleste, quod nunc pro fabula ducunt et aspernantur. Clausis enim oculis sibi indulgent, et nos habent ludibrio, nec Deum iudicem fore existimant: quin potius in miseriis et aerumnis nostris spectaculo ipsis sumus. Itaque nos velut ex alto despiciunt, magisque ac magis obdurantur: sed veros tandem cultores Dei operam suam non lusisse intelligent. Caeterum ut doceat conspectum hunc gloriae Dei, non modo ipsis esse inutilem, sed noxium, cum pudore visuros dicit Dei erga fideles benedictionem, cuius ipsi erunt expertes. Deinde poenae atrocitatem auget, quod non tantum urentur aemulatione, quum videbunt filios Dei ereptos ex istis miseriis, atque in gloriam evectos esse: sed etiam accedet aliud malum: nempe, quod hostili igne vorabuntur. Ergo *zelus* populi hic indignationem significat, quam concipiunt reprobi, dum sortem piorum cum sua comparant. *Ignem hostium* vocat quo Deus hostes suos consumit. Ignem enim accipit pro Dei ultione. Quia hic non sumi debet pro igne visibili quo urimur: neque etiam pro fulmine duntaxat, sed metaphorice accipitur pro diro cruciatu: ut saepe etiam alias scriptura extremam Dei ultionem hoc nomine significat. Nec enim satis diserte exprimi potest hic cruciatus. Quanquam non displicet prophetam ad Sodomae et Gomorrhae interitum alludere.

12. (*Iehova ordinabis pacem.*) Haec sententia ad piorum consolationem pertinet, ac si diceret, Videmus qualis futurus sit exitus impiorum. Eos enim filiorum consortio abdicabis, ac velut hostes igne absumes: nos vero beati futuri sumus. Verbum שפת, quod ordinare significat Hebraeis, tantundem valet ac stabilire: quasi diceret, continua serie pacem nobis contexes. Nam impii quoque fruuntur pace, sed non diuturna: pax vero nostra in Domino stabilita est, firmumque fundamentum habet, nec ullo tempore finitur. Pacis autem nomine, solidam felicitatem designat. Hinc collige, solos filios Dei, qui in ipso quiescunt, beatos esse. Impiorum enim vita, utcunque delitiis et voluptatibus abundet, dum ex voto illis omnia fluunt, miserrima est. Nullum igitur est pacis firmamentum, nisi in paterno Dei amore. Per *opera* intelligit omnia beneficia quibus Dominus prosequitur suos fideles: ac si dixisset res, negotia, actiones et quaecunque sunt ex usu nostro, gallice, *nos affaires.* Qui ergo hoc testimonio usi sunt ad evertendum liberum arbitrium, prophetae mentem assequuti non sunt. Verum quidem est, Deum solum bene agere in nobis, et quidquid recte instituunt homines, esse ex illius spiritu. Sed hic simpliciter docet propheta omnia bona quibus fruimur ex Dei manu adeptos esse. Inde colligit nullum fore beneficentiae finem, donec plena felicitas accedat. Caeterum, quum Deus autor sit omnium bonorum, ea quae primum ac praecipuum locum tenent, in primis consideranda. Nam si Deo accepta ferri debent ea quibus vitam hanc tuemur, multo magis quae ad animae salutem pertinent. Ergo si in rebus minutis beneficentiam eius agnoscimus, quanto magis in maximis et praestantissimis agnoscere decebit? Sed non est cur hunc locum obiiciamus papistis ad eorum doctrinam refellendam, quum facile ipsum eludere possint, multisque aliis apertissimis abundemus. Itaque videtur hic propheta incitare pios ad gratitudinem testificandam. Iubet enim ipsos ita praedicare beneficia Dei, ut quidquid habent ab eo se tenere fateantur. Atque hic continetur utilis doctrina: Pios videlicet ex rebus anteactis et beneficiis acceptis de futura etiam beneficentia Dei ratiocinari, ac colligere se quoque in posterum ipsi curae futuros. Experti igitur beneficia Dei in futurum quoque sperare discamus. Quum se tam beneficum et liberalem praestiterit, animos nostros in spe futuri auxilii constanter obfirmemus. Hoc exemplum pii omnes sequuti sunt, fidemque suam hoc modo aluerunt. Sic enim David (Psalm. 138, 8): Opus manuum tuarum non despicies. Et Paulus: Qui coepit in vobis opus bonum, perficiet (Philipp. 1, 6). Item Iacob: Minor sum miserationibus tuis et veritate, quam exhibuisti servo tuo: sed tu dixisti, Benefaciendo, etc. (Gen. 32, 10). Nec enim Deus similis est hominibus, ut fatigari benefaciendo aut exhauriri largiendo possit. Quo pluribus ergo beneficiis nos cumulavit, eo magis spes nostra confirmari debet ac augescere.

13. (*Iehova Deus noster.*) Hic versus continet querimoniam piorum, quod tyrannide impiorum oppressi fuerint. Est enim compositum hoc carmen ad erigendos fidelium animos, qui duro exsilio eiiciendi erant e terra illa, quae symbolum erat aeternae felicitatis, ut sacrificiis et sacris conventibus, omnique fere consolatione privati, sub duro Babyloniorum iugo constricti, extorres a patria, ignominia et malis ingentibus obruti, suos ad Deum gemitus petendae levationis causa dirigerent. Loquitur ergo nomine fidelium, qui in speciem a Deo reiecti videbantur: nec tamen desinebant testari se populum Dei esse, atque in eum sperare. Alienum autem a Deo imperium merito se ferre deflent, quia in suum unius patrocinium eos receperat. Unde sequitur, nisi fuissent ab eo alienati, non subituros fuisse tam duram sortem, ut tyrannice hostium libidini expositi forent. Omnes quidem principes praeter Deum dominari videntur, etiamsi eius nomine praesint. Verum non loquitur propheta de iis qui bono nostro praesunt: sed de alienis a vero cultu, et piae doctrinae contrariis. David quidem erat aliquis dominus praeter Deum, sed simul legitimus Dei minister in communem totius populi salutem: ideoque veram religionem tuebatur, quam hi omnino eversam voluissent. Hoc autem merito Iudaeis ipsis acciderat, ut quum Deo benignissime eos tractanti parere noluissent, sub impiorum tyrannidem redigerentur. Est enim hic tacita antithesis inter Deum piosque reges, qui eius nomine et auspiciis populum gubernaverant, et tyrannos qui legibus iniquissimis imperantes ipsum deinde oppresserunt. Planius hoc fiet simili Ezechielis loco. Dederam, inquit (20, 24), illis leges bonas, in quibus victuri essent: sed quia non fecerunt iudicia mea, et statuta mea abiecerunt, et profanaverunt statuta mea, et direxerunt oculos ad idola patrum suorum: ob id ego dedi eis statuta non bona, et iudicia in quibus non vivent. Quum possent antea Dei benedictione prospere et feliciter agere si eius verbo paruissent, minatur propheta tyrannis fore obnoxios ut inviti pareant rigidis eorum edictis: et quidem absque profectu vel mercede. Similem nunc miseriam deplorat propheta. Quum Dominus imperaret nobis, non potuimus sorte nostra esse contenti: nunc duram tyrannidem ferre cogimur: meritasque poenas damus nostrae improbitatis. Eadem querimonia uti possunt fideles qui degunt sub papatu, aut qui ad iniquas superstitionum leges quoquo modo adiguntur. Imperium enim subeunt quod praeter Deum est: atque sustinent plus quam barbaram servitutem, qua non obstringuntur corpora, sed animae ad lanienam et carnificinam ducuntur.

(*Tantum in te.*) Haec particula videtur opponi superiori in hunc sensum: Tametsi velint nos abducere profani homines a dominio tuo, nos tamen sub eo perstabimus, quoniam certo persuasi sumus nos esse tuos. Sed pleniorem doctrinam elicere licet: Tametsi dictet sensus carnis relictos esse a Deo, et in praedam expositos qui crudeliter ab inimicis vexantur, Iudaeos tamen non desinere in Deo gloriari, quem sibi propinquum non cernunt: quia sola nominis eius recordatio eos sustentat, spemque eorum suaviter fovet. Ita subest antithesis valde emphatica inter memoriam nominis Dei, et praesentem experientiam gratiae eius. Rarae enim virtutis est, Deum quamvis absentem constanter amplecti. Alii vertunt, In te et nomine tuo: sed nulla est hic copula. Magna vero hic nobis consolatio proponitur, admodumque necessaria his temporibus, quibus perversa hominum ingratitudo durissimam tyrannidem excusso Dei iugo sibi accersit. Nec mirum si iam multis in locis, ubi nomen Dei invocatum est, eam grassari videamus. Non est tamen cur propterea pii animum despondeant: modo hac se consolatione fulciant, nunquam a Deo penitus deseri, quibus in recordatione nominis eius satis solatii est: sed fidem hanc necesse est simul testari, ut mori decies malint quam se profanando a Deo discedere: quia ubi hominum metu quis praevaricatur, certum est nullum dulcedinis nominis Dei gustum vigere. Quamdiu ergo liberam habemus fruitionem verbi, nos diligenter in eo exerceamus: ut quum usus postulabit, armati simus: atque ita nos in umbra de nihilo philosophatos non esse appareat.

14. (*Mortui non vivent.*) Iterum concionatur propheta de infelici exitu impiorum quorum felicitas nos saepe commovet atque sollicitat: quemadmodum apud Davidem legimus, Psalmo 37 (v. 9) et 73 (v. 17). Ne ergo perstringantur oculi nostri praesenti rerum aspectu, miserrimum fore eorum exitium denunciat. Alii interpretantur hunc locum de fidelibus, qui mori videntur sine ulla spe resurrectionis: sed minime dubium est, quin de reprobis loquatur, idque magis patebit ex sententia dissimili, quam 19 versu subiiciet. Est enim oppositio inter piorum et impiorum resurrectionem, inter quos parum esset discriminis, nisi hos aeternae morti addictos esse, illos vero beatae atque aeternae vitae destinatos constaret. Nec solum aeterna mors impios manet, sed quidquid iam in hoc mundo patiuntur initium est interitus sempiterni: quia nec ulla consolatione erigi queunt, et sentiunt Deum sibi infestum. Ubi vertimus *occisos*, alii legunt gigantes. Sed quum in plurimis scripturae locis רפאים pro occisis accipiatur, sic etiam hoc loco melius quadrabit, quoniam alioqui non staret antithesis. Quod sequitur: Propterea visitasti eos, explicative positum est: quia causam ostendit cur sine spe intereant reprobi: quia scilicet Dei consilium est eos perdere. Porro in

ira Dei nihil praeter mortem et exitium ipsis exspectandum est.

15. (*Addidisti genti.*) Varie exponitur hic versus. Sunt enim qui putent hic indicari a propheta, pios non uno tantum afflictionis genere premi, sed quasi in extremas miserias demergi, nec ullum iis esse finem malorum. Alii simpliciter exponunt, Domine, gentem tuam variis beneficiis cumulasti. Atque existimant prophetam commemorare beneficia quibus Deus varie populum suum affecit: ac si diceret, populum non tantum una in re, sed infinitis, beneficentiam ac liberalitatem Domini expertum esse. Sed quum animadverto ad id quod sequitur, ubi ait *dilatasti*, id est, propagasti imperium tuum, quod prius angustis finibus continebatur: malo duo haec una inter se coniungere, quia posterius membrum prioris interpretatio est, ac optime respondet quod sequitur, Deum esse glorificatum. Scimus enim nulla ex re melius elucescere Dei gloriam, quam ex ecclesiae incrementis. Idem igitur est ac si diceret: Quum prius tibi exiguus esset populus, tu illum multiplicasti, atque adauxisti. Cooptatae enim sunt gentes et adiunctae Iudaeis hac lege, ut unus et idem populus ex iis efficeretur. Ita immensam multitudinem addidit Dominus: quoniam filii Abrahae ex omnibus nationibus vocati sunt. Subaudiendum ergo hic non beneficia, sed maiorem numerum addidisti: in hunc sensum, Domine, tu illa paucitate non contentus populum immensum tibi ex omnibus nationibus collegisti. Hoc autem ad regnum Christi pertinet, quod evangelii praedicatio per totum orbem propagavit. Quam amplitudinem hoc loco celebrat propheta, et designat hoc verbo dilatandi. Quae loquutio non est a communi usu loquendi aliena, quum imperii aut finium ampliatio significatur. Neque tamen intelligit terram ampliorem factam, sed diffuso in omnes partes Dei cultu propter mutuam communicationem fuisse amplius spatium et habitationem magis liberam: quia dissidia quandam secum restrictionem ferebant. Hic habemus promissionem de vocatione gentium, quae pios in exsilio illo et misera dissipatione ecclesiae non parum recreare debuit, ut quamvis se mirum in modum accisos atque imminutos viderent, persuasum tamen haberent se ita adauctum iri, ut non tantum infiniti essent numero, sed etiam ut exterae nationes et alienae ipsis adiungerentur.

16. (*Iehova in tribulatione.*) Posset hoc exponi de hypocritis, qui nunquam ad Deum confugiunt, nisi malis et aerumnis coacti. Sed quum fideles quoque flagellis erudiat Dominus, quemadmodum prius docuit propheta, malo simpliciter haec ad ipsos referre, ut non solum agnoscant se merito plecti a Deo, sed etiam ex castigationis fructu dulcescat malorum acerbitas, deinde ut instructiores reddantur in timore Dei, magisque ac magis in dies promoveant. Itaque in persona ecclesiae loquitur Isaias, ut quoties pii legerent hanc sententiam, agnoscerent se in miseriis et aerumnis propiores esse Deo, quam quum prosperis rebus fruebantur, quibus semper fere (quae est pravitas naturae nostrae) nimium efferimur atque insolescimus. Idcirco nos constringi plagis, ac domari necesse est. Atque haec cogitatio asperitatem poenarum mitigabit, nec ab iis tantopere abhorrebimus, si eas nobis fructuosas esse intelligamus. לחש significat murmur. Non est igitur accipienda haec dictio pro articulata oratione, sed pro ea quae index est animi constricti magnis doloribus: ut qui summo cruciatu anguntur vix effari aut animi sui sensa exprimere possunt. Itaque veram omnisque simulationis vacuam invocationem significat: cui tunc demum homines studebunt, quum graviter afflicti gemitus summi doloris testes proferent. Rebus enim prosperis homines velut plenis buccis loquuntur: adversis deiecti, vix hiscere audent, animoque magis quam lingua affectus suos declarant. Hinc gemitus illi inenarrabiles de quibus loquitur Paulus (Rom. 8, 26). Haec igitur de piis pronunciat Isaias, ad eosque restringi debet haec doctrina. Impii enim, quamvis aliquas lamentationes extorqueat dolor, magis obdurescunt, deterioresque ac pervicaciores redduntur.

17 et 18. (*Sicuti praegnans.*) Hic duo praecipue notanda sunt. Primum comparat fideles parturientibus, quas extremos dolores sustinere scimus. Ideoque dicit erumpere ipsorum cruciatus in apertos et violentos clamores. Unde colligimus non solum de tristitia prophetam loqui, quae ex molestiis vel incommodis externis oritur, sed potius respicere ad horribiles cruciatus quibus longe vehementius et atrocius torquentur piorum animi, dum iratum sibi Deum sentiunt, et conscientiis suis arguuntur. Nullus est corporis dolor tam acerbus, qui cum eo comparari possit. Et hoc diserte exprimitur particula Coram te. Deinde modum similitudinis excedit: quia ubi nullus est malorum exitus, deterior sit piorum conditio quam parturientium. Hae enim doloribus tandem suis liberatae exsultant gaudio quum partum conspiciunt, omniumque dolorum obliviscuntur: piis vero ait nullum esse finem patiendi: quia semper novae aerumnae ac miseriae imminent. Et quum partum instare putant, nihil praeter angores edunt. Hoc enim significat per *ventum:* nempe nullam doloris liberationem aut allevationem apparere. Atque se ipse exponit continuo post, *nec enim factae nobis sunt salutes*, id est, nulla nobis apparet salus. ובל יפלו, non ceciderunt. נפל enim cadere significat. Alii exponunt habitare. Si eo sensu accipere libet, talis erit sententia: Non habitabunt Iudaei, id est, non redibunt in terram suam: incolae qui eam occupant non peribunt. Si

vero sequamur vulgarem interpretationem, hoc ad impios referendum erit. Incolae orbis nos vexant, neque cadunt: iis omnia prospere eveniunt. Quamdiu enim florent impii, necesse est filios Dei miseros esse, similesque reddi parturientibus. Atque haec conditio nobis placide subeunda, si nobis optabile est in Dei grege censeri. Haec quidem communis omnium sors est, ut varias atque etiam infinitas aerumnas ferant. Unde illud veterum proverbium, Beatum esse non nasci, aut natum statim decedere e vita. Sed videmus pios extremis supra alios affici angoribus, gravissimisque aerumnis exerceri. Sic enim vult Dominus ipsorum fidem probare, ut cupiditatibus suis valere iussis, abdicatoque mundo, ipsi serviant. Quum itaque Dominus peculiarem de iis sollicitudinem gerat, necesse est ut eos castiget, interim dum impios exsultare et lascivire sinit. Hic etiam monemur non unam solum aut alteram calamitatem perferendam esse: ut ne putemus nos defunctos esse, ubi aliquas aerumnas pertulerimus: quia semper ad novas paratos esse oportet. Sic castigare suos incipit Dominus, ut non statim desinat. Edemus ventum, ubi partum instare putabimus: recrudescent mala, nosque novi subinde dolores corripient. Defungendum igitur hac militia, quamdiu nos in ea exercere volet. Proinde sequemur interpretationem magis usitatam, *non corruerunt*. Ut enim Dominus suos exhilarat, quum eis patefacit salutem suam atque ulciscitur impios, sic ipsis gemendi occasio affertur quamdiu hostes suos in sublime evectos summaque imperia tenentes vident. Quod si Dominus ita olim exercuit ecclesiam suam, non est quod miremur idem nobis hodie quoque usu venire. *Incolas orbis*, profanos et alienos a pietate homines intelligit. Nam reliquum orbem opponit Iudaeae, quam prius κατ' ἐξοχὴν terram nominavit, eiusque incolas separatim designat.

19. (*Vivent mortui tui.*) Pergit in eadem consolatione Isaias, sermonemque suum ad Deum convertit: in quo ostendit, nihil omnino melius esse quam animos in Deo colligere quoties cum tentationibus certandum est. Nihil enim magis periculosum quam in nostris cogitationibus vagari iisque indulgere, quum nihil aliud quam nos sursum et deorsum agitare, nosque in errorem impellere possint. Ergo nihil omnino tutius, quam nos ad Deum recipere, in quo solo animi nostri conquiescere possunt. Alioqui multa occurrent quae fidem nostram labefactabunt. Summa autem est, quia fideles custodit Deus, quamvis mortuis sint similes, victuros tamen in ipsa morte, vel ab interitu resurrecturos. Sed quaeri potest de quo tempore loquatur Isaias: multi enim de ultima resurrectione interpretantur hunc locum. Iudaei ad regnum Messiae referunt: sed in hoc falluntur, quod statim primo Messiae ingressu hoc impleri putant. Falluntur etiam Christiani quod ad iudicium extremum restringunt. Nam propheta totum Christi regnum ab initio ad finem usque comprehendit: quum spes vivendi mundum hunc transsiliat, ut paulo post videbimus. Iam ut totam prophetae mentem melius assequamur, primo expendere convenit non generaliter, sed solis Dei mortuis vitam promitti: loquitur autem de fidelibus qui in Domino moriuntur, et quos ipse manu sua protegit. Scimus Deum esse Deum vivorum et non mortuorum. Ergo si Dei sumus, haud dubie vivemus. Sed interea nos a mortuis nihil differre oportet. Vita enim nostra abscondita est, nec adhuc ea cernimus quae speramus. Itaque loquitur simpliciter de mortuis, id est, de conditione fidelium, qui in mortis umbra iacent propter varias aerumnas, quae ipsis assidue ferendae sunt. Unde apparet ad ultimam resurrectionem hoc restringendum non esse. Nam e contrario dicimus reprobos etiam dum vivunt mortuos esse: quia paternum Dei favorem, in quo posita est vita, non gustant, ideoque in bruto suo stupore evanescunt. Fideles vero, quum ad Deum confugiant, vitam in mediis aerumnis, atque adeo in ipsa morte obtinent: sed quoniam diem illum resurrectionis propositum habent, proprie vivere non dicuntur, usque ad illum diem, quo omnis doloris et corruptionis immunes vitam in solidum obtinebunt. Et sane Paulus recte admonet (Col. 3, 4), praeposterum fore ordinem si vita fruerentur donec Christus, qui fons est vitae eorum, apparuerit. Ideoque diximus Isaiam universum Christi regnum comprehendere. Nam etsi huius consolationis fructum percipere incipimus quum in ecclesiam cooptamur, non prius tamen eo in totum potiemur, quam advenerit ultimus ille dies resurrectionis, quo omnia perfectissime instaurabuntur: qui etiam ea ratione vocatur dies restitutionis. Hoc ad leniendos piorum dolores unicum remedium est, oculos in exitum coniicere, quo Deus ipsos a reprobis discernit. Sicut mors naturaliter omnibus Adae filiis interitus est, ita miseriae omnes quibus obnoxii sunt in mundo praeludia sunt mortis. Ideoque vita eorum nihil aliud est quam mortalitas. Sed quia Christi beneficio aboletur maledictio Dei tam in exordio quam in fine mortis, merito quicunque insiti sunt in Christi corpus dicuntur moriendo vivere: quia mala omnia illis adiumenta sunt in bonum. Unde fit ut semper ex abyssis mortis victores emergant, donec in solidum capiti suo uniantur. Quare ut censeamur inter Dei mortuos, quorum vitam fideliter custodit, supra naturam assurgere nos oportet. Hoc idem melius exprimitur per nomen נבלה, aut cadaveris. Ac si diceret, non obstare Dei potentiae diuturnam putredinem qua videntur consumpti, quo minus integri resurgant. Quantum ad phrasim attinet, vertunt alii: Cum cadavere meo. Alii resolvunt: Qui sunt cadaver meum. Alii subaudiunt

particulam similitudinis: Sicut cadaver meum. Sed quia optime convenit sensus si nihil addendo vel mutando simpliciter tenemus quod verba sonant, malo appositive accipere. Saltem nomen hoc data opera inseritur, ut se toti ecclesiae associet propheta, atque ita Dei mortuis se annumeret in spem resurrectionis. Quod autem sui peculiariter meminit, maiorem confirmationem affert huic doctrinae. Eo enim se ex animo loqui testatur, atque hanc confessionem fructum fidei esse ostendit: iuxta illud, Credidi, propterea loquutus sum (Psal. 116, 10). Possent enim alioqui profani homines concionari de misericordia Dei et vita aeterna, qui tamen nihil animo de iis persuasum haberent. Nam et Balaam sciebat se vera loqui: nec tamen ullum ex vaticiniis suis fructum percipiebat. Aliter hic loquitur propheta. Profitetur enim se ex eorum numero esse, qui vitam adepturi sunt: atque ita significat se libenter ferre omnes aerumnas et calamitates quibus Dominus ipsum mortificat, easque perferre malle quam florere cum impiis. Hoc modo testatur se non loqui de rebus ignotis, aut quae nihil ad se pertineant: sed quas experientia ipsa didicerit: tantaque se fiducia praeditum esse ostendit, ut libenter se iis cadaveribus annumeret, quae in vitam restitutum iri confidit: atque ideo malit cadaver esse et censeri, modo censeatur membrum ecclesiae, quam extra ipsam vigere. Atque hinc plus efficaciae habet doctrina. Eam autem superiori illi sententiae opponit qua dixit de impiis *non vivent.* Est enim ipsis sublata spes resurgendi. Si quis obiiciat resurrectionem non piis tantum, sed reprobis quoque communem fore, facilis est solutio. Nec enim de resurrectione solum tractat Isaias, sed de felicitate qua pii fruentur. Resurgent quidem improbi, sed ad interitum sempiternum. Itaque exitialis eis futura resurrectio est, quum piis salutaris et gloriosa futura sit. *Incolas pulveris* fideles vocat, qui sub cruce et aerumnis humiliantur: quique in ipsa vita mortem prae oculis assidue habent. Fruuntur quidem beneficiis Dei in vita: sed hac metaphora miseram eorum conditionem significat Isaias, quod imaginem mortis gerant. Nam externum hominem mortificari, et tandem concidere oportet, donec prorsus interimatur, ut interior renovari possit. Nos igitur libenter in pulvere iacere, atque humiliari oportet, si huius consolationis participes esse velimus. Itaque mortuos *expergisci* atque *exsultare* iubet: quod ab eorum conditione vehementer alienum esse videtur: nam apud eos nihil praeter triste silentium est. Manifestum igitur discrimen notat inter electos Dei, quos sepulcri corruptio et habitatio pulveris non orbabit coelesti virtute quominus expergefiant: et reprobos, qui a Deo vitae fonte et Christo separati vivendo tabescunt, donec toti a morte exsorbeantur. Iam *rorem* herbarum illis promittens concinna et eleganti similitudine hanc doctrinam illustrat. Videmus enim herbas, ac praesertim pratorum, hyeme exarescere, ita ut penitus mortuae videantur: nec enim aliter ex superficie iudicari potest: subtus autem radices latent, quae quum ineunte vere rorem ebiberint vigorem suum emittunt: ita ut herbae antea siccae et aridae revirescant. Hoc modo pristinum vigorem recipiet populus, postquam ubere illo gratiae Dei rore fuerit irrigatus, tametsi prius omnino contabuisse atque emarcuisse videretur. Porro hae similitudines ductae a rebus passim cognitis non parum efficaciae ad persuadendum habent. Si rore irrigatae herbae revirescunt, cur non ipsi gratia Dei irrigati revirescemus? cur non corpora nostra, quamvis emortua et putrida reviviscent? nonne maior est nostri cura Deo, quam herbarum? et spiritus maior quam roris efficacia? Simili argumento utitur Paulus ad Corinthios, quum tractat de resurrectione: sed quia similitudinem suam in alium usum accommodat, satius esse arbitror nunc ab ea abstinere, ne eum locum cum isto confundamus. Satis enim est, si simplicem prophetae sensum teneamus. In fine versus ubi reddidi: Terra mortuos eiiciet, vertunt alii in secunda persona: Terram gigantum prosternes: vel, In terra prosternes gigantes. Quam interpretationem non improbo, quum id verba significare possint: sed prior contextui magis convenire videtur, quamvis ad summam doctrinae parum intersit. Haec enim referenda sunt ad eam consolationem de qua prius loquuti sumus.

20. (*Veni popule mi.*) Hoc versu filios Dei ad patientiam hortatur, ut sese contineant, et moderate ferant aerumnas et calamitates, atque invicti stent adversus saevas tempestates, quibus perituri esse videbantur. Quae adhortatio valde necessaria fuit. Nam calamitosus populi status, qualis postea sequutus est, in speciem valde alienus erat ab illa promissione. Propheta igitur perturbatum populum, et anxium quo se recipiat, tanquam manu apprehensa ducit in recessum, ut illic placide lateat, donec procellae et tempestates sedentur. Porro suum populum nominans, non ex sua, sed ex Dei persona loquitur. Per *recessus* intelligit pacatum et tranquillum animi statum: ubi colligimus nos ipsos, ac munimus certa fiducia, Dominumque placide exspectamus, quemadmodum Abacuc denunciatis calamitatibus quae instabant Iudaeis, ait se in speculam suam, id est, in tutum locum ascendere ubi patienter et quiete exspectet (2, 1). Idem iubet hoc loco Isaias, ut pii, dum se variis agitationibus concuti sentiunt, quibus sustinendis essent impares, in cubiculo vel recondito loco sese contineant. Sed quia non sufficeret semel munitos esse contra saevos tempestatum impetus, iubet etiam ostia claudere: quod ad constantiam refertur: ac si praeciperet diligenter caven-

dum, ne ulla rimula diabolo ad nos pateat. Facile enim perrumpet, atque in animos nostros penetrabit, si aditus ei vel minimus praebeatur. Caeterum *latitare* vel abscondi iubens significat tutissimum fore asylum fidelibus, si se colligant, atque patienter Dominum exspectent. Nam etsi viriliter ac strenue certandum nobis est, quia tamen Dei virtus se exserit in nostra infirmitate, nihil melius est quam humiliter confugere sub Dei alas, ut trepidis plenam securitatem afferat. Demum quia praecipites sumus natura, atque impatientia abripimur, quum praesens Domini auxilium non sentimus: ideo dicit momentaneas esse has procellas. Nobis quidem assidue cum aerumnis conflictandum est, nec finis ullus quamdiu vivimus sperari debet. Atque eo fit, ut aerumnae nostro iudicio sint admodum diuturnae. Sed si conferamus ad illam aeternitatem, in qua gaudiis immortalibus perfruemur, vix exiguum quoddam momentum erit. Quemadmodum etiam Paulus (2. Cor. 4, 17) momentaneam afflictionum, quas hic patimur, levitatem ad pondus illid aeternae gloriae quod exspectamus, minime comparandam esse ostendit. Ubi adiungit: Donec transeat, omnem dubitationem vult eximere fidelibus: ac si liberum paulo post exitum promitteret. Indignationem simpliciter interpretor calamitatem quae ex ira Domini proficiscitur. Alii ad hostes referunt: quod ego minime quidem improbo: sed prior sensus mihi magis placet. Videmus enim prophetas sedulo inculcare, nihil nobis evenire malorum nisi ex manu Dei: qui non temere ea nobis infligit, sed nostris sceleribus et flagitiis provocatus. Hinc monemur iram Dei non fore perpetuam adversus ecclesiam ipsius: sed finem tandem, ut procellis et tempestatibus, affore. Atque eo fit ut fideles eam aequiore animo sustineant. Unde alibi dicitur, Iram Domini portabo (Mich. 7, 9). Sciunt enim se in salutem ab eo castigari. Dominum porro, ut nuper attigi, loquentem introducit, quo plus exhortatio ipsius habeat autoritatis.

21. (*Quoniam ecce.*) Gravissima est piis tentatio, quum impios furorem suum impune exercere, nec reprimi a Deo vident. Putant enim se ab eo esse destitutos. Huic ergo tentationi occurrit Isaias, atque ostendit Dominum, tametsi dissimulaverit ad tempus, mature ad opem ferendam accinctum fore, et ulciscendas quae populo suo illatae fuerint iniurias. Ac per vocem Egressus, Deum ita manum suis porrigentem describit, ac si prius latuisset: quod pii eius opem non sentirent. Hac enim ratione ipsum egredi ait, ac prodire in publicum ad ferendas suppetias iudiciumque exercendum, ac si antea velut privatus domi sedisset. Nisi forte allusio sit ad sanctuarium, quae loquendi ratio passim obvia est in prophetis. Quamvis profanis gentibus contemptui sit arca foederis in obscuro loco reposita, praesenti tamen virtutis et gratiae experientia sensuros fideles non frustra nec inutiliter Deum in illo sacrario invocari. Interim manet semper illa ratio, quamvis increduli templum velut ignobile aliquod tugurium derideant, Deum tamen inde proditurum suo tempore: ut per totum orbem appareat populi sui vindex. Atque hic sensus aptior est, quam si *locum* Dei interpretemur Coelum, ex quo egredietur: nam plus quiddam exprimere voluit Isaias. Quum enim coelos nominant prophetae maiestatem Dei et gloriam nobis proponunt: hic vero ad sensus nostros respicit, quum scilicet Deum nobis auxilium ferre percipimus, qui antea latere et quiescere videbatur. Particula demonstrativa et participio temporis praesentis usus est certitudinis causa: deinde ne fidelibus molestum sit tolerantia fraenare suos affectus usque ad illius adventum. Eodem pertinet quod addit: Ad visitandum iniquitatem: quia naturae Dei, qui mundi iudex est, consentaneum non esset inultam peccandi licentiam dare impiis. In verbo autem visitandi satis nota est metaphora: quia quantisper iudicia sua differt ac suspendit, eum nihil videre, aut oculos aversos habere existimamus. Pondus etiam subest in voce Super ipsum: sicuti saepe dicitur, impios suis insidiis sibi laqueos tendere vel fodere foveam. Sensus ergo est, noxas omnes redituras in capita autorum. Postremo hoc quoque valde emphaticum est, quod *terra discooperiet* etc. Nunc sanguis innoxius dum funditur et calcatur ab impiis, hauritur a terra, quae eum velut sinu suo excipit: interea mors piorum oblivione perpetua induci ac deleri videtur, ut etiam in conspectum Dei nunquam veniat. Hoc quidem homines putant: sed Dominus longe aliter pronunciat. Significat enim caedes illas aliquando revelatum iri, ut in rationem veniant. *Sanguines* igitur terrae vocat quos terra hausit: quemodmodum Genesis 4. (v. 11) dicitur terra aperuisse os suum, quum sanguis Abel effusus est. Illic enim Dominus exaggerat atrocitatem criminis, quod terra eo sanguine polluta sit. Proinde ostendit quam pretiosa et quantae sibi curae sit mors piorum, quam tandem minime inultam esse patietur. Armabitur terra ipsa ad ulciscendas caedes et saevitias quas pii a tyrannis et veritatis hostibus passi sunt: nec ulla effusa est gutta sanguinis, cuius eis ratio reddenda non sit. Est igitur revocanda in memoriam, assidueque ob oculos ponenda haec consolatio, quum impii nos caedunt, rident atque subsannant, omneque genus contumeliae et saevitiae in nos exercent. Tandem enim patefaciet Deus quam non irritus sit clamor innoxii sanguinis: quia nunquam suorum oblivisci potest.

CAPUT XXVII.

1. *In die illa visitabit Iehova gladio suo duro, et magno et forti, super Leviathan serpentem penetrantem,*[1]) *et super Leviathan serpentem flexuosum, et occidet draconem qui est in mari.* 2. *In die illa vineae ruboris canite.* 3. *Ego Iehova custodio eam, singulis momentis irrigabo eam: ne visitet eam (hostis), noctu et interdiu custodiam ipsam.* 4. *Furor non est mihi: Quis me committat cum vepre et spina?*[2]) *Gradiar hostiliter per eam, incendam penitus.* 5. *An apprehendet robur meum, ut faciat mecum pacem: mecum, inquam, pacem faciat?* 6. *In posterum radices mittet Iacob: pullulabit, et florebit Israel, et implebuntur facies orbis fructu.* 7. *An iuxta plagam percutientis eum percussit eum? an iuxta caedem caedentium eum caesus est?* 8. *In mensura in emissione eius disceptabis cum ea: etiam quum flaverit vento suo violento in die Euri.* 9. *Itaque hoc modo expiabitur iniquitas Iacob: et hic omnis fructus, ablatio peccati eius: quum posuerit cunctos lapides altaris sicut lapides calcis confractos, ut non resurgant luci et imagines.* 10. *Civitas tamen munita erit solitaria: locus habitatus erit desertus, ac derelictus quasi solitudo. Ibi pascetur vitulus, et ibi accubabit, et absumet summitates eius.* 11. *Dum arescet messis eius frangent*[3]) *eam, mulieres venientes accendent eam: quia non est populus intelligens: propterea non miserebitur eius factor eius, et fictor eius non erit illi propitius.* 12. *Accidet tamen in die illa, ut excutiat Iehova ab alveo fluminis ad fluvium Aegypti: et vos congregabimini unus ad unum, filii Israel.* 13. *Accidet etiam die illa, ut clangatur tuba magna: et venient qui perierant in terra Assur, et qui dissipati erant in terra Aegypti: et adorabunt Iehovam in monte sancto, in Ierusalem.*

IN CAPUT XXVII.

1. (*In die illa.*) Hic propheta in genere loquitur de iudicio Dei, atque ita universum regnum Satanae comprehendit. Nam quum prius loquutus esset de ultione Dei exercenda adversus tyrannos et impios qui sanguinem innoxium fuderint, nunc ulterius progreditur in promulgando huius vindictae edicto. Nomen *Leviathan* varie interpretantur: verum in genere simpliciter significat vel serpentem magnum, vel balaenas et marinos pisces, qui ingenti magnitudine ad monstrum accedunt. Etsi autem convenit haec descriptio Aegypti regi: sub una tamen specie alios quoque ecclesiae hostes complecti voluit. Nec vero mihi dubium est, quin allegorice de Satana, totoque eius regno tractet, eum sub portentosi cuiusdam animalis figura describens: et interea perstringens obliquas artes, quibus se ad nocendum insinuat. Hoc autem modo multis dubitationibus occurrere voluit, quibus subinde agitamur, quum Deus pronunciat se nobis adfuturum, atque ex adverso Satanae vires, astum et fraudes experimur. Est enim miris artibus instructus ad nocendum, horrendamque truculentiam exercet in filios Dei. Verum haec omnia ostendit impedimento non fore, quominus hoc regnum Dominus destruat atque evertat. Certum est quidem hic non tam agi de Satana in se, quam de organis ipsius, quibus videlicet exercet regnum suum, et ecclesiae Dei molestus est. Hoc igitur regnum, tametsi infinitis astutiis instructum sit, mirabilique polleat virtute, tamen a Domino destruetur. Quod ut persuadeat propheta ex adverso opponit gladium Domini durum et fortem, quo facile hostem tam robustum quam fraudulentum conficiet. Observandum igitur, nobis assidue cum Satana, quasi immani quadam bellua, negotium esse: mundum vero nobis instar esse maris in quo vagamur. Insectantur nos variae belluae, quae navem nostram evertere nosque demergere conantur: nec quidquam est subsidii quod ad nos tutandos obsistere possit, nisi Dominus opem ferat. Proinde hac descriptione propheta exprimere voluit quantum periculi ab hostibus adeo potentibus tamque furiosis et insidiosis immineat. Nam ad extrema statim redigeremur, actumque esset de nobis omnino, nisi se Deus opponeret, atque occurreret cum inexpugnabili sua potentia, quia non nisi eius gladio exitiale hoc Satanae regnum deleri potest. Sed notandum quod initio versus dicit, *in die illa.* Significat enim permitti Satanae ut aliquantum temporis stabiliat et tueatur regnum suum: sed tandem futurum ut intereat. Sicut etiam Paulus (Rom. 16, 20) docet: Deus brevi conteret Satanam sub pedibus vestris. Qua promissione subindicat nondum impletum esse militiae tempus, et fortiter pugnandum esse donec sternatur ille hostis, qui centies victus bellum reparare non desinit. Quare assidue cum ipso confligendum, et sustinendi violenti impetus quibus in nos incurrit. Sed ne defatigemur, respiciendum est in istum diem quo vires eius omnes frangentur. Epitheta, quibus Leviathan insignit, partim dolos et astutias, partim vim apertam designant: interea significant praeditum inexpugnabili virtute. Nam quum בריח vectem significet, metaphorice vis penetrandi notatur hac voce: vel propter virulentos morsus, vel propter violentiam. Secundum nomen deducitur a verbo עקל quod pervertere significat: unde transfertur ad obliquos et contortos flexus.

---

[1]) 1551: fugacem. [2]) *Margo:* aut veprem spinae. 1551 *add.* in praelium, *et om.* hostiliter. [3]) *in margine:* vel secabunt.

2. (*In die illa.*) Nunc docet hoc totum in ecclesiae salutem fore: quia suis consulit Dominus, quos in fidem et tutelam suam recepit. Ut ergo restituatur ecclesia, Satan totumque eius regnum in nihilum redigentur. Atque huc pertinent omnes ultiones quas de hostibus suis sumit Deus, ut se ecclesiae consulere ostendat. Tametsi vero hic ecclesiam non exprimat propheta: satis tamen ostendit se eam hac congratulatione compellare. Imo haec figura magis emphatica est, quam si diserte loquutus esset de populo Israel: quia quum tota vineae praestantia partim ex situ et plantatione oriatur, partim ab assidua cultura pendeat, si ecclesia Dei vitis est colligimus eam non excellere nisi et gratuito favore Dei, et continuo beneficentiae tenore. Eadem etiam similitudine exprimitur singularis erga ipsam Dei amor. Qua de re fusius capite 5 disseruimus. Porro vocat *vineam ruboris* quasi praestantissimam. Nam per vinum rubrum in scripturis (si quis alios locos expendat) praestantia significatur. Tunc igitur hoc canticum in ecclesia cani posse dicit, quoniam interea futurum erat, ut misere dissiparetur, horridaque et inculta iaceret: postea vero talem instaurationem fore praedicit, ut fructu uberrimo repleatur, ex qua emerget amplissima materia canendi.

3. (*Ego Iehova.*) Hic Dominus suam in colenda et custodienda vinea curam et sedulitatem praedicat: ac si diceret nihil se omittere quod ad munus providi et industrii patrisfamilias pertineat. Nec solum quid facturus sit testatur, quando laetitiae et gratulationis tempus advenerit, sed beneficia recitat, quibus pridem assueverant Iudaei, ut spes illis in futurum tempus crescat. Interim subaudienda est tacita antithesis medii temporis, quo visus est Deus curam ipsius abiecisse, ut tunc nihil differret a deserto. Haec igitur ratio est cur vinea Domini direpta et vastata sit: nempe, quod Dominus eam deseruit, atque hostium praedae exposuit. Unde colligimus nullum fore statum nostrum simul atque a nobis recesserit Dominus: quod si adsit, omnia bene habebunt. Duas postea commemorat diligentiae suae partes, quod ad singula momenta eam irriget: deinde sepiat contra latronum et pecorum incursus aliasque noxas. Duo enim haec potissimum in conservanda vinea requiruntur, cultura scilicet et custodia. Irrigandi verbo comprehendit quidquid ad culturam necessarium est: ac promittit se nihil praetermissurum quod ad eam iuvandam pertineat. Debet autem accedere et custodia. Nihil enim profuerit magno labore vineam coluisse, si latrones aut pecora in eam irrumpant. Dominus ergo se custodiam adhibiturum promittit, ne ullam noxam patiatur: ut commode fructus maturescant, suoque tempore colligantur. Quamvis ergo multa adversa ingruant, atque hostes et furiosae bestiae magno impetu vineam invadant, pronunciat Deus se esse intermedium, ut illaesam et incolumem ab omni iactura tueatur. Quia vero certum huic cantico diem praefigit, meminerimus si quando a suis partibus cesset, non protinus spem abiiciendam esse. Itaque si nos ad tempus vexari et diripi sinat, tamen se curam nostri minime abiecisse tandem ostendet.

4. (*Furor non est mihi.*) Hic versus continet eximiam consolationem, quia exprimit incredibilem amoris affectum, quo populum suum quamvis improbi ac perversi ingenii prosequitur. Induit enim Deus, ut videbimus, personam patris graviter offensi, qui ita filio irascitur, ut tamen magis condoleat et sponte ad misericordiam propensus sit: quia praevalet dilectionis ardor. Denique ostendit non posse electos suos ita sibi odio esse quin dum eos gravissimis poenis afficit, paterna tamen benevolentia prosequatur. Scriptura autem nobis Deum varie describit. Interdum enim ira ardentem terribilemque eius aspectum proponit: interdum vero nihil praeter mansuetudinem et clementiam prae se ferentem. Idque tam varie, quod bonitatis eius capaces non omnes simus. Ideo perverse cum perversis, cum sanctis vero sancte agere cogitur: quemadmodum a Davide Psalmo 18 (v. 26) descriptum est. Talem enim se nobis praebet, qualem eum esse patimur: nam ipsum ad severitatem pervicacia nostra adigimus. Hic autem propheta non promiscue de quibuslibet, sed tantum de ecclesia loquitur, cuius scelera etsi Deus castigat, vitiaque corrigit, non tamen exuit patris affectum. Ita dum indignatur, vult tamen salvam manere. Ad eam igitur haec sententia restringenda est, ut sit relatio inter Deum et populum ipsius electum: cui se alium quam patrem praebere non potest, quum in reprobos hostiliter excandescat. Itaque videmus quanta hic consolatio afferatur. Nam si intelligimus nos a Deo vocatos esse, statuere licet proprie illum nobis non irasci, ac ne posse quidem, quod nos affectu tam stabili ac firmo complexus sit, ut eum exuere nunquam possit. Certum quidem est plerosque tunc fuisse Deo exosos in populo illo: sed adoptionis suae respectu dilectum sibi fuisse pronunciat. Iam quo mollior et tenerior fuit Dei affectus, eo minus excusabiles fuerunt quicunque sua pravitate provocarunt eius iram. Nec dubium est quin hac circumstantia crimen aggravet, quod ingenium quodammodo mutare cogitur eorum malitia. Nam de mansuetudine sua praefatus ex abrupto clamat: *Quis committet me* cum vepre et spina? vel (ut alii vertunt): Quis me ponet veprem et spinam? Quanquam non male etiam quadraret legere: Quis mihi veprem opponat ut cum eo congrediar velut spina? Nec enim inter duas istas voces copula interiicitur. Quanquam libenter pri-

mum sensum retineo, quod Deus sibi cum tribulis vel spinis negotium esse optet, quas irae suae flamma libere consumat. Si quis malit hic coargui dubitationes quae nobis saepe ex incredulitate obrepunt, quum Deum adversum nos ira inflammatum concipimus: ac si diceret, Erratis quod me vepri et spinae comparatis: id est, Affingitis mihi asperam et rigidam naturam: fruatur suo sensu, quem tamen alienum esse a prophetico arbitror. Quod etiam putant alii Deum induere personam hominis sese ad iracundiam acuentis: ac si diceret: Nolo amplius tam facilis esse, eaque indulgentia uti qua solitus sum, magis coactum videtur quam ut longa refutatione indigeat. Verum quidem est, quum Deus clemens et misericors sit natura, nec quidquam magis ab ipso alienum sit quam saevitia aut severitas, eam velut mutuari aliunde. Sed illa quam attuli interpretatio per se ad alias refellendas sufficiet: Deum scilicet dolenter conqueri sibi non potius cum spinis quam cum vite sua esse certamen: quia dum reputat haereditatem suam esse parcere cogitur. Quod deinde sequitur, *hostiliter* gradiar et comburam, expositionem meam confirmat. Combustio enim ad vepres et spinas pertinet: quibuscum si negotium sibi esset, innuit se eas omnes exusturum: ideo autem mitius agere, quod ipsius vinea sit. Hinc colligimus quod non excandescit in nos Dominus, hoc non meritis ullis hominum, sed gratuitae ipsius electioni tribuendum esse. Satis enim ostendit his verbis: *Quis dabit?* se iustam causam habere nobiscum proeliandi, atque etiam hostiliter nos perdendi, nisi misericordia erga ecclesiam suam retineretur. Essemus enim ut spinae et vepres atque similes impiis, nisi nos Dominus ab eis secerneret, ne cum iis una interiremus. Si particulam In proelio, quam reddidi per adverbium Hostiliter, contexere libeat cum verbo Quis me committet, hoc quoque modo sensus non male constabit.

5. (*An apprehendet.*) או saepe disiunctiva particula est: ideoque hunc locum exponunt, ac si bis hac particula uteretur: Aut apprehendat vires meas, aut pacem mecum ineat: id est, Nisi mecum in gratiam redeat, vires meas sentiet magno suo malo. Alii paulo secus: Quis apprehendet robur meum? id est, cohibebit. Sed interpretationem hanc omitto, quia videtur nimis coacta: redeo ad illam quae magis recepta est. Existimant autem Deum minari Iudaeis, ut omnes rationes et vias tentet, quibus in viam revocari possint. Necesse enim est ut Deus variis nos modis sollicitet, quod eius indulgentia et bonitate abuti soleamus, ideoque saepius denunciat nobis poenam nostrae ingratitudinis: quemadmodum hic facere videtur Isaias. Nisi bonitatem meam amplecti et resipiscere velint, quo mecum redeant in gratiam, experientur vires meas quas hactenus cohibui. Quanquam posset etiam diversus sensus forte aeque commodus elici, ac si hortetur Deus populum ad agnitionem virtutis suae quae ad quaerendam reconciliationem eum adducat. Unde enim tam crassa securitas, ut non terreamur ira Dei, nisi quia de eius potentia non satis honorifice sentimus? Caeterum malo pro interrogatione accipere, ut etiam alias saepe hoc significatu occurrit: An apprehendet robur meum, ut mecum pacem ineat? ac si pater sollicitus et anxius de filio suo gemens quereretur: An non sibi hic nebulo benefieri patietur? nec enim video qua ratione debeam ipsum tractare. Severitatem ferre non potest: bonitate vero mea abutitur. Quid faciam? abdicabo illum, nisi resipiscat: ac tum sentiet quanta erit illa potestas patria, qua eum hactenus conservavi. Quum indulgeri sibi non patiatur, eum summo iure tractari necesse est. An non igitur apprehendet tandem quanta sit mea virtus, ut mecum in gratiam redeat? Hoc autem melius intelligemus, si consideremus fontem omnium malorum esse, quod divinae bonitatis sensu non tangamur. Nam si nobis veniret in mentem quanta a Deo beneficia accepimus, facile a sceleribus et flagitiis revocaremur, et cum eo in gratiam redire cuperemus. Hic videmus quam sollicitus sit de salute nostra pater coelestis, qui potentiam et bonitatem suam a nobis apprehendi vult, ut experiamur quid valeat, eiusque magis ac magis participes esse possimus. Nec enim minus familiariter nobiscum agere vellet, quam cum suis liberis, nisi eum malitia nostra prohiberemus. Quum igitur indulgentiae eius paternae capaces non simus, necesse est ut robur suum et maiestatem ostendat: ut ea perterriti, et sensu iudicii commoti, supplices ipsum deprecemur, pacemque et veniam ultro petamus. Hoc autem fit ubi vere ad ipsum convertimur. Quamdiu enim nobis ipsi placemus, vitiisque nostris adulamur, ei displicere necesse est. Quod si pacem ineamus cum ipso, bellum ex adverso cum Satana et peccato suscipiendum est. Quantopere vero reconciliari nobiscum expetat Deus clarius ex repetitione patet: se propensum et facilem esse ad dandam veniam uno verbo docere poterat. Ergo bis inculcans *ut faciat mecum pacem*, ultro se et quidem ferventi desiderio ad delendas omnes offensas accurrere exprimit.

6. (*In posterum.*) Nunc re ipsa comprobat illum amorem de quo ante loquutus est. Quod ut melius intelligamus, veteris illius populi status considerari debet. Nam haereditas Dei erat, non meritis ipsius, sed beneficio adoptionis. Ei autem sic merito irasci poterat Dominus, ut ipsum perderet omnino, ac deleret. A tanto rigore abstinuit, quod negotium sibi esset cum vinea et haereditate sua. Hoc enim tantum spectabat, ut populus reatum

suum agnosceret, atque in gratiam rediret. Itaque superiori sententiae hanc promissionem adiunxit, ne populus potentia illa, quae iudicia Dei plagas et flagella proponit, nimium territus deficeret. Hic enim iudicii Dei sensus nos in desperationem coniicere posset, nisi spem aliquam restitutionis conciperemus. Ideo dicit: *Iacob emittet iterum radices.* Tametsi extenuabo ecclesiam meam, atque ad summam paucitatem redigam, tamen in pristinum et florentem statum restituetur, ita ut universum orbem impleat: magis enim ac magis augebitur, ubi semel redierit in gratiam. Elegans autem est haec radicum translatio. Quoniam ira Domini quodammodo resecamur, ut videamur perempti prorsus ac mortui: sed quantumcunque Dominus ecclesiam suam affligat, radices nunquam interimi sinit. Verum interim latent, ac fructum tandem suum emittunt. Quod earum radicum fructu orbem terrarum impletum iri dicit, hoc Christi adventu factum est: quo per evangelium collectus est et multiplicatus populus Dei: atque Israel cum gentibus coaluit in unum corpus, ut discrimen, quod prius inter ipsos erat, tolleretur. Evangelium autem, et quidquid ex eo fructus manavit, a Iudaeis prodiisse scimus.

7. (*An iuxta percussionem.*) Confirmat superiorem sententiam, ac demonstrat, certa et perspicua testimonia bonitatis et misericordiae Dei exstare in ipsis flagellis: quia sic Dominus populum suum castigat, ut rigorem temperando semper aliquem misericordiae relinquat locum. Varie etiam exponitur hic versus. Sic enim nonnulli interpretantur: An ego percussi Israelem quemadmodum fecissent hostes? Assyrii enim nullo modo pepercerunt, a quibus extremam crudelitatem expertus est. Ego vero mihi in ira mea moderatus sum, nec ita percussi ac si ipsum perdere voluissem: in quo me hostem non esse satis probavi. Verum alia expositio mihi magis placet, quae etiam vulgo recepta est: ut hic differentiam inter fideles ac reprobos statui intelligamus. Utrosque enim promiscue punit Dominus: sed diverso modo. Nam dum ulciscitur reprobos, fraena laxat irae suae, quod nihil aliud habeat propositum, quam ut ipsos perdat. Nam vasa irae Dei, eaque exitio destinata sunt: nec ullum bonitatis Dei gustum habent. Dum vero pios castigat, iram suam moderatur, aliumque et diversum prorsus finem habet. Eos enim vult reducere in viam, sibique adiungere, quo melius in posterum iis prospectum sit. Quaeri tamen potest, cur hic propheta relativo utatur, inquiens: Percutientis eum? Respondeo id factum esse, quod saepe Dominus impiorum ministerio utatur in nobis castigandis: quo nos magis deiiciat atque humiliores reddat. Hoc autem gravissimam saepe nobis tentationem affert, quum scilicet nos impiorum tyrannide premi sinit Dominus. Dubitamus enim an ipsis faveat, nos autem velut exosos destituat auxilio suo. Ut huic dubitationi occurrat, ait se quidem permittere, ut impii populum suum affligant, et libere ad aliquod tempus grassentur: sed eos tandem poenas daturos suae impietatis longe acerbiores iis quas ipsi piis inflixerint. Si quis tamen priorem interpretationem sequi malit, non repugno: nempe, Dominum hostiliter nobiscum acturum non esse. Unde etiam illa sententia, Melius esse in manus Dei, quam in manus hominum incidere, quia Dominus pacti sui nunquam oblivisci potest, quo pollicitus est, se humaniter et paterno modo cum ecclesia acturum.

8. (*In mensura.*) Comprobatio secunda est divinae misericordiae erga electos omnes, quos in hunc finem castigat, ne pereant: poenasque quas eis infligit mitigando sic infirmitatis eorum rationem habet, ut nunquam eos supra modum gravari patiatur. Quod attinet ad vocabulum *mensurae*, interpretes omnes consentiunt eo moderationem significari. Esset enim nobis alioqui intolerabilis Domini manus, eaque in nihilum redigeremur: sed eam suspendit: et fidelis est, ut ait Paulus, ut non patiatur nos tentari ultra quam ferre possimus (1. Cor. 10, 13). Sic et Ieremias (10, 24) petit a Domino, ut eum in iudicio castiget, id est, moderate: ferulas scilicet infirmitati eius accommodans. In secunda autem voce huius versiculi interpretes non consentiunt. Alii enim dicunt בשלחה, id est, Committendo eos inter se bellis intestinis. Alii Deum ulturum scelera ipsorum eo gladio quem eduxerunt ipsi, Deoque in manum praebuerunt. Sed quum neutram earum probare possim, eas in medio relinquo. Probabilior mihi videtur eorum interpretatio qui dicunt, *in emissionibus* eius, id est, in plantis: ut significet Dominum non in externas solum res, sed in eorum personas animadvertere. Scimus enim varias esse Domini castigationes. Leniores autem et moderatiores sunt quibus externa tantum bona, quae fortunae appellant, nobis adimit. Sic igitur a Deo puniri fideles ait, ut non tam eorum personas affligat, quam ea quae ad victum necessaria sunt adimat: ut frumentum, vinum, oleum et reliqua eius generis quae terra producit. שלח enim emittere et producere significat. Sed est mihi alia expositio quae propius ad prophetae mentem accedit. *In emissione* disceptare cum ecclesia Deum, quia etsi ramos, adeoque truncum ipsum abscindit, non tamen penetrat ira eius usque ad radices, ut rursus pullulet. Semper enim vigor aliquis haeret in radicibus, quas nunquam interire sinit. Atque id cum superioribus congruit, ubi promisit fore ut Israel fructus ederet. Exponit ergo quod prius dixit, *in mensura:* nempe, ut radicem ipsam non evellat. Resecat enim Do-

minus quod extrinsecus apparet, ut ramos et folia: integram vero radicem tuetur et conservat. At e diverso reprobos evellit radicitus, atque ita praescindit, ut nullo modo resurgere possint. Ubi alii vertunt: *Flavit* vento suo, clarius resolvere visum est: Tametsi flaverit. Persequitur enim metaphoram qua ad herbas et plantas alluserat. Hae autem flante vento aliquo rigidiore exarescunt: sed in superficie tantum: semper enim radix salva est. Ita quamvis Dominus magno impetu in fideles irruat, omnemque speciem et formam deleat, ut perempti omnino videantur, tamen vigorem intus aliquem conservare solet. Diem *Euri* nominans propheta respexit ad situm Iudaeae, cui orientalem hunc ventum infestum fuisse colligere licet ex aliis locis. Scimus autem unamquamque regionem suo vento infestari: aliis enim Aquilo, aliis Auster, aliis Eurus aut Subsolanus magna affert incommoda: ita ut segetes prosternat, vel adurat, vel corrumpat omnes fruges, decutiat arbores, nec quidquam fere integrum in agris relinquat. Per Eurum hic Subsolanum designari putant, qui multis regionibus admodum noxius est.

9. (*Quamobrem hoc modo.*) Postquam de castigatione populi loquutus est, incipit clarioribus verbis exprimere, Dominum sic populo suo consulere his flagellis, ut aliquem ex his fructum sentiat. Huius quidem rei prius meminerat, sed eam nunc apertius exponit, Quidquid castigationum infliget Deus, ad purganda populi vitia facturum, ut ita reconcilietur Deo. Quaeritur, an peccata nostra expientur ferulis quibus a Deo castigamur? nam si ita est, sequitur etiam quod papistae tradunt, pro peccatis nostris Deo satisfaciendum esse. Si quidem haec duo inter se coniuncta sunt: Si Deus poenas sumit pro delictis nostris ad ipsa eluenda: ubi desunt poenae, satisfactiones succedere in illarum vicem. Facilis tamen est huius difficultatis solutio, si consideremus hic non tractari a propheta, an operibus nostris promereamur remissionem peccatorum: vel, an poenae quas Deus nobis infligit sint eorum veluti compensationes. Simpliciter enim docet castigationes esse remedia, quibus Deus morbis nostris medetur: quod eius bonitate et patientia abuti soleamus. Nos igitur ad agnitionem peccatorum nostrorum et patientiam ut adigat necesse est: atque ita poenae quas irrogat castigandis vitiis nostris remedia sunt: quod iis quodammodo cupiditates nostrae, velut igne, excoquantur: cui etiam eas scriptura saepe comparat. Satisfactoriae vero esse nullo modo possunt: sed in iis homines ad poenitentiam praeparantur. Hinc igitur docet pios nullam habere causam cur fremant adversus flagella Dei: ac potius agnoscere debere se hoc modo ad salutem promoveri, quia non aliter gratiam Dei agnoscerent. Si quis brevem distinctionem malit, possumus dicere uno verbo: mediate quidem flagellis peccata nostra expiari, sed non immediate: quoniam adducunt nos ad poenitentiam, quae ad obtinendam peccatorum remissionem nos suo ordine adducit. Ubi deinde vertimus: *Hic omnis fructus ablatio*, aliqui in genitivo legunt, Ablationis: sed magis probo si in nominativo legamus. כל saepe pro multo et magno accipitur. Intelligit ergo copiosum fructum qui castigationes sequetur. In summa vult nobis ab utilitate flagella Dei commendare, ut ea placide et moderate ferant pii, quum iis se purgari atque ad salutem comparari intelligent. Et continuo post clarius propheta sese exponit de abrogandis superstitionibus loquens. Nam quamdiu secundis rebus Israel fruebatur, de resipiscentia non cogitabat. Sic enim nati sunt homines ut prosperitate insolescant, magisque ac magis obdurentur. Ostendit igitur quamobrem castigando populum suum simul peccatum eius eluat Deus: quia quum antea sibi in malis indulgerent, maioremque peccandi licentiam arriperent ex eius bonitate et ignoscentia, nunc se merito poenas dedisse intelligent, vitamque et mores mutabunt. Hic autem Isaias unam speciem pro omnibus per synecdochen proponit, ut sub parte totum intelligamus. Idololatriae et superstitionum correctionem in summa notat. Nec enim altare nominat quod sacrum erat Deo, sed quod idolis suis statuerant. Quum igitur confracti fuerint eius lapides, eversaque et diruta idola, ita ut nullum superstitionis indicium appareat, simul iniquitas eius tolletur. Hinc primum notandum est, non esse veniam a Domino sperandam nisi simul a vitiis nostris resipiscamus. Quisquis enim sibi indulget, Deum quem provocare non cessat iratum habeat necesse est. Tunc demum aufertur iniquitas nostra, quum vero poenitentiae sensu tacti sumus. Secundo observandum est poenitentiam, tametsi interior sit cordis affectus, fructus tamen suos coram hominibus perferre. Frustra enim profitemur nos timere Deum, nisi externis etiam operibus id testemur. Radix enim a suis fructibus separari nequit. Tertio colligendum hic mentionem idololatriae potissimum fieri, quod sit fons malorum omnium. Quamdiu enim viget purus Dei cultus et sincera religio, simul locus est officiis caritatis, quae ex ea necessario sequuntur: quum vero Deum reliquimus, simul nos in omne vitiorum genus prolabi sinit. Atque haec ratio est, cur idololatriae nomine caetera etiam flagitia comprehendat. Ad haec videmus non statuas tantum et imagines damnari, sed quidquid excogitaverant Iudaei praeter legis praescriptum: unde sequitur fictitios omnes cultus ab eo repudiari. Postremo quum addit *ut non resurgant*, quam detestabilis sit Deo idololatria admonet, cuius memoriam vult penitus deleri, ne posthac ullum eius vestigium appareat. Interea plus quid-

dam exprimere voluit propheta, nempe talem debere esse poenitentiam nostram, ut in ea constanter perseveremus. Nec enim veram fuisse poenitentiam dicemus, si quis subito affectu commotus superstitiones aboleverit, ac deinde sensim ipsas renasci ac pullulare sinat. Id quod multis accidere videmus, qui initio quidem specie quadem zeli ardent, sed deinde refrigescunt. Hic autem eiusmodi constantiam describit propheta, ut in finem usque puritatem colant qui semel renunciarunt sordibus et inquinamentis.

10. (*Tametsi civitas.*) Copulam ו hic pro causali vulgo accipiunt. Quidam pro Alioqui, vel Alias. Duplex igitur erit sensus. Nam si interpretamur Quoniam, propheta reddet rationem superioris sententiae. Sed contextus id non patitur: absurdumque omnino est. Plus igitur coloris habent, qui pro Alias vel Alioqui accipiunt: nam apposite coniungi posset ista comminatio: Nisi resipiscitis, videte quid vobis instet, civitas munita similis erit deserto. Sed nimis coacta mihi videtur ista expositio. Malo igitur accipere pro Nihilominus, vel Tamen. Significat enim propheta Ierosolymam et alias Iudaeae urbes dirui nihilominus oportere: etiamsi Dominus populo suo parcere velit, fieri non posse quin ipsa pereat. Quae admonitio valde necessaria fuit. Pii enim fracti essent animis, quum civitatem illam sanctam eversam, templumque dirutum vidissent: his vero praedictis intelligebant Deo non defuturas rationes quibus ecclesiam conservaret: seque ista consolatione sustentabant. Itaque huic gravissimae tentationi occurrere voluit propheta. Unde etiam docemur, nunquam despondendum esse animum, quamvis extrema omnia patiamur, atque summo iure Dominus nobiscum agat. Etsi autem extenditur haec comminatio ad totam Iudaeam, tamen Ierosolymam, quae caput gentis erat, praecipue notari mihi probabile est. Quod de *vitulis* illic pascendis adiungit, haec figura satis usitata est prophetis, quoties de urbis alicuius vastatione loquuntur: simul enim adiungunt locum illum pascuum fore. In quo consideranda est ratio iudicii Dei, quod Iudaeis qui terram profanaverant suis sceleribus, substituat vitulos et bruta pecora. Nam sicut ab ipso adoptati erant in filios, merito sese tam benigno patri addicere debuerant. Quum autem excusso iugo lascivierint, digna fuit hac mercede ipsorum ingratitudo, ut terram occuparent meliores incolae, non ex genere humano, sed brutis animalibus. Quod de summitatibus addit ad augendam vastitatem pertinet, ac si diceret tantam fore copiam herbarum, ut vituli nonnisi teneras partes decerpant. סעף etiam ramum significat: sed quum ramorum sit proprie assurgere in altum, ego pro summitate hic accipio. Videri etiam posset alludere ad speciem urbis: cui quum excelsae et splendidae antea essent domus, his deiectis, nihil in ea praeter herbas et frondes eminebit, quarum comas vituli abundantia saturi fastidiose comedent.

11. (*Dum arescet messis eius.*) Nonnulli existimant prophetam respicere ad similitudinem vineae, qua initio capitis usus erat. Ideo vertunt palmites. Et certe vox קָצִיר ambigua est. Sed quum similitudo messis melius conveniat, quam etiam קָצִיר significat, ego sic accipere malo. Nec tamen verto: Quum aruerit messis, sed: Quum arescet. Arescere autem hoc loco nihil aliud est quam accedere ad maturitatem. Antequam matura sit messis terrae contereretur: ac si diceret, Auferet tibi Dominus fructum quem tibi iam paratum atque in manu esse existimabis. *Venturas mulieres* dicens, significat validis hostibus minime opus fore Deo ad iudicium suum exsequendum: tantum muliebri manu usurum esse. In quo indignitatem poenae amplificat. Denunciat enim fore ut ad calamitatem accedat etiam contumelia: quia turpius est magisque pudendum a mulieribus quae imbelles sunt spoliari, quam a viris. Tandem subiicit causam tantae calamitatis. Hoc enim prima facie nimis durum videri posset, quod Dominus populum quem elegit tam misere vexari ac dissipari sinat, nec ei auxilium ferat. Nam id ab eius clementia et paterno amore quo suos amplectitur alienum est. Sed propheta ostendit iustam fuisse Deo causam, cur tam severe animadverteret in Iudaeos: quia intelligentia sanaque mente privati fuerint. Nec vero abs re fontem malorum omnium fuisse ignorantiam docet. Nam quum vera sapientia sit timor Dei, merito caecitatis et amentiae damnantur a spiritu sancto quicunque neglecto Deo perversum carnis suae impetum sequuntur. Neque tamen eiusmodi ignorantia est quae nos excuset, aut a malitiae reatu eximat. Nam qui peccant, sibi etiam male conscii sunt, tametsi cupiditate sua excaecantur. Coniuncta igitur cum malitia ignorantia est: sed eiusmodi, ut a vitioso mentis affectu proficiscatur. Hinc fit ut Hebraei peccata omnia generaliter ignorantias appellent, hinc etiam illud Mosis, Utinam saperent et intelligerent (Deut. 32, 29). Atque id facile unusquisque percipiet, si cogitet quantum ad nos turbandos valeant pravi affectus. Luce enim doctrinae privati et destituti intelligentia a diabolo velut in furorem impellimur, ut neque manum Dei reformidemus, et pro nihilo ducamus sacrum eius verbum. Tandem rursus augendi terroris causa, spem veniae adimit: quod ad corpus populi refertur. Neque enim si reliquiae servatae sunt, ideo saevire destitit ira Dei in promiscuam turbam. Hic autem propheta Deum vocat fictorem et creatorem Israel, non eo modo quo creator coeli et terrae vocatur: sed quo ecclesiam suam formavit spiritu regenerationis, quemadmodum etiam Paulus (Eph. 2, 10)

nos ἀυτοῦ ποίημα hoc sensu esse dicit: sicuti iam alio loco declaravimus. Hoc autem expressit Isaias, ut ingratitudinem populi exaggeret, atque ostendat quam meritas poenas luant, quum a Deo formati et conservati dedecore ipsum et ignominia afficerent.

12. (*Et accidet.*) Mitigat asperitatem proximae sententiae. Erat enim horribile iudicium Dei quod populus omni spe misericordiae et gratiae destitueretur. ו igitur, sicuti nuper, pro adversativa particula accipi debet: Et tamen accidet in die illa. Porro metaphorice loquitur propheta. Comparat enim collectionem ecclesiae excussioni tritici, qua grana a paleis separantur. Ratio metaphorae est, quod populus in exsilio illo sic obrutus esset, ut nihilo plus appareret quam grana quae sub paleis latent, atque hic et illic dispersa sunt. Quod ergo in illa confusa mixtura absconditum erat, Dominum quasi vanno excutere oportuit: ut merito haec collectio triturae compararetur. Quum dicit *ab alveo* fluminis ad fluvium, intelligit Euphratem et Nilum: quod populus partim in Chaldaeam vel Assyriam, partim in Aegyptum expulsus esset. Multi enim profugerant in Aegyptum quum alii Babylonem captivi ducerentur. Itaque praedicit futurum, ut Dominus hinc atque illinc suos colligat: nec tantum a Chaldaea, totaque Mesopotamia, sed etiam ab Aegypto. Ubi reddidi *unus ad unum*, alii vertunt, Singuli ex singulis locis: sed illa expositio nimis coacta est. Haec quam posui mihi videtur simplicior: quanquam duplex sensus esse potest. Vel, Colligam vos ad unum: vel, Non turmatim, nec magno in numero, sed singulos aggregans singulis: ut fieri solet, quum homines vagabundi et palantes colliguntur. Nec enim subito omnes conveniunt inter se, sed paulatim alii ad alios accedunt. Sic Iudaei dispersi atque dissipati erant, ut in unum colligi ipsos et coalescere difficile esset. Itaque hanc dissipationem impedimento non fore ostendit, quominus in florentem statum restituerentur: quod postea impletum est. Collecti enim et reducti sunt Iudaei, non equorum aut curruum multitudine, non hominum viribus, neque gladiis aut armis, quemadmodum ait Oseas (1, 7), sed sola Domini manu.

13. (*Accidet etiam.*) Explicatio est proximi versus. Metaphorice autem loquitur, atque ostendit tantum fore potentiae Deo, ut facile populum suum reducat. Quemadmodum enim reges clangore tubae magnos colligunt exercitus, ita Domino promptum fore docet colligere populum suum apud quem prophetia non minus efficaciae habuit quam tuba qua milites convocantur. *Perditos* vocat quod misere dissipati essent, nec procul ab exitio abesse viderentur sine ulla spe restitutionis. Neque enim hostes stante sua monarchia unquam passi fuissent captivos suos redire. Nec alio consilio eos traxerant in longinquum exsilium, nisi ut sensim aboleretur Israelis nomen. Quod de Aegypto adiungit, continet illustrius veniae documentum: eos scilicet qui in Aegyptum profugerant, tametsi hac gratia indigni essent, collectum iri. Hi enim duplici nomine offenderant Deum, ut satis declarat Ieremias cap. 28. primum, quod obstinati fuissent et rebelles: deinde, quod revelationi parere noluissent. Debebant enim potius iugum Babyloniorum subire, quam confugere in Aegyptum contra mandatum Dei. Finis tandem redemptionis notatur, ut in patriam ab exsilio reversi Deum liberatorem de integro pure riteque colant. Nam per montem templum et sacrificia designat. Hoc quidem sub Dario impletum est, sed dubium non est quin propheta hoc vaticinium longius extendere voluerit: quia restitutio illa velut obscura quaedam adumbratio fuit liberationis quam per Christum consequuti sunt: cuius adventu non tantum in Assyria aut Aegypto, sed in extremis partibus orbis, tubae spiritualis, nempe evangelii, clangor auditus est. Tunc collectus est populus Dei, ut conflueret ad montem Sion, id est, in ecclesiam. Scimus enim hanc loquendi formam usitatam esse prophetis, dum verum Dei cultum et consensum in religione et pietate significare volunt. Accommodabant enim sese mori populi usitato, quo melius intelligerentur. Atque etiam ex Sion evangelium fluxisse scimus. Sed hac de re plura capite 2.

CAPUT XXVIII.

1. *Vae coronae superbiae temulentorum Ephraim: quia decor gloriae eius erit flos deciduus, quae est super caput vallis pinguium, oppressorum a vino.* 2. *Ecce durus et fortis Domino, sicut inundatio grandinis, turbo subvertens: sicut impetus aquarum vehementium, inundantium, deiiciens in manu ad terram.* 3. *Pedibus conculcabitur corona superbiae temulentorum Ephraim.* 4. *Et erit flos deciduus decor gloriae eius, quae est super caput vallis pinguium, quasi fructus praecox ante aestivos: quem qui viderit, aspiciens eum dum adhuc in manu est, devorat.* 5. *In illa die erit Iehova exercituum in coronam gloriae, et diadema decoris reliquiis populi sui.* 6. *Et in spiritum iudicii sedenti super tribunal, et in fortitudinem propulsantibus proelium* [1]) *ad portam.* 7. *At isti quoque prae vino errarunt, prae sicera hallucinati sunt. Sacerdos et propheta errarunt prae sicera, ab-*

[1]) 1551: bellum.

sorpti sunt a vino: hallucinati sunt prae sicera, errarunt in visione, impegerunt in iudicio. 8. *Quoniam omnes mensae plenae sunt vomitu stercoreo, ut locus non vacet.* 9. *Quem docebit scientiam, et quem intelligere faciet doctrinam? abductos a lacte, abstractos ab uberibus?* 10. *Quoniam praeceptum ad praeceptum, praeceptum ad praeceptum: instructio ad instructionem, instructio ad instructionem: paululum ibi, paululum ibi.* 11. *Quoniam balbis labiis, et lingua exotica loquetur ad populum istum.* 12. *Quoniam illis dixit, Haec est requies: requiescere facite lassum, et hoc refrigerium: et noluerunt audire.* 13. *Erit igitur illis verbum Iehovae regula ad regulam, regula ad regulam:*[1] *instructio ad instructionem, instructio ad instructionem: paululum ibi, paululum ibi: propterea ibunt et corruent retrorsum, conterentur, irretientur et capientur.* 14. *Propterea audite verbum Iehovae, viri illusores, qui dominamini populo huic, qui est in Ierusalem.* 15. *Quia dixistis: Percussimus foedus cum morte, et cum inferno fecimus pactum: flagellum inundans quum transierit non veniet ad nos: quia posuimus mendacium refugium nostrum, et sub vanitate sumus absconditi.* 16. *Quare sic dicit Dominus Iehova: Ecce ego ponam in Sion lapidem, lapidem probationis, angulum pretiosum, fundamentum solidum. Qui credit non festinabit.* 17. *Et ponam iudicium ad regulam, et iustitiam ad mensuram*[2]. *Everret grando fiduciam mendacii, et latibulum aquae inundabunt.* 18. *Et abolebitur pactum vestrum cum morte: visio vestra cum inferno non stabit, flagellum inundans quum transierit, tunc eritis ei in conculcationem.* 19. *Ex quo transierit, rapiet vos utique mane quotidie, transibit interdiu et noctu. Et erit ut terror*[3] *duntaxat intelligere faciat auditum.* 20. *Quoniam contractus erit lectus, ut non sufficiat: angusta erit stragula colligendo.* 21. *Quoniam sicut in monte Perazim stabit Iehova: et sicut in valle Gibeon irascetur*[4] *ad faciendum opus suum, alienum opus suum. Ad designandum facinus suum, alienum facinus suum.* 22. *Nunc itaque ne sitis illusores: ne forte constringantur vincula vestra. Quoniam consumptionem et finitionem audivi a Domino Iehova exercituum super universam terram.* 23. *Auscultate, et audite vocem meam: advertite et audite sermonem meum.* 24. *An quotidie arat arator, ut seminet? aperit et confringit glebas agri sui?* 25. *Annon quum aequaverit faciem eius, tunc sparget vicium, seret cyminum: et ponet triticum in mensura, hordeum demensum, et speltam suo modo?* 26. *Docet eum rectitudinem Deus suus, et instituit eum.* 27. *Certe non triturabitur vicia tabula dentata, nec rota plaustri super cyminum circumferetur: quia baculo excutitur vicia, et cyminum virga.* 28. *Triticum licet trituretur, non in perpetuum triturat ipsum, nec rotam plaustri sui perpetuo strepere facit, ne dentibus suis conterat ipsum.* 29. *Etiam hoc a Iehova exercituum egressum est, qui mirificus est consilio et magnificus opere.*

[1] 1551 *ut v.* 10. [2] *in margine:* vel trutinam, *quod praebet* 1551. [3] vel commotio. [4] vel tumultuabitur.

IN CAPUT XXVIII.

1. (*Vae coronae superbiae.*) Nunc aliud argumentum et diversum a superiore ingreditur Isaias. Haec enim concio a proxima disiungenda est. Ostendit iram Domini Israeli primum, deinde Iudaeis impendere. Nam probabile est integro adhuc et stante regno Israel prophetam haec praedixisse: tametsi certo affirmari non possit, nisi quod certa ratio dictat, nondum profligatas tunc fuisse decem tribus. Itaque hunc ordinem tenet propheta. Primum, haud longe abesse ab Israele vindictam Dei, quod varia scelera et corruptelae omne genus illic regnarent. Turgebant enim fastu et arrogantia: demersi erant in suis lautitiis, et ad omnem intemperiem diffluxerant, hinc proruperant usque ad crassum Dei contemptum: ut fieri solet, quum homines sibi nimium indulgent: Dei enim facile obliviscuntur. Deinde ostendit Deum quodammodo iram suam cohibere, quod parcat tribui Iuda. Quia quum abductae sunt decem tribus cum dimidia parte tribus Beniamin, Iudaei intacti atque integri adhuc manserunt. Hanc Dei misericordiam commendat Isaias, quod Deus ecclesiam suam interire noluerit, atque reliquias quasdam servaverit. Caeterum ipsos quoque Iudaeos ita depravatos et corruptos esse ostendit, ut nullum huic misericordiae Dei locum relinquant. Et quum non minor impietas apud ipsos quam in Israele vigeret, necesse fore ut ultricem Dei manum ipsi quoque sentiant. Atque diligenter observandus est hic ordo, quoniam multi in expositione huius loci hallucinantur: quod propheta Israelis nomen diserte non expresserit, quando sub Ephraim decem tribus comprehendi satis notum est. Quod ad verba spectat, quia particula הוי, ut plurimum est exsecrantis, nolui a communi interpretum sententia discedere, praesertim quum palam hic minetur propheta. Si quis tamen vertere malit, Heus corona, non repugno. Copula ו in causalem resolvi debet: Quia flos eius deciduus est. Gloriam enim et decorem Israelis comparat flori deciduo, quemadmodum postea dicetur. In summa maledicit opulentiae Israelitarum. Nam per coronam superbiae nihil aliud intelligit quam pravam confidentiam qua ipsi turgebant. Ea autem ex abundantia rerum et copia nascebatur. Haec enim vitia perpetuo fere coniuncta sunt: quia affluentia et satietas ferocitatem et arrogantiam pariunt, nam efferimur rebus secundis, nec iis moderate uti scimus. Incolebant autem regionem uberem

et fertilem. Quam ob causam etiam Amos (4, 1) vocat eos vaccas pingues, quae montem Samariae incolunt. Sua igitur opulentia elati et Deum et homines contemnebant. Ideo *temulentos* ipsos vocat propheta, quod prosperis rebus inebriati nihil adversi vererentur, seque extra omnem aleam positos, ac ne Deo quidem ipsi subditos esse existimarent.

(*Quia flos.*) Non dubito quin alludat ad convivales coronas, quae tunc in usu erant: ut etiam hodie multis in locis utuntur. Crapulae autem et ebrietati indulgebant Israelitae, nec dubium quin terrae foecunditas intemperentiae ipsorum occasionem praebuerit. Iam quum florem *deciduum* vocat: similitudinem suam prosequitur, eleganter alludens ad flores qui subito marcescunt. Gloriam porro illam dicit esse super verticem vallis pinguium, quia pascua sua sub pedibus spectabant, quorum ubertas eorum superbiam magis inflabat. Alii vertunt, Unguentorum: sed non satis convenit. Affluentiam enim et saturitatem significat, quibus pietatis oblivio, et contemptus Dei inducta sunt. Et per nomen *capitis* alludit ad situm regionis, quod Israelitae magna ex parte valles opimas incolerent. Ei autem affingit coronam, quae totum regnum circumdet: quod floreret rerum omnium copia. Significat enim opulentiam, ex qua nata est socordia, securitas, confidentia, intemperantia et ferocitas. Quae doctrina ad nos etiam pertinet. Horum enim exemplo monemur rebus prosperis moderate utendum esse: alioqui nos infelicissimos fore, quoniam Dominus omnibus nostris opibus et copiis maledicet.

2 et 3. (*Ecce durus et.*) Hoc ad Assyrios referri potest, ac si diceret eos praesto fore ad Dei arbitrium, ut sub auspiciis eius militent, simul ac vocati erunt. Quanquam malo sine substantivo accipere, ut significet aut baculum, aut quamvis aliam rationem, qua Dominus ipsos e tam elato fastu deiiciet. Eamque inundationi comparat, aut turbini, quo et herbae et flores prosternuntur, omnisque terrae decor abraditur. In quo prosequitur similitudinem floris decidui, quam initio adduxerat. Nihil enim gravi imbre aut turbine floribus magis infestum esse potest. Utitur autem demonstrativa particula הִנֵּה: quoniam impii nullis minis moventur. Ostendit ergo se non loqui de rebus ambiguis, nec temere divinare, sed ea praedicere quae statim ventura sunt. Ubi reddidi, In manu, Hieronymus vertit, Terram spatiosam, quod verbis repugnat. Alii pro fortitudine accipiunt, ut sit violenta deiectio. Verum simplex mihi videtur esse sensus: sic Israelitarum gloriam et magnificentiam prostratum iri, ac si quis ebrium manu impelleret. Versu tertio eandem sententiam confirmat.

4. (*Et erit.*) Eadem fere verba repetit, quia scimus quam difficile sit metu humiliare, qui prosperis rebus excaecati sunt, quorum oculos felicitas non secus ac pinguedo obducit. Quemadmodum enim Dionysius secundus hebetudinem contraxit, ut subinde impingeret, quod intempestivis se ingurgitaret conviviis: ita delitiis et voluptatibus hebetantur hominum mentes, ut nec Deum nec se amplius norint. Saepius ergo idem inculcat mentibus quasi stupore attonitis, ut intelligerent quod alioqui incredibile videbatur. Hoc vero illustrat altera similitudine pulchra admodum et propria. Nam fructus quidem praecoces magis commendantur, quod alios praecedant, spemque afferant reliqui proventus: sed exiguum tempus durant, neque servari possunt. Eos enim subito devorant aut mulieres gravidae, aut pueri, aut viri minus alioqui in victu temperantes. Talem Israelitarum felicitatem fore dicit, quia prosperitas qua florebant non diuturna erit, sed momento deglutietur. Quod autem de regno Israel pronunciavit Isaias ad totum quoque mundum pertinet. Efficiunt enim homines ingratitudine sua, ut quidquid beneficentiae in eos contulit Dominus, ad maturitatem pervenire nequeat. Nam abutimur eius bonis, eaque perversitate nostra corrumpimus. Hinc fit ut praecoces et momentanei fructus reddantur, qui nos perpetuo alere potuissent.

5. (*In die illa.*) Postquam de regno Israel loquutus est, transit ad tribum Iuda: atque ostendit in hac severa Dei vindicta misericordiae tamen locum fore. Et quamvis decem tribus periissent, Dominum tamen conservaturum aliquas reliquias, quas sibi consecrabit: ita ut illic corona gloriae et decoris diadema sit: id est, nunquam ita deformari ecclesiam, quin Dominus eam decore et magnificentia exornet. Quanquam non ad omnes Iudaeos promiscue extendo hoc vaticinium, sed ad electos qui mirabiliter ab interitu erepti sunt. Etsi enim residuum populi vocat tribum unam et dimidiam respectu aliarum decem, in progressu tamen videbimus in ipsa quoque tribu Iuda statui discrimen. Nec mirum est prophetam de eodem populo varie loqui, dum nunc ad corruptum vitiis corpus, nunc ad electos sermonem dirigit. Certe decem tribuum respectu, quae a Dei cultu et fidei unitate desciverant, merito Iudaeos nominat residuum populi: sed dum eos sine comparatione respicit, et quales intus sint considerat, non minus iuste in eorum corruptelas invehitur. Scio aliter exponi ab aliis quod statim sequatur, *et in vino*, etc. Atque hanc sententiam cum initio capitis iungendam putant. Interea forsitan Iudaeis parcet Dominus. Qui vero parceret? nihilo enim sunt aliis meliores. Quum ergo in eadem sint culpa, similibus etiam poenis subiici necesse est. Atqui non animadvertunt prophetam in eo specimen proponere singularis gratiae Dei, quod non eodem simul tempore vindictam exercuit contra

totum Abrahae genus, sed everso regno Israel inducias permisit Iudaeis si forte paulatim resipiscerent. Deinde eadem opera amplificare ingratitudinem populi ex circumstantia quam posuerat: quod scilicet oportuisset eos exemplo fratrum suorum doceri. Nam calamitas Israelis ipsos expergefacere, atque ad resipiscentiam stimulare debuerat. Ea autem non movebantur, ut redderentur meliores. Quamvis ergo indigni essent tantis beneficiis, Dominus tamen inter ipsos ecclesiam suam conservare voluit: hac enim ratione tribum Iuda et dimidiam partem tribus Beniamin ab illa clade eripuit. Iam quia tribus Iuda exigua erat gentis portio, ideoque superbis Israelitis despecta, propheta satis in uno Deo opulentiae et gloriae fore asserit, quo terrenos omnes defectus suppleat. Atque hinc docet quaenam vera salutis nostrae ratio sit: nempe, si in Deo felicitatem nostram constituimus. Nam simul atque ad mundum delabimur, flores marcidos colligimus, qui statim decidunt atque evanescunt. Atque haec vesania passim, et plus aequo inter nos regnat, quod extra Deum, id est sine ipsa beatitudine beati esse volumus. Praeterea ostendit Isaias nullas calamitates, quantumcunque graves, obstare posse quominus Deus ecclesiam suam exornet. Ubi enim omnia ad interitum vergere videbuntur, Deus nihilominus corona gloriae suis futurus est. Notatu etiam dignum est quod tunc demum novum decus ecclesiae promittit Isaias, ubi attenuata fuerit multitudo, ne funesta illa clade quae instabat animum despondeant fideles.

6. (*Et in spiritum.*) Rationem demonstrat qua Dominus reliquias illas novo decore ornabit. Nam exempla verae politiae proponit, qua potissimum populi conservantur. Ea autem duabus praesertim rebus consistit: nempe consilio et fortitudine. Consilio enim et prudentia res domi administrari debent: foris autem adversus hostes robore et copiis opus est. Quum itaque duobus hisce praesidiis regna et respublicae tueantur ac retineant statum suum, spiritum prudentiae et fortitudinis populo suo promittit. Utrumque vero concedi a Deo, nec aliunde exspectandum esse simul ostendit. Nec vero magistratus in civitate praeesse et ius suum cuique reddere, nec belli duces propulsare hostes poterunt, nisi a Domino regantur.

7. (*At isti quoque.*) Redit ad profanos Dei contemptores, qui titulo tenus Iudaei erant, ac amplificat eorum ingratitudinem: quia tametsi irae Dei insigne documentum prae oculis habebant, quum viderent fratres suos duriter castigatos esse, quum praeterea Dei clementiam erga se experti essent: tamen neque illo severitatis exemplo, neque bonitatis divinae sensu in viam reduci potuerunt, nec ulla in re meliores redditi sunt quamvis Dominus eis percussisset. De *vino* et *sicera* hic metaphorice loquitur. Nec enim accipio de communi ebrietate, in quam initio capitis invectus est: quin potius ebriis similes fuisse dicit, quod sensu rectaque intelligentia carerent. Si quis in vocibus vini et sicerae subaudiat notam similitudinis, clarior erit sensus. Fateor quidem assidua crapula quasi brutescere homines: nec dubito quin ebrietas et luxus in cibo et potu Iudaeis quoque mentes suffocaverint: sed si totum contextum expendimus, facile erit videre amentiam metaphorice damnari. Ubi addit, *sacerdos* quoque et *propheta errarunt*, longius progreditur in eadem amplificatione: nec plebeios tantum homines ebrios fuisse dicit, sed sacerdotes ipsos, qui aliis praelucere et viam monstrare debuerant. Sunt enim veluti sal terrae, quemadmodum ait Christus. Quod si infatuentur, quid accidet plebeiis? si oculus caecus est, quid reliquis partibus corporis eveniet? Hoc autem omnium gravissimum est, quod eos non in crassioribus tantum vitae flagitiis, sed in visione et iudicio delinquere dicit. Unde colligendum est, quam deploratus fuerit ecclesiae iudaicae status. Atque hic, velut in speculo, possumus vitia nostra contemplari. Est quidem portenti simile, post tot flagella, velut adhibitis a Deo purgationibus, ecclesiam tot scatere corruptelis. Sed ea est pravitas nostra, ut certemus cum eius plagis, et quamvis subinde exscindat, assiduamque operam purgandis vitiis nostris adhibeat, omnia remedia non tantum inutilia reddimus, sed novos etiam morbos accersimus. Mirum igitur hodie videri non debet, postquam ecclesia tot plagis et aerumnis castigata est, homines praefractos apparere, atque etiam deteriores esse redditos, quum id populo veteri accidisse testetur Isaias. Iam quod hanc tam foedam et scelestam gentis impietatem Dominus bonitate sua superavit, ecclesiamque suam nihilominus servavit, id arcana eius virtute praeter omnium exspectationem factum est. Nihil enim apud nos proficeret, si usitatis remediis uteretur. Hinc etiam apparet quam stulta et puerilis sit papistarum iactantia, qui semper ecclesiam in ore habent, et sacerdotum, episcoporum, pontificum nomina obtendunt, eorumque autoritate adversus verbum Dei muniti esse volunt: ac si ordo ille nunquam labi aut errare posset. Inclusum, videlicet, cerebris suis spiritum sanctum se tenere putant,, et repraesentare ecclesiam, quae nunquam destituitur a Deo. Sed videmus quid de sacerdotibus pronunciet propheta, quorum ordo et speciosior fuit et illustrior. Si usquam ecclesia fuit, tunc certe apud Iudaeos fuit: et testimonium habuit ordo ille ex verbo Dei, quo isti carent. Eos tamen non moribus tantum corruptos fuisse, sed ratione et iudicio aberrasse ostendit, prophetasque, quos scimus sacerdotibus ob eorum ignaviam extra ordinem fuisse divinitus additos, in sacro tamen illo docendi munere et revelationibus fuisse caecos. Quare nihil

futilius, quam titularis officii praetextu ab errandi periculo eximere, qui Deo posthabito, nec modo abiecta pietatis cura, sed etiam calcato pudore, suam tyrannidem quolibet modo defendunt.

8. (*Quoniam omnes mensae.*) Pergit in eadem metaphora, et quasi in tabula depingit quod accidere solet hominibus crapulae deditis: quia pudoris obliti non modo more pecudum sese proiiciunt, sed nihil refugiunt turpitudinis. Est certe hoc foedum et detestabile spectaculum, mensas videre aspersas vomitu: ideo hac figura exprimit Isaias foetidam esse totam populi vitam. Nec enim dubium est quin propheta voluerit uno verbo significare, nihil integri aut sinceri apud Iudaeos restare. Si quis ad mensas eorum accedat, nihil posse reperiri praeter foedam ebrietatem: si quis vitam eorum contempletur, nullam eius partem a vitiis et sceleribus puram aut vacuam esse. Doctrinam vero ipsam adeo corruptam esse, ut foeteat quasi foedata vomitu et stercore. In allegoriis, ut quidam faciunt, nolo subtilius philosophari.

9. (*Quem docebit.*) Hic propheta per admirationem ostendit insanabilem esse populi morbum, nec restare quidquam Deo quod ipsorum causa efficiat, quum rationes omnes frustra tentarit. Certe ubi errantes in viam revocat, et inconsiderate vagantes non desinit subinde monere, hoc singulare remedium est: quod si profectu caret, actum est de eorum salute, qui nullam medici opem admittunt. Conqueritur ergo propheta, excludi quodammodo Deum populi vecordia, ne sanandis eius vitiis operam impendat: ideoque similes facit Iudaeos pueris infantibus, vel qui adhuc balbutire incipiunt, quibus docendis luditur opera. Merito quidem hortatur Petrus (1. Ep. 2, 2) fideles, ut quasi infantes nuper geniti ad lac purae doctrinae sugendum accedant: quia nemo docilem se praebebit, nisi qui exuerit duritiem, quae omnibus ingenita est. Sed nunc aliud infantiae genus damnat propheta, ubi homines in vitiis suis obstupefacti nihilo magis attendunt ad coelestem doctrinam quam si nulla intelligentia praediti essent. Itaque perperam nonnulli cum illo Petri loco prophetae sententiam coniungunt, ac si Deum induceret quaerentem sibi discipulos, qui deposito omni fastu similes sint pueris nuper ablactatis. Quia potius exclamat propheta, frustra et non sine ludibrio spargi doctrinam inter stolidos et fatuos, qui pueri sunt non malitia, sed sensu, ut loquitur Paulus (1. Cor. 14, 20). Atque ex contextu melius liquebit: quia percipiendae doctrinae idonei non erant, non posse Deum accusari nimii rigoris, si eos abiiciat, neque amplius dignetur inutilem operam feriendis eorum auribus consumere.

10. (*Quoniam praeceptum.*) Hinc satis apparet Dominum conqueri quod frustra laborem suum instituendo huic indocili populo impendat. Perinde ac si quis infantes doceret, quibus saepius elementa inculcanda et repetenda sunt, protinus tamen obliviscuntur: atque ubi totum diem in una litera edocenda magister consumpserit, iterum sequenti die, ac deinceps repetendus erit idem labor, et quamvis nihil industriae aut diligentiae reliquum faciat, tamen nihilo magis promovebit. Qui fastidium caventes verba hic mutant, inepta copiae affectatione obscurant prophetae sensum, et sermonis etiam leporem evertunt: quum iisdem verbis utens, repetitionem variam et assiduam, taediique plenam significare voluerit. Est enim, ut iam dictum est, similitudo ducta a pueris, quibus multa ingerere magistri non audent, quod minime sint capaces: sed paucas veluti guttulas instillant. Ita secundo ac tertio, atque saepius idem repetunt, eademque praecepta inculcant. Denique semper elementarii sunt discipuli, donec ratione et iudicio praediti sint. Et facete per mimesin verba haec recitat: Paululum hic, paululum ibi. Nomen קו male, meo indicio, nonnulli interpretantur lineam, quasi ad tardam aedificationem, quae per lineas paulatim assurgit, alluderet propheta. Dura enim et procul remota esset haec similitudo, quum de puerilibus rudimentis hic agatur. Fateor quidem ita fuisse positum supra c. 18 ubi vertimus *lineatim*, et aliis pluribus locis: sed circumstantia nunc diversum sensum exigit. Sicuti etiam Psalmo 19 (v. 8) nisi quod illic tolerabilius esset nomen lineae, vel dimensionis. Quanquam non nego metaphorice pro instructione vel regula accipi. Nam quia in aedificiis קו vocatur perpendiculum vel norma, sicuti paulo post eodem capite videbimus, ideo non mirum est ad alias praeceptiones transferri.

11. (*Quoniam balbis labiis.*) Quod subaudiunt quidam perinde esse ac si quispiam loquatur, superfluum est. Ego itaque ad Deum refero, quem propheta dicit insipido populo barbarum esse factum. Haec autem obiurgatio debuit eos acriter pungere, quod sua culpa Deum, qui linguas omnium formavit, quasi balbum redderent. Nondum enim illis minatur, sed socordiae eorum imputat, quod sibi reddiderint confusum sonitum coelestis doctrinae, quia sponte caecutiendo, nihil inde proficient. Quod ergo se infatuarunt, ut non audiant loquentem Deum, portento comparat propheta.

12. (*Quoniam illis dixit.*) Quod alii etiam periphrastice exponunt: Si quis illis dicat, Haec est requies, nolunt audire, frigidum est, nec sermonem contexit ut decebat. Potius causam assignat propheta cur Deus Iudaeis sit barbarus: nempe, quod eis deessent aures. Surdis enim verba fiebant: frustra Dominus eis requiem ostendebat. Haec autem surditas ex contumacia proficiscebatur: quia doctrinam pervicaciter et proterve respuebant. Haec autem bis inexcusabilis fuit pravitas, requiem, quae naturaliter omnium votis expetitur, sibi oblatam

reiicere. Haec impietas iam per se non erat ferenda, obsurdescere ad sermonem Dei loquentis: caeterum deterior fuit ingratitudo, bonum summopere optabile data opera reiicere. Ideo fructum demonstrat, quem ex fidei obedientia colligere poterant, et quo se propria malitia fraudarunt. Haec igitur ignorantia et caecitas illis exprobratur, quoniam oritur ab eorum contumacia, dum luce oblata maligne oculos avertunt, et caligare quam illuminari malunt. Unde sequitur, simul ac Deus verbum suum proposuit, incredulos sponte sibi accersere miseram inquietudinem: quia omnes ad beatam quietem invitat: et scopum palam ostendit, ad quem si dirigimus vitae nostrae cursum, vera nos felicitas manet, ut nemo audita coelesti doctrina, nisi sciens et volens aberrare queat. Hinc colligimus quam amabilis esse nobis debeat coelestis doctrina, quae inaestimabile bonum nobis affert, ut tranquillis mentibus fruamur vera felicitate. Clamant omnes nihil esse melius quam reperire ubi consistant: interim dum quies proponitur, negligunt multi: maior pars etiam refugit, ac si data opera miseram anxietatem et trepidationem continuam omnes appeterent. Nec est cur obmurmuret quisquam se inscitia labi: quia nihil clarius, aut apertius Dei doctrina, ut frustra quidquam excusationis obtendant homines. Denique nihil magis absurdum quam culpam in Deum reiicere, quasi obscure loquatur, aut confuse doceat. Iam vero sicuti hic testatur Deus certam requiem se verbo suo monstrare: ita ex opposito admonet omnes incredulos iustam ferre mercedem suae pravitatis, dum eos exagitat continua inquietudo. Quod statim sequitur, *reficite lassum*, aliqui sic exponunt: Deum ut nobis propitius sit requirere officia caritatis, eaque per synecdochen hic comprehendi. Sed mihi videtur propheta aliud velle, quietem scilicet a Deo monstrari, qua lassitudo nostra sublevetur. Unde magis convincitur nostra ingratitudo, si ne ipsa quidem necessitas, quae acerrimus est stimulus, nos ad quaerendum remedium sollicitat. Ac eodem fere pertinet hoc prophetae dictum, quo illud Christi: Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. Denique significat Isaias, hanc optionem dari Iudaeis, An refici et recreari, an oneri succumbere et obrui malint. Unde confirmatur quod nuper attigi, Deum scilicet non frustra hortari, ut ad se veniant qui tranquillitate indigent, sicuti alibi videbimus: Non frustra dixi domui Iacob, Quaerite me. Quare ubi edocti erimus eius verbo, nisi per nos steterit, tuto licebit in ea quae illic monstratur doctrina acquiescere. Nec enim vult nos inani curiositate fatigare, ut homines multa sibi tormenta et cruciatus vanis studiis saepe accersunt. Caeterum quando hanc quietem lassis destinatam esse ostendit, qui sub ipso onere ingemunt, doceant saltem nos anxietates, quibus vexamur, ad verbum Dei confugere, ut pacem obtineamus. Atque ita experiemur haud dubie certum hunc esse verbi Dei usum, sedare omnes turbulentos affectus, et placare dubias ac trepidas mentes. Quicunque alibi quietem quaerunt et extra verbi metas cursitant, semper torqueri, aut misere vacillare necesse est: quia extra Deum sapere et sine ipso felices esse volunt. Quod papistis accidere videmus, qui repudiata pace hac Dei tota vita se misere cruciant. Sic enim eos circumagit et versat Satan, ut horrenda inquietudine turbentur, nec usquam inveniant consistendi locum.

13. (*Erit igitur illis.*) Quanquam eadem verba repetit propheta, sensus tamen nonnihil diversus est: quia iam voluntarii illius stuporis, de quo loquutus est, poenam denunciat: quod scilicet Deus sic attonitos reddet, ut in totum priventur fructu salutaris doctrinae, nec quidquam praeter inanem sonitum percipiant. Denique ex superioribus concludit, quia profectu caruerat verbum Dei, Iudaeos ingratitudinis suae daturos poenam: non quod auferatur illis verbum, sed quia recto iudicio et intelligentia privati in clara etiam luce caecutiant. Sic Deus reprobos, dum immorigeri sunt, magis ac magis excaecat et obdurat. Paulus hunc locum citat (1. Cor. 14, 21), quum reprehendit Corinthios stultae affectationis, quoniam apud eos ambitio sic invaluerat, ut potissimum admirarentur eos qui lingua peregrina loquebantur: quemadmodum vulgus hominum ad res ignotas et insolitas obstupescit. Qui Pauli locus perperam intellectus est, quod haec prophetae verba non satis expensa fuerant. Haec autem Paulus aptissime proposito suo accommodat. Nam stulta et praepostera admiratione Corinthios duci ostendit, atque perperam affectare ea ex quibus nullum fructum percipiebant: denique similes esse pueris, non malitia, sed intelligentia et sensu, ita sibi ultro maledictionem accersere, quam hic propheta comminatur: eisque accidere ut verbum Dei sit praeceptum ad praeceptum: nec plus ex eo doctrinae percipiant, quam si quis ignota ipsis lingua obstreperet. Haec autem extrema dementia est, vana scilicet affectatione caecitatem sibi et ingenii hebetudinem accersere, quam Dominus pervicacibus et obstinatis denunciat. Hanc igitur prophetae sententiam Paulus ipse explicat atque apertiorem reddit. Nam indignos esse ostendit qui ullos progressus faciant in doctrina salutis, qui ea abutuntur. Similem fere locum vidimus capite octavo, ubi propheta doctrinam suam obsignatis literis comparabat. Postea etiam libro clauso similem esse dicet. Hoc autem accidit, ubi Dominus ob ingratitudinem, iudicium sanamque mentem adimit hominibus, ut videntes non videant, et audientes non audiant. Atque iustissima ipsius

ultio est. Quod diligenter observandum est. Nam saepenumero praeclare nobiscum agi existimamus, nobisque admodum placemus, quod verbum minime desit. Sed quid nobis proderit, nisi mentes nostras illuminet, animosque nostros regat? Nam eo gravius nobis iudicium accersimus. Quamobrem duplici gratia nobis opus est. Primum, ut affulgeat Deus nobis per verbum suum: deinde, ut mentes nostras aperiat, et corda in obsequium paret. Alioqui nihilo magis evangelii splendore iuvabimur quam caeci fulgore solis. Hac igitur poena admonemur non esse abutendum verbo Dei, sed intendendum recta in scopum, quem nobis Dominus in eo proponit. Tandem in fine versus exitium eorum describit, qui ad hunc splendorem verbi caecutiunt: nihil enim aliud iis restare, nisi ut se temere proiiciant, quoniam a via discesserunt. Ergo ruere ipsos et concidere necesse est. Casum autem non levem fore significat: quoniam ipsum sequetur contritio. Iam in verbo irretiendi usurpat aliam metaphoram: paratos scilicet esse laqueos omnibus incredulis, quibus impliciti ad interitum trahantur. Similem huic sententiam prius habuimus cap. 8 atque iisdem fere expressam verbis: nam eadem de re illic propheta concionatur: nempe, de excaecatione populi, qui iram Dei contumacia sua provocarat. Ostendit autem exitium semper instare iis qui extra verbum Dei aberrant. Aut enim reperient offendicula in quibus impingent: aut laqueos quibus irretientur. Denique fieri non poterit, quin male iis cedat, qui viam a Deo monstratam non tenent: quoniam vel aperte corruent et conterentur, vel occultis insidiis se ipsos in fraudem inducent.

14. (*Propterea audite.*) Amplificat obiurgationem suam, simulque consolationem admiscet, qua piorum animos erigat. Sic enim impiis extremum interitum denunciat, ut materiam consolationis relinquat fidelibus, eorum salutem Deo affirmans caram et pretiosam esse. Caeterum per *illusores* intelligit fraudulentos et captiosos homines, qui putant se cavillis astuque suo iudicium Dei posse effugere. Nam לוץ, cavillare et illudere significat. Alloquitur autem non vulgares homines, sed duces et gubernatores, qui quum populum regerent, ingenio et solertia alios antecellere sibi videbantur, sed acumen suum vertebant in versutiam qua fucum Deo ipsi facerent, ideoque non sine salsa ironia vocat illusores: ac si diceret: Putatis vobis satis esse astutiae ad illudendum Deum: sed nequaquam illudetis. Praecipuum ergo et gravissimum omnium certamen prophetae fuit cum primoribus. Nam etsi omnes ordines corruptissimi erant, hi tamen falsa persuasione sapientiae inflati caeteris erant pervicaciores. Atque id fere omnibus saeculis usu venit, ut vulgus, tametsi barbaro impetu ferociat, non laboret tanta impietate quanta proceres, vel aulici, vel alii versuti homines qui ingenio et prudentia alios antecellere sibi videntur. Potissimum igitur adversus ingeniosos hostes istos arment se verbi ministri. Nulli enim perniciosiores esse possunt: nam et per se nocent, et alios ad similem contemptum et impietatem inducunt, ac saepe existimatione et gloria nominis sui minus perspicaces vulgi oculos perstringunt. Hoc quidem horrendum atque prodigiosum est, quum ecclesiae gubernatores non tantum ipsi excaecati sunt, sed etiam alios excaecant atque ad Dei contemptum animant, piamque doctrinam rident et cavillis suis proscindunt: denique vires ingenii conferunt ad religionem evertendam: sed adversus eos colligendi sunt animi prophetae exemplo, ne in hoc certamine frangamur, aut deficiamus. Qua autem ratione tractandi sint huiusmodi homines, ipse quoque ostendit. Nec enim multum operae consumere debemus in iis docendis, (parum enim proficeret doctrina) sed graviter obiurgandi sunt et terrendi iudicio Dei. Criminis atrocitas hinc augetur, quod occupent ipsum Dei sanctuarium, et electum populum Dei suis sordibus inficiant.

15. (*Quia dixistis.*) Rationem subiungit propheta cur illusores vocarit: nempe, quia omnem Dei timorem exuerant. Modum etiam describit, quod impunitatem in omnibus vitiis et sceleribus sibi promitterent, eoque audaciores reddebantur, et quasi maiorem ad male agendum licentiam nacti ruebant absque ullo metu quocunque eos ferebat libido. Hoc enim per *pactum* cum morte et sepulcro initum significat. Nam omnes minas, omniaque Dei flagella spernendo secureque ridendo se extra omne discrimen positos esse arbitrabantur. Et nomine חוה idem significat quod prius per ברית. Nam geminatio est eiusdem sententiae. Visionis enim nomine significat id quod vulgo dicimus *Avoir intelligence*. Nisi quod videtur tacita subesse antithesis inter visiones propheticas, et fallacem istam solertiam, in qua sibi plaudunt scelesti veteratores. Certum est autem astutos istos homines nunquam eo prorupisse iactantiae, ut haec verba effutirent. Nimis enim puerile ac ridiculum fuisset. Deinde dubium non est, quin tametsi despicerent Deum, monitionesque omnes aspernarentur, tamen apud populum existimationem aliquam retinere vellent: nec unquam fassi essent se praesidium locare in vanitate: sed propheta eorum affectus et studia, non quid obtenderent, spectavit: rem igitur ipsam eorumque animos, non verba, consideravit. Quisquis enim sibi et vitiis suis applaudit, et secure contemnit minas Dei, profitetur se pactum iniisse cum morte: quam tametsi denunciet Dominus, minime tamen reformidat. Itaque propheta reprehendit in genere securitatem carnis, qua homines sibi oblivionem iudicii Dei inducunt ac sponte

se fallunt, ac si manum Dei effugere possent. Sed praecipue Lucianicos et nasutos homines aggreditur, qui suum sapere non nisi in profano Dei contemptu locant: et quo magis obtegunt suum dedecus, eo vehementius traducitur a propheta, quasi ex profundo recessu protraheret in lucem eorum astutias, ac diceret: En acumen, solertia et astus sapientum huius mundi, qui quum cladibus et aerumnis undiquaque pateant, se tamen latere et in tuto esse arbitrantur. Digni sunt profecto qui ex mendacio salutem quaerant, quum negligant Dei salutem, denique ipsum despiciant, ac subsannent: suas quidem artes, astutias et fraudes speciosis nominibus tegunt, nec mendacia esse putant: sed eas propheta suis appellat nominibus. Quantum ad *flagellum inundans*, duas simul metaphoras hic propheta comprehendit. Comparat enim clades et aerumnas quibus castigat Deus mundi scelera, flagello: deinde eas ita vehementes et rapidas esse, ut sint instar diluvii. Adversus eas, quantumcunque graves et asperae fuerint, se mendacio et vanitate munitos esse arbitrantur impii eiusmodi homines, easque, tametsi per totum orbem longe lateque exundent, effugere posse confidunt. Iudicia Dei et calamitates, quibus obnoxii sunt homines, intuentur: sed quum Dei manum et providentiam non attendant, atque imputent fortunae omnia quae accidunt, ideo praesidia sibi et munimenta quaerunt quibus eiusmodi flagella a se repellant.

16. (*Quare sic dicit.*) Nunc pios consolatur Isaias: impiis vero exitium, quale meriti erant, denunciat. Priore autem loco consolationem affert, quod pii astutis illis hominibus ludibrio essent, ut nos etiam hodie simplicitatem nostram videmus ab impiis rideri, nosque haberi pro fanaticis, quod tam adversis rebus et tam gravibus aerumnis, nihilominus bene nobis futurum speremus. Adversus hanc insolentiam reproborum propheta animos piorum erigit et sustentat, ut secure praetereant ac pro nihilo ducant eorum ludibria et subsannationes, spemque suam minime inanem aut irritam fore confidant. Demonstratio *ecce* ad certitudinem facit: ac si dixisset: Tametsi verba mea despiciant impii, fidemque iis derogent, tamen id quod pollicitus sum praestabo. Pronomen etiam *ego* emphaticum est, ut vaticinio certa constet fides. Quod ad verba attinet, genitivus בֹּחַן, qui vice epitheti coniungitur cum lapide, tam active quam passive accipi potest: vel pro lapide ad quem totum aedificium probatur vel exigitur quasi ad suam regulam: vel pro lapide probato. Prior autem mihi melius convenire videtur: et certe usus linguae hebraicae hoc postulat, ut potius active interpretemur. Lapidem igitur probantem, vel probatorem vocat ab effectu: quoniam ad hunc lapidem totum aedificium formari et aptari debet, alioqui labi ipsum et corruere necesse erit. *Angulum* vocat: quod totam aedificii molem sustineat, quo nomine etiam Psal. 118 (v. 22) vocatur, eoque robur ipsius et virtutem commendat. Denique *fundamentum*, et quidem, ut ita loquar, fundamentale vocat, paulatim ad eius commendationem magis progrediens. Nec enim vulgarem aut unum e multis qui aedificio serviunt esse ostendit, sed eximium et quo solo totum aedificii pondus nitatur. Sic ergo lapis est, ut totum angulum occupet: sic est angulus, ut tota domus in eo sit fundata. Nam sicuti aliud fundamentum iaci non potest: ita totam ecclesiam et singulas eius partes eo solo niti ac fulciri oportet. Posterius membrum versus hortative alii vertunt: Credens non festinet. Ego tamen in futuro accipere malo, tum quia ad contextum optime quadrat hic sensus, tum quod Pauli autoritate probatur (Rom. 9, 33). Fateor quidem apostolos Graecorum interpretationem sequutos esse, et hac usos libertate, ut contenti rem indicasse verba ipsa non referrent. Sed nunquam de sententia mutarunt: quin potius rectam applicationem spectantes verum ac proprium sensum ostenderunt. Quoties ergo ex veteri Testamento locum aliquem producunt, finis et usus ab ipsis diligenter retinetur. Paulus vero hoc vaticinium citans ex graeca lectione transfert: Qui credit non pudefiet. Ac certe huc tendit propheta, eorum qui credent pacatum et tranquillum animum fore, ut nihil amplius desiderent, nec vagentur incerti, nec properent ad alia remedia quaerenda: sed eo unico plenissime sint contenti. Dura autem non est translatio quum verbo festinandi notatur fervor aut trepidatio. Denique prophetae consilium est laudare fidem ab hoc incomparabili fructu, quoniam in ea nobis placida sit et quieta statio. Unde sequitur nos assidue angi et inquieto animo esse oportere, priusquam ea praediti simus. Unus enim est portus, in quo tuto acquiescere liceat: nempe veritas Domini: quae sola nos pacatos et tranquillos reddet. Atque hunc fidei fructum describit alibi idem Paulus: dum nos fide iustificatos pacem apud Deum obtinere dicit. Hunc porro lapidem apostoli et evangelistae Christum esse ostendunt. Quia tunc vere stabilita et fundata est ecclesia quum mundo exhibitus est. Primum, in eo promissiones suam firmitatem habent: deinde, salus hominum in ipsum solum recumbit. Proinde si tollatur Christus, concidet ecclesia ac corruet. Res igitur ipsa ostendit haec haud dubie ad Christum referri oportere, sine quo nulla est salutis stabilitas: ideoque in singula momenta impendent ruinae. Accedit evangelistarum et apostolorum autoritas: imo spiritus ore ipsorum id aperte docet. Sed re propius expensa rationem perspicere melius licebit, qua haec Christo accommodantur. Primum, non abs re Deum Isaias loquentem inducit, cuius proprium opus est fundare

ecclesiam, sicuti iam alibi visum est rursusque dicet. Atque haec sententia satis frequenter in Psalmis occurrit. Nam si omnes mortales operam suam eo conferant, non poterunt vel minimum lapidem erigere. Solus igitur Deus est qui fundat et aedificat ecclesiam suam, tametsi ad eam rem hominum opera et ministerio utatur. Nunc a quo nobis datus est Christus, nisi a patre? Haec igitur effecit ac praestitit coelestis pater, atque Christum nobis unicum salutis fundamentum statuit. Sed annon prius positus erat hic lapis? nonne hoc fundamento semper subnixa fuit ecclesia? fateor certe: sed spe tantum: quia Christus nondum patefactus erat, neque expleverat officium redemptoris. Ideo propheta quasi de re futura loquitur: ut certo persuasi sint fideles, ecclesiam quam videbant non modo nutare et labascere, sed graviter concussam et fere dirutam dissolvi in ruinas, nova tamen fultura stabilem fore, ubi in lapidem manu Dei positum recumbet. Dicit autem in Sion, quia illinc Christum prodire oportuit. Quod non parum facit ad fidei nostrae confirmationem, quum ex eo loco qui tanto prius tempore ad id destinatus erat, videmus ipsum prodiise. Caeterum, hodie ubique est mons Sion, quum in fines orbis terrarum propagata sit ecclesia. Est autem Christus vere lapis probationis: quoniam totum aedificium ad ipsum exigi necesse est: nec possumus structura Dei esse, nisi illi coaptemur. Unde et Paulus crescere nos iubet in eo qui caput est, ex quo totum corpus coniungi ac connecti oportet (Eph. 4, 15). Tota enim fides nostra Christo accommodanda est, ut nobis instar regulae sit. Est etiam lapis angularis, eoque non una quaedam pars aedificii, sed tota eius moles, fundamentumque ipsum nititur. Nemo enim, ut ait Paulus (1. Cor. 3, 11), fundamentum aliud praeter Christum Iesum statuere potest. Itaque Dominus ecclesiae suae instaurationem ore Isaiae promittens nos ad fundamentum revocat. Talis enim dissipatio erat, ut similis esset ruinae. Eius autem instaurandae ratio non aliter quam per Christum iniri potuit. Caeterum, quod Christus dicitur etiam lapis offensionis, hoc ei accidentale est: nam ingratorum hominum vitio accidit, ut quum ipsum respuunt, alium omnino experiantur quam ipsis futurus erat. Sed de hac re capite octavo dictum est.

17. (*Et ponam iudicium.*) Quia talis erat ecclesiae dissipatio, ut vix sperare auderent fideles meliorem statum, rationem in manu Dei promptam esse docet, qua ecclesiam de integro reformet. Sicut autem aedificii nuper meminit, ita nunc altera similitudine docet minime timendum esse, quin Deus inceptum aedificii opus tandem absolvat. Oblique interim eorum fastum et arrogantiam perstringit qui censeri volebant ecclesiae columnae, quam tamen funditus everterant quantum in se erat. Nam quum luce fidei prope exstincta, et adulterato Dei cultu horrenda esset in populo deformitas, nihilominus gloriabantur regali sacerdotio, sicuti hodie papistas videmus similem iactantiam absque pudore efflare: quum tamen funesta confusio totam ecclesiae formam apud eos periisse clamitet. Hoc consilio definit propheta qualis futura sit ecclesiae reformatio. Porro קו et משקלת magis probabile est ad idem referri, quemadmodum certius ex secundo Regum vigesimoprimo capite (v. 13) colligitur: Ponam super Ierusalem funiculum vel regulam Samariae, et mensuram domus Achab. Quanquam non infitior quin ad ponderum examen alludat. Sit tamen utraque similitudo ab aedificiis sumpta, in quibus architecti et fabri ad regulam omnia examinant, ut iusta inter omnes partes proportio servetur. Sic iudicium aequale Dominus statuere dicitur, quum ecclesiam instaurat, in qua alioqui, velut in deformi ruina, omnia temere congesta et confusa sunt, dum evehuntur impii et prosperis rebus fruuntur: pii vero abiecti et afflicti iacent. Idem de iustitia addit: quod eam dimetietur, vel suis ponderibus appendet, et ad normam omnia aequabit. Nam *iustitiae* et *iudicii* nomine intelligit iustam et legitimam ecclesiae administrationem, quae opponitur larvis et fallaciis, quibus se venditant titulares episcopi. In eum igitur finem hoc fundamentum statui significat, non ut inchoetur tantum ecclesia, sed ut perfecte instauretur: ut vulgo dicimus, *De fons en comble.* Altera quoque pars similitudinis denotat exactissimam aequalitatem. Nihil igitur aedificio deerit, si Christus pro fundamento statuatur: contra autem si absit, vanissima et confusissima erunt omnia. Iam quia nisi discussis inanibus fiduciis non erat iudicio et iustitiae locus, eas omnes discussum iri pronunciat, quia impetus irae Dei deiiciet omnem altitudinem, et diluvium ad omnes securitatis latebras penetrabit. Hypocritas ergo cum sua iactantia, tametsi Dominus conservet ecclesiam suam, nihilominus perituros esse denunciat. Nec enim ita loquitur de flagellis, quasi iis corrigantur impii, quum potius indurentur, reddanturque pervicaciores. Purgationem igitur talem fore ostendit, ut eos e latebris suis eductos nudet falsa sua et inani fiducia. Nam impii se sub mendaciis et fraudibus sic latere putant ut plagas nunquam sensuri: ideoque sibi in flagitiis et sceleribus suis placent atque applaudunt: sed ad eos facile pervadent aquae, id est, ira Domini, quae praeceps atque instar diluvii feretur, facile in latibula eorum perrumpet.

18. (*Et abolebitur pactum.*) Prius invectus est in hypocritas, qui obstinatis animis Deum omnesque eius minas ridebant: atque eorum cogitationes retudit, quod foedus se cum morte habere existima-

rent, id est, impunitatem omnium scelerum sibi pollicerentur: ac si ridendo et subsannando manum Dei effugere possent. Nunc denunciat, ubi serio agnoscent reddendam esse rationem Deo, velint nolint metu et formidine consternatum iri. Nam quod ita quiescunt et securi sunt homines, id veluti quodam veterno aut temulentia accidit, dum morbi sui gravitatem non sentiunt: sed Dominus eos e somno suo, quamvis profundissimo, excitabit, et imaginaria eorum pacta delebit. Denique significat pacem illam, qua impii fruuntur, dum vitiis suis indormiunt, non fore perpetuam. Nam cogentur etiam inviti Deum iudicem agnoscere: eosque, dum se quieti dare volent, securos et inopinantes mirae perturbationes et cruciatus animo subito corripient et exagitabunt. Idem enim iis accidit quod facinorosis, qui si abruptis vinculis evaserint, rident suos indices, iisque convitiantur et petulanter insultant: sed quum a tergo insectantes lictores aspexerint, subito expavescunt, omnisque eorum laetitia in moerorem vertitur: ac longe deterior fit eorum conditio, quam si nunquam vincula abrupissent. Sic impii momentaneo quodam gaudio fruuntur quod oblivione sceleris sui accersunt: sed Dominus statim manum iniicit, sicque eorum conscientias terret, ut nullo modo consistere possint.

19. (*Ex quo transierit.*) Hoc versu plus exprimit quam superiore. Nam significat exitium propediem reprobis instare: quum tamen felicitatem aeternam sibi polliceantur. Impii quidem se aerumnis multis obnoxios esse vident: sed interea sibi indulgent, stuporemque sibi adducunt: atque eo modo aerumnas se propulsare posse arbitrantur. Haec enim iactant proverbia: Ne simus nobis ante diem molesti, Fruamur tempore dum licet, Simus hilares, neque nos frustra fatigemus. At capitibus ipsorum occultam cladem impendere denunciat. Et addit, singulis *mane*, hoc est, celeriter et assidue. Solus enim mali sensus Dei timore afficit impios. Saepe quidem extra periculum formidant: sed ille caecus est pavor, quia non intelligunt unde sibi timeant. Porro quum Deus minatur, securi sunt, quia ipsum non agnoscunt iudicem: atque ita prius sentiunt manum Dei quam de ipso vere cogitent. Quod iterum repetit, *mane*, et paulo post adiungit, *noctu et interdiu*, tam continuum quam quotidianum, ut dixi, flagellum fore significat: ne levem calamitatem fore sibi persuadeant, vel se decipiant spe aliqua relaxationis. Nam quum ira Dei adversus fideles momentanea sit, adversus infideles aeterna est: eos enim persequi in finem usque non desinit. In fine versus ubi reddidi, *tantummodo terror* intelligere faciet, variant interpretes. Ieronymus vertit: Intellectum dabit auditui. Verum haec interpretatio propius ad prophetae sensum accedit: Solus rumor intelligere faciet, id est, Homines, ad quoscunque nuncius pervenerit, dociles Deo reddentur solo rumore. Ego vero paulo simplicius tametsi nolim expositiones aliorum refutare: Accidet ut solus terror vos doctrinae capaces reddat. Ac si diceret: Hactenus nihil apud vos exhortationibus meis profeci: sed Dominus novam inveniet rationem qua vos erudiat: plagas scilicet, atque aerumnas, quibus vos ita terrebit, ut cum quo vobis sit negotium intelligatis. Quemadmodum si immorigerum atque indocilem filium sic hortaretur dolens ac moestus pater: Quum meas admonitiones contemnas, te aliquando a carnifice moneri oportebit. Sic impiis, qui omnes minas ridebant, denunciat Isaias ipsos prophetarum opera non indigere, sed aliquando intellecturos re ipsa quam serio ac vere loquuti sint: neque tamen id ipsis profuturum: quia in tam sera cognitione non erit poenitentiae locus. Quaerendus enim est Dominus, dum tempus est. Pharao nihilo melior est redditus acceptis plagis: nec Esau quidquam profecit lacrymis suis quum se praerogativa sua spoliatum videret. Nulla enim resipiscentia, nulla vitae emendatio sequuta est. *Terroris* nomine significat quam horribile sit incidere in manus Dei viventis: nec impune unquam verbum eius contemni. שמועה vero hic pro eo quod auditur, id est, pro doctrina accipit.

20. (*Quoniam contractus.*) Exornat hac similitudine superiorem sententiam. Nam reprobos qui manu Dei urgentur, comparat iis qui in lectum brevem et angustum abditi sunt: in quo vix membra sua extendere et caput attollere queant: denique quietis loco gravissimos sentiant cruciatus. Nam Iudaeos sic conclusum iri significat, ut extremis angustiis opprimantur, et lectum, qui ad quietem datus est hominibus, fore instar equulei. Iam si integumentum quaerant, stragulam breviorem fore dicit, quam ut sufficiat. Ita ad superius malum hoc etiam accedere dicit, quod in illis gravibus aerumnis omnia ipsis solatia necessaria deerunt. Hoc enim similitudine strictioris straguli exprimere voluit, ut omnium miserrimam conditionem suam fore intelligant, quia eos undiquaque et subtus et supra ultio Dei persequetur: ut nihil habeant levamenti aut relaxationis, nec quidquam remedii inveniant. His autem similitudinibus utitur Dominus, ut sese ad imbecillitatem nostram accommodet: quod alioqui quam horribile sit iudicium Dei percipere nequeamus. Ex his ergo colligimus quanti sint horrores quibus exagitantur impii et constringuntur, dum eos persequitur Dominus: si quidem in terrae centrum abdere se vellent quaeritandis latebris: sed Dominus eos in apertum producit, atque ita concludit et constringit ut se movere nequeant.

21. (*Quoniam sicuti in monte.*) Quoniam hic sermo de reprobis habetur, propheta nihil praeter terrores et saevas ultiones proponit. Ut enim filiis

suis Dominus benignum se et clementem praebet, ita reprobis formidabilem sese ostendit. Adducit igitur exempla, quibus ad defensionem populi sui manum exseruit Dominus, veluti quum Philistaeos fudit in valle Perazim, persequente Davide. Item quum Amorraei et alii hostes ab Israelitis caesi sunt in valle Gibeon, duce Iosua, qui impetravit a Domino ut sol et luna consisterent, quo facilius hostes persequeretur. Ac *standi* verbo potentiam Dei indicat, quod eum desidere et otiosum esse existimemus, dum reprobos non ulciscitur. Stare ergo, vel eminere dicitur, dum palam suae virtutis documenta nobis exhibet, ac praesertim ex quibus appareat quantam ecclesiae suae curam gerat. Etsi autem diversa erat ratio, quia olim contra exteros surrexerat pro defensione electi populi, nunc autem bellum Iudaeis denunciat: scite tamen accommodat Isaias haec exempla: quia Deus hostes domesticos profligando non minus ecclesiae suae consulet, quam si vires suas armaque converteret contra extraneos. Habiturum igitur ipsos hostium numero, quamvis falso se populum eius esse iactarent. *Alienum* hoc opus dici ideo nonnulli putant, quod nihil magis Deo proprium sit, quam misereri, atque ignoscere peccatis nostris: invitum facere quod irascitur, alienamque veluti personam et naturae ipsius adversam induere. Est enim natura clemens, misericors, patiens, benignus, tardus ad iram: ut scriptura multis verbis et variis loquutionibus infinitam eius misericordiam declarat. Alii exponunt Alienum: quod solitus esset antea tueri populum suum, stupendum esse quod nunc ipsum hostiliter aggredi ac perdere instituat. Ego alienum simpliciter accipio pro insolito vel admirabili: nam et sic appellatur quod rarum, et hominibus inusitatum est. Scimus autem res novas quam plurimum admirationi esse hominibus. Perinde igitur est ac si diceret, Dominus vos puniet: neque id vulgari quadam et usitata ratione, sed adeo stupenda ut eius conspectu vel fama omnes expavescant. Certum est omnia Dei opera totidem potentiae ipsius testimonia esse, ut merito nos in admirationem adducere debeant: sed quum assiduo usu et conspectu nobis vilescant, eum nihil agere existimamus, nisi extraordinarias aliquas rationes experiatur. Vetera igitur exempla producit Isaias, ut tametsi haec ultio nova et stupenda sit hominibus, Deo tamen intelligamus minime novam esse, quum iam olim non minora potentiae et virtutis suae documenta ediderit. Interea libenter amplector, prophetam impios Israelitas Philistaeis et Cananaeis opponere, ac si diceret, Dominus olim miracula edebat, quum populum suum servare vellet: nunc ea editurus est ad ipsum destruendum. Nam quum Israelitae degenerarint, exitialem Dei manum sentient, quam patres eorum salutarem experti sunt.

22. (*Nunc itaque.*) Admonet iterum impios illos quos prius illusores vocaverat, nihil suo astu, contemptu, subsannatione, cavillis profecturos: quoniam omnis eorum calliditas discutietur, et ad poenitentiam hortatur si qui forte adhuc erunt sanabiles. Ideoque easdem iterat minas, quae eos sollicitent. Luctando enim hoc unum acturos esse dicit, ut se magis coarctent suis laqueis. Nam quod pro vinculis alii castigationes reddunt, non satis quadrat contextui. Est enim hic aptissima vinculorum similitudo. Nam sicuti vulpes quae in laqueum inciderit, magis astringit nodum quum sese extricare et eripere conatur: sic impii tergiversando magis se ac magis involvunt atque astringunt. Cupiunt effugere manum Dei, et adversus stimulum calcitrant, instar equi ferocientis qui omnes vires eo intendit ut sessorem excutiat: sed nihil aliud sua contumacia et protervia efficiunt, quam ut gravius et vehementius tundantur. Hinc docemur quomodo agendum sit cum impiis, quum scilicet eos timoris Dei penitus vacuos esse cernimus. Hoc enim solum restat, ut eos nihil suis cavillis et irrisionibus adversus ultionem Dei, quae ipsis imminet, effecturos denunciemus. Monemur etiam cum Deo minime ludendum esse, dum cernimus quasi in speculo qualis fuerit exitus eorum qui prophetarum monitiones et minas ab initio usque mundi spreverunt. Iam quo plenam fidem obtineat vaticinium, asserit nihil se in medium proferre, quod non sit divinitus revelatum. כלה aliquando perfectionem, aliquando consumptionem significat, quemadmodum cap. 10 dictum est: hic vero pro consumptione accipi debet. Nihil enim aliud hic significat propheta, quam apud Deum esse constitutum brevi universam terram extrema internecione delere. Duo igitur comprehendit: primum, exitium grave et horrendum imminere orbi (nisi forte ad Iudaeam restringere libeat, quod non displicet) deinde praestitutum esse diem nec longe abesse. *Auditus* hic pro revelatione accipitur: sibi enim patefactum esse dicit. Nam sicuti Dominus ministerio prophetarum uti decrevit, ita arcana sua iis patefacit, ut eorum sint veluti interpretes. Perinde igitur est ac si diceret: Totus mundus scatet scelerata impietate, exsultant in sua nequitia reprobi homines, ac si nullum Dei iudicium foret: sed ubique terrarum vel in singulis Iudaeae partibus Deus se iudicem et ultorem esse ostendet: nec ullus terrae angulus ab aerumnis et calamitatibus, propter verbi contemptum, immunis erit. Tametsi vero haec Isaiae saeculo patefacta sunt, non minus tamen ad alia quoque tempora pertinent, quibus Deus se semper sui similem esse ostendit, eademque ratione et regula iudicia sua exsequi solet.

23. (*Auscultate.*) Praefatione utitur Isaias, tanquam de re magna et admodum seria loquuturus.

Nec enim attentionem ab auditoribus requirere solemus, nisi ubi magni quidpiam dicendum est. Et tamen hic sermonem habere videtur de rebus tritis et vulgaribus: veluti de agricultura, satione, tritura, aliisque eiusmodi. Sed propheta auditorum animos altius erigere voluit. Nam quum tractet de iudiciis Dei, atque ostendat quam sapienter Deus mundum administret, tametsi impii omnia temere ac fortuito volvi putent, similitudinibus rerum quae apertae et vulgo notae sunt, rem arduam crassiore Minerva tradere ac docere voluit. Conquerimur saepe Deum ad impiorum scelera nimium connivere, quod ea confestim arbitrio nostro non ulciscatur: propheta vero ostendit nihil ab ipso nisi recte et legitime ordinari. Eo igitur pertinet ista praefatio, ut homines agnoscant stuporem suum, quod iudicia Dei carpunt, eaque sinistre interpretantur, quum tamen in ordinario naturae cursu perlucidum habeant speculum, in quo haec aperte contemplari possint. Est enim hic tacita expostulatio cum hominibus qui in tam clara luce caecutiunt. Stupidos enim atque hebetes esse ostendit, quod tam perspicua Dei opera non comprehendant: atque eo nihilominus prorumpunt audaciae, ut quae abscondita sunt, arbitrio suo subiicere et ad reprehensionem trahere velint. Quemadmodum etiam Paulus de resurrectione loquens dementes vocat qui virtutem Dei non agnoscunt in seminibus quae terrae mandantur: Stulte, quod seminas non prius germinat aut virescit, quam fuerit corruptum (1. Cor. 15, 36): ita stupidos hic pronuntiat Isaias eos qui in rebus tam apertis sapientiam Dei non agnoscunt: ac denique homines caecos et hebetes esse ostendit in operibus Dei contemplandis.

24. (*An quotidie.*) Vulgo sic exponunt hunc locum, ac si Dominus ingratitudinem populo suo exprobraret: quod scilicet eum tanquam agricola coluisset, omnemque operam et diligentiam adhibuisset, nullum tamen ex eo fructum, sicuti decebat, perceperit. Atque ita interpretantur Iudaei, quos etiam Graeci et Latini sequuti sunt: sed longe aliud voluit Isaias. Hanc enim doctrinam contexit cum proxima sententia, qua dixerat Iudaeae vel universi orbis interitum sibi revelatum esse. Itaque subiungit: Deum tamen non semper exserere manum suam, nec ulcisci assidue hominum flagitia. Saepe enim dissimulat, atque ad tempus differt ultionem suam. Impii hac Domini tolerantia et tarditate ad maiorem peccandi licentiam abutuntur: sicuti hanc impietatis occasionem notat Solomon (Eccl. 8, 11), quod bonis aeque ac malis omnia eveniant: quod flagitiosi quique et scelerati prosperis rebus fruantur, ac pii communibus aerumnis atque etiam maioribus sint obnoxii. Denique, quum impii nullum discrimen in rebus externis animadvertunt, aut nullum esse Deum cogitant, aut omnia caeco fortunae impetu gubernari. Ad haec igitur respondet Isaias: Nescitis Deum habere suas opportunitates, ac nosse quid unoquoque tempore agere debeat? Si aratores quotidie terram non proscindunt nec subigunt glebas, haud ideo sunt imperitiae arguendi. Eos enim peritia potius cessare cogit. Quid enim aliud efficerent, terram assidue versando, quam quod frustra se fatigarent, atque impedirent ne ullum ea fructum proferret? Sic Deus non satagit, nec tumultuatur, sed tempora novit et opportunitates rei gerendae.

25, 26, 27 et 28. (*Annon quum aequaverit.*) Nunc de satione loquitur. Arator quantum poterit seminis terrae non mandabit, nec temere coacervabit: sed dimetietur agrum, et quantum necesse erit, ei committet. Corrumperetur enim alioqui nimia congeries, nec granum unum radices agere posset. Praeterea semina inter se varia non commiscebit: sed aliam agri partem tritico, aliam viciae, aliam cymino assignabit: idque in mensura. Sic enim interpretandum hic puto שׂורה, non eximium aut bonum: quia de dimenso loquitur. Idem etiam de messe ac tritura pronunciat. Nec enim eodem modo omnia excutiuntur. Tribula enim aut cratibus excutitur triticum, vicia cum pertica, cyminum cum baculo maiore. Loquitur autem pro more regionis. Gallia nostra, praeter Provinciam, hunc triturandi morem ignorat. Denique significat eam triturae rationem quam fert grani natura, non omnibus eandem adhiberi. Praeterea non semper, neque assidue triturae incumbere agricolam, sed modum adhibere, ne grana comminuantur. Unde vero haec agricolae nisi a Deo didicerunt? Si ita eruditi atque instructi sunt in rebus minimis, quid de tanto doctore et magistro sentiendum est? annon certam mensuram et aequitatem suis operibus adhibere novit? annon videt tempus exsequendi iudicii? quando debeat proscindere populos, et tundendo veluti occare: quando colligenda sit hominum messis: quando trituranda sit, quos ictus, quod plagarum genus infligere debeat? quid denique singulis et temporibus, et personis accommodatissimum sit? qui universum naturae instituit ordinem, annon etiam haec aequa proportione temperabit? adeoque temerarii sunt homines, ut cum ipso expostulare, eiusve sapientiam arguere audeant? Summa est, non esse temere iudicandum, si non protinus hominum scelera Dominus ulciscatur. Atque hic cohibenda est hominum audacia, qui etiam minimis in rebus saepenumero hallucinantur. Nam si quis agriculturae imperitus agricolam videat agros aratro proscindentem, ducentem sulcos, glebas subigentem, hucque et illuc impellentem boves, atque e vestigio sequentem, fortasse puerilem ludum esse existimans ridebit: sed eum ipsum merito damnabit agricola, atque inscitiae et temeritatis convincet.

Nam modestissimi quique quamvis ignorent, tamen ea non frustra nec temere fieri cogitabunt. Quid quum terrae mandatur semen, nonne videtur perdi? haec si rerum ignari damnent homines, ut semper audax et praeceps in iudicando inscitia est, annon merito ipsos periti arguent ac damnabunt? Quod si ita est, quid nobiscum faciet Dominus, si incognita nobis eius opera reprehendere audemus? Hinc ergo iudicemus quantum fugienda sit haec temeritas, et quam modeste in his cogitationibus nos continere debeamus. Nam si modeste cum hominibus versandum est, nec temere damnanda quae apprehensionem aut intelligentiam nostram effugiunt, multo maiore erga Deum modestia utendum est. Quum igitur calamitates, quibus varie affligitur ecclesia, nobiscum reputabimus, ne queramur eam destitutam, impiis laxata fraena: aut iam actum esse: sed Dominum suo tempore remedia adhibiturum statuamus, et iusta ipsius iudicia toto animo amplectamur. Si quis etiam propius verba ipsa expendens colligat, alios citius puniri, alios tardius, ac poenam differri dicat: hoc non modo probabile erit, sed omnino a propheta exprimitur. Mira autem ad nos redit consolatio, quod trituram suam Dominus ita attemperat, ut non frangat neque comminuat suos. Impios quidem in nihilum redigit atque perdit: suos autem castigat, ut subacti et purgati in horreum colligantur.

29. (*Etiam hoc.*) Nonnulli exponunt hunc locum ac si diceret propheta agriculturae scientiam a Domino profectam esse. Ego vero superiorum applicationem esse arbitror. Quemadmodum enim sapientiam Dei etiam minutissimis in rebus ostendit, ita mentes altius attolli iubet, ut magis reverenter admiranda et recondita eius iudicia suspicere discamus. Obiter quidem ex versu 26 notari potest, atque etiam debet, non modo agriculturam, sed omnes quoque artes quae hominum utilitati subserviunt, Dei dona, et quidquid est dextrae inventionis, mentibus hominum instillatum esse. Nec enim est quod earum nomine superbiant homines, aut inventionis laudem sibi tribuant: quemadmodum veteres fecisse videmus, qui Deo ingrati eos a quibus excogitatum putabant aliquod artificium in numerum deorum referebant. Hinc apotheosis et innumera deorum turba, quam gentes sibi opinione finxerunt. Hinc magna illa Ceres, hinc Triptolemus, hinc Mercurius, infinitique alii dictis hominum et scriptis celebrati. Propheta vero huiusmodi artes acceptas Deo ferendas esse docet, qui unicus autor et magister earum est. Quod si ita de agricultura, aliisque mechanicis artibus iudicari debet, quid de liberalibus et ingenuis censendum est? veluti de medicina, iurisprudentia, astronomia, geometria, dialectica, et eiusmodi? nonne multo magis censebimus a Deo esse profectas? annon in his quoque bonitatem ipsius contemplabimur et agnoscemus, ut et minimis et maximis in rebus laus et gloria ipsius celebretur?

CAPUT XXIX.

1. *Heus Ariel, Ariel, urbs quam incoluit David. Addite annum ad annum quibus iugulentur agni.* 2. *Atqui in angustum redigam Ariel, et erit moeror et tristitia, eritque mihi tanquam Ariel.* 3. *Et castrametabor adversum te in circuitu, et oppugnabo te in statione, et erigam contra te aggeres.* 4. *Tum humiliaberis, e terra loqueris, et e pulvere exibit eloquium tuum, et erit quasi Pythonis e terra vox tua, et e pulvere eloquium tuum mussitabit.* 5. *Et erit quasi pulvisculus sonitus extraneorum tuorum, et quasi stipula transiens multitudo fortium, et erit ad momentum repente.* 6. *A Iehova exercituum visitaberis: in tonitru, et tumultu, et fragore magno, in turbine, et tempestate, et flamma ignis vorantis.* 7. *Et erit quasi somnium visionis nocturnae multitudo omnium gentium pugnantium adversus Ariel: omnis, inquam, pugnantis, et munitiones erigentis in eam, et constringentium eam.* 8. *Fiet ergo quemadmodum famelicus somniat, et ecce comedit: quum autem evigilat, inanis est anima eius: et quemadmodum sitiens somniat, et ecce bibit: quum autem evigilat, lassus est, et anima eius appetens: sic erit multitudo omnium gentium pugnantium adversus montem Sion.* 9. *Immoremini, et admiremini. Excaecati sunt, et excaecant: ebrii sunt, et non vino: concussi sunt, et non sicera.* 10. *Quia obtexit* [1] *super vos Iehova spiritu soporis, obstruxit oculos vestros: prophetas vestros et praecipuos videntes caligine obduxit.* 11. *Itaque facta est vobis omnis visio quasi verba libri obsignati: quem si tradant scienti literas, ac dicant, Lege, quaeso, in eo: tum dicet, Non possum, quia est obsignatus.* 12. *Quod si detur ei liber qui non didicit literas, ac dicatur, Lege, quaeso, in eo: tum dicet, Nescio literas.* 13. *Ergo dicit Dominus: propterea quod appropinquat populus iste ore suo, et labiis suis honorat me: ac cor suum longe a me removit, et fuit timor eorum erga me praecepto hominum doctus:* 14. *Propterea ecce adiicio ut faciam rem mirandam in populo hoc, miraculum, inquam, et portentum. Nam peribit sapientia sapientum eius, et prudentia prudentum eius evanescet.* 15. *Vae latitantibus a Iehova, ut abscondant consilium: nam sunt in tenebris opera eorum: ac dicunt, Quis videt nos? et quis scit nos?* 16. *Vestra conversio an sicut lutum figuli reputatur? nempe, dicit opus de autore suo,*

[1]) 1551: operuit vos.

Non fecit me: et figmentum de fictore suo, Non intellexit. 17. *Nonne adhuc paululum, paululum, et redigetur Libanus in Carmelum, et Carmelus in sylvam reputabitur?* 18. *Et audient in die illa surdi verba libri? et de caligine et tenebris oculi caecorum videbunt.* 19. *Tunc repetent humiles in Iehova laetitiam: et pauperes hominum exsultabunt in Sancto Israelis.* 20. *Quoniam in nihilum redactus est violentus, consumptus est derisor: perierunt qui mane festinabant ad iniquitatem.* 21. *Facientes hominem peccare in verbo, qui arguentem in porta illaquearunt, et iustum flexerunt ad nihilum.* 22. *Propterea sic dicit Iehova ad domum Iacob, qui redemit Abraham: Non confundetur nunc Iacob, neque pallescent nunc facies eius.* 23. *Nam ubi viderit*[1]) *natos suos, opus manuum mearum, in medio sui, sanctificabunt nomen meum, sanctificabunt Sanctum Iacob, Deum Israel timebunt.* 24. *Tum errantes spiritu discent intelligentiam: et murmuratores discent doctrinam.*

IN CAPUT XXIX.

1. (*Heus Ariel.*) Videtur hic alia esse concio, qua Isaias urbi Ierosolymae minatur. Eam vocat Altare: quoniam in altari summum urbis praesidium erat. Nam etsi cives aliis munitionibus, quarum eis magna copia fuit, confidebant, plus tamen in templo et altari quam in aliis praesidiis locabant fiduciae. Quum enim viribus et potentia invictos se esse arbitrabantur, tum vero summum hoc omnium praesidium et invictissimum censebant, quod tutela Dei tegerentur. Deum autem secum esse statuebant, quamdiu altari et sacris fruebantur. Nonnulli hic templum Ariel vocari putant, a figura leonis quam prae se ferebat: quod scilicet anteriore parte latius esset, posteriore vero angustius: sed mihi satius videtur simpliciter accipere de altari, quum Ezechiel quoque hoc nomen ei tribuat (c. 43, 15). Hoc quidem vaticinium adversus totam urbem profertur: sed consilium prophetae spectandum est. Stultam enim fiduciam Iudaeis adimere voluit, qua Deum sibi adfore imaginabantur, quamdiu altare et sacrificia exstare possent. His enim falso gloriabantur, seque defunctos putabant, quamvis impii essent ac nequissimi. Postea ad urbem progreditur, quam dignitatis elogio insignit, quod olim habitata fuerit a Davide: sed per concessionem volens scilicet fumum illum vanitatis discutere. Quidam minorem Ierosolymam intelligunt: id est, interiorem urbem, quae etiam muro cincta erat. Nam duplex quodammodo Ierosolyma fuit, quod excrevisset, latiusque pomoeria sua extendisset. Verum, de tota urbe intelligendum hunc locum puto. Davidis autem mentionem facit, quod illius nomine gloriarentur, atque in eius regia benedictionem Dei perpetuo residere iactarent: quia Dominus perpetuum Davidis regnum fore promiserat. Hinc colligi potest, quam ridiculi hodie sint Romanenses, qui cathedrae Petri ecclesiam affigunt, ac si nusquam domicilium in toto orbe reperire possit Deus quam in romana sede. Non disputamus nunc an Petrus romanae ecclesiae episcopus fuerit, necne: sed si apertissime hoc constare demus, an ulla eiusmodi promissio Romae data est, qualis Ierosolymae? Haec requies mea in saeculum saeculi: hic habitabo, quoniam elegi eam (Psal. 132, 14). Quod si data esset, nonne videmus quid de Ierosolyma pronunciet Isaias? Deum scilicet expelli, ubi doctrinae locus non est: ubi cultus Dei corrumpitur. Quid igitur Roma, quae nullum testimonium habet? quid prae Ierosolyma iactare potest? Si sanctissimae urbi, quam potissimum delegerat, maledicit Deus, quid de caeteris dicendum est, qui sacrosanctas eius leges, omniaque pia instituta everterunt?

(*Addite annum.*) Hoc ideo subiunxit propheta, quod Iudaei poenam se effugisse putarent, quum aliquod tempus ipsis prorogatum erat. Nam impii se cum Deo inducias habere putant, ubi nullum propinquum sibi interitum animadvertunt. Itaque perpetuam sibi felicitatem promittunt, quamdiu Dominus eos quiete et pace frui sinit. Adversus hanc securitatem denunciat propheta, tametsi sacrificia assidue facerent, eaque quotannis renovarent, Dominum tamen vindictam suam exsequuturum. Hinc colligendum est, non ideo differendae poenitentiae occasionem esse captandam, quod Dominus poenas et ultionem proroget. Nam etsi nobis ad tempus parcit, nosque sustinet, non ideo deletum est peccatum: neque ulla causa est, cur nobis inducias cum ipso polliceamur. Ne ergo abutamur eius patientia: sed eo magis de petenda venia cogitemus.

2. (*Atqui in angustum.*) ו hic pro adversativa particula accipiendum puto: Et tamen exsequar iudicia mea et ulciscar: utcunque ad aliquod tempus ea differendo remisisse videar. Moerorem deinde et luctum illis pro dierum festorum laetitia minatur. אניה nonnulli adiective capiunt: sed perperam. Nam apud Ieremiam in Threnis (2, 5) hoc eodem modo accipitur. Testatur autem Dominum in angustias urbem illam redacturum, ut Iudaei intelligerent bellum sibi cum Deo non cum hominibus esse: et quamvis bellum gererent Assyrii, Deum tamen illis praeesse agnoscerent. Quod tandem addit sibi fore *quasi Ariel*, soli templo non conveniret. Intelligit enim omnia sanguinolenta fore ex strage quae Ierosolymae edetur: ideoque comparat arae, in qua victimae et hostiae mactantur: quemadmodum etiam impii mactationi destinati sacrificio comparari solent. Denique hic alludens ad nomen altaris, dicit totam civitatem fore veluti Ariel, quia interfectorum san-

[1]) 1551: videbit ..... sanctificantes (*bis*) .... timentes.

guine redundabit. Ex quibus apparet externam cultus professionem, caeremonias externaque symbola gratiae Dei parum prodesse, nisi ex animo ipsi pareamus. Ironice enim hypocritas (qui pecudum sacrificia impuro corde obtrudunt Deo, quasi legitima piacula ad placandam eius iram) dicit operam ludere: et quia templum et altare profanarunt, non posse rite sacrificari Deo, nisi tota urbe victimae mactentur, perinde ac si diceret ubique fore carnificinam. Improprie autem violentam eorum mactationem, qui sponte se offerre Deo recusarunt, sacrificium appellat.

3. (*Et castrametabor.*) כדור. Alludit ad circumferentiam pilae: atque idem est quod vulgo dicimus, *Ie l'environneray:* atque ita omnes effugio exitus praeclusos fore docet. Quod subiicit, *oppugnabo* te in statione, ad alteram speciem invadendae urbis pertinet. Aut enim incursiones fiunt huc et illuc, aut stataria est obsidio. Confirmat autem doctrinam superioris versus, atque ostendit hoc bellum auspiciis Dei gerendum esse. Tametsi Assyrii cupiditatibus suis et dominandi libidine impellantur, nihil tamen nisi iussu Dei suscepturos. Magni enim referebat Iudaeis certo esse persuasum quidquid malorum sibi accideret divinitus irrogari, ut inde ad scelerum suorum examen descenderent. Quae doctrina, quum saepius occurrat in scripturis, eo diligentius animis nostris infigenda est. Nec enim frustra toties eam spiritus sanctus repetit atque inculcat.

4. (*Tum humiliaberis.*) Ridet arrogantiam qua praediti erant Iudaei, ut minas et monitiones omnes contemnerent, quamdiu rebus prosperis fruebantur, id quod omnibus hypocritis usu venit. Dicit ergo deposito fastu fore posthac submissiores: non quod animos mutaverint: sed quia pudor impediet ne suo more exsultent. Subaudienda est igitur hic tacita antithesis. Eos enim compellat, qui animo elati magnos spiritus efflabant et capita in altum erigebant, cum omnium despectu: ac si ne Deo quidem ipsi subditi essent, imo Deum ipsum maledictis et contumeliis incessere non dubitabant, et sacrosanctum eius verbum ridere. Deiicietur, inquit Isaias, hic fastus: atque intoleranda haec arrogantia cessabit. Idem similitudine magis exprimit, murmur tanquam ex cavernis edituros dicens. Eorum enim vocem qui prius ita elati et feroces erant, Pythonum sermoni comparat, qui quum oracula redderent e demisso quodam et abstruso sub terram specu, obscurum nescio quod murmur edebant: susurrabant enim potius quam articulate loquerentur. His igitur ἀλάζονας istos similes fore pronunciat. Nonnulli sic interpretantur hoc dictum, ac si propheta significaret nullum fore castigationis fructum: sed hoc ex verbis non elicitur, ac postea dicet Iudaeos ad resipiscentiam adductum iri: sed prius terrorem incutit, ut eorum insolentiam retundat. Arroganter enim et proterve omnes prophetae minas spernebant. Itaque deiectio cuius meminit nihil aliud sonat, quam probris fore coopertos, ut non audeant quasi e sublimi superbas ventosasque iactantias iacere.

5. (*Et erit quasi pulvisculus.*) Prius referam quid alii sentiant: deinde adducam quid mihi probabilius videatur. Omnes fere de hostibus Iudaeorum hoc dictum putant. Exteros enim pro hostibus accipiunt: atque aiunt multitudinem eorum qui Iudaeos opprîment pulveri similem, id est, infinitam fore. Sed quum propius omnia expendo: inclino potius in contrariam sententiam. Nam existimo prophetam contemptim loqui de praesidiis, quibus frustra Iudaei confidebant, quum ipsis milites exteri et mercede conducti essent, atque hi robusti: sic enim interpretor עריצים, idque proprie significat: nec video cur Iudaeorum nonnulli pro impiis aut iniquis accipiant. Quum itaque Iudaei praesidia sibi aliunde varia accerserent, existimabant se probe munitos esse, nec quidquam adversi verebantur. Iis denunciat propheta, futurum ut praesidiarii eorum milites, tametsi immensa esset eorum multitudo, frustra tumultum cieant: eos enim fore instar pulveris aut paleae: id est, nihili quisquilias, quia effectu carebunt. Unde colligendum est, nostras opes et copias, quantaecunque sint, in nihilum redactum iri, simul atque nobiscum suo iure agere voluerit Dominus. Durant quidem ad aliquod tempus hominum praesidia: verum ubi serio manum extulerit Dominus, eorum robur concidere, atque instar stipulae esse necesse est. In fine versus alii exponunt sonitum ab hostili incursu repente exoriturum, et quasi momento. Ego vero היה potius refero ad tempus durationis quod momentaneum fore significat: id est, haud diu stabunt illa praesidia: protinus evanescent. Frustra iis gloriantur homines, quum Deum sibi infestum habent.

6. (*A Iehova exercituum.*) Subiicit causam cur tota illa praesidiariorum multitudo instar stipulae futura sit: idque declarat similitudine contraria. Nam militibus illis iram Domini et visitationem opponit. Quid autem stipula ad flammam ignis vorantis? quid pulvis ad turbinis impetum et vehementiam? Talem igitur Dei vindictam fore docet cui resistere nequeant omnes apparatus. Atque hoc sensu mihi contextus fluere videtur. Nec vero talis membrorum relatio futura est, si aliam interpretationem sequamur. Hinc agnoscimus, eos a quibus oppugnamur, tantum posse quantum eis Dominus concesserit. Si igitur nos salvos esse velit Dominus, nihil efficient hostes, etiamsi universum orbem adversum nos concitent. Contra, si nos castigare velit, nullis copiis aut munitionibus iram ipsius ar-

cebimus, quae more turbinis omnia facile prosternet: imo consumet velut flamma.

7. (*Et erit quasi somnium.*) Ego quoque hunc versum aliter interpretor quam alii: nam existimant prophetam piis afferre consolationem voluisse. Quod certe non parum coloris habet, et praeclaram continet doctrinam: nempe, ecclesiae hostes similes reddi somniantibus, ubi frustratur eos Dominus, quum tamen paene voti compotes esse videntur: sed textui mihi satis congruere non videtur haec interpretatio. Interdum autem accidit, ut quum elegans videtur sententia, ea nos ad se alliciat, atque furtim nos a vero sensu abducat, nec haereamus in contextu, nec diutius in investiganda autoris mente laboremus. Expendamus igitur an haec fuerit mens prophetae. Certe quum postea iterum pergat in denunciandis minis, mihi dubium non est, quin eundem hic sermonem prosequatur, quem alioqui haec sententia perperam abrumperet. Obiurgat enim Iudaeos eorumque pervicaciam arguit, quod Deum, minasque omnes secure contemnerent. Denique aptissima similitudine in falsam eorum fiduciam et securitatem invehitur, dum repente et inopinato adventuros hostes denunciat, ubi Iudaei se tranquilla pace frui et longe ab omni periculo abesse existimabunt, et rem adeo subitam et inopinatam fore, ut somnium esse videatur. Quamvis igitur perpetuam nunc quietem animo concipias, inquit, Deus te facile excitabit, et securitatem tibi istam excutiet. Salse autem propheta Iudaeos somniare dicit, quia suis delitiis immersi nihil vident, aut sentiunt: sed mente obruta vel attonita beatitudinem sibi fingunt ex stupore. Unde colligit subito quasi per somnium venturos hostes, qui dormientibus terrorem incutiant, sicuti saepe contingit dulcem et iucundum soporem diris insomniis turbari. Unde sequitur, blanditias quibus indormiunt fore illis inutiles: quia utcunque nihil cogitent, subito tamen obrepet commotio. Hoc adhuc obscurius esse potuisset, nisi rem magis explicaret proximo versu.

8. (*Fiet ergo quemadmodum famelicus.*) Comparat Iudaeos famelicis hominibus qui obdormiunt quidem, sed vacuo stomacho et cibum appetente. Hos de cibis et epulis quibus indigent, somniare naturale est. Dum igitur vigilabant Iudaei, similes erant famelicis: eos assidue per prophetas suos admonebat Dominus, atque ad divinas verbi epulas invitabat: eas contemnebant, neque movebantur, malebantque omnino delitescere, atque indormire vitiis suis, quam sacris illis epulis satiari. Itaque dum sopiebant conscientias suas, abunde sibi omnia suppetere, seque ab omni incommodo immunes esse existimabant. Hoc somnio et inani viso persimile esse declarat Isaias: quia repentina clade expergefacti sentient quam vacui fuerint et inanes, et quam falsam et delusoriam opinione satietatem finxerint. Ut enim languidiores redduntur famelici quibus eiusmodi somnia contigerunt: ita populus qui sibi falso persuasit omnia sua belle habere, molestia longe maiore afficietur, quam si nihil eiusmodi animo conceptum fovisset, inopiamque suam potius et nuditatem agnovisset. Primo quidem intuitu dura videtur loquutio, ubi dicit: Multitudo oppugnantium Ariel erit quasi somnium, etc. Sed ita resolvi debet: Ubi spe fallaci liberationem sibi promiserint Iudaei, ac si procul abigendi essent hostes, sentient paulo post se fuisse delusos: sicuti qui prae inedia somniat se laute epulari, deinde expergefactus sentit famem acrius fuisse accensam. Nihil igitur hic video quod ad consolationem pertineat. Idem enim argumentum persequitur, et invehitur in contemptum et pervicaciam Iudaeorum, quos propheta nullis monitionibus aut minis poterat commovere.

9. (*Immoremini.*) Perstat in eodem argumento Isaias, et crassum illum stuporem populi vehementius insectatur. Alii vertunt: Obstupescite: sed malo aliter accipere: nempe, quamvis multum diuque in hanc cogitationem insistant, nullum tamen alium exitum fore, quam ut ex diuturna cogitatione obstupescant eorum mentes. Denique significat iudicium fore Dei, quo sic obruentur eorum mentes, ut tametsi sese cogitando et comminiscendo torqueant, nullum tamen aut exitum aut finem reperire possint. Et mox rationem reddit, cur in sua tarditate defixe cogitando nihil proficiant: nempe quod similes sint ebriis. Quod igitur nihil cernunt aut percipiunt in operibus Dei, hoc eorum socordiae et stupori imputandum esse docet. Atque huius rei specimen quotidie in multis occurrit: quia spiritualis ebrietas omnes eorum sensus ita occupat et hebetat, ut in rebus apertissimis caecutiant: ac dum splendidissimam iustitiae et aequitatis lucem ostendit Deus, ita caligant, ut confuso intuitu magis magisque desipiant. Hic autem stupor iusta poena est, qua Dominus eorum incredulitatem ulciscitur. Ut hanc prophetae sententiam in usum nostrum accommodemus, notandum est haec prophetae verba praecepti loco accipienda non esse, ac si diutius insistere et cogitare iuberet: sed potius eorum stuporem ridet atque insectatur, ut iam dictum est: *Pensez y tant que vous voudrez, vous n'y entendrez rien.* Eis enim iudicium et rationem deesse significat, eoque fieri ut frustra haec Dei opera considerent. Nam ut talpae solis fulgor nihil prodest: ita excaecata mens frustra nervos intendit, ut magnifica Dei opera comprehendat. Quum vero excaecatos dicit, significat nos natura sic creatos esse ut mente et intelligentia praediti simus ad consideranda Dei opera: vitium, ut ita dicam, accidentale, quod excaecamur, ebrietatemque adventitiam esse. Nam ingratitudini hominum imputanda est, in quam Dominus merito

animadvertit. *Commotionem* mentis placidae rationi et quietae opponit. Intelligit enim perturbationem qua mens agitata nutat ac vacillat.

10. (*Quia obtexit super vos.*) Iam ut fontem huius caecitatis clarius demonstret, adscribit eam Dei iudicio, quia hoc modo populi impietatem ulcisci voluit. Quemadmodum enim ipsius est oculos ad cernendum dare, spiritu iudicii et intelligentiae illustrare mentes: ita solus omni luce nos privat, ubi videt maligno quodam pravoque veritatis odio tenebras ultro appetere. Quum ergo caecutiunt homines, ac praesertim in rebus adeo lucidis et conspicuis, iustum ipsius iudicium agnoscamus. Addit etiam adminiculis et instrumentis populum privari, quae intelligentiae lumen afferre, atque alios dirigere debuissent. Eo enim destinati sunt prophetae, quos utroque nomine et נביאים et חזים, designat. Denique significat, non modo homines ratione et intelligentia praeditos expertes fore sensus communis, sed doctores quoque ipsos, quorum partes erant aliis praelucere, fore prorsus insipidos ut viam nesciant, et ignorantiae tenebris involuti turpiter aberrent, tantumque abfore ut alios moderentur, ut ipsi se regere non possint.

11 et 12. (*Itaque facta est vobis omnis visio.*) Apertius etiamnum exprimit propheta quod ante dixerat, tantam scilicet inter Iudaeos caecitatem fore ut, tametsi Dominus ipsis clarissima verbi luce affulgeat, nihil intelligant. Nec vero id solis plebeiis eventurum significat: sed ducibus ipsis et doctoribus, qui prae aliis sapere, et exemplo praeire debuissent: denique pervagaturum hunc stuporem per omnes ordines. Nam et literatos et illiteratos adeo hebetes et stupidos fore pronunciat, ut ad verbum Dei prorsus caligent, nec magis in eo perspiciant, quam in epistola obsignata. Idemque omnino, sed aliis verbis, docet quod superiori capite dixerat, verbum Domini futurum ipsis veluti praeceptum ad praeceptum, regulam ad regulam. Quoniam in primis rudimentis semper haerebunt, nec unquam ad solidam doctrinam pervenient. Eodem enim sensu hic demonstrat, eos nihil omnino fructus a summo ad infimum ex verbo Dei percepturos. Doctrinam quidem sublatum iri non dicit, sed quamvis penes eos sit, mentem ipsis et intelligentiam defuturam. Dominus enim bifariam hominum impietatem punit. Nam interdum adimit penitus usum verbi: interdum eo relicto intelligentiam adimit, mentesque hominum excaecat, ut videndo nihil videant. Primum igitur lectione privat, aut sublatis impiorum tyrannide libris, ut saepe accidit, aut falsa hominum persuasione, qua existimant non ideo esse traditos, ut passim legantur ab omnibus: deinde, quamvis eos in manibus versari et legi sinat, tamen quia homines iis abutuntur, et ingrati sunt, nec recta in gloriam Dei intendunt, excaecantur: nec magis perspiciunt, quam si nulla verbi scintilla ipsis enituisset. Non est igitur externa praedicatione verbi gloriandum: parum enim proderit, nisi mentes nostras illuminando fructum suum proferat. Perinde igitur est ac si diceret: Dominus quidem ob foedus quod cum patribus vestris iniit, foederis illius tabulas vobis relinquet: sed erunt vobis obsignatae literae, nihil enim ex ipsis percipietis. Quum haec, ita ut minatus est Isaias, Iudaeis accidisse videmus, et statum populi illius consideramus, qui adoptatus et segregatus a Deo erat, fieri non potest quin toti ad tam horribilem ultionem expavescamus. Quamvis enim et lege et prophetis edocti et splendidissima luce illustrati essent, tamen in superstitiones horrendas, et detestandam impietatem prolapsi sunt: foedatus est cultus Dei, religio omnis eversa et dissipata, ipsique in varias et portentosas sectas distracti et divisi sunt. Tandem quum Sadducaei omnium impiissimi rerum potirentur, fide omni sublata et spe resurrectionis, atque etiam immortalitatis, quales, quaeso, nisi similes pecudibus aut porcis esse potuerunt? quid enim homini superest, si beatae et aeternae vitae ei spes adimatur? Et tamen fuisse tales, quum advenit Christus, satis testantur evangelistae. Tunc enim haec, ut praedicta erant a propheta, vere impleta sunt, ut non frustra nec temere hasce minas ab eo iactatas esse intelligamus: nec eo minus evenisse, quod tunc ab impiis proterve et contumaciter derisae ac contemptae sint. Tunc igitur vel maxime incredulitas eorum et simul vecordia apparuit, ubi lux vera toto orbe patefacta est: nempe Christus, unicum veritatis lumen, anima legis, scopus omnium prophetarum. Tunc, inquam, potissimum Iudaeorum oculis velum obductum erat, quod in Mose fuerat adumbratum, quem non poterant ob nimium splendorem intueri: vere autem impletum in Christo, cuius erat velamen illud, sicuti docet Paulus (2. Cor. 3, 16), tollere et abolere. Hactenus ergo velamen impositum est cordibus eorum, quum Moses legitur, quia reiiciunt Christum, ad quem Moses referendus erat. Moses eo loco pro lege accipi debet, quae si reducatur ad finem suum, id est, Christum, velamen illud auferetur. Haec porro Dei iudicia sic contemplemur, ut eundem hodie iudicem agnoscamus, qui olim fuit: atque eandem iis paratam esse ultionem, qui aures sanctissimis eius monitis accommodare noluerint. Quod doctos et indoctos exprimit nominatim, observandum est, non ideo a nobis percipi spiritualem doctrinam, quod valeamus ingenii acumine, aut liberaliter in scholis edocti simus. Literae nihil istos iuverunt, quominus excaecarentur. Complectendum igitur animis et affectu est verbum, si modo hanc ultionem effugere velimus, quae non rudibus tantum, sed literatis quoque nuntiatur.

13. (*Ergo dicit Dominus*). Ostendit propheta Dominum iustissimis de causis adeo severe cum populo suo acturum esse: dura et horribilis erat illa castigatio, divinitus obstupefieri mentes. Iam quum homines, ut sunt audaces et praefracti, cum ipso litigare non dubitent, ac si iusto severior esset: docet, Deum iusti iudicis officio functum esse: culpam haerere in solis hominibus, qui eum nequitia et impietate sua provocarunt. Sua vero praecipue hypocrisi et superstitionibus populum hanc poenam promeritum esse ostendit. Hypocrisin notat, quum dicit eum ore appropinquare et labiis. Sic enim interpretor נגש, et probabilior mihi lectio videtur, quamvis nonnulli aliter sentiant: quorum alii vertunt coarctari, alii vero se magnifacere. Sed antitheton, quod paulo post subiicitur, satis declarat hanc esse genuinam lectionem: quae etiam receptior est. Superstitiones vero et impios cultus perstringit: quum sit *timorem* quo praediti sunt, *hominum praeceptis edoctum* esse. Haec autem duo fere semper coniuncta sunt: imo vero nunquam hypocrisis vacat impietate aut superstitione. Atque e diverso impietas aut superstitio hypocrisi non caret. Per *os* et *labia* externam professionem intelligit, quae bonis aeque ac malis communis est: sed in eo differunt, quod mali nihil habent praeter inanem ostentationem, seque defunctos putant si labia diduxerint in honorem Dei: boni vero ex intimo cordis affectu sese coram Deo expandunt, suumque obsequium praestando, quantum a perfecto officio absint fatentur atque agnoscunt. Utitur ergo hic synecdoche, quae satis frequens est scripturis, quum ex parte aut specie universum designant. Speciem autem delegit aptissimam praesenti causae, quod lingua potissimam et ore pietatis species induatur. Caeteras igitur partes simul comprehendit Isaias, quibus simulant et fallunt hypocritae. Omnibus enim modis ad mendacium et vanitatem propendent. Melior vero interpres Christo ipso quaerendus non est, qui quum de ablutione manuum ageretur, quam a discipulis omissam Pharisaei reprehendebant, quod sanctimoniae speciem prae se ferret: ut eorum hypocrisin convinceret, Bene, inquit (Mat. 15, 7), de vobis vaticinatus est Isaias: Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me. Proinde labiis et ori propheta cor opponit: cuius integritatem requirit et postulat a nobis Deus. Haec si desit, omnia opera nostra, quantumcunque splendoris habeant, repudiat. Ut enim spiritus est, ita spiritu et animo vult a nobis coli et adorari. Nisi hinc initium fiat, quidquid externo gestu et habitu prae se ferent homines, inanis ostentatio erit. Hinc facile est iudicare quanti fieri debeat ille cultus quem papistae Deo se exhibere putant, dum inanibus sonis, murmure, cereis, thure, magnifico ornatu, et sexcentis eiusmodi nugis Deum venerantur. Ea enim non solum reiici a Domino, sed etiam exsecrationi esse videmus. Secunda parte, ubi humanis figmentis colitur Deus, hunc timorem superstitionis damnat: tametsi homines specioso religionis aut devotionis aut reverentiae colore tegere conentur. Rationem exprimit: quod ab hominibus sit edoctus. Ego enim passive lego מלמדה. Significat enim regulam colendi Dei perverse ex mandatis hominum, non ex eius verbo peti. At Dominus timorem nostrum, reverentiam, qua colitur, exigi voluit ad praescriptum verbi sui: nec quidquam adeo requirit, quam simplicem obedientiam, qua nos omnesque nostras actiones ad regulam verbi formemus, nec in hanc aut alteram partem flectamur. Unde satis liquet, quicunque ex hominum commentis cultum Dei discunt, non modo plane desipere, sed etiam se conficere exitiali labore: quia nihil quam iram Dei provocant. Quantopere enim fictitios cultus abominetur, non potuit apertius testari, quam huius poenae atrocitate. Hoc vero indignum esse indicat, ut dum se per inscitiam et errorem fatigant homines ad Deum placandum, non modo studia eorum pro nihilo ducit, sed etiam graviter punit. Atqui mirum non est, si autoritatem suam ita vindicat. Hunc locum Christus ipse exponit, inquiens (Mat. 15, 9), Frustra me colunt docentes doctrinas, mandata hominum. Aliqui copulam addere voluerunt, Et mandata: ac si non satis constaret sensus. Sed planum est eum significare aliud velle, praepostere scilicet fieri, ubi mandata hominum pro regula vivendi et doctrina sequimur.

14. (*Propterea ecce adiicio.*) Poenam excaecationis non rudibus vel gregariis tantum, sed sapientibus illis qui apud populum admirationi erant minatur. Ex qua ultione facile est iudicare quam detestandum vitium sit hypocrisis et exsecrabile coram Deo: sicuti paulo ante de humanis commentis dictum est. Quod enim poenae genus formidabilius est caligine mentis et stupore? Hoc quidem non percipiunt vulgo homines, nec magnitudinem eius mali agnoscunt: sed omnium infelicissimum et summum est. Nec loquitur de vulgo hominum, sed de ipsis ducibus, qui instar oculorum esse debeant. Vulgus enim per se, ut alia membra in corpore, caecum est. Ubi ergo excaecantur oculi, quid reliquo corpori eveniet? Si lumen tenebrae sint, quemadmodum ait Christus (Matt. 6, 23), ipsae tenebrae quantae erunt? Hoc igitur ad amplificationem istius ultionis additum est. Unde etiam colligi potest, quam stulta et inanis sit papistarum iactantia, qui quum episcopale nomen, aliosque eiusmodi aut doctorum, aut pastorum, aut apostolicae sedis titulos obiecerint, obstructa esse omnium ora putant. Pollent forte alia scientia quam Iudaei. Unde vero eam hauserunt? profectam a Deo esse praetexent. At videmus prophetam non loqui de

Chaldaeorum aut Aegyptiorum sapientibus, sed de ordine sacerdotali quem Deus constituerat, de doctoribus ac praecipuis ducibus et antesignanis electi populi et unicae ecclesiae: denique de summo illo pontifice, qui typum Christi gerebat. Quidquid enim eminebat in populo et praecellens erat, hoc sapientum nomine comprehendit.

15. (*Vae latitantibus.*) Insurgit propheta iterum adversus impios illos et profanos Dei contemptores, quos ante vocavit לֵצִים, qui sibi non aliter sapere videntur, nisi Deo versute illudant. Nam illis religio quasi stulta est simplicitas, et in suam calliditatem quasi in labyrinthum se abdunt: unde et monitiones et minas, atque omnem denique pietatis doctrinam ludibrio habent. Ex hoc enim versu satis apparet, iam tunc pestem illam, quae postea latius erupit, grassatam fuisse in mundo, ut hypocritae suaviter in sinu suo Deum ridentes prophetias despicerent. In eos ergo invehitur propheta, et המעמיקים vocat, quasi sibi foderent abscessus et latibula, quibus Deum fallere possent. Particula quae sequitur, *ad abscondendum consilium*, nobis est vice explicationis. Sunt qui initium huius versus ita interpretantur, ac si propheta nimiam curiositatem damnaret, qua arcana Dei iudicia nimis audacter nonnulli perscrutantur. Verum interpretatio illa stare non potest. Atque satis ostendit ipse propheta de quibus intelligat: attexens eorum ludibria qui tectius se et occultius delinquere putabant, quam ut possent deprehendi: nec aliud significat absconsio consilii quam tergiversandi audacia. Qua velut obiectis nebulis lucem obscurant impii, ne palam fiat interior eorum pravitas. Hinc tam secura interrogatio, *Quis videt nos?* Nam etsi profitebantur se esse Dei cultores, cavillando tamen non modo se prophetas refellere, sed Dei iudicium evertere putabant. Non aperte id quidem: nam et impii speciem aliquam religionis retinere volunt, quo melius fallant, sed in animo nullum numen agnoscunt, nisi quod sibi ipsi finxerunt. Hanc igitur vafritiem, in qua sibi placent impii et blandiuntur, latibulo vel integumentis comparat Isaias. Velo enim se contectos putant, ut ne Deus quidem ipse eorum nequitiam animadvertere ac deprehendere possit. Hoc vitio quum praecipue laborent magnates, eos potissimum a propheta perstringi puto. Nec enim sibi satis acuti vel cordati videntur, nisi contemnant Deum, et despiciant eius doctrinam: denique tantum credant quantum ipsis collibuerit. Nec enim penitus abiicere audent, imo aliquam religionem inviti coguntur retinere: sed eatenus id faciunt, quatenus suis commodis servire putant, nec ullo veri Dei timore tanguntur. Haec impietas hodie plus satis sese prodidit, ac praesertim ex quo evangelium patefactum est. Nam sub papatu facile homines cum Deo transigebant, quoniam papa Deum finxerat, qui se pro cuiusque ingenio transformaret. Variae cuique rationes erant, quibus peccata sua ablueret: cultus multiplices, quibus numen suum placaret. Quo fit ut nemini mirum videri debeat tunc impietatem non apparuisse, quae sub eiusmodi involucris latebat. His vero demum sibi detractis, quales antea fuissent homines aperte prodiderunt. Interea non minus saeculo nostro communis est morbus, quem in sua gente deflevit Isaias. Homines enim Deum celare se posse existimant, quum opposuerint astutias suas, quasi nuda et aperta eius oculis non sint omnia, aut quisquam eum fallere aut latere possit. Ideo exegetice dicit esse *in tenebris* opera ipsorum, id referens ad inanem fiduciam qua inebriantur impii. Tametsi versentur in luce, tamen adeo sunt hebetes, ut eam non cernendo Dei conspectum effugere conentur. Imo impunitatem sibi omnem promittunt, atque ita licenter sibi indulgent, ac si undiquaque essent adversus Deum obtecti ac muniti. Quo etiam pertinet illud *Quis videt nos?* non quod ita palam haec pronunciare auderent impii, sicuti dictum est, sed quod ita in animis suis loquerentur, vel ita sentirent. Id quod securitas eorum et vana confidentia ostendebat. Sic enim ad omnem nequitiam prostituti erant, sicque omnia monita aspernabantur, ac si nullum unquam futurum esset iudicium Dei. Erat igitur prophetae negotium cum impiis, qui quum specie et nomine aliquam Dei notionem profiterentur, re ipsa eum negabant, et acerrimi erant hostes piae doctrinae. Id autem nihil aliud est, quam Deum negare esse iudicem, ipsumque e sede sua et tribunali deiicere. Deus enim agnosci non potest sine doctrina: ubi haec exploditur aut reiicitur, simul ipsum explodi atque eiici necesse est.

16. (*Vestra conversio.*) Varie exponitur hic versus. Et certe nonnihil habet difficultatis ob duas particulas אם et כי. אם saepe interrogative capitur: aliquando affirmative. Ideo nonnulli accipiunt pro Vere. Dictionem הפך nonnulli accipiunt pro subversione: ac si diceret, Subversio vestra instar luti reputabitur. Alii pro versione, id est, pro consiliis quae animo agitantur. Magis autem recepta haec lectio est, pro subversione accipi, seu interitu. Ac si diceret: Ego nihilo plus negotii sum habiturus in vobis perdendis, quam figulus in versando luto. Vos enim instar luti estis, quia vos manu mea formavi. Caeterum, quoniam propheta videtur opponere istas duas particulas אם et כי, ego in contrariam sententiam magis inclino, tametsi illam interpretationem non improbem, quae utilem alioqui doctrinam continet. Sic igitur accipio: An vestrum vertere, id est, consilia quae animo agitatis instar luti figulini erunt? An non perinde est, ac si vas diceret figulo: Me non formasti? Miranda est vestra superbia. Nam perinde agitis, ac si

creassetis vos ipsos, atque omnia in manu vestra posita haberetis. Mei iuris erat statuere quidquid mihi visum est. Hoc iuris atque autoritatis dum audetis ad vos trahere, nimium ignari estis conditionis vestrae, nec vos homines esse cognoscitis. Haec interpretationum varietas nihil de prophetae sensu immutat: cui non aliud propositum est quam ut doctrinam superioris versus confirmet. Nam adhuc invehitur adversus homines elatos, qui tantum sibi tribuunt, ut imperium Dei ferre non possint, et falsa de se persuasione imbuti omnes exhortationes contemnunt, ac si ipsi dii essent. Sic enim negant se a Deo esse formatos. Quidquid enim sibi arrogant homines, id Deo eripiunt, cumque spoliant suo honore. Tantum in priore membro nonnihil variaret sententia. Nam qui אם affirmative accipiunt, hunc eliciunt sensum, Certe ita vos perdam ac si figulus formatam a se ollam confringeret. Sed quia prophetae negotium erat cum superbis hominibus, qui latebras captabant quibus Deum fallerent, interrogative potius accipio: An tanti estis artifices, ut cerebri vestri revolutiones hoc vel illud forment, sicuti figulus rotam vertendo vasa suo arbitrio componit? Liberum sit cuique iudicium, ego id sequor quod probabilius mihi videtur.

17. (*Nonne adhuc.*) Nunc affirmat Dominus se impiis istis quales sint demonstraturum esse. Ac si diceret: Torpetis nunc in vestra superbia: sed ego vos brevi expergefaciam. Homines enim sibi indulgent, quoad violentam sentiant manum Dei. Securitati igitur tam supinae propheta iudicium eius denunciat. Ac sub *Libani* quidem et *Carmeli* nominibus conversionem orbis et rerum immutationem exprimere voluit. Sed quem in finem, ambigitur, ac multum inter se dissentiunt interpretes: quia enim mons Libani arboribus et sylvis erat vestitus, Carmel frugiferos et uberes habebat agros, putant multi Carmelo Iudaeos conferri, quia sterilescent: Christianos autem Libano, quia ingentem frugum copiam producent. Plausibilis quidem sententia, sicuti placere solent omnes argutiae: sed locus similis quem videbimus in fine capitis 32, 15 docebit, prophetam hic comparative augere gratiam Dei: quia ubi rursus incipiet benedicere populo suo, immensa bonorum omnium ubertas Carmelo famam adimet. E Libano igitur Carmelum se effecturum denunciat, id est, e nemoroso loco cultum et segetibus consitum: ex agris vero cultis tantam fructuum copiam collectum iri, ut si status eorum, qualis nunc est, ad futurum conferatur, infructuosi ac deserti censeri possint. Atque haec loquendi forma plenius capite 32. explicabitur. Alii Carmel appellative accipiunt: sed malo proprie accipere. Incultos enim ac desertos censeri posse illos feraces agros significat, prae nova et insolita foecunditate. Alii allegorice exponunt, et Libanum accipiunt pro superbis, Carmelum pro plebeiis et abiectis. Quod argutius quidem et subtilius esse videtur: sed ego simpliciorem illum sensum sequi malo. Caeterum ne deficiant pii, a minis ad gratiae praedicationem transit, et testatur, ubi paulisper tolerando crucem sibi impositam obsequium fidei suae probavorint, subitam renovationem instare, quae ipsos exhilaret. Interea tamen impios ab hac spe excludens, significat ultionem proximam esse, ubi securi sunt, sibique pacem aut inducias pollicentur. Nam quum dixerint pax et securitas, ut ait Paulus (1. Thess. 5, 3), tunc repentinus accedet interitus.

18. (*Et audient in die illa.*) Ecclesiam Dei, ut dictum est, inter illas clades nihilominus superstitem fore promittit. Quamvis enim infinitis tempestatibus quatiatur mundus, sursumque et deorsum volvatur, coelum etiam terrae misceatur, piorum tamen gregem conservabit Dominus, et ecclesiam suam quasi ex media morte excitabit. Atque hinc non vulgariter confirmari debet piorum fides. Hoc enim insigne Dei miraculum est, in tot tantisque imperiorum et monarchiarum ruinis, quae hic atque illic accidunt, piorum semen conservari, inter quos eadem religio, idem cultus Dei, eadem fides et salutis ratio permaneat. Sed hic pugnantia loqui videtur Isaias. Nam prius tantum in populo Dei stuporem fore praedixit, ut nemo intelligeret: hic vero futurum, ut etiam surdi intelligerent, et viderent caeci. Significat ergo prius ecclesiam castigari et repurgari oportere: idque non vulgari quadam et usitata ratione, sed tam insolita, ut prorsus interiisse videatur. Ideo dicit, *in illa die*, id est, postquam poenas sumpserit de impiis, et purgarit ecclesiam suam, non modo locupletabit terram frugum copia, sed faciem eius renovans simul restituet auditum surdis, et visum caecis, ut doctrinam eius percipiant. Nullae enim sunt hominibus aures, nulli oculi quamdiu tam horrenda ultio grassatur: omnium animi obturbati atque obstupefacti haerent, nec quidquam percipiunt. Sedatis demum plagis et miseriis Dominus oculos suis aperiet, ut eius bonitatem et misericordiam intueri et amplecti possint. Haec enim vera instaurandae ecclesiae ratio est, quum caecis lumen reddit et auditum surdis. Quod etiam Christum non corporibus tantum, sed animis quoque ipsis fecisse videmus. Hoc etiam ipsi nostro tempore experti sumus, dum ex ignorantiae tenebris, quibus obsepti eramus, erepti et verae luci restituti sumus: atque oculi ad eam contemplandam, aures ad eam percipiendam redditae sunt, quae prius obstructae et occlusae erant. Eas enim Dominus perfodit, ut nos in obsequium suum redigeret. Benedictio quidem quam in renovatione terrae proposuit, iam aliquod erat reconciliationis specimen: sed illuminatio de qua nunc agitur longe

praecellit, sine qua non modo pereunt omnia Dei beneficia, sed etiam in exitium nostrum vertuntur. Merito autem opus tam praeclarum ac singulare sibi uni vendicat Deus, quia nihil minus sperandum est, quam ut proprio marte caeci visum et surdi auditum recuperent. Iam hoc peculiariter solis electis promitti palam est, quia maior pars in suis tenebris semper iacuit.

19. (*Tunc repetent humiles in Iehova laetitiam.*) Ego sic verto hunc locum: ubi alii interpretantur, Adiicient laetari: quoniam propheta non continuatam, sed novam potius laetitiam exprimit. Ac si diceret: Tametsi nunc moesti sint ac tristes, tamen argumentum laetitiae dabo, ut iterum gaudio perfundantur. Loquitur autem de humilibus. Unde notandum est nos afflictionibus ad percipiendam gratiam Dei praeparari: nos enim deiicit Dominus et affligit, ut postea erigat. Quum igitur plectit suos Dominus non debemus animis concidere, sed revocandae sunt in memoriam hae sententiae, ut semper meliora speremus, ac statuamus ipsum post tristes aerumnas et clades laetitia tandem ecclesiam suam affecturum. Quanquam iterum colligimus quod nuper attigi, non promiscue communem esse omnibus illuminationis gratiam: quia etsi communiter omnes fuerunt castigati, non tamen omnium animos subegit afflictio, ut vere spiritu essent pauperes vel mansuefacti.

20. (*Quoniam in nihilum.*) Planius declarat id quod iam diximus superiore versu: nempe instaurationem ecclesiae in eo consistere, ut Dominus erigat prostratos et pauperum misereatur. Sed prius necessaria est illa ecclesiae purgatio de qua iam loquuti sumus. Quamdiu enim Dominus iudicium suum non exsequitur adversus impios, atque permixti sunt bonis mali, ita ut primas etiam partes in ecclesia teneant, foedata et corrupta sunt omnia, neque colitur Deus nec timetur, imo sub pedibus calcatur pietas. His igitur sublatis aut compressis suo nitori restituitur ecclesia, miseriisque et aerumnis liberati pii laetitia exsultant. Primum violentos nominat עריצים, cuius vocis variae sunt interpretationes. Sed videtur mihi propheta distinguere inter eos qui palam scelerati sunt absque pudore, et eos qui speciem quandam probitatis prae se ferunt, nec tamen sunt aliis meliores: quum intus Deum subsannent. Nisi forte eosdem duobus epithetis notet, quod praedonum more inter homines rapiant, opprimant, saeviant, omnemque sibi licentiam usurpent: interea nullo Dei metu retineantur, quia religio illis pro fabula est. Complectitur autem et alia scelera, quum addit, *eos qui properant ad iniquitatem.* Non loquitur autem de Chaldaeis aut Assyriis, sed de iis qui piorum numero haberi volebant et in semine Abrahae gloriabantur.

21. (*Facientes hominem peccare.*) Cum quibus sit negotium prophetae antea diximus: nempe cum hypocritis vel profanis contemptoribus qui omnes prophetarum obiurgationes et minas nihili ducebant, quique Deum fingere volebant suo arbitratu. Hi quum licentiam omnem sibi dari cuperent ut libere in delitiis et flagitiis suis versarentur, aegre admodum ferebant vehementes prophetarum reprehensiones: nec aequo se animo cohiberi sinebant. Quamobrem observabant diligenter et aucupabantur eorum dicta, ut aliquid intercipere aut detorquere possent. Nec enim mihi dubium quin perstringat impios homines, qui conquerebantur de libertate prophetarum, et obiurgationum vehementia: ac si populum et magnates et sacerdotes insectari voluissent. Nam hinc calumniae et falsae criminationes, quales etiamnum piis Dei servis intenduntur. Hinc ancipites et captiosae quaestiones, quibus velut laquei et retia expanduntur, ut iustum aut in discrimen vitae vocare, aut in fraudem aliquam impellere possint. Quod et Christo ipsi a Pharisaeis et Sadducaeis accidisse videmus. Nam generaliter accipere de calumniis, aliisque artibus, quibus homines callidi imperitos circumveniunt, non patitur posterius membrum versus, quod exegetice additum est: quia illic iam apertius impias machinationes damnat propheta quibus impii se ab omni censura et reprehensione eximere conantur. Quia vero in portis agebant publicos conventus, iudicia exercebant, et magna erat frequentia, illic publice omnes arguebant prophetae: ac ne iudicibus quidem ipsis parcebant. Tunc enim dominabantur impii et scelerati homines, quos moneri et severius reprehendi oportuit. Ii quum moniti resipiscere debuissent, deteriores reddebantur, atque excandescebant adversus prophetas, eisque insidias struebant. Nam oderunt, ut inquit Amos (5, 10), corripientem in porta, et loquentem recta abominati sunt. Hoc quum ad omnes pertinet, tum praecipue ad iudices et eos qui reipublicae gubernacula tenent, qui indignius multo et iniquius ferunt eiusmodi reprehensiones: volunt enim ab aliorum numero eximi, et optimi omnium haberi, etiam si nequissimi fuerint. In verbo יקשון dissentiunt interpretes: quia quidam accipiunt pro increpare, alii vertunt probris afficere, quasi eorum proterviam accuset propheta qui ut procul abigant obiurgatores ad convitia prosiliunt. Sed quod sequutus sum, lectores ut spero magis probabunt. Dicit etiam *everti iustum de nihilo*, id est, ubi nulla est causa. Obliquis enim artibus et fallaciis moliuntur facere, ut qui iusti sunt omnibus odio et exsecrationi sint, pessimique omnium censeantur. Verum ubi sic mundo illuserint, tandem peribunt. Hanc enim consolationem affert Dominus, non passurum se impune grassari impios, tametsi ad tempus lasciviant et exsultent, quin ipsos tandem cohibeat.

Sed patientia opus est, ut complementum harum promissionum exspectemus.

22. (*Propterea sic dicit Iehova.*) Conclusio est superioris sententiae. Nam populum consolatur, ne in misero illo et infelici statu quo affligendus erat animum despondeat. Notandum enim est ad quod tempus ista referri debeant, quum scilicet abducto in servitutem populo, everso templo, sublatis sacrificiis, omnis religio concidisse, nec ulla spes liberationis esse videretur. Hoc igitur vaticinio fidelium animos sustentari oportuit: ut facto naufragio haec tamen superesset tabula, qua firmiter apprehensa in portum vehi possent. Nobis quoque hoc exemplo hae promissiones arripiendae etiam desperatissimis in rebus, ac toto animo in his conquiescendum est. Alloquitur autem *domum Iacob:* in quo notandum est, perpetuam esse vim doctrinae Dei atque ita efficacem, ut vires suas exserat quamdiu exstat populus qui ipsum timet ac colit. Exstant autem perpetuo nonnulli quos sibi reservat Dominus, nec semen piorum interire sinit. Quum loquutus sit Dominus, si fidem habemus doctrinae, fructum eius haud dubie percipiemus. Ut firma est eius veritas, ita si in ipso recumbimus consolatione nunquam destituemur. Nec vero frustra additum est, Deum qui nunc propitium filiis Iacob se fore docet, eundem esse redemptorem Abrahae. Populum enim ad ipsum ecclesiae initium revocat, ut intueatur potentiam Dei, quae tot tamque insignibus documentis patefacta olim fuerat, ut nullus debeat posthac esse dubitationi locus. Etenim si Abrahae nomine gloriabantur, cogitare debebant unde primum Dominus ipsum eripuisset: nempe a servitute idolorum, quae tum ipse tum patres ipsius coluerant. Sed et saepe alias ipsum redemit: quum periclitaretur in Aegypto ob uxorem suam: item in Guerar: item quum subegit reges: praeterea quum ei iam effoeto proles data est. Nam etsi propheta adoptionem Dei praecipue designet, quum eum Dominus e domo patris abire iussit, tamen redemptionis nomine omnia simul beneficia comprehendit. Abraham enim non semel redemptum, hoc est, e summis periculis et vitae discrimine ereptum fuisse videmus. Quod si Dominus ex uno Abrahamo et quidem solitario suscitavit ecclesiam, quam postea conservaret, nonne in posterum eam tuebitur, etiam quum homines ipsam interiisse putabunt? Quid? quum advenit Christus, quam misera dissipatio fuit? quot et quanti adversarii obsistebant? Invitis tamen omnibus excitatum et stabilitum est eius regnum, floruit ecclesia, omnibusque admirationi fuit. Ergo nemini dubium esse debet, quin vires suas quoties opus fuerit exserat Dominus, ecclesiamque suam vindicet ab hostibus et instauret. Iam quum pudefactum iri negat, innuit saepe accidere tempus quo vultum pii prae pudore coguntur deiicere, quemadmodum testatur illud Ieremiae: Ponam os meum in terram (Thren. 3, 29). Item Micheas: Tempus est, ut sapientes in pulverem abiiciant os suum (7, 16?). Nam quum adeo severe Dominus castigat populum suum, necesse est bonos pudefieri. Significat autem propheta id non fore perpetuum. Non est igitur desperandum adversis rebus: etiam si omni probrorum genere nobis illudant impii homines, Dominus tandem nos a pudore et ignominia vindicabit. Quanquam simul admonet propheta non spectare hanc gratiam ad superbos vel praefractos qui Dei flagellis rigidam cervicem opponunt: sed tantum ad humiles, quos pudor suus incurvat, ut tristes moestique incedant. Potest autem quaeri cur dicat *non pudefiet Iacob:* iam dudum enim mortuus erat: atque videri posset eum tribuere mortuis sensum, ut rerum nostrarum conscii esse possint. Unde etiam papistae mortuos eorum quae agimus spectatores esse volunt. Sed hic prosopopoeia est, quae saepe occurrit in scripturis. Quo etiam sensu dicit Ieremias (31, 15): Vox in Rama audita est Rachel plorantis filios, nec voluit consolationem admittere, quia nulli sunt. Cladem enim tribus Beniamin sub luctu Rachel quae atavia fuerat depingit. Introducit enim Iacob velut pudore affectum ob scelera et flagitia posterorum. Nam ut, teste Solomone (Prov. 10, 1), gloria patris est filius prudens, ita insipiens matri moerorem et tristitiam affert. Matres enim quamvis indulgentiores sint, tamen filiorum peccatis erubescunt. Quid igitur patribus accidet, quorum amor erga filios ut minus habet stultae indulgentiae, atque hoc praecipue spectat ut bene sint morati, recteque vitam instituant, ita probris eorum et flagitiis gravius uruntur? Hic vero propheta populum acrius pungere et percellere voluit, dum patriarcham ei suum proponit, qui tot tantisque beneficiis a Deo ornatus nunc a posteris dedecore afficitur: ita ut, si coram affuisset, maximum ab ipsis pudorem sustinere coactus esset. Populi ergo ingratitudinem perstringit, qui patrem infamabat, cui honori esse debuisset.

23. (*Quoniam ubi viderit.*) Particula כי proprio et nativo sensu hic accipitur, nempe pro causali. Reddit enim rationem cur tolletur ignominia Israelis: quia filii exstabunt, et qui periisse videbantur erunt superstites. Iam *opus manuum* suarum vocando, dubium mihi non est quin hic exprimat opus mirabile redemptionis. Efficit enim velut novos homines, quos adoptat pro filiis, et sibi adiungit, sicut Psalmo 102 (v. 19), Et populus qui creatus fuerit laudabit Dominum: ubi similiter narratur ecclesiae renovatio. Nec enim de generali creatione, quae ad omnes pertinet, hoc intelligitur, sicuti iam alias saepius dictum est. Revocat autem nos ad agnitionem potentiae suae, ne salutem ecclesiae ex praesenti rerum statu aestimemus. Atque hic notandae sunt variae antitheses:

prima, inter deformitatem ecclesiae et eximiam eius formam, inter pudorem et gloriam: altera, inter populum Dei et alias nationes: tertia, inter opus manuum Dei et opera hominum (sola enim Dei manu ecclesia restitui potest): quarta inter florentem statum et dissipationem qua prius misere disiecta erat. Nam *medium sui* vocat instaurationem perfectam, qua sic coalescet atque una iungetur populus ut non extremas solum partes, sed intima ipsa ac praecipua occupet. Postremo finem redemptionis notat, quod *nomen* suum sanctificabitur. Ideo creati sumus omnes ut Dei bonitas inter nos celebretur. Sed quia maior pars humani generis ab origine sua defecit, elegit Deus ecclesiam in qua personent ac resideant laudes suae, sicut dicitur in Psalmo (65, 2): Te exspectat laus in Sion. Iam quia interdum multi ex ipso grege degenerant, fidelibus qui divinitus servati erant has partes assignat propheta. Caeterum, quia hypocritae, ut ante visum est, labiis venerantur Deum, animo autem valde alieni sunt, laudum praeconiis timorem adiunxit: significans nihil reputari nostras laudes nisi vere et ex animo simus Deo addicti, totaque vita nostra testetur Dei nomen non ficte a nobis praedicari.

24. (*Tunc discent errantes spiritu.*) Iterum repetit promissionem illam quam prius attigerat. Quamdiu enim ignorantia et caecitate perstrictae sunt hominum mentes, etiamsi affluat omne benedictionum genus, eos tamen semper interitus circumdat et obsidet. Illucet igitur verbo suo, quum ecclesiae instaurationem parat Dominus, atque intelligentiae lumine suos illustrat, qui prius in tenebris vagi errabant. Hoc autem facit arcano spiritus instinctu: quia parum esset externo verbo doceri, nisi intus quoque animos nostros erudiret. In secunda parte quidam *susurrones*, alii errones vertunt. Verum significat eos, qui prius obstrepebant prophetis, nec eorum monita aequo animo ferebant, morigeros et obsequentes fore. Ideo reddere placuit *murmuratores.* Hinc perspicimus quam admirabilis sit misericordia Dei, qui plus quam indignos homines reducit in viam, tantorumque bonorum participes facit. Atque hoc nobiscum diligenter reputemus. Quotus enim quisque est qui non aliquando obmurmuraverit adversus Deum, veramque doctrinam contempserit? imo nisi obstreperos mulceret Deus, et placide adduceret ad obsequium, totum fere humanum genus in sua amentia periret.

CAPUT XXX.

1. *Vae filiis contumacibus,*[1]) *dicit Iehova, ut capiant consilium, et non ex me: ut operiant arcanum,*[2]) *et non ex spiritu meo: ut peccatum addant peccato.* 2. *Proficiscuntur ut descendant in Aegyptum, et os meum non interrogaverunt, roborantes se robore Pharaonis, et sperantes in umbra Aegypti.* 3. *Erit autem vobis fortitudo Pharaonis in pudorem: et fiducia in umbra Aegypti in ignominiam.* 4. *Fuerunt enim principes eius in Zoan, et legati eius in Hanes venerunt.* 5. *Omnes pudefient in populo qui eis non proderit, neque auxilio erit, neque commodum afferet, sed erit in pudorem atque etiam in opprobrium.* 6. *Onus iumentorum austri. In terra afflictionis et angustiae. Leo, et leo maior ab illis. Vipera et prester volans, dum portabunt super humerum pullorum divitias suas: et super gibbos camelorum thesauros suos ad populum qui non proderit.* 7. *Certe Aegyptii vanitas, et frustra auxiliabuntur. Propterea clamavi ad illam: Robur illorum quiescere.* 8. *Nunc vade: et scribe hanc visionem in tabula coram ipsis, et in libro insculpe eam: ut sit in diem novissimum, in perpetuum, usque in saecula.* 9. *Quod populus hic rebellis sit, filii mendaces, filii qui recusant audire legem Iehovae.* 10. *Qui dicunt videntibus, ne videatis: et prospicientibus, ne prospiciatis nobis recta: loquimini nobis blanditias: videte errores.* 11. *Recedite a via, declinate a semita: facite ut a facie nostra facessat Sanctus Israel.* 12. *Propterea sic dicit Sanctus Israel: Quia respuistis verbum hoc, et confisi estis in violentia et pravitate, et innixi estis in eam:* 13. *Ideo erit vobis iniquitas haec quasi ruptura cadens, tumor in alto muro, cuius repente et subito venit fractura.* 14. *Et contritio eius quasi contritio vasis figulorum, quod absque misericordia comminuitur: nec in eius fractura invenitur testa ad ignem e foco ferendum, vel aquam e puteo hauriendam.* 15. *Quoniam sic dixit Dominus Iehova Sanctus Israel: In requie et quiete salvi eritis: in tranquillitate et fiducia erit fortitudo vestra, sed noluistis.* 16. *Et dixistis, Non: sed equis effugiemus. Propterea fugietis. Super celerem conscendemus. Propterea celeriores erunt qui vos persequentur.* 17. *Mille unus a facie increpationis unius, a facie increpationis quinque, fugietis: donec relicti fueritis sicut malus navis in vertice montis, et sicut vexillum in colle.* 18. *Propterea exspectabit vos Iehova, ut misereatur vestri: et propterea exaltabitur, ut propitius sit vobis: quia Deus iudicii Iehova. Beati omnes qui exspectant eum.* 19. *Certe populus in Sion habitabit in Ierusalem, flendo non flebis, miserendo miserebitur tui: ad vocem clamoris tui, simulac audierit, respondebit tibi.*

---

[1]) *in margine:* vel, perversis. [2]) vel, fundant fusionem.

20. *Ubi dederit vobis Dominus panem angoris, et aquam afflictionis: non arcebitur amplius pluvia tua: et oculi tui videbunt pluviam tuam.* 21. *Tum aures tuae audient verbum a tergo tuo, dicendo: Haec via, ambulate in ea sive ad dextram sive ad sinistram eatis.* 22. *Tum profanabitis tectorium sculptilium argenti tui, et operimentum conflatilis auri tui, separabisque ea tanquam pannum menstruo infectum: dicesque illi, Egredere.*[1]) 23. *Tum dabit pluviam semini tuo, quum seminaveris terram: et panem proventus terrae: et erit uber et pinguis, et pascentur pecora tua in die illo in amplis pascuis.* 24. *Boves etiam tui, et pulli asinorum colentes terram, pabulum purum comedent, quod in pala ventilatum erit et in vanno.* 25. *Et accidet, ut super omnem montem excelsum, et super omnem collem elevatum sint rivi, rivi aquarum in die caedis magnae quum turres corruerint.* 26. *Et erit lux lunae sicut lux solis, et lux solis septuplo maior, quasi lux septem dierum, in die quo alligaverit Iehova fracturam populi sui, et perfossionem plagae eius sanaverit.* 27. *Ecce nomen Iehovae venit e loco remoto, ardens facies eius, et grave onus: labia eius plena sunt indignatione: et lingua eius quasi ignis devorans.* 28. *Et spiritus eius quasi torrens inundans, usque ad collum dividet: ad ventilandas gentes in cribro inutili, et fraenum errare faciens in maxillis populorum.* 29. *Canticum erit vobis quemadmodum in nocte dum celebratur dies festus: et laetitiae cordis quasi eius qui ad tibiam incedit, ut veniat ad montem Iehovae, ad fortem Israelis.* 30. *Et audiri faciet Iehova potentiam vocis suae, et descensionem brachii sui videri faciet, cum furore vultus et flamma ignis vorantis, dissipatione, inundatione, et lapide grandinis.* 31. *Sane a voce Iehovae conteretur Assur, qui virga percussit.* 32. *Et erit in omni transitu baculus fundatus, quem infliget Iehova super eum cum tympanis et citharis, et praeliis elevationis pugnabit contra eam.*[2]) 33. *Quoniam ordinata est ab hesterno Tophet:*[3]) *etiam regi praeparata est: quam in profundum posuit et dilatavit. Pyra eius ignis, et ligna multa: flatus Iehovae quasi torrens sulphuris succendit eam.*

IN CAPUT XXX.

1. (*Vae filiis.*) Invehitur propheta in Iudaeos, quod impares sustinendae moli, quum ab Assyriis aliisque hostibus urgebantur, ad opem Aegypti confugerunt. Posset autem haec obiurgatio videri aequo durior, si tantum hoc reputetur licere miseris et pauperculis hominibus, praesertim ubi iniuste premuntur, etiam a malis auxilium petere: quia hoc natura ingenitum est ut sese ultro citroque cuncti mortales iuvare studeant. Verum ubi ventum fuerit ad ipsos fontes, reperiemus non vulgare fuisse nec tolerabile populi crimen. Primum non leve delictum est, sed scelesta contumacia, neglecto atque etiam spreto Dei imperio libidini suae obsequi. Atqui severe vetuerat Deus societatem vel foedus cum Aegyptiis inire. Prohibitionis autem duae potissimum erant causae: una generalis, quae scilicet ad aliarum quoque nationum societates et foedera pertinebat. Nolebat enim Dominus populum suum superstitionibus gentium corrumpi. Fit autem, nescio quomodo, ut eorum vitiis paulatim imbuamur, quibuscum societatem et consuetudinem habemus. Atque ut natura vitiorum aemuli potius quam virtutum sumus, facile assuescimus corruptelis: denique brevi tempore ab aliis ad alios obrepit contagio. Quod etiam Galliae nostrae a plerisque nationibus usu venit: quarum vitia dum nimis cupide ad imitationem arripit, ingenti colluvie referta est. Imo praepostera haec in captandis subsidiis cupiditas Turcis ianuam aperuit in Asiam, et deinde Europam illis patefecit. Et quum sua illis in cibo et potu relicta fuerit frugalitas, tota illa pars armis eorum domita sordes tantum et inquinamenta contraxit. Id quod etiam nobis Gallis a plerisque nationibus usu venit. Altera huic populo specialis et propria fuit ratio. Nam quum Iudaeos ex Aegypto liberasset Dominus, ac tam insignis beneficii memores esse vellet, ne qua ipsis cum Aegyptiis intercederet societas prohibuit. Quod si foedere cum Aegyptiis iuncti fuissent, facile memoria eius beneficii deleri poterat. Nec enim tam libere eam ipsis, ut institutum erat, celebrare licuisset. Nimis autem indignum erat, iactura gloriae Dei amicitiam coli cum profana et impia gente. Iam quum simul testatum esse vellet Deus populo suo, se unum satis superque sufficere ad tuendam eius salutem: tanti fieri debuit illa promissio ut sibi libenter ab aliis auxiliis interdicerent. Atque hoc fuit atrocissimum crimen, undique sibi conciliando profanas gentes legitimo suo honore Deum fraudare. Nam si contenti fuissent unica Dei tutela, non ita cursitassent in Aegyptum. Satagendo itaque et tumultuando convicti sunt suae infidelitatis. Nec dubium est quin suam vehementiam propheta in illud sacrilegium direxerit, quod ruentes ad captanda gentium subsidia laudem plenae virtutis Deo abrogabant. Unde etiam alibi fervorem illum furiosis amoribus atque etiam nefandis libidinibus spiritus comparat. Nam quod se Aegyptiis iunxissent Ezechiel perinde esse docet, ac si mulier foeda intemperie non modo post adulteros feratur, sed cum equis et asinis concubitum expetat (c. 23?). Nec vero simpliciter damnat hic omnia foedera quae cum idololatris ineuntur, sed prohibitionem spectat: ac praesertim eam, qua ab Aegyptiorum societate ipsos lex arcebat. Praecipue vero ob pro-

[1]) vel apage. [2]) 1551: contra Babel. [3]) *ibid.* gehenna.

hibitionis causam tantopere excandescit: quia non sine gravi Dei contumelia trepide in Aegyptum currebant. Hac ratione *perversos* vocat et *contumaces*, de qua voce dictum est capite primo. Intelligit autem vel praecipitis malitiae homines qui scientes et volentes deficiunt a Deo, vel obstinatione quasi foetidos ut nihil restet integri vel sinceri. Initio autem vitium illud perstringit, quod posthabito Dei verbo propriis consiliis addicti essent. Quod quidam נסך מסכה exponunt Fundere fusionem, quanquam non pugnat cum prophetae mente, rectius tamen meo iudicio alii, Operiant operimentum: quos ego sum sequutus, quia de arcanis et clandestinis consiliis agitur, quibus astute volebant prophetas fallendo quasi Dei oculos effugere. Crassum est quod alii reddunt: Ut se tegant operimento. Quanquam enim protectionis causa Aegyptios quaerebant, potius tamen ad illam de qua dixi vafritiem alludit. Eodem redit utraque expositio. Tribus autem loquendi formis idem fere inculcat: quod tegant consilia sua, aliena videlicet a Deo: quod os Domini non interrogent: quod non patiantur se eius spiritu gubernari. Nam qui proprio sensu aguntur, ad astutias deflectunt, quibus tegatur incredulitas et rebellio. Et quia propositum illis est Dei verbo non parere, neque etiam spiritum implorant. Unde conficitur infelix illa et detestabilis connexio. Necesse est autem consilia et instituta, quibus non praeest Dominus, misere et exitialiter cadere. Porro nulla est sapientia nisi ex eius ore petatur. Quod si os ipsius interrogemus, id est, consulamus verbum, spiritu quoque eius regemur, a quo omnis prudentia et sapientia est. Haec autem duo simul coniungi notandum est, verbum et spiritum Dei: adversus fanaticos homines qui ad oracula et arcanas revelationes aspirant sine verbo. Neglecta enim et praeterita via ad Deum contendunt: quo nihil aliud agunt, quam quod volunt, ut vulgo dicimus, sine alis evolare. Hoc primo loco fixum maneat: Quidquid aggredimur in tota vita vel tentamus absque Dei verbo, erroneum esse ac praeposterum: quia nos ab eius ore totos pendere decet. Et sane si nobis succurrat, quanta consilii imbecillitate vel potius inopia laboret totum humanum genus, fatebimur nimium desipere quicunque sibi prudentiae tantum arrogant ut ne Dei quidem os interrogare dignentur. Si quis obiiciat, scripturis non omnia contineri, nec responsa dari sigillatim eorum quibus egemus: respondeo, quae ad vitam nostram regendam pertinent, omnia in iis abunde contineri. Si igitur hoc nobis propositum sit, ut verbo regi nos sinamus, atque ex eo semper quaeramus regulam vitae, Deus nunquam haesitare nos patietur, quin exitum nobis in omnibus negotiis et difficultatibus ostendat. Interdum fortasse exspectandum erit diutius, sed tandem extricabit nos Dominus atque exsolvet, si modo ipsi morem gerere parati simus. Tametsi igitur impliciti simus atque laboremus in conquirendis, ut aiunt, mediis, tamen haec cogitatio nos semper retinere debet, ne quid aggrediamur, nisi quod Deo gratum et acceptum esse intelligimus. Damnatur ergo hic eorum audacia, qui tentant illicitas vias, easque sibi prospere cessuras putant, quum per fas et nefas omnia moliuntur, ut salvi sint quasi invito Deo. Hoc autem ab incredulitate et diffidentia oriri certum est, quod Deum sibi non sufficere existiment, nisi accedant aliena quamvis vetita auxilia. Hinc illicita foedera, hinc fraudes et fallaciae, quibus rem suam melius gestum iri confidunt homines, quam si simpliciter et candide alii cum aliis versentur. Atque innumera exstant in omnibus vitae humanae partibus huiusce incredulitatis exempla. Perituros enim se putant homines, si contenti benedictione Dei fideliter atque innocenter agant omnia. Atqui cogitandum erat nos destitui a Deo, reiici ac maledici, quoties ad vetitas rationes et illicitas vias decurrimus. Omnia igitur instituta, consilia, conatus auspicari debemus ex Dei voluntate. Semper animadvertendum est nobis quid vetet aut permittat, ut toti in obsequium addicti eius praeceptis, deinde nos eiusdem spiritui regendos committamus. Alioqui infelicissime nobis cedet nostra temeritas. *Adiicere* dicit *peccatum peccato:* quia nihil aliud inanibus illis praesidiis agebant Iudaei, quibus se probe munitos existimabant, quam ut iterum offenderent in eundem lapidem, scelusque quod iam satis grave erat, ingeminarent. Augetur enim ac longe gravior fit culpa, quum illicitis rationibus iram Dei effugere conamur. Verum haec ratio praecipue in Iudaeis animadvertenda erat, quod quum Assyrios illexissent in Iudaeam (eos enim adversus Israelem et Syrum in auxilium vocarant) eosdem volebant Aegyptiorum ope depellere. Vehementer enim ab Assyriis premebantur Iudaei, meritasque ab iis poenas dabant suae infidelitatis: quod potius ad hominum quam ad Dei opem confugissent: quod permultis populis accidisse videmus, qui Turcam in auxilium vocarunt. Tantum ergo aberat ut Iudaeos sui facti poeniteret, seque iustas poenas dare agnoscerent, ut etiam malum malo adderent, ac si scelus scelere elui posset. Ideo severius ipsis comminatur. Graviore enim et acerbiore poena digni sunt homines, qui in pravitate sua perseverant, et furioso impetu irruunt adversus Deum, nec ullis monitionibus aut castigationibus in viam revocari sustinent.

2. (*Ut descendant in Aegyptum.*) Cur descensum hunc damnet propheta, prius dictum est. Quia autem aperta crassaque contumacia crimen exaggerabat, simul repetit quod non interrogato ore Dei, imo prohibente ipso, id facerent. Revocat etiam

iterum ad fontem mali, dum id roboris conquirendi causa factum esse dicit, quod fiduciam in viribus Aegyptiorum locarent. Hinc effraenis illa cupiditas foederis ineundi. Ostendebant autem hoc modo apud se parvi esse virtutem Dei, nec magnopere ipsi confidere: atque aperte incredulitatem suam prodebant. Obiici poterat, homines ministros esse Dei: eorum opera, quoties opus est, singulos legitime uti posse. Respondeo, sic hominum opera et ministerio utendum, ut a solo Deo pendeamus. Sed in Iudaeis alia peculiaris ratio fuit. Sciebant enim vetitum esse a Deo, ne Aegyptios in auxilium vocarent. Hoc quum facerent, tantum detrahebant Deo quantum Pharaoni et copiis eius tribuebant. Ita Pharaonem hic Deo non abs re opponit Isaias. Opponuntur enim creaturae Deo, ac veluti ex adverso in certamen statuuntur, quando adversus Deum efferuntur, vel quoties iis abutuntur homines, sive animos ac fiduciam illuc adiiciant, sive appetant plus quam permittitur.

3. (*In pudorem.*) Nunc ostendit qualis eventus impios manet, qui spreto Deo eiusque verbo consilia sequuntur quae ipsi secum maxime probaverint: nempe, exitiale ipsis fore quidquid aggressi fuerint. Nec tantum spe sua frustratum iri denunciat, sed etiam sibi magno labore perniciem et exitium quaerere: ex quo nihil praeter moerorem et ignominiam contrahant. Hoc enim impiis omnibus accidere necesse est: ut tametsi ad tempus voto potiri videantur, et secundae res ad eorum voluntatem fluant, tamen omnia tandem ipsis exitiosa sint. Atque hoc iustum est temeritatis praemium, ubi metas verbi transsiliunt. Nec enim utile cuiquam esse potest, quod pravis et illicitis artibus est consequutus. *Robur Pharaonis* per concessionem vocat, ac si diceret: Existimatis multum in Pharaone esse praesidii: verum dedecori vobis et ignominiae cedet. *Umbra* Aegypti, qua vos contectum iri sperabatis, vos pudore suffundet. Ergo ad eorum sensum utrumque refertur. Et quia חרפה plus est quam pudor, postea amplificandi causa etiam additur.

4. (*Fuerunt principes eius in Zoan.*) Non solum expetitam fuisse Aegyptiorum opem dicit, eosque in auxilium vocatos, sed plus quiddam exprimit: nempe, magnis laboribus et sumptibus Iudaeos id consequutos esse. Difficilia enim ac longa itinera suscipienda fuerunt, et magnae molestiae subeundae, immanes etiam sumptus sustinendi, ut in extremas, quas hic nominat, civitates Aegypti donis onusti pervenirent. Missi sunt autem in hanc legationem non vulgares aut plebeii homines, sed principes et magnates. Ideoque asperior est obiurgatio, quod serviliter captaverint foedus Aegyptiacum, et supplices vagati sint per varias partes. Tenenda etiam est memoria antithesis quam prius annotavimus. Haud longe quaerendus erat Deus, haud magni erant suscipiendi labores, nec faciendi sumptus ad ipsum invocandum. Invitabat ipse sua promissione: Haec requies mea (Psal. 132, 14): nec frustra se illic invocari testatus erat. At miseri contempto Deo sese torquere, et in extremos terrae fines excurrere, quam oblato praesenti auxilio frui maluerunt.

5. (*Omnes pudefient.*) Confirmat superiorem sententiam. Quoniam difficile admodum est persuadere impiis exitiale ipsis fore quidquid absque verbo Dei susceperint. Deus autem quo gravius ipsos puniat, prosperum aliquando iis successum praebet, ut magis ac magis hallucinentur, seque ipsos praecipitent. Iusto enim Dei iudicio accidit ut his illecebris eos captet Satan, atque in nassas suas impellat. Atqui tandem accidit ut non tantum exspectato auxilio priventur, sed etiam graves dent poenas et audaciae suae et infidelitatis. Minatur autem non modo fallaces Aegyptios fore, sicuti impii saepe quos lactarunt vanis promissis, vel deserunt in ipsa necessitate, vel etiam perfide evertunt: sed ut maxime conentur fidem datam praestare, fore tamen inutiles. Nam ut strenue se nobis impendant homines, quia tamen eventus sunt in manu Dei, nihil proderunt nisi ipso benedicente. Erat hoc difficile creditu quum loquutus est propheta, in gente adeo potenti nihil esse opis: sed omnino hoc nobis fixum esse debet, quidquid utilitatis in mundo nobis affulget, esse evanidum nisi quatenus Deo propitio et favente in usum nostrum accommodatur.

6. (*Onus iumentorum Austri.*) Postquam invectus est adversus consultationes Iudaeorum de petendo auxilio ab Aegyptiis, magnificos eorum sumptus ridet, et graves molestias quas ea ratione sustinebant: quia sic maximo emebant exitium suum: et eandem quam prius maledictionem denunciat, quod inauspicato praeter Dei verbum satagerent. *Austri* mentionem facit, quod iter facerent per meridionalem plagam, ad quam respectu Iudaeae sita erat Aegyptus. *Iumenta* ergo vocat ab itinere, eaque in contumeliam hominum compellat, quod frustra ipsis verba fierent, atque obsurdescerent ad omnes exhortationes. Ideo denunciat futurum ut ad iumenta ipsa huius vaticinii effectus perveniat, tametsi id homines animo non comprehendant. Ergo quum fastu suo minas discuteret populus, opportune se ad equos et camelos convertit propheta: et quamvis ratione careant, sensuros tamen non frustra loquutum esse Deum: et quum sibi prospera omnia fingeret populus in Aegypto, ipsis quoque brutis animalibus molestiae et afflictionis terram fore asserit. Erat laboriosum iter ac difficile, nec tamen quidquam laboris recusabant ut satisfacerent insano desiderio. Imo sic eos dementaverat fervor ut nulla

eos lassitudo tardaret. Ad haec incommoda specialem Dei vindictam minatur Isaias, ut occurrant leones et saevae bestiae, *Leunculus* et *Leo*. Hoc quidem non fuit insolens aut novum iis qui a Iudaea in Aegyptum iter faciebant: sed hic aliquid extraordinarium denunciat, et magis periculosum: ad molestias et labores, ad sumptus quos facient, coelesti instinctu accedent etiam infausti occursus, atque infelicissimus tandem eorum exitus erit. Haec doctrina nobis accommodanda est, qui simili fere vitio laboramus. Nam in periculis confugimus ad illicita remedia, eaque nobis profutura existimamus, quamvis a Deo improbentur. Idem igitur nos experiri, atque in haec damna incidere necesse est, nisi incredulitatem nostram atque improbitatem verbo Dei coerceamus. Animadvertenda quoque et observanda haec nostra insania est, qua sic abripimur ut nulli parcamus sumptui, nullum laborem refugiamus, dum nimis ferventer stultae cupiditati et desiderio nostro obsequimur. Hoc vel maxime experti sumus in papatu, sub quo dum captivi tenebamur, huc atque illuc cursitantes, atque peregrinationibus longinquis et difficilibus ad varios divos nos fatigantes: interim quam maximas molestias, leves et faciles esse putabamus: nunc quum obtemperandum Deo, quum leve Christi iugum subeundum est, nihil tolerantiae in nobis reperitur.

7. (*Certe Aegyptii.*) Hic versus continet explicationem sententiae superioris. Idem enim repetit ac denunciat, Aegyptios Iudaeis, postquam variis molestiis magnisque eos sumptibus exhauserint, nihil profuturos esse. Inane erit ipsis robur Aegypti, etiamsi serio ipsis auxilietur: omnesque vires suas conferat. Ita Iudaeos spes sua frustrabitur, seque ipsos fallent cum magna molestia. ו hic vel pro causali particula capitur, vel affirmat, quemadmodum etiam reddidi. Postea ostendit Iudaeos nihil habere excusationis, quod ita tumultuose confugiant in Aegyptum: atque ultro desipere ipsos, quod moniti non resipiscant, omnique venia indignos esse. Hoc autem ad Deum ipsum refero, quod clamaverit ad Ierusalem: quia conqueritur se clare monendo et testificando operam lusisse: simul etiam denotat non frustra hortatum fuisse ut quiesceret, sed ut obviam iret noxis et cladibus quas praevidebat. Unde vero ista inquietudo, nisi quia verbis Domini fidem habere noluit? In summa, ostendit eos mera contumacia impelli ut in Aegyptum confugiant. Poterant enim quiescendo saluti suae consulere. *Clamandi* verbo significat se non tantum monuisse verbis, sed etiam castigasse: unde maiorem eorum contumaciam atque obstinationem fuisse apparet. *Quiescere* hic pro manere et domi se continere accipit. Tametsi postea ostendet eos quietis animis esse debuisse. Hinc autem tumultus et satagendi ardor, quod animis perturbati et consternati essent, nec Dei praesidium sufficere arbitrarentur, nisi Aegyptios quoque sibi adiungerent. Sic enim infidelitas eorum sollicitat animos, qui non satis honoris deferunt potentiae Dei, ut trepidando pacem nusquam inveniant.

8. (*Nunc vade.*) Postquam Iudaeos convicit manifestae incredulitatis, eam perpetuis monimentis testatam atque obsignatam esse vult: ut posteri intelligant quam praefactus et contumax fuerit hic populus, et quam iure in eum Dominus animadverterit. Diximus hunc morem fuisse prophetis ut summam concionum suarum descriptam valvis templi affigerent: quae posteaquam abunde patuerat omnibus ac lecta erat, a ministris sublata in archivis templi servabatur. Atque hinc prophetarum liber collectus et confectus est. Sed quum aliquod vaticinium insigne et prae aliis memorabile fuit, tunc Dominus ipsum literis crassioribus describi iubebat, ut populum ad lectionem alliceret, atque attentiorem redderet. Hoc fieri nunc iubet Dominus, ut significet nihil hic esse vulgare: diligenter haec scribenda esse omnia summamque attentionem desiderare: nec tantum esse legenda, sed ita memoriae hominum insculpenda, ut nullo aevo deleri possint. Nec vero dubium est quin Isaias sibi hoc vaticinio magnam invidiam apud omnes ordines crearit, quod eos non tantum apud suae aetatis homines, sed etiam apud posteros traducere, atque ignominia afficere vellet. Nihil enim est quod indignius ferant homines, quam scelera sua celebrari, ac memoriae hominum haerere: hoc indignum et nefandum esse putant, hoc omnium gravissime detestantur. Sed prophetam parere Deo necesse fuit, tametsi incurreret in odia hominum et discrimen vitae subiret. In quo notanda eius constantia est, quod nihil reformidaverit, ut pareret Deo, et vocationi suae non deesset. Odio, invidias, strepitus, minas, falsas comminationes, et praesentissima pericula contempsit, ut libere et intrepide officio suo fungeretur. Quod etiam ipsius exemplo nobis agendum est, si Deum vocantem audire et sequi volimus. Addit, *coram eis:* alii vertunt Cum ipsis: sed melius convenit Coram: quia palam Iudaeos irritare debuit, quibus hoc vaticinium in tabula descriptum proponebat. Unde colligendum est, impios, tametsi nullam reprehensionem ferre possint, atque insaniant: severe tamen et coram arguendos esse: quamvis nihil proficiant apud ipsos minae et reprehensiones, tamen caeteris exemplo erunt, quum perpetua infamia notabuntur. Atque implebitur quod alibi scriptum est, Peccatum Iuda scriptum est stilo ferreo, ungula adamantina, exaratum in cordibus eorum (Ierem. 17, 1). Nec enim est quod se elapsos putent, quum prophetias contempserint, iisque aures obstruxerint. Nam et hominibus et angelis conspicua erit eorum nequitia. Caeterum quia nunquam sponte eos scelerum suo-

rum piget vel pudet, monumentum infamiae confici iubet Deus, quod in hominum oculis semper versetur. Quemadmodum ergo solebant victoriae et res praeclarae tabulis aeneis insculpi: ita probrum quod tergiversando Iudaei tegebant, iubet Deus in publicas tabulas defigi. Fuit enim hoc extraordinarium, ut nuper attigi, quod solenni edicto propheta suos gentiles traducere iussus est. Ideoque sequitur *in extremum diem*, vel quo per continuam aetatum seriem detestabiles reddantur: vel quia iudicis adventu vere patefient scelera impiorum, quum ipse conscenderit tribunal suum, librique aperti fuerint. Nam quae prius velut tenebris occulta et involuta erant detegentur. Hic diligenter observandum prophetias non unius tantum saeculi hominibus scriptas fuisse. His enim filii posterique omnes instrui debuerunt, ut sibi non esse imitandos patres intelligerent: Nolite obdurare corda vestra, sicut fecerunt patres vestri, etc. (Psal. 95, 8). Nam et hoc prophetiae convenit, quod de universa scriptura a Paulo (2. Tim. 3, 16) dicitur: Utilem esse ipsam ad monendum, consolandum, instruendum. Hoc autem omnibus saeculis convenit, atque necessarium est. Repudiandae igitur fanaticorum et impiorum imaginationes, qui illis saeculis hanc doctrinam propriam fuisse dicunt: his vero negant. Facessant ab auribus piorum eiusmodi blasphemiae: quia mortuo Isaia doctrinam eius vigere fructumque afferre oportet.

9. (*Quoniam populus iste rebellis.*) Particula causalis exegeticam hic valet: quia exponit propheta quid Dominus testatum posteris esse velit, nempe desperatam esse huius populi malitiam, quia se nulla doctrina fraenari sustineat. Porro quam graviter tam vulgi quam procerum animos vulneraverit hoc elogium, ex magnificis eorum iactantiis colligere licet. Quia gloriabantur sanctum et electum esse Abrahae semen. Quasi Dei adoptio crassissimis quibusque sceleribus tegendis velum esset. Atqui eorum flagitia proferri nihilominus in lucem et publicari Deus iubet. Porro eos accusans quod renuant *audire legem Dei*, fontem malorum omnium notat, nempe verbi contemptum, in quo se Dei ipsius contemptus et impietas prodit. Nugantur enim qui se Deum colere fingunt, quum sint eius verbo immorigeri. Crimen etiam aggravat Isaias, quod medicinam doctrinae sanandis suis morbis oblatam repudient. Hac de causa tam *rebelles* et indomitos vocat vel exasperantes, quam *mendaces* vel perfidos: quia aperte deficiunt a Deo quicunque eius verbo se subiicere detrectant, ac si tolerabile ipsis non esset eius imperium: ac simul demonstrant vanitati ac Satanae praestigiis se esse deditos, ut nulla sinceritas placeat.

10. (*Qui dicunt videntibus.*) Hic clarius describit, ac veluti depingit contemptum verbi, et proterviam cuius antea meminerat. Nec enim ludibrio solum doctrinam habent impii, sed furiose repellunt. Imo oppressam penitus ipsam ac deletam vellent. Idque exprimere voluit Isaias: Non solum aures, oculos sensusque omnes avertunt a doctrina, sed etiam destrui cuperent, atque tolli. Nam impietatem hic furor necessario sequitur, ut exstinctum velint quod tolerare nequeunt. Eos enim vis et efficacia verbi acuit et exasperat, ut tanquam immanes belluae ferociam et truculentiam suam promant. Libenter quidem eluderent: sed velint nolint Deum loquentem audire eiusque maiestatem reformidare coguntur. Hanc amarulentiam sequitur odium prophetarum, insidiae, terrores, persequutiones, exsilia, cruciatus, mortes, quibus doctrinam cum doctoribus summoveri ac deleri posse existimant. Cupiunt enim homines sibi potius narrari somnia et futiles nugas, quam fideliter doceri. Nec vero propheta impiorum verba refert quasi palam his vocibus uterentur: sed rem ut erat et animum ipsorum demonstrat. Nec enim ipsi negotium fuit cum hominibus tam stolidis, ut impietatem suam ex professo detegerent. Vaferrimi erant hypocritae, qui cultum Dei iactabant, seque immerito traduci a prophetis querebantur. Iis propheta larvam detrahit, qua sese occultabant: et quales sint detegit, quum veritati locum dare nollent. Unde enim murmura in prophetas, nisi quod Deum loquentem ferre non poterant? *Videntes* nominabantur prophetae, quod ipsis revelaret Dominus quae postea aliis patefacerent. Erant enim velut in superiore loco constituti, ut eminus et quasi e specula cernerent quid aut prosperi aut adversi immineret. Populus nihil adversi sibi nunciari volebat: propterea infestus erat prophetis, quod dum vitia eius accusarent et acriter pungerent simul propinquae Dei vindictae testes erant. Huc pertinent eiusmodi verba: *nolite videre, nolite prospicere recta:* non quod ita loquerentur, ut iam dictum est, sed quod ita affecti essent, et moderationem requirerent in prophetis, nec tam acerbas eorum obiurgationes aequo animo ferre possent. Nec enim quisquam adeo impudens fuisset, ut diceret se seduci velle et veritatem aversari, quum eam summo studio quaerere se profiterentur: sicuti etiam hodie iactant omnes adversarii nostri: sed negabant verbum Dei esse quod ab Isaia aliisque prophetis nunciabatur. Quemadmodum aperte dixerunt Ieremiae ipsum esse mendacem: atque etiam gravius minabantur: Non prophetabis in nomine Domini, ne moriaris per manum nostram (Ierem. 43, 2; Ibid. 11, 21). Intolerabilis ergo ipsis erat veritas, a qua quum discederent, nihil praeter mendacium poterat superesse. Atque ita sibi ultro mendacia et imposturas accersebant. Sed fontem ipsum ostendit, eos blanditias expetere dicens. Adulatores enim etiam toto plausu excipere parati fuissent, libenter-

que passi fuissent sibi in Dei nomine aures mulceri. Atque haec ratio est, cur imposturis non modo expositus sit mundus, sed eas cupide accersat, quia indulgentia foveri sua vitia fere omnes cupiunt. Atqui fieri non potest, quin servi Dei, ubi fideliter partes suas exsequi student, severi sint reprehensores: unde sequitur lusorium esse ac puerile cavillum, ubi impii Dei se libenter fore discipulos simulant, modo a rigore abstineat: perinde ac si paciscantur ut in eorum gratiam mutata natura se ipsum abneget. Sicuti etiam Michaeas non alios prophetas dicit (2, 11) Iudaeis fuisse gratos, nisi qui vaticinabantur de vino et sicera.

11. (*Recedite a via.*) Haec summa est, quum repudiantur prophetae, reiici quoque Dominum ac repudiari, nec iam ullum ipsi dari locum. Hoc dissimulant impii, quod tantam nequitiam fateri ipsos pudeat: sed nihil proficiunt. Deus enim audiri vult per eos quibus mandata dedit, ut voluntatem suam nobis declararent et administrarent doctrinam verbi. Si igitur audiendus est Deus, si qua ipsi reverentia exhibenda est, id amplectendo eius verbo ostendere debemus, ut prophetiis et evangelio continetur. Idque ad commendationem verbi diligenter notandum est: nam qui illud repudiant perinde faciunt ac si Deum esse negarent. Rursus indicatur hic causa tantae impietatis quae crimen duplicat: nempe, quod Deus non parcat vitiis nostris, nec indulgeat. Boni enim et periti medici officio fungitur. Appetunt homines blanditias, nec ferre possunt aequo animo ut Deus ipsis minetur. Hinc fit ut verbum odiosum sit hominibus atque explodatur. Hinc furiosa insectatio in prophetas, quorum obiurgationes et minas ferre nequeunt. Neque enim causa est cur se Dei imperio subducant homines, nisi quia in flexuosis erroribus placentes a recta via abhorrent. Quare duo haec scite coniungit propheta, fastidium coelestis doctrinae et odium rectitudinis.

12. (*Propterea sic dicit.*) Subiungit poenam impietatis. Denunciat enim illis haud impune fore, quod Deum loquentem audire noluerint. Atque eorum contemptum magis exprimit verbo *nauseandi*. *Verbum istud* vocat, demonstrativo utens: quoniam homines libenter sibi aliquod verbum fingerent suis moribus accommodatum: sed Deo loquenti audientiam facere nolunt. Deinde suavis invitatio Dei et exhortatio ad placidam quietem opponitur turbulentis eorum studiis, sicut sequitur: *confisi estis in violentia*. עשק Hebraeis rapinam et usurpationem alienorum bonorum significat: aliqui opes male partas vertunt. Qui calumniam interpretantur, mentem prophetae non satis exprimunt. Ego autem non refero ad opes malis artibus quaesitas, sed potius ad proterviam, qua populus ille insolescebat. Nomen *pravitatis* quod adiungitur, ad iudicia restringi non placet: patet enim latius meo iudicio: atque his duobus verbis audaciam impiorum exprimere voluit, qua furiose et petulanter adversus Deum insurgebant, quum sua libidine niti semper in vetitum auderent. Atque ut poetae fingunt gigantes bellum gessisse cum Deo, ita repugnabant isti Deo minanti, seque existimabant audacia et ferocia sua manum eius facile depulsuros.

13. (*Haec iniquitas quasi ruptura.*) Haec est poenae denunciatio, et aptissima similitudine rem ipsam exprimit Isaias. Impios enim comparat diffisso muro, aut ventrem facienti. Quemadmodum autem tumor muri ruinam minatur, quoniam aliter consistere non potest quam si omnes inter se partes cohaereant: ita impiis arrogantia et insolentia proximae eorum ruinae significatio, certissimumque testimonium est: quia quo magis inflati sunt, absque soliditate turgentes sponte se proiiciunt, nec fieri aliter potest quin mole paulo post sua ruant. Insurgite, inquit, et insolescite adversus Deum: is audaciam et insolentiam vestram, quia non nisi flatuosus est tumor, brevi evertet. Hinc monemur, nihil omnino melius esse, quam si nos totos subiiciamus Deo, atque ita colligamus omnes sensus nostros, ut devicti constrictique maneamus sub eius imperio. Nam qui excussa omni humilitate sese attollunt, multos flatus colligendo se ipsos dissipant. Dominus quidem impios tumescere ad tempus, suasque ampullas proiicere sinit, ut tandem sibi tumore suo et inani iactatione ruinam exitiumque parent.

14. (*Et erit comminutio.*) Quum cecidit murus, adhuc tamen ruinae vestigia quaedam apparent, lapidesque ipsi in usum accommodari possunt: aliqua etiam instauratio fieri potest. Hic vero propheta sic eos perituros denunciat qui contumaciter adversus Deum inflati fuerint, ut instaurati nequeant, sitque inutile omnino quod restabit. Ideoque similitudinem adducit vasis figulini, cuius testae confractae nullo modo refici aut reparari queunt. Hae comminationes nos admodum commovere debent, ut verbum Dei reverenter amplectamur: quum in eius contemptores tam graves poenas constitutas esse intelligimus. Funditus enim delendos atque perdendos esse significat, omnemque adimit spem instaurationis. Neque immerito: quia videmus ut Dei contemptores bis et ter prostrati cristas tamen attollere non desinant: quia nihil difficilius est quam animos eorum perversa fiducia exinaniri.

15. (*Quoniam sic dixit Dominus.*) Designat hic speciem contemptus Dei. Nam quum in genere monentur hypocritae, minus affici solent. Ideo prophetae generali doctrinae species aliquas subiungunt, quas peculiariter destinant ad mores eorum quibuscum ipsis est negotium, ut ad certum aliquem scopum collimient. Poterant enim tergiversari atque obtendere: Cur nos tantae impietatis accusas, quasi

verbum Domini reiiciamus? Obiicitur ergo ipsis haec species, quae et premat conscientias et retundat vanas cavillationes: Annon erat verbum Domini, In spe et silentio erit fortitudo vestra? cur non acquievistis Deo? cur tumultum movistis? Itaque sic ipsos convictos tenet propheta, ut tergiversari sine summa impudentia non possint, vel id facturi sint absque profectu. *Sanctum Israelis* vocat, quo magis ipsis exprobret ingratitudinem suam: ut intelligant quantum sibi in Deo praesidium futurum erat. Deus enim custos ipsorum et quasi tutor esse volebat. Eo neglecto ad Aegyptiorum opem raptabat eos sua diffidentia, quae summa fuit et intoleranda perversitas. Acerbam igitur expostulationem continet hic titulus, quod Deo appropinquanti aditum clauserint. שׁוּבָה nonnulli resipiscentiam vertunt: alii quietem, quos potius sequor. Existimo enim prophetam saepius populo inculcare voluisse, Dominum nihil aliud ab eo exigere quam ut penitus in eo conquiescat: nec supervacua est sententiae repetitio sub duplici voce. Data enim opera quietem et requiem congerere voluit, ut populi diffidentiam et incredulitatem magis argueret. Haec porro sententia constat duobus membris, mandato et promissione. Iubet enim populum quieto esse animo: deinde certam ei salutem promittit. Huic promissioni populus fidem non habens ita neque mandato obtemperat. Deo enim quomodo morem gereret, cui non credit et cuius promissis non innititur? Nihil ergo mirum est pace ipsos et tranquillitate privari. Ea enim sine fide constare nequit. Fides autem sine promissionibus esse non potest: quibus demum apprehensis animi inquieti et turbulenti sedantur. Sola igitur infidelitas generat istam perturbationem. Unde eam merito reprehendit propheta, totiusque mali fontem esse ostendit. Tametsi vero non sit eadem omnino cum Iudaeis nostra conditio, tamen nos quietis animis suam opem exspectare Deus iubet: ne tumultuemur, aut anxietate perturbemur, eiusque promissis diffidamus. Haec doctrina omnibus piis communis esse debet. Nihil enim aliud molitur Satan, quam ut eos perturbet, atque statu deiiciat. Sic iampridem admonuerat Moses (Exod. 14, 14): Vos tacebitis, Dominus autem pro vobis pugnabit: non quod ipsos dormire vel otiosos desidere vellet sed hanc in ipsis animorum pacem requirebat. Hac si praediti simus, experiemur nobis in ea satis esse praesidii: sin minus, levitatis nostrae et temeritatis poenas daturi sumus.

16. (*Sed dixistis.*) Ostendit quomodo salutem Domini placide exspectare noluerint: nam ad Aegyptios confugere maluerunt. Est autem hic pulcherrima ἀντανάκλασις, qua eorum verba confidentiae plena in eos ipsos reflectit. Nam *fugere* pro evadere primo loco ponit: secundo pro fugam capessere. Aiebant Iudaei melius esse si in tempore praevenirent discrimen quod proxime imminebat: optime igitur consultum fore si Aegyptiorum auxilio uterentur. Vos certe, inquit Isaias, fugietis: non ut perfugio sit locus, sed ut detis terga vosque equites velociores persequantur. Nunc etiam magis perspicuum est quale vitium hic notet Isaias. Et praecisa negatione significat quam pervicaciter abnuerint se obtemperaturos consilio quod eis dabatur a prophetis, et sibi alio modo consulere malebant. Ita neglecto Deo inanem salutis speciem, quam sibi opinione finxerant, praeferebant. Avertendae igitur sunt mentes nostrae a praesentium rerum et externi auxilii conspectu, ut in Deum penitus defigantur. Nam tunc demum ipsi fidimus, quum externa sumus ope destituti. Licet quidem uti subsidio rerum praesentium: sed ita perversi sumus, ut derelicto Deo, his penitus abutamur. Caeterum observandum quoque est, quam infelix sit exitus eorum qui externis auxiliis magis quam Deo fidunt. Omnia enim ipsis adversa et eorum opinioni contraria accidere necesse est. His enim, ut videmus, pro perfugio fuga ignominiae plena et tamen inutilis capessenda est. Initio forte prosper aliquis eventus apparet, sed ut deinde commutatione rei gravior atque tristior exitus sentiatur. Nec vero negat Isaias auxilium ipsis affuturum ex Aegypto: sed denunciat novas fore Domino rationes quibus eiusmodi auxilia evertat: ita ut manum ipsius effugere non possint. Nam etsi conspirent universi homines, nihil tamen adversus Deum et eius decreta efficient.

17. (*Mille* [*quasi*] *unus.*) Quoniam Iudaei ob suam multitudinem confidebant suis viribus, ut homines solent quum aliqua potentia praediti sunt: ideo propheta quidquid habent intus praesidii, nihilo plus quam externa auxilia profuturum ipsis denunciat, quia Dominus animum ipsis franget atque adimet, ne copiis sui uti possint. Quid enim arma et ingens hominum multitudo? quid iuvant arces et propugnacula, ubi fracti animi et consternati sunt? Ergo non aliter fortes et robusti esse possumus, quam si nos Dominus muniat spiritu suo et confirmet. Haec autem sententia occurrit etiam saepius in lege, futurum scilicet ut quum aversi essent a Deo ingens eorum numerus a paucissimis hostibus fugaretur (Dt. 28, 62). Verum hoc inter legem et prophetas diversum est, quod ea quae Moses in genere significavit, hi in usum accommodant: quemadmodum alibi diximus. Proinde hic duo notanda sunt: primum, tantum nobis fore animi, quantum Dominus dederit, nam protinus exanimamur, nisi nos sua virtute sustineat: deinde iusta Dei ultione effici ut terreamur ab hominibus, quum a nobis impetrare non potuerit ut ipsum timeamus: quum Dei sermonem et monita contempserimus, ut hominum vocibus

et minis territi concidamus. Sed hoc quoque tertio addi debet, haud magno apparatu Domino opus esse, quo nos castiget: nam si vel digitum solum adversum nos tollat, periimus. Exigui et pauci homines sufficient ad nos perdendos, etiam si instructissimi magnoque in numero simus, deinde non ante finem cladibus fore denunciat, donec redacti sint ad extremam necessitatem, atque in horrenda vastitate terrae, rara quaedam signa misericordiae Dei supersint. Quod dicit *quasi malus in vertice montis*, duobus modis exponi potest. Nonnulli similitudinem a caesis arboribus deductam putant: nam dum caeditur sylva, relinquuntur procerae arbores, quae ad usum navalem aptari possunt. Sed הר accipi etiam pro scopulo vel promontorio probabile est, cui impactae naves adhaerescunt: ac deinde in iis malus, naufragii signum, conspicitur. Subiicitur alia similitudo a trophaeis sumpta, quae profligatis hostibus eriguntur. Denique tantum paucitatem fore significat, ut quod restabit maximae sit ruinae vestigium. Ac si diceret: Ingens haec multitudo vestra oculos vestros perstringit: verum accidet tanta dissipatio atque imminutio, ut nullam populi faciem retineatis. Hic monemur quam submisse nos ac modeste gerere debeamus, etiamsi magnae nobis fuerint opes et copiae. Nam si efferamur animo, facile superbiam nostram contundet Dominus, reddetque nos feminis ac pueris molliores, ut ne hostis quidem unius conspectum sustinere possimus, totumque robur nostrum instar nivis liquefiat.

18. (*Propterea exspectabit.*) Nunc consolationem subiicit propheta. Nam hactenus sic minatus est, ut pii fere omnes in desperationem coniici possent. Eorum igitur animos sublevare, atque in spem meliorem erigere voluit: ut in mediis hisce miseriis Dei misericordiam amplexi animas suas eius verbo alerent. Hanc exspectationem opponit nimiae festinationi, in quam initio capitis invectus est. Nam populum illic reprehendit, quod festinaret ac tumultuaretur, eumque infidelitatis damnavit. Nunc vero contra exprobrat Dominum pro illata sibi contumelia par pari non relaturum, nec ita properaturum ad ipsos puniendos. Alii exponunt: Exspectare iubet, vel faciet. Verum ille sensus quem attuli mihi convenientior videtur. Ut planior fiat haec sententia, fundamentum hoc statuendum est: Deum sibi moderari in exigendis poenis, quia ad clementiam propensus est: quod per nomen *iudicii* intelligit. Nec enim solum animadversionem, sed etiam moderationem significat, quae in castigando adhibetur: quemadmodum habetur Ierem. 10 (v. 24), Castiga me Domine, sed in iudicio, non in ira tua, ne forte conteras me. Item, cap. 30 (v. 11), Non consumam te, sed castigabo in iudicio. Ita severitati iudicium opponitur, quum Dominus animadvertendo in fideles modum adhibet, ne ipsos consumat qui semper eorum salutis rationem habet. Ideoque, ut inquit Abacuc (3, 2), in medio irae misericordiae suae recordatur. Non est igitur similis nobis, non tumultuatur, nec festinat: alioqui singulis momentis pereundum nobis esset: sed placide exspectat. Nec levis est confirmatio quum addit Deum gloriae suae specimen exserere dum ignoscit populo suo. Pro eo quod posui, *exaltabitur ut sit vobis propitius*, alii vertunt Dum vobis fuerit propitius. Ego vero priorem interpretationem melius convenire puto, cui etiam respondet particula ל. Dominus videtur iacere aut dormire, quamdiu populum suum impiorum iniuriis premi sinit. Atque hic est communis scripturae loquendi usus, sedere ipsum, aut otiosum iacere, quum ecclesiam suam non defendit. Quiescere ergo videbatur, quum fraena Chaldaeis laxasset ad opprimendos Iudaeos. Ait igitur propheta, Consurget iterum Dominus, et conscendet tribunal. Quorsum? ut sit vobis propitius. Quod pronunciat *beatos* esse *qui exspectant eum*, infertur ex proxima sententia, ubi vocavit Deum iudicii. Quum itaque sibi ita temperat, hinc hortatur eos ad tolerantiam et exspectationem. Atque utitur participio verbi quo prius usus erat. Ipsi vero diffidentiae vitio laborabant, miraque inquietudine et mentis perturbatione agitabantur. Eos enim misere vexabat sua incredulitas, ita ut Deum pacato animo exspectare non possent. Ut medeatur huic vitio, *exspectare* ipsos, id est, sperare iubet. Spes autem nihil aliud est quam fidei perseverantia: dum scilicet placide sustinemus donec impleat Dominus quod promisit. Dum vero beatos fore pronuntiat qui ipsum patienter exspectabunt: e diverso miseros et infelices esse significat, ac tandem perituros, qui impatientia abripi se sinunt. Neque a sceleribus et impietate sua resipiscunt, nulla enim sine spe in Deum salus aut felicitas esse potest.

19. (*Certe populus.*) Confirmat superiorem sententiam, quod populus quidem affligetur, sed revertetur tandem in Sion. Hoc autem post devastationem urbis et totius regionis incredibile erat. Totus enim populus interiisse videbatur. Promittit tamen propheta superstitem fore ecclesiam. Incipit a monte Sion in quo templum situm erat, atque futurum dicit ut illic adhuc invocetur Dominus. Addit etiam *in Ierusalem*, quo amplificandam et propagandam ecclesiam esse significat, rursusque instauranda quae prius vastata erant. Interea admonet iterum populosam fore Ierosolymam: quia ibi sacrarium Deus sibi elegerat. Quod autem proxime sequitur, *flendo non flebis*, significat hunc moerorem non fore continuum. Oportuit enim ecclesiam, id ist, pios omnes in tam misero et calamitoso statu ingenti moerore affici, sed hos luctus finem habituros dicit. Quo etiam sensu dicitur in

Psalmo (126, 5), Qui seminant in lacrymis, in exsultatione metent. Dominus quidem nos magnis angoribus constringi sinit: sed tandem exhilarat, et gaudii materiam affert, dum instaurat ecclesiam suam. Haec enim vera piorum laetitia est. Caeterum, quia ubi sensus vindictae Dei sensus occupat, difficile est quidquam solatii accipere: in illius misericordia consolationis materiam proponit, quia timendum non est quin ipso placato statim redeat laeta serenitas. Atqui, ut iam citavimus ex propheta Abacuc, in ira sua misericordiae recordatur Dominus: nec unquam ita saevit in pios, quin moderetur et temperet ictus, modumque plagis adhibeat. Simul vero propheta modum impetrandae gratiae ostendit: nempe, *ad vocem clamoris tui*, quo fideles excitet ad precandi studium et ad anxios gemitus sollicitet. Nam si nulla sit resipiscentia, si veniam a Deo non petimus, ipsius misericordia omnino indigni sumus. Ergo si volumus colligi ecclesiam, et vindicari ab interitu specie quadam resurrectionis, clamemus ad Dominum ut gemitus nostros et suspiria exaudiat. Quod si nullo dolore stimulemur ad precandum, non est quod ullam ab eo levationem exspectemus. *Respondere* nihil aliud hic significat, quam suae benevolentiae et auxilii documentum dare. Nec enim voce respondet Dominus, sed effectu. Ne tamen existimemus eum statim obtemperare votis nostris, quae saepe importuna atque intempestiva sunt. Aderit certe quum expediet, ita ut intelligamus ipsum salutis nostrae rationem habuisse.

20. (*Ubi dederit vobis Dominus.*) Pergit in eodem argumento, et confirmat pios ne deficiant, quia patientia ex spe melioris exitus nascitur. Ideoque ad futuram castigationem eos comparat: quia ad tempus eos urgebit ira Dei, sed mox promittit eis, ubi calamitates istas et aerumnas perpessi fuerint, laetum exitum instare, quia rigorem suum Deus cohibebit. ו igitur accipio pro Ubi vel Postquam: ac si diceret: Quum pertuleritis istas aerumnas, tunc benefaciet vobis Dominus. Vestrum enim statum in melius commutabit. Quod מורה quidam pro doctore accipiunt, non quadrat. Etsi enim praecipuus nostrae cum Deo reconciliationis fructus est, fidos habere doctores: quia tamen crassum vulgus fame et inedia magis tactum fuerat, ad hanc ruditatem verba attemperans Isaias, sub victus copia gustum paternae Dei gratiae praebet. *Panis* et *aquae* nomine significat extremam penuriam et inopiam rerum omnium: ideoque *afflictionis* et *tribulationis* vocat. Eius penuriae loco ubertatem et affluentiam missurum dicit: idque *pluviae* nomine significat. Causam enim exprimit pro effectu: ac si diceret: Terra fructus afferet copiosos: quod potissimum illius terrae respectu proprie dictum est, quae non aliunde foecunditatem suam quam e coelo exspectabat. Nec enim fluviis aut fontibus, sed pluviis irrigabatur. Annonam ergo, quam sterilitate ademerit aut imminuerit Dominus, redituram asserit, quia ex pluviae copia larga ubertas proveniet. Quum igitur in nos animadvertet Dominus, his sententiis et promissis animos nostros sustentemus.

21. (*Tum aures tuae.*) Fuit quidem illud non spernendum quod de ubere frugum proventu promisit, sed haec praecipua laetitiae et gaudii materia est: nempe, quum sanam et puram doctrinam nobis restituit Deus. Nec enim ulla est tritici penuria, quae nos adeo terrere et turbare debeat, ut verbi. Et certe quanto praestantior est anima corpore, tanto magis pertimescenda haec fames, quemadmodum etiam monet alius propheta (Amos 8, 11). Hoc ergo Isaias pro summo beneficio Iudaeis pollicetur, ut pascantur verbo, cuius inopia prius graviter premebantur. Iactant et pseudoprophetae verbum, et maiore quidem supercilio quam pii doctores. Optimos se directores haberi et dici volunt, sed abducunt in errorem, atque in exitium tandem praecipitant. Verbum autem quo recta via monstratur a solo Deo est: sed parum efficeret apud nos, ni simul promitteret se nobis daturum aures. Nam alioqui surdos compellaret, nec quidquam praeter sonitum audiremus. Quod ergo se *a tergo* monitorem fore pronunciat, eo usque extendi debet quod non frustra nobis verba fundi patietur: Sed mentes nostras et animos intus percellet, ut in veram obedientiam formentur. Nec enim sumus natura dociles, nosque ab eius spiritu reformari omnino necesse est. Emphatice ergo verbum *audiendi* ponitur. Deum vero hic paedagogo comparat, qui pueros sibi ante oculos statuit, ut eos melius formet atque regat. In quo mirum Dei erga nos affectum et sollicitudinem exprimit, qui non satis habet nobis praeire, nisi etiam intuitu suo nos gubernet. Caeterum admonet propheta extra errandi periculum esse qui Deum sequuntur ducem. Nam hortandi verbo, *ambulate in ea*, additur pergendi alacritas, ne haesitatio, ut fieri solet, iter moretur: sed quod adiungit de *dextra vel sinistra*, absurdum videri posset. Nam quum Moses viam populo monstravit qua incederet, simul excepit ne ad dextram aut sinistram declinarent. Recta enim via est: nec ulla diverticula quaerenda sunt. Quid ergo sibi voluit propheta? Respondeo, hic alio sensu dextrae aut sinistrae facere mentionem. Intelligit enim omnis generis consilia quae nobis ineunda sunt. Ea autem sunt varia, ut diversa etiam sunt genera vivendi, et multiplices cuique difficultates occurrunt, atque ex rebus ipsis capiendae sunt deliberationes. Dextram ergo et sinistram vocat omnes humanae vitae actiones, qualescunque sint: ut quidquid aggrediemur dirigamur Deo duce,

semperque ab ipso, sive ad dextram sive ad sinistram eundum sit, instituta nostra auspicemur. Atque hinc eximia ad nos consolatio redit, quod Dominus favebit inceptis nostris, gressusque nostros diriget in quascunque partes flectamur, si modo nos a via quam monstrat non deflexerimus.

22. (*Tum profanabitis.*) Hinc apparet quam non irrita futura sit coelestis directio: quia erroribus valere iussis ad Deum pure colendum animos adiicient. Et diserte externam professionem sincerae pietatis exprimit, qua palam faciant fictitiis idolis se renunciasse. Nam quum simulacra et statuae instrumenta sint idololatriae et superstitionis, ea exhorrescunt et abominantur qui vere ad Deum conversi sunt, et quantum in se est ipsa profanant: quemadmodum Iehu fecisse legimus, qui profanavit altaria Baal, atque ex eius templo cloacam fecit. Eius et similium exemplum pii principes et magistratus sequi debent, si verum poenitentiae suae documentum dare velint. Poenitentia quidem in corde sita est, et Deum testem habet, sed a fructibus demonstratur. Eorum speciem hic unam pro omnibus commemoravit Isaias: nam in genere testimonium verae poenitentiae notat quo significant homines se abominari omnia quae pugnant cum cultu Dei. Nec vero idola profanari dicit, quasi alioqui sacra sint. Qui enim sacrum esse potest id quod Deo contumeliosum est, atque homines immunditia sua contaminat? sed quum homines falsa opinione sanctitatem iis aliquam affingant, ideo dicit profanari ipsa, ac veluti res contemptissimas et spurcissimas contemni ac reiici oportere. Porro et *argentum* ac *aurum* in *sculptilibus* nominans significat nullo detrimento aut damno impediri fideles, quominus idolorum cultum detestentur. Multi enim retinentur his cogitationibus, quominus idola penitus abiiciant, quod videant sibi aurum aut argentum, aut aliud quidpiam deperire, atque ita idola retinere quam minimum iacturae sustinere malunt. Irretitos enim ipsos tenet avaritia, ut peccare sponte, et inquinamentis illis sese conspurcare malint, quam hoc aut illud amittere. At omnia cultui Dei posthabenda erant. Parvi faciendum aurum, abiiciendae gemmae, et quidvis pretiosum foetere debet potius quam talibus flagitiis nos inquinari patiamur. Nihil denique tantae aestimationis esse potest, quod non vilescere atque nihili apud nos esse debeat, quum de evertendo Satanae regno et restituendo cultu Dei agitur. Atque in eo vere demonstramus, an animis nostris amor Dei et religionis insideat: ubi nos seria perversae nostrae inscitiae detestatio ad omnes sordes abiiciendas impellit.

23 et 24. (*Tum dabit* [*Deus*] *pluviam.*) Iterum a fructu docet quam optabile sit ad Deum converti. Siquidem hic resipiscentiae fructus est, quod conversos in gratiam recipit, eosque prosequitur sua benedictione, ut nihil ipsis desit, sed potius omni beneficiorum genere cumulentur. Quemadmodum enim aerumnae et calamitates proficiscuntur ab ira Dei, quem sceleribus nostris provocamus: sic ubi pacatus est, omnia nobis prospere cedunt, omneque genus beneficentiae exhibetur: sicuti etiam lex plenius testatur. De pluvia quidem paulo ante loquutus erat, ex qua sperandus erat liberalis victus: sed quia non tenuerat ordinem a terrenis et caducis bonis incipiens, ideo nunc doctrinae, quae spirituale est alimentum, subiicit quae ad corruptibilis vitae usum pertinent. Nam pietas, quamvis promissiones habeat tam praesentis quam futurae vitae, priore tamen loco in coelum aspirat. Hinc etiam discamus, frustra laborare homines colendis agris, nisi Dominus pluviam e coelo mittat. Irrigari ab ipso labores nostros, iisque incrementum dari necesse est: alioqui inanes erunt. Pluviam autem non aliunde exspectamus, quam ex benedictione Dei: cui, si uberem fructum colligimus, acceptum ferri debet. Hinc praeterea collige nihil nobis defuturum, atque uberrimos laborum nostrorum fructus paratos esse, si ad Deum convertimur: et quod saepe indigemus et laboramus inopia, id vitio nostro fieri, quod Dei benedictionem malitia nostra repellimus. Ne ergo ullis aliis causis sterilitates et fames, quam culpae nostrae assignemus. Nulla enim tanta hominum multitudo esse potest, quin terra iis alendis et sustentandis sufficiat: sed eius sinum vitiis et sceleribus nostris praecludimus, qui nobis alioqui pateret, omnisque generis fructus abunde promeret, ut vitam felicem et prosperam degeremus. Neque parum facit ad amplificationem gratiae Dei, quod addit etiam *pecora*. Nam si in mutas etiam pecudes effundit beneficentiam suam, quanto magis in homines quos ad imaginem suam creavit? Mirum vero non est si bruta animalia, quae in usum hominum creata sunt, una cum suis dominis esuriem perferant: et ubi hominibus propitius est Deus ad ipsa quoque perveniat benevolentiae accessio. Quod idem proximo versu repetit et confirmat, *paleam pinguem et mundam bobus et asinis* promittens. Atque haec sententia ex lege sumpta est, eamque libenter saepius usurpant prophetae, ut discamus in pecudum quoque macie et defectu iram Dei conspicere, eoque ardentius expetere cum ipso reconciliationem, ut domos nostras repleat eius liberalitas.

25. (*Et accidet.*) Quum prophetae regnum Christi describunt, similitudines a communi hominum vita mutuari solent. Nec enim aliter veram felicitatem filiorum Dei exprimere possunt, quam si velut imaginem proponant earum rerum quae sub aspectum nostrum cadunt, et quibus homines

beatum et felicem statum aestimant. Haec igitur summa est, beatos fore qui Deo parent et Christo regi sese submittunt. Haec autem felicitas ex copia et abundantia rerum externarum aestimanda non est: quarum penuria saepe laborant pii, neque tamen eo minus beati sunt. Sed allegoricae sunt istae loquutiones, quibus propheta sese ad ruditatem nostram accommodat, ut iis quae sensibus nostris percipiuntur maiora et praestantiora, quam quae ingeniis nostris comprehendi possint, intelligamus. *Rivulos* porro et fluenta *in montibus* fore dicens, amplificat adhuc affluentiam illam et copiam qua suos locupletabit Dominus. Nullae scatent aquae in cacuminibus montium, quibus nihil siccius aut aridius esse potest. Valles quidem irriguae sunt et affluunt aquis: sed rarissimum, ut aqua in fastigiis montium scaturiat. Hoc tamen promittit Dominus: licet fieri nullo modo posse videatur: sed hac loquendi forma nos sub regno Christi omni ex parte beatos fore denunciat, nec ullum fore locum, in quo omnis generis bona non suppeditet: nihil tam sterile, quod foecundum sua benignitate non reddat, ut ubique feliciter agere liceat. Quae profecto re ipsa experiremur, si plene nobis imperaret Christus. Conspicua enim undique nobis foret eius benedictio, si morem ei ex animo atque in solidum gereremus: omnia fluerent ex animi sententia, atque universus orbis et quidquid in eo est commodis nostris inserviret: sed quoniam longe absumus ab eiusmodi obedientia, gustum tantummodo tenuem eorum bonorum habemus, atque eatenus ipsis fruimur, quatenus in novitate vitae profecimus. Per *Diem occisionis* alterum divini favoris signum notatur, quod suos Deus tutos ab hostium violentia securosque praestabit: et hoc modo fidem priori vaticinio conciliat propheta: quia alioqui difficile creditu fuisset, mancipiis et exsulibus ita bene fore. Hic ergo de caede impiorum loquitur, ac si diceret: Non tantum vobis benefaciet Dominus, sed hostes etiam vestros profligabit. Omnes fere existimant prophetam hic loqui de clade quae impio regi Sennacherib illata est, quum Ierosolymam obsideret: sed quum propius expendo, malo referre ad excidium Babylonis. Tametsi enim multitudo ingens deleta est fuso et profligato Sennacherib, populus tamen nondum liberatus fuit. Hinc monemur desperandum non esse, etiamsi hostes numero, praesidiis, copiis, munitionibus praevaleant: Dominus enim facile profligare ipsos et ecclesiam servare potest: etiam si ad tempus insultare ipsos et pro libidine omnia agere patiatur. Ne terreamur eorum potentia aut rabie, neque ob paucitatem nostram animis concidamus. Nam neque suis copiis, neque propugnaculis, nec furore aut insolentia consequentur, ut manum Domini effugiant.

26. (*Et erit lumen.*) Non satis fuit prophetae vulgarem felicitatis statum descripsisse, nisi extraordinarium aliquid adiungeret. Dominum enim naturae ordinem in hac beneficentia et liberalitate superaturum dicit. Nunquam vero accidit ut augeretur splendor solis, nisi quum sub Iosua sol stetit, ut spatium daretur ad persequendos hostes: et quum in gratiam Ezechiae retroactum est horologium: sed de his nunc sermo non est. Imo non tractat propheta de prorogando solis cursu supra nostrum horizontem, sed de augendo in septulum eius fulgore. Docet enim qualis futura sit conditio piorum sub regno Christi: nam Dominus alioqui malos non minus quam bonos sole suo illustrat: hic vero agitur de felicitate quae impiis communis esse non potest. Alia est liberalitas quae promiscue in omnes exseritur, alia quae piis est propria et peculiaris, sicut dicitur in Psal. (31, 20): Magna multitudo bonitatis tuae quam abscondisti timentibus te. De hac loquitur Isaias: atque ut eam exprimat, a rebus notis similitudines mutuatur. Itaque tanto Dei splendore illustrandos esse pios significat, ut si coacervarentur septem soles eorum splendor longe minor isto sit futurus. Porro ne malorum, quibus paulo post obrutus fuit populus, gravitas fidem abrogaret huic dicto, inseritur etiam altera promissio, Deum fore instar medici ad sanandas suorum plagas. Unde sequitur castigandum populum, et plagis quodammodo ad poenitentiam praeparandum fuisse: imo sic conteri ac comminui oportuit, ut in nihilum propemodum redigeretur. *Percussionem* ideo addidit, ut non levem fore hanc contritionem significet. Similis enim fuit corpori multis plagis confosso ac confecto. Si quando igitur durius a Domino tractari videbimur, haec vaticinia memoria repetamus, Dominus alligabit vulnera nostra, quae alioqui letalia esse videbuntur. Quod si roget aliquis, cur Dominus tam severe castiget suos, respondeo, parum proficere ipsum erga nos, quum mitius agit. Vitia nostra radicitus inhaerent, ipsisque medullis infixa sunt, nec nisi asperiore et penetrabiliore scalpro evelluntur.

27. (*Ecce nomen Domini.*) Exitium minatur Assyriis, qui tunc praecipui ecclesiae hostes fuerunt. Omnes quidem propemodum vicini molesti erant Iudaeis: sed quum Assyrii opibus praevalerent et potentia, ideo solos fere illos commemorant prophetae quum agitur de hostibus: et deinde Babylonios qui monarchiam ad se traxerant. Quanquam, ut alibi vidimus, per synecdochen Chaldaei saepe per Assyrios notantur. Porro sub *Dei nomine* ipsum Deum haud dubie significat: sed utitur hac periphrasi, quod Assyrii, caeterique populi deos aureos et argenteos colerent, atque Iudaeos ludibrio haberent, ac si coluissent inane nomen Dei, nec eum ullo simulacro, ullave effigie aut specie reprae-

sentarent: quemadmodum etiam adversus ipsos quidam [1]) scripsit

Qui puras nubes, et coeli numen adorant.

Ita semper a visibili aspectu impii et profani homines Deum aestimant: contra prophetae ad nomen illud Dei pios revocant: Deus ille qui se nomine suo vobis patefacit, quem non palpatis, neque cernitis, is veniet, vestrasque iniurias ulciscetur. *E longinquo.* Hoc etiam addit per concessionem. Nam quum impii manum Dei non sentiunt, eum longe abesse putant: piorum fiduciam, ut inanem, rident. Ideo propheta ex impiorum opinione loquens ostendit Deum, quem longe abesse existimabant, adventurum: imo iam advenisse, atque propinquum esse. Hoc enim significat particula הנה, quae opponitur dictioni ממרחק. Hoc etiam modo fideles iubet transscendere omnia obstacula, ut spe sua ad illud quod promisit auxilium perveniant. Iam ut sciatur nomen Dei non frustra neque absque effectu celebrari in Iudaea, formidabilem eius potentiam describit. Nempe quam ad profligandos ecclesiae hostes convertet. Nam fideles suos compellans, ut eos ad fidem animet benignum se praebet, humanum, patientem, tardum ad iram, clementem: impiis vero nihil praeter horrores et metum proponit. Et quemadmodum impii ad Dei mentionem perhorrescunt: ita pii bonitatis eius sensu illecti conquiescunt in ipso, nec turbantur eiusmodi terroribus. Quo docemur perstandum assidue in timore Dei, ne talem ipsum experiamur qualem a propheta hic descriptum cernimus. *Grave eius onus,* id est, Dominus secum afferet horrendas clades, quas impii ferre non poterunt. Onera enim vocat poenas, quae impiis infliguntur. *Labiorum* et *linguae* nomine idem significat. Sed cur potius ea quam manus nominavit? quoniam impii rident omnes minas, quae proferuntur ex verbo Dei, et pro fabula ducunt quidquid a prophetis nunciatur. Suo igitur damno sentient non exire inanem sonitum ex sacro Dei ore, nec vacuum esse tonitru ad feriendas tantum aures, sed quanta sit vis eius verbi quod contempserunt, tandem experientur.

28. (*Et spiritus eius.*) Pergit in ea denunciatione quam coeperat: futurum scilicet, ut castigetur quidem ecclesia, sed ita ut Assyrii penitus intereant. Eos enim spiritu Dei in abyssum mergendos esse ostendit, vel potius spiritum ipsum similem esse profundo torrenti qui ipsos absorbeat. Alii רוח flatum interpretantur: ut sit allusio ad procellam aut impetuosum ventum. Utitur deinde similitudine *cribri,* quae satis frequens est scripturis. Cribro autem exagitaturum Assyrios dicit, ut eos excutiat atque abiiciat. Ideoque adiicit epithetum *vanitatis,* id est, inutili: non servandi causa, sed perdendi. Nam alioqui suos quoque Dominus cribrare solet, ut in horreum tanquam pura grana colligat. Tertia similitudo est *fraeni,* quo subinde superbiam impiorum et proterviam coercet: denique iis iudicem sese ostendit. Suos quidem Dominus etiam fraeno cohibere et domare solet: sed ut in obsequium redigat. Impios vero sic comprimit, ut praecipites in exitium impellat. Hoc enim significat quum ait, *errare faciens.* Quemadmodum ferocientes equi huc atque illuc a sessoribus agitari solent, et quo magis calcitrant, eo vehementius impelluntur ac tunduntur: sic constringuntur impii, ut in transversum ruant: quemadmodum etiam praeclare a Davide Psal. 32 (v. 9) descriptum est. Hae porro similitudines eo pertinent ut intelligamus non esse Domino illudendum. Nam etsi ad tempus dissimulet, experiemur tandem verum esse quod dicit propheta: nempe, solum eius flatum ad prosternendos impios instar torrentis futurum esse, quo subito demergentur. Deinde quum admonet gentes cribro inutili ventilandas esse, timendum, ne si in nobis praeter paleam nihil reperiat Dominus in sterquilinium abiiciamur. Postremo, notanda est differentia, quae est inter filios Dei et reprobos: utrosque enim castigat Dominus, sed diversis modis. Illi enim ut purgentur ac serventur, hi ut agantur praecipites ac perdantur.

29. (*Et erit vobis canticum.*) Hic testatur quidquid poenarum minatus est Assyriis cessurum in ecclesiae salutem, quia Deus iniurias suis illatas non minus severe ulciscitur, quam si ipse laesus esset. In quo immensum erga suos amorem et benevolentiam testatur, dum in eorum gratiam dignatur arma induere. Unde colligendum est minas omnes quae passim occurrunt in scripturis, ad consolationem piorum pertinere. Caeterum, *canticum* hoc sacrum fore dicit, et *solennitati sanctae* comparat, ut fideles ad gratitudinem hortetur, atque doceat eorum laetitiam ad Deum dirigendam esse. Nec enim satis est gaudere, nisi gaudium nostrum recta in Deum spectet, isque nobis semper unice proponatur: alioqui vanum ac profanum, non salutare nec Deo gratum gaudium futurum est. Porro quia diem a solis occasu incipiebant Iudaei, ideoque statim a vespera festum celebrabant, *nocturnum* vocat canticum. Atque iterum cuius generis futura sit haec laetitia, magis exprimit: Non tripudiabunt profanorum hominum more, sed in Deum mentes attollent ac defigent, quem bonorum omnium autorem esse agnoscunt. Per *montem* intelligit templum quod in monte situm erat. *Fortem Israelis* vocat, quoniam ipsius ope et auxilio redempti fuerant et stabant incolumes. Unde admonet non aliter salvos fore in futurum, nisi spe in uno Deo locata. Et certe simul ac fortitudinis nostrae ipsi aliquam in-

[1]) *Sic fere* Juven. XIV. 97.

duimus persuasionem, titulus hic Deo eripitur: quo non alii vere et sincere eum ornant quam deiecti et humiles, qui exinaniti sunt omni propriae virtutis fiducia.

30. (*Audiri faciet.*) Confirmat quod prius dixit de iudicio Dei in Assyrios. Idque figurate describit, sicuti mos et ipsi et aliis prophetis satis tritus est. Quum dissimulat Deus, nec statim ulciscitur impios, illum aut iacere, aut minus potentem esse arbitramur, atque ancipitibus et anxiis cogitationibus distrahimur. Quod si aliquod ipsius iudicium appareat, tamen pro ingenito nobis stupore vel magis pro ingratitudine, larvas nobis obiicimus quae Dei gloriam obscurent. Nam vel imaginamur fortunam, vel hominum consilia, industriam et vires: Deo vero nunquam, nisi coacti, acceptum quidquam ferimus. Ideo non satis fuit prophetae semel vindictam Dei in Assyrios nuntiasse, nisi etiam graphice depingeret, atque vehementius inculcaret. Talem igitur hostium interitum fore significat, ut homines cogantur audire vocem Dei, id est, agnoscere iudicium ipsius, et fateri ab eo profectam esse hanc cladem, ac si palam loquutus esset. Itaque summa est, rem adeo perspicuam fore ut nemo sit qui non intelligat ab ore, id est, decreto Dei, hanc cladem profectam. Incipit autem a *voce Dei*, ut sciamus quidquid geritur in terra eius imperio gubernari. Quanquam simul commendat vim eius doctrinae, cui populum inniti necesse erat ut suo tempore effectus palam fieret. Quia vero consilium Dei et vocem mature subsequitur opus, additur *brachii* descensio. Haec duo semper inter se coniungi debent. Nec enim Deum hominibus similem imaginari fas est, qui subito aggrediatur aliquid quod mancum et inchoatum relinquat. Quidquid decrevit etiam exsequitur, nec unquam ab ore manus eius seiungi potest. Atque e diverso nihil exsequitur temere, sed antea decretum fuisse oportuit, ut poenae omnes quas irrogat totidem sint recti iudicii documenta. In fine versus figuris illustrat vindictam illam, ut eius gravitate animosius fidem suam in sublime attollant Iudaei: quia hinc non parum ad eos solatii redibat, quamvis duriter premerentur, instare hostibus suis magis formidabile iudicium. Neque vero est cur somniemus Assyrios fulmine percussos esse, ut faciunt Rabbini. Nimis enim frivola est ipsorum coniectura. Quin magis propheta usitatum morem sequitur, atque his similitudinibus describit iudicium Dei: quoniam tardi nimium ad ipsum comprehendendum, atque hebetes omnino sumus. Movemur autem incendiis, fulminibus, inundationibus, diluviis, quod prodigiosum aliquid prae se ferant, iisque magis afficimur. Propterea similitudinem ab iis ducunt prophetae, ut adversus impios ultricem et horribilem Dei manum homines apprehendant.

31. (*Sane a voce Domini.*) Hoc subiunxit duas ob causas. Primum, ut ostenderet cur conterendus sit Assyrius. Nam quum inhumanus et crudelis fuerit erga alios, aequum est illi rependi eadem mensura qua mensus est. Hoc enim Dei iudicium adversus tyrannos ordinarium est, ut alio loco dicet propheta: Vae qui praedaris, quoniam praedae eris. Deinde, quod tanta videretur Assyrii potentia, ut concidere non posset. Utcunque igitur omni ex parte munitus esset, non tantum ad se tuendum, sed etiam ad invadendos alios, tamen sola Dei voce conterendum esse dicit. Unde agnoscimus quam inanis sit impiorum fiducia, qui praesidiis suis et armis nituntur, Deumque secure contemnunt, ac si iudicio ipsius obnoxii non essent. At Domino ad ipsos perdendos aliis armis opus non erit, quam voce sua: nam vel solo nutu ipsos prosternet. Nec dubium est quin fideles a terrenis mediis retrahere velit propheta, ne inquirant quomodo: sed unica promissione Dei contenti sint: qui simul ac verbum protulit, sibi abunde sufficit ad exsequendum.

32. (*Et erit in omni transitu.*) Significat Assyrios frustra omnia tentaturos, ut manum Dei effugiant. Nam quocunque se contulerint, sive progredi sive regredi velint: eos manus Dei persequetur. In *baculo fundato* libenter eorum opinionem sequor qui ductam similitudinem putant ab iis quibus tam graves infliguntur plagae, ut diu vibices et vestigia haereant, ac si fustis aut baculus infixus atque infossus esset. Nisi quis accipere malit, perinde affixam esse Assyrio plagam, ut fundamentum in terram defixum est: quod enim fundatum non est, moveri loco et transferri potest: sed plagam istam ita profunde defixam fore ostendit, ut neque excuti neque depelli queat. Sicuti incumbit moles irae Dei reprobis, quae ad finem usque obrutos tenet: et ne subterfugiendo quidquam se proficere posse sperent, omnem locum dicendo negat ullum fore recessum. Sic enim resolvi debet loquutio, Quocunque transierit baculus, illic tenaciter haerebit. *In tympanis*, incertum belli eventum non fore significat, ut quum aequo marte pugnatur. Certam enim victoriam futuram esse: quia simul ac prodire vult Deus ad pugnandum, prompta in eius manu victoria est. Tympana enim et citharae, expansae et sublatae manus, laetitiam significant, qua exsultant cum plausu victores, et paeana canunt. Quod in genere feminino adiungit, contra eam, בה, nonnulli ad exercitum referunt: sed maius haud dubie aliquid significare voluit: nempe caput regni, id est, Babylonem, quae opponitur Ierosolymae, quam etiam prius simili relativo designavit. Ex his colligendum est, impios tandem perdendos esse, tametsi effugia multa habere videantur. Quocunque enim se vertant, quamcunque viam ineant, baculus Domini ipsos persequetur, imo tergo affixus manebit: manum

eius nunquam evadent, nec plagas a se depellent. Nos etiam castigamur Dei manu, sed plagae perpetuae non sunt. Leniuntur dolores nostri et mitigantur, dolor etiam noster in gaudium vertitur. Praeterea sic Dominus adversus reprobos bellum gerit, ut resistere ipsi nequeant, nec quidquam suis conatibus lucrifacere. Conserit quidem cum ipsis manum, sed tanquam victor. Permittit etiam saepe ipsis aliquid, sed eorum insolentiam reprimit, quum primum visum est. Nos igitur, si sub eius vexillo militemus, ne dubitemus de victoria. Nam eo duce ab omni periculo securi superiores haud dubie evademus.

33. (*Quoniam ordinata.*) Progreditur Isaias in denuncianda ultione Dei, atque impios non temporariam solum cladem, sed aeternum quoque interitum manere dicit. Iis enim gehennam praeparatam esse, nec tantum plebeiis, sed regi quoque ipsi et magnatibus. Per *topheth* Gehennam haud dubie intelligit: non quod locum aliquem somniare oporteat, in quem impii post mortem tanquam in carcerem inclusi quae meriti sunt tormenta perferant: sed conditionem ipsorum miseram, extremosque cruciatus significat. In libro Regum (2. Reg. 23, 10) accipitur pro eo loco, ubi Iudaei filios suos immolabant idolo Moloch: cuius etiam Ieremias mentionem facit (19, 6): isque locus a Iosia ob exsecrandam superstitionem deletus ac profanatus est. Nec vero mihi dubium est, quin prophetae illius loci nomen ad impiorum poenas et cruciatus transferre voluerint, ut sola eius commemoratio piis horrorem incuteret, atque ita idololatria maiori in detestatione apud omnes foret. Quae eadem etymologia voci Gehennae communis est: quia vallis Hennon ob nefanda sacrilegia pro ipsis inferis accepta fuit. Quia autem ubi impiis bene esse, omniaque prospere succedere videmus impunitos fore arbitramur, ex opposito reclamat propheta: Ab hesterno, id est, iam olim ab initio mundi constituit Dominus, qualibus poenis in ipsos animadversurus sit. Decretum illud quanquam nobis adhuc occultum est, certum tamen esse debet, nec irritum fieri potest. Ne ergo impiorum sortem ab externa specie aestimemus: exspectemus Dominum, qui opportune iustum iudicium suum exsequetur. Interea ne simus praecipites, neque ultionis oblitum Deum putemus. Statuerat enim quid esset facturus, antequam nobis in mentem venire potuisset: nec tam cito impiorum perniciem expetere possumus, quin iam Dominus cogitationes nostras et desideria praevenerit maximo intervallo. Nam ab initio poenas et supplicia adversus ipsos constituit. Nonnulli similem locum esse putant cum illo apostoli: Christus, heri, hodie, et in saecula (Heb. 13, 8). Ego vero hic hesternum simpliciter oppono cogitationibus nostris, ne existimemus nos tanta sapientia praeditos esse, ut Deum antevertere possimus. Quia nihil repentinum est in consiliis Dei: sed iam dudum omnia sunt apud ipsum fixa et ordinata. Loquitur autem de poenis futuri saeculi, ut antea dictum est, quas, praeter aerumnas quibus hic torquentur, impii sustinebunt. In quo mirum est tam crassos atque hebetes fuisse Sadducaeos, ut poenas et praemia huius vitae terminis circumscriberent, ac si iudicium Dei extra hunc mundum non extenderetur. Neque enim quae deinde adduntur loqutiones temporalibus poenis quadrarent: et nomen ipsum Topheth metaphorice acceptum non nisi in extremam Dei maledictionem competeret. Iam ne *reges* quidem ipsos, quos ob maiestatem et potentiam praerogativa quadam frui debere existimant, ab hoc supplicio eximi docet. Perstringit hominum oculos eorum magnitudo: sed nihil praesidio ipsis futurum est, quominus in eos Dominus pro meritis animadvertat. Mactationem eorum dicit fore *in profundo*, ut eos evadere aut emergere non posse intelligamus. *Latam* quoque Gehennam vocat, ut sciamus quamlibet multos, etiamsi una omnes conspirent, simul perituros: quia non fatigabitur Dominus puniendo, et satis amplum habebit locum in quem omnes hostes suos includat. *Pyra eius ignis.* Metaphorice loquitur de exitio reproborum, quod satis alioqui mente complecti non possumus, quemadmodum nec beatam et immortalem vitam percipimus, nisi sub figuris quibusdam ingenio nostro accommodatis adumbretur, unde apparet quam inepti et ridiculi sint sophistae qui de illius ignis natura et qualitate subtilius disserunt, atque in eo explicando varie sese torquent. Explodendae sunt crassae huiusmodi imaginationes, quum figurate prophetam loqui intelligamus, sicut et alio loco videbimus ignem coniungi cum verme.

CAPUT XXXI.

1. *Vae descendentibus in Aegyptum ad auxilium: et qui equis innituntur, et qui curribus confidunt quia multi sint, et equitibus quia praevalidi: et non respexerunt ad Sanctum Israel, nec Iehovam inquisierunt.* 2. *Atqui ipse quoque sapiens est. Itaque adducet malum, nec verba sua faciet irrita: insurget, inquam, contra domum malignorum, et contra auxilium opificum vanitatis.* 3. *Et certe Aegyptius homo est, non deus: et equi eorum caro, et non spiritus. Itaque simul ac extenderit Iehova manum suam, ruet auxiliator, et cadet adiutus: omnesque simul deficient.* 4. *Quoniam sic dixit Iehova ad me: Ut leo rugit et catulus leonis ad praedam suam: contra quem si convocetur coetus pastorum, a clamore eorum non commovebitur, neque ob eorum tumultum humiliabitur: sic descendet Iehova*

exercituum ad proeliandum pro monte Sion, et pro colle eius. 5. *Sicut aves quae volant, ita proteget Iehova exercituum Ierusalem, protegens liberabit, transsiliens servabit.* 6. *Revertimini ut profundam fecistis defectionem, filii Israel.* 7. *Quoniam in die illa abiiciet homo idola argenti sui, et idola auri sui, quae fecerunt vobis manus vestrae, peccatum.* 8. *Tum cadet Assur per gladium, non viri: et gladius non hominis devorabit eum, et fuga sibi consulet a facie gladii, et iuvenes eius in liquefactionem erunt.* 9. *In arcem suam prae formidine transibit, et pavebunt principes eius a vexillo, dicit Iehova: cui*[1]) *ignis est in Sion, et cui fornax in Ierusalem.*

IN CAPUT XXXI.

1. (*Vae descendentibus.*) Iterum revertitur ad id quod tractaverat initio capitis proximi. Nam adhuc invehitur adversus Iudaeos, quibus solenne et usitatum erat in periculis ad Aegyptios potius quam ad Dominum confugere. Diximus prius cur id Deo tantopere displiceret. In summa, duplex ratio est cur propheta tam severe hoc crimen reprehendat. Primum, quia fieri non potest ut salutis nostrae fiduciam simul in creaturis et in Deo locemus: nam oculos nostros ab eo averti necesse est, simul atque in illas circumferuntur. Deinde, vetuerat nominatim Deus ne foedus cum Aegyptiis inirent. Accedebat igitur ad perversam fiduciam contumacia, ac si invito ac spreto Deo saluti suae consulere voluissent. Hunc igitur mali fontem intueri oportet, si penitus prophetae mentem tenere velimus. Erat et peculiaris quaedam ratio, quam prius notavimus, cur Dominus Iudaeos cum Aegyptiis nihil habere commercii vellet: ne scilicet perversa illa coniunctio deleret memoriam redemptionis ex Aegypto: et ne corrumperentur Aegyptiorum superstitionibus et impio idolorum cultu. Nihil tamen apud ipsos valuerunt hae rationes: nec quidquam effecit prohibitio Dei, quominus subinde ad eorum auxilia decurrerent, atque ipsorum ope, veluti clypeo, adversus manum Dei munitos se esse existimarent. Quo fit ut non abs re propheta adversus tantam amentiam acrius invehatur. Iam descensus in Aegyptum quia vetitus fuerat, non levi reprehensione erat dignus: sed crimen fuit magis intolerabile, prava fiducia transferre Dei gloriam ad homines mortales. Et quo certius exprimat Deum hoc modo spoliari suo iure, non tantum eos accusat quod innixi fuerint Aegyptiis, sed obiicit etiam ex opposito, quod *non* respiciant ad sanctum Israel. Unde clarius apparet ratio cur istam Iudaeorum perfidiam tantopere insectetur Isaias. Nec enim alioqui improbat Dominus si quis legitimis remediis utatur, quemadmodum pane vescimur et aliis cibis, quae in usum nostrum destinata sunt. Ita si quis accersat sibi in periculis auxilia quae vetita non sunt, sed usitata et legitima, modo ne quid Dei potentiae abroget, is certe reprehendi non potest: sed hoc damnandum atque detestandum est, si ita defixi simus in externis auxiliis, ut Dominum interea non quaeramus, deinde eius promissis diffisi appetamus illicita media. *Respiciendi* verbum satis usitatum est scripturis, quum haec fiducia significatur: quoniam oculos eo solemus coniicere unde auxilium exspectamus. In summa docemur hic, salutis fiduciam non alibi quam in Deo solo locandam esse: ut eius promissionibus freti quidquid optabile est ab ipso audacter petamus. Omnibus certe rebus, quas in usum nostrum destinavit, legitime uti concedit, sed ita ut mentes nostras in ipsum recta defixas esse oporteat. Iam *sanctum Israelis* vocando malitiam et ingratitudinem populi exaggerat, quod in Dei fidem et tutelam receptus despecto tali patrono et salutis suae praeside post suas illecebras feratur. Et statim nomen Dei adiungens significat neque potentia neque bonitate et paterno favore Dei potuisse retineri in officio. Iam quum hodie quoque non minus comiter nos ad se invitet, gravem ei facimus iniuriam, si respectemus alio, neque in ipso solo acquiescere velimus. Quidquid autem a Deo mentes nostras avertet ac deflectet, id nobis instar Aegypti futurum est.

2. (*Atqui ipse quoque sapiens est.*) Deum sapientem nominans non ornat eum perpetuo epitheto: sed perstringit eorum astutiam quos videbat plus aequo sapere. Paulo ante dixit eos sibi cavernas fodere, dum occultis consiliis et clandestinis artibus effugere ac fallere Dei oculos se putabant. Nunc salse hanc amentiam deridens Deo quoque vicissim suam sapientiam esse asserit: oblique eos insimulans, quod os Deo nescienti posse oblini confidant: ac si diceret, Quorsum tandem perveniet vestrum istud sapere? an Deum infatuabit? imo vestram vanitatem coarguens, re ipsa ostendet se deprehendere sapientes in astutia sua. Iam hinc communem doctrinam elicere convenit, nihil proficere quicunque sub vafritie et clandestinis artibus delitescunt, nisi quod magis provocant iram Dei. Mala conscientia refugit semper iudicium Dei, latebras quaerit quibus sese occultet. Varias comminiscuntur impii rationes, ut sibi caveant et se muniant adversus Deum: seque sapientes et circumspectos putant, etiam si inanibus duntaxat larvis contecti sint: alii autem excaecati sua magnitudine Deum et minas eius contemnunt. Ideo propheta sapientem quoque Deum esse asserens amaro aculeo eos pungit, ne tantum sibi astutiae arrogent, qua eum velut praestigiis obnoxium deludant. Iam quia indigni erant

[1]) Vel qui ignis illi est.

quibuscum litigaret, sensuros denunciat Deo in promptu esse suas rationes quibus tergiversantes illaqueet. Primo non putabant Deum esse satis providum, quia pro communi mundi usu non consuleret eorum securitati inter tot discrimina. Deinde minas omnes pro vanis terriculamentis ducebant, ac si quovis modo sibi cavere liberum foret. Hinc et satagendi fervor et machinandi audacia. Ergo Deum tantae iniuriae vindicem fore denuntiat, et expeditum esse modum ut quod minatus est exsequatur. Nullis hominum machinis, artibus, aut astutia everti posse ipsius verbum. *Artifices vanitatis* appellat, quod inani praesidio se adversus Dei manum muniri appeterent, nempe illicito Aegyptiorum. Antea tacite nomen sapientum illis concedere visus est, Dei sapientiam opponens, nunc fumo discusso aperte eorum infamiam ac probrum detegit. Unde docemur nihil esse melius quam abnegato proprio sensu nos totos subiicere Deo, quia in tota cavendi sollicitudine, qua se macerant increduli, nihil firmum: imo ira Dei fallacibus carnis artificiis quasi data opera provocatur.

3. (*Et certe Aegyptius homo.*) Nihil hic nisi vulgare et quod omni dubitatione caret, in medium afferre videtur Isaias. Quis enim unquam existimavit Aegyptios Dei loco statuendos, non homines esse? Hoc quidem nihil controversiae habet, atque omnes palam fatentur: sed quum ad rem veniendum est, hebescunt prorsus, vel haerent incerti de eo quod prius tenere ac certo scire videbantur. Ita sese extollunt, tantumque sibi tribuunt, ut iam se homines esse non putent, neque cogitent Deo parendum esse. Ideo scriptura toties monet non esse fidendum hominibus, quibus nihil vanius esse potest. Maledictus qui confidit in homine et innititur brachio carnis (Ierem. 17, 5). Videmus tamen et principes et plebeios homines ita deliberare secum ac statuere, ac si in centesimum annum effecturi essent quidquid animo conceperunt, atque coelum, maria, terras sibi subiicere, omniaque arbitratu suo regere et moderari possent. Quum hanc in hominibus superbiam et arrogantiam cernimus, non est quod miremur prophetam exclamare Aegyptios non esse deum, sed homines. Iis enim tribuebant Iudaei quod Deo tribuendum erat, tutelam videlicet et conservationem ecclesiae, quam Deus sibi soli vendicat, neque patitur ad alium transferri. Oblique igitur perstringit contemptum Dei et perversam fiduciam qua efferebantur ac turgebant. Hic notatur quantum sit inter Deum et homines discrimen. Homines enim nihil per se valent, nisi quantum Dominus concesserit. Si de hominis natura et praecellentia disputandum esset, egregias dotes quas a Deo accepit recensere possemus: sed quum Deo opponitur, in nihilum omnino redigi debet. Nihil enim homini tribui potest, quod Deo non adimatur. Atque haec ratio est, cur male nobis conveniat cum papistis, quum de causa salutis, de libero arbitrio, de dignitate operum et meritis disputamus. Nam quum in hac causa Deus homini opponatur, necesse est quidquid conceditur homini adimi Deo: sic autem partiuntur inter hominem et Deum, ut alteram Deo, alteram homini partem attribuant: nos vero integram et solidam salutis causam Deo assignandam esse dicimus, nec absque nefando sacrilegio quidquam alio transferri posse. Denique in huiusmodi antithesi, sciamus nihil homini quod dignum sit laude relinqui posse. *Carnis* nomine imbecillitatem et fragilitatem significat. Quid enim caro praeter corruptionem habet? De *equis* loquitur: sed competit in Aegyptios quoque eadem vel similis infirmitas: ac si dixisset illos cum suis omnibus auxiliis nihil habere stabilis vel diuturni. Tametsi enim anima non minus quam corpore constabant Aegyptii, oportuit tamen quatenus terrenae erant creaturae, et in caduco tugurio habitabant, cogi eos in ordinem: ac si dixisset non coelesti vel spirituali virtute esse praeditos. Sicuti etiam dicitur in Psalmo (146, 3): Nolite confidere in principibus, quia exibit spiritus eorum, et revertentur in terram suam. Quantum ad equos spectat, magis proprie sic vocantur: nihil tamen mirum est homines quoque, ut sciant quam sint evanidi, relegari ad putredinem. Porro ex comminatione quae additur collige universalem doctrinam: nempe hanc impietatem minime inultam fore. Nec enim patietur Dominus impune ad creaturas transferri honorem suum, aut fiduciam in hominum auxiliis requiescere, quae in ipso solo locanda erat. Minatur ergo tam iis qui auxilium ferent et falsae fiduciae occasionem praebebunt, quam iis qui eorum auxilio utentur, atque in eo salutem suam constituent. Quod si perversam hanc fiduciam tolerare non potest Dominus, ubi de temporaria tantum salute agitur, quanto minus tolerandi sunt qui pro aeterna salute consequenda varia suo arbitratu subsidia comminiscuntur, atque ita hominum vires efferunt ut eis locum et sedem Dei assignent?

4. (*Quoniam sic dixit.*) Hunc versum ideo addit propheta ne Dominus necessariis nos praesidiis destituere videatur. Nam si prohibens ne fiducia nostra resideat in creaturis nihil promitteret auxilii, possemus conqueri quasi desperationis offerret materiam, non consolationis: sicuti paulo ante vidimus, ideo homines magis sedulo quam par erat sibi cavere quia inconsideratos se fore putant, si contenti uno Deo abstineant a vetitis mediis. Omnem ergo excusationem tollit, quum promittit se fidum nobis tutorem fore. Quis enim praetextus superesse potest, si salutem quam sponte nobis offert spernamus? Perinde igitur est ac si diceret: Adest Dominus, atque adfuturus est: vetat ne ab Aegyptiis auxilium

petatis. Utitur autem aptissima similitudine, tum ut facultatem sibi ad nos tuendos suppetere, tum studium non deesse ostendat, *leoni* sese comparans, potentissimo animali et praedae avidissimo. Insistit tamen in secunda parte, quod longe avidius nos ad se rapiat, atque ereptos conservet et tueatur adversus omnia incommoda. Interim tamen notatur vis et potentia, cui nec arma ulla neque copiae obsistere possunt. Caeterum similitudines non possunt omni ex parte proposito congruere, neque necesse est, sed ad causam quae tractatur aptari debent. Quum itaque Dominum adeo studiosum et amantem nostri intelligimus, nonne plus quam amentes esse oportet, si eo neglecto alia subsidia accersimus, quae non tantum inania, sed etiam exitiosa nobis futura sunt?

5. (*Sicut aves.*) Altera est similitudo, qua ostendit propheta quantam nostri curam gerat Dominus, et quam sedulo intentus sit ad nos fovendos. Est autem ab avibus sumpta, quas mira pro conservandis pullis sollicitudo tenet. Nam se propemodum macie conficiunt, nec ullum periculum reformidant ut pullos suos tueri et conservare possint. Eadem similitudine usus est Moses, dum ingratitudinem populi exprobrans Dominum aquilae comparat nidum struenti atque expandenti alas suas, pullosque sub iis deferenti (Deut. 32, 12). Christus etiam Ierosolymae exprobrat: Quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos, et noluisti? (Matt. 23, 37). Summa autem huius loci est, Dominum satis potentem fore ad conservandum populum suum, quem unice amat atque potissimum curae habet. Nam quod Moses Deum fecisse narrat, Isaias semper facturum promittit: quia nunquam deserit quos semel favore complexus est. Itaque ne de unius tantum saeculi hominibus quisquam hoc dici putaret, nominatim exprimit Deum expansis alis protecturum Ierusalem. Nec abs re addit *collem Sion*, quod in eo situm esset templum, in quo Deus volebat invocari. Ubi ergo purus est Dei cultus, certam fore salutem sciamus: nec enim frustra invocari potest. Simus ei in populum: ipse vicissim nobis in Deum erit.

6. (*Revertimini ut.*) Varie exponitur hic versus. Sic enim exponunt Hebraei: Revertimini ad Dominum, quoniam multiplicastis defectiones. Sed simplicior mihi videtur hic sensus: Revertimini secundum quod profundam fecistis defectionen. Nam לאשר mihi accipi videtur pro כאשר. Significat autem atrocitatem perfidiae non obstare quominus reditus illis ad Deum pateat, si resipiscant. Tametsi in profundissimam impietatem demersi sint, Deum tamen veniam ipsis daturum. Interim tamen hoc stimulo ad serium moerorem et scelerum odium pungit, ne perfunctorie et leviter, ut saepe fieri solet, ad dimidiam poenitentiam aspirent. Iubet ergo attente respicere quam gravi ruina se proiecerint ad ipsos inferos, ut sibi pro malorum atrocitate displiceant. Primum observandum est, prophetam crimen populi non extenuare: eos enim qui ad Dominum revocandi sunt, sensu peccati sui graviter percelli necesse est. Nam procul absunt ab obtinenda venia qui sibi in vitiis blandiuntur. Nihil ergo melius quam si atrocitas mali detegatur, ubi medicina adhibenda est. Interea ne animi ad desperationem sollicitentur, proposita Dei misericordia erigendi atque sublevandi sunt. Nihil enim aliud molitur Satan, quam ut nobis spem veniae universam praecludat. Ideo admonet Deum, tametsi ad inferos usque ipsi sese demerserint malitia sua, paratum fore ad ignoscendum. Nec enim frustra nos Dominus ad poenitentiam invitat, sed veniam simul offert. Unde etiam scriptura huiusmodi exhortationibus promissiones gratiae simul adiungit, ut quoties ad poenitentiam invitamur, simul veniae spem nobis propositam esse intelligamus. Ubi vertimus, *profundam fecistis*, verbum עמק, quod significat profundum esse, alii exponunt multiplicare: ut sit translatio sumpta ab acervis: Quemadmodum cumulastis peccata vestra, ita nunc revertimini. Sed prior expositio mihi magis placet. סרה defectionem significat. Alii pravitatem hic exponunt, sed melius convenit nomen defectionis. Itaque invitat ipsos propheta, ut ad Dominum redeant. *Filios Israel* vocat, non honoris causa, sed exprobrans eis ingratitudinem suam. Erant enim filii degeneres, qui a fide et obedientia patrum defecerant. Hic ergo titulus continet obliquam exprobrationem. Interea significat, Dominum foederis, quod cum patribus inierat, minime oblitum esse, tametsi ab eo sua se perfidia alienassent. Testatur enim fore ut agnoscat eos pro filiis Israel, atque praestet ea quae promiserat Abrahae caeterisque patribus, si ad ipsum ex animo conversi fuerint.

7. (*Quoniam in die illa.*) Persequitur id quod proximo versu inceperat. Hoc tamen est discriminis: quod priore versu ad poenitentiam hortatus est, nunc autem fructus poenitentiae ostendit. Quam docendi rationem scripturis usitatam esse scimus. Nam quum intus per se lateat poenitentia, atque radicem in corde habeat, dehinc ab effectu et operibus demonstranda est, quemadmodum arbor insitam bonitatem ostendit ex fructibus. Itaque poenitentiam ab operibus designat. Quod autem de *idolis* tantum loquitur, synecdoche est admodum frequens scripturis. Nec enim dubium quin de tota hominis conversione concionari voluerit: sed quia longum fuisset omnes species enumerare, sub una reliquas etiam comprehendit. Initium autem poenitentiae est ut cor mutetur: deinde ad externos fructus, id est, ad opera veniendum. Notandum est praecipue consilium prophetae cur de poenitentia concionetur:

quia scilicet Dominus propinquam salutem promiserat. Eius ut sint capaces, ad poenitentiam ipsos adhortatur. Unde notandum est, nos obsistere Deo malitia nostra, quum scelerati esse pergimus, atque ita impedire eius gratiam quominus nobis opem ferat. Ut ergo locus pateat auxilio Dei, hoc a nobis postulat ut resipiscamus. *Idola argenti* et auri, ut ante visum est, nominat: quia serio peccati sui dolore tanguntur quicunque vere resipiscunt, ut nequeant vestigia superstitionum suarum, in quibus dedecus Dei summum impressum est, sine summo horrore inspicere. Ea ergo detestantur, neque auri aut argenti iacturam verentur, ut conversionem suam et fidem testatam faciant. Nullis enim sumptibus parcit qui vere superstitionibus renuntiavit, ut purum Dei cultum profiteatur. Idque significare voluit propheta, quum aurum et argentum potius quam ligna et lapides nominavit. Felix autem est iactura vel pretiosissimae cuiuslibet rei, quum ab inquinamentis tam nefariis et scelestis repurgamur. Ea qui retinent, tametsi Christianos se profiteantur, tamen ostendunt se superstitionum reliquiis implicitos: unde apparet eorum animos nondum vere et ad liquidum reformatos esse. Hic nullae audiendae sunt excusationes, quales saepius audiuntur ab hypocritis qui plane idolorum cultui nequeunt renuntiare: Quid facerem? unde viverem? scio hos proventus, aurum hoc, quoniam ex idololatria manat, res coram Deo detestandas esse, sed vita aliounde sustinenda est. Facessant, inquam, eiusmodi ineptiae: quoniam ubi vera est animi conversio, statim abiicitur id quod sine dedecore aut ignominia Dei retineri non potest. *Quae fecerunt manus vestrae.* Urget eos propheta, ut peccatum suum melius agnoscant. Homines enim quum accusantur, alio culpam derivare solent, nec libenter in se recipiunt aut agnoscunt in se haerere: quemadmodum vulgus hominum libenter accusat sacrificos, sed nemo est qui velit agnoscere reatum suum. Revocat igitur ipsos propheta ad suas manus, ut tanti criminis autores se ipsos fuisse intelligant. Interea admonet quam fallaciter illos deceperit sua incredulitas, quod ipsi deos sibi fabricaverint. Unde colligendum est repudiari a Deo quidquid ex nobis comminiscimur, nec posse censeri probum cultum, cuius ipsi sumus autores. *Peccatum* appellative accipio: ac si diceret: Quoties inspicitis idola, crimen vestrum inspicite, agnoscite signa perfidiae et defectionis: quod si vere ad Deum estis conversi, id re ipsa, id est, abiectis idolis et superstitionibus valere iussis ostendite. Hic enim verus erit fructus conversionis.

8. (*Tunc cadet.*) Copulam ו melius resolvemus in adverbium temporis: Tunc cadet Assur: id est, Ubi conversi fueritis ad Dominum, et veram poenitentiam testabitur vita vestra, tunc hostis corruet. Nam sicuti excitatus fuerat a Domino Assyrius ad ulciscenda Iudaeorum scelera, ac praesertim idololatriam, ita promittit fore ut concidat ubi peccare et idola colere desierint. Hinc admonet obstinationem nostram in causa esse ut Dominus mala malis adiungat, atque plagas ingeminet, nosque magis ac magis persequatur. Nam subinde novam materiam suggerimus, quae vindictam eius in nos magis magisque inflammet. Ergo si mitigari flagella Dei, si desinere hostes ac corruere velimus, studeamus resipiscendo cum eo in gratiam redire: quia mox finem faciet affligendi, atque hostibus nocendi vim et potestatem eripiet. Ubi dicitur *gladio non viri*, significat propheta liberationem ecclesiae proprium Dei opus esse, ut intelligant Iudaei, quamvis nihil opis ex terra appareat, Deo intrinsecam suam virtutem sufficere ad eos redimendos. Si ergo franguntur hostes, si furor eorum compescitur, sciamus hoc a Domino proficisci. Impiorum quidem vim atque impetum retundit variis modis, verum sola manu sua ecclesiam liberat. Nam sic per humana media agit Dominus, ut mirabiliter atque inusitatis rationibus suos conservet: quod ab initio mundi observare licuit, atque nunc etiam, nisi oculi nobis desint, contemplari facile licet. Nec vero id obstat, quominus ministros ad liberandam ecclesiam adhibeat Dominus, sed ita adhibet ut manus ipsius in eo praesertim reluceat. Hoc Isaiae vaticinium impletum esse scimus, quum deletus est exercitus Assyriorum, et Sennacherib in fugam se dedit. Nec enim viri manu deletus est, sed conspicuam fecit Dominus virtutem suam, ut eum solum ecclesiae suae liberatorem esse appareret. Quod autem Ierosolymam ab obsidione tunc liberavit Deus, in eo spiritualem redemptionem sub quadam imagine adumbravit. Solus ergo spirituales hostes conficiet. Frustra alia auxilia aut remedia accersemus, aut innitemur nostrae virtuti, quae nulla est: tantum Deo duce et opem ferente victores evademus. *Iuvenes eius.* Significat tantam fore Domini potentiam in Assyrios ut iuvenum animi, qui feroces alioqui esse solent, emollescant penitus atque liquefiant instar cerae. Nam iuvenes quo minus experientiae habent quam senes, eo magis fervent atque audaciores sunt. Dominus talem ferociam facile comprimet, ubi volet suos ab hostium manibus liberare. Hac de causa Isaias iuvenes potissimum nominavit: ac si dixisset vel florem, vel robur.

9. (*In arcem suam prae formidine.*) Nunc loquitur de ipso Sennacherib, quod expavefactus sese recipiet turpi et ignominiosa fuga in *arcem suam* Ninevem, quasi in nidum suum. Addit *duces eius*, quorum munus est reliquos milites animare, adeo fore trepidos ut manus conserere aut conflictum expectare non audeant, refugiant vexillum. Tandem pronunciat in hoc promulgando edicto se Dei

praeconem esse, ne de eventu suo more disceptent vel ambigant Iudaei, vel postea huius tanti beneficii obliviscantur, ac ipsum fortunae acceptum ferant. In fine versus si legere placeat, ut alii reddunt: Cuius ignis est in Sion, sensus erit, Deo suppetere igneam virtutem ad hostes vorandos. Puto tamen relativum אשר redundare: vel in nominativo vertendum esse, quia scite vocatur Deus ignis respectu Assyrii, quem consumet. Quod *ignem* nominat, sunt qui ad sacrificia referunt: sed parum firma et nimis coacta mihi videtur eiusmodi interpretatio. Ego non dubito quin dicat vel Domino ignem esse ad consumendum Assyrium, vel Deum ipsum esse instar ignis, ut tacite Assyrium stipulae comparet: atque hunc ignem in *Sion et Ierusalem* accendi et foveri dicit, id est, in medio populi sui, ut significet impios non impune persequi ecclesiam Dei: quia sentient ipsum aliquando iudicem, et experientur adesse suis, quos omni auxilio destitutos esse existimabant. Summa est, vindictam adversus impios, qui ecclesiae molesti esse non desierunt, paratam esse, nec tantum sui, sed et suorum vindicem Dominum fore. Fruamur ergo ista consolatione, et quamvis nudi, et ad quodlibet discrimen expositi videamur, Dominum tamen adversariis nostris ignem fore certo persuasi simus.

CAPUT XXXII.

1. *Ecce in iustitia regnabit rex: et principes in iudicio praeerunt.* 2. *Et erit ille vir velut latibulum a vento: receptus ab imbre: rivi aquarum in terra arida: umbra magnae rupis in terra laboriosa.* 3. *Tunc non oblinentur oculi videntium, et aures audientium auscultabunt.* 4. *Et cor stultorum intentum erit ad scientiam, et lingua balborum expedita erit ad loquendum diserte.* 5. *Non vocabitur amplius sordidus liberalis: neque parcus dicetur largus.* 6. *Quoniam sordidus loquetur sordes, et cor eius machinabitur iniquitatem, ad designandam pravitatem, ut proferat subsannationem contra Iehovam, exinaniat animam famelicam, et potum sitienti subtrahat.* 7. *Avari arma sunt mala* [1]*): ipse pravitates excogitat, ut circumveniat simplices* [2]*) verbis mendacibus, et loquatur contra pauperem in iudicio.* 8. *At liberalis liberalia agitabit, et liberaliter agendo progredietur.* 9. *Mulieres quietae surgite: audite vocem meam filiae confidentes, auscultate sermonem* [3]*) meum.* 10. *Dies super annum expavescetis confidentes: quia deficiet vindemia, et collectio non veniet.* 11. *Contremiscite quietae, trepidate confidentes, spoliate, nudate, accingite lumbos.* 12. *Super ubera plangentes, super agros desideratos, super vitem frugiferam.* 13. *Super terram populi mei ascendet spina et vepris: etiam super omnes domos laetitiae in urbe exsultationis.* 14. *Quoniam palatium desertum, strepitus urbis relictus, turris et propugnaculum redigentur in speluncas in perpetuum, ubi gaudeant onagri, et pascantur greges.* 15. *Donec super nos effundatur spiritus ex alto, et ponatur desertum in agrum cultum, et ager cultus instar sylvae reputetur.* 16. *Et habitabit in deserto iudicium, et iustitia in agro culto sedebit.* 17. *Et erit opus iustitiae, pax: effectus, inquam, iustitiae, securitas et quies in perpetuum.* 18. *Et sedebit populus meus in tabernaculo pacis, et in mansionibus securis, et in refrigeriis quietis.* 19. *Et grando in sylvam descensu divertet, et in loco humili considet civitas.* 20. *Beati vos qui seritis super omnes aquas, qui immittitis pedem bovis et asini.*

1) Vel. mensurae sunt malae *(quod est 1551 in textu).* 2) pauperes 1551. 3) eloquium *ibid.*

IN CAPUT XXXII.

1. (*Ecce in iustitia.*) Significat Deum adhuc propitium fore ecclesiae suae, ut eam in integrum restituat. Haec autem optima eius instaurandae ratio est, quum recta instituitur politia, ac recte et ordine omnia administrantur. Hoc vaticinium ad Ezechiam et eius regnum pertinere dubium non est, sub quo in pristinum nitorem restituta est ac reformata ecclesia: prius enim misere dissipata erat. Achaz impius et flagitiosus hypocrita, omnia pro scelesta libidine sua corruperat, omnemque everterat politiae et religionis statum. Alium igitur regem, nempe Ezechiam, promittit, cuius virtute et iustitia res ita eversae ac pessumdatae erigantur. Felicem denique ecclesiae statum hic nobis velut in tabula depingit: qui quum sine Christo esse non possit, haud dubie haec ad Christum referri debent, cuius etiam Ezechias typum gessit, atque ipsius regnum adumbravit. *Iustitiae* et *iudicii* meminit vulgari more scripturae, quae his nominibus rectam administrationem designat. Nam per iustitiam aequitas et moderatio significatur: per iudicium, pars illa aequitatis qua asseruntur boni, et vindicantur ab iniuria improborum. Certum est quidem boni principis munus patere latius quam ad iudicium et iustitiam: debet enim potissimum honorem Dei et religionem tueri: sed hic scripturae mos usitatus est, ut ab operibus secundae tabulae totam legis observationem designet. Nam si abstinemus ab iniuria: si eos qui ab aliis opprimuntur, quantum in nobis est, iuvamus: si denique caritatem colimus, specimen damus timoris Dei, a quo fructus eiusmodi nascuntur ac prodeunt. A parte igitur totum designavit propheta. Iam non abs re *proceres*

etiam adiungit: quia bonum principem esse non sufficeret, nisi ministri et consiliarii probi ei adessent. Saepe enim sub bonis principibus pessime habuit populus. Quemadmodum legimus de Nerva, sub quo omnia licebant, ut deterior sub ipso quam sub Nerone multorum conditio foret: quia dissoluta unius segnities multis improbis licentiae causa erat. Adiungendi sunt igitur regi boni gubernatores, qui vice oculorum et manuum fungantur, eumque in recta administratione iuvent. Hoc nisi fiat, nunquam adeo bonus rex promovere poterit, quin tantundem aut eo plus alii retardent. Nisi haec sit in principatu velut in fidibus harmonia, salutaris rerum administratio esse non potest. Atque hic audiendum est consilium Iethro Mosem generum suum monentis, ut viros fortes, timentes Deum, veraces, ac minime avaros sibi adiungeret: atque tales tribunos, centuriones, quinquagenarios et decanos statueret. At hodie lenones et libidinum administri, parasiti et assentatores a regibus evehuntur, atque his velut iusta assentationis aut turpis obsequii merces honorum et dignitatis gradus assignantur. Nec vero mirum si ubique terrarum fere convulsas respublicas, eversos ordines, omnemque rectam administrationem reiectam ac summotam videmus, quia haec iusta scelerum nostrorum ultio est. Talibus enim rectoribus digni sumus, qui Deum nobis imperare non patimur. Hoc singulari Dei beneficio qui fruentur vel palam rebelles et profani, vel perversi hypocritae qui Deum a se reiiciunt, nec iugum Christi ferre possunt, per quem haec felicitas et labentis ecclesiae instauratio promittitur?

2. (*Et erit ille vir.*) Quantum momenti positum sit in regimine bene constituto, satis ostendit his verbis, dum vocat hunc regem *latibulum a vento, receptum ab imbre.* Neque enim tam praeclare cum genere humano unquam agitur, ut sponte ab omni iniusta violentia singuli abstineant, ac sine fraeno compositi sint eorum affectus. Quia igitur plerosque sua libido et intemperantia ad iniurias impellit ac rapit, ultro citroque sese assidue turbarent homines, nisi remedium in legibus et iudiciis paratum foret: sed quia plerique tyrannice dominando tumultus excitant potius quam sedant, hoc elogio speciali non temere pius rex ornatur. Quod si vere dictum fuit de Ezechia, multo magis de Christo, ad quem optimum ac potius unicum refugium habemus in his procellis, quibus nos agitari necesse est quamdiu in hoc mundo versamur. Quoties ergo torremur gravi aestu, sub eius umbram nos recipere discamus: quoties nos agitant procellae, atque undarum impetu obrui videmur, ad eum velut in tutissimum portum confugere: facile sedabit omnes tempestates, et quae collapsa erunt et dissipata in integrum restituet.

3 et 4. (*Tunc non oblinentur.*) Hinc melius perspicimus sic regnum Ezechiae describi a propheta, ut nos ducere longius velit. Nam hic tractat de instauratione ecclesiae, quae per Ezechiam quidem adumbrata, sed in Christo vere impleta est. Scimus ecclesiam nunquam bene habere nisi intus praesint moderatores iusti ac prudentes. Id autem, nisi regnet Christus, fieri non potest. Ergo Christus et eius regnum nobis hic unice commendantur. Opponitur autem haec promissio horrendae comminationi, qua superiore capite se excaecaturum Iudaeos edixerat. Hic enim contra pollicetur veram lucem, ut qui prius caeci fuerant illuminentur, surdi vero audire incipiant, stulti intelligant, balbi loquantur. *Videntes* autem et *audientes* vocat, qui videre et audire debuissent, quum iis verbum Dei proponeretur: sed caeci ac surdi esse maluerant, mentesque et animos averterant a doctrina. His oculos, aures, linguam et intelligentiam se reddifurum Dominus promittit. Certum est autem nihil hic promitti, quod ex Dei gratia non proficiscatur: nec enim simpliciter pronunciat quid facturi sint homines, sed quid facturus sit Deus ipse in hominibus. Haec enim singularia Dei dona sunt: sicuti e diverso, quum excaecat, quum intelligentiam adimit et rectum usum loquendi, quum ignorantiam et barbariem grassari sinit, poenae sunt horrendae quibus ingratitudinem hominum ulciscitur et contemptum verbi. Quae ergo ipsis merito ademerit Dominus, promittit fore ut tandem populi sui misertus restituat: idque beneficio Christi, a quo nobis et lingua ad loquendum, et mens ad intelligendum, et aures ad audiendum restitui oportet, quum antea hebetes et horrendo stupore percussi essemus. Sciamus ergo extra Christum nihil esse spiritualis vitae in mundo, quia visu, auditu, rectaque intelligentia, et recte loquendi usu hic privantur omnes, donec in unum corpus sub ipso coaluerint. Unde sequitur, everso Christi regno simul haec beneficia adimi. Observandum etiam hic beneficia commendari quae prae aliis eximia atque optanda sunt. Nam opes et divitiae, caeteraque omnia quibus vulgo homines beatam vitam aestimant, prae his nihili facienda sunt. Infelices erimus in abundantia rerum omnium et copia, nisi restituat nobis Dominus spiritualia bona de quibus hic propheta concionatur. His ergo sublatis, Christum simul a nobis abesse, et nos ab eo alienos sciamus: quando non nisi ab ipso uno quidquid est spiritualium benedictionum fluit, sicuti docet Paulus 1. ad Ephes. cap. (v. 3). Quum autem nobis iam longo tempore adempta haec bona hodie restituta esse videmus, pudeat nos ingratitudinis nostrae, quod eam gloriam, quam decebat, non reddimus Christo: nec intelligentiam, quam dedit ad propagandum eius regnum et promovendum eius cultum, conferimus: nam

ostendimus plane ipsum in nos regnum minime obtinere. Porro quia stulti, praecipites et temerarii esse solent, ideo festinationem Hebraei pro stultitia accipiunt. Nam prudentes solent esse moderati.

5. (*Non vocabitur amplius.*) Significat propheta sic omnia restitutum iri in suum ordinem, ut vitia non habeantur, sicuti antea, pro virtutibus. Nam ubi perversa administratio est, regnant avari, in pretio sunt et honore, quia virtus aestimatur ab opibus et potentia: pauper ubique contemnitur, etiamsi probus sit frugi, et quantum in se est liberalis, denique perturbata et confusa sunt in eiusmodi statu omnia. At recta politia eiusmodi fucos et larvas facile detegit: nam ubi in pretio est virtus, statim vitia deteguntur. Bonis etiam permittitur maior libertas ad cohibendam eorum protervíam, qui fas omne et ius sub pedibus ante calcabant. Porro quum hic propheta de ecclesiae statu et reformatione loquatur, quae spiritualis politia est, altius paulo erigendae sunt mentes, ut ad Christum haec omnia referamus: cui proprium ac peculiare est, occulta vitia detegere, involucra tollere et vela, quae speciem vitiorum immutant ut pro virtutibus laudentur. Hoc per evangelium facit, quo in lucem profert quae prius latebant dedecora, et qualia sint palam exhibet: ut externa specie nemo, nisi sponte, falli queat. Atque haec causa est, cur tam odiosum sit mundo evangelium. Nemo enim aequo animo patitur occultas cogitationes suas et latentem turpitudinem in medium proferri. Philosophi quidem praeclare de avaritia et liberalitate disputant, et quantum inter eas discriminis sit quodammodo ostendunt: sed nunquam in animos penetrant, ut eos perscrutentur, ac vere inter avarum et liberalem discernant. Hoc solo Christi lumine effici potest, ubi per evangelium illucet, atque intimos recessus cordis humani percontando ad spirituale et interius obsequium nos cogit. Revocamur ergo hic ad tribunal Christi, qui detecta hypocrisi solus patefacit an avari, an liberales simus.

6. (*Quoniam sordidus sordes.*) Possemus etiam vertere: Impius impia loquetur. נבלה enim foeditatem aut scelus quodlibet significat, quod vulgo dicimus *Lascheté.* Posset etiam verti: Stultus loquetur nequitiam. Atque ita allusio esset in vocibus נבל et נבלה: sensus autem multum differret. Sed quum superiore versu de sordidis loquens hoc vocabulo usus sit, libentius eam interpretationem sequor. און pro impietate accipio. Nam de continua peccandi et inique agendi licentia agit, ut ea quae sequuntur satis ostendunt: quia invehitur adversus impios, qui se prostituunt in omne scelus, nec ullo conscientiae sensu tanguntur: rident omnes monitiones, Deumque et servos eius subsannant. Hos etiam pertrahit in lucem Christus, et quae sub integumentis latebant detegit. Cuius proprie, ut diximus, sunt partes evangelii, gladio penetrare absconditos cordium affectus, ut Dei iudicio respondeant. Idem igitur argumentum persequitur, quod prius tractare coeperat Isaias. Alii secus exponunt: sed parum apte, ut mihi videtur. Putant enim quasi proverbialem esse sententiam, atque in praesenti tempore accipiunt: Sordidus sordes loquitur. Sed maius aliquid prophetam significare arbitror: nempe Christum, sicuti iudex est mundi, ita conscensurum tribunal, ut ostendat qualis uniuscuiusque animus sit. Nam quamdiu non exercet officium iudicis, omnia manent confusa, laudantur impii, quod piorum speciem prae se ferant: optimus quisque spernitur. At Christus vitam uniuscuiusque in medium producet, ut appareat nequitia quae prius sub aliquo praetextu splendebat. Ideoque ventilabrum dicitur esse in manu eius, quo grana a paleis secernat. Hoc autem est evangelium, quo tanquam iudex maleficos adhibet in quaestionem, atque invitis scelera et maleficia extorquet. Quod in dies magis ac magis experimur, dum detegitur impietas quae sub larva papatus et miris superstitionum involucris occulta erat. Quis vero unquam in illis tenebris existimasset tam horrenda monstra in animis hominum latere, qualia hodie proferuntur? Tantus enim emersit contemptus Dei, ut plerique belluis similiores se quam hominibus esse ostendant. Calumniantur interim nos papistae, quasi nostra doctrina laxaverimus fraena hominibus, et invexerimus contemptum Dei, ut sine metu et pudore lasciviant. Audiant vero Isaiam qui respondet, ubi innotuerit Dei veritas, sordidos sordida, impios impia et nefaria loquuturos: et certe non aliter spiritualis iudex esset Christus, nisi arcanas mentis cogitationes patefaceret, ac occultissima quaeque in medium proferret. Ludibriis autem quae iaciunt in Deum reprobi, adiungitur crudelitas, quod *animam famelicam defraudent:* ubi propheta quae adversus secundam tabulam pugnant opera suo ordine recenset. Initium faciunt impii a contemptu Dei: deinde ad externa scelera prosiliunt: crudelitatem omne genus exercent in proximos. Haec autem atrocissima et extrema omnium est, victum animae famelicae subripere, et potum sitienti. Solus enim naturae sensus nos ad misericordiam et συμπάθειαν commovet. Ubi vero ita efferati sunt homines ut aliena miseria non tangantur, omnemque humanitatis sensum exuant, bestiis ipsis deteriores esse oportet, quae quodammodo sui similium inopiae condolescunt.

7. (*Avari arma sunt mala.*) Semper retinendum est futurum tempus, quia non disputat quales sint avari, sed patefaciendos sub Christo significat, ne amplius fallant aut imponant. Loquitur enim de coelesti luce quae exoritura erat ut occultas

impietates detegeret, sicuti iam dictum est. Christus ergo ostendit quales sint avari, et quam perniciosis instructi sint artibus. כֵּלָי, si quis mensuras interpretari malit, non repugno: sed armorum nomen melius quadrat et latius patet. Nam instrumenta omnis generis comprehendit. Omnis igitur generis artes, astus et fraudes intelligit, quibus avari simplices homines et incautos in suas nassas impellunt. Sequitur causae redditio, quia machinari non desinunt aliquid noxae. Certum est hic describi pravorum hominum mores, qui commoda tantum sua et quaestum curant, et semper ad fallendum et circumveniendum intenti sunt. Hi cum suis fraudibus et technis a Christo in lucem protrahuntur. Aliis quoque circumstantiis amplificat indignitatem huius sceleris. Indignius enim et atrocius est circumvenire simplices, qui sibi cavere non possunt, quam astutos et veteratores: deinde fallacibus illecebris sub amicitiae praetextu: tertio pauperes, quorum inopiae potius succurrendum erat: quarto insidias tendere in medio iudicio. Hoc enim sceleratius est, quam si quis hominem aperta vi adoriatur. Quandoquidem iudicium debet esse asylum pauperum: quid ergo accidet si ex eo latrocinium aut spoliarium fiat? Nam viae a latronibus obsessae, et insidiae aliqua ratione vitari possunt: at iudiciorum fraudes nullo modo. Hae igitur circumstantiae diligenter notandae sunt.

8. (*At liberalis.*) Diximus antea has prophetae sententias subtiliores esse quam vulgo putant. Nec enim loquitur vulgari more, sed de reformatione ecclesiae disserit. Hoc igitur ad regeneratos pertinet, in quos regnum obtinet Christus. Quia etsi voce evangelii vocentur omnes, pauci tamen illius iugo subiici se patiuntur. Hos vere liberales et beneficos efficit Dominus, ne amplius quaerant sua commoda, sed opem egeno ferre parati sint. Non ut semel tantum aut aliquoties id faciant, sed in dies magis ac magis in liberalitate et beneficentia progrediantur. Vulgo aliter exponitur hic locus: nempe quod liberales rectis officiis sese promoveant et magni evadunt: quia Deus ipsos remuneratur, maioribusque beneficiis cumulat. Quae sententia prima facie arridet: sed potius docet propheta liberales nunquam facturos finem largiendi, quoniam maiores facient in dies progressus, eademque agitabunt consilia, et constanter in eo animum suum obfirmabunt: sicuti in Psalmo (112, 9) dicitur: Dispersit, dedit pauperibus, iustitia eius manet in saeculum. Hoc autem ideo additum est, quod facile sit ad aliquod tempus liberalitatem simulare: multi etiam se ex animo liberales putant, quum aliquid largiti fuerint, sed desinunt protinus, atque institutum mutant. Vera autem liberalitas momentanea aut temporaria non est. Perseverant constanter qui ea sunt virtute praediti, non repentino quodam ac levi ardore sese effundunt, cuius paulo post eos poeniteat. Idque exprimere voluit propheta dictione קום, quae surgere et crescere significat. Multa quidem accidunt quae liberalitatis nostrae cursum abrumpant. Miram in hominibus ingratitudinem experimur, ut quidquid damus male locatum esse videatur. Multi nimis cupide ad se rapiunt, et instar hirudinum sugunt alienum sanguinem. Sed meminerimus huius sententiae, et Paulum audiamus monentem, ne bene agendo defatigemur (Gal. 6, 9). Nec enim hortatur nos Dominus ad momentaneam liberalitatem, sed quae toto vitae nostrae cursu duret.

9. (*Mulieres.*) Haec prioribus cohaerere non videntur. Nam prius de instauranda ecclesia loquutus est, nunc autem denuntiat instare iudicium Dei contra populum opibus et delitiis secure vacantem. Ideoque probabile est Isaiam seorsum hic novum sermonem ordiri. Quanquam absurdum non erit proximo vaticinio contexere: quia prophetae hunc ordinem tenere solent, postquam fidelibus polliciti sunt gratiam Dei, simul sermonem suum ad hypocritas convertunt, ut significent misericordiam, quam piis Dominus promittit, nihil illis profuturam, ac nihilominus poenas scelerum suorum daturos esse. Quod autem *mulieres* potissimum compellat, Hebraei (ut eorum linguae haec significatio usitata est) intelligunt urbes: sed figuratum hic sermonem esse non puto, ac potius retineo simplicitatem verborum. Mulieres autem potius quam viros compellat, ut ostendat quanta futura sit clades. Parcitur enim alioqui mulieribus et puellis, quod imbelles sint, neque sui defendendi potestatem habeant: tam immane vero excidium hoc fore dicit, ut nemini parcatur. Nominatim etiam *otiosas* nominat, quae aliis delicatiores esse solent. Hae quum divites et opulentae sint, aliquo modo sibi consulunt, seque eripiunt e calamitatibus, etiam quum vulgus extrema quaeque patitur, sed iis praecipue significat Isaias surgendum ac tremendum esse. Hanc vero perturbationem opponit quieti et delitiis quibus in otio fruebantur. *Surgere* enim iubet ut intelligant haud iam quiescendi tempus esse: Dominum ipsos ex otio et torpore suo excitaturum. Ubi sequitur, *audite vocem meam filiae:* filias similiter interpretantur Rabbini pagos aut minores urbes: sed ego simplicius, ut iam dixi, accipiendum puto. Ostendit autem unde hic terror, unde ea vis orietur, quae eas surgere ac tremere coget: nempe ex iudicio Dei, sed vocis meminit, ut sciant hanc prophetiam non fore inanem: quia bellum ipsis denuntiat iussu Dei. Quam efficax hic sermo, inquit, et quam vim habeat ad vos excitandos, aliquando re ipsa sentietis. Porro toties otium, securitatem et delitias illis exprobrat, non solum quia longe molestius erit quietis aspere ex-

pergefieri, sed quia vix fieri potest in hac naturae humanae corruptela et pravitate, quin pigritiem contrahat mundus ex quiete et rebus prosperis: deinde sensim delapsus ad socordiam falsa imaginatione sese decipiat, et procul a se repellat omnes metus: fretus etiam hac confidentia petulanter in Deum insurgat.

10. (*Dies super annum.*) Significat his verbis calamitatem diuturnam fore. Nec enim leve alioqui solatium est in malis, quum statim praetereunt quae nobis alioqui non sine tristitia et dolore sustinenda sunt: at quum nullus finis, nulla dolorum allevatio, nulla consolatio aut liberationis promissio affertur, quid praeter desperationem superesse potest? Denuntiat igitur ipsas non tantum passuras uno anno, sed et novas deinceps aerumnas exspectandas esse. Porro *contremiscendi* verbo pungit oblique earum torporem, significans tumultuose et cum formidine pertractum iri quae ad placidam doctrinam attendere gravatae sunt. Porro, quia rebus terrenis et caducis alimentis nimium addicti erant Iudaei, ex eorum sensu denuntiat vini et tritici penuriam. Si melius a crassis cupiditatibus purgati fuissent, potius minatus esset quae deplorat in suis Threnis Ieremias, sacrificia et festos dies cessasse, sacros conventus esse abolitos. Sed quia in suis voluptatibus demersi nondum ita profecerant in aestimandis spiritualibus bonis, ad eorum ruditatem descendens propheta, ventres eorum magis quam animos compellat. Loquitur autem de agrorum vastitate, quae necessario ex illa clade sequutura erat. Otium enim et securitas ex abundantia et copia nasci solet. Privabit ergo, inquit, vos Dominus omni victu, vobisque socordiam istam excutiet, et confidentiae materiam tollet. Proinde hic monemur rebus prosperis indormiendum non esse, nec concipiendam esse securitatem, quasi continua nos prosperitas in mundo maneret. Sed moderate utendum beneficiis Dei, nisi subito excitari, et incauti opprimi, et gravissime ex inopinata rerum commutatione dolere velimus.

11. (*Contremiscite.*) Repetitio haec non superflua est, sed amplificat quod prius dixit. Nam ubi obtorpuerunt homines, haud facile prophetarum voce excitantur: quamobrem assiduis clamoribus atque obiurgationibus opus est. Atque ita minas alias aliis addendo, vel easdem iterando, quantus sit stupor declarat ubi semel prospera fortuna homines excaecati sunt. Vix enim amplius Deum monentem audire sustinent. Et certe plus hominibus periculi est a prosperis rebus quam ab adversis. Placent enim sibi secundis rebus suaque felicitate inebriantur: propterea acrius Iudaeis instare ad eiusmodi torporem excutiendum necesse fuit. Haec igitur prophetae exhortatio in futurum resolvi debet: ac si diceret: Vos tandem contremiscetis: nec enim quies haec vestra perpetua futura est. Interea significat cladem, quae instabit, nihil aliud quam huius prophetiae testimonium fore, qua scilicet Dominus haec verba haud inania fuisse re ipsa docebit. *Nudari* et *sacco accingi* iubens describit speciem lugentium. Quoties enim premebantur rebus adversis, induti sacco nudabant reliquas corporis partes, luctumque suum et habitu et gestu omni modo testabantur. Mulieribus ergo, pro delitiis et voluptatibus in quibus sese volutarant, saccum et alia luctus insignia indicit.

12. (*Super ubera.*) Varie exponitur hic versus. Aliqui enim simpliciter intelligunt tantam rerum penuriam fore, ut mulieres lac suum perditurae sint, atque ita pueri in arida ubera ingemiscant, quod quidem videmus accidere ubi ex summa rerum penuria macies contrahitur. Verum receptior ac convenientior sensus est, ut per *ubera* figurate agros et vineas intelligamus, quemadmodum propheta ipse declarat: nam merito uberibus matrum comparantur, quum ex iis victum percipientes lac vel sanguinem terrae sugamus. Intelligit ergo alimenta et cibaria defutura, quoniam Dominus terrae maledicet, ut nullas fruges producat. Ita ingemiscent homines ob illam penuriam, tanquam in ubera matris suae a qua prius delicate nutriebantur. Hic sensus mihi videtur simplicior, et contextui optime quadrat, quia exegetice interpretari convenit quae continuo post sequuntur de agris opimis et vite fructifera.

13. (*Super terram populi mei.*) Confirmat proximum versum, et declarat sterilitatis et inediae causam fore quod *vepris et spina in terram ascendent:* id est, inculti, horridi et steriles erunt agri, qui prius fertiles et uberes esse solebant. Haec autem stupenda erat rerum conversio. Scimus enim regionem illam prae aliis frugiferam ac uberem fuisse, non tam natura quam benedictione Dei. Dixerat enim: Dabo vobis terram affluentem lacte et melle: hinc abundantia et foecunditas. *Terram populi* sui vocando anticipat quod illis alioqui excipere promptum fuisset, non esse metuendum quin terra divinitus electa annuos proventus redderet: quia tametsi Dei benignitas communiter perveniat ad totum humanum genus, peculiari tamen modo pater ac nutritius erat illius gentis. Incredibile igitur erat terram illam, quum filiis Dei esset destinata, spinis et dumetis obtectum iri. Atque ita Iudaeos asperius obiurgat propheta, quod non solum Dei benedictionem exinaniverint sua malitia, sed iram eius accersiverint quae terrae nitorem deformet ac corrumpat. In medio versu particula כי auget, tametsi nonnulli pro causali accipiunt, Quia in domibus eorum laetitia est. Sed non potest stare hic sensus, quoniam בתי est in regimine. Amplificare ergo mihi videtur hanc sententiam, ac significare non tantum in extremis terrae angulis futuram

hanc vastitatem, sed etiam in domibus laetitiae, id est, splendidis et magnificis, ubi antea summae delitiae vigebant. Quum haec diceret propheta, minime dubium est quin irrisus fuerit ab eius saeculi hominibus. Certe inter illas delitias, quibus excaecati erant, minime audiebatur. Praeterea insolescebant ob promissa Dei, nec quidquam sibi defuturum existimabant. Evenerunt tamen omnia quae praedixit Isaias. Quo exemplo discamus moderate uti rebus prosperis, sicque pendeamus a benedictione Dei, ut pura conscientia verbo ipsius obsequamur.

14. (*Quoniam palatium.*) Hic etiam melius exprimit regionis illius vastitatem. Nam quum superiore versu domos splendidas nominarit, hic etiam palatia et urbes adiungit, ut nihil omnino, quantumvis magnificum et praeclarum, ab ista clade eximi ostendat. Videmus autem, donec in coelum suspiciant homines, ut proprius splendor illis perstringat oculos: unde fit, ut suaviter in opulentia sua sopiti nihil metuant. Quidquid ergo splendidi, magnifici et excelsi erat in Iudaea, urbes, palatia, propugnacula, arces, ea omnia dirutum iri significat, ut in nihilum redigantur. Dicendo *in saeculum* rursus admonet, ut iam prius, non fore unius diei hanc cladem, sed quemadmodum diu obstinati fuerant in vitiis suis, ita diuturnam fore. Nam si ad breve tempus dedissent poenas, ut erant praefracti atque indomiti, statim ad ingenium rediissent.

15. (*Donec super nos effundatur.*) Quoniam propheta de Iudaeis tractat, inter quos Dominus statuerat ecclesiam suam, ideo reliquam ipsis spem salutis fieri oportuit, ne in tantis aerumnis deficerent. Sic enim Dominus adversus impios, qui falso obtendunt eius nomen, severus est, ut interim aliquo modo servet ecclesiam suam. Hanc igitur promissionem adiungit propheta, ut intelligerent, quamvis acerbe puniat suos, tamen foederis sui memorem semper esse. Nunquam enim sic minatur Dominus, quin aliquem consolationi locum relinquat, ut rebus etiam deploratissimis fidelium animos erigat et sustentet. Caeterum, ut rite solatium quod ipsis affertur gustent, attollit eorum sensus ad ipsum vitae autorem. Et certe videmus ut rebus in melius mutatis maior pars sese ingurgitet panis et vini copia: ubi autem urget esuries, praeterito Deo terram implorant. Non abs re igitur Isaias spiritum e sublimi venturum dicit, qui terram vegetando eius foecunditatem renovet. Nec mihi dubium est quin ad illam Davidis sententiam alludat: Emitte spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terrae (Psal. 104, 29). Caeterum quia signum hoc reconciliati Dei proponit, simul admonet instaurationem ecclesiae manare a sola Dei gratia, posseque sterilitatem corrigi, simul ac e coelo vigorem instillaverit. Nam vel momento eam exsuscitare potest, qui omnia creat ex nihilo, ac si prius exstitissent. Posterius membrum, ubi *desertum Carmelo* comparat, varie torquent interpretes. Sed quemadmodum Cap. 29 attigi, ubi similis erat loquutio, simpliciter, meo iudicio, commendat propheta effectum illius instaurationis: nempe quod abundantia rerum omnium et copia testabitur Deum vere placatum esse populo suo. Loca enim prius deserta instar Carmeli fore dicit: qui locus ferax et uber erat, unde etiam nomen accepit. Carmelum vero instar deserti, id est, adeo feracem fore, ut si nunc qualis est ad eum qui futurus est conferatur, instar deserti videri possit. Est enim amplificatio illius insolitae ubertatis: Agri nunc steriles et inculti, feraces erunt: culti vero et fertiles, adeo copiosum fructum ferent, ut eorum abundantia inopia sit et sterilitas prae copia quae tunc in ipsis futura est. Quemadmodum si Sabaudicos agros cum Siciliae aut Calabriae agris comparemus, desertum esse dicemus. Denique inauditam fertilitatem significat, qua, ubi cum Deo redierint in gratiam, pii fruentur, ut favorem ex beneficentia agnoscant. Caeterum de regno Ezechiae sic vaticinatur Isaias, ut omnia in regnum Christi ceu finem ac complementum conferat. Quum ergo ad Christum ventum est, haec omnia spiritualiter exponi debent, ut intelligamus nos renovari simul atque spiritum Dominus e coelo misit, ut ex desertis agri culti et fertiles reddamur. Priusquam enim Dei spiritu afflati simus, merito desertis vel terrae aridae comparamur, quum nihil praeter spinas et vepres proferamus. Nec enim sumus apti natura ad fruges producendas. Ergo qui steriles et infrugiferi erant, regenerati spiritu Dei fructus uberes producere incipiunt: qui vero indolem aliquam et speciem bonitatis prae se ferebant, eodem spiritu regeniti postea tam frugiferi erunt, ut eos antea instar deserti fuisse appareat. Quidquid enim habent homines velut horrida sylva est, donec a Christo regenerentur. Itaque dum premitur ecclesia, et deplorata videtur illius conditio, attollamus oculos in coelum, atque ab istis promissionibus toto animo pendeamus.

16. (*Et habitabit iudicium in deserto.*) Docet propheta qualis sit verus ecclesiae status: nempe ubi iustitia et iudicium locum habent. Nec enim homines pecudibus similes esse convenit, ut victus copiam et abundantiam rerum tantummodo quaerant. Atque hinc satis apparet non retentos fuisse legis doctrina Iudaeos in caducis lautitiis, ut in terrena solum beneficia spes eorum defixae essent, quemadmodum fanatici quidam opinantur. Hoc enim quod praecipuum erat, attendere iussi sunt, ut iustitia et iudicium vigeret: et procul dubio in eo veram felicitatem sitam esse intellexerunt. Eo igitur nobis quoque potissimum spectandum est, ne

beatam vitam, ut porci in hara, panis et vini abundantia metiamur. Hic enim est finis omnium bonorum quae nobis largitur Dominus: huc spectat liberatio nostra, ut ei, quemadmodum inquit Zacharias (Luc. 1, 75), in sanctitate et iustitia serviamus. Per *iudicium* et *iustitiam*, ut alibi visum est, rectitudinis omne genus comprehendit. Nam etsi ad aequitatem, quae mutuo inter nos colenda est, proprie spectant duae istae voces: quia tamen usu receptum est ab officiis secundae tabulae totius legis observationem describere, hic propheta synecdochice complectitur etiam pietatem et cultum Dei. Ideo autem praecipua officia caritatis, et quae ad secundam tabulam pertinent attingere solent prophetae, quoniam iis ut plurimum quemadmodum simus erga Deum affecti patefacimus. Iam quum in *deserto*, perinde ut in *agris cultis* domicilium assignet iustitiae et iudicio, melius hinc liquet paulo ante tantam bonorum exuberantiam fuisse promissam, cuius conspectu reputarent homines, quos ante viderant optimos agros fuisse quodammodo steriles.

17 et 18. (*Et erit opus iustitiae, pax.*) Nuper pacem exagitavit, ex qua torporem et socordiam contraxerant Iudaei: nunc diversam quietem promittit, quae illustre signum erit amoris Dei, qui in gratiam receptos fideliter tuebitur. Notanda igitur est tacita antithesis inter belluinam quietem, quam reprobi per omne nefas grassando acquirere sibi videntur sua audacia, et in qua etiam torpent: rursus quietem diversam, quam sibi pie iusteque vivendo conciliant filii Dei. Ad hanc enim appetendam hortatur Isaias, docetque minime timendum esse quin placato Deo beata laetaque tranquillitas eos maneat. Hoc autem modo illis commendat integritatis studium, quo sibi certam pacem redimant: quia nulla est ratio melior conciliandi favoris, ne quis molestiam nobis exhibeat, quam si abstinemus ab omni maleficio, ut Petrus docet (1. Pet. 3, 13). Caeterum altius eos ducit, ut pie iusteque vivendo sub Dei gratia se contineant: quando nihil magis praeposterum quam impios, dum assidue cum Deo bellantur, pacem sibi optare. Vulgare quidem est votum: quia vix centesimus quisque reperietur qui non plenis buccis pacem praedicet, dum interea quisque sibi hostes in terra concitat, omnes autem turmatim sceleribus suis coelum terramque perturbant. Hanc vero quietem, quia perpetua est, cum priore illa comparat, quae levis et momentanea est. Nunc dum *pax* vocatur *effectus iustitiae*, discamus quemadmodum bella oriuntur ex ira Dei, quam pravitate nostra provocamus, ita pacem ex benedictione ipsius proficisci. Quum igitur ad bellum inflammatos hostes et tumultuari adversum nos videmus, ne aliud remedium quam resipiscentiae quaeramus. Dominus enim facile tumultus sedabit, ubi ad eum fuerimus conversi. Ipse enim est, ut inquit Psaltes (46, 10), qui bella sedat usque in extrema terrae, qui arcus conterit et truncat hastas, et quadrigas igne exurit. Diximus prius haec non solum pertinere ad Ezechiam, sed ad Christum referenda esse. Quemadmodum igitur iustitiam spiritualem esse diximus quae in cordibus hominum sedem habet, idem de pace, eius scilicet fructu, nobis dicendum est. Proinde quum audimus hic *quietas mansiones et refrigeria*, meminerimus sententiae Pauli: Iustificati fide pacem habemus apud Deum (Rom. 5, 1). Hanc se discipulis relinquere dicens Christus, negat posse dari a mundo (Joh. 14, 27). Nec mirum, quia, ut alio loco docet idem Paulus (Phil. 4, 7), haec pax omnem exsuperat sensum. Nec enim amplius hac percepta iustitia inquieti sumus aut tumultuamur intus nobiscum, sicuti quum ex sensu irae Dei mordent nos punctiones. Mala enim conscientia semper turbulenta est, seque misera anxietate exagitat. Vexari igitur impios, variisque perturbationibus agitari necesse est: quia unde exsulat iustitia, quies ista locum habere non potest: ubi autem regnat Christus, illic tantum constat vera pax. Certissima ergo pace fruuntur soli demum fideles, quibus non modo sua pietas, sed fiducia misericordiae Dei apud coeleste tribunal respondet. Unde colligimus nondum illic regnare Christum, ubi inquietae sunt conscientiae, et variis dubitationum undis circumferuntur, sicuti papistis et reliquis omnibus contingere necesse est, qui in sacrificio Christi et expiatione per eum parta fundati non sunt.

19. (*Et grando.*) Prophetis diximus antehac frequentem hunc esse usum, sub figuris describere regnum Christi. Nam similitudines suas a terreno regno mutuantur, quod alioqui inaestimabilem bonorum thesaurum assequi pro nostra ruditate vix possemus. Sensus est, Dominus avertet noxas et incommoda a suis, atque alio convertet. Quia hic variis tempestatibus et procellis obnoxii sumus, pluviae, grandines, imbres, venti, turbines sustinendi, Deum admirabili sua providentia facturum, ut fidelibus nihil noceant, eo quod noxarum omnium impetum alio depellet. Per *sylvas* autem intelligit loca devia et deserta, in quibus nulla hominum frequentia est. Hinc monemur, sic nos ab incommodis et periculis immunes esse, quum sub tutela Christi sumus, ut tamen variae procellae et tempestates capitibus nostris ingruant. Est autem nobis liberator Dominus, qui mala imminentia alio divertit, aut periclitantes eripit. Iam ut iterum pacem de qua loquutus est confirmet, *urbes* quae in planitie sitae erunt extra metum fore dicit. Nam tunc in locis editis et altioribus exstruere civitates soliti erant, quo difficilior ad ipsas aditus esset. Eam vero tutelam Dei fore dicit in populum suum, ut

solitis munitionibus minime opus sit, quia civitas poterit tuto considere in vallibus: etiam si excursioni hostium pateat, nihil incommodi sentiet: nam manus Domini ipsam tutabitur. Nos ergo praesidiis nostris inniti in quaerenda securitate minime expedit, ne statim e nido detrahamur: sed quando curam salutis nostrae suscipere dignatur coelestis pater, eo patrono et tutore contenti simus.

20. (*Beati vos.*) Ostendit quanta futura sit mutatio, ubi Christus regnare coeperit. Prius enim dixerat tantam fore vastitatem ut terram sanctam vepres et spinae contegerent, diruerentur sumptuosae domus, urbesque et palatia solo aequarentur. Id futurum erat, quum assiduis hostium incursionibus ea regio vastaretur: nunc vero beatos fore dicit, quia frugum omnium proventu eos saturabit Deus. Sed copiam illam, quae simpliciter exponi poterat, figuris illustrat, quod *in paludibus seminabunt, et pecora sua* sine timore iacturae immittent in segetes. Per *aquas* nonnulli intelligunt terram uberem et feracem: ego vero ut aliter accipiam moveor particula universali כל: nominat quasvis aquas, ac si diceret: Loca quae obruebantur aquis erunt apta sationi, nec verendum erit ne aqua segetes vestras corrumpat. Item solemus ab agris, praesertim consitis, boves et asinos caeteraque animalia arcere, ne absumant fruges vel eradicent. Hic vero tantam segetum copiam ac densitatem fore dicit, ut boves et asini immittendi sint ad primam herbam depascendam: sicuti luxuriantibus segetibus fieri solet. *Beatos* vocat more hebraico, quod labor eorum inutilis futurus non sit. Si quis excipiat sub regno Christi nunquam eiusmodi foecunditatem fuisse visam, fateor sane etiam quum liberalissime suos tractavit Deus, semper tamen apparuisse eius maledictionis signa, qua totum humanum genus involvit lapsus et defectio Adae. Sed quia fidelibus per Christum reddita est mundi haereditas, non immerito prophetae terram ab eo renovandam asserunt, ut absterso squalore quem perdidit nitorem recuperet. Hoc vero qui queruntur nondum esse impletum, se ipsos considerent, an omni peccati labe in solidum purgati sint. Quod si adhuc procul absunt a spirituali iustitia, sufficiat pro modo regenerationis gustare Dei benedictionem, cuius non ante speranda est plenitudo, quam ubi sordibus carnis exuti gestabimus perfectam Dei imaginem.

CAPUT XXXIII.

1. *Vae qui spolias, nec fuisti spoliatus: qui inique agis, nec inique actum in te fuit. Ubi desieris spoliare, spoliaberis: ubi finem inique agendi feceris, inique in te agetur.* 2. *Iehova miserere nostri, in te speravimus: esto, qui fuisti brachium eorum in matutinis, etiam salus nostra in tempore tribulationis.* 3. *A voce tumultus fugerunt populi, ab exaltatione tua dissipatae sunt gentes.* 4. *Et colligetur praeda vestra collectione bruchorum: secundum discursum locustarum pergens illuc.* 5. *Exaltatus est Iehova, qui habitat in excelsis. Implevit Sion iudicio et iustitia.* 6. *Et erit stabilitas temporum tuorum, fortitudo, salutes, sapientia, et scientia, timor Iehovae ipse thesaurus eius.* 7. *Ecce nuntii eorum vociferabuntur foris, legati pacis amare flebunt.* 8. *Desolatiae sunt viae, cessavit viator, irritum fecit foedus, sprevit civitates, nihil reputavit hominem.* 9. *Luxit, emarcuit terra, pudefactus est Libanus, et succisus: facta est Saron instar deserti: excussus est Basan et Carmelus.* 10. *Nunc surgam, dicit Iehova, nunc exaltabor, nunc extollar.* 11. *Concipietis quisquilias, parietis stipulas, spiritus vestri ignis devorabit vos.* 12. *Et erunt populi combustiones calcis*[1]*): tanquam spinae abscissae igne exurentur.* 13. *Audite qui longe abestis quid fecerim: cognoscite vicini potentiam meam.* 14. *Expaverunt in Sion impii: terror apprehendit hypocritas*[2]). *Quis ex*[3]) *nobis habitabit cum igne devorante? Quis ex nobis habitabit cum ardoribus aeternis?* 15. *Ambulans in iustitiis, loquens recta, aspernans lucrum ex vi et calumnia, excutiens manus suas a susceptione muneris: obturans aurem suam ne audiat sanguines, comprimens oculos suos, ne videant malum.* 16. *Hic in excelsis habitabit, propugnacula petrarum asylum eius: huic panis dabitur, et aquae eius certae (erunt).* 17. *Regem in decore suo videbunt oculi tui: videbunt terram procul remotam.* 18. *Cor tuum meditabitur terrorem. Ubi scriba? ubi appensor? ubi qui annotat domos insigniores?* 19. *Populum trucem non videbis, populum abstrusi labii, ut non intelligas: linguae balbae, ut non capias.* 20. *Aspice Sionem civitatem solennitatum*[4]) *nostrarum: oculi tui videbunt Ierusalem, habitaculum tranquillum, tentorium quod non transferetur: cuius paxilli non amovebuntur in saeculum, et cuius funes cuncti non rumpentur.* 21. *Adeo illic*[5]) *fortis nobis Iehova: locus fluminum: rivorum spatiis amplorum, per quem non transibit navis remigum, et per quem navis magnifica non pertransibit.* 22. *Quia Iehova iudex noster, Iehova legislator noster, Iehova rex noster, idem servabit nos.* 23. *Laxati*

[1]) vel, calx combusta. [2]) vel, sceleratos. [3]) vel, pro nobis. [4]) vel, conventuum. [5]) vel, quia si.

sunt funes tui, ut non solidaverint malum suum, neque expanderint velum: tunc divisa est praeda spolii multi, claudi quoque diripuerunt praedam. 24. *Nec dicet habitator, Aegrotus sum: populus habitans in ea solutus est ab iniquitate.*

IN CAPUT XXXIII.

1. (*Vae qui spolias.*) Si de Chaldaeis interpretari libeat, satis commode fluet sermo. Nam quum liberationem promiserit captivis, nunc tempestive insultat victoribus: sicuti singulari confirmatione opus erat ut fides incredibili oraculo haberetur. Neque enim verisimile esse poterat, diruta et eversa tanta potentia brevi miseris captivis qui animos iam desponderant, liberum fore in patriam reditum. Poterant ergo in illis angustiis deficere et desperare de salute sua, nisi propheta his monitionibus occurrisset. Praevenit ergo dubitationes, quibus angi atque ad desperationem sollicitari poterant, postquam abducti essent a Chaldaeis atque in servitutem redacti. Nihil enim cernebant eorum quae hic promittuntur, sed contraria et adversa omnia. Quia tamen omnium fere consensu receptum est exordium esse novae concionis, et sermonem dirigi ad Sennacherib eiusque exercitum, neque mihi etiam displicet Assyriis iniuste omnes vicinos opprimentibus denunciari vindictam, quae leniret populi dolores ac molestias. Miram igitur rerum conversionem significat, qua delebitur florens ille Nineves status, tametsi inexpugnabilis esse videatur. Venturos enim hostes Chaldaeos qui crudelitatem ulciscantur, quam in tot nationes exercuerunt. Quo vero plus vehementiae habeat hic sermo, Assyrios ipsos compellat, *heus qui praedaris:* nunc vobis impune grassari licet: nullae vires vobis resistunt: sed erunt aliquando qui vos vicissim praedentur, quemadmodum alios praedati estis. Loquitur in singulari, sed collective, ut satis usitatum est. Alii legunt interrogative, Annon spoliaberis? putasne violentiam istam tibi impune cessuram esse? erunt aliquando qui tibi paria referant. Sed possumus sequi communem expositionem, ut amplificet iniquitatem hostium, qui adeo avidi erant praedae, ut nemini parcerent, ne innoxiis quidem, a quibus nullo modo fuerant lacessiti. Hoc enim extremae crudelitatis argumentum est. Hanc igitur expositionem magis amplector, ut hoc priore membro describat quales sint Assyrii, ut praedones scelestos et truculentos esse ostendat, atque truculentiam eorum amplificet, quod immeritos et innocentes vexent atque populentur: ut quum tam effraenem iniustitiam conspicerent Iudaei, cogitarent iustum esse Deum, nec ista tandem iis impune fore.

(*Ubi desieris praedari.*) Secundum huius sententiae membrum est quo significat propheta, ideo praedari nunc Assyrios: quod Deus iis fraena laxaverit: sed aliquando cohibiturum ipsos, ne quid virium habeant ad nocendum. Frigeret enim alioqui sensus, si intelligeres, ubi amplius praedari nollent. Sed propheta altius conscendit: nempe, venturum tempus quum finem praedandi facient, quia Dominus fraenabit ipsos et domabit. Ergo tantundem valet hoc ac si dixisset: Quum perveneris ad extremum actum. Unde videmus tyrannis praefixos esse terminos, quos praetergredi nequeunt. Grassantur quamdiu in stadio suo currunt: sed in meta tandem, velut in extremo actu, ipsis consistendum erit. Hac consolatione erigamus animos nostros, dum insolescentes tyrannos et proterve in ecclesiam Dei insultantes videmus: quia Dominus tandem eos consistere coget: et quo fuerint truculentiores, eo gravius iudicium sustinebunt. Dominus eos momento perdet: hostes enim ipsis excitabit, a quibus statim deleantur, et poenas scelerum suorum luant. Hic quoque providentia Dei in conversionibus regnorum agnoscenda est. Impii enim temere et caeco fortunae impetu omnia versari putant: sed longe aliud nobis considerandum est: Dominus enim vicem quam meriti sunt ipsis rependet, ut experiantur saevitiam, quam adversus innoxios exercuerunt, non inultam manere. Atque eventu comprobata fuit huius praedictionis veritas: quia non multo post Nineve imperium perdidit a Chaldaeis subacta. Imo ut nomen etiam perderet diruta fuit. Quia vero successit in eius locum non minor spoliatrix Babylon, merito propheta alios fore praedones edicit qui eam diripiant, eversoque eorum dominatu, quae ab aliis rapuerant Chaldaei, diripuerunt ipsi ac praedati sunt.

2. (*Iehova miserere.*) Hanc sententiam addidit propheta, ut moneret pios quo in eiusmodi angustiis confugiendum sit, etiam quum omni spe salutis destituti videbuntur, nempe ad preces, ut harum promissionum eventum tunc vel maxime exoptent a Deo, quum erunt miserrimi, et praevalebit hostium potentia, qua misere opprimentur. Atque hic ordo diligenter notandus est quo proposita Dei promissione statim ad preces adhortatur. Imo doctrinae suae tenorem abrumpens subito ad preces transsilit: quia videbat quam difficile esset Iudaeis tam duriter afflictis ex metu quo fere exanimati erant emergere. Nam etsi maturet Dominus, ut praestet ea quae promisit, tamen ad tempus differt, ut patientiam nostram exerceat. Ubi vero expectandum est, nihil constantiae aut tolerantiae in nobis reperitur: franguntur protinus et concidunt animi nostri. Quamobrem ad preces confugiendum est: his enim solis sustentari et renovari possunt, dum in Deum respicimus et sumus intenti, quo solo duce ex nostris angustiis emergemus. Exspectemus interea patienter invicta spe et fiducia quod nobis promittit.

Fidelem enim se tandem praestabit, neque nos frustrabitur. Simul etiam admonet, non modo generale Dei iudicium adversus Assyrios reputandum esse, sed paternum Dei favorem erga electum populum. Ac si diceret, vastandos esse illos, non modo ut iustam avaritiae et crudelitatis suae mercedem recipiant, sed quia hoc modo Deus ecclesiae suae saluti volet consulere. Caeterum dum hortatur ad misericordiam petendam, simul miseros fore nos testatur. Secundo ut se animent fideles ad impetrandam fiduciam, testantur in Deo quem invocant se sperasse. Et certe inanes ac frivolae sunt nostrae orationes, nisi in hoc principio fundatae sint. Sit misericordia tua Domine super nos, inquit David (Psal. 33, 22), quemadmodum speravimus in te. Quia enim temerarium nimis esset prodire in conspectum Dei, nisi sua voce accessum ipse patefaceret: sicuti nos benigne et humaniter invitat, ita amplecti eius verbum necesse est, quoties ad eum accedimus. Deinde ad fidem accedere debet patientia. Ideoque fide sublata indigni sumus quos Dominus exaudiat: nec enim ex fide invocamus. Sola autem fides mater est invocationis, ut saepius ac multis in locis scriptura testatur. Ea si absit, nihil in nobis praeter hypocrisin superesse potest, qua nihil detestabilius est coram Deo. Atque hinc apparet nullum esse Christianismum in toto papatu. Nam si praecipua pars cultus Dei oratione consistit, quid autem sit orare nesciunt, (iubent enim perpetuo dubitare, imo fidem piorum temeritatis insimulant) quales sunt Dei cultores? an legitima oratio esse potest, quae aestuat dubitatione, neque certa fiducia promissis Dei annititur? annon infantissimos se praebent praeclari illi Rabbini, qui theologi haberi volunt? Pueri certe nostri illos scientia et vera pietatis luce antecedunt. Hinc etiam discamus fidem nostram probari rebus adversis: quando hoc verum est fidei examen, si invicta tolerantia adversus omnia pericula omnesque molestias persistamus acquiescentes in verbo et promissis. Sic enim re ipsa comprobamus nos ex animo credidisse. Quod postea sequitur, *esto qui fuisti, brachium eorum in matutinis, etiam etc.* Alii secus vertunt ac si continua esset precatio: Sis mane brachium nostrum et salus nostra in tribulatione. Quod autem in tertia persona loquuntur fideles, mutationem esse putant, quae frequenti in usu est apud Hebraeos: sed prophetam aliud voluisse puto. Vehementius enim desiderium exprimere voluit, quod ex superioribus beneficiis concipitur. Itaque meo iudicio appositive inseritur pars ista, *brachium eorum mane:* in qua suppleo, *qui fuisti,* ut vetera scilicet beneficia patribus a Deo collata in medium proponant: Tu Domine patrum nostrorum votis annuisti: quum ad te confugerent opem eis tulisti: nunc quoque sis salus nostra, et succurre nostris afflictionibus. *Brachium et salus* in eo differunt, quod brachium accipitur pro virtute quam exseruit Dominus ad defensionem ecclesiae suae, idque priusquam affligeretur: Salus vero pro liberatione qua vindicatur ecclesia, etiam quum pessumdata videtur. Commemorat ergo vetusta beneficia quibus patres olim prosequutus erat Dominus, ut ad similem filiis misericordiam praestandam flectatur: ac si diceret: Avertisti olim Domine pericula impendentia ecclesiae tuae: floruit ac prospere habuit favore tuo freta: oppressam etiam liberasti: idem quoque nostra causa efficies, praesertim quia tuum est opem ferre extremis rebus ac perditis. Haec particula אף magnam emphasin habet ad confirmandam fidem, ne dubitemus Deum, qui manet semper sui similis, nec unquam a natura sua degenerat aut varius est in suo consilio, nobis quoque fore liberatorem: quando talem experti sunt fideles. Itaque assidue ob oculos ponendum est quomodo Deus olim affuerit patribus, eosque liberarit, ut nobis quoque minime defuturum statuere liceat.

3. (*A voce tumultus.*) Nunc redit ad superiorem doctrinam, vel potius brevi exclamatione interposita eam contexit. Iam profligandos esse Assyrios ostenderat, tametsi extra omnem fortunae aleam positi viderentur: nunc Iudaeos veluti in rem praesentem vocat: quoniam immensa erat illorum potentia, formidabiles erant omnibus, invictique censebantur. Ideo stupendam ipsorum ruinam, quasi re confecta, ob oculos ponit Isaias. Utitur plurali numero, *populos* fuisse inquiens: quoniam variis populis constabat regnum Assyriorum, et variis ex nationibus eorum exercitus collectus erat. Quamvis ergo innumeri essent ac immensi, misere tamen perituros asserit. *Exaltationem* exponunt manifestationem, qua Dominus quid posset magnifice ostendit. Ego vero simplicius expono, quod Dominus qui antea veluti iacere videbatur, quum impune sineret Chaldaeos grassari, nunc repente prodierit in medium. Nec enim dubium est quin superbe derisa ab hostibus fuerit eius cunctatio, ac si fractus et victus esset Deus Israel: at surrexit tandem, et sedit pro tribunali, atque ultus est scelera impiorum. Est ergo tacita antithesis inter exaltationem et speciem illam impotentiae quam prae se ferebat Dominus, quum sineret populum suum affligi et dissipari. *Voce tumultus* intelligunt quidam Dominum solo strepitu fugaturum hostes: sed vereor ne haec interpretatio sit magis arguta quam solida. Libenter igitur accipio *vocem* pro tumultu qui a Medis et Persis excitandus erat.

4. (*Et colligetur.*) Alloquitur hic Assyrios: nisi forte ad Iudaeos referre quis malit, et nomen praedae active accipere. Quanquam prior illa sententia melius quadrat. Atque haec apostrophe non parum vehementiae addit vaticinio, dum palam et nomi-

natim superbis hostibus insultat. Dubium tamen est, ultimumne gentis exitium notetur, an clades accepta a rege Sennacherib, quum manu angeli deletus fuit eius exercitus ante muros Ierosolymae. Hoc posterius omnes fere interpretes sequuti sunt. Quod tamen mihi videtur nimis restrictum: quia videtur propheta ab initio capitis plus aliquid voluisse, quum de gente illa populanda disseruit. Imo, ut paulo ante attigi, posset latius extendi vaticinium, ut Chaldaeos etiam ultimos ecclesiae hostes comprehendat. Caeterum, illo omisso, facile apparet stylum dirigi contra monarchiam Nineves. *Bruchis* vero comparat bellicosam illam gentem: quia nihil erit virium ad resistendum, sed expavefacti omnes concident animis, ut collectim per magnas catervas trahantur ad interitum. Est autem aptissima similitudo, qua etiam utitur Nahum (3, 15), licet diverso aliquantulum sensu. Nam scimus insectum illud valde infestum esse arboribus, atque admodum noxium, ut merito vocari queat terrae calamitas. Sed quia in multitudine ingenti nullae sunt vires, quibus se tueantur, pueris quoque facile est excutere et colligere, turmatimque interimere quidquid obviam fuerit. Idem voracissimis praedonibus eventurum significat: quia etsi diu multumque nocuerint rapiendo, tandem confecti nullo negotio perdentur, quia effeminati et fere exanimes sub manu hostium cadent, et Babylonem transferetur opulentia Nineves ex rapinis collecta. Additur altera similitudo, Chaldaeos non secus ac *locustas incursum facturos*, ut devorent totam regionem. Nam ut admodum voraces sunt istae bestiolae, continuo incessu, imo celeriter raptimque saltando corrumpunt cunctas terrae fruges. Quod autem alii ad eosdem Assyrios referunt ac si locustis eos conferret propheta, quia facilis erit ipsorum dissipatio, non convenit: quia locustarum aciem disponit, quae suo discursu terram longe impleat. Et eleganter locustas committit bruchis, tam inexplebilis avaritiae quam multitudinis respectu.

5. (*Exaltatus est Iehova, quia habitat.*) Fusius explicat quod nuper attigimus de exaltatione Dei: ac idem quod ante diximus argumentum prosequitur, in excidio tam opulentae monarchiae palam fore, quam pretiosa sit Deo ecclesiae suae salus, in cuius gratiam Ninevem urbium reginam eiusque incolas pessumdabit. Est autem haec admonitio apprime utilis, Deum reprobis et profanis ideo non parcere, quia sese eorum libidini opponens testari vult quantopere electos suos diligat. Atque haec non vulgaris consolatio est, maxime elucescere Dei gloriam in ecclesiae salute. Primo dicit Deum in sublime esse evectum, quem putabant impii in populi ruina deiectum esse et prostratum. Porro, ne quis putaret Deum recuperasse quod perdiderat, sicut contingere solet in mundo, ut qui devicti fuerant rebus in melius mutatis iterum colligant novas vires, diserte exprimit *exaltatum* coram hominum oculis Deum esse, quia ipsum deceat eiusmodi eminentia, quandoquidem coelos inhabitat. Unde sequitur, quamvis plerumque occultet suam virtutem, nunquam tamen privari iure suo, sed quoties visum est palam ostendere suam celsitudinem. Nam coelorum habitatio (ut scimus) summum imperium denotat, cui subiicitur totus orbis. Hoc modo non solum ostendit Deo facile et promptum esse quidquid est altitudinis in mundo deiicere, sed a perpetua Dei natura ratiocinatur, fieri non posse quin Deus, ubi despicitur ab impiis, tandem gloriam suam asserat: quia alioqui se ipsum abnegaret. Ubi autem dicit *Sionem impletam* esse iustitia et iudicio, rursus confirmat singularis Dei gratiae testimonium fore, quum exempti fuerint Iudaei a chaldaica tyrannide. Oportuit enim tanti boni autorem illis poni ante oculos: quia videmus quam maligne eius gloriam obscuret nostra ingratitudo. Plenitudo autem *iustitiae* et *iudicii* huc spectat, quod Deus liberaliter et plena copia gratiam suam effuderit ecclesiam restituendo. Quanquam non male quadrabit referri hoc ad legitimum ordinem, ubi omnia iuste recteque composita sunt: quia sine hoc nunquam prospere habebit ecclesia, etiamsi reliqua omnia ex animi voto succedant. Sancto igitur riteque composito ordine, non corruptibili opulentia, felicitas nostra aestimanda est.

6. (*Et erit stabilitas.*) Laetum adhuc et felicem regni statum fore sub Ezechia promittit, praesertim ad infaustam et lethiferam dissipationem respiciens, quae visa fuerat sub Achaz. Nam hoste profligato, vix tamen quisquam sperasset posse tam afflictos Iudaeos in pristinum ordinem restitui. Quod ad verba spectat sic quidam transferunt: Erit temporibus tuis veritas et fortitudo et salutes: ac si referret propheta qualis adhuc sub sancto rege futura sit populi felicitas: et sub singulis vocibus totidem Dei beneficia enumerari putant. Alii nomen אמונת accipiunt pro fide, ac si eam pro salute et fortitudine fore diceret propheta. Alii paulo diversum sensum eliciunt, stabilem fore sub Ezechia fortitudinem, salutem et scientiam. Ego vero dum propius expendo prophetae verba, malo aliter distinguere, quod *stabilitas*, fortitudo et salus regnante Ezechia in sapientia et scientia consistet. Atque ita optime fluet quod mox additur, *timorem Dei* fore thesaurum pii regis. Nam in pace fideliter et tuto agere omnes quidem appetunt: pauci interea quomodo tam praeclaris bonis fruantur curant. Imo maior pars cuperet non secus atque in hara porcorum more saginari: ita dum omnes ad externa bona rapit caeca cupiditas, bonum incomparabile fere negligitur, lux coelestis doctrinae. Significat ergo tunc demum stabilem fore ecclesiae felicitatem, quum illic sa-

pientia et scientia regnabunt: fortitudinem perpetuam, quum vigebit cognitio Dei: aeternam salutem, quum homines eius scientia instructi erunt. Atque hic insignis est admodum locus, unde discimus nostra ingratitudine claudi ianuam benedictionibus Dei, ubi autore ipso praeterito in crassis et terrenis desideriis subsidimus: atque ut nobis affluat quidquid optari et fingi potest bonorum, nihil tamen nobis in salutem cedere, nisi fidei et scientiae sale condiatur. Unde sequitur non aliter vigere ecclesiam quam si omnibus eius bonis praeluceat Dei cognitio: tunc vero demum florere ubi dotes omnes quibus ornatur Deo ipsi fert acceptas: ubi autem sublata est cognitio verbi, veraque Dei scientia vel exstincta vel sepulta, quaelibet prosperitas deterior est omnibus ruinis. Itaque *stabilitatem*, *fortitudinem*, *salutes* ad idem refero, tunc firmum fore ecclesiae statum, ubi caecitate et ignorantia purgata homines Deum nosse coeperint. Atque hinc perspicimus qualem papistae ecclesiam habeant: magnificentia quidem et pompa illustrem, sed deest ipsis haec scientia: ergo stabilis aut firma esse non potest, neque est ecclesia Dei. Si ergo Dominus nobis hoc beneficium concesserit, ut vere inter nos emineat fidei splendor, sponte aliae benedictiones accedent: quod si variae nos procellae agitent et concutiant, semper fulciemur Dei manu. Porro ubi dicit *temporum tuorum*, alloquitur Ezechiam, non ut privatum hominem, sed ut totius populi caput, sub quo totum etiam populum comprehendit. Sed quum Ezechiae regnum velut tenuis quaedam umbra regni Christi fuerit, ut prius attigimus, haec ad Christum referri debent, in quo vera sapientia et scientia est. Sunt autem notandi hi tituli, ad commendationem doctrinae Dei et evangelii: quibus etiam utitur Paulus, dum ait, instruentes in omni sapientia et scientia. Hoc enim elogio extollit evangelii dignitatem. Unde etiam colligendum est, ubi non cognoscitur Christus, illic homines vera sapientia carere, etiam si omni disciplinarum genere instructissimi fuerint. Vana enim est omnis eorum scientia, donec vere Deum cognoscant. Caeterum timor Dei videtur exegetice esse additus, quo melius exprimeret propheta scientiam, de qua loquutus est, magistram esse pietatis: nec frigidam vel inanem esse, sed efficaciter penetrare in corda nostra ut nos formet ad timorem Dei. Unde etiam alibi hic timor sapientia vocatur, imo initium, id est, summa et caput sapientiae. Errant enim qui nomen initii pro rudimentis vel elementis accipiunt, quum Solomon caput ac finem intelligat: quia sicut insipidi sunt homines donec se verbo Dei subiiciant, ita ex fidei docilitate vel obsequio manat perfectio sapientiae. Thesaurus ergo vocatur timor Dei sine quo misera est omnis felicitas, unde melius apparet ratio contextus: omnes beatae vitae numeros contineri in Dei notitia, quam fide consequimur. Ita sub regis persona docet hoc inaestimabile esse bonum, Deum qua decet pietate et reverentia colere. Eos igitur qui vacui sunt timore Dei, miseros ac perditos esse censet: ac contra, beatissimos quicunque Dominum timent, etiamsi miserrimi alioqui iudicio hominum habeantur. Loquitur autem de timore qui veram in se obedientiam continet animosque nostros reformat. Alius enim est timor quo etiam afficiuntur impii, et Deum, ut facinorosi iudicem, reformidant. Is non tam praeclarum laudis elogium meretur: quia neque ex vera Dei cognitione manat, neque ex voluntario eius colendi studio. Ideo procul distat a sapientia quam praedicat Isaias. Haec de Ezechia testatus est, sed ut prius diximus, ad totum populi corpus pertinebant. Unde colligimus, ista et plebeiis hominibus et regi convenire: sed multo magis Christo, qui spiritu timoris Dei repletus fuit (ut cap. 11 vidimus) ut nos videlicet eo imbueret.

7 et 8. (*Ecce nuntii.*) Incertum est commemoret ne Isaias quam anxie trepidaverint Iudaei et quanto in discrimine versati sint, quo magis illustret liberationis gratiam: an vero futuram calamitatem praedixerit, ne sub ea paulo post deficerent piorum animi. Et sane mihi probabile est non referri ad historiam rei gestae, sed quia instabat gravis et dura tentatio, muniri animos fidelium ut in rebus perditis Dei auxilium patienter exspectent. Quidquid sit, tristis et luctuosa ecclesiae vastatio hic describitur, ne desinant fideles in sua quoque anxietate bene sperare: deinde ut e periculo erepti intelligant id factum esse mirifica Dei virtute. Signum autem desperationis ponitur quod legati ad placandum tyrannum missi nihil impetrabant. Omnes namque vias et rationes ineundae pacis tentavit Ezechias: nihil tamen effecit. Ideo legati tristes ac moesti redierunt, neque in via ipsa dissimulare potuerunt dolorem suum, quem intus continere difficile erat rebus adeo deploratis. Nec dubium est quin significet superbe et contumeliose pacem repudiatam iri a Sennacherib, ut cogantur legati tanquam obliti suae dignitatis dolorem suum ac lamentationes vulgo effundere, ac priusquam ad regem suum reversi sint, rationemque reddiderint suae legationis, palam facere non dubitent quale a crudeli tyranno tulerint responsum. Alii legatos pacis interpretantur qui pacem nuntiare solebant: sed longe nimium petita et frigida mihi videtur ea interpretatio. Intelligo igitur legatos pacis, qui missi erant ad placandum regem, ut pacem aliqua conditione redimerent. Postea addit, vias fore clausas ut nulli sint ultro citroque commeatus: sicuti bello indicto accidere solet. Videtur autem legatos inducere propheta narrantes commerciis nullum posthac locum fore: imo nullos exitus fore liberos. Quod sequitur continuo post, irritum fe-

cisse foedus, quidam sic interpretantur, quasi hypocritae conquerantur Deum promissa non praestare. Atqui si hoc libeat referre ad Deum, necesse tamen non erit impiis adscribi eiusmodi querelam, quum fideles quoque in hunc modum interdum cum Deo expostulent: sed sensus ille non convenit: ideoque uno contextu narratur crudelitas et implacabilis furor Sennacherib, quod foedus ante cum Ezechia initum perfide abruperit. Nam etsi tranquillum se fore promiserat, simul ac occupandae Iudaeae data fuit occasio, fide violata sese ad bellum accinxit. Eodem pertinet finis versus, quod spreverit urbes, nihili duxerit cunctos mortales, significans tantam fore eius ferociam ut nec pudore nec metu cohibeatur.

9 et 10. (*Luxit. emarcuit.*) Hic plenius exprimit quam miserum ac deploratum visuri essent Iudaeae statum, ut ex profunda abysso nihilominus eorum fiducia emergeret. Loca etiam ipsa in specie subiungit, Libanum, Basan, Carmelum, quae longe dissita sunt, et quibus extremi fere termini terrae sanctae continentur, ut ostendat nihil prorsus in ea salvi aut integri reliquum fore. Sic vero cladem hanc describit ut cuique loco quod suum est attribuat. Libano confusionem, quum ei gloria et decor alibi tribuatur, quoniam arboribus excelsis et pretiosis convestitus erat. Saron vero plana regio et ferax quum esset, deserto similem fore dicit: Basan et Carmelum excussum iri, quoniam frugibus abundabant. Itaque alludit ad naturam locorum, calamitatemque et miseriam describit, ut amplificet et magis illustre reddat beneficium Dei, a quo, tametsi deplorati essent, liberandi erant. Hic enim conspicuam Dei manum intueri licet. Nisi forte placeat rem gestam narrare ut ad gratitudinem eos hortetur.

(*Nunc surgam.*) Non parum habet ponderis particula *nunc:* item repetitio quam subiungit, *exaltabor*, evehar in sublime. Tempus enim notandum est, quo haec referri debent: nempe, quum de ecclesia actum esse videretur: tunc enim opportunum Deo ad opem ferendam tempus fore admonet. Est ergo hic contrariorum inter se comparatio. Proponit enim fidelibus duras gravesque aerumnas, quibus premendi erant et quibus facile erat succumbere nisi consolatione aliqua sublevati essent: ac si diceret, Vos ad extrema redigi Dominus patietur: verum ubi deplorati eritis, et frustra remedia omnia tentaveritis, exsurget Dominus, vobisque opem feret. Sic enim affligi nos et redigi ad extrema necesse est, ut Deum unicum salutis nostrae autorem agnoscamus. Itaque dictio *nunc* significat tempus extremae calamitatis. Quod certe absurdum videri posset hominibus, sed nobis optima constat ratio cur ita auxilium suum suspendat Deus: quia utile est exerceri piorum tolerantiam, examinari fidem, domari carnis affectus, stimulari ad precandi studium, erigi ad spem futurae vitae. Ideoque fraenum iniicitur ne praecipiti fervore quod illis divinitus praefixum est tempus anticipent. Repetitio magnam vim habet, et confirmationis causa addita est. Rebus enim deploratis putamus actum esse: at tunc vel maxime sperandum est: quia Dominus eo tempore potissimum vult potentiae suae documentum dare. Ideoque his altitudinis suae encomiis pios ad magnanimitatem attollit, ut confidenter hostium suorum petulantiae insultent.

11 et 12. (*Concipietis quisquilias.*) Nunc ad hostes ecclesiae sermonem suum convertit, quos dicit frustra stulteque insolescere: quia ubi magnifice extulerit Deus potentiam suam, intelligent irritos fore suos conatus, nec quidquam effecturos, etiamsi turmatim innumeri conspirent. Ridet enim Dominus furorem eorum, quod omnia putent sibi esse in manu, quum eos protinus, quamlibet magno instructi sint apparatu, vel nutu solo reprimere ac delere possit. Studia autem et conatus hominum *conceptiones* vocari satis usitatum est scripturis. Similitudo sumpta est a gravidis. Homines concipere dicuntur et parturire quum aliquid moliuntur: sed horum conceptum evanidum fore significat: partum etiam inanem sequuturum: irrita enim fore omnia quae suscipient. Non est igitur quod terreamur splendido hostium apparatu: quia utcunque Deus illis ad tempus satagere, moliri, tumultuari permittat, tandem Deus convertet in quisquilias quidquid temerario ausu instituent. Quae autem praedixit Isaias de Sennacherib, sciamus ad omnes piorum et ecclesiae hostes pertinere. Quod *igne spiritus* sui vorandos pronunciat, sic exponi solet: spiritus vester quasi ignis est qui vos devoret: sed illa similitudo impropria est, imo absurda: genuina autem interpretatio sponte occurrit: Ignis vestro flatu accensus vos devorabit. Ignem flatu accendere solemus. Ergo quod impii pravis machinationibus conflaverint incendium illis exitiale fore docet, quia ipsos consumet. Atque eadem haec sententia est, quam variis figuris toties inculcat scriptura: Cadent in foveam quam foderunt, Laqueo sese implicarunt, quem ipsi aliis tetenderant, Gladius quem eduxerant, in eorum viscera adactus est, Arcus eorum reflexus est ad vulneranda ipsorum corda. Impium ergo tyrannum qui vastata Iudaea ingenti exercitu Ierosolymam obsidebat, caeterosque similes ecclesiae hostes, exitium sibi accersere, ac tandem perituros esse ostendit, denique consumptum iri igne illo, quem ipsi accenderunt. Comparat deinde eos *exustioni calcis*, quia conteretur ipsorum durities sicut ignis lapides emollit, ut parvo negotio comminuantur in pulverem: et certe quo maiore impetu effervent impii ad nocendum, propria audacia se ipsos frangunt. Nec minus apta est similitudo altera

spinarum. Quia etsi noxiis punctionibus manus hominum a tactu arcent, nullum tamen est lignum quod violentius ardeat et citius absumatur. Sicuti eandem diximus esse rationem calcis, quae tametsi primum dura sit, igne tamen excoquitur. Idem Chaldaeis eventurum dicit, quos Dominus nullo negotio delebit, quamlibet initio sint formidabiles, nec probabile sit ullo incendio posse consumi. Quoties igitur ecclesiae hostes omnes opes, copias, subsidia omnis generis cumulare videbimus ad nos perdendos et totum orbem inflammandum, sciamus ignem ab ipsis accendi, quo misere perdentur. Hoc in Sennacherib impletum fuisse scimus. Exitus enim haec vaticinia comprobavit, tametsi incredibilia omnino viderentur. Caeteris quoque qui eius tyranni facta imitabuntur, idem eventurum speremus: atque isto exemplo et aliis innumeris nos in aerumnis et miseriis nostris consolemur, quas certa liberatio et horrenda ultio de hostibus sequutura est.

13. (*Audite longinqui.*) Hic praefatur Isaias, tanquam de re admodum seria sermonem facturus. Iubet enim attentos esse auditores: quod fieri solet ubi memorabile aliquod argumentum et insigne tractatur. Alloquitur autem et vicinos, qui oculati huius rei testes futuri erant, et remotissimos quosque populos, ad quos fama spargenda erat: ac si diceret, talem fore Dei potentiam, ut non paucis tantum aut vicinis innotescat, sed iis etiam qui magno aberunt locorum intervallo. Itaque splendidum, et singulare virtutis Dei specimen fore intelligit, quod terrore agitabuntur impii, qui prius in securitate sua torpebant, ac si ab omni molestiae vel incommodi periculo essent immunes.

14. (*Expaverunt in Sion peccatores.*) Posset tamen quispiam obiicere non agi hic de re tanta, ut grandi illa praefatione opus esset, qua excitaret universum orbem. An tanti erat momenti, metu percelli impios? Verum si quis diligentius expendat reperiet non vulgare divinae potentiae specimen esse, quum impiis excutitur sua vecordia ut volentes nolentes sentiant Deum esse suum iudicem, praesertim ubi ad Dei contemptum accessit hypocrisis. Nam etsi profanos homines difficile est expergefacere ubi velum eorum cordibus obductum est: maior tamen in hypocritis est pervicacia qui Deum sibi obstrictum esse imaginantur. Itaque videmus quasi amentia fascinatos, ut minas et terrores omnes contemnant, et rideant iudicia Dei: denique suaviter iocando eludant omnes prophetias, ut miraculi loco habendum sit, quod ita reluctantes consternantur. Unde Isaias non immerito contra eos excandescit. Neque enim dubium est quin degeneres Iudaeos perstringat dum exprimit nomen Sionis, quia sanctuarii umbra tecti se arcem inexpugnabilem tenere putabant. Et certe, ut nuper dixi, maxime omnium efferuntur ac superbiunt, qui obtendunt nomen Dei et ecclesiae titulo gloriantur. חנפים, vertunt hypocritas: sed generalius etiam accipi potest pro perfidis defectoribus et omnino perversis. Quum ergo tam scelesti essent, Deumque ipsum et prophetas ludibrio haberent, iudicem illis severum atque acerbum fore denunciat, ut sibi in fallaciis suis placere desinant. Additur etiam confessio speciem humilitatis prae se ferens, ut clarius ostendat hypocritas, qui sponte verbo non parent, experientia tandem magistra sentire quam terribile sit Dei iudicium. Ergo ubi risus in stridorem dentium versus est, tunc fateri incipiunt totum suum robur paleam esse vel quisquilias. Quod ad verba spectat, quidam vertunt: Quis habitabit pro nobis: alii, Ex nobis. Si legimus simpliciter Nobis, sic resolvi poterit: Quis se opponet igni, aut medium interponet, ne nos contingat flamma? Eodem recidunt aliae quoque interpretationes: sed in hoc variant interpretes, quod nonnulli haec accipiunt de Assyrio rege: alii ad Deum referunt: quorum sententiae me potius accedere iam ostendi. Nam etsi Assyrius veluti ignis fuit, qui suo ardore terram exureret, tamen aliquid longe atrocius exprimere voluit propheta: interius videlicet tormentum, quo exagitantur impii, conscientiae aculeos, qui retundi non possunt, inextinguibile scelerum incendium, quo cruciatus omnes superantur. Nam quales se gerunt impii, talem erga se Deum experiantur necesse est. Propterea ipsorum respectu Deus *ignis urens* vocatur: quemadmodum ex Mose percipere licet, ex quo prophetae (ut saepius dictum est) doctrinam suam mutuantur: quem etiam apostolus Hebraeorum duodecimo sequutus est (v. 29). Hanc expositionem propheta ipse confirmat, docens quaenam illius pavoris causa sit. Posset enim obiici Deo nimia severitas, quasi immodice eos terreret: atqui benignus et clemens piis esse solet: impii vero severum ipsum et formidabilem experiuntur. Putant nonnulli prophetae fuisse propositum, ut homines abiecta operum fiducia prostrati et humiliati confugerent ad Dei gratiam, reos omnes peragere: quasi diceret, neminem nisi perfecte iustum stare ad tribunal Dei posse: ideoque esse omnes maledictos. Atqui potius ex eorum persona et sensu loquitur, qui ante subsannaverunt omnes minas: nunc eosdem trepide interrogantes inducit: Quisnam audebit prodire in Dei conspectum? Nam haec lamentabilis querimonia eius quem nuper attigit pavoris indicium est, ubi suae fragilitatis convicti prae dolore exclamant: Quis Dei praesentiam sustinebit? Caeterum quia Deo nihilominus obstrepunt quamvis eiusmodi voces extorqueat ab invitis, ideo propheta ut compescat improbos eorum latratus, respondet ex opposito Deum non esse natura horribilem, nec

metum afferre hominibus: sed eorum culpa accidere, quia scelerum suorum conscientia, quam Dominus quietam esse non sinit, absterrentur.

15. (*Ambulans in iustitiis.*) Nunc ergo melius exprimit quod iam attigimus, non esse cur nimium rigorem exprobrent Deo, qui eius iram provocando clementiam eius procul repellunt. Atque ita reatu suo constrictos ad poenitentiam hortatur. Ostendit enim bene convenire inter Deum et homines, si iustitiam sequi et colere velint: si veri et recti sint studiosi, si puri sint a corruptelis omnibus, et innocenter se gerant cum proximis: sed quum omni vitiorum genere scateant, quum malitiae, calumniis, avaritiae, rapinis aliisque sceleribus sint dediti, fieri non posse quin Dominus eos prosternat metu, ipsis se terribilem ostendens. In summa, prophetae consilium est os obstruere impiis blateronibus, ne in suo exitio Deum insimulent saevitiae: quandoquidem tota in ipsis culpa residet. Tergiversando conantur damnationem effugere. Atqui affirmat propheta, Deum suis cultoribus semper esse propitium, et hoc sensu vocari a Mose ignem, ne contemptui sit eius maiestas ac potentia: interim quisquis vero pietatis affectu ad eum accedet, re ipsa sensurum nihil suavius vel amabilius esse eius praesentia. Quum ergo serena facie Deus piis affulgeat, recta conscientia tranquillam cum eo pacem conciliant. Unde sequitur suapte natura non esse formidabilem, sed pravitate nostra eo impelli. Praecipue autem ad hypocritas dirigitur haec concio, qui occultos suos foetores et nequitias obtegunt fallaci pietatis velo, Deique nomine ad maiorem peccandi licentiam abutuntur. Iustitiam vero exemplis definiens crassius eorum scelera coarguit. Enumerat autem praecipuas vitae actiones quibus deprehenditur quales simus. Secundam enim tabulam (ut alias saepe) attingit, qua experimentum capitur verae pietatis. Nam ut igne probatur aurum, ita quali erga Deum simus animo cognoscitur ex communi vitae usu, ubi mutuis officiis testanda est nostra probitas. Quod dicit, *ambulans*, nota est viae metaphora, quae trita est scripturis, quum agitur de instituto vitae aut continuo cursu. *Iustitiam* vero intelligit, non integram legis observationem, sed aequitatem quae secunda tabula continetur, ne quid altius de iustitia hic philosophandum existimemus. Postea descendit ad praecipuas colendae rectitudinis partes. Et quia lingua praecipuum est homini membrum quo actiones suas exercet, eam locat in secundo post iustitiam gradu. Nam qui eam cohibet a calumniis et maledicentia, a fraude, periurio et mendaciis, ne proximum suum ulla in re offendat, is *recta loqui* dicitur. Additur alia species *qui aspernatur*, etc. Poterat quidem uno verbo dixisse: Qui pecuniam contemnit: sed crassius loquutus est, seque hominum ruditati accommodavit. Quisquis enim cupidus est lucri, neque a rapina, neque a turpi et nefario quaestu abstinet, inopes et tenues vexat atque opprimit, nec ei quidquam aliud curae est, quam ut undiquaque pecuniam, quo iure, quave iniuria extorqueat. Longius deinde progreditur: nempe ad corruptelas omnis generis. *Munera* enim nominans quibus iudices corrumpuntur, caetera etiam comprehendit. Nihil enim omnino est, quod ita hominum mentes, rectumque iudicium pervertat. Ideo iubet *excutere manus*, ut significet quantopere ab iis abhorrere omnes et religiose abstinere debeant: ne si tantummodo attigerint, vel sola contagione infecti ab aequo et iusto deflectant. Mirae enim sunt munerum illecebrae, ut difficile sit admodum iudicibus puras ab iis manus et integras servare. Quid ergo de iis iudicari potest, qui manus semper exporrectas et paratas ad capiendum, imo aduncos ungues ad trahendum habent? neque id modo: sed meretricum instar palam se ad quaestum prostituunt: quid mirum si contra eos Deus intolerabili vindicta fulminat? Tandem integritatis studium in auribus quoque requirit. Ac per *sanguines* quidem homicidia et caedes intelligit: sed complectitur etiam scelestas conspirationes omnis generis, ne aures ad eas audiendas pateant quo assensum praebeamus. Nec enim vult aures obstrui ad pauperum clamores, dum iniurias ferunt et opprimuntur: sed vult nos abhorrere ab impiis consiliis, quibus improbi homines contra innoxios perniciem machinantur, ut ne aures quidem ad eorum sermones accommodemus, neve ullo modo nos sollicitari ad malum patiamur. Postremo eandem in oculis puritatem exigit. Denique sensus omnes continendos esse docet, ne improbis ullam assensus significationem praebeamus, si velimus iram Dei et horribile illud incendium effugere, de quo antea loquutus est.

16. (*Ille in excelsis.*) Ut intelligant Iudaei iustas fuisse castigationes quas inflexerat Deus, et cum eo reconciliari studeant, benedictionem eius paratam esse dicit bonis et rectis, quales superiore versu descripsit, nec quidquam periculi imminere, nec pertimescendum illud incendium cuius meminit: quia tutissimo in loco statuentur. Impiis contra et scelestis, maledicis, rapacibus et fraudulentis, qui linguam, manus, aures, oculos a sceleribus et flagitiis abstinere non possunt, si Deus asperior sit, nihil esse mirum: neque Deum illis esse iudicem quin simul carnifex sit propria conscientia. Hoc igitur unicum esse remedium, ne extimescant Dei praesentiam, si in voluntario eius timore se continent. Per *excelsa* intelligit tutissimum locum et ab omni periculo immunem, quo nulla hostium vis pervadat: ut etiam continuo post ipse satis declarat domicilium illis assignans in rupibus munitis. Tutae stationi addit copiam bonorum: ac si diceret, puris et in-

tegris Dei cultoribus nihil defuturum, quia Deus non modo eos tutabitur ut praestet incolumes ab omni noxa: sed etiam quidquid ad tolerandam vitam pertinet large suppeditabit. *Panis* enim et *aquae* nomine, significat omnia quae ad quotidianos vitae usus necessaria sunt. *Aquas* vero *fideles* postea promittit: quia etsi ad tempus abundant impii, postea esuriunt: sicuti penuriam et famem illis Deus minatur in lege. Hoc idem ad panem refertur, quia commune est epithetum, ac si diceret: Victum fore certum piis omnibus. Leones enim famelici vagantur: qui vero timent Deum non destituentur bono. Quia ut natura liberalis est Deus, non fatigatur benigne largiendo, et eius copias non exhaurit beneficentia. Caeterum, quum variis periculis obnoxia sit hominum vita, nec cibariorum et victus copia sufficiat ad nos tuendos, nisi Dominus nos defendat virtute sua: ideo praecipue notandum quod ante dixit, tuta in quiete locari pios. Dominus enim pastoris officio fungitur, nec tantum alimenta suppeditat, sed etiam ab impetu latronum, hostium, luporum suos conservat: denique sub tutela et fide sua continet, ne quid adversi patiantur. Quum ergo accidit ut hostes nobis infesti sint, cogitemus nos meritas de sceleribus nostris poenas dare nosque destitutos auxilio Dei quod eo indigni simus. Quidquid enim malorum sustinemus, vitiis nostris imputari debet. Interea qui bene sibi conscii sunt, ne putent se a Deo destitutos esse, sed in extremum usque diem vitae his promissis confidant, quibus Dominus se tutissimum suis asylum fore promittit. Nemo quidem adeo purus aut integer esse potest, ut sustinere conspectum Dei possit. Nam si observet Dominus iniquitates nostras, ut inquit David (Psalm. 130, 3), quis sustinebit? Ergo mediatore nobis opus est cuius intercessione peccata nostra nobis remittantur. Neque hanc scripturae communem doctrinam excludere voluit propheta, sed impios consternare, quos mala conscientia exstimulare atque insectari non desinit. Quod diligenter notandum est adversus papistarum doctores, qui huiusmodi locis, quibus commendantur opera, ad destruendam fidei iustitiam abutuntur: ac si expiationem peccatorum, quam per sacrificium Christi consequimur, excludi oporteret.

17. (*Regem in decore.*) Quamvis propheta personam mutet, tamen hic versus cum superiore coniungi debet: quia alloquitur sinceros Dei cultores, quibus aliud etiam beneficium promittit: nempe quod *regem in decore suo videbunt*. Quae promissio valde necessaria fuit ad sustinendos piorum animos rebus ita afflictis adeoque desperatis in Iudaea. Obsessa enim Ierosolyma, incluso intra civitatem rege, perfidis adstantibus consiliariis, levi populo tumultuante, omnibus denique ad ruinam spectantibus, nihil spei superesse videbatur. Atqui regia potestas in familia Davidis singulare erat amoris Dei pignus. Huic igitur periculo occurrit Isaias, quia, tametsi regem suum situ et squalore obsitum videat, tamen in pristinam dignitatem et maiestatem suam restituetur. Primum notandum est, quam inaestimabile Dei beneficium sit tranquillum habere reipublicae statum et bonos principes, qui ex fide et aequitate omnia administrent: Deus enim nobis praeest ipsorum manu. Quum ergo non postrema sit haec felicitas, propheta hanc partem omittere noluit, felicem statum promittens Dei cultoribus. Interea observandum quoque est, regnum illud typum fuisse regni Christi, cuius Ezechias imaginem gessit. Tenuis enim alioqui esset huius promissionis fructus, nisi transitum ad Christum faceremus, ad quem haec omnia referri debent. Ne quis me hic allegorias sequi putet, a quibus sum alienus, non simpliciter de Christo interpretor: sed quia non alibi quam in Christo reperitur umbratilis illius regni firmitas, imago quam per se ferebat Ezechias, nos ad ipsum veluti manu ducit. Mihi ergo placet ab Ezechia ad Christum anagoge, ut quantus futurus sit eius decor, intelligamus. In summa, hic restitutionem ecclesiae promittit Isaias. Eius restitutionis duo sunt membra, primum, ut rex in decore suo appareat: deinde, ut fines regni propagentur. Scimus autem adeo deformatam Christi speciem esse, ut contemptibilis sit mundo, quod nihil appareat in eo decoris aut venustatis: sed maiestas tandem ipsius, magnificentia et decus conspicua erunt, florebit eius regnum, et longe lateque propagabitur: tametsi nunc omnia occupent impii, verosque Dei servos opprimant, ut vestigium vix ullum habeant in quo pedem tuto figere possint, exspectandus tamen firma spe hic rex noster, qui illustri et splendido in solio tandem sedebit, populumque suum mirifice exornabit.

18. (*Cor tuum.*) Iterum quid malorum impendeat docentur fideles, ne ex inopinato tam duriter oppressi succumbant. יהגה alii in praeterito, alii in futuro vertunt, quoniam haec temporum commutatio apud Hebraeos usitata est. Ego quia puto admoneri populum de propinquis malis potius quam referri quae ante pertulerat, futurum tempus libenter retineo, quo etiam utitur propheta, *Meditabitur*. Quaerens autem *ubi scriba?* μιμητικῶς refert eorum voces qui terrore expavefacti in hunc modum exclamant: Ubi scriba? ubi appensor? ut vehementius ipsorum animos afficiat. Si cui abrupta videtur ista series orationis, quod superiore versu de regis decore concionatus nunc terrores proponit, mihi dubium non est quin propheta per comparationem beneficium Dei amplificet, ut quum liberati fuerint pii, status sui conditionem magis aestiment. Obliviosi enim sunt homines, et maligni in aestimandis beneficiis Dei: nec quanta fuit eorum miseria re-

putant, postquam semel erepti sunt. Eis ergo revocanda sunt in memoriam misera et calamitosa tempora, quibus multa pertulerunt, ut magnitudinem beneficii a Deo praestiti melius apprehendant. Observanda quoque alia ratio est cur populum de tali metu commonefieri utile fuerit: ne scilicet audito regis splendore vacuitatem ab omni molestia sibi promitteret, sed paratus esset ad subeundas quaslibet aerumnas et vexationes. Interea tributarius et obsessus tamen intelligeret Deo curae esse regnum Iuda, atque liberatum iri e manibus tyrannorum. Est autem miserrima haec conditio, quam describit propheta, populum liberae conditionis tyrannide adeo immani oppressum esse, ut censeantur omnes eius facultates: domus, praedia, familiae, servi describantur. Quam dura sit haec servitus, re ipsa experiuntur permulti nostris temporibus quibus hoc olim insuetum erat, dum ad minimum usque quadrantem expenduntur facultates: nec tantum certi reditus, sed etiam spes quaestus aestimatur: nec pecuniae tantum et possessiones, sed etiam nomina censentur: dum vectigalium novae excogitantur rationes, non solum in cibaria, sed in minima quaeque: adeo ut tyranni magnam ad se rapiant earum rerum partem, quibus misera plebs carere non potest. Nec tamen his miseriis hominum insolentia, libido et protervia castigatur. Quid accidet quum liberi ac immunes erunt? nonne malorum omnium obliti et beneficii Dei immemores effraenatius in omnem luxum et libidinem ferentur? Non frustra igitur propheta miserum illum populi statum ob oculos proponit, ne inde erepti lasciviant, sed agnoscant liberatorem suum, eumque toto animo complectantur. Locum hunc a Paulo 1. ad Cor. 1. cap. (v. 20) citari falso putarunt: quia corrumperet sensum prophetae, et verba alio torqueret. Ac tantum decepti in scribae nomine quod hic pro doctore non capitur. *Scribam* enim vocat eum qui capita, familias, praedia, domos describebat: denique apud quem libri census erant. *Appensorem* intelligit eum qui recipiebat censum: is enim appendebat pecuniam quae solvebatur: cuiusmodi munere funguntur hodie quaestores. Molestissimum vero et odiosissimum genus hominum addit, *descriptores turrium*, id est, aedium insigniorum. Hi enim inquirunt ac perlustrant singulorum domos, ut qui locupletiores sint intelligant: quo maiorem pecuniam exigere possint. His, inquam, velut canibus venaticis uti solent tyranni ad sectanda nummorum vestigia, ut praeter communia tributa extraordinarium aliquid exigatur. Adventum eiusmodi hominum populo tristissimum esse dubium non est: nec enim desinunt, donec succum eius et sanguinem universum suxerint. Si quis regis ipsius ministros intelligere malit, quorum partes erant domos muris urbis vicinas diruere, fruatur suo sensu. Mihi probabile est prophetam de exactoribus loqui, quos victores imperii stabiliendi causa praeficiunt devictis gentibus.

19. (*Populum trucem.*) Alii נועז robustum vertunt: alii impudentem: sed dubium non est, quin truculentiam Assyriorum notare velit. Quod postea declarat, quum ait nullam cum iis communicationem fore, quoniam diversa lingua utebantur. Nihil enim est quo magis homines ad misericordiam flectantur quam communicatio sermonis, qua miserias suas alii aliis exponunt. Haec ubi deest, nulla conciliandorum animorum ratio iniri potest: alii aliis sunt barbari: nec plus ab iis obtineri potest, quam si cum feris aut belluis negotium esset. Itaque propheta miserum illum populi statum amplificat, ut e diverso ostendat quantum fuerit beneficium Dei, eximi a tanto metu. Sicuti alibi spiritus gratiam Dei commendat, quod servatus fuerit in Aegypto populus, quum gentis illius linguam non intelligeret (Psalm. 81, 6).

20. (*Aspice Sionem.*) Nonnulli in vocativo legunt, O Sion: sed praestat in accusativo legere. Adducit vero promissionem quae multum apud pios omnes valere debet, de restitutione ecclesiae qua eversa vel collapsa nulla illis optabilis est prosperitas. Sic autem restituendam esse ecclesiam docet, ut rem quasi praesentem ob oculos ponat, quamvis de re futura loquatur: quo scilicet plus efficaciae habeat haec oratio. Perinde ac si diceret: Iterum Sionem instauratam et Ierosolymam florentem videbis. Tametsi diruta et dissipata cernant omnia fideles atque desperent de salute ipsius, tranquilla tamen et stabilis in ea habitatio futura est. Porro *urbem* vocans *solennitatum*, ostendit unde potissimum aestimanda sit instauratio Sionis, quod scilicet illic conveniret populus ad audiendam legem, ad confirmandum foedus Domini, ad invocationem nominis ipsius, ad sacrificia peragenda. His quum populus careret, dissipatus ac fere perditus erat, quasi seiunctus a capite suo, atque omnino destitutus. Ideo nihil tam deplorabant pii quum Babylone captivi tenerentur, quam exsulando a patria bonis simul illis privatos esse. Atque hanc praecipuam fuisse piorum omnium querimoniam satis ex plerisque locis apparet. *Sionem* vero *civitatem* appellat, quod intima esset civitas, quae etiam Davidis vocabatur. Amplior erat et alius Ierosolymae circuitus: nam duplex murus fuit, ut alio loco diximus: idque plerisque urbibus usu venit. Hic notandum est, restitutionem ecclesiae praecipuum omnium bonorum et unice exoptandum: caetera omnia, quamvis abundantissima, nihil esse si hoc unum desit: contra, miseros nos esse non posse, quamdiu Ierosolyma, id est, ecclesia florebit. Tunc autem restituitur ac floret, quum Deus praesidet nostris conventibus, et nomine eius aggregati ipsi adhaeremus. Impii qui-

dem obtendunt Dei nomen, quasi sub eius auspiciis conveniant: sed inanis est larva, quum animo longe absint, nec quidquam ipso duce aggrediantur. Adhaec fidelibus, qui diu vacillaverant inter multas trepidationes, dicit securam et tranquillam fore habitationem in ecclesia Dei. Cuius pacis tametsi gustum aliquem Deus populo dedit sub Ezechia, complementum tamen non nisi in Christo fuit exhibitum: non quod filiis Dei quietum ab eo tempore domicilium fuerit in mundo. Sicuti hodie haec tranquillitas abscondita est: nam vagi et instabiles huc atque illuc erramus, variisque tempestatibus et procellis agitamur, innumeri nos invadunt hostes, variaque nobis praelia sustinenda sunt, ut vix momento ullo quiescamus. Ergo non promittitur eiusmodi tranquillitas quae carnis nostrae sensibus apprehendi possit: sed ad intimos animi sensus veniendum spiritu Dei reformatos, ut pace illa fruamur, quae nullo humano ingenio apprehendi potest. Omnem enim, ut ait Paulus (Philip. 4, 7), sensum exsuperat. Eam haud dubie largietur nobis Dominus, si in ecclesia maneamus. His porro similitudinibus *tabernaculi et paxillorum* ecclesiae conditionem vere describit. Potuisset enim vocare urbem bene fundatam, sed tabernaculum dicit: cuius ea est natura ut statim alio transferri possit: ut quamvis instabilem atque variis mutationibus obnoxium ecclesiae statum iudicemus, sciamus tamen moveri aut labefactari non posse. Nam adversus turbines ac tempestates, adversus omnes hostium impetus, praeter rei naturam et apprehensionem ingenii nostri perstabit. Haec duo, quae videntur inter se pugnare, sola fides coniungit, in tabernaculo quam in munitissimis quibusque arcibus magis firmam stationem esse. Quo etiam clypeo contra tentationes utendum est, quae alioqui facile fidem nostram diruerent, quoties ecclesiam videmus non modo fluctuare, sed quasi impetuose raptari huc et illuc. Quis enim in illa turbulenta agitatione diceret tutum esse habitaculum? Sed quia suos Deus non vult penitus in terra defixos esse, quo magis pendeant a se uno, tutela quam nobis promittit pro centum et mille fulturis habenda est.

21. (*Quoniam illic fortis.*) Duae particulae כי אם saepe duplicem affirmationem valent, sed hic causae redditio est: ac commode etiam vertere liceret: Quia si. Sed libenter retineo quod dilucidius est. Propheta autem causam assignat cur ecclesia, quae similis mobili tentorio videtur, stabilitate superet optime fundatas urbes: nempe quia Dominus in medio eius est: quemadmodum etiam dicitur Psal. 46 (v. 6) propterea non commovebitur. Quod si ecclesiam separemus a Deo, statim absque alieno impulsu concidet. Constabit enim ex hominibus tantum, quibus nihil imbecillius est aut magis caducum. Ubi vero Deus habitat nobiscum, sustinet ac fulcit quod natura infirmum erat, nobisque est instar munitissimae arcis, amplissimae fossae, vallorum et fluminum urbem omni ex parte cingentium. Alludit autem ad situm urbis Ierosolymae, cui rivulus tantum exiguus erat, non ampli fluvii et rapidi, quales Babyloni et aliis civitatibus. Nam populum alibi unica Dei virtute contentum quiescere iussit, nec largos illos fluvios appetere. Ac si diceret, invictum robur nostrum fore, si Deus nobis praesideat: quia eo tutore et praeside satis superque muniti erimus.

(*Non transibit navis.*) Hoc incommodi habent magni amnes, quod aditum hostibus praebere possint, ut ad nos propius quam expediat navibus accedant. Ita saepissime nocet quod admodum iuvare videtur. Dominus autem se ita *pro fluvio* futurum dicit, ut nullum tale incommodum metuendum sit, nec hostibus pateat aditus. Duas vero navium species enumerat, longas et onerarias, ut hostes modis omnibus prohibitum iri ostendat. Utilissima hinc doctrina colligenda est, non esse petendam aliunde salutis fiduciam quam ab uno Deo, ac frustra cumulari varia praesidia, quae inania, imo perniciosa nobis futura sunt, si ipso careamus.

22. (*Quoniam Iehova iudex.*) Definit iam propheta quomodo Deus resideat in ecclesia: nempe, quod illic colitur et agnoscitur ut iudex, legislator et rex. Nam qui Deo parent seque ipsi tanquam regi subiiciunt, experientur ipsum praesidem salutis suae: qui vero eius nomine falso gloriantur, frustra eum sibi affuturum sperant. Tantum nos subiiciamus eius imperio, audiamus eius vocem et pareamus: ipse vicissim se patronum et fidelissimum custodem praestabit. Sed quum spernimus eius vocem, ac verbo sumus immorigeri, minime profecto mirum est nos in periculis destitui ab ipso ac deseri. Hinc etiam notandum est quae vera sit ecclesia Dei, quae scilicet legislatorem ipsum ac regem agnoscit. Qua fronte igitur papistae audent iactare ecclesiam Dei, quum legitimam eius administrationem, qualis per Mosem, prophetas et Christum instituta est, respuant, atque eius loco figmenta et nundinationes foedas substituant? Exercent crudelem tyrannidem in conscientias, ereptaque omni libertate qua nos Christus donavit, misere divexant animas atque in exitium ducunt. Atqui solius est Dei conscientiis dominari, quum solus sit legislator et iudex, nosque solus verbo suo regere et moderari debeat. Coniungit autem hic tres voces *iudicis, legislatoris, regis:* quod res sit admodum seria, nec negligenter praeteriri debeat. Si ergo patiamur nos ab ipsius verbo regi, nunquam deerit nobis. Atque haec unica salutis obtinendae ratio est.

23. (*Laxati sunt funes.*) Convertit sermonem suum ad Assyrios, sub quorum persona omnes etiam ecclesiae hostes alloquitur. Postquam enim firmi-

tatem ecclesiae promisit quae nunquam vacillet, perstringit stultam confidentiam qua turgent impii: ac si profundissimis radicibus centrum terrae attingerent. Quamvis ergo fundatissimas esse opes suas imaginentur, dum inebriat prospera fortuna, praedicit subitam illis ruinam instare, quia manu Dei non sustinentur. Persequitur autem similitudinem qua initio usus erat. Dixerat enim ecclesiam similem esse loco munito et circumdato fluviis amplissimis, per quos hostibus accessus non pateat. Nunc impiorum statum navibus comparat: quo significat eos solidum fundamentum non habere, tametsi formidabiles se praebeant, ardeant insania et ferociter saeviant, nec quisquam eorum furori resistere posse videatur. Tametsi igitur naves eis longae et onerariae sint, quibus longissime disiunctas regiones quodammodo coniungunt, terraeque et maris imperium obtinent, nihil tamen diuturni aut firmi apud ipsos erit. Evertet Dominus eorum naves abruptisque funibus et malis eodem naufragio ipsos involvet. Ne igitur eorum violentia et audacia terreamur, sed Domini diem exspectemus, quo furorem ipsorum et violentiam in eorum capita convertet.

24. (*Et non dicet.*) Propheta iterum ad ecclesiam revertitur. Nam quod exitium Assyriis minatus est, hoc etiam ad piorum consolationem pertinebat: quandoquidem non aliter salva maneret ecclesia, nisi tot hostium qui undique eam infestant iniuriis, Deus suum patrocinium opponeret. Ergo ubi breviter attigit, reprobos omnes qui filiis Dei molesti sunt, disruptum iri, merito argumentum suum prosequitur, Deum nihil omissurum quo piorum salutem promoveat. Cives ergo ecclesiae liberos ab incommodis omnibus fore dicit, quia Deo propitio feliciter habebunt. Posterior enim pars versus exegetica est: quia ostendit tunc demum nihil obstare quin vigeant inter nos Dei benedictiones, ubi nobis remissa sunt peccata. Unde etiam colligimus quidquid miseriarum nobis incumbit, non manare ex alio fonte quam ex peccatis nostris. Alioqui ratio quam reddit remotior ac minus propria videri posset. Sed principium illud statuendum est: quaecunque nobis Deus infligit mala, totidem esse signa irae eius. Unde sequitur, reatu sublato nihil aliud restare quam ut Deus benigne quidquid opus est largiendo nos paterno sinu foveat. Quare si cupimus a malis eripi hunc ordinem teneri convenit, ut primum reconciliari Deo quaeramus. Causa enim sublata facile effectus tolleretur. Sed quum praepostera sint nostra desideria, et tantum de poenis solliciti conniveamus ad radicem malorum, nullam eorum allevationem nobis afferri mirum non est. Falluntur ergo, qui quum sibi placeant in vitiis suis, malorum vacui et immunes esse volunt. Quod si nihil adversi patiantur, tamen miseri esse non desinent: nec vero tranquilli animo esse poterunt, quamdiu ipsos scelerum conscientia persequetur. In hoc igitur consistit vera felicitas, si veniam a Deo adepti quaecunque ex eius manu percipimus beneficia ex animo sentimus fructus esse paterni eius favoris. Discamus praeterea non aliter posse nos Deo placere, ut nos pro filiis censere dignetur, nisi quum peccata imputare desinit. Sola igitur gratuita reconciliatio Deum nobis placat, et eius beneficentiae viam ad nos sternit. Quod autem nusquam cernitur ista a malis immunitas, id promissioni fidem non abrogat, quia abunde sufficit fidelibus hoc in malis solatium, etiam dum castigantur manu Dei, dilectos nihilominus esse filios. Quatenus enim regeniti sunt eius spiritu, benedictionem gustare incipiunt quae integra vigebat ante lapsum Adae. Quia autem multis peccatis onerantur, assidua purgatione indigent. Sed interea poenas temperat Deus eorum infirmitati indulgens, et eorum saluti se consulere demonstrans, dolorem si non abolet in totum mitigat tamen ac lenit. Ideo non abs re Propheta a communibus miseriis, quatenus sunt Dei maledictiones, eximit ecclesiam. Unde etiam apparet quam puerilis sit distinctio papistarum de inani culpae remissione: ac si Dei iudicio satisfaciendum esset. Atqui longe aliter docent prophetae, quemadmodum ex variis locis colligere promptum est. Quod si hic tantum locus exstaret, quid apertius dici potest, quam cessare languores, quia remissa est iniquitas? Certe tantundem hoc valet, ac si dictum esset, cessare poenam eo quod remissa sit culpa. Verum quidem est, quamvis placatus sit Deus, interdum poenam infligere fidelibus: nempe ut paterna castigatione melius eos in futurum erudiat, non autem ut vindictam exigat, ac si dimidia tantum ex parte reconciliatus foret. Papistae vero poenas satisfactorias esse volunt, quarum compensatione quodammodo se redimat peccator, reatumque suum aboleat. Quod ex diametro pugnat cum gratuita venia. Ita concidunt putrida eorum figmenta tam de satisfactionibus, quam de igne purgatorio. Notatu etiam dignum est quod soli ecclesiae cives hoc privilegio ornantur: quia extra corpus Christi et piorum societatem nulla cum Deo reconciliatio speranda est. Unde profitemur in symbolo nos credere ecclesiam catholicam, remissionem peccatorum. Quia sicuti non alios complectitur amore suo Deus nisi quos censet inter unigeniti filii membra, sic non ultra eius corpus extendit gratuitam iustitiae imputationem. Unde sequitur, extraneis qui se ab ecclesia disiungunt nihil restare nisi ut in sua maledictione putrescant. Quare et discessio ab ecclesia aperta est aeternae salutis abnegatio.

CAPUT XXXIV.

1. *Accedite gentes ad audiendum, et populi attendite. Audiat terra, et plenitudo eius: orbis, et cuncta germina eius.* 2. *Quia indignatio est Iehovae super omnes gentes, et furor super omnem exercitum earum: vastavit eas, tradidit eas in mactationem.* 3. *Interfecti earum abiicientur, et e cadaveribus eorum ascendet foetor earum, ac liquefient montes prae sanguine eorum.* 4. *Et tabescent omnes exercitus coelorum, et complicabuntur ut liber. Coeli et omnes exercitus eorum defluent, sicut defluit folium e vite, et sicut defluit ex ficu.* 5. *Quoniam inebriatus est in coelis gladius meus. Ecce super Edom descendet, super populum, inquam, anathematis mei in iudicium.* 6. *Gladius Iehovae impletus est sanguine, impinguatus est ab adipe: sanguine, inquam, agnorum et hircorum: adipe renum arietum. Quoniam victima Iehovae in Bozra, et mactatio magna in terra Edom.* 7. *Et descendent unicornes cum eis, et iuvenci cum tauris: et inebriabitur terra eorum sanguine, et pulvis adipe impinguabitur.* 8. *Quoniam dies ultionis Iehovae, annus retributionum in causam Sion.* 9. *Et convertentur flumina eius in picem, et pulvis eius in sulphur: eritque terra eius in picem ardentem.* 10. *Noctu et die non exstinguetur, perpetuo ascendet fumus eius: a generatione in generationem devastabitur, perpetuis aeternitatibus nemo transibit per eam.* 11. *Itaque accipient eam in possessionem pelicanus et ulula: noctua et corvus habitabunt in ea: extendetque super eam funiculum inanitatis et lapides perpendiculares vanitatis* [1]. 12. *Nobiles eius sine regno vocabunt: et cuncti principes eius erunt nihilum.* 13. *Proferet in palatiis eius spinas, et urticam, et carduum in arcibus eius: eritque habitaculum draconum, et mansio pullis struthionis.* 14. *Et occurrent bestiae sylvestres satyris, et stryx ad socium suum vociferabitur: etiam Lamia ibi pernoctabit* [2]*, invenietque sibi mansionem quietam* [3]. 15. *Ulula faciet ibi nidum, et incubabit et excludet, et congregabit in umbra eius: quin etiam vultures ibi congregabuntur, unaquaeque cum socia sua.* 16. *Sciscitamini ex libro Iehovae, et legite, numquid unum ex illis fuerit substractum. Nullum sociae suae deerit: quoniam os eius praecipit, et spiritus eius congregavit eas.* 17. *Et ipse proiecit eis sortem, et manus eius divisit illis in perpetuum, quasi per funiculum. Ideo haereditabunt eam, in generationem et generationem illic habitabunt.*

---

[1]) 1551: perpendiculi vani. [2]) quiescet *ibid.* [3]) commodam *ibid.*

IN CAPUT XXXIV.

1. (*Accedite gentes.*) Hactenus propheta consolari volens Dei filios quasi in medio ipsorum concionatus est: nunc ad gentes convertens sermonem idem argumentum, diversa tamen ratione, prosequitur. Nam quum prius ostendit Dominum eam populi sui curam gerere, ut eius servandi rationem inveniat, nunc etiam adiungit quod antea saepe vidimus, ubi ad tempus passus fuerit vexari ab improbis, vindicem tandem fore. Idem igitur argumentum contexit, sed alio genere consolationis: quia describit quam gravem sumpturus sit Deus ultionem de impiis qui populum suum lacessiverint. Quo vero magis excitet ipsos, hoc exordio conclamat veluti convocaturus gentes pro officio praeconis ad Dei tribunal. Sic enim impiorum torporem excuti oportebat, qui in otio et rebus prosperis minas omnes contemnunt, nec Deum ultorem scelerum suorum fore existimant. Quanquam in hac vehementia rationem potius habet ecclesiae. Quoniam alioqui verba apud surdos absque profectu protulisset. Alloquitur autem Idumaeos qui haec iudicia secure contempturi erant: atque ideo adversus ipsos coelum et terram contestatur. Nam iudicium adeo conspicuum et illustre fore dicit, ut non tantum populis omnibus, sed mutis quoque creaturis patefiat. Atque hic usitatus prophetis mos est, ad mutas scilicet creaturas provocare, quum homines quamvis ratione et intelligentia praediti stupent, quemadmodum prius cap. 1 vidimus.

2. (*Nam indignatio Iehovae super omnes gentes.*) Gentes haud dubie intelligit quae Iudaeis infestae et simul vicinae erant. Nam quum varii Iudaeos populi undiquaque cingerent, tot fere ipsis fuerunt hostes, quot vicini. Etsi autem aliae erant odii causae, sicuti aemulatio, diversa tamen religio rabiem eorum maxime accendit, qui indigne ferebant suas superstitiones damnari. Quo maior ratio fuit cur Deus iudicem se et ultorem fore promitteret. Addit, *super omnem exercitum*, quod pauci numero essent Iudaei, si quis eos cum reliquis gentibus comparasset. Quamvis ergo sua multitudine superbirent gentes, et Iudaeorum paucitatem despectui haberent, facile tamen Deo fore affirmat eas comminuere ac conterere, ut pusillum gregem suum, cuius custos est, conservet. At tametsi de rebus futuris loquatur, tamen praeterito uti voluit, ut in rem praesentem adduceret, qui rebus adversis obruti iacebant. Neque enim haec, ut nuper attigi, ob Idumaeos praedixit, apud quos nullus erat huic doctrinae locus, sed in gratiam piorum quos consolari volebat, quod misere ab hostibus vexati essent.

3. (*Interfecti earum abiicerentur.*) Hac circumstantia ingentem fore cladem docet: quia si pauci sint interfecti terra conduntur. Ubi vero tanta multitudo in unum contracta est ut superstites ad sepeliendum non sufficiant, nulla humandi cura est, ideoque cadaverum foetore corrumpitur aer. Unde apparet ad sternendos innumeros exercitus Deum satis valida potentia esse instructum. Forte etiam iudicium Dei exaggerare voluit propheta, quia ad caedem gentium ignominia et dedecus accedet, ut sepulcri honore et officio careant. Alia quoque figura amplificat magnitudinem stragis, quia *defluet sanguis ex montibus*, ac si liquescerent ipsi montes: ut quum aquae ex magnis imbribus violenter currentes terram una secum devolvunt. Hoc etiam modo nullum fore perfugium docet, quia per montes ipsos grassabitur non secus atque in conflictu gladii saevitia.

4. (*Tabescent.*) Hyperbolica oratione utitur Isaias: sicuti aliis etiam prophetis usitatum est: nempe ut horrorem illum iudicii Dei amplificet, tardosque et hebetes animos hominum percellat. Frigeret enim alioqui sermo ipsius, parumque apud homines securos proficeret. Addit igitur *sidera* quoque ipsa in eiusmodi strage tractura nigredinem ac si contabescerent, quo magis luctuosam cladem illam fore ostendat. Quemadmodum tenebroso et turbulento coelo nubes convolvi, sol et stellae pallescere, et quasi deficere, superaque illa omnia nutare et ruinam moliri videntur: sic eo tempore idem eventurum, plenaque tristissimi luctus omnia fore significat. Haec autem ad hominum sensum referri debent. Coelum enim loco suo non movetur, sed quum Dominus irae suae signa profert, ita terremur, ac si Dominus coelum contraheret aut deiiceret: non quod tale quidquam coelo contingat, sed homines securos alloquitur, quos ita compellari oportuit, ne rem levem aut ridiculam esse existimarent, Tantus vos consternabit pavor, ut coelum in capita vestra ruere vobis videatur. Haec iusta est socordiae merces, ut umbram suam metuant impii qui nullo tanguntur Dei timore, et ad strepitum folii cadentis non secus expavescant quam si sol e coelo caderet. Simul tamen notatur terribilis rerum mutatio quae sursum et deorsum omnia conturbet.

5. (*Quoniam inebriatus est in coelo.*) Sanguinolentum Domini gladium esse dicit, quemadmodum caedibus multis editis gladii cruore madent. Et quo plus ponderis habeat oratio, Dominum loquentem introducit. Sed cur id *in coelo* esse dicit? nec enim Deus evocat in coelum homines, ut poenas de ipsis sumat: sed iudicia sua mundo et quidem per manum hominum conspicua facit: nempe propheta hic respicit decretum arcanum Dei, quo constituit et sancit omnia, priusquam exsequatur: nec intelligit de actu ipso, sed vaticinii efficaciam commendat, quod immutabili Dei consilio certus effectus constet: ut quamvis sibi indulgeant impii, atque impune grassentur, Dominum tamen in coelo quaestionem de ipsorum sceleribus habere intelligant fideles: et quamvis alta pace fruantur illi, gladium tamen quo caedendi sunt iam in conspectu Dei sanguinolentum esse, quum poenas de iis sumere constituit. Quemadmodum Sodoma iam ardebat coram Deo, quum se vino et cibis ingurgitaret, atque indulgeret libidinibus suis: ita de reliquis impiis dicendum est, qui dum vacant delitiis, mactationi Dei addicti tenentur. Proinde non est quod haereamus in praesenti rerum statu, dum impios prosperis rebus frui omniaque ex animi voto agere videmus. Quamvis nemo sit illis molestus, tamen ab interitu haud longe absunt, quum infensum sibi et adversum Deum habent. Statim vero diserte Idumaeos nominat, qui infesti erant populo Dei, tametsi necessitudine sanguinis coniuncti, eademque religionis nota insigniti essent. Erant enim, ut alibi dictum est, posteri Esau, originemque ab Abrahamo ducebant. Ut hodie nullos capitaliores papistis habemus hostes, qui eodem nobiscum baptismo insigniti Christum etiam profitentur, nos tamen rabide insectantur prorsusque deletos vellent, quod eorum superstitiones et idolorum cultum damnemus. Tales erant Idumaei, ideoque ipsos ex toto hostium numero potissimum delegit. *Populum anathematis* vocans quam protulit sententiam confirmat: quia frustra interitum, cui iam destinati sunt ac devoti, effugere tentarent. Nam hac voce coelesti decreto iam perditos esse denuntiat: ac si iam segregati et excisi essent e numero vivorum. Et ne immerito id Deus fecisse videatur, addit *in iudicium*. Nihil enim promptius est hominibus, quam Deum saevitiae insimulare: ac maior pars ipsum iustum iudicem, praesertim ubi durius castigat, agnoscere aegre sustinet. Quamobrem aequum eius iudicium esse demonstrat Isaias, ubi nihil crudeliter aut nimis severe admittitur.

6. (*Gladius Iehovae.*) Prosequitur eandem sententiam: sed alia descriptione quae ad amplificationem non parum facit: ut scilicet impiis torporem excutiat, qui omnem doctrinam ridere atque eludere solent sicuti prius annotavimus. Propterea iudicia Dei tanquam viva pictura describi necesse est, quae non modo stupidos eorum animos percellat, sed pios animet sancta fiducia, dum intelligunt superba contumacia nihil proficere hostes suos, quin trahantur pecudum instar ad caedem simul ac Deo visum fuerit. Hanc vero comparat *sacrificiis:* quia ut immolantur victimae ad cultum et honorem Dei: sic etiam exitium huius populi in gloriam Dei cessurum sit. Atque hic confirmat quod prius de iudicio dictum est. Nam quum iudicia sua exercet

Dominus, illustratur eius gloria: et homines ipsum reverentur ac reformidant: ut merito impiorum perditio sacrificiis comparetur, quae ad cultum eius pertinebant. Sacrificiorum quidem aspectum non adeo suavem et iucundum fuisse certum est: ubi foeda carnificina, cruor madens, fume graveolentia homines absterrere poterat. In iis tamen refulgebat honor Dei: sic etiam haec strages aspectu deformis fuit, et ad conciliandam gratiam minime apta: sed ut fideles Dei nomen hac in parte sanctificent, attollere iubentur in coelum oculos: quia Deus tales poenas exsequendo altari sibi erigit mactandis sacrificiis. Quia enim illi iniuste ecclesiam Dei afflixerunt, omnisque humanitatis obliti filios Dei crudeliter tractarunt, in eorum sanguine pronuntiat Isaias offerri sacrificium boni odoris, Deoque gratissimum, quia iudicium suum exsequitur. *Agnorum* et *hircorum* nomine metaphorice designat populum qui mactandus erat, et ad diversas hostiarum species alludens omnes comprehendit tam plebeios quam magnates: ut significet Dominum ita sumpturum poenas de hostibus, ut nemo, qualiscunque sit, eximatur. *Bosra* vero primariam urbem et veluti caput gentis nominat, in qua erit praecipua caedes: deinde regionem *Edom* subiungit, per quam universam pervagabitur etiam haec clades.

7. (*Et descendent.*) Cohaeret hic versus cum proximo. Nihil enim subiicit novi, sed pergit in eadem figura, amplificans quod dixerat de arietibus et hircis: quibus non modo addit iuvencos, sed etiam feras et sylvestres bestias. Summa est, praecisam fore Dei vindictam ut nulli vel aetati vel ordini parcat, truculentos etiam gigantes cum inani sua feritate iugulandos obiiciat: quemadmodum si quis promiscue sacrificium pararet ex quovis animalium genere. Neque absurdum videri debet, quod agni saevis bestiis misceantur: quia non commendatur agnorum nomine simplicitas vel innocentia: sed per comparationem ita vocantur tenues et plebeii, quos sua conditio sub aliqua modestiae specie continuit. Etsi autem Deum ita hostiliter passim grassari durum videtur: sacrificii tamen voce asserit sibi iustitiae laudem. Et certe ubi ad eius examen ventum fuerit, nemo reperietur extra culpam: ut merito sine exceptione funditus omnes perdat. Talis exitus reprobos omnes manet, qui sponte consecrare se Deo abnuunt: ut profanis manibus immolentur. אבירים nonnulli pro robustis accipiunt: malui eos sequi qui tauros exponunt, quemadmodum etiam Psal. 50 (v. 13) accipitur: tametsi hic figurate tauros nominat eos qui praevalent viribus et potentia.

8. (*Quia dies ultionis.*) Hic versus cum prioribus iungi debet. Finem enim notat cur Dominus ita severus sit erga Idumaeos: nempe, quod ulcisci populum suum et causam ipsius tueri velit. Nisi igitur accederet ista causae redditio, superiora obscura esse possent vel frigida. Vaga enim esset quaedam notitia, nisi observaremus Deum ulciscendo impios testari amorem suum et sollicitudinem quam assidue gerit pro suis conservandis. Quod autem de Idumaeis dictum est, ad universos ecclesiae hostes extendi certum est, quandoquidem sub una specie totum genus complexus est propheta: ideoque hac consolatione animos nostros in rebus adversis erigi et sustineri iniurias nostras, venturas tamen in rationem coram Deo, qui sibi has partes non frustra vendicat. Neque enim solum intelligit propheta in eius manu esse poenas exigere de improbis, quoties visum fuerit, sed ideo regnare in coelo, ut omnem iniustitiam suo tempore puniat. Sed notandae sunt voces *diei* et *anni:* quibus admonet non dormire in coelo Deum, quantisper dissimulat, sed vindictam differre in tempus opportunum: ut interea fideles animas suas possideant in patientia, sinantque ipsum pro incomprehensibili sua sapientia moderari.

9. (*Et convertentur.*) Quae nunc subiungit propheta, nihil novi continent, sed vastitatem hanc plenius describunt. Exposuimus prius cur vivis istis picturis prophetae iudicia Dei proponant, ut scilicet adducant homines in rem praesentem, eaque agnoscere cogant quae oculos ipsorum et mentes effugiunt: aut etiam conspecta et apprehensa statim obliviscuntur. Sed praeterea notandum est, prophetas de rebus abstrusis atque absconditis loquutos esse, et quae vulgo incredibiles videbantur. Nam haec temere a prophetis iactari permulti existimabant. Oportuit ergo multas adhiberi confirmationes, qualibus et hic et aliis locis utitur. Itaque horrendam mutationem significat, qua universa Idumaeae facies deleatur. Caeterum, alludit ad excidium Sodomae et Gomorrhae: quae ratio satis usitata est prophetis. In eo enim, ut monet Iudas (v. 7) perpetuam imaginem habemus irae Dei in reprobos, nec frustra ipsum prophetae in memoriam revocant, ut omnes discant timere iudicia Dei. Atque eodem pertinet quod subiicit:

10. (*Noctu et interdiu.*) Certum est prophetam hyperbolice loqui: verum sic Dominus nobiscum agere cogitur, expergefaciendi stuporis nostri causa: nec enim alioqui simplicibus verbis afficeremur. Iram ergo Domini adversus Idumaeos perpetuo incendio similem fore dicens spem illis veniae praecidit, quia sicuti Deum provocare non cessarunt, ita inexorabilem sentiant: atque hoc reprobationis signum Malachias quoque ponit (1, 4), quod in gente illa Dei maledictio quasi infixa haerebit. Subaudienda est antithesis, quia filiis Dei semper in solatium proponitur aliqua mitigatio. Sed haec longam interpretationem non desiderant: satis est quod prophetae mentem et scopum tenemus.

11. (*Itaque accipient.*) De his animalibus variae sunt sententiae: nec de iis inter se consentiunt Hebraei interpretes: planum est tamen quo spectet propheta: nempe, ut desertum locum et vastam solitudinem describat. Bestias enim horrendas et monstra deformia haud dubie commemorat, quae nec versari cum hominibus, nec ipsis vulgo nota esse solent, quo magis horrendam fore significet hanc vastitatem. Itaque prius membrum satis planum est, sed posterius habet aliquid difficultatis. *Funiculum inanem* nonnulli per antiphrasin exponunt, et intelligunt de Iudaeis. Ego vero simplicius accipio, atque ad Idumaeos, ut reliqua superiora, referendum puto. Et quo melius liqueat genuinum hunc esse Isaiae sensum, eadem verba apud Malachiam, qui longo post tempore sequutus est, primo capite leguntur. Est autem locus ille huius vaticinii quasi subscriptio. Si dixerit Edom, Attenuati sumus, revertemur igitur, et aedificabimus solitudines: sic dicit Dominus exercituum, Ipsi quidem aedificabunt, ego vero dissipabo: et vocabunt eos terminos impietatis, et populum in quem iratus est Dominus usque in saeculum. Et oculi vestri videbunt, atque dicetis: Magnificetur Dominus super terminos Israelis. Haec igitur apertius a Malachia dicuntur, quae prius obscuro ab Isaia praedicta erant. Ille enim frustra aedificaturos Idumaeos pronuntiat: hic vero extensuros funiculum inanem. Perinde enim est ac si dixisset, architectos frustra operam sumpturos civitatibus instaurandis: nam funiculis et perpendiculis utuntur architecti, quibus omnia dimetiuntur. Irritos ergo eorum conatus fore ostendit, qui Idumaeam instaurare volent: sic enim perdendos esse significat, ut ab illo exitio exsurgere nulla ratione queant: quum tamen alias clades soleat Dominus consolatione aliqua temperare. Atque hinc utilissima doctrina colligenda est, quum in statum aliquem restituuntur urbes, postquam dissipatae fuerint, id singulari Dei beneficio accidere. Inaui enim erunt architectorum aut artificum opera, nisi manum praebeat tum iaciendis fundamentis, tum promovendo operi. Inane etiam opus et inutile futurum est, nisi ad fastigium usque perducat, ac deinde recipiat in tutelam suam. Frustra homines sumptus magnos facient, et omnia tentabunt, nisi praesit ipse atque operi benedicat. Sola igitur Dei benedictione statum aliquem obtinemus: unde etiam manus eius Ierosolymam fundasse dicuntur. Quod autem minatur hoc loco Idumaeis Isaias, alibi pronuntiat spiritus de domo Achab, radicitus abolendam quoque ipsam esse significans.

12. (*Nobiles eius.*) Variae sunt huius loci interpretationes, quas ideo non refero, quia singulas refellere longum esset. Haec inter alias probabilis est: Nobiles eius vocabunt ad regnum, sed frustra: ac si dixisset, in deplorato statu neminem repertum iri qui ipsis praeesse et reipublicae curam suscipere velit. Huiusmodi sententia alibi legitur, imo fere similem antea vidimus. Sed verba non respondent. Quum autem sic loquatur propheta, principes eius, et non ibi, regnum vocabunt, non dubito quin salso dicterio perstringat gentis illius superbiam, quae longa pace et opulentia creverat. Quum ergo e suis montibus excelsum fastum spirarent Idumaei: ignominiose deiectum iri tradit propheta, ut nulla illic futura sit nobilitas, nullus principatus: quemadmodum everso regno regimen tollitur, ut promiscua plebs corpori trunco vel lacero sit persimilis, nullaque est ordinum distinctio. Ita magnificos illos proceres, qui se tantopere extulerant, per ludibrium dicit fore principes absque principatu: quod ex secundo membro melius patet, ubi exegetice adiungit, *redigendos* esse in nihilum. Summa est, Idumaeam mutilo corpori fore persimilem, ne in ea quidquam appareat praeter horrendam confusionem. Atque haec extrema Dei maledictio est: quia nihil fere a bestiis different homines si politia careant, imo longe deterior erit eorum conditio. Nam bestiae possunt carere gubernatore, quod in genus suum non saeviant: homine vero nihil crudelius, nisi fraeno aliquo coerceatur, quia sua quemque libido quasi furia ad licentiam impellet.

13. (*Et proferet in palatiis.*) Pergit in eodem argumento. Horrendam enim vastitatem describit, qua magnificae domus et palatia solo aequantur, vel in eam solitudinem rediguntur ut nulli sint hominibus usui, sed illic sentes, spinae, urticae solummodo nascantur: hoc enim plus indignitatis habet, quam si in agros et prata verterentur. Sic autem Dominus arrogantiam eorum punit, qui excelsas splendidasque aedes et palatia sumptuosa exstruxerunt, ut perpetua ipsorum apud posteros exstaret memoria. Expulsis enim hominibus, ea domicilia in volucrum et ferarum receptacula convertit, ut stultae ambitionis monumenta exstent, quae nominis sui et gloriae velut trophaea fore sperarunt. Ita hominum loco succedunt ferae bestiae, quae eorum referant naturam, qui praeclara illa domicilia exstruxerunt. Haec etiam conversio ordinis triste signum est irae Dei, ubi terra, quae in hominum usum creata est, profligatis naturalibus dominis alios incolas recipere cogitur. Quia certum est tunc inquinamentis purgari, quibus polluta erat.

14 et 15. (*Et occurrent.*) Haec animalia, alii Faunos, alii striges, alii Satyros esse putant, nec satis apud Hebraeos constat quid proprie significent: sed nihil est cur in iis magnopere torqueamur: satis enim est, si prophetae sensum et finem teneamus. Depingit enim formam horrendae vastitatis: ac si diceret, ita delendam esse Idumaeam, ut careat incolis, atque hominum loco horrendae in ea bestiae habitaturae sint. Hanc iustissimam scilicet mercedem

reportat eorum ambitio, qui sumptuosa palatia, quasi nominis et famae monumenta aedificarunt, sicuti iam dictum est. Quanquam hic poena denuntiatur impiae gentis crudelitati, quae ad vicinos et fratres opprimendos ardentissimo studio incubuerat. Caeterum quamvis certo asserere non liceat Lamiasne vel striges, an Satyros et Faunos designet propheta: satis tamen convenit inter omnes his vocibus notari animalia faciem hominum gestantia. Videmus etiam quam variis praestigiis illudat Satan, qualia spectra et terrifica monstra appareant, quales tumultus et strepitus audiantur. Sed de his iam cap. 13 tractavimus. Porro vitium quod iam severe ultus est Deus in una gente omnibus fere commune est. Vix enim exstruuntur magnificae illae domus, quin multa per vim et iniuriam extorqueantur a tenuioribus, multae magnaeque inferantur aliis molestiae: ita ut caementa, lapides et ligna coram Deo sanguine redundent. Propterea clamabit, ut inquit Abacuc (2, 11), lapis de pariete, cui et laquear ex tabulato testimonium feret. Ne ergo miremur horrendas istas mutationes, ubi rapinas et iniustas spoliationes secum trahit ambitio, sed iudicia Domini iusta suspiciamus.

16. (*Sciscitamini ex libro.*) Per librum Domini nonnulli hanc prophetiam intelligunt: ac si moneret ut attente legeretur hoc vaticinium: fore enim ut suo tempore ne minimus quidem apex deficiat, quemadmodum postea subiiciet. Alii vero subtilius exponunt de aeterno decreto Dei: Inquirite, an non tale sit consilium Dei: sed haec expositio nimis coacta est. Ego libenter interpretor de lege ipsa, quae per excellentiam liber Domini vocatur. Nam ex ea, velut ex fonte, doctrinam suam prophetae hauserunt, sicuti iam saepe monuimus. Ergo ne vaticinio fidem abroget novitas, dicit Isaias hoc Iudaeis pridem fuisse testatum. Atque ita eorum incredulitatem oblique perstringit, qui velut ad sermonem insolitum obstupescebant. Merito autem eos ad legem revocat, ubi saepius asserit Deus se populi sui curam habiturum: de impiis vero et reprobis poenas sumpturum esse. Quum itaque iamdudum loquutus sit Moses, nullam esse causam dicit propheta cur difficile sit persuasu quod praedicit: quandoquidem nihil affert novi, sed tantum ea quae dicta sunt a Mose et testata nunc confirmat. Hic mihi videtur genuinus prophetae sensus. Atque his verbis propheta Iudaeos confirmare voluit, ut patienter exspectarent quae Dominus pollicebatur: certoque secum statuerent eventu tandem comprobatum iri quaecunque de Idumaeis caeterisque hostibus ecclesiae praedicta erant. Quandoquidem illis Moses idoneus esset testis, Deum semper fore populi sui vindicem. Praeterea admoneri ipsos oportuit, ne quum haec Idumaeis acciderent fortuita esse arbitrarentur, sed Dei iudicio fieri intelligerent. Ea enim perversitas hominum est ut Deo praemonenti non credant: et quod deinde iudicio Dei acciderit fortunae attribuant. Occurrit ergo Isaias, atque ex Mose, cuius autoritatem reverebantur omnes, inquiri iubet. *Nullum ex illis*: nempe animalibus. Nam Hebraei his dictionibus איש et אשה utuntur, non tantum quum viros et mulieres significant, sed etiam quum mares et feminas cuiusvis generis.

(*Quoniam os eius.*) Confirmat quod prius dixit. Tametsi enim opera Dei satis aperta sint, tamen ore suo, id est, verbo nobis ea manifestiora facit, ut clarius intueamur. Atque haec vera est consideratio operum Dei, ubi attenti sumus ad verbi speculum: quandoquidem alioqui sumus plus aequo audaces, nobisque plus quam liceat permittimus, nisi doctrina coelesti tanquam lucerna dirigamur. Cohibenda est igitur hic hominum audacia et temeritas, qui de iudiciis Dei, omnibusque operibus ipsius, spreta verbi doctrina, disserere et iudicare volunt. Quod si ex libro sciscitarentur, atque interrogarent os Domini, maior in iis pietas et religio appareret. Quanquam per os Domini prophetae consilium fuit sancire quam praedixerat vindictam, quia irritum esse non possit quidquid ex sacro Dei ore profectum est. Quod ergo semel decrevit, suoque nomine promulgari iussit Deus, Isaias retractari posse negat. Ita hoc clypeo dubitationes omnes repellit, quae facile obrepunt quoties superant Dei promissiones sensus nostros. Interdum quidem minatur sub conditione, ut Ninevitis, Pharaoni, Abimelecho: quibus pepercit, quia resipuerunt: sed ubi semel ulcisci atque animadvertere constituit, eventu non minus quam dum salutem suis pollicitus est veracem ac potentem se esse probat. Quod idem rursus docet per consensum *oris* et *spiritus*. Etsi enim saepe idem valet oris spiritus ac sermo, et Hebraeis tritum est rem unam bis repetere, hic tamen eleganter ad anhelitum alludit, a quo voces manant ac formantur: ac si diceret satis esse efficaciae in hoc vaticinio: quia idem Deus qui voce sua mandavit animalibus brutis ut Idumaeam occupent, ipsa solo flatu attrahet. Loquitur autem de arcano instinctu. Nec mirum est omnia animantia solo Dei nutu aggregari, quemadmodum in diluvio, atque adeo in ipsa mundi creatione factum videmus, dum ad primum hominem animalia omnia Dei iussu collecta esse narrat Moses, ut eius imperio subiicerentur. Ac procul dubio subiecta et morigera homini fuissent nisi se ipsum contumacia sua ab illo imperio et autoritate abdicasset. Sed quum descivit a Deo, simul animantia obsequium negare eique noxia esse coeperunt.

17. (*Et ipse proiecit.*) Stabile illic firmumque domicilium feris illis et monstris datum esse dicit,

unde non facile eiici aut fugari queant: quod Deus illis ceu haereditariam portionem assignaverit. Totam ergo Idumaeam sub arbitrio Domini esse significat, ut expulsis incolis eam cui voluerit, aut feris, aut avibus, aut monstris possidendam tradat. Hinc collige, homines frustra sibi usquam promittere perpetuam mansionem, nisi quatenus suum quisque locum sortitus est, et quidem hac lege ut Deo vocante statim migrandum sit. Precario enim degimus ubicunque nos alat, imo tam in solo natali quam extra patriam sumus hospites. Si diutius quietam uno in loco stationem dare volet, non nisi speciali eius beneficio commorabimur. Simul autem ac videbitur, statim sedes mutare coget. Caeterum, si agnoscimus sedem nobis in hac vel illa regione divinitus attributam esse, tuto in ea habitare possumus, ac tranquillis animis. Nam si feras bestias conservat in possessione loci quem ipsis assignarit, quanto magis homines, in quorum gratiam creavit coelum, terram, maria, et quidquid in eis continetur?

CAPUT XXXV.

1. *Laetabuntur solitudo et desertum, exsultabit locus squalidus, et florebit quasi lilium.* 2. *Florens florebit: et exsultabit adhuc exsultatione, atque iubilabit, gloria Libani dabitur ei, decor Carmel et Saron. Ipsi videbunt gloriam Iehovae, maiestatem Dei nostri.* 3. *Confortate manus remissas: genua labantia roborate.* 4. *Dicite eis qui trepidi sunt corde: confortemini, ne timeatis. Ecce Deus vester cum ultione veniet, cum retributione Deus*[1]) *ipse veniet et salvabit vos.* 5. *Tunc aperientur oculi caecorum, et aures surdo aperientur.* 6. *Tunc saliet instar cervi claudus, clare personabit lingua muti: quoniam effodientur in deserto aquae, et flumina in solitudine.* 7. *Vertetur locus aridus in stagnum, et regio siticulosa in scaturigines aquarum, in habitaculo draconum: cubili, inquam, eius locus erit arundini et iunco.* 8. *Et erit illic semita et via: et via sancta vocabitur. Per eam non transibit immundus: et erit illis ambulans in via, ut stulti*[2]) *non errent.* 9. *Non erit illic leo, nec fera bestia ascendet per eam, neque ibi invenietur, ut redempti ambulent.* 10. *Itaque redempti Iehovae redibunt, et venient in Sion cum exsultatione: et gaudium perpetuum erit super caput eorum: et apprehendent gaudium et laetitiam, fugientque tristitia et gemitus.*

[1]) Vel Dei. [2]) 1551: imperiti.

IN CAPUT XXXV.

1. (*Laetabuntur solitudo, etc.*) Hic mira conversio describitur a propheta. Nam quum superiore capite excidium Idumaeae descripserit, eamque in desertum conversum iri dixerit, nunc e diverso foecunditatem deserto promittit, ut steriles et inculti agri fertiles reddantur: solitudines vero et vasta loca habitentur ab hominum frequentia. Hoc autem proprium Dei opus est: quia sicuti benedicit universae terrae, ita benedictione sua quasdam partes levius aspergit, alias uberius irrigat, totam vero subducit atque abolet propter hominum ingratitudinem. Caeterum varie exponitur hic locus. Omitto deliria Iudaeorum, qui omnes huiusmodi locos trahunt ad temporale regnum Messiae, quem sibi opinione finxerunt. Aliqui exponunt de Iudaea: alii ad vocationem gentium referunt. Sed videamus annon magis conveniat Iudaeam et totum orbem simul comprehendi. Nam sic vaticinatus est de excidio totius orbis, ut non perpecerit Iudaeae: imo quia iudicium Dei incipit ab eius domo vel sanctuario, tristior praedicta fuit terrae sanctae deformitas, ut esset singulare documentum. Ideoque apte et merito a Iudaea incipiens universum orbem *desertum* vocat, quod ubique ira Domini grassaretur. Proinde libenter ad Iudaeam et deinde reliquas orbis partes refero hunc locum: ac si diceret: Postquam Dominus poenas sumpserit de hominum pravitate et sceleribus, Iudaeosque et gentes ultus erit, tunc desertum in terram habitabilem convertetur, et innovabitur facies universae terrae. Haec autem instauratio insigne est specimen clementiae Dei: quia ubi sua defectione eum provocarunt homines, digni sunt qui prorsus intereant, ac funditus deleantur: praesertim qui ab eo adoptati sunt in peculiarem populum. Iudaeos autem maxime respicit Isaias, ne in sua clade animum despondeant. Nunc videamus quando impleta sit haec prophetia, aut quando implenda sit. Aliquam instaurationem inchoavit Dominus, quum e Babylone eduxit populum suum. Verum id leve quoddam praeludium fuit, quamobrem non dubito quin hunc locum ad regnum Christi, ut alios similes, referre oporteat. Nec vero aliter intelligi potest, si alias prophetias cum ista conferamus. Regnum autem Christi intelligo, non tantum quod hic inchoatur, sed cuius complementum in extremo illo die futurum est, qui propterea dies instaurationis et restitutionis vocatur. Quia ubi solide quiescant piae mentes nusquam invenient, donec illuc ventum fuerit. Atque hinc fit ut prophetae tam magnifice loquantur de regno Christi: quod scilicet finem illum spectent, quo perfectissime stabilietur vera piorum felicitas. Postquam ergo tractavit propheta de horrendis cladibus,

totiusque orbis miseram dissipationem significavit, pios consolatur hac promissione, qua instauranda omnia esse denuntiat. Hoc autem fit per Christum, quo solo renovari atque exhilarari licet: quando solus omnia instaurat, atque in verum ordinem restituit. Extra ipsum vero nihil praeter squalorem et solitudinem, nihil praeter dissipationem et in coelo et in terra miserrimam esse potest. Sed diligenter notandum est, prius mundum eiusmodi castigationibus praeparari oportuisse, ut percipiendae tantae gratiae aptus idoneusque esset, eoque melius appareret Christi gratia, quae integro rerum statu obscura latuisset. Itaque sublimes hominum et feroces animos deiici et domari oportuit, ut beneficium Christi gustarent, eiusque vim ac potestatem amplexarentur.

2. (*Florens florebit.*) Magis exprimit quantus sit gratiae Christi effectus, cuius virtute et potentia florent plerumque, et recuperant vigorem quae prius in sordibus et squalore iacuerunt. Haec igitur repetitio ad amplificationem posita est: ingeminatio autem verbi bifariam accipi potest: vel ut significet prorogationem temporis in vegetatione continua: ac si dixisset: Non florebit flore deciduo aut evanido, ut statim ad pristinum squalorem redeat: sed assiduo, constanti, diuturno, qui nullo aevo marcescere vel diffluere poterit. Vel ut significet augmentum, et quotidianos vel annuos in melius progressus. Nam ea conditione nos locupletat Christus, ut in dies gratiam in nobis suam adaugeat. Similitudines quae sequuntur foecunditatem illam magis illustrant. Neque enim satis habuit dicere laetas fore segetes ubi prius tristis erat solitudo, et loca arida florum pulchritudine vestitum iri, sed adiecit eandem fore speciem ac praestantiam quae celebris erat in Libano, Carmelo et Saron. Etsi enim Carmel agrum cultum et fertilem significat, hic tamen proprium nomen est ut alia duo. Vidimus autem alibi hos montes partim amoenitate, partim frugum copia nobiles admodum fuisse, ut facile etiam in tota Iudaea praecellerent.

(*Videbuntque illi gloriam.*) Quod prius metaphorice dixerat, nunc plane ac sine figura exponit. Donec homines Deum agnoscere discant, steriles sunt et vacui bonorum omnium. Ergo initium foecunditatis nostrae est, vegetari Dei praesentia. Quod fieri non potest absque interiori fidei sensu. Nec enim dubium quin altius mentes erigere voluerit propheta, ut coelestium donorum abundantiam et ubertatem spectemus. Nam et pane et vino caeterisque rebus satiari possent homines, nec tamen agnoscerent Deum autorem, nec miseri esse desinerent. Quin etiam saepe excaecantur homines copia rerum, atque ferociores redduntur: sed quum Dominus se nobis conspicuum praebet, efficiens ut gloriam eius et decorem cernamus, ad eius benedictiones accedit vera fruitio in salutem.

3. (*Confortate manus.*) Possemus generaliter exponere hunc locum, ac si diceret: Qui manus solutas habent, eas confirment: quorum genua trepidant ac labascunt, ii colligant animos ac roborent: verum sequens versus ostendit totum hunc locum ad ministros verbi pertinere. Compellat enim doctores ecclesiae, ac iubet eos hortari, impellere, animare imbecillos homines quorum fracti aut remissiores animi sunt, ut constantiores et alacriores reddantur. Hoc vero tempestive inseruit, quia fieri non posse videbat, quin tot irae Dei signa, de quibus concionatus est, fortissimos quosque animos anxietate et metu replerent. Nam quum semper nos debilitent res adversae ubi Deus ipse peccatis nostris infestus quasi apertum bellum indicit, quis non expavesceret? Atqui deiectos et fere exanimes recreari iubet propheta: et deinde modum exprimit sequenti versu.

4. (*Dicite trepidis.*) Quia hoc robur de quo loquutus est inspirat Deus cordibus nostris per verbum, sicuti sola fide stamus ac vigemus: ideo addit promissionem venturae gratiae, *Deus vester veniet.* Primum observandum est, Deum nolle gratiam suam latere ignotam sed publicari potius ac communicari, ut qui nutant ac trepidant animos colligere ac confirmare possint. Atque haec una ratio est qua sustineri animi queant in gravibus aerumnis: nisi enim verbo Domini erigamur, deficere nos ac desperare necesse est. Haec igitur provincia iniungitur doctoribus verbi, ut erigant collapsos, confirment debiles, roborent nutantes. Observandum etiam quanta sit efficacia verbi, quod manus remissas confirmat, et stabilit genua labantia. Nisi enim efficax esset organum huic vigori inspirando, nunquam ita loquutus esset propheta: et certe si aures tantum verbo feriret Deus neque percelleret animos, frustra haec dicerentur. Quum ergo has partes Dominus tribuit verbo, sciamus hanc quoque vim dari ne frustra proferatur, sed corda intus permoveat. Non semper quidem neque promiscue, sed ubi Deo placet arcana spiritus sui virtute ita operari. Atque hinc colligimus nos in eius obsequium aptari eodem verbo: quia alioqui ignavi torpebimus, sensus omnes nostri labascent, nec vacillabimus tantum: sed infidelitas nos prorsus obstupefaciet. Succurri igitur a Domino necesse est, ut correcto metu et debilitate sanata agiles ad movendum gradum reddamur. Infixa vero animis nostris haec admonitio segnitiem excutiet: Ne timeatis, ecce Deus. Simul atque homines Deum sibi propinquum esse sentiunt, vel desinunt metuere, vel saltem ex nimio pavore emergunt victores. Ne solliciti sitis, inquit Paulus (Phil. 4, 6), Dominus enim prope est: qua de re alibi plura diximus.

Videtur autem apostolus ad Hebr. 12 (v. 3. 12) ad hunc locum alludere, ubi postquam vetuit defatigari et animis deficere prophetae verba recitat. Quanquam ad singulos fideles sermonem hunc accommodat, ut se ad perseverantiam exstimulent: et quoniam obeunda illis erant multa certamina, constanter pergant in suo cursu. Nec supervacuum est quod dicit *deus vester*. Nisi enim sciamus nostrum esse Deum, nobis adventu suo terrorem potius quam gaudii materiam afferet. Porro non proponitur hic Dei maiestas quae prosternat carnis superbiam, sed gratia quae anxios oppressosque soletur. Ideoque non abs re tanquam patronus statuitur qui sub fide sua eos protegat. Si quis obiiciat terrorem secum afferre, quum ad ulciscendum venit: respondeo, hanc ultionem impiis et hostibus ecclesiae denuntiari. Quamobrem his terrori, piis vero consolationi futurus est. Ideoque addit venturum ad suos servandos, quia alioqui poterat obiici: Quid ad nos, si poenae sumuntur de hostibus? quid hoc nobis prodest? an debemus aerumnis hostium oblectari? Ideo diserte exprimit id cessurum in salutem nostram: nam ultio quam Deus sumit de impiis, cum salute piorum coniuncta est. Quomodo autem piis curam et metum eximat favor Dei, et spes auxilii eius, dictum est cap. 7. Hoc in praesentia notandum est, Deum instrui armarique vindicta, ut discant fideles inniti eius auxilio, neque imaginari otiosum aliquod in coelo numen. Quo etiam pertinet repetitio: quia non statim ex hominum cordibus abstergitur diffidentia. In fine versus duplex potest esse electio, quod Deus ipse veniet cum retributione, vel quod cum retributione Dei ipse veniet: quia eodem redit sensus, libera sit electio. Si tamen אלהים legere placeat in genitivo casu, retributio Dei emphatice vocatur, quae Deo propria est, ut certo persuasi sint fideles non minus remuneratorem esse quam Deum.

5 et 6. (*Tunc aperientur.*) Persequitur promissionem de instauratione ecclesiae ad erigendos animos piorum, qui graviter horrendis quas praedixit calamitatibus labefactandi erant. Quum autem vera instauratio fiat per Christum, ideo ad ipsum veniendum est, si quae hic ab Isaia dicuntur assequi cupimus, ut certe non nisi eius beneficio renascimur in spem coelestis vitae. Ac probabile est, Isaiam alludere ad vaticinium, quod 29. cap. vidimus, ubi horrendam caecitatem, vecordiam, totiusque animae stuporem denuntiabat Iudaeis. Nunc ubi Christus affulserit in novam vitam integros purosque sensus promittit, quibus ad tempus privati erunt. Subest enim pondus in adverbio temporis Tunc: quia inde colligendum est, quamdiu alieni sumus a Christo, nos mutos, caecos ac claudos esse: denique carere omni facultate bene agendi: Christi autem spiritu renovari, ut vera sanitate praediti simus. Per *linguam* et aures et pedes intelligit omnes animae nostrae facultates, quae per se adeo corruptae sunt, ut nihil ex iis boni elici possit, donec Christi beneficio reparentur. Nec enim oculi videre possunt quod rectum est, nec aures percipere, nec pedes nos ducere in rectam viam, donec Christo coniuncti simus. Etsi enim plus satis vegeti sunt hominum sensus quocunque rapit eos libido, lingua ad maledicentiam, periuria, fraudes, omnemque vaniloquentiam diserta est: manus ad furta, rapinas, crudelitatem nimis promptae: pedes ad nocendum veloces: tota denique natura ad male agendum non modo expedita, sed etiam praeceps: tamen ad recte agendum ignavia, imo hebetudo partes omnes occupat: ideoque Dei virtute reformari necesse est, ut recte intelligere, sentire, loqui, suisque officiis defungi incipiant. Quia nemo dicere potest Dominum Iesum nisi in spiritu sancto. Haec autem renovatio ex sola Christi gratia manat: ideoque ad eum conversi qui prius omni ex parte inutiles erant, ac similes mortuis, recuperant sanas vires. Nam extra ipsum aut caremus bonis omnibus, aut ita in nobis vitiata sunt ut in rectum usum accommodari nequeant, sed potius abusu polluantur. Huius rei Christus amplissimum testimonium et documentum dedit, quum linguam mutis, oculos caecis, mutilis et claudis integras vires restituit. Sed quod exhibuit corporibus, symbolum tantum fuit eorum quae abundantius multo ac praestantius animis nostris subministrat.

(*Quoniam effossae.*) Alia etiam deinde bona adiungit, quibus fideles abundant, simul atque regnum Christi erectum est: ac si diceret, nihil penuriae vel defectus timendum esse ubi reconciliati sumus Deo per Christum, quia nobis ab eo defluit plena felicitas, quam tamen sub figuratis loquutionibus adumbrat. Ac primo *aquas* effossum iri dicit: quoniam ubi prius omnia sterilia erant, ibi ubertas summa futura est. Inopes autem et steriles sumus, nisi Deus nobis per Christum benedicat, quia solus ipse patris benedictionem secum affert, quam nobis impartitur. Impii quidem bonis saepe affluunt, sed misera est eorum abundantia: qui Christo carent, a quo solo vera et salutaris bonorum omnium affluentia est. Mors certe potius optanda esset, quam ea vini et cibi abundantia, cum qua simul Dei maledictio devoratur. Exoriente igitur demum Christo flumina et aquae in verum et salutarem usum exundabunt.

7. (*Vertetur locus aridus.*) Confirmat eandem sententiam, venturum esse Christum, ut suos locupletet omni bonorum copia: quoniam ex locis aridis scaturient aquae. Tenendum autem memoria est quod nuper diximus, quasi imaginem beatae vitae nobis depingi. Nam etsi palam non apparuit haec conversio Christi adventu, non tamen abs re asserit

propheta eo regnante totam terram fore uberem: quia prius dictum fuit, sine ipso omnia nobis maledicta esse. Totus ergo mundus nobis instar aridi deserti erit, in quo leones, dracones, aliaeque ferae bestiae grassantur, donec Christi regnum excitetur. Rursus eo constituto piis nihil omnino defuturum est. Huius rei specimen editum est quum Dominus liberavit populum suum, atque eduxit e Babylone: sed complementum huius prophetiae in Christo quaerendum est, per quem dissipatus rerum status componitur ac redintegratur. Nam liberatio illa obscurum quoddam huius symbolum fuit: nec tamen hic absoluta huius promissionis perfectio quaerenda est. Ut enim per spem beati sumus, ita felicitas nostra quae nunc quodammodo abscondita est in extremum usque diem exspectari debet: ac satis est aliquem eius in hoc mundo haberi gustum, ut ad perfectam illam beatitudinem ardentiore animo aspiremus.

8. (*Et erit illic semita.*) Hic promittitur liber in patriam reditus Iudaeis, ne Babylonem abducti aeterno exsilio se addictos esse putent: quamvis sententiam hanc longius meo iudicio extendat propheta. Sicut enim nuper affluentiam rerum et copiam promisit, ubi sterilitas erat: ita nunc locos pervios et hominum frequentia celebres fore dicit, qui prius a nemine colebantur: denique totam Iudaeam cum aliis regionibus sic coniunctam fore et pacatam, ut ultro citroque alii ad alios sine metu transeant. Nam ubi nulli sunt incolae, nulli commeatus, nullaeque viae esse possunt. Futurum ergo significat, ut commeent Iudaei, et commercia cum aliis exerceant, postquam in patriam reducti fuerint ac restituti. Non abs re vero a propheta additur, sanctam fore viam: quia ubi magna hominum frequentia, illic vitia et corruptelae innumerae vigent. Quid enim aliud facit hominum multitudo, quam quod terram polluit dum mutua contagione alii alios inficiunt? Propheta ergo significat non modo terram, sed mentes quoque hominum Christi beneficio renovari, ut terram sanctificent, quam alioqui solent labe sua corrumpere. Tenendum tamen illud est quod attigi, Iudaeos, quibus via consecrabitur, redituros in patriam, ut pure in ea redemptorem suum colant, ac si dixisset purgandam esse a foeda scelesti populi colluvie terram, ut habitetur a veris Dei cultoribus. Additur etiam plenior explicatio: quia terram, quam Deus filiis suis destinaverit, non calcabunt polluti. Ac si diceret, Dominum ita segregaturum fideles, ut non sint permixti reprobis, quod certe inter praecipua ecclesiae bona numerandum est. Hoc autem non impletur in hac vita: nam promiscue et contemptores Dei et hypocritae in ecclesiam irrumpunt et locum illic occupant. Apparet tamen aliquod huius gratiae signum, quoties Dominus variis rationibus purgat ecclesiam suam: plena interim purgatio ad extremum diem exspectanda est. Quin etiam Dei cultores, quos spiritu suo regenuit, multum immunditiae secum trahunt. Tametsi sanctificati sint a Deo, nondum tamen plena in iis sanctitas esse potest: nondum penitus emortua est ipsorum caro, sed domita et compressa ut spiritui pareat. Quod autem Dominus in ipsis regnet atque ipsorum affectus subigat, ideo a praecipua illa sui parte sancti appellantur. Clausulam versus ubi dicitur, *et ipse ambulans*, varie torquent interpretes. Quidam enim vertunt: Haec via erit ipsorum, assueti viae et imperiti non errabunt. Alii: Haec via erit filiis Israel, et ambulantes non errabunt, quamvis sint imperiti. Rectius tamen meo iudicio demonstrativum pronomen ad Deum refertur, ac si dixisset, Deum praeiturum ut sit dux viae ac monstrator. Et contextus omnino id postulat: quia non sufficeret transitum esse patefactum, nisi ad suos regendos praecederet Deus. Incomparabile igitur beneficium commendat propheta, ubi Deum una cum populo suo iter facientem inducit: quia nisi viam ostendat, semper nos in errorem abripient pedes nostri, ut ad vanitatem toti sumus proclives. Imo quamvis propinqua sit via et ante oculos pateat, eius tamen ab errore nullum apud nos discrimen erit. Quod si eam fuerimus ingressi, huc vel illuc statim nos abripiet nostra stultitia. Propheta autem nullum fore errandi periculum docet, ubi Deum sequemur viae ducem, quando hanc curam suscipere dignatur. Ac probabile est alludere ad primae redemptionis historiam: quia tunc Deus interdiu sub nube, noctu sub columna ignis populum suum direxit. Simul admonet quam nobis sit necessarium gubernari a Deo: oblique nos omnes stultitiae damnans, quum addit, Stulti non errabunt. Nam qui sibi sapiunt proprio ductu contenti, eos Deus evanescere sinet per vagos circuitus. Ideoque ut nobiscum ambulet sciamus eius directione opus nobis esse. Interea optima nobis compensatio offertur, nempe quod quicunque eum sequuntur, etiamsi nulla alioqui prudentia polleant, sint extra errandi periculum. Neque tamen intelligit propheta fideles, postquam eorum manum apprehenderit Dominus, imperitos fore: sed ostendit quales sint, antequam sese Dominus ducem praebeat.

9. (*Non erit illic leo.*) Adiungit alteram Dei gratiam, quamvis per desertum iter faciat populus, ab omni tamen noxio incursu tutum fore. Inter Dei maledictiones hanc retulit, feras bestias quacunque incederent Iudaei fore obvias: nunc ubi recepti fuerint in gratiam, nullos illis leones infestos fore asserit, aut alias belluas: quia eas arcebit Deus, ut viam suis ab omni discrimine vel metu immunem patefaciat. Nam etsi data ipsis esset libera redeundi facultas, tamen multa in itinere obstare

potuissent. Omnem igitur noxam et difficultatem Dominum sublaturum esse dicit. Atque hinc utilis doctrina colligi potest: nempe Dominum opus salutis nostrae non inchoare modo sed perducere ad extremum, ne gratia ipsius in nobis inutilis et irrita sit. Quemadmodum enim viam aperit, ita sternit, atque omnis generis impedimenta tollit: seque ducem in toto itinere praebet. Denique sic gratiam suam prosequitur in nobis, ut tandem ad cumulum perducat. Atque hoc ad totum vitae nostrae cursum accommodari debet. Hic enim velut in via ambulamus ad beatam illam haereditatem aspirando. Infinitas vero difficultates obiicit Satan, pericula nos undiquaque circumdant: sed Dominus qui praeit, atque nos manu ducit, in medio itinere non destituet, sed tandem exacte perficiet quod in nobis spiritu suo inchoavit. Interea notandum est, propitio Deo mansuefactum iri bestias ipsas, ne pro sua rabie in nos saeviant, sicut dicitur Oseae secundo (v. 18), Percutiam vobis foedus cum volucre coeli, bestiis agrestibus, etc.

10. (*Itaque redempti.*) Confirmat superiorem doctrinam: quia redimere populum suum statuit Deus, nihil posse eius decreto obstare. Redemptos enim Dei nominat, ut respiciant in eius potentiam, neque ab humanis mediis aestiment quod pollicitus est de reditu. Venturos quoque in Sion dicit, quia non frustra velit Deus ipsos e Babylone educere, ut viam ingressos deserat. Interea notandum est, nobis ingressum non patere in ecclesiam nisi Dei redemptione. Nam sub veteris populi exemplo typus generalis nobis ante oculos ponitur: ut sciamus neminem a diaboli tyrannide, cui omnes mancipati sumus, liberum exire, donec praeveniat Dei gratia: quia nemo sui ipsius redemptor erit. Iam quia haec redemptio peculiare est regni Christi donum, sequitur eum nobis unicum esse liberatorem, sicut etiam testatur Iohannis 8 (v. 36). Caeterum non satis est nos semel redemptos fuisse: hic enim finis est, ut colamus ecclesiam Dei, atque in dies magis ac magis proficiamus. Nos ergo ubi a Christo liberati sumus, omnibus nervis in hunc finem contendere atque semper eniti oportet. Si quis dicat longa ambulatione opus non esse, ut in ecclesiam Dei recipiamur: (nos enim in ipsam admitti per baptismum) respondeo, prophetam hic figurate de toto vitae curriculo tractare. Quia tunc vere in Sion veniunt redempti Dei, quum spatio vitae confecto ad beatam vitam transeunt. Atque simul notandum, nos quo magis proficimus in gratia Dei, magisque intimi reddimur ecclesiae, eo reddi ipsi propiores. Per vocem exsultationis et gaudii significat tantam felicitatem fore sub regno Christi, ut uberem gratulationis materiam habituri simus. Et certe haec vera est atque unica gaudendi ratio, sentire nos Deo esse reconciliatos, cuius favor ad solidam beatitudinem nobis satis est, ut etiam in rebus adversis gloriari liceat. Sicuti contra ubi nos non irradiat Christus, moerore nos obtenebrari necesse est. Porro certum est non rite gaudere pios, quin simul gratos se Deo exhibeant. Ideoque gaudium hoc spirituale a vulgari quo exsultant profani homines distinguendum est. Nam et reprobi gaudent, sed exitus tandem ostendit quam exitialis sit carnis lascivia, ubi sibi contempto Deo delitias facit. Hoc vero genus gaudii non abs re Paulus (Gal. 5, 22) spirituale vocat. Nec enim pendet a rebus caducis, quales sunt honores, opes, divitiae et reliqua eiusmodi, quae facile depereunt: sed gaudium hoc arcanum est, sedemque habet in animis, unde neque excuti, neque avelli ullo modo potest: tametsi Satan omnibus modis nos perturbare atque affligere conetur. Ideoque non abs re addit propheta aeternum esse et fugare omnem tristitiam: quia etsi multas dolorum acerbitates quotidie devorent filii Dei, consolationis tamen tanta vis atque efficacia est ut omnem moerorem absorbeat. Gloriamur, inquit Paulus (Rom. 5, 3), in tribulationibus nostris. Haec autem gloriatio sine gaudio esse non potest. Ibant Apostoli gaudentes a conspectu concilii, quod digni habiti fuissent pro nomine Iesu ignominiam pati. Atqui pii saepe magnis angoribus afficiuntur, neque immunes sunt moeroris. Hoc quidem verum est, sed non obruuntur, quoniam in Deum recta prospiciunt, cuius virtute emergunt victores, ac si quis in editum montem sublatus, solem intuens et fruens eius splendore alios in profunda valle conspiceret nubibus et caligine involutos, ad quos eiusmodi splendor pervenire non posset.

CAPUT XXXVI.

1. *Accidit anno decimoquarto regis Ezechiae, ut ascenderet Sennacherib rex Assur contra omnes urbes Iuda munitas, et caperet eas.* 2. *Tum misit rex Assur Rapsacen e Lachis Ierosolymam ad regem Ezechiam cum manu valida, qui stetit in aquae ductu piscinae superioris, in via agri fullonis.* 3. *Et egressus est ad eum Eliacim filius Helchiae praefectus domus, et Sobna*[1] *cancellarius, et Ioach filius Asaph secretarius.* 4. *Et dixit illis Rapsaces: Dicite agedum Ezechiae: sic dicit rex magnus, rex Assur, Quae fiducia haec qua confisus es?* 5. *Dixi: Tantum verbum labiorum: consilium et fortitudo ad bellum. Nunc super quo confisus es, quod rebellasti adversum me?* 6. *Ecce confisus es super baculo isto arundineo confracto,*

[1]) *vide* 22, 15.

super Aegypto: cui si quis innititur, penetrabit in manum eius, et perforabit eam. Talis est Pharao rex Aegypti erga omnes qui fiduciam habent in eo. 7. *Quod si dixeris mihi, In Iehova Deo nostro confidimus: annon hic est cuius abstulit Ezechias excelsa, et altaria, dixitque ad Iuda et Ierusalem, Coram altari hoc adorabitis?* 8. *Nunc age, da obsidem Domino meo regi Assur. Dabo tibi duo millia equorum: an tibi erunt equites quos illis imponas?* 9. *Et quomodo aspernaris faciem ducis unius e servis Domini mei minoribus, et fiduciam tibi statuis in Aegypto ob currus et equites?* 10. *Et nunc an absque Iehova ascendi ad terram hanc, ut perdam eam? Iehova mihi dixit: Ascende in terram hanc, ut perdas eam.* 11. *Et dixit Eliacim, et Sobna, et Ioach, ad Rapsacem: Loquere quaeso ad servos tuos syriace, quoniam nos intelligimus, et non loquaris nobiscum iudaice, audiente populo qui est super murum.* 12. *Et dixit Rapsace: Numquid ad dominum tuum, et ad te misit me dominus meus, ut loquar verba ista? annon ad viros sedentes super murum, ut comedant stercora sua, et bibant lotium suum vobiscum?* 13. *Stetit ergo Rapsace, et clamavit voce magna iudaice, ac dixit: Audite verba regis magni, regis Assur.* 14. *Sic dicit rex: Ne vobis imponat Ezechias: quia non poterit vos liberare.* 15. *Neque vos confidere faciat Iehovae Ezechias, dicens: Liberando liberabit nos Iehova: non tradetur haec urbs in manum regis Assur.* 16. *Ne audieritis Ezechiam: quoniam sic dicit rex Assur: Facite mecum benedictionem, et egredimini: et comedant singuli e vite sua, et singuli e ficu sua, et bibant singuli aquas putei sui:* 17. *Donec veniam, et assumam vos in terram similem terrae vestrae, terram frumenti et vini, terram panis et vinearum.* 18. *Ne forte decipiat vos Ezechias, dicens: Iehova eripiet nos. An eripuerunt dii gentium, quisque terram suam e manu regis Assur?* 19. *Ubi est deus Amath, et Arpad? ubi deus Sepharvaiim? An liberaverunt Samariam e manu mea?* 20. *Quis est in omnibus diis istarum terrarum, qui liberaverit terram suam e manu mea? ut eruat Iehova Ierusalem e manu mea?* 21. *Tacuerunt, nec responderunt ei verbum: quoniam praeceptum hoc regis erat, qui dixerat: Ne respondeatis illi.* 22. *Venit autem Eliacim praefectus palatii, et Sobna cancellarius, et Ioach, filius Asaph secretarius ad Ezechiam scissis vestibus, et nuntiaverunt illi verba Rapsace.*

IN CAPUT XXXVI.

1. (*Accidit anno.*) Hoc capite et sequenti propheta narrat insignem historiam, quae veluti sigillum est eius doctrinae, ubi de futuris populi sui cladibus vaticinatus est: et simul promisit Deum misericordem fore, ut Assyriis repulsis tueretur Ierosolymam, et terram sanctam: eum non frustra sic loquutum esse praesenti effectu tunc apparuit: sed idem ad posteros quoque testatum esse voluit Deus. Quanquam non minus illius saeculi hominibus utile fuit tale monumentum exstare. Saepe minatus fuerat propinquam instare Dei vindictam, et Assyrios praesto ei esse ad manum, quibus velut flagellis uteretur: promiserat interea se Ierosolymae etiam in rebus extremis affuturum. Utrumque impletum est, ac maior quidem pars populi velut clausis oculis tam manifesta Dei iudicia praeteriit: nec minus turpiter contempsit opem sibi allatam. Quo minus excusabilis fuit tam crassa vecordia. Exiguo tamen fidelium numero profuit, in tam praeclaris documentis agnoscere Dei manum, quo maior in posterum esset Isaiae autoritas: ipse quoque vates animosius pergere in suo cursu intrepida constantia potuit, cuius doctrinam e coelo Deus tam magnifice asseruerat. Et quia Dei veritas nisi firmis testimoniis probata vix apud nos gradum suum obtinet, infirmitati nostrae non minus consuluit Deus, ut in speculo cernamus coniunctam fuisse Dei virtutem cum verbis Isaiae: et quod ille in terra docebat confirmatum fuisse e coelo: praesertim tunc non obscure obsignata fuit eius vocatio, ubi Ierosolymam Deus liberavit a gravi obsidione Sennacherib, quum nulla amplius spes salutis reliqua esset: ita ut fideles se e faucibus mortis sola Dei manu ereptos agnoscerent. Ideo dixi hic veluti sigillum esse ad sanciendas prophetias de quibus alioqui poterat dubitari.

(*Quartodecimo anno.*) Non abs re designat tempus quo haec acciderunt. Nam tunc Ezechias restituerat cultum Dei in tota ditione sua: neque eo contentus invitaverat Israelitas missis huc atque illuc cursoribus, ut undique accurrerent Ierosolymam ad offerenda sacrificia, et ex longo dissidio iterum coalescerent in sanctum fidei consensum, et ex legis praescripto Deum adorarent. Quum ergo talis esset regni status, ut superstitionibus sublatis et purgato templo, verus Dei cultus restitutus esset, Iudaea ab Assyrio invaditur, spoliantur agri, capiuntur urbes, universa regio in eius potestatem venit: sola cum paucis Ierosolyma reliqua est, in qua, velut in carcere, Ezechias inclusus tenebatur. Iam considerandum quid pio regi, et aliis poterat in mentem venire. Nam si ex sensu carnis de hac calamitate iudicemus, existimabimus iniquum fuisse Deum, qui servum suum in tales angustias redigi passus est: cuius pietas mereri videbatur, ut eum Dominus tranquillum et ab omni molestia immunem conservaret, quando hoc unice studebat, ut Deus pure coleretur. Hoc non leve experimentum fuit fidei Ezechiae: quod nobis assidue ob oculos ponendum est, quum iisdem tentationibus obnoxii simus. Non puniebat Dominus negligentiam, delitias aut luxum Ezechiae: multo minus vel superstitiones

vel profanum legis contemptum: qui simul atque regnare coepit omni studio, cura atque diligentia effecit ut religio in integrum restitueretur. Ergo fidem eius ac patientiam probare voluit.

2. (*Tum misit.*) Potest hic inversio esse narrationis. Prius enim dixerat Sennacherib cepisse omnes urbes Iudaeae: nunc autem ipsum misisse Rapsacen a Lachis, quam videlicet obsidebat: nondum igitur omnes expugnarat. Sed observandum est, saepenumero inverti historiae contextum, et posteriore loco narrari quod tempore prius erat. Deinde synecdoche multum usitata est scripturis: ut universas urbes captas fuisse dicat, quod paucae superessent, ad quas nullus Ezechiae patebat aditus. Videbatur ergo Assyrius totam Iudaeam in potestatem suam redegisse, quod sola fere Ierosolyma restaret, in qua Ezechias inclusus erat. Haec historia plenius habetur in libris Regum: ubi ostenditur quam studiosus pacis fuerit Ezechias. Eam enim quavis conditione redimere nisus est. Praestiterat trecenta argenti talenta, auri triginta, quae tyrannus ille imperaverat. Quam summam, quod aerarium exhaustum esset, e vasis templi atque aureis laminis, quae valvis detractae sunt, conficere necesse fuit. Verum, ut inexplebiles sunt eiusmodi gurgites, ea pecunia accepta, maiora etiam poposcit, dnrioresque conditiones imponere voluit. Tantum ut invidia gravaret Ezechiam. Semel enim abusus facilitate pii regis, quidvis se adepturum esse existimavit. Tantum ab eo quaesita fuit belli movendi occasio. Interea notandum est, iustas de populi sceleribus sumptas fuisse poenas, sicuti praedictum fuerat. Etsi enim sincera in externo cultu vigeat religio: minime tamen mutata in melius vita erat, neque etiam correcta erat impietas, vel interior labes ex cordibus purgata. Ergo quia non resipiscebat populus, obstinatam eius malitiam asperius castigari oportuit. Sed quia nondum impleta erat iniquitatum mensura, irae suae rigorem mitigavit Deus: atque ita repente rebus perditis incredibile auxilium attulit.

3. (*Et egressus est ad eum Eliacim.*) Huius mentionem fecit capite 22. Is est Eliacim cui Dominus promiserat se principatum in regno daturum depulso Sobna. Nunc inanis videtur illa promissio, quum supplex ad hostem mittitur, quasi mox sese cum aliis diditurus, et duram tyrannidem subiturus. Hoc quoque piorum animos sollicitare poterat, ut de promissis Dei dubitarent. Praeterea bonorum virorum adeo inops erat pius ille rex, ut Sobnam cum eo mittere cogeretur, quem perfidum et proditorem esse non ignorabat. סופר *scribam* significat. Ideoque saepe pro literatis vel doctoribus capitur: aliquando pro literarum custodibus, et qui regiis archivis praefecti sunt. Ego verti cancellarium, quia ad peritiam legis non referri certum est. Et colligere licet Sobnam hunc excelluisse praecipua dignitate, quamvis ex sua praefectura deiectus esset. מזכיר significat a commentariis, sive a memoria.

4. (*Dicite agedum.*) Refert tres legatos, qui tamen secum ferebant quidquid residuum erat in regno splendoris, non modo repulsam passos, sed contumeliose exceptos fuisse a satellite tyranni, indignisque probris fuisse vexatos. Nam quasi rex Ezechias convictus foret scelestae defectionis, interrogat quomodo ausus fuerit rebellare. Particulam נא alii rogantis esse volunt, ac vertunt Quaeso: sed non conveniret superbo homini et arroganti rogare in hunc modum: loquitur eorum more qui conditiones imponunt vel devictis vel metu subactis, quos in deditionem accipere volunt: quod vulgo dimus *Sommer.* Iam quo magis authentica sit denuntiatio, loquitur satelles iste ex persona regis sui, cuius magnitudinem in sublime attollit, ut Ezechiam perterreat, ubi audit sibi cum rege tam bene instructo negotium esse. Neque solum intelligit praecipuo orbis monarchae longe imparem esse Ezechiam, qui illius comparatione tantum regulus erat: sed magnum vocat regem Assur, quod sua potentia alios omnes obscuret, ut solus emineat. His verborum fulminibus prosterni ac frangi poterat Ezechias, quum praesertim esset in urbem compulsus, e qua egredi non poterat, tantum abest ut vim illius tyranni propulsare posset.

5. (*Dixi tantum.*) Quod in sacra historia legitur, Dixisti: sic exponi potest ut referat Rapsaces qualem Ezechiae animum esse putet: ac si diceret, Istae sunt tuae deliberationes: quod autem hic legitur in prima persona, nihil de sensu mutat, quia Rapsaces quasi exploratis Ezechiae consiliis et omnium probe conscius, ironice exprobrat: Video quid cogites: sed verba sunt labiorum. Hic locus varie exponitur: nonnulli interpretantur: Non tantum verba labiorum te habere dicis, id est, non solum iactas te pollere verbis, sed etiam fortitudine et prudentia. Alii vero: Tu quidem verba habes, sed consilium et fortitudo in bello necessaria sunt. Caeterum quod nonnulli per *verba* intelligunt preces, ego non probo: nimis enim coacta et remota expositio esset. Ego igitur sic accipio: Ezechias habet verba labiorum, id est, oratione composita utitur et ornata, ut plebem in officio retineat, quod solemus dicere *Il a de belles parolles:* sed his bellum geri aut sustineri nequit. Significat ergo se compertum habere quid agat Ezechias: qua re potissimum nitatur, verbis scilicet et facundia: sed haec nihil ad bellum, ubi consilio et fortitudine opus est. Commode etiam referre hoc liceret ad Aegyptios, ac si diceret, stulte facere Ezechiam qui se lactari sinat inanibus promissis. Nec vero dubium est, quin liberales fuerint Aegyptii montes aureos pollicendo, quum tamen re ipsa nihil prae-

starent. Sed quia paulo post seorsum de Aegyptiis aget, non dubito hic rideri Ezechiam, ac si ventosa iactantia populi spem aleret nullo bellico apparatu munitus.

6. (*Ecce confisus es.*) Hoc a proxima sententia distingui probabile est. Ubi enim praefatus est Ezechiam sola facundia praeditum esse qua populum demulceat, et ex eo intulit vesanam esse eius fiduciam, nunc ad alias species descendit. Machinas enim omnes admovet ad concutiendos populi animos, ut obstupefacti omnes protinus se dedant. Ergo ubi intus contemptibilem reddidit, simul adiungit externas opes frivolas ac nihili esse, longeque falli dicit, quod ab Aegyptiis quidquam opis exspectent. Ac primum comparat Aegyptios baculo arundineo ob infirmitatem: deinde amplificandi causa vocat baculum confractum: tertio dicit adeo non valere ad fulturam ut manus perforet quae in ipsum incubuerint. Summa est, non modo fallacem et evanidam spem esse quam sibi de Aegyptiis fingunt Iudaei, sed exitiosam. Ac vere quidem haec dixisset Rapsaces, si verum fuisset Ezechiam Aegyptiis inniti: sed calumniose falsoque pium regem vanae huius fiduciae insimulat. Interea iustam mercedem rebelli et immorigero populo rependit Deus, quod scelestam eius defectionem impuri canis convicio coargui passus est. Severe prius crimen hoc damnaverat Isaias: sed surdis auribus repulsa fuerat obiurgatio. Quia ergo prophetam Dei nomine loquentem impie spreverant Iudaei, Rapsace magistro digni erant. Itaque monemur hoc exemplo, nihil esse mirum si increduli, qui Dei consilio non obtemperant in suam salutem, prophetiasque omnes respuunt, obnoxii sint hostium suorum subsannationibus, sicuti hic Iudaeis contumacibus proterve insultat Rapsaces regis Assyrii satelles. Interea expendere operae pretium est quantum inter Dei monitiones et Satanae ludibria intersit. Deus nos a prava carnis fiducia revocare volens in genere pronuntiat, Maledictus qui confidit in homine (Ierem. 17, 5): ut toto mundo in nihilum redacto solus ipse nobis sufficiat. Itaque ubi nos exinanivit, statim proposito remedio addit nobis animos. Fallaciter vero Satan spem aliquam vanam accusans, desperatione nos sollicitat, et rapit ad multas alias aeque malas vel peiores, et ad illicita media quaerenda nos allicit: sicuti Rapsaces non prosternit quam de Aegyptiis spem conceperant Iudaei, ut in solum Deum recumbant: sed Assyrium substituit ac si non aliunde petenda esset salus. Pharaonem nominat, sed populum etiam totum comprehendit.

7. (*Quod si mihi dixeris.*) Argumento utitur tripartito Rapsaces: aut Ezechias satis virium sibi esse putat ad resistendum: aut ab Aegypto auxilium exspectat: aut confidit Deo. Si confidit sibi, fallitur: qualis enim est, si conferatur cum rege meo? quod attinet ad Aegyptum, nihil inde iuvabitur, sed potius gravia incommoda sentiet. Reliquum est igitur, ut aliquid auxilii a Deo exspectet. Atqui diruit eius altaria, cultum eius imminuit: annon potius de eo poenas sumet? Denique pio regi et divina et humana auxilia adimit iste Rapsaces. Hac vero calumnia non modo regis animum vulnerare tentavit Satan, ut sub mole afflictionis deficeret, sed leve et turbulentum vulgus percellere: quia adhuc in multorum cordibus haerebat superstitionum amor: et proclivis ad hanc imposturam erat lapsus, quia mutata erat vetus religio usque recepta, Ezechiam poenas suae temeritatis pendere. Sicuti hodie papistae simul ac nobis aliquid adversi contigit, obiiciunt divinitus nos plecti, quia veteres ritus convellere ausi fuerimus.

8. (*Et nunc da obsidem.*) Concludit nihil melius Ezechiae fore, quam si deposito bellandi studio se dedat, perpetuumque obsequium promittat Assyrio. Quod ut magis persuadeat iterum exprobrat ei tenuitatem suam: Si dedero tibi duo millia equorum, homines in toto populo tuo non reperies, qui eos conscendant: quale igitur est robur tuum? vel qua confidentia regi meo resistere audes? Non offert illi equos honoris aut benevolentiae causa, sed quo magis deterreat et frangat animum Ezechiae. Futurum ergo per subiunctivum resolvi debet, Etiamsi dem tibi duo equorum millia, tamen sessores totidem non reperies. Scio quid dicant alii interpretes: sed quisquis rem probe expenderit, facile agnoscet ironice hoc fuisse dictum.

9. (*Et quomodo aspernaris.*) Confirmat proximam sententiam, atque tantum abesse ostendit, ut par sit Ezechias ad sustinendam regis sui praesentiam, ut ne cum minimo quidem ipsius duce conferri debeat. Sic autem petulanter insultat, ne Iudaeis animum addat absentia Sennacherib, quem adhuc tenebat obsidio Lachis. Quamvis ergo nondum coram appareat Sennacherib cum toto exercitu, satis virium in eius praefectis iactat esse Rapsaces, ne indictam subiectionem recuset Ezechias.

10. (*Et nunc.*) Iam alia via aggreditur Ezechiam, frustra eum copias aliaque subsidia comparaturum. Obtendit enim ipsi non cum homine mortali, sed cum ipso Deo negotium esse ac certamen, quia eius impulsu non sponte eo venerit, ut regionem perderet: repugnaturos igitur Deo, quicunque ipsi obsistent: atque ita omnes eorum conatus fore inutiles. Ex his observandum est, quamvis pietati demus operam, et promovere regnum Christi fideliter studeamus, tamen sperandum non esse ut simus vacui ab omni molestia: sed nos potius ad gravissimas aerumnas comparemus. Nec enim terrenis praemiis pietatem nostram Dominus semper remuneratur: ut certe indigna nimis esset ista merces, nos affluere bonis, externa pace frui, res omnes fluere ex animi

sententia. Nam hoc nomine etiam impii coram mundo beati existimantur, quod neque incommoda valetudine, nec rebus adversis, nec ulla laborent inopia, nec ulla iniuria turbentur. Sic a reproborum conditione nostra nihil differret. Hoc igitur Ezechiae exemplum nobis assidue ob oculos ponendum est, qui quum omnem operam restituendae religioni et pio cultui impendisset gravissimas calamitates passus est, adeoque extremas, ut non procul a desperatione abesset: ut quum functi officio nobis videbimur, nihilominus ad omnis generis pugnas et aerumnas sustinendas parati simus: neque turbemur, si primo conflictu praevaleant hostes, quasi nos protinus voraturi. Facile enim concident sublimes illi et elati animi, ubi ebullierit primus fervor. Imo ubi sese profuderint spumae, et importuna eorum superbia statim evanescet. Iactabat Rapsaces magnitudinem et potentiam regis sui, ut terreret Ezechiam. Sic nobiscum agere solent impii: adoriuntur nos verbis minacibus, atque terroribus variis tentant patientiam nostram, aut potius id per ipsos molitur Satan: quemadmodum hic plane ipsum Rapsacis ore loquentem perspicimus. Quin etiam Dei ipsius personam induit, et transformat se in angelum lucis. Sic enim ipse quoque Dei spiritus pronuntiat, quia fragiles et caducae sunt hominum vires: quisquis illis innititur perniciem sibi quaerere. Idem docet Rapsaces et perinde concionatur, ac si Dei mandato munus propheticum obiret. Prudenter ergo discernendum quando Deus loquatur, quando homines eius nomen falso obtendunt. Nam varios colores praetexit Satan quibus se Deo similem esse fingat. Haec autem omnia immerito Ezechiae exprobrabat Rapsaces, ut diximus. Nec enim spem locabat in suis viribus, nec Aegyptiis confisus superbiebat: sed pios, quum bene agunt, male audire necesse est. His artibus fidem nostram adoritur Satan, nosque immerito apud homines traducit. Quae tentatio admodum periculosa est, quia probitatem nostram cupimus palam esse: nosque male habet, si quum bene affecti sumus alii studia nostra secus interpretentur. Ideo Satan conatur calumniando evertere quidquid pura conscientia factum erit: aut affingit crimen, cuius nulla penes nos culpa est: aut falsis calumniis nos onerat, aut comminiscitur quod nobis nunquam venit in mentem: sed recta conscientia nobis instar muri ahenei esse debet, ut adversus tales criminationes et calumnias Ezechiae exemplo invicti stemus. Quod attinet ad postremum membrum, ubi Rapsaces ei exprobrat quod cultum Dei everterit, quam calumniosum sit, omnibus perspicuum est. Nam Ezechias sustulerat fictitios deos et superstitiosos cultus, quos Deus abominatur. Sed nihil mirum est, impios verum Deum a falso, superstitionem a religione non discernere. Atque id quotidie nobis usu venit: papistae enim, quibus suae tantum superstitiones placent, nos accusant, quod innumera hominum commenta sustulerimus, ac queruntur cultum Dei a nobis imminutum ac prope abolitum esse. Insultant etiam more istius Rapsacis: An Deus istos iuvaret qui cultum eius sustulerunt, profanarunt sacras aedes, et quidquid erat specioso illo ordine constitutum? quia scilicet refulgebant omnia in papatu, atque homines in admirationem rapiebant: ritus vero simplices ac nudos et omni pompa vacuos solummodo retinemus, ideo cultum Dei sublatum putant, quem rebus externis metiuntur. Si quid adversi accidat, clamant merito accidere, culpam omnem haerere in nobis, totum mundum dare poenas nostrae impietatis: atque eo magis insultant, si calamitatem aliquam patiamur. Interim firma fide adversus impias eiusmodi voces perstandum est, ut ostendamus non esse divinum cultum, quem illi obtendunt, sed meras nugas, ac merito sublatas esse: quaecunque finxerunt homines, ad cultum Dei non pertinere, Satanae esse praestigias, nec iis exitialius quidquam esse. Perstandum igitur invicta fide adversus probra omnis generis, quibus Satan pietatis studium nititur obscurare. Odiosum primo intuitu videtur, multis altaribus eversis unum duntaxat relinquere, profanare multa templa, ut unum maneat. Sed una haec defensio Ezechiam facile absolvit, nihil tentasse nisi ex Dei verbo: fuisse igitur uno altari contentum, quia plura erigi Deus vetuerat: statuas omnes diruisse, quia temere erectae fuerant contra legis doctrinam. Eadem hodie nobis causa est adversus papistas, quia non alio titulo nos gravant, nisi quod immensa caeremoniarum congerie reiecta tantum retinemus quod Deus praescripsit. Hic vero non est disputandum quid hominibus placeat, sed quid Deo probetur.

11. (*Et dixit Eliacim.*) Iterum hac circumstantia apparet quam deiecto animo fuerit Ezechias, dum hostis sui famulum tam suppliciter rogat per legatos. Deinde quanto fastu inflatus fuerit Rapsaces, dum preces omnes tam ferociter repudiat. Atque eo maior est indignitas repulsae, quod rem non adeo magni momenti petebant. Haec autem eo pertinent, ut sciamus non stetisse per Ezechiam, quominus furorem hostis placaret: quia regiae dignitatis propemodum oblitus qua potuit modestia lenire eum studuit: ne si quando iniusta violentia urgeri nos contingat, cedere pigeat nostro iure et humiliter deprecari. Quum vero ita se submiserit Ezechias, quia se imparem videbat Assyrio, hoc ad illustrandam Dei gloriam plurimum valet, quod populum fere perditum conservarit. Minus enim illustris fuisset illa liberatio, si e periculo tantum mediocri ereptus esset: sed quum ab interitu non procul abesset, eo magis conspicua est Dei manus, qui insigni miraculo submovit hostem iam cervicibus im-

positum, ac delevit. Rogant autem ne coram populo sic loquatur: quia difficile sit populum natura levem et inconstantem continere: nam facile perturbatur ac trepidat ad minimum terrorem. Ideo Rapsacen optassent non loqui iudaice, quia rationem aliquam pacis moderatam inire cupiebant. Omnes enim vias tentabat pius ille rex, quibus rabiem tyranni illius mitigaret: sed nullo profectu. Nihil igitur a Rapsace obtinent isti legati: deterior fit rogatus, magisque (ut superbi homines solent) insolescit.

12. (*Et dixit Rapsaces.*) Hinc ferociam hostis atque impotentiam perspicimus. Unde etiam apparet regnum Ezechiae prope fuisse desperatum. Hic enim loquitur tanquam victor, neque ut regem alloquitur, sed veluti mancipio insultat. Quum ergo tanta superbia Rapsacen elatum videmus, hoc simul in mentem venire debet, penitus oppressum Ezechiam, omnique fiducia destitutum, ut pro deplorato haberetur. Hinc etiam collige Rapsacen eo missum non esse, ut aliquas pacis conditiones offerret, sed potius ut acciperet ipsum in deditionem, atque populo terrorem incuteret: nam ideo Sennacherib cum manu valida ipsum miserat. Hinc etiam iactat sibi nihil esse negotii cum rege, se populum alloqui ut sibi consulat: atque ut omnes magis terreat, miseriam et aerumnas commemorat, in quas se coniicient, si Ezechiae parere velint: futurum ut pereant fame, et stercus suum comedere, atque lotium bibere cogantur. Operae pretium ergo facturos, si se dedant in tempore, et curam habeant suae salutis.

13. (*Stetit ergo.*) Ostendit propheta quibus artibus conatus sit Rapsaces animum populi concutere. Ac primum refert ipsum iudaice loquutum, quamvis hoc deprecarentur legati. Hoc vero perquam indignum fuit, linguam sanctam quae mysteriis coelestis sapientiae dicata erat profanari, et prostitui ad impias blasphemias. Nec dubium est quin dura infirmis animis fuerit haec tentatio: sed hinc notandum est, nullos esse nocentiores hostes iis qui communi nobiscum lingua utuntur: idque hodie experimur in multis qui linguam nostram, id est, loquendi morem ediscunt, ut se in aures imperitorum ac simplicium insinuare possint, quo eos a vera fide abducant. Nam papistis ante triginta annos lingua fuit barbara et aliena prorsus a stylo spiritus sancti: vix audiebatur ulla vox quae christianam pietatem redoleret: hodie vero eiusmodi artem didicerunt, ut sermone scripturis usitato fucare sciant impietates suas, ac si christiane loquantur. Itaque videmus Satanam architectum esse istius orationis. Idem enim istis magister atque autor est, qui olim Rapsaci fuit. Quum ipsum *stetisse* dicit, ferociam exprimit et arrogantiam impii hominis: nam gestus ipse indicat quam superbe se gesserit. Prius enim stabat: sed tunc ita se composuit, ut magis emineret et magis formidabilem se praeberet Iudaeis. Iterum vero de magnitudine regis sui praefatus mandata eius recitat. Hoc enim Satanae solenne est, hostium potentiam adaugere verbis, et pericula amplificare ut nos animum despondere cogat. Nam ubi inani fulgore rerum humanarum perstricti sunt oculi nostri deficimus. Opponenda est igitur periculis omnibus potentia Dei: quam si semper ob oculos positam habeamus, nihil est quod nobis officere possit. Inflatis buccis et magna arrogantia iactabunt hostes magnitudinem suam ac vires, tenuitatemque rursus nostram et paucitatem ridebunt: sed si Dominus nobiscum est, nihil est quod metuamus.

14. (*Sic dicit rex, Ne decipiat.*) Regium nomen Domino suo vendicans Ezechiam nominat velut privatum hominem, sine ulla tituli adiectione. Eum autem impudenter calumniari pergens virus suum contra Deum ipsum evomit: quia imposturam vocat, ac decipulas, quod in eius gratiam recumbat Ezechias, suosque ad eandem fidem hortetur. Atqui similibus calumniis hodie impetimur a papistis: qui non alio colore nos hominum mentes fascinare aiunt, et in exitium ducere, nisi quod sperandum esse docemus in vero Deo. Sed non est quod miremur, eadem quae in pium regem dicta fuerunt, nobis quoque obiici, quum ab eodem autore et calumniandi magistro Satana profiscantur. Quod negat liberari posse Ezechiae manu, hoc quidem verum est, nisi auspiciis Dei. Nec hoc sibi arrogabat Ezechias, nec honorem Dei ad se rapiebat: quin potius testabatur et suam et populi salutem in Deo sitam esse. Sed colorem aliquem ab hoste adhiberi oportuit: quemadmodum hodie ab impiis fieri solet, quum doctrinam nostram traducunt. Adducunt enim colores, quibus valde speciosa videri possint quae ab ipsis dicuntur: et quidem fallunt, nisi quum propius expenduntur.

15. (*Et ne faciat vos fidere.*) Exhortationem qua populum animabat Ezechias referens, quasi frigidum et nugatorium sermonem extenuat. Unde apparet impios, quamvis Dei virtutem praedicent, eam tamen pro nihilo ducere. Etsi enim non aperte negat Deum opitulari posse si velit, sed eum populo Israel infestum et contrarium fingit: fidem tamen eludens, Dei potentiam in nihilum redigit quantum in se est. Consilium enim eius est ita deiicere populi animos, ut cogantur omnes tanquam desperati subiectionis leges accipere a tyranno victore. Caeterum alio quoque artificio fiduciam auxilii Dei illis excutit, illecebris commodioris vitae animos demulcens: sicuti nihil proclivius est quam deficere a Deo, ubi nos alio trahit utilitatis species. Si blandiatur mundus, si alliciat, spes aeternae salutis facile evanescit: semper enim sensus nostri in praesentem rerum statum defixi haerent. Hoc igitur artificio instructus Rapsaces admonet: Nolite a spe

incerta pendere, accipite potius quod certum est. Atque haec oratio plurimum ad persuadendum valet, quia nihil magis gratum hominibus, quam si in manu habeant quod putant sibi optabile. Aegre autem patiuntur se suspendi, ut quod longe abest praesenti fortunae anteferant. Tale igitur est argumentum Rapsacis: Ezechias promittit vobis auxilium Dei, sed non apparet: suspendit vos a re incerta: rex vero meus vobis ea promittit quae praesentia sunt, ac certo praestabit. Argumentum hoc validum videri posset, sed animadvertenda est fallacia: quia saepe eodem astu nos adoritur Satan, atque abducit a fiducia Dei. Vocat nos Dominus ad spem aeternae vitae: ea latet (nam speramus ea quae non cernimus), promittit se fore liberatorem, atque interim languere nos et fatiscere sinit: ita ut frustra sperare videamur, si praesentem rerum statum spectemus. Hic nos aggreditur Satan: Quid frustra speras? quis fructus fidei tuae? quid extra mundum exspectas? Haec denique quotidiana lucta est. Quum Christus nos in coelum vocat, Satan nos in terra retinere conatur. Ergo promissis mordicus inhaerendum est, ut contra spem in spem erecti confidamus Deo, nec ullis illecebris nos ab eo abduci patiamur.

16. (*Nolite audire.*) Dum animos populi ab Ezechia avertere studet, simul eos ad delitias revocat, ut obliviscantur Deum, nec quidquam ab eo exspectent. Perinde ac si diceret: Nolite Deo credere, sed potius regi meo. Ita nobiscum agit Satan. Nam obscurans Dei bonitatem suis nebulis, et larvas falsae spei nobis obiiciens, clam et oblique subrepit in locum Dei: vel creaturas supponit, ut nos suis laqueis implicet. Obiicit delitias, et genus aliquod vitae facilioris cum hac iactantia: Deus procul ostendit, ego vobis exhibeo. Etsi autem mentio fit Ezechiae, re ipsa tamen fit comparatio inter Deum et Assyrium. Nam Ezechias ut minister Dei erat, nihil obtendebat falso, nec iactabat inanem fiduciam, sed promissis veris et certissimis innixus populo ad quaerendum Deum fidelis hortator erat: Rapsaces vero regem suum ornabat Dei spoliis, et interea minister Satanae erat, ut abduceret populum a fiducia Dei in omnem impietatem. *Facere benedictionem*, est transigere amice: ac si diceret, Nolite quidquam hostiliter designare aut tentare bello. Facite deditionem, obsequia vestra meo regi offerte. Non tantum audientiam sibi fieri postulat Sennacherib, sed etiam populum in nomen suum iurare. Atqui hanc servitutem, quae per se odiosa erat, benedictionis nomine tegit quo magis ad se alliciat. Iubet autem ipsos tranquillam vitam et alia commoda, quibus ante fruebantur, redimere misera ista defectione: nempe si relicto Ezechia ad se egrediantur. Nam deficere a pio rege, qui a Deo constitutus erat, quique typum gerebat Christi, omnium miserrimum atque infelicissimum erat. Nec vero id fieri poterat sine abnegatione Dei ipsius, qui signum illud in Iudaea erexerat coelestis gratiae.

17. (*Donec veniam.*) Nunc conditionem aliam subiicit longe duriorem priore. Significat enim pacem non aliter iniri posse cum Sennacherib, quam si populus in exsilium migret. Quod nihil aliud erat, quam relinquere cultum Dei et degenerare in superstitionem, seque ab haereditate divinitus tradita ultro abdicare. Sed afflictos et extremo periculo attonitos compellans audacter quidvis imperat redimendae vitae causa. Hic clarius perspicimus orationem Rapsacis nihil aliud esse quam imaginem tentationum, quibus in dies Satan fidem nostram oppugnat. Nihil enim magis vulgare est Satanae, quam nos huius mundi illecebris ac delitiis abstrahere a fiducia Dei: fruendum pace et tranquillitate, eamque omni ratione redimendam esse: felicitatem esse in abundantia rerum et copia. Maxime vero rebus adversis abutitur ad nos urgendos, maioreque licentia ad excutiendum Dei iugum instigat, sensim quidem et clandestinis obscurisque artibus se insinuat. Postquam vero nos semel illexit atque ita illaqueavit, ut praesentia bona pluris quam futura faciamus, hanc conditionem subiungit, ut prorsus sibi devinctos et addictos teneat: quam certe vitare non possumus, ubi nos suis captiosis spebus et rerum praesentium gustu irretitos tenet. Porro quia durum asperumque erat exsilii nomen: nec facile erat renuntiare patriae dulcedini, ut nullam eos iacturam facere ostendat, si migrent e regione sua, eam in quam abducendi sunt aeque feracem atque uberem esse dicit. Velum scilicet eorum oculis obtendens, ne quid sibi perire existimarent. Interea astute praetermittit quae plus caeteris omnibus aestimanda erant: cultum Dei, templum, legem, regnum, ordinem sanctae gubernationis, et reliqua omnia quae ad coelestem haereditatem pertinebant. Quae vero potest sine his esse felicitas? Sedulo ergo discat intendere unusquisque mentem in bona spiritualia. Neque enim abs re omnibus mundi lautitiis prosperisque successibus excellentius bonum praedicat, habitare in domo Dei, ne rerum praesentium spe abducti vera felicitate privemur. Haec enim horribilis est poena, qua Dominus incredulitatem hominum ulciscitur, quae piis omnibus pertimescenda est, ne ullis aerumnis aut calamitatibus victi deficiant.

18. (*Ne forte decipiat vos.*) Aliud est argumentum diversum a superioribus, quo populum ab Ezechia et fiducia in Deum abducere conatur. Prius iactabat se Dei ministrum esse, ab eo missum ut Iudaeam deleret, ideoque certam victoriam sibi pollicebatur. Nunc vero palam insultat ipsi Deo. Nec enim primo congressu impii contemptum suum et impietatem prodere solent: sed Dominus tandem

ipsorum affectus patefacit, eosque ipsos animi sui virus detegere cogit. Nunc ergo longius erumpit impius Rapsaces, seque Deo ipso superiorem fore iactat. Loquitur autem in persona domini sui, quod magnas victorias de variis et robustis populis obtinuisset. Hi suos deos habebant, sub quorum tutela servari videbantur. Deos igitur ipsos se vicisse putabat Sennacherib quod vicisset gentes, quae in eorum ope recumbebant. Hinc fit ut eo prorumpat audaciae, ne Deo viventi comparare sese dubitet, quin furore abreptus vires suas opponat ipsius potentiae. Quamvis ergo impii initio dissimulent contemptum Dei, tamen postea ostendunt se omnia sibi, ac sine Deo arrogare. Verbis quidem simulant se victorias idolis suis tribuere: sed postea, ut inquit Abacuc (1, 16), sacrificant reti suo, et suffitum faciunt sagenae suae quod hodie quoque ab hypocritis fieri videmus. Currunt enim salutaturi idola sua, postquam victoriam adepti sunt: sed deinde consilia sua, prudentiam, fortitudinem, apparatus iactant, ut iis plane, non idolis, quidquid accidit ipsos tribuere appareat. Hac ergo tam insolenti iactatione ostendit mendacium fuisse, quod dicebat se Deum autorem victoriarum suarum agnoscere. Porro fieri non potuit quin haec animum pii regis mirum in modum torquerent, quum audiret promissa Dei imposturae nomine damnari: quum impius iste palam insultaret Deo, eumque cum idolis misceret. Atque haec ideo referuntur, ut intueamur patientiam pii regis, nosque, ubi aliquid eiusmodi continget, ad eius imitationem conferamus.

(*An liberarunt.*) Quod se opponit diis omnibus, iisque superiorem se esse affirmat, tam alienum est a communi sensu, ut vel impii ipsi abhorreant: si tamen eos premat Dominus, si adigat in quaestionem, facile extorquet eiusmodi voces. Quum meditata utuntur oratione, fingunt se Dei cultores, sed postea Deus quod intus latebat depromere et fateri cogit. Sciamus ergo superstitionem cum superbia perpetuo coniunctam esse, ita ut qui ignorant Deum adversus omne numen insurgere non dubitent. Ac ne proterviam atque insolentiam impiorum miremur: quia nihil ad humilitatem nos erudire potest quam pura cognitio Dei. Nec vero impius iste excusari potest, quasi merito idolis imbecillitatem et vanitatem suam exprobret. Eius enim mens et animi propositum attendi debent: quandoquidem non ridet superstitionem et vanam fiduciam gentium, sed in idolis ipsis despicit potentiam Dei. Quemadmodum Dionysius ille tyrannus quum deos suos ridebat, pugnabat cum Deo, eumque in certamen provocabat: quia divinum numen, quale animo comprehendere poterat, repugnante conscientia, insectabatur. Ita de reliquis impiis dicendum est, qui falsas religiones, quas Dei esse putabant ludibrio habuerunt. Hic quoque observandum est aliud blasphemiae genus, quo impie maiestas Dei violatur: nempe quod Rapsaces Deum miscet cum idolis, eumque velut unum e turba constituit. Nam quale illud est, Deum immortalem rerumque omnium autorem cum rebus vilissimis, veritatem cum mendacio, gloriam cum ignominia coelum cum terra miscere? Magnus, inquit David (Psal. 96, 4), est Dominus et plurima laude dignus, formidabilis prae omnibus diis: siquidem cuncti dii populorum nihili sunt: at Dominus coelos fecit. Coram ipso decus et honor, potentia, et magnificentia in sanctuario suo.

19 et 20. (*Ubi dii Amath.*) Amath Antiochiam Syriae fuisse putant: *Arpad* eam urbem ex qua versus Damascum coloniae deductae fuerunt: *Sepharvaiim* urbem sitam in regione Damascena. Quod si verum est, Rapsaces vetusta urbium nomina refert, ex quibus prodierant olim populi complures: deinde non modo famae celebritatem perdiderant, sed unaquaeque etiam proprium nomen: ut tanta rerum commutatione magis ipsos commoveat. Quidquid sit, vicinas urbes potissimum designat, quae ut propius cognitae erant Iudaeis, ita suo interitu magis eos afficere poterant. Nec sane dubito, quin haec loca Syriae fuerint et Israelis. Ac si diceret: Videte haec duo regna subiugata, quibus praeerant dii eorum tutores: an Deus vester mihi resistet? Particulam כי interrogative utroque loco accipiunt interpretes: An dii gentium liberaverunt? et an Deus vester eripiet? ego autem, ut sensus melius flueret, malui secundo loco resolvere, Ut eripiat Deus vester. Nam eiusdem vocis repetitio similitudinem notat. Quanquam videtur subesse ironia: quasi dixisset per ludibrium, nempe, ut dii gentium liberarunt suos cultores, ita vobis succurret Deus vester. Haec autem impiorum arrogantia inde oritur, quod non intelligant hominum peccata puniri a Deo quum aliquid adversi patiuntur. Ac primum in eo peccant, quod perversam et praeposteram comparationem adducunt: illum populum vici: ergo sum melior vel potentior. Nec enim agnoscunt se irae Dei exsequutores ad ulciscenda scelera destinatos esse. Nam etsi quid a Deo sibi concessum dicant, id simulate faciunt, nec voluntatem eius aut iustitiam animadvertunt. Postea altius insurgunt: quia audent se cum ipso Deo conferre: Istos vici quibus praeerat Deus: Deum igitur ipsum vici. Atque hic graphice depictum cernimus quod dictum fuerat cap. 10: Heus Assur virga furoris mei: ipse vero non sic cogitabat. Illic enim fideles monebat Deus, quamvis caeca amentia se extollens Sennacherib omnem deitatem obruere tentaret, retinendam tamen esse sententiam hanc, non plus eum posse quam e coelo permissum esset. Nostrum ergo est agnoscere poenas infligi a Deo per manum impiorum qui irae Dei velut instrumenta sunt. Ab iis igitur avertendi sunt

oculi nostri, ut in Deum recta intueamur, cui merito poenas damus. Si praevalent impii, ne putemus fractam esse Dei potentiam, sed nos eius ope indignos esse consideremus. Armat enim hostes in exitium nostrum: iis vires et copias suppeditat: impellit ac flectit quocunque libet, nosque in eorum manus concludit, quum ab ipso abalienati sumus. Quum igitur hodie adversum nos insolescit Turca, quod iamdiu tantam Christianorum multitudinem subegerit, non est quod ideo turbemur, ac si imminuta esset Dei potentia, nec satis virium haberet ad nos liberandos: sed reputare debemus, quot modis et Graeci et Asiatici iram ipsius provocaverint, dum tot foeda et portentosa libidinum genera regnarunt in illis regionibus: deinde horrendae superstitiones atque impietates grassatae sunt. Severissima ergo castigatione opus fuit ad reprimenda flagitia eorum qui falso Dei nomen profitebantur. Hinc Turcae prosperitas, hinc horrenda in toto Oriente dissipatio sequuta est. Interim videmus ipsum insolescentem atque erigentem cristas religionem nostram ridere, suaeque mirum in modum applaudere: sed magis applaudit sibi, retique suo sacrificat, ut iam de aliis impiis dictum est. Convertendi ergo sunt animi nostri in iudicia Dei, ne Turcam suis viribus tantum imperium consequutum esse existimemus. Sed Dominus ei fraena laxavit, ut impietatem hominum et nequitiam ulciscatur. Tandem suo tempore insolentiam quoque ipsius cohibebit. Etsi autem prosperitas signum est benedictionis Dei, ab ea tamen initium facere minime convenit, si rectum iudicium de ipso Deo facere libeat: sicuti Turca et papistae ex victoriis colligunt Deum quodammodo esse sub manu sua: sed ubi verum Deum cognoverimus, ad testandam eius gratiam et virtutem suo ordine accedunt beneficia. Iam vero semper cavendum, ne vel tantillum nobis arrogemus: quia simul ac obrepserit stulta confidentia, statim abripiet nos hic furor, ne Deum quidem nobis parem fore. Initio impiis quoque detestabile erit hoc sacrilegium: sed ubi nos ita dementat diabolica superbia, ut nos spoliis Dei ornemus, facilis est lapsus ad crassam istam insultationem. Retinuit quidem interea Sennacherib aliquam pietatis formam: quia postea legemus occisum fuisse in templo dei sui, quum illic adoraret, ac voluit procul dubio Deum sibi habere propitium: sed quemadmodum hic cum diis gentium ipsum terrae et coeli opificem conculcat, sic occasione data ausus fuisset peraeque se efferre contra proprium idolum.

21. (*Et illi tacuerunt.*) Hoc ideo additum est, ut melius intelligamus quam afflictae res fuerint in tota Iudaea. Quum enim virium aut praesidii nihil propemodum esset pio regi, ideo obmutescit etiam insolescente hoste. Missi erant legati ad ipsum leniendum: ubi nihil efficiunt, tacere iubentur, ne feram illam bestiam irritent, quae plus satis ad saevitiam accensa erat. Quanquam incertum est de legatisne loquatur, an de populo, in quem probra haec iaciebat Rapsaces. Et probabile quidem est, potius hoc referri ad murorum custodes, quos tametsi acriter pungerent hostis contumeliae, non tamen ad rixas vel tumultus provocarunt, quia morem gesserunt edicto regis. Unde etiam colligimus singulari Dei gratia factum esse, ut in rebus perditis tam compositos ad obsequium animos habuerit. Obiiciet quispiam silentium minime indicendum fuisse, quum tales in Deum blasphemiae audirentur. Nec enim dissimulandum est, quum impii Deo contumeliis et probris illudunt, tametsi vitae discrimen subeundum sit: saltem testari debemus nos id aequo animo ferre non posse, quod honori et gloriae ipsius adversatur. Atqui non ideo tacuisse dicuntur quod vel annuendi significationem dederint, vel pro nihilo duxerint contumelias, quae in Deum iactatae, quamvis vocem non exprimerent, cruciabant tamen animos: deinde ad gestus et signa moeroris legatos ipsos impulerunt. Postea enim prae doloris acerbitate discindunt vestes: quo signo se tales blasphemias exhorrere et detestari ostendunt. Sed quia sine ullo profectu rixati essent legati ipsi cum Rapsace, ideo placide ac sine ulla contentione redierunt: populus vero, quia tumultuari utile non erat satis habuit tacitos gemitus impii hominis petulantae opponere. Atque haec non spernenda est fortitudo, ubi ne hiscendi quidem potestas datur: non tamen labascere vel inflecti, sed manere in statione nostra tranquillos. Imo hinc monemur haud semper litigandum esse cum impiis, ubi lacerant Dei nomen, et contumeliis proscindunt: quoniam in acerba contentione, et confusis clamoribus veritas non audietur. Nec tamen propterea ignaviae nostrae indulgendum: ne putemus nos excusandos esse, si quoties impii adversus Deum insurgunt sileamus. Nam silentium nostrum excusatione carebit, nisi aliqua ratione testemur id vehementer nobis displicere et quantum in nobis est, profiteamur nihil nobis esse acerbius, quam nomen Dei violari. Dandum igitur zeli signum, ne putent impii nobis curae non esse Dei honorem, neque affici quum ab ipsis proscinditur.

22. (*Et venit Eliacim.*) Iam videmus non ideo tacuisse Eliacim aliosque legatos, quasi vel applauderent impietati Rapsacis, vel periculi metu tales blasphemias dissimularent: quandoquidem discindunt vestes suas, atque eo signo testantur quantopere ipsis displiceant impia illa convicia. Sobnam excipio, quem pietate vacuum pudor tantum impulit, ut defunctorie cum aliis tristitiae habitum susciperet. Hoc autem moris erat Iudaeis, atque caeteris Orien-

talibus, quum aliquid summopere detestabantur, vestes lacerare: quia ut ardoris multo plus habent illae nationes nobis qui regiones frigidas incolimus, ita gestu, incessu, habitu, externisque signis vehementiam maiorem prae se ferunt. Hic etiam observandum est, eos qui privatas iniurias dissimulanter tulerant, ubi Deum probro affici audiunt, vestes suas scindere. Nam quorum irritabiles sunt animi in privata iniuria, ubi patientia opus erat, nec commoventur ubi nomen Dei probro affici intelligunt, ostendunt se nihil habere zeli aut pietatis.

CAPUT XXXVII.

1. *Factum est autem ut hoc audito rex Ezechias scinderet vestimenta sua, et sacco opertus veniret in domum Iehovae.* 2. *Simul misit Eliacim praefectum palatii, et Sobnam cancellarium, et seniores, sacerdotes saccis opertos ad Isaiam filium Amoz prophetam.* 3. *Qui dixerunt illi: Sic dicit Ezechias: Dies angustiae, et increpationis, et blasphemiae dies hic, quia filii venerunt ad partum, neque est vis pariendi.* 4. *Si forte audiet Iehova Deus tuus verba Rapsacae, quem misit rex Assur dominus eius: ad maledicendum Deo viventi, et arguendum verbis quae audivit Iehova Deus tuus. Tu ergo levabis orationem pro reliquiis quae adhuc exstant.* 5. *Venerunt servi regis Ezechiae ad Isaiam.* 6. *Et dixit illis Isaias: Sic dicetis domino vestro: sic dicit Iehova, Ne timeas a verbis quae audiisti quae mihi exprobrarunt servi regis Assur.* 7. *Ecce apponam illi ventum. Audiet enim rumorem, et revertetur in terram suam: et faciam ut cadat gladio in terra sua.* 8. *Reversus autem Rapsace invenit regem Assur oppugnantem Lobnam.*[1]) *Audivit enim profectum a Lachis.* 9. *Audiens autem de Thirhaka rege Aethiopiae: egressus est, ut pugnet contra te: ex quo audivit, misit nuntios ad Ezechiam, dicens:* 10. *Sic dicetis Ezechiae regi Iuda: Non te decipiat Deus tuus in quo tu confidis, dicens: Non tradetur Ierusalem in manum regis Assur.* 11. *Ecce tu audiisti quae fecerunt reges Assur universis terris, quomodo vastaverunt eas: et tu liberaberis?* 12. *An liberaverunt dii gentium, quos perdiderunt patres mei? Gozam, et Haram, Rezeph, et filios Edem, qui fuerunt in Bithlassar.* 13. *Ubi rex Amath, rex Arpad, rex civitatis Sepharvaiim, Hena et Iva?* 14. *Accepit Ezechias literas e manu nuntiorum, et legit eas, et ascendit in domum Iehovae, et expandit eas coram Iehova.* 15. *Tum oravit Ezechias ad Deum, dicens:* 16. *Iehova exercituum, Deus Israel, qui habitas inter Cherubin: tu ipse Deus solus super omnia regna terrae: tu fecisti coelos et terram.* 17. *Inclina Iehova aurem tuam, et audi: aperi Iehova oculos tuos et vide: et audi cuncta verba Sennacherib, qui misit ad exprobrandum Deo vivo.* 18. *Sane Iehova, perdiderunt reges Assur cunctas terras, terram, inquam, eorum.* 19. *Posueruntque deos earum in ignem, quoniam non sunt dii, sed opus manuum hominis, lignum et lapis, ideo perdiderunt eos.* 20. *Et nunc Iehova Deus noster, serva nos e manu eius: ut cognoscant omnia regna terrae quod tu Iehova es solus.* 21. *Tunc misit Isaias filius Amoz ad Ezechiam, dicens: Sic dicit Iehova Deus Israel. Quoniam me precatus es de Sennacherib rege Assur:* 22. *Hoc est verbum quod loquutus est Iehova de eo: Sprevit te, subsannavit te, virgo filia Sion: movit post te caput, filia Ierusalem.* 23. *Quem probris affecisti? et quem contumeliose aggressus es? Super quem exaltasti vocem tuam, et in sublime extulisti oculos tuos? nempe, super sanctum Israelis.* 24. *In manu servorum tuorum exprobrasti Domino, ac dixisti: Ego in multitudine curruum meorum ascendam in excelsa montium ad latera Libani, succidam summa cedrorum eius, electas eius abietes: tum veniam ad summum extremitatis eius, ad sylvam eius campestrem.*[1]) 25. *Fodiam et bibam aquas: exsiccabo planta pedum meorum cunctos lacus obsidionis.* 26. *Annon audiisti quod a longinquo tempore fecerim eam: a diebus antiquis formaverim ipsam? Nunc vero adducerem eam, ut sit in desolationem, in acervos ruinarum, quemadmodum urbes munitas?* 27. *Nam incolae earum manu fuerunt mutilati, territi et confusi sunt: facti sunt tanquam gramen agri, olus viride, herba tectorum, quae ante maturitatem exarescit.* 28. *Sessionem tuam, exitum tuum, et introitum tuum novi, et iracundiam tuam contra me.* 29. *Quoniam iratus es contra me: ideo tumultus tuus ascendit in aures meas. Itaque ponam hamum*[2]) *meum in narem tuam, et fraenum meum in labia tua: et reducam te per viam qua venisti.* 30. *Hoc autem erit tibi signum: Comedes hoc anno quae sponte nascuntur, secundo etiam sponte provenientia: in tertio vero anno seminabitis*[3]) *et metetis, et plantabitis vineas, et comedetis fructum earum.* 31. *Et adiiciet quod servatum erit e domo Iuda, quodque residuum erit, radicem iacere deorsum, et fructum proferre sursum.* 32. *Nam e Ierusalem egredientur reliquiae, et quod servatum erit e monte Sion: zelus Iehovae exercituum hoc faciet.* 33. *Propterea sic dicit Iehova de rege Assur: non ingredietur urbem hanc, neque proiiciet illuc sagittam. Et non occupabit eam clypeo munitus: neque fundet contra eam balistam.* 34. *Per viam qua venit revertetur, neque ingredietur urbem hanc, dicit Iehova.* 35. *Et protector ero super*

---

[1]) *sic.*

[1]) *in margine:* vel, Planitiei eius. [2]) vel, circulum. [3]) seminabis *etc.* 1551.

hanc urbem, ut servem eam, propter me et propter David servum meum. 36. *Et egressus Angelus Iehovae, percussit in castris Assyriorum centum octoginta quinque millia: et quum mane surrectum esset, ecce omnes cadavera mortuorum.* 37. *Tum profectus abiit et reversus est Sennacherib rex Assur, et habitavit in Ninive.* 38. *Et accidit quum adoraret in templo Nisroch Deum suum* [1]), *Adrammelech et Sarrezer filii eius percusserunt eum gladio, fugeruntque in terram Armeniae, et regnavit Essarradon filius eius pro eo.*

IN CAPUT XXXVII.

1. (*Et accidit.*) Declarat propheta unicam salutis spem reliquam fuisse pio regi, ut ad Deum iustum vindicem suas querimonias deferret. Sicuti dicitur in Psalmo (123, 2), Non secus ac servi vel ancillae, dum laeduntur, ad tutelam heri sui vel herae respiciunt, ita oculos piorum intentos esse ad auxilium Dei. Ergo ubi de Ierosolyma actum videtur, Ezechias terrenis praesidiis nudatus sub Dei protectionem se confert: atque ita fatetur non aliud extremis angustiis esse remedium. Unde etiam clarius effulsit gratia Dei, ut perspicuum esset miraculum, quum pius rex cum toto populo e faucibus leonis istius ereptus est. Notanda igitur haec circumstantia, ut quam illustre sit opus Dei melius intelligamus. Hic etiam docemur quid agendum sit maxime rebus deploratis, ne scilicet pigri vel lenti simus ad implorandam opem Dei, qui nos ipse ad se invitat. Non est expavescendum, nec despondendi sunt animi, sed potius necessitate qua premimur exstimulandi ad opem eius quaerendam: quemadmodum hic ab Ezechia factum videmus, qui statim se recepit in templum non secus ac in asylum, ut sub Dei umbra delitesceret cum toto populo. Addit etiam poenitentiae symbola, scissionem vestium et indumentum sacci, conspersionem cinerum, et eiusmodi. Haec enim solennia poenitentiae signa erant, quum gravi aliqua calamitate afflicti reos se coram Deo fatebantur, veniamque ab ipso flagitabant. Mira vero sancti regis modestia, quod tot praeclaris operibus defunctus, totque virtutum praestantia ornatus, se tamen suppliciter coram Deo prosternere non dubitat: rursus magnanimitas et fidei constantia, quod tam gravi tentationis mole non obruitur, quominus Deum, a quo tam duriter percussus est, ultro quaerat. Vix centesimus quisque reperitur, qui non obmurmuret si paulo severius a Deo tractetur, qui non obiiciat per modum exprobrationis sua benefacta, atque expostulet iniquam sibi rependi mercedem. Alii, ubi eorum votis non respondet Deus, eum colendo operam se lusisse queruntur. Nihil tale in Ezechia animadvertimus, qui rarae pietatis sibi conscius reatus professionem non fugit. Proinde si Deum exorare cupimus, et experiri eius gratiam in rebus adversis, testatam facere convenit poenitentiam nostram, atque ex animo reatum nostrum agnoscere. Nec enim fortuito nobis res adversae accidunt, sed his ad poenitentiam Deus ipse nos expergefacit. Verum quidem est, levis momenti fore saccum et cinerem nisi praecedat interior cordis affectus: quia scimus hypocritas plus satis in caeremoniis esse liberales: sed quemadmodum supra dictum fuit, ubi haec exercitia referuntur ad verum finem, merito ea commendat spiritus sanctus. Et certe fuit hoc rarae pietatis et modestiae signum, quod se hoc modo pius rex cum toto populo ad Dei timorem incitavit: deinde quod voluntariam reatus professionem in squalore et sordibus suscepit. Scimus enim ut reges pudeat se demittere.

2 et 3. (*Et misit Eliacim.*) Legatio haec non tantum huc spectavit ut Isaiam accerseret in societatem luctus, sed ut aliquid solatii peteret ex eius doctrina. Et certe frustra in aerem fundentur preces nisi suffultae sint Dei verbo. Sicuti videmus incredulos plus satis clamosos esse in suis precibus, quum tamen Deum fugiant spretis vel neglectis eius promissionibus. Haec ergo solidae pietatis probatio fuit in Ezechia, quod se addicens studio precandi simul adiunxit spei confirmationem, ne tentationi succumberet. Adde quod rationem divinitus praescriptam tenet, ubi Deum per os prophetae loquentem audire optat. Tametsi enim soli Deo innititur, non tamen repudiat hominis mortalis testimonium. Atque ideo diserte additur prophetae epithetum non sine causa: mittit enim ad Isaiam, ut novo aliquo vaticinio confirmetur: atque ipsum nominat, non ut privatum hominem, sed ut Dei servum, cuius officium erat pium regem consolatione aliqua sublevare. Duo igitur notanda sunt remedia quibus extremis rebus sublevamur. Primum invocandus est Deus ut nos liberet: deinde consulendi prophetae, si modo iis frui licet, ut nobis solatium aliquod afferant ex verbo Dei. Nam eorum officium est, afflictos erigere promissionibus et consolari. Quod si desint, tamen ex verbo satis ampla consolatio suppeditatur. Atque consulendi prophetae isti, qui non suae tantum aetati, sed posteris quoque et omnibus saeculis destinati sunt. Nam licet obierint, libri tamen superstites sunt: vivit eorum doctrina, nec unquam intermorietur. Nunquam ergo destituemur veris remediis, nisi ea respuamus. In summa tamen consulendus est semper Deus. Quaeri poterit, annon abunde instructus fuerit Ezechias et promissionibus Dei munitus? annon hoc diffidentiae signum erat, novas promissiones petere a propheta? Respondeo, non esse imputandum incredulitati aut

[1]) vel, Dei sui.

diffidentiae, quod novam promissionem quaerit: nam sibi conscius infirmitatis suae novas confirmationes accersere non veretur. Semper enim ad diffidentiam nos sollicitat caro, ideoque minime contemnenda sunt nova subsidia: quaerenda potius omnis generis adminicula, quibus tentationes varias repellamus. Nam omnibus ex partibus nos adoritur Satan, atque ita circumvallat, ut nisi probe muniti vix ad eius insidias astusque vitandos pares futuri simus usque ad finem. Quamvis igitur edocti simus verbo Dei ipsum nobis adfore rebus adversis, tamen ubi ad certamen aliquod arduum ventum est, iterum atque iterum os Domini interrogare operae pretium est, et quaerere novas confirmationes, quibus fidem nostram roboremus. Nullae quidem nobis dantur hodie similes prophetiae, sed generales (quae nobis etiam scriptae sunt) in usum nostrum accommodare debemus. Cur autem miserit legatos Ezechias, non autem ipse ad Isaiam potius accesserit ratio in promptu est, quod in templo orabat. Nam communem fuisse luctum ex eo apparet, quod seniores omnes et consiliarii saccis induti erant. Et probabile est preces regis edicto fuisse publice indictas. Quanquam notandum est prophetam non quievisse domi, ut delitiis vacaret, sed eius absentia voluit Deus examinare fidem pii regis.

4. (*Si forte audierit.*) Videtur Ezechias dubitare, an Dominus ipsum audire velit. Vertunt enim particulam אולי fortassis: et sic fere accipitur in tota scriptura. Sed notandum est fideles, etiam si certo sciant Dominum sibi affuturum, tamen quia perplexi sunt ob difficultatem rei in hunc modum loqui solere. Erat quidem Ezechiae causa cur dubius esset, si rem ipsam spectemus: sed quum in verbum oculos convertit, certior redditur de voluntate Dei, ita ut desinat trepidare. Quia tamen fieri non potest, quin remoras fidelibus iniiciat caro, ut non nisi cunctanter et haesitabunde pergant, interdum sermonem accommodant ad praesentem rerum aspectum. Atque alibi observare licet sanctos, ubi etiam de re certa loquuntur, in hunc modum loquutos esse. Nam Petrus, dum Simonem hortatur, Si forte, inquit (Act. 8, 22), remittatur tibi haec cogitatio cordis tui. Nec enim consulit Simoni ut trepidet et rogando vacillet: vana enim fuisset eiusmodi invocatio: sed gravitatem peccati ipsi ostendit, ut animum eius serio percellat, et tandem expergisci cogat, ut ad Deum accedat cum vera poenitentia. Illud ergo, *forte*, non est dubitantis, sed idem quod vulgo dicimus, *Possible:* quum sperare aliquid et promittere nobis audemus. Nec ita loquutus est Ezechias quasi surdus esset Deus ad impiorum voces, vel eum quidquam fugeret: sed quia in eius corde fixum erat principium illud, Deum omnibus propinquum esse qui eum vere invocant, contra desperationem luctari instituens precibus sese armat, et quia non sine difficultate prorumpere nititur, dicit, si forte. Adde quod duas audiendi species hic ponit, quae nodum hunc aliqua ex parte expediunt. Apparet quidem primo intuitu aliqua repugnantiae species in his verbis, si forte audierit, quae audivit. Sed loquutio aptissima est, quod certo et sine controversia persuasus sit Ezechias nihil Deo occultum esse: tantum de hoc secum disceptet, velitne in iudicium vocare Deus blasphemiam impuri canis: quia saepe dum ultionem differt ac dissimulat ad tempus, clausis oculis praeterire videtur. Denique pro confesso sumens omnia Deo conspicua esse et manifesta, tantum anxie quaerit an Deus re ipsa ostendet se ita offensum contumeliis Rapsacis, ut diutius impunitas manere nolit: denique effectualiter audire optat, quum scilicet ea quae confusa et dissipata erant restituit, quum iudicem se ostendit. Tunc enim re ipsa omnia ab eo animadversa et perspecta esse cognoscimus. Hoc modo petit Ezechias, an non audierit Dominus blasphemias Rapsacis, ut eas ulciscatur, et gloriam sui nominis curae sibi esse ostendat? Deum Isaiae nominans non intelligit ab uno tantum homine Deum coli, neque etiam ex numero piorum se abscindit, sed quia ex doctrina manabant preces, pius rex voluit ministerium prophetae commendare, ac testari verum Dei servum esse. Aliquando longius patet ista relatio, omnes enim fideles invocant Deum: Deus vicissim omnes censet in populo suo. Sed peculiariter censetur Isaiae et Pauli Deus, quod specialem vocationem habeant. In summa elogium et commendatio vocationis Isaiae nominatim his verbis continetur.

(*Et levabis orationem.*) Haec secunda ratio est cur Ezechias legatos misit ad Isaiam: nempe, ut ipse quoque una cum aliis precetur. Unde agnoscimus prophetae munus esse, non tantum afflictos consolari verbo Domini, sed etiam interponere suas preces pro ipsorum salute. Ne ergo ministri verbi et pastores functos se officio putent, quum hortati fuerint et docuerint, nisi preces quoque adiungant (hoc quidem facere omnes decet): sed Ezechias ad Isaiam potissimum misit, quod caeteris praeire exemplo suo deberet. Porro *levare orationem* nihil aliud est quam precari: sed notanda est loquutio. Ostendit enim quomodo affectus nostros compositos esse oporteat dum precamur. Scriptura ubique iubet ut animos in coelum erigamus: nulla enim alioqui in nobis esset reverentia Dei. Deinde tantus est in nobis stupor, ut statim obrepant crassae de Deo imaginationes: ut nisi nos in coelum revocaret, eum potius ad pedes quaerere vellemus. Levare igitur orationem est ita precari, ut animi nostri non torpeant in terra, nec terrenum quidquam aut crassum de Deo cogitent, sed ei tribuant quod eius maiestati convenit, serio etiam ardore in sub-

lime aspiret affectus noster. Quo etiam sensu dicitur in Psalmo (141, 2), Ascendat coram te quasi suffitus oratio mea, quasi sacrificium vespertinum. Iam quod pro residuo populo, qui superstes erat, concipi preces cupit, haec quoque circumstantia valere potuit ad Dominum flectendum: non quod hominum more flectatur: sed ita nobiscum agit, seque imbecillitati nostrae accommodat. Quum ergo res nostrae in eas angustias redactae sunt, ut non procul ab interitu absimus, proponenda est Deo miseria nostra, ut aliquid consolationis mentes nostrae percipiant: quandoquidem miseros et afflictos se respicere Deus affirmat. Et quo propiores exitio videmur, eo maiore studio et ardentiore petere debemus ut nobis opem ferat: quemadmodum hic deplorato rerum statu ab Ezechia factum videmus.

5 et 6. (*Et venerunt.*) Quemadmodum prius narravit propheta nullum aliud fuisse pio regi perfugium, quam ut os Domini consuleret, ita nunc id non frustra ab eo factum esse docet: audivit enim consolationem quam optabat. Hoc exemplo moniti si curas nostras et molestias in Dei sinum exonerando levamen ab eo quaeramus, nunquam nos frustrabitur spes nostra: et quamvis non semper exstabunt prophetae in mundo, qualis fuit Isaias, quo tamen expediet modo ipse tempestive occurret ad opem ferendam. Praefatur autem Isaias se Dei nomine dare responsum, imo diserte affirmat ipsum esse oraculi autorem: quia et prophetis semper cavendum est ne quid proferant a se ipsis, et in negotio tam arduo necessaria fuit Dei autoritas. Docuit etiam hoc modo propheta Deum fuisse obvium votis pii regis. Iactant quidem et pseudoprophetae nomen Dei: sed falso: Isaias autem quia verum spiritus sancti organum fuit, iure obtendit sacrum eius nomen a quo missus est, ac primum quidem timere vetans, vel intrepido, vel saltem tranquillo esse animo Ezechiam iubet. Nam quoties audimus hanc vocem, sciamus eam pacem nobis commendari quam fides parit in animis nostris: quicunque enim Deo confisi exitum malis suis ab eo exspectant, patientia sua victores emergunt supra omnes metus, unde etiam in agitatione tranquillitas. Caeterum, quo alacrius pergat pius rex in sperando laetiore exitu, clare exprimit propriam agi Dei causam, cuius patrocinium suscipiet: quia pati nequeat impune nomen suum ab impiis violari, quin iustus tandem iudex appareat. Servorum quoque nomine indignitatem rei amplificat. Nam etsi rex ipse ita loquutus esset, Dominum tamen ab homine mortali contemni, et tam probrose exagitari intolerabile erat. Unde colligere promptum fuit, multo minus a servis tantam contumeliam passurum esse. Itaque personae conditio atrociorem reddit iniuriam.

7. (*Ecce apponam illi ventum.*) Quod alii vertunt: Ponam in eo spiritum, perinde ac si de arcano cordis instinctu ageret propheta, coactum est. Haec vero metaphora optime convenit, in manu Dei esse ventum aut turbinem, qui Sennacherib alio proripiet. Usitata scripturae loquutio est, impios stipulae vel quisquiliis conferre: quia Deus quocunque visum est eos facile impellit, dum se firmissimos stare putant. Exortam igitur tempestatem in regno Sennacherib, vento aut procellae comparat qua e Iudaea pulsus est. Deinde ostendit nihilo plus negotii fore Domino ad propulsandum illum hostem, quam si paleam aut stipulam movere vellet. Atque idem omnino de tyrannis omnibus, quamvis potentissimis, dicendum est. Quod proxime sequitur, Et audiet, exegetice positum esse liquet: ideo in causalem particulam resolvere placuit, Nam audiet. Hic enim est ventus quo excitato repente propulsus est Sennacherib: quia fama de Aegyptio et Aethiope audita in regionem suam redire coactus est. Quod addit gladio prosternendum esse in sua terra, perinde valet, ac si diceret: Nunc lacessit alios et vexat, fines imperii sui late extendere conatur: verum ego ipsi hostes in medio terrae suae sinu excitabo, a quibus profligetur. Nonnulli exponunt terram Israel, sed nimis coactum est. Loquitur enim de terra ipsius Assyrii: et subest tacita antithesis: Hic qui aliorum urbes et regna subigebat, suam ipse regionem tueri non poterit, sed in ea delebitur ac peribit.

8. (*Et reversus.*) Nunc declarat, ut Rapsaces re infecta reversus sit ad regem suum, non in eundem locum in quo ipsum reliquerat: intellexit enim ipsum solvisse obsidionem a Lachis, ac migrasse in Aegyptum ad oppugnandam Lobnam. Hanc urbem Pelusium esse putant nonnulli: alii malunt attribuere Iudaeae. Probabile quidem est, quum de adventu hostium rumor perlatus esset, movisse castra Aegyptum versus, ut suo occursu eos subsistere cogeret. Etsi autem novo bello Deus impetum tyranni moratus est, ut aliquid relaxationis Iudaeis daret, manu tamen hominum noluit devinci, sed tantum palam facere, et quasi producere in theatro indomabilem eius superbiam, quia in magno discrimine non destitit easdem vomere blasphemias, ut paulo post videbimus.

9. (*Audiens autem.*) Quo consilio repente migraverit Assyrius ex Iudaea, ex iis quae sequuntur coniicere licet. Nam Aegypti et Aethiopiae reges foedus inter se inierant adversus Sennacherib, quod eius potentiam nimium augeri viderent, nec finem faceret alias regiones invadendi. Nisi ergo eius violentiae in tempore occurrerent, facile existimabant sibi quoque ab ipso grave periculum imminere. Nec enim saluti Iudaeae consulere volebant hi reges

cum suo incommodo, sed sibi ipsi prospiciebant: ut fere suspiciosa est aliis principibus et populis, ac merito, tam magna unius potentia. Itaque faciunt prudenter, quum iunctis viribus ei tempestive occurrunt. Singulos enim subigi ac deleri facile esset. Hac ratione hi duo reges arma communia induerunt, ut vim atque impetum tyranni istius propulsarent. Assyrius vero tam difficili bello implicitus, legatos ad Ezechiam mittit, ut eum terroribus ac minis ad deditionem impellat: ut tyrannos dementat ambitio, et falsa opinio suae magnitudinis: ideoque verba sua, rumorem nominis sui, atque etiam umbram suam terrori omnibus fore arbitrantur. Hic difficili bello impeditus cogitat de subigenda Iudaea, a qua recedere coactus erat. Pudebat ipsum videlicet, in obsidione non perstitisse. Quod autem praesens efficere non potuit, existimat forsitan absentem se consequuturum. Sed Dominus mirifice opitulatus est suis, qui ab exitio non longe abesse videbantur. Ac primo quidem ad impetum tardandum huic tyranno impedimenta et difficultates obiecit, e quibus non potuit se tam cito explicare: ac si quis rabidae et furentis bestiae ori fraenum, aut naribus circulum iniiceret, quemadmodum etiam propheta iterum dicturus est. Rabies quidem et saevitia non sedatur, sed ita cohibetur, ut nocumento esse non possit. Hoc ipsum hodie perspicimus: quam multi crudeles tyranni ecclesiam Dei perditam vellent? quibus insidiis hoc machinantur? quam varia inter se consilia agitant? quas hinc inde vires colligunt? sed ubi aliquid se effecturos putant, Dominus ipsis excitat repente hostes: interdum ipsos etiam inter se committit, et saevitiam in eos ipsos convertit quam in filios Dei exercere cupiebant. Pergunt nihilominus in sua ferocia, nec moliri hoc vel illud desinunt: ut hic Sennacherib, tametsi satis habeat negotiorum, Ezechiam lacessere non desinit, et tanquam vile mancipium ex throno regio alloquitur, ac veluti subdito imperat, quin etiam Deo ipsi insultat petulanter, et ministrum Rapsacem superat protervia. Tametsi enim eadem erat verborum Rapsacis sententia, tamen hic impudentius et velut magis aperto ore Deo convitiatur.

10. (*Non decipiat te Deus tuus.*) Quam horrenda est haec blasphemia: Deum autorem veritatis ac si frustra lactaret suos, mendacii et imposturae damnare! Quid enim superest Deo sublata veritate, quia nihil magis ipsi proprium est? Deus vero impio homini hanc vocem extorsit, qui tamen antea se numen aliquod revereri simulabat. Nec enim talem impietatem diutius latere sinit, ut ante dictum est. Quod recitat ex Dei persona servandam esse Ierosolymam, hinc coniiciunt nonnulli retectam fuisse prophetiam Isaiae regi Assyrio a proditore Sobna: atque haec verba quodammodo id innuere videntur. Sed nihil opus est talibus coniecturis. Satis enim compertum erat Assyrio, Ezechiam spem suam in Deo locare: nec ignota erant promissa, quae tum ipsi, tum Davidi data fuerant, Haec requies mea, hic habitabo in saeculum saeculi: non quod ipse operam dedisset coelestibus oraculis, sed quia celebris passim erat eorum fama: et Iudaei mirum in modum his gloriabantur, et saepius iactabant adversus hostes auxilium et tutelam Dei. His igitur opponit tyrannus hanc blasphemiam: Non decipiat te Deus tuus. Atque ita sese adversus Deum effert, quasi ipsi satis virium non sit ad tutandam Ierosolymam: sibi vero potentia sit non solum quavis humana, sed etiam divina superior. Hoc autem nititur exemplis comprobare: quod vicerit gentes, quibus alii dii praeerant, et argumentum ducit a maiorum suorum potentia. Hi praevaluerunt diis aliarum nationum: ego vero maioribus meis longe antecello: ergo neque Deus Israel mihi praevalebit. Ita impii homines rebus prosperis magis ac magis sese efferre solent, ut iam se homines esse obliviscantur, nec tantum divinam maiestatem sibi arrogent, sed etiam ipsa maiores se esse arbitrentur. Imo posthabito recti et iniusti discrimine, solis nocendi viribus contenti gloriantur suis et maiorum suorum sceleribus, eoque magis sibi applaudunt, quod a latronibus et sceleratis viris progeniti sint. Nam saepe inter monarchas ut quisque est potentissimus, ita magni latronis dives filius vocari potest. Non dispicit hic tyrannus, iurene an iniuria tot regiones in maiorum suorum potestatem venerint. Nec enim tyranni iuris aut aequitatis rationem habent, quum ad magnitudinem aspirent: satis est ipsis si quomodocunque, seu per fas, seu per nefas, alios sub iugum suum mittere possint. Ita quidquid possunt licere putant. Vulgatum illud tenent, *εἰ ἀδικητέον, τυραννίδος πέρι ἀδικητέον.* Neque hoc unius saeculi incommodum est, sed plus satis hodie quoque experimur.

11. (*Ecce tu audiisti.*) Duplex hic comparatio observanda est. Nam confert Ezechiam cum aliis regibus Iudaeae, qui ipsum antecesserunt, quod inferior sit, et tamen a regibus Assyriae victi fuerint. Contra vero Sennacherib maiorem caeteris omnibus potentiam adeptus audacius insolescit. Sequebatur, Ezechiam ei obsistere non posse. Altera comparatio est regum Assyriae et ipsius Sennacherib cum idolis gentium. Nam si idola populos quibus praeerant tueri non potuerunt, ergo neque Deus Israel populum cui praeest servabit. Hic fidem Ezechiae miris tentationum machinis impulsam fuisse dum legimus, iisdem armis instructi paremus nos ad certandum. Imo dum otium nobis conceditur, studeamus mature nos munire, ut quum in eiusmodi discrimen ventum erit, forti animo obsistamus. Quod si nobis multarum gentium clades obiiciat Satan, distinguenda est nostra conditio: quia etsi paribus

obnoxii simus malis, nos tamen certa salutis fiducia manet qua illi destituuntur.

12 et 13. (*Gozan.*) Huius loci mentio fit 2. Reg. Colligi potest oppidum fuisse Mediae, quamvis nonnulli alibi situm esse putant. Verum satis sit quod Ierosolymae respectu fuit orientale. Charrae saepe mentio fit in scriptura. Plinius hoc oppidum in Arabia locat: sed magis receptum est ipsum Mesopotamiae esse, idque confirmat Abrahae peregrinatio: quia ex patria Chaldaea egressus eo cum patre venit. Charras plurali numero vocant profani scriptores: ubi etiam Crassum cum filio fuisse occisum referunt.

14. (*Et accepit.*) Nunc ostendit propheta quale perfugium in tantis miseriis habuerit Ezechias. Statim nempe concessit in templum, ut coram Domino deplorans calamitatem, cui ipse mederi non poterat, in ipsum suam moestitiam ac curas reiiceret. Neque enim fuit haec caeca vel confusa lamentatio, sed fletu suo et querimoniis Deum ad opem ferendam pius rex flectere voluit. Ac eius quidem exemplo docemur nihil esse melius ubi anxie urgemur, quam nos exonerare in Dei sinum: reliqua solatia omnia, si hoc unum desit, inutilia erunt. Quod literas expandit coram Domino, hoc non facit quasi ipsi ignotum esset quod literis continebatur: sed ita secum agi Deus permittit pro modulo nostrae infirmitatis. Neque enim preces, neque lacrymae, nec querimoniae ea patefaciunt Deo quorum egemus: quandoquidem novit penuriam et necessitatem nostram, priusquam ab ipso quidquam rogemus. Sed hic potius considerandum quid nobis necessarium sit: nempe ut adversariorum blasphemias sibi notas esse ostendat, nec impune iis foro qui eas protulerunt. Hac igitur ratione et consilio Ezechias impii tyranni literas coram Deo explicuit, quo se magis acueret ad precandi studium, zelique sui ardorem magis accenderet.

15 et 16. (*Tum oravit.*) Quia Satanae organum fuerat Sennacherib ad concutiendam Ezechiae fidem, munitionem hanc opponit, quod Deus immensa potentia praeditus sit. Neque enim dubium est, quin his elogiis Deum insigniens ad impetrandi fiduciam se animet. Ut successu non careant preces, statuere semper convenit, Deum omnibus qui ipsum quaerunt remuneratorem esse: praesertim necesse fuit pio regi, ut libere et intrepide obstaculum tolleret quo fiduciae eius cursum abrumpere tentaverat Satan, hoc arripere, quantumvis Dei potentiam suis ludibriis extenuent impii, integram tamen manere. In eo vero apparuit heroica pii regis magnanimitas, quod non solum pro asserenda Dei potentia iurgatus est cum impio rege, sed apud se eam extulit, testemque Deum fecit interioris sui affectus. Ergo antequam precationem ullam formet, fallacias discutit, quibus eius animum labefacere conatus fuerat Satan. Nec tantum Dei omnipotentiam praedicat, sed etiam vendicat principatum quem obtinet in universo orbe. Atque haec eo dicuntur a pio rege, ut sese confirmet in fide quam conceperat de providentia Dei, qua totum mundum et singulas eius partes administrat. Hoc enim potissimum est piis omnibus statuendum: ne frustra sibi orare videantur. Nec tantam vim habuisset regis oratio, si solummodo dixisset: Inclina Domine aurem tuam, aut aliquid eiusmodi, quam dum statuit operum suorum Domino curam esse. Sibi enim persuadet Deum causam istam suscepturum: si Dei proprium est totum orbem regere ac moderari, non patietur hunc tyrannum insolescere, quin arrogantiam eius compescat. Nam Sennacherib arrogabat sibi quod erat proprium Dei: hoc tandem haud impune laturus erat. Quod sub manu et arbitrio Dei statuit omnia regna terrae, ad causam praesentem specialiter accommodat. Interea hoc elogium Deo soli et semper convenit, quod regnis omnibus dominetur. Neque tamen negat quin reges etiam, praesides et magistratus suum principatum teneant, sed ita ut Deo subsint, eique omne imperium atque autoritatem deferant. Quemadmodum Paulus solius Dei imperium esse dicens (1. Tim. 6, 15), principes et magistratus non evertit, sed omnes, quantaecunque magnitudinis atque potentiae sint, a Deo solo pendere ostendit, ne se eius socios aut aequales putent: sed eum agnoscant dominum ac principem suum. Sic igitur autoritatem suam principes retinebunt, si se medios inter Deum et homines contineant, nec altius conscendere velint. Porro hoc colligit Ezechias ex ipsa creatione: quia fieri non potest, ut Deus qui coeli et terrae opifex est, opus suum deserat: quin potius genus humanum, praecipuam mundi partem, sua providentia moderetur. Creationem enim tam angustis finibus circumscribere absurdum est, quasi momentaneae et evanidae virtutis Dei testimonium foret, sed ad continuam administrationem extendere oportet. Hinc apparet tyrannos qui arbitrio suo dominari volunt, Deum honore suo spoliare: quamobrem meritas arrogantiae suae poenas luunt. Aliis quoque elogiis ad confirmationem fidei suae utitur Ezechias. Ac primo Iehovam exercituum nominans rursus commendat eius potentiam. Sed ubi adiungit Deum Israel, sibi propinquum et familiarem reddit: quia non vulgare amoris signum fuerat, curam illius populi suscipere. Eodem pertinet sessio inter Cherubin: ac si diceret, Tu hic collocasti sedem tuam, et te eorum tutorem fore promisisti qui te coram arca foederis invocaverint. Hac promissione fretus ad te veluti ad praesidem confugio. Caeterum mihi non dubium est quin Ezechias ad formam arcae spectarit, quam duo Cherubin circumdabant. Alii interpretantur Cherubin angelos, quasi Deus dicatur regnare in

coelo, atque inter angelos sedere: sed ea interpretatio non convenit: dicitur enim sedere inter Cherubin propter formam arcae, quae hoc modo composita erat. Eam vero certum fuisse symbolum praesentiae Dei scimus, tametsi virtus ipsius illic minime inclusa esset. Atque hoc commemorans Ezechias certo statuere voluit, sibi praesentem adesse Deum, qui velut expansis alis populum ad se colligere dignatus erat. Quum ergo longa inter Deum et nos distantia sit, illud adoptionis pignus amplexus est Ezechias. Quanquam nihil crassum vel terrestre imaginatus est de ipso Deo, sicuti e coelo eum evocare cuperent superstitiosi: sed promissione quam acceperat contentus gratiam Dei non procul esse quaerendam apud se statuit. Haec igitur loquutio notanda est, qua docemur praeeunte verbi luce paulatim conscendere in coelos, ut tamen quoad opem ferendam non fingamus Deum absentem, quando sibi inter nos domicilium elegit. Nam quum eius maiestas terram et coelos longe exsuperet, eum intra sensus nostri captum includere nefas est. Et tamen ut se verbo nobis patefecit pro exigua ingenii nostri facultate vel modulo comprehendere licet: non quo detrahatur e coelesti solio, sed ut mentes nostrae infirmae alioqui et tardae gradatim ad ipsum accedant. Nam quum et verbo et signis ad suam altitudinem nos invitet, eo eniti convenit. Quod si dextri simus interpretes, spiritualis semper apud nos vigebit Dei notitia: nec lapidibus aut lignis, aut arboribus Deum affigemus: nihil terrenum aut crassum de ipso imaginabimur: sed quo propius ad nos descendet, omnibus quae proponit adminiculis ita rite uti studebimus, ne in terra subsidant mentes nostrae: quandoquidem non in alium finem se ruditati nostrae Deus attemperat, nisi ut sacramenta nobis sint pro vehiculis, quae superstitio in contrarium abusum vertit.

17. (*Inclina Iehova aurem tuam.*) Ex his verbis colligimus quam anxius fuerit Ezechias. Nam quae orationi subest vehementia miros curarum aestus spirat, ut facile appareat magna cum difficultate secum fuisse luctatum, ut ex hac tentatione emergeret. Etsi enim precandi fervor vim et magnitudinem fidei ostendit: simul tamen turbulentos affectus quasi in speculo repraesentat. Ac quoties eadem nobis sustinenda erunt certamina, discamus pii regis exemplo fervoribus nostris opponere quae ad fidem stabiliendam valeant, ut ipsa perturbatio nos ad tranquillam quietem ducat: neque nos terreat debilitatis sensus, si metus et anxietas nos acrius sollicitant. Dominus quidem vult nos strenue laborare, sudare etiam atque algere: nec enim promittenda est nobis in umbra et otio victoria: sed post varia certamina felicem nobis exitum pollicetur, quem haud dubie praestabit. Cur vero postulat Ezechias a Deo ut audiat? an eum dormire aut ignorare putat? Minime vero: sed ita difficili in negotio loqui solemus, ut fere abesse Deum, aut aerumnas nostras negligere existimemus. Tanta ergo anxietate se constrictum fuisse ostendit, ut propemodum se destitutum a Deo esse arbitraretur. Idque secundum carnis sensum: quia nisi fidei oculis intuitus esset Deum praesentem, concidisset animo. Perinde igitur est ac si peteret Ezechias re ipsa et experimento palam fieri, quod sub spei custodia absconditum fovebat in animo Dei auxilium. Petit ergo ut aperiat oculos et videat, id est, ostendat haec sibi curae esse. Satis vero declarat Ezechias, qua de re potissimum fuerit sollicitus: nempe, ut Deus iniurias sibi illatas ulcisceretur: nam etsi regni et populi cura vehementer ipsum premebat, tamen pluris ei Dei gloria fuit, quam alia commoda omnis generis. Et certe eius studium animos nostros praecipue afficere atque urgere debet: eoque magis quod salutem nostram cum ipsa coniunctam esse intelligamus. Itaque Ezechias hic tyrannum istum, ut hostem Dei constituens, qui ipsum conviciis et maledictis lacessat, quod Ierosolyma eius nomine et tutela glorietur, colligit Deum non posse urbem cuius patronus est destituere, quin simul nomen suum deserat. Quum ergo Deus pro immensa sua bonitate salutem nostram coniunctam esse velit cum sua gloria, arripiendae sunt nobis istae promissiones, quibus animos nostros obfirmemus: Tametsi impii dum conviciantur Deo, virusque animi sui exhalant atque evomunt, sese obdurent vana spe impunitatis, nullam tamen syllabam fore quam Dominus non audiat, atque tandem in rationem revocet.

18 et 19. (*Sane Iehova.*) Hic incipit Ezechias falsos deos a vero discernere: quod etiam nobis diligenter faciendum est. Impii enim, quibus nihil est lucis, confusas quasdam imaginationes concipiunt de Deo, quae subito evanescunt, ita ut nullum Deum esse putent, vel eum ducant pro nihilo. Deus autem suos vel frigida vel caduca opinione tangi non vult: sed verum Deum se ab illis agnosci, qui virtutis suae fulgore superstitiones omnes discutiat. Non satis est igitur numen aliquod comprehendisse quale profani homines putant, sed ita complectendus Deus, ut discernatur a commentitiis diis, et veritas a mendacio separetur. Et certe ubi semel illuxit animis nostris, statim concidunt falsae religiones quae prius ingenia nostra occupabant. Atque eo magis tenenda haec doctrina est, quia plerique subsidunt in obscuris speculationibus, et sufficere putant si numen aliquod agnoverint. Ignorant plane an Turcarum Deus adorandus sit an Iudaeorum: atque ita volitant in aëre, ut neque coelum (quod aiunt) neque terram attingant. Hac imaginatione nihil pestilentius esse potest: quandoquidem ea Deus cum idolis miscetur ac confunditur, cuius

maiestas gradum suum non retinet, nisi prostratis omnibus figmentis sola emineat. Ideoque verae pietatis initium est, Deum unicum, cui penitus nos addicere convenit, ab omni turba prudenter distinguere. Duabus autem rationibus istos non fuisse deos ostendit: primum quia materia constabant, deinde quod ab hominibus fabricati essent. Ac nihil magis praeposterum est quam hominem sibi sumere creandi Dei licentiam: non modo quia originem habet, quum Deus sit aeternus, sed quia ne ad momentum quidem propria virtute subsistit. Colligat totus mundus quidquid habet virium, ne pulicem quidem formabit. Cuius ergo audaciae est unumquemque mortalium vel deum unum vel plures sibi fingere? Ergo quum nihil in nobis sit nisi caducum et fluxum, nulla a nobis orietur divinitas. Adde quod absurdissimum est ex corruptibili materia et quae sensu caret velle aliquam deitatem elicere artificii respectu: quasi ubi accesserit ligno vel lapidi figura, incipiat deus esse. Hoc igitur modo quidquid superstitionum commenti fuerint homines facile evertitur: quia alibi quam in eorum cerebris quaerenda est soliditas. Imo vanitatis et mendacii damnatur quidquid imaginati fuerint a se ipsis.

20. (*Et nunc Iehova.*) Nunc precationem suam concludens pius rex ex timore cum quo luctatus est emergit. Nec enim dubium est, quin subsidia quibus se hactenus munivit eum animaverint, ut intrepide brevem hanc clausulam subiiceret. Etsi autem Deus non semper suos eripit ex temporalibus malis: quia tamen iam pollicitus fuerat se fore urbis custodem, certo statuere potuit Ezechias irritos fore impii tyranni conatus, qui in eius excidium tendebant. Quod autem Deo rursus obiicit, urbis liberationem materiam fore gloriae illius: hinc colligimus nihil magis esse optandum, quam ut nomen suum modis omnibus illustret. Atque etiam hic summus salutis nostrae finis est, a quo deflectere fas non est, si Deum nobis propitium esse cupimus. Unde colligimus indignos esse eius auxilio, qui propria salute contenti negligunt vel obliviscuntur cur ipsos praestare salvos Deus velit. Nec Deo tantum sunt iniurii in hac ingratitudine, sed sibi quoque plurimum nocent, separantes quae Deus coniunxerat: quia in suis servandis glorificat nomen suum: quod certe maximo, ut iam ante dictum est, nobis solatio esse debet. Porro non tantum cupit Ezechias Deum Israel aliquo loco censeri, sed abolitis omnibus idolis solum esse conspicuum. Multi enim tunc idololatrae passi fuissent ipsum inter alios coli, sed quia socios non admittit, deleri necesse est quidquid deitatis confingunt homines, ut integram monarchiam obtineat.

21 et 22. (*Tunc misit Isaias.*) Ostenditur precationis fructus, quia ubi ad extrema ventum est, Deus auxiliarem manum repente pio regi per Isaiam praebet: non quod protinus exserat manum suam ad hostes profligandos, sed ore prophetae liberationem promittens fidem servi sui adhuc exercet. Isaias certe sicuti a se ipso opitulari non poterat, ita ridiculus fuisset hoc vel illud iactando, nisi persuasus fuisset Ezechias illum sibi divinitus esse missum. Ergo donec specimen ederet Deus suae potentiae in hoc solatio acquievit. Quo docemur semper nobis interrogandum esse os Dei, si in nostris curis et angustiis allevationem aliquam sentire velimus. Nam si reiicimus doctrinam, quam nobis fidelium doctorum opera administrat, omni consolatione prorsus indigni sumus. Ea vero imbuti atque instructi magis ac magis proficere, novasque ex ea confirmationes petere debemus, ut novis doloribus nova subinde occurrant remedia, nec unquam vel acerbissimis in malis consolatione destituamur. Nec enim vel instructissimi omnium ac munitissimi poterunt hac doctrina nimium abundare. Illustre hic in Ezechia fidei et constantiae exemplum proponitur. Et tamen ipsum non semel consolatur Dominus, nec uno tantum vaticinio, sed pluribus ipsum confirmat. Quo magis nos, qui longo intervallo absumus a tali constantia, sciamus multis et variis adminiculis opus habere quae assidue fidem nostram fulciant.

(*Quoniam me precatus es.*) In sacra historia exprimitur verbum Audivi, ideoque אשר illic relativum est. Hic vero vel expositive capitur, vel rationalem particulam valet, sicut aliis pluribus locis. Nam supplere verbum Audivi, quod faciunt quidam interpretes, durum ac coactum est: et optime fluit sententia uno contextu, dum pronuntiat Deus se hoc dare precibus Ezechiae, ut omnes tyranni conatus evertat, impetumque ac furorem cohibeat. Quasi diceret votis pii regis concinere Dei responsum. Et certe quisquis ad ipsum vota dirigit, sentiet tandem quam propensus sit ad respondendum. Sed ideo ut plurimum silet, nec quidquam offert consolationis ex verbo suo, quia ipsi obmutescimus in malis nostris. Summa autem oraculi huc redit, non esse causam cur Ezechias inopiae et debilitatis suae conscius fracto et deiecto sit animo, ubi superbum hunc tyrannum insolescere videt: quia Deus se medium opponet. Quod ergo miseris Iudaeis ita insultabat Sennacherib, Deus se causam hanc suscipere affirmat, sicuti in eum recidebat contumelia. Quibus verbis ostendit, ubi ab incredulis contemnitur sua gratia, eius fore vindicem: fidelesque admonet, ne aegre ferant se mundo esse contemptibiles, modo eorum infirmitas paratum in coelo auxilium inveniat. Magis autem emphaticum est quod ecclesiam totam alloquitur, quam si idem privatim Ezechiae dixisset: quia hac circumstantia augetur indignitas, quod ludibrio habita fuerit miseri populi simplicitas, ac si nullius

momenti esset coeleste auxilium. Perstringitur ergo caecitas Sennacherib, quod Deo posthabito fastuose despiciat afflictam ecclesiam. Urbes quidem filias appellari satis usitatum est. Interdum etiam delicatae urbes virgines nominantur: ut prius alio loco vidimus. Hic vero imbecillitatem urbis Ierosolymae notare voluit, quod instar virginis orbae ac destitutae esset, cui hic impurus nebulo et sceleratus latro insultabat. Deus autem, ceu pater cui haec iniuria infertur, declarat sibi compertum esse quid impius ille moliatur, et qualis sit totius Iudaeae status.

23. (*Cui exprobrasti.*) Proximo versu rem descripsit, qualis ab omnibus animadverti ac conspici poterat: nunc autem altius animos erigit, ostendens hunc tyrannum non solum Ierosolymae insultare, sed ipsi Deo. Hic locus in memoriam redeat, quoties nos impiorum iniuriis et petulantiae expositos videmus. Nam etsi inermes simus, nec quisquam se pro nobis opponat, atque ob tenuitatem nostram magis crescat hostium petulantia, tamen prope est Dominus, a quo velut tutissimo clypeo protegemur. Nam quicunque nobis sunt infesti, bellum cum Deo vivo suscipiunt. Nec vero haec unius saeculi tantum gratia dicta sunt, quin potius ut haec promissio perpetua est, Ero Deus tuus et clypeus tuus: ero amicus amicis tuis et hostis hostibus tuis: ita quo minus virium nobis suppetit, persuasi sumus propiorem nobis fore Dei virtutem. Quum igitur hac conditione Dominus nobiscum foedus inierit ut se pro nobis opponat, ne dubitemus quin re ipsa hoc praestet, atque ostendat sibi iniurias inferri quae nobis inferuntur. In summa, sic nobiscum coniunctus est, ut omnia simul communia habere velit. Caeterum quae in ecclesiam probra iactaverat Sennacherib, Deus in se transfert, ut ostendat longe falli impios dum in sua altitudine superbiunt, ac si impune ecclesiam calcarent, quia ad eorum pedes iacet. Scimus enim Dei providentiam pro nihilo ab ipsis duci: praesertim vero dum fideles conspiciunt sub cruce gementes, indignos reputant quibus auxilietur Deus. Itaque consurgit in medium, et se testatur non secus affici miseri gregis sui contemptu, quam si palam violaretur eius maiestas. Ergo quamvis nos a Deo negligi existiment hostes quoties humanis opibus vident destitui, et eo maiore licentia grassentur ac si in praedam essemus expositi: ex opposito asserit Deus salutem nostram sibi caram et pretiosam esse. Caeterum pluribus verbis superbi hominis fastum et arrogantiam exprimit propheta, ut qui sermone, vultu, gestu, oculis, toto denique corporis habitu prorsus intolerabilis fuerit. Ut enim sibi de se persuadent tyranni, ita sese efferunt, et quasi e coelo delapsi prae se despiciunt omnes. Tandem subiicit, utcunque attenuatae essent res populi, Deum tamen, sub cuius tutela est, integrum in coelo manere. Vesaniam enim Sennacherib perstringit, quod populum a terrena specie aestimans, non reputet Deo peculiarem et sacrum esse. Ergo ut Dei virtute stemus incolumes, nobisque in tempore succurrat eius manus, Israelem ipsius esse oportet. Quod fiet si verbo eius innixi quiescamus sub umbra alarum eius.

24. (*In manu servorum.*) Hoc etiam indignitatem auget et atrocitatem iniuriae: quia minus tolerabile est, convicium fieri a servo quam a domino: dum personae vilitas graviorem iniuriam facit. Unde etiam superbi et arrogantes quo indignius et gravius sit quod minantur, se per quemlibet ex servis vel pedissequis hoc vel illud facturos iactant, quo magis se despicere ostendant, quos oderunt. Voluit igitur propheta indignitatem blasphemiae hac circumstantia exaggerare, quod eam non solum evomuerat proprio ore Sennacherib, sed famulum suum subornaverat Rapsacen, cuius contumeliis subiiceret sacrum Dei nomen. Quae deinde recitat in persona Sennacherib, aliqui generaliter accipiunt de prioribus victoriis quibus potitus, ut iam dictum est, multos populos subegerat. Sed malo simplicius interpretari, atque ad praesentem obsidionem referre. Nam quum prope in manum eius tota Iudaea redacta videretur, occupatis montibus, qui eam regionem undiquaque cingebant, insolescit quasi victor, et se pro iure suo arcibus illis, monte Libano, eiusque cedris et abietibus, aliisque commodis usurum minatur. Ac si diceret, nihil impedimento fore quominus propugnacula, arces et munitissima quaeque loca occupet, totaque Iudaea pro arbitrio suo fruatur. Sic enim tyranni quamvis fateantur martem esse dubium, prosperos tamen bellorum eventus in manu sua esse somniant.

25. (*Ego fodiam.*) Pergit hic tyrannus in viribus suis iactandis, tantumque exercitum se adducturum minatur, ut prae multitudine fontes et omnes fluvios exhauriat. Quanquam per lacus obsidionis intelligunt quidam fontem Siloe, et cisternas ac piscinas quibus carere obsessi Iudaei non poterant, quin siti exarescerent. Et certe priore membro dicere videtur, quamvis sicca esset tota regio, se tamen non metuere ab aquarum penuria: quoniam fodiendis puteis sufficient ingentes militum copiae. Secundo adiungit, sibi ad siccandas omnes urbis aquas rationem in promptu fore, ut siti conficiat Iudaeos. Denique significat Ierosolymam imparem fore obsidioni, neque diutius eam ferre posse, quin protinus se dedat. Atqui dum impii sic efferuntur Deus in coelo sedet, unde iudicium tandem adversus ipsos laturus est. Eo enim spectat haec prophetae narratio, ut illustre Dei iudicium adversus hunc tyrannum consideremus.

26. (*An non audiisti.*) Maior pars interpretum ita hunc versum exponit, quasi Dominus nihil ab hoc tyranno fieri aut iam factum esse declaret, quod ore prophetae non praedixerit, atque ita autorem earum rerum se esse pronuntiet. Ego vero aliter interpretor: nempe, quia Deus Ierosolymae tutor est, salvam fore eius auxilio. Ac emphatice suppresso urbis nomine, pronomen demonstrativum usurpat, ac si nullo in pretio essent aliae omnes coram Dei oculis. Alii pronomen referunt ad liberationem quae pendebat ab arcano decreto Dei. Verum quisquis prudenter et prophetae consilium et verba expendet, fatebitur Ierosolymam ipsam potius designari. Conquestus fuerat Deus se violatum fuisse indignis probris: et tamen recitando verba Sennacherib tantum Libani et vicinae regionis meminerat. Nunc ut ostendat sub nomine Libani indictum sibi esse bellum, proponit, quod saepe alibi, sua manu fundatam esse Ierosolymam, suisque auspiciis conditam. Unde sequitur non posse, nisi ipso expugnato, eam everti a Sennacherib. Quae doctrina passim occurrit, ac saepius repetitur in scripturis. Atque hic continetur eximia consolatio, qua se pii in extremis quibusque angustiis sustinere possint: nempe quia a Deo electi sunt, ita sub perpetua ipsius tutela fore. Hoc enim argumento utitur: ecclesiam fundavi, perpetuo igitur mihi curae futura est salus ipsius, quia quod coepi opus inchoatum non relinquam, sed ad fastigium usque perducam. Denique Dominus testatur se tueri et conservare opus suum, quoniam hoc ad honorem ipsius et salutem nostram pertinet. Caeterum alio sensu formator ecclesiae vocatur quam vulgo creator coeli et terrae. Nam peculiare eius opus sumus τὸ ποίημα, ut inquit Paulus (Eph. 2, 10), eius spiritu reformati, quemadmodum prius aliis locis tractatum est. Itaque hoc opus universa mundi fabrica praestantius est: ne quis industriae suae aut virtuti tribuat, quod in ecclesiam Dei sit cooptatus. Nec enim frustra eius figmentum vocamur. Quaeri potest, cur Dominus se Ierosolymam a diebus antiquis formasse dicit. Erant enim aliae urbes longe antiquiores. Respondeo, hoc non esse referendum ad externam formam aut staturam urbis, sed ad aeternum illud decretum, quo sibi in ea domicilium elegerat. Nam etsi pronuntiatum fuit tunc demum quum arca exstructa est: Haec requies mea, hic habitabo (Psal. 132, 14): praeterea per Mosem (Exod. 20, 24): Ubicunque memoriam fecero nominis mei, veniam ad te et benedicam tibi: tamen longe antea id erat a Deo constitutum. Nam ante iacta mundi fundamenta, sicuti etiam docet Paulus (Eph. 1, 4), electi sumus. Et Iacobus (Iac. 1, 18) nos sermone veritatis genitos esse docet, ut simus veluti primitiae omnium creaturarum. Nos ergo prae omnibus creaturis servabit, nec interire unquam patietur. Et sane eadem ratione qua vocatur Christus primogenitus omnis creaturae, ecclesia, quae est corpus ipsius, dignitatis et excellentiae principatum obtinet in toto mundo. Rabbinis sua deliria relinquo, quod Deus ante coelum et terram creaverit Messiam et Ierosolymam cum solio gloriae. Sed hoc tenendum est, quia toti mundo ecclesiam suam praeferre dignatus est, fidum eius protectorem fore. Quod sequitur in fine versus, *nunc adducerem ipsam*, etc. alii prorsus trahunt in diversum sensum. Fateor quidem verba praeteriti temporis esse apud prophetam, Nunc adduxi eam et posui: verum quia trita est linguae hebraicae temporum mutatio, propheta haud dubie, ubi praefatus est Deum esse ecclesiae suae conditorem, et quidem ut nobilissimum sit operum eius specimen, inde ratiocinatur fieri non posse ut eam subiiciat communibus ruinis. Interrogative ergo legendum est: An nunc adducam eam, vel adduxerim? quasi diceret, an paterer aboleri ipsam, ut alias urbes quae dirutae ac vastatae sunt? Nam confert Ierosolymam cum aliis urbibus quae ab Assyrio eversae fuerant, et redactae in eius potestatem, ne quis existimet tam facile a tyranno everti posse: quando eiusdem non est conditionis cum aliis quae dirutae et solo aequatae sunt. Ideoque non est comparanda cum aliis urbibus etiam munitissimis. Hae enim facile concidunt cum suo robore terreno: ecclesia vero quamvis tenuis atque exigua, firmum et stabile fundamentum in Dei electione habet, nullisque fluctibus aut tempestatibus everti potest. Miras conversiones videmus in toto orbe saepius accidisse, eversas respublicas, sublata imperia, potentissimas nationes subactas, earumque nomen exstinctum et gloriam deletam esse. Ubi nunc maiestas imperii romani? ubi nobilitas illius gentis quae orbi universo dominata est? Si quae nunc illius reliquiae exstant (quae paucae sunt) nonne miseram servitutem subierunt exsecrandi illius monstri, Antichristi videlicet, cuius tyrannis per totum orbem grassatur? ubi nunc est romana illa libertas? ubi illustris reipublicae forma? Annon Roma officina nequitiae et diversorium flagitiorum omnium merito dici potest? Verum inter horrendas istas conversiones, Dominus Ierosolymae, id est, ecclesiae se adfuturum esse significat: atque ut inter istas mutationes varie affligetur atque agitetur, staturam nihilominus, vel saltem concussiones eius vel pressuras non fore obstaculo, quin per varias resurrectiones a saeculo uno in aliud propagetur. Quamvis autem eadem ecclesiae membra non semper exstent in mundo, idem tamen corpus est, eidem capiti, nempe Christo, coniunctum. Tuebitur ergo Dominus civitatem suam, atque efficiet ut permaneant filii servorum suorum, ut eorum semen in saeculum firmetur.

27. (*Nam incolae earum.*) Hic melius exprimit propheta quod prius breviter attigerat: non esse aestimandam ecclesiae conditionem ab huius mundi statu. Nam etsi munitae urbes capiuntur, et robustissimi quique animis fracti in hostium potestatem veniunt, tamen stabit ecclesia ac vigebit, quandoquidem non propria virtute nititur, nec in terra radices sed in coelo habet. Subest enim hic tacita antithesis inter urbes munitas quas incolae pavefacti et conterriti tueri non possunt, et ecclesiam Dei, quae sola eius gratia suffulta omnes impetus sustinet ut nunquam excidat. In Deum enim solum refert omnia, a quo vitae initium, continuum vigorem, perseverantiam, omnes salutis partes, ac beneficia omnia obtinet. Hinc docemur omnia praesidia nihili esse, nisi adsit manus Domini. Frangentur et concident omnes humanae vires, nisi eius virtute fulciantur: arces, propugnacula, copiae quantumvis ingentes nullum sine ipso usum habebunt. Quod similitudines mox additae clarius exprimunt: sicuti operae pretium fuit fidelibus commendari singularem qua Deus ipsos prosequitur gratiam, ne profanis hominibus terrenas suas opes invideant. Quamvis ergo illorum vires illustres ac splendidae sint, tamen oleribus et gramini similes esse docet, quae ad tempus quidem virent, sed cito marcescunt. Eas etiam magis extenuat alia similitudine quam subiungit: nempe herbae tectorum. Illa quidem eminet atque conspicua est, sed quo altiorem occupat locum, ardori propior est, atque citius exarescit, nec ullum omnino usum habet, sicuti etiam in Psalmo (129, 6 sq.) dicitur, non benedici a transeuntibus. Nam etsi sublimes, ac velut in coelum evecti potiantur rerum ac floreant, tamen cito concidunt. Quemadmodum igitur maior est segetis usus quae humi ad pedes iacet, quam eius sterilis herbae quae supra tecta elata est: ita humilem servorum suorum conditionem longe potiorem esse Dominus ostendit, quam eorum qui viribus suis instructi supra alios sese efferunt, et adversus Deum ipsum gloriantur. Quod de ariditate subiicit, quartam hic similitudinem adiungi nonnulli putant, sed puto expositionis vice additum esse a propheta: ac si diceret, eiusmodi herbam ante culmum, id est, ante maturitatem exarescere: sicuti etiam dicitur im Psalmo, Priusquam evellatur exaruit.

28. (*Sessionem tuam.*) Redit ad intolerandam superbiam illius tyranni, qui omnia sibi arrogabat, quasi nullius imperio subditus, Deumque prae se despicere et conviciis insectari audebat. Eius superbiam et insolentiam retundit: Atqui novi sessionem tuam. Quum enim haec ferociendi causa sit impiis, quod nemini se subiectos, nec Dei ipsius providentiae subesse putant: ostendit eos nihil omnino posse, nisi quantum ipse permiserit. *Sessio et exitus* hic pro consiliis, institutis et machinationibus accipiuntur. Impii et profani homines varia consilia agitant quibus populum Dei opprimere ac perdere possint. At quoquo se vertant, quamcunque ineant viam, nihil sine voluntate Dei efficient. Retinentur enim providentia Dei, atque huc aut illuc impulsi praeter animi propositum feruntur saepe in optimum finem, prout Deo visum est: cuius propriae sunt partes dirigere gressus hominum. Furorem quoque Sennacherib sibi notum esse admonet, significans dum tumultuantur in terra impii, se in placido silentio ridere eorum vesaniam. Et quia proterviebat Sennacherib, atque impune id se facere existimabat, hoc nominatim addit propheta, ne fideles hoc novum vel absconditum esse Deo, aut se ab ipso neglectos esse putent.

29. (*Quoniam iratus es contra me.*) Quo magis furiose insurgunt impii adversus Deum, et rabido impetu feruntur, eo magis sese iis opponere tandem solet. Exsultare quidem ad tempus ipsos et quodammodo voti compotes esse sinit, sed ipsos post longam tolerantiam domat, ac veluti iniecto fraeno cohibet, ne omnia sibi in manu esse putent. Huius rei insigne fuit documentum Sennacherib, qui furendo contra Deum, quod audacius sese extulit, eo graviorem in se eius iram expertus est: quod impiis etiam omnibus exspectandum. Concinna autem est subsannatio stolidae licentiae, ac si dixisset, Video quid sit, placide et blande tecum agendo nihil proficerem: quia implacabilis est furor tuus. Sed quia cicurari non potes, instar truculentae bestiae te compescam. Atque hoc modo apertius declarat Deum non tantum videre et nosse quae agitant vel moliuntur impii, sed etiam ita moderari, eorumque ferociam cohibere, ut invitos quocunque volet trahat, ac si quis feram bestiam fraeno aut circulo constrictam duceret. Quod alii hamum vertunt ego circulum interpretari malui: quoniam hamus piscibus, non ferae bestiae conveniret. Coactus autem fuit Sennacherib redire per viam qua venerat, quia celeriter rebus infectis compendium quaesivit in reditu, quum omnes Iudaeae et Aegypti partes lustrare in animo haberet: quod sponte facturus non erat, nisi occultis modis eum Deus retraxisset.

30. (*Hoc autem erit tibi signum.*) Nunc sermonem suum ad Ezechiam et totum populum convertit. Nam quod alloquutus est Sennacherib, hoc non fecit quasi ipse audiret: sed ut efficacius piorum animos ad maiorem fiduciam excitaret, tyranno absenti contemptim illudens. Si enim simpliciter dixisset: Confide Ezechia, tametsi Sennacherib insolescat ego tamen ipsum reprimam in tempore: ea oratio minus emphatica fuisset quam ubi tyrannum ipsum compellat, et in eum fulminando animat fideles ad spernendam eius audaciam. Postquam igitur tyrannum alloquutus est, nunc tempestiva

sequitur apostrophe ad Ezechiam et populum, eisque liberationem promittit: non tantum ut e faucibus immanis bestiae illius ipsos eripiat, sed etiam ut Ezechias tranquille fruatur regno: reliqua vero plebs omnia habeat necessaria ad vitam prospere et feliciter degendam. Sic ergo amplificat beneficium liberationis, ut non uno tantum modo, sed variis se populo suo consulere velle ostendat. Nec enim semel et ad momentum duntaxat e periculis suos eripit, sed eos large et munifice prosequitur beneficentia sua, ut fructus in longum tempus appareat. Verum signi loco proponi non recte videtur quod ipsa liberatione posterius fuit. Nam si obsessos in bonam spem erigere volebat, praelucere debuit, non autem referre quid postea facturus esset. Respondeo, signorum duo esse genera: quaedam enim rem praecedunt, atque ad ipsam nos veluti manu ducunt: quaedam vero subsequuntur ad confirmationem rei, ut melius haereat animis nostris nec ulla oblivione deleatur. Exempli gratia, quum Dominus populum suum reduxit ex Aegypto, plura ante signa Mosi dedit, sed et aliud post liberationem statuit: Sacrificabitis mihi post triduum: ne scilicet tanti beneficii immemores essent, sed gratos se praestarent Deo post hanc gratiae accessionem. Tale est signum quod hic describit Isaias. Et certe non parum ad fidei confirmationem valet continuum tenorem statui nobis ante oculos, ut quam varia sint erga nos Dei beneficia consideremus. Depulso hoste periculum erat a fame, quae bello ut plurimum succedit. Vastatis enim et populatis agris, summam annonae caritatem consequi necesse erat. Dominus in tanta penuria quae futura videbatur, promittit fore ut alimenta non desint. Atque hoc apertissimum liberationis signum proponit, quo certius persuadeat se fore huius liberationis autorem, vel saltem ut hoc cordibus infixum maneat. Hoc quidem incredibile erat, spemque omnem et opinionem superabat: sed fidem Ezechiae et populi ita expergefieri oportuit, ut tanta liberalitate audita alacriores essent ad bene sperandum: deinde ut eventus doceret non posse tam luculenta Dei opera fortunae adscribi. Sensus ergo est: Postquam expulerit hostem Deus, eum ita cohibebit, ut novas copias adducere nequeat, et tranquille tua regione fruaris: cibaria etiam et alimenta suppeditabit, ut nihil omnino sit quod desideres. Caeterum quia (ut fieri solet) magnam annonae partem consumpserant, aliam corruperant, nec liberum fuerat obsessis vel profugis agriculturae dare operam, victum illis fore promittit absque satione, donec in tertium annum seminent.

31. (*Et adiiciet quod servatum erit e domo Iuda.*) Prosequitur superiorem sententiam. Dominum enim ita liberaturum Ierosolymam significat, ut non sit postea curam ipsius abiecturus, sed in finem usque futurus eius servator. Et certe quidquid beneficiorum in nos confert Dominus, perpetuae in nos benevolentiae signum ac testimonium est, ut nos ab eo nunquam destitutum iri intelligamus. Sed hic praecipue memoria tenendum est quod ante attigimus, causam tuendae Ierosolymae Deo fuisse, quia illic sanctuarium sibi delegerat, et inde etiam exoriturus erat Christus. פליטה liberationem proprie significat: sed hic nomen est collectivum pro hominibus liberatis: quemadmodum alibi captivitas pro captivis ponitur. Nec vero abs re incrementa promittit exiguis reliquiis: quia utcunque soluta esset obsidio, populus tamen in angustias redactus tenuem gaudii materiam habebat: ac vix in tanta paucitate speranda erat plena restitutio. Huius ergo doloris mitigandi causa terram incolis fore plenam asserit, ac si uberrimus frugum proventus horrea prius vacua repleret: nec vero sola vastitas terrae Iehudah piorum animos deiicere, vel moestitia constringere poterat, sed etiam maior illa imminutio, quum decem tribus in exsilium abductae essent. Quanquam ergo ita sint accisi, Isaias Deum facturum esse denuntiat, ut pristinum statum recuperent, et subolescat immensa multitudo. Sic enim Dominus attenuari suos atque ad extrema redigi patitur, ut postea magis gloria ipsius in eorum liberatione refulgeat. Quod autem eo tempore praestitit, hodie quoque sperandum est: ut quo magis debilitari ecclesiae vires atque in nihilum redigi cernimus, eo certius persuasi simus promptam in manu Dei rationem esse, qua tenuem numerum multiplicet. Nec enim iudicio nostro metienda haec instauratio est. Porro tantam vastitatem fore significat, ut quasi evulsa radice penitus interiisse videatur ecclesia: ut certe tristissimum excisionis spectaculum erat clades regni Israel. Sed talis futura propagatio dicitur, ut arbor fere evulsa radices late proiiciat. Etsi autem non prae se fert magnam proceritatem ecclesia, quemadmodum solent huius mundi principatus: Dominus tamen occultam vim subministrat qua praeter humanum modum vegetatur et augescit. Ne ergo terreamur quum radices nullae apparent, aut interiisse existimemus: promisit se effecturum ut radices deorsum mittat. Addit etiam *fructum*: quia non instar herbae solummodo virescit (quod prius de impiorum statu dictum est): sed fructum uberem profert. Atque ita Dominus perficit in ea quod semel inchoavit.

32. (*Quoniam Ierusalem.*) Prius similitudine radicis et fructuum liberationem ecclesiae praedixit: nunc citra figuram idem declarat. Alludit autem ad obsidionem, qua populus exiguus, qui in urbe restabat, quasi in ergastulo conclusus atque in extremas angustias redactus erat: nunc futurum dicit ut egrediatur, eique tota regio pateat, et absque

metu audeat libere spatiari. *Egressus* enim hic opponitur angustiis in quas trepidos Iudaeos compulerat terror hostium. Quamvis hac voce non modo liberum exitum significat, sed propagationem gentis, quae in summam paucitatem redacta erat. Quod enim non modo Iudaeam rursus operuit hominum frequentia, sed ex reliquiis productae sunt ingentes copiae, quae se in diversas orbis plagas diffunderent: hoc fieri non potuit, nisi ex illa paucitate Dominus non unum tantummodo populum, sed plures procreasset. Zelum Dei non solum opponit hominum consiliis, quo operis praestantiam commendet, sed pro causis omnibus sufficere admonet, ut Deus admirabile documentum edat suae virtutis. Res erat, ut dictum fuit, prima specie incredibilis: undique multa obstacula, nihil vero adiumenti. Deum igitur eo amoris fervore ecclesiam suam complecti docet, ut insolito modo operari non dubitet in asserenda eius salute. Eadem loquendi forma in causa simili usus est capite 9, 7.

33. (*Propterea sic dicit.*) Nunc redit ad liberationem de qua prius loquutus erat. Primum enim pollicebatur Deus se expulsurum Sennacherib: deinde cibaria et alimenta suppeditaturum, quibus populus vesceretur, tametsi regio nudata ac vastata esset: tertio, effecturum ut paucitas illa in multitudinem immensam excresceret. His ergo declaratis ad primum redit: quoniam reliqua sine isto inania videri potuissent: hoc est, nisi populus e manibus illius tyranni liberatus esset. Se ergo Deus instar propugnaculi fore denuntiat, qui ipsum prohibeat ab ingressu urbis. Imo se obvium fore, ut propiorem accessum impediat, ne ipsam oppugnet. Ait enim ipsum sagittam proiecturum non esse, nec balistam. Nam סוללה potius pro balista, vel alio eiusmodi instrumento quo tela proiiciuntur, quam pro aggere hoc loco accipiendum puto. Neque enim proiiciuntur aggeres aut funduntur.

34. (*Per viam.*) Quid sit eadem reverti via prius diximus: nempe, discedere re infecta, ut vulgo dicimus, *Il s'en est retourné comme il est venu*, quum nihil effectum est, et irriti sunt conatus. Ut id confirmet, addit a Domino ita dictum esse. Nam simul atque loquutus est qui mentiri non potest, verbum ipsius perinde amplecti atque exosculari decet, ac si iam sublato discrimine constaret effectus.

35. (*Et protector ero.*) Ratio est proximae sententiae, cur scilicet in urbem non perveniet Sennacherib: quoniam Dominus eam protegat. Propheta igitur hic iubet Ezechiam et universum populum oculos in Deum convertere, quoniam formidabilis erat illius tyranni aspectus, ut ad eum expavescere posset. Quemadmodum si hodie hostium nostrorum potentiam consideremus, consternabimur metu, vixque ullus erit sperandi locus: sed Deus recta nobis intuendus est: amplectenda eius promissa, quibus veluti clypeo muniamur: et quia satis est virium Deo ad mortalem hominem reprimendum, in eum oculos nostros convertere oportet. Nec enim ad tempus illud promissio haec restringenda est, sed ad omnia extendi debet. Quanquam plenior est loquutio prophetae, et sensum uberiorem continet. Affirmat enim Deus se praesidem fore et custodem urbis: quia scilicet sua fide tuendam susceperat. Ex eo colligit salvam fore, quia certa sit in suo praesidio salus. Hoc vero se facturum dicens *propter* se, Ezechiam et pios omnes ad memoriam gratuiti foederis revocat. Nam Iudaei saepius duriter severeque obiurgati, obstinate iram Dei in se provocaverant. Ideoque non modo digni erant quos omni ope destitueret, sed in quos extrema ederet horribilis vindictae exempla. Ergo ut desperationi occurrat, Deum illis auxiliatorem fore docet: non quia in ipsis reperiat causam, sed quia se ipsum potius respiciet. Primum ut firmus maneat in proposito, ne abiiciat genus Abrahae quod adoptavit, ne pietatis cultum aboleat, ne sacrario deleto exstinguat in terra nominis sui memoriam: deinde ne gentium sannis et opprobriis exponat nomen suum. Atque hic continetur tacita exprobratio qua merito populus urgendus erat. Plus enim negotii fuerat pio regi in eo placando quam in arcendo hoste. Diffidebat enim, tumultuabatur, nec ullam salutis spem reliquam esse existimabat. Ergo merita populi aut alterius non spectabat Dominus, sed gloriae tantummodo suae rationem habebat. Nam subaudienda est quae apud Ezechielem (36, 22) exprimitur antithesis: Non propter vos domus Israel hoc faciam, sed propter me. Iam quum hodie similis sit nostra ratio, ne dubitemus peccatis nostris hunc clypeum obiicere: Quamvis centum exitiis dignissimi simus, Deo tamen sufficere bonitatis et constantiae suae respectum, ut impleat quod promisit. Etsi autem hypocritis nihil prodest, Deum esse perpetuum ecclesiae suae tutorem: electis semper hoc tutissimum erit asylum: Quamvis ad propitiandam iram Dei nihil ex se ipsis afferant, quia tamen non aliunde quam immensa sua bonitate inductus ecclesiam erexit tuerique statuit, non passurum ut unquam intereat. Sed apprime notatu dignum est quod sequitur, *propter* David servum meum: etsi enim Deo quaerenda non fuit extra se ipsum causa, quia gratuito amore complexus fuerat populum illum: non abs re tamen Davidem quasi certissimum amoris pignus in medium proponit, in cuius manu foedus pepigerat, et cui se fore in patrem testatus fuerat. Neque eum inducit propheta ut hominem privatum, sed ut sacrum regem, cui thronus Dei manu stabilitus erat, sub cuius auspiciis ecclesia incolumis maneret, qui denique mediator esset inter Deum et ecclesiam:

quo nomine angelos quoque ipsos praecelluit, quatenus gerebat Christi personam. Etsi autem paulo post prostratum fuit solium et laceratum diadema, non fuit tamen inanis haec confirmatio, Deum adhuc ad tempus velle urbem protegere, quia irritum esse nolit quod de regni perpetuitate Davidi testatus fuerat. Et scimus populi exsilio non prorsus abolitum fuisse principatum in posteris Davidis, donec tandem emersit Christus, qui alibi hanc ob causam David vocatur. Hinc apparet quam ridiculi sint papistae, quum meritis sanctorum tribui fingunt quod Deus nobis ignoscit. Nam hic longe alia Davidis quam aliorum sanctorum ratio est ob promissionem quae illi data erat. Poterat enim Abrahamum aut alium nominare, cuius non parva esset in ecclesia autoritas. Sed quum hic de conservanda ecclesia, de perpetuitate regni Christi agatur, eum potissimum nominavit qui inter alios nominatim promissionem illam acceperat: Haec requies mea, hic habitabo. Quum igitur promissi, non personae hic habeatur ratio, bis stulti sunt papistae qui intercessionem sanctorum, quam commenti sunt, hinc iuvari putant. Imo quod pro se obtendunt eorum errori plus quam contrarium est, quia hic interponitur David unici mediatoris typus, qui fictitias eorum intercessiones excludit.

36. (*Et egressus angelus Iehovae.*) Nunc propheta narrat quid Assyrio acciderit, ne Dominum frustra loquutum esse existimemus. Vaticinium ergo suum eventu comprobatum esse ostendit, ut facile liqueret divinitus esse missum, nec quidquam temere protulisse. Nec vero tam memorabile Dei opus ad dictum unum restringi debuit, sed in toto cursu doctrinae parta fuit ut legitimo prophetae autoritas eiusque sancita vocatio. Nam recenti memoria rem passim notam ac celebrem narravit, unde testatum fieret usque ad finem mundi eius ore loquutum esse Deum. Ubi vero ista fuerit ab angelo inflicta clades, non satis constat. Recepta quidem vulgo opinio est, eam in obsidione urbis Ierosolymae accidisse: sed potuit in itinere etiam accidere, hoc est, quum Sennacherib ad obsidendam urbem veniret. Hoc ego in medio relinquo quia parum interest. Certe ex contextu aperte iudicamus, non tam prope accessisse tyrannum, ut telum in urbem mittere potuerit. Repudiandum quidem illud commentum quo Satan per scriptores profanos tam illustre Dei iudicium obscurare conatus est, quum in bello aegyptiaco pars exercitus peste consumpta esset, Sennacherib reversum esse in propriam ditionem. Neque enim tanta unius noctis strages pesti adscribi potest, et pater mendacii pro solita sua astutia, quod ecclesiae suae beneficium praestitit Deus, in Aegyptum avertit. Res quidem ipsa clamat Ierosolymam mirabiliter fuisse ereptam quasi ex medio interitu: praesertim quum ea quam vidimus legatione iam perfunctus esset Isaias, qua non ambigue testatus fuerat Deus se hoc Iudaeis potius quam Aegyptiis daturum. Ac ne quis naturalibus mediis miraculum involvat, diserte additur, angeli manu tantam multitudinem caesam fuisse. Nec vero novum est Dominum uti ministerio angelorum ad procurandam piorum salutem, quorum usui omnes exercitus coelestes destinavit. Idque non parum ad confirmandam fiduciam nostram valet, quum infinitam custodum multitudinem pro nobis excubare audimus. Solus quidem Dominus satis per se potest, ac certe solus nos servat: angeli enim manus quodammodo sunt ipsius: unde etiam virtutes et potestates vocantur. Sed infirmitatem nostram non parum sustinet, quod coelestes ministros nobis custodes ac defensores constituerit. Interim penes solum Deum tota laus resideat, cuius organa tantummodo sunt angeli, ne in superstitionem papistarum incidamus, qui angelos praepostere colendo in eos transferunt virtutem Dei. Quo errore doctissimos quosque saeculis omnibus scimus fuisse implicitos. Iam vero an unius angeli aut plurium manu hoc effectum sit, non possumus certo pronuntiare, nec certe ad rem magnopere attinet. Tam facile enim Dominus per unum angelum quam per mille idem efficere potest. Nec enim utitur eorum opera quod velut aliena ope indigeat: sed potius ut imbecillitatem nostram sustineat, sicuti prius dictum est. Magis tamen probabile, quod etiam melius respondet prophetae verbis, huic iudicio praefectum fuisse unum angelum, sicuti in veteri redemptione angelus per totam Aegyptum transierat qui primogenita percuteret. Quanquam autem per angelos malos interdum suas vindictas Deus exsequitur, unum tamen ex voluntariis suis ministris elegit Deus per quem ecclesiae saluti consuleret.

(*Centum et octoginta quinque millia.*) Exercitum adeo ingentem fuisse nihil est quod miremur, sicuti faciunt imperiti, qui incredibile et fabulosum putant, quum tantam multitudinem in bellum prodiisse audiunt: propterea quod longe minoribus copiis bellum gerere soleamus. Sed longe aliam Orientalium rationem esse satis testantur historiae, et res ipsa hodie palam facit. Nec sane mirum est ab iis tam ingentes in bellum duci copias, quum aestus, laborum, inediae longe tolerantiores sint, et longe minore victu contenti sint, et delitiis careant quibus hodie milites nostri corrupti sunt. De ratione et modo caedis hic nihil certi traditum est. Iudaei ipsos fulmine percussos esse divinant sine testimonio aut probabili coniectura. Ut enim audaces sunt in fabulis comminiscendis, ita sine iudicio quidquid eis in mentem venerit, pro certo affirmant ac si historia aliqua testatum esset. Caedem vero illam haud ita apertam fuisse satis ostendit haec narratio. Nam prostratos iacuisse dicit. Quod si

fulmine icti essent, hoc certe neminem latuisset, neque praetermissum esset a propheta. Posset igitur hinc refelli coniectura Iudaeorum: sed hoc in medio relinquere malo. Satis enim est quod Dominus, quum Ierosolymam ab Assyrii manu liberare vellet, exercitum subita internecione, sine ulla hominis manu, delevit.

37. (*Et abiit.*) Nunc ostendit quam turpiter retro cesserit superbus hic tyrannus, qui iam cupiditate totam Iudaeam voraverat, seque prius audebat adversus Deum ipsum attollere. Pluribus autem verbis discessum eius exprimens propheta fugae turpitudinem oblique perstringit. Neque enim supervacua est repetitio: Abiit, profectus est, recessit. Additur etiam nomen regis, maioris ignominiae causa: en magnus ille rex, cuius potentiam Rapsaces tantopere iactabat. Non venerat in Iudaeam, ut cum illa ignominia discederet. Repellitur ergo Dei manu et tanquam stipula a vento proiicitur. Habitatio Nineves iterum admonet non minus animo quam viribus fuisse fractum: quia sponte non quievisset, nisi desperatio fuisset catenae instar. Contentum igitur pristina sua ditione fuisse intelligit, cuius tunc caput et sedes erat Ninive. Postea quum a Chaldaeis victi sunt Assyrii, imperium Babylonem translatum fuit, nempe decem annis post mortem Sennacherib, quibus regnavit Essarradon eius successor, cuius hic fit mentio. Nam quum parricidae non carerent fautoribus, non difficile fuit gentem factionibus divisam subigi et opprimi ab exteris hostibus. Itaque hac occasione fretus Merodach invasit Assyrios, atque in potestatem suam redegit.

38. (*Quum adoraret.*) Hic Iudaei sibi eam divinandi licentiam permittunt, qua semper uti solent. Fingunt enim Sennacherib oraculum consuluisse, ac petiisse cur Iudaeos vincere non potuisset: Responsum esse, quod Abraham filium suum Deo immolare voluisset. Tunc tyrannum eo exemplo filios suos mactationi destinasse, ut Deum suum promereretur: hinc filios crudeli instituto patris infensos eum in templo idoli sui occidisse. Sed nihil est quod eiusmodi coniecturas moremur, in quibus Iudaei praebent se nimium impudentes. Hic autem velut in pictura contemplari operae pretium est infelicem exitum tyrannorum, quos Dominus sine hominum manu delet, quum omnia suo impetu deiecturi videantur: atque omnium ludibriis ipsos exponit cum sua potentia. Sennacherib qui cum ingenti exercitu venerat in Iudaeam, cum paucis domum redit, ac velut in triumpho a victore Deo agitur. Sed nondum finis: quia in medio monarchiae suae sinu, in urbe primaria, in templo ipso, cuius reverentia contemptissimis quibusque ex plebe praesidio fuisset, trucidatur: non ab aliquo externo hoste, non a tumultuante populo, non a proditoribus, non denique a servis, sed a propriis filiis, quo plus sit dedecoris in ipsa caede. Est enim animadvertendum, quod inexhausti isti gurgites, qui se libenter in aliorum sanguine volutarunt, a suis caeduntur: atque ab iis dant poenas a quibus vel maxime securi esse debuissent. Hoc enim magis horrendum est quam si alieni ipsos occiderent. Sed ita crudelitatem eorum ulciscitur Dominus, qui dominandi libidine ne innoxiis quidem pepercerunt. Cuius rei varia in profanis etiam historiis exempla exstant, in quibus iudicia Domini intueri promptum est. Adde quod inexplebilis eius cupiditas iustam mercedem recepit, quod dum ampliandis longe lateque finibus intentus est, res domesticas componere non potest, ut concordiam alat inter liberos: quia dum aliis neglectis in alios est propensior, inde exorta est conspiratio. Nec vero tyrannus hic solummodo occisus est, sed regnum quoque haud ita multo post eversum fuit, sicuti iam diximus. Interea ne quid successor eius moliri auderet contra Iudaeos, divinitus ipse quoque intestinis dissidiis retentus est.

CAPUT XXXVIII.

1. *In diebus illis aegrotavit Ezechias usque ad mortem. Et venit ad eum Isaias filius Amoz propheta dixitque illi: Sic dicit Iehova, Praecipe quoad domum*[1] *tuam: quia tu morieris, et non vives.* 2. *Tunc vertit Ezechias faciem suam ad parietem, oravitque Iehovam.* 3. *Ac dixit: Obsecro Iehova, recordare nunc quod ambulaverim coram te in veritate, in corde perfecto, et recte fecerim in oculis tuis. Flevitque Ezechias fletu magno.* 4. *Tunc factum fuit verbum Iehovae ad Isaiam, dicendo:* 5. *Vade et dic Ezechiae: Sic dicit Iehova Deus David patris tui: Audivi orationem tuam, et vidi lacrymas tuas: ecce ego adiicio ad dies tuos annos quindecim.* 6. *Et eruam te de manu regis Assur, atque urbem hanc: et protector ero huic urbi.* 7. *Erit autem hoc tibi signum a Iehova, quod Iehova hanc rem facturus sit, de qua loquutus est:* 8. *Ecce ego reduco umbram graduum, quibus descendit in horologio Achaz per solem decem gradibus: et reversus est sol decem gradibus in horologio, quibus iam descenderat.* 9. *Scriptum Ezechiae regis Iuda, quum aegrotasset ac convaluisset a morbo suo.* 10. *Ego dixi in succisione dierum meorum, vadam ad portas sepulcri: privatus sum residuo annorum meorum.* 11. *Dixi, non videbo Deum, Deum in terra viventium: non aspiciam hominem ultra cum incolis saeculi.* 12. *Habitatio mea discessit, et convoluta est*

[1]) *in margine:* Vel, domui tuae. *Sic 1551.*

a me, quasi tabernaculum pastoris: succidi quasi textor vitam meam, ab elevatione[1]) *succidet me: a die usque ad noctem conficies me.* 13. *Supputabam ad auroram: sicut leo ita contrivit ossa mea: ab aurora ad noctem conficies me.* 14. *Sicut grus aut hirundo garriebam: gemebam quasi columba, elevabantur oculi mei in sublime. Domine, vim fecit mihi, recrea me.* 15. *Quid loquar? Qui dixit mihi, ipse fecit: Movebor*[2]) *omnibus diebus vitae meae in amaritudine animae meae.* 16. *Domine, etiam omnibus qui ultra eos vivent, vita spiritus mei in illis (nota erit) et me quod dormire feceris, et vivificaveris me.* 17. *Ecce in pace amaritudo mihi amara, et tibi placuit*[3]) *animam meam (eruere) a fovea: quia proiecisti post tergum omnia peccata mea.* 18. *Quoniam non infernus confitebitur tibi, neque mors laudabit te: nec exspectabunt qui in foveam descendunt veritatem tuam.* 19. *Vivens, vivens, ipse confitebitur tibi: sicut ego hodie. Pater filiis notam faciet veritatem tuam.* 20. *Iehova ad me servandum: et cantica nostra cantabimus omnibus diebus vitae nostrae in domo Iehovae.* 21. *Dixit autem Isaias, Accipient massam ficuum, et adhibebunt ulceri, et vivet.* 22. *Dixerat enim*[4]) *Ezechias, Quod signum, quod ascensurus sim in domum Iehovae?*

IN CAPUT XXXVIII.

1. (*In diebus illis.*) Nunc alio tentationis genere pium regem graviter concussum fuisse refert propheta, quod scilicet lethali morbo correptus de vita desperaverit: neque id modo, sed etiam quod morte sibi divinitus indicta diros cruciatus perpessus sit, ac si hostiliter e coelo Deus in eius caput fulminasset. Quo id tempore acciderit, an post obsidionem, an quum obsideretur, non satis constat: sed de hac re non est magnopere laborandum. Facile ex historia sacra colligitur, circiter decimum quartum regni ipsius annum hoc evenisse, vel quum invaderetur ab Assyrio, vel postquam liberatus est. Nam viginti novem annos regnavit: decimoquarto irruptio in Iudaeam facta est ab Assyrio: quindecim autem anni additi sunt promissione quae hic refertur a propheta: atque ita efficiuntur viginti novem. Unde apparet non procul a decimoquarto anno Ezechiam hoc morbo laborasse. Tantum dubium est an obsidionis tempore, an postea aegrotarit. Mihi certe coniectura probabilior videtur, ipsum obsidione soluta in morbum incidisse. Nam si obsidionis tempore aegrotasset, id omissum non fuisset a propheta. Contra vero narravit eum misisse legatos, ivisse in templum, expandisse literas coram Deo, accersivisse prophetam: quae homini graviter aegrotanti non conveniunt. Quod si tot malis simul accessisset morbus, circumstantia illa omittenda non fuisset. Sequamur ergo in rebus dubiis quod magis verisimile est: nempe quod liberatus ab hoste pius rex invaditur morbo, atque graviter periclitatur. Quanquam non abs re etiam notatur continua fere series, ut sciamus vixdum respirandi datum fuisse spatium: sed quum vix enatasset ex naufragio uno, repente in aliud aeque formidabile fuisse raptum. Meminerimus igitur varias piis sustinendas esse tentationes, ut nunc bellis, nunc morbis, nunc aliis aerumnis conflictentur, et interdum quasi perpetuo tenore alia ex aliis succedant mala, totaque vita assidue belligerandum sit: ut quum ex aliquo periculo erepti fuerint, se ad aliud subeundum parent. Sic enim comparatos esse oportet, ut quum moerorem moerori Dominus adiicere volet aequo animo ferant, nec ulla calamitate frangantur. Si qua detur intermissio, hoc suae infirmitati concedi reputent, sed ex brevibus induciis non conficiant sibi longam pacem falsa imaginatione: novas agitationes concipiant, donec terrenae vitae cursu defuncti perveniant ad tranquillum portum.

(*Usque ad mortem.*) Gravitas morbi pio viro valde molesta esse potuit. Primum lethalis morbus graves dolores secum affert, praesertim ubi accedit ulceris inflammatio. Sed hoc omnium acerbissimum erat, quod Deum sibi adversum et infestum poterat iudicare: quia ereptus e tanta calamitate statim ad mortem, quasi regno indignus, raperetur. Praeterea nulli tunc ipsi liberi erant: et eo mortuo magna rerum mutatio sequutura videbatur. Itaque haec apprehensio irae Dei longe acerbius torquet piorum conscientias, quam ulla corporis aegritudo, nec fieri certe potest, quin si gustum illum favoris Dei amittant, protinus opprimantur. Sed Deus quasi oleum camino addere ex professo volens praecise mortem indicit, et quo acrius eum pungat, spem omnem vivendi adimit: neque enim supervacua est particula *non vives:* sed augendi vel confirmandi causa additur, quasi dictum esset nullum esse locum remedio. Tergiversantur enim homines, etiamsi mors instet, quaerendisque hinc inde effugiis inhiant. Quare ne velut in rebus ambiguis circumspiciat Ezechias, bis audit sibi esse moriendum. Atque ut mundo valedicat, iubet propheta celeriter mandare quid post mortem suam fieri velit, quasi diceret, nisi velis a morte deprehendi, mature statue de rebus tuis domesticis. Caeterum obiter hic videmus a Domino probari quod semper apud omnes homines usitatum fuit. Nempe ut morituri mandata dent propinquis aut domesticis atque de familia sua constituant. Ionatan vertit: Commenda alicui domum tuam: sed constructio aliud docet. Debet autem unusquisque, quum ei ex hac vita migrandum est, testari sibi curae esse officium suum, atque

[1]) *in margine:* Vel macie, aut morbo. 1551: ab initio. [2]) Vel, trepidus incedam. [3]) Vel, amasti animam meam e fovea interitus. [4]) Vel, autem.

familiae etiam in posterum prospicere. Praecipua tamen cura esse debet, non legatorum et institutionis haeredis, sed ut eorum quos Dominus curae nostrae commisit saluti consulatur.

2. (*Tunc vertit.*) Nunc recitat quomodo affectus fuerit Ezechias accepto hoc nuntio, ut pietatem eius et fidem perspiciamus. Non fremit, neque indignatur infidelium more: sed aequo animo fert hanc plagam: non altercatur cum Deo, quasi iam satis malorum ab hostibus passus esset, nec tam acerbe novo iterum genere plagarum fuerit tractandus. Atque haec vera patientia est: non semel aequo animo ferre aliquod malum, sed in finem usque perseverare, atque ad nova semper incommoda paratum esse. Maxime autem excipere Dei iudicia placido silentio, neque obstrepere eius severitati, quamvis rigidior appareat: sicuti fatetur David se obmutuisse, quia videbat sibi negotium esse cum Deo (Psal. 39, 10). Atque huc spectat conversio vultus *ad parietem:* pudore enim et moestitia deiectus, quasi hominum conspectum fugeret, sese colligit, totumque ad Deum convertit, ut in eo penitus conquiescat. Gestus quidem ipse est indifferens: sed plurimum nostra interest nihil obiici oculis aut sensibus nostris quod ab oratione avocet, ut liberius coram Deo vota nostra effundamus. Sumus enim lubrici natura, et facile distrahimur: quamobrem non possumus nimiam ad nos retinendos diligentiam adhibere. Quod si palam sit precandum retardamur pudore, ne si ardorem nimium prae nobis feramus, ambitiose id facere videamur: aut veremur ne inepti gestus excidant: ideoque avocamenta omnia tollenda. Non avertit igitur faciem Ezechias, quasi obstupefactus, vel morose et contumaciter respuens allatum sibi nuntium, sed hoc modo se ad precandum acuit. Quod palam vota sua non format, sicuti quum ante in templum ascendens praeibat reliquae turmae, signum est extremae anxietatis, ac si moeror totum eius corpus contraheret. Interea singulare pietatis exemplar est, quod morti addictus non desistit a Dei invocatione. Vox illa, *morieris* et non vives, non modo ad pungendum, sed penitus vulnerandum ac perfodiendum eius cor tendebat: ac si Deus hostiliter ad eum perdendum irrueret. Erat enim formidabile irae signum, praecipitem rapi de vita in medio aetatis flore, et exterminari e mundo quasi hominum consortio indignum: ideoque non modo cum morte, sed cum ipso inferno, dirisque tormentis luctandum fuit. Unde sequitur plus concepisse animo quam sonarent prophetae verba. Etsi enim non statim expedire se potuit, spiritus tamen perplexo et caecutienti animo suggessit gemitus inenarrabiles. Et certe absurda fuisset legatio, nisi Deus externa servi sui voce quasi mactatum arcano instinctu recreasset. Verum quia desperatione correptus nunquam aspirasset ad poenitentiam, praecessit mactatio. Deinde sequutus est arcanus ille vigor qui mortuum Deo consecraret.

3. (*Dixit, Obsecro.*) Videtur hic expostulare cum Deo, atque exprobrare anteactam vitam suam, quasi immerito vexetur: sed longe aliter res habet. Potius enim sese instruit ac munit adversus gravem et periculosam tentationem, quae alioqui obrepere potuisset. Nam quod adeo severe in eum animadvertebat Dominus, cogitare poterat se ab eo reiectum, destitutum, reprobatum, et quaecunque prius egerat ab eo repudiari. Quamobrem acuit sese atque erigit, et testatur se, quidquid egit, bona conscientia egisse: denique statuit, quamvis moriendum sit, non tamen displicuisse sua studia Deo, ut inde aditum sibi ad preces et bonam spem patefaciat. Non opponit igitur Deo sua merita, nec quidquam exprobrat, quasi immerito puniatur: sed munit sese adversus difficilem tentationem, ne Deum videatur iratum habere, quod vitia correxerit et corruptelas, quae passim in regno, ac praesertim quoad religionem, vigebant. Suis tamen permittit etiam Dominus quodammodo ob res bene gestas gloriari: non ut merita sua apud ipsum iactent, sed agnoscant beneficia ipsius, sicque eorum commemoratione afficiantur, ut ad omnia aequo animo ferenda parati sint. Interdum vero eos ad sanctam iactantiam cogit hostium importunitas, ut bonam causam indici suo ac vindici commendent: sicuti David improbis hostium calumniis innocentiam suam ad Dei tribunal intrepide opponit (Psal. 7, 9, et 17, 3). Sed hic Satanae astutiae occurrere voluit Ezechias, quam experiuntur fideles, dum humilitatis praetextu eos desperatione obruit: ideoque sollicite cavendum ne animos absorbeat tristitia. Caeterum ex eius verbis colligimus quaenam vera sit pie vivendi regula: nempe, ubi primas tenet cordis integritas, quando nihil est quod magis abominetur Deus, quam ubi simulatione nostra vel ipsum, vel homines fallere studemus. Nam ut hominum oculos perstringat operum splendor: ficta sanctimonia, quae tanquam nominis eius profanatio, iram eius provocat. Et merito quum spiritus sit, spirituale obsequium exigit, et cor duplex sibi abominabile esse pronunciat. Ideoque merito exordium facit Ezechias a cordis sinceritate. Vox enim hebraica שלם, quam vertunt perfectum, nihil aliud est quam integritas quae simulationi opponitur: quod etiam patet ex nomine veritatis: sicut Paulus docet (1. Tim. 1, 5), finem legis esse caritatem ex puro corde et conscientia bona et fide non ficta. Profert etiam fructus qui a recto corde velut a radice gignuntur: non tantum ut se ipsum, sed alios etiam confirmet, in quibus aliqua offendiculi occasio haerere potuisset. Itaque non nutabat neque vacillabat Ezechias, sed offendicula, quae in plerisque esse poterant, adimere

volebat. Sed iterum notandum est quomodo vitam instituere conveniat, si Deo studium nostrum probare cupimus: ne quid scilicet nisi ex eius mandato. Nam ut pompas omnes, quibus se venditant hypocritae, reiicit ac damnat, ita etiam pro nihilo ducit commentitios omnes cultus, quibus se frustra stulti homines fatigant, dum posthabito eius verbo eum promereri satagunt. Ergo Ezechias, qui pluris sciebat fieri obedientiam quam sacrificia, non tantum se cucurrisse dicit, quod saepe fit praepostere, sed vitam suam formasse ad Dei obsequium, qui solus est idoneus arbiter. Hinc colligere possumus quantus fuerit in ipso ardor precandi. Nam etsi undiquaque nihil praeterquam irae Dei signa appareant, tamen ad ipsum confugere fidemque exercere non desinit. Id quod piis omnibus in gravissimis aerumnis studiose diligenterque faciendum.

4. (*Factum fuit verbum.*) Infixo, ut aiunt, aculeo discesserat Isaias: quasi pro derelicto habens quem Dei ipsius nomine damnaverat. Interea vero quam trepida inquietudine vexatus fuerit, imo quanta formidine correptus, partim ex cantico licebit colligere. Quantum temporis intercesserit inter discessum prophetae et reditum nescitur: certum tamen est laetum vitae nuntium non prius allatum esse, quam post longas durasque agitationes sentiret se penitus esse deploratum. Hoc enim serium fidei examen fuit, abscondita Dei facie teneri in tenebris demersum. Diximus autem quomodo sublata consolationis doctrina non tamen fuerit exstincta pii regis fides, quin scintillae aliquae micarent: quia scilicet occulto spiritus instinctu gemitus inenarrabiles ex abysso moeroris sursum ad Deum emerserint. Unde etiam colligimus sic in die tribulationis exaudiri fideles a Deo, ut non statim affulgeat Dei favor: sed consulto differatur, dum vere humiliati fuerint. Quod si regem tanta pietate imbutum tormentis fere confici oportuit, quo melius ad expetendam Dei gratiam excitaretur, et dolore fere consumptus ex inferis ad Deum gemeret: ne miremur si quando inter metus et curas nos ad tempus aestuare sinens solatium votis nostris longius differat. Sed videri posset absurdum, quod Deus quam tulerat sententiam, paulo post quasi poenitentia ductus retractet: quia nihil minus convenit eius naturae quam propositi mutatio. Respondeo, mortem sic denuntiatam fuisse Ezechiae, ut tamen apud Deum decreta non esset, sed ita de fide Ezechiae periculum facere voluit. Subaudienda igitur in ista denuntiatione conditio. Nam alioqui irrevocabile decretum Dei Ezechias nec poenitentia, nec precibus revocasset. Verum sic ei Dominus, ut regi Gerar ob sublatam Saram, ac Ninevitis, minatus est. Rursum excipietur, alienum videri a Deo quod ficte denuntiat, idque autoritati verbi derogare, atque effici ut promissiones et minae ponderis minus habeant. Sed idem de forma verborum tenendum est quod de sententia iam dixi, mortem Ezechiae minatus est Deus, quia mori nolebat. Et certe praedici necesse non fuisset, imo ne utile quidem nisi parato remedio. Iam sicuti consilium Dei fuit servum suum metu et horrore humiliare, ut sponte se damnans deprecando poenam effugeret: ita asperius loquendo, et praecisa mortis denuntiatione eum prosternere voluit, ut tanquam mortuus e sepulcro vitam sibi restitui expeteret. Ideoque tacita conditio subaudienda fuit, quam si non statim percepit Ezechias, postea tamen satis opportune cognovit fuisse adiunctam. Neque inde colligere licebit Deum ulla fictione usum fuisse, dum sermonem accommodavit ad captum et profectum hominis. Nihil novum est si prius occidit quam vivificet. Ergo ut spirituali mortis specie Ezechiam praepararet, ac paulatim formaret ad novam vitam, partem sermonis suspendit.

5. (*Iehova Deus David patris tui.*) Initio quum merum terrorem incuteret, satis habuit nudum et simplex Dei nomen proponere, ad cuius coeleste tribunal reum citaret: nunc consolationem afferens peculiari elogio Deum insignit, ut causam et fontem gratiae designet: ac si diceret, ne summo iure agat cum Ezechia, respectu foederis sui quod pepigit cum Davide, ad misericordiam flecti. Scimus nihil esse difficilius, quam animos serio irae Dei sensu expavefactos in bonam spem erigi, ut Deum sibi propitium sentiant. Quare ista confirmatione opus fuit, ut intelligeret pius rex, qui apud se perditus erat, se in vitam a qua exciderat rursus posse attolli: quia excidere non poterat oraculum de regni illius perpetuitate. Ergo quia apud se exanimatus erat quum putaret de vita sua actum esse, ut respiret, profertur in medium memoria promissionis, quae tunc celeberrima erat: Quamdiu sol et luna in coelo fulgerent reges semper ex semine et posteris Davidis in electo populo dominaturos. Haec tabula fuit quam apprehendens ex naufragio emergeret. Neque enim David hic ut privatus quispiam nominatur, sed rex aeternus, apud quem deposita erat promissio, quae fulcire Ezechiam poterat. Aeternum dico, non in se, sed in semine benedicto. Quia autem aeternitas illa in Christo demum manifestanda erat, cuius Ezechias cum aliis regibus typum gerebat, solida bene sperandi materia esse debuit, quod filius esset Davidis. Itaque quoties propriis peccatis sentimus nos arceri a Dei accessu, ut ad nos perveniat eius gratia, haec praefatio veniat in mentem, utcunque ab eo alienati simus nostra culpa, esse tamen patrem Christi, qui caput nostrum est, et in quo semper recondita nobis manet salus. Denique nuper Deus ex officio iudicis loquutus erat, nunc se reconcilians mediatorem statuit qui ad ipsum placandum occurrat.

Porro ubi ianuam spei aperuit, preces Ezechiae dicit a Deo fuisse exauditas: quod ad precandi studium nos plurimum stimulare debet. Nam etsi de salute nostra ultro sollicitus sit Deus, neque solum dormientes, sed nondum natos praeveniat sua beneficentia: dum tamen se votis nostris concedere testatur quidquid beneficiorum largitur, minime excusabilis est torpor noster, si tam liberaliter invitati partes orandi negligimus. Neque tamen fingendum est meritorias esse preces, quibus tam indulgenter obtemperat Deus, sed dum gratuito praestat quod gratuito promisit, hunc adiungit cumulum suae liberalitati, quo magis fidem nostram exerceat. Neque enim vulgaris praerogativa est, libere posse ad eum accedere, et familiariter curas nostras deponere in eius sinu. Si non fuisset precatus Ezechias, Deus haud dubie hoc vel alio modo curasset aliquam regni administrationem salvam manere in progenie Davidis: sed quod veritatis suae respectu facturus erat, dicit se dare votis Ezechiae, ut agnoscat se uberrimum fructum colligere ex fide sua quam precando exercuit. Lacrymas commemorat tanquam poenitentiae signum, atque etiam vehementiae et ardoris: non quod per se concilient gratiam lacrymae, aut valeant ad placandum Deum: sed quia serias preces a perfunctoriis distinguunt. Tandem adiungit Deum prorogasse vitam Ezechiae ad annos quindecim: quod primo intuitu posset quidem videri absurdum, quando ea lege creati sumus, ut praefixam nobis metam ne momento quidem transgredi possimus. Quemadmodum etiam dicit Iob (14, 5): Constituisti terminos eius quos praeterire non poterit. Sed in promptu est solutio, quod de longiori temporis mora dicitur, referri ad sensum Ezechiae, qui spe vitae exclusus fuerat: unde merito in lucro deputare debuit quod postea additum est: ac si in secundam vitam excitatus esset e sepulcro.

6. (*Et eripiam te.*) Qui Ezechiam aegrotasse putant quo tempore obsidebatur, hinc argumentum ducunt, quod supervacanea alioqui haec promissio videretur: sed parum firma est illa ratio. Poterat enim aliquanto post Assyrius redintegrare vires, novumque exercitum conficere, quo Iudaeam iterum invaderet, atque Ierosolymam expugnaret. Imo clades de qua vidimus, irritamentum esse potuit saevitiae et furoris, ut merito subinde ad quoslibet rumores trepidandum fuerit Iudaeis: ita minime supervacanea est ista promissio, quia simul cum vita pacem ab hoste promittit, a quo securus alioqui nondum fuisset: ac veluti augmentum et amplificatio est eius beneficii quod Dominus Ezechiae praestabat: quemadmodum superiore capite cum liberatione simul abundantiam fructuum promisit.

7 et 8. (*Erit autem hoc tibi signum.*) Refert suo ordine historia sacra Ezechiam petiisse signum a Domino, eique datum esse, quod in fine demum capitis subiiciet propheta. Sed minime novum est apud Hebraeos narrationis ordinem invertere. Porro signa quaedam sponte offert Deus non rogatus: alia vero suis petentibus concedit. Quia autem generalis est signorum usus nostrae infirmitati succurrere, non exspectat Deus ut plurimum dum ea flagitentur: sed ab initio quae sciebat utilia esse ecclesiae suae instituit. Si quando itaque optarunt fideles signo confirmari suam fidem, hoc quia rarius est in exemplum trahi non debet: sicuti Gedeoni, quem e caula ad regimen populi vocabat, signum unum atque alterum petenti dedit, quo maior certitudo suae vocationis ipsi constaret. Alia vero, ut diximus, signa communiter dare solitus est ut hominum infirmitati consuleret, quemadmodum Adae arborem vitae: Noae arcum coelestem: deinde nubem et columnam ignis, ac serpentem aeneum in deserto. Eademque est ratio paschatis et omnium sacramentorum, et quae olim in usu fuerunt, et quae hodie a Christo sunt instituta, quae nemo a Deo postulavit. Atqui videtur iniuriam facere Deo Ezechias, fidem eius verbo derogans quod signum petat. Respondeo, non esse infidelitatis damnandum, quod fidem infirmam haberet: quia nemo reperietur qui fide perfecta atque numeris omnibus absoluta unquam praeditus fuerit. Quod autem sustinendae imbecillitati suae aliquod adiumentum quaerit, eo nomine vituperari non potest. Nam amplexus promissionem sibi oblatam a propheta remedium diffidentiae accersens se Deo fidere ostendit. Quod si nulla esset in homine infirmitas, nullis profecto signis indigeret. Nihil mirum igitur quod signum petit, quum etiam alias ultro a Domino offeratur. Notare tamen simul convenit, nunquam temere prosiliisse fideles ad petenda signa, sed arcano et singulari spiritus instinctu fuisse abductos: quod idem de miraculis dicendum. Neque enim si Elias pluviam et siccitatem a Deo petiit, idem protinus aliis licebit facere. Quare videndum quid Deus nobis permittat, ne posthabito eius verbo pro stultis carnis nostrae desideriis cum eo paciscamur. Signum autem quod hic Ezechiae datur, est regressus umbrae in solario una cum sole decem gradibus quibus iam ascenderat, id est progressus erat supra horizontem. Atque hoc signum analogiam habet cum re ipsa: ut omnia etiam alia signa habere solent. Perinde enim est ac si diceret: Ut est in potestate mea horas diei mutare, ac retroagere solem, ita et vitam tibi producere. Quod non retrocedit umbra tot gradibus quot anni ei adiiciebantur, hoc fieri non poterat, quia duodecim tantum gradus in solario erant. Diem enim in duodecim horas, aut longiores aut breviores pro varietate temporis partiebantur. Non est igitur quod in numero torqueamur: satis est analogiam ac simili-

tudinem apertam esse. Hic fabulantur Iudaei suo more, ac fingunt diem quo mortuus est Achaz, decem horis breviorem fuisse, et quod de peccatis illius supplicium iure sumpserat Deus, in favorem Ezechiae fuisse conversum: quia diei unius contractio alterius ampliatio fuit. Verum id nusquam exstat, omnique non solum testimonio sed colore etiam caret. Neque hic agitur de morte Achaz, nec de mutatione quae accidit quum mortuus est, sed de horologio quod fecerat.

9. (*Scriptum.*) Hoc scriptum quanquam historia sacra non recitat, est tamen memorabile, et apprime dignum observatu. Nam videmus Ezechiam tam insigne Dei beneficium quo affectus erat praeteriri silentio aut oblivione deleri noluisse. Ac suo exemplo docet quid piis omnibus agendum sit, ubi suam erga eos virtutem mirabiliter et insolito modo Deus exseruit. Nec enim solum apud eos quibuscum vivunt gratitudinem suam, sed posteris quoque testari debent: quemadmodum hoc carmine, veluti monumento publico factum videmus ab Ezechia. Quo etiam argumento plerosque psalmos compositos videmus a Davide, quum ereptus erat e summis periculis, ut quod aetatum omnium memoria dignum erat ad finem usque mundi celebrandum curaret: praesertim quo magis quisque excellit aut sublimiore in gradu sedet, quasi divinitus in theatrum productus, has partes sibi impositas esse reputet. Quanquam interim cavenda est ambitio tam plebeiis quam proceribus magnis viris, ne scilicet dum Ezechiam et Davidem se aemulari simulant, magis illustrent suum nomen quam Dei.

10. (*Ego dixi.*) Carmen admodum lugubre est, quod querimonias magis quam vota continet: unde apparet tanta anxietate fuisse constrictum, ut gemendo se fatigans, et in lamentationibus subsidens, libere ad formandas preces assurgere non auderet. Secum ergo obmurmurans causam et magnitudinem doloris exponit. Porro in causa videri hoc absurdum posset, quod tanto vitae caducae desiderio fuerit devinctus, et mortem tantopere exhorruerit. Huc tendunt prima coelestis doctrinae rudimenta, ut discamus in hoc mundo peregrinari et celeriter pergere ad coelestem vitam. Perinde autem terrae addictus videtur Ezechias, ac si ne minimo quidem pietatis gustu unquam praeditus fuisset. Mortem non secus fugitat ac detestatur, quam si de coelesti doctrina verbum nunquam audisset. Iam quorsum attinuit scriptis mandare turbulentos affectus, qui lectores ad eandem potius intemperantiam incitent, quam contineant in obsequio Dei? Nam plus satis ad contumaciam propensi sumus, quamvis non aliunde accedant stimuli. Verum ubi singula prudenter recteque expensa fuerint, reperiemus nihil nobis fuisse utilius, quam imaginem hanc hominis moerore obruti nobis ad vivum depingi. Nec vero pio regi fuit propositum virtutes suas praedicando laudem in mundo venari. Certe precatio et fidei et obedientiae testimonium fuit: atqui ea praeterita tanquam pavore metuque attonitus et tristitia exanimis querulatur. Non dubium igitur, quin sua infirmitate exposita ad humilitatem instituere voluerit omnes Dei filios: et simul commendare excellentiam gratiae Dei, quae hominem perditum ex mortis abyssis eduxerat. Quod autem propinquus morti perinde sortem suam deplorat ac si suum esse locaret in terra, morte vero putaret homines in nihilum redigi, specialis consideranda est ratio. Nam utcunque per se expetenda mors non sit, fideles tamen, quia carnis ergastulo inclusi peccato mancipati sunt, assidue gemere decet. Vetantur etiam lugere, ut solent increduli: imo iubentur attollere capita, ubi e mundo migrandum est: quia eos excipit vita felicior. Nec vero hoc solatio caruit vetus ecclesia sub lege. Et quanquam obscurior fuit notitia beatae resurrectionis, debuit tamen ad moderandam tristitiam sufficere. Nam si coactus est exclamare impostor ille Balaam (Num. 23, 10): Moriatur anima mea morte iustorum, quanta alacritas vigere debuit in cordibus fidelium, in quorum auribus personabat vox illa: Ego sum Deus Abrahae? Caeterum, quanquam firma et indubia spe aspiraverint ad coelestem vitam, non tamen mirum est perspici in Ezechia quod de se fatetur David, qui tamen suo tempore satur dierum placide mundum reliquit. Constat igitur utrumque non simplici mortis horrore fuisse impulsum: sed mortem flebiliter fuisse deprecatos, quod certas irae Dei notas in ea cernerent. Tenendum enim memoria est venisse prophetam instar fecialis qui Ezechiae mortem indiceret Dei nomine. Nuntius hoc quasi horribili tristitiae diluvio sensus omnes Ezechiae merito submergere potuit, ut nihil praeter iram Dei et maledictionem cogitans cum desperatione certaret. Atque ita iam emergit Ezechiae pietas, quod se ad tribunal iudicis sui sistens animum adiicit ad meditationem sui reatus. Ac primo quidem obrepere potuit cogitatio illa, qua se tentatum fuisse David fatetur (Psal. 73, 3), quid sibi vellet Deus atrociter saeviens in servos suos: profanis vero contemptoribus parcens. Videbat deinde ita se expositum impiorum sannis, ut vera quoque religio indigne ab illis proscinderetur. Videbat vix fieri posse quin suo interitu labascerent bonorum omnium mentes: praecipue tamen cum urgebat ira Dei, ac si iam propemodum inferis et aeternae maledictioni addictus foret. Denique quum unica et solida nostra felicitas sit Deo coniungi, ab eo se quodammodo alienatum videns Ezechias, non abs re tantopere expavefactus fuit. Vox enim illa: Morieris, et non vives, occupaverat penitus eius animum, ut pereundum sibi esse statueret: quod dicendi verbo exprimitur.

Neque enim Hebraeis tantum significat loqui, aut vocem proferre, sed ita esse persuasum, vel reputare cum animo suo. Ut hypocritis centies minetur Deus, huc tamen atque illuc respectant, ut si qua pateat rima, qua se effugere posse arbitrentur, Deo illudant, sibique indulgeant in delitiis et securitate. Sed Ezechias ut sincerus erat Dei cultor, effugia non captavit: quin potius fidem adhibens prophetae verbis, decrevit ad mortem pergendum esse, quoniam sic Deo placeret. Hoc sensu de succisione dierum loquitur, quod intelligeret ab irato Deo et infesto cursum vitae sibi abruptum esse. Neque enim communi more tantum dicit violento morbo se abripi e vita: sed certum illud Dei indicium succisionis causam esse agnoscit. Succiditur quidem vita sive ineunte, sive media aetate morimur, sive in senecta: sed qui rapiuntur in ipso flore aetatis, quia nondum absoluto cursu praemature videntur mori, dicuntur succidi e vita. Ezechiae autem diversa ratio fuit, quod residuam vitae partem repente succisam esse Dei gladio sentiret: quia eius iram provocaverat suis delictis. Ergo conqueritur subito tanquam indignum se divinitus spoliari vita, quae alioqui longior futura erat. Eodem pertinet *residuum annorum:* quia etsi, ut nascimur mortales, singulis momentis mors exspectanda nobis est: quia tamen denuntiata erat in poenam, non abs re annos sibi detractos esse dicit, quibus victurus fuerat propitio Deo.

11. (*Dixi, non videbo Deum.*) In tam ardenti terrenae vitae desiderio modum excederet Ezechias, nisi dolorem exacerbasset agnitio irae Dei. Quia ergo sua culpa violenter extrahitur, quasi indignus qui fruatur communi solis luce, exclamat se esse miserum: quia neque Deum neque homines posthac visurus sit. Nam inter fideles valeret exceptio, quamdiu versamur in terra, nos a Deo peregrinari et abesse: ubi autem exuerint carnis impedimenta, propius venturos in Dei conspectum. Restrictio quidem additur, *in terra vivorum:* sed hoc modo videtur Ezechias Dei conspectum affigere vitae praesenti, ac si omnem intelligentiae lucem mors exstingueret. Tenendum igitur est quod attigi, accepto Dei vindictae nuntio perinde fuisse perculsum ac si paterno eius favore abdicatus foret. Nam si indignus erat qui solem aspiceret, maiora quomodo sperasset? non quod spes in totum deleta fuerit ex eius animo, sed quia intentus ad Dei maledictionem non potest tam cito vel expedite transscendere in coelos, ut melioris vitae dulcedine praesentem dolorem mitiget. Sic enim obnubilari interdum contingit pias mentes, ut non semper occurrat consolatio, quae tamen quamvis suffocata residet in eorum animis, unde etiam postea emergit. Interea pietatis signum est, quod a recto et legitimo vitae fine exprimit quam grave et acerbum sibi sit ea privari. Nam et pecudibus molestum est mori, sed nullum vitae suae usum fere habent praeter pastum et saturitatem. Nobis vero longe excellentior est finis, qui creati sumus et nati hac lege, ut nos exerceamus in cognitione Dei: et quia haec praecipua nobis vivendi causa est, bis iterando Dei nomen affectus sui vehementiam declarat: Deum ergo, inquit, Deum non videbo amplius. Si quis obiiciat, Deum hic a nobis non videri, facilis responsio est, in suis operibus esse conspicuum: quia per visibile mundi opificium aeterna eius potentia, ut ait Paulus (Rom. 1, 20), et divinitas cognoscitur. Unde et Apostolus (Hebr. 11, 3) mundum hunc speculum rerum invisibilium vocat. Iam quo fidelibus se propius cognoscendum exhibet, eo pluris fecit Ezechias spiritualem illum intuitum: sicut et David Dei faciem videre dicit (Psal. 42, 3), qui in sanctuario pietatis exercitiis fidem suam confirmant. Quod ad homines spectat, dolet se tolli ex eorum consortio, quia ad mutua officia ultro citroque communicanda nati sumus.

12. (*Habitatio mea.*) Pergit in querimoniis suis, pulchra similitudine vitam suam depingens: eam enim comparat tabernaculo pastoris. Talis quidem humanae vitae conditio est in genere: sed non tam refert quae omnibus communiter accidunt, quam quod sibi peculiariter evenit. Est autem frequentior usus tuguriorum illis regionibus, quam nostris: et saepe mansionem suam pastores commutant, dum gregem suum huc atque illuc impellunt. Non ergo simpliciter dicit homines ad breve tempus habitare in caduco hospitio, dum per terram transeunt: sed quum in regio palatio quiesceret, mutatam fuisse suam sortem, quemadmodum si tugurium pastoris biduo postquam in agro uno positum est transferatur. Iam vero observatu dignum est quod nunc sibi, nunc Deo promiscue, distinctis tamen rationibus, causam mortis suae assignat. Se enim autorem faciens non obstrepit Deo, neque expostulat quod ab eo spolietur sua vita, sed se ipsum accusat, tantamque culpam suscipit. Tantundem enim valent eius verba, ac quod in proverbio dicitur: Hanc telam ipse mihi exorsus sum, ut mors mihi soli imputanda sit. Neque tamen frustra paulo post assignat Deo quod a se profectum esse confessus fuerat. Nam etsi nos materiam praebemus Deo severius nobiscum agendi, ipse tamen iudex est qui poenas infligit. Quare in malis nostris laudandum semper est eius iudicium: quia fungitur suo officio quum in nos ut meriti sumus animadvertit. In fine versus, מדלה quidam vertunt, Prae macie, vel aegritudine: alii Exhauriendo. Priores deducunt hoc nomen a דלל, quod extenuare significat: alii a דלה, quod est elevando haurire. Sed expendant lectores an non magis conveniat elevandi verbum: quia conqueri videtur Ezechias, quum ad ulteriores

progressus tenderet vita sua, subito prostratam esse: quemadmodum si Deus solem dum adhuc sursum ascendit in occasum deiiceret. Postea adiungit exiguo temporis spatio se fuisse exinanitum. Et hac circumstantia rursus gravitatem irae Dei exprimit: quia momentaneo flatu homines consumat. Nam die uno prosterni homines, tantundem valet ac celerrime.

13. (*Supputabam ad mane.*) Alii, Statuebam, vel Ponebam. Idem hic significat quod vulgo dicimus, *Ie faisoye mon compte.* Ex hoc versu colligi potest Ezechiam biduo ut minimum laborasse. Nam proximo versu significavit tantam fuisse atrocitatem morbi ut statim mortem exspectarit. Ita quum dies unus elapsus esset, ad auroram usque exspectavit: praeterea a die usque ad noctem, ut tamen in singula momenta se moriturum esse diceret. Sensus ergo est: Tametsi ad auroram pervenerat, se tamen per continuas agitationes ad mortem properasse: quia formidabili Dei iudicio perculsus vitam suam ducebat pro nihilo: et quemadmodum Graeci, quum dicere vellent nihil homine magis esse evanidum, animal ἐφήμερον esse dixerunt, ita vitam diurnam ponit Ezechias pro caduca et cui nihil est durationis. Quod autem Deum comparat leoni, absurdum videri non debet, tametsi Deus natura clemens, misericors ac benignus sit: his certe nihil magis Deo proprium esse potest: sed non possumus eam mansuetudinem sentire quum provocavimus eam nostris sceleribus, et ad severitatem adegimus nostra pravitate. Imo nulla est ferarum immanitas et truculentia, quae tantum incutiat terroris, quantum concipimus ex sola Dei mentione: nec immerito. Oportet enim flagellis Domini efficaciam inesse, qua humiliemur atque deiiciamur usque ad ipsos inferos, et consolatione propemodum destituti omnia horroris plena concipiamus: quemadmodum etiam horrores istos descriptos a Davide cernimus, dum ossa sua dinumerata, lectum suum lacrymis madefactam, animam suam turbatam, inferos apertos esse dicit (Psal. 22, 18, et 6, 7). Sic enim pios interdum iudicio Dei terreri necesse est, ut bonitatis eius desiderio magis afficiantur.

14. (*Sicut grus.*) Non potest sibi satisfacere Ezechias in explicanda mali sui acerbitate. Nunc se eo redactum fuisse dicit ut vocem articulatam edere non posset, sed confuso quodam sono streperet, ut ii qui animam fere exhalant. Unde apparet gravissimos fuisse cruciatus. Doloris enim magnitudo vocem adimit. Et vox (inquit ille[1]) faucibus haesit. Audiebantur tantum obscuri gemitus. Atque eo pertinent hae similitudines gruis et hirundinis quibus utitur propheta. Hunc tamen obscurum vocis sonum a Deo nihilominus exaudiri certum est: tametsi sensus omnes nostri dolore occupati sint, et prae moestitia sint praeclusae fauces, Dominus tamen corda nostra pervidet, et pia suspiria exaudit. Imo plus efficient quam expressae et disertae voces, modo spiritus adsit, qui excitet in nobis gemitus illos inenarrabiles, de quibus loquitur Paulus 8. ad Romanos capite (v. 26). Ac nemo piorum est qui non experiatur, ubi maior aliqua tristitia animum constringit, se inter orandum vel balbutire vel propemodum obmutescere. Quod postea sequitur quidam ita vertunt: Extenuati sunt oculi mei: sed non quadraret particula, in sublime. Ergo simplicior tenendus est sensus, oculos hebetudine fuisse quasi dissipatos, vel quamvis deficeret Ezechias, tamen oculos in coelum tollere non desiisse: nec unquam ita obstupefactum fuisse, quin sibi auxilium a Deo petendum esse sciret. Discamus igitur Ezechiae exemplo oculos attollere in coelum, quum afflicti animo ac perturbati sumus: ac sciamus magnam a Deo facundiam non requiri. Et hanc sententiam confirmat, quod sermonem continuo post dirigens ad Deum opem eius implorat. Quum ergo oppressus sit morbi violentia, Deum sibi auxiliatorem adesse cupit. Vertunt quidam Fideiube pro me: et verbum ערב hoc sensu plerumque capitur: sed convenientior est Recrea me, vel Exhilara. Nisi magis placeat quod alii reddunt, Fac me quiescere. Certe ne morbi violentiae succumbat, solatium a Deo petit. Atque haec nobis ratio tenenda est, quo maior nos obruit malorum congeries, Deum praesto adfore ad nos sublevandos.

15. (*Quid dicam.*) Hic vulgo exclamationem esse putant, qualis rebus laetis erumpere solet, ac si iam voti compos sibi gratuletur. Ego vero aliter censeo. Videtur enim Ezechias pergere in querimoniis suis: quia loquitur ut solent homines moerore oppressi. Quid dicam? *Is* enim qui dixit, is et fecit: id est, mors et vita sunt in manu eius: frustra cum eo litigo, aut contendo: frustra conqueror. Cuiusmodi voces et sermones etiam in libro Iob saepe occurrunt. Hunc sensum genuinum esse puto. Prius enim undique prospexit Ezechias, an auxilium aliquod sese offerret: nunc quum sibi moriendum, idque a Deo denuntiatum videt, statuit non reluctandum amplius, sed morem ipsi gerendum esse. Quanquam notanda est emphasis, Deum quod verbo minatus erat re ipsa etiam complevisse. Nam qui simpliciter exponunt, Quod Deus mihi dixit per prophetam exsequutus est, neque nihil dicunt, neque totum: quia non tam frigide recitat Ezechias sibi cognitum verbi effectum: sed obiecta Dei potentia omnes murmurandi vel iurgandi ansas sibi praecidit. Sic etiam David Psal. 39 (v. 10), Obstupesco quia tu fecisti. Nullus enim obstrependi finis est donec potentiae Dei timor nos compescat. Sic etiam Iob negotium sibi cum Deo esse cogitans

[1]) Virg. Aen. XII. 868.

Apponam, inquit, digitum ori meo, et suppliciter iudicem meum deprecabor. Silentium ergo sibi imperat Ezechias hac ratione, quia frustra contendat cum Deo. Quanquam simul actum esse intelligit de vita: quia Dominus re ipsa comprobet seriam fuisse comminationem. Unde colligit se nihil proficere quia tergiversandi non sit locus. Verum quidem est sententiam hanc ex desperatione manare: quia hoc modo Deum sibi infestum esse concipiens ianuam precibus suis claudit. Sed mirum aut novum non est in summis perturbationibus eiusmodi voces excidere, quae nos ab orandi fiducia prohibeant, modo ex opposito nitamur ad Dei invocationem, quam nobis sensus carnis dictat irritam fore. Hac anxietate implicitum fuisse pium regem credibile est, ut languore fatisceret: sed praecipue spectasse quod dixi, nihil melius esse silentio: quia absque profectu cum Deo disceptaret, ex proximo contextu melius liquebit. Subiiciet enim se trepidaturum tota vita. Unde colligitur nunc sibi proponere formidabilem Dei potentiam ut se ad veram humilitatem comparet. Porro quia דדה nunc movere, nunc leniter incedere significat, vertunt quidam interpretes: Movebor, vel agitabor, alii, lente incedam. Ego trepidum ac debilem incessum notari non dubito, quia sic prostratus fuerat Ezechias, ut vires sibi posthac integras fore desperet. Trepidatio autem haec ad metum referri debet: quia sequitur continuo post, In amaritudine. Perinde ac si diceret moerorem, qui inflictus fuerat, altius haerere in corde suo, quam ut deleri unquam possit. Hinc illa cuius meminit debilitas. Quia vulgaris translatio habet: Recognoscam, ideo papistae hunc locum ad confessionem auricularem torserunt: sed tam inepte, ut aniculis ipsis ridiculi esse possint. Sensus autem planus est, hic non agi de recognitione, sed de motu et trepidatione, qua toto vitae suae tempore se perculsum iri dicit Ezechias.

16. (*Domine ultra eos.*) Concisa prophetae oratio varias genuit interpretationes. Haec autem magis recepta est: Domine *ultra* eos vivent, id est, producent vitam suam. Perinde ac si diceret: Quum mihi vitam prorogaris, efficies ut alii quoque idem beneficium percipiant. Verum sensus ille textui non congruit et coactior mihi videtur. Existimo potius Ezechiam hoc voluisse: Domine, quicunque ultra annos istos vivent, illis etiam vita spiritus mei nota erit. Subaudiendum itaque est relativum אשר, ut est Hebraeis usitatum: nec quidquam coacti haec interpretatio habebit. Nec enim dubium est, nec quisquam repugnat, quin loquatur de annis quos ei produxerat Dominus. Intelligit ergo non tantum illius temporis homines, sed etiam posteros beneficium illud agnituros. Et hoc modo amplificat gratiae magnitudinem, quia celebris etiam erit futurae aetati, et superstes vigebit in omnium memoria, etiam ipso Ezechia mortuo: neque id solum, sed quaedam resurrectionis species censebitur. Dormiendi verbo mortem significat, ut vulgare est scripturis. Ita morbum hunc lethalem morti comparat. Tam enim propinquus erat morti, ut de vita omnino desperaret.

17. (*Ecce in pace.*) Rursus alia circumstantia mali gravitatem exaggerat. Subita enim et inopinata mala nos magis conturbant, quam ea quae sensim nobis accidunt. Atrocitas ergo mali eo minus fuit tolerabilis, quia subito corripuit quietum et securum: quia nihil minus tunc putabat quam sibi migrandum esse e vita. Scimus etiam sanctos interdum nimis acquiescere in rebus prosperis et sibi promittere aequabiles successus. Quod etiam David Psal. 30 (v. 7 sq.) fatetur sibi accidisse: Dixi in felicitate mea, non movebor: tu vero abscondisti faciem tuam, et obstupefactus sum. Nihil ergo Ezechiae contingere tristius potuit quam e vita tolli, quum praesertim fugato hoste ac deleto pace frui liceret. Nam existimo Ezechiam in morbum incidisse quum profligatus est Sennacherib, sicuti antea dictum est. In illo igitur gaudio et pace quae affulgebat, en acerba aegritudo quae Ezechiam duriter torquet ac cruciat. Hinc monemur, quia nihil stabile aut firmum est in hac vita, et quidquid nos exhilarat statim potest excuti, non esse torpendum in laetitia: sed dum tranquillo rerum statu fruimur, de bello, de adversis rebus et aerumnis cogitandum esse: quaerendam esse potissimum pacem illam quae paterno Dei favore nititur, in qua tuto conscientiae nostrae conquiescent. Secunda pars versus duplicem sensum admittit: quoniam verbum חשק nunc amare, nunc velle significat, non male convenit sensus ille: Placuit tibi animam meam eripere. Verum si nihil subaudias, aeque plena erit oratio, neque minus commode fluet: Tu Deus animam meam favore et beneplacito tuo complexus es quum in sepulcro iaceret. Animam pro vita accipi satis notum est: sed hic praedicatur Dei bonitas, quod Ezechiam quasi mortuum amore prosequi non destiterit. Hoc modo copula in adversativam particulam resolvenda erit. Postea causam assignans ad ipsum fontem nos ducit, et demonstrat modum istius sanationis. Videretur enim alioqui non nisi de sanatione corporis hactenus loquutus esse, sed nunc ostendit se sublimius quiddam spectare: nempe quod reus fuerit coram Deo, ac deinde ipsius gratia absolutus. Sibi quidem restitutam esse vitam praedicat, sed pluris aestimat se reconciliatum esse Deo quam centum aut mille vitas. Et certe utilius nobis esset, nunquam esse natos, quam diuturnam vitam agendo offensas subinde alias aliis addere, atque ita nobis gravius accersere iudicium. Hoc ergo nomine sibi maxime gratulatur, quod serena affulgeat Dei facies, quem

habere propitium summa est felicitas. Interea admonet, quidquid malorum nobis infligit Deus peccatis nostris imputandum esse, ut nihil aliud quam reatum suum duplicent quicunque Deum insimulant nimii rigoris: neque unius tantum peccati se condemnat, sed multis se oneratum fuisse fatetur, ut non una tantum venia opus esset. Ergo si vere malorum allevationem quaerimus, hinc facere exordium convenit: quia placato Deo non poterit nobis male esse, quum nostris miseriis minime oblectetur. Nobis enim fere contingit quod stultis et inconsideratis dum aegrotant, quia ad συμπτώματα duntaxat et dolores intenti morbum ipsum negligunt. Atqui potius imitandi sunt periti medici, qui morborum causas expendunt, atque huc toti incumbunt ut eas radicitus evellant. Externa enim remedia inania esse sciunt, imo nociva, si interior causa ignoretur. Totam enim mali vim intro repellunt, atque ita fovent et augent, ut nullus postea sit curationi locus. Ergo mali sui causam agnovit Ezechias: nempe sua peccata: quae quum ipsi remissa essent, simul poenam cessare ac remissam esse intellexit. Unde apparet quam ridicula sit papistarum distinctio, qui remissionem poenae a culpae remissione secerni volunt. Hic vero Ezechias testatur poenam sibi remissam esse, quod culpa remissa sit. Et notanda est loquendi forma qua utitur Isaias, *proiecisti post tergum.* Significat enim deletam esse omnino ipsorum memoriam: quemadmodum alibi dicit propheta (Mich. 7, 19) Deum in profundum maris ea proiicere. Item alibi, tam longe abiicere quam procul oriens distat ab occasu (Psal. 103, 12). Quibus loquendi formis certiores nos reddit, quae Deus remisit imputaturum non esse. Quod si postea nos nihilominus castiget, id non facit ut iudex, sed ut pater, quo erudiat filios atque in officio contineat. Nam in eo falluntur papistae, quod in poenis aliquid compensationis esse somniant, ac si Deus vindictam exigeret, quia non velit gratis ignoscere. Atqui Deus suos castigans in futurum tempus eorum saluti consulit.

18. (*Quoniam non infernus.*) Ubi dicit se Dei laudes celebraturum non fuisse si ablata esset vita, gratum se ac memorem fore promittit. Et simul testatur hunc sibi maxime optabilem fore vitae fructum, quia Deum laudabit. Etsi autem verae pietatis est, non aliter vitam appetere quam ut eam transigamus per continuas Dei laudes, videtur tamen nimis restricte loqui Ezechias. Nec enim mors piorum minus Dei gloriam praedicat quam vita, et quia tunc demum perfecte coniuncti sunt Deo, laudes eius cum angelis praedicare non desinunt. Rursus etiam exoritur dubitatio, cur tantopere mortem fugerit Ezechias, et terrenae vitae tam cupidus fuerit. Etsi autem iam soluta fuit haec secunda quaestio, rursus tamen in memoriam revocent lectores, pavorem hunc non ex sola morte fuisse conceptum, quando idem Ezechias confecto vitae spatio non reluctatus est, quin libenter ad Deum concederet: sed pium regem ira Dei perculsum hoc tantum dolere, quod suis peccatis sese abdicaverit a vita, quasi posthac omnis gratiae et benedictionis expers futurus sit. Hinc etiam primae quaestionis solutio: quia nihil mirum si pius rex non modo sibi e vita migrandum esse reputans, sed mortem existimans poenam scelerum et ultionem Dei, gemat ac defleat se damnari quasi indignum qui operam impendat promovendae gloriae Dei. Nam quicunque hoc fulmine percussi sunt, fieri non potest ut vivi aut mortui celebrent Dei laudes: sed quia desperatione obruti sunt, necesse est obmutescere. Eodem etiam sensu et David Psalmo 6 (v. 6), et tota ecclesia Psal. 115 (v. 17) dicit: Non est memoria tui in morte: in sepulcro quis te praedicabit? nempe quia perditis et attonitis nulla gratiarum actionis materia suppetet. Notandum tamen simul est, sanctos dum ita loquuti sunt, non considerasse qualis post mortem conditio ipsos maneret, sed praesenti dolore correptos tantum spectasse in quem finem conditi essent ac in mundo alerentur. Est haec, ut nuper dictum fuit, praecipua vivendi causa hominibus, ut se exerceant in Dei cultu: hoc etiam consilio ecclesiam Deus in mundo tuetur, quia vult nomen suum celebrari. Iam qui se praecipitem deiici videt, quia censeri non meretur, vel locum tenere inter Dei cultores, non attendit distincte quasi composito animo, quid post mortem facturus sit: sed dolore obnubilatus, ac si post mortem cessarent omnia pietatis officia, facultatem mortuis eripit laudandi Dei: quia videtur gloria Dei sepeliri cum suis testibus.

19. (*Vivens, vivens ipse confitebitur tibi.*) Non quoslibet promiscue homines comprehendit, quandoquidem multi vivunt, qui tamen sua ingratitudine exstinguunt, quantum in se est, Dei gloriam: certe nihil minus cogitant quam se ad eam praedicandam natos esse. Sed simpliciter docet, quantisper in hac vita foventur homines a Deo, posse merito gloriae eius legitimos esse praecones, quando ad hoc officium sua liberalitate ipsos invitat. Atque haec antithesis demonstrat quod paulo ante dixit, non esse in morte vel sepulcro memoriam Dei, referri ad hanc summam, ubi e mundo exterminantur qui studium suum libenter impenderent laudando Deo, hac gratia privari. Porro se unum ex testibus gloriae Dei fore profitetur, atque ita certam grati erga Deum animi significationem praebet. Pronuntiat enim se non fore obliviosum, sed perpetuo gratias acturum Deo, ac praedicaturum quem expertus erat favorem eius: neque id tantum saeculi sui hominibus, sed etiam posteris, ut et ipsi celebrent istas laudes, tantique beneficii autorem vene-

docemur non esse exspectandum quoad nos vocent homines qui officio nostro indigent, quum sibi placent in gravissimis malis, et periculum sibi sua aut levitate, aut ignorantia, aut etiam malitia accersunt. Officii enim nostri est, colligere oves errantes, idque studiose facere debemus, etiamsi nemo a nobis postulet. Etsi autem iure in Ezechia reprehendi potest, quod regis Babylonii lenocinio corruptus Deum non consuluerit: est tamen hoc non vulgaris modestiae signum, quod prophetam non arcet vel contemnit quasi intempestive obstrepat, sed humaniter respondet, ac tandem durissimam correctionem aequo et mansueto animo suscipit. Satius quidem initio fuisset interrogare os Dei, sicuti in Psalmo (119, 24) dicitur: Mandata tua viri consilii mei: sed quia iam errore lapsus erat, delicti remedium obedienter admittere secundae virtutis fuit.

(*Quid dixerunt?*) Non statim vulnerat ipsum propheta gravi reprehensione, sed leniter pungit: ut ipsum in agnitionem peccati sui adducat. Sibi enim blandiebatur Ezechias, atque omnia apud se praeclara esse existimabat. Itaque paulatim excitandus a suo torpore fuit. Suberat quidem non levis stimulus, ac si dixisset: Quid tibi cum viris istis? an non procul tibi fugienda fuit huius pestis contagio? Interrogat etiam de legationis summa, ut pudorem incutiat Ezechiae, qui se insidiose captari non agnoverit. Neque enim probabile est notari gratulationem si nihil veneni admixtum fuisset: sed tendiculas illas, quibus implicare eum volebant Chaldaei. Et tamen ex responso liquet, nondum levi illa reprehensione perculsum fuisse Ezechiam, quia sibi adhuc placet. Iactat enim istos homines venisse e longinqua regione, e Babylone. Nec vero credibile est ignotam fuisse illam regionem Isaiae, ut opus fuerit Ezechiam tam disertis verbis distantiam exprimere: sed ita sese iactat, quod ambitionis affectus in eo praevaleret. Durius ergo urgeri ipsum, acrioresque stimulos adhiberi oportuit.

4. (*Tunc dixit.*) Pergit Isaias in obliqua sua admonitione, si forte tangatur Ezechias, sibique displiceat. Hoc tamen nondum assequitur, tametsi vix credibile est tam stupidum fuisse regem, quin punctiones istas sentiret. Sciebat enim non venisse prophetam, ut curiosi homines solent, ad rumores venandos: sciebat etiam non iocose confabulari secum, sed serium aliquid afferre. Quidquid sit, in bonam partem accipere convenit quod placide respondet. Nec enim insurgit adversus prophetam, sed modeste fatetur quod res habet: nondum agnoscit tamen se peccasse, vel saltem non afficitur ut sibi displiceat: quoniam peccatum suum ex occulto illo affectu non aestimat. Adeo fallit ambitio, ut sua dulcedine non modo inebriet homines, sed dementet, ut ne admoniti quidem statim resipiscant. Quum igitur pium Ezechiam tanto stupore percussum videmus, ut se reprehendi non sentiat, vel saltem non pungatur ut se ipsum agnoscat, diligenter nobis a tam pestilenti morbo cavendum est.

5 et 6. (*Tum ait.*) Ex hoc Dei iudicio peccatum Ezechiae non leve fuisse perspicimus, quamvis aliter iudicet communis sensus. Nam quum Deus optimum semper modum in castigandis hominibus teneat, ex poenae atrocitate colligitur non vulgare aliquod delictum, sed atrocissimum crimen fuisse. Unde etiam monemur, perperam hominum arbitrio censeri dicta vel facta: sed unum Deum esse idoneum iudicem. Thesauros ostendit Ezechias: an coacervati erant, ut semper quasi defossi laterent? Legatos comiter excepit: an abigeret? aures praebuit eorum mandatis: nempe quum Assyrii aemulus ultro eius amicitiam expeteret: an repudianda fuit tanta commoditas? Denique in specie ipsa nihil non excusabile reperietur. Sed Deus cui nihil absconditum est, primum ingratitudinem observat in Ezechiae laetitia: quia malorum quibus nuper premebatur immemor Chaldaeos quodammodo substituit in locum ipsius Dei, cui se et sua omnia consecrare debuerat. Observat deinde superbiam: quia ex splendore et divitiis famam acquirere nimis cupide tentat. Observat pravum amorem foederis, quod toti populo exitiale futurum erat. Sed praecipuum vitium fuit ambitio, qua fit ut omnis fere Dei timor ex cordibus evanescat. Unde merito exclamat Augustinus: Quantum et quale venenum superbiae, quod non potest nisi veneno curari! Illud enim Pauli respicit, ubi angelum Satanae sibi datum esse ait, a quo velut colaphis caedatur, ne revelationum magnitudo ipsum efferret (2. Cor. 12, 7). Ezechias invicto animo erat quum omnia prope deplorata essent: his autem blanditiis vincitur, nec vanae ambitioni obsistit. Quam ergo exitiale sit hoc malum, attente diligenterque consideremus, eoque maiorem ad ipsum vitandum cautionem adhibeamus. Quia vero duram sententiam laturus erat, praefatur se Dei esse praeconem. Et paulo post iterum repetit hoc sibi a Deo esse mandatum, non modo ut a se repellat invidiam, sed quo penitus in animum regis penetret. Ubi rursus eius constantiam animique magnitudinem perspicimus. Conspectum regis non reformidat, nec morbum eius detegere, et iudicium Dei denuntiare veretur. Nam etsi tunc quoque delicatae erant aures regibus: quia tamen probe sibi conscius erat hanc personam sibi a Deo esse impositam, munus quantumvis odiosum libere exsequitur. Prophetae quidem subditi erant regibus, nec quidquam sibi arrogabant, nisi quum Dei nomine agendum erat. Tunc vero nihil tam sublime est quod Dei maiestati subiiciendum non sit. Quod si propositum ei fuisset

gratiam inire cum principe, adulatorum more tacuisset: sed rationem habet muneris sui, datque operam ut eo fidelissime fungatur.

(*Nec residuum quidquam.*) Notandum est genus poenae quo Dominus in Ezechiam animadvertit. Res enim ob quas sese tantopere efferebat posteris adimit, ut nullam gloriandi materiam habere possint. Sic Dominus ambitionem hominum et superbiam ulciscitur: ut nomen aut regnum, quod sibi aeternum fore speraverant, deleatur, ut contumeliose tractentur, ut ignominiosa sit eorum memoria: denique stultas eorum cogitationes evertit, ut contraria omnino experiantur figmentis quibus se deludunt. Si quis obiiciat minime consentaneum esse, urbis direptionem et populi exsilium unius hominis delicto adscribi, quum ubique pronuntiet spiritus publicam obstinationem in causa fuisse, cur Deus urbem et terram Chaldaeis spoliandam traderet: respondeo, absurdum non esse ut Deus in peccatum unius hominis, simulque in scelera totius populi animadvertat. Quum enim per universam regionem pervagata est ira Domini, omnes simul reatum suum agnoscere debuerunt, ac unusquisque seorsim reputare quid esset promeritus: ut nemo reiiceret culpam in alios, sed in se potius quisque transferret. Praeterea quum infinitis modis iam Dei iudicio obnoxii essent Iudaei, iuste passus est omnium malo delinquere Ezechiam, quo magis accelераret iram suam, et iudicio suo exsequendo viam patefaceret: quemadmodum etiam Davidi accidisse videmus. Admonet enim scriptura non fortuito contigisse quod David populum numeravit, sed populi ipsius vitio effectum esse, in quem hac occasione Dominus animadvertere voluit. Accensus est, inquit, furor Domini in populum, et immisit in cor Davidis ut populum censeret. Ita et hoc loco denuntiatur Ezechiae poena: sed peccatum eius, quo iram Dei provocavit, iam Dei erat ultio in totum populum.

7. (*Et filiis.*) Hoc multo acerbius Ezechiae videri potuit. Ideoque extremo loco ponitur amplificandi causa. Etenim si malum aliquid in populo grassetur, reges se et suos eximendos putant, ac si hominum numero non censerentur. Quum igitur intellexit filios in servitutem abducendos esse, durissimum hoc ei videri necesse fuit. Hinc rursus quantopere displicuerit Deo praesidium ex terrenis opibus quaeri ab Ezechia, seque venditare apud impios, colligere licet: ubi Deus terribili exemplo quasi inexpiabile crimen ulciscitur quod ambitiose Ezechias coram incredulis pompas suas egerit.

8. (*Bonus est sermo Iehovae.*) Ex hoc responso colligimus Ezechiam praefractum non fuisse hominem, aut impotenter elatum, quum prophetae obiurgationem audierit aequo animo, tametsi initio parum moveretur. Ubi enim Dominum audit iratum esse, reum se sponte peragit, et se merito poenas dare confitetur. In quo verae docilitatis et obedientiae exemplum habemus, quod audito iudicio Dei non contendit nec litigat cum propheta, sed placidum et moderatum se praebet. Discamus igitur exemplo pii regis placide Dominum audire, non tantum quum hortatur aut monet, sed etiam quum damnat et terret iustas poenas denuntians. Nam sermonem Dei bonum esse praedicans, non modo iustitiae laudem tribuit, sed patienter amplectitur quod sua asperitate odiosum esse poterat. Siquidem et reprobis interdum extorta fuit confessio sui delicti, quorum tamen subacta non fuit contumacia, quin fremerent contra suum iudicem. Ergo ut nobis dulcescant minae Dei, necesse est a nobis concipi aliquam misericordiae spem: alioqui semper mera amarulentia ebulliet ex cordibus nostris. Qui vero persuasus erit, Deum puniendo affectum paterni amoris minime exuere, non modo fatebitur ipsum esse iustum, sed placide et suaviter temporalem eius rigorem feret. Denique ubi vigebit gratiae Dei sensus, ut statuamus nobis esse patrem, non erit nobis difficile aut acerbum stare et cadere eius arbitrio: quia dictabit fides nihil paterna eius castigatione nobis esse utilius. Sic David durissime obiurgatus a Nathan suppliciter respondet: Dominus est, faciat quidquid rectum erit in oculis eius. Nam certum est ideo obmutescere non solum quia nihil proficeret contra murmurando, sed quia libenter eius iudicio se submittit. Eodem videtur tendere Saulis taciturnitas, ubi se regno privatum iri audit. Sed quia poena solum terretur, non tangitur culpae displicentia: non mirum est si intus ferocia turgeat, quamvis acquiescat in speciem, quia resistere non potest, quod libenter alioqui facturus erat: ut malefici quum vinculis aut compedibus tenentur constricti, iudicibus sunt supplices, quos e solio detractos libenter calcarent pedibus. At quia David et Ezechias ita humiliantur sub potenti Dei manu ut spem veniae non amittant, quas infligit poenas subire malunt quam se imperio subducere. Ac notatu dignum est, quod non simpliciter fatetur iustam esse sententiam quam tulit Deus, sed quam Isaias ipse promulgavit: non parum enim habet ponderis haec particula, dum sermonem licet ab homine mortali allatum reverenter excipere non gravatur, quia praecipuum autorem respicit. Dura certe regi esse poterat ac molesta Isaiae libertas: sed quia Dei ministrum agnoscit, cogi se in ordinem patitur. Quo minus tolerabilis est eorum mollities qui moneri se, vel obiurgari indigne ferentes, contemptim doctoribus et verbi ministris obiiciunt: An non vos quoque estis homines? Quasi vero parendum Deo non sit, nisi angelos e coelo mittat, vel descendat ipse. Hinc etiam colligimus quid de fanaticis iudicandum

sit, qui simulantes Deum se revereri propheticam doctrinam respuunt. Nam si Deo obtemperare parati essent, non minus loquentem in suis prophetis audirent, quam si tonaret e coelo. Fateor veros prophetas a falsis distinguendos esse, vocem pastoris a voce alieni: sed non sunt promiscue simul omnes reiiciendi, nisi Deum quoque ipsum reiicere velimus, atque audiendi sunt non solum quum hortantur aut reprehendunt, sed etiam quum damnant, iustasque poenas iussu Dei sceleribus nostris minantur. Ubi verti *saltem erit pax*, כי particulam adversativam, hic vero exceptiva est. Novum enim quiddam subiicit Ezechias, nempe gratias agens Deo quod poenam mitiget, quam promeritus erat. Perinde ac si diceret, Dominus poterat statim concitare hostes, qui me ex regno meo expellerent: nunc mihi parcit, temperat differendo poenas quas merito ipse luerem. Quanquam precative exponi potest haec sententia, ut cupiat Ezechias poenam differri in aliam usque aetatem. Probabilius tamen est quod dixerat propheta de venturis diebus accommodare ad solatium doloris, ut se ad patientiam animet: quia subita vindicta magis fuisset expavefactus. Recte ergo convenit exceptio haec, ut animum ad mansuetudinem componat: Saltem parcet Deus saeculo nostro. Si cui tamen magis placeat esse causae redditionem, fruatur suo sensu. *Veritatis* nomen nonnulli pro cultu Dei et pura religione accipiunt, ac si gratias ageret Deo quod pietatis doctrinam moriens relinqueret superstitem. Ego vero pro stabilitate accipio, vel tranquillo regni statu, nisi per hypallagen accipere malis prosperitatem diuturnam et certam fore. Posset autem crudelis videri Ezechias, quod nullam posteritatis curam habeat, nec magnopere laboret quid postea eventurum sit. Nam impiae sunt et horrendae illae voces, ἐμοῦ θανόντος γαῖα μιχθήτω πυρί.[1]) Item, Mihi mortuo omnes mortui sunt: atque similes quas hodie porci et Epicurei permulti in ore habent. Sed longe alia fuit mens Ezechiae, qui tametsi futuris saeculis bene consultum esse optabat, non tamen debuit, quod Deus vindictam suam differens clementiae signum dabat, pro nihilo ducere: quia inde sperare potuit tandem misericordiam sensuros aliqua ex parte posteros. Quod nonnulli respondent dilatione laetatum fuisse, quia nos de crastino sollicitos esse non oporteat, sufficere diei malitiam suam, huic loco non convenit. Nec enim negligit posteros Ezechias, sed quia videt poenam Dei clementia temperari, gratias ei agit, sicuti iam dictum est. Quamvis enim haec poena aliud saeculum maneret, tamen praesentem gratiam amplecti debuit. Et certe nostro potissimum saeculo servire debemus, eiusque praecipue ratio habenda est. Futurum non est negligendum: sed quod praesens est, atque instat, magis officium nostrum requirit. Nos enim qui simul vivimus, maiore vinculo adstrinxit Deus, ut mutua communicatione alii alios, quantum in nobis erit, iuvemus. Est etiam animadvertendum, quod prius Ezechiae longiorem vitam promiserat Dominus, quum proximus esset morti, nunc iure metuendum fuisse, ne iterum ob peccatum istud vitam ei abrumperet. Quum audit ratam esse promissionem, gratias agit Deo: et moderatius fert venturum calamitatem, tametsi gravis et acerba ipsi esset.

---

[1]) Iam alibi hic versus incerti autoris a Nostro allegatus est, scil. ad Senec. Clem. c. II ed. nostrae T. V. p. 150 cf. Sueton. Nero 38; Erasmi Adag. Chil. 1. cent. 3, 80. Nauck, fragm. trag. gr. p. 718 N. 430.

Typis Eugenii Appelhansii, Brunsvigiae.



